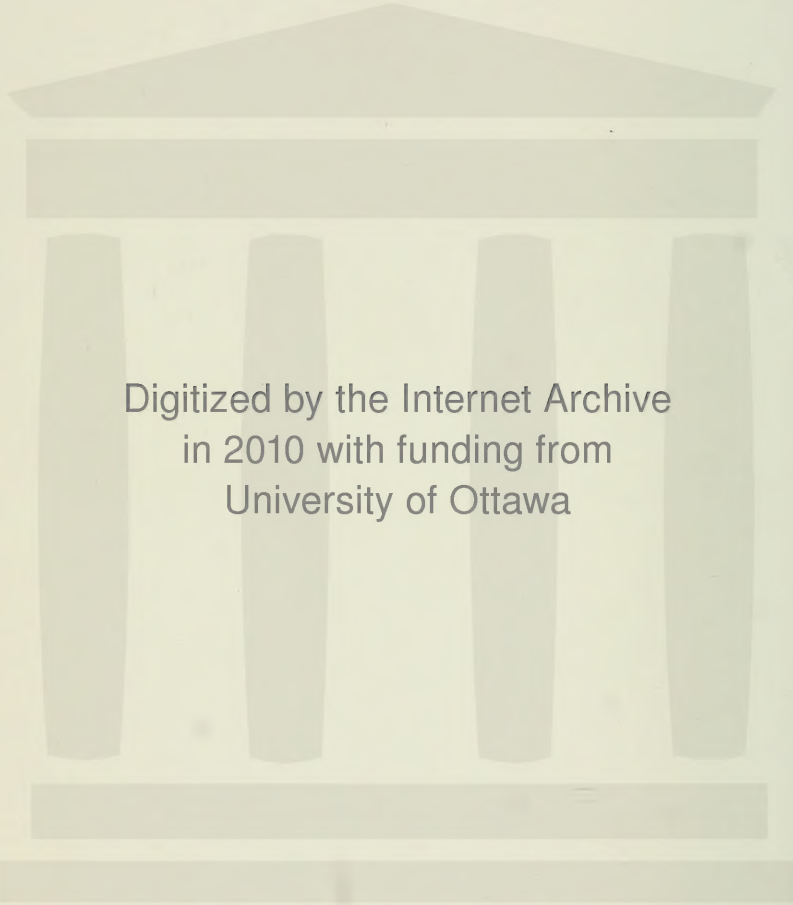


U d' / of Ottawa



39003002822145



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

OU

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,
OU
DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM

PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR F.-X. DE FELLER.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CONTINUÉE JUSQU'EN 1838.

TOME SECOND.



LILLE,

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE ESQUERMOISE, N° 55.

1838.



BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE

10

DICIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI ONT VIVU EN FRANCE

PAR LE D^R J. L. LEBLANC, AVOCAT A LA COUR ROYALE DE CAEN

PREMIER VOLUME. — PARIS. — 1838.

PAR T. K. DE MEYER.

NOUVELLE EDITION.

PARIS. — 1838.

PARIS. — 1838.

CT

143

.F4 2

1838

1838

J. LEBLANC, AVOCAT A LA COUR ROYALE DE CAEN

PARIS. — 1838.

1838

BIOGRAPHIE.

CAB

CAAB, d'abord rabbin, ensuite mahométan, commença par faire des vers satiriques contre l'impôseur Mahomet; mais celui-ci ayant conquis l'Arabie, le lâche poète finit par chanter une de ses maîtresses. Il fut dès lors son favori et son conseil. Caab l'aida dans la composition de l'Alcoran. Mahomet en reconnaissance lui donna son manteau. Il mourut l'an de J.-C. 622.

CAATH, fils de Lévi, père d'Amram et aïeul de Moïse. Sa famille fut chargée de porter l'arche et les vases sacrés du tabernacle, dans les marches du désert.

CABALLO (Emmanuel) s'illustra dans le temps du siège de Gènes sa patrie (1513). Les Français, qui l'assiégeaient depuis seize mois, avaient affamé cette ville. Un vaisseau chargé de vivres et de munitions allait se rendre aux assiégeants, si Caballo ne fût monté tout de suite sur un autre vaisseau, et ne l'eût emmené dans la ville, au milieu des Français qui faisaient de continuelles décharges sur lui. Cette action héroïque lui mérita le nom de *libérateur de sa patrie*, et fit lever le siège.

CABANIS (Pierre-Jean-Georges), né à Conac en 1757, fut placé à l'âge de sept ans chez deux prêtres du voisinage qui découvrirent en lui des indices de talent, et entra à dix ans au collège de Brive. Il montra dans le cours de sa première jeunesse une violence de caractère qui fut une source de désagréments pour ses parents, auxquels ses maîtres se virent contraints de le renvoyer l'année où il faisait sa rhétorique. Son père le conduisit en 1771 à Paris, où il le laissa livré à lui-même. Cabanis sentit alors se réveiller en lui le goût de l'étude, et s'appliqua particulièrement à celle des classiques grecs, latins et français. A seize ans, il suivit en qualité de secrétaire un seigneur polonais, et il assista à la diète de 1773, où il était question de faire approuver par les Polonais le premier partage de la Pologne. Les moyens de terreur et de corruption qu'il y vit employer lui firent contracter, comme il le dit lui-même, un mépris précoce des hommes, et une mélancolie que sa bonté naturelle avait peine à maîtriser. Après deux ans d'exil, il revint à Paris où il fut présenté au ministre Turgot, et se livra à des études excessives qui altérèrent sa constitution. Voulant embrasser un état solide, il se décida pour la médecine, et travailla six ans sous Dubreuil. Les soins qu'exigeaient le délabrement de sa santé lui rendaient nécessaire le séjour de la campagne, et il se fixa à Auteuil. C'est là qu'il se lia avec la veuve d'Helvétius, le baron d'Holbach,

CAB

Franklin, Jefferson, Condillac, d'Alembert, Diderot, etc. Quoique Cabanis chérit les belles-lettres, il se concentra tellement dans les travaux de sa profession, qu'il passa plusieurs années sans lire une page d'Homère, de Virgile ou de Racine. Il se montra tout dévoué aux principes qui avaient produit la révolution. En 1789 il publia des *Observations sur les Hôpitaux*, avant d'avoir été nommé administrateur de ceux de Paris. La conformité d'idées et de sentiments le rapprocha de Mirabeau, après la mort duquel on trouva dans ses papiers un *Travail sur l'éducation publique*, que Cabanis avait rédigé et qu'il publia lui-même en 1791. Il traita Mirabeau dans sa dernière maladie, et publia, peu de temps après la mort de ce fameux orateur, le *Journal de sa maladie* et de ses derniers moments. Cabanis épousa la belle-sœur de Condorcet, Charlotte-Grouchy, sœur de la veuve de ce philosophe et du général Grouchy. En l'an 3, lors de la formation des écoles centrales, on lui donna une chaire de professeur d'hygiène à Paris; en l'an 4, il fut élu membre de l'institut national des sciences et des arts; en l'an 5 professeur de clinique à l'école de médecine de Paris; en l'an 6, il fut envoyé au conseil des Cinq-cents, et après le 18 brumaire an 8, Bonaparte le créa membre du sénat conservateur. Cependant sa santé s'altérait de plus en plus; en 1807 il éprouva une attaque d'apoplexie qui le força de renoncer tout-à-fait à ses travaux. Comme le voisinage de Paris l'exposait à de trop fréquentes visites, il quitta Auteuil, et alla s'établir au château de son beau-père, près de Meulan, à douze lieues de Paris. L'hiver suivant, il choisit une demeure plus rapprochée de cette ville. Enfin le 6 mai 1808, à une heure du matin, il fut saisi d'une seconde attaque à laquelle il succomba malgré les secours les plus prompts. On a de Cabanis plusieurs ouvrages, dont un seul est purement littéraire. Ce sont les *Mélanges de littérature allemande*, ou *Choix de traduction de l'allemand*, etc., Paris, an 5 (1797), in-8; peu de temps après il fit paraître un ouvrage de philosophie médicale, où il examine le *degré de certitude de la médecine*, Paris, 1797, in-8, et dans lequel il réfute certains écrivains à système qui n'avaient pas craint de nier l'existence de la médecine. Ses autres ouvrages sont : *Coup d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine*, Paris, 1804, in-8, dans lequel l'auteur expose avec un grand talent les diverses doctrines des hommes célèbres qui, à différentes époques, ont influé sur les progrès

de la science; *Observations sur les affections catarrhales en général, et particulièrement sur celles qui sont connues sous le nom de rhume de cerveau et rhume de poitrine*, Paris, 1807, in-8; *Rapport du physique et du moral de l'homme*, Paris, 1802, 2 vol. in-8; deuxième édition, 1803, revue, corrigée et augmentée par l'auteur, accompagnée d'un *Extrait raisonné servant de table analytique*, par le sénateur Destutt-Tracy, et de *Tables alphabétiques et raisonnées des auteurs et des matières*, par Sue, professeur à l'école de médecine de Paris. Cet ouvrage, qui est le principal fondement de la réputation de l'auteur, le fit accuser de matérialisme. Cabanis essaya de répondre à cette inculpation, mais d'une manière si vague qu'il ne fit que donner une force nouvelle à l'accusation dont il prétendait se justifier. Le *Rapport du physique et du moral de l'homme* a été condamné, le 6 septembre 1819, par la congrégation de l'index à Rome. On a encore de Cabanis, dans différents journaux littéraires, plusieurs morceaux de science, de philosophie et de politique, entre autres, dans le *Magasin encyclopédique*, une *Dissertation sur le supplice de la guillotine*, dans laquelle il réfute l'opinion de Semmering et de Sue qui regardaient ce supplice comme très-douloureux, et qui pensaient que la douleur se prolonge après la décapitation. Ses *Œuvres complètes*, accompagnées d'une notice sur ses ouvrages, par Thurot, ont été publiées, Paris, 1823-25, 5 vol. in-8, avec un portr., 35 fr., pap. vél., 70 fr.; cette édit. devait se composer de 7 vol., mais il n'en a paru que 5 dont le dernier renferme les œuvres posthumes.

CABARRUS (François, comte de), né à Bayonne en 1752, mort à Séville en 1810, s'établit en Espagne où il se fraya par le commerce la route aux honneurs. Ses plans de finances lui valurent la direction de la banque de Saint-Charles; mais la chute de cette compagnie et celle des Philippines entraîna sa disgrâce. Mis en prison, il en sortit grâce à Godoy qui le fit envoyer comme ministre au congrès de Radstadt, puis comme ambassadeur près la république française. Mais ce gouvernement refusant de le reconnaître parce qu'il était né Français, Godoy l'envoya en Hollande; plus tard Joseph Bonaparte le nomma ministre des finances. On a de lui : plusieurs *Mémoires* sur les finances et le commerce; des *Lettres au prince de la Paix*; un *Traité sur le système de contribution le plus convenable à l'Espagne*; l'*Eloge de Charles III*; celui de *don Musquez*; le *Diseur de rien*, feuille périodique qui fut supprimée, etc.

CABASILAS (Nicolas), savant archevêque de Thessalonique en 1350, soutint le schisme des Grecs contre l'Eglise de Rome. Il publia des traités sur cette matière, et laissa plusieurs ouvrages, dont le meilleur est son *Exposition de la liturgie grecque*, imprimée en différents endroits, en grec, et traduite en latin par Contien Hervet, Venise, 1518, et Paris, 1500. On estime aussi la *Vie de Jésus-Christ*, trad. en latin par Pontanus, Ingolstadt, 1604, in-4. Il avait fait d'autres ouvrages :

presque tous sont dans la *Bibliothèque des Pères*.

CABASSUT (Jean), prêtre de l'Oratoire, professeur de droit canon à Avignon, né en 1604, mourut à Aix, sa patrie, en 1685. On a de lui : *Juris canonici theoria et praxis*, Lyon, 1675, in-4; le savant canoniste en a donné une nouv. édit. avec des sommaires et des notes, Poitiers, 1738, in-fol.; *Notitia ecclesiastica conciliorum, canonum, veterumque Ecclesiarum rituum*, Lyon, 1685, in fol. : ouvrage d'un moindre usage que le précédent, quoiqu'il y ait des dissertations utiles. On y trouve une notice des conciles, l'explication des canons, une introduction à la connaissance des rites anciens et nouveaux de l'Eglise et des principales parties de l'histoire ecclésiastique. On en a donné un bon abrégé à Louvain, 1776, in-8; *Traité de l'usure*, Aix, in-12. Cabassut était un homme d'un esprit droit, d'un caractère doux, d'un jugement solide, d'une prudence consommée, d'une vertu sans tache. Il écrivait avec élégance et avec dignité; son latin est pur, coulant, harmonieux; ses décisions sont sages et sévèrement orthodoxes.

CABESTAN, ou CABESTAING (Guillaume de), gentilhomme et troubadour du comté de Roussillon, fut un poète du 13^e siècle, qui chanta différentes dames, suivant l'usage du temps. Tricline Carbonnel ou Marguerite Raimond fut sa dernière maîtresse. Le mari de cette dame, jaloux du troubadour, le tua, lui arracha le cœur, et le fit manger à sa femme. Tricline en mourut de douleur en 1513. C'est la même histoire que celle de Fayel et de Gabriel de Vergy. Millot attribue à ce troubadour cent chansons : la bibliothèque du roi en possède cinq, précédé de sa vie, où l'on a inséré le conte que nous venons de rapporter. Cabestaing est le héros d'un petit roman de Mayer, 1784, in-18, à la suite de *Laure et Felino*.

CABILLEAU (Baudouin), jésuite, né à Ypres en 1568, s'appliqua particulièrement à la poésie, et le fit avec succès, comme on peut le voir par les ouvrages qu'on a de lui : *Epigrammata*, Anvers, 1621, in-12; *Lemmata historica*, Ypres, 1614; *Epistolæ heroum et heroïdum*, en vers élégiaques, Anvers, 1636, in-8; *Magdalena, elegiaco carmine*, ibid., 1625, in-16; *Accessit Magdalea sylvæ, carmine vario*. Cabilleau mourut à Anvers en 1642.

CABOT (Sébastien), célèbre navigateur, né à Bristol en 1467, forma le projet de tenter le passage aux Indes par le nord-ouest. Henri VII lui en donna la commission. Il s'embarqua avec ses fils en 1497, au mois de juin. Ces navigateurs découvrirent quelques terres; mais ayant trouvé des difficultés insurmontables vers le nord-ouest, ils navigèrent vers le sud, et s'avancèrent jusqu'au cap de la Floride, à peu près dans le même temps qu'Améric Vespuce touchait ailleurs l'hémisphère auquel il a donné son nom, quoiqu'il ne soit pas certain qu'il l'ait découvert le premier. De retour en Angleterre, Sébastien y essaya quelques désagréments, et alla ensuite offrir ses services au roi d'Espagne, qui le nomma chef des pilotes. Sa capacité et son intégrité engagèrent une société de marchands à lui faire entreprendre, en 1525, un voyage aux Moluques,

par le détroit de Magellan. Ils s'avancèrent jusqu'au cap de Saint-Augustin, entra dans la rivière de la Plata, établit quelques forts pour s'y maintenir, et dépêcha en Espagne pour en donner avis, et demander du renfort. Il l'attendit en vain pendant cinq ans, au bout desquels il retourna en Espagne, où il ne reçut pas un accueil favorable, parce qu'il n'avait pas été aux îles des Epiceries. Dégoûté de ce pays, il regagna sa patrie. Il y fut bien reçu, et on lui donna la charge de gouverneur des compagnies de marchands, et des domaines à découvrir, avec une pension. Il n'avait point abandonné le projet de passer aux Indes par le nord, se proposa de l'essayer par le nord-est, et pénétra jusqu'à Archangel, l'an 1557. On ne sait ce que devint depuis cet habile navigateur.

CABRAL (Pierre-Alvarez), commandant de la seconde flotte que le roi don Emmanuel de Portugal envoya aux Indes en 1500, fut jeté par la tempête sur les côtes du Brésil, inconnu alors, et en prit possession au nom de son prince, et le nomma *Terre de Ste.-Croix*. Après plusieurs autres expéditions qui illustrèrent son courage, il revint en Portugal, et y mourut en 1501.

CABRERA (don Bernard de), général, ministre et favori de Pierre le Cérémonieux, roi d'Aragon, fit la conquête de Majorque, et se distingua par de brillants exploits dans la guerre que fit ce prince à la république de Gènes, au sujet de la possession de l'île de Sardaigne. Se voyant en butte aux traits de l'envie, il se retira volontairement dans un monastère. Le roi, qui avait besoin de ses conseils, vint l'en retirer en 1349, pour lui faire prendre place au conseil. Une ligue s'étant formée entre Henri de Transtamare et les rois de Navarre et d'Aragon, dans le but de détrôner le roi de Castille, Cabrera s'opposa à cette guerre qu'il regardait comme impolitique. Ses ennemis profitèrent de cette occasion pour le perdre dans l'esprit du roi. Cabrera voyant l'orage prêt à éclater contre lui, et n'osant se fier à la justice de son maître, chercha à se retirer en France; mais il n'en eut pas le temps: jeté dans les fers, il fut mis à la question et condamné à mort. On le chargea de toutes sortes de crimes; mais presque tous les historiens s'accordent à dire que le plus grand fut d'avoir osé dire la vérité à un mauvais maître. Il fut décapité à Saragosse le 26 juin 1364, à l'âge de 66 ans. Après sa mort, la cour, honteuse de l'indignité de cette condamnation, réhabilita sa mémoire, et ses biens furent rendus à Bernard de Cabrera, son petit-fils.

CABRERA (Bernard de), favori de Martin, roi de Sicile, voulut s'emparer de cette couronne en 1410, après la mort de son maître. Blanche, veuve de Martin, ayant refusé de l'épouser, Cabrera lui déclara la guerre. Il fut pris et enfermé d'abord dans une citerne desséchée. On le transféra de là dans une tour environnée d'un filet, dans lequel Cabrera tomba en voulant s'évader. On l'y laissa pendant un jour, exposé à la risée du peuple. Ferdinand, successeur de Martin, lui accorda ensuite sa grâce, à condition qu'il quitterait la Sicile. Il mourut quelque temps après.

CABRERA (Louis), de Cordoue, capitaine d'infanterie, mort en 1655, est auteur de *Tratado de historia para entenderla y escribirla*, Madrid, 1611, in-4, 3 à 5 fr., où il donne de bonnes règles sur la manière d'écrire l'histoire; *Histoire de Philippe II, roi d'Espagne*, Madrid, 1619, in-fol., 6 à 7 fr., en espagnol. L'auteur, dit Drouet, est accusé d'être trop dévoué à son roi et à sa patrie.

CABRERA (don Juan-Thomas-Henriquez de), duc de Médina del Rio Seco, amiral de Castille et ministre d'état, descendait d'Alphonse XI, roi de Castille. Il fut d'abord nommé gouverneur de Milan, et parvint à une si grande faveur auprès de la seconde femme de Charles II, que, pendant quelque temps, il fut en quelque façon maître absolu à la cour; mais son humeur farouche et sa hauteur lui firent tant d'ennemis, qu'il en fut chassé, malgré tout le crédit de sa protectrice, à l'époque où le petit-fils de Louis XIV, Philippe d'Anjou, fut appelé au trône d'Espagne. Cabrera, refusant de servir ce nouveau monarque, se retira à Lisbonne, et s'attacha ouvertement et avec beaucoup d'ardeur à la maison d'Autriche. Il paraît presque certain qu'il serait parvenu à porter l'archiduc Charles sur le trône d'Espagne, si ses avis eussent été suivis par les généraux alliés. Le mauvais succès de plusieurs entreprises faites contre son gré, et le chagrin qu'il éprouva d'être négligé par ceux même pour lesquels il avait sacrifié ses intérêts, le touchèrent si vivement, qu'il mourut à Lisbonne en 1705. Cabrera est souvent désigné par les historiens de son temps, par son titre d'*Almirante* (amiral).

CABROL (Barthélemi), né à Gaillac, fut chirurgien de Henri IV. Il possédait parfaitement l'anatomie, comme il le paraît par ses ouvrages qui sont encore estimés, entr'autres: *Alphabet anatomique*, Tournon, 1594, in-4, et Lyon, 1624, in-4, trad. en lat., Genève, 1604, in-4; Montpellier, 1606, et en Hollande, 1648, in-fol., fig., 10 à 12 f. Il a placé à la fin de ce livre de bonnes observations relatives à des points de physiologie, de chirurgie et de médecine pratique: elles ont été impr. dans le *Collegium anatomicum clariss. trium virorum Jacobini, Severini, Cabrolii*, Francfort, 1668, in-4.

CACAULT (François), négociateur et érudit, naquit à Nantes en 1742. Après avoir fait de bonnes études, il vint à Paris et fut nommé professeur de mathématiques à l'Ecole militaire. En 1769, il fut obligé de quitter cette place à la suite d'une querelle qu'il eut avec un de ses collègues, passa en Italie, et arriva dans un état complet de dénûment à Rome, où plus tard il devait être envoyé pour représenter la France. Il revint dans sa patrie en 1775: le maréchal d'Aubeterre se l'attacha comme secrétaire particulier, l'emmena en Italie, et le fit nommer en 1785 secrétaire de l'ambassade de Naples, sous le baron de Talleyrand, auquel Cacaault succéda dans cette résidence, en 1791. Après la mort de Basseville, il fut envoyé à Rome: mais il ne put y arriver, parce que les communications étaient interrompues par les troupes de la coalition.

Nommé à Gènes, il signa, conjointement avec le général Bonaparte, le traité de Tolentino. Chargé d'en surveiller l'exécution, il se rendit à cet effet à Rome et à Florence : il revint ensuite à Paris, où il ne rapporta que quelques tableaux. Appelé au conseil des Cinq-cents par le département de la Loire-inférieure (1798), il fut témoin du 18 brumaire, et fit partie du nouveau Corps législatif. L'année suivante il fut envoyé encore à Rome, où il resta jusqu'à son remplacement par le cardinal Fesch : il prit part au concordat de 1801. Cacaull devint sénateur et mourut à Clisson en 1805. Le cabinet d'antiquités et de tableaux qu'il avait formé en Italie était remarquable. La ville de Nantes l'a acheté. On a de lui : *Poésies lyriques de Ramler*, trad. de l'alle., Berlin, 1777, in-12; *Dramaturgie*, ou *Observations critiques sur plusieurs pièces de théâtre*, trad. de l'alle., de Lessing, et publ. par M. J. (G. A. Juncker), Paris, 1785, 2 vol. in-12; enfin plusieurs *Rapports au conseil des Cinq-cents*.

CACCIA (Ferdinand), né à Bergame en 1689, d'une famille noble, s'adonna particulièrement à l'étude de la langue latine, et travailla à en abrégier la méthode d'enseignement. Ses principaux ouvrages sont : *De cognitionibus*, Bergame, 1719, in-4; *Methodo di grammatica assai breve e facile per imparare con prestezza e fondamento la lingua latina*, ibid., 1726; *Totius regulæ latinæ sciendi summa*, ibid., 1728; *Elementi e regole fondamentali della lingua latina*, Florence, 1777. Il était aussi excellent architecte. On voit dans sa patrie plusieurs édifices élevés sous sa direction. Il mourut en 1778.

CACHET (Christophe), médecin du duc de Lorraine, né en 1572 à Neufchâteau en Lorraine, mort à Nancy en 1624, fut un des premiers qui entreprit de ramener les écoles à l'étude d'Hippocrate et de Galien, et combattit avec force les alchimistes et les charlatans, qui, de son temps, se vantaient, au moyen de quelques recettes, de guérir toutes les maladies. On a de lui : *Controversiæ theoricæ, etc., in primam aphorismorum Hippocratis sectionem*, Toul, 1612, in-12; *Pandora bacchicæ furens medicis armis oppugnata*, Toul, 1614, in-12, trad. d'un ouvrage franç. de Jean Mousin; *Apologia in hermetici cujusdam anonymi scriptum de curatione calculi*, ibid., 1617, in-12; des *épi grammes latines*, Nancy, 1622, in-8, peu estimées.

CACHET (Jean), jésuite, de la même famille que le précédent, mort à Pont-à-Mousson en 1633. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir le détail dans Moreri. Les principaux sont : *Vie de Jean Berchmans*, jésuite, trad. de l'ital., du P. Virgilio Cepari, Paris, 1630, in-8; *Vie de saint Isidore*, Verdun, 1631, in-12, trad. de l'espagn., de Jérôme Quintana; *Vie de saint Joseph Prémontré*, ibid., 1632, in-12; *L'horreur du péché*, ibid., 1684, in-4, et Rouen, 1631, in-12.

CACHIN (Joseph-Marie-François), inspecteur-général des ponts et chaussées, né en 1757 à Castres (Tarn), mourut à Paris en 1825, après avoir rendu son nom célèbre par l'achèvement du port et

de la digue de Cherbourg, auxquels il travailla pendant 20 ans. On sait que ce port fut ouvert à l'Océan, dans le mois d'août 1813. Cochin a publié quelques ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Mémoire sur la navigation de l'Orne-inférieure*, Paris, 1800, in-4; *Mémoire sur la digue de Cherbourg, comparée au Breakwater, ou jetée de Plymouth*, Paris, 1820, in-4, avec 5 pl. 15 fr. L'auteur s'est proposé dans ce dernier ouvrage de réfuter les auteurs anglais qui ont cherché à rehausser le mérite des constructions des digues de Plymouth, en déprimant celui du port de Cherbourg.

CADALOUS (Pierre), évêque de Parme, concubinaire et simoniaque, fut élu pape en 1601 par la faction de l'empereur Henri IV, contre Alexandre II, et prit le nom d'Honorius II. Ayant voulu soutenir son élection par les armes, et n'ayant pu réussir, il fut condamné par tous les évêques d'Allemagne et d'Italie en 1662, et déposé par le concile de Mantoue en 1664.

CADA-MOSTO (Aloïse da), célèbre navigateur vénitien, né vers l'an 1432, se fit connaître à l'enfant don Henri de Portugal. Ce prince, animé, comme son père, le roi Jean, de l'esprit de découverte, voulut s'attacher Cada-Mosto, et lui fit armer une caravelle, qui mit à la voile le 22 mars 1455. Il reconnut, après avoir mouillé à Madère, les îles Canaries, le Cap-Blanc, le Sénégal, le Cap-Verd, et l'embouchure de la rivière de Gambra. Dans un second voyage qu'il fit l'année suivante, avec un Génois nommé Antoine, ils poussèrent leurs découvertes jusqu'à la rivière de Saint-Dominique, à laquelle ils donnèrent ce nom, et d'où ils retournèrent en Portugal. En 1464, il écrivit la relation de ses voyages; elle a paru sous ce titre : *La prima navigazione per l'Oceano alla terre de' negri, della bassa Ethiopia*, Milan, 1519, in-4, 12 fr.; elle a été insérée dans la *Collection de Ramusio*; on la trouve trad. en lat. dans le *Novus orbis de Grynée*, et en français dans le recueil intitulé : *Le nouveau monde, et navigations faites par Americ de Vespuce, et translaté d'italien de Montebaldo Francazo, par Redouet*, Paris, sans date, et 1516, in-4, goth., 9 fr. Il en existe encore une vieille trad. française à la suite de l'*Historiale description de l'Afrique*, de Jean Léon, Lyon, 1556, 2 vol. in-fol., 10 à 12 fr.

CADET DE GASSICOURT (Louis-Claude), célèbre chimiste, né à Paris en 1731, mort en 1799, devint à l'âge de 22 ans pharmacien-major des Invalides, et bientôt après des armées françaises, en Allemagne et en Portugal. Il fit des recherches sur la falsification des vins, des vinaigres et des tabacs, donnant en même temps les moyens de les reconnaître et d'y remédier. Sa pharmacie était regardée comme une des premières de France. Il employa constamment une grande partie de son revenu à soutenir des vieillards, à élever des orphelins indigents, et à encourager des artistes. Son cabinet était ouvert à toute heure à l'humanité souffrante qui venait réclamer ses avis. Ses consultations étaient toujours gratuites, et souvent il y joignait pour les pauvres le don des médicaments qu'il

avait prescrits; quelquefois même il y ajouta de l'argent pour procurer aux malades les secours que l'indigence ne leur permettait pas de se procurer. Parmi ses nombreux travaux en chimie, on doit surtout remarquer *son travail sur le borax*, substance si difficile à connaître, et *ses expériences sur le diamant*. On lui doit une *Analyse des eaux minérales de Passy*, 1755, in-8; *Réponse à plusieurs observations de Baumé, sur l'éther vitriolique*, 1775, in-4; *Mémoire sur la terre foliée de tartre*, 1764, in-12; *Expériences sur le diamant*; plusieurs *Mémoires* insérés dans la collection de l'académie des Sciences, et les articles *bile et borax* dans l'encyclopédie. A l'époque de la révolution il fut employé à la monnaie avec Lavoisier, pour la fixation du titre des espèces, et la fonte du métal des cloches. Eusebe Salverte a donné une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, Paris, 1800, in-8.

CADET DE GASSICOURT (Charles-Louis), fils du précédent, membre de la société de bienfaisance et de celle des belles-lettres, des académies de Madrid, de Turin et de Florence, et l'un des fondateurs du Lycée républicain, aujourd'hui l'*Athénée de Paris*, naquit à Paris le 23 janvier 1769, et descendait par les femmes de Valot, médecin de Louis XIV. Il embrassa d'abord la carrière du barreau, qu'il abandonna ensuite pour se faire recevoir pharmacien, et se montra constamment partisan de la révolution. Au 13 vendémiaire an 4, il était président de la section du Mont-Blanc, qui marcha contre la Convention. Il fut condamné à mort par contumace à la suite de cette journée et exécuté en effigie; mais peu de temps après, le jury du département de la Seine annula ce jugement. En 1806, il provoqua une nouvelle organisation du conseil de salubrité, dont il fut nommé secrétaire rapporteur. En 1809, il était pharmacien de la maison de Napoléon, suivit l'empereur à Wagram et à Schœnbrunn, et fut nommé chevalier de l'empire. Il recueillit sur cette campagne quelques anecdotes curieuses, et fit paraître, en 1818, son *Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière*, 1 vol. in-8, auquel les nombreux mémoires qui ont paru depuis sur les mêmes événements ont enlevé la plus grande partie de son intérêt. Cadet était docteur de la faculté des sciences, et à la formation de l'académie de médecine de Paris, il fut nommé secrétaire de la section de pharmacie. A l'époque de la restauration, la croix de la légion d'honneur lui fut accordée. Depuis, il n'a cessé de figurer d'une manière active dans les rangs de l'opposition. Il est mort le 21 novembre 1821, âgé de 52 ans. Il a publié un grand nombre de *brochures politiques* et plusieurs *comédies*; mais nous ne citerons ici que ses principaux ouvrages : *La chimie domestique*, Paris, 1801, 3 vol. in-12; *Dictionnaire de chimie*, *ibid.*, 1803, 4 v. in-8, avec fig., 24 fr. Le discours préliminaire, où l'on trouve des idées philosophiques, a fait mettre l'ouvrage à l'*index*, à Vienne et à Madrid; *Formulaire magistral et Memorial pharmaceutique*, *ibid.*, 1826, in-18, 4 fr. 50; *Pharmacie domestique d'urgence et de charité*, etc., *ibid.*, 1815, in-18. Il a coopéré au grand *Dictionnaire des sciences*

médicales, au *Dictionnaire d'agriculture*, aux *Annales de chimie*, au *Bulletin de pharmacie*, et au *Journal de pharmacie*. On a encore de lui divers ouvrages dans d'autres genres : *Le tombeau de Jacques Molay*, ou *Histoire secrète et abrégée des initiations anciennes et modernes des templiers, des francs-maçons, des illuminés, etc.*, Paris, 1797, in-8; *Essai sur la vie privée d'Honoré-Gabriel Riquetti de Mirabeau*, lu dans une séance publique du Lycée Thélusson. L'auteur dit avoir rédigé cet opuscule sur diverses notes manuscrites que lui avait confiées La Fage de Bordeaux qui avait été pendant 20 ans ami de Mirabeau.

CADET DE VAUX (Antoine-Alexis), frère du précédent, naquit à Paris en 1743. Il exerça d'abord la pharmacie; mais ses liaisons avec Parmentier, Duhamel et Tillet, le portèrent vers l'étude de l'économie rurale et domestique; il vendit donc sa pharmacie, s'assura des moyens d'existence en établissant, de concert avec Suard et Corancez, le *Journal de Paris*, qui eut alors beaucoup de succès. En même temps il se livrait à ses goûts philanthropiques. Il publia ses *Observations sur les fosses d'aisances, et moyens de prévenir les inconvénients de leurs vidanges*, Paris, 1778, in-8. Il sollicita et obtint la suppression du cimetière des Innocents, dont le voisinage lui parut dangereux, fit défendre l'usage des vases de cuivre employés par les laitières, des balances du même métal pour la vente du sel, des comptoirs de plomb dont se servaient les marchands de vin. Cadet de Vaux fut alors nommé inspecteur des objets de salubrité de la ville de Paris. De concert avec Parmentier, il établit une école de boulangerie, donna lui-même, soit à Paris, soit dans les provinces, des leçons de cet art, et fit améliorer le pain des prisons et des hôpitaux. Il conçut le projet des comices agricoles, que le gouvernement adopta, et publia aussi plusieurs mémoires agronomiques. Devenu en 1791 et 1792 président du département de Seine-et-Oise, il ne tarda pas à être rendu à la vie privée, et s'occupa beaucoup de la culture et de l'usage de la pomme de terre. En mars 1800, il présenta un projet d'hospice anti-hydrophobique : quelque temps après il fut nommé directeur de l'hospice du Val-de-Grâce. En 1815, il présida le collège d'arrondissement de Siteron, et mourut subitement le 30 juin 1828, à Nogent-les-Vierges. Cadet de Vaux était membre de la société royale d'agriculture, de l'académie royale de médecine, de celle des Curieux de la nature, et de plusieurs sociétés savantes étrangères. On cite parmi ses nombreux ouvrages : *Instituts de chimie*, trad. du latin de Spielman, 1770, 2 vol. in-12; *Avis sur les moyens de diminuer l'insalubrité des habitations après les inondations*, 1802, in-8; *Instructions sur l'art de faire les vins*, 1800, in-8; *Recueil des rapports et expériences sur les soupes économiques et les fourneaux à la Rumford*, 1801, in-8; *Mémoire sur la gélatine des os, et son application à l'économie élémentaire*, 1803, in-12; *Essai sur la culture de la vigne, sans le secours d'échalas*,

1807, in-8; *Traité de la culture du tabac*, 1810; *Aperçus économiques sur l'extraction du sucre de betterave*, 1811; *Moyen de prévenir le retour des disettes*, 1812, in-8; *des Bases alimentaires de la pomme de terre*, 1813, in-8; *de l'Economie alimentaire du peuple et du soldat*, ou *Moyens de parer les disettes et d'en prévenir à jamais le retour*, 1814, in-4; *Traités divers d'économie rurale, élémentaire et domestique*, imprimés par ordre du gouvernement. Il a travaillé au *Cours complet d'agriculture pratique*, 6 vol. in-8, et était l'un des principaux rédacteurs de la *Bibliothèque des propriétaires ruraux*, ou *Journal d'économie rurale et domestique*, commencé en mars 1823, et dans lequel il a inséré en entier ou par extrait une partie des mémoires ci-dessus. Il était aussi l'un des rédacteurs du *Bulletin universel* de Ferussac.

CADHOGAN (le comte Guillaume), général anglais, se distingua dans la guerre de Flandre, et par son dévouement au duc de Marlborough. Celui-ci, pressé par la cavalerie française au siège de Menin, et ayant son cheval blessé, allait tomber au pouvoir de l'ennemi, lorsque Cadhogan mit pied à terre, lui donna son cheval, et, en le sauvant, se condamna lui-même à être fait prisonnier. Dès le lendemain, le duc le demanda en échange contre tel autre prisonnier que le général français demanderait, et Cadhogan fut renvoyé sur parole. Lors de la disgrâce de Marlborough, il perdit toutes ses places; mais après la mort de la reine Anne, il eut part aux honneurs que recouvra le duc. Il fut nommé colonel d'un des régiments des gardes, et envoyé comme ministre plénipotentiaire en Hollande, puis aux conférences d'Anvers. En 1717, il retourna en Hollande, où il négocia habilement une alliance entre cette puissance, l'Angleterre et la France. Peu de temps après, il fut nommé pair d'Angleterre, et envoyé une seconde fois près des états généraux, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. Le duc de Marlborough étant mort en 1722, il lui succéda dans la charge de grand-maître de l'artillerie, et dans celle de colonel du premier régiment des gardes. Il mourut en 1726.

CADMUS de Milet, le premier des Grecs qui ait écrit l'histoire en prose, florissait du temps d'Hallyattes, roi de Lydie.

CADONICI (Jean), chanoine de Crémone, né à Venise en 1705, mort en 1786, s'est fait connaître par plusieurs écrits peu orthodoxes, et où il parle assez mal des PP. et des théologiens. Celui qui fit le plus de bruit est intitulé : *Défense de saint Augustin sur l'imputation de millénarisme*. Il est écrit en latin; et, sous prétexte de justifier ce saint docteur sur le reproche de millénarisme, il veut qu'on croie que le sentiment de ce P. a été que les saints de l'ancien Testament avaient joui de la vision intuitive de Dieu avant la descente de Jésus-Christ aux enfers, opinion contraire à toute la tradition. Cet ouvrage fut réfuté victorieusement par le P. Mamachi dans un livre intitulé : *De animabus justorum in sinu Abraham ante Christi mortem, expertibus visionis Dei, libri duo*, Rome,

1766, 2 vol. in-4. On a encore de Cadonici : *Explication de ce passage de saint Augustin : « L'Eglise de Jésus-Christ sera dans la servitude » sous les princes séculiers*, Pavie, 1784, in-8; ouvrage continuellement en contradiction avec l'esprit et la lettre du passage, qui tend à tout donner aux princes et à leur asservir véritablement l'Eglise.

CADROY (Pierre) était avocat avant la révolution : en 1791 il fut nommé administrateur du département des Landes, et au mois de septembre 1792, député à l'Assemblée nationale. Sa conduite fut singulière à l'époque du procès de Louis XVI, il s'était déclaré incompetent comme juge, et, comme législateur, il rejeta l'appel au peuple et vota pour la détention et le sursis. Il était du parti de la Gironde; cependant il échappa à la persécution, en gardant le silence jusqu'après le supplice de Robespierre. Alors il se déclara l'ennemi de toutes les sociétés populaires, et demanda que la salle des Jacobins fût convertie en une fabrique d'armes. Envoyé dans le Midi pour comprimer le parti des terroristes qui y dominait, Cadroy fut chargé ensuite de prendre des mesures pour punir les Jacobins insurgés à Lyon, à Toulon et à Marseille; il s'acquitta de cette mission avec zèle. Il devint ensuite membre du conseil des Cinq-cents; Pélissier, député des Bouches-du-Rhône, l'y accusa d'être l'auteur des assassinats du fort Saint-Jean : deux jours après quelques habitants de Marseille firent la même dénonciation; mais il n'y fut donné aucune suite. Cadroy eut même le courage de dénoncer Tallien. Aussi après le 18 fructidor, où les révolutionnaires triomphèrent, Cadroy fut compris dans la liste de déportation. Il ne revint en France qu'après l'établissement du consulat, se retira à Saint-Sévère, dans le département des Landes, et y remplit les fonctions de maire jusqu'à sa mort arrivée en 1813.

CADRY (Jean-Baptiste), ancien chanoine, théologal de l'église de Laon, fut l'homme de confiance, l'ami et le théologien de Caylus, évêque d'Auxerre. Il était né à Tretz en Provence en 1680, et il mourut à Savigni, près de Paris, en 1756. On a de lui plusieurs écrits contre la bulle *Unigenitus*, à laquelle il était fort opposé. Les principaux sont les trois derniers vol. de l'*Histoire du livre des réflexions morales*, Amsterd., 1723-38, 4 vol. in-4 : le premier est de Louail, ouvrage qui n'a été lu que par les gens du parti; l'*Histoire de la condamnation de Soanen, évêque de Senes*, 1728, in-4, ouvrage du même genre; *Des observations théologiques et morales sur les deux Histoires du P. Berruyer*, 1755, 3 vol. in-12.

CÆCILIUS-STATIUS, poète comique, affranchi, contemporain et ami d'Ennius et de Térence. On trouve quelques-uns de ses fragments dans le *Corpus poetarum latinorum*. Il mourut 174 ans avant J.-C.

CÆLIUS AURELIANUS (Lucius), ancien médecin de Sicca dans la Numidie, vivait vers le temps de Galien. Il a laissé : *Tardarum passionum lib. v*, Bâle, 1529, in-fol.; *Acutarum passionum lib. III*, Paris, 1533, in-8, etc.

CÆSAR (Aquilinus-Julius), savant, né à Gratz en Styrie en 1720, mort en 1792, a laissé plusieurs ouvrages utiles par l'immensité des matériaux qu'on y trouve, mais dénués de critique et de discernement. Les principaux sont : *Annales ducatus Styriæ*, Vienne, 1768-79, 3 vol. in-fol., il existe manuscrit un 4^e vol.; *Description de la Styrie*, en allemand, 1773, 2 vol. in-8; *Histoire politique et ecclésiastique de la Styrie*, 1785-88, 7 vol. in-8; *Droit canonique national de l'Autriche*, 1788-90, 6 vol. in-8.

CAFFA (Melchior), habile sculpteur, connu sous le nom de *Maltais*, parce qu'il était né à Malte en 1631, fut élève du chevalier Bernin, et ensuite presque son émule. Il mourut à Rome en 1687. On y admire plusieurs de ses ouvrages, entre autres le *Groupe de Saint-Thomas de Villeneuve*, donnant l'aumône, dans l'église des PP. Augustins.

CAFFARELLI DU FALGA (Louis-Marie-Joseph-Maximilien), d'une ancienne famille du Languedoc, né au château du Falga en 1756, était officier d'artillerie à l'armée du Rhin à l'époque où éclata la révolution. Il en adopta d'abord les principes; mais après la journée du 10 août, il refusa de reconnaître l'autorité de l'Assemblée nationale qui avait décrété la déchéance du roi : on assure même qu'il fut de tous les officiers de cette arme le seul qui protestât contre cet abus de tous les pouvoirs et de toutes les convenances. Suspendu de ses fonctions, il subit en 1793 une détention de 14 mois : réintégré ensuite dans son grade, il se trouva sous les ordres du général Kléber au passage du Rhin près de Dusseldorf (septembre 1795). Dans la retraite de l'armée de Sambre et Meuse, il fut atteint à côté du général Moreau d'un boulet de canon qui lui fracassa la jambe gauche et le força de subir l'amputation. En septembre 1798, il alla en qualité de général de brigade et de chef de l'arme du génie, faire l'immortelle campagne d'Egypte. Dans le cours de cette expédition, il prit part à tous les exploits de l'armée et à tous les succès de la science. Il avait échappé au péril d'être englouti dans la mer au moment du débarquement : plus tard il courut le même danger au passage de la mer Rouge; il termina sa glorieuse carrière sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, le 9 avril 1799; il reçut une balle au bras droit et succomba à la suite de l'amputation. L'armée lui éleva près de Saint-Jean-d'Acre un tombeau que les Arabes conservent encore avec un soin religieux. Caffarelli avait composé d'excellents *Mémoires* sur l'instruction publique, sur des matières philosophiques et sur diverses branches de l'administration. Il avait été nommé membre associé de l'Institut.

CAFFARO (le P.), théatin, est auteur d'une lettre imprimée à la tête du *Théâtre* de Boursault, où il prétend prouver qu'un chrétien peut aller à la comédie. Il fallait avoir une opinion bien avantageuse de l'histrionisme pour mettre au jour une assertion si fort opposée aux maximes sacrées de la religion, et si contredite par tous les PP. de l'Eglise. Bossuet dans ses *Maximes sur la comédie*, et le

P. Lebrun réfutèrent le P. Caffaro qui se rétracta. Il vivait dans le 17^e siècle.

CAFFARO, noble Génois, le plus ancien historien de la ville de Gènes, né vers l'an 1080, se croisa dans sa jeunesse, et partit de Gènes le 1^{er} août de l'an 1100, sur la flotte que les Génois envoyaient au secours de Godefroi de Bouillon. Il se distingua au siège de Césarée, et de retour dans sa patrie, il écrivit les *Annales de cette expédition*, qu'il continua jusqu'à l'an 1184. Cette histoire a été continuée par d'autres magistrats jusqu'à l'an 1294. Elle est écrite dans un latin barbare; mais elle est estimée par le ton de vérité et de franchise qui y règne. Elle n'a été imprimée qu'en 1725, par les soins de Muratori, qui l'inséra dans le tome 6 de sa grande collection des *Scriptores rerum Italicarum*. Caffaro fut revêtu à plusieurs reprises de la magistrature suprême dans sa patrie.

CAFFIAUX (dom Philippe-Joseph), né à Valenciennes en 1712, fit profession de la congrégation de Saint-Maur, en 1731, et mourut subitement en 1777, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il travaillait alors avec dom Grenier à l'*Histoire de Picardie*. Il avait donné *Essai d'une histoire de la musique*, in-4, et le 1^{er} vol. du *Trésor généalogique*, Paris, 1777, in-4.

CAFFIERI (Jean-Jacques), sculpteur, né à Paris en 1723, étudia son art sous Lemoine. Il était fils de Philippe Caffieri, sculpteur romain, issu d'une famille noble de Naples, qui avait servi avec distinction dans les armées de Charles-Quint et de Philippe II, et qui fut appelé en France par le cardinal Mazarin. Jean-Jacques fut nommé professeur de l'académie de peinture, sculpteur du roi, et membre de l'académie des sciences et belles-lettres de Rouen. Ses principaux ouvrages sont la statue de *sainte Sylvie* qu'on voit aux Invalides, le groupe de *Melpomène* et de *Thalie*, détruit dans l'incendie de l'Odéon, les bustes de *Corneille* et de *Piron*, au foyer du Théâtre-Français, et ceux de *Quinault*, *Lulli* et *Rameau*, au foyer de l'Opéra. Il mourut en 1792.

CAGLIOSTRO (le comte Alexandre de), dont le vrai nom était Joseph BALSAMO, aventurier célèbre du 18^e siècle, né à Palerme le 8 juin 1743, de parents d'une médiocre extraction, débuta par plusieurs tours d'escroquerie, comme celui qu'il fit à un orfèvre nommé Marano, dont il tira soixante onces d'or par la promesse de le rendre maître d'un trésor enfoui dans une grotte, sous la garde des esprits infernaux. Il quitta ensuite sa patrie, visita la Grèce, l'Egypte, l'Arabie, la Perse, Rhodes, l'île de Malte, et se lia dans ses voyages avec le savant Althotas, qu'il a peint lui-même comme le plus sage des hommes. Il le perdit à Malte, où il reçut du grand-maître des lettres de recommandation pour Naples. De cette dernière ville il se rendit à Rome, et il y épousa la belle Lorenza Féliciani. On le vit ensuite parcourir l'Europe, sous les noms de *Tischio*, de *Melissa*, de *Belmonte*, de *Pellegrini*, de *Fénix*, d'*Anna*, de *Harat* et de *Cagliostro* qui était le nom de sa marraine et tante, habitante de Messine. Il vivait tantôt du produit de ses compo-

sitions chimiques, tantôt d'escroqueries, et souvent du libertinage de son épouse. Lorsqu'il parut à Strasbourg, au mois de septembre 1780, il y produisit une sorte d'enthousiasme qu'il parut justifier par des actes multipliés de bienfaisance. Laborde, dans ses *Lettres sur la Suisse*, lui donne les éloges les plus pompeux, et MM. de Miromesnil, de Vergennes, de Ségur, écrivirent en 1783, au préteur de Strasbourg, pour réclamer l'appui des magistrats en faveur du noble étranger. Cagliostro se rendit en 1785 à Paris, où il devint le sujet de toutes les conversations. La mode lui paya son tribut, et les dames portèrent des schalls, des robes, des chapeaux, des éventails à la Cagliostro. Ses liaisons intimes avec le prince Louis de Rohan, cardinal et évêque de Strasbourg, le firent impliquer, avec ce prélat, dans l'affaire du collier. Il fut arrêté le 22 août et enfermé à la Bastille. La comtesse de la Mothe l'accusa d'avoir reçu le collier des mains du cardinal, et de l'avoir dépecé pour en grossir le trésor occulte d'une fortune inouïe. Cagliostro répondit par un mémoire où il donnait quelques aperçus sur sa naissance, sur sa vie et ses aventures, et nommait les banquiers qui, dans toutes les villes, lui fournissaient des fonds, mais sans faire connaître la source de ses richesses. Le parlement, par un arrêt du 31 mai 1786, déchargea les deux accusés des plaintes contre eux intentées, mais ils furent exilés. Cagliostro alla en Angleterre, et y séjourna deux ans, passa de Londres à Bâle, puis à Bienne, à Aix en Savoie, à Turin, à Gènes, à Vérone, faisant partout des dupes, même dans les classes les plus éclairées de la société, et enfin à Rome, où il fut arrêté le 27 décembre 1789, et transféré avec Lorenza, au château Saint-Ange. On lui fit son procès, et la peine de mort fut prononcée contre lui le 17 avril 1791; mais elle fut commuée en une prison perpétuelle. Il mourut en 1795, dans la forteresse de Saint-Léon. Sa femme fut enfermée pour le reste de ses jours au couvent de Sainte-Apolline. Cet homme singulier eut, comme on le voit, beaucoup de rapport avec Borri. Tous deux italiens, tous deux chimistes et enthousiastes, ils parcoururent l'Europe, étonnant tout le monde par un faste extraordinaire, et par une éloquence entraînant. Il est à remarquer que tous deux furent reçus à Strasbourg avec une étonnante faveur. Enfin tous deux ont reçu le même châtiment de leur charlatanisme et de leurs escroqueries. On attribue à Cagliostro un grand nombre de cures merveilleuses, qui n'ont d'autre fondement que les préventions ou l'intérêt de ceux qui les ont promulguées. Son savoir en médecine, dont il faisait parade, était très-borné. Des personnes qui ont eu occasion de goûter son élixir vital, ainsi que celui du fameux comte de Saint-Germain, se sont assurées que des aromates et de l'or en faisaient la base. Le comte de Cagliostro en faisait grand emploi, comme tous les partisans des doctrines hermétique et paracelsique. On lui a aussi attribué l'institution d'une *franc-maçonnerie égyptienne*, qui, si elle est fidèlement décrite, n'était qu'une jonglerie impitoyable. Une *pupille* ou *colombe*, c'est-à-dire

un enfant encore dans l'état d'innocence, placé devant une carafe et abrité d'un paravent, obtenait par l'imposition des mains du grand Cophte, la faculté de communiquer avec les anges, et voyait dans cette carafe tout ce qu'on voulait qu'elle y vit. Pour trouver d'amples détails sur la vie de cet homme extraordinaire, qu'il est difficile de connaître parfaitement, il faut consulter l'ouvrage italien, aujourd'hui fort rare, qui a pour titre : *Compendio della vita e delle gesta di Giuseppe Balsamo, denominato il conte Cagliostro, ché si è estratto dal processo contro di lui formato in Roma l'anno 1790, e che può servire di scorta per conoscere l'indolle della stetta de' liberi muratori*, Rome, 1791; *nella stamperia della rev. camera apostolica*.

CAGNACCI (Guido CANLASSI dit), peintre italien du 17^e siècle, disciple du Guide, né à Castel-Sant-Arcangelo en 1601, mourut à Vienne en Autriche en 1681. Les tableaux dans lesquels il a imité son maître sont les plus recherchés. — CAGNACCI (Alphonse) est auteur des *Antiquitates Ferarie*, en ital., Venise, 1676, trad. depuis en latin, par Bernardin Morello, et réimpr. dans le trésor des antiquités de Grævius.

CAGNATI (Marcel), naturaliste, né à Vérone, étudia la médecine à Padoue, sous Zabarella, et y fit de grands progrès, ainsi que dans les langues anciennes, les belles-lettres et la philosophie. Appelé à Rome pour remplir les fonctions de professeur en médecine, il y passa le reste de sa vie, sous les pontificats de Clément VIII et de Paul V; il y mourut vers 1610. On lui doit : *Variarum lectionum libri II, cum disputatione de ordine in cibis servando*, Rome, 1581, in-8. Il en a paru une seconde édition, augmentée de deux autres livres, sous ce titre : *Variarum observationum libri IV*, Rome, 1587, in-4, et in-8; Francfort, 1604, in-8. Cet ouvrage traite spécialement des végétaux. *De sanitate tuenda, libri II, primus de continentia, alter de arte gymnastica*, Rome, 1591, in-4; Padoue, 1605, in-4; *In Hippocratis aphorismorum secundæ sectionis XXIV commentarius*, Rome, 1591, in-4.

CAGNOLI (Antoine), astronome italien, membre de plusieurs académies, des instituts de France, d'Italie et de Bologne, né à Zante le 29 septembre 1743, de parents italiens, fit de sa maison, d'abord à Paris, où il était attaché à l'ambassade vénitienne, puis à Vérone en 1782, un observatoire qu'il munit des instruments nécessaires pour se livrer à ses observations. En 1798, il fut nommé professeur à l'école militaire de Modène, et il y resta jusqu'en 1814. Il est mort à Vérone le 6 août 1818. On a de lui un *Traité de trigonométrie rectiligne et sphérique*, regardé en Italie comme classique, et traduit en français par Chompré, Paris, 1786, in-4; des *Observations météorologiques*, 1788 à 1796; un *Traité des sections coniques*; des *Notices astronomiques*, Milan, 1819, 1^{re} édition complète avec 3 planches. Cet ouvrage a été rédigé pour populariser les premières notions de l'astronomie sans le secours des mathématiques. Cagnoli présida la so-

ciété italienne pendant 18 ans. J. Labus a écrit avec assez d'élégance la vie de cet astronome, mais on y trouve quelques inexactitudes bibliographiques.

CAHAGNES (Jacques), docteur et professeur en médecine à Caen sa patrie, né en 1548, mort en 1612, s'acquitta des devoirs de son emploi avec le plus grand zèle. Pour animer à l'étude ses élèves qui n'étaient pas avantagés de la fortune, il leur ouvrait sa bourse en même temps qu'il leur donnait de bons conseils. C'est à lui que l'on doit les Statuts de la faculté de médecine qui sont encore en vigueur dans cette université. On a de lui les ouvrages suivants : *Elogiorum civium Cadomensium centuria prima*, Caen, 1583 et 1609, in-4 ; *Oratio funebris J. Ruxelli*. C'est l'éloge funèbre du maréchal de Grancey de Rouxel ; *De Academiarum institutione*, 1584, in-4, plein de bonnes vues ; *Methodus curandarum februm*, 1616, in-8 ; *Methodus curandorum capitis affectuum*, 1618, in-8.

CAHUSAC (Louis de), écuyer, né à Montauban, commença ses études dans cette ville, et les acheva à Toulouse, où il fut reçu avocat. De retour à Montauban, il obtint la commission de secrétaire de l'intendance. Ce fut pendant qu'il exerçait cet emploi, en 1736, qu'il donna la tragédie de *Pharamond*, dans laquelle il a blessé la vérité historique, sans rendre son sujet théâtral. *Pharamond* est de temps en temps moins un héros qu'un fat. On trouve dans cette pièce plusieurs vers tournés avec esprit, mais trop d'antithèses, trop peu de nombre et d'harmonie. L'envie d'aller jouir à Paris des applaudissements du parterre, lui fit abandonner la province. Le comte de Clermont l'honora du titre de secrétaire de ses commandements. Ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de 1743 avec ce prince, qu'il quitta ensuite pour se livrer absolument au théâtre. L'opéra l'occupa principalement, et, suivant la route tracée, il fit de l'amour le grand mobile de sa composition. « Cette passion » parasite, dit un auteur moderne, devient sous » le pinceau des poètes lyriques, aussi fade que » dangereuse ; et sa domination perpétuelle sur ce » genre de spectacle, énerve le goût et les âmes, » et en éloigne les personnes sages. Des héros effé- » minés, des images licencieuses, des madrigaux » emmiellés, ne sont propres ni à former ni à di- » vertir une nation jalouse de sa véritable gloire. » N'est-il pas facile de trouver mille moyens d'in- » téresser les spectateurs avec fruit ? Des senti- » ments nobles et fermes, l'amour de la patrie, » le triomphe des arts, le danger du vice, le tableau » des vertus, la terreur du crime, l'amour de l'hu- » manité, etc., ne sont-ils pas des sujets capables » d'occuper comme d'embellir une scène ? Malheur » au goût et aux mœurs d'un peuple qui les rejete- » rait, surtout s'ils étaient traités par des talents » aussi supérieurs, qu'ennemis de la corruption ! » Cet auteur mourut à Paris en 1759. Il était d'un caractère inquiet, vif, et trop exigeant de ses amis ; fort délicat sur la réputation, et d'une sensibilité qui, en altérant son cerveau, abrégé peut-être ses jours. On a de lui, outre diverses pièces de théâtre, dont plusieurs sont déjà oubliées, *l'Histoire de la*

danse ancienne et moderne, la Haye, 1754, 3 pet. vol. in-12, 6 fr., que les savants ont accueillie.

CAILHAVA de l'ESTANDOUX (Jean-François), écrivain dramatique, né à Toulouse en 1731, mort à Sceaux en 1813, a fait un grand nombre de pièces de théâtre, parmi lesquelles on distingue le *Tuteur dupé*, le *Mariage interrompu*, *Arlequin Mahomet*, etc. Ces pièces ne sont pas sans mérite ; il y a quelquefois des traits d'une gaieté piquante : cependant ce ne sont pas des chefs-d'œuvre : le style est généralement incorrect, et la poésie ressemble souvent à la prose. Cailhava s'occupa aussi de critique théâtrale. On a de lui : *De l'art de la comédie, suivi d'un traité de l'imitation*, Paris, 1772, 4 v. in-8 ; réd. et corr., Paris, 1786, 2 v. in-8, réimp. en 1795 ; *Les causes de la décadence du théâtre*, Paris, 1789, in-8 ; *Etudes sur Molière, ou Observations sur la vie, les mœurs et les usages de cet auteur, et sur la manière de jouer ses pièces*, Paris, 1802, in-8, 3 fr. Cailhava remplaça à l'Institut de Fontanes condamné à la déportation.

CAILLARD (Abraham-Jacques), célèbre avocat au parlement de Paris, né en 1734 et mort en 1776, fut l'élève et l'ami du célèbre Pothier. Nourri des principes de la jurisprudence et doué d'une mémoire prodigieuse, il obtint de bonne heure au barreau les plus grands succès. Il étonnait surtout par son abondance et sa facilité à saisir les affaires les plus compliquées, et par la justesse avec laquelle il les présentait sous leur véritable point de vue. On lui avait donné, à cause de sa supériorité à traiter ses causes, le nom de *Moule à affaires*. Cet homme, si supérieur au barreau, était dans le monde, froid, taciturne, indifférent, inhabile sur presque toutes les matières. Il a laissé quelques livres de jurisprudence qui sont encore en manuscrit.

CAILLARD (Antoine-Bernard), ancien ministre plénipotentiaire à Ratisbonne et à Berlin, et garde des archives des relations extérieures, né à Aignay en Bourgogne en 1737, mort à Paris en 1807, fut successivement secrétaire de légation à Parme, à Cassel, à Copenhague ; chargé d'affaires dans cette dernière ville et ensuite à Pétersbourg. Il revint à Paris en 1784, et l'année suivante il était en Hollande. En 1795 il fut ministre plénipotentiaire à Berlin. De retour en France, il occupa jusqu'à sa mort la place de garde des archives des relations extérieures. Malgré ses occupations, il cultivait les lettres et possédait une bibliothèque magnifique, dont il donna lui-même le catalogue en 1805, in-8. Il a publié, en 1787, des *Mémoires sur la révolution de Hollande*, et plusieurs articles dans le *Magasin encyclopédique*. Il a été aussi un des traducteurs des *Essais sur la physiognomonie*, par Lavater.

CAILLAU (Jean-Marie), médecin à Bordeaux, naquit à Gaillac (Tarn) en 1765. Il entra, après avoir terminé ses premières études, dans la congrégation de la *doctrine chrétienne*, et professa successivement à Lectoure et à la Flèche. En 1787, il quitta cette congrégation, et vint à Bordeaux où il entreprit deux éducations particulières. Enfin il s'ouvrit une

carrière en commençant ses études médicales. En 1794 et 1795, il fut employé dans les hôpitaux militaires de St.-Jean-de-Luz et de Bayonne, et vint à Bordeaux en 1796, se rendit en 1803 à Paris où il reçut le bonnet de docteur, et revint encore une fois à Bordeaux où il se fixa pour toujours. Dès l'année 1800, il fit des cours publics et concourut ainsi à la création de l'école élémentaire, qui depuis a pris le nom d'école royale de médecine et dont il a été vice-directeur, puis directeur. Il était membre ou correspondant d'une foule de sociétés médicales, scientifiques et littéraires. Il est mort en 1820, après avoir publié : *Avis aux mères de famille sur l'éducation des enfants*, Bordeaux, 1796, in-12 ; *Journal des mères de famille*, Bordeaux, 1797-98, 4 vol. in-8 ; *Notice sur la vie et les écrits du P. Desault*, de J. Groscaud ; *Tableau de la médecine hippocratique*, 1806, in-12 ; *Mémoire sur les époques de la médecine*, 1806 ; *l'Antoniade*, poème en 3 chants, 1808, in-8 ; *les Jeux de l'enfance*, *Épître au docteur Alfred sur l'espérance*, considérée dans l'exercice de la médecine, 1811, in-4 ; *Mémoire sur les rechutes dans les maladies aiguës et chroniques*, 1811, in-8 ; *Réflexions morales sur les femmes considérées comme gardes-malades dans les hôpitaux*, 1813, in-8 ; *Mélanges de médecine et de chirurgie*, 1818 ; *Médecine infantile*, ou *Conseils aux jeunes médecins*, sur cette partie de l'art de guérir, 1819, in-8 ; un grand nombre de *mémoires*, *rapports* et autres *opuscules*.

CAILLE (Jean de la), savant libraire et imprimeur de Paris, mort dans un âge avancé vers l'an 1720, s'est fait une réputation par son *Histoire de l'imprimerie*, Paris, 1689, in-4, ouvrage très-médiocre et de peu de valeur, 3 fr., mais dont on recherche les exempl. avec les cartons ; la *Description de Paris*, 1714, in-fol., 10 fr. Cette description de la ville et faubourgs de la capitale de la France, contient vingt-quatre planches, dont chacune représente un des vingt-quatre quartiers, suivant la division faite en 1702, et un détail exact des abbayes, églises, monuments publics, etc. Les planches ont été gravées avec soin par Scotin le Jeune.

CAILLE (Nicolas-Louis de la), diacre du diocèse de Reims, né en 1713, à Rumigny, d'un capitaine des chasses de la duchesse de Vendôme, fit ses études avec succès au collège de Lizieux à Paris. Son goût pour l'astronomie le lia avec le célèbre Cassini, qui lui procura un logement à l'Observatoire. Aidé des conseils d'un tel maître, il eut bientôt un nom parmi les astronomes. Il partagea avec de Thuri, fils de cet homme estimable, le travail de la ligne méridienne ou de la projection du méridien, qui, passant par l'observatoire, traverse tout le royaume. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il fut nommé, à son insu, professeur de mathématiques au collège Mazarin. Les travaux de sa chaire ne le détournèrent point de l'astronomie. Cette science, vers laquelle il était entraîné par un charme invincible, devint pour lui un devoir, lorsque l'académie des sciences l'admit dans son sein en 1741. La plus grande partie des autres compagnies sa-

vantes qui fleurissent en Europe, lui fit le même honneur. Animé de plus en plus du désir d'acquérir une connaissance détaillée du ciel, il entreprit en 1750, avec l'agrément de la cour, le voyage du cap de Bonne-Espérance, dans le dessein d'examiner les étoiles australes, qui ne sont pas visibles sur notre horizon. Dans l'espace de deux ans, de 1750 à 1752, il prétendit avoir observé 9,800 étoiles jusqu'alors inconnues ; mais ce nombre a paru extrêmement exagéré, et il crut sans doute lui-même avoir excédé dans son calcul, puisqu'il se borna à donner le catalogue de 1942. Cependant les observations de Herschel (dont l'exactitude n'est pas encore reconnue) paraissent favorables à ses calculs. De retour en France, il ne cessa d'écrire sur les apparitions des comètes et sur d'autres objets de l'histoire du ciel. Il faisait imprimer le catalogue des étoiles et les observations sur lesquelles il est fondé, lorsqu'il mourut en 1762. Les qualités de son âme honorent sa mémoire autant que les connaissances de son esprit. Froid, réservé avec ceux qu'il ne connaissait pas, il était doux, simple, gai, égal avec ses amis. L'intérêt ni l'ambition ne le dominèrent jamais ; il sut se contenter de peu. Sa probité faisait son bonheur, les sciences ses plaisirs, et l'amitié ses délassements. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés : plusieurs *Mémoires* dont il a enrichi les recueils de l'académie des sciences ; *Leçons élémentaires de mathématiques*, 1741, in-8, et 1807, in-8, fig. ; *Leçons d'astronomie*, dont Lalande a donné une 4^e édit. en 1780, in-8 ; *Leçons d'optique et de perspective*, 1748 et 1810, Paris, in-8 ; *Leçons élémentaires de mécanique*, Paris, 1743, in-8 ; *Ephémérides de Desplaces, continuées par l'abbé de la Caille*, 2 vol. in-4 ; *Fundamenta astronomiæ*, Paris, 1757, in-4, vol. devenu rare, tiré à un pet. nombre d'exempl., 24 à 36 fr. ; *Table des Logarithmes pour les sinus et tangentes de toutes les minutes du quart de cercle*, Paris, 1760 et 1799, in-8 ; *Nouveau traité de navigation*, par Bouguer, revu et corrigé par l'abbé de la Caille, Paris, 1761, in-8 ; *Journal du voyage fait au cap de Bonne-Espérance*, Paris, 1763, in-12 ; *Cælum australe stelliferum*, Paris, 1763, in-4. On remarque dans tous ses ouvrages cette précision et cette netteté si nécessaires aux sciences abstraites ; c'était là le caractère de son esprit.

CAILLEAU (André-Charles), libraire, naquit à Paris en 1731, et y mourut en 1798. On a de lui des *pièces de théâtre* et un grand nombre d'ouvrages plus ou moins sérieux. Les principaux sont : une foule d'*almanachs* chantants, d'*étrennes* badines et plaisantes ; la *Vie de Lesage* en tête du *Bachelier de Salamanque*, 1759, 2 vol. in-12 ; la collection des *Lettres d'Héloïse et d'Abailard* ; les *Soirées de la campagne*, 1766, in-12 ; *Le spectacle historique*, 1764, 2 vol. in-12 ; *Étrennes historiques*, 1774 et 1775, in-12 ; *Vie privée et criminelle de Desrues*, 1777, in-12 ; *Principes philosophiques de consolation*, trad. de l'allemand de Weitenkampf, suivis d'un *Extrait de la consolation de la philosophie*, de Boèce, 1778, 2 vol. in-12 ; *Dictionnaire bibliographique*, Paris, 1790,

3 vol. in-8, 5 à 6 fr. Quoique ce dictionnaire soit connu sous le nom de Cailleau, il est presque en entier de l'abbé Duclos, son ami. M. Brunet fils a publié, en 1802, un supplément à ce dictionnaire, et en 1809, un *Manuel du libraire*, réimprimé pour la troisième fois en 1820, en 4 vol. in-8, 80 à 100 fr., qui a fait oublier l'ouvrage de l'abbé Duclos.

CAILLER (l'abbé Claude-Ignace), né à Ville-neuve (Jura) en 1738, et mort en 1816, professa pendant 32 ans avec distinction les belles-lettres au collège de Dôle. On a de lui un poème latin sur le siège de cette ville, traduit en vers français et publié par M. Cournot en 1822. Cet ouvrage est devenu très-rare, ayant été tiré à 40 exempl. seulement, dont 10 sur pap. de coul. On a encore de l'abbé Cailier plusieurs pièces de *poésie sacrée* qui n'ont pas été imprimées.

CAILLET (Guillaume), paysan, né au village de Mello, dans le Beauvoisis, fut chef de la faction dite la *Jacquerie*, qui se forma en 1358 dans le nord de la France, lorsque le roi Jean II était prisonnier en Angleterre. Les factieux donnèrent à leur chef le nom de *Jacques Bonhomme*, d'où vient le nom de *Jacquerie*. Les Jacques au nombre de près de cent mille hommes, divisés par bandes, armés de bâtons ferrés, égorgaient les gentilshommes, brûlaient les châteaux et portaient partout la flamme et le pillage. Plus de 200 châteaux furent brûlés. Les nobles épouvantés cherchèrent un asile dans les villes fortifiées. Enfin, des chevaliers de Flandres, de Brabant et de Bohême, vinrent au secours des gentilshommes français qui battirent les *Jacques*, et s'emparèrent de Caillet, qui eut la tête tranchée en 1359. Le reste des factieux se dissipa.

CAILLET (Jean), jésuite, né à Douai en 1578, mort en 1628, a laissé un ouvrage intitulé : *Illustria sanctorum virorum exempla, etc., per singulos anni dies*, 6 vol. in-8.

CAILLY (le chevalier Jacques de), né à Orléans en 1604, de la famille de la Pucelle qui délivra cette ville, mourut en 1673. On a de lui un petit *recueil d'Epigrammes*, dont quelques-unes sont fines et délicates, et beaucoup d'autres triviales, mais versifiées naturellement. Cette ingénuité corrige beaucoup son style, souvent lâche et incorrect. On trouve ces petites pièces dans un *Recueil de poésies*, publié par la Monnoye, la Haye (Paris), 1714, 2 vol. in-12.

CAIN, premier fils d'Adam et d'Eve, naquit sur la fin de la première année du monde, et s'adonna à l'agriculture. Jaloux de ce que les offrandes d'Abel son frère étaient acceptées du Seigneur, tandis que les siennes en étaient rejetées, il lui ôta la vie l'an du monde 130 (voyez ABEL). Déchiré par les remords, tremblant pour sa propre vie, Caïn était prêt à se livrer au désespoir ; Dieu daigna le rassurer, et le condamna à une vie errante et fugitive sur la terre. Il se retira à l'orient d'Eden, et eut son fils Enoch, dont il donna le nom à une ville qu'il y fit bâtir ; ce qui n'est pas difficile à comprendre, vu la nombreuse postérité que leur longue

vie donnait aux patriarches. On regarde ordinairement Caïn comme réprouvé ; cependant saint Jean Chrysostome croit qu'il a fait pénitence de son fratricide, et qu'il en a obtenu le pardon.

CAINAN, fils d'Enos, père de Malaleel, mourut l'an 2769 avant Jésus-Christ, âgé de 910 ans.— Il y a un autre CAINAN, fils d'Arphaxad et père de Sala, sur lequel les savants ne sont pas d'accord. Cet Arphaxad ne se trouve pas dans le texte hébreu ni dans la Vulgate (*Gen. 12*), mais on le lit dans les Septante, et dans saint Luc, chap. 3, §. 36. *Qui fuit Sale, qui fuit Cainan, qui fuit Arphaxad*. Plusieurs interprètes pensent qu'il n'était point dans les anciens exemplaires des Septante, qu'il s'y est glissé ensuite par la faute des copistes, et que de là, par une autre faute, il a passé dans le texte de saint Luc, ou jusqu'alors il n'avait pas été. C'est le sentiment de Cornélius à Lapide, et du P. Pétau. *Mirum videri non debet, dit ce dernier, si Cainani nomen ex LXX corruptis libris in Evangelium Lucae redundasse suspicemur*. Le Père Poussines, dans un excellent *Traité sur la généalogie de Jésus-Christ*, adopte la même opinion, et ajoute : *Quis nescit Testamentum novum librorum omnium frequentissime fuisse descriptum ? Quod ergo assueti editioni LXX, jam mendosæ semidocti Græculi ad descriptionem Evangeliorum accederent, restituere ut ipsis quidem videbatur, omisum apud Lucam nomen non dubitaverunt. Quæ allucinatio autoritatis eruditæ autoritatem habuit, ut in omnes brevi codices vulgaretur, si tamen in omnes*. On peut consulter aussi Usserius et le P. Griffet, qui ont publié des dissertations sur ce sujet.

CAIPHE, grand-prêtre des Juifs après Simon, condamna J.-C. à la mort, fut déposé par Vitellius et se tua, dit-on, de désespoir. L'évangéliste saint Jean remarque que lors même qu'il prononça le jugement inique contre J.-C., il eut, comme pontife des Juifs, une espèce d'inspiration qui lui fit dire une bien grande et respectable vérité : *Expedi vobis ut unus moriatur homo pro populo* ; paroles dont il était bien loin de comprendre le vrai sens.

CAITBEY, sultan d'Egypte et de Syrie, originaire de Circassie, était né esclave. Les Mammeluks, d'une commune voix, l'élurent pour leur souverain. Il défait, près de Tarse, l'armée de Bajazet II, empereur des Turcs, commandée par Querséol, son gendre. Cette victoire eut des suites heureuses. Il repoussa Assibée, qui régnait en Mésopotamie, et qui, s'étant rendu maître de la ville de Bir sur l'Euphrate, faisait des courses bien avant dans la Syrie. Il mit aussi les Arabes sous le joug, et dissipa cette multitude d'esclaves Ethiopiens, qui, s'étant assemblés en très-grand nombre pour détruire les Mammeluks, menaçaient l'Egypte d'un terrible orage. Il mourut l'an 1496, et le 33^e de son règne.

CAIUS AGRIPPA, fils puîné d'Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, fut adopté par cet empereur avec Lucius Agrippa son frère. Le peuple romain offrit le consulat à ces deux enfants, à l'âge de 14 à 15 ans. Auguste voulut seulement qu'ils eussent

le nom de *consuls désignés*, à cause de leur jeunesse. Caius, s'étant rendu dans l'Arménie pour en chasser les Parthes, fut blessé d'un coup de poignard par le gouverneur de la ville d'Artagère. Le meurtrier fut mis à mort ; mais Caius ne fit plus que languir depuis cet accident. Il termina ses jours dans la ville de Lymire en Lycie, n'ayant que 24 ans. Son tempérament était porté aux plaisirs ; et il ne savait pas combattre cette inclination dangereuse, qui abrégée ses jours. Sa douceur l'avait fait aimer des peuples d'Orient.

CAIUS (Titus), célèbre jurisconsulte romain, vivait sous Adrien et Marc-Aurèle. Il rédigea des *Institutes* dont Justinien s'est beaucoup servi. Il ne nous en reste que des fragments, qui ont été insérés dans le *Trésor de l'ancienne jurisprudence romaine*, Metz, 1811, in-4.

CAIUS (S.), originaire de Dalmatie, et parent de l'empereur Dioclétien, élu pape le 17 décembre 283, après la mort de saint Eutychien, eut à souffrir une cruelle persécution qui dura deux ans, pendant laquelle ce saint pontife ne cessa d'encourager les confesseurs et les martyrs. Il se tint caché durant l'orage, non pas qu'il craignît la mort, mais pour être plus à portée d'assister son troupeau. Il mourut en 296. Ses souffrances lui ont mérité le titre de martyr. C'est ce pape qui ordonna que les clercs passeraient par tous les sept ordres inférieurs de l'Eglise avant que de pouvoir être ordonnés évêques.

CAIUS, célèbre entre les auteurs ecclésiastiques, florissait à Rome au 3^e siècle, sous le pontificat de Zéphirin et sous l'empire de Caracalla. Il avait été disciple de saint Irénée, ce qui ne l'empêcha pas de rejeter absolument l'opinion des millénaires. Un anonyme, cité par Photius, dit positivement que Caius était prêtre, et qu'il demeurait à Rome. Photius ajoute qu'on tenait encore qu'il avait été même ordonné évêque des nations, pour aller porter la foi dans les pays infidèles, sans avoir aucun peuple, ni aucun diocèse limité. Caius eut une fameuse dispute à Rome contre Procle ou Procule, l'un des principaux chefs des montanistes, et la mit par écrit dans un Dialogue, qui n'est pas venu jusqu'à nous, non plus que ses autres ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec CAIUS, macédonien, disciple de saint Paul, converti à Corinthe où il était établi, et où il avait reçu cet apôtre. Il l'accompagna depuis dans ses voyages, eut part à ses persécutions, et fut pris avec Aristarque par les séditeux d'Ephèse, que Démétrius, orfèvre, avait excités contre saint Paul. On croit que c'est ce même Caius à qui saint Jean adresse sa troisième Epître dans laquelle il le loue de la pureté de sa foi, et de la charité qu'il exerce envers ses frères et les étrangers.

CAIUS, KEY ou KAYE (Jean), né à Norwich en 1510, étudia à Padoue avec succès sous le célèbre Montanus. A son retour en Angleterre, il fut successivement médecin du roi Edouard VI, de la reine Marie et enfin d'Elisabeth. Il fit rebâtir presque à ses frais l'ancien collège de Gonnevill à Cambridge, nommé depuis ce temps-là le collège de Gonnevill et de Caius. Il y fonda 23 places d'étu-

dants. Il mourut en 1573, et fut enterré dans la chapelle de son collège, sous une tombe unie, avec cette seule inscription : *Fui Caius*. Ses sentiments sur la religion ne tenaient qu'à son intérêt ; et dans les différentes révolutions qui agitèrent l'Angleterre de son temps, il fut toujours attaché à la secte du prince régnant. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Il suit les principes de Galien et de Montanus son maître. Les meilleurs sont : un *Traité de la Suette anglaise* ; de *ephemerâ Britannicâ*, Lond., 1721, in-8 ; un livre latin de *l'antiquité de l'université de Cambridge*, Lond., 1574, in-4, 3 à 5 fr. ; de *Canibus Britannicis*, Lond., 1570, in-8, 5 fr., rare ; *De rariorum animalium et stirpium historia*, Lond., 1570, in-4, 6 à 7 fr.

CAJADO (Henri), poète latin, né en Portugal, et mort à Rome en 1508 d'un excès de vin, a laissé des *Eglogues*, des *Sylves* et des *Epigrammes*, Bologne, 1501, in-4. On remarque dans toutes ses productions un tour heureux, du génie, de la facilité, de l'élégance : ses épigrammes ne manquent pas de sel.

CAJETAN (Henri), cardinal, fut envoyé en France par le pape Sixte-Quint, après la mort de Henri III, en qualité de légat à latere, pour contribuer à l'élection d'un roi catholique. Il entra dans le parti de la ligue, et seconda les vues de l'Espagne. Sixte-Quint, mécontent du cardinal, le rappela. Cajetan fut ensuite envoyé en Pologne, pour déterminer le roi Sigismond à se joindre aux impériaux contre les Turcs. Cette mission ne lui réussit pas mieux que celle de France. Il mourut en 1599, à l'âge de 49 ans. Pendant son séjour à Paris, il avait publié : *Lettre à la noblesse de France*, 1590, in-8 ; *Lettres aux archevêques, évêques et abbés du royaume*, 1590, in-8 ; *Missive à la faculté de théologie*, 1591, in-8, et d'autres écrits dans le sens de la ligue.

CAJETAN (Octave), jésuite sicilien, habile critique et bon historiographe, né en 1566 à Syracuse, mort à Palerme en 1600, âgé seulement de 34 ans, s'est acquis des droits à la reconnaissance de sa patrie par les ouvrages suivants : *Vitæ sanctorum siculorum*, Palerme, 1652, in-fol., 6 à 8 fr. Ces vies sont puisées dans des monuments authentiques, tant grecs que latins, et rédigées sur des manuscrits précieux par leur antiquité. *Isagoge ad historiam sacram siculam*, ibid., 1707, in-4 ; réimp. dans le tom. X du *Thesaurus antiquitatum* de Grævius. On y trouve des remarques curieuses sur la langue sicilienne ; *Animadversiones in epist. Theodosii Monachi, de Syracusanæ urbis expugnatione*, dans le tom. 1^{er}, 2^e part. du Recueil de Muratori.

CAJETAN (Constantin), abbé bénédictin de Saint-Baronthe, au diocèse de Pistoie, né à Syracuse en 1560, mort à Rome en 1650, poussait le zèle pour la gloire de son ordre jusqu'au fanatisme. Il crut qu'il l'illustrerait beaucoup, s'il lui donnait tous les grands hommes qu'il pourrait, ou du moins ceux qu'il croyait tels. Après avoir mis dans sa liste une partie des saints anciens, il travailla à la grossir

des saints modernes. Il commença par saint Ignace de Loyola, le fit bénédictin, dans un livre publié à Venise en 1641, in-8, où il prétend aussi prouver que le livre des *Exercices de saint Ignace* n'est pas de lui, mais de Cisneros, religieux bénédictin, et il le prouve très-mal. (*Voyez* IGNACE.) La congrégation du Mont-Cassin désavoua Cajetan en 1644. Cajetan, ne pouvant faire admettre des jésuites dans son ordre, se tourna du côté des franciscains et des frères prêcheurs. Il leur enleva saint François d'Assise et saint Thomas d'Aquin. Le cardinal Cobellucci disait, au sujet de ce voleur de saints, qu'il craignait que Cajetan ne transformât bientôt saint Pierre en bénédictin. (*Voyez* saint BENOÎT.) Il voulut aussi enlever à Thomas à Kempis la gloire d'avoir fait l'admirable *Imitation de J.-C.*, et l'attribuer à un moine nommé Gersen. On peut voir combien sa prétention est mal fondée, à l'article KEMPIS. Il a fourni beaucoup de matériaux à Baronius pour ses *Annales*, et publié lui-même plusieurs ouvrages en latin.

CAJOT (dom Jean-Joseph), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Verdun en 1726, avait de l'érudition. Il la montra dans ses *Antiquités de Metz*, ou *Recherches sur l'origine des Médiomatriciens*, Metz, 1760, in-8, 3 à 4 fr. L'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation est une critique d'un philosophe célèbre, intitulée : *les Plagiats de J. J. Rousseau sur l'éducation*, Paris, 1766, in-12. Elle est assez mal écrite, mais il y a des recherches. Comme il y maltraite les philosophes, l'un d'entre eux a dit : « Que l'auteur de » cette critique était un chien qui aboyait aux pas- » sants, en rongant les os de Rousseau : » Cette mauvaise plaisanterie n'empêcha pas que dom Cajot ne fût un homme estimable. Il mourut à Verdun, en 1779.—Son frère, Charles CAJOT, aussi bénédictin, né en 1731, mort en 1807, a publié des *Recherches historiques sur l'ordre de Saint-Benoît*, Paris, 1787, 2 vol. in-8, pour prouver, à ce qu'il paraît, qu'on pouvait s'emparer de ses biens.

CALA (Fernand le Socco, connu sous le nom de), natif de Cosenza en Calabre, est auteur d'une *Histoire de Souabe* (en ital.), Naples, 1660, in-fol., 12 à 15 fr., fort rare. Son but dans cet ouvrage était de flatter la maison de Cala. Il fit naître un saint Jean de Cala, qui n'avait jamais existé que dans son cerveau. Il persuada que quelques os de la carcasse d'un âne étaient les reliques de son saint imaginaire. L'inquisiteur de Rome fit brûler ces indignes restes, et supprima l'ouvrage.

CALABER (Quintus ou Cointos), poète de Smyrne, qu'on croit avoir vécu dans le 5^e siècle, est auteur des *Paralipomènes d'Homère*, espèce de supplément à l'*Iliade*. Ce poème grec, écrit élégamment, fut trouvé par le cardinal Bessarion dans un monastère de la terre d'Otrante en Calabre, et c'est d'où lui vient le nom de *Calaber* ; il y a eu plusieurs édit. : Venetiis, in æd. Aldi, circa 1505, in-8, rare, 27 fr., 44 fr.; Lugd.,-Bat., 1734, in-8, bonne édit. Pour la collection des *Variorum*, 18 à 24 fr.; Argentor., 1807, in-8; ce vol. coûte 12 fr., et plus cher, en pap. vélin. il devait être suivi d'un

second tome qui aurait renfermé des notes. Ce poème a été trad. en franç. par Tourlet, Paris, 1800, 2 vol. in-8, 10 fr.

CALABRE (Edme), prêtre de l'Oratoire, savant et pieux, né en 1665 à Troyes, directeur du séminaire de Soissons, mourut en 1710. On a de lui une *Paraphrase sur le Miserere*, souvent réimpr.

CALABROIS (Matthias PRETI, surnommé le) naquit en 1643 dans la Calabre. Lanfranc fut son maître dans la peinture. Appelé à Malte pour décorer l'église de Saint-Jean, il représenta dans le plafond la vie de cet apôtre, morceau admirable, qui lui mérita le titre de *chevalier de grâce*, une commanderie et une forte pension. Il mourut à Malte en 1699. Ses principaux tableaux se voient à Modène, à Naples et à Malte. On les estime pour la vigueur du coloris, le relief des figures, la variété des inventions, l'art des ajustements. Une touche moins dure, un dessin plus correct l'auraient mis au rang des premiers peintres.

CALAGES (Marie de PECH de), née à Toulouse au commencement du 17^e siècle, cultiva la poésie avec succès et remporta plusieurs prix à l'académie des Jeux floraux. Son principal ouvrage est le poème de *Judith*, qui ne parut qu'après sa mort, quoiqu'elle l'eût composé dans sa jeunesse. M^{lle} de Villandon, en le publiant, Toulouse, 1660, in-4, 5 à 6 fr., le dédia à la reine, mère de Louis XIV, alors régente du royaume. Il fut réimprimé dans le *Parnasse des dames* avec des corrections de style, faites par Sauvigny. Il est peu connu, et cependant bien préférable aux poèmes de *saint Louis*, d'*Alaric* et de *Clovis*, qui firent une réputation à leurs auteurs.

CALAMIS, graveur et statuaire célèbre d'Athènes, vivait dans le 5^e siècle avant J.-C. Ses ouvrages furent fort estimés; mais Cicéron le mettait bien au-dessous de Praxitèle et de Myron.

CALANNA (Pierre), né à Termini en Sicile dans le 16^e siècle, embrassa l'état religieux et s'occupa beaucoup de belles-lettres et de philosophie. Partisan prononcé de la philosophie platonicienne, il osa se déclarer contre Aristote dans un temps où le préjugé universel lui rendait des hommages confirmés par la superstition aveugle de plusieurs siècles : il y avait cependant alors du danger à s'élever contre cette doctrine que la mort récente de Ramus prouvait bien ne pouvoir être attaquée impunément. Calanna, pour mettre au jour son opinion, composa un savant ouvrage, intitulé : *Philosophia seniorum sacerdotia et platonica, à junioribus et laicis neglecta philosophis*, Palerme, 1599, in-4. Séelen, zélé partisan d'Aristote, dit que Calanna est souvent paradoxal, qu'il a puisé dans des sources impures, et finit par l'appeler un *platonicien à brûler*, quoique dans le fond Calanna soit plutôt syncrétiste que platonicien.

CALANUS, philosophe ou charlatan indien qui suivit Alexandre le Grand dans son expédition aux Indes. Tourmenté d'une colique, après 83 ans d'une vie saine, il pria le conquérant de lui faire élever un bûcher pour y terminer ses jours. Ce prince,

qui n'était pas plus sage que son philosophe, ordonna l'appareil de cet extravagant sacrifice. Son armée eut ordre de se ranger en bataille autour du bûcher. Calanus, couronné de fleurs et magnifiquement vêtu, y monta, en disant que depuis qu'il avait perdu la santé et vu Alexandre, la vie n'avait plus rien qui le touchât. Le faible Calanus, qui n'avait pas le courage de supporter une colique, trouva, dans sa vanité, assez de ressources pour souffrir l'action du feu sans faire aucun mouvement et sans donner aucun signe de douleur. Quelqu'un lui ayant demandé s'il n'avait rien à dire à Alexandre? *Non*, répondit le philosophe, *je compte le revoir bientôt à Babylone*. Le héros étant mort trois mois après dans cette ville, on crut que le brachmane avait été prophète, et cela n'ajouta pas peu au merveilleux de son histoire.

CALANUS (Juvenus Caelius), né en Dalmatie, évêque de Cinq-Eglises en Hongrie, vivait dans le 12^e siècle. Il est connu par un petit ouvrage : *Attila rex Hunnorum*, Venise, 1502, in-fol. On le trouve dans l'*Apparat ecclésiastique* du P. Canasius, et dans l'*Apparat à l'histoire de Hongrie*, avec des notes de J. Tomka, Presbourg, 1736, in-fol.

CALAS (Jean), négociant de Toulouse, né en 1698 dans le bourg de Lacaparrède, diocèse de Castres, professait la religion prétendue réformée : il fut accusé d'avoir étranglé Marc-Antoine son fils, en haine de la religion catholique qu'il voulait, disait-on, embrasser, ou qu'il professait secrètement (13 octobre 1761). Ce jeune homme s'était, à ce que l'on a prétendu depuis, détruit lui-même. Le père fut arrêté, condamné par le parlement de Toulouse à la pluralité de 8 voix contre 5, et rompu vif le 9 mars 1762. La veuve et les enfants de ce vieillard demandèrent la révision du procès, et la sentence de cette cour fut annulée par un arrêt du conseil du 9 mars 1765. Voltaire contribua beaucoup à faire triompher la cause de Calas. Le 4^e vol. des *causes célèbres de Richer* contient la procédure de cette famille dont la fin tragique a fourni le sujet de plusieurs compositions dramatiques représentées en 1790 et 1791, et même plus récemment.

CALASIO (Mario de), franciscain, né dans la petite ville de ce nom près d'Aquila, vers 1550, professeur d'hébreu à Rome, composa *Concordantiæ bibliorum. heb. et lat.*, Rome 1621, 4 vol. in-fol.; edente Guil. Romaine, Lond., 1747, 4 vol. in-fol., 70 à 80 fr. Le fond de cet ouvrage, utile aux hébraïsants, est pris dans la Concordance du rabbin Nathan. On a encore de lui : *Canones generales linguæ hebraicæ*, Rome, 1616, in-4.

CALCAGNINI (Célio), fils naturel d'un ecclésiastique de Ferrare, né dans cette ville en 1479, après avoir servi dans les troupes de l'empereur Maximilien et du pape Jules II, embrassa l'état ecclésiastique. Il devint protonotaire apostolique, et mourut à Ferrare en 1541. On a de lui : *Commentatio de rebus ægyptiacis*, Bâle, 1544, in-fol., 6 à 8 fr. Il y a, dans cet ouvrage, des choses curieuses et exactes sur l'Égypte, pour le temps auquel il a été fait. *De Talorum, tesserarum et calculorum*

ludis; De re nauticâ, dans les tomes 2 et 7 des Antiquités grecques de Gronovius. Ses œuvres ont été imprim., Bâle, 1544, in-fol. Erasme dit qu'il a le style élégant et rempli d'ornements, mais qu'il a trop l'air de la philosophie scolastique; ce qui l'empêche de tenir un rang parmi les auteurs éloquents.

CALCAR, ou KALKAR (Jean), ainsi nommé, parce qu'il naquit à Calcar, ville du duché de Clèves, mourut à Naples, dans un âge peu avancé, en 1546. Le Titien et Raphaël furent ses modèles dans l'art de la peinture. Il prit tellement leur manière, que les talents de ces grands maîtres semblaient être devenus les siens. C'est à lui, dit-on, qu'on doit les *figures anatomiques* du livre de Vésal (*voyez ce mot*), et les *portraits* des peintres en tête de leurs vies par Vasari.

CALCEOLARI (François), célèbre naturaliste de Vérone dans le 16^e siècle. Son *Musæum rerum naturalium*, Vérone, 1622, in-fol., est rare et estimé.

CALDARA (Polidore), dit CARAVAGE, peintre célèbre, né en 1495 à Caravaggio, bourg du Milanais, d'où il prit son dernier nom, exerça le métier de manœuvre jusqu'à l'âge de 18 ans, et fut employé à porter aux disciples de Raphaël le mortier pour la peinture à fresque. C'est alors qu'il révéla sa vocation, et que Raphaël l'admit au nombre de ses élèves; il fut même celui d'entre eux qui eut le plus de part à l'exécution des loges du Vatican. Il obtint ensuite à Messine la direction des arcs de triomphe dressés à Charles-Quint après son expédition de Tunis. Il allait revenir à Rome, quand son valet lui vola une somme considérable qu'il venait de recevoir, et l'assassina dans son lit en 1543. Le Caravage travailla principalement à fresque. Son style est généralement correct. On remarque beaucoup de noblesse et d'expression dans ses airs de tête. Ses draperies sont bien jetées, son pinceau est moelleux; et l'on peut le regarder comme le seul de l'école romaine qui ait connu la nécessité du coloris, et bien entendu la pratique du clair-obscur. Ses *Paysages*, et surtout ses *Dessins*, sont très-estimés. On a beaucoup gravé d'après lui.

CALDERINO (Domizio), né en 1447 dans le territoire de Vérone, professeur de belles-lettres à Rome sous Paul II et Sixte IV, mourut en 1477, âgé seulement de 30 ans, d'un excès de travail. Son nom était *Dominique*; mais voulant en avoir un qui sentit l'ancienne Rome, il se fit appeler *Domitius* et *Calderinus* de Caldero, lieu de sa naissance, à 5 milles de Vérone. Il fut un des premiers qui joignirent le secours de l'érudition à celui de la grammaire. Paul Jove dit qu'il a éclairci les poètes avec une capacité merveilleuse. On a de lui des notes sur les *Sylves* de Stace, Rome, 1475; sur Martial, Venise, 1474, in-4; sur Juvénal et l'*Ibis* d'Ovide, Milan, 1495, in-fol. On assure qu'il a commenté encore d'autres anciens : cependant il paraît que ces commentaires ne se trouvent que dans les catalogues de Trithème et de Gesner.

CALDERON DE LA BARCA (don Pedro), chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, né en 1600, porta les armes avec distinction. Il les quitta pour

l'état ecclésiastique, fut fait prêtre et chanoine de Tolède. Nous avons de lui : *Comedias*, Madrid, 1760-63, 11 tom. en 10 vol. pet. in-4, 50 à 60 fr.; Leipzig, 1827-30, 4 vol. gr. in-8, portr., 72 fr., édit. compacte, à 2 col., assez bien exécutée. On prétend qu'il fit plus de 1500 pièces. Calderon était trop fécond pour être exact et correct. Les règles de l'art dramatique sont violées dans presque tous ses ouvrages. On voit dans ses tragédies l'irrégularité de Shakespeare, son élévation et sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, même fracas d'actions et d'incidents. Ses comédies valent un peu mieux. Calderon composa aussi six vol. in-4, d'*autos Sacramentales*, Madrid, 1759, 6 vol. pet. in-4, 30 à 40 fr., qui ressemblent pour le fond aux anciennes pièces italiennes ou françaises, tirées de l'Ecriture sainte, ou aux mystères. Ce poète florissait vers l'an 1640; il ne connaissait que la poésie, et il règne dans ses tragédies l'ignorance la plus crasse de l'histoire. — Il y a eu plusieurs auteurs espagnols du nom de Calderon; nous en citerons quelques-uns. — CALDERON DE MONTALVAN, dont on a un recueil intitulé : *Comedias de varios ingenios*, Madrid, 1653, 3 vol. in-4. — CALDERON (D. Gabriel Diaz Varea), évêque de Cuba, auteur d'un ouvrage qui a pour titre : *Grandezas y maravillas de la inçlyta y santa ciudad de Roma*, Madrid, 1677, in-fol. — CALDERON DE ROBLES (Jean) publia le recueil des privilèges de l'ordre d'Alcantara : *Privilegia selectiora militiæ S. Juliani de Pereiro, hodiè de Alcantara, à summis pontificibus concessa*, Madrid, 1627, 1662, in-fol. — CALDERON (Antoine), né à Baeza, chanoine et professeur de théologie à Salamanque, chargé de l'éducation des infants d'Espagne, fut nommé à l'évêché de Grenade, et mourut avant de prendre possession de son diocèse, le 12 janvier 1654. Il composa cinq ouvrages sur l'immaculée conception, et 3 vol. in-fol. sur l'histoire de saint Jacques, patron et capitaine-général des Espagnes, Madrid, 1657 et 1658. — CALDERON (Jean) fut le premier éditeur des *Fausse chroniques* de Flavius-Lucius Dexter, de saint Braulion et d'Hélécant, ouvrages supposés, qu'il publia de bonne foi, à Saragosse, en 1619, in-4, comme des histoires authentiques qui avaient été inconnues au monde savant, depuis le 5^e, le 7^e et le 9^e siècle.

CALDERWOOD, ou CALDWOOD (David), écossais et ministre presbytérien, né vers la fin du 16^e siècle, se livra avec ardeur à l'étude de la théologie. En 1604 il fut nommé pasteur de la paroisse de Crelling près de Jadbury, au midi de l'Ecosse. Jacques VI d'Ecosse et I^{er} d'Angleterre, ayant formé le projet de ramener à l'uniformité les différentes communions des trois royaumes, trouva une forte opposition dans ce théologien, qui signa avec quelques autres ecclésiastiques presbytériens, une protestation contre tout changement qu'on voudrait introduire dans le culte qu'ils professaient. On le cita par-devant une haute commission que le roi présidait en personne; on lui fit subir un interrogatoire, et on l'envoya en prison : rien ne put le fléchir. La peine du bannissement ayant été pronon-

cée contre lui, il se retira en Hollande, et y publia en 1623 un ouvrage estimé dans son parti, et intitulé : *Altare Damascenum*, etc., sous le nom d'*Edwardus Didoctavius*, 1603, et réimprimé en 1708 avec ce titre : *Altare Damascenum seu ecclesiæ anglicanæ politia ecclesiæ scoticanæ obrusa, à formalista quodam delineata, illustrata et examinata, sub nomine olim Edwardi Didoctavii, studio et operâ Davidis Calderwood*, etc. Il y discute avec soin les différents points qui divisent l'église anglicane et celle d'Ecosse. On répandit en Angleterre le bruit qu'il était mort, et on fit courir sous son nom un acte de rétractation; mais la fausseté de cette pièce fut bientôt reconnue. Il repassa secrètement en Ecosse et s'y tint caché. Outre l'ouvrage cité ci-dessus, il a laissé l'*Histoire de l'église d'Ecosse depuis la réformation*, 6 vol. in-fol. restés inédits et conservés dans la bibliothèque de l'université de Glasgow; il en a été imprimé un extrait en 3 vol. sous le titre de *Véritable Histoire d'Ecosse*. Calderwood est mort vers 1638.

CALDIERA, ou CALDERIA (Jean), écrivain italien du 15^e siècle, est auteur d'un ouvrage curieux intitulé : *Concordantiæ poetarum, philosophorum et theologorum, opus verè aureum*, Venise, 1547, in-8, fort rare. Caldiera cherche à prouver, dans ce livre singulier, que les vérités dogmatiques de la religion chrétienne se retrouvent dans la mythologie.

CALEB, de la tribu de Juda, né l'an 1530 avant J.-C., fut envoyé dans la terre promise avec d'autres députés, pour reconnaître le pays. Il rassura le peuple d'Israël épouvanté par le récit de ses compagnons de voyage. Josué et lui furent les seuls de ceux qui étaient sortis d'Egypte, qui entrèrent dans la terre de promission. Caleb eut pour son partage les montagnes et la ville d'Hébron, dont il chassa trois géants. Othoniel, son neveu, s'étant rendu maître de la ville de Dabir, que l'oncle n'avait pu prendre, Caleb lui fit épouser sa fille. Ce digne Israélite mourut à l'âge de 114 ans, vers 1416 avant J.-C. Caleb et Josué sont, dans les ouvrages ascétiques, le symbole du petit nombre de chrétiens qui soutiennent avec courage, confiance et persévérance, les souffrances et les combats de cette vie, et arrivent après un pénible et laborieux voyage au lieu du repos.

CALENDARIO (Philippe), sculpteur et architecte du 14^e siècle, éleva à Venise les magnifiques portiques, soutenus de colonnes de marbre, qui environnent la place de Saint-Marc. Ces morceaux firent sa réputation et sa fortune. La république le combla de biens, et le doge l'honora de son alliance.

CALENTIUS, ou CALENZIO (Elisée), précepteur de Frédéric, fils de Ferdinand, roi de Naples, laissa des ouvrages estimables en vers et en prose. Il joignit les leçons de la philosophie aux agréments de la poésie; mais il adopta des systèmes romanesques contraires à la loi de Dieu et à toutes les législations du monde. Il n'approuvait pas que l'on condamnât les criminels au dernier supplice. On devait, selon lui, obliger les voleurs à restituer ce

qu'ils avaient pris, après les avoir fustigés : rendre les homicides esclaves de ceux à la vie desquels ils avaient attenté, envoyer enfin les malfaiteurs aux mines ou aux galères. Ce projet d'impunité, renouvelé par les philosophes modernes, et d'abord adopté par Joseph II et quelques autres souverains, n'a pu tenir longtemps contre l'évidence des abus qui en devaient nécessairement résulter. Calentius mourut vers 1503. On a donné une édition de ses ouvrages, Rome, 1503, in-fol., volume très-rare et recherché des curieux, vend. 27 à 54 fr. Son poème des *Fantastiques batailles des grands rois Rodildardus et Croacus, traduité du latin en franç., par Ant. Milésius*, Paris, 1534, pet. in-12, 4 à 12 fr.; Poitiers, 1535, pet. in-12, goth., 9 fr.; Lyon, 1534, pet. in-8, goth., 4 à 6 fr., est imité d'Homère. Calentius composa ce poème à 18 ans, et le fit en sept jours. Cet auteur grossit la longue liste de ceux que le penchant au libertinage a conduits à une extrême indigence.

CALENTYN (Pierre), prêtre et écrivain flamand, mort vers 1563, a publié : une *Traduction* de l'ouvrage latin intitulé : *Méthode de faire spirituellement le voyage en terre sainte*, de Paschasius, Louvain, 1563, in-12; *Via crucis à domo Pilati ad Calvarie montem*, ibid., 1568; *les Sept heures de la sagesse éternelle, composées, il y a plus de deux cents ans, par Henri Suzo, nouvellement traduites en flamand*, Louvain, 1572, in-12; *Petite crèche pour recevoir l'Enfant Jésus*, imprimé à la suite du *Lit jonché de fleurs*, de V. Hensberch, en flamand, Louvain, 1649, in-16.

CALENUS (Q. Fusius), noble romain, suivit le parti de César, battit les lieutenants de Pompée dans le Péloponèse, soumit Athènes, assista à la bataille de Pharsale, et se signala par sa générosité dans le temps des proscriptions qui suivirent la mort de César. Malgré la défense de recevoir chez soi les proscrits, il cacha quelque temps, dans sa maison, le philosophe Varron, son ami, qui était du nombre. Antoine allait souvent se promener dans cette maison; mais sa présence n'effraya jamais le courage d'un si généreux ami : et quoiqu'il fût témoin des supplices qu'on faisait souffrir aux infracteurs de la loi des Triumvirs, et des récompenses qu'on accordait à ceux qui y obéissaient, sa fidélité ne se démentit jamais.

CALENUS, ou VAN-CÆLEN (Henri), né à Béringue, petite ville de la principauté de Liège, vers 1582, ayant achevé son cours d'études à Louvain, fut nommé curé d'Asche, puis de Sainte-Catherine à Bruxelles, archiprêtre du doyenné de la même ville, et chanoine de la métropole de Malines. Comme il avait donné une magnifique approbation au trop fameux ouvrage de Jansénius, celui-ci, en faisant don du manuscrit à son chapelain, le chargea de le remettre à Calenus et à Fromond, pour le rendre public. *L'Augustinus* parut par leurs soins en 1640, et depuis ils furent deux des principaux conseillers de l'archevêque Boonen, dans les démêlés que ce livre occasionna. Il fut nommé par ce prélat à l'archidiaconé de Malines, et par Philippe IV à l'évêché de Ruremonde. Mais cette der-

nière nomination lui devint inutile à cause de son attachement à la doctrine de Jansénius, qu'il soutint être celle de saint Augustin, même après avoir signé une formule d'abjuration entre les mains de l'internonce de Bruxelles. Il mourut en 1651, après avoir publié : *Déclaration véritable de Calenus, nommé à l'évêché de Ruremonde*, latin et français, Bruxelles, 1646, in-4, et quelques ouvrages.

CALEPIN, ou DA CALEPIO (Ambroise), religieux augustin, né à Bergame, en 1435, s'est rendu célèbre par son *Dictionnaire des langues*. Cet ouvrage parut pour la première fois en latin seulement à Reggio, 1502, in-fol. Il fut très-fréquemment réimpr. en différentes villes dans le 16^e siècle. Par la suite, ou ajouta au mot latin les *Interprétations hébraïque, grecque, française, italienne, allemande, espagnole et anglaise*; et c'est avec cette importante addition que le livre parut à Lyon, 1634, 2 vol. in-fol.; il fut encore réimpr. avec les *suppléments de Passerat, La Cerda, et de Laur. Chifflet*, ibid., 1681, 2 vol. in-fol. Mais l'édit. la plus estimée est celle de Jac. Facciolati, Padoue, 1718, 2 vol. in-fol.; ibid., 1752, seu 1758, seu 1772, seu 1779, 2 vol. in-fol., vend. 30 fr. On doit citer encore une édit. de ce *Dictionnaire en onze langues, y compris le polonais et le hongrois*, Bâle, 1590, in-fol., et *l'Abrégé en neuf langues*, Lugd.-Bat., 1654, in-4. On peut dire de cet ouvrage ce qu'on a dit du *Moreri* : que c'est une ville nouvelle, bâtie sur l'ancien plan; mais il y a dans l'un et l'autre beaucoup de brèches à réparer. On a encore un *Dictionnarium latino-lusitanicum ac japonicum, ex Ambr. Calepini volumine depromptum, etc., in amarusq, in collegio Japonico Soc. Jes.*, 1595, pet. in-4, livre fort rare, vend. 650 fr. Il mourut l'an 1511.

CALIARI (Paul), surnommé *Véronèse*, parce qu'il était né à Vérone en 1530, surpassa le Tintoret par la noblesse avec laquelle il rendait la nature. Une imagination féconde, vive, élevée, beaucoup de majesté et de vivacité dans ses airs de tête, d'élégance dans ses figures de femmes, de fraîcheur dans son coloris, de vérité et de magnificence dans ses draperies, voilà ce qui caractérise ses tableaux. On n'y désirerait que plus de choix dans les attitudes, de finesse dans les expressions, de goût dans le dessin et le costume. Le palais de St.-Marc à Venise offre plusieurs de ses chefs-d'œuvre. Ses *Noces de Cana* sont admirables : elles se trouvent au musée de Paris, ainsi que *Loth et ses filles*; *Suzanne et les deux vieillards*; *Esther devant Assuérus*; *la Vierge et l'enfant Jésus*. Son *Repas chez Simon le Lépreux*, que Louis XIV fit demander aux Servites de Venise, et que sur leur refus la république fit enlever pour lui en faire présent, est un des plus beaux morceaux de la collection du roi. Véronèse mourut à Venise en 1588, avec la réputation d'un grand peintre, d'un honnête homme, d'un bon chrétien, et d'un ami généreux.

CALIARI (Benoît), frère du précédent, né en 1538, avait des talents semblables. On confondait souvent leurs tableaux. Il laissait jouir, par une modestie peu commune, son frère de la gloire que

ses ouvrages auraient pu lui acquérir, s'il s'en fût déclaré l'auteur. Il cultiva la sculpture en même temps que la peinture, et réussit dans ces deux arts. Il mourut en 1598.

CALIDASA, poète indien. On ignore l'époque où il vivait : les uns font remonter sa naissance avant Jésus-Christ ; mais l'opinion la plus probable est qu'il florissait dans le 10^e siècle. Il a laissé un drame intitulé : *Sacountala*, ou *l'Anneau fatal*, en sanscrit, qui a été trad. en angl. par Jones, Calcutta, 1789, in-8, et en franç. par Bruguière, Paris, 1803, in-8 ; *The megha Dicta, or cloud messenger, a Poem in the sanscrit language, with a translation into english verse, notes and illustrations by Horace Hayman Wilson*, Calcutta, 1813, gr. in-4, 60 fr. ; la trad. de ce poème a été réimprimée séparément à Londres, 1814, in-8. Calidasa passe pour avoir revu les ouvrages de Vyâsa et de Vâlinikî ; il a corrigé les textes qui ont cours maintenant.

CALIGNON (Soffrey de) naquit en 1550, à St.-Jean de Voiron, en Dauphiné. Il fut d'abord secrétaire de Lesdiguières, puis chancelier de Navarre sous Henri IV, et employé par ce prince dans les négociations les plus difficiles. Il travailla avec de Thou à rédiger l'édit de Nantes. C'était un homme consommé dans les affaires d'état et dans l'usage du monde. Henri IV l'aurait fait chancelier de France, s'il eût été catholique. Il mourut en 1606. Sa *Vie* a été écrite par Guy-Allard, Grenoble, 1675, in-12. On lui attribue l'*Histoire des choses les plus remarquables advenues en France es années 1587, 1588 et 1589*, par S. C., 1590, in-4. Ces mémoires, mal écrits et dictés par l'esprit de secte, renferment quelques particularités intéressantes. On a encore de lui le *Journal des guerres faites de 1585 à 1597*, par le duc de Lesdiguières, dont il avait été secrétaire : c'est un manuscrit in-fol. que l'on conserve à la bibliothèque royale.

CALIGNON (Pierre-Antoine d'AMBESIEUX de), aumônier du roi et vicaire-général d'Embrun, descendait du précédent par les femmes, et naquit à Greenwich près Londres, en 1729. Il embrassa l'état ecclésiastique en France, où il entra en 1735, fut reçu bachelier de Sorbonne et nommé aumônier du roi à Genève, où il officiait pour les catholiques chez le résident de France. Il eut occasion de connaître Voltaire, qui faisait grand cas de ses talents, et qui, ne pouvant concevoir que la religion et la foi pussent être le partage d'un homme instruit, lui disait souvent : « Avec l'esprit que vous avez, vous chantez Dieu ! » Calignon professa ensuite la rhétorique à Lyon, devint chanoine de Crépy, en Valois, et s'adonna pendant quelques années à la prédication avec beaucoup de succès. Nommé depuis grand-vicaire d'Embrun, il étudia, avec beaucoup de fruit, l'italien, l'anglais et surtout l'hébreu, sous l'abbé de l'Advocat. Lors de la révolution, il se rendit à Ponthierri, près de Melun, où il vécut ignoré avec sa sœur, et mourut en 1795. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *l'Aveu sincère*, ou *Lettres à une mère sur les dangers que court la jeunesse en se livrant à un goût trop vif pour la littérature*, 1768, in-12 ; *Tableau des*

grandeurs de Dieu dans l'économie de la religion, dans l'ordre de la société, et dans les merveilles de la nature, 1769, in-12 ; *Dictionnaire de l'élocution française*, 2 vol. in-8 ; *L'homme consolé par la religion*. On regrette que l'abbé Calignon n'ait point fait imprimer ses sermons, qui ne sont pas sans mérite, et ne seraient point son moindre titre à l'estime des littérateurs.

CALIGULA (Caius-César), empereur romain, successeur de Tibère, naquit l'an 13 de J.-C. à Antium, et non à Igel, village du Luxembourg, comme l'a imaginé un critique moderne (voyez SECONDIUS). Il était fils de Germanicus et d'Agrippine, fille de Julie et du grand Agrippa. Il fut nommé *Caligula* à cause de la *caliga*, espèce de chaussure qu'il portait ordinairement. Cet insensé, s'imaginant qu'il était honteux pour lui d'avoir un grand homme, tel qu'Agrippa, au nombre de ses aïeux, faisait sortir Agrippine sa mère d'Auguste et de Julie sa fille. Tibère l'adopta de bonne heure. Il n'avait que 25 ans lorsqu'il fut proclamé empereur, l'an 37 de J.-C. Les commencements de son règne, comme il n'arrive que trop souvent dans le début des tyrans, annoncèrent au peuple romain des jours fortunés. Il promit au sénat de partager avec lui le gouvernement, et de se regarder comme son fils et son élève. Il rendit la liberté aux prisonniers, rappela les exilés, brûla tous les papiers que Tibère avait ramassés contre eux, réforma l'ordre des chevaliers, abolit les impôts, et bannit de Rome des femmes qui avaient trouvé de nouveaux raffinements de débauche. Rome l'appelait, d'une commune voix, le modèle des princes. Mais on rétracta bientôt ces éloges précipités. Le germe des vices, caché dans son cœur, se développa. Ce prince, qui pendant huit mois avait promis tant de gloire et de félicité, se montra un tyran, un monstre, un lâche, un insensé. Son orgueil monta à son comble. Il se vantait d'être le maître de tous les rois de la terre, et regardait les autres princes comme de vils esclaves. Il voulut être adoré comme un dieu, et fit ôter les têtes des statues de Jupiter et des autres divinités, pour y mettre la sienne. Il se bâtit un temple, se nomma des prêtres et se fit offrir des sacrifices. Il s'initia lui-même dans ce collège sacerdotal, y associa sa femme et son cheval. Le nouveau Jupiter, pour mieux mériter ce titre, voulut imiter les éclairs et les foudres. Dans les orages, il faisait un bruit semblable à celui du tonnerre, avec une machine ; et, lançant une pierre contre le ciel, il s'écriait : *Tue-moi, ou jete tue*. Ses extravagances ne se bornèrent pas là. Il renversa les statues et les images des grands hommes, fit ôter de toutes les bibliothèques de Rome les bustes d'Homère, de Virgile, de Tite-Live, et enleva aux familles tous les monuments de la vertu de leurs ancêtres. Les débauches les plus infâmes et la cruauté la plus barbare vinrent ajouter l'horreur à toutes ces extravagances. Incestueux avec ses trois sœurs, il parut avec elles en public dans les postures les plus indécentes. Il déshonora les femmes de Rome, les enlevant à leurs maris, et jouissant d'elles en leur présence. Il établit des lieux publics de prostitution dans son

palais, y plaça une académie de jeu, et tint lui-même école de friponnerie. Un jour, manquant d'argent, il quitta les joueurs, descendit dans sa cour, y fit tuer sur-le-champ plusieurs personnes distinguées, et rapporta six cent mille sesterces. L'effusion du sang humain était pour lui le spectacle le plus agréable, les meurtres étaient ses récréations. Deux consuls, au milieu desquels il était assis, le voyant éclater de rire, lui en demandèrent la raison : *Je ris*, leur répondit le scélérat, *parce que je songe qu'à l'instant même je puis vous faire égorger tous deux*. Un jour qu'il s'était mépris dans une exécution, un autre que le condamné ayant souffert la mort, il dit : *Qu'importe ? l'autre ne l'avait pas plus méritée que lui*. Un chevalier, exposé sans sujet aux bêtes, criant qu'il était innocent, Caligula le fait rappeler, commande qu'on lui coupe la langue, et le renvoie pour être dévoré. Les parents étaient forcés d'assister au supplice de leurs proches et de plaisanter avec lui. Le triste plaisir de voir souffrir le flattait tellement, qu'il s'amusait de faire donner la question ou de mettre sur la roue des malheureux. On le vit fermer les greniers publics, et se plaire à voir la famine dans Rome. Cette âme féroce portait la démence et la rage jusqu'à souhaiter que le peuple romain n'eût qu'une tête, pour la couper. Une famine, une peste, un incendie, un tremblement de terre, la perte d'une de ses armées étaient l'objet de ses vœux les plus ardents. Il ordonna qu'on nourrit d'hommes vivants les bêtes sauvages réservées aux spectacles. Il n'y eut que les brutes qui n'eurent pas à se plaindre de lui. Son cheval, nommé *Incitatus*, fut traité comme les grands hommes l'étaient dans les pays où l'on récompense le mérite. Il le nomma pontife, et voulait le faire consul. Il jurait par sa vie et par sa fortune, lui fit faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire, des couvertures de pourpre et un collier de perles. Ce cheval mangeait à sa table. L'empereur lui-même lui servait de l'orge doré, et lui présentait du vin dans une coupe d'or, où il avait bu le premier. Sa mort mit fin à ses extravagances et au malheur du peuple romain. Il fut assassiné par un tribun des gardes prétoriennes en sortant du spectacle, la 29^e année de son âge, après un règne de près de quatre ans, l'an 41 de Jésus-Christ. On fit porter son corps dans un jardin, où ses sœurs ne le brûlèrent qu'à demi, et l'enterrirent précipitamment, de peur que la populace n'outrageât son cadavre. Ainsi périt ce monstre gangrené de vices, sans aucune vertu ; ce serpent, qui devait dévorer les Romains, selon l'expression de Tibère. Il souhaita que son règne fût signalé par quelque calamité publique ; mais n'en était-ce pas une assez grande, dit un homme d'esprit, que le monde fût gouverné par cette bête féroce ? On dit de lui qu'il n'y avait jamais eu un meilleur esclave, ni un plus méchant maître. Il tint le glaive suspendu sur le peuple romain. Implacable dans ses vengeances et bizarre dans ses cruautés, son nom présente l'idée du plus abominable des hommes. Cette multitude de monstres, qui souillèrent successivement le trône de Rome, entre lesquels on ne voit régner que par de courts intervalles quelques hommes d'une vertu

médiocre, est un effet naturel de la corruption générale qui rongait le corps de la nation, et de plus, une punition terrible où la justice divine joignait la sévérité à l'humiliation, en frappant ce peuple orgueilleux, avili et dégradé, de la verge de fer agitée dans les mains d'un insensé.

CALIXTE (George), théologien luthérien, né à Médelb dans le Holstein en 1586, fut professeur de théologie à Helmstad en 1614, et mourut en 1656. On a de lui un *traité latin contre le célibat des clercs*, Helmstad, 1631, in-4, 4 à 6 f., et d'autres ouvrages fanatiques, quoique en beaucoup d'endroits il soit plus raisonnable et plus réservé que la plupart des chefs des nouvelles sectes. On appelle de son nom CALIXTINS, les luthériens qui reçoivent les calvinistes à leur communion. On donna aussi ce nom à des sectaires de Bohême, au commencement du 15^e siècle, parce qu'ils croyaient l'usage du calice absolument nécessaire au peuple. Un certain Jacobel, prêtre, fut l'auteur de cette doctrine. Le concile de Bâle crut les réunir à l'Eglise en leur accordant la communion sous les deux espèces : Roquesane, prêtre ambitieux, empêcha, malgré cette condescendance, la réunion des sectaires avec le saint Siège. Luther les attira enfin dans son parti. *Voy. l'Hist. des Var., liv. XI.*

CALKOEN, astronome hollandais, mort très-jeune, en 1814, à Utrecht, professa d'abord l'astronomie à la Haye, puis les mathématiques successivement à Leyde et à Utrecht. Il a publié dans sa langue plusieurs *Mémoires* sur les sciences qu'il professait, et en français, le *Guide des marins dans l'usage du Sextant ou de l'Octant*, Amsterdam, 1806, in-8. Nous n'oublierions pas dans ce dictionnaire de mentionner un fait très-important ; c'est que Calkoen écrivit un livre très-rare en France, pour démontrer la fausseté des observations rapportées par Dupuis dans son *Origine des cultes*.

CALLENBERG (Jean-Henri), théologien luthérien et savant orientaliste, né dans le pays de Saxe-Gotha en 1694, enseigna successivement la philosophie et la théologie, et s'adonna ensuite aux missions, pour lesquelles il composa un grand nombre de livres élémentaires, qu'il fit imprimer à ses frais, et dans sa maison où il avait établi une imprimerie arabe et hébraïque ; car son zèle s'étendait aussi à la conversion des Juifs répandus dans le Levant. Il fit imprimer sous ses yeux des traductions de la *Bible*, des livres ascétiques, et beaucoup d'autres ouvrages dont quelques-uns ne sont pas sans intérêt pour les Européens. Il mourut en 1760. Ses principaux ouvrages sont : *Prima rudimenta linguæ arabicæ*, 1729, in-8 ; *Kurze anleitung zur judisch-deutschen sprache*, 1733, in-8, auquel il joignit, en 1736, un petit dictionnaire. C'est une grammaire élémentaire de l'hébreu corrompu que parlent les juifs d'Allemagne ; *Scriptores de religione muhammedicâ*, 1734, in-8 ; *Specimen indicis rerum ad litteraturam arabicam pertinentium*, 1735, in-8 ; *Specimen bibliothecæ arabicæ*, 1736, in-8 ; *Repertorium litterarum topicum*, 1740, in-8 ; *Grammatica linguæ græcæ vulgaris, paradigmata ejusdem*, 1747,

in-8; *Relation des voyages entrepris pour le bien de l'ancienne chrétienté d'Orient*, 1757, en allemand, des traductions arabes du *Catéchisme de Luther*, du *Nouveau Testament*, du *Traité de Grotius sur la vérité de la religion chrétienne*, etc. L'institut, qu'il avait fondé, continua après sa mort de faire imprimer la traduction des livres religieux et de les distribuer aux juifs et aux musulmans : mais le zèle de ses successeurs se refroidit peu à peu, et, vers 1792, l'entreprise fut tout-à-fait abandonnée.

CALLET (Antoine-Fr.), peintre, naquit en 1741, obtint le grand prix de peinture à l'âge de 18 ans, alla à Rome aux frais du gouvernement, et revint à Paris où il se fit une grande réputation par plusieurs tableaux, entre autres par *Portrait en pied de Louis XVI* (gravé par Bervic), le *Lever de l'aurore* (au plafond central de la galerie du Luxembourg), le *Portrait de Louis XVIII* (exposé au salon de 1817), celui du *Comte d'Artois* (peint à Versailles en 1787), *l'arrivée de Louis le Désiré* (allégorie), *Achille trainant le corps d'Hector devant les murs de Troie*. Ses tableaux sont estimés par les amateurs; cependant ils manquent de coloris.

CALLIACHI (Nicolas), grec de Candie, y naquit en 1645. Il professa les belles-lettres et la philosophie à Padoue, où il mourut en 1707. On a de lui : *De ludis scenicis*, Padoue, 1713, in-4, 5 à 6 fr., et dans le second tom. du *Novus thesaurus antiquitatum romanarum* de Sallengre; *De gladiatoribus*; *De suppliciis servorum*; *De Osiride*; *De sacris Eleusiniis eorumque mysteriis*. Ces quatre dissertations ont été publiées par le marquis Poleni, dans le 3^e vol. de son supplément au *Thesaurus antiquitatum*.

CALLICLES, célèbre statuaire du 5^e siècle avant l'ère chrétienne, était de Mégare, et fils de Théosome qui avait fait cette belle statue de Jupiter, que l'on admirait dans cette ville. Calliclès fit celle de l'athlète Diagoras qui avait remporté la palme au combat du ceste, et cet ouvrage attirait l'admiration de tous ceux qui le voyaient.

CALLICRATES, sculpteur célèbre dans l'antiquité par des ouvrages d'une délicatesse surprenante. Il grava des vers d'Homère sur un grain de millet, fit un chariot d'ivoire qu'on cachait sous l'aile d'une mouche, et des fourmis de la même matière, dont on distinguait les membres. Ces faits qui paraissent fort suspects n'égale pas la délicatesse des chefs-d'œuvre modernes en petitesse. Voy. ALUMNO et BOVERICK.

CALLICRATES, architecte grec, vivait à Athènes l'an 444 avant J.-C. Il bâtit, par ordre de Périclès, le fameux temple dit le *Parthénon*, dont Phidias dirigea les ornements et les sculptures. Il fut élevé dans la citadelle d'Athènes et avait la forme d'un parallélogramme, entouré d'une file de colonnes d'ordre gothique. Cet édifice superbe, qui avait servi successivement de temple aux Grecs, d'église aux chrétiens et de mosquée aux Turcs, fut réduit presque en ruine, par une bombe, en 1667, lors du siège de cette ville par les Vénitiens.

Les Turcs en avaient fait alors leur magasin à poudre, destination digne de ce peuple barbare.

CALLICRATIDAS, général lacédémonien, remporta plusieurs victoires contre les Athéniens, et fut tué dans un combat naval l'an 405 avant J.-C. Sa grandeur d'âme égalait son courage. Son armée étant réduite à la dernière extrémité par la famine, il refusa une grosse somme pour le prix d'une grâce injuste. *J'accepterais cet argent*, lui dit Cléandre, un de ses officiers, *si j'étais Callicratidas*. — *Et moi aussi*, répartit Callicratidas, *si j'étais Cléandre*. Ces sortes de propos sont des jeux d'imagination, souvent répétés, et qui n'ont peut-être jamais eu lieu. On trouve le même dialogue dans Quinte-Curce, entre Alexandre et Parménion, à l'occasion des offres de Darius.

CALLIERES (François de), né à Thorigny, au diocèse de Bayeux, en 1645, fut membre de l'académie française, et employé par Louis XIV dans des affaires importantes. Il soutint avec honneur les intérêts de la France au congrès de Ryswich, où il était plénipotentiaire, et mourut à Paris en 1717, après avoir légué son bien aux pauvres de l'Hôtel-Dieu. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Traité de la manière de négocier avec les souverains*, 1750, 2 vol. in-12, qui ne prouve pas, suivant La Baumelle, qu'il sût négocier ni écrire. La forme du livre a peut-être fait tort au fond; le style est sans élégance et sans précision. Il a été trad. en angl. et en ital.; *De la science du monde*, Bruxelles, 1719, in-12, où l'on trouve des réflexions utiles à l'honnête homme et au chrétien, mais présentées avec trop peu d'agrément. Ce livre a été trad. en allem. et en holl.; *Panegyrique de Louis XIV*, duquel Charpentier a dit avec plus d'emphase que de vérité que l'on pouvait dire du héros et du panégyriste, ce que l'on avait dit autrefois d'Alexandre et du portrait qu'en avait fait Apelles, que l'Alexandre de Philippe était invincible, et que l'Alexandre d'Apelles était inimitable; *Des mots à la mode*, 1692, in-12; *De la manière de parler à la cour*; *Du bel esprit*, 1695, in-12; *Des bons mots et des bons contes*, 1699, in-12; des *poésies* qui sont faibles, etc. — Son frère, le chevalier de CALLIERES, gouverneur général du Canada, mourut en 1698. — Il ne faut pas les confondre avec Jean de CALLIERES, maréchal de bataille des armées du roi de France, qui mourut commandant à Cherbourg en 1697, auquel on doit l'*Histoire de Jacques de Matignon*, maréchal de France, et de ce qui s'est passé depuis la mort de François I^{er} en 1547, jusqu'à celle du maréchal en 1597. Cet ouvrage curieux, mais quelquefois inexact, fut publié à Paris en 1661, in-fol.

CALLIÈRES DE L'ÉTANG (Pierre-Joseph-Georges), avocat à Paris, donna dans les premières années de la révolution l'idée de former un bataillon de vieillards dont le plus jeune devait être âgé de soixante ans au moins. Lui-même âgé de 66 ans en fit partie, et en fut le premier commandant. Dans la séance de l'Assemblée législative du 10 juillet 1792, il parut à la barre pour demander, au nom de son bataillon et de quarante mille patriotes,

la réintégration de Pétion, la destitution du département de Paris, et un décret d'accusation contre Lafayette. Envoyé en 1793 dans la Vendée en qualité de commissaire de la commune, il se vit pendant quelques jours au pouvoir des royalistes. Il mourut à Paris, peu de temps après Marat, dont la mort lui causa des regrets qu'il était venu manifester devant la Convention.

CALLIMAQUE, poète grec, natif de Cyrène, ville grecque de Libye, garde de la bibliothèque de Ptolémée Philadelphie, florissait vers l'an 280 avant J.-C. L'antiquité le regardait comme le prince des poètes élégiaques, pour la délicatesse, l'élégance et la noblesse de son style. De tous ses poèmes, il ne nous reste que quelques *épigrammes* et quelques *hymnes*. On estime les éditions suivantes : *Hymni gr. cum scholiis gr., cura Jos. Lascaris*, pet. in-4, sans indication de lieu ou de date, vend. 108 fr., Basileæ, 1532, in-4, estimée des savants; Paris, 1549, in-4, 6 à 9 fr.; Venetiis, 1555, in-8, rare, vend. 14 fr. 50; *Hymni et epigrammata, excud. H. Stephanus*, 1577, in-4, 9 à 15 fr.; *Hymni gr. lat.*, Antwerp., 1584, in-16, 4 à 6 fr.; Parisiis, 1675, pet. in-4, collection *ad usum Delphini*, 12 à 18 fr.; *Ultrajecti*, 1697, 2 vol. in-8, fig., (collection *Variorum*), 21 à 27 fr.; Londini, 1741, in-8, 5 à 8 fr.; Glasguæ, Foulis, 1755, pet. in-fol., 10 à 15 f., ou pet. in-4, 6 à 9 fr.; Lugd.-Bat., 1761, 2 vol. in-8, fig., 27 à 33 fr., pap. fort., 54 fr.; Lond., 1815, in-8, 18 fr.; Rome, 1818, in-4; *Hymnus in Apollinem, gr.*, Lugd.-Bat., 1787, in-8, 3 fr.; *Elegiarum fragmenta*, ibid., 1799, in-8, 6 fr., et plus cher en pap. de Hollande; *Callimachus, Cleanthes, Proclus, gr. curante Soissonade*, Paris, 1824, gr. in-32, 3 fr.; *Hymnes de Callimaque* (en grec), avec une *version franç.*, par Laporte Dutheil, Paris, 1775, in-8, 6 à 7 fr.; *trois hymnes de Callimaque imitées du grec*, par Poullin de Fleins, Paris, 1776, in-8, tirée à 40 exemplaires, 9 fr.; *Hymnes, trad. du grec en vers latins, avec la version franç.*, par Petit Radel, ibid., 1808, in-8; *Hymni, gr. et lat. cum metrica interpretatione ital. Ant. Mar. Salvini*, ex recens. Ang. M. Bandini, Florentiæ, 1764, in-8, 5 à 6 fr.; *Callimaco greco-italiano*, Parma, 1792, gr. in-fol., tirée à 160 exemplaires, 120 fr.; il a été tiré quelques exempl. du texte grec, sur gr. pap. vél., 2 ou 3 sur vél., et une centaine sur pet. pap. in-fol.; *Il medesimo greco-italiano*, Parma, 1792, gr. in-fol., tirée à 162 exempl., 96 f.; *Callimachus works translated into english verse*, Londres, 1793, in-4, 21 fr. On attribue à Callimaque un mot bien vrai et bien juste qu'un *grand livre est un grand mal*. Le siècle actuel fournit peut-être une nouvelle preuve de cette assertion : jamais il n'y eut tant de gros vol., tant de vastes compilations, et il n'y a ni religion, ni principes, ni mœurs.

CALLIMAQUE, architecte de Corinthe, inventeur, à ce qu'on croit, du chapiteau corinthien, vivait l'an 540 avant J.-C. Il prit cette idée d'une plante d'acanthé qui environnait un panier placé sur le tombeau d'une jeune corinthienne. Ce panier était couvert par une tuile, qui, recourbant les

feuilles, leur faisait prendre le contournement des volutes. Callimaque réussissait encore dans la peinture et la sculpture.

CALLINIQUE, architecte d'Héliopolis en Egypte, auteur de la découverte du feu grégeois, *ignis græcus*. L'empereur Constantin Pogonat s'en servit pour brûler la flotte des Sarrasins. L'eau qui éteint le feu ordinaire ne pouvait éteindre celui-ci. Il paraît que cette invention a été perdue; du moins dans le feu grégeois, tel qu'on le compose aujourd'hui, on ne reconnaît ni l'activité ni l'inextinguibilité de l'ancien. Callinique vivait vers l'an 670.

CALLINUS, très-ancien poète grec de la ville d'Ephèse, florissait vers l'an 776 avant J.-C. On lui attribue l'invention du vers élégiaque, dont d'autres font honneur à Mimnerme : Horace nous apprend que dès son temps on n'était pas d'accord sur ce point : il ne nous reste de Callinus que quelques vers de ce genre, recueillis par Stobée.

CALLISEN (Henri), médecin et chirurgien danois, né en 1740 à Peetz, dans le Holstein, mort en 1824, fut le fondateur de la société médicale de Copenhague et de la société de *discussion* de Saxtorph, établie pour exercer les étudiants en médecine. Il a publié des *Institutiones de Chirurgie* en 1777; il les a refaites sous le titre de *Systema chirurgiæ hodiernæ, etc.*, Hafniæ, 1798-1800, 2 vol. in-8, 22 fr. On a encore de ce médecin des *Observations physicomédicales sur la ville de Copenhague*, 1807.

CALLISIO (Marin), franciscain, professeur d'hébreu à Rome, a composé une *Concordance de Bible*, imprimée dans cette ville en 1621, in-4 et in-fol.; elle est très-curieuse et recherchée des amateurs.

CALLISTE, affranchi et favori de l'empereur Claude, oublia, dans la prospérité, son ancienne origine. On peut juger de son insolence par un trait que Sénèque rapporte, comme témoin oculaire. *J'ai vu*, dit-il, *l'ancien maître de Calliste demeurer debout à sa porte*. Ce maître l'avait vendu comme un esclave de rebut, qu'il ne voulait point souffrir dans sa maison, et Calliste lui rendait le change en l'excluant de la sienne, pendant que d'autres y étaient admis.

CALLISTHÈNES, fameux scélérat, mit le feu aux portes du temple de Jérusalem, le jour qu'on célébrait avec pompe la victoire que Judas Machabée avait remportée sur Nicanor, Timothée et Bacchides. Cet incendiaire voulut se sauver dans une maison voisine, mais il fut pris et brûlé vif.

CALLISTHÈNES, natif d'Olinthe, disciple et neveu d'Aristote, accompagna Alexandre dans ses expéditions. Aristote l'avait donné à son élève, pour modérer la fougue de ses passions; mais Callisthènes n'eut pas le bonheur de lui faire goûter la vérité : Alexandre était déjà trop corrompu et trop enivré de sa gloire pour écouter des leçons. Callisthènes ayant été accusé d'avoir conspiré contre la vie du conquérant, celui-ci saisit cette occasion pour faire mourir le censeur de ses vices : Callisthènes expira dans les tourments de la question. Il avait envoyé à Aristote des observations astronomiques faites à

Babylone, où la tour de Babel, qui a longtemps servi d'observatoire aux Chaldéens, lui présentait des facilités particulières. On trouve dans le tom. huitième des *Mémoires de l'académie des belles-lettres de Paris*, des recherches curieuses sur la vie et les ouvrages de ce philosophe, par l'abbé Sévin. Il avait écrit une *Histoire de la Grèce*.

CALLISTRATE, orateur athénien, pour lequel Démosthènes abandonna Platon, s'acquitt beaucoup d'autorité dans le gouvernement de la république. Le pouvoir que lui donnait son éloquence faisant ombrage, il fut banni à perpétuité.

CALLIXTE I^{er}, ou CALLISTE (saint), succéda au pape Zéphirin en 217 ou 218, et souffrit le martyre le 12 octobre 222. C'est lui qui fit construire le célèbre cimetière de la voie Appienne. Quelques martyrologes ne lui donnent que le titre de *Confesseur* ; peut-être parce qu'il est difficile de croire qu'il soit mort pour la foi sous Alexandre Sévère, ami des chrétiens ; mais cette difficulté cesse dès qu'on fait attention qu'il fut tué dans une émeute populaire, et jeté dans un puits ; genre de mort qui marque assez qu'il n'y eut rien de légal dans la cruauté exercée envers lui. Quoique les actes de son martyre ne soient pas authentiques, rien n'engage à les contredire sur ce point. On lui attribue la construction de la catacombe qui existe à Rome sous la dénomination de Saint-Sébastien. Saint Urbain I^{er} lui succéda.

CALLIXTE II, fils de Guillaume le Grand, comte de Bourgogne, archevêque de Vienne en 1088, succéda au pape Gelase II, et fut couronné à Vienne le 1^{er} février 1119. Ce prélat, révérent pour ses mœurs et sa sagesse longtemps éprouvées dans le gouvernement de son diocèse, était d'autant plus propre au pontificat, qu'il en connaissait mieux la charge, et témoignait moins d'envie de s'y voir élevé. Son premier soin fut de procurer la réunion de l'Eglise, et d'étouffer jusqu'aux principes du schisme en Allemagne. A cet effet, après avoir célébré un concile à Toulouse pour réprimer les sectateurs de Pierre de Bruis et de Henri son disciple, qui rétablissaient les dogmes et les pratiques détestables des manichéens sous des formes nouvelles, il tint en 1123 le premier concile général de Latran, auquel assistèrent des prélats de toutes les régions de l'Occident, dont 15 archevêques, plus de 200 évêques, et une infinité tant d'abbés que d'autres ecclésiastiques constitués en dignité. On y lut les canons qu'il avait dressés au nombre de 5 contre la simonie, les investitures faites par l'autorité séculière, les usurpations des biens ecclésiastiques, l'incontinence des clercs, et contre ceux qui laissaient leurs bénéfices par droit d'héritage, ou qui exigeaient des rétributions pour l'administration des sacrements et pour la sépulture ; dès qu'on y eut traité, avec autant de sagesse que d'éloquence, de la distinction entre la puissance de la royauté et celle du sacerdoce, Callixte II fulmina l'anathème contre l'antipape Maurice Bourdin, qui avait pris le nom de Grégoire, et l'envoya au monastère de Cave pour y faire pénitence. Peu de temps après, Callixte II fut attaqué d'une maladie violente, qui

l'emporta le 12 ou 13 décembre 1124, au grand regret du monde chrétien. En moins de 6 années de pontificat, il avait pacifié l'Eglise et l'empire, réparé les fautes ou les faiblesses de ses prédécesseurs, rétabli l'autorité du saint Siège et toute la splendeur de l'ordre hiérarchique. Il avait trouvé le moyen de ramener l'abondance et la splendeur dans Rome. Il n'y remit pas seulement en honneur les monuments antiques, mais il y ajouta plusieurs aqueducs pour la commodité des différents quartiers de la ville, rebâtit l'église de Saint-Pierre, et lui donna des ornements magnifiques. Il est fondateur de l'abbaye de Bonnevaux en Dauphiné. Honoré II lui succéda.

CALLIXTE III, né à Valence d'une famille illustre, archevêque de cette ville, et élu pape le 8 avril 1455, après la mort de Nicolas V, mourut le 6 août 1458. Ce pontife, qui se nommait d'abord Alphonse de Borgia, honora sa dignité par ses vertus, sa science et son désintéressement, dont il avait donné, avant son élévation, des marques éclatantes, lorsqu'étant évêque et cardinal, il ne voulut jamais accepter aucun bénéfice en commande, disant qu'il était content de son épouse, c'est-à-dire de son église de Valence. Quoique dans un âge fort avancé, il n'avait rien perdu de sa fermeté ni de sa vigueur. Le roi d'Aragon, au service duquel il avait été attaché, et qui prétendait le régir encore sur le trône pontifical, lui ayant fait demander par ses ambassadeurs comment il voulait vivre avec lui : *Qu'il gouverne ses états*, répondit le pape, *et qu'il me laisse gouverner l'Eglise*.

CALLIXTE III, antipape, élu en 1159, concurrentement avec Alexandre III : ce dernier fut seul reconnu par l'Eglise.

CALLOT (Jacques), dessinateur et graveur, naquit à Nancy en 1593, d'un héraut d'armes de Lorraine. Dès l'âge de 12 ans, il quitta la maison paternelle, pour se livrer entièrement à son goût naissant. Ayant entrepris le voyage de Rome, il fut obligé de se mettre, faute d'argent, à la suite d'une troupe de bohémiens. Revenu dans sa patrie, il s'échappa une seconde fois. De retour encore, il partit une troisième fois, du consentement de son père, qui céda enfin à l'impulsion de la nature. Callot passa de Rome à Florence, où il resta jusqu'à la mort du grand duc Côme II, son Mécène et celui de tous les talents. A son retour à Nancy, il se fit un sort heureux auprès du duc de Lorraine, son admirateur et son bienfaiteur. Son nom s'étant répandu dans l'Europe, l'infante Isabelle, souveraine des Pays-Bas, lui fit graver le siège de Bréda ; Louis XIII l'appela à Paris pour dessiner le siège de la Rochelle et celui de l'île de Ré. Ce prince le pria ensuite de graver la prise de Nancy, dont il venait de se rendre maître. « *Je me couperais*, dit-il, *plutôt le pouce, que de rien faire contre l'honneur de mon prince et de mon pays*. » Le roi, charmé de ses sentiments, dit que le duc de Lorraine était heureux d'avoir de tels sujets. Une forte pension qu'il lui offrit ne put l'arracher à sa patrie. Il y mourut en 1635. Son *Oeuvre* est composé de plus de 1500 pièces gravées par lui, à l'eau forte et au burin, à Florence, à Paris et à Nancy,

1616-35, in-fol. Les curieux recherchent singulièrement ces productions; son OEuvre complet est très-rare [300 à 400 fr.]. Personne n'a possédé à un plus haut degré le talent de ramasser dans un petit espace une infinité de figures, et de représenter dans deux ou trois coups de burin l'action, la démarche, le caractère particulier de chaque personnage. La variété, la naïveté, la vérité, l'esprit, la finesse caractérisent son burin. Ses foires, ses supplices, ses misères de la guerre, ses sièges, ses vies, sa grande et sa petite passion, son éventail, son parterre, sa tentation de saint Antoine, sa conversion de saint Paul, etc., seront admirés et recherchés tant qu'il y aura des artistes et des curieux. Il a gravé les plans des édifices de Jérusalem, décrits par Bernardin Amico, franciscain de Gallipoli, Florence, 1620, in-fol.

CALLY (Pierre), du diocèse de Séez, professeur d'éloquence et de philosophie à Caen, se fit beaucoup d'ennemis en professant le premier en France la philosophie de Descartes. Il s'occupa aussi beaucoup de la conversion des protestants, et mourut en 1709, principal du collège des arts de cette ville. On a de lui une édition de l'ouvrage de Boèce : *De consolatione philosophiæ, ad usum Delphini*, avec un long commentaire, 1680, in-4; *Universæ philosophiæ institutio*, Caen, 1695, 4 vol. in-4; *Discours en forme d'homélies, sur les miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui sont dans l'Evangile*, Caen, 1703, 2 vol. in-8. Il s'est fait plus connaître par un ouvrage moins utile, mais plus singulier, intitulé : *Durand commenté, ou l'Accord de la philosophie avec la théologie, touchant la transsubstantiation*, Cologne (Caen), 1700, in-12. Il y renouvelle le sentiment de Durand, et prétend que s'il y a transsubstantiation dans le mystère de l'Eucharistie, il faut qu'il reste quelque chose de ce qui était auparavant le pain. L'évêque de Bayeux s'éleva contre ce sentiment, et Cailly se rétracta.

CALMET (dom Augustin), né à Mesnil-la-Horgne près de Commerci (Lorraine) en 1672, bénédictin de Saint-Vannes en 1688, fit paraître de bonne heure de grandes dispositions pour les langues orientales. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie à ses jeunes confrères, il fut envoyé en 1704 à l'abbaye de Munster, en qualité de sous-prieur. Il y forma une académie de huit ou dix religieux, uniquement occupés de l'étude des Livres saints. C'est là qu'il composa en partie ses Commentaires. Dom Mabillon et le célèbre abbé Duguet l'ayant déterminé à les publier en français, plutôt qu'en latin, il suivit leur conseil; mais on peut bien dire que sa docilité fut excessive et le conseil inconsidéré. Sa congrégation récompensa ses travaux en le nommant abbé de Saint-Léopold de Nancy en 1718, et ensuite de Sénones en 1728. Il mourut dans cette abbaye en 1757. Benoît XIII lui avait offert en vain un évêché *in partibus*. Ses vertus ne le cédaient point à ses lumières. Il avait du savoir sans morgue, et de la piété sans rigorisme. Son caractère était plein de douceur et de bonté. L'étude ne lui fit pas négliger l'administration du temporel

de son abbaye; il y fit des réparations et des embellissements, et augmenta beaucoup la bibliothèque (voyez sa Vie, in-8, par dom Fangé, son neveu et son successeur dans l'abbaye de Sénones). On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels on remarque une érudition vaste, sans être bien dirigée et bien choisie : *Commentaire littéral sur tous les livres de l'ancien et du nouveau Testament*, Paris, 1707-16, 23 vol. in-4. On ajoute un vol. de *Nouvelles dissertations*, Paris, 1721, in-4, 35 à 45 fr.; 2^e édit., Paris, 1714-20, 26 vol. in-4, 50 à 70 fr.; autre édit., la plus complète, ibid., 1724, 9 vol. in-fol. Il est à regretter que l'infatigable bénédictin ait eu l'imprudence de rassembler toutes les absurdités propres à affaiblir, à anéantir le respect dû aux Livres saints; que, par une imprudence plus grave, il ait accumulé cette multitude de visions et de folies, sans prendre au moins régulièrement le soin de diriger, de classer les idées qu'elles font naître; qu'enfin, par une autre imprudence, il ait mis en langue française un recueil, qui, sous toutes les considérations possibles, ne comportait point l'usage des idiomes populaires. Les *Dissertations* et les *préfaces de ses commentaires*, furent réimp. séparément à Paris en 1720, avec 19 *nouvelles Dissertations*, 3 vol. in-4, 12 à 15 fr. C'est la partie la plus agréable et la plus recherchée du commentaire de dom Calmet. Il compile tout ce qu'on a avancé avant lui sur la matière qu'il traite, et il est rare qu'il fasse penser. Il y a plus de faits que de réflexions; mais comme la plupart de ces faits intéressent la curiosité des érudits, ce recueil a été très-bien reçu; *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, pour servir d'introduction à l'*Histoire ecclésiastique de Fleury*, Paris, 1737, 4 vol. in-4, avec fig., 12 à 15 fr., ou 7 vol. in-12. L'auguste simplicité des écrivains sacrés y est conservée, et leur récit est souvent appuyé de l'autorité des histoires profanes. Calmet y adopte la chronologie d'Ussérius; *Dictionnaire historique et critique de la Bible*, Paris, 1730, 4 vol. in-fol., fig., 45 à 54 fr., en gr. pap., vend. 109 fr. et moins cher depuis. L'auteur y réduit par ordre alphabétique tout ce qu'il avait répandu dans ses commentaires. C'est un ouvrage où la science théologique, celle des langues, des antiquités saintes et profanes, concourent à répandre des lumières sur les endroits obscurs de l'Ecriture, et où par le moyen d'un ordre facile et connu, le lecteur est dirigé d'abord vers l'objet dont il veut s'occuper. C'est dommage que l'érudition l'emporte souvent sur l'exactitude, sur une critique exacte et sévère, que les difficultés y soient quelquefois proposées ou même aggravées, plutôt que véritablement éclaircies, et qu'on y trouve la plupart des défauts ou des inconvénients du Commentaire. L'abbé Rondet en a donné une nouvelle édition, corrigée et augmentée, Toulouse, 1783, 6 v. in-8. Du reste, il ne faut pas confondre ce savant ouvrage avec le *Dictionnaire de la Bible*, par l'abbé Barral, compilation superficielle, pleine de fautes de tous les genres qui ne donnera certainement pas une idée juste des saints livres. Un homme d'un sens droit et solide a nommé ce Dic-

tionnaire le persiflage de l'histoire sainte; *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, Nancy, 1745-57, 7 vol. in-fol., 42 à 60 fr.; la *Bibliothèque lorraine* forme le tome 4 de cette Histoire, la meilleure qu'on ait publiée de cette province; *Histoire généalogique de la maison du Châtelet*, Nancy, 1741, in-fol., 6 à 8 fr.; *Dissertation sur les grands chemins de Lorraine*, Nancy, 1727, in-4, 5 à 6 fr.; *Histoire de la maison de Salles*, ibid., 1716, in-fol., 6 fr.; *Histoire universelle sacrée et profane*, Strasbourg et Nancy, 1735-71, 17 vol. in-4, ouvrage rarement complet, mais peu recherché [36 fr.]. L'auteur s'est trop étendu sur l'histoire ecclésiastique et monastique. A cela près, l'ouvrage est savant et assez détaillé. Il copie un peu trop les historiens modernes, au lieu d'aller à la source; *Dissertations sur les apparitions des esprits, et sur les vampires ou revenants*, Paris, 1751, 2 vol. in-12. Compilation sans critique faite par un vieillard octogénaire.

CALOGERA (le P. Ange), célèbre littérateur de l'ordre des Camaldules, né à Padoue en 1699, d'une ancienne famille de Corfou, mort en 1768. Les Italiens lui doivent deux collections des actes de leurs académies, qu'il publia sous ce titre : *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici*, 1729 et ann. suiv., 51 vol. in-12; *Nuova raccolta*, qu'il commença en 1755, et qui fut continué après sa mort par le P. Fortuné-Mandelli. On trouve dans ces collections un grand nombre de morceaux précieux qu'on chercherait vainement ailleurs. On a encore du P. Calogéra des notices littéraires en forme de lettres, intitulées : *Memorie per servire alla storia letteraria*, 12 vol.; une trad. ital. du *Télémaque*, 1744, in-4; *Il nuovo Gulliver*, Venise, 1731, in-8; divers *Opuscles* biographiques. Il a laissé en outre plusieurs ouvrages manuscrits. Il avait travaillé avec Apostolo Zeno à la rédaction du journal la *Minerva*.

CALO-JEAN, ou BEAU-JEAN ou JOEMITZ, roi des Bulgares dans le 13^e siècle, se soumit à l'Eglise romaine sous Innocent III en 1202. Il fit la guerre à l'empereur Baudouin, et l'ayant pris dans une embuscade, il le tint prisonnier plus d'un an à Trinobis ou Ernoé, capitale de la Bulgarie; ensuite il le fit mourir en 1206. Il mourut lui-même peu de temps après. — Il ne faut pas le confondre avec Jean COMMÈNE, surnommé aussi *Calo-Jean*.

CALONNE (Charles-Alexandre de), ministre des finances sous Louis XVI, né en 1734 à Douai, fut d'abord avocat-général au conseil provincial d'Artois, puis revint à Douai en qualité de procureur général. Nommé en 1763 maître des requêtes, le jeune magistrat se fit distinguer d'une manière tellement brillante qu'il mérita d'être choisi comme procureur général de la commission créée pour examiner la conduite de la Chalotais. Dans le cours de cette malheureuse affaire, Calonne fut soupçonné d'avoir trahi la confiance de l'accusé en communiquant au vice-chancelier une lettre de la Chalotais, lettre secrète, de nature à le perdre, ou du moins à envenimer sa cause. Cependant la Chalotais avoua plus tard au lit de mort, que Calonne avait usé envers

lui d'indulgence et non de perfidie. Il déploya ensuite des talents administratifs dans les intendances de Metz et de Lille, qu'il remplit pendant 15 années depuis 1768. Sa position ne changea point, malgré ses espérances, tout le temps que vécut le vieux ministre Maurepas, dépositaire d'un pouvoir presque absolu depuis la mort de Louis XV. Il vit successivement appeler à la direction des finances, Turgot, Necker, Fleury et Dormesson. Mais enfin il succéda, le 3 novembre 1783, à ce dernier, par la protection toute spéciale de Vergennes, ministre des affaires étrangères et successeur de Maurepas, dans la haute confiance de Louis XVI. A l'époque de sa promotion au ministère, la paix de Versailles qui venait d'être conclue laissait à liquider les dépenses de la guerre et de la marine, indépendamment d'emprunts, de dettes accumulées, plus de 176 millions d'anticipation, œuvre fatale de ses prédécesseurs. Pour remplir ce vide immense, Calonne dédaigna la ressource des économies. Au contraire, il solda l'arriéré, soutint par ses agents le cours des effets publics, rapprocha le paiement des rentes sur l'état, obtint des bonifications importantes sur les baux des fermes et des régies, assura le crédit de la caisse d'escompte, projeta des fonds d'amortissement, et ordonna même une refonte des monnaies d'or comme dans un temps de calme et de prospérité publique. Suivant les calculs les plus exacts le montant des emprunts faits depuis 1776, jusqu'à la fin de 1786, s'éleva à 1,250,000,000, et le déficit annuel à 115 millions, dont partie devait s'éteindre dans le cours de plusieurs années; de manière qu'en 1797, ce déficit se serait trouvé réduit à 55 millions (voyez son discours à l'assemblée des notables). Ainsi les revenus de l'état, étant de 475 millions, devaient être portés à 590 millions pour atteindre le niveau; les calculs du ministre attaqués, contestés dans un grand nombre de pamphlets, lui donnèrent lieu d'y répondre avec clarté, méthode et même une certaine force de raisonnement. Mais on ne pouvait combler le déficit par des ressources précaires et insuffisantes; il fallait garantir la dette de l'état qui ne reposait sur aucun gage. Pour sortir d'embarras enfin, il n'y avait qu'un nouveau système de contribution. Calonne le proposa; l'établissement de la subvention territoriale payable en nature, et une augmentation de l'impôt du timbre, tels furent les deux leviers principaux du nouveau système; mais l'exécution en était alors presque impossible; car il fallait déterminer à de rudes sacrifices les deux premiers ordres de l'état; et bien que les parlements, en possession d'ordonner la levée des impôts par la formalité de l'enregistrement, eussent marché rarement d'accord avec la noblesse et le clergé, il était vraisemblable de penser qu'une attaque à leurs communs intérêts deviendrait le ciment d'une étroite alliance. Placé entre des moyens extrêmes, Calonne se détermina pour le *mezzo termine* d'une réunion de notables choisis dans les deux premiers ordres de l'état, dans la magistrature et dans les chefs des principales municipalités. C'était ajourner les obstacles, non les détruire: le ministre en était convaincu. Il écrivait à un ami le 16 août 1786: « Je

» viens de lire mon plan au roi ; il m'a bien entendu, » bien écouté, m'a tout promis ; mais je me fais » pitié à moi-même, lorsque je pense au résultat » qu'il peut avoir pour moi. N'importe, je crois que » c'est le bien, le bonheur du roi et du peuple ; j'ai » bon courage, je l'entreprendrai. » Le roi signa, malgré les hésitations de Vergennes. Ce ministre venait de mourir lorsque s'ouvrit à Versailles, le 22 février 1787, la première séance des notables, attendue dans toutes les classes avec une très-vive impatience. Calonne y exposa le compte des finances avec toute l'adresse dont il était capable, mais sans pouvoir neutraliser, par les brillants effets de la tribune, la réalité de ses décourageantes révélations. Le déficit de 115 millions dépassa toutes les craintes. Calonne en fit remonter l'origine au ministère de l'abbé Terray, prétendant qu'il était à cette époque de 40 millions, augmentés depuis 1776 jusqu'en 1783 d'une somme égale. Cependant il chargea sa gestion particulière de 35 millions jusqu'à la fin de 1786. Ces calculs devinrent le signal des attaques de Necker et de ses nombreux partisans. Bientôt les reproches éclatèrent. On critiqua la forme et le fonds du document politique et financier qui contrastait si péniblement avec les illusions précédentes. Le ministre fut accusé même d'avoir bouleversé à dessein toute la comptabilité antérieure, afin de couvrir ses propres dilapidations. A la tête de ses accusateurs, l'histoire a déjà nommé, outre le parti Necker, le marquis de Lafayette, Miromesnil et la faction qui portait au ministère l'archevêque de Toulouse, Loménie-Brienne. Bientôt, abandonné complètement même de la reine sur laquelle il comptait, Calonne fut destitué et exilé en Lorraine ; de là il passa en Angleterre où l'impératrice Catherine II lui proposa une retraite dans ses états. Au lieu de répondre à des offres si attrayantes, Calonne, réfugié à Londres, et dénoncé à la haine publique par les parlements de Grenoble, de Toulon, de Besançon, de Paris, ne s'occupait qu'à rédiger des mémoires pour sa défense ; l'un publié vers la fin de 1787, l'autre dans une lettre sous la date du 3 février 1789, tous deux adressés au roi. Mais les plaintes respectueuses de l'ex-ministre ne furent accueillies que par une nouvelle émission de pamphlets acrimonieux. Cependant Necker était rentré en place et mettait alors en œuvre ce système révolutionnaire qui devait conduire à leur perte et la France et son infortuné monarque. En vain Calonne, pour se justifier complètement aux yeux du roi et de la nation, passa sur le continent et se présenta à l'assemblée électorale de la noblesse de Bailleul. On ne voulut point l'élire. De retour à Londres il reprit la plume et s'occupa de nouveau de la situation des affaires publiques. Plus tard, quand les événements de la révolution amenèrent en Angleterre une partie de la noblesse française et les princes frères du roi, l'ex-ministre, oubliant tout sujet de plainte, ne vit au contraire dans cet état de choses qu'une occasion favorable à ses desseins ; mais il changea de rôle. D'écrivain il se fit ambassadeur, et consuma généreusement sa fortune en négociations et en voyages où quelquefois il cou-

rut risqué de la vie. Les ressources diplomatiques épuisées, Calonne, encore plein de dévouement et d'ardeur à la cause de la monarchie, publia le nouvel écrit intitulé *Tableau de l'Europe en 1795*, un de ses meilleurs ouvrages. Brouillé dès lors avec les princes, il rentra dans la vie privée, revint à Paris au mois de septembre 1802, et y mourut le 23 octobre suivant, âgé de 58 ans. Plus imprudent que novateur, Calonne accéléra le mouvement révolutionnaire dans la composition de l'assemblée des notables dont il méconnut les éléments, ou qu'il se flatta de contenir ou de diriger. Administrateur distingué, son coup d'œil rapide embrassait l'ensemble et les détails avec une précision rare. Malheureusement à sa facilité prodigieuse il ne sut point unir la sagesse, l'esprit d'ordre et de prévoyance qui seules constituent l'homme d'état. La dissipation de sa vie a pu autoriser en quelque sorte les soupçons qui se sont élevés contre sa probité ; mais son caractère franc et généreux lui conserva dans le malheur beaucoup d'amis. Par ses manières séduisantes et la grâce de ses paroles, il ajoutait un nouveau prix à ce qu'il accordait, et mettait de l'obligeance jusque dans ses refus. La reine, en lui demandant un jour quelque chose, avait fini par ces mots : « Ce que je vous demande est » peut-être bien difficile. — Madame, repartit Ca- » lonne, si cela n'est que difficile c'est fait ; si cela » est impossible, nous verrons. » On a de lui : *Correspondance de Necker et de Calonne*, 1787, in-8 ; *Requête au roi*, Londres, 1787, in-8 ; *Réponse de Calonne à l'écrit de Necker*, Londres, 1788, 2 vol. in-8 ; *Lettres de Calonne au roi*, 9 février 1789, Londres, in-8 ; *Seconde lettre de Calonne au roi*, 5 avril 1789, Londres, in-8 ; *Note sur le mémoire remis par Necker au comité des subsistances*, Londres, 1789 ; *de l'Etat de la France tel qu'il peut et qu'il doit être*, Londres, 1790 ; *Observations sur les finances*, Londres, 1790, in-4 ; *Lettre d'un publiciste de France à un publiciste d'Allemagne*, 1791 ; *Esquisse de l'état de la France*, 1791, in-8 ; *Tableau de l'Europe en novembre 1795*, etc., Londres, in-8. Le conseiller d'état Montyon répondit à cet ouvrage avec une grande supériorité de savoir et beaucoup d'égards pour la personne de son antagoniste. On trouve encore dans la liste de ses ouvrages : *Des finances publiques de la France*, 1797, in-8 ; *Lettres de l'auteur des considérations sur l'état des affaires publiques*, 1792, in-8 ; on lui attribue aussi une *Réponse à Montyon, sur l'histoire de la révolution de Russie*, par Rulhières, 1793, in-8 ; *Traité sur la police*, destiné à l'Angleterre. Il a, dit-on, laissé en outre divers manuscrits.

CALONNE (l'abbé de) était avant la révolution grand vicaire et chanoine de Cambrai ; il fut arrêté à Nogent-sur-Seine, quelques jours après le 14 juillet, comme il cherchait à émigrer ; parvenu cependant à Coblenz, il y seconda son frère, ex-contrôleur général des finances de Louis XVI, qui à cette époque avait obtenu la confiance des princes émigrés. (Voyez l'article précédent.) Dans un des voyages que les deux frères firent en Allemagne,

ils coururent grand risque de la vie, leur voiture ayant été précipitée dans le Rhin. Au milieu du péril, l'abbé de Calonne eut la présence d'esprit de se saisir du portefeuille, et de le tenir élevé au-dessus de l'eau jusqu'à ce qu'on fût venu à leur secours. Après la dispersion de la cour de Coblenz, il se retira à Londres, où il établit, avec M. de Montlosier, un journal français intitulé : *Le courrier de l'Europe*, qui contenait des aperçus politiques assez remarquables et qui a été continué. La Biographie universelle l'avait fait mourir à Londres en 1799. La vérité est que, vers cette époque, il quitta l'Angleterre pour passer au Canada, où il s'établit aux Trois-Rivières, en qualité de curé et chapelain d'une communauté de religieuses ursulines. Il a fait un voyage à Londres en 1801; mais il retourna presque aussitôt au Canada, où il est mort au mois d'octobre 1822. On trouve dans *l'Ami de la Religion et du Roi* une lettre de l'abbé de Calonne, écrite du Canada, sur l'ostensoir donné par Fénélon à la cathédrale de Cambray.

CALOVIVS, ou CALOV (Abraham), théologien luthérien, né en 1612 à Mohrungen, dans le duché de Brunswick, fut successivement visiteur des églises et des écoles du cercle de Samlande en Prusse, conseiller de justice, recteur du collège de Dantzig, professeur en théologie à Wittenberg. Il y témoigna beaucoup d'aigreur contre ceux qui travaillaient à réunir les différentes sectes de l'empire, dont le chef était George Calixte. On appela les partisans de Calovius, *caloviens*, comme on nommait les autres *calixtins*. Il mourut en 1686. On ne cite guère aujourd'hui, parmi ses ouvrages, que sa *Biblia illustrata*, où il attaque les explications de Grotius; son *Systema LL. Theol.*; son *Tractatus de methodo docendi et disputandi*, Rostock, 1637, in-8; ses *écrits contre les sociniens*; ses *Considerationes arminianismi*, seul ouvrage où il ait montré quelque modération.

CALPRENÈDE (GAUTHIER de COSTES, seigneur de la), gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, natif du diocèse de Cahors, plut à la cour par la gaité de son caractère et l'enjouement de son esprit. Il contait plaisamment. La reine se plaignant un jour à ses femmes de chambre de leur peu d'assiduité auprès de sa personne, elles lui répondirent qu'il y avait dans la première salle de son appartement un jeune homme, qui donnait un tour si agréable à ses historiettes, qu'on ne pouvait se lasser de l'écouter. Cette princesse l'ayant entendu le gratifia d'une pension. La Calprenède mourut au grand Andely-sur-Seine en 1663. Il s'était annoncé d'abord par des romans, tels que *Cassandre*, Paris, 1642, 10 vol. in-8; *Cléopâtre*, ibid., 1648, 12 vol. pet. in-8, 18 à 36 fr.; Leyde, 1657, 12 vol. pet. in-8, vend. 59 fr.; *Faramond*, ou *l'Histoire de France*, ibid., 1661 et suiv., 12 vol. pet. in-8, 24 à 30 fr.; l'édition d'Amsterdam, 1664-70, est fort jolie. Ces trois ouvrages sont tissés d'aventures longuement contées et écrites négligemment. « Cepen- » dant il s'en faut de beaucoup, dit l'auteur des » *Trois Siècles*, que ces romans soient sans mé- » rite : on peut dire même qu'ils sont très-supé-

rieurs à la plupart de ceux qu'on accueille à présent. » On a encore de la Calprenède plusieurs tragédies promptement oubliées, telles que : la *Mort de Mithridate*, le *comte d'Essex*, la *Mort des enfants d'Hérode*, *Edouard*, etc., Paris, 1637-43, in-4 et in-12, vend. 12 fr. Ils se trouvent rarement réunis.

CALPURNIE, femme de Jules-César et fille de Pison, rêva, dit-on, que l'on assassinait son mari entre ses bras, la veille de la mort de ce dictateur. On ajoute même qu'en s'éveillant, la porte de la chambre où ils couchaient s'ouvrit d'elle-même avec un grand bruit. Elle ne put obtenir de César, ni par ses larmes, ni par ses prières, qu'il ne sortirait point. Ce héros, ayant cédé aux instances de Brutus qui lui dit qu'il était honteux de se régler sur les rêves d'une femme, se rendit au sénat et y fut poignardé.

CALPURNIUS (Titus-Jule), Sicilien, poète bucolique latin du 3^e siècle, contemporain de Némésien, poète bucolique comme lui, a laissé sept églogues, traduites élégamment par Mirault, in-12. On les trouve dans les *Poetæ rei venaticæ*, Leyde, 1728, in-4, et dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4. Elles ont été imprimées à Leyde, 1803, pet. in-8, par les soins de Ch. D. Beck. Le langage des bergers de Calpurnius est moins pur et moins naturel que celui des bergers de Virgile, ce poète de la nature et de la raison. Calpurnius offre quelques morceaux où la vie champêtre est peinte avec grâce, et le sentiment rendu avec vérité; mais dans tout le reste on reconnaît le poète du 3^e siècle.

CALVART (Denis), peintre, né à Anvers en 1565, ouvrit à Bologne en Italie, une école d'où sortirent l'*Albane*, le *Guide*, le *Dominiquin*, et plusieurs autres grands maîtres dignes d'être ses disciples. Calvart possédait toutes les sciences nécessaires ou même utiles à la peinture : l'architecture, la perspective, l'anatomie. Ses ouvrages les plus remarquables sont à Bologne, à Rome, à Reggio. On les estime pour la disposition, l'ordonnance, la noblesse, le coloris. Ils ont été gravés par Gil. Sadeler et Auguste Carrache. Calvart mourut à Bologne en 1619.

CALVERT (George), né à Kiplin dans la province d'York en 1578, secrétaire d'état en 1618, se démit de cette charge en 1624, et obtint de Charles I^{er} une permission, pour lui et ses descendants, d'établir des colonies dans le Mariland. Il fut fait lord Baltimor en 1625. La douceur et l'humanité furent les seules armes qu'il employa contre les Indiens. Il mourut à Londres en 1632, estimé des protestants et regretté des catholiques.

CALVI (Lazare), fameux peintre de Gènes, né en 1502, et mort en 1605, dans la 103^e année de son âge. Ses principaux ouvrages sont dans sa patrie.

CALVIN (Jean), 2^e chef de la prétendue réforme religieuse du 16^e siècle, naquit à Noyon en 1509, d'un tonnelier qui devint notaire et procureur fiscal de l'évêché. Jean fut pourvu dès l'âge de 12 ans d'une chapellenie dans l'église de Noyon, et

ensuite de la cure de Pont-l'Évêque, auprès de cette ville, quoiqu'il n'ait jamais été élevé au sacerdoce. Après avoir étudié le droit à Orléans, il alla prendre des leçons à Bourges, où il connut le luthérien Wolmar qui lui apprit la langue grecque, en même temps qu'il lui donnait du goût pour la liberté de penser. Il passa de là à Paris, où il se fit connaître, en 1532, par son Commentaire sur les deux livres de Sénèque, de la *Clémence*. Ayant mis à la tête de cet ouvrage le nom de *Calvinus*, on l'a depuis appelé Calvin, quoique son véritable nom fût Cauvin. Ses liaisons avec les partisans de la nouvelle doctrine, et son ardeur à la soutenir, l'obligèrent de quitter Paris. Retiré à Angoulême, il y enseigna le grec et y prêcha ses erreurs. Il courut ensuite à Poitiers, à Nérac, de Nérac à Paris; mais, craignant toujours qu'on ne l'arrêtât, il se rendit à Bâle. C'est dans cette ville qu'il publia son livre de *l'Institution chrétienne* en latin, dont la meilleure édition est celle de Bâle, 1536, in-8, rare; celle de Leyde, Elzevir, 1654, in-fol., est fort belle. Il composa cet ouvrage fameux pour servir d'apologie à ses disciples condamnés à mort par François I. C'est l'abrégé de toute sa doctrine. Ce fut le catéchisme de tous ses disciples. Il embrassa la plupart des sentiments de Luther; mais il enchérit beaucoup au-dessus. La présence réelle, la prédestination absolue aux peines de l'enfer, sont les deux points principaux sur lesquels il ne s'accorde pas avec lui. A travers les expressions fortes dont il se sert en parlant de la présence du corps et du sang de J.-C. dans l'Eucharistie, on voit qu'il pense que le corps du Sauveur n'est réellement et substantiellement que dans le ciel. En blâmant les erreurs répandues dans cet ouvrage, on doit louer la pureté et l'élégance du style, soit en latin, soit en français, car le nouvel apôtre le composa dans ces deux langues. On y découvre un esprit subtil et pénétrant, un homme instruit dans l'étude de l'Ecriture et des Pères; mais toutes ces qualités sont ternies par le peu de discernement dans le choix des opinions, par des décisions téméraires et des déclamations emportées. Les principales erreurs répandues dans cet ouvrage et dans celui de la *Cène*, sont que le libre arbitre a été éteint entièrement par le péché, et que Dieu a créé les hommes pour être le partage des démons; non qu'ils l'aient mérité par leurs crimes, mais parce qu'il lui plaît ainsi. Les vœux, si l'on en excepte ceux du baptême, sont une tyrannie. Il ne veut ni culte extérieur, ni invocation des saints, ni chef visible de l'Eglise, ni évêques, ni prêtres, ni fêtes, ni croix, ni bénédictions, ni aucune de ces cérémonies sacrées que la religion reconnaît être si utiles au culte de Dieu, et la philosophie être si nécessaires à des hommes matériels et grossiers, qui ne s'élèvent, pour ainsi dire, que par les sens à l'adoration de l'Etre suprême. Il n'admet que deux sacrements, le baptême et la cène. Il anéantit les indulgences, le purgatoire, la messe, etc. Le patriarche de la nouvelle réforme, après différentes courses en Suisse et en Italie, vint s'établir à Genève, où il fut fait prédicateur et professeur en théologie. Une dispute sur

la manière de célébrer la cène l'en fit chasser au bout de 2 ans, en 1538. Rappelé après 3 ans de séjour à Strasbourg, il y fut reçu comme le pape de la nouvelle église. Genève devint dès lors le théâtre du calvinisme. Il y établit une discipline sévère, fonda des consistoires, des colloques, des synodes, des anciens, des diacres, des surveillants. Il régla la forme des prières et des prêches, la manière de célébrer la cène, de baptiser, d'enterrer les morts. Il dressa, de concert avec les magistrats, un recueil des lois civiles et ecclésiastiques, approuvé alors par le peuple, et regardé encore aujourd'hui comme le code fondamental de la république. Il fit plus, il établit une espèce d'inquisition, une chambre consistoriale avec droit de censure et d'excommunication. Cette religion, qu'on a cru être plus favorable à cette liberté qui est l'essence des républiques, eut pour auteur un homme dur jusqu'à la tyrannie. « Calvin, dit J. J. Rousseau, avait tout l'orgueil du génie qui croit sentir sa supériorité, et qui s'in- » digne qu'on la lui dispute. Quel homme fut jamais » plus tranchant, plus impérieux, plus décisif, plus » divinement infailible à son gré? La moindre oppo- » sition, la moindre objection qu'on osait lui faire, » était toujours une œuvre de Satan, un crime digne » du feu. » Le médecin Michel Servet lui ayant écrit quelques lettres sur le mystère de la Trinité, Calvin s'en servit pour le faire brûler vif, ne pensant plus à ce qu'il avait écrit lui-même contre les persécuteurs des hérétiques. Autres temps, autres sentiments. Poursuivi en France, il écrivit contre les intolérants; maître à Genève, il soutint qu'il fallait condamner aux flammes ceux qui ne pensaient pas comme lui; et cet homme qui comptait pour rien l'autorité de l'Eglise universelle, voulait être l'arbitre de toute croyance. Valentin-Gentilis, autre arien, commençant à faire du bruit, le patriarche de Genève le fait arrêter, le condamne à faire amende honorable, et l'oblige de se sauver à Lyon. Gentilis et Servet avaient tort sans doute; mais dans les principes de Calvin, il leur était aisé de se justifier: leur droit d'interpréter l'Ecriture égalait à tous égards celui du patriarche de la réforme. Son parti fut regardé par tous les autres protestants comme le plus fier, le plus inquiet et le plus séditieux qui eut encore paru. Le chef traita ses adversaires avec un emportement indigne non-seulement d'un théologien, mais d'un honnête homme. Les épithètes de *pourceau*, d'*âne*, de *chien*, de *cheval*, de *taureau*, d'*ivrogne*, d'*enragé*, étaient ses compliments ordinaires. Cette grossièreté brutale n'empêcha pas qu'il n'eût beaucoup de sectateurs. Ce culte, nu et dépouillé de tout, qu'il avait introduit, fut un appât pour les esprits vains, qui croyaient par ce moyen s'élever au-dessus des sens, et se distinguer du vulgaire. Calvin mourut à Genève l'an 1564, dans le désespoir, et d'une maladie horrible, si l'on en croit un de ses disciples, témoin oculaire. (Joan. Haren. Apud Petr. Cutsemium). On a toujours regardé Calvin comme le second chef du protestantisme; les ouvrages de cet hérésiarque ont été imprimés à Amsterd., 1671, 9 vol. in-fol. Collection peu commune, vend. 90 fr.; dans cer-

tains exempl. les 8 derniers vol. sont datés de 1667. Ses Commentaires sur l'Ecriture en sont la partie la plus considérable. L'auteur, très-médiocre hébraïsant, les a remplis de sermons, d'invectives et de sens étrangers. On voit briller dans la plupart de ses autres écrits du savoir et de la pénétration. Rien ne le flattait davantage que la gloire de bien écrire. Vestphale, luthérien, l'ayant traité de déclamateur : « Il a beau faire, répondit Calvin, jamais il ne » le persuadera à personne; l'univers sait avec quelle » force je presse un argument, avec quelle précision je sais écrire. » Et pour prouver qu'il n'est pas déclamateur, il dit à son critique : *Ton école n'est qu'une puante étable à pourceaux.... m'entends-tu, chien? m'entends-tu bien, frénétique? m'entends-tu bien, grosse bête?* Quels mots dans la bouche d'un réformateur ! Les curieux recherchent un Traité singulier de Calvin : *Psycopannichie*, ou *Traité de Jean Calvin, par lequel il veut prouver que les âmes veillent, et vivent après qu'elles sont sorties des corps, contre les erreurs de quelques ignorants qui pensent qu'elles dorment jusqu'au dernier jugement*, Paris, 1558, in-8. Comme Calvin niait l'existence du purgatoire, il eut été plus conséquent de laisser dormir les âmes que de les éveiller pour ne savoir où les mettre, au moins celles qui n'étaient ni assez pures pour aller au ciel, ni assez coupables pour aller en enfer. Théodore de Bèze, son disciple, a écrit sa *Vie*. On en a une autre sous le nom de Papire Masson, Paris, 1611, in-4, l'on croit être de Jacques Guillot.

CALVISIUS (Séthus), astronome, astrologue, poète et musicien, né en 1556 à Groschleben, dans la Thuringe, mort à Leipzig en 1617. Le principal de ses ouvrages est son *Opus chronologicum*, Francfort, 1685, in-fol. Cette Chronologie, augmentée à différentes reprises, va jusqu'à l'année de son impression, 1685. Scaliger et plusieurs autres savants en ont fait l'éloge.

CALVUS (Caius Licinius), orateur et poète célèbre, contemporain de Cicéron, vivait l'an 65 av. J.-C. Il réussissait si bien en poésie, que les anciens n'ont pas fait difficulté de l'égaliser à Catulle. On trouve des vers de lui dans le *Corpus poetarum*. Moins éloquent et plus sec que Cicéron, il s'exprimait cependant avec tant de force, qu'un jour Vatinius, contre lequel il plaidait, craignant d'être condamné, l'interrompt avant la fin de son plaidoyer, en disant aux juges : « Eh quoi ! serai-je » condamné comme coupable, parce que mon accusateur est éloquent ?..... » Licinius mourut à l'âge de 30 ans, après avoir donné de grandes espérances. Il ne nous reste aucune harangue de cet orateur ; Quintilien les loue beaucoup. On croit qu'il était auteur des *Annales* citées par Denys d'Halicarnasse, et que nous n'avons plus.

CALZOLAI (Pierre), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né au commencement du 16^e siècle, à Bugiano en Toscane, est connu par une savante histoire des ordres monastiques. Cet ouvrage, écrit en italien, est intitulé : *Historia monastica in V libri divisa, trattati per modo di dialogo*, Florence, 1561, in-4 ; Rome, 1575, in-4.

L'auteur en préparait une troisième édition avec de nombreuses additions, lorsque la mort l'enleva à ses travaux en 1581.

CAMARA Y MURGA (Christophe de la), savant prélat espagnol, né à Arciniéga, près de Burgos, enseigna d'abord l'Ecriture sainte à Tolède avec distinction, fut ensuite évêque des îles Canaries, et enfin de Salamanque, où il mourut en 1641. On a de lui un ouvrage important, intitulé : *Constitutiones sinodales del obispado de Canaria, su primera fundation y translacion, vidas de sus obispos y breve relacion de las islas*, Madrid, 1634, in-4. On y trouve des détails exacts et intéressants sur les établissements de l'Espagne aux Canaries.

CAMARGO (Marie-Anne CUPPI dite), l'une des plus célèbres danseuses du 18^e siècle, naquit à Bruxelles en 1710. Réfléchissant sur le danger et la frivolité de sa profession, elle se retira du théâtre en 1751, avec une pension de la cour ; et depuis sa retraite jusqu'à sa mort arrivée en 1770, elle se fit estimer par une conduite modeste, raisonnable et chrétienne.

CAMBACÈRES (l'abbé), archidiacre et chanoine de Montpellier, né dans cette ville en 1721, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique, et fit, pour acquérir les connaissances nécessaires à la carrière qu'il allait parcourir, des efforts longtemps cachés, mais excessifs. Il étudia surtout l'éloquence sacrée dans la lecture des SS. PP. On le surprit lisant pour la septième fois saint Jean Chrysostome pendant que ses camarades se livraient au sommeil. Il vint à Paris en 1756, et cette même année il prêcha le *Panégyrique de saint Louis* devant l'académie française : appelé l'année suivante à prêcher le carême devant le roi, il se fit remarquer par l'éloquence énergique avec laquelle il retraça les désordres publics et les progrès de l'irréligion : les courtisans furent étonnés de cette hardiesse, mais Louis XV déclara que l'orateur n'avait fait que son devoir. On lui proposa plusieurs riches bénéfices, qu'il refusa, se contentant du modique revenu de son archidiaconat. L'abbé Cambacères, protégé sans doute par le crédit populaire de son neveu (le fameux Cambacères), ne fut point inquiété pendant la révolution. Il mourut à Montpellier en 1802. On a de lui : son *Panégyrique de saint Louis*, 1768, in-4 ; un *recueil de Sermons*, Paris, 1781, 3 vol. in-12, réimpr. 1788 ; il fit précéder cette édition d'un excellent discours sur les preuves de la religion.

CAMBACÈRES (Etienne-Hubert de), cardinal, archevêque de Rouen, neveu du précédent, naquit à Montpellier en 1756 ; il devint chanoine de l'église de cette ville, et il l'était encore lorsque la révolution éclata. Il resta dans l'obscurité pendant l'époque de nos troubles. En 1802 il fut nommé archevêque de Rouen, l'année suivante cardinal, et sénateur en 1805. En 1814 il envoya son adhésion à l'acte du sénat qui prononçait la déchéance de Bonaparte. Pendant les cent-jours, il fut inscrit sur la liste des pairs impériaux ; mais son nom ne s'y retrouva plus sur celle de Louis XVIII, lorsque

ce prince réforma cette assemblée dans le mois de juillet 1815. Le cardinal Cambacérès mourut dans son diocèse en 1818. On ne peut attribuer son élévation qu'à la faveur du fameux Cambacérès son frère.

CAMBACÉRÈS (Jean-Jacques-Régis de), archichancelier de l'empire, naquit à Montpellier en 1753, d'une famille de robe dont la fortune était bornée. De bonne heure ses talents, connus dans le barreau, lui ouvrirent les portes de la cour des comptes de sa ville natale où il fut conseiller, et souvent chargé d'être rapporteur dans des affaires difficiles. Electeur de la noblesse à l'époque des états généraux, Cambacérès fut choisi par ses collègues pour être le rédacteur de leurs séances : suppléant à l'Assemblée constituante, avocat à Paris durant la session de la première législative, nommé président du tribunal criminel en 1791, il parut ensuite comme député de l'Hérault à la Convention nationale en septembre 1792. Son travail dans les comités eut spécialement trait à la partie judiciaire. Le 12 décembre de la même année, il fit décréter que les conseils de Louis XVI communiqueraient sans obstacle avec ce monarque. En janvier 1793, il déclara Louis XVI coupable, mais ne reconnut point d'abord à la Convention le droit monstrueux qu'elle s'arrogeait, et vota ensuite contre l'appel au peuple. Au troisième appel, il opina pour les peines prononcées par le code pénal, avec sursis jusqu'à la paix, et alors, faculté de commuer ces peines ; mais leur exécution rigoureuse dans les 24 heures de l'invasion qui pourrait être faite du territoire français par les ennemis. Toutefois, son vote se trouva mêlé avec ceux des membres qui voulaient soustraire l'auguste victime à l'échafaud. Nommé secrétaire, le 24 janvier, il provoqua l'arrestation de l'orateur et du président de la section *Poissonnière* qui dénonçaient Dumouriez. Cependant lui-même, porté au comité de salut public, le 26 du même mois, denonça, pièces en main, la trahison du général, annonçant que le comité s'était assuré (en les faisant jeter dans les prisons) de ceux qui par leur naissance ou leurs liaisons pouvaient être soupçonnés de servir le général dans son projet de rétablir la royauté. Chargé par les comités de gouvernement, avec Merlin, de revoir toutes les lois rendues depuis la révolution en matière de législation civile, Cambacérès lut à la Convention, dans la séance du 10 août 1793, son premier projet de code civil, tout empreint d'idées et de dispositions ultra-démocratiques. Quelques jours après la chute de Robespierre, on réorganisa les comités, et Cambacérès alors insista pour leur ravir le pouvoir d'incarcérer les représentants. Nommé président le 6 octobre, il demanda en faveur des 73 députés exclus par la *Montagne*, et que la Convention venait de rappeler dans son sein, l'amnistie pour tous les faits non prévus dans le code pénal. Dans les séances des 16 et 19 brumaire an 2 (6 et 9 décembre 1793), il développa les bases d'un nouveau code civil. Dans un rapport sur les *individus* de la famille des Bourbons prisonniers au temple, Cambacérès fit passer à l'ordre du jour sur leur

mise en liberté, qu'il considéra comme un acte impolitique en temps de guerre. On régla d'après son avis les attributions du comité de salut public relativement aux affaires étrangères : il combattit, le 19 mars, Lecointre de Versailles qui demandait l'abrogation de la loi du 17 septembre. Nommé presque aussitôt membre de la commission chargée de mettre en mouvement les rouages de la constitution de 1793, il fit un travail sur cet objet, travail qu'avait précédé un rapport sur la situation de la république. En vain Thibaudeau s'éleva contre l'existence du comité de sûreté générale, Cambacérès attaché de cœur à cette institution révolutionnaire la soutint encore de son éloquence, et fut même jusqu'à demander plus d'énergie, plus d'intensité dans l'action du gouvernement. Chose bizarre ! avec tant de gages donnés à la révolution, Cambacérès ne put échapper au soupçon de royalisme ! Bien que sa justification qu'il entreprit fût simple et facile, à compter de ce moment, il vit décroître sa réputation de républicanisme, et la porte du directoire se ferma devant lui. Entré au conseil des Cinq-cents, il y demanda entre autres choses qu'on fit connaître le montant de l'emprunt forcé. Le 22 octobre 1796, il fut élu président, discuta le projet de Daunou sur la calomnie, et fit décréter, le 27 février 1797, la contrainte par corps en matière civile. Il sortit du conseil le 20 mai suivant. Promu au ministère de la justice en 1798, il prit une part fort active à la révolution du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799). Bonaparte, juste appréciateur de ses talents et de son caractère naturellement souple et craintif, l'éleva à la dignité de second consul en décembre suivant. Dans cette place Cambacérès ne sortit point du cercle habituel de ses travaux : il organisa les pouvoirs judiciaires, et après l'avènement de Napoléon au trône, son obéissant collègue fut nommé archichancelier de l'empire (mai 1804), puis grand officier de la légion d'honneur, le 1^{er} janvier 1805. Depuis cette époque la faveur de Cambacérès ne fut éclipsée par aucun nuage. Confident de Napoléon, initié dans les mystères de sa haute politique, il conserva la suprême direction des tribunaux ; et même, en l'absence du maître, il assuma plusieurs fois tous les pouvoirs, surtout lorsque Fouché tombait en disgrâce. Les partisans de Napoléon lui reprochent comme une grande faute la retraite à Blois de Marie-Louise et du gouvernement provisoire, tandis que Napoléon combattait les alliés en Champagne. Cambacérès était alors président du conseil de régence. Il envoya le 7 avril son adhésion à la déchéance de Bonaparte, ainsi qu'aux actes du sénat et du gouvernement provisoire, et revint ensuite à Paris, où sa vie était en apparence très-retirée. Au retour de son maître en mars 1815, il reprit le titre de prince archichancelier et fut nommé ministre de la justice. Mais son acceptation n'eut pas lieu sans quelque difficulté de sa part. Le conseiller d'état Boulay de la Meurthe fut chargé par décret du même jour de la direction de la correspondance et de la comptabilité, et le ministre ne fit que donner des signatures. Par décret du 22 avril, Bonaparte le nomma

président de l'assemblée centrale, composée des membres de tous les collèges électoraux de la France, et chargée du recensement général des votes de tous les départements, sur l'*acte additionnel* aux constitutions de l'empire. Le 11 mai suivant, le ministre de la justice dressa une circulaire adressée aux procureurs généraux, relative à l'exécution du décret du 9, portant confiscation des biens de tous les Français qui avaient suivi Louis XVIII et les princes, et prononçant des peines rigoureuses contre ceux qui serviraient leur cause à l'intérieur. Le 31 mai, Cambacérès assista au recensement de tous les votes sur l'acte additionnel. Le 1^{er} juin, lors de la cérémonie du champ de mai, il présenta à Bonaparte élevé sur un trône, la députation centrale de tous les collèges électoraux de France, et proclama ensuite le résultat de ces votes, portant acceptation à la *presque unanimité*. Ce fut encore Cambacérès qui prononça, dans cette solennité, le premier serment d'obéissance aux constitutions, en y ajoutant celui de fidélité à l'empereur. Désigné comme président de la chambre des pairs, dès le 26 du même mois, le 11 juin, à la tête d'une grande députation, il présenta à Napoléon une adresse de la chambre. Nommé à la chambre des pairs membre de la commission du gouvernement le 22, on ne le vit pas sans surprise à la séance du 25 attacher une apparence de désapprobation au projet de loi concernant les mesures de sûreté générale, projet de loi qui fut adopté. Il revêtit de son *visa*, comme archichancelier de l'empire, la loi qui déclarait Paris en état de siège, et les deux lois en vertu desquelles, par décision des deux chambres et du gouvernement, l'armée de l'Ouest et l'armée sous Paris furent déclarées avoir bien mérité de la patrie. Dans cette époque difficile, Cambacérès en général n'appuya que les mesures modérées. A la séance du 7 juillet, en réponse à la communication de la chambre des députés annonçant qu'elle avait nommé une députation pour présenter aux souverains alliés la *déclaration des droits des Français*, Cambacérès ordonna qu'il en serait fait une simple *mention* au procès-verbal, et leva indéfiniment la séance un moment après, sans donner à qui que ce fût le temps de réclamer, aussitôt la réception du *message de la commission de gouvernement* qui faisait remise de ses pouvoirs, attendu l'entrée prochaine de Louis XVIII dans la capitale. Au retour du roi, il vécut d'une manière fort retirée et vendit une partie de ses biens. Il fut imposé toutefois pour 16 mille francs dans l'emprunt de 100 millions. Compris comme récidive dans l'article 7 de la loi d'amnistie, Cambacérès se retira à Bruxelles au mois de février 1816. Il avait déjà, dès le mois de mars, par un acte revêtu de toutes les formes légales, renoncé à son titre de duc de Parme, en faveur de la maison d'Autriche. On écrivit de Londres, sous la date du 20 mai 1816, que l'ex-archichancelier avait acheté pour 15,000 liv. sterling de rente cinq pour cent consolidés. En 1818 Louis XVIII permit à Cambacérès de revenir à Paris, comme on l'a dit plus haut : il y est mort en janvier 1824, à l'âge de 71 ans. Durant ces six années, en-

seveli dans une retraite profonde, appelé comme électeur d'un grand collège de la capitale, à choisir un député, Cambacérès vota pour le candidat royaliste à bulletin ouvert. Le caractère de cet homme était un mélange de faiblesse, de timidité, d'ambition. En des temps calmes il eût obéi volontiers au pouvoir monarchique dont le principe et les formes cadraient parfaitement avec ses idées. Attaché aux parlements, tant qu'ils existèrent, on le voit encore dans l'inique procès de Louis XVI, obtenir pour le roi, non-seulement des conseils, mais, chose plus étonnante, un confesseur. Il s'oppose au décret d'exil des Bourbons, interpelle vivement son collègue Louvet, un des auteurs de cette mesure ; et sa modération, qui était périlleuse, offre un contraste frappant avec les fureurs du parti de la *Montagne*. Jurisconsulte éclairé, homme réfléchi, il agit sans doute contre ses lumières et sa conscience en déclarant que Louis XVI était coupable : mais on est fondé à croire qu'il obéit à la double impulsion de la terreur et de la fièvre ambitieuse. On lui doit néanmoins cette justice, qu'il ne se montra ni persécuteur ni vindicatif dans le cours de ses prospérités. Il était membre de l'institut et n'assista jamais à ses séances. On a de lui un *Projet de code civil et discours préliminaire*, 1796, in-8 ; les bases de ce projet ont servi en grande partie à former le *code dit de Napoléon*.

CAMBDEN (Guillaume), surnommé le *Strabon*, le *Varron* et le *Pausanias* d'Angleterre, naquit à Londres en 1551. La recherche des antiquités de la Grande-Bretagne l'occupa une partie de sa vie. Il parcourut ce royaume en entier ; et c'est d'après ses propres observations, qu'il publia sa *Britannia*, la meilleure description qu'on eût encore des îles Britanniques. La reine Elisabeth le récompensa par l'office de roi d'armes du royaume. Il mourut en 1623, après avoir fondé une chaire d'histoire dans l'université d'Oxford. On a de lui plusieurs ouvrages : son excellente *Description de l'Angleterre*, réimpr. sous le titre de *Britannia*, vainement attaquée par un nommé Brooke, et bien accueillie dans tous les temps. La meilleure édition en latin est celle de 1607, in-fol., fig., vend. 16 flor., et en anglais, Londres, 1772, 2 vol. in-fol., fig., 43 fr. à 54 fr. Cette description comprend l'Ecosse et l'Irlande ; il y est moins exact que lorsqu'il décrit l'Angleterre. Vitellius a donné un abrégé du *Britannia* (voyez VITELLIUS) ; un *Recueil des historiens d'Angleterre*, Francof., 1603, in-fol., vol. rare, vend. 31 fr., qui fut reçu avec le même applaudissement que sa *Description* ; des *Annales d'Angleterre sous le règne d'Elizabeth*, 1615 et 1617, 2 vol. in-fol., et Oxford, 1717, 3 vol. in-8, 2 à 4 liv. sterl. et plus, en gr. pap. : ouvrage exact, et aussi vrai qu'on pouvait l'attendre d'un homme qui écrivait la vie de sa bienfaitrice ; un *Recueil de lettres*, Londres, 1691, in-4, pleines d'anecdotes sur l'histoire civile et littéraire. *Justitia Britannica*, Londres, 1584, in-8. Il y soutient contre la vérité la plus manifeste, que lors du schisme et de la fatale séparation d'avec l'Eglise catholique, on n'a fait mourir personne pour cause

de religion dans ce royaume, mais que ceux qui ont été mis à mort l'ont été comme séditeux; *Actio in Henricum Garnetum*, Londres, 1607, in-4. Il y veut rendre Henri Garnet complice de la conspiration des poudres, mais bien mal à propos; *Reges, Reginae, etc., in ecclesiâ Westmonasterii sepulti*, etc., Lond., 1606, in-4; *OEuvres posthumes concernant la Grande-Bretagne, son langage, etc.*, Londres, 1637, in-4, en anglais.

CAMBERT, musicien français, fut d'abord surintendant de la musique de la reine-mère Anne d'Autriche, donna le premier des opéras en France, conjointement avec l'abbé Perrin. Lulli l'ayant éclipsé, et ayant obtenu en 1672 le privilège, Cambert passa en Angleterre. Charles II le fit surintendant de sa musique, charge qu'il exerça jusqu'en 1677, année de sa mort. Il n'avait pas le génie de Lulli; mais ses mœurs étaient mieux réglées, et son caractère moins satirique. On a de lui quelques opéras, quelques divertissements, et de petits morceaux de musique (*Ariane, Pomone, la Mort d'Adonis*), oubliée aujourd'hui. Le talent de toucher l'orgue l'avait d'abord fait connaître.

CAMBIS (Richard-Joseph de), sieur de Fargues, a publié un *Recueil des saints qui sont honorés dans Avignon*, in-12; *la vie de S. Benezet*, Avignon, 1670, in-12. Il fit paraître cette Vie sous le nom de *Disambec*, anagramme de *De Cambis*, et laissa en manuscrit des *Mémoires sur les troubles et séditions arrivés dans Avignon depuis 1661 jusques et inclus l'année 1665*, in-fol. Richard-Joseph de Cambis avait été témoin des événements qu'il rapporte (voyez *Catalogue raisonné des manuscrits de Cambis Velleron*, pag. 474). — CAMBIS (Marguerite de), baronne d'Aigremont, née en Languedoc, et morte vers la fin du 16^e siècle, cultiva les lettres, et publia : les *Devoirs du veuvage*, traduit de l'italien de J.-G. Trissino, Lyon, 1554, in-16; *De la consolation*, Lyon, 1556, in-16. C'est la traduction d'une lettre que Jean Boccace avait adressée à Pino de Rossi, qui avait été exilé.

CAMBIS-VELLERON (Joseph-Louis-Dominique, marquis de), né à Avignon en 1706 d'une ancienne famille du comtat Venaissin, avait servi en qualité de capitaine dans un corps de dragons, puis obtint pour retraite la place de lieutenant-général de l'infanterie du Comtat. Il s'était formé une riche bibliothèque, dont il publia le *Catalogue raisonné* à Avignon en 1770, in-4, de 766 pages, et qu'il se proposait de donner à la ville d'Avignon sous la condition de la rendre publique; la mort, qui le surprit en 1772, l'empêcha de réaliser ce projet. On a de lui : *la Relation d'un miracle opéré à Rome en 1742 par l'intercession de S. François-Xavier*, traduit de l'italien, Paris, 1744, in-18; *Reflexions critiques et historiques sur le panégyrique de S. Agricole* (par le P. Eusèbe Didier, récollet), 1755, in-4; *Supplément servant de réponse à la réponse du P. Didier*, 1755, in-4; *Additions au mémoire historique et critique (de Secousse) de la vie de Roger de St.-Lary de Bellegarde*, Paris, 1767, in-12. Il a laissé les manuscrits

suivants, conservés dans sa bibliothèque : *Vie de M^{me} de Chantal*, de S. François de Sales, et de l'hermite Gens; les *Annales du comtat Venaissin*, 3 vol. in-fol., et l'*Histoire particulière de la ville d'Avignon*, in-fol.

CAMBON (Joseph), révolutionnaire, né à Montpellier en 1754, d'une famille protestante, se livrait au commerce des toiles dites indiennes, en société avec deux de ses frères, lorsque la révolution vint suspendre ses opérations et développer en lui le germe des passions brûlantes qui firent le tourment de sa vie et le malheur de la société. Il fut d'abord nommé officier municipal de sa commune. Lorsque Louis XVI entreprit le voyage de Montmédy, Cambon s'était mis en route pour Paris, afin d'y proclamer la république; mais lorsqu'il apprit l'arrestation du roi à Varennes, il changea d'avis. Envoyé par le département de l'Hérault à l'Assemblée législative (août 1791), il s'y montra habile financier autant que républicain exalté. On lui doit d'utiles réformes dans l'administration générale des finances, et la création du grand livre de la dette publique. Son rapport du 3 avril 1792 sur la situation des finances est mis par les hommes d'état bien au-dessus du *compte rendu* qui commença la réputation de Necker. Il demanda que l'on fondît les statues royales (des tyrans, disait-il), et provoqua la vente des bijoux de la couronne. Dernier président de l'Assemblée législative, ce fut lui qui présenta les pièces trouvées dans l'armoire de fer. Pendant cette session, Cambon se montra l'ennemi déclaré des prêtres et des émigrés, appuya le projet de Bazire tendant à confisquer leurs biens, et fit décréter la suppression du traitement accordé aux princes, frères de Louis XVI. Disons toutefois, dans l'intérêt de la vérité, que le 4 août il défendit l'autorité royale attaquée par l'adresse de la section *Mauconseil*, et qu'après la journée du 10 août, il pourvut à la sûreté du roi et de sa famille. On crut pendant quelque temps que ce député était revenu à des idées meilleures, mais c'était une erreur; car on le vit bientôt, surtout lorsqu'il apporta les pièces trouvées aux Tuileries, déclarer qu'elles prouvaient la trahison du roi. Sa haine contre les prêtres se décéla dans quelques autres circonstances, notamment quand il provoqua le décret qui conservait leur traitement aux religieux des deux sexes *qui se marieraient*, et fit priver de leur pension les ecclésiastiques qui n'avaient point prêté le serment civique. Il fit même condamner ces derniers à la déportation. Elu député à la Convention dans le mois de septembre 1792, il fut ouvertement le partisan de la république, dénonça Marat et la commune de Paris, demanda la suppression des assignats à *face royale*, fit décréter la peine de mort contre tous ceux qui seraient les détenteurs des biens ou des effets de quelques émigrés; se prononça énergiquement contre la dictature de Robespierre, fit astreindre les ministres à rendre compte de leurs dépenses secrètes, s'éleva contre l'organisation du tribunal révolutionnaire, enfin vota sans sursis et sans appel la mort de Louis XVI. Nommé membre du fameux comité du salut public, il parut

un moment lutter contre l'anarchique commune de Paris, et rendit compte à la Convention des complots ourdis contre elle. La Convention, pour persuader au public qu'elle jouissait de toute son indépendance, sortit le 2 juin des Tuileries : dans cette circonstance solennelle, Cambon alla se placer au milieu des Girondins dont les Montagnards demandaient les têtes : le même jour les Girondins furent décrétés d'arrestation, mais Cambon fut leur défenseur : indigné de cet acte tyrannique, il avait déchiré sa carte de député. Le même homme qui semblait retrouver encore quelque énergie pour attaquer et poursuivre les grands criminels de cette époque, se rapprocha ensuite de la Montagne, et tout en s'occupant encore de finances, fut en 1795 l'un des Jacobins les plus fougueux. Il prit une part très-active aux conspirations du 12 germinal an 3, et à l'insurrection du 1 prairial de la même année, au milieu de laquelle il avait été nommé maire de Paris. André Dumond demanda et obtint qu'il fût mis hors la loi. Il parvint cependant à se soustraire à l'exécution de cet ordre, et du fond de sa retraite qu'on n'avait pu découvrir, il entendit crier dans les rues l'arrêt qui le condamnait à mort. L'amnistie du 4 brumaire lui permit de se montrer en public. Il fit paraître peu de temps après une *Lettre à ses concitoyens sur les finances*; puis il se rendit à Montpellier dans un domaine qu'il avait acheté, et y vécut jusqu'en 1815, époque où il fut nommé député de la chambre de Bonaparte. Il n'y prit part qu'aux discussions relatives aux réquisitions de guerre et au budget. Cependant ses rêveries républicaines l'inspirèrent encore quelquefois. Ayant été compris dans la loi du 22 janvier 1816 contre les régicides qui avaient accepté des places de Bonaparte, il se retira en Belgique où il est mort en 1820, à Saint-Jost près de Bruxelles. Cambon fut tour à tour un fougueux révolutionnaire, un monarchiste tempéré, le défenseur des Girondins, l'ennemi des montagnards et le montagnard le plus furibond. Les vices dont il souilla sa vie publique laisseront à jamais sur son nom une tache que rien ne peut laver.

CAMBRIDGE (Richard Owen), poète et écrivain distingué; né à Londres en 1714, mort en 1802, est auteur de plusieurs ouvrages en anglais, parmi lesquels on distingue : *La Scribleriade*, poème, 1744, in-8; *L'Histoire de la guerre de l'Inde de 1755 à 1761, entre les Anglais et les Français, sur la côte de Coromandel*, Londres, 1762, in-8. C'est une continuation des *Mémoires du colonel Lawrence*, publiés par Cambridge. Eidous a traduit le tout sous le dernier titre, 2 vol. in-12, 1766; vingt-un numéros du *The World*, journal périodique. Cambridge avait un goût très-vif pour l'hydraulique. Il est inventeur d'un bateau double, que sa construction préserve du danger de sombrer par un coup de vent, et qui passe pour très-bon voilier.

CAMBRY (Jacques), savant glossographe, né à Lorient en 1749, prit l'habit ecclésiastique sans entrer dans les ordres, et épousa ensuite la veuve d'un receveur-général qui lui apporta une fortune

considérable. Il passa quelques années en Angleterre, et rentra dans sa patrie à l'époque de la révolution dont il avait adopté les principes. On ne l'accuse pas néanmoins des crimes dont se couvrirent la plupart de ses collègues. Cambry fut successivement administrateur du Prytanée, président du département à Quimperley en 1795, et enfin préfet de l'Oise, place qu'il occupa jusqu'en 1805. A cette époque, il se retira et fut un des fondateurs de l'académie celtique, qui le nomma son président. Il mourut à Cachant près Paris en 1807. Cambry est auteur de plusieurs ouvrages qui ne sont pas sans mérite. Les plus remarquables sont : *Essai sur la vie et les tableaux du Poussin*, 1799, in-8; *Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le Finistère*, Quimper, 1795, in-4; *Voyage pittoresque en Suisse et en Italie*, Paris, 1801, 2 vol. in-8, fig., 10 fr.; *Monuments celtiques, ou Recherches sur le culte des pierres, précédées d'une notice sur les Celtes et sur les Druides, etc.*, Paris, 1805, in-8, fig., 8 fr.; *Manuel, etc.*, ou *Vocabulaires polyglottes, alphab. et numérig. en tabl. pour le franç., l'ital., l'espag., l'allem., l'angl., le holland. et le cello-breton*, ibid., 1805, 6 tabl., in-4, obl., ouvrage curieux; *Notice sur l'agriculture des Celtes et des Gaulois*, Paris, 1806, in-8; *Voyage dans le Finistère*, Paris, 1799, 3 vol., in-8, fig., 18 fr.; *Description du département de l'Oise*, ibid., 1803, 2 vol. in-8, et atlas in-fol., 15 à 18 fr.

CAMBRY (Jeanne), fille de Michel Cambry, docteur en droit, naquit à Tournai. Quoique douée de tous les avantages qui plaisent dans le monde, et qu'elle joignit à une grande fortune les agréments du corps et de l'esprit, elle renonça à tout pour se consacrer à Dieu, et prit le voile dans l'ordre de Saint-Augustin, où elle était connue sous le nom de *Jeanne-Marie de la Présentation*. Après s'être dévouée pendant quelques années au service des malades dans l'hôpital du Maine, elle se fit recluse à Lille en 1625, et consacra son temps à des lectures spirituelles, à la méditation, et à la composition de quelques ouvrages de piété. Elle a laissé un *Traité de la ruine de l'amour-propre et du Bâtiment de l'amour divin*. Elle mourut en 1629.

CAMBYSE, fils et successeur de Cyrus, l'an 529 avant Jésus-Christ, porta la guerre en Egypte pour la punir de sa révolte. Ne pouvant s'en ouvrir l'entrée qu'en se rendant maître de Péluse, il plaça dans un assaut au premier rang, des chiens, des brebis et d'autres animaux que les Egyptiens révéraient comme sacrés. Les assiégés n'osant tirer sur leurs dieux, ce stratagème ouvrit la place aux assiégeants. Cambyse, vainqueur de l'Egypte par une bataille qui décida du sort de ce royaume, tourna ses armes contre les Ammoniens. Il détacha 50,000 hommes pour ravager le pays et détruire le fameux temple de Jupiter-Ammon. La faim, la soif, le vent du midi, le sable détruisirent cette troupe de brigands. Cambyse ne fut pas plus heureux dans son expédition contre les Ethiopiens : une cruelle famine qui les réduisit à se manger les uns les autres, le contraignit de retourner sur ses pas. Il

vint à Thèbes où il pillà et brûla tous les temples. De là il se rendit à Memphis, fit massacrer les prêtres du dieu Apis, et le tua lui-même d'un coup de poignard, indigné qu'un veau fût l'objet du culte de ce peuple. Il quitta l'Egypte pour retourner en Perse, où le faux Smerdis s'était fait proclamer roi. Il mourut peu de temps après, d'une blessure à la cuisse, que lui fit son épée lorsqu'il montait à cheval, l'an 525 avant J.-C. Tous les historiens le représentent comme un tyran emporté. Les meurtres étaient des jeux pour lui. Il ordonna dans un de ses repas au fils de Prexaspe, son grand échanson, de se tenir au bout de la salle la main gauche sur la tête. Prenant alors son arc, il déclara qu'il en voulait à son cœur, et le perça d'un coup de flèche; puis lui ayant fait ouvrir le côté : *Voilà dit-il à Prexaspe, le cœur de votre fils : ai-je la main sûre?* Le père infortuné lui répondit par une flatterie indigne : *Apollon lui-même ne tirerait pas plus juste.* Ce prince sanguinaire tua son frère dans un accès de frénésie, et d'un coup de pied dans le ventre, Méroé sa sœur, devenue sa femme et pour lors enceinte.

CAMELI (François), chanoine de Rome, fut garde du cabinet des antiques de Christine, pendant son séjour dans cette ville. Il s'était lié avec le célèbre antiquaire Foy-Vaillant, dans les voyages que ce dernier fit en Italie pour visiter les cabinets de médailles. Cameli a donné : *Nummi antiqui, aurei, argentei, ærei, primæ, secundæ seu medicæ, minimæ et maximæ formæ, latini, græci, consulum, Augustorum, regum et urbium, in Thesaurio Christianæ reginæ Suecorum asservati, à Francisco Camelo, ejusdem majestatis antiquario, per seriem redacti*, Rome, 1698, in-4. Ce catalogue offre de graves imperfections. Cameli perdit la vue dans ses dernières années, et fut alors remplacé dans son emploi de garde du cabinet des antiques de la reine de Suède par Bellori.

CAMERARIUS (Joachim), né à Bamberg en 1500, mort en 1574, se fit un nom célèbre par l'étendue de ses connaissances. Il possédait les langues, l'histoire, les mathématiques, la médecine, la politique et l'éloquence. Charles V, Maximilien II, et quelques autres princes l'honorèrent de leur estime. On a de lui des essais de traduction de Démosthènes, de Xénophon, d'Homère, de Lucien, de Gallien, etc.; des commentaires et des remarques sur l'ancien Testament, sur Plaute, Térence, Cicéron, Virgile, Quintilien, etc., et des ouvrages historiques, entre autres : *Historica narratio de fratrum orthodoxorum Ecclesiis in Bohemiâ, Moraviâ et Poloniâ*, Francfort, 1625, in-8 : ouvrage où le fiel ne coule pas comme dans les ouvrages de la plupart des luthériens de son temps : il blâmait même, au rapport de Bossuet, les guerres entreprises par les protestants d'Allemagne; *Historia rei nummarie*, et *Hippocomicus, seu de curandis equis*, dans les antiquités grecques de Gronovius; *Historia Smalkaldici belli*, dans la collection des historiens de l'Allemagne, de Freher; de même que *Adnotatio rerum præcipuarum ab anno 1550, ad 1561*, qu'il faut lire avec défiance; *De rebus*

Turcicis, Francfort, 1598, in-fol. On estime généralement ceux de ses ouvrages où il n'a point inséré les erreurs du luthéranisme.

CAMERARIUS (Joachim), fils du précédent, et plus profond que son père dans la connaissance de la médecine et de l'histoire naturelle, naquit à Nuremberg en 1534. Il se refusa à plusieurs princes qui voulurent l'avoir auprès d'eux, pour se livrer entièrement à la chimie et à la botanique. On a de lui plusieurs ouvrages dans ce dernier genre : *Hortus medicus*, Nuremberg, 1588 et 1654, in-4; *De plantis*, 1586, in-4; *Electa Georgica, sive opuscula de re rusticâ*, Nuremberg, 1596, in-8 : Ce dernier livre est recherché; *La vie de Ph. Mélanchthon*, en lat., 1655, in-18, ou Haller, 1777, in-8, avec des notes curieuses de Srobelius. L'auteur mourut en 1598, avec la réputation d'habile médecin.

CAMERARIUS (Guillaume), noble écossais, de jésuite devenu oratorien, prit la plume contre ses anciens confrères. Il vivait vers le milieu du 17^e siècle. On a de Camerarius des écrits de philosophie, de théologie; un recueil de quelques traités des PP., qui n'avaient pas encore vu le jour, et quelques autres ouvrages.

CAMÉRATA (Joseph), peintre en miniature et graveur né à Venise en 1728, selon Basan, en 1724, selon Hubert, vint se fixer en Saxe, où il grava un grand nombre de planches fort estimées. Il mourut à Dresde en 1764, professeur de gravure à l'académie de cette ville. Parmi ses estampes, qui sont très-répandues, on remarque principalement les suivantes : *la Dragme perdue*; et *le Père de Famille* (d'après le Féli); *le David tenant la tête de Goliath* (du même); *Saint Roch secourant les pestiférés* (d'après C. Procaccini); *l'Assomption de la sainte Vierge*, et *l'aumône de saint Roch* (d'après Annibal Carrache), etc.

CAMÉRON (Jean), professeur de théologie à Glasgow en Ecosse, où il naquit en 1580, passa en France, enseigna à Bergerac, à Sedan, à Saumur et à Montauban. C'était un protestant modéré. S'étant opposé en 1625 à la fureur des huguenots révoltés contre Louis XIII, il les irrita tellement, qu'un d'entre eux faillit le faire expirer sous le bâton. Il mourut en 1626 à Montauban. Il était persuadé qu'on pouvait se sauver dans l'Eglise romaine; et il en suivit à quelque chose près la doctrine sur la grâce (voy. sa *Defensio de gratiâ*, Saumur, 1624, in-8). Parmi ses ouvrages, on distingue son *Myrothecium evangelicum*, Saumur, 1677, 3 vol. in-4, qu'on a inséré dans les *Critiques d'Angleterre*; il est plein de remarques on son savoir brille autant que son jugement. On loue encore ses *Leçons de théologie*, Saumur, 1626-28, 3 vol. in-4, et Genève, 1659, in-fol., écrites d'un style un peu diffus, mais net. — Il ne faut pas le confondre avec Archibald CAMÉRON, ministre presbytérien en Ecosse, homme d'un caractère singulier, et chef de la secte des caméroniens, qui, non contents d'avoir fait schisme avec les autres presbytériens, poussèrent le fanatisme jusqu'à déclarer Charles II déchu de la couronne, et se révoltèrent. En 1690, sous le

règne de Guillaume III, ils se réunirent aux autres presbytériens. Mais en 1706, s'étant rassemblés en grand nombre, ils recommencèrent à exciter de nouveaux troubles en Ecosse, et prirent les armes près d'Edimbourg. Des troupes réglées qu'on envoya contre eux, les dispersèrent bientôt. A cette dangereuse bizarrerie de système et de conduite, il est aisé de reconnaître le génie caractéristique des sectes de tous les siècles.

CAMERS (Jean), savant cordelier du 16^e siècle, dont le nom de famille était *Ricuzzi Vellini*, né à Camerino en 1448, professa la philosophie à Padoue et la théologie à Vérone, et mourut vers 1546. On lui doit les éditions de *Claudien*, Vienne, 1510, in-4; de *Florus* et de *Sextus Rufus*, Bâle, 1518, in-fol.; de *Denis le Géographe*, 1512; de Justin, d'Eutrope, etc. Il a fait encore des *Tables* sur Pline et Pomponius Mela, des *Commentaires* sur Lucain, sur le *Tableau de Cébès*, et plusieurs autres ouvrages dont Adelung donne le détail dans son *Supplément au Dictionnaire de Jöcher*. Blanchard a inséré les notes de Camers dans son *Florus Variorum*, 1690, in-4. L'édition de Claudien n'a point de notes, quoique l'auteur dans sa préface en eût promis.

CAMILLE (Marcus - Furius), illustre par ses vertus militaires et civiles, fut créé dictateur, et termina glorieusement le siège de Véies, qui depuis dix ans occupait les principales forces des Romains. Après avoir triomphé des Volsques, il porta ses armes contre les Falisques, l'an 396 avant J.-C. Leur ville capitale se rendit à sa générosité, comme Véies s'était rendu à son courage. Un maître d'école lui ayant amené la jeunesse dont il était chargé, Camille frémit d'horreur en voyant cette perfidie. « Apprends, traître, lui dit-il, que si nous avons les armes à la main, ce n'est pas pour nous en servir contre un âge qu'on épargne, même dans le saccagement des villes. » Aussitôt il fit dépouiller ce perfide, en ordonnant à ses élèves de le ramener à la ville à coups de verges. Les Falisques, touchés de sa grandeur d'âme, se donnèrent de bon cœur à la république. De si grands services méritaient une reconnaissance signalée; mais Rome fut ingrate. Un romain ayant osé l'accuser d'avoir détourné une partie du butin fait à Véies, il s'exila volontairement, et fut condamné à l'amende par contumace. Ce grand homme quittant sa patrie demanda, dit-on, aux dieux, que s'il était innocent, ils réduissent bientôt les Romains à la nécessité de le regretter. Ses vœux ne tardèrent pas d'être accomplis. Les Gaulois s'étant présentés devant Rome, le sénat, sentant le besoin qu'il avait d'un homme qui seul valait une armée, cassa l'acte de sa condamnation, et le créa dictateur pour la seconde fois. Le tribun Sulpitius était déjà convenu avec le général gaulois d'une somme, moyennant laquelle il devait se retirer. Camille, survenu dans le moment, dit au barbare : *Rome ne traite point avec ses ennemis, lorsqu'ils sont sur ses terres; ce sera le fer et non l'or qui nous rachètera*; et tout de suite il lui livre bataille, le met en fuite et le chasse des états de la république. La dic-

tature de ce grand homme ayant été prolongée, il calma les factions des tribuns du peuple qui voulait s'établir à Véies, l'engagea à demeurer à Rome et à rebâtir la ville, qui se releva bientôt de ses ruines. Camille, créé dictateur pour la troisième fois, soumit les Eques, les Volsques, les Etrusques, les Latins, les Herniques, en un mot, tous les ennemis de la république. Il triompha pour la troisième fois. On consacra dans le temple de Junon, trois coupes d'or inscrites de son nom. On lui donna le nom de Romulus, de père de la patrie, de nouveau fondateur de Rome, et on lui décerna la dictature pour la cinquième fois. Une nouvelle armée de Gaulois s'étant présentée, ce héros, ce bon citoyen, quoique âgé de près de 80 ans, les chassa des terres de la république. Il mourut de la peste l'an 365 avant J.-C., après avoir apaisé une nouvelle sédition, et avoir retenu sa patrie sur le bord du précipice, où le choc des divers intérêts, l'orgueil et l'emportement allaient l'entraîner. Aussi lui éleva-t-on une statue équestre dans le marché de Rome. L'histoire de Camille n'est pas exacte dans tous ses points : le génie fabuleux de Tite-Live lui a donné des titres de gloire entièrement imaginaires. Voy. les 5 premiers siècles de Rome par De Beaufort; Polybe quand il parle de la prise de Rome par les Gaulois, etc.

CAMILLO (François), originaire de Florence, naquit à Madrid, s'y distingua dans la peinture, et y mourut en 1671. On estime l'histoire de sainte Marie - Egyptienne, que l'on voit dans l'église des capucins à Alcalà de Hénarès.

CAMMA, dame de Galatie, n'est connue que par le trait suivant. Sinorix, amoureux de Camma; assassina, pour la posséder, Sinatus son époux. La vengeance que la veuve tira du meurtrier a immortalisé son amour et son audace. Après avoir résisté aux présents et aux prières de Sinorix, elle craignit qu'il n'y ajoutât bientôt la violence, et feignit de consentir à l'épouser. Elle le fit venir dans le temple de Diane, dont elle était prêtresse, comme pour rendre leur union plus solennelle. C'était la coutume que l'époux et l'épouse bussent ensemble dans la même coupe. Camma, après avoir prononcé les paroles consacrées, et fait le serment ordinaire, prit la première le vase qu'elle avait rempli de poison, et, après avoir bu, le présenta à Sinorix, qui, ne soupçonnant aucun artifice, avala sans défiance la coupe fatale. Alors Camma, transportée de joie, s'écria qu'elle mourait contente, puisque son époux était vengé. Ils expirèrent bientôt l'un et l'autre. Ce trait historique a fourni à Thomas Corneille le sujet d'une de ses pièces, *Camma, reine de Galatie*, 1661, sujet déjà traité par Jean de Hays en 1578 dans une pièce dramatique en sept actes.

CAMOENS (Louis de), d'une ancienne famille de Portugal, originaire d'Espagne, naquit à Lisbonne en 1517. Une imagination vive, beaucoup d'ardeur pour la gloire et la poésie, annoncèrent de bonne heure ce qu'il pouvait devenir. Il parut à la cour, et s'y attira des disgrâces. Exilé à Santarem dans l'Estramadure, il chanta son exil comme Ovide, et se garda bien de l'attribuer à ses satires trop em-

portées et à ses galanteries peu discrètes. Ayant obtenu la permission de servir dans l'armée navale qui allait secourir Ceuta en Afrique, il perdit un œil dans un combat. De retour dans sa patrie, et obligé de la quitter de nouveau, il s'embarqua pour Goa en 1553. Son esprit et ses agréments lui firent bientôt des amis, que son humeur satirique lui fit perdre. Le vice-roi l'exila sur les frontières de la Chine. Il fit naufrage en y allant, et se sauva à la nage, tenant son poème des *Lusiades*¹ (*os Lusíadas*) de la main droite, et nageant de la gauche. Cinq ans après, il revint à Goa, d'où il repassa en Europe, avec son poème, le seul trésor qui lui restât. La publication de cet ouvrage, recherché avec ardeur et applaudi avec transport, lui attira de grands éloges, et rien de plus. Le roi Sébastien lui accorda une pension d'environ vingt écus, qui ne le tira pas de la misère. Obligé de se montrer à la cour, il y paraissait le jour comme un poète indigent, et le soir il envoyait son esclave mendier de porte en porte. Cet esclave, plus sensible que les courtisans et les compatriotes du poète, l'avait suivi des Indes et ne le quitta qu'à la mort. Le chagrin et l'indigence hatèrent celle de Camoens : elle arriva en 1579. (*Voy.* le 37^e vol. des *Mémoires du P. Nicéron*.) On s'empessa de charger son tombeau d'épithètes. L'Espagne et le Portugal le comblèrent d'éloges, et il faut avouer qu'il les méritait à certains égards. Sans marcher sur les pas d'Homère et de Virgile, l'auteur des *Lusiades* a plu et plaît encore. Son poème ne sera, si l'on veut, que la relation d'un voyageur poète, et l'histoire de la découverte des Indes-Orientales par les Portugais ; mais cette relation est ornée de fictions hardies et neuves. Son épisode d'Inès de Castro est d'une beauté touchante. La description du géant Adamastor, gardien du cap des Tourmentes, est un morceau égal à tout ce que l'imagination des plus grands poètes a pu produire. En général, il y a de la vérité et de la chaleur dans ses descriptions. Les lieux, les mœurs, les caractères y sont bien peints, les images variées, les passions bien rendues, les récits charmants. Le poète passe, avec une facilité surprenante, du sublime au gracieux, et du gracieux au simple. Mais ces beautés n'empêchent pas qu'on ne reproche, avec raison à Camoens, le peu de liaison qui règne dans son ouvrage, le ridicule mêlé souvent avec le beau, et surtout le mélange monstrueux des dieux du paganisme avec les saints de la religion chrétienne. Mars s'y trouve à côté de Jésus-Christ, et Bacchus avec la Sainte-Vierge. Vénus, aidée des conseils du Père éternel, et secondée des flèches de Cupidon, rend les Néréides amoureuses des Portugais dans une énchantée, dont Camoens fait une description très-

¹ « Le titre de ce poème a été constamment mal rendu par tous les traducteurs français, excepté par M. Millié, le dernier d'entr'eux. *Os Lusíadas* ne signifie autre chose que les *Lusiades*, c'est-à-dire les descendants de *Lusus*, ou les Portugais. Ceux-ci, en effet, prétendent tirer leur origine de *Lusus*, fils de Bacchus, lequel, au retour de la conquête des Indes où il accompagna son père, vint s'établir dans le pays appelé de son nom *Lusitanie*, où il mourut. » (*Voyez os Lusíadas*, ch. viii, oct. 2 et suiv.)

licencieuse. Il y a plusieurs éditions des *Lusiades*; les plus estimées sont les suivantes : *Os Lusíadas*, Lisboa, 1572, pet. in-4, 1^{re} édit. de ce poème, rare et d'un grand prix; ibid., 1597, gr. in-8, vend. 34 f.; ibid., 1613, in-4, 15 fr.; ibid., 1631, in-24, 10 fr.; Madrid, 1639, 4 tom. en 2 vol. in-fol., 17 fr.; Naples, y Roma, 1731-32, 2 vol. in-4, 10 fr.; Coimbra, 1800, 2 vol. in-18, 9 fr.; Paris, 1817, in-4, pap. vél., fig., vend. 860 fr., mais moins depuis; ibid., 1819, in-8, 10 f., pap. vél., 20 fr.; ibid., 1823, gr. in-32, pap. vél., 6 fr. Malgré ces défauts, ce poème a été trad. en plusieurs langues, en franç. par Duperron de Castéra, Paris, 1735, 1768, 3 vol. in-12; par d'Hermilly, sous le nom de La Harpe, ibid., 1776, 2 vol. in-8, fig., 12 à 15 fr.; ibid., 1813, 2 vol. in-12, 6 f.; par Millié, ibid., 1825, 2 vol. in-8, 16 fr., pap. vél., 28 fr. On a encore de Camoens, *Rimas varias*, Lisboa, 1685-86, 4 tom. en 2 vol. in-fol., vend. 40 fr. On a donné plusieurs édit. de ses œuvres réunies, Lisboa, 1772, 3 vol. pet. in-12, fig. 12 à 15 fr.; ibid., 1779-80, 3 tom. en 5 vol. in-8, 30 à 36 fr.; ibid., 1782-83, 3 tom. en 5 vol. pet. in-8, 20 à 30 fr.; Paris, 1815, 5 vol. in-18, fig., 22 fr.; il y a des exempl. pap. vél.

CAMOSIO (J.-B.), professeur de théologie à Bologne, ensuite à Macerata, et l'un des plus savants hellénistes de son temps, mort en 1581, fut chargé par Pie IV d'interpréter les Pères grecs de l'Eglise. On a de lui une *Version* latine du *Traité* de Psellus, sur la *Physique* d'Aristote, Venise, 1554, in-fol.; des *Commentaires* grecs sur la *Métaphysique* de Théophraste; des *Traductions* latines de la *Métaphysique* d'Aristote; et des *Commentaires* d'Olympiodore sur les météores; des *Poésies* grecques, etc.

CAMPAN (née Jeanne-Louise-Henriette GENEST), fille d'un premier commis des affaires étrangères, naquit à Paris en 1752, et reçut sous les yeux de son père une éducation brillante. Ses connaissances variées et ses talents attirèrent sur elle l'attention de M^{me} de Choiseul qui la fit nommer à 15 ans lectrice de mesdames Victoire, Sophie et Louise, filles de Louis XV. Ce fut Marie-Antoinette qui la maria, pour se l'attacher, au fils de M. Campan son secrétaire intime. M^{me} Campan donna, dès le commencement de la révolution, à son auguste protectrice, des preuves réitérées de sa reconnaissance; ainsi elle ne la quitta plus pendant la journée du 10 août; elle la suivit aux Feuillants, et voulait l'accompagner au Temple : le refus de Pétion put seul la séparer de cette reine malheureuse. Après la chute de Robespierre, mad. Campan ouvrit à Saint-Germain un pensionnat qui ne tarda pas à jouir d'une si grande célébrité, qu'elle recevait parmi ses élèves des personnes des deux mondes; Hortense et Emilie de Beauharnais qui furent depuis l'une reine de Hollande, et l'autre mad. de Lavalette, y furent élevées : Bonaparte, après avoir visité cet établissement, y plaça Caroline, la plus jeune de ses sœurs, depuis reine de Naples, et Stéphanie de Beauharnais, depuis grande-duchesse de Bade. Parvenu à l'empire, il mit mad. Campan à la tête de la maison d'Ecouen, qu'il institua pour l'éduca-

tion des filles des membres de la légion d'honneur. Elle dirigea cette maison pendant sept ans, avec le zèle, l'ordre et le talent le plus remarquable. En 1814 cet établissement fut supprimé. Mad. Campan se retira alors à Nantes, où elle eut le malheur de voir mourir son fils unique. Sa famille avait été en butte à des infortunes de tous genres : elle était la tante du maréchal Ney. Vivement sensible à tous les coups qui vinrent la frapper, mad. de Campan ne survécut que peu de temps à son fils ; elle mourut en 1822. On a d'elle des *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette*, Paris, 1822, 3 vol. in-8, 18 fr.; *ibid.*, 1823, 4 vol. in-12, 13 fr. On l'a accusée d'avoir été peu fidèle à la reine, d'avoir trahi ses secrets les plus intimes, d'avoir en quelque sorte été l'une des causes de sa perte. Ces accusations ont été consignées dans plusieurs écrits du temps et répétées depuis à diverses époques. Mad. la duchesse de Tourzel, dont les vertus commandent le respect et inspirent la confiance, a rendu complète la justification de mad. Campan, par une *lettre* du 27 avril 1816. Les *Mémoires* de madame Campan sont écrits avec facilité ; mais souvent cette facilité dégénère en verbiage. Elle a laissé en outre, *De l'éducation, suivi des conseils aux jeunes filles*, Paris, 1823-26, 2 vol. in-8, 14 fr.; *édit. nouv.*, 1824, 3 vol. in-12, fig., 14 fr.; *Correspondance* de mad. Campan avec son fils, à la suite du *Journal anecdotique*, et d'autres œuvres moins importantes.

CAMPANELLA (Thomas), dominicain calabrois, né dans un petit bourg nommé Stillo, en 1568, s'attira des disgrâces par son humeur turbulente et par son esprit inquiet et dangereux. Il fut mis en prison, accusé d'avoir voulu livrer la ville de Naples aux ennemis de l'état, et d'avoir des sentiments erronés. La suite vérifia mieux cette dernière accusation que la première. Campanella fut 27 ans en prison. Il y essuya jusqu'à sept fois la question pendant 24 heures de suite, et n'en sortit qu'à la sollicitation du pape Urbain VIII. Il vint à Paris en 1624, y fut protégé par le cardinal de Richelieu, et y mourut en 1639. On a de lui des écrits de philosophie et de théologie, dans lesquels il se montre plus singulier que judicieux. Celui de tous ses ouvrages qui a fait le plus de bruit est son *Atheismus triumphatus*, Rome, 1631, in-fol.; Paris, 1636, in-4. Quoique les bibliographes rangent ordinairement cet ouvrage parmi les apologistes de la religion, on prétend qu'il serait mieux placé parmi ses adversaires. En faisant semblant d'y combattre les athées, Campanella semble les favoriser, car il répond très-faiblement aux arguments qu'il leur prête, d'où vient qu'on a dit qu'il aurait dû l'intituler *Atheismus triumphans*. C'est la seule raison qui peut le faire rechercher, quoiqu'il ne mérite pas d'être lu. Sa *Monarchia Messia*, Æsi, 1633, in-4, est encore au nombre de ces livres qu'on recherche et qu'on méprise.

CAMPANI-ALIMENIS (Matthieu), né dans le diocèse de Spolète, curé à Rome, apprit dans un écrit estimé des savants la manière de bien tailler les verres des lunettes. On lui doit aussi les pen-

dules muettes, et cette lanterne employée depuis dans la lanterne-magique, par le moyen de laquelle les heures paraissent pendant la nuit peintes distinctement sur un drap. Les autres inventions dont on lui est redevable, répandirent son nom dans l'Europe. — Joseph CAMPANI, son cadet et son élève, exécutait avec beaucoup de justesse ce que son frère imaginait. Ces deux artistes ingénieux vivaient encore en 1678.

CAMPANILE (N.), né en 1762 à Saint-Antime près Naples, entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-Dominique. Après avoir enseigné quelque temps avec succès, le désir d'annoncer l'Evangile l'engagea à s'attacher au collège de la Propagande à Rome. Il fut envoyé en 1802 comme préfet des missions de la Mésopotamie et du Kurdistan. Après 13 ans de travaux apostoliques, le P. Campanile retourna à Naples, et suivit la carrière de la chaire jusqu'à sa mort arrivée le 2 mars 1835. Il a laissé une *Histoire du Kurdistan et des sectes religieuses qui s'y trouvent*, 1818; et quelques opuscules.

CAMPANUS, savant mathématicien de Lombardie dans le 11^e siècle, dont on a *Euclidis data*, Venise, 1582, in-fol.; *Elementa*, Bâle, 1546, in-fol.

CAMPANUS, ou CAMPANI (Jean-Antoine), naquit en 1427, suivant Nicéron et Cavello, dans la campagne de Rome, et, suivant d'autres près de Capoue, d'une paysanne qui accoucha de lui sous un laurier. De berger, devenu valet d'un curé, il apprit assez de latin sous son nouveau maître pour être précepteur à Naples. Ses talents lui ayant acquis de la réputation, Pie II le nomma évêque de Crotone et ensuite de Téramo. Paul II et Sixte IV l'employèrent dans des affaires très-difficiles. Ce dernier pontife le soupçonnant d'être entré dans une conspiration tramée contre lui, le bannit de toutes les terres de l'Eglise. Campanus, consumé par la maladie et le chagrin, mourut à Sienne en 1477. Il avait signalé plusieurs fois son éloquence en public, entre autres à la diète de Ratisbonne. Parmi ses illustres amis, on distinguait le cardinal Bessarion. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages écrits quelquefois avec licence, mais presque toujours avec politesse et avec esprit. *Epistolæ et poemata*, Leipzig., 1707, in-8, édition donnée par Jean-Burchard Mencken, avec la *Vie* de l'auteur. La gaîté règne dans toutes ses lettres; *Andreae Brachii vita*, qui a été traduite en italien par Piccini; une édition de *Tite-Live*, corrigée sur plusieurs manuscrits, Rome, 3 vol. in-fol.; *Vita Pii II*, dans la collection de Muratori; *Opera varia*, Rome, 1495, in-fol., rare, 6 à 10 fr.

CAMPBELL (George), théologien écossais, né dans le comté d'Argyle en 1696, est auteur de plusieurs ouvrages célèbres dans sa patrie : un *Discours sur les miracles*, trad. en franç. par Jean de Castillon, Utrecht, 1765, in-12; *Vindictio christianæ religionis*, 1736, in-8. Cet ouvrage, renfermant des opinions contre le calvinisme, indisposa le clergé écossais. Il mourut en 1757.

CAMPBELL (Colin), architecte, né dans le nord de l'Angleterre, mort en 1734, est auteur

d'un ouvrage intitulé : *Vitruvius Britannicus*, Londres, 1715, 3 vol. in-fol.; ibid., 1767-71, 5 v. in-fol. max., fig., livre bien exécuté, dont les exemplaires ne sont pas communs [181 fr.].

CAMPBELL (Jean), né à Edimbourg en 1708, consacra toute sa vie aux travaux du cabinet. Quoique d'une complexion délicate, sa sobriété fit qu'il jouit d'une assez bonne santé, et vécut jusqu'à l'âge de 67 ans, étant mort en 1775. On lui doit grand nombre d'ouvrages, entre autres, *Histoire militaire du prince Eugène et du duc de Marlborough*, 1736, 2 vol. in-fol., avec des plans et des cartes, en anglais; *Vies des amiraux et des autres officiers de la marine anglaise, qui se sont rendus célèbres*, in-4, dont les deux premiers parurent en 1742, et les deux autres en 1744. On y trouve beaucoup de particularités touchant les colonies et le commerce d'Angleterre. Il avait été fait agent de la colonie de Géorgie en 1765, ce qui lui procura beaucoup de renseignements; *Voyages et aventures d'Edouard Brown*, 1739, in-8; *Mémoires du duc de Ripperda*, 1739, in-8; *Précis historique de l'Amérique espagnole*, 1741, in-8; *Collection de voyages*, en angl., 1744, 2 vol. in-fol., recueil fait avec beaucoup de goût, sur le même plan que la Collection des Voyages publ. par Harris en 1705. Il a travaillé aux quatre premiers vol. de la *Biographia britannica*, 1746 à 1750, et à l'*Histoire universelle ancienne*, par une société d'Anglais qui semblent avoir pris à tâche de défigurer tous les monuments historiques.

CAMPE (Joachim-Henri), célèbre écrivain allemand, né en 1746 à Deusen, dans la principauté de Brunswick-Wolfenbüttel, fit, avec beaucoup de succès, ses humanités et sa philosophie à l'université de Halle, et accepta ensuite une place d'aumônier dans le 1^{er} régiment du prince de Prusse en garnison à Postdam. Il y renonça bientôt pour se livrer uniquement à l'éducation de la jeunesse, et obtint, en 1776, la place de conseiller dans l'instruction publique, et la direction de l'institut d'éducation de Dessau, dont Basedow était chargé avant lui. Campe alla bientôt diriger à Hambourg une institution particulière qu'il éleva au plus haut degré de prospérité; il la céda, en 1783, au professeur Trapp, son ami, et vécut dans la retraite. Quelques années après, il accepta une place de conseiller dans les écoles du duché de Brunswick, et les fonctions de Chanoine du chapitre de saint Cyriaque, ainsi que la direction de la librairie d'éducation de Brunswick, une des plus considérables de l'Allemagne. Enfin, le mauvais état de sa santé le détermina à voyager en 1789, et il se rendit à Paris. Il fut du nombre des savants étrangers auxquels l'Assemblée nationale offrit le titre et les droits de citoyen français. Dégoûté du monde et des affaires, il se retira dans sa maison de campagne près de Brunswick, où il mourut le 24 novembre 1818. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages en allemand, qui lui assurent un rang distingué parmi les écrivains de sa nation. On admire surtout, dans ses livres d'éducation, le don rare de faire concevoir aux enfants les idées les plus abstraites, et la facilité

avec laquelle il sait conformer son langage au degré de leur intelligence. Les principaux sont : *Conversations philosophiques sur la révélation indirecte de la religion et sur l'insuffisance de quelques démonstrations qui les concernent*, Berlin, 1773, in-8; *Commentaire philosophique sur ces mots de Plutarque : La vertu est une longue habitude, ou de la Manière dont se forment les inclinations vertueuses*, ib., 1774, in-8; *les Facultés de l'âme humaine de sentir et de connaître, considérées la première d'après ses lois, et toutes les deux d'après l'influence qu'elles exercent l'une sur l'autre, et de leurs effets sur le caractère et le génie*, Leipzig, 1776, in-8; *Recueil de différents mémoires sur l'éducation*, Leipzig, 1778, 2 v. in-8; *le Nouveau Robinson*, Hambourg, 1779, 2 vol. in-8. Campe n'a conservé dans cet ouvrage que le fond du *Robinson Crusoë*; et en adoptant la forme du dialogue qui amène des explications très-instructives, il en a fait un des meilleurs ouvrages élémentaires que l'on puisse mettre entre les mains des enfants : il a été traduit en beaucoup de langues, et il en existe plusieurs traductions françaises, notamment celle publiée à Paris, en 1818, 2 vol. in-12; *la Découverte de l'Amérique pour l'instruction et l'amusement des jeunes gens*, Hambourg, 1781, 3 vol. in-8. Plusieurs éditions de cet ouvrage qui fait suite au précédent, ont aussi obtenu le plus grand succès. Il a été traduit en français, Paris, 1822, 3 vol. in-12; et 1827, 2 vol. in-12, avec 8 fig., sous le titre d'*Histoire et découverte de l'Amérique*. L'auteur de cette dernière traduction a retranché quelques longueurs et les germanismes qui déparaient cet ouvrage; *Revision générale de toutes les matières relatives aux écoles et à l'éducation*, Hambourg, 1785-92, 16 v. in-8. On y trouve réuni tout ce qui a été écrit d'utile sur l'éducation, par Quintilien, Fénelon, Locke, Rousseau et les moralistes de tous les âges. Campe a enrichi le tout de notes, d'observations et de discussions importantes, qui ne sont pas ce qu'il y a de moins bon dans ce recueil. On en a publié un extrait, Wurtzbourg, 1800, 3 vol. in-8; *Echantillon de quelques essais pour enrichir la langue allemande*, Brunswick, 1791, 1792 et 1794, in-8; *Dictionnaire pour expliquer et pour rendre en allemand les expressions étrangères que la langue allemande a été contrainte d'adopter, servant de supplément au dictionnaire d'Adelung*, 1801, 2 vol. in-4; *Essai pour fixer d'une manière plus positive et rendre en allemand les termes scientifiques de la grammaire*, 1804, in-8; *Mémoire pour servir au perfectionnement ultérieur de la langue allemande, par une société d'amis de cette langue*, Brunswick, 1795-97, 3 vol. en 9 part. in-8; *Dictionnaire allemand*, Brunswick, 1807, 1811, 5 vol. in-4; *Voyage en Angleterre et en France en forme de lettres*, Brunswick, 1803, 2 vol. in-8, avec fig. Campe a été aussi un des éditeurs du *Journal de Brunswick*, 1788-89.

CAMPÈGE, ou CAMPEGGI (Laurent), bolonais, cardinal de la création de Léon X, avait été marié avant que d'entrer dans l'état ecclésiastique. Clé-

ment VII l'envoya, en 1524, en Allemagne, avec la qualité de légat, pour assister à une nouvelle diète convoquée à Nuremberg; mais il ne put rien obtenir de cette assemblée. Quatre ans après, en 1528, on l'envoya à Londres pour être adjoint de Volsey dans le jugement sur le divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon. N'ayant pu rien obtenir de l'opiniâtreté de Henri, il voulut, dit-on, persuader à la reine de se laisser séparer d'un époux dont elle n'avait ni le cœur ni la confiance; de sacrifier ses droits au repos de l'Europe, menacée de la guerre et d'un schisme; mais cette proposition ne peut s'entendre que d'une simple séparation, et point de la dissolution d'un mariage reconnu valide, et que nulle autorité ne pouvait rompre. Campège, n'ayant rien pu conclure, revint à Rome, et y mourut en 1539. On trouve plusieurs de ses lettres, importantes pour l'histoire de son temps, dans le recueil intitulé : *Epistolarum miscellanearum libri* x, Bâle, 1555, in-fol. Sigonius a donné la *Vie* de ce cardinal, trad. en franç. par Maucroix, Paris, 1677, in-12.

CAMPÈGE (Thomas), neveu du cardinal Laurent, accompagna son oncle dans plusieurs légations, et lui fut associé dans le gouvernement de Parme et de Plaisance. Ayant été nommé à l'évêché de Feltri en 1540, il fut envoyé, avec le titre de nonce, à la conférence qui fut tenue à Worms, entre Eckius et Philippe Mélanchthon, et qui fut presque aussitôt rompue que commencée. En 1545, il assista à l'ouverture du concile de Trente en qualité d'adjoint aux légats du saint Siège, et fit décider, dans la seconde session, qu'on traiterait ensemble les dogmes et la réformation. Ce prélat mourut à Rome en 1564, à 64 ans. On a de lui plusieurs petits *traités* pleins de méthode et de clarté. Le plus considérable, qui est très-rare, est intitulé : *De auctoritate SS. conciliorum*, Venise, 1561. L'auteur y enseigne que le pape ne pourrait être déposé par un concile, que dans le cas où il serait tombé dans l'hérésie; que, régulièrement, c'est au pape à convoquer les conciles; mais qu'à son refus les cardinaux, les princes protecteurs des saints canons, et même les évêques, de leur propre mouvement, peuvent y pourvoir; que c'est au pape à publier ou confirmer les décrets des conciles. Enfin, il ne reconnaît point l'infailibilité pour les faits, mais uniquement pour les décisions de la foi. Outre ce traité, Campège en a laissé plusieurs sur la résidence des pasteurs, qu'il enseigne être de droit divin, contre la pluralité des bénéfices, et sur plusieurs autres matières.

CAMPEN (Jean de), savant hollandais, naquit dans l'Over-Yssel aux environs de la ville de Campen, vers l'an 1490, fit de grands progrès dans l'étude des langues grecque, latine et hébraïque, et fut professeur d'hébreu à Louvain, pendant plusieurs années. De là, il voyagea dans une grande partie de l'Europe : la peste l'enleva à Fribourg en 1538. Nous avons de lui une *Grammaire hébraïque*, en latin, imprimée sous différents titres à Paris, 1520 et 1533; Louvain, 1528. Elle est fort méthodique et dégagée des ennuyeuses minuties dont on

a farci la plupart de celles qui ont paru depuis; *Paraphrase et interprétation des psaumes selon la vérité hébraïque*, in-16, en latin, dont il y a eu un très-grand nombre d'éditions dans le 16^e siècle à Nuremberg, à Lyon, à Paris, à Anvers, à Strasbourg, à Bâle. Elle a été trad. en franç., en allem., en flam. et en angl.; on a joint à quelques-unes de ces éditions une *Paraphrase sur l'Ecclésiaste* du même Campen. Cet auteur a fort bien saisi le sens littéral de la plupart des psaumes, et expliqué heureusement une partie des difficultés qui s'y rencontrent.

CAMPEN, ou KAMPEN (Jacob de), l'un des chefs des anabaptistes, que Jean de Leyde envoya dans les Pays-Bas répandre ses monstrueuses erreurs. Campen reçut le prétendu titre d'évêque d'Amsterdam en 1534, que lui donna Bécold dit Jean de Leyde, chef de cette secte après son expulsion d'Allemagne; mais sa mission n'eut pas le succès qu'il s'était promis. Géléon, compagnon de son entreprise, fut tué d'un coup de pistolet, et Campen fut obligé de se cacher. Ayant été découvert dans un monceau de tourbes, il fut condamné par les magistrats d'Amsterdam, à avoir la langue et la main droite coupées, et enfin à être décapité. Cet arrêt fut exécuté en 1536.

CAMPEN (Jacques van), peintre et architecte, né à Harlem, se perfectionna dans son art en Italie. A son retour, il bâtit le palais du prince Maurice à la Haye, l'hôtel de ville d'Amsterdam, un des plus beaux bâtiments de la Hollande, et mourut en 1638.

CAMPER (Pierre), fameux médecin et naturaliste hollandais, né à Leyde en 1722, d'une famille distinguée, étudia sous Boërhaave, Gaubius, van Rooyen et Albinus. En 1748 il put exécuter le dessein qu'il avait formé de visiter une partie de l'Europe. Il séjourna d'abord en Angleterre, à Paris, parcourut ensuite la Flandre, l'Allemagne et la Prusse, et fut partout accueilli des savants avec une considération marquée. Sa patrie sut également apprécier son savoir : il occupa tour à tour, avec succès, les chaires de philosophie, d'anatomie, de chirurgie et de médecine dans les universités de Franeker, d'Amsterdam et de Groningue. Il a publié un grand nombre de mémoires, dont on trouve la liste dans l'édition du *Discours sur les progrès des sciences, lettres et arts depuis 1789 jusqu'à ce jour*, Amsterd., 1809, in-8. Quelques-uns des ouvrages de Camper ont été traduits en français, entre autres des *Dissertations sur la physionomie de l'homme*. Ses principaux ouvrages sont : *Demonstrationum anatomico-pathologicarum libri* II, Amsterd., 1660-62, gr. in-fol., fig., vend. 18 fr.; *Dissertation physique sur les différences des traits du visage*, trad. du holl., Utrecht, 1791, in-4, fig.; *Discours sur l'art de juger les passions de l'homme*, par les traits de son visage, traduit en français par Quatremère d'Isjonval, ibid., 1792, in-4, fig.; *Oeuvres de Camper*, trad. par Jansen, Paris, 1803, 3 vol. in-8, et atlas in-fol., 30 fr.; *Icones herniarum*, Francfort., 1801, gr. in-fol., fig., 42 fr.; *Description anatomique d'un éléphant*

mâle, Paris, 1802, gr. in-fol., avec 20 pl., 15 à 18 fr.; il y a six exempl. en gr. papier vél. Ce savant avait rempli, dans sa patrie, quelques fonctions politiques, et fut membre du conseil d'état et député à l'assemblée des états de la province de Frise. Il mourut en 1789. On lui doit plusieurs découvertes physiques. Il s'était aussi beaucoup occupé de l'*Ostéologie comparée* : *Voy.* pour la liste de ces mémoires le discours de Cuvier à Bonaparte, sur le *progrès des sciences physiques depuis 1789*.

CAMPHUYSEN (Théodore-Raphelz), célèbre peintre de paysages, né à Gorcum en 1586, mort à Worcum en 1627. Il est le premier des peintres hollandais qui ait fait connaître la véritable manière de peindre le paysage. Ses ouvrages sont extrêmement rares. Il avait abandonné de bonne heure la peinture, pour l'étude de la théologie. Camphuysen a laissé les ouvrages suivants : *Theologische werken*, Amsterd., 1672, in-4; *Paraphrase des psaumes en rimes flamandes*, in-12; *Cantilenæ sacræ*, 1680, in-12; *Vale mundo*, 1650, in-4 : c'est une exhortation à la fraternité en J.-C., etc.

CAMPI (Pierre-Marie), chanoine de Plaisance dans le 17^e siècle, est compté par les Italiens pour un des bons historiens de cet état. Son *Histoire ecclésiastique de Plaisance*, en ital., Plaisance, 1661-62, 3 vol. in-fol., passe pour exacte. On a encore de lui la *Vie du pape Grégoire X*, en latin, Rome, 1655, in-4.

CAMPI (Bernardin), peintre de Crémone, né en 1522, connu par ses tableaux estimés, et par un ouvrage en italien sur la peinture, imprimé à Crémone en 1580, in-4, sous ce titre : *Parere sopra la pittura*. Les peintres et les amateurs y trouvent à s'instruire.

CAMPIAN (Edmond), jésuite, né à Londres en 1540, étudia à Oxford, où il fit de grands progrès dans les belles-lettres, et prit le diaconat selon le rit de la religion anglicane. Il embrassa ensuite la religion catholique, et entra dans la compagnie de Jésus à Rome, en 1573. Il s'y distingua bientôt par sa piété et par son savoir. Après divers voyages, Grégoire XIII l'envoya en Angleterre, où il mourut pour la foi catholique en 1581, sous le règne d'Elisabeth. Le jésuite Paul Bombino a donné l'histoire de la vie et du martyre de son confrère. On a de Campian : *Chronologia universalis*, une *Histoire d'Irlande* (en angl.), Dublin, 1633, in-fol.; *Narratio de divortio Henrici VIII ab uxore Catharina*, mise au jour par Richard Gibbons, jés., Douai, 1622, in-fol., avec l'*Hist. ecclésiast. d'Angleterre* de N. Hapsfeld, et d'autres ouvrages qui l'ont moins fait connaître que son martyre, quoiqu'ils prouvent qu'il était versé dans les belles-lettres et dans la théologie.

CAMPIGLIA (Alexandre), historien italien, né en Toscane vers l'an 1560, est auteur d'une *Histoire des troubles de la France pendant la vie de Henri le Grand*, laquelle n'est autre que l'histoire de ce prince depuis sa naissance jusqu'à sa conversion, et comprend depuis l'an 1553 jusqu'en 1594, Venise, 1614 et 1617, in-4; Augsbourg, 1616, in-4. Cette histoire est écrite avec goût, simplicité

et impartialité; elle fut dédiée à Louis XIII. Campiglia mourut vers l'an 1642.

CAMPION (Alexandre de), gentilhomme de Normandie, né en 1610, mort vers 1670, commandant de la ville de Rouen. Il a laissé : *Vie de plusieurs hommes illustres*, Paris, 1637, in-8; un *Recueil de lettres et de poésies* de l'an 1631 jusqu'en 1646, Rouen, 1657, in-8, très-rare, parce qu'il a été tiré à très-petit nombre. Les lettres qui peuvent être de quelque utilité pour l'histoire présentent de l'intérêt : les poésies sont très-médiocres.

CAMPION (Hyacinthe), né à Bude en 1725, prit de bonne heure l'habit de Saint-François, professa avec beaucoup de distinction la philosophie et la théologie dans son ordre, et mérita d'en être nommé provincial. Pendant qu'il remplissait cette charge, il mourut subitement à Essek en Esclavonie, en 1767. On a de lui : *Animadversiones physico-historico-morales de Baptismo non natis, abortivis et projectis conferendo*, Bude, 1761, in-8; ouvrage où les savants peuvent rencontrer des réflexions utiles, mais où les personnes d'un caractère timoré et scrupuleux ne trouveront guère de quoi se rassurer; *Vindiciæ pro suo ordine adversus quosdam scriptores novissimè opellam posthumam Guillelmi Frederici Damiani sacerdotis Petri*, Bude, 1766, in-8 : il y prouve que les fraticelles, les begghards et les béguins ne sont pas sortis de l'ordre des frères mineurs; *Vindiciæ denuò vindicate adversus apologiam Josephi Antonii Transylvani*, etc., Bude, la même année, et dans le même genre que le précédent. On doit regretter que le père Campion, homme d'ailleurs d'un mérite et d'un savoir peu communs, ait employé presque tout son temps à traiter avec tant de chaleur une matière assez inutile.

CAMPISTRON (Jean-Galbert de), né à Toulouse en 1656, avec des dispositions heureuses, qu'une bonne éducation fit fructifier. Son goût pour la poésie et pour les belles-lettres l'amena à Paris. Racine fut son guide dans la carrière dramatique. Poète tragique, inférieur à ceux qui tiennent le premier rang parmi nous, il est supérieur à Marmontel, Lemièrre, La Harpe. Le duc de Vendôme le fit nommer chevalier de l'ordre militaire de Saint-Jacques en Espagne, commandeur de Chimène, et marquis de Penange en Italie, etc. Le poète suivit le duc en différents pays, se retira dans sa patrie quelque temps après, et y mourut en 1723. Il était mainteneur de l'académie des Jeux floraux depuis 1694, et membre de l'académie française depuis 1701. On a donné son *Théâtre*, 1750, 3 vol. in-12. Les œuvres de Campistrion avec un commentaire ont été publiées, il y a quelques années, par M. Lèpan.

CAMPISTRON (Louis de), frère du précédent, cultiva comme lui la poésie française. Jésuite dès l'âge de 15 ans, il se forma dans cette société l'esprit et le goût. Le duc de Vendôme le retint auprès de lui dans ses campagnes d'Italie. On a de lui des poésies répandues dans le Recueil des Jeux floraux, une *Ode sur le jugement dernier*, et les *Oraisons funèbres de Louis XIV et du Dauphin*. Il mourut en 1737, à 77 ans. Ses vers, comme ceux de son

frère, manquent de nerf et de coloris : on trouve le même défaut dans sa prose.

CAMPO (Antonio), auteur italien, né à Crémone au 15^e siècle, est regardé par ses compatriotes comme un des bons historiens de cette ville du duché de Milan. Son histoire est en italien; la meilleure édition est celle de Crémone, 1582, in-fol. vend. 53 fr. et 71 fr. On l'estime moins pour les recherches qu'elle renferme, que pour les planches au burin d'Augustin Carrache. Elle est rare et recherchée; mais l'édition de Milan, 1645, in-4, est d'un prix très-inférieur.

CAMPOMANÈS (don Pedro Rodriguez, comte de), ministre d'état d'Espagne, jurisconsulte et publiciste célèbre, naquit à Oviédo, dans le royaume des Asturies, en 1722 selon les uns, et 1710 selon d'autres. Il obtint de bonne heure plusieurs emplois honorables dans la chancellerie de Valladolid, de Grenade et Séville. En 1765, il fut nommé par Charles III fiscal du conseil royal et suprême de Castille : dans cette place importante il fit preuve non-seulement de zèle et de probité, mais encore de connaissances profondes et étendues dans l'économie politique. On doit lui reprocher d'avoir cherché à diminuer l'autorité de l'Eglise en exagérant les droits de la puissance civile. L'histoire dira aussi que Campomanès fut l'aveugle ennemi des jésuites, et qu'il contribua de tout son pouvoir, avec le comte d'Aranda, à l'expulsion de cet ordre. A la mort de Charles III (1788), il fut nommé président du conseil de Castille, et peu de temps après (1791) ministre de la justice. C'est en cette dernière qualité qu'il présida les Cortès du royaume. Son crédit paraissait alors assuré; mais la nomination du comte de Florida Bianca au ministère, entraîna sa disgrâce et le fit renvoyer du conseil d'état. Cependant il n'avait pas perdu la confiance de Charles IV qui, dans les circonstances difficiles, lui demanda toujours ses conseils. Campomanès vécut dans la retraite jusqu'à sa mort arrivée en 1802. On assure qu'il manifesta dans cette circonstance les sentiments les plus chrétiens. Dès son début dans le monde politique, il avait publié quelques mémoires parmi lesquels on doit remarquer : *Discours sur les causes de l'industrie populaire*, Madrid, 1774, in-8; et *Discours sur l'éducation des artisans*, ibid., 1775, in-8. A ces mémoires il ajouta celui *Sur les approvisionnements de Madrid*, 1768, 2 v. in-8. On a de Campomanès plusieurs autres ouvrages, la plupart sur l'administration et l'économie politique, dont les principaux sont : *Traité sur l'amortissement ecclésiastique*, 1765, in-fol. Dans cet ouvrage il cherche à prouver par l'histoire l'intervention constante de l'autorité civile pour empêcher les aliénations illimitées en des mains mortes. On y trouve à la fin une notice des lois publiées à ce sujet en Espagne depuis les Goths, trad. et publ. en ital., Venise, 1777, 2 vol. in-4; *Dissertation historique sur l'ordre et la chevalerie des Templiers*, Madrid, 1747, *Antiquité maritime de la république de Carthage, avec le Périphe d'Hannon*, trad. du grec, ibid., 1756, 4 vol. in-4, vend. 18 fr.; Campomanès réfute dans les notes Henri Dodwell, qui

avait nié l'authenticité de l'ouvrage du capitaine carthaginois; *Noticia geografica del reyno y caminos de Portugal*, Madrid, 1762, in-8; *Itinéraire des routes de poste, tant d'Espagne que des pays étrangers*, Madrid, 1762, in-8, composé par ordre de Charles III; *Discours historique sur les droits de l'infante Marie à la couronne de Portugal, et sur ceux qui en émanent en faveur de Charles III*; *Discours sur la chronologie des rois Goths*. On a encore de lui plusieurs traductions et autres ouvrages, parmi lesquels on ne doit pas oublier une *Histoire générale de la marine espagnole*, qui est restée manuscrite et qu'on regrette de ne point voir publiée.

CAMPRA (André), musicien célèbre, né à Aix en 1660, mort à Versailles en 1744, se fit d'abord connaître par des *motets* exécutés dans des églises, et des concerts particuliers. Ces petites productions lui procurèrent la place de maître de musique de la maison professe des jésuites à Paris, et ensuite la maîtrise de la métropole. Il s'exerça depuis sur les opéras, marcha sur les pas de Lulli, et l'atteignit de fort près. On admira la variété, les grâces, la vivacité de sa musique, et surtout cet art si rare d'exprimer avec justesse le sens des paroles.

CAMPS (François de) naquit à Amiens en 1643, d'un quincaillier. Serroni, premier archevêque d'Albi, le tira du couvent des dominicains du faubourg Saint-Germain, où il servait les messes, se chargea de ses études, et le fit son secrétaire. Ce prélat lui donna le prieuré de Flore, obtint pour lui l'abbaye de Saint-Marcel, la coadjutorerie de Glandèves, et enfin l'évêché de Pamiers. Mais n'ayant pu obtenir ses bulles à cause de sa mauvaise conduite, il eut en dédommagement l'abbaye de Signy. On a de lui plusieurs *dissertations* sur les médailles, sur l'histoire de France, sur le titre de *très-chrétien* donné aux rois de France, sur la garde des mêmes princes, sur les filles de la maison de France données en mariage à des princes hérétiques ou païens, sur la noblesse de la race royale, sur l'hérédité des grands-fiefs, sur l'origine des armoiries, sur les dignités héréditaires attachées aux terres titrées, etc. Son cabinet était riche en médailles. Le célèbre Vaillant a publié les plus curieuses avec des explications. L'abbé de Camps mourut à Paris en 1723. Ses mœurs, qui avaient été peu réglées dans le feu de l'âge et des passions, devinrent plus décentes dans sa vieillesse.

CAMUEL, troisième fils de Nachor, qui a donné son nom aux Camilètes, peuple de Syrie, au couchant de l'Euphrate. — Il y a un autre CAMUEL, fils de Septhan, de la tribu d'Ephraïm, qui fut un des députés pour faire le partage de la terre promise aux autres tribus.

CAMUS (Jean-Pierre), né à Paris en 1582, nommé à l'évêché de Belley dès l'âge de 26 ans, fut sacré dans sa cathédrale par saint François de Sales. Il gagna l'amitié de ce prélat par ses talents et par l'ardeur de son zèle, que le saint évêque trouvait néanmoins être quelquefois excessif ou déplacé. On ne peut disconvenir que la guerre qu'il déclara aux moines mendiants, ne le couvrit de ri-

dicule aux yeux des gens modérés. On vit paraître successivement plusieurs ouvrages contre eux : le *Directeur désintéressé*, la *Désappropriation claustrale*, le *Rabat-joie du triomphe monacal*, les *Deux Ermites*, le *Reclus et l'Instable*; l'*Antimoine bien préparé*, 1632, in-8, rare; l'*Antimonie*, etc. Le cardinal de Richelieu, s'intéressant à la réputation de Camus, lui fit des remontrances amicales sur cette multitude d'ouvrages injurieux, dont les titres même annonçaient le zèle amer, ainsi que le mauvais goût de l'auteur. Je ne vous connais, lui dit le prélat, d'autre défaut que cet acharnement contre les moines, et, sans cela, je vous canoniserais. — « Plût à Dieu ! lui répondit avec vivacité Camus, nous aurions l'un et l'autre ce que nous souhaitons ; vous seriez pape, et moi » saint. » Ce n'était pas répondre au reproche que lui faisait le cardinal. Après vingt ans de travaux, il se démit de son évêché, et se retira à l'hôpital des Incurables à Paris, où il mourut en 1652. Il avait refusé deux évêchés considérables, Arras et Amiens. *La petite femme que j'ai épousée*, disait-il par un jeu de mots ridicule, *est assez belle pour un Camus*. Ce prélat avait beaucoup d'imagination, et cette imagination perce dans ses ouvrages, écrits avec une facilité singulière, mais d'un style moitié moral, moitié burlesque, semé de métaphores singulières et d'images gigantesques, d'ailleurs lâche, diffus et incorrect. On a plus de deux cents volumes de cet infatigable écrivain. Les seuls qu'on trouve à présent dans les bibliothèques choisies sont l'*Esprit de saint François de Sales*, en 6 vol. in-8, réduits en un seul par Collot, docteur de Sorbonne : ouvrage où la philosophie est aimable, autant que la religion s'y fait respecter; *Vie de saint Norbert*, Caen, 1640, in-8, et l'*Avoinnement des protestants vers l'Eglise romaine*, publiée par Richard Simon en 1703, avec des remarques, sous ce titre : *Moyens de réunir les protestants avec l'Eglise romaine*. L'*Apocalypse de Méliton*, 1668, in-12, que Voltaire lui attribue fausement, est d'un minime apostat, nommé *Claude Pitois*, mort à Sedan en 1676. Il est vrai cependant que cet apostat a puisé son libelle dans les écrits de Camus contre les moines.

CAMUS (Etienne Le), cardinal, né à Paris en 1632, d'une ancienne famille de robe, docteur de Sorbonne en 1650, évêque de Grenoble en 1671, revêtu de la pourpre romaine par Innocent XI, ne dut cette dignité qu'à sa vertu. Il avait été aumônier du roi avant d'être évêque. Entraîné par le torrent de la cour, il aima le monde et en fut aimé. Quoiqu'il eût été fort dissipé dans ce poste, il disait depuis : « Qu'on avait dit de lui plus de mal qu'il » n'en avait fait ; que depuis son changement, on » disait plus de bien qu'il n'en faisait ; et que c'était » une espèce de compensation. » Il joignit les austérités d'un pénitent aux travaux d'un évêque ; il fonda deux séminaires, visita tous les ans son diocèse, l'instruisit par ses sermons et ses exemples, et répandit d'abondantes aumônes. Les pauvres furent ses héritiers à sa mort, arrivée en 1707. C'est sous ses auspices qu'a paru la *Théologie morale de Grenoble*, composée par Genest, depuis

évêque de Vaison (*voyez* ce mot). On a encore de lui plusieurs *lettres* à ses curés ; des *Ordonnances synodales*, pleines de sagesse ; une *Dissertation*, 1680, in-12, contre un auteur qui avait nié la virginité de la sainte Vierge, etc.

CAMUS (Charles-Etienne-Louis Le), né à Cressy en Brie en 1699, de l'académie royale des Sciences de Paris, de la société royale de Londres, examinateur des ingénieurs et du corps royal de l'artillerie de France, professeur et secrétaire perpétuel de l'académie royale d'architecture, honoraire de l'académie de marine, mort en 1768, est principalement connu par son *Cours de mathématiques*, Paris, 1766, 4 vol. in-8, à l'usage des ingénieurs. On a encore de lui des *Eléments de mécanique*, des *Eléments d'arithmétique*, et d'autres ouvrages qui ont eu du cours sans être du premier mérite.

CAMUS (Antoine Le), né à Paris en 1722, mort dans la même ville en 1772, y exerça la médecine avec succès, et écrivit sur la science qu'il cultivait. Nous avons de lui : la *Médecine de l'esprit*, Paris, 1753, 2 vol. in-12. La physique et la morale ont également dicté cet ouvrage, qui est écrit avec facilité et avec chaleur. Les raisonnements de l'auteur ne sont pas toujours justes ; mais, en général, ses conjectures sont ingénieuses et peuvent être très-utiles. *Abdeker*, ou l'*Art de conserver la beauté*, 1756, 4 vol. petit in-12 ; roman assez licencieux, dans lequel l'auteur a fait entrer beaucoup de recettes et de préceptes ; *Mémoires sur divers sujets de médecine*, 1760, in-8 ; *Mémoire sur l'état actuel de la pharmacie*, 1765, in-12 ; *Projet d'annéantir la, petite vérole*, 1767, in-12 ; *Médecine pratique*, 3 vol. in-12, ou 1 vol. in-4, 1768 et 1772. On a encore de lui un poème intitulé : *Amphilheatrum medicum*, 1745, in-4, et une traduction des *Amours pastorales* de Longus, 1757, in-4, qui avaient déjà été traduites par Amyot, et dont Le Camus aurait pu facilement se dispenser de s'occuper : il aurait rendu service aux mœurs. — Son frère Nicolas Le CAMUS, né à Paris en 1721, mort en 1779, s'est distingué par son application à l'architecture. C'est sur ses dessins et sous sa direction qu'a été construite la halle au blé de Paris. Il a laissé plusieurs ouvrages sur son art : *Recueil de différents plans et dessins concernant la nouvelle halle aux grains*, Paris, 1769, in-fol., rare ; *Essai sur les bois de charpente* ; *Génie de l'architecture* ; *Traité de la force des bois*, 1781, in-8 ; *Le Guide de ceux qui veulent bâtir*, Paris, 1781, 2 vol. in-8.

CAMUS (Armand-Gaston), député à l'Assemblée constituante et à la Convention, né à Paris en 1740, se destina au barreau, mais s'occupa surtout du droit ecclésiastique : ce qui le fit nommer avocat du clergé, conseiller de l'électeur de Trèves et de la maison de Salm-Salm. En même temps Camus se livrait à l'étude de la littérature ; il donna une *Traduction de l'histoire des animaux d'Aristote*, ouvrage qui, sans être parfait, lui ouvrit les portes de l'académie des Inscriptions. Il embrassa le parti de la révolution avec plus de chaleur que de sagesse. Nommé par la ville de Paris

député aux états généraux, il eut une part très-grande à la résolution qui transforma la députation du tiers-état en Assemblée nationale, ainsi qu'à la fameuse séance du jeu de paume, qui renversa les plans du ministère, et dans laquelle il fut un des premiers à prêter le serment de ne point se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France. Il fut aussi l'un des principaux auteurs de la *Constitution dite du clergé*, et dénonça le *livre rouge* où étaient inscrits les noms des personnages qui avaient des pensions sur le trésor royal. Il demanda à plusieurs reprises la suppression de divers ordres, notamment de celui de Malte. Il se montra l'ennemi de la famille royale, et, dans toutes les occasions où il put parler contre elle, il s'efforça de le faire avec animosité : aussi le voyage de Varennes devint-il pour lui une source de déclamations au milieu desquelles il accusa tour à tour les ministres, Bailly, Lafayette et le roi. Il fut secrétaire, et ensuite président de la première assemblée, mais ne fit point partie de la seconde. Nommé conservateur des archives nationales, il devint aussi bibliothécaire du corps législatif. Le département de la Haute-Loire le choisit pour la Convention, dont il ne tarda pas à être secrétaire ; il obtint une commission pour la conservation des monuments, des sciences et des arts ; peut-être que dans cette circonstance il rendit aux lettres un service important, en prévenant la dilapidation des papiers et des livres qui appartenaient aux corporations supprimées. Dans cette session Camus parut souvent à la tribune : il provoqua la mise en accusation des ministres, sollicita la vente du mobilier des émigrés et des communautés religieuses, et proposa de déclarer Louis XVI coupable et ennemi de la nation. Dans le mois de décembre 1792, il fut envoyé en Belgique pour examiner les réclamations de Dumouriez contre le ministre de la guerre et les commissaires du trésor. Il y fut envoyé une seconde fois pour suivre les opérations de l'armée. C'est pendant cette seconde mission qu'eut lieu le procès de Louis XVI : quoique absent, il voulut prendre part au crime, et écrivit de Bruxelles *qu'il votait la mort du tyran*. De retour à Paris, il fut membre du comité de salut public, demanda à la Convention que Dumouriez fût appelé à la barre, et fut l'un des cinq commissaires chargés d'aller faire arrêter ce général et les autres officiers qui leur paraîtraient suspects. Camus se chargea d'annoncer à Dumouriez le décret de la Convention. Celui-ci les fit arrêter par quelques hussards qui les livrèrent aux Autrichiens. Après avoir été traînés dans les prisons de Maëstricht et de Coblenz, ils furent détenus longtemps à Olmutz. Le 25 décembre 1795, ils furent échangés contre la duchesse d'Angoulême. Camus entra dans le conseil des Cinq-cents, dont il eut la présidence le 23 janvier 1793. Le gouvernement directorial voulut le charger du portefeuille des finances ; mais il le refusa, préférant rester législateur et archiviste. Le 20 mai 1797, il quitta le corps législatif et les affaires publiques pour se livrer exclusivement aux occupations littéraires. Cependant il exprima son opinion, lorsque Bonaparte demanda le

consulat à vie : inébranlable dans ses maximes républicaines, il donna un vote négatif qui fut connu du premier consul. Sa place d'archiviste ne lui fut point enlevée ; il la conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1804. Membre de l'Institut depuis l'époque de sa création, il fut chargé de parcourir les départements réunis à la France, afin d'y recueillir des matériaux pour l'histoire. Camus était républicain avec enthousiasme ; en même temps il était janséniste : ennemi implacable de la cour de Rome, il lui fit perdre les *annates*, et le comtat Venaissin fut par ses soins réuni à la France. Travailleur infatigable, il a laissé un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distingue : *Code matrimonial*, Paris, 1770, 2 vol. in-4 ; une première édition in-12 en avait été donnée par Le Bidaut, 1766. Dans une seconde se trouvent des additions qui sont en grande partie de Camus lui-même. Cet ouvrage n'est pas très-favorable au pouvoir de l'Eglise sur le mariage. *Lettres sur la profession d'avocat, et Bibliothèque choisie des livres de droit*, Paris, 1832, 2 vol. in-8, 16 fr. Cette édition est la plus complète d'un ouvrage estimé pour la partie bibliographique ; *Histoire des animaux d'Aristote*, trad. en franc. avec le texte en regard, Paris, 1783, 2 vol. in-4 ; *Manuel d'Epictète et Tableau de Cébès, présent d'un père captif à ses enfants*, Paris, 1796, 2 vol. in-18 ; *Mémoires sur la Collection des grands et petits voyages, et sur la collection des voyages de Melchisédech Thévenot*, Paris, 1802, in-4, 8 fr. ; il y a des exempl. tirés in-fol., vend. 36 fr. Ces Mémoires sont très-soignés ; *Histoire et procédés du polytypage et du stéréotypage*, Paris, 1802, in-8 ; *Voyage dans les départements nouvellement réunis*, Paris, 1803, 2 vol. in-18 ou in-4, 4 à 5 fr. C'est la relation de la mission que lui avait donnée l'Institut ; *Mémoires sur un livre allemand intitulé Thever-danck*, in-4, et tome 3^e des Mémoires de l'Institut. Camus a participé à la nouvelle édition de Denisart, 1783-90, 9 vol. in-4, à celle de la bibliothèque historique de France, et au Journal des savants. Quant à ses *Rapports et ses discours* dans les différentes assemblées législatives dont il a été membre, on peut consulter les *tables du Moniteur*. Camus avait de grandes connaissances, et pouvait être regardé comme un orateur éloquent ; on ne saurait trop admirer ses talents, si l'on pouvait ne pas penser en même temps qu'il les consacra à faire triompher le parti qui a souillé la France d'un grand crime.

CAMUSAT (Jean), imprimeur distingué de Paris, mort en 1639, avait pris pour devise la toison d'or, avec ces mots : *Tegit, et quos tangit inaurat*. C'était un homme de goût ; il n'imprimait que de bons ouvrages, et fit ainsi la réputation de tous ceux qui sortirent de ses presses. L'académie française, qui l'avait choisi pour son libraire, le chargea plusieurs fois de faire des compliments ou des remerciements, et il s'en acquitta fort bien. Après sa mort, il fut arrêté qu'on lui ferait un service. C'était le second que l'académie faisait célébrer.

CAMUSAT (Nicolas), né à Troyes en 1575, chanoine de cette ville, y mourut en 1655. C'était un

homme d'étude et de piété. Il tourna ses lectures et ses recherches du côté de l'histoire. Ayant fouillé toutes les bibliothèques, il a laissé des ouvrages savants : *Promptuarium sacrarum antiquitatum Tricassinæ diocesis*, Augustæ-Trecarum, 1610, in-8, 3 à 4 f.; recueil utile à ceux qui veulent suivre les différentes variations de l'ancienne discipline en France; *Historia Albigensium*, ibid., 1516, in-8, recueillie sur les meilleurs manuscrits; *Mélanges historiques*, ou *Recueil de plusieurs actes, traités et lettres missives, depuis 1390 jusqu'en 1580*, ib., 1619, in-8; curieux et recherché, etc.

CAMUSAT (Denis-François), petit-neveu du précédent, né à Besançon en 1695, mourut à Amsterdam en 1732, dans un état qui n'était guère au-dessus de l'indigence. On a de lui l'*Histoire critique des journaux*, Amsterdam, 1734, 2 vol. in-12, où l'érudition est répandue avec peu d'agrément. Le style a une certaine vivacité; mais il s'écarte trop souvent des règles de la bienséance, et tombe dans le trivial et le bas. Des *Mélanges de littérature*, tirés des lettres manuscrites du père de la Pucelle, de Jean Chapelain, etc., avec des remarques, in-12.

CANAVERI (Jean-Baptiste), pieux aumônier de mad. Bonaparte, mère de l'empereur, et savant évêque de Bielle, puis de Verceil, né à Borgomaro en Piémont, en 1753, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et se distingua par son talent et ses succès dans l'éloquence de la chaire. Son zèle, sa piété et ses heureuses qualités lui avaient acquis une considération universelle. Il se servit de l'ascendant que lui donnait son mérite pour faire ou protéger beaucoup de bonnes œuvres. Il fonda à Turin une maison de retraite pour les dames nobles, et s'occupa de plusieurs autres établissements utiles. En 1797, il fut fait évêque de Bielle; en 1803, il donna sa démission de ce siège, et fut nommé en 1805 à celui de Verceil. Il avait mis à exécution dans son séminaire un nouveau plan de théologie, qu'il songeait à faire imprimer lorsque la mort le frappa en 1811. On lui doit des *panégyriques*, des *lettres pastorales* en latin et en italien, et une *Notice sur les monastères de la Trappe, fondés depuis la révolution* (en ital.), Turin, 1794, in-8.

CANAYE (Philippe, sieur du FRESNE de) naquit à Paris en 1551. Après s'être distingué dans le barreau, il devint conseiller d'état sous Henri III, ambassadeur en Angleterre, en Allemagne, à Venise sous Henri IV, et contribua beaucoup à pacifier les querelles de cette république avec Paul V, qui lui en marqua sa reconnaissance. Ses *ambassades* ont été imprimées en 1635, 3 vol. in-fol., avec sa *Vie* à la tête. Le troisième est le plus intéressant. C'est une histoire du différend de Paul V et des Vénitiens, très-capable de rassasier la curiosité du lecteur. Canaye mourut en 1610 avec la réputation d'un ministre sage, intègre et désintéressé. Il avait été calviniste, et même l'un des plus illustres défenseurs du parti; c'est ce qui le fit choisir pour l'un des arbitres dans la conférence de Fontainebleau en 1600, entre du Perron et Duplessis-Mornai; mais il ne put résister à la force de la vérité, et abjura ses erreurs.

CANAYE (Jean), jésuite, né à Paris en 1594, professa les humanités dans cette ville, au collège de Clermont, fut ensuite recteur du collège de Moulins, puis de celui de Blois; il s'acquit une certaine réputation comme prédicateur, et parvint à être nommé supérieur des hôpitaux de l'armée de Flandre. Il est moins connu par ses talents et par les emplois qu'il a exercés que par un petit ouvrage inséré dans les œuvres de Saint-Evremond, intitulé: *Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du P. Canaye*. Quelques-uns attribuent ce morceau à Charleval. L'auteur a eu pour but de jeter du ridicule sur les principes des jésuites, concernant la grâce. Le P. Canaye est auteur d'un *Recueil de lettres des plus saints et meilleurs esprits de l'antiquité touchant la vanité du monde*, Paris, 1628, in-8: des *Vers français et latins*, imprimés dans le volume intitulé: *Ludovici XIII triumphus de Rupellâ captâ*, Paris, 1628, in-4. Il mourut à Rouen le 26 février 1670.

CANCELLIERI (François-Jérôme), ecclésiastique dont l'érudition est connue dans toute l'Europe, naquit à Rome en 1751. Dès son enfance il manifesta les plus heureuses dispositions et fixa l'attention des jésuites du collège romain dans lequel il fut placé. Leur protection lui valut la place de secrétaire, d'abord du sénateur Abondio-Rezzonico, puis du cardinal Giraud; il fut ensuite bibliothécaire du cardinal Antonelli. En même temps Cancellieri se livrait à des travaux littéraires et entretenait une correspondance suivie avec la plus grande partie des savants de l'Italie. Son ouvrage *De secretariis Basilicæ vaticanæ* parut en 1788, 3 vol. in-4, 15 à 18 fr. Ce recueil, rempli de notices curieuses, et remarquable par les recherches nombreuses qu'il a demandées, fut suivi d'une *Description de la basilique de Saint-Pierre, et bibliographie des auteurs qui en ont parlé*, 1788, in-12. Il fit aussi la *Description des chapelles pontificales, soit aux grandes fêtes, soit dans toute l'année*. C'est l'objet de plusieurs écrits dont quelques-uns ont été réimprimés et traduits. Les descriptions des chapelles de Noël, Pâques et Saint-Pierre ont été trad. en franç., Rome, 1818. Il avait travaillé longtemps à un *Bullaire de la Propagande*, et avait recueilli sur ce sujet un grand nombre de matériaux dont les événements ne lui ont pas permis de profiter. Rome envahie en 1798, Cancellieri resta fidèle au saint Siège, il fut même séparé de son cardinal et vécut dans la retraite. Après ce temps de révolution, il publia l'*histoire des prises de possession des Papes*, 1802, in-4, 3 à 5 fr. Dans le même temps il fut nommé directeur de l'imprimerie de la Propagande, et il avait un autre emploi à la Pénitencerie. En 1804 il accompagna le cardinal Antonelli qui venait en France avec le pape: il a laissé manuscrite la *relation* de ce voyage. De retour à Rome, il publia en 1806 ses *Mémoires historiques sur les fêtes de saint Pierre et de saint Paul*, quelques *dissertations, notices, et lettres* sur des points de critique et d'histoire. Les nouveaux malheurs de Rome vinrent suspendre ses occupations: Antonelli, déporté à Sinigaglia, y mourut en 1811. Cancellieri

vivement affligé ne mit au jour pendant cette année de troubles que quelques *Opuscles* sur des sujets indifférents. Lorsque la sécurité naquit avec la paix en 1814, il fit paraître un assez grand nombre d'ouvrages sur des points d'antiquité ecclésiastique et sur des questions presque toutes relatives à la religion. Il était rentré dans les deux places qu'il avait occupées d'abord, et mourut en 1826. Ses restes furent réunis à ceux de son protecteur, le cardinal Antonelli, dans le monument qu'il lui avait fait élever à Saint-Jean-de-Latran. Le rétablissement de la compagnie de Jésus fut pour Cancellieri une source de joie. Il célébra cet heureux événement dans l'un de ses écrits.

CANCLAUX (Jean-Baptiste-Camille, comte de), lieutenant général et pair de France, né à Paris en 1740, était major au régiment de Conti (cavalerie) à l'époque de la révolution. L'émigration ayant laissé un grand nombre de places vacantes dans l'armée, il devint en peu de temps et successivement, colonel, maréchal de camp et lieutenant général. Il avait ce grade en 1793, lorsqu'on le chargea du commandement de l'armée de l'Ouest. A peine arrivé à Nantes, il fut attaqué par 60,000 Vendéens, les battit, les repoussa, et les défit encore à Saint-Symphorien. Le jour même où il servait ainsi la cause républicaine (6 octobre 1793), il reçut l'arrêté du comité de salut public, qui le rappelait et lui donnait pour successeur les généraux Rossignol et Léchelle, dont l'incapacité était universellement reconnue. Replacé en 1794, après la chute de Robespierre, à la tête de la même armée, il contribua à la pacification de la Vendée (1795). L'année suivante il fut chargé de réunir dans le midi les troupes qui devaient former l'armée d'Italie. En 1797 il alla comme ambassadeur en Espagne, y resta un an, et fut ensuite envoyé avec le même titre auprès du roi des Deux-Siciles. A son retour en France (1799), il fit partie du bureau militaire institué par le directoire; devint successivement inspecteur général de la cavalerie, commandant de la 14^e division militaire, sénateur et grand aigle de la légion d'honneur. Chargé en 1813 de la défense d'une partie des frontières, il ne prit que des mesures pleines de sagesse. A la restauration, Louis XVIII le créa pair de France : Bonaparte à son retour le continua dans les honneurs de la pairie. Le roi, par ordonnance du 24 juillet 1815, le raya de la liste où son nom reparut bientôt, parce qu'il n'avait pas assisté à la chambre de Bonaparte. Le comte de Canclaux est mort en 1817.

CANDAULE, roi de Lydie (735 avant J.-C.), eut l'imprudence de faire voir sa femme dans les bains à Gygès, son favori. La reine ayant aperçu cet officier, l'engagea, soit par amour, soit par vengeance, à ôter la vie à son époux. Gygès, devenu roi de Lydie par ce meurtre, eut la femme et la couronne de son prince, vers l'an 716 avant J.-C. Le témoignage d'Hérodote et de Justin n'ont pas empêché les critiques de révoquer en doute cette aventure de Gygès; et sans doute qu'ils s'en rapporteraient bien moins à celui de Platon, qui la raconte d'une manière bien moins croyable encore (*voyez* GYGÈS).

Ce qui peut paraître plus certain, c'est que Candaule fut remplacé par Gygès, et que le trône de Lydie passa ainsi de la famille des Héraclides dans celle des Mermnades : mais quand on songe que toute l'histoire des rois de Lydie appartient aux temps fabuleux, il est difficile de rien dire sur cette succession (*voyez* CROESUS). Du reste, quant à l'appréciation morale de cette aventure, en même temps qu'on ne peut assez blâmer la vengeance de cette princesse, on ne saurait que respecter son amour pour la pudeur. Hérodote dit que chez les Lydiens, et presque chez tous les barbares, c'est une honte et une infamie même à un homme de paraître nu. Cicéron dit que, chez les Romains, un fils en âge de puberté ne se trouvait jamais aux bains avec son père, ni un gendre avec son beau-père, et qu'ils regardaient cette loi de modestie et de retenue comme inspirée par la nature même, dont la violation était un crime. Il est étonnant que parmi nous la police n'empêche point ce désordre dans le temps des bains, désordre si visiblement contraire aux règles de l'honnêteté publique, et si fortement condamné même par le paganisme.

CANDIDE, prêtre de l'église romaine dans le 6^e siècle, fut envoyé dans les Gaules en 595, par le pape saint Grégoire le Grand, pour y gouverner le patrimoine de saint Pierre, c'est-à-dire, les terres que les papes y avaient achetées, ou qui leur avaient été concédées. Le prêtre Candide fut chargé de porter au roi Childeberr de la limaille des chaînes de saint Pierre. Ce présent était accompagné d'une lettre obligeante du souverain pontife. Conformément à ses instructions, Candide employa les revenus qu'il était venu toucher, en œuvres de charité. Il acheta de jeunes Bretons idolâtres, et les fit baptiser et instruire pour les employer dans la mission qui était envoyée en Angleterre sous la conduite de saint Augustin.

CANDIDE, moine de l'abbaye de Fulde, appelé aussi *Bruun*, fut célèbre par son savoir. Il florissait vers l'an 821, et réunissait à la poésie l'art de la peinture. Il couvrit, dit-on, de peintures, les murs et la voûte du chœur de son couvent. Il succéda à Raban-Maur dans le gouvernement des écoles de son monastère. Ses ouvrages littéraires sont : la *Vie du Sauveur d'après les quatre évangélistes*; la *Vie de saint Egile*, son abbé, en vers et en prose, Mayence, 1616; *Une lettre dogmatique sur cette question : Jésus-Christ a-t-il pu voir Dieu des yeux du corps*. Une *Vie de saint Baugulfe ou Baugolfe*, abbé de Fulde. Ces ouvrages ne sont pas sans mérite.

CANDIDE (Pantaléon), ministre protestant à Deux-Ponts, né en Autriche en 1540, mourut le 3 février 1608. Son nom était *Weiss*, qu'il échangea, en le latinisant, pour celui de *Candidus*; il a publié : *Gotiberis, hoc est de gothicis per Hispaniam regibus & Teutonica gente oriundis libri VI*, Deux-Ponts, 1597, in-4; *Annales seu Tabula chronologica ad annum 1602*, Strasbourg, 1602, in-8; *Belgicarum rerum epitome ab anno 742 ad ann. 1605*, Francfort, 1606, in-4; *Bohemiades, sive de duobus Bohemiæ libri III, et de regibus libri V, carmine complexi*, Strasbourg, 1590;

in-4. On a encore du même auteur : *Epigrammata et orationes funebres*, 1600, in-8 ; *Orationes funebres ex Mose concinnatæ*, Deux-Ponts, 1609, in-8 ; *Orationes funebres ex libris Samuelis, Regum, Chron. et Jobi concinnatæ*, Bâle, 1608, in-8. — CANDIDUS (Gérhard) est auteur d'une histoire intitulée : *De rebus Belgicis*, imprimée à Francfort en 1580, et en 1583, dans le recueil donné par Arnold Freytag, sous ce titre : *Scriptores tres de rebus Belgicis*. — CANDIDUS (Jean), jurisconsulte, est connu par une histoire de la ville d'Aquilée : *Commentariorum Aquileiensium libri VIII*, Venise, 1521, in-fol. Cette histoire a été insérée dans le tome VI du *Trésor des antiquités* de Grævius, et traduite en italien à Venise, 1544, in-8. Jean Candidus avait aussi composé une histoire des rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis XI, sous ce titre : *De origine regum Galliarum*. Elle était conservée manuscrite dans la bibliothèque des minimes à Paris.

CANDISH (Thomas), gentilhomme anglais de la province de Suffolk, après s'être signalé dans divers combats en Europe, et avoir parcouru une partie de l'Amérique en navigateur habile et intelligent, entreprit en 1586 un voyage autour du monde. De cette course qu'il fit avec trois galions, et accompagné de cent vingt soldats, il rapporta des lumières nouvelles et des richesses considérables. Il rentra en septembre 1588 dans le port de Plymouth, d'où il était sorti en juillet 1586. Trois ans après, il retourna au détroit de Magellan avec cinq navires ; mais la tempête le jeta sur les côtes du Brésil, où il périt à la fleur de son âge, victime de sa curiosité, et peut-être aussi de son avidité (1593). Laët raconte ses voyages dans son *Histoire du Nouveau-Monde*.

CANGE (Charles du FRESNE du), trésorier de France à Amiens sa patrie, naquit en 1610. Après avoir fréquenté quelque temps le barreau de Paris, il retourna à Amiens, et se livra entièrement à l'étude de l'histoire sacrée et profane, grecque et romaine, ancienne et moderne. En 1668, il vint habiter la capitale, et s'y fit autant estimer par ses talents que par sa douceur, sa politesse et sa modestie. Quoiqu'il eût embrassé la partie la plus dégoûtante de la littérature, et que, suivant ses expressions, il ne se fût arrêté qu'à la recherche des vieux mots, il sortait de la poussière de ses livres avec l'air le plus affable : *C'est pour mon plaisir*, disait-il à ceux qui craignaient de le détourner, *que j'étudie, et non pour être à charge à moi-même ou aux autres*. Sa carrière littéraire s'ouvrit par l'*Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français*, Paris, 1657, in-fol., vol. très-rare en grand pap., réimpr., 1826, 2 vol. in-8, ouvrage plein d'érudition et de critique. Les autres livres qui le suivirent sont : *Glossarium ad script. mediæ et infimæ græcitatatis*, Lugd., 1688, 2 vol. in-fol., livre devenu peu commun, 48 à 60 fr. ; *Glossarium ad script. mediæ et infimæ latinitatatis, cum suppl. D. P. Carpentier*, Paris, 1733-66, 10 vol. in-fol., 150 à 180 fr. On n'ignore point combien ce dictionnaire demandait de recherches. Il

n'y avait que du Cange qui pût assaisonner une matière si sèche de tant de choses savantes et curieuses. On rapporte, au sujet de ce livre, une anecdote fort singulière. L'auteur fit venir un jour quelques libraires dans son cabinet, et leur montrant un vieux coffre qui était placé dans un coin, il leur dit qu'ils y pourraient trouver de quoi faire un livre, et que, s'ils voulaient l'imprimer, il était prêt à traiter avec eux. Ils acceptèrent l'offre avec joie ; mais s'étant mis à chercher le manuscrit, ils ne trouvèrent qu'un tas de petits morceaux de papier qui n'étaient pas plus grands que le doigt, et qui paraissaient avoir été déchirés comme n'étant plus d'aucun usage. Du Cange rit de leur embarras, et les assura de nouveau que son manuscrit était dans le coffre. Enfin l'un d'eux ayant considéré plus attentivement quelques-uns de ces petits lambeaux, y trouva des remarques qu'il reconnut être du travail de du Cange. Il s'aperçut même qu'il ne lui serait pas impossible de les mettre en ordre, parce que, commençant tous par le mot que l'auteur entreprenait d'expliquer, il n'était question que de les ranger suivant l'ordre alphabétique. Avec cette clef, et sur la connaissance qu'il avait de l'érudition de du Cange, il ne balança point à faire marché pour le coffre et pour les richesses qui étaient dedans. Ce traité fut conclu sans autre explication, et telle est, dit-on, l'origine du Glossaire latin. *Glossarium manuale, ex Glossariis Du Fresne du Cange, etc., in compendium redactum*, Halæ, 1772-84, 6 vol. in-8, 40 fr. ; des éditions de l'*Histoire de saint Louis*, par Joinville, in-fol. ; les *Annales de Zonare*, Paris, 1686, 2 vol. in-fol. ; l'*Histoire de Jean-Emmanuel Comnène*, par Jean Cinnamès, Paris, 1670, in-fol. ; *Historia Byzantina commentario illustrata*, Paris, 1680, in-fol., ouvrage très-curieux et plein de recherches ; *Illyricum vetus et novum*, Presbourg, 1746, in-fol., 18 à 24 fr. C'est une histoire de la Dalmatie, Croatie, Esclavonie, etc. ; l'éditeur et le continuateur de ce savant ouvrage est le comte de Keglevich de Buzin. La *Chronique paschale d'Alexandrie*, in-fol., enrichie de notes et de dissertations. C'est pendant l'impression de ce dernier ouvrage que du Cange mourut en 1688, laissant beaucoup d'ouvrages manuscrits, dont on peut voir la liste dans un mémoire sur sa vie et ses écrits, imprimé en 1752. Louis XIV donna une pension de 2000 liv. à ses enfants, en reconnaissance des travaux du père. Le grand Colbert lui fit proposer de rassembler en un corps tous les écrivains de l'histoire de France. Il en donna un essai ; mais ce projet n'ayant pas été goûté, il l'abandonna. Nous n'avons pas parlé d'un traité rare et curieux, intitulé : *Traité historique du chef de saint Jean-Baptiste*, Paris, 1665, in-.

CANGIAGE, ou CAMBIASO (Lucas), né à Monégia dans les états de Gènes, en 1527, reçut les premières leçons de l'art de la peinture dans la maison paternelle. Son père ne l'habillait qu'à moitié, afin que, gardant la maison, il fût plus assidu au travail. Dès l'âge de 15 ans, il fit des tableaux qui reçurent beaucoup d'éloges, et à 17 on l'employait dans les grands ouvrages publics. Peu de

peintres ont eu plus de facilité. Il peignait des deux mains. Tout ce qui reste de lui a de la vivacité, des grâces, de la légèreté; on n'y désirerait que plus de choix. Ses dessins sont estimables, et on en conserve encore un grand nombre, quoique sa femme et sa servante s'en servissent pour allumer le feu. Devenu veuf, il présenta en vain au pape Grégoire XIII un placet accompagné de deux tableaux, pour obtenir la dispense de pouvoir épouser sa belle-sœur. Philippe II, roi d'Espagne, l'ayant appelé à sa cour, il s'y rendit dans le dessein d'avoir sa recommandation auprès du pape. Mais comme on lui dit que sa demande déplairait à ce prince, il tomba dans une espèce de délire, et mourut peu de temps après à l'Escorial en 1585.

CANGIAMILA (François-Emmanuel), né en 1702, mort en 1763, Sicilien, inquisiteur-général de Sicile et chanoine de Palerme, docteur en théologie et en droit, s'est rendu célèbre par un savant ouvrage intitulé : *Sacra embriologia*, qu'il publia en italien, puis le traduisit en latin, et le fit imprimer avec des additions, Palerme, 1758, in-fol., 8 à 10 fr. L'auteur y a rassemblé ce que les physiiciens, les médecins, les saints Pères, les théologiens ont écrit sur la formation de l'homme dans le sein de la mère, sa naissance, l'indispensable nécessité du baptême pour être régénéré dans la grâce et la lumière de Dieu. Il y traite des obligations des curés à l'égard d'un objet qui tient si essentiellement à leur ministère, des vues que la police et le gouvernement doivent porter sur le même objet. Ce vaste ouvrage a été abrégé par un théologien judicieux d'Ypres, 1778, in-8. Nous en avons aussi un abrégé en français par l'abbé Dinouart, Paris, 1766, in-12, fig.

CANINI (Jean-Ange et Marc-Antoine), frères, Romains, connus par leur goût pour l'antiquité. Jean-Ange Canini, disciple du Dominiquin, joignit à ce goût plusieurs autres talents. Il excellait à dessiner les pierres gravées, qu'il touchait avec esprit et légèreté. Il avait surtout l'art de conserver la finesse des airs de tête. Il vint en France à la suite du cardinal Chigi, légat du saint Siège, à qui son frère était aussi attaché, et eut l'honneur de connaître le grand Colbert, le plus ardent protecteur des lettres et des beaux-arts. Canini lui communiqua le dessin d'un ouvrage qu'il avait déjà ébauché. C'est une suite des *Images des héros et des grands hommes de l'antiquité, dessinées sur les médailles, les pierres antiques et les autres anciens monuments*. Le ministre applaudit au dessin, et, pour animer Canini, il l'engagea à offrir son ouvrage à Louis XIV. Canini, revenu à Rome, pensa tout de bon à remplir son engagement; mais la mort l'enleva peu de temps après, en 1665. Marc-Antoine Canini, son frère, habile sculpteur, se chargea de ce qui restait à faire, et publia ce recueil en italien, en 1669, in-fol. On l'a réimp., trad. en franç. par de Chevières, Amsterd., 1731, in-4, 9 à 12 fr., en gr. pap., vend. 20 fr. Les figures de l'édition de 1669 furent gravées par Picard le Romain et Guillaume Valet, deux des plus habiles maîtres du siècle passé, qui se trouvèrent à Rome, lorsque

Canini entreprit de publier son livre. Ces figures sont accompagnées d'une explication curieuse, et qui fait connaître la capacité des deux frères Canini dans l'histoire et la mythologie.

CANISIUS (Pierre), né à Nimègue en 1521, se fit jésuite, prêcha avec un grand succès dans les principales villes d'Allemagne, surtout à Vienne, où il fut prédicateur de l'empereur Ferdinand. Il travailla à la conversion des hérétiques, fut le premier provincial de sa compagnie en Allemagne, et nonce du saint Siège, nommé par le pape Pie IV. Il mourut à Fribourg en Suisse l'an 1597. Canisius possédait toutes les vertus qui font un apôtre; c'est le jugement qu'en ont porté les personnes les plus illustres de son temps, en particulier les papes Pie IV, Pie V et Grégoire XIII. Les hérétiques dont il fut constamment le fléau, l'appelaient par allusion à son nom, le chien d'Autriche : il a donné les éditions suivantes : *Sancti Cyrilli, patriarchæ Alexandrini opera*, Cologne, 1546, 2 vol. in-fol., 10 à 15 fr.; *D. Leonis Magni papæ sermones et homiliæ*, Louvain, 1566, in-12; *D. Hieronymi epistolæ*, Cologne, 1674; *Commentaria de verbi divini corruptelis*, Ingolstadt, 1583, 2 vol. in-fol., contre les Centuriateurs de Magdebourg; *Des sommaires et des notes sur les épîtres et évangiles*, Anvers, 1606, in-12; *Manuale catholicorum*, Anvers, 1599; *Notæ in evangelicæ lectiones*, Fribourg, 1591, 2 vol. in-4; *Summa doctrinæ christianæ*, Antwerp., 1589, pet. in-8, 6 fr. Ce catéchisme est l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur au P. Canisius. La première édition parut en 1554, munie d'un édit de Ferdinand I^{er}, roi des Romains. En 1567, il en parut une autre à Paris avec des corrections, un nouvel édit de l'empereur Ferdinand, et un petit poème qui est un abrégé du catéchisme. Les marges de cette édition sont chargées de citations. Le P. Busée en a donné une édition, Paris, 1585, in-fol., où l'on trouve tout au long les passages qui servent de preuves. Il y a peu de livres qui aient été si souvent imprimés et traduits en toutes les langues; en illyrien, 1583, in-4; en grec, par le P. Mayr, Prague, 1612, pet. in-8, fig., 5 à 7 fr.; *gr. redditus et imaginibus expressus*, Augustæ, 1613, pet. in-8, édit. ornée de fig. en bois, bien exécutées, 10 à 12 fr. La meilleure version française est celle du P. Verjus. Canisius donna un abrégé de ce catéchisme, dont la meilleure édition est celle d'Augsbourg, 1762, par les soins du P. Windehofer, puis un fort bon catéchisme, encore plus abrégé, dont les jésuites faisaient usage dans leurs collèges, petit ouvrage excellent et d'un genre réellement inimitable, qui présente le sommaire de la foi chrétienne avec autant de clarté, d'ordre, de précision quant aux choses, que d'élégance et de dignité quant au langage. La *Vie* du P. Canisius a été écrite en latin par Raderus, et Joachim, Munich, 1523, in-8, en italien, par le P. Langora, et en français par le P. Dorigny, Paris, 1707, in-12; mais la meilleure de toutes est celle du P. Foligatti, en ital.

CANISIUS (Henri), neveu du précédent, né à Nimègue vers le milieu du 16^e siècle, enseigna pen-

dant 21 ans le droit canon à Ingolstadt, il mourut en 1610. On a de lui : *Summa juris canonici*, Ingolstadt, 1615, et d'autres ouvrages sur le droit, qui ont été recueillis par Valère-André, Louvain, 1644, in-4; *Victoris Tununensis chronica*, Ingolstadt, 1600, in-4; une édition de l'*Historia miscella*, de Paul Diacre, avec des notes, Ingolstadt, 1603, in-12; *Antiquæ lectiones*, ibid., 1601-08, 7 vol. in-4, 15 à 18 fr. Plusieurs savants lui fournirent diverses pièces pour cet ouvrage. Il a été réimprimé par les soins de Basnage, sous ce titre : *Thesaurus monumentorum ecclesiasticorum*, Amsterd., sous la rubrique d'Anvers, 1725, 7 tom. en 4, ou 5 vol. in-fol., collection tombée à très-bas prix, 20 à 25 fr. Le savant éditeur les a ornés de doctes préfaces et de remarques utiles et curieuses, avec quelques notes et variantes de Capperonnier. Ce recueil renferme diverses pièces importantes sur l'histoire du moyen âge, et sur la chronologie. L'auteur était un homme d'une érudition vaste, et, ce qui est plus rare, sage et modeste.

CANITZ (Frédéric-Rodolphe, baron de), célèbre poète allemand, d'une famille ancienne et illustre de Brandebourg, naquit à Berlin en 1654. Après ses premières études, il se mit à voyager en Italie, en France, en Angleterre, en Hollande. De retour dans sa patrie, il fut chargé de négociations importantes par Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg. Frédéric I^{er}, son successeur, s'en servit aussi utilement. Il mourut à Berlin en 1699, conseiller privé d'état. Il réunit les qualités d'homme d'état et de poète; au talent de la poésie beaucoup d'autres connaissances, et l'étude des langues mortes et vivantes. Il prit Horace pour modèle, et l'égalait quelquefois. Son style est aussi pur que délicat; c'est le Pope de l'Allemagne : aucune de ses poésies ne fut imprimée de son vivant; un an après sa mort, le D. Lange en publia une partie, sous le titre de *Délassements poétiques*, Berlin, 1700, in-8; elles ont été augm., et la meilleure édit. est celle donnée à Berlin en 1727, par J.-Ulrich Kœnig. On trouve en tête la vie de l'auteur.

CANIZARÈS (D. Joseph de), un des meilleurs auteurs dramatiques espagnols, vivait à la cour de Madrid dans le 17^e siècle. Il est au-dessus de Vega et de Calderon pour l'observation des règles. Il composa un grand nombre de pièces, dont la plupart sont indiquées dans le catalogue de quatre mille quatre cent neuf *comedias*, publié à Madrid, en 1755, par les héritiers de François Medel. Canizarès se distingua principalement dans la comédie d'intrigue, que les Espagnols appellent *comedia de figuron*.

CANNEGIETER (Henri), recteur du gymnase d'Arnheim, et historiographe des états de Gueldre, naquit à Steinfur en Westphalie, en 1691. Il débuta dans la carrière des lettres par une bonne édition des Fables d'Avianus, Amsterd., 1731, in-8, et donna dans la suite plusieurs ouvrages qui ont pour objet les antiquités romaines et hollandaises. Voici les principaux : *Dissertatio de Brittenburgo, matribus Brittis, Britannicâ herbâ, Britiâ*, etc, la Haye, 1734, fig., 3 à 5 fr; *De mutatâ romano-*

rum nominum sub principibus ratione, Utrecht, 1758, in-4; à la suite de cette dissertation, on trouve une histoire critique de l'empereur Posthume, et l'explication d'un monument trouvé à Dodenwerd; *De gemma Bentinckiana, item de Iside ad Turnacum inventâ, necnon de Deâ Buroninâ*, Utrecht, 1764, in-8; *Epistola de arâ ad Noviomagum repertâ*, Arnheim, 1766, in-8. La première édition des *Tristes* de Henri Harius, dont le nom hollandais était *Henrik Terhaer*, Arnheim, 1766, in-4. Cannegieter avait fait espérer la publication de plusieurs autres ouvrages sur les antiquités; mais sa mort, qui arriva en 1770, l'empêcha de l'exécuter.

CANNEGIETER (Hermann), fils du précédent, naquit à Arnheim en 1723. Il fit ses études dans cette ville et à Leyde, et publia, presque avant de l'avoir terminée, une dissertation sur les lois de Numa : *De arâ Junonis pellici non tangendâ*, Leyde, 1743, in-4. Il soutint, pour le grade de docteur en droit, une thèse *De difficilioribus quibusdam juris capitibus*, et fut nommé professeur de droit à Franeker, après avoir exercé pendant six ans les fonctions d'avocat près le tribunal supérieur de Gueldre. Il nous a laissé deux ouvrages qui le placent au rang des plus grands juriconsultes : *Observations du droit romain*, en 4 livres, Leyde, 1772, in-4. La première édition de Franeker, 1768, in-4, n'avait qu'un seul livre; *Observationes ad collationem legum mosaicarum et romanarum*, Franeker, 1760, in-4, réimprimées en 1765, avec des additions très-importantes. Il mourut en 1804.

CANNEGIETER (Jean), frère du précédent, étudia aussi le droit, où il s'est distingué. Il fut pendant longtemps professeur de l'académie de Groningue, et y est mort vers 1810. Il a laissé plusieurs Opuscules : *Ad difficiliora quædam juris capita animadversiones*, Franeker, 1754, in-4; *Domitii Ulpiani fragmenta libri singularis regularum, et incerti auctoris collatio legum mosaicarum et romanarum, cum notis*, Utrecht, 1768; Leyde, 1774, in-4; *Oratio de romanorum jurisconsultorum excellentiâ et sanctitate*, Groningue, 1770, in-4.

CANÈS (François), religieux franciscain et missionnaire apostolique, né à Valence, mort à Madrid en 1795. On lui doit une *Grammaire arabe et espagnole*, Madrid, 1775, in-4, 12 à 18 fr., et un *Dictionnaire espagnol, latin et arabe*, Madrid, 1787, 3 vol. in-fol., 80 à 90 fr.; un exempl. très-gr. pap., vend. 130 fr., estimé et recherché.

CANNING (Georges), ministre anglais, né à Londres en 1771, descendait d'une famille irlandaise. Son père étant mort l'année même de sa naissance, un de ses oncles prit soin de son éducation, et l'envoya au collège d'Eton, d'où il passa à l'université d'Oxford. Ce fut dans cette célèbre école qu'il se lia avec Jenkinson, depuis lord Liverpool. Le jeune Canning avait annoncé de bonne heure les plus heureuses dispositions pour la littérature; et dès l'âge de 16 ans, il se distingua, parmi les rédacteurs du *Microcosme*, journal hebdomadaire, publié par de jeunes étudiants d'Eton. Canning

fournit à ce recueil un assez grand nombre d'articles signés de l'initiale B, et remarquables par une gaieté spirituelle et une fine ironie. Durant son séjour à Oxford, il publia aussi quelques poésies, parmi lesquelles on remarqua surtout une complainte sur l'asservissement de la Grèce. Dénué de patrimoine, Canning sentit la nécessité de se créer une existence par son travail, et se rendit à Londres pour se livrer à l'étude de la jurisprudence. Ce fut dans cette ville qu'il fit la connaissance du célèbre Shéridan, qui d'auteur dramatique était devenu homme d'état. La protection de cet écrivain et celle de son ami Jenkinson le firent entrer, en 1793, dans la chambre des communes, comme député du bourg de Newtown, dans l'île de Wight. Dès son entrée à la chambre, Canning prit place sur les bancs des défenseurs du ministère; mais ce ne fut qu'en 1794 qu'il parut pour la première fois à la tribune. Il parla en faveur du traité qu'on devait conclure avec la Sardaigne, et obtint assez de succès pour que Pitt désirât se l'attacher d'une manière particulière. La révolution française s'était déjà signalée à cette époque par de sanglants excès. Canning s'en déclara un des plus ardents adversaires; et dans l'empressement de son zèle, il lui arriva souvent de confondre une nation entière qui était sous le joug de la terreur avec les factieux qui l'opprimaient. Ce dévouement aux principes professés par le ministère anglais ne resta pas sans récompense. Réélu en 1796 par le bourg de Wendover, Canning fut aussitôt appelé au poste de sous-secrétaire d'état aux affaires étrangères, qui étaient dirigées par lord Grenville. Dès lors ses attaques contre le gouvernement français devinrent encore plus vives, et il travailla même à *L'anti-Jacobin*, journal spécialement consacré à censurer tout ce qui se faisait alors en France. Cette conduite lui assura bientôt une grande popularité en Angleterre. En 1802, lorsque les puissances de l'Europe posèrent les armes, Pitt, ne pouvant se résoudre à signer la paix qui était alors une nécessité pour l'Angleterre, prit le parti de se retirer des affaires, et Canning suivit son exemple. Ce dernier rentra au parlement en 1803, élu par le bourg de Tralée, en Irlande, et se signala par une violente opposition contre le nouveau ministère qui avait signé le traité d'Amiens. Pitt ayant repris le timon des affaires, à la fin de la même année, Canning fut nommé trésorier de la marine, et conserva cette place jusqu'à la mort de son patron, arrivée en 1806. Élu à cette époque député par le comté de Sligo en Irlande, il fit de nouveau partie de l'opposition, et combattit de toutes ses forces les opérations du ministère à la tête duquel se trouvait Fox. Dans un discours éloquent prononcé en 1807, il fit ressortir la faute commise par l'Angleterre, en suscitant des guerres à la Russie et à la Prusse... Lorsque lord Grenville se fut retiré après avoir amené la chute du ministère de Fox, Canning fit partie du ministère de Perceval, et devint secrétaire d'état pour les affaires étrangères. Le premier acte qui signala son administration, fut le bombardement de Copenhague, et l'embarquement de la flotte danoise, contre le droit des gens; acte déloyal qu'il chercha

vainement à justifier dans la chambre des communes. L'expédition de la flotte anglaise en août 1809, contre Flessingue et l'île de Walcheren, appartient encore au ministère dont Canning faisait partie; mais il paraît que son opinion personnelle était contraire à cette entreprise, et il eut à cette occasion, avec lord Castlereagh, une vive altercation, suivie d'un duel où Canning fut blessé à la cuisse. Ne pouvant faire prévaloir son avis, il quitta le ministère et ne reparut sur la scène politique qu'en 1812, époque où il fut nommé membre du parlement par les électeurs de Liverpool. C'est alors qu'il fit pour la première fois, en faveur de l'émancipation des catholiques irlandais, une motion qu'il renouvela l'année suivante et en 1826, mais toujours sans succès. Malgré les principes de liberté qu'il professait, Canning se prononça contre l'indépendance de la Norvège qui fut incorporée à la Suède et livrée à Bernadotte. En 1814, il fut nommé à l'ambassade de Portugal, poste insignifiant qu'il quitta au bout de deux ans pour revenir en Angleterre. En passant à Bordeaux, où il s'arrêta quelques jours, il assista à un splendide banquet qui lui fut offert par les négociants anglais établis dans cette ville; et dans un discours improvisé, il s'efforça de prouver que l'union de la France et de l'Angleterre pouvait seule assurer la tranquillité de l'Europe, en comprimant l'esprit révolutionnaire. De retour en Angleterre, il se présenta comme candidat aux élections de Liverpool, et y soutint une lutte orageuse dans laquelle il eût probablement succombé, si ses deux concurrents ne s'étaient désistés de leurs prétentions en sa faveur. La carrière des places se rouvrit alors pour lui, et il fut successivement président du Bureau des Indes et ambassadeur près de la république helvétique. Nommé en 1822 gouverneur général des Indes, il était sur le point de partir, lorsque le suicide de lord Castlereagh le fit entrer au ministère où il reprit le portefeuille des affaires étrangères. Il profita de cette position pour reproduire sa motion en faveur des catholiques, qui ne fut rejetée qu'à un petit nombre de voix. En 1827, Canning succéda à lord Liverpool, en qualité de premier ministre. Dès lors il chercha un appui dans le parti wigh, et fit entrer dans les affaires plusieurs hommes de cette opinion. Lors de la guerre entreprise par la France contre les cortès d'Espagne, Canning ne fit aucune motion qui parût la désapprouver. Ce ne fut que quelques mois après qu'il déclara, dans un discours au parlement, que si le gouvernement anglais ne s'était pas opposé à l'intervention des Français dans la Péninsule, cette inaction tenait à la certitude où il était que la guerre d'Espagne serait très-onéreuse à la France; les événements n'ont pas confirmé cette prévision du ministre anglais. Le pouvoir de Canning ne fit que s'affermir dans les derniers temps de sa vie. Chargé par le roi de composer un ministère conforme à ses vues politiques, il put réaliser sans obstacles les plans qu'il avait conçus. Parmi les actes importants de son administration, il faut remarquer surtout la reconnaissance des nouveaux états républicains de l'Amérique méridionale; l'intervention en Por-

tugal, pour y maintenir la charte de don Pedro; et l'alliance de l'Angleterre avec la Russie et la France, pour faire cesser la guerre entre les Turcs et les Grecs. Canning contribua aussi à l'émancipation des catholiques; mais il n'eut pas la satisfaction de voir s'accomplir ce grand acte de justice. Le travail excessif auquel il se livrait altéra sa santé. Atteint par suite de ses fatigues d'une maladie inflammatoire, il ne parut s'en relever un instant, que pour éprouver bientôt une rechute violente, qui l'emporta en 1827, à l'âge de 56 ans. On lui fit de magnifiques funérailles auxquelles assistèrent une foule de personnages distingués et deux frères du roi. Canning avait épousé, en 1799, miss Scott, fille du général de ce nom, qui lui apporta une dot considérable. Cependant, chose assez rare parmi les ministres, il ne laissa en mourant qu'une fortune très-médiocre. Canning déploya dans sa carrière politique les talents de l'homme d'état. Orateur distingué, son défaut fut de rechercher un peu trop la grâce et les fleurs de l'élocution, et de s'abandonner trop facilement à sa causticité naturelle. Il cultiva la littérature avec succès, et, malgré ses travaux administratifs, il fut un des collaborateurs les plus féconds du *Quarterly Review*. Ses poésies ont été réimprimées. Canning a publié, outre plusieurs discours prononcés à la chambre des communes, *deux lettres au Comte Camden*, in-8, 1809; *Lettre au comte Camden, contenant le récit des transactions qui eurent lieu à l'occasion du dernier duel avec lord Castlereagh*, in-8, 1809. Une médaille a été frappée à Paris en son honneur, au moyen d'une souscription ouverte par l'opposition libérale.

CANO (Alonzo ou Alexis), né à Grenade en 1600, fils d'un architecte, et architecte lui-même, mérita par la variété et l'étendue de ses talents d'être surnommé le *Michel-Ange* de l'Espagne. Il s'appliqua aussi à la peinture, qu'il étudia sous François Pacheco, peintre estimé, puis dans l'école de Juan del Castillo et de Herrera. A l'âge de 24 ans, Cano se fit encore connaître comme sculpteur par trois belles statues représentant une *Vierge avec l'enfant Jésus*, *saint Pierre* et *saint Paul*, qui furent placées dans l'église de Lebrija. L'artiste se rendit ensuite à Madrid, où le duc d'Olivarès qui l'honora de sa protection, lui obtint, en 1638, le titre de *maître des œuvres royales* et de *peintre de la chambre*, et le fit placer, comme instituteur, auprès de l'infant don Balthazar Carlos d'Autriche. Le plan de l'arc de triomphe qui fut érigé lors de l'entrée solennelle de Marie-Anne d'Autriche, seconde femme de Philippe IV, était de Cano, dont l'œuvre excita une admiration générale. Bientôt un événement funeste vint corrompre son existence et troubler ses rêves de gloire : il trouva un jour sa femme assassinée et sa maison pillée; on ne put parvenir à arrêter un domestique italien sur lequel planaient naturellement ses soupçons. Les enquêtes qu'on fit sur ce délit ayant seulement fait découvrir que Cano, attaché à une autre femme, était jaloux de son domestique, les juges condamnèrent le mari et acquittèrent l'amant fugi-

tif. Cano quitta aussitôt Madrid et se réfugia à Valence, où, forcé par la nécessité de recourir à son art, il fut bientôt reconnu. Il chercha alors un asile dans un couvent de chartreux, qu'il eut bientôt l'imprudence de quitter pour retourner à Madrid. Il voulut d'abord s'y cacher; mais, ennuyé de cette pénible contrainte, il se livra lui-même à la justice en disant : *Excellens in arte non debet mori*. Cependant il fut appliqué à la question; il supporta avec courage la torture sans proférer aucune parole qui pût le faire juger criminel, et les bourreaux, par égard pour son grand talent, épargnèrent son bras droit. Philippe IV, instruit de la constance que Cano avait montrée, lui rendit ses bonnes grâces. Ayant ensuite embrassé l'état ecclésiastique, soit pour se mettre à l'abri de nouvelles poursuites, soit pour obéir à la voix de sa conscience, le roi le nomma résident (*racionero*) de Grenade, malgré l'opposition du chapitre, qui vint lui représenter que Cano n'était pas instruit; à quoi le roi répondit, que s'il l'était davantage il le nommerait évêque. Cano s'occupa à enrichir de peintures et de sculptures l'église de Grenade et celle de Malaga, et s'attira par là l'estime du chapitre qui s'était opposé à sa nomination. Cano, ayant exécuté une statue de *saint Antoine de Padoue* pour un conseiller de Grenade, lui en demanda cent pistoles. Hé quoi! lui dit le conseiller, vous n'avez employé que 25 jours à exécuter cette statue, et vous m'en demandez le prix exorbitant de 4 pistoles par jour, tandis que moi, conseiller, je ne puis me procurer par mes talents la moitié de ce gain? — « Imbécile » que vous êtes avec vos talents! s'écria l'artiste » irrité; pour faire cette statue en 25 jours, il m'a » fallu étudier 50 années. » Et aussitôt, s'abandonnant à sa colère, il la brisa avec violence contre le pavé; à cette vue le conseiller, craignant d'être traité comme la statue, s'enfuit, et Cano fut suspendu de ses fonctions pour avoir brisé l'image d'un saint. Cependant le roi le rétablit dans sa charge en 1658, en exigeant de lui qu'il finirait un magnifique crucifix que la reine lui avait demandé, et qu'il négligeait. Dès ce moment Cano pratiqua toutes les vertus de son état, s'exerçant surtout à la charité. Lorsque ses nombreuses aumônes avaient épuisé son argent, il traçait un dessin sur un papier qu'il donnait aux pauvres, en leur enseignant où ils pourraient le vendre. Il avait une telle antipathie pour les juifs, qu'il ne pouvait s'en laisser approcher, ni toucher à rien de ce qui avait été à leur usage. Au lit de mort, il refusa les sacrements de la main d'un prêtre qui les avait administrés à des juifs convertis. Il refusa aussi d'accepter un crucifix que lui présentait son confesseur, « à cause, » disait-il, qu'il étoit si mal travaillé, qu'il ne pouvait exciter en lui aucun sentiment de dévotion. » La passion qu'il avait pour son art lui faisait oublier dans ce moment, que c'étoit dans son cœur et non dans la beauté d'un crucifix qu'il devait chercher ces pieux sentiments. Cano mourut le 12 novembre 1676.

CANOVA (Antoine), célèbre statuaire, naquit à Passagno, dans le pays de Trévise en 1757. Ses

dispositions pour l'art qu'il a illustré se manifestèrent de bonne heure. A l'âge de 12 ans, il présenta à Fallieri, seigneur de Possagno, un *Lion* en beurre façonné avec beaucoup de goût. Peu de temps après il fit en marbre deux *corbeilles de fruits* qui ornent encore le perron du palais de son protecteur à Venise. Appelé dans cette ville par ce seigneur, il fut successivement l'élève du vieux Torretti et de son neveu. Alors Canova remporta plusieurs prix à l'académie des beaux arts de Venise. Il travaillait seul dans un petit atelier sous le cloître St.-Etienne; plus tard, lorsque ses premiers ouvrages lui eurent donné quelque aisance, il en prit un plus commode au passage St.-Maurice. Le sénat lui fit don d'une pension de 300 ducats à titre d'encouragement et de récompense pour un groupe de *Dédale* et d'*Icare*, ouvrage très imparfait et dont Canova a conservé le plan dans son atelier, sans doute pour marquer son point de départ. A l'âge de 17 ans il avait fait un groupe d'*Orphée* et d'*Eurydice* en marbre mou, de demi-grandeur : il était difficile d'y découvrir le germe de son talent. En 1779, l'ambassadeur de Venise à Rome, Girolamo Zuliano le fit venir dans cette capitale des beaux arts. Le goût faux et dégénéré qui dominait alors aurait pu mettre obstacle à ses progrès ; mais la fréquentation de la société de l'ambassadeur le mit à portée de recevoir de sages indications et de précieux conseils, des amateurs les plus distingués, surtout du chevalier Hamilton, ambassadeur d'Angleterre, de Winkelmann et de Mengs qui tous trois ont rappelé dans leurs écrits la véritable théorie de l'art, oubliée et pour ainsi dire proscrite par l'engouement du public pour le genre maniéré dont les *nymphes de Boucher* peuvent encore aujourd'hui nous donner une idée. Canova se fraya donc une route nouvelle; il se proposa d'imiter à la fois les beautés antiques et celles de la nature. La première composition qui porte l'empreinte du beau style qu'il restaura est le groupe de *Thésée assis sur le Minotaure vaincu*, production qui répandit le nom de Canova dans toute l'Europe, et le proclama le premier sculpteur de son temps. Après avoir quitté sa patrie agitée par les révolutions et par la guerre, et avoir suivi en 1798 et 1799, en Prusse et en Autriche le prince Rezzonico, il revint à Rome où il devint inspecteur des beaux arts et chevalier romain. En 1802, il fut appelé à Paris par Bonaparte alors premier consul, et fit son buste colossal qui a été livré depuis à lord Wellington. L'Institut de France le plaça au rang de ses associés étrangers. Il revint à Paris au mois d'août 1815 avec le titre d'ambassadeur du pape et avec la commission d'enlever les objets d'art dont la victoire avait enrichi le musée français. Après avoir terminé cette mission, il se rendit en Angleterre où il reçut du prince de Galles, depuis Georges IV, une tabatière enrichie de diamants. Il retourna ensuite à Rome. L'académie de St.-Luc alla en corps à sa rencontre, et Rome célébra, par une fête nationale, le retour des objets d'art qu'elle avait vus s'éloigner de ses murs avec tant de regrets (5 janvier 1816). Le pape dans cette circonstance accorda plusieurs distinctions

flatteuses à Canova. Il le fit marquis d'Ischia, lui donna une pension de 1000 écus romains, et lui remit le diplôme de son inscription au livre d'or du capitol. Canova mourut à Venise en 1822. De magnifiques obsèques furent célébrées en son honneur dans toute l'Italie. Son *Oraison funèbre* fut prononcée dans plusieurs lieux. L'*Oeuvre de Canova* a été publié par Reveil et de la Touche, Paris, 1823, 20 livr. in-8, 80 fr. Il est bon d'ajouter à cet ouvrage le vol. suivant : *Della vita di Ant. Canova, libri iv, compilati da Melch. Misserini*, Prato, 1824, in-8, avec portr. et une gr. pl. représentant huit médailles frappées en l'honneur de Canova [10 fr.]; *six bas-reliefs dans le style antique, précéd. d'une notice hist.*, Paris, 1808, in-fol., 5 fr. Nous avons déjà indiqué 5 de ses productions ; ses autres morceaux sont : *Thésée vainqueur d'un centaure*; *Mausolée du pape Clément XIV*; *L'Amour et Psyché couchés*; *Mausolée de Clément XIII*; *Psyché enfant*, *Vénus et Adonis*; *Monument élevé à la mémoire du chevalier Emo*; *Madeleine repentante*; *L'Amour et Psyché debout*; *Persée tenant la tête de Méduse qu'il vient de couper*; *Ferdinand IV, roi de Naples*; *les deux pugilateurs* (Kreugas et Damoxènes); *Hébé versant le nectar*; *Hercule lançant Lycas contre un rocher*; *Mausolée de Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche*; *M^{me} Létiizia Bonaparte*; *Léopoldine-Esterhazy Lichtenstein*; *Vénus sortant du bain*, ou *Vénus italique*; *Hector tenant une épée nue*; *Ajax saisissant son glaive*; *La paix*; *Le buste de Canova*; *Un cheval destiné à porter une statue de Bonaparte*; *Vénus victorieuse, sous les traits de Pauline Borghèse*; *Une nymphe*; *La religion couronnée et radée*; *Mausolée d'Alfiéri*; *Mausolée de Volpato, graveur, et ami de Canova*; *Cénotaphe élevé à la mémoire de Jean Fallieri*; *Les trois grâces*; *Mars et Vénus*; *La paix et les grâces*; *Jean VI, roi de Portugal*; *Saint Jean-Baptiste enfant*; *Polymnie assise*; *Terpsichore*; *la Concorde, sous les traits de Marie-Louise*; *La piété*; *La douceur*; *Un Hermès*; *Une danseuse*; *Pâris tenant la pomme*; *Deux danseuses*; *Washington*; *Mausolée de la marquise de Santa-Cruz*; *Mausolée du comte de Souza*; *Mausolée du prince Frédéric II de Prusse*; *Mausolée de l'amiral Nelson*; *Buste du pape Pie VII*; *Statue du pape Pie VI*, pas entièrement achevée; *François II empereur d'Autriche*; *Buste de Corine*; *Buste de Béatrix maîtresse du Dante*; *Hélène*; *La ville de Padoue*, sous les traits d'une femme assise, bas-relief; *Achille et Briseïs*, bas-relief; bas-reliefs représentant *la vie et la mort de Socrate*; *Alexandre empereur de Russie*; *Jésus mort*; *la Vierge* et *Marie-Madeleine*; *Vases cinéraires*; *Tombeau du comte Tadini*; *Offrande des troyennes à Minerve*; *Palamède*. Le plus grand nombre de ses ouvrages ont été reproduits par le Brun, l'un des plus célèbres graveurs, Bertini, Bertinelli, Bonata, Fontana, Marchetti, Morghen, Vitali, Villotti, etc. Canova était bienfaisant; les pensions dont il jouissait servaient à encourager les jeunes artistes. Religieux à toutes les époques de sa brillante carrière, il s'occupa dans ses dernières

années de construire dans son lieu natal une église digne de sa haute célébrité. Elle forme une rotonde dont le frontispice est copié sur le Parthénon d'Athènes. Elle ne fut pas achevée avant sa mort; mais il laissa des fonds destinés à cet objet. Beaucoup d'ouvrages ont été publiés en italien, en anglais, et en français sur ce célèbre statuaire. Voyez son *Eloge* prononcé à l'Institut de France par Quatremère de Quincy, le 24 avril 1823, et une *notice* par le même auteur dans les *archives littéraires* de 1824. Canova a été peint en France par Gerard, en Angleterre par John Jackson : ces deux portraits ont été gravés.

CANOVAI (Stanislas), savant religieux des écoles pies de Florence, né en 1740, mort en 1811. Malgré son amour pour les sciences, il ne cessa jamais de remplir avec exactitude les fonctions du ministère ecclésiastique; et lorsqu'il pouvait rendre quelque service, il ne comptait pour rien la fatigue et même la privation des choses les plus nécessaires. Ce fut lui qu'Alfieri appela dans ses derniers moments. Il avait été reçu membre de l'académie étrusque de Cortone. Ses principaux ouvrages sont : *Componimento drammatico da cantarsi nella nobile academia etrusca*, etc., Florence, 1771, in-4; *Riflessioni intorno alle pubbliche scuole*, ibid., 1775, in-8; *Orazione funebre del marchese cavaliere Giuseppe Benvenuto venuti di Cortona*, ibid., 1780, in-4; *Elogio d'Amerigo Vespucci*, ibid., 1788, plusieurs fois réimpr. C'est une de ses meilleures productions; plusieurs excellentes *dissertations* insérées dans les mémoires de l'académie étrusque de Cortone. On reproche à son style un peu d'enflure. On lui doit une bonne traduction des *Leçons élémentaires de mathématiques* de Laccaille, augmentée et revue par l'abbé Marie, 1781.

CANSTEIN (Charles-Hildebrand de), luthérien, né à Lindenberg en 1667, mort à Halle en 1719, fut d'abord page de l'électeur de Brandebourg et servit ensuite dans les Pays-Bas; mais contraint par la faiblesse de sa santé d'abandonner la carrière militaire, il se retira à Halle pour se consacrer presque entièrement à des exercices de piété. Il légua à la maison des Orphelins de cette ville sa bibliothèque et une partie de sa fortune. On a de lui une *Harmonie des quatre Evangiles*, Halle, 1718, in-f., 6 à 7 fr.; et une *Vie du docteur Spener*, dont il fut le disciple et l'ami, mais qui ne fut publiée qu'en 1729. Son désir de multiplier les Livres saints lui fit imaginer la stéréotypie ou les planches fixes, afin d'obtenir des édit. plus correctes, d'épargner les frais d'une composition répétée, et de pouvoir donner ces ouvrages à des prix très-bas, idée qu'on a si heureusement développée de nos jours, et que l'on a encore perfectionnée par l'invention du *cliché*. Il publia aussi successivement le *nouveau Testament*, la *Bible* et le *Psautier*, dont il vendit, dit-on, un très-grand nombre d'éditions au bénéfice des pauvres.

CANTA-GALLINA (Remi), né en 1556, graveur, peintre italien, fut le premier maître du célèbre Callot, et mourut à Florence en 1624. Il a gravé d'après ses propres dessins et d'après ceux d'autres maîtres, des *vues*, des *paysages* et des *fêtes*.

CANTARINI (Simon), surnommé le *Pézarèse*, parce qu'il était de Pézaro, né en 1612, disciple et ami du Guide, se perfectionna en l'imitant. On confondit quelquefois les ouvrages du maître avec ceux de l'élève. Ce peintre célèbre mourut à la fleur de son âge à Véronne, en 1648.

CANTEL (Pierre-Joseph), né au pays de Caux en 1645, entra dans la compagnie de Jésus et s'y distingua. Il mourut à Paris en 1684. Son ardeur pour l'étude abrégée ses jours. Nous avons de lui un traité de *Romanâ republicâ*, Utrecht, 1707, in-12; Lugd.-Bat., 1726, in-12, fig., 3 à 4 fr. C'est un excellent abrégé des antiquités romaines; *Metropolitanarum urbium historia civilis et ecclesiastica*, 1684, in-4, tom. 1^{er}. Il donna le *Justin ad usum delphini*, Paris, 1677, in-4, et le *Valère Maxime*, aussi *ad usum*, etc., Paris, 1679, in-4. Ces éditions sont estimées.

CANTEMIR (Démétrius), né en 1673, d'une famille illustre de la Tartarie. Son père, de gouverneur de trois cantons de Moldavie, devint prince de cette province en 1664. Démétrius, envoyé de bonne heure à Constantinople, se flattait de lui succéder; mais il fut supplanté à la Porte par un concurrent. Le ministre ottoman l'ayant envoyé en 1710 dans la Moldavie pour la défendre contre le czar Pierre, il la livra à celui contre qui on l'avait envoyé combattre. Démétrius suivit son nouveau maître dans ses conquêtes. Il eut, en dédommagement de ce qu'il avait perdu, le titre de prince avec des terres, des domaines, et une autorité entière sur les Moldaviens qui quittèrent leur patrie pour s'attacher à son sort. Il mourut en 1723, dans ses terres de l'Ukraine, aimé et estimé. On a de lui plusieurs ouvrages : *Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'empire ottoman*; l'original latin est resté manuscrit; il a été trad. en angl. par Nicolas Tindal, Lond., 1734, 2 vol. in-fol., et en franç. sur la version angl. par l'abbé de Jonquières, Paris, 1743, 4 vol. in-12, ou 2 vol. in-4, 10 à 12 fr., en allemand par J. L. Schmidt, Hambourg, 1745, in-4; *Système de la religion mahométane*, Pétersbourg, 1722, in-fol., 6 à 7 f.; ouvrage écrit et impr. en langue russe, par ordre de Pierre le Grand, à qui il est dédié; *Etat présent de la Moldavie*, en latin, avec une grande carte du pays, etc. Il a encore laissé plusieurs autres ouvrages, tels que l'*Histoire ancienne et moderne de la Dacie*, qui n'a pas été publiée; une *Théologie physique*; un *Recueil de chansons turques* mises en musique, in-4; une *Introduction à la musique turque*, écrite en langue russe, in-4, etc. Ce prince possédait presque toutes les langues vivantes et mortes, dans un égal degré. La vie de Démétrius Cantemir a été écrite par Nic. Tindal qui l'a placée en tête de sa traduction.

CANTEMIR (Antiochus, ou Constantin Démétrius, prince), né à Constantinople en 1709, dernier fils du précédent, et l'objet des complaisances de son père, s'adonna comme lui à l'étude, aux sciences et aux arts. Il fut successivement ambassadeur à Londres et à Paris. De retour en Russie, il se conduisit avec beaucoup de prudence dans les

différentes révolutions qui agiterent cette contrée, et mourut en 1744. Les Russes connaissaient avant lui quelques chansons rimées; mais il est le premier qui ait introduit chez eux des poésies d'une certaine étendue. Outre une traduction d'Anacréon et des épîtres d'Horace, il donna en langue russe des *satires*, des *fables*, des *odes* et la *Pétréide*, poème héroïque sur le czar Pierre I^{er}. L'abbé de Guasco, traducteur de ses satires, in-12, a écrit la *Vie* de ce prince en admirateur panégyriste.

CANTER (Guillaume), savant hollandais, né à Utrecht en 1542, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, et lia amitié avec un grand nombre de savants. Il se fixa ensuite à Louvain, y vécut dans la retraite, se livrant avec passion à l'étude; la matinée était consacrée à la lecture, et l'après-dinée à écrire. Il fut constamment attaché à la religion de ses pères, et mourut dans de grands sentiments de piété en 1575. Juste-Lipse en fait l'éloge dans sa première épître à Corneille Valère. Il laissa beaucoup d'ouvrages : huit livres de corrections, d'explications et de fragments de divers auteurs, en latin, réimpr. dans le *Trésor de Gruter*; *Synagma de ratione emendandi Græcos auctores*, Anvers, 1571, in-8. Des éditions et des traductions de quelques écrivains grecs et latins; des poésies latines, etc. *Voy.* Nicéron, tom. 29, pag. 344.

CANTER (Théodore), frère du précédent, né à Utrecht en 1545, exerça la magistrature, et cultiva les sciences à Utrecht sa patrie. L'an 1611, il fut dépouillé de ses biens et exilé, sous prétexte qu'il favorisait les catholiques. Il se retira à Anvers, et de là à Leuwarden, où il mourut en 1617. On a de lui : *Variæ lectiones*, Anvers, 1574; des *Notes sur le livre d'Arnobé contre les gentils*, Anvers, 1582, in-8.

CANTON (Jean), né à Stroud dans le Gloucestershire, en 1718, s'appliqua avec beaucoup de succès à la physique et à l'astronomie, et réussit à faire des expériences neuves et utiles. En 1750, il présenta à la société royale de Londres une *Méthode pour faire des aimants artificiels, supérieurs à tous les autres*; ce qui lui procura la même année une place dans cette académie, qu'il continua d'enrichir de ses découvertes jusqu'à sa mort, arrivée en 1772. Plusieurs ont jugé que cette méthode avait été effacée, presque aussitôt qu'elle vit le jour, par un traité sur la même matière, composé en angl. par Michell, et trad. élégamment en français par le P. Rivoire, jésuite, Paris, 1752, in-12. Canton a encore publié des traités sur l'*Electricité*, la *Tourmaline*, la *Lumière de la mer*, la *Variation de l'aiguille aimantée*, la *Compressibilité de l'eau* : l'on doute avec raison qu'il ait démontré la compressibilité de cet élément.

CANTWEL (André), médecin, du comté de Tipperary en Irlande, de la société royale de Londres, mort en 1764. Il se distingua par divers ouvrages estimés. Les plus connus sont : *Dissertations latines sur la médecine, sur les fièvres, sur les sécrétions*; *Nouvelles expériences sur les remèdes de M^{lle} Stephens*; *Histoire d'un remède pour la faiblesse des yeux*; *Tableau de la petite vérole*

1758, in-12; *Dissertations sur l'inoculation*, et plusieurs autres écrits contre cette méthode qui a prévalu malgré ses contradicteurs, et qui de nos jours a été abandonnée pour une méthode plus simple encore, la *vaccine*.

CANTWEL (André-Samuel-Michel), fils du précédent, né en 1744, devint lieutenant des maréchaux de France, et fut admis à ce titre dans l'hôpital des Invalides en 1792. Il y obtint la place de bibliothécaire, et y mourut en 1802. Il a publié plusieurs traductions de l'anglais, la plupart très-inexactes. Les plus importantes sont : *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, par Gibbon. Les 3 premiers vol. ont été trad. par Louis XVI et Le Clerc de Sept-Chênes, et la suite par Demeunier, Boulard, Cantwel et Marinié, 1777-95, 18 vol. in-8, 25 à 30 f.; nouv. édit., Paris, 1812-13, 13 vol. in-8, 28 à 35 fr.; *Discours sur l'histoire et la politique en général par le docteur Jos. Priestley*, 1795, 2 vol. in-8, 5 à 6 fr.; *Leçons de rhétorique de Blair*, 1797, 4 vol. in-8, 10 à 12 fr. La traduction de Prévost, publiée pour la première fois à Genève en 1808, et réimpr. à Paris en 1821, avec des corrections et des passages omis dans la première édit., l'a fait totalement oublier; *Voyage en Hongrie fait en 1797, précédé d'une description de Vienne et des jardins de Schœnbrunn*, par Rob. Townson, 1799, 3 vol. in-8, 8 à 9 fr.; *Voyages de Byron à la mer du Sud*, 1799, in-8. Il a eu part à la traduction de la *Géographie de Guthrie*, par Noël.

CANULEIUS, tribun du peuple romain, se fit aimer des républicains par son opposition aux nobles. Il souleva le peuple vers l'an 445 avant J.-C., et obtint que les plébéiens pourraient s'allier avec des patriciens.

CANUS, ou CANO (Melchior), dominicain espagnol, né à Tarançon, dans le diocèse de Tolède, en 1523, professeur de théologie à Salamanque, fut envoyé au concile de Trente sous Paul III, et nommé évêque des îles Canaries en 1552. Il n'en prit point possession. Il mourut à Tolède en 1560, provincial de Castille. Ce religieux n'avait pas voulu pendant longtemps être évêque, peut-être pour ne pas s'éloigner de Philippe II, dont il avait gagné l'affection. Tous les théologiens ont donné des éloges à son traité, intitulé : *Locorum theologicorum*, lib. XII, Padoue, 1727, in-4, tant pour les excellentes choses qu'il renferme, que pour la manière élégante de les exprimer. On lui reproche seulement d'avoir trop affecté d'imiter les ouvrages de rhétorique d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, ainsi que des autres auteurs profanes, et de fatiguer son lecteur par de longues digressions et par une foule de questions étrangères à son sujet. Les lieux théologiques d'où il tire ses arguments, sont l'Écriture sainte, les traditions apostoliques, les PP., les conciles, etc. Il condamnait avec raisons ces questions vaines et absurdes, par lesquelles on a longtemps défiguré la simplicité et la majesté de la science de la religion; mais on ne peut s'empêcher de convenir qu'il montrait trop d'aigreur contre les scolastiques; La scolastique n'est point d'une indispensable néces-

sité pour conserver intact le dépôt de la foi ; les promesses de Jésus-Christ sont à la vérité son principal appui ; mais ces promesses n'excluent pas les moyens humains que la prudence suggère et varie selon les conjonctures. L'Eglise a eu des motifs très-pressants pour mettre en œuvre ceux que lui fournissait la scolastique ; car cette forme d'enseignement lui a fait remporter des avantages précieux sur les sectaires, qui n'en ont jamais condamné l'usage que parce qu'ils n'en pouvaient soutenir la force ; et les sarcasmes qu'ils ont lancés contre cette pratique doivent être une raison de plus pour la conserver. Voy. ANSELME (saint), DUNS, HANGESL, GRAVINA (Jean-Vincent), THOMAS (saint). Canus n'était pas non plus ami des jésuites, et ne craignait pas de les regarder comme des *précurseurs de l'antechrist*, sans que ni la bulle de Paul III qui confirmait leur institut, ni une lettre circulaire du général de son ordre, qui défendait à ses religieux de mal parler des jésuites, pussent lui faire changer de sentiment, ni même l'empêcher de déclamer contre eux en chaire : Jean Penna, son confrère, docteur de Salamaneque, publia en leur faveur un manifeste apologétique. On attribue encore à Canus *Prælectiones de penitentiâ*. Ses œuvres ont été publiées à Cologne en 1605, in-8 ; ibid., 1678, in-8 ; Lyon, 1704, in-4.

CANUS, ou CANO (Sébastien), Biscailien, compagnon de l'illustre Magellan dans ses courses maritimes, passa avec lui vers l'an 1520 le détroit auquel ce célèbre voyageur donna son nom. Après la mort de Magellan, il gagna les îles de la Sonde, d'où il alla doubler le cap de Bonne-Espérance. Il entra dans Séville en 1522, ayant le premier fait le tour du monde par l'Orient, en trois ans et quatre semaines. Charles-Quint lui donna pour devise un globe terrestre avec ces paroles : *Primus me circumdediti*.

CANUT I, dit le Grand, fils de Suénon, et roi de Danemark, commença son règne par une descente en Angleterre et en Norwége, qui toutes deux s'étaient soustraites à l'hommage et à l'obéissance qu'elles avaient promise à son père. Cette entreprise présentait de grandes difficultés. Il avait à redouter les Vandales et les autres nations du Nord qui réclamaient la même indépendance que l'Angleterre et la Norwége. Il temporisa avec ces peuples, afin de diriger toutes ses forces contre ces deux derniers royaumes. Pour gagner du temps même avec cette dernière puissance, il sut habilement attirer dans ses vues Claude, frère du roi, en lui persuadant de revendiquer la couronne. Après ces précautions il partit pour l'Angleterre, où il remporta d'abord quelques avantages : mais trop faible pour s'y maintenir, et furieux de se voir contraint d'abandonner cette contrée, il fit couper le nez et les oreilles à quelques jeunes seigneurs qu'il avait en otage. Ethelrède qui régnait alors sur les Anglais enchaîna sur la barbarie de Canut, en faisant mourir beaucoup de Danois qui y étaient naturalisés, et qu'il fit massacrer en un seul jour. Cependant en 1010, Canut profitant de l'indolence d'Ethelrède entra en Angleterre ; mais ce roi pareseux tomba malade, ce

qui l'obligea de confier la défense de l'Angleterre à son fils Edmond, prince plein de courage, mais continuellement trahi par Edric, que son père avait placé dans son conseil. Cependant, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il parvint à se maintenir en Angleterre ; et, pour mettre fin à une guerre sanglante, il fit proposer à Canut un combat singulier pour terminer leur différend. Ils entrèrent dans une île de la rivière de Saverne, et se battirent longtemps sans qu'on pût décider qui des deux avait l'avantage. Canut craignant de succomber contre un ennemi qui passait pour un des plus forts hommes du monde, proposa à Edmond de partager entre eux l'Angleterre. Quelques écrivains même prétendent qu'il refusa le combat. Quoiqu'il en soit, le traité se fit, et les deux rivaux se séparèrent satisfaits l'un de l'autre. Edmond cependant fut assassiné un mois après par la perfidie d'Edri ; celui-ci furieux de ne pas recevoir la récompense qu'il attendait de son crime, osa le reprocher à Canut, qui, sachant bien qu'on ne pouvait se fier à un traître, le fit pendre et jeter dans la Tamise. Ce prince, resté seul maître de l'Angleterre, et parvenu au plus haut degré de puissance, s'appliqua à rétablir dans ses états, qui venaient d'éprouver une guerre longue et cruelle, l'ordre, l'abondance et la paix. Pour cela il supprima des impôts vexatoires qu'il avait établis pour satisfaire l'avidité des chefs qui avaient combattu pour lui ; il fit de bonnes lois, et partagea si bien ses faveurs, que ni les Anglais ni les Danois n'eurent à se plaindre d'une préférence injuste. Il rétablit les monastères ruinés durant la guerre, bâtit plusieurs églises, fit de grandes largesses aux pauvres et aux églises, et alla à Rome visiter les tombeaux des apôtres. Quelque minutieux qu'ait paru à Hume cet esprit de dévotion, on aimera toujours à voir le moyen que ce grand monarque employa pour confondre les courtisans qui l'appelaient roi des rois, maître de la mer. Il alla s'asseoir sur le bord de cet élément à l'instant du reflux, et lui défendit de l'approcher. Le flot sourd à sa voix ayant mouillé son habit et ses pieds, il dit aux flatteurs : « Apprenez que tous les mortels sont dépendants et faibles, et que celui-là seul est tout-puissant à qui l'Océan a obéi, quand il lui a dit : » *Va jusque-là, et pas plus loin.* » Canut mourut l'an 1036, et il a été placé avec justice parmi les plus grands rois qui aient porté le diadème. Sa jeunesse fut célèbre par ses conquêtes et par la politique la plus raffinée ; mais malheureusement ternie par beaucoup d'actions cruelles ; ses dernières années furent distinguées par sa tempérance, son respect pour la justice, son affabilité, sa clémence, et par toutes les vertus qui pouvaient le faire chérir et respecter de ses sujets. Les historiens Danois rapportent de ce prince une anecdote qui ne se trouve dans aucun historien anglais. Ayant tué dans le vin un de ses soldats, il assembla son peuple, et voulut qu'on lui fit à lui-même son procès en règle. Il fut jugé coupable, mais il se réserva la sentence et l'arbitrage de sa punition. Il avait précédemment fixé une amende pécuniaire pour le meurtre, dont un tiers pour le roi, un tiers pour les parents du

mort, et l'autre pour l'armée. Il prononça qu'il paierait neuf fois la valeur de l'amende ordinaire, et quant à son tiers, il ordonna qu'il serait donné au clergé.

CANUT II, dit *Hardi-Canut* ou le *Robuste*, fils du précédent, mérita ce surnom par les actions de valeur qu'il fit en Russie, où son père l'avait envoyé à la poursuite du roi de Norwége Olaüs. Il fut roi de Danemark depuis l'an 1035 jusqu'à l'an 1040, qu'il fut couronné roi d'Angleterre après la mort de son frère Harold, lorsqu'il se disposait à venir lui disputer la couronne d'Angleterre, à laquelle il prétendait avoir des droits. Son règne ne présente aucun événement important. Il mourut subitement en 1042, d'intempérance, selon les uns, de poison, suivant d'autres, avec la réputation d'un prince dont le caractère associait les vices les plus détestables aux plus nobles vertus. Avec beaucoup de valeur et de générosité, il fut cruel, féroce, intempérant, débauché. Dans lui s'éteignit en Angleterre la dynastie danoise.

CANUT IV (saint), roi de Danemark, frère et successeur de Harold, monta sur le trône en 1080, et fut tué dans l'église de Saint-Alban, de la ville d'Odensée, située dans l'île de Funen, l'an 1086, selon la plus vraisemblable opinion. Son zèle pour la religion, qui fut la cause de sa mort, lui mérita le nom de *martyr*. Ce zèle pour la propagation de la foi chrétienne, le soin qu'il prit de bâtir et de réparer plusieurs églises, son application à rendre la justice, une pratique continuelle des vertus chrétiennes, le bon ordre qu'il s'efforça d'établir dans le royaume, après avoir donné lui-même l'exemple par le règlement de son domestique: tout cela partait d'un fonds de religion, et en fit un grand saint, comme ses autres qualités le rendirent grand prince. Il délivra le Danemark des incursions des Sembes, des Esthons et des habitants de la Courlande; il rétablit la sûreté de la navigation, en punissant les pirates du dernier supplice; il ne pardonnait pas plus aux étrangers qu'à ses propres sujets, s'il en trouvait quelqu'un coupable de vol ou de meurtre; il rétablit la peine du talion, *œil pour œil, dent pour dent*; il avait pris des mesures pour recouvrer le royaume d'Angleterre, dessein que la trahison de son frère Olaüs fit échouer. Enfin jamais la justice n'avait été exercée avec plus d'exactitude et plus de vigueur dans le Danemark. (*Histoire du Danemark par Desroches*, tom. 2, pag. 249.) Aelnothus a écrit sa *vie*, Copenhague, 1657, in-4. — Il y a eu quelques autres princes de ce nom, entre autres, un fils d'Eric le Bon, roi de Danemark, assassiné le 7 janvier 1130, et mis aussi au nombre des martyrs.

CANUT (saint), duc de Sleswig, 2^e fils d'Eric le Bon, roi de Danemark, et neveu de Nicolas, qui avait été élevé sur le trône au préjudice des enfants de ce dernier. Canut, sans ambition, vivait paisiblement, lorsque Henri, prince des Vandales, après avoir ravagé le Danemark, se porta sur le duché de Sleswig, qu'il dévasta entièrement. Touché de l'état misérable où ce duché était réduit, il sollicita et obtint la place de gouverneur de ce pays, que plu-

sieurs avaient refusée. Il battit Henri, le força à la paix, et même s'attira son amitié, au point qu'à l'article de la mort il le nomma tuteur de ses enfants, et remit le gouvernement de son royaume entre ses mains. Canut régna quelques années avec la plus grande réputation, estimé, chéri et respecté de tous les gens de bien; mais ensuite son règne fut troublé par des dissensions qui s'élevèrent entre ses enfants, et par la jalousie de Magnus, fils de Nicolas, auquel ses vertus et la supériorité de son mérite faisaient ombrage. Il parvint cependant par sa conduite franche et loyale à faire taire ses ennemis. Mais Magnus, qui avait juré sa perte, ne voyant pas d'autre moyen de s'en défaire, l'engagea à venir le trouver dans une forêt voisine, où il désirait l'entretenir. Ce prince trop confiant se rendit à cette invitation avec quatre personnes seulement et sans armes, mais à peine fut-il enfoncé dans le bois, que le traître Magnus, escorté d'une troupe de conjurés, fondit sur lui, le saisit par les cheveux et lui coupa la tête le 7 janvier 1131. Ainsi périt le plus grand héros de son siècle. Comme on craignait un soulèvement de la part du peuple, qui avait témoigné son indignation à la nouvelle de ce lâche assassinat, il fut enterré sans pompe et sans autre monument que celui qu'il s'était fait dans le cœur des Danois, qui adorent encore aujourd'hui sa mémoire. Il fut canonisé en 1171. Le Martyrologe romain le confond avec saint Canut, roi de Danemark.

CANUTI (Dominique), peintre, né à Bologne en 1625, fut un des meilleurs élèves du Guide. On remarque surtout dans ses tableaux une belle ordonnance, et un pinceau léger et facile. Il a aussi gravé quelques estampes à l'eau-forte. Il mourut en 1684.

CANZ (Israël-Gottlieb), professeur de théologie luthérienne à Heinsheim, était né dans cette ville le 26 février 1690, et y mourut le 28 janvier 1753, à l'âge de 63 ans. Il était un des disciples les plus distingués de Wolf, dont il avait suivi les leçons à Tubingen, mais dont il n'adopta pas néanmoins servilement toutes les idées. Il essaya d'introduire sa philosophie et celle de Leibnitz dans la théologie. Les principaux ouvrages de Canz sont : *Philosophiæ Leibnitzianæ et Wolfianæ usus in theologia, per præcipua fidei capita*, Francfort et Leipzig, 1728-39, 4 part. in-4, livre qui eut du succès en Allemagne; *Eloquentiæ et præsertim oratoriæ lineæ pauca*, Tubingen, 1734, in-4; *Grammaticæ universalis tenuia rudimenta*, 1737, in-4; *Disciplinæ morales omnes, etiam eæ quæ forma artis nondum huc usque comparuerunt, perpetuo nexu traditæ*, Leipzig, 1739, in-8; *Ontologia polemica*, Leipzig, 1741, in-8; *Meditationes philosophicæ*, Tubingen, 1750, in-4; *Theologia thetico-polemica*, Dresde, 1741, in-8; *Compendium theologiæ purioris*, Tubingen, 1752, in-8.

CAOURSIN (Guillaume), secrétaire et vice-chancelier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né à Douai vers 1430, était originaire de Rhodes. Il était marié, et mourut en 1501. Ses ouvrages, qui concernent l'ordre de Rhodes et le siège de

cette ville en 1480, imprimés à Ulm en 1496, in-f., goth., sont assez rares, vend. 29 fr..

CAPACCIO (Jules-César), écrivain fécond du 16^e siècle, né vers 1560, à Campagna dans le royaume de Naples, fut gentilhomme du duc d'Urbino, et secrétaire de la ville de Naples. Il mourut en 1631. On a de lui une *Histoire de Naples*, 1607, in-4, tom. 1^{er}, qui est au nombre des livres rares. Quelques critiques prétendent que Capaccio n'en est que le traducteur, et que l'ouvrage est de Fabio Giordano; Burmann a inséré cette histoire dans le tom. 9 des *Antiquit. Italiæ*. On a encore de lui : *Puteolana historia, cui accessit de Balneis libellus*, Naples, 1604, in-4, fig., 5 à 6 fr., ouvrage curieux et savant; *La vera antichità di Pozzuolo*, Naples, 1607, in-8; Rome, 1652, in-8, 3 à 4 fr., rare; *Apologhi e favole in versi volgari, con la giunta delle dicerie morali*, Naples, 1602, in-8, etc.

CAPECE (Scipion), poète latin du 16^e siècle, napolitain, tacha d'imiter Lucrèce dans son poème *Des principes des choses*, Venise, Alde, 1546, in-8, et y réussit assez bien. Le cardinal Bembo et Manuce mettaient cet ouvrage à côté de son modèle. On en a donné une édition avec la traduction italienne, Venise, 1754, in-8. On a encore de lui des élégies, des épigrammes, et un poème *De vate maximo*, que Gessner, sans doute ami du poète, égalait aux productions de l'antiquité. Capèce est mort vers 1562.

CAPEL (Arthur) était gouverneur de Colchester pour le roi, lorsque Fairfax, chef des parlementaires, vint assiéger cette place en 1645. Ce général se servit d'une ruse singulière pour tâcher d'emporter la place. Il fit venir Arthur, fils de Capel, étudiant alors à Londres, pour engager son père à lui conserver la vie, en s'accommodant avec le parlement. Quoique le jeune homme n'eût que dix-sept ans, il répondit toujours que son père était trop sage pour avoir besoin des avis d'un enfant. Fairfax furieux fit mettre le jeune Arthur, nu jusqu'à la ceinture, au milieu d'une troupe de soldats qui avaient les épées tirées contre lui. Pendant qu'il regardait ce triste spectacle, il entendit un des officiers de Fairfax, qui lui dit : *Préparez-vous à vous rendre, ou à voir répandre le sang de votre fils*. Capel, pour toute réponse, cria à son fils avec fermeté : *Mon fils, souvenez-vous de ce que vous devez à Dieu et au roi* : paroles qu'il répéta trois fois. Il entra ensuite dans la place, et exhorta les officiers à demeurer fermes, non pour venger son fils, mais pour venger leur roi. Ce bon citoyen ayant été forcé de capituler, périt en 1649 par le même supplice que celui de Charles I^{er}, et fut condamné par les mêmes juges.

CAPELLA (Martianus-Mineus-Félix), poète latin, vivait vers l'an 490 de J.-C. On croit qu'il était africain et proconsul. On a de lui un ouvrage intitulé *Satyricon*, espèce de petite encyclopédie latine en neuf livres, mélangés de prose et de vers : les deux premiers qui servent d'introduction aux sept autres sont remplis par un poème allégorique intitulé : *De nuptiis Philologiæ et Mercurii* : les

livres suivants traitent des sept arts libéraux, de *septem artibus liberalibus*. Grotius donna à l'âge de 14 ans une bonne édition de cette production médiocre, Lugd.-Bat., 1599, in-8, 12 à 15 fr., avec des notes et des corrections. L'édition princeps est in-fol., Vicence, 1499, vend. 10 fr., 66 f., et 75 fr. Le 9^e livre a été inséré dans le recueil des anciens auteurs qui ont écrit sur la musique, par Meibonius, Amsterdam, 1652, et les deux prem. livres ont été réimp., Lyon, 1658; Berne, 1793; Nuremberg, 1794, in-8, 3 fr.

CAPELLEN (T.-Fr. van), vice-amiral hollandais, grand-croix de l'ordre militaire de Guillaume, chevalier de l'ordre du Bain, issu d'une famille honnête, entra, en 1772, au service de la marine hollandaise, et avait obtenu, six ans après, le grade de lieutenant. Une action de valeur qu'il fit à bord de la frégate *le Briel*, dans un combat livré en juin 1781, à la frégate anglaise *the Crescent* qui fut capturée, lui valut l'année suivante le grade de capitaine de vaisseau. Il fit en cette qualité, en 1792 et 1793, plusieurs croisières dans le but d'agir contre l'armée française qui, sous les ordres de Dumouriez, cherchait à envahir la Hollande, et donna de nouvelles preuves de bravoure dans quelques attaques dirigées contre les batteries de l'ennemi. Lors du débarquement des Anglais, en 1799, sur les côtes de la Hollande, van Capellen commandait un vaisseau qui faisait partie de l'escadre du vice-amiral Story, dans la rade de Texel et au Vlieter. Tous les équipages s'étant révoltés et déclarés pour le prince d'Orange, l'amiral anglais Mitchell somma, au nom de ce prince, l'amiral hollandais de livrer la flotte qui se rendit sans combat. On établit un conseil de guerre pour examiner la conduite des officiers de l'escadre, et van Capellen fut condamné à mort. Il s'était rendu en Angleterre, et il ne revint dans son pays qu'après les événements de 1813. Le prince d'Orange le nomma vice-amiral, et le chargea d'aller prendre possession des colonies situées dans les *Indes-Orientales*. Deux ans après, il commanda l'escadre de la Méditerranée et se joignit à lord Exmouth pour bombarder Alger. La conduite de van Capellen, dans cette circonstance, lui mérita la décoration anglaise de l'ordre royal du Bain, et une épée d'honneur envoyée par le duc de Clarence; la chambre des communes lui vota en outre des remerciements. Son propre souverain l'éleva, à la fin de 1816, au rang de grand-croix de l'ordre royal des Pays-Bas. Van Capellen, nommé en 1824 grand-maître de la maison du prince d'Orange, mourut le 15 avril de la même année.

CAPELLO (Blanche), seconde femme de François de Médicis, grand-duc de Toscane, naquit à Venise, d'une ancienne famille patricienne. Un jeune Florentin l'enleva, l'épousa à Pistoria et la conduisit à Florence. Quoique les deux époux se tinssent cachés, le grand-duc fut informé de leur séjour dans sa capitale, et surtout de la beauté de Blanche. Il la fit venir auprès de lui, en fut épris, et l'an 1579, il l'épousa, après la mort d'Anne d'Autriche sa première femme; Bonaventure son

mari avait été assassiné en 1570, par des gens que François avait apostés. L'abus que fit Blanche de son pouvoir, et la cupidité de son frère Vittorio Capello qui était le favori et le seul ministre du grand-duc, irritèrent la famille des Médicis déjà indignée de la mésalliance de son chef. L'un de ceux qui s'exprimaient le plus librement contre le prince et les Capello était le cardinal Ferdinand de Médicis; il obtint l'éloignement de Vittorio : peu de temps après, les deux époux moururent le même jour à la suite de violentes douleurs d'entrailles occasionnées, dit-on, par le poison. Le cardinal qui succéda à son frère, après avoir déposé l'habit religieux, n'a pu échapper à l'accusation d'être l'auteur de cette double mort : le jour même, il s'était trouvé avec Blanche et le duc dans une maison de plaisance : l'opinion publique n'a pas omis cette circonstance que le peuple a toujours regardée comme décisive. La *Vie de Blanche Capello* a été écrite en allemand par Siebenkees, Gotha, 1739, in-8, et trad. en angl. par Ludger. Meissner a composé sur le même sujet un roman qui a été imité en franç. par Rauquil-Lieutaud, Paris, 1788, 3 vol. in-12. Luchet a aussi publié la *Vie et la mort de Blanche Capello*, Paris, 1788, 3 vol. in-12, figures.

CAPILUPI (Camille), natif de Mantoue, s'est rendu fameux par son libelle intitulé les *Stratagèmes de Charles IX contre les huguenots*, en italien, 1574, pet. in-8, trad. en franç., 1574, in-8; ces deux vol. peu communs sont ordinairement réunis [12 à 15 fr.]. Il y décrit le massacre de la Saint-Barthélemi. Il rapporte des choses fort singulières sur les motifs et les suites de cette violence; mais ce libelle est rempli d'idées fausses et de faits calomnieux. C'est cependant à de telles sources que les philosophes de nos jours vont puiser les preuves dont ils ont besoin, pour impugner les faits les plus avérés et les plus évidents en faveur des catholiques. La haine implacable qu'ils leur ont vouée, se nourrit de calomnies et de mensonges, et leur fait adopter sans examen tout ce qui peut porter quelque atteinte à la sainteté de la religion, dans les événements même qui lui sont le plus étrangers, sur lesquels elle n'a pas eu la moindre influence, ou qui l'ont elle-même combattue et désolée. Capilupi est aussi compté entre les poètes latins.

CAPILUPI (Lélio), frère du précédent, poète latin, né en 1498 à Mantoue comme Virgile, employait si heureusement les vers de son compatriote, et réussissait si bien à leur donner des sens divers, qu'il surpassa en ce genre Ausone, Proba Falconia, et les autres qui se sont exercés sur le même sujet. Il a chanté dans cette sorte de vers l'origine des moines, leurs règles, leurs vies, les cérémonies de l'Eglise, l'histoire du mal de Naples, etc. Deux de ses frères, Hippolyte, évêque de Fano, et Jules, avaient le même talent de décomposer et de recoudre Virgile. Outre leurs *Centons*, on a des vers de ces poètes, dont les pensées et les expressions ne sont qu'à eux. On a réuni leurs poésies, Rome, 1590, in-4, 10 à 12 fr. Une petite partie des poésies de Lélio se trouve aussi dans les *Delicie poetarum*

Italarum. Cet auteur célèbre mourut en 1560. On a imprimé séparément son *Centon ex Virgilio de vitâ monachorum*, Venise, 1550, in-8, 4 à 6 fr., et son *Centon contre les femmes*.

CAPISTRAN (saint Jean de), disciple de Bernardin de Sienne, et frère-mineur comme lui, marcha sur les traces de son maître. Il tirait son nom de Capistran dans l'Abruzzi, où il était né en 1385 d'un gentilhomme angevin. Il signala son zèle et son éloquence dans le concile de Florence pour la réunion de l'Eglise grecque avec l'Eglise romaine; dans la Bohême, contre les hérétiques; dans la Hongrie, contre les Turcs. Il se mit à la tête d'une croisade contre les hussites, et en convertit quatre mille. Lorsque Huniade entra en vainqueur dans Belgrade, Capistran, prédicateur de l'armée, regardé comme un homme inspiré, s'y distingua tellement, qu'il parut incertain à qui on devait davantage, ou à la valeur du héros, ou aux sermons du missionnaire. Il mourut trois mois après cette grande victoire, en 1456. C'est mal à propos qu'on lui a reproché les peines infligées aux hussites rebelles et obstinés; elles étaient décernées par la puissance séculière; le zélé missionnaire n'y eut aucune part. On a de lui un grand nombre d'écrits : un *Traité de l'autorité du pape et du concile*, Venise, 1580, in-4; un *Traité de l'excommunication*; un autre *sur le mariage*; quelques-uns *sur le droit civil, l'usure et les contrats*; l'*Apologie du tiers-ordre de saint François*; le *Miroir des clercs*, etc. Il fut béatifié par Alexandre VIII en 1690, et canonisé par Benoît XIII en 1724.

CAPISUCCHI (Blaise), marquis de Montério, capitaine célèbre par son intelligence dans l'art militaire. Les protestants ayant mis le siège devant Poitiers en 1569, jetèrent un pont sur la rivière pour donner l'assaut. Capisucchi, romain et héritier du courage des ses anciens compatriotes, se jeta dans l'eau avec deux autres, et coupa les cables du pont qui fut bientôt entraîné par les eaux. Il ne signala pas moins sa valeur sous le duc de Parme. Le pape lui donna ensuite le commandement de ses troupes à Avignon et dans le comtat Venaissin.

CAPISUCCHI (Paul), chanoine du Vatican, auditeur de Rote, évêque de Néocastro et vice-légat de Hongrie, s'acquitta avec bonheur de plusieurs négociations, dont Clément VII et Paul III le chargèrent. Ce dernier pontife l'ayant envoyé à Avignon, alors déchiré par mille factions, il calma tout par sa prudence. Il mourut à Rome en 1539, à 60 ans. — Il y a eu plusieurs autres personnes de mérite du même nom : Camille CAPISUCCHI, frère de Blaise, et aussi bon guerrier que lui, commandant des troupes du pape en Hongrie. Le P. Annibal Adami, jésuite, a donné un éloge historique de ces deux frères, Rome, 1685, in-4, en italien. — Raimond, de la même famille, de dominicain devenu cardinal, mort en 1691, auteur de plusieurs ouvrages de théologie.

CAPITOLINUS (Julius), historien latin du 3^e siècle, auteur de plusieurs vies d'empereurs. Il n'écrivait ni avec pureté, ni avec exactitude. On

les trouve dans le recueil intitulé : *Scriptores historiae romanae latini veteres*, Heidelberg, 1742, 3 vol. in-fol.

CAPITON (Wolfgang), théologien luthérien, ami d'OEcoulampade et de Bucer, naquit à Haguenau en 1478, et mourut de la peste en 1541. Sa première femme était veuve d'OEcoulampade. Sa seconde se piquait de bel esprit, et s'avisait de prêcher, lorsque son mari était malade. On a de Capiton plusieurs ouvrages, entre autres une *Grammaire hébraïque*, et la *Vie de Jean OEcoulampade*, 1617, in-8.

CAPMANI (D. Antonio de), littérateur critique et philologue espagnol, né à Barcelone en 1742, mort dans un village de Castille en 1810. Il a laissé plusieurs ouvrages utiles et estimés : *L'art de bien traduire du français en espagnol*, Madrid, 1776, in-4 ; *Discours analytique sur la formation des langues en général, et particulièrement de la langue espagnole* ; *Philosophie de l'éloquence*, 1777, in-8 ; *Discours économique et politique en faveur des artisans*, 1778, in-4, qu'il publia sous le nom de D. Ramon-Miguel Palacio ; *Mémoires historiques sur la marine, le commerce et les arts de Barcelone*, Madrid, 1779-92, 4 vol. in-4, fig., 45 à 60 fr., publiés aux frais de la junte du commerce de Barcelone ; *Théâtre historique et critique de l'éloquence*, ibid., 1786-94, 5 vol. gr. in-8, 30 à 36 f. ; *Dictionnaire français-espagnol*, ibid., 1805, in-4, précédé d'un savant discours sur le génie des deux langues.

CAPO-D'ISTRIA, ou CABODISTRIAS (Jean, comte), président de la Grèce, né à Corfou en 1780, était fils d'un médecin et étudia lui-même la médecine à Venise. Son père qui se trouvait à la tête du gouvernement des Sept-Iles, lorsque les Russes les occupèrent, quitta ses fonctions par suite du traité de Tilsitt, en vertu duquel ces îles passèrent sous la protection des Français, et le jeune Capo-d'Istria se mit au service de la Russie, où il n'obtint d'abord qu'un rang subalterne. Il travailla dans les bureaux du comte Roumientzof, puis fut attaché à l'ambassade russe de Vienne, et, en 1812, fut employé à l'armée du Danube sous les ordres de l'amiral Tchitchagof, qui le chargea de la partie diplomatique. Appelé ensuite à remplir les mêmes fonctions sous les yeux de l'empereur, il parvint à plaire à Alexandre, s'acquitta avec succès de diverses négociations, et fut nommé l'année suivante ministre plénipotentiaire en Suisse. Lorsque les troupes alliées étaient sur le point de pénétrer dans ce pays, il présenta au landamman, conjointement avec le plénipotentiaire autrichien, une déclaration dans laquelle, après avoir fait connaître le projet des puissances de faire entrer leurs armées en France par la Suisse, il promettait en leur nom de rendre à la confédération helvétique son ancienne indépendance. Capo-d'Istria, ayant été choisi pour représenter son souverain au congrès de Vienne, partit de Zurich, le 27 septembre 1814, pour se rendre dans cette capitale, et y contribua beaucoup à terminer les affaires de la Suisse. Le 30 juin 1815, il se trouvait à la suite de son souverain à Haguenau, lors de l'arri-

vée des cinq plénipotentiaires, chargés par le gouvernement provisoire de France de proposer un armistice aux alliés, et l'empereur de Russie le chargea de les entendre. Il suivit ce monarque à Paris, et signa, en qualité de plénipotentiaire, le traité de paix définitif avec la France, le 20 novembre 1815. Capo-d'Istria avait rendu de grands services aux cantons de Vaud et d'Argovie, dont il protégea constamment l'indépendance contre les prétentions de l'oligarchie Bernoise ; le grand conseil de Lausanne, par reconnaissance, le déclara, dans sa séance du 27 mai 1815, citoyen du canton de Vaud. Il retourna en Russie, à la fin de la même année, et fut nommé secrétaire d'état au département des affaires étrangères, fonctions que le comte de Nesselrode partagea quelque temps avec lui. Après avoir possédé toute la confiance d'Alexandre, il abandonna, en 1821, la position éminente qu'il occupait à la cour de Russie, plutôt que de suivre la nouvelle ligne politique qu'on avait tracée, et se retira en Suisse, où il passa plusieurs années, occupé des destinées de la Grèce. Le gouvernement provisoire de ce pays l'ayant nommé président le 20 avril 1827, il sentit que sa nation avait besoin du concours des grandes puissances, et, avant d'accepter la dignité qu'on lui conférait, il se rendit à Paris et à Londres pour sonder les dispositions de ces deux cours. La France, la Russie et l'Angleterre l'ayant reconnu à la fin de 1827, il s'embarqua pour Malte, où il allait à la rencontre des amiraux alliés, et le 18 janvier 1828, il arriva à Nauplie avec une suite peu nombreuse. Ypsilanti avec les chefs de l'armée et les primats de Nauplie le reçurent sur le rivage, et il fut alors installé dans ses fonctions de président de la Grèce. Après avoir prêté serment entre les mains de la Commission provisoire, il prit les rênes de l'état, renvoya la commission, et remplaça le corps législatif par un sénat composé de vingt-sept membres partagés en trois sections égales. Désormais voué exclusivement aux intérêts de sa patrie, il ne voulut point accepter une pension que lui offrait l'empereur Nicolas, en récompense de ses anciens services. Il fit don à la Grèce d'un million de piastres turques et de douze mille tallaris, qui composaient presque toute sa fortune ; un traitement de 180,000 prénix lui ayant été alloué sur la caisse publique, le 13 août 1829, dans le quatrième congrès national d'Argos, Capo-d'Istria le refusa quoique ses moyens particuliers fussent modiques, pour ne point aggraver la situation financière du pays. Le dévouement dont le président faisait preuve ne put le préserver du fer de ses ennemis. Il fut assassiné le 9 octobre 1831 à Nauplie, par Constantin et Georges Mavromichalis, au moment où il se rendait à l'église pour y entendre l'office du dimanche. Ses funérailles eurent lieu le 30 du même mois, et on y vit une éclatante manifestation de la douleur publique. On l'appela du nom de père, on brûlait des parfums autour de sa demeure, et l'on jetait des fleurs sur le cortège funèbre. Capo-d'Istria était d'une assiduité infatigable au travail, et son désintéressement était sans bornes. Il mit toujours sa confiance dans la providence, et

plusieurs de ses lettres où il exprimait ses sollicitudes pour le peuple grec se terminent par ces mots : *J'ai cependant toute confiance dans l'avenir, Dieu qui a si visiblement protégé la Grèce la protégera encore dans cette occasion.* L'assassinat de Capo-d'Istria fut le résultat de la vengeance particulière des Mavromichalis dont le père était en prison, et qui en étaient sortis eux-mêmes depuis à peine trois jours. Cette famille avait eu une grande part au gouvernement provisoire qui précéda celui de Capo-d'Istria. L'un des deux assassins fut massacré sur-le-champ, l'autre subit le dernier supplice. Capo-d'Istria était grand-croix de l'ordre de Saint-Adimir de la seconde classe, chevalier de Sainte-Anne de la première classe, grand-croix de l'ordre de Saint-Léopold d'Autriche et de celui de l'aigle rouge de Prusse.

CAPONSACCHI (Pierre), religieux franciscain, naquit dans les environs d'Arezzo en Toscane au XV^e siècle. Il a laissé quelques ouvrages peu connus : *In Joannis apostoli Apocalypsin observatio*, Florence, 1572, in-4. Il en existe une seconde édit., ibid., 1586, in-4. Cet ouvrage est, par une singularité très-remarquable, dédié à Sélim II, empereur des Turcs ; *De justitia et juris auditione*, Florence, 1575, in-4 ; *Discorso intorno alla Canzone di Petrarca che incomincia : Vergine bella che di sol vestita*, Florence, 1567 et 1590, in-4. On ignore l'année de sa mort.

CAPORALI (César), natif de Pérouse en 1531, fut gouverneur d'Atri, au royaume de Naples, et mourut à Castiglione, près de Pérouse, en 1601. Il s'est fait connaître par des *poésies burlesques*, imprimées en 1656, in-12. Il a donné aussi la comédie du *Fou* et celle de la *Berceuse*.

CAPPEL (Ange), seigneur du Luat et secrétaire du roi, est moins connu par ses *Traductions* de différents auteurs latins, que par son *Avis donné au roi sur l'abréviation des procès*, Paris, 1562, in-fol., qu'il fit réimprimer avec de grands changements sous ce titre : *Abus des plaideurs*, Paris, 1604, in-fol. Dans ce livre, Cappel propose au roi de condamner à une amende, pour arrêter la manie des procès, tous ceux qui s'y engageraient témérairement et qui perdraient leur cause. Ces ouvrages lui acquirent une grande réputation ; mais Cappel ne sut pas se défendre de l'orgueil qu'elle lui inspira. Il se fit graver sous la figure d'un ange au commencement de son livre *l'Abus des plaideurs*, avec un quatrain contenant un éloge digne de l'esprit céleste dont il avait emprunté la forme. Ce trait d'orgueil déplut beaucoup, et fut puni par un autre quatrain, attribué au satirique Rapin :

De peur que cet ange s'élève,
Comme Jupiter autrefois,
Il faut le faire ange de Grève,
Et charger son dos de gros bois.

Cette épigramme peut donner une idée des aménités littéraires de l'époque.

CAPPEL (Louis), né à Sedan en 1585, ministre protestant et professeur d'hébreu à Saumur, effaça la gloire des autres hébraïsants, par une critique exacte et une érudition consommée. Ces deux qua-

lités brillent dans tous ses ouvrages, justement estimés des savants. Les principaux sont : *Arcanum punctuationis revelatum*, Leyde, 1624, in-4, 5 à 6 fr., dans lequel il montre invinciblement la nouveauté des points voyelles du texte hébreu, contre les deux Buxtorf. Le célèbre Grotius disait qu'il n'y avait que des *entêtés* qui pussent contester les preuves de Cappel ; *Critica sacra*, imprimée à Paris en 1650, in-fol., 10 à 12 fr., qui fit encore plus de bruit que l'ouvrage précédent. Ce savant livre qui mettait en poudre l'infailibilité massorétique, et qui répandait des incertitudes sans nombre sur le texte hébreu moderne, unique fondement de la foi des protestants, déplut si étrangement aux calvinistes, qu'ils en empêchèrent pendant dix ans l'impression. Ce fut Jacques Cappel son fils aîné qui, s'étant fait catholique, obtint par l'entremise des PP. Petau, Morin et Mersenne, un privilège pour l'imprimer à Paris du vivant de son père. Arnold Boot, Jacques Ussérius et Jean Buxtorf le fils, attaquèrent cet ouvrage, mais sans lui faire grand mal : Louis Cappel répondit par deux lettres savantes imprimées à Saumur, 1651 et 1652, in-4, força les protestants, ses confrères, à respecter les anciennes versions, auparavant méprisées chez eux, et les mit dans la nécessité ou de se soumettre avec les catholiques à l'autorité de la Tradition, pour s'assurer du sens des Livres sacrés, ou de recourir à la chimère de l'esprit particulier qui ne peut contenter que des fanatiques. Des *Commentaires sur l'ancien Testament*, publiés avec *l'Arcanum*, Amsterdam, 1689, in-fol., 7 à 8 fr. ; *Chronologia sacra*, Paris, 1655, in-4, 3 à 4 fr. Elle est assez succincte, quoiqu'elle contienne des observations utiles et bien digérées ; *Historia apostolica, ex actibus apostolicis et epistolis Paulinis desumpta*, Saumur, 1683, in-4. Cappel mourut à Saumur en 1658.

CAPELLI (Marc-Antoine), cordelier, né à Este vers le milieu du 16^e siècle, écrivit d'abord en faveur de Venise, dans son différend avec Paul V, *Parere delle controversie*, etc., 1606, in-4 ; puis s'étant rétracté, il employa sa plume contre les ennemis de l'autorité du pape : *De summo pontificatu B. Petri*, 1621, in-4. *De cœnâ Christi supremâ*, 1625, in-4. Il passa par les charges de son ordre, et mourut à Rome en 1625.

CAPPERONNIER (Claude), né à Mont-Didier en Picardie l'an 1671, fut destiné d'abord à la tannerie par ses parents. Il apprit de lui-même les éléments de la langue latine, dans les moments qu'il pouvait dérober à son travail. Un de ses oncles, bénédictin de l'abbaye de Corbie, l'ayant fait étudier, ses progrès furent tels que ses heureuses dispositions l'avaient promis. Il vint à Paris en 1688, et se livra avec tant d'ardeur à l'étude du grec, qu'on le mit à côté de ceux de son siècle qui connaissaient le mieux cette langue. Il n'en sépara jamais l'étude de la langue latine, pensant, avec raison, que la première le conduirait à une parfaite intelligence de la seconde. L'université de Bâle, instruite de son mérite, lui offrit une chaire de professeur extraordinaire en grec, avec des honoraires considé-

rables pour toute sa vie, et une entière liberté de conscience sans laquelle ses honoraires n'auraient été que peu de chose. Son mérite ne fut pas moins connu dans sa patrie, que chez l'étranger. Il fut nommé en 1722 à la place de professeur en grec au collège royal, et soutint dans ce poste la réputation qu'il s'était acquise. Il mourut en 1744 chez Crozat, dont il avait élevé les fils. On a de lui plusieurs ouvrages : une édition de Quintilien, Paris, 1725, in-fol., avec des corrections et des notes. Le roi, à qui il la dédia, récompensa son travail par une pension de 800 livres. Une édition des anciens rhéteurs latins, publiée à Strasbourg en 1756, in-4. *Observations philologiques* (en manuscrit), qui réunies feraient plusieurs volumes in-4. L'auteur redresse une infinité de passages des anciens auteurs grecs et latins, et relève beaucoup de fautes commises par les traducteurs modernes. *Traité de l'ancienne prononciation de la langue grecque*, dont on a fait espérer l'impression, sans que jusqu'ici on l'ait vu paraître, etc. Des mœurs douces et simples, une piété éclairée et sincère, un caractère communicatif et officieux, le firent regretter de tous ceux qui font cas de la probité réunie au savoir. Sa mémoire était prodigieuse, et elle lui tenait lieu de recueil.

CAPPERONNIER (Jean), né à Mont-Didier en Picardie l'an 1716, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, garde de la bibliothèque du roi, succéda dans la chaire de professeur en grec au collège royal, à Claude Capperonnier son parent, dont nous venons de parler, et mourut à Paris en 1774. On lui doit une édition des *Commentaires de César*, Paris, Barbou, 1754, 2 vol. in-12; des *poésies d'Anacréon*, traduites du grec en français par Gacon, 1754, in-12; des *Comédies de Plaute*, 1759, 3 v. in-12; de l'*Histoire de saint Louis*, par Joinville, avec Melot et Sallier, 1761, in-fol. C'était un de ces savants, qui, à beaucoup de lumières et de connaissances, ajoutait une facilité et une aisance à les communiquer, qui ne fait pas moins l'éloge de son cœur que de son esprit.

CAPPERONNIER (Jean-Augustin), neveu du précédent, né à Mont-Didier en Picardie le 2 mars 1745, prit l'habit ecclésiastique; mais il se borna à recevoir les ordres mineurs, et fut appelé en 1765 par Jean-Claude Capperonnier, son oncle, à la bibliothèque du roi. Ses connaissances bibliographiques ne tardèrent pas à le faire distinguer, et le marquis de Paulmy, riche amateur de livres, le choisit pour son bibliothécaire, en 1780. La même année il fut nommé censeur royal, 'et peu après, garde en second de la bibliothèque du roi. La révolution éclata sous ses yeux, sans l'atteindre. En 1796, la bibliothèque ayant subi une nouvelle organisation, Capperonnier fut nommé conservateur des livres imprimés, conjointement avec le savant Van -Praët. Il recut, en 1816, la décoration de la légion d'honneur, et mourut le 16 novembre 1820, à l'âge de soixante-quinze ans. Il fit toujours profession d'une piété éclairée, qui fut constamment la règle de ses mœurs. Capperonnier a donné plusieurs bonnes éditions d'auteurs latins : *Justini*

historiarum ex Trogo Pompeio, libri XLIV, 1770, in-12; *Traité de l'amitié*, par M. de Sacy, nouv. édit. revue et corrigée, 1774, in-12; *Jacobi Vanierii prædium rusticum*, in-8 et in-12; *Quinti Horatii Flacci carmina*, 1775, in-12; *Publii Virgilii Maronis opera*, 1790, 2 vol. in-12; *Catullus, Tibullus et Propertius, editio nova correctior*, 1792, in-12; *Eutropii Sexti Aurelii Victoris, necnon Sexti Aurelii, historiae romanæ breviarium*, 1793, in-12; *Académiques de Cicéron, avec le texte latin de l'édition de Cambridge, et des remarques nouvelles*, 1796, 2 vol. in-12; *Quintilien, de l'institution de l'orateur, traduit par l'abbé Gêdoyn, 4^e édition revue, corrigée et augmentée de passages omis par le traducteur, d'après un mémoire manuscrit de M. Capperonnier*, 1803, 4 vol. in-12.

CAPPONI (Séraphin), pieux et savant dominicain, né en 1536, dans le Bolognais, professa la philosophie et la théologie dans plusieurs villes d'Italie avec beaucoup de succès, et édifia ses disciples par ses vertus. Il mourut à Bologne en 1614. Le P. Jean-Michel Pio a donné sa *Vie*, 1625, in-4. Les ouvrages du P. Capponi sont : *Veritates aureæ super totam legem veterem*, Venise, 1590, in-fol.; des *Commentaires sur saint Matthieu et sur saint Jean*, Venise, 1602-1604, 2 vol. in-4; la théologie de saint Thomas en abrégé, 1597; *Elucidationes in Summam sancti Thomæ*, 1588, 5 vol. in-4, 1612, 6 vol. in-fol.; *Commentaria in Psalmos*, Bologne, 1692, in-fol.

CAPRAIS (saint) naquit à Agen au 3^e siècle, et se retira sur une montagne voisine de cette ville pour y mener la vie érémitique, et se dérober en même temps à la cruelle persécution allumée dans cette province. On rapporte que Caprais regardant un jour, du lieu de sa retraite, ce qui se passait dans la ville, fut témoin du supplice d'une jeune vierge nommée Foi. Frappé de la constance et de la fermeté que cette fille courageuse faisait paraître au milieu des tourments, il se jette aussitôt à genoux, demande à Dieu la grâce de l'imiter, et court se présenter à [Dacien, gouverneur de l'Espagne taragonaise, et qui était alors à Agen (vers l'an de J.-C. 287). A peine s'est-il déclaré chrétien qu'il est soumis à d'horribles tortures, et partage avec sainte Foi la palme du martyre. Ils eurent l'un et l'autre la tête tranchée le 6 octobre. Dulcide, évêque d'Agen, au commencement du 5^e siècle, fit rechercher leurs corps, et bâtit une église sous l'invocation de saint Caprais, où il les déposa. On célèbre le 20 octobre la fête de saint Caprais et celle de sainte Foi, le 6 du même mois, jour de leur martyre.

CAPRAIS (saint), qu'on appelle aussi Capraïse pour le distinguer du précédent, vécut au 5^e siècle. Issu de parents distingués, il avait reçu une éducation conforme à sa naissance, et cultivé l'éloquence et la philosophie. Mais ces connaissances n'ayant servi qu'à le convaincre de la fragilité des biens terrestres, il distribua aux pauvres toute sa fortune et se retira dans les montagnes des Vosges. Le bruit de sa vie pénitente et de sa sainteté lui amena deux jeunes seigneurs, Honorat et son frère Venance,

qui venaient consulter le pieux solitaire sur le dessein qu'ils avaient conçu de se consacrer à Dieu. Caprais quitta sa retraite et les accompagna dans divers pèlerinages qu'ils firent hors des Gaules. Venance mourut à Methone; cette circonstance engagea Honorat et Caprais à rentrer dans leur patrie; et, déterminés par le conseil de Léonce, évêque de Fréjus, ils allèrent s'établir dans l'île de Lerins, alors déserte, où ils fondèrent le fameux monastère de ce nom. Honorat le gouverna sous la direction et par les conseils de Caprais, jusqu'au moment où il fut nommé archevêque d'Arles; et Caprais y mourut le 1^{er} juin 430. Le martyrologe romain place sa fête au même jour.

CAPRANICA (Dominique), évêque de Firmo, né en 1400, dans le territoire de Palestrine, rendit de grands services au saint Siège, qui l'employa dans plusieurs négociations délicates et importantes. Ce fut lui qui eut le bonheur de procurer la paix aux états romains ravagés depuis longtemps par Alphonse, roi d'Aragon. Le pape Martin V, qui avait reconnu son mérite, l'avait nommé cardinal en 1423, mais il ne lui avait pas permis d'en porter les insignes; ce qui, dans la suite, lui fit refuser l'entrée du conclave, et lui fit disputer la qualité de cardinal. Il mourut en 1458, laissant plusieurs ouvrages, où l'on trouve plus d'érudition que d'élégance. Les principaux sont : *Acta concilii Basilensis pars prima; documenta seu præcepta de modo vivendi, de arte moriendi*, in-4, 1477, *de contemptu mundi, de pace Italicâ constituendâ; oratio ad Alfonsum regem; de ratione belli contra Turcas*. Sa vie a été écrite en latin par Baptiste Poggio, Rome, 1705, in-4, et par Michel Catalani, 1793, in-4.

CAPRARA (Albert, comte de), seigneur de Siklos, chevalier de la Toison d'or, et général des armées impériales, était de Bologne en Italie, et neveu du fameux général Piccolomini. Il porta les armes de bonne heure, et fit quarante-quatre campagnes. Il se signala surtout dans celle de 1685, lorsque, sous le commandement du duc de Lorraine, il prit d'assaut, sur les Turcs, la ville de Neuhausel. Ce succès et quelques autres firent oublier qu'il avait été battu auparavant par Turenne. Depuis, il commanda souvent en chef l'armée de l'empereur. Il mourut à Vienne en 1701, à 70 ans, aussi bon politique qu'excellent capitaine. Il avait été envoyé, en 1682 et 1683, ambassadeur à la Porte, où il ménagea les intérêts de l'empereur en homme habile.

CAPRARA (Jean-Baptiste), cardinal-prêtre du titre de Saint-Onuphre, né à Bologne le 29 mai 1733, était fils du comte de Montecuculli; mais il prit le nom de sa mère, Marie-Victoire Caprara, dernier rejeton de cette maison. Ses connaissances en droit politique fixèrent sur lui l'attention de Benoît XIV, qui l'envoya à Ravenne, à l'âge de 25 ans, en qualité de vice-légat. Caprara devint nonce, en 1767 à Cologne, en 1775 à Lucerne, en 1785 à Vienne, reçut du pape Pie VI le chapeau de cardinal le 18 juin 1792, et en 1800 fut fait évêque d'Ési. En 1801, Pie VII le nomma légat à latere auprès du

gouvernement français, et il présida la magnifique cérémonie du 18 avril 1802, dans l'église de Notre-Dame, cérémonie qui avait pour objet le rétablissement du culte. En 1803, il accompagna le premier consul à Bruxelles, et fut créé archevêque de Milan. Au mois de mai 1805, il sacra en cette qualité, dans cette ville, Bonaparte roi d'Italie. Caprara continua ensuite d'habiter à Paris, où il est mort le 21 juin 1810. Ses pouvoirs de légat lui avaient été retirés lorsque le pape fut emmené prisonnier en France. L'abbé Rauzan prononça son oraison funèbre, et il fut inhumé, par décret impérial, au Panthéon. On a reproché au cardinal Caprara son dévouement à Bonaparte, et quelques décisions qui ont paru peu conformes aux principes d'une saine théologie, entre autres sur la légitimité de la vente des biens nationaux. On connaît de lui divers actes d'une noble bienfaisance; il légua par testament tous ses biens à l'hospice de Milan.

CAPRÉOLE (Jean), dominicain, professeur de théologie à Paris, laissa des *Commentaires sur le Maître des sentences*, 1588, in-fol., et une *Défense de saint Thomas*. Il florissait vers le milieu du 15^e siècle.

CAPRÉOLE (Elie), mort en 1519, auteur d'une *Histoire de Brescia*, sa patrie, en 14 livres, qu'on trouve dans le tome 9^e de la Collection des historiens d'Italie, de Grævius.

CAPRIATA (Pierre-Jean), Génois, écrivit l'*Histoire des guerres d'Italie*, depuis 1613 jusqu'en 1634, Genève, 1638-63, 3 vol. in-4. L'auteur se flatte, avec raison, d'avoir tenu la balance entre les puissances, sans aucune partialité ni pour les uns ni pour les autres. Il expose les faits avec netteté, et en développe les motifs, les causes et les suites avec candeur. Il vivait dans le 17^e siècle.

CARABANTES (Joseph de), né en 1628, prit l'habit de capucin dans la province d'Aragon. Sa charité et son zèle pour la propagation de la foi l'engagèrent à porter la connaissance du vrai Dieu chez les nations sauvages de l'Amérique, où il souffrit, en véritable apôtre, de nombreux et pénibles travaux. Il mourut en 1694, après avoir écrit : *Ars addiscendi atque docendi idiomata pro missionariis ad conversionem Indorum abeuntibus; Lexicon, seu vocabularium verborum, adverbiorum, conjunctionum et interjectionum ad meliorem intelligentiam significationemque Indorum; Practica de misiones, remedio de pecadores, sacado dela divina escritura y dela ensenanza apostolica*, etc., 2 vol. in-4; le premier imprimé à Léon, 1674; le second à Madrid, 1678; *Practicas dominicales*, Madrid, 1686 et 1687, 2 vol. in-4, 10 à 12 fr. Michel de Fuentes, évêque de Lugo en Galice, trouva ce dernier ouvrage si recommandable, qu'il en ordonna une lecture publique dans toutes les paroisses de son diocèse.

CARACALLA (Marc-Aurèle-Antonin) naquit à Lyon l'an 188, de Septime-Sévère et de Julie. Le jour même de la mort de son père, ses soldats le proclamèrent empereur avec Géta son frère. L'antipathie qui existait entre ces deux princes augmentant tous les jours, Caracalla fit poignarder Géta

entre les bras de Julie sa mère, qui fut teinte de son sang. Le fraticide, resté seul empereur, gagna les soldats en augmentant leur paie de moitié. Cette libéralité aveugla ces misérables : ils approuvèrent son crime, et déclarèrent Géta ennemi du bien public. Il rentra ensuite dans Rome avec tous ses soldats en armes, criant que Géta avait eu envie de le tuer lui-même, et qu'en le tuant il n'avait fait que suivre l'exemple de Romulus. Pour diminuer l'horreur de son crime, il fit mettre Géta au rang des dieux, se mettant fort peu en peine qu'il fût dans le ciel, pourvu qu'il ne régnât pas sur la terre : *Sit divus, dum non sit vivus*. Il chercha partout des apologistes de ce meurtre. Papinien fut mis à mort, pour n'avoir pas voulu, à l'exemple de Sénèque, colorer un tel forfait. *Il n'est pas si aisé, répondit-il, d'excuser un fraticide, que de le commettre*. Le scélérat, déchiré par des remords continuels, fit un voyage dans les Gaules. Il troubla les peuples, viola les droits des villes, et ne s'en retira qu'après avoir inspiré une haine universelle. Ses impôts et ses exactions épuisèrent toutes ses provinces. Sa mère lui reprochant ses profusions, le tyran ne lui répondit que ces mots : *Sachez que tant que je porterai cela* (lui montrant une épée nue), *j'aurai tout ce que je voudrai*. Cette épée ne défendit pas son empire contre les Barbares. Les Quades, les Allemands et d'autres peuples de la Germanie lui ayant déclaré la guerre, il acheta la paix à prix d'argent. Sa lâcheté ne l'empêcha pas de prendre le nom de *Germanique*, de *Parthique* et d'*Arabique*. Il contrefit Alexandre et Achille, et ordonna à tout le monde de l'appeler *Alexandre* ou *Antonin le Grand*. Ne pouvant imiter la valeur du héros Macédonien, il en copia les manières, marchant comme lui la tête penchée sur une épaule, et tâchant de réduire ses traits à la figure de ce conquérant. Etant allé à Alexandrie, il donna ordre à ses soldats de faire main-basse sur le peuple, pour le punir de quelques railleries lâchées au sujet de la mort de Géta. Le carnage fut, dit-on, si horrible, que toute la plaine était couverte de sang. La mer, le Nil, les rivages voisins en furent teints pendant plusieurs jours. Ce barbare finit par interdire les assemblées des savants et par faire murir tous les quartiers de la ville. La terre fut bientôt délivrée de ce monstre. Un centenaire des prétoriens le tua peu de temps après, l'an 217. Voyez PLAUTIEN, et la fin de l'article CALIGULA. Le nom de Caracalla lui venait de ce qu'il portait habituellement la casaque gauloise, *caraca*.

CARACCIO (Antoine), baron romain du 17^e siècle, se fit un nom par ses poésies italiennes. Parmi ses tragédies, on distingue *il Coradino*, imprimée à Rome en 1694. Un ouvrage plus important l'occupa : c'est son *Imperio vendicato*, poème épique en quarante chants, imprimé à Rome en 1690, in-4. Les Italiens le placent immédiatement après l'Arioste et le Tasse ; mais les gens de goût, en admirant la facilité et l'abondance de l'auteur, mettent son poème beaucoup au-dessous du *Roland furieux* et de la *Jérusalem délivrée*.

CARACCIOLI (Antoine), né au commencement

du 16^e siècle, à Molphe, d'une famille illustre, fut le dernier abbé régulier de Saint-Victor de Paris en 1543. Il tyrannisa ses confrères, et se vit obligé de permuter son abbaye en 1551 avec l'évêché de Troyes. Ils s'était fait connaître d'abord avantageusement par son *Miroir de la vraie religion*, Paris, 1544, in-16 : mais il ternit ensuite sa réputation par son attachement aux nouvelles opinions. Il prêcha le calvinisme à ses diocésains, et les scandalisa en se mariant. Il mourut en 1569 à Château-Neuf-sur-Loire, méprisé des deux partis.

CARACCIOLI (César--Eugénio), de la même famille que le précédent, florissait dans le 17^e siècle, et se fit connaître par quelques ouvrages. Le plus considérable est une *Histoire ecclésiastique de Naples*, en italien, 1654, 1 vol. in-4. Charles Lellis y fit un vol. in-4 d'augmentations. Cette Histoire est peu commune en Italie. On estime aussi sa *Description du royaume de Naples*, 1661, in-4, en italien.

CARACCIOLI (Louis-Antoine), littérateur, né à Paris en 1721, d'une famille originaire de Naples qui fut ruinée par suite du système de Law, fit ses études au Mans où son père était établi, et entra en 1739, à l'âge de 18 ans, dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta bientôt pour voyager en Italie, en Allemagne, et en Pologne où il fut gouverneur du prince Rewski, et décoré d'un brevet de colonel. De retour en France, il se fixa d'abord à Tours, ensuite à Paris, où la modicité de sa fortune l'engagea à composer un grand nombre d'ouvrages qui se ressentent de la précipitation avec laquelle ils furent écrits. Cependant, quelques-uns de ses traités sur la morale eurent du succès dans leur temps, et plusieurs orateurs en ont prêché des morceaux entiers dans leurs sermons. Aujourd'hui, ils sont presque entièrement oubliés. Les principaux sont : *Conversation avec soi-même*, in-12 ; *Jouissance de soi-même*, in-12 ; *Le véritable Mentor*, in-12 ; *De la grandeur d'âme*, in-12 ; *L'univers énigmatique*, in-12 ; *Le tableau de la mort*, in-12 ; *Le langage de la raison*, in-12 ; *Le langage de la religion*, in-12 ; *Le cri de la vérité contre la séduction du siècle*, in-12 ; *Les vies de Bérulle, du Père de Condren, de Benoît XIV, de Clément XIV, de mad. de Maintenon, de Joseph II*. Toutes ces vies, écrites à la hâte, sont sans intérêt. Celle de Benoît XIV surtout, qui aurait pu fournir tant de détails intéressants à un auteur judicieux, ne nous offre que de prétendus bons mots, des anecdotes sans autorité, des réflexions vagues, rien enfin qui puisse répondre au mérite de celui que l'auteur avait à peindre. L'ouvrage de Caraccioli, qui eut le plus de succès, est le recueil des *Lettres du pape Clément XIV*, qu'il attribua à ce pontife, et qui sont reconnues aujourd'hui être de lui, puisqu'il n'a jamais pu en fournir les originaux. Elles durent leur vogue à un certain parti qui ne les a pas empêché de tomber dans un grand discrédit. Quoique son style soit plus soigné que dans ses autres ouvrages, on y retrouve les mêmes idées, les mêmes opinions que dans ses précédents écrits, des dates fausses, des invraisemblances palpables, des bévues

même, quelquefois un ton peu ecclésiastique et des maximes déplacées dans la bouche du chef de l'Eglise. Il mourut à Paris en 1803, dans un état voisin de l'indigence.

CARAFFA (Antoine), de l'illustre maison de ce nom, aussi distingué par ses lumières que par sa chasteté, sa charité et son rang, partagea la disgrâce de sa famille sous Paul IV, et alla chercher un asile à Padoue; le pape Pie V le rappela, et le fit cardinal en 1568, et quelque temps après, il fut mis par Sixte V à la tête des éditeurs de la *Bible des Septante*. Elle fut publiée par ses soins, avec la Préface et les Scholies de Pierre Morin, à Rome, 1587, in-fol. Cette Bible fut traduite en latin, et parut à Rome, en 1588, in-fol. L'une et l'autre sont rares. Le P. Morin en a donné une nouvelle édition à Paris en 1628, 3 vol. in-fol. Il y a joint le nouveau Testament en grec et en latin. Ce savant cardinal traduisit, de grec en latin, *Catena veterum Patrum, in omnia sacra Scripturae cantica*, Cologne, 1672, in-8. Caraffa mourut en 1591.

CARAFFA (Charles), fondateur de la congrégation des Ouvriers-Pieux, était de l'illustre maison de Caraffa. Né en 1561, il se fit jésuite; mais de fréquentes maladies l'obligèrent de sortir de la compagnie cinq ans après son entrée. Il prit alors le parti des armes, et se distingua par sa bravoure. Agé de 34 ans, il ressentit un grand dégoût du siècle, et embrassa l'état ecclésiastique en 1599. Depuis ce temps, il mena une vie très-austère, et se livra entièrement aux exercices de la charité et de l'apostolat. Lorsque les malades ne l'occupaient point dans les hôpitaux, il instruisait le peuple dans les places publiques, et travaillait à la conversion des pécheurs. Il établit à Naples plusieurs maisons de repenties à l'imitation de celle que saint Ignace avait établie à Rome. Il fut fait supérieur des catéchumènes et du séminaire de Naples qu'il réforma, et fonda une congrégation pour les missions. Le pape Grégoire XV approuva ce nouvel institut sous le titre de *Congrégation des Ouvriers-Pieux*. Quelque temps avant sa mort, il se retira dans une solitude, pour ne vaquer qu'à son propre salut, et il y mourut en 1633. Ces *Ouvriers* ne font point de vœux; leur vie est très-austère; cette congrégation n'est pas nombreuse.

CARAGLIO, ou CARALIUS (Jean-Jacques), connu sous le nom de *Jacobus Veronensis*, graveur en pierres fines, originaire de Vérone, se fit également connaître par ses estampes, ses gravures et ses médailles. Sigismond I, roi de Pologne, l'appela à sa cour, employa ses talents et les récompensa. Caraglio revint ensuite en Italie et mourut à Parme en 1551.

CARAMUEL de LOBKOWITZ (Jean), cistercien, né à Madrid en 1606, d'un père flamand et d'une mère allemande, fut envoyé aux Pays-Bas avec le titre d'abbé et comte de Melros en Ecosse, et celui de vicaire-général de l'abbé de Cîteaux dans les îles Britanniques. En 1638, il prit le bonnet de docteur en théologie à Louvain, et fut l'un des premiers qui se déclarèrent contre l'*Augustinus* de Jansénius, et reçurent avec respect les décrets

d'Urbain VIII qui le condamnaient. Il eut beaucoup à souffrir à cette occasion, selon ce qu'il rapporte lui-même. Quelque temps après il fut fait abbé de Dissembourg dans le Bas-Palatinat; il y travailla avec un zèle infatigable et un succès éclatant à la conversion des hérétiques. L'archevêque de Mayence le prit pour son suffragant, et il fut décoré du titre d'évêque de Missy. Il fut ensuite vicaire général de l'archevêque de Prague. Cette ville étant assiégée par les Suédois en 1648, il crut que sa qualité de religieux ne devait pas l'empêcher de prendre les armes pour la défendre contre des hérétiques. Il se distingua tellement à la tête d'une compagnie d'ecclésiastiques, qu'il reçut en récompense un collier d'or de l'empereur. Caramuel avait déjà signalé son courage et son industrie à Louvain en 1635, et à Frankental dans le Palatinat, où il avait fait le rôle d'ingénieur et mis à profit les connaissances qu'il avait dans les mathématiques. La tranquillité étant rendue à la Bohême, il travailla à la conversion des protestants, et, suivant le témoignage du cardinal de Harach, archevêque de Prague, il en convertit jusqu'à vingt-cinq mille. Son zèle et ses succès lui procurèrent l'évêché de Konisgratz en Bohême; mais il n'en eût que le titre, les revenus étant entre les mains des luthériens. Alexandre VII lui donna l'évêché de Campagna dans le royaume de Naples en 1657. Il s'y fixa jusqu'en 1673: vers la fin de cette année il fut pourvu de celui de Vigevano entre Milan et Pavie; c'est là qu'il finit ses jours en 1682. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on voit le catalogue dans le tome 29^e des *Mémoires du P. Nicéron*; on distingue sa *Trithemii steganographia vindicata*, Nuremberg, 1721, in-4, et sa *Théologie*, 7 vol. in-fol., etc. On trouve ses décisions morales trop peu sévères; et ce n'est pas sans raison qu'il tient un des premiers rangs parmi les casuistes relâchés. Il était un des plus ardens défenseurs du probabilisme, pour lequel il publia une *Apologie*.

CARAVAGE (Michel-Ange MORICI, plus connu sous le nom de) naquit dans le château de Caravaggio dans le Milanais, en 1569. Il commença d'abord par porter le mortier aux peintres qui peignaient à fresque, et finit par être un des plus grands artistes de l'Italie. Il dut tout à la nature, ses talents et ses progrès; mais il reçut d'elle en même temps une humeur querelleuse et satirique, qui remplit sa vie d'amertume. Ayant appelé en duel le Josépin, et celui-ci refusant de se battre parce que son adversaire n'était pas chevalier, Caravage alla à Malte pour se faire recevoir chevalier servant. Les faveurs de cet ordre ne purent contenir son caractère. Il insulta un chevalier de distinction, et fut mis en prison. S'étant sauvé à Rome, où il avait déjà tué un jeune homme, il eut encore quelques affaires fâcheuses, et mourut sans secours sur un grand chemin en 1609. Ce peintre n'avait point d'autre guide que son imagination souvent déréglée. De là le goût bizarre et irrégulier qui règne dans ses ouvrages. Il voulait être singulier, et n'avait pas de peine à y réussir. Il eut d'abord le pinceau suave et gracieux du Giorgion, qu'il changea

pour un coloris dur et vigoureux. S'il avait un héros ou un saint à représenter, il le copiait sur quelque paysan. Il imita la nature, à la vérité, mais non pas dans ce qu'elle a de gracieux et d'aimable. Ses principaux ouvrages sont une *sainte Famille*, *Tobie*, *David vainqueur de Goliath*, une *Jeune Bohémienne*, un *Saint Jean-Baptiste*, une *Mort de la Vierge*, un *Christ au tombeau*. Ce dernier tableau, qui est au Musée de Paris, passe pour son chef-d'œuvre.

CARAZZOLE (Joannin), natif d'Ombrie en Italie, d'un famille fort médiocre, fut un triste exemple des caprices de la fortune. Devenu secrétaire de Jeanne II, reine de Naples, au commencement du 15^e siècle, il plut, ainsi que beaucoup d'autres, à cette princesse, qui l'aima passionnément. Elle lui donna, comme en dot, le duché de Melfi, et la charge de grand connétable du royaume; mais une si haute élévation eut une fin des plus tragiques. Cette reine le dépeuilla de tous ses biens et de tous ses honneurs, et le fit mourir avec autant de cruauté qu'elle avait eu d'amour pour lui. Pogge assure que ce fut Carazzone qui se chargea d'assassiner Jean Caraccioli, grand-général du royaume de Naples, lequel avait profité de la passion de la reine à son égard, pour augmenter ses biens et dominer dans l'état.

CARBEN (Victor de), rabbin allemand, né en 1423 de parents peu aisés, fit cependant de très-bonnes études, et devint très-versé dans les langues, les coutumes et les lois des peuples de l'Orient. Les juifs de Cologne le choisirent pour leur rabbin, et, dans cet emploi, il acquit une réputation telle que l'archevêque de cette ville attacha une grande importance à sa conversion : il l'entreprit, et y réussit. A l'âge de cinquante-neuf ans, Carben abandonnant sa femme, plus attachée que lui à la foi judaïque, et trois enfants nés de leur mariage, reçut le baptême en présence d'un grand concours de peuple. Quelque temps après, il entra dans les ordres, fut fait prêtre, et, dès ce moment, employa ses talents à combattre les erreurs qu'il avait partagées pendant tant d'années. Il mourut à Cologne le 2 février 1515, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Ses ouvrages sont devenus rares; les plus remarquables sont : *Propugnaculum fidei christianæ, instar dialogi, christianum et judæum disputatores introducens*, in-4, sans date : *Judæorum errores et mores, opus aureum ac novum et à doctis viris diù expectatum*, Cologne, 1509, in-4, traduit en allemand, 1550, in-8.

CARBONNET DE LA MOTHE (Jeanne de), religieuse à Bourg en Bresse, sous le nom de mère Jeanne de Sainte-Ursule, a laissé un *Journal des illustres religieuses de Sainte-Ursule, avec leurs maximes et pratiques spirituelles, tiré des chroniques de l'ordre, et autres mémoires de leur vie*, Bourg, 1684-90, 4 vol. in-4; le P. Grosez, jésuite, a eu beaucoup de part à cet ouvrage. Ce recueil est rangé suivant l'ordre du calendrier, et ne va que jusqu'à la fin d'octobre. Il contient le tableau des vertus de 755 ursulines, et peut fournir aux religieuses une lecture édifiante et instructive. Il a

fourni des matériaux aux hagiographes. On y retrouve quelques anecdotes intéressantes; mais il ne peut être que d'un faible secours pour l'histoire, parce qu'il manque de critique, de dates et de détails biographiques.

CARCAVI (Pierre de), conseiller au parlement de Toulouse, puis conseiller au grand conseil à Paris, et garde de la bibliothèque du roi, naquit à Lyon au commencement du 17^e siècle, et mourut à Paris en 1684. Il fut ami de Fermat, de Pascal et de Roberval. On trouve plusieurs de ses lettres dans le *Recueil* de celles de Descartes, avec lequel il s'était brouillé, après une liaison fort étroite. Carcavi était bon mathématicien. Colbert l'avait chargé de mettre en ordre et de faire copier l'immense recueil des *Mémoires du cardinal Mazarin* en 536 volumes : il mit cinq ans à ce travail.

CARDAN (Jérôme) naquit à Pavie en 1501, d'une mère qui l'ayant eu hors du mariage, tenta vainement de perdre son fruit par des breuvages. Il vint au monde avec des cheveux noirs et frisés. La nature lui accorda un esprit pénétrant, accompagné d'un caractère beaucoup moins heureux. Bizarre, inconstant, opiniâtre, il se piquait, comme Socrate, d'avoir un démon familier; et son démon, s'il en eut un, fut moins sage encore que celui du philosophe grec. Abandonné à sa mobile raison et à son humeur, il ne fit que grossir la liste des prétendus sages qui ont cru pouvoir se passer des leçons religieuses et de l'éternelle sanction des vertus. Après avoir signalé sa folie autant que son savoir dans la médecine et les mathématiques, à Padoue, à Milan, à Pavie, à Bologne, il se fit mettre en prison dans cette dernière ville. Dès qu'il eut sa liberté, il courut à Rome, obtint une pension du pape, et s'y laissa mourir de faim, en 1576, pour accomplir son horoscope. Il avait promis de ne pas vivre jusqu'à 75 ans, il voulut tenir parole. Ses Oeuvres ont été recueillies sous le titre de : *Opera omnia, cura Car. Sponii*, Lugd., 1663, 10 vol. in-fol., 30 à 40 fr., gr. pap., vend. 68 fr., immense compilation de rêveries et d'absurdités. Son principal ouvrage est le *Traité de la subtilité*, attaqué par Jules Scaliger dans ses *Exercitations*, souvent avec justesse, et quelquefois sans raison. L'édition la plus rare de ce traité est celle de Nuremberg en 1550, in-fol. Richard le Blanc le traduisit en français, 1556, in-4, 10 à 12 fr. Son traité *De rerum varietate*, Bâle, 1557, in-fol., 6 à 9 fr., présente également des vérités intéressantes et des faussetés révoltantes. Cardan était un géomètre très-médiocre. Il perfectionna la théorie des problèmes du troisième degré, grâce aux lumières de Tartaléa, célèbre mathématicien, dont il s'attribua les découvertes en vrai plagiaire. La manie de l'astrologie judiciaire éclate dans tous ses traités astronomiques. Il attribuait à son étoile ses impiétés, ses méchancetés, ses dérèglements, son amour pour les femmes, sa passion pour le jeu, etc. Le P. Kircher, dans son *Mundus subterraneus*, le représente comme un homme épris de la démonomanie, et sacrifiant aux curiosités sacrilèges de la magie; esprit faible, inquiet et sujet aux plus étranges

écarts. Bayle n'en donne pas une idée plus avantageuse. Cardan a fait lui-même dans un livre intitulé *De vita propria*, publié par Gabriel Naudé, Paris, 1643, in-8, un portrait hideux de ses mœurs et de son caractère.

CARDAN (Jean-Baptiste), fils aîné du précédent, docteur en médecine comme lui, eut la tête tranchée à 26 ans, en 1560, pour avoir empoisonné sa femme, jeune personne sans biens, dont il s'était dégoûté peu de temps après le mariage. C'est à cette occasion que son père fit son traité : *De utilitate ex adversis capienda*, De l'utilité que l'on doit retirer des adversités. On a du fils un traité, *De fulgure*, et un autre, *De abstinentiâ ciborum fetidorum*, impr. avec les ouvrages de son père.

CARDENAS (Bernardin de), né à Chuquisaca, dans la province de las Charcas au Pérou, entra dans l'ordre de Saint-François, où il ne tarda pas à se distinguer par son talent pour la prédication, devint missionnaire apostolique, et fut nommé en 1643 à l'évêché de l'Assomption, dans le Paraguay. Mais les missions des jésuites étant voisines de son diocèse, il ne vit dans la défiance avec laquelle ils en défendaient l'entrée aux Espagnols, comme aux autres Européens, qu'un projet de se soustraire à l'obéissance du roi d'Espagne, et il les accusa avec chaleur; les jésuites se défendirent, et parvinrent même à le mettre mal avec les officiers du roi. L'exemple de Cardenas encouragea d'autres évêques de l'Amérique à combattre les entreprises des jésuites. Le plus célèbre de ces prélats, Palafox, avait des relations étroites avec Cardenas. La cour de Madrid, à qui les deux partis avaient envoyé des mémoires, nomma des commissaires qui réussirent avec peine à concilier les esprits. On peut voir les détails de cette querelle dans l'*Histoire du Paraguay*, par le P. Charlevoix. Cardenas nommé à l'évêché de Popayan refusa, en s'excusant sur son grand âge; mais le désir de la paix lui fit accepter, en 1666, celui de Santa-Cruz de la Sierra, où il mourut peu d'années après. On a de lui : *Manual y relacion de las cosas del Peru*, Madrid, 1634, in-4; *Historia Indiana et indigenarum; Memorial présenté au roi d'Espagne pour la défense de dom Bernardin de Cardenas, évêque de Paraguay, contre les religieux de la compagnie de Jésus, et pour répondre aux mémoires présentés à la susdite, par le P. Pedraza, procureur des jésuites aux Indes*, trad. de l'espagnol, 1662, in-12, ouvrage curieux.

CARDIM (Antoine-François), jésuite portugais, né à Viana en 1615, mort à Macao, en 1659, fut missionnaire au Japon, en Chine, au royaume de Siam et à la Cochinchine. On a de lui : une *Relation*, en portugais, de la mort de quatre missionnaires de sa nation, décapités au Japon pour la foi, Lisbonne, 1643, in-8; une *Relation*, en ital., de la province du Japon, Rome, 1645, in-8; *Fasciculus è Japonicis floribus*, etc., Rome, 1647, in-4; *Catalogus omnium in Japoniâ pro Christo interemptorum*, ibid.

CARDINAL (Pierre), prêtre et poète provençal, natif d'Argence, près de Beaucaire, se chargea de

l'éducation de la jeunesse de Tarascon. Charles II, roi de Naples et de Sicile, exempta cette ville de tout subside pendant 10 ans, à condition qu'elle entretiendrait l'homme de lettres qui faisait fleurir le pays par ses soins et ses talents. Cardinal réussissait dans tous les genres de littérature. On a de lui : *Las lauours de la dama d'Argensa*.

CARDONA (Jean-Baptiste), antiquaire et bibliographe espagnol, né à Valence dans le 6^e siècle, fut successivement chanoine du chapitre de cette ville, membre du tribunal de l'inquisition, évêque de Perpignan, de Vic et de Tortose. Il mourut en 1589, après avoir publié quatre *Traitées historiques et critiques*, Tarragone, 1587, in-4, 5 à 6 fr. : le premier est un avis au roi Philippe II, pour bien dresser sa bibliothèque de l'Escurial : le second est un traité de la bibliothèque du Vatican, le 3^e concerne les ouvrages des hérétiques; le 4^e traite des dyptiques. Ils sont rares.

CARDONNE (Denis-Dominique), savant orientaliste, né en 1720, passa une partie de sa vie dans le Levant. De retour en France, il fut fait secrétaire-interprète du roi, garde des manuscrits de sa bibliothèque, censeur et professeur royal pour les langues turque et persane. Il mourut à Paris en 1783. Ses ouvrages sont : *Mélanges de littérature orientale, traduits de différents manuscrits turcs, arabes et persans*, Paris, 1771, 2 vol. in-12, 4 à 5 fr.; ouvrage d'un but vraiment louable. Tandis que quelques philosophes représentent les Asiatiques comme beaucoup plus vertueux que nous, d'autres assurent que la vertu est un être fantastique qui ne se trouve nulle part. Dans cette collection on prouve que les hommes que nous croyons barbares, et qui le sont effectivement à bien des égards, sont susceptibles de tout ce qu'on admire chez les peuples policés; que le crime est haï chez eux comme chez les autres nations; et que sur la surface de la terre tout se rapporte à deux points, l'horreur du vice, et l'éloge de la vertu; *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne, sous la domination des Arabes*, Paris, 1765, 3 vol. in-12, 6 fr. Cet ouvrage, réellement traduit des auteurs arabes, est un morceau neuf et intéressant, surtout pour l'histoire d'Espagne. Cardonne continua la traduction des contes et fables indiennes, commencée par Galland, 1778, 3 vol. in-12. On a mis au jour en 1796 ses *Nouveaux mélanges de littérature orientale*, 2 vol. in-12, qui ne sont que la réimpr. de ses premiers *Mélanges* sous un titre nouveau.

CARDOSO (George), prêtre, né à Lisbonne, mort en 1669. On lui doit une histoire des saints du Portugal, sous ce titre : *Agiologio Lusitano dos sanctos e baroens illustres em virtude do reino de Portugal e suas conquistas*, Lisbonne, 1652-66, 3 vol. in-fol., contenant les six premiers mois de l'année.

CARDUCHO (Vincent), gentilhomme florentin, se fit un nom par son talent dans la peinture. Il fut appelé en Espagne, où il peignit les galeries du château du Pardo, et mourut à Madrid en 1638, à 70 ans, après avoir été honoré du titre de peintre de Philippe III et de Philippe IV. Ses principaux

ouvrages sont le *Songe de Joseph*, et *saint Antoine de Padoue ressuscitant un mort*. Il publia un traité sur la nature et la dignité de la peinture, intitulé : *Dialogo de la pintura, su defensa, origen y esencia*, etc., Madrid, 1634, in-4, fig., 12 à 15 fr., recherché et peu commun.

CAREL (Jacques), sieur de Sainte-Garde, conseiller et aumônier du roi, né à Rouen vers 1620, est connu par son poème intitulé, *Childebrand*, ou *les Sarrasins chassés de France*, qui fit naître ces vers de Boileau :

O le plaisant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand !

Carel substitua plus tard au nom de Childebrand celui de *Charles - Martel*, Paris, 1666, in-12 ; 1668, in-12, 4 à 6 fr., et 1670, in-12. Malgré ce changement l'auteur est dans l'oubli, et son Childebrand est immortalisé par Boileau.

CAREY (Harry), poète et musicien anglais, vécut presque toujours dans l'indigence et se tua dans un moment de désespoir, en 1744. Il a laissé un *Recueil de poésies*, des *cantates*, un vol. de *chansons* et une tragédie burlesque représentée en 1734, intitulée *Chrononkotonthologos*, où il tourne en ridicule le style ampoulé des tragédies anglaises modernes. C'est de lui qu'est le fameux chant : *God save great George our king* (Dieu conserve le grand George notre roi). On remarque à sa louange, que, dans ses poésies, même bachiques, il garde toujours le respect dû à la décence et aux mœurs.

CAREZ (Joseph), imprimeur à Toul, peut être regardé comme un des inventeurs du clichage. Instruit des premiers essais qu'Hoffmann exécutait sous le nom de *Polytypage*, et connaissant le procédé que Thouvenin de Toul, amateur en médailles, employait avec succès pour en tirer des empreintes parfaitement nettes, il essaya un nouveau moyen de faire des planches fixes qui lui réussit complètement, et auquel il donna le nom d'*omotypes*, pour exprimer la réunion de plusieurs types ensemble. Il imprima par ce procédé, en 1786, un livre d'église avec le plain-chant noté, en 2 vol. in-8, et successivement un grand nombre de vol. de liturgie, et autres ouvrages. En 1791, il fut député par le département de la Meurthe à l'Assemblée législative, où il se déclara hautement contre la persécution dont les prêtres insermentés étaient l'objet, et demanda que les dénonciations faites contre eux fussent toujours vérifiées par les départements. Il fut nommé en 1801 sous-préfet à Toul, où il mourut la même année.

CARIBERT, ou CHEREBERT, roi de Paris, succéda en 561 à son père Clotaire I^{er}, dont il était le fils aîné, et mourut à Paris en 567. Ami des belles-lettres, il parlait le latin comme sa langue naturelle. Zélé pour l'observation des lois, il ne s'occupait que du bonheur et de la tranquillité de ses sujets. Roi pacifique, mais jaloux de son autorité, il savait la soutenir avec autant de dignité que de fermeté. — Il ne faut pas le confondre avec CARIBERT, ou Charibert, roi d'Aquitaine, frère de Dagobert I^{er}, qui mourut au château de Blaye en 631,

et dont Chilpéric, le fils aîné, fut mis à mort par ordre de son oncle. Ce prince laissa encore deux enfants qui lui survécurent. Le 1^{er}, appelé Bogges, a été la tige d'une longue suite de princes dont la postérité s'est perpétuée jusqu'à Louis d'Armagnac, duc de Nemours, tué à la bataille de Cérignoles en 1503.

CARILLO DA CUNHA (don Alphonse), archevêque de Tolède, originaire du Portugal, occupa jeune encore le siège de Sigüenza, et parvint en 1446 à l'archevêché de Tolède, puis au ministère sous Henri IV, roi de Castille, dont il trompa la confiance, en prenant le parti du roi d'Aragon. Henri l'écarta du conseil. Mais Carillo, outré de sa disgrâce, leva des troupes contre son souverain, et, après l'avoir déclaré indigne de la couronne, proclama roi de Castille, en 1465, Alphonse, frère de Henri. S'étant emparé ensuite de Penaflor, il mena ses troupes devant Simancas. Henri accourut avec une armée, lui fit lever le siège, et demanda justice au pape contre l'archevêque qui l'avait déposé. Le pontife condamna ce dernier. Alors la guerre civile recommença avec plus de fureur. L'archevêque, à la tête d'une armée de 25,000 hommes, ayant avec lui le frère de Henri, marcha contre ce monarque, et lui livra bataille sous les murs de Médina del Campo, le 20 août 1464. La nuit sépara les deux armées qui s'attribuèrent l'une et l'autre la victoire. Le jeune Alphonse étant mort, Henri qui avait déjà offert lâchement la paix à Carillo, conclut un traité avec les chefs de la ligue, par l'entremise de ce prélat, qui fit déclarer Isabelle, sœur de Henri, héritière de Castille, au mépris des droits de Jeanne, fille de ce monarque. Devenu l'âme du parti d'Isabelle, l'archevêque de Tolède prit de nouveau les armes. En vain le roi lui offrit des établissements immenses, rien ne put vaincre l'animosité du fougueux prélat. Henri obtint un bref du pape pour lui faire son procès : quatre chanoines de Tolède commencèrent la procédure ; mais Carillo enleva les juges, et s'assura l'impunité. Après l'avènement d'Isabelle, il soutint cette princesse contre le parti de sa nièce Jeanne. Jaloux ensuite du crédit du cardinal Mendoza, il se retira mécontent, et passa dans le parti de Jeanne ; mais il fut défait à la bataille de Toro, et Isabelle triomphante fit saisir les revenus de ce prélat factieux, et procéder contre lui pour crime de rébellion. Enfin, l'opiniâtre Carillo, après avoir inutilement tenté de livrer Tolède aux Portugais, et lutté jusqu'à la dernière extrémité pour soutenir les droits de la princesse Jeanne, se soumit en 1478, remit toutes ses forteresses, et, à ce prix, reentra en grâce et obtint la restitution de tous ses revenus. Il se retira sur la fin de sa vie dans un monastère qu'il avait fondé à Alcala de Henarès, et y mourut le 1^{er} juillet 1482. Ce prélat, qui avait du courage et de grands talents, présida le concile d'Aranda, tenu en 1473 ; mais il fut inquiet et séditieux, et paraissait né pour le malheur de son pays. Sa passion pour l'alchimie l'entraîna à des dépenses immenses.

CARIN (Marc-Aurèle), fils de l'empereur Carus, qui le nomma César en 282 et l'envoya dans les

Gaules. Carin s'y souilla de crimes et de débauches, et s'opposa à Dioclétien; mais après plusieurs combats, il fut tué en Mœsie l'an 285, par un tribun dont il avait séduit la femme. C'était un prince d'un esprit faible et d'un cœur corrompu. Il porta le déshonneur dans la plupart des familles des Gaules, et accabla les peuples d'impôts. Sans égards pour les hommes respectables que son père lui avait donnés pour conseil, il les chassa de sa cour, et mit à leur place les vils compagnons de ses plaisirs et les ministres de ses exactions. Il ôta la vie au préfet du prétoire, et donna sa dignité à un homme de la lie du peuple. Un simple notaire, qui le servait dans ses débauches, fut élevé au consulat. Ce prince, se faisant un jeu des liens sacrés de l'hymen, avait épousé neuf femmes, qu'il répudiait à mesure qu'il s'en dégoûtait, et même pendant le temps de leur grossesse.

CARISSIMI (Jean-Jacques), célèbre compositeur, né à Venise vers 1608, devint en 1649 maître de la chapelle pontificale et du collège de Rome. Carissimi réforma la musique sacrée; il y introduisit l'accompagnement des instruments, et le premier employa la cantate à des sujets religieux. Monteverde et Peri avaient déjà inventé le récitatif; Carissimi en réforma l'organisation et régla les mouvements de la basse, partie qui avait été jusqu'alors fort négligée. On n'a de lui que des *Messes*, des *Oratorios*, des *Motets* et des *Cantates*. On cite comme ses chefs-d'œuvre dans ce dernier genre le *Sacrifice de Jephthé* et le *Jugement de Salomon*. Carissimi mourut vers la fin du 17^e siècle.

CARLE (le général), né en 1666 dans un village des Cévennes, passa dans les pays étrangers après la révocation de l'édit de Nantes. Il servit le roi Guillaume, la reine Anne, le roi de Portugal, les états généraux. Il prit Alcantara, conduisit le siège de Salamanque, défendit Barcelone contre Philippe V, et fit cette retraite de l'Andalousie, que le maréchal de Berwick mettait au nombre des plus belles. Après la paix générale, il se retira à Londres, et y mourut en 1730.

CARLES (Lancelot de), évêque de Riez, né à Bordeaux, d'un président au parlement de cette ville, mort à Paris vers l'année 1570, était savant dans les langues grecque et latine, et cultivait aussi la poésie française. On a de lui : *La paraphrase en vers français de l'Ecclesiaste de Salomon*, 1561, et celle des *Cantiques de la Bible*, et du *Cantique des cantiques*, 1562, in-8; *Exhortation*, ou *Paranèse en vers héroïques* (latins et français), à son neveu; *Eloge*, ou *Témoignage d'honneur de Henri II, roi de France, traduit du latin, de Pierre Pascal*, 1560, in-fol.; *Lettres au roi de France Charles IX, contenant les actions et propos de M. de Guyse, depuis sa blessure jusqu'à son trépas*, Paris, 1563, in-8; *Epître contenant le procès criminel fait à l'encontre de la reineve Boullan d'Angleterre*, Lyon, 1545, in-8, 3 fr., rare et recherché.

CARLETON (George), né en 1559, dans le Northumberland. Il était évêque de Landaff, lorsqu'il fut envoyé en 1618, par le roi Jacques I^{er} au

synode de Dordrecht. Il s'y prononça fortement en faveur de l'épiscopat, quoique ennemi des catholiques et divisé d'opinions avec eux sur plusieurs points, particulièrement sur le dogme de la prédestination. En 1619, il fut nommé évêque de Chichester, et mourut en 1628, après avoir composé un grand nombre d'ouvrages : *Heroici characteres*, en vers, Oxford, 1603, in-4; *Les dîmes dues au clergé examinées et prouvées être de droit divin*, Londres, 1606 et 1611, in-4; *La juridiction royale, papale, épiscopale*, etc., ibid., 1610, in-4; *Consensus ecclesiæ catholicæ contra tridentinos de scripturis, ecclesiâ, fide et gratiâ*, etc., Francfort, 1613, in-8; *Astrologimania*, Londres, 1624, in-4; *Vita Bernardi Gilpini*, ibid., 1628, in-4.

CARLETON (Sir Dudley), anglais, né en 1573, fut ambassadeur à Venise, à Turin, en France, et dans les Provinces-Unies. Après avoir rempli avec célébrité les fonctions de ministre, il mourut en 1631. Le lord Royston a publié la *Correspondance de Carleton pendant son ambassade en Hollande, depuis 1616 jusqu'en 1620*, Londres, 1757, in-4. On en a donné une trad. en franç., 3 vol. in-12. On y trouve une relation détaillée des troubles que les querelles des arminiens et des gomaristes occasionnèrent en Hollande. Ce recueil de lettres fournit des éclaircissements sur la guerre de Bohême en 1620.

CARLETTI (Pélerin-Marie), né en 1757 à Montpellier en Toscane, fit ses premières études au collège des jésuites à Prato, et son cours de théologie au collège Bandinelli à Rome : il entra dans la congrégation de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri, qu'il quitta au bout de 5 ans (1781), pour faire partie d'une société de missionnaires. Il parcourut, en prêchant, l'état de Venise, la Lombardie et la Romagne. Nommé recteur du séminaire de Borgo-San-Sépulcro, puis chanoine de Florence, Carletti devint en 1801 évêque de Montepulciano : ses *Avertissements pastoraux* qu'il publia en 1807, Sienne, in-4, sont une preuve de son zèle et de sa piété. A l'époque où Pie VII fut brutalement conduit en France, Carletti résista à la séduction comme à la crainte. Il se rendit au concile de 1811, et a laissé en manuscrit 18 lettres curieuses sur cette assemblée. Il retourna bientôt dans son diocèse, où il eut occasion de sauver quelques officiers menacés par la multitude de Montepulciano. Carletti était l'un des partisans les plus zélés de la compagnie de Jésus à laquelle il devait en partie son élévation. Ils s'occupaient de l'histoire de cette société, et envoya plusieurs notes curieuses sur ce sujet à l'*Ami de la religion et du roi*. Il voulait même entrer dans cette compagnie; mais Pie VII lui ordonna de rester à la tête de son diocèse. Il est mort en 1827. On cite parmi ses écrits une *Instruction sur l'usure et le prêt*, 1814, une *Lettre pastorale sur la dévotion au sacré cœur*, 1814, et une *Dissertation sur l'institution des évêques*, Bologne, 1815, in-8.

CARLI DI PIACENZA (Denis), capucin, né à Reggio, fut envoyé, en 1666, au Congo par la congrégation de la Propagande pour y travailler aux missions de ce pays, conjointement avec 14 autres capucins. Ils y arrivèrent heureusement; mais ils

ne purent résister longtemps à la chaleur du climat et aux fatigues de ce pénible apostolat. Le P. Michel Angelo y mourut, après avoir eu la satisfaction de baptiser un grand nombre d'enfants, et d'y avoir opéré quelques conversions, mais en petit nombre; les nègres ne pouvaient se décider à renoncer à leurs mauvaises habitudes, surtout à la polygamie. Denis Carli, après avoir résisté à une maladie longue et cruelle, fut obligé de revenir en Europe. Il n'arriva qu'après bien des traverses à Bologne, où il rédigea la relation de ses voyages, sous ce titre : *Il moro trasportato in Venezia, ovvero racconto de' costumi, riti e religione de' popoli dell' Africa, America, Asia ed Europa*, Reggio, 1672, in-12; Bologne, 1674, in-8 et in-12, et Bassano, 1687, in-4, 5 à 6 fr. Ce voyage fut réimprimé à Bologne en 1778, in-12, avec un nouveau titre : *Viaggio di D. Michel-Angiolo di Guattinie del P. Dionigi Carli nel regno del Congo, descritto per lettere con una fedele narrazione del paese*. Il a été trad. en franç., en anglais et en allemand. Le P. Labat a inséré la traduction française dans sa *Relation historique de l'Ethiopie orientale*, et on en a donné un extrait dans l'*Histoire générale des voyages de Prévôt*. Cet ouvrage, malgré le défaut de critique dans les faits et l'inexactitude des détails géographiques, obtint dans le temps un grand succès, parce que les pays parcourus par l'auteur étaient alors presque inconnus, et d'ailleurs il est écrit avec une sorte de naïveté et de bonhomie religieuse qui en rend la lecture intéressante.

CARLI (Jean Renaud, comte de), célèbre antiquaire Vénitien, né à Capo-d'Istria en 1720, d'une famille noble et ancienne, se fit bientôt connaître par des discussions littéraires avec les plus célèbres antiquaires, ainsi que par des observations sur différents auteurs grecs et sur le théâtre et la musique des anciens et des modernes. Le sénat de Venise créa en sa faveur une chaire d'astronomie et de science nautique; mais il s'en démit bientôt pour se livrer uniquement à ses recherches sur les antiquités, et il publia la *Relation de ses découvertes dans l'amphithéâtre de Pola*, Venise, 1751, in-8, 7 à 8 fr., avec des dessins et des plans qui lui firent une réputation distinguée. Depuis longtemps il s'occupait de monnaies; il travailla à cette partie avec une nouvelle ardeur, et donna son traité des monnaies, qui devint le régulateur de toute l'Italie; il le publia sous ce titre : *Delle monete e dell' istituzione delle zecche d'Italia, dell' antico e presente sistema di esse e del loro intrinseco valore e rapporto colla presente moneta dalla decadenza dell' imperio fino al secolo XVII. da Giambatt. Carli*, Venise, Pise, etc., 1754-60, 3 tom. en 4 vol. in-8, 10 à 12 fr. La cour de Vienne informée de son mérite lui donna la présidence du conseil suprême du commerce et d'économie publique établi à Milan, le titre de conseiller privé d'état, la présidence du conseil suprême des études, et celle d'un nouveau conseil des finances, créé pour retirer les revenus publics de la Lombardie des mains avides des fermiers. Au milieu de toutes ces occupations, il trouvait encore le temps de s'occuper de ses études fa-

vorites, et publia successivement plusieurs ouvrages importants, outre ceux déjà cités : l'*Uomo libero*, où, en essayant de combattre Hobbes, J. J. Rousseau, Montesquieu, il tombe lui-même, sur quelques points, dans plusieurs erreurs assez graves. *Lettere americane*; il y réfute les paradoxes de Paw; et après avoir décrit les mœurs, les usages, la religion, les gouvernements des peuples d'Amérique, il essaie de rechercher à quelle époque les peuples de l'Atlantide purent communiquer d'une part avec l'Amérique, et de l'autre avec notre continent. Ces lettres ont été traduites en français par Lefebvre de Villebrune, Boston, 1788, et Paris, 1790, 2 vol. in-8, 5 à 6 fr. Elles ont été aussi trad. en angl. et en allem. *Dell' antichità italiche*, Milan, 1788-91, 5 vol. in-4, fig., 40 fr.; il y a, des quatre premiers vol. de cet ouvrage, une 2^e édit. augm. par l'auteur, ibid., 1793-95, 4 vol. in-4. La collection entière de ses œuvres a été publ., ibid., 1784-94, 17 vol. in-8, 55 à 60 fr. Le comte de Carli, accablé d'infirmités depuis plusieurs années, mourut en 1795.

CARLIER (Claude), prieur d'Andresi, né à Verberie en 1725, mort en 1787. Ses ouvrages couronnés et non couronnés sont pour la plupart des *Dissertations* savantes, qui prouvent autant de sagacité que d'érudition. Celle surtout qui a pour titre l'*Etat des sciences en France pendant les règnes de Charles VIII et de Louis XII*, est très-intéressante, par les recherches qu'elle suppose et la méthode avec laquelle elles sont présentées. L'histoire, le commerce, les manufactures ont successivement exercé la plume de l'abbé Carlier, et c'en est assez pour mériter une réputation sinon brillante, du moins solide. L'abbé Carlier s'appliqua surtout à perfectionner l'éducation des brebis, et fut un des premiers qui appelèrent en France l'attention des propriétaires et du gouvernement sur cette partie importante de la richesse publique. On lui doit outre ses discours couronnés : *Mémoire sur la qualité des laines propres aux manufactures de France*, Bruxelles et Paris, 1755, in-12; *Considérations sur les moyens de rétablir en France les bonnes espèces de bêtes à laines*, Paris, 1762, in-12; *Instructions sur la manière d'élever et de perfectionner les bonnes espèces de bêtes à laine en Flandre*, ibid., 1763, in-12; *Journal du voyage fait au cap de Bonne-Espérance*, par de la Caille (dont il est seulement l'éditeur), 1763, in-12; *Histoire du duché de Valois, contenant ce qui est arrivé dans ce pays depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1703*, Paris, 1764, 3 vol. in-4, avec cartes et fig., 15 à 18 fr. On y trouve des recherches curieuses sur les voies romaines.

CARLISLE (Frédéric-Heward, comte de), pair d'Angleterre et poète, naquit le 28 mai 1748. Après avoir terminé ses études, il voyagea dans différentes contrées de l'Europe, et en 1777 obtint la place de conseiller-privé et de trésorier de la maison du roi. L'année suivante il fut un des commissaires envoyés dans les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale pour entreprendre de concilier les prétentions des indigènes avec celles de la métropole;

mais sa mission n'eut aucun succès. Il publia en 1778 un écrit plein de chaleur sous ce titre : *Union et Ruine*, qu'il fit distribuer avec profusion. En novembre 1779 il devint premier commissaire du commerce et des plantations, et, en février 1780, lord lieutenant d'Irlande; mais en 1782 le nouveau ministère le fit remplacer par le duc de Portland. Alors il se jeta dans le parti de l'opposition, où il n'obtint cependant que peu d'influence. Il était oncle et tuteur du célèbre poète Byron, et peut-être il montra contre lui trop de jalousie littéraire. Byron, pour s'en venger, fit paraître une satire qui le couvrit de ridicule. Carlisle ne voulut plus le revoir, et se retira dans une de ses terres, où il se renferma dans la culture des lettres, jusqu'à sa mort arrivée le 4 septembre 1825. Bulmer a publié une magnifique édition de ses œuvres, où l'on trouve des poésies parmi lesquelles on remarque une *Ode* sur la mort de Gray, écrite en 1771; deux tragédies, *la Vengeance d'un père*, et *la Belle-mère*, et une traduction de l'épisode du *comte Ugolin*, du Dante. Ses ouvrages offrent des traits énergiques et de la sensibilité.

CARLOMAN, fils aîné de Charles - Martel, et frère de Pepin le Bref, gouverna avec sagesse, et restitua à l'Eglise tout ce que son père lui avait enlevé. Il quitta le sceptre pour entrer au monastère du Mont-Cassin. Il s'était fait un nom dans le monde par sa valeur et ses vertus; il s'en fit un dans le cloître par sa vie humble et pénitente. Il mourut à Vienne en Dauphiné en 755. Son corps fut porté au Mont-Cassin, où il a été trouvé en 1628.

CARLOMAN, fils de Louis le Bègue, et frère de Louis III, eut l'Aquitaine et la Bourgogne en partage, en 879. Ces deux princes, unis de cœur et d'intérêts, battirent souvent les Normands. Louis III étant mort en 882, Carloman devint seul roi de France, et mourut d'une blessure qu'un sanglier lui fit à la chasse, en 884 : telle fut la cause qu'on donna à sa mort; mais il paraît constant que ce fut un de ses gardes qui eut le malheur de le blesser en voulant percer le sanglier. Carloman fit lui-même couvrir le bruit qu'il avait été blessé par l'animal furieux, de peur qu'on ne vengeât sa mort sur celui qui en était l'auteur sans le vouloir. Ce trait doit immortaliser ce prince, d'ailleurs recommandable par sa valeur, son activité et son application aux affaires.

CARLON, ou CARLONI (Jean), peintre génois, né en 1591, mort à Milan en 1630, peignait parfaitement le raccourci. Tout ce qui sortait de son pinceau avait de la grandeur, de la force et de la correction. Le *plafond* de l'Annonciade del *guastato* de Gènes, sur lequel il a représenté l'histoire de la *Vierge*, est un très-beau morceau. — Jean-Baptiste, son frère, finit les ouvrages qu'il avait laissés imparfaits. Celui-ci mourut en 1680. — Cette famille a produit plusieurs autres peintres et sculpteurs.

CARLOS (Don), né à Valladolid en 1547, de Philippe II, roi d'Espagne, parut dès son bas âge violent dans toutes ses passions. Son aïeul Charles-Quint, se rendant à sa solitude de St.-Juste, le vit un moment à Valladolid, en fut très-mécontent, et

n'en augura rien de bon. Il déplut également à son père par son caractère indocile, faux, hautain, et par des vices qui annoncèrent dès lors des suites funestes. Il traita avec les rebelles de Hollande, et leur promit de partir dans quelque temps pour se mettre à leur tête, fit placer dans la ruelle de son lit un coffre rempli d'armes à feu, se fit faire de petits pistolets d'invention nouvelle, pour porter toujours sur lui, sans qu'on pût les voir, et commanda à un fameux ouvrier français de lui faire, pour sa chambre, une serrure à secret qui ne pût s'ouvrir que par dedans. Philippe, instruit et alarmé des précautions qu'il prenait, résolut de s'assurer de sa personne. L'ouvrier de cette serrure extraordinaire trouva le moyen de l'ouvrir, et le roi entra pendant la nuit dans la chambre de don Carlos. Le malheureux prince dormait si profondément, que le comte de Lerme put ôter, sans l'éveiller, les pistolets qu'il tenait sous son chevet. Il alla s'asseoir ensuite sur le coffre où étaient les armes à feu. Le prince, ayant été éveillé avec peine, s'écria qu'il était mort : le roi lui dit, *que tout ce qu'on faisait était pour son bien*. Mais don Carlos, voyant qu'il se saisissait d'une cassette pleine de papiers qui était sous son lit, et qui contenait des choses étranges, entra dans un désespoir si furieux, qu'il se jeta tout nu dans un brasier, que ses gens avaient laissé allumé dans la cheminée, à cause du froid extrême qu'il faisait alors. Il fallut l'en tirer de force, et il parut inconsolable de n'avoir pas eu le temps de s'y étouffer. On lui fit prendre un habit de deuil; il ne fut plus servi que par des hommes vêtus de même. Le roi, ayant vu ses desseins et ses intelligences par les papiers dont il s'était saisi, lui fit faire son procès, et il fut condamné à mort. On prétend qu'il se fit ouvrir les veines dans un bain, d'autres disent qu'il fut empoisonné ou étranglé. On place sa mort le 24 juillet 1568. Quelques auteurs ont cru que Philippe s'était porté à cette dure extrémité par la découverte la plus accablante pour un roi, un mari et un père. On dit qu'il découvrit que le prince aimait la reine Elisabeth et en était aimé; ce qu'il y a de certain, c'est que cette princesse mourut peu de temps après. De Thou, en parlant de la mort de don Carlos, observe que Philippe n'y donna les mains, que lorsqu'il se fut convaincu qu'il ne lui restait plus aucun moyen de corriger son fils et de sauver l'état; et que malgré tout cela il lui eût conservé la vie, si le malheureux prince, devenu furieux par la découverte de ses crimes, ne se fût efforcé, en différentes manières, de se tuer lui-même; que Philippe, avant la mort de l'infant, rendit compte au grand et saint pontife Pie V, des circonstances accablantes où il se trouvait et de la conduite qu'il croyait devoir y tenir; et que le pape fit le plus grand éloge du monarque, etc. L'abbé de Saint-Réal a donné l'*Histoire de don Carlos*; roman calomnieux, où l'auteur avance les faits les plus manifestement faux, pour dénigrer la mémoire de Charles-Quint et de Philippe, comme le remarque Bayle lui-même.

CARLOSTAD (André-Rodolphe), dont le véritable nom était *Bodenstein*, chanoine, archidiacre

et professeur de théologie à Wittemberg, donna le bonnet de docteur à Martin Luther, et lia amitié avec lui. Un jour qu'ils étaient à table, il paria, le verre à la main, qu'il renouvellerait les opinions de Bérenger contre la présence réelle; il tint parole, il écrivit : mais il donna dans la plus grande des absurdités, en disant que ces paroles de Jésus-Christ dans la Cène, *Ceci est mon corps*, ne se rapportaient pas à ce qu'il donnait; mais qu'il voulait seulement se montrer assis à table. C'était un fanatique bouillant et singulier. Il se livrait à tout le monde, et personne ne le voulait. Il erra longtemps de ville en ville, persuadant aux écoliers de mépriser les sciences, de ne s'attacher qu'à la Bible, de brûler tous leurs livres et d'apprendre quelque métier. Il leur en donna l'exemple, en se faisant laboureur. Il fut le premier ecclésiastique d'Allemagne qui se maria publiquement. Cette cérémonie se fit avec beaucoup de profanation. Ses disciples firent des oraisons propres pour ce mariage, et les chantèrent à la Messe. La première commençait ainsi : *O Dieu qui, après l'extrême aveuglement de vos prêtres, avez daigné faire la grâce au bienheureux Carlstadt d'être le premier qui ait osé prendre femme, sans avoir égard aux lois du papisme, nous prions, etc.* Il se retira à Bâle après avoir vu Zuingle, et y mourut dans la misère en 1541. On a de lui beaucoup d'ouvrages de controverse, méprisés des catholiques et peu estimés des protestants.

CARLYLE (Joseph-Dacres), savant orientaliste anglais et professeur d'arabe à Cambridge, né à Carlisle en 1759. On lui doit : *Maured Allatof et Jemaleddini filii Togri Bardii, seu rerum Ægyptiacarum annales, ab anno Chr. 971, usque ad ann. 1453*, Cambridge, 1792, in-4. Cette chronique, dont le texte arabe n'avait jamais été imprimé, est accompagnée d'une traduction latine et de savantes notes. Un *Specimen de poésie arabe*, 1796, ouvrage estimé. Il travailla pendant plusieurs années à l'édition de la Bible arabe, publiée par la société biblique de Londres, et mourut, dit-on, le 12 avril 1804, d'un excès de travail, et de la suite des fatigues d'un voyage qu'il fit avec l'ambassadeur lord Elgin, au Levant, où il avait rassemblé des notes précieuses pour un ouvrage qu'il n'eut pas le temps de publier.

CARMAGNOLE (François Bussone dit), né en 1390, fut ainsi appelé du lieu de sa naissance; d'abord réduit à garder les pourceaux, il parvint, de cette profession ignoble, à la dignité de général de Philippe Visconti, duc de Milan. Il soumit à l'obéissance de ce prince, Parme, Crémone, Bresse, Bergame, etc. Son mérite lui avait acquis le commandement; l'envie l'en dépouilla. Carmagnole retira chez les Vénitiens, et devenu général de leur armée, marcha contre son prince, et l'obligea à demander la paix. Ses services ne l'empêchèrent point d'être traité comme un perfide. Ayant été battu dans un combat naval, on l'accusa de quelque intelligence avec l'ennemi; et sur cette accusation très-peu fondée, on lui coupa la tête en 1432. Son véritable crime était d'avoir traité les grands d'orgueil dans la paix, et de lâches dans la guerre.

CARMELI (Michel-Ange), savant helléniste italien, de l'ordre de Saint-François, fut professeur de théologie et d'Écriture sainte à Padoue, et mourut le 15 décembre 1766, âgé de soixante ans. Ses principaux ouvrages sont : un Commentaire (latin) sur le *Miles gloriosus* de Plaute, avec une traduction en vers italiens, Venise, 1742, in-4, publiée sous le nom de *Lacermi* (anagramme de *Carmeli*); *Tragedie di Euripide intere XIX, frammenti ed epistole greco-italiane in versi illustrati di annotazioni al testo greco ed alla traduzione*, Padoue, 1743-1754, 20 parties in-8. Paitoni, dans sa *Biblioteca degli volgarizzatori*, fait de grands éloges de cette traduction d'Euripide; les notes, qui sont partie en italien, partie en latin, ne méritent point qu'on en fasse aucun cas; *Pro Euripide et novo ejus italico interprete dissertatio*, Padoue, 1750, in-8 : c'est une réponse à la censure que Reiske avait faite de cette édition dans les *Acta eruditorum* de 1748; Reiske répliqua dans les *Acta* de 1751; *Storia de varj costumi sacri e profani degli antichi sino a noi pervenuti, con due dissertazioni sopra la venuta del Messia*, Padoue, 1750, 2 vol. in-8; une traduction en vers italiens du *Plutus* d'Aristophane, avec le texte grec, Venise, 1751, in-8; *Dissertazioni*, Padoue, 1756, in-8. La première de ces trois dissertations est relative à un passage d'Hérodien, la deuxième au Neptune *εὐνοκτονος* d'Homère, et la dernière à la poésie lyrique, *Spiegamento dell' Ecclesiaste sul testo ebreo, o sia la morale del uman vivere insegnata da Salomone*, Venise, 1765, in-8; *Spiegamento della cantica sul testo ebreo*, ibid., 1767, in-8.

CARMONA (don Salvador), graveur de la chambre du roi d'Espagne, né à Madrid en 1730, vint à Paris pour se perfectionner dans son art, et retourna vers 1760 dans sa patrie, où il épousa la fille du célèbre Raphaël Mengs. Il mourut en 1807. Ses estampes les plus remarquables, qui se font principalement remarquer par une grande netteté de burin et le moelleux des chairs, sont : *L'histoire écrivant les fastes de Charles III, roi d'Espagne*, d'après Solimène; *La Vierge et l'enfant Jésus*, d'après Van-Dick; *l'Adoration des bergers*, d'après Pierre; les *Portraits de Boucher et de Colin de Vermont*, qu'il grava pour sa réception à l'académie de peinture de Paris, et une *Résurrection du Sauveur*, d'après Carle Vanloo.

CARMONTELE, littérateur, lecteur du duc d'Orléans, petit-fils du Régent, né à Paris en 1717, y est mort en 1806. Ses petites comédies sont le plus joli répertoire que nous ayons pour les théâtres de société. Sa fécondité était prodigieuse. Ordonnateur des fêtes que donnait le duc d'Orléans, on l'a vu souvent, en une matinée, composer une pièce de théâtre en un ou même deux actes, et il les faisait d'après le nom et le caractère des personnes qui devaient y jouer un rôle. L'intrigue de ces petites pièces est légère, mais le dialogue est généralement naturel. Au talent d'écrire il joignit celui de peindre. Il a fait les portraits de presque tous les personnages célèbres du 18^e siècle. Il s'amusait aussi à faire des *transparents* ou petits tableaux sur papier très-fin,

depuis 100 jusqu'à 160 pieds, qui se déroulaient aux yeux du spectateur, et leur offraient une suite de scènes qui, le plus souvent, représentaient des proverbes. Ils ont été imprimés, Paris, 1768-81, 8 vol. in-8, 40 à 48 fr.; *ibid.*, 1822, 4 vol. in-8, 24 fr. Depuis sa mort, on a publié ses *Nouveaux proverbes dramatiques*, *ibid.*, 1811, 2 vol. in-8, 12 fr. Son *Théâtre de campagne* a paru en 1775, 4 vol. in-8. On a encore de lui : *Théâtre du prince de Clénerzow*, 1771, 2 vol. in-8; plusieurs romans de peu d'intérêt; une *comédie*, jouée avec succès sur le théâtre des Italiens, et plusieurs autres ouvrages. Enfin, en 1825, mad. de Genlis a fait paraître d'autres proverbes dramatiques de Carmontelle, 3 vol. in-8, 21 fr.

CARNÉADE, de Cyrène, né vers l'an 218 avant J.-C., fondateur de la troisième académie, apôtre du pyrrhonisme comme Arcésilas, mais d'un pyrrhonisme plus raisonnable. Il admettait des vérités constantes, inaltérables, fondées sur l'essence même de Dieu, mais obscurcies par tant de ténèbres, que l'homme ne pouvait démêler la vérité parmi les faussetés dont elle était entourée. Il consentait que la vraisemblance nous déterminât à agir, pourvu qu'on ne prononçât sur rien d'une manière affirmative. Les stoiciens, et surtout Chrysippe, eurent en lui un adversaire redoutable; mais il les réfuta avec beaucoup de retenue, disposant son esprit à les combattre par une prise d'ellébore, et avouant que sans Chrysippe il n'aurait pas été ce qu'il était. Par une vaine envie de se faire remarquer, commune à tous ces vieux sages, il négligeait le soin de son corps, et laissait croître ses cheveux et ses ongles. Il faisait semblant d'oublier de manger, et il fallait que sa servante lui mit les morceaux à la main, et souvent à la bouche. La morale lui parut préférable à la physique: aussi s'y appliqua-t-il davantage. Il avait souvent à la bouche cette maxime, remarquable dans un païen, quoique très-inférieure à celles que l'Evangile établit sur l'amour de nos ennemis: *Si l'on savait, disait-il, qu'un ennemi vint s'asseoir sur de l'herbe qui cacherait un aspic, on agirait en malhonnête homme si l'on ne l'en avertissait pas, quand même notre silence ne pourrait pas être repris publiquement.* Ayant su qu'Antipater, son antagoniste, s'était détruit par le poison: *Qu'on m'en donne aussi.* — *Et quoi?* lui dit-on. — *Du vin miellé,* répondit-il, ayant bientôt réprimé cette saillie de courage. Carnéade était surtout fort éloquent. Les Athéniens ayant été condamnés à payer cinq cents talents pour avoir pillé la ville d'Orope, ce philosophe, député à Rome, parla avec tant de force, que Caton, se défiant des charmes de ses discours: *Renvoyez, dit-il, ce Grec; il semble que les Athéniens, en le chargeant de leurs affaires, aient voulu triompher de leurs vainqueurs.* Carnéade mourut vers la 162^e olympiade, regrettant fortement la vie. Il y eut à sa mort une éclipse de lune: *Comme si le plus bel astre après le soleil,* dit froidement l'historien Diogène Laërce, *eût pris part à cette perte.*

CARNEIRO (Antoine), portugais, né à Fronteira, dans le diocèse d'Elvas, chevalier et procu-

reur de l'ordre de Calatrava, fut trésorier de l'armée de Philippe II en Flandre, en 1585. Il est auteur de *l'Histoire des guerres de Flandre depuis l'an 1559 jusqu'à l'an 1609*, Madrid, 1612, in-4, 1625, in-fol., 8 à 12 fr., en espag., livre estimé et très-rare.

CARNOT (Lazare-Nicolas-Marguerite), membre de l'assemblée législative et de la Convention, était fils d'un avocat distingué de Bourgogne, et naquit à Nolay dans cette province en 1753. Après avoir étudié au collège d'Autun, où il remporta les premiers prix de rhétorique et de philosophie, il vint à Paris, à peine âgé de 16 ans. Né avec d'heureuses dispositions pour les sciences exactes et un goût prononcé pour les exercices guerriers, il se destina de bonne heure au corps du génie militaire, dans lequel il entra en 1771. Devenu capitaine en 1783, il publia son *Eloge de Vauban*, qui fut couronné par l'académie de Dijon. Le prince Henri de Prusse, qui se trouvait alors en France, lui fit de brillantes propositions pour l'engager à entrer au service du grand Frédéric; mais Carnot refusa ses offres. Deux ans après, il fit imprimer son *Essai sur les machines en général*, et dans le même temps il se délassait de ses travaux scientifiques en composant des poésies légères, dont quelques-unes ont paru de 1787 à 1790 dans l'*Almanach des Muses*. Quoique zélé partisan de la rénovation sociale qui commença en 1799, Carnot passa les premières années de la révolution dans la solitude et l'obscurité. Mais il en fut tiré en 1791 par les suffrages des électeurs du Pas-de-Calais qui le portèrent à l'Assemblée législative. Appelé successivement à faire partie du comité diplomatique, du comité d'instruction publique et du comité militaire, il s'y montra un des adversaires les plus défiants du pouvoir monarchique, et contribua de toute son influence au licenciement de la garde constitutionnelle de Louis XVI, pour cause d'incivisme. Ce fut aussi sur deux rapports faits par lui que l'assemblée décréta le 1^{er} août qu'une distribution de piques serait faite à tous les citoyens. Cette mesure tendait évidemment à préparer la désastreuse journée du 10 août à laquelle Carnot prit une part active. Nommé député à la Convention, Carnot y vota la mort de Louis XVI sans sursis et sans appel. « Dans mon opinion, dit-il, la justice » veut que Louis meure, et la politique le veut » également. » Plus tard, il chercha à excuser ce vote, en l'imputant, dans un écrit qu'il publia après la restauration, à l'empire de la violence et à un concours funeste de circonstances impérieuses. Il est vrai que Carnot ne peut être assimilé sans injustice à ces démagogues féroces dont il partageait le pouvoir révolutionnaire; mais il faut convenir aussi que, soit faiblesse soit entraînement, il s'est condamné lui-même à paraître devant la postérité, assis à leurs côtés et dans l'attitude d'un complice. Nommé membre du comité de salut public, et dirigeant seul le bureau de la guerre, il y fit preuve d'une infatigable activité. L'étendue de ses talents administratifs et de son génie militaire contribua beaucoup aux succès des armées françaises, et on lui donna un éloge mérité, lorsqu'on dit plus tard qu'il *avait organisé la victoire*. Dans le sein du

comité, il fut constamment opposé à Robespierre, à Couthon et à Saint-Just, que le premier, il appela les *triumvirs*. Saint-Just proposa de l'expulser du comité, comme coupable de *modérantisme*; mais l'accusé qui était présent lui répondit : *Tu en sortiras avant moi; triumvirs, vous disparaîtrez!* On assure même qu'il osa dire en face à Robespierre qui demandait de nouvelles victimes : *Va, tu n'es qu'un lâche tyran!* Une telle hardiesse ne pouvait demeurer longtemps impunie. Le talent seul de Carnot le protégeait encore. « *Nous avons besoin de lui*, disait Robespierre; *mais dès que nous pourrons nous en passer, sa tête tombera.* » Le 9 thermidor trompa cette sanguinaire espérance. Mais Carnot délivré de cette crainte se vit bientôt accusé comme complice des mêmes triumvirs contre lesquels il avait eu à lutter. On lui reprocha des signatures apposées à quelques actes qui portaient le cachet terrible de l'époque. Le boucher Legendre demanda son arrestation, et l'assemblée allait accueillir cette proposition, quand Bourdon de l'Oise détourna le coup en rappelant énergiquement la part que Carnot avait eue dans le triomphe des armées françaises. Après la clôture de la session conventionnelle, Carnot, nommé par quatorze départements à la nouvelle législature, siégea au conseil des Anciens, et bientôt après devint membre du Directoire, où la partie de la guerre lui fut encore réservée. C'est à lui que Bonaparte fut redevable de sa nomination au commandement en chef de l'armée d'Italie. Lorsque le Directoire, menacé par le parti royaliste, se décida à tenter un coup d'état pour prolonger son existence, Carnot soutint que les moyens constitutionnels suffisaient pour arrêter les ennemis de la république; et cette dissidence lui devint fatale. Proscrit avec le parti qu'il voulait vaincre légalement, il parvint à gagner la Suisse, après avoir échappé comme par miracle à des assassins apostés par ses ennemis dans le palais du Luxembourg. Ses biens furent mis sous le séquestre, et son nom fut effacé de la liste des membres de l'institut. Le directeur proscrit abandonna bientôt l'Helvétie pour se rendre en Allemagne où il publia une énergique réponse au rapport de Bailleul sur le 18 fructidor; réponse qu'il terminait par la prière des Spartiates : *O Dieu, faites que nous puissions supporter l'injustice!* Rappelé par un arrêté des consuls, après le 18 brumaire, Carnot passa de l'exil au poste d'inspecteur général aux revues, puis au ministère de la guerre, et il reprit sa place à l'institut. Mais républicain par principes, il ne pouvait se maintenir longtemps à côté d'un homme aussi absolu que l'était Bonaparte, et il se retira au bout de quelques mois. Appelé par le sénat à siéger parmi les tribuns, Carnot, toujours fidèle aux mêmes doctrines, combattit la proposition du consulat à vie, et s'opposa énergiquement à l'établissement de la monarchie impériale. Le tribunal ayant été supprimé quelques années après l'avènement de Napoléon au trône, Carnot, rentra dans la vie privée, avec une fortune qui, loin de se grossir, s'était amoindrie pendant la révolution. En 1807, Napoléon lui accorda une pension de dix mille

francs. L'ex-ministre partagea désormais son temps entre l'éducation de ses enfants et de nouveaux travaux scientifiques. Cependant au commencement de 1814, Carnot voyant la France envahie, écrivit à Bonaparte pour lui offrir ses services, qui furent acceptés. Il fut nommé gouverneur d'Anvers, ville qu'il sut conserver à la France, malgré les efforts de l'ennemi pour s'en rendre maître, jusqu'à la déchéance de Napoléon. A la restauration, Carnot reconnu dans son grade de lieutenant général par le ministère du roi, reprit la croix de Saint-Louis qu'il avait avant la révolution. Bientôt il fit paraître son *Mémoire au Roi*, où il censurait la marche suivie par le ministère de 1814 : cet écrit, dont la publication fut entravée par la police, inspira au gouvernement de justes défiances sur les intentions de l'auteur. Bonaparte, à son retour de l'île d'Elbe, voulant rattacher à sa cause les amis de la liberté, se hâta d'appeler Carnot au ministère de l'intérieur. Celui-ci s'opposa vainement dans le conseil à la publication de l'acte additionnel, et s'efforça non moins inutilement de faire sentir à Bonaparte le danger de livrer un combat décisif dans son pays... Après la bataille de Waterloo, Carnot s'éleva seul parmi les ministres et les conseillers d'état, contre l'abdication de l'empereur. Quand Napoléon eut fait ce sacrifice à la nécessité, il fut nommé membre de la commission provisoire du gouvernement, et fit de vains efforts pour ranimer la confiance de ses collègues. Placé d'abord sous la surveillance de la police, et enfin exilé par la loi du 16 janvier 1816, il se rendit à Varsovie, et de là à Magdebourg, où il mourut le 2 août 1823. Carnot a publié plusieurs ouvrages, entre autres : *Eloge de Vauban*, 1784, in-8; *Essai sur les machines en général*, Dijon, 1786, in-8; *Œuvres mathématiques*, 1797, in-8; *Réponse au rapport fait sur la conjuration du 18 fructidor*, par Bailleul, 1799, in-8; *Géométrie de position*, Paris, 1813, in-4; *De la défense des places fortes*, ibid., in-4; trois éditions consécutives parurent en 1810, 1811 et 1812; *Mémoire adressé au Roi en juillet 1814*, ibid., 1814, in-8; *Opuscules poétiques*, ibid., 1820, in-8; on trouve dans la collection des *Mémoires sur la révolution française*, des *Mémoires sur Carnot*, précédés d'une notice rédigée par M. Tissot.

CARNOT (Joseph-François-Claude), né le 22 mai 1752 à Nolay en Bourgogne, était l'aîné de cinq frères dont le plus célèbre fut Lazare-Nicolas-Marguerite Carnot, qui fait le sujet de l'article précédent. Carnot l'aîné fut d'abord avocat au parlement de Dijon; il embrassa avec ardeur les principes de la révolution et occupa des fonctions publiques à Dijon et à Autun. On dit que pendant la terreur il se refusa à exécuter des ordres violents et iniques, et qu'il envoya sa démission qui ne fut point acceptée; il est à regretter que ce trait de courage soit mentionné exclusivement dans une notice pleine d'exagération publiée par un journal quelques jours après sa mort. En l'an VIII Carnot fut nommé commissaire près la cour d'appel de Dijon, et l'année suivante appelé à la Cour de Cassation, où la restauration le maintint lors de la réorganisation

de 1815. On a de lui : un *Commentaire sur le code d'instruction criminelle* ; *Commentaire sur le code pénal*, le code d'instruction criminelle mis en harmonie avec la charte et l'humanité. En 1832 il fut nommé membre de la nouvelle académie des sciences morales et politiques. Il est mort à Paris le 31 juillet 1835.

CARO (Rodrigue), prêtre espagnol, littérateur, jurisconsulte et antiquaire, né dans l'Andalousie à la fin du 16^e siècle, composa un grand nombre d'ouvrages dont les plus remarquables sont : *Antigüedades y principado de la ilustrissima ciudad de Sevilla*, Séville, 1564, in-fol.; *Relacion de las inscripciones y antigüedades de la villa de Utrera*, ibid., in-4. Ce savant ecclésiastique laissa en outre beaucoup de manuscrits, que l'on conserve dans plusieurs bibliothèques de l'Andalousie.

CARO de TORRES (François), prêtre espagnol, né à Séville vers la fin du 16^e siècle, voyagea dans les Pays-Bas et dans les Indes occidentales. On a de lui, en espagnol : une *Relation des services rendus à LL. MM. les rois Philippe II et III par don Alonzo de Sotomayor*, dans les états de Flandre, les provinces de Chili et de Terre-Ferme, etc., Madrid, 1620, in-4 ; et une *Histoire des ordres militaires de Saint-Jacques de Calatrava et d'Alcantara*, depuis leur fondation, ibid., 1629, in-fol.

CARO (Annibal), né à Citta-Nova, dans la marche d'Ancône, en 1507, fut successivement secrétaire de plusieurs prélats, puis du duc de Parme, et enfin de Pierre-Louis Farnèse. Ce prince le députa vers Charles V, pour une commission importante. Caro, aussi bon négociateur que grand poète, s'en acquitta avec succès. Peu de temps après son retour en Italie, son maître ayant été tué par les Plaisantins ses nouveaux sujets, les cardinaux Alexandre et Ranuce, et le duc Octave Farnèse, se disputèrent Caro. Canonics, prieurés, abbayes, commanderies même de l'ordre de Malte, tout lui fut prodigué. Il était trop heureux, l'envie l'attaqua ; mais son principal ennemi, ayant été convaincu d'erreurs capitales, fut condamné comme hérétique par le saint office, et échappa difficilement aux peines qu'il méritait. Caro, accablé d'infirmités et dégoûté du métier de courtisan, quitta ses protecteurs, et finit sa vie dans l'étude et la retraite en 1566. Sa mémoire est encore chère aux gens de lettres d'Italie, par les excellentes productions dont il les a enrichis. Les principales sont une traduction de *l'Énéide de Virgile*, en vers italiens, que la pureté et l'élégance du style, la fidélité et le choix des expressions, ont fait mettre à la tête des ouvrages qui font le plus d'honneur à leur langue. L'édition la plus rare est celle de Venise, 1581, in-4. Il y en a eu plusieurs autres : une des meilleures est celle de Paris, 1765, 2 vol. in-8. *Le sue rime*, Venetia, 1569, in-4, 10 fr. réimpr. par Alde Manuce, en 1572, et à Florence, en 1584, in-4. La langue toscane s'y montre dans toute sa beauté. Les grands seigneurs, les gens de lettres surtout firent un accueil favorable à ses sonnets. On le compara à Pétrarque et à Bembo, et il soutient quelquefois le parallèle. Des Traductions de quelques auteurs sa-

crés et profanes, des *Oraisons de saint Grégoire de Nazianze et de saint Cyprien*, de la *Rhétorique d'Aristote*, des *Pastorales de Longus*, imprimées pour la première fois à Parme en 1786, in-4, par les soins du marquis de Brème, ambassadeur du roi de Sardaigne à Naples, qui était le possesseur du manuscrit : on a déjà remarqué que les mœurs n'ont point gagné à la publication de cette traduction, etc.; *Lettere familiari*, Venetia, 1581, 2 vol. in-4, 7 à 9 fr. Cette édit. est moins complète que les suivantes : Padova, 1734-35, 3 vol. in-8, 12 fr.; ibid., 1748-49, 4 vol. in-8, 15 à 18 fr.; ibid., 1765, 3 vol. in-8, 10 à 12 fr.; ces lettres sont regardées par les Italiens comme des modèles en ce genre.

CAROLINE (Amélie-Elizabeth de BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL), née le 17 mai 1768, reine d'Angleterre, était fille de Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswick, qui fut tué à la bataille d'Iéna, et de la sœur aînée du roi d'Angleterre Georges III, et par conséquent consine-germaine de son époux, Georges-Frédéric-Auguste, prince de Galles, à qui elle fut unie le 8 avril 1795. La princesse Charlotte fut le fruit de ce mariage malheureux. Le prince de Galles avait déjà placé ailleurs ses affections et n'avait accepté cette alliance que par soumission aux volontés du roi son père. Caroline avait contracté à la cour de Brunswick, qui était alors le rendez-vous des officiers les plus distingués de l'Europe, l'habitude d'une légèreté dans les manières, qui contrastait avec la sévérité des usages des dames anglaises. Aussi s'éleva-t-il bientôt entre les deux époux des discussions d'une nature extrêmement délicate, et la mésintelligence s'accroissant de jour en jour, le prince de Galles fit notifier à la princesse, le 8 avril 1796, que toutes relations conjugales cesseraient entre eux. Celle-ci y consentit, à condition que cet arrangement lui serait signifié par écrit et qu'il serait définitif et irrévocable. La séparation eut lieu, et la princesse continua de recevoir à la cour les honneurs dus à son rang. En 1804, on commença à répandre sur son compte les plus amères calomnies. Lord Moira fut chargé de prendre des informations sur sa conduite ; mais on ne put recueillir contre elle aucun renseignement défavorable. Cependant on lui ôta sa fille qu'il ne lui fut permis de voir qu'une fois par semaine. En 1806, une enquête judiciaire fut faite à la demande et au nom du prince régent, pour s'assurer si son épouse n'avait pas donné le jour à un fils adultérin, et la commission qui fut nommée à ce sujet fit recueillir des renseignements sur ses moindres actes auprès de tous ses domestiques. Lady Douglas déposa que d'après les visites à pied que sir Sydney Smith faisait à Montagu-House, lieu de la résidence de Caroline, elle le soupçonnait d'être le père de l'enfant ; mais elle convenait qu'elle n'avait jamais rien remarqué d'inconvenant dans les manières de la princesse à l'égard de sir Sidney. La déposition de sir John Douglas se bornait à dire qu'elle lui avait paru en état de grossesse en 1802. La commission déclara que la princesse était innocente et qu'on pouvait seulement lui reprocher

quelque légèreté dans sa conduite. Quant à l'enfant, qui portait le nom de William-Austin, il fut reconnu pour être le fils d'un pauvre artisan de Deptford. Une décision du conseil privé sous le ministère Portland confirma le premier jugement. Les choses demeurèrent dans cet état pendant six ans, et les époux vivaient toujours séparés, d'après leur convention. Le 14 janvier 1813, la princesse adressa à son époux, devenu prince régent (*voyez* Georges IV), des plaintes sur sa position personnelle, sur l'éducation de la princesse Charlotte, et principalement sur l'éloignement de sa fille. Le prince en référa au conseil privé d'état, qui n'eut aucun égard à ces réclamations. Lorsqu'en 1814, plusieurs souverains étrangers visitèrent l'Angleterre, la reine fit signifier à la princesse qu'attendu la détermination du prince de Galles de ne jamais se rencontrer avec elle, Sa Majesté ne pourrait l'admettre à son cercle; le prince témoigna en outre à la chambre des communes le désir de voir restreindre à 35,000 livres sterling l'état de son épouse qu'on y avait exprimé le vœu d'élever à 50,000. Pour se dérober, dit-on, à ces tracasseries, elle désira voyager sur le continent, et, après en avoir obtenu l'agrément du régent, elle s'embarqua, le 9 août 1814, sur une frégate pour se rendre à Brunswick. Elle visita ensuite l'Allemagne, la Suisse, la Palestine, la Turquie, puis se fixa quelque temps en Italie. Ce fut à Milan qu'elle fit la connaissance du fameux Bergami, qu'elle s'attacha en qualité de courrier et de valet de pied, et dont tous les parents, hors sa femme, furent placés dans sa maison. Elle fut reçue avec distinction à Rome par le pape, et y accepta une fête brillante de Lucien Bonaparte. A Naples, elle poussa la flatterie envers Murat jusqu'à figurer dans un bal où, sous le déguisement du Génie de l'histoire, elle posa une couronne de laurier sur le buste de cet usurpateur. Elle passa ensuite à l'île d'Elbe, en Sicile, parut à la cour de Palerme, à Messine, à Syracuse, obtint pour Bergami qui la suivait la croix de Malte, et le titre de baron de la Francisca, et fréta, au printemps de 1816, une polacre qui la transporta à Tunis, à Utique et de là dans le Levant. Ayant institué à Jérusalem, sous le nom de Sainte-Caroline, un ordre de chevalerie, elle en donna la grande-maîtrise à son favori, et s'embarqua à Jaffa pour retourner en Europe. Des propriétés territoriales qu'elle acheta en Italie pour Bergami dont elle avait fait son chambellan, ajoutèrent à la malignité de la médisance qui n'avait que trop de sujets de s'exercer sur son compte. La mort de Georges III lui ayant donné le titre de reine d'Angleterre, elle retourna dans ce pays pour y faire valoir ses droits, et rencontra, à Saint-Omer, M. Brougham, son conseiller-d'état et confidentiel, et lord Hutchinson qui étaient chargés de la déterminer à rester sur le continent, la menaçant d'une enquête criminelle, si elle reparaisait dans la Grande-Bretagne. Malgré cette menace, elle se rendit à Londres, où elle se vit encore bientôt accusée d'adultère. Des témoins pour la plupart italiens et qui avaient été recueillis par une commission secrète, établie à

Milan pour épier ses démarches, furent appelés des diverses contrées qu'elle avait parcourues; M. Brougham la défendit avec zèle et talent. Après les longues et orageuses discussions qu'entraîna ce procès scandaleux, où figuraient le roi et la reine d'Angleterre, et qui s'ouvrit devant la chambre des pairs le 7 août 1820, le parlement ajourna indéfiniment cette affaire. Au mois de mai 1821, avant le couronnement de Georges IV, elle fit d'inutiles démarches pour obtenir le droit d'assister à la cérémonie. Elle se présenta néanmoins à l'abbaye de Westminster, quelques heures avant qu'elle ne commençât; mais l'entrée lui fut refusée. Enfin le 7 août suivant, elle succomba à une maladie inflammatoire, qui fut sans doute le résultat des violentes émotions qui l'avaient cruellement agitée. Sa fille Charlotte était déjà morte avant le retour de Caroline en Angleterre; celle-ci légua par son testament tous ses biens au jeune William Austin, qu'elle avait adopté, et ses restes furent transportés à Brunswick, suivant la volonté qu'elle en avait exprimée. Le 14 du même mois, un cortège nombreux précédé du roi-d'armes d'Angleterre, portant les insignes de la royauté, accompagna ses restes à Harwick, où ils devaient être embarqués. Le gouvernement avait pris des mesures pour que le cortège passât en dehors de la ville de Londres; mais une population immense s'y opposa, et l'obligea de passer par les rues les plus fréquentées. Des troubles éclatèrent à cette occasion, et deux hommes du peuple furent tués. Enfin les dépouilles mortelles de la reine furent déposées dans les caveaux funéraires de sa famille à Brunswick. On a porté divers jugements sur la conduite de cette princesse. Mais quelque opinion qu'on se forme sur elle, on est obligé de convenir que sa conduite indiscrete et ses démarches inconvenantes ne sont pas exemptes de blâme, et que l'autorité, qu'elle ne craignit pas assez de braver, méritait de sa part une plus grande déférence. On a publié sur les divers procès qu'elle eut à soutenir, un grand nombre d'écrits; ils sont tous plus ou moins entachés de partialité.

CARON (Pierre), l'un des premiers imprimeurs de France, est connu des bibliographes pour avoir publié le premier ouvrage imprimé en français: c'est une traduction de *l'Aiguillon de l'amour divin*, de saint Bonaventure, Paris, 1474. L'art de l'imprimerie était cependant connu à Paris dès l'an 1469; mais le peu de livres, publiés pendant cet intervalle, ou étaient écrits en latin, ou sont restés inconnus. Cet imprimeur demeurait rue Quincampoix, et avait pour enseigne et devise, un petit bois avec ces mots: *Au franc Bois*.

CARON (Loys Le), juriconsulte, né à Paris en 1536, s'adonna aussi à la poésie française. Il était lieutenant au bailliage de Clermont en Beauvoisis, lorsqu'il mourut en 1617. On a de lui: *Poésies*, Paris, 1554, in-8, 7 fr.; *Le grand coutumier de France*, Paris, 1598, in-4; *Coutume de Paris, avec des commentaires*, 1598, in-4, 1605 et 1613, in-fol.; ses *Œuvres*, Paris, 1637, 2 vol. in-fol., 6 à 8 fr. Il écrivait en lat. et en franç. avec une grande facilité; il s'est exercé sur toutes sortes de sujets.

CARON (Augustin-Joseph), lieutenant-colonel de dragons, étoit fort jeune lorsqu'en 1789 il entra au service militaire en qualité de simple soldat. Il servit dans l'infanterie jusqu'en 1791, époque où il passa dans le 4^e de dragons, et fit toutes les campagnes de la révolution et de l'empire. En 1814 il se distingua dans celle de France, où il dut à une action d'éclat le grade de lieutenant-colonel. A l'époque du licenciement de l'armée en 1815, il se retira à Colmar. Impliqué en 1820 dans une conspiration que jugea en 1821 la chambre des pairs, il fut défendu par M. Barthe et acquitté. Accusé en septembre 1822 d'une nouvelle conspiration, il fut moins heureux. Le 2 juillet 1822, le bruit se répandit à Colmar qu'une insurrection venait d'éclater parmi les chasseurs de l'Allier en garnison dans cette ville, et l'on ajoutait qu'un escadron étoit parti avec armes et bagages. Le lendemain, vers midi, l'on vit revenir cet escadron ramenant prisonniers, liés et garrottés sur un char à banc, le lieutenant-colonel Caron et son écuyer Roger : l'affaire fut portée devant un conseil de guerre, et Caron fut condamné à mort à Strasbourg. On répandit le bruit dans le temps que Caron avoit été la victime d'une infâme séduction : il fut défendu par M^e Liechtenberg avec beaucoup de talents. Roger fut renvoyé devant la justice civile, et condamné à mort par la cour d'assises de la Moselle : sa peine a été commuée en 20 années de travaux forcés. Le 1^{er} octobre Caron fut exécuté ; il mourut avec courage. Ce procès qui a retenti en Europe a donné lieu à un grand nombre de brochures.

CARPANI (Joseph), jésuite, théologien et poète latin, né à Rome en 1683, y mourut vers 1765. Il a laissé deux pièces de vers latins intitulées : *De Jesu infante*, Rome, 1747, qui ont été traduites en italien ; *Sept tragédies latines*, imprimées à Vienne en 1746, et à Rome en 1750, sous ce titre : *Josephi Carpani societatis Jesu, inter Arcades, Tyrrihi Creopolitæ, tragediæ ; editio quarta, auctior et accuratior*. Elles ont été représentées au collège allemand et hongrois à Rome où il étoit professeur, et y ont obtenu le plus brillant succès. Plusieurs *poésies* insérées dans le recueil de l'académie des Arcades dont il étoit membre, et qui portent le nom de *Tirro Creopolita* qui lui avoit été imposé dans cette société. Plusieurs *ouvrages de théologie*, où l'on trouve beaucoup de clarté, de précision et de force de raisonnement.

CARPANI (Joseph), né en 1752, dans un petit village de la Briansa, en Lombardie, fit ses études à Milan, sous les jésuites, et fut d'abord destiné à la profession d'avocat ; mais Carpani préféra se livrer exclusivement à l'étude des belles-lettres et des beaux-arts. Il débuta par augmenter le nombre des futilités poétiques dont le parnasse italien étoit comme inondé ; puis il se livra au genre dramatique, et fit paraître une comédie intitulée : *I conti d'Aigliate*. Il fut choisi pour composer les pièces destinées à être représentées à la cour de l'archiduc, sur le théâtre impérial de Monza. Sa *Camilla* a dû la plus grande partie de sa célébrité à la musique de Paër ; *L'uniforme*, *L'amore alla persiana*, *Il*

miglior dono, *Il giudizio di febo*, *L'incontro*, *La passione di N.-S.*, etc., furent mis en musique par les maîtres de chapelle les plus distingués de son temps ; tels que Weigl, Pavesi, etc. Carpani traduisit aussi plusieurs pièces de l'allemand et du français avec assez d'habileté pour que l'on pût appliquer à ses traductions la musique composée pour l'original. C'est par ce moyen que les Italiens ont pu entendre et apprécier la musique de Haydn, faite pour l'oratorio de la *Création*. La révolution française détourna pendant quelque temps Carpani des lettres et du théâtre ; et il écrivit dans les journaux, notamment dans la *Gazette de Milan*. Après l'année 1796, il suivit l'archiduc à Vienne, où il passa le reste de sa vie, pensionné par le gouvernement. Au milieu de ses occupations politiques, il n'oublia jamais entièrement les muses et les beaux arts. Ce qu'il a fait de mieux sont les *Haydine*, ou lettres sur la vie et musique de Haydn, qui furent copiées par un voyageur, qui se les approprias et les publia en langue française. Carpani revendiqua sa propriété, et ne se fit aucun scrupule d'imputer cet acte d'un individu à la nation à laquelle il appartenait ; les Italiens, plus justes, blâmèrent à la fois le plagiat de l'un, et l'injuste imputation de l'autre. Carpani a publié encore, sur le modèle des Haydine, les *Majeriane* et les *Rossiniane*. Dans les unes, il défend le beau idéal contre ce qu'avoit annoncé Mayer dans son ouvrage sur *l'imitation de la peinture et sur les tableaux du Titien* ; dans les autres, il célèbre la nouvelle manière que Rossini a introduite dans la musique dramatique. Soit qu'il loue ou qu'il blâme, l'auteur se laisse emporter un peu trop par son enthousiasme ; il attaque tout ce qui est contraire à ses opinions et même à ses préjugés. Carpani resta néanmoins toujours attaché à sa religion, à ses protecteurs, à ses amis. Il est mort à Vienne le 22 janvier 1825.

CARPENTIER (Pierre), prieur de Donchery, né à Charleville en 1697, entra de bonne heure dans la congrégation de Saint-Maur. Des mécontentements l'obligèrent de passer dans l'ordre de Cluni. Il vécut à Paris sans être attaché à aucune maison, cultivant les lettres, et fouillant dans les archives et dans les bibliothèques. Il mourut en 1767. Il eut la principale part à l'édition du *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, de Du Cange, publ. de 1733 à 1736. Ce fut lui qui en rédigea la préface, qui en surveilla l'impression, et qui y fit les additions les plus nombreuses. En 1766, il donna en 4 vol. in-fol. un supplément au Glossaire ; il est plus rare que l'ouvrage même. On a encore de lui *Alphabetum Tironianum*, Paris, 1747, in-fol., fig., 8 à 10 fr.; gr. pap., 12 à 15 fr. Ce sont d'anciens monuments écrits en notes ou caractères d'abréviation, que ce savant a publiés avec des remarques sur ces caractères, dont Tiron, affranchi de Cicéron, passe pour être l'inventeur.

CARPI (Hugo de), dessinateur et graveur en bois, né à Rome vers 1486, fut un des premiers qui, en Italie, aient exécuté des gravures sur 3 planches destinées à produire une seule estampe, de manière que la première servait de profil ou de

trait, la seconde était pour les demi-teintes, et la troisième pour les ombres. Son procédé, que les Italiens appellent la *gravure au clair-obscur*, suivi par le Parmesan, Balthazar Peruzzi, etc., a été revendiqué par les allemands, à bon droit, peut-être, puisqu'Albert Durer, Volgemuth et d'autres, qui ont gravé dans ce genre, étaient antérieurs à Carpi. Parmi les ouvrages de ce graveur italien, on cite *David tranchant la tête à Goliath*; le *Masacre des innocents*; *Ananie puni de mort*, etc.

CARPIN, ou CARPINI (Jean du Plan), religieux franciscain, né en Italie vers l'an 1220, fut envoyé par Innocent IV, en 1246, dans le Kaptchac, vers le kan Batu, chef des Tartares, pour l'engager à cesser ses ravages dans plusieurs pays de la chrétienté (Russie, Pologne, Hongrie). Il se consacra ensuite aux missions du Nord, et prêcha l'Evangile en Bohême, en Hongrie, en Norvège et en Danemark. Il revint à Rome, fut successivement premier custode de son ordre en Saxe, et provincial d'Allemagne. On ne connaît pas la date de sa mort; mais il paraît qu'il parvint à un âge fort avancé. On a inséré la relation de ses voyages dans le *Recueil de divers voyages curieux faits en Tartarie, en Perse et ailleurs*, par Bergeron, Leyde, 1729, 2 vol. in-4, et la Haye, 1735, sous le titre de *Voyages faits principalement en Asie dans les 12^e, 13^e, 14^e et 15^e siècles*, quoique ce soit la même édition où l'on a changé seulement le frontispice. On trouve un abrégé latin de son voyage dans le *Speculum histor.* de Vincent de Beauvais; il a été trad. en Angl. par Hakluyt et Purchas; enfin il y en a une trad. franç. dans le *recueil de voyages* en 2 vol. in-4, publié par van der Aa. Carpini est le premier qui ait fait connaître les pays et les peuples qu'il a visités. Sa description des Monghols est assez exacte; mais à l'exemple des voyageurs de son temps, il sacrifie souvent au goût de son siècle pour le merveilleux.

CARPOCRATE, hérétique du 2^e siècle, contemporain de Basilide, était d'Alexandrie. Il enseignait que Jésus-Christ n'était qu'un pur homme, fils de Joseph, que son âme n'avait au-dessus de celles des autres hommes, qu'un peu plus de force et de vertu; et que cette surabondance de grâces lui avait été accordée de Dieu, pour vaincre les démons qui avaient créé le monde. Il rejetait l'ancien Testament, niait la résurrection des morts et soutenait qu'il n'y a aucun mal dans la nature, et que tout dépendait de l'opinion. Il laissa un fils, nommé Epiphane, qui fut héritier de ses erreurs. Les adamites furent sectateurs de ses rêveries. Il eut plusieurs autres disciples, dont quelques-uns portaient des marques à l'oreille. Ils avaient des images de Jésus-Christ, qu'ils plaçaient à côté de celles de Pythagore, de Platon, d'Aristote, etc.

CARPZOW (Benoit), né en 1595, et mort en 1666, passa pour celui qui a le mieux écrit sur la *pratique* d'Allemagne. Il professa avec distinction dans l'université de Wittemberg. Retiré à Leipzig sur la fin de ses jours, il abandonna la jurisprudence pour s'appliquer entièrement à l'étude de l'Ecriture sainte.

CARPZOW (Frédéric-Benoît), conseiller de la ville de Leipzig sa patrie, fut utile à plusieurs savants d'Allemagne, et surtout aux auteurs des *Acta eruditorum*, commencés en 1682 par Othon Menke. Ses correspondances servirent beaucoup à enrichir ce journal. Il mourut en 1699, à cinquante ans.

CARPZOW (Jean Gottlieb), luthérien, né à Dresde en 1679, mort en 1767. On a de lui une *Dissertation* latine sur les *Opinions des anciens philosophes, touchant la nature de Dieu*, Leipzig, 1699, in-4; *Critica sacra*, Leipzig, 1708, in-4; une *Introduction*, en latin, *aux livres historiques de l'ancien Testament*, 1714, in-4; et une pour les *livres canoniques du nouveau Testament*, 1721, in-4.

CARPZOW (Jean-Benoît), luthérien, né à Leipzig en 1720, enseigna dans cette ville la philosophie, puis la littérature ancienne dans l'université de Helmstaedt. Il est mort en 1803, et a laissé un grand nombre d'ouvrages en latin. Les principaux sont : *Philosophorum de quiete Deiplacita*, Leipzig, 1740, in-4; *Lectiones flavianarum stricturæ*, Ibid., 1748, in-8; ce sont des remarques critiques sur Josèphe; *Specimen* d'une nouvelle édition d'Eunape, 1748, in-4; *Exercitationes sacræ* sur l'Épître aux Hébreux, Helmstaedt, 1748, in-8; *Mencius* (Meng-sea), sive *Mencius Sinensium post Confucium philosophus maximus*, Leipzig, 1743, in-8; dissertation tirée presque entièrement de la *Philosophica sinica* du P. Noël, ouvrage rare; *Essai d'observations philologiques sur Paléphatis, Musée, Achilles, Tatius*, ibid., 1743, in-8; une *Dissertation* sur *Autolytus* de Pitane, ibid., 1744, in-8; *Dissertations sur la vie et les écrits de Saxo grammaticus*, ibid., 1762, in-4; *Discours de saint Basile sur la naissance de Jésus-Christ*, en grec et en latin; il en défend l'authenticité; *Dialogue de Hiéronyme sur la sainte Trinité*, en grec et en latin, 1768, in-4; deux *épîtres* apocryphes, l'une des Corinthiens à saint Paul, l'autre de saint Paul aux Corinthiens, publiées d'après le manuscrit arménien, et traduites en grec et en latin, 1776, in-8. Il y a eu plusieurs autres savants théologiens protestants de ce nom.

CARR (Thomas), prêtre anglais, dont le véritable nom était *Miles Pinkney*, fut envoyé jeune encore au collège anglais de Douai, dont il fut pendant dix ans procureur. Il se rendit ensuite à Paris, où il fonda le monastère des augustines anglaises, et commença l'établissement du collège des Anglais. Il mourut en 1674, à 75 ans. On lui doit plusieurs ouvrages en anglais et en latin, dont les plus connus sont : *Pietas Parisiensis*, Paris, 1666, in-8. C'est la description des hôpitaux de cette ville; *Douces pensées de Jésus et de Marie*, 1665, in-8; ce sont des méditations en anglais pour les dimanches, les fêtes du Sauveur et de la sainte Vierge; *Les soliloques de Thomas à Kempis*, traduits du latin, Paris, 1653, in-12; *Traité de l'amour de Dieu*, traduit de saint François de Sales, Paris, 1630, in-8, 2 vol.; et quelques autres traductions du même genre; divers *traités* sur le culte, la prière, les anges, les saints, le purgatoire, la primauté du pape, la per-

pétuité de l'Eglise, etc., qu'il composa en grande partie avec le docteur Cosens.

CARRA (Jean-Louis), conventionnel, naquit à Pont-de-Veyle en 1743, de parents pauvres qui lui firent faire quelques études, mais qui ne purent parvenir à réformer son caractère vicieux. Accusé dans sa jeunesse d'un vol grave, il fut obligé de quitter sa patrie, et, après avoir longtemps erré en Allemagne, il se plaça en qualité de secrétaire chez un hospodar de Moldavie. Il gagna sa confiance, l'engagea par ses conseils à se révolter, et causa ainsi la mort tragique de l'hospodar qui fut étranglé par ordre du sultan. Carra, de retour en France, devint secrétaire du cardinal de Rohan, puis obtint un emploi à la bibliothèque royale, par l'entremise du cardinal de Loménie-Brienne, qui lui inspira, dit-on, d'écrire le *Petit mot de réponse à la requête de M. de Calonne*. En 1789, il coopéra avec Mallet et Hugon Basseville, à la rédaction du *Mercure National*, ou *Journal d'état et du citoyen*, etc., et fut ensuite principal rédacteur d'un autre journal intitulé *Annales patriotiques*, journal qui portait le nom de Mercier, et qui, quoiqu'il fût écrit dans le style des halles, obtint une vogue prodigieuse, parce qu'il flattait les passions populaires, et exaltait le fanatisme politique, en attaquant par le sarcasme et la calomnie les objets les plus sacrés. Enivré de ses succès, Carra crut pouvoir bouleverser toute l'Europe. Du haut de la tribune du club des jacobins, le 29 décembre 1790, il déclara de son autorité privée la guerre à l'empereur Léopold, et ajouta que, pour soulever toute l'Allemagne, il ne demandait que cinquante mille hommes, douze presses, des imprimeurs et du papier. Mais alors, même dans ce club, on ne s'était point encore prononcé pour la guerre, et Mirabeau, qui s'y trouvait, fit couvrir l'orateur de huées. Pour se concilier de plus en plus la faveur du peuple en manifestant le mépris qu'il portait aux rois, il se présenta, le 8 septembre 1792, à la barre du corps législatif, fit remettre sur le bureau une tabatière en or, qu'il prétendit lui avoir été donnée par le roi de Prusse, en reconnaissance d'un ouvrage qu'il lui avait dédié, et demanda que cet or servît à combattre le souverain qui l'en avait gratifié. Il termina cette ridicule comédie, en déchirant la signature de la lettre que le monarque prussien lui avait adressée. Cependant, malgré ses protestations de républicanisme, il fut soupçonné d'être l'agent d'un parti qui voulait placer le duc de Brunswick sur le trône de France. Robespierre, qui l'avait constamment secondé dans tous ses projets, le désigna alors comme un traître; mais la faveur populaire qu'il avait gagnée par ses actes et ses paroles démagogiques fit évanouir cette accusation. Carra figura parmi les principaux moteurs de l'attaque des Tuileries, le 10 août, et osa s'en glorifier dans son journal; il se porta l'accusateur du général Montesquieu qui commandait en Savoie. Envoyé à Châlons, il annonça de cette ville la retraite des Prussiens, et fut ensuite député à la Convention par deux départements : il accepta la nomination du département de Saône-et-Loire. Dans

le procès de Louis XVI, il se prononça contre l'appel au peuple, et vota, sans admettre de surseis, pour la mort de ce monarque. Il avait insisté, dans sa feuille périodique, pour que la populace fût armée de piques, afin de l'opposer, en cas de besoin, à la garde nationale, qui n'était composée que des bourgeois de chaque ville; il renouvela si souvent cette demande à la tribune, qu'il vit enfin ses vœux exaucés. La garde nationale ne voulant pas se confondre avec les piquiers, dont la grande majorité avait une mise et un aspect hideux qui justifiaient le nom de *sans culottes* qu'ils adoptèrent, et qui contrastait avec sa belle tenue, cessa de faire le service. Rejeté de Robespierre et de son parti, peut-être par l'effet d'une ambition jalouse, Carra crut devoir se réfugier dans celui des *brissotins*, et fut nommé, sous le ministère de Roland, garde de la bibliothèque nationale. Mais il était devenu suspect à tous les partis, et se vit accablé de dénonciations. Il était en mission à Blois, lorsque, le 12 juin 1793, Robespierre, Marat et Couthon le firent rappeler. Proscrit par suite des événements du 31 mai, jour où les *brissotins* et le parti de la Gironde furent renversés, il fut condamné à mort le 30 octobre, avec vingt-un de ses collègues. Il se croyait si habile dans la diplomatie que, la veille de sa condamnation, il réglait encore les destinées de toute l'Europe, et déclarait de nouveau la guerre aux souverains. Carra a composé divers ouvrages dont les principaux sont : *Système de la raison*, ou *le Prophète philosophe*, Londres, 1773, 3^e édition. Ce livre qui renferme de violentes déclamations contre la royauté, fut mis à l'index à Vienne; *Histoire de la Moldavie et de la Valachie, avec une dissertation sur l'état actuel de ces deux provinces*, 1778, in-12, Neuchâtel, 1781; *Nouveaux principes de physique*, 1782-83, 4 vol. in-8; *Essai sur la nautique aérienne*, 1784, in-12, où l'auteur prétend avoir trouvé le moyen de diriger les globes aérostatiques, 1784, in-12; *Examen physique du magnétisme animal*, 1785, in-8; *Dissertation élémentaire sur la nature de la lumière, de la chaleur, du feu et de l'électricité*, 1787, in-8; *Un petit mot à M. de Calonne sur la requête au roi*, 1787, in-8; *Histoire de l'ancienne Grèce, de ses colonies et de ses conquêtes*, trad. de l'anglais, de Gillies, 1787-88, 6 vol. in-8. Cette traduction n'a contribué en rien à la gloire littéraire de Carra; *Mémoires historiques et authentiques sur la Bastille*, 1790, 3 vol. in-8. L'authenticité de ces mémoires devient douteuse lorsqu'on réfléchit aux principes de celui qui les publiait. Carra composa aussi plusieurs brochures sur les *états généraux*, des pamphlets politiques, et un roman philosophique, intitulé *Odozin*.

CARRACHE (Louis), peintre célèbre, né à Bologne en 1555, ne montra pas d'abord tout ce qu'il fut dans la suite. Cet homme, qui surpassa tous les peintres de son temps, aurait abandonné la peinture, s'il eût suivi les conseils de son maître. Les chefs-d'œuvre d'Italie réveillèrent peu à peu son génie. Il s'attacha surtout à la manière du Corrège, joignant les beautés de l'antiquité à la frai-

cheur des ouvrages modernes, et opposant les grâces de la nature aux afféteries du goût dominant. Ce fut par ses conseils qu'on établit à Bologne l'académie de peinture, dite des *Incomminati* dont il fut le chef et le modèle. Il pouvait l'être, par son goût grand et noble, par sa touche délicate, par sa simplicité gracieuse. L'un de ses chefs-d'œuvre est la *Prédication de saint Jean-Baptiste*, où il introduisit le portrait de plusieurs contemporains. L'histoire de saint Benoît et celle de sainte Cécile, qu'il peignit dans le cloître de St.-Michel *in bosco* à Bologne, forment une des plus belles suites qui soient sorties de la main des hommes. Ce grand peintre mourut à Bologne en 1619, dans un état voisin de la pauvreté.

CARRACHE (Augustin), peintre et graveur, cousin du précédent, bolonais comme lui, né en 1558, excella dans la peinture et la gravure. Il était orfèvre, lorsque Louis l'engagea à se faire peintre. Il partagea son esprit entre les arts et les lettres, éclairant les uns par les autres. Son habileté dans le dessin lui faisait réformer souvent les défauts des tableaux qu'il copiait. Ce qui reste de lui est d'une touche libre et spirituelle, sans manquer de correction. Ses figures sont belles et nobles, mais ses têtes sont moins fières que celles d'Annibal son frère. Il mourut à Parme en 1601, laissant un fils naturel, mort à 35 ans, qui travailla au Vatican, et a produit quelques tableaux estimés, parmi lesquels on distingue le *déluge* et une *sainte Véronique*. Augustin Carrache a gravé très-agréablement et très-correctement plusieurs morceaux au burin, d'après le Corrège, le Tintoret, et d'autres grands peintres.

CARRACHE (Annibal), peintre, frère du précédent, né à Bologne en 1560. Ces deux artistes ne pouvaient vivre ensemble, ni séparément. La jalousie les éloignait l'un de l'autre; le sang et l'habitude les réunissait. Annibal, le plus illustre, saisissait dans l'instant la figure d'une personne. Ayant été volé dans un grand chemin avec son père, il alla porter sa plainte chez le juge, qui fit arrêter les voleurs sur les portraits qu'il en dessina. Il n'avait pas moins de talent pour les caricatures, c'est-à-dire, pour ces portraits qu'on charge de mille ridicules, en conservant pourtant la ressemblance de la personne dont on veut se venger. Le Corrège, le Titien, Michel-Ange, Raphaël, le Parmesan furent ses modèles. C'est dans leur école qu'il apprit à donner à ses ouvrages cette noblesse, cette force, cette vigueur de coloris, ces grands coups de dessin qui le rendirent si célèbre. Sa *Galerie* du cardinal Farnèse, chef-d'œuvre de l'art, et chef-d'œuvre trop peu récompensé, est un des plus beaux morceaux de Rome. Le cardinal Farnèse crut bien payer cet ouvrage, achevé à peine en huit ans, en lui donnant cinq cents écus d'or. Annibal en tomba malade de chagrin, et cette tristesse, jointe aux maladies que lui avaient laissées ses débauches, l'emporta en 1609. Ses tableaux principaux sont à Bologne, à Parme, à Rome, à Paris, etc. Le musée Royal en possède 25. Ce grand maître laissa plusieurs élèves dignes de lui.

CARRANZA (Barthélemi de), né en 1503 à Miranda dans la Navarre, entra chez les dominicains, et y professa la théologie avec éclat. On l'envoya au concile de Trente en 1546. Il y soutint avec beaucoup de force et d'éloquence, que la résidence des évêques était de droit divin. En 1554, Philippe II, roi d'Espagne, ayant épousé la reine Marie d'Angleterre, mena avec lui Carranza, qui travailla de toutes ses forces à rétablir la religion catholique, et à extirper la protestante. Ce prince le nomma bientôt à l'archevêché de Tolède. Charles V, alors dans sa retraite de Saint-Just, le fit appeler pour l'avoir auprès de lui dans ses derniers moments. Quelque temps après, Carranza, accusé de penser comme Luther, fut arrêté par ordre du saint office en 1559. Il dit aux deux évêques qui l'accompagnaient, lorsqu'il fut conduit à l'inquisition : *Je vais en prison au milieu de mon meilleur ami et de mon plus cruel ennemi*. Ce propos ayant donné aux deux prélats de l'émotion : *Messieurs, ajouta-t-il, vous ne m'entendez pas; mon grand ami, c'est mon innocence; mon grand ennemi, c'est l'archevêché de Tolède*. Après huit ans de prison, il fut conduit à Rome, où sa captivité fut encore plus longue. On le jugea enfin en 1576, et on lui lut sa sentence. Elle portait en substance, que, quoiqu'il n'y eût point de preuves de son hérésie, il ne laisserait pas de faire une abjuration solennelle des erreurs qu'on lui avait imputées. Carranza se soumit à ce décret. Il mourut la même année au couvent de la Minerve, après avoir protesté, les larmes aux yeux et prêt à recevoir son Dieu, qu'il ne l'avait jamais offensé mortellement en matière de foi; et que néanmoins il reconnaissait pour juste la sentence rendue sur ce qui avait été allégué et prouvé contre lui. Le peuple méprisa les oppresseurs, et rendit justice à l'opprimé. Le jour de ses funérailles, toutes les boutiques furent fermées comme dans une grande fête. Son corps fut honoré comme celui d'un saint. Grégoire XIII fit mettre sur son tombeau une épitaphe, dans laquelle on parlait de lui, comme d'un homme également illustre par son savoir et par ses mœurs, modeste dans la prospérité, et patient dans l'adversité. Les principaux ouvrages de Carranza sont : *Summa conciliorum*, Venise, 1546, in-8, souvent réimpr., dont les préliminaires ont l'avantage de contenir beaucoup de choses en peu d'espace; cet ouvrage peut servir d'introduction à l'histoire ecclésiastique : *De necessariâ residentiâ episcoporum et aliorum pastorum*, Venise, 1547 et 1562, in-8; *Commentarios sobre el catecismo cristiano*, Anvers, 1558, in-fol., 5 à 7 fr., approuvé d'abord par l'inquisition, censuré ensuite, et absous de toute censure par le concile de Trente en 1563. On lui attribue encore un *Traité de la patience*. Un homme qui avait été si longtemps dans les prisons, pouvait connaître cette vertu. La vie de ce prélat a été écrite en espagnol par Didier de Castejon et P. Salazar de Mendoza.

CARRANZA (Jérôme), natif de Séville, dans le 16^e siècle, et chevalier de l'ordre du Christ en Espagne, était gouverneur de la province de Hondu-

ras en Amérique en 1589. Il a donné un livre de la pratique des armes, sous le titre de *Filosofia de las armas*, San-Lucar, 1582, in-4, 5 à 6 fr., rare.

CARRARA (Jean-Michel-Albert), écrivain du 15^e siècle, né à Bergame d'une famille noble, fut tout à la fois théologien, philosophe, médecin, orateur, historien et poète. Il était l'un des hommes les plus instruits de son temps. L'empereur Frédéric III lui avait donné le titre de *comte Palatin* : les plus puissants souverains de l'Europe l'appellèrent comme médecin. Il mourut en 1490. On a de lui : *De omnibus ingenii augendæ memoriæ*, Bologne, 1491 ; *Oratio extemporalis habita in funere Bartholomæi Coleonis*, Bergame, 1732. Il a laissé un grand nombre de manuscrits, entre autres *Historiarum italicarum libri LX*, et un poème héroïque sur la guerre des Vénitiens, commandés par Jacques Marcello, conservé à Venise dans la bibliothèque de Sainte-Marie della salute.

CARRARA (Pierre-Antoine), né à Bergame vers 1640, a laissé l'*Eneide di Virgilio, tradotta in ottava rima, cogli argomenti del medesimo*, Venise, 1681, réimp. en 1701 ; mais c'est toujours la même édition où l'on n'a fait que changer le frontispice. Cette traduction n'est pas sans mérite ; elle est cependant bien inférieure à celle d'Annibal Caro.

CARRARA (Hubertin), jésuite, né d'une noble famille, originaire de Bergame, à Sora, ville du royaume de Naples, fut pendant plusieurs années professeur de belles-lettres au collège romain, et y resta jusqu'à sa mort arrivée en 1715. Vers les dernières années de sa vie, il publia un poème héroïque, divisé en douze livres, sous le titre de *Columbus sive de Itinere Cristophori Columbi*, Rome, 1715, et Augsburg, 1730, dédié au cardinal Pamphile, son ami, qui protégeait les lettres. L'invention et la conduite du poème sont vraiment poétiques ; mais le style l'est moins. On a de lui un autre poème, intitulé : *In victoriam de Scythiis et Cosacis relatum sub auspiciis DD. Joannis in Zolkucia, et Zloczou Sobjeski, etc., carmen*, Rome, 1668. Il y a plus de force dans le style, mais moins d'intérêt dans le sujet. — Un autre CARRARA (François de) dit *il Vecchio*, est auteur d'une *Cronica della città di Padova*, que Muratori a insérée dans le second tome des *Rerum italicarum scriptores*.

CARRÉ, voyageur français du 17^e siècle, fut choisi par Colbert pour faire partie d'une expédition qui devait visiter les côtes de la Barbarie et les divers ports de la Méditerranée et de l'Océan. Les *mémoires* qu'il adressa au gouvernement le firent employer de nouveau dans l'expédition commandée par François Caron et destinée à former des établissements aux Indes orientales. Sous le prétexte de porter des nouvelles de l'expédition, Carré fut envoyé en France par son chef qui voulait se débarrasser d'un surveillant incommode. Il s'embarqua donc pour Bender-Abassi, de là se rendit à Bagdad, traversa le désert de la Syrie, alla à Tripoli, visita le Liban, s'embarqua à Seide, et aborda heureusement à Marseille. Il a publié une relation

de son voyage, sous ce titre : *Voyage des Indes orientales, mêlé de plusieurs histoires curieuses*, Paris, 1699, 2 vol. in-12. On y trouve beaucoup d'aventures insignifiantes ; l'auteur y parle trop de lui, et ne détermine pas toujours avec exactitude les dates des événements. Il fut renvoyé aux Indes l'année suivante par la voie de terre ; on ignore l'époque de sa mort.

CARRÉ (Louis), né en 1663, à Cloufontaine dans la Brie, d'un bon laboureur, fut disciple du P. Malebranche qui se l'attacha, lui apprit les mathématiques et les principes de la métaphysique. L'académie des sciences se l'associa en 1697. Il mourut en 1711, avec toute la fermeté que donne la philosophie et la religion. On a de lui un ouvrage sur le calcul intégral, sous ce titre : *Méthode pour la mesure des surfaces, la dimension des solides*, etc., Paris, 1710, in-4 ; plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'académie.

CARRÉ (Remi), bénédictin de Saint-Maur, prieur de Beceleuf et sacristain de la Celle, né à St-Fal, diocèse de Troyes, en 1706, mort en 1763, est auteur du *Maître des novices dans l'art de chanter*, Paris, 1744, in-4 ; d'un *Recueil curieux et édifiant sur les cloches*, Cologne, 1757, in-8, 3 à 4 fr. ; d'un *Plan de la Bible latine, distribuée en forme de bréviaire*, Paris, 1780, in-12.

CARRÉ (Pierre-Laurent), professeur de belles-lettres, né à Paris en 1758, se destina d'abord à l'état ecclésiastique, et obtint une bourse au séminaire des trente-trois. Après avoir pris le grade de maître-ès-arts, il se présenta au concours d'agrégation et l'emporta sur ses rivaux, dont plusieurs étaient doués d'un talent éminent. Adonné depuis à la littérature et à la poésie, il envoya trois poèmes latins à l'académie des *Palinods*, de Rouen, connue sous le nom d'*Académie de l'immaculée conception*, et chacun de ces poèmes fut couronné. L'académie d'Amiens ayant mis au concours l'éloge de Gresset, Carré obtint pour le discours qu'il écrivit sur ce sujet une mention honorable, et fut couronné l'année suivante aux académies de Montauban et de Marseille. Il sollicita la chaire de rhétorique de Toulouse, qu'on appelait encore, comme du temps d'Ausone et de Martial, la *ville savante*. Delille, dont il avait été l'élève, se trouvait alors dans cette cité célèbre, et le présenta à l'archevêque de Brienne, qui la lui fit obtenir. Carré y composa divers discours et ouvrages de poésie, et reçut à l'académie des jeux floraux l'amaranthe d'or pour son ode intitulée : *le Muséum français* ; la violette d'argent pour son *Épître aux mânes de Lefranc de Pompignan*, et le prix de genre pour son *Épître à l'abbé Delille sur son voyage en Grèce*. Ces trois prix lui méritèrent le titre de maître-ès-jeux floraux que l'académie lui conféra en 1788. A l'époque de la révolution, Carré perdit sa chaire qui fut supprimée, et accepta la direction d'un établissement d'éducation appartenant à M. Albert, vieillard presque septuagénaire dont il épousa la fille. Il composa des hymnes pour être chantés dans les fêtes de la révolution, et fonda, en l'an 6, la société littéraire connue sous le nom de *Lycée*. Après le 18 brumaire,

les institutions ayant été rétablies, Carré fut nommé mainteneur de l'académie des jeux floraux, et appelé par Fontanes à la chaire de littérature de la faculté des lettres. La perte de sa femme lui causa une vive affliction qu'il chercha à distraire en faisant un voyage à Paris, où il est mort le 25 février 1825. Outre les productions de Carré que nous avons mentionnées, nous citerons encore : *Cook*, ou *les Progrès de la navigation*, ode; *la Gloire*, ou *Pindare aux jeux olympiques*, ode; *Léopold de Brunswick*, poème; *L'influence du climat sur le génie*, poème; diverses *Epîtres et Idylles*; *le Bouchier d'Hercule*, poème traduit du grec d'Hésiode; *les Jardins*, poème imité du P. Rapin, etc. Du Mège a recueilli en un vol. in-8, une partie des œuvres de Carré, Toulouse, 1826.

CARRÉ (G.-L.-J.), professeur à l'école de droit de Rennes, né dans cette ville en 1777, mort en 1832 au moment où il allait faire son cours, a composé un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence parmi lesquels on cite : *Introduction à l'étude du droit, spécialement du droit français*, avec des tableaux synoptiques, Paris, 1808, in-8, 4 fr. 50 c.; *Analyse raisonnée, et conférence des opinions des commentateurs et des arrêts des cours, sur le code de procédure civile*, Rennes, 1811-12, 2 vol. in-4, 30 fr.; *Traité et question de procédure civile*, ibid., 1819, 2 vol. in-4, 28 fr.; *Introduction à l'étude des lois relatives aux domaines congéables, et commentaires de celle du 6 août 1791*, ibid., 1822, in-12, 6 fr.; *Des lois de procédure civile*, ouvrage dans lequel l'auteur a refondus son *Analyse raisonnée*, son *Traité et ses questions de procédure*, ibid., 1824, 3 vol. in-4, 54 fr.; Paris, 1829, 3 vol. in-4, même prix; *Traité du gouvernement et des paroisses, où l'on examine tout ce qui les concerne dans leurs rapports avec les lois et les réglemens d'administration publique*, ib., in-8, et avec un supplément, 1824, in-8, 7 fr.; *Des lois de l'organisation et de la compétence des juridictions civiles, etc.*, ibid., 1825-26, 2 vol. in-4, 40 fr. Ce savant jurisconsulte a travaillé au *Journal de la cour royale de Rennes*, et donné divers articles dans l'*Encyclopédie moderne* de Courtin.

CARREL (Louis-Joseph), docteur en théologie, natif de Seissel en Bugey, a composé les ouvrages suivants : la *Pratique des billets*, Louvain, 1690; Bruxelles, 1698, in-12, dont l'objet est de réfuter celui de Le Correur, intitulé : *Traité des billets entre négociants*, 1682. Ce dernier soutenait que, dans le commerce, il est permis de prêter à intérêt, pour un temps limité, sur de simples billets. Carrel convient que cette pratique n'est point opposée à la loi naturelle, ni par conséquent mauvaise en soi, mais qu'elle est contraire à la loi divine expliquée par la tradition; la *Science ecclésiastique suffisante à elle-même sans le secours des sciences profanes*, Lyon, 1700, in-12; *Avis à l'auteur de la vie de M. d'Aranthon d'Alex, évêque de Genève*, Bruxelles et Lyon, 1700, in-12. D. Lemasson, auteur de cette vie, y répondit dans des *Eclaircissements* ajoutés à la fin de la deuxième édition; un *Avis et*

trois *Lettres*, insérées dans l'*Histoire des ouvrages des savants*, de 1708, sur les propositions concernant la révélation et la certitude du texte sacré, où il prend la défense du docteur Holden, dans son *Analyse de la foi; Lettre à M. Amelot de la Housaye*, Paris, 1691, in-16, de 60 pag. Elle roule sur la traduction des *Lettres de Cicéron à Atticus*, par Saint-Réal.

CARREL (Armand), homme de lettres et journaliste, né en 1801, entra d'abord à l'école militaire et en sortit sous-lieutenant au 29^e de ligne. Il donna sa démission à l'époque de la condamnation du colonel Caron, et partit peu de temps après pour l'Espagne où il servit sous les ordres de Mina. La phalange commandée par ce dernier ayant succombé à l'affaire de Llers, Carrel fait prisonnier fut traduit devant un conseil de guerre, condamné deux fois à mort et enfin acquitté par un troisième jugement rendu à Toulouse. Rendu à la vie civile, il s'attacha en qualité de secrétaire à M. Augustin Thierry dont la vue commençait dès lors à s'affaiblir, et travailla quelque temps avec lui. Associé plus tard à la rédaction du *National*, Carrel fut, en juillet 1830, l'auteur de la célèbre protestation signée par 40 journalistes, et qui donna le signal de l'insurrection contre le gouvernement de Charles X. Devenu plus tard rédacteur en chef de cette feuille, compromis dans plusieurs procès politiques et souvent poursuivi pour délits de presse, Carrel était considéré comme l'un des principaux chefs du parti démocratique. Un duel, suite d'une discussion envenimée avec un journaliste, d'opinions différentes, termina sa carrière à Saint-Mandé, près Paris, le 23 juillet 1836. Atteint d'une balle dans le bas-ventre, Carrel survécut seulement quelques heures à sa blessure, et expira sans avoir voulu accepter les consolations et les secours de la religion. « Jemeurs » dans la foi de Benjamin-Constant, de Manuel et » de la liberté..., point de prêtres, point d'église. » Telles furent, dit-on, ses dernières paroles.

CARRELET (l'abbé Louis), docteur en théologie, et curé de la première paroisse de Dijon, joignit le zèle à la science, et s'acquit à juste titre l'estime des honnêtes gens. Il mourut en 1766. On a de lui des *OEuvres spirituelles et pastorales*, 1767, 7 vol. in-12, qui sont recherchées, et ont été réimp. à Paris, 1805, 7 vol. in-12, 18 fr. — Barthélemi CARRELET de ROSAY, frère du précédent, né à Dijon en 1695, mort à Soissons en 1770, avait aussi embrassé l'état ecclésiastique, et se fit un nom dans l'éloquence de la chaire. Il prêcha la cène à la cour de France en 1724, et prononça en 1735, le panégyrique de saint Louis devant l'académie française. On a encore de lui plusieurs pièces de vers, entre autres une *Ode à Louis XIV sur la gloire de Louis XV*, Paris, 1736, in-8.

CARRENO de MIRANDA (don Juan), peintre espagnol, né dans les Asturies en 1614, mourut en 1685. Les Espagnols lui assignent son rang comme coloriste entre le Titien et Van-Dick. Philippe IV le nomma peintre de la couronne, et Charles II lui donna l'ordre de Saint-Jacques. On admire à Pampeune son tableau de l'institution de l'ordre des

trinitarios, dans le couvent des religieux du même nom. Madrid, Tolède, Alcalá de Henarès, possèdent plusieurs de ses productions remarquables. Il gravait aussi au burin.

CARRERA (Pierre), prêtre sicilien, né à Militello, dans la Vallée de Noto, en 1571, fort habile aux échecs, a donné un *Traité italien* sur ce jeu, 1617, in-4, 6 à 7 fr., recherché des curieux. On a encore de lui une savante *Histoire de Catane*, en italien, 1639-41, 2 vol. in-fol., fig., 10 à 15 fr.; *Descriptio Ætnæ*, lib. III; *Monumentorum historicorum urbis Catanæ*, lib. IV; *Dissertationes sur les médailles antiques*, en latin. Ces trois derniers ouvrages se trouvent dans la collection de Muratori; *L'Antica Syracusa illustrata*, ouvrage qui lui fit beaucoup d'honneur. Il mourut à Messine en 1647.

CARRÈRE (Joseph-Barthélemi-François), né à Perpignan en 1740, fut instruit par son père dans l'art qu'il professait. Reçu docteur à Montpellier en 1759, il revint dans sa patrie, où il obtint la place de professeur d'anatomie. En 1773, il devint inspecteur-général des eaux minérales du Roussillon. L'année précédente le roi lui avait donné en fief les eaux minérales des Escluses avec leurs dépendances. Il vint se fixer à Paris et fut nommé censeur royal et membre de la société de médecine; il passa ensuite en Espagne où il resta plusieurs années; il mourut en 1802 à Barcelone. On a de lui un grand nombre d'ouvrages: *Traité théorique et pratique des maladies inflammatoires*, 1774, in-8; *Bibliothèque littéraire, historique et critique de la médecine ancienne et moderne*, Paris, 1776, tome 1 et 2, lettres A-COI. Il n'a paru que ces deux vol.; l'ouvrage devait en avoir huit. Il fut vivement critiqué dans le journal de médecine par Bacher qui imprima même séparément sa critique, sous le titre d'*Extrait du journal de médecine*, avril, 1777, in-8. Carrère y répondit dans ses *Lettres à M. Bacher*, Londres et Paris, 1777, in-8. Il s'y défend avec avantage sur plusieurs points; *Le médecin, ministre de la nature*, ou *Recherches et observations sur le pépasse ou coction pathologique*, 1776, in-12; *Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales en général, et sur celles de France en particulier*, 1785, in-4; *Manuel pour le service des malades*, 1787, in-12: il a été trad. en allem.; *Précis de la matière médicale*, par Venel, avec des notes, 1802, 2 vol. in-8; *Tableau de Lisbonne en 1796, suivi de lettres écrites en Portugal sur l'état actuel et ancien de ce royaume*, Paris, 1797, in-8. Cet ouvrage fut publié sans nom d'auteur, et il paraît qu'il chercha à se venger de quelques désagréments qu'il avait éprouvés à Lisbonne. Il avait recueilli sur tout ce qui concerne l'Espagne de nombreux matériaux, dont M. Alex. de la Borde a fait l'acquisition, et dont il déclare avoir profité dans son *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, 1808, 5 vol. in-8 et atlas. — Il y a eu plusieurs autres médecins du même nom, qui ont publié divers ouvrages sur leur art.

CARRIER (Jean-Baptiste), conventionnel de hideuse célébrité, naquit en 1756 à Yolai, près

Aurillac, dans le département du Cantal. A l'époque des désordres révolutionnaires, il était obscur procureur, et fut nommé en 1792 à la Convention nationale. Rangé constamment parmi les hommes sanguinaires qui ne cherchaient qu'à persécuter et à détruire, il contribua à l'établissement du tribunal révolutionnaire le 10 mars 1793. Il avait dit que pour rendre la république plus heureuse, il fallait supprimer au moins le tiers de ses habitants, et il parut chercher à réaliser l'accomplissement de cet affreux projet. Carrier vota la mort de Louis XVI, demanda un des premiers, au 6 avril, l'arrestation du duc d'Orléans, et contribua, au 31 mai, à la chute des Girondins. D'abord envoyé en Normandie où les patriotes modérés s'étaient soulevés, il le fut ensuite à Nantes avec le titre de proconsul, et arriva dans cette ville le 8 octobre 1793. La guerre civile s'y faisait à cette époque avec plus d'acharnement que jamais, et les républicains, exaspérés par les succès des Vendéens, cherchaient dans l'incendie des villages et dans d'horribles massacres les moyens d'assouvir leur vengeance. Carrier, à qui la Convention avait enjoint d'employer des agents de destruction plus rapides que ceux dont on s'était servi jusqu'alors, s'empressa de se conformer à ses instructions. Il s'entoura d'une foule d'hommes féroces qui avaient déjà commencé à décimer Nantes, et ils firent peser de tout son poids sur cette ville malheureuse le règne de la terreur. La défaite des Vendéens à Savenay acheva d'encombrer les prisons déjà pleines, et Carrier reconnut bientôt que les prétendus jugements qui envoyaient chaque jour à la mort une multitude de prisonniers entraînaient encore de trop longs délais. « Nous ferons, disait-il » un jour à ses féroces satellites, un cimetière de » la France, plutôt que de ne pas la régénérer » comme nous l'entendons. » Il proposa donc aux autorités de la ville de faire périr en masse les détenus, sans jugement préalable, et sa proposition fut admise après quelque résistance. On embarqua, le 15 novembre 1793, quatre-vingt quatorze prêtres sous prétexte de les transporter ailleurs, dans un bateau à soupape qui fut submergé pendant la nuit. Une seconde exécution de cinquante-huit prêtres suivit de près la première, et à celle-ci on en fit succéder d'autres. Ces noyades, que Carrier avec une infernale ironie appelait des *baignades* et des *déportations verticales*, étaient faites par des exécuteurs que lui-même avait organisés sous le nom de *Compagnie de Marat*. En rendant compte de ces faits à la Convention, Carrier, après avoir présenté la mort de ces prêtres comme la suite d'un naufrage heureux et fortuit, terminait son rapport par ces mots: « Quel torrent révolutionnaire que » cette Loire! » La Convention mentionna honorablement cette lettre, et dès lors Carrier ne connut plus de bornes. Il prit pour ses aides Fouquet, Robin et Lamberty, et entassa ses innombrables victimes dans un vaste édifice nommé l'*Entrepôt*. Hommes et femmes de tous les rangs, de tous les âges, attendaient, confondus dans cette enceinte, l'heure du supplice. Chaque soir, on venait les prendre pour les conduire sur des bateaux; on les

y liait deux à deux, et on les précipitait dans l'eau, en les poussant à coups de sabre ou de baïonnette; car l'impatience des bourreaux ne permettait plus de préparer des bateaux à soupape. Souvent on attachait un vieillard à une jeune fille, et une femme âgée à un jeune homme avant de les noyer, et on donnait à ces exécutions le nom de *mariages républicains*. Pendant un mois, ce massacre se renouvela toutes les nuits. Comme on s'emparait indistinctement de tous les prisonniers qui se trouvaient à l'*Entrepôt*, il arriva un jour qu'on noya des étrangers prisonniers de guerre. Un autre fois Carrier, qui vivait dans la plus infâme débauche, ayant contracté une maladie honteuse, fit prendre et noyer, pour se venger, une centaine de filles publiques, prétendant donner par cette barbare exécution un exemple de l'austérité des mœurs républicaines. On estime qu'il périt dans l'*Entrepôt* quinze mille personnes, tant par ce supplice que par la faim, le froid ou l'épidémie. Les malheureux prisonniers y étaient entassés: on ne donnait aucun soin aux malades, et l'on négligeait même d'enlever les restes de ceux qui succombaient. Les rives de la Loire étaient couvertes de cadavres, et l'eau en était tellement corrompue, qu'on fit défense d'en boire; la contagion et la famine désolaient la ville de Nantes. Chaque jour une commission militaire condamnait à mort de nombreux prisonniers, chaque jour on fusillait dans les carrières de Gigan jusqu'à cinq cents victimes. Cependant Robespierre, qui, quelques mois avant son supplice, avait résolu de mettre un terme au régime de la terreur, et d'en faire tomber l'odieux sur ceux qui avaient partagé avec lui le gouvernement, fit rappeler Carrier et désapprouva sa conduite. Nantes commença enfin à respirer; les exécuteurs, Fouquet et Lamberty, furent condamnés à mort, non pour avoir égorgé un trop grand nombre de victimes, mais pour en avoir épargné quelques-unes. Carrier, rentré au milieu de la Convention, ne dissimula aucun de ses crimes, et continua de proposer les mesures les plus barbares. Le 9 thermidor arriva; Robespierre et son parti furent renversés, et un cri général s'éleva contre tous ces hommes qui avaient versé des flots de sang. Les troubles de la Vendée qui duraient encore, le procès de quatre-vingt-quatorze Nantais que Carrier avait envoyés à Paris au mois de novembre 1793, et dont trente-six périrent sur la route ou dans les prisons, attirèrent sur ce dernier l'exécration générale, et la voix publique demanda son supplice. Les charges étaient accablantes; mais on n'avait aucune pièce signée de la main du proconsul. Enfin quelques membres du comité de sûreté générale ayant envoyé à Nantes leur secrétaire général, celui-ci rapporta deux ordres signés de Carrier, de faire guillotiner cinquante à soixante individus sans jugement. Alors la Convention le traduisit au tribunal révolutionnaire. En vain celui-ci représenta-t-il qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres émanés de la Convention; que des mesures à peu près semblables avaient été prises dans plusieurs provinces; que, dans le même temps, elle avait prescrit aux géné-

raux d'immoler tous les Vendéens et de réduire en cendres tous les villages; que des colonnes infernales avaient exécuté cet ordre: « Pourquoi, ajoutait-il, blâmer aujourd'hui ce que vos décrets ont ordonné? La Convention veut-elle donc se condamner elle-même? Je vous le prédis, vous serez tous enveloppés dans une proscription inévitable. Si l'on veut me punir, tout est coupable ici, jusqu'à la sonnette du président. » Cette défense ne fut point écoutée. Il répéta devant le tribunal la même justification qu'il avait présentée à l'assemblée. L'instruction de ce procès dura deux mois, au bout desquels Carrier fut condamné pour avoir ordonné des exécutions arbitraires, dans des intentions contre-révolutionnaires. Il marcha à la mort avec fermeté le 16 décembre 1794, répétant qu'il était innocent. On publia dans le temps, sur les crimes de Carrier, plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons: *Relation du voyage des cent trente-deux Nantais*, Paris, thermidor an 2, qui eut dix à douze éditions dans quinze jours, et qui a été traduite en plusieurs langues; *Dénonciation des crimes de Carrier*, par Phelippes Tronjolly, imprimée en fructidor an 2, in-4 et in-8; *Rapport de Carrier sur les missions qui lui ont été confiées*, imprimé par ordre de la Convention nationale, vendémiaire et brumaire an 3, 2 part. in-8; *Noyades, fusillades, etc.*, ou *Réponse au rapport de Carrier*, par Phelippes Tronjolly, Paris, an 3, in-8; *Rapport fait par la commission des vingt-un, pour examiner la conduite de Carrier, et Pièces remises à la commission*, Paris, impr. nationale, brumaire an 3, 2 brochures in-8; *Procès criminel des membres du comité révolutionnaire de Nantes et de Carrier, ci-devant représentant du peuple*, Paris, an 3, 4 vol. in-18; *la Loire vengée*, Paris, an 3, 2 vol. in-8; *le Système de dépopulation, ou la vie et les crimes de Carrier, son procès et celui du comité révolutionnaire de Nantes*, par Gracchus Babeuf, Paris, in-8, ouvrage que le nom de son auteur rend encore plus remarquable.

CARRIERES (Louis de), né en 1662 à Auvilé, près d'Angers, entra dans la congrégation des PP. de l'Oratoire, où il remplit divers emplois. Il mourut à Paris, en 1717, avec la réputation d'un homme savant et modeste. L'écriture sainte fut sa principale étude: nous avons de lui un *Commentaire littéral sur tous les livres de la Bible, avec une trad. franç., et le texte lat. à la marge*, Paris, 1701-16, 24 vol. in-12. On en donna en 1750 une nouv. édit. 6 vol. in-4, avec des cartes et des fig.; et une autre, Toulouse, 1788, 10 vol. in-12. Il a été réimpr. depuis plusieurs fois in-8 et in-12. Ce commentaire ne consiste à peu près que dans plusieurs mots adaptés au texte, pour le rendre plus clair et plus intelligible. Ces courtes phrases sont distinguées du texte par le caractère italique. L'auteur s'est servi de la traduction de Sacy. Son ouvrage a eu beaucoup de succès, et il est d'une utilité journalière.

CARRILLO (Martin), jurisconsulte, théologien et historien espagnol, naquit à Saragosse dans le 16^e siècle. Après avoir professé pendant plus de dix ans le droit canon, il fut successivement recteur du

collège de cette ville, grand vicaire de l'évêque d'Huesca et de l'archevêque de Saragosse. Il obtint ensuite un canonicat dans la cathédrale de cette ville, et enfin l'abbaye de Mont-Arragon, qu'il posséda jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 1630. On lui doit : *Annales, memorias chronologicas, que contienen las cosas sucedidas en el mundo senaladamente en Espana, desde su principio y probacion hasta et ano 1620*, Huesca, 1622 et 1634, in-f., 8 à 9 f.; *Eloge des femmes célèbres de l'ancien Testament*, en espag., 1626; *Historia del glorioso S. Valero obispo de Zaragosa*, 1615, in-4, 3 à 5 fr.; *Relacion del nombre, sitio, plantas, conquistas, cristiandad, fertilidad, ciudades, lugares y gobierno del reyno de Sardena*, Barcelone, 1612, in-4, 5 à 6 fr.; *Catalogus archiepiscoporum Cæsar-Augustanæ ecclesiæ*, Cagliari, 1611, et plusieurs ouvrages de jurisprudence peu importants.

CARRILLO LASSO DE LA VEGA (Alphonse), intendant de l'infant Ferdinand, etc., né à Cordoue dans le 16^e siècle. On a de lui : *De las antiguas minas de Espana*, Cordoue, 1624, in-4; *Virtudes reales*, Cordoue, 1626; *Soberania del reyno de Espana*, 1626, in-4; *Importancia de las leyes*, 1626, in-4; *Sagrada Erato y meditacion Davidicas sobre los CL psalmos*, 1657. Il a publié des poésies de son frère Louis, mort à 26 ans, et qui s'était déjà distingué dans le métier des armes.

CARRION (Louis), savant et laborieux littérateur flamand, né à Bruges vers 1547, enseigna le droit à Bourges et à Louvain, où il fut chanoine et président du collège des bacheliers en droit, et mourut en 1595. Il donna des éditions de Valérius Flaccus, de Salluste, de l'ouvrage de Censorinus, *De die natali*, d'Aulu-Gelle, etc. On a encore de lui : *Antiquarum lectionum commentarii tres, in quibus varia scriptorum veterum loca suppleuntur et corriguntur*, Anvers, 1576, in-12; Francfort, 1604, in-8; *Emendationum et observationum libri duo*, Paris, 1583, in-4. Ces deux ouvrages ont été réimprimés dans le tom. 3 du *The-saurus criticus*, de Gruter.

CARRION (Emmanuel RAMIREZ de), savant espagnol, né vers la fin du 16^e siècle. Il s'occupa avec le plus grand zèle de l'instruction des sourds-muets, et leur donna quelque usage de la parole. Il publia à ce sujet un livre intitulé *Maravillas de naturaleza*, etc., Madrid, 1622 et 1629, in-4. Il y développe la méthode publiée par Bonet, Aragonais, en 1593.

CARRON (Guy-Toussaint-Julien), prêtre zélé et charitable, né à Rennes en 1760 d'une famille estimable, se destina à l'état ecclésiastique dans lequel il entra de bonne heure, par dispense venue de Rome. Avant de prendre les ordres, il se distinguait par sa charité; il s'était associé plusieurs de ses camarades avec lesquels il catéchisait les pauvres et qui faisaient comme lui des collectes pour eux. Il continua ses soins charitables lorsqu'il fut vicaire de la paroisse Saint-Germain de Rennes. Son but était surtout de fournir de l'ouvrage aux mal-

heureux et d'arracher les jeunes filles au désordre. Du consentement de son évêque, il forma deux établissements très-utiles : dans le premier, il avait réuni plus de 2,000 pauvres qui étaient occupés à faire des toiles à voiles, des cotonnades, des indiennes, des mouchoirs, etc. Le second était destiné aux malheureuses victimes du libertinage, placées sous la surveillance de femmes pieuses, qui s'efforçaient par leurs exemples et leurs leçons de les ramener à la vertu; et même il les faisait travailler pour leur ôter tout prétexte d'inconduite. Indépendamment de ces charitables occupations, l'abbé Carron se livrait à tous les autres devoirs de son ministère : sa santé ne put soutenir tant de zèle : il tomba malade et fut obligé de discontinuer ses fonctions. Il vint à Paris où il se lia d'amitié avec l'abbé Gérard, auteur du *Comte de Valmont*. Sa charité ne se ralentit point dans la capitale : il alla frapper à la porte des grands, et Marie-Antoinette lui donna des marques très-flatteuses d'intérêt. En 1792 il fut mis en prison à Rennes, et déporté à l'île de Jersey pour avoir refusé de prêter le serment imposé aux prêtres. Toujours animé de ce zèle religieux qui constitue le vrai christianisme, il ouvrit dans ce lieu d'exil deux écoles, l'une pour les garçons qu'il dirigeait lui-même, et l'autre pour les filles, dont il confia la direction à quelques dames pieuses : il y forma en outre divers établissements de charité, une bibliothèque pour les ecclésiastiques, une pharmacie pour les pauvres, une chapelle pour l'exercice du culte. En 1796, obligé de quitter Jersey, il se rendit à Londres avec la plus grande partie des émigrés et des prêtres déportés; il rétablit aussitôt ses deux écoles et sa pharmacie : il forma deux hospices, l'un pour 35 prêtres infirmes, l'autre pour 25 femmes. En 1797, il institua un séminaire qui pouvait contenir 25 élèves : deux ans après ses écoles avaient tellement prospéré qu'elles devinrent des pensionnats, dont l'un contenait 80 jeunes gens, et l'autre 60 jeunes personnes; il fut obligé de les placer dans un faubourg. Les princes de la famille royale visitèrent plusieurs fois ses établissements, et Louis XVIII lui adressa à plusieurs reprises des lettres flatteuses. Jamais les émigrés français n'oublieront les services que leur a rendus l'abbé Carron, et l'on est encore à trouver comment il put suffire à tant de dépenses : il est vrai que les aumônes et les dons venaient à son secours; mais il fallait tout le zèle de ce prêtre vertueux pour établir et faire prospérer tant de charitables institutions. L'abbé Carron ne revint point en France en 1801 : ce n'est pas le désir de revoir sa patrie qui lui manqua; car il s'était déjà mis en route; mais il sentit que ses enfants et ses infirmes avaient encore besoin de lui, et il sacrifia ses plaisirs aux exigences de sa position. Il avait établi une chambre dite de la Providence, où se trouvaient des sœurs pour soigner les malades, et où l'on faisait aux pauvres pendant l'hiver des distributions de vivres et de charbon; il ouvrit encore d'autres écoles pour l'instruction du peuple, et convertit lui-même plusieurs protestants. Rentré en France en 1814, il retourna en Angleterre pendant les cent-

jours, et vint après cette révolution éphémère établir dans le quartier Saint-Jacques près le Val-de-Grâce, un pensionnat de demoiselles. Cette maison dont le roi lui donna la direction, et qui était destinée aux jeunes personnes dont les familles avaient perdu leur fortune pendant la révolution, prit le nom d'*Institut de Marie-Thérèse*. Il avait formé aussi une association d'hommes religieux de toutes les classes, qu'il réunissait tous les jours pour des exercices de piété. C'est au milieu de ces soins qu'il est mort en 1821. Ses vertus ont été célébrées par Delille, dans le poème de la *Pitié*, chant II. Voici la liste de ses nombreuses productions, où l'on remarque cette onction et cette ferveur qui caractérisent toutes les actions de sa vie. *Les modèles du clergé*, Paris, 1787; ibid., 1823, 2 vol. in-12, 5 fr.; *Les trois héroïnes chrétiennes*, ibid., 1825, in-18, 2 fr.; *Mélanges de cantiques anciens et nouveaux*, 1791, in-12; *Pensées ecclésiastiques*, Londres, 1800; Paris, 1801, 4 vol. in-12, 9 fr.; *Pensées chrétiennes*, Paris, 1803, 4 vol. in-12, 10 fr.; ibid., 1816, 12 vol. in-18, 21 fr. Cet ouvrage contient tout ce que la morale évangélique a de plus pur et de plus consolant; *Le modèle des prêtres*, ibid., 1823, in-12, 2 fr. 50; *L'Ami des mœurs*, Londres, 1805, 4 vol. in-12; *L'Heureux matin de la vie*, ibid., 1807, et Paris, 1817, in-18, fig., 2 fr.; *Le beau soir de la vie*, Londres, 1807, et Paris, 1817, in-18, fig., 2 fr.; *La vertu parée de tous ses charmes*, Lond., 1810; Paris, 1817, et Lille, 1826, in-18, fig., 2 fr. 50; *L'art de rendre heureux tout ce qui nous entoure*, Londres, 1801, et Paris, 1826, in-18, fig., 2 fr.; *La route du bonheur*, Paris, 1817, in-18, fig., 2 fr.; *Vies des justes dans les plus humbles conditions de la société*, Versailles, 1815, et Paris, 1817, in-12, 2 fr. 50; *Vies des justes dans la profession des armes*, 1815 et 1817, in-12; *Vies des justes dans les conditions ordinaires de la société*, 1816, in-12; *Vies des justes parmi les filles chrétiennes*, 1816, in-12; *Vies des justes dans l'étude des lois, ou dans la magistrature*, 1816, in-12; *Vies des justes dans l'état du mariage*, Paris, 1816, 2 vol. in-12, 5 f.; *Vies des justes dans les plus hauts rangs de la société*, Paris, 1817, 4 vol. in-12, 10 fr.; les *Nouvelles héroïnes chrétiennes*, 1825, 2 vol. in-18, fig., 4 fr.; *Les écoliers vertueux*, Londres, 1811, et Paris, 1825, 2 vol. in-18, fig., 4 fr.; *Modèle d'une tendre et solide dévotion à la mère de Dieu dans le premier âge de la vie*, Paris, 1816, in-12; *La vraie parure d'une femme chrétienne*, Lyon, 1816, in-18; *Le trésor de la jeunesse chrétienne*, Lyon, 1816, in-18; *de l'Éducation*, Paris, 1819, 2 vol. in-18, fig., 3 fr. 50; *Les confesseurs de la foi dans l'Église gallicane à la fin du 18^e siècle*, Paris, 1820, 4 vol. in-8, 20 fr. Cet ouvrage important est précieux par le grand nombre de traits admirables de piété, de patience, de résignation et de pardon magnanime qu'il renferme. Il est peu de lectures plus propres à élever l'âme, à fortifier et à porter plus puissamment au service de Dieu, que l'exemple de ces généreux confesseurs qui ont payé de leur sang leur attachement aux règles de l'E-

glise. Peut-être aurait-il été à désirer qu'il fût écrit avec plus d'élégance. L'abbé Carron a laissé encore plusieurs ouvrages en manuscrit, entre autres, les *Vies des justes dans l'épiscopat et dans le sacerdoce*; la *vie de l'abbé de la Salle*, et un *Nécrologe des Martyrs de la foi*, pour faire suite aux *Confesseurs de la foi*.

CARS (Laurent), graveur célèbre, né à Lyon en 1703, se rendit fort jeune à Paris pour y étudier la peinture, où il fit des progrès très-rapides. Mais son goût pour la gravure le détermina à se livrer uniquement à l'étude de cet art. Ses débuts étonnèrent par l'intelligence et la noble hardiesse avec lesquels ils sont traités. Il a fait un grand nombre de gravures d'après le Moine, et tous ses morceaux sont autant d'excellents modèles dans le genre de l'histoire. On peut dire qu'après Gerard Audran il fut le plus habile de sa profession. Son *Hercule et Omphale*, son *Allégorie sur la fécondité de la Reine*, la *Thèse de Ventadour* sont ses chefs-d'œuvre. Il fut reçu à l'académie royale de peinture en 1733, et mourut en 1771. Plusieurs de ses élèves se sont rendus célèbres.

CARSUGHI (Rainier), jésuite, né en 1647 à Citerna, petite ville de la Toscane, laissa de bonnes *Epigrammes*, et un poème latin sur l'*Art de bien écrire*, recommandable par les grâces du style et par la justesse des règles. Cet ouvrage publié à Rome, in-8, 1709, peut tenir lieu d'une rhétorique. Carsughi mourut en 1709, provincial de la province Romaine.

CARTARI (Vincent), littérateur et poète italien, né à Reggio au commencement du 16^e siècle, a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Fasti d'Ovidio tratti alla lingua volgare*, Venise, 1551, in-8, auquel il joignit un dialogue qui peut servir de commentaire aux fastes; *Il compendio dell' historia di Mons. Paolo Giovo*, con le postille, Venise, 1562, in-8, ouvrage estimé; *Le immagini degli Dei antichi, nelle quali si contengono gli idoli, riti, cerimonie, etc.*, Venise, 1556, in-4, qui obtint un grand succès et un grand nombre d'éditions. Les dernières, qui sont de 1647 et 1674, sont les plus estimées, parce qu'elles contiennent des additions considérables. Ce petit traité a été trad. en latin, et publié à Lyon par Antoine Duverrier en 1581, avec une traduction française, in-8.

CARTEAUX, ou CARTEAUX (Jean-François), général français, né en 1751 à Allevan dans le Forez, était fils d'un dragon qui avait eu la jambe emportée par un boulet : il obtint d'être placé à l'hôtel des Invalides avec son père. Il y entra au moment où Doyen peignait les voûtes du dôme de cet hôtel : à cette vue le jeune Cartaux voulut être peintre. Reçu dans l'atelier de Doyen, il fit des progrès ; à 22 ans il reçut une médaille, et fut nommé membre de l'académie de Londres. A l'époque de la révolution, il changea la palette contre l'épée, et obtint un avancement rapide : il était général lorsqu'il marcha en 1793 contre les Marseillais, qui portaient du secours aux Lyonnais insurgés contre la Convention. Après les avoir dispersés, et s'être emparé

du Pont-Saint-Esprit, il entra à Avignon, puis à Marseille. Bientôt il reçut l'ordre de marcher sur Toulon : il se battit avec les Anglais au défilé d'Ollioules, qu'il força avec une poignée de soldats parmi lesquels étaient Dammartin, Laborde, Alméras, Dupas, Vautrin, tous devenus généraux, et Bonaparte. Le siège de Toulon fut le résultat de cet exploit. Cartaux fut ensuite nommé général en chef de l'armée d'Italie, et arrêté en 1794, pour avoir été battu. Rendu depuis à la liberté, il obtint un commandement sur les côtes de Normandie, et fut encore destitué comme *terroriste*. Il resta sans activité jusqu'au 13 vendémiaire, où il montra beaucoup de zèle et contribua à la défaite des sections, ce qui lui valut une place d'administrateur de la loterie, et ensuite celle d'administrateur de la principauté de Piombino. Il revint en France en 1805, et mourut en 1813, laissant pour toute fortune un bureau de loterie à une famille de huit enfants.

CARTAUD DE LA VILLATE (François), chanoine d'Aubusson, sa patrie, mort à Paris en 1737, avait publié des *Pensées critiques sur les mathématiques*, Paris, 1733, in-12. Il proposait divers préjugés contre cette science, dans le dessein d'en ébranler la certitude, et de prouver qu'elle a peu contribué à la perfection des beaux arts. Le résultat de cet ouvrage paradoxal, mais écrit avec esprit et facilité, est que les mathématiques ne sont pas toujours exemptes d'erreur. Son *Essai historique et philosophique sur le goût*, 1736, in-12, parut d'abord avec le nom de l'auteur, à Paris; mais il fut bientôt supprimé; on permit cependant au libraire de le vendre sous un frontispice anonyme, et sous la rubrique d'Amsterdam. On l'a réimprimé avec le nom de l'auteur, Londres (Paris), 1751, in-12. C'est, comme le précédent, un ouvrage paradoxal.

CARTE (Thomas), né à Clifton en 1686, épousa le parti de la maison de Stuart, et ne put voir d'un œil tranquille la maison de Brunswick monter sur le trône. Pour éviter les tracasseries qu'on aurait pu lui susciter, il passa en France, et se fit connaître à Paris sous le nom de *Philips*. La reine Caroline qui favorisait les gens de lettres, ayant vu son projet de l'édition de l'*Histoire* de Thou, ménagea son retour en Angleterre; et pour favoriser l'exécution de cet ouvrage, on le déchargea de toutes les impositions qui se lèvent en Angleterre sur le papier et l'imprimerie, tant on avait à cœur l'impression de cet ouvrage qui est si favorable aux erreurs de ce temps; l'édition parut en 1733, 7 vol. in-fol. Carte mourut près d'Abingdon, dans le comté de Berk, en 1754. Outre l'édition de de Thou, il est auteur des ouvrages suivants : *Histoire générale d'Angleterre, depuis l'an 1216 jusqu'en 1654*, en anglais, Londres, 1747-55, 4 vol. in-fol., 25 à 30 fr. Il y relève beaucoup de fautes échappées à Rymer et à Rapin de Thoyras. Un *Catalogue des rôles gascons, normands et français, conservés dans les archives de la tour de Londres* (Paris), 1743, 2 vol. in-fol., 15 à 20 fr.; *Vie de Jacques, duc d'Ormond*, en anglais, Londres, 1735, 3 vol. in-fol. On y trouve un recueil de lettres écrites par les rois Charles I et Charles II, le duc d'Ormond, et

d'autres personnes distinguées durant les troubles de la Grande-Bretagne. Il a donné ces lettres à part, Londres, 1738, 2 vol. in-8. Un abrégé de cet ouvrage a paru en français sous le titre de *Mémoires de la vie de mylord duc d'Ormond, traduits de l'anglais*, la Haye, 1737, 2 vol. in-12. Il a donné une édition des *Lettres de Robert Bothwell*, auxquelles est joint un *Abrégé préliminaire de l'histoire générale de Portugal*, par l'éditeur, Londres, 1740, in-8 : le 1^{er} écrit a été traduit en français par l'abbé Desfontaines, Paris, 1742, 2 vol. in-12.

CARTELETTI (François-Sébastien) précéda le Tasse dans la carrière périlleuse de l'épopée, par un poème en italien, sur le *Martyre de sainte Cécile*. Malgré les louanges que lui a données le Tasse lui-même dans un sonnet, les gens de goût placent cet ouvrage au rang des plus médiocres. Il a été imprimé plusieurs fois; mais l'édition la plus estimée est celle de Rome, augmentée et corrigée, en 1598, in-12.

CARTELLIER (Pierre), sculpteur célèbre, né à Paris en 1757, reçut en 1808 dans le salon d'exposition des arts la décoration de la légion d'honneur des mains de Napoléon : c'était une juste récompense des travaux de ce statuaire auquel on doit : la *Guerre*, statue en pierre; la *Pudeur*, en marbre; *Aristide le juste*; *Vergniaux*; la *Gloire distribuant des couronnes*, en parcourant un champ couvert de trophées, bas-relief en pierre; la *capitulation d'Ulm*, bas-relief en marbre; le *grand connétable de France*; le *général Valhubert*, *Louis XIV* à cheval, bas-relief en pierre; *Napoléon*, en marbre; *Louis XV*; *Minerve*, frappant la terre de son javelot, fait naître l'olivier; *Louis XV*. Il avait été chargé d'un monument pour le duc de Berry. Cartellier était membre de l'Institut depuis 1810, et professeur à l'Ecole royale de peinture et sculpture. Cet artiste est mort en 1831.

CARTENI (Pierre de), carme du couvent de Valenciennes, a publié des ouvrages mystiques, remarquables par leur singularité, et qui peuvent fort bien servir de pendant à ceux du dominicain Pierre Doré, son contemporain. Tels sont *Les voyages du chevalier errant de la Grâce qui divise sa narration en trois parties*. A la première, il récite la vie qu'il a menée, en suivant folie et volupté; à la seconde, comme il fut conduit au château de pénitence, et au palais de vertu; dans la troisième, se lisent les beaux sermons que lui fit le bon ermite Entendement. *Les quatre novissimes*, ou *Fins dernières de l'homme*, etc., Anvers, 1573. Il y a eu plusieurs éditions de cet ouvrage, postérieures à celle-ci, dont quelques-unes accompagnées de très-belles gravures. On trouve à la fin de tout, la *Querelle de l'âme damnée avec son corps*, etc. Elle a été fort estimée en son temps.

CARTER (François), membre de la société des antiquaires de Londres, s'est fait connaître par un *Voyage de Malaga à Gibraltar*, en anglais, 1776, 2 vol. in-8, 5 fr., réimpr. en 1778, avec un recueil séparé de planches. Il est mort en 1783.

CARTER (Elisabeth), dame anglaise distinguée

par ses talents littéraires, naquit en 1717. Son père, ecclésiastique de Kent, lui donna une excellente éducation. On lui doit une *bonne traduction anglaise de tous les écrits d'Épictète*, 1758, in-4, réimpr. à Dublin; une *traduction des dialogues sur la lumière*, par Algarotti; des *Poésies sur différents sujets*, 1762, in-8, remarquables par la sagesse des pensées, et par un style toujours élégant et naturel. Elles ont été réimprimées in-12, et dans les *Mélanges* de Dodsley. Les nos 64 et 100 du *Rambler*. Ses premiers *essais poétiques* ont paru dans le *Gentleman's magazine*. Elle mourut en 1806.

CARTERET (Philip), navigateur anglais, fit partie de l'expédition du capitaine Wallis qui commença le 22 août 1766 un voyage dont le but était de découvrir de nouvelles terres dans l'hémisphère méridional. Un coup de vent l'ayant séparé de ce capitaine au détroit de Magellan, il voyagea seul, et fit plusieurs découvertes importantes; il trouva entre autres plusieurs îles au sud des îles de la Société et l'Archipel de Santa-Cruz de Mandona, auquel il donna le nom d'*îles de la reine Charlotte*; il en trouva ensuite d'autres qu'il nomma *Gower* et *Carteret*. L'altération de sa santé et le mauvais état de son vaisseau l'obligea de rentrer en Angleterre le 20 février 1769, après deux ans et demi de campagne. La relation de son voyage se trouve avec celle du premier voyage de Cook, publié par Hawkesworth. On ignore l'époque de sa mort.

CARTAG LE JEUNE (saint), surnommé *Mochuda* ou le *Matinal*, évêque d'Irlande, fonda dans le West-Méath le grand monastère de Rathenin ou Rateny, qui devint l'école la plus célèbre de l'Europe au 7^e siècle. Il y gouverna plus de huit cents moines pendant 40 ans, et composa pour ses disciples une règle que l'on conserve encore en ancienne langue irlandaise. Les persécutions d'un petit roi voisin l'obligèrent de se retirer dans le Munster ou Mémonie, où il fonda un monastère et une école encore plus célèbre que celle de Rathenin. Il mourut en 637. Il est regardé comme le premier évêque de Lismore. Sa *vie* a été écrite en vers latins par Bonaventure Moron.

CARTHAGENA (Jean de), théologien espagnol, quitta la compagnie de Jésus pour entrer chez les mineurs Observantins. Il professa la théologie à Salamanque, puis à Rome, où Paul V le chargea de la défense de ses droits dans le démêlé qu'il eut avec la république de Venise. C'est à cette occasion qu'il fit *Pro ecclesiastica libertate et potestate tuenda adversus injustas Venetorum leges*, Rome, 1607, in-4; *Propugnaculum catholicum de jure belli romani pontificis adversus ecclesiae jura violantes*, Rome, 1609, in-8. On lui doit encore *Homiliae catholicae in universa christianae religionis arcana*, Rome, 1609, et Paris, 1616, in-fol., 6 fr.; *Homiliae catholicae de sacris arcanis Deiparae Mariae et Josephi*, Cologne, 1613-18, 2 vol. in-fol., et Paris, 1614-15, 4 vol. in-fol., 25 f.; *Praxius orationis mentalis*, Venise et Cologne, 1618, in-12. Il mourut à Naples en 1617.

CARTHEUSER (Jean-Frédéric), docteur et pro-

fesseur en médecine à Francfort-sur-l'Oder, né en 1704, et mort en 1777, cultiva avec succès la chimie et la botanique, soumit à de nouvelles expériences un grand nombre de plantes et de médicaments, et distingua avec beaucoup d'exactitude leurs véritables propriétés de celles que la crédulité et l'ignorance leur avaient attribuées. Il opéra en un mot une réforme salutaire dans l'emploi des drogues usitées jusqu'à lui. On lui doit: *Elementa chimiae medicae dogmatico-experimentalis*, Halber, 1736 et, Francfort-sur-l'Oder, 1753 et 1766, in-8; *Rudimenta materiae medicae*, 1741, in-8, réimpr. avec des changements, sous ce titre: *Fundamenta materiae medicae generalis et specialis*, Francfort-sur-l'Oder, 1749 et 1767, 2 vol. in-8; Paris, 1752, 2 vol. in-12, et 1769, 4 vol. Il a été trad. en franç. en 1755, 4 vol. in-12. C'est le meilleur ouvrage de l'auteur, et celui qui a le plus contribué à sa réputation; *Pharmacologia theoretico-practica*, Berlin, 1745, in-8; *Dissertatio chymico-physica de genericis quibusdam plantarum principis hacterius plerumque neglectis*, 1754, in-8; *Fundamenta pathologiae et therapeuticae praelectionibus suis academicis accommodata*, 1758, 2 vol. in-8; *De morbis endemicis libellus*, 1772, in-8; un grand nombre de dissertations sur des plantes et des médicaments, imprimées séparément et recueillies sous ces titres *Dissertationes physico-chymico-medicae, etc.*, 1774, in-8; et *Dissertationes nonnullae selectiores physico-chymicae*, 1775, in-8.

CARTIER, ou QUARTIER (Jacques), de St.-Malo, découvrit en 1534 une grande partie du Canada. Il fit son voyage sous les auspices de François I^{er}, qui disait plaisamment: « Quoi! le roi d'Espagne » et celui de Portugal partagent tranquillement » entre eux le Nouveau-Monde sans m'en faire » part! Je voudrais bien voir l'article du testament » d'Adam, qui leur lègue l'Amérique. » Le baron de Lévi, dès l'an 1518, avait découvert une partie du Canada; Cartier fit plus que de découvrir, il visita tout le pays avec beaucoup de soin, et laissa une *Description* exacte des îles, des côtes, des ports, des détroits, des golfes, des rivières, des caps qu'il reconnut, donnée au public sous ce titre: *Brief récit de la navigation faite es îles de Canada, etc.*, Paris, 1545, in-8, 6 à 9 fr.; Rouen, 1598, in-8. Nos marins se servent encore aujourd'hui de la plupart des noms qu'il donna à ces différents endroits.

CARTIER (dom Gall), bénédictin de l'abbaye d'Ettenmunster, natif de Strasbourg, mort en 1777, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue sa *Philosophia eclectica*, Augsbourg, 1756. Voy. l'art. BOUGEANT.

CARTOUCHE (Louis-Dominique), voleur fameux, dont le nom est devenu synonyme de *brigand*, était fils d'un tonnelier de Paris. Il manifesta de bonne heure ce qu'il serait un jour. Chassé du collège à onze ans pour quelques escroqueries, et ensuite de la maison paternelle pour la même cause, il s'enrôla dans une bande de voleurs qui ravageaient la Normandie; enfin il se rendit à Paris, où il devint bientôt le chef d'une troupe de bandits, auxquels il donna un code de discipline, et sur

lesquels il s'était arrogé le droit de vie et de mort. La capitale et les provinces ne tardèrent pas à réentendre du bruit de ses vols et de ses assassinats. Longtemps il échappa à la justice; mais la trahison d'un de ses complices le fit prendre dans un cabaret de la Courtille, en 1721, pendant qu'il dormait sur un mauvais grabat. Son arrestation, son procès et le récit de ses brigandages occupèrent la capitale pendant plusieurs mois; enfin il fut condamné à être rompu vif. Jusqu'au dernier moment il crut que ses camarades viendraient le délivrer; mais voyant que ses espérances étaient vaines, il avoua tous ses crimes, et fit connaître les noms et l'adresse de tous ses complices, qui, pour la plupart, furent arrêtés. Il subit ensuite la sentence qu'il n'avait que trop méritée. Dessessarts a inséré dans ses *Procès fameux* une relation assez détaillée de ses brigandages et de son supplice. On a aussi l'*Histoire de sa vie et de son procès*. Legrand fit dans le temps une comédie qui porte son nom. On connaît encore un poème assez médiocre qui a pour titre *Cartouche, ou le vice puni*, par Grandval, Paris, 1725, in-8: l'auteur y a joint un petit dictionnaire d'*argot*, ou langage des voleurs.

CARTWRIGHT (Christophe), ministre anglican, né à York en 1602, mort en 1658, laissa des ouvrages estimés des hébraïsants. Les principaux sont: *Electa targumica rabbinica in Genesim*, Londres, 1648, in-8, et *in Exodum*, 1653, in-8.

CARTWRIGHT (Thomas), né vers 1535, pasteur à Anvers et à Middelbourg, ensuite curé de Warwick, mort en 1603, est auteur d'une *Harmonie évangélique*, en latin, 1630, in-4, réimprimé par Elzévir en 1647, in-4, 5 fr.; d'un *Commentaire sur les Proverbes de Salomon*, Amsterd., 1617, in-4, et *sur l'Ecclesiaste*, en latin, Londres, 1604, in-4. Il a fait quelques autres ouvrages estimés. Avant d'être curé de Warwick, il avait été professeur de théologie à Cambridge; mais il fut destitué de sa chaire, et ensuite mis en prison, à cause de ses emportements et des séditions qu'il occasionnait en faveur du presbytérianisme. Cette correction le rendit plus circonspect dans la suite.

CARTWRIGHT (le major John), écrivain politique anglais, né en 1740, servit pendant quelque temps dans les armées du grand Frédéric, et entra ensuite dans la marine anglaise où il servit avec distinction. Après plusieurs campagnes il obtint le grade de lieutenant de vaisseau. Lors de la guerre avec les colonies anglaises, il quitta la marine, et devint major dans la milice du comté de Nottingham. Les écrits qu'il publia le firent destituer en 1792, et il se retira dans le comté de Lincoln, où il s'occupa d'agriculture et de nouvelles publications sur des sujets politiques. Il prit beaucoup de part à l'élection de Charles Wolseley; et se trouvant impliqué dans les troubles qui l'accompagnèrent, il fut condamné à une amende de 100 livres sterling. Cartwright assistait régulièrement aux réunions des plus chauds partisans de la réforme parlementaire, et donna en leur faveur un grand nombre de brochures qui décèlent un amour de l'indépendance trop peu réglé. On a encore de lui plusieurs *Mé-*

moires qui ont été insérés dans les *Annales d'agriculture* de Young. Il est mort le 23 août 1824. — Miss Cartwright, sa nièce, a publié *Vie et Correspondance du major Cartwright*, Londres, 1826, 2 vol. in-8, avec gravures et cartes.

CARTWRIGHT (Edmond), poète et mécanicien, frère du précédent, naquit en 1743 à Marnham dans le Nottinghamshire, fit ses études à Oxford, devint en 1779 recteur de Goadly-Meriwood dans le comté de Leicester, quelque temps après prébendier de Lincoln et enfin recteur de Marnham. On lui doit l'invention d'un métier à tisser et d'une machine à carder la laine, découvertes pour lesquelles il eut des brevets et obtint un prix de 10,000 livres sterling. Il a inventé aussi une machine pour traîner les voitures sans chevaux au moyen d'une espèce de levier, et une autre pour faire des cordes. Les Anglais lui attribuent même la première idée des bateaux à vapeur; ce que les Français lui contestent. Outre les occupations de son ministère ecclésiastique et les études scientifiques auxquelles il se livrait, il a composé plusieurs ouvrages en vers et en prose: *Constance*, élégie, 1768, in-4; *Annine et Elvira*, conte, 1771, in-4; *le Prince de la paix*, etc., 1779, in-4; *Mémoires lus à la société des arts*, 1800, in-8; *Sermon* sur la mort du dernier duc de Bedford, 1802; *Sermons*, 1803; *Lettres et sonnets sur la morale*, 1807. Cartwright fut aussi pendant quelque temps l'un des collaborateurs du *Monthly Review*. Il est mort en 1823.

CARUS (Marcus-Aurélius), né à Narbonne, d'une famille originaire de Rome, vers l'an 230, s'éleva par son mérite aux premières dignités militaires, et fut élu empereur à la mort de Probus, en 282. Il défit les Sarmates et les Perses, et nomma Césars ses deux fils Carin et Numérien. Il mourut frappé de la foudre à Ctésiphonte, en 283, après seize mois de règne. Les grandes qualités qu'il montra, n'étant encore que particulier, et les belles actions qu'il fit étant empereur, lui ont acquis une place honorable dans l'histoire. Il avait cultivé les belles-lettres et la politique. Son premier soin, en montant sur le trône, fut de venger la mort de son prédécesseur; il fit punir ses assassins et veilla à la sûreté publique. Ses conquêtes en Perse lui méritèrent le titre de *Persique*. Après sa mort, les Romains le mirent au rang de leurs dieux.

CARUS (Frédéric-Auguste), théologien protestant, né à Budissin en 1770, mort en 1807 à Leipzig où il enseigna la philosophie avec distinction jusqu'en 1796. Ses ouvrages, écrits presque tous en allemand, ont été recueillis, Leipzig, 1808-10, 7 vol. in-8, par Ferdinand Hand. On y trouve sa *Psychologie* et l'*Histoire de la psychologie*, des *Réflexions sur l'histoire de la philosophie*, la *psychologie des Hébreux*, des *Considérations sur l'histoire de l'espèce humaine*, des *Essais de morale et de philosophie religieuse*, etc. Ces différents écrits sont en allemand, il en a publié quelques autres en latin.

CARUSO (Jean-Baptiste), savant historiographe, né à Polizzi, près de Palerme, en 1673, con-

sacra toutes ses veilles à la recherche des monuments historiques de la Sicile, et s'acquiesça un droit à la reconnaissance de ses concitoyens. Il publia d'abord *Historiæ Saraceno-Siculæ varia monumenta*, qui trouvèrent place dans la collection de Muratori, tom. 1^{er}, part. 2; il donna ensuite plus d'étendue à cet essai, et publia *Bibliotheca historica Siciliae*, Palerme, 1720-23, 2 vol. in-fol., 10 à 15 fr. Il donna ensuite ce même ouvrage refondu et augmenté en italien sous le titre de *Memorie storiche della Sicilia*, Palerme, 1745, 3 vol. in-fol., 18 à 20 fr. Ce laborieux compilateur mourut en 1724.

CARVAJAL, ou CARAVAJAL (Jean de), évêque de Placencia, d'une famille illustre d'Espagne, s'acquiesça une très-grande réputation par son habileté et par ses succès dans vingt-deux légations. Il fut honoré du chapeau de cardinal, et mourut à Rome en 1469, à 70 ans. Sa vie a été écrite en latin.

CARVAJAL (Bernardin de) fut successivement évêque d'Astorga, de Badajoz, de Carthagène, de Sigüenza et de Placencia. Alexandre VI le fit cardinal en 1493. Il fut envoyé en Espagne et en Allemagne, et mourut évêque d'Ostie et doyen du sacré collège, en 1523, à 67 ans. On a de lui plusieurs *discours, homélies et sermons*.

CARVAJAL (Laurent GALINDEZ de), conseiller du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, né à Placencia, en Estramadure, en 1472, mort en 1527, du temps de Charles-Quint, a laissé des *Mémoires de la vie de Ferdinand et d'Isabelle*, en espagnol. Quoiqu'ils ne soient pas toujours exacts, ils sont bien préférables, pour la vérité des faits et la sagesse des réflexions, à la *vie* de Ferdinand, donnée par l'abbé Mignot.

CARVALHO DA COSTA (Antoine) naquit à Lisbonne en 1650, avec les dispositions les plus heureuses. S'étant adonné à l'étude des mathématiques, à l'astronomie et à l'hydrographie, il entreprit la *Description topographique de sa patrie*. Il visita tout le Portugal avec un très-grand soin, suivant le cours des rivières, traversant les montagnes, et examinant tout de ses propres yeux. Cet ouvrage, le meilleur qu'on ait sur cette matière, a été impr. à Lisbonne, 1706-12, 3 v. in-fol., 21 à 25 fr. On y trouve l'histoire des lieux principaux, des hommes illustres qui y ont pris naissance, les généalogies des principales familles, les curiosités naturelles, etc. On a encore de cet auteur un *Abrégé de géographie*, et une *Méthode d'astronomie*. Le Portugal le perdit en 1715. Il mourut si pauvre qu'on fut obligé de payer les frais de son enterrement.

CARVER (Jonathas), officier anglais, né en 1732 à Stillwater, dans le Connecticut, province de l'Amérique du Nord, abandonna l'étude de la médecine pour entrer comme enseigne dans un régiment d'infanterie, et servit avec distinction dans la guerre de 1756 à 1763. La paix conclue, il entreprit de reconnaître les pays intérieurs de l'Amérique du Nord, et de pénétrer jusqu'au grand Océan, en suivant les lacs et les fleuves, afin d'ouvrir de nouvelles routes au commerce. Il partit de Boston au mois de juin 1766, et n'y rentra qu'au mois d'octobre 1768, après avoir fait plus de 2000 lieues :

il s'embarqua pour l'Angleterre, où, n'ayant pas été accueilli comme il le méritait, il s'occupa à mettre en ordre la *Relation de son voyage* qu'il publia en 1774, et qui fut réimprimée en 1778 et 1780. Elle a été traduite en allemand la même année, et ensuite en français par Montucla, sous ce titre : *Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique Septentrionale, pendant les années 1766, 1767 et 1768*, par J. Carver, Paris, 1784, in-8, 3 à 4 fr. L'auteur s'occupe peu des détails relatifs à l'histoire naturelle; mais il en donne de très-intéressants sur les sauvages et sur la géographie physique des pays qu'il a parcourus. Outre son voyage, il est auteur d'un *Traité sur la culture du tabac*, Londres, 1779, in-8. Négligé par le gouvernement, il n'avait pour vivre que le chétif revenu d'un petit bureau de loterie. Cette situation fâcheuse altéra sa santé, et il mourut en 1780.

CARY (Robert), savant théologien anglais, né à Cookington dans le Devonshire en 1615, mort en 1688, fut curé à Portlemouth, ensuite archidiacre d'Exeter. Il est particulièrement connu par sa *Palæologia chronica*, ou *Tableau chronologique du temps ancien*, en trois parties, Londres, 1677, in-fol., 8 à 10 fr.

CARY (Félix), de l'académie de Marseille, sa patrie, naquit en 1699 d'un libraire distingué dans sa profession, et mourut en 1754. Ses *Dissertations sur la fondation de la ville de Marseille, sur l'histoire des rois du Bosphore Cimmérien, et sur Lesbos*, philosophe de Mytilène, Paris, 1744, in-12, et son *Histoire des rois de Thrace et du Bosphore par les médailles*, Paris, 1752, in-4, 5 fr., sont dignes d'un savant. L'auteur était homme d'esprit et d'érudition.

CASA (Jean della), archevêque de Bénévent, commissaire apostolique à Florence sous Paul III, puis nonce à Vicence, secrétaire intime de Paul IV, né d'une famille originaire de Mugello dans l'état de Florence, en 1503, mourut à Rome en 1556, au moment où le pape lui destinait la pourpre romaine; il était secrétaire de ce pontife, et avait été nonce de Paul III à Venise. Il fut regretté des savants, dont il était l'ami et le protecteur, et laissa plusieurs ouvrages italiens en vers et en prose, écrits avec autant d'agrément que de délicatesse. Sa *Galatée*, ou *la manière de vivre dans le monde*, traduite en français, 1678, mérite surtout cet éloge. Elle a été aussi traduite en espagnol, en latin et en allemand. Della Casa avait dans sa jeunesse, et longtemps avant que d'avoir embrassé l'état ecclésiastique, composé quelques poésies licencieuses, appelées en italien *Capitoli*. Trois de ces *Capitoli* (*del Forno degli baci*, et *sopra il nemedi Giovani*) étaient si obscènes, qu'on les a supprimés dans les éditions des œuvres della Casa données depuis 1700. Tous les ouvrages de cet auteur ont été recueillis à Florence, 1707, 3 vol. in-4, 15 à 18 fr.; à Venise, 1728 et 1729, 5 vol. in-4, 20 à 30 fr., et à Naples, 1733, 6 vol. in-4, 18 à 24 fr. Cette dernière édition est jolie. Parmi les auteurs qui ont justifié Casa, consultez les *Fragments d'histoire et de littérature*, la Haye, 1706, pages 116 et suivantes,

CASA-BIANCA (Lucio ou Lucien, et non *Louis*, comme le disent quelques biographes), né en Corse vers 1755, s'était, à l'époque de la révolution, déjà distingué dans la marine où il entra de bonne heure. Député de son île à la Convention, il ne vota point la mort de Louis XVI, mais seulement sa détention indéfinie. Partisan des idées modérées, il se borna à s'occuper des affaires de la marine. Elu membre du conseil des Cinq-cents, il eut à peine terminé la session qu'il demanda et obtint de rentrer au service. On lui donna le commandement du vaisseau *l'Orient* dans l'expédition d'Égypte. Il était à son bord lors du combat naval d'Aboukir : ce vaisseau y fut brûlé, et s'engloutit dans les flots. Son fils, âgé de 10 ans, était à ses côtés et périt avec lui (1^{er} août 1798).

CASA-BIANCA (Raphaël, comte de), lieutenant général, né en 1758 à Vescovato en Corse, prit, jeune encore, les armes pour les Français, et combattit dans les troupes que Louis XV avait envoyées contre les Génois pour achever la conquête de cette île. En 1770, le roi le nomma capitaine dans le régiment de Butta-Fuoco, levé en Corse pour servir en France; mais sa présence parut nécessaire dans son pays : il y retourna et servit dans le régiment provincial-corse, où il s'éleva successivement de grade en grade jusqu'au rang de colonel (1779) : il dut cette élévation à des services signalés, à des missions délicates habilement remplies, et surtout à l'état de sécurité dans lequel avaient placé cette île alors si turbulente la bravoure et la discipline de son régiment. Député en 1789 par ses compatriotes, pour remercier l'Assemblée constituante du décret qui déclarait la Corse partie intégrante du royaume, il fut élevé au commandement en chef du 49^e régiment (Berry), et partit pour l'armée du Nord aux ordres du maréchal de Rochambeau. Il contribua à l'investissement de la ville de Mons, et mérita, en présence de l'armée, les éloges de Biron, son général. La division de 8,000 hommes qui avait bloqué cette ville fut obligée de se retirer : attaqué par les Hulans, Casa-Bianca les força de se réfugier à Quiévrain, les chasse même de cette ville, et y entre en vainqueur avec son bataillon de guerre : le faux bruit de sa mort s'étant répandu dans l'armée, les troupes françaises s'enfuirent à Valenciennes. Surpris de ce mouvement, Casa-Bianca peut avoir à redouter la masse des Autrichiens : il quitte Quiévrain en bon ordre et vient rejoindre l'armée. Cette action lui valut le grade de maréchal de camp. Il se rendit en cette qualité à l'armée des Alpes, dont le général Montesquiou lui confia l'avant-garde. Il partit du Pont-de-Beauvoisin, força le passage de la Grotte, et arriva à Chambéry : il poursuivit les Piémontais dans la Tarentaise et les chassa de la Maurienne. Le 11 octobre 1792, il reçut le commandement de la Corse; il avait été chargé d'abord de s'emparer de la Sardaigne : mais il ne put y parvenir. Rentré à Calvi, il y fut investi par une escadre anglaise appelée par Paoli, et y soutint avec 600 hommes mal pourvus de vivres et de munitions un siège de 30 jours, pendant lesquels cette place fut écrasée d'o-

bus, de bombes et de boulets. Ses murs furent renversés et ses maisons mises en cendres : il ne restait plus à Casa-Bianca que 80 hommes réduits à la dernière extrémité, lorsqu'il capitula d'une manière fort honorable pour la garnison et pour les habitants. Nommé général de division pendant le siège, il rejoignit Masséna à l'armée d'Italie, et fut chargé de commander le département des Alpes maritimes. Bonaparte lui donna ensuite l'ordre de se rendre à Livourne pour conduire une expédition en Corse : les Anglais ayant abandonné cette île, il reprit le commandement du Liamone, et peu de temps après il eut celui de Gènes. Il fut envoyé par le Directoire à Rennes, pour y comprimer les mouvements contre-révolutionnaires qui s'y manifestaient. Le 25 décembre 1799, il fut nommé membre du sénat. En 1814, il obtint la croix de Saint-Louis, et fut compris dans la liste des pairs. Il en fut exclu d'abord à la seconde restauration, pour avoir siégé dans la chambre de Bonaparte : mais il y fut réintégré le 21 novembre 1819, et mourut en 1825.

CASALI (Jean-Baptiste), savant antiquaire de Rome, au 17^e siècle, publia beaucoup de dissertations, toutes plus savantes les unes que les autres : *De ritibus veterum Ægyptiorum*, Rome, 1644, in-4^e; Francfort, 1681, in-4, 5 à 6 fr. : cet ouvrage, quoique peu volumineux, renferme des choses curieuses; *De ritu nuptiarum veterum*; *De tragædiâ et comædiâ*; *De tricliniis, conviviis et tesseris veterum*; *De Thermis*; *De insignibus*, etc.; dans les *antiquités grecques* de Gronovius. Mais l'ouvrage qui a surtout établi sa réputation est intitulé *De urbis et Romani olim imperii splendore*, Rome, 1650, in-fol., 10 à 12 fr.

CASANATE (Jérôme), né à Naples en 1620, et mort en 1700, fut créé cardinal par le pape Clément X en 1673. Innocent XII, qui connaissait sa science et son amour pour les lettres, le nomma bibliothécaire du Vatican. L'abbé Zacagni donna sous sa direction un recueil d'ouvrages anciens manuscrits sous le titre de *Collectanea*, Rome, 1698, in-4. Casanate laissa par son testament sa bibliothèque au couvent de la Minerve des dominicains à Rome, à condition qu'elle serait publique, avec 4,000 écus romains de revenu pour l'entretien de cette bibliothèque. On y voit sa statue en marbre.

CASANATE (Marc-Antoine ALÈGRE de), carme d'Aragon, mort en 1658, est auteur de plusieurs ouvrages; le plus considérable est *le Paradis de la gloire du Carmel*, Lyon, 1639, in-fol.; c'est une bibliothèque des auteurs carmes. On lui reproche d'y avoir fait entrer des écrivains étrangers à son ordre, pour grossir son histoire d'un plus grand nombre d'hommes illustres.

CASANOVA (Marc-Antoine), poète latin de Rome, mort en 1527, s'est distingué dans le genre épigrammatique, auquel le portait son humeur satirique et plaisante. Il se forma sur Martial, et en prit le style vif et mordant. Catulle fut son modèle dans les vers qu'il composa pour les hommes illustres de l'ancienne Rome. Ses éloges firent honneur également à son esprit et à son caractère. On trouve ses poésies dans les *Delicie poetarum italorum*.

CASANOVA DE SEINGALT (Jean-Jacques), frère du peintre de ce nom, naquit à Venise en 1725. S'il faut ajouter foi à ses *Mémoires* publiés en Allemagne par M. de Schultz, et traduits en français, 1825-1826, 6 vol. in-12, la vie de cet homme extraordinaire serait pleine d'aventures, de revers et de succès. Enfin il se fixa en 1785 à Dux en Bohême où il fut secrétaire du comte de Waldstein. Il mourut en 1799, laissant les ouvrages suivants : *Confutazione della storia del governo Veneto*, Amsterdam, 1769, grand in-8 ; *Istoria delle turbolenze della Polonia Gorizia*, 1774, in-8. L'ouvrage n'est pas achevé ; *Dell' Iliade di Omero, tradotte in ottave rime*, 1778, 4 vol. ; *Histoire de ma fuite des prisons de Venise*, Prague, 1788, in-8 ; *Icosameren, ou Histoire d'Edouard et d'Elisabeth, qui passèrent 80 ans chez les Mégameikes, habitants aborigènes du Protocosme dans l'intérieur de notre globe*, 1788 à 1800, 5 vol. in-8 ; *Solution du problème héliaque démontrée*, Dresde, 1790, in-4 ; *Corollaire à la duplication de l'hexaèdre donné à Dux en Bohême*, 1790, in-4.

CASANOVA (François), peintre de batailles et de paysages, né à Londres en 1730, d'une famille italienne, était fort jeune encore quand ses parents quittèrent l'Angleterre pour se rendre à Venise. Il se rendit à Paris, à l'âge de 25 ans, alla ensuite en Allemagne, notamment à Dresde, où il puisa les talents enchanteurs de l'école flamande sous Dietrich, et revint à Paris, où il fut reçu membre de l'académie de peinture. Son tableau de réception, qui fut exposé au salon, lui mérita les suffrages des connaisseurs. Les deux derniers ouvrages qu'il fit en France furent les tableaux que lui commanda le prince de Condé pour son nouveau palais. Ils représentent les *Batailles gagnées par le héros de ce nom*, et se font particulièrement remarquer par la chaleur du coloris et la beauté de l'exécution. Catherine II l'appela en Russie pour peindre dans son palais ses conquêtes sur les Turcs. Casanova avait une haute idée de son art. Se trouvant un jour à la table du prince de Kaunitz, où l'on parlait de Rubens et de ses talents comme peintre et comme diplomate, un des convives dit : « Rubens était donc » un ambassadeur qui s'amusait de la peinture ? — » Votre Excellence se trompe, répartit Casanova, » c'était un peintre qui s'amusait à être ambassadeur. » Il mourut à Bruhl, près de Vienne, en 1805.

CASAS (Barthélemi de Las-), né à Séville en 1474, suivit dès l'âge de 19 ans Antoine de Las-Casas son père, qui passait dans les Indes avec Christophe Colomb en 1493. De retour en Espagne, il fut ecclésiastique et curé. Il quitta sa cure et sa patrie pour aller travailler au salut des Indiens. Il revint quelque temps après en Europe pour porter les plaintes des Indiens contre les Espagnols aux pieds de Charles-Quint. L'affaire fut discutée dans le conseil, et fut suivie de plusieurs réglemens favorables aux Indiens. Le D. Sépulvéda ayant entrepris de justifier les Espagnols (dans l'ouvrage intitulé *Democrates Secundus, seu de justis Belli causis*, etc.), Las-Casas, devenu évêque de Chiapa, lui opposa son

traité intitulé : *La destruction des Indes*, plein de détails qui font frémir l'humanité, mais où l'on aperçoit partout l'esprit exagérateur ; aussi cet ouvrage ne termina-t-il pas son différend avec Sépulvéda. Dominique Soto, confesseur de l'empereur, fut nommé pour examiner cette affaire. Las-Casas mit toutes ses raisons par écrit, pour être envoyées à Charles-Quint ; mais ce prince ayant balancé les différents rapports, ne décida rien. L'évêque de Chiapa revint en Espagne en 1551, après s'être signalé pendant 50 ans en Amérique, par son zèle et par ses vertus épiscopales. Robertson, dans son *Histoire de l'Amérique*, le représente comme un homme inquiet et mécontent. Le P. Charlevoix, qui dans l'*Histoire de Saint-Domingue* en fait le plus grand éloge, remarque qu'il avait l'imagination trop vive, et qu'il s'en laissait trop dominer. Marmontel, voulant en faire le héros de son poème des *Incas*, en fait un homme ridiculement vain, un imbécile ; mais cette maladresse ne déshonore que le romancier. Des écrivains plus judicieux ont observé que sa charité n'était pas toujours conséquente, et que, tandis qu'il travaillait, avec une ardeur qui tenait de l'enthousiasme, à la liberté des Indiens, il employait tout son crédit à asservir les nègres. Las-Casas mourut à Madrid en 1566. Il s'était démis de son évêché entre les mains du pape, peu de temps auparavant. L'ordre de Saint-Dominique, dans lequel il était entré en 1522, lui doit plusieurs établissemens dans le Pérou. Outre son *Traité de la destruction des Indes*, Séville, 1552, in-4, goth., rare, vend. 74 fr., on en a plusieurs autres contre Sépulvéda. L'édition espagnole de Séville, 1551, 5 parties en 1 vol. in-4, caractère gothique, est plus estimée que les éditions suivantes en caractère ordinaire. Elle a été traduite en latin : il a été donné une traduction française des œuvres de Las-Casas, 1822, 2 vol. in-8, et à bas prix, 6 à 7 fr. Voici le jugement que les encyclopédistes, qu'on peut bien citer quand ils parlent en faveur des Espagnols, portent de cet ouvrage : « On serait tenté de croire que l'auteur a voulu pallier les crimes de ses compatriotes en les rendant absolument incroyables... C'est une exagération grossière, et voici pourquoi ce Las-Casas a tant exagéré : il voulait établir en Amérique un ordre semi-militaire, semi-ecclésiastique ; ensuite il voulait être grand maître de cet ordre, et faire payer aux Américains un tribut prodigieux en argent : pour convaincre la cour de l'utilité de ce projet, qui n'eût été utile qu'à lui seul, il portait le nombre des Indiens égorgés à des sommes innombrables. » La *Relation de la destruction des Indes* a été traduite en français en 1697, par l'abbé de Bellegarde. On en a aussi une traduction latine, Francfort, 1598, in-4. On trouve une notice sur Las-Casas dans le *Voyage à la Trinidad et à Vénézuëla*, par Dauxion-Lavaissé, tome 2, Paris, 1812. Sa vie a été écrite en italien par Michel Pio de Bologne, 1618, in-8.

CASAS (Christophe de Las-), Espagnol, mort l'an 1576, est auteur d'un dictionnaire italien-espagnol, intitulé : *Vocabulario de las dos linguas toscana y castellana*, Séville, 1583, in-4. Jules

Camille, italien, en a donné une édition augmentée.

CASATI (Paul), né à Plaisance en 1617, entra jeune chez les jésuites. Après avoir enseigné à Rome les mathématiques et la théologie, il fut envoyé en Suède à la reine Christine, qu'il acheva de déterminer à embrasser la religion catholique. Il mourut à Parme, en 1707, laissant plusieurs ouvrages en latin et en italien. Les principaux sont : *Vacuum proscriptum*, Gênes, 1649; *Terra machinis mota*, Rome, 1668, in-4; *Mecanicorum libri octo*, Lyon, 1684; *De igne dissertationes*, 1686 et 1695, deux parties in-4, la première à Venise, et la deuxième à Parme, estimées; *De angelis disputatio theologica*, Plaisance, 1703; *Hydrostaticæ dissertationes*, Parme, 1695; *Opticæ disputationes*, Parme, 1705. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il fit ce traité d'optique à 88 ans, étant déjà aveugle. On trouve dans ses ouvrages de physique beaucoup de recherches et d'expériences, et plusieurs bonnes vues.

CASATI (Christophe), patricien de Milan, historien et jurisconsulte de Milan, naquit en 1722 et mourut à Milan en 1804. Dès sa jeunesse il étudia la jurisprudence et l'histoire, et s'appliqua surtout à la découverte et à l'interprétation des vieilles chartes. Il a composé plusieurs écrits qui sont restés dans son portefeuille : le seul qu'il ait fait imprimer est une dissertation en italien sous le titre de *l'Origine de la maison d'Autriche et de Bohême*, Milan, 1792, in-8; ouvrage dans lequel il démontre que cette famille descend d'Eticon, 1^{er} duc de l'Allemagne inférieure, et que les maisons carlovingiennes et capétiennes de France sortent de cette même souche.

CASAUBON (Isaac), né à Genève en 1559, d'un ministre protestant, professa d'abord les belles-lettres dans sa patrie, et ensuite la langue grecque à Paris. Henri IV lui confia la garde de sa bibliothèque en 1603. Jacques 1^{er}, roi d'Angleterre, l'appela après la mort de ce prince, et le reçut d'une manière distinguée. Il mourut en 1614, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. Il affecta toujours de montrer un esprit de paix dans les querelles de la religion; mais pour avoir voulu plaire aux catholiques et aux huguenots, il ne fut agréable ni aux uns ni aux autres. Un de ses fils, s'étant fait capucin, alla lui demander sa bénédiction : *Je te la donne de bon cœur*, lui dit son père, *Je ne te condamne point; ne me condamne pas non plus; nous paraîtrons tous deux au tribunal de Jésus-Christ*. Ce propos tombait à faux, les catholiques ne condamnent personne, mais ils croient à l'Evangile qui ne veut qu'une foi et qu'une église. Etant allé en Sorbonne, on lui dit : *Voilà une salle où l'on dispute depuis quatre cents ans. — Qu'y a-t-on décidé?* demanda-t-il sur-le-champ. On voit par ces réponses que Casaubon était plutôt porté à l'indifférence pour toutes les religions, qu'il ne penchait pour le calvinisme; indifférence qui est l'effet naturel de l'abandon de la vraie religion dans des gens qui ont le sens assez droit pour apprécier les sectes. On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs auteurs, Théophraste, Athénée, Strabon, Polybe,

Polien, etc. On remarque dans tous une littérature immense, et des vues nouvelles sur plusieurs passages mal entendus; *De libertate ecclesiasticâ*, 1607, in-8, imprimé jusqu'à la page 264, parce que le différend avec Venise ayant été accordé, Henri IV en fit discontinuer l'impression. Ce fragment se trouve avec ses *Lettres*, Rotterdam, 1709, in-fol.; des *Exercitationes sur les annales de Baronius*, Londres, 1614, in fol., qui sont très-mauvaises. Il ne pousse son examen que jusqu'aux trente-quatre premières années, et on a dit avec raison, qu'il n'avait attaqué l'édifice du cardinal que par les girouettes. Le Clerc le blâme d'avoir écrit sur des matières que l'n'entendait pas assez, et qu'il n'était plus temps d'étudier dans ses vieux jours. Des *Lettres* déjà citées; elles sont intéressantes par bien des particularités, et surtout par la modestie et la candeur qui y règnent : ces deux vertus formaient le caractère de l'auteur; on voit dans plus d'un endroit, que dans la disposition de son cœur il n'était pas éloigné de la religion de ses pères; *Casauboniana*, 1710, in-4.

CASAUBON (Méric), fils du précédent, né à Genève en 1599, élevé à Oxford, et ensuite chanoine de Cantorbéry, refusa une pension que lui offrait Olivier Cromwel pour écrire l'histoire de son temps. Il mourut en 1671, après avoir publié plusieurs ouvrages aussi recherchés pour l'érudition, que dégoûtants par la dureté du style. Les principaux sont des *Commentaires* sur Optat, sur Diogène Laërce, sur Hiéroclès, sur Epictète, etc.; *De la crédulité et de l'incrédulité*, 1670, in-8; *La cause première des biens et des maux qui arrivent dans ce monde*, 1645, in-4; *Traité de l'enthousiasme*, 1655; *Défense de l'Oraison dominicale*. Ses *Lettres* ont été imprimées avec celles de son père.

CASAUX (Charles, marquis de), propriétaire et cultivateur français à l'île de Grenade, devenu sujet des Anglais après la cession qui leur fut faite de cette colonie en 1763, s'occupa beaucoup de la culture de la canne à sucre et d'autres détails agricoles. Il vint en France en 1788, et y resta jusqu'en 1791. Quelque temps après la journée du 10 août, il alla en Angleterre où il est mort en 1796 dans un âge fort avancé. On a de lui : *Système de la petite culture des cannes à sucre*, 1769, in-4, ouvrage qui se trouve dans le tome 69 des *Transactions philosophiques*, et à la suite du *Traité du sucre* par Le Breton, Paris, 1789, in-12, et qui a été réimprimé avec des additions considérables, sous ce titre : *Essai sur l'art de cultiver la canne et d'en extraire le sucre*, Paris, 1781, in-8; *Considération sur quelques parties du mécanisme des sociétés*, 1785-88, 5 parties in-8, traduites en anglais par Parkins, et quelques *Ecrits sur la politique*. On a encore de lui des *Notes et des Observations dans le voyage en France*, par Arthur Young, 1793, 3 vol. in-8, 10 fr. On trouve la liste de ses ouvrages dans la *France littéraire* de Ersch.

CASCELLIUS, savant jurisconsulte, dont Cicéron et Plin font une mention honorable. Ce dernier nous apprend que Cascellius avait eu pour maître Volcatius. Il était contemporain d'Offilius;

égal à lui dans le droit, ainsi qu'à Trébatius, il surpassa l'un et l'autre en éloquence, et vécut jusqu'au temps d'Auguste. Quintilien admire dans ses écrits l'étude de l'antiquité. Il ne restait plus au siècle de Pomponius, que son livre des *Belles sentences*. C'étaient les réponses que son génie vif et subtil lui faisait donner sur-le-champ à ceux qui le consultaient. Aucun de ses écrits n'est arrivé jusqu'à nous.

CASEARIUS (Jean), missionnaire de Cochinchine sur la fin du 17^e siècle, coopéra au magnifique ouvrage que Rhéède van Drakenstein publia sous le titre d'*Hortus Malabaricus*, Amstel., 1678-1718, 13 vol. in-fol., fig., 400 à 500 fr. Caséarius dressa le plan de l'ouvrage, fit les descriptions des plantes, et rédigea le texte des deux premiers volumes.

CASELIUS (Jean), né à Gottingue en 1533, professa la philosophie et l'éloquence à Rostock et à Helmstadt. Il faisait grand cas des pères grecs. Il mourut dans cette dernière ville en 1613. On a de lui plusieurs ouvrages, et un recueil de lettres latines, 1604, in-8.

CASELLI (Charles-François), cardinal et évêque de Parme, né à Alexandrie en 1740, entra dans l'ordre des servites, devint procureur-général de son ordre et consultant de la congrégation des rites. Il fut employé dans plusieurs négociations importantes, notamment dans celle du *Concordat* qu'il revêtit de sa signature. Le pape le fit évêque de Sida *in partibus*, le 4 avril 1802, et cardinal, sous le titre presbytéral de St.-Manuel, le 9 août de la même année. Evêque de Parme en 1804, il accompagna Pie VII dans son voyage à Paris : il assista au mariage de Bonaparte en 1810, et siégea au concile de 1811. Retenu en France jusqu'en 1814, il retourna dans son diocèse et se trouva sujet de Marie-Louise, qui le nomma conseiller intime et membre de l'ordre de St.-Georges. Il fit partie du conclave de 1823. Il est mort à Parme en 1828.

CASENAVE (Antoine), conventionnel, naquit à Lamboye (Basses-Pyrénées) en 1763. Il fut d'abord avocat, puis substitut de l'avocat-général au parlement de Pau. La révolution trouva en lui un partisan enthousiaste. Envoyé à la Convention en 1792, il dit lors du procès du roi : « La mort de » Louis XVI est, dans mon intime conviction, le » tombeau de la liberté publique et le triomphe des » ennemis de la patrie. Je conclus à la réclusion de » Louis et de sa famille jusques après la paix, et à » leur exil perpétuel à cette époque. » Il vota ensuite pour le sursis, et défendit son opinion avec chaleur et éloquence. Plus tard, bravant les chefs de la révolution, il demanda la mise en accusation de Marat. Pendant tout le temps qu'il fut député, il usa de tout son pouvoir pour diminuer le nombre des victimes, et eut le bonheur de sauver les généraux Baragney d'Hilliers et Kilmaine. Il parvint lui-même à échapper aux proscriptions du 31 mai. Après la chute de la *Montagne*, il fut envoyé en mission dans le département de la Seine-Inférieure pour calmer les esprits agités par la cherté des vivres. Sa mission dura 14 mois. Nommé commis-

saire de la Convention dans son département, il échappa à la fureur des partis ; plusieurs fois on conspira contre ses jours : il fut même atteint d'un coup de pistolet. Elu en 1795 membre du conseil des Cinq-cents, réélu en 1798, il fut l'un des rédacteurs de la Constitution de l'an 8. Il passa au corps législatif auquel il fut rappelé en 1810. Il était en 1814 membre de la commission qui demanda la paix par l'organe de Lainé, et fit partie de la chambre des cent-jours. Il ne fut pas nommé député en 1816, et mourut à Paris en 1818.

CASENEUVE (Pierre de), né à Toulouse en 1591, prébendier de l'église de St.-Etienne, mort en 1652, est auteur des *Origines de la langue française* : on les trouve à la suite de l'édition du *Dictionnaire étymologique de Ménage*, Paris, 1694, in-fol., et fondu avec le texte dans les éditions suivantes de ce dictionnaire. On a encore de lui : *L'Origine des jeux floraux de Toulouse*, où l'on trouve des recherches curieuses, Toulouse, 1659, in-4, avec la *Vie* de l'auteur par Bernard Medon ; *Traité du franc-alleu*, Toulouse, 1641, in-fol. ; *La Catalogne française*, ibid., 1644, in-4. Il y traite des droits qu'a le roi de France sur les comtés de Barcelone et de Roussillon, etc. ; *Vie de saint Edmond*, Tolose, 1644, in-8, rare, 8 à 10 fr. Caseneuve était un homme de bonnes mœurs et modeste. Il ne voulut jamais désigner quel successeur il désirait qu'on lui donnât dans son bénéfice, et refusa de laisser faire son portrait. Il était très-versé dans le droit public.

CASIMIR I, dit le *Pacifique*, roi de Pologne, passa *incognito* en France sous le nom de Charles, entra dans l'ordre de Cluni, et prit le diaconat. Sept ans après, les Polonais, livrés aux troubles et aux divisions depuis sa retraite, obtinrent de Benoît IX, en 1041, que leur roi remonterait sur le trône et se marierait. De retour en Pologne, Casimir épousa une fille du duc de Russie, et en eut plusieurs enfants. Il civilisa les Polonais, fit renaitre le commerce, l'abondance, l'amour du bien public, l'autorité des lois. Il régla parfaitement bien le dedans, et ne négligea point le dehors. Il défit Maslas, grand-duc de Moscovie, enleva la Silésie aux Bohémiens, et établit un siège épiscopal à Breslau. Il mourut en 1058, après un règne de 18 ans.

CASIMIR II, 5^e fils de Boleslas III, roi de Pologne, né en 1117, commanda ainsi que chacun de ses frères une division de l'armée qui envahit la Prusse, en 1164. Micislas III qui succéda à Boleslas s'étant aliéné les cœurs de ses sujets, ceux-ci lui ôtèrent la couronne et la placèrent sur la tête de Casimir II. La noblesse voulut profiter de l'éloignement du nouveau roi occupé dans une guerre contre la Russie, pour relever la puissance de Micislas ; mais celui-ci revint sur-le-champ, fit avorter leurs projets, et pardonna aux coupables. Il mourut à Cracovie le 4 mai 1194. Ce prince était doué d'un caractère généreux, et plusieurs fois il ferma les yeux sur des complots tramés contre lui. Un jour, n'étant encore que prince de Sandomir, il gagna au jeu tout l'argent d'un seigneur polonais qui, dans un moment de colère, lui donna un soufflet, et pour

cette action fut condamné à mort. Casimir fit casser la sentence, et dit pour l'excuser : *Je ne suis point surpris de la conduite de ce gentilhomme ; ne pouvant se venger de la fortune, il a attaqué son favori*. Il rendit ensuite au noble son argent et déclara qu'il était seul coupable, puisqu'il encourageait par son exemple un vice pernicieux qui pouvait être la cause de la ruine d'une partie de son peuple.

CASIMIR III, le Grand, né en 1309, roi de Pologne en 1333, enleva plusieurs places à Jean, roi de Bohême, et conquit la Russie. Il joignit aux talents de la guerre les vertus d'un grand roi, maintint la paix, fonda et dota des églises et des hôpitaux, et éleva un grand nombre de forteresses. On ne lui reproche que sa passion pour les femmes. L'évêque de Cracovie l'ayant excommunié, après l'avoir repris inutilement de ses fautes, Casimir fit jeter dans la rivière le prêtre qui lui signifia la censure. Il répara ses fautes par une sincère pénitence, et mourut en 1370, d'une chute de cheval, après avoir régné 37 ans. En lui finit la race des *Prast* qui régnait depuis 128 ans : depuis cette époque les Polonais ont élu des rois étrangers.

CASIMIR V (Jean), fils de Sigismond III, roi de Pologne, d'abord jésuite et cardinal, disputa le trône après la mort de Ladislas-Sigismond son frère. Ayant été élu, il renvoya son chapeau, et prit la couronne. Le pape lui donna la dispense pour épouser Louise-Marie de Gonzague, veuve de son frère. Il fut d'abord défait par Charles-Gustave, roi de Suède ; mais il eut le bonheur de le repousser ensuite, et de conclure un traité de paix avec son successeur, en 1660. L'année d'après, son armée remporta une victoire sur les Moscovites en Lithuanie. Une sédition élevée contre lui, qu'il apaisa, lui inspira du dégoût pour le gouvernement. Il descendit du trône, et alla se retirer à Paris dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Près, que Louis XIV lui donna, avec une pension convenable à un prince de son rang. Les plaisirs de la société, et les charmes des belles-lettres, lui firent bientôt oublier les embarras brillants de la royauté. Il ne voulut jamais qu'on lui donnât à Paris le nom de majesté, titre qui lui rappelait sa gloire et ses chaînes. Casimir mourut à Nevers en 1672. Son corps fut transporté à Cracovie, et son cœur déposé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Près.

CASIMIR (saint), fils de Casimir IV, roi de Pologne, et grand-duc de Lithuanie, mourut en 1483, à l'âge de 24 ans, respecté pour ses vertus et l'innocence de ses mœurs. On sait avec quelle constance ce prince se refusa aux pressantes invitations que lui firent les Hongrois d'accepter la couronne de Hongrie, malgré les sollicitations et les ordres réitérés de son père. « Ce fut le désir d'établir » le règne de Dieu dans son âme, dit un historien, » qui lui inspira le courage de mépriser les royaumes » de la terre, et qui le conduisit à ce parfait détachement de toutes les créatures, sans lequel il ne » fût jamais parvenu à une sainteté si éminente. » On a dit qu'il avait préféré la mort à un péché d'incontinence qu'on lui avait suggéré comme un moyen

de sauver sa vie. Cela peut être ; mais le vertueux prince, en rejetant le prétendu remède, pouvait avec raison le regarder comme une charlatanerie, ou tout au moins comme une spéculation très-incertaine dans ses effets. Saint Casimir est patron de la Pologne, et on le propose ordinairement comme un excellent modèle à la jeunesse chrétienne. Sa *Vie* a été publiée en latin à Vilna, 1604, in-4.

CASINI D'AREZZO (François-Marie), né à Arezzo, en Toscane, s'étant fait capucin et ayant passé par différents grades de son ordre, obtint sous le pontificat d'Innocent XII l'emploi de prédicateur apostolique, et sous celui de Clément XI, le chapeau de cardinal. Il a écrit, outre une traduction des *Conseils de la sagesse* du français en italien, *Panegyres de diversis sanctis*, Massa, 1677, in-12 ; Venise, 1679 ; *Ætas hominis*, Florence, 1682, in-8 ; *Conciones habitæ in palatio apostolico*, etc., Rome, 3 vol. in-fol., 12 à 15 fr.

CASIRI (Michel), célèbre orientaliste et religieux syro-maronite, né à Tripoli de Syrie en 1710, vint à Rome, où il fit ses études, et y reçut les ordres en 1734. L'année suivante il retourna en Syrie avec le prélat Assémani, qui allait présider le synode des maronites. A son retour en 1738, il rentra dans son couvent, et il y enseigna les langues arabe, syriaque et chaldéenne, la théologie et la philosophie. En 1748 il passa en Espagne, où il obtint une place à la bibliothèque royale de Madrid, et l'année suivante il fut nommé membre de l'académie royale d'histoire ; en 1756 il obtint le titre de bibliothécaire de l'Escurial avec une pension de 200 piastres. C'est alors qu'il s'occupa à recueillir avec un savant maronite, Paul Hodad, qu'il fit venir de Rome, les manuscrits arabes de cette bibliothèque, et les publia sous ce titre : *Bibliotheca arabico-hispana*, Matriti, 1760-70, 2 vol. in-fol., tirée à petit nombre, vend. 154 fr., 73 fr. ; c'est son plus beau titre littéraire. C'est un répertoire indispensable à tous ceux qui veulent s'adonner à la littérature orientale. Il avait traduit un ouvrage arabe intitulé : *Soleil de sagesse* ; mais après sa mort on n'a retrouvé ni l'original ni la traduction. Casiri mourut à Madrid en 1791.

CASLON (Guillaume), Anglais, né en 1692, dans le comté de Shropshire, exerça avec un talent supérieur l'art de la fonderie en caractères. Ses caractères arabes sont surtout d'une beauté extraordinaire, et ont pris le nom d'*arabe-anglais*. Les œuvres de Selden et l'édition du *Pentateuque* de David Wilkins ont été imprimés avec les premiers caractères fondus par cet artiste. Il se fit une grande fortune, et vécut retiré sur la fin de ses jours. Il mourut en 1766.

CASONI (Gui), né à Serravalle dans le Trévinois vers la fin du 16^e siècle, fut un des premiers fondateurs de l'académie *degli Incogniti* à Venise. Sa maison était le rendez-vous des plus beaux esprits de cette capitale. Il mourut en 1640, après avoir rempli divers emplois dans sa patrie. On a de lui une *Vie du Tasse*, *il teatro poetico*, et divers autres ouvrages recueillis à Venise, in-16, sous le titre d'*Opere*, plusieurs fois réimprimés. La

onzième édition a paru à Venise, 1623, in-16.

CASSAGNES, ou CASSAIGNE (Jacques), garde de la bibliothèque du roi, membre de l'académie française et de celle des inscriptions, naquit à Nîmes en 1636, et y fut élevé dans le sein d'une famille opulente. Il vint de bonne heure à Paris, et s'y fit connaître par des ouvrages bien différents, des *Sermons* et des *poésies*. Les uns et les autres étaient bons pour le temps. Il était sur le point de prêcher à la cour, lorsque Despréaux lança contre lui un trait de satire, qui effaça toute sa gloire. L'abbé Cassagne, trop sensible, crut regagner l'estime du public, en enfantant ouvrages sur ouvrages. Le travail et la mélancolie lui firent bientôt perdre la tête. On le mit à St.-Lazare, où il mourut en 1679. Peut-on soutenir après cela que des satires de la nature de celles de Boileau, sont compatibles avec l'esprit de l'Evangile et la charité chrétienne, ou même avec les droits de la société humaine? L'abbé de Brienne, condamné à la même retraite que Cassagnes, assure qu'il mourut sage et chrétien. La *préface* des œuvres de Balzac composée par Cassagnes, sa *Traduction de Salluste*, Paris, 1675, in-12, et quelques-unes de ses poésies, prouvent que cet auteur aurait pu faire quelque chose sans l'affaiblissement de son cerveau. *Voy. l'Hist. de l'acad. franç.*, par l'abbé d'Olivet.

CASSANDRE, roi de Macédoine, après Alexandre le Grand, vers l'an 316 avant J.-C., obligea les Athéniens de se mettre de nouveau sous sa protection, et confia le gouvernement de la république à l'orateur Démétrius de Phalère. Les Athéniens ayant refusé de le recevoir dans la ville, il fonda tout à coup sur Athènes, s'empara du Musée et s'en fit une forteresse. Ce coup imprévu intimida les Athéniens, et fit ouvrir leurs portes. Olympias, mère d'Alexandre, ayant fait mourir par des supplices recherchés, la femme; les frères et les principaux partisans de Cassandre, il s'en vengea en assiégeant Pydna. Olympias, obligée de se rendre, fut condamnée à la mort par le vainqueur. Il fit périr en même temps Roxane, femme d'Alexandre le Grand, et Alexandre, fils de ce conquérant. Parvenu au trône par des meurtres, il s'y soutint, en se liquant avec Séleucus et Lysimachus contre Antigonos et Démétrius. Il les défit l'un et l'autre, et mourut hydropique trois ans après sa victoire, l'an 304 avant J.-C. Le philosophe Théophraste donna des leçons de politique à ce souverain : il eût dû plutôt lui en donner de modération et de sagesse.

CASSANDRE (George) naquit en 1515, dans l'île de Cadsand, près de Bruges, d'où il a tiré son nom. Après s'être distingué dans l'étude des langues, du droit, des belles-lettres et de la théologie, il se livra à la conversion des hérétiques, et mourut en 1566. Tous ses ouvrages ont été publiés à Paris, 1616, in-fol. Les principaux sont : *De officio pii viri in hoc dissidio religionis*, Bâle, 1561, in-8, contre lequel Calvin écrivit vainement; et son livre des *liturgies*. On convient qu'il est le premier qui ait écrit sur cette matière avec choix et avec quelque connaissance des vrais principes. L'empereur Ferdinand l'ayant chargé de travailler à pacifier les

esprits, il entreprit d'expliquer les articles controversés de la confession d'Augsbourg, et publia sa fameuse *Consultatio de articulis fidei inter papistas et protestantes controversis*, qu'on a trouvée un peu trop accommodante; et c'est avec raison que Dupin, dans la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du 16^e siècle, et le continuateur de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury (témoin très-peu suspect) lui ont reproché d'avoir trop favorisé les protestants. Cassandre ne connaissait pas assez l'esprit de secte; il croyait gagner beaucoup en accordant beaucoup; il ne savait pas que les prétentions des novateurs se mesurent toujours sur la faiblesse des opposants. Cassandre reconnut ses torts avant de mourir par une profession de foi aussi complète que sincère.

CASSANDRE (François), mort en 1695, s'attacha avec succès à l'étude des langues grecque et latine, et il fit quelques vers français qui n'étaient pas sans mérite. Son humeur atrabilaire et son caractère orgueilleusement philosophique ternirent ses talents et empoisonnèrent sa vie. Il vécut et mourut dans l'obscurité et l'indigence. Sa misanthropie le suivit jusqu'au tombeau; et il eut autant de peine à se mettre bien avec Dieu, qu'il en avait eu de vivre avec les hommes. Son confesseur l'excitant à l'amour divin par la vue des bienfaits qu'il avait reçus de Dieu : *Ah oui! s'écria Cassandre d'un ton chagrin, il m'a fait jouer un joli personnage! Vous savez comme il m'a fait vivre. Voyez*, ajouta-t-il en montrant son grabat, *comme il me fait mourir*. On a de lui : la *Traduction de la rhétorique d'Aristote*, Paris, 1675, la Haye, 1718, in-12; la meilleure que nous ayons de l'ouvrage du philosophe grec; *Les Parallèles historiques*, in-12, Paris, 1680. Ce livre, dont l'idée était bonne, est très-mal exécuté : le style est dur, lourd, incorrect; la *Traduction* des derniers volumes du président de Thou, que Duryer n'avait pas achevée.

CASSANDRE (Fidèle), savante vénitienne, s'appliqua avec succès aux langues grecque et latine, à l'histoire, à la théologie. Jules II, Léon X, François I, Ferdinand d'Aragon lui donnèrent des preuves non équivoques de leur estime. Les savants ne l'admirèrent pas moins que les princes, et plusieurs même vinrent la voir à Venise. Elle soutint à Padoue, dit Moréri, des thèses de philosophie pour un chanoine de Concordia son parent; mais ce fait est faux. Philippe Thomassini a publié le recueil de ses *lettres* et de ses *discours*, et l'a enrichi de sa *vie*. Cette femme illustre mourut âgée de 102 ans, en 1567.

CASSARD (Jacques), né à Nantes en 1672, suivit de Pointis à son expédition de Carthagène en 1697; son intrépidité lui fit un nom. En 1703, on lui donna la commission de nettoyer la Manche des corsaires qui l'infestaient, et de réprimer les Anglais dans la Méditerranée. Ses succès lui firent donner, en 1712, le commandement de la flotte qui devait attaquer les colonies portugaises. Il prit Ribéra-Grande, capitale des îles du Cap-Verd, et y fit un butin immense. Montserrat, Antigua, Surinam,

Curaçao, appartenant aux Anglais ou aux Hollandais, éprouvèrent les effets de sa bravoure, et quelques-uns payèrent de riches rançons. En arrivant à la Martinique, il reçut l'ordre de joindre son escadre à celle d'un officier d'un grade supérieur; il eut peine à lui être subordonné, et alla même jusqu'à s'en séparer pour courir sus à une flotte anglaise dont il prit deux vaisseaux. A son arrivée à Toulon, il fut disgracié de la cour pour cette insubordination. La paix rendit ses talents inutiles. Son air rustre et sa fierté lui firent des ennemis. Ayant fatigué le ministère de lettres et d'injures au sujet d'un armement fait pour la ville de Marseille, dont on ne voulait pas lui tenir compte, il fut enfermé dans le château de Ham, où il mourut en 1740.

CASSAS (Louis-François), peintre et architecte, né en 1756 à Azay-le-Ferron, mort en 1827, fut élève de Lagrenée le Jeune et de Vien : il voyagea d'abord en Italie, en Suisse, dans l'Istrie et la Dalmatie. Il accompagna à Constantinople M. de Choiseul Gouffier qui l'avait choisi pour travailler avec lui à son beau *Voyage de la Grèce* : peu de temps après il le quitta pour suivre le savant auteur du *Voyage de la Troade*. Plusieurs de ses dessins ont servi à compléter le *Voyage du royaume des Deux-Siciles*, publié par l'abbé de Saint-Non. De retour en France au commencement de la révolution, il publia son *Voyage d'Istrie et de Dalmatie*, Paris, 1800, et ann. suiv. 14 liv. in-fol., atlantique, 210 fr., pap. vél., 350 fr., fig. avant la lettre, 450 fr., contenant les monuments les plus remarquables et les plus beaux sites de ces deux provinces, ainsi que son *Voyage pittoresque en Syrie et en Phénicie*, Paris, 1799, et ann. suiv., gr. in-fol., 30 livr., 2 à 300 fr.; mais ce dernier ouvrage étant hors de proportion avec les ressources de l'auteur, il fut obligé de l'abandonner après la 30^e livraison. Il a encore publié, en 1806, une *Collection des chefs-d'œuvre de l'architecture des différents peuples*.

CASSIANUS-BASSUS, originaire de Bithynie, a vécu dans le 3^e ou le 4^e siècle. Il est auteur, suivant plusieurs savants, du livre intitulé : *Geoponica, sive de re rusticâ*, attribué par d'autres à Constantin-Porphyrogénète : Bassus le lui avait dédié, et c'est ce qui peut l'avoir fait attribuer à cet empereur par des gens qui entendaient peu la langue grecque. Cet ouvrage a été imprimé pour la première fois à Bâle, 1539, in-8, rare, 7 fr., traduit en latin par Cornarius, Bâle, 1542, in-8, et en français par P. de Narbonne, Poitiers, 1545, Paris, 1550, in-12; en allemand, par M. Herren, Strasbourg, 1545; deux fois en italien. La meilleure édition grecque est celle de M. Niclas, Leipzig, 1781, 4 vol. in-8, 30 fr., pap. fin, 48 fr.

CASSIEN (Jules), fameux hérésiarque du 2^e siècle, vivait vers l'an 174. Il était comme le chef des docètes, hérétiques qui s'imaginaient que Jésus-Christ n'avait qu'un corps fantastique, ou qu'une apparence de corps. Cassien avait composé des *Commentaires* et un *Traité sur la continence*. Ces deux ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à

nous. Saint Clément d'Alexandrie les cite dans ses *Stromates*.

CASSIEN (S.), maître d'école à Imola, enseignait à lire et à écrire aux enfants de cette ville, lorsqu'une violente persécution s'étant élevée contre l'Eglise, sous Dèce ou Valérien, et selon d'autres sous Julien, il fut arrêté comme chrétien, et interrogé par le gouverneur de la province. Sur son refus constant de sacrifier aux idoles, le juge eut la barbarie d'ordonner que ses propres écoliers le piqueraient avec leurs stylets (instrument dont on se servait alors pour former les lettres sur des tablettes de plomb, de bois, de cire, etc.), afin de rendre sa mort d'autant plus cruelle, que le supplice était plus lent. Prudence fait mention de ce saint martyr dans ses hymnes.

CASSIEN (Jean), scythe, ou plutôt gaulois de nation, selon l'*Histoire littéraire de France*, était d'une famille illustre et chrétienne. Ayant été élevé parmi les solitaires de la Palestine et de l'Egypte, il se proposa de bonne heure leur exemple à suivre. Il s'enfonça, avec Germain son ami, son parent et son compatriote, dans les solitudes les plus reculées de la Thébaïde. Après avoir admiré et étudié les hommes merveilleux de ces déserts, il vint à Constantinople, et y fut fait diacre par saint Chrysostome qui lui avait servi de maître; de là il passa à Marseille, où il fut vraisemblablement ordonné prêtre. Il y fonda un monastère d'hommes, et un autre de filles, leur donna une règle, et eut sous lui jusqu'à cinq mille moines. Il mourut vers l'an 433, plein de jours et de vertus. On a de lui douze livres d'*Institutions monastiques*, et vingt-quatre *Conférences des PP. du désert*, qu'il composa à la prière de saint Castor, évêque d'Apt en Provence. Elle furent traduites en 2 vol., in-8, 1663, par Nicolas Fontaine; un *Traité de l'incarnation contre Nestorius* fait à la prière du pape saint Célestin. Le style des livres de Cassien, écrits en latin, répond aux choses qu'il traite. Il est tantôt net et facile, tantôt pathétique; mais il n'a rien d'élevé ni de grand. Saint Benoît recommandait fort à ses religieux la lecture de ses *Conférences*. Il y a dans la 13^e des propositions qui ne paraissent pas exactement conformes à la doctrine de l'Eglise sur la grâce; Cassien n'avait jamais pu goûter celle de saint Augustin : il pensait qu'elle avait des conséquences fâcheuses contre la bonté de Dieu et la liberté de l'homme; mais en voulant éviter une extrémité, il ne s'éloigna pas assez de l'autre. Saint Prosper, disciple et défenseur de saint Augustin, écrivit son ouvrage intitulé *Contra Collatorem*, pour le réfuter. Mais du temps de Cassien, l'Eglise n'avait pas encore prononcé sur ce point; il ne fut décidé qu'au concile d'Orange en 529; conséquemment la méprise de Cassien n'a pas empêché que sa mémoire ne fût en vénération. La dernière édition des Oeuvres de ce saint solitaire est de Leipzig, 1722, in-fol., avec des commentaires et des notes. Il y en a aussi une édition de Paris, 1642, in-fol. On les trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

CASSINI (Jean-Dominique), né à Péraldo, dans le comté de Nice, en 1625, s'appliqua d'abord

à l'astrologie judiciaire; mais en ayant bientôt aperçu l'absurdité, il passa à l'astronomie, dont la solidité devait avoir plus de charmes pour un esprit vrai. Ses découvertes et ses succès répandirent bientôt son nom dans toute l'Europe. Le sénat de Bologne le choisit pour remplacer le P. Cavallieri dans la chaire d'astronomie. C'est dans cette ville qu'il traça une nouvelle méridienne, plus utile et plus exacte que toutes celles que l'on avait tracées jusqu'alors. Ce grand ouvrage étant fini, Cassini régla les différends que les inondations fréquentes du Pô, son cours incertain et irrégulier, occasionnaient entre Ferrare et Bologne. Cette dernière ville lui donna, afin de récompenser ses soins, la surintendance des eaux. Colbert envia cet homme célèbre à l'Italie. Louis XIV le fit demander à Clément IX et au sénat de Bologne, seulement pour quelques années, afin de l'obtenir plus facilement. On le lui accorda. Le roi le reçut comme César avait reçu Sosigène : il eut une pension proportionnée aux sacrifices qu'il avait faits. Le pape et Bologne le redemandèrent en vain quelques années après. L'académie des Sciences, dont il était correspondant, lui ouvrit bientôt ses portes : il se montra digne d'elle par plusieurs Mémoires. Il mourut en 1712. Il perdit la vue, comme Galilée, dans les dernières années de sa vie : ce malheur ne lui ôta rien de sa gaieté. Sa vie fut aussi unie que son caractère, plein de modestie, de candeur et de simplicité. Il ne connut les cieux que pour adorer plus profondément le Créateur dont ils racontent la gloire. On lui doit les premières tables des satellites de Jupiter, la connaissance de la rotation de Jupiter et de Mars, ou de la durée de leurs jours; la découverte de quatre des satellites de Saturne, Huygens n'en avait aperçu qu'un, et cette découverte de Cassini fut célébrée par une médaille dans l'histoire métallique de Louis XIV, avec cette légende : *Saturni satellites primum cogniti*. Il a le premier observé et fait connaître la lumière zodiacale, et donné une méthode pour déterminer la parallaxe d'un astre, par des observations faites dans un même lieu, et s'en servir pour déterminer la distance des astres à la terre, avec plus de précision qu'on ne l'avait encore fait. Ses principaux ouvrages sont : *Observationes cometæ*, ann. 1652-53; *Opera astronomica*, et des Mémoires estimés. La méridienne de l'Observatoire de Paris, commencée par Picard, fut continuée par cet astronome et par La Hire.

CASSINI (Jacques), fils du précédent, né à Paris en 1677, et son successeur à l'académie des Sciences, hérita des talents de son père. Il manquait à la méridienne de France une perpendiculaire : il la décrivit en 1733 depuis Paris jusqu'à Saint-Malo, et la prolongea en 1734 depuis Paris jusqu'au Rhin, près de Strasbourg. Il mourut en 1756. On a de lui deux ouvrages très-estimés : des *Eléments d'astronomie*, avec les tables astronomiques, 1740, 2 vol. in-4; *Grandeur et figure de la terre*, 1720, in-4.

CASSINI DE THURY (César-François), fils du précédent, maître des Comptes, directeur de l'Observatoire, astronome de l'académie des Sciences, et membre de plusieurs sociétés scientifiques, naquit

à Paris en 1714. Il fut employé à faire la description géométrique de la France, se livra à ce travail avec toute l'activité de son âge, et y consacra une grande partie de son loisir jusqu'à sa mort. Il publia une *nouvelle carte* de ce royaume, Paris, 1744, en une grande feuille. Cette carte s'appelle *la carte des triangles*. Les cartes particulières, levées géométriquement sous sa direction et celle de Camus et de Montigny, doivent être au nombre de 182, y compris la carte des triangles. Il a eu la consolation de voir terminer presque entièrement un travail si long et si pénible, qui lui fait honneur, malgré les défauts inséparables d'un si grand ouvrage. Il mourut en 1784. On trouve de lui plusieurs *mémoires* intéressants dans ceux de l'académie. Il a fait des *additions* aux tables astronomiques de son père, a donné une *Relation de deux voyages faits en Allemagne*, 1763, in-4; des *Opusculs astronomiques*, 1771, in-8; une *Description géométrique de la France*, 1784, in-4; des *Observations sur la comète* de 1521, etc.

CASSINI (Alexandre-Henri-Gabriel, le vicomte), né en 1781 à Paris, et de la même famille que les précédents, suivit une autre carrière que celle de ses illustres parents : il embrassa le barreau. Il fut nommé juge du tribunal de première instance de Paris en 1811, vice-président en 1815, conseiller à la cour royale en 1816, devint ensuite président de la deuxième chambre à la même cour, et en dernier lieu membre de la cour de cassation. Il avait été nommé pair de France par l'ordonnance du mois de février 1832, et mourut le 16 avril de la même année. Il était membre de l'académie des Sciences depuis 1827. On a de lui : *Opusculs phytologiques*; recueil contenant une ébauche de la *Synanthéologie*; des *Mémoires*, ou *Articles de botanique sur différents sujets étrangers à la synanthéologie*, etc., Paris et Strasbourg, 1826, 2 vol. in-8, avec 12 pl., 15 fr. Outre les *articles et mémoires* dont ces deux vol. se composent, Cassini est encore auteur de 76 autres qu'il a fournis à divers recueils scientifiques, entre autres au *Journal de physique* de 1817 à 1823; au *Bulletin des sciences* de 1816 à 1822, et au *Dictionnaire des sciences naturelles*; on en trouve la liste complète en tête des *Opusculs phytologiques*. Voy. la notice sur Cassini, par Gossin, ancien conseiller à la cour royale de Paris.

CASSIODORE (Magnus-Aurélius), Calabrois, d'une famille illustre, principal ministre du roi Théodoric, consul en 514, préfet du prétoire sous Athalaric, Déodat et Vitige, quitta le monde après la chute de ce dernier prince, vers l'an 540. Il bâtit un monastère près de sa patrie, et s'y retira à l'âge de 70 ans, ne s'occupant que de son salut. Sa solitude offrait toutes sortes de commodités, des réservoirs pour le poisson, des fontaines, des bains, des horloges au soleil et à l'eau, une bibliothèque aussi riche que bien choisie. C'est dans cette retraite qu'il mit au jour son *Commentaire sur les Psaumes*, ses *Institutions des divines Ecritures*, recueil de règles pour ses moines sur la manière de les étudier. Il indique les principaux auteurs de la science

ecclésiastique, théologiens, historiens ascétiques. Il leur propose pour travail manuel de transcrire des livres, approuvant l'agriculture et le jardinage pour ceux de ses solitaires peu propres aux lettres. Il leur cite les livres qui traitent de cette matière. Outre ces ouvrages, on a encore de lui une chronique : *De gestis Gothorum et Romanorum*, et des *Traitéés philosophiques*. Celui de l'âme est un des meilleurs. Le style de Cassiodore est assez pur pour son temps, et assez simple, quoique plein de sentences et de pensées morales. Il avait coutume de dire, « Qu'on verrait plutôt la nature errer dans ses opérations, qu'un souverain ne pas donner » à sa nation un caractère semblable au sien. » *Facilius errare naturam, quam principem formare rempublicam dissimilem sibi*. Il mourut saintement en 562, âgé de plus de 93 ans. Le P. de Sainte-Marthe, mort supérieur général de la congrégation de Saint-Maur, a écrit la *Vie* de cet auteur, et l'a accompagnée de savantes notes, Paris, 1694, in-12. Le P. Garey son confrère avait publié une bonne édition de ses OEuvres, Rouen, 1679, 2 vol. in-f., 15 à 20 fr., pap. fin, 24 à 30 fr. Le marquis Maffei fit imprimer en 1721, à Vérone, un ouvrage qui n'avait pas encore vu le jour. Il est intitulé : *Cassiodori complexiones in epistolas, Acta apostolorum et Apocalypsim*, in-8. On le réimprima à Londres l'année suivante.

CASSITO (Louis-Vincent), dominicain, prieur du grand couvent de Saint-Dominique à Naples, restaurateur de ce monastère après le concordat, naquit à Bonito, dans le royaume de Naples, en 1765, et mourut en 1823. Il a laissé des *Institutions théologiques*, en 4 vol. in-8, adoptées dans plusieurs séminaires; une *Liturgie dominicaine*, 2 vol. in-8; les *Actes sincères de saint Maxime-Cusmar*; des *Panegyriques, oraisons funèbres, dissertations*, en lat. et en ital., et des *discours* prononcés dans plusieurs académies. On a de lui plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres un grand travail sur les *Antiquités ecclésiastiques* du royaume de Naples.

CASSIUS VISCCELLINUS (Spurius) se distingua contre les Sabins, fut trois fois consul, une fois général de la cavalerie, et obtint l'honneur du triomphe deux fois. Son humeur remuante lui fit des ennemis. On l'accusa d'aspirer à la royauté; et quoiqu'il eût proposé de nouveau la *loi agraire*, pour obtenir les faveurs du peuple, il fut abandonné et précipité du mont Tarpeien vers l'an 485 avant J.-C.

CASSIUS LONGINUS (Lucius), préteur romain, dont le tribunal redoutable était appelé *l'écueil des accusés*. On lui attribue la maxime *Cui bono*, dont le sens est, que tout coupable, de quel que crime que ce soit, le commet par intérêt. Il vivait l'an 113 avant J.-C.

CASSIUS LONGINUS (Caïus), d'abord questeur sous Grassus, se signala ensuite contre les Parthes, et les chassa de Syrie. Etant entré dans le parti de Pompée, il fut défait comme lui à la bataille de Pharsale. César lui donna la vie; mais cet ardent républicain ne s'en servit que pour conspirer

contre celle de son bienfaiteur. Ses menées furent longtemps cachées. César les ayant découvertes, répondit à ses amis qui lui conseillaient de se défier d'Antoine et de Dolabella : « Ce ne sont pas ces hommes parfumés que je dois appréhender; mais plutôt ces hommes pâles et maigres qui se piquent d'austérité. » Un jour Cassius fit mettre au bas d'une statue, élevée à l'honneur de Brutus, l'auteur de la liberté de sa patrie : *Utinam viveres!* « Plût à Dieu que tu véusses encore! » Une autre fois, il répandit un billet avec ces mots : *Tu n'es pas sans doute le vrai Brutus, car tu dors*. Ces trames sourdes étaient employées pour que Brutus donnât le premier signal de la perte du tyran. César fut massacré. Un des conjurés ne sachant comment porter ses coups : *Frappe*, dit Cassius, *quand ce devrait être à travers mon corps*. Octave et Antoine se réunirent bientôt contre les conspirateurs. Ils les atteignirent à Philippes; Cassius y fut défait par Antoine, tandis que Brutus remportait une victoire complète sur Octave. Cassius, s'imaginant que tout était désespéré, se retira dans une tente, et se fit donner la mort par un de ses affranchis, l'an 42 avant J.-C. C'est à lui que Brutus donna l'éloge de *dernier des Romains*. Velleius Paterculus a dit, en faisant le parallèle de Brutus et de Cassius, que celui-ci était meilleur capitaine, et que l'autre était plus honnête homme, de façon qu'on devait préférer d'avoir Brutus pour ami, et craindre davantage d'avoir Cassius pour ennemi. Cassius était savant; il aimait et protégeait les lettres. Ce fut contre son avis qu'on livra la bataille de Philippes. Il voulait, avec raison, laisser détruire par la disette l'armée ennemie, qui manquait de tout.

CASSIUS (Avidius), célèbre capitaine romain, se distingua par sa valeur et par sa conduite sous les empereurs Marc-Aurèle et Lucius Vêrus. Après la mort de celui-ci, arrivée l'an 169 de J.-C., Cassius ayant été salué empereur en Syrie, fut tué par trahison trois mois après, et sa tête envoyée à Marc-Aurèle, l'an 175.

CASSIUS (Barthélemy), jésuite dalmatien, né en 1575, missionnaire en Turquie, pénitencier de St.-Pierre à Rome sous le pape Urbain VIII, a donné au public : *Institutiones lingue esclavonice*, Rome, 1604, in-8; une *Hist. de Lorette*, ibid., 1607, in-8. Il a traduit le *Rituel Romain* d'Urbain VIII en langue esclavonne, 1670, in-4; de même que les évangiles et les épîtres du Missel, 1641, in-fol. Il a traduit aussi plusieurs *vies* des saints, et fait quelques ouvrages de piété en cette langue. Il mourut en 1660.

CASTAGNARES (Augustin), jésuite et missionnaire espagnol, né au Paraguay en 1687. Destiné par ses supérieurs aux missions des Chiquitos et des Guarinis, il étudia d'abord leur langue; puis, bravant tous les obstacles qu'offrent le climat et les lieux, il se dirigea vers ces peuples sauvages. Il essaya de pénétrer dans le pays des Samuques dans l'intention de découvrir la rivière de Piléomayo, pour faciliter la communication de la mission des Chiquitos avec celle des Guarinis. Il eut le bonheur de convertir les Samuques et de fonder parmi eux

un établissement religieux auquel il donna le nom de *St.-Ignace*. Ensuite il forma le projet de se rendre chez les Matagnais, malgré les représentations qu'on lui fit sur les dangers qu'il avait à y courir. Il y fut assassiné par un cacique qui l'avait invité à se rendre dans son pays pour l'instruire de la religion chrétienne. Un pieux espagnol nommé Acozar, qui avait voulu l'accompagner, périt avec lui. C'était en 1744.

CASTAGNIZA (Jean de), bénédictin, célèbre par son savoir et sa piété, fut prédicateur général de sa congrégation; aumônier de Philippe II, censeur de théologie auprès des juges apostoliques de la foi, et mourut à Salamanque en 1598, dans le monastère de Saint-Vincent, où il s'était retiré dans sa vieillesse pour s'occuper uniquement de son salut. On lui doit *La Vida de S. Benito*, traduite de saint Grégoire le Grand, à laquelle il joignit les vies de saint Maur et de saint Placide; un *Catalogue des princes, docteurs et saints qui ont illustré l'ordre de Saint-Benoît*; *Historia de san Romualdo, fundador de la orden Camaldulense*, Madrid, 1597, in-4, qui fut traduite en italien en 1605, et en français en 1615; *Vida de san Bruno*. On croit qu'il n'en fut que l'éditeur; *Institutionum divina pictatis libri quinque*, Madrid, 1599, in-4, traduit de l'allemand. Il y joignit la vie de sainte Gertrude, religieuse de Saint-Benoît; *Declaracion del Padre nuestro*, 1604; *De la perfeccion de la vida cristiana*, Paris, 1644, in-8. Les Théâtrins attribuent cet ouvrage à leur confrère Laurent Scupoli. Plusieurs écrivains prétendent que c'est l'original du livre connu sous le nom de *Combat Spirituel*. Voy. BRIGNON. Peu d'ouvrages, à l'exception de *l'Imitation de J.-C.*, ont eu autant d'éditions.

CASTAGNO (André del) fut le premier peintre de Toscane qui connut la manière de peindre à l'huile. (Voy. BRUGES, Jean de.) Dominique de Venise, qui l'avait apprise d'Antoine de Messine, étant venu à Florence, André del Castagno rechercha son amitié, et tira de lui ce beau secret. Il conçut ensuite une si cruelle jalousie contre Dominique son ami et son bienfaiteur, que, sans avoir égard aux obligations qu'il lui avait, il l'assassina un soir. Dominique n'ayant point reconnu son meurtrier se fit porter chez ce cruel ami dont il ignorait la perfidie, et mourut entre ses bras. Castagno étant au lit de la mort déclara cet assassinat dont on n'avait pu découvrir l'auteur. Il fut enterré avec la haine et l'indignation publique. Ce fut lui qui travailla, en 1478, au tableau que la république fit faire, où était représentée l'exécution des conjurés qui avaient conspiré contre les Médicis.

CASTAING (N.), savant ingénieur, inventa vers 1680 la machine à marquer sur tranche, qui fut mise en œuvre dans toutes les monnaies sous le règne de Louis XIV. Ce monarque récompensa magnifiquement l'inventeur, qui mourut à Paris au commencement du 18^e siècle.

CASTALDI (Corneille) naquit à Feltri, d'une famille ancienne, en 1480. Il s'adonna en même temps au barreau et à la poésie, égayant la sèche-

resse de la jurisprudence par les charmes des vers. Sa patrie l'ayant chargé de ses intérêts auprès des Vénitiens, il obtint tout ce qu'elle demandait. Padoue, où il se fixa par le mariage, lui doit l'établissement d'un collège. Il finit ses jours en 1536. Les grands et les gens de lettre le regrettèrent également. Ses *poésies*, longtemps ignorées, ont été publiées pour la première fois par les soins de Continien, vénitien, 1757, in-8, 3 à 4 fr. On y trouve des pièces italiennes et des pièces latines : les premières offrent beaucoup de facilité et une grande abondance d'images : les secondes respirent le goût de l'antiquité.

CASTALION (Sébastien) naquit en 1515 dans les montagnes du Dauphiné. L'étude des langues savantes, et surtout de l'hébraïque et de la grecque, lui acquit l'estime et l'amitié de Calvin. Ce patriarche des réformés lui procura une chaire au collège de Genève; mais s'étant brouillé avec lui, Castalion alla enseigner le grec à Bâle. Il mourut en 1563. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : une *Version latine et française de l'Écriture*, Bâle, 1556, in-fol.; La *Version française*, imprimée à Bâle en 1555, in-fol., est très-rare. Dans les deux versions il ne garde pas le caractère d'un interprète des Livres saints, et leur donne un tour entièrement profane. Il manque, d'ailleurs, d'exactitude et de fidélité. La *version française* essuya beaucoup de contradictions de la part des catholiques et des protestants. Quatre livres des *Colloquia sacra*, Bâle, 1565, in-8. Ce sont des dialogues sur les principales histoires de la Bible : petit ouvrage écrit purement en latin, mais qui n'est pas exempt d'erreurs. Il a été réimprimé plusieurs fois, et notamment en 1748, Paris, petit in-12, sous ce titre : *Colloquia sacra ad linguam simul et mores puerorum formandos*. Le nom de l'auteur ne s'y trouve point, et l'éditeur en a retranché ce qui était contraire aux principes de la religion chrétienne. Une *version latine des vers sybillins*, avec des remarques; une *traduction latine des Dialogues de Bernardin Ochino*, dont il avait embrassé, dit-on, les sentiments sur la polygamie; une édition de *l'Imitation de Jésus-Christ*, étrangement défigurée, non-seulement quant au style, mais quant au fond des choses. Voy. KEMPIS.

CASTANHEDA (Fernando-Lopez), historien portugais, né au commencement du 16^e siècle. On lui doit : *Historia do descobrimento e conquista da India pelos Portuguezes*, Coimbre, 1552-61, huit parties in-folio, peu lue et peu connue; estimable cependant par son exactitude et sa fidélité. L'auteur employa une partie de sa vie à recueillir, des officiers qui avaient eu part aux campagnes des Indes, des renseignements sur les faits dont ils avaient été les témoins, et il obtint par leur moyen des documents précieux, et même des lettres et des papiers. Son style prolixe, minutieux et bien moins pur que celui de Barros, l'a vraisemblablement empêché de jouir du succès qu'il aurait mérité.

CASTEEL (Gérard), né à Cologne en 1667, fut chanoine régulier de Ste-Croix, et mourut prieur de la maison de son ordre à Duisbourg, en

1733. On a de lui : *Controversiæ ecclesiastico-historicæ*, Cologne, 1734 et 1757, in-4. Ces dissertations sont au nombre de 45, et roulent sur les principaux points controversés de l'histoire ecclésiastique. L'auteur ne prend point de parti sur la plupart de ces questions. Il se contente de rapporter les motifs qu'on allègue de part et d'autre, et s'en acquitte assez fidèlement. Il copie souvent Noël Alexandre.

CASTEL (Louis-Bertrand), géomètre et philosophe, né à Montpellier en 1688, jésuite en 1703, se fit connaître à Fontenelle et au P. de Tourne-mine, par des ébauches qui annonçaient de plus grands succès. Le jeune homme était alors en province; ils l'appelèrent à la capitale. Castel passa de Toulouse à Paris, à la fin de 1720, et soutint l'idée que ses essais avaient donnée de lui. Le premier ouvrage qu'il mit au jour, fut son *Traité de la pesanteur universelle*, 1724, 2 vol. in-12. Tout dépendait, selon lui, de deux principes, de la gravité des corps et de l'action des esprits; l'une qui les faisait tendre sans cesse au repos, l'autre qui rétablissait les mouvements. Cette doctrine, la clef du système de l'univers, à ce qu'il prétendait, ne parut point telle à l'abbé de Saint-Pierre. Quoique ami du mathématicien, il l'attaqua; le jésuite répondit. Les écrits de part et d'autre supposaient beaucoup d'esprit dans les combattants, mais un esprit singulier. Le second ouvrage du P. Castel fut son *Plan d'une mathématique abrégée*, Paris, 1727, in-4, qui fut suivi bientôt d'une *Mathématique universelle*, 1728, in-4. L'Angleterre et la France applaudirent à cet ouvrage. La société royale de Londres ouvrit ses portes à l'auteur. Son *Clavecin oculaire* acheva de faire connaître son genre d'esprit naturellement facile, fécond et inventeur. Il fut entraîné par la vivacité de son imagination. *Le vrai système de physique générale de Newton*, 1743, in-4, lui fit plus d'honneur dans l'esprit de quelques savants; mais il déplut à d'autres. Il respectait le philosophe anglais, sans que sa doctrine lui parût propre à dévoiler le vrai système du monde. On a encore du P. Castel un traité intitulé : *Optique des couleurs*, Paris, 1740, in-12. Les autres productions de cet auteur sont moins importantes : ce sont des brochures, ou des extraits répandus dans les *Mémoires de Trévoux*, auxquels il travailla longtemps. Castel mourut en 1757. Quelque temps avant sa mort il s'était retiré du grand monde où il avait été d'abord très-répandu, et avait plu par ses saillies et sa vivacité. L'abbé de la Porte a publié en 1763, in-12, un recueil curieux, à Paris, sous le titre d'Amsterdam; il est intitulé : *Esprit, saillies et singularités du P. Castel*. Ce livre contient un grand nombre de sujets. L'auteur n'en approfondit aucun; cependant il pense beaucoup, et souvent très-bien.

CASTEL (Pierre), savant botaniste, né à Cologne en 1786, vint au jardin des plantes pour y étudier l'histoire naturelle; après s'être fait recevoir docteur en médecine, il retourna dans sa ville natale où il fut pendant quelque temps professeur d'histoire naturelle; plus tard, quand les Pays-Bas

furent érigés en royaume, et que l'on établit les trois universités de Liège, de Louvain et de Gand, il fut nommé professeur à celle de Gand. Sa bizarre manière d'enseigner se reconnaît dans l'ouvrage qu'il a publié en 1820, *Morphonomie végétale*, écrite dans un latin barbare : l'auteur veut y démontrer qu'avec un petit nombre de signes linéaires on peut décrire et faire connaître tous les végétaux. Castel est mort en 1821; il avait annoncé une *Philosophia botanica*, qui n'a point été publiée.

CASTEL (René-Richard), né à Vire en 1758, et mort à Reims au mois de juin 1832, fit ses études au collège de Louis le Grand à Paris. Au commencement de la révolution il fut nommé maire de Vire, et, en 1790, le département du Calvados l'envoya à l'assemblée législative, où il se rangea parmi les défenseurs de la cause monarchique. Il se retira après la session en Normandie, et ne revint à Paris qu'en 1795, lorsque la tourmente révolutionnaire se fut calmée. La chaire de belles-lettres au collège de Louis le Grand lui fut donnée. Castel occupa depuis successivement les postes d'inspecteur-général de l'université, d'inspecteur des études à Paris, d'inspecteur des écoles royales militaires, et obtint ensuite sa retraite. On a de lui le poème des *Plantes*, 1797, in-18, 4^e édition, 1811; *La Forêt de Fontainebleau*, poème in-12, 1805; *Voyage de Paris à Crivé, en Chablais*, et un *Discours sur la gloire littéraire*, prononcé devant l'université, le 16 avril 1809, imprimés à la suite de la quatrième édition du *Poème des Plantes*, avec la *Forêt de Fontainebleau*; le *Prince de Catane*, opéra, 1813, in-8. Castel a donné de plus une édition de l'*Histoire naturelle de Buffon*, classée d'après le système de Linnée.

CASTEL - CICALA (le prince de), diplomate, issu d'une famille illustre du royaume des Deux-Siciles, était, en 1792, ambassadeur à Londres, lorsque le gouvernement napolitain le nomma pour se rendre à Paris en qualité de ministre plénipotentiaire. Sur le refus du prince de Castel-Cicala, que son souverain n'avait chargé de cette nouvelle mission, que parce qu'une escadre française en croisière devant sa capitale l'obligeait d'envoyer un ambassadeur à Paris, il fut rappelé à Naples, et chargé, peu de temps après, de la direction des affaires étrangères, mais sans caractère ministériel. En 1796 il faisait partie de la junte d'état créée par le ministre Acton. Celle-ci ayant été dissoute, une autre lui succéda, et le prince de Castel-Cicala remplaça Acton qui présidait la première. Bientôt la cour de Naples fut obligée de se retirer en Sicile, où il ne tarda pas à la rejoindre. On a accusé ce prince d'avoir favorisé la réaction qui eut lieu au retour de la cour en Italie. En 1800, il se rendit à Londres, avec une mission secrète près du prince régent. Il vint en France, en 1815, avec le titre d'ambassadeur, et ne cessa d'y résider jusqu'à sa mort arrivée au mois d'avril 1832. Il fut chargé, en juin 1816, d'aller recevoir en Provence Marie-Caroline qui venait s'unir au duc de Berri. Le prince de Castel-Cicala négocia et signa, le 26 septembre 1816, entre le roi d'Angleterre et celui de Naples, un traité de com-

merce et de navigation qui abolit ceux de Madrid, de 1667 et de 1715; celui d'Utrecht de 1713, et réduisit de 10 pour cent les droits sur les marchandises anglaises, à leur entrée dans le royaume des Deux-Siciles.

CASTELL (Edmond), né à Halley, dans le Cambridgeshire, en 1606, chanoine de Cantorbéry, savant dans les langues orientales, professa l'arabe à Londres avec beaucoup de distinction. La *Bible polyglotte* de cette ville est due principalement à ses soins. On lui est encore redevable du *Lexicon heptaglotton*, Londres, 1686, 2 vol., in-fol., 20 à 25 fr.; dictionnaire en sept langues, qui affaiblit ses yeux et ruina sa fortune, en lui acquérant un nom célèbre. Il mourut en 1685.

CASTELLAN (Auguste-Louis), architecte, membre de l'Institut, né à Paris vers 1771, et mort le 2 avril 1838, a laissé plusieurs ouvrages remarquables, parmi lesquels on cite, *Lettres sur la Morée, l'Hellas et Constantinople*, 2^e édit., Paris, 1820, 3 vol. in-8, avec 63 pl.; *Lettres sur l'Italie*, Paris, 1819, 3 vol. in-8 avec 63 pl.; *Mœurs, usages, costume des Ottomans, et abrégé de leur histoire*, Paris, 1812, 6 vol. in-18 avec 72 pl., etc.

CASTELLANE (Jean-Arnaud de), né au Pont-Saint-Esprit en 1733, fut élevé sur le siège épiscopal de Mende le 14 février 1768. Il conduisit ce diocèse avec un zèle et une vigilance vraiment ecclésiastique, et mérita par sa charité et ses autres vertus la vénération générale. Il s'appliqua principalement à maintenir dans les prêtres de sa juridiction l'esprit du sacerdoce, et à les prémunir contre toute espèce de nouveautés. Aussi à l'époque de la révolution il recueillit le fruit de ses travaux en voyant le schisme éprouver dans son diocèse une vive opposition. Deux prêtres seulement y prêtèrent le serment pendant l'espace des années 1791 et 1792. La colère des novateurs retomba sur le vénérable pasteur qui avait donné l'exemple du courage par un mandement plein de force contre la constitution civile du clergé. On le fit dénoncer à l'Assemblée législative, sous prétexte qu'il entretenait une armée de contre-révolutionnaires, et un décret de prise de corps fut lancé contre lui. Les instances de ses amis le décidèrent à se soustraire à l'arrestation; mais il fut pris à Dormans en Champagne, et conduit à Orléans, où il fut détenu pendant huit mois. Quoique accablé d'infirmités, sa patience ne se démentit pas un instant. Il devint l'édification de tous ses compagnons d'infortune, et leur prodigua tous les secours et toutes les consolations qui dépendaient de lui. Après le 10 août 1792, les prisonniers d'Orléans furent transportés à Versailles, et massacrés impitoyablement dans la rue de l'Orangerie. De Castellane, entouré de meurtriers, offrit à Dieu le sacrifice de sa vie, et tomba sous leurs coups sans proférer une plainte, le 9 septembre 1792.

CASTELLESI (Adrien), cardinal, plus connu sous le nom de CORNETO, petite ville de Toscane, où il naquit d'une famille obscure, fit de bonnes études, qui lui valurent les places de clerc et de trésorier de la chambre apostolique. Innocent VIII l'envoya en Ecosse, pour terminer les différends

qui s'étaient élevés entre Jacques II et les principaux seigneurs de sa cour; mais ayant appris, en Angleterre, que le malheureux Jacques avait péri dans une bataille, il n'alla pas plus loin. Morton, archevêque de Cantorbéry, le présenta à Henri VII comme un homme de mérite qui pouvait le servir à la cour de Rome. Ce prince le chargea d'une mission auprès du pape, et fut tellement satisfait de la manière dont il s'en acquitta, qu'il lui donna en 1508 l'évêché de Héréford, et l'année suivante, celui de Bath et Wels. Alexandre VI, ayant succédé à Innocent VIII, le créa cardinal du titre de St.-Chrysogone, et le choisit pour son secrétaire. On a prétendu que ce pontife voulut ensuite l'empoisonner avec plusieurs autres cardinaux pour s'emparer de leurs richesses, mais qu'un de ses officiers s'étant trompé, il avait été empoisonné lui-même. Voltaire cependant, qui n'aimait pas les papes, conteste ce fait. Il faut dire que Odéric Raguelud qui l'a contredit le premier a écrit d'après les mémoires même de la famille Borgia. (*Voy. ALEXANDRE VI.*) Il paraît que Castellesi avait partagé les désordres d'Alexandre et qu'il s'attira l'inimitié de Jules II, au point d'être obligé de se cacher dans les montagnes du Trentin d'où il ne sortit qu'après la mort de ce pontife. Il revint à Rome après la nomination de Léon X à laquelle il contribua; mais, sur le faux espoir d'obtenir la papauté, il entra dans une conspiration contre lui, et fut condamné à une amende de 25 mille ducats. Pour se soustraire au paiement de cette somme, ou pour éviter un châtimement plus sévère qu'il pouvait craindre, il se sauva de Rome. Depuis, on n'entendit plus parler de lui, et on a toujours ignoré le lieu et l'époque de sa mort. Castellesi aimait les lettres et les protégeait. Il encouragea particulièrement l'étude de la langue latine, et donna lui-même l'exemple d'une latinité pure et élégante dans plusieurs ouvrages sortis de sa plume. *De sermone latino et modolatine loquendi*, Bâle, 1513, et Paris, 1528, in-8; *De venatione et Julii III iter*, Venise, Alde, 1534, in-8, et avec l'ouvrage précédent, Lyon, 1518, in-8; *De vera philosophia ex quatuor doctoribus ecclesiæ*, Bologne, 1507. D'Alembert ayant avancé qu'il était impossible aux modernes de bien parler et de bien écrire en latin, Jérôme Ferri, professeur de belles-lettres à Ferrare, publia contre cette assertion un ouvrage curieux sur les travaux de ce cardinal, intitulé : *Pro linguæ latinæ usu, epistolæ adversus Alembertium, præcedit commentarius de rebus gestis et scriptis Hadriani Castellesi, cardinalis, quo imprimis autore latinitas restituta*.

CASTELLI (Bernard), peintre génois, né en 1557, excellent coloriste, réussissait dans le portrait. Il peignit les grands poètes de son temps, et fut chanté par eux. Il grava les figures de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, son ami intime. On remarque du génie dans ses ouvrages, mais trop peu de naturel. Il mourut à Gènes en 1639, laissant plusieurs tableaux à sa patrie, à Rome, à Turin, etc.

CASTELLI (Valerio), fils de Bernard, né à Gènes en 1625, perdit trop jeune son père pour pouvoir profiter de ses leçons; mais son application

suppléa à ce qu'il aurait pu apprendre sous un tel maître. Il excella dans les batailles. Ses ouvrages sont recommandables par le génie et le goût, le coloris et le dessin. Il mourut en 1659.

CASTELLI (Benoît), bénédictin, savant mathématicien, né à Brescia en 1577, mort à Rome en 1644, où il professait les mathématiques d'une manière distinguée, fut un des disciples de Galilée. Il écrivit en faveur de ce savant, dans la querelle que ce grand homme essaya en 1615, au sujet de ses découvertes hydrostatiques. On lui doit *Della misura dell' acque correnti*, Rome, 1638, in-4, ouvrage précieux par la solide et judicieuse doctrine qu'il contient ; il fut traduit en français, et imprimé à Paris en 1664, in-8, et à Castres en 1684, in-4.

CASTELNAU (Michel de), seigneur de la Mauvissière, guerrier, homme de lettres et négociateur aussi sincère que prudent, naquit en 1520, à la Mauvissière en Touraine. Il alla faire en Italie son apprentissage dans le métier des armes, sous le maréchal de Brissac. Il se distingua en Piémont, en Toscane et dans l'île de Corse. François de Lorraine, grand-prieur de France, qui avait entrevu son mérite naissant, se l'attacha et le mena à Malte avec lui ; à son retour en France il le produisit à la cour, et lui procura la bienveillance de la maison de Guise. Charles IX et Henri III l'employèrent dans plusieurs négociations aussi importantes que difficiles. Il mourut en 1592, après avoir été cinq fois ambassadeur en Angleterre. Les *Mémoires* de ses négociations, publiés par Le Laboureur, 1659, 2 vol. in-fol., réimpr. à Bruxelles, 1731, 3 vol. in-fol., fig., 12 à 18 fr., gr. pap., 20 à 30 fr., et tout récemment insérés dans la *Collection universelle des Mémoires particuliers, relatifs à l'Histoire de France*, sont au nombre des monuments curieux qui nous restent de l'histoire de son temps. Castelnau avait donné aussi, en 1559, une traduction française de l'ouvrage de Ramus, intitulé : *Liber de moribus veterum Gallorum*, in-8. L'original est bon, mais la traduction lui est fort inférieure.

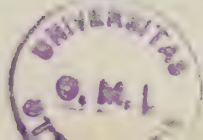
CASTELNAU (Henriette-Julie de), comtesse de Murat, une des muses françaises, mourut en 1716, à 45 ans. Elle a laissé des chansons et d'autres petites pièces de poésie, répandues dans différents recueils. On a encore d'elle : *Les Lutins de Kernosi*, roman en 2 part., in-12 ; des *Contes de Fées*, en 2 vol. ; le *Voyage de campagne*, 2 vol. in-12. La réputation brillante que ces ouvrages lui acquirent d'abord ne s'est pas soutenue.

CASTELVÉTRO (Louis de), né à Modène en 1505, prévint favorablement le public par ses talents. Il aurait pu être heureux dans sa patrie, mais la fureur de critiquer troubla son bonheur, et lui fit des ennemis de ses meilleurs amis. Il se vit obligé de quitter l'Italie pour l'Allemagne. De retour à Modène, après dix ans d'absence, il fut accusé d'avoir traduit en italien un livre de Mélancthon, et fut poursuivi par le saint office. Comme l'affaire prenait un mauvais tour, il se sauva à Bâle. On a de lui des *Eclaircissements sur la poétique d'Aristote*, pleins d'esprit, mais d'une subtilité qui dégénère souvent en chicane. Le feu ayant pris à la mai-

son qu'il habitait à Lyon, il se mit à crier : *Sauvez ma Poétique !* C'était en effet le meilleur de ses ouvrages ; et quant à tous les autres, on pouvait bien les laisser brûler. La première édition de cette *Poétique*, qui parut à Vienne en Autriche, en 1570, in-4, est recherchée. On fait cas aussi de celle de Bâle en 1576, in-4. On a encore de lui : *Opere critiche*, 1727, in-4. Il mourut à Chiavenna en 1771.

CASTI (Jean-Baptiste), célèbre poète italien, naquit à Montefiascone en 1721, et fit ses études au séminaire de cette ville, où il fut ensuite professeur de belles-lettres, puis chanoine de la cathédrale. L'abbé Casti s'occupa de bonne heure de poésie ; mais ses vers caustiques et spirituels ne tardèrent pas à indisposer contre lui et le chapitre et l'évêque de Montefiascone ; obligé de quitter cette ville en 1752, il vint en France, puis il retourna en Italie. Dans l'un de ses voyages, il alla à Florence, où il fit la connaissance du prince de Rosemberg, gouverneur de Léopold, grand duc de Toscane, qui fut depuis empereur d'Autriche. Le duc de Rosemberg ayant été chargé à Vienne de la direction du théâtre de la cour, attira auprès de lui l'abbé Casti, qui fut accueilli avec distinction par Joseph II. Sans recevoir aucune place, il se ménagea la faveur impériale pour suivre son goût de voyager ; sous le vain titre d'*attaché à l'ambassade de Vienne*, il eut l'occasion de visiter plusieurs capitales d'Europe, entre autres Berlin, Pétersbourg et Constantinople, et de se faire présenter à la plupart des souverains. Il reçut de Catherine II les témoignages les plus flatteurs d'estime et d'admiration pour son talent. De retour à Vienne il obtint la place que la mort de Métastase venait de laisser vacante, celle de poète de l'empereur, *poeta cesareo*. Après la mort de Joseph II (1790), il demanda sa retraite et alla se fixer à Florence, où il composa la plus grande partie de ses ouvrages ; souvent aussi il habitait Rome. En 1798 il revint à Paris, où il mourut en 1803. Ses principaux ouvrages sont : *Poema Tartaro*, critique voilée de la cour de Catherine II ; la dernière édition a été publiée en Italie, Milan, 1803, 2 vol. in-12 ; *Apologies* : ce sont quelques petites pièces relatives à la révolution italienne ; *Gli animali parlanti*, etc., Parigi, 1802, 3 vol. in-8, 24 fr. ; c'est une satire licencieuse et amère des cours. A la suite de cet ouvrage on trouve quatre *Apologues* ou petits poèmes. On doit encore à l'abbé Casti trois *opéras* dont Paisiello a fait la musique : ce sont : le *roi Théodore à Venise*, dont un épisode de l'*Optimiste* de Voltaire a donné l'idée ; la *Conjuration de Catilina*, où le fameux *Quousque tandem* donne lieu à des incidents pleins de gaité, et la *Grotte de Trophonius*.

CASTIEL-Y-ARTIGUEZ (Juan-Perez), poète espagnol, religieux du tiers-ordre de Saint-François, né à Valence vers la fin du 17^e siècle, mort vers 1736, montra de bonne heure une grande facilité à faire des vers ; mais il ne lut jamais aucun auteur classique. Un de ses contemporains, Gregorio Mayans, dit que Castiel eût composé des ouvrages d'un grand intérêt, s'il eût mis dans ses écrits la vivacité et l'enjouement de sa conversation. On a



de ce poëte ascétique : *Recrea del alma fiel*, Valence, 1722, in-8, poëme en 46 aspirations (*gorgeos*) ; *Politica cristiana, aforismos de prudencia, en versos de varios metros*, ibid., 1723, in-8 ; *Empeno de amor divino contra Lucifer*, etc., ibid., 1725, in-8 ; *Breve tratado de la ortografia espnola*, ibid., 1727, in-8.

CASTIGLIONE (Balthasar), poëte, né à Casatico, dans le duché de Mantoue, en 1478, ambassadeur du duc d'Urbin auprès de Henri VII, roi d'Angleterre, reçut de ce prince l'ordre de la Jarretière. Il épousa ensuite Hippolyte Torella, femme d'une grande beauté et d'un génie supérieur. Cette union, formée par l'amour et la conformité des goûts, ne dura que quatre ans. Léon X, pour le consoler de la mort de sa femme, avait résolu de lui donner le chapeau de cardinal. Clément VII, neveu de ce pontife, eut pour Castiglione la même considération que son oncle ; il l'envoya auprès de Charles-Quint traiter des affaires du saint Siège, de l'Eglise et du pape. Castiglione gagna entièrement les bonnes grâces de ce prince. L'empereur le nomma à l'évêché d'Avila. Ce prélat illustre mourut à Tolède en 1529, pleuré par le pape et par l'empereur. Ses ouvrages, en vers et en prose, lui acquirent la réputation de grand poëte et d'écrivain délicat. Son *Courtisan*, appelé par les Italiens un livre d'or, est une production toujours nouvelle, malgré les changements des mœurs. Qui pouvait mieux donner des préceptes aux courtisans, que celui qui avait également plu dans tant de cours différentes. Cet ouvrage, plusieurs fois réimprimé, a été traduit en français en 1537 et 1670. La première édition donnée par l'auteur en 1528, in-folio, à Venise, est rare et recherchée. La plus belle est celle de Padoue, 1733, in-4, avec une *Vie* de l'auteur. Les *poésies latines* de Castiglione réunissent, si l'on en croit Scaliger, l'élévation des pensées de Lucain, et l'élégance du style de Virgile. La délicatesse, la netteté, l'agrément caractérisent ses *éloges*. Ses *pièces italiennes* sont aussi estimables que les latines, et on peut compter leur auteur parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à son siècle.

CASTIGLIONE (le frère), jésuite, peintre italien, né en 1698. Les dispositions naturelles qu'il avait pour son art, et les leçons qu'il avait reçues de maîtres habiles auraient pu lui obtenir un rang distingué parmi les peintres de sa patrie ; mais son goût pour l'état religieux le porta à entrer chez les jésuites en qualité de frère convers. Il fut envoyé à Pékin, où les empereurs Yong-Tching et Kien-Long employèrent son pinceau, et lui prodiguèrent les marques les plus flatteuses d'estime et de bienveillance. Il avait précédé en Chine le frère Attiret, et tous deux furent longtemps les seuls peintres européens employés par la cour. Le frère Castiglione était aussi architecte ; et ce fut d'après ses dessins que l'empereur Kien-Long fit construire les palais européens qui embellissent les jardins de sa maison de plaisance. Le crédit qu'il avait acquis auprès de cet empereur lui fut très-utile dans l'institut de son ordre. Il venait de recevoir, à l'occasion de son 70^e

anniversaire, des honneurs inusités envers les européens, lorsqu'il mourut en 1768.

CASTILHON (Jean), né à Toulouse en 1718, membre de l'académie des Jeux floraux, fondateur du Lycée Toulousain, quitta la profession d'avocat pour se livrer uniquement aux lettres. Il mourut en 1799. Ses ouvrages sont : *Amusements philosophiques et littéraires de deux amis*, avec le comte de Turpin, 1754 et 1756, 2 vol. in-12 ; *Bibliothèque bleue, entièrement refondue et considérablement augmentée*, 1770, 4 vol. in-12 ; *Anecdotes chinoises, japonaises, siamoises, etc.*, Paris, 1774, in-8 ; *le Spectateur français*, 1774-76, in-8 ; *Précis historique de la vie de Marie-Thérèse*, 1781, in-12. Il fut un des auteurs du *Journal encyclopédique* et du *Journal de Trévoux*.

CASTILHON (Jean-Louis), frère du précédent, avocat, membre de l'académie des Jeux floraux, né en 1721, et mort vers 1798, débuta dans la carrière littéraire par trois *discours* qui furent couronnés par l'académie dont il était membre. Il travailla avec son frère au *Journal encyclopédique* et à celui de *Trévoux* ; à la rédaction du *Dictionnaire universel des sciences morale, économique, politique et diplomatique*, ou *Bibliothèque de l'homme d'état et du citoyen*, 1777 à 1783, 30 vol. in-4, avec Robinet et Sacy, etc. ; à la traduction de l'*Histoire universelle, par une société de gens de lettres*, Amsterd., 1776-92, 46 vol. in-4, 60 à 80 f., et 126 vol. in-8, 100 à 130 fr. Les ouvrages qu'il a publiés seul, sont : *Essai sur les erreurs et sur les superstitions*, Amsterd., 1765, in-12, et 1766, 2 vol. in-8 ; *Histoire générale des dogmes et opinions philosophiques, depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours*, Londres (Genève), 1769, 3 vol. in-8 ; *Essais de philosophie et de morale*, imités de Plutarque, Bouillon, 1770, in-8 ; *Considérations sur les causes physiques et morales de la diversité du génie, des mœurs et du gouvernement des nations*, 1769, in-8, et 1770, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, tiré en partie de l'esprit des nations, par Espiard de la Borde, a été traduit en allemand.

CASTILLE (Jean de), habile médecin de l'université de Lima, capitale du Pérou, joignit aux connaissances de son art, une piété solide. C'est à ses lumières qu'eut recours l'archevêque de Lima, pour l'examen de l'esprit et de la conduite de sainte Rose, qui paraissaient si extraordinaires. Castilles acquitta de cette commission avec prudence, approuva l'esprit qui conduisait cette servante de Dieu, et sa déposition fut bien reçue de la sacrée congrégation. Il composa ensuite un livre de *théologie mystique*, approuvé par Urbain VIII. Enfin, accablé d'années et de mortifications volontaires, il tomba malade ; ce qui ne l'empêcha pas de demander l'habit de Saint-Dominique, qui lui fut accordé, mais qu'il ne porta pas longtemps ; il mourut en 1635 en réputation de sainteté.

CASTILLO - Y-SA VEDRA (Antoine del), peintre, né en 1603 à Cordoue en Espagne, mort dans la même ville en 1667, se rendit à Séville pour se perfectionner dans l'école de François Zur-

baran. Il a traité avec un égal succès l'histoire, le paysage et le portrait. Son dessin est excellent ; mais son coloris manque de grâce et de bon goût. On dit qu'étant retourné à Séville, il fut saisi d'une si grande jalousie, à la vue des tableaux du jeune Murillo, dont la fraîcheur et le coloris l'emportaient de beaucoup sur les siens, qu'il en mourut de chagrin, peu de temps après son retour à Cordoue.

CASTILLO (Mathieu de), né à Palerme en 1664, entra dans l'ordre de Saint-Dominique en 1679, enseigna la théologie avec beaucoup de succès et fut regardé comme un excellent prédicateur. Ce religieux mourut vers l'an 1720. On a de lui l'*Eloge funèbre du père Ange-Marie, religieux de l'observance de Saint-François* ; un abrégé de la *Vie de Saint-Vincent Ferrier* ; sept *Dialogues* en vers et une *Histoire des Réguliers nés à Palerme, qui se sont rendus célèbres par leur sainteté et leur doctrine*.

CASTILLON (Jean-François SALVÉMINI de), géomètre et littérateur célèbre, professeur de philosophie et de mathématiques à Utrecht, naquit en 1709 à Castiglione, petite ville de Toscane, d'où il prit son nom qu'il francisa ensuite. Après avoir été reçu docteur à Pise, il passa en Suisse où il donna une édition des *OEuvres d'Euler*. Nommé en 1751 professeur de philosophie et de mathématiques à Utrecht, il s'y fit beaucoup de réputation ; car ce fut sur le bruit de sa science qu'il fut nommé membre de la société royale de Londres. Frédéric le Grand, pour l'attirer auprès de lui, le nomma professeur de mathématiques à l'école de l'artillerie, et lui accorda une pension. Il succéda, en 1787, à Lagrange, dans la place de directeur de la classe mathématique, et mourut à Berlin en 1791. Il était membre de la société royale de Londres, et des académies de Gottingue et de Berlin. On a de lui l'*Arithmétique universelle de Newton*, avec de bons commentaires, Amst., 2 vol. in-4 ; un *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, en réponse à celui de J.-J. Rousseau sur le même sujet ; *Eléments de physique de Locke, traduits en français avec les pensées du même auteur sur la lecture et les études qui conviennent à un gentilhomme*, 1757, in-12 ; *Vie d'Apollonius de Tyane, par Philostrate, avec les commentaires de Ch. Blount*, trad. de l'angl., Berlin, 1774, 4 vol. in-12 ; les *Livres académiques de Cicéron*, trad. en franç. et éclaircis par des notes, Berlin, 1779, 2 vol. in-8, et Paris, 1796. Cette dernière édition, où l'on a supprimé la traduction des commentaires de Pierre Valentin, est moins estimée que la première ; les *Vicissitudes de la littérature*, traduites de l'italien de Denina, Berlin, 1786, 2 vol. in-8.

CASTINELLI (Jean), jurisconsulte, naquit à Pise en 1788 et mourut en 1826. A l'âge de 11 ans il vint avec sa famille chercher un asile en France, où il termina ses études. De retour dans sa patrie en 1806, il s'adonna à l'étude de sa langue maternelle qu'il avait oubliée, et à celle de la jurisprudence. Ce fut sous la direction de son père et d'après ses conseils qu'il composa un *Essai sur les lois des Romains relatives au commerce*. On a encore

de lui un *Eloge* du général Spannotchi, et plusieurs articles insérés dans l'*Anthologie*.

CASTLEREAGH (Robert STEWART, marquis de LONDONDERRY, vicomte de), né le 18 juin 1769, à Mount-Stewart, terre de sa famille dans le comté de Down, en Irlande, eut pour premier instituteur Hurrok, archidiacre à Armagh, et acheva ses études au collège de Saint-Jean de l'université de Cambridge. Après avoir voyagé dans diverses parties de l'Europe, il fut élu, à l'âge de vingt-un ans, membre du parlement de son pays, par le comté de Down ; mais il en coûta à son père la somme de 30,000 livres sterling (environ sept cent vingt mille francs). Lord Castlereagh, à son entrée dans cette assemblée, se rangea du parti de l'opposition ; mais il l'abandonna bientôt pour embrasser celui de la cour, et devint un des plus chauds amis de Pitt. Il fut nommé, en 1797, adjoint de Pelham (lord Chichester), principal secrétaire d'état pour l'Irlande, et au bout de quelques semaines il le remplaça dans ce poste important. Durant les troubles qui agitaient l'Irlande en 1798, il oublia sa qualité d'irlandais pour se dévouer entièrement aux vues du gouvernement de la Grande-Bretagne, et asservir les malheureux catholiques. En 1800, ayant été nommé président du contrôle (ou ministère des Indes orientales), il contribua de toutes ses forces à l'incorporation de l'Irlande avec l'Angleterre et à la suppression de son parlement. Après avoir conservé sa place sous le ministère de lord Sidmouth qui succéda à celui de Pitt, lord Castlereagh fut nommé, à la rentrée de ce dernier, secrétaire d'état pour la guerre et les colonies. Pitt étant mort en 1806, il cessa de faire partie du nouveau ministère de Fox et de Grenville. Mais il reprit en 1809 le portefeuille de la guerre. La fameuse expédition de Walcheren donna lieu à une vive discussion entre Canning et Castlereagh, et il en résulta un duel au pistolet dans lequel Canning reçut une balle dans la cuisse. Ce dernier donna sa démission et fut remplacé aux affaires étrangères par son adversaire, qui devint premier ministre du cabinet de Saint-James à la mort de Perceval. Au mois de mars 1814, lord Castlereagh assista, en qualité de plénipotentiaire, aux conférences de Châtillon, qui n'eurent, comme on sait, aucun résultat. Il vint à Paris, après la déchéance de Napoléon, pour signer le traité de Fontainebleau, du 30 mai 1814, auquel il ne consentit qu'à regret, et en faisant à l'empereur Alexandre des représentations sur le danger qu'il y avait à laisser le monarque déchu dans l'île d'Elbe, si rapprochée de la France. Lord Castlereagh fit tous ses efforts au congrès de Vienne pour obtenir l'abolition de la traite des nègres ; mais les vives réclamations de l'Espagne prévalurent, et le congrès ne lui en accorda que l'extinction graduelle. Il quitta Vienne le 13 février 1815, avant que les négociations eussent été entièrement terminées. Il convint ensuite avec les ministres hanovriens que la possession du Hanovre resterait à l'Angleterre, lors même que le sceptre de ce royaume tomberait entre les mains d'une femme, garantissant ainsi cette possession à la princesse Charlotte, fille et

unique héritière du prince de Galles (depuis Georges IV). Ce fut vers cette époque que le gouvernement britannique vendit Parga à un barbare musulman (*voyez* ALI, pacha de Janina). Durant les cent-jours, il repoussa constamment les ouvertures que Napoléon fit à l'Angleterre, et répondit à Caulaincourt, en lui accusant réception de ses missives, que le prince régent *avait refusé de recevoir les lettres de Napoléon, et avait donné des ordres pour transmettre ces lettres au congrès.* Lorsque les puissances alliées eurent déclaré la guerre à Bonaparte, par le traité du 25 mars 1815, le ministre anglais en donna lecture à la chambre des communes, où il eut beaucoup à souffrir des attaques de l'opposition. Il parvint néanmoins à faire accorder de grands secours pécuniaires aux alliés, et suivit de près Wellington à Bruxelles, d'où il se rendit à Paris, après la journée de Waterloo. Dans ses négociations avec le cabinet français et les autres puissances, lord Castlereagh insista particulièrement pour faire enlever du Musée les objets d'arts que la victoire y avait réunis. La conclusion du second traité de Paris avait accru la faveur dont il jouissait dans sa patrie, et il semblait n'avoir plus qu'à jouir paisiblement des honneurs dont il était comblé. Il était décoré de plusieurs ordres nationaux et étrangers, et il prit après la mort de son père, le titre de marquis de Londonderry. Le 12 août 1822, après avoir donné, dit-on, depuis quelques temps, des signes d'aliénation mentale, il mit fin lui-même à sa vie, en se coupant la veine carotide au moyen d'un canif à lame recourbée. Son médecin, le docteur Bankhead, le faisait surveiller depuis quelques jours; mais il saisit, pour accomplir son funeste projet, un moment où il était moins observé, et termina ainsi sa carrière d'une manière déplorable, à l'âge de cinquante-trois ans. Plusieurs ont attribué son suicide aux remords que lui faisait éprouver la crise financière où se trouvait l'Angleterre. D'autres ont supposé que le souvenir des anciennes rigueurs qu'il avait exercées contre l'Irlande, en agissant amèrement sur son esprit, pouvait avoir porté le ministre anglais à cet acte de désespoir.

CASTOR, officier juif, se fit un nom pendant le siège de Jérusalem par son intrépidité et sa perfidie. La garde de la seconde tour lui avait été confiée. Ne pouvant plus tenir, il fit semblant de vouloir parler à Tite ou à Enée : cet Enée était un Juif retiré dans le camp des Romains. Dès qu'il fut au pied de la muraille, Castor roula sur lui une grosse pierre; Enée l'évita; mais un soldat qui l'accompagnait fut blessé. Alors Tite fit redoubler le jeu des machines contre la tour. Castor y mit le feu, et se jeta à travers les flammes, où il périt.

CASTOR (saint), évêque d'Apt, né à Nîmes, de parents distingués, vers le milieu du 4^e siècle, avait épousé la fille unique d'une veuve d'Arles, qu'il défendit avec succès contre l'oppression d'un homme puissant, et il naquit une fille de ce mariage. Les deux époux se séparèrent volontairement pour embrasser la vie religieuse, et fondèrent dans leurs propriétés, au territoire de Menerbe en Pro-

vence, deux monastères entre lesquels ils partagèrent tous leurs biens. La fille prit le voile avec sa mère. L'abbaye de Saint-Castor reçut du célèbre Cassien, abbé de Marseille, la règle que suivaient les pieux solitaires de la Palestine et de l'Egypte. Castor fut ensuite porté sur le siège épiscopal d'Apt, par les suffrages du peuple et du clergé, et mourut en 419.

CASTREJON (Antoine), peintre espagnol, né à Madrid en 1625, y mourut en 1690. On a de lui quelques grands tableaux d'histoire. La composition en est bien ordonnée, le dessin correct, le coloris brillant et l'ensemble d'un grand effet. On estime surtout celui qui représente *Saint-Michel combattant le dragon*, et la *Révélation du purgatoire à saint Patrice*, qui peuvent être comparés avec les chefs-d'œuvre de l'école Vénitienne.

CASTRICIUS (Marcus), magistrat de Plaisance l'an 85 avant J.-C. Refusant des otages au consul Cnéius Carbo qui voulait engager cette ville dans le parti de Marius contre Sylla, Carbo lui dit, pour l'intimider, qu'il avait beaucoup d'épées : *Et moi beaucoup d'années*, repartit Castricius, voulant signifier par là le peu qu'il risquait, étant si avancé en âge.—Il ne faut pas le confondre avec Titus CASTRICIUS, célèbre rhéteur romain au 2^e siècle.

CASTRIES (Charles-Eugène-Gabriel de LA CROIX, marquis de), né en 1727, maréchal de France, entra de bonne heure au Régiment du roi (Infanterie), où il parvint successivement jusqu'au grade de capitaine. Il passa ensuite dans le régiment de même nom (cavalerie), et y devint Mestre de camp. Il servit avec distinction dans les campagnes de Flandre, et fut fait brigadier en 1748. Il commanda en Corse en 1756, et fut ensuite employé à l'armée d'Allemagne, sous le prince de Soubise (1757-1758). A la bataille de Rosbach, il reçut trois coups de sabre sur la tête, qui ne l'empêchèrent pas de rester au combat jusqu'à la fin de l'action. En 1758, il prit par escalade la ville de Saint-Goar, et obligea la garnison du château de Rhinfeld à se rendre prisonnière de guerre, ce qui lui valut le grade de lieutenant général. Après plusieurs autres exploits, il se signala devant Wéssel, où il fit entrer six cents hommes d'élite, battit les ennemis à Clostercamp, et les obligea de lever le siège. Cette action, l'une des plus importantes qui eut lieu pendant cette guerre, lui fit beaucoup d'honneur. Le roi le nomma chevalier de ses ordres. Pendant les campagnes de 1761 et de 1762, il remplit les fonctions de maréchal général des logis de l'armée, et reçut une blessure dangereuse à la prise du château d'Amönebourg, le 22 septembre 1762. Il fut nommé depuis commandant en chef de la gendarmerie et gouverneur-général de la Flandre et du Hainaut : enfin il fut appelé au ministère de la marine en 1780, et obtint le bâton de maréchal en 1783. Nommé membre de l'assemblée des notables en 1787, il désapprouva les changements politiques qui se projetaient, et quitta la France au commencement de la révolution (1790). Il se retira auprès du duc de Brunswick, son ancien adversaire, et il en obtint le meilleur accueil. Il commanda encore

une division de l'armée des princes dans l'expédition de Champagne, en 1792, et mourut à Wolfenbutel en 1801. Le duc de Brunswick lui a fait élever un monument. On a reconnu dans le maréchal de Castries des talents militaires, un grand zèle, l'amour de l'ordre et de la discipline, et surtout beaucoup d'activité. Pendant son ministère, il fit tous ses efforts pour donner quelque splendeur à notre marine, et dans toutes ses fonctions il se montra probe, désintéressé et religieux.

CASTRO (Paul de), professeur de droit à Florence, à Bologne, à Sienne, à Padoue, faisait dire de lui : *Si Bartholus non esset, esset Paulus*. On a de lui plusieurs ouvrages souvent réimprimés, en 8 vol. in-fol. Il mourut l'an 1447.

CASTRO (Jean de), fils de don Alvarez de Castro, gouverneur de la chambre civile de Lisbonne, naquit en cette ville en 1509. Il se distingua par ses connaissances et son courage, accompagna l'infant don Louis, frère de Jean, roi de Portugal, dans l'expédition de Charles-Quint contre Tunis, et fut envoyé aux Indes avec don Garcia Noronha. Il fit un journal de son voyage depuis Lisbonne jusqu'à Goa, et ensuite une description fort détaillée de toute la côte depuis Goa jusqu'à Diu, qu'il dédia à don Louis, et que l'on conserve dans l'université d'Evora. Devenu gouverneur des Indes, il s'illustra par des victoires remportées en diverses occasions sur les mahométans et les Indiens qui venaient attaquer les possessions des Portugais, et usa de ses victoires avec humanité. Il mourut le 6 juin 1548, entre les bras de saint François-Xavier, qui eut la consolation, dit l'auteur de sa vie, de voir mourir un grand du monde avec les sentiments d'un saint religieux. Outre le journal et la description dont nous avons parlé, on conserve encore à Lisbonne une collection de lettres qu'il a écrites au roi de Portugal, et qui montrent qu'il était aussi bon politique que bon général. « Ce grand capitaine, dit Maffée (*His. ind. lib. 13.*), ne rougissait pas, » lors même qu'il était environné de nobles, et » d'une cour nombreuse, de se mettre à genoux » quand il rencontrait une croix plantée par les » missionnaires en signe des conquêtes qu'ils faisaient à Jésus-Christ, et de l'adorer. » C'est à cette piété que l'on attribuait les fréquentes victoires qu'il remportait avec des poignées d'hommes sur des armées nombreuses d'ennemis du nom chrétien et de la croix. Hyacinthe Freire de Andrada a donné sa *Vie*, Lisbonne, 1651, in-fol., en portugais; Paris, 1818, in-12, 6 fr.; La description du voyage de don Castro a été traduite en anglais par Walter Raleigh, et Purchas qui l'a insérée dans son *Recueil*: elle est en français dans l'*Histoire des voyages de Prévôt*.

CASTRO (François-Alphonse de), franciscain, né à Zamora en Espagne, prédicateur et confesseur de Charles-Quint, fut nommé à l'archevêché de Compostelle, et mourut à Bruxelles, avant d'en avoir pris possession, en 1558, à 63 ans. Le P. Feuardent publia ses ouvrages à Paris, en 1578, avec la *Vie* de l'auteur, 2 vol. in-fol., 10 à 15 fr. Le principal est son *Traité contre les hérésies*,

Paris, 1534, in-fol., 6 fr., disposé selon l'ordre alphabétique des erreurs. L'auteur écrit passablement. Il avait lu, mais sans beaucoup de choix. La réfutation des nouvelles hérésies occupe plus de place chez lui, que l'histoire des anciennes, et la controverse que l'histoire.

CASTRO (Léon de), chanoine de Valladolid, mort en 1586, professeur de théologie à Salamanque, soutint que le texte de la Vulgate et celui des Septante sont préférables au texte hébreu; ce qui est très-vrai en l'entendant de ce texte tel que nous l'avons aujourd'hui. Cet ouvrage est intitulé : *Apologeticus pro vulgata translatione et LXX*, Salamanque, 1585, in-fol., 6 à 8 fr.

CASTRO (Alvarez-Gomez de), professeur de grec et de rhétorique à Tolède, où il naquit en 1521, fut chargé par Philippe II de revoir et de corriger les œuvres de saint Isidore, principalement les livres des *Origines*. Il mourut en 1586. Ses principaux ouvrages sont : *De rebus gestis Francisci Ximenii*, 1569, in-fol., 5 à 7 fr., et Francfort, 1581 et 1603 dans la collection des auteurs qui res hispanicas scripserunt; *In sancti Isidori origines*, dans l'édition des œuvres de cet auteur donnée à Madrid par Jean Grial; *Edillia aliquot, sive poemata*, Lyon, 1558, in-8.

CASTRO (Guilhen ou Gislen de), poète espagnol, né à Valence. Il est auteur du *Cid* espagnol, sujet déjà traité par Diamante; Corneille avoue qu'il lui doit une partie des beautés de sa pièce, et particulièrement la 4^e scène du 3^e acte. On a recueilli les pièces de Castro sous ce titre : *Las comedias de don Guilhen de Castro*, Valence, 1621 et 1625, 2 vol. in-4, 7 à 8 fr. On a encore de lui : *Didon y Eneas*, tragédie non imprimée dans le recueil de ses œuvres. Vélasquez regrette qu'elle n'ait pas été publiée. Castro était contemporain de Lopez de Véga, avec lequel il rivalise quelquefois, et il n'est inférieur à aucun des auteurs dramatiques de sa nation. Il mourut en 1625.

CASTRO (don Joseph-Rodriguez de), helléniste et bibliographe espagnol, naquit en Gallice en 1739. A l'âge de vingt ans, il avait déjà terminé ses études avec beaucoup de succès, et notamment dans les langues orientales. A cette même époque, et à l'avènement de Charles III au trône espagnol (en 1758), il dédia à ce monarque un poème qu'il avait composé en latin, en grec et en hébreu, et qui avait pour titre : *Congratulatio regi præstantissimo Carolo, quod clavum Hispaniæ teneat*. Un ouvrage sorti d'une plume aussi jeune et qui, outre son mérite poétique, prouvait la connaissance profonde de l'auteur dans les langues mortes, étonna tous les savants, qui le comblèrent d'éloges. Charles III, pour récompenser Castro, le nomma son bibliothécaire particulier, et il le devint peu de temps après de la bibliothèque royale. Lorsque ce prince érigea l'ordre de Charles III, il en décora son bibliothécaire. Celui-ci s'était lié avec un autre savant helléniste, don Juan Yriarte, frère de don Thomas, auteur du poème sur la musique et des *faibles littéraires* (voy. ces noms), et travailla avec lui à la *Bibliothèque grecque* que le premier pu-

bliait. Ensuite, ayant cru remarquer plusieurs défauts dans la *Bibliotheca hispanica* de don Nicolas Antonio, qui, entre autres choses, avait omis les articles des arabes et des rabbins nés en Espagne, qu'il ne considérait pas comme espagnols, don Joseph de Castro entreprit une nouvelle *Bibliothèque espagnole*. Il employa plus de cinq ans à la recherche des manuscrits anciens, et publia le premier vol. de cette bibliothèque à Madrid, en 1781, et le 2^e en 1786, 2 vol. in-fol. Nous ignorons s'il termina ce grand ouvrage, pour lequel les savants, tant nationaux qu'étrangers, s'étaient empressés de fournir des matériaux à l'auteur. Castro mourut à Madrid en 1799.

CASTRUCCIO-CASTRACANI, fameux brigand italien, dont on ignore l'origine et le lieu de sa naissance, quoique communément on le croie né dans un village nommé Castruccio, vers l'an 1281. Ayant perdu ses parents à l'âge de 20 ans, et ne trouvant pas de secours chez les gibelins, dont ses parents avaient défendu le parti aux dépens de ce qu'ils possédaient, il passa en Angleterre, et jouit quelque temps des bonnes grâces du roi Edouard; mais sa mauvaise conduite les lui fit perdre. Ayant assassiné un seigneur qui avait payé ses impertinences d'un soufflet, il fut obligé de fuir pour échapper au bourreau. Arrivé en Flandre, il s'engagea dans les armées de Philippe le Bel; mais s'étant attiré de nouvelles affaires, il retourna en Italie en 1313, s'arrêta à Pise, où les gibelins faisaient le parti dominant, et s'empara de Lucques. S'étant ligué avec Louis de Bavière, il exerça sur les pays soumis au pape des ravages atroces, entra avec Louis à Rome, l'y fit couronner, et s'y signala par tant d'excès, qu'enfin le légat du pontife se vit obligé de l'excommunier. Il mourut peu de temps après, en 1328. Machiavel qui crut trouver dans ce brigand toutes les qualités qui selon lui font les héros, la méchanceté, la fourberie et l'audace, en a fait une histoire, qui n'est qu'un panégyrique romanesque, traduite en français par G. Guillet, Paris, 1671. L'abbé Sallier l'a bien réfutée dans son *Examen critique de la vie de Castruccio*. Alde-Manuce le jeune en a donné une histoire plus exacte à Lucques, 1590, in-4.

CAT (Claude-Nicolas Le) naquit à Blerancourt, bourg de Picardie, en 1700. Son père, élève du célèbre Maréchal, premier chirurgien du roi, lui fit faire de très-bonnes études à Soissons et à Paris. Après avoir porté l'habit ecclésiastique pendant dix ans, il le quitta pour étudier en médecine et en chirurgie. Il commença en 1724 à se faire connaître dans la république des lettres par une Dissertation sur le balancement des arcs-boutants de l'église de Saint-Nicaise de Rennes, phénomène de physique fort curieux. Il composa en 1725 une lettre sur la fameuse aurore boréale qui parut cette année, et qui étant la première qu'on eût observée en France, effraya beaucoup le vulgaire. En 1731, il obtint au concours la survivance de la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Il s'établit dans cette ville en 1733, et il y forma en 1736 une école publique d'anatomie et de chirurgie. Il rassembla en-

suite les savants et les amateurs de la ville, et fit éclore une société littéraire, qui depuis a été érigée en académie. Il en a été le secrétaire perpétuel pour les sciences. Il était correspondant de l'académie de Paris, doyen des associés regnicoles de celle de chirurgie de Paris, etc. Le roi, instruit de son mérite, lui accorda en 1759 une pension de 2,000 livres, et en 1766 des lettres de noblesse, que le parlement et la chambre des comptes de Normandie enregistrèrent gratis. Il mourut en 1768. On a de lui : *Dissertations* couronnées à l'académie de chirurgie depuis 1732, première année de ces prix, jusqu'en 1738. C'était un athlète redoutable, et plusieurs académies furent obligées de le prier de ne plus se présenter au concours; *Traité des sens*, Paris, 1767, 2 vol. in-8, ouvrage lumineux, plein d'idées profondes. Il y montre que l'homme est une machine qui rassemble tout ce que la mécanique, tout ce que l'hydraulique, tout ce que les diverses parties de la physique ont de plus beau et de plus profond; mais qui les surpasse infiniment par l'accord de ce mécanisme, avec un principe moteur, doué de sentiment, et capable d'une action spontanée. Les ouvrages que Le Cat a publiés sur la chirurgie sont assez généralement estimés des gens de l'art, qui le regardent comme un des plus habiles physiologistes qui aient paru en France. Mais on lui reproche avec raison de s'être trop facilement livré au goût des paradoxes, et d'avoir employé les ressources de la satire, pour enlever au frère Cosme une célébrité justement acquise.

CATEL (Guillaume), conseiller au parlement de Toulouse, né en 1560, mort en 1626, était un savant profond et un bon magistrat. Il a laissé une *Histoire des comtes de Toulouse*, 1623, in-fol., 8 fr.; elle commence en l'an 710 et finit en l'an 1272, lorsque le comté de Toulouse fut réuni à la couronne de France; des *Mémoires du Languedoc*, Toulouse, 1633, in-fol., 5 à 6 fr., inférieurs à l'*Histoire* de cette province par dom Vaissette, et où ce bénédictin a beaucoup puisé. Catel est le premier qui ait joint à l'histoire les preuves des faits avancés; mais il n'aurait pas dû mettre ces preuves dans le corps de l'ouvrage.

CATELLAN (Jean de), conseiller au parlement de Toulouse, mort en 1700, à 80 ans, fut un magistrat recommandable par son équité et ses lumières. On a de lui le *Recueil des arrêts remarquables du parlement de Toulouse*, 1725, 2 vol. in-4, sur lequel Vêdel a fait des *Observations*, 1738, in-4. Sa famille, une des plus anciennes de cette ville, a produit plusieurs évêques et magistrats également distingués, entre autres, Jean de CATELLAN, évêque de Valence, mort en 1725. On a de lui des *Instructions pastorales*, adressées aux nouveaux convertis de son diocèse; et les *Antiquités de l'église de Valence*, ouvrage rempli de recherches curieuses et intéressantes.

CATELLAN (Marie-Claire-Priscille-Marguerite de), de la même famille que les précédents, naquit à Narbonne en 1662. Son goût pour les lettres l'obligea de fixer sa demeure à Toulouse en 1697. Les mêmes études et les mêmes talents, joints aux liens

du sang, l'unirent d'une étroite amitié avec le chevalier de Catellan, secrétaire perpétuel de l'académie des Jeux floraux. Cette compagnie couronna plus d'une fois les essais poétiques de M^{lle} de Catellan. Son ouvrage le plus applaudi fut une *ode* à la louange de Clémence Isaure : cette ode mérita le prix ; et elle obtint peu de temps après des lettres de maîtresse des Jeux floraux. Cette moderne Corinne mourut dans le château de la Masquère, près de Toulouse, en 1745. L'affabilité, la politesse, la discrétion, la décence, la bonne opinion d'autrui étaient ses qualités distinctives ; et ces vertus étaient embellies par une taille avantageuse, par une figure agréable, par les grâces de l'imagination et la délicatesse de l'esprit.

CATESBY (Marc), savant naturaliste anglais, de la société royale de Londres, né en 1680, mort en 1750. Il a publié l'*Histoire naturelle de la Caroline et de la Floride*, Londres, 1731-43, 2 vol. in-fol., avec 220 pl. color. et une carte, y compris l'appendix de 20 pl., vend. 405 à 420 fr. Les explications sont en anglais et en français. Cet ouvrage, le plus beau qui eût encore paru en ce genre en Angleterre, a été réimpr., Londres, 1754, 2 vol. gr. in-fol., vend. 380 fr., 430 fr., 281 fr. ; ibid., 1771, moins estimé, vend. 259 f. et souvent moins. Catesby en avait fait lui-même tous les dessins et gravé toutes les figures. Il a laissé encore *Hortus britanno-americanus or a collection*, etc., Lond., 1763, in-fol. ; ibid., 1767, gr. in-4, 17 pl. col., 18 à 24 fr. C'est l'histoire et la figure coloriée de 85 arbres et arbrisseaux de l'Amérique, qui peuvent vivre sur le sol de la Grande-Bretagne.

CATHALAN (Jacques), jésuite, de Rouen, professa, prêcha et dirigea avec succès. Ses talents dans ces trois genres firent honneur à sa société. Il était né en 1671, et il mourut en 1757. On a de lui : l'*Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans*, 1623, in-4 ; celle de *Monseigneur fils de Louis XIV*, in-4 ; celle de *l'électeur de Trèves*, in-4. Ces pièces offrent quelques bonnes tirades.

CATHARIN (Ambroise), né en 1487 à Sienne, appelé avant d'entrer en religion *Lancelot Politus*, enseigna le droit, se fit dominicain en 1517, et se distingua au concile de Trente. Il eut l'évêché de Minorien en 1547, l'archevêché de Conza en 1551, et mourut en 1553. On a de lui plusieurs ouvrages mal écrits et sans méthode, mais pleins de choses savantes et singulières, sur beaucoup de points de théologie. On en a une édition de Lyon, 1542, in-8, et on les trouve à la suite de ses *Enarrationes in Genesim*, Rome, 1552, in-fol. Il soutient que Jésus-Christ serait venu, quand même le premier homme n'aurait pas péché. Il prétend encore que la chute des mauvais anges vint de ce qu'ils ne voulurent pas reconnaître le décret de l'Incarnation, ni se résoudre à adorer le Verbe uni à la nature humaine. Il avance, dans un traité de la *Résurrection*, que les enfants morts sans baptême, sont non-seulement exempts de peines, mais qu'ils jouissent même d'une félicité convenable à leur état. Catharin poussait la liberté de penser jusqu'à la hardiesse, et ne se piquait guère de suivre saint Augustin, saint

Thomas, et les autres théologiens. On a encore de lui un *commentaire* sur les épîtres de saint Paul, et les autres épîtres canoniques, Venise, 1561, in-fol. On lui attribue aussi un livre italien, recherché des curieux, intitulé : *Rimedio alla pestilente dottrina d'Ochino*, Rome, 1544, in-8.

CATHELINEAU (Jacques), généralissime des armées vendéennes, naquit au bourg de Pin-en-Mauge dans l'Anjou, le 5 janvier 1759, et fut tour à tour cardeur de laine, voiturier et marchand forain. Le 10 mars 1793, les jeunes gens du district de Saint-Florent ayant été rassemblés pour tirer au sort, par suite du décret de la Convention, qui ordonnait une levée de trois cent mille hommes, se soulevèrent, en demandant à grands cris l'exemption du service. La force armée en vint aux mains avec eux et fut dispersée par les jeunes vendéens, qui pillèrent ensuite l'hôtel de ville. Cathelineau ayant appris le lendemain ce qui s'était passé à Saint-Florent, comprit aussitôt toutes les conséquences de cette mutinerie ; et sans écouter les représentations de sa femme, il se hâta de rassembler les habitants du village de Pin-en-Mauge, et leur démontre que le parti de la résistance ouverte est le seul qui puisse les dérober à la terrible vengeance dont ils sont menacés. Plusieurs paysans prennent les armes et le suivent, il se rend à un autre village, sonne le tocsin, et de nouveaux paysans se joignent aux premiers. Alors avec sa troupe composée d'environ cent vingt hommes, il marche sur Jallais, s'en rend maître et enlève un canon. Le lendemain il s'empare de la petite ville de Chemillé, défendue par deux cents hommes de garnison et trois pièces d'artillerie. Cathelineau faillit perdre la vie dans cette affaire dont le succès contribua à augmenter sa troupe, qui se composait, dès le 14 mars, de trois mille hommes. Le 15, il se porta sur Chollet, où se trouvaient cinq cents hommes avec quatre pièces d'artillerie, et il se rendit encore maître de cette place. Le lendemain, Cathelineau poursuivit les républicains à Vihiers, où ils s'étaient ralliés, et il s'y livra un combat où ceux-ci furent de nouveau battus. Cathelineau avait ordonné à ses soldats de s'emparer de l'artillerie ennemie : dès que les paysans voyaient briller la lumière des canons, ils se jetaient ventre à terre, se relevaient précipitamment après la décharge, puis couraient sur les artilleurs, avec lesquels ils luttaient corps à corps, et qu'ils forçaient d'abandonner leurs pièces. Le 20, l'armée de Cathelineau, qui s'élevait à dix mille hommes, occupa la ville de Chalonne qui avait été évacuée la nuit précédente. Le 11 avril suivant, il se réunit à la division d'Elbée, et attaqua les républicains à Chemillé, d'abord avec succès ; mais les royalistes furent ensuite obligés de faire retraite sur Beaupréau. Cathelineau, après avoir battu le général Lygonier, près de Vezins, alla assiéger le château de Boisgroleau, où les vaincus s'étaient réfugiés, et les força de se rendre au bout de trois jours. Les paysans vendéens avaient pour ce chef une vénération toute particulière à cause de sa grande piété, et ils l'appelaient le *Saint de l'Anjou*. Ils s'emparèrent, le 5 mai, de Thouars, où le général Quétineau fut fait prisonnier avec toute sa divi-

sion, forte de près de cinq mille hommes, et ils y trouvèrent en outre un matériel considérable. Cathelineau et d'Elbée prirent encore Parthenay, la Chateigneraye et Vouvant. Le premier de ces deux chefs, après avoir d'abord éprouvé un échec, battit le général Chalbos, le 25 du même mois, à Fontenay, et fit un butin considérable. Après la prise de Saumur, où il se distingua avec sa bravoure accoutumée, il fut nommé général en chef, soumit Chinon, Loudun et Angers, et se disposa à marcher sur Nantes. Le 27 juin il parut devant cette ville avec cinquante mille vendéens, et l'ayant sommée inutilement de se rendre, il fit commencer l'attaque par le bourg de Nort, qui fut bientôt enlevé. Le 28, une nouvelle attaque eut lieu sur plusieurs points à la fois, et les républicains, sous les ordres du général Canclaux, furent encore repoussés malgré la plus vigoureuse résistance. Déjà les royalistes pénétraient dans la ville, lorsque Cathelineau, qui était arrivé sur la place de Viarme, fut renversé de cheval par une balle qui lui perça le bras et la poitrine. Les vendéens découragés plièrent dès ce moment et furent forcés de se retirer. On transporta Cathelineau à Saint-Florent, où il mourut le 14 juillet 1793, des suites de sa blessure. Beaucoup de membres de sa nombreuse famille avaient suivi son exemple, et sont morts dans les guerres de la Vendée; son fils a été anobli sous la restauration et était officier dans la garde royale.

CATHELINOT (don Ildefonse) naquit à Paris en 1670 et mourut en 1757; il embrassa l'état religieux, et fit profession dans la congrégation des bénédictins de Saint-Maur, à l'abbaye de Saint-Mausin près de Toul, le 24 mai 1694. Plein de talents qu'il développa de plus en plus par son amour infatigable pour le travail, il a laissé un grand nombre d'ouvrages qui font honneur à sa personne et à la congrégation dont il était membre. On a de lui : *Tables de la bibliothèque ecclésiastique de Dupin*, corrigées et augmentées, 4 vol. in-4; un *Abrégé des commentaires de dom Augustin Calmet*, 4 vol. in-4; des *Discours*, des *dissertations critiques, théologiques et hist. sur l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury*, 3 vol. in-4; *Historia litteraria benedictina, in tres partes divisa, ab ortu ordinis nostri ad nostra usque tempora*, 3 vol. in-fol.; *Parallèle de l'ancien gouvernement avec le nouveau, qu'on veut introduire dans l'ordre bénédictin et de Prémontré*, où l'on fait voir que les chapitres généraux *ab origine* ont été annuels dans les deux ordres, et dès le commencement de leur réforme jusqu'à présent; *Annales tum ecclesiasti, tum romani, historici, critici, chronologici, typographici, numismatici, litterarii, politici, dogmatici, morales et juris utriusque ab anno proximo Caesaris Augusti Octavi, primi Romanorum imperatoris, ad annum currentem Ludovici magni nunc feliciter regnantis, opera et studio peritissimorum omnium quotquot feracissima ætas nostra tulit*; une édition des OEuvres d'Alcuin, avec des préliminaires latins, des préfaces et des notes, etc., vol. in-fol.; *Parallèle d'un ancien manuscrit du 11^e*

siècle avec le martyrologe romain, et des notes sur l'un et sur l'autre. Ce manuscrit se trouvait dans l'abbaye de Senones. Enfin un grand nombre de *Dissertations* sur divers sujets.

CATHERINE (sainte), vierge d'Alexandrie, martyrisée, dit-on, sous Maximin. Au 9^e siècle on trouva le cadavre d'une fille, sans corruption, au mont Sinaï en Arabie. Les chrétiens de ce pays-là, apparemment sur certains signes, le prirent pour le corps d'une martyre; et l'idée générale d'une sainte vierge d'Alexandrie qui avait souffert dans cette contrée, fit croire que c'était le sien. Ils lui donnèrent le nom de *Catherine*, c'est-à-dire, *pure et sans tache*, lui rendirent un culte religieux, et lui firent faire une légende. Les latins reçurent cette sainte des Grecs, dans le 11^e siècle. On raconte dans son histoire, qu'elle disputa, à l'âge de 18 ans, contre cinquante philosophes qui furent vaincus. Quoique cette légende ne mérite aucune confiance, on n'en doit rien conclure contre la réalité de la sainte qu'on honore sous le nom de *Catherine*. Jamais l'Eglise universelle n'a invoqué des saints imaginaires; si les histoires de quelques-uns ont été rejetées par les savants, il ne s'ensuit autre chose, sinon que les vrais actes ont été défigurés, ou qu'ils ont péri par les dégâts du temps. Les recherches de la critique prouvent précisément que le Seigneur a des saints, dont les actions ne sont bien connues que de lui seul; du reste, il a laissé dans son Eglise leur mémoire, l'idée générale de leurs vertus, et leur protection puissante: titres suffisants pour diriger l'Eglise dans le culte qu'elle leur rend.

CATHERINE (sainte) de Sienne, née en 1347, embrassa, à l'âge de 20 ans, l'institut des sœurs de Saint-Dominique. Ses révélations, son zèle et ses écrits lui firent un nom célèbre. Elle réconcilia les Florentins avec Grégoire XI, pour lors à Avignon. L'éloquence de la négociatrice fut si vive, qu'elle engagea le pontife à quitter les bords du Rhône pour ceux du Tibre. Elle joua un grand rôle dans toutes les querelles du schisme. Elle écrivit de tous côtés en faveur du pape Urbain, et mourut en 1380. Sa *Légende* en italien, Florence, 1477, est très-rare; celles de 1524, in-4, et 1526, in-8, sont rares aussi. Sa *vie* a été écrite en latin par Jean Pins, Boulogne, 1515, in-4. Il y en a une en français par le P. Jean de Rechac, Paris, 1647, in-12. Quoique dans le grand nombre de visions et de révélations qu'on lui attribue, on ne puisse guère douter qu'il n'y en eût de véritables, ce serait manquer de jugement et de critique que de les admettre toutes. La canonisation des saints ne ratifie par leurs opinions ni leurs révélations. Il ne faut cependant point parler avec dédain ou avec aigreur de ces situations extraordinaires des saints ou saintes, qui, supposé qu'elles appartiennent quelquefois à l'imagination, sont néanmoins l'effet d'une piété toujours bien respectable dans son principe et dans son objet. Sainte Catherine fut canonisée par Pie II, en 1461. On lui attribue des poésies italiennes, Sienne, 1505, in-8, quelques *traités de dévotion*, et des *lettres* qui sont purement écrites en italien: elles parurent à Bologne en 1492, in-4. Tous les ouvrages de cette

sainte ont été publiés à Lucques et à Sienne l'an 1707-13, 4 vol. in 4, 20 fr.

CATHERINE (sainte) de Bologne, née dans cette ville en 1413, d'une ancienne maison de Ferrare, fut placée, à l'âge de douze ans, en qualité de dame d'honneur auprès de la princesse Marguerite d'Est. Toutes ses inclinations étant dirigées vers la vie religieuse, elle saisit la première occasion qui se présenta pour quitter la cour, et entra dans une société de femmes du tiers-ordre de Saint-François, où elle fut créée abbesse des clarisses de Bologne, lors de la fondation de ce monastère, qu'elle gouverna avec beaucoup de sagesse et d'édification jusqu'à sa mort arrivée en 1463. Clément VIII fit insérer son nom dans le martyrologe romain en 1592, et Benoît XIII la canonisa en 1724. Sainte Catherine de Bologne eut des visions et des révélations comme sainte Catherine de Sienne. Elles furent publiées à Bologne en 1511. Sainte Catherine de Bologne a composé quelques traités en latin et en italien; le plus connu est son livre des *Sept armes spirituelles*.

CATHERINE (sainte) de Gènes, née en 1447, de l'illustre famille des Fiesque, qui produisit des généraux célèbres, et donna à l'Eglise deux papes, (Innocent IV et Adrien V,) et plusieurs cardinaux. Elle montra, dès la plus tendre enfance, le goût de la prière, de la mortification et des plus héroïques vertus : aussi dès l'âge de 12 ans Dieu la favorisa de plusieurs grâces extraordinaires. Elle voulut, dans sa treizième année, se consacrer au Seigneur dans l'état religieux, regardant la vie contemplative comme la plus convenable à ses inclinations; mais détournée de ce dessein par l'obéissance qu'elle devait à ses parents, et par les conseils de ceux auxquels elle s'en rapportait pour connaître la volonté divine, elle épousa Julien Adorno, jeune patricien génois, ambitieux et porté au plaisir, qui ruina sa fortune, et lui causa toutes sortes de chagrins pendant les dix années qu'il passa avec elle. Cependant elle eut la consolation de le voir revenir de ses égarements : il en fit pénitence et entra dans le tiers-ordre de Saint-François, où il mourut dans de grands sentiments de piété. Sainte Catherine, devenue maîtresse d'elle-même, résolut de ne plus vivre que pour Dieu; et après avoir délibéré sur la manière dont elle exécuterait son dessein, elle se décida pour la réunion de la vie active et de la vie contemplative, et se consacra au service des malades dans le grand hôpital de Gènes. Sa charité vive s'étendit même sur tous les malades de la ville, surtout pendant la peste qui fit à Gènes de terribles ravages dans les années 1497 et 1501. Elle joignit, à ces pénibles exercices, des austérités qui avaient quelque chose d'effrayant. Elle mourut le 14 septembre 1510, après une maladie longue et douloureuse. Plusieurs miracles suivirent sa mort. Dix-huit mois après, on leva de terre son corps qui n'avait encore aucune marque de corruption. Clément XII la canonisa en 1737 et Benoît XIV fit insérer son nom dans le martyrologe romain, sous le 22 mars, jour auquel elle a été longtemps honorée dans plusieurs églises. Sainte Catherine a laissé deux ouvrages qui ne sont pas à la portée du commun

des lecteurs, un *Traité du Purgatoire*, et un *Dialogue entre l'âme et le corps, l'amour-propre et l'esprit de J.-C.*, où elle insiste sur la nécessité de cette mortification universelle et de cette humilité parfaite, qui avaient porté en elle l'amour de Dieu à un degré si sublime. Sa vie a été écrite par Miratoli, son confesseur, et publiée en 1551.

CATHERINE, fille de Charles VI, roi de France, épousa en 1420 Henri V, roi d'Angleterre, qui, du chef de sa femme, et en vertu du traité de Troyes fait le 21 mai de la même année, prétendait que son fils devait succéder à la couronne de France, au préjudice de Charles VII. Après la mort de Henri V, en 1422, elle se remaria secrètement à Owen Tyder, ou plutôt Tudor. Ce Tyder était un seigneur du pays de Galles, d'une famille qui, selon quelques flatteurs, avait régné autrefois en Angleterre. Sa bonne mine, son assiduité, ses complaisances avaient touché la reine, qui oublia ce qu'elle devait aux mânes de son époux, pour satisfaire la passion qu'elle avait pour Tyder. Elle mourut en 1438. Tyder fut aussitôt mis en prison; il se sauva quelque temps après; mais malheureusement ayant été repris pendant les guerres civiles des maisons d'York et de Lancastre, il eut sur le champ la tête tranchée. Catherine avait eu deux fils de Tyder; l'un s'appelait Edmond, dans la suite comte de Richemond, et l'autre Gaspard, qui fut créé comte de Pembrock. Le fils d'Edmond régna depuis en Angleterre sous le nom de Henri VII, et porta ainsi sur le trône la maison de Tudor, qui a soutenu avec dignité l'honneur du sang maternel.

CATHERINE D'ARAGON, fille de Ferdinand V, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille, épousa en 1501 Arthus, fils aîné de Henri VII, dit le *Salomon d'Angleterre*. Ce prince étant mort 6 mois après cette union, le nouveau prince de Galles, connu depuis sous le nom de Henri VIII, s'unit à la veuve de son frère, avec une dispense de Jules II, accordée sur la supposition que le mariage n'avait pas été consommé. Son époux naturellement léger et inconstant, comme il le fit bien voir dans la suite, ne tarda pas de s'en dégoûter et de proposer un divorce. Cette affaire fut plaidée devant deux légats de la cour de Rome, qui travaillèrent inutilement à reconcilier les deux époux. Henri fit prononcer une sentence de répudiation; le pape refusa de l'autoriser. Catherine ne voulut jamais consentir à la dissolution d'un mariage qui de sa nature ne pouvait l'être par aucune puissance spirituelle ou temporelle. Cette fermeté la fit éloigner de la cour pour toujours, en 1531. Il lui fut défendu de prendre, et à la nation de lui donner d'autre titre que celui de princesse douairière de Galles. Le pape cassa la sentence de divorce, et ordonna à Henri de reprendre Catherine. Cette princesse n'en fut pas moins exilée à Kimbalton, où elle mourut en 1536. Quand elle se sentit près de la mort, elle écrivit à son mari, qui ne put refuser des larmes à sa lettre, et qui ordonna à sa maison de prendre le deuil. Des mœurs simples, le goût de la retraite, l'amour de l'ordre formaient le fond de son caractère. Les soins domestiques, la prière et le travail furent ses

occupations. Sa raison et sa vertu ne firent aucune impression sur un prince qui n'écoutait plus que ses passions, et qui, même en matière de passions, n'avait rien de fixe ni de conséquent. L'abbé Le-grand a publié *l'Histoire du divorce de Henri VIII*, Paris, 1688, 3 vol. in-12. On y trouve des pièces originales et curieuses sur toute cette affaire.

CATHERINE DE MÉDICIS, fille unique et héritière de Laurent de Médicis, duc d'Urbain, nièce de Clément VII, née à Florence en 1519, fut mariée par les intrigues de son oncle en 1533, au dauphin de France, depuis Henri II. Elle fut trois fois régente du royaume : la première, durant le voyage du roi son mari en Lorraine en 1553 ; la seconde, pendant la minorité de Charles IX ; et la troisième, depuis la mort de ce prince, jusqu'au retour de Henri III, alors roi de Pologne. Son objet principal, sous la minorité de Charles IX, fut de diviser par l'intrigue ceux qu'elle ne pouvait gagner avec de l'argent. Placée entre les catholiques et les protestants, les Guises et les Condés, elle souleva les partis opposés pour rester seule maîtresse. Elle accorda aux instances des huguenots le colloque de Poissy, en 1561, et l'année d'après l'exercice public de leur religion, dans la crainte que la jonction du roi de Navarre aux Guises ne rendit ce parti trop puissant. Lorsque Charles IX fut déclaré majeur, elle se fit continuer l'administration des affaires, et brouilla tout comme auparavant. Ayant fait lever des troupes sous le prétexte de se précautionner contre le duc d'Albe, mais réellement pour contenir les protestants, ce parti en prit de l'ombrage, et le royaume fut encore embrasé. Ce fut en partie par ses conseils que le massacre de la Saint-Barthélemy fut ordonné, dans un moment de crainte et de trouble, et nullement ensuite d'un dessein prémédité. (*Voy. CHARLES IX.*) Elle gouvernait alors son fils ; mais elle se brouilla avec ce prince sur la fin de sa vie, et ensuite avec Henri III. Elle mourut en 1589, regardée comme une princesse d'un caractère incompréhensible. Les protestants l'ont peinte avec des couleurs affreuses. Meyer, dans la *Galerie philosophique du 16^e siècle*, la représente plutôt comme malheureuse que comme méchante. Il faut convenir qu'elle s'est trouvée dans des circonstances où, sans de grands talents, on ne pouvait faire que de grandes fautes ; où une politique faible, tortueuse et inconséquente ne pouvait qu'aggraver les maux de la France, irriter les deux partis, et imprimer à sa mémoire des taches que personne ne s'empessa d'effacer.

CATHERINE DE PORTUGAL, femme de Charles II, roi d'Angleterre, et fille de Jean IV, roi de Portugal, naquit en 1638 ; son père était encore duc de Bragance. Elle fut mariée en 1661 avec Charles II. Elle avait, dit-on, l'âme plus belle que le corps ; et elle eut l'estime, mais non le cœur du roi son époux. Pendant le règne de Jacques II, cette princesse jouit de beaucoup de considération ; mais en 1688, elle résolut d'aller en Portugal, où elle ne se rendit cependant qu'au commencement de 1693. Elle y fut déclarée régente en 1704 par le roi Pierre, son frère, à qui ses infirmités rendaient le repos

nécessaire. Catherine fit éclater alors les grandes qualités qu'elle avait reçues de la nature. Elle continua de faire la guerre à l'Espagne avec beaucoup de vigueur. Sage et prudente dans les conseils, elle sut faire exécuter ce qu'elle avait résolu ; et pendant sa régence, l'armée portugaise reconquit sur les Espagnols plusieurs places importantes. Cette princesse mourut en 1705.

CATHERINE I^{re}, paysanne, dont le nom était Alfendey, devenue impératrice de Russie, devait le jour à des parents fort pauvres, qui vivaient près de Départ, petite ville de la Livonie. Au sortir de l'enfance, elle perdit son père qui la laissa dans les bras d'une mère infirme ; le travail de ses mains ne suffisait pas à leur entretien. Ses traits étaient beaux, sa taille charmante, et elle annonçait beaucoup d'esprit. Sa mère lui apprit à lire, et un vieux ministre luthérien lui donna les principes de la religion. À peine avait-elle atteint sa quinzième année, qu'elle perdit sa mère. Le ministre la reçut chez lui, et la chargea du soin d'élever ses filles. Catherine profita des maîtres de musique et de danse qu'on faisait venir pour elles. La mort de son bienfaiteur qui survint la replongea dans une extrême indigence. Son pays étant devenu le théâtre de la guerre entre la Suède et la Russie, elle alla chercher une asile à Marienbourg. Après avoir traversé un pays dévasté par les deux armées, et avoir couru de grands dangers, elle tomba entre les mains de deux soldats suédois, qui sans doute n'auraient pas respecté sa jeunesse et ses charmes, si un bas officier ne fût survenu, qui la leur arracha. Après avoir rendu grâce à son libérateur, elle reconnut en lui le fils du ministre qui avait eu soin de son enfance. Ce jeune homme, touché de son état, lui donna les secours nécessaires pour achever son voyage, et une lettre pour un habitant de Marienbourg, qui s'appelait Gluck, et qui avait été ami de cet officier. Elle fut très-bien reçue et on lui confia l'éducation de deux filles. Elle se comporta si bien dans cet emploi, que le père étant veuf, lui offrit sa main. Catherine la refusa pour accepter celle de son libérateur, quoiqu'il eût perdu un bras, et qu'il fût couvert de blessures. Le jour même que ces deux époux allaient s'unir au pied des autels, Marienbourg est assiégé par les Russes ; l'époux, qui était de service, est obligé d'aller, avec sa troupe, repousser l'assaut, et il périt dans cette action, sans avoir recueilli le fruit de sa tendresse. Marienbourg est enfin emporté d'assaut, la garnison et les habitants sont passés au fil de l'épée, ou en proie à la brutalité du vainqueur. On trouva Catherine cachée dans un four ; on se contenta de la faire prisonnière de guerre. Sa figure et son esprit la firent bientôt remarquer du général russe Menzikoff ; il fut frappé de sa beauté, et la racheta du soldat auquel elle était tombée en partage, pour la placer auprès de sa sœur où elle fut accueillie avec tous les égards dus à l'infortune. Quelque temps après, Pierre le Grand se trouvant à manger chez ce général, on la fit servir à table. Le czar la distingua bientôt, et fut frappé de ses grâces. Il revint le lendemain chez Menzikoff pour revoir la belle

prisonnière ; elle répondit avec tant d'esprit à toutes les questions que lui fit ce monarque, qu'il en devint éperdûment amoureux. Le mariage suivit de près cette naissante inclination ; il se fit secrètement en 1707, et publiquement en 1712. Elle fut couronnée en 1724, et reçut la couronne et le sceptre des mains de son époux. Après la mort de ce prince en 1725, elle fut déclarée souveraine impératrice de toutes les Russies. Elle se montra digne de régner, en achevant toutes les entreprises que le czar avait commencées. A son avènement à l'empire, les potences et les roues furent abattues. Elle institua un nouvel ordre de chevalerie, sous le titre de Saint-Alexandre de Newski, et reçut elle-même, peu de temps après, le collier de celui de l'Aigle-Blanc. La Russie la perdit en 1727, à l'âge de 38 ans. Les fréquents excès de vin de Tokai, joints à un cancer et à une hydropisie, furent la cause de cette mort prématurée. C'était une princesse d'une fermeté et d'une grandeur d'âme au-dessus de son sexe. Elle suivait Pierre le Grand dans ses expéditions, et lui rendit de grands services dans la malheureuse affaire de Pruth. Ce fut elle qui conseilla au czar de tenter le visir par des présents, ce qui lui réussit. On l'a soupçonnée de n'avoir pas été favorable au czarowitz Alexis, que son père fit mourir. Comme aîné et sorti du premier mariage, il excluait du trône les enfants de Catherine : c'est peut-être le seul motif qui lui ait attiré ce reproche peu fondé. (*Voy.* ALEXIS PETROWITZ.) « La louange qu'elle a » méritée, dit un historien, c'est son humanité et » sa douceur qui a sauvé la vie à quantité de mal- » heureux que son époux voulait sacrifier à sa co- » lère. Elle avait sur lui, pour cet objet, un ascen- » dant qu'il ne pouvait vaincre. Et quand il voulait » absolument satisfaire sa passion, il faisait faire » l'exécution pendant son absence. » Un voyageur moderne (Bioernstahl) prétend que Catherine était suédoise, que son premier époux a survécu à son mariage avec Pierre le Grand, et altère d'autres circonstances de ce récit, auquel nous avons cru ne devoir rien changer d'après les assertions d'un écrivain très-superficiel, qui ne consulte souvent que son imagination, l'esprit national, ou quelque autre source de préventions.

CATHERINE II, impératrice de Russie, née à Stettin en 1729, était fille de Christian-Auguste d'Anhalt-Zerbst, gouverneur de cette ville pour le roi de Prusse, et de Jeanne Elisabeth de Holstein. Sa mère l'amena à Moscou, où elle embrassa la religion grecque, et elle y échangea son nom de *Sophie-Auguste-Dorothée* pour celui de *Catherine Alexiowna*, qui lui fut donné par l'impératrice Elisabeth. Elle épousa, en 1745, le prince Pierre, neveu de la czarine, qui l'avait désigné pour son successeur. Pierre était dépourvu de qualités aimables, et possédait de graves défauts peu propres à lui mériter l'affection de son épouse. Catherine chercha des distractions dans une étude suivie qui contribua beaucoup à développer la force de son caractère et à étendre son imagination. Au milieu d'une cour dépravée elle contracta le goût des plaisirs, et ne tarda pas à fixer son attention sur le

jeune chambellan, comte de Solticoff ; celui-ci ayant été chargé de diverses ambassades dans des cours étrangères, Catherine noua des liaisons criminelles avec Stanislas-Auguste Poniatowski, seigneur polonais d'une figure agréable et d'un esprit cultivé. L'intelligence des deux amants n'échappa point à l'impératrice, qui, au lieu d'y mettre un terme, sembla vouloir la favoriser, en obtenant d'Auguste III la nomination de Poniatowski à l'ambassade de Saint-Pétersbourg. La France, qui était alors en guerre avec l'Angleterre, venait de contracter une intime alliance avec l'Autriche, et y avait fait entrer la Russie. Poniatowski, lié avec l'ambassadeur anglais, le chevalier de Williams, se montrait partisan dévoué de l'Angleterre, et l'on ne doutait pas qu'il ne fit partager ses opinions politiques à la grande-duchesse. Ainsi, pendant qu'Elisabeth, qui savait mal se faire obéir, entraînait de bonne foi dans les vues de ses alliés, elle avait auprès d'elle, dans le parti contraire, son héritier, ami du roi de Prusse, et la grande-duchesse, portée pour les Anglais. Louis XV, à qui son ambassadeur fit connaître ces circonstances, et qui avait un grand ascendant sur le roi de Pologne, père de la dauphine, demanda et obtint le rappel de Poniatowski. Catherine versa d'abord des larmes ; mais elle se consola bientôt de cette séparation par un nouveau choix. Elisabeth étant morte en 1762, Pierre III monta sur le trône ; cet événement ne fit qu'augmenter l'éloignement des deux époux. L'ambition de régner elle-même déterminait Catherine à employer tous les moyens de renverser Pierre du trône, et elle forma dans sa retraite de Péterhoff une conjuration dans laquelle entrèrent le comte Panin, la princesse Daschkoff et Grégoire Orloff, jeune officier des gardes, peu connu à la cour, qui avait succédé à Poniatowski dans l'intimité de Catherine. Pierre III s'aliénait de plus en plus les cœurs de ses sujets par son caractère sans dignité et par ses vues politiques peu élevées ; tous ceux qui le méprisaient ou qui espéraient gagner à un changement, se jetèrent dans le parti de Catherine, dont la jeunesse et le genre de vie donnaient à la révolte une certaine couleur romanesque qui séduisait les jeunes seigneurs. Cependant la conspiration allait être découverte et un des conjurés avait même été conduit en prison, lorsque les chefs résolurent d'éclater. Catherine, avertie du danger, quitta Péterhoff dans la nuit, fait une partie du chemin sur une charrette de paysan, et parait à Saint-Pétersbourg où tout avait été préparé d'avance parmi les troupes et parmi le peuple pour le triomphe de sa cause. La conspiration éclata la nuit du 8 au 9 juillet 1762, et quelques heures suffirent pour en compléter le succès. On a beaucoup vanté la modération de Catherine après cet événement ; mais elle était en quelque sorte rendue nécessaire par sa position même, et une conduite différente lui aurait fait perdre sa popularité. Pierre III fut étranglé, et il paraît que ce fut au moins avec le consentement de la czarine. (*Voy.* ALEXIS ORLOFF.) Elle se fit couronner avec beaucoup de pompe à Moscou ; les premiers mois de son règne furent marqués par

divers actes propres à lui concilier la faveur de la nation russe, et elle ne cessa de témoigner la plus grande déférence pour le culte et les usages suivis. En 1763, elle força les peuples de Courlande à renvoyer leur nouveau duc, Charles de Saxe, et à rappeler Biren, qui leur était odieux. La mort d'Auguste III ouvrit un nouveau champ à ses projets ambitieux, et elle obligea les Polonais de lui donner pour successeur son ancien amant Stanislas Poniatowski, en qui elle espérait trouver un prince dévoué à ses intérêts. Malgré les efforts de Catherine, le nombre des mécontents croissait chaque jour dans son empire, et plusieurs complots s'étaient tramés contre elle à Moscou et à Saint-Petersbourg. Le légitime héritier de Pierre III, le prince Ivan, qui du fond de sa prison ranimait les espérances des conspirateurs, ayant été mis à mort le 16 juillet 1764, dans la forteresse de Schlussembourg, les murmures contre Catherine redoublèrent, mais les projets de ses ennemis s'évanouirent. Sa cour ne fut plus ensuite troublée que par quelques intrigues qui n'avaient d'autre objet que la disgrâce ou le remplacement d'un favori. Elle imagina de réformer la législation de ses états, et elle convoqua à Moscou, pour cet effet, des députés de toutes les provinces. On commença par lire dans cette assemblée les instructions traduites en langue russe, et dont l'original, écrit en français et presque tout entier de la main de Catherine, avait été déposé depuis dans la bibliothèque de l'académie de Saint-Petersbourg. Tandis que la plupart des députés applaudissaient à l'ouvrage de la czarine, les députés Samoyèdes se bornèrent à demander des lois pour contenir l'avidité des gouverneurs qu'on leur envoyait. Lorsqu'on parla de rendre la liberté aux esclaves, Catherine se hâta de dissoudre l'assemblée, et les députés lui donnèrent, avant de se séparer, le nom de *mère de la patrie*. Plusieurs souverains la firent complimenter, entre autres le roi de Prusse qui la plaçait, dans ses lettres, entre Lycurgue et Solon. Ces vaines tentatives de législation n'étaient pas ce qui occupait le plus Catherine; elle nourrissait en secret le dessein d'asservir toutes les puissances du Nord; elle venait de s'allier avec l'Angleterre, et demandait déjà à la Pologne plusieurs de ses provinces, occupées par les troupes russes. Le cabinet de Versailles, qui fut averti de ses projets, chercha à former dans ce dernier pays un parti contre la Russie; mais il n'employa que des moyens insuffisants, et ne fit que fournir à l'impératrice de nouveaux prétextes pour accomplir ses desseins. Afin d'arrêter l'ambition de Catherine, on employa un autre moyen, qui finit aussi par tourner à l'avantage des Russes. On parvint en 1769 à engager la Porte à déclarer la guerre à la Russie. Le vieil empire des Ottomans perdit dans cette guerre la réputation de puissance et de grandeur qu'il avait conservée en Europe; les Turcs furent battus, plusieurs de leurs provinces envahies; le pavillon victorieux des Russes parut dans les mers de la Grèce, et la Czarine forma le projet romanesque de faire revivre les républiques de Sparte et d'Athènes, pour les opposer à la Porte Ottomane.

Conservant toujours ses projets contre la Pologne, et redoutant l'opposition des puissances de l'Europe, elle associa à sa politique les cours de Berlin et de Vienne, qui signèrent, en 1772, le fameux traité de partage : la Russie eut les provinces dont elle forma les gouvernements de Polotsk et de Mohilow, et Catherine se réserva l'influence exclusive sur la Pologne, avec la garantie de la constitution polonaise et de ce qui restait à la république de son ancien territoire. Un an après, la paix fut signée à Kainardji, entre la Russie et la Porte Ottomane. Catherine garda Tangarok, Asof et Kinburn, et se fit accorder en outre la libre navigation de la mer Noire et l'indépendance de la Crimée. Par cette indépendance, qui n'était qu'illusoire, la Crimée devint en effet dépendante de Catherine. Cette paix était d'autant plus heureuse pour la Russie, que dans la troisième année de la guerre, Moscou et plusieurs autres villes avaient été ravagées par la peste. Vers cette époque, un aventurier, nommé *Pugatschef*, qui prenait le nom de Pierre III, était parvenu à soulever plusieurs provinces orientales de Russie. Tandis que Potemkin, nouveau favori de Catherine, soumettait la Crimée et portait les limites de l'empire au delà du Caucase, elle voulut se montrer dans les provinces révoltées, et fit sur le Volga, puis sur le Borysthène une navigation qui, n'étant pas sans quelques dangers, lui offrait par là des attrait. Pour charmer les ennuis de son voyage, elle distribua aux seigneurs les plus instruits de sa cour, les divers chapitres du *Bélisaire* de Marmontel pour les traduire, et elle en traduisit un elle-même. Elle parcourut ensuite la Tauride avec une pompe extraordinaire, accompagnée de Potemkin, et l'on vit accourir parmi ses courtisans Stanislas-Auguste, et Joseph II. Lorsqu'elle lut sur un arc de triomphe élevé à Cherson sur son passage ces mots : *C'est ici le chemin de Byzance*, qui annonçaient en effet le but de son voyage, Joseph II lui renouvela la promesse qu'il lui avait déjà faite de l'aider dans l'exécution de ses desseins. Cependant ses espérances furent déçues. Les cabinets de Berlin et de Londres l'obligèrent de conclure la paix avec les Turcs, et elle fut signée à Yassi en 1792. Elle garda Otschakof et tout le pays situé entre le Bog et le Dniester. Tandis que les Russes étaient occupés contre les Turcs, Gustave III, roi de Suède, se mit en campagne avec une armée et menaça un moment St.-Petersbourg. Après deux ans de succès variés, les Russes et les Suédois firent la paix à Wercla le 24 août 1790. L'influence que Catherine s'était réservée sur la Pologne, après le premier partage, excitait la jalousie des puissances copartageantes, qui les premières manifestèrent l'envie de se diviser ce qui restait du territoire de la république. L'Autriche, et surtout la Prusse, engagèrent publiquement les Polonais à défendre leur indépendance, afin d'obliger Catherine à prendre un parti décisif. Catherine hésitait encore; mais elle céda enfin aux intrigues de ses favoris, qui employaient des manœuvres sourdes à Varsovie pour échauffer les esprits et animer les orateurs de la diète contre l'impératrice, afin de l'obliger à prendre une

résolution. Elle fit ce qu'on désirait, et acheva de détrôner Poniatowski, qu'elle avait fait roi. Un nouveau partage de la Pologne fut arrêté entre le roi de Prusse et l'impératrice de Russie en 1792, et, l'année suivante, cette contrée tout entière, définitivement partagée entre ces deux souverains et l'Autriche, perdit jusqu'à son nom. Quelque temps après, Catherine réunit à son empire la Courlande, la Samogitie, le Sémigalle et le cercle de Piltten. A cette époque, la révolution avait éclaté en France. Elle fit aux émigrés un accueil généreux, et leur prodigua des promesses qu'elle ne réalisa point. En 1794, une insurrection ayant éclaté en Pologne, les derniers efforts des Polonais pour reconquérir leur indépendance furent regardés par Catherine comme un des premiers effets de la révolution française qu'elle voyait avec horreur, et achevèrent leur ruine. (*Voyez* SOUWAROW.) Quelques historiens ont avancé qu'elle nourrissait le projet de rétablir l'empire du Mogol, et de détruire la domination anglaise dans le Bengale, lorsqu'une attaque d'apoplexie la mit au tombeau le 9 novembre 1796, à l'âge de 67 ans. Cette princesse, dont les principaux mobiles furent l'amour et l'ambition, a été jugée diversement par les historiens dont les uns ont vanté ses qualités, et les autres l'ont représentée comme une femme cruelle et dissimulée. Elle flattait tous les écrivains d'une grande réputation, dans l'espoir d'en recevoir à son tour des éloges; elle invita plusieurs fois Voltaire à venir dans ses états, et proposa à d'Alembert de venir achever à Saint-Petersbourg l'encyclopédie, et de suivre l'éducation du grand-duc. Diderot s'entretenait familièrement avec elle. On ne peut nier qu'elle n'ait consacré son règne par des institutions et des monuments utiles, mais elle manquait de persévérance pour achever les entreprises qu'elle avait commencées. Cette manie de Catherine de tout ébaucher, sans rien finir, est bien caractérisée par le mot suivant de Joseph II. Pendant son voyage en Tauride, elle invita ce prince à poser la seconde pierre de la ville d'Ecatherinoslaw, dont elle venait de poser solennellement la première. Joseph, de retour, disait : « J'ai fini une grande affaire en un jour avec l'impératrice de Russie; elle a posé la première pierre d'une ville, et moi la dernière. » On a de Catherine II les ouvrages suivants : *Antidote*, ou *Réfutation du voyage en Sibérie*, par l'abbé Chappe, en français, imprimé à la suite de cet ouvrage, dans l'édition d'Amsterdam, Rey, 1769-71, 6 vol. in-12; le *Czarowitz Chlore*, composé en russe, et traduit en français par Formey, sous ce titre : le *Czarowitz Chlore, conte moral de main impériale et de maîtresse*, Berlin, 1782, in-8; *Instruction pour la commission chargée de dresser le projet d'un nouveau Code de lois*, Pétersbourg, 1765, in-8; id. en français, latin, allemand et russe, 1770, in-4; en russe et en grec vulgaire, in-8. On y retrouve presque en entier le *Traité des délits et des peines*, de Beccaria. Correspondance avec Voltaire, etc.; pièces de théâtre (dans le *Théâtre de l'Ermitage*); *Oleg*, drame historique, traduit en français de l'original russe de Derschawin; *Lettres à Zimmermann*, dans les

Archives littéraires, tom. 3, pag. 210; plusieurs écrits en allemand et en russe, sur lesquels on peut consulter l'*Allemagne savante*, de Meusel. Castera a écrit la *Vie de Catherine II*, 1798, 3 vol. in-8, ou 4 vol. in-12. D'Harmensen, gentilhomme de cour au service du roi de Suède, a donné l'*Eloge de Catherine II*, Paris, Didot l'aîné, 1804, in-8.

CATHERINOT (Nicolas), avocat, né à Lusson, près de Bourges, en 1628, y mourut en 1689. Il a fait un grand nombre d'*opuscules*, qui concernent le Berri. Quelques curieux les ont réunis, et ces recueils sont rares quand ils sont complets; la plupart sont in-4, cependant il y en a in-12 et in-8, 10 à 15 fr. Voy. la *Méthode de l'abbé Lenglet*, tom. XIII, pag. 99-100. Cet auteur ne fait pas grand cas de Cathérinot. Valois disait de lui, qu'il était honnête homme et qu'il aimait les savants; mais qu'il était un savant du plus bas étage. Dans toutes ses paperasses il n'y a guère que du fatras; et il était très-digne, suivant un homme d'esprit, des armoiries de Bourges.

CATILINA (Lucius), d'une des premières familles patriciennes de Rome, dérobé par son argent et ses amis au dernier supplice qu'il méritait, pour avoir été accusé publiquement d'un inceste avec une vestale, et pour avoir assassiné son propre fils, avait été successivement questeur, lieutenant général et préteur, sans que son caractère eût changé. S'étant présenté depuis deux fois inutilement pour le consulat, et ayant eu Cicéron pour concurrent, il entreprit de le faire assassiner. Il y avait déjà longtemps qu'il tramait sourdement de détruire Rome par le feu. Plusieurs jeunes gens de la première naissance, réduits comme lui à la misère par leurs débauches, s'étant rendus ses complices, il leur fit boire, dit-on, du sang humain pour gage de leur union. Cicéron, averti par Fulvia, maîtresse d'un des conjurés, découvrit le complot de Catilina, et veilla à la sûreté de la république. On intercepta les lettres des principaux conjurés, et l'on en fit exécuter cinq. Catilina furieux passa en Etrurie, à la tête de quelques légions mal armées, prêt à tout entreprendre ou à périr. Antoine, collègue de Cicéron, fit marcher Pétréius, son lieutenant, contre le conspirateur. Catilina se battit en désespéré, toujours au premier rang. Il fut vaincu, et se fit tuer, pour ne point survivre à la ruine de ses affaires, l'an 62 avant J.-C. Nous avons en français deux histoires de Catilina, l'une publiée en 1752 par Bellet avec une *traduction des Catilinaires* de Cicéron; l'autre en 1749 par Séran de la Tour.

CATINAT (Nicolas), né en 1637, du doyen des conseillers du parlement de Paris, commença par plaider, perdit une cause juste, et quitta le barreau pour les armes. Il servit d'abord dans la cavalerie, et ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. En 1667, il fit aux yeux de Louis XIV, à l'attaque de la contrescarpe de Lille, une action de tête et de courage, qui lui valut une lieutenance dans le régiment des gardes. Elevé successivement aux premières dignités de la guerre, il se signala à Maëstricht, à Besançon, à Senef, à Cambrai, à

Valenciennes, à St-Omer, à Gand et à Ypres. Lieutenant général en 1688, il battit le duc de Savoie à Stafarde et à la Marsaille, se rendit maître de toute la Savoie et d'une partie du Piémont, passa de l'Italie en Flandre, assiégea et prit Ath en 1697. Il était maréchal de France depuis 1693. La guerre s'étant rallumée en 1701, il fut mis en Italie à la tête de l'armée française contre le prince Eugène, qui commandait celle de l'empereur. La cour, au commencement de cette guerre, était indécise sur le choix de ses généraux, et balançait entre Catinat, Vendôme et Villeroi. On en parla dans le conseil de l'empereur : « Si c'est Villeroi qui commande, dit Eugène, je le battrai ; si c'est Vendôme, nous nous battons ; si c'est Catinat, je serai battu. » Le mauvais état de l'armée, le défaut d'argent pour la faire subsister, le peu d'intelligence entre lui et le duc de Savoie, dont il soupçonnait la droiture, l'empêchèrent d'accomplir cette prédiction du prince Eugène. Il fut blessé à l'affaire de Chiari et obligé de reculer jusque derrière l'Oglio. C'est à cette retraite qu'on attribue ses fautes et sa disgrâce. Catinat, malgré ses victoires et ses négociations, fut obligé de servir sous Villeroi ; et le dernier élève de Turenne et de Condé n'agit plus qu'en second. Le roi le nomma en 1705 pour être chevalier de ses ordres ; mais il refusa. Il mourut dans sa terre de Saint-Gratien en 1712, dans les sentiments, dit-on, d'une triste et désespérante philosophie dans laquelle il avait vécu. Quelques auteurs ont néanmoins assuré qu'il n'était pas sans religion, et qu'il en a donné des marques dans ses derniers moments : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'affichait pas l'impiété et qu'il ne se faisait point gloire d'un système qui réellement n'est propre qu'à dégrader et avilir la dignité de la nature humaine. Il a paru en 1775 des *Mémoires pour servir à sa vie*, in-12 ; et en 1819, *Mémoires et correspondance du maréchal de Catinat*, 3 vol. in-8, fig., 25 fr.

CATON le Censeur (Marcus Portius), d'une famille plébéienne, originaire de Tusculum, servit d'abord sous Quintus-Fabius Maximus à l'expédition de Tarente. Sa sagesse, sa valeur, son activité, son éloquence lui firent les premières places de la république. Il fut tribun militaire en Sicile, vers l'an 205 avant J.-C., ensuite questeur, préteur, et enfin consul. Les affaires d'Espagne demandant un homme consulaire, il y passa, réduisit les rebelles et s'empara en peu de temps de quatre cents places. On lui entendit dire à lui-même, qu'il avait pris plus de villes qu'il n'avait passé de jours dans son département. Le peuple lui décerna d'une commune voix le triomphe et la censure. Son premier soin fut de réformer le luxe et les mœurs des Romains. On lui éleva une statue avec cette inscription : *A la gloire de Caton, qui a remédié à la corruption des mœurs*. Cela n'empêchait pas qu'il ne sortît des spectacles, de peur d'arrêter par sa présence des scènes scandaleuses, qu'il ne conseillât aux jeunes gens de fréquenter les courtisanes, et qu'il ne fit commerce de la prostitution de ses esclaves : la vertu de ces anciens sages n'était jamais

bien conséquente. Ce magistrat, de tout temps déclaré contre les femmes, contribua beaucoup à faire passer la loi qui défendait aux citoyens d'en instituer aucune héritière. L'âge n'adoucit point sa sévérité : Athènes ayant envoyé à Rome des philosophes et des orateurs pour une négociation, Caton, alarmé de l'empressement de la jeunesse romaine à les entendre, proposa de les renvoyer, convaincu qu'ils ne contribuaient en rien à la félicité publique. Il mourut en opinant pour la ruine de Carthage, l'an 148 avant J.-C., à 86 ans, regardé comme un homme juste, au moins dans les occasions d'éclat, mais inflexible et implacable dans ses vengeances. Acilius ayant brigué la censure en même temps que lui, il l'accusa publiquement d'avoir détourné à son profit les dépouilles des ennemis. Son avarice contrastait étrangement avec la philosophie qu'il affichait. Il était devenu le plus fameux usurier de Rome ; ce qui ne l'empêcha pas de s'élever contre ce vice, semblable à cet usurier, dont parle Henri Etienne, qui priaît tous les prédicateurs de prêcher contre l'usure ; afin d'exercer lui seul une profession que les autres auraient abandonnée. Du temps de Cicéron il restait encore de Caton 150 oraisons, un *Traité de l'art militaire*, des lettres, une histoire en sept livres, intitulée *Des origines*. Nous n'avons actuellement que les fragments de ce dernier ouvrage avec un traité *De re rusticâ*, où il donne des préceptes sur les devoirs et les connaissances de la vie rustique, écrit avec autant de force que d'élégance. On l'a inséré dans *Rei rusticæ scriptores*, Leipzig, 1735, 2 vol. in-4. Saboureux de la Boneterie l'a traduit en français dans le premier volume de son *Economie rurale*, Paris, 1771, 6 vol. in-8. On attribue à Caton, mais sans raison, des *distiques moraux*, sur lesquels le célèbre Pibrac a formé ses *quatrains*. Ces *distiques* sont d'un auteur du 7^e ou 8^e siècle. (Voy. CATON DIONYSIUS.) On les trouve avec le *Publius Syrus*, Leyde, 1635, in-8, et séparément, Amst., 1754, in-8, et 1759, 2 vol. in-8 ; Caton disait ordinairement « qu'il se repentait de trois choses : d'avoir passé un jour sans rien apprendre ; d'avoir confié son secret à sa femme ; et d'avoir été par eau, lorsqu'il pouvait voyager par terre. » Il paraît cependant qu'il avait des sujets d'un repentir plus fondé. Caton laissa un fils qui se signala sous Paul-Emile, dans la guerre de Macédoine. (Voy. le livre de *republicâ romanâ* du P. Cantel.)

CATON D'UTIQUE, ainsi appelé parce qu'il mourut dans cette ville, était arrière-petit fils du précédent. Il poussa l'amour de la patrie jusqu'au fanatisme. A quatorze ans, il demanda une épée pour tuer le tyran Sylla, et délivrer la république de ses proscriptions. Le consul Gellius, sous les ordres duquel il servait, lui offrant des récompenses militaires, il les refusa, jugeant qu'elles ne lui étaient pas encore dues. Elevé à la dignité de questeur, il refusa de payer les pensions que Sylla avait constituées à ses satellites sur le trésor public. Il était stoïcien dans la théorie et dans la pratique. Il aimait mieux, dit Salluste, être homme de bien que le paraître ; et moins il était touché du désir de

la gloire, plus elle semblait venir le chercher. Il peut se faire que Caton fût moins vain que les autres héros de Rome; mais il n'est pas à croire qu'il fuyait la gloire de bonne foi : l'ostentation et la parade de vertu faisait d'ailleurs le caractère propre de la secte philosophique qu'il professait. Il demanda le tribunal, pour empêcher un méchant homme de l'avoir. Il s'unit l'an 62 avant J.-C. avec Cicéron contre Catilina, et avec les bons citoyens contre César. Il s'opposa aux brigues de ce général et de Pompée pendant leur union, et tâcha de les accorder pendant les guerres civiles. Ses soins ayant été inutiles, il se tourna du côté de Pompée qu'il regardait comme le défenseur de la république, tandis que son compétiteur la menaçait d'une prochaine servitude. Il porta toujours le deuil depuis le jour que commença la guerre civile, résolu de se donner la mort si César était vainqueur, et de s'exiler seulement si c'était Pompée. La bataille de Pharsale ayant tout décidé, ce républicain zélé, ou si l'on veut forcené, s'enferma dans Utique, et exécuta son dessein en se plongeant son épée dans le corps, l'an 45 avant J.-C. Il est certain qu'il devait se conserver à sa patrie, et que cette bravade du suicide était une faiblesse réelle, et de plus un crime contre la société et contre l'auteur de la vie. « Quelle diffi- » rence, dit un moraliste, entre Caton et un chré- » tien ! Celui-ci sait que Dieu est le seul maître de » sa vie ; que l'ayant reçue de lui, la quitter c'est » commettre un crime semblable à celui d'un soldat » qui quitte son poste sans l'ordre de son com- » mandant. Que les sentiments de Caton sont différents » de ceux de saint Paul ! Celui-ci désire bien de » mourir pour s'unir à Dieu ; mais il ne refuse point » de vivre, ni d'affronter courageusement les per- » sécutions et les souffrances, quand elles peuvent » tourner à la gloire de Dieu et à l'avantage du » prochain. » Ce Romain que Paternus dit ressem- » bler plus aux dieux qu'aux hommes, avait des vices qui eussent fait rougir un homme ordinaire, entre autres l'ivrognerie à laquelle il était fort adonné. Il céda sa femme Marcia, quoique grosse, à l'orateur Hortensius, afin que ce beau parleur ne mourût point sans postérité ; et dès qu'elle fut veuve et héritière d'Hortensius, il la reprit. « S'il en avait » besoin, dit César à cette occasion, pourquoi la » céder ? S'il n'en avait pas besoin, pourquoi la re- » prendre ? » Si Caton, comme dit Sénèque, valait plus que trois cents Socrate, il faut croire que ce fameux Grec valait bien peu de chose.

CATON (Valérius), poète et grammairien latin, né dans la Gaule Narbonnaise, ouvrit à Rome une école où l'on se rendait de toutes parts. On disait de lui qu'il était le seul qui sût lire et faire les poètes. Il mourut fort âgé, l'an 30 avant J.-C., dans un état qui n'était guère au-dessus de l'indigence. La seule de ses poésies qui soit parvenue jusqu'à nous, est sa pièce intitulée *Diræ* ; ce sont des imprécations que lui inspirèrent l'absence de son pays et celle de sa Lydie. Christophe-Arnold publia ce petit poème à Leyde en 1652, in-12, 3 à 4 fr. : cette édition est rare. On le trouve aussi dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

CATROU (François), né à Paris en 1659, jésuite en 1677, exerça le ministère de la chaire pendant sept ans avec distinction. Il aurait été mis au rang des meilleurs prédicateurs de son siècle, s'il avait pu se soumettre à réunir avec ordre dans sa mémoire les mêmes pensées qu'il avait tracées sur le papier. Cette contrainte, qui lui paraissait avec quelque raison un travail perdu, l'arracha à la chaire. Le *Journal de Trévoux*, qui commença en 1701, l'occupa environ douze années. Il fut chargé d'y travailler, et s'en acquitta avec honneur. Il employa les intervalles que lui laissait cet ouvrage périodique, à composer plusieurs livres estimables. Les principaux sont : *Histoire générale de l'empire du Mogol*, 1702, réimpr. en 1705, et trad. en ital. On en a une édition de 1725, in-4, et en 2 vol. in-12, augmentée du règne d'Aurengzeb. Cette histoire a été faite sur des mémoires curieux. *Histoire du fanatisme des religions protestantes, de l'anabaptisme, du davidisme, du quakerisme*, Paris, 1733, 3 vol. in-12. La variété, la singularité des faits, jointes à l'agrément et à la vivacité du style, ne peuvent qu'attacher le lecteur. La narration est toujours élégante et intéressante, mais non pas toujours assez rapide et assez dégagée. *Trad. de Virgile*, avec des notes crit. et hist., en 4 vol. in-12. Catrou cherche quelquefois dans son auteur des sens alambiqués. Il lui prête des phrases de romans, des mots précieux, des termes de ruelle. Sous prétexte de rendre les moindres circonstances d'une pensée noble, il emploie des expressions populaires, basses, comiques, burlesques même, qui l'avilissent. Il ajoute des notes et des phrases entières dans sa traduction, et supplée quelquefois jusqu'à trois ou quatre lignes ; comme s'il y avait des lacunes à remplir dans son original, et si c'était à un traducteur à les remplir. Les *commentaires*, dont il a orné ou chargé son Virgile, sont souvent remplis de raisonnements subtils pour étayer des sens faux, d'explications raffinées et peu naturelles, de recherches déplacées, etc. C'est ainsi du moins qu'en a jugé l'abbé Desfontaines, un des traducteurs de Virgile ; mais, peut-être, critique trop sévère à l'égard d'un homme qui avait couru la même carrière. *L'Histoire romaine*, Paris, 1725-48, 21 vol. in-4., fig., 36 à 48 fr., et plus, en gr. pap. Il y en a une édit. en 20 v. in-12, accompagnée de notes historiques, géographiques et critiques, de gravures, de cartes, de médailles, etc. Cette histoire, traduite en différentes langues, et entre autres en anglais par Bundy, Londres, 1730, in-fol., est la plus étendue que nous ayons. Les faits y sont enchaînés avec art, et les recherches très-savantes. Mais on y cherche vainement la noble simplicité de Tite-Live, et l'élégante précision de Tacite. Les notes sont plus estimables. Elles sont presque toutes du P. Rouillé, associé et continuateur de Catrou. Le P. Routh, autre jésuite, devait achever l'édifice que ses confrères avaient commencé ; mais la dispersion de la société a suspendu cet ouvrage. Le P. Catrou mourut en 1737. Il conserva dans sa vieillesse le feu et la vivacité d'imagination qu'il avait montrée dès son jeune âge.

CATTANEO (Jean-Marie), né à Novare au commencement du 16^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, et se dévoua entièrement à l'étude des langues. On lui doit l'édition des *Epîtres de Pline le Jeune*, qu'il publia avec des commentaires, Milan, 1506; une traduction des quatre *Dialogues* de Lucien; un poème sur la ville de Gènes, et un autre sur la prise de Jérusalem, par Godefroi de Bouillon, sous le titre de *Solymis*. Ses ouvrages en prose lui firent plus de réputation que ses poésies. Il mourut en 1529.

CATTANI DA DIACCETO (François), né à Florence le 16 novembre 1446, étudia sous Marsile Ficin, et se rendit si habile, qu'il parvint à remplacer son maître dans sa chaire de philosophie. Il mourut à Florence en 1522. Ses œuvres, presque toutes de philosophie platonicienne, ont été publiées à Bâle en 1563. Son ouvrage intitulé : *Tre libri d'amore*, a été imprimé séparément, à Venise, 1561, in-8. On y trouve sa vie, écrite par le Varchi. — Un autre François CATTANI DA DIACCETO, petit-fils du précédent, et qu'on appelle aussi *le Jeune*, entra dans l'ordre des dominicains, fut ensuite évêque de Fiésole, assista au concile de Trente, et mourut le 5 novembre 1595. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Discorso dell' autorità del papa sopra il concilio*, Florence, 1562, in-8; *Sopra la superstizione dell' arte magica*, Florence, 1562; des traductions italiennes de l'*Hexaméron* de saint Ambroise, Florence, 1560, in-8, très-rare; des *Offices*, du même, Florence, 1558, in-4; des *Epîtres* et *Evangelies*, etc.

CATTANI (Gaetan), jésuite, né à Modène le 7 avril 1696, fut destiné aux missions, et envoyé au Paraguay; il partit de Modène le 14 août 1726, et n'arriva à Ténériffe que le 19 avril 1729. Pendant son séjour au Paraguay, il adressa à son frère, Joseph Cattani, trois longues lettres que Muratori a insérées dans son recueil sur les missions, avec de grands et justes éloges de l'auteur. Ce recueil a été traduit en français, sous ce titre : *Relation des missions du Paraguay*, Paris, 1754, in-12. Le comte Algarotti s'était procuré quelques autres lettres de Cattani qu'il comptait livrer à l'impression; il est à regretter qu'il n'ait pas exécuté son dessein. Après un séjour de quatre années au Paraguay, Cattani mourut des suites d'une fièvre maligne, le 28 août 1733, à peine âgé de trente-huit ans.

CATTEAU CALLEVILLE (Jean-Pierre-Guillaume), littérateur et historien, naquit à Angermunde, dans le Brandebourg, vers 1760, de parents français et protestants réfugiés en Allemagne. Après avoir été pasteur de l'église française réformée, à Stockholm, il se rendit en Suisse, puis en France. Sans parler de quelques *Essais* publiés dans sa jeunesse, on lui doit plusieurs ouvrages importants, entre autres : *Vie de Renée de France, duchesse de Ferrare*, Berlin, 1781; *Bibliothèque suédoise, ou Recueil de variétés littéraires et politiques concernant la Suède*, Stockholm, 1783, in-8; *Tableau général de la Suède*, Lausanne, 1790, 2 vol. in-8, trad. en allemand, en anglais et en italien; *Tableau des états danois*, Paris, 1802,

3 v. in-8, 15 fr., pap. vél., 30 fr.; *Voyage en Allemagne et en Suède*, Paris, 1810, 3 vol. in-8, 12 fr.; *Tableau de la mer Baltique*, Paris, 1812, 2 vol. in-8, avec carte, 15 fr., pap. vél. 30 fr.; *Histoire de Christine, reine de Suède*, Paris, 1815, 2 vol. in-8, 10 fr. Il a aussi fourni plusieurs articles au *Mercur étranger*, à la *Gazette de France* et à la *Biographie universelle*, entre autres les articles de *Charles XII* et de *Christine*. Il est mort en 1819, à Paris, où il s'était fixé depuis plusieurs années.

CATTENBURGH (Adrien van), né à Rotterdam en 1664, y enseigna la théologie arminienne pendant au moins 25 ans. Il vivait encore en 1737. On a de lui : *Vie de H. Grotius*, Amst., 1727, 2 vol. in-fol., en flamand; *Bibliotheca scriptorum remonstrantium*, 1728, in-12; *Syntagma sapientiæ Mosaicæ*, 1737, in-4. Il y attaque les athées, les déistes, etc., avec force.

CATTHO (Angelo), natif de Tarente, aumônier de Louis XI, roi de France, ensuite archevêque de Vienne en Dauphiné, acquit beaucoup de crédit auprès de ce monarque, dans le double emploi de médecin et d'astrologue. Philippe de Commines, son ami, atteste qu'il lui prédit, vingt ans avant l'événement, que le prince Frédéric, second fils d'Alphonse, roi d'Aragon, monterait sur le trône; ce qui arriva. Il prédit aussi à Guillaume Briconnet qu'il jouerait un grand rôle dans l'Eglise, et qu'il toucherait de bien près à la tiare. Briconnet était alors marié; il fut dans la suite cardinal. En supposant que ces faits soient vrais, on n'en peut rien conclure de précis sur ces sortes de prédictions. Il n'est pas extraordinaire qu'un cadet monte sur le trône après la mort de son aîné, et qu'un homme du monde entre dans l'Eglise. Il faut convenir néanmoins que l'exact accomplissement de la dernière prédiction a quelque chose d'assez singulier. Cattho avait d'abord été attaché à Jean et à Nicolas, ducs de Calabre, qui l'envoyèrent successivement auprès de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, auquel chacun de ces deux princes demanda la main de sa fille Marie. Il demeura à la cour de ce duc jusqu'à la journée de Morat; alors il se rendit aux offres de Louis XI qui avait su déjà attirer auprès de lui Philippe de Commines. Cattho mourut à Vienne, et fut enterré dans sa métropole. Sa devise était *ingenium superat vires*. Ce fut à sa prière que Philippe de Commines entreprit ses *Mémoires*.

CATULLE (Caius Valérius), poète latin, né à Vérone, et, selon d'autres, à Sirmium, l'an 86 avant J.-C., imita dans ses épigrammes la manière grecque. Le plaisir et l'amour excitèrent son imagination, et donnèrent à ses vers cet enjouement qui fait son caractère. Comme le vice, paré des ornements du langage, est toujours accueilli chez les hommes corrompus, les poésies de Catulle furent recherchées. Les philosophes ne furent pas les derniers à lui applaudir. Cicéron, Plancus, Cinna, et les personnages les plus distingués de son siècle, furent ses amis. Jules-César, contre lequel il eut la hardiesse de faire des épigrammes, le pria à souper et le combla de caresses. Il nous reste de Catulle quel-

ques fragments, parmi lesquels on distingue ses *épigrammes*. Le style en est pur ; mais il s'en faut de beaucoup que les idées le soient. C'est lui qui a donné occasion à ce mot : *Qui écrit comme Catulle, vit rarement comme Caton*. Il mourut l'an 57 avant J.-C., l'année que Cicéron revint de son exil. Ce poète se trouve avec Tibulle et Propertius, *cum notis variorum*, Utrecht, 1680, in-8, 30 à 40 fr.; *ad usum Delphini*, 1685, in-4, vend. 50 à 63 fr. On estime l'édition de Coustelier, publiée en 1723, pet. in-4, 4 à 5 fr., gr. pap., 8 à 10 fr., de 1755, 2 vol. in-4. Le texte a été épuré par l'abbé Lenglet, sur la belle édition de Venise, donnée par Corradini en 1738. On trouve dans le même vol. les ouvrages de Tibulle et de Propertius, sur les corrections des meilleurs critiques, et particulièrement sur les leçons de Joseph Scaliger. La première édition de ces poètes réunis est de 1472, in-fol. sans nom de ville ni d'imprimeur. L'édition qu'en a donnée Vossius à Londres, 1684, in-4, 7 à 10 fr., est recherchée des curieux, parce que les notes en sont savantes et choisies. Baskerville en a donné une édition, 1772, in-4. La plus récente et la meilleure est celle du savant Doëring, reproduite fidèlement dans la jolie collection in-32 des classiques lat. publ. par Lefèvre. Les poésies de Catulle ont été traduites en français par l'abbé de Marolles, Paris, 1653, in-8, par le marquis de Pezai, avec Tibulle et Gallus, 1771, 2 vol. in-8, et par Noël avec Tibulle, Paris, 1803, 2 vol. in-8, 10 fr., avec des notes savantes. Nous citerons encore les imitations en vers des *Noces de Thétis et de Pélée* par Courmand, Ginguené et Mollevaut, dans son choix des poésies de Catulle, Paris, 1812.

CATZ (Jacques), pensionnaire de Hollande et de West-Frise, garde des sceaux des mêmes états, et stathouder des fiefs, politique habile et poète ingénieux, se démit de tous ses emplois pour cultiver en paix les lettres et la poésie. Il ne sortit de sa retraite qu'aux instances réitérées des états qui l'envoyèrent ambassadeur en Angleterre, dans les temps orageux de la république de Cromwel. De retour dans sa patrie, il se retira à Sorgoliet, une de ses terres, où il mourut en 1660. Il était né à Browershaven en Zélande, l'an 1577. Ses poésies, presque toutes morales, ont été imprimées plusieurs fois en toutes sortes de formats. Les Hollandais en font un cas infini. On préfère l'édit. d'Amsterdam, 1712, 5 part. in-fol., fig., 36 à 60 fr.; celle de 1726 est moins chère.

CAUCHON (Pierre), évêque de Beauvais, puis de Lizieux, un des plus zélés partisans de la maison de Bourgogne et des Anglais contre Charles VII, son légitime souverain, était fils d'un vigneron ; il avait des sentiments dignes d'une telle origine. Il fut un des juges de la Pucelle d'Orléans, et la livra au bras séculier. Il mourut bientôt après, en 1443, de mort subite, en se faisant faire la barbe. Calixte III l'excommunia après sa mort. Ses ossements furent déterrés et jetés à la voirie.

CAULAINCOURT, (Armand-Augustin-Louis de), duc de Vicence, lieutenant général, naquit en 1773 à Caulaincourt en Picardie. Son père était

officier général sous Louis XV et Louis XVI, et sa mère dame d'honneur de la comtesse d'Artois. Entré au service à 15 ans, il arriva de grade en grade jusqu'à celui d'officier d'état major dans la division du général d'Harville son oncle. En 1792 il fut destitué et mis en prison : il rentra dans l'armée comme simple soldat appelé par la requisition. Pendant 3 ans il servit comme grenadier, puis comme chasseur à cheval. En l'an 3 il fut réintégré dans son ancien grade, et devint aide de camp du général Aubert-Dubayet qu'il suivit à Venise et ensuite à Constantinople. Après avoir travaillé pendant quelque temps dans les bureaux de la légation française, il vint à Paris l'an 5 avec l'ambassadeur ottoman. Bientôt après il reprit du service dans l'armée, fit la campagne de l'an 7, se trouva à la bataille de Weinheim, reçut des blessures assez graves et devint colonel de carabiniers. Après la paix signée en l'an 8, il fut envoyé à St.-Petersbourg pour renouer les relations de la France avec la Russie dont Alexandre venait de prendre le sceptre. Cette mission dura 6 mois, après lesquels il revint en France. Nommé aide de camp du premier consul, puis grand écuyer de l'empereur, et plus tard général de brigade, il fut en l'an 11 chargé d'une mission diplomatique, dont la triste coïncidence avec la criminelle arrestation du duc d'Enghien a répandu sur cette époque de sa vie des nuages difficiles à dissiper. Il avait la mission de hâter à Strasbourg la construction de la flotille destinée à remonter le Rhin jusqu'à Dordrecht, et de surveiller les intrigues du ministère anglais sur les deux rives de ce fleuve. Était-il en même temps chargé de l'arrestation du prince ? c'est ce que la postérité sans doute saura mieux que nous. Un *mémoire* a été publié pour justifier Caulaincourt. On cite encore à l'appui de cette justification l'opinion de l'empereur Alexandre qui devait, dit-on, être instruit à fond de cette affaire, puisque d'un côté le crime a été commis sur le territoire du prince de Bade son beau-fils, et que d'un autre côté la mort du duc d'Enghien fut l'occasion de la rupture entre la Russie et la France. En 1805, Caulaincourt fut nommé général de division, grand cordon de la légion d'honneur et duc de Vicence. En qualité d'aide de camp et de grand écuyer, il suivit Bonaparte dans toutes ses campagnes, excepté dans celles qu'il fit en Espagne et à Wagram : il était alors ambassadeur à la cour de Russie. Cette mission importante dura 4 ans, pendant lesquels il exerça la plus grande influence sur les événements de cette époque. En 1811, il obtint son rappel. Il blâma la guerre de Russie ; et lorsque ses prévisions furent réalisées, ce fut lui qui, après avoir refusé d'aller négocier la paix à Pétersbourg, fut le compagnon de la fuite de Bonaparte avec lequel il se trouva en tête à tête dans le même traîneau ou la même voiture pendant 14 jours et 14 nuits. Jamais souverain et sujet n'avaient été rapprochés pendant un temps aussi long et dans une situation aussi extraordinaire. L'estime du maître sembla s'accroître pour lui ; et à l'ouverture de la campagne suivante, pendant l'absence momentanée du ministre des relations extérieures, Caulaincourt

fut chargé de plusieurs négociations pressantes, et de la correspondance politique. Il amena l'armistice de Pleswitz; il assista au congrès de Prague où il fut envoyé comme plénipotentiaire; mais il ne put obtenir la paix parce que les prétentions de Bonaparte la rendaient impossible. L'ancien héros d'Austerlitz comptait encore sur la victoire; mais l'eût-il obtenue, qu'elle aurait été sans résultat. D'ailleurs le désastre de Leipzig dut changer ses espérances. La conférence de Francfort ne fut pas plus heureuse que celle de Prague. Lorsque les alliés furent entrés en France, Caulaincourt fit de nouveaux efforts au congrès de Châtillon. Après avoir échoué de nouveau, il rejoignit Bonaparte à Saint-Dizier. Fidèle jusqu'au dernier moment à Bonaparte, il vint encore plaider sa cause après la prise de la capitale. A Bondy et à Paris, il parla aux monarques alliés; mais toutes négociations étaient devenues inutiles; et celui qui avait rêvé la conquête du monde, ne put obtenir que l'île d'Elbe. Ce fut lui encore qui apporta l'acte d'abdication de Bonaparte, et qui signa le traité du 11 avril 1814. Il refusa son adhésion au nouvel ordre de choses, et se retira à la campagne où il ne fut point inquiété. Le retour de Bonaparte, en mars 1815, le rappela à Paris; il fut alors ministre des relations extérieures. Après la deuxième abdication, il obtint sa radiation de la liste du 24 juillet, et resta quelque temps à Paris, qu'il quitta ensuite pour vivre dans la retraite. Un incident a troublé pendant quelque temps la tranquillité dont il jouissait. Dans la *Campagne de 1814* par Koch, l'auteur, tout en donnant les plus grands éloges à Caulaincourt, rabaisait Bonaparte pour la conduite qu'il avait tenue à l'époque du congrès de Châtillon. Mis en jugement pour les éloges qu'il avait accordés à l'empereur en répondant par une des *pièces* de sa correspondance, Caulaincourt fut acquitté par la cour royale de Paris. Ses derniers moments furent empoisonnés par l'accusation qu'on renouvela de la part que, selon quelques-uns, il prit au crime d'Etteinhaim: il mourut dans des sentiments religieux et en protestant qu'il était innocent. Il dit dans son testament: *On ne ment pas à Dieu en présence de la mort; je jure que je n'ai jamais été pour rien dans l'arrestation du duc d'Enghien*. C'est à Paris en 1827 que se termina sa carrière. Il avait été décoré de presque tous les ordres de l'Europe. Bonaparte l'avait nommé membre du sénat, et en 1814 il l'avait admis à la chambre des pairs. Caulaincourt a laissé, dit-on, à sa famille des *mémoires* d'un grand intérêt.

CAULET (Etienne-François de), né à Toulouse en 1610, d'une bonne famille de robe, fut sacré évêque de Pamiers en 1645. Il donna une nouvelle face à son diocèse, désolé par les guerres civiles et par les dérèglements du clergé et du peuple. Son chapitre était composé de douze chanoines réguliers de sainte Geneviève, que Sponde, son prédécesseur, appelait douze léopards: il les adoucit et les réforma. Il fonda trois séminaires, visita tout son diocèse, prêcha et édifia partout. Louis XIV ayant donné un édit en 1673, qui étendait la régale sur tout son royaume, l'évêque de Pamiers refusa de s'y soumettre. On fit

saisir son temporel, sans pouvoir l'ébranler. L'arrêt fut exécuté à la rigueur, et le prélat se vit réduit à vivre des aumônes de ses partisans; car les jansénistes lui étaient dévoués, quoiqu'il eût maltraité un de leurs chefs (l'abbé de Saint-Cyran), et qu'il eût essuyé plusieurs vexations dans les affaires de cette secte. On sait ce qu'il avait déposé le 17 juin 1638, contre ce premier saint du parti, lorsqu'il n'était encore que l'abbé Caulet, et quelle idée il donnait alors de la bonne foi et des sentiments du nouvel apôtre. Mais devenu évêque, il se déclara pour le silence respectueux sur le fait de Jansénius, et fut dès ce moment un saint à placer dans le calendrier de l'ordre. Caulet mourut en 1680, après avoir donné le paradoxal exemple d'un évêque qui se sacrifie pour les droits du saint Siège, et se ligue en même temps avec ses plus cruels ennemis. On a de lui un *Traité de la régale*, publié en 1681, in-4.

CAULET (Jean de), petit neveu du précédent, né à Toulouse en 1693, fut nommé à l'évêché de Grenoble en 1726, assista au concile d'Embrun qui déposa, en 1727, le préfet Soanen du siège de Senez, et y mourut en 1771, après avoir édifié son diocèse par ses vertus. Il a laissé quelques ouvrages diffus, chargés de citations et coupés par des digressions qui en rendent la lecture pénible: *Instruction pastorale sur le sacrement de pénitence et sur la communion*, Grenoble, 1749, in-4, qui peut servir de réponse à celle de M. de Rastignac sur la même matière et au livre du P. Pichon. Des *lettres* en réponse aux fameuses lettres *ne repugnate*; *Discours contre l'attentat de Damien*, 1757, in-4; *Dissertation sur les actes de l'assemblée du clergé, de 1765*, en trois parties. Clément XIII adressa à ce prélat un bref honorable sur ce dernier ouvrage.

CAULIAC, ou CHAULIAC (Gui de), vivait au 14^e siècle, et exerçait en même temps la médecine et la chirurgie à Montpellier, ces deux arts n'étant guère encore distingués alors. Il laissa après lui un *Corps de chirurgie* en vieux langage provençal, qui est probablement le premier livre écrit en français sur cette matière. Il fut traduit en latin, et puis remis en français moderne, au commencement du 16^e siècle, par un chirurgien nommé Jean Raoul. Cet ouvrage ayant été pendant longtemps le seul qui pût servir de guide aux chirurgiens, on lui donna le nom de *Guidon*, ce qui faisait aussi allusion au nom de baptême de son auteur. Cauliac avait été médecin des papes Clément VI et Urbain V. C'est à lui que nous devons la description de la terrible peste qui en 1348 fit périr le tiers du genre humain.

CAUMARTIN (Louis LEFÈVRE de), né en 1552, chancelier de France en 1622, obtint cette dignité par le crédit du maréchal de Bassompierre. Louis XIII la lui accorda avec répugnance. « Caumartin est » bête, disait-il, je le suis aussi. Mon garde des » sceaux doit porter pour moi la parole: et com- » ment le pourra-t-il faire, s'il a besoin d'un in- » terprète? » Les talents que ce ministre avait montrés dans ses ambassades et dans les autres commissions qui lui avaient été confiées, décidèrent enfin ce monarque. Le nouveau chancelier mourut peu de temps après, en 1623. Ses *mémoires* et ses

lettres sont conservés parmi les manuscrits de la bibliothèque royale.

CAURRES (Jean des), né à Morœuil en Picardie en 1540, principal du collège d'Amiens, mourut en 1587. On a de lui des *OEuvres morales*, imprimées à Paris, 1575, in-8; elles sont dans le goût de celles de Plutarque; il paraît du moins qu'il s'était proposé ce philosophe pour modèle, en appuyant par des faits historiques les maximes qu'il voulait inculquer à ses lecteurs. Il y a de cet ouvrage une édition beaucoup plus ample de 1583; c'est un gros in-8, de douze à quinze cents pages, moins remarquable par les maximes qu'il contient, que par une infinité de traits d'histoire et d'observations singulières qui y sont rapportées. Caurres a composé quelques pièces de poésie, parmi lesquelles on est fâché de voir une espèce d'apologie du massacre de la St.-Barthélemi, que l'auteur regardait comme nécessaire au repos de la France, mais qui, à beaucoup près, n'a pas eu cet heureux effet.

CAURROY (François-Eustache du), français, l'un des plus grands musiciens de son siècle, et un des sous-maîtres de la chapelle des rois Charles IX, Henri III et Henri IV, a laissé une *Messe des trépassés*, qui rend tout le pathétique et les horreurs de la mort. Il mourut en 1609, à 60 ans. Piganiol de La Force dit, dans sa *Description de la ville de Paris*, que c'est une tradition reçue parmi ceux qui sont au fait de l'histoire de notre musique, que les *noëls* que l'on chante, sont des gavottes et des menuets d'un ballet que du Caurroy avait composés pour le divertissement de Charles IX.

CAUSANS (Joseph-Louis-Vincent MAULEON de), chevalier de Malte, colonel d'infanterie, et gouverneur du comte de la Marche, depuis prince de Conti, né à Avignon au commencement du dix-huitième siècle, et mort en 1770, s'adonna particulièrement à l'étude des mathématiques, et crut avoir trouvé la quadrature du cercle. Il prétendit même expliquer par sa quadrature le péché originel et le mystère de la trinité. Il s'était engagé, par un écrit public, à déposer jusqu'à la concurrence de 300,000 fr. chez un notaire, pour parier contre ceux qui voudraient nier sa découverte; mais les tribunaux annulèrent les différents paris qui furent faits à cette occasion; et l'académie des sciences, appelée à prononcer sur le mérite de cette même découverte, déclara qu'elle était hors de sens. Mauléon de Causans publia à ce sujet plusieurs écrits en 1753 et 1754. Il fut plus heureux dans le *Spectacle de l'homme*, 1751, deux parties in-12; *La vraie Géométrie transcendante et pratique*, 1754, in-4; *Eclaircissements sur le péché originel*, 1755, in-8.

CAUSSIN (Nicolas), jésuite, né à Troyes en 1583, se fit un nom par ses sermons et ses ouvrages. Il fut choisi pour confesseur de Louis XIII; mais ayant voulu engager le roi à rappeler la reine-mère, le cardinal de Richelieu le fit reléguer dans une ville de Bretagne. Il mourut à Paris en 1651, regardé comme un homme d'une probité exacte, et que rien ne pouvait ébranler. On a de lui plusieurs ouvrages en français et en latin : *Le Parallèle de l'éloquence sacrée et profane*, in-4. Gibert, dans

ses *Jugements sur les rhéteurs*, le juge trop sévèrement; Morhof, Bayle, Vossius, le P. Marsène et Baillet en parlent avec éloge. *La cour sainte*, 5 vol. in-8, accompagnée d'exemples historiques, dont quelques-uns marquent plus sa piété que son discernement; elle ne mérite cependant pas les railleries qu'en a faites le marquis d'Argens. Cet ouvrage est écrit d'un style supérieur à celui de bien des écrivains de son temps. La preuve qu'il n'est pas sans mérite, c'est qu'il fut traduit en toutes sortes de langues et souvent réimprimé. *La Vie neutre des filles dévotes, qui font état de n'être ni mariées ni religieuses*, ou la *Vie de sainte Isabelle de France*, sœur du roi saint Louis; *Vie du cardinal de Richelieu*; *Thesaurus græcæ poeseos*, etc.

CAUSSIN DE PERCEVAL (Jean-Jacques-Antoine), orientaliste, né à Montdidier en 1759, mort au mois de juillet 1835, étudia de bonne heure les langues savantes et se trouva en état, à l'âge de 24 ans seulement, d'occuper au collège de France une chaire de langue arabe. Quatre ans après il fut nommé garde des manuscrits de la bibliothèque royale; mais il se vit privé de ce poste le 10 août 1792, et ne le reprit jamais depuis. Caussin de Perceval a laissé : Traduction de l'*Argonautique*, de Valérius Flaccus, 1 vol. in-8; id. de l'*Argonautique* d'Apollonius de Rhodes; *Notices sur les tables astronomiques d'Ebb Jounis, suite des Mille et une Nuits*, traduite de l'arabe, 2 vol. in-18; *Histoire de la Sicile sous la domination des musulmans*, également traduite de l'arabe et imprimée à la suite du *Voyage en Sicile, à Constantinople et au Levant*, par Ridesel, Paris, 1802, in-8; des éditions de quelques textes arabes, tels que les *Fables de Lockman*; les *trois premiers chapitres du Koran*, etc., à l'usage des élèves de son cours.

CAUVET (Gilles-Paul), architecte et sculpteur d'ornements, né à Aix en Provence en 1731, mort en 1788, fut l'auteur d'une réforme importante dans la décoration des appartements; il remplaça le genre appelé *rocaille*, par des ornements simples et en même temps nobles. C'est dans ce but qu'il publia l'ouvrage intitulé : *Recueil d'ornements* à l'usage des jeunes artistes qui se destinent à la décoration des appartements, Paris, 1777, avec 70 planches.

CAUX DE MONTLEBERT (Gilles de), contrôleur des fermes du roi de France, né à Ligneris, dans le duché d'Alençon, vers 1682, et mort à Bayeux en 1733, était parent de Pierre Corneille. Il eut, comme lui, beaucoup de goût pour la poésie dramatique. On a de lui deux tragédies : *Marius*, représenté en 1715; et *Lysimachus*, en 1737. Quelques personnes assurent que la première pièce, la meilleure des deux, est du célèbre président Hénault. Caux est encore connu par quelques poésies. La principale est l'*Horloge de sable, figure du monde*; pièce morale, dont l'allégorie est ingénieuse, et la versification assez facile. On la trouve dans le *Choix des poésies morales et chrétiennes*, de le Fort de la Morinière.

CAUX DE CAPPEVAL, littérateur français des

environs de Rouen, a publié à Manheim : la *Prise de Berg-op-Zoom*, poème, 1747, in-8 : *La Parresse*, ou *Essai sur les campagnes de Louis XV*, poème, 1752, in-12 ; *Apologie du goût français relégué à l'opéra*, en vers, 1754, in-12 ; *Odes héroïques et morales*, 1768, in-8 ; *Traduction en vers latins de la Henriade* de Voltaire. Caux vivait au commencement du 18^e siècle, il était au service de l'électeur palatin.

CAVAIGNAC (Jean-Baptiste), membre de la Convention nationale, né à Gordon, dans le département du Lot, en 1762, d'une famille ancienne et originaire de Rouergue, était avocat au parlement de Toulouse, lorsque la révolution éclata. Ses principes politiques le firent porter successivement aux fonctions municipales et départementales, et nommer, en septembre 1792, à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Il avait déjà été chargé du rapport de la reddition de Verdun aux Prussiens, et avait obtenu un décret d'accusation spécialement dirigé contre ceux qui en étaient les auteurs, en faisant annuler le décret qui déclarait les habitants en masse traîtres à la patrie. Cavaignac était en mission à l'armée des côtes de l'Ouest, lorsqu'il apprit la nouvelle de la proscription des Girondins au 31 mai 1793, et il signa, avec Merlin et Seveste ses collègues, une protestation contre les mesures prises dans cette journée. Après son retour à Paris, la Convention l'envoya à l'armée des Pyrénées-Occidentales, où deux régiments de cavalerie furent formés par ses soins, et il contribua aux premiers succès de cette armée. Sa conduite en Espagne, et notamment à Saint-Sébastien, se ressentit malheureusement trop de l'influence du furieux Pinet, son collègue. Ses fonctions de proconsul ayant cessé au mois de septembre 1794, il rentra à la Convention qui, depuis la chute de Robespierre, avait adopté des principes plus modérés. Une dénonciation fut portée contre lui par les habitants de Bayonne, et par Lecomte, son collègue, et il eut pour défenseurs Boissy-d'Anglas et Durand-Maillane. Une troisième mission lui fut encore confiée près de l'armée du Rhin et Moselle. Chargé de la direction de la force armée, dans la journée du 1^{er} prairial an 3, il ne put prévenir l'envahissement de la Convention, et il aurait été assassiné, comme le fut Ferraud, sans le dévouement d'un citoyen à qui l'assemblée vota un sabre d'honneur. Il défendit encore ses collègues dans la journée du 13 vendémiaire an 4, où il avait été adjoint à Barras pour repousser les sections insurgées. Cavaignac entra au conseil des Cinq-cents, et en sortit lors de la réélection des deux tiers, en 1797. Il devint ensuite tour à tour receveur aux barrières, administrateur de la loterie, puis, après la paix d'Amiens, commissaire général des relations extérieures à Maskat, port de l'Arabie. Mais l'influence que les Anglais avaient acquise dans cette ville l'empêcha d'y être admis, et il revint en 1805. Joseph Napoléon le chargea, en 1806, d'organiser et de diriger l'administration des domaines et de l'enregistrement dans son royaume de Naples, où il devint, sous Murat, conseiller d'état et commandeur de l'ordre des Deux-

Sicules. Cavaignac reçut en outre un majorat dont il n'a jamais pris le titre. Il rentra en France lors du décret de Napoléon, qui rappelait dans leur patrie les Français au service étranger, et fut nommé durant les cent-jours préfet de la Somme. La loi du 12 janvier 1816 le força de s'expatrier, et il se retira à Bruxelles, où il est mort le 24 mars 1829.

CAVALCANTI (Guido), poète et philosophe florentin, mort en 1300, a laissé divers ouvrages en vers et en prose, entre autres des *Règles pour bien écrire*. Ses *sonnets* et ses *canzoni* parurent à Florence en 1527, in-8, dans un *Recueil d'anciens poètes italiens*, fort rare.

CAVALCANTI (Barthélemi), né à Florence en 1503, était versé dans les belles-lettres. Il fut employé par Paul III et par Henri II, roi de France. Il fit paraître beaucoup de prudence, d'intégrité et de capacité dans les affaires dont il fut chargé. Cavalcanti mourut à Padoue en 1562. Ses principaux ouvrages sont : *Sept livres de rhétorique*, Venise, 1558, in-fol. ; un *Commentaire du meilleur état d'une république*.

CAVALIER (Jean), fils d'un paysan des Cévennes, est fameux par le rôle qu'il joua dans les guerres des camisards, sur la fin du règne de Louis XIV. Sa bravoure, aidée de l'enthousiasme de ces fanatiques, le fit regarder dans son pays comme un homme extraordinaire, suscité de Dieu pour le rétablissement du calvinisme. De garçon boulanger il devint prédicant, et de prédicant chef d'une multitude d'enthousiastes, avec lesquels il exerça, vers l'an 1704, de grandes cruautés contre les catholiques. Le maréchal de Montrevel tenta vainement de les réduire. Enfin le maréchal de Villars lui proposa une amnistie. Il négocia avec Cavalier, qui promit de faire quitter les armes à son parti, à condition qu'on lui permettrait de lever un régiment, dont il serait colonel. Observé en France, il passa au service de l'Angleterre, et se distingua à la bataille d'Almanza. Il mourut, en 1740, gouverneur de l'île de Jersey, et entièrement guéri de ses anciennes fureurs. Il était même, dans la société, d'un caractère doux et d'un commerce aimable.

CAVALIERI (Bonaventure), jésuite ou hiéronymite de Milan, et non jésuite comme le disent tous les dictionnaires, naquit en 1598. Il fut professeur de mathématiques à Bologne, disciple de Galilée, et ami de Toricelli. Il passe en Italie pour être l'inventeur du calcul des infiniment-petits. On a de lui : *Directorium universale uranometricum*, Bologne, 1632, in-4 ; *Geometria indivisibilibus continuorum*, ibid., 1653, in-4 ; ouvrage original et très-ingénieux. Son système subit le sort des nouveautés les plus dignes de l'approbation du public. De grands géomètres l'attaquèrent ; de grands géomètres l'adoptèrent ou le défendirent. Il mourut en 1647. Ce fut la goutte qui le jeta dans les mathématiques. Cette maladie cruelle le tourmentait si fort, que Benoit Castelli, disciple de Galilée, lui conseilla de distraire ses douleurs en s'appliquant à la géométrie. Il le fit et s'en trouva bien, dit-on.

CAVALIÉRI (Jean-Michel), natif de Bergame, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et se fit connaître par une *Histoire des papes, patriarches, archevêques*, etc., de son ordre, qu'il fit imprimer en 1696, 2 vol. in-4; et par un *Traité du rosaire*, dont on a fait une troisième édition à Naples, en 1713, in-8. Ce religieux mourut en 1701.

CAVALIÉRI (Marcel), dominicain, professa d'abord la philosophie à Naples, devint ensuite successivement vicaire général à Siponte, à Césène, et enfin à Bénévent, où il fut trouvé sain et sauf sous les ruines du palais archiepiscopal, à la suite d'un tremblement de terre qui anéantit presque toute la ville. Sa réputation engagea le cardinal Ricci, évêque de Biségia, à vouloir lui résigner son évêché, et le cardinal Giustiani, évêque de Bergame, à le faire son coadjuteur; mais il se refusa constamment à l'un et à l'autre, jusqu'à ce qu'Alexandre VIII lui ayant donné l'évêché de Gravina, il fut obligé de l'accepter. Ce religieux justifia ce choix par sa conduite. Il embellit la cathédrale, rétablit le séminaire, et construisit des églises où il en manquait; un clergé instruit et formé à la pratique de ses devoirs, fit surtout honneur à son épiscopat. Il mourut en 1705. On a de lui : *Statera sacra ritum ordinis prædicatorum in celebratione missæ, etc., expendens; Il uttore ecclesiastico istruito nelle regole della fabrica, e delle suppellectili delle chiese*, l'un et l'autre publiés à Naples en 1686. On a encore de ce prélat des statuts synodaux qui parurent en 1693, et qu'il répandit dans tout son diocèse pendant le cours de ses visites.

CAVALIÉRI (Jean-Michel), aussi natif de Bergame, qui entra dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin, et mourut en 1757, après avoir publié : *Commentarius in authentica S. Rit. Cong. Decreta*, Bresse et Bergame, 1743, 3 vol. in-4; Venise, 1758; Augsbourg, 1764; ouvrage plein de recherches, mais où il y a une critique un peu trop âpre des *Observations de Méral*.

CAVALLI (François), célèbre organiste et compositeur, naquit à Venise au commencement du 17^e siècle, et fut maître de chapelle de l'église Saint-Marc. Il commença, un des premiers, à travailler pour la scène, lorsque les théâtres publics furent établis à Venise (1637), et continua pendant plus de 30 ans de l'enrichir de ses ouvrages. Le cardinal Mazarin l'appela à Paris, en 1660, pour faire mettre en musique l'opéra de *Xerxès*, qui fut représenté le 22 novembre dans la galerie du Louvre, à l'occasion des noces de Louis XIV. Cet opéra eut peu de succès, parce que très-peu de personnes entendaient l'italien, et que tout le monde haïssait le cardinal, prôneur de l'artiste italien. On ignore l'époque précise de la mort de Cavalli qui vivait encore en 1672. On porte à 38 le nombre d'opéras qu'il a composés depuis 1637 à 1668; on n'a imprimé que celui de *Xerxès*, Paris, 1660, in-4.

CAVALLINI (Pierre), peintre et sculpteur du 14^e siècle, disciple du fameux Giotto, né en 1259, mourut à Rome sa patrie, en 1344, regardé comme un saint et un bon peintre. On fait grand cas du *crucifix* de l'église de Saint-Paul de Rome.

CAVALLINO (Bernardo), peintre, né à Naples en 1612, mort pauvre en 1656. Il réussissait très-bien dans les tableaux d'histoire d'une moyenne grandeur; mais il n'obtint une juste réputation qu'après sa mort. On ne trouve guère de ses tableaux qu'à Naples et en Espagne.

CAVALLO (Tiberius), physicien de Naples, né dans cette ville en 1749, et mort en 1809 à Londres où il s'était rendu en 1771 pour se livrer au commerce, fut entraîné par son goût pour l'étude de la nature à laquelle il s'adonna entièrement. Ses efforts furent récompensés par d'heureuses découvertes, entre autres par celle d'un électromètre qui porte son nom; il a publié un *Traité sur l'électricité*, en anglais, 1777, 1795, 3 vol. in-8, ainsi que plusieurs autres ouvrages, et a fourni divers articles importants à la société royale de Londres dont il était membre.

CAVANILLES (Antoine-Joseph), botaniste espagnol, né à Valence en 1745, fit ses études chez les jésuites de cette ville, et entra dans les ordres. Membre de l'université de Valence, il fit adopter dans l'enseignement de cet établissement célèbre les œuvres de Condillac et de Muschembrouk, il y introduisit enfin l'étude des mathématiques. Il était professeur de philosophie à Mursy lorsque le duc de l'Infantado, nommé ambassadeur en France, le choisit pour diriger l'éducation de ses enfants, et l'amena avec eux à Paris en 1777. Il se lia avec le célèbre Bernard de Jussieu, et se livra entièrement à son goût pour la botanique. Il publia les premières livraisons d'un grand ouvrage sur la botanique intitulé : *Monadelphie classis dissertationes decem*, Matriti, 1790 (Parisii, 1785 et ann. suiv.), in-4, fig., vend. 54 fr. A ce sujet il s'éleva une discussion entre lui et l'héritier de Brutel sur la prétention qu'ils élevaient tous deux d'avoir découvert ces plantes antérieurement l'un à l'autre. L'année précédente il avait rectifié quelques erreurs qu'il avait cru remarquer dans l'article Espagne de la nouvelle Encyclopédie, par Masson de Morvilliers. Après 12 ans de séjour en France, il retourna dans son pays où il fit paraître bientôt l'ouvrage suivant. *Icones et descriptiones plantarum quæ aut sponte in Hispania crescunt, aut in hortis hospitantur*, Matriti, ex typ. reg., 1791 et ann. seq., 6 vol. in-fol. cum 601 fig., 500 fr. Il ne l'avait point encore achevé lorsqu'il fut chargé par son gouvernement de parcourir l'Espagne pour y faire des recherches botaniques. Il s'pressa de répondre à cet appel, et ne borna pas ses recherches aux végétaux; il s'occupait en même temps de la géographie et de la minéralogie des pays qu'il visitait. Il alla d'abord dans le royaume de Valence dont il a donné des descriptions sous le titre de Valence. Ces observations furent imprimées aux frais du roi d'Espagne, Madrid, 1795-97, 2 vol. in-fol. fig., 90 à 150 fr. Il avait été nommé en 1801 directeur royal du jardin de Madrid, où il donna des leçons de botanique qui ont été recueillies en 1802 et 1803, et traduites en italien par le professeur Viviani. On lui doit encore *Coleccion de papeles sobre la historia natural, geografia, agricultura, poblacion del reyno*

de *Valencia*, Madrid, 1795-1797, 2 vol. in-fol. av. pl.; *Observations sur la culture du riz* dans le royaume de Valence, 1796, in-4. Il a aussi inséré quelques dissertations dans les annales des sciences naturelles imprimées à Madrid; on a remarqué surtout celle qu'il a faite sur *la rage*. Il est mort en 1804, et a été remplacé par le savant Lagosca.

CAVAZZA (Jean-Baptiste), peintre et graveur, né à Bologne en 1620, fut élève de Cavedone. Il orna plusieurs églises de Bologne de ses ouvrages. Son dessin est pur et son coloris agréable. Les curieux font un cas particulier de ses gravures; il avait pris la manière de son maître et celle du Guide.

CAVAZZI (Jean-Antoine), missionnaire de l'ordre de Saint-François, né à Montécuculo dans le duché de Modène, au commencement du 17^e siècle, signala son zèle pour la foi dans les missions d'Afrique. De retour à Rome en 1668, il y rendit compte de ses travaux, et présenta à la congrégation une ample relation de tout ce qu'il avait observé dans ces vastes contrées. Le grand nombre d'idiomes qu'il avait été obligé d'apprendre et l'usage constant qu'il avait fait de la langue portugaise, en conversant avec les Européens, avaient tellement corrompu son italien, que la congrégation de la Propagande crut devoir engager le général des capucins à faire rédiger les mémoires du père Cavazzi. Le choix tomba sur le P. Fortuné Alamandini de Bologne, prédicateur éloquent, qui publia l'ouvrage sous ce titre : *Gi. Ant. Cavazzi descrizione dei tre regni cioè Congo, Matamba e Angola, e delle missioni apostoliche, essercitatevi a' religiosi capucini e nel presente stile ridotta Dal-P. Fortunato Alamandini, etc.*, Bologne, 1687, in-fol., vol. peu commun, 10 fr., et Milan, 1690, in-4 fig., vend. 37 fr. Le P. Labat en a donné une traduction française intitulée : *Relation historique de l'Ethiopie occidentale, etc.*, Paris, 1732, 5 vol. in-12, fig., augmentée de divers documents que lui ont fournis les Portugais. Cet ouvrage du P. Cavazzi est d'autant plus précieux, qu'il est le seul que nous ayons à consulter sur les régions éloignées que ce savant a parcourues. Il mourut à Gènes en 1692.

CAVE (Guillaume), né en 1637 à Picwel, d'abord curé d'Islington, près de Londres, ensuite chanoine de Windsor, mourut dans un âge avancé, en 1713. C'est un des théologiens d'Angleterre qui a le mieux connu l'histoire et les antiquités ecclésiastiques. Quelques savants l'ont accusé très-mal à propos de socinianisme. Il fut toujours anglican, excepté le respect pour les Pères, qu'il poussa plus loin que ceux de son église. Les ouvrages qu'il a produits font honneur à son érudition. Les principaux sont : *Scriptorum ecclesiastic. historia literaria, à Christo nato usque ad sæculum XIV*, Oxonii, 1740-43, 2 vol. in-fol., 24 à 36 fr., et plus, en gr. pap., vend. 75 fr. Cet ouvrage est estimé pour les recherches. Sa critique n'est pas toujours sûre; et, quoique anglais, il est crétule; *Le Christianisme primitif*, en anglais, Londres, 1673, in-8, trad. en franç., Amst., 1712, 2 vol. in-12. C'est un

tableau intéressant de la vie et des mœurs des premiers chrétiens; *Les Antiquités apostoliques, ou vies, actes et martyres des apôtres et évangelistes*, en angl., Londres, 1684, in-fol., 10 fr.; *Histoire de la vie, de la mort et du martyre des saints contemporains des apôtres*, en angl., Londres, 1682, in-fol., 8 à 12 fr.; *La vie des Pères de l'église du 4^e siècle*, en angl., ibid., 1687, in-fol., 6 à 7 fr.; *Dissertations concernant les évêques, les métropolitains et les patriarches dans l'ancienne église*, Londres, 1683, in-8; *Tabulæ ecclesiasticæ*, en angl., Londres, 1685, in-8.

CAVÉDONE (Jacques), né à Sassuolo dans le Modénais, en 1577, peintre, saisit si heureusement la manière d'Annibal Carrache son maître, que les connaisseurs confondaient souvent leurs tableaux. Peu de peintres ont manié le pinceau avec plus de facilité. Les malheurs de sa famille dérangèrent son esprit et affaiblirent ses talents. Il fut réduit à peindre des *ex-voto*, et à demander publiquement l'aumône. Un jour s'étant trouvé mal, on le traîna dans une écurie voisine, où il mourut en 1660. Ses principaux tableaux sont à Bologne.

CAVEIRAC (l'abbé Jean Novi de), né à Nîmes, en 1713, mort en 1782, s'est fait connaître par divers écrits qui respirent la religion, la justice et la vraie politique; tels que *La vérité vengée, ou Réponse à la dissertation sur la tolérance des protestants*, 1756, in-12; *Apologie de Louis XIV et de son conseil, sur la révocation de l'édit de Nantes*, 1758, in-8; *Appel à la raison, des écrits et libelles publiés contre les jésuites*, 1762, 2 vol. in-12; *Lettre d'un Visigoth à M. Fréron, sur sa dispute harmonique avec Rousseau; Mémoire politico-critique sur le mariage des calvinistes*, 1756, in-8. L'abbé de Caveirac, n'ayant mis son nom sur aucun de ses ouvrages, on lui en attribue plusieurs qu'il n'a pas composés, tel que *l'Accord parfait de la nature, de la raison, de la révélation et de la politique*, Cologne, 1753. Cet ouvrage est du chevalier de Beaumont, garde du roi, et serait plutôt en faveur des protestants que des catholiques. Les philosophes ont accusé l'abbé de Caveirac d'avoir fait l'apologie de la Saint-Barthélemi; mais il n'y a qu'à lire ce qu'il a écrit là-dessus, pour connaître et détester la calomnie. Caveirac prouve seulement : Que la religion n'y a eu aucune part; que ce fut une affaire de proscription; qu'elle ne regarde que Paris; qu'il y périt beaucoup moins de monde qu'on a cru. (*Dissertation sur la journée de la Saint-Barthélemi*, page 1.) Cette dissertation se trouve à la fin de l'*Apologie de Louis XIV, sur la révocation de l'édit de Nantes*. Un écrivain très-connu s'est élevé avec force contre les calomnieux de cet écrivain estimable. « L'abbé de Caveirac, dit-il, qui n'a point fait l'apologie de la Saint-Barthélemi, et qu'on détestera jusqu'à la fin des siècles, comme s'il l'avait faite, parce qu'il a plu à des menteurs, qui se font appeler philosophes, de l'en accuser : une calomnie qui a une secte pour organe s'établit toujours malgré la preuve contraire, parce que chez les hommes la hardiesse et l'obstination du calomnieux à répéter ses impostures, devient une

raison pour y croire, au lieu que l'attention de l'accusé à se justifier, commence par fatiguer, et finit par le faire paraître coupable. » (Linguet, *Annales politiques*, 1777, n. 10.)

CAVENDISH (Guillaume de), duc de Newcastle, né en 1592, parut à la cour de Jacques I^{er} avec tous les avantages que l'esprit et la figure peuvent donner à un gentilhomme. Le prince de Galles, depuis Charles I^{er}, l'affectionna et lui confia l'éducation de son fils Charles II. Lorsque Cavendish vit les affaires du roi désespérées, il se retira à Hambourg, de là en Hollande et à Paris, où il vécut à l'étroit. Au rétablissement de Charles II, il retourna en Angleterre, et ce fut alors qu'il fut créé duc de Newcastle. Il mourut en 1676. Sa seconde femme, Marguerite Lucas, a écrit sa *vie* qui a été imprimée à Londres, in-fol. Le duc de Newcastle est auteur d'une *Méthode nouvelle de dresser et travailler les chevaux*. Elle a été trad. en franç., Anvers, 1657, in-fol., 10 à 15 fr. Le grand nombre et la beauté des figures, dont cette traduction est ornée, la rendent très-précieuse, surtout celles de la première édition. Ce sont des leçons d'équitation qu'il donnait à son élève. Il est encore auteur de quelques *poésies* et de *comédies*.

CAVENDISH (Henri), célèbre chimiste anglais, de la société royale de Londres, et l'un des huit associés étrangers à l'Institut de France, né en 1733, d'une famille illustre, dédaigna les emplois auxquels sa naissance pouvait le porter, pour s'adonner uniquement aux sciences. Il est un des savants qui ont le plus contribué aux progrès de la chimie moderne; c'est lui qui, le premier, analysa les propriétés particulières du gaz hydrogène, et assigna les caractères qui distinguent ce gaz de l'air atmosphérique; c'est encore à lui qu'on doit la fameuse découverte de la composition de l'eau. Cavendish ne s'est pas moins distingué dans la physique et dans la haute géométrie, où il porta le même esprit d'exactitude et de précision que dans ses expériences chimiques. Il est mort en 1810, laissant quelques écrits peu volumineux; mais ils ont tous un caractère d'invention, de finesse, d'exactitude et de fidélité qui doivent les faire regarder comme des modèles dans leur genre. Ils sont insérés dans les *Transactions philosophiques*. Les principaux sont : *Expériences sur l'air factice*, 1766; *Rapport sur les instruments de météorologie*, fait à la société royale de Londres, etc.; *Mémoire sur la théorie mathématique de l'électricité*; *Mémoire sur l'année civile des Indous et sur ses divisions*, 1792.

CAVICÉO (Jacques), prêtre italien, eut de grands différends avec l'évêque de Parme sa patrie. Il en fut exilé, et commit, à son corps défendant, un homicide dont il fut absous. Il devint ensuite vicaire-général de l'évêque de Rimini, puis de celui de Ferrare, et mourut en 1511, à 68 ans. Il s'est fait connaître par son roman de *Peregrin*, Venise, 1526, in-8, trad. en franç., 1528, in-8, par François Dassy N. L.

CAVOLINI (Philippe), jurisconsulte et naturaliste italien, né à Naples en 1755, mort en 1810,

s'occupa peu de sa profession d'avocat; il se livra particulièrement à l'étude de l'histoire naturelle, science qu'il a enrichie de plusieurs découvertes : Abildgard, savant naturaliste de Danemark, a donné à une plante nouvelle le nom de *Cavolina natans*. Cavolini a publié les ouvrages suivants : *Memoria sulla generazione de' pesci e de' granchi*, Naples, 1777, in-8; *Progymnasma de veterum jurisconsultorum philosophia*, ibid., 1779, in-8; *Memoria per servire alla storia del fisco e della profiscazione*, ibid., 1785, in-8; *Memoria per servire alla storia de' polipsi maximi*, ibid., 1785, in-8; *Nuove ricerche sulla gorgonia e sulla madrepora*, ibid., 1783, in-4.

CAVOIE (Louis d'OGER, marquis de), grand maréchal des logis de la maison du roi, né en 1640, fut élevé auprès de Louis XIV, et acquit en Hollande un nom célèbre par une action hardie qui sauva la flotte de cette république, en 1666. Un brûlot anglais venant à force de voiles sur l'amiral, il proposa à Rutter d'aller dans une chaloupe, avec les chevaliers de Lorraine et de Coislin, couper les cables des chaloupes du brûlot. Ce dessein ayant été exécuté heureusement, les Anglais furent obligés de mettre le feu à leur brûlot. Les trois seigneurs français, récompensés par les états généraux, ne s'acquirent pas moins de gloire par leur libéralité que par leur bravoure, en distribuant tout l'argent à l'équipage. Cavoie, de retour en France, suivit Louis XIV dans toutes ses campagnes, où son intrépidité lui acquit le titre de *brave Cavoie*. Ce prince, qui l'honora toujours d'une confiance particulière, lui donna la charge de grand maréchal des logis de sa maison. Son rang lui procura moins d'amis que son mérite. Le vicomte de Turenne, qui avait recherché son amitié, sur l'idée que lui en avait donnée l'action du brûlot, et le maréchal de Luxembourg, sont ceux avec lesquels il fut le plus étroitement uni. Cavoie passa les vingt dernières années de sa vie dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il mourut comme il avait vécu, en 1716.

CAXÈS (Patrice), peintre et architecte de Florence, s'attacha à Philippe II et à Philippe III, rois d'Espagne, pour lesquels il peignit à fresque, dans une des galeries du palais de Pardo, l'*Histoire de Joseph*. Il mourut à Madrid dans un âge fort avancé. On a de lui la *Traduction* en espagnol du *Traité d'architecture* de Vignol.

CAXÈS (Eugène), peintre, fils du précédent, mort l'an 1642, âgé de 65 ans. On ne peut se lasser d'admirer le beau *tableau de saint Joachim et sainte Anne*, qu'il peignit pour l'église de Saint-Bernard de Madrid. Les grâces répandues dans cet ouvrage, la fraîcheur du coloris et la correction du dessin, peuvent le faire aller de pair avec ceux des plus grands maîtres d'Italie.

CAXTON (Guillaume), célèbre littérateur, employé dans diverses négociations par le roi d'Angleterre, Edouard IV, mourut en 1494, dans un âge avancé. Il s'adonna au commerce, sans négliger la politique et la littérature. C'est lui qui introduisit en 1474 l'imprimerie en Angleterre. Il mit sous

presse plusieurs livres, qu'il avait composés ou traduits; entre autres, une chronique en sept livres, qu'il intitula : *Fructus temporum*; un livre français intitulé : *Recueil des historiens de Troyes*.

CAYET (Pierre-Victor PALMA), né en 1525 à Montrichard en Touraine, de parents catholiques, embrassa le calvinisme, et fut ministre de l'église de Poitiers à Montreuil-Bonnin; mais ayant été convaincu d'avoir fait l'apologie des mauvais lieux, et de s'amuser de magie, il fut déposé dans un synode. Cette condamnation produisit son abjuration, il rentra dans le sein de l'Eglise à Paris en 1595. On peut imaginer quels principes pouvait avoir un homme qui n'était revenu à la vraie religion que par l'impression d'une juste condamnation. Il mourut en 1610, docteur de Sorbonne et professeur en hébreu au collège royal. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, moins consultés que sa *Chronologie septenaire*, 1606, in-8, depuis la paix de Vervins en 1590, jusqu'en 1604, condamnée par la faculté de théologie de Paris. Cette censure parut imprimée en 1610, in-8. Il ajouta ensuite à son histoire de la paix, celle de la guerre qui l'avait précédée. On a cette nouvelle histoire dans les trois tom. de sa *Chronologie novenaire*, 1608, in-8, depuis 1598. Il faut bien se garder de croire tout ce qu'il y rapporte.

CAYLUS (Daniel-Charles de PESTEL, de LEVIS de TUBIÈRES de) naquit à Paris, en 1669, d'une famille illustre. Elevé dans la piété et le savoir, il fut disciple de Bossuet. Le cardinal de Noailles le choisit pour son grand vicaire en 1700, et le roi le fit évêque de Toul, puis d'Auxerre cinq ans après. Il mourut en 1754. Il s'était d'abord signalé contre ceux qui n'acceptaient point la bulle *Unigenitus*, et en particulier contre dom Friperet. Il avait été un des quarante prélats qui ont donné l'excellente instruction de 1714; mais dans la suite il fut appellant et prôneur des prétendus miracles de Paris. Ses *œuvres*, publiées en 4 vol. in-12, ont été condamnées à Rome par un décret du 11 mai 1754. Cette collection ne comprend point ses mandements et quelques autres écrits, plus propres à nourrir l'esprit de parti, qu'à répandre des lumières. L'abbé Detzey a donné sa *Vie*, 1765, 2 vol. in-12.

CAYLUS (Anne-Claude-Philippe de TUBIÈRES, de GRIMOARD, de PESTEL, de LEVIS, comte de), de la même famille que le précédent, naquit à Paris en 1692, et mourut dans cette ville en 1765. Il entra au service de bonne heure et se distingua dans la Catalogne et au siège de Fribourg. Après la paix de Rastadt, sa vivacité ne s'accommodant pas de l'inaction, il fit le voyage d'Italie, et saisit avec enthousiasme les beautés des chefs-d'œuvre répandus dans cette partie de l'Europe. Ayant passé dans le Levant, il visita le fameux temple de Diane à Ephèse. De retour en France en 1717, il fit encore quelques voyages hors du royaume, et alla deux fois à Londres en différents temps. Devenu sédentaire, il n'en fut pas moins actif. Il s'occupa de musique, de dessin et de peinture; il écrivit, il grava. Reçu en 1731 dans l'académie royale de peinture et de sculpture, il composa la vie des plus fameux peintres

et sculpteurs de cette compagnie; et, pour étendre les limites de l'art, il recueillit dans trois ouvrages de nouveaux sujets de tableaux qu'il avait rencontrés dans la lecture des anciens. Il a fondé dans cette académie un prix annuel pour celui des élèves qui réussirait le mieux à caractériser une passion. Les dessins coloriés qu'avait faits à Rome le célèbre Piétro Sinta-Bartoli, d'après des peintures antiques, lui tombèrent entre les mains. Il les fit graver; toutes les pièces en sont peintes avec une précision et une pureté inimitables. L'académie des Inscriptions lui ayant donné en 1742 une place d'honneur, l'étude de la littérature devint sa passion dominante; mais ce fut toujours relativement aux arts. Il travailla sur les embaumements des momies égyptiennes, sur le papyrus, sur les masses énormes que les Egyptiens transportaient d'une extrémité de l'Egypte à l'autre. Il tâcha d'éclaircir plusieurs passages de Pline, qui ont rapport aux arts. Il fit revivre en quelque sorte les tableaux de Polignotte; il reconstruisit, pour ainsi dire, le théâtre de Curion et le magnifique tombeau de Mausole; mais l'on comprend sans peine que la scénographie de ces sortes de choses, faite d'après des descriptions plus ou moins exactes et détaillées, est nécessairement défectueuse, et combien l'imagination y trouve de liberté pour substituer son ouvrage à celui de la réalité. Il chercha dans les laves des volcans, la pierre *obsidienne*, méconnue des plus habiles naturalistes. Enfin, il trouva ou retrouva le moyen d'incorporer les couleurs dans le marbre, et publia un mémoire intéressant sur la peinture encaustique, qui a reparu quelques années après sa mort, sous ce titre : *Mémoire sur la peinture à l'encaustique et sur la peinture à la cire, par M. le comte de Caylus, et M. Majault, docteur de la faculté de médecine*, in-8. Il paraît cependant que cette matière a encore été mieux éclaircie dans un traité publié par un auteur espagnol en 1786. Dans plus de 40 dissertations que le comte de Caylus a lues à l'académie, les arts et les lettres prêtent un secours mutuel à l'écrivain. Ce généreux protecteur fonda dans cette compagnie un prix de 500 livres, dont l'objet est d'expliquer, par les auteurs et par les monuments, les usages des anciens peuples. Il rassemblait de toutes parts les antiquités de toute espèce. Il les faisait ensuite dessiner et graver, en les accompagnant d'observations savantes et judicieuses. C'est ce travail qui a produit, outre le *Mémoire sur l'encaustique* dont nous avons parlé, son *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises*, Paris, 1752-67, 7 vol. in-4, fig., 160 à 180 fr. On ajoute à ce livre : *Recueil d'antiquités dans les Gaules, par la Sauvagère*, in-4, vol. peu commun; *Numismata aurea imperatorum Romanorum*, pet. in-fol., 42 fr., gr. pap., 70 fr.; *Recueil de pierres gravées du cabinet du roi*, pet. in-4, 10 à 15 fr. Ce livre est resté imparfait, et n'est précieux qu'autant qu'il est de la première édition, c'est-à-dire sans titre, avec les figures avant les chiffres et sans l'explication; *Nouveaux sujets de peinture et de sculpture*, 1755, in-12; *Tableaux tirés d'Homère et de Vir-*

gile, avec des observations générales sur le costume, 1757, in-8; *Description d'un tableau représentant le sacrifice d'Iphigénie*, 1757, in-12; *Recueil de peintures antiques*, Paris, 1757, in-fol., édition originale de ce magnifique ouvrage, dont il n'y a eu que 30 exempl. d'impr. On y ajoute ordinairement : *la Mosaïque de Palestrine, expliquée par l'abbé Barthélemy*, 1760, in-f., vend. 1640 f., 1200 fr., 775 fr., 401 fr., 700 fr., nouv. édit. à laquelle on a joint la *Description de la Pyramide de Cestius, par l'abbé Rive*, Paris, 1783-87, 3 vol. gr. in-fol., fig., 250 à 300 fr., tirée à cent exempl.; *Dissertations sur le papyrus*, Paris, 1758, in-4; *l'Histoire d'Hercule le Thébain*, tirée des différents auteurs, 1758, in-8; *Vies de Mignard, de Le Moine*, dans le recueil des vies des premiers peintres du roi, et d'*Edme Bouchardon*, Paris, 1762, in-12. On a encore de lui des romans et des contes peu dignes des connaissances utiles de ce savant antiquaire. On les a publiés sous le titre d'*Oeuvres badines*, Paris, 1787, 12 vol. in-8, fig., 42 à 48 fr. Il a laissé encore plusieurs manuscrits inédits.

CAYOT (Augustin), sculpteur de Paris, né en 1667, reçu membre de l'académie de sculpture en 1711, a mérité ce titre par d'excellents ouvrages sortis de son ciseau. On remarque surtout les *deux anges adorateurs* du maître-autel de Notre-Dame de Paris, exécutés en bronze. Il mourut en 1722.

CAYRON, jésuite, mort en 1754, se rendit recommandable par la sainteté de sa vie, par sa charité et par son dévouement dans les épidémies qui affligèrent Rhodéz et Toulouse. Le P. Séranne a écrit sa vie, qui est un modèle de perfection.

CAZALÈS (Jacques-Antoine-Marie de), l'un des plus brillants orateurs de l'Assemblée constituante, naquit en 1752 à Grenade (Haute-Garonne) : il était fils d'un conseiller au parlement à Toulouse. Dès l'âge de 15 ans, il entra dans le régiment de Jarnac. Son éducation avait été très-négligée par suite de la mort prématurée de son père : sa jeunesse fut orageuse. Bientôt il s'aperçut que les succès qu'il obtenait dans le monde, et que les plaisirs qu'il s'y procurait ne satisfaisaient pas entièrement son âme. Doué de beaucoup d'esprit et d'une grande facilité d'élocution, il sentit qu'à ces avantages naturels, il devait joindre des connaissances utiles. Sa constitution robuste lui permit de consacrer le jour à ses amis et une partie de la nuit à l'étude. C'est ainsi que se prépara en silence un orateur qui fut admiré de ses contemporains et dont la postérité recherchera les discours. Lors de la convocation des états généraux, la noblesse du bailliage de Rivière-Verdun, le nomma député à l'unanimité ; il se montra dans cette assemblée l'un des plus ardens défenseurs du roi et des institutions anciennes, prétendant qu'il fallait sauver la monarchie malgré le roi lui-même : c'est à lui que remonte la devise qu'ont adoptée depuis les royalistes, lorsqu'ils croyaient que la marche du gouvernement n'était point conforme aux intérêts de la monarchie, *Vive le roi, quand même*. Lorsqu'on agita la question de la réunion des trois ordres, Cazalès s'y opposa de tout son pouvoir. Ne pouvant empêcher cette

mesure désastreuse, il voulut se retirer en Languedoc ; mais arrêté à Caussade près de Montauban, il fut ramené en quelque sorte malgré lui au sein de l'Assemblée. Il parla dans toutes les grandes affaires avec une éloquence qui transportait ceux des auditeurs mêmes qui ne partageaient point son opinion, et ne tarda pas à être regardé comme l'un des premiers orateurs de cette époque, où la gloire de la tribune acheva de consacrer la supériorité de la langue française. On l'admira surtout dans la discussion qui s'éleva sur le serment des prêtres à la constitution du clergé, sur le projet d'ôter au roi le droit de conclure la paix ou de déclarer la guerre, et celui d'empêcher qu'il ne s'éloignât du lieu des séances. Il voulait que la constitution nouvelle que les députés s'étaient arrogé le droit d'établir, et en particulier la *déclaration des droits de l'homme*, fût soumise à la sanction royale, et que l'assemblée fût renouvelée pour en prononcer l'adoption définitive. Sans entrer dans le détail de toutes les discussions auxquelles il prit part, nous dirons qu'il s'était déclaré contre le *principe de la souveraineté du peuple*. Arrêté après le voyage du roi à Varennes, il ne dut son salut qu'à l'influence de quelques-uns de ses collègues qui le firent mettre en liberté par l'ordre de l'Assemblée. Un mois après il envoya sa démission. Il se rendit à Bruxelles, puis à Coblenz, et revint bientôt en France qu'il abandonna toutefois, après la journée du 10 août, pour aller se réunir à l'armée de Condé. Il fit la campagne de 1792, après laquelle il se réfugia en Italie, puis en Espagne et enfin en Angleterre : partout il reçut l'accueil dû à son mérite, et les mêmes marques d'estime lui furent prodiguées à son retour en France par les hommes de tous les partis (1803). A la même époque il épousa mad. de Roquefeuille, veuve d'un capitaine de vaisseau, dont il eut un fils. Retiré dans une terre près de Grenade sur la Garonne, il vécut tranquille sans accepter aucune place. Il avait pleuré la mort de Barnave avec lequel il avait eu autrefois un démêlé politique suivi d'un duel : dans cette rencontre Cazalès avait eu le crâne effleuré par la balle. Ses idées politiques se rapprochaient beaucoup de celles de Fénelon, et c'était surtout dans Montesquieu qu'il allait chercher ses inspirations. Rarement il écrivait ses discours ; car il avait acquis à un haut degré le talent de l'improvisation. Ses discours et ses opinions ont été recueillis en 2 vol. in-8, Paris, 1821. Il mourut en 1825. Bonaparte lui avait donné la croix d'officier de la légion d'honneur.

CAZALET (Jean-André), pharmacien et chimiste à Bordeaux, mort dans cette ville, au mois d'octobre 1825, avait fait partie, sous le Directoire, de l'*Institut royaliste*, association politique secrète, établie dans le chef-lieu du département de la Gironde. Durant un voyage qu'il fit à Londres, il donna des soins à Richer Cerisy, qu'il avait connu à Bordeaux, et l'assista dans ses derniers moments. La police soupçonna que le voyage de Cazalet en Angleterre, peu de temps avant la rupture de la paix d'Amiens, avait pour objet de faire revivre l'Institut royaliste. Il fut arrêté, détenu

quelque temps et mis sous la surveillance. Nommé cependant à une chaire de physique expérimentale à Bordeaux, Cazalet enrichit la science d'expériences curieuses sur la végétation, et se fit un nom dans le monde scientifique, par la publication de sa *Théorie de la nature*, Bordeaux, 1796, in-8. Cet ouvrage est rempli de considérations géologiques d'un ordre élevé, et de propositions physico-chimiques exagérées et quelquefois bizarres, mais qui renferment le pressentiment de découvertes importantes, que le temps et des recherches plus exactes ont rectifiées et confirmées. Ayant obtenu une chaire de professeur à l'école centrale de la Gironde, il y fit des leçons de physique et de chimie, au milieu d'un magnifique cabinet, garni d'instruments et d'appareils dont il avait lui-même dirigé la fabrication. Après la suppression de cette école, il fit de nombreuses expériences sur la vitrification, et parvint à obtenir du *Flint-Glass* d'une qualité supérieure à celui de la plupart des verriers français. Lorsque le blocus continental nous privait de sucre et de quinquina, Cazalet essaya de combiner diverses substances amères et astringentes, pour en faire une poudre fébrifuge qu'il nomma *quinquina français*. Il établit à la même époque, dans sa terre de Listrac, en Médoc, une sucrerie alimentée par la betterave; mais ces essais ne furent pas couronnés du succès. Dans ces derniers temps Cazalet fit des expériences suivies pour conserver les viandes dans les voyages de long cours, à l'aide de l'acide carbonique. Il s'était aussi occupé de la cure de la rage par le vinaigre, et il soutint à ce sujet une discussion publique avec le docteur Cailleau, médecin à Bordeaux. Les travaux, les recherches, les découvertes de Cazalet furent récompensés par l'académie des sciences de l'institut, qui le nomma, en 1821, associé correspondant, à la suite d'un rapport favorable sur un mémoire de minéralogie qui lui avait été présenté par le naturaliste de Bordeaux.

CAZALI (Jean-Vincent), sculpteur et architecte italien, né à Florence dans le 16^e siècle, prit l'habit religieux dans l'ordre des servites. Il avait étudié la sculpture et l'architecture sous d'habiles maîtres dans sa patrie, et continua de cultiver ces deux arts. Il fit, pour l'église des servites, à Lucques, les bas-reliefs du maître-autel et plusieurs statues estimées, et construisit ensuite divers édifices à Naples et dans les environs. Emmené en Espagne par le vice-roi duc d'Ossuna, Cazali travailla pour Philippe II, qui le combla de faveurs. Il venait d'être chargé de la réparation de plusieurs places fortes en Portugal, lorsqu'il mourut en 1593.

CAZES (Pierre-Jacques), peintre, né à Paris en 1676, mort dans la même ville en 1754, eut pour maître dans son art, Houasse, ensuite Bon Boullogne. Il remporta le grand prix de peinture en 1699, et fut reçu membre de l'académie en 1704. Cazes peut être considéré comme un des premiers peintres de l'école française. Son dessin est correct et de grande manière, ses compositions sont d'un génie facile; il drapait parfaitement bien, et possédait à un très-grand degré l'intelligence du clair-obscur. Sa touche

est moelleuse, son pinceau brillant. Il y a beaucoup de fraîcheur dans ses teintes. Cet illustre artiste a beaucoup travaillé; mais ses ouvrages ne sont pas tous de la même beauté. Sur la fin de sa vie, le froid de l'âge et la faiblesse des organes lui ont fait produire des tableaux où ce maître est inférieur à lui-même. Il orna un grand nombre d'églises de Paris de ses ouvrages, Notre-Dame, le collège des Jésuites, la Charité, le petit Saint-Antoine, la chapelle de la Jussienne, l'abbaye de Saint-Martin, et principalement Saint-Germain-des-Prés, où il a représenté la vie de *saint Germain* et de *saint Vincent*. On admirait à Saint-Louis de Versailles une *sainte famille*, qui est une des plus belles productions de ce maître. Cazes a réussi surtout dans les tableaux de chevalet. Le roi de Prusse a deux morceaux précieux de ce peintre, qui ont été comparés pour le beau *faire* aux ouvrages du Corrège. Le célèbre Le Moine a été un des élèves de Cazes.

CAZOTTE (Jacques), né en 1720 à Dijon, où son père était greffier, entra dans l'administration de la marine, après avoir fait son éducation chez les jésuites. Il parvint, en 1747, au grade de commissaire, et passa à la Martinique comme contrôleur des Iles-du-Vent. Le goût qu'il avait toujours eu pour la poésie, s'était accru par les relations qu'il noua avec quelques-uns des plus célèbres littérateurs de l'époque, qu'il rencontrait chez Raucourt, son compatriote. Durant son séjour à la Martinique, Cazotte partagea son temps entre les devoirs de sa place et la société de quelques hommes instruits, entre autres du fameux jésuite Lavalette, supérieur des missions dans la contrée. Il revint en France avec un congé au bout de quelques années, et trouva à Paris une Dijonnaise, son amie d'enfance, M^{me} Poissonnier, qui était nourrice chez le duc de Bourgogne, et qui lui demanda des chansons pour endormir le royal enfant. Cazotte composa quelques romances, et les éloges qui lui furent accordés, engagèrent l'auteur à s'essayer dans un genre de littérature auquel il n'avait pas songé jusqu'à-là. Il repassa en Amérique, et à son arrivée à la Martinique, il travailla à la composition de son poème intitulé *Olivier*. Lors de l'attaque du fort Saint-Pierre par les Anglais en 1759, Cazotte contribua puissamment, par son zèle et son activité, à rendre leurs efforts inutiles. Sa santé ayant notablement souffert de l'influence du climat, il demanda un nouveau congé, et arriva dans sa patrie au moment de la mort de son frère qui l'avait institué son héritier. Il sollicita sa retraite qui lui fut accordée de la manière la plus honorable, avec le titre de commissaire-général de la marine. Avant son départ de la Martinique, il avait cédé au père Lavalette tout ce qu'il possédait dans cette île, et en avait reçu en paiement des lettres de change sur la compagnie des jésuites. Les traites furent protestées; et Cazotte menacé de perdre 50,000 écus, c'est-à-dire le fruit du travail de toute sa vie, se vit dans la nécessité de plaider contre ses anciens maîtres; ce qu'il fit toutefois avec beaucoup de ménagements et de modération. Ce procès célèbre a été l'origine de ceux que la société a eus depuis à soutenir. Cazotte,

fixé tantôt à Paris, tantôt à une campagne située à Pierry, près d'Épernai, qu'il avait héritée de son frère, se fit aimer dans la société par sa gaieté, sa conversation spirituelle et la franchise de ses manières. La facilité qu'il avait à composer était étonnante; une seule nuit lui suffit pour entreprendre et achever son opéra comique *les Sabots*, dont le mot lui avait été donné en plaisantant, par son beau-frère, et qui fut représenté avec succès à Paris. Lorsque Voltaire déshonorait son talent en publiant le poème de la *Guerre de Genève*, il le publiait chant par chant, et quoique cette production fût au-dessous du médiocre, l'engouement pour cet homme célèbre était tel qu'on se les arrachait. Un soir, dans une société, on fait voir à Cazotte les derniers chants arrivés; « Vous n'avez encore que ceux-ci, dit-il en souriant, vous êtes bien en retard; il y en a d'autres. » Il rentre chez lui, fait un septième chant, dans lequel il saisit parfaitement le genre et le style de Voltaire, et amuse pendant plus de huit jours la cour et la ville par cette mystification. Elle était d'autant plus complète, que Voltaire y était drapé en plusieurs endroits, et on attribuait cela à sa modestie. Cazotte se vengeait ainsi du poète de Ferney qui, quelque temps auparavant, s'était laissé attribuer un conte en vers, intitulé *la Brunette anglaise*, qu'il avait publié sous le voile de l'anonyme. Au commencement de la révolution, il était maire de Pierry; il se montra l'adversaire des principes qui triomphaient, et il se plaisait à communiquer par écrit à ses amis les moyens qu'il croyait capables de les combattre. Ce fut là l'origine de sa correspondance avec Ponteau, son ancien ami, et alors secrétaire de la liste civile. Les bureaux de l'intendant Laporte ayant été envahis dans la journée du 10 août 1792, cette correspondance y fut découverte, et Cazotte arrêté à Pierry, avec sa fille Elisabeth, qui lui avait servi de secrétaire, fut conduit et enfermé dans les prisons de l'Abbaye. Il allait être égorgé dans les massacres des 2 et 3 septembre, lorsque l'héroïque Elisabeth se précipita devant les assassins, et s'écria en faisant au vieillard un rempart de son corps : « Vous n'arriverez au cœur de mon père qu'après avoir percé le mien. » Le fer tomba des mains des assassins; Cazotte et sa fille furent portés en triomphe dans leur maison; mais ils n'y restèrent pas longtemps. Cazotte fut arrêté une seconde fois, et traduit devant un tribunal institué pour juger tout ce qui avait rapport aux prétendus crimes du 10 août. Après un interrogatoire de trente-six heures, pendant lequel son courage ne se démentit pas un seul instant, il fut condamné à mort. L'accusateur public ne put s'empêcher de faire précéder ses funestes conclusions de quelques mots d'éloge : « Pourquoi, dit-il à Cazotte, faut-il que j'aie à vous trouver coupable après soixante-douze années de vertus...! Il ne suffit pas d'avoir été bon fils, bon époux, bon père; il faut encore être bon citoyen. » Le juge qui prononça la condamnation de Cazotte ne crut pas non plus devoir le traiter comme un accusé ordinaire : « Envisage la mort sans crainte, lui dit-il; songe qu'elle n'a pas le droit de t'étonner; ce n'est

pas un pareil moment qui doit effrayer un homme tel que toi. » L'arrêt fut mis à exécution le 25 septembre 1792. Cazotte trouva moyen de s'entretenir pendant une heure avec un ecclésiastique avant de marcher au supplice. Ayant demandé une plume et du papier, il écrivit ces mots : « Ma femme, mes enfants, ne me pleurez pas, ne m'oubliez pas, mais souvenez-vous surtout de ne jamais offenser Dieu. » Il les donna ensuite à l'ecclésiastique avec une boucle de ses cheveux, qu'il le pria de remettre à sa fille comme un gage de sa tendresse. Parvenu sur l'échafaud, Cazotte, avant de livrer sa tête à l'exécuteur, se tourna vers la multitude, et, d'un ton de voix élevé, il s'écria : « Je meurs comme j'ai vécu, fidèle à Dieu et à mon roi. » Cazotte était un homme probe et religieux, mais d'une imagination exaltée : ayant eu occasion de voir un disciple de Martinez, il demanda, dit-on, à être initié dans la même société. Il fit plusieurs prophéties, et l'on peut lire dans les *Œuvres posthumes* de Laharpe une conversation assez remarquable qu'il eut au commencement de 1788 avec quelques philosophes, à la suite d'un grand dîner chez un académicien. On avait calculé les chances probables d'une prochaine révolution, et les espérances dont on s'entretenait avaient épanoui les visages des prétendus régénérateurs. « Un seul des convives, poursuit Laharpe, n'avait point pris de part à toute la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme. C'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés. » Il prend la parole, et du ton le plus sérieux : Messieurs, dit-il, soyez satisfaits, vous verrez toute cette grande et sublime révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète. Je vous le répète, vous la verrez; mais savez-vous ce qui arrivera de cette révolution, ce qui en arrivera pour vous, tous tant que vous êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la conséquence reconnue. Vous, M. de Condorcet, vous expirez étendu sur le pavé d'un cachot, vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau, du poison que le bonheur de ce temps-là vous forcera de toujours porter sur vous. — Mais quel diable, lui dit-on, vous a mis dans la tête ce cachot, ce poison et ces bourreaux? Qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec la philosophie et le règne de la raison? — C'est précisément ce que je vous dis; c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté; c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi; et ce sera bien le règne de la raison, car alors elle aura des temples, et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des temples de la raison. — Par ma foi, dit Chamfort avec le souris du sarcasme, vous ne serez pas un des prêtres de ce temps-là. — Je l'espère; mais vous, M. Chamfort qui en serez un et très-digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que

» quelques mois après. Vous, M. Vicq d'Azir, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même, mais après vous les être fait ouvrir six fois dans un jour après un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, vous mourrez dans la nuit. Vous M. de Nicolaï, vous mourrez sur l'échafaud; vous M. Bailly, sur l'échafaud; vous, M. de Malesherbes, sur l'échafaud; vous, M. Roucher, vous mourrez aussi sur l'échafaud. — Mais nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares? Encore... — Point du tout, je vous l'ai dit, vous serez alors gouvernés parla seule *philosophie*, par la seule *raison*. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des *philosophes*, auront à tout moment dans la bouche les mêmes phrases que vous débitez depuis une heure, répéteront toutes vos maximes, etc. Six ans ne se passeront pas, que tout ce que je vous dis ne soit accompli. Vous M. de La harpe, vous y serez pour un miracle tout au moins extraordinaire; vous serez alors chrétien. — Pour ça, dit alors la duchesse de Grammont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les *révolutions*. — Votre sexe, mesdames, ne vous en défendra pas cette fois, et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque. — Mais qu'est-ce que vous nous dites donc là, M. Cazotte? C'est la fin du monde que vous nous prêchez. — Je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est que vous, madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous dans la charrette, et les mains liées derrière le dos. — Ah! j'espère que dans ce cas-là j'aurai du moins un carrosse drapé de noir. — Non, madame, de plus grandes dames que vous iront comme vous en charrette, et les mains liées comme vous. — De plus grandes dames! quoi! les princesses du sang? — De plus grandes dames encore... — Madame de Grammont n'insista pas sur cette dernière réponse, et se contenta de dire du ton le plus léger : *Vous verrez qu'il ne me laissera seulement pas un confesseur*. — Non, madame, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne; le dernier supplicé qui en aura un par grâce, sera..... Il s'arrêta un moment. — Hé bien! quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative? — C'est la seule qui lui restera, et ce sera le roi de France.... Cazotte se disposait à se retirer quand M^{me} de Grammont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui : Monsieur le prophète, qui nous dites à tous la bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre. Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés : Madame, avez-vous lu le siège de Jérusalem dans Josèphe? — Oh! sans doute, qu'est-ce qui n'a pas lu ça? mais faites comme si je ne l'avais pas lu. — Eh bien, madame, pendant ce siège, un homme fit sept jours de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant incessamment d'une voix sinistre et tonnante : *Malheur à Jérusalem! malheur à moi-même!* et dans le moment une

» pierre énorme lancée par les machines ennemies l'atteignit et le mit en pièces. Et après sa réponse » Cazotte fit la révérence et sortit. » On a de lui : *La Patte du chat*, conte zinzinois, 1741, in-12; *Mille et une fadaïses*, contes, 1742, in-12; *la Guerre de l'opéra*, 1753, in-12; *Observations de Rousseau au sujet de la musique française*, 1754, in-12; *Olivier*, poème en 12 chants, 1763, 2 vol. in-8; c'est son principal ouvrage; *le Lord impromptu*, 1771, in-8; *le Diable amoureux*, nouvelle espagnole, 1772, in-8. Ses ouvrages ont été réunis sous le titre d'*OEuvres badines et morales de Cazotte*, Paris, 1776, 2 vol. in-8; Londres (Paris), 7 vol. in-18; Paris, an 7, 7 vol. in-18; et enfin 4 vol. in-8, Paris, 1816, 1817, sous le titre d'*OEuvres badines et morales, historiques et philosophiques* (complètes). On a aussi les *OEuvres complètes*, Paris, 1798, 3 vol. gr. in-18, avec fig., 10 fr.; nouv. édit., 1816-17, 4 vol. in-8, avec 20 grav., 28 fr., pap. vél., 56 fr.

CAZWYNY (Zacharia-Ben-Mohammed), savant naturaliste arabe, né vers l'an 1210 (609 de l'hégire) en Perse, dans la ville de *Cazwyn* ou *Casbin*, dont il prit le nom. Sa famille remontait jusqu'à l'un des compagnons de Mahomet : les biographes nous ont donné peu de détails sur sa vie : on sait seulement qu'il mourut l'an 1283 (682 de l'hégire). On lui doit les *Merveilles de la nature et les singularités des choses créées*, ouvrage important, qui offre le résumé de tout ce qui avait été écrit avant lui sur ce sujet dans son pays. Il est divisé en deux parties; la première traite des sphères, et généralement de tous les corps célestes, de la division du temps, etc.; elle se retrouve dans l'ouvrage d'Alfergan sur l'*astronomie*, dans le *Commentaire de Hyde sur Ouloug Bey*, et dans la *Description du globe céleste cufique* d'Assémani. M. Edler a publié à Berlin, en 1809, le chapitre sur les *Constellations arabes*, sous ce titre : *Recherches sur l'origine et la signification des noms des constellations* (en allemand); la seconde comprend tous les corps sublunaires. L'auteur y décrit d'abord les éléments en général et en particulier; il passe ensuite à la division géographique du globe en sept climats, explique la cause des tremblements de terre, la manière dont les montagnes ont pu se former, l'origine des fleuves, etc. Enfin il termine par la description des trois règnes de la nature. Plusieurs savants ont donné des fragments de cette description, et de Chezy l'a publiée en 1806, à la suite de la *Chrestomathie* de M. de Sacy, avec des notes semées d'une érudition sage et agréable. On attribue encore à Cazwyny une *géographie* intitulée : *Merveilles des pays*, dont on a publié un extrait à Copenhague en 1790, et une *Histoire de la ville de Cazwin*.

CEBA (Ansaldo), politique, historien, orateur et poète génois, mort en 1623, donna quelques traités dans chacun de ces genres. Les Italiens font quelque cas de son *Traité du poème épique*; mais il s'est surtout fait un nom par ses tragédies. Les meilleures sont les *Jumelles de Capoue* et *Aleipe*. Le marquis de Maffei les a jugées dignes d'entrer dans le *Recueil des meilleures tragédies italiennes*,

impr. à Vérone en 1723, en 3 vol. in-8. Il a aussi traduit les *Caractères* de Théophraste en italien.

CÉBÈS, philosophe thébain, disciple de Socrate, auteur, à ce qu'on a cru, du *Tableau de la vie humaine*, dialogue sur la naissance, la vie et la mort des hommes. Les meilleures éditions de cet ouvrage, qui a été très-souvent réimprimé, sont celles de Gronovius, 1689, in-8, 3 à 4 fr.; de Johnson, 1720, in-8, 3 à 4 fr., et de Schweighœuser, 1806, in-12. La première édition qui parut à Venise ou à Rome, sans indication, est fort rare, vend. 130 fr. Le *Tableau de Cébès* a été traduit en vers latins, Oxford, 1715, in-8; en français par Gilles Boileau, Paris, 1653, in-8; par Lefebvre de Villebrune, Paris, 1783, in-12, et 1795, 2 vol. in-18; par Belin de Ballu, Paris, 1790, in-8, et par A. G. Camus, Paris, 1796, 2 vol. in-8. L'abbé Sévin a prouvé que cet excellent traité est d'un auteur plus récent que ce philosophe.

CECCANO (Annibal), né dans le pays de Labour, fut archevêque de Naples, et ensuite honoré de la pourpre en 1327, par Jean XXII. Clément VI l'envoya pour conclure la paix entre Philippe de Valois, roi de France, et Edouard VI, roi d'Angleterre. Le cardinal Ceccano était à Rome, lorsque le fameux Rienzi exerçait son pouvoir tyrannique. Il excommunia ce rebelle et ses complices, le déclara déchu et incapable de toute charge, et lui interdit l'eau et le feu. Rienzi se sauva dans les caravanes des pèlerins qui s'en retournaient. Ceccano, qui ignorait sa fuite, n'en vécut pas moins dans des inquiétudes continuelles, sachant que Rienzi était capable de tous les forfaits. Le pape lui donna la légation de Naples pour le tirer de cette situation; mais il fut empoisonné en chemin, en 1350.

CECCO D'ASCOLI, ainsi appelé d'Ascoli, ville de la Marche d'Ancone, où il naquit en 1257, joignit, à beaucoup d'ouverture d'esprit, un grand amour pour le travail. La poésie, la théologie, les mathématiques et la médecine l'occupèrent tour à tour. La réputation qu'il s'acquît dans cette dernière science le fit connaître du pape Jean XXII, qui l'appela à Avignon pour être son médecin. Obligé de quitter cette cour, il vint à Florence, où son caractère caustique lui fit encore des ennemis. Il passa ensuite à Bologne, où il enseigna l'astrologie et la philosophie, depuis 1322 jusqu'en 1325. On le dénonça à l'inquisiteur comme un hérétique qui attribuait tout aux influences des astres, et qui s'avisait d'être prophète. Cecco abjura ses erreurs et se soumit à la pénitence. Charles-Jean-Sans-Terre, duc de Calabre, le rappela à Florence, et lui donna la qualité de son médecin et de son astrologue. Cecco, que ses malheurs auraient dû rendre sage, ne put résister à la démangeaison prophétique. Le duc l'ayant sollicité de tirer l'horoscope de sa femme et de sa fille; il prédit qu'elles s'abandonneraient au libertinage : ce qui lui attira la disgrâce de ce prince. Ses ennemis n'en devinrent que plus acharnés : ils le firent enfermer dans les prisons du saint office. Il fut accusé d'avoir enseigné à Florence les erreurs rétractées à Bologne, et d'a-

voir soumis Jésus-Christ même à l'empire des astres. Cette accusation le fit condamner à la mort. La sentence fut exécutée en 1327, en présence d'une foule de peuple qui s'attendait à voir un des génies familiers qu'on lui supposait, venir le délivrer. Son véritable nom était *François de Stabili*; *Cecco*, sous lequel il est connu, est un diminutif de *Francesco*. Il a donné un poème rude et grossier sur la physique. Il est en *tercets* et a paru sous le titre de *Acerta*. La première édition est de Brescia, sans date, excessivement rare, ou de Venise, 1476, in-4, très-rare. Les éditions de Venise, 1478 et 1481, et celles de Milan et de Venise, 1484 et 1492, in-4, sont aussi fort rares. Celles de Venise, 1487, in-4, 1516-19-24 et 50, in-8, sont aussi assez recherchées; les trois dernières sont corrigées.

CECIL (Guillaume), baron de Burleigh, grand-trésorier d'Angleterre, né en 1520 à Bourn, dans le comté de Lincoln, fut un des secrétaires d'Edouard VI. Voyant que la reine Marie, sœur d'Edouard, ne l'élevait point aux honneurs, et l'attribuant à ce qu'il n'était pas catholique, il se retira auprès de la princesse Elisabeth qui lui confia la conduite de ses affaires. Cette princesse, parvenue à la couronne, le fit secrétaire d'état et intendant général des finances d'Angleterre. Il fut le principal ministre des vengeances et des cruautés que cette princesse exerça contre les catholiques. On croit qu'il inventa la *conspiration des poudres* pour les rendre odieux, et susciter, contre l'Eglise, la terrible persécution qu'elle essuya. Ce fut lui qui décida cette reine à assembler un parlement où l'on discuta un plan de réforme dans la religion. Il eut la plus grande part à la rédaction et à l'adoption des 39 articles qui forment la base de cette réforme. Il fit aussi un règlement relatif aux monnaies altérées depuis Henri VIII. Il fut l'un des pages de Marie Stuart. Exilé pendant quelque temps, il reprit son crédit, et donna un plan contre l'invincible flotte de Philippe II. (*Voyez* JACQUES VI, roi d'Ecosse.) Il mourut en 1598. Sa vie a été écrite par Arthur Collins en 1559.

CECIL (Robert), né en 1563, fils du précédent, hérita des vices de son père et de son crédit auprès de la reine Elisabeth. Il est regardé comme un des principaux moteurs de l'arrêt de mort que signa cette princesse contre le comte d'Essex. Jacques I^{er} le conserva dans le ministère. Cecil fit avec Sully le traité entre la France et l'Angleterre, à l'avènement de Jacques, et mourut en 1612. On a donné en français la *Correspondance avec Jacques, lorsqu'il n'était que roi d'Ecosse*, 1766, in-12.

CÉCILE (Ste.), romaine d'origine et issue d'une famille noble, fut élevée dans les principes de la religion chrétienne dont elle remplit les devoirs avec la plus exacte fidélité. Ayant fait vœu dans sa jeunesse de rester vierge toute sa vie, elle se vit forcée par ses parents à entrer dans l'état de mariage. On lui donna pour époux un jeune seigneur, nommé Valérien, qu'elle sut gagner à Jésus-Christ, en le faisant renoncer à l'idolâtrie; elle convertit aussi Tiburce, son beau-frère, et un officier nommé Maxime. Tous trois furent arrêtés comme chrétiens

et condamnés à mort. Sainte Cécile remporta la couronne du martyre quelques jours après. Les actes de cette sainte, qui ont peu d'autorité, placent sa mort vers l'an 230, sous Alexandre-Sévère. On sait que, quoique cet empereur fût favorable aux chrétiens, cela n'empêcha qu'il n'en périt un grand nombre sous son règne, soit dans les émeutes populaires, soit par la cruauté particulière des magistrats. D'autres mettent son martyre sous Marc-Aurèle, entre les années 176 et 180. L'Eglise latine l'honore depuis le 5^e siècle. Les musiciens ont choisi cette sainte pour patronne, parce que ses *actes* nous apprennent qu'en chantant les louanges du Seigneur, elle joignait souvent la musique instrumentale à la musique vocale.

CÉCILIE, diacre de Carthage, fut élu évêque de cette ville en 311, après Mensurius. Les évêques de Numidie n'ayant point été appelés à son ordination, se réunirent au nombre de 66, et donnèrent le siège de Carthage à Majorin. Ils condamnèrent son compétiteur sans l'entendre et sans l'accuser d'autre chose que d'avoir été ordonné par des *traditeurs*, c'est-à-dire par ceux qui avaient abandonné les livres sacrés aux persécuteurs du christianisme. Donat, évêque de Casenoire, leva l'étendard du schisme, et plusieurs prélats africains le suivirent. L'empereur Constantin fit assembler à Rome un concile de dix-neuf évêques pour terminer cette affaire. Cécilien fut conservé dans tous ses droits, et son accusateur Donat condamné. Un concile d'Arles, assemblé un an après en 314, confirma la décision de celui de Rome. Cécilien, absous par les évêques, et soutenu par l'empereur, demeura en possession de l'évêché de Carthage. Il mourut vers l'an 347, et sa mort n'éteignit point le schisme : l'église d'Afrique en fut encore déchirée pendant près de deux siècles. Henri de Valois et Dupin ont écrit l'histoire des donatistes, l'un à la fin de son Eusèbe, l'autre dans sa nouvelle édition d'Optat.

CÉCILIE (S.), originaire d'Afrique, naquit vers l'an 211, dans les ténèbres du paganisme. Il avait de l'esprit et des talents, mais il était sa propre idole. Il ne soupirait qu'après les plaisirs et les applaudissements, et jusque-là sa première religion avait été de se servir lui-même. On le voyait dans la dispute, tantôt rejeter toute divinité et toute providence, tantôt admettre ces deux points, et bientôt après défendre superstitieusement tous les dieux adorés pour lors dans l'univers. Sa philosophie ne servait pas peu à nourrir son orgueil, sa présomption et sa suffisance. Malgré cette trempe de caractère, Cécilie devint, avec le secours de la grâce, un illustre converti et un fervent chrétien. Il dut cet heureux changement aux exhortations et aux prières d'Octavie et de Minutius Félix, ses amis, qui auparavant idolâtres comme lui, avaient ouvert les yeux au flambeau de l'Evangile. La victoire qu'ils remportèrent sur lui fut le fruit d'une conférence qu'ils eurent tous trois ensemble. Cécilie cédant, comme malgré lui, à la force des raisonnements et à l'éclat de la lumière, s'écria : « Je » vous félicite, et je me félicite moi-même, nous » sommes victorieux tous trois ; Octavie triomphe

» de moi, et je triomphe de l'erreur. Mais la victoire et le gain sont principalement de mon côté, » puisque, par ma défaite, je trouve la couronne » de vérité. » Minutius nous a laissé le précis de cette conférence, dans un dialogue qu'il intitula *Octavie*, en l'honneur de son ami qui portait ce nom, et qui était mort, quand il le mit par écrit. Le cardinal Orsi en a donné une excellente analyse dans son *Histoire ecclésiastique*, t. 2, liv. 5, p. 453. Baronius et plusieurs autres historiens ne doutent point que ce saint ne soit ce Cécilie, prêtre, qui convertit depuis saint Cyprien. Pontius dit que Cécilie était un homme juste, vénérable par son âge, digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Il ajoute que saint Cyprien l'honora toujours comme son père, et qu'il conserva pour lui les plus vifs sentiments de vénération et de reconnaissance.

CÉCILE - SEVERUS (Aulus), lieutenant de Germanicus, n'eut pas moins de courage que son général. Lors de la guerre acharnée des Romains contre Arminius, roi des Germains, où Germanicus et Cécile se couvrirent de gloire, celui-ci voyant qu'une terreur panique s'était répandue dans son camp, fit inutilement les derniers efforts pour retenir le soldat qui fuyait. Enfin, il se coucha par terre tout au travers de la porte. Le soldat, qui ne pouvait sortir sans marcher sur le corps de son commandant, s'arrêta, et le calme se rétablit peu à peu.

CÉCROPS, originaire d'Egypte, fondateur d'Athènes, se fixa en Grèce avec une colonie dans l'Attique, où il épousa Agraule, fille d'Actée, et donna le nom de Cécropie à la citadelle qu'il construisit, ainsi qu'à tout le pays d'alentour. Il soumit les peuples par les armes et la douceur, les tira des forêts, les polia, les distribua en 12 cantons, et leur donna le sénat si célèbre depuis sous le nom d'*aréopage*, ainsi qu'on le voit dans les marbres d'Arundel. On croit que c'est vers l'an 1582 avant J.-C. qu'il aborda dans l'Attique. C'est à cette époque que commence l'histoire d'Athènes. On regarde Cécrops comme le premier qui ait donné une forme certaine à la religion des Grecs, et qui leur ait appris à appeler Jupiter le *dieu suprême*. Après avoir réglé le culte des dieux, il leur donna des lois. On a dit que Cécrops fut surnommé *Διφύης*, (*Biformis*), de double espèce, soit à cause de sa structure extrêmement haute, soit parce qu'il savait la langue égyptienne et la langue attique, ou plutôt parce qu'il avait établi le mariage parmi ces peuples grossiers, qui auparavant assouvissaient indistinctement leur brutalité. C'est à cette occasion que les anciens ont supposé que Cécrops avait deux visages, comme ayant réglé l'union de l'homme avec la femme. Le règne de ce prince fut de cinquante ans.

CÉDITUS (Quintus), tribun des soldats en Sicile, se signala par une action hardie, l'an 254 avant J.-C. L'armée romaine, enveloppée par les ennemis, était hors de toute espérance de salut. Il offrit au consul Atilius Collatinus de se mettre à la tête de quatre cent jeunes gens déterminés, et d'aller affronter à leur tête ceux qui les tenaient serrés de si près. Il prévoyait bien que ni lui ni ses compagnons

ne pourraient éviter de périr dans cette entreprise ; mais il était persuadé que, tandis qu'il attirerait une partie des ennemis au combat, le consul pourrait attaquer l'autre, et mettre par ce moyen les troupes en liberté. Ce qu'il avait prévu, arriva. Les Romains se dégagèrent du péril dont ils étaient menacés. Tous ceux qui l'avaient accompagné furent tués, et lui seul fut conservé par un bonheur extraordinaire.

CEDMON, ou CEDMON, écrivain religieux du 6^e ou 7^e siècle, bénédictin anglais du couvent de Sternhausen, est auteur de plusieurs *Cantiques spirituels*, et de *Versions anglo-saxonnes*, d'une partie de l'ancien et du nouveau Testament, publiés à la Haye, 1655, in-4, rare et recherché comme le plus ancien monument de la langue anglaise. Cedmon mourut vers l'an 676, suivant le vénérable Bède, qui raconte de lui, entre autres choses merveilleuses, qu'il composait pendant son sommeil des ouvrages sublimes, et les écrivait à son réveil.

CEDRENUS (George), moine grec, qui vivait vers 1125, laissa une *Chronique depuis Adam jusqu'à Isaac Comnène*, en 1057 : c'est une compilation, sans choix et sans discernement, de plusieurs historiens que ce moine a copiés. La partie surtout qui concerne l'ancienne histoire n'est d'aucun usage. Elle a été imprimée avec l'*Histoire Byzantine* de Scylitzès, au Louvre, en 1647, 2 vol. in-fol., enrichie de la traduction latine de Xylander, des notes de Goar, et du glossaire de Fabrot.

CEILLIER (Remi), né à Bar-le-Duc en 1688, fut connu de bonne heure par son goût pour l'étude et pour la piété. Il les cultiva dans la congrégation des bénédictins de Saint-Vanne et de Saint-Hyulphe, dont il prit l'habit dans un âge peu avancé. Il occupa plusieurs emplois dans son ordre, et devint prieur titulaire de Flavigni. Il mourut en 1761. Nous avons de ce savant une *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, qui contient leurs vies, le catalogue, la critique, le jugement, la chronologie, l'analyse et le dénombrement des différentes éditions de leurs ouvrages ; ce qu'ils renferment de plus intéressant sur le dogme, sur la morale et sur la discipline de l'Eglise ; l'histoire des conciles tant généraux que particuliers, et les actes choisis des martyrs, Paris, 1729-63, 23 vol. in-4 : compilation pleine de recherches, mais diffuse. On y joint ordinairement une table générale des matières, rédigée par Rondet, Paris, 1782, 2 vol. in-4, les 25 vol. 150 fr. L'auteur, beaucoup plus exact que Dupin, n'avait pas le talent d'écrire et d'analyser comme lui. Son livre ne va d'ailleurs que jusqu'à saint Bernard. Ceux qui ne veulent ou ne peuvent lire les saints Pères dans les originaux, doivent compter sur l'exactitude de ses extraits et de ses traductions. *Apologie de la morale des Pères contre Barbeyrac*, Paris, 1718, in-4 : livre plein d'érudition, solidement, mais pesamment écrit. Dom Ceillier avait les vertus de son état, l'amour de la retraite et du travail. Benoît XIV témoigna à l'auteur sa satisfaction par deux brefs, où il loue sa personne et ses ouvrages.

CELADA (Didacus de), savant jésuite du 17^e

siècle, mort à Madrid, âgé de plus de 70 ans. Ses *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible ont été recueillis à Lyon en 1658, 6 vol. in-fol. Les savants en font cas.

CÉLER et SÉVERE, architectes, vivaient sous Néron, qui se servit d'eux pour construire sa *maison dorée*. Pour avoir une idée de ce magnifique palais, il suffit de savoir que le colosse de ce prince inhumain, haut de 120 pieds, était au milieu d'une vaste cour environnée d'un portique formé de trois files de colonnes très-hautes, et qui avait un tiers de lieue en long. Parmi les singularités qu'on y remarquait, il y avait une salle à manger circulaire, dont la voûte représentait le firmament et tournait nuit et jour pour imiter le mouvement des astres. Les marbres les plus rares, et les pierres précieuses, étaient prodigués de toutes parts : l'or s'y trouvait en si grande quantité, soit à l'extérieur, soit dans l'intérieur, que ce vaste palais fut appelé la *Maison dorée*.

CÉLESTIN (Saint), romain, monta sur la chaire de saint Pierre après Boniface I^{er}, le 10 septembre 422. Il commença par envoyer Faustin en Afrique pour y assembler un concile au sujet d'Apiarius. (Voy. APIARIUS et ZOSIME.) Averti de la nouvelle hérésie de Nestorius, il assembla un concile à Rome en 430, où elle fut condamnée, et Nestorius déposé. L'année d'après, il envoya deux députés au concile général d'Ephèse, avec une lettre pour cette assemblée. Vers la fin de la même année, ayant appris que quelques prêtres Gaulois attaquaient la doctrine de saint Augustin après la mort de ce défenseur de la grâce, il écrivit aux évêques des Gaules contre ceux qui avaient osé l'attaquer ; en ajoutant néanmoins que rien n'obligeait à s'attacher à tous les raisonnements de ce P., et à ses diverses manières d'établir les articles reconnus pour vrais dans la matière de la grâce. Il mourut l'année d'après, le 1^{er} août 432, regardé comme un pontife sage et prudent. On rapporte à ce pape l'institution de l'introuit de la messe.

CÉLESTIN II, de Tiferne, élu pape après Innocent II, le 25 septembre 1143, ne gouverna l'Eglise que cinq mois.

CÉLESTIN III, romain, successeur de Clément III, en 1191, sacra la même année l'empereur Henri IV, avec l'impératrice Constance. On a dit qu'il poussa d'un coup de pied la couronne qu'on devait mettre sur la tête de ce prince, pour montrer qu'il avait le pouvoir de le déposer ; mais cette anecdote est fabuleuse. Le pontife investit ensuite ce prince de la Pouille et de la Calabre, et lui défendit, comme suzerain de Naples et de Sicile, de penser à cette conquête. Il donna quelque temps après la Sicile à Frédéric, fils de Henri, à condition qu'il paierait un tribut au saint Siège, et ne tarda pas à l'excommunier. Il mourut en 1198, après avoir fait prêcher la croisade, et avoir pris le parti de Richard, roi d'Angleterre, contre ses ennemis, parce que ce prince combattait les infidèles en Orient. Il reste de lui dix-sept *Lettres*. C'était un pontife éclairé.

CÉLESTIN IV, de Milan, fut mis sur la chaire

pontificale à la fin d'octobre 1241, après la mort de Grégoire IX. Il mourut lui-même dix-huit jours après son élection, regretté des gens de bien.

CELESTIN V (Saint), appelé Pierre de Mouron, naquit dans la Pouille en 1215, de parents obscurs, mais vertueux. Il s'enfonça dans la solitude dès l'âge de 17 ans, passa ensuite à Rome, y fut ordonné prêtre, et se fit bénédictin. Il se retira peu de temps après au Mont-de-Majelle, près de Sulmone. C'est là qu'il fonda un nouvel ordre, connu depuis sous le nom de *Célestins*, et approuvé par Grégoire X, au second concile général de Lyon. Le nouveau fondateur se confina dans une cellule particulière si bien fermée, que celui qui lui répondait à la messe, le servait par la fenêtre. C'est dans ce réduit qu'on alla le chercher pour être pape en 1294. Les députés virent l'ermite octogénaire, élu pontife, à travers une grille, pâle, desséché, la barbe hérissée, et les yeux enflés de larmes. On lui persuada d'accepter la tiare, et il quitta sa caverne. Il vint, monté sur un âne, à Aquila, s'y fit sacrer, et commença déjà à faire repentir les cardinaux de leur choix. Il parut bientôt que le ciel ne justifie pas toujours par les effets les présomptions fondées sur le concours des circonstances qui semblent annoncer son choix. Le nouveau pape, abandonné à lui-même, ou plutôt ne jouissant plus de soi, et asservi sans le savoir aux personnes et aux passions étrangères, commit plusieurs fautes inévitables dans un rang et des conjonctures si critiques, et fit en particulier bien des mauvais choix pour des prélatures importantes. On ne tarda pas à murmurer de tous côtés. Le bon Célestin, instruit de ce soulèvement, donna sa renonciation au pontificat, cinq mois après avoir été élu. Le cardinal Cajetan fut couronné après lui sous le nom de Boniface VIII. C'est un conte que son successeur lui en inspira la pensée, en lui parlant la nuit avec une sarbacane. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le nouveau pontife le fit enfermer dans le château de Fumone en Campanie, dans la crainte très-mal fondée qu'il ne se laissât persuader de remonter sur le siège pontifical. Pierre ne se plaignit jamais de sa prison : *J'ai voulu*, disait-il, *une cellule, et je l'ai obtenue*. Il y mourut en 1296, deux ans après son élection. Clément V le canonisa en 1313. Il le méritait par ses austérités et ses vertus, et par la résignation avec laquelle il avait supporté les incommodités de sa prison et les mauvais traitements de ses gardes. On a de lui divers *opuscules* dans la *Bibliothèque des Pères*. Le cardinal Pierre d'Ailly a écrit sa *Vie* en latin, qui a été mise en meilleur style par Denis Fabri, Paris, 1539, in-4. Les religieux célestins ont été supprimés en France en 1778.

CELLAMARE (Antonio del Giudice, prince de), né à Naples en 1657, entra fort jeune à la cour de Charles II, roi d'Espagne, et lui fut très-attaché, ainsi qu'à son successeur Philippe V, qu'il suivit dans la guerre d'Italie. Il fut fait prisonnier par les impériaux en 1707, au siège de Gaète, et ne fut échangé qu'en 1712. Trois ans après il fut envoyé en qualité d'ambassadeur en France; mais en 1718 une conspiration ayant éclaté contre Philippe, duc

d'Orléans, régent du royaume, il fut soupçonné d'en être un des moteurs, et se retira précipitamment en Espagne. Le but de cette conspiration était de donner cette régence au roi Philippe V; mais une courtisane la découvrit. On saisit les papiers de Cellamare, quoiqu'il réclamât son privilège d'ambassadeur. Philippe V lui continua ses bonnes grâces. Il mourut à Séville en 1733. On voit l'histoire de cette conspiration dans les *Mémoires de la régence du duc d'Orléans*, Amsterd., 1749, 5 vol. in-12.

CELLARIUS (Christophe), né à Smalkalde en 1638, célèbre professeur d'éloquence et d'histoire à Halle en Saxe, mourut en 1707. Il s'est fait un nom parmi les savants, par plusieurs ouvrages de sa composition, et par la réimpression de beaucoup d'auteurs anciens. On a de lui : *Notitia orbis antiqui, observat. illustravit et auxit P.-Jo.-Conr. Schwartz*, Lipsiæ, 1731, 2 vol. in-4, fig., 20 à 30 fr.; c'est le meilleur ouvrage que nous ayons sur la géographie ancienne; mais il est plus savant que méthodique. On aurait désiré qu'il y eût rapproché l'ancienne géographie de la nouvelle. *Geographia antiqua*, Romæ, 1774, gr. in-fol., 24 fr.; *Historia antiqua*, Iéna, 1698, in-12. C'est un abrégé trop superficiel de l'histoire universelle; *Orthographia latina*, Altenburgi, 1768, 2 tom. in-8, 6 à 8 fr.; *Breviarium antiquitatum romanar. accur. Hieron. Freyero*, Veronæ, 1739, in-8, 4 à 5 fr. Des éditions de plusieurs auteurs anciens et modernes, de Cicéron, de Cornélius-Népos, de Pline le Jeune, de Quinte-Curce, d'Eutrope, de Sextus-Rufus, de Velléius-Paterculus, de Lactance, de Minutius-Félix, de saint Cyprien, de Sédulius, de Prudence, de Silius-Italicus, de Pic de la Mirandole, de Cunnæus, etc.; des *Dissertations académiques*, Leipzig, 1712, in-8. On voit, par le grand nombre d'ouvrages dont il a enrichi la littérature, qu'il était fort laborieux. Mais quoiqu'il ait beaucoup composé, il ne faisait rien avec précipitation.

CELLARIUS (Salomon), fils du précédent, et licencié en médecine, fut enlevé à l'âge de 24 ans, en 1700, au commencement d'une carrière qu'il parcourait déjà avec distinction. On a de lui l'ouvrage intitulé : *Origines et antiquitates medicæ*, qui a été publié par son père, Iéna, 1701, in-8.

CELLIEZ (Adélaïde-Hélène-Sophie-Charlotte, comtesse de Rossi), institutrice distinguée, naquit à Paris en 1778, et mourut à Blois en 1822, après avoir publié : *Traité d'enseignement et d'éducation*, Paris, 1817, in-8; *les Anciens et les Français*, ou *Véritables beautés de l'histoire de France et des Bourbons, spécialement destinées à la jeunesse*, ibid., 1822, 2 vol. in-12; *Historique de l'instruction des Chinois, qui a été présenté au roi le 8 octobre 1821*, Paris, 1822, in-4. Mad. Celliez a laissé en manuscrit une *Histoire universelle*, destinée à servir de développement à l'*Atlas historique de Lesage*.

CELLINI (Benvenuto), peintre, sculpteur et graveur florentin, né en 1500, mourut dans sa patrie en 1570. François I^{er} le combla de bienfaits. Clément VII, qui comptait sur sa bravoure, autant qu'il estimait ses talents, lui confia la défense du

château Saint-Ange, assiégé par le connétable de Bourbon. Le peintre le défendit en homme qui aurait été élevé dans les armes. L'orfèvrerie, la peinture, la gravure l'occupèrent tour à tour. On a de lui quelques ouvrages : *Due trattati dell' orificeria, e della scultura*, Fiorenza, 1731, in-4, 10 à 15 fr., bonne édition, préférée à celle de Florence, 1568, in-4 ; *La vita, da lui scritta*, Colonia, 1730, in-4, 12 à 15 fr. ; Milan, 1820, 2 vol. in-8 ; Firenz, 1829, 3 vol. in-8, fig., 24 fr. et plus, en gr. pap. vél. ; ibid., 1832, 2 vol. in-8, pap. vél., 14 fr. ; ib., et Paris, 1834, un gr. vol. in-16, 6 fr. ; une bonne édition des *OEuvres de Cellini*, Milano, 1806-11, 3 vol. in-8, fait partie de la collection des classiques italiens. Ses *Mémoires* ont été trad. en franç. par de Saint-Marcel, Paris, 1822, in-8, 6 fr.

CELLOT (Louis), né à Paris en 1588, entra dans la société des jésuites en 1605, fut recteur de la Flèche, ensuite provincial de son ordre en France. Il mourut dans sa ville natale en 1658. Urbain VIII ayant envoyé Richard Smith, anglais, en Angleterre, avec le caractère d'évêque de Chalcédoine, les réguliers se plaignirent qu'il les troublait dans l'exercice de leurs fonctions ; il se fit à cette occasion une espèce de schisme parmi les catholiques de ce royaume. Pour terminer le différend, le pape déclara que le prélat n'était point ordinaire en Angleterre, mais un simple délégué avec un pouvoir limité, qui pouvait être révoqué. Cette dispute donna naissance aux ouvrages de la hiérarchie de Hallier, et du P. Cellot. Celui-ci, intitulé *De hierarchiâ et hierarchis libri xi*, Rouen, 1641, in-fol., est aussi favorable aux réguliers que l'autre leur est contraire ; mais Cellot alla trop loin, et son livre fut mis à l'*index donec corrigatur*. L'abbé de Saint-Cyran profita de la contestation que cette affaire produisit pour satisfaire son penchant violent à décrier les jésuites, et parut sur la scène sous le nom de *Petrus Aurelius*. Cellot publia une espèce d'apologie de ses sentiments, sous le titre de *Horarum subcissivarum liber singularis*, Paris, 1648, in-4. Hamon fit une apologie de Cellot assaisonnée d'une critique fine, sous le nom supposé d'*Alype de Ste.-Croix*. Cellot écrivait bien en latin et en grec. Il a donné encore une *Histoire de Gothescalc*, en latin, Paris, 1655, in-fol., estimée ; le *premier concile de Douzy*, tenu en 871, avec des notes, Paris, 1656, in-4 ; et quelques ouvrages de Hincmar ; un recueil d'opuscules des auteurs du moyen âge ; *Panegyrici et orationes*, Paris, 1631 et 1641, in-8 ; *Opera poetica*, Paris, 1630, in-8.

CELS (Jacques-Martin), cultivateur et botaniste, né à Versailles en 1743, était receveur à l'une des barrières de Paris à l'époque de la révolution : les droits d'entrée ayant été supprimés, il se livra entièrement à la botanique, qui auparavant était un de ses délassements, et forma un jardin très-curieux, où il cultivait les plantes étrangères dont il faisait une espèce de commerce. Ventenat en a publié une description sous ce titre : *Description des plantes nouvelles et peu connues cultivées dans le jardin de Cels*, Paris, 1801, in-4, 100 pl., 10 fr., et *Choix de plantes dont la plupart sont cultivées*

dans le jardin de Cels, Paris, 1804, in-4, avec 60 pl., 8 fr. C'est dans ce jardin que furent dessinées plusieurs des espèces nouvelles publiées dans les *Stirpes novæ* de l'Héritier, dans les *Plantes grasses* et les *astragalles* de Decandolle, et dans les *Liliacées* de Redouté. En général tous les beaux ouvrages de botanique descriptive qui ont paru en France de 1792 à 1806 doivent à Cels plusieurs de leurs matériaux importants. Cels lui-même a publié successivement des *Instructions* sur diverses branches d'agriculture, et a pris une grande part à la rédaction du projet de code rural. Il a aussi fourni des *notes* pour la nouvelle édition d'Olivier de Serres, pour le nouveau *La Quintinie* et pour quelques autres ouvrages d'agriculture. Il mourut en 1806.

CELSE (Aurélius-Cornélius), de la famille patricienne Cornélia, appelé l'Hippocrate des Latins, florissait sous Auguste, Tibère et Caligula. Il naquit à Rome selon les uns, et à Vérone selon les autres. Il a écrit sur la rhétorique, la médecine, l'art militaire et l'agriculture : et, si l'on en juge par ses ouvrages, ce devait être un homme également propre à tout, aux armes et aux lettres. On croit qu'il consacra les dernières années de sa vie, et le temps de la plus grande maturité de l'âge, à la médecine. Il nous reste de lui un ouvrage sur cette science en huit livres. Les quatre premiers regardent les maladies internes ; le cinquième et le sixième, les externes ; le septième et le huitième, les maladies chirurgicales. Cet ouvrage est estimable pour la pureté du langage, autant que par la justesse des préceptes. Le grammairien, l'historien et l'antiquaire y trouvent de quoi se satisfaire, comme le physicien et le médecin. La partie chirurgicale y est traitée avec beaucoup d'exactitude. On compte plus de 60 éditions de Celse, depuis celle de Florence, 1478, in-fol., très-rare, 60 à 70 fr. Les meilleures édit. sont celles de 1750, 2 vol. in-8, 8 à 10 fr. ; celle d'Elzévir, 1657, in-12, 12 à 20 fr., plait à cause du format, et est moins belle que celle de Paris, 1772, in-12, 6 à 8 fr. Les éditions les plus estimées sont celles *cum notis variorum*, 1766, in-8, 9 à 12 fr., à cause de ses *index* et des améliorations du texte, et Lugd.-Bat., 1785, in-4, 20 à 27 fr., gr. pap., 48 à 60 fr. Cette dernière, publiée par Ruhenkénus, est la meilleure. Ninnin l'a traduit en français en 1753, 2 vol. in-12, 6 fr. ; réimpr. par les soins de Lepage, 1821, 2 vol. in-12. Son *Abrégé de rhétorique*, imprimé en 1569, a moins pour objet d'instruire des préceptes les ignorants, que de les rappeler aux sages.

CELSE, philosophe épicurien du 2^e siècle, publia, sous Adrien, un libelle plein de mensonges et d'injures contre le judaïsme et le christianisme, et osa lui donner le titre de *Discours de vérité*. Il reprochait aux juifs convertis d'avoir abandonné leur loi, et aux autres chrétiens, d'être divisés en plusieurs sectes qui n'avaient rien de commun que le nom. Il ne voyait pas qu'il confondait les sectes séparées de l'Eglise, avec l'Eglise même. Origène réfuta l'épicurien, et dévoila toutes ses calomnies, dans une apologie pleine de preuves fortes et convaincantes, rendues dans un style aussi élégant qu'a-

nimé. C'est, de toutes les apologies de la religion chrétienne, la plus achevée et la mieux écrite que l'antiquité nous ait laissée. Nous en avons une bonne traduction française par Bouchereau, Amst., 1700, in-4. Un savant critique a porté de Celse le jugement suivant : « Il n'est pas aisé de démêler quels étaient ses sentiments sur la divinité. Sa philosophie est un chaos inintelligible, et son ouvrage un tissu de contradictions. Quelquefois il semble admettre la Providence, d'autres fois il la nie; il joint à l'épicurisme le dogme de la fatalité; il croit que les animaux sont d'une nature supérieure à celle de l'homme. Il n'exige point que l'on rende un culte à Dieu, créateur et gouverneur du monde, mais seulement aux génies et aux dieux des païens; il vante les oracles, la divination, les prétendus prodiges du paganisme. Tantôt il semble approuver, et tantôt il blâme le culte des simulacres et des idoles. A proprement parler, il ne savait pas lui-même ce qu'il croyait ou ne croyait pas. C'est assez la philosophie de la plupart des incrédules; ils se ressemblent dans tous les siècles. » Aussi, les incrédules modernes ne font-ils que copier et répéter les raisonnements et les injures de cet épicurien. C'est à lui que le *Pseudomante* de Lucien est dédié.

CELSIUS (Olaus), botaniste, théologien et orientaliste suédois, né en 1670, mort en 1756, membre de l'académie de Stockholm, avait fait par ordre de Charles XI, plusieurs voyages dans les principaux états de l'Europe, afin de reconnaître et de déterminer les diverses plantes dont il est parlé dans la Bible. Il publia successivement le résultat de ses recherches en dix-sept *Dissertations* qu'il réunit ensuite sous ce titre : *Hierobotanicon*, etc., Upsal, 1745, en 1747; Amsterdam, 1748, in-8. Il donna aussi le *Catalogue* des plantes qui naissent spontanément dans les environs d'Upsal, inséré dans les *Acta litt. et scient. Suec.*, 1732 et 1740. On doit enfin à Celsius plusieurs *Dissertations* sur la théologie, l'histoire et les antiquités, entre autres : *de Lingua Novi Testamenti originali*, Upsal, 1707, in-8; *de Sculptura Hebræorum*, ibid., 1726, in-8, etc. Ce savant suédois, regardé comme le fondateur de l'histoire naturelle dans sa patrie, fut le premier maître et le protecteur du célèbre Linnée, qui donna à un nouveau genre de plantes le nom de *Celsia orientalis*. Olaus Celsius avait deux fois refusé l'archevêché d'Upsal.

CELSUS (Julius) vivait quelque temps avant la naissance de J.-C. Il a fait une *Vie de César*, 1473, in-fol.; et dans l'édition de *Cæsar cum notis variorum*, Leyde, 1713, in-8. N. L.

CELSUS (Juventius), jurisconsulte, fut arrêté pour avoir conjuré contre l'empereur Domitien, qui s'était fait haïr de tout le monde par ses cruautés; il évita, par son adresse, la punition qui l'attendait, en différant toujours de nommer ses complices, jusqu'à la mort de Domitien, qui fut assassiné l'an 96 de J.-C.

CELSUS (Titus-Cornélius), tyran qui s'éleva en Afrique du temps de l'empereur Gallien, vers l'an 265. Les Africains l'obligèrent d'accepter l'empire, et le revêtirent du voile d'une statue, pour lui ser-

vir de manteau impérial; mais sept jours après il fut tué. Les habitants de Siccé laissèrent manger son corps aux chiens, et attachèrent son effigie à une potence. C'était un homme d'une figure distinguée, plein de modération et d'équité, qui s'était retiré du tumulte des armes pour vivre tranquillement dans une maison de campagne, près de Carthage, lorsque les chefs des légions de la province le firent proclamer empereur par le peuple.

CELTES PROTUCIUS (Conrad), poète latin, le premier qui porta le titre de *poète impérial*, *poeta cæsareo*, natif de Wipfelt, en Franconie, en 1459, mort à Vienne en 1508, après avoir reçu le laurier poétique. Il a laissé des *odes*, Strasbourg, 1513, in-4, rare, 6 à 8 fr.; des *épigrammes*; un *poème* sur les mœurs des Allemands, 1610, in-8; une *Description historique de la ville de Nuremberg*, Strasbourg, 1513, in-4, rare, 7 à 9 fr. L'imagination et les saillies ne lui manquaient pas; mais on peut lui reprocher des négligences dans le style, et des pensées plus brillantes que solides. Il a aussi publié les poésies sacrées de Roswita de Gandesheim, religieuse. L'empereur Maximilien lui confia la direction de sa bibliothèque, et lui accorda le privilège de donner lui-même la couronne poétique à ceux qu'il en jugerait dignes.

CÉNALIS, ou CÉNEAU (Robert), docteur de Sorbonne, évêque d'Avranches, ci-devant évêque de Vence et de Riez, mourut à Paris sa patrie en 1560. On a de lui des ouvrages d'histoire et de controverse; une *Histoire de France*, en latin, 1557 et 1581, in-fol. C'est moins une histoire, qu'un énorme recueil de dissertations sur le nom, sur l'origine et sur les aventures des Gaulois, des Français et des Bourguignons. Il se plaint dès la première page de ce qu'on a disputé aux Français la gloire de descendre des Troyens. On peut juger, par ce trait, de la critique du dissertateur; un *Traité des poids et des mesures*, en latin, 1547, in-8; *Pro tuendo sacro calibatu*, Paris, 1545, in-8; *Larva sycophantica in Calvinum*. Le goût de son siècle était de mettre aux livres des titres extraordinaires.

CENDÉBÉE, général des armées d'Antiochus Sidètes, qui fit des courses sur les terres des Juifs sous la sacrificature de Simon. Celui-ci ne pouvant, à cause de son âge avancé, aller au-devant de l'ennemi, y envoya ses deux fils, Jean et Judas qui défirent Cendébée dans une grande bataille, et taillèrent en pièces son armée vers l'an 172 avant J.-C.

CÈNE (Charles Le), théologien calviniste, né à Caen en 1647, d'abord ministre en France, ensuite en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, mourut à Londres en 1703. Son occupation principale, surtout depuis sa retraite, avait été de travailler à une version nouvelle de la Bible en français. Il en fit imprimer le projet en 1696. Ce projet, plein de remarques judicieuses, annonçait un bon ouvrage; mais lorsque la version parut en 1741, Amst., in-fol., par les soins du fils de l'auteur, libraire en cette ville, on rétracta ce jugement précipité. Sous prétexte qu'il ne faut pas traduire mot

pour mot, et qu'un traducteur doit rendre le sens plutôt que les termes, Le Cène se permet des libertés et des singularités qui défigurent les livres sacrés. On a encore de cet auteur quelques ouvrages théologiques, moins connus que son projet et sa Bible. Les principaux sont : *De l'état de l'homme après le péché, et de la prédestination au salut*, Amst., 1684, in-12; *Entretiens où l'on examine particulièrement les questions de la grâce immédiate, du franc arbitre, du péché originel, de l'incertitude de la métaphysique, et de la prédestination*. Il y a une seconde partie, mais qui est de Le Clerc, Amst., 1685, in-8; *Conversations, où l'on fait voir la tolérance que les chrétiens de différents sentiments doivent avoir les uns pour les autres, etc.*, avec un *Traité de la liberté de conscience*, Philadelphie, Amst., 1687, in-12. On voit dans cet ouvrage que l'auteur ne tenait pas fortement à la secte, et qu'il reconnaissait de bonne foi qu'elle n'avait pas le droit d'exclure les erreurs : droit qui ne convient qu'à la vérité.

CENNI (Gaetan), prêtre bénéficiaire de l'église du Vatican dans le 18^e siècle, a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : *de Antiquitate ecclesiæ hispanæ dissertationes*, Rome, 1740-41, 2 vol. in-4; *Monumenta dominationis pontificiæ, sive codex Carolinus, et codex Rudolphinus*, etc., 2 vol. in-4, Rome, 1760.

CENNINI (Bertrand), excellent orfèvre de Florence, au milieu du 15^e siècle, est le premier qui introduisit l'imprimerie dans cette ville. Il eut deux fils, Dominique et Pierre, qui n'étaient pas moins habiles que leur père. Ils fabriquèrent eux-mêmes leurs poinçons, formèrent des matrices, et se procurèrent tout ce qui est nécessaire à une imprimerie. Le premier livre qui sortit de leurs presses, et le seul qui nous reste d'eux, est de l'année 1471. Il a pour titre : *Virgili opera omnia, cum commentariis Servii*, Florence, in-fol. Ces artistes ont été inconnus à tous ceux qui ont écrit sur l'imprimerie avant le P. Orlandi.

CENSORINUS (C. Marcius) fut consul avec Asinius Gallus, sous l'empire d'Auguste, l'an de Rome 744, et 8 ans avant J.-C. Horace lui adresse une de ses odes. C'est la septième du 4^e livre, dans laquelle il se propose de montrer que les louanges des poètes sont d'un grand prix.

CENSORINUS, savant grammairien du 3^e siècle. Il laissa un traité *De die natali*, dans lequel il traite de la naissance de l'homme, des mois, des jours et des années, publié, Bononiæ, 1497, in-fol., 30 à 40 fr.; Venet., Ald., 1581, in-8, 4 à 6 fr.; Cantabr., 1695, in-8, 4 à 5 fr.; Lugd.-Bat., 1743, in-8, 6 à 9 fr., et qui a été d'une grande utilité aux chronologistes, pour déterminer les principales époques des événements anciens. Censorinus avait aussi composé un ouvrage des *accents*, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous; il est souvent cité par Sidoine Apollinaire et par Cassiodore.

CENSORINUS (Appius-Claudius), tyran de l'Italie sous l'empereur Claude II, était d'une famille de sénateurs, et avait été deux fois consul. Après avoir servi l'état dans les ambassades et dans les

armées, il s'était retiré dans ses terres aux environs de Bologne, pour y achever ses jours en paix. Mais les soldats vinrent tumultuairement lui offrir l'empire, et le forcèrent de l'accepter l'an 270. Censorinus, revenu des illusions de ce monde, déjà âgé, et boiteux d'une blessure qu'il avait reçue dans la guerre contre les Perses, n'accepta qu'à regret le dangereux honneur de la pourpre. En effet, sa chute fut aussi prompte que son élévation. A peine y avait-il sept jours qu'il régnait, que les soldats, qu'il voulait soumettre à la discipline, lui ôtèrent le sceptre et la vie. On mit sur son tombeau *qu'il avait été aussi malheureux empereur qu'heureux particulier*.

CENTENO (Amaro), né à Puebla-de-Zanabria, en Aragon, vers 1645, voyagea dans l'Orient et y recueillit des notes qui lui ont servi pour la description des royaumes d'Asie, l'histoire des Tatars, d'Egypte et de Jérusalem, qu'on trouve dans son ouvrage intitulé : *Historia de las cosas del Oriente*, Cordoue, 1595, in-4, rare, 10 à 12 fr. Cette histoire est assez remarquable, on peut la consulter avec profit.

CENTORIO DEGLI ORTENZI (Ascagne), auteur milanais d'une maison illustre. Zeno, dans ses notes sur Fontanini, prétend qu'il était romain, d'une famille patricienne. Il porta les armes dans le 16^e siècle, autant en philosophe qui réfléchit, qu'en brave qui s'expose à propos. Il profita du loisir que la paix lui procura pour rédiger les *Mémoires militaires et historiques* qu'il avait ramassés dans le tumulte de la guerre. Ils sont fort estimés en Italie, et, n'ayant point été réimprimés, sont devenus fort rares. Ils parurent à Venise en 1565 et 1569, 2 part. in-4. La première traite, en six livres, des guerres de Transylvanie, et la 2^e de celles de son temps, en 8 livres.

CEPARI (Virgile, Le P.), jésuite, né en 1564 à Panicale près de Perouse, mort en 1631, a publié plusieurs ouvrages parmi lesquels on remarque *la Vie de sainte Françoise romaine; la Vie de sainte Madeleine de Pazzi; la vie de saint Louis de Gonzague*, que l'auteur avait connu personnellement, traduite par Calpin, pénitencier du pape, et souvent réimprimée. Il existe une autre vie de saint Louis sous le titre du *Parfait modèle de la jeunesse chrétienne*, etc., par le P. Jean Croizet, Avignon, 1735, estimée; mais elle n'est plus dans le commerce; *la Vie de saint François de Borgia*, Rome, 1624, in-8, qui a été aussi écrite en français par le P. Verjus, in-4, réimpr. à Avignon, 1824, 2 vol. in-12, 5 fr.; *la Vie de Jean Berchmans*, trad. en franç. par le P. Cachet. Il y a une autre vie de Berchmans par le P. Nicolas Frizon, 1716, souvent réimpr. Le P. Cepari fut recteur des collèges de son ordre à Florence et à Rome.

CEPEDA (Joachim Romero de), poète espagnol du 16^e siècle, publia un poème sur la destruction de Troie (*la Destruccion de Troia*), Tolède, 1583, in-8; traduit en vers castillans les *Fables d'Esopé*, Séville, 1590, in-8; donna des *Confitures spirituelles* en vers (*Conserva espiritual*), Médina-del-Campo, 1588, in-8, et d'autres œuvres poétiques

(*Obras en verso*), Séville, 1582, in-4. — CEPEDA (François de), né à Oropesa, dans la Nouvelle-Castille, et curé de Cervera, dans le 17^e siècle, écrivit un *Abrégé de l'Histoire d'Espagne*, qu'il commence après le déluge (*desde el diluvio*), et qu'il continue jusqu'à l'an 1642, imprimé à Madrid en 1643 et 1654, in-4. — CEPEDA (Gabriel de), dominicain, né à Ocana, publia à Madrid, en 1669, une *Histoire de N. D. de Atocha*, réimprimée dans la même ville en 1670, in-4.

CÉPHALE, célèbre orateur athénien, se distinguait par son exacte probité, encore plus que par son éloquence. Aristophon, son compatriote, se vantait de ce qu'ayant été cité en justice quatre-vingt-quinze fois, il avait toujours été absous. Céphale se glorifiait avec plus de raison de n'avoir jamais été cité, quoiqu'il eût pris plus de part aux affaires qu'aucun autre citoyen de son temps. C'est lui qui introduisit l'usage des exordes et des péroraisons. Il vivait avant Eschine et Démosthène, qui parlent de lui avantageusement.

CEPHALE, Corinthien, vivait du temps de Timoléon, Corinthien comme lui. C'était un homme célèbre dans la science des lois et du gouvernement public; aussi Timoléon le prit-il pour son conseil et pour son guide, lorsqu'il voulut donner de nouvelles lois à Syracuse, l'an 339 avant J.-C.

CÉPHAS est le nom que Jésus-Christ donna à Simon, fils de Jean ou de Jona, lorsque son frère André le lui amena. Le nom syriaque *Cépha* signifie *Pierre*, comme saint Jean l'explique; c'est pourquoi les évangélistes et les apôtres, écrivant en grec, l'ont appelé Πέτρος, quoiqu'ils emploient aussi en quelques endroits le nom de *Céphas*. Il est des auteurs anciens et modernes qui reconnaissent un CÉPHAS, différent de saint Pierre, et qu'ils placent entre les 72 disciples. Ils prétendent que c'est de lui que parle saint Paul dans l'Épître aux Galates, ch. 2. Cette opinion n'est pas la plus suivie, mais elle est appuyée sur des raisons et sur des autorités graves. Le P. Hardouin a fait une dissertation pour l'établir; et si cet auteur s'est souvent distingué par des originalités paradoxales, on ne peut l'en accuser dans le cas présent, puisque Clément d'Alexandrie, Dorothee de Tyr, quelques savants du temps de saint Jérôme, l'auteur de la chronique d'Alexandrie, etc., ont soutenu, ou du moins regardé comme vraisemblable le même sentiment. Un ménagement peut-être excessif pour les juifs extraordinairement attachés aux observances légales, n'est ni un crime, ni une erreur qui puisse compromettre, ou la sainteté ou la prééminence de saint Pierre. Mais si le passage dont il s'agit ne regarde pas cet apôtre, le respect dû à sa mémoire autant qu'à la vérité historique, exige que l'on combatte une opinion dont des esprits faux ou superficiels ont abusé, pour écrire plus d'un genre d'ineptie.

CÉRATIN (Jacques), habile grammairien, né à Hoorn en Hollande, mort à Louvain en 1530, était très-versé, selon Erasme, dans les langues latine et grecque. On a de lui : *De sono græcarum litterarum*, Cologne, 1529, Paris, 1536, in-8; des additions au *Lexicon græco-latinum*, de Ma-

nuce, 1524. Il s'appelaient Teyng; mais il prit le nom de *Hornanus* de celui de sa patrie, puis le mot grec qui y correspond.

CERBIERI (le comte), natif de la Morée, mort en 1782, se distingua par son goût pour la mécanique; il trouva le moyen de voiturier le rocher énorme qui sert de base à la statue de Pierre I^{er} à Pétersbourg. On a donné la description in-fol. de toutes les machines qui ont servi au transport de ce rocher, que l'on estime peser trois millions de livres.

CERCEAU (Jean-Antoine du), né à Paris en 1670, entra chez les jésuites, et s'y fit un nom par son talent pour la poésie française et latine. Il mourut d'un coup de fusil que le prince de Conti, son élève, tenait entre ses mains, et qu'il laissa partir par mégarde, le 4 juillet 1730, à Veret, maison du duc d'Aiguillon, près de Tours, au retour d'un voyage où il avait accompagné M^{me} de Conti. Ce jésuite s'annonça d'abord par un volume de *poésies latines*, parmi lesquelles il y en a de fort estimables, surtout *les Papillons* et *les Poules*; celles-ci, traduites en vers français, ont plu également en cette langue. Ses vers français, imités de Marot, sont fort agréables, mais ses *Réflexions sur la poésie française* sont aussi pesantes, que plusieurs de ses poésies sont légères. La règle qu'il donne, pour distinguer les vers de la prose, est ingénieuse, mais fautive. Il a composé encore des pièces dramatiques pour les pensionnaires du collège de Louis-le-Grand. Ses comédies sont le *Faux duc de Bourgogne*; *Esope au collège*; *l'Ecole des pères*, le *Point d'honneur*; les *Incommodités de la grandeur*; *l'Enfant prodigue*, etc. Elles ont été recueillies, Paris, 1807, 3 vol. in-12. On y trouve par fois de bonnes plaisanteries et des caractères soutenus; mais on sent que l'auteur les faisait à la hâte, et qu'il se fiait trop sur sa facilité. C'était son humeur qui dirigeait son imagination, et cette humeur était un peu capricieuse. Ce qu'on ne peut s'empêcher d'y estimer, c'est la sagesse et la décence de la composition et des expressions, ce qui, dans les pièces de théâtre, est une espèce de prodige. Il a laissé plusieurs ouvrages commencés. On a donné une nouvelle et jolie édition des *Poésies du P. du Cerceau*, Paris, 1785, 2 vol. in-12. Ses autres productions sont : *Histoire de la révolution de Perse*, 1728, 2 vol. in-12; *l'Histoire de la conjuration de Rienzi, tyran de Rome, en 1347*, in-12. Ces deux ouvrages sont écrits d'une manière intéressante; on y estime surtout une marche sage et lumineuse, un style noble et naturel, qu'il serait à souhaiter de retrouver dans un grand nombre d'historiens qui ont plus de réputation que lui. Le P. Brumoy a mis la dernière main à *l'Histoire de Rienzi*; plusieurs extraits du *Journal de Trévoux*, surtout des *Dissertations sur la musique des anciens*.

CERCYON, fameux voleur, qui exerçait ses brigandages dans le pays d'Attique, et qui, forçant les passants à lutter contre lui, massacrait ceux qu'il avait vaincus. Il avait, selon la fable, une force de corps et de bras si extraordinaire, qu'il faisait plier

les plus gros arbres l'un contre l'autre, ensuite il y attachait ceux qu'il avait terrassés. Ce voleur fut vaincu par Thésée, qui, après l'avoir abbattu sous lui, le punit à son tour par le même supplice qu'il avait fait souffrir à tant d'autres. Platon fait Ceryon un des inventeurs de la lutte.

CERDA (Jean-Louis de la), jésuite de Tolède, né en 1560, est connu par son *Commentaire sur Virgile*, Lyon, 1619, 3 vol. in-fol. Ce format annonce peut-être plus d'érudition que de précision et de goût. Une pensée ordinaire, un mot qui ne dit rien, exercent souvent l'esprit du laborieux et savant commentateur. Il explique ce qui n'a pas besoin d'être expliqué, et disserte pesamment sur ce qu'on doit sentir avec délicatesse. Cet ouvrage le rendit si célèbre, qu'Urbain VIII voulut avoir son portrait. On a encore de lui un *Commentaire sur Tertullien*, Paris, 1624, in-fol., dans le goût de celui de Virgile. L'érudition y est prodiguée dans l'un et dans l'autre; et il faut convenir qu'il y a peu de gens qui puissent faire une pareille dépense; *Adversaria sacra*, Lyon, 1626, in-fol. « Ouvrage fait, dit Baillet, avec beaucoup de travail, pour éclaircir et faciliter l'intelligence de » plusieurs auteurs sacrés et ecclésiastiques. » Il mourut en 1643. — Il ne faut pas le confondre avec **DE LA CERDA**, poète espagnol, dont les *tragédies* sont très-estimées en Espagne, ni avec un autre **LACERDA**, auteur d'*Eléments de mathématiques*, ouvrage estimé.

CERDA (Bernarda-Ferreira de la), portugaise, savante dans la rhétorique, la philosophie et les mathématiques, écrivait poliment en prose et en vers. On a d'elle un *Recueil de poésies*, un vol. de *comédies*, et un poème intitulé : *Espanha libertada*, Lisboa, 1678, etc. Elle vivait au commencement du 17^e siècle.

CERDON, hérésiarque du 2^e siècle, né en Syrie, vint à Rome sous le pape Hygin, et y sema ses erreurs, tantôt en secret, tantôt ouvertement. Ayant été repris de sa témérité, il fit semblant de se repentir, et de se réunir à l'Eglise; mais son hypocrisie étant découverte, il fut absolument chassé. Il admettait deux principes, l'un bon et créateur du ciel, l'autre mauvais et créateur de la terre. Il rejetait l'ancien Testament, et ne reconnaissait du nouveau qu'une partie de l'Evangile de saint Luc, et quelques Epîtres de saint Paul. Il prétendait encore, dit-on, que Jésus-Christ n'avait qu'un corps fantastique. La doctrine des deux principes fut la source de l'hérésie des manichéens. (Voy. MARCION.)

CÉRÉ (Jean-Nicolas), directeur du jardin botanique de l'Île-de-France, naquit dans cette colonie en 1737. Son père était un brave officier de marine dont la Bourdonnaye parla avec distinction dans ses *Mémoires*. Le jeune Céré fut envoyé en France pour y faire ses études, entra ensuite dans la marine et fit deux campagnes sur l'escadre du comte d'Aché. Il revint dans sa patrie en 1759, et s'y livra dès lors à son goût pour les sciences naturelles. Nommé directeur du jardin royal de l'Île, en 1775, il fit à ses frais toutes les améliorations

qu'exigeait cet établissement. Avant cette époque, il avait puissamment secondé de tous ses efforts l'ancien intendant de l'Île-de-France, le fameux Poivre. Par ses observations astronomiques, il était parvenu à prévoir les ouragans qui viennent à tant de reprises détruire dans cette île l'espérance des colons, et envoya sur ce sujet comme sur d'autres encore, quelques observations à Daubenton et à plusieurs autres savants Européens. La société d'agriculture de Paris récompensa les travaux de ce savant cultivateur en lui décernant une médaille d'or. On trouve dans le recueil de cette société un mémoire sur la culture de diverses espèces de riz à l'Île-de-France, année 1799, par Céré. Il mourut à l'Île-de-France en 1810. Son éloge historique par Deleuze a été inséré dans le tom. 16 des annales du musée d'histoire naturelle; et Dupetit-Thouars a donné son nom (Cérésia) à un arbre de l'Île-de-France.

CEREIDAS, législateur de Mégapolis. On rapporte qu'étant sur le point de mourir, il se tourna vers ses amis, et leur assura « qu'il quittait fort content la » vie, parce qu'il était persuadé qu'il allait bientôt » joindre Pythagore, le plus sage des philosophes; » Hécateé, le plus habile des historiens; Olympe, le » plus excellent des musiciens, et Homère, le père » de la fable et le prince des poètes. » Reste à savoir s'il a effectivement rencontré cette illustre compagnie, et quel genre de consolation il en a reçu.

CERETA (Laura), dame de Bresse, recommandable par les qualités de son cœur et de son esprit, fut veuve après dix-huit mois de mariage, et profita de sa liberté pour se livrer avec ardeur à la philosophie et à la théologie. Elle mourut à la fleur de son âge, et ne vit pas la fin du 15^e siècle. Elle était en relation avec les grands et les savants. On a d'elle 72 lettres, publ. par Philippe Tomasini, in-8, 1640.

CERETUS (Daniel), médecin de Bresse, en Italie, qui vivait en 1470, a fait quelques poésies latines, que l'on trouve dans le *Sannazar* d'Amsterdam, 1728, in-8. N. L.

CERF DE LA VIEUVILLE (Jean-Laurent Le), garde des sceaux du parlement de Normandie, né à Rouen en 1674, mort dans la même ville en 1707. On a de lui une *Comparaison de la musique italienne et de la musique française*, contre le *Parallèle des Italiens et des Français*, in-12. Le style de cet ouvrage, semé d'anecdotes sur l'opéra français, est fort vif. L'auteur y soutient l'honneur de sa patrie avec autant de feu, qu'on en a montré depuis contre le célèbre Jean-Jacques. C'était l'abbé Ragenet qui avait attaqué la musique française et exalté l'italienne. Il défendit son sentiment, et Le Cerf le sien. Celui-ci publia deux nouveaux vol. Le médecin Andri, alors associé au *Journal des savants*, tourna cet ouvrage en ridicule, après avoir parlé avec éloge de celui de Ragenet. Le Cerf, piqué au vif, répondit par une brochure intitulée : *L'Art de décrier ce qu'on n'entend point, ou le Médecin musicien*. L'ouvrage a toute l'amertume que le titre promet. Fontenelle disait que si quelqu'un, par une vivacité et une sensibilité extrêmes,

avait jamais mérité le nom de fou, de fou complet, de fou par la tête et par le cœur, c'était Le Cerf de la Vieuville. Mais comme la folie n'exclut que la raison, et non l'esprit, Le Cerf en avait beaucoup, et même tant qu'il n'avait pas le sens commun. — Philippe LE CERF DE LA VIEUVILLE, religieux bénédictin de Saint-Maur, a écrit une *Bibliothèque historique des auteurs de sa congrégation*, la Haye, 1726, in-12 ; ouvrage superficiel qui a été effacé par l'*Histoire littéraire* de cette congrégation de D. Tassin.

CÉRINTHE, hérésiarque, disciple de Simon le magicien, commença à publier ses erreurs vers l'an 54. Il attaquait la divinité de Jésus-Christ, et n'admettait en lui que la nature humaine. Saint Jean écrivit son Évangile à la prière des fidèles, pour réfuter ses erreurs sacrilèges. On ajoute même qu'ayant trouvé Cérinthe dans les bains publics, où il allait pour se laver, il se retira avec indignation, en disant : *Fuyons, de peur que nous ne soyons abîmés avec cet ennemi de Jésus-Christ.*

CÉRISIERS (René), jésuite, né à Nantes en 1603, mort en 1662, a traduit le traité de la *Consolation de la philosophie* de Boèce, et donné la *Consolation de la théologie*, dont on a fait plusieurs éditions. Il a traduit aussi les *Confessions* et les *Soliloques* de saint Augustin, ainsi que la *Cité de Dieu*. On a encore de lui : *l'Innocence reconnue*, ou *Vie de sainte Geneviève de Brabant*, espèce de roman spirituel, où l'on trouve des morceaux de la simplicité la plus noble et la plus touchante ; d'excellentes *Réflexions chrétiennes et politiques sur la vie des rois*, réimprimées avec des additions sous ce titre un peu fastueux : le *Tacite français avec des réflexions, etc.*, et plusieurs autres ouvrages.

CERONI (Jean-Antoine), sculpteur milanais, mort à Madrid en 1640, à l'âge de 61 ans, fut appelé en Espagne à cause de sa grande réputation, par le roi Philippe IV. Les beaux anges de bronze (un des principaux ornements du nouveau Panthéon de l'Escorial), et la célèbre façade de l'église de St.-Etienne à Salamanque, sont ceux de ses ouvrages qui ont le plus contribué à immortaliser son nom.

CERQUOZZI. V. MICHEL-ANGE DES BATAILLES.

CERRETTI (Louis), poète italien, célèbre professeur d'éloquence à Modène, y était né en 1738. Lors de la révolution que le nord de l'Italie subit en 1796, il en prit le parti avec ardeur, et le gouvernement de la république Cisalpine le nomma membre de la commission de l'instruction publique, puis ambassadeur auprès du duc de Parme. L'invasion des Austro-Russes l'obligea de s'expatrier en 1799, et il se réfugia en France. A son retour en Italie, après le traité de Lunéville, il obtint en 1804 la chaire d'éloquence de l'université de Pavie, et mourut le 5 mars 1808. Plusieurs académies littéraires l'avaient admis au nombre de leurs membres. Il réussissait assez bien dans le genre lyrique. L'abbé Pédróni, l'un de ses élèves, a publié après sa mort un choix de ses œuvres avouées par le goût et la décence ; car on lui reproche d'autres pièces extrêmement licencieuses. Ce choix forme 2 vol. in-8 : le

premier a pour titre : *Poesie scelte del cavaliere L. Cerretti* ; le second contient des *éloges oratoires* de quelques hommes célèbres du dernier siècle. On a aussi imprimé ses *Istituzioni di eloquenza*, 2 v., Milan, 1811.

CÉRUTTI (Joseph-Antoine-Joachim), jésuite, membre de l'académie de Nancy, né en Piémont en 1738, mort à Paris en 1792, se fit d'abord connaître par des *discours* et des *lettres* sur différents objets, remporta deux prix à l'académie de Montauban en 1760, et la même année celui d'éloquence à Toulouse. Mais ce qui lui fit le plus de réputation, ce fut l'*Apologie de l'institut des jésuites* ; les matières, les raisonnements, les vues principales lui en avaient été fournis par les PP. Menoux et Griffet ; il y mit la façon, qui lui valut une pension de la part du dauphin, fils de Louis XV. Il la perdit pour avoir eu la lâcheté de prêter le serment abjuratoire de ce même institut, exigé par les parlements. Tout ce qu'il a écrit depuis est plein d'esprit, mais de cet esprit recherché, qui, bien loin de donner du prix aux bonnes choses, ne fait que les déprécier. On trouve des vues excellentes et des idées neuves dans son discours *sur l'intérêt d'un ouvrage* ; mais elles sont défigurées par un style affecté, plein d'antithèses et de pointes, ce qui porterait presque à croire que l'*Apologie des jésuites* n'est pas de lui. L'esprit ne plaît qu'autant qu'il assaisonne la raison, sans chercher à se montrer. Ce défaut se fait moins sentir dans sa *Lettre sur les avantages et l'origine de la gaité française*, et dans son *Discours sur l'origine du désir général de transmettre son nom à la postérité*. A la fin de sa carrière, il se livra tout entier à la démocratie et enfanta plusieurs diatribes où la haine de la religion va de pair avec les plus creuses spéculations de politique ; une entre autres sur *les assignats et le papier-monnaie*. Cérutti était fort lié avec le fameux Mirabeau, qui l'employa souvent, soit à lui préparer des matériaux pour ses discours, soit à rédiger des fragments de ses rapports. Devenu membre du département de Paris, il fut nommé, par les électeurs de cette ville, député à la législature en septembre 1791 ; il avait entrepris, la même année, la *Feuille villageoise*, journal dont le but était de propager dans les campagnes les principes de la révolution. On a réuni en 1793, sous le titre d'*OEuvres diverses*, in-8, quelques pièces du même auteur déjà publiées.

CERVANTES SAAVEDRA (Michel) naquit l'an 1547, en Espagne, et entra d'abord, en qualité de page, au service du cardinal Aquaviva. Enrôlé à 22 ans sous les drapeaux de Marc-Antoine Colonne, il se trouva comme simple soldat à la bataille de Lépante, s'y signala et y perdit la main gauche. Comme il revenait de Naples en Espagne, il fut pris par un corsaire qui le vendit à Alger. Là Cervantes forma un complot pour la délivrance des esclaves chrétiens, mais il fut trahi par un renégat. Après 6 ans de captivité, il fut enfin racheté par les religieux de la Merci. Ainsi il apprit de bonne heure à supporter l'adversité. De retour en Espagne, où il avait été regardé, dès son jeune âge,

comme le meilleur poëte de son temps, il fit jouer ses *comédies* avec le plus grand succès. Son *Don Quijote de la Manche*¹ acheva sa réputation. Le duc de Lerme, premier ministre de Philippe III, peu ami des talents et des gens de lettres, le traita un jour avec trop peu de considération. Cervantes s'en vengea en entreprenant une satire fine de la nation et du ministre, entêtés alors de chevalerie. Cet ouvrage, traduit dans toutes les langues des peuples qui ont des livres, est le premier de tous les romans, par le génie, le goût, la naïveté, la bonne plaisanterie, l'art de narrer, celui de bien entremêler les aventures, celui de ne rien prodiguer, et surtout par le talent d'instruire en amusant. On voit à chaque page des tableaux comiques et des réflexions judicieuses. Un jour que Philippe III était sur un balcon du palais de Madrid, il aperçut un étudiant qui, en lisant, quittait de temps en temps sa lecture, et se frappait le front avec des marques extraordinaires de plaisir : *Cet homme est fou*, dit le roi aux courtisans, *ou bien il lit Don Quijote*. Le prince avait raison, c'était effectivement ce livre que l'étudiant lisait. « C'est un ouvrage », disait Saint-Evremond, que je puis lire » toute ma vie, sans en être dégoûté un seul moment ; de tous les ouvrages que j'ai lus, ce serait » celui que j'aimerais le mieux avoir fait. J'admire » comment, dans la bouche du plus grand fou de » la terre, Cervantes a trouvé le moyen de paraître » l'homme le plus entendu et le plus grand connaisseur qu'on puisse imaginer. » Ce chef-d'œuvre, qui devait faire la fortune de Cervantes, lui attira des persécutions. Le ministre le fit maltraiter, et il fut obligé de discontinuer. Un Alonzo Fernandès de Avellaneda, écrivain pitoyable, s'étant avisé de le continuer, et de décrier l'auteur après l'avoir pillé, Cervantes se vit obligé de reprendre son ouvrage. Ce travail ne l'empêcha pas de mourir de faim le 23 avril 1616. Il existe un grand nombre d'éditions anciennes et modernes du texte original de *Don Quijote*. Au nombre des premières on doit citer particulièrement celle qui a été faite en Hollande, 4 vol. in-12, avec de belles fig. Parmi les plus récentes, on remarque celle donnée à Paris, augmentée de la vie de Cervantes, de l'analyse de *Don Quijote*, et des notes critiques de Pellicer, 7 vol. in-18, fig., 21 fr.; la même, 7 vol. in-8, fig. avec la lettre, 54 fr.; une autre en 6 vol. in-32, pap. vél., port., 12 fr.; la dernière (1835) est en un seul vol. in-8, gros car., 7 f. 50 c., et 10 fr. avec 12 lithog.; on trouve en tête un *Eloge de Cervantes* par D. José Mòr de Fuentès. Cette dernière édit. est due à M. Baudry qui a commencé à publier dans le même format une collection des meilleurs auteurs espagnols, anciens et modernes, tels que :

¹ « Nous rétablissons ici la véritable orthographe de ce nom » propre, constamment défiguré, on ne sait pourquoi, par » tous les traducteurs français qui se sont succédé. Un moyen » plus simple de l'approprier à notre langue était de le traduire littéralement. En effet le titre du chef-d'œuvre de Cervantes est déjà une espèce d'épigramme, le mot *quijote* signifiant en espagnol, un *cuissart*, partie de l'armure des » anciens chevaliers, et aussi le *croupion* d'un cheval, d'un » mulet ou d'un âne. »

Solis, *Ercilla*, *Calderon*, *Lope de Véga*, *Moratin*, etc. *Don Quijote* a été traduit en franç. par Filleau de St.-Martin, 4 vol. in-12, dont le style a considérablement vieilli, quoique certaines parties de son œuvre ne soient pas sans mérite. On peut aussi lui reprocher d'avoir intercalé dans sa version des épisodes apocryphes, empruntés vraisemblablement à Avellaneda; par Florian, qui a mutilé l'ouvrage et gâté le naturel de Cervantes; par Bouchon Dubournial, 1807, 8 vol. in-12; par De l'Aulnaye, 1821, 4 vol. in-18. Ces deux dernières traductions sont plus exactes et plus élégantes; mais la plus récente et sans comparaison la meilleure de toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour est due à M. Louis Viardot, Paris, 1837, 2 vol. gr. in-8, édit. illustrée, 20 fr.; la même, 4 vol. in-18. L'auteur s'y est attaché particulièrement à expliquer aussi littéralement que possible, dans des notes, les passages obscurs, les proverbes et jeux de mots intraduisibles qui abondent dans son modèle et en font le principal charme aux yeux des Espagnols. On a encore de Cervantes douze *Nouvelles exemplaires* (*Novelas ejemplares*), la Haye, 1739, 2 vol. in-8; Paris, 1835, 1 vol. in-8, 5 fr. Elles ont été trad. en franç. par divers auteurs; mais la meilleure version est encore celle de M. Viardot, Paris, 1838, 2 vol. in-8, 15 fr. Dans cet ouvrage le génie de l'auteur de *Don Quijote* paraît de temps en temps; mais souvent infidèle à son titre, ainsi qu'aux promesses de sa préface, Cervantes allie aux images les plus gracieuses, aux récits les plus intéressants et aux observations les plus piquantes, cette basse et grossière plaisanterie, et ces peintures des mœurs de la lie du peuple dans la description desquelles se complaisent trop volontiers les auteurs de cette *mauvaise Voy.* HURTADO DE MENDOZA, QUEVEDO, etc.; huit *Contes*, *Galatée* pastorale en 6 livres, Madrid, 2 vol. in-8, fig., 25 fr. Cervantes débuta par cet ouvrage dont Florian a donné une traduction libre, Paris, 1784, in-18; *Persiles et Sigismonde*, roman, trad. en franç. par le même, 1740, 4 v. in-12. Cette production est, au dire des meilleurs critiques espagnols, tout à fait indigne de son auteur; *Voyage au Parnasse*, revue critique de la littérature du temps. *Les Œuvres complètes de Cervantes*, trad. par Dubournial, ont été publ. à Paris, 1822, 12 vol. in-8. La *Vie de Cervantes* a été écrite par don Grégorio Mayans y Siscar, et trad. en franç. par Baudé, Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12; elle a été mise à la tête de l'édit. espagnole de *Don Quijote*, imprimée à Londres en 1738, 4 vol. in-4. On peut lire comme complément de cet ouvrage *l'Esprit de Cervantes*, par Arrieta, Madrid, 1814, 1 vol. in-8, 4 fr.

CERVEAU (René), prêtre du diocèse de Paris, né en 1700 et mort en 1780, fut un zélé janséniste que son opposition à la bulle *Unigenitus* fit même interdire. Il composa divers ouvrages ridicules pour la défense de son parti. Le principal a pour titre : *Néerologe des plus célèbres défenseurs et confesseurs de la vérité, du 17^e et 18^e siècle*, Paris, 1760 et ann. suiv., 7 v. in-12. Ce catalogue, destiné particulièrement à exalter ceux qui se sont opposés

au formulaire et à la bulle *unigenitus*, renferme un si grand nombre d'hommes obscurs, que l'on connaît à peine leur nom; on y trouve cependant quelques articles qui peuvent servir à l'histoire littéraire. On a encore de lui : *l'Esprit de Nicole*, 1765, in-12; *Poème sur le symbole des apôtres, et sur les sacrements de l'Eglise*, 1768, in-12.

CERVONI (Jean-Baptiste), commandant de la légion d'honneur, général de division, naquit en 1768, à Soéria, en Corse. Il entra de bonne heure au service, parvint en 1792 au grade de lieutenant de cavalerie, et fut fait peu de temps après adjudant général. Il assista au siège de Toulon, où il fit plusieurs actions d'éclat, fut nommé, au mois de janvier 1794, général de brigade, et se rendit à l'armée d'Italie, en 1796. Il s'y distingua surtout à l'affaire de Loano, où, à la tête de quinze cents hommes, il enleva des hauteurs réputées inaccessibles. Il se signala encore au pont de Lodi et au siège de Mantoue, fit les campagnes de Rome et fut nommé général de division le 15 février 1798. Le général Cervoni institua le gouvernement provisoire de Rome, et prit ensuite successivement le commandement des divisions militaires de Bruxelles et de Marseille. En 1809, il rejoignit l'armée comme chef d'état-major du maréchal Lannes, et fut tué à la bataille d'Eckmühl, le 21 avril 1809.

CÉSAIRE (saint), diacre, étant arrivé nouvellement d'Afrique à Terracine en Italie, ne put voir, sans être révolté, la coutume barbare et impie qui y avait lieu. Elle consistait en ce que, dans certaines occasions solennelles, on sacrifiait un jeune homme à Apollon que l'on regardait comme la divinité tutélaire de la ville. Césaire, témoin de cette scène horrible, condamna hautement une superstition aussi abominable. Mais le roi de l'idole l'ayant fait arrêter sur-le-champ, on le conduisit devant le gouverneur, qui le condamna à être jeté dans la mer. Cette sentence, qui lui procura la couronne du martyre, fut exécutée l'an 300, pendant la persécution de Dioclétien. L'on apprend de saint Grégoire le Grand, qu'il y avait à Rome une ancienne église sous l'invocation de saint Césaire, qui, depuis longtemps ensevelie sous un tas de ruines, fut rebâtie par Clément VIII avec beaucoup de magnificence. Ce saint est nommé avec honneur dans le *Sacramentaire* de saint Grégoire, dans le *Martyrologe* du 7^e siècle, publié par le père Fronteau; dans ceux de Bède, d'Usuard, etc.; mais ses actes par Surius sont trop modernes pour mériter beaucoup de croyance.

CÉSAIRE (saint), frère de saint Grégoire de Nazianze, et médecin de l'empereur Julien, conserva une foi pure et des mœurs innocentes, au milieu d'une cour païenne. Il se joua de la dialectique de Julien, et lui prouva un jour avec tant de force l'impicité de l'idolâtrie, que ce prince s'écria : *O bienheureux père! O malheureux enfants!* Paroles qui marquaient le bonheur du père d'avoir produit de tels enfants, et le malheur des enfants d'être si fermes dans une religion qu'il croyait mauvaise. Césaire s'exila lui-même de la cour, et se retira dans sa famille, à la prière de Grégoire de

Nazianze. Il fut ensuite questeur de Bithynie, et mourut en 369. Saint Grégoire de Nazianze, qui pour lors n'était encore que simple prêtre, prononça lui-même l'oraison funèbre de son frère Césaire, devant son tombeau et en présence de son père et de sa mère. On ignore le lieu de sa mort; mais il est certain qu'il fut inhumé à Nazianze. On lui attribue quatre *dialogues* qui ne sont pas de lui, quoiqu'ils se trouvent dans la *Bibliothèque des PP.*

CÉSAIRE (saint), né en 470, près de Châlons-sur-Saône, se consacra à Dieu dans le monastère de Lerins, sous la conduite de l'abbé Porcaire. Ses austérités l'ayant rendu malade, on l'envoya à Arles pour rétablir sa santé. Trois ans après il fut élevé malgré lui sur le siège de cette ville. Il gouverna son diocèse en apôtre. Il fonda à Arles un monastère de filles, et leur donna une règle, adoptée depuis par plusieurs autres monastères. La calomnie vint interrompre le bien qu'il faisait à son diocèse. On l'accusa auprès d'Alaric d'avoir voulu livrer aux Bourguignons la ville d'Arles; on le calomnia de nouveau auprès de Théodoric; mais ces deux princes reconnurent l'innocence de cet homme apostolique, ainsi que la méchanceté de ses calomniateurs. Son nom n'en fut que plus célèbre. Dans un voyage à Rome, où il était désiré depuis longtemps, le pape l'honora du *pallium*, et permit à ses diacres de porter des dalmatiques comme ceux de l'église de Rome. On croit que c'est le premier prélat d'Occident qui ait porté le *pallium*. Le pape ajouta à ces honneurs le titre de son vicaire dans les Gaules, avec le pouvoir de convoquer des conciles. Césaire présida à celui d'Agde en 506, au second concile d'Orange en 529, et à plusieurs autres. Il mourut en 544, la veille de la fête de saint Augustin, dont il avait été un des plus fidèles disciples. Nous avons de lui 202 *homélies* qui, après avoir été souvent confondues parmi celles de saint Ambroise et de saint Augustin, ont été recueillies dans l'appendice du 5^e volume des œuvres de ce dernier, imprimées à Paris en 1683, et dans l'édition d'Anvers ou d'Amsterdam, en 1700. L'édition que Baluze en avait donnée en 1669, n'en contenait que 14. L'on a encore de ce saint plusieurs autres ouvrages qu'il serait à désirer de voir reproduire, d'autant plus que tout plaît dans ses écrits; le style en est simple et naturel, les pensées nobles, les raisonnements solides, les exemples persuasifs et toujours à la portée de ceux qu'il se proposait d'instruire. Ses sermons ont été traduits en français par l'abbé Dujat de Villeneuve, Paris, 1760, 2 vol. in-12. On lui attribue une prédiction remarquable par plusieurs événements qui se sont réalisés sous nos yeux, intitulée : *Mirabilis liber qui prophetias, revelationesque necnon res mirandas præteritas, præsentis ac futuras apertè demonstrat*, in-8, gothique, plusieurs fois réimprimée. On en a extrait, dans ces derniers temps, ce qui a rapport à notre révolution, sous ce titre : *Prédiction pour la fin du 18^e siècle, avec la traduction littérale à côté du texte, précédée d'une introduction qui établit la concordance des dates et des événements avec les circonstances actuelles.*

CÉSAIRE, né, selon la plus commune opinion, à Cologne, entra dans l'ordre de Cîteaux en 1199, fut longtemps maître des novices dans le monastère du Val-Saint-Pierre, nommé autrement Heisterbach, près de Bonn, puis prieur dans l'abbaye de Villers en Brabant, et mourut vers 1240. On a de lui : *Dialogus miraculorum*, Cologne, 1481, in-fol., réimp. en 1591 et 1599, sous ce titre : *Illustrium miraculorum et historiarum lib. XII*. Cet ouvrage a été ensuite réimp. à Anvers, 1605, mais il est tronqué. On le trouve aussi dans le second tome de la bibliothèque Cistercienne; mais également tronqué. C'est une collection de pieuses hagiologies, avec lesquelles Césaire prétendait nourrir la piété des novices qui étaient soumis à sa direction. Il a été mis à l'*index* en Espagne. *De vitâ et passione sancti Engelberti*, Cologne, 1633.

CÉSALPIN (André), né en 1519, à Arezzo, savant en philosophie et en médecine, professa à Pise avec éclat, et fut ensuite premier médecin du pape Clément VIII. Quoiqu'il vécût dans la cour du pontife des chrétiens, sa foi n'en fut pas plus pure. Ses principes approchaient un peu de ceux de Spinosa. Il n'admettait que deux substances, Dieu et la matière. Le monde était peuplé, selon lui, d'âmes humaines, de démons, de génies et d'autres intelligences plus ou moins parfaites, mais toutes matérielles. Il croyait, dit-on, que les premiers hommes furent formés de la matière avec laquelle quelques philosophes s'imaginent que s'engendrent les grenouilles. Mais en avouant ce qui a pu faire tort à Césalpin, il ne faut point lui dérober la gloire d'avoir connu la circulation du sang, et la vraie méthode dans la distribution des plantes. La première de ses découvertes lui a été vainement contestée. On la trouve clairement exprimée dans ses *Quest. peripat.* l. 5, c. 4. (*Voy.* FABRI (Honorat) et HARVEE.) Ses principaux ouvrages sont : *Speculum artis medicæ Hippocraticum; De plantis libri XVI*, Florence, 1583, in-4, ouvrage rare, et le premier dans lequel on trouve la méthode de distribuer les plantes conformément à leur nature. Il les classe selon le nombre, les différences ou les rapports des semences. *De Metallicis libri tres*, Rome, 1596, in-4, peu commun; *Praxis universæ medicinæ; Quæstionum peripateticarum libri quinque*, Rome, 1603, in-4. Ce dernier ouvrage fut attaqué avec beaucoup de succès par le médecin Tarel; *Dæmonum investigatio in quâ explicatur lucus Hippocratis, si quid divinum in morbis*, Florence, 1580, in-4. Césalpin mourut à Rome en 1604.

CÉSAR (Caius-Julius), né à Rome, l'an 100 avant J.-C., d'une famille très-illustre, se fraya la route aux premières dignités de la république par le double talent de l'éloquence et des armes. Le tyran Sylla, qui voyait en lui plusieurs Marius, voulut le faire mourir; mais, vaincu par les importunités de ses amis, il lui laissa la vie, en leur disant : *Que celui dont les intérêts leur étaient si chers, ruinerait un jour la république*. L'Asie fut le premier théâtre de sa valeur. Il se distingua sous Thermus, préteur, qui l'envoya vers Nico-

mède, roi de Bithynie, auquel, dit-on, il se substitua. De retour à Rome, il signala son éloquence contre Dolabella, accusé de péculat. Son nom se répandant peu à peu, il fut élevé aux charges de tribun militaire, de questeur, d'édile, de souverain pontife, de préteur, et de gouverneur d'Espagne. Ce fut en arrivant à Cadix, que, voyant la statue d'Alexandre, il dit, en répandant des larmes : « A l'âge où je suis, il avait conquis le monde, et je n'ai encore rien fait de mémorable. » Ce désir de la gloire, joint à de grands talents secondés par la fortune, le conduisit peu à peu à l'empire. On lui avait entendu dire : « Qu'il aimerait mieux être le premier dans un hameau, que le second dans Rome. » Revenu en Italie, il demanda le triomphe et le consulat. Il fut créé consul l'an 59 avant J.-C., avec M. Calpurnius Tibulus, qu'il obligea bientôt d'abandonner cette place. Il s'unit à Pompée et à Crassus par serment, et forma ce qu'on appelle le premier triumvirat. Caton, qui vit porter ce coup à l'état, et qui ne put le parer, s'écria : *Nous avons des maîtres, c'en est fait de la république*. César recueillit les premiers fruits de cette union. Tout plia sous ses violences et ses artifices, jusqu'à Caton. Il se procura l'amitié des chevaliers, en leur accordant une part dans les impôts, et celle des étrangers, en les faisant déclarer alliés et amis du peuple romain. Il éloigna de Rome Cicéron et Caton, les plus grands défenseurs de la liberté, et s'assura des consuls de l'année suivante. Son crédit lui fit obtenir le gouvernement des Gaules. Il partit roulant dans son esprit les plus vastes projets. Son dessein était de subjuguier tout ce qui restait dans ces contrées de nations ennemies de Rome, de ramener son armée victorieuse contre la république, et d'aller à la souveraine puissance les armes à la main. Ses premiers exploits furent contre les Helvétiens. Il les battit et tourna ses armes contre les Germains et les Belges. Après avoir taillé en pièces leur armée, il attaque les Nerviens, les défait, et subjugué presque tous les peuples des Gaules. Ses conquêtes et ses victoires occasionnèrent un nouveau triumvirat entre César, Crassus et Pompée, qui, sans le penser, devenaient les instruments de la fortune de leur collègue et de leur perte. Un des articles de la confédération fut de faire proroger à César son gouvernement pour cinq nouvelles années, avec la qualité de proconsul. De nouveaux succès dans les Gaules, en Germanie et dans la Grande-Bretagne le couvrirent de gloire et lui donnèrent de nouvelles espérances sur Rome. Pompée commença alors à se détacher de lui. Profitant de l'affection des Romains pour sa personne, il fait porter un décret contre César : Antoine, alors tribun du peuple, s'enfuit, après y avoir formé opposition. César, avec la seule légion qu'il avait alors en Italie, commence la guerre sous le spécieux prétexte de venger les droits du tribunal violés en la personne d'Antoine. Il marche secrètement vers Rimini, et passe le Rubicon. Le héros s'arrêta un moment sur les bords de cette rivière, qui servait de borne à sa province. La traverser avec une armée qui avait subjugué les Gaulois, intimidé les Germains, réduit

les Bretons, c'était lever l'étendard de la révolte. Le sort de l'univers fut mis un instant en balance avec l'ambition de César. Celle-ci l'emporte, et Rimini, Pésaro, Ancône, Arezzo, Osimo, Ascoli, etc., sont à lui. Une conduite sage et modérée, en dévoilant ses projets ambitieux, les soutenait. Il faisait passer à Rome des sommes immenses pour corrompre les magistrats, ou acheter les magistratures, ce qui donna lieu à ce bon mot : *César a conquis les Gaulois avec le fer des Romains, et Rome avec l'or des Gaulois*. Son armée ne lui était pas moins dévouée. Tandis que Pompée passe en Epire, abandonnant l'Italie à son ennemi, César s'y comporte en vainqueur et en maître. Il distribue les commandants en son nom, paraît à Rome, s'empare du trésor public, et part pour l'Espagne. Il forme en passant le siège de Marseille, en laisse la conduite à Trébonius, et va battre en Espagne Pétréus, Afranius et Varron, généraux de Pompée. De retour à Rome, où il avait été nommé dictateur, il favorise les débiteurs, rappelle les exilés, rétablit les enfants des proscrits, s'attache par la clémence les ennemis qu'il s'était faits par la force, et obtient le consulat pour l'année suivante. Il quitte l'Italie pour aller en Grèce combattre Pompée, s'empare de toutes les villes d'Epire, se signale en Etolie, en Thessalie, en Macédoine, et atteint enfin son rival et son ennemi. *Le voici*, dit-il à ses soldats, *le jour si attendu. C'est à nous à voir si nous aimons véritablement la gloire*. L'armée de Pompée fut entièrement mise en déroute à la journée de Pharsale l'an 48 avant J.-C. Un rien décida de cette fameuse bataille, qui, en soumettant la république romaine à César, le rendit maître du monde entier; ce fut l'attention qu'il eut de recommander à ses soldats de frapper directement au visage les cavaliers de Pompée, qui devaient entamer l'action. Ces jeunes gens, jaloux de conserver leur figure, tournèrent bride honteusement. Sept mille cavaliers prirent la fuite devant six cohortes. Pompée laissa sur la place quinze mille des siens, tandis que César n'en perdit que douze cents. La clémence du vainqueur envers les vaincus attira un si grand nombre de soldats sous ses drapeaux, qu'il fut en état de poursuivre son ennemi. Ce grand homme n'était déjà plus : il venait d'être massacré inhumainement en Egypte, où il avait cru trouver un asile. César le pleura, et lui fit élever un tombeau magnifique. Son courage, conduit par un art supérieur, lui ménagea de nouvelles victoires. Il vainquit Ptolémée, roi d'Egypte, se rendit maître de son royaume, et le donna à la fameuse Cléopâtre. Pharnace, roi du Pont, ne tarda pas à tomber sous ses coups. Cette victoire lui coûta peu. La guerre fut commencée et finie dans un jour. C'est ce qu'il exprima par ces trois mots : *Veni, vidi, vici*. Il repassa ensuite avec tant de rapidité en Italie, que l'on y fut aussi surpris de son retour, que de sa prompte victoire. Son séjour à Rome ne fut pas long; il alla vaincre Juba et Scipion en Afrique, et les fils de Pompée en Espagne. On le vit bientôt à Rome triompher, cinq jours consécutifs, des Gaules, de l'Egypte, du Pont, de l'Afrique et de l'Espagne. La dictature perpétuelle

lui fut décernée. Le sénat lui permit d'orner sa tête chauve d'une couronne de lauriers. On délibéra même, dit-on, de lui donner sur toutes les dames romaines des droits qui font frémir la pudeur. César au plus haut point de sa gloire voulut l'augmenter encore, en décorant la ville de Rome de nouveaux édifices, pour l'utilité et pour l'agrément; en faisant creuser à l'embouchure du Tibre un port capable de recevoir les plus gros vaisseaux; en desséchant les marais Pontins, qui rendaient malsaine une partie du Latium; en coupant l'isthme de Corinthe pour faire la jonction de la mer Egée et de la mer Ionienne. Ces deux derniers projets restèrent imparfaits. On lui doit la réformation du calendrier, faite par Sosigènes, savant astronome d'Alexandrie, qui laissa néanmoins subsister plusieurs erreurs, dont quelques-unes furent corrigées sous Auguste. Le sénat se préparait à lui déferer, dit-on, le titre de roi dans tout l'empire, excepté en Italie, lorsque Brutus et Cassius l'assassinèrent au milieu des sénateurs assemblés, le 15 mars de l'an 43 avant J.-C. (*Voy. CALPURNIE, BRUTUS.*) Plutarque raconte que ceux qui ne savaient rien du complot furent si saisis d'étonnement et d'horreur, qu'ils n'eurent la force ni de prendre la fuite, ni de secourir César, ni même de proférer une parole. Il se défendit seul avec beaucoup de courage; mais apercevant Brutus, qu'il avait toujours traité comme un fils chéri, au nombre des conjurés, il s'écria : « Et toi aussi, mon cher Brutus. » Et en même temps il se couvrit le visage avec sa robe, et il tomba percé de 23 coups au pied d'une statue de Pompée. Brutus et Cassius se jetèrent aussitôt dans la ville suivis de leurs complices, les poignards encore sanglants à la main, et publiaient dans les rues, pour attirer le peuple dans leur parti, qu'ils venaient de tuer « le roi de Rome et le tyran de la patrie. » Mais personne ne remua. Les conjurés, qui s'étaient armés pour la plupart par jalousie, ambition, ou ressentiment personnel, effrayés de la tristesse universelle, se retirèrent au Capitole, et s'aperçurent trop tard que la mort de celui qu'ils traitaient de tyran allait replonger la république dans de nouvelles et plus terribles calamités. En effet, tout le fruit que les Romains recueillirent de cette mort fut les sanglantes proscriptions du triumvirat, et, par une suite naturelle, quoique éloignée, les règnes affreux des Tibère, des Caligula, des Néron, et de tant d'autres qui exercèrent sur les Romains une tyrannie effroyable, au lieu de cette autorité tempérée, qu'ils auraient héritée de César, s'il eût eu le temps de donner la forme convenable à son nouveau gouvernement. Dans l'état des choses, Rome ne pouvait rien espérer de plus heureux que d'avoir un maître comme lui. Il était né pour commander, pour faire aimer sa domination, et pour rendre ses sujets heureux. Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe. Le sénat, qui n'avait osé le défendre, le mit au rang des dieux, et ordonna qu'il ne fût rien changé à ses lois. Une qualité de César qu'on a toujours beaucoup exaltée et louée, était la clémence par laquelle il savait captiver les cœurs de ses ennemis même. Il ap-

prend la mort de Caton, et il s'écrie : *O Caton, je t'envie la gloire de ta mort; car tu m'as envié celle de te sauver la vie.* Cependant cette douceur prenait plutôt sa source dans sa politique que dans son caractère : « Je veux, disait-il, regagner tous les esprits par cette voie, s'il est possible, afin de » jouir plus longtemps du fruit de mes victoires. » Quand il perdait ce point de vue, il était souvent cruel; car il s'en faut de beaucoup qu'il ait toujours été aussi humain que ses panégyristes nous le représentent. Il fit mourir à coups de bâton le sénat des Carnutes, celui que Caton avait établi dans Utique, et fit tuer le courageux Vercingétorix, après l'avoir fait servir à son triomphe : actions qui rendent les regrets qu'il témoigna à la mort de Pompée et de Caton, plus que suspects. Son nom est à côté et au-dessus peut-être de celui d'Alexandre. S'il en eut les qualités, il eut aussi quelques-uns de ses vices : surtout cette ambition sans bornes, déterminée à tout oser, à tout gagner ou à tout perdre. Il poussa encore plus loin que lui l'amour pour la débauche; on disait de lui, qu'il était le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris. César cultiva toujours les lettres au milieu du tumulte des armes. S'il se fût livré entièrement à l'éloquence, Cicéron aurait eu un rival qui l'eût égalé. Des ouvrages en vers et en prose que César avait composés, il ne nous reste que ses *Commentaires sur les guerres des Gaulles, et sur les guerres civiles*, ouvrage qui, quoique fait en forme de mémoires, peut passer pour une histoire complète. Le héros narrait ses victoires avec la même rapidité qu'il les a remportées. L'éloge qu'en faisait Cicéron n'est point outré. *Nudi sunt, recti et venusti, et omni orationis ornatu, tanquam veste, detracto; stultis scribendi materiam præbuit, sanos verò homines à scribendo deterruit.* Bayle et Juste-Lipse les ont jugés trop sévèrement. Le dernier les a crus interpolés : il y a effectivement quelques endroits où l'on est tenté de croire que ce n'est pas César qui narre. On croit souvent s'apercevoir que la narration n'est pas sincère, et qu'il y a des faits altérés, d'où il naît des contradictions que le lecteur travaille en vain à concilier. Parmi les éditions de ses *Commentaires*, les curieux recherchent la première de Rome, 1469, in-fol., très-rare, vend. 605 fr.; celle de Venise, 1471, in-fol., vend. 311 f.; celle *cum notis variorum*, Amst., 1670, in-8, 6 à 8 f., Lut. Paris, 1678, in-4. (*ad usum*) 24 à 30 f.; Leyde, 1713, in-8, 20 à 24 fr., Londres, in-fol., 1712, 250 fr.; celle d'Elzévir, 1635, in-12, 20 à 40 fr.; celle de Barbou, 1755, 2 vol. in-12, 24 à 36 fr., qui est ornée de quatre cartes et d'une nomenclature géographique; celle de Glasgow, 1750, in-fol. D'Ablandcourt a traduit les *Commentaires de César*, in-4, et 2 vol. in-12. Le comte Turpin de Crissé en a donné une édition en français, avec des notes historiques, critiques et militaires dont la seconde édition a paru à Amsterdam, 1787, 3 vol. in-8, avec 40 plans, 24 fr. Ces notes sont très-judicieuses et forment dans leur ensemble une instruction politique et militaire, qui ne fixera pas sans fruit l'attention des bons esprits. De Vaudrecourt a donné

la même année une traduction nouvelle des *Commentaires de César, suivis d'un examen de l'analyse critique que Davon a faite de ses guerres*, Paris, 1787, 2 vol. in-8. Cette traduction est lâche, incorrecte, infidèle, et la critique de Davon est très-supérieure à la réfutation que de Vaudrecourt prétend en faire. La traduction qui en avait paru en 1755 et qui a été retouchée par Wailly, Paris, 1788, 2 vol. in-12, avec le texte, est estimée. Le Deiste de Botidoux en a donné une traduction nouvelle avec le texte, Paris, 1809, 5 vol. in-8. C'est la moins défectueuse que nous ayons eue jusqu'à présent; ce qui en constitue principalement le mérite, ce sont les recherches exactes, les notes savantes dont il a environné sa traduction. On peut la regarder comme une histoire complète de la vie de César, et comme le meilleur commentaire des *Commentaires* de ce grand homme. Henri IV a également traduit les cinq premiers livres des *Commentaires* : une copie manuscrite de cette traduction existe à la bibliothèque du roi; elle renferme les corrections d'un nommé la Gaucherie, précepteur de l'illustre écolier, alors âgé de 11 ans : ce sont par conséquent de simples versions : quelques fragments ont été insérés dans la *Nouvelle histoire de Henri IV*, traduite de Raoul Boutrays, Paris, 1816, in-12. La première édition des *Commentaires* en langue vulgaire fut faite en espagnol par don Diego Lopez de Tolède, Tolède, 1498, in-fol.; on estime beaucoup la traduction italienne de 1575 et 1618, in-4, à cause des figures gravées par Palladio. Bury a écrit l'histoire de la *Vie de Jules-César*, 1758, 2 vol. in-12.

CESARI (Alexandre), dit *le Grec*, habile graveur en creux au 16^e siècle, mérita les éloges de Michel-Ange, son contemporain. Le chef-d'œuvre de cet artiste est, au rapport de Vassari, un camée représentant la tête de Phocion l'Athénien.

CESARINI (Julien), cardinal, présida au concile de Bâle, et parut avec éclat à celui de Florence. Le pape Eugène IV l'envoya en Hongrie, pour prêcher la croisade contre les Turcs. Ladislas, roi de Hongrie, ayant précipitamment fait la paix avec ces infidèles, sans consulter ses alliés, avec lesquels il avait pris des engagements, Julien crut que cette paix n'obligeait pas le roi; sans considérer que les traités d'alliance sont en quelque façon subordonnés à l'objet pour lequel on les conclut, et que la guerre avec les Turcs n'existant plus, les conventions faites avec les alliés étaient sans force. Il y eut une bataille donnée près de Varna en 1444, gagnée par les Turcs sur les chrétiens. Le cardinal qui s'y était trouvé périt dans cette journée. (*Voy.* AMURAT II, LADISLAS IV.)

CESARION naquit à Alexandrie, de Jules-César et de Cléopâtre; il avait une ressemblance marquée avec son père, et possédait plusieurs de ses qualités. Lorsqu'il eut atteint sa treizième année, Antoine et Cléopâtre le déclarèrent successeur du royaume d'Egypte, de l'île de Chypre et de Célé Syrie. Mais Auguste, loin de lui confirmer ce riche héritage, le fit mourir cinq ans après. Il fut porté, dit-on, à cette cruauté par le philosophe Arrius, l'un de ses cour-

tisans, qui lui dit que le monde serait embarrassé de deux Césars, et qu'il n'en pouvait souffrir qu'un.

CÉSAROTTI (Melchior), célèbre littérateur et poète italien, né à Padoue en 1730, d'une famille noble et ancienne, mais sans fortune, fit de brillantes études au séminaire de cette ville. Dès l'âge de 12 ans il annonça les talents qu'il devait développer un jour, et obtint à 19 ans la chaire de rhétorique du séminaire où il avait été élevé. Son premier ouvrage fut une traduction du *Prométhée* d'Eschyle où il resta fort inférieur à l'original. Il traduisit plus heureusement en vers italiens trois tragédies de Voltaire, *Sémiramis*, *la mort de César* et *Mahomet*, et les fit jouer par ses élèves. Césarotti fut appelé à Venise, en 1762, pour y faire l'éducation des enfants de l'illustre maison Grimani. En 1768, après la mort du P. Carméli, il obtint à l'université de Padoue la chaire de grec et d'hébreu. Les Vénitiens ayant fondé dans cette ville en 1779 une académie des sciences, des lettres et des arts, il en fut nommé secrétaire perpétuel; et c'est pour remplir un des devoirs de cette place qu'il lut, chaque année, dans les séances publiques de ce corps, ses *Rapports académiques*, où il montra tant d'étendue dans les connaissances et tant de variété dans les talents. Après les événements politiques qui changèrent, en 1796 et 1797, les destinées de l'Italie, Césarotti fut chargé par le gouvernement républicain de composer un *Essai sur les études*, qui eut beaucoup de vogue, et où l'on retrouve les principes qu'il avait puisés dans *la Sagesse* de Charron, qui était son livre favori. Bonaparte le créa chevalier, ensuite commandeur de l'ordre de la couronne de fer, et le gratifia de deux pensions extraordinaires. Il poursuivait avec la plus grande activité une édition générale de ses *œuvres*, commencée depuis 1800, lorsque la mort l'enleva aux lettres et à ses amis, en 1808. Sa conversation était animée, gaie et piquante dans un petit cercle; mais dans une société nombreuse, il était contraint, embarrassé, et semblait avoir perdu l'usage de la parole. Si nous voulions le juger comme écrivain, nous dirions que son style tient un peu de celui des auteurs qu'il a étudiés; il aimait l'extraordinaire, le merveilleux, l'original: sa prose est forte, vive, énergique, ses vers sont gracieux, élégants et faciles. On lui reproche d'avoir introduit trop de gallicismes dans la langue italienne. La collection de ses ouvrages, imprimée sous ce titre, *Opere complete*, Pisa, 1805-13, forme 40 t. en 42 vol. in-8, 200 fr. Il en a paru en même temps une édition in-12, 108 fr., pap. commun, 78 fr. Cette collection contient *Saggio sulla filosofia delle lingue*, écrit ingénieux qu'on peut regarder comme une apologie adroite de la manière et du système de style de l'auteur; et *sulla filosofia di Gusto*; les *Poesie di Ossian, antico poeta celtico*. C'est son meilleur ouvrage. Il obtint un grand succès par la nouveauté prodigieuse d'images, de sentiment et de style qui s'y trouvent; mais en même temps il devint d'un exemple dangereux. Chacun voulut écrire dans ce style, admirable dans un seul ouvrage, mais insupportable dans tous. Lui-même, séduit par un succès

si éclatant, n'écrivit plus autrement: aussi on lui reproche d'avoir souvent fait parler Homère du même style qu'Ossian. *Iliade in versi*; c'est plutôt une refonte qu'une traduction du poème d'Homère. L'auteur s'est permis d'y retrancher, ajouter et changer tout ce qu'il a voulu; et *Iliade in prose*, traduction littéraire de ce poème, accompagnée de discours préliminaires, d'observations de l'auteur et de notes extraites en partie de Pope, de mad. Dacier, Rochefort et Bitaubé. *Relazioni accademiche*, ou rapports annuels sur les travaux de l'académie de Padoue; *Satire di Giuvenale*, en vers italiens à la manière libre de l'auteur avec le texte en regard et des notes; *Corso di letteratura greca*, avec des observations et des notes; *Demostene*, avec des notes et des observations historiques, philosophiques et critiques; *Prose varie, Prose latine, Poesie italiane, Versioni di tre tragedie di Voltaire, I primi pontifici, Pronea* (la Providence), poème par lequel il signala sa reconnaissance envers Bonaparte: ce fut son dernier ouvrage, 1807; *Epistolario*; Barbieri, son ami, a publié des *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Césarotti*, Padoue, 1810, in-8.

CESONIE (Milonia), troisième femme de Caligula qui avait répudié les deux premières, était mariée et avait trois filles quand elle l'épousa, l'an 39 de J.-C. Quoique moins jeune et moins belle que les deux autres, elle eut l'art de se faire aimer, entrant dans tous les goûts de son époux, l'accompagnant dans ses voyages, habillée en amazone, flattant son inclination pour le luxe et la volupté. On prétend qu'avant de l'épouser, elle lui avait donné un philtre dont Juvénal décrit la composition, pour s'en faire aimer, et qui ne servit qu'à lui troubler le cerveau et à le rendre furieux. Caligula ayant été assassiné, Charéas envoya le tribun Pélius Lupus, pour se défaire de Césonie et de sa fille Julie Drusille. Cet homme perça la mère de plusieurs coups d'épée, et écrasa la tête de la fille contre la muraille de la galerie où son père avait été poignardé, afin qu'il ne demeurât rien d'un sang si abominable.

CESPÈDES (Paul), peintre de Cordoue, s'est rendu célèbre au 16^e siècle, en Espagne et en Italie, où il fit deux voyages. Sa manière de peindre approche beaucoup de celle du Corrège; même exactitude dans le dessin, même force dans l'expression, même coloris. On ne peut encore voir sans émotion son tableau de la *Cène* dans la cathédrale de Cordoue, où chaque apôtre présente un caractère différent de respect, d'amour et de sainteté; le Christ, un air de grandeur et de bonté en même temps; et Judas un air chagrin et faux. Les talents de Cespèdes ne se bornoient pas à la peinture, si l'on en croit l'enthousiasme des auteurs espagnols pour cet artiste; il fut philosophe, antiquaire, sculpteur, architecte, savant dans les langues hébraïque, grecque, latine, arabe et italienne, grand poète et fécond écrivain. Il mourut en 1608, âgé de 70 ans.

CESPÈDES (André Garcias de), né à Ségovie en 1560, s'appliqua avec succès à l'étude des ma-

thématiques et de la géographie. Ses ouvrages sont : *Hydrographia y theoricas de planetas*, Madrid, 1606, in-fol. : ce même volume renferme aussi un *Traité sur la navigation* ; *Libro de instrumentos nuevos de geometria muy necesarios para medir distancias y alturas*, Madrid, 1606, in-4 ; il y a dans ce livre un traité *De la conduccion de las aguas*, et un autre, *De la artilleria*. Il a aussi laissé plusieurs manuscrits.

CESSART (Louis - Alexandre de), inspecteur-général des ponts et chaussées, né à Paris en 1719, mort en 1806, a construit le beau pont de Saumur, commencé en 1756, et dont les piles furent fondées par caissons, sans époussetement ni batardeaux, invention hardie, employée à Londres en 1738 par un ingénieur suisse pour la construction du pont de Westminster, mais qui n'avait point encore été pratiquée en France. Cessart perfectionna ce procédé et surmonta plusieurs difficultés particulières au local. Le succès de cette entreprise le fit choisir en 1781 pour la direction des travaux de la rade de Cherbourg, entreprise la plus hardie en ce genre qui eût encore été connue en France. Pour l'exécuter, il chercha à agrandir le système des fondations par caissons, qu'il avait adopté ; des obstacles qu'il n'avait point prévus obligèrent de faire des modifications à son projet, ce qui lui occasionna beaucoup de désagréments ; mais il n'en a pas moins le mérite de l'invention et du perfectionnement d'un des plus beaux procédés de l'architecture hydraulique. Dubois d'Arneville a publié la description détaillée des travaux dont il avait été chargé, sous ce titre : *Description des travaux hydrauliques de L. A. de Cessart, ouvrage imprimé sur les manuscrits de l'auteur*, Paris, 1806, 2 vol. gr. in-4, avec 67 planches, 84 fr. ; il y a quelques exempl. en pap. vél.

CESTIUS (Caïus), fut un des sept épulons, ou inspecteurs des repas qui se célébraient à Rome en l'honneur des dieux. On conjecture qu'il mourut dans les premières années du règne d'Auguste. Il est surtout connu par le superbe monument érigé à sa mémoire, et qui est un des édifices de l'ancienne Rome, qui se sont le mieux conservés jusqu'à nos jours. C'est une pyramide carrée de 120 pieds de haut, sur 94 de base, revêtue intérieurement de marbre blanc, et renfermant une cave ou une chambre dans son intérieur, à l'imitation des pyramides d'Égypte. Ce monument est près de la *Porte d'Ostie*, ou de Saint-Paul. Alexandre VII le fit réparer en 1663.

CÉTHÉGUS, famille romaine, branche de celle de Cornélius, a produit plusieurs personnes dont la mémoire s'est conservée. *Cornélius CÉTHÉGUS*, créé consul avec Quintus Flaminius, distribua du vin mixtionné au peuple, après que son élection fut faite. Ces deux consuls furent obligés de se démettre de leur charge l'an de Rome 421, parce qu'il y avait eu de l'irrégularité dans leur création. *Marcus Cornélius CÉTHÉGUS* fut élevé à la charge de censeur, l'an de Rome 545, avant que d'avoir été consul, ce qui était contre l'usage. Il obtint le consulat cinq ans après : ce fut un grand orateur. *Caïus*

Cornélius CÉTHÉGUS qui, avant d'être édile, fut proconsul en Espagne, y remporta une victoire signalée. Il fut fait édile peu après pendant son absence, l'an de Rome 556. Sigonius le confond avec *Cucius Cornélius CÉTHÉGUS*, qui fut consul l'an de Rome 457, et qui triompha des Jusbres, et suppose mal à propos que Cicéron et Tite-Live donnent à ce consul le prénom de *Caïus* : ils lui donnent celui de *Cucius*. Il ne faut pas oublier *Publius Cornélius CÉTHÉGUS*, qui suivit avec ardeur le parti de Marius contre Sylla, et qui pour cela fut déclaré ennemi du peuple romain, lorsque ce parti fut abattu. Il se sauva en Afrique auprès de Marius, et ayant imploré la miséricorde de Sylla, et s'offrant de le servir en toutes choses, il fut reçu en grâce. Quelques auteurs pensent que ce Céthégus est le même qui jouit d'un si grand crédit à Rome, que l'on ne pouvait rien obtenir que par son entremise. Comme il avait une maîtresse à qui il ne pouvait rien refuser, il arriva que cette femme eut à sa disposition toute la ville de Rome. Il fallut que Lucullus lui fit la cour lorsqu'il voulut obtenir la commission de faire la guerre Mithridate : sans cela il n'aurait point obtenu cet emploi. Plusieurs autres grands seigneurs firent cent bassesses, pour monter aux charges par la recommandation de Céthégus. C'est de lui, sans doute, que Cicéron parle dans un de ses *Paradoxes*.

CÉTHÉGUS (Caïus-Cornélius), convaincu d'avoir conspiré avec Catilina à la ruine de sa patrie, et d'avoir été le plus emporté de ses complices, fut étranglé avec eux dans la prison en présence de Cicéron qui, malgré un éloquent discours qu'il fit (la troisième Catilinaire), et où il expose au peuple les particularités de la conjuration, de la conviction et de l'instruction du procès des coupables, ne serait point parvenu à les faire condamner, si Caton, qui n'avait point encore donné son avis, n'eût parlé avec tant de fermeté et de vigueur contre César, qui, par une douceur déplacée, ou parce qu'il favorisait secrètement la cabale, venait de plaider pour sauver la vie à ces factieux, qu'il ramena tout le sénat à l'avis de Cicéron, et fit passer l'arrêt de mort à l'unanimité des suffrages. Ce fut après cette exécution qui dissipa la troupe des rebelles et déconcerta tous leurs desseins, que Cicéron s'en retournant chez lui comme en triomphe, accompagné de tout ce qu'il y avait de plus brillant dans tous les ordres de l'état, et d'une foule de peuple, fut salué comme le *Sauveur de la patrie, et le nouveau fondateur de Rome*.

CÉTHURA, seconde femme d'Abraham, que ce patriarche épousa à l'âge de cent quarante ans, et dont il eut six enfants, Zamram, Jescan, Madan, Madian, Jesboc et Sué. Abraham leur donna des présents, et les envoya demeurer vers l'Orient, dans l'Arabie déserte ; ne voulant pas qu'ils habitassent dans le pays que le Seigneur avait promis à Isaac. On croit que c'est d'eux que sortirent les Madianites, les Ephéens, les Dédanéens et les Sabéens, dont il est souvent parlé dans l'Écriture. Les mages, qui vinrent adorer Jésus-Christ naissant, étaient, suivant plusieurs savants, des rejetons de

ces peuples, et la foi d'Abraham fut pour eux une espèce de titre pour être les prémices de la vocation des gentils.

CEZELLI (Constance de), d'une ancienne et riche famille de Montpellier, femme de Barri de Saint-Aunez, gouverneur pour Henri IV à Leucate, s'est immortalisée par un trait de courage au-dessus de son sexe. Les Espagnols ayant pris son mari en 1590, comme il allait communiquer un projet au duc de Montmorency, commandant en Languedoc, marchèrent aussitôt avec les ligueurs vers Leucate, persuadés qu'ayant le gouverneur entre leurs mains, cette place ouvrirait ses portes sur-le-champ. L'intrépide Constance assembla la garnison et les habitants, se mit à leur tête une pique à la main, et repoussa les assiégeants. Désespérés de leur honte, ils envoyèrent dire à cette héroïne que, si elle continuait à se défendre, ils allaient faire pendre son mari. Constance fut attendrie sans être ébranlée. *J'ai des biens considérables*, répondit-elle les yeux baignés de larmes, *je les ai offerts et je les offre encore pour sa rançon ; mais je ne rachèterai point par une lâcheté une vie dont il aurait honte de jouir*. Les assiégeants échouèrent dans une nouvelle attaque, eurent la lâche cruauté de faire mourir Barri, et levèrent le siège. La garnison voulut user de représailles sur le seigneur de Loupian, ligueur fait prisonnier ; cette femme aussi généreuse que vaillante s'y opposa. Henri IV, pénétré d'admiration, lui envoya le brevet de gouvernante de Leucate, avec la survivance pour son fils Hercule.

CHABANES (Jacques de), seigneur de la Palice, maréchal de France, gouverneur du Bourbonnais, de l'Auvergne, du Forez, du Beaujolais, du Lyonnais, se signala dans toutes les guerres de son temps. Il suivit le roi Charles VIII à la conquête de Naples, et Louis XII au recouvrement du duché de Milan. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Ravenné, en 1512. Prisonnier l'année d'après à la journée des Eperons, il échappa à ceux qui l'avaient arrêté. L'Italie fut encore témoin de plusieurs de ses exploits. Il se trouva à la prise de Villefranche, à la bataille de Marignan et au combat de la Bicoque en 1522. De l'Italie il passa en Espagne, secourut Fontarabie, puis fit lever le siège de Marseille, et alla mourir, les armes à la main, à la bataille de Pavie en 1525.

CHABANNES. Voy. ROCHON.

CHABANON (Antoine-Dominique de), poète et littérateur, de l'académie française et de celle des inscriptions, né à Saint-Domingue en 1730, vint de bonne heure en France, et se fit remarquer par un talent très-distingué sur le violon, auquel il dut principalement ses premiers succès dans le monde. Il voulut travailler pour le théâtre, et donna *Eponine*, qui n'est connue que par sa chute justement méritée. Il en fit depuis un opéra qui fut joué en 1773, sous le titre de *Sabinus* ; mais il échoua encore, parce que le travail ne supplée pas le génie. Ses principales productions sont : *Discours sur Pindare et sur la poésie lyrique, avec la traduction de quelques odes*, in-8 ; *Les Odes pythiques*

de Pindare, traduites avec des notes, 1771, in-8 ; *Idylles de Théocrite, traduites en prose avec quelques imitations en vers*, 1775, in-8 ; *Sur le sort de la poésie en ce siècle philosophique*, 1764, in-8 ; *Observations sur la musique et principalement sur la métaphysique de l'art*, 1779, in-8 ; refondu et considérablement augmenté sous ce titre : *De la musique considérée en elle-même et dans ses rapports avec la parole, les langues, la poésie et le théâtre*, 1785, 2 vol. in-8 ; *Oeuvres de théâtre et autres poésies*. On y trouve *Le Faux noble, L'Esprit de parti*, comédies en cinq actes, et *La Toison d'or*, opéra ; *Vie du Dante*, avec une notice de ses ouvrages, 1773, in-8. Il est mort en 1792. « Chabanon, a dit de Fontanes, avait été dans son enfance et dans sa première jeunesse, dévot comme M^{me} Guyon. Il avait bien changé dans la suite ; il s'était jeté dans l'excès absolument contraire. » Il avait, d'après le même savant, plus d'esprit que de talents, une érudition égale à son esprit, et un caractère préférable à tous ses titres littéraires.

CHABAUD (Joseph), oratorien, né dans le diocèse de Senes, mort en 1762, remporta des prix dans diverses académies, et publia le *Parnasse chrétien*, 1748 et 1760, 2 vol. in-12, recueil de poésies de divers auteurs. Il a été reproduit en 1806, avec quelques changements, par Lablée, sous le titre de *Nouveau Parnasse chrétien*, in-12, et réimprimé, avec de nouveaux changements, en 1807. Le P. Chabaud remporta le prix d'éloquence à l'académie française en 1760.

CHABAUD (Antoine), colonel-directeur du génie, né à Nîmes en 1727, servit d'abord dans l'infanterie, passa ensuite dans le corps royal du génie, et fut envoyé à Constantinople en 1783, pour y fortifier cette ville ainsi que le détroit des Dardanelles, et pour donner des conseils aux Turcs sur toutes les parties de l'art de la guerre. De retour en France, et naturellement porté à l'observation, il travailla longtemps à un grand ouvrage pour établir les bases d'un système général de défense ; mais son travail n'a point été publié. Au commencement de la révolution, il en embrassa les principes avec modération, fut nommé administrateur de son département et mourut à Cette en 1791. Les archives de la guerre renferment un grand nombre de *mémoires* de sa composition sur les différentes parties de son art ; mais le plus important de ses travaux est son projet pour les canaux de Picardie, qui cependant ne fut pas adopté ; Turgot qui l'avait trouvé avantageux, n'ayant pas eu le temps de le mettre à exécution, ses successeurs revinrent à l'ancien projet. Les seuls écrits imprimés de Chabaud sont : *Observations sur la disposition des pierres de parements de maçonnerie baignées par des masses d'eau quelconques*, 1787 ; *Mémoire sur les volcans et tremblements de terre*, 1785. Il en explique les causes d'une manière plus satisfaisante qu'on ne l'avait fait jusqu'alors.

CHABAUD-LATOURET (le baron Antoine-Georges-François de), né à Nîmes le 15 mai 1769, d'une famille protestante, entra dans la carrière militaire

et se prononça pour la révolution, mais sans adopter les opinions anarchiques qui renversèrent l'autel et le trône. Il devint suspect sous le règne de la terreur en sa qualité de noble, et vécut dans la retraite; mais à la fin de 1793 il fut arrêté et mis en prison: condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Nîmes, il parvint à s'échapper quelques heures avant celle qui avait été fixée pour l'exécution; il fut alors déclaré hors la loi, et toute sa famille fut incarcérée ou proscrite. Rentré en France après le 9 thermidor, il fut nommé député au conseil des Cinq-cents par le département du Gard, et s'y prononça en faveur de la révolution du 18 brumaire. Nommé membre de la commission législative chargée de rédiger la constitution de l'an 8, il apporta dans la discussion de vastes connaissances en législation et en politique. Devenu membre du tribunat, il combattit le projet de loi qui tendait à clore la liste des émigrés. Il seconda la proposition de placer la couronne impériale sur la tête de Napoléon, fut nommé candidat par le collège électoral du département du Gard, puis élu membre du Corps-législatif par le sénat. En 1814, il adhéra à la déchéance de Bonaparte, et le roi à son retour le nomma membre de la commission chargée de la rédaction de la charte. Il parla en faveur des députés que l'on voulait exclure comme étrangers, défendit la liberté de la presse, et vota contre le projet de loi présenté à ce sujet par les ministres. Chabaud-Latour combattit avec beaucoup d'énergie et d'éloquence le projet de loi sur l'exportation des laines et des fers, et appela l'attention de la chambre sur les avantages qui en résulteraient pour l'Angleterre et la Hollande; il se plaignit de la mobilité du caractère français, qui tendait toujours à changer des lois souvent contradictoires avant d'en avoir reconnu le bon ou le mauvais effet. Après avoir tracé en peu de mots l'histoire du commerce, et avoir démontré le danger d'adopter le projet de loi, il en vota le rejet. Le roi le nomma baron et officier de la légion d'honneur le 19 octobre 1814. Pendant les cent-jours il se retira à la campagne. En 1818, il fut envoyé à la chambre des députés par le collège électoral du Gard, siégea au côté gauche, et devint questeur. Sous le ministère de M. Decaze il appuya les projets du gouvernement: sous les ministères suivants il vota surtout contre les lois d'exception et contre le nouveau système électoral. Chabaud-Latour faisait partie de la chambre septennale, où il siégeait parmi les membres de l'opposition. Il adopta les principes de la révolution de 1830 et fut nommé député en 1831. Il est mort à Paris d'une attaque d'apoplexie le 20 juillet 1832.

CHABERT (Joseph - Bernard, marquis de), lieutenant général des armées navales, associé de l'académie des Sciences et membre du bureau des longitudes, né à Toulon en 1723, entra dans la marine à l'âge de 18 ans; donna, dans plusieurs circonstances, des preuves de valeur et de capacité, et travailla constamment à perfectionner l'hydrographie. Il présenta un projet de voyage d'observations au gouvernement qui lui fournit les moyens de l'exécuter, et il partit sur une frégate en 1750.

Il fit la relation de ce voyage. Il mit de nouveau à la voile en 1764: dans cette deuxième expédition, il détermina les côtes orientales de l'Espagne, celles de la Sardaigne, de Fez, d'Alger et de Tunis. Après quelques autres voyages relatifs aux sciences et à la géographie, la guerre de l'Amérique le rappela sous le pavillon militaire. Attaché à l'escadre du comte d'Estaing, il commanda le *Vaillant* (1778); deux ans après il passa sur le *St-Esprit* à bord duquel il soutint en 1781, près de la baie de Chesapeake, l'attaque de 5 vaisseaux anglais, et ramena en France un convoi de 130 voiles: le grade de chef d'escadre et le cordon rouge furent la récompense de ses brillants services. La révolution l'ayant forcé de quitter la France, il se retira en Angleterre, et fut reçu avec distinction par le célèbre astronome Maskeline. En 1803, il rentra dans son pays et obtint une pension. Il mourut en 1805. On lui doit un *Voyage fait en 1750 et 1751 sur les côtes de l'Amérique Septentrionale*, Paris, 1753, in-4, 10 à 12 fr. Ce voyage, qui fait partie de la collection de l'académie des Sciences, a servi à placer les côtes de l'Arcadie suivant leur véritable gisement.

CHABERT (Philibert), directeur de l'école royale vétérinaire d'Alfort, correspondant de l'Institut, né à Lyon en 1737, mort à Alfort en 1814. Il a publié plusieurs ouvrages sur la médecine vétérinaire: *Traité des maladies vermineuses dans les animaux*, 1783, in-8; *Instruction sur la manière de gouverner les vaches*, 2^e édition, 1797; *Instruction sur les moyens de s'assurer de l'existence de la morve et d'en prévenir les effets*, in-8, 1790; *Instruction sur les soins à donner aux chevaux sur les routes*, in-8, 1797; *Observations sur les maladies des animaux domestiques, et moyens de les guérir*, 6 vol. in-8.

CHABOT (Pierre GAUTHIER, dit), né en Poitou en 1515, précepteur des petits-fils du fameux chancelier de l'Hôpital, s'appliqua principalement à leur expliquer Horace d'une manière particulière. Son *Commentaire* sur ce poète est une analyse du texte, suivant les règles de la grammaire et celles de la rhétorique. Il fit imprimer un échantillon de cet ouvrage en 1582, et le mit en entier au jour cinq ans après. Il travaillait à une seconde édition, lorsqu'il mourut en 1597. Jacques Grasser, héritier de ses remarques nouvelles, les inséra dans l'édition de 1615, in-fol.

CHABOT (Philippe de), seigneur de Brion, amiral de France, gouverneur de Bourgogne et de Normandie, fut pris à la bataille de Pavie en 1525, avec le roi François I, dont il était le favori. On l'envoya en 1535 en Piémont, à la tête d'une armée. Les villes du Bugey, de la Bresse, de la Savoie, lui ouvrirent leurs portes. Il aurait poussé plus loin ses conquêtes, si ses ennemis n'y eussent mis des bornes. Montmorency et le cardinal de Lorraine l'accusèrent de malversation. Une commission, à la tête de laquelle était le chancelier Poyet, le condamna à perdre sa charge, et à payer une grosse amende. François I, aux reproches duquel il avait répondu insolamment, aurait voulu un arrêt de mort, pour le rendre plus respectueux, et pour avoir le

plaisir de lui donner sa grâce. Comme il ne put payer l'amende de 70,000 écus à laquelle il avait été condamné, il demeura plus de deux ans en prison. Enfin il obtint d'être renvoyé devant le parlement de Paris, qui le déchargea de toute accusation. Chabot mourut en 1543, regardé comme un homme plus courtisan que grand politique.

CHABOT-ROHAN (Louis-Antoine-Auguste, duc de) naquit le 20 avril 1723, prit le parti des armes en 1747, et de grade en grade parvint jusqu'à celui de lieutenant général en 1781. A l'époque de la révolution, il adopta les principes nouveaux avec enthousiasme, et fut même l'aide de camp de Lafayette; mais lorsqu'il vit qu'on en voulait à la personne du roi, il courut le défendre; il était à ses côtés pendant la journée du 10 août, et il le suivit à l'assemblée dans la crainte qu'on attentât à ses jours. Sa présence auprès du monarque fut remarquée; elle le fit considérer comme suspect; arrêté et renfermé à l'abbaye, il fut une des victimes de la sanglante journée du 2 septembre.

CHABOT (François), né en 1759 à Saint-Geniez, dans le Rouergue, d'un cuisinier du collège de Rodez, profita de la position de son père pour faire ses études à peu de frais, et embrassa l'état monastique. Il entra dans l'ordre des capucins, reçut la prêtrise, et devint, peu de temps après, gardien de son couvent. La lecture des livres philosophiques qu'il voulut connaître lui fit bientôt perdre toute sa piété, et la corruption de ces ouvrages passa dans ses mœurs. Lorsque l'assemblée constituante supprima les congrégations religieuses, Chabot s'empressa de sortir de son monastère, et continua quelque temps d'exercer les fonctions ecclésiastiques, après avoir prêté serment à la constitution civile du clergé. L'abbé Grégoire, évêque de Blois, le choisit pour son grand-vicaire, et le recommanda, comme un partisan dévoué des doctrines révolutionnaires, aux électeurs du département de Loire-et-Cher, qui le nommèrent, en septembre 1791, député à l'assemblée législative où il siégea à côté de Bazire, Albitte, et autres fougueux démocrates. Chabot ne tarda point à se signaler par l'exagération des principes qu'il professait, et dans ses dénonciations multipliées il comprenait le roi, les ministres et jusqu'à ses propres collègues, qui, effrayés eux-mêmes de ses emportements, demandèrent qu'on le conduisit à l'Abbaye. Il n'en continua pas moins de signaler chaque jour de prétendus traîtres, et déclara, le 19 octobre, au milieu des plus violentes déclamations contre le ministre de la guerre, Dupleix, que *l'armée de ligne n'avait été commandée jusque-là que par des scélérats*. Quelque temps avant le 10 août, on avait imaginé la mystérieuse existence d'un comité autrichien, et l'on indiquait même le château de Bagatelle comme le lieu de ses séances. Chabot, qui se chargea de cette dénonciation, indiqua avec tant d'assurance différentes circonstances sur ce comité, qu'on ne crut pouvoir se dispenser de le poursuivre avec deux de ses collègues comme coupable de calomnie envers les ministres Montmorin et Bertrand de Molleville. Un juge de paix, nommé Etienne Larivière, lança

contre eux un mandat d'amener; mais l'assemblée jugea l'inviolabilité de ses membres compromise, et Larivière, décrété d'accusation, fut envoyé à la haute-cour d'Orléans, où il périt depuis d'une manière affreuse. Le 25 juin 1792, Chabot fut dénoncé à son tour pour avoir tenté, la veille, de soulever le faubourg St.-Antoine et prêché l'assassinat du roi. Il s'était fait blesser légèrement par six hommes affidés, afin de pouvoir ensuite accuser la cour d'avoir voulu assassiner des députés patriotes. On ajoute qu'il avait pressé ses amis Bazire et Merlin de lui donner la mort pour faire de son corps un instrument propre à exciter la fureur populaire. Mais d'autres écrivains assurent que Chabot, après être convenu avec Grangeneuve de s'entre-tuer, manqua au rendez-vous, qui lui avait été donné par son collègue. Dans la nuit du 9 au 10 août, il se porta dans les églises du faubourg St.-Antoine, et y prêcha avec la plus grande véhémence l'insurrection aux assemblées populaires qui y tenaient leurs séances; il avait été un des premiers à demander la déchéance du roi, et, le 17 août, il reprocha aux royalistes constitutionnels d'avoir provoqué les terribles événements du 10, en s'opposant au décret d'accusation contre Lafayette, dont il demanda que la tête fût mise à prix. Au 2 septembre, il sauva cependant l'abbé Sicard du poignard des égorgeurs, et l'on assure que déjà il avait arraché quelques malheureux prêtres à la mort. Les électeurs de Loire-et-Cher le nommèrent encore député à la Convention, où il continua de suivre la ligne qu'il s'était tracée. Il s'opposa à la déportation des d'Orléans proposée par Buzot, et vota dans le procès de Louis XVI pour la mort sans appel ni sursis. Il appuya fortement la pétition qui fut présentée à la Convention, le 8 février 1793, par la société des jacobins, qui avait pour objet de faire annuler les poursuites dirigées contre les auteurs des massacres de septembre, et repoussa à cette occasion les soupçons de complicité qu'on avait élevés contre lui. Cependant Chabot était en butte aux plaisanteries et aux sarcasmes de tous les journalistes qui cherchaient dans son ancien état les moyens de le rendre ridicule même aux yeux de ses partisans. Sa malpropreté était extrême, et il se présentait à l'assemblée avec une tête crasseuse, le cou et la poitrine découverts, en jacquette, et les jambes nues. Ce fut lui qui donna aux jeunes gens proprement vêtus la dénomination de *muscadins*, qui proposa de chasser de la république tous ceux qui n'avaient pas les mains calleuses pour distribuer leurs propriétés aux sans-culottes, et qui fit adopter aux députés de son parti, qui se plaçaient sur les bancs les plus élevés de la salle, le nom de *montagnards*. Il fit périr sur l'échafaud le P. Venance, pour se venger des vers satiriques que ce capucin avait faits autrefois contre lui, et obtint le décret qui transforma la cathédrale de Paris en Temple de la déesse Raison, dont le culte fut institué par Chaumette. Le 13 septembre 1793, il réclama sur les émigrés une nouvelle loi tellement simple qu'un enfant pût envoyer un émigré à la guillotine. Chabot finit par épouser une autrichienne, nommée *Léopoldine Fréy*, de Brunn

en Moravie, qui lui fut sacrifiée par la cupidité de ses deux frères, barons allemands, venus en France dans l'espoir de s'enrichir au milieu des désordres, mais qui furent tristement désabusés. Robespierre immolait à sa sûreté ou à sa vengeance tous ceux dont il redoutait l'ascendant ou l'opposition; et Chabot, qui se voyait menacé par l'orage essaya, de le conjurer. Il se plaignit de ce que les montagnards eux-mêmes étaient l'objet d'insidieuses délations, et demanda qu'aucun député ne pût être arrêté sans avoir été entendu. Il acheva de se perdre dans l'esprit des jacobins en déclarant qu'il fallait un parti d'opposition, un côté droit dans l'assemblée, et que, s'il n'en existait pas, il en formerait un à lui seul. Chabot fut arrêté et accusé d'avoir cherché à s'enrichir, de concert avec ses beaux-frères et quelques autres députés, sur des effets de l'ancienne compagnie des Indes, en falsifiant une loi rendue à cet égard. Il chercha en vain, du fond de sa prison, à attendrir Robespierre, en lui rappelant son dévouement et tous les services qu'il lui avait rendus. Ayant perdu tout espoir, il s'empoisonna avec du sublimé-corrosif que lui avait fait tenir sa femme; ce poison lui déchira si cruellement les entrailles, qu'il en pût des cris affreux, en demandant du secours à ceux qui étaient enfermés avec lui. Un d'eux, le docteur Saiffert lui donna du contre-poison, et il conserva assez de vie pour monter sur l'échafaud trois jours après, le 5 avril 1794. Les deux barons ses beaux-frères périrent du même supplice.

CHABOT-DE-L'ALLIER (Georges-Antoine), né le 13 avril 1758 à Montluçon dans le Bourbonnais, était avocat au commencement de la révolution, et fut élu député suppléant à la Convention qui refusa de le recevoir dans son sein, parce que l'instruction qu'il avait reçue de ses commettants portait le maintien de la monarchie. Il fit néanmoins partie des assemblées législatives, siégea au conseil des anciens, où il dénonça en 1799 la licence des journaux, à celui des Cinq-cents, et devint membre du tribunat. Dévoté partisan de Bonaparte, Chabot-de-l'Allier vota d'abord pour le consulat à vie, appuya ensuite avec chaleur la motion de Curées pour l'établissement du gouvernement impérial héréditaire en faveur de Napoléon, et lutta avec avantage contre Carnot qui s'y opposait. Il devint, en 1804, commandant de la légion d'honneur inspecteur général des écoles de droit, en 1806, membre du corps législatif en 1807, juge de la cour de cassation en 1809; et en 1810, conseiller de l'université, place qu'il conserva jusqu'à sa mort; arrivée le 19 avril 1819. On a de lui : *Tableau de la législation ancienne sur les successions, et de la législation nouvelle établie par le code civil*, 1804, in-8; *Commentaire sur la loi du 25 germinal an 2, relative aux successions*, 1805, in-8; 5^e édition, 1818, 3 volumes in-8; *Questions transitoires sur le code Napoléon*, 1809, 2 vol. in-4.

CHABRÉE (Dominique), médecin et botaniste, né à Genève, exerçait la médecine à Yverdon vers le milieu du 17^e siècle. Il a donné *Stirpium Scia-graphia et Icones*, Genève, 1677, in-fol.

CHABRIAS, général athénien, célèbre par ses actions guerrières, défit, dans un combat naval, Pollis, général lacédémonien. Envoyé au secours des Thébains contre les Spartiates, et abandonné de ses alliés, il soutint seul, avec ses gens, le choc des ennemis. Il fit mettre ses soldats l'un contre l'autre, un genou en terre, convertis de leurs boucliers, et étendant en avant leurs piques; cette attitude empêcha qu'ils ne fussent enfoncés : Agésilas, général des Lacédémoniens, quoique vainqueur, fut obligé de se retirer. Les Athéniens érigèrent une statue à Chabrias, dans la posture où il avait combattu. Il rétablit ensuite Nectenabo sur le trône d'Egypte; peu de temps après il mit le siège devant Chios, et y périt, l'an 355 avant J.-C. Son vaisseau fut coulé à fond. Il aurait pu l'abandonner et se sauver à la nage; mais il préféra la mort à une fuite honteuse.

CHABRIT (Pierre), avocat au parlement de Paris, et conseiller au conseil souverain de Bouillon, s'occupa d'un ouvrage qu'il intitula : *De la monarchie française et de ses lois*, Bouillon, 1783-84, 2 vol. in-8; ils offrent des vues nouvelles; mais on lui reproche d'avoir guindé son style en voulant l'asservir à celui de Montesquieu; il en imite quelquefois la précision, mais il en atteint encore plus souvent la sécheresse et l'obscurité. Il mourut en 1785.

CHABROL (Guillaume-Michel), avocat du roi au présidial de Riom, né dans cette ville en 1714, d'une famille féconde en magistrats et en militaires distingués, mort en 1792, reçut de Louis XV, en 1767, des lettres de noblesse, et fut appelé par Louis XVI au conseil d'état. Il laissa un *Commentaire sur les coutumes d'Auvergne*, 1784, 4 vol. in-4 : ouvrage curieux.

CHABROL DE CROUZOL (André-Jean, comte de) naquit à Riom le 14 novembre 1771. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il fut élevé à l'oratoire de cette ville, mais ne tarda pas à en être arraché par la première requisition. Sous l'empire il fut nommé auditeur au conseil d'état, et remplit en cette qualité diverses fonctions à Orléans, à Paris, en Touraine et en Illyrie. La restauration le fit conseiller d'état, puis préfet de Lyon. En 1817, Lainé, ministre de l'intérieur, le choisit pour sous-secrétaire d'état. En 1820 on lui confia la direction générale des monnaies. En 1824, Louis XVIII le nomma ministre de la marine et pair de France. Ce fut lui qui, à la retraite de M. de Villèle, forma le nouveau cabinet appelé le ministère Martignac; lui-même en fit partie jusqu'au 3 mars 1828. Rentré au ministère au mois d'août 1829, il accepta alors le portefeuille des finances, qu'il garda jusqu'au mois de mai 1830. Au mois d'août suivant il continua de siéger à la chambre des pairs, mais demeura dès lors étranger à tous les mouvements des partis. Sa modération bien connue lui avait concilié l'estime de ceux mêmes dont les opinions différaient le plus des siennes. Il est mort le 7 octobre 1836.

CHABROUD, né à Vienne en Dauphiné, y exerçait la profession d'avocat, lorsqu'il fut nommé, en 1789, député aux états généraux, où il serait peut-être resté obscur sans une circonstance qui le fit

connaître d'une manière peu avantageuse. Chargé de faire le rapport des 5 et 6 octobre 1789, il déploya toute son éloquence pour dénaturer les faits en faveur du duc d'Orléans et de Mirabeau, tous deux fortement compromis par les dépositions ; ce qui le fit surnommer, par les journalistes, *la blanchisseuse Chabroud*. A l'époque du 20 juin, il demanda que les complices de l'évasion du roi fussent traduits à la Haute-Cour, prit la défense d'une adresse provoquant l'abolition de la royauté, et trouva trop faible le projet de Vernier contre l'émigration. Le 30 juillet, il vota l'abolition des ordres de chevalerie, et fit une sortie vigoureuse contre ceux qui trouvaient encore le moyen de conserver leurs anciens titres, en les faisant précéder du mot *ci-devant*. En 1795, il devint membre du tribunal de cassation, et fut ensuite reçu avocat au conseil d'état. Au moment de la restauration, il donna sa démission, et se retira à la campagne, où il est mort en 1816.

CHABRY (Marc), peintre et sculpteur, né à Barbentane, en 1660, se maria à Lyon en 1684, et embellit cette ville de ses productions. Le maréchal de Villeroi lui donna 6,000 liv. d'une figure de l'Hiver qu'il avait faite, et un négociant de Lyon lui paya 2,000 livres un Christ de buis de sa composition, si bien travaillé que les connaisseurs l'avaient pris plus d'une fois pour être du fameux Pujet, son maître. Il mourut à Lyon en 1727, laissant un fils du même nom, qui se distingua aussi dans la sculpture. La plupart des ouvrages de ces deux artistes ont été détruits à l'époque des désastres qui accablèrent cette ville en 1793.

CHAHUT (Philippe) (1), jésuite, né à Tours en 1602, embrassa de bonne heure l'état religieux, et entra dans la compagnie de Jésus en 1620. Il y fit ses quatre vœux, professa les humanités pendant trois ans, la philosophie pendant six, et enfin pendant quatre ans la théologie. Chahut devint recteur du collège de Tours, puis de la maison professe de Rouen, et en dernier lieu du collège de Paris, où il est mort en 1669, après avoir quitté l'enseignement pour se livrer à la direction des consciences. On a de lui des ouvrages ascétiques : *La science du salut*, Paris, 1655, in-4 ; *Le manuel de dévotion*, Rouen, in-8 ; *Les moyens de se bien disposer à la mort* ; *L'avant-goût du Paradis*, ou *Moyens de s'entretenir avec Dieu après la communion*, 1653, in-8 ; *L'excellence de l'oraison mentale*, 1656, in-8 ; *Le secret de la prédestination*, 1659, in-8 ; *Le miroir de la bonne mort* ; *De la simplicité chrétienne* ; *Les moyens spirituels de Savoranole*, 1672. Ces deux derniers ouvrages sont des traductions des traités de Savoranole, intitulés : *De simplicitate vitæ christianæ* ; *Expositio orationis dominicæ quadruplex*.

CHAILLON (Jacques), docteur en médecine, au 17^e siècle, de la ville d'Angers, est auteur de ces deux ouvrages : *Recherches de l'origine et du mouvement du sang*, Paris, 1664, in-8, 1677 et 1699, in-12 ; *Questions de ce temps*, Angers, 1663,

in-8. C'est presque le même ouvrage que le précédent.

CHAI (Pierre), né à Genève en 1701, pasteur de l'église protestante française à la Haye en 1728, a donné quelques ouvrages analogues à son état, qui sont recherchés de ceux de sa communion ; tels sont : *la sainte Bible avec un Commentaire littéral et des notes choisies, tirées de divers auteurs anglais*, la Haye, 1743 et ann. suiv., 8 vol. in-4, les 7^e et 8^e ne parurent qu'en 1790. Ce long commentaire n'embrasse pas encore tous les livres historiques de l'ancien Testament ; *Catéchisme historique et dogmatique*, 1755, in-8 ; *Le sens littéral de l'Ecriture*, 1738, 3 vol. in-8, trad. de Thomas Stackhouse ; *Lettres historiques et dogmatiques sur le jubilé et les indulgences*, 1751, 3 vol. in-8, opposées aux dogmes des catholiques, sur cette matière. Il est mort à la Haye en 1785.

CHAISE (Jean FILLEAU de la), frère du traducteur de *Don Quixote*, naquit à Poitiers en 1630, et vint à Paris de bonne heure. Il s'attacha à la duchesse de Longueville, au duc de Rohan, et aux Solitaires de Port-Royal. Il mourut en 1693. Son *Histoire de saint Louis*, Paris, 1688, in-4, ou 2 vol. in-12, faite sur les mémoires de Tillemont, est devenue rare. Quoiqu'écrite d'un style lâche, elle fut reçue avec tant d'empressement, que le libraire fut obligé, le premier jour de la vente, de mettre des gardes chez lui. Ceux qui n'avaient pas le même enthousiasme pour les ouvrages de Port-Royal, engagèrent l'abbé de Choisy à donner une autre *Histoire de saint Louis*. Elle fut composée en moins de trois semaines ; et, malgré son air superficiel, les agréments et la légèreté du style du nouvel historien firent oublier l'érudition de l'ouvrage de la Chaise, dont les matériaux seuls lui avaient coûté deux ans de recherches.

CHAISE (François de La), né au château d'Aix en Forez en 1624, se fit jésuite au sortir de la rhétorique. Il était petit-neveu du P. Cotton, célèbre dans cette compagnie. Après avoir professé avec beaucoup de succès les belles-lettres, la philosophie et la théologie, il fut élu provincial de la province de Lyon. Il remplissait cet emploi, lorsque Louis XIV le choisit pour son confesseur, à la place du P. Larrier, en 1675. Une figure noble et intéressante, un caractère doux et poli, lui acquirent beaucoup de crédit auprès de son pénitent. Les jansénistes l'accusèrent d'indulgence dans un temps où, selon eux, il aurait dû être sévère. Ils le blâmèrent encore plus d'être entré dans toutes les mesures que le monarque prit contre eux. Il est sûr qu'il ne leur fut pas favorable ; et il ne devait pas l'être. Il mourut en 1709, membre de l'académie des Inscriptions, dans laquelle il méritait une place par son goût pour les médailles (voyez les *Eloges* des académiciens, par Boze, tom. 1, pag. 125). L'*Histoire particulière du P. de la Chaise*, Cologne, 1696, 2 vol. in-16, est plutôt une satire qu'une histoire ; la *Vie* qui en est un abrégé, imprimée en 1710, ne vaut pas mieux. Le duc de Saint-Simon, qui ne peut être suspect quand il dit du bien des jésuites, en parle sur un tout autre ton. L'éloge que le roi lui-même

(1) Marolles qui avait étudié avec lui l'écrivit *Chahu*.

fit de lui en présence de tous ses courtisans, lorsqu'on vint lui apporter les clefs de son cabinet et ses papiers, est bien propre à dissiper la calomnie et à faire respecter sa mémoire. « Il était si bon, » dit-il, que je le lui reprochais souvent, et il me » répondait : *Ce n'est pas moi qui suis bon, mais » vous qui êtes dur.* »

CHAIX (Dominique), né à Mont-Auroux, en 1731, curé de Baux, près de Gap, étudia seul et sans maître la botanique, science dans laquelle il acquit des connaissances très-étendues. Il se livra à des recherches très-suivies dans les montagnes du Dauphiné, découvrit plusieurs espèces de plantes dont la réunion forme une espèce de *genre* auquel Villars son élève a donné le nom *Chaixi*. Cet ecclésiastique, non moins recommandable par sa bienfaisance que par ses talents, a laissé la *Flore gapençoise*, ou des environs de Gap, qui a été insérée d'abord dans l'*Histoire des plantes du Dauphiné*, par Villars, et ensuite imprimée à part sous le titre de *Plantæ Gapincenses*, in-8. Chaix est mort en 1800.

CHALAIS (Henri de TALLEYRAND, prince de) était un cadet de l'illustre maison de Talleyrand. Il parut à la cour de Louis XIII, et plut à ce prince par les agréments de sa figure, et par son habileté dans divers exercices. Il fut nommé grand-maître de la garde-robe. Gaston, frère du roi, en fit son favori. Le cardinal de Richelieu avait indisposé une partie des courtisans. Gaston était à la tête des mécontents. Il se forma un complot pour assassiner le ministre. Mais la trame ne tarda pas à être découverte. La cour était alors à Nantes, où le grand maître fut d'abord mis en prison. Une commission tirée du parlement de Bretagne, le garde des sceaux Marillac à leur tête, lui fit son procès. En vain Gaston sollicita sa grâce; il fut condamné à avoir la tête tranchée. Les amis de cet infortuné courtisan firent absenter le bourreau, dans l'espérance que les délais donneraient le moyen de toucher le roi. Mais on substitua à l'exécuteur un cordonnier détenu pour crime dans les prisons de Nantes. Cet homme, armé d'une hache de tonnelier, donna plus de trente coups au malheureux Chalais, avant que la tête fût séparée du corps. Au vingtième coup, le mourant s'écria pour la dernière fois : *Jésus! Marie!* Cette exécution barbare se fit le 19 août 1626.

CHALCIDIUS, philosophe platonicien du 3^e siècle, a laissé un bon commentaire sur le *Timée* de son maître. Quelques savants l'ont cru chrétien, parce qu'il parle de l'inspiration de Moïse. Il est vrai qu'il rapporte ce que les juifs et les chrétiens en ont pensé; mais il en parle avec l'indifférence d'un homme qui ne veut point examiner la vérité des faits; il ne paraît décidé que lorsqu'il s'agit du paganisme. Son *Commentaire*, traduit du grec en latin, parut à Leyde, 1617, in-4.

CHALCONDYLE (Laonic), plus connu sous le nom de CHALCONDYLE, natif d'Athènes, se retira en Italie après la destruction de l'empire grec, et y mourut vers l'an 1490. Il est auteur d'une *Histoire des Turcs* en dix livres, depuis 1298 jusqu'en 1462.

Cette hist., trad. en lat. par Clauser, est intéressante pour ceux qui veulent suivre l'empire grec dans sa décadence et dans sa chute, ainsi que la puissance ottomane dans son origine et dans ses progrès; mais il y a beaucoup de faits mis sans examen. Ce qu'il a écrit touchant Bajazet, a plus l'air d'un roman que d'une histoire. Celle de Chalcondyle parut en grec et en latin, au Louvre, en 1650, in-fol. Cette édition renferme *Annales sultanorum*, écrites par des Turcs en leur langue, trad. en lat. par Leunclavius. Il y en a une trad. en franç. de Vigenère, continuée par Artus Thomas et par Mézerai, 1662, 2 vol. in-fol.

CHALCONDYLE (Démétrius), grec de Constantinople, réfugié en Italie, après la prise de cette ville par Mahomet II. Il mourut à Rome en 1511, après avoir publié : *Erotemata synoptica octo partium orationis; Manuel Moschopulus de prosodia; Gregorius Corinthius de dialectis, græcè* (absque ulla nota, sed Mediolani, circa 1493), pet. in-fol., 1^{re} édit. vend., 466 f., 600 fr., 250 fr., 110 et 120 fr., réimpr., Paris, 1525, in-4, 10 à 15 fr.

CHALES (Claude-François MILLET de), jésuite, né à Chambéry en 1621, fit honneur à sa société par ses talents pour les mathématiques. Ses supérieurs l'ayant chargé d'enseigner la théologie, en auraient fait d'un excellent mathématicien un théologien médiocre, si le duc de Savoie n'avait dit qu'on devait laisser vieillir un tel homme dans la science pour laquelle il avait un talent décidé. Il professa avec distinction à Marseille, à Lyon, à Paris, et mourut à Turin en 1678. On a de lui un *Cours de mathématiques* complet, en latin, 1674, 3 vol. in-fol., et 1680, 4 vol. in-fol. Son *Traité de la navigation* et ses *Recherches sur le centre de la gravité*, sont les deux morceaux de ce recueil dont les connaisseurs font le plus de cas. Le P. de Chales est le premier qui a reconnu que la réfraction de la lumière était une condition essentielle à la production des couleurs dans l'arc-en-ciel, dans les verres, etc.; découverte dont Newton a fait la base de sa théorie des couleurs. Le télescope de cet illustre anglais paraît se trouver aussi dans la catoptrique du jésuite, liv. 3, *prog.* 54. On a encore de lui *Principes de Géographie*, Paris, 1677, in-12, d'un grand usage.

CHALGRIN (Jean - François-Thérèse), architecte et membre de l'académie d'architecture, né à Paris en 1739, se fit remarquer par la construction d'une salle de bal et de festin, à l'occasion du mariage du dauphin; et lors de la formation de la maison des princes, il fut nommé premier architecte et intendant de la maison de Monsieur. Ses travaux les plus remarquables sont l'*hôtel Saint-Florentin*, rue de l'Orangerie, le *collège de France*, la *tour et la chapelle des fonts sous le portail de Saint-Sulpice*, l'*église de Saint-Philippe du Roule*; la restauration du *palais du Luxembourg* et du *théâtre de l'Odéon*. Chalgrin est encore l'auteur du plan de l'*Arc de triomphe de l'Etoile*, et en a commencé l'exécution. Les contrariétés qu'il éprouva en cette occasion l'avaient beaucoup affecté; on croit qu'elles ont hâté sa mort. Cet artiste

distingué plutôt par le caractère de grandiose, qu'on retrouve dans ses conceptions, que par la précision dans les détails, n'était pas assez sévère dans ses profils ni dans le choix des ornements, et se montra toujours trop difficile à revenir sur ses premières idées. Quoique très-laborieux, il mourut sans fortune en 1811.

CHALIER (Marie-Joseph), né en 1747 à Beaulard près de Suze, en Piémont, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et l'abandonna pour suivre le dérèglement de ses passions. Il parcourut successivement le royaume de Naples, l'Espagne et le Portugal; enfin, il vint se fixer à Lyon. Il y donna d'abord des leçons d'italien et d'espagnol, ensuite il entra dans le commerce, et y fit une fortune assez considérable. En 1789, il embrassa le parti de la révolution avec une chaleur qui tenait du délire, et se mit à la tête du club de Lyon, où l'exaltation ridicule de ses idées, ses harangues, son éloquence bizarre et populaire, le rendirent l'idole de la populace. Admirateur de Marat, il alla à Paris se former à une si digne école; et, depuis cette époque, il montra un caractère furieux et frénétique, ne parlant plus que de mort et de proscription. Empressé d'imiter les massacres exécutés à Paris les 2 et 3 septembre, il convoqua une réunion générale des jacobins : après leur avoir fait jurer sur un poignard le secret de la séance, il proposa d'établir un tribunal populaire, et ajouta : « Neuf cents victimes sont nécessaires à la patrie » en danger; on les exécutera sur le pont Morand, » et les cadavres seront jetés dans le Rhône. » Quelques membres, révoltés de ces exécrables propositions, s'échappèrent pendant qu'elles étaient adoptées de la multitude, et coururent avertir le maire (Nivière-Chol), qui, par des mesures sages, parvint à déjouer ce complot. Chalier ne se découragea point par ce contre-temps. Président du tribunal, et maintenu dans cette place par la Convention, contre le vœu des habitants, il continua à ourdir de nouvelles trames, jusqu'au moment où le peuple, irrité de tant de vexations, fit un noble effort pour secouer le joug. Chalier fut alors arrêté, et condamné à mort le 17 juillet 1793, par le tribunal criminel, malgré un décret de la Convention sollicité par Marat. Après la prise de Lyon par les républicains ses cendres furent recueillies comme un trophée, et placées au Panthéon, d'où elles furent ensuite tirées et portées à la voirie avec celles de Marat.

CHALIEU (l'abbé), antiquaire, né à Tain en Dauphiné, le 29 avril 1733, de parents indigents, mort en 1810, commença ses études au collège de Tournon, et reçut des missionnaires de la congrégation de Sainte-Colombe, les moyens d'aller à Paris faire son cours de théologie. L'évêque de St.-Pons se l'attacha d'abord en qualité de secrétaire. Cet évêque ayant été exilé, Chalieu retourna dans son pays, et occupa à Tournon une chaire de théologie qu'il quitta bientôt pour se dévouer à l'étude de l'antiquité et des monuments. Son cabinet, dont M. Millin a donné la description dans le *Voyage au midi de la France*, contenait des objets très-curieux, qui, suivant ses intentions, ont été ven-

dus au profit de ses parents et des pauvres. Le maire de Tain publia par souscription les manuscrits de Chalieu, formant 1 vol. in-4, intitulé : *Mémoires sur les diverses antiquités du département de la Drôme, et sur les différents peuples qui l'habitaient avant la conquête des Romains*, Valence, 1811, in-4.

CHALINIÈRE (Joseph-François AUDEBOIS de la), chanoine pénitencier de l'église d'Angers, membre de l'académie de la même ville, ancien professeur en théologie, et l'un des continuateurs des *Conférences du diocèse d'Angers*, par Robin. Il mourut en 1759.

CHALIPE (Louis-François-Candide), de l'ordre des récollets, né à Paris en 1684, mourut dans la même ville en 1757. Il s'était acquis l'estime des gens de bien, et principalement de ses confrères, par ses vertus et sa science. Il a donné au public : *Vie de saint François*, Paris, 1728, in-4, 5 fr., pleine de recherches et de bonne critique. Elle a effacé toutes les histoires de ce saint fondateur, qui avaient paru jusqu'alors. *Oraison funèbre du cardinal de Mailly*, 1722, in-4, 2 à 3 fr.; des *Sermons*.

CHALLE (Charles-Michel-Ange), né à Paris en 1718, suivit le penchant qu'il avait pour l'architecture et la peinture. Ayant eu pour maître dans sa patrie, Le Moine et Boucher, il alla perfectionner ses talents sur les beaux modèles que présente l'Italie. Il y dessina des vues, des monuments, dont plusieurs ont été gravés. S'étant fait connaître par plusieurs tableaux, il reçut des invitations de plusieurs souverains pour se rendre dans leurs états respectifs, entre autres du roi de Prusse et de l'impératrice de Russie; mais de retour d'Italie dans sa patrie, il ne voulut point en sortir. Il fut nommé professeur de perspective, et décoré de l'ordre de Saint-Michel. Son talent dans l'architecture le fit charger des décorations de toutes les fêtes qui se donnèrent de son temps à Versailles, et des catafalques que l'on dressa à l'occasion des morts illustres, que l'on a perpétués par la gravure. Il mourut à Paris en 1778. On estime principalement son tableau qui est à *Saint-Hippolyte*, et qui représente le clergé de Rome, venant fortifier le saint de ce nom dans sa prison. Il y aussi plusieurs de ses tableaux dans l'église de l'Oratoire de Paris. Il imita la manière de Salvator Rosa, du Guide et de Boucher.

CHALLONER (Richard), né en 1691 près de Chester, évêque de Debra, vicaire apostolique de Londres, se fit estimer des protestants même par ses belles qualités. Il n'était pas né catholique; il embrassa la vraie religion vers la vingtième année de son âge. Ce prélat mourut en 1781. On lui doit des *Mémoires pour servir à l'histoire de ceux qui ont souffert en Angleterre pour la religion*, Londres, 1741, ouvrage où il prouve avec évidence que les Anglais ont fait mourir un grand nombre de personnes, précisément pour cause de religion, et réfute les hérétiques qui ont fait tous les efforts possibles pour déchirer la mémoire de ces témoins de la foi. Il n'est pas surprenant qu'ils aient été condamnés comme criminels de lèse-majesté : le conseil du roi regarde le souverain comme chef de

la religion, et ceux qui lui refusaient cette qualité, comme criminels de lèse-majesté. On a encore de Challoner un grand nombre d'ouvr. fort goûtés des catholiques anglais : *Considérations pour tous les jours de l'année sur la religion*, 2 vol. in-8, trad. en français, 4 vol. in-12 ; *Les fondements de la doctrine catholique* ; *Histoire abrégée des commencements et des progrès de la religion protestante* ; la *Pierre de touche du protestantisme* ; *Britannia sancta*, 2 vol. in-4, contenant les vies des saints les plus célèbres des deux royaumes ; la *Cité de Dieu du nouveau Testament* ; *Précaution contre les méthodistes, etc.*

CHALMERS (Guillaume), en latin *Camerarius*, d'une famille noble d'Ecosse, natif d'Aberdeen, professa la philosophie à Châlons-sur-Marne, puis à Angers, et durant ses deux cours d'enseignement publia deux ouvrages intitulés : *Selectæ disputationes philosophicæ*, 3 part. réunis en un vol. in-f., 1630 ; *Ad universam Aristotelis logicam introductio*, 1632, in-8. Le P. Annat et Théophile Raynaud ayant attaqué le premier de ces deux ouvrages, dans lequel il avait soutenu la prémotion physique et la science moyenne, Chalmers leur opposa *Antiquitatis de novitate victoria*, 1634, in-4, dont la modération contrastait avec l'acrimonie de ses adversaires. Pendant qu'il professait la théologie à Saumur, il fit imprimer SS. *Augustini, Fulgentii et Anselmi monimenta nunc primum ex veteribus manuscriptis eruta, et annotationibus illustrata*, Paris, 1634, in-12. M. de Sancy, son ancien confrère, évêque de Saint-Malo, l'associa en 1635 au gouvernement de son diocèse. Chalmers mourut à Paris en 1678, dans un âge très-avancé. On a de lui plusieurs autres ouvrages théologiques et une *Histoire ecclésiastique d'Ecosse*, Paris, 1643.

CHALMERS (Georges), écrivain anglais, mort en 1826, à l'âge de 82 ans, était originaire d'Ecosse, et, après avoir étudié le droit à Edimbourg, passa dans l'Amérique septentrionale, où il exerça les fonctions d'avocat jusqu'à l'époque de la guerre de l'indépendance. De retour en Angleterre, il fut attaché au conseil du commerce, et devint membre de la société royale de Londres et de celle des antiquaires. On a de lui, sur la politique, la philosophie, l'histoire et la littérature, un assez grand nombre d'ouvr. dont les plus remarquables sont : *Annales politiques des colonies unies, depuis leur établissement jusqu'à la paix de 1763*, 1780, in-4 ; *Etat des forces comparatives de la Grande-Bretagne, pendant le règne actuel et les quatre règnes précédents*, 1782, in-4 ; cet ouvrage, plusieurs fois imprimé, l'a été de nouveau, en 1813, avec des augmentations considérables, sous le titre de : *Aperçu historique sur l'économie domestique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande jusqu'à 1812*, in-8. On en a donné une traduction française sous le titre de : *Analyse des forces de la Grande-Bretagne*, Londres (Paris), 1789, in-4 ; *Traits historiques par sir John Davies, avec une vie de l'auteur*, 1786, in-8 ; *Vie de Daniel de Foë*, 1790, in-8 ; *Collection des traités entre la Grande-Bre-*

tagne et d'autres puissances, 1790, 2 vol. in-8 ; *la Calédonie, ou Précis historique et topographique sur le nord de l'Angleterre*, Edimbourg, 1807-13, 2 vol. in-4 ; l'ouvrage en devait avoir quatre ; *Précis chronologiques sur le commerce et les valeurs monnayées d'Angleterre depuis la restauration jusqu'en 1810*, in-8, 1810 ; *Considérations sur le commerce, les métalliques et les monnaies*, 1811, in-8, etc.

CHALONER (Thomas), né à Londres en 1515, accompagna Charles-Quint à la malheureuse expédition d'Alger, où il s'échappa du naufrage à l'aide d'une corde. De retour en Angleterre, il fut fait secrétaire du conseil. Elisabeth l'envoya en ambassade auprès de l'empereur Ferdinand I^{er}, et ensuite en Espagne en 1561. Il mourut à Londres en 1565. On a de lui : *De republica Anglorum instaurandâ*, Londres, 1579, in-4 ; *Poème à la louange de Henri VIII*, en latin ; traduction en anglais de l'*Eloge de la folie*, par Erasme ; sans doute pour justifier celle qui l'avait porté à célébrer le Néron d'Angleterre.

CHALONS (Vincent), né à Lyon en 1642, mort en 1694 au Mans, prêtre de l'Oratoire, est auteur d'un *Abrégé de l'histoire de France*, Paris, 1720, 3 vol. in-12. Le premier président de Harlay qui lui avait demandé cet ouvrage pour l'instruction de son fils, en faisait grand cas, et avouait qu'il y avait puisé d'excellentes choses ; cela n'empêche pas qu'elle ne soit presque inconnue aujourd'hui.

CHALOTAIS (Louis-Anne-Raoul-René de CARADEUC de la), procureur général du parlement de Rennes, fut l'un des premiers magistrats qui se signalèrent contre les jésuites ; il rendit deux fois compte en 1762 au parlement, des constitutions de cette société ; ces *Comptes rendus* en 2 vol. in-12, sont écrits avec une force égale à la haine qu'il avait vouée à ces religieux. « Il n'a point gardé, » dit une société de gens de lettres non suspects dans cette matière, « de justes mesures, lorsqu'il a parlé des hommes célèbres que la société éteinte a produits dans presque tous les genres. » Il fut amplement réfuté par l'*Apologie de l'institut des jésuites* ; les *Comptes rendus des comptes rendus*. Il eut ensuite un démêlé fort vif avec le duc d'Aiguillon, gouverneur de la province de Bretagne. Chalotais fut soupçonné d'avoir des liaisons avec les ennemis de l'état ; la liberté avec laquelle il contraria les opérations du gouverneur, ses propos vifs et indécents fortifièrent les soupçons. Il fut mis en prison, et son procès lui fut fait par des commissaires nommés par le gouvernement ; mais les accusations n'ayant pas été constatées, on lui rendit la liberté. Il mourut à Rennes en 1785. On a de lui outre ses *Comptes rendus* : *Essai d'éducation nationale*, 1763, in-12, dont la religion ne fait point la base, réimpr. en 1825 ; *Exposé justificatif de sa conduite*, 1767, in-4, et différents autres mémoires relatifs à son affaire. Le premier qu'il fit dans sa prison de Saint-Malo, fut écrit avec un cure-dent ; de la suie détrempée dans du vinaigre et de l'eau-de-vie lui servit d'encre.

CHALUCET (Armand-Louis BONIN de) était

évêque de Toulon, lorsque le duc de Savoie assiégea cette ville en 1707. Il rendit de grands services en cette occasion. Il s'appliqua avec ardeur à entretenir l'union parmi les commandants de l'armée qui devait la défendre. Il fournit de l'argent et de la farine pour le pain ; et pendant le siège il demeura intrépide au milieu des bombes, qui tombèrent au nombre de treize dans sa maison, même au coin de son lit. En reconnaissance de son zèle, la ville lui fit dresser un monument dans l'hôtel de ville, avec une inscription honorable. Ce prélat avait autant de lumières que de vertus. Il mourut en 1712.

CHALVET (Matthieu de), né en 1528 à la Roche-Montezier en Auvergne, conseiller au parlement de Toulouse, juge de la poésie française, et mainteneur des Jeux floraux, fut nommé par Henri IV à une place de conseiller d'état, sans employer d'autre sollicitation que celle de son mérite et de son attachement au roi. Il est principalement connu dans la république des lettres, par sa traduction des *OEuvres de Sénèque* le philosophe, mises au jour à Paris en 1604, in-fol. Il a rendu en phrases longues et boursoufflées le style concis et vif de son original. Chalvet mourut à Toulouse en 1607.

CHALVET (Pierre-Vincent), né à Grenoble en 1767, mort dans la même ville en 1807, se destinait à l'état ecclésiastique, lorsque la révolution éclata. Il en adopta les idées, et publia, depuis le 15 août 1791 jusqu'en 1792, une feuille périodique intitulée : *Journal chrétien*, ou l'*Ami des mœurs, de la religion et de l'égalité*, dont la collection forme 2 vol. in-8. Lors de la formation de l'école normale, il y fut envoyé comme élève, et devint professeur d'histoire à l'école centrale de l'Isère, puis conservateur de la bibliothèque publique de Grenoble. Chalvet a laissé un grand nombre de manuscrits qu'on n'a pas jugés dignes de l'impression. Il avait publié en 1793 un petit ouvrage sur les *qualités et les devoirs d'un instituteur*, Paris, in-8, qui n'eut et ne méritait aucun succès. Il fit paraître, en 1797, la *Bibliothèque du Dauphiné*, Grenoble, in-8, qu'il donna comme une nouvelle édition de celle d'Allart, et à laquelle il fit des changements et des augmentations ; néanmoins l'abbé de Saint-Léger (Mercier) a prétendu que cet ouvrage ne valait pas l'ancien. Enfin on lui doit une nouvelle édition des *Poésies* de Charles d'Orléans, Grenoble, 1803, in-12.

CHAM, fils de Noé, frère de Japhet, né vers 2446 avant J.-C., cultiva la terre avec son père et ses frères après le déluge. Un jour que Noé avait pris du vin avec excès, ne lui connaissant pas sans doute la propriété d'enivrer, il s'endormit dans une posture indécente. Cham le vit et avertit ses frères, pour exposer son père à leurs railleries. Noé, instruit de son impudence, maudit Chanaan, fils de Cham, punissant le père dans les enfants ; il ne faut pas douter que Chanaan ne méritât d'ailleurs cette punition par ses crimes personnels. Cham avait été béni de Dieu avant sa faute (*Gen.*, 9) ; voilà pourquoi Noé ne le maudit point personnellement, mais il annonce que cette bénédiction divine ne s'étendra point sur ses descendants. Selon le style des livres

saints, *maudire* ne signifie pas toujours souhaiter du mal, mais en prédire ; ici les verbes sont au futur, et non à l'optatif : il faut donc traduire *Chanaan sera maudit*, et non *que Chanaan soit maudit*. Cham eut une nombreuse postérité. On croit que l'Egypte, où il s'établit, l'adora dans la suite sous le nom de *Jupiter Ammon*.

CHAMBERLAYNE (Edouard), né en 1616, à Odington, dans le comté de Gloucester, gouverneur du duc de Grafton, fut chargé d'apprendre l'anglais au prince Georges de Danemark, et mourut à Chelsea en 1703. On lui doit : *L'Etat présent de l'Angleterre*, Amst., 1668-71, 2 part. in-12. L'édition la plus complète est celle de 1747. Cet ouvrage a été trad. en français par de Neuville, la Haye, 1728, 3 vol. in-8 ; *Académie pour l'instruction des dames*, 1771 ; *Le presbytérien converti*, 1668. C'est une soi-disant apologie de la religion anglicane.

CHAMBERS (Ephraïm), né à Milton dans le Westmoreland, de parents doués de peu de fortune, après avoir fait avec succès son cours de belles-lettres au collège de Kendal, fut destiné par son père qui n'avait pas le moyen de lui faire achever ses études dans une université, à apprendre un métier. Ce ne fut que chez le troisième maître qu'il put se déterminer à un art mécanique ; ce maître était un faiseur de globes ; il s'y appliqua autant à la théorie et à l'usage des globes qu'au mécanisme. Il passa ensuite plusieurs années dans la retraite, s'occupant de la recherche de ce qui concerne chaque art, et de l'histoire des sciences. Le fruit de son application fut une *Encyclopédie*, qui parut pour la première fois en 1728, 2 vol. in-fol., 60 à 72 fr. Il avait amassé des matériaux pour augmenter cette *Encyclopédie*. Elle a été réimprimée en 1778 en 4 vol. in-fol., et en 1788 en 5 vol., vend. 99 fr. C'est là comme le berceau de cette immense compilation, qui a paru depuis en France sous le même nom, et que l'on peut regarder comme l'arsenal de l'incrédulité ; qui par les maximes démagogiques qu'elle renferme, a occasionné une révolution funeste dans les esprits, et qui a fini par bouleverser la France. L'*Encyclopédie* de Chambers, comme celle de Diderot et société, était farcie de traits hardis contre la religion et le gouvernement. Après un assez long séjour en France, Chambers repassa en Angleterre en 1739, et mourut en 1740, à Islington. Chambers a travaillé avec Martyn à l'*Histoire philosophique de l'Académie des Sciences*, Paris, 3 vol. in-8.

CHAMBERS (William), célèbre architecte anglais, né en Suède, et originaire d'Ecosse, reçut sa première éducation en Angleterre, et s'embarqua en qualité de subrécargue sur un vaisseau suédois de la compagnie des Indes orientales. Il séjourna quelque temps à la Chine, où il rapporta une multitude de dessins originaux et un goût décidé pour l'étude de l'architecture. Lord Bute, auquel il avait fait présenter quelques-uns de ses dessins, le choisit pour donner des leçons au prince de Galles, depuis Georges III. Ses principaux travaux en architecture sont l'observatoire de Richmond, les superbes jardins de Kew, où il développa son goût pour le genre chinois, et l'hôtel de Somerset-House. Chambers

fut nommé contrôleur général des bâtiments du roi, trésorier de l'académie royale des arts, et mourut à Londres le 8 mars 1796. Il était associé de presque toutes les académies d'architecture de l'Europe. On a de lui : *Dessins des édifices, meubles, habits, machines et ustensiles des Chinois*, Londres, 1757, in-fol., réimpr. à Paris en 1776, in-4; *Dissertation sur le jardinage de l'Orient*, Londres, 1772, in-4. Cet ouvrage parut la même année en anglais et en français, et fut réimprimé à Londres en 1774 avec des augmentations : *Traité d'architecture civile*, Londres, 1759 et 1768, in-fol.; *Plans, élévations, coupes, vues et perspectives des jardins de Kew*, Londres, 1763 et 1769; *Traité de la partie décorative de l'architecture civile, avec 53 planches*, Londres, 1791, in-fol.

CHAMBON (Antoine-Benoît), ancien trésorier de France, embrassa le parti de la révolution, et fut député en 1792 à la Convention nationale par le département de la Corrèze. Il y dénonça le ministre de la guerre Pache, et traita Robespierre de factieux, ce qui le fit provoquer en duel par Bourdon (de l'Oise), l'un des sicaire de ce tyran. Nommé membre du comité de sûreté générale, il vota la mort de Louis XVI, mais sous la condition expresse que le jugement serait ratifié par le peuple; il fit tous ses efforts pour obtenir un sursis jusqu'à ce que les assemblées primaires eussent prononcé en dernier ressort. Le 31 mai 1793, il fut enveloppé dans la chute du parti girondin, et périt dans une grange à Lubersac en se défendant contre ceux qui voulaient l'arrêter.

CHAMBON DE MONTAUX (Nicolas), médecin, né en 1748 à Brevannes, dans le département de la Haute-Marne, exerça pendant quelques années la médecine à Langres, et vint, en 1780, s'établir à Paris, où il fut agrégé à la société royale de médecine et nommé médecin en chef de la Salpêtrière. Il remplit, au commencement de la révolution, plusieurs fonctions administratives, et fut élu le 3 décembre 1792, maire de Paris pour remplacer Péthion. Chambon ne conserva ce titre que 70 jours. Il accompagna Louis XVI à la barre de la Convention, les 10 et 26 décembre 1792, et au mois de janvier suivant, il eut la pénible mission d'aller au Temple avec le ministre de la justice et le secrétaire du conseil exécutif, notifier au monarque sa sentence de condamnation. Il donna sa démission de maire le 2 février 1793, réussit à se soustraire à l'exécution du décret qui prononçait l'arrestation provisoire de tout fonctionnaire public démissionnaire, et reprit l'exercice de la médecine. En 1814, il se déclara hautement royaliste, et publia pour sa justification un écrit intitulé : *Lettres à M. C. sur les calomnies répandues contre moi comme maire de Paris, et renouvelées dans ce temps*. Aux approches du 20 mars, malgré son grand âge et ses infirmités, il écrivit au ministre de la guerre pour demander du service dans l'armée royale de la Vendée. Chambon fit agréer à Madame, duchesse d'Angoulême, un bijou qui renfermait des cheveux de Marie-Antoinette, et obtint l'assurance que son altesse royale ne conserverait point les préventions

fâcheuses qu'on lui avait supposées. Plus tard cette princesse, ayant appris que Chambon était tombé dans une situation de fortune gênée, lui fit remettre un secours de deux mille francs. Il est mort en 1826, et a laissé les ouvrages suivants : *Traité de l'anthrax, ou fistule maligne, avec des notes et des observations critiques*, 1781, in-12; *Des maladies des femmes en couche, et à la suite des couches*, 1784, 2 vol. in-12; *des maladies des filles*, 1785, 2 vol. in-12; *Des maladies de la grossesse*, 1785, 2 vol. in-12; *Des moyens de rendre les hôpitaux utiles à l'instruction, etc.*, 1787, 1 vol. in-12; *Traité des fièvres malignes*, 1787, 1 vol. in-12; *Observations clinicae, curationes morborum variorum, etc.*, 1789, 1 vol. in-4; *Des maladies des enfants*, 1799, 2 vol. in-8; *Traité de l'éducation des moutons*, 1810, 2 vol. in-8; *Comparaison des effets de la vaccine avec ceux de la petite vérole inoculée, etc.*, 1821, in-8. Les Traités sur les maladies des femmes ont été réunis sous ce titre : *Traité complet des maladies des filles, des femmes et de la grossesse, et des maladies chroniques à la suite des couches*, 1798, 8 vol. in-8. Des articles dans l'Encyclopédie méthodique et dans le Dictionnaire d'agriculture de Rozier; des mémoires dans la *Collection de la société royale de Médecine*; enfin en manuscrit une *Traduction* de Columelle et un *mémoire contre la vaccine*.—CHAMBON (Augustine), sa femme, a publié un *Manuel de l'éducation des abeilles*, extrait de Réaumur, avec des notes de Chambon, 1798, in-8. C'est à elle qu'on doit les chaufferettes ingénieuses connues sous le nom d'*Augustines*.

CHAMBRAI (Roland FRÉARD, sieur de), appelé aussi *Chantelou*, parent et ami de Desnoyers, secrétaire d'état, est plus connu pour avoir amené Le Poussin de Rome en France, que par son *Parallèle de l'architecture antique avec la moderne*, Paris, 1650, in-fol., 10 à 12 fr., réimpr. en 1702, gr. in-fol., fig., 12 à 18 fr., quoique bien accueilli dans son temps, et assez estimé encore aujourd'hui. Il a traduit en français le *Traité de la peinture de Léonard de Vinci*, Paris, 1651, in-fol., 8 à 9 fr., et les *quatre livres d'architecture d'André Palladio*, Paris, 1650, in-fol., 7 à 8 fr. On a encore de cet auteur : *Parallèles des principaux auteurs qui ont écrit sur l'architecture*, Paris, 1766, gr. in-8, fig., 6 à 7 fr. Chambrai est mort en 1676.

CHAMBRAI (Jacques-François de), chevalier, grand-croix de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né en 1637, était de la même famille que le précédent. Il s'acquit une grande réputation dans la guerre qu'il fit toute sa vie aux infidèles, sur lesquels il prit onze vaisseaux, entre autres la *Patronne de Tripoli* en 1723, et en 1732, la *Sultane*, portant pavillon de contre-amiral du grand seigneur. Pour récompense de ses services, le grand-maître le fit vice-amiral, et commandant général des troupes de terre et de mer de la religion. Ce brave homme fit construire à ses frais dans l'île de Goze une forteresse, appelée de son nom la *Cité neuve de Chambrai*; et par cet ouvrage important il a mis les Gozetins à l'abri des insultes des Barba-

resques, rendu le siège de Malte presque impossible, et assuré le commerce des puissances chrétiennes dans la Méditerranée. Il mourut l'an 1756 à Malte, avec la réputation du plus grand homme de mer de son siècle.

CHAMBRE (Marin CUREAU de la), né au Mans, l'an 1594, membre de l'académie française et de celle des Sciences, médecin ordinaire du roi, égaya l'étude de la médecine et de la philosophie par la culture des belles-lettres. Il laissa des ouvrages dans tous ces genres : *Les caractères des passions*, Amsterdam, Michiels, 1658-63, 3 tom. en 4 vol., pet. in-12, 20 à 25 f.; *L'Art de connaître les hommes*, ibid., 1660, pet. in-12, 6 à 9 fr.; deux ouvrages de morale, qui ne valent pas, pour le fond et pour la forme, Abbadie et La Bruyère; *La connaissance des bêtes*, in-4; *Conjectures sur la digestion*; *Le système de l'âme*, et plusieurs autres morceaux sur des matières de physique. Il mourut en 1669.

CHAMBRE (Pierre CUREAU de la), fils puîné du précédent, et membre comme lui de l'académie française, fut destiné d'abord à la médecine; mais une surdité qui lui survint, le fit tourner du côté de l'Eglise. Il mourut en 1693, curé de St.-Barthélemi. Ses connaissances ne se bornaient pas aux matières ecclésiastiques. Il écrivit peu; mais il engagea plusieurs personnes timides, quoiqu'habiles, à écrire. Il se comparait à Socrate, qui, ne produisant rien de lui-même, aidait les autres à produire. Quoiqu'il aimât la poésie, il ne fit jamais qu'un seul vers en sa vie. Boileau, à qui il le récita, s'écria en l'admirant : *Ah ! M. le curé, que la rime en est belle !* On a de lui plusieurs *panégyriques*, imprimés séparément, in-4.

CHAMBRE (François Ihharat de la), docteur de la maison et société de Sorbonne, et chanoine de St.-Benoît, né en 1698, mourut à Paris, sa patrie, en 1753. On a de lui différents ouvrages, qui prouvent qu'il avait approfondi les matières qu'il a traitées. Les principaux sont : un *Traité de la véritable religion*, Paris, 1737, 5 vol. in-12, 5 à 6 fr.; bon ouvrage, où le mérite du style se trouve réuni à la justesse et à la solidité des raisonnements; un *Traité de l'Eglise*, ibid., 1743, 6 vol. in-12; c'est une suite du traité précédent, 6 à 7 fr.; un *Traité de la grâce*, ibid., 1746, 4 vol. in-12; un *Traité du Formulaire*, ibid., 1736, 4 vol. in-12; et plusieurs autres écrits contre le baianisme, le jansénisme et le quesnellisme; une *Introduction à la théologie*, Utrecht, 1746, in-12, etc.

CHAMFORT (Sébastien-Roch-Nicolas), poète et littérateur, membre de l'académie française, naquit en 1741, dans un petit village près de Clermont en Auvergne. Il ne connut pas son père; mais quoique cette circonstance qui laissait dans une obscurité fort équivoque son origine et son état dans le monde, ait puissamment influé sur son caractère et sa vie, il conserva toujours une vive tendresse pour sa mère, qui était une simple paysanne. Envoyé de bonne heure à Paris, il entra comme boursier au collège des Grassins où il parut sous le nom de *Nicolas*. Il ne commença à briller qu'en rhétorique, où il remporta les cinq premiers prix de l'université.

La causticité naturelle de son esprit lui inspira contre ses maîtres de petites satires qui le firent renvoyer du collège, avec Letourneur, le même qui depuis traduisit Shakespeare et Ossian. Après un petit voyage en Normandie, les deux amis obtinrent leur rentrée, et Nicolas acheva sa philosophie. En paraissant dans le monde, où il fut introduit par Duclos, il prit le nom de Chamfort, sous lequel il s'est rendu célèbre. Les grâces de sa figure, et les saillies de son esprit, le firent accueillir avec bienveillance; mais une fierté poussée à l'excès, jointe à des imprudences et à des écarts nombreux, le conduisit bientôt à l'infortune et à la misère. Obligé de travailler pour vivre, il écrivit des articles dans quelques journaux, et fit représenter au Théâtre-Français sa comédie de la *Jeune Indienne*, dont le sujet est emprunté à la petite histoire d'Inkle et Yarico, du *Spectateur*. Cette pièce obtint un brillant succès et fit rechercher l'auteur. Chamfort n'avait alors que vingt-trois ans, et la même année (1764) il avait remporté à l'académie française le prix de poésie par son *Epître d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils*. Lancé de nouveau dans le monde, la dissipation de sa vie le força de travailler avec plus de vitesse, et il obtint moins de succès. Sa pièce intitulée, *L'Homme de lettres*, se sent du désordre au milieu duquel elle a été composée, et c'est avec raison que l'académie en 1766 lui préféra *le Poète*, de Laharpe. *L'Ode sur les volcans* fut envoyée trop tard à l'académie de Marseille, et ne put être admise au concours. Mais en 1768 la même académie accorda à Chamfort le prix d'éloquence sur cette question : *Combien le génie des grands écrivains influe sur l'esprit de leur siècle ?* Dans ce discours, empreint de l'esprit du temps, l'auteur énumérait pompeusement les titres que les philosophes avaient à la reconnaissance publique : « Délivrez, disait-il aux rois, des fureurs de l'envie » et du préjugé barbare ces législateurs paisibles de la raison qui ne parlent que pour votre gloire et pour le bonheur du genre humain. » Lorsque plus tard, témoin des atrocités révolutionnaires, Chamfort essaya d'échapper par un suicide à l'échafaud dont le menaçaient les disciples des philosophes, il dut reconnaître ce que les rois, comme le genre humain, devaient à ces écrivains novateurs dont il avait vanté les services. *L'Eloge de Molière*, couronné en 1769, par l'académie française, vint accroître la réputation de Chamfort, qui s'agrandit encore l'année suivante par le succès qu'obtint au théâtre le *Marchand de Smyrne*, comédie dont l'idée est prise dans les *Indes galantes* de Fuselier. Cependant la vie dissipée de Chamfort, ses travaux, et l'ardeur effrénée de ses passions altérèrent sa santé. Le principe de son mal était une humeur âcre et dartreuse dont les eaux de Contrexeville ne purent le guérir entièrement. Le produit des succès de Chamfort ne suffisait pas à ses besoins, et il fallut que ses amis s'occupassent de son bien-être. Chabannon lui céda une pension de douze cents livres qu'il avait sur le *Mercure*. Chamfort travaillait à une compilation publiée en 1771 sous le titre de *Bibliothèque de société*, 4 vol. petit in-12; ouvrage où la

décence et la pudeur ne sont pas toujours respectées. Mais sa maladie l'empêcha de continuer au delà du 2^e volume ce travail qui fut achevé par une autre main. Après son retour des eaux, Chamfort se retira à la campagne pour composer son *Eloge de La Fontaine*. Un prix était proposé sur ce sujet par l'académie de Marseille. Necker, qui avait su que Laharpe son protégé s'était mis sur les rangs, avait joint cent louis au prix qu'il croyait assuré à l'auteur de *Warwick*. La beauté du sujet, cette rivalité et les circonstances inspirèrent Chamfort ; il remporta le prix, et, en lisant les deux discours, le public de nos jours confirme encore le jugement de l'académie de Marseille. Bientôt Chamfort mit la dernière main à sa tragédie de *Mustapha et Zéangir*, qui fut jouée à Fontainebleau en 1770, et au Théâtre-Français l'année suivante, avec un succès qui lui valut la place de secrétaire des commandements du prince de Condé, place tranquille qui convenait à l'état de faiblesse où il était réduit, mais dont il se démit sous un prétexte honnête, pour échapper au léger assujettissement qu'elle lui imposait. Chamfort, dont l'humeur morose s'aggravait de jour en jour, alla ensevelir sa misanthropie à Auteuil, où Helvétius s'efforça de le réconcilier avec la société. En 1781, il fut reçu à l'académie française, où il succéda à Sainte-Palaye, et fit un discours de réception qui fut remarqué. La même année vit paraître son *Précis des révolutions de Naples et de Sicile*, qu'il écrivit pour servir de préambule au *Voyage de Saint-Non*. Ayant eu la douleur de perdre une personne à laquelle l'unissait une parfaite ressemblance d'idées et de sentiments, le besoin de distractions le rejeta dans le monde : c'est alors qu'il fut nommé lecteur de madame Elisabeth, sœur du roi. Il fit pour elle un *Commentaire* sur *La Fontaine*, dont il ne reste que quelques notes pleines d'esprit et de goût. Lorsque la révolution éclata, Chamfort, qui haïssait naturellement toutes les supériorités sociales, se prononça avec force pour les régénérateurs. S'il faut en croire Marmontel, il avait calculé d'avance, sans en être effrayé, les violences de la révolution ; et il eut à ce sujet, avec l'auteur des *Incas*, une conversation curieuse que ce dernier a rapportée dans ses *Mémoires*. Ayant perdu ses pensions et ses places, Chamfort prit part à la rédaction du *Mercure*, où il donna plusieurs articles littéraires. Lié avec Mirabeau, il travailla, dit-on, à quelques-uns des discours de ce célèbre orateur, et composa, de concert avec lui, la brochure intitulée : *De l'ordre de Cincinnatus*. Ce fut encore pour Mirabeau qu'il écrivit son fameux discours sur les académies, où il montrait l'inutilité et provoquait la destruction de tous les corps littéraires. Il commença aussi vers la même époque les *Tableaux de la Révolution*, dont il publia les vingt-six premiers chapitres. Chamfort avait donné des gages aux révolutionnaires : c'était lui qui avait proposé aux armées françaises cette fameuse devise : *Guerre aux châteaux, paix aux chaumières* ! Ses déclamations contre les abus de l'ancien régime avaient fait dire à ses amis honnêtes, qu'il était *Jacobin jusqu'à la menace*. Cependant les cruautés

de 93 révoltèrent son âme. Il traduisait la légende des Jacobins : *Fraternité ou la mort* ! par ces mots : *Sois mon frère ou je te tue*. La fraternité de ces gens-là, disait-il encore, est celle de Caïn et Abel. Ses sarcasmes irritèrent les tyrans, qui le firent conduire aux Madelonettes, au moment même où il venait d'être nommé l'un des conservateurs de la bibliothèque nationale par le ministre Roland. Il fut relâché au bout de quelques jours, et jura de ne plus rentrer vivant dans sa prison. Aussi lorsqu'on parla de l'arrêter un mois après, il se fracassa la tête d'un coup de pistolet sans se tuer, et voulut s'achever en se coupant la gorge avec un rasoir, et en se faisant des incisions aux deux jarrets. Ses amis accoururent à temps pour le rappeler à la vie. « Je » pouvais me tuer en sûreté, leur dit Chamfort ; je » ne craignais pas du moins d'être jeté à la voirie du » Panthéon. » C'est ainsi qu'il l'appelait, depuis l'apothéose de Marat. Les blessures de Chamfort n'étaient pas mortelles, et il se rétablit en peu de temps. Il avait repris ses travaux, lorsque l'humeur dardreuse qui le minait depuis plusieurs années, se jeta sur la vessie, et l'enleva presque subitement le 13 avril 1794. Ses funérailles furent très-simples : trois personnes seulement osèrent suivre son convoi ; c'étaient Sieyès, Ginguené et Van-Praet. Chamfort se distingua surtout par l'esprit et le goût. Sa causticité le fit craindre dans le monde, et son orgueil irritabile le rendit ennemi des distinctions monarchiques. Partisan des idées nouvelles, il en fut désabusé par les sanglants excès qu'elles entraînèrent. Frappé par la révolution, il ne lui manqua, pour se faire pardonner ses erreurs, que de les reconnaître hautement. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on doit à Chamfort un *Dictionnaire dramatique*, 1776, 3 vol. in-8. Les bons mots de Chamfort ont été recueillis en 1800, sous le titre de *Chamfortiana*. Ginguené a réuni et publié ses *Oeuvres*, avec une *Notice sur la vie de l'auteur*, 1795, 4 vol. in-8. Une nouvelle édition en a été donnée par M. Auguis, 1824, 4 vol. in-8. Une faible partie du *Commentaire sur La Fontaine*, consistant en quelques notes que l'auteur appelait les rognures de son travail, a été publiée par Gail, dans son recueil intitulé : *Les trois Fabulistes*. Chamfort travailla encore au journal encyclopédique, et au *Mercure*, et rédigea plusieurs volumes du *Vocabulaire français*. Ses *Contes en prose*, ses *Soirées de Ninon*, et les fragments du poème de *La Fronde*, qu'il n'avait point achevé, sont perdus.

CHAMIER (Daniel), professeur en théologie à Montauban pour les protestants, y fut tué d'un coup de canon en 1621, sur un bastion où il faisait les fonctions de prédicant et de soldat. Ce ministre, souvent employé dans les affaires difficiles de son parti, dressa le célèbre édit de Nantes. La politique ne l'empêcha pas de traiter la controverse. On a de lui, Genève, 1610, 4 vol. in-fol. contre Bellarmin, sous le titre singulier de *Panstratie catholique*, ou *Guerre de l'Eternel*. Quoique ce titre soit fanatique, et que l'ouvrage le soit aussi, on y trouve pourtant des choses curieuses.

CHAMILLARD (Michel de), d'abord conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes, conseiller d'état, contrôleur-général des finances en 1699, et ministre de la guerre en 1701, parvint à toutes ces places par la réputation de sa probité, plutôt que par celle de son habileté. Ayant été rapporteur d'un procès perdu par sa négligence, il rendit à la partie 20,000 livres qui en faisaient l'objet, et renonça à sa profession. Il ne voulut se charger ni des finances ni de la guerre, qu'après que le roi lui eut dit : *Je serai votre second*. Les cris du public l'obligèrent de se démettre de ces deux emplois, du premier en 1708, et du second en 1709. Il augmenta les impôts, multiplia les billets de monnaie, vendit à vil prix les croix de Saint-Louis; et se servit de tous les expédients auxquels on a recours dans les temps malheureux. Il mourut en 1721, à 70 ans, regardé comme un particulier honnête homme, et comme un ministre faible; mais peut-être ne considère-t-on pas assez que, lorsqu'arrive le temps marqué par la Providence pour humilier les rois et les empires, le zèle des ministres, les talents des généraux, toutes les ressources de l'état, sont maîtrisés par les événements.

CHAMILLART (Etienne), jésuite, né à Bourges en 1656, enseigna les humanités et la philosophie avec succès. On le vit paraître ensuite dans les chaires, où il annonça la parole de Dieu pendant 20 ans, avec autant de zèle que de fruit. Il mourut à Paris en 1730. Il était très-versé dans la connaissance de l'antiquité. On a de lui une savante édition de *Prudence*, à l'usage du dauphin, avec une interprétation et des notes, Paris, 1687, in-4, 150 à 200 fr.; ce vol. est l'un des plus rares de la collection; *Dissertations sur plusieurs médailles, pierres gravées et autres monuments d'antiquités*, Paris, 1711, in-4, 5 à 6 fr. Le P. Chamillart, qu'une inclination naturelle avait porté à l'étude des médailles, était devenu un antiquaire habile. Cependant le désir de posséder quelque chose d'extraordinaire, et qui ne se trouvât point dans les autres cabinets de l'Europe, l'aveugla sur deux médailles qu'il crut antiques. La première était un *Pacatien* d'argent, médaille inconnue jusqu'à son temps, et qui l'est encore aujourd'hui. Le P. Chamillart ayant trouvé cette pièce en fit grand bruit. *Pacatien*, selon lui, était un tyran, mais par malheur personne avant lui n'en avait parlé, pas même Trébellius Pollio, et ce tyran sortait de dessous terre, après 14 ou 1500 ans d'oubli. La fausseté de cette médaille a été généralement reconnue depuis la mort de son possesseur. La seconde médaille sur laquelle il se trompa aussi, était une *Annia Faustina*, grecque, de grand bronze. La princesse y portait le nom d'*Aurélia*, d'où le P. Chamillart conclut qu'elle descendait de la famille des Antonins. Elle avait été frappée, selon lui, en Syrie, par les soins d'un Quirinus ou Cirinus, qui descendait, à l'en croire, de ce Quirinus dont il est parlé dans l'Evangile de saint Luc. Le P. Chamillart étala son érudition dans une belle dissertation. Il triomphait, lorsqu'un antiquaire romain se déclara le

père d'*Annia Faustina*, et en fit voir quelques autres de la même fabrique.

CHAMILLY (Noël BOUTON de), né en 1636, cadet d'une maison ancienne, originaire du Brabant, porta les armes de bonne heure et avec distinction. Il passa l'an 1663 en Portugal, et y servit en qualité de capitaine de cavalerie sous le maréchal de Schomberg. Ce fut pendant les loisirs que lui laissaient ses fonctions militaires, qu'il se lia d'amitié avec une religieuse portugaise. Les *Lettres* qu'on a données au public, 1682, in-12, et souvent réimprimées depuis, sont le fruit de cette liaison raisonnable et honnête. Le libraire Delance a publié en 1806, in-12, ou in-8, une jolie édition des *Lettres portugaises* avec une *notice historique et bibliographique*, de l'abbé de Saint-Léger et des *Notes* de Barbier. La meilleure édition est celle de Paris, 1824, in-12, par le comte de Souza-Botelho. Après avoir passé par tous les grades, et s'être signalé en 1675 par la belle défense de Grave, il fut honoré du bâton de maréchal de France en 1703, et nommé chevalier des ordres du roi en 1705. Il mourut à Paris en 1715.

CHAMILLY (Claude-Christophe LORMIER D'ETOCE de), né à Paris en 1732, devint premier valet de chambre de Louis XVI, et demanda à être renfermé avec lui au Temple après l'affreuse journée du 10 août, ce qui lui fut accordé. L'infortuné monarque lui adressa des remerciements dans son testament. Transféré ensuite dans la prison de la Force, puis dans celle de Luxembourg, Chamilly fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 23 juin 1794.

CHAMIR (Eléazar), savant Arménien, né à Ispahan, vers 1720, suivit à la fois la carrière du commerce et celle des lettres. Après la mort de Nadir-Schah, voulant éviter les troubles qui désolaient la Perse, il se retira à Madras, où il fit une fortune considérable qu'il employa presque entièrement à l'instruction et au soulagement de ses compatriotes, pour lesquels il établit dans cette ville une imprimerie, une école et un hôpital. Il mourut vers 1790. On a de lui : *Exhortation aux Arméniens* pour secouer le joug des musulmans, Madras, 1772, in-8. On y trouve un précis de l'histoire d'Arménie jusqu'à la fin du 11^e siècle, tiré, pour les cinq premiers siècles, de Moïse de Khorène. Les événements depuis cette époque sont confus et peu exacts; une *histoire* de ce qui reste d'Arméniens et de Géorgiens, ouvrage important pour l'histoire orientale, où l'on trouve les principaux faits de l'histoire d'Arménie depuis l'an 1048 jusqu'à l'an 1290; et l'histoire de Narsès, premier Arsacide, surnommé le Grand; une grande *carte de l'Arménie et des pays voisins* en deux feuilles, publiée à Venise en 1778.

CHAMOUSSET (Claude-Humbert PIARRON de), maître des comptes à Paris où il était né en 1717, mort en 1773, s'est efforcé de procurer, par d'excellents projets, les utiles établissements que sa fortune ne lui permettait pas d'entreprendre. Habile dans l'art de guérir, et pratiquant lui-même la chirurgie, une foule de malheureux abordaient con-

tinuellement son hôtel qu'on aurait pu appeler à juste titre *l'Hôtel de la bienfaisance*. Il soignait les uns, administrait les autres; donnait des conseils à ceux-là, des aliments à ceux-ci, et de l'argent à tous. De Chamousset préféra la charge de maître des comptes à celle de conseiller au parlement, pour consacrer plus de temps aux œuvres de miséricorde. Il a donné le *Plan d'une maison d'association pour les malades*, qui a été réimprimé sous le titre de *Vue d'un citoyen*, 1757, in-12; deux *Mémoires*, l'un *sur la conservation des enfants*, l'autre *sur l'emploi des biens de l'hôpital Saint-Jacques*, in-12; *Observations sur la liberté du commerce des grains*, in-12. Tous ces ouvrages ont été réunis, Paris, 1783, 2 vol. in-8. On lui doit aussi l'établissement de la petite poste de Paris.

CHAMPAGNE (Philippe), peintre, né à Bruxelles en 1602, mort en 1674, vint à Paris en 1621, et s'y perfectionna sous Le Poussin, et sous Duchesne, premier peintre de la reine. Après la mort de cet artiste, il eut sa place, son appartement au Luxembourg, et une pension de 1200 livres. Il aurait été aussi premier peintre du roi, si le crédit, la réputation et les talents de Le Brun ne lui eussent enlevé cette place. La décence guida toujours son pinceau, ainsi que ses mœurs. Il était doux, laborieux, complaisant, bon ami. Ses tableaux ont de l'invention, son dessin est correct, ses couleurs d'un bon ton, ses paysages agréables; mais ses compositions sont froides, et ses figures n'ont pas assez de mouvement. Il copiait trop servilement ses modèles. Le *Crucifix* de la voûte des Carmélites du faubourg Saint-Germain, regardé comme un chef-d'œuvre de perspective, est de lui. On voit encore beaucoup de ses ouvrages dans plusieurs maisons royales et dans différentes églises de Paris.

CHAMPAGNE (Jean-François), membre de l'Institut, né à Semur en 1751, entra de bonne heure chez les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, où il fut successivement élève, maître et supérieur. En 1795 il fut chargé de la réorganisation du collège de Louis-le-Grand, qui prit le nom de Prytanée, et il le dirigea pendant 15 ans avec succès. Il n'y avait pas un an qu'il avait été mis à la retraite lorsqu'il est mort en 1813. Il avait épousé la veuve de l'ancien ministre Le Brun qui périt sur l'échafaud en 1793. Indépendamment de plusieurs *discours* faits pour des solennités universitaires, il a publié une *Traduction* estimée de *la Politique d'Aristote*, 1797, in-8; des *Vues sur l'organisation de l'instruction publique dans les écoles destinées à l'enseignement de la jeunesse*, 1800, in-8; une traduction du *Mare clausum et apertum* de Grotius, sous ce titre : *la Mer libre, la Mer fermée*, ou *Exposition et Analyse du traité de Grotius*, 1803, in-8.

CHAMPAGNY (Jean-Baptiste NOMPÈRE de), duc de Cadore, ministre, sénateur, pair, grand chancelier de l'ordre de la réunion, grand officier de la légion d'honneur, etc., né à Roanne, dans le Lyonnais, en 1756, d'une famille noble, fut, dès son enfance, destiné à la marine, et était parvenu au grade de major de vaisseau lorsque la ré-

volution éclata. Nommé, en 1789, député de la noblesse du Forez aux états généraux, il passa un des premiers de son ordre dans la chambre du tiers état, et en fut élu secrétaire le 16 février 1790. Il contribua à faire adopter plusieurs projets de réforme dans le code maritime, et proposa, en 1791, de ne plus admettre de distinction entre la marine royale et la marine marchande. Sous le règne de la terreur il fut mis en arrestation, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor; mais il ne reparut sur la scène politique qu'après le 18 brumaire (9 novembre 1799), et alors il fut appelé au conseil d'état et envoyé, en juillet 1801, à Vienne comme ambassadeur. Rappelé en 1804 pour prendre le portefeuille du ministère de l'intérieur, il fut comblé d'éloges et de présents par la cour autrichienne, et l'empereur François II mit le comble à sa bienveillance en consentant à devenir le parrain de son fils, né à Vienne le 10 septembre 1804. Lors du sacre de Bonaparte, il alla recevoir Pie VII à Fontainebleau, et il eut pour sa Sainteté tous les égards convenables. A peine installé dans ses hautes fonctions, il fit au corps législatif un rapport très-brillant, où tout en s'appliquant à faire ressortir la supériorité de la France impériale sur la France de l'ancien régime, et en constatant les progrès des arts et de l'industrie depuis 1789, il félicita le gouvernement d'être revenu aux formes monarchiques. Champagny accompagna son maître à Milan en 1805, et assista à son couronnement comme roi d'Italie. En 1806, il reçut la mission de solliciter officiellement le décret qui rendit à leur ancienne destination les églises de Sainte-Geneviève et de Saint-Denis. Après la paix de Tilsitt il passa au ministère des affaires étrangères, et par des promesses fallacieuses il vint à bout d'attirer le roi d'Espagne à Bayonne. Pour justifier sa conduite, il fit un rapport le 24 avril 1808, où il établissait, comme une des bases de la sûreté de l'Europe et de la délivrance de l'Espagne, la nécessité d'employer tous les moyens pour faire descendre du trône un prince faible qui se laissait dominer par la politique anglaise, et qui ne pourrait jamais donner à son peuple une existence précaire. Ce ministre se rendit à Bayonne avec Bonaparte, et fut créé cette même année duc de Cadore. Cependant l'usurpation du sceptre castillan ne s'étant point effectuée avec autant de facilité que la flatterie ministérielle l'avait espéré, Champagny se vit obligé de demander l'intervention des armes de son maître pour terminer ce que la diplomatie avait commencé avec autant de perfidie que de maladresse. L'Autriche en profita pour recommencer la guerre; il suivit Bonaparte dans cette rapide campagne, et il contribua à la conclusion du traité de paix qui amena le mariage de Marie-Louise. Il proposa ensuite la réunion de la Hollande à la France, qui fut consommée en 1810. C'est ainsi qu'en flattant l'ambition de l'empereur, il s'éleva au premier rang parmi ses conseillers intimes. Le duc de Cadore continua à administrer le département des affaires extérieures jusqu'en 1811, époque où il éprouva une sorte de défaveur pour n'avoir pas compris, dit-on, les in-

tentions de son maître à l'égard de la Russie, et n'avoir pas su donner en conséquence à la diplomatie française une direction conforme à ses projets. Néanmoins il fut nommé intendant général des domaines de la couronne et sénateur le 5 avril 1813. Lors de l'invasion des alliés en 1814, on lui donna le commandement d'une légion de la garde nationale parisienne, et il adhéra, le 24 avril même année, à la déchéance de Napoléon. Le roi le créa pair le 4 juin 1814; mais au retour de Bonaparte, il accepta une seconde fois la place d'intendant général de ses domaines, et vint siéger parmi les pairs de la nouvelle chambre. La seconde restauration l'ayant privé de sa dignité, il rentra dans la vie privée. M. Decaze voulant changer en 1819 la majorité de la chambre des pairs, comprit le duc de Cadore sur une nouvelle liste. Il est mort le 3 juillet 1834.

CHAMPENETZ (le chevalier Louis de), né en 1759, officier aux gardes françaises à l'époque de la révolution, resta fidèle à la monarchie; et comme il maniait avec beaucoup d'esprit l'arme du ridicule, il devint un des plus ingénieux défenseurs de la cause royale, et travailla avec Rivarol aux *Actes des apôtres*, feuille gaie et maligne, où l'on trouve des détails piquants et des anecdotes assez curieuses. Echappé heureusement aux proscriptions qui suivirent la journée du 10 août, il se retira à Meaux; mais ayant eu l'imprudence de venir se fixer à Paris, il fut arrêté et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 24 juillet 1794, comme complice d'une conspiration existant dans la prison où il était détenu. Son caractère ne se démentit pas jusqu'à son dernier moment : il demanda aux juges qui venaient de prononcer sa sentence, s'il y avait au tribunal comme à la section, des remplaçants. Champcenetz a publié : *Le Gobe-mouches au Palais-Royal*, 1788, broch. in-8; *Parodie du sonnet d'Athalie*, 1787, in-8; *Réponse aux lettres de M^{me} de Staël sur le caractère et les œuvres de J.-J. Rousseau*, Paris, 1789, in-8; *Traité de l'amour des femmes pour les sots*, 1788, in-8.

CHAMPEAUX (Guillaume de), archidiacre de Paris dans le 12^e siècle, fonda une communauté de chanoines réguliers à St.-Victor-lès-Paris, et y professa avec distinction. Abailard, son disciple, devint son rival, et disputa longuement et vivement avec lui. Champeaux mourut religieux de Cîteaux en 1121, après avoir été pendant quelque temps évêque de Châlons-sur-Marne. On a de lui un *Traité de l'origine de l'âme* dans le *Thesaurus anecdotorum* de Martenne, et d'autres ouvrages manuscrits.

CHAMPIER (Symphorien), médecin et historien, né en 1472 dans le Lyonnais, mort en 1539, fit ses études à Paris et à Montpellier. Il était établi à Lyon lorsque le duc de Lorraine, Antoine, passa dans cette ville en 1509, accompagnant Louis XII qui se rendait en Italie. Ce seigneur le choisit pour son médecin et lui donna le titre de chevalier. De retour à Lyon, Champier fut nommé échevin de cette ville, et y fonda le collège de médecine. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Nous ne citerons que : *Les grands chroniques des princes*

de Savoye et de Piémont, Paris, 1516, in-fol., goth., fig., 12 à 15 fr., ouvrage mal écrit, mais plein de recherches et devenu rare; *La Vie du capitaine Bayard*, Lyon, 1558, in-4, goth., fig., vend. 35 fr.; *De origine et commendatione civitatis Lugdunensis*, Lyon, 1507 et 1537, in-fol.; ouvrage dont il donna une traduction intitulée : *Traité de l'ancienneté et noblesse de l'antique ville de Lyon*, etc., sous le nom de Théophraste du Mas, Lyon, 1529, in-8; une autre édition, revue et corrigée par Léonard de la Ville, a été publiée sous le titre d'*Histoire des antiquités de la ville de Lyon*, etc., Lyon, 1648, in-8; *La nef des Dames vertueuses*, etc., Lyon, 1503, in-4, goth., 11 fr., rare; Paris, 1515, in-4, 8 fr.; ouvrages écrits en prose mêlée de vers; *La nef des princes et des batailles de noblesse*, Lyon, 1502, in-4, 12 fr.; Paris, 1525, in-4, goth., ouvrage mêlé de prose et de vers; *Rosa gallica*, etc., Paris, 1514, in-8; *Hortus gallicus*, etc., Lyon, 1533, in-8; *Campus Elysium Galliae*, etc., ibid., 1533, in-8; *Petit livre du royaume des Allobroges*, sans date, in-8; *Periarchon, id est, de principiis utriusque philosophiae*, Lyon, 1533, in-8; *De triplici disciplina*, Lyon, 1508, in-8, ouvrage curieux; *Chronique de Lorraine*, Lyon, 1509, in-4. On a cru que Champier était l'auteur du livre *De tribus impostoribus* : ce qui a donné lieu à ce soupçon, c'est un passage d'un ouvrage de ce médecin qui a pour titre : *De legum divinarum et humanarum conditoribus*, imprimé à la suite de son livre : *De medicinæ claris scriptoribus*, Lyon, 1506, et 1531, in-8. On trouve dans les *Lyonnais dignes de mémoire*, ouvrage de l'abbé Pernetti, une *Notice* sur Symphorien Champier; mais elle est inexacte, et la liste de ses ouvrages est incomplète.

CHAMPIER (Claude), fils du précédent, né à Lyon, en 1520, n'avait que 18 ans quand il composa un ouvrage sur la singularité des Gaules. Cet écrit est imprimé à la suite du *Catalogue des villes et cités assises es trois Gaules*, de Gilles Corrozet, Paris, 1540, in-16 : ce volume contient en outre un petit *Traité des fleuves et fontaines admirables des Gaules*, trad. du latin de Symphorien Champier, par son fils, et un *Traité des lieux saints des Gaules, où N.-S., par l'intercession des saints, a fait plusieurs miracles*; cet écrit est de Claude Champier. Il existe une 2^e édit. de ce recueil, Lyon, 1556, in-16 : il a été traduit en italien, Venise, 1558, in-8.

CHAMPION (Pierre), jésuite, né à Avranches en 1631, mort en 1701. Il a laissé *La Vie du père Rigoulet*, Paris, 1686, in-12, et Lyon, 1739; *La Vie du P. Lallemant, jésuite*, Paris, 1694, et Lyon, 1735, in-12; *La Vie des fondateurs des maisons de retraite* : M. de Kerlivio, le P. Vincent Huby et M^{lle} de Francheville, sous le nom anagrammatique de Phonamic, Nantes, 1698, in-12. — Il ne faut pas le confondre avec François CHAMPION, jésuite, auteur d'un poème latin intitulé *Stagna*, Paris, 1689, inséré dans le tome 2 des *Poemata Didascalica*.

CHAMPION DE NILON (Charles-François, le

P.), jésuite, né à Rennes en 1724, se retira après la dispersion de son ordre, à Orléans, et s'y livra aux fonctions ecclésiastiques et à des travaux littéraires. Pendant la révolution, il resta caché chez des personnes attachées à la religion : il mourut ainsi dans sa retraite et au moment de la terreur, en 1794. Il a publié : *Critique posthume d'un ouvrage de Voltaire*, Londres, 1772, in-8 ; *Réflexions impartiales sur les observations critiques de Clément, adressées à lui-même*, Orléans et Paris, 1772, in-12 ; *Morceaux choisis des Prophètes mis en français*, Paris, 1777, 2 vol. in-12 ; *Amusements lyriques d'un amateur*, 1778, broc. in-8 ; *Catéchisme pratique*, 1783, in-12 ; *Nouvelles histoires et Paraboles*, 1786, in-12, réimprimées.

CHAMPION DE PONTALIER (l'abbé Fr.), frère du précédent, naquit à Rennes en 1731, se fit aussi jésuite et se retira à Orléans ; mais ensuite il retourna dans sa patrie où il mourut en 1812, laissant une grande réputation de piété. On a de lui plusieurs ouvrages religieux : *Variétés d'un philosophe provincial*, Paris, 1767, in-12, dont M. de Boulogne cite un fragment curieux dans ses *Annales catholiques*, réimp. dans les *Mélanges* de ce prélat, tome 1, pag. 39 ; *La retraite, d'après les exercices de saint Ignace*, in-12 ; le *Trésor du chrétien*, 1778, 2 vol. in-12. C'est un ouvrage précieux dans lequel l'auteur a su mêler les leçons de l'histoire à celles de l'évangile, etc. ; le *Théologien philosophe*, 1786, 2 vol. in-8 ; *Nouvelles Lectures de piété convenables à tous les états*, 4 vol. in-12 ; *Nouvelles Paraboles fondées sur des fictions*, 2 vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été annoncés avec éloges dans les *Annales littéraires* de M. de Boulogne.

CHAMPION DE CICÉ (Jérôme-Marie), né à Rennes en 1735, d'une famille noble, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre en 1761, et appelé la même année par l'évêque d'Auxerre son frère pour le seconder dans l'administration de son évêché. Il fut nommé agent du clergé en 1765, et remplit cette mission d'une manière honorable. En 1770 il devint évêque de Rodez, puis archevêque de Bordeaux en 1781. A l'époque de la révolution, il fut membre de l'Assemblée constituante, se montra favorable aux innovations, et fut un des premiers de son ordre à se réunir aux représentants des communes. Elevé à la place de garde des sceaux, par le roi qui voulait s'entourer d'hommes agréables à la nation, il eut souvent à entretenir l'Assemblée des troubles des provinces, de la résistance des parlements et de l'inexécution des lois ; mais malgré tout ce qu'il fit en faveur de la révolution, et quoiqu'il eût cru devoir, comme ministre, revêtir du sceau de l'état les décrets de cette Assemblée, et surtout celui qu'on appela la *constitution civile du clergé*, il n'en fut pas moins accusé par les Jacobins, et obligé de donner sa démission en novembre 1790. Après la session il passa en Angleterre, revint en France lors de la signature du concordat, donna sa démission du siège de Bordeaux, et fut nommé à celui d'Aix

en 1802. Il mourut la même année, après avoir établi dans son diocèse plusieurs séminaires et des maisons de charité.

CHAMPIONNET (Jean-Etienne), général français, né à Valence en 1762, était fils naturel d'un avocat distingué nommé *Legrand* et d'une paysanne. Il reçut le nom de *Championnet*, en provençal *petit champignon*, par allusion à sa naissance. Quelques fautes de jeunesse l'ayant obligé de quitter le lieu de sa naissance à l'âge de 14 ans, il s'enrôla dans les gardes vallones, et servit au siège de Gibraltar. Au commencement de la révolution, il fut nommé chef du bataillon de l'Isère, et se distingua dans la campagne du Palatinat ; ce qui lui valut d'abord le grade de général de brigade, et ensuite celui de général de division. Il servit en cette qualité à l'armée de Sambre-et-Meuse, et se fit particulièrement remarquer à la prise de Dusseldorf et au passage du Rhin. Après avoir décidé en 1794 le succès de la journée de Fleurus où il commandait une division au centre de l'armée, il passa en 1798 à l'armée d'Italie, où il prit le commandement des troupes destinées à marcher contre le roi de Naples, qu'il chassa rapidement de ses états, après avoir fait prisonnier le général Mack et tout son état-major. La conduite indépendante qu'il affecta dans l'organisation de la république napolitaine, et l'opposition qu'il manifesta aux intentions de Faypout, commissaire envoyé par le directoire, le firent destituer et mettre en jugement. Le gouvernement ayant éprouvé des changements en juin 1799, il fut réintégré dans son grade et mis à la tête de l'armée des Alpes, avec laquelle il battit les Autrichiens à Fenestrelles. Il remplaça ensuite le général Moreau à l'armée d'Italie, et y remporta de nouveaux avantages ; mais un échec l'attendait à Genola : son armée, alors attaquée d'une épidémie, fut battue par les Austro-Russes supérieurs en nombre. Il mourut à Antibes en 1799 des suites de la contagion. Il a laissé des *Mémoires* curieux qu'il écrivit en prison.

CHAMPLAIN (Samuel), né à Bronaye en Saintonge, fut envoyé par Henri IV dans le Nouveau-Monde, en qualité de capitaine de vaisseau. Il s'y signala par son courage et par sa prudence, et on peut le regarder comme le fondateur de la Nouvelle-France. C'est lui qui fit bâtir la ville de Québec ; il fut le premier gouverneur de cette colonie, et travailla beaucoup à l'érection d'une nouvelle compagnie pour le commerce du Canada. Cette société, établie en 1628, fut appelée la *compagnie des associés*, qui avaient à leur tête le cardinal de Richelieu. Il mourut à Québec en 1635. On a de lui les *Voyages de la Nouvelle-France, dite Canada*, Paris, 1632, in-4, fig., 6 à 9 fr. Il remonte aux premières découvertes de Vêrazani, et descend jusqu'à l'an 1631. Cet ouvrage est excellent pour le fond des choses, et pour la manière simple et naturelle dont elles sont rendues. L'auteur paraît un homme de tête et de résolution, désintéressé, et plein de zèle pour la religion de l'état.

CHAMPOLLION le jeune (Jean - François), né à Figeac (Lot), en 1790, eut son frère pour

premier maître, et se distingua dès son enfance par une aptitude très-grande pour l'étude des langues orientales. Après avoir achevé ses études au collège de Grenoble, il vint à Paris en 1807, dans l'intention de se livrer à son goût pour les langues, et il y suivit le cours d'arabe de S. de Sacy. Conduit un jour à l'Abbaye-au-Bois, chez l'abbé de Tersan, il sentit, à la vue de ses riches collections d'antiquités orientales, redoubler l'ardeur qui l'entraînait vers la connaissance d'une science encore mystérieuse. Il se livra dès lors à l'étude de la langue copte d'après les conseils de l'abbé de Tersan, et il examina avec une curiosité patiente tous les manuscrits orientaux qui pouvaient l'initier dans la connaissance des antiquités égyptiennes. Nommé en 1809 professeur-adjoint d'histoire à la faculté des lettres de Grenoble, il se procura des caractères grecs et coptes, et imprima l'introduction, puis les deux premiers volumes d'un ouvrage intitulé : *L'Égypte sous les pharaons*. Ce travail immense devait embrasser l'antique Égypte tout entière, sa géographie et son histoire, sa religion, son commerce et ses mœurs. Mais les événements politiques vinrent interrompre les travaux du savant professeur. Partisans de Bonaparte pendant les cent-jours, les deux Champollion furent exilés à Figeac, après la seconde restauration; néanmoins, ils obtinrent au bout de quelque temps la permission de revenir à Paris. Champollion le jeune reprit ses importants travaux sur les dialectes égyptiens. En 1821, il lut à l'académie royale des inscriptions un mémoire où il démontra 1° que l'écriture *hiératique* ou sacerdotale n'était qu'une tachygraphie ou abréviation des signes hiéroglyphiques; 2° que ces signes abrégés, inventés pour rendre l'écriture plus expéditive, conservaient la même valeur que les hiéroglyphes qu'ils représentaient. Dans un autre mémoire lu plus tard à la même compagnie, l'auteur traita spécialement de l'écriture *démotique* ou populaire, qui, selon lui, se composait d'un certain nombre de signes, pris dans la série générale des signes *hiératiques*, et ayant la même valeur que ces derniers. L'inscription hiéroglyphique de Rosette, qu'accompagnait une traduction grecque, et une autre inscription d'un petit obélisque de Philæ, apporté en Europe par M. Banks, et dont le sens paraissait également connu, lui offrirent une occasion d'appliquer et de justifier son système. Champollion y trouva la confirmation de ses conjectures; et ces éléments le conduisirent à la découverte de l'*Alphabet des hiéroglyphes* qu'il publia en 1822, sous le titre de *Lettre à M. Dacier*, Paris, in-8; *Le Précis du système hiéroglyphique*, qu'il donna en 1824, servit de complément à cette lettre, et dévoila le système entier des écritures égyptiennes. Cette découverte inespérée, qui ouvrait une nouvelle carrière aux recherches historiques, fut accueillie par des applaudissements unanimes : Louis XVIII, pour témoigner sa satisfaction à l'auteur, lui fit présent d'une tabatière en or, enrichie de diamants. Ne trouvant à Paris qu'un petit nombre de monuments dignes de l'occuper, Champollion désirait visiter les antiquités égyptiennes que possédait

l'Italie. Grâce aux recommandations officielles de M. de Blacas, et aux encouragements du roi, il put exécuter ce voyage au commencement de 1824. Il visita surtout le musée égyptien de Turin formé de la célèbre collection Drovetti, dont il donna la description dans les lettres adressées à M. le duc de Blacas; et il acquit, aux frais de la liste civile, une foule d'objets curieux destinés à former le musée égyptien de Paris, dont il fut nommé conservateur avant son retour. Le vœu le plus ardent du savant antiquaire était d'aller visiter cette Égypte à laquelle il avait consacré toutes ses pensées. Le gouvernement français lui donna les moyens d'exécuter cette entreprise qui eut pour la science les plus féconds résultats. Outre un grand nombre de manuscrits et de notes, il rapporta de ce voyage deux mille quatre cents dessins de monuments. Dans la Nubie, et dans la Haute-Égypte, Thèbes comprise, il n'a pas laissé une peinture, pas un bas-relief qu'il n'ait figuré ou du moins décrit. Les tombes royales, et leurs immenses galeries n'échappèrent pas à ses investigations. Enfin il rapporta de son savant pèlerinage une collection de monuments précieux, dont il enrichit le musée du Louvre. Il fut de retour à Paris le 6 mars 1830, après une absence de 2 ans, et dès lors il s'occupa spécialement de composer une *grammaire égyptienne*. Il venait de la terminer sauf un chapitre, et il s'applaudissait de ce travail, qu'il regardait comme un titre à une renommée durable, et qu'il appelait une *carte de visite à la postérité*, lorsqu'il sentit, vers la fin de janvier 1832, les atteintes de la maladie qui l'enleva le 4 mars de la même année. Champollion ne fut pas moins distingué par ses qualités sociales que par ses vastes connaissances. Obligeant et désintéressé, il eut beaucoup d'amis; et ce qui fait honneur à son esprit, la science fut toujours subordonnée en lui aux principes religieux, et à la foi chrétienne qui sanctifia ses derniers moments. Ses découvertes ont porté un coup décisif aux systèmes contraires à la vérité des Écritures, et en prouvant jusqu'à l'évidence l'origine récente du zodiaque de Denderah, il a pulvérisé les misérables arguments reproduits jusqu'à satiété par les partisans de Dupuis. Les principaux ouvrages de Champollion sont : *Observations sur le catalogue des manuscrits copiés au Musée Borgia, à Velletri*, par Geo. Zoega, extrait du *Magasin encyclopédique*, Paris, 1811, in-8; *L'Égypte sous les Pharaons, ou Recherches sur la Géographie, la Religion, la Langue et l'Histoire de l'Égypte avant l'invasion de Cambyse*, Grenoble et Paris, 1814, 2 vol. in-8, avec une carte, 15 fr.; *Lettres sur les odes gnostiques attribuées à Salomon*, adressées à Grégoire, extraites du *Magasin encyclopédique*, Paris, 1815, in-8; *Observations sur les Fragments coptes* (en dialecte baschmourique), de l'ancien et du nouveau Testament, publiés par W.-F. Engelbreth, à Copenhague, extraits des *Annales encyclopédiques*, Paris, 1818, in-8; *Lettre à M. Dacier*, relative à l'alphabet des *Hiéroglyphes phonétiques employés par les Égyptiens pour inscrire sur leurs monuments les noms des souverains grecs et romains*,

Paris, 1822, in-8, avec 4 planch., 6 à 8 fr.; *Panthéon égyptien, collection de personnages mythologiques de l'ancienne Egypte, d'après les monuments, avec un texte explicatif*, Paris, 1823 et ann. suiv., in-4. Cet ouvrage devait former 2 vol. composés d'environ 200 planch. color., et 450 pages de texte, mais il n'a pas été terminé. Il en a paru, jusqu'en 1831, 15 liv. de 6 pl. avec texte; prix de chacun, 10 fr., pap. vél., 20 fr.; *Lettre à M. Letronne sur l'explication phonétique des noms de Pétéménon et de Cléopâtre, dans les hiéroglyphes de la momie*, rapportée par M. Calliaud, 1824, in-8; deux *Lettres à M. le duc de Blacas d'Aulps, relatives au Musée royal égyptien de Turin*, 1824-26, 2 part. in-8, avec atlas, 5 et 12 fr., pap. vél., 10 et 24 fr.; *Précis du système hiéroglyphique des anciens Egyptiens, ou Recherches sur les éléments premiers de cette écriture sacrée, sur leurs diverses combinaisons, et sur les rapports de ce système avec les autres méthodes graphiques égyptiennes*, Paris, 1828, 2 vol. gr. in-8, dont un pour les pl., 27 fr.; *Catalogue des papiers égyptiens du Musée du Vatican*, 1826, in-4, avec 3 planches; *Explication de la principale scène peinte des papyrus funéraires égyptiens*, 1826, in-8; *Aperçu de la découverte de l'alphabet hiéroglyphique égyptien*, 1827, in-8.

CHAMPS (Etienne AGARD de), né à Bourges en 1613, provincial des jésuites de Paris, se fit aimer au dedans et considérer au dehors par sa politesse et son mérite. Le grand Condé et le prince de Conti l'honorèrent de leur estime. Ce jésuite mourut à la Flèche en 1701, après en avoir passé 71 dans sa compagnie, et pratiqué avec exactitude toutes les vertus de son état. Il s'est fait principalement connaître des théologiens, par son livre *De hæresi janseniana*, Paris, 1654, in-fol., nouv. édit., 1728, 2 part. in-fol., 8 à 9 fr. La matière de la grâce y est approfondie.

CHAMPS (François-Michel-Chrétien des) fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, ensuite à l'état militaire, qu'il quitta pour les finances. On a de lui quatre tragédies : *Caton d'Utique*, pièce faible, qui fut jouée sur les théâtres de Paris et de Londres; *Antiochus*, *Artaxerxès* et *Medus*, qui eurent un succès moins heureux. On lui doit encore : *La religion défendue, contre l'épître à Uranie*; *Examen du livre intitulé : Réflexions politiques sur les finances*, 1740, 2 vol. in-12. Des Champs mourut en 1747.

CHAMPY (Jacques), avocat au parlement de Paris dans le 17^e siècle, est connu par deux livres peu communs : *La coutume de Melun commentée*, Paris, 1687, in-12; *La coutume de Meaux*, Paris, 1687.

CHANAAN, l'un des fils de Cham, donna son nom à cette portion de terre, promise à la postérité d'Abraham, appelée dans la suite Judée, et aujourd'hui Palestine ou la terre sainte. On montrait autrefois son tombeau, long de vingt-cinq pieds, dans la caverne de la montagne des Léopards, qui n'était pas loin de Jérusalem. Il faut bien se garder de croire que ce tombeau prouve la taille gigan-

tesque de Chanaan. On sait que les anciens ne mesureraient pas les tombeaux sur la grandeur des cadavres. Voyez CHAM.

CHANCELLOR (Richard), célèbre marin anglais, fut nommé, en 1553, pour faire des découvertes dans le nord-est. Il commandait en second l'expédition dont Willoughby était le chef. Les navires de l'escadre ayant été séparés par une tempête près des îles de Loffedden, Chancellor poursuivit de son côté l'entreprise, et arriva dans un golfe inconnu (la mer Blanche), où il relâcha près d'un monastère dédié à saint Nicolas, qui est le lieu où a été bâtie depuis la ville d'Archangel. Chancellor ayant été bien accueilli par les habitants, et ayant appris qu'il était dans les états du grand-duc de Moscovie, renonça au projet de chercher une route à la Chine, satisfait du service qu'il rendait à sa patrie, en lui ouvrant la navigation avec la Russie. Sur l'invitation du czar Iwan Wasiliewitz, il fut à Moscou, reçut de ce prince un accueil favorable, et revint en Angleterre pour faire part au commerce de cette découverte. Il tenta un second voyage, et fit naufrage, en revenant, sur les côtes d'Ecosse. La relation du voyage de Chancellor se trouve dans le tome 1^{er} de Hackluyt, et dans la nouvelle collection de Pinkerton.

CHANDIEU (Antoine LA ROCHE de), ministre protestant, né vers 1534, d'une famille noble du Forez, se retira à Genève en 1583, et mourut en 1591. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, 1615, in-fol., dans lesquels il prend les noms de Sadeel et de Zamariel, qui en hébreu signifient *Champ de Dieu* et *Chant de Dieu*. Ils sont ignorés pour la plupart. L'auteur était peu versé dans l'antiquité ecclésiastique.

CHANDLER (Marie), née à Malmesbury en 1687, s'est acquis de la célébrité en Angleterre par ses *poésies*; le *poème sur les eaux de Bath* a été loué par Pope. Elle mourut en 1745.

CHANDLER (Samuel), né à Hungerford en 1693, ministre non-conformiste, consacra son loisir à des ouvrages utiles, et à quelques-uns qui tiennent au fanatisme de secte. Il mourut en 1766. On a de lui : *Défense de la religion chrétienne*, 1725, in-8; *Réflexions sur la conduite des déistes modernes*, 1727, in-8; *Histoire de l'inquisition de Philippe de Limborck*, 1731, 2 vol. in-4, qu'il fit précéder d'une introduction concernant l'origine et les progrès de la persécution, réimpr. avec des additions considérables, 1736, in-8. Il faut se souvenir que c'est un protestant qui écrit et qui emploie quelquefois le mot *persécution* dans un sens renversé; *Histoire critique de la vie de David*, 2 vol. in-8, ouvrage plein d'érudition et de talent.

CHANDLER (Richard), savant helléniste anglais, membre de la société des antiquités de Londres, et du collège de la Madeleine à Oxford, naquit en 1738. Il embrassa l'état ecclésiastique et s'appliqua spécialement à l'étude des langues anciennes. En 1763, il donna une magnifique édition des inscriptions, vulgairement connues sous les noms de *Marbres d'Arundel*, ou *Marbres d'Oxford* (*marmora Oxoniensia*, in-fol. max., fig., 60

à 80 fr., et rectifia les erreurs qui avaient échappé aux éditeurs précédents, Selden, Prideaux et Maittaire. Il fut ensuite choisi par la société des *Dilettanti*, pour aller en Orient recueillir des documents sur l'ancien état de ces contrées, et revint en Angleterre avec une ample moisson de matériaux aussi curieux qu'instructifs. Il fit ce voyage avec le docteur Revett et M. Pars, et publia, en anglais, *ses Antiquités ioniennes*, London., 1769-1800, 2 vol. gr. in-fol., fig., 150 fr. Le second vol. est peu connu en France, et coûte 88 fr. Chandler donna ensuite : *Inscriptiones antiquæ pleræque nondum editæ, in Asiâ minori et Græciâ, præsertim Athenis collectæ*, Oxford, 1774, in-fol. On assure que ce vol. n'a été tiré qu'à 250 exempl., 20 à 25 fr.; *Voyages dans l'Asie et dans la Grèce*, en anglais, 1775-76, 2 vol. in-4, fig., 25 à 30 fr. Ce voyage est précieux sous le rapport des antiquités et de la géographie; mais il laisse beaucoup à désirer sur les objets relatifs à l'état moderne et aux mœurs des peuples qui habitent ces contrées. Il a été traduit en français par Servois et Barbié du Boccaage, avec de nouvelles notes géographiques, historiques et critiques, Paris, 1806, 3 vol. in-8, avec cartes, 18 fr.; *l'Histoire d'Ilium ou de Troie*, en angl., Lond., 1802, in-4, 15 fr., qui forme le complément de son voyage en Asie. Chandler mourut en 1810. Il était ministre ou recteur de la paroisse de Tilchurst, en Berkshire.

CHANDOS (Jean), chevalier de la Jarretière, fut nommé par Edouard III, roi d'Angleterre, lieutenant général de toutes les terres que ce prince possédait hors de cette île. Ce fut lui qui fit prisonnier Bertrand du Guesclin dans la bataille donnée en Bretagne l'an 1364. Lorsqu'Edouard III érigea le duché d'Aquitaine en principauté, en faveur du prince de Galles son fils, Chandos devint le connétable du jeune prince. Il fut tué en 1369, au combat de Leusac, près de Poitiers.

CHANGEUX (Pierre-Nicolas), né à Orléans en 1740, et mort en 1800, a laissé : *Traité des extrêmes, ou Eléments de la science de la réalité*, Amsterdam, 1762, 2 vol. in-12, ouvrage dont l'idée est neuve et le plan bien suivi, mais dont le style manque de précision et de force. On peut en conseiller la lecture, dit l'abbé Sabatier, à ceux qui veulent avoir une idée nette des vices, des défauts et des vertus qui font le partage de l'humanité. Une *Bibliothèque grammaticale abrégée, ou Nouveaux mémoires sur la parole et l'écriture*, 1773, in-8, où l'on trouve des idées neuves, fines, délicates, mais souvent trop peu développées. On a encore de lui plusieurs *observations* sur l'électricité, les baromètres et autres objets de physique ou d'histoire naturelle, insérés dans le *Journal de Physique* de l'abbé Rozier. Il a aussi inventé ou rectifié plusieurs instruments de physique.

CHANLAIRE (P. G.), géographe, né à Vassy (Haute-Marne) en 1758, l'un des auteurs de l'atlas national de France, chef de division à l'administration générale des forêts, directeur du bureau topographique du cadastre de France, membre de l'académie Celtique de l'Athénée des arts, et de plu-

sieurs autres académies, s'est créé de véritables titres à l'estime publique par ses nombreux et utiles travaux. On a de lui un grand nombre de cartes dont les plus remarquables sont : *Atlas de la partie méridionale de l'Europe*, Paris, 1801 et ann. suiv., gr. in-fol. de 54 feuil., 54 fr., cart., 65 fr.; *Carte du théâtre de la guerre en Orient*, en trois grandes feuilles; une *Carte d'Egypte* avec la carte particulière du Delta. Chanlaire a donné en outre avec Capitaine, la *Carte de la Belgique*, en 69 feuilles, d'après Ferraris, et une réduction en 4 feuilles, avec l'Espagnol; *Itinéraire des étapes*, 1796, in-8, avec cartes, 7 fr., et *Organisation judiciaire du tribunal d'appel de Paris*, 1800, in-8; *Tableau général de la nouvelle division de la France en départements, arrondissements communaux et justices de paix*, 1802, in-4, contenant 102 cartes enlum., 22 fr.; *Description topographique et statistique de la France*, 1810 et années suivantes, 2 vol. in-4; *Atlas national de France en départements*, Paris, 1818, in-fol. de 86 cartes, 150 f., pap. vél., 260 fr.; *Le même, avec les cartes des anciens départements de la Belgique*, etc., Paris, 1790-1811, in-fol., de 108 cartes, 160 fr. Plusieurs cartes de l'*Atlas universel de Mentelle*, et beaucoup d'autres dressées ou retouchées par lui. Il est mort en 1817.

CHANTAL (Ste. Jeanne-Françoise FREMIOT de) naquit à Dijon en 1572. Son père, président à Mortier, avait refusé la charge de premier président que Henri IV lui avait offerte. La jeune Frémot fut mariée à Christophe de Rabutin, baron de Chantal, l'aîné de cette maison. Sa vie, dans le mariage, fut un modèle achevé. La prière succédait à la lecture, et le travail à la prière. Sa piété ne se démentit point, lorsqu'elle eut perdu son mari, tué par malheur à la chasse. Quoiqu'elle n'eût alors que 28 ans, elle fit vœu de ne point se remarier, et vécut depuis comme une femme qui n'était plus dans le monde que pour Dieu et ses enfants. Leur éducation, le soin des pauvres et des malades devinrent ses uniques occupations et ses seuls divertissements. Ayant connu saint François de Sales en 1604, elle se mit entièrement sous sa conduite. C'était la coopératrice que le ciel lui avait préparée. Après avoir été d'abord l'exemple des jeunes personnes de son sexe, par sa piété, par sa modestie, par l'innocence et la douceur de ses mœurs, celui des femmes mariées, par la régularité de sa conduite, par le sage gouvernement de sa maison, par toutes les qualités qui rendent une femme également chère et respectable à son époux, François reparaît à Dijon une image fidèle de cette veuve mémorable, autrefois canonisée de son vivant à Béthulie par la voix publique. Le saint évêque ne tarda pas de lui communiquer son projet pour l'établissement de l'ordre de la Visitation. Elle entra dans ses vues, et en jeta les premiers fondements à Annecy l'an 1610. Le reste de sa vie fut employé à fonder de nouveaux monastères, et à les édifier par ses vertus et par son zèle. Lorsqu'elle mourut à Moulins en 1641, on en comptait 87. Il y en eût à la fin du siècle 150, et environ 6, 600 religieuses. Dans l'in-

stant même qu'elle expira, elle fut canonisée par la voix de ses filles et par celle du peuple. Le pape Benoît XIV a confirmé ce jugement, en la béatifiant en 1751, et Clément XIII en la canonisant. On publia ses *Lettres* en 1660, in-4, nouv. édit., Paris, 1823, 2 vol. in-8, 12 fr., pap. vél., 24 fr. Marsollier a donné sa *Vie*, Paris, 1779 et 1819, 2 vol. in-12.

CHANTELOUP (dom Claude), en latin *Cantalupus*, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Vion, près de Sablé, dans l'Anjou en 1617, prit l'habit des religieux de Fontevault, et le quitta bientôt pour embrasser l'ordre de Saint-Benoît. Il fit profession à Saint-Louis de Toulouse, le 7 février 1640, à l'âge de ving-trois ans. Dom Mabillon parle de lui comme d'un savant recommandable par l'étendue de ses connaissances. Il était très-versé dans l'histoire, et était lié avec tous les gens de lettres de Paris. Chanteloup mourut le 28 novembre 1664. On connaît de lui une édition des *Sermons* de saint Bertrand, précédés de sa *Vie*, par Alain, évêque d'Auxerre, et suivis de la *Vie* de saint Malachie, composée par saint Bernard, Paris, 1662, in-4; l'*Histoire de l'abbaye de Mont-Major*, et celle de *Saint-André d'Avignon*, en manuscrits conservés, le premier dans l'abbaye de ce nom, et le second dans les archives de Saint-Germain-des-Prés. Chanteloup eut aussi beaucoup de part à la *Bibliothèque ascétique* et au *Spicilege*, publiés par dom d'Achery. Il avait fait imprimer à Paris le *Bréviaire* des bénédictins, et commença l'*Histoire des abbayes de Marmoutiers et de Saint-Florent*. Cette dernière a été achevée par dom Jean Guignes.

CHANTELOUVE (François GROSSOMBRE de), gentilhomme bordelais, chevalier de Malte, est auteur de deux pièces dramatiques, assez rares : *Pharaon*, 1582, in-16, dont les exemples sont rares, vend. 18 fr.; *Coligny*, 1575, in-8, édit. orig., 12 à 18 fr.

CHANTEREAU LEFÈVRE (Louis), intendant des fortifications de Picardie, puis de gabelles, ensuite de l'évaluation de la principauté de Sedan, enfin intendant des finances des duchés de Bar et de Lorraine, exerça tous ses emplois avec beaucoup d'applaudissement. L'esprit des affaires était soutenu en lui par l'étude de l'histoire, de la politique, des belles-lettres, et par un grand fonds d'érudition. Il était né à Paris en 1588, et y mourut en 1658, regretté des savants, auxquels sa maison servait de retraite. On a de lui des *Mémoires sur l'origine des maisons de Lorraine et de Bar*, 1642, in-fol., 8 à 10 fr., composés sur des pièces originales; un *Traité des fiefs*, 1662, in-fol., dans lequel il s'attache à accréditer cette erreur, indigne d'un savant tel que lui : « Que les fiefs héréditaires n'ont » commencé qu'après Hugues Capet. » Chantreau était plus propre à rétablir des passages tronqués, qu'à débrouiller le chaos dans lequel l'origine des anciennes maisons et dignités est plongée; un *Traité touchant le mariage d'Ansbert et de Blithilde*, 1647, in-4. Ce livre est fait contre la *Véritable origine de la 2^e et 3^e lignée de la maison de France*. MM. de Sainte-Marthe ont suivi dans leur 3^e édit.

de l'*Histoire généalogique de la maison de France*, l'opinion de Chantreau : un autre où il agite cette question : *Si les terres d'entre la Meuse et le Rhin sont de l'empire ?* 1644, in-8.

CHANTREAU (Pierre-Nicolas), né à Paris en 1741, mort en 1808, était fils d'un avocat au conseil. Il passa fort jeune en Espagne, où il composa une grammaire espagnole intitulée : *Arte de hablar bien francés*, qui obtint un grand nombre d'éditions, et lui ouvrit les portes de l'académie royale espagnole. Il revint en France, en 1782, et fut nommé professeur d'histoire, lors de l'organisation des écoles centrales, d'abord à celle du département du Gers, et ensuite à l'école militaire qui était alors à Fontainebleau. Outre sa grammaire, nous avons de lui : *Voyage dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, fait en 1788 et 1789, Paris, 1792, 3 vol. in-8, avec 3 cartes et 6 grav., 10 à 12 fr.; *Voyage philosophique, politique et littéraire, fait en Russie pendant les années 1788 et 1789*, Paris, 1794, 2 vol. in-8, fig., 6 à 8 fr.; *Mappemonde chronographique, indiquant l'origine, la fondation, la durée et les révolutions des empires, royaumes et républiques dont il est fait mention dans l'histoire ancienne et moderne*, 1803, in-fol., 5 fr.; *Notice élémentaire sur l'origine, la fondation et les changements qu'ont éprouvés les empires, etc., pour servir à l'étude de la mappemonde chronographique*, 1804, in-8, 5 fr.; *Eléments d'histoire militaire*, Paris, 1808, 2 vol. in-8, 12 fr.; *Histoire de France abrégée et chronologique, depuis la première expédition des Gaulois jusqu'en septembre 1808*, Paris, 1808, 2 vol. in-8, 9 fr. Tous les ouvrages de Chantreau, à l'exception de sa grammaire, n'ont obtenu que peu de succès. Ses voyages ne sont que des compilations faites sans choix et sans goût, et avec l'intention de déprimer la religion et les peuples dont il parle. Ils n'ont pas même le mérite du style : la diction en est tour à tour triviale ou emphatique, et habituellement incorrecte. Ses ouvrages historiques ne sont pas exempts d'erreurs et de fautes nombreuses.

CHANUT (Pierre), conseiller d'état ordinaire, et ambassadeur de France auprès de la reine Christine de Suède, était de Riom. Il mourut en 1662, laissant des *Mémoires* qui ont été publiés après sa mort en 4 vol. in-12. Ces mémoires, qui contiennent ses *Négociations*, ont été tronqués et défigurés par l'éditeur, qui y a fait des retranchements considérables.

CHAPEAUVILLE (Jean), né à Liège en 1551, fut examinateur synodal en 1578, curé de Saint-Michel, puis chanoine de la collégiale de St.-Pierre; inquisiteur de la foi en 1582; chanoine de la cathédrale, grand pénitencier en 1587, et l'année d'après, grand vicaire; archidiacre en 1589, et enfin prévôt de St.-Pierre. Il se dévoua étant curé, au service des pestiférés, non-seulement de sa paroisse, mais encore des pestiférés abandonnés dans les autres paroisses. C'est en grande partie à ses soins que l'on doit l'érection du séminaire épiscopal de Liège. Il mourut usé de travaux l'an 1617, ayant

consacré sans relâche près de quarante ans de sa vie au service de ce vaste diocèse. Nous avons de lui : *Tractatus de Casibus reservatis*, Liège, 1596 et 1603, in-8, 2 à 3 fr.; *Tractatus de necessitate et modo ministrandi sacramenta tempore pestis*, Mayence, 1612, in-8, réimp. à Cologne, à Louvain, etc.; *Vita et miracula S. Perpetui*, Liège, 1601, in-8; *Historia sacra et profana nec non politica, in qua non solum reperiuntur gesta pontificum Tungrensium, Trajectensium, ac Leodiensium; verum etiam pontificum Romanorum atque imperatorum, ac regum Franciæ usque ad Ludovicum XII*, Liège, 1612-16, 3 vol. in-4, 15 à 18 fr.; c'est une ample collection d'historiens originaux de Liège, avec des notes critiques, ouvrage estimé des savants.

CHAPELAIN (Jean) naquit à Paris en 1595. Au sortir des classes il se chargea de l'éducation des enfants du marquis de La Trousse, grand prévôt de France, et ensuite de l'administration de ses affaires. Ce fut chez ce seigneur qu'il crut sentir en lui des talents pour la poésie. Le succès qu'eut son *Jugement* sur le poème de l'*Adone* du cavalier Marini, lui fit croire qu'il était appelé à enfanter un poème épique. Le plan de sa *Jeanne d'Arc*, d'abord en prose, sembla fort beau; mais lorsque l'ouvrage, mis en vers après vingt ans de travail, vit le jour, il fut sifflé par les moindres connaisseurs. Une ode au cardinal de Richelieu, la *critique du Cid*, une vaste littérature, quelques *pièces de poésie*, lui avaient fait une foule de partisans et d'admirateurs; la *Pucelle*, publiée en 1656, in-fol., fig., 8 à 10 fr., détruisit en un moment la gloire de 40 années. On reconnut qu'on pouvait savoir parfaitement les règles de l'art poétique, et n'être pas poète. Ce poème eut d'abord six éditions en dix-huit mois, grâce à la réputation de l'auteur, et au mauvais goût de quelques-uns de ses partisans; mais les vers en parurent durs aux arbitres de la poésie. Boileau, Racine, La Fontaine et quelques autres, s'imposèrent la peine de lire un certain nombre de pages de ce poème, lorsqu'il leur échappa quelque faute contre le langage. Chapelain, devenu la risée du public, après en avoir été l'oracle, voulut bien avouer qu'il faisait mal des vers; mais il soutint en même temps, qu'en digne disciple d'Aristote, il avait observé toutes les règles de l'art. Il n'avait à la vérité manqué qu'à une seule, celle d'intéresser et de plaire. *Cela est parfaitement beau*, dit la duchesse de Longueville après avoir lu la *Pucelle*, mais c'est parfaitement ennuyeux, pensée que Boileau mit en vers et avec laquelle il couvrit l'auteur de ridicule. Son poème, en excitant le mépris du public, n'empêcha pas que le grand ministre Colbert ne lui demandât une liste des savants que Louis XIV voulait honorer de gratifications ou de pensions. Il en obtint lui-même une de 3,000 liv., et n'en fut pas moins économe. On sait qu'il eut assez de délicatesse pour placer sur cette liste, même ses critiques et ses ennemis. Il faut avouer que Chapelain, comme poète, était tel qu'on l'a dépeint; mais il était d'ailleurs doux, complaisant, officieux, sincère. Il avait de la bonne philosophie dans le ca-

ractère, et refusa la place de précepteur du grand dauphin, que le duc de Montausier lui avait fait présenter. On doit le regarder comme un des principaux ornements de l'académie française dans son commencement, par les qualités de son cœur et la justesse de son goût. Il mourut en 1674. Les ouvrages qui restent de lui, outre son *Poème de la Pucelle*, dont il n'y a eu jamais que douze chants imprimés (les douze autres étant restés manuscrits dans la bibliothèque du roi), sont une *Paraphrase en vers du Miserere*, 1636, in-4, des *odes*, parmi lesquelles celle qu'il adressa au cardinal de Richelieu mérite d'être distinguée. Chapelain avait alors tant de réputation, que ce ministre emprunta son nom pour accréditer une de ses productions. On a de lui des *Mélanges de littérature* tirés de ses lettres manuscrites, par Denis Camusat, Paris, 1726, in-12. On y voit une critique judicieuse de plusieurs ouvrages, assaisonnée de beaucoup de politesse. Le discernement et la finesse qu'on y aperçoit doivent faire revenir les personnes impartiales des préjugés qu'elles ont conçus contre Chapelain; préjugés fondés en partie sur les railleries outrées de Boileau. On lui attribue encore une *traduction de Gusman d'Alfarache*.

CHAPELAIN (Charles-Jean-Baptiste Le), né à Rouen en 1710, fils d'un des plus éloquents procureurs généraux qu'ait eus le parlement de Normandie, entra à l'âge de 16 ans dans la société des jésuites. Après avoir fait ses premières études, et professé d'une manière distinguée au collège de Louis-le-Grand à Paris, il suivit la carrière de la prédication. Son début dans la capitale annonçant le talent le plus marqué, il ne tarda pas à être nommé pour prêcher à la cour, dont, par une distinction particulière, il occupa la chaire pendant un avent et un carême de suite. Les succès soutenus qu'il obtint pendant plusieurs années à Paris, à Lunéville, et dans les provinces méridionales de France, avaient tellement étendu sa réputation, que, lors de la catastrophe de la société, l'impératrice reine Marie-Thérèse le fit inviter à venir prêcher à sa cour. Empressé de se rendre au désir de cette auguste princesse, il partit d'Avignon, lieu de sa retraite, et prêcha pendant un avent et un carême à Vienne avec un éclat qui honora l'éloquence française. L'activité de son zèle et sa trop grande application lui causèrent une maladie qui l'obligea de suspendre ses travaux. Il se retira dans les Pays-Bas autrichiens, où il vécut quelques années d'une pension considérable que la générosité de l'impératrice reine lui avait assignée. Attiré à Malines par le cardinal archevêque, il ne s'y occupait que des grandes vérités qu'il avait prêchées pendant plus de trente années, lorsqu'il mourut en 1780. Ses *sermons* ont été imprimés à Paris en 1767, 6 vol. in-12, réimpr. en 1772, et traduit en allem. la même année, Augsbourg, 6 vol. in-8.

CHAPELL (Guillaume), né à Lexington, dans le comté de Northingham, successivement évêque de Cork, Cloyne et Ross en Irlande. Il était si modéré, qu'on l'appelait papiste. Pour se soustraire aux persécutions des fougueux protestants, il fut

obligé d'abandonner l'Irlande et de se retirer à Derby, où il mourut en 1649. On lui doit : *Usage de l'écriture sainte*, 1653, in-8, en anglais; *Methodus concionandi*, 1648, in-8.

CHAPELLE (Claude-Emmanuel LULLIER), né en 1626 au village de la Chapelle, entre Paris et St.-Denis, d'où lui vient le nom de Chapelle, était fils naturel de François Lullier, maître des comptes; il eut Gassendi pour maître de philosophie. La délicatesse et la légèreté de son esprit, l'enjouement de son caractère, le firent rechercher des personnes du premier rang, et des gens de lettres les plus célèbres. Racine, Despréaux, Molière, La Fontaine, Bernier, l'eurent pour ami et pour conseil. Boileau l'ayant un jour rencontré le prêcha sur son penchant pour le vin. Chapelle feignit d'entrer dans ses raisons, le poussa dans un cabaret, pour moraliser tout à son aise, et le fit enivrer avec lui. Ses *poésies* portent l'empreinte de son caractère, mêlé de mollesse et de plaisanterie. Son *Voyage*, composé avec Bachaumont, est le premier modèle de cette poésie négligée et facile, dictée par le plaisir de l'indolence. On a dit avec raison que Chapelle était plus naturel que poli, plus libre dans ses idées que correct dans son style. Despréaux lui reproche de tomber souvent dans le bas. Chapelle avait la conversation si séduisante, qu'on ne pouvait s'empêcher de prendre beaucoup de part à ce qu'il disait. Un jour qu'il était avec Mlle Chouars, fille d'esprit, la femme de chambre les trouva tous deux en larmes. Elle en demanda la raison, et Chapelle lui répondit d'un ton animé, qu'ils pleuraient la mort du poète Pindare, tué par les médecins. La liberté fut la seule divinité de Chapelle. Le grand Condé l'ayant invité à souper, il aima mieux suivre des joueurs de boule, avec lesquels il se trouva et s'enivra. Le prince lui en faisant des reproches : *En vérité, Monseigneur*, lui dit-il, *c'étaient de bonnes gens et bien aisés à vivre que ceux qui m'ont donné ce souper*. Toutes les fois qu'il était en pointe de vin, il expliquait le système de Gassendi aux convives, et lorsqu'ils étaient sortis de table, il continuait la leçon au maître d'hôtel. Cet épicurien vécut sans engagement, content de huit mille livres de rente viagère, et mourut à Paris en 1686. On a de lui, outre son *Voyage*, quelques petites pièces fugitives en vers et en prose qu'on lit avec plaisir. Le Fèvre de Saint-Marc a donné une nouv. édit. du *Voyage de Chapelle et Bachaumont*, et des ouvrages du premier, avec des notes et des mémoires sur la vie de l'un et de l'autre, Paris, 1755, in-12, 3 fr., et en gr. pap., 9 à 15 fr.

CHAPELLE (Louis, l'abbé), professeur de philosophie, et ensuite directeur de l'hôpital de la Salpêtrière à Paris, né en 1733, mort en 1789, s'était fait estimer par ses lumières, son zèle, une activité qui ne souffrait nulle interruption de travail, et ses connaissances littéraires et philosophiques qui étaient très-étendues. C'est lui qui est auteur de la vigoureuse défense de l'*Histoire des temps fabuleux* contre de Guignes, Anquetil et l'abbé du Voisin, qu'il publia sous ce titre : *Histoire véritable des temps fabuleux confirmée par les critiques qu'on*

en a faites, Liège et Paris, 1779, in-8, chef-d'œuvre d'érudition et de critique, où il a su habilement fondre toute la substance de l'ouvrage dont il faisait l'apologie, et qui peut en quelque sorte le remplacer. *Voy. le Journ. hist. et litt.* du 15 août, 1780, page 601; 15 avril, 1786, page 575.

CHAPMAN (George), anglais, né en 1557, mort en 1634, s'est acquis de la réputation dans son pays par ses *poésies*, ses *pièces dramatiques*, ses *traductions* d'Homère et d'autres poètes grecs. On y trouve de la verve, mais une extrême négligence qui était en partie l'effet de la précipitation avec laquelle il travaillait.

CHAPMAN (Frédéric-Henri de), vice-amiral suédois, fameux constructeur de vaisseaux, mort en 1808, fut chargé par Gustave III de remonter la marine suédoise. A la tête des chantiers de la Suède, il étonna ses compatriotes. Vingt-quatre vaisseaux de ligne furent construits en peu de temps et formèrent une imposante flotte militaire; il en ajouta une deuxième par la réparation habile des gabarres, des galères, des chaloupes canonnières, en un mot de tous les bâtiments suédois. Le roi lui accorda des titres de noblesse, et le nomma chevalier de l'ordre de l'Épée. Le procédé qu'il suivit dans ses constructions a été revendiqué par les Anglais; ce qui en prouve du moins le mérite. Chapman a laissé : *Architectura navalis mercatoria*, Holmiæ, 1768, gr. in-fol. avec 62 pl., édit. rare en France; trad. en franç. avec des notes par Vial de Clairbois, Brest, 1781, in-4, fig.; cette trad. est plus estimée que celle de le Monnier, publ. en 1779, in-fol.; cependant elle ne peut tenir lieu de l'édit. suédoise, dont elle ne reproduit pas toutes les pl., 10 à 15 fr.

CHAPONE (Esther), dame célèbre de l'Angleterre, naquit en 1726, dans le comté de Northampton, d'une famille dont le nom était MULSO. De bonne heure elle montra pour l'étude de la littérature des dispositions que ses parents cherchèrent à comprimer : à 9 ans, elle avait, dit-on, déjà fait un roman. Malgré les obstacles qu'on apportait à son instruction, elle lisait, étudiait et acquérait en secret de nouvelles connaissances. Elle apprit ainsi le français et l'italien. Unie assez tard à l'époux dont elle porta le nom, elle ne fut mariée que dix mois. Elle s'est fait une grande réputation d'esprit et de talent par ses *Lettres sur la culture de l'esprit*, adressées à une jeune personne, 1773, in-18; par un volume de *Mélanges* en vers et en prose, qui contient un *Essai de morale*; par un *Poème* imprimé au commencement de la *Traduction d'Épictète*, de mistriss Carter, et par *Fidelia*, petite histoire pleine d'intérêt, insérée dans l'*Adventurer*. Toutes ces productions ne l'ont point enrichie; elle est morte en 1801 dans un état voisin de la misère. Ses *Oeuvres complètes* ont été recueillies après sa mort avec une *Notice* sur sa vie, Londres, 1807, 4 vol. in-12.

CHAPPE D'AUTEROCHE (Jean), célèbre astronome de l'académie des sciences de Paris, naquit à Mauriac en Auvergne l'an 1722, d'une famille noble. Il prit l'état ecclésiastique de bonne

heure, et se consacra dès lors à sa science favorite, l'astronomie. L'académie des sciences le nomma en 1760, pour aller observer en Sibérie le passage de Vénus, fixé au 6 juin 1761. De retour en France, il rédigea la *Relation de son voyage en Sibérie*, et la fit imprimer à Paris, 1768, 2 tom. en 3 vol. in-4, et Atlas in-fol., 60 à 80 fr. Cet ouvrage a essuyé de fortes critiques de la part des gens qui prétendaient bien connaître cette province; ce qui n'empêche pas que plusieurs de ses observations ne soient très-justes. On a publié un *abrégé* de ce voyage à Amsterdam, 1769-70, 4 vol. in-12, fig., 12 à 15 fr. Un nouveau passage de Vénus étant annoncé pour le 3 juin 1769, cet astronome partit en 1768 pour aller l'observer à St.-Lucar, sur la côte la plus occidentale de l'Amérique. Une maladie épidémique désolait cette contrée. L'abbé Chappe en fut attaqué, et il mourut victime d'un zèle pour l'astronomie, qui allait réellement jusqu'à l'excès. Il avait dit en quittant Paris, que *s'il était sûr de mourir le lendemain de son observation, ce ne serait point un motif pour le détourner de ce voyage*. Cependant ses *Observations* que Cassini nous a données, Paris, 1722, in-4, n'ont pas répandu sur l'astronomie des lumières dignes d'un tel sacrifice.

CHAPPE (Claude), neveu du précédent, né à Brûlon dans le Maine en 1763, prit comme son oncle l'habit ecclésiastique, se livra à l'étude de la physique et se fit connaître avantageusement dès l'âge de 20 ans, par plusieurs *mémoires* intéressants qu'il publia dans le *Journal de physique*. Le désir de communiquer avec des amis éloignés de son habitation de quelques lieues, lui fit concevoir, dit-on, le projet de leur parler par signaux. Ayant réussi dans cette tentative au delà de ses espérances, il fit de nouveaux essais pour exécuter son procédé en grand; et lorsqu'il eut atteint le but qu'il s'était proposé, il offrit, en 1792, à l'Assemblée législative, l'hommage de son heureuse et utile invention, à laquelle il donna le nom de *télégraphie*, de deux mots grecs qui signifient *écrire de loin*. Cependant, l'établissement de la première ligne télégraphique ne fut ordonné qu'en 1793, et la première nouvelle qu'elle transmit fut la reprise de Condé sur l'ennemi. On sentit alors combien cette découverte pouvait devenir importante, et on s'occupa de lui donner toute l'extension nécessaire. Chappe devint le directeur général de cette administration; mais il ne jouit pas paisiblement du fruit de son travail: plusieurs rivaux prétendirent que le télégraphe n'était pas une découverte, et essayèrent de présenter de nouveaux systèmes télégraphiques, pour se mettre à la place de Chappe. Ces procédés peu délicats affectèrent sa santé; il mourut en 1805.

CHAPPONEL D'ANTESCOURT (Raimond), chanoine régulier de Sainte-Genève, et prieur de Saint-Eloy de Roissy, mort en 1700, a publié l'*Histoire des chanoines réguliers*, ou *Recherches historiques et critiques sur l'ordre canonique*, Paris, 1699, in-4 ou in-12. Charles-Louis Hugo, prémontré, fit imprimer, l'année suivante, à Luxembourg, une critique de cette histoire. *Traité*

de l'usage de célébrer le service divin dans l'église, en langue non vulgaire, et de l'esprit dans lequel il faut lire l'Ecriture sainte, Paris, 1687, in-12; *Examen des voies intérieures*, 1700, in-12. Il composa cet ouvrage pour montrer le danger des illusions des quietistes.

CHAPPUZEAU (Samuel), Genevois, précepteur de Guillaume III, roi d'Angleterre, ensuite gouverneur des pages du duc de Brunswick-Lunébourg, mourut dans cet emploi en 1701, vieux, aveugle et pauvre. On lui doit les deux premiers des *Voyages de Tavernier*, qu'il mit en ordre, et qu'il publia, Paris, 1682, in-4; un *Projet d'un nouveau dictionnaire historique, géographique, philosophique*, ouvrage qu'il ne put achever. Moréri avait profité, dit-il, de son manuscrit. Le *Théâtre français*, en 3 livres; ouvrage mal digéré, sans ordre et sans exactitude. L'auteur y traite de l'usage de la comédie, des auteurs qui soutiennent le théâtre, et de la conduite des comédiens. Il se mêlait aussi de poésie. On a de lui plusieurs comédies, rassemblées sous le titre de la *Muse enjouée* ou le *Théâtre comique*, Lyon, 1674, in-12, rare, 10 fr. On n'y reconnaît point le génie de Molière; sa versification est pitoyable.

CHAT, ou CHAT (Aymeri), était issu d'une illustre et ancienne maison du Périgord, qui fait remonter son origine aux anciens sires de Chabanois, connus dans nos histoires dès la fin du 11^e siècle. Il fut d'abord trésorier de l'église romaine, évêque de Volterre et gouverneur de Bologne, ensuite transféré à l'archevêché de la même ville en 1361. Il obtint en 1365, de l'empereur Charles IV, la confirmation des privilèges de son église, et le titre de prince de l'empire. Il y fit fleurir l'université, dont il était chancelier. Il fut transféré de nouveau en 1371 à l'évêché de Limoges, et nommé gouverneur de toute la vicomté de Limoges. Il mourut la veille de Saint-Martin, l'an 1390. Ce prélat, également recommandable par les qualités qui font le citoyen, par les vertus d'un évêque, et par le caractère libéral d'un prince, fut pleuré comme un père. Protecteur des savants et savant lui-même; il répandit ses bienfaits sur les gens de lettres.

CHAT DE RASTIGNAC (Raimond de), de la même maison que le précédent, seigneur de Messilhac, fut chevalier des ordres du roi, capitaine de cinquante hommes d'armes, gouverneur, lieutenant général et bailli de la Haute-Auvergne. Il s'opposa, avec succès, aux entreprises des ligueurs, déconcerta leurs projets, et leur enleva plusieurs places dont ils s'étaient emparés. Il battit en 1590 le comte de Randan, au combat d'Issoire, et le duc de Joyeuse en 1592 à celui de Villemur. En 1594, il marcha contre les révoltés, connus sous le nom de *tard-venus*, qui s'étaient assemblés dans le Limousin, les attaqua, en tua 2,000 près de Limoges, et les mit entièrement en déroute. Le roi le récompensa de ses services en le nommant chevalier du Saint-Esprit en 1594. Il fut tué le vendredi 26 janvier 1596, à la Fère, où il était allé pour traiter de quelques affaires avec le roi. De Thou l'appelle un

homme d'un courage infatigable, *virum indefessæ virtutis*.

CHAPT DE RASTIGNAC (Louis-Jacques de), de la même famille que les deux précédents, naquit dans le Périgord en 1684. Après avoir brillé en Sorbonne, où il prit le bonnet de docteur, il alla à Luçon en qualité de grand vicaire, et fut nommé à une des premières places du chapitre de la cathédrale. Son mérite lui procura l'évêché de Tulle en 1721. Il fut député en 1723 à l'assemblée du clergé, et y parut avec tant d'éclat, que deux mois après il fut transféré à l'archevêché de Tours. En 1730 et 1733, il présida, en qualité de commissaire du roi, au chapitre général de la congrégation de Saint-Maur, tenu à Marmoutiers. Les talents avec lesquels il brilla dans les assemblées du clergé de 1726, 1734 et 1743, le firent choisir pour chef de celles tenues en 1747 et 1748. Les procès-verbaux de ces différentes sessions sont des monuments de son savoir et de son éloquence. Cet illustre prélat mourut en 1750, au château de Veret, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Il avait le don de connaître les hommes et de les employer, et savait faire aimer et respecter l'autorité. On a de lui : des *harangues*, des *discours* et autres pièces, qui se trouvent dans les procès-verbaux du clergé; des *lettres*, des *mandements* et des *instructions pastorales*, où il défend avec zèle la doctrine de l'Eglise et l'autorité de la bulle *Unigenitus*; une *Instruction pastorale sur la justice chrétienne, par rapport aux sacrements de pénitence et d'eucharistie*, 1749, où l'on a cru voir des choses hasardées; il est certain qu'elles pourraient être dites avec plus d'exactitude théologique, et d'une manière plus clairement opposée à des assertions condamnées. Il paraît que le prélat a lui-même senti ce défaut, puisque dans une *lettre à M. l'ancien évêque de Mirepoix*, il a cru devoir s'exprimer très-nettement sur les objets sur lesquels on l'accusait d'avoir changé de sentiment.

CHAPTAL (Jean-Antoine), né en 1756 à Nozarret, petite ville du département de la Lozère, d'une famille aisée et honorable, fut initié aux premiers éléments des sciences par un de ses oncles, médecin du plus grand mérite, et se perfectionna, à Paris, à l'école des maîtres célèbres qui venaient de fonder la chimie moderne. Bientôt ses concitoyens du Languedoc l'appelèrent à la chaire de chimie qui venait d'être créé pour lui à Montpellier. C'est là qu'il commença les belles leçons qui furent ensuite imprimées sous le nom d'*Eléments de chimie*, et traduites dans toutes les langues. A peu près vers cette époque, Chaptal hérita d'une fortune considérable qui profita tout entière à la science, et dont il se servit pour fonder des établissements consacrés aux grandes applications qu'il avait prévues. C'est ainsi qu'eurent lieu les premiers essais de fabrication de l'acide sulfurique, de l'alun artificiel et de la soude factice, qui ont opéré une véritable révolution dans les arts industriels. C'est encore à Chaptal que l'on doit la naturalisation en France du fameux *Rouge d'Andrinople*, et la substitution des terres ocreuses aux pouzzolanes d'Italie. Lorsqu'en 1793, la France

se vit cernée de toutes parts par les armées étrangères, et qu'il lui fallut suffire à une immense consommation de poudre, Chaptal fut chargé d'aviser au moyen d'y pourvoir, et parvint à faire fabriquer dans une seule usine jusqu'à trente-cinq milliers de poudre par jour. Chaptal contribua ensuite à l'organisation de l'école polytechnique, à celle de l'école de médecine de Montpellier, et aux progrès de la chimie, sa science favorite. En vain, et presque en même temps, Washington au nom des Etats-Unis, la reine de Naples et le roi d'Espagne lui firent offrir d'immenses avantages, s'il voulait abandonner sa patrie : Chaptal en préféra le séjour, alors dangereux, aux offres brillantes qui lui étaient adressées. Appelé en 1798 à l'institut, il se fixa définitivement à Paris, y forma de nouveaux établissements, fut nommé conseiller-d'état et ministre de l'intérieur. La France lui doit une foule de créations importantes, l'établissement des chambres de commerce, l'amélioration du régime des hôpitaux, et la réunion des premiers documents statistiques recueillis dans toute l'étendue de l'empire. Il prit une grande part à la naturalisation du sucre de betteraves; ses recherches dans l'art de faire le vin firent une véritable révolution; c'est surtout aux arts utiles qu'il aimait à consacrer ses loisirs, et nul peut-être n'en a exposé les principes et les applications avec plus de netteté, d'abondance et de facilité. Ses ouvrages indiquent souvent jusqu'aux opérations les plus minutieuses, et Vauquelin seul peut lui être comparé pour l'exactitude des faits, et la sagacité des déductions. Il mourut au mois de juillet 1832. La conduite politique de Chaptal a toujours été remarquable par sa tolérance et sa modération. Il était sénateur, pair de France et grand-officier de la légion d'honneur. On a de lui : *Analyse des procès-verbaux des conseils généraux de département*, Paris, 1801-02, 2 vol. in-4; *L'art de faire le vin*, Paris, 1819, in-8, avec planches; *L'art de la teinture du coton, en rouge*, Paris, 1807, in-8, avec 4 fig.; *La chimie appliquée aux arts*, Paris, 1806, 4 vol. in-8; *La chimie appliquée à l'agriculture*, Paris, 1823, 2 vol. in-8; *Conspectus physiologicus de fontibus differentiarum rel. ad scientias*, Monspeliensis, 1777, in-4; *Eléments de chimie*, Paris, 1803, 3 vol. in-8; *Essai sur le perfectionnement des arts chimiques en France*, Paris, 1800, in-8; *De l'industrie française*, Paris, 1819, 2 vol. in-8, avec tableaux; *Mémoires sur le sucre de betterave*, Paris, 1821, in-8; *Mémoires de chimie*, Montpellier, 1781, in-8; *Principes chimiques sur l'art du teinturier-dégraisseur*, Paris, 1808, in-8; *Rapport et projet de loi sur l'instruction publique au conseil d'état*, Paris, 1800, in-8; *Tableau analytique du cours de chimie fait à Montpellier*, Montpellier, 1789, in-8; *Tableau des principaux sels terreux et substances terreuses*, Paris, 1798, in-8; *Traité des salpêtres et goudrons*, Montpellier, 1796, in-8; *Traité théorique et pratique sur la culture de la vigne, avec l'art de faire le vin, les eaux-de-vie, esprits-de-vin, etc.*, Paris, 1801, 2 vol. in-8, avec 21 planches (ouv. fait en société avec

Rozier, Parmentier et Dussieux). Chaptal a en outre fourni de nombreux mémoires insérés dans le *Recueil de l'académie des sciences*, dans l'ancienne série des *Mémoires de l'institut*, dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, dans les *Annales de chimie*, etc.

CHAPTARD, ou CHATARD (Jean), chanoine de Saint-Martin et prieur de Tauxigny, né à Tours en 1567, était très-savant dans l'histoire ecclésiastique et très-versé dans la lecture des Pères grecs et latins. Il n'est cependant connu que par un *Eloge de Jacques de Billy*, abbé de Saint-Michel en l'Herm et son prédécesseur dans le prieuré de Tauxigny. Il a pour titre : *Elogium Jacobi Billii Prunæi, abbatis S. Michaelis in Eremo*, Parisiis, 1582, in-4. Jacques de Billy ayant laissé imparfait en mourant son travail sur les œuvres de saint Grégoire de Nazianze, Chaptard et Génébrard y mirent la dernière main, et en publièrent, en 1583, une seconde édition bien plus complète, réimprimée en 1609 et 1611, 2 vol. in-folio. Chaptard mourut à Tours le 24 janvier 1649.

CHAPUIS (Gabriel), né à Amboise en 1546, vécut à Lyon jusqu'en 1583, qu'il vint s'établir à Paris, où il mourut vers 1611. On a de lui : *Discours politiques et militaires*, traduits de différents auteurs, Paris, 1593, in-8; *Primaléon de Grèce*, 1618, 4 vol. in-16; *Amadis de Gaule*, qui a 24 livres et autant de volumes; cet ouvrage a pour origine *Los quatro libros del cavallero Amadis de Gaula*, Séville, 1526, in-fol., avec fig. L'auteur de ces quatre livres est Vasco de Lobeira, natif de Porto; l'éditeur, qui a en même temps corrigé un peu le style, est Garcias Ordenez, Espagnol. Un livre curieux intitulé : *Les facétieuses journées contenant cent nouvelles*, par G. C. D. T. (Gabriel Chapuis de Tours), Paris, 1584, in-8, ouvrage frivole ainsi que le précédent, où il n'y a rien d'utile à apprendre, et dont tout l'effet est d'exalter l'imagination par des aventures romanesques, et d'affaiblir l'attachement aux bonnes mœurs. Il a continué les *Annales de France de Nicole ou Nicolas Gilles*, jusqu'à l'an 1585, avec les généalogies et effigies des rois, Paris, 1585, in-fol. Il donna ensuite une édition des *Grandes annales de France de Belleforest*, qui est moins un ouvrage nouveau qu'une réimpression et continuation des *chroniques* de Nicolas Gilles. Chapuis les continua jusqu'en 1591, Paris, 1600, 4 vol. in-fol. On a encore de ce laborieux compilateur et mauvais écrivain : *Histoire de ce qui s'est passé sous les règnes de Henri III et Henri IV*, jusqu'en 1600, Paris, 1600, in-8; *Histoire du royaume de Navarre jusqu'en 1596*, Paris, 1616, in-8; *Histoire générale de la guerre de Flandre*, depuis 1559 jusqu'en 1609, Paris, 1633, in-fol.

CHARAS (Moïse), habile pharmacopole, né à Uzeu en 1618, fut choisi pour faire le cours de chimie au jardin royal des plantes de Paris, et s'en acquitta avec un applaudissement général durant neuf années. Sa *Pharmacopée royale, galénique et chimique*, Paris, 1676, in-4, 1682, 2 vol. in-8, avec fig.; Lyon, 1753, in-4, fig., fut traduite dans toutes les langues de l'Europe, et en

chinois même pour la commodité de l'empereur. Les ordonnances contre les calvinistes l'obligèrent de quitter sa patrie en 1680. Il passa en Angleterre, de là en Hollande, et ensuite en Espagne avec l'ambassadeur qui le menait au secours de son maître Charles II, languissant depuis sa naissance. Les médecins de la cour furent scandalisés de certains propos de Charas. Ils le déférèrent à l'inquisition, et il n'en sortit qu'après avoir abjuré la religion protestante. Charas avait alors 72 ans. Il revint à Paris, fut agrégé à l'académie des sciences, et mourut bon catholique en 1698, âgé de 80 ans; ce qui prouve qu'il avait abjuré sa secte avec connaissance de cause. On a de lui, outre sa *Pharmacopée*, un excellent *Traité de la thériaque*, Paris, 1668 et 1685, in-12, 3 à 4 fr., et un autre non moins estimable, *de la vipère*, 1694, in-8. Il joignit à celui-ci un *poème latin* sur ce reptile, qui n'est que médiocre pour le style. La collection de l'académie des Sciences contient de lui plusieurs mémoires, *Voy. la Relation de son voyage en Espagne* dans le *Journal de Verdun*, année 1776, mois de mars et suivants.

CHARBONNIÈRES (A. de), né en Auvergne en 1778, neveu de Delille, poète lui-même et littérateur, membre de l'académie des sciences de Turin, secrétaire général de l'administration militaire en Italie sous Bonaparte, s'est fait connaître par quelques poésies élégantes et faciles. En 1806, il offrit au tribunal un poème intitulé : *la Journée d'Austerlitz*, ou *la Bataille des trois empereurs*, drame historique en deux actes et en vers qui fut composé, dit-on, en trois jours : plus tard il donna la *Traduction en vers*, des *Essais sur la critique* de Pope suivie de celle d'un *Essai sur la poésie* par Buckingham; *Eléments de l'histoire de la littérature française, jusqu'au milieu du 17^e siècle*, Paris, 1817, in-8, 5 fr.; *l'Indécis*, comédie, 1812; *Essai sur le sublime*, poème, Paris, 1814, in-8, auquel M^{me} de Genlis a ajouté des notes. En général, ce poète n'avait pas assez d'énergie et de chaleur : cependant il a fait de beaux vers. Il est mort à Paris en 1819.

CHARBUY (François-Nicolas), né à Paris vers 1715, mort en 1788, était l'un des amis de d'Alembert. Il professa pendant longtemps la rhétorique au collège d'Orléans. On a de lui plusieurs ouvrages assez estimés : une *Traduction des partitions oratoires* de Cicéron, Paris, 1756, in-12; *Abrégé chronologique de l'histoire des Juifs*, ib., 1789, in-8; *Aurelia liberata* (Orléans délivrée), poème en trois chants, Orléans, 1752, in-8, avec la traduction française en regard, par de Méré.

CHARDIN (Jean), fils d'un joaillier protestant de Paris, né en 1643, voyagea en Perse et dans les Indes orientales. Il revint à Paris en 1610, chargé d'une commission par le roi de Perse, et fit un second voyage dans ce pays en 1677. Il commerçait en pierreries. Charles II, roi d'Angleterre, lui conféra de sa main la dignité de chevalier. Il mourut à Londres en 1713, estimé et regretté. On a de lui : *Voyages en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, 1711, 10 vol. in-12, fig., 42 à 50 fr.;

ibid., 3 vol. in-4, fig., 30 à 40 fr.; Paris, 1723, 10 vol. in-12, fig. mal exécutée, 24 à 30 fr.; Amsterd., 1735, 4 vol. in-4, fig., 150 à 200 fr.; Paris, 1811, 10 vol. in-8, et atlas, gr. in-fol., de 81 pl., 120 fr., pap. vél., 240 fr. Cette dernière édition a été augmentée d'une notice sur la Perse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à ce jour, et de notes tirées des voyageurs modernes par L. Langlès. Ces voyages sont à la fois très-curieux et très-vrais; on doit bien les distinguer de ceux de Paul Lucas, et de tant d'autres voyageurs qui n'ont couru le monde que pour en rapporter des ridicules et des mensonges. Chardin donne une idée complète de la Perse, de ses usages, de ses mœurs, de ses coutumes, etc. La description qu'il fait des autres pays orientaux qu'il a parcourus, n'est pas moins exacte. On a encore de ce célèbre voyageur : *Couronnement de Soliman III, roi de Perse, et ce qui s'est passé dans les deux premières années de son règne*, Paris, 1671, in-12.

CHARDIN (Jean-Baptiste-Siméon), né à Paris en 1699, mort en 1779, exerça la profession de peintre avec distinction. Son genre était de petits sujets domestiques qu'il peignait avec vérité et un coloris qui lui ont acquis à juste titre une grande réputation. On admire surtout le tableau nommé *le Bénédicité* dans le cabinet du roi de France, et un *intérieur de cuisine* que le duc de Berri acheta en 1820.

CHARDON (don Charles-Mathias), natif d'Yvoi-Carignan en 1695, se fit bénédictin, en 1711, dans la congrégation de Saint-Vannes, enseigna la rhétorique, la philosophie et la théologie. Le chapitre général tenu à Toul en 1730 le destitua à cause de son opposition à la bulle *Unigenitus*. Il mourut à Metz en 1771. Il possédait le grec, l'hébreu et le syriaque, et était versé dans l'histoire ecclésiastique. Il a donné une *Histoire des sacrements*, Paris, 1745, 6 vol. in-12, ouvrage d'une grande érudition, réfutation historique des erreurs des sacramentaires, qui justifie la foi et la pratique de l'Eglise par la simple exposition des faits et le tableau des anciens siècles, en tout conforme, quant à la substance des choses, à celui des derniers temps. Cet ouvrage a été traduit en italien, Brescia, 3 vol. in-4. Il a laissé en manuscrit une *Histoire des variations dans la discipline de l'Eglise*, et un *Traité contre les incrédules modernes*.

CHARDON (Simon) de la Rochette, né en 1753, mourut à Paris en 1814. Il était lié intimement avec A. A. Barbier, dont il avait été le collègue à la commission temporaire des arts. En 1807, il fut chargé par le gouvernement de visiter les dépôts littéraires de plusieurs départements et d'en constater l'état. Il a publié des *Mélanges de critique et de philologie*, Paris, 1813, 3 vol. in-8, 18 fr., pap. vél., 27 fr.; *Vie de la marquise de Courcelles écrite en partie par elle-même...*, suivie de ses lettres et de la correspondance italienne de Greg. Légi relative à cette dame, avec la traduction française, 1808, in-12. Il a donné plusieurs éditions, entre autres du *Séméion du marquis de Belle-Isle*, 1807, du *Jardin des racines grecques*,

1808, de l'*Histoire secrète du cardinal de Richelieu*, 1808, de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*.

CHARENCEY (Guillaume), chanoine de Crest en Dauphiné, sa patrie, a laissé un ouvrage devenu fort rare, sous ce titre : *Clefs du sens littéral et moral de quelques psaumes de David*. Il vivait dans le 17^e siècle.

CHARENTON (Joseph-Nicolas), jésuite, né à Blois en 1649, mort à Paris en 1735. On a de lui : *Entretiens de l'âme dévote sur les principales maximes de la vie intérieure*, traduction de Thomas à Kempis, Paris, 1709, in-12; l'*Histoire générale d'Espagne du P. Mariana, trad. en franç., augmentée du sommaire du même auteur et des fastes jusqu'à nos jours, avec des notes historiques, géographiques et critiques, des médailles et des cartes géographiques*, Paris, 1725, 5 tom. 6 vol. in-4. C'est par l'ordre de Philippe V, roi d'Espagne, qu'il entreprit cette traduction; il la dédia à ce prince. Sa préface est curieuse, et l'ouvrage estimable.

CHARES, orateur athénien. Il lui arriva un jour de parler fortement contre les sourcils terribles de Phocion; les Athéniens s'en étant mis à rire, Phocion leur dit : « Cependant ces sourcils ne vous » ont fait aucun mal; mais les risées de ces beaux » plaisants ont fait souvent verser bien des larmes » à votre ville. » On croit que ce Charès est le même qui vivait l'an 367 avant J.-C.

CHARES, sculpteur, natif de Lindes, une des trois villes de l'île de Rhodes, disciple de Lysippe, s'immortalisa par le fameux colosse du soleil, l'une des sept merveilles du monde. Cette statue était d'airain, et avait, suivant Plinie, 70 coudées ou 105 pieds; l'abbé Monget lui en donne 108, d'autres 150. Ces différents calculs prouvent assez l'ignorance où l'on est de sa véritable hauteur. Le savant Muratori en a fait presque un pygmée; et vu les exagérations énormes que les anciens ont mises dans ces sortes de récits, il paraît que cette diminution est très-raisonnable. Quoi qu'il en soit, Charès employa douze ans à cette statue, et la plaça à l'entrée du port de Rhodes. Elle avait un pied sur la pointe d'un des rochers de ce port, et l'autre pied sur le rocher opposé, de façon que les navires passaient entre ses jambes. Ce colosse fut abattu par un tremblement de terre, après avoir été 46 ans debout. Moavias, calife des Sarrasins, s'étant emparé de Rhodes l'an 633 de J.-C., le vendit à un marchand juif, qui en chargea, dit-on, neuf cents chameaux.

CHARETTE DE LA CONTRIE (François-Athanase), né à Couffé, près d'Ancenis en Bretagne, le 21 avril 1763, d'une famille ancienne, fit ses études à Angers et entra dans la marine à seize ans. En 1789, il était parvenu au grade de lieutenant de vaisseau, et donna sa démission en 1790, époque à laquelle il épousa madame veuve Charette de Boisfoucaud, sa parente. Peu de temps après il se rendit à Coblenz. Charette se trouvait à Paris au 10 août, et fit d'inutiles efforts pour défendre le roi. Il s'était retiré à son château de Fontclause en Poitou, lorsque l'insurrection de Saint-Florent éclata dans

le mois de mars 1793. (*Voyez* CATHELINEAU.) Les paysans l'ayant engagé à plusieurs reprises à se mettre à leur tête, Charette n'y consentit qu'après la défaite de Laroche-Saint-André dans Pornic. Il commença par attaquer cette ville, s'en empara, puis se rendit à Machecoul, dont les insurgés venaient de s'emparer. Il assembla ensuite ses soldats dans l'église, jura de périr ou de triompher, et leur fit prêter serment de ne jamais abandonner la cause de l'autel et du trône. Il marcha sur Challans d'où il fut repoussé, et éprouva un semblable échec devant Saint-Gervais. Les succès obtenus par les généraux républicains Boulard et Beysser, obligèrent Charette de se retirer à Légé, et l'esprit de sédition, enhardi par les revers du général, se déclara dans son armée. Vrigneau, un des chefs royalistes, voulut renverser Charette. Celui-ci parvint, par sa fermeté, à se maintenir dans son commandement, et réprima les mutins. Contraint d'évacuer Légé à l'approche de Boulard qui venait avec des forces supérieures, Charette se réfugia à Montaigu où M. de Royrand qui y commandait, et qu'on avait prévenu contre lui, refusa de le recevoir. Charette, vivement agité, rassembla le peu de gens qui lui restaient, courut avec témérité attaquer les républicains à Saint-Colombin, les battit, et prouva ainsi à M. de Royrand l'injustice des accusations dirigées contre lui. Il reprit ensuite Légé, et chassa les républicains de Machecoul (11 juin 1793). La grande armée vendéenne, qui prit Saumur deux jours auparavant, n'avait eu jusqu'alors aucune communication avec lui. Cathelineau qui fut nommé, le 12 juin, général en chef de l'armée catholique, et qui se disposait à attaquer Nantes, lui proposa de concerter ses opérations avec la grande armée. Les troupes de Cathelineau devaient s'avancer par la rive droite de la Loire, et Charette devait essayer de pénétrer par les faubourgs de la rive gauche (23 juin). La vigoureuse défense des Nantais fit échouer l'attaque. Cathelineau ayant été tué, les généraux royalistes proposèrent de choisir un chef pour remplacer celui qu'ils venaient de perdre. Charette appuya cet avis, et se flatta de réunir les suffrages, mais ce fut d'Elbée qui l'emporta. Charette, quoique blessé de cette préférence, ne déclina point l'autorité du nouveau chef, et demanda le poste le plus périlleux, lorsqu'il tenta avec Lescure et d'Elbée de s'emparer de Luçon. Les Vendéens ayant été complètement défaits, Charette retourna à Légé, et y resta jusqu'au mois de septembre suivant, époque à laquelle l'armée de Mayence se joignit à celle de Brest. Il se rapprocha alors de la Sèvre pour se réunir à la grande armée catholique, et se rendit à Torfou; ce fut là que les chefs Vendéens réunis remportèrent, le 19 septembre 1793, sur les Mayençais un succès éclatant. Charette se porta de là sur Montaigu, surprit et tailla en pièces les colonnes qui l'occupaient, et marcha avec Lescure vers Saint-Fulgent dont il s'empara. Mais au lieu de se rallier alors aux autres généraux Vendéens, et de faire face aux Mayençais avec toutes les forces royalistes réunies, Charette, sous prétexte de quelque querelle sur le partage du butin, rentra sur son territoire qu'avaient évacué

les républicains. Plus tard il vint attaquer l'île de Noirmoutier qui pouvait lui faciliter des communications avec les Anglais, et l'emporta pendant que la grande armée défaite à Chollet fut forcée de traverser la Loire. Il alla ensuite s'établir à Bouin. Le général Haxo marcha contre lui, l'accula à la mer, et le bloqua dans les marais. Charette, après avoir encloué ses canons et tué ses chevaux, parvint à arracher son armée à une perte qui paraissait certaine. La grande armée était alors resserrée entre la Loire et l'Océan, et Charette, en apprenant les défaites qu'elle venait d'essayer, conçut l'espoir de s'emparer du commandement en chef de toute la Vendée. Il parcourut tout le Bas-Poitou et gagna Maulevrier où la Rochejacquelein, fugitif et séparé de son armée détruite, vint le trouver. Ils se séparèrent mécontents l'un de l'autre, et Charette, ayant repassé la Sèvre, retourna sur son territoire où le général Haxo continua de le harceler. Celui-ci fut tué le 19 mars 1794, et remplacé par le général Thureau qui essaya d'écarter l'insurrection en dévastant complètement le pays. Charette, faute de vivres, passa encore une fois la Sèvre. Larochejacquelein avait péri, et Stofflet lui avait succédé dans le commandement de l'armée d'Anjou. Ces généraux auxquels se joignit Marigny, eurent à Jalais une entrevue dans laquelle ils convinrent que leurs trois armées combateraient leurs mouvements. Mais les jalousies reparurent bientôt, et Marigny, accusé devant un conseil de guerre où Charette fit l'office de rapporteur, d'avoir violé la convention, fut mis à mort. Vers le mois de juin 1794, Charette avait recouvré une position plus favorable, et réussit à détruire trois camps retranchés où les républicains s'étaient établis. L'attaque du camp de Saint-Christophe près de Challans où périt le général Mermet, est le plus beau fait d'armes de Charette et de son armée. Cependant un grand nombre de chefs Vendéens avaient succombé, les soldats Vendéens sentaient leur première vigueur s'affaiblir, et la Convention elle-même était lasse de cette guerre d'extermination. Elle publia une proclamation qui accordait amnistie à tous ceux qui avaient pris part à la révolte des provinces de l'Ouest, et on se servit de la sœur de Charette pour lui faire les premières ouvertures qui furent reçues avec méfiance. Il consentit enfin, le 15 février 1795, à la Jaunais, quoique avec beaucoup de peine, à conclure un traité de paix, dont les clauses portaient que les Vendéens auraient le libre exercice de leur religion, qu'ils conserveraient leurs armes, et qu'on leur paierait des indemnités pour les ravages de la guerre, et ceux-ci promettaient en retour de se soumettre à toutes les lois de la république. Charette se prêta à faire son entrée dans Nantes, le 26 février, portant l'écharpe et le panache blancs. Il était accompagné de quatre de ses officiers et du général Canclaux, et était entouré d'une foule immense empressée de contempler cet homme dont on était sans cesse occupé depuis deux ans. Il se laissa conduire au théâtre, à la société populaire, et, malgré les témoignages de cordialité que lui donnaient les officiers républicains, il conserva un front morne et

soucieux. Le lendemain, il retourna à son quartier-général de Belleville; aucune des conditions de la paix ne fut exécutée et la guerre recommença plus terrible que jamais. Les républicains, sachant que Charette continuait ses intelligences secrètes avec les princes de la maison de Bourbon, envoyèrent un détachement pour l'enlever à Belleville. Charette reprit les armes, marcha sur le camp des Essarts qu'il emporta, et obtint divers succès. A la nouvelle du désastre de Quiberon, il fit fusiller tous les prisonniers qu'il avait en son pouvoir et se livra depuis à de sanglantes représailles. Les princes le nommèrent lieutenant général; le comte d'Artois était sur la côte du Poitou, et Charette se dirigeait vers le port de la Tranche pour le recevoir, lorsqu'un aide de camp de ce prince vint le prévenir que le débarquement était ajourné. « C'est l'arrêt » de ma mort que vous m'apportez, dit-il à l'envoyé : » aujourd'hui j'ai 15,000 hommes, demain je n'en » aurai pas 300. Je n'ai plus qu'à me cacher ou à » périr : je périrai. » Il marcha aussitôt sur Saint-Cyr et fut complètement défait par les républicains. Le général Hoche le poursuivit sans relâche, et Charette n'avait que 30 hommes, lorsque ce général lui offrit, dit-on, un million et le libre passage en Angleterre. Il rejeta cette proposition. Pour chassé dans les bois comme une bête fauve, blessé à la tête et dans plusieurs endroits, il était obligé de se faire porter par un des siens, et ils furent enfin atteints tous deux, le 25 mars 1796, dans un taillis, entre Montaigu et Belleville. Cette capture causa plus de joie aux républicains que ne l'aurait fait le gain d'une bataille. Charette fut conduit à Angers, puis à Nantes, dans cette même ville où, un an auparavant, il était entré en triomphe. Sa fierté ne se démentit pas un seul instant, et, lorsqu'il fut conduit à la mort le 29 mars, lui-même commanda le feu aux soldats qui le fusillèrent. Il avait trouvé moyen de communiquer avec un prêtre qui lui administra les sacrements. Charette possédait de grands talents militaires; on a malheureusement à lui reprocher un caractère trop ombrageux, et surtout la mort injuste de Marigny.

CHARILAUS, ou CHARILLUS, neveu de Lycurgue, et roi de Lacédémone l'an 885 avant J.-C., commença à se signaler par une victoire sur les Argiens. Il fit ensuite la guerre aux Tégéates; et quoiqu'il eût suivi le commandement de l'oracle, il ne laissa pas d'être mis en déroute, et même d'être pris dans une sortie que firent les Tégéates, secondés par leurs femmes. Il racheta sa liberté en leur accordant la paix. Ce roi était d'un naturel si doux, qu'Archelaüs son collègue disait quelquefois, en parlant de sa grande bonté : « Qu'il ne s'étonnait » pas que Charilaüs fût si bon envers les gens de » bien, puisqu'il l'était même à l'égard des mé- » chants. » Ce n'était pas faire l'éloge d'un homme chargé de faire observer les lois et de punir le crime.

CHARISIUS, grammairien latin dont parle Priscien. Son ouvrage se trouve dans le *Recueil des anciens grammairiens de Purschius*, Hanovre, 1605, in-4.

CHARITON D'APHRODISÉE, secrétaire d'un rhéteur nommé Athénagore, vivait à la fin du 4^e siècle, si ces noms ne sont pas supposés, comme il y a grande apparence. On a trouvé de notre temps un roman grec sous son nom, intitulé : *Les amours de Chæreas et Callirhoé*, dont d'Orville, professeur d'histoire à Amsterdam, a publié une édition en 1750, 3 part. in-4, 24 à 27 fr., avec la traduction latine et des notes. Cet ouvrage a été réimpr. à Leipzig, 1783, in-8, 12 à 15 fr., et à Venise en 1812, in-4. Il y en a une traduction française, par Larcher, à Paris, en 1763, 2 t. in-12, 4 à 6 fr., gr. pap., 8 à 12 fr. Fallet en a donné une nouv. version en 1675, in-8. Il a été aussi trad. en italien, Rome, 1752, in-4, et 1756, in-8. La fable de ce roman est assez bien conduite, sans épisodes et sans écarts. Il y a de l'intérêt, et il est bien ménagé. Le dénouement en est simple, la vraisemblance est presque gardée partout; et, ce qui est plus surprenant, c'est que contre la règle générale de ces sortes d'ouvrages, on ne trouve dans celui-ci aucune situation licencieuse, aucune image obscène, bien différent de ceux que nous avons vu paraître surtout dans ce siècle, et dans lesquels tous les genres de séduction sont mis en usage pour corrompre l'innocence et pervertir les mœurs. La seconde traduction de ce roman est plus élégante que la première; mais celle-ci est d'une fidélité plus scrupuleuse.

CHARLAS (Antoine), prêtre de Couserans, né vers 1630, mourut en 1698 à Rome, où il s'était fixé quelques années avant sa mort. On a de lui : *Tractatus de libertatibus ecclesiæ Gallicanæ*, Rome, 1684, in-4. Le but de l'auteur n'était d'abord que d'attaquer différents abus introduits par les juriscultes et les magistrats français, sous prétexte de conserver les libertés de leur église. Mais un de ses protecteurs à la cour de Rome l'engagea d'étendre la matière, et à traiter des droits du pape, qu'il croyait violés dans les articles du clergé de France en 1682. La dernière édition en 1720, à Rome, 3 vol. in-4, est bien plus ample que la première. C'est un ouvrage savant et écrit avec pureté; *De primatu summi pontificis*, in-4; *De la puissance de l'Eglise*, contre le jésuite Maimbourg; *Causa regaliæ*, contre Noël Alexandre, Liège, 1685, in-4. Le savoir, la modestie, la piété, distinguaient l'abbé Charlas. Quoiqu'il ait dirigé pendant quelque temps le séminaire de Pamiers sous Gaulet, il avait un caractère et des principes plus décidés que ce prélat.

CHARLES 1^{er}, dit CHARLEMAGNE, fils de Pepin, roi de France, naquit, selon la plus commune opinion, à Saltzbourg, château de la Haute-Bavière, en 742. Après la mort de son père, il eut la Neustrie, la Bourgogne et l'Aquitaine, et après celle de Carloman son frère, en 771, il fut reconnu roi de toute la monarchie française. Ses premiers exploits furent contre Hunalde, duc d'Aquitaine, qui, s'étant fait moine, quitta son monastère pour se mettre à la tête de quelques troupes qui s'étaient révoltées. Il fut vaincu et fait prisonnier. Charlemagne résolut ensuite de mettre ses sujets de delà le Rhin à cou-

vert des insultes des Saxons, peuples barbares et féroces, qui depuis longtemps faisaient des courses dans la France germanique, y portaient le fer et le feu, et en enlevaient les habitants qu'ils réduisaient en esclavage. Il marcha contre eux, les défit et prit leur meilleure place qui était Eresbourg, château situé vers Paderborn, en fit passer la garnison au fil de l'épée, rasa le temple de la fameuse idole Irminsul, et pardonna au reste de la nation. Tandis qu'il tâchait de mettre un frein à la licence des Saxons, l'Italie implorait son secours. Didier, roi des Lombards, dévastait l'exarcat de Ravenne et les états de l'Eglise. Charles marche contre lui, le fait prisonnier dans Pavie, et joint au titre de roi des Français celui de roi des Lombards. Le conquérant confirme la donation faite au pape de l'exarcat. A peine le vainqueur des Saxons fut-il éloigné, que ces peuples reprirent les armes et recommencèrent leurs ravages. Charles accourt, les bat et leur pardonne encore. Il passe ensuite en Espagne pour rétablir Ibin-Algrabi dans Saragosse. Il assiége Pampelune, se rend maître du comté de Barcelone; mais son arrière-garde est défaite à Roncevaux par les Arabes et les Gascons, et il perd dans cette journée Roland, son neveu supposé, si célèbre dans les anciens romans. Les Saxons toujours inquiets et prompts à violer leurs engagements, avaient encore profité de l'absence de Charles pour renouveler leurs déprédations, et avaient mis tout à feu et à sang, sans distinction d'âge ni de sexe, depuis Deutz, vis-à-vis de Cologne, jusqu'à Coblentz. Charles les défit de nouveau, et les Saxons demandèrent encore pardon. Il le leur accorda et leur laissa des ecclésiastiques pour les instruire dans la religion chrétienne, persuadé que c'était le moyen le plus efficace pour adoucir la férocité de cette nation. Vitikind, qui avait beaucoup d'influence sur ce peuple, les entraîna encore dans une révolte, et c'était la septième dont ils se rendaient coupables. Alors Charles, voyant qu'il ne gagnait rien par la douceur, résolut de sévir, ne croyant pouvoir assurer le repos de ses peuples que par ce moyen. Il fit trancher la tête à quatre mille cinq cents de ceux qui, contre la foi des serments, avaient été trouvés sous les armes. Il témoigna ensuite aux Saxons que ce n'était qu'à regret qu'il répandait leur sang, qu'il ne voulait pas détruire leur nation, qu'il leur accorderait volontiers la paix, si leurs chefs, qui s'étaient retirés, voulaient venir traiter avec lui. Il leur donna même des otages pour la sûreté de leurs personnes; il les reçut avec bonté, les disposa par sa douceur au christianisme, eut la meilleure part à la conversion du fameux Vitikind, établit avec le concours du saint Siège onze évêques dans leur pays, les laissa vivre selon leurs lois, et leur fit goûter les douceurs de la paix. Maître de l'Allemagne, de la France et de l'Italie, il marche à Rome en triomphe, se fait couronner empereur d'Occident par Léon III, l'an 800, et renouvelle l'empire des Césars, éteint en 476 dans Augustule. On le déclara César et Auguste; on lui décerna les ornements des anciens empereurs Romains, surtout l'aigle impériale. Depuis Bénévent jusqu'à Bayonne, et de Bayonne jusqu'en Bavière,

tout était sous sa puissance. Qu'on suive les limites de son empire, on verra qu'il possédait toute la Gaule, une province d'Espagne, le continent de l'Italie jusqu'à Bénévent, toute l'Allemagne, les Pays-Bas et une partie de la Hongrie. Les bornes de ses états étaient, à l'orient, le Naab et les montagnes de la Bohême, au couchant, l'Océan; au midi, la Méditerranée; au nord, l'Océan de l'Oder. Dès qu'il fut empereur, Irène, impératrice d'Orient, voulut, dit-on, l'épouser, pour réunir les deux empires; mais une révolution subite, ayant précipité du trône cette princesse, fit évanouir ses espérances. Vainqueur partout, Charles s'appliqua à policer ses états, rétablit la marine, visita ses ports, fit construire des vaisseaux, forma le projet de joindre le Rhin au Danube par un canal, pour la jonction de l'Océan et du Pont-Euxin. Aussi grand par ses conquêtes, que par l'amour des lettres, il en fut le protecteur et le restaurateur. On tint devant lui des conférences, qu'on peut regarder comme l'origine de nos académies. Son palais fut l'asile des sciences. Pierre de Pise vint d'Italie, Alcuin d'Angleterre, etc.; tous furent comblés de biens et de caresses. Charles n'était point déplacé au milieu de ces savants; car il était versé dans les langues, et surtout dans la langue latine qu'il possédait comme sa langue maternelle. Sur la fin de sa vie, il conféra la version latine des saints Evangiles avec la version syriaque et l'original grec, et y fit des corrections. Au rapport du savant Lambecius, on conserve à la bibliothèque impériale à Vienne, l'exemplaire d'une explication de l'épître aux Romains, corrigée de sa main. Après cela l'abbé Velly a belle grâce de dire que Charlemagne ne savait pas même écrire son nom. L'Eglise dans son empire lui dut le chant grégorien, la convocation de plusieurs conciles, la fondation de beaucoup de monastères. Outre l'école de Paris qu'il établit, il en érigea dans toutes les églises cathédrales, et à Rome, un séminaire. « Son exemple, dit un auteur mo- » derne, ranima, vivifia tout, et chacun s'empressa » d'acquérir des connaissances. Cette émulation de- » vint générale, et avança beaucoup les progrès des » études. Celle de la religion surtout, qu'il fallait » puiser dans les sources de l'Ecriture sainte, et » dans les écrits des premiers PP. de l'Eglise, fut » couronnée par les plus grands succès. A mesure » que la vérité répandait sa lumière, les belles- » lettres et les bonnes mœurs qui en sont la suite » reprenaient leur vigueur; car, malgré les traits » impies lancés de nos jours contre le christianisme » par une audacieuse philosophie, elle est forcée » d'avouer en secret que c'est cette religion sainte » qui nous a tirés de la barbarie, en adoucissant » nos mœurs; qui a éclairé nos esprits, en soumet- » tant notre raison, et qui unit tous les hommes, non » par les nœuds vains et légers d'une orgueilleuse » bienfaisance (terme dont on abuse trop souvent » aujourd'hui), mais par les liens si doux et si » chers de la charité. » C'est par analogie à son nom que l'on donna le nom de livres *Carolins*, à un traité sur le culte des images, dont la dernière édition est d'Hanovre, 1731, in-8, sous ce titre;

Augusta concilii Niceni II censura. On sait que les PP. de Francfort furent trompés par une traduction infidèle et même hérétique des décrets du concile de Nicée, où l'on décernait aux saints le même culte qu'à la Divinité : leur erreur est une erreur de fait. Au reste, les livres *Carolins*, d'où l'on a tiré l'histoire du concile de Francfort, ne sont rien moins qu'authentiques, comme plusieurs critiques l'ont prouvé, entre autres Bellarmin. (*Contr. de conc.*, l. 2, c. 8.) Outre les *Capitulaires*, dont la meilleure édition est de Baluze, Paris, 1677, 2 vol. in-fol., on a de Charlemagne des *lettres* qui ont été insérées dans la collection de don Bouquet, et une *grammaire*, dont on trouve des fragments dans la *polygraphie* de Trithème. Ses lois sur les matières ecclésiastiques sont pleines de sagesse. On connaît entre autres celle que fit ce religieux prince pour entretenir parmi les rustres et les pâtres, la piété unie à une gaité sainte. Il voulait qu'ils chantassent les *cantiques de l'Eglise*, surtout le dimanche, en menant leurs troupes aux pâturages, et en les ramenant chez eux, afin que tout le monde les reconnût pour chrétiens et pour dévots. Les lois qu'il a portées sur les matières civiles sont également admirables, pour un temps qu'il plaît aux philosophes modernes de taxer d'ignorance, et où il y avait peut-être plus de sagesse que dans le nôtre. Il ordonna, ce qu'il est honteux qu'on ait exécuté si tard en France, que les poids et mesures seraient mis par tout son empire sur un pied égal. Il fixa le prix du froment, du seigle, de l'avoine; régla le prix des étoffes, et l'habillement de ses sujets sur leur état et sur leur rang. S'il ordonna par son testament que les querelles des trois princes, ses fils, pour les limites de leurs états, seraient décidées par le jugement de la croix (ce jugement consistait à donner gain de cause à celui des deux partis qui tenait le plus longtemps les bras élevés en croix), c'est que le génie ne prévalait jamais entièrement sur les coutumes de son siècle; et il faut convenir que les déclamations auxquelles les philosophes se livrent à cette occasion, sont absolument mal fondées. « Ces sortes de pratiques, dit un auteur plus modéré, n'étaient sans doute pas le fruit d'une sagesse profonde, ni d'un discernement bien juste; mais étaient-elles aussi insensées qu'on le dit? La justice d'une cause, lorsqu'elle est bien obscure et bien compliquée, se fait-elle toujours connaître plus clairement dans le labyrinthe de la procédure moderne, dans ce conflit de principes et de maximes contradictoires, dans cette multitude de décisions réformées et réfutées les unes par les autres, que dans les épreuves judiciaires de nos bons et ignorants aïeux? » Charlemagne, se sentant près de sa fin, associa à l'empire Louis, le seul fils qui lui restait, lui donna la couronne impériale, et tous ses autres états, à l'exception de l'Italie, qu'il garda pour Bernard, fils de Pepin. Il mourut le 28 janvier 814, dans la 47^e année de son règne, et la 14^e de son empire. On l'enterra à Aix-la-Chapelle, avec les ornements d'un chrétien pénitent, ceux d'un empereur et d'un roi de France, et on lui fit cette courte épitaphe :

« Ci-gît Charles, grand et orthodoxe empereur, qui » a étendu glorieusement le royaume des Français, » et qui l'a heureusement gouverné pendant quarante-sept ans. » Lorsqu'Othon III fit ouvrir son tombeau, on retira ceux de ses ornements que le temps et l'humidité n'avaient pas gâtés; et ils font encore aujourd'hui partie du trésor de l'empire, particulièrement sa couronne, son cimeterre et le livre des Evangiles. Pétrarque a parlé de ce tombeau dans la 3^e épître du premier livre, en ces termes : *Vidi Aquensem Caroli sedem et in templo marmoreo verendum barbaris gentibus sepulcrum.* Le nom de ce conquérant législateur remplit la terre. Le prince était grand, l'homme l'était davantage. Les rois ses enfants furent ses premiers sujets, les instruments de son pouvoir et les modèles de l'obéissance. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'état, qu'ils furent contrebalancés, et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il empêcha l'oppression du clergé et des hommes libres, en menant continuellement la noblesse d'expédition en expédition. Il ne lui laissa pas le temps de former des desseins, et l'occupa tout entière à suivre les siens. L'empire se maintint par la grandeur du chef. Maître absolu de ses peuples, il mit sa gloire à en être le père, et il goûta le plaisir de voir qu'il en était aimé autant qu'il en était craint. Encore plus redoutable aux ennemis de la religion, qu'à ceux de l'état, il fut toujours le fléau de l'hérésie et du vice, le protecteur le plus zélé, aussi bien que l'enfant le plus soumis et le bienfaiteur le plus libéral de l'Eglise. Ses victoires furent pour elle des conquêtes; et le fruit le plus doux qu'il recueillit de tant de combats, ce fut d'étendre le royaume de Jésus-Christ à mesure qu'il étendait le sien. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les plus difficiles avec promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main où il menaçait de tomber, passant rapidement des Pyrénées en Allemagne, et d'Allemagne en Italie. Quelques auteurs modernes lui ont disputé le titre de *Grand*, sans doute parce qu'il leur a paru trop chrétien; mais les historiens équitables conviennent tous que personne ne mérita mieux de porter le nom de *Grand*, que cet empereur. Il était doux, et ses manières étaient simples, ainsi que celles des grands hommes. Il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Charlemagne fut marié huit fois. Du vivant de son père Pepin, il épousa Himiltrude. Il défera trop ensuite aux conseils de sa mère Bertrade, qui lui fit répudier cette Himiltrude pour prendre la fille de Didier, roi des Lombards; mais quelques mois après, touché des remontrances que les prélats de son royaume et le pape Etienne lui firent, il renvoya cette princesse en Italie, et rappela Himiltrude. Devenu veuf, il épousa en secondes noces Hildegarde l'an 773. Eginhart, qui nous a donné les *annales* de son règne et la *vie* de ce prince, appelle *concubines* les dernières femmes de Charlemagne : sur cela les écrivains modernes ont accusé ce prince

d'incontinence ; mais il n'ont pas fait attention qu'on entendait souvent par le mot de *concubine*, une femme mariée, mais sans certaines formalités, et qui n'avait pas certaines prérogatives, à cause de l'inégalité de condition et le défaut de dot ; de là venait que les enfants qui naissaient de ces mariages, étaient exclus de la succession des états de leur père. Il faut convenir cependant, qu'on trouve dans ce temps-là quelques exemples qui semblent prouver que la doctrine de l'indissolubilité du mariage avait souffert quelques obscurcissements : et c'est ainsi que plusieurs auteurs ont expliqué le grand nombre d'épouses que ce prince eut successivement. Charles gouverna sa maison avec la même sagesse que son empire. Il fit valoir ses domaines, et en tira de quoi répandre d'abondantes aumônes et soulager son peuple. Charlemagne avait les yeux grands et vifs, un visage gai et ouvert, le nez aquilin. Quelques auteurs ont voulu en faire un géant, et c'est un préjugé général parmi le peuple d'Aix-la-Chapelle. On peut voir là - dessus la dissertation de Marquard Freher, *De staturâ Caroli magni*. Eginhart assure que sa taille, quoique haute, n'avait rien d'extraordinaire. Il ne portait en hiver, dit Eginhart, qu'un simple pourpoint fait de peau de loutre, sur une tunique de laine bordée de soie. Il mettait sur ses épaules une espèce de manteau de couleur bleue ; et pour chaussure, il se servait de bandes de diverses couleurs, croisées les unes sur les autres. Paschal III, antipape, le mit au nombre des saints en 1165 ou 1166. Il a encore été canonisé par Rainaud, archevêque de Cologne, et par Alexandre, évêque de Liège, en présence de l'empereur Frédéric Barberousse, qui publia un diplôme pour l'élevation et l'exaltation de son corps. Les papes légitimes ont constamment toléré le culte que lui rendent encore les églises d'Aix-la-Chapelle, de Reims, de Rouen, etc. Benoît XIV prétend que cette tolérance et cet usage suffisent pour autoriser les honneurs que lui rendent les églises particulières, et valent une béatification. Louis XI ordonna que sa fête serait célébrée le 28 janvier. Cependant dans quelques endroits, comme à Metz, on fait tous les ans un service pour le repos de son âme. Les pays qui composent aujourd'hui la France et l'Allemagne jusqu'au Rhin, dit un historien célèbre, furent tranquilles pendant près de cinquante ans, et l'Italie pendant treize. Depuis son avènement à l'empire, point de révolution en France, point de calamités pendant ce demi-siècle, qui par là est unique. Eginhart a écrit l'histoire de ce prince, sous le titre : *De vitâ Caroli magni*. Il en existe plusieurs éditions avec des notes de divers savants. De La Bruère a donné l'*Histoire de Charlemagne*, 2 vol. in-12. Elle est infiniment préférable à celle que Gaillard a publiée en 1782, 4 vol. in-8, réimprimée en 1785, en 4 vol. in-12, et en 1818 et 1819, en 2 vol. in-8 : compilation sans ordre, sans choix et sans goût ; remplie de déclamations sans objet réel, et de censures sans justice ; où le caractère de ce grand prince est entièrement défiguré, les faits altérés et travestis, et l'histoire asservie aux vues d'une philosophie qui

ne raisonne l'histoire, suivant l'expression de l'auteur, que pour séduire et pour corrompre, pour exalter les Sardanaple, les Julien, les Andronic, les Wenceslas, et calomnier les Constantin, les Théodose, les Charlemagne, les saint Louis.

CHARLES II, dit le *Chauve*, fils de Judith, seconde femme de Louis le Débonnaire, né à Francfort-sur-le-Mein le 13 juin 823, roi de France en 840, élu empereur par le pape et le peuple romain en 875, fut couronné l'année d'après. Le commencement de son règne est célèbre par la bataille de Fontenai en Bourgogne, donnée en 841, où ses armes, jointes à celles de Louis de Bavière, vainquirent Lothaire et le jeune Pepin, ses frères. Charles ne profita point de sa victoire. La paix fut conclue. Il conserva l'Aquitaine avec la Neustrie, tandis que Louis avait la Germanie, Lothaire l'ainé, l'Italie et le titre d'empereur. Une nouvelle guerre vint l'occuper. Les Normands avaient commencé leurs irruptions et leurs ravages. Charles leur opposa l'or au lieu du fer. Ces ménagements indignes d'un roi, qui aurait dû plutôt se battre que marchander, occasionnèrent de nouvelles courses et des déprédations. Ayant voulu profiter de la mort de Louis le Germanique, et reprendre sur ses enfants ce qu'il avait cédé dans le dernier partage de la Lorraine, il fut battu par Louis, second fils du prince défunt. Revenant d'Italie, où il avait fait un voyage pour y porter la guerre, il mourut à Brios en Bresse, le 6 octobre 877, après avoir régné 37 ans comme roi de France, et presque deux comme empereur. L'on prétend qu'un Juif, nommé Sédécias, son médecin et son favori, l'empoisonna. Quelques écrivains, faisant sans doute plus d'attention à sa puissance qu'aux qualités qui font les rois, ont voulu lui donner le surnom de *Grand* ; « mais la postérité, dit un historien, ne l'a nommé que *Charles le Chauve*. C'était en effet un prince plus puissant que digne de l'être, plus sensible à l'ambition qu'à la gloire, moins prudent que rusé, et plus avide de conquêtes, que propre à régir et à défendre ses états. Tout ce qu'il eut de grand ou de singulier, c'est que dans l'alternative de prospérités et d'adversités, où il passa presque toute sa vie, il soutint beaucoup mieux les revers que la bonne fortune. » C'est à son empire que commence le gouvernement féodal, sur lequel les philosophes modernes se sont tant récriés, mais qui, malgré ses défauts, ne mérite pas, à beaucoup près, tout le mal qu'on en dit dans ce siècle exagérateur et égoïste. (V. BOULAIN-VILLIERS.)

CHARLES le Gros, fils de Louis le Germanique, né vers l'an 832, roi de Souabe en 876, fut élu roi d'Italie et empereur en 881 ; mais on le destitua dans une diète tenue au château de Tribur, près de Mayence, en 887, par les Français et les Allemands. Il avait réuni sur sa tête toutes les couronnes de Charlemagne. Il parut d'abord assez fort pour les porter ; mais sa faiblesse se fit bientôt connaître. Il fut méprisé par ses sujets, et par l'impératrice Richarde, accusée d'infidélité avec son premier ministre. L'empereur déposé, réduit à demander sa subsistance à Arnoul, son neveu et son successeur,

mourut de chagrin à Richenow, près de Constance, le 12 janvier 888.

CHARLES III (1), dit *le Simple*, fils de Louis le Bègue, né le 17 septembre 879 d'une seconde femme du vivant même de la première, fut couronné roi de France en 893. Ce prince était le seul descendant de Charlemagne. Sa faiblesse éclata dès qu'il eut en main les rênes de l'état. Il ne profita pas de ses avantages au dehors, et ne remédia pas aux guerres intestines de son royaume. Les Normands continuaient leurs ravages. Charles le Simple, touché des représentations de son peuple accablé par ces pirates, offre à leur chef Rollon la paix, sa fille Giselle et la Neustrie, qu'ils appelaient déjà Normandie, sous la condition qu'il en ferait hommage, et qu'il embrasserait le christianisme. Le barbare demanda encore la Bretagne. On disputa et on la lui céda. La gloire et l'avantage d'humaniser, par des mœurs chrétiennes, la formidable nation des Normands, adoucirent aux Français ce nouveau sacrifice. L'empereur Louis IV étant mort, Charles le Simple aurait pu être élu ; mais réduit à un petit domaine par les usurpations des grands de son royaume, il se vit hors d'état de faire valoir ses droits à l'empire. Robert, frère du roi Eudes, forma quelque temps après un puissant parti contre lui, et se fit sacrer roi en 922. Charles lui livra bataille et le tua. Il profita si mal de cet avantage, que les factieux eurent le temps de lui opposer Raoul de Bourgogne. Quelque temps après, Herbert l'enferma au château de Péronne, où il mourut le 7 octobre 929, à 50 ans. Son fils Louis porta le nom d'*Outremer*, parce qu'il fut transporté en Irlande pendant les malheurs de son père.

CHARLES IV, *le Bel*, 3^{me} fils de Philippe le Bel, parvint à la couronne de France en 1322, par la mort de son frère Philippe le Long, et à celle de Navarre, par les droits de Jeanne sa mère. Il se signala d'abord par les recherches des financiers, presque tous venus de Lombardie et d'Italie pour piller la France. Les semences de division entre l'Angleterre et la France subsistaient toujours. La guerre commença entre Charles le Bel et Edouard II. Charles de Valois son oncle alla en Guienne, et s'empara de plusieurs villes. La reine Isabelle d'Angleterre fut priée de passer la mer pour aller rétablir la concorde entre ces deux princes, dont l'un était son frère et l'autre son mari. L'affaire fut bientôt terminée. Charles rendit au roi d'Angleterre tout ce qu'il lui avait pris, à condition que ce prince viendrait en personne à sa cour rendre hommage de la Guienne, ou qu'il en chargerait Edouard son fils, en lui cédant le domaine de cette belle province. L'arrivée du jeune prince en France fut le sceau de la paix entre les deux nations. Charles le Bel mourut le 1^{er} février 1328, à l'âge de 34 ans. Le pape Jean XXII avait fait de vains

efforts pour mettre sur sa tête la couronne impériale, qu'il voulait ôter à Louis de Bavière ; mais Charles le Bel n'avait ni assez de courage, ni assez d'intrigue pour pouvoir la prendre et la garder. Il montra quelque zèle pour la justice ; mais ses peuples n'en furent pas mieux traités, et il laissa l'état accablé de dettes. Ce prince avait épousé en premières noces Blanche de Bourgogne, qui fut accusée d'adultère en 1314. Il fit déclarer ce mariage nul pour cause de parenté en 1322. Cette princesse prit le voile à Maubuisson, où elle mourut en 1326. Charles IV épousa en secondes noces Marie de Luxembourg, fille de l'empereur Henri VII, qui mourut en 1324. Dès l'année suivante, il contracta un troisième mariage avec Jeanne d'Evreux qui lui survécut longtemps.

CHARLES V, *le Sage*, fils aîné du roi Jean, né à Vincennes le 21 janvier 1337, fut le premier prince qui prit le titre de Dauphin. Il succéda à son père le 8 avril 1364. La France était alors dans la désolation et l'épuisement. Il remédia à tout par ses négociateurs et ses généraux. Bertrand du Guesclin s'était déjà signalé par son ordre en Espagne : il avait chassé du royaume de Castille Pierre le Cruel, meurtrier de sa femme, et avait fait couronner à sa place un bâtard, frère de ce roi. Ses avantages sur l'Angleterre étaient toujours constants. Une bataille navale sur les côtes de la Rochelle en 1362, où le comte de Pembroke et 8,000 des siens furent faits prisonniers, accéléra une trêve entre la France et l'Angleterre. Les Français avaient perdu sous le roi Jean tout ce que Philippe-Auguste avait conquis sur les Anglais : Charles s'en remit en possession par sa dextérité et par ses armes. La mort d'Edouard III le mit en état d'achever la conquête de la Guienne, qu'il reprit tout entière, à la réserve de Bordeaux. L'empereur Charles IV, s'étant voué à Saint-Maur de France dans les douleurs de la goutte, vint de Prague à Paris en 1378. Le roi de France le reçut avec magnificence. L'année suivante, le duc de Bretagne s'étant révolté, il confisqua ses états ; mais il ne put parvenir à s'en emparer : la mort vint le surprendre le 16 septembre 1380, à la quarante-troisième année de son âge. Les historiens le font mourir d'un poison que le roi de Navarre lui avait fait donner, lorsqu'il n'était encore que dauphin. Un médecin allemand arrêta, dit-on, la violence du poison, en lui ouvrant le bras par une fistule qui donnait issue au venin. Le jour même de sa mort, il supprima, par une ordonnance expresse, la plupart des impôts. On trouva dans ses coffres dix-sept millions de livres de son temps, dus à l'ordre et à l'économie qu'il mit dans les finances, et aux soins de faire reflourir l'agriculture et le commerce. Jamais prince ne se plut tant à demander conseil, et ne se laissa moins gouverner que lui par ses courtisans. Ayant appris qu'un seigneur avait tenu un discours trop libre devant le jeune prince Charles son fils aîné, il chassa le coupable de sa cour, et dit à ceux qui étaient présents : « Il faut inspirer aux » enfants des princes l'amour de la vertu, afin qu'ils » surpassent en bonnes œuvres ceux qu'ils doivent

(1) Il faudrait plutôt CHARLES IV ; mais l'usage a prévalu. L'empereur Charles le Gros, déposé dans la diète de Mayence par les Allemands et les Français, « n'ayant été regardé par la » postérité, » disent les auteurs de *l'Art de vérifier les Dates*, « que comme un roi précaire, un administrateur de la France ; » c'est pour cela qu'il n'a pas le rang numérique parmi ceux » de nos rois qui ont porté le nom de *Charles*. »

» surpasser en dignité. » Insensible à la flatterie, il connaissait le véritable prix des éloges. Le sire de La Rivière, son chambellan et son favori, s'entretenait avec ce prince sur le bonheur de son règne. *Où, lui dit le roi, je suis heureux, parce que j'ai le pouvoir de faire du bien.* Edouard disait qu'il n'y avait point de roi qui parût si peu à la tête de ses armées, et qui lui suscitât tant d'affaires. La guerre avec l'Angleterre fit renaître la marine. La France eut une flotte formidable pendant quelque temps. C'est à Charles V qu'on doit encore l'arrêt qui fixe la majorité des rois de France à 14 ans : arrêt qui remédia aux abus des régence qui absorbaient l'autorité royale. Il déracina, autant qu'il put, l'ancien abus des guerres particulières des seigneurs. S'il fit construire la Bastille, ce fut moins pour y enfermer des prisonniers, que pour servir de boulevard à la ville de Paris, contre les ennemis de l'état, ainsi que l'attestent les historiens du temps. A l'égard du surnom de *Sage*, Charles V le mérita par sa prudence, par la sagesse des ordonnances qu'il fit contre les duels, contre les jeux de hasard, etc.; par son amour pour les lettres; par les traductions qu'il fit faire en notre langue, de plusieurs auteurs anciens; enfin par un règne qui est une époque mémorable dans l'histoire de notre littérature; ne fut-ce que par l'établissement de la bibliothèque du roi. Les talents eurent en lui un protecteur. Il aimait les livres et encourageait les auteurs. Ce fut sous son règne que parut le *Songe du Vergier*, qui traite de la puissance spirituelle et temporelle, et flatte celle-ci au préjudice de l'autre, parce qu'il fut composé dans des circonstances où le roi était mécontent du pape. (*Voyez* LOUVIÈRES et Jean de VERTUS.) Sa bibliothèque était placée dans le château du Louvre. Il vint à bout de rassembler environ neuf cents volumes : collection, à la vérité, mal choisie, mais qui marquait du moins ce qu'était un prince à qui son père n'avait laissé qu'environ vingt volumes. C'est de son temps qu'on joua les premières pièces dramatiques, appelées *mystères*. L'abbé de Choisy a écrit l'*Histoire de Charles V*, Paris, 1689, in-4.

CHARLES VI, dit le *Bien-Aimé*, fils du précédent, né le 3 décembre 1368 à Paris. Son père lui donna le Dauphiné en apanage, et il fut ainsi le premier prince de France qui porta le titre de *dauphin* en naissant. Il parvint au trône le 13 septembre 1380. Sa jeunesse livra la France à l'avarice et à l'ambition de ses trois oncles, les ducs d'Anjou, de Berri et de Bretagne. Ils étaient, par leur naissance, les tuteurs de l'état; ils en devinrent les tyrans. Louis d'Anjou, après s'être emparé du trésor de son pupille, accabla le peuple d'impôts. La France se souleva. Les rebelles de Paris, qu'on nommait les *maillotins*, parce qu'ils s'étaient servis de maillets de fer pour se défaire des financiers, furent punis, sans qu'on pût faire cesser les murmures. La sédition était arrivée pendant l'absence du roi. Charles, âgé seulement de 14 ans, mais guerrier dès l'enfance, venait de gagner sur les Flamands, révoltés contre leur comte, la bataille de Rosebecq, dans laquelle il leur tua 25,000 hommes. Cette victoire jeta

l'épouvante dans les villes rebelles; toutes se soumirent, à l'exception de Gand. Il se préparait à fonder sur l'Angleterre, lorsque, marchant contre Jean de Montfort, duc de Bretagne, chez qui Pierre de Craon, assassin du connétable Clisson, s'était réfugié, il fut frappé d'un coup de soleil, qui, dit-on, lui tourna la tête et le rendit furieux; mais il est certain que sa démence s'était annoncée auparavant par des égarements dans ses yeux et dans son esprit. Les uns prétendent qu'elle provenait d'une potion amoureuse; les autres, de la frayeur que lui causa un grand homme d'une figure hideuse, qui était sorti d'un buisson, et qui, ayant arrêté son cheval par la bride, avait crié : *Arrête, prince, tu es trahi, où vas-tu ?* Dans ses premiers accès, le roi tira son épée et tua quatre hommes. Les projets de guerre, comme on le pense bien, s'évanouirent. On signa une trêve de 28 ans avec Richard II. Charles était toujours dans sa frénésie; pour comble de malheur, il reprenait quelquefois sa raison. Ces lueurs de bon sens furent fatales. On n'osa point assembler les états, ni rien décider, et Charles resta roi. Jean Sans-Peur, duc de Nevers et de Bourgogne, vint à la cour pour y exciter des troubles et s'emparer du gouvernement. Ce prince, né scélérat, fit tuer le duc d'Orléans, frère du roi. Ce meurtre mit le feu aux quatre coins du royaume. Les Anglais ne manquèrent pas de profiter de la division. Ils remportèrent la victoire d'Azincourt en 1415, qui couvrit la France de deuil. Sept princes français restèrent sur le champ de bataille. Les ennemis prirent Rouen, avec toute la Normandie et le Maine. Les Français, divisés sous les noms d'Orléanais et de Bourguignons, s'immolaient à l'envi aux fureurs de l'une et de l'autre faction. Le duc de Bourgogne fit regorger de sang la capitale et les provinces; et lorsqu'il fut tué, en 1419, par Tannegui du Châtel, sa mort, loin d'arrêter le carnage, ne fit que l'augmenter. Philippe le Bon, son fils, voulant venger ce meurtre, s'unit avec Henri V, roi d'Angleterre, et avec Isabelle de Bavière, femme de Charles VI, princesse dénutrée, qui par ce complot faisait perdre la couronne au dauphin son fils. Le jour où se conclut à Troyes ce monstrueux traité, parut avec raison infiniment plus funeste que la journée d'Azincourt. Henri V fut déclaré régent et héritier du royaume, par son mariage avec Catherine, dernière fille de France. Le roi d'Angleterre vint à Paris, et y gouverna sans contradiction. Le dauphin, retiré dans l'Anjou, travailla vainement à défendre le trône de son père. On croyait que la couronne de France serait pour toujours à la maison de Lancastre, lorsque Henri mourut à Vincennes le 31 août 1422. Charles VI ne lui survécut que fort peu de temps, étant mort le 20 octobre de la même année. Sa maladie avait dégénéré en une sombre imbecillité, et plusieurs l'attribuèrent à la magie. Sa démence ayant augmenté par un accident arrivé à un ballet, on envoya chercher un magicien à Montpellier pour le désensorceler. « La mort de Charles VI sauva la France, dit le président Hénault, comme celle de Jean Sans-Terre avait sauvé l'Angleterre. » • Quand on considère ce

temps malheureux, ajoute cet historien, on ne saurait comprendre l'aveuglement des peuples; ils abandonnent sans le moindre murmure les lois fondamentales de l'état, à la fureur d'une reine déshonorée, et à l'imbécillité d'un roi sans volonté; tandis que dans d'autres temps ils s'opposent avec véhémence à des dispositions sages, faites pour les rendre heureux. Anne d'Autriche est l'objet de la haine des Parisiens, et Isabelle de Bavière l'est de leur confiance. » Ce fut sous ce règne que le parlement devint continuel; Philippe le Bel l'avait rendu sédentaire; mais il ne s'assemblait que deux fois, ou même une seule fois par an. *L'Histoire de Charles VI* a été écrite par l'abbé de Choisy, 1695, in-4, 1750, in-12; et par Baudot de Juilli, sous le nom de M^{lle} de Lussan, Paris, 1753, 9 vol. in-12.

CHARLES VII, dit le *Victorieux*, parce qu'il reconquit presque tout son royaume sur les Anglais, moins par lui-même que par ses généraux, naquit à Paris le 22 février 1403. Il prit la qualité de régent en 1418, et fut couronné à Poitiers en 1422. Il eut à combattre, en prenant la couronne, le régent Bedford, frère de Henri V, et aussi absolu que lui. Tous les avantages furent d'abord du côté des Anglais. Ils ne nommaient Charles VII, alors dans le Berri, que le *roi de Bourges*. Il se moqua de leur insolence, s'en vengea à la bataille de Gravelle en 1423, et à celle de Montargis en 1427. Ces deux succès ne découragèrent pas les Anglais. Ils mirent le siège devant Orléans, prêt à se rendre, quoique le brave Dunois le défendit. Charles VII pensait déjà à se retirer en Provence, lorsqu'on lui présenta une jeune paysanne de 20 ans, pleine de courage et de vertu, qui lui promit de faire lever le siège d'Orléans, et de le faire sacrer à Reims. On résista d'abord; on l'arme ensuite; elle marche à la tête d'une armée, se jette dans Orléans, et le délivre. De nouveaux succès viennent à la suite. Le comte de Richemont défait les Anglais à la bataille de Patay, où le fameux Talbot fut fait prisonnier: Louis III, roi de Sicile, joint ses armes à celles de son beau-frère. Auxerre, Troyes, Châlons, Soissons, Compiègne se rendent au roi. Reims, occupé par les Anglais, lui ouvre ses portes. Il y est sacré en présence de la Pucelle, prise bientôt après au siège de Compiègne, et brûlée comme sorcière. Henri VI, pour animer son parti, quitte Londres, et vient se faire sacrer à Paris: cette ville était alors aux Anglais. Les Français ne tardèrent pas de s'en rendre les maîtres. Charles y fit son entrée en 1437; mais ce ne fut qu'en 1450 que les ennemis furent entièrement chassés de la France. Le roi reprit successivement tout le pays qu'ils avaient conquis, et il ne leur resta plus que Calais. « Charles ne fut en quelque sorte, dit le président Hénault, que le témoin des merveilles de son règne. S'il parut à la tête de ses armées, ce fut comme guerrier, et non comme chef. On peut même dire qu'il ne dut ses succès qu'aux généraux qui le faisaient agir. Sans eux, il aurait souvent négligé ses armes et ses affaires, pour se livrer à ses amours. » Un jour qu'il était tout occupé d'une fête, il demanda à La Hire qui

lui parlait de choses plus importantes, ce qu'il pensait de ses divertissements? *Je pense*, lui répondit La Hire, *qu'on ne saurait perdre son royaume plus gaîment*. Le dauphin, fâché de cette indolence, et aigri contre son père par les ducs d'Alençon et de Bourbon, se révolta contre lui. Son père le poursuit, le désarme et lui pardonne. Cet acte de clémence ne le corrigea pas: il persista dans sa rébellion, et se maria avec la fille du duc de Savoie, pour se ménager un appui contre le ressentiment du roi. On a bien eu raison de dire de Charles VII, qu'il avait été malheureux par son père et par son fils. La fin de son règne, quoiqu'infortunée pour lui, fut assez heureuse pour la France, surtout si l'on en considère le commencement. Ennemis des partis violents, et même de toute affaire sérieuse, il ne put soutenir les divisions de sa cour et de sa famille. Il tomba malade à Mehun-sur-Yèvre en Berri. Un malheureux confident lui ayant dit qu'on voulait l'empoisonner, la crainte se joignit à la mélancolie, et il ne voulut plus manger. Quoi qu'on pût faire pour dissiper ses terreurs, il demeura plusieurs jours sans toucher à aucune nourriture, et s'affaiblit d'une telle manière, que, lorsqu'on parvint à lui persuader de prendre quelque aliment, son estomac rétréci ne put rien soutenir. Il mourut ainsi, par la peur de mourir, le 22 juillet 1461, à 58 ans, après avoir reçu néanmoins tous les sacrements de l'Eglise avec beaucoup de piété, et en suppliant le Seigneur de lui faire la même miséricorde qu'à la sainte pénitente, dont on célébrait ce jour-là la mémoire. « Charles VII, dit un historien célèbre, dans la suite de sa vie ainsi qu'à la mort, n'offrit qu'un long tissu de contradictions: » en butte aux plus grands revers, en commençant » et avant de commencer à régner, et durant trente » ans ensuite accompagné sans interruption de la » victoire; plein de foi, religieux jusqu'à la » piété, et très-peu réglé dans ses mœurs; plus » soldat que capitaine, plus heureux qu'habile, » choisissant bien ses généraux et assez mal ses » favoris; bon, libéral, populaire, affable jusqu'à la familiarité, et parfaitement obéi, si ce » n'est de son fils, dont il ne fut ni aimé ni mé-nagé, tandis qu'il était adoré de son peuple. » C'est sous Charles VII que cessèrent de se tenir les cours plénières; la guerre contre les Anglais en fut le prétexte, elles étaient fort à charge au roi et à la noblesse. La noblesse s'y ruinait au jeu, le roi en dépenses énormes de table, d'habits et d'équipages; il lui fallait chaque fois habiller ses officiers, ceux de la reine et des princes. Ce fut aussi sous son règne que la taille devint perpétuelle. Jusque là les états généraux, suivant les besoins de l'état, s'étaient imposé une taille. Il y avait des droits légers sur la vente des boissons en détail, nommés aides et gabelle. Ils avaient nommé des gens pour les percevoir. Ces impôts n'étaient que pour un temps; sous Charles VII ils devinrent perpétuels, et le roi nomma des préposés pour les recueillir. Il jugeait, ou faisait juger par ses officiers, les malversations de ces préposés, qui l'eussent été par le peuple, s'ils eussent continué à être les préposés du peuple. Ce fut

encore sous ce prince que la gendarmerie fut réduite à quinze compagnies, chacune de cent hommes d'armes. Chaque gendarme avait son cheval-léger. Il établit aussi 5,400 archers, dont une partie combattait à pied, et l'autre servait de cavalerie légère. La France prit une nouvelle face. Lorsqu'il en devint roi, ce n'était qu'un théâtre de carnage; chaque ville, chaque bourg avait garnison. On voyait de tous côtés des forts et des châteaux bâtis sur les éminences, sur les rivières, sur les passages et en pleine campagne. Les rois n'avaient eu jusque-là que les troupes que devaient fournir les feudataires, qui ne les prêtaient que pour le nombre des jours stipulés, et avec lesquelles on pouvait livrer une bataille et rien de plus. Mais quand Charles VII eut des troupes à lui, il détruisit beaucoup de ces forteresses, et Louis XI encore plus. (*Voy. son Histoire*, par Baudot de Juilli, Paris, 1754, 2 vol. in-12.)

CHARLES VIII, dit l'*Affable et le Courtois*, fils de Louis XI, roi de France, naquit à Amboise le 30 juin 1470; il monta sur le trône de son père, le 30 août 1483. Son esprit n'avait reçu aucune culture. Louis XI craignant que son fils ne se liguât contre lui, comme il s'était ligué lui-même contre son père, le tint dans l'obscurité et dans l'ignorance. Il se borna à lui faire apprendre ces mots latins : *Qui nescit dissimulare, nescit regnare*. La sœur de Charles VIII, Anne de France, dame de Beaujeu, eut le gouvernement de la personne de son frère, en vertu du testament de son père, confirmé par les états généraux. Louis, duc d'Orléans, connu depuis sous le nom de Louis XII, premier prince du sang, jaloux que l'autorité eût été confiée à une femme, excita une guerre civile pour avoir la tutelle. On se battit dans les provinces, et surtout en Bretagne; mais le duc ayant été fait prisonnier à la journée de St.-Aubin en 1488, et enfermé tout de suite dans la tour de Bourges, les divisions cessèrent. Le mariage de Charles VIII, en 1491, avec Anne de Bretagne, cimentait la paix, et procura de nouveaux états à la France. Charles et Anne se cédèrent mutuellement leurs droits sur la Bretagne. La conquête du royaume de Naples tentait l'ambition du roi de France. Il fait la paix avec le roi d'Aragon, lui rend la Cerdagne et le Roussillon, et lui fait une remise de trois cent mille écus qu'il devait, sans faire attention que douze villages qui joignent un état, valent mieux qu'un royaume à 400 lieues de chez soi. Charles, enivré de sa chimère, et perdant de vue ses vrais intérêts, descend en Italie. Il entre dans Rome en vainqueur à la lueur des flambeaux, en 1494, et fait des actes de souverain dans cette métropole du monde chrétien. Alexandre VI, réfugié dans le château St.-Ange, capitule avec lui, l'investit du royaume de Naples, et le couronne empereur de Constantinople. La terreur du nom français lui ouvrit les portes de Capoue et de Naples. Charles y entra en 1495 avec les ornements impériaux. Le pape, les Vénitiens, Sforce, duc de Milan, Ferdinand d'Aragon, Isabelle de Castille, étonnés d'une conquête si prompte, travaillent à la lui faire perdre. Il fallut qu'il repartit pour la France, six mois après l'avoir quittée. Il n'y rentra

qu'avec beaucoup de peine, et par une victoire. Il fallut livrer bataille à Fornoue, village près de Plaisance. L'armée des confédérés était forte d'environ 40,000 hommes; la sienne n'était que de 8,000. Les Français, leur roi à leur tête, furent vainqueurs dans cette journée. Naples fut perdu en aussi peu de temps qu'il avait été conquis. Charles, revenu en France, ne pensa plus à reprendre un royaume qui lui avait tant coûté. Il mourut le 7 avril 1498 au château d'Amboise, avec de grands sentiments de piété, à 28 ans, dont il avait régné 15. Sa santé avait été chancelante, et son esprit tenait de sa santé. Sa bonté et sa douceur étaient sans égales. Il était si tendrement aimé de ses domestiques, que deux tombèrent morts en apprenant qu'il venait d'expirer. Les historiens rapportent une action qui lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il aimait beaucoup les femmes. Dans le temps qu'il était dans la ville d'Ast, il trouva, le soir en se retirant dans son appartement, une jeune fille fort belle, que les courtisans lui avaient achetée. Cette fille le supplia, les larmes aux yeux, de sauver son honneur. Le roi fit venir ses parents, et ayant su que leur pauvreté les avait empêchés de marier leur fille, et les avait obligés à la vendre, il paya sa dot, et la renvoya pénétrée de respect et de reconnaissance. « Cette œuvre héroïque, dit l'abbé Bérault, attira les plus abondantes bénédictions de la grâce sur ce prince, qui parut dans la suite un homme tout nouveau dans l'ordre de la religion. Depuis cette époque remarquable, il commença sérieusement à régler sa conduite et ses discours même, assez licencieux auparavant : il ne sortit plus de sa bouche que des paroles conformes aux règles de la plus sévère pudeur, et qui n'exprimaient le plus souvent que la crainte de Dieu, avec une tendre affection pour ses peuples. Il veilla soigneusement au maintien de l'ordre public, au rétablissement de la discipline qui en est un des principaux appuis, et alla jusqu'à réformer, autant qu'il lui fut possible, la pluralité des bénéfices et le séjour inutile des bénéficiers à la cour. Il redoubla ses aumônes, prit la coutume de se confesser souvent, écouta lui-même les plaintes de ses sujets, accommoda leurs différends, fit rendre exactement et promptement la justice, déposa les mauvais juges, prit des mesures pour borner la dépense de sa maison aux revenus de ses domaines, et ne lever des impôts que pour les nécessités extraordinaires, d'après l'avis des états du royaume. » C'est sous ce roi que le grand conseil fut érigé en cour souveraine. Son *Histoire* a été recueillie par dom Godefroy, Paris, 1684, in-fol., 6 à 8 fr.

CHARLES IX, né à St.-Germain-en-Laye le 27 juin 1550, monta sur le trône le 15 décembre 1560, après la mort de son frère François II, fils de Henri II. Il n'avait que dix ans quand il fut sacré à Reims. Catherine de Médicis sa mère lui ayant demandé si la faiblesse de son âge pourrait lui permettre de supporter la fatigue des longues cérémonies qui accompagnent le sacre de nos rois ? « Oui, » oui, madame, lui répondit-il, ne craignez rien : » qu'on me donne des sceptres à ce prix, la peine

» me paraîtra bien douce : la France vaut bien
 » quelques heures de fatigue. » Le plus grand em-
 barras de la reine sa mère était d'arrêter l'ardeur
 qu'il montrait pour la guerre : « Eh pourquoi, disait-
 » il en se plaignant, me conserver si soigneusement ?
 » Veut-on me tenir toujours enfermé dans une boîte,
 » comme les meubles de la couronne ? — Mais,
 » Sire, lui remontrait-on, ne peut-il pas arriver
 » quelque accident fâcheux à votre personne ? —
 » Qu'importe, répondit-il, quand la France me
 » perdrait, n'ai-je pas des frères pour prendre ma
 » place ? » Catherine de Médicis eut l'administra-
 tion du royaume, avec le roi de Navarre, Antoine
 de Bourbon, qu'on déclara lieutenant général.
 Catherine, partagée entre deux factions, celle des
 Bourbons et celle des Guises, résolut de les détruire
 l'une par l'autre, et alluma ainsi la guerre civile.
 Elle commença par convoquer en 1561 le colloque
 de Poissi entre les catholiques et les protestants ; et
 le résultat de ce colloque ayant été un édit favorable
 à ceux-ci, le royaume fut en feu, et l'expérience
 fit voir plus que jamais que les privilèges accordés
 aux sectaires ne font que renforcer l'esprit de rébel-
 lion et d'audace. Un autre événement hâta la
 guerre civile. Le duc de Guise en passant près de
 Vassy en Champagne, trouva des calvinistes qui
 chantaient leurs psaumes dans une grange, avec un
 air d'insulte et de morgue. Une partie de ses gens
 troublèrent la cérémonie. On commença à se battre.
 Guise accourt pour apaiser le tumulte, il est frappé
 d'une pierre ; ses gens furieux tuent plusieurs pro-
 testants. Ce massacre fort exagéré par les factieux
 leur servit de prétexte pour lever une armée, et
 fut le signal de la révolte. Condé, déclaré en 1562
 chef et protecteur des protestants, surprit Orléans
 qui devint le boulevard de l'hérésie. Les hugue-
 nots, à son exemple, se rendirent maîtres de Rouen
 et de plusieurs villes. Le duc de Guise les vainquit
 à Dreux. Les généraux des deux armées furent faits
 prisonniers ; c'étaient le prince de Condé et le con-
 netable Montmorenci qui commandaient. Guise
 gagna la bataille, quoiqu'il ne commandât qu'en
 second. Du champ de victoire de Dreux, il alla
 assiéger Orléans. Il était près d'y entrer lorsque
 Poltrot, huguenot fanatique, l'assassina en 1563.
 La même année, Charles IX fut déclaré majeur à
 13 ans et un jour, au parlement de Rouen, après
 la prise du Havre sur les Anglais, ennemis de la
 France et amis des huguenots. La paix fut conclue
 l'année suivante avec l'Angleterre. Charles, après
 l'avoir jurée, partit pour faire la visite de son
 royaume. A Bayonne il eut une entrevue avec
 Isabelle d'Espagne, sa sœur, femme de Philippe II.
 La présence du roi ne pacifia pas les troubles dans
 les différentes provinces. Les huguenots, animés
 par Condé et par Coligni, voulurent se saisir de sa
 personne à Monceaux. Ils donnèrent la bataille de
 St.-Denis contre le connetable qui fut blessé à mort,
 après avoir remporté la victoire. Le duc d'Anjou,
 depuis Henri III, semit bientôt à la tête de l'armée
 royale. Ce prince, général heureux, quoique roi
 faible dans la suite, gagna les batailles de Jarnac
 contre Condé, et de Montcontour contre Coligni,

dans la même année 1569. L'éclat de ces deux jour-
 nées inspira à Charles IX une vive jalousie contre
 le duc d'Anjou son frère ; ce n'était dans le fond
 cependant qu'un sentiment d'émulation ; car il
 l'aima toujours tendrement. Après la mort d'Anne
 de Montmorenci, tué à la bataille de St.-Denis en
 1567, la reine-mère demanda pour le duc d'Anjou
 la dignité de connetable. Le roi pénétrant ses vues,
 qui étaient de donner à ce prince de nouvelles occa-
 sions de se signaler, lui répondit : « Tout jeune
 » que je suis, je me sens assez fort pour porter
 » mon épée ; et quand cela ne serait pas, mon frère,
 » plus jeune que moi, serait-il propre à s'en char-
 » ger ? » Une paix très-favorable aux protestants,
 qui vint finir cette guerre sanglante, augmenta les
 alarmes des uns et l'audace des autres. Charles eut
 pouvoir rapprocher les esprits en donnant sa sœur
 en mariage au jeune Henri, roi de Navarre ; mais
 le bruit vrai ou faux d'une nouvelle conjuration
 produisit tout à coup une scène horrible, que quel-
 ques auteurs ont crue faussement avoir été longtemps
 préméditée. Une nuit, veille de saint Barthélemi,
 en 1572, les maisons des protestants de Paris furent
 forcées. Hommes, femmes, enfants, tout fut mas-
 sacré sans distinction. Coligni fut assassiné par
 Besme. Son corps séparé de sa tête fut pendu par
 les pieds au gibet de Montfaucon. Charles IX, dont
 la vengeance n'était pas encore assouvie, voulut
 jouir de ce spectacle horrible. Un de ses courtisans
 l'avertissant de se retirer, parce que le cadavre
 sentait mauvais, il lui répondit par ces mots de Vi-
 tellius : *Le corps d'un ennemi mort sent toujours
 bon*. Cette boucherie, après laquelle Grégoire XIII
 fit une procession à Rome, parce qu'il la considé-
 rait comme la fin des guerres civiles et des attentats
 qui se renouvelaient sans cesse contre la religion et
 l'état, porta la rage de la vengeance au cœur des
 protestants, déjà assez animés par le fanatisme de
 secte. Ils ne voulurent point laisser reprendre les
 places de sûreté, qu'on leur avait accordées. Mon-
 tauban leva l'étendard d'une nouvelle révolte. La
 Rochelle l'imita. Le duc d'Anjou, qui en fit le siège,
 y perdit presque toute son armée ; et les huguenots,
 malgré la Saint-Barthélemi, et les victoires de Jar-
 nac et de Montcontour, furent toujours formida-
 bles. Charles mourut à 24 ans, en 1574. Il se repen-
 tit avec raison d'avoir voulu maintenir son règne
 par des moyens violents et inhumains. La vérité de
 l'histoire nous oblige cependant d'observer que la
 journée de Saint-Barthélemi, déjà assez détestable
 par les excès réels qui s'y sont commis, a été étran-
 gement défigurée par des exagérations démenties
 par les meilleurs auteurs contemporains. Un écri-
 vain judicieux, qu'on a calomnieusement accusé
 d'avoir fait l'apologie de cette exécution sangui-
 naire, a démontré 1^o que la religion n'y a eu au-
 cune part ; 2^o que ce fut une affaire de proscription ;
 3^o qu'elle ne regarda que Paris ; 4^o qu'il y périt
 beaucoup moins de monde qu'on n'a cru, etc.
 (V. CAPILUPI.) C'est à tort qu'on a accusé Charles
 d'avoir dissimulé quelques mois auparavant avec
 l'amiral de Coligni, qu'il fut voir en apprenant un
 danger qu'il avait couru ; c'est à tort qu'on a sup-

posé que le mariage de sa sœur était un piège tendu pour attirer les huguenots et les immoler tous : la résolution de massacrer leurs chefs fut prise subitement, et inspirée par la crainte d'une conspiration que l'on prétendait être formée contre le roi. Il crut qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de périr lui-même, ou d'employer la violence pour perdre ses ennemis. « Un roi, réduit à traiter avec ses sujets devenus ses ennemis, dit un auteur, leur pardonne difficilement cette injure; Charles IX, indigné des conditions qu'on lui avait fait subir, frappé de ce qu'il avait à redouter de la part d'un parti toujours menaçant, conçut le funeste projet de se défaire des chefs du parti huguenot. » Du reste, ce massacre d'environ 15,000 sujets inquiets, dangereux et redoutés, quoique très-condamnables sans doute en lui-même, est infiniment pardonnable en comparaison des longues et sanglantes exécutions décernées de sang-froid contre les catholiques, par la reine Elisabeth, par Edouard VI, par Jacques I^{er}, et une multitude de protestants fanatiques, contre lesquels personne ne s'élève, et dont on affecte par là même de faire des grands hommes. Charles IX aimait les lettres et les beaux-arts; il reste encore des vers de lui, qui ne sont pas sans mérite pour son temps, et un *Traité de la chasse du cerf*, Paris, 1625, in-8, 4 à 5 fr. Il aimait les poètes, quoiqu'il ne les estimât pas. On assure qu'il disait d'eux, qu'il fallait les traiter comme les bons chevaux, les bien nourrir et ne pas les rassasier. C'est depuis lui que les secrétaires d'état ont signé pour le roi. Charles était fort vif dans ses passions. Villeroi lui ayant présenté plusieurs fois des dépêches à signer, dans le temps qu'il allait jouer à la paume : *Signez, mon père*, lui dit-il, *signez pour moi.—Eh bien, mon maître*, reprit Villeroi, *puisque vous me le commandez, je signerai*. Un des plaisirs de Charles était d'abattre d'un seul coup la tête des ânes et des cochons qu'il rencontrait en allant à la chasse. Lانسac, un de ses favoris, l'ayant trouvé l'épée à la main contre son mulet, lui demanda gravement : *Quelle querelle est donc survenue entre sa majesté très-chrétienne et mon mulet ?* Malgré ses défauts, Charles avait d'excellentes qualités : il aimait vivement sa mère et ses frères; il était généreux et magnifique, sincèrement attaché à ses amis, de quelque religion qu'ils fussent, et ne respirait que le bonheur de l'état et de ses sujets. Qu'on se représente ce prince, environné, d'un côté, d'ennemis toujours prêts à lever l'étendard de la révolte, de l'autre, de courtisans jaloux, ambitieux, intrigants, occupés de leurs seuls intérêts; aigri et irrité sans cesse par les uns, presque toujours mal conseillé par les autres, et dans quel âge? dans un âge où l'on se connaît à peine soi-même, où l'on n'a aucune expérience des hommes et des affaires: sans doute on sera moins prompt à le condamner. Des lois sages furent publiées sous le règne de Charles par les soins du chancelier de l'Hôpital; mais ce ministre, secrètement attaché aux huguenots, donna au gouvernement un ton d'inconsistance et de faiblesse qui nuisit infiniment à la chose publique. Varrillas, de Thou, Daubi-

gné, etc., ont composé une *histoire de Charles IX*. Ce prince avait épousé Elisabeth d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien II, qui, après la mort de son époux, se retira à Vienne en Autriche, où elle ne s'occupa que de bonnes œuvres, fonda le monastère de Sainte-Claire, et mourut le 22 janvier 1592, âgée de 32 ans. Elle est enterrée dans l'église de ce monastère.

CHARLES X (Charles-Philippe, Comte d'Artois, depuis MONSIEUR, et enfin), né à Versailles le 9 octobre 1757, était le cinquième fils du second mariage de Louis de France, Dauphin, avec Marie-Joséphine de Saxe, fille de Frédéric-Auguste II, roi de Pologne, et de Marie-Joséphine d'Autriche. Il épousa, le 16 novembre 1773, Marie-Thérèse de Savoie, dont la sœur aînée avait épousé *Monsieur*, comte de Provence. Cette princesse lui donna trois enfants, une fille morte en bas âge, et les ducs d'Angoulême et de Berri; elle mourut en Angleterre le 2 juin 1805. La jeunesse du comte d'Artois fut vive, brillante, célèbre par les grâces de son esprit et la galanterie de ses habitudes. Comme un fils de bonne maison au siècle dernier, il eut ses aventures, ses dettes et même ses duels. Il aimait les lettres, il comblait de ses bontés l'abbé Delille, et demandait à tous les plaisirs l'emploi du temps qu'on ne lui permettait pas de donner aux affaires. En 1782 il fit sa première campagne devant Gibraltar, et son insouciant courage de jeune gentilhomme, que le duc de Crillon-Mahon ne pouvait retenir, vint compléter ce qu'il y avait de chevaleresque dans les autres parties de son caractère. A son retour il reçut la croix de St.-Louis des mains du roi. La révolution commençait, et avec elle la lutte que, vainqueur ou vaincu, il soutint contre elle jusqu'à sa mort. A l'assemblée des notables le bureau qu'il préside est surnommé *le comité des Francs*; déjà, au sein même de ce bureau, Lafayette élève une voix que cinquante ans d'opposition et de tristes expériences ne fatiguèrent pas. Le comte d'Artois et Lafayette devaient se rencontrer sans cesse durant un demi-siècle, et après avoir, avec une égale bonne foi peut-être, représenté en leur personne les idées les plus contraires, mourir presque à la même époque, le premier dans les rigueurs de l'exil, l'autre, après avoir perdu, au milieu des déceptions de 1830, les derniers prétextes de ses illusions libérales. Dans l'assemblée des notables, le comte d'Artois défendit Calonne; plus tard, il fit enregistrer l'édit du timbre et l'impôt territorial, et l'opinion révolutionnaire exaspérée par ces diverses résistances s'exalta contre lui jusqu'à l'émeute. Par ordre du roi, il refusa, lors de l'ouverture des états généraux, l'élection de la Sénéchaussée de Tartas : après la prise de la Bastille, il parut un instant à l'assemblée, la douleur sur les traits et dans le cœur. Les hordes parisiennes mirent sa tête à prix : il émigra, et se rendit à Turin près du roi de Sardaigne, son beau-père. La rage des Parisiens fut alors portée à son comble; les branches des arbres du Palais-Royal avaient donné leurs couleurs à Camille-Desmoulins, et le vert était adopté par le peuple comme signe de ralliement,

Les livrées du comte d'Artois étaient vertes, le peuple ne voulut plus de ses cocardes. Les dettes du prince avaient été soumises à l'assemblée nationale au nombre des dépenses publiques : elles excitèrent des réflexions hostiles. Cependant la coalition Européenne se formait. Le comte d'Artois en posait les bases à Pilnitz, avec l'empereur Léopold et le roi de Prusse. Louis XVI soumis à l'influence des partis écrivit à son frère de rentrer en France, en lui donnant, au lieu de son titre, la qualification constitutionnelle de *prince Français*. Le comte d'Artois lui répondit de Coblenz : « Sire, mon » Frère et Seigneur, le comte de Vergennes m'a » remis hier une lettre qu'il m'a assuré m'avoir été » adressée par V. M. La suscription qui me donne » un titre que je ne puis admettre, m'a fait croire » que cette lettre ne m'était pas destinée. Cependant » ayant reconnu le cachet de V. M., je l'ai ouverte. » J'ai respecté l'écriture et la signature de mon roi ; » mais l'omission totale du nom de frère, et, plus » que tout, les décisions rappelées dans cette lettre » m'ont donné une nouvelle preuve de la captivité » morale et physique où nos ennemis osent retenir » V. M. D'après cet exposé, V. M. trouvera simple que fidèle à mon devoir et aux lois de l'honneur je n'obéis pas à des ordres évidemment » arrachés par la violence. Au surplus, la lettre que » j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. conjointement » avec Monsieur, le 10 septembre dernier, contient » les sentiments, les principes et les résolutions dont » je ne m'écarterai jamais. Je m'y réfère donc absolument ; ce sera la base de ma conduite et j'en » renouvelle ici le serment. » Le 2 janvier 1792, il fut décrété d'accusation par le rapport de Genonville, son traitement fut supprimé, et ses rentes apanagères furent déclarées saisissables le 19 mai. Lors de l'invasion de la Champagne, il commandait un corps de cavalerie d'émigrés. Après la retraite des coalisés et la mort de Louis XVI, il partit pour St.-Petersbourg en qualité de lieutenant général du royaume. Catherine II lui promit 20,000 Russes que l'Angleterre devait solder et transporter sur les côtes de France. Mais cette seconde coalition n'eut pas plus de résultat que la première, et le ministère Anglais, par son hésitation et ses retards, laissa à la convention le temps d'écraser la Vendée. Le débarquement de l'Île-Dieu, mal combiné et tenté seulement au mois de septembre 1795, ne pouvait plus rétablir les affaires des armées royales de l'Ouest. Le commodore Warren ramena en Angleterre sa flotte et le comte d'Artois, l'épouvantable égorgement de Quiberon termina tout en Vendée, et le prince fut condamné à une pénible inaction dont il ne put sortir qu'en 1813. Il habita successivement Edimbourg, Londres et Hartwel, jusqu'au moment où les derniers malheurs de l'empire ranimèrent dans le cœur des Français, le souvenir antique de leurs Bourbons. Monsieur accourut à Bâle et pénétra jusqu'à Vesoul. De tous les points de la Franche-Comté, malgré les armées impériales, maîtresses encore du pays, des serviteurs dévoués, d'anciens et fidèles amis, de vieux gentilshommes, nobles débris de l'armée de Condé, de jeunes et ardents héritiers du dévouement

de leurs pères, arrivaient à Vesoul pour se presser autour du premier Bourbon rentré sur le sol Français. Monsieur partageait et redoublait leur enthousiasme ; chaque jour le mouvement prenait plus de force : Monsieur voulait se porter en avant : tous les vœux l'appelaient, tous les bras s'ouvraient pour le recevoir et s'étendaient pour le défendre. Mais les impériaux et les étrangers ne pouvaient permettre une restauration toute française ; Caulaincourt réclame au congrès de Chatillon, l'empereur d'Autriche proteste, Monsieur voit sa marche entravée. A la fin de mars seulement toutes les difficultés sont levées ; il lance des proclamations comme lieutenant général du royaume, et s'avance jusqu'à Nancy, en repart le 8 avril, couche à Meaux le 10, rencontre un peu plus loin 500 grenadiers de la garde nationale de Paris qui venaient à sa rencontre, crée l'ordre du lis, en leur partageant des pièces de ruban blanc, et leur promet de faire son entrée dans la capitale, paré de leur uniforme, que plus tard il devait si souvent porter comme leur colonel général. Cette entrée solennelle eut lieu le 12 avril, au milieu d'une population immense affamée de revoir un Bourbon. Les mots *d'union* et *oubli* coulaient du cœur et des lèvres de Monsieur ; l'armée, le peuple, tout venait à lui ; le drapeau blanc flottait sur les monuments publics ; la paix allait naître, et avec elle la prospérité publique ; l'avenir semblait plein de promesses ; Monsieur, comme il savait si bien le dire avec cette coquetterie du cœur, avec cette grâce pleine de sentiment qui n'appartenait qu'à lui seul, Monsieur, n'était qu'un Français de plus. Le 15 il reçut le sénat, et répondit avec bonté à ses félicitations et à ses offres : mais les députés du corps législatif avaient plus de droit à la reconnaissance des princes auxquels leur courage avait aplani les voies. « Le roi » et moi, leur dit-il, avons vivement senti le mérite de votre courageuse résistance à la tyrannie, » dans un moment où il y avait un grand danger à » réclamer contre la cruelle oppression qui pesait » sur la France. » Des ordres furent donnés par lui pour le paiement de l'arriéré des troupes, pour le soin des blessés que le gouvernement tombé avait laissés dans un cruel oubli, pour la suppression des cours prévôtales et des tribunaux de douanes, pour l'abolition du dixième de guerre, pour la restitution au souverain pontife des insignes, ornements, sceaux et archives qui lui avaient été enlevés par les agents impériaux. Le 13 mai il fut nommé par le roi colonel général des gardes nationales ; le 15 il reprit son ancien titre de colonel général des Suisses. Il visita Lyon, le Midi, Marseille, et dit au roi, après son retour à Paris, « qu'il avait été reçu à Avignon comme un pape, » et à Lyon comme un roi. » Mais de graves événements se préparaient ; l'empereur déchu avait débarqué à Cannes : entraînées par de vieux souvenirs, égarées par des traîtres, les garnisons se donnaient à lui. En vain Monsieur accourut à Lyon pour organiser la défense du royaume, les troupes l'abandonnèrent, et il revint à Paris avec un seul officier de cavalerie. Toute résistance était

impossible dans la capitale : à la tête de la maison militaire du roi, Monsieur partit le dernier, dirigea avec constance et résignation une retraite précipitée pour laquelle rien n'était prêt ni préparé, et rejoignit à Gand son auguste frère, avec lequel, après les cent-jours, il rentra dans Paris le 7 juillet 1815. Par ordonnance du 26 de ce mois, Monsieur présida le collège électoral du département de la Seine, et l'auguste président fut loin d'y violer l'égalité constitutionnelle. Un électeur s'étant assis, en sa présence, par distraction, on l'avertit de son oubli. « Ah ! demeurez, lui dit le prince, ne sommes-nous pas tous électeurs ? » A la chambre des pairs, il parla en faveur de MM. de Polignac et de la Bourdonnaye qui, sous l'influence de sentiments sinistres, trop bien justifiés quinze ans plus tard, refusaient de prêter à la charte un serment pur et simple. Certaines gens qui accusèrent depuis les répugnances de ces nobles pairs, furent moins délicats sur la religion de leur parole, et prodiguèrent toutes les promesses, parce qu'ils comptaient bien n'en tenir aucune ! Dans une autre séance, M. de Fitz-James proposa de voter des remerciements au duc d'Angoulême pour sa conduite dans les départements méridionaux. « Si mon fils, » répondit Monsieur, avait eu le bonheur de déployer contre les ennemis extérieurs de la France le courage que vous voulez honorer en lui, une telle récompense mettrait le comble à ma satisfaction et à la sienne ; mais Français, prince français, le duc d'Angoulême peut-il oublier que c'est contre des Français égarés qu'il a été forcé de combattre ? et combien a coûté à son cœur cette cruelle nécessité ! Permettez, messieurs, que je refuse pour mon fils des remerciements acquis à ce titre. » Jusqu'à la fin du règne de Louis XVIII, Monsieur n'intervint plus dans les affaires publiques, il en fut même éloigné à dessein pendant tout le ministère Decazes, qui peuplait la chambre des pairs et tous les degrés de la hiérarchie administrative, des ennemis de la monarchie et du roi. Enfin le dénouement de ce mauvais drame politique vint effrayer la France, et faire rétrograder l'opinion. Le pied de M. Decazes glissa dans le sang du duc de Berri, et Monsieur, entouré des royalistes ses amis, rentra dans le gouvernement avec une influence marquée. Le ministère Villèle s'assit, et s'appuya sur la majorité monarchique dont il sortait. L'administration se régularisa dans ses détails, les finances de l'état furent mises dans un ordre jusqu'alors sans exemple ; le soin des intérêts matériels, du commerce, de la propriété, de l'industrie, acquit une importance qui devait satisfaire les plus intraitables exigences de l'opposition ; et la sagesse des majorités parlementaires dirigées par la haute habileté d'un grand ministre, rendit possible, chose incroyable en France, la marche du gouvernement constitutionnel, accepté et observé de bonne foi par le pouvoir. Louis XVIII mourut, et Monsieur devint Charles X le 16 septembre 1824. Rien ne fut changé dans les ministères ; mais le nouveau roi, cédant au vœu général et aux propres séductions de sa bonté trop facile, accorda à la presse

politique le funeste droit d'une liberté sans limites. Dès lors commença le règne des journaux : l'opposition, dont ils étaient les échos, s'organisa de toutes parts. Les mauvaises passions de 93 donnèrent la main aux ambitions déchuës des cent-jours : les reliques impures du vieux philosophisme et de la démagogie s'unirent contre un prince dont elles avaient peur, parce que, Bourbon et fils aîné de l'Eglise, il était le meilleur chrétien et le premier gentilhomme de son royaume. La religion fut nommée jésuitisme, l'amour de l'ordre, absolutisme, la fidélité au roi, haine pour la charte. Cependant une loi était portée pour fermer les dernières plaies de la révolution, et rendre aux biens vendus nationalement la même valeur qu'aux autres propriétés : l'indemnité aux émigrés est votée par les chambres et promulguée par le roi le 27 avril. Le 1^{er} mai, la faculté est donnée au gouvernement de convertir les rentes cinq pour cent en trois pour cent, au taux de soixante-quinze. Le 29, le roi est sacré à Reims, au milieu d'un immense concours et d'un enthousiasme devant lequel les partis même se turent. Un écrivain nomma avec justesse, *trêve du sacre*, cette rémission temporaire de leurs hostilités. Trêve ! quel triste aveu que celui de cette guerre permanente contre celui qui, en montant au trône, avait dit : *Plus de hallesbardes !* En janvier 1828, le ministre Villèle, craignant de ne pouvoir marcher avec la nouvelle majorité, se retire devant les Chambres. L'essai d'un cabinet plus agréable à l'opinion et aux journaux ne produit que de nouvelles exigences ; ceux qui le composent forcent la main au roi, et violent, dans les ordonnances du 16 juin, la liberté religieuse pour atteindre quelques établissements d'éducation confiés par les évêques à une société fameuse. Les jansénistes, représentés dans le conseil par M. Portalis, signataire d'une des ordonnances, trouvèrent à y assouvir leurs vieilles et étroites rancunes. L'insolence des ennemis du roi s'enhardit par les concessions ; les journaux, les sociétés secrètes, l'opposition parlementaire s'étudiaient à rendre le gouvernement impossible ; chaque jour l'impuissance d'un cabinet sans couleur devient palpable ; à cette époque un autre essai eût pu être tenté : peut-être un homme d'une opinion plus avancée, mais d'un caractère loyal et ferme comme Casimir Périer, aurait fait reculer la révolution, si on l'eût appelé, comme chef d'une administration nouvelle, à la défense de la monarchie : on n'osa pas un tel remède, ou l'on n'y songea pas. Par une fatalité que les aveugles préférences de l'amitié peuvent seules expliquer, le roi plaça à la tête des affaires l'homme le plus honnête et le plus inepte de France. M. de Polignac n'apporta aux pieds du trône qu'un dévouement sans bornes, avec une foi en lui-même et en sa mission qui surpasse tout ce qu'il est possible d'imaginer. Les élections lui opposent une redoutable majorité de 221 voix : leur adresse menaçante lui refuse systématiquement un concours qu'ils lui doivent : on s'associe pour le refus de l'impôt : le nom de Hampden est prononcé. Le 5 juillet Alger est conquis. Qu'importe ? l'opposition

ne veut plus des victoires du drapeau blanc. Le dernier triomphe qu'elle lui ait pardonné est celui de Navarin, parce qu'il y avait là du libéralisme dans les hommes et dans les choses. Chaque jour les hostilités contre le gouvernement deviennent plus vives : il devait se laisser attaquer en se renfermant dans le cercle imposant de la légalité ; mais l'impatience le domine, il ramasse le gage du combat, et attaque le premier ce que la majorité de la nation regarde comme la loi. Le droit de faire des règlements pour la sûreté de l'état, dans les circonstances pressantes, lui était acquis par l'article 14 de la charte ; mais le peuple de Paris, ameuté par des factieux, ne le comprit point ainsi, et les ordonnances du 25 juillet 1830 furent le signal d'une révolte organisée et préparée dès longtemps. Aux cris de *Vive la charte*, le pouvoir surpris dans une imprudente sécurité, voit la force publique chassée successivement de poste en poste. La garde soutient avec un courage héroïque la lutte la plus inégale, dans une de ces guerres de pots de chambre qui faisaient peur au grand Condé. Le roi se retire à Rambouillet avec sa maison militaire et quelques régiments dévoués, et plus fidèle aux traditions de Louis XVI qu'à celles de Henri IV, il leur défend de combattre pour éviter l'effusion du sang de ses rebelles sujets. Dans l'espoir de sauver au moins la couronne à ses descendants, il abdique et fait abdiquer son auguste fils en faveur du duc de Bordeaux. Cette double abdication est entérinée à la chambre des pairs. Mais quel parti prétend-on en tirer contre les princes de la branche aînée, puisque la condition substantielle n'est point accomplie, puisque Henri V n'est pas reconnu comme roi de France, puisque la voix fatale qui s'était déjà élevée contre le comte d'Artois au sein de l'assemblée des notables, coupe court aux dernières négociations de Charles X, en prononçant ce mot devenu tristement célèbre : *Il est trop tard !* Une chambre mutilée et sans pouvoirs, confiscant à son profit le droit du roi et les volontés populaires, prononce la déchéance des Bourbons. Le roi regagne lentement Cherbourg avec les commissaires du gouvernement provisoire qui acceptèrent le déplorable honneur de mener jusqu'au *Great-Britain*, sur lequel les princes s'embarquèrent, le convoi funèbre de la monarchie. La famille royale habita d'abord le château de Ludworth, puis celui d'Edimbourg ; en 1832, elle quitta l'Angleterre et vint se fixer à Prague, au palais de Hradschin. Poursuivant les douloureux pèlerinages de son exil, Charles X mourut à Goritz, d'une attaque de choléra, le 6 novembre 1836, à l'âge de soixante-dix-neuf ans et vingt-huit jours. Son corps transporté en grande pompe à l'église des RR. PP. franciscains de Goritz, fut placé dans un cercueil de plomb disposé à cet effet, au milieu du caveau de la famille des comtes de Thurm, et le cercueil de plomb fut ensuite enfermé dans un autre cercueil en bois de noyer. Son cœur scellé dans une boîte de plomb fut placé dans un cœur de vermeil fermant à clef, et le tout fut enveloppé dans un autre cercueil sur lequel fut attachée une plaque en cuivre doré portant l'inscription suivante : *Ci-gil*

très-haut, très-puissant et très-excellent prince CHARLES, dixième du nom, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, mort à Goritz le 6 novembre 1836, âgé de 79 ans et 28 jours.

EMPEREURS.

CHARLES I, II et III. *V.* CHARLEMAGNE, CHARLES LE CHAUVÉ et CHARLES LE GROS, rois de France.

CHARLES IV, fils de Jean de Luxembourg, et petit-fils de l'empereur Henri VII, né le 16 mai 1316, monta sur le trône impérial en 1347. Son règne est célèbre par la fameuse bulle d'or, donnée dans la diète de Nuremberg en 1356 ; Barthole la composa. Le style de cette charte se ressent du goût du siècle. On commence par apostropher les sept péchés mortels. On y trouve la convenance des sept électeurs, par les sept dons du Saint-Esprit, et le chandelier à sept branches. Par cette loi fondamentale, on fixe 1° le nombre d'électeurs à sept ; 2° on assigne à chacun d'eux une grande charge de la couronne ; 3° on règle le cérémonial de l'élection et du couronnement ; 4° on établit deux vicariats ; 5° les électors sont déclarés indivisibles ; 6° on confirme aux électeurs tous les droits de la souveraineté, appelés supériorité territoriale ; 7° le roi de Bohême est placé à la tête des électeurs séculiers. Cette loi de l'empire, conservée à Francfort, et écrite sur du vélin avec un grand sceau ou bulle d'or au bas, fut presque achevée à Nuremberg. On y mit la dernière main à Metz aux fêtes de Noël. Charles IV y fut servi dans une cour plénière avec les cérémonies les plus imposantes. Le duc de Luxembourg et de Brabant lui donna à boire ; le duc de Saxe, grand-maréchal, parut avec une mesure d'argent pleine d'avoine, qu'il prit dans un gros tas devant la salle à manger. L'électeur de Brandebourg donna à laver à l'empereur et à l'impératrice, et le comte Palatin posa les plats sur la table. Charles IV mourut le 29 novembre 1378, à Prague, dont il avait fondé l'université en 1361. Il introduisit, autant qu'il put, en Allemagne, les lois et les coutumes de la France, où il avait été élevé. Il aimait encore plus sa famille que l'Allemagne. On disait même, que comme il l'avait ruinée pour acquérir l'empire, il ruina ensuite l'empire pour remettre sa maison. Il en fit garder les trésors et les ornements dans un de ses châteaux en Bohême. Son siècle se prévenait toujours pour celui qui avait ces ornements à sa disposition ; le peuple les regardait comme un gage de l'autorité légitime. Charles IV était si persuadé qu'il perpétuerait de cette manière la couronne impériale dans sa famille, qu'il fit graver les armes de Bohême sur le pommeau de l'épée de Charlemagne. Cet empereur aimait et cultivait les lettres : il parlait cinq langues ; mais il joignait à une âme faible un esprit vain et un cœur intéressé et avide. On a de lui de bons *Mémoires sur sa vie*, que l'on trouve dans le recueil des historiens de Bohême de Fréher. Le Pogge a recueilli ses apophthegmes. Ils ont été publiés par Fréher, dans le tome 2 de ses *Scriptores rerum Germanicarum*. C'est au commencement de son règne qu'on doit placer l'invention des armes à feu, attribuée com-

munément à Berthold Schwartz, franciscain de Fribourg en Brisgaw.

CHARLES-QUINT, archiduc d'Autriche, fils aîné de Philippe et de Jeanne de Castille, né à Gand le 24 février 1500, roi d'Espagne en 1516, fut élu empereur en 1519. François I^{er}, roi de France, lui disputa l'empire par ses intrigues et son argent. Charles, dont la jeunesse donnait moins d'ombrage aux électeurs que le caractère inquiet de son rival, l'emporta sur lui. Cette rivalité alluma la guerre entre la France et l'empire en 1521. L'Italie en fut principalement le théâtre. Elle avait commencé en Espagne, elle fut bientôt dans le Milanais. Charles-Quint s'en empara, et en chassa Lautrec. Il ne resta à François I^{er} que Crémone et Lodi; et Gènes, qui tenait encore pour les Français, leur fut bientôt enlevée par les impériaux. Charles, ligué avec Henri VIII, roi d'Angleterre, eut l'avantage de s'attacher un général habile, que l'imprudence de François I^{er} avait trop peu ménagé. Il fait des offres au connétable de Bourbon, et Bourbon le sert contre sa patrie. Adrien VI, Florence et Venise se joignent à lui. Son armée, conduite par Bourbon, entre en France, fait le siège de Marseille, le lève et revient en Italie en 1524. La même année, les Français, commandés par Bonnivet, sont battus à Biagras, et perdent le chevalier Bayard, qui seul valait une armée. L'année d'après se donna la fameuse bataille de Pavie (cette bataille porte aussi le nom de Rebec), où François I^{er} fut pris. Charles-Quint, alors à Madrid, reçut son prisonnier avec beaucoup d'égards, et dissimula sa joie. Il défendit même les marques de l'allégresse publique. *Les chrétiens*, dit-il, *ne doivent se réjouir que des victoires qu'ils remportent sur les infidèles.* « La prise d'un roi, d'un héros qui devait faire naître de si grandes révolutions, ne produisit guère, dit un historien célèbre, qu'une rançon, des reproches, des démentis, des défis solennels et inutiles. » L'indifférence de Charles, ou, si l'on veut, une modération qui peut paraître excessive, le priva des fruits d'une si grande victoire. Au lieu d'attaquer la France immédiatement après la bataille de Pavie, il se contenta de faire signer à François I^{er} un traité que celui-ci n'eut garde de tenir : il se ligua même contre son vainqueur avec Clément VII, le roi d'Angleterre, les Florentins, les Vénitiens et les Suisses. Bourbon marche contre Rome, et y est tué; mais le prince d'Orange prend sa place : Rome est pillée et saccagée. Le pape, réfugié au château Saint-Ange, est fait prisonnier. Charles eut horreur des excès commis dans cette occasion, indiqua des prières publiques et envoya des ordres exprès pour l'élargissement du pape. Un traité conclu à Cambray, appelé le *traité des dames* (entre Marguerite de Savoie, tante de Charles-Quint, et Louise de Savoie, mère de François I^{er}), concilia ces deux monarques. Charles s'accommoda aussi avec les Vénitiens, et donna la paix à Sforce et à ses autres ennemis. Tranquille en Europe en 1535, il passa en Afrique avec une armée de plus de 50,000 hommes, et commença les opérations par le siège de la Goulette. L'expérience lui ayant appris que les succès sui-

vaient la vigilance, il visitait souvent son camp. Une nuit, faisant semblant de venir du côté des ennemis, il s'approcha d'une sentinelle, qui cria suivant l'usage : *Qui va là !* Charles lui répondit en contre-faisant sa voix : *Tais-toi, je ferai ta fortune.* La sentinelle, le prenant pour un ennemi, lui tira un coup de fusil, qui heureusement fut mal ajusté. Charles poussa aussitôt un cri qui le fit reconnaître. Après la prise de la Goulette, il défait le fameux amiral Barberousse, entre victorieux dans Tunis, rend la liberté à 22,000 esclaves chrétiens, et rétablit Mulei-Hassen sur son trône. Comme il pouvait être à toute heure dans le cas de donner ou de recevoir bataille, il marchait toujours en avant au milieu des enfants perdus. Le marquis de Guast est obligé de lui dire : *Comme général, je vous ordonne de vous placer au centre de l'armée, et avec les enseignes.* Charles, pour ne pas affaiblir la discipline militaire qu'il avait établie, obéit sans murmurer. S'il n'y avait pas d'ennemi plus redoutable, il n'y en avait pas de plus généreux. Ou sait comment il en a agi envers divers princes qu'il pouvait dépouiller, et qu'il se contenta d'humilier. Le boudanger de Barberousse vint un jour lui offrir d'empoisonner son maître. Charles eut horreur de cette offre, et fit avertir ce fameux corsaire d'être sur ses gardes. La paix de Cambray, en pacifiant la France et l'Espagne, n'avait pas rapproché le cœur des deux rois. Charles-Quint entre en Provence avec 50,000 hommes, s'avance jusqu'à Marseille, met le siège devant Arles, et fait ravager en même temps la Champagne et la Picardie. Contraint de se retirer, après avoir perdu une partie de son armée, il pense à la paix. On conclut une trêve de dix années à Nice en 1538. L'année suivante, Charles demande à François le passage par la France, pour aller punir les Gantois révoltés. Il l'obtient; François va au devant de lui, et Charles s'arrête à Paris sans rien craindre. Un cavalier espagnol lui ayant dit que si les Français ne le retenaient prisonnier, ils seraient bien faibles ou bien aveugles : *Ils sont l'un et l'autre*, lui répondit l'empereur, *et c'est sur cela que je me fie.* Il se fiait davantage encore à ses armées, et à ses habiles généraux, qui se tenaient prêts à tirer raison de sa détention. Charles, disent les historiens français, promit l'investiture du Milanais à François, pour un de ses fils; mais il est certain qu'il ne répondit que par des défaites aux instances que François lui fit, et Voltaire convient que ce monarque prit pour une promesse *une parole vague.* Est-il d'ailleurs raisonnable de supposer que, pour châtier une ville, l'empereur voulût se dépouiller du plus beau duché de l'Europe? Les Gantois furent domptés et punis. La guerre se ralluma en 1542. Henri VIII se joignit à Charles contre la France, qui, malgré la bataille de Cérisoles, se trouva dans le plus grand danger. La paix fut conclue à Crépi en 1545. Quelques années auparavant, Charles avait passé en Afrique pour conquérir Alger, et en était revenu sans gloire. Charles-Quint fut aussi occupé des troubles causés par Luther, que de ses guerres contre la France. Il opposa d'abord des édits à la confession d'Augsbourg, et à la ligue offensive et

défensive de Smalkalde. Mais ni la victoire signalée qu'il remporte à Mulberg sur l'armée des confédérés en 1547, ni la détention de l'électeur de Saxe et du landgrave de Hesse, ne purent contenir les protestants, toujours soutenus par la France et par les Turcs, qui, par de puissantes diversions, obligèrent l'empereur à user d'indulgence. L'an 1548, il publia le grand *Interim* dans la diète d'Augsbourg, formulaire de foi, catholique pour le dogme, favorable aux hérétiques pour la discipline. On permettait la coupe aux laïques et le mariage aux prêtres. Ce tempérament ne satisfit personne. Maurice, électeur de Saxe, et Joachim, électeur de Brandebourg, toujours ses ennemis, ligüés avec Henri II, le forcèrent, en 1552, de signer la paix de Passaw. Ce traité portait que l'*Interim* serait cassé et annulé, que l'empereur terminerait à l'amiable, dans une diète, les disputes sur la religion, et que les protestants jouiraient, en attendant, d'une pleine liberté de conscience. Charles-Quint ne fut pas plus heureux devant Metz, défendu par le duc de Guise; il fut obligé d'en lever le siège. Des écrivains superficiels et passionnés ont accusé Charles de s'être vengé l'année suivante du mauvais succès de cette expédition, sur la ville de Téroüane qu'il fit démolir, tandis que l'on sait, à n'en pouvoir douter, que cette démolition ne fut accordée qu'aux vives instances des états de Flandre. La guerre durait toujours sur les frontières de la France et de l'Italie, avec des succès balancés. Charles-Quint, vieilli par les maladies et les fatigues, et détrompé des illusions humaines, résolut d'exécuter un projet formé depuis longtemps et mûri dans le calme de la réflexion. Il fait élire roi des Romains son frère Ferdinand, et lui cède l'empire le 7 septembre 1556 (cession qui ne fut reconnue par les princes Allemands qu'en 1558), après s'être démis auparavant de la couronne d'Espagne en faveur de Philippe son fils, en présence de Maximilien, roi de Bohême, de la reine son épouse, des reines douairières de France et de Hongrie, du duc de Savoie, du duc de Brunswick, du prince d'Orange, des grands d'Espagne, et de la principale noblesse d'Italie, des Pays-Bas, de l'Allemagne, ainsi que des ambassadeurs de toutes les puissances de l'Europe. Ce grand prince rendit compte de ce qu'il avait fait pour mériter sa retraite, qu'il regardait comme une récompense de ses travaux; et prenant son fils entre ses bras, il le plaça lui-même sur le trône. Spectacle sublime, intéressant, attendrissant, qui tira des larmes de cette auguste assemblée. Il dit à son fils en le quittant : « Vous ne pouvez me payer de ma tendresse qu'en » travaillant au bonheur de vos sujets. Puissiez-vous » avoir des enfants qui vous engagent à faire un jour » pour l'un d'eux, ce que je fais aujourd'hui pour » vous. » Il se retira quelque temps après à Saint-Just, monastère situé dans un vallon agréable, sur les frontières de Castille et de Portugal. La promenade, la culture des fleurs, les expériences de mécanique, la lecture, les offices, les autres exercices claustraux remplirent tout son temps sur ce nouveau théâtre. Tous les vendredis de carême, il se donnait la discipline avec la communauté. On pré-

tend que, dans sa retraite, il regretta le trône; prétention réfutée par le genre de vie qu'il y mena avec une constance qui ne s'est pas démentie d'un moment. Si Charles s'était repenti d'avoir quitté la puissance souveraine, il se serait occupé de tous les événements politiques, il eût entretenu des liaisons avec les courtisans, il eût formé des intrigues pour troubler l'état, ou le gouverner encore de sa retraite. *Il partit pour St.-Just*, dit l'abbé Raynald, *y vécut obscur et n'en sortit jamais*. Charles-Quint finit son rôle par une scène singulière, mais dont on avait déjà vu des exemples. Il fit célébrer ses obsèques pendant sa vie, se mit en posture de mort dans un cercueil, entendit faire pour lui-même toutes les prières qu'on adresse à Dieu pour ceux qui ne sont plus, et ne sortit de sa bière que pour se mettre dans un lit. Une fièvre violente qui le saisit la nuit d'après cette cérémonie funèbre, l'emporta le 21 septembre 1558, âgé de 58 ans 6 mois 27 jours. Charles-Quint ne voulait être ni loué ni blâmé. Il appelait ses historiens, Paul Jove et Sleidan, ses menteurs, parce que le premier avait dit trop de bien de lui, et l'autre trop de mal. Ses *Instructions à Philippe II* ont été traduites en français par Antoine Teissier, la Haye, 1700, in-12. Les rois d'Espagne n'ont porté le titre de *majesté* que depuis l'avènement de Charles-Quint à l'empire. Leti a écrit sa *Vie* en italien, qu'on a traduite en français en 4 vol. in-12; mais on préfère l'*histoire* du même prince, écrite en anglais par Robertson, et traduite en français par Suard, Paris, 1771, 2 vol. in-4, 10 fr., et 6 vol. in-12. Elle est écrite avec autant de vérité qu'on peut en attendre d'un protestant et d'un philosophe du 18^e siècle, qui écrit l'histoire d'un prince catholique et pieux. Pour bien juger du caractère et des actions de Charles-Quint, il ne faut point s'en tenir aux protestants, qui le regardent comme leur premier ennemi, ni aux Espagnols qui en ont fait un homme surnaturel, ni aux Français qui, humiliés par les défaites et la prison de François I^{er}, ont cru devoir rabaisser autant qu'il leur était possible la gloire de son vainqueur. Les nations neutres, qui dans ce temps n'ont eu aucun démêlé ni aucune alliance avec l'Autriche, nous fournissent des appréciateurs moins suspects. Parmi les écrivains français, il s'est trouvé aussi des hommes distingués, qui, se mettant au-dessus de la faiblesse des préjugés et des injustices nationales, ont parlé de Charles-Quint comme d'un des plus grands princes et des plus grands hommes dont l'histoire nous ait transmis le souvenir. On voit donc, que si M. Garnier, dans sa nouvelle *Histoire de France*; l'abbé Bérault, dans son *Histoire de l'Eglise*; Linguet, dans la continuation de l'*Histoire universelle* de Hardion, ont oublié, par rapport à Charles-Quint, les égards dus à la vérité et à la décence, on aurait tort d'accuser tous les écrivains français de la même injustice. Il est difficile de comprendre comment le savant auteur de l'*Histoire de l'Eglise* a pu s'en tenir exclusivement aux détracteurs de Charles-Quint, sans consulter au moins quelquefois les historiens qui en ont parlé avec une raison calme, et qui réfutent mot à mot ce qu'il dit

touchant le caractère et la conduite de ce grand empereur. La vie de Charles-Quint a été écrite en latin, par Staphylus, Massonius, etc.; en espagnol par Sandoval, Vera, etc.; en italien par Dolce. Ant. Teissier a traduit en français les *Instructions* de cet empereur à son fils Philippe II, la Haye, 1700, in-12. La prochaine publication des *Mémoires du cardinal de Granvelle*, déposés à la bibliothèque publique de Besançon, doit faire connaître plusieurs documents authentiques, tout à fait inédits, destinés à jeter un grand jour sur le caractère de Charles-Quint et les principaux événements de son règne.

CHARLES VI, cinquième fils de l'empereur Léopold, né le 1^{er} octobre 1685, déclaré roi d'Espagne par son père en 1703, fut couronné empereur d'Allemagne en 1711. La guerre de la succession d'Espagne, allumée dans les dernières années du règne de son père, languissait de toutes parts. La paix fut enfin signée à Rastadt entre l'empereur et la France, le 7 septembre 1714, et ratifiée par l'empire le 9 octobre suivant. Par ce traité les frontières de l'Allemagne furent remises sur le pied du traité de Ryswick. On céda à l'empereur les royaumes de Naples et de Sardaigne, les Pays-Bas, les duchés de Milan et de Mantoue. L'Allemagne, tranquille depuis cette paix, ne fut troublée que par la guerre de 1716 contre les Turcs. L'empereur se ligua avec les Vénitiens pour les repousser. Le prince Eugène, qui les avait vaincus autrefois à Zenta, fut encore vainqueur à Péterwaradin. Témesswar, la dernière place qu'ils possédaient en Hongrie, se rendit en 1716, et Belgrade en 1717, après l'entière défaite des Turcs, qui étaient venus au secours de la place. Cette guerre finit par la paix de Passarowitz en 1718, qui donna à la maison impériale Témesswar, Belgrade avec une partie de la Serbie, de la Bosnie et de la Valachie. Les victoires remportées sur les Ottomans n'empêchèrent pas le roi d'Espagne de recommencer la guerre contre l'empereur. Le cardinal Albéroni, alors premier ministre de cette monarchie, voulait recouvrer les provinces démembrées par la paix d'Utrecht. Une flotte espagnole débarqua en Sardaigne, et en moins de huit jours chassa les impériaux de tout le royaume. La quadruple alliance conclue à Londres en 1718, entre la Grande-Bretagne, la France, l'empereur et les États-généraux, fut occasionnée par cette conquête. Elle avait pour objet de maintenir les traités d'Utrecht et de Bade, et d'accommoder les affaires d'Italie. L'empereur reconnaissait Philippe V roi d'Espagne, et nommait don Carlos, son fils aîné, successeur éventuel des duchés de Parme, de Plaisance et de Toscane; il avait la Sicile au lieu de la Sardaigne. Le roi d'Espagne ayant rejeté ces conditions, la guerre continua jusqu'à la disgrâce d'Albéroni. Philippe V accéda en 1720 à la quadruple alliance, et fit évacuer les îles de Sicile et de Sardaigne. Le traité de Vienne, signé en 1725, finit tout. Charles renonça à ses prétentions sur la monarchie espagnole, et Philippe aux provinces qui en avaient été démembrées. La *pragmatique-sanction* qui avait essuyé d'abord quelques contradictions, avait été reçue l'année d'après comme

une loi fondamentale. L'empereur, par ce règlement, appelait à la succession des états de la maison d'Autriche, au défaut d'enfants mâles, sa fille aînée et ses descendants; ensuite ses autres filles et leurs descendants, selon le droit d'ainesse. Charles VI, heureux par ses armes et par ses traités, aurait pu l'être plus longtemps, s'il n'eût travaillé à exclure le roi Stanislas du trône de Pologne. Auguste II étant mort en 1733, Charles VI fit élire Frédéric-Auguste, fils du feu roi, et appuya son élection par ses armes et par celles de Russie. Cette démarche alluma la guerre. L'Espagne, la France, la Sardaigne la lui déclarèrent. Les Français prirent Kehl, Trèves, Trarbach, Philisbourg. Le roi de Sardaigne, à la tête des armées françaises et espagnoles, s'empare en peu de temps de tout le duché de Milan. Il ne resta plus à l'empereur que la ville de Mantoue. L'armée impériale est battue à Parme et à Guastalla. Don Carlos, à la tête d'une armée espagnole, se jette sur le royaume de Naples, et après avoir défait les Autrichiens à la bataille de Bitonto, prend Gaëte, Capoue, et se fait déclarer roi de Naples en 1734. L'année d'après, il est couronné roi des Deux-Siciles. Le vaincu fut trop heureux de recevoir les conditions de paix que lui offrirent les vainqueurs. Les préliminaires furent arrêtés à Vienne le 3 octobre 1735, et le traité définitif signé le 18 novembre 1735. Par ce traité, le roi Stanislas abdiquait la couronne de Pologne et en conservait le titre; on le mettait en possession des duchés de Lorraine et de Bar; on assignait au duc de Lorraine le grand-duché de Toscane; don Carlos gardait le royaume des Deux-Siciles; le roi de Sardaigne avait Tortone, Novarre, la souveraineté de Langhes; l'empereur rentrait dans le duché de Milan et dans les états de Parme et de Plaisance; la France y gagnait la Lorraine et le Bar après la mort de Stanislas, et garantissait la *pragmatique-sanction*. La mort du prince Eugène fut un surcroît de malheur pour Charles VI, qui, par son alliance avec la Russie, se crut obligé de prendre part à la guerre qu'elle faisait aux Turcs. L'armée impériale souffrit beaucoup par les marches, la peste et la famine: presque tous les avantages furent du côté des Turcs. A la paix signée le 1^{er} septembre 1739, on leur céda la Valachie et la Bosnie impériales, la Serbie avec Belgrade, après l'avoir démolie. On régla que les rives du Danube et de la Save seraient les frontières de la Hongrie et de l'empire ottoman. La manière précipitée dont ce traité fut conclu à l'insu de la Russie, la reddition inattendue de Belgrade, ce boulevard de la chrétienté, qui pouvait soutenir un long siège, la disgrâce apparente du comte de Neipperg, qui avait signé le traité, et l'approbation que l'empereur ne laissa pas d'y donner, ont fait imaginer quelque cause secrète et inconnue d'une négociation si imprévue et si rapidement terminée. C'est une tradition répandue parmi les Hongrois, que le grand-duc François, depuis empereur, époux de l'archiduchesse Marie-Thérèse, avait été enlevé par les Turcs, dans une partie de chasse qu'il avait faite imprudemment dans le voisinage du camp des Au-

trichiens, et que sa délivrance fut le prix de ces grands sacrifices, faits avec une promptitude qui maintint le secret de la chose. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, que des personnes instruites dans l'histoire du temps ont affirmée et niée avec une égale assurance, le traité fut ratifié à Vienne sans restriction et sans délai. Les Russes en furent fort irrités, et la lettre du comte de Munich au prince de Lobkowitz fait assez connaître que ce général ne croyait pas que cette paix fût l'effet des opérations de la guerre. (*Voy. les Mémoires de Mantein*, tom. II, pag. 32.) Charles VI mourut le 20 octobre 1740, à 55 ans, avec le regret d'avoir perdu une grande partie des conquêtes du prince Eugène. C'était un prince doux, juste, pieux, ferme dans l'adversité, modéré dans le bonheur, très-occupé des devoirs du gouvernement. Ses ennemis mêmes ne lui ont trouvé aucun vice. Grand et magnifique dans ses projets, il n'en forma jamais qui ne fussent dirigés vers le bien public. Il fit bâtir un grand nombre de forteresses, surtout vers les frontières de la Turquie; éleva des hôpitaux superbes, parmi lesquels celui de Pest, destiné aux soldats invalides, est particulièrement remarquable; fit construire des chemins sûrs et commodes dans des endroits inaccessibles, par les cimes et les profondeurs des Alpes: ceux de Carinthie et de Croatie sont des vrais chefs-d'œuvre en ce genre. L'éloge de cet empereur par le P. Calles est une pièce rare en fait d'éloquence; le panégyrique de Trajan ne lui est comparable ni pour la richesse et la dignité du langage, ni pour le respect dû à l'histoire.

CHARLES VII, fils de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, naquit à Bruxelles en 1697. Après la mort de Charles VI, il demanda le royaume de Bohême, en vertu d'un testament de Ferdinand I^{er}, la Haute-Autriche, comme province démembrée de la Bavière, et le Tyrol, comme un héritage enlevé à sa maison. Il refusa de reconnaître l'archiduchesse Marie-Thérèse, pour héritière universelle de la maison d'Autriche, et protesta contre la *pragmatique-sanction*, dont une armée de 100,000 hommes aurait dû faire la garantie, suivant la pensée du prince Eugène. Ses prétentions furent le signal de la guerre de 1741. Les armes de Louis XV, qui avait solennellement adhéré à la *pragmatique*, firent couronner l'électeur duc d'Autriche à Lintz, roi de Bohême à Prague, et empereur à Francfort en 1742. Des commencements si heureux ne se soutinrent pas. Les troupes françaises et bavaraises furent détruites peu à peu par celles de la reine de Hongrie. La guerre était un fardeau trop pesant pour un prince accablé d'infirmités, et dénué de grandes ressources, tel qu'était Charles VII. On lui reprit tout ce qu'il avait conquis. En 1744, le roi de Prusse ayant fait une diversion dans la Bohême, Charles en profita pour recouvrer ses états. Il rentra enfin dans Munich sa capitale, et mourut deux mois après, le 20 janvier 1745, dans la 48^e année de son âge.

ROIS D'ESPAGNE.

CHARLES I, roi d'Espagne, *voyez* CHARLES-QUINT, empereur, c'est le même.

CHARLES II, roi d'Espagne, fils et successeur de Philippe IV, né le 6 novembre 1661, fut proclamé le 15 octobre 1665, sous la tutelle d'Anne d'Autriche sa mère. Il épousa en premières nocces Marie-Louise d'Orléans, et en secondes Marie-Anne de Bavière, princesse de Neubourg. Il n'eut d'enfants ni de l'une ni de l'autre. Ce n'était point un prince d'un grand génie, et sa bonne volonté ne put remédier à l'état de faiblesse où se trouvait l'Espagne. Mais il montra les qualités d'un monarque juste et chrétien, surtout une piété vive et tendre, dont il faisait la règle de toutes ses actions. Etant allé à l'Escorial dans l'espérance de fortifier sa santé chancelante par la pureté de l'air qu'on y respire, ce prince voulut visiter le lieu destiné à sa propre sépulture, et fit ouvrir les tombeaux de ses ancêtres. Il y vit celui de Charles-Quint son trisaïeul, qui avait fait autrefois la même chose, persuadé, sans doute, que c'est un spectacle dont les rois ne s'occupent point assez, et dont l'impression ne peut que les rendre justes et bons; il vit aussi ceux de Philippe II, de Philippe III, et de Philippe IV son père. On lui montra ceux des reines; il baisa la main de Marie-Anne d'Autriche sa mère. Ayant fait ouvrir le tombeau de Marie-Louise d'Orléans son épouse, il fondit aussitôt en larmes; il voulut l'embrasser: on ne pouvait le résoudre à s'arracher d'auprès de ce triste objet. Forcé de le quitter: *Adieu, chère princesse*, dit-il, *je viendrai vous tenir compagnie avant un an*. Charles, qui sentait ses forces diminuer de jour en jour, pouvait prévoir sa mort; s'il eût pu oublier l'état de langueur où il était, toute l'Europe semblait ne s'occuper que du soin de l'en avertir par ces fameux traités où l'on disposait de ses royaumes, comme si le ciel eût déjà disposé de sa personne. Dès l'an 1698, la France, l'Angleterre et la Hollande partagèrent ses états comme vacants. Au mois de mars 1700 on fit un nouveau partage qui ne produisit pas plus que le premier. « Le monarque, » dit un historien, vit tous ces mouvements avec » une fermeté qui me paraît supérieure à la valeur » des plus grands guerriers. » Il crut bien faire, sans doute, en déléguant, par le conseil du cardinal Portocarrero, la couronne à Philippe de Bourbon, au préjudice des princes de sa maison; mais ce testament occasionna un embrasement général. Charles mourut le 1^{er} novembre 1700. En lui finit la branche aînée de la maison d'Autriche régnante en Espagne. *Voy. PHILIPPE V.*

CHARLES III, né le 20 janvier 1776, fut nommé roi des Deux-Siciles le 15 mai 1734, puis roi d'Espagne le 10 août 1759. Il prit deux fois parti dans la guerre de la France contre l'Angleterre, et fit d'inutiles efforts pour recouvrer Gibraltar. C'est sous son règne, le 2 avril 1767, que fut rendue la *pragmatique-sanction* contre les jésuites. Il y avait déjà plusieurs années que les intrigues de leurs ennemis travaillaient à les chasser de ce royaume. On saisit le prétexte d'une révolte qui eut lieu à Madrid, et on les accusa d'en être les auteurs. Il paraît cependant qu'elle n'avait été excitée que par la haine générale du peuple contre un ministre étranger, le

marquis de Squillace. Quoi qu'il en soit, les jésuites furent tous arrêtés dans une nuit, arrachés de leurs maisons sans qu'on leur donnât le temps de se munir de ce qui leur était nécessaire, conduits jusqu'aux frontières et embarqués pour l'Italie; tous leurs biens furent confisqués. Clément XIII chercha inutilement à faire des représentations à Charles III. Ce prince entraîné par de pernicieux conseils (*voy. ARANDA*) soutint son édit par d'autres lois non moins rigoureuses, et les fit exécuter dans tous les pays de sa domination. On n'oublia pas même le Paraguay, malgré les services que les jésuites avaient rendus dans ce pays et l'utilité de leurs établissements. C'est alors qu'on vit manifestement la fausseté des imputations dont on avait chargé ces religieux. On les avait accusés de chercher à se rendre indépendants, et ils furent les premiers à prêcher l'obéissance aux lois du souverain, lorsqu'on les transporta de ce pays en Italie. Les jésuites furent également enlevés dans une nuit du royaume de Naples et chassés du duché de Parme, et même par le grand-maître de Malte, à la sollicitation de la cour de Naples, dont il était feudataire; la France elle-même, qui avait dissous leur société en 1762, en proscrivit les membres par un arrêt du parlement en date du 9 mai, en les accablant des épithètes les plus flétrissantes et les plus injurieuses. Charles III était un prince de la plus stricte probité, incapable d'adopter aucun projet, à moins qu'il n'eût la persuasion qu'il était juste et honnête. Son caractère droit et son attachement à la justice lui faisaient supposer des vues justes et saines dans les hommes qu'il appelait à son conseil; et quand une fois il avait eu le malheur d'en être trompé, il était bien difficile de le faire revenir de son erreur. On dit que sur la fin de ses jours il prévit l'orage qui menaçait l'Europe, et que ses dernières paroles furent de sages avis à son successeur. Il mourut à Madrid dans de grands sentiments de piété, le 13 décembre 1789.

CHARLES IV, roi d'Espagne et des Indes, fils de Charles III, et de Marie Amélie de Saxe, naquit à Naples le 11 novembre 1748. A l'avènement de son père au trône, en 1759, à peine âgé de 11 ans, il fut proclamé prince des Asturies, et il épousa, à l'âge de 17 ans, Louise-Marie-Thérèse, infante de Parme. Le jeune Charles ayant un jour fait à son père quelques observations sur des abus introduits dans le gouvernement, le roi mécontent lui enjoignit de ne plus prendre aucune part aux affaires publiques. Le prince, attribuant cette détermination sévère aux suggestions du marquis de Squillace, favori de Charles III, voua à ce ministre une haine profonde, et le poursuivit même un jour, l'épée à la main. Obéissant toutefois aux ordres qu'il avait reçus, il ne s'occupa plus que d'exercices violents, dans lesquels sa prodigieuse vigueur lui assurait une supériorité dont il était fier. Ses qualités morales étaient loin de répondre à sa force physique. Franc et loyal, mais apathique et insouciant, il portait la bonté jusqu'à la faiblesse, et semblait né plutôt pour être gouverné que pour régner lui-même. Lorsque la mort de son père l'appela

au trône en 1789, il ne trouva en lui ni l'activité, ni les connaissances nécessaires pour diriger l'état, et son aversion pour les affaires le mit à la merci de tous ceux qui l'entouraient. Charles IV se laissa subjuguer par sa femme, princesse intrigante et impérieuse; et ce fut sur la présentation de la jeune reine, que le garde du corps, don Manuel Godoy, connu depuis sous le nom de *Prince de la paix*, obtint l'entière confiance du monarque, qui le créa son premier ministre à l'époque où la révolution française commençait à menacer tous les trônes de l'Europe par ses principes et par ses armées. Malgré les conseils de son ministre, Charles IV hésita longtemps à intervenir pour sauver la vie à l'infortuné Louis XVI. Cependant, lorsqu'il eut appris les dangers que courait le roi de France, il adressa à la Convention nationale une lettre qui ne fut remise à l'assemblée que le 20 janvier 1793. Cette démarche tardive ne pouvait rien arrêter, et elle n'eut d'autre effet que d'augmenter l'irritation. Les deux puissances se déclarèrent la guerre. L'armée espagnole commandée par le général Ricardos, pénétra en France et prit successivement Collioure, et Bellegarde; mais les Français eurent bientôt chassé l'ennemi, et pénétrant en Espagne par les Pyrénées orientales et occidentales, ils s'emparèrent de Rose et de Figuières. Après une lutte de deux ans pendant lesquels les succès furent balancés, le cabinet espagnol conclut avec la France un traité de paix, qui fut signé à Bâle en avril 1795. Ce fut à cette occasion que Godoy reçut le titre de prince de la paix. Une alliance offensive et défensive fut également conclue peu après entre les deux puissances, malgré les efforts du ministre espagnol pour éluder les propositions du Directoire. — En 1801, Charles IV, cédant aux instances du premier consul, consentit à déclarer la guerre au Portugal. Mais cette dernière puissance se hâta d'acheter la paix, en cédant à l'Espagne la ville d'Olivenza avec son territoire. Après la rupture du traité d'Amiens, l'Espagne, entraînée encore par la politique française, se trouva engagée malgré elle dans une guerre contre l'Angleterre, dont les suites lui furent désastreuses. La mémorable journée de Trafalgar détruisit d'un seul coup presque entièrement la marine de l'Espagne et celle de la France. Peu de temps après, Napoléon ayant conçu le projet de s'emparer de la Péninsule ibérique, commença par demander au roi d'Espagne une armée de dix-huit mille hommes de troupes choisies, qui furent employées dans la Poméranie suédoise. Il parvint aussi à décider le cabinet espagnol à prendre part à la guerre qu'il préparait contre le Portugal, en promettant à Charles IV et au Prince de la paix de partager à leur profit ce royaume qu'il voulait, dit-il, soustraire pour jamais à l'influence anglaise. Cependant, pour assurer l'exécution de ses desseins, Bonaparte résolut de profiter des divisions qui existaient dans la famille royale d'Espagne. Ce peuple haïssait la reine et son favori, et commençait à mépriser un roi qu'il regardait comme incapable de gouverner. Les espérances des mécontents dont le nombre augmentait chaque jour, se portait sur

Ferdinand, fils aîné du roi, et l'on attendait avec impatience le moment où il succéderait à son père. Le prince lui-même semblait partager ces sentiments, et soupirer après le pouvoir. Compromis dans une conspiration, il est arrêté le 29 octobre 1807, et son procès est instruit. Mais Bonaparte, intervenant en sa faveur, force Charles IV à mettre son fils en liberté, et à lui accorder son pardon. Le vieux roi, averti bientôt des dangers qui menaçaient son trône, et ouvrant enfin les yeux sur les projets de Napoléon, se préparait à quitter l'Espagne pour se réfugier au Mexique, lorsqu'une émeute populaire, dans laquelle le Prince de la paix courut les plus grands dangers, contraignit le monarque d'abdiquer en faveur de Ferdinand. Charles IV ne tarda pas à rétracter cette abdication qu'il prétendait lui avoir été arrachée par la violence. Bonaparte s'établit juge entre le père et le fils, et les attira l'un et l'autre à Bayonne, où ils arrivèrent au mois d'avril 1808, avec la reine, et le Prince de la paix. Ferdinand fut forcé de rendre la couronne à son père, qui à son tour la céda à Napoléon. Celui-ci la plaça sur la tête de son frère Joseph, qui apprit bientôt combien il est difficile de gouverner un peuple contre sa volonté. Charles IV, auquel on accorda une pension et un palais, résida quelque temps à Fontainebleau et à Compiègne; puis, ayant obtenu la faculté d'aller habiter un climat plus chaud, il se rendit à Marseille, et ensuite à Rome où on lui donna pour logement le palais Barberini. En 1815, Charles IV signa avec son fils un traité dans lequel il renonça définitivement à la couronne. Ferdinand assurait au vieux monarque une pension viagère, de trois millions de francs; et, dans le cas où Charles mourrait avant son épouse, une pension de deux millions de francs à cette princesse en qualité de reine douairière. L'un et l'autre survécurent peu à cet arrangement. La reine mourut le 27 décembre 1818, et Charles IV termina sa carrière au commencement de 1819, à l'âge de 71 ans. On croit que le chagrin que lui causa la mort de son épouse hâta la fin de ses jours. Charles IV se distinguait par les vertus de l'homme privé. Sa sensibilité était si vive que la moindre émotion lui faisait verser des larmes. On le voyait frissonner lorsqu'il était obligé d'apposer sa signature à un arrêt de mort. Ce prince loyal ne pouvait supposer l'ingratitude dans un ami, ni l'infidélité dans une épouse. Sa confiance trop crédule et la faiblesse de son caractère furent la source de ses infortunes et des maux que l'Espagne eut à souffrir sous son règne.

ROIS D'ANGLETERRE.

CHARLES I^{er}, de la maison des STUART, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, né le 29 novembre 1600, successeur de Jacques I, son père, le 6 avril 1625, épousa la même année Henriette de France, fille de Henri le Grand. Son règne commença par des murmures, et finit par un forfait. La faveur de Buckingham, son expédition malheureuse à la Rochelle, les conseils violents de Guillaume Laud, archevêque de Cantorbéry, produisirent un mécontentement général. Les Ecossais armèrent contre

leur souverain. Le feu de la guerre civile éclata de toutes parts. On conclut un traité équivoque pour faire finir les troubles : Charles congédia son armée. Les Ecossais, secrètement soutenus par Richelieu, feignirent de renvoyer la leur et l'augmentèrent. Charles, trompé par ses sujets rebelles, se voit forcé d'armer de nouveau; il assemble tous les pairs du royaume, convoque le parlement, et ne trouve partout que des factieux et des perfides. Le comte de Stafford était un de ses principaux appuis; on l'accusa d'avoir voulu détruire la réformation et la liberté, et sous ce faux prétexte on le condamna à mort; Charles fut forcé de signer sa condamnation. Il se reprocha vivement cette faiblesse, qui ne rendit ses ennemis que plus insolents. « Ah ! disait-il » sans cesse, sous prétexte d'arrêter une bourrasque » populaire, j'ai excité une tempête dans mon sein. » Pressé de tous côtés, Charles assemble un nouveau parlement, qu'il ne fut plus maître de casser ensuite. On y décida qu'il faudrait le concours des chambres pour la cassation. On obligea le roi d'y consentir, et deux ans après on le contraignit de sortir de Londres. La monarchie anglaise fut renversée avec le monarque. En vain il livra plusieurs batailles aux parlementaires. La perte de celle de Nazerbi en 1645 décida de tout. Charles désespéré alla se jeter dans les bras de l'armée d'Ecosse, qui le livra au parlement anglais. Le prince, instruit de cette lâcheté, dit « qu'il aimait mieux être avec ceux qui » l'avaient acheté chèrement, qu'avec ceux qui » l'avaient basement vendu. » La chambre des communes établit un comité de 18 personnes, pour dresser contre lui des accusations juridiques; accusations contre lesquelles il se défendit par des mémoires où Falkland (*voyez ce mot*), lui servit de secrétaire. On le condamna à périr sur un échafaud. Il eut la tête tranchée le 9 février 1649, dans la 49^e année de son âge, et la 25^e de son règne. La chambre des pairs fut supprimée, le serment de fidélité et de suprématie aboli, et tout le pouvoir remis entre les mains du peuple qui venait de tremper ses mains dans le sang de son roi. Cromwel, principal auteur de ce parricide, déclaré général perpétuel des troupes de l'état, régna despotiquement, sous le titre modeste de *protecteur*. La constance de Charles dans ses revers et dans le supplice étonna ses ennemis même. Les plus envenimés ne purent s'empêcher de dire, qu'il était mort avec bien plus de grandeur qu'il n'avait vécu; et qu'il prouvait ce qu'on avait dit souvent des Stuarts, *qu'ils soutenaient leurs malheurs mieux que leur prospérité*. On l'honore aujourd'hui comme un martyr de la religion anglicane. Le jour de sa mort est célébré par un jeûne général. Charles fut bon maître, bon ami, bon père, bon époux, mais roi mal conseillé. On lui attribua un petit ouvrage intitulé : *Icon Basiliki*, espèce de journal que Charles avait écrit pendant le cours de ses longues infortunes, qu'il avait continué dans ses diverses prisons, où il peignait ses actions et ses sentiments, et qui est traduit en français sous le titre de *Portrait du roi*, in-12. Il produisit autant d'effet sur les Anglais, que le testament de César sur les Romains,

Cet ouvrage, plein de religion et d'humanité, fit détester à ces insulaires, ceux qui les avaient privés d'un tel roi. Son *procès* est aussi traduit en français, petit vol. in-12, réimprimé dans la dernière édition de Rapin Thoiras. L'historien Hume, ce flatteur perpétuel de la violence, de la tyrannie, ne put s'empêcher de prendre le parti de Charles, et de le représenter comme la victime d'une tourbe d'hommes fourbes et scélérats : il a compris que l'opinion publique était trop contraire à son goût et à son jugement particulier, pour que son *Histoire* n'en souffrit pas. « Je laisse aux historiens profanes, dit un auteur, le soin de marquer par quelle suite d'événements la fortune ou plutôt la Providence conduisit sur un échafaud Charles I, l'un des meilleurs rois qu'ait eus la Grande-Bretagne, et qui aurait mérité de mourir martyr d'une autre religion que de celle d'Angleterre, » si la vraie foi pouvait se mériter par les œuvres. » En 1786, on a publié un *Recueil de différents écrits, où Charles I^{er} dans ses malheurs se plut à déposer son âme*. On y trouve ces maximes : « J'es-time l'Eglise au-dessus de l'état, la gloire du Christ au-dessus de la mienne, et le salut des âmes préférable à la conservation des corps. » — « Ne faites jamais peu d'état des moindres choses qui touchent à la religion, » disait-il à son fils Charles II.

CHARLES II, fils du précédent, né le 29 mai 1630, promena longtemps ses malheurs dans différentes contrées de l'Europe. Reconnu d'abord en Irlande roi d'Angleterre, par le zèle du marquis d'Ormond; battu et défait à Dunbar et à Worcester, en 1651, il se retira en France auprès de la reine sa mère, déguisé tantôt en bûcheron, tantôt en valet de chambre. Monck, gouverneur d'Ecosse, devenu maître absolu du parlement, après la mort de Cromwel, s'imagina de faire revenir le roi, et y réussit. Charles fut rappelé en Angleterre en 1660, et l'année suivante couronné à Londres. L'un de ses premiers soins fut de venger la mort du roi son père, sur ceux qui en étaient les auteurs ou les complices; dix des plus coupables furent punis du dernier supplice. Le peuple, qui avait paru si fort républicain, aime son roi, et lui accorda tout ce qu'il voulut. La guerre contre les Hollandais et contre les Français, quoique très-onéreuse, n'excita presque point de murmures. Elle finit en 1667 par la paix de Bréda. Cinq ans après, il fit un traité avec Louis XIV, contre la Hollande. La guerre qui en fut la suite, ne dura que deux ans, et laissa à Charles tout le temps qu'il fallait pour faire fleurir les arts et les belles-lettres dans son royaume. Il fit publier la liberté de conscience, suspendit les lois pénales contre les non-conformistes; il fonda la société royale de Londres en 1660, et l'encouragea. Le parlement d'Angleterre lui assigna un revenu de douze cent mille livres sterling. Charles, malgré cette somme, et une forte pension de la France, fut presque toujours pauvre. Il vendit Dunkerque à Louis XIV deux cent cinquante mille livres sterling, et fit banqueroute à ses sujets. Cette prodigalité et ses mœurs déréglées dérogeaient aux qualités brillantes et aimables qui l'auraient rendu un des

premiers princes de l'Europe. Il mourut le 6 février 1685, sans postérité. Charles fut favorable aux catholiques; on croit même, avec fondement, qu'il eut l'avantage de mourir catholique. La chambre des communes avait voulu dès son vivant exclure son frère, le duc d'York, de la couronne d'Angleterre. Charles cassa ce parlement, et finit sa vie sans en assembler d'autre.

ROIS DE SUÈDE.

CHARLES, nom de plusieurs rois de Suède, dont l'histoire ne nous est point parvenue. CHARLES VII fils de Swerker vivait en 1160. Charles VIII ou Canutus, en 1448, et Charles IX en 1611.

CHARLES GUSTAVE X, fils de Jean Casimir, comte Palatin du Rhin, né à Upsal en 1622, monta sur le trône de Suède en 1654, après l'abdication de la reine Christine sa cousine. Il ne connaissait que la guerre, et la fit heureusement. Il tourna d'abord ses armes contre les Polonais. Il remporta la célèbre victoire de Varsovie, et leur enleva plusieurs places. Cette conquête fut rapide : depuis Dantzick jusqu'à Cracovie, rien ne lui résista. Casimir, roi de Pologne, secondé par l'empereur Léopold, fut vainqueur à son tour, et recouvra ses états, après avoir été obligé de les quitter. Les Danois avaient pris part à cette guerre; Charles marcha contre eux. Il passa sur la mer glacée, d'île en île, jusqu'à Copenhague, et réunit la Scanie à la Suède. Il mourut à Gothenbourg le 13 février 1660, à l'âge de 37 ans, avec le dessein d'établir dans son royaume la puissance arbitraire. Puffendorf a écrit son *Histoire* en latin, 2 vol. in-folio, Nuremberg, 1696, traduite l'année d'après en français, Nuremberg, 1697, 2 vol. in-folio. *L'histoire des campagnes* de ce prince a été écrite en français par le général Skojoeldebrand, avec des gravures dont les dessins avaient été donnés par le général Dhalberg; l'ouvrage a paru à Stockholm.

CHARLES XI, fils du précédent, né le 25 décembre 1665, succéda à son père. Christiern V, roi de Danemark, lui ayant déclaré la guerre en 1674, Charles le battit dans différentes occasions, à Helmsstadt, à Lunden, à Landskroon, et n'en perdit pas moins toutes les places qu'il possédait en Poméranie. Il recouvra ces places par le traité de Nimègue en 1679, et mourut le 15 avril 1697, dans la 42^e année de son âge, lorsque l'Empire, l'Espagne et la Hollande d'un côté, la France de l'autre, l'avaient choisi pour médiateur de la paix conclue à Ryswick. C'était un prince guerrier, actif, prudent, mais trop despotique. Il abolit l'autorité du sénat, et tyrannisa ses sujets. Sa femme le priant un jour d'en avoir compassion, Charles lui répondit : *Madame, je vous ai prise pour me donner des enfants et non des avis*. On a imprimé un livre curieux des *Anecdotes de son règne*, 1716, in-12.

CHARLES XII, fils de Charles XI, naquit le 27 juin 1682. Il commença comme Alexandre. Son précepteur lui ayant demandé ce qu'il pensait de ce héros : *Je pense*, lui dit ce prince, *que je voudrais lui ressembler*. — *Mais*, lui dit-on, *il n'a vécu que trente-deux ans*. — *Ah!* reprit-il, *n'est-*

ce pas assez quand on a conquis des royaumes ? Impatient de régner, il se fit déclarer majeur à quinze ans ; et lorsqu'il fallut le couronner, il arracha la couronne des mains de l'archevêque d'Upsal, et se la mit lui-même sur la tête avec un air de grandeur qui en imposa à la multitude. Frédéric IV, roi de Danemark, Auguste, roi de Pologne, Pierre, Czar de Moscovie, comptant tirer avantage de sa jeunesse, se liguerent tous trois contre ce jeune prince. Charles, âgé à peine de 18 ans, les attaqua tous l'un après l'autre, courut dans le Danemark, assiégea Copenhague, et força les Danois dans leurs retranchements. Il fit dire à Frédéric leur roi, que, s'il ne rendait justice au duc de Holstein, son beau-frère, contre lequel il avait commis des hostilités, il se préparât à voir Copenhague détruit, et son royaume mis à feu et à sang. Ces menaces du jeune héros amenèrent le traité de Travendal, dans lequel ne voulant rien pour lui-même, et content d'humilier son ennemi, il demanda et obtint tout ce qu'il voulut pour son allié. Cette guerre finie en moins de six semaines dans le cours de 1700, il marcha droit à Narva assiégée par 100,000 Russes. Il les attaque avec 9,000 hommes, et les force dans leurs retranchements. Trente mille furent tués ou noyés, vingt mille demandèrent quartier, et le reste fut pris ou dispersé. Charles permit à la moitié des soldats Russes de s'en retourner désarmés, et à l'autre moitié de repasser la rivière avec leurs armes. Il ne garda que les généraux, auxquels il fit donner leurs épées et de l'argent. Il y avait parmi les prisonniers un prince asiatique, né au pied du mont Caucase, qui allait vivre en captivité dans les glaces de la Suède. *C'est, dit Charles, comme si j'étais prisonnier chez les Tartares de Crimée* ; paroles qu'on rapporte pour donner un exemple des bizarreries de la fortune, et dont on se rappela le souvenir, lorsque le héros suédois fut forcé de chercher un asile en Turquie. Il n'y eut guère, du côté de Charles XII, dans la bataille de Narva, que 1,000 soldats tués et environ 800 blessés. Le vainqueur se mit en devoir de se venger d'Auguste, après s'être vengé du czar. Il passa la rivière de Duna, battit le maréchal de Stenau qui lui en disputait le passage, força les Saxons dans leurs postes, et remporta sur eux une victoire signalée. Il entre ensuite dans la Courlande qui se rend à lui, vole en Lithuanie, soumet tout, et va joindre ses armes aux intrigues du cardinal primat de Pologne, pour enlever le trône à Auguste. Maître de Varsovie, il le poursuit et gagne la bataille de Clissau, malgré les prodiges de valeur de son ennemi. Il met de nouveau en fuite l'armée saxonne commandée par Stenau, assiège Thorn, et fait élire roi de Pologne Stanislas Leczinski. La terreur de ses armes faisait tout fuir devant lui. Les Moscovites étaient dissipés avec la même facilité. Auguste, réduit aux dernières extrémités, demande la paix ; Charles lui en dicte les conditions, l'oblige de renoncer à son royaume, et de reconnaître Stanislas. Cette paix conclue en 1706, Auguste détrôné, Stanislas affermi sur le trône, Charles XII aurait pu et même dû se réconcilier avec le czar ; il aimait

mieux tourner ses armes contre lui, comptant apparemment le détrôner comme il avait détrôné Auguste. Il part de la Saxe dans l'automne de 1707, avec une armée de 43,000 hommes. Les moscovites abandonnent Grodno à son approche. Il les met en fuite, passe le Boristhène, traite avec les Cosaques, et vient camper sur le Dzéna. Charles XII, après plusieurs avantages, s'avancait vers Moscou par les déserts de l'Ukraine. La fortune l'abandonna à Pultava, le 8 juillet 1709. Il fut défait par le czar, blessé à la jambe, toute son armée détruite ou faite prisonnière, et lui-même contraint de se sauver sur des brancards. W. Coxe conte à cette occasion l'anecdote suivante, qu'il dit tenir du prince de Menzikof, auquel le prince Wolkonski l'avait rapportée : « Après la bataille de Pultava, un officier russe poursuivit Charles XII, à la tête d'un petit détachement ; il était prêt à l'atteindre, lorsqu'un aide de camp du prince Menzikof lui apporta l'ordre de s'arrêter. L'officier obéit, mais il envoya dire en même temps à Menzikof qu'il espérait faire le roi de Suède prisonnier. Menzikof, qui n'avait point donné d'ordre, fut fort étonné. On chercha en vain l'aide de camp. Enfin, on en parla au czar qui ne voulut faire aucune recherche, et on conclut de ce qu'il dit dans cette occasion, que Pierre lui-même avait envoyé l'aide de camp, ne se souciant pas d'un tel prisonnier, qui lui aurait causé beaucoup d'embarras. » Quoiqu'il en soit de cette anecdote, à laquelle il est difficile d'ajouter foi, Charles, réduit à chercher un asile chez les Turcs, passa le Boristhène, gagna Oczakow, et se retira à Bender. Cette défaite remit Auguste sur le trône, et immortalisa le czar. Le grand seigneur reçut Charles XII comme le méritait un guerrier dont le nom avait rempli l'univers. Il lui donna une escorte de quatre cents Tartares. Le dessein du roi de Suède, en arrivant en Turquie, fut d'exciter la Porte contre le czar. N'ayant pas pu réussir ni par ses menaces ni par ses intrigues, il s'opiniâtra contre son malheur, et brava le grand sultan, quoiqu'il fût presque son prisonnier. La Porte Ottomane souhaitait beaucoup de se débarrasser d'un tel hôte. On voulut le forcer à partir. Il se retrancha dans sa maison de Bender, s'y défendit avec quarante domestiques contre une armée, et ne se rendit que quand la maison fut en feu. Il faut convenir qu'une telle conduite dans un état où on lui avait accordé généreusement un asile, manquait de décence, et qu'elle n'était pas même sensée, vu qu'il n'en pouvait espérer aucun fruit. De Bender on le transféra à Andrinople, puis à Demir-Tocca. Cette retraite lui déplaisait : il résolut de passer au lit tout le temps qu'il y serait. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade. Ses malheurs augmentaient tous les jours. Ses ennemis, profitant de son absence, détruisaient son armée, et lui enlevaient non-seulement ses conquêtes, mais celles de ses prédécesseurs. Il partit enfin de Demir-Tocca, et traversa en poste, avec deux compagnons seulement, les états héréditaires de l'empereur, la Franconie et le Mecklenbourg, et arriva le onzième jour à Stralsund, le 22 novembre 1714. Assiégé dans cette ville, il se sauva en Suède, réduit à l'é-

tat le plus déplorable. Ses revers ne l'avaient point corrigé de la fureur de combattre. Il attaqua la Norvège avec une armée de 20,000 hommes, accompagné du prince héréditaire de Hesse, qui venait d'épouser sa sœur, la princesse Ulrique. Il forma le siège de Frédéricshall au mois de décembre 1718. Une balle l'atteignit à la tête, comme il visitait les ouvrages des ingénieurs à la lueur des étoiles, et le renversa mort le 11 décembre sur les 9 heures du soir. Quelques mémoires disent qu'il fut assassiné, et que la balle partit d'une main très-voisine, comme l'attitude du roi, qui mourut en portant la main sur son épée, semble l'indiquer; d'autres circonstances, quelques-unes même de celles que Voltaire rapporte en combattant cette opinion, concourent à prouver la même chose. Tous ses projets de vengeance périrent avec lui. Il méditait des desseins qui devaient changer la face de l'Europe. Suivant ce plan chimérique le czar s'unissait avec lui pour rétablir Stanislas, et pour détrôner son compétiteur. Il lui fournissait des vaisseaux pour chasser la maison de Hanovre du trône d'Angleterre, et y remettre le prétendant; et des troupes de terre, pour attaquer Georges dans ses états de Hanovre, et surtout dans Brême et Werden, qu'il avait enlevés au héros suédois. Charles XII, dit le président de Montesquieu, n'était point Alexandre; mais il aurait été le meilleur soldat d'Alexandre. La nature ni la fortune ne furent jamais si fortes contre lui, que lui-même. Le possible n'avait rien de piquant pour lui, dit le président Hénault: il lui fallait des succès hors du vraisemblable. On a eu raison de l'appeler le *Don Quichotte du Nord*. Il porta, suivant son historien, toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Inflexible jusqu'à l'opiniâtreté, libéral jusqu'à la profusion, courageux jusqu'à la témérité, sévère jusqu'à la cruauté, il fut, dans ses dernières années, moins roi que tyran, et dans le cours de sa vie, plus soldat que héros. Ce fut un homme singulier, mais ce ne fut pas un grand homme. Il avait une taille avantageuse et noble, un beau front, de grands yeux bleus, les cheveux blonds, le teint blanc, un nez bien formé; mais presque point de barbe ni de cheveux, et un sourire désagréable. Cet homme, d'un courage effréné, poussait la douceur et la simplicité dans le commerce, jusqu'à la timidité. Ses mœurs étaient austères et dures même. Quant à sa religion, il fut indifférent pour toutes, quoiqu'il professât extérieurement le luthéranisme. On croit faire plaisir au lecteur de rapporter quelques particularités qui fassent connaître par les faits le caractère de Charles XII. Lorsqu'il battit les troupes de Saxe à Putansk en Pologne l'an 1702, le hasard fit que le même jour on joua à Mariembourg une comédie qui représentait un combat entre les Saxons et les Suédois, au désavantage des derniers. Charles, instruit peu après de cette particularité, dit froidement: « Je ne leur envie point ce plaisir-là. Que les Saxons soient vainqueurs sur les théâtres, pourvu que je les batte en campagne. » La princesse Lubomirski, qui était dans les bonnes grâces du roi Auguste,

prit la route d'Allemagne pour fuir les horreurs de la guerre cruelle qui desolait la Pologne en 1705. Hagen, lieutenant colonel suédois, averti de ce voyage, se met en embuscade, et se rend maître de la princesse, de ses équipages, de ses pierreries, de sa vaisselle et de son argent comptant: objets extrêmement considérables. Charles, informé de cette aventure, écrit de sa propre main à Hagen: « Comme je ne fais point la guerre aux dames, le lieutenant colonel remettra, aussitôt ma présente reçue, sa prisonnière en liberté, et lui rendra tout ce qui lui appartient; et si, pour le reste du chemin, elle ne se croit pas assez en sûreté, le lieutenant colonel l'escortera jusque sur la frontière de la Saxe. » Charles, qui faisait indifféremment la grande et la petite guerre, suivant l'occasion, attaqua et battit en Lithuanie un corps russe. Il vit, parmi les vaincus restés sur le champ de bataille, un officier qui excita sa curiosité. C'était un Français, nommé Busanville, qui répondit avec une grande présence d'esprit à toutes les questions qu'on lui fit. Il ajouta qu'il mourait avec l'unique regret de n'avoir pas vu le roi de Suède. Charles s'étant fait connaître, Busanville lève la main droite, et dit avec un air plein de satisfaction: « J'ai souhaité, depuis plusieurs années, de suivre vos drapeaux; mais le sort a voulu que je servisse contre un si grand prince. Dieu bénisse votre majesté, et donne à ses entreprises tout le succès qu'elle désire! » Il expira quelques heures après, dans un village où il avait été porté. On l'enterra avec de grands honneurs, et aux dépens du roi. Charles, ayant forcé les Polonais à exclure le roi Auguste du trône où ils l'avaient placé, entra en Saxe pour obliger ce prince à reconnaître lui-même les droits du successeur qu'on lui avait donné. Il choisit son camp près de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire et par la mort de Gustave-Adolphe. Il alla voir la place où ce grand homme avait été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu: *J'ai taché, dit-il, de vivre comme lui; Dieu m'accordera peut-être un jour une mort aussi glorieuse.* Un jour ce prince se promenant près de Leipzig, un paysan vint se jeter à ses pieds pour lui demander justice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était destiné pour le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat. « Est-il bien vrai, lui dit-il d'un visage sévère, que vous avez volé cet homme? — Sire, dit le soldat, je ne lui ai pas fait tant de mal que votre majesté en a fait à son maître; vous lui avez ôté un royaume, et je n'ai pris à ce maraud qu'un din-don. » Le roi donna dix ducats de sa propre main au paysan, et pardonna au soldat, en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant: « Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi. » Les plus grands dangers ne firent jamais la moindre impression sur ce prince. Ayant eu un cheval tué sous lui à la bataille de Narva, sur la fin de 1700, il sauta légèrement sur un autre, disant gaîment: *Ces gens-ci me font faire mes exercices.* Un jour qu'il dictait des lettres pour la Suède à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, et vint

éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pièces. Le cabinet où le roi dictait, étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement; et, par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautèrent en l'air, n'entra dans le cabinet, dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe et au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. *Qu'y a-t-il ?* lui dit le roi d'un air tranquille; *pourquoi n'écrivez-vous pas ?* Celui-ci ne put répondre que ces mots : *Eh Sire... la bombe !...* — *Eh bien*, reprit le roi, *qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte ?* *Continuez*. Les ennemis de Charles étaient sûrs de son approbation, lorsqu'ils se conduisaient militairement. Un célèbre militaire saxon lui ayant échappé par de savantes manœuvres, dans une occasion où cela ne devait pas arriver, ce prince dit hautement : *Schulembourg nous a vaincus*. Il avait conservé plus d'humanité que n'en ont d'ordinaire les conquérants. Un jour d'action, ayant trouvé dans la mêlée un jeune officier suédois blessé et hors d'état de marcher, il le força à prendre son cheval, et continua de combattre à pied, à la tête de son infanterie. Quoique Charles vécût d'une manière fort austère, un soldat mécontent ne craignit pas de lui présenter, en 1709, du pain noir et moisi, fait d'orge et d'avoine, seule nourriture que les troupes eussent alors, et dont elles manquaient même souvent. Ce prince reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, et dit ensuite froidement au soldat : *Il n'est pas bon, mais il peut se manger*. Lorsque, dans un siège ou dans un combat, on annonçait à Charles XII la mort de ceux qu'il estimait et qu'il aimait le plus, il répondait sans émotion : *Eh bien, ils sont morts en braves gens pour leur prince*. Il disait à ses soldats : *Mes amis, joignez l'ennemi, ne tirez point; c'est aux poltrons à le faire*. Son histoire a été pesamment écrite par Norberg, son chapelain, en 3 vol. in-4, Amsterdam, 1742; plus élégamment, mais avec moins d'exactitude, par Voltaire, en 1 vol. in-12 et in-8. Voyez ADLERFELD.

CHARLES XIII, roi de Suède, second fils d'Adolphe-Frédéric, et neveu, par sa mère (Louise-Ulrique), de Frédéric le Grand, naquit le 7 octobre 1738. Il reçut en naissant le titre de grand-amiral, et, vers 1772, celui de duc de Sudermanie. Son éducation dirigée par des hommes habiles eut pour but principal de lui faire acquérir les connaissances maritimes. Il étudia donc de bonne heure la construction des vaisseaux, et tout ce qui concerne la théorie et la pratique de la marine. Il fit, en outre, une croisière dans la mer baltique et annonça par sa conduite, dans cette circonstance, qu'il avait profité des leçons qu'on lui avait données. Il voyagea ensuite en Europe (1770), parcourut l'Allemagne, la Suisse, la Prusse, les Pays-Bas et la France : à Berlin, il reçut des mains de son oncle Frédéric II la décoration de l'Aigle noir. Il était absent lorsque son père Frédéric vint à mourir. Il s'empressa de revenir en Suède où son frère Gustave III venait de monter sur le trône. Le but du

nouveau roi était de détruire l'aristocratie suédoise et de dissoudre le sénat dont les prétentions orgueilleuses lui paraissaient contraires aux intérêts de l'état. Charles seconda les efforts de son frère, et, par le mouvement qu'il fit faire aux troupes de la Scanie, il contribua à faire réussir cette conspiration du pouvoir royal contre les grands; il fut récompensé de son zèle par la place de grand gouverneur de Stockholm. Bientôt la guerre éclata entre la Russie et la Suède (1788). Le duc de Sudermanie commanda l'escadre qui défit celle des Russes dans le golfe de Finlande; et, malgré la mauvaise saison, il ramena dans le port de Carlscrona sa flotte entière, sans qu'elle eût éprouvé la moindre avarie. Chargé ensuite de maintenir l'ordre dans l'armée de Finlande, il s'acquitta de cette mission avec sagesse et succès. Les états et le roi se réunirent pour lui témoigner leur reconnaissance : indépendamment des présents nombreux qu'il reçut, il obtint la permission d'avoir une garde particulière, ou un corps de Trabans. La conduite de Gustave à l'égard de la noblesse avait excité le mécontentement, et des conspirations avaient été tramées contre lui; il tomba sous la main d'un jeune seigneur, au milieu d'une fête. (*Voyez ANKARSTROEM*.) Le duc de Sudermanie fut aussitôt nommé régent jusqu'à la majorité du jeune Gustave, son neveu. Il ne suivit point le plan de son prédécesseur qui était sur le point de faire la guerre à la république française; il adopta un système tout à fait pacifique, ce qui lui permit de donner l'impulsion la plus heureuse au commerce, à l'industrie et aux arts. Un musée, une école militaire, de nombreux établissements furent créés, et les ports se remplirent de navires marchands, nationaux et étrangers. Quatre ans après, en 1796, le prince héritier du trône, ayant atteint sa majorité, le duc de Sudermanie se retira dans son château de Rosesberg. Le jeune Gustave IV (*voyez ce nom*) revint aux idées de son père; il se prononça contre les Français et déclara la guerre à la Russie. Le mécontentement fut général; il devint si violent que le roi fut obligé d'abdiquer en faveur de son oncle qui prit le nom de Charles XIII. Ce prince fit aussitôt la paix avec la France, puis avec les autres états de l'Europe. Cette révolution eut lieu en 1809. Charles XIII n'avait pas eu d'enfants de son mariage avec la princesse Hedwége-d'Holstein-Gottorp. Le prince détrôné avait un fils, Charles d'Augustemberg, qui eût pu aspirer au trône : l'on n'y songea point. Le choix des états tomba sur un général français : Bernadotte fut proclamé en 1812. Charles XIII mourut le 5 février 1818, et eut pour successeur Bernadotte qui a pris la couronne sous le nom de CHARLES-JEAN. Nous ne prétendons tirer aucune induction de l'assertion de tous les biographes qui disent que Charles XIII était grand maître des francs-maçons, et membre des sociétés secrètes de l'Allemagne; nous constatons seulement ce fait, et nous ajoutons celui-ci, c'est que ce prince préféra, pour lui succéder, un étranger au fils de son frère; les droits de la légitimité ont été doublement foulés aux pieds.

ROIS DE NAVARRE.

CHARLES II, roi de Navarre, comte d'Evreux, dit *le Mauvais*, naquit l'an 1332, avec de l'esprit, de l'éloquence et de la hardiesse, mais avec une méchanceté qui ternit l'éclat de ces qualités. Il fit assassiner Charles d'Espagne de la Cerda, connétable de France, en haine de ce qu'on avait donné à ce prince le comté d'Angoulême, qu'il demandait pour sa femme, fille du roi Jean. Charles V, fils de ce monarque, et lieutenant général du royaume, le fit arrêter. Mais le Navarrois s'étant sauvé de sa prison conçut le projet de se faire roi de France. Il vint souffler le feu de la discorde à Paris, d'où il fut chassé, après avoir commis toutes sortes d'excès. Dès que Charles V fut parvenu à la couronne, le roi de Navarre chercha un prétexte pour reprendre les armes; il fut vaincu. Il y eut un traité de paix entre Charles et lui, en 1365. On lui laissa le comté d'Evreux, son patrimoine, et on lui donna Montpellier et ses dépendances pour ses prétentions sur la Bourgogne, la Champagne et la Brie. Le poison était son arme ordinaire; on prétend qu'il s'en servit pour Charles V. Sa mort, arrivée en 1387, fut digne de sa vie. Il s'était fait envelopper dans des draps trempés dans de l'eau-de-vie et du souffre, soit pour ranimer sa chaleur affaiblie par les débauches, soit pour guérir sa lèpre; le feu prit aux draps et le consuma jusqu'aux os. C'est ainsi que presque tous les historiens français racontent la mort de Charles II; cependant, dans la lettre que l'évêque de Dax, son principal ministre, écrivit à la reine Blanche, sœur de ce prince, et veuve de Philippe de Valois, il n'est fait nulle mention de ces nouvelles circonstances, mais seulement des vives douleurs que le roi avait souffertes dans sa dernière maladie, avec de grandes marques de pénitence et de résignation à la volonté de Dieu. « Ce prince avait, dit Mézerai, toutes les » bonnes qualités qu'une méchante âme rend pernicious, l'esprit, l'éloquence, l'adresse, la hardiesse et la libéralité. »

CHARLES III, surnommé *le Noble*, roi de Navarre, fils du précédent, lui succéda à l'âge de 25 ans. Il avait toutes les grandes qualités de son père, suivant les Espagnols, et, de l'aveu des Français, aucun de ses défauts. Il s'appliqua à réformer les abus qui s'étaient glissés dans son royaume; il examina les donations faites par ses prédécesseurs, l'état des principales cités et des grandes villes; enfin, il obtint du roi d'Angleterre la restitution de Cherbourg et de quelques autres places, et il régla à l'amiable avec le roi d'Aragon les frontières des deux royaumes. La cathédrale de Pampelune était en grande partie ruinée, les habitants en général en étaient affligés, mais ils se trouvaient dans l'impuissance de la faire rétablir; il assigna la quatrième partie de ses revenus pour cette reconstruction. N'ayant pu obtenir de la France des restitutions de terres qui appartenaient à sa maison, il en fit le voyage, et signa un traité par lequel il renonçait à toutes ses prétentions sur les comtés de Champagne, de Brie et d'Evreux; il céda de plus Cherbourg, et on lui donna en échange la ville et le territoire de

Nemours, avec le titre de duc, une pension de 12,000 livres par an, et 200,000 écus pour le dédommager des revenus dont il avait été privé depuis la saisie de ses états. Charles contribua à rétablir la paix entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne, et laissa à la France une haute idée de sa personne. De retour dans ses états avec une somme d'argent considérable, il s'occupa de faire fleurir les arts, et fit bâtir deux palais, l'un à Olite, l'autre à Talfalla. Rappelé en France après l'horrible assassinat du duc d'Orléans, commis par ordre de Jean, duc de Bourgogne, il ne négligea rien pour soutenir l'infortuné Charles VI et sa famille, et il eut beaucoup de part aux deux traités de Chartres et de Bicêtre. Son équité et sa modération étaient si connues, que ses voisins le prirent souvent pour arbitre dans leurs querelles; et sans prendre parti dans aucune, il les accommoda toutes par ses bons offices et par l'autorité qu'il s'était acquise. La longue paix qu'il avait procurée à la Navarre avait tellement enrichi ses états, qu'il était beaucoup plus puissant, et avait plus d'influence en Europe qu'aucun de ses prédécesseurs. Cependant il savait prendre les armes dans l'occasion: le comte d'Armagnac ayant commis des hostilités sur les domaines du comte de Foix, il se jeta sur le comté d'Armagnac, y fit de grands ravages et se retira. Une de ses raisons fut de prévenir de semblables incursions dans le voisinage de ses états; et il est certain que sa diligence à secourir ses alliés, et l'efficacité des secours qu'il leur donna, ne contribuèrent pas peu à lui faire passer la plus grande partie de son règne en paix. Il mourut à Olite le 8 septembre 1425, dans la 64^e année de son âge, et la 39^e de son règne. C'était un prince véritablement illustre par ses sentiments et ses actions; il jouit, de ce qui devrait faire la plus grande félicité des rois, de l'amour de ses sujets.

CHARLES MARTEL, maire du palais, fils de Pepin Héristal et d'une concubine nommée Alpaïde, fut reconnu duc par les Austrasiens en 715. Héritier de la valeur de son père, il défait Chilpéric II, roi de France, en différents combats, et substitua à sa place un fantôme de roi nommé Clotaire IV. Après la mort de ce Clotaire, il rappela Chilpéric de l'Aquitaine où il s'était réfugié, et se contenta d'être son maire du palais. Il tourna ensuite ses armes contre les Saxons et les Sarrasins. Ceux-ci furent taillés en pièces entre Tours et Poitiers, l'an 732. On combattit un jour entier, les ennemis perdirent plus de 100,000 hommes. Abdérame leur chef fut tué, et leur camp pillé. Cette victoire acquit à Charles le surnom de *Martel*, comme s'il se fût servi d'un marteau pour écraser les Barbares. Leurs incursions continuant toujours dans le Languedoc et la Provence, le vainqueur les chassa entièrement, et s'empara des places dont ils s'étaient rendus maîtres dans l'Aquitaine. Charles ne posa point les armes; il les tourna contre les Frisons révoltés, les gagna à l'état et à la religion, et réunît leur pays à la couronne. Thierry, roi de France, étant mort en 737, le conquérant continua de régner sous le titre de duc des Français, sans nommer un nouveau roi. Il mourut en 741. Le clergé

perdit beaucoup sous ce conquérant, qui entreprit de le dépouiller. Saint Boniface l'appelle *le destructeur des monastères*, et dit qu'il mourut d'une mort honteuse, et après de longs tourments. Peut-être pourrait-on l'excuser jusqu'à un certain point, à raison des circonstances où il se trouvait, des guerres qu'il eut à soutenir contre les Sarrasins, et de la conduite des évêques qui par une ardeur inconsidérée, oubliant les fonctions pastorales pour repousser les Barbares par les armes, se dépouillèrent en quelque sorte eux-mêmes de la sanction sainte qui couvrait leurs personnes et leurs possessions.

CHARLES DE FRANCE, second fils du roi Philippe le Hardi, eut en apanage les comtés de Valois, d'Alençon et du Perche en Paris. Il fut investi en 1283 du royaume d'Aragon, et prit en vain le titre de roi. Boniface VIII y ajouta celui de vicaire du saint Siège. Il passa en Italie, y fit quelques exploits, et fut surnommé *Défenseur de l'Eglise*. Il servit avec plus de succès en Guienne et en Flandre, et mourut à Nogent en 1325. On a dit de lui, qu'il avait été *fils de roi, frère de roi, oncle de roi et père de roi, sans être roi*. Il était père de Philippe VI dit de Valois.

CHARLES, duc de Guienne, frère de Louis XI. *Voy. LOUIS XI.*

CHARLES, duc de Bourbon, fils de Gilbert, comte de Montpensier, et de Claire de Gonzague, naquit en 1489. Il fut fait connétable en 1515, à 26 ans. Devenu vice-roi du Milanais, il s'y fit aimer de la noblesse par sa politesse, et du peuple par son affabilité. Il s'était couvert de lauriers dans toutes les affaires d'éclat, et surtout à la bataille de Marignan. La reine-mère, Louise de Savoie, dont il n'avait pas voulu, dit-on, apercevoir les sentiments, lui ayant suscité un procès pour les domaines de Bourbon, Charles se ligua avec l'empereur et le roi d'Angleterre contre la France sa patrie. Il était déjà dans le pays ennemi, lorsque François I^{er} lui envoya demander l'épée de connétable et son ordre. Bourbon répondit : « Quant à l'épée, il me l'ôta à Valenciennes, lorsqu'il confia à M. d'Alençon l'avant-garde qui m'appartenait. Pour ce qui est de l'ordre, je l'ai laissé derrière mon chevet à Chantilly. » Charles, devenu général des armées de l'empereur, alla mettre le siège devant Marseille en 1524, et fut obligé de le lever. Il fut plus heureux aux batailles de Biagras et de Pavie, au gain desquelles il contribua beaucoup. François I^{er} ayant été pris dans cette dernière journée, Bourbon, touché du malheur de son ancien souverain, passa en Espagne à sa suite pour veiller à ses intérêts pendant les négociations de l'empereur avec son prisonnier. Un seigneur espagnol, nommé le marquis de Villano, ne voulut jamais prêter son palais pour y loger Bourbon : « Je ne saurais rien refuser à votre majesté, dit-il à Charles-Quint ; mais si le duc loge dans ma maison, j'y mettrai le feu au moment qu'il en sortira, comme à un lieu infecté de la perfidie, et par conséquent indigne d'être habité par des gens d'honneur. » Le général, de retour dans le Milanais, fit quelques

démarches équivoques qui pouvaient faire douter s'il n'était pas aussi infidèle à Charles-Quint qu'il l'avait été à François I^{er}. Lorsqu'il se jeta entre les bras de cet empereur, on avait fait une pasquinade. On y représentait ce prince donnant des lettres-patentes au connétable. Derrière eux était Pasquin qui faisait signe avec le doigt à l'empereur, et lui disait : *Charles, prenez garde*. Bourbon alla se faire tuer ensuite au siège de Rome, en montant des premiers à l'assaut, en 1527. Il s'était vêtu ce jour-là d'un habit blanc, *pour être*, disait-il, *le premier but des assiégés et la première enseigne des assiégeants*. Dans la crainte que son corps ne fût insulté par le peuple romain, ses soldats, qui lui étaient dévoués, l'emportèrent à Caète où ils lui dressèrent un magnifique mausolée. Son tombeau a été détruit, et son corps embaumé est devenu un objet de curiosité pour les voyageurs. Charles passa longtemps pour le plus honnête homme, le plus puissant seigneur, le plus grand capitaine de la France ; mais les tracasseries de la reine mère, en causant son évasion, ôtèrent à ses vertus tout leur lustre. M. Baudot de Juilli a donné un roman sous son nom, 1706, in-12. Sa vie a été écrite par Gilbert de Marillac son secrétaire ; elle a été insérée dans le Recueil publié par M. de Laval sous le titre de *dessins des professions nobles et publiques*. Le comte de Guilbert a fait en 1785 une tragédie intitulée *le connétable de Bourbon*, in-8.

CHARLES DE BOURBON, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, cardinal, archevêque de Rouen, et légat d'Avignon, fut mis sur le trône en 1589 par le duc de Mayenne, après la mort de Henri III, sous le nom de Charles X. Quelques écrivains ont dit qu'il avait accepté la couronne pour la faire perdre à Henri IV son neveu. C'est précisément tout le contraire. Vers le temps où il fut déclaré roi, il envoya, de sa prison de Fontenai, en Poitou, son chambellan à Henri IV, avec une lettre par laquelle il le reconnaissait pour son roi légitime. « Je n'ignore point, disait-il à un de ses confidents, que les ligueurs en veulent à la maison de Bourbon. Si je me suis joint à eux, c'est toujours un Bourbon qu'ils reconnaissent, et je ne l'ai fait que pour la conservation des droits de mes neveux. » Ce fantôme de la royauté mourut à Fontenai-le-Comte en 1590, âgé de 67 ans. On frappa des monnaies en son nom. Sa *Vie* a été écrite par Jacques du Breul, bénédictin, Paris, 1612, in-4.

CHARLES DE FRANCE, comte d'Anjou, frère de saint Louis, né en 1220, épousa Béatrix, héritière de Provence, qui l'accompagna en Egypte, où il fut fait prisonnier l'an 1250. Ce prince à son retour soumit Arles, Avignon, Marseille, qui prétendaient être indépendantes, et qui même, après le succès de Charles, conservèrent de grands privilèges. Il fut investi du royaume de Naples et de Sicile en 1265 ; et plusieurs critiques placent à cette époque l'origine de l'hommage que les rois de Naples rendent annuellement au saint Siège ; hommage que d'autres font remonter jusqu'à Robert Guiscard. (*Voy. ce mot.*) Mainfroi, usurpateur

de ce royaume, fut vaincu par lui, et tué l'année d'après dans les plaines de Bénévent. Sa femme, ses enfants, ses trésors furent livrés au vainqueur qui fit périr en prison cette veuve et le fils qui lui restait. Conradin, duc de Souabe, et petit-fils de l'empereur Frédéric II, étant venu avec Frédéric d'Autriche pour recouvrer l'héritage de ses aïeux, fut fait prisonnier deux ans après, et exécuté dans le marché de Naples par la main du bourreau. Ces exécutions firent détester Charles. Un gibelin, passionnément attaché à la maison de Souabe, et brûlant de venger le sang répandu, trama un complot contre lui, c'était le fameux Jean de Procida (*voy. ce mot*), dont Charles avait confisqué les biens, et, selon plusieurs historiens, séduisit la femme. Les Siciliens se révoltèrent. Le jour de Pâques 1282, au son de la cloche de vêpres, tous les Français furent massacrés dans l'île, les uns dans les églises, les autres aux portes, ou dans les places publiques, les autres dans leurs maisons. Il y eut 8 mille personnes égorgées. Charles mourut en 1285, avec la douleur d'avoir poussé ses sujets, par sa violence et sa cruauté, à se livrer à cette vengeance extrême, qui est connue sous le nom de *Vêpres siciliennes*.

CHARLES II, dit *le Boiteux*, fils du précédent, né en 1248, commandait à Naples pendant l'absence de Charles I^{er}, en 1284, lorsque Roger de Loria, amiral de Pierre d'Aragon, vint avec sa flotte le défier au combat. Le jeune prince plus brave qu'expérimenté sortit du port avec 70 galères pour lui livrer bataille, fut fait prisonnier et conduit dans le château de Matagrifone, où on le traita durement pendant toute sa captivité. Il faillit même être la victime de la fureur du peuple, qui demandait à grands cris son supplice par représailles de la cruauté exercée par son père envers l'infortuné Conradin; mais la généreuse résistance de la reine Constance, qui commandait en Sicile pour le roi son mari, sauva ce jeune prince. Il fut envoyé depuis en Catalogne, et n'obtint sa liberté qu'en 1288, par l'entremise du roi d'Angleterre. Il fut sacré à Rome le 29 mai 1289. Plus doux, plus humain, plus religieux que son père, mais n'ayant pas les mêmes talents militaires, il ne put jamais parvenir à recouvrer la Sicile, dont Frédéric, frère de Jacques, roi d'Aragon, s'était emparé pendant son absence. Il s'occupa à faire fleurir la religion et les arts, fonda quantité de monastères, fit bâtir plusieurs églises et palais, augmenta l'enceinte de Naples, accorda beaucoup de privilèges à ses habitants, donna plusieurs constitutions ou capitulaires fort sages, et fit rédiger par écrit les coutumes de Naples. Il chassa encore les Sarrazins de son royaume, et mourut en 1309, après avoir obtenu l'amour de ses peuples par son humanité et son attachement à la justice.

CHARLES, duc de Bourgogne, dit *le Hardi*, *le Guerrier*, *le Téméraire*, fils de Philippe le Bon, naquit à Dijon en 1433. Il succéda à son père en 1467. Deux ans auparavant il avait gagné la bataille de Monthéri. Il fut encore vainqueur à Saint-Trond contre les Liégeois. Il les soumit, humilia les Gantois, et se déclara l'ennemi irréconciliable de

Louis XI, avec lequel il fut toujours en guerre. Ce fut lui qui livra à ce prince le connétable de Saint-Pol, qui était allé se remettre entre ses mains, après en avoir reçu un sauf-conduit. Cette perfidie lui valut Saint-Quentin, Ham, Bouchain, et le trésor de la malheureuse victime de sa lâcheté. Ses entreprises depuis furent toutes funestes. Les Suisses remportèrent sur lui les victoires de Granson et de Morat en 1476. C'est à cette dernière journée qu'il perdit ce beau diamant, vendu alors pour un écu, que le duc de Florence acheta depuis si chèrement. Les piques et les espadons des Suisses triomphèrent de la grosse artillerie et de la gendarmerie de Bourgogne. Charles le Téméraire périt en 1477, défait par le duc de Lorraine, et fut tué en se sauvant après la bataille qui se donna près de Nancy, qu'il avait assiégé. Ce duc de Bourgogne, dit un historien, était le plus puissant de tous les princes qui n'étaient pas rois, et peu de rois étaient aussi puissants que lui. A la fois vassal de l'empereur et du roi de France, il était très-redoutable à l'un et à l'autre. Il inquiéta tous ses voisins, et presque tous à la fois. Il fit des malheureux, et le fut lui-même. On ne peut néanmoins lui refuser d'excellentes qualités, auxquelles plusieurs historiens ne semblent pas avoir rendu assez de justice. Philippe de Commines nous apprend qu'il était très-chaste, qu'il défendit rigoureusement le duel, et qu'il administra la justice avec vigueur. Il paraît que le duc René eut recours à la trahison pour perdre ce redoutable adversaire. Campobasso, le sire d'Ange, le seigneur de Montfort, qui abandonnèrent Charles dans le moment le plus critique, n'ont pas passé sans quelque intérêt dans la parti des Lorrains. Ils furent richement récompensés pour une action que la vraie valeur n'eût payée que de mépris et de haine. Aussi les Suisses de l'armée de René ne voulurent pas recevoir les traitres, et serrèrent les rangs pour les empêcher de prendre place parmi eux. On voit à Bruges, dans l'église de Notre-Dame, le tombeau de ce duc et celui de sa fille Marie; ce sont deux beaux morceaux d'architecture.

CHARLES I^{er}, duc de Lorraine, fils puiné de Louis d'Outremer, naquit à Laon en 953, et fit hommage-lige de ses états à l'empereur Othon II, son cousin; ce qui indigna les seigneurs français. Louis le Fainéant, son neveu, étant mort, Charles fut privé de la couronne de France par les états assemblés en 987, et Hugues Capet fut mis sur le trône. Ce prince tenta vainement de faire valoir son droit par les armes. Il fut pris à Laon le 2 avril 991, et renfermé dans une tour à Orléans, où il mourut 3 ans après.

CHARLES II, duc de Lorraine, était fils du duc Jean, empoisonné à Paris le 27 septembre 1382, et de Sophie de Wirtemberg. Il se signala dans plusieurs combats, fut connétable en 1418, et mourut en 1430.

CHARLES III, dit *le Grand*, fils de François I^{er}, duc de Lorraine, et de Christine de Danemark, né à Nancy en 1543, n'avait que 3 ans lorsque son père mourut. Henri II, roi de France, s'étant emparé des villes impériales de Metz, Toul et Verdun, exi-

gea de Christine qu'elle lui remit le jeune prince pour le faire élever sous ses yeux. Charles joignant à tous les avantages extérieurs les plus heureuses dispositions, Henri II forma le projet de lui faire épouser Claude, sa fille, et le mariage eut lieu à Paris en 1559. Charles s'étant rendu dans ses états en 1560, travailla d'abord à mettre son armée sur un pied respectable, et augmenta les fortifications de ses villes frontières. Il s'occupa ensuite tout entier du bonheur de ses sujets, rassembla les lois qui les avaient régis jusque-là, en ordonna la révision, réprima la fureur des duels, agrandit Nancy, fonda l'université de Pont-à-Mousson, encouragea le commerce et protégea les arts. Il mourut à Nancy le 14 mai 1608. Joseph-François Costes de Nancy a publié son éloge, Francfort, 1764, in-8.

CHARLES IV DE LORRAINE, petit-fils de Charles III, prince guerrier, plein d'esprit, mais inquiet et capricieux. Il se brouilla souvent avec la France, qui le dépouilla deux fois de ses états, et le réduisit à subsister de son armée qu'il louait aux princes étrangers. En 1641, il signa la paix, et aussitôt après se déclara pour les Espagnols, qui moins traitables que les Français, et comptant peu sur sa fidélité, l'enfermèrent dans la citadelle d'Anvers, et le transférèrent de là à Tolède jusqu'en 1659. L'histoire de sa prison se trouve à la fin des *Mémoires de Beauveau*, Cologne, 1692, in-12. Trois ans après, en 1660, il signa le traité de Monmartre, par lequel il faisait Louis XIV héritier de ses états, à condition que tous les princes de sa famille seraient déclarés princes du sang de France, et qu'on lui permettrait de lever un million sur l'état qu'il abandonnait. Ce traité produisit de nouvelles bizarreries dans le duc de Lorraine. Le roi envoya le maréchal de La Ferté contre lui. Il céda Marsal, et le reste de ses états lui fut rendu. Le maréchal de Créquy l'en dépouilla de nouveau en 1670. Charles, qui était accoutumé à les perdre, réunit sa petite armée à celle de l'empereur. Turenne le défait à Ladembourg en 1674. Charles s'en vengea sur l'arrière-ban d'Anjou, qu'il battit à son tour. Il assiégea l'année d'après le maréchal de Créquy dans Trèves, s'en rendit maître, et le fit prisonnier. Il mourut près de Birkenfeld la même année 1675, âgé de 72 ans.

CHARLES V, second fils du duc François et de la princesse Claude de Lorraine, sœur de la duchesse Nicole de Lorraine, et neveu de Charles IV, succéda l'an 1675 à son oncle dans ses états; ou plutôt, dit le président Hénault, dans l'espérance de les recouvrer. L'empereur Léopold n'eut point de plus grand général, ni d'allié plus fidèle: il commanda ses armées avec gloire. Il avait toutes les bonnes qualités de son oncle, sans en avoir les défauts, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. Mais en vain il mit sur ses étendards: *Aut nunc, aut nunquam* (ou maintenant, ou jamais), le maréchal de Créquy lui ferma toujours l'entrée de la Lorraine. Charles fut plus heureux dans les guerres de Hongrie, où il se signala par plusieurs victoires remportées sur les mécontents et par des conquêtes sur les Turcs. On prétend que ses succès auraient

été plus considérables si le prince de Bade, qui tâchait de rendre suspect son attachement à la maison d'Autriche, et qui dominait à la cour, n'avait point laissé manquer ses armées du nécessaire; ce qui contraignit le duc de lever en 1684 le siège de Bade, qu'il emporta en 1686. En 1674, on le mit sur les rangs pour la couronne de Pologne; mais ni son nom, ni l'appui de l'empereur ne purent la lui procurer. De retour de ses expéditions de Turquie, il vint servir contre la France, prit Mayence en 1690, et mourut la même année à 48 ans, à Wels en Autriche. Il avait eu la gloire de seconder Jean Sobieski dans la délivrance de Vienne, et celle de le délivrer lui-même à la journée de Barkam. Charles, digne par ses vertus politiques, militaires et chrétiennes, d'occuper le premier trône de l'univers, ne jouit jamais de ses états. « C'était un prince, dit le maréchal de Berwick, éminent par sa prudence, sa piété et sa valeur; aussi habile qu'expérimenté dans le commandement des armées; également incapable d'être enflé par la prospérité, comme d'être abattu par l'adversité; toujours juste, toujours généreux, toujours affable. A la vérité, il avait quelquefois des mouvements vifs de colère; mais dans l'instant la raison prenait le dessus et il en faisait ses excuses. Sa droiture et sa probité ont paru, lorsque, sans considérer ce qui pouvait lui être personnellement avantageux, il s'opposa en 1686 à la guerre que l'empereur méditait contre la France, quoique ce fût l'unique moyen pour être rétabli dans ses états. » Charles V se sentant près de la mort écrivit à l'empereur la lettre suivante: « Sacrée Majesté, suivant vos ordres, je suis parti d'Ems-bruck, pour me rendre à Vienne; mais je suis arrêté ici par un plus grand maître. Je vais lui rendre compte d'une vie que je vous avais consacrée toute entière. Souvenez-vous que je quitte une épouse qui vous touche, des enfants à qui je ne laisse que mon épée, et des sujets qui sont dans l'oppression. » L'empereur lui avait fait épouser sa sœur Eléonore-Marie, fille de l'empereur Ferdinand III, et reine douairière de Pologne. De ce mariage naquit le duc Léopold I^{er}, père de l'empereur François I^{er}. (*Voy. LÉOPOLD.*) La Brune a donné la *Vie* du duc Charles V, in-12. Il a paru aussi sous son nom un *testament politique*, Leipzig, 1696, in-8: pauvre ouvrage, que les notes de l'édition d'Amst. 1749, achevèrent de rendre digne du fanatisme protestant. On l'attribue cependant à un abbé lorrain, nommé Chèvremont.

CHARLES (S.). *Voy. BORROMÉE.*

CHARLES DE LORRAINE, archevêque de Reims, de Narbonne, évêque de Metz, de Toul, de Verdun, de Téroüane, de Luçon et de Valence; abbé de Saint-Denis, de Fécamp, de Cluni, de Marmoutier, etc., naquit à Joinville en 1525, de Claude de Lorraine, premier duc de Guise. Paul III l'honora de la pourpre romaine en 1547. Le cardinal se signala au colloque de Poissy, qu'il avait ménagé, disent ridiculement les protestants, pour faire admirer son éloquence. L'année d'après, en 1560, il avait proposé d'établir l'inquisition en France, en remontrant que ce moyen avait constam-

ment préservé le Portugal, l'Espagne et l'Italie, du malheur des guerres civiles, où l'hérésie avait plongé le reste de l'Europe. Le chancelier de l'Hôpital s'y opposa. Pour tenir un milieu, le roi attribua la connaissance du crime d'hérésie aux évêques, à l'exclusion des parlements. Le cardinal de Lorraine parut avec beaucoup d'éclat au concile de Trente, et y déploya son zèle pour l'Eglise et pour la conservation de la doctrine catholique, contre les efforts des sectaires. De retour en France, il fut envoyé en Espagne par Charles IX, dont il gouvernait les finances en qualité de ministre d'état. Il est faux qu'il ait eu la moindre part à la Saint-Barthélemi, comme le suppose Chénier dans sa fanatique et sacrilège tragédie de *Charles IX*. Le cardinal n'était pas même alors en France : il se trouvait à Rome. Il voulait sans doute qu'on fit une guerre implacable à des fanatiques révoltés ; il pensait que toute paix, toute trêve avec eux était inutile et dangereuse. « L'événement, dit un auteur, a prouvé qu'il était beaucoup meilleur politique que le chancelier de l'Hôpital. Sa maxime était celle de Platon et des plus fameux philosophes anciens et modernes, qu'il ne doit y avoir dans un état, qu'un seul culte, et que ce culte doit être vrai ; que c'est là une loi fondamentale et constitutionnelle ; que la religion cesse d'être efficace quand les citoyens sont persuadés que toute religion est bonne ; qu'on ne peut être fortement attaché qu'à une religion exclusive. » Ayant eu une faiblesse dans une procession de pénitents à Lyon, et n'ayant pas voulu se retirer de peur de troubler la cérémonie, il fut saisi d'une fièvre qui le conduisit au tombeau en 1574. Il travailla à réformer la magistrature, fit fleurir les sciences et les cultiva.

CHARLES DE LORRAINE, duc de Mayenne, second fils de François de Lorraine, duc de Guise, né en 1554, se distingua aux sièges de Poitiers et de la Rochelle, et à la bataille de Montcontour. Il battit les protestants dans la Guienne, dans le Dauphiné et en Saintonge. Ses frères ayant été tués aux états de Blois, il succéda à leurs projets, se déclara chef de la ligue, et prit le titre de *lieutenant général de l'état et couronne de France*. Il avait été longtemps jaloux de son frère le Balafré, dont il avait le courage, sans en avoir l'activité. Il marcha contre son roi légitime Henri IV, à la tête de 30,000 hommes, et fut battu à la journée d'Arques, et ensuite à celle d'Ivry, quoique le roi n'eût guère plus de 7,000 hommes. La faction des Seize ayant fait pendre le premier président du parlement de Paris, et deux conseillers qui s'opposaient à leur insolence, Mayenne condamna au même supplice quatre de ces factieux, et éteignit par ce coup d'éclat cette cabale prête à l'accabler lui-même. Il ne persista pas moins à maintenir la ligue. Enfin, après plusieurs défaites, il s'accorda avec le roi en 1599. Cette paix, dit le président Hénault, eût été plus avantageuse pour lui, s'il l'eût faite plus tôt ; et quoique l'on reconnaisse que ce fut un grand homme, on a dit de lui, qu'il n'avait su bien faire ni la guerre ni la paix. Henri se réconcilia sincèrement avec lui : il lui donna sa confiance et le gouvernement de l'Ille-

de-France. Un jour ce roi le fatigua dans une promenade, le fit bien suer, et lui dit au retour : « Mon cousin, voilà la seule vengeance que je voulais tirer de vous, et le seul mal que je vous ferai de ma vie. » Charles mourut à Soissons en 1611.

CHARLES-ALEXANDRE DE LORRAINE, gouverneur des Pays-Bas, grand maître de l'ordre Teutonique, frère de l'empereur François I^{er}, naquit à Lunéville, le 12 décembre 1712, de Léopold-Joseph, duc de Lorraine, et d'Elisabeth-Charlotte d'Orléans. Le prince Charles, quelque temps après le mariage de son frère avec l'héritière de la maison d'Autriche, fut fait général d'artillerie, puis feld-maréchal ; il commanda l'armée en Bohême l'an 1742. S'étant emparé de Czaslau, il y livra bataille au roi de Prusse, qui remporta la victoire en perdant presque toute sa cavalerie. La paix ayant été faite la même année entre le roi de Prusse et la reine de Hongrie, le prince Charles tourna ses armes contre les Français, qui faisaient de grandes conquêtes en Bohême, enleva Pyseck, Pilsen, mit le siège devant Prague, le 28 juillet, et prit Leutmeritz avant la fin de cette campagne. En 1744, il commanda sur le Rhin, qu'il traversa le 2 juillet de la manière la plus glorieuse ; il s'empara des lignes de Spire, de Germeintheim, de Lauterbourg et de Haguenau, et s'établit au milieu de l'Alsace ; mais le roi de Prusse, en violant la paix de Breslau, fit une diversion qui obligea le prince Charles d'abandonner l'Alsace. Il fit sa retraite en bon ordre, et repassa le Rhin à Benteim, le 25 août, en présence de l'armée française. Il retourna en Bohême, et contraignit le roi de Prusse d'abandonner ses conquêtes. L'année suivante, ce monarque le battit à Friedberg et à Prandnitz. Charles commanda encore les armées autrichiennes en 1757, défit le général Keith, et chassa les Prussiens de toute la Bohême : la même année, le 22 novembre, il les défit encore près de Breslau. Il n'eut pas le même bonheur le 5 décembre suivant, à la bataille de Lissa. Ce prince, souvent malheureux dans les combats, n'en fut pas moins un grand général ; brave, intrépide dans les dangers, sage dans le conseil, il se fit souvent redouter même après sa défaite. Personne ne sut mieux que lui choisir un camp, le fortifier, faire une retraite sûre et honorable. Il se faisait aimer et admirer, autant par sa générosité, sa douceur, son affabilité, que par son esprit et l'étendue de ses connaissances dans l'histoire, la philosophie, les mathématiques, la mécanique, et par un amour sincère de la religion. Les gens de lettres trouvaient auprès de lui un accès facile ; sa bibliothèque, son cabinet de médailles et d'histoire naturelle, etc., tout leur était ouvert. Sous son gouvernement, les lois furent respectées, l'abondance publique constamment maintenue, le commerce protégé et étendu, et les peuples en général rendus heureux. Il ne fit cependant pas la moitié du bien qui était dans son cœur, sans cesse contrarié par les ministres nommés par la cour de Vienne, et déjà infectés de l'esprit de nouveauté et des prétendues réformes, qui préparaient le bouleversement de ces provinces. Ce bon prince, qui en prévoyait les conséquences, résista,

autant qu'il fut en son pouvoir, à ces ennemis de la chose publique; et quoique son autorité fût fort circonscrite, le respect qu'on lui devait et le tendre attachement qu'avait pour lui Marie-Thérèse, empêchèrent les réformateurs empiriques de réaliser la plupart de leurs funestes spéculations. Les états de Brabant lui élevèrent une statue pédestre de bronze; on en voit une équestre sur la maison des brasseurs à Bruxelles. Il mourut le 4 juillet 1780, au château de Terwueren. Il avait épousé, le 7 janvier 1744, Marie-Anne d'Autriche, seconde fille de Charles VI, qu'il perdit la même année.

CHARLES LE GUERRIER, duc de Savoie, était fils d'Amédée IX, et frère de Philibert I^{er}, auquel il succéda en 1482. Ce prince était bien fait, sage, vertueux, affable, libéral et instruit. Il eut beaucoup de traverses à essuyer au commencement de son règne. L'an 1485, Charlotte, reine de Chypre, et veuve de Louis de Savoie, confirma, en faveur de Charles, la donation qu'elle avait faite de son royaume au duc son époux. C'est sur ce fondement que les ducs de Savoie ont pris le titre de roi de Chypre. Charles épousa Blanche de Montferrat, fille de Guillaume Paléologue VI, marquis de Montferrat, dont il eut un fils qui lui succéda. Charles le Guerrier promettait un règne glorieux, lorsqu'il mourut le 13 mars 1489, à 21 ans. Le marquis de Saluces, qu'il avait vaincu en personne, et dont il avait subjugué le pays, fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner.

CHARLES III, duc de Savoie, succéda à Philibert II, son frère, en 1504. Sa rare douceur le fit surnommer *le Bon*; mais il eut aussi trop de bonté: son règne fut fort agité et très-malheureux. Si ce prince eût été aussi éclairé qu'il était bon et pacifique, il n'aurait point cherché à se rendre médiateur dans les interminables différends qui divisaient l'empereur son beau-frère, et le roi de France, son neveu; ou tout au moins n'ayant pu les concilier, il serait resté neutre dans la guerre qu'ils se firent l'un à l'autre. Il se déclara, et malheureusement il prit le mauvais parti; aussi eut-il la douleur de voir ses états envahis par le vainqueur. Il supporta longtemps ses revers avec la plus héroïque constance; mais la dernière invasion des Français dans ses états, après un traité de paix conclu, abattit son courage, et le pénétra d'un chagrin si profond, qu'il mourut à Verceil, le 16 septembre 1553. Charles III fut le prince le plus malheureux de son siècle, et celui cependant qui mérita le plus de passer des jours heureux et paisibles. Sa bonté fut extrême; on ne cessa d'en abuser, on ne cessa de le tromper; il fut très-généreux, et ne fit que des ingrats. Il aimait les sciences et les arts, et ce goût adoucît en plus d'une occasion l'amertume de ses chagrins. Ami et père de ses sujets, il les soulagea autant qu'il fut en lui; accessible à tous, il ne donnait point audience à des heures marquées, et dans quel temps que ce fût, on pouvait lui parler. Sa sobriété était telle, que le religieux le plus austère de son temps eût eu de la peine peut-être à s'y soumettre; mais il eut trop de candeur, trop de franchise; il ne sut point dissi-

muler, et l'on sait combien cet art est nécessaire aux souverains. Il manquait aussi de fermeté; timide dans ses entreprises et lent à se résoudre, il eût été mieux placé dans le conseil que sur le trône; enfin son plus grand malheur fut d'être né dans un siècle où la ruse et la violence tenaient lieu de justice et menaient à la gloire.

CHARLES - EMMANUEL I^{er}, duc de Savoie; dit *le Grand*, naquit au château de Rivoli en 1562. Il signala son courage au camp de Montbrun, aux combats de Vigo, d'Ast, de Châtillon, d'Ostige; au siège de Vêrue; aux barricades de Suse. Il eut des vues sur la Provence en 1590. Philippe II, son beau-père, l'aïda à se faire reconnaître protecteur de cette province par le parlement d'Aix, afin que cet exemple engageât la France à reconnaître le roi d'Espagne pour protecteur de tout le royaume. Charles-Emmanuel tourna ensuite ses regards sur le trône impérial, après la mort de l'empereur Matthias; sur le royaume de Chypre, qu'il voulait conquérir, et sur la principauté de Macédoine, que les peuples de ce pays, tyrannisés par les Turcs, lui offrirent. Les Genevois, à peine affermis dans leur révolte, furent obligés de défendre leur ville, en 1602, contre les armes de ce prince, qui fit tenter une escalade sans succès. Henri IV fit avec lui un traité, par lequel il lui laissait le marquisat de Saluces, pour la Bresse et le Bugey. Lorsqu'on lui parla à la cour de rendre le marquisat, il répondit « que le mot de *restitution* ne devait jamais entrer dans la bouche des princes, et surtout des guerriers. » Toujours remuant, il s'opposa encore aux armes des Français, à celles des Espagnols et des Allemands, après la guerre pour la Valtelline. Il mourut de chagrin en 1630, à 78 ans. Son ambition le jeta dans des voies détournées et indignes d'un grand prince. Il n'y eut jamais d'homme moins ouvert que lui. On disait que son cœur était, comme son pays, inaccessible. Il bâtit des palais et des églises: il aimait et cultiva les lettres; mais il ne songea pas assez à faire des heureux et à l'être.

CHARLES - EMMANUEL II, fils de Victor-Amédée I^{er}, commença à régner en 1638, après la mort du duc François. Il n'avait alors que quatre ans. Les Espagnols profitèrent de la faiblesse de la régence pour s'emparer de diverses places; mais la paix des Pyrénées rétablit la tranquillité en Savoie: elle ne fut troublée que par un léger différend avec la république de Gènes. Charles-Emmanuel mourut en 1675 de la révolution que lui causa un accident arrivé à Victor-Amédée son fils, renversé de cheval en faisant ses exercices. Turin lui doit plusieurs de ses embellissements. Il n'oublia pas les autres parties de ses états. Il perça un rocher qui séparait le Piémont du comté de Nice, et y pratiqua un chemin large et commode, pour faciliter le commerce entre ces deux provinces. Cet ouvrage immortel qui lui fit plus d'honneur qu'une conquête, a été consacré par un monument, sur lequel on a mis l'inscription suivante:

Carolus Emmanuel,
Dux Sabaudia, Pedemontium princeps
Publica felicitate parta,

Singulorum commodis intentus
 Breuiorem securioremque viam
 Natura oclusam
 Romanis intentatam
 Cæteris desperatam
 Disiectis scopulorum repagulis,
 Æquata montium iniquitate,
 Quæ cervicibus imminabant præcipitiis
 Pedibus subternens.
 Æternis populi commerciis
 Patefecit
 ANNO M.DC.LXX.

Le nom de ce prince mérite d'ailleurs de passer à la postérité, par son esprit et par la protection qu'il accorda aux savants.

CHARLES-EMMANUEL III, roi de Sardaigne, fils de Victor-Amédée II, naquit en 1701. D'excellents maîtres développèrent les talents qu'il avait reçus de la nature pour la guerre et la politique. Son père ayant renoncé volontairement à la couronne, en 1730, Charles-Emmanuel monta sur le trône et l'occupa en grand prince. Il entra dans les projets que firent l'Espagne et la France pour affaiblir en 1733 la maison d'Autriche : et après s'être signalé par quelques actions mémorables dans cette courte guerre, il fit la paix et obtint le Novarois, le Tortonais, et quelques autres fiefs dans le Milanais. Cette paix de 1738 fut suivie d'une guerre qui arma presque toute l'Europe. Le roi de Sardaigne, quelque temps incertain, s'unit au commencement de 1742 avec la reine de Hongrie contre la France et l'Espagne. Il eut des succès et des revers ; mais il fut plus souvent vainqueur que vaincu : et lors même qu'il eut le malheur d'être battu, on admira en lui les dispositions et les ressources d'un général habile. Il eut encore le bonheur de faire une paix avantageuse. Il resta en possession de toutes les acquisitions dont il jouissait alors, et principalement des districts que lui avait cédés la reine de Hongrie par le traité d'alliance de 1742, du Vigevanesque, d'une partie du Pavésan, etc. Charles-Emmanuel, tout entier à ses sujets, embellit ses villes, fortifia ses places, disciplina ses troupes, et régla tout par lui-même. Il mourut le 20 février 1773, après avoir été marié trois fois. Il n'avait pas voulu prendre part à la guerre de 1756, et avait sacrifié son attrait pour les armes au bonheur de son peuple. Sa sage économie dans l'administration des finances, son éloignement du faste et des plaisirs, son attention à ne pas abandonner les rênes du gouvernement à des mains subalternes, lui donnèrent le moyen de réformer bien des abus, de faire des établissements utiles, et de donner l'abondance à un pays stérile. Tous les ordres de l'état furent sagement policés ; la débauche fut proscrite, le jeu restreint et modéré. Il régnait une confusion extrême dans les différentes branches de la législation ; Charles-Emmanuel y mit de l'ordre par des ordonnances judicieuses, qui, en simplifiant l'administration de la justice, abrégèrent ses longueurs. Son *code* traduit en français, a été imprimé à Paris, 1771, 2 vol. in-12. La religion fut protégée et les talents de ses ministres encouragés ; toutes les places ecclésiastiques, même les évêchés, furent données au concours.

CHARLES - EMMANUEL IV, fils aîné de Victor-Amédée III, roi de Sardaigne, naquit en 1751. Sa jeunesse fut confiée aux soins du pieux et savant Cardinal Gerdil, qui lui inspira les sentiments religieux qui lui servirent de guide pendant sa vie mêlée de tant d'infortunes. Il fut en effet associé aux malheurs de la famille des Bourbons ; il avait épousé une sœur de Louis XVI (Marie-Adélaïde-Clotilde-Xavière de France), et ses deux sœurs furent unies par le mariage à deux princes français (le Comte de Provence et le Comte d'Artois). Ceux-ci vinrent chercher un asyle en Sardaigne, au moment où éclata la révolution française : bientôt le Piémont fut attaqué par les armées républicaines qui s'emparèrent de presque tout le royaume (1792) : plus tard la guerre recommença, et il fallut que le roi fit la paix avec le général Bonaparte auquel il céda ses places fortes (1796). Victor-Amédée mourut le 16 octobre de la même année, laissant dans ces circonstances difficiles la couronne à son fils Charles-Emmanuel. La guerre avait ruiné ses ressources, on lui proposa une banqueroute des dettes de l'état ; mais il recula avec indignation devant une telle injustice ; il aima mieux faire de grandes réformes dans l'administration : elles excitèrent le mécontentement général, et de toute part ce malheureux roi rencontrait des sujets disposés à la révolte. D'un autre côté la révolution française avait trouvé des partisans dans le Piémont ; il chercha à réprimer le mauvais esprit qui se répandait de toutes parts. Il fit alors quelques démarches auprès du Directoire dans l'intention de rendre sa position moins fâcheuse : pour gage de sa soumission, le Directoire lui demanda à un prix très-bas 10,000 fusils dont on dépouilla ses arsenaux, et le 5 avril 1796 fut signé un traité d'alliance offensive et défensive avec la république française, traité par lequel sa couronne lui était garantie à condition qu'il fournirait un corps de 10,000 hommes, et que les troupes françaises auraient un libre passage par le Piémont. Sur ces entrefaites le nombre des révoltés s'accroissait tous les jours ; comme ils ne réussissaient pas dans leurs tentatives, ils allaient chercher un asyle dans la république ligurienne qui était sous la protection de la France. Le roi de Sardaigne en réclama quelques-uns qui lui furent refusés ; alors il déclara la guerre à cette république le 18 juin 1798. A peine avait-il commencé les hostilités du côté d'Oneglia que la république française lui déclara aussi la guerre (6 décembre), en sorte que les Français entrèrent bientôt dans sa capitale, et tinrent garnison dans sa citadelle. Comme il ne lui restait aucun moyen de conserver ses états, il se résigna à abdiquer ; il se retira dans la Toscane où le mauvais état de sa santé le retint pendant 2 mois. Le 24 février 1799, il reprit la route de la Sardaigne ; arrivé devant Cagliari, il protesta contre l'acte d'abdication qu'on lui avait arraché. Mais se sentant toujours malade et fatigué sans doute du poids des grandeurs humaines dont il n'avait pas eu le temps de connaître les douceurs, il abdiqua de nouveau le 4 juin 1802 en faveur de son frère le duc d'Aoste, qui a régné sous le nom de Victor-Emmanuel. Au commencement de la même année, sa femme

était morte à Naples en odeur de sainteté (7-mars 1802). Il se retira à Rome où il se livra dès lors à tous les exercices de la piété la plus austère et la plus ardente. Dans toute sa vie il n'éprouva qu'un moment de véritable joie, ce fut le 10 avril 1808, lorsque Pie VII proclama *vénérable* sa défunte épouse. Quelque temps avant sa mort, Charles-Emmanuel devint aveugle : il avait pris un appartement chez les jésuites, où il mourut en 1809. Il fut inhumé sans pompe, comme il l'avait prescrit dans son testament.

CHARLES (Félix-Joseph-Marie), roi de Sardaigne, né le 6 avril 1765, porta longtemps le titre de duc de Genevois. Il épousa en 1807 Marie-Christine, princesse de Naples, et devint roi de Sardaigne le 13 mars 1821 par l'abdication de son frère Victor-Emmanuel. Il mourut le 27 avril 1831 au milieu des sentiments de piété que pendant toute sa vie il mit en pratique. Son successeur, en vertu des stipulations du congrès de Vienne, est Charles-Amédée-Albert, prince de Carignan, né le 2 octobre 1798. La perte de l'ancien roi de Sardaigne a été considérée comme un malheur dans les circonstances actuelles.

CHARLES, surnommé *le Bon*, fils de saint Canut, roi de Danemark, et d'Alize de Flandre, devint comte de Flandre en 1116, après la mort de Baudouin, qui l'avait institué son héritier par testament. Il donna à ses sujets l'exemple de la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et s'occupa constamment à les rendre heureux. Ayant appris que quelques grands opprimaient le pays, il porta des lois sages contre eux. Berthoul qui avait usurpé la prévôté de St.-Donatien de Bruges, à laquelle la dignité de chancelier de Flandre était attachée, forma, pour se venger du vertueux comte qui arrêtait le cours de ses injustices, l'horrible projet de lui ôter la vie, et en confia l'exécution à quelques scélérats qui se portèrent dans l'église de St.-Donatien, où le comte allait tous les jours de grand matin. Charles, averti de ce qui se tramait, se contenta de répondre : « Nous sommes toujours environnés de dangers ; il suffit que nous ayons le bonheur d'appartenir à Dieu. Si c'est sa volonté que nous perdions la vie, pouvons-nous la perdre pour une meilleure cause que pour celle de la justice et de la vérité ? » Tandis qu'il récitait les psaumes de la pénitence devant l'autel de la sainte Vierge, ses ennemis fondirent sur lui et l'assassinèrent en 1124. « C'était, dit un historien, un prince ennemi de la flatterie ; il n'estimait ceux qui l'approchaient, qu'à proportion de la franchise avec laquelle ils l'avertissaient de ses fautes. Plus d'une fois il épuisa ses trésors en faveur des pauvres ; et lorsqu'il n'avait plus rien à leur donner, il faisait vendre ses propres habits pour les soulager. Il leur distribuait lui-même du pain et de quoi couvrir leur nudité. On remarqua qu'é tant dans la ville d'Ypres, il leur donna en un seul jour jusqu'à 7,800 pains. Il les aimait enfin si tendrement, qu'il tint toujours le blé et les autres denrées à bas prix, afin qu'ils ne ressentissent point les effets de la misère. » Une conduite si

sage et si chrétienne lui a mérité le titre de *Vénérable*.

CHARLES - THÉODORE, prince de Sultzbach, électeur palatin, né en 1724, fut investi en 1742 des duchés de Juliers et de Berg, par un traité avec les rois de Prusse et de Pologne. Il embrassa la cause de la Bavière dans la guerre de la succession d'Autriche, et lorsque la paix d'Aix-la-Chapelle eut rétabli la tranquillité dans ses états, il se livra à la culture des arts et des sciences. La ville de Manheim lui doit ses plus beaux ornements et la fondation de deux académies, l'une de dessin et de sculpture, et l'autre des sciences. Après la mort de Maximilien-Joseph, électeur de Bavière, qui ne laissa point d'enfants, Charles-Théodore hérita de ce duché, le 30 décembre 1777. Cette succession donna lieu à une guerre entre l'Autriche et le roi de Prusse ; mais la paix fut signée sans en venir à une action importante le 13 mai 1779. Ce prince ne s'occupa plus alors que de l'administration de ses états et du bonheur de ses sujets. Le comte de Rumford, son ministre, le seconda dans ses intentions en formant plusieurs établissements pour le soulagement des pauvres. C'est lui qui fit les premiers essais des soupes économiques ; mais la guerre vint troubler une si heureuse administration. En 1793, l'électeur Charles-Théodore fut obligé d'entrer dans la coalition contre la France, et ses états voisins de cette puissance eurent beaucoup à souffrir dans cette guerre malheureuse. Charles-Théodore mourut le 16 février 1799, sans postérité. Ses états ont passé à la maison de Deux-Ponts, qui lui succéda dans la personne de Maximilien-Joseph, actuellement roi de Bavière.

CHARLES DE SAINT-PAUL, dont le nom de famille était *Vialard*, supérieur général de la congrégation des Feuillants, fut nommé évêque d'Avranches en 1640, et mourut en 1644. Il est très-connu par sa *Géographie sacrée*, impr. avec celle de Sanson, Amsterdam, 1702, 3 vol. in-fol. Son *Tableau de la rhétorique française* est au-dessous du médiocre, aussi reste-t-il dans l'oubli. On a encore de lui : *Mémoire pour l'histoire de Richelieu*, in-fol., et 3 vol. in-12.

CHARLES (Jacques-Alexandre-César), célèbre physicien, né à Baugency en 1746, commença à se faire connaître à Paris par des cours de physique expérimentale qu'il donnait au Louvre. En 1783 il se signala davantage encore par le zèle avec lequel il chercha à propager la découverte des *ballons* faite par les frères Montgolfier. De concert avec MM. Robert mécanicien, et Pilatre du Rozier, il construisit le premier aérostat qui s'éleva de Paris le 25 août de cette année. Il employa pour déterminer la force d'ascension, le gaz hydrogène dont la densité n'est qu'un 15^e de celle de l'air ; l'enveloppe du ballon était un taffetas vernissé avec de la gomme élastique dissoute à chaud dans de l'huile de térébenthine. Ce sont encore les moyens dont on se sert actuellement, soit pour construire, soit pour élever les ballons. Louis XVI récompensa Charles par une pension de 2,000 francs, et invita l'académie des sciences à joindre son nom à celui de

Montgolfier, sur la médaille destinée à rappeler le souvenir de cette invention sublime. Charles s'occupait toute sa vie de physique; il fit d'heureuses et de nouvelles applications des principes de la science qui était l'objet exclusif de ses pensées et de ses actions. Il était parvenu à se former l'un des plus beaux cabinets de l'Europe; il s'était procuré les instruments les meilleurs et de la plus forte dimension, et n'avait fait ces acquisitions qu'en y employant toute sa fortune et ses économies. C'est au milieu de ce cabinet qu'il aimait toujours à donner des leçons pratiques de physique, et à renouveler les expériences étonnantes dont il donnait le spectacle aux personnes qui allaient le trouver dans sa retraite. Le gouvernement a fait l'acquisition de ce cabinet, et lui en a donné la jouissance jusqu'à sa mort, en 1823. Il est au Conservatoire des arts et métiers où Charles l'avait établi lui-même. Ce physicien n'a fait aucun ouvrage, mais il a laissé quelques *Mémoires* insérés dans le recueil de l'académie des sciences dont il était membre, et l'on remarque plusieurs *articles* qui sont du même savant dans la partie mathématique de l'*Encyclopédie méthodique*.

CHARLETON (Gauthier), médecin anglais, naquit dans le comté de Sommerset en 1619. Après avoir été reçu au doctorat à Oxford en 1642, il fut mis au nombre des médecins ordinaires du roi Charles 1^{er}, et devint membre de la société royale de Londres. Sa réputation et ses succès le firent appeler à Paris en 1678, pour y occuper la première chaire de médecine pratique; mais n'ayant pu s'accoutumer à ce pays, il revint à Londres au bout de deux ans, et se retira ensuite dans l'île de Gersey, où il mourut en 1707. Charleton a beaucoup écrit sur l'*athéisme*, sur la *puissance de l'amour et la force de l'esprit*, sur l'*immortalité de l'âme*, sur la *loi naturelle et la loi divine positive*, mais particulièrement sur la médecine. Ses principaux ouvrages en ce genre sont : *Exercitationes physicomedicæ, sive Oeconomica animalis*, Londres, 1659, in-12; l'édition de la Haye, 1681, in-12, est plus ample; *Exercitationes pathologicæ*, ibid., 1661, in-4; *De differentiis et nominibus animalium*, Oxford, 1677, in-fol., 6 à 10 fr., gr. pap., 12 à 15 fr.; *De scorbuto*, Londres, 1671, in-8.

CHARLEVAL (Charles Faucon de Ris, seigneur de) naquit avec un corps très-délicat et un esprit qui lui ressemblait. Il aimait passionnément les lettres, et se fit chérir de tous ceux qui les cultivaient. Sa conversation était mêlée de douceur et de finesse; c'est le caractère de ses vers et de sa prose. Scarron, qui mettait du burlesque partout, jusque dans ses louanges, disait, en parlant de la délicatesse de son esprit et de son goût : *Que les muses ne le nourrissent que de blanc-manger et d'os de poulet*. Les qualités de son cœur égalaient celles de son esprit. Ayant appris que M. et M^{me} Dacier allaient quitter Paris, pour vivre moins à l'étroit en province, il alla leur offrir aussitôt 10,000 fr., et les pressa vivement de les accepter. Ses *poésies* tombèrent, après sa mort arrivée en 1693, à 80 ans, entre les mains du premier président de Ris, son

neveu; mais ce magistrat ne voulut point faire ce présent au public. On en a fait un petit recueil en 1759, in-12; elles sont pleines de légèreté et de grâce, mais faibles d'imagination et de style. Elles consistent en stances, épigrammes, sonnets, chansons, etc. C'est à lui qu'on doit la fameuse *conversation du P. Canaye avec le maréchal d'Hocquincourt*, insérée dans les *OEuvres* de Saint-Evremont, qui n'a fait qu'y ajouter la petite dissertation sur le jansénisme et le molinisme, bien inférieure au reste de l'ouvrage.

CHARLEVOIX (Pierre-François-Xavier de), jésuite, né à Saint-Quentin en 1682, professa les humanités et la philosophie avec beaucoup de distinction. Nommé pour travailler au *Journal de Trévoux*, il remplit cet ouvrage pendant 22 ans, d'excellents extraits. Il mourut à la Flèche en 1761. Des mœurs pures et une science profonde le rendaient le modèle de ses confrères et l'objet de leur estime. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont eu beaucoup de cours : *Histoire et description du Japon*, Paris, 1736, 2 vol. in-4, fig., 15 à 20 fr., gr. pap., vend. 36 fr.; ibid., 9 vol. in-12, et 1754, 6 vol. in-12, 15 à 18 fr. Ce livre, bien écrit et très-détaillé, renferme ce que l'ouvrage de Kempfer offre d'intéressant, et réfute ses calomnies contre les chrétiens du Japon, par des faits multipliés, solennels, incontestables, que le seul fanatisme de secte a pu nier ou dénaturer; *Histoire de l'île de Saint-Domingue*, Paris, 1730, 2 vol. in-4, fig., 15 à 18 fr., gr. pap., 20 à 24 fr.; Amster., 1733, 4 vol. in-12, fig., 10 à 14 fr. Cet ouvrage qui est écrit avec simplicité et avec ordre, est aussi curieux que sensé. L'auteur s'est borné à l'histoire civile et politique, sans entrer dans le détail des missions; *Histoire du Paraguay*, Paris, 1756, 3 vol. in-4, 20 à 24 fr., ou 6 vol. in-12, 15 à 18 fr. C'est le même ton, la même sagacité et la même exactitude que dans les ouvrages précédents; *Histoire de la Nouvelle-France*, Paris, 1744, 3 vol. in-4, 21 à 27 fr., ou 6 vol. in-12, 15 à 18 fr. C'est le meilleur de tous les livres écrits sur cette matière; *Vie de la mère Marie de l'Incarnation*, Paris, 1724, in-8, et 1725, in-4; livre écrit avec onction et propre à nourrir la piété. Ces différents ouvrages ont été bien reçus de ceux qui jugent sans préjugés; on souhaiterait seulement un peu plus de précision dans le style.

CHARLIER (Jean), surnommé *Gerson*, prit ce nom d'un village du diocèse de Reims, où il vit le jour en 1363. Il étudia la théologie sous Pierre d'Ailli, et lui succéda dans la dignité de chancelier et de chanoine de l'église de Paris. Jean Petit ayant eu la lâcheté de justifier le meurtre de Louis, duc d'Orléans, tué en 1408 par ordre du duc de Bourgogne, Gerson fit censurer sa doctrine par les docteurs et par l'évêque de Paris, quoiqu'il paraisse favoriser lui-même la doctrine du tyrannicide. Au concile de Constance, il assista comme ambassadeur de France; il s'y distingua par plusieurs discours, et surtout par celui de la supériorité du concile sur le pape; ce qui n'empêcha pas qu'il ne reconnût, en des termes très-forts, la pri-

mauté et la juridiction du pape dans toute l'Eglise. N'osant pas revenir à Paris, où le duc de Bourgogne l'aurait maltraité, il fut contraint de se retirer en Allemagne déguisé en pèlerin, et ensuite à Lyon, dans le couvent des Célestins, où son frère était prieur. Cet homme illustre poussa l'humilité jusqu'à devenir maître d'école. Il mourut en 1429. La plupart de ses *œuvres* furent d'abord impr. à Strasbourg en 1488. Edmond Richer les infecta de sa doctrine, et les publia à Paris en 1606. Lud. Ellies du Pin a donné une édition des *Œuvres de Gerson* (en latin), Antwerp, 1706, 5 vol. in-fol., 30 à 45 fr. Elles sont distribuées en cinq classes. On trouve, dans la première, les *dogmatiques*; dans la seconde, ceux qui roulent *sur la discipline*; dans la troisième, les *œuvres de morale et de piété*; dans la quatrième, les *œuvres mêlées*. Cette édition est ornée d'un *Gersoniana*, ouvrage curieux, mais où, comme dans tous les *ana*, il y a des choses pour le moins très-douteuses. On trouve aussi dans cette édition un traité composé, dit-on, par Gerson, au concile de Constance, et publié pour la première fois par le compilateur luthérien Van der Hart, à la fin du 17^e siècle, dans la collection des écrits relatifs à ce concile : pièce suspecte et probablement défigurée; car il n'y a nulle apparence que Gerson ait écrit les extravagances qu'il renferme. Aussi Dupin s'obstinant à lui en faire honneur fut obligé de l'imprimer hors du royaume. (V. PETIT-DIDIER.) Gerson a été, sans contredit, l'un des docteurs les plus recommandables de son temps. Il n'était cependant pas bien savant dans l'histoire ecclésiastique, ni dans les écrits des saints PP., qu'il cite ordinairement comme ils sont dans le décret de Gratien, où souvent ils sont rapportés peu exactement. Son style est dur et négligé, mais énergique. Quelques pseudocanonistes se sont servis de son nom pour affaiblir l'autorité du saint Siège. Ils allèguent des passages relatifs aux temps de schisme et de scandale où se trouvait l'Eglise, où le pontife légitime est un sujet de problème, où la paix de l'Eglise ne pouvait naître que de la déposition de tous les contendants; mais ils n'ont garde de rapporter les endroits où Gerson s'exprime d'une manière claire, générale et absolue sur cette matière. « L'état de la papauté, dit-il, a été institué surnaturellement et immédiatement de Jésus-Christ, » comme ayant une *primatie monarchique et royale* » dans la hiérarchie ecclésiastique. Car, de même » que les prélats mineurs, tels que les curés, sont » soumis à leurs évêques, quant à l'exercice de leur » puissance, et qu'ils peuvent limiter et restreindre » l'usage de leurs pouvoirs, il n'est pas douteux » aussi que les prélats majeurs ne soient soumis au » pape, et qu'il ne puisse en user de même à leur » égard. » (*De stat., Eccl. c. oper.*, tom. 2, col. 532.) « La plénitude, dit-il ailleurs, de la puissance » ecclésiastique qui comprend celle de l'ordre et » de la juridiction, tant dans le for interne que » dans le for externe, et qui peut s'exercer immédiatement et sans limitation sur quiconque est de » l'Eglise, ne peut résider que dans le souverain » pontife, parce qu'autrement le gouvernement de

» l'Eglise ne serait pas monarchique. » (*Operum*, tom. 1, pag. 145, etc.) Quelques auteurs lui ont attribué l'excellent livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*: mais il n'est pas plus de lui que du prétendu moine *Gersen*, *Gessen* ou *Gesen*, noms forgés sur celui de Gerson. *Foy.* AMORT, GERSEN, NAUDE, THOMAS A KEMPIS, et l'*Histoire de Gerson*, par l'abbé Lécuy, ancien abbé général de Prémontré.

CHARLIER (Gilles), savant docteur de Sorbonne, natif de Cambrai, dont il fut élu doyen en 1431, se distingua au concile de Bâle, en 1433, et mourut doyen de la faculté de théologie de Paris en 1472. On a de lui divers ouvrages sur les *cas de conscience*, qu'on ne consulte plus. Ils furent impr. à Bruxelles, en 1478-79, 2 vol. in-fol., sous le titre de *Charlierii Sporta et Sportula*.

CHARLIER (Charles), avocat à Laon, député à l'Assemblée législative et à la Convention par le département de l'Aisne, naquit en 1760; il se fit remarquer, dès les premières séances, par l'exagération de ses sentiments, et proposa de supprimer le recrutement de l'armée, assurant qu'il suffirait de sonner le tocsin pour que 25,000,000 d'hommes prissent les armes. Il demanda que les prêtres fussent soumis à un nouveau serment, et que les biens des émigrés et les maisons religieuses fussent vendus. Il vota la mort du roi, défendit Marat lorsque celui-ci fut accusé par les Girondins, et contribua de tous ses efforts à la journée du 31 mai qui les proscrivait. Il fit décréter que les prêtres réfractaires et les émigrés rentrés en France seraient fusillés dans les 24 heures. On le vit en 1794 s'opposer à la suppression des sociétés populaires de femmes, demander qu'un prévenu qui se soustrairait au décret d'arrestation fût mis hors de la loi, voter l'impression d'un discours de Louchet, sur la nécessité de maintenir le système de la terreur. Enfin, parvenu au conseil des Anciens en 1795, il demanda que ses membres eussent toujours le poignard à la main, pour frapper celui qui voudrait servir la royauté. C'était le prélude d'une aliénation mentale dont les accès violents amenèrent une dernière catastrophe: il se brûla la cervelle dans le mois de février 1797.

CHARLIER (Pierre-Jacques-Hippolyte), pieux et savant prêtre, né à Noisy-le-Grand, près de Paris, en 1757, fut de bonne heure connu de M. de Beaumont, qui soigna son éducation, et le fit entrer au collège Duplessis, puis au séminaire des Trente-Trois, et enfin à celui de Saint-Magloire. A la mort de M. de Beaumont, Charlier devint secrétaire et bibliothécaire de M. de Juigné archevêque de Paris. Très-versé dans la connaissance des saintes Ecritures, des PP. et de l'histoire ecclésiastique, il fut chargé de travailler au *Pastoral* de Paris avec l'abbé Revers, et il en donna un *abrégé* en un vol. Il eut aussi part à l'édition du *bréviaire*, et acheva la *traduction en vers latins du poème de la Religion de Racine*, commencé par le même abbé Revers. Il travailla encore à un *rituel* pour une liturgie générale, et il s'occupait de revoir le second vol. des *œuvres de saint Grégoire de Nazianze*, lorsqu'il mourut à Saint-Germain-en-Laye, en 1807.

CHARLOTTE (Augusta), fille du prince de Galles, depuis Georges IV, roi d'Angleterre, et de Caroline-Amélie-Elisabeth de Brunswick-Wolfenbuttel, naquit en 1796. Cette jeune enfant éprouva dès ses premières années les tristes effets de la division qui régnait dans sa famille; elle ne pouvait pas même voir sa mère lorsqu'elle le désirait; et quand elle obtenait cette faveur c'était toujours sous la surveillance de quelques subalternes. Ce fut au milieu des douleurs de sa mère, et des froideurs de son père qu'elle fut ainsi élevée dans l'isolement, sous la direction de l'évêque d'Exeter. On assure que lorsqu'elle connut la cause des querelles domestiques qui avaient divisé sa famille, elle prit le parti de sa mère. En 1816 elle épousa le prince Léopold de Cobourg et mourut en couches l'année suivante après avoir donné le jour à un enfant qui ne lui survécut point. La Grande-Bretagne pleura la perte de cette princesse, aux vertus de laquelle elle avait rattaché des espérances de bonheur public. *Voy. CAROLINE.*

CHARMIS, médecin empirique de Marseille, trop resserré sur ce théâtre, vint briller sur celui de Rome, sous l'empire de Néron. Il se fit un nom, en ordonnant tout le contraire de ce que ses confrères prescrivaient. Il faisait prendre les bains d'eau froide dans la plus grande rigueur de l'hiver. Sénèque, malgré sa sagesse, se faisait gloire de suivre ses ordonnances. Charmis se les faisait payer chèrement. On dit qu'il exigea d'un homme qu'il avait soigné pendant une maladie, environ 20,000 livres de notre monnaie; ce qui a fait dire à un écrivain de nos jours, que « lorsque dans une grande ville » le luxe ne connaît plus de bornes, les talents en » réputation n'ont plus de prix. »

CHARNACÉ (Hercule-Girard, baron de), fils d'un conseiller au parlement de Bretagne, fut un des plus habiles négociateurs de son temps. Ambassadeur de Louis XIII auprès de Gustave, roi de Suède, il remplit ses commissions avec beaucoup de succès. Il négocia ensuite en Danemark, en Pologne et en Allemagne. Joignant les fonctions de colonel avec l'état d'ambassadeur, il voulut se trouver au siège de Bréda, et y fut tué en 1637. Il fut fort regretté à la cour. On trouve parmi les manuscrits de la bibliothèque du roi un *recueil* in-fol. de *lettres des sieurs de Charnacé*, etc.

CHARNES (Jean-Antoine de), doyen du chapitre de Villeneuve-lès-Avignon dans le 17^e siècle, était homme de goût et d'une plaisanterie fine. Les ouvrages qu'il a donnés au public sont : *Conversations sur la princesse de Clèves*, Paris, 1679, in-12; *Vie du Tasse*, ibid., 1690, in-12 : vraie et intéressante. Il a eu beaucoup de part aux agréables *Gazettes de l'ordre de la Boisson*, dont il était membre. Le caractère facile de ses productions lui fit une réputation à la cour : il y fut même question de le placer comme sous-précepteur auprès d'un grand prince; mais différentes raisons empêchèrent la réussite de ce projet. Cet auteur mourut en 1728.

CHARNOCK (Jean), écrivain anglais, né en 1756, mourut de misère et de chagrin en 1807,

après avoir publié plusieurs ouvrages dans lesquels on trouve du savoir et des recherches. Les principaux sont : *Biographia navalis*, Londres, 1794, 6 vol. in-8, 12 à 15 fr.; une *Histoire de l'architecture navale*, en anglais, Londres, 1801, 3 vol. in-4, fig., 175 fr.; *Vie du lord Nelson*, 1806, in-8; *Les droits d'un peuple libre*, 1792, in-8, satire contre les principes démocratiques de l'époque.

CHARNOIS (Jean-Charles LE VACHER de), littérateur français, né à Paris vers 1745, commença à se faire connaître dans la littérature par la continuation du *Journal des théâtres*. Il fut ensuite chargé de la rédaction du *Mercur*, pour la partie des spectacles. En 1791, il continua le *Modérateur*, journal commencé par de Fontanes et Delandine; mais les principes qu'il professa le perdirent. Sa maison fut pillée : arrêté lui-même après la journée du 10 août, et conduit à la prison de l'Abbaye, il y fut massacré le 2 septembre suivant. Il a laissé des *Nouvelles*, 1782, in-18; *Histoire de Sophie et d'Ursule*, 1788, 2 v. in-12; *Recherches sur les costumes et sur les théâtres de toutes les nations, tant anciennes que modernes*, Paris, 1802, 2 vol. in-4, fig., 30 à 40 fr. Cet ouvrage avait d'abord paru en 1790. Il a aussi travaillé aux *Costumes et annales des grands théâtres de Paris*, 1786-89, 7 vol. in-4, pl. color.; ce journal a eu 81 numéros pour ces quatre années d'existence.

CHARON de Lampsaque, fils de Pythoclès, l'un des plus anciens historiens grecs que l'on connaisse, florissait quelque temps avant Hérodote. Il écrivit une *Histoire des Perses*, en deux livres, qui sont cités par Plutarque et par Athénée. Suidas rapporte que cet ouvrage était une histoire de la guerre que Darius et après lui Xerxès avaient faite aux Grecs. Il avait encore écrit une *Histoire ou Description de l'Ethiopie*, une autre de la Grèce, en 4 livres, deux livres touchant Lampsaque, et quatre du territoire de la même ville. De tous ces ouvrages et de quelques autres que Charon avait publiés, il ne nous reste que quelques fragments que l'abbé Sévin a recueillis, et traduits en français, dans son *Mémoire de Charon de Lampsaque*. Creuzer, dans son recueil intitulé : *Historicorum græcorum antiquissimorum fragmenta*, Heidelberg, 1806, in-8, les a rassemblés de nouveau avec plus d'exactitude encore que l'abbé Sévin, et les a accompagnés de remarques très-savantes, ainsi que de recherches sur les autres écrivains de ce nom, qu'on avait confondu souvent avec l'auteur de l'*Histoire des Perses*.

CHARONDAS, de Catane en Sicile, donna des lois aux habitants de Thurium, rebâti par des Sybarites, et leur défendit, sous peine de mort, de se trouver armés dans les assemblées. Un jour, ayant appris, au retour d'une expédition, qu'il y avait beaucoup de tumulte dans l'assemblée du peuple, il y vola pour l'apaiser, sans avoir l'attention de quitter son épée. On lui fit remarquer qu'il violait sa propre loi; il répondit : *Je prétends la confirmer et la sceller même de mon sang*; et sur le champ il s'enfonça son arme dans le sein. Parmi ses lois, on remarque celles-ci : Quiconque passait

à de secondes noces, après avoir eu des enfants du premier lit, était exclu des dignités publiques, dans l'idée qu'ayant paru mauvais père, il serait mauvais magistrat; les calomnieurs étaient condamnés à être conduits par la ville couronnés de bruyères, comme les derniers des hommes; les déserteurs et les lâches devaient paraître trois jours dans la ville revêtus d'un habit de femme. Charondas regardant l'ignorance comme la mère de tous les vices, voulait que les enfants des citoyens fussent instruits dans les belles-lettres et les sciences. Ce législateur, disciple de Pythagore selon Diogène-Laërce, florissait vers l'an 650 avant J.-C.

CHAROST (Armand-Joseph de BETHUNE, duc de) descendait de Sully, et naquit à Versailles, le 1^{er} juillet 1728. Il entra au service à l'âge de seize ans, et le siège de Munster lui fournit bientôt l'occasion de se distinguer. Son désintéressement égalait son courage, et souvent il fit payer, à titre de récompense, sur ses revenus, des gratifications à ses soldats, ou feignait d'avoir obtenu pour ses officiers des pensions qui étaient payées sur ses appointements du gouvernement de Calais. En 1758, au milieu des désastres de la France, le duc de Charost fit porter son argenterie à la monnaie, et répondit à son intendant qui lui faisait des représentations : « Je sacrifie ma vie pour ma patrie ; je » peux bien aussi lui sacrifier mon argenterie. » Après la paix de 1763, il plaça un grand nombre de soldats dans ses terres, établit des ateliers de charité à Ancenis en Bretagne, fit confectionner les routes et améliorer l'instruction publique, et contribua beaucoup aux progrès de l'agriculture dans ce pays. Ses bienfaits s'étendirent aussi dans la Picardie et le Berry, et il abolit dans ses terres plusieurs privilèges seigneuriaux. Louis XV disait un jour en le montrant à ses courtisans : *Regardez cet homme, il n'a pas beaucoup d'apparence, mais il vivifie trois de mes provinces.* Charost introduisit dans son canton l'usage inconnu des prairies artificielles, et le département du Cher lui doit la culture du lin, de la garance, de la rhubarbe et du tabac, le perfectionnement des forges, des beilles, de la race des chevaux, etc. Les canaux le navigation occupèrent aussi son zèle, et il offrit les fonds considérables pour la confection du canal du Bec-d'Allier à la rivière du Cher. A l'assemblée des notables, le duc de Charost se prononça pour égale répartition des charges, et fit au commencement de la révolution un don volontaire de cent mille francs. Il fut arrêté à Meillant pendant la erreur; mais la journée du 9 thermidor le sauva, et il fut nommé, en 1799, maire du dixième arrondissement de Paris. La petite vérole ayant pénétré dans l'institution des sourds-muets, aucune considération ne put l'empêcher d'y faire ses visites. La contagion l'atteignit, et il y succomba le 27 octobre 1800. La nouvelle de sa mort causa un deuil général à Meillant, où son corps fut transporté, et où un monument lui fut érigé par souscription. On a de lui : *Résumé des vues et des premiers travaux* de la Société d'agriculture et d'économie rurale qu'il avait fondée, Paris, 1799, in-8; et des *Vues*

générales sur l'organisation de l'instruction rurale, Paris, 1795, in-8. Le duc de Charost a encore écrit sur les moyens d'améliorer, dans les campagnes, le sort des journaliers, sur le projet d'une caisse rurale de secours, etc. Sylvestre de Sacy lui a consacré, dans les Mémoires de la société d'agriculture du département de la Seine, une *Notice historique*.

CHAROST (Louis-François, comte de BETHUNE), fils du précédent, voulut profiter des troubles que la suppression des couvents par Joseph II avait excités en Flandre, pour s'élever un trône dans le Brabant. Il était parvenu à enrégimenter quelques mécontents, et à s'emparer avec eux de deux petites villes dont les timides gouverneurs lui avaient ouvert les portes. Deux gendarmes suffirent pour l'arrêter; mais il parvint à s'enfuir; il fut condamné par contumace comme révolutionnaire. En France, où il s'était réfugié, il fut arrêté comme royaliste, et mourut sur l'échafaud le 28 avril 1794: il n'avait alors que 23 ans. Un biographe rapportant ce trait d'ambition de ce personnage obscur, rappelle ce mot de Champfort : *Un nain sous un arc de triomphe*.

CHARPENTIER (Hubert), prêtre, né en 1565 à Coulomiers, dans le diocèse de Meaux, est auteur de l'établissement des *Prêtres du Calvaire* sur le Mont-Valérien, près de Paris. Il fit deux établissements pareils sur la montagne de Betharam en Béarn, et à Notre-Dame de Garaison dans le diocèse d'Auch. Il mourut à Paris en 1650. Il avait été ami particulier de du Verger de Hauranne et de tout Port-Royal.

CHARPENTIER (François), doyen de l'académie française et de celle des belles-lettres, né à Paris en 1620, mourut en 1702. On le destina d'abord au barreau; mais il préféra les charmes des belles-lettres aux épines de la chicane. Les langues savantes et l'antiquité lui étaient très-connues. Il contribua plus que personne à cette belle suite de médailles qu'on a frappées sur les principaux événements du règne de Louis XIV. On a de lui quelques *poésies*, pleines de grands mots et vides de choses; la *Vie de Socrate*, accompagnée des *dits mémorables* de ce philosophe, trad. de Xénophon, 1650, in-12; une traduction de la *Cyropédie*, Amsterdam, 1661, in-12; la *Défense et l'excellence de la langue française*, 1683, 2 vol. in-12. Il s'était élevé une querelle pour savoir si les inscriptions des monuments publics de France devaient être en latin ou en français. Il n'est pas douteux que la langue latine ne soit plus propre aux inscriptions que la française; et Charpentier ne l'a pas assez senti. Les inscriptions qu'il fit pour les tableaux des conquêtes de Louis XIV, peintes à Versailles par Le Brun, montrèrent qu'il était plus facile de soutenir la beauté de notre langue, que de s'en servir heureusement. Charpentier cherchait le délicat, et ne trouvait que l'emphatique. Racine et Boileau firent des inscriptions latines, pleines d'une noble et énergique simplicité, qu'on mit à la place de ses hyperboles. On a encore de Charpentier plusieurs ouvrages manuscrits. Sa prose est assez noble, mais

elle manque de précision. Charpentier était naturellement éloquent, et parlait d'un ton fort animé. Lorsque son feu s'allumait par la contradiction, il lui échappait quelquefois des choses plus belles que tout ce qu'il a écrit. On a publié en 1724, in-12, un *Carpentariana* : recueil qui n'a pas été mis par le public au rang des bons ouvrages de ce genre; on y trouve pourtant quelques anecdotes.

CHARPENTIER (Jean LE), natif de Cambrai, s'y fit chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin dans l'abbaye de Saint-Aubert. Il donna ensuite dans la débauche, apostasia, se retira en Hollande pour se marier, y vécut dans une grande pauvreté, quoiqu'il fût décoré du titre d'historiographe de l'université de Leyde, et mourut vers l'an 1670. Sur la fin de ses jours, pressé par les remords de sa conscience, il tenta de rentrer dans son ordre. On promit de le recevoir. Arrivé à Valenciennes pour exécuter cette résolution, il manqua de courage, et retourna sur ses pas. Nous avons de lui : *Histoire généalogique des Pays-Bas*, Leyde, 1664, 2 vol. in-4, 8 à 10 fr. Il y a beaucoup de faibles, des généalogies fausses, et les diplômes qui se trouvent à la fin sont quelquefois falsifiés.

CHARPENTIER (Marc-Antoine), savant compositeur de musique, né à Paris en 1634, mort dans la même ville en 1702. A l'âge de 15 ans il fit le voyage de Rome pour étudier la peinture; mais étant entré dans une église où il entendit un motet de la composition de Carissimi, il en fut si enchanté, qu'il prit la résolution de se faire musicien. Elève de ce même Carissimi, il fit de tels progrès qu'il passa pour le plus habile de son siècle. A son retour, il composa des morceaux d'un goût excellent; mais ensuite piqué contre Lully, il changea son goût de musique naturelle pour ne point lui ressembler. Il ne s'attacha qu'à faire de la musique très-difficile; mais en même temps d'une harmonie et d'une science jusqu'alors inconnue aux Français; ce qui lui valut de la part des ignorants, le titre de compositeur dur et barbare. Le duc d'Orléans, depuis régent, qui avait du goût pour tous les sciences, apprit la composition de lui, et le fit intendant de sa musique. Il a composé plusieurs opéras; celui de *Médée* eut un succès prodigieux. Dans la suite, il abandonna entièrement le français pour composer en latin. Il fut nommé maître de musique du collège et de la maison professe des jésuites, où tous les amateurs allaient en foule pour l'entendre, et ensuite maître de la Sainte-Chapelle.

CHARPENTIER (Jean-Jacques BEAUVARLET), célèbre organiste, né à Abbeville en 1730. Après avoir demeuré quelque temps à Lyon, il obtint l'orgue de Saint-Victor à Paris, et ensuite celui de Saint-Paul qu'il conserva jusqu'à la révolution. La suppression du culte le plongea dans la détresse. Il mourut en 1794. Il joignit, à une connaissance profonde de l'harmonie, l'exécution la plus brillante et la plus expressive. Il excellait surtout dans la fugue. On a de lui plusieurs morceaux estimés pour son instrument et pour le clavecin.

CHARPENTIER (Louis), littérateur, né à

Brie-Comte-Robert, dans le 18^e siècle, n'est connu que par les ouvrages suivants : *Lettres critiques sur divers écrits contraires à la religion et aux mœurs*, 1751, 2 vol. in-12; la *Décence en elle-même dans les nations, les personnes et les dignités*, 1767, in-12; *Nouveaux contes moraux*, ou *Histoires galantes et morales*, 1767, in-12; *Vos loisirs, contes moraux*, 1768, in-12; *L'Orphelin normand, ou les Petites causes et les grands effets*, 1768, 3 vol. in-12; *Le nouveau père de famille*, trad. de l'angl., 1768, in-12; *Essai sur les causes de la décadence du goût relativement au théâtre*, 1768, in-12; *Mémoire d'un citoyen, ou le Code de l'humanité*, 1770, 2 vol. in-12; *Essais historiques sur les modes et sur les costumes en France*, 1776, in-12.

CHARPENTIER DE COSSIGNY (Jean-François), ingénieur français, fut envoyé, en 1731, à l'Ile-de-France, pour examiner si lacôte offrait un mouillage sûr. Il passa ensuite à Pondichéry, menacé par les Marattes, et contribua, par ses bonnes dispositions, à les tenir éloignés de cette place. De retour en France en 1743, il fut d'abord directeur des fortifications de la Franche-Comté, ensuite employé dans la guerre d'Allemagne, et enfin envoyé une seconde fois à l'Ile-de-France avec le grade de maréchal de camp, et le titre de commandant de l'artillerie et du génie. Il y mourut en 1778 dans un âge avancé. On a de lui : *Lettre critique sur l'histoire des Indes de l'abbé Guyon*, in-12, et *Réplique à la réponse injurieuse de l'abbé Guyon*, in-12. Ces deux ouvrages contiennent des renseignements curieux sur Pondichéry et sur les événements qui s'y étaient passés pendant son séjour.

CHARPENTIER-COSSIGNY DE PALMA (Joseph-François), fils du précédent, né à l'Ile-de-France en 1730, y obtint le grade d'ingénieur militaire, et fut nommé, en 1789, député extraordinaire de l'Ile-de-France, et chargé en 1782 de solliciter les secours nécessaires pour mettre la colonie à l'abri d'une invasion. Le chagrin qu'il éprouva à son retour de trouver ses habitations en partie ruinées, le détermina à revenir à Paris, où il mourut en 1809. On lui doit plusieurs ouvrages utiles : *Lettres à Lemonnier sur la culture du café*, 1773, in-8. C'est le meilleur ouvrage qu'on eût sur ce sujet. *Lettres sur les arbres à épices fines, avec une instruction sur leur culture et leur préparation*, Paris, 1775, in-8; *Essai sur la fabrication de l'indigo*, 1779, in-8, ouvrage estimé; il a été traduit en anglais, Calcutta, 1789, in-4, très-rare. *Voyage à Canton, suivi d'observations sur le voyage à la Chine de Macartney et sur celui de van Braam, et d'une esquisse des arts des Indiens et des Chinois*, Paris, 1798, in-8, 5 fr.; *Voyage au Bengale, suivi de notes critiques et politiques d'observations sur le voyage de Stavroginus, etc.* Paris, 1779, 2 vol. in-8, avec carte, 7 fr. : *Moyens d'amélioration et de restauration proposés au gouvernement et aux habitants des colonies, ou Mélanges relatifs aux colonies*, Paris, 1803, 3 vol in-8, 15 fr.; *Recherches physiques et chimiques sur la fabrication de la poudre à canon*, avec un

supplément, Paris, 1807 et ann. suiv., 2 vol. in-8; *Mémoires sur la plantation des cannes à sucre dans les départements méridionaux de la France, et de l'extraction du sucre*, 1808, in-8.

CHARPENTIER (René), né en 1680, sculpteur du roi de France, de l'académie de peinture et sculpture, s'est distingué dans son art, particulièrement à Paris, où il est mort en 1723. Il joignit à beaucoup d'habileté, une grande probité et une piété solide. Entre les ouvrages publics qu'il a faits à Paris, on estime ceux qu'on y voit dans l'église de Saint-Roch, le tombeau du comte Ragony, l'autel du chœur. Le duc d'Antin et de Côte, qui l'avaient chargé du nouveau bâtiment de cette paroisse, ordonnèrent que l'on suivrait ses dessins pour la décoration du chœur.

CHARRIER (Marie-André), avocat à Mende, et député du bailliage de cette ville aux états généraux de 1789, s'opposa fortement aux projets des novateurs, et signa les protestations des 12 et 15 septembre 1791, contre les opérations de l'Assemblée. Retiré dans le département de la Lozère, il se mit à la tête des royalistes, et marcha sur Mende, dont il s'empara : il eut plusieurs autres succès assez marquants sur les troupes de la république; mais ayant été fait prisonnier, il fut traduit devant le tribunal de l'Aveyron, et condamné à mort le 16 juillet 1794. Louis XVIII a donné la croix d'honneur et des lettres de noblesse à son fils.

CHARRIER DE LA ROCHE (Louis), évêque de Versailles, né à Lyon le 17 mai 1738, d'une famille originaire d'Auvergne, reçut le doctorat à Paris, et obtint jeune encore un canonicat dans le chapitre noble d'Ainay, dont il devint prévôt-curé. Il était en outre prieur du Bois-de-la-Salle en Beaужolais, et M. de Montazet, alors archevêque de Lyon, le nomma son grand vicaire et son official métropolitain. A la mort de ce prélat, M. de Marbœuf lui retira les lettres de grand vicaire, parce qu'il passait, dit-on, pour janséniste. Charrier, nommé député aux états généraux par la sénéchaussée de Lyon, fut le premier des membres du clergé qui se réunit au tiers-état, et prêta serment, en 1791, à la constitution civile imposée aux prêtres. Le 18 novembre 1790, il s'était élevé avec force contre le projet d'envahir le Comtat-Venaissin, et le 28 août suivant, il s'opposa à la proposition de considérer le mariage comme un acte purement civil. Il fut nommé à l'évêché de Rouen, dont il se démit peu de temps après. Incarcéré après le siège de Lyon, où il s'était retiré, les pauvres, pour lesquels il avait toujours montré une charité sans bornes, se réunirent pour demander sa liberté et l'obtinrent. Lorsque Charrier fut nommé, en 1802, évêque de Versailles, il rétracta son serment, et demanda la même rétractation aux prêtres qui l'avaient aussi donné. Pie VII, dans son voyage en France, le reçut avec bonté. Quoique le premier consul l'eût choisi pour son premier aumônier, Charrier vit avec satisfaction le retour de la famille des anciens rois en 1814. S'il se rendit aux Tuileries dans les cent-jours, ce fut sur une invitation expresse, et il est faux, comme on l'a avancé, qu'il ait célébré pontificalement au

Champ-de-Mai. Charrier de la Roche est mort le 17 mars 1827, à l'âge de 89 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Réputation de l'instruction pastorale de l'évêque de Boulogne (M. Asseline) sur l'autorité spirituelle*, 1791, in-8, dans laquelle l'auteur se montre favorable aux réformes méditées par l'assemblée; *Questions sur les affaires présentes de l'église de France*, 1791, in-8; *Examen des principes sur les droits de la religion, la juridiction et le régime catholique*, in-8; *Lettres à M. Maultrout sur la religion*, 1791, in-8; *Lettre pastorale aux fidèles de mon diocèse*, 1791, in-8; *Quels sont les remèdes aux malheurs qui désolent la France*, 1791, in-8.

CHARRON (Pierre), né à Paris en 1541, d'abord avocat au parlement, fréquenta le barreau pendant cinq ou six années. Il le quitta pour s'appliquer à l'étude de la théologie et à l'éloquence de la chaire. Plusieurs évêques s'empressèrent de l'attirer dans leurs diocèses, et lui procurèrent des bénéfices dans leurs églises. Il fut successivement théologal de Bazas, d'Acqs, de Lectoure, d'Agen, de Cahors, de Condom et de Bordeaux. Michel Montaigne lui accorda son amitié et son estime. Il lui permit par son testament de porter les armes de sa maison : grâce puérile, mais dont un gascon, quelque philosophe, devait faire beaucoup de cas. Charron lui témoigna sa reconnaissance, en laissant tous ses biens au beau-frère de ce philosophe. En 1595, Charron fut député à Paris pour l'assemblée générale du clergé, et choisi pour secrétaire de cette illustre compagnie. Il aurait voulu finir ses jours chez les Chartreux ou chez les Célestins; mais on le refusa dans ces deux ordres, à cause de son âge avancé, et plus encore du peu de consistance qu'on supposait à sa vocation. Il mourut subitement à Paris, dans une rue, en 1603. On a de lui : *Les trois vérités*, Bordeaux, 1595, pet. in-8, 3 à 6 fr. Par la première, il combat les athées; par la seconde, les païens, les juifs, les mahométans; et par la troisième, les hérétiques et les schismatiques. Les catholiques applaudirent à cet ouvrage, et les protestants l'attaquèrent vainement : aucun de leurs écrivains d'alors n'avait ni la force de style ni l'esprit méthodique de Charron. *Traité de la sagesse*, ibid., 1601, in-8, 4 à 6 fr.; Paris, 1604, in-12; Leyde, Elzévir, 1646, pet. in-12, 15 à 30 fr.; ib., 1656, pet. in-12, 9 à 18 fr.; ibid., sans date, pet. in-12, 18 à 30 fr.; Paris, 1657, in-12, 4 à 5 fr.; ibid., 1783, in-8, 7 à 9 fr.; ibid., 1789, 3 vol. in-12, pap. vél., 15 à 18 fr.; Dijon, 1801, 4 vol. in-12, pap. vél., 16 fr., pap. de Hollande, 30 fr.; Paris, 1826, 4 vol. in-8, 24 fr., et plus cher, en pap. vél., 48 fr. Ce livre combattait si vivement les opinions populaires, que Charron semblait donner dans un excès contraire à celui qu'il condamnait. Deux docteurs de Sorbonne le censurèrent; l'université, la Sorbonne, le châtelet, le parlement s'élevèrent contre lui; le président Jeannin, à qui on confia cette affaire, dissipa l'orage, et dit qu'il fallait permettre la vente du livre, comme d'un livre d'état; mais cette décision ne justifia pas l'ouvrage aux yeux de ceux qui ne pensent pas sur toutes choses d'après

l'autorité d'un magistrat. Toujours est-il que Charron copie souvent Michel Montaigne, son maître, et c'est la vraie source de ses erreurs. Plusieurs passages de ce traité ont été corrigés dans les éditions postérieures. Charron avait composé, peu de temps avant sa mort, sous le titre de *Traité de sagesse*, un abrégé et une apologie du précédent, Paris, 1608, in-8. De Luchet a donné une *analyse raisonnée* de la sagesse, Amsterdam (Paris, 1763, in-12). Seize *discours chrétiens*, Bordeaux, 1604, in-8. On a donné une édition des *OEuvres diverses de Charron*, Paris, 1835, in-4, 6 à 9 fr.

CHARRY (Jacques PRÉVOST, seigneur de), gentilhomme languedocien, se distingua beaucoup par son courage dans les armées françaises, sous Henri II et Charles IX. Le maréchal de Montluc en parle souvent dans ses *Commentaires*, comme d'un des plus vaillants officiers de son temps. Il fallait qu'il fût aussi l'un des plus vigoureux, si l'on en croit ce qu'en dit Boivin du Villars dans son *Histoire des guerres du Piémont*. Il raconte que Charry, dans un combat où il défit 300 allemands de la garnison de Crescentin, abattit le bras d'un revers de son épée au capitaine de cette troupe, quoique armé de corselet et manches de mailles; et que ce bras fut porté à Bonnivet, qui admira la force de ce coup. Charry, en 1563, commandait dix enseignes d'infanterie, qui furent choisies par le roi pour en faire sa garde française à pied; et il fut le premier mestre-de-camp du régiment des gardes françaises, dont l'institution se rapporte à cette époque. Cet honneur lui coûta cher, et fut peu de temps après la cause de sa mort. En lui donnant ses provisions, on lui fit entendre secrètement, que l'intention du roi n'était point qu'il dépendît de d'Andelot, alors colonel général de l'infanterie française. D'Andelot, piqué de voir son autorité méconnue, conçut le projet de se défaire de Charry. On croit qu'il engagea dans ses intérêts Chatellier-Portant, gentilhomme de Poitou, dont Charry avait tué le frère quelques années auparavant. Cet officier suborna treize assassins, au nombre desquels on est fâché de trouver le *brave Mouvans*. Le 31 décembre 1563, Charry, allant au Louvre, fut attaqué sur le pont Saint-Michel par Chatellier et ses complices, qui l'environnèrent, le tuèrent avec deux amis qui l'accompagnaient, et sortirent à l'instant de Paris. Telle fut la fin de Charry, qui, suivant Brantôme, « était un second Montluc en valeur et orgueil, et qui l'aurait pu être en dignités, s'il ne s'était fait de trop grands ennemis pour l'atteindre. »

CHARTIER (Alain), archidiacre de Paris, conseiller au parlement, né en Normandie, et, suivant quelques biographes, à Bayeux, en 1386, fut secrétaire de Charles VI et de Charles VII, rois de France. Il fit les délices et l'admiration de la cour sous ces deux princes, qui l'envoyèrent en ambassade vers plusieurs souverains. Marguerite d'Ecosse, première femme du dauphin de France, depuis Louis XI, l'ayant vu endormi sur une chaise, s'approcha de lui pour le baiser. Les seigneurs de sa suite s'étonnant qu'elle eût appliqué sa bouche sur celle d'un homme aussi laid, la princesse leur répondit, qu'elle

n'avait pas baisé l'homme, mais la bouche qui avait prononcé tant de belles choses. On lui donna le nom de *père de l'éloquence française*. Il était digne de ce titre par sa prose, plutôt que par ses vers. C'était l'homme de son temps qui parlait le mieux. Il mourut à Avignon en 1449. Ses *OEuvres* ont été publiées par Duchesne en 1617, in-4, 6 à 9 fr., gr. pap., 21 fr. La première partie renferme des ouvrages en prose, l'*histoire de Charles VII* attribuée à Gilles-Bouvier, qui n'en a été que le continuateur, le *Curial* (Courtisan), le *Traité de l'espérance*, le *Quadrilogue invectif* contre Edouard III, et plusieurs autres pièces qu'on lui a faussement attribuées. On trouve ses *poésies* dans la seconde partie; mais tous les morceaux ne sont pas de lui, et plusieurs sont indignes de son nom.

CHARTIER (Jean), frère d'Alain, bénédictin, eut la place de chantre de Saint-Denis. Il est auteur des grandes *Chroniques de France*, vulgairement appelées *Chroniques de Saint-Denis*, rédigées en français, depuis Pharamond jusqu'au décès de Charles VII, Paris, 1476, 3 vol. in-fol., goth., vend. 500 fr., 300 fr.; Paris, 1493, 3 vol. in-fol. goth., grav. en bois, 60 à 80 fr.; ibid., 1514, 3 vol. in-fol., 50 à 60 fr. L'*histoire de Charles VII*, par Jean Chartier, fut imprim. séparément au Louvre en 1661, in-fol., 10 à 12 fr., par les soins du savant Godefroy, qui l'enrichit de plusieurs autres pièces qui n'avaient pas encore vu le jour. Le style de Chartier est naïf; ses ouvrages sont regardés comme les meilleurs que l'on puisse consulter pour le temps où il a vécu. Il vivait encore en 1461.

CHARTIER (Guillaume), conseiller au parlement de Paris, puis évêque de cette ville en 1447, fut un des commissaires nommés pour la révision du procès de la *Pucelle d'Orléans*, et pour la réhabilitation de sa mémoire. Dans ses dernières années, ayant accepté une députation vers les princes pendant la guerre du *bien public*, il encourut la disgrâce de Louis XI. Ce monarque étendit le ressentiment jusque après la mort de Chartier, en ordonnant de mettre sur son corps une épitaphe contenant les motifs de cette haine. Mais après le règne de Louis XI, le monument de son humeur vindicative fut supprimé; et la postérité, dont il avait voulu dicter le suffrage, rendit justice à la mémoire d'un prélat, dont les conseils, s'ils eussent été suivis par son prince, auraient prévenu bien des désordres. Il mourut en 1472.

CHARTIER (René), né à Vendôme en 1572, se fit recevoir docteur en médecine de la faculté de Paris, et mourut d'apoplexie en 1654. Il s'est fait un nom par la collection des *OEuvres d'Hippocrate et de Galien*, qu'il a donnée en grec et en latin, Paris, 1638-79, 13 tom. en 9 vol. in-fol., 248 fr., et plus, en gr. pap. Cette édition, quoique peu correcte, n'est cependant pas sans mérite, et on la recherche assez; les exempl. complets sont rares.

CHARTRES (Renaud de), évêque de Beauvais, puis archevêque de Reims, en 1414, fut nommé chancelier de France en 1424, et reçut, l'an 1439, le chapeau de cardinal, au concile général de Florence, des mains du pape Eugène IV. La même

année ce prélat sacra, dans son église métropolitaine, en présence de la *Pucelle d'Orléans*, le roi Charles VII, auquel il rendit de grands services. Il mourut subitement à Tours en 1443, où il était allé trouver le roi, pour traiter de la paix avec l'Angleterre.

CHASLES, **CHALES** ou **CHALLES** (Grégoire ou Robert de), né à Paris en 1659, étudia au collège de la Marche, où il fit connaissance de M. de Seigneley, qui lui procura de l'emploi dans la marine. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager au Canada, au Levant, aux Indes orientales, fut fait prisonnier au Canada par les Anglais, et subit le même sort en Turquie. C'était un homme sensuel et mordant, qui aimait la bonne chère et la satire. Quelques-unes de ses saillies le firent chasser de Paris, et reléguer à Chartres, où il mourut vers 1720. Il est auteur des *Illustres Françaises*, Paris, 1725, 3 vol. in-12, contenant sept histoires, augmentées de deux nouvelles dans l'édition d'Utrecht, 1739, et de Paris, 1750, 4 vol. in-12; du *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales sur l'escadre de du Quesne*, en 1690 et 1691, la Haye (Paris), 1721, 3 vol. in-12; *De la traduction du 6^e vol. de l'Histoire de Don Quichote*, Paris, 1713, in-12. Ce volume fut, comme les précédents, attribué à Filleau de St.-Martin; mais de Chasles le réclama.

CHASLES (François-Jacques), avocat au parlement de Paris, a fleuri dans le 18^e siècle. Il est auteur du *Dictionnaire universel, chronologique et historique de justice, police et finance*, contenant les édits et les arrêts du conseil d'état depuis l'année 600 jusques et compris 1720, Paris, 1725, 3 vol. in-fol., 15 à 18 fr.

CHASLES (Pierre-Jacques-Michel), député à la Convention nationale, naquit à Chartres en 1753; il était fils d'un menuisier de cette ville. Après avoir obtenu quelques succès dans ses études soit à Chartres, soit à Paris, il devint précepteur chez le comte d'Estaing, puis professeur de rhétorique dans sa ville natale. Il obtint ensuite un canonat à la métropole de Tours, et vécut dans l'intimité de Couzié son évêque. Il fit alors imprimer un discours assez remarquable contre la philosophie moderne. Au commencement de la révolution, il manifesta des principes monarchiques, mais avec une ardeur imprudente que de Couzié fut obligé souvent de comprimer. La société de Pétion et de quelques autres révolutionnaires de son pays le fit changer de sentiments; il rédigea à Chartres un journal politique, *Le Correspondant d'Eure-et-Loire*, ce qui lui valut le titre de principal du collège et de maire de la ville de Nogent-le-Rotrou. Son département le nomma membre de la Convention; il y vota la mort du roi sans appel et sans sursis; il avait même demandé que Louis XVI n'eût ni défenseurs ni conseil. Depuis cette époque on le vit presque toujours en mission; cependant il fut un de ceux qui contribuèrent le plus puissamment à la proscription des Girondins. Au 31 mai, et peu de temps après, ce que l'on éprouve de la douleur à dire et une véritable peine à croire, c'est que

Charles, l'ancien chanoine de Tours, professa le dégoûtant athéisme d'Hébert dans le temple même où il avait célébré, avec une piété qui paraissait si fervente, les saints mystères de notre religion. Envoyé en 1793 à l'armée du Nord, il y reçut, devant Menin, une blessure assez grave à la jambe. Compris dans la proscription du 12 germinal, il n'obtint sa liberté que par la loi du 4 brumaire. Un brevet de colonel et une place aux Invalides lui furent accordés; mais lorsque parut la loi qui exilait les ex-conventionnels à 20 lieues de Paris, Charles se retira, et depuis cette époque il vécut dans la plus grande obscurité. Il ne reçut aucune fonction de Bonaparte, ni avant ni après les cent-jours, ne signa point l'acte additionnel, et par conséquent ne fut point compris dans la loi des régicides. Il est mort en 1826.

CHASOT DE NANTIGNY (Louis), généalogiste, né à Saulx-le-Duc, en Bourgogne, en 1692, vint de bonne heure à Paris, y fut chargé de l'éducation de quelques jeunes seigneurs, et s'adonna ensuite particulièrement à la science des généalogies. C'est lui qui a travaillé à cette partie pour les *suppléments de Moréri*. On a encore de lui : *Tablettes géographiques*, Paris, 1725, in-12; *Généalogies historiques des anciens patriarches, rois, empereurs et de toutes les maisons souveraines jusqu'à présent*, Paris, 1736-38, 4 vol. in-4. Cet ouvrage n'est point achevé; *Tablettes historiques, généalogiques et chronologiques*, Paris, 1749-57, 8 vol. in-24; *Tables généalogiques de la maison de France et de celles qui en sont sorties*, in-4 : c'est un extrait de ses *généalogies historiques*; *Tablettes de Thémis*, 1755, 2 vol. in-24; *Abrégé de la généalogie des vicomtes de Lomagne, avec une dissertation sur la branche de Candale*, Paris, 1757, in-12. Il devint aveugle dans sa vieillesse, et mourut en 1755.

CHASSAIGNE (Antoine de la), né à Châteaudun en 1682, docteur de Sorbonne en 1710, ensuite directeur du séminaire des missions étrangères, mourut en 1760. Il joignit à des mœurs très-pures un savoir étendu; son attachement au jansénisme lui attira bien des peines. On a de lui la *Vie de Nicolas Pavillon, évêque d'Aleth*, St.-Michel (Chartres), 1739, 3 vol. in-12, ouvrage diffus, écrit avec négligence. Il est divisé en deux parties dont Chassaingne n'a fait que la deuxième qui traite des affaires du jansénisme et de la régle : la première partie est de Lefebvre St.-Marc qui l'a rédigé sur des mémoires fournis par Duvauzel, théologal du chapitre d'Aleth.

CHASSANION (Jean de), écrivain protestant, naquit à Monistrol en Velay; il a composé plusieurs ouvrages en faveur de sa secte. Le principal est son *Histoire des Albigeois, touchant leur doctrine et leur religion, contre les faux bruits qui ont été semés d'eux, etc.*, Genève, 1595, in-8; ouvrage mal écrit et entaché d'une partialité ridicule. On a encore de lui : *De gigantibus eorumque reliquiis atque iis quæ antè annos aliquot nostrâ ætate in Galliâ reperta sunt*, Bâle, 1580, in-8; Spire, 1587, in-8; *Histoires mémorables des grands et merveilleux*

jugements et punitions de Dieu, 1586, in-8.

CHASSANIS (N.), négociant, a laissé plusieurs ouvrages relatifs à la religion et à la morale, auxquels il n'a pas mis son nom. On a de lui : *Du christianisme et de son culte contre une fausse spiritualité*, Paris, 1802, in-12, 2 fr.; *Essai historique et critique sur l'insuffisance et la vanité de la philosophie des anciens, comparée à la morale chrétienne*, trad. de l'ital. de D. Gaëtan Sertor, Paris, 1792, in-12; *Morale universelle tirée des livres sacrés*, Paris, 1791, in-8, 3 fr. Chassanis mourut en 1802.

CHASSENEUX (Barthélemy de), né à Issy-l'Évêque, près d'Autun, en 1480, passa du parlement de Paris où il était conseiller, à celui de Provence où il fut premier, ou plutôt seul président, car alors il n'y en avait point d'autre. Il occupait ce poste, lorsque cette compagnie rendit, en 1540, le fameux arrêt contre les habitants de Cabrières et de Merindol. Ce magistrat en arrêta l'exécution tant qu'il vécut; mais après sa mort, en 1541, l'arrêt eut son effet. (V. OUPÈDE.) On a de lui un *Commentaire latin sur les contes de Bourgogne*, et de presque toute la France, in-fol., 5 à 6 fr., imprimé cinq fois pendant la vie de l'auteur, et plus de quinze depuis. La dernière édition, enrichie de l'éloge de Chasseneux, par le président Bouhier, a été donnée, Paris, 1717, in-4, et encore depuis refondue par le même éditeur dans une autre de 2 vol. in-fol.; *Consilia*, Lyon, 1531, in-fol., 4 à 5 fr. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve une espèce d'excommunication prononcée par l'official d'Autun, contre les mouches qui mangeaient le raisin dans le territoire de Beaune. Cette excommunication n'était qu'une espèce d'imprécation et de malédiction, que l'on était dans l'usage de pratiquer dans ce temps-là contre les animaux malfaisants, et d'autres fléaux. C'est une prière ardente et confiante qui va, à l'exemple de Josué, jusqu'à commander au nom de Dieu. Cet usage ne mérite pas le blâme que les protestants ont répandu sur le président, éditeur, de même que sur Chasseneux, encore moins les glâses et les fables qu'ils ont accumulées sur cette pratique (voy. *Mémoires de Nicéron*, t. 3.); *Catalogus gloriæ mundi*, Lyon, 1529, in-fol., 8 à 12 fr.; les *Épithames des rois de France jusqu'à François I^{er}*, en vers français, avec des distiques latins, et leurs effigies, Bordeaux, sans date, in-8, 10 à 12 fr., très-rare. Il est auteur seulement des distiques latins, les vers français sont de Jean Bouchet.

CHASSIGNET (Jean-Baptiste), né à Besançon vers 1578, fut avocat fiscal au bailliage de Gray, en Franche-Comté. Il a laissé : *Le mépris de la vie et consolation contre la mort*, Besançon, 1594, in-12, 5 à 7 fr.; *Paraphrases sur les 12 petits prophètes*, en vers français, Besançon, 1601, in-12, 3 à 4 fr.; *Paraphrases sur les 150 psaumes de David*, Lyon, 1613, in-12, 3 à 5 fr. On ne peut refuser à l'auteur de la verve, de l'abondance; mais il manque de goût dans le choix des expressions, et souvent il rend d'une manière bizarre les images sublimes des Livres saints.

CHASSIRON (Pierre-Claude-Martin, baron de),

agronome distingué, né à La Rochelle en 1760, mort à Paris en 1825, resta en France, quoique noble, pendant la révolution, perdit la moitié de sa fortune, devint cultivateur, fut le premier habitant de la Charente-Inférieure qui éleva des mérinos, introduisit la pratique du parcage, multiplia les prairies artificielles, et s'occupa du dessèchement des marais de la Vendée, des Deux-Sèvres et des pays voisins. Il parvint à dessécher parfaitement ceux de Boëze, qui avaient 3000 arpents d'étendue. Il conçut et parvint à faire adopter le projet d'un canal de navigation entre la Rochelle et Niort, destiné surtout au dessèchement de 6000 arpents de marais qu'il parcourt. La reconnaissance publique a donné son nom à ce canal. Il fut l'un des fondateurs de la *Société d'encouragement*, et membre de la *Société d'agriculture*. Il fit aussi partie du conseil des anciens. Il n'a écrit que quelques opuscules, et l'article *Dessèchement* dans le *Dictionnaire d'agriculture*; mais cet article à lui seul est un ouvrage. On a de lui : *Lettres sur l'agriculture du district de La Rochelle et des environs*, 1796, in-8; deux *Lettres aux cultivateurs français sur les moyens d'opérer un grand nombre de dessèchements*, 1800, in-8; *Essai sur la législation et les règlements nécessaires en France aux cours d'eau et rivières, etc.*, Paris, 1818, in-8; *Richard converti, ou Entretien sur les objets les plus importants du code rural*, 1801, in-8. Il a aussi donné des morceaux dans les *Mémoires de la société royale et centrale d'agriculture*, et il a fourni plusieurs articles au *Nouveau cours complet d'agriculture*, en 13 vol. in-8. On a publié une *Notice* sur le baron Chassiron, Paris, 1826, in-8.

CHASTELAIN (Claude), chanoine de l'église de Paris, sa patrie, fut mis par M. de Harlay, archevêque, à la tête d'une compagnie pour la composition des livres d'église. Il possédait la science des liturgies, des rites et des cérémonies de l'Eglise. Il avait parcouru l'Italie, la France, l'Allemagne, et partout il avait étudié les usages de chaque église particulière. Il connaissait tout ce qu'il y avait de curieux dans les lieux où il passait, et souvent il en instruisait même les gens du pays. Il mourut en 1712, à 73 ans. On a de lui les deux premiers mois de l'année du *Martyrologe romain*, Paris, 1705, in-4, traduits en français, avec des additions à chaque jour des saints qui ne sont point placés dans ce martyrologe selon l'ordre des siècles; la première, de ceux de France; la seconde, de ceux des autres pays; et des notes sur chaque jour. Les recherches de l'auteur regardent principalement la vérité des faits. Il était très-lié avec le P. Papebroch, l'un des plus célèbres bollandistes. On conserve à la bibliothèque des avocats de Paris une copie manuscrite du second volume, qui comprend les mois de mars et d'avril. *Martyrologe universel*, Paris, 1709, in-4, ibid. 1823, in-8, 6 fr. C'est la traduction en français du *Martyrologe romain* avec des notes et des additions. Cet ouvrage est rédigé dans le goût du précédent, plein de l'érudition la plus recherchée; *Vocabulaire hagiologique dans les étymologies de la langue française* de Ménage; *Vie de*

saint Chaumont, Paris, 1699, in-12. Les bollandistes lui ont dédié un volume de leur savante collection.

CHATELAIN (Jean-Claude), membre du directoire dans le district de Sens, né en 1747, fut nommé en 1792 député à la Convention, où il se fit remarquer par le courage avec lequel il manifesta ses opinions royalistes. Dans le procès de Louis XVI, il se déclara pour l'appel au peuple, et fut le seul de son département qui ne vota pas la mort; il opina pour la détention et le bannissement à la paix. Lorsque l'on fit le dernier appel, son vote fut pour le sursis. Dans d'autres circonstances il donna de nouvelles preuves de courage. Il protesta contre la révolution du 31 mai qui avait proscrit les Girondins : la protestation fut déferée à la Convention. Le rapporteur ne pouvant lire sa signature parmi celles qui se trouvaient au bas de cet acte, demanda qu'on fit grâce à cet inconnu; mais Chastelain se leva aussitôt et déclara que la *signature était la sienne, et qu'il voulait partager le sort de ses collègues*. Jeté dans les prisons pour cet acte d'indépendance, il y resta jusqu'à la mort de Robespierre. Après avoir été rappelé dans cette assemblée, il passa au conseil des Cinq-cents d'où il sortit dans le mois de mai 1797. Après la révolution du 18 brumaire, il devint jugé au tribunal civil de Sens. Peu de temps après, il se retira dans une campagne voisine de cette ville où il est mort en 1824. On lui doit : *Pacte social combiné sur l'intérêt physique, politique et moral de la nation française et autres nations*, 1795, in-4, avec tableaux.

CHASTELER (Jean, marquis de), général au service d'Autriche, descendait d'une ligne collatérale de la maison de Lorraine, et naquit le 22 janvier 1763 à Mons en Belgique. Il entra dans l'académie du génie de Vienne, en sortit en 1780 avec le grade de sous-lieutenant, devint bientôt capitaine, et se signala dans la guerre contre les Turcs, où il mérita, par sa valeur, le grade de major, la croix de l'ordre de Marie-Thérèse, et enfin le titre de lieutenant colonel du génie. C'est en cette qualité qu'il fut chargé de la reconstruction du fort de Namur, et ensuite employé au siège de Lille. Il fit les campagnes de 1793 et 1794 contre les Français, et se distingua en plusieurs rencontres, notamment à Watignies, et à la prise des lignes que les Français avaient élevées devant Mayence. Chargé de porter à Vienne la nouvelle de cette victoire, il fut reçu avec distinction par l'empereur et nommé colonel le 3 novembre 1795. En 1798 on l'envoya à Saint-Petersbourg pour y négocier une seconde coalition contre la France; l'année suivante il fit la campagne d'Italie, et contribua beaucoup aux succès de Vérone. En 1802 il organisa les milices du Tyrol d'une manière si satisfaisante, que l'empereur lui accorda la propriété d'un régiment de chasseurs tyroliens. Le prince Charles le choisit, en 1805, pour le chef d'état-major de l'armée qu'il commandait en Italie, et en 1808 il fut nommé commandant de Komorn, et dirigea les travaux entrepris pour relever les fortifications de cette place. Quand la guerre recommença, en 1809, entre la France et l'Autriche,

Chasteler fut chargé d'organiser l'insurrection du Tyrol, et y réussit complètement. Il tomba à l'improviste sur une division française isolée qu'il écrasa, et parvint à se rendre maître de tout le Tyrol avant que les Français pussent venir au secours des leurs. Bonaparte, irrité de cet échec, déclara, dans un ordre du jour, qu'il serait traduit à une commission militaire aussitôt qu'il serait fait prisonnier, et passé par les armes dans les 24 heures, comme chef d'un rassemblement de brigands. Le maréchal Lefèvre marcha contre lui avec des forces considérables; Chasteler, forcé à la retraite, parvint à lui échapper. L'empereur d'Autriche lui accorda le grade de feld-maréchal-lieutenant avec le titre de chambellan, et celui de commandeur de l'ordre de Léopold. Il se distingua encore dans la campagne de 1813 qui amena la chute de Bonaparte, obtint en décembre 1814 le poste de commandant militaire de Venise, et mourut, en 1820, dans une de ses terres, près d'Ath, dans le royaume des Pays-Bas. Le marquis de Chasteler était un des généraux les plus braves et les plus actifs de l'armée autrichienne. Il avait reçu 15 blessures sur le champ de bataille. Il était aussi très-instruit, et parlait douze langues. On lui doit un *Memoire sur la question proposée par l'académie de Bruxelles, sur les principales expéditions de l'émigration des Belges*, 1779, in-4.

CHASTELET (Gabrielle-Émilie LE TONNELIER de BRETEUIL, marquise du) naquit en 1706 du baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs et princes étrangers auprès du roi. Son esprit et ses grâces la firent rechercher en mariage par plusieurs seigneurs distingués. Elle épousa le marquis du Chastelet-Lomont, lieutenant général des armées du roi, d'une famille illustre. Les bons auteurs anciens et modernes lui furent familiers dès sa jeunesse. Elle s'appliqua surtout aux philosophes et aux mathématiciens. Son coup d'essai fut une explication de la *Philosophie de Leibnitz*, sous le titre : *d'Institutions de physique*, in-8, adressées à son fils, son élève dans la géométrie. Les rêves sublimes du philosophe allemand ne lui ayant paru ensuite que des rêves, elle l'abandonna pour Newton. Elle traduisit ses *Principes* et les commenta. Cet ouvrage, impr. après sa mort, en 2 vol. in-4, a été revu et corrigé par Clairaut. La marquise du Chastelet mourut d'une suite de couches en 1749, au palais de Lunéville. L'étude ne l'éloigna point du monde. Elle se livra à tous les plaisirs, et les rechercha même plus qu'une femme sage n'a coutume de faire. Elle avait pris ce goût chez les gens qu'on appelle philosophes; elle en avait toujours auprès d'elle, à Paris, à Cirey et à Lunéville. Ces messieurs lui avaient aussi appris à ne point souffrir de critiques. Un auteur ayant osé en risquer une, ne tarda pas à se voir renfermer; mais dans l'espoir qu'il serait plus circonspect par la suite¹, la marquise le fit élargir.

CHASTELET (Paul HAY, sieur du), gentilhomme breton, avocat général au parlement de Rennes, ensuite maître des requêtes et conseiller d'état, fut nommé commissaire au procès du ma-

réchal de Marillac. Celui-ci le récusait comme son ennemi capital, et comme auteur d'une satire latine en prose rimée contre lui. On croit qu'il fit suggérer lui-même cette requête de récusation au maréchal; mais le cardinal de Richelieu, ayant découvert son artifice, le fit mettre en prison. Il en sortit quelque temps après. C'était un homme d'un esprit ardent, et plein de saillies. Etant un jour avec Saint-Preuil, qui sollicitait avec chaleur la grâce du duc de Montmorency, le roi lui dit : « Vous » voudriez, je pense, avoir perdu un bras pour le » sauver. — Je voudrais, sire, répondit du Chastelet, les avoir perdus tous deux, car ils sont inutiles à votre service; et en avoir sauvé un qui vous a gagné des batailles, et qui vous en gagnerait encore. » Il fit un *factum* également hardi et éloquent pour ce général. Le cardinal de Richelieu lui ayant fait des reproches, en disant que cette pièce condamnait la justice du roi : « Pardonnez-moi, » répliqua du Chastelet; c'est pour justifier sa miséricorde, s'il a la bonté d'en user envers un des plus vaillants hommes de son royaume. » Du Chastelet fut un des ornements de l'académie française. Il mourut en 1636. On a de lui divers ouvrages en vers et en prose : *L'Histoire de Bertrand Duguesclin*, connétable de France, 1666, in-fol., et 1693, in-4, curieuse par les pièces justificatives dont on l'a enrichie; *les Observations sur la vie et la condamnation du maréchal de Marillac*, 1633, in-4; *Recueil des pièces pour servir à l'histoire*, 1635, in-fol., 6 à 8 f.; *Entretiens des Champs-Élisées*, 1631, in-8, 3 à 5 fr.; *Avis aux absents de la cour*, pièce de 150 vers, contre ceux qui avaient suivi la reine-mère à Bruxelles, etc.

CHASTELLUX (Claude de Beauvoir, seigneur de), vicomte d'Avalon, et maréchal de France, d'une famille noble et ancienne, suivit le parti des ducs de Bourgogne, dont il était né sujet, et qui lui firent de grands biens. Il fut employé en des affaires importantes. Il mourut à Auxerre en 1453, avec une haute réputation d'intelligence et de bravoure. La cathédrale de cette ville fut, dit-on, embellie par ses libéralités, que l'évêque et le chapitre lui accordèrent et à sa postérité une prébende en 1423, avec droit de la desservir l'épée au côté.

CHASTELLUX (François-Jean), d'une ancienne maison de Bourgogne, né à Paris en 1734, entra de bonne heure au service, et se distingua successivement en Allemagne et en Amérique, où il passa en 1780. A son retour en France, il obtint le gouvernement de Longwy. Il mourut à Paris en 1788. L'académie française l'avait reçu en 1775. Dès sa jeunesse il avait été lié avec ce qu'on appelle *philosophes*, et avait toujours été très-zélé partisan de leurs opinions, comme on le voit dans son traité *De la félicité publique*, rempli du fiel le plus amer contre le christianisme, auquel il rend néanmoins des hommages forcés, en montrant combien les républiques chrétiennes, les moins bien constituées, sont supérieures aux gouvernements les plus vantés de l'ancienne Grèce. Renouard en a donné une nouvelle édition en 1822, précédée d'une notice, par Alfred de Chastellux fils. Son *Voyage dans*

l'Amérique septentrionale est empreint du même philosophisme. (*Voy. le Journal historique et littéraire*, 1^{er} mars 1787, pag. 323.) Ce qu'il a écrit sur *l'union de la poésie et de la musique*, prouve que ces matières lui étaient peu connues. Parmi ses autres ouvrages, il faut placer son *Discours sur les avantages et les désavantages qui résultent pour l'Europe de la découverte de l'Amérique*, Londres (Paris), 1787, in-8, son *éloge d'Helvétius; ses discours en vers à l'armée américaine*, trad. de l'anglais de David Humphrey, des articles au *supplément de l'Encyclopédie*, et dans les journaux littéraires du temps.

CHASTILLON (GAUCHER de), d'une maison alliée à celle de France, qui tire son nom de Châtillon-sur-Marne, entre Epernay et Château-Thierry, était sénéchal de Bourgogne et bouteiller de Champagne. Il suivit le roi Philippe-Auguste au voyage de la terre sainte, et se distingua au siège d'Acre en 1171. Il ne se signala pas moins à la conquête de la Normandie en 1283, en Flandre, où il se rendit maître de Tournay, à la bataille de Bouvines, au gain de laquelle il contribua. Il prit ensuite le nom de comte de Saint-Paul, sa femme ayant hérité de ce comté. Il mourut en 1219, la même année qu'il s'était croisé contre les Albigeois.

CHASTILLON (GAUCHER, comte de Porcean), arrière-petit-fils du précédent, né en 1250, se distingua tellement à la journée de Courtrai, que Philippe le Bel lui donna en récompense l'épée de connétable en 1302. Il eut beaucoup de part à la victoire de Mons-en-Puelle en 1304, conduisit le prince Louis Hutin en Navarre, le fit couronner à Pampelune en 1307, et fut le principal ministre de ce roi. Il contribua aussi à la victoire de Mont-Cassel en 1328, et mourut comblé d'honneurs et de gloire en 1329. La maison de Chastillon a produit plusieurs autres grands hommes. L'auteur des *Mémoires pour l'instruction du duc de Bourgogne*, a raison de dire que cette maison a été décorée dans ses premières branches de tant de grandeur, qu'il ne restait que la royauté au-dessus d'elle.

CHATRE (Claude de la), maréchal de France, chevalier des ordres du roi, et gouverneur du Berri et d'Orléans, s'éleva par son mérite et par la faveur du connétable de Montmorency, dont il avait été page. Il se fit un nom distingué par ses exploits en divers sièges et combats. S'étant jeté dans le parti de la ligue, il se saisit du Berri, qu'il remit dans la suite au roi Henri IV. Il mourut en 1614, à 78 ans, avec la réputation d'un très-brave officier, mais d'un médiocre général. On a de lui : *La prise de Thionville en 1555*, Paris, 1558, in-4, 3 à 5 fr. — Il eut un fils, Louis de la Chatre, qui, sans beaucoup de mérite, obtint cependant le bâton de maréchal de France en 1616, et mourut en 1630. La maison de la Chatre tire son nom d'un grand bourg de Berri sur l'Indre. Elle a produit plusieurs personnages illustres, entre autres, Pierre de la Chatre, archevêque de Bourges et cardinal, mort en 1711.

CHATRE (Edme, marquis de la) comte de Nan-

cay, de la même famille que les précédents, maître de la garde-robe du roi, puis colonel général des Suisses et Grisons en 1643, se signala à la bataille de Nortlingen, où il fut fait prisonnier, et mourut des suites d'une blessure en 1645. On a de lui des *mémoires* curieux et intéressants, qui se trouvent imprimés avec ceux de la Rochefoucauld, à la Haye, 1691, in-12. Ils ont le mérite de la vérité, avec l'air du roman.

CHATAIGNIER (Alexis), graveur, naquit à Nantes en 1772, de parents riches qui lui donnèrent les moyens de suivre son goût pour les beaux-arts. Après avoir étudié le dessin, soit dans sa ville natale, soit à Paris, il prit des leçons de gravure sous Quéverdo. Il fit en peu de temps des progrès très-rapides, et de bonne heure son nom se rattacha à d'importantes entreprises. Il a gravé à l'eau-forte la plupart des *planches* du *Cours historique et élémentaire de peinture*, ou *Galerie complète du musée*, rédigée par Lavallée et publiée par Filhiol, Paris, 1803-14, 120 livr. de 6 pl. formant 10 vol. gr. in-8, 960 fr., pap. vél. avec la lettre grise, 1440 fr., et format in-4, avant la lettre, 2880 fr. Dans toutes ses compositions on remarque une touche facile, correcte, variée, et l'on est étonné quelquefois de la finesse de son burin. Un excès de travail affaiblit sa santé et accéléra sa mort qui arriva en 1817.

CHATEAU (Guillaume), né en 1633, graveur d'Orléans, fut encouragé par Colbert. Il mérita les bienfaits de ce sage ministre, par plusieurs estampes gravées d'après les ouvrages du Poussin, de Raphaël, du Corrège, de l'Albane, de Carle Maratte et autres maîtres. Il avait perfectionné son talent en Italie. Il mourut à Paris en 1683. On estime ses estampes gravées à l'eau-forte, entre autres *saint Paul recouvrant la vue*; *les aveugles de Jéricho*; *la mort de Germanicus*; *le martyre de saint Etienne*. Les estampes qu'il a gravées portent la signature *Castelli*.

CHATEAUBRIANT (Françoise de FOIX, épouse de Jean de LAVAL, comte de) était fille de Phébus de Foix, et sœur du fameux comte de Lautrec et du maréchal de Foix, dont elle fit la fortune. Elle fut maîtresse de François I^{er}, qui la quitta pour la duchesse d'Etampes. Varillas rapporte que Laval fit ouvrir les veines à sa femme; mais cette assertion paraît fautive. Elle mourut en 1537.

CHATEAUBRUN (Jean-Baptiste VIVIER de), maître-d'hôtel ordinaire de Mgr. le duc d'Orléans, né à Angoulême en 1686, fut reçu membre de l'académie française, et mourut en 1775. Il est auteur de quelques tragédies, entre autres de *Mahomet*, de *Philoctète*, et d'*Asianax*, qui aujourd'hui sont presque oubliées.

CHATEAUNEUF - RANDON (le comte de), député à la Convention nationale, était issu d'une des premières familles du royaume de France, mais sans fortune, et fut admis par le comte d'Artois au nombre de ses gentilshommes. La noblesse de la sénéchaussée de Mende le nomma député suppléant aux états généraux, pour remplacer le marquis d'Apchier démissionnaire, et il vota constamment

avec le parti gauche. Après la session il devint président du département de la Lozère, et fut envoyé en 1792 par ce département à la Convention nationale, où il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Son zèle à seconder toutes les mesures du parti révolutionnaire lui valut une place dans le comité de sûreté générale. Après avoir provoqué l'arrestation de la duchesse d'Orléans et de M^{me} de Montesson, il se rendit, comme représentant du peuple, à l'armée qui venait d'entrer à Lyon, et exerça de nouvelles persécutions sur les malheureux habitants de cette ville et des départements voisins; il dénonça ensuite l'ex-constituant Charrier pour avoir excité des mouvements insurrectionnels dans le département de la Lozère, accusa de trahison les tribunaux de l'Aveyron qui l'avaient acquitté, et demanda la révision de leurs jugements. Après le 9 thermidor, il eut une discussion violente avec Fréron au sujet de ses écrits réactionnaires, et voulut même l'appeler en duel; mais bientôt il fut dénoncé comme terroriste par les habitants de St.-Flour; il échappa néanmoins, grâce à Collot-d'Herbois, au tribunal révolutionnaire, et après la session fut employé comme général de brigade. Il dénonça encore au mois d'octobre 1796, une conspiration formée dans le midi contre la république, et reçut en 1798 le commandement de Mayence; mais ayant provoqué à l'approche des Autrichiens une levée en masse des habitants du Haut et Bas-Rhin, il fut destitué par le général en chef Jourdan. Un écrit justificatif de sa conduite qu'il publia, le fit remettre en activité par le Directoire, qui l'envoya à Nice comme préfet des Alpes-Maritimes; cependant l'opinion publique se montra si inflexible à son égard, qu'il fut obligé de donner sa démission. Il est mort en 1816, frappé d'une sorte d'aliénation mentale.

CHATEAU-REGNAUD (François-Louis ROUSSELET, comte de), d'une maison ancienne de Touraine, né en 1637, fut également utile à la France et sur terre et sur mer. S'étant consacré en 1661 au service de la marine, il se distingua à l'expédition de Gigeri, où il fut blessé. La mer Méditerranée était infestée par les pirates; il donna la chasse à ceux de Salé avec un seul vaisseau. Nommé chef d'escadre en 1673, il défit le jeune Ruyter en 1675. Il conduisit un convoi en Irlande en 1689, et l'année d'après il en ramena les troupes françaises et 18,000 Irlandais. Dans la guerre de la succession d'Espagne, il ramena les flottes espagnoles en Europe et mit en sûreté les îles de l'Amérique. Ses services lui méritèrent la place de vice-amiral, en 1701, le bâton de maréchal de France en 1703, et le collier des ordres du roi en 1705. Il mourut en 1716, à 80 ans, laissant plusieurs enfants, et emportant les regrets de tous ceux qui savent apprécier le mérite militaire.

CHATEIGNERAIE (François de VIVONNE, seigneur de la), fils puiné d'André de Vivonne, grand sénéchal de Poitou, né en 1520, parut avec distinction à la cour sous François I^{er} et Henri II. Il était lié de la plus tendre amitié avec Gui de Chabot-Jarnac; l'indiscrétion de ses propos le brouilla

avec ce courtisan. Il dit un jour à François I^{er}, dont il était fort aimé, que Jarnac s'était vanté à lui d'avoir eu les faveurs de sa belle-mère (Madeleine de Puyguion, seconde femme de Charles Chabot-Jarnac, son père). Le roi en plaisanta le jeune Jarnac : celui-ci piqué au vif, non content de nier le fait, répondit, que *sauf le respect dû à sa majesté, La Chateigneraie avait menti*. Sur ce démenti qui devint public, La Chateigneraie demanda à François I^{er} la permission d'un combat à outrance; mais ce prince ne voulut point l'accorder. Ils l'obtinrent enfin de Henri II, successeur de François I^{er}. Le 10 juillet 1547, le combat se fit en champ-clos, dans le parc de Saint-Germain-en-Laye, en présence du roi, du connétable Montmorenci et de quelques autres seigneurs. La Chateigneraie, après avoir reçu une blessure très-dangereuse au jarret, tomba par terre. Sa vie était à la discrétion de Jarnac; le vainqueur supplia plusieurs fois le roi d'accepter le don qu'il lui faisait de la Chateigneraie qui ne voulait point demander la vie. Le roi se laissa enfin gagner par les prières de Jarnac, et par celles du connétable, et permit qu'on portât La Chateigneraie dans sa tente pour le panser; mais la honte de se voir vaincu le jeta dans un tel désespoir, qu'il en mourut trois jours après. Il avait été l'assaillant dans le combat, et Jarnac le soutenant. Il avait à peine 28 ans. Il se fiait tellement sur son adresse, et faisait si peu de cas de son ennemi, qu'il avait, suivant Brantôme, préparé un souper splendide, pour régaler ses amis le jour même du combat; mais la fortune des armes en décida autrement. Le *coup de Jarnac* a passé depuis en proverbe pour signifier une ruse, un retour imprévu de la part d'un ennemi. L'intervalle des formalités qui précédaient ces sortes de combats avait été employé par les deux *champions* à s'exercer dans les armes. Jarnac avait, dit-on, si bien profité des leçons d'un maître d'escrime, qu'en s'exerçant avec lui, il ne manquait jamais le coup qu'il porta à la Chateigneraie. Ce combat en champ-clos est le dernier qui se soit vu en France. Le regret qu'eut Henri II de la mort de la Chateigneraie, son favori, le fit jurer qu'il n'en accorderait plus. A cette ancienne institution des lois lombardes, succéda la licence des duels particuliers, qui depuis deux siècles a plus fait verser de sang en Europe, et surtout en France, qu'il n'en avait été répandu dans les combats en champ-clos depuis leur origine.

CHATEL (TANNEGUY du), grand-maître de la maison du roi, d'une famille ancienne, passa l'an 1404 en Angleterre pour venger la mort de son frère aîné tué par les Anglais devant l'île de Jersey. Il revint de cette expédition chargé d'un riche butin, et se signala ensuite en Italie contre l'armée de Ladislas, usurpateur de la couronne de Sicile. De retour en France, il combattit avec valeur à la journée d'Azincourt en 1415, et deux ans après se rendit maître de Monthermé et de plusieurs autres places aux environs de Paris occupées par les Bourguignons. Lorsque cette ville fut prise par la faction de Bourgogne en 1418, il sauva le dauphin Charles auquel il était attaché. Comme il était un de ses

plus intimes confidents, on lui imputa le conseil du meurtre de Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, ennemi déclaré de ce prince. Après la mort de Charles VI, Charles VII récompensa ses services par la charge de grand maître de son hôtel. Il l'envoya ensuite en Provence avec le titre de gouverneur; et c'est dans cette province qu'il mourut en 1449, avec la réputation d'un grand capitaine et d'un habile politique.

CHATEL (TANNEGUY du), vicomte de LA BEL-LIERE, neveu du précédent, a une place dans l'histoire par l'attention qu'il eut de faire rendre les derniers devoirs à Charles VII, abandonné par les courtisans, occupés alors à flatter le nouveau roi. Il employa 30,000 écus pour ses funérailles, et n'en fut remboursé que dix ans après. François II, après sa mort, ayant été négligé par les Guises, comme Charles VII, on mit sur son drap mortuaire ces mots : *Où est maintenant Tanneguy du Chatel?* Ce sujet fidèle fut tué d'un coup de fauconneau au siège de Bouchain en 1477.

CHATEL (Pierre du), *Castellanus*, l'un des plus savants prélats du 16^e siècle, natif d'Arc-en-Barrois. Après avoir étudié et régenté à Dijon, il voyagea en Allemagne, en Italie et dans la Grèce; dans ces courses utiles il recueillit grand nombre de connaissances et gagna l'estime des savants. De retour en France, il fut lecteur et bibliothécaire du roi François I^{er}. Il était le seul homme de lettres que ce prince prétendait n'avoir pas épuisé en deux ans. Il vivait à la cour et y était goûté. Les envieux de son érudition et de sa faveur se réunirent pour élever sur ses ruines un nommé Bigot, dont ils vantaient avec affectation l'esprit et le vaste savoir. Le roi, avant de le faire venir de Normandie, sa patrie, voulut connaître quel homme c'était. Du Châtel lui dit que c'était un philosophe qui suivait les opinions d'Aristote. — *Et quelles sont ces opinions?* continua le prince. — *Sire*, repartit l'adroit courtisan, *Aristote préfère les républiques à l'état monarchique*. Ce mot fit une impression si forte sur l'esprit de François I^{er}, qu'il ne voulut plus entendre parler de Bigot. Ce prince, voulant élever du Châtel aux premières dignités de l'Eglise, fut curieux d'apprendre de lui s'il était gentilhomme? *Sire*, répondit le savant, *ils étaient trois frères dans l'arche de Noé, je ne sais pas bien duquel des trois je suis sorti*. Peu de temps après, il parvint à l'épiscopat. Il fut évêque de Tulle en 1539, de Mâcon en 1544, grand-aumônier de France en 1548, enfin évêque d'Orléans en 1551; il y mourut d'apoplexie en prêchant, le 3 février 1552. Il était très-versé dans les langues orientales, et fort éloquent en chaire. On a de lui quelques ouvrages. Pierre Galland a écrit la *Vie* de ce prélat, et Baluze la fit imprimer à Paris en 1684, in-8.

CHATEL (Jean), fils d'un marchand drapier de Paris, s'annonça dans le monde par un crime exécrable. Ce jeune homme, plein de son noir projet, trouva le moyen de pénétrer dans l'appartement de Henri IV, de retour à Paris après son expédition des Pays-Bas en 1594. Ce prince s'avantait vers deux officiers qui étaient venus lui rendre

leurs devoirs et qui tombèrent à ses genoux ; comme il se baissait pour les relever, Châtel lui donna un coup de couteau dans la lèvre supérieure du côté droit. Le coup lui cassa une dent. L'assassin se glissa dans la foule, mais on le reconnut à son visage effaré. Se voyant pris, il avoua aussitôt son crime. Henri IV voulait qu'on le laissât aller ; mais il fut conduit au Fort-l'Evêque sous bonne garde. Il soutint dans son premier interrogatoire, qu'il avait commis ce parricide comme une action qu'il croyait méritoire. « Le parlement, dit Péréfixe » (*Histoire de Henri le Grand*, page 225), condamna le parricide à avoir le poing droit brûlé et » à être tenaillé, puis tiré à quatre chevaux. Le » père de ce misérable fut banni, sa maison de de- » vant le Palais démolie, et une pyramide érigée » en la place. Les jésuites, sous lesquels ce mé- » chant avait étudié, furent aussitôt accusés de » l'avoir imbu de cette pernicieuse doctrine, qu'il » est permis d'assassiner un roi hérétique ou ex- » communié ; et comme ils avaient beaucoup d'en- » nemis, le parlement bannit toute la société du » royaume par le même arrêt de leur écolier. Ceux » qui n'étaient point leurs ennemis, ne croyaient » pas que la société fût coupable ; de sorte que, à » quelques années de là (dix ans), le roi révoqua » l'arrêt du parlement, et les rappela. » *Voy. GUIGNARD, GUERET.*

CHATELAIN (George), *Castellanus*, né en 1404, gentilhomme flamand, élevé à la cour des ducs de Bourgogne, passait pour un des hommes de son temps qui entendait le mieux la langue française. Il mourut en 1474. On a de lui : *Recollection des merveilles advenues de son temps*, Anvers, Vorsterman, in-4, goth., 6 à 7 fr. ; *l'Histoire de Jacques Lalain*, Anvers, 1634, in-4, 3 à 5 fr. ; d'autres ouvrages qui ne sont lus aujourd'hui que par les savants qui veulent tout voir.

CHATELLAIN (Jean Le), religieux augustin, qui vivait dans le 16^e siècle, fit paraître de grands talents pour la prédication. Sa réputation s'était répandue au loin ; il parut avec éclat dans les chaires des principales villes de France ; mais, moins orthodoxe qu'éloquent, il étala des principes qui favorisaient l'hérésie des luthériens. Les ecclésiastiques de Lorraine, où il avait été appelé pour prêcher, ayant entendu ses discours, le dénoncèrent à l'autorité ; et il fut arrêté comme il s'éloignait de Metz, en 1524, et conduit en prison à Nomény, petit bourg peu distant de la ville. Les magistrats de Metz n'ayant point montré assez de fermeté dans le jugement de cette affaire, le pape Clément VII nomma des juges pour examiner la cause. Convaincu d'être hérétique et relaps, Chatellain fut condamné à être brûlé par l'autorité séculière, à laquelle on le livra ; sa sentence fut exécutée le 12 janvier 1525. Quelques-uns disent qu'avant de mourir il rétracta ses erreurs. On lui attribue une *Chronique de la ville de Metz*, en rime, 1698, in-12. Cette édition ne va que jusqu'à l'année 1741. Cette chronique, continuée jusqu'en 1550, a été réimprimée par don Calmet dans le tome trois de son histoire de Lorraine. On connaît des

manuscrits où la continuation va jusqu'en 1620.

CHATELLARD (Jean-Jacques du), né à Lyon en 1693, entra de bonne heure dans la compagnie de Jésus. Il professa d'abord les belles-lettres ; mais son goût l'entraîna vers les mathématiques, et ses supérieurs ne voulurent pas gêner la nature. Après les avoir enseignées dans les collèges, il fut nommé professeur d'hydrographie au port de Toulon, et chargé de l'instruction des gardes de la marine. Il exerça ce pénible et critique emploi pendant 33 ans, et mourut à Lyon en 1757. On a de lui : *Recueil des traités de mathématiques à l'usage de MM. les gardes de la marine*, 1749, 4 vol. in-12.

CHATILLON (Nicolas de), ingénieur, natif de Châlons-sur-Marne en 1547, mort en 1616, a donné les dessins de la place Royale à Paris, et a continué les ouvrages du Pont-Neuf, qui avaient été commencés sous Henri III.

CHATILLON (Louis de), peintre en émail et graveur, était né à Sainte-Menehould. Il a gravé les *Parques filant la destinée de Marie de Médicis*, d'après Rubens, une partie des *Conquêtes de Louis XIV*, d'après Le Clerc. Louis XIV employa ses talents dans la peinture en émail. Cet artiste mourut en 1734.

CHATTERTON (Thomas), littérateur anglais, naquit à Bristol, le 20 novembre 1752, de parents pauvres. Placé à l'âge de cinq ans dans une des écoles de cette ville, il s'en fit renvoyer, comme incapable de rien apprendre, et revint chez sa mère sans savoir encore lire. Mais l'orgueil qui le dominait était pour lui un obstacle plus grand que le défaut d'intelligence. Un vieux livre de musique, dont les figures enluminées excitèrent vivement sa curiosité, étant tombé entre ses mains, il consentit à faire de nouveaux efforts pour se mettre en mesure de savoir ce qu'il contenait. On le plaça dans l'école de charité de Colston, à l'âge de 8 ans, et il paraît que les goûts poétiques d'un des maîtres de cette école, contribuèrent à donner la même direction à l'esprit du jeune Chatterton. Son premier ouvrage qu'il écrivit à onze ans et demi, fut une satire contre un méthodiste qui avait changé de secte ; cette satire n'a été connue que depuis. Il quitta l'école vers l'âge de 14 ans et fut placé, en qualité de clerc, chez un procureur de Bristol. C'est à cette époque que se rattache la circonstance qui détermina sa destinée. Depuis longtemps on conservait dans l'église de Sainte-Marie Redcliffe de Bristol, plusieurs coffres remplis de papiers, qui y avaient été déposés par le fondateur, Guillaume Canyng, riche marchand qui vivait sous le règne d'Edouard IV. Un de ces coffres était fermé de six clefs qui furent perdues vers l'an 1727. On le fit ouvrir pour en tirer quelques titres qu'on supposait y être renfermés, et on livra le reste des vieux parchemins à quiconque voulut s'en emparer. Le père de Chatterton, qui avait été employé dans une école, en avait pris pour les faire servir à couvrir les livres de ses écoliers, et pour différents usages de sa maison. Chatterton, déjà possédé de l'amour pour les antiquités, les examina avec attention, recueillit

tous ceux qui pouvaient être restés , et déclara qu'il avait trouvé un trésor. Il se procura des dictionnaires de tous les anciens dialectes de son pays , et , en 1768 , à l'occasion de l'ouverture du pont de Bristol , il fit paraître dans le journal de cette ville une *Description de moines , passant pour la première fois sur le vieux pont , tirée d'un ancien manuscrit*. Ce morceau , auquel il ne manque pour être curieux , que l'authenticité , excita d'autant plus vivement l'attention , qu'on ne pouvait soupçonner Chatterton d'en être l'auteur. On le questionna sur la manière dont il se l'était procuré ; le ton de ces questions que l'on fit même accompagner de menaces lui déplut , et ce ne fut que lorsqu'on s'y prit d'une manière plus douce qu'il déclara qu'il venait du coffre de Canynge , ainsi que plusieurs autres *manuscrits précieux*. Chatterton s'occupait depuis un an de composer les ouvrages qu'il a donnés sous les noms de plusieurs anciens poètes , et notamment de Rowley , moine ou prêtre séculier du 15^e siècle. Il s'était étudié en même temps à donner aux feuilles de parchemin l'air d'antiquité convenable à ses projets. Il donna quelques-uns de ses prétendus manuscrits à deux antiquaires de Bristol dont il obtint en retour quelques secours d'argent , et offrit à Horace Walpole , dans une lettre , de lui communiquer ses découvertes , comme échantillon desquelles il lui envoyait une ode sur la mort de Richard I^{er}. Chatterton , en ayant reçu une réponse favorable , répliqua par une autre lettre qu'il terminait par demander un emploi qui pût le mettre en état de se livrer à son goût pour la poésie. Walpole , qui commençait à se douter de quelque supercherie , fit , sur la pièce qu'il avait reçue , un examen qui fortifia ses soupçons. Il les exprima à Chatterton qui en conserva du ressentiment. Tous ses efforts ne pouvaient améliorer sa position , qui était quelquefois très-pénible ; dans l'espoir de s'acquérir de la célébrité , il se mit de l'opposition , et se convainquit bientôt qu'il s'était encore trompé. Il souffrit souvent de la faim , et ce fut , à ce qu'il paraît , après avoir passé plusieurs jours sans manger , qu'il s'empoisonna avec de l'arsenic. Il mourut le 25 août 1770 , âgé de moins de dix-huit ans. A peine la nouvelle en fut-elle connue , qu'un intérêt tardif s'attacha à sa mémoire. Si les poésies qu'il a données sous le nom d'anciens poètes , sont de lui , comme il paraît en effet certain , elles sont le premier de ses titres de gloire. Ses satires , où l'on retrouvait l'amertume de son caractère , sont le meilleur des ouvrages qu'il a données sous son nom. Ses œuvres , recueillies en 3 vol. in-8 , ont été plusieurs fois imprimées depuis sa mort.

CHAUCER , le *Marot* des Anglais , né à Londres en 1328 , mort en 1400 , fut inhumé dans l'abbaye de Westminster. Il contribua beaucoup , par des poésies faites à la louange du duc de Lancastre son beau-frère , à lui procurer la couronne. Il partagea la bonne et la mauvaise fortune de ce monarque. Ses *OEuvres* ont été publ. en angl. , Londres , 1721 , in-fol. , fig. , 20 à 30 fr. , et plus , en gr. pap. ; Oxford , 1798 , 2 vol. gr. in-4 , 60 fr. ; Londr. , 1772-

1778 , 4 vol. in-4 , fig. , 80 à 90 fr. On y trouve des contes pleins d'enjouement , de naïveté et de licence , faits d'après les troubadours et d'après Boccace. L'imagination qui les a dictés était vive et féconde ; mais très-peu réglée , et souvent très-obscène. Son style est avili par grand nombre de mots obscurs et inintelligibles. La langue anglaise était encore , de son temps , rude et grossière. Si l'esprit de Chaucer était agréable , son langage ne l'était pas , et les Anglais d'à présent ont peine à l'entendre. Chaucer a laissé , outre ses poésies , des ouvrages en prose : le *Testament d'amour* ; un *Traité de l'astrolabe*. Il s'était appliqué à l'astronomie et aux langues étrangères , autant qu'à la versification. Il avait même voulu dogmatiser. Les opinions de Wicief faisaient beaucoup de bruit ; Chaucer les embrassa , et se fit chasser pour quelque temps de sa patrie. La vie de Chaucer a été écrite par Godwin.

CHAUCHEMER (Le P. François) , religieux de l'ordre de Saint-Dominique , docteur en théologie , naquit à Blois en 1640. Il fut provincial de son ordre dans la province de Paris , et un des bons prédicateurs de son temps. Il eut l'honneur de prêcher plusieurs fois devant le roi , et fut toujours applaudi. Outre un grand nombre de Sermons qu'il a laissés manuscrits , on a de lui : *Sermons sur les mystères de la religion chrétienne* , Paris , 1709 , in-12 ; *Traité de piété sur les avantages de la mort chrétienne* , Paris , 1707 , 2 vol. in-12 ; réimprimé en 1714 et en 1721. Ce P. eut une dispute avec Gastaud , d'Aix , à l'occasion suivante. Marie-Angélique Charlier , femme de Tiquet , conseiller au parlement de Paris , ayant été décapitée en 1699 , pour avoir attenté à la vie de son mari , François Gastaud , avocat au parlement d'Aix , se divertit à faire son *Oraison funèbre*. Cette espèce de badinage amusa quelque temps la cour et la ville. Le P. Chaucheimer ne put souffrir qu'on plaisantât sur un sujet si grave et si sérieux : il fit dans une courte lettre la critique de cette pièce , et publia de plus un *Discours moral et chrétien* sur le même sujet. Gastaud répondit , et donna une critique particulière du *Discours moral et chrétien*. On a un recueil de ces petits ouvrages , imprimé à Paris en 1669 , in-8. Le P. Chaucheimer mourut à Paris , en 1713.

CHAUDET (Antoine-Denis) , sculpteur et peintre , né à Paris le 31 mars 1763 , étudia les premiers éléments de la sculpture sous Stouf. En 1784 , il remporta le grand prix sur le sujet de *Joseph vendu par ses frères*. Mais l'art statuaire , en France , n'avait pas encore été régénéré , et cette œuvre se ressentait du mauvais goût du temps. Chaudet alla étudier les véritables principes de son art en Italie. Il demeura longtemps à Rome , et à son retour à Paris , en 1789 , l'académie de peinture lui donna presque aussitôt le titre d'agréé , titre qui était l'objet de l'ambition de tout artiste venant de l'école de Rome. Quelques années après , Chaudet fut nommé professeur aux écoles de peinture et de sculpture. Il est mort le 19 avril 1810. Ses principaux ouvrages sont : un groupe qui exprime l'*Emulation de la gloire* , placé dans le péristyle du Panthéon ; le *Cyparisse* qui est dans la cour intérieure du Louvre.

La statue de la *Paix*, exécutée en argent, et placée dans le palais des Tuileries; celle de *Cincinnatus*, dans la salle du sénat; plusieurs *bas-reliefs* placés dans la première salle du Musée royal; le *Bélisaire*, ciselé en bronze; *Paul et Virginie*; différents bustes, tels que ceux du cardinal *Maury*, de *Lamoignon-Malesherbes*, de *Sabatier*, de *David*, *Leroi*, etc. On a de Chaudet, comme peintre, un tableau représentant *Enée et Anchise au milieu de l'incendie de Troie*, etc., qui ne manque pas de mérite; mais tout ce qu'il a laissé dans ce genre pêche par le coloris.

CHAUDON (Louis-Mayeul), né à Valensoles en Provence le 10 mai 1737, était bénédictin de la congrégation de Cluny, qui fut sécularisée en 1787. Il a composé en faveur de la religion plusieurs ouvrages qui lui ont mérité deux brefs honorables des papes Clément XIII et Pie VI. L'abbé Chaudon était de l'académie des Arcades de Rome, et mourut le 28 mai 1817. On a de lui : *Lettres à M. le marquis*** sur un prédicateur du 15^e siècle*, 1755, in-4; *Ode sur la calomnie*, 1756, in-4; *Ode à MM. les échevins de Marseille*, 1757; *Nouveau dictionnaire historique*, 1765, 4 vol. in-8, 7^e édition, et Caen, 1789, 9 vol. in-8. Cette édition doit être accompagnée d'un *supplément* de 4 vol., 8^e édition, 1804, 13 vol. in-8, avec Delandine; 9^e édition donnée à Paris par Prudhomme, 1810 et années suivantes, 20 vol. in-8. Cet ouvrage, dont le fonds n'est pas sans mérite, est malheureusement défiguré par des fautes sans nombre, qui, loin d'être corrigées dans cette dernière édition, y ont été multipliées, l'auteur n'ayant pu y donner aucun soin. La 10^e édition a paru en 1821-23, 30 vol. in-8 avec des additions. Ce dictionnaire a été traduit en italien en 22 vol. in-8, avec des additions importantes. *Chronologiste manuel*, Avignon, 1766, in-24; *l'Homme du monde éclairé*, 1774, in-12. Avec l'abbé de La Porte, *Bibliothèque d'un homme de goût*, ou *Avis sur le meilleur choix des livres écrits en notre langue*, Avignon, 1772, 2 vol. in-12. Cet ouvrage a été entièrement refondu par Barbier, Paris, 1808, 5 vol. in-8. *Dictionnaire interprète manuel des noms latins de la géographie ancienne et moderne*, Paris, 1777, in-8; *Leçons d'histoire et de chronologie*, Caen, 1781, 2 vol. in-12; *Eléments de l'histoire ecclésiastique jusqu'au pontificat de Pie VI*, Caen, 1785, in-8, et 1787, 2 vol. in-12. Il a eu part au *Dictionnaire antiphilosophique*, 1767, in-8, 3^e édition, 1776, 2 vol. in-8.

CHAUFFEPIÉ (Jacques-George), né à Leuwarde en Frise, en 1702, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique parmi les prétendus-réformés, et exerça successivement le ministère à Flessingue, à Delft, et depuis 1743 à Amsterdam. Il mourut dans cette ville en 1786. Il est connu par divers ouvrages qu'il a composés ou traduits en français. Le principal est un *Dictionnaire historique et critique*, pour servir de supplément à celui de Bayle, Amsterdam, 1750, 1756, 4 vol. in-fol., 36 à 45 fr. Chauffepié n'y a point imité le scepticisme de son modèle; mais il donne en toute occasion l'essor au fanatisme de secte. Luther et Calvin sont, si on l'en

croit, les deux plus grands hommes du monde. De Bonnegarde a donné un abrégé de ces deux lexico-graphes, Lyon, 1773, 4 vol. in-8. En réduisant leurs ouvrages en un seul, il a retranché les impiétés de l'un et le fanatisme de l'autre, et par là a mis le lecteur chrétien en état de profiter des lumières de ces deux écrivains, sans s'exposer à la contagion de l'erreur. Du reste, Chauffepié a du respect pour la religion, et la défend en plusieurs occasions, avec autant de lumière que de zèle.

CHAULIEU (Guillaume AMFRYE de) naquit à Fontenai dans le Vexin-Normand en 1639, avec un génie heureux et facile. Les agréments de son esprit et la gaieté de son caractère lui gagnèrent l'amitié des ducs de Vendôme. Ces princes le mirent à la tête de leurs affaires, et lui donnèrent pour 30,000 livres de rente en bénéfices. Le grand-prieur allait souper chez lui comme chez un ami. L'abbé de Chaulieu avait dans son appartement du Temple une société de gens de lettres et d'amis, qu'il charmait par son enjouement. Elève de Chapelle, il se livra comme lui à la volupté, et rendit fidèlement dans ses poésies son génie et celui de son maître. On l'appelait *l'Anacréon du Temple*, parce que, comme le poète grec, il se livra aux vers et à l'amour jusqu'au dernier âge. A 80 ans, étant aveugle, il aimait M^{lle} de Launai (depuis M^{me} de Staël), avec la chaleur de la première jeunesse. L'abbé de Chaulieu mourut en 1720; la meilleure édit. de ses *poésies* est celle de Paris, 1774, 2 vol. in-8, 10 fr., d'après les manuscrits de l'auteur et augmentée d'un grand nombre de nouvelles pièces. Il est fâcheux que la jeunesse ne puisse lire ses ouvrages sans danger, et les gens sages sans indignation. Tout ce qu'il pense, tout ce qu'il dit ne tend qu'à accréditer une philosophie épicurienne d'autant plus dangereuse, qu'il a su la réduire en sentiment.... Rien néanmoins de plus révoltant aux yeux d'une raison, nous ne disons pas austère, mais éclairée, que ce penchant à faire consister tout le bonheur dans la jouissance des plaisirs des sens.

CHAULNES (Michel-Ferdinand d'ALBERT d'AILLY, duc de), pair de France, lieutenant général des armées et gouverneur de Picardie, naquit à Paris en 1714. Après s'être illustré par une longue suite de travaux militaires, il consacra tous ses loisirs à la culture des sciences et des arts, s'adonna particulièrement à la dioptrique et à l'art de perfectionner les instruments de mathématiques, et surtout ceux qui servent à l'astronomie. Il mourut en 1769, par suite des chagrins que lui causèrent des malheurs domestiques dont Louis XIV chercha vainement à le consoler par ses bienfaits. On a de lui la *Nouvelle méthode pour diviser les instruments de mathématiques, dans la description des arts et métiers, publiés par l'académie des Sciences*, 1768, in-fol., avec 15 pl., à laquelle on a joint sa *Description d'un microscope et de différents micromètres destinés à mesurer des parties circulaires ou droites avec la plus grande précision*, Paris, 1768, in-fol. avec 6 pl. Son fils (Marie Joseph Louis d'ALBERT d'AILLY, duc de CHAULNES) naquit en 1741, fut connu jusqu'à la

mort de son père, sous le nom de duc de Picquigny. D'abord militaire, et devenu colonel à l'âge de 24 ans, il s'occupa de science et fit des découvertes en chimie, telle que les moyens d'extraire les sels de l'urine, de faire cristalliser les alcalis, de secourir les asphyxiés. Il voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe et en Egypte. Il mourut dans l'obscurité en 1797. Il était de la société royale de Londres.

CHAUMEIX (Abraham-Joseph de), littérateur français, né à Chanteau, près d'Orléans, au commencement du 18^e siècle, a publié en 1758 les *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, 1758, 8 vol. in-12, dont les deux derniers sont consacrés à l'examen du livre de l'*Esprit*. Cet ouvrage est minutieux et diffus. L'auteur n'a pas su lui donner la forme et le piquant qui pouvaient le rendre agréable. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il a relevé un nombre infini de bévues et de traits d'ignorance dans les 5 premiers volumes de cette énorme compilation. Ces volumes cependant sont les mieux faits. Les philosophes ne pouvant répondre solidement à Chaumeix, se ligèrent pour le faire repentir de son ardeur à les attaquer. On l'accabla de sarcasmes et d'injures. Voltaire inséra son nom dans ses facéties, et en fit un *marchand de vinaigre*, un *maître d'école*, un *janséniste*, un *convulsionnaire*; d'Alembert l'appela une *manière de Père de l'Eglise*. Toutes ces plaisanteries tendaient à décréditer le zèle d'un homme qui pouvait devenir redoutable. Il donna cependant encore *Le sentiment d'un inconnu sur l'oracle des nouveaux philosophes*, 1760, in-12; et les *Philosophes aux abois*, 1760, in-8. Il se retira ensuite à Moscou, où il mourut vers la fin du siècle dernier.

CHAUMETTE (Pierre-Gaspard), né à Nevers le 24 mai 1763, était fils d'un cordonnier, qui lui fit donner quelque instruction. Mais son esprit d'indépendance et de dissipation le détermina à s'embarquer sur un vaisseau, où il devint successivement mousse et timonier. En 1789, il était clerc copiste chez un procureur à Paris, où il fit connaissance avec Camille Desmoulins, et fut employé d'abord à haranguer les groupes populaires, puis admis dans la société des Cordeliers, celui des clubs de la capitale, où l'on professait les opinions les plus violentes et les plus démagogiques. Chaumette écrivit dans le Journal intitulé *les Révolutions de Paris*, que publiait Prudhomme, et resta néanmoins ignoré jusqu'au 10 août 1792. Depuis cette journée, à laquelle les clubistes cordeliers prirent une si grande part, il parut au premier rang parmi les démagogues les plus exaltés. Le jour de sa nomination au poste de procureur de la commune, il renonça à son nom patronymique de *Pierre-Gaspard*, pour prendre celui d'*Anaxagore*, saint qui avait été pendu, disait-il, pour son impiété. Quelques auteurs ont avancé en effet qu'Anaxagore fut condamné à mort pour cette cause. Chaumette parlait avec facilité; et son organe net et sonore plaisait à la multitude qui applaudissait à ses exagérations. Il soumit constamment à son impérieuse volonté, par la violence de ses réquisitoires, le conseil de la commune et tout le peuple de Paris, et se montra le persécuteur

acharné des illustres prisonniers du Temple. Ce fut lui qui fit passer à Louis XVI, dans sa prison, une gravure représentant le supplice d'un comte de Flandre, et au jeune dauphin une petite guillotine. Il provoqua l'établissement du tribunal révolutionnaire, la loi du *Maximum*, la révolution du 31 mai, la formation de l'armée révolutionnaire et la loi des suspects. Chaumette voulait que tous les Parisiens ne portassent que des sabots, que les jardins des Tuileries et du Luxembourg fussent plantés de pommes de terre; « C'est avec des pommes de terre, » disait-il, que tous les Français doivent se nourrir. » Il arrivait souvent au conseil de la commune, la tête remplie des fumées du vin d'Aï, qu'il buvait copieusement, et c'est alors qu'il parlait le mieux. Lors de la révolution du 31 mai, Chaumette, de concert avec quelques municipaux, entreprit de former une faction nouvelle, indépendante de celles des jacobins et des cordeliers, et dont le projet était, dit-on, de détruire la Convention tout entière. Il devint un des principaux chefs de la faction des *Hébertistes* (voy. **HÉBERT**), qui fut sans contredit la plus monstrueuse de celles qui désolèrent la France à cette malheureuse époque, et qui essaya de faire de l'athéisme une institution politique. Chaumette inventa les fêtes connues sous le nom de *Fêtes de la Raison*, pendant lesquelles les choses saintes furent profanées. Une actrice de l'opéra (M^{lle} Maillard), portée par quatre hommes dans une espèce de palanquin, y figurait la déesse; ce palanquin était orné de guirlandes de chêne, et la déesse, avec un bonnet rouge sur le front, et un manteau bleu sur les épaules, y paraissait appuyée sur une pique. On l'introduisit ainsi, au milieu des applaudissements, dans la salle de la Convention, où Chaumette demanda que la métropole de Paris fût consacrée à la Raison et à la Liberté. Chabot convertit cette proposition en motion spéciale, et l'assemblée la décréta. Mais Robespierre et Danton ne voulurent point s'associer à ces impiétés, et ce dernier trouva même moyen de les faire cesser. Chaumette se fit encore remarquer en demandant l'interdiction de l'exercice public des cultes, et la destruction des monuments royaux et religieux. Robespierre et ses agents voyant qu'il était temps d'arrêter une faction qui voulait régner sur leur ruine, firent arrêter Hébert, le prussien Cloutz, qui était le représentant des athées dans la Convention, et quelques autres, et les envoyèrent à l'échafaud. Chaumette, dont on redoutait la popularité, échappa d'abord à la proscription. Mais bientôt atteint dans l'isolement où la mort de ses affidés l'avait placé, il fut enfermé au Luxembourg, et n'en sortit que pour livrer sa tête à la hache, le 13 avril 1794. « Il parut, dans sa captivité, dit l'auteur du *Tableau des prisons de Paris*, tout honteux, semblable à un renard pris dans ses filets : il portait la tête basse, son œil était morne et baissé, sa contenance triste et douloureuse, sa voix, douce et suppliante; ce n'était plus ce terrible procureur de la commune, qui faisait tout trembler sous ses lois. »

CHAUMONT (saint), vulgairement ainsi appelé, son vrai nom étant **ENNEMOND**, né d'une illustre famille originaire des Gaules, vint à Paris sous le règne

de Clovis II, et mérita par ses vertus d'être choisi par ce prince pour être le parrain de son fils aîné, depuis roi sous le nom de Clotaire III. Son zèle et sa piété l'ayant élevé sur le siège de Lyon, il remplit les devoirs de l'épiscopat avec toute l'exactitude d'un fidèle pasteur. La ville de Lyon lui dut l'établissement d'une communauté de vierges, particulièrement consacrées aux œuvres de charité, auquel deux de ses sœurs lui furent fort utiles. Ce saint évêque fut massacré le 28 septembre 657, près de Châlons-sur-Saône, peu après la mort de Clovis II, par une troupe de soldats, chargés de cette sacrilège exécution par Ebroïn, maire du palais, qui craignait que le prélat ne fit connaître les vexations dont il accablait le peuple de Lyon. Saint Wilfride, depuis évêque d'York, et les autres ecclésiastiques qui l'accompagnèrent, rapportèrent son corps à Lyon et l'enterrent dans l'église de St.-Pierre.

CHAUMONT (Jean de), seigneur de Bois-Garnier, conseiller d'état ordinaire, et garde des livres du roi Henri IV, né en 1580, mourut en 1667. Ce magistrat s'occupait de la théologie; mais il ne fut point engagé dans les liens du mariage, comme l'a avancé un lexicographe, qui lui donne aussi le nom de Jacques. Nous avons de lui la *Chaîne de diamants sur ces paroles: Ceci est mon corps*, Paris, 1684, in-8, et autres ouvrages de controverse.

CHAUMONT (Paul-Philippe de), fils du précédent, lui succéda dans la place de garde des livres du cabinet, et fut reçu de l'académie française en 1654. Louis XIV, dont il était lecteur, lui donna l'évêché d'Aqs en 1671. L'amour de l'étude le lui fit remettre en 1684, pour se livrer entièrement à son penchant. Il mourut à Paris en 1697. On a de lui un livre contre l'incrédulité, qui a pour titre : *Réflexions sur le christianisme*, Paris, 1693, 2 vol. in-12. L'abbé d'Olivet et le P. Nicéron en parlent avec éloge.

CHAUNCY (Henri), avocat et antiquaire anglais, né dans le comté de Hertford, mort en 1700. Charles II lui avait conféré l'honneur de la chevalerie. On a de lui les *Antiquités historiques du comté de Hertford*, (en anglais), Londres, 1700, in-fol., fig., ouvrage rare et estimé, 60 à 80 fr.

CHAUSSARD (Pierre-Jean-Baptiste-Publicola), littérateur et poète, né à Paris en 1766, fit ses études au collège de Saint-Jean-de-Beauvais, sous le fameux Dupuis, l'auteur de l'*Origine des Cultes*. Après avoir terminé son cours de droit, il fut reçu avocat au parlement de Paris, et exerça cette profession jusqu'à la révolution. Les principes proclamés alors étaient trop d'accord avec ceux de son ancien maître qu'il avait adoptés, pour qu'il ne fût pas l'un des partisans les plus ardents des changements politiques qui se préparaient. Comme Chaumette, il changea de nom, et prit celui de Publicola, que les Romains ne donnèrent qu'à un homme dont les vertus étaient égales à son amour pour le peuple. Voy. VALÉRIUS. Il fut nommé successivement commissaire civil en Belgique, auprès du général Dumouriez, secrétaire de la mairie, secrétaire du comité de salut public et secrétaire général de la commission d'instruction publique. Dans la pre-

mière de ses fonctions il mit en combustion la Belgique. De retour à Paris, il déclara qu'il n'y avait d'autre dieu que le peuple, et il fut l'un des apôtres les plus ardents de la secte absurde des *Théophilanthropes* : il prêcha lui-même sa doctrine dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois. Cependant sa fougue se ralentit peu à peu, et lorsqu'il fut secrétaire de la Commission d'instruction publique, il sembla avoir oublié la politique pour les lettres. Il fut professeur de belles-lettres à Rouen, puis à Orléans; il obtint ensuite la chaire de poésie latine à la faculté des lettres de Nîmes. En 1811, il revint à Paris où il continua de travailler pour l'université. Chaussard mourut en 1823 à Paris, où depuis longtemps il était sans emploi et sans fonction. Il a publié un grand nombre d'ouvrages : *Théorie des lois criminelles, suivie d'un tableau comparatif et analytique des lois de différents peuples, présentée à l'Assemblée nationale*, 1789, in-8. Ce livre est divisé en deux parties : la 1^{re} traite de la nécessité d'adoucir les peines; la 2^e est un tableau des mauvais effets de la sévérité des lois chez les différents peuples et surtout en France; *De l'Allemagne et de la maison d'Autriche*, par Publicola Chaussard, 1792, in-8; 1800, in-8; *Lettres d'un homme libre à l'esclave Raynal*, 1791, in-8; *Mémoires historiques et politiques sur la révolution de la Belgique et du pays de Liège*, en 1793, par Publicola Chaussard, 1793, in-8. Il est aisé de penser que ces mémoires sont en opposition directe avec ceux de Dumouriez; *De l'Education des peuples*, 1773, in-8; *Esprit de Mirabeau*, 1797 et 1804, 2 vol. in-8, précédé d'une notice sur cet homme célèbre. Cadet de Gassicourt s'est attribué cet ouvrage; *Essai philosophique sur la dignité des arts*, 1798, in-8; *Le nouveau Diable Boiteux, ou Tableau philosophique et moral de Paris*, 1799, 2 vol. in-8; *Coup d'œil sur l'intérieur de la république française*, 1799, in-8; *Sur les Monuments publics et la magistrature des édiles*, 1800, in-8; *Fêtes et courtisanes de la Grèce; Supplément aux Voyages d'Anacharsis et d'Anténor*, 1821, 4 vol. in-8, fig., 24 fr.; *Histoire des expéditions d'Alexandre*, par Flave Arien de Nicomédie; traduction nouvelle, précédée d'une introduction, 1802, 3 vol. in-8 et atlas in-4, 12 à 15 fr.; *Héliogabale, ou Esquisse morale de la dissolution romaine sous les empereurs*, 1803, in-8, fig., 3 à 4 fr.; *Bibliothèque pastorale*, 1803, 4 vol. in-12; *Les Anténors modernes, ou Voyage de Christine et de Casimir en France*, sous Louis XIV; *Esquisse des mœurs générales du 17^e siècle, d'après les mémoires secrets de deux ex-souverains*, continués par Huet, évêque d'Avranches, 1807, 3 vol. in-8; *Poétique secondaire, ou Essai didactique sur les genres dont il n'est pas fait mention dans l'Art poétique de Boileau*, 1817, in-12; *Histoire de la galanterie chez les différents peuples du monde*, 2 vol. in-18. Chaussard chargea, par une clause de son testament, Lemercier de faire choix de ses œuvres en 4 ou 5 volumes, dont le prix serait alloué au collège de France pour aider quelques jeunes élèves. Il a laissé en manuscrit une traduction des *Odes d'Horace*.

CHAUSSE (Michel-Angé de La), habile antiquaire parisien, célèbre dans le 18^e siècle, quitta sa patrie de bonne heure pour aller à Rome étudier les antiquités. Le même goût qui l'y avait amené, l'y fixa. Son *romanum Musæum*, Rome, 1746, 2 vol. pet. in-fol., fig., 18 à 27 fr., gr. pap., 27 à 36 fr., prouva ses succès. Les éditions de Rome, 1690 ou 1707, in-fol., sont moins chères. Ce recueil estimable comprend une suite nombreuse de gravures antiques dont on n'avait pas encore joui par l'impression. Il s'en est fait plusieurs éditions. Grævius l'inséra en entier dans son *Recueil des antiquités romaines*. Le même auteur publia un *Recueil de pierres gravées et antiques*, Rome, 1700, in-4, fig., 6 à 8 fr. Les explications sont en italien, et les pl. exécutées par Bartholi. On a encore de lui : *Picturæ antiquæ cryptarum romanarum et sepulchri Nasonum*, 1738, in-fol., 8 à 9 fr., et le *Grand cabinet romain*, ou *Recueil des antiquités romaines*, Amsterdam, 1706, in-fol., fig., 10 à 12 fr. Ces différents ouvrages offrent beaucoup d'érudition et de sagacité; les curieux les consultent souvent.

CHAUSSÉE (Pierre-Claude NIVELLE de La) naquit à Paris en 1692, d'une famille riche, et s'attacha à cultiver la poésie. Lorsque Lamotte publia son système de poésie en prose, la Chaussée se déclara contre lui; ce qui engagea une querelle, où il fit paraître l'*Épître à Cléo*; ouvrage plein d'une critique sage, mais froide et sans énergie. Il travailla pour le théâtre; mais, si on excepte quatre de ses pièces dans le comique larmoiant, on ne voit chez lui que des ouvrages très-médiocres où règne un mauvais goût de roman. Son style est lâche, diffus, traînant et souvent froid. Laharpe juge La Chaussée avec moins de sévérité : « Une foule de critiques, dit-il, a regardé l'entreprise de La Chaussée comme une corruption de l'art : mon opinion serait plus modérée. Je n'appelle corruption que ce qui est d'un faux goût; je n'en vois point dans les bonnes pièces de cet écrivain : je n'y vois qu'un genre inférieur qui vaut en lui-même plus ou moins, comme tous les autres, selon qu'il est bien ou mal traité. » Après avoir examiné les inconvénients du genre adopté par La Chaussée, il dit : « Tant de désavantages sont compensés en partie par un mérite précieux, que les plus ardens détracteurs ne sauraient nier, l'intérêt. Il est certainement porté plus loin dans quelques situations du *Préjugé à la mode*, de *Mélanide*, de la *Gouvernante* et de l'*Ecole des Mères*, que dans aucune de nos comédies. » On y verse des larmes douces que la raison et le bon goût ne désapprouvent pas, puisque ces situations sont dans l'ordre de celles que la société peut quelquefois présenter. Le *Préjugé à la mode* fut vraiment l'époque d'une révolution; il eut un grand succès, et annonça un genre nouveau qui partagea les esprits. Ce n'est pourtant pas, à beaucoup près, la meilleure des pièces de La Chaussée. Le sérieux continu qui règne dans *Mélanide* refroidit un peu les trois premiers actes de cette pièce; mais l'intérêt des deux derniers en

» assura le succès. La *Gouvernante* et surtout l'*Ecole des Mères*, sont ses deux couronnes les plus brillantes, et le temps ne les a point flétries. Cette dernière réunit, à l'intérêt du drame, des caractères, des mœurs et des situations de comédie. Le style de La Chaussée est en général assez pur, mais pas assez soutenu; il est facile, mais de temps en temps il devient faible; il y a beaucoup de vers bien tournés, mais beaucoup de lâches et de négligés; en un mot, il n'est pas à beaucoup près aussi poète qu'il est permis de l'être dans la comédie; et dans ses bonnes pièces même, la versification n'est pas aussi bien travaillée que la fable. Mais, tout considéré, il sera mis au rang des écrivains qui ont fait honneur à la scène française; et si le genre nouveau qu'il y apporta était subordonné aux deux autres, il a eu assez de goût pour le restreindre dans de justes limites, et assez de talent pour n'y être point surpassé. » Il mourut en 1754, après avoir été reçu à l'académie française. Ses *Œuvres de théâtre* ont été impr. à Paris, 1763, en 5 pet. vol. in-12.

CHAUSSIER (François), médecin en chef de l'hospice de la maternité, professeur honoraire à la faculté de médecine, membre de l'institut, de l'académie royale de médecine, de la légion d'honneur, naquit à Dijon en 1746, et s'est acquis de la célébrité par les services qu'il a rendus à l'anatomie, à la physiologie, à la médecine légale. Il professa les deux premières de ces sciences pendant plusieurs années à Dijon, à ses propres frais, et ses succès fixèrent l'attention de l'autorité qui créa en sa faveur une chaire d'anatomie. L'académie de cette ville le nomma d'abord son associé pensionnaire, puis son secrétaire perpétuel, et le gouvernement l'appela à Paris, en juillet 1794, pour concourir avec Fourcroy à l'organisation de l'enseignement médical. Chaussier revint ensuite en Bourgogne, où il continua de professer la chimie et la matière médicale. La Convention modifia le projet de décret qu'il avait rédigé, et, au lieu d'une école centrale de santé qu'il avait proposé d'établir à Paris, il en fut formé trois qui sont les écoles de Paris, de Montpellier et de Strasbourg. Chaussier fut alors nommé à la chaire d'anatomie et de physiologie à Paris, et devint médecin de l'école polytechnique, à laquelle il fut aussi attaché comme professeur de chimie jusqu'en 1815. Appréciateur des avantages de la nouvelle nomenclature chimique de Guyton de Morveau, il voulut apporter dans le langage anatomique une réforme semblable; déjà il avait publié à Dijon en 1789, les principes de sa nouvelle nomenclature méthodique qu'il employa désormais dans ses cours. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Méthode de traiter les morsures des animaux enragés et de la vipère, suivie d'un Traité sur la pustule maligne*, Dijon, 1785, in-12; *Exposition sommaire des muscles du corps humain, suivie de la classification et de la nomenclature méthodique adoptée au cours public d'anatomie de Dijon*, 1789, in-8; *Précis de la squeletonologie*, 1797; *Tableau synoptique des nerfs de l'homme*, 1797, in-4; *Tableau synop-*

tique des muscles de l'homme, 1797; *Tableau synoptique des propriétés caractéristiques des principaux phénomènes de la force vitale*, 1798, in-4; *Tables synoptiques du plan général des divisions et subdivisions principales du cours d'anatomie*, 1799-1811, 19 tableaux in plano; *Découverte de la vaccine et de l'inoculation de la vaccine*, 1801, in-8; *Consultations médico-légales sur un empoisonnement par le sublimé corrosif, suivies d'une manière de reconnaître ce poison*, Paris, 1811, in-8; *Pyrétologie méthodique de Selle*, 2^e édit., 1817, in-8; *Opuscules de médecine légale*, 1789-90, in-8; *Discours prononcés aux séances publiques de la maternité*, 1805, 1806 et 1807, in-8; *Exposition des différentes parties de la structure de l'encéphale ou cerveau*, Paris, 1807, in-8, avec 6 pl.; *Recueil des programmes des opérations chimiques et pharmaceutiques qui ont été exécutées aux jurys médicaux de 1809 et 1810*, 11 cahiers in-4; *Considérations médico-légales sur l'infanticide, et sur la manière de procéder à l'ouverture des cadavres, spécialement dans les cas de visites judiciaires, etc.*, Paris, 1819, in-8; *Recueils anatomiques à l'usage des jeunes gens qui se destinent à l'étude de la chirurgie, de la peinture et de la sculpture*; *Recueil de mémoires, consultations et rapports sur divers objets de médecine légale*, Paris, 1814, in-8, avec pl. Il a laissé en manuscrit un *Traité de physiologie* et a fait un grand nombre de *Mémoires* qui sont insérés dans le *Journal de physique* de 1767, dans le *Recueil de la société de médecine* de 1781, dans celui de l'*Académie de Dijon*, de 1782 à 1784; on trouve plusieurs articles de lui dans l'*Encyclopédie*, dans les premiers vol. de la *Chimie* de Guyton de Morveau et de Fourcroy. Le *Journal de médecine*, celui de l'*Ecole polytechnique* et les *Bulletins de la faculté de médecine* contiennent aussi plusieurs *mémoires et observations* de Chaussier. Ses opinions politiques et religieuses le firent rayer en 1822 du nombre des professeurs. Il est mort à Paris en 1828, après avoir demandé par son testament que ses restes fussent transportés directement de sa maison au cimetière.

CHAUVEAU (François), peintre, graveur et dessinateur français, naquit à Paris en 1613, et y mourut en 1676. Il débuta par quelques estampes d'après les tableaux de Laurent de La Hire qui fut son maître; mais la vivacité de son imagination ne s'accommodant pas de la lenteur du burin, il se mit à graver à l'eau-forte ses propres pensées. Si ses ouvrages n'ont pas la douceur, la délicatesse et le moelleux qui distinguent ceux de plusieurs autres graveurs, il y mit tout le feu, toute la force et tout l'esprit dont son art est susceptible. Sa facilité était surprenante. Ses enfants lui lisaient après souper les histoires qu'il avait à traiter. Il en saisissait tout d'un coup le sujet le plus frappant, en traçait le dessin sur la planche avec la pointe, et avant de se coucher la mettait en état de pouvoir la faire mordre par l'eau-forte le lendemain, tandis qu'il graverait ou dessinerait autre chose. Outre plus de 4,000 pièces gravées de sa main, et 1,400 gravées d'après

ses dessins, on a de lui quelques petits tableaux assez gracieux, et un grand nombre d'estampes dont les plus remarquables sont les figures du poème d'*Alaric*, des *Métamorphoses* de Benserade, et une partie de l'œuvre de saint Bruno par Le Sueur.

CHAUVEAU (René), fils du précédent, né en 1663, marcha sur les traces de son père. Il avait comme lui une facilité admirable pour inventer ses sujets et pour les embellir, une variété et un tour ingénieux pour disposer toutes ses figures. Il se distingua surtout dans la sculpture. Il travailla pour Louis XIV et pour plusieurs princes étrangers. Le marquis de Torci fut le dernier qui l'employa dans son château de Sablé. Ce seigneur lui ayant demandé à deux différentes fois combien il voulait gagner par jour, Chauveau piqué d'une question qui répondait si peu à son mérite, quitta brusquement l'ouvrage et le château. Il revint à pied à Paris, et y mourut en 1722 de la fatigue du voyage, jointe à la douleur d'avoir converti son argent en billets de banque.

CHAUVELIN (Henri-Philippe), abbé de Montier-Ramey, et conseiller d'honneur depuis 1768 au parlement de Paris, se distingua dans l'affaire de la proscription des jésuites, et devint par là le coryphée des jansénistes. On a de lui deux discours contre ces religieux, prononcés au parlement en 1761. Les jésuites y opposèrent l'*Apologie de l'institut*, le *Compte rendu des comptes rendus*, l'*Appel à la raison*, etc. Il mourut l'an 1770.

CHAUVELIN (François, marquis de), fils du marquis de Chauvelin, lieutenant général, ministre à Gènes et à Parme, ambassadeur à Turin, maître de la garde-robe du roi, et l'un des hommes les plus spirituels de son temps, fut élève de l'école militaire de Paris. Nommé aide de camp de Rochambeau, il accompagna en 1791 à l'armée du Nord, ce général que le gouvernement avait chargé de remplir les vides qu'y avait laissés l'émigration des officiers. En 1792, il dut à la protection de Dumouriez, dont il avait fait alors la connaissance, la place d'ambassadeur à Londres, et fut le seul des agents français nommés alors que reconnurent les cabinets étrangers. On assure que cette charge ne lui fut accordée que pour l'éloigner de la cour et pour lui faire rendre la place de maître de la garde-robe qu'il occupait, place de confiance dont on l'accusait d'avoir abusé en révélant au parti révolutionnaire tous les détails de la vie des Tuileries. Talleyrand l'accompagna et même le dirigea dans son ambassade. Cependant malgré son adresse, malgré l'habileté de son conseiller, Chauvelin, qui avait été maintenu par le gouvernement républicain, ne put se faire accréditer de nouveau près du cabinet de Saint-James. L'Angleterre déclara la guerre à la République française et Chauvelin rentra en France. Envoyé avec une mission diplomatique à Florence, il ne fut pas plus heureux que Sémonville et Maret qui n'avaient point été reçus; son départ fut même précipité; car lord Hervey déclara au grand-duc que si le représentant de la République française n'était pas parti dans 24 heures, il bombarderait

Livourne. De retour en France, Chauvelin, qui avait embrassé la révolution, faillit en être la victime. Il avait appartenu à l'ancienne cour; il était noble et marquis: ses amis oublièrent ses services pour ne se rappeler que son extraction; il fut incarcéré, resta pendant onze mois dans les prisons, et ne dut son salut qu'au 9 thermidor. Retiré depuis cette époque à une campagne près de Dijon (l'Abbaye de Cîteaux, qu'il avait achetée), il y resta pendant toute la durée du gouvernement directorial. Nommé par le Sénat membre du tribunal, il ne cessa pas d'y être franchement républicain, en combattant les entreprises ambitieuses du premier consul, l'institution de la légion d'honneur et le budget de l'an 2. Quoiqu'il eût été nommé secrétaire de cette assemblée, il fut du nombre de ceux que les consuls indiquèrent comme devant sortir l'année suivante. Il en fut dédommagé par les suffrages des électeurs de Beaune qui le nommèrent candidat au Corps-législatif. Bonaparte dont il fit alors l'éloge lui donna la préfecture de la Lis et la croix d'honneur. Chauvelin passa huit ans dans ces fonctions: il fut ensuite appelé au conseil d'état. Envoyé en 1812 dans la Catalogne pour y former deux départements, il eut bientôt le titre d'intendant général de cette province. Louis XVIII lui conféra le titre honoraire de conseiller d'état. On assure que le refus que fit la cour de lui rendre son ancienne charge de maître de la garde-robe le jeta dans les rangs de l'opposition libérale. Il fut nommé député en 1815 par le département de la Côte-d'Or, et depuis cette époque il fut presque toujours membre de la chambre. Il n'est aucun sujet d'administration, de politique intérieure ou étrangère, de législation qu'il n'ait abordé, et sur lequel il n'ait parlé, toujours en prenant pour base de son système la Charte de Louis XVIII, où les républicains avaient trouvé quelques-unes de leurs idées favorites. Les éphémérides de la chambre pourraient seules rappeler ses improvisations souvent brillantes, toujours vives, auxquelles il se livrait avec une rare facilité d'élocution. On le voyait sans cesse cherchant dans les paroles ou la conduite des ministres une occasion de tomber sur eux; c'était un ennemi infatigable; il ne laissait jamais en repos ses adversaires. On a dit de lui: *quand il parle de sa place, c'est Beaumarchais; à la tribune, c'est Barnave ou Chapelier*. On ne saurait lui contester le talent oratoire; et ses discours écrits sont remarquables par une grande force et un style toujours soutenu: cependant il y a plus d'esprit que de vérité, de satire que de raisonnement; son caractère était en effet spirituel et caustique. Chacun sait qu'en 1820, il lutta avec force contre la nouvelle loi d'élections: on se rappelle encore l'espèce de triomphe ou d'ovation qu'il obtint du peuple, lorsque sur la place Louis XV on s'empessa autour de la chaise qui le transportait à la chambre: enfin le procès qui fut la suite des troubles au milieu desquels il parut, est devenu déjà de l'histoire. Nous ne saurions douter de la part immense qu'eurent les opinions et les actions de Chauvelin à la révolution de 1830. Cet orateur de l'opposition passa les derniers mois de sa vie

dans les souffrances: attaqué par le choléra, il mourut au mois d'avril 1832.

CHAUVIN (Etienne), ministre protestant, natif de Nîmes en 1640, quitta sa patrie après la révocation de l'édit de Nantes, et passa à Rotterdam, puis à Berlin, où il occupa une chaire de philosophie. Il mourut en 1725. On a de lui: *Lexicon philosophicum*, Rotterdam, 1692, et Leuwarden, 1713, in-fol., fig., un nouveau *Journal des savants*, commencé en 1694 à Rotterdam, et continué à Berlin, mais moins accueilli que l'*Histoire des ouvrages des savants*, de Basnage, meilleur écrivain et plus homme de goût.

CHAVAGNAC (Gaspard, comte de), d'une ancienne famille d'Auvergne, naquit à Bresle, près de Brioude, en 1624. Après avoir porté longtemps les armes au service des rois Louis XIII et Louis XIV, il se retira en Espagne, et puis à Vienne en Autriche. Il servit l'empereur en qualité de lieutenant-général, et fut son ambassadeur en Pologne. Il retourna en France après la paix de Nimègue, et mourut vers la fin du 17^e siècle ou au commencement du 18^e. On a de lui des *mémoires*, Besançon, 1699, 2 vol. in-12; Amsterd., 1701, 2 vol. in-8. Ces *mémoires*, écrits d'une manière attachante, contiennent ce qui s'est passé de plus considérable depuis l'an 1624 jusqu'en 1679. Ils sont fort naïfs.

CHAVIGNY (Jean-Aimé de), docteur en droit et en théologie, né à Beaune vers 1524, se livra à l'astrologie judiciaire, dont il prit des leçons sous le célèbre Nostradamus, et mourut vers l'année 1604. On a de lui: *l'Androgyne, né à Paris le 20 juillet 1570*, traduit du latin de J. Dorat, avec quelques autres *Traductions*, tant du grec que du latin, sur le même sujet, Lyon, 1570, in-8; *les Larmes et Soupirs sur le trépas très-regretté de M. A. Fioncé, Bizontin*, Paris, 1582, in-8, fort rare; *la première face du Janus français, contenant les troubles de France, depuis 1534 jusqu'en 1589; Fin de la maison Valésienne, extraite des Centuries et Commentaires de Michel Nostradamus*, Lyon, 1593, in-4; *les Pléiades divisées en sept livres, où est l'exhortation des antiques Prophéties, conférées avec les oracles de Nostradamus*, Lyon, 1603, in-8. Aimé de Chavigny fit aussi des vers français, latins et même grecs. On en trouve de lui en tête des ouvrages de Gabriel Chapuis, de Fougerolles, et de du Verdier.

CHAZELLES (Jean-Mathieu de), professeur d'hydrographie à Marseille, de l'académie des sciences de Paris, naquit à Lyon en 1657, et mourut à Marseille en 1710. Il joignit à ses talents un grand fonds de religion: ce qui, comme dit Fontenelle, assure et fortifie toutes les vertus. Il avait voyagé dans la Grèce et dans l'Egypte, et en avait rapporté des observations et des lumières. Il y mesura les pyramides et remarqua que les quatre côtés de la plus grande sont exposés précisément aux quatre régions du monde, à l'orient, à l'occident, au midi et au septentrion. Ce fut lui qui imagina qu'on pourrait se servir de galères sur l'Océan, pour remorquer les vaisseaux, quand le vent leur serait contraire ou leur manquerait. En 1690,

quinze galères, parties de Rochefort, donnèrent un nouveau spectacle sur l'Océan. Elles allèrent jusqu'à Torbay en Angleterre, et servirent à la descente de Tinmouth. Chazelles y fit les fonctions d'ingénieur, et se montra sous deux points de vue bien différents, ceux de savant et d'homme de guerre. On lui doit la plupart des cartes qui composent le *Neptune français*, 1693, 2 vol. in-fol., sans compter un bon nombre d'observations très-utiles pour l'astronomie, la géographie et la navigation.

CHAZELLES DE PRISY, né dans le 18^e siècle, doyen des présidents à mortier au parlement de Metz, fut nommé en 1790, président de la comptabilité nationale, commission qui remplaça la chambre des comptes. Chazelles aimait son roi : s'étant rendu au palais des Tuileries dans la nuit du 9 au 10 août 1792, il y fut massacré avec les autres défenseurs du trône. Ce magistrat se délassait des fonctions de sa charge par l'étude du jardinage et des plantes étrangères. Il a travaillé au *Dictionnaire des jardiniers*, traduit de l'anglais de Miller, et publié sous le nom d'une société de gens de lettres, Paris, 1785-88, 10 vol. in-4, et Bruxelles, 8 vol. in-8. Il est auteur du *Supplément*, qui n'a paru que dans l'édition, Metz, 1790, in-4.

CHEFFONTAINES (Christophe), en latin, à *Capite Fontium*, en bas breton, *Penfenteniu*, naquit dans l'évêché de Léon, en Basse-Bretagne, vers l'an 1532, d'une famille noble et ancienne, et mourut à Rome en 1595. Sa science et sa piété l'élevèrent successivement à l'emploi de professeur en théologie chez les cordeliers, où il était entré de bonne heure ; à celui de général, il en fut le 55^e, et à la dignité d'archevêque de Césarée. Il fit les fonctions épiscopales du diocèse de Sens, en l'absence du cardinal de Pellevé, qui en était titulaire. Quelques théologiens l'avaient attaqué lorsqu'il n'était que professeur. La nécessité qui le contraignit d'aller se défendre à Rome, fut l'occasion pour lui de son élévation ; mais son mérite réel en fut la vraie cause. Il vit cinq papes pendant son séjour dans cette ville, Sixte-Quint, Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent XI, Clément VIII. Les marques de bonté qu'il reçut de chacun de ces pontifes témoignèrent assez que les accusations formées contre lui n'étaient pas suffisamment fondées. Engagé par devoir à enseigner la scolastique, il eut assez de pénétration pour voir l'abus qu'on en faisait alors, et assez de hardiesse pour oser écrire ce qu'il en pensait. Son recueil intitulé : *Varii tractatus et disputationes de necessaria theologiae scholasticae correctione*, Paris, 1586, in-8, n'est que la première partie d'un livre qui fut mis à Rome à l'*index*, et cette censure empêcha l'auteur de la continuer. Ses autres traités, les uns moraux, les autres dogmatiques, sont moins estimés, quoique dignes de quelque attention. Ils marquent un homme qui avait secoué quelques préjugés, et qui cherchait à en faire revenir son siècle. Il s'éleva contre le préjugé meurtrier du duel, qui, après avoir presque succombé au zèle des rois chrétiens reparait avec plus d'empire que jamais dans le siècle de la prétendue phi-

losophie. Son traité sur cette matière est en français, sous ce titre : *Chrétienne confutation du point d'honneur*, Paris, 1579, in-8. On lui doit encore plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Défense de la foi que nos ancêtres ont eue en la présence réelle*, Paris, 1586, in-8 ; *Réponse familière à une épître contre le libre arbitre*, Paris, 1571, in-8, ouvrage qui a fourni matière à des critiques ; *Defensio fidei adversus impios, atheos, etc.*, in-8. Cheffontaines joignait à la science théologique quelque teinture des langues grecque, hébraïque, espagnole, italienne et française.

CHEFNEUX (Mathias), né à Liège au commencement du 17^e siècle, entra dans l'ordre des ermites de St.-Augustin, où il se distingua par son application à l'étude, et par son zèle à remplir les devoirs de son état. Il mourut vers l'an 1670. On a de lui une *Explication des psaumes* en latin, Liège, in-8, peu estimée ; une *Chronique suivie de la vraie religion*, depuis la création jusqu'au temps de l'auteur, en latin, Liège, 1670, 3 vol. in-fol., ouvrage superficiel.

CHEKE (Jean), né en 1514, fut professeur de grec dans l'université de Cambridge, sa patrie. Il essaya de changer la prononciation ordinaire de cette langue, surtout à l'égard des voyelles et des diphthongues. Cette nouveauté déplut au chancelier, qui ordonna par un décret, en 1542, de ne pas philosopher sur les sons, mais de s'en tenir à l'usage. Henri VIII lui confia l'éducation du jeune Edouard son fils, et le récompensa de ses soins par les titres de chevalier et de secrétaire d'état. Après la mort de ce prince, les catholiques le firent mettre à la tour de Londres. Il montra d'abord beaucoup de constance ; mais la crainte de la mort dont on le menaçait, lui fit abjurer la religion anglicane. Il mourut à Londres en 1557. On a de Cheke un *Traité de la superstition*, Londres, 1705, in-8, imprimé à la suite de la *vie* de l'auteur par Styrpe : cet ouvrage n'a rien de fort intéressant ; un *Livre de la prononciation véritable de la langue grecque*, à laquelle l'auteur s'était attaché avec beaucoup de succès, en latin, Bâle, 1555, in-8.

CHELSUM (James), ministre anglican, naquit à Westminster en 1740. Il a fait paraître : *Remarques sur l'histoire romaine de Gibbon*, 1772 et 1778, in-8, ouvrage estimé ; *Défense des remarques sur l'histoire romaine de Gibbon*, 1785, in-8 ; *Essai sur l'histoire* de Mezzo-Tinto, in-8. Cet écrivain était plein de mérite ; il mourut en 1801.

CHEMCOTTE (Alexandre), orientaliste distingué, membre des sociétés asiatiques de Paris et de Londres, mourut le 21 novembre 1835 à Helsingfort en Finlande. La publication de l'*Histoire de l'Empire arabe sous les Abassides*, la plus complète que nous ayons, lui a mérité une juste célébrité.

CHEMINAIS DE MONTAIGU (Timoléon), jésuite, né à Paris en 1652, fit admirer à la cour et à la ville son talent pour la chaire. Lorsque ses infirmités lui eurent interdit le ministère de la prédication dans les églises de Paris et de Versailles, il allait

tous les dimanches instruire les pauvres de la campagne. Sa réputation a longtemps approché de celle de Bourdaloue : elle a paru céder ensuite cette proximité à celle de Massillon ; il semble néanmoins que ses discours sont plus touchants, et font en général plus d'effet sur les cœurs, quoique peut-être moins éloquentes que ceux de l'évêque de Clermont. Le P. Bretonneau a publié ses *sermons* 1690-1729, 5 vol. in-12. La meilleure édition est celle de Paris, 1764, 5 vol. in-12, 5 à 6 fr. Le P. Cheminais mourut en 1689, en digne ministre de cette religion qui l'avait animé pendant sa vie. Sa carrière fut courte, mais fut bien remplie. On a encore de lui *Les sentiments de piété*, 1691, in-12, ouvrage qui se ressent un peu trop du style de la chaire, et pas assez du langage simple et affectueux de la dévotion.

CHEMNITZ, ou CHEMNITIUS (Martin), disciple de Mélancthon, est fameux par son *Examen concilii Tridentini*, cours de théologie protestante, Francfort, 1585, in-fol., ou 4 vol. in-8. Il mourut en 1586. Il était né en 1522 à Britzen dans le Brandebourg, d'un ouvrier en laine. Les princes de sa communion l'employèrent dans les affaires de l'église et de l'état. Personne n'a mieux réfuté ses erreurs que le cardinal Bellarmin.

CHEMNITZ (Bogeslas-Philippe), petit-fils du précédent, né à Stetin en 1605, est auteur d'une *histoire* très-détaillée de la guerre des Suédois en Allemagne, sous Gustave-Adolphe, Stockholm, 1648-53, 2 vol. in-fol., 8 à 10 fr. La reine Christine, en récompense de cet ouvrage, anoblit l'auteur, et lui donna la terre de Holstedt en Suède, où il mourut l'an 1678. Il est inutile de dire que l'enthousiasme du protestantisme n'a point permis à l'auteur d'être toujours impartial et véridique.

CHEMNITZ (Chrétien), petit-neveu de Martin, naquit à Königsfeld en 1615. Après avoir été ministre à Weimar, il fut fait professeur en théologie à Iéna, où il mourut en 1666. On a de lui : *Brevis instructio futuri ministri ecclesiæ. Dissertationes de prædestinatione, etc., etc.*

CHEMNITZ (Jean-Jérôme), pasteur de l'église des militaires à Copenhague, né en 1730, mort en 1800, a publié plusieurs ouvrages importants sur l'histoire naturelle, qui ont contribué aux progrès de cette science. Il sont tous écrits en allemand. Les principaux sont : *Petit essai de testacéothéologie pour parvenir à la connaissance de Dieu par les coquillages*, Francfort, 1760, in-4 : *Sur un genre de coquillages nommé chiton par Linné*, Nuremberg, 1784, in-4 ; *Nouveau cabinet systématique de coquillages*, 12 vol. gr. in-4, fig. C'est un des plus beaux ouvrages que nous ayons en ce genre et un des plus complets. Il a été commencé par Martini, qui a publié seulement les trois premiers volumes.

CHEMNIZER (Ivan - Ivanovitch), fabuliste russe, naquit à St.-Petersbourg en 1744, d'une famille allemande. Il servit d'abord dans la garde impériale, et ensuite dans le corps des mineurs, qu'il quitta bientôt pour se livrer uniquement à son goût pour les lettres. Avant de demander son congé, il fit plusieurs campagnes et voyagea avec un de ses

supérieurs en Allemagne, en Hollande et en France. Il mourut en 1784 à Smyrne, où Catherine II l'avait envoyé comme consul général, pour réparer l'injustice de la fortune à son égard. C'est dans cette espèce de retraite qu'il composa ses *Fables et contes*, en trois parties, plusieurs fois réimprimés. La meilleure édition est celle de Pétersbourg, 1790, in-8. Chemnizer a imité La Fontaine et Gellert dans quelques-unes de ses fables ; mais il a le mérite de l'invention dans le plus grand nombre : ce qui lui manque, ce sont les traits de génie et la grande variété du poète français. Il en avait, dit-on, la bonhomie, l'insouciance et la naïveté.

CHÈNEDOLLÉ (Charles de), poète célèbre, né vers 1770, à Vire dans le département du Calvados, et mort le 2 décembre 1833, dans sa terre de Burey près de cette ville, fit ses études au collège de Juilly, émigra au commencement de la révolution, et se rendit en Allemagne, où il publia quelques poésies. Il entra en France, après le 18 brumaire, et figura parmi les écrivains qui, sous le consulat, se consacrèrent à la défense des saines doctrines. A l'époque de l'organisation de l'université, il fut nommé professeur de belles-lettres au lycée de Caen, et devint inspecteur de l'académie, dont cette ville est le chef-lieu. Plus tard il fut élevé au rang d'inspecteur de l'université ; mais il perdit cette place après la révolution de 1830. On a de lui : *L'Invention, ode à Klopstock*, Hambourg, 1795, in-8 ; *le Génie de l'homme*, poème, 1807, in-8, 4^e édition, 1825, in-18 ; *Etudes poétiques*, 1820, in-8 ; 2^e édition, 1822, in-18 ; il a donné encore quelques poésies dans le *Spectateur du Nord*, et dans l'*Almanach des muses* ; a été, avec Fayolle, éditeur des *OEuvres complètes de Rivarol*, 1808, 5 vol. in-8, et a revu les chefs-d'œuvre de *Shakespeare* de Bruguères de Sorsum. L'académie des jeux floraux de Toulouse lui décerna, le 3 mai 1816, une amaranthe d'or, pour une ode intitulée *Michel-Ange* ; et déjà, en 1808, elle lui avait encore donné un prix du même genre. Chénédollé est un des écrivains qui, par la pureté de leur goût et la noblesse de leurs inspirations, honorent le plus la littérature française ; le *Génie de l'homme* et les *Etudes poétiques* sont ses deux plus beaux titres de gloire.

CHENEVIX (Richard), chimiste, membre de la société royale de Londres, né en 1770 et mort à Paris au mois de mars 1830, a laissé : *Remarque sur la nomenclature chimique, suivant les principes des néologistes français*, 1812, in-12 ; *Observations sur les systèmes minéralogiques*. Elles contiennent une attaque vigoureuse contre le célèbre Werner, et une défense vraiment philosophique du système de son rival Haüy. Elles furent d'abord publiées dans le 66^e volume des *Annales de Chimie*, en 1808 ; *Réplique aux observations*, 1811, in-8. On a de lui en outre divers articles insérés dans les *Transactions philosophiques*, le *Journal de Nicholson*, et le *magasin philosophique*. — *Les Rivaux mantouans*, comédie, et *Henri VII*, histoire tragique, 1812.

CHÉNIER (Louis de), historien, né à Mont-

fort, bourg à douze lieues de Toulouse, en 1723, d'une famille originaire de Chénier, petit hameau sur la lisière du Poitou et de la Saintonge. Dans sa jeunesse, il s'était rendu à Constantinople, et s'y mit à la tête d'une maison de commerce, qu'il quitta pour être attaché au comte Desalleurs, alors ambassadeur de France près la Sublime Porte. Ce ministre sentant sa fin approcher le désigna, avec l'agrément de la cour, pour consul général près la cour ottomane, fonctions que Chénier remplit depuis 1753 jusqu'en 1764. De retour en France en 1767, il accompagna en Afrique le comte de Brugnon, que le roi y envoyait pour conclure un traité avec l'empereur de Maroc. Chénier resta à Maroc, avec le titre de chargé d'affaires, jusqu'en 1784, époque à laquelle il revint en France et fut mis à la retraite. Le rôle qu'il joua dans la révolution fut celui d'un homme de bien; mais il fit malheureusement partie du premier comité de surveillance, emploi qu'un homme jaloux de ce titre ne devait pas accepter. Il en fut cruellement puni par la mort d'un de ses fils, André Chénier, qui périt sur l'échafaud. (*Voyez l'article suivant.*) Ce funeste événement, que toutes ses démarches ne purent prévenir, abrégé ses jours, et il mourut à Paris le 25 mai 1796. On a de lui : *Recherches historiques sur les Maures, et Histoire de l'empire de Maroc*, Paris, 1787, 3 vol. in-8; *Révolution de l'empire ottoman, et observations sur les progrès, sur les revers et sur l'état présent de cet empire*, Paris, 1789, 1 vol. in-8. Ces deux ouvrages, écrits d'un style pur et élégant, contiennent des détails très-utiles sur le commerce, les mœurs et le gouvernement; mais l'auteur s'est souvent trompé dans ce qui a rapport à l'histoire des peuples. *Réclamations d'un citoyen*, petite brochure de circonstance. Louis Chénier allait faire paraître six *Lettres sur les Turcs*, où il relevait plusieurs erreurs du baron de Tott, lorsque la mort le surprit.

CHÉNIER (André-Marie de), troisième fils du précédent, naquit à Constantinople le 29 octobre 1762. Conduit en France à l'âge le plus tendre, il fut confié jusqu'à neuf ans aux soins d'une tante sœur de son père, qui demeurait à Carcassonne. Vers 1773, il fut placé avec ses deux frères aînés au collège de Navarre à Paris, où il ne tarda pas à développer ses heureuses dispositions et son goût pour la poésie. A seize ans, il savait le grec, et il traduisit au collège une ode de Sapho; cette pièce, sans être digne de voir le jour, portait déjà le cachet d'un talent original. A vingt ans, André entra, comme sous-lieutenant, dans le régiment d'Angoumois en garnison à Strasbourg. Ne trouvant dans la vie militaire qu'une oisiveté qui lui était à charge, et des plaisirs frivoles qui ne pouvaient le satisfaire, il revint après six mois, à Paris, retrouver ses livres, et se consacrer à des études sérieuses qui devaient le faire pénétrer si avant dans le génie de l'antiquité grecque. Le jeune Chénier rechercha le commerce de tout ce que les arts, les sciences et les lettres possédaient alors de talents distingués, et se lia avec Lavoisier, Palissot, David et Lebrun. Le désir qu'il éprouvait d'embrasser le cercle entier

des connaissances humaines, l'entraîna dans des excès de travail, qui altérèrent sa santé. Les deux frères Trudaine contribuèrent, par les soins d'une tendre amitié, à hâter sa guérison, et le décidèrent à les accompagner dans un voyage qu'ils firent en Suisse. Chénier n'avait alors que vingt-deux ans. Ce fut au retour de cette excursion poétique qu'il suivit en Angleterre le marquis de la Luzerne, nommé ambassadeur à Londres, et qui paraissait disposé à se charger de sa fortune. Mais les espérances dont on l'avait flatté ne se réalisèrent point. Après avoir dévoré pendant quelque temps les dégoûts d'un assujettissement auquel son caractère ardent et inquiet ne se pliait qu'avec peine, Chénier revint à Paris et s'y fixa définitivement en 1788. C'est alors qu'il songea à régulariser ses travaux poétiques, et qu'il traça le plan de plusieurs ouvrages considérables. Nourri de la lecture des Grecs, il s'efforça de rendre à l'idylle et à l'élégie française cette simplicité et cette grâce antiques dont nos poètes avaient depuis longtemps perdu le secret, et il y réussit. Mais en reproduisant dans ses œuvres le goût exquis des anciens, il imita trop souvent la licence de leurs tableaux, et il est à regretter que la pudeur ne soit pas toujours respectée dans ses poésies. Fuyant, autant qu'on la recherche aujourd'hui, une publicité précoce, et mûrissant son talent en silence, il ne confiait le secret de ses travaux et de ses espérances poétiques qu'à un petit nombre d'amis, parmi lesquels son frère et Lebrun occupaient la première place. La violente explosion de 1789 vint l'arracher à ces paisibles occupations. Ami de la liberté légale, André Chénier descendit dans l'arène pour la défendre à la fois contre les soutiens de l'ancien régime, et contre les fauteurs de l'anarchie; et il concourut avec quelques écrivains de mérite à la rédaction du *Journal de Paris*. Lorsque le sang eut coulé, le jeune poète se prononça avec une généreuse énergie contre les excès populaires « Abominable spectacle, disait-il dans un *Avis aux Français sur leurs véritables ennemis*, » ignominieux pour le nom français, ignominieux » pour l'espèce humaine, de voir d'immenses » troupes d'hommes se faire au même instant délateurs, juges et bourreaux. » Indigné du procès inique fait à Louis XVI, Chénier brigua le périlleux honneur de partager avec Malesherbes la défense de l'infortuné monarque; quand l'arrêt fut prononcé, ce fut lui qui rédigea la lettre aux députés de la Convention, par laquelle le roi déclarait en appeler au peuple du jugement qui le condamnait. Les talents et la courageuse probité de Chénier le signalaient suffisamment à la haine des anarchistes. Pour échapper à leurs poursuites, il quitta Paris, et se retira à Versailles. Mais ayant appris qu'un de ses amis, M. Pastoret, venait d'être arrêté à Passy, il s'y rendit sur-le-champ pour offrir à sa famille quelques paroles de consolation. Des commissaires chargés d'une visite de papiers l'arrêtrèrent et le conduisirent en prison. La poésie qui avait été la passion de sa vie, vint adoucir pour lui l'horreur d'une réclusion dont le terme était la mort. C'est à Saint-Lazare que Chénier op-

posa cette ode de *la jeune Captive*, où se trouvent exprimées d'une manière si touchante des illusions et des espérances que le poète ne pouvait conserver pour lui-même. Les vers qu'il composa sous les verroux offrent la fidèle image des sentiments dont son âme fut remplie durant les jours qui précédèrent son supplice. La froideur de ses amis dans cette circonstance lui suggéra quelques réflexions amères dont ses poésies ont gardé la trace. Mais il y fait surtout éclater son indignation contre les oppresseurs de la France :

Mourir, s'écrie-t-il, sans vider mon carquois,
Sans percer, sans flétrir, sans fouler dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois !
Ces tyrans effrontés de la France asservie.....!

A côté de ces vers empreints de colère, on aime à trouver des pensées nobles et consolantes inspirées par la sérénité d'une âme tranquille. A cette époque terrible, l'oubli était pour les prisonniers le seul moyen de salut. Mais André Chénier pouvait-il être oublié ? Son père fatiguait de plaintes inutiles les hommes puissants qui tenaient entre leurs mains la destinée de son fils. « Allez, lui dit l'un d'eux, » votre fils sortira dans trois jours. » Il sortit en effet, mais pour entendre son arrêt de mort, qui fut exécuté le 7 thermidor (1794), c'est-à-dire l'avant-veille du jour qui délivra la France. En allant au supplice, André rencontra sur la fatale charrette, le poète Roucher son ami. Chacun d'eux oubliant son sort déplorait celui de l'autre. « Je n'ai rien » fait pour la postérité, disait Chénier, » puis on l'entendit ajouter en se frappant le front : *Pourtant j'avais quelque chose là !* » C'était la muse, dit » M. de Châteaubriand, qui lui révélait son talent » au moment de la mort. » Les œuvres d'André Chénier ont été recueillies et publiées, avec une *Notice* sur l'auteur par M. H. de Latouche, Paris, 1819, 1 vol. in-18. Une deuxième édition a paru en 1822, même format. Les *Oeuvres* d'André réunies à celles de son frère ont encore été imprimées in-8, Paris, 1824-25.

CHÉNIER (Marie-Joseph de), frère du précédent, naquit à Constantinople le 28 août 1764, et fit ses études au collège Mazarin à Paris. Destiné par son père à la carrière des armes, il obtint en 1781 une sous-lieutenance dans un régiment de dragons, et quitta au bout de deux ans le service militaire pour se livrer tout entier à la littérature. Son début ne fut pas heureux ; sa tragédie d'*Azémiro*, qui fut représentée pour la première fois au commencement de novembre 1786, n'obtint aucun succès. L'auteur sentit qu'il devait mûrir son talent par une étude approfondie de l'art dramatique, et ce ne fut qu'après trois ans de travail qu'il donna *Charles IX*, tragédie qui fut jouée le 4 novembre 1789. Cette pièce où trouvaient un aliment les passions républicaines qui fermentaient déjà dans les âmes, obtint un succès auquel l'esprit de parti ne fut pas étranger. Chénier, qui avait embrassé avec enthousiasme la cause de la révolution, sembla dès lors consacrer son talent à en reproduire les idées et les principes, et à les populariser par ses œuvres dramatiques. *Henri VIII* et *la Mort de Calas*, pièces

remarquables par le pathétique, mais inférieures à *Charles IX*, comme œuvres d'art, parurent en 1791. Celle de *Caius Gracchus*, où l'auteur, sous des noms romains, reproduisait encore ces sentiments exaltés de liberté, qui semblaient prendre chaque jour une nouvelle énergie, fut représentée en 1792. Nommé député à la Convention, Chénier s'attacha au parti démagogique, et, soit conviction, soit entraînement ou faiblesse, il donna son approbation à plusieurs mesures violentes adoptées par l'assemblée. Il vota la mort de Louis XVI, et composa des odes et des hymnes patriotiques pour les fêtes républicaines. Son *Chant du départ* devint en peu de temps presque aussi populaire que la *Mar-seillaise*. Quoique Chénier, en demandant le Panthéon pour Marat, et en célébrant le culte de la déesse Raison, se fût associé aux sanglantes folies de son époque, l'éclat de son talent, et quelques idées de modération qu'il eut le courage d'exprimer, excitèrent la jalouse haine des décemvirs. On lui reprocha ces mots de la tragédie de *Caius Gracchus*, qui semblaient un appel à un régime plus doux : *Des lois et non du sang !* Sa tragédie de *Timoléon*, qui fut jouée en 1794, et dont quelques passages donnèrent lieu à des applications hardies, encourut aussi la censure du comité de salut public, qui donna ordre d'en arrêter les représentations. Tous les manuscrits furent saisis et brûlés. Une seule copie conservée par M^{me} Vestris, servit à reproduire et à imprimer la pièce en 1795. Telle était l'ombrageuse tyrannie des hommes qui s'étaient arrogé le droit d'opprimer la France, que tous ceux qui paraissaient vouloir s'arrêter dans la carrière révolutionnaire, devenaient suspects à l'instant. Aux yeux de Robespierre et de ses affidés, Chénier ne fut plus qu'un ennemi de la révolution que ses talents rendaient dangereux, et sa perte était probablement assurée, quand le 9 thermidor vint délivrer la France du joug sanglant qui pesait sur elle. Mais si l'auteur de *Charles IX* échappa au fer des bourreaux, il ne put sauver son frère ; et depuis on lui a reproché d'avoir contribué à sa mort. Les vers touchants qu'il consacra à la mémoire de ce frère, et plus encore sa tendresse connue pour sa mère, à laquelle il prodigua ses soins et ses consolations, semblent le justifier suffisamment de cette imputation qui ne repose sur aucun fait. Chénier fut élu à la présidence de la Convention le 19 août 1795 ; et lorsque cette assemblée eut à se défendre contre les sections insurgées, il déploya pour la soutenir une intrépide fermeté. La dissolution de la Convention le fit passer au conseil des Cinq-cents, où il appuya son collègue Louvet, qui demandait des mesures contre la presse, et approuva les moyens arbitraires employés par le Directoire, pour obtenir un résultat favorable des élections de 1798. Après la révolution du 18 brumaire à laquelle Chénier parut se résigner sans peine, il fit partie de la commission législative des Cinq-cents, puis du Tribunal, où il se signala par un esprit d'inflexible opposition. Toutefois, dans la pièce de *Cyrus*, qu'il composa à l'époque du couronnement, il parut démentir un instant son caractère, en rendant hommage au pouvoir impé-

rial. Le mérite littéraire de Chénier lui avait ouvert les portes de l'Institut; après avoir fait partie du jury d'instruction du département de la Seine, il fut nommé inspecteur général de l'instruction publique. Mais son *Épître à Voltaire*, empreinte d'une philosophie libérale et irréligieuse, le fit destituer, et il se trouva bientôt dans un état voisin de l'indigence. Quelques années après, Napoléon lui accorda une pension de six mille francs; mais le dépérissement de sa santé ne lui permit pas d'en jouir longtemps. Il succomba, le 10 janvier 1811, à une maladie qui le consumait depuis douze ans. Arnault prononça sur sa tombe un éloge funèbre, et M. de Chateaubriand fut élu pour remplir sa place à l'Institut. On ne peut refuser à Marie-Joseph Chénier un talent poétique du premier ordre. Dans un temps où les saines doctrines étaient violées en littérature comme en morale, il se distingua par la pureté exquise de son goût, et la classique élégance de son style. Ses pièces de théâtre, et spécialement sa tragédie de *Tibère* le placent à la suite de nos meilleurs auteurs dramatiques. L'âpreté de son caractère, et son humeur irritable, empoisonnèrent sa vie. Telle était la susceptibilité de son orgueil, que la plus légère blessure de l'amour-propre se changeait pour lui en une plaie incurable. Son penchant à la satire contribua aussi à augmenter le nombre de ses ennemis; et plus d'une fois la haine le rendit injuste, comme dans l'*Épître à Delille*, et dans le passage de son *Tableau de la littérature*, où il critique *Atala*. Enfin, si Marie-Joseph Chénier fut doué au plus haut degré de la sensibilité qui fait le poète, il manqua totalement de cette force d'âme, ou de cette foi religieuse par laquelle un vrai philosophe supporte l'infortune, tolère les imperfections de l'humanité, et triomphe de ses propres faiblesses. Marie-Joseph Chénier a laissé, entre autres ouvrages, une traduction en vers de l'*OEdipe roi* et de l'*OEdipe à Colonne*, de Sophocle; *Dénonciation aux inquisiteurs de la pensée*, 1789, in-8; *Épître au roi*, 1789, in-8; *Ditirambe sur l'Assemblée nationale*, 1789, in-8; Des *épîtres*, des *odes*, des *traductions* et des *satires* empreintes d'une philosophie sceptique et moqueuse; *Théâtre*, 2 vol. in-18, contenant, *Charles IX*, *Henri VIII*, *Jean Calas*, *Caius Gracchus*, et *Fénélon*; *Recueil de poésies lyriques* publié en 1797; *Discours sur les progrès des connaissances en Europe*, et de *l'enseignement public en France*; *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française*, depuis 1789, Paris, 1816, in-8; ouvrage remarquable par une critique judicieuse, et qui a eu plusieurs éditions. Chénier a fourni en outre un grand nombre d'articles littéraires à différents journaux et principalement au *Mercur*, dont il fut un des rédacteurs pendant les années 1809 et 1810. Ses *OEuvres*, précédées d'une notice par Daunou, ont été publiées en 9 vol. in-8, Paris, 1824-25.

CHENU (Jean), avocat, né à Bourges en 1559, mourut en 1627. On a de lui: *Chronologie des évènements de France* en latin, Paris, 1621, in-4, ouvrage superficiel; *Antiquités de Bourges*, Paris, 1621, in-4, 5 à 6 fr.; *Chronologie des archevêques de Bourges*,

en latin, 1621, in-4; *Privileges de la ville de Paris*, 1621, in-4, et quelques livres de jurisprudence, oubliés. Ses autres ouvrages sont savants, mais mal écrits. C'était un homme très-laborieux.

CHÉREAU (François), habile graveur, élève de Gerard Audran, né à Blois en 1680, mourut à Paris en 1729. Il excella comme son maître dans les portraits. On estime particulièrement *saint Jean dans le désert*, qu'il grava d'après Raphaël.

CHÉRILE, poète grec, ami d'Hérodote, chanta la victoire que les Athéniens remportèrent sur Xerxès. Ce poème charma tellement les vainqueurs, qu'ils firent donner à l'auteur une pièce d'or pour chaque vers, et qu'ils ordonnèrent qu'on réciterait ses poésies avec celles d'Homère. Nous en avons quelques fragments dans Aristote, dans Strabon, et dans Josèphe contre Appion. Le général Lysandre voulut toujours avoir Chérile auprès de lui, pour que ce poète transmitt à la postérité sa gloire et ses actions. Horace n'en avait pas une opinion avantageuse; il lui reproche de la lenteur et de l'inégalité.

CHÉRON (Elisabeth-Sophie), fille d'un peintre en émail de la ville de Meaux, naquit à Paris en 1648, et eut son père pour maître. A l'âge de 14 ans, le nom de cette enfant était déjà célèbre, et éclipsait celui de son père. L'illustre Le Brun la présenta, en 1672, à l'académie de peinture et de sculpture, qui couronna ses talents en lui donnant le titre d'académicienne. Cette fille illustre se partageait entre la peinture, les langues savantes, la poésie et la musique. Elle a dessiné en grand beaucoup de pierres gravées, travail pour lequel elle avait un talent décidé. Ses tableaux n'étaient pas moins recommandables par un bon goût de dessin, une facilité de pinceau singulière, un beau ton de couleur, et une grande intelligence du clair-obscur. Toutes les manières de peindre lui étaient familières. Elle a excellé dans l'histoire, dans la peinture à l'huile, dans la miniature en émail, dans le portrait, et surtout dans ceux des femmes. On dit qu'elle peignait souvent de mémoire des personnes absentes, avec autant de ressemblance que si elle les avait eues sous les yeux. L'académie des *Ricovrati* de Padoue l'honora du surnom d'*Erato*, et lui donna une place dans sa compagnie. Elle mourut à Paris en 1711. Elle avait été élevée dans la religion protestante; mais l'ayant quittée pour la catholique, elle prouva par ses vertus la sincérité de sa conversion. Voy. son *éloge*, Paris, 1712, in-8. On a de cette fille célèbre: *Essai des psaumes et cantiques mis en vers*, et enrichis de figures, Paris, 1693, in-8. Les figures sont de Louis Chéron, son frère, bon graveur et habile peintre, né à Paris en 1660, et mort à Londres en 1733, où il s'était retiré pour y professer le calvinisme. *Le cantique d'Habacuc* et *le psaume 103*, traduits en vers français, et publiés par Le Hay, 1717, in-4; *Les cerises renversées*, pièce ingénieuse et plaisante, que le célèbre Rousseau estimait, et qu'on publia en 1717, avec la *Batrachomyomachie d'Homère*, traduite en vers par Boivin le cadet. La poésie de M^{lle} Chéron est souvent faible, mais il y a d'excellents morceaux. J. B. Rousseau a beaucoup loué une *Ode sur le jugement dernier*.

CHÉRON (Louis-Claude), littérateur, né à Paris en 1758, d'un père attaché à l'administration générale des forêts, fut nommé en 1790 membre du département de Seine-et-Oise, et vint siéger en 1791 à l'Assemblée législative, où il manifesta des opinions sages et modérées; il y fut membre du comité des domaines. Arrêté comme suspect en 1793, il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor: il refusa, en 1798, d'entrer au conseil des Cinq-cents, dont il avait été élu membre. Il fut, en 1805, nommé préfet de la Vienne, et mourut à Poitiers en 1807. La culture des lettres a rempli tous ses loisirs; le plus connu de ses ouvrages est une imitation de la meilleure pièce du théâtre comique anglais, *School for scandal* (l'Ecole de la médisance), par Shéridan; elle parut en cinq actes sous le titre de *l'Homme à sentiments* (1789), puis en trois actes sous celui de *Moraliseur* (1801), ensuite sous celui de *Valsain et Florville*, enfin en 1805 sous celui de *Tartuffe de mœurs*. Ses autres ouvrages sont le *Poète anonyme*, comédie en deux actes et en vers, qui manque d'action, mais en général élégamment écrite; *Caton d'Utique*, tragédie en trois actes et en vers, imitée d'Addison, 1789; une traduction des *Leçons de l'enfance*, par miss Maria Edgeworth, 1803, 5 vol. in-16, avec le texte en regard; *Lettres sur les principes élémentaires d'éducation*, par Elis. Hamilton, 1803, 2 vol. in-8; une traduction du *Tom Jones de Fielding*, 1804, 6 vol. in-12, etc.

CHÉRUBIN (le P.), d'ORLÉANS, capucin, a fait plusieurs ouvrages savants parmi lesquels on distingue *la Dioptrique oculaire*, Paris, 1671, in-fol.; *La vision parfaite*, 1677-81, 2 vol. in-fol., fig. Ces livres renferment des choses curieuses qui les font rechercher.

CHÉRUBINI (Laerzio), compilateur italien, né dans le duché de Spolète, et mort sous le pontificat d'Urbain VIII, vers 1626, entreprit le premier de recueillir les *Constitutions et les bulles des papes*, et commença à publier cette grande *Collection* à Rome en 1617, sous le titre de *Bullarium magnum romanum à Leone Magno ad Benedictum XIV*, réimprimé à Lyon en 1655 et 1673; à Luxembourg 1747-58, 19 t. en 11 v. in-fol., 100 à 120 fr.; Rome, 1739 ou 1750 et ann. suiv., 17 t. en 28 vol. in-fol., est plus belle que la précédente, 150 à 170. fr. Elle s'étend jusqu'à Benoît XIV.—**CHÉRUBINI** (Angelo-Maria), l'un des fils de Lorziæ, et qui fut un de ses principaux collaborateurs, était moine du Mont-Cassin. C'est lui qui, en 1638, publia les *Constitutions d'Urbain VII*.—**CHÉRUBINI** (Flavio), autre fils du même, donna un *Compendium* du Bullaire, Lyon, 1624, 3 tom. in-4. — **CHÉRUBINI** (Alexandre), fils aussi de Laerzio, vivait en 1630 sous Urbain VIII. Il était savant dans les langues, et a traduit quelques ouvrages du grec en latin. — Il y a eu un autre **CHÉRUBINI** (François), créature du cardinal Pamphile, qui ne paraît point être de la même famille. Il était de Monte-Bodio dans la Marche d'Ancône. Son patron, parvenu au pontificat sous le nom d'Innocent X, le fit auditeur, et dans la promotion de 1647, le créa cardinal du titre

de *Saint-Jean Porte-Latine*. Il le nomma aussi évêque de Sinigaglia. C'était un homme de bien et charitable envers les pauvres. Il mourut en 1656.

CHESEAUX (Jean-Philippe Loys de), né à Lausanne en 1718, mort à Paris en 1751, était petit-fils du célèbre Crouzas. Les académies des sciences de Paris, de Gœttingen et de Londres se l'associèrent. L'astronomie, la géométrie, la théologie, le droit, la médecine, l'histoire, la géographie, les antiquités sacrées et profanes l'occupèrent tour à tour; mais une étude trop étendue et trop variée l'a rendu quelquefois superficiel. Dès l'âge de 17 ans, il avait fait trois traités de physique sur la *dynamique*, sur la *force de la poudre à canon*, et sur le *mouvement de l'air dans la propagation du son*. On a encore de Cheseaux des *Dissertations critiques sur la partie prophétique de l'Ecriture sainte*, Paris, 1751, in-8; un *Traité de la comète de 1743*, et des *Eléments de cosmographie et d'astronomie*, qu'il composa en faveur d'un jeune seigneur. Il est presque entièrement l'auteur de la *Carte de l'Helvétie ancienne*. Seigneur de Correvon a publié la *Vie* de Cheseaux avec une dissertation de cet auteur sur l'*Année de la naissance de J.-C.*, dans le troisième volume de sa traduction du *Traité de la Religion* d'Addison, Genève, 1771, in-8.

CHÉSELDEN (Guillaume), né en 1688 à Burrow on The hill, dans le comté de Leicester, chirurgien célèbre de Londres, mort en 1752, était de la société royale de cette ville, et correspondant de l'académie des sciences de Paris. Les heureux succès de Douglas dans l'extraction de la pierre par le haut appareil, l'animèrent à suivre et à pratiquer la même méthode, et dans l'expérience qu'il en fit, il ne trouva d'autre sujet de se repentir, que celui de n'avoir pas tenté ce secours plus tôt. Mais de toutes ses opérations, celle qui lui fit le plus d'honneur, fut d'avoir rendu la vue à un jeune homme de 14 ans, aveugle de naissance. On trouve les détails circonstanciés de cette opération, dans les *Transactions philosophiques* et dans les *Mémoires de l'académie de chirurgie*. Quelques faux philosophes n'ont pas rougi d'opposer cette guérison à celle de l'aveugle-né de l'Evangile, comme si une opération chirurgicale pouvait être comparée à une simple parole ou à des moyens qui ne prennent leur efficacité que dans la volonté de Dieu. Chéselden donna, en 1713, une *Anatomie du corps humain*, réimprimée pour la onzième fois en 1778. Cet ouvrage est semé d'observations très-curieuses, et orné de quarante planches fort exactes. Le même auteur a donné une *Ostéographie*, Londres, 1733, in-fol., avec de très-belles figures, 25 à 30 fr. On y trouve une exposition des maladies des os, remarquable par son exactitude.

CHESNAYE (Nicole de la), auteur absolument inconnu, auquel on attribue une moralité assez rare, qui est intitulée: *la Nef de santé, avec le gouvernail du corps humain, la condamnation des banquets, et le traité des passions de l'âme*, Paris, Verard, 1507, in-4, 6 à 8 fr.

CHESNAYE-DESBOIS (François-Alexandre-Aubert de la), né à Ernée dans le Maine en 1699,

se fit capucin, ne persévéra point dans sa vocation, et rentra bientôt dans le monde. N'ayant pas de fortune, il travailla pour vivre; mais son travail se borna presque toujours à des compilations, qui ne l'empêchèrent pas de mourir à l'hôpital, en 1784. En voici l'énumération : *Dictionnaire militaire*, Paris, 1759, 3 vol. in-8, 10 à 12 fr.; *Dictionnaire d'agriculture*, 1751, 2 vol. in-4, 6 à 8 fr.; *Dictionnaire généalogique, héraldique, chronologique et historique*, 1757-65, 7 vol. in-8, nouvelle édition, augmentée, sous le titre de *Dictionnaire de la noblesse*, contenant les généalogies, l'histoire et la chronologie des familles nobles de la France, avec le supplément donné par Badier, 1770-86, 15 vol. in-4, 70 à 80 fr.; ouvrage peu estimé, mais dont les exemplaires complets sont difficiles à trouver; *Dictionnaire raisonné et universel des animaux*, Paris, 1759, 4 vol. in-4, 12 à 14 fr.; *Dictionnaire historique des mœurs des Français*, 1767, 3 vol. in-8, 7 à 8 fr.; *Dictionnaire domestique*, 1769, 3 v. in-8, 6 à 7 fr.; *Astrologue dans le puits*, 1740, in-12; *Lettres sur les romans*, 1743, 2 part., in-12; *Lettres hollandaises*, 1747, 2 vol. in-12; *Lettres critiques, avec des songes moraux*, 1745, in-12; *Système du règne animal*, 1754, 2 v. in-8, 5 à 6 fr.

CHESNE (Joseph du), *Quercetanus*, seigneur de la Violette, médecin ordinaire du roi, était né vers 1544, dans la province d'Armagnac. Après avoir fait un assez long séjour en Allemagne, il vint exercer son art à Paris. Il avait acquis de grandes connaissances dans la chimie, à laquelle il s'était particulièrement appliqué. Les succès qui suivirent sa pratique dans cette partie déchainèrent contre lui les autres médecins, surtout Gui Patin, qui s'efforça de le couvrir de sarcasmes et de railleries. Il porta son acharnement jusqu'à s'en prendre à tout le pays d'Armagnac, qu'il appelait *maudit pays*. Cependant l'expérience a fait voir que du Chesne a mieux rencontré sur l'antimoine, que Patin et ses confrères. Ce savant chimiste, qui est appelé du Quesne par Moréri, mourut à Paris l'an 1609. Il a fait en vers français *la Folie du monde*, 1583, in-4; *Le grand miroir du monde*, 1593, in-8. Il a aussi composé plusieurs livres de chimie, qui ont eu de la réputation.

CHESNE (André du), appelé le père de *l'Histoire de France*, naquit en 1584 à l'île Bouchard en Touraine. Il fut écrasé en 1640, par une charrette, en allant de Paris à sa maison de campagne à Verrière. On a de lui : *Histoire des Papes jusqu'à Paul V*, Paris, 1616, 2 vol. in-4, et 1645, in-fol., 8 fr.; *Histoire d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, ibid., 1614, in-fol., réimpr., 1657, 2 vol. in-fol., 12 fr.; *Histoire des cardinaux français*, qu'il commença et que son fils acheva en partie. C'est un ouvrage mal fait, mal digéré, et encore plus mal écrit; *Series auctorum omnium, qui de Francorum historia, et de rebus francicis, cum ecclesiasticis tum secularibus, ab exordio regni ad nostra usque tempora*, etc., 1633, in-fol.; c'est le plan de l'ouvrage suivant qui devait avoir 24 vol.; *Historiæ Francorum scriptores*, Parisiis, 1636-49, 5 vol. in-fol.; cette collection est recherchée; elle contient des choses qui ne sont pas dans les histoires

de D. Bouquet, 45 à 60 fr., gr. pap., 60 à 80 fr.; *Historiæ Normanorum scriptores antiqui, res ab illis gestas explicantes, ab ann. 838 ad ann. 1220*, 1619, in-fol., rare, 60 à 72 fr., gr. pap., vend. 180 fr.; *Les généalogies des Montmorency, Châtillon, Guines, Vergy, Dreux, Béthune, Chateigners*, 1621 et ann. suiv., 7 vol. in-fol., 40 à 60 fr.; *Histoire des ducs de Bourgogne*, 1619 et 1628, 2 vol. in-4, 8 à 10 fr.; *Bibliotheca Cluniacensis*, Paris, 1614, in-fol., 10 à 12 fr., etc.; recueil utile et rare qui contient d'excellentes pièces pour l'histoire de l'abbaye de Cluny et ses dépendances. Il l'a publié avec dom Marrier. Du Chesne communiquait libéralement ses recherches, non-seulement à ses amis, mais encore aux étrangers.

CHESNE (Jean-Baptiste PHILIPOTOT), jésuite, né en 1682 au village du Chesne en Champagne, dont il prit le nom, mourut en 1755. On a de lui : *Abrégé de l'histoire d'Espagne*, in-12; *Abrégé de l'histoire ancienne*, in-12. Ces deux ouvrages, quoique superficiels comme le sont nécessairement les ouvrages élémentaires, ont servi à l'éducation de la jeunesse, pour laquelle l'auteur avait du talent. *La science de la jeune noblesse*, 1730, 3 vol. in-12, 5 à 6 fr.; ouvrage qui a eu un succès mérité, et qu'on a imprudemment remplacé par des livres imbus de tons et des erreurs de la philosophie du jour. Il serait à souhaiter qu'on les réimprimât avec quelques additions; *Le prédestinationisme*, 1724, in-4, 3 à 5 fr.; *Histoire du baïanisme*, 1731, in-4, 3 à 4 fr. C'est dans ces deux ouvrages que paraissent le savoir et le talent du P. du Chesne; c'est là qu'on a admiré l'homme qui dans les livres précédents a pu s'apetisser et se proportionner aux besoins et aux facultés du premier âge. Cependant l'*Histoire du baïanisme* ayant paru renfermer des censures trop fortes de quelques opinions et de quelques hommes célèbres, fut mis à l'*index* par un décret du 17 mai 1724. (Voy. SOTO.)

CHESNEAU (Nicolas), en latin *Querculus*, naquit en 1521 à Tourteron, dans le comté de Rethel en Champagne. Il fut chanoine et doyen du chapitre de Saint-Symphorien de Reims; historien instruit, il cultivait aussi avec fruit la poésie française, et mourut à Reims en 1581. On a de lui : *Histoire de l'église de Reims*, en 4 livres, Reims, 1581, in-4, 5 à 6 fr., traduction de l'ouvrage de Flodoard, dont le texte latin n'avait point encore été traduit. Chesneau n'a traduit qu'une partie de cette histoire, qui se termine en l'an 948; *Hexastichorum moralium libri duo*, Paris, 1552, in-fol., 6 à 7 fr.; *Avis et remontrances touchant la censure contre les antitrinitaires*, traduit du latin du cardinal Hosius, Reims, 1573, in-8; *Psalterium decachordum Apollinis et novem musarum*, Reims, 1575, in-8; pièce de vers faite à l'occasion du couronnement de Henri III; *Traité de la Messe évangélique*, composé en allemand par Fabri d'Heilbronn, et traduit en français par Nicolas Chesneau, d'après la version latine de Surius.

CHESTERFIELD (Philippe DORMER-STANHOPE, comte de), né en 1694, fut successivement grand-maître de la maison du roi d'Angleterre, ambassa-

deur en Hollande, vice-roi d'Irlande, et enfin principal secrétaire d'état. Il se distingua dans tous ces emplois, et mourut à Londres en 1773. Après sa mort, la veuve de son fils rendit un mauvais service à sa mémoire, en faisant imprimer les *lettres* que dans une longue suite d'années il avait écrites à ce fils : collection qui forme le plus mauvais plan d'éducation possible, rempli de maximes fausses et dangereuses, contraires aux mœurs et à toute religion. Ces *lettres* ont paru en français, 4 vol. in-12, et un abrégé en un vol. Pralt, dans un roman intitulé *L'Elève du plaisir* traduit de l'anglais, Paris, 1787, 2 vol. in-12, a fait voir où portaient les maximes de Chesterfield, et ce que deviendrait un jeune homme qui les adopterait pour sa direction; enfin, ces lettres peignent le vice sous des couleurs attrayantes, et ne peuvent produire qu'une impression fâcheuse en apprenant à substituer les grâces aux vertus, les convenances à la morale, la politesse à l'amitié, une bienveillance de parade à la vraie religion.

CHÉTARDIE (Joachim TROTTI de la), bachelier de Sorbonne, et curé de Saint-Sulpice de Paris, naquit en 1636 au château de La Chétardie dans l'Angoumois, et mourut en 1714. Il avait été nommé à l'évêché de Poitiers en 1702; mais il le refusa. Ses devoirs de pasteur ne l'empêchèrent point d'enrichir le public de plusieurs ouvrages utiles : *Homélies pour tous les dimanches et fêtes de l'année*, 3 vol. in-4, 10 fr., et 4 vol. in-12, pleines d'onction et de solidité; le *Catéchisme de Bourges*, en 4 vol. in-12, et un vol. in-4, 5 à 6 fr., ouvrage excellent et souvent réimpr., qui unit la dignité du langage et des idées à l'exposition la plus simple de la foi chrétienne : c'est, au jugement de bien des gens, le meilleur catéchisme raisonné que nous ayons en français; *Explication de l'Apocalypse*, in-8 et in-4, 3 à 4 fr., savante, bien déduite et très-satisfaisante dans un grand nombre d'explications (V. saint JEAN); *Entretiens ecclésiastiques tirés de l'Ecriture sainte, du pontificat, des saints PP.*, ou *Retraite pour les ordinaires*, 4 v. in-12, 3 fr.

CHÉTARDIE (le chevalier de la), neveu du curé de Saint-Sulpice, mort vers 1700, était un homme d'esprit, plein de politesse. Il est auteur de deux ouvrages. Le premier a pour titre : *Instruction pour un jeune seigneur*, et le deuxième est intitulé : *Instruction pour une princesse*, in-12.

CHEVALET (Antoine), gentilhomme dauphinois, auteur de la *Vie de saint Christophe par personnages*, Grenoble, 1530, in-4, fort rare, vend. 330 fr., 160 fr., 346 fr.

CHEVALIER (Nicolas), Français, réfugié à Utrecht à cause de la religion protestante qu'il professait, a fait paraître un savant ouvrage intitulé : *Recherches curieuses d'antiquités que l'on conserve dans la chambre des raretés de cette ville*, Utrecht, 1709, in-fol., 8 à 9 fr.

CHEVANES (Jacques de), né à Autun, prit l'habit de capucin dans la province de Lyon, où il se fit un nom parmi les prédicateurs et les théologiens de son temps; il a écrit : *L'Amour triomphant des impossibilités de la nature et de la morale*, ou *Discours sur le très-auguste sacrement de*

l'Eucharistie, Lyon, 1633, in-4, 3 à 4 fr.; *Les entretiens curieux d'Hermodore et du voyageur inconnu, etc.*, Lyon, 1634, in-4, 5 fr. C'est une réfutation des ouvrages de J. P. Le Camus, avec une apologie des ordres religieux; *La conduite des Illustres, ou les Maximes pour aspirer à la gloire d'une vie héroïque et chrétienne*, Paris, 1657, 2 vol. in-4, 6 à 8 fr.; *L'incrédulité savante, et la crédulité ignorante au sujet des magiciens et sorciers, avec la réponse à un livre intitulé : Apologie pour tous les grands personnages qui ont été accusés de magie*, Lyon, 1671, in-4, 3 à 5 f.; *Justæ expectationes nostræ salutis, oppositæ desperationi sæculi*, Lyon, 1649, 2 vol. in-4, 5 à 7 f.

CHEVASSU (Joseph), né à Saint-Claude en Franche-Comté en 1674, mort en 1752, était curé des Rousses. On a de lui des *Méditations ecclésiastiques*, Lyon, 1824, 6 vol. in-12, 10 fr., pap. vél., 16 fr.; *Méditations sur la passion*, Lyon, 1746, in-12; *Abrégé du rituel romain, avec les instructions sur les sacrements*, Lyon, 1746, in-12; *Le missionnaire paroissial, ou Prônes pour les dimanches et les fêtes de l'année*, Lyon, 1753, 4 vol. in-12, 5 fr. L'onction n'était pas la qualité dominante de cet orateur; mais il était instruit, et il possédait bien l'Ecriture et les PP.

CHEVERT (François de), né à Verdun sur Meuse en 1695, s'éleva du poste de simple soldat au grade de lieutenant général. Il dut tout à son mérite, et rien à la faveur ni à l'intrigue. Il eut à lutter contre l'envie et contre l'obscurité de sa naissance. Une étude profonde de la tactique, un amour extrême de ses devoirs, un désir ardent de se distinguer; tels furent les protecteurs qui veillèrent à son avancement. Nous ne suivrons pas toutes les actions éclatantes qui le distinguèrent. Tout le monde connaît la retraite de Prague par le maréchal de Belle-Île. Chevert qu'il y laissa avec 1,800 hommes, pressé de se rendre par la famine, par les habitants et par une armée nombreuse, prend les otages de la ville, les enferme dans sa propre maison, et met dans les caves des tonneaux de poudre, résolu de se faire sauter avec eux, si les bourgeois veulent lui faire violence. Il obtint ce qu'il demandait, c'est-à-dire, de sortir avec tous les honneurs de la guerre : le prince Lobkowitz lui accorda deux pièces de canon. Les guerres de 1741 et de 1757 offrirent à notre guerrier les occasions les plus dangereuses et les plus brillantes. Ce brave officier mourut en 1769, dans la 74^e année de son âge. Il était commandeur-grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, chevalier de l'Aigle blanc de Pologne, gouverneur de Givet et de Charlemont, lieutenant général des armées du roi. Il fut inhumé en la paroisse de Saint-Eustache de Paris, où l'on voit son épitaphe conçue en ces termes : « Sans aïeux, sans fortune, sans appui, orphelin » dès l'enfance, il entra au service à l'âge de 11 ans. » Il s'éleva malgré l'envie à force de mérite, et » chaque grade fut le prix d'une action d'éclat. Le » seul titre de maréchal de France a manqué, non » pas à sa gloire, mais à l'exemple de ceux qui le » prendront pour modèle. »

CHEVERUS (Jean-Louis-Anne-Madeleine LE-FEBVRE de), né à Mayenne au mois de janvier 1768, fit ses études au collège de Louis-le-Grand, passa de là au séminaire de Saint-Magloire, tenu par les oratoriens, et fut ordonné prêtre au mois de décembre 1790. De retour dans son diocèse il fut nommé curé de Notre-Dame à Mayenne ; mais ayant refusé de prêter le serment, il ne put prendre possession de sa cure, et fut obligé d'exercer secrètement le ministère. Le décret du 26 août 1792 ayant ordonné la déportation des prêtres, l'abbé Cheverus obtint un passe-port pour l'Angleterre, où il arriva heureusement après avoir traversé Paris au moment même des massacres de septembre, et séjourna quelque temps à Londres. L'abbé Matignon docteur et professeur de Sorbonne lui ayant écrit de Boston, où il s'était retiré, pour l'engager à venir l'y joindre, il s'y décida après quelques hésitations, et arriva à Boston au mois d'octobre 1796. Tous deux travaillèrent de concert et avec un grand succès au bien de la religion ; par leurs soins le nombre des catholiques s'accrut dans ces contrées, d'importantes conversions eurent lieu, et une église fut construite au moyen d'une souscription, à laquelle prit part le président John Adams lui-même. Le concordat de 1801 ayant été signé, la famille de l'abbé Cheverus le pressa de revenir en France ; mais les besoins de l'église de Boston le décidèrent à rester. En 1808, le souverain pontife ayant établi quatre nouveaux évêchés pour les Etats-Unis, le zélé missionnaire fut nommé évêque de Boston, et sacré en cette qualité le 1^{er} novembre 1810. Cependant le bruit de ses vertus était parvenu jusqu'à Louis XVIII, qui, en 1823, voulut le rendre à la France, et le nomma à l'évêché de Montauban. Cédant aux instances réitérées des membres les plus éminents du clergé français, le prélat consentit, non sans peine, à quitter son ancien troupeau. Arrivé à Montauban il eut bientôt l'occasion de déployer en face des nombreux protestants de son diocèse, l'esprit de mansuétude dont il fit preuve pendant toute sa vie. Sa charité ne le cédait en rien à son zèle ; dans une inondation du Tarn, on le vit, la tête nue, et dans l'eau jusqu'aux genoux, encourager par ses exemples, plus encore que par ses paroles, ceux qui aidaient les habitants des maisons submergées à sauver leur mobilier. Il recueillit dans son palais plusieurs des victimes de ce désastre, les nourrit à ses frais et leur prodigua toutes sortes de secours. M. d'Aviau, archevêque de Bordeaux étant mort en 1826, M. de Cheverus fut appelé la même année à lui succéder, avec le titre de comte et pair de France. Sur ce nouveau siège, il parut tel qu'il s'était fait connaître à Montauban, affectueux, prévenant, charitable et dévoué au bien. Evitant avec la plus rare prudence toute démonstration politique, il sut se concilier au même degré l'estime et l'affection de tous les partis. Les ordonnances du 16 juin 1828 ayant soulevé une vive opposition dans le clergé français, le cardinal de Clermont-Tonnerre crut devoir présenter au roi, au nom de l'épiscopat, un mémoire dont quelques expressions furent jugées trop vives

et trop fortes par l'archevêque de Bordeaux, qui dans cette occasion parut divisé d'opinions avec ses collègues. Privé de la pairie en 1830, il se réjouit de se trouver hors de la carrière politique, et de pouvoir se consacrer exclusivement au ministère de charité, d'union et de paix dont l'investissaient ses fonctions. Créé cardinal dans un consistoire du 1^{er} février 1836, il reçut la barette à Paris le 9 mars. Mais il ne devait jouir que peu de temps de ce nouvel honneur, et mourut presque subitement vers la fin de juillet de la même année. Son oraison funèbre fut prononcée par l'abbé Barrès, l'un de ses grands vicaires.

CHEVIGNARD DE LA PALLUE (Antoine-Théodore), écrivain de la fin du 18^e siècle, sur lequel on n'a aucun renseignement, sinon qu'il a publié les ouvrages suivants : *Idee du monde, ou Idées générales des choses dont un jeune homme doit être instruit*, Dijon, 1779 et 1798, 2 vol. in-8, 9 fr. ; la *Vie de Jésus rappelée à la simplicité, suivie de maximes tirées de l'Imitation de Jésus*, Paris, 1795, in-12. Cette vie a reparu sous ce titre : *Exemple de vertu, ou Instructions élémentaires pour tous les peuples*, Paris, 1805, in-12 ; les *Anes de Beaune, historiettes très-plaisantes, avec leur explication*, 1783, brochure in-12.

CHEVILLARD (Jean) est auteur du *Grand armorial, ou Cartes de blason, de chronologie et d'histoire*, en 79 tableaux, in-fol. max., 50 fr.

CHEVILLARD (Jacques), généalogiste, mort à Paris, en 1751, âgé de 71 ans. On a de lui un *Dictionnaire héraldique*, gravé, Paris, 1723, in-12 ; *Armes, noms et qualités des gouverneurs, capitaines et lieutenants généraux de la ville de Paris*, Paris, 1731, in-fol. ; *Armorial de Bourgogne et de la Bresse*, Paris, 1726, 8 feuilles in-fol. ; *Blasons des gentilshommes*, 1726, 8 feuilles in-4.

CHEVILLIER (André), né à Pontoise en 1636, parut en Sorbonne avec tant de distinction, que l'abbé de Brienne, depuis évêque de Coutances, lui céda le premier lieu de licence, et en fit même les frais. Il mourut en 1700, bibliothécaire de Sorbonne. Sa piété égala son savoir, et son savoir était profond. On l'a vu se dépouiller lui-même pour revêtir les pauvres, et vendre ses livres pour les assister. On a de lui : *Origine de l'imprimerie de Paris*, dissertation historique et critique, pleine d'érudition et souvent citée dans les *Annales typographiques* de Maittaire, 1694, in-4, 3 à 5 fr. ; *Le grand canon de l'église grecque, traduit en français*, 1699, in-12. C'est plutôt une paraphrase qu'une traduction ; *Dissertation latine sur le concile de Chalcédoine, touchant les formules de foi*, 1664, in-4.

CHEVREAU (Urbain), né à Loudun en 1613, fit paraître beaucoup d'esprit dans ses premières études. La reine Christine de Suède le choisit pour secrétaire, et l'électeur Palatin pour son conseiller. Chevreau, fixé dans cette cour, contribua beaucoup à la conversion de la princesse électorale, depuis duchesse d'Orléans. Après la mort de l'électeur, il revint en France, et fut choisi par Louis XIV pour précepteur du duc du Maine. Le

désir de vaquer en repos aux exercices de la vie chrétienne, l'obligea de quitter la cour pour se retirer dans sa patrie, où il mourut en 1701. Il ne rougit jamais de la religion au milieu des grands. Sa piété fut tendre, autant que son érudition fut profonde. On lui doit les ouvrages suivants : une traduction du *Traité de la providence*, de Théodorat, 1652, pet. in-2; *Les tableaux de la fortune*, Paris, 1651, in-4; *L'Histoire du monde*, Paris, 1686, 2 vol. in-4; Amsterd., 1717, 8 vol. in-12, 8 à 12 fr. On sent, en lisant cette histoire, que l'auteur avait puisé dans les sources primitives; mais il ne les cite pas toujours avec fidélité. L'histoire grecque, la romaine, la mahométane y sont traitées avec assez d'exactitude. L'auteur aurait pu se dispenser de mêler aux vérités utiles de son ouvrage les généalogies rabbiniques qui le défigurent, et quelques discussions qui ne devaient entrer que dans une histoire traitée en grand. *OEuvres mêlées*, la Haye, 1717, 2 tom. in-12. Ce sont des lettres semées de vers latins et français, quelquefois ingénieux, quelquefois faibles; d'explications de passages d'auteurs anciens, grecs et latins; d'anecdotes littéraires, etc. *Chevræana*, Paris, 1697-1700, 2 vol. in-12, recueils dans lequel l'auteur a versé de petites notes, des réflexions, des faits littéraires qu'il n'avait pas pu faire entrer dans ses autres ouvrages.

CHEVREMONT (l'abbé Jean-Baptiste de), Lorrain de nation, secrétaire de Charles V, duc de Lorraine, se retira à Paris après la mort de son maître, et y mourut en 1702. On a de lui : *La connaissance du monde*; *L'Histoire de Kemiski*, 1697, in-12; *La France ruinée, par qui et comment*; *Le Testament politique du duc de Lorraine*, 1696, in-8; *L'Etat actuel de la Pologne*, Cologne, 1702, in-12; *Le Christianisme éclairci sur les différends du temps en matière de quietisme*, Amsterd., 1700, in-8, etc. Les ouvrages de l'abbé de Chevremont n'ont rien pour gagner le lecteur; ils sont remplis de projets ridicules, d'idées fausses, et le style en est des plus languissants.

CHEVRET (Jean), né à Meulan le 15 mars 1747, employé à la bibliothèque du roi depuis 1765, et mort à Meulan le 15 août 1820, a publié durant le cours de la révolution diverses brochures morales ou politiques. On y voit que l'auteur avait embrassé la cause de la liberté avec un enthousiasme qui l'entraîne souvent dans la déclamation, mais qui ne lui fit jamais oublier les principes religieux et chrétiens, dont il se montre partout vivement pénétré. Voici la liste de ses écrits, telle qu'il l'a inscrite lui-même dans le catalogue des auteurs à la Bibliothèque du roi. *Epître à l'humanité et à la patrie en particulier, sur le bon ordre et l'idée de la véritable liberté*, 1789, in-8; *Manuel des citoyens français suivi de plusieurs lettres relatives à l'éducation*, 1790, in-8; *De l'amour et de sa puissance suprême, ou Développement de ses œuvres dans la nature et dans nos cœurs*, Paris, 1791, in-8; *Etrennes à la jeunesse française*, 1792, in-8; *Principe universel d'éducation, et motif obligatoire d'union et de paix pour tous les hommes, toutes les nations, ou la véritable*

philosophie parlant aux yeux pour éclairer l'esprit et régler le cœur, 1792, in-8; *De l'éducation dans la république, et de ses moyens de prospérité et de gloire*, 1792, in-8; *Principes de sociabilité, ou Nouvel exposé des droits et des devoirs de l'homme et du citoyen*, Paris, 1793, in-8; *OEuvres philosophiques, politiques, morales, et d'éducation*, 1789-1793, in-8.

CHEVREUSE (Marie de ROHAN-MONTEBAZON, duchesse de), née en 1600, épousa, en 1617, Charles d'Albert, duc de Luynes, connétable de France, et en 1722 Claude de Lorraine, duc de Chevreuse. Cette dame, célèbre par sa beauté et par son esprit, fut ennemie du cardinal de Richelieu, parce qu'elle voyait avec peine la manière dont il traitait la reine, pour laquelle son attachement était déclaré. Le cardinal l'en punit par l'exil; elle fut même obligée de sortir de France, et de se retirer à Bruxelles, d'où elle entretenait commerce avec la reine. Quand cette princesse fut devenue régente, la duchesse de Chevreuse revint triomphante à la cour; mais sa faveur fut de courte durée, parce qu'elle entra dans les intrigues contre le cardinal Mazarin, selon que le coadjuteur, avec qui elle était fort liée, penchait pour ou contre la cour. Cette duchesse conserva cependant toujours de l'ascendant sur l'esprit de la reine; elle la poussa à consentir à la disgrâce du fameux surintendant Fouquet, et mourut en 1679. Ce fut par elle que le duché de Chevreuse vint à ses enfants du premier lit. Le cardinal de Retz fait dans ses *mémoires* l'éloge de son esprit et de sa vivacité.

CHEVRIER (François-Antoine), né à Nancy, d'un secrétaire du roi, montra, dès sa jeunesse, beaucoup d'esprit et de méchanceté. Après avoir parcouru divers pays, tantôt riche, tantôt pauvre, consacré tour à tour à l'intrigue et aux lettres, il alla mourir en Hollande en 1762. Cet auteur avait du talent, de l'esprit et de l'imagination, et surtout beaucoup de facilité; mais il en abusait, et il n'a rien laissé de véritablement estimable. Il est auteur de quelques comédies et de quelques ouvrages en prose. Plusieurs romans : *Cela est singulier*; *Maga-Kou*; *Mémoires d'une honnête femme*, in-12; *le Colporteur*, in-12. Ce dernier ouvrage, plein d'atrocités révoltantes et de saillies heureuses, est une satire affreuse des mœurs du siècle; *Mémoire pour servir à l'histoire des hommes illustres de Lorraine, avec une réfutation de la bibliothèque de Lorraine, de dom Calmet*, Bruxelles, 1754, 2 vol. in-12; *Histoire civile, militaire, ecclésiastique, politique et littéraire de Lorraine et de Bar*, Bruxelles, 1758, 7 vol. in-12; les *Mémoires* ci-dessus forment les deux derniers volumes de cette histoire; *Les ridicules du siècle*, in-12; ouvrage qui fut proscrit dans sa nouveauté. L'auteur avait trempé son pinceau dans le fiel, et presque tous ses caractères sont outrés : ce livre est d'ailleurs très-médiocre. *Histoire de la campagne de 1757, sur le Bas-Rhin*, etc., 1757-58, 3 part. in-8; *Le Testament politique du maréchal de Belle-Ile*, son codicile et sa vie, 1761-62, 3 vol. in-12. Ce sont des mémoires supposés, mal digérés, mais bien écrits

et curieux. Il est à regretter qu'un tel sujet n'ait pas été traité par un écrivain mieux instruit ou plus véridique. *L'Histoire de Corse*, Nancy, 1749, in-12. L'Abbé Germanes en a donné une meilleure, 1776, 3 vol. in-12 ; *Projet de paix générale ; Almanach des gens d'esprit par un homme qui n'est pas sot*. L'indécence, la satire impudente, l'obscénité et l'impiété dominent dans cette misérable brochure, ainsi que dans la plupart des livres de cet écrivain, dont les mœurs ne valaient pas mieux que les ouvrages. Il préparait de nouvelles horreurs lorsqu'il mourut. La *Vie du P. Norbert, capucin*, est une des dernières productions de Chévrier.

CHEVRIÈRES (J.-H. de), écrivain français, réfugié en Hollande, naquit sur la fin du 17^e siècle; on ne connaît pas l'époque de sa mort : on lui doit *Abrégé chronologique de l'histoire d'Angleterre*, avec des notes, Amst., 1730, 7 vol. in-12 ; *Images des héros et des grands hommes de l'antiquité, dessinées sur des médailles, des pierres antiques, etc.*, trad. de l'italien de J. A. Canini, Amst., 1731, in-4, 5 à 6 fr. ; *Vie de Philippe II, roi d'Espagne*, trad. de l'ital. de Greg. Leti, Amst., 1734, 9 vol. in-12 ; *Histoire de Stanislas, premier roi de Pologne*, par M. D. C., Londres, 1741, 2 vol. in-12. Quelques personnes attribuent cet ouvrage à de Cantillon.

CHEYNE (George), docteur en médecine, et de la société royale de Londres, naquit en Ecosse en 1671, s'appliqua à la philosophie et aux mathématiques, ensuite à la médecine, et réussit très-bien dans la pratique de cette science. Il mourut en 1742. Il est fort connu par un ouvrage intitulé : *De infirmorum sanitate tuenda, vitæque producenda*, Londres, 1726, in-8 ; traduit en français par l'abbé de La Chapelle, sous le titre de *Règles sur la santé et les moyens de prolonger sa vie*, ou *Méthode naturelle de guérir les maladies du corps et celles de l'esprit qui en dépendent*, Paris, 1749, 2 vol. in-8. On a encore de lui un *Traité de la goutte*, 1724, in-8, en anglais, et quelques ouvrages de philosophie et de mathématiques, qui ne valent pas ses livres de médecine.

CHEZY (Antoine), directeur de l'école des ponts et chaussées de France, ingénieur en chef et inspecteur général du pavé de Paris, né à Châlons-sur-Marne en 1718, mort en 1798, passa ses premières années dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta à l'âge de 30 ans. Admis à l'école des ponts et chaussées en 1748, il fut nommé sous-ingénieur en 1761 et ingénieur en chef en 1763. C'est sous sa direction que s'élevèrent les ponts de Mantes et de Tréport, remarquables par leur belle construction. Il avait écrit un grand nombre de *mémoires* sur sa partie, mais sa modestie l'empêcha de les publier ; un seul, celui sur *les niveaux*, a paru dans les *mémoires des savants étrangers*. Prony a publié sa méthode pour la construction des équations indéterminées relatives aux sections coniques.

CHEZY (Antoine-Léon), orientaliste, membre de l'académie des inscriptions, né à Paris le 15 janvier 1773, fut admis à l'école polytechnique, dès sa formation, et se livra, après en être sorti,

à l'étude de l'arabe et du persan. Appelé à suivre comme interprète l'armée d'Orient, avec quelques autres élèves de l'école des langues orientales, une maladie l'avait retenu en France. De retour dans la capitale, et se trouvant attaché au département des manuscrits de la bibliothèque royale, il dirigea ses études vers la littérature sanskrite. A l'aide des ouvrages superficiels de Paulin de Saint-Barthélemy, et de quelques esquisses de grammaire dont l'insuffisance aurait rebuté une volonté moins ferme, stimulé peut-être par des peines domestiques qui avaient besoin d'une forte diversion, il se livra avec une ardeur opiniâtre à l'étude de l'idiome sacré des brahmes. Quelques années plus tard, l'Europe commença à jouir des travaux des savants anglais, et Chésy put puiser dans leurs écrits de quoi étendre et perfectionner les connaissances qu'il avait acquises si laborieusement. En 1814, une chaire de langue et de littérature sanskrite fut créée pour lui au collège royal de France. Cette Institution, unique alors en Europe, résista à la tourmente des premiers mois de 1815. Chésy avait obtenu presque en même temps la décoration de la légion d'honneur. En 1816, il fut appelé à l'académie royale des inscriptions et belles-lettres par les suffrages de cette illustre compagnie, et les célèbres sociétés de Calcutta et de Bombay inscrivirent son nom parmi ceux des savants étrangers qu'elles se sont associés. A la mort de Langlès, conservateur des manuscrits orientaux de la bibliothèque du roi, et professeur de langue persane à l'école des langues orientales vivantes, Chésy, qui avait souvent remplacé le savant titulaire dans l'exercice de cette double fonction, se flattait de devenir le conservateur d'un dépôt auquel il avait été attaché pendant vingt-quatre années. Mais il n'obtint que la chaire de langue persane. L'impression pénible qu'il en ressentit a peut-être privé la littérature de quelque ouvrage dont, avec un esprit plus tranquille, il l'aurait enrichie. Il est mort dans le mois d'août 1832. On a de lui : *Discours prononcé au collège royal de France, à l'ouverture du cours de langue et de littérature sanskrite*, Paris, 1815, in-8 ; *Extrait du livre des merveilles de la nature*, trad. de Cazaini, et inséré dans la *Chrestomathie arabe* de Sylvestre de Sacy ; *Medjoun et Leila*, poème traduit du persan de Djami, Paris, 1807, 2 vol. in-18. Cette traduction, aussi fidèle qu'élégante, d'une composition du Pétrarque persan, fut jugée digne d'un prix décennal, en 1810 ; *Yadjnadatta-Badha*, ou *la mort d'Yadnadatta*, épisode extrait et traduit du *Ramayana*, poème épique sanskrit, Paris, 1814, in-8 ; imprimé aussi dans la *Chrestomathie* de Sylvestre de Sacy. Ce savant orientaliste était un des collaborateurs du *Journal des savants*, du *Journal asiatique*, et des *Annales de la littérature et des arts*. Il a aussi traduit *Sacountalâ*, drame indien en 7 actes, avec le texte en caractères sanskrits, grand in-4.

CHIABRERA (Gabriel), poète italien, né à Savone en 1552, fortifia à Rome son inclination et ses talents pour les belles-lettres. Alde Manuce et Antoine Muret lui donnèrent leur amitié, et l'aidèrent de leurs conseils. Il mourut à Savone en 1637. Le

pape Urbain VIII, protecteur des poètes, et poète lui-même, l'invita, en 1624, d'aller à Rome pour l'année sainte; mais Chiabrera s'en excusa sur son âge et ses infirmités. Ce poète était un des plus beaux esprits et des plus laids personnages de l'Italie. Il a laissé le *Sue poesie*, Roma, 1718, 3 vol. in-8, 18 fr.; le *Médesime*, Venezia, 1730-31, 4 vol. in-8, 15 à 20 fr.; *Poesie liriche*, Londra (Livorno), 1781, 3 vol. in-12, 9 à 10 fr.; le *Medesimo*, Milano, 1807, 3 vol. in-8, 12 à 15 fr.

CHIARAMONTI (Jean-Baptiste), savant et jurisconsulte italien, né à Brescia, en 1731, y mourut en 1796. Il s'est distingué dans cette double carrière; il n'a guère produit que des *notices* détachées, mais elles sont remplies d'érudition et d'aperçus neufs. On remarque sa dissertation sur le *Gouvernement paternel des Romains*. Ses dissertations se trouvent dans les *nuova raccolta d'opuscoli scientifici filosofici* (ses opuscules ont été imprimés séparément), et dans les *dissertazioni storiche, scientifiche ed erudite recitate nell'adunanza del Mazzuchelli* qu'il publia en 1765 à Brescia. Il mit au jour 243 morceaux précieux de littérature du chanoine Gagliardo, 1763, 2 vol. in-8. Son *traité sur le commerce* est digne des études des hommes qui se livrent à l'économie politique. — Son frère Horace CHIARAMONTI, mort en 1794, est auteur de plusieurs ouvrages ascétiques.

CHIARI (l'abbé Pierre), poète comique et romancier italien, né à Brescia en 1702, entra d'abord chez les jésuites, se fit ensuite prêtre séculier, et se livra tout entier à son goût pour les lettres. L'Italie compte peu d'écrivains aussi féconds que lui; dans l'espace de dix à douze ans, il composa plus de *soixante comédies*. Il y a de l'invention dans les sujets, de l'art dans la conduite; mais son style manque de force, de vivacité, de verve comique. Son dialogue, sans couleur et sans vérité, tombe à tout moment dans l'affectation ou dans la langueur. En général elles ne supportent pas la lecture. Chiari voulut néanmoins s'élever jusqu'à la *tragédie*; il en donna quatre, dont le mauvais succès l'avertit de n'en pas hasarder davantage. Quelques-uns de ses *romans* valent mieux que ses comédies; mais en général, ils peignent de petits objets et intéressent peu. Il passa la plus grande partie de sa vie à Venise, et se retira sur la fin de ses jours à Brescia, où il mourut en 1787 ou 1788. Il était le rival de Goldoni, et adopta, comme lui, le vers rimé *martellien*, ou de 14 syllabes. Son *théâtre* a été imprimé à Venise, et à Bologne, 1759-62, 14 vol. in-8, 25 à 30 fr., dont dix de *pièces en vers* et quatre de *pièces en prose*. On a encore de lui des *lettres scelle*, des *lettres philosophiques*, etc.

CHICOT, gentilhomme gascon, fou d'Henri IV, fut très-attaché à ce prince. Il était né en Gascogne, et avait de la fortune et de la valeur. Il se trouva en 1591 au siège de Rouen, et y fit prisonnier le comte de Glatigny, de la maison de Lorraine. En le présentant au roi, il lui dit : *Tiens, je te donne ce prisonnier qui est à moi*. Le comte, désespéré de se voir pris par un homme tel que Chicot, lui donna sur la tête un coup d'épée, dont il mourut

quinze jours après. Il y avait, dans la chambre où il était malade, un soldat mourant. Le curé du lieu, partisan de la ligue, vint pour le confesser; mais il ne voulut pas lui donner l'absolution, parce qu'il était au service d'un roi huguenot. Chicot, témoin du refus, se leva en fureur de son lit, pensa tuer le curé, et l'aurait fait, s'il en eût eu la force; mais il expira quelques moments après.

CHICOYNEAU (François), conseiller d'état et premier médecin du roi, naquit à Montpellier en 1672, de Michel Chicoyneau, professeur et chancelier de la faculté de médecine de cette ville. Après avoir été reçu au doctorat, n'étant âgé que de 21 ans, il fut pourvu en survivance des places de son père, et à sa mort, il y ajouta celle de conseiller en la cour des aides de Montpellier. Envoyé à Marseille où régnait la peste, ce médecin parut plein d'audace et de confiance dans cette ville, où tout un peuple égaré n'attendait que la mort. Il rassura les habitants; il calma par sa présence leurs vives alarmes : on crut voir renaître l'espérance, dès qu'il se montra. Ces services furent récompensés par un brevet honorable, et par une pension que le roi lui accorda. L'an 1731 il fut appelé à la cour, pour y être médecin des enfants de France par le crédit de Chirac, dont il avait épousé la fille; et à la mort de celui-ci, il fut fait premier médecin du roi, conseiller d'état, et surintendant des eaux minérales du royaume. Il était aussi associé libre de l'académie des sciences de Paris. Il mourut à Versailles en 1752. Chicoyneau n'a laissé que de très-petits ouvrages, et à peine connus. Le plus curieux est celui où il soutient *que la peste n'est pas contagieuse*, Lyon et Paris, 1721, in-12. On croit qu'il n'embrassa cette opinion que pour plaire à Chirac, son beau-père, qui en était fortement entiché.

CHICOYNEAU (François), né à Montpellier en 1702, eut pour premier maître son père, dont on vient de parler. Le célèbre Chirac lui enseigna ensuite à Paris les principes de la médecine; du Verney et Winslow, l'anatomie, et Vaillant, la botanique. Chicoyneau, né avec un génie facile, délicat, pénétrant, ne pouvait que faire des progrès sous de tels maîtres. La démonstration des plantes fut sa première fonction dans l'université de Montpellier; il la remplit avec le plus grand succès. Le jardin royal de cette ville, le plus ancien du royaume et l'ouvrage d'Henri IV, fut renouvelé entièrement et en peu de temps. Ce ne fut pas avec moins de distinction qu'il présida au cours public d'anatomie. Son père ayant voulu le faire revêtir de la charge de conseiller à la cour des aides, il parla le langage des lois avec la même aisance, mais avec beaucoup moins de goût que celui de la médecine. Il mourut en 1740, professeur et chancelier de l'université de médecine de Montpellier.

CHIEVRES (Guillaume de Croy, seigneur d'Ar-schot et de) se signala par sa valeur sous les rois de France Charles VIII et Louis XII, au service desquels il passa avec l'agrément de son maître l'archiduc Philippe d'Autriche; mais la rupture étant survenue entre la France et l'Espagne, il retourna aux Pays-Bas. Philippe allant en Espagne,

nomma Chièvres gouverneur des Pays-Bas. L'éducation de Charles-Quint, dont il fut chargé, lui acquit une brillante célébrité. « C'était, dit un historien, un homme d'une sévère probité, d'une politique aussi sage que profonde, dont les lumières égalaient les vertus. » Il mourut à Worms en 1521, à 63 ans. Varillas a écrit sa *Vie*, 1684, in-12, d'une manière intéressante.

CHIFFLET (Claude), professeur en droit à l'université de Dôle, né à Besançon en 1541, mort à Dôle le 15 novembre 1580, avec la réputation d'un des plus savants hommes de son siècle. On a de lui : *De substitutionibus*; *De portionibus legitimis*; *De jure fidei commissorum*; *De secundo capite legis Aquiliæ disquisitio*, Lyon, 1584, in-8. Chifflet avait laissé un *Commentaire sur les Institutes de Justinien*, qui s'est probablement perdu. Les différents traités que nous venons de citer ont été réimprimés plusieurs fois dans les collections des juriconsultes allemands; *De antiquo numismate liber posthumus*, Louvain, 1628, in-8, plusieurs fois réimprimé; *De Ammiani Marcellini vitâ et libris rerum gestarum : item status reipublicæ romanæ sub Constantino magno et filiis*, Louvain, 1627, in-8. Claude Chifflet avait fait un grand nombre de remarques sur l'histoire d'Ammien Marcellin; il les envoya à Canter, qui en préparait une édition; mais ces remarques paraissent avoir été perdues. Il en avait laissé d'autres fort importantes sur plusieurs écrivains de l'antiquité, mais on ignore ce qu'elles sont devenues.

CHIFFLET (Jean-Jacques) naquit à Besançon en 1588. Après avoir visité en curieux et en savant les principales villes de l'Europe, il fut choisi pour médecin ordinaire de l'archiduchesse des Pays-Bas et du roi d'Espagne Philippe IV. Ce prince le chargea d'écrire l'histoire de l'ordre de la Toison d'or. Il s'était déjà fait connaître au public par des ouvrages savants. Les principaux sont : *Vesuntio, civitas imperialis, libera, Sequanorum metropolis*, Lyon, 1618 ou 1650, in-4, fig., 5 à 6 fr. C'est la même édition, il n'y a que le frontispice de changé. Cette histoire de Besançon est en assez beau latin; mais l'auteur fait, de cette ville celtique, une ville toute romaine. D'ailleurs, si l'on retranchait de la partie civile l'érudition étrangère, et de la partie ecclésiastique les fables et les légendes, son in-4 serait bien diminué; *Vindiciæ Hispanicæ*, Anvers, 1650, in-fol., 6 à 7 fr., ouvrage fait pour prouver que la race de Hugues Capet ne descend pas en ligne masculine de Charlemagne, et que, du côté des femmes, la maison d'Autriche précède celle des Capétiens; *Le faux Childebrand*, 1649, in-4, 3 fr., en réponse au vrai *Childebrand*, d'Auteuil de Gombault, 1659, in-4. C'est encore pour contester l'opinion de ceux qui faisaient descendre Hugues Capet de Childebrand, frère de Charles-Martel; *De ampulla Rhemensis*, Anvers, 1651, in-fol., 5 à 6 fr., dans lequel l'auteur traite de fable l'histoire de ce qu'on appelle la sainte ampoule. Il entreprend de prouver qu'Hincmar, archevêque de Reims, en a été l'inventeur, pour faire valoir les droits de son église. Ce destructeur de l'ampoule

de Reims admettait le suaire de Besançon; il a même écrit un in-4 intitulé : *De linteis sepulcralibus Christi*, Anvers, 1624, pour soutenir son sentiment; *Recueil des traités de paix entre la France et l'Espagne, depuis 1526 jusqu'en 1611*, Anvers, 1645, in-8; *Insignia ord. Velleris aurei*, Anvers, 1632, in-4; *Alsatia vindicata*, Anvers, 1650, in-fol.; *Commentarius Lothariensis*, 1649, in-fol.; *Pulvis febrifugus ventilatus*, 1653, in-8. C'est un traité contre le quinquina, dont les propriétés n'étaient pas encore assez connues. Ce savant mourut en 1660. Comme médecin, il n'est guère connu; mais comme érudit, il a joui de quelque estime. Ses livres sont pleins de recherches; et si, en les écrivant, il avait secoué certains préjugés, et s'était attaché à un arrangement plus méthodique, ils auraient encore plus de réputation qu'ils n'en ont. Ses *Ouvrages politico-historiques* ont été recueillis à Anvers, 1652, 2 vol. in-fol., 10 fr. (*Voy. Nicéron*, tom. 25, pag. 225.)

CHIFFLET (Jules), fils du précédent, né vers 1610, docteur en théologie, prieur de Dampierre et grand vicaire de l'archevêché de Besançon, fut fait l'an 1648 chancelier de l'ordre de la Toison d'or, par Philippe IV, roi d'Espagne, et mourut en 1676. Il n'était pas moins savant que son père, et il s'est fait connaître par plusieurs ouvrages, dont voici quelques-uns : *l'Histoire du bon chevalier Jacques de Lalain*, Bruxelles, 1634, in-4; *Traité de la maison de Rye*, 1644, in-fol.; *Les marques d'honneur de la maison de Tassis*, Anvers, 1645, in-fol.; *Breviarium historicum Velleris aurei*, 1652, in-4.

CHIFFLET (Jean), frère du précédent, né à Besançon vers 1611, s'adonna au droit et aux langues savantes. Il fut fait chanoine de Tournay en 1651, et ensuite prédicateur de Philippe IV, roi d'Espagne, et des archiducs Jean et Léopold. Il s'était aussi beaucoup appliqué à l'étude des médailles, et en avait assemblé une belle collection. Il mourut en 1666, après avoir publié : *Judicium de fabula Joannæ papissæ*, Anvers, 1666, in-4; *Apologitica dissertatio de quatuor juris utriusque architectis, Justiniano, Triboniano, Gratiano et San-Raymundo*, Anvers, 1651, et dans le *Trésor de la jurisprudence romaine d'Erard Otthon*; plusieurs *dissertations* sur des inscriptions antiques, etc., dont quelques-unes ont trouvé place dans le *Trésor des antiquités romaines de Grævius*, tome 4, et dans le tome 12 des *Antiquités grecques*, de Gronovius, entre autres *Socrates, sive de gemmis ejus imagine cælatis judicium, cum earum iconibus*, qui a été aussi imprimée à part à Anvers, 1657, in-4. On y trouve les choses les plus grotesques sur le *Sage Socrate*.

CHIFFLET (Philippe), frère de Jean-Jacques, né à Besançon le 10 mai 1597, fit ses études à l'université de Louvain, entra dans l'état ecclésiastique, fut nommé chanoine de Besançon et grand vicaire de l'archevêque de cette ville. Il jouissait en même temps de plusieurs bénéfices, était prieur de Bellefontaine, abbé de Balerne, et avait le titre d'aumônier de l'infant, gouverneur des Pays-Bas. Il employa une partie de sa fortune

à former une bibliothèque des livres les plus précieux, et mourut vers 1657, ou, suivant d'autres, en 1663, âgé d'environ soixante ans. On a de lui : *Larmes funèbres sur la mort de Philippe III, roi catholique*, Louvain, 1621, in-4, latin et français, en vers ; *Le Phénix des princes*, ou la *Vie du pieux Albert mourant*, traduit du latin d'André Trévère et d'Erice Putean, (Henri Dupuis) ; *Histoire du siège de Breda*, trad. du latin d'Herman Hugon, en franç., Anvers, 1631, in-fol. ; *Histoire du prieuré de Notre-Dame de Bellefontaine, au comté de Bourgogne*, Anvers, 1631, in-4 ; *Dévotion aux saintes âmes du purgatoire*, Anvers, 1635, in-12 ; *Concilii tridentini canones et decreta, cum præfatione et notis*, Anvers, 1640, in-12 : les notes de Philippe Chifflet sur le concile de Trente sont fort estimées ; *l'Imitation de Jésus-Christ trad. en français*, Anvers, 1644, in-8 avec fig., traduction qui a eu sept éditions ; *Thomæ à Kempis de imitatione libri IV, ex recensione Ph. Chiffletii*, Anvers, 1647 ; 2^e édit., 1671, in-12.

CHIFFLET (Pierre-François), savant jésuite, né à Besançon en 1592, après avoir professé plusieurs années la philosophie, la langue hébraïque et l'écriture sainte, fut appelé à Paris l'an 1675, par le grand Colbert, pour mettre en ordre les médailles du roi. Il mourut en 1682. On a de lui quantité d'ouvrages, entre autres : *Lettre sur Béatrix, comtesse de Châlons*, Dijon, 1656, in-4, 8 à 10 fr. Cet ouvrage rempli de recherches a été réimprimé en 1809, sous la même date de 1656, à 25 exemplaires seulement. Les gravures représentant des sceaux et des armoiries manquent à cette édition ; *Histoire de l'abbaye et de la ville de Tournus*, ibid., 1664, in-4, 5 à 6 fr., peu commune et assez estimée ; cependant celle de l'abbé Juenin est plus complète. Cette famille a produit plusieurs autres savants.

CHIFFLET (Marie-Bénigne-Ferréol-Xavier), premier président de la cour royale de Besançon, membre de la chambre des députés et pair de France, naquit à Besançon au mois de février 1766. Il était de la même famille que les précédents. D'abord conseiller au parlement en 1786, il se réfugia dans les Pays-Bas à l'époque de la révolution, rejoignit l'armée des princes sur les bords du Rhin, et fit, en qualité de *cavalier noble*, la campagne de 1792. De retour en France, il fut nommé conseiller à la cour impériale de Besançon, et devint président de chambre en 1814. Envoyé par le département du Doubs à la chambre de 1815, il y prit place à l'extrême droite, parmi les royalistes les plus dévoués, et se signala en proposant ou appuyant avec un zèle des mesures qu'il croyait indispensables contre les ennemis de l'ordre nouvellement établi. Réélu en 1820, il fut nommé l'un des vice-présidents de la chambre. Appelé en 1822 aux fonctions de premier président de la cour royale de Besançon, il se vit encore, deux ans après, élu député pour la troisième fois. Le 5 novembre 1827, il fut créé pair de France et peu de temps après il reçut le titre de vicomte. Privé

par la révolution de 1830 du droit de siéger à la chambre haute, il se démit de ses fonctions de premier président, et se retira dans sa terre de Montmirey, aux environs de Dôle. Il y mourut vers le milieu de septembre 1835.

CHILDEBERT I^{er}, troisième fils de Clovis et de sainte Clotilde, commença de régner à Paris en 511. Il se joignit à ses frères Clodomir et Clotaire, contre Sigismond, roi de Bourgogne, le vainquit, le fit massacrer, lui, son épouse et ses enfants, et précipiter dans un puits. Gondemar, devenu successeur de Sigismond, fut défait comme lui. Sa mort mit fin à son royaume, que les vainqueurs partagèrent entre eux. Il y avait près de 120 ans que la Bourgogne jouissait du titre de royaume, quand elle fut réunie à l'empire de France en 524. Après avoir triomphé de leurs ennemis, Childebert et Clotaire se firent la guerre entre eux ; mais un orage, qui vint fondre sur le camp du premier, l'obligea de faire la paix. Childebert, accompagné de Clotaire, tourna ensuite ses armes contre l'Espagne, alla mettre le siège devant Saragosse, fut battu et contraint de le lever en 542. De retour en France, il fit une cession à Clotaire de ce qui lui revenait de la succession de Théodebalde, bâtard de Théodebert leur neveu. Il était malade lorsqu'il lui céda cet héritage. Dès qu'il fut en santé, il voulut le ravoïr, et seconda la révolte de Chramne, fils naturel de Clotaire. La mort mit fin à tous ses projets. Il fut enterré en 558 à Paris, dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, qu'il avait fait bâtir sous le titre de Sainte-Croix et de St.-Vincent. Il ne laissa que des filles de sa femme Ultrogote, inhumée dans la même église. Son frère Clotaire régna seul après lui. C'est le premier exemple de la loi fondamentale qui n'admet que les mâles à la couronne de France. La charité de ce prince, et son zèle pour la religion, ont fait oublier son ambition et sa cruauté. Il donna sa vaisselle d'or et d'argent pour soulager les pauvres de sa capitale, et signala sa piété par un grand nombre de fondations.

CHILDEBERT II, fils de Sigebert et de Brunehaut, succéda à son père dans le royaume d'Austrasie en 575, à l'âge de 5 ans. Il se ligua d'abord avec Gontran son oncle, roi d'Orléans, contre Chilpéric, roi de Soissons ; puis il s'unit à celui-ci pour faire la guerre à Gontran. Il porta ensuite les armes en Italie, mais sans beaucoup de succès. Après la mort de son oncle, il réunit à l'Austrasie les royaumes d'Orléans et de Bourgogne, et une partie de celui de Paris. Il périt par le poison trois ans après, en 596, à 26 ans. Son règne fut remarquable par divers règlements pour le maintien du bon ordre dans ses états. Il y en a un qui ordonne que l'homicide sera puni de mort ; auparavant il n'était condamné qu'à une peine pécuniaire.

CHILDEBERT III, dit le *Juste*, fils de Thierry II ou III, frère de Clovis III, succéda en 695 à ce dernier dans le royaume de France à l'âge de 12 ans. Il en régna 16 sous la tyrannie de Pepin, maire du palais, qui ne lui laissa aucune part au gouvernement, se bornant à entendre les causes de ses sujets et à leur faire rendre justice. Il fonda plusieurs

monastères, et faisait sa principale occupation des pieux exercices de la religion. Il mourut l'an 711, et fut enterré dans l'église de St.-Etienne de Choisy, près de Compiègne. Il laissa le trône à ses fils Dagobert et Caribert.

CHILDEBRAND, fils de Pepin le Gros ou d'Héristal, et frère de Charles-Martel, est, selon quelques auteurs, la tige des rois de France de la troisième race. Les bénédictins dans la *nouvelle collection des historiens de France*, préface du tome 10, ont reproduit les diverses opinions débattues sur ce prince. Il eut souvent le commandement des troupes sous Charles-Martel, et il les conduisit avec courage.

CHILDERIC I^{er}, 4^e roi de France, de la première race, fils et successeur de Mérovée, monta sur le trône des Français l'an 458. Il fut déposé l'année suivante pour sa mauvaise conduite, et contraint de se retirer en Thuringe, d'où il ne fut rappelé qu'en 463. On connaît peu les autres événements de son règne ainsi que ceux des règnes précédents. Il mourut en 481. On découvrit à Tournay l'an 1655 le tombeau de ce monarque : l'empereur Léopold fit présent à Louis XIV, des armes, des médailles et des autres antiquités qui s'y trouvèrent ; ce genre de trésor avait passé au cabinet impérial après la mort de l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas. On voit encore au cabinet des antiques de la bibliothèque royale, le cachet, une partie des armes de ce prince, et la plupart des objets découverts dans sa sépulture.

CHILDERIC II, fils puîné de Clovis II et de sainte Bathilde, roi d'Austrasie en 660, le fut de toute la France en 670, par la mort de Clotaire III, son frère, et par la retraite forcée de Thierry. Ebroïn, maire du palais, ayant voulu mettre ce dernier sur le trône, fut rasé et confiné dans un monastère, et le prince enfermé dans l'abbaye de Saint-Denis. Childeric, maître absolu du royaume, se conduisit d'abord par les sages conseils de Léger, évêque d'Autun. Tant que le saint prélat vécut, les Français furent heureux ; mais après sa mort il se rendit odieux et méprisable à ses sujets, par ses débauches et ses cruautés. Bodillon, seigneur de la cour, lui ayant représenté avec liberté le danger d'une imposition excessive qu'il voulait établir, il le fit attacher à un pieu contre terre, et fouetter cruellement. Cet outrage fit naître une conspiration. Le même Bodillon, chef des conjurés, l'assassina dans la forêt de Livri en 673, à peine âgé de 24 ans. Il fit le même traitement à la reine Bathilde, alors enceinte, et à Dagobert leur fils aîné, encore enfant. Leur autre fils, nommé Daniel, échappa seul à ce massacre. (*Voy. CHILPERIC II.*) Thierry sortit de Saint-Denis et reprit la couronne. (*Voy. THIERRI II*, roi de France.)

CHILDERIC III, dit l'*Idiot*, le *Fainéant*, dernier roi de la première race, fut proclamé souverain en 742, dans la partie de la France que gouvernait Pepin, c'est-à-dire, dans la Neustrie, la Bourgogne et la Provence. Pepin, le voyant absolument incapable de régner, le fit raser et enfermer dans le monastère de Sithiu (aujourd'hui de Saint-Bertin),

en 752. Childeric y mourut trois ans après sa déposition. C'était un prince faible qui pouvait à peine commander aux domestiques de sa maison. Pepin consulta, dit-on, le pape Zacharie, pour savoir s'il était à propos de laisser sur le trône de France des princes qui n'en avaient que le nom ? Le pape répondit qu'il valait mieux donner le nom de roi à celui qui l'était déjà en effet. Le P. Le Cointe, dans ses *Annales ecclesiastici Francorum*, traite ce récit de fable ; et il paraît, par l'histoire de Pepin, qu'il fut proclamé roi par la nation, assemblée à Soissons sans aucun concours du pape. C'est sous Childeric, l'an 743, que fut convoqué le concile de Leptine, aujourd'hui Lestine en Cambresis (le P. Daniel dit *Estines*, palais des rois d'Austrasie, dont on voit encore les ruines auprès de Binch en Hainaut). C'est dans ce concile que l'on commença à compter les années depuis l'incarnation de Jésus-Christ. Cette époque a pour auteur Denis Le Petit dans son cycle de l'an 626, et Bède l'employa depuis dans son histoire d'Angleterre.

CHILLIAT (N.) vivait sous le règne de Louis XI, dont il passe pour avoir écrit une partie de l'histoire, sous le titre de *Chronique scandaleuse*, 1620, in-4. C'est un journal singulier et curieux, mais souvent calomnieux, de ce qui s'est passé à Paris, depuis 1461 jusqu'en 1483. — Il ne faut pas le confondre avec CHILLIAT (Michel), qui vivait à la fin du 17^e siècle, et qui a publié sous le voile de l'anonyme plusieurs ouvrages. Les principaux sont la *Censure des vies et des manières du monde*, Lyon, 1696, in-12, réimprimée après sa mort en 1737, avec des augmentations ; une *Méthode facile pour apprendre l'histoire de Savoie, avec la description de ce duché, et des recherches sur l'origine de cette maison*, Paris, 1597-98, in-12 ; une *Méthode facile pour apprendre l'histoire de la république de Hollande, depuis son origine jusqu'à présent, avec une description historique de cet état*, Paris, 1701-1705, in-12. (*Voy. Barbier dans son Examen critique des Dictionnaires historiques*, tom. 1, p. 197 : il prétend que Chilliât fut le fabricant, et non l'auteur de ses ouvrages.)

CHILLINGWORTH (Guillaume), né à Oxford en 1602, consacra ses talents à la controverse. Les missionnaires jésuites qui allèrent en Angleterre sous les règnes de Jacques I^{er} et de Charles I^{er}, luttèrent contre lui, et eurent l'honneur de la victoire. Chillingworth fut terrassé ; ces athlètes sacrés lui firent reconnaître la nécessité d'un juge infaillible en matière de foi, et l'attachèrent à la religion catholique. Laud, évêque de Londres, fâché que les ennemis de l'église anglicane eussent fait cette conquête, tâcha de ramener le nouveau converti, et employa le grand argument de l'intérêt. Chillingworth, après avoir fait un voyage à Douai, rentra dans son ancienne communion, pour être revêtu de la chancellerie de Salisbury, et de la prébende de Brixworth dans le Northampton. Alors les catholiques publièrent contre lui quantité d'écrits. Chillingworth leur répondit en 1637 par son ouvrage traduit de l'anglais en français, sous ce titre : *La religion protestante, voie sûre pour le salut*, Amst., 1730, 3 vol. in-12. Cet ou-

vrage, modèle de logique, selon Locke, n'a pas paru tel aux catholiques, ni même en général aux bons logiciens; il y a cependant de la netteté dans le style, et de l'érudition dans les autorités que l'auteur rassemble. Chillingworth s'était aussi appliqué à la géométrie; il fit même la fonction d'ingénieur au siège de Gloucester en 1643, et se trouva à la prise du château d'Arundel, où il fut fait prisonnier. On le conduisit à Chichester; il y mourut en 1644. Sa réputation était celle d'un écrivain laborieux, d'un homme inconstant et intéressé. On a de lui des *sermons* en sa langue, et d'autres écrits, outre celui que nous avons cité; mais c'est le seul qu'on ait traduit en français.

CHILMÉAD (Edmond), savant anglais, né dans le comté de Gloucester, chapelain de l'église du Christ à Oxford, fut chassé de ce poste en 1648, à cause de sa fidélité pour le roi Charles I^{er}. Retiré à Londres, il subsista de la musique, et y mourut en 1654. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels il y a beaucoup de *traductions* en anglais de livres latins, français et italiens. On lui doit encore une édition de la *Chronique de Jean Malala*, avec des notes, Oxford, 1681, et le *catalogue* des manuscrits grecs de la bibliothèque Bodléienne; mais ce catalogue, que l'on dit exact et bien fait, n'a pas été imprimé.

CHILON, l'un des sept sages de la Grèce, était Lacédémonien: il passa pour avoir contribué le plus à l'établissement des éphores, et fut revêtu lui-même de cette dignité, dans laquelle il donna des preuves de son intégrité. Il ne se reprochait, dit-on, qu'une chose à la mort: c'était d'avoir pendant sa magistrature accordé la vie à son meilleur ami, qui s'était rendu coupable d'un crime capital. Il pensait en cela bien différemment des philosophes de ce siècle, qui, sous le faux prétexte d'humanité, voudraient arracher à la mort les plus grands scélérats, et lui substituer un genre de punition qui ne différencierait pas beaucoup de la condition d'une infinité d'honnêtes citoyens. (*Voy. CALENTIUS.*) Chilon passe aussi pour être l'auteur du style laconique, parce qu'il parlait peu, et débitait ses sentences en peu de mots. Le fameux Esope, avec lequel il eut des conférences philosophiques, lui ayant demandé s'il savait ce que Jupiter faisait dans le ciel? « Oui, dit-il, je le sais: il abaisse ce qui est élevé, et élève ce qui est abaissé. » Interrogé sur ce qu'il y avait de plus difficile, il répondit, *garder le secret*. Périandre lui ayant écrit qu'il allait se mettre à la tête d'une armée, et qu'il était près de sortir de son pays pour entrer dans le pays ennemi, il lui répondit: « Qu'il se mit en sûreté chez lui, au lieu d'aller troubler les autres; et qu'un tyran devait se croire heureux, lorsqu'il ne finissait ses jours ni par le fer ni par le poison. » C'est lui qui fit graver en lettres d'or ces maximes au temple de Delphes: *Connais-toi, toi-même, et ne désire rien de trop avantageux*. Comme ces anciens sages laissaient toujours échapper des traits de folie, il arriva que Chilon mourut de joie, en embrassant son fils qui avait remporté le prix du ceste aux jeux olympiques.

CHILPÉRIC I^{er}, fils puîné de Clotaire I^{er}, voulut avoir Paris pour son partage, après la mort de son

père en 561. On tira au sort les quatre royaumes, et il régna sur Soissons. Il épousa en 567 Galsuinde et lui assura pour dot, suivant l'usage de son temps, une partie des domaines dont il avait hérité de Charibert. Chilpéric avait alors une concubine, la barbare Frédégonde. La reine fut trouvée morte dans son lit. Le soupçon de cet attentat tomba avec raison sur la maîtresse, surtout lorsque le roi l'eut épousée. Brunehaut, sœur de Galsuinde, arme Sigebert son mari, et venge sa mort, en obtenant les domaines donnés à sa sœur pour dot. Le règne de Chilpéric fut une suite de querelles et d'injustices. Ses sujets furent accablés d'impôts; chaque arpent payait une barrique de vin; on donnait une somme pour chaque tête d'esclave. Poussé par Frédégonde, il commit toutes sortes de forfaits, jusqu'à sacrifier ses propres enfants à ce monstre d'impudicité et de barbarie. Il fut assassiné à Chelles, en revenant de la chasse, l'an 584. Frédégonde, pour laquelle il avait tout fait, et Landri son amant, furent soupçonnés d'avoir eu part à ce meurtre. Grégoire de Tours appelle Chilpéric le *Néron* et l'*Hérode* de son temps. Ce prince possédait très-bien, dit-on, la langue latine: chose étonnante pour un siècle où les grands se faisaient un mérite de leur ignorance.

CHILPÉRIC II, appelé auparavant *Daniel*, fils de Childéric II, succéda à Dagobert III en 715, et fut nommé *Chilpéric*. Rainfroi, maire du palais, le mit à la tête des troupes contre Charles-Martel; mais il fut défait, et contraint de reconnaître son vainqueur pour maire. Chilpéric II mourut à Attigny en 720, et fut transporté à Noyon, où il est enterré.

CHING, empereur de la Chine, vivait, selon les chroniques chinoises, l'an 1115 avant J.-C. Il donna, dit-on, à l'ambassadeur de la Cochinchine, une machine qui se tournait toujours vers le midi de son propre mouvement, et qui conduisait sûrement ceux qui voyageaient par mer ou par terre. Quelques écrivains ont cru que c'était la boussole; mais il est naturel de ne pas s'exercer beaucoup à deviner la nature de cette machine, toute l'ancienne histoire de la Chine n'étant qu'un amas de contes.

CHING, ou XI ou CHI-HOANGTI, empereur de la Chine vers l'an 240 avant J.-C., rendit son nom fameux par un grand nombre de victoires; mais il le déshonora par ses cruautés envers les vaincus. Après avoir conquis toute la Chine, dont il ne possédait auparavant qu'une partie, il porta ses armes contre les Tartares; et pour empêcher leurs irruptions, il fit bâtir, dans l'espace de cinq ans, cette fameuse muraille qui sépare la Chine de la Tartarie. Elle subsiste encore en grande partie. Lorsqu'on dit qu'elle a 400 lieues de longueur, on y comprend les espaces remplis par les montagnes, et ceux où il n'y a qu'un fossé. Il n'y a proprement que 100 lieues de murs; construits partie en brique et partie en terre battue. Ce rempart n'a pas empêché les Tartares de subjuguer la Chine. Ching avait plus de goût pour la guerre que pour les livres, car il ordonna qu'on les brûlât tous.

CHINIAC DE LA BASTIDE (Jean-Baptiste),

mort en 1768, a publié le *Miroir fidèle, ou Entre-tiens d'Ariste et de Philindor*, 1766, in-12.

CHINIAC DE LA BASTIDE (Pierre), avocat au parlement de Paris, né à Alassac, près de Brive en Limosin, en 1741, s'était d'abord destiné à l'état ecclésiastique, qu'il quitta pour le barreau. Devenu lieutenant général de la sénéchaussée d'Uzerche, il perdit cette place en 1790, et occupa ensuite plusieurs charges judiciaires, entre autres celle de président du tribunal civil de la Seine en 1796. On a de lui le *Discours de l'abbé Fleury sur les libertés de l'église gallicane, avec un commentaire, par M. l'abbé de C. de L., au delà des monts, à l'enseigne de la vérité*, 1765, in-12. Cet écrit, imprimé clandestinement, comme on le voit, et où le pape et la cour de Rome sont assez maltraités, éprouva diverses critiques, auxquelles Chiniac répondit par un autre ouvrage, sous ce titre : *Réflexions importantes et apologetiques sur le nouveau commentaire, etc.*, Paris, 1766, in-12. On lui a aussi attribué une *Dissertation sur la prééminence de l'épiscopat sur la prêtrise*, 1766, in-4. Ses autres ouvrages sont : *Discours sur la nature et les dogmes de la religion gauloise, servant de préliminaire à l'histoire de l'église gallicane*, Paris, 1769, in-12; une nouvelle édition de l'*Histoire des Celtes* de Pel-loutier, revue, corrigée et augmentée, Paris, 1770, 8 vol. in-12, et 2 vol. in-4. Il y a joint entre autres une *Dissertation sur le temps où la religion chrétienne fut établie dans les Gaules; l'Histoire des Capitulaires des rois de la première et seconde race*, 1779, in-8. C'est la traduction de la préface de la collection des capitulaires de Baluze. Une nouvelle édition du *Traité de l'autorité du pape*, de Burigny, 5 vol. in-8, qui lui attira de nouvelles critiques. (Voy. BURIGNY.) Un *Essai de philosophie morale*, 1802, 5 vol. in-8, 22 fr.

CHINIAC DE LA BASTIDE (Matthieu), frère du précédent, né en 1739 et mort en 1802, était en 1800 magistrat désuété du 5^e arrondissement de Paris : il a publié une *Dissertation sur les Basques*, in-8, livre curieux par les recherches qu'il renferme, mais rempli d'idées systématiques et d'une extrême diffusion. Il avait entrepris un abrégé de l'*Histoire littéraire de France*, publiée par les bénédictins de St.-Maur; mais il n'en a donné que les 2 premiers volumes, sous ce titre : *Histoire de la littérature française depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec un tableau du progrès des arts dans la monarchie*, Paris, 1772, in-12. Ces 2 vol. s'étendent jusqu'à l'an 425.

CHINILADAN, roi d'Assyrie, successeur de Saosduchin, vers l'an 667 avant J.-C., défit et tua Phraortes, roi des Mèdes; mais Gyaxares, fils et successeur de ce prince, assiégea Ninive : comme il était sur le point de la prendre, Chiniladan se brûla dans son palais vers l'an 626 avant J.-C. Quelques auteurs le confondent avec Sardanapale : d'autres prétendent qu'il est le même que le Nabuchodonosor dont fait mention le livre de *Judith*. Il est assez difficile de savoir la vérité, lorsque les événements sont arrivés sous nos yeux : que doit-ce être, lorsqu'il y a deux ou trois mille ans entre eux et nous ?

CHIN-NONG, empereur de la Chine, régna, si l'on en croit les annales fabuleuses de ce pays, l'an 2837 avant J.-C., et enseigna aux hommes à cultiver la terre, à tirer le pain du froment et le vin du riz. Les Chinois lui doivent encore, suivant leurs historiens, l'art de faire les toiles et les étoffes de soie, la connaissance de traiter les maladies, les chansons sur la fertilité de la campagne, la lyre et la guitare. Les historiens chinois ajoutent qu'il mesura le premier la figure de la terre et déterminâtes quatre mers : ces expressions suffisent pour apprécier les découvertes de Chin-Nong.

CHIN-TSONG, ou OUAN-LI, 13^e empereur de la Chine de la dynastie des Mim ou des Ming, monta sur le trône en 1572, à l'âge de 10 ans. Il eut le bonheur d'avoir de bons ministres, en sorte que sa minorité ne fut nullement orageuse. Quand il prit lui-même les rênes de l'état, il mit en pratique les vertus qui devaient faire le bonheur de son peuple. Ce fut sous son règne qu'arriva en Chine le père Matthieu Ricci que l'empereur accueillit avec distinction. Ce jésuite triompha de tous les obstacles qui s'opposaient à son séjour en Chine : malgré l'opposition du tribunal des rites, non-seulement il lui fut permis d'y rester, mais encore d'y prêcher l'Evangile. Sous ce prince commença la lutte des Chinois contre les Tatars Mant-choux qui ont fini par renverser 26 ans plus tard la dynastie des Ming. Il mourut en 1620, après un règne de 48 ans. On lui attribue ces paroles qui ont quelque analogie avec celles que Cornélie disait en parlant des Gracques ses enfants : *Les personnes habiles sont les bijoux les plus précieux pour un empereur*.

CHIRAC (Pierre), premier médecin du roi, de l'académie des sciences de Paris, naquit en 1650 à Conques en Rouergue. Le célèbre Michel Chicoyneau, chancelier de l'université de Montpellier, ayant connu les talents de ce jeune homme, alors ecclésiastique, lui confia l'éducation de ses deux fils, dont l'un fut depuis premier médecin du roi. Le goût de l'abbé Chirac pour la médecine, paraissant plus déterminé que sa vocation pour l'état ecclésiastique, il devint membre de la faculté de Montpellier en 1682, et y enseigna cinq ans après, avec le plus grand succès. De la théorie il passa à la pratique, et ne fut pas moins applaudi. Le maréchal de Noailles, à la prière de Barbeyrac, alors le plus célèbre docteur de Montpellier, lui donna la place de médecin de l'armée de Roussillon en 1692. L'armée ayant été attaquée de la dysenterie l'année d'après, Chirac lui rendit les plus importants services. Le duc d'Orléans voulut l'avoir avec lui en Italie en 1706, et en Espagne en 1707. Homberg étant mort en 1715, ce prince, déjà régent du royaume, le fit son premier médecin; et à la mort de Dodart en 1730, il eut la même place auprès de Louis XV. Il avait été reçu en 1716 membre de l'académie des sciences, et 2 ans après il succéda à Fagon dans la surintendance des jardins royaux. Cet habile homme obtint du roi en 1728 des lettres de noblesse, et mourut en 1732. Rochefort et Marseille lui eurent de grandes obligations : la première de ces villes, dans la maladie épidémique connue

sous le nom de *maladie de Siam* ; et la seconde , dans le ravage de la peste en 1720. Du sein de la cour il procura à cette ville les médecins les plus instruits , les conseils les plus salutaires , les secours les plus abondants. On connaît de lui une grande *dissertation* en forme de thèse sur les plaies , trad. en franç. , une partie des consultations qui sont dans le deuxième vol. du recueil intitulé : *Dissertations et consultations médicales de Chirac et Sylva* , 3 vol. in-12 ; deux *lettres* contre Vieussens , célèbre médecin de Montpellier , sur la découverte de l'acide du sang , dans lesquelles on trouve beaucoup de personnalités.

CHIRINOS (Pierre) , jésuite espagnol , né à Osuna , mort à Manille en 1634 , âgé de 78 ans , passa une grande partie de sa vie dans les îles Philippines. Dans un de ses voyages en Europe , il fit imprimer *Relacion de Filipinas , y lo que en ellas a hecho la compania de J. H. S.* , Rome , 1604 , in-4.

— CHIRINOS (Jean) , religieux trinitaire de Grenade , conseiller juge de la foi dans cette ville et dans celle de Cordoue , a publié en espagnol , un *Abrégé historique des persécutions que l'Eglise a souffertes depuis son origine* , Grenade , 1593 , in-4. — CHIRINOS DE SALAZAR (Ferdinand) , jésuite , né à Cuença , professa l'Ecriture sainte à Alcalá de Hénarès , obtint la confiance du duc d'Olivarès , fut prédicateur de Philippe IV , et mourut en 1640. On a de lui un *Commentaire* lat. sur les proverbes de Salomon , impr. à Paris en 1619 , in-fol. Sa défense *Pro immaculata Deiparæ virginis conceptione* , a été impr. à Alcalá , en 1618 , à Paris , en 1625 , à Cologne , en 1621 et en 1622.

CHISHULL (Edmond) , né en 1680 , bachelier en théologie de l'université d'Oxford , fut chapelain de la factorerie anglaise à Smyrne , en 1698. De retour en Angleterre , il occupa le poste de sous-ministre dans un village du comté d'Essex , et mourut en 1733. On a de lui des *sermons* , des *poésies* latines ; mais l'ouvrage qui lui a acquis une grande réputation , est intitulé : *Antiquitates asiaticæ christianam æram antecedentes , nummis et figuris æneis ornatae* , Londres , 1728 , in-fol. Ces inscriptions et ces antiquités ont été recueillies dans l'Asie-Mineure , dans les anciennes villes de la Grèce et de l'Archipel. Elles sont d'une grande utilité pour l'histoire grecque. La sagacité qu'il y a dans ces recherches prouve l'habileté de Chishull. On a encore de lui : *De nummis Smyrnæis in medicorum honorem percussis* , joint à l'*Oratio Harveia* de Mead , 1715 , in-4 , fig. , 18 à 24 fr. , gr. pap. , 34 fr.

CHI-TSOU , ou HOUPILAI ou KOUBLAI-KHAN , fondateur de la vingtième dynastie chinoise , appelée la dynastie des *Mongous* , ou des *Yuen* , petit-fils de Djenguis-Khan (Gengiskhan) , naquit en 1214 , et fut proclamé en 1260 , empereur des Moghols , ou Mongous , qui étaient déjà maîtres de toute la partie septentrionale de la Chine. Après une guerre de 12 ans , Houpilai acheva la conquête de ce vaste pays , s'empara du jeune empereur chinois , âgé de 7 ans , dernier rejeton de la dynastie des Song , et prit alors le nom de Chi-Tsou. Son empire , avec

les nouvelles conquêtes qu'il y ajouta , comprenait , outre la Chine , la Tartarie chinoise , le Pégu , le Thibet , le Tong-King , la Cochinchine , d'autres pays à l'ouest et au sud de la Chine , ainsi que le Leao-Tong et la Corée au Nord. Chi-Tsou avait pour vassaux ou tributaires tous les princes de sa maison , qui régnaient alors en Perse , en Assyrie , dans le Turkestan , dans la grande et petite Tartarie , depuis le Dniéper jusqu'à la mer du Japon , et depuis l'Inde jusqu'à la mer glaciale. Les historiens chinois ne font point l'éloge de ce monarque , parce qu'il avait conquis leur patrie. Mais les Moghols le regardent comme un de leurs plus grands souverains. Il adopta les mœurs des Chinois , encouragea de tout son pouvoir l'agriculture , le commerce , les sciences , les lettres , les arts , donna aux Chinois dans un nouveau code des lois plus sages et plus humaines que celles auxquelles ils avaient été soumis par d'autres conquérants , accueillit les savants de tous les pays et voulut qu'ils fussent exempts de subsides. C'est lui qui établit le collège des Han-lin , le premier tribunal littéraire de son empire. Mais on reproche à Chi-Tsou d'avoir trop aimé l'argent et les plaisirs. Le célèbre voyageur vénitien Marco Polo vint sous son règne à la Chine et y passa 17 ans. Chi-Tsou mourut en 1294 , après un règne de 14 ans sur les Chinois , et de 34 ans sur les Moghols.

CHLADNY (Martin) , théologien luthérien , naquit à Cremnitz en Hongrie , l'an 1669 ; en 1688 il alla à Wittemberg , où il devint maître-ès-arts en 1691. Après y avoir soutenu différentes thèses , et entre autres une de *Ecclesia græca hodierna* , et une de *diptychis veterum* , il fut établi pasteur dans la petite ville d'Ubigau , qu'il quitta pour aller exercer les mêmes fonctions à Laussig : peu après , il fut fait prévôt et surintendant à Jessen ; enfin il devint docteur et professeur en théologie à Wittemberg , où il fut , pendant les dernières années de sa vie , prévôt de l'église du château , et assesseur du consistoire. Il mourut dans cette dernière ville en 1725. On a de lui : *De fide et ritibus Ecclesiæ græcæ hodiernæ ; De diptychis veterum ; Epistola de abusu chemiæ in rebus sacris ; Dissertatio de Ecclesiis colchicis , earumque statu , doctrina et ritibus* , Wittemberg , 1702 , in-4 ; *Dissertatio theol. quæ revelationes Brigittæ excutit* , ibid. , 1715 , in-4. — Jean-Martin CHLADNY , son fils , né en 1710 , rédacteur d'un journal hebdomadaire sur la Bible , est connu par un grand nombre d'ouvrages , dont les principaux sont : *Logica practica , seu problemata logica* , Leipzig , 1741 , in-8 ; *Programma de fatis bibliothecæ Augustini in exordio Hippo-nensi* , ibid. , 1742 , in-8 ; *Opuscula academica* , ibid. , 1741 et 1750 , 2 vol. in-8 ; *Vindicie amoris Dei puri adversus subtilissimas Fenelonii corruptelas* , Erlang , 1757 , in-4.

CHODORLAHOMOR , roi des Elamites , peuples qui habitaient une partie de la Perse , vers l'an 1925 avant J.-C. Les rois de Babylone et de la Mésopotamie relevaient de lui. Il étendit ses conquêtes jusqu'à la mer Morte. Les rois de la Pentapole s'étant révoltés , il marcha contre eux , les défit , et

emmena un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels était Loth, neveu d'Abraham. Le patriarche surprit pendant la nuit et défit l'armée de Chodorlahomor, et ramena Loth avec tout ce que ce prince lui avait enlevé.

CHODOWIECKI (Daniel - Nicolas), peintre et graveur, directeur de l'académie des arts et des sciences mécaniques de Berlin, né à Dantzig en 1726, mort à Berlin en 1801. On distingue parmi ses ouvrages de peinture une *Passion de Jésus-Christ*, en 12 parties, qu'il avait peinte en miniature, mais d'un fini si précieux que tout le monde avait voulu la voir et en connaître l'auteur. Il grava pendant la guerre de *sept ans* différents sujets qui y avaient rapport, et entre autres, *Les prisonniers russes à Berlin, secourus par les habitants* : c'est une de ses gravures les plus rares. On estime aussi sa gravure des *Adieux de Calas*, qu'il termina en 1767 : les épreuves qui portent cette date sont très-recherchées, parce qu'il n'en fut tiré que cent exemplaires. Il a beaucoup travaillé pour l'*Arioste*, *Gessner*, le roman de *Don Quijote*, etc. Son *OEuvre* comprend plus de 3,000 pièces; on en trouve le catalogue dans le *Manuel des amateurs de l'art* par Hubert, etc.

CHOFFARD (Pierre-Philippe), dessinateur et graveur, né à Paris en 1730, mort en 1809. Il travailla particulièrement pour les libraires; et l'on estime les *culs-de-lampe* qu'il a composés pour l'*Histoire de la maison de Bourbon*, les *Métamorphoses d'Ovide*, et les *vignettes* pour l'ouvrage intitulé : *des Préjugés militaires*, par le prince de Ligne. Il a aussi gravé les planches d'*Herculanum* pour le *Voyage pittoresque de l'abbé de Saint-Non*, etc. On lui doit une *Notice historique sur l'art de la gravure*, Paris, 1805, in-8, réimpr. avec le *Dictionnaire des graveurs*, de Basan, dans laquelle on trouve des remarques utiles et des observations judicieuses. Ponce a publié une notice sur Choffard dans l'*Annuaire de la société des arts graphiques*.

CHOIN (Marié-Emilie JOLY de), d'une famille noble originaire de Savoie et établie en Bourgogne, fut placée vers la fin du dernier siècle auprès de madame la princesse de Conti. Le dauphin, qui eut occasion de la voir, en devint, dit-on, amoureux; mais on prétend qu'elle ne souffrit ses assiduités qu'après l'avoir épousé secrètement, comme Louis XIV son père avait épousé madame de Maintenon. En lisant les *Mémoires* du duc de Saint-Simon, on ne peut guère douter qu'elle n'ait été effectivement son épouse. Après la mort du dauphin en 1711, elle se retira à Paris dans une maison qu'avait habitée madame de La Fayette, où elle vécut dans une espèce d'obscurité. Elle ne sortait de sa retraite que pour faire de bonnes œuvres, et mourut en 1744.

CHOIN (Louis-Albert JOLY de), né en 1702 à Bourg en Bresse, dont son père était gouverneur, et d'une famille distinguée, fut sacré évêque de Toulon le 8 juin 1738, ayant été auparavant doyen de la cathédrale, et grand vicaire à Nantes. Ce fut le cardinal de Fleury qui le fit nommer à cet évêché,

et personne ne fut plus surpris que de Choin à la lecture de la lettre qui lui apprenait cette nomination. Il exposa ses craintes et ses difficultés au cardinal, le priant d'accepter sa renonciation; mais le cardinal, confirmé dans la bonne opinion qu'il avait de Choin par cette répugnance, exigea qu'il le conservât, en lui promettant expressément que le roi le soutiendrait. Arrivé dans son diocèse, il n'en sortit que pour se rendre aux assemblées du clergé, quand il y était député. Dans son palais il fit revivre la simplicité des évêques des beaux siècles de l'Eglise. Tout son meuble consistait dans le pur nécessaire : lui-même n'était jamais revêtu que de laine. Il n'eut que pendant peu de temps un grand-vicaire, et voulut que toutes les affaires passassent par ses mains. Il mettait son plaisir à bien recevoir les prêtres de son diocèse; tous ses diocésains indistinctement avaient un libre accès chez lui. Ses revenus étaient presque tous pour les pauvres, surtout pour les pauvres honteux. Son zèle pour le maintien de la foi était très-ardent : on l'a souvent entendu dire qu'il était prêt à monter sur l'échafaud pour soutenir les intérêts de la religion. Il écrivit à ce sujet une lettre très-longue, très-forte, et vraiment apostolique, qui était un traité des droits de l'Eglise, à de Lamoignon, chancelier de France. Dans les affaires les plus embarrassantes de son diocèse, il disait qu'il ne savait qu'une ressource : *C'est là*, disait-il, en montrant son oratoire qui était une tribune donnant dans l'église. Son désintéressement lui fit refuser une abbaye qu'on lui avait donnée pour suppléer à la modicité des revenus de son évêché. Ce prélat mourut en 1759. On a de lui : *Instructions sur le rituel*, Lyon, 1778, 3 vol. in-4, réimpr. en 1790 et en 1819 en 4 vol. in-8, 6 à 8 fr.; ouvrage digne de beaucoup d'éloges, et qui seul peut tenir lieu de bibliothèque à une ecclésiastique engagé dans le saint ministère. Il a donné un grand nombre de *mandements* qui étaient le fruit de son travail.

CHOISEUL (Charles de), marquis de PRASLIN, d'une des plus illustres familles de France, brilla au siège de La Fère en 1580, à celui de Paris en 1589, et au combat d'Aumale en 1592. Henri IV, qui aimait en lui le grand général et le sujet fidèle, le fit capitaine de ses gardes. Il obtint le bâton de maréchal de France sous Louis XIII en 1609, et fut employé dans la guerre contre les huguenots en 1621 et 1622. Quoiqu'il ne commandât pas en chef, il eut plus de part que les connétables de Luynes et de Lesdiguères, sous lesquels il servait, à la prise de Clérac, de Saint-Jean-d'Angeli, de Royan, de Carmaux et de Montpellier. On prétend qu'il entendait mieux la guerre de siège que celle de campagne. Il eut cependant, en différentes fois, le commandement de neuf armées, se trouva à 47 batailles ou combats, remit sous l'obéissance du roi 53 villes des rebelles, servit pendant 45 ans, et reçut dans toutes ces expéditions 36 blessures. Il mourut en 1626, âgé de 63 ans.

CHOISEUL DU PLESSIS-PRASLIN (César de), duc et pair de France, neveu du précédent, se signala dès sa jeunesse en plusieurs sièges et combats. Il

fut fait maréchal de France le 20 juin 1645, gagna la bataille de Trancheron en 1648. L'exploit le plus éclatant de cet homme illustre fut la victoire de Rhétel, où il défit l'an 1650 le maréchal de Turenne, qui commandait l'armée espagnole. Cette journée fut un jour de triomphe pour la cour, dont la tranquillité dépendait du sort des armes. Choiseul avait été choisi l'année d'au paravant pour être gouverneur de Monsieur. Il fut fait cordon-bleu en 1662, duc et pair l'année d'après, et mourut à Paris en 1675, à 78 ans, également recommandable par sa valeur, ses services et sa fidélité. Le maréchal de Choiseul passait pour être plus capable d'exécuter un projet que de le former. Il avait, dit-on, plus d'expérience que de talent, et plus de bon sens que de génie. Turpin a publié sa *Vie* et celle du précédent, à la suite de l'*Histoire des hommes illustres de France*. Elle compose le 26^e vol.

CHOISEUL (Claude de), dit le comte de Choiseul, de la branche de Francière, commença à servir en 1649, et donna des marques de sa valeur au combat de Vitri-sur-Seine. Il passa l'an 1664 en Hongrie, et s'y distingua à la bataille de Saint-Gothard. Il se signala ensuite au siège de Candie, où il eut son cheval tué sous lui à une sortie du 25 juin 1669. Il servit dans toutes les guerres de Louis XIV, qui lui donna le bâton de maréchal de France en 1693. Il commanda depuis en Normandie et sur le Rhin, devint en 1707 premier des maréchaux de France par rang d'ancienneté, et mourut le 15 mars 1711, âgé de plus de 78 ans, sans postérité.

CHOISEUL DU PLESSIS-PRASLIN (Gilbert de), frère du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, tandis que ses frères prenaient le parti des armes. Ils se distinguèrent tous également. L'abbé de Choiseul fut reçu docteur de Sorbonne en 1640, et nommé à l'évêché de Comminges en 1644. Choiseul donna une nouvelle face à son diocèse, par ses visites, par ses soins. Il nourrit ses pauvres dans les années de misère, assista les pestiférés dans un temps de contagion, établit des séminaires, réforma son clergé. Devenu évêque de Tournay en 1671, il s'y montra comme à Comminges. Ce prélat mourut à Paris en 1689, à 76 ans. Il avait été employé en 1663, dans des négociations pour l'accommodement des disputes occasionnées par le livre de Jansénius. Il avait eu aussi beaucoup de part aux conférences qui se tinrent aux états du Languedoc sur l'affaire des quatre évêques. Toutes ces négociations n'aboutirent à rien, n'ayant servi qu'à constater l'opiniâtreté des défenseurs du livre de Jansénius, et les liaisons toujours trop étroites que Choiseul avait toujours eues avec ceux de ce parti. On a de lui plusieurs ouvrages : *Mémoire touchant la religion*, en 3 vol. in-12, contre les athées, les déistes, les libertins et les protestants, et vainement attaqués par ceux-ci ; une traduction française des *psaumes, des cantiques et des hymnes de l'église*, réimprimée plusieurs fois ; *Mémoires des divers exploits du maréchal du Plessis-Praslin*, 1676, in-4. « Le » maréchal du Plessis, dit l'abbé Lenglet, a composé ces mémoires à la prière de Segrain, qui les » mettait au net. Mais Gilbert de Choiseul, évêque

» de Tournay, les a revus et laissés dans l'état où » ils sont. »

CHOISEUL DE STAINVILLE (Etienne-François de), duc de Choiseul-Amboise en Touraine, pair de France, né le 28 juin 1719, fut ambassadeur à Rome, et ensuite à Vienne. La maison d'Autriche, dont il avait l'honneur d'être allié, crut trouver en lui un serviteur zélé à celle de France, et forma en sa faveur un puissant parti. De retour à Paris sur la fin de 1758, il fut nommé le 1^{er} novembre ministre et secrétaire d'état au département des affaires étrangères, et créé en même temps duc de Choiseul, et l'année suivante pair de France. Il sut gagner l'entière confiance de Louis XV, et en profiter pour réunir sur sa personne les grands emplois de la cour et du royaume. Il fut fait ministre de la guerre en 1761, colonel des Suisses et Grisons en 1762, ministre de la marine la même année, enfin il devint gouverneur de la province de Touraine, grand bailli de Haguenau, et surintendant des postes. C'est à ce ministre que l'on doit le fameux pacte de famille, conclu en 1761 entre la France, l'Espagne, le roi des Deux-Siciles et l'infant duc de Parme, qui fut négocié si secrètement, qu'il n'en transpara rien qu'après sa signature. Le roi d'Espagne lui en témoigna sa satisfaction, en lui envoyant la toison d'or. Ayant dans plus d'une occasion abusé de la confiance que le roi avait en lui, en favorisant en secret les prétentions et les menées des parlements opposés aux volontés du roi, il fut disgracié le 24 décembre 1770, et relégué dans son château de Chanteloup, près de Tours. « Le mécontentement que me causent vos services, » dit le roi dans sa lettre de cachet, me force à vous » exiler à Chanteloup, où vous vous rendrez dans » les vingt-quatre heures. Je vous aurais envoyé » beaucoup plus loin, si ce n'était l'estime particulière que j'ai pour M^{me} la duchesse de Choiseul. » Prenez garde que votre conduite ne me fasse » prendre un autre parti. » Aucun ministre ne conserva en pareil cas une plus grande existence, et un plus grand crédit. Il est certain que cet homme était devenu l'idole d'un certain parti, et de la multitude aveugle qui juge sur parole, et se laisse entraîner par quiconque a l'intérêt de diriger son affection. Après la mort du roi, il reparut à la cour sans rentrer dans le ministère, et mourut à Paris le 8 mai 1785. Son corps fut transporté à Chanteloup, et il y a été enterré dans un endroit du cimetière, qu'il avait fait préparer, au pied d'un peuplier qu'il y avait planté ; un ministre plus attaché à la religion de ses pères aurait préféré de l'être au pied d'une croix. Choiseul avait beaucoup d'esprit, travaillait facilement, et avait le talent de pénétrer les hommes et de profiter des événements. On lui reproche une administration peu économique, et d'avoir été prodigue des biens de l'état. Il contribua beaucoup à la destruction des jésuites en France. « L'abbé Chauvelin, dit l'auteur de la » *Vie privée de Louis XV*, ne serait jamais venu » à bout de son vaste dessein, s'il n'eût eu derrière » lui le duc de Choiseul, qui encourageait ses efforts et donnait du poids à ses discours. Ce mi-

» nistre remuant et audacieux, cherchant à opérer
 » des révolutions, non-seulement dans les cours,
 » dans les états, mais dans l'esprit des peuples,
 » ayant une façon de penser libre, avait été recon-
 » nu par les philosophes modernes, dont la secte
 » commençait à prendre une grande consistance,
 » digne d'être leur protecteur, et il répondait à
 » leur choix par son zèle pour la propagation de
 » leur doctrine. Un de leurs principes était d'extir-
 » per les moines, de détruire les couvents. Le duc
 » comprit qu'il n'y pourrait réussir tant que les jé-
 » suites subsisteraient. Il fallait donc commencer
 » par eux. » Par une infidélité trop commune pen-
 » dant les troubles de la révolution, on a imprimé
 » sous le titre de *Mémoires du duc de Choiseul*, des
 » fragments de mémoires qui n'avaient point été écrits
 » pour le public, et qui n'avaient de l'intérêt que
 » pour les amis de M. et de M^{me} de Choiseul.

CHOISEUL - STAINVILLE (Jacques, comte de), maréchal de France, fit ses premières campagnes en Autriche où il fut successivement capitaine, chambellan, colonel des chevau-légers de Lowenstein; il se battit avec son régiment sous les ordres des maréchaux Daun et Laudon, et se distingua dans plusieurs occasions; ce qui lui valut le grade de général-major, puis de maréchal-lieutenant (1759). Il revint ensuite en France où il fut fait lieutenant général (1760). Ce fut en cette qualité qu'il fit la guerre en Allemagne contre les Prussiens sur lesquels il remporta plusieurs avantages. Forcé de se retirer devant des forces supérieures, il prit position devant Vacha, attendit l'ennemi, le battit et fit sa jonction avec l'armée qui s'assemblait aux environs de Friedberg. Il reçut alors sa nomination d'inspecteur-commandant des grenadiers de France et d'inspecteur général d'infanterie. Il continua la campagne, vainquit le prince héréditaire, lui enleva 13 pièces de canon, 19 drapeaux et 2000 prisonniers, et s'empara de Lich où il resta jusqu'à ce que l'ennemi eût retiré toutes ses troupes. La croix de St.-Louis fut la récompense de sa bravoure. Employé l'année suivante à l'armée du Rhin, il se signala encore par sa valeur dans plusieurs occasions importantes. Il emporta le château de Nagel et s'empara de toute la Hesse. Le prince Ferdinand le força à se retirer : mais sa retraite lui fit beaucoup d'honneur; il se replia sur Cassel avec tant de prudence et d'adresse, que l'ennemi n'osa pas l'attaquer. La paix ayant été conclue le 18 juin 1783, il reçut le bâton de maréchal, et 3 ans après la croix de l'ordre du St.-Esprit. Il fit partie des Etats généraux de 1789, et mourut peu de temps après leur ouverture.

CHOISEUL - GOUFFIER (Marie-Gabriel-Auguste-Laurent, comte de), né en 1752, prit le nom de *Gouffier* en épousant l'héritière de cette maison. Entraîné par son goût pour les sciences, il entreprit à 22 ans un voyage dans la Grèce pour rechercher les vestiges de son ancienne splendeur (1776). Il visita toutes les îles de l'archipel, les côtes de l'Asie-Mineure, la Troade, et revenant ensuite de Constantinople à Athènes, il remonta vers le Nord par le détroit des Thermopyles, la

plaine de Pharsale et la vallée de Tempé jusqu'en Dalmatie. A son retour en France, il publia le résultat de ses recherches et de ses observations, sous le titre de *Voyage pittoresque de la Grèce*, Paris, 1780-1824, 3 vol. gr. in-fol., avec 300 gravures, cartes et vues, 520 fr. Choiseul avait été nommé en 1779 membre de l'académie des Inscriptions; en 1784 il remplaça d'Alembert à l'académie française. Il fut nommé en 1789 ambassadeur de France auprès de la Porte ottomane, et ce voyage fut pour lui une occasion de nouveaux travaux et de nouvelles découvertes. Il avait emmené avec lui, entre autres littérateurs et savants, l'abbé Delille dont il fut toujours le protecteur et l'ami. Dans la préface de son voyage, on remarqua un passage où l'auteur semblait engager les Grecs à la révolte; ses ennemis le dénoncèrent; mais Choiseul fit faire un carton, changea le passage, et tout fut réparé. Nommé ambassadeur à Londres, il ne voulut point y aller, correspondit avec les princes frères du roi, et fut décrété d'arrestation le 22 octobre 1792 par la Convention. Il se rendit alors en Russie, où l'impératrice le reçut de la manière la plus flatteuse, et lui accorda une pension : Paul I^{er} le nomma ensuite son conseiller intime, directeur de l'académie des arts et des bibliothèques impériales. Le comte de Choiseul rentra en France en 1802, et prit place l'année suivante à l'Institut en qualité d'ancien membre de l'académie des Inscriptions. Au retour du roi en 1815, il fut nommé ministre d'état, membre du conseil privé et pair de France. Il est mort à Aix-la-Chapelle en 1817. Les pièces les plus remarquables qu'il a lues à l'académie des Inscriptions à différentes époques sont sa *dissertation sur Homère*, ses *mémoires sur l'hippodrome d'Olympie*, ses *recherches sur l'origine du Bosphore de Thrace*. Il a fourni des notes au poème de l'*Imagination* de Delille. Le *recueil d'estampes de son cabinet*, in-4, 100 fr., est estimé.

CHOISY (François-Timoléon de), prieur de St.-Lô, et grand doyen de la cathédrale de Bayeux, l'un des quarante de l'académie française, naquit à Paris en 1644. Sa première jeunesse ne fut pas trop réglée. Il est très-vrai qu'il s'habilla et vécut en femme pendant quelques années, et qu'il se livra, dans une terre auprès de Bourges, au libertinage que couvrait ce déguisement; mais il n'est pas vrai que, pendant qu'il menait cette vie, il écrivait son histoire ecclésiastique, comme le dit un écrivain célèbre, qui sacrifie souvent la vérité à un bon mot. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1703. L'abbé de Choisy avait alors près de 60 ans. Il aurait été difficile, qu'à cet âge, il eût conservé les agréments et la figure qu'il lui fallait pour jouer ce rôle. En 1685, il fut envoyé, en qualité d'ambassadeur, auprès du roi de Siam, qui voulait, dit-on, se faire chrétien. L'abbé de Choisy se fit ordonner prêtre dans les Indes par le vicaire apostolique, non pas pour avoir de quoi s'amuser dans le vaisseau, comme le dit un écrivain satirique, mais par des motifs plus nobles. Il mourut en 1724 à Paris. L'enjouement de son caractère, les grâces de son esprit, sa douceur et sa politesse le firent aimer et recher-

cher. On distingue parmi ses ouvrages les suivants : *Journal du voyage de Siam*, fait en 1685 et 1686, Paris, 1687, in-4, 5 à 6 fr. Cet ouvrage, écrit d'un style aisé, plein de gaieté et de saillies, manque quelquefois d'exactitude : il est ailleurs très-superficiel, ainsi que la plupart de ses autres écrits; *La vie de David*, in-4, et celle de *Salomon*, in-12 : la vie de David est accompagnée d'une interprétation des psaumes, avec les différences de l'hébreu et de la Vulgate; *Histoire de France sous les règnes de saint Louis, de Philippe de Valois, du roi Jean, de Charles V et de Charles VI*, 5 vol. in-4, 15 à 18 fr. Ces vies avaient été publiées chacune séparément. On les a réunies en 1750, 4 vol. in-12. L'auteur les a écrites de cet air libre et naturel qui fixe l'attention sur la forme, et empêche de trop examiner l'exactitude du fond (V. CHAISE Jean de FILLEAU de la); *L'imitation de Jésus-Christ*, trad. en franç., réimpr., 1735, in-12. La première édition était dédiée à M^{me} de Maintenon, avec cette épigraphe : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et concupiscet rex decorem tuum*; *L'Histoire de l'Eglise*, Paris, 1727, 11 vol. in-4, et 11 vol. in-12. L'abbé de Choisy aurait pu l'intituler *Histoire ecclésiastique et profane*. Il y parle des galanteries des rois, après avoir raconté les vertus des fondateurs d'ordres. En ne voulant pas accabler son ouvrage d'érudition, il a supprimé une infinité de faits et de détails aussi instructifs qu'intéressants. Le ton de l'auteur n'est pas assez noble, et il cherche trop à égayer une histoire qui ne devrait être qu'édifiante; *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, 2 vol. in-12. On y trouve des choses vraies, quelques-unes de fausses, beaucoup de hasardées, et le style en est trop familier; *les Mémoires de la comtesse de Barres*, en 1736, in-12. C'est l'histoire des débauches de la jeunesse de l'auteur. Le compilateur de la *Vie de l'abbé de Choisy*, Genève, 1748, in-8, qu'on croit être l'abbé d'Olivet, s'est beaucoup servi de cet ouvrage scandaleux, dans le détail des aventures galantes de son héros; quatre *Dialogues* sur l'immortalité de l'âme, sur l'existence de Dieu, sur la providence et sur la religion, 1684, in-12. Le premier de ces dialogues est de l'abbé de Dangeau, le second du même et de l'abbé de Choisy, le troisième et le quatrième de ce dernier. Ils sont dignes de l'un et de l'autre, quoique peu approfondis. On a réimprimé cet ouvrage à Paris en 1768, in-12; *Vie de M^{me} de Miramion, fondatrice des filles de Sainte-Geneviève*, Paris, 1706, in-4.

CHOKIER-SURLET (Erasmus de), né à Liège en 1569 d'une famille noble, qui a pris ce nom d'un château situé à 2 lieues de cette ville sur la Meuse, se distingua par ses lumières dans la jurisprudence, sa probité, son attachement à la religion de ses pères, et son affabilité qui lui avait concilié l'amour et l'estime de tous ses concitoyens. Il mourut en 1625. Nous avons de lui : *De jurisdictione ordinarii in exemptis*, Cologne, 1629, 2 vol. in-4; *Tractatus de advocatis feudalibus*, Cologne, 1614, in-4.

CHOKIER-SURLET (Jean-Ernest), frère du

précédent, né à Liège en 1571, fut d'abord chanoine de Saint-Paul à Liège, puis chanoine de la cathédrale, abbé séculier de Visé, grand vicaire, et mourut en 1650. Il avait pris le bonnet de docteur en droit à Orléans, et s'était beaucoup appliqué aux antiquités romaines, dont Juste-Lipse lui avait inspiré le goût. Pour se perfectionner dans cette science, il parcourut l'Italie. Les magnifiques monuments de sa piété et de sa munificence, l'hôpital des Incurables, la maison des Repenties, le couvent et l'église des Minimes, etc., etc., rendront sa mémoire à jamais précieuse à sa patrie. Nous avons de lui des *Notes* sur le traité de Sénèque; *De tranquillitate animi*, Liège, 1607, in-8; un *Commentaire sur la politique de Juste-Lipse*, avec plusieurs *Traité*s, Liège, 1642, in-fol.; *De permutationibus beneficiorum*, Rome, 1700, in-fol.; *Commentaria in regulas cancellariæ Alphonsi Soto*, Liège, 1658, in-4; *Scholia in precibus primarias imperatoris*, 1621, in-4; *De re nummaria prisci ævi, collata ad æstimationem præsentis*, 1619, in-8; *Vindiciæ libertatis ecclesiasticæ*, 1630, in-4; *Facis historiarum centuriæ duæ*, 1650, in-fol. On y voit les mœurs et les usages de diverses nations; *Thesaurus casuum reservatorum*. Nous avons encore de lui des ouvrages de controverse, etc.

CHOLET (Jean), cardinal, natif du Beauvoisis, d'une famille noble, fonda à Paris le collège qui porte son nom. Il mourut en 1291. La fondation du collège des Cholets n'eut son exécution qu'en 1295. On y honore la mémoire de ce cardinal, qui dut sa fortune à ses talents.

CHOLIERES (Nicolas) vivait dans le 16^e siècle. Il a publié quelques ouvrages, que leur rareté bien plus que leur mérite, fait encore rechercher : *les Neuf matinées*, Paris, 1585 ou 1586, pet. in-8, 5 à 6 fr.; *les Après-dînées*, Paris, 1587, ou 1588, in-12, 6 à 9 fr.; *les mêmes*, Paris, 1610-11-13, 2 v. in-12, 12 à 18 fr.; *La guerre des mâles contre les femelles, avec les mélanges poétiques*, Paris, 1588, in-12, 5 à 6 fr.

CHOLIN (Pierre), de Zug en Suisse, fut précepteur de Théodore de Bèze. Il devint ensuite professeur de belles-lettres à Zurich, et mourut l'an 1542. Cholin était habile dans la langue grecque; Bude en faisait beaucoup de cas. Il a traduit de grec en latin les livres de la Bible, que les protestants regardent comme apocryphes. Il a eu part, avec Léon de Juda, Bibliander, Pélican et R. Gautier, à la *Bible de Zurich*, qui est chargée de notes littérales et de scolies sur les marges. Cette bible est estimée parmi les protestants.

CHOMEL (Noël), curé de St.-Vincent à Lyon, où il mourut, âgé d'environ 80 ans, en 1712, s'appliqua de bonne heure aux connaissances qui intéressent le cultivateur, l'habitant des campagnes et les pères de famille. Les recueils qu'il avait faits en ce genre produisirent son *Dictionnaire économique*, contenant l'art de faire valoir les terres, et généralement tout ce qui concerne l'agriculture et l'économie. Ce livre, imparfait dans sa naissance, a été amélioré par de La Marre, qui en a donné une

nouv. édit. à Paris en 1767, 3 v. in-fol., 18 à 24 fr., entièrement corrigée et parfaitement augmentée.

CHOMEL (Pierre-Jean-Baptiste), né à Paris en 1671, médecin ordinaire du roi, mort en 1740, s'appliqua avec succès à la botanique, dont il donnait des leçons au jardin du roi. Nous avons de lui une *Histoire très-utile des Plantes usuelles*, Paris, 1761, 3 vol. in-12, Paris, 1803, 2 vol. in-8, avec des tableaux, 12 fr.; ibid., 1809, 2 vol. in-8, avec 102 pl. color., 120 fr. — Son fils, Jean-Baptiste-Louis, docteur en médecine comme lui, mourut en 1765 à Paris, sa patrie, après avoir donné divers ouvrages : *Essai sur l'histoire de la médecine en France*, in-12; ouvrage curieux et intéressant; *La vie de Molin*, in-12; *Eloge de Duret*, 1765, in-12; *Lettre sur une maladie de bestiaux*, 1745, in-8; *Dissertation sur un mal de gorge gangreneux*, 1749, in-12. C'est lui qui dirigea l'impression de l'*Abbrégé de l'Hist. des Plantes usuelles*, de son père.

CHOMPRÉ (Pierre), licencié en droit, né à Nancy, près de Châlons-sur-Marne, en 1698, vint de bonne heure à Paris, et y ouvrit une pension. Son zèle pour l'éducation de la jeunesse lui procura beaucoup d'élèves; il leur inspirait le goût de l'étude et l'amour de la religion. Il mourut à Paris en 1760. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont : *Dictionnaire abrégé de la Fable*, pour l'intelligence des poètes, des tableaux et des statues, dont les sujets sont tirés de l'histoire poétique, Bâle, 1770, in-12, souvent réimprimé. Millin en a publié une nouvelle édition, corrigée et considérablement augmentée, Rome, 1801, 2 part. pet. in-8, 7 fr.; *Dictionnaire abrégé de la Bible*, pour la connaissance des tableaux historiques, tirés de la Bible même et de *Flavius Josèphe*, 1755, in-12; Petitot en a donné une nouvelle édition revue et augmentée, 1806, in-8 et in-12; *Introduction à la langue latine*, 1757, in-12; *Méthode d'enseigner à lire*, in-12; *Vocabulaire universel, latin-français*, 1754, in-8; *Vie de Brutus, premier consul à Rome*, 1730, in-8; *Vie de Callisthènes, philosophe*, 1730, in-8. Ces deux vies sont peu estimées, et le style en est trop négligé. *Selecta latinæ sermonis exemplaria*, Parisiens, 1771, 7 vol. in-12, 15 fr. L'auteur a compilé ce qu'il a jugé de plus propre à son objet dans les anciens auteurs latins, soit en prose, soit en vers : le texte y est conservé dans sa parfaite intégrité. Tous les extraits sont accompagnés d'un petit vocabulaire utile. *Le même, en français, sous ce titre : Traduction des modèles de latinité, etc.*, Paris, 1778, 7 vol. in-12, 20 fr. Il y a plusieurs morceaux rendus avec fidélité et avec élégance; mais on en trouve aussi un grand nombre qui sont semés d'expressions peu françaises, de phrases louches et mal construites.

CHOMPRÉ (Etienne-Martin), frère du précédent, et maître de pension comme lui, né à Paris en 1701, mort en 1784, a publié : *Apologues, ou Réflexions morales sur les attributs de la Fable*, supplément au dictionnaire de la *Fable*, Paris, 1764, in-12; rare et curieux; *Table des matières de l'histoire des voyages de l'abbé Prévôt*, Paris, 1761, in-4, 5 à 6 fr.; *Recueil de fables*, 1779, in-8.

CHOMPRÉ (Nicolas-Maurice), né à Paris en 1750, fut consul de France à Malaga et membre du conseil des prises. De retour dans sa patrie, il se livra aux sciences physiques et notamment à l'étude du *galvanisme* sur lequel il a fait de nombreuses expériences. Il en a été rendu compte dans le rapport de l'Institut (classe des sciences physiques), qui a été fait en 1808. Il était membre de la société galvanique, et mourut à Ivry-sur-Seine en 1825. Il a publié plusieurs ouvrages dont quelques-uns ont été attribués à son père ou à son oncle, sans qu'il ait réclamé contre cette erreur. *Eléments d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie*, Paris, Lyon, 1776, in-12, nouvelle édition augmentée des sections coniques, 1785, in-8. Ces *Eléments* font partie du *Cours d'étude à l'usage de l'école militaire*; *Traité de Trigonométrie rectiligne et sphérique, contenant des méthodes et des formules nouvelles, avec des applications à la plupart des problèmes de l'astronomie*, traduit de l'italien, de Cagnoli, Paris, Didot, 1786, ou 1804, in-4; *Nouveau Dictionnaire des langues française et anglaise*, par Nugent, nouvelle édition augmentée, 1805, 2 vol. in-8; *Méthode la plus naturelle et la plus simple d'enseigner à lire*, Paris, 1813, in-8; *Commentaire sur les lois anglaises*, par Blackstone, avec des notes, traduit de l'anglais, Paris, 1823, 6 vol. in-8, 15 à 18 fr.; *Tables des angles horaires*, insérées dans la *Connaissance des temps*; *Expériences sur la compressibilité de l'eau par le galvanisme*, dans le *Manuel du galvanisme*, d'Izarné, 1814, in-8; *Expériences sur les effets du pôle négatif et positif*, dans les *Mémoires des savants étrangers*; *Mémoires sur le poids de la terre*, traduit de l'anglais de Cavendish, dans les *Mémoires de l'école polytechnique*; des *Tables de réduction des mesures et poids*, et un *Calendrier perpétuel*, sous la forme d'almanach de cabinet, présentant d'un coup d'œil les dates historiques.

CHOPIN (René), natif de Bailleul en Anjou, en 1537, plaïda longtemps avec distinction au parlement de Paris; retiré ensuite dans son cabinet, il fut consulté comme un des oracles du droit. Il mourut à Paris en 1606. Ses ouvrages ont été publiés en latin et en français, 1663, 6 vol. in-fol., 25 à 30 fr. Il y a aussi une autre édition, latine seulement, en 4 vol. Son latin est fort concis, et souvent obscur et ampoulé. On le comparait au jurisconsulte Tubéron, qui avait affecté de se servir des mots les plus surannés. Ses ouvrages les plus estimables sont le second vol. de la *Coutume d'Anjou*. Le traité de *Domanio*, pour lequel Henri III l'anoblit. Les livres *De sacra politia*, de *Privilegiis rusticorum*, remplis de belles recherches et de décisions judiciaires. Son livre *sur la coutume de Paris* est trop abrégé, et rempli de trop de digressions et de citations de lois étrangères. Chopin avait beaucoup d'esprit et d'érudition; mais son zèle pour la ligue lui valut une satire atroce sous le titre d'*Anti-Chopin*, 1592, in-4, attribuée à J. Hotman. Comme cette pièce attaquait en même temps les choses et les personnes les plus respectables, elle fut brûlée par

arrêt du conseil. Ce qui y avait donné lieu, est *Oratio de pontificis Gregorii XIV ad Gallos diplomate à criticis notis vindicato*, Paris, 1591, in-4, qui n'est pas dans ses œuvres. Le jour que Henri IV entra dans Paris, sa femme perdit l'esprit, et il reçut ordre d'en sortir; il y resta cependant par le crédit de ses amis. Ce jurisconsulte étudiait ordinairement couché par terre sur un tapis, et entouré des livres qui lui étaient nécessaires.

CHOQUET DE LINDU, ingénieur en chef des fortifications et bâtiments civils de la marine, né à Brest en 1713, et mort dans la même ville en 1790, a dirigé les grands ouvrages qui ont fait de ce port le premier arsenal maritime du royaume. Il en a publié la description sous ce titre : *Description des trois formes du port de Brest, bâties, dessinées et gravées en 1757; Description du bagne de Brest*, Brest, 1757-59, gr. in-fol. avec 12 pl., 15 à 24 fr.

CHORIER (Nicolas), avocat au parlement de Grenoble, né à Vienne en Dauphiné l'an 1609, cultiva de bonne heure la littérature, et négligea le barreau pour se livrer tout entier à l'histoire. Il publia celle du *Dauphiné*, Grenoble, 1661, et Lyon, 1672, 2 vol. in-fol., 20 à 30 fr. « Chorier, dit l'abbé » Lenglet, était un auteur peu exact. Il ne lui fallait » que la plus légère connaissance d'un fait pour » bâtir dessus une nouvelle histoire. » On doit porter le même jugement de son *Nobiliaire du Dauphiné*, ibid., 1697, 4 vol. in-12; de son *Histoire généalogique de la maison de Sassenage*, Paris, 1696, in-12. Cet ouvrage a été inséré dans le 2^e vol. de l'hist. génér. du Dauphiné; de son *Histoire du duc de Lesdiguières*, Grenoble, 1683 et 1699, 2 vol. in-12; des *Antiquités de la ville de Vienne*, Lyon, 1659, in-12. Ces ouvrages firent passer Chorier pour un écrivain ennuyeux; mais son livre intitulé : *Aloysii Sigee Toletanæ satyra Soladica de arcanis Amoris et Veneris*, le fit regarder comme un auteur infâme. Cette abominable production, attribuée sans fondement à l'illustre Louise Sigée de Tolède, est certainement de Chorier, dont toute la vie a répondu aux maximes qui y sont débitées. Son livre, imprimé ensuite sous le titre de *Joannis Meursii elegantissimè latini sermonis*, in-12, et traduit en français sous le titre d'*Académie des dames*, 2 pet. vol. in-12, méritait bien peu d'ailleurs qu'on le revendiquât. Chorier mourut en 1692.

CHORON (Alexandre-Etienne), fondateur du conservatoire de musique classique, né à Caen au mois d'octobre 1771, et mort à Paris le 29 juin 1834, étudia d'abord les mathématiques, et y fit de si brillants progrès, que Monge le choisit pour répétiteur de son cours à l'école normale en 1793. Il devint l'année suivante chef de brigade à l'école polytechnique où il passa quelques années et consacra le reste de sa vie à la publication d'ouvrages théoriques sur l'art musical ou à la création d'établissements propres à en répandre le goût. C'est à lui qu'on doit la fondation de l'*Institution royale de musique religieuse* qui, après avoir produit pendant quinze années entre ses mains les plus brillants résultats, fut supprimée en 1832 par défaut de subvention. Le chagrin qu'il en ressentit ne contribua pas peu à

abrégé ses jours. On a de Choron : *Principes d'accompagnement des écoles d'Italie*, 1804, in-fol.; *Traité élémentaire d'harmonie et de composition* (traduit de l'allemand d'Albrechtschberger), 2 vol. in-8; *Dictionnaire historique des musiciens* (avec Fayolle), 1810-1811, 2 vol. in-8; *Méthode comparée de musique de plain-chant*, 1811, in-8; *Méthode concertante de plain-chant et de contre-point ecclésiastique, etc.*

CHOSROËS, ou **KHOSROU**, dit *le Grand*, fils et successeur de Cabadès, roi de Perse en 531, donna la paix aux Romains, à condition qu'ils lui rendraient les villes qu'ils avaient conquises, et qu'ils ne fortifieraient point de places frontières. Quelques années après il revint sur les terres romaines; Bélisaire le repoussa, et le força de rentrer dans ses états, l'an 542. Après la mort de Justinien, Chosroès envoya un ambassadeur à Justin II, pour l'engager à continuer la pension que lui faisait l'empire. Ce prince lui répondit fièrement, « qu'il était » honteux pour les Romains de payer tribut à de » petits peuples dispersés de côté et d'autre. » Une seconde ambassade n'ayant pas été mieux reçue, Chosroès leva une puissante armée, fondit sur l'empire, prit plusieurs villes, et n'accorda une trêve de trois ans qu'après beaucoup de ravages. Il la rompit en 579, désola la Mésopotamie et la Cappadoce; mais son armée ayant été entièrement défaite par les troupes de l'empereur Tibère II, et lui-même contraint de s'enfuir, il mourut de chagrin en cette année, après un règne de 48 ans. C'était un prince fier, dur, cruel, imprudent, mais courageux, qui n'eut le titre de *Grand* que par ses talents militaires et ses conquêtes.

CHOSROËS II, ou **KHOSROU**, monta sur le trône de Perse en 590, à la place de son père Hormisdas, que ses sujets avaient mis en prison, après lui avoir crevé les yeux. Le nouveau roi fit assommer son père, et fut chassé quelque temps après comme lui. Dans son malheur, il s'adressa à l'Etre-Suprême, lâcha la bride à son cheval, et lui laissa la décision de son sort. Après bien des fatigues il arriva dans une ville des Romains. L'empereur Maurice le reçut avec bonté, lui donna des secours, et le fit proclamer roi une seconde fois. Chosroès, rétabli sur le trône, punit les rebelles, récompensa ses bienfaiteurs, et les renvoya dans leurs états. Après la mort de Maurice, assassiné par Phocas, Chosroès voulant venger sa mort, pénétra dans l'empire avec une puissante armée en 604, s'empara de plusieurs villes, entra en Arménie, en Cappadoce, en Paphlagonie, défit les Romains en plusieurs occasions, et poussa ses dégâts jusqu'à Chalcédoine. Héraclius, couronné empereur, après avoir fait mourir Phocas, demanda la paix au roi de Perse, en lui représentant qu'il n'y avait plus aucun juste sujet de faire la guerre. Chosroès, pour toute réponse, envoya une armée formidable en Palestine. Ses troupes prirent Jérusalem, brûlèrent les églises, enlevèrent les vases sacrés, massacrèrent les clercs, et vendent aux juifs tous les chrétiens qu'ils font prisonniers. Zonare rapporte que, dans sa fureur, Chosroès jura qu'il poursuivrait les Romains jusqu'à

ce qu'il les eût forcés de renier Jésus-Christ et d'adorer le soleil. Héraclius ayant repris courage défit les Perses, et proposa la paix à leur roi, qui écoutant à peine cette offre, dit avec dédain, *que ses généraux et ses soldats feraient la réponse*. L'armée romaine, animée par plusieurs succès réitérés, remporta de nouvelles victoires, et obligea Chosroës à prendre la fuite. Ce prince, se laissant aller à l'abattement, désigna alors pour son successeur Merdesane, son cadet, au préjudice de Siroès, son fils aîné. Celui-ci prend les armes, fait arrêter son père, l'enferme sous une voûte qu'il avait fait bâtir pour cacher ses trésors, et au lieu de nourriture, lui fait servir de l'or et de l'argent. Il mourut de faim au bout de quatre jours en 628. Quelques historiens ont dit que *Chosroës savait mieux Aristote, que Démosthène ne savait Thucydide*. Son ambition et sa cruauté ne prouvent pas qu'il eût beaucoup profité des leçons de morale du philosophe grec.

CHOUET (Jean-Robert), magistrat, né à Genève en 1642, fut le premier qui enseigna la philosophie de Descartes à Saumur. Rappelé dans sa patrie en 1669, il y donna des leçons avec applaudissement. Chouet devint ensuite conseiller et secrétaire d'état, et composa l'*Histoire de sa république* restée manuscrite. Il mourut en 1731.

CHOUL (Guillaume du), né à Lyon, dans le 16^e siècle, bailli des Montagnes du Dauphiné, fit le voyage d'Italie pour se perfectionner dans la connaissance de l'antiquité. Il a publié le fruit de ses recherches dans un ouvrage intitulé : *Discours sur la castramétation et discipline militaire des romains*, Lyon, 1555; *Discours sur la religion des anciens Romains*, Lyon, 1556, 2 tom. in-fol., fig., 10 à 12 fr.; les éditions de Lyon, 1567 ou 1581, 2 t. in-4, passent pour plus complètes, cependant elles sont moins chères, 5 à 6 fr., Wesel, 1672, in-4, qui a reparu à Dusseldorf, 1731, in-4, sous ce titre : *La religion des anciens Romains*, etc.; ils ont été traduits en latin, Amsterd., 1784, in-4, 3 à 4 fr., et en italien par Gabr. Siméoni, Lyon, 1556, in-fol., en espagnol, par Baltazar Perez de Castille, 1579, in-4.—Nous devons à un autre Jean du CHOUL un petit traité latin, peu commun, intitulé : *Varia Quercus historia*, Lyon, 1555, in-8, fig., 5 fr.

CHRAMNE. Voy. CLOTAIRE I^{er}.

CHRESTIENS de Troyes, poète français, orateur et chroniqueur de Jeanne, comtesse de Flandre, vivait vers l'an 1200, et a fait en vers plusieurs romans de chevalerie de la Table-Ronde, qui sont en manuscrit pour la plupart dans la bibliothèque du roi de France. Celui de *Perceval le Gaulois* a été traduit en prose et imprimé en 1530, in-fol.

CHRÉTIEN (Gervais), plus connu sous le nom de *Maître Gervais*, né à Vendes, près de Caen, fonda à Paris, l'an 1370, le collège qui porte son nom, et mourut à Bayeux en 1383. Il était premier médecin du roi Charles V, chanoine de Paris, et chantre de Bayeux.

CHRÉTIEN (Florent) naquit à Orléans en 1541. Son génie et ses talents le firent choisir pour veiller à l'éducation de Henri de Navarre, depuis

roi de France. On a de lui divers ouvrages en vers et en prose : des *tragédies*; une *traduction d'Opipien*, in-4; des *épigrammes* grecques; les *quatrains* de son ami Pibrac, mis en grec et en latin; des *satires* très-mordantes contre Ronsard, sous le nom de *la Baronie*, 1564, in-8. Il avait du talent pour ce dernier genre, et il eut part à la satire *Mérippée*. Il possédait supérieurement les finesses de la langue grecque. Ce bel esprit mourut en 1596, après être entré dans le sein de l'Eglise catholique. Quoiqu'il eût fait des satires, il conserva des amis. — Son père Guillaume CHRÉTIEN, médecin de François II et de Henri II, a traduit en français quelques ouvrages de médecine, entre autres le livre d'Hippocrate, intitulé : *De genitura*, Paris, 1559, in-8.

CHRÉTIEN (Gilles-Louis), musicien de la chapelle du roi et des concerts particuliers de la reine, né à Versailles en 1754. Privé de sa place et ruiné par la révolution, il trouva une ressource en faisant des portraits au physionotrace, instrument dont il est l'inventeur. Il a laissé *La musique étudiée comme science naturelle, certaine, et comme art*, ou *Grammaire et dictionnaire musical*, 1811, in-8, avec un cahier de pl. qu'il a gravées lui-même. La pratique et la théorie de l'art musical sont traitées dans cet ouvrage d'une manière absolument neuve. Chrétien est mort en 1811.

CHRIST (Jean-Frédéric), célèbre professeur d'histoire à l'université d'Iéna, né à Cobourg en 1700, et mort à Leipzig en 1756. Ses principaux ouvrages sont : *Dictionnaire des monogrammes, chiffres, lettres initiales, etc., sous lesquels les peintres, graveurs et dessinateurs ont désigné leurs noms*, Leipzig, 1747, in-8. Cet ouvrage, écrit en allemand, a été traduit en français par Sellius, Paris, 1750 ou 1762, in-8, fig., rare, 18 à 24 fr. Quoiqu'on y trouve plusieurs explications peu satisfaisantes, c'est encore le meilleur ouvrage que nous ayons sur cette matière; *Noctes academicæ*, Halle, 1727-29, 4 part. in-8. C'est un recueil de dissertations sur plusieurs points de philologie, d'histoire du droit romain et de littérature classique; *Origines Longobardicæ*, Halle, 1728, in-4.

CHRISTIAN I^{er}, roi de Danemark, succéda à Christophe de Bavière en 1448, et se fit admirer par sa prudence, sa douceur et par ses libéralités envers les pauvres. Il institua l'an 1478 l'ordre de l'*Eléphant*, et mourut en 1481.

CHRISTIAN II, roi de Danemark, surnommé le *Cruel*, monta sur le trône après la mort de Jean son père, en 1513. Il aspira à la couronne de Suède, dès qu'il posséda celle de Danemark. Ayant eu le bonheur d'être élu en 1520 après quelques traverses, il devint le tyran de ses nouveaux sujets, qu'il avait promis de traiter comme ses enfants. Il donna une fête aux principaux seigneurs ecclésiastiques et séculiers, et les fit égorger les uns après les autres au milieu du festin. Gustave-Vasa, à la tête de quelques suédois, résolut de délivrer sa patrie de ce monstre. Christian, qui avait en son pouvoir, à Copenhague, la mère et la sœur de son ennemi, fit jeter dans la mer, ces deux princesses enfermées

l'une et l'autre dans un sac. Le corps de l'administrateur de Suède fut déterré, et le barbare poussa la férocité jusqu'à se jeter dessus et le mordre. Il faisait couper les cadavres par morceaux, et les envoyait dans les provinces pour inspirer une terreur générale. Les paysans furent menacés de se voir couper un pied et une main, s'ils faisaient la moindre plainte. *Un paysan qui est né pour la guerre*, disait le tyran, *devrait se contenter d'une main et d'un pied naturel avec une jambe de bois*. Ce scélérat, teint du sang de ses sujets, fut bientôt aussi exécration aux Danois qu'aux Suédois. Ses peuples, animés par Frédéric, duc de Holstein, lui firent signifier l'acte de sa déposition l'an 1523, par le premier magistrat de Jutland. Ce chef de justice porta à Christian sa sentence dans Copenhague même. Le tyran se dégrada lui-même en fuyant, se retira en Flandre dans les états de Charles-Quint son beau-frère. Après avoir erré dix ans, il s'efforça de remonter sur le trône. Les troupes hollandaises lui furent inutiles. Il fut pris et mis dans une prison, où il finit ses jours en 1559, dans une vieillesse abhorrée et méprisée. On l'appela le *Néron* du Nord. Frédéric de Holstein, son oncle, fut élu dans Copenhague roi de Danemark, de Norwège et de Suède; mais il n'eut de la couronne de Suède que le titre : Gustave-Vasa, le libérateur de son pays, en fut proclamé roi.

CHRISTIAN III, fils et successeur de Frédéric I^{er} en 1534, fut couronné l'an 1536 à la manière des luthériens, dont il embrassa la secte, déjà introduite par son père dans ses états. Il chassa les évêques, et ne garda que les chanoines. Il mourut en 1559, à 59 ans. Il institua le collège de Copenhague, et rassembla une belle bibliothèque.

CHRISTIAN IV, roi de Danemark, succéda en 1588 à Frédéric II, son père. Il fit la guerre aux Suédois, et fut élu chef de la ligue des protestants contre l'empereur, pour le rétablissement du prince Palatin, en 1625. Il mourut le 28 février 1648, à 71 ans, après avoir été défait plusieurs fois par les armées de Ferdinand II. C'était un monarque plein de fermeté, un guerrier intrépide, un prince d'une capacité étendue et d'une grande magnanimité; mais ces qualités furent malheureusement ternies par des passions violentes, qui souvent obscurcissaient sa raison et rétrécissaient ce jugement solide qu'il avait reçu de la nature. Christian, son fils, avait été élu, de son vivant même, roi de Danemark; mais il précéda son père au tombeau en 1647. La plupart des historiens ne le comptent point au nombre des rois de Danemark.

CHRISTIAN V monta sur le trône de Danemark en 1670, après Frédéric III, son père, qui l'avait déclaré son successeur dès 1655. Il se ligua avec les princes d'Allemagne, et déclara la guerre aux Suédois; mais ceux-ci battirent ses troupes en diverses occasions. Il mourut en 1699, dans sa 54^e année. C'était un prince courageux et entreprenant.

CHRISTIAN VI, roi de Danemark, succéda en 1730 à Frédéric IV, son père. Il était né en 1699. Il profita de la paix dont jouissaient ses états pour améliorer la situation intérieure du pays, et faire

fleurir les sciences, les arts et les manufactures. Il fit venir, à grands frais, des ouvriers de tous les royaumes d'Europe; établit une banque royale qui a procuré un grand nombre d'avantages au commerce, consacra des sommes immenses à l'embellissement des quartiers de Copenhague détruits par l'incendie de 1728, et à la reconstruction du palais de cette capitale devenu la proie des flammes en 1795. Le luxe de ce prince protestant mit les finances dans le plus déplorable état, malgré des subsides considérables qu'il avait reçus de plusieurs puissances. Il mourut en 1746. Son fils Frédéric V lui succéda.

CHRISTIAN VII, fils de Frédéric V, roi de Danemark et de Norwège, né en 1749, lui succéda le 15 janvier 1766. Après avoir été couronné en 1767, et s'être marié avec Caroline Mathilde, sœur du roi d'Angleterre, il parcourut successivement l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et la France. Il vit, dans ce voyage, les savants et les littérateurs les plus distingués, fréquenta les académies, et laissa partout la réputation d'un prince affable et instruit. Il s'était fait recevoir docteur en droit à l'université de Cambridge. De retour dans ses états au commencement de 1769, il conserva d'abord pour principal ministre le comte de Bernstorff, qui avait joui de toute la confiance de Frédéric V; mais, naturellement faible, il se laissa bientôt dominer par Struensee, son premier médecin, qui fut mis à la tête de son conseil, et qui s'attira la haine des soldats et des nobles par des réformes indiscrètes. La reine douairière qui avait cherché inutilement à brouiller Christian avec la reine son épouse, afin d'avoir la principale part à la direction des affaires, profita habilement de quelques imprudences de Struensee, pour jeter dans l'esprit du roi quelque doute sur la conduite de son épouse, et obtenir de lui l'ordre de l'arrêter avec le ministre, sous prétexte qu'ils étaient occupés tous deux de dresser un acte pour le faire renoncer à la couronne. La signature de cet ordre lui fut arrachée de force, dit-on, le 16 janvier 1772, à la suite d'un bal; l'issue de cette affaire fut la mort de Struensee sur l'échafaud, et l'éloignement de Caroline Mathilde, qui mourut peu de temps après à l'âge de 23 ans et demi; depuis ce moment la gestion des affaires fut entre les mains de la reine douairière et de son fils. Le roi, attaqué d'une maladie qui lui ôta fréquemment l'usage de la raison, mourut en 1808, à l'âge de 60 ans.

CHRISTIAN-AUGUSTE DE HOLSTEIN-AUGUSTEMBOURG (le prince), né en 1766, entra au service d'Autriche, où il parvint au grade de général-major. Il passa de là en Danemark, et le roi, chef de sa maison, lui confia le gouvernement de la Norwège. Charles XIII étant parvenu au trône de Suède en 1809, il fut élu prince royal, et se fit chérir des habitants par ses qualités personnelles et par ses vertus. Il mourut subitement le 28 mai 1810, en commandant des manœuvres aux troupes. On croit qu'il avait été empoisonné. Le 20 juin suivant, à l'arrivée du convoi funèbre de ce prince à Stock-

holm, le peuple se souleva et massacra le comte de Fersen, soupçonné de la mort du prince.

CHRISTIN (Charles-Gabriel-Frédéric), avocat, né à St-Claude en 1744, député aux états généraux de 1789, publia des *Mémoires* en faveur des serfs du chapitre de sa ville natal, pour obtenir leur affranchissement. Il se distingua ensuite dans l'assemblée Constituante, par la modération de ses principes, et vint, après la session, occuper la place de président du tribunal civil de sa patrie. Il périt en 1799, dans l'incendie qui consuma la ville de Saint-Claude. On a de Christin : *Dissert. sur l'établissement de l'abbaye de Saint-Claude, ses chroniques, ses légendes, ses chartes*, etc., 1772, in-8 ; *Collection des Mémoires présentés au roi par les habitants du Mont-Jura et le chapitre de Saint-Claude*, etc., 1772, in-8. Christin est auteur de la *Lettre du P. Polycarpe à l'avocat général Séguier*, etc., attribuée à Voltaire. Il avait réuni 5 vol. in-fol. de notes sur l'histoire de sa province et sur d'autres sujets importants ; ils furent brûlés, dans la maison de l'auteur, lors du désastreux incendie de Saint-Claude.

CHRISTINE (sainte), vierge et martyre, dont on fait la fête le 24 juillet, est plus connue par l'ancien culte qu'elle reçoit dans l'Eglise, que par les actes de son martyre qui sont dénués d'authenticité : ce qui ne prouve rien contre l'idée générale de ses vertus et de la constance de sa foi. (V. ROCH (S.))

CHRISTINE DE BRUZO, qu'on nomme aussi *de Stommelen*, de l'endroit de sa naissance, naquit dans le village de ce nom, au duché de Juliers, en 1552, et se distingua par ses vertus et une piété extraordinaire, que le ciel illustra de divers prodiges. Elle mourut en 1313. On voit son tombeau dans l'église collégiale de Juliers, où son corps fut transporté en 1619. On a d'elle beaucoup de *lettres*, dont on peut voir le catalogue dans les *Acta sanctorum*, tome 4, au 22 juin. Quelques-uns confondent, non sans de bonnes raisons, cette CHRISTINE avec CHRISTINE l'*Admirable*, qui vivait également dans le treizième siècle, et dont Nicole parle dans ses *lettres*. (Tome VII.)

CHRISTINE, reine de Suède, née en 1626, succéda à Gustave-Adolphe, son père, mort en 1632 au milieu de ses victoires. La pénétration de son esprit éclata dès son enfance. Elle apprit huit langues, et lut en original *Thucydide* et *Polibe*, dans un âge où les autres enfants lisent à peine des traductions. Grotius, Descartes et plusieurs autres savants furent appelés à sa cour, et l'admirèrent. Christine, devenue majeure, gouverna avec sagesse, et affermit la paix dans son royaume. Comme elle ne se mariait point, les états lui firent à ce sujet de vives représentations ; elle s'en débarrassa un jour, en leur disant : « J'aime mieux vous désigner un bon prince et un successeur capable de tenir avec gloire les rênes du gouvernement. Ne me forcez donc point de me marier ; il pourrait aussi facilement naître de moi un Néron qu'un Auguste. » L'amour des lettres et de la liberté lui inspira le dessein, dès l'âge de 20 ans, d'abandonner un peuple qui ne savait que combattre, et d'abdiquer

la couronne. Elle laissa mûrir ce dessein pendant sept années. Enfin, après avoir présidé par ses ambassadeurs aux traités de Westphalie qui pacifièrent l'Allemagne, elle descendit du trône, pour y faire monter Charles-Gustave, son cousin-germain, en 1654. Le dégoût pour les affaires, les embarras de la royauté, quelques sujets de mécontentement, contribuèrent autant à ce sacrifice, que sa philosophie et son goût pour les arts. Christine quitta la Suède peu de jours après son abdication, et fit frapper une médaille, dont la légende était que *le Parnasse vaut mieux que le trône*. Travestie en homme, elle traversa le Danemark et l'Allemagne, se rendit à Bruxelles, y embrassa la religion catholique, et de là passa à Inspruck, où elle abjura solennellement le luthéranisme. La cour de France lui rendit de grands honneurs. La plupart des femmes et des courtisans n'observèrent pas dans cette princesse le génie qui brillait en elle, et n'y virent qu'une femme habillée en homme, qui dansait mal, brusquait les flatteurs, et dédaignait les coiffures et les modes. Des hommes moins frivoles, en rendant justice à ses talents et à sa philosophie, détestèrent l'assassinat de Monaldeschi, son grand-écuyer, et son amant selon quelques-uns. On sait qu'elle le fit poignarder presque en sa présence, à Fontainebleau, dans la galerie des Cerfs, le 10 novembre 1657. Les jurisconsultes qui ont compilé des passages pour justifier cet attentat d'une suédoise jadis reine, méritaient d'être ou ses bourreaux ou ses victimes. L'horreur générale qu'inspira ce meurtre la dégoûta de la France. Elle voulut passer en Angleterre ; mais Cromwel n'ayant pas approuvé ce voyage, elle repartit bientôt pour Rome. Christine s'y livra à son goût pour les arts et pour les sciences, principalement pour la chimie, les médailles et les statues. Les affaires de cette princesse se trouvaient dans le plus grand désordre. Alexandre VII, qui était alors sur la chaire de saint Pierre, lui ayant donné le cardinal Azzolini pour les régir, elle parut d'abord peu contente de cette précaution, et pensa à retourner en Suède en 1660, après la mort du roi Charles-Gustave. Les états n'étaient point disposés à lui redonner une couronne qu'elle avait abdiquée. Elle revint à Rome pour la troisième fois ; et, loin de témoigner encore son mécontentement de la conduite du souverain pontife à son égard, elle en comprit toute la nécessité et la sagesse, et fit d'Azzolini (*voy.* ce mot) son ami et son héritier. Elle continua son commerce avec les savants de cette partie des arts, et avec les étrangers. En 1685, année de la révocation de l'édit de Nantes, elle écrivit au chevalier de Terson, ambassadeur de France en Suède, une lettre sur l'édit révocatif. Elle déplorait le sort des calvinistes avec une vivacité, qui fit dire à Bayle qui l'inséra dans son journal, que cette lettre était un reste de protestantisme : c'était plutôt un reste d'animosité contre la France, et un mouvement de compassion envers des gens qui avaient fait à ce royaume tout le mal possible. Elle mourut quatre ans après en 1689, dans sa 63^e année. Elle ordonna qu'on ne mettrait sur son tombeau que ces mots : *D. O. M.*

Vixit Christiana ann. LXII. « Les inégalités de sa conduite, de son humeur et de ses goûts, dit d'Alembert, le peu de décence qu'elle mit dans ses actions ; le peu d'avantage qu'elle tira de ses connaissances et de son esprit, pour rendre les hommes heureux ; sa fierté souvent déplacée ; ses discours équivoques sur la religion qu'elle avait quittée, et sur celle qu'elle avait embrassée ; enfin la vie pour ainsi dire errante qu'elle a menée parmi des étrangers qui ne l'aimaient pas : tout cela justifie, plus qu'elle ne l'a cru, la brièveté de son épitaphe. » Ce portrait qui contient des choses vraies, a néanmoins un ton d'aigreur, qui le fait justement suspecter. Comment veut-on, par exemple, que Christine eût dû rendre les hommes *heureux par son esprit* ? On reconnaît là le langage de la philosophie dogmatissante de d'Alembert. Sa *vie errante* n'a rien de blâmable, vu qu'elle avait abandonné le trône pour vivre où elle se plairait le mieux. Ce qu'on dit de ses discours et de ses dispositions équivoques en matière de religion, est tout à fait sans preuves (*voy. BOISSAT*). Archenholtz, bibliothécaire du landgrave de Hesse Cassel, a donné 4 gros vol. in-4 sur cette princesse, sous le titre de *Mémoires*. On y trouve 220 lettres, et deux ouvrages de Christine. Le premier est intitulé : *Ouvrages de loisir, ou Maximes et sentences*, les unes triviales, les autres ingénieuses, fines et fortement pensées. La reine de Suède y parle, presque en même temps, pour la tolérance et pour l'infailibilité du pape. Le second écrit a pour titre : *Réflexions sur la vie et les actions du grand Alexandre*, auquel cette princesse aimait à être comparée ; quoiqu'on ne voie guère sur quoi ce parallèle pût être fondé. On a imprimé une petite satire contre elle, sous le titre de *Vie de la reine Christine*, 1677, in-12 : le *Recueil de ses médailles*, 1742, in-fol. Lacombe a donné, en 1762, in-12, une *Histoire de Christine*, assez bien écrite, mais peu exacte, et où il y a bien des choses hasardées. Un autre Lacombe, d'Avignon, a publié des *lettres choisies* de la reine de Suède, qui, à quelques altérations près, sont réellement d'elle, et des *lettres secrètes*, qui sont supposées. Cateau-Calleville, membre de l'académie des sciences de Stockholm, a publié une *Histoire de Christine, reine de Suède, avec un Histoire historique de la Suède, depuis les anciens temps jusqu'à la mort de Gustave-Adolphe le grand-père de la reine*, Paris, 1815, 2 vol. in-8. A la fin de cet ouvrage, on trouve un choix de lettres de Christine, une notice de ses productions, son testament, une relation du prieur Le Bel, sur la malheureuse affaire de Monadelschi, et plusieurs autres pièces curieuses.

CHRISTINE DE FRANCE, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née en 1606, épousa Victor-Amédée, duc de Savoie, en 1619. Elle consacra tous ses jours à la pratique des vertus et à l'éducation de ses enfants. Son époux en mourant, l'an 1637, la déclara régente de ses états. L'ambition des grands arma ses sujets contre elle, et occasionna les maux dont la Savoie fut affligée. Cette princesse gouverna ses états avec la plus grande prudence, jointe à une sage politique, jusqu'en 1649, que

Charles-Emmanuel, son fils, fut déclaré majeur. Ne donnant rien au luxe de la cour, elle trouva moyen de fonder des monastères, et de réparer des églises. Suivant l'exemple de son frère Louis XIII, elle mit par un vœu solennel ses états et sa personne sous la protection de la Ste.-Vierge. Comblée de mérites et de vertus, elle mourut en 1663.

CHRISTINE. *Voy. PISAN.*

CHRISTOPHE (saint), c'est-à-dire, *Porte-Christ*, eut la tête tranchée l'an 250 pendant la sanglante persécution de l'empereur Dèce contre les chrétiens. Mélanchthon prétendait qu'il n'y avait jamais eu de saint Christophe ; mais les bollandistes et tous les sages critiques, en rejetant la taille gigantesque et les anecdotes fabuleuses ajoutées à l'histoire du saint martyr, ont reconnu son existence. Les images de saint Christophe ont fourni une ample matière à la critique. Molanus observe que dans les siècles d'ignorance on était persuadé qu'on ne pouvait mourir en réprouvé le jour qu'on aurait vu une image de ce saint ; et que pour cela on la plaçait à l'entrée des églises, ou qu'on la peignait sur le dehors.

CHRISTOPHE, romain de naissance, chassa le pape Léon V, et s'empara du siège de Rome en novembre 903. Chassé à son tour l'année suivante par Sergius III, il fut relégué dans un monastère et chargé de chaînes. Si ses violences et moyens iniques employés pour parvenir à la dignité pontificale, et les scènes scandaleuses qui en résultaient ont de quoi affliger le chrétien, il y trouve d'un autre côté la matière des réflexions les plus consolantes. « Le Sauveur, dit un sage historien, dormait » dans la barque de Pierre, tandis qu'elle était » battue des vents et des flots prêts à l'engloutir ; » mais bientôt, en s'éveillant, il devait la délivrer » avec un éclat proportionné à la grandeur du pé- » ril. Cette épreuve ne pouvait nuire qu'aux dis- » ciples infidèles, qui, faisant injure à la vérité in- » créée, avaient cru les puissances infernales ca- » pables de prévaloir contre l'arche du salut. Le » vrai fidèle au contraire en devait prendre un » nouveau degré d'affermissement dans la foi. En » effet, si le vaisseau de l'Eglise ne s'est pas brisé » à de tels écueils, c'est qu'il est toujours gouver- » né par la main du Seigneur, et non par les bras » des hommes ; s'il a évité ce naufrage, il n'en est » point qui puisse le faire périr. » (*Voy. ALEXANDRE VI, JEAN XII*). Christophe est regardé comme antipape par plusieurs auteurs.

CHRISTOPHE, fils aîné de Romain Lécapène et de Théodora, fut associé à l'empire par son père en 920. Deux des frères de ce prince, Etienne et Constantin, furent également déclarés Augustes. Ainsi l'on vit avec étonnement cinq empereurs régner en même temps à Constantinople. Romain, qui avait usurpé le premier rang, occupait le trône avec Christophe, Etienne, Constantin IX et Constantin X ; mais Romain fut celui qui eut l'autorité prépondérante. Christophe régna, avec ses collègues, onze ans et trois mois, et termina sa vie à la fleur de son âge en août 931. — Il ne faut pas le confondre avec CHRISTOPHE, fils de l'empereur

Constantin Copronyme, déclaré César par son père en 769, et qu'Irène fit mettre à mort en 797, dans la ville d'Athènes, où il était relégué.

CHRISTOPHE (Henri), nègre, roi d'Haïti (Saint-Domingue) sous le nom de Henri I^{er}, naquit le 6 octobre 1767 dans l'île de la Grenade, une des Antilles. Après avoir servi dans la guerre de l'indépendance américaine, où il reçut une blessure au siège de Savannah, il vint dans l'île de Saint-Domingue, et fut employé sur une plantation de Limonade, qui appartenait alors à Dureau-de-la-Malle, en qualité de commandeur ou surveillant des nègres. Dès le commencement des troubles que la révolution fit éclater aux Antilles françaises en 1790, Christophe embrassa la cause de l'indépendance des noirs. Il se faisait remarquer par sa grande stature, par son naturel dur et farouche, par une certaine force de caractère qui depuis a contribué à son élévation. Après avoir été surveillant des nègres esclaves comme lui, il devint persécuteur des blancs, et s'enrichit de leurs dépouilles, en achetant à vil prix la portion du butin de ses camarades; il rassembla une petite troupe sous ses ordres, parcourut le pays en encourageant la révolte, et se fit bientôt un nom par sa bravoure et son activité. Toussaint-Louverture le fit général de brigade, pour l'opposer au général Moïse son neveu, jeune militaire plein de courage, qui s'était déclaré contre lui. Christophe, propre à jouer tous les rôles, eut recours à la ruse. Il se rendit auprès de Moïse, dont il feignit de partager la haine contre Toussaint, et finit par le livrer à ce dernier, qui le fit attacher à la bouche d'un canon et mettre en pièces. Christophe, pour récompense de sa trahison, eut à sa place le commandement de la province du nord. Cependant les partisans de Moïse, qui étaient nombreux, s'insurgèrent au Cap, dans la soirée du 21 octobre 1801, pour venger sa mort; mais à peine réunis, Christophe tombe sur eux avec ses guides, abat de sa propre main la tête de deux mutins, dissipe le rassemblement, et fait arrêter les chefs. D'autres révoltes éclatent : il vole sur tous les points, en impose aux rebelles, leur fait mettre bas les armes, et ordonne qu'on fusille ceux qui les commandent. Au commencement de 1802, forcé d'abandonner la ville du Cap au général Leclerc, il y mit le feu avant d'en sortir, et alla joindre Toussaint-Louverture avec 3,000 hommes. Bientôt après il négocia avec les Français, leur donna des marques apparentes de soumission, et opéra le désarmement d'un grand nombre d'insurgés; mais voyant l'armée de Leclerc affaiblie, il passa de nouveau du côté des noirs, se lia avec Dessalines, et força les Français d'évacuer la colonie. Ce dernier prit alors le titre d'empereur d'Haïti, sous le nom de *Jacques I^{er}*; Christophe devint un de ses généraux et l'un des premiers seigneurs de sa cour. Jaloux de sa puissance, il conspira contre lui avec le mulâtre Pétion, autre général de Dessalines; et après avoir porté les nègres à la révolte, ils l'assassinèrent au milieu de sa troupe le 17 octobre 1806. Ces deux chefs devinrent bientôt rivaux : l'un resta au Cap, l'autre se retira au Port-au-

Prince, et fut battu plusieurs fois par Christophe qui, n'ayant pu le subjuguier entièrement, le laissa dominer sur une partie du pays, et se fit couronner au Cap le 2 juin 1811, sous le nom de *Henri I^{er}*. Il se forma une cour nombreuse, récompensa généreusement ses partisans, parvint à lier des relations commerciales avec plusieurs nations européennes, et montra une certaine habileté dans l'art de gouverner; mais la crainte de subir le même sort qu'il avait fait éprouver à Dessalines, le rendit superstitieux, despote, fanatique et cruel. Ses troupes s'étant révoltées, et voyant qu'il ne lui était pas possible d'échapper, il se donna la mort dans la nuit du 5 au 6 octobre 1820. Cette révolution, qui se préparait depuis longtemps parmi les chefs de l'armée, s'opéra presque sans tirer un coup de fusil. Malgré les ordres donnés par le président de la colonie, qui s'est érigée en république, le peuple massacra, quelques jours après, le fils de Christophe, et quelques-uns des ministres de ce tyran, qui s'étaient retirés dans le fort Henri. Toute la partie française de Saint-Domingue reconnut alors Boyer pour président de la république d'Haïti.

CHRISTOPHE (Antoine-Noël-Matthieu), écrivain français, né à Lyon en 1768, embrassa l'état ecclésiastique, et reçut les ordres en 1791. Après avoir refusé le serment demandé au clergé, il se retira en Savoie, puis en Suisse. Rentré en France en 1797, Christophe publia sous le voile de l'anonyme une brochure dans laquelle il engageait les ecclésiastiques à reconnaître le *gouvernement de fait*. Dans le même temps il donna au théâtre français une comédie que l'on ne voulut point jouer. Quelques mois après, il crut trouver dans la tragédie de *Blanche et Maucassin*, d'Arnaud, son sujet et même son plan; à cette occasion, il fit dans les journaux des réclamations qui restèrent sans effet. Devenu professeur de rhétorique au collège de Cambrai, sous Bonaparte, il perdit cette place en 1815. Il est mort en 1824, à Nérès-les-Bains (Allier). Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons son *Dictionnaire pour servir à l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins*, 1805, 2 vol. in-8, traduction libre du *Dictionnaire anglais* de Lamprière, qui est un abrégé de celui de Sabathier de Castres, en 36 vol. in-8. Cet ouvrage, dont l'édition a été épuisée, a été remplacé avantageusement par le *Dictionnaire classique de l'antiquité sacrée et profane* de Bouillet, 1826, 2 vol. in-8, abrégé pour l'instruction de la jeunesse, 1826, in-12. Ses autres productions sont des *romans*, la plupart traduits de l'anglais.

CHRISTOPHERSON (Jean), natif de Lancaster, fut placé en 1557 sur le siège de l'église de Chichester. Ce prélat a traduit du grec en latin assez défectueusement, *Philon*, *Eusèbe*, *Socrate*, *Théodoret*, *Sozomène*, et *Evagre*. Son style n'est ni pur, ni précis; les barbarismes le défigurent. Le traducteur brouille, renverse les périodes : il coupe et tranche le sens à sa mode, joint ce que les originaux ont séparé, et désunit ce qu'ils ont joint. Sa critique était sûre, et ses connaissances sur l'antiquité très-superficielles. Christopherson connaissait

bien les langues, et principalement la grecque : mais cela suffit-il pour faire un bon interprète ? Il mourut en 1558. Suffridus Pétri a donné une édition corrigée des historiens ecclésiastiques grecs, traduits par Christopherson, Cologne, 1581.

CHRISTOPHORUS (Angelus), auteur grec du 17^e siècle, publia l'an 1619, en Angleterre, où il était alors, un *Etat de l'Eglise grecque*. Ce livre, traduit en latin, et réimprimé à Leipzig, 1676, in-4, roule principalement sur la discipline et les cérémonies. Il offre plusieurs choses curieuses sur les jeûnes des Grecs, sur leurs fêtes, sur la manière dont ils se confessent, sur la discipline monastique, etc., etc.

CHRODEGAND (S.), évêque de Metz en 742, mort en 766, fut employé par Pepin en diverses négociations. La plus honorable est celle de l'année 753, où il fut chargé d'amener en France le pape Etienne II, qui lui accorda le *pallium* avec le titre d'archevêque. Il institua une communauté de clercs réguliers dans sa cathédrale et leur laissa une règle composée de 34 articles. Elle a été publiée par le P. Labbe dans sa *Collection des conciles*, et par le P. le Cointe dans ses *Annales*. Ce saint prélat est regardé comme le restaurateur de la vie commune des clercs ; et c'est l'origine la mieux marquée des chanoines réguliers.

CHROMACE (saint) ; *Chromacius*, pieux et savant évêque d'Aquilée au 4^e siècle, défendit avec zèle Rufin et saint Jean Chrysostome, fut ami de saint Ambroise et de saint Jérôme. Il mourut vers l'an 400. Il nous reste de lui dix-huit *homélies* sur saint Matthieu. On y trouve une explication de l'oraison dominicale, et d'excellentes maximes sur l'aumône, le jeûne et les autres vertus chrétiennes. L'auteur s'explique d'une manière correcte ; il a beaucoup de justesse et de précision dans les idées ; ses réflexions tendent toujours au bien des lecteurs. C'est fort mal à propos que les dix-huit homélies de saint Chromace ont été rédigées en un ou en trois traités dans la plupart des éditions.

CHROSCIKOWSKI (Samuel), de la congrégation des Piaristes, littérateur polonais, né en 1730, mort en 1799, enrichit la littérature nationale des ouvrages suivants : *La Philosophie chrétienne*, Varsovie, 1776 ; *Officia et obligationes hominum in omni statu*, Varsovie, 1769 ; *De jure naturali et politico philosophia moralis, sive ethica, utrumque jus et ea quæ ad illud spectant*, Varsovie, 1770 ; *la Physique expérimentale*, 1764 ; *Préceptes chrétiens à l'usage de tous les hommes*, 1772 ; les *Dialogues de Phocion*, trad. du franç. de Mably, 1770 ; *Mathilde*, tragédie en vers, traduite de l'italien, imprimée à Léopol en 1782.

CHROSCINSKI (Adalbert-Stanislas), poète polonais, était secrétaire de Jacques Sobieski, fils de Jean III, roi de Pologne. On a de lui la *Pharsale de Lucain traduite en vers polonais*, Oliva, 1690 ; *Recueil de poésies religieuses, où se trouve la traduction de sept psaumes de David*, Crenstochow, 1712 ; la *Hérodiade traduite en vers*, Varsovie, 1695 ; la *Trompette de la gloire immortelle de Jean Sobieski*, ou la *Description de*

la victoire sur les Turcs, près de Vienne et de Parkany en 1683, Varsovie, 1684 ; le *Laurier poétique*, ou *Chants à l'honneur de la sainte Vierge*, trad. du latin ; *Joseph vendu par ses frères*, poème. Chrosinski mourut dans un âge très-avancé, au commencement du règne d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne.

CHRYSERUS, ou CHRYSORUS, affranchi de l'empereur Marc-Aurèle, vers l'an 162 de J.-C., est auteur d'un ouvrage qui contient la liste de tous ceux qui avaient commandé à Rome depuis la fondation de cette ville. Cet *index* se trouve parmi les additions que Scaliger a insérées dans la *Chronique d'Eusebe*.

CHRYSIPE, fils naturel de Pélops, roi d'Elide, qui l'aimait extrêmement. Hippodamie, sa femme, craignant qu'un jour cet enfant ne régnât au préjudice des siens propres, le traita fort mal, et sollicita fortement ses fils Atrée et Thyeste à le tuer. Ceux-ci ayant refusé de se prêter à ce forfait, Hippodamie prit la résolution de l'égorger elle-même. S'étant saisie de l'épée de Laius (prince étranger, détenu prisonnier dans cette cour) pendant qu'il dormait, elle en perça Chrysippe, et la lui laissa dans le corps. Il vécut encore assez de temps pour empêcher qu'on ne soupçonnât les jeunes princes de ce crime. L'horreur de cet assassinat, la honte et le dépit de se voir découverte, poussèrent Hippodamie à se punir elle-même par la mort.

CHRYSIPE, philosophe stoïcien, natif de Solès dans la Cilicie vers l'an 280 avant J.-C., se distinguait parmi les disciples de Cléandre, successeur de Zénon, par un esprit délié. Il paraissait si subtil qu'on disait « que si les dieux faisaient usage de la » logique, ils ne pourraient se servir que de celle » de Chrysippe. » Avec une certaine dose de génie, il avait encore plus d'amour-propre. Quelqu'un lui ayant demandé à qui il confierait son fils, il répondit : « A moi ; car si je savais que quelqu'un me » surpassât en science, j'irais dès ce moment étudier à son école. » Diogène-Laërce a donné le catalogue de ses ouvrages, qui, selon lui, se montaient à 311 *traités de dialectique*. Il se répétait et se contredisait dans plusieurs, et pillait à tort et à travers ce qu'on avait écrit avant lui. Ce qui fit dire à quelques critiques, que, si l'on ôtait de ses productions ce qui appartenait à autrui, il ne resterait que du papier. Il fut, comme tous les stoïciens, l'apôtre du destin et le défenseur de la liberté, contradiction qu'il est difficile d'accorder. Sa doctrine sur plusieurs autres points était abominable. Il approuvait ouvertement les mariages entre un père et sa fille, une mère et son fils. Il voulait qu'on mangeât les cadavres au lieu de les enterrer. Telles étaient les nobles leçons d'un philosophe qui passait pour le plus ferme appui de l'école la plus sévère du paganisme. Chrysippe déshonora sa secte par plusieurs ouvrages, plus dignes d'un lieu de débauche, que du portique. Aulu-Gelle rapporte cependant un fragment de son *Traité de la Providence*, qui lui fait beaucoup plus d'honneur. « Le dessein de » la nature, dit-il, n'a pas été de soumettre les » hommes aux maladies ; un tel dessein serait in-

» digne de la source de tous les biens. Mais si du
» plan général du monde, tout bien ordonné qu'il
» est, il résulte quelques inconvénients, c'est qu'ils
» se sont rencontrés à la suite de l'ouvrage, sans
» qu'ils aient été dans le dessein primitif et dans le
» but de la Providence. » Ce philosophe mourut
l'an 207 avant J.-C., ou d'un excès de vin avec ses
disciples, ou d'un excès de rire, en voyant un âne
manger des figes dans un bassin d'argent : deux
causes de mort bien peu assorties à la gravité phi-
losophique.

CHRYSOLOGUE. (*Voy.* ANDRÉ NOËL.)

CHRYSOLOGAS (Emmanuel), savant grec du
15^e siècle, passa en Europe à la demande de l'em-
pereur de Constantinople, pour implorer l'assis-
tance des princes chrétiens contre les Turcs. Il pro-
fessa ensuite la langue grecque presque entièrement
alors ignorée en Italie, à Pavie et à Rome. L'Italie
et les lettres lui durent beaucoup. Ce savant mou-
rut à Constance durant la tenue du concile en 1415,
à 47 ans. On a de lui une *Grammaire grecque*,
Ferrare, 1509, in-8; un *Parallèle de l'ancienne
et de la nouvelle Rome*; des *Lettres*; des *Dis-
cours*, etc. — Jean CHRYSOLOGAS, son neveu et son
disciple, soutint la gloire de son oncle : celui-ci
mourut avant 1427. — Il ne faut pas les confondre
avec Démétrius CHRYSOLOGAS, autre écrivain grec,
qui vivait à peu près dans le même temps sous le
règne de Manuel Paléologue.

CHRYSTOSTOME. (*Voy.* JEAN-CHRYSTOSTOME.)

CHUBB (Thomas), déiste anglais, né dans le
comté de Salisbury, en 1679, fut d'abord apprenti
gantier; ses parents s'étaient bornés à lui donner
un métier et à lui faire apprendre à lire et à écrire;
il s'associa ensuite avec un de ses amis fabricant de
chandelles à Salisbury. Mais animé du désir d'é-
tendre ses connaissances, le jeune Chubb, tout en
coupant des gants ou en fabriquant des chandelles,
acquît dans les livres anglais une connaissance assez
étendue des mathématiques et de la géographie.
Son étude favorite était la théologie : trop peu in-
struit pour apprécier les ouvrages de ce genre, il
établit à Salisbury une petite société dont il avait la
direction et qui avait pour objet la discussion des
matières religieuses. Clarke et Waterland disputa-
ient à cette époque sur la Trinité : il se laissa
éblouir par les écrits de Whiston, et devint tout
à coup un adversaire décidé de ce dogme. Il s'ima-
gina même pouvoir écrire sur ce sujet, et il com-
posa un *Traité sur la suprématie de Dieu le père*,
qui eut beaucoup de succès, quoique cet ouvrage
soit très-médiocre; mais il pouvait étonner de la
part d'un homme sans lettres. Il publia ensuite une
Collection de traités sur différents sujets, et un
*discours sur la raison par rapport à la révéla-
tion*, où il a voulu prouver que la raison est un
guide suffisant en matière de religion. On y aperçoit
clairement que l'auteur ne croyait ni à la révélation,
ni à une providence, ni à une vie future. Il mourut
subitement vers 1747, avec la réputation d'un homme
d'une imagination ardente et d'un esprit étroit.

CHURCHILL (Winston), gentilhomme anglais
de la province de Wiltz, descendant d'une ancienne

famille, né en 1620, suivit le parti de Charles II,
et eut beaucoup à souffrir du parti contraire. Il fut
obligé de se retirer à Ash dans le Devonshire;
mais lorsque Charles II fut rétabli sur le trône, il
fut honoré de divers emplois par le roi, et créé
chevalier. La société royale le choisit pour un de
ses membres, et il voulut répondre à ce choix par
une histoire d'Angleterre, intitulée : *Les dieux de
la Bretagne*, en anglais, Londres, 1675, in-fol.
Elle contient les vies des rois de la Bretagne, de-
puis l'an du monde 2855 jusqu'à l'année de notre ère
1660. On sent qu'elle remonte trop haut pour n'être
pas farcie de fables. Il mourut en 1688, comblé des
bienfaits du roi Jacques II.

CHURCHILL (Jean), fils du précédent, duc et
comte de Marlboroug, né à Ash, dans le Devonshire
en 1650, commença à porter les armes en France
sous Turenne. On ne l'appelait dans l'armée que *le
bel anglais*; mais le général français, dit un his-
torien, jugea que le bel anglais serait un jour un
grand homme. Ses talents militaires éclatèrent dans
la guerre de 1701. Il n'était pas comme ces géné-
raux, auxquels un ministre donne par écrit le projet
d'une campagne. Il était alors maître de la cour,
du parlement, de la guerre et des finances, plus
roi que n'avait été Guillaume, aussi politique que
lui, et beaucoup plus grand capitaine. Il avait cette
tranquillité de courage au milieu du tumulte, et
cette sérénité d'âme dans le péril, premier don de
la nature pour le commandement. Guerrier infati-
gable pendant la campagne, Marlboroug devenait
un négociateur aussi agissant durant l'hiver : il
allait dans toutes les cours susciter des ennemis à
la France. Dès qu'il eut le commandement des ar-
mées confédérées, il forma d'abord des soldats, et
gagna du terrain; prit Venloo, Ruremonde, Liège,
et obligea les Français qui avaient été jusqu'aux
portes de Nimègue, de se retirer derrière leurs
lignes. Le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis
XIV, que son aïeul avait envoyé contre lui, se vit
forcé de revenir à Versailles sans avoir remporté
aucun avantage. La campagne de l'année 1703 ne
fut pas moins glorieuse; il prit Bonn, Hui, Lim-
bourg et se rendit maître du pays entre le Rhin et la
Meuse. L'année 1704 fut encore plus funeste à la
France. Marlboroug, après avoir forcé un détache-
ment de l'armée de Bavière, s'empara de Donawert,
passa le Danube, et mit la Bavière à contribution.
La bataille d'Hochstedt se donna dans le mois d'août
de cette année. Le prince Eugène et Marlboroug
remportèrent une victoire complète, qui ôta cent
lieues de pays aux Français, et du Danube les jeta
sur le Rhin. Les vainqueurs y eurent près de 5,000
morts, et 8,000 blessés : mais l'armée des vaincus y
fut presque entièrement détruite. L'Angleterre
érigea à la gloire du général un palais immense
qui porte le nom de *Bleinheim*, parce que la ba-
taille d'Hochstedt était connue sous ce nom en
Allemagne et en Angleterre, une grande partie
de l'armée française ayant été faite prisonnière
à Bleinheim. La qualité de prince de l'empire,
que l'empereur lui accorda, fut une nouvelle
récompense de sa victoire. Les succès d'Hochstedt

furent suivis de ceux de Ramilies en 1706, d'Audenarde en 1708, et de Malplaquet en 1709. Marlborough, s'étant trop ouvertement opposé à la paix avec la France, perdit tous ses emplois, fut disgracié, et se retira à Anvers. Le peuple, dit un historien, ne regretta point un citoyen, dont l'épée lui devenait inutile et les conseils pernecieux. Les sages se souvinrent que Marlborough avait été l'ami de Jacques II, au point d'en favoriser la passion pour M^{lle} Churchill, sa sœur, et qu'il l'avait trahi plutôt que quitté : qu'il avait perdu la confiance de Guillaume, et avait mérité de la perdre ; et qu'enfin, comblé de biens et d'honneurs par la reine Anne, il avait toujours cabalé contre elle. A l'avènement du roi Georges à la couronne en 1714, il fut rappelé et rétabli dans toutes ses charges. Quelques années avant sa mort il se déchargea des affaires publiques, et mourut dans l'enfance en 1722, à Windsor-Lodge. On vit le vainqueur d'Hochstedt jouer au petit palet avec ses pages, dans ses dernières années. Guillaume III l'avait peint d'un seul mot, lorsqu'en mourant il conseilla à la princesse Anne de s'en servir comme d'un homme qui avait la tête froide et le cœur chaud. Ses succès ne l'empêchèrent pas de convenir de ses fautes. Il dit à un seigneur français, qui lui faisait compliment sur ses campagnes de Flandre : « Vous savez ce que c'est » que les succès de la guerre ; j'ai fait cent fautes, » et vous en avez fait cent et une. » On raconte quelques anecdotes qui semblent prouver qu'il aimait l'argent, et que cette passion influait sur son intégrité. On dit qu'un pauvre demandant un jour l'aumône au célèbre comte de Petersborough, en l'appelant milord Marlborough, le comte donna une guinée au mendiant, en disant : « Voilà pour te » prouver que ce n'est pas là mon nom. »

CHURCHILL (Charles), poète satirique anglais, né en 1731 à Westminster, mort en 1764 à Boulogne, où il était allé trouver son ami Wilkes, qui était alors proscrit. Il remplaça son père dans la cure de la paroisse Saint-Jean de Londres, et donna des leçons de grammaire pour suppléer à la modicité de son revenu. Il commença à se faire connaître par *La Rosciade*, poème satirique qui eut un succès assez brillant, et où les auteurs qui occupaient à cette époque la scène anglaise sont impitoyablement déchirés. Il parut dans la première édition sous le voile de l'anonyme : ce poème ayant été attaqué, Churchill fit son *apologie*, où il accabla les journalistes, les comédiens et même le fameux auteur Garrick, d'épigrammes piquantes : on répondit en accusant ses mœurs, et la réponse était péremptoire ; *Prophétie de famine, pastorale écossaise*, ouvrage de parti écrit avec chaleur, et rempli de personnalités et d'invectives contre les Ecossais ; *l'auteur*, petit poème qui est une de ses plus agréables productions ; *la Conférence*, *le Duelliste*, *l'Adieu*, *le Temps*, *l'Indépendance*, etc., petits poèmes qui sentent trop la précipitation du travail. Churchill, souvent obligé d'écrire pour vivre, soignait peu ses ouvrages et ne songeait guère à la postérité. On a cependant recueilli ses *OEuvres poétiques*, avec des explications et des

remarques, Londres, 1804, 2 vol. in-8, 21 fr. On a imprimé aussi sous le nom du même auteur des *sermons* fort médiocres.

CHUSAI, l'un des plus fidèles serviteurs de David, qui ayant appris la révolte d'Absalon, vint trouver le roi, la tête couverte de poussière, et ses habits déchirés. David l'ayant engagé à feindre d'entrer dans le parti d'Absalon, pour pénétrer ses desseins, et s'opposer aux conseils d'Achitophel, Chusai alla à Jérusalem, gagna la confiance de ce prince rebelle, et détourna par sa prudence le conseil que lui donnait Achitophel de poursuivre David. Ce service fut le salut de ce prince, qui passa aussitôt le Jourdain pour se mettre en sûreté, vers l'an 1023 avant l'ère chrétienne.

CHUSAN-RASATHAIM, Ethiopien, roi de Mésopotamie, fit la guerre aux Israélites, et les réduisit en servitude. Dieu le permettait ainsi pour les punir de leur idolâtrie. Ils demeurèrent dans cet esclavage huit ans, à la fin desquels Dieu, touché de leur repentir, se servit d'Othoniel pour les remettre en liberté, vers l'an 1414 avant J.-C.

CHYTRÆUS (David), ministre luthérien, né à Ingelfing en 1530, et mort en 1600. On a de lui plusieurs ouvrages qui furent recherchés dans le temps par ceux de son parti. Le plus connu est un *Commentaire sur l'Apocalypse*, 1575, in-8, rempli de rêveries, et où il marque de l'attachement à la doctrine de Socin. On a encore de lui : une *Histoire de la confession d'Augsbourg*, Anvers, 1582, in-4 ; une *Chronologie latine de l'histoire d'Hérodote et de Thucydide*, Helmstad, 1585, in-4, très-rare. Il y a joint *De lectione historiarum recte instituenda*, où, après quelques légères observations sur la nécessité de l'histoire, il donne une liste de quelques historiens avec des remarques. Chytræus était précisément ce qu'on appelle un compilateur allemand. Il ne composait point, il recueillait dans mille auteurs de quoi former ses ouvrages. On en imprima le recueil à Hanovre en 1604, in-fol. — Nathan CHYTRÆUS, son frère, et ministre luthérien comme lui, recteur du collège de Brême, était pour le moins aussi versé dans les belles-lettres. Né en 1543, il mourut en 1598. Il a donné *Variorum in Europâ itinerum deliciae*, in-8 ; c'est un recueil d'épithètes et d'inscriptions qui se trouvent en différentes villes de l'Europe.

CIA, femme d'Ordellafi, tyran de Forli, dans le 14 siècle, était aussi brave que son mari. Au milieu des troubles qui agitaient alors l'Italie, Ordellafi commandait dans Forli, et Cia gouvernait Césène. C'étaient les deux places d'armes d'où ils bravaient leurs adversaires. Elles furent attaquées en même temps. Ordellafi écrivit à sa femme pour l'exhorter à se bien défendre ; elle lui répondit : *Ayez soin de Forli, je réponds de Césène*. Elle aurait peut-être tenu parole, malgré les forces du légat qui l'assiégeait, si Ordellafi n'eût encore écrit à Cia de faire décapiter Jean Zaganella, Jacques Bastardi, Palezzino et Bertonnucchia, quatre Césénois, qu'il soupçonnait d'être guelfes, c'est-à-dire favorables au pape. Cia n'obéit point à cet ordre : elle trouva les accusés innocents, et d'ailleurs elle

craignait que leur mort ne causât quelque révolte. Les quatre proscrits, ayant su le danger qu'ils avaient couru, se formèrent un parti, avec lequel ils forcèrent Cia à se renfermer dans la citadelle. Cette femme irritée fit couper la tête à Scaraglino et Tumperti, deux confidents de son mari, qui lui avaient conseillé de ne point agir contre les quatre Césénois. Le légat, voyant qu'elle faisait une forte résistance dans la citadelle, la fit miner. Cia, pour retarder la prise de la place, s'avisait d'y enfermer un grand nombre de Césénois dont elle se défiait le plus. Le légat, allant un jour visiter les travaux, fut surpris de voir plus de cinq cents femmes échelonnées se jeter à ses pieds avec de grand cris et demander grâce pour leurs maris et leurs parents, qui allaient périr sous les ruines de la citadelle. Albornos (c'était le nom du légat) sentit l'artifice, et en profita pour presser la reddition de la place, qui en effet ne résista plus. Il sauva la vie à ceux qu'on avait mis dans la tour, et Cia alla dévorer dans les fers son orgueil et sa fierté.

CIACONIUS, ou **CHACON** (Pierre), né à Tolède en 1525, mort à Rome en 1581, fut employé par le pape Grégoire XIII à corriger le calendrier avec d'autres savants. Il était chanoine à Séville. On doit à ses veilles des *notes* savantes sur Tertullien, sur Cassien, sur Pompéius-Festus, sur César, etc. C'était son génie de corriger les anciens auteurs, de rétablir les passages tronqués, d'expliquer les difficiles, et de leur donner un nouveau jour. On a encore de lui : *Opuscula in columnæ rostratæ inscriptiones; de ponderibus et mensuris, et nummis*, Rome, 1608, in-8; *De triclinio romano*, Rome, 1590, in-8. On a joint les traités de *Fulvius Ursinus* et de *Mercurialis* sur la même matière dans une édition postérieure faite à Amsterdam, in-12; *Notæ in vetus Romanorum calendarium*, dans le tom. 8^e du *Thesaurus antiquitatum* de Grævius.

CIACONIUS, ou **CHACON** (Alphonse), né à Baëza dans l'Andalousie, en 1540, professa avec distinction dans l'ordre de Saint-Dominique. Il mourut à Rome en 1599, avec le titre de patriarche d'Alexandrie. On a de lui : *Vitæ et res gestæ romanorum pontificum et cardinalium*, Rome, 1677, 4 vol. in-fol., fig.; *Eædem vitæ, etc., à Clemente IX usque ad Clementem XII, scriptæ à Mario Guarnacci*, Rome, 1751, 2 vol. in-fol., fig., les deux ouvrages, 40 à 50 fr., gr. pap., 121 fr.; *Historia utriusque belli Dacici*, Rome, 1616, in-fol., fig. obl., 12 à 18 fr. C'est dans cet ouvrage, d'ailleurs curieux et estimé, que Chacon avance que l'âme de Trajan a été délivrée de l'enfer par les prières de saint Grégoire : conte puéril et absurde, de quelque manière qu'on l'envisage, mais qu'on trouve avant Chacon, dans quelques anciennes légendes. On prétend même qu'il en était parlé dans les premières éditions de saint Jean Damascène. Cette fable a été réfutée par Bernard Bruschus; *Bibliotheca scriptorum*, publiée par Camusat à Paris, 1831, in-fol., répertoire utile aux bibliographes, mais qui n'est pas exempt de fautes; *Explication de la colonne Trajane*, en latin, 1576, in-fol., fig., 15 à 18 fr.;

en italien, 1680, in-fol., fig. Chacon manquait de critique. Outre la fable de Trajan qu'il débitait d'un air grave, il donnait la pourpre romaine à saint Jérôme : ce qu'on peut néanmoins en quelque sorte justifier, vu que le saint docteur remplissait à quelques égards près du pape Damase les fonctions qui depuis sont devenues propres aux cardinaux. Sa *Bibliothèque*, qui est par ordre alphabétique, ne va que jusqu'à la lettre E.

CIAKEIAK (le P. N.), religieux lazariste, né en 1771, à Ghiumuskana en Arménie, et mort à Venise au mois de janvier 1835, était également versé dans la connaissance des langues arménienne, grecque, italienne, française et allemande. Il eut part à la précieuse édition en quatorze langues de l'ouvrage intitulé : *Preces sancti Niersæ Armeniorum patriarchæ*, Venise, 1815, in-24. On lui doit aussi le *dictionnaire italien et armeno-Turc*, imprimé en 1804 dans la même ville. Le *dictionnaire Armeno-Italien*, 1834, et plusieurs ouvrages tant en vers qu'en prose, traduits de diverses langues en arménien.

CIAMBERLANI (Louis), vice-supérieur des missions de Hollande, né en 1763 dans la Marche d'Ancone, fut d'abord secrétaire de Brancadoro, depuis cardinal alors nonce à Bruxelles. Ce prélat, qui était supérieur des missions de Hollande, alla des Pays-Bas dans cette contrée, et Ciamberlani l'y accompagna : il y resta même pour soigner cette société religieuse. Il était chargé d'accorder les pouvoirs, de donner les dispenses, de régler tout ce qui tient au gouvernement spirituel. Il ne fut point inquiété par Bonaparte, ni par son frère Louis : celui-ci lui accorda même, dit-on, une pension. Ciamberlani visitait souvent sa mission : en 1815 il vint jusqu'à Malines où il n'y avait pas d'évêque. Sa présence inquiéta le gouvernement ombrageux des Pays-Bas, la maréchaussée l'enleva et le transporta brusquement en Hollande. Depuis cette époque, il resta continuellement à Munster jusqu'à sa mort, arrivée en 1828. En 1817, on suscita un procès à l'archi-prêtre d'Amsterdam, Cramer, parce qu'il entretenait des rapports avec Ciamberlani : les poursuites furent arrêtées à la suite de la publication d'un mémoire où il fut prouvé que ce prélat avait toujours dirigé la mission, et que l'exercice de ses fonctions était autorisé tant par le décret de Bonaparte du 18 octobre 1810, que par la nouvelle loi fondamentale du royaume des Pays-Bas. Peu de temps auparavant, le pape lui avait annoncé sa promotion à un évêché *in partibus*.

CIAMCIAM, ou **TCIAMCIAN** (le P. Michel), religieux arménien de la congrégation des mekbitaristes de Venise, naquit à Constantinople en 1738. Il fut d'abord joaillier; mais ayant renoncé de bonne heure à son état, il entra dans les ordres ecclésiastiques qu'il reçut à 23 ans, et répara tellement les lacunes de sa première éducation, qu'en peu de temps il se mit en état de professer l'arménien littéraire. Il enseigna cette langue à Venise pendant plusieurs années. Mais quelques contestations qu'il eut avec des membres de son ordre le forcèrent de retourner à Constantinople où il mourut en 1823. Il a composé dans son

idiome plusieurs écrits dont les plus importants sont : *Grammaire arménienne*, Venise, 1779, in-4, 6 à 8 fr., ouvrage utile, mais diffus, dépourvu d'ordre et de clarté ; *Histoire d'Arménie*, Venise, 1784-86, 3 vol. in-4, 15 à 18 fr., compilation estimable, écrite avec pureté et correction, précieuse pour les temps modernes, mais incomplète pour les temps anciens que l'auteur n'avait pu connaître à cause de son ignorance de la langue latine ; *Commentaire sur les psaumes*, 10 vol. in-8 ; quelques autres ouvrages moins importants.

CIAMPINI (Jean-Justin), maître des brefs de grâce, préfet des brefs de justice, et ensuite abrégiateur et secrétaire du Grand-Parc, naquit à Rome en 1633. Il abandonna l'étude du droit pour la pratique de la chancellerie apostolique. Ces emplois ne lui firent pourtant pas négliger les belles-lettres et les sciences. Ce fut par ses soins que se forma à Rome en 1671 une académie destinée à l'étude de l'histoire ecclésiastique, pour laquelle il avait une forte inclination. En 1677, il établit, sous la célèbre Christine, une académie de physique et de mathématiques, que le nom de sa protectrice et le mérite de ses membres firent bientôt connaître dans l'Europe. Ce savant mourut en 1698. On a de lui beaucoup d'ouvrages en italien et en latin, très-savants, mais peu méthodiques, dont la diction n'est pas toujours pure ; *Conjecturæ de perpetuo azimorum usu in Ecclesia latina*, Rome, 1688, in-4 ; *Vetera monumenta, in quibus præcipue musiva opera, sacrarum profanarumque ædium structura dissertationibus iconibusque illustrantur*, Romæ, 1690-99, 2 tom. in-fol., fig., 8 à 12 fr. C'est un traité sur l'origine de ce qui reste de plus curieux dans les bâtiments de l'ancienne Rome, avec l'explication et les dessins de ces monuments ; *De sacris ædificiis à Constantino Magno constructis*, Rome, 1693, in-fol., 7 à 9 fr. ; l'*Examen des vies des papes*, qui portent le nom d'Anastase le bibliothécaire, en latin, Rome, 1688, in-4. Ciampini prétend que ces vies sont de plusieurs auteurs, et qu'il n'y a que celles de Grégoire IV, de Sergius II, de Léon IV, de Benoît III et de Nicolas I^{er}, qui soient d'Anastase. Plusieurs autres dissertations imprimées et manuscrites ; *De vice-cancellario*, Rome, 1694, in-4 ; *De abbreviatoribus de curiâ*, Rome, 1696, in-4. Ces deux traités sont curieux et savants. On a donné la collection des œuvres de Ciampini, avec sa *Vie*, Rome, 1747, 3 vol. in-fol., 20 à 25 fr. C'est un service que l'on a rendu au public, car ses ouvrages étaient rares et recherchés.

CIAMPOLI (Jean-Baptiste), poète italien, né à Florence en 1589 de parents pauvres, mourut à Iési en 1643. Il fit ses humanités chez les jésuites et sa philosophie chez les dominicains. Les brillants succès qu'il avait obtenus pendant ses études lui valurent la protection de J. B. Strozzi, noble florentin, qui lui donna les moyens d'aller suivre à l'université de Padoue les leçons de Galilée. Il se lia dans cette ville avec les deux frères Aldobrandini qui l'emmenèrent avec eux à Bologne, le présentèrent au cardinal Mafféo Barberini, alors gouverneur de cette ville pour le pape Paul V, et depuis pape lui-même sous

le nom d'Urbain VIII. Le jeune Ciampoli devint secrétaire des brefs ; mais son orgueil et sa hauteur déplurent à Urbain VIII, qui le nomma successivement gouverneur de trois petites villes, Montalte, Norcia et Iési, pour l'éloigner de Rome, où il n'eut jamais la permission de retourner. Ses *poésies* n'ont été imprimées qu'après sa mort, sous ce titre : *Rime di Giovanni Ciampoli*, Rome, 1648, in-4. On y remarque de l'élevation et de l'abondance ; mais on trouve aussi de l'exagération, de l'enflure et une affectation blâmable de ne rien dire naturellement.

CIANTAR (Jean-Antoine, le comte), l'un des littérateurs les plus distingués et des savants les plus profonds qui soient nés dans l'île de Malte, descendait, selon lui, des *Paléologues*, et en portait le nom. Il était né dans cette île en 1696, et vint en Italie à l'âge de 15 ans pour y terminer ses études ; il y fit un second voyage en 1721, et sut, dans ces deux circonstances, par les charmes de son esprit, s'attirer la bienveillance et l'amitié des grands seigneurs et des savants de ce pays. En 1722 le grand-maître de l'ordre de Malte lui confia les fonctions municipales de *jurat*, que l'on n'accordait qu'aux personnages les plus distingués. Ciantar s'occupait tous les jours de ses études favorites ; mais en 1751 il devint aveugle. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'une grande facilité de rédaction, il dicta plusieurs ouvrages qui ont eu beaucoup de vogue en Italie. Son édition de *Malta illustrata* d'Abela, qu'il avait continuée et augmentée considérablement, parut en 1772, c'est-à-dire qu'il travailla à cet ouvrage pendant sa cécité : le second volume a été publié après sa mort, en 1780, par les soins de son fils le comte Georges-Séraphin Ciantar-Paléologue. Ciantar mourut à Malte en 1778, laissant un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Comitis J. Ant. Ciantar, acad. intronati, epigrammat. lib. III*, Rome, 1737, in-4 ; *De beato Paulo apostolo in Melitam siculo adriatici maris insulam naufragio ejecto dissertationes apologetice in inspectione anticriticis R. P. D. Ignatii Georgii de Melitensi apostoli naufragio, descripto in act. apostol., cap. 27 et 28, etc.*, Venise, 1738 ; *De antiqua inscriptione nuper effossa in Melitæ urbe notabili Dissertatio*, Naples, 1749 ; *Critica de critici moderni, che dall' anno 1730, fin all' anno 1760, scrissero sulla controversia del naufragio di S. Paolo, apostolo*, Venise, 1763. En 1747, il fut nommé membre correspondant de l'académie des Inscriptions de Paris.

CIANTES (Joseph), né à Rome l'an 1612, entra dans l'ordre de St.-Dominique, s'y distingua par ses vertus et sa science, fut nommé à un évêché dans la Calabre, et mourut à Rome en 1670. On a de lui : *De la perfection de la vie épiscopale*, en italien ; *De sacrosancta Trinitate ex antiquorum hebræorum testimoniis comprobata* ; *De Incarnatione Verbi* ; les livres de saint Thomas contre les gentils, traduits en hébreu.

CIASSI (Jean-Marie), savant italien, né à Trévis en 1654, mort vers 1679, a publié : *Meditationes de natura plantarum*, 1677, in-12 ; un petit traité intitulé : *De æquilibrio præsertim fluido-*

rum, et de levitate ignis, qui se trouve à la suite de l'ouvrage précédent.

CIBBER (Colley), célèbre acteur et auteur dramatique anglais, né à Londres en 1671, était fils d'un sculpteur né dans le Holstein, qui vint s'établir à Londres peu de temps avant la révolution qui plaça le prince d'Orange sur le trône. Cibber à cette époque porta les armes sous le duc de Devonshire : il entra ensuite comme acteur au théâtre de Drury-Lane. Il a composé plusieurs comédies écrites avec élégance, mais avec une licence inconcevable dans les détails, et sans aucune intention morale. On n'y trouve ni invention dans l'intrigue ni originalité dans les caractères, mais une peinture assez fine des petits mouvements du cœur et des ridicules à la mode, qu'on aime à voir jouer sur la scène. Elles ont été recueillies en 2 vol. in-4. On a encore de lui : *Apologie de la vie de Colley Cibber, comédien, etc., accompagnée d'un coup d'œil sur l'histoire du théâtre de son temps*, ouvrage écrit avec beaucoup d'esprit, de franchise et de gaieté. Cibber s'était retiré du théâtre en 1730, et mourut en 1757.

CIBOT (Pierre-Martial), missionnaire français, né à Limoges en 1727, mort à Pékin en 1780, entra fort jeune chez les jésuites, et y professa les humanités avec succès. Ayant obtenu de ses supérieurs la liberté de se consacrer aux missions, il partit pour la Chine le 7 mars 1758, et il aborda à Macao le 25 juillet 1759. Destiné à augmenter le nombre des missionnaires employés aux travaux scientifiques dont les jésuites étaient chargés dans le palais de l'empereur, après un séjour de quelques mois dans cette ville, il se rendit à Pékin, où il arriva le 6 juin 1760. Toutes les sciences lui étant familières, il se livra à l'astronomie, à l'étude des langues et de l'histoire, à la mécanique, à l'agriculture et à la botanique. C'est à lui, ainsi qu'au savant P. Amiot, que nous devons la plus grande partie des renseignements qui nous sont parvenus sur la Chine. Ils ont servi à composer les *Mémoires sur les Chinois*, 15 vol. in-4, dont ils forment la majeure partie; la nomenclature de ceux du P. Cibot occupe elle seule sept colonnes in-4 dans la table générale des matières, tome 10, au mot *Cibot*. L'écrivain le plus important de ce jésuite est l'*Essai sur l'antiquité des Chinois*, inséré dans le tome 1 des *Mémoires*; il prétend y prouver qu'Yao fut le fondateur et le premier législateur de l'empire, et regarde comme fabuleux le règne des sept empereurs qui l'ont précédé. Cette opinion ne s'accorde point avec le sentiment du plus grand nombre des lettrés chinois, ni avec celui du P. Amiot qui a cru devoir défendre l'intégrité de la chronologie chinoise dans une dissertation particulière insérée à la tête du tome 2 des *Mémoires*. On peut reprocher au P. Cibot un peu de diffusion dans le style, et quelquefois trop d'écarts d'imagination; mais ces défauts sont bien rachetés par le fonds toujours intéressant de ses observations, et par l'étendue et la variété de ses recherches.

CICCI (Marie-Louise), l'une des muses italiennes qui brillèrent à la fin du 18^e siècle, naquit à Pise en 1760, et mourut au mois de mars 1794. Son père,

d'une naissance noble, et jurisconsulte, la plaça dans un couvent de religieuses, voulant que toute l'éducation de sa fille se bornât à la pratique des vertus et des devoirs domestiques. Mais Marie-Louise, entraînée vers les belles-lettres, trouva moyen de lire en cachette plusieurs poètes italiens; dès ce moment son génie poétique se déclara. De retour dans sa famille, à l'âge de 15 ans, et n'étant plus contrariée, elle se livra tout entière à la littérature, étudia aussi la philosophie dans Locke et Newton, et acquit une pleine connaissance des langues anglaise et française. Ses premières poésies eurent un grand succès, et lui méritèrent d'être reçue membre de la colonie arcadienne de Pise en 1783, où elle prit le nom d'*Erminia Tindarida*, et ensuite de l'académie des *Intronati* de Sienna en 1786. Aux talents littéraires, elle joignait toutes les vertus de son sexe et les mœurs les plus pures. Son frère fut l'éditeur de ses poésies et les publia sous ce titre : *Poesie di Maria Luigia Cicci*, Parme, 1796, in-16. On y trouve à la tête l'éloge de cette femme intéressante, écrit avec esprit, par le docteur Anguilleschi, jurisconsulte et littérateur distingué.

CICERI (Paul-César de), abbé commendataire de Notre-Dame en Basse-Touraine, prédicateur ordinaire du roi et de la reine, et membre de l'académie française, naquit à Cavaillon dans le Comtat-Venaissin, en 1678, d'une famille noble originaire de Milan. Il remplit, pendant le cours d'une vie assez longue, l'honorable ministère de la chaire, avec autant de succès que de zèle. Privé de la vue sur la fin de ses jours, et par conséquent peu occupé, il se détermina à retoucher ses *sermons*; et sa mémoire fut presque son unique guide dans ce travail. On les imprimait lorsqu'il mourut en 1759. Bassinet les a publiés, Avignon, 1761, 6 vol. in-12. L'abbé de Cicéri alliait aux vertus chrétiennes et morales, un caractère aimable et une humeur égale. Ses actions n'étaient pas la réfutation de ses discours. Une diction pure, saine et naturelle, des dessins communément bien pris, des citations appliquées à propos, des mouvements bien ménagés, des raisonnements et des preuves; voilà ce qui lui assure une place parmi le petit nombre des orateurs sacrés de la 2^e classe.

CICÉRON (Marcus-Tullius) naquit à Arpinum l'an 106 avant J.-C., d'une famille ancienne de chevaliers romains, mais peu illustre. La nature lui fit part de tous les dons nécessaires à un orateur; d'une figure agréable, d'un esprit vif, pénétrant, d'un cœur sensible, d'une imagination riche et féconde. Son père ne négligea rien pour cultiver un génie si heureux. Il étudia sous les plus habiles maîtres de son temps, et fit des progrès si rapides, qu'on allait dans les écoles pour voir ce prodige naissant. La première fois qu'il plaida en public, il enleva les suffrages des juges, l'admiration des auditeurs, et fit renvoyer Roscius, son client, absous de l'accusation d'avoir été le meurtrier de son père. Cicéron, malgré ces applaudissements, n'était pas encore content de lui-même : il sentait qu'il n'était pas tout ce qu'il pouvait être. Il quitta

Rome, passa à Athènes, et s'y montra, pendant deux ans, moins le disciple que le rival des plus illustres orateurs de cette capitale de la Grèce. Apollonius Molon, l'un d'entre eux, l'ayant un jour entendu déclamer, demeura dans un profond silence, tandis que tout le monde s'empressait d'applaudir. Le jeune orateur lui en ayant demandé la cause : « Ah ! lui répondit-il, je vous loue sans doute et vous admire ; mais je plains le sort de la Grèce : il ne lui restait plus que la gloire de l'éloquence, vous allez la lui ravir et la transporter aux Romains. » Cicéron, de retour à Rome, y fut ce que Démosthène avait été à Athènes. Ses talents le firent monter aux premières dignités. À l'âge de 31 ans, il fut questeur et gouverneur en Sicile. À son retour on le nomma édile, ensuite préteur, et enfin on l'honora du consulat. Pendant son édilité, il se distingua moins par les jeux et les spectacles que sa place l'obligeait de donner, que par les grandes sommes qu'il répandit dans Rome affligée de la disette. Son consulat est à jamais célèbre par la découverte de la conspiration de Catilina, qui avait juré la ruine entière de la république. Cicéron, averti par Fulvia, maîtresse d'un des conjurés, éventa le complot, et fit punir les factieux. Bien des gens l'avaient traité auparavant d'homme de deux jours, qu'on ne devait pas élever à la première dignité de l'état ; on ne vit plus alors en lui que le citoyen le plus zélé, et on lui donna par acclamation le nom de *Père de la patrie*. Clodius ayant cabalé contre lui, Cicéron se vit obligé de sortir de Rome, et se retira à Thessalonique en Macédoine. Il ne soutint pas cet exil avec un courage bien philosophique. Les vœux de toute l'Italie le rappelèrent l'année suivante, 58^e avant J.-C. Le jour de son retour fut un jour de triomphe ; ses biens lui furent rendus ; ses maisons de la ville et de la campagne rebâties aux dépens du public. Cicéron fut si charmé des témoignages de considération et de l'allégresse publique, qu'il dit, « qu'à ne considérer que les intérêts de sa gloire, il eût dû, non pas résister aux violences de Clodius, mais les rechercher et les acheter. » Sa disgrâce avait cependant fait beaucoup d'impression sur lui ; il fatigua de ses plaintes ses amis et ses parents, et cet homme, qui avait si bien défendu les autres, n'osa pas ouvrir la bouche pour se défendre lui-même. « Il montra, dit un historien, autant de faiblesse dans l'attaque de Clodius, qu'il avait montré de courage pour étouffer la conjuration de Catilina » dans le sang des parricides. Il parut en public revêtu d'habits de deuil, parcourant la place et la ville, pour solliciter la protection des citoyens. Il s'oublia si fort, et garda si peu les bienséances dans cette démarche humiliante, qu'à force de vouloir attirer la compassion des citoyens, il se rendit véritablement ridicule et méprisable. » Le gouvernement de Cilicie lui étant échu, il se mit à la tête des légions, pour garantir sa province de l'incursion des Parthes. Il surprit les ennemis, les défait, se rendit maître de Pindenisse, l'une de leurs plus fortes places, la livra au pillage, et en fit vendre les habitants à l'enchère. Ses exploits guerriers lui

firent décerner par ses soldats le titre d'*imperator*, et on lui aurait accordé à Rome l'honneur du triomphe, sans les obstacles qu'y mirent les troubles de la république. Ces applaudissements étaient d'autant plus flatteurs, que la valeur et l'intrépidité ne passaient pas pour ses plus grandes vertus. Dans le commencement de la guerre civile de César et de Pompée, il parut d'un caractère faible, timide, flottant, irrésolu, se repentant de ne pas suivre Pompée, et n'osant se déclarer pour César. Ce dernier ayant triomphé de son rival, Cicéron obtint son amitié par les plus basses adulations. Dans les troubles qui suivirent l'assassinat de ce grand homme, il favorisa Octave, dans le dessein de s'en faire un protecteur ; et cet homme, qui s'était vanté que sa robe avait détruit les armées d'Antoine, donna à la république un ennemi cent fois plus dangereux. On lui reprochait de craindre moins la ruine de la liberté que l'élévation d'Antoine. Dès que le triumvirat fut formé, Antoine, contre qui il avait prononcé ses *Philippiques*, demanda sa tête à Octave, qui eut la lâcheté de la lui accorder. Cicéron voulut d'abord se sauver par mer ; mais ne pouvant soutenir les inconvénients de la navigation, il se fit mettre à terre, disant « qu'il préférerait mourir » dans sa patrie, qu'il avait autrefois sauvée des fureurs de Catilina, à la douleur d'en vivre éloigné. Les assassins l'atteignirent auprès d'une de ses maisons de campagne : il fit arrêter aussitôt sa litière, et présenta son cou au fer des meurtriers. Le tribun Popilius-Lænas, qui devait la vie à son éloquence, exécuta sa commission barbare, coupa la tête et la main droite de Cicéron, et porta ce digne tribut au féroce Antoine. Fulvia, femme d'Antoine, aussi vindicative que son époux, perça en plusieurs endroits, avec un poinçon d'or, la langue de Cicéron. Ces tristes restes du plus grand des orateurs, du libérateur de sa patrie, furent exposés sur la tribune aux harangues, qu'il avait tant de fois fait retentir de sa voix éloquente. Il avait 63 ans lorsqu'il fut égorgé, l'an 43 avant J.-C. On a de Cicéron les éditions suivantes : *Opera*, Mediol., 1498 et 1499, 4 vol. in-fol., vend. 330 fr. ; Venetiis, 1534-37, 4 vol. in-fol., 60 à 120 fr. ; Paris, 1538-39, 6 tom. en 2 vol. in-fol., 18 à 30 fr. ; 1543-44, 13 tom. 9 vol. in-8, 24 à 36 fr. ; Venetiis, Aldi, 1540-41, 8 vol. in-8, 100 à 150 fr. ; Paris, 1543 et seq., 10 vol. pet. in-12, 30 fr. ; Venetiis, 1583, 10 part. en 5 vol. in-fol., 40 à 60 fr. ; Lugd.-Bat., 1642, 10 vol. pet. in-12, 80 à 120 fr. ; Amstel., Elzev., 1661, 2 vol. in-4, 30 à 36 fr. ; *Opera varia cum notis variorum*, 1677 et seq., 21 vol. in-8, collection difficile à trouver, 300 à 350 fr. ; Londini, 1680-81, 4 tom. en 2 vol. in-fol., 24 à 30 fr., et plus, en grand pap. ; Lugd.-Bat., 1692, 4 tom. en 2 vol. in-4, 24 à 36 fr. ; Amstelod., 1724, 2 vol. in-fol., 36 à 45 fr. ; ibid., 4 vol. in-4, 40 à 50 fr. ; ibid., 12 tom. en 16 vol. pet. in-8, 48 à 60 fr. ; *Cum notis Oliveti*, Parisiis, 1740-42, 9 vol. gr. in-4, vend. 317 f., 375 f., 470 fr. ; les exempl. gr. pap. (pet. in-fol.) sont fort rares, vend. 1302 fr., 1496 fr., 1500 fr. ; Patav., 1753, 9 vol. in-4, 50 à 60 fr. ; Genevæ, 1758, 9 vol. in-4, 120 à 140 fr. ; Glasgux, 1749, 20 vol. pet.

in-12, 48 à 60 fr.; Paris, Barbou, 1768, 14 vol. in-12, 78 à 96 fr.; Halæ, 1776-77, 5 tom. en 8 vol. in-8, 60 à 80 fr.; Neapoli, 1777-87, 17 vol. gr. in-8, bonne réimpr. de l'édit. *Variorum*; elle devait avoir 33 vol.; Oxonii, 1783, 10 vol. gr. in-4, 150 à 180 fr.; ibid., 1810, 8 vol. in-8, 120 fr.; Lipsiæ, 1814-20, 20 vol. in-8, 100 fr.; Londini, 1819, 8 vol. in-8, 60 fr.; ibid., 1820, 12 vol. gr. in-18, pap. vél., 60 fr.; Paris, 1823-25, 18 vol. gr. in-32, pap. vél., 45 fr., et plus, en gr. pap.; Liguri, 1826-27, 4 part. en 2 vol. in-8, 30 fr., pap. vél., 60 fr.; Parisiis, Lemaire, 1827-32, 19 vol. in-8. Les livres de Cicéron imprimés, *ad usum delphini*, sont : *De Arte oratoria*, 1687, 2 vol. in-4, 24 à 30 fr.; *Orationes*, 1684, 3 vol. in-4, 24 à 30 fr.; *Epistolæ ad familiares*, 1685, in-4; *Opera philosophica*, 1689, in-4, 30 à 41 fr. On divise ordinairement les ouvrages de Cicéron en quatre parties. Ses *Traité sur la rhétorique*, qui sont mis à la tête des rhéteurs latins, comme ses harangues à la tête des orateurs. Ses trois livres de *l'Art oratoire*, traduits par l'abbé Colin, in-12, sont infiniment précieux à tous ceux qui cultivent l'éloquence. Dans cet excellent ouvrage, la sécheresse des préceptes est égayée par tout ce que l'urbanité romaine a de plus ingénieux, de plus délicat, de plus riant. Son livre, intitulé *L'Orateur*, ne le cède, ni pour les préceptes, ni pour les tours, au précédent. Cicéron y donne l'idée d'un orateur parfait, non tel qu'il y en ait jamais eu, mais tel qu'il peut être. Son *dialogue* adressé à Brutus est un dénombrement des personnages illustres qui ont brillé au barreau chez les Grecs et les Romains. Il n'appartenait qu'à un génie fécond et flexible, tel que Cicéron, de crayonner, avec tant de ressemblance, tant de portraits différents. Ses *harangues* sont mises à côté, et peut-être au-dessus de celles de Démosthène. Ces deux grands hommes, si souvent comparés, parvinrent par des routes différentes à la même gloire. L'éloquence de l'orateur grec est rapide, forte, pressante; ses expressions sont hardies, ses figures véhémentes, mais son style est souvent sec et dur. L'éloquence de l'orateur latin est plus douce, plus coulante, plus abondante, et peut-être même trop abondante. Il relève les choses les plus communes, et embellit celles qui sont les moins susceptibles d'agrément. Toutes ses périodes sont cadencées; et c'est surtout dans cet arrangement des mots qui contribue infiniment aux grâces du discours et au plaisir de l'oreille, qu'il excelle au plus haut degré. On a dit que Démosthène aurait été encore plus goûté à Rome que Cicéron, parce que les Romains étaient naturellement sérieux; et Cicéron à Athènes plus que Démosthène, parce que les plaisanteries et les fleurs dont il ornait son éloquence, auraient amusé les Athéniens, peuple léger et badin. (*Voy. DEMOSTHÈNE.*) Ses *Livres philosophiques*. Ce qui doit étonner, c'est que dans le tumulte et les orages de sa vie, cet homme, toujours chargé des affaires de l'état et de celles des particuliers, trouvât encore du temps pour être instruit à fond de toutes les sectes des Grecs, et qu'il fût le plus grand philosophe des Romains, ainsi que

l'orateur le plus éloquent. Ses livres des *Offices* sont recommandables par le ton de bonnes mœurs, de réflexion, d'humanité, de patriotisme qui y règnent tour à tour. Tout n'y est pas exact; mais c'est ce qu'on chercherait en vain chez les plus raisonnables des anciens philosophes. Ses livres de *la République* et des *Lois* attachent autant par leur goût exquis de politique, que par l'art et la délicatesse avec lesquels les matières y sont traitées. On trouve dans ses *Tusculanes*, dans ses *Questions académiques*, dans ses deux livres de *la Nature des dieux*, le philosophe, le savant et l'écrivain élégant. Ses *Epîtres*. Bayle leur donnait la préférence sur tous les ouvrages de ce grand écrivain. L'homme d'état ne devraient jamais se lasser de les relire. On peut les regarder comme une histoire secrète de son temps. Les caractères de ses plus illustres contemporains y sont peints au naturel, les jeux de leurs passions développés avec finesse. On y apprend à connaître le cœur de l'homme et les ressorts qui le font agir. Cicéron s'était aussi mêlé de poésie. Il traduisit, étant jeune, *Aratus* en vers latins; la quantité de vers qu'il en cite dans son second livre de *la Nature des dieux*, prouve que, dans un âge avancé, il ne désavouait pas ce fruit de sa jeunesse. Il ne fut d'ailleurs pas aussi mauvais poète qu'on le pense, et l'on aurait tort de le juger précisément sur le vers devenu trop fameux pour sa gloire. Au reste, il ne s'agit pas de comparer Cicéron à Virgile; on sent bien que l'espace qui les sépare, en fait de poésie, est immense. Cette traduction, intitulée *Aratea*, nous a été donnée en français par Pingré, avec de bonnes notes, Paris, 1787, 2 vol. in-8. Plutarque nous a conservé quelques bons mots de Cicéron, qui ne lui feront pas grand honneur dans la postérité. En général, il était trop railleur, et affectait trop de mêler des plaisanteries, bonnes ou mauvaises, dans les choses les plus sérieuses. Parmi les traductions de ses ouvrages on distingue : *Les Offices* par Baret, Paris, 1776, in-12, 3 fr. Il y en a deux traductions plus modernes : l'une intitulée *des Devoirs*, par Brosselard, 1798, 2 vol. in-12. Son style ne manque ni de facilité ni de pureté, ni même d'une certaine élégance; mais l'auteur laisse à désirer une étude plus approfondie du texte et une plus grande connaissance des finesses de la langue latine; l'autre par Gallon La Bastide, Paris, 1806, 2 vol. in-12, qui n'a pas fait oublier la première; *les Tusculanes*, par Bouhier et d'Olivet, avec des remarques, Paris, 1766, 2 vol. in-12, 5 à 6 fr.; *Entretiens sur la nature des dieux*, par d'Olivet, avec des remarques du prés. Bouhier, Paris, 1775, 2 vol. in-12, 5 à 6 fr.; les deux livres de *la Divination*, par Regnier-Desmarais, Paris, 1710, in-12, 3 à 4 fr.; les livres de *la Vieillesse*, de *l'Amitié*, les *Paradoxes*, le *Songe de Scipion* et la *Lettre politique* à *Quintus*, par Baret, Paris, 1776, in-12. Il y en a une traduction nouvelle par Gallon La Bastide, Paris, 1804, in-12; mais celle de Baret est encore préférée; *Entretiens sur les vrais biens et sur les vrais maux*, par Regnier-Desmarais, Paris, 1721, in-12, 3 à 4 fr.; *Traité*

de la consolation, par Jac. Morabin, Paris, 1753, 3 à 4 fr.; les *Académiques*, avec des remarques par David Durand, 1740, pet. in-8, édit. très-rare, et revues par Capperonnier, Paris, 1796, 2 part. in-12; *Traité des lois*, par Morabin, Paris, 1777, in-12, 3 fr.; de la République, ou du meilleur gouvernement, par Bernardi, Paris, 1807, 2 vol. in-12, 6 fr.; la Rhétorique, par Cassagne, Paris, 1673, in-12; les trois *Dialogues de l'orateur*, M. P. Paris, 1818, 2 vol. in-12; *Traité de l'orateur*, par l'abbé Colin, Paris, 1805, in-12, 3 fr.; *Entretiens sur les orateurs illustres*, par de Villefore, Paris, 1726, in-12, 3 fr.; les *Partitions oratoires*, par Charbuy, Paris, 1756, in-12, 3 fr.; De la Composition oratoire, ou de l'Invention, par Abel Lagné, Paris, 1813, in-12; les *Oraisons*, par de Villefore, Paris, 1732, 8 vol. in-12, 18 à 20 fr.; les mêmes choisies et revues par de Wailly, Paris, 1786, 3 vol. in-12, 9 à 10 fr.; *Philippiques* de Démosthène et *Catilinaires* de Cicéron, par l'abbé d'Olivet, Paris, 1771, in-12, 3 fr.; *Lettres familières*, par l'abbé Prévôt, Paris, 1745, 5 v. in-12, 18 à 21 fr.; les mêmes, augmentées de notes, par Goujon, Paris, 1801, 6 v. in-8; *Lettres à Brutus*, par le même, Paris, 1744, in-12, 5 à 6 fr.; *Lettres à Atticus*, avec des remarques par Hubert de Montgault, Paris, 1738, 6 vol. in-12, 20 à 25 fr.; *Lettres à Quintus*, par le Deist de Botidoux, Paris, 1813, in-12; *Pensées*, par l'abbé d'Olivet, Paris, 1764, in-12, 3 fr. Du Ryer avait traduit la plus grande partie des ouvrages de Cicéron, 1670, 12 vol. in-12; mais cette version lâche, incorrecte et infidèle, ne peut être d'aucun usage. La traduction des *OEuvres* de Cicéron, 8 vol. in-12, 1783-89, ne vaut guère mieux; elle est de plus défigurée par des jugements faux, et des préventions qui ne prouvent que trop combien ce travail était au-dessus des forces du traducteur. On a publié les *OEuvres complètes de Cicéron*, traduites en français, le texte en regard, avec la vie de Cicéron, Paris, 1816-18, 31 vol. in-8, 150 à 200 fr. Cette entreprise a obtenu le plus brillant succès; on aurait désiré cependant plus de correction dans l'impression du texte latin, plus d'élégance et d'exactitude dans la plupart des nouvelles traductions, et surtout plus de discernement dans la révision des anciennes. J.-V. Leclerc a traduit aussi les *OEuvres complètes de Cicéron*, Paris, 1821-25, 30 vol. in-8, 150 fr.; gr. pap. vél., 300 à 400 fr.; 2^e édit., 1823-27, 36 vol. gr. in-18, 90 fr., et plus, en grand pap. vél. Pancoucke en a donné une traduct. estimée, Paris, 1830 et ann. suiv., 32 vol. in-8, 90 à 100 fr. L'abbé Prévôt nous a donné une *Histoire de Cicéron tirée de ses écrits et des monuments de son siècle, avec des preuves et des éclaircissements*, 1743-49, 4 vol. in-12, 6 fr. Cet ouvrage, traduit de l'anglais de Midleton, est écrit avec cette élégance qui caractérise le style des autres productions de cet académicien. Morabin a publié une autre *Histoire de l'orateur latin*, 2 vol. in-4. Chacune a son mérite; et les littérateurs qui veulent connaître Cicéron, doivent lire l'une et l'autre ainsi que l'*Histoire des quatre Cicéron* par l'abbé Macé, et les *Remarques*

sur la vie de Cicéron, de Plutarque, par Secousse. Ceux qui ont dit qu'il ne lui avait manqué que d'être chrétien ont pu dire vrai en ce sens que le christianisme en eût fait un sage parfait, un homme solidement vertueux. Mais tel qu'il a été, Cicéron n'eût point honoré la profession du christianisme. Il parle des dieux, tantôt en stoïcien, tantôt en académicien, tantôt en épicurien. Ce politique sacrilège ne voulait pas essuyer la moindre disgrâce, par rapport à la religion; il n'avait sur ce point aucun système fixe, et disputait pour et contre sur le même sujet. Ce qu'il établit d'un côté, il le détruit de l'autre, comme il a fait au sujet du suicide. Il soutient que Dieu ignore l'avenir. Dans ses *Offices*, en parlant de la sainteté et de l'inviolabilité du serment, il dit qu'on doit l'observer, non par la crainte de Dieu, qui ne s'en occupe pas, mais parce que la justice nous oblige à tenir ce que nous avons promis. Dans le troisième livre des *Paradoxes*, il prétend que toutes les fautes sont égales, sentiment contraire à la raison et à l'équité. Le conseil que donnait Caton aux jeunes gens, d'aller voir les courtisanes, était infâme; mais la manière dont Cicéron le défend et l'approuve dans son oraison pour Célius, ne fait pas moins d'horreur. Nous ne parlerons pas de son amour pour sa fille Tullie, dont on l'a accusé, mais nous dirons, d'après Plutarque, qu'à l'âge de 61 ans, il répudia sa femme Térentia, pour ne pas avoir donné un équipage assez brillant à sa fille; et que dans la suite il répudia sa seconde femme parce qu'elle s'était réjouie de la mort de Tullie. Sa perpétuelle et insatiable vanité, ses inconstances, ses adulations, etc., lui ont attiré, même de son vivant, des sarcasmes qu'il n'avait que trop mérités. *Voy.* COLLIS, LUCIEN, SÉNEQUE, SOCRATE, STILPON, SOLON, ZENON, etc.

CICÉRON (Quintus), frère du précédent, après avoir été préteur l'an de Rome 691, eut, au sortir de sa charge, le département de l'Asie, où il demeura trois ans. César le prit ensuite pour son lieutenant dans la guerre des Gaules. Il n'eut pas lieu de se repentir de son choix. Cicéron se comporta avec tout le courage et la prudence possible dans plusieurs occasions périlleuses; mais durant la guerre civile, il abandonna le parti de ce général, pour suivre celui de Pompée, ce qui fut la cause de sa perte. Compris dans la proscription des triumvirs, il fut tué avec son fils l'an 43 avant J.-C. On trouve de lui quelques poésies dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Il est auteur du livre *De petitione consulatus*, inséré dans les œuvres de son frère, et traduit en français par Adry, à la suite d'une nouv. édit. de la trad. des traités de l'Amitié et de la Vieillesse, par Baretti.

CICOGNARA (Léopold, comte de), né à Ferrare en 1767, mort à Venise au mois de mars 1834, se livra d'abord à l'étude du droit civil et public, puis de l'histoire des beaux-arts. Il devint successivement membre du comité d'armement général de Modène, ministre plénipotentiaire à Turin et conseiller d'état. En 1808, il fut appelé à la présidence de l'académie des beaux-arts de Venise. On a de Cicognara : *Mémoires historiques des lit-*

térateurs Ferrarais, Ferrare, 1780, in-fol. Cet ouvrage fut publié de concert avec l'abbé Baruffaldi; *aux Amis de la liberté Italienne*, Turin, 1799, in-8, brochure politique destinée à décider la réunion du Piémont à la république française; *Histoire de la sculpture depuis la naissance de cet art jusqu'au siècle de Canova*, Florence, 1813, 3 vol. in-fol., 400 fr. Cet ouvrage, unique dans son genre, est entaché cependant de partialité, et renferme de nombreuses inexactitudes; *Biographie d'Antoine Canova, suivie du catalogue complet de ses œuvres*, Venise, 1823, in-8; *Mémoire pour servir à l'histoire de la Chalcographie*, Prato, 1831, in-8. Cicognara était membre de l'Institut de France.

CID (le), dont le vrai nom était don Rodrigue DIAS de BIVAR, né à Burgos vers 1040, fut élevé à la cour de Ferdinand I^{er}, roi de Castille, et s'acquitta, par sa bravoure, la réputation d'un des plus grands capitaines de son siècle. Dès qu'il fut en état de porter les armes, on le fit chevalier. Sa valeur ne tarda pas à se signaler. Il vainquit les Maures en plusieurs combats, leur enleva Valence et plusieurs autres places non moins importantes. Le comte Gormat eut une querelle avec lui : le Cid le tua dans un combat particulier. Le héros aimait passionnément Chimène (*Ximena*), fille de ce comte, et n'en était pas moins aimé. L'honneur exigeait d'elle la vengeance, l'amour voulait le pardon, celui-ci l'emporta. Chimène demanda le Cid au roi Ferdinand, pour essuyer ses larmes, et en fit son époux. C'est cette situation déchirante qu'a si bien exprimée le grand Corneille dans la tragédie intitulée : *Le Cid*, imitée de l'espagnol. Ce héros mourut à Valence en 1099. On a imprimé à Séville en 1716, une vie du Cid, sous le titre de : *Historia del famoso caballero Cid Ruy Diaz*. La collection complète des légendes populaires relatives à ce personnage a été publiée sous ce titre : *Romancero, e historia del Cid Ruy Diaz de Bivar*, 1828, in-8, 6 fr. Ce nom de Cid vient de *Seid*, nom qui veut dire seigneur, et dont se servirent les ambassadeurs des rois vaincus pour lui faire leur soumission.

CIENFUÉGOS (Alvarès), né l'an 1657 à Agüera, ville d'Espagne dans les Asturies, jésuite en 1676, professa la philosophie à Compostelle, et la théologie à Salamanque avec beaucoup d'applaudissements. Sa pénétration et son habileté engagèrent les empereurs Joseph I^{er} et Charles VI à l'employer auprès des rois de Portugal dans diverses négociations importantes, qu'il termina au gré des deux couronnes. Ce dernier empereur lui procura le chapeau en 1720, non sans difficulté, par rapport à son ouvrage *sur la Trinité*, dans lequel plusieurs docteurs croyaient avoir trouvé des expressions inexactes. L'empereur le fit ensuite son ministre plénipotentiaire à Rome, puis il devint évêque de Catane, et enfin archevêque de Montréal en Sicile. Ce cardinal, après s'être démis de son archevêché, mourut à Rome en 1739. On a de lui différents ouvrages : *Ænigma theologicum in mysterio SS. Trinitatis*, Vienne, 1717, 2 vol. in-fol., 10 à 12 fr.; *Vita abscondita sub speciebus*

eucharisticis, Rome, 1728, in-fol., 5 à 6 fr.; *La vida del venerable P. Juan Nieto*, 1693, in-8, 3 fr.; *La Vida de san Francisco de Borja*, 1702, in-fol., 6 à 8 fr.

CIEZAR (Joseph), peintre espagnol, mort à Madrid en 1699, dans sa 40^e année, excellait à peindre le paysage et les fleurs. Ces dernières sont rendues avec tant de délicatesse et de légèreté qu'on dirait que l'air va les faire mouvoir.

CIGALE (Jean-Michel), imposteur qui parut à Paris en 1670. Il s'y disait prince du sang ottoman, bacha et plénipotentiaire souverain de Jérusalem, du royaume de Chypre, de Trébizonde, etc. Il s'appelait autrement Mahomet Bei. Ce prétendu prince naquit (selon Rocoles) de parents chrétiens, dans la ville de Trogovisty ou Tergovitza en Valachie. Son père était fort estimé de Mathias, vaivode de Moldavie. Il mit son fils auprès de ce prince, qui l'envoya avec son résident à Constantinople. Après la mort de Mathias, Cigale revint en Moldavie, où il espérait s'élever avec l'appui des seigneurs du pays; mais n'ayant pu réussir dans son dessein, il retourna à Constantinople et se fit turc. Cet aventurier courut de pays en pays, et trompa presque tous les rois de l'Europe, qui le distinguèrent par l'accueil le plus honorable. Il jouissait du fruit de son imposture, lorsqu'un homme de condition, qui l'avait vu à Vienne et qui savait son histoire, démasqua ce fourbe qui n'osa plus reparaitre.

CIGNANI (Charles), peintre italien, né à Bologne en 1628, fut disciple de l'Albane, et mourut en 1719. Clément XI, qui avait souvent employé son pinceau, le nomma prince de l'académie de Bologne, appelée encore aujourd'hui l'*Académie Clémentine*. La coupole de la Madona del Fuoco de Forli, où ce peintre a représenté le paradis, est un des plus beaux monuments de la force de son génie. Ses principaux ouvrages se voient à Rome, à Bologne, à Forli. Ils sont tous recommandables par un dessin correct, une coloris gracieux, une composition élégante. Cignani peignait avec beaucoup de facilité, drapait avec goût, exprimait très-bien les passions de l'âme, et les aurait encore mieux rendues, s'il ne se fût pas attaché trop à finir ses tableaux. Cet artiste joignait à ces talents une douceur de mœurs et une bonté de caractère aussi estimables que rares.

CIMABUÉ (Jean), peintre et architecte de Florence, né en 1230, mort en 1310, est regardé comme le restaurateur de la peinture. Instruit par les peintres grecs que le sénat de Florence avait appelés, il fit renaître cet art dans sa patrie. Charles I^{er}, roi de Naples, passant par Florence, l'honora d'une visite. On possède encore quelques restes de ses tableaux à fresque et à détrempe, où l'on remarque du génie et beaucoup de talent naturel; mais peu de ce bon goût, qu'on doit aux réflexions et à l'étude des beaux ouvrages.

CIMAROSA (Dominique), célèbre compositeur de musique, naquit à Naples en 1754. Elève d'Aprile, il entra ensuite au conservatoire de Loretto, où il développa les premiers germes de son rare talent, d'après les principes de l'école de Durante,

Il avait à peine 25 ans, que déjà il avait obtenu de nombreux succès sur les principaux théâtres de l'Italie. Sa réputation toujours croissante le fit appeler en Russie par Catherine II, et dans plusieurs cours d'Allemagne, pour y composer des *Opéras* sérieux (*seria*) et bouffons (*buffa*). Parmi les premiers, on mit au premier rang l'*Artaxerxès* de Métastase, *Pénélope*, l'*Olympiade* et les *Horaces*. On préfère cependant ses opéras bouffons. Ceux qui ont obtenu le plus de succès sont : *gli Nemici generosi*, l'*Impressario in angustie*, il *Credulo*, *Gianina e Bernardone*, et surtout il *Matrimonio segreto*, qui est son chef-d'œuvre. Il excellait encore dans l'*Oratorio*. Son *Sacrificio di Abramo* est un chef-d'œuvre de l'art musical. Cimarosa n'était pas moins recherché pour la pureté et la douceur de ses mœurs, que pour ses talents et sa modestie. Sa voix était agréable, et il chantait, avec autant d'expression que de grâce, les plus beaux morceaux de ses *Opéras*. Il est mort à Venise en 1801.

CIMON, général des Athéniens, fils de Miltiade, ne s'écarta point de la route que son père lui avait tracée. Ce grand homme étant mort chargé d'une amende, Cimon fut emprisonné pour l'acquitter, et ne recouvra sa liberté qu'en cédant par un contrat honteux et digne des mœurs païennes, Elphinie, sa sœur, et en même temps sa femme, à Callias, qui satisfait pour lui au fisc public. Bientôt après, Cimon trouva des occasions fréquentes de se signaler dans les combats. Les Athéniens ayant armé contre les Perses, il enleva à ces derniers leurs plus fortes places et leurs meilleurs alliés en Asie. Il défait le même jour les armées persanes par terre et par mer; et, sans perdre de temps, il vola au devant de 80 vaisseaux phéniciens qui venaient joindre la flotte des Perses de la Chersonèse, les prit tous, et tailla en pièces la plus grande partie des troupes qui les montaient, mit en mer une flotte de 200 vaisseaux, passa en Chypre, attaqua Artabaze, se rendit maître d'un grand nombre de ses vaisseaux, et poursuivit le reste de sa flotte jusqu'en Phénicie. En revenant, il atteignit Mégabise, autre général d'Artaxerxès, lui livra combat et le défait. Ces succès contraignirent le roi de Perse à signer ce traité si célèbre, qui procura une paix glorieuse pour les Athéniens et leurs alliés. Quand il fallut partager les prisonniers faits dans ses victoires, on s'en rapporta au général vainqueur : il mit d'un côté les prisonniers tout nus, et de l'autre leur collier d'or, leurs bracelets, leurs armes, leurs habits, etc. Les alliés prirent les dépouilles, croyant avoir fait le meilleur choix; et les Athéniens gardèrent les hommes, qu'ils vendirent chèrement aux vaincus. Cimon parut aussi grand dans la paix que dans la guerre. Il rendit beaucoup de ses citoyens heureux par ses libéralités. Ses jardins et ses vergers furent ouverts au peuple; sa maison devint l'asile de l'indigent. L'orateur Gorgias disait de lui, *qu'il amassait des richesses pour s'en servir, et qu'il s'en servait pour se faire estimer et honorer*. On peut voir ici, en passant, quel était le but, quelle était l'âme des plus belles actions du paganisme, et combien Tertullien avait raison de définir un païen,

quelque parfait qu'il parût, un animal vain et glorieux, *animal gloriæ*. Malgré ses vertus morales, il n'égalait point Thémistocle dans la science du gouvernement. Son crédit fut ébranlé par ses absences fréquentes, par les vérités dures qu'il disait au peuple; et après avoir servi sa patrie, il eut la douleur d'en être banni par l'ostracisme. On le rappela ensuite, selon la coutume du volage et capricieux peuple d'Athènes (*voy. ARISTIDE, SOCRATE, ANYTUS, etc.*), et on le nomma général de la flotte des Grecs alliés. Il porta la guerre en Egypte : il reprit son ancien projet de s'emparer de l'île de Chypre; mais il ne put l'exécuter, étant mort à son arrivée dans cette île à la tête de son armée, l'an 449 avant J.-C.

CIMON, vieillard romain, ayant été condamné par le sénat, pour quelque crime, à mourir de faim dans les fers, sa fille, qui avait la liberté de venir le voir, le fit subsister quelque temps, en le nourrissant de son lait. Les juges, informés de cette piété industrieuse, firent grâce au père en faveur de la fille. Tite-Live et d'autres écrivains disent que c'était la mère de cette fille, et non le père, qu'on avait condamnée à mourir de faim. Valère-Maxime parle avec admiration d'un tableau qui représente cette action de piété filiale, et faisait la plus grande impression sur les cœurs. Passage bien propre à justifier l'usage que les catholiques font des peintures dans les matières de religion, et la place qu'ils leur accordent dans les temples.

CINCHON (la comtesse de), dame espagnole, née en 1598, femme du vice-roi du Pérou, fut la première qui fit connaître en Europe les effets curatifs du *Quinquina*, écorce d'un arbre du Pérou. Attaquée d'une fièvre opiniâtre, elle se décida à en faire usage et elle en obtint une prompte guérison. De retour en Europe en 1632, elle s'empressa d'indiquer ce spécifique qui prit aussi le nom de *poudre des jésuites*, parce que les religieux de cet ordre, qui étaient missionnaires dans le Pérou, en firent passer une grande quantité en Europe. Malgré les efforts de plusieurs contradicteurs, son usage se répandit rapidement. Sébastien Badus, médecin du cardinal Lugo, en fit connaître les bons effets dans un excellent traité, publié sous ce titre : *Analysis corticis Peruviani seu Chinæ defensio*, Gênes, 1661, in-4. Linnée a consacré le souvenir de cet éminent service, rendu à l'ancien monde, en donnant au genre de plantes qui renferme ce végétal précieux le nom de *Cinchona*.

CINCINNATUS (Lucius-Quintus) fut tiré de la charrue pour être consul romain, l'an 458 avant J.-C. Il maintint par une sage fermeté la tranquillité pendant le cours de sa magistrature, et retourna labourer son champ. On l'en tira une seconde fois, pour l'opposer aux Eques et aux Volsques. Créé dictateur, il enveloppa les ennemis, les défait, et conduisit à Rome leur général et les autres officiers chargés de fers. On lui décerna le triomphe, et il ne tint qu'à lui de se voir aussi riche qu'il était illustre. On lui offrit des terres, des esclaves, des bestiaux; il les refusa constamment, et se démit de la dictature au bout de seize jours, pour aller

reprendre sa charrue. Elu une seconde fois dictateur à l'âge de 80 ans, il triompha des Prénestiens, et abdiqua 21 jours après. Ainsi vécut ce romain, aussi grand, quand ses mains victorieuses ne dédaignaient pas de tracer un sillon, que lorsqu'il dirigeait les rênes du gouvernement, et qu'il faisait mordre la pousière aux ennemis de la république.

CINNA (Lucius - Cornélius), quatre fois consul romain, appartenait à l'illustre famille *Cornelia*, et fut l'un des plus fougueux partisans de Marius. L'an 87 avant J.-C., ayant voulu rappeler ce dernier, malgré les oppositions d'Octavius, son collègue, partisan de Sylla, il se vit obligé de sortir de Rome, et fut dépouillé par le sénat de la dignité consulaire. Retiré chez les alliés, il lève promptement une armée de trente légions, vient assiéger Rome, accompagné de Marius, de Carbon et de Sertorius, qui commandaient chacun un corps d'armée. La famine et les désertions ayant obligé le sénat à capituler avec lui, il entre dans Rome en triomphateur, assemble le peuple à la hâte et fait prononcer l'arrêt de rappel de Marius. Des ruisseaux de sang coulèrent bientôt dans Rome. Les satellites du vainqueur égorgèrent sans pitié tous ceux qui venaient le saluer, et auxquels il ne rendait pas le salut : c'était le signal du carnage. Les plus illustres sénateurs furent les victimes de sa rage. Octavius, son collègue, eut la tête tranchée. Ce barbare fut tué trois ans après, l'an 81 avant J.-C., par un centurion de son armée. Il avait, dit un homme d'esprit, toutes les passions qui font aspirer à la tyrannie, et ne possédait aucun des talents qui peuvent y conduire.

CINNA (Cnéius - Cornélius) devait le jour à une petite-fille du grand Pompée. Il fut convaincu d'une conspiration contre Auguste, qui lui pardonna, à la prière de l'impératrice Livie. L'empereur le fit venir dans sa chambre, lui rappela les obligations qu'il lui avait ; et après quelques reproches sur son ingratitude le pria d'être de ses amis, et lui donna même le consulat qu'il exerça l'année suivante, vers la 36^e du règne d'Auguste. Cette générosité toucha si fort Cinna, qu'il fut depuis un des sujets les plus zélés de ce prince. Il lui laissa ses biens en mourant, selon Dion. Voltaire doute beaucoup de la clémence d'Auguste envers Cinna. Tacite ni Suétone ne disent rien de cette aventure. Le dernier parle de toutes les conspirations faites contre Auguste : aurait-il passé sous silence la plus célèbre ? La singularité d'un consulat donné à Cinna, pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains. Dion Cassius n'en parle qu'après Sénèque, et ce morceau de Sénèque ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, Sénèque met la scène en Gaule, et Dion à Rome. Cette conspiration, réelle ou supposée, a fourni au grand Corneille le sujet de l'un, et peut-être du premier de ses chefs-d'œuvre tragiques.

CINNA (Helvius), poète latin, vivait dans le temps des triumvirs. Il avait composé un poème en vers hexamètres, intitulé *Smyrna*, dans lequel il décrivait l'amour incestueux de Myrrha. Servius

et Priscien nous en ont conservé quelques vers insérés dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

CINNAMÈS, historien grec du 12^e siècle, accompagna l'empereur Manuel Comnène dans la plupart de ses voyages. Il écrivit l'*histoire* de ce prince en 6 livres. Le premier contient la vie de Jean Comnène, et les cinq autres celle de Manuel. C'est un des meilleurs historiens grecs modernes, et on peut le compter après Thucydide, Xénophon et les autres historiens anciens. Son style est noble et pur, les faits sont bien détaillés et choisis avec goût. Il ne s'accorde pas toujours avec Nicétas son contemporain. Celui-ci dit que les Grecs firent toutes sortes de trahisons aux Latins, et Cinnamès assure que les Latins commirent des cruautés horribles contre les Grecs. Ils pourraient bien avoir raison tous les deux. Du Cange a donné une édition de Cinnamès, en grec et en lat., avec de savantes observations, au Louvre, 1670, in-fol., 15 à 18 fr.

CINO, jurisconsulte de Pistoie, d'une famille noble du nom de Sinibaldi. On a de lui des *Commentaires* sur le Code et sur une partie du Digeste ; quelques *Pièces de poésies italiennes*. Crescimbeni dit qu'il est le plus doux et le plus agréable poète qui ait fleuri avant Pétrarque. Il est regardé par les Italiens comme le premier qui a su donner de la grâce à la poésie lyrique. Ils lisent encore ses vers, dont le recueil a été imprimé à Rome en 1559, in-8, rare, et à Venise en 1589. Il mourut à Bologne en 1336, avec la réputation d'un homme savant.

CINQ-ARBRES (Jean), *Quinquarboricus*, natif d'Aurillac, nommé professeur royal en langue hébraïque et syriaque en 1554, avait beaucoup de piété ; et ce qui est assez rare dans un savant, il était homme d'oraison. Il mourut l'an 1587, après avoir laissé une *Grammaire hébraïque*, imprimée plusieurs fois, et dont la meilleure édition est de 1609, in-4 ; la traduction de plusieurs ouvrages d'Avicenne, médecin arabe.

CINQ-MARS (Henri Coiffier, de Rusee, marquis de), second fils d'Antoine Coiffier, marquis d'Effiat, maréchal de France, fut redevable de sa fortune au cardinal de Richelieu, intime ami de son père. Il fut fait capitaine aux gardes, puis grand-maitre de la garde-robe du roi en 1637, et deux ans après, grand écuyer de France. Son esprit était agréable, et sa figure séduisante. Le cardinal de Richelieu, qui voulait se servir de lui pour connaître les pensées les plus secrètes de Louis XIII, lui apprit le moyen de captiver le cœur de ce prince. Il parvint à la plus haute faveur ; mais l'ambition étouffa bientôt en lui la reconnaissance qu'il devait au ministre et au roi : il haïssait intérieurement le cardinal, parce qu'il prétendait le maîtriser ; il n'aimait guère plus le monarque, parce que son humeur sombre gênait le goût qu'il avait pour les plaisirs. *Je suis bien malheureux*, disait-il à ses amis, *de vivre avec un homme qui m'ennuie depuis le matin jusqu'au soir*. Cependant Cinq-Mars, par l'espérance de supplanter le ministre et de gouverner l'état, dissimula ses dégoûts. Tandis qu'il tâchait de cultiver le penchant extrême que Louis XIII avait pour lui, il excitait Gaston, duc d'Or-

léans, à la révolte, et attirait le duc de Bouillon dans son parti. On envoya un émissaire en Espagne, et on fit un traité avec Gaston, pour ouvrir la France aux ennemis. Le roi étant allé en personne en 1642, conquérir le Roussillon, Cinq-Mars le suivit, et fut plus que jamais dans ses bonnes grâces. Louis XIII lui parlait souvent de la peine qu'il ressentait d'être dominé par un ministre impérieux. Cinq-Mars profitait de ses confidences pour l'aigrir encore davantage contre le cardinal. Richelieu, dangereusement malade à Tarascon, ne doutait plus de sa disgrâce; mais son bonheur voulut qu'il découvrit le traité conclu par les factieux avec l'Espagne. Il en donna avis au roi. L'imprudent Cinq-Mars fut arrêté à Narbonne et conduit à Lyon. On instruisit son procès. Il fallait des preuves nouvelles pour le condamner; Gaston les fournit pour acheter sa propre grâce. Cinq-Mars eut la tête tranchée le 12 septembre 1642, n'étant que dans la 22^e année de son âge.

CIOFANO (Hercule), de Sulmone en Italie, commenta savamment et avec élégance, dans le 16^e siècle, les *Métamorphoses d'Ovide*, son compatriote, Francfort, 1661, in-fol., et donna une description de sa ville natale, sous ce titre : *Antiquissimæ et nobilissimæ urbis Sulmonis descriptio*, Aquilée, 1578, in-8.

CIPRIANI (Jean-Baptiste), peintre et graveur italien, né à Pistoie en 1732, vint à Londres où il s'acquit une grande réputation. Ses tableaux et ses gravures sont estimés; la plupart des premiers ont été reproduits par le burin de Bartolozzi : parmi les secondes on cite une *Descente de croix* d'après Van-Dyck, que l'on ne rencontre plus guère. Cipriani est mort à Londres en 1785.

CIRAN (S.), ou SIGIRAN, né dans le Berri, d'une famille illustre, ayant reçu à Tours une éducation convenable à sa naissance, parut à la cour, s'y fit estimer, et y exerça la charge d'échanson sous le roi Cloataire II. Sigelaie son père, qui était évêque de Tours, ayant voulu le marier, Ciran, qui pratiquait les vertus d'un solitaire au milieu des grandeurs, refusa ce parti, rompit peu après tout commerce avec le monde, reçut la tonsure des mains de l'évêque Modégisile, qui avait succédé à son père, et fut élevé aux ordres sacrés. Nommé à la dignité d'archidiaque, il rendit de grands services au diocèse de Tours, corrigea les abus et rétablit partout la discipline. Son zèle et ses vertus ne pouvaient manquer de lui attirer des désagréments. Le gouverneur de la ville le fit mettre en prison, sous prétexte de folie; mais le ciel confondit ses ennemis, et son principal persécuteur périt misérablement. Il se démit ensuite de sa dignité, après avoir distribué le reste de son bien aux pauvres, et se retira dans le diocèse de Bourges, sur les confins du Berri et de la Touraine, où il bâtit deux monastères, celui de Meaubeck, et celui de Lonrey, où il mourut vers l'an 657, après l'avoir gouverné plusieurs années. Sa *vie* a été publiée par Mabillon avec des remarques.

CIRILLO (Bernardin) se fit connaître sur la fin du 16^e siècle par une *histoire* curieuse et peu com-

mune, en italien, de la ville d'Aquila, sa patrie, dans l'Abruzze. Elle fut imprimée à Rome en 1570, in-4, 5 à 7 fr. Pour avoir un corps d'histoire complet de cette ville, des savants qu'elle a produits, et des calamités qu'elle a essuyées, on y joint ordinairement celle de Sauveur Massonio, auteur du même pays : ce dernier ouvrage fut imprimé à Aquila en 1594, in-4.

CIRILLO (Dominique), botaniste et médecin napolitain, né à Grugno, dans la terre de Labour, au royaume de Naples, en 1734. A l'âge de 20 ans il obtint au concours la chaire de botanique vacante à Naples par la mort du professeur Pedillo; quelques années après, il accompagna une dame anglaise (lady Walpole) en France et en Angleterre, et profita de son séjour à Paris et à Londres pour se lier avec les hommes les plus célèbres de l'époque, et suivre les leçons des maîtres les plus habiles. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur de médecine théorique et pratique. Les armées françaises étant entrées dans Naples le 23 janvier 1799, y établirent une constitution républicaine, et Cirillo fut proclamé représentant du peuple. Il refusa d'abord; mais ensuite oubliant ce qu'il devait à son roi, il eut la faiblesse d'accepter, et fut bientôt nommé président de la commission législative. Six mois n'étaient pas encore écoulés, que la république n'existait déjà plus. Le roi Ferdinand, en rentrant dans ses états, ordonna des poursuites contre tous ceux qui s'étaient montrés partisans de la révolution, et Cirillo fut arrêté sur le vaisseau où il s'était embarqué pour se rendre à Toulon. Lord Nelson et Guillaume Hamilton employèrent leur crédit pour le sauver, et ils se flattaient d'y avoir réussi, sa grâce étant promise sous la condition qu'il implorerait la clémence du roi; mais il refusa de faire cet acte de soumission, qu'il regardait comme une rétractation humiliante, et il périt sur l'échafaud le 24 août de la même année. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Ad botanicas institutiones introductio*, Naples, 1771, in-4, 5 à 6 fr.; *Fundamenta botanica, sive philosophiæ botanicæ explicatio*, 3^e édition, Naples, 1787, 2 vol. in-8, fig., 8 à 10 fr. C'est un excellent commentaire de la philosophie botanique de Linnée. *Nosologiæ methodicæ rudimenta*, Naples, 1781, in-8; *Osservazioni pratiche intorno alla lue venerea*, Naples, 1783, in-8; *De essentialibus nonnullarum plantarum characteribus*, Naples, 1784, in-8; *Plantarum rariorum regni Neapolitani fasciculus primus, cum tabulis æreis*, Naples, 1788, in-fol., 10 à 15 fr.; *Fasciculus secundus*, 1793; *Entomologiæ Neapolitanæ Specimen primum*, 1787, in-fol. fig., 8 à 12 fr.

CIRINO (André), clerc régulier de Messine, né en 1618, mort à Palerme en 1664, est auteur de plusieurs ouvrages concernant la vénération. *Variæ lectiones, sive de venatione heroum*, Messine, 1650, in-4, 10 fr., réimp. à Palerme, 1653, in-4; *De natura et solertia canum liber singularis*, Panormi, 1653, in-4, 3 à 4 fr.; *Historia della peste*, Gènes, 1656, in-4.

CIRO-FERRI, peintre et architecte romain, né

en 1634, fut comblé d'honneurs par Alexandre VII, par trois autres papes ses successeurs, et par d'autres princes. Le grand duc de Florence le chargea d'achever les ouvrages que Pierre de Cortone, son maître, avait laissés imparfaits; le disciple s'en acquitta dignement. Une manière grande, une sage composition, un beau génie firent toujours admirer ses ouvrages. Cette admiration serait encore mieux méritée, s'il eût animé et varié davantage ses caractères. Ferri mourut à Rome en 1689, de la jalousie que lui causa le mérite de Bacici, célèbre peintre génois.

CISNER (Nicolas), luthérien, né à Morbach en 1529, fut professeur en droit à Heidelberg, et ensuite recteur de l'université de cette ville, où il mourut en 1583. On a de lui plusieurs ouvrages, qui ne sont pas assez bons pour que nous en donnions la liste. Nous citerons cependant ses *Opuscula politicophilologica*, Francfort, 1611, in-8, parce qu'ils renferment quelques pièces utiles pour l'histoire et le droit public de l'Allemagne, et l'édition qu'il a donnée des *annales* d'Aventin, Bâle, 1580, in-fol., parce que c'est la première exacte. Celles qui avaient paru auparavant étaient tronquées.

CITRI DE LA GUETTE (S.), mort au commencement du 18^e siècle, s'est fait un nom dans la république des lettres par l'*Histoire des deux triumvirs, depuis la mort de Catilina jusqu'à celle d'Antoine*. Cet ouvrage est intéressant et bien écrit; la dernière édition de Paris, 1741, 4 vol. in-12, 3 à 5 fr., renferme l'histoire d'Auguste par Larrey. Le même auteur a traduit de l'espagnol trois histoires également curieuses et intéressantes. La première est celle de la *Conquête du Mexique*, par Antonio de Solis, Paris, 1691, in-4, 5^e édition, 1730, 2 vol. in-12; la seconde, celle de la *Conquête de la Floride*, par Ferdinand Soto, Paris, 1684 et 1699, in-12; la troisième, celle de la *Conquête du Pérou*, par Zarate, 1700, réimpr.

CIVILIS (Claudius), Batave, illustre par sa noblesse et par sa valeur, vivait dans le 1^{er} siècle. Il avait été accusé fausement d'avoir voulu troubler le repos de l'empire, sous Néron, qui le fit mettre aux fers. Galba l'en tira et s'en repentit. Civilis, voulant venger son injure, souleva contre Rome les Bataves et leurs alliés. Il conduisit cette révolte avec adresse; ennemi déclaré, sans le paraître, il sut abuser les Romains qui ne lui soupçonnaient point de tels sentiments. Mais quelque temps après il leva le masque, et s'étant joint aux Gaulois, il défait Aquilius sur les bords du Rhin. Les Germains, attirés par le bruit de cette victoire, unirent leurs armes aux siennes. Civilis, fortifié par ce secours, vainquit en deux combats Lupercus et Herennius Gallus, qui tenaient pour Vitellius, et feignit de n'avoir pris les armes qu'en faveur de Vespasien. Il se servit heureusement de ce prétexte, batit Vocula, et fit entrer quelques légions dans son parti; mais lorsque la révolte des Gaules, qu'il avait suscitée l'an 70 de J.-C., eut détrompé les Romains, ils se rendirent près de Céréalès. Ce général fut attaqué dans son camp même, vers Trèves, où Tutor et Classicus s'étaient unis avec lui. On le battit; mais

ayant ranimé son courage et celui de ses troupes, il défait les ennemis et prit leur camp. Une seconde victoire repoussa Civilis dans la Batavie. Ce rebelle sut donner des couleurs si favorables à sa révolte, qu'on la lui pardonna.

CIVOLI, ou CIGOLI (Louis), né au château de Cigoli, en Toscane, l'an 1559, fut appelé ainsi du nom de sa patrie; car son vrai nom était *Cardi*. L'étude de l'anatomie lui déranger l'esprit; mais le repos et l'air natal le lui ayant rétabli, il fut reçu comme peintre à l'académie de peinture de Florence, et comme poète à celle della *Crusca*. Il jouait très-bien du luth; on lui reprocha que cet instrument l'empêchait de finir ses tableaux, et il le brisa. C'est à lui qu'on doit le dessin du palais Médicis, dans la place Madama; et celui du piédestal du cheval en bronze, qui portait la statue de Henri IV sur le Pont-Neuf, à Paris. Son pinceau était ferme, vigoureux et décelait le génie. Le pape Paul V lui donna un bref, pour le faire recevoir chevalier servant de Malte; il reçut cet honneur au lit de la mort en 1613. Ses principaux ouvrages sont à Rome et à Florence. Un *Ecce homo* qu'il fit en concurrence avec le Baroque et Michel-Ange de Caravage, éclipsa les tableaux de ces deux derniers peintres.

CLAIR (S.), premier évêque de Nantes, vint dans les Gaules, selon l'opinion la plus commune, vers l'an 280, sous le règne de Probus, et fut envoyé, non de Tours par saint Gatiens, mais de Rome par le pape, avec le diacre Adéodat. On croit qu'il est le même que saint Clair d'Aquitaine, qui, de cette province, pénétra dans la Bretagne. On a toujours cru, dans le diocèse de Vannes, qu'il y était mort, et qu'il y avait été enterré; mais en 878, ses reliques furent portées à l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers, où elles se gardent encore.

CLAIR (S.), né à Vienne, fut formé de bonne heure à la vertu par sa mère, qu'une piété solide rendait recommandable, et qui le mit dans le monastère de Saint-Ferréol, ayant pris elle-même de son côté la résolution de se retirer dans celui de Sainte-Blandine. Le jeune Clair s'acquit une telle réputation de sainteté, que l'évêque de Vienne le fit abbé du monastère de Saint-Marcel, et lui confia la direction des religieuses de Sainte-Blandine. Il devint bientôt le modèle d'un supérieur accompli, et fut favorisé du don de miracles. L'auteur de ses actes rapporte que pendant la maladie qui le conduisit au tombeau, il prédit à ses disciples les ravages des Vandales et des Sarrasins, qui arrivèrent environ 72 ans après. Quelques jours avant sa mort, ce saint abbé s'étant fait porter à l'église, se coucha sur un cilice et se mit en prières. Il mourut vers l'an 660, le 1^{er} janvier, jour auquel on faisait sa fête, dès le temps de Charlemagne. Ses reliques qui furent transportées de l'église de Sainte-Blandine à celle de Saint-Pierre, furent dissipées dans le 16^e siècle par les huguenots.

CLAIR (S.), martyr, naquit à Rochester en Angleterre. Ayant quitté sa patrie après avoir été ordonné prêtre, il passa dans les Gaules, et s'arrêta dans le Vexin, au diocèse de Rouen, où il vécut

plusieurs années dans la pratique des plus héroïques vertus. Souvent il sortait de la retraite qu'il s'était choisie pour aller prêcher les vérités du salut. Il mourut martyr de la chasteté, ayant été massacré par deux assassins envoyés par une femme qui n'avait pu le faire consentir à sa passion. On met sa mort vers l'an 894. Son culte est célèbre dans plusieurs diocèses de France.

CLAIRAC (Louis-André de la **MAMIE** de), ingénieur en chef à Bergue, mourut en 1752. Nous avons de lui : *l'Ingénieur de campagne*, ou *Traité de la fortification passagère*, 1750, in-4, fig., 5 à 6 fr., ouvrage estimé ; *Histoire des révolutions de Perse*, 1750, 3 vol. in-12, 3 à 4 fr.

CLAIRAUT (Alexis-Claude) naquit à Paris en 1713, d'un habile maître de mathématiques, qui lui apprit à lire dans les éléments d'Euclide. Le jeune Clairaut lut, en 1726, n'étant âgé que de 12 ans et 8 mois, un *mémoire* à l'académie des Sciences, sur quatre nouvelles courbes géométriques de son invention. Il soutint l'idée qu'avait donnée de lui de si heureux commencements, et publia des *Recherches sur les courbes à doubles courbures*, 1731, in-4, 6 à 7 fr., dignes des plus grands géomètres. L'académie des Sciences lui ouvrit son sein à 18 ans, avant l'âge prescrit par ses règlements, et l'associa aux académiciens qui allèrent au Nord pour déterminer la figure de la terre. Au retour de la Laponie, il calcula la figure du globe, selon les règles de l'attraction, c'est-à-dire, quelle forme lui devait imprimer son mouvement de rotation, joint à l'attraction de toutes ses parties. Il soumit encore au calcul l'équilibre qui retient la lune entre le soleil et la terre, suivant le système newtonien de ces trois corps. L'aberration des étoiles et des planètes, que Bradley a le premier regardée comme un phénomène de la lumière, doit à Clairaut la théorie qu'on en a. Nous ne parlons pas d'une infinité de *mémoires* sur les mathématiques et l'astronomie, dont il a enrichi l'académie. C'est particulièrement d'après ses calculs, et ceux de Halley (*voy. cemot*), qu'on s'est déterminé, conformément à la théorie de Newton, à regarder les comètes comme des planètes aussi anciennes que le monde, et soumises à des lois universelles, quoique, à dire le vrai, leur cours périodique et régulier ne paraisse pas encore assez constaté. Clairaut lui-même s'est trompé sur celle de 1759, qui est la seule qu'on cite avec quelque apparence en faveur du cours régulier. Halley a paru l'avoir prédite, tandis que d'autres l'avaient annoncée pour 1757, et d'autres pour 1758 ; Halley n'a osé déterminer l'année, il a mis l'alternative 1758 ou 1759. Mais cette comète était-ce la même que celle de 1682 ? C'est de quoi il est permis de douter. (*Voy. les Observat. philos. sur les syst.*, p. 170.) Nous avons de Clairaut : *Eléments de géométrie*, 1741, ou 1765, in-8, très-estimables par leur clarté et leur précision ; *Eléments d'algèbre*, 1746 et 1760, in-8, qui ont le même mérite ; *Théorie de la figure de la terre*, 1743, ou 1808, in-8, fig., 5 fr. ; *Tables de la lune*, 1754, in-8. Ces ouvrages le firent regarder comme un des premiers géomètres de l'Europe, et il obtint les récompenses

qu'il méritait. Il était de la société du Journal des savants, qu'il remplit d'excellents extraits. Cet académicien mourut en 1765. Ses mœurs douces et son caractère bon, égal, obligeant, lui concilièrent l'estime des honnêtes gens.

CLAIRE (sainte), née à Assise en 1193, d'une famille noble, renonça au siècle entre les mains de saint François, l'an 1212. Ce saint instituteur lui donna l'habit de pénitente à Notre-Dame de la Portiuncule. Elle s'enferma ensuite dans l'église de Saint-Damien, près Assise, où elle demeura pendant 42 ans avec plusieurs compagnes de ses austérités et de ses vertus. Cette église fut le berceau de l'ordre des Pauvres-Femmes, appelé en Italie *delle Povere-Donne*, et en France de *Sainte-Claire*, ou des *Clarisses*. Cette fondatrice le gouverna suivant les instructions qu'elle avait reçues de saint François. A l'imitation de son père spirituel, elle fit un testament, pour recommander à ses sœurs l'amour de la pauvreté. « Elle voyait dans cette vertu, dit un historien, le retranchement de tous les objets propres à enflammer les passions. Elle la regardait comme l'école de la patience, par les occasions qu'elle fournit de souffrir diverses sortes de privations, et comme le moyen de parvenir à ce parfait détachement du monde, dans lequel consiste l'essence de la véritable piété. » Elle mourut le 11 août 1253. Son corps fut porté à Assise. Ce convoi, honoré de la présence du pape et des cardinaux, se fit comme un triomphe au son des trompettes et avec toute la solennité possible. Alexandre IV la mit peu de temps après dans le catalogue des saints. Les religieuses de son ordre sont divisées en *damianistes*, exactes observatrices de la règle donnée à leur fondatrice par saint François ; et en *urbanistes*, qui suivent les règlements mitigés, donnés par Urbain IV. Ces dernières religieuses doivent leur origine à Isabelle de France, sœur de saint Louis, qui, en 1255, fonda le monastère de Long-Champs, près de Paris.

CLAIRE (Martin), jésuite, né en 1612 à St.-Valéry-sur-mer, se distingua dans le ministère de la chaire, et mourut à la Flèche en 1693. On lui doit *Hymni ecclesiastici*, Paris, 1673, in-4, dont il donna une autre édition augmentée d'une seconde partie, Paris, 1676, in-12. Les anciennes hymnes de l'Eglise étaient en général d'une latinité barbare ; on y trouvait des termes ambigus, obscurs, et une prosodie quelquefois vicieuse : le P. Claire a cherché à rétablir dans ces hymnes l'élégance, la pureté et la clarté. Il s'est surtout attaché à ne point s'écarter des originaux.

CLAIRON (Claire-Josèphe **LEYRIS** de la **TUDE**, plus connue sous le nom de M^{lle}), née en 1723, dans les environs de Condé, d'une famille peu fortunée, mais qui lui donna néanmoins une éducation assez soignée, débuta à l'âge de 12 ans à la comédie italienne dans les rôles de *soubrettes* : elle passa ensuite aux théâtres de Rouen, de Gand, de Dunkerque, sur lesquels on la vit tour à tour jouer la comédie, chanter l'opéra comique et danser dans les ballets. En mars 1743, elle fut appelée à Paris pour doubler M^{lle} Maure, célèbre cantatrice

de l'Opéra : mais se sentant plus de disposition pour la déclamation que pour le chant, elle obtint cinq mois après un ordre d'entrer à la comédie française où elle obtint un succès complet. Elle déploya successivement les plus rares talents dans les rôles de *Zénobie*, d'*Ariane* et d'*Electre*. Ayant refusé en 1765 de jouer avec le comédien Dubois, dans la 20^e représentation du *Siège de Calais*, elle reçut l'ordre de se rendre au Fort-l'Evêque, et la femme de l'intendant de Paris eut la faiblesse de la conduire elle-même dans sa voiture. La vanité de cette actrice ne pouvant supporter cette punition, elle demanda sa retraite. Sa fortune était considérable; mais les opérations de l'abbé Terray l'ayant diminuée d'un tiers, et ne se trouvant plus assez riche pour vivre dans la capitale, elle se retira dans les états du margrave d'Anspach, qui en fit son premier ministre. M^{lle} Clairon éprouva alors plus d'une fois que les intrigues de cour sont encore plus funestes que les intrigues de la comédie, et qu'elle était encore plus reine au théâtre français que dans le palais d'un petit prince allemand. Elle y passa 17 ans, et revint ensuite se fixer à Paris, où elle mourut en 1803. Elle avait publié : *Mémoires d'Hippolyte Clairon, et réflexions sur la déclamation théâtrale*, Paris, 1799, in-8, 4 fr.; mais ce n'est pas dans ces *mémoires* que l'on doit chercher des détails exacts sur sa vie privée. Ce sont des morceaux détachés, dans lesquels elle a toujours soin de se peindre d'une manière fort avantageuse, au préjudice des autres principaux acteurs de son temps. Ils ont été réimprimés avec une *Notice* très-intéressante d'Andrieux sur cette actrice dans la *collection des Mémoires dramatiques*, Paris, 1822, 13 vol. in-8.

CLAMINGES (Nicolas de), né à Clamanges, village du diocèse de Châlons, docteur de Sorbonne, ensuite recteur de l'université de Paris, fut secrétaire de l'antipape Benoît XIII. On l'accusa d'avoir dressé la bulle d'excommunication contre le roi de France. N'ayant pu se laver entièrement de cette imputation, il alla s'enfermer dans la chartreuse de Valle-Profonde, et y composa plusieurs ouvrages. Le roi lui ayant accordé son pardon, il sortit de sa retraite, et mourut proviseur du collège de Navarre vers 1430, et, selon quelques auteurs, en 1440. On voit encore dans la chapelle de ce collège, où il fut enterré, son épitaphe que voici :

Belga fui, Catalaunus eram, Clamingius ortu.
Hic humus ossa tenet, spiritus astra petit.

Il avait été chanoine de Langres; il était alors chantre et archidiacre de Paris. On a de lui entre autres ouvrages : *De studiis theologicis*, inséré dans le *Spicilège du P. d'Acheri*, et plusieurs *lettres*. Son latin est assez pur, pour un temps où la barbarie régnait. Il contribua beaucoup à ranimer l'étude des belles-lettres, et à rappeler dans sa nation le style des anciens, dont il approche beaucoup pour l'éloquence, la noblesse des pensées, l'élégance du style, les applications des auteurs profanes et sacrés. Quant au traité *De corrupto ecclesiæ statu*, Helmaestad., 1620, in-8, 4 à 6 fr., que quelques auteurs lui ont attribué; il paraît certain qu'il n'est

pas de lui. *Voy.* JEAN DE CHELM. On a une édition des *Oeuvres* de Clamanges, Lugd.-Bat. 1613, in-4.

CLAPARÈDE, ministre protestant, né à Genève en 1727, et mort en 1801, se distingua comme prédicateur. Dans la Traduction de la Bible publiée à Genève en 1805, se trouve sa version des *Psaumes* et des *Prophètes*. On a encore de lui des *Dissertations sur les miracles, sur l'authenticité des livres du nouveau Testament, sur les démoniaques, sur le don des langues*; etc.

CLAPPERTON (Hugues), capitaine de marine, né en 1786 ou 1788 à Aunan (Ecosse), ne s'occupait guère que des sciences nautiques, et fit son apprentissage de marin, en qualité de mousse de cabane sur un bâtiment marchand qui allait de Liverpool aux Etats-Unis. Il passa successivement par les grades de midshipman et de lieutenant dans la marine royale. Il eut ensuite le commandement d'un schooner sur les lacs du Canada. La flottille qui était sur les lacs ayant été réformée en 1817, Clapperton revint en Angleterre et demeura quelques temps en non-activité. Il fut chargé ensuite d'une expédition dans l'intérieur de l'Afrique avec le docteur Oudney que le climat fit mourir, et le lieutenant Denham avec lequel il revint en Angleterre. Ils y arrivèrent tous deux le 1^{er} juin 1825, après avoir parcouru des contrées inconnues jusqu'alors aux Européens. Promu au grade de capitaine, il repartit pour l'Afrique dans l'espoir de conclure un traité de commerce avec le sultan des Fellatahs. Il arriva à Sackaton, capitale des états de ce roi : mais celui-ci lui manqua entièrement de parole. Il mourut dans cette ville en 1827. Son domestique, nommé Lander, sauva tous les papiers de son maître, et les rapporta en Angleterre où ils ont été publiés en 1826 et 1829. C'est la relation de ces deux voyages (*Narrative*, etc., in-4, et *Journal*, etc., in-8). Le premier de ces ouvrages a été traduit en français par Eyriès et Larenaudière, Paris, 3 vol. in-8, et Atlas in-4, 33 fr. La lecture de ces relations est intéressante, mais l'on n'y rencontre aucune observation scientifique.

CLARA (Didia), fille de l'empereur Julien I^{er}, fut mariée au sénateur Cornélius Répentinus. Son père étant parvenu à l'empire l'an 193 de l'ère chrétienne, elle obtint le titre d'Auguste pour elle, et la charge de préfet de Rome pour son époux. Mais celui-ci ne la conserva que pendant le règne de son beau-père. Septime-Sévère, qui l'en dépouilla, priva aussi la même année Didia Clara de sa qualité d'Auguste et du patrimoine qu'elle tenait de son père. Ainsi elle éprouva, dans l'espace de quelques mois, toutes les faveurs et toutes les rigueurs de la fortune. Elle avait alors environ 40 ans.

CLARAMONTIUS, ou CLAROMONTIUS (Scipion), habile mathématicien et bon historien, né à Césène en 1565, fut professeur en philosophie successivement à Pérouse, à Pise et à Césène. Il embrassa l'état ecclésiastique dans un âge assez avancé. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la philosophie, l'astronomie et l'histoire. Les principaux sont : *De conjectandis cujusque moribus*, lib. x; *De methodo ad doctrinam spectante*; *De universo*;

De altitudine Caucasi; De cometâ magno anni 1618; De tribus novis stellis quæ anno 1572, 1600 et 1604 comparuere; De sede cometarum; Anti-Tycho; De phasibus lunæ; Cæsenaë historiarum lib. XVI, Césène, 1641, in-4; Contentio apologetica de Cæsena triumphante. Jean-Baptiste Riccioli a donné le catalogue des ouvrages de Claramontius, dans sa *Chronologia reformatâ*.

CLARENDON (Edouard HYDE, comte de), né en 1608 dans le Wiltshire, fut grand chancelier d'Angleterre. Il se distingua par ses talents comme jurisconsulte, et sa capacité dans les affaires. Il fut très-attaché aux rois Charles I^{er} et Charles II, et eut part à leurs prospérités et à leurs disgrâces. Après la mort de Cromwel, Clarendon contribua plus que tout autre au rétablissement de Charles II, qu'il avait d'abord suivi dans son exil. Ce monarque le nomma pair et baron, et le combla d'autres honneurs. Sa fille, Anne Clarendon, avait pendant ce temps contracté avec le duc d'York (depuis Jacques II) un mariage secret qui fut reconnu par Charles I^{er}. Les deux filles, Anne et Marie, qui naquirent de cette union, régnèrent sur l'Angleterre; mais ayant fait échouer le mariage du Roi avec M^{lle} Stuart, Clarendon fut disgracié en 1667. Il passa en France, et mourut à Rouen en 1674. On a de lui : *History of the rebellion and civil wars in England, begun in the year, 1641, etc.*, Oxford, 1702, 3 vol. in-fol., rare; *ibid.*, 1717, 6 vol. in-8, 30 à 36 f.; *ibid.*, 1731-32, 3 tom. en 6 vol. in-8, 76 fr.; *ibid.*, 1807, 6 vol. gr. in-8, 84 fr. La traduction française a été imprimée, la Haye, 1704-9, 6 vol. in-12, 24 à 30 fr.; *The life of Clarendon, from his birth to his banishment in 1667, written by himself*, Oxford, 1761, 3 vol. in-8, 18 à 24 fr. Clarendon eut beaucoup de part à la polyglotte d'Angleterre.

CLARIUS, moine de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, avait d'abord embrassé la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Benoît sur Loire, où il demeura longtemps. Il est auteur de la partie de la *Chronique du monastère de Saint-Pierre-le-Vif*, qui s'étend jusqu'à l'an 1124. Elle a été continuée jusqu'à l'an 1184. Don Luc d'Achery l'a publiée en grande partie dans son *Spicilege*, tom 2. Don Bouquet en a inséré des morceaux dans la collection des historiens de France. Cette chronique est importante pour l'histoire de notre pays.

CLARIUS, ou de CLARIO (Isidore), né au château de Chiari, près de Brescia, en 1495, de bénédictin du Mont-Cassin devenu évêque de Foligno, parut avec distinction au concile de Trente, se fit aimer et respecter de son peuple pour son zèle et surtout pour sa charité. Il laissa plusieurs ouvrages estimables par l'érudition qu'ils renferment, et par leur utilité. Les principaux sont : *Scholia in Bibeia*, Venise, 1564, in-fol., 10 à 12 fr.; *Scholia in nov. Test.*, 1544, in-8, 5 à 6 fr. Ces deux ouvrages, souvent consultés, sont au rang des meilleurs qui aient été faits en ce genre. Son double commentaire fut mis à l'*index*, pour quelques passages de la préface, dans lesquels l'auteur ne respectait pas assez la Vulgate; mais la défense de le lire fut levée par les députés du concile de Trente pour l'examen

des livres des sermons latins, in-fol. et 2 vol. in-4; des lettres avec deux opuscules, publiées par D. Maur Piazzi, Modène, 1705, in-4; traduction latine du livre de saint Nil : *De christianâ philosophiâ* dans le tome 10 de l'*Amplissima collectio* de D. Martène. Ce savant et saint prélat mourut en 1555. Il écrivait nettement et avec facilité.

CLARK (Jean), médecin écossais, né à Roxburgh en 1744, mort à Bath en 1805. Il entra au service de la compagnie des Indes en qualité d'aide-chirurgien : dans le cours de son voyage il recueillit des observations curieuses sur les maladies des pays chauds, et les publia sous les titres suivants : *Observations sur les maladies qui règnent le plus durant les voyages aux pays chauds*, 1773, in-8; *Observations sur les fièvres en général, et sur la fièvre continue en particulier*, 1780, in-8. C'est son meilleur ouvrage : il l'a placé au rang des écrivains qui ont traité avec le plus d'habileté les matières médicales; *Recueil de mémoires sur les moyens de prévenir les fièvres contagieuses à Newcastle et dans les autres villes très-peuplées*, 1802, 2 part. in-12. Plusieurs mémoires insérés dans le recueil de la société des médecins d'Edimbourg.

CLARKE (Samuel), anglais, très-versé dans les langues orientales, naquit à Brackley dans la province de Nort-Hampton, en 1623. Il fut fait directeur de l'imprimerie de l'université d'Oxford (*archi-typographe*), et préfet de la bibliothèque Bodléienne. Il a donné beaucoup de soins à la polyglotte d'Angleterre, surtout à l'hébreu, aux versions chaldéennes et persanes. Il avait même préparé les matières pour un septième volume, mais il n'a pas eu la satisfaction de le voir imprimé. On lui doit encore : *Tractatus de prosodia Arabica*, Oxford, 1661, in-8, 5 fr. Il mourut en 1669. Walton, principal rédacteur de cette polyglotte, rend hommage à la science de Clarke dans ses *Prolégomènes*.

CLARKE (Samuel), ministre ou prédicant anglais, à Londres, eut beaucoup à souffrir du temps de Cromwel. Il fut député par ceux de sa secte en 1660, pour féliciter Charles II sur son rétablissement, et mourut en 1682, après avoir publié un *Martyrologe en anglais*, 1651, in-fol.; *Vies de quelques hommes célèbres de ce siècle*, Londres, 1683, in-fol., fig., 15 fr.

CLARKE (Samuel), fils du précédent, partagea les mauvais traitements que Cromwel fit essuyer à son père, et perdit l'emploi qu'il avait au collège de Pembrock à Cambridge. Il passa le reste de ses jours dans la retraite, ne s'occupant que de l'étude, et mourut en 1701, âgé de 74 ans. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Ecriture sainte, tous écrits en anglais, entre autres une *Concordance*, des *Annotations sur toute la Bible*; un *Traité de l'autorité de l'Ecriture sainte*.

CLARKE (Samuel), né à Norwich en 1675, obtint par son mérite la cure de la paroisse de Saint-Jacques de Londres. Il fut pendant quelque temps dans le parti des nouveaux ariens, parmi lesquels se trouvaient Newton et Whiston. Il soutint son sentiment dans un livre intitulé : *La doctrine de l'Ecri-*

ture sur la Trinité, 1712, réimpr., 1719, et donné au public pour la 3^e fois après sa mort, avec des augmentations trouvées dans ses papiers, écrites de sa propre main. Son attachement trop connu à la secte qu'il avait embrassée l'empêcha d'être archevêque de Cantorbéry. La reine Anne voulant lui donner cette dignité, Gipson, évêque de Londres, dit à cette princesse : *Madame, Clarke est le plus savant et le plus honnête homme de l'Angleterre ; il ne lui manque qu'une chose, c'est d'être chrétien*. Clarke se distingua autant par son caractère que par ses talents. Doux, communicatif, il a été également recherché par les étrangers et par ses compatriotes. Il mourut en 1729, après avoir abandonné l'arianisme ; mais il n'eut pas le courage de s'élever jusqu'à la profession complète des vérités de la foi, quoique chez un esprit droit et conséquent, rien ne paraisse plus naturel. Ses ouvrages, publiés à Londres en 1738, en 4 vol. in-fol., sont pour la plupart en anglais ; quelques-uns ont été traduits en français. On remarque dans tous un savant éclairé, un écrivain méthodique qui met les matières les plus abstraites à la portée de tout le monde, par une netteté et une précision admirables. Le bel-esprit qui l'a appelé une vraie *machine à raisonnement*, devait ajouter que c'était une machine si bien dirigée, que dans tout ce qui ne concernait pas les préjugés de secte, elle n'en produisait ordinairement que de convaincants et de démonstratifs. On a de lui : *Discours concernant l'être et les attributs de Dieu, les obligations de la religion naturelle, la vérité et la certitude de la révélation chrétienne*, contenus en 16 sermons prêchés dans l'église cathédrale de Saint-Paul, en 1704 et 1705, à la Lecture fondée par Robert Boyle. Cet ouvrage, traduit en français par Ricotier, Amst., 1727, 3 vol. in-8, 8 à 10 fr., et dans lequel l'auteur a suivi le plan d'Abbadie, a été réimprimé plusieurs fois. L'édition d'Avignon, 1756, 3 vol. in-12, 6 fr., renferme quelques notes, et une dissertation du même docteur, sur la *Spiritualité et l'immortalité de l'âme*, traduite de l'anglais ; des *paraphrases sur les quatre évangélistes* ; *Dix-sept sermons sur différents sujets intéressants* ; *Lettres à Dodwel* sur l'immortalité de l'âme, avec des réflexions sur le livre intitulé : *Amyntor*, ou *Défense de la vie de Milton* ; *Lettres à Hoalley* sur la proportion de la vitesse et de la force ; *La physique de Rohault*, traduite en latin, 1718, in-18 ; une autre traduction, dans la même langue, de *l'Optique de Newton*, 1719, in-8. Clarke fut un des premiers qui soutinrent dans les écoles les principes de ce célèbre physicien ; de savantes *Notes sur les commentaires de César*, Londres, 1712, in-fol. ; *L'Iliade d'Homère* en grec et en latin, Londres, 1754, 4 vol. in-4, avec des observations pleines d'érudition. L'auteur mourut en achevant cet ouvrage, dont il n'avait encore publié que la moitié.

CLARKE (Guillaume), théologien anglais, né dans le Shropshire en 1696, mort en 1771, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages, entre autres, par *l'Accord des monnaies romaines, saxonnes et anglaises*, en anglais, 1766, in-4.

CLARKE (Pierre), théologien anglais, ministre

de la Nouvelle-Angleterre, distingué par sa science et par la pratique des vertus chrétiennes, a laissé des *Sermons* sur divers sujets ; une *Défense du droit divin dans le baptême des enfants*, et un *Discours sur la nécessité de la grâce dans la conversion des pécheurs*. Il mourut en 1768 à l'âge de 76 ans, après avoir été 51 ans pasteur au village de Douvers (Massachussets).

CLARKE (Henri-Jacques-Guillaume), duc de Feltre, pair et maréchal de France, etc., né le 17 octobre 1765, à Landrecies, d'une famille d'origine irlandaise, servait, à la fin de 1791, comme capitaine de première classe dans le 14^e de dragons. Nommé le 5 février 1792, lieutenant-colonel au 2^e régiment de cavalerie, il se rendit à l'armée du Rhin, contribua à la prise de Spire, suivit Custine à Francfort, et fut fait général de brigade provisoire à l'affaire de Hercheim, près de Landau. Clarke avait été nommé chef de l'état-major général, lorsqu'il fut destitué comme noble et jeté dans les cachots. La liberté lui fut rendue au bout de quelques mois, mais il ne put faire révoquer la décision qui l'éloignait du service. Il se retira en Alsace, vint ensuite à Paris, où Carnot, membre du comité du salut public, le fit nommer chef du bureau topographique, et fut créé général de division le 17 décembre 1795, par le Directoire, qui le chargea de surveiller la conduite de Bonaparte en Italie. Le but apparent de sa mission était d'obtenir la mise en liberté de Lafayette, Latour-Maubourg, etc., que l'Autriche retenait prisonniers. Clarke se rendit à son poste ; le gouvernement, convaincu bientôt que son agent s'était intimement lié avec le général, le rappela, mais il ne fut pas écouté. Bonaparte le retint auprès de lui jusqu'après le traité de Campo-Formio, qui fut conclu le 17 octobre 1797. Clarke, étant enfin revenu en France, fut mis à la réforme ; vers la fin de l'an 6, le Directoire le chargea néanmoins de négocier un traité entre la république française et le roi de Sardaigne. Après le 18 brumaire, il devint chef du dépôt de la guerre ; il entama les négociations de Lunéville, et fut ensuite envoyé en ambassade à la cour du roi d'Etrurie, où il demeura trois ans. A son retour, Bonaparte le fit entrer au conseil-d'état, et le créa secrétaire du cabinet pour la guerre et la marine. Clarke suivit l'empereur en Allemagne dans la campagne de 1805, et fut nommé gouverneur de Vienne, ainsi que de la Basse-Autriche, de la Styrie et de la Carinthie. Napoléon lui conféra le titre de grand-officier de la légion d'honneur, et le chargea de présider à la délimitation des frontières du Brisgaw qui touchait au Wurtemberg et au grand duché de Bade. Après avoir fixé les limites respectives de ces deux états, il revint à Paris, entra en conférences avec M. d'Oubril, et conclut avec ce plénipotentiaire russe un traité qu'Alexandre refusa ensuite de ratifier. Après la bataille d'Iéna, Clarke, qui avait pris part à cette journée, fut nommé gouverneur d'Erfurt, puis de Berlin, qu'il commanda pendant un an. Appelé au ministère de la guerre, au mois d'août 1807, il y déploya un zèle et une activité remarquables, dont il fit surtout preuve, lorsque les Anglais débarquèrent à

Flessingue. En moins de huit jours, il leur opposa vingt mille Français, et il ne s'en était pas écoulé quinze, que quarante mille combattants se pressaient autour d'Anvers. Napoléon le récompensa en lui donnant le titre de duc de Feltre, à la place de celui de comte de Limbourg, qu'il avait reçu l'année précédente. Clarke montra en 1814, beaucoup d'empressement à déterminer Marie-Louise à quitter Paris, suivit cette princesse à Blois, et donna son adhésion à la déchéance de l'empereur. Louis XVIII le créa pair de France; Clarke se rendit, durant les cent-jours, à Gand, d'où il revint après la journée de Waterloo, fut nommé ensuite gouverneur d'une division militaire, et membre du conseil privé; il reprit le portefeuille de la guerre, opéra le licenciement de l'armée de la Loire, sortit du ministère vers la fin de 1817, avec le titre de maréchal de France, et se retira dans sa terre de Neuville, où il est mort le 28 octobre 1818, ne laissant qu'une fortune peu considérable.

CLARKE (Hugh), graveur anglais, né en 1745, et mort en 1822, s'occupa beaucoup de la gravure *héraldique* et de la gravure *en lettres*. Il parvint dans ces deux genres à un haut degré de perfection. Il a publié une *Histoire abrégée de la chevalerie*, 2 vol. in-8, et une *Introduction à la science héraldique*, qui a été réimpr. plusieurs fois, et qui passe pour le meilleur ouvrage fait sur cette matière.

CLARKE (Edward - Daniel), célèbre voyageur anglais, naquit en 1768 à Chichester, d'un prébendier de cette ville, qui lui fit faire ses études à Cambridge où il prit ses grades (1790). Il accompagna lord Berwick en Italie (1794), et entreprit en 1799, avec son ami Cripps, un long voyage en Europe et en Asie. Il parcourut le Danemark, la Norvège, la Suède, la Laponie, la Finlande, la Russie, la Crimée, l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine, la Turquie, la Grèce, et reentra en Angleterre par l'Allemagne et la France. Savant minéralogiste, il rapporta de ce voyage une collection considérable d'objets d'histoire naturelle. Il se livra aussi à de grandes recherches de numismatique et d'archéologie : c'est à lui que la bibliothèque cambridgienne doit le beau marbre antique sur lequel sont représentées les fêtes d'Eleusis. Il rapporta encore en Angleterre le célèbre sarcophage d'Alexandre, et l'inscription en trois langues connues sous le nom de *Pierre de Rozette*. Au retour de ces voyages qui furent terminés en 1802, il reçut les ordres sacrés, fut nommé recteur de Harlton, devint professeur de minéralogie à l'université de Cambridge; plus tard il en fut nommé bibliothécaire. Il mourut en 1822. On a de lui : *Témoignages de différents auteurs touchant la statue colossale de Cérès, placée dans le vestibule de la bibliothèque publique de Cambridge, avec un précis de son enlèvement d'Eleusis*, le 22 novembre 1801; le *Tombeau d'Alexandre; Dissertation sur le sarcophage transporté d'Alexandrie au Muséum britannique*, 1805, in-4, 5 fr.; *Distribution méthodique du règne minéral*, 1807, in-fol., 8 fr.; *Lettres au directeur du Muséum britannique*,

1807, in-4; *Description des marbres grecs transportés des bords du Pont-Euxin, de l'Archipel et de la Méditerranée, et placés dans le vestibule de la bibliothèque de l'université à Cambridge*, 1809, in-8; *Voyages en différentes contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique* (en anglais), Londres, 1810-23, 6 vol. gr. in-4, fig., vend. 400 fr.; ouvrage où l'on trouve un grand nombre de faits curieux et importants relatifs à des pays mal connus, ou à des peuplades presque ignorées avant les descriptions du voyageur anglais. Les deux premiers vol. surtout, contenant la Russie, la Tartarie et la Turquie ont eu le plus grand succès. Il a paru une nouvelle traduction, Londres, 1816-20, 11 vol. in-8, fig., 150 à 160 fr. Il existe deux traductions françaises de la 1^{re} partie; l'une donnée en 1812, 2 vol. in-8, mais que le gouvernement ne laissa pas publier, et dont un petit nombre d'exemplaires a été répandu; l'autre en 3 vol. in-8; *Etat présent de l'Espagne et de la nation espagnole*, trad. franç., par Imbert, Paris, 1770, 2 vol. in-12; *Catalogus manuscriptorum qui A. E. D. Clarke comparati, in bibliotheca Bodleiana adservantur; inseruntur scholia quædam inedita in Platonem et in carmina Gregorii Nazianzeni*, Oxonii, 1812, 2 vol. in-4, 10 à 12 fr.; le *Rêveur*, ouvrage périodique dont les exemplaires sont rares même en Angleterre. La relation de ses voyages en Palestine sent le protestantisme et même l'impiété, surtout dans ce qui est relatif aux lieux saints. Son plan de Jérusalem est plein d'erreurs topographiques.

CLARKSON (David), né dans la province d'York en 1621, s'appliqua particulièrement à l'étude des antiquités ecclésiastiques, fut ministre non-conformiste à Londres, et mourut en 1687. Clarkson a été le maître de Tillotson. On a de lui deux traités, l'un *sur l'état primitif de l'épiscopat*, l'autre *sur les liturgies*, en anglais, traduit en français, Rotterdam, 1716, pet. in-8. On ne doit pas s'attendre à des notions exactes sur cette matière de la part d'un ministre protestant.

CLARUS (Julius), jurisconsulte habile, natif d'Alexandrie de la Paille, vers 1525, remplit les premières places de la ville de Milan, et mourut à Carthagène en 1575. Ses œuvres imprimées à Francfort, 1636, in-fol., ne sont plus d'aucun usage.

CLAUBERG (Jean), professeur calviniste à Luisbourg, né à Solingen en Westphalie l'an 1622, mort en 1665, est un des premiers qui aient enseigné la philosophie de Descartes en Allemagne. L'élève de Brandebourg lui donna des témoignages non équivoques de son estime. Il épousa en 1651 Catherine Mercator, fille de Gérard Mercator, habile géographe. Ses ouvrages ont été recueillis, Amsterdam, 1691, 2 v. in-4, 8 à 9 fr. Le plus estimable est sa *Logica vetus et nova*, dont il faisait cas avec raison. On cite aussi *Ars etymologica Teutonum et philosophiæ fontibus derivata*, Duisbourg, 1663, in-8.

CLAUDE LYSIAS, tribun des troupes romaines qui faisaient garde au temple de Jérusalem. Il ar-

racha saint Paul des mains des Juifs qui voulaient le faire mourir ; et pour connaître le sujet de leur animosité contre lui , il fut sur le point de l'appliquer à la question , en le faisant frapper de verges. Mais saint Paul ayant dit qu'il était citoyen romain , ce tribun n'osa passer outre , et l'envoya dans la tour Antonia , d'où il le fit conduire sous une bonne escorte à Césarée , sur les avis qu'il reçut que plus de 40 juifs avaient conspiré contre cet apôtre.

CLAUDE I^{er} (Tiberius-Claudius-Nero-Drusus) , surnommé *Germanicus* et *Britannicus* , fils de Drusus et oncle de Galigula , né à Lyon , 10 ans avant l'ère chrétienne , fut le seul de sa famille que son neveu laissa vivre. Après la mort de Caligula assassiné , Claude fut proclamé empereur par les soldats , qui le rencontrèrent par hasard , comme il se cachait pour échapper aux meurtriers. Quoique le sénat eût envie de rétablir la république , il n'osa s'opposer à son élection , et le reconnut l'an 41 de J.-C. Il était alors dans sa 50^e année. Les maladies de sa jeunesse l'avaient rendu faible et timide. Au commencement de son règne , il s'annonça assez bien ; mais il se démentit bientôt , et ce ne fut plus qu'un enfant sur le trône. Il avait refusé tous les titres fastueux que l'adulation des courtisans avait inventés , il avait orné Rome d'édifices publics , et l'avait charmée par son affabilité et sa politesse , son application aux affaires et son équité. Mais il ne parut ensuite qu'un imbécile qui ne connaissait ni sa force , ni sa faiblesse , ni ses droits , ni son devoir. Le sénat , toujours flatteur , parce qu'il n'était plus maître , décerna les honneurs du triomphe à l'empereur , pour le succès de ses armes dans la Bretagne. Claude voulut le mériter lui-même , passa dans cette île l'an 43 de J.-C. , et y fut vainqueur par ses généraux. A son retour , il retomba dans sa stupidité. L'impudique Messaline , sa femme , le subjuga au point qu'il en apprit les débauches , et en fut même témoin , sans en être troublé. Ce monstre de barbarie et de lubricité voulait-elle se venger du mépris d'un amant , elle trouvait son faible époux toujours prêt à lui obéir. Trente sénateurs et plus de 300 chevaliers furent mis à mort sous son règne. Le barbare prenait plaisir à voir ces exécutions sanguinaires. Il était tellement familiarisé avec l'idée des tortures , qu'un de ses officiers lui rendant compte du supplice d'un homme consulaire , il répondit froidement : « Je ne vous avais pas dit de le faire mourir ; mais qu'importe , puisque cela est fait ? » Camille , gouverneur de la Dalmatie , s'étant fait proclamer empereur , écrivit au fantôme qui régnait à Rome , une lettre pleine de menaces , s'il ne se démettait de l'empire ; Claude allait se soumettre , si on ne l'en avait empêché. Après la mort de Messaline , sa troisième femme , dont il se défit , il épousa Agrippine , sa nièce , quoiqu'il eût promis de ne plus se marier. Celle-ci le subjuga encore : c'est à sa sollicitation qu'il adopta Néron , au préjudice de Britannicus. Elle l'empoisonna avec un ragoût de champignons ; mais comme le poison le rendit simplement malade , elle envoya chercher Xénophon , son médecin , qui , feignant de lui donner un de ces vomitifs dont il se servait ordinaire-

ment après ses débauches , lui fit passer une plume empoisonnée dans la gorge. Il en mourut l'an 54 de J.-C. Sa mère disait « que ce n'était qu'un homme » ébauché ; que la nature l'avait commencé sans » l'achever , » et lorsqu'elle accusait quelqu'un de folie , elle disait « qu'il était plus fou que son fils » Claude. » De lui-même il n'était qu'idiot ; sa faiblesse en fit un tyran. Il composa quelques ouvrages qui se sont perdus , et il y a tout lieu de croire que cette perte n'est pas grande.

CLAUDE II (Marcus-Aurélius-Flavius) , surnommé le *Gothique* , né dans l'Illyrie en 214 , d'abord tribun militaire sous Dèce , eut ensuite le gouvernement de sa province sous Valérien. L'armée le déclara empereur l'an 268 , après la mort de Galien. L'empire reprit une nouvelle vie sous son gouvernement. Il abolit les impôts , rendit aux particuliers les biens que son injuste prédécesseur leur avait enlevés. Une femme , instruite de son équité , vint le trouver et lui dit : « Prince , un officier nommé » Claude a reçu ma terre de Galien ; c'était mon » unique bien , faites-la-moi rendre. » Claude , reconnaissant que c'était de lui-même qu'elle parlait , lui répondit avec douceur : « Il faut que Claude , » empereur , restitue ce qu'a pris Claude , particulier. » Tandis qu'il faisait fleurir l'empire au dedans , il le défendait au dehors. Les Goths , au nombre de 320 , 000 , pillent la Thrace et la Grèce ; Claude marche contre eux , les poursuit jusqu'au mont Hæmus , et remporte les victoires les plus signalées. La peste qui était dans leur armée contribua à leur défaite. Elle se glissa malheureusement dans celle des Romains , y fit les mêmes ravages et emporta Claude en 270 , à l'âge de 56 ans. Cet empereur fut à la fois grand capitaine , juge équitable et bon prince. Un plus long règne eut rendu à Rome tout son éclat , et à l'empire son ancienne gloire.

CLAUDE (saint) , natif de Salins en Franche-Comté , fut chanoine et archevêque de Besançon (le 25^e ou le 29^e). Il quitta cette dignité pour se renfermer dans le monastère de St.-Oyan , bâti sur le Mont-Jura , dont il fut abbé. On comparait ses moines avec ceux de l'ancienne Egypte. L'idée cependant de ceux qui ne jugent de l'état religieux que par ses rapports avec les solitaires , est absolument injuste et déraisonnable. Où est-il écrit que , pour être religieux , il faut vivre dans le désert , renoncer aux sciences , abandonner la défense de la religion , concentrer le zèle dans la recherche de son salut ? « Si les monastères de l'Occident , dit un » auteur , avaient ressemblé à ceux de la Thébaïde , » il est évident que les trésors de l'antiquité ecclésiastique et profane auraient été perdus pour le monde chrétien. Que reste-il de ceux de la Syrie ? » Le souvenir des vertus de ces saints solitaires , » souvenir toujours précieux à la religion , mais » dont l'impression subsiste à peine , parce qu'il » n'a rien laissé de sensible. » Saint Claude mourut à l'âge de 99 ans , en 703 , selon le P. Chifflet , ou en 697 , comme l'a prouvé l'auteur d'une *Dissertation sur l'ordre chronologique des premiers évêques de Besançon* , couronnée par l'académie de

cette ville en 1779. Son corps, retrouvé dans le 13^e siècle, encore intact, fut exposé à la vénération des fidèles, dans l'église du monastère de St.-Oyan, qui prit alors le nom de Claude, et qui devint un objet de dévotion pour une foule de pèlerins qui y accoururent de toutes parts. Il s'est formé peu à peu une ville fort agréable auprès de ce monastère. En 1743, le pape Benoît XIV y érigea un évêché, suffragant de Lyon, et changea l'abbaye en église cathédrale. Les chanoines, pour être reçus, devaient prouver seize quartiers de noblesse, huit paternels et huit maternels. Le corps de saint Claude a été brûlé en 1794. Sa vie a été écrite par le jésuite P. F. Chifflet, et insérée dans le *recueil* de Bollandus, par Boguet, Lyon, 1609, in-12; et par don F. Coquelin, d'abord en latin, puis en italien, Rome, 1652, in-4 et in-8.

CLAUDE, évêque de Turin, au 8^e siècle, était espagnol de naissance. Ayant puisé l'amour de la nouveauté dans l'école de Félix d'Urgel, et perdu ainsi la foi qui est indivisible, il embrassa facilement les erreurs des iconoclastes, et poussa les choses plus loin que la plupart d'entre eux. Il dissimula d'abord ses sentiments, comme font tous les sectaires, de peur de nuire à son élévation dans le clergé; mais sitôt que son ambition fut satisfaite, il leva le masque sans nul ménagement. Dans la première visite qu'il fit de son diocèse, il brisa dans toutes les églises, non-seulement les images, mais encore les croix, et marqua la même fureur contre la vénération des reliques et l'invocation des saints. Un attentat si scandaleux révolta son peuple, qui montra par la vigueur de sa résistance, quel était le véritable état de la croyance parmi les sujets mêmes des monarques français. On s'empressa de toutes parts de confondre l'impiété de Claude. L'abbé Théodémie, ami de l'hypocrite avant qu'il fût démasqué, et Dungal, reclus au monastère de St.-Denis, usèrent de leurs talents pour écarter la contagion qui menaçait l'église occidentale. « Quel orgueil, » dit ce dernier, de fouler aux pieds, de briser » avec mépris ce que depuis 800 ans, c'est-à-dire, » depuis l'établissement du christianisme, les saints » Pères et les plus religieux princes ont permis, ont » ordonné qu'on exposât dans les églises, et même » dans les maisons particulières, pour la gloire du » Seigneur! Peut-on compter au nombre des chré- » tiens celui qui rejette ce que reçoit tout l'Eglise? » Les écrits que Claude eut l'audace de produire en faveur de son impiété furent condamnés par les évêques.

CLAUDE, frère célestin, vivait sous le règne de Charles VI, au commencement du 15^e siècle, et il était digne d'éclairer le nôtre. Nous avons de lui un ouvrage philosophique *Des erreurs de nos sensations et des influences célestes sur la terre*, contre l'astrologie judiciaire, où il s'exprime avec tant de justesse et de précision, qu'on le croirait l'ouvrage d'un moderne, si on le traduisait du latin sans indiquer l'auteur. Oronce Finé en a publié une 2^e édition en 1542, chez Simon de Colines, sous ce titre : *De his quæ mundo mirabiliter eveniunt*. L'auteur mérite d'être placé à côté des Bacon et des

Locke. Les auteurs de la Biographie universelle et quelques autres biographes, au lieu de lui donner la qualification de *frère célestin*, l'appellent François-Claude Célestin.

CLAUDE (Jean), célèbre ministre protestant, né à la Sauvetat dans l'Agenois en 1619, d'un père ministre, fut élevé par lui dans le sein de la théologie et de la controverse. Ministre à l'âge de 26 ans, il professa ensuite pendant huit ans la théologie à Nîmes avec le plus grand succès. Claude s'étant opposé aux sages intentions de quelques-uns de son parti, qui voulaient réunir les protestants à l'Eglise, le ministère lui fut interdit par la cour dans le Languedoc et dans le Quercy. Il vint à Paris et fut ministre de Charenton depuis 1666 jusqu'en 1685, année de la révocation de l'édit de Nantes. Il passa alors en Hollande, où ses talents et son nom l'avaient annoncé depuis longtemps. Le prince d'Orange le gratifia d'une pension. Il mourut peu de temps après, en 1687, regardé par son parti comme l'homme le plus capable de combattre Arnauld et Bossuet. Son éloquence était forte, animée, serrée, pressante. Il manquait d'une certaine élégance, mais son style n'en était pas moins fort, pour être simple. Peu de controversistes se sont servis plus heureusement des finesses de la logique et des autorités de l'érudition; il en tira tout le parti qu'on peut s'en promettre quand on a contre soi la vérité, et qu'on ne peut tabler que sur des principes faux. On remarque ce caractère dans tous ses ouvrages, dont les principaux sont : *Réponse au Traité de la perpétuité de la foi sur l'eucharistie*, 1671, 2 vol. in-8; *Défense de la réformation, ou Réponse aux préjugés légitimes de Nicole*, 2 vol. in-4 et in-12; *Réponse à la conférence de Bossuet*, in-12; *Les plaintes des protestants cruellement opprimés dans le royaume de France*, Cologne, 1713, in-12; ouvrage où il paraît avoir oublié les maux que la secte avait causés dans ce pays. Bayle lui-même se moque des lamentations des calvinistes sur leurs prétendues persécutions, et leur déclare que leur conduite justifie pleinement la sévérité avec laquelle on les a traités en France. Plusieurs *sermons*, in-8, écrits avec une éloquence mâle et vigoureuse. Cinq volumes in-12 d'*OEuvres posthumes*, contenant divers traités de théologie et de controverse. Nicéron a donné la liste de ses ouvrages; mais elle est incomplète. Sa *Vie* a été écrite par Abel Rotolphe de La Devèze, Amsterdam, 1687, in-16.

CLAUDE (Jean-Jacques), petit-fils du précédent, naquit à la Haye en 1684. Dès l'âge de 15 ans il publia une *dissertation* latine sur la salutation des anciens, Utrecht, 1702, in-12; à l'âge de 18 ans, une autre *dissertation* dans la même langue, sur les nourrices et les pédagogues : ces deux dissertations ont été réunies et publiées à Utrecht en 1702, in-12. S'étant consacré ensuite à l'étude de la théologie, il devint pasteur de l'église française de Londres en 1710, et mourut en 1712, fort regretté. Après sa mort, son frère fit imprimer un volume de ses sermons, où il y a plus de solidité que d'ornements et de pathétique.

CLAUDIA QUINTIA, vestale, soupçonnée de

libertinage, saisit l'occasion d'une grande solennité pour faire éclater son innocence. Le vaisseau qui transportait de Phrygie à Rome la déesse Idée, la *grand'mère des dieux*, s'arrêta tout d'un coup à l'entrée du Tibre, sans qu'on pût le faire avancer : mais Claudia, dit l'histoire ou la fable, le tira sans peine avec sa ceinture. (*Voy. VESTA.*) Du reste, cette grande déesse, que les Romains reçurent avec une joie et une pompe incroyables, n'était autre chose qu'une pierre sans sculpture et sans forme. « Peut-on, dit Rollin, lire les honneurs divins rendus à cette pierre brute par un peuple si sage » d'ailleurs, sans déplorer les funestes effets de l'idolâtrie, et sans remercier avec la plus vive reconnaissance le Dieu de miséricorde qui nous en a préservés. »

CLAUDIA, dame romaine, convertie par saint Paul, et dont parle cet apôtre sur la fin de la 2^e épître à Timothée. On ignore de qui elle était femme.

CLAUDIA (Antonia), fille de l'empereur Claude, fut d'abord mariée à Cnéius Pompéius, mis à mort par ordre de Messaline, et ensuite à Sylla Faustus, dont elle eut un fils. Ce second époux de Claudia fut assassiné par ordre de Néron l'an 62 de J.-C. Elle fut elle-même victime de la barbarie de ce prince qui, devenu veuf de Poppée, morte enceinte sous ses coups, lui offrit sa main avec le titre d'impératrice. Elle rejeta ses offres, et Néron lui fit ôter la vie, lorsqu'elle était encore à la fleur de son âge.

CLAUDIEN, poète latin, natif d'Alexandrie en Egypte, florissait sous Arcadius et Honorius, qui lui firent ériger une statue dans la place Trajane. Il fut l'ami de Stilicon, qui périt en voulant usurper le trône impérial. Alors l'amitié d'un grand homme, devenu coupable, fut un crime, et Claudien quitta la cour. On croit qu'il passa le reste de sa vie dans la retraite et la disgrâce. Ce poète était né avec un esprit vif et élevé : c'est le caractère de ses écrits. Une imagination à quelques fois l'éclat de celle d'Homère, des expressions de génie, de la force quand il peint, de la précision toutes les fois qu'il est sans images, assez d'étendue dans ses tableaux, et surtout la plus grande richesse dans ses couleurs : voilà les beautés de Claudien. Mais il est rare que la fin de ses pièces réponde à leur commencement. Il est souvent enflé ; il se laisse emporter à ses saillies ; il n'a nul goût pour varier le tour des vers qui retombent sans cesse dans la même cadence. Les écrivains qui ont dit que c'est le poète héroïque qui a le plus approché de Virgile, devaient aussi remarquer que ce n'est que de fort loin. Il passe pourtant pour un des derniers poètes latins qui aient eu quelque pureté dans un siècle grossier. Parmi les éditions de Claudien, on estime les suivantes : Vicence, 1482, in-fol., vend. 240 fr. ; Florentiae, 1519, in-8, 20 à 25 fr. ; Parisiis, 1530, in-8 ; Antuerpiæ, 1571-72, 2 tom. in-12, 3 à 6 fr. ; Francof., 1659, in-4, 5 à 8 fr. ; Lugd.-Bat., Elzevir, 1650, pet. in-12, 12 à 18 fr. ; Amstel., 1665, in-8, 24 à 30 fr. ; Paris, 1677, in-4, 30 à 40 fr. ; Lipsiæ, 1759, 2 tom. in-8, 12 à 15 fr. ; Amsteld., 1760, in-4, 18 à 24 fr. ; Londini, 1819, gr. in-18, 6 fr. ; ibid., 1821, 3 vol. in-8 ; Paris, Lemaire, 1824, 2 vol. in-8. Les pièces que

les connaisseurs lisent avec le plus de plaisir dans Claudien, sont les *Invectives* contre Rufin, en deux livres ; celles contre Eutrope, aussi en deux. Après ces pièces vient le poème de l'*Enlèvement de Proserpine*, et celui du *Consulat d'Honorius* suit de près. Plusieurs critiques ont cru que Claudien était chrétien ; mais il paraît qu'ils se sont trompés, et que ce n'est que par considération pour Honorius que le poète a quelquefois célébré cette religion. Nous avons une traduction complète de ses *œuvres*, dans la collection des classiques de Panckoucke, par Latour, Paris, 1798, 2 vol. in-8, 10 fr., et par Heguin-Deguerle et Trognon (avec le texte), Paris, 1830-32, 2 vol. in-8, 14 fr. Michaud de l'acad. franç. a donné en vers français une imitation de son poème sur l'*Enlèvement de Proserpine*, à la suite de la 3^e édit. du *Printemps d'un proscrit*. Le même morceau avait été trad. en prose par G. Al-dibert, Toulouse, 1621, in-12.

CLAUDIEN MAMERTIN, prêtre et frère de Mamert, archevêque de Vienne, publia dans le 5^e siècle un *Traité sur la nature de l'âme* contre Fauste de Riez, qui prétendait, dit-on, qu'elle n'est pas spirituelle, Hanau, 1622, et Zwickau, 1655, in-8. L'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Racine lui attribue une pièce de vers contre la poésie profane ; mais ce poème est une suite de la lettre de saint Paulin de Nole à Jove. C'est avec plus de raison qu'on lui donne l'Hymne de la Croix, que plusieurs diocèses chantent au vendredi saint : *Pange, lingua, gloriosi prælium certaminis*, etc. Elle se trouve dans la Bibliothèque des Pères, et dans les livres d'église. Mamert avait été moine dans sa jeunesse, et avait lu une partie des auteurs grecs et latins. Il était un des plus savants de son temps, et mourut en 473 ou 474.

CLAUDIUS (Appius). La famille Claudia était d'origine sabine. Le chef Atta Clausus vint avec 5000 familles soumises à son patronage, s'établir à Rome 504 ans avant J.-C., fut placé dans l'ordre des patriciens, mis au nombre des sénateurs et élu consul avec Servilius neuf ans après son arrivée. Sa rigueur envers les débiteurs fut excessive. Son fils devint consul : son petit-fils fut le décemvir connu par la mort de Virginie. (*Voy. VIRGINIE.*)

CLAUDIUS PULCHER (Publius), fils d'Appius-Claudius-Cæcus, consul romain l'an 249 avant J.-C. avec L. Julius-Pullus, perdit une bataille navale en Sicile contre les Carthaginois. Il fit une autre entreprise sur *Trapani*, en Sicile ; mais Asdrubal, gouverneur de la place, en étant averti, l'attendit en bataille à l'embouchure de son port. Claudius, quoique surpris de trouver les ennemis en bonne posture, les attaqua inconsidérément. Asdrubal, se servant de son avantage, coula à fond plusieurs vaisseaux des Romains, en prit 93, et poursuivit les autres jusqu'au près de Lilybée. Les dévots du paganisme crurent que le mépris, bien louable en lui-même, s'il eût pris sa source dans une religion plus éclairée, que Claudius avait fait paraître des augures, lui avait attiré ce châtement ; car comme on lui présenta la cage où étaient les oiseaux sacrés, voyant qu'ils ne voulaient point manger :

Qu'ils boivent, dit-il, *puisqu'ils ne veulent pas manger*, et aussitôt il les fit jeter à l'eau. Claudius, de retour à Rome, fut déposé et condamné à l'amende. On l'obligea même de nommer un dictateur. Il désigna un certain C. Glaucia, l'objet de la risée du peuple. Le sénat contraignit ce dernier à se démettre en faveur d'Attilius Collatinus. Claudius ne respectait pas plus sa patrie que sa religion. Il était un de ces téméraires trop communs aujourd'hui, qui se moquent également et des honneurs qu'on rend à Dieu et de l'obéissance qu'on doit aux hommes placés au-dessus des autres hommes.—Il y a eu un autre CLAUDIUS PULCHER (Appius) qui fut collègue de Cicéron, comme augure, et son prédécesseur dans le gouvernement de la Cilicie.

CLAUDIUS MARIUS VICTOR, ou VICTORIUS, rhéteur de Marseille dans le 5^e siècle, mort sous l'empire de Théodose le Jeune et de Valentinien III, laissa un *poème sur la Genèse* en vers hexamètres, et une *épître* à l'abbé Salomon contre la corruption des mœurs de son siècle. Ces deux ouvrages ont été imprimés avec les *poésies de saint Avite* de Vienne. Victor mourut vers l'an 450.

CLAUSEL (Jean-Baptiste), envoyé comme député à l'Assemblée législative et à la convention par le département de l'Arriège, resta silencieux et obscur, au côté gauche de l'assemblée, jusqu'au procès du roi, époque où il commença à parler et à se montrer l'un des plus ardents révolutionnaires : il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Le 5 octobre 1793, il demanda l'arrestation des membres de l'assemblée constituante qui avaient protesté contre la constitution de 91. Peu de temps après il provoqua le rappel des représentants nobles qui avaient été envoyés en mission. Elu secrétaire de l'Assemblée, puis membre du comité de sûreté générale, il sembla changer de parti après le 9 thermidor, se déclara contre les jacobins, et surtout contre les démagogues Clémence et Marchand, et plus tard contre Collot, Billaud et Barrère. En même temps il avait conservé sa haine contre les royalistes : ce fut dans la crainte que lui inspirait ce parti qu'il vota contre la suppression des comités révolutionnaires, et contre la proposition de rapporter la loi dite des *suspects*. *Il ne faut pas*, dit-il, *que les aristocrates pensent que la Convention veuille les protéger parce qu'elle a mis l'humanité à l'ordre du jour*. Il demanda la révocation du décret qui avait suspendu la vente des biens des condamnés, et réclama l'institution des *fêtes décadaires* qui devaient, selon lui, remplacer les fêtes religieuses, *afin de détruire*, disait-il, *le fanatisme plus dangereux encore que le royalisme*. Il vota le maintien des taxes révolutionnaires imposées par Saint-Just sur plusieurs communes, disant qu'en révolution il ne faut jamais regarder en arrière. Tous ses votes étaient donnés dans le même esprit. A l'époque des 2 et 3 prairial il montra quelque courage, parvint à rétablir l'ordre dans la salle, et fit établir le soir même une commission militaire pour juger sur-le-champ les révoltés. Au conseil des anciens où il entra, Clausel manifesta la même

exagération de principes et un caractère aussi emporté : ainsi on le vit s'opposer à l'admission de Job-Aimé, et voter l'expulsion de Ferrand-Vailand, parce qu'ils étaient accusés tous deux de royalisme. Il approuva les déclamations de Creuzé Latouche contre les prêtres, et en demanda l'impresion, disant à ceux qui s'y opposaient : *Vous avez beau faire, la république vous avalera*. Il se prononça pour le Directoire au 18 fructidor, et pour Bonaparte au 18 brumaire. Il fut élu membre du corps législatif le 9 novembre 1798. Il mourut en 1804.

CLAUSEL DE COUSSERGUES (Michel Armand), né le 7 octobre 1763 à Coussergues, diocèse de Rhodéz, commença l'exercice du ministère dans la communauté des prêtres de la paroisse Saint-Sulpice, maison renommée pour sa régularité, et qui était comme une école ou beaucoup de jeunes prêtres aimaient à faire l'apprentissage des fonctions sacerdotales. Les troubles de 1789 l'engagèrent à se retirer dans son diocèse où il passa les temps les plus fâcheux de la révolution. Sous la terreur il fut mis en prison comme prêtre insermenté et comme frère de deux émigrés. De retour à Paris en 1797, il associa ses efforts à ceux de quelques ecclésiastiques qui tentèrent les premiers de rétablir l'exercice public de la religion dans la capitale. En 1802 l'abbé Clausel coopéra avec son frère aîné à une édition des *vies des saints*, purgée des défauts qui déparaient celle de Mesangy, y ajouta plusieurs articles essentiels qui avaient été omis, et y joignit des pratiques et des prières. Cette édition a servi de modèle à d'autres qui ont été faites depuis. Après le concordat de 1801, l'abbé Clausel fut nommé grand vicaire d'Amiens. Il résida quelque temps dans cette ville avec ce titre, mais ensuite il fut fixé par son évêque à Beauvais, et chargé de l'administration spirituelle du département de l'Oise où se trouvaient les anciens sièges de Beauvais, de Noyon et de Senlis. En 1822 il fut appelé au conseil royal d'instruction publique : M. Frayssinous son ancien condisciple et son ami intime, ayant été la même année promu à l'épiscopat et nommé grand maître de l'université, il eût été facile à l'abbé Clausel de parvenir, s'il l'eût voulu, aux premiers rangs du clergé ; mais il se contenta d'influer sur quelques choix pour l'épiscopat et resta lui-même dans la position où la Providence l'avait placé. Quelques discussions très-vives sur des matières assez graves, une entre autres avec M. de la Mennais qui rédigeait alors le *Mémorial catholique*, fournirent à l'abbé Clausel l'occasion de lancer dans le public divers écrits qui éveillèrent bien des susceptibilités, et suscitèrent contre l'auteur des haines implacables (voir pour le détail de ces diverses affaires l'*Ami de la religion* n° 2409) ; une autre circonstance eut une influence non moins marquée sur son repos : M. Feutrier, depuis successeur de M. Frayssinous au ministère des affaires ecclésiastiques, ayant publié un catéchisme dans lequel l'abbé Clausel crut remarquer des choses singulières et hasardées, cet infatigable ennemi de toute apparence de nouveautés qu'il pouvait considérer comme dangereuses, publia des *Observations sur*

ce nouveau Catéchisme et sur l'instruction pastorale donnée à cette occasion, in-8 de 55 pages. Cette brochure un peu sévère ayant indisposé contre lui le nouveau ministre, on lui conseilla de s'absenter quelque temps. Il demanda un congé dont il profita pour aller à Rome où il passa plusieurs mois. Il revint en France en 1829 et reprit ses fonctions au conseil d'instruction publique. Lors de la révolution de 1830 il donna sa démission, et se retira à Versailles auprès de son intime ami, M. Borderies qui était devenu évêque de cette ville et qui voulut l'avoir dans son conseil. C'est là qu'il mourut le 22 janvier 1835, après une maladie de quelques mois.

CLAVER (Pierre), issu d'une des meilleures maisons de la Catalogne, entra chez les jésuites, à Tarragone, en 1602, et obtint, en 1610, d'être envoyé en Amérique avec quelques autres missionnaires, pour prêcher la foi à Carthagène et dans les provinces voisines. A peine fut-il arrivé, qu'il se sentit ému des plus vifs sentiments de compassion et de charité pour les pauvres nègres qui gémissaient tout à la fois sous l'esclavage du démon et des hommes. Occupé nuit et jour des moyens de soulager leurs misères spirituelles et corporelles, on l'eût pris pour l'esclave des esclaves. Il visitait les prisons et les hôpitaux, et s'appliquait avec une ardeur infatigable à la conversion des infidèles et des mauvais chrétiens. Il est aisé de juger de quelles bénédictions furent comblés les travaux d'un tel ministre. Dieu favorisa aussi son serviteur du don des miracles. Le P. Claver mourut en 1654, âgé d'environ 72 ans. Benoît XIV confirma, en 1747, le décret de la congrégation des Rites, qui déclara compétentes et suffisantes les preuves du degré d'héroïsme dans lequel ce vénérable missionnaire a possédé et pratiqué toutes les vertus chrétiennes. *Voy. sa vie* par le P. Fleuriu, 1751, in-12.

CLAVERS (Henri), né à Louvain en 1735, recteur magnifique de l'université de cette ville, se rendit principalement célèbre par la vigoureuse résistance qu'il opposa en 1788 à la destruction de cette école illustre, par son exil et les durs traitements qu'il essuya pour une cause si honorable. Il mourut à Louvain en 1790, n'ayant joui que très-peu de temps de la consolation de voir les sciences et la religion vengées. L'université a publié sa notice nécrologique, où l'on trouve vraiment *le fortum et tenacem propositi virum*, et en même temps un tableau touchant de la détresse où était réduite alors cette ancienne et orthodoxe école.

CLAVIER (Etienne), savant helléniste, né à Lyon en 1762, mourut à Paris en 1817. Avant la révolution, il était conseiller au *Châtelet* de Paris; il devint ensuite juge criminel de la cour de la Seine, place qu'il perdit à la suite du jugement de Moreau, qu'il refusa de condamner. Dès lors il s'occupa de travaux littéraires qui le consolèrent de la disgrâce qu'il avait encourue pour avoir écouté la voix de sa conscience. *Eh! qui nous ferait grâce à nous?* disait-il à Murat, au moment où celui-ci lui assurait que Bonaparte ferait grâce à Moreau. Louis XVIII le créa chevalier de la légion d'honneur (30 septembre 1814), et le nomma censeur

royal le 28 octobre de la même année. A l'époque de la réorganisation de l'Institut (21 mai 1816), il fut compris dans la liste des membres de l'académie des Inscriptions et belles-lettres. On lui doit une édition de la traduction de *Plutarque*, par Amiot, 1801 à 1806, 25 vol. in-8, 80 à 100 fr., à laquelle il a ajouté des notes, Paris; une traduction d'*Apolodore*, avec le texte grec, Paris, 1805, 2 vol. in-8; *Histoire des premiers temps de la Grèce, depuis Inachus jusqu'à la chute des Pisistratides*, Paris, 1822, 3 vol. in-8, avec 10 portr., 21 fr.; *Mémoire sur les oracles des anciens*, Paris, 1811, in-8; une traduction de *Pausanias*, bien supérieure à celle de Gédéon, Paris, 1814-23, 7 vol. in-8, 66 fr., gr. pap. vél., 120 fr.; plusieurs *morceaux* savants, insérés dans le Magasin encyclopédique et dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions. Il était un des collaborateurs de la Biographie universelle, où il a rédigé un grand nombre d'articles, particulièrement ceux tirés de l'histoire grecque.

CLAVIERE (Etienne), banquier, ministre des finances sous Louis XVI, né à Genève en 1735, d'un Français qui s'était retiré dans cette ville. Il en fut chassé à la suite d'une discussion orageuse qu'il eut au milieu des discordes civiles qui agiterent cette république au commencement du dernier siècle, et vint s'établir à Paris. Il y continua ses opérations de banque, introduisit à la bourse un esprit d'*agio*, qui n'était connu encore qu'imparfaitement, et qui depuis a fait fortune. Lorsque la révolution arriva, il s'en montra le partisan outré. Lié avec Mirabeau, Brissot et autres du même parti, il les aida dans leurs projets contre la cour, leur fut très-utile dans les questions financières, écrivit contre Necker, son compatriote, qu'il n'aimait pas, attaqua ses plans de finances, et fut plusieurs fois loué à la tribune comme un excellent publiciste et un habile financier. Quoique étranger, il fut, en 1791, nommé député suppléant à l'Assemblée législative par les électeurs du département de Paris; et il aurait pu y prendre place après la démission de Moneron, mais il préféra le ministère des finances, auquel il fut appelé au mois de mars 1792 par l'influence de Brissot et de son parti. Après le 10 août il devint membre du Conseil exécutif. Il ne réussit pas mieux que ses prédécesseurs à rétablir les finances, et fut successivement attaqué par Robespierre, Billaud-Varenne et les sections de Paris, qui le dénoncèrent avec une espèce de fureur. Pour toute réponse, il provoqua l'examen de sa conduite politique; mais les événements du 31 mai 1793, en renversant ses protecteurs, entraînèrent sa chute. Il fut arrêté le 2 juin, décrété d'accusation le 9 du même mois, et traduit au tribunal révolutionnaire. Convaincu qu'il ne pouvait éviter la mort, il préféra se la donner lui-même, en s'enfonçant, pendant la nuit du 8 au 9 décembre, la veille du jour où il devait être jugé, un large couteau dans le sein. Sa femme s'empoisonna deux jours après. On lui accorde de la sagacité et des connaissances; mais il avait un amour-propre extrême, et une tête beaucoup trop exaltée pour un emploi de ce genre. Il a publié diverses brochures,

particulièrement sur *les finances* ; elles décèlent du talent, de la finesse, mais trop d'idées systématiques rendues dans un style incorrect et déclamatoire. Il a fourni plusieurs articles aux journaux patriotiques, et notamment à la *Chronique de Paris*. Il a coopéré au livre intitulé : *De la France et des Etats-Unis* dans le 3^e vol. du *Nouveau voyage* dans les Etats-Unis.

CLAVIGÉRO (François-Xavier), jésuite, né au Mexique vers l'an 1720. Après la suppression de son ordre, il se retira à Césène, et il y écrivit une histoire fort curieuse du Mexique, sous ce titre : *Storia antica del Messico, cavata da migliori storici Spagnuoli e da manoscritti e pitture antiche degli Indiani*, Césène, 1780-81, 4 vol. in-4, réimpr., Londres, 1826, 2 vol. gr. in-8, 25 à 30 fr. Cette histoire a été traduite en anglais par Cullen, Londres, 1787, 2 v. in-4. Il en a paru un abrégé en allem., Leipzig, 1789, 2 vol. in-8. Il avait employé 36 ans à parcourir sa patrie et à recueillir des matériaux. Le P. Clavigéro est mort en 1793.

CLAVIGNY (Jacques de la MARIOUSE de), du diocèse de Bayeux, dont il fut chanoine, abbé de Gondan, est auteur de plusieurs petits ouvrages in-16 ; *Traduction libre des psaumes des vêpres du dimanche*, in-12 ; *Du luxe* ; *La vie de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre*, 1675, in-12 ; *Les prières que David a faites à Dieu comme roi*, 1690, in-12. Il mourut en 1702.

CLAVIJO-Y-FAXARDO (dom Joseph), littérateur espagnol, avait publié avec succès un journal périodique intitulé *el Pensador*, et quelques autres bons ouvrages, et jouissait paisiblement à Madrid de la réputation d'un homme de lettres éclairé, lorsque ses rapports avec une sœur de Beaumarchais, qu'il avait aimée et qu'il n'aimait plus, lui attirèrent une affaire d'honneur avec le frère. C'est par là que Beaumarchais se fit connaître dans le monde. Clavijo manqua d'y perdre la vie, et y perdit en effet toutes ses places, que son antagoniste eut assez de crédit pour lui faire ôter en même temps qu'il l'accablait de ridicule. Un auteur allemand s'empara de cette aventure pour en faire un drame sous le titre de *Clavijo*, où, après l'avoir présenté, sur la foi de Beaumarchais, comme un séducteur, il le fit mourir sur la scène, pour donner à sa pièce un dénouement tragique. Marsollier des Vivetières, et Cubières-Palmézeaux firent aussi chacun un drame. Pendant ce temps Clavijo travaillait à Madrid à la rédaction du *Mercurio historique et politique* de cette ville, dont il était chargé depuis 1773. Il recouvra toutes ses places, et il était vice-directeur du cabinet d'histoire naturelle depuis plusieurs années, lorsqu'il mourut en 1806. Clavijo fut directeur du théâtre de *los Sitios*. Il a traduit en espagnol l'Histoire naturelle de Buffon, Madrid, 1785 et 1790, 12 vol. in-8. Loin de ressembler au portrait hideux qu'en a fait Beaumarchais, qui savait peindre des couleurs les plus odieuses ceux qui avaient le malheur de s'attirer sa haine, Clavijo avait des mœurs douces et un esprit sain et éclairé.

CLAVIUS (Christophe), jésuite de Bamberg,

surnommé l'Euclide du 16^e siècle, fut envoyé à Rome, où Grégoire XIII l'employa à la correction du calendrier. Il fut chargé d'expliquer et de faire valoir la réforme qui y fut faite en 1581. C'est ce qu'il exécuta dans son traité de *Calendario Gregoriano*. Cet ouvrage fut attaqué par plusieurs protestants passionnés, entre autres par Joseph Scaliger ; mais Clavius le défendit avec autant de savoir que de vivacité. Ce jésuite, aussi profond géomètre qu'habile astronome, fut regardé comme un nouvel Euclide. On a de lui plusieurs ouvrages recueillis en cinq vol. in-fol. « Ce sont de ces collections, dit un auteur, dont un savant ne saurait guère se passer. » On y trouve des *Commentaires* sur Euclide, sur Théodore, sur Sacrobosco ; des *Traité de mathématiques* ; ses *Apologies du calendrier romain* contre Scaliger. Clavius mourut en 1612, à 75 ans, terrassé par un buffle en fureur, pendant qu'il visitait les sept églises de Rome.

CLAYTON (Robert), prélat irlandais, membre de la société royale et de celle des antiquaires de Londres, fut évêque de Killala en 1729, puis de Corck en 1735, et enfin de Clogher en 1745, et mourut en 1758, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages estimés, tous écrits en anglais : *Introduction à l'histoire des Juifs*, traduite de l'anglais en français, Leyde, 1752, in-4 ; la *Chronologie du texte hébreu défendue*, 1751, in-4 ; *Dissertation sur les prophéties*, ouvrage qui a pour but de prouver que la fin de la dispersion des Juifs et la ruine du papisme auront lieu vers l'an 2000 ; *Recherches sur la naissance du Messie*, 1751, in-8 ; *Le dogme de la Trinité conforme aux lumières de la raison*, 1751, in-4 ; ce qu'il faut entendre d'une conformité négative, c'est-à-dire d'une non opposition ; ouvrage qui a beaucoup de rapport au traité de Leibnitz, intitulé : *Sacro-sancta Trinitas per nova argumenta logica defensa ; Défense de l'histoire du vieux et du nouveau Testament*, contre milord Bolingbroke, 1752-1759, 3 vol. in-8 ; *Journal d'un voyage du grand Caire au mont Sinai, avec des remarques sur l'origine des hiéroglyphes, et la mythologie des anciens Egyptiens*, 1753, in-4.

CLÉANDRE, Phrygien d'origine, esclave de condition, sut gagner les bonnes grâces de l'empereur Commode, qui en fit son favori et son chambellan, l'an 182 de J.-C., après la mort de Pérénius, puni deux ans auparavant du dernier supplice, pour ses concussions et ses crimes. Cléandre, dans ce poste glissant, ne fut pas plus modéré que celui auquel il succédait. Créé ministre d'état, il vendait toutes les charges de l'empire ; il mettait à prix d'argent des affranchis dans le sénat, et l'on compta en une seule année 25 consuls désignés. Il cassait les jugements des magistrats ; et ceux qui lui étaient suspects, il les rendait criminels auprès de son maître. Enfin son insolence et sa cruauté allèrent à un tel excès, que le peuple romain, ne pouvant plus le souffrir, fut sur le point de se soulever. L'empereur, contraint d'abandonner Cléandre à l'indignation publique, lui fit couper la tête, l'an de J.-C. 199.

CLÉANTHE, philosophe stoïcien, né à Assos, dans la Troade, en Asie, fut d'abord athlète, et se mit ensuite parmi les disciples de Zénon. Il gagnait sa vie à tirer de l'eau pendant la nuit, afin de pouvoir étudier le jour. L'aréopage l'ayant appelé pour répondre quel métier le faisait vivre, il amena un jardinier et une bonne femme : il puisait de l'eau pour l'un, et pétrissait pour l'autre. Les juges voulurent lui faire un présent ; mais le philosophe, que la singularité illustrait, refusa de l'accepter. Après la mort de Zénon, il remplit sa place au Portique, et eut pour disciples le roi Antigonos, et Chrysippe qui fut son successeur. Cléanthe, qui florissait environ l'an 260 avant J.-C., se laissa mourir de faim à l'âge de 70 ans. Cet homme, qui n'avait pas le courage de supporter la vie, endurait assez patiemment les plaisanteries des philosophes ses confrères ; mais ce n'était pas sans assaisonner ses réponses de quelque grain de vanité. Quelqu'un l'ayant appelé à : *Je suis celui de Zénon*, répondit-il, *et il n'y a que moi seul qui puisse porter son paquet*. On lui reprochait un jour sa timidité, *C'est un heureux défaut*, dit-il, *j'en commets moins de fautes*. Il comparait les péripatéticiens aux instruments de musique, qui font du bruit et ne s'entendent pas eux-mêmes : comparaison qui peut être appliquée à bien des philosophes.

CLÉARQUE, Spartiate, envoyé à Byzance par sa république, profita des troubles de cette ville pour s'ériger en tyran. Lacédémone l'ayant rappelé, il aima mieux se réfugier dans l'Ionie, près du jeune Cyrus, que d'obéir. Après la victoire d'Artaxerxès sur ce prince, son frère, Cléarque alla chez Tissapherne, satrape d'Artaxerxès, avec plusieurs officiers grecs. Tissapherne les arrêta, et les envoya au roi, qui les fit mourir, contre la foi du traité de paix, l'an 403 avant J.-C. Sa grande maxime était, *Qu'on ne saurait rien faire d'une armée sans une sévère discipline* : aussi répétait-il souvent, *qu'un soldat doit plus craindre son général que les ennemis*.

CLÉARQUE, philosophe péripatéticien, et disciple d'Aristote, était natif de Soles. Les anciens auteurs parlent de lui avec éloge, et assurent qu'il ne cédait en mérite à aucun de sa secte. Il composa divers ouvrages, mais on lui attribue à tort un fragment du *Traité touchant le sommeil*, conservé par Joseph.

CLÉAVER (William), prélat anglais, naquit en 1742 à Twyford, dans le Buckinghamshire. Son père était un honnête ecclésiastique. Le jeune Cléaver termina ses études à Oxford, et devint ensuite précepteur du marquis de Buckingham. Ce fut à la protection de ce seigneur qu'il dut en 1784 la prébende de Westminster, en 1787 l'évêché de Chester, en 1806 celui de St.-Asaph. On a de lui : *Rythmo græcorum liber singularis*, Oxonii, 1788, in-8, 6 à 9 fr., et un *Recueil de sermons*, qu'il publia avec ceux de son frère. Il a fait paraître d'autres ouvrages sous le voile de l'anonyme : il est mort en 1815.

CLÉLIE, l'une des filles romaines données en otage à Porsenna, lorsqu'il mit le siège devant Rome,

vers l'an 507 avant J.-C., pour rétablir les Tarquins sur le trône. Ennuyée du tumulte du camp, elle se sauva et passa le Tibre à la nage, malgré les traits qu'on lui lançait du rivage. Porsenna, à qui on la renvoya, lui fit présent d'un cheval superbement équipé, et lui permit d'emmener avec elle, en s'en retournant, celles de ses compagnes qu'elle voudrait ; elle choisit les plus jeunes, parce que leur âge les exposait davantage. Le sénat fit ériger à cette héroïne une statue équestre dans la place publique.

CLEMENCE-ISAURE, fondatrice des *Jeux floraux* à Toulouse, au 15^e siècle, contribua à la renaissance des lettres, en offrant une récompense annuelle à l'auteur du meilleur poème. On a peu de détails sur la vie de cette femme célèbre ; l'époque de sa naissance et celle de sa mort sont inconnues. Elle vivait en 1478, et en 1513 elle était morte depuis peu de temps. Elle a légué à la ville de Toulouse des biens considérables, dont les revenus sont exclusivement affectés à la célébration de ces fêtes littéraires. Cette académie, dissoute en 1790, a repris ses exercices en 1806. Une *Histoire complète des Jeux floraux* a été faite par Poitevin-Peitavi, secrétaire perpétuel, sous le titre de *Mémoire pour servir à l'histoire des Jeux floraux*, Toulouse, 1815, 2 vol. in-8, 6 à 8 fr.

CLÉMENCE (Joseph-Guillaume), né au Havre en 1717, chanoine de Rouen, s'est fait connaître par des ouvrages savants et solides, où le christianisme est défendu avec dignité et avec force ; tels que la *Défense des livres de l'ancien Testament contre la Philosophie de l'histoire* de Voltaire, Rouen, 1768, in-8, 4 fr. ; l'*Authenticité des livres tant du nouveau que de l'ancien Testament démontrée, et leur véridicité défendue, en réfutation de la Bible enfin expliquée de V.* (Voltaire), Paris, 1782, in-8, 3 fr. ; cet ouvrage décele autant d'érudition que de critique ; il est écrit d'une manière vigoureuse et avec tout le laconisme que la chose comporte. Sous ces considérations on le préfère à celui que Contant de La Molette a écrit pour réfuter la même production de Voltaire. « En reconnaissant, dit un critique, dans Contant un grand nombre de bonnes observations, il faut convenir qu'un étalage souvent inutile de science hébraïque, et des discussions grammaticales, semblent y prendre la place des raisonnements les plus victorieux que la matière fait naître comme d'elle-même ; et qu'en général sa manière n'a ni la précision, ni la dignité, ni la logique de Clémence. » Il y a cependant dans le traité de celui-ci quelques inadvertances et inexactitudes qu'il était facile d'éviter. On a encore de lui les *Caractères du Messie vérifiés en Jésus de Nazareth*, Rouen, 1776, 2 vol. in-8, 8 fr. L'abbé Clémence mourut en 1792.

CLÉMENCET (D. Charles), né en 1703 à Pain-blanc, diocèse d'Autun, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1723. Après avoir enseigné la rhétorique à Pont-le-Voi, il fut appelé à Paris dans le monastère des Blancs-Manteaux. C'était un homme ardent, attaché à ses opinions, et souffrant avec peine qu'on les combattit. Doué d'une mémoire heureuse, et né avec l'amour du travail, il

écrivit jusqu'à sa mort, arrivée en 1778. On a de lui : *l'Art de vérifier les dates*, commencé par Don Maur Dantine, qu'il publia avec D. Durand, 1750, in-4, et qu'il fit réimprimer avec D. Clément, corrigé et augmenté en 1770, in-fol., 24 à 30 fr., gr. pap. 30 à 40 fr. On l'a encore augmenté et imprimé en 1783-87, 3 vol. in-fol., 150 à 200 fr., gr. pap., 400 à 500 fr. Il y a beaucoup de recherches et d'érudition, mais aussi beaucoup d'idées singulières, de calculs exotiques et pour ainsi dire arbitraires, revêtus d'un appareil de critique, propre à subjuguer les âmes admiratrices des choses nouvelles. On voit sans peine que les rédacteurs ont moins cherché à instruire qu'à se distinguer, plus attentifs à quitter les routes battues, qu'à saisir la vérité et l'ordre exact de l'histoire. La dernière édition surtout est infectée de l'esprit de ce parti qui a produit les convulsions de saint Médard, et qui, sous des apparences opposées, se réunit à la philosophie du jour, pour travailler, chacun à sa manière, à démolir le grand édifice de l'Eglise catholique ; comme les pharisiens et les saducéens travaillèrent sous les auspices de l'hypocrisie et du libertinage, d'une orthodoxie factice et du plus grossier matérialisme, à déshonorer et à perdre la synagogue (*voy.* PARIS, MONTGERON, ROCHE (Jacques), et la fin de l'art. JANSÉNIUS). Il a paru en 1750 sur cet ouvrage une *Lettre* pleine de bonnes observations, dont quelques-unes ont été insérées dans les *Mémoires de Trévoux*, 1750, novembre, page 1656. (*Voy.* aussi le *Journ. hist. et littér.*, 15 février 1785, p. 241 ; 1^{er} octobre 1785, p. 240 ; 1^{er} octobre 1790, p. 185.) On trouve dans ce dernier numéro la réponse à la prétendue apologie des auteurs. L'Art de vérifier les dates a encore été réimprimé avec des corrections et des annotations, Paris, 1818-19, 18 vol. in-8, et continuée, 1821-33, 15 vol. in-8, ensemble 33 vol., 140 à 160 fr. On a tiré des exempl. in-4 et in-fol. On a publié l'Art de vérifier les dates avant l'ère chrétienne, ouvrage posthume de D. Clément, Paris, 1820, 5 vol. in-8, 35 fr. Ce livre a paru en même temps in-4, 45 fr., pap. vél., 90 fr., in-fol., 75 fr. Un critique connu a nommé ce fameux ouvrage *l'Art de vérifier les dates et de falsifier les faits* (*voyez* CLÉMENT, dom François) ; *Histoire générale de Port-Royal*, 1755-57, 10 vol. in-12, 6 à 8 fr. On en a une autre de Racine, et encore une autre, publiée en 1786. Toutes ces histoires se réduisent à nous apprendre que l'esprit de dispute et de parti amena enfin la destruction et démolition totale de ce monastère célèbre. « Louis XIV, dit un auteur, lassé de voir des fillettes infatigablement argumenter sur la grâce et la prédestination, rejeter les décisions de l'Eglise, faire de leur maison le rendez-vous de tous les factieux d'un parti fanatique et dangereux, a pris enfin, de concert avec le pape, la sage résolution de mettre ces pauvres et inquiètes créatures dans une situation plus paisible, en les dispersant en divers monastères, et de faire raser leur maison. La charrue y a passé, et on a vu croître de bons épis là où l'on n'entendait que de tristes ergoterie sur saint Augustin. *Lettres à Morénas sur son abrégé de l'histoire ecclésiastique*

de Fleury, 1757, in-12 ; on y retrouve la chaleur de son esprit et de son parti : *Histoire littéraire de France*, avec D. RIVET et D. TAILLANDIER, Paris, 1733-63, 12 vol. in-4. Clément avait encore composé une *Histoire des vies de saint Bernard et de Pierre le Vénérable*, *ibid.*, 1773, in-4, et se joignent à cette histoire comme 13^e vol. Depuis il a paru une continuation à cet ouvrage, Paris, 1814-17, 2 vol. in-4 ; *Justification du sommaire de l'histoire ecclésiastique de Racine*, 1760, in-12. Quelques biographes l'attribuent à Rondet. Il a travaillé au recueil des *Lettres des papes* avec D. Durant, ouvrage commencé par D. Constant ; *La vérité et l'innocence victorieuses de l'erreur et de la calomnie, au sujet du projet de Bourg-Fontaine*, 1758, 2 vol. in-12. (*Voy.* FILEAU.) « Ce livre qui est écrit chaudement, dit D. Chaudon, n'est pas le seul dans lequel l'auteur ait réfuté les jésuites. Il donna diverses brochures contre eux avant et après l'arrêt du parlement de 1762. Il aurait été sans doute plus généreux de ne pas jeter des pierres à des gens qui étaient à terre ; mais puisqu'un religieux voulait écrire contre des religieux, il aurait dû prendre un ton plus modéré ; le sien ne l'était assurément pas. Qu'on en juge par ce titre d'une de ses brochures : *Authenticité des pièces du procès criminel de religion et d'état qui s'instruit contre les jésuites depuis deux cents ans, démontrée*, 1760, in-12. » C'est Clément qui a le plus contribué à la fameuse collection intitulée : *Extraits des assertions dangereuses et pernicieuses des ouvrages des jésuites* : ouvrage où l'on voit partout, selon l'évêque de Sarlat (*Instruction pastorale* du 28 novembre 1764), l'empreinte d'une main ennemie de Dieu et de ses saints, de l'Eglise et de ses ministres, du roi et de ses sujets. (*Voy.* cette *Instruction*, celle de l'archevêque de Paris du 28 octobre 1763, où cet ouvrage est réfuté avec assez de détail. *Voy.* encore la *Réponse aux Extraits des assertions*, 1763, 3 vol. in-4, où l'on montre les falsifications et les altérations de toute espèce, dont les *Extraits* sont farcis.)

CLÉMENT (Cassius-Clémens), sénateur, prit le parti de Pescennius Niger, contre l'empereur Sévère. Comme ce prince lui faisait son procès en personne, il lui représenta avec beaucoup de hardiesse, que la cause de Niger, quoique vaincu, n'était pas moins juste que celle de Sévère qui était vainqueur ; qu'ils avaient eu tous deux le même but de détrôner un usurpateur ; et que si Sévère punissait les partisans de Niger, il devait punir les siens propres ; que c'était commettre une injustice dont il ne se laverait jamais aux yeux de la postérité. Ces réflexions firent rentrer en lui-même l'empereur, qui accorda la vie à Clément, avec une partie de ses biens, l'an de J.-C. 194.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE (Titus-Flavius-Clemens, saint), philosophe platonicien, devenu chrétien, s'attacha à saint Pantenus qui gouvernait l'école d'Alexandrie, et qu'il compare à une abeille industrieuse qui formait son miel des fleurs des apôtres et des prophètes. Clément fut mis après lui à la tête de cette école l'an 190. Il eut un grand nombre de disciples que l'on compta ensuite parmi

les meilleurs maîtres : entre autres, Origène et Alexandre, évêques de Jérusalem. Il mourut vers l'an 217. Parmi ses ouvrages, les plus célèbres sont : son *Exhortation aux païens*, qui a pour objet de faire sentir l'absurdité de l'idolâtrie ; et cette absurdité devient singulièrement frappante par le précis historique que donne l'auteur de la mythologie païenne. Saint Clément a inséré dans cet ouvrage plusieurs découvertes curieuses qu'il avait faites dans ses voyages dont il se sert pour fortifier ses raisonnements, et qui attachent agréablement le lecteur ; son *Pédagogue*. C'est, selon lui, un maître destiné à former un enfant dans la voie du ciel, et à le faire passer de l'état d'enfance à celui d'homme parfait ; ses *Stromates*, ou *Tapisseries*, recueil de mélanges divisé en 8 livres, où il y a peu d'ordre. « On ne peut, dit l'auteur lui-même, comparer cet ouvrage à un jardin, où les arbres et les plantes sont rangés avec symétrie ; il ressemble plutôt à un amas d'arbres sauvages, venus d'eux-mêmes, et qui sont épars çà et là. » Il ajoute qu'il l'avait fait pour lui servir de répertoire dans sa vieillesse, lorsque la mémoire viendrait à lui manquer. On l'a accusé d'avoir trop suivi les principes des anciens philosophes, de ne s'être pas toujours exprimé avec assez d'exactitude. Mais on peut en général expliquer d'une manière favorable les endroits qui paraissent obscurs ou peu corrects. Si le style de cet ouvrage est un peu dur, on en est dédommagé par l'érudition qui y règne, et par l'abondance et la variété des matériaux qu'il renferme ; ses *Hypotyposes*, ou *Instructions*, dans lesquelles il fait un peu trop d'usage du platonisme, surtout pour un docteur si voisin des apôtres. L'école d'Alexandrie ne s'appliqua pas assez à éviter ce reproche ; ses chefs, en inventant des systèmes fondés sur la métaphysique, parurent s'écarter de la simplicité de la foi. L'érudition de Clément était consommée dans le sacré et dans le profane. Il était beaucoup plus fort sur la morale que sur le dogme. Il a écrit presque toujours sans ordre et sans suite. Son style est en général fort négligé, excepté dans son *Pédagogue* où il est plus fleuri. « Nous convenons, dit un savant théologien, que ce P. est souvent obscur, qu'il est difficile de prendre le vrai sens de ce qu'il dit ; mais les philosophes qu'il copie ou qu'il réfute, n'étaient pas eux-mêmes forts clairs. Quiconque cependant se donnera la peine de le lire, sera frappé de l'étendue de son érudition, des grandes idées qu'il avait conçues de la miséricorde divine, de l'efficacité de la rédemption, de la sainteté à laquelle un chrétien doit tendre. Il a jugé les païens qu'il connaissait très-bien, avec moins de sévérité que n'ont fait plusieurs autres PP., mais il n'a dissimulé ni leurs erreurs, ni leurs vices. » Les meilleures éditions des ouvrages de ce P. sont : Florentiæ, 1550, in-f., 10 à 15 fr. ; Oxonii, 1715, 2 vol. in-fol., 50 à 66 fr., gr. pap., 109 fr. ; Venise, 1757, 2 vol. in-fol., est peu estimée, Wurtzbourg, 1780, 3 vol. in-8, 15 fr. Une partie de ces ouvrages ont été traduits en français, Paris, 1696, in-8. Benoît XIV, dans une dissertation qui est à la tête du Martyrologe romain, lui conteste le titre de *saint*, mais il paraît qu'on

doit le lui donner. (*Voy. le Journ. hist. et littér.*, 1^{er} fév. 1785, p. 186.)

CLÉMENT 1^{er} (saint), disciple de saint Pierre, dont il reçut l'ordination, suivant le témoignage de Tertullien, succéda l'an 91 à saint Anaclel. Saint Paul parle de lui dans son *Épître aux Philippiens*. Ce fut sous son pontificat que Domitien excita la seconde persécution contre les chrétiens. Quelques savants prétendent que c'est à saint Clément qu'on doit la mission des premiers évêques dans les Gaules, que d'autres rapportent au pontificat de saint Fabien. Il mourut saintement, ou, selon d'autres, il souffrit le martyre l'an 100. Les actes que Métaphraste nous a donnés de son martyre ne méritent aucune considération ; mais cela ne prouve pas que saint Clément n'a pas versé son sang pour la foi. Rufin, le pape Zozime, et le concile de Bazas, tenu en 456, lui donnent expressément le titre de martyr. Il est mis aussi au nombre des martyrs dans le canon de la messe. On a attribué à ce saint pape les *Constitutions apostoliques*, livre ancien et utile ; les *Récognitions*, ouvrage cité par Origène, saint Epiphane et Rufin, qui ont cru qu'effectivement ce livre était de saint Clément, mais que les ébionites l'avaient étrangement défiguré ; le pape Gélase l'a mis au rang des livres apocryphes ; cinq *Lettres* qui sont du nombre des Décrétales. Les critiques conviennent aujourd'hui assez généralement, que tout cela n'est pas de saint Clément. Ce qui en est indubitablement est une *Épître aux Corinthiens*, longtemps perdue, retrouvée dans le 17^e siècle, et publiée à Oxford en 1633 par Patricius Junius, sur un manuscrit venu d'Alexandrie, où elle est à la fin du nouveau Testament. C'est un des plus beaux monuments de l'antiquité. « Il y a, dit Tillemont, beaucoup de force et d'onction, accompagnée de prudence, de douceur, de zèle et de charité. Le style en est clair. Elle a un grand rapport avec l'*Épître aux Hébreux*. On y trouve le même sens et les mêmes paroles ; ce qui a fait croire à quelques-uns que saint Clément était le traducteur de cette épître de saint Paul. » Plusieurs critiques lui attribuent encore une autre *Lettre aux Corinthiens*, dont il ne nous reste qu'un grand fragment publié en latin par Godefroi Wendelin, et en grec par Patricius Bunius. Il paraît en effet qu'il en est véritablement l'auteur. Saint Denis de Corinthe, dans sa lettre à Soter, évêque de Rome, atteste que, de temps immémorial, on la lisait dans son église. Saint Irénée la qualifie de *très-puissante et très-persuasive*. Clément d'Alexandrie la rapporte dans ses *Stromates*, sect. 5, conforme au fragment que nous en avons. Origène la cite dans son commentaire sur saint Jean, et dans son livre des *Principes*. Il est faux, comme le dit de Burigny, « qu'Eusèbe, saint Jérôme et Photius la rejettent absolument. » Philippe Rondinini a donné la vie de ce pape sous ce titre : *De S. Clemente papa et martyre, ejusque basilica in urbe Roma*, Rome, 1706, in-4. Saint Clément eut pour successeur saint Evariste.

CLÉMENT II, successeur de Grégoire VI, saxon

de naissance, appelé auparavant *Suidger*, évêque de Bamberg, élu pape au concile de Sutri en 1046, mourut en 1047. C'était un pontife vertueux, qui montra beaucoup de zèle contre la simonie. Benoît IX fut son successeur.

CLÉMENT III (Paulin), romain, évêque de Preeste, obtint la chaire apostolique après Grégoire VIII, le 19 décembre 1187, et mourut en 1191, après avoir publié ainsi que son prédécesseur une croisade contre les Sarrasins. C'est le premier des papes qui ait ajouté l'année de son pontificat aux dates du lieu et du jour.

CLÉMENT IV (GUIDO-FULCIDI, ou GUY FOULQUOIS ou FOUQUET), né de parents nobles à Saint-Gilles sur le Rhône, d'abord militaire, ensuite jurisculte, devint secrétaire de saint Louis. Après la mort de sa femme il embrassa l'état ecclésiastique, fut archevêque de Narbonne, cardinal, évêque de Sabine, et légat en Angleterre. Il monta sur le saint Siège en 1265. On eut beaucoup de peine à lui faire accepter la papauté qu'il ne garda que trois ans, étant mort à Viterbe en 1268. Rien n'égale la modestie de ce pape, comme on le voit par une lettre qu'il écrivit à Pierre le Gros, son neveu. Il ne veut point que ses parents viennent le trouver sans un ordre particulier, ni qu'ils s'enorgueillissent et cherchent des partis plus avantageux à cause de son élévation, ni qu'ils se chargent de recommandations pour personne. Ses filles étant recherchées en mariage, il leur offrit une dot si modique, qu'elles aimèrent mieux se faire religieuses. Celle qu'il promit à sa nièce ne fut que de 300 livres tournois, encore à condition qu'elle épouserait le fils d'un simple chevalier. Il tâcha de dissuader saint Louis d'une nouvelle croisade, et ne la publia qu'avec répugnance; non qu'il improuvât le but de ces expéditions, mais parce que les mauvais succès qu'elles avaient eus jusqu'alors, lui inspiraient une timidité prudente. On a dit que lorsque Charles de France, roi de Sicile, le consulta sur ce qu'il devait faire de Conradin, son prisonnier et son concurrent, le pontife lui conseilla de le faire mourir; mais Fleury et Muratori le justifient de cette fausse imputation, et le P. Jacob Spon encore mieux, en prouvant que Conradin fut mis à mort un an après celle du pape. On sait qu'après la mort de ce pape, il y eut un interrègne de trois ans. « Ce fut dans » cet intervalle, dit un autre historien, marqué » avec précision par Guillaume de Puy-Laurent et » par la Chronologie de Montfort, qu'ont suivie les » critiques modernes les plus estimables, et par » conséquent après la mort de Clément IV, que » Charles d'Anjou fit mourir le jeune Conradin. Il » est donc inutile d'alléguer avec quelques apolo- » gistes simulés pour paraître défendre Clément » d'avoir contribué à cette exécution barbare; il » est, dis-je, plus qu'inutile d'alléguer que Charles » en fut repris par ce pape et par ses cardinaux. » C'est sous le pontificat de Clément IV, que les confrères du Gonfalon s'associèrent à Rome en l'honneur de la sainte Vierge. Cette confrérie a été, dit-on, la première et le modèle de toutes les autres. On a de ce pape quelques ouvrages et des lettres

dans le *Thesaurus anecdotorum* de Martenne.

CLÉMENT V, appelé auparavant *Bertrand de Got*, né à Villandrau dans le diocèse de Bordeaux, fut archevêque de cette église en 1299. Après la mort de Benoît XI, le sacré collège, longtemps divisé, se réunit en sa faveur. Son couronnement se fit le 11 novembre 1305 à Lyon, où il appela les cardinaux. Matthieu Rosso des Ursins, leur doyen, dit à cette occasion : *L'Eglise ne reviendra de longtemps en Italie; je connais les Gascons*. Le vieux cardinal ne se trompait pas. Le nouveau pape établit la cour romaine sur le bord du Rhône. Il déclara vouloir faire son séjour à Avignon, et s'y fixa en 1309. « Cependant toutes les raisons, dit » l'abbé Bérault, faisoient du séjour habituel de » Rome un devoir indispensable pour le pape, en » qualité tant de chef de l'Eglise, que d'évêque de » cette capitale du monde. C'était là que le prince » des apôtres avait transféré, de l'Orient, la pri- » mauté de l'apostolat; et en quittant le séjour d'An- » tioche, il avait quitté en même temps le titre de » cette église, à laquelle il avait eu soin de proposer » un nouvel évêque. Par un enchaînement de révo- » lutions et de conjonctures, où les plus hardis pen- » seurs n'ont pu méconnaître la conduite de la Pro- » vidence, la souveraineté de Rome, en passant à » ces pontifes, les y a mis sur un pied aussi digne de » la suréminence de leur rang, que favorable à la » sainte liberté de leur ministère. Les factions pas- » sagères des Romains, les troubles et les dangers » de l'Italie, de l'aveu même des apologistes de Clé- » ment V, n'en eussent point banni un saint Léon, » un saint Grégoire, tant d'autres pontifes d'une » héroïque vertu : et que doivent donc être tous les » souverains pontifes, sinon des hommes supérieurs » aux faiblesses ordinaires de l'humanité? » Les Romains se plainquirent beaucoup, et malheureusement la conduite de Clément V semblait fournir à la médisance. Ils dirent qu'il avait établi le saint Siège en France pour ne pas se séparer de la comtesse de Périgord, fille du comte de Foix, dont il était éperdument amoureux, et qu'il menait toujours avec lui. On l'accusait de faire un honteux trafic des choses sacrées, etc. Ces reproches, et d'autres qui peuvent être fondés à quelques égards, ont été beaucoup exagérés par Villani et d'autres historiens. Pour en juger sans préoccupation, il faut lire la sage et savante dissertation du P. Berthier, qu'on voit à la tête du 13^e tome de l'*Histoire de l'église gallicane*. Clément se joignit à Philippe le Bel pour exterminer l'ordre des Templiers, l'abolit en partie dans un consistoire secret pendant le concile général de Vienne en 1312. On connaît les jugements divers que les historiens ont portés de cette abolition. Il paraît indubitable que le pape et le roi ont eu de très-grands torts, au moins dans la manière de procéder. Nous observerons seulement que cette abolition ne s'est faite que par un décret provisoire et non par un jugement définitif sur la réalité des crimes des accusés. *Non per modum definitiva sententiæ, sed per viam provisionis et ordinationis apostolicæ*. Il est certain que les templiers, supposés même innocents, ne pouvaient plus exister

avec honneur et avec fruit. Les historiens sont d'accord qu'ils sont convenus d'abord généralement des faits qu'on leur reprochait; soit crainte, soit espérance, ils ont avoué, quoique plusieurs se soient rétractés ensuite. Or, des hommes assez lâches pour se déshonorer eux-mêmes, pour se couvrir de la honte des crimes les plus énormes, ne pouvaient plus servir l'église de Dieu sans scandale et sans murmure de la part des fidèles. (V. MOLAY Jacques de). Ce pontife mourut en 1314, à Roquemaure, près d'Avignon, comme il se faisait transporter à Bordeaux pour respirer l'air natal. Sa mort presque subite, qui parut être la suite de l'ajournement fait par Molay, et divers accidents qui empoisonnèrent sa vie, fut regardée comme une punition de la conduite qu'il avait tenue à l'égard des templiers, et de la fausse démarche de faire d'Avignon la résidence du pontife romain. Son couronnement avait été suivi de présages que les Italiens regardèrent comme funestes. Ce spectacle avait attiré tant de monde, qu'une vieille muraille, trop chargée de spectateurs, s'écroula, blessa Philippe le Bel, écrasa le duc de Bretagne, renversa le pape et lui fit tomber la tiare de dessus la tête. Les Romains appellent encore aujourd'hui la translation du saint Siège, *la captivité de Babylone*. On doit à Clément V une compilation nouvelle, tant des décrets du concile général de Vienne auquel il avait présidé, que de ses épîtres ou constitutions; c'est ce qu'on appelle les *Clémentines*. Les éditions suivantes sont très-rare, Mayence, 1460, gr. in-fol. goth., exempl. sur vélin, vend. 340 fr.; 1467, in-fol. goth. sur vél., 160 fr., 572 fr.; 1471, in-fol., 73 fr.; 1472, in-fol., 63 fr.; 1473, in-fol., 37 fr.; 1476, in-fol. sur vélin, 501 fr.

CLÉMENT VI (Pierre ROGER), limousin, docteur de Paris, monta sur le siège pontifical en 1342, après la mort de Benoît XII. Il avait été bénédictin de la Chaise-Dieu en Auvergne, puis archevêque de Rouen, enfin cardinal. Le commencement de son pontificat fut marqué par la publication d'une bulle, par laquelle il promettait des grâces à tous les pauvres clercs qui se présenteraient dans deux mois. Cette promesse en attira en peu de temps plus de 100,000, qui inondèrent Avignon et fatiguèrent le pape. Clément ne trouva rien de mieux que de faire quantité de réserves de prélatures et d'abbayes, en dérogeant aux élections des chapitres et des communautés; dérogation qui produisit peut-être un plus grand mal que le bien qu'il voulait faire. En 1343, il accorda, pour la 50^e année, l'indulgence que Boniface VIII n'avait établie que pour la centième. Sa bulle est la première qui compare cette indulgence au jubilé de l'ancienne loi. On compta à Rome en 1350, depuis un million, jusqu'à douze cent mille pèlerins. Clément VI mourut en 1352, dans de grands sentiments de religion. L'année d'auparavant, étant tombé malade, il donna une constitution où il disait : « Si autrefois étant à un moindre » rang, ou depuis que nous sommes élevé sur la » chaire apostolique, il nous est échappé, en dis- » putant ou en prêchant, quelque chose contre la » foi catholique ou la morale chrétienne, nous le

» révoquons et le soumettons à la correction du » saint Siège. » Pétrarque qui vivait de son temps lui donne l'éloge de très-savant pontife. Clément VI n'oublia rien pour délivrer l'Italie de la tyrannie de Louis de Bavière qui avait pris le titre d'empereur; il envoya un légat dans le royaume de Naples pour travailler à la réunion des Grecs et des Arméniens. Ce pape a composé divers ouvrages, des *sermons* et un beau *discours* à la canonisation de saint Yves. Fleury (tom. 20, liv. 96, n. 13) a tracé un portrait peu favorable de ce pape, sur la seule autorité de Matthieu Villani, historien passionné, créature de Louis de Bavière, d'autant plus suspect sur le compte de Clément, qu'il ne voit rien en lui que d'odieux, à l'exception de sa science, qu'il fait l'effort de donner pour médiocre; tandis qu'une foule d'autres historiens lui accordent une érudition et des lumières supérieures, une extrême bienfaisance, un fonds d'humanité, de bonté et de douceur, qui a fait dire à Pétrarque lui-même que jamais personne n'avait porté à plus juste titre le nom de *Clément*. Un particulier, qui l'avait grièvement offensé dans sa première condition, osa lui demander une grâce extraordinaire quand il fut pape. Clément se souvint de l'injure et dit : *Non, jamais on ne me reprochera de m'être vengé*; et sur-le-champ il accorda ce qu'on lui demandait. (Voy. AUDEBRAND.) La facilité confiante avec laquelle Fleury a répété les calomnies de Villani, doit suffire pour tenir le lecteur en garde contre les jugements que cet historien de l'Eglise a porté sur plusieurs hommes illustres, et particulièrement sur quelques souverains pontifes.

CLEMENT VII (Jules de MÉDICIS), d'abord chevalier de Rhodes, succéda à Adrien VI en 1523. Cru dans sa jeunesse fils naturel de Julien de Médicis, Léon X son parent le déclara légitime, sur la déposition de quelques personnes qui assurèrent qu'il y avait eu entre son père et sa mère une promesse de mariage. La faveur dont il jouit sous ce pape, la pourpre dont il fut honoré, lui frayèrent le chemin à la chaire pontificale. Il reçut une ambassade solennelle de David, roi d'Abyssinie, qui lui demanda des missionnaires, et reconnut sa primauté, dans l'assemblée de Bologne, en présence de Charles-Quint qui venait d'être couronné empereur. Il se ligua avec François I^{er}, les princes d'Italie et le roi d'Angleterre, contre Charles. Cette ligue appelée *sainte*, parce que le pape en était le chef, ne lui procura que des infortunes. Le connétable de Bourbon, qui avait quitté François I^{er} pour Charles-Quint, fit sommer Clément VII de lui donner passage par Rome pour aller à Naples, en 1527. Le pape refusa, et sa capitale fut saccagée pendant deux mois entiers. Il y avait beaucoup de luthériens parmi les impériaux. Les soldats de cette secte s'étant saisis des habits du pape et de ceux des cardinaux, s'assemblèrent dans le conclave, revêtus de ces habits; et après avoir dégradé Clément; ils élurent à sa place l'hérésarque Luther. Le pape, assiégé dans le château Saint-Ange, n'en sortit qu'au bout de six mois, déguisé en marchand. Il fut obligé d'accepter toutes les conditions qu'il plut au

vainqueur de lui imposer. Henri Spelmann, protestant anglais, dans son *Histoire des sacrilèges*, attribue ses disgrâces à la falcité avec laquelle ce pape se prêta à la suppression de plusieurs monastères, demandée par Wolsey. Clément VII eut bientôt après un nouveau sujet de chagrin. Ayant refusé, comme il le devait, des lettres de divorce à Henri VIII, et se voyant forcé de condamner son mariage avec Anne de Boulen, il lança contre lui une bulle d'excommunication, qui servit à ce prince de prétexte pour consommer un des plus odieux schismes qui aient désolé l'Eglise catholique. Des auteurs peu instruits, ou trop avides à saisir les fables débitées contre les papes, ont dit que Clément VII avait provoqué ce malheur par sa précipitation; mais c'est un conte réfuté par l'abbé Raynal, dans ses *Anecd. hist.*, et par Voltaire, dans les *Annales de l'empire*. Ce dernier dit expressément que le pape ne put se dispenser d'excommunier Henri. Cette calomnie d'ailleurs se réfute par toutes les circonstances d'un événement si désagréable au saint Siège, par tout ce qui avait précédé la consommation du schisme, par l'impossibilité évidente de ramener Henri à des principes chrétiens. L'abbé Bérault met tout cela en évidence dans son *Histoire de l'Eglise*, accumule les faits qui confondent l'imposture, réfute la relation de Martin du Bellay, qui, quand même elle serait vraie, ne prouverait rien, et conclut que, s'il y a quelque chose d'étonnant et d'excessif dans la conduite du pape, c'est sa constante et invincible patience qui s'est soutenue longtemps après l'évanouissement total de toute espérance de conciliation. Le caractère de Henri (*voy. ce mot*) est une espèce de confirmation de ce que cet historien écrit sur cette matière. Il conte d'ailleurs que l'excommunication ne fut portée que le 23 mars, et que dès le 14 du même mois le parlement avait fait une défense sévère de reconnaître le saint Siège. Il mourut en 1534, et eut Paul III pour successeur. Il avait eu, quelque temps avant sa mort, une entrevue à Marseille avec François I^{er}, qui maria son fils le duc d'Orléans, depuis Henri II, avec Catherine de Médicis. (*Voy. GENEVE Robert de.*)

CLÉMENT VIII (Hippol. ALDOBRANDINI), natif de Fano, fut couronné pontife après la mort d'Innocent IX, le 30 janvier 1592. Craignant que le calvinisme ne vint à régner en France avec Henri IV, il y envoya un légat pour engager les catholiques à élire un roi; mais Henri, ayant su que le pape était secrètement bien disposé à son égard, envoya à Rome du Perron et d'Ossat, depuis cardinaux, qui parvinrent à le réconcilier avec le saint Siège. Le pape, extrêmement satisfait de cet événement, voulut le faire passer à la postérité par des médailles qui portaient son portrait d'un côté, et de l'autre celui d'Henri IV. Clément eut un nouveau sujet de joie dans la même année 1595, mais il ne fut que passager. Deux évêques russes vinrent prêter obédience au saint Siège, au nom du clergé de leur pays: mais, de retour chez eux, ils trouvèrent leur église plus obstinée que jamais dans le schisme. Une autre légation du patriarche d'Alexandrie eut des suites plus heureuses. Les députés ab-

jurèrent entre ses mains les erreurs des Grecs, et reconnurent la primauté de l'Eglise romaine. Le livre du jésuite Molina ayant fait naître des disputes entre les dominicains et les jésuites sur les matières de la grâce, le roi d'Espagne renvoya les combattants à Clément VIII. Ce pontife établit à Rome les fameuses congrégations de *Auxiliis*, ou des *Secours de la grâce*, composées de prélats et de docteurs distingués. Ces congrégations commencèrent à s'assembler le 2 janvier 1598. Le pape avait cette affaire fort à cœur. Il assista en personne à toutes les conférences, toujours accompagné de quinze cardinaux. Les soins qu'il se donna pour faire finir ces disputes, continuèrent jusqu'à sa mort, arrivée le 5 mars 1606, à 69 ans. Il n'eut pas le bonheur de les terminer. Elles recommencèrent sous Paul V, son successeur. Clément fut recommandable comme pontife et comme prince. Il condamna les duels, ramena un grand nombre d'hérétiques au sein de l'Eglise, et ne contribua pas peu à la paix de Vervins en 1598. Jamais pape ne récompensa avec plus de soin les savants et les personnes de mérite; il éleva au cardinalat Baronius, Bellarmine, Tolet, d'Ossat, du Perron et plusieurs autres grands hommes. Après la mort d'Alphonse II, duc de Ferrare et de Modène, il accrut le domaine ecclésiastique du duché de Ferrare. César d'Est, cousin-germain d'Alphonse, mais déclaré bâtard, prit les armes inutilement, et s'accommoda avec le pape, en renonçant au Ferrarois. Clément VIII a corrigé le *Pontifical romain*, imprimé à Paris en 1664, in-fol., 10 à 12 fr., et 1683, in-12, et le *Cérémonial des évêques*, ibid., 1633, in-fol., 8 à 10 fr. Un historien véridique a porté de ce pontife le jugement suivant: « Zélé pour la propagation de l'Evangile, pour l'extirpation des hérésies qui ravageaient l'Europe, pour la conversion des schismatiques de l'Orient, pour le rétablissement de ses mœurs et de la discipline, il était si infatigablement appliqué à tous ses devoirs, que les années et les infirmités ne lui firent jamais rien relâcher de son travail. Il aimait les sciences et il était fort savant lui-même, libéral, extrêmement charitable, sobre et frugal, ou plutôt austère, jeûnant fréquemment, ajoutant à ses longues oraisons des pratiques de pénitence qui auraient édifié dans un simple religieux. Il se confessait tous les jours au pieux cardinal Baronius; et tous les jours, sans y manquer; il disait la messe, avec une dévotion qui lui faisait bien souvent répandre des larmes. Humble de cœur et d'effet, nonobstant un certain air d'empire et un ton absolu, on le vit plus d'une fois au tribunal de la pénitence, recevoir, comme eût fait un bon curé, tous ceux qui se présentaient. Jaloux encore de conserver les droits de son siège, il ne les outra point, ou du moins il évita les excès où avaient donné quelques-uns de ses prédécesseurs. Tel fut le pape que d'effrontés sectaires, par un article formel de leur foi, firent pour l'antechrist. »

CLÉMENT IX (Jules de ROSPIGLIOSI), d'une famille noble de Pistoie en Toscane, successeur d'Alexandre VII en 1667, pontife libéral, magnifique,

ami des lettres, et illustre par son caractère pacifique. Il commença par décharger les peuples de l'état ecclésiastique, des tailles et des autres subsides; et il employa ce qui lui restait de son revenu à procurer du secours à Candie contre les Turcs. Il ne souhaita pas moins ardemment de donner la paix à l'église de France. Les évêques de Beauvais, d'Angers, de Pamiers et d'Alet, qui avaient montré la plus grande opposition à la signature pure et simple du formulaire d'Alexandre VII, voulant rentrer dans la communion du saint Siège, assurèrent Clément IX qu'ils y avaient enfin souscrit, sans exception ni restriction quelconque. Cependant, malgré ces protestations, ils rassemblèrent leurs synodes, où ils firent souscrire le formulaire avec la distinction expresse du fait et du droit, et ils en dressèrent des procès-verbaux qu'ils eurent soin de tenir secrets. Dix-neuf évêques se joignirent à eux pour certifier au pape la vérité de ce que ceux-ci lui avaient mandé. Des assertions aussi positives déterminèrent Clément IX à recevoir les quatre évêques à sa communion en 1668. Mais à peine cette réconciliation fut-elle rendue publique, que les quatre évêques et leurs partisans publièrent les procès-verbaux qu'ils avaient dérobés jusqu'alors à la connaissance du clergé; et ils en inférèrent que le pape, en se réconciliant avec eux, avait approuvé la signature avec la distinction du droit et du fait. C'est ce qu'on a appelé, assez mal à propos, *la paix de Clément IX*. (Voy. les brefs de Clément IX à ce sujet, l'un adressé au roi, l'autre aux quatre évêques, le troisième aux évêques médiateurs; la relation du cardinal Rospigliosi, la harangue du cardinal Estius dans la congrégation du consistoire du 4 janvier 1693, et la *Défense de l'histoire des cinq propositions*, p. 396.) Ce pontife, dont le règne fut trop court, mourut en 1669, du chagrin que lui causa la perte de Candie.

CLÉMENT X (Jean-Baptiste-Emile ALTIÉRI), romain, fut fait cardinal par Clément IX son prédécesseur. Ce pape, au lit de la mort, se hâta de le revêtir de la pourpre sacrée; et lorsqu'Altiéri vint le remercier de sa promotion, il lui dit : « *Dieu vous destine pour être mon successeur; j'en ai quel-que pressentiment.* » La prédiction de Clément IX s'accomplit; et son successeur, élu le 29 avril 1670, fut aussi doux et aussi pacifique que lui. Il mourut en 1676; à 86 ans. Le cardinal Patron, son neveu, gouverna sous son pontificat; ce qui fit dire au peuple, « qu'il y avait deux papes, l'un de fait, l'autre de nom. »

CLÉMENT XI (Jean-François ALBANI), né à Pésaro en 1649, créé cardinal en 1690, fut élu pape le 23 novembre 1700, après Innocent XII. Il n'accepta la tiare qu'au bout de trois jours, et qu'après avoir consulté des hommes pieux et éclairés, pour savoir s'il devait se charger de ce fardeau. Le cardinal de Bouillon, devenu depuis peu doyen du sacré collège, eut beaucoup de part à la nomination de Clément XI, dont l'esprit, la piété et la prudence s'étaient fait connaître sous les pontificats précédents. Il n'avait que 51 ans; l'Eglise avait besoin d'un pape qui fût dans la force de l'âge. L'I-

talie allait devenir le théâtre de la guerre : en effet, celle de la succession ne tarda pas à s'allumer. L'empereur Léopold I^{er} l'obligea de reconnaître l'archiduc pour roi d'Espagne. Clément, quoique naturellement porté pour la France, renonça à son alliance, et réforma les troupes qu'il avait armées. Son pontificat fut encore troublé par les querelles du jansénisme. Il donna en 1705 la bulle *Vineam Domini Sabaoth*, contre ceux qui soutenaient les cinq fameuses propositions, et qui prétendaient qu'on satisfaisait par le silence respectueux à la soumission due aux bulles apostoliques. En 1713, il publia la célèbre constitution *Unigenitus* contre cent et une propositions du nouveau Testament de Quesnel, prêtre de l'Oratoire. L'abbé Renaudot, si on en croit Voltaire, rapportait qu'étant à Rome la première année du pontificat de Clément XI, un jour qu'il alla voir ce pape ami des savants, et qui l'était lui-même, il le trouva lisant le livre qu'il proscrivait ensuite. *Voilà, lui dit le pape, un ouvrage excellent; nous n'avons personne à Rome qui soit capable d'écrire ainsi. Je voudrais attirer l'auteur auprès de moi.* Mais outre que rien n'est plus suspect que ces sortes d'anecdotes dans la bouche de Voltaire, il ne faut pas regarder ces éloges, supposé qu'ils soient réels, et les censures dont ils furent suivis, comme une contradiction. On peut être fort touché, dans une lecture, des beautés frappantes d'un ouvrage, et en condamner ensuite les défauts cachés. Le bien, il est vrai, s'y montrait de tous côtés; le mal, il fallait le chercher, mais il y était. Clément XI mourut en 1721. Ce pape était aussi pieux que savant; il forma une congrégation composée des plus habiles astronomes d'Italie, pour soumettre à leur examen le calendrier grégorien. On y reconnut quelques défauts; mais comme on ne pouvait les corriger que par des moyens très-difficiles, on aimait mieux le laisser tel qu'il était. Clément XI donna retraite au fils du prétendant d'Angleterre, qui a toujours joui depuis des honneurs de la royauté dans cette capitale du monde chrétien. C'est encore à ce pontife que la Provence dut quelques bâtiments chargés de grains, avec des sommes considérables, qu'il envoya pour être distribués pendant la peste de 1720. Clément XI écrivait bien en latin. Le *Bullaire* de ce pape avait été publié en 1718, in-fol., les *Harangues consistoriales* en 1722, in-fol. Le cardinal Albani, son neveu, recueillit tous ses ouvrages et les fit imprimer à Rome, 1729, 2 v. in-fol. 15 à 18 fr. Sa vie est à la tête de ce recueil. Lafitau et Reboulet l'ont aussi écrite. Le premier a publié la sienne, 1752, 2 vol. in-12, et le second à Avignon, 1752, in-4. Il n'y a pas de genre d'horreurs que les jansénistes n'aient répandu sur le compte de ce grand pontife; à l'imitation de tous les hérétiques, ils se sont élevés avec fureur contre celui qui a pros crit leurs erreurs. Sa constitution n'en est pas moins devenue une règle de foi dans toute l'étendue de l'Eglise, et une espèce de signal où l'on reconnaît ses véritables enfants : on peut dire qu'elle est comme l'*Omousios* et le *Theotocos* de ce siècle. (V. ALEXANDRE VII.)

CLÉMENT XII (Laurent CORSINI), pape après

Benoît XIII en 1730, mort en 1740, âgé de 88 ans, était né à Rome d'une ancienne famille de Florence. Il abolit une partie des impôts, et fit châtier ceux qui avaient malversé sous le pontificat précédent. Le lendemain de son couronnement, le peuple, assemblé de toutes parts, avait crié à sa suite : *Vive le pape Clément XII ! Justice des injustices du dernier ministère.* Ses revenus furent pour les pauvres. Son trésorier lui ayant rendu ses comptes, il vit qu'il n'avait pas 1,500 écus en caisse. *Comment, dit le Pontife, j'étais plus riche étant cardinal que depuis que je suis pape !* et cela était vrai. Après sa mort, le peuple romain lui érigea par reconnaissance une statue de bronze, qui fut placée dans une des salles du Capitole. Benoît XIV lui succéda.

CLÉMENT XIII (Charles REZZONICO), d'une famille originaire de Côme dans le Milanais, naquit à Venise en 1693. Il fut d'abord protonotaire apostolique participant, puis gouverneur des villes de Riéti et de Fano, ensuite auditeur de Rote pour la nation vénitienne. Clément XII, plein d'estime pour ses connaissances et ses vertus, le décora de la pourpre en 1737. Il fut élevé sur le siège de Padoue en 1743, et signala son épiscopat par une piété si tendre et une charité si généreuse, qu'après la mort de Benoît XIV, il fut élu pape le 6 juillet 1758. Son pontificat sera longtemps célèbre par l'expulsion des jésuites du Portugal, de la France, de l'Espagne et du royaume de Naples. Les efforts du pontife pour les soutenir, et la bulle *Apostolicum* qu'il donna en leur faveur, furent inutiles. Ayant voulu exercer en 1768, dans les états de Parme, une autorité qu'il croyait lui appartenir comme seigneur suzerain, il perdit le comtat d'Avignon et la principauté de Bénévent, qui ne furent rendus au saint Siège que sous son successeur. Clément XIII mourut au commencement de 1769, avec la douleur de n'avoir pu pacifier les troubles élevés dans l'Eglise. Un grand fonds de religion et de bonté, un caractère bienfaisant, une douceur inaltérable, lui ont mérité les regrets de ses sujets et la vénération des ennemis même du saint Siège. « Les bons citoyens, » dit le comte d'Albon, ne peuvent, sans une vive émotion, prononcer le nom de Clément XIII : » c'était vraiment le père du peuple ; il n'avait rien » de plus à cœur que de le rendre heureux, il y » travaillait avec zèle. Le chagrin qu'il ressentait le » plus vivement, qui lui arracha même souvent des » larmes, était de voir des infortunés, dont il ne » pouvait soulager les maux. » De La Lande rapporte un trait, qui prouve combien ce pontife était éloigné de faire entrer dans ses projets quelconques des motifs de vanité, ou le vain désir des applaudissements humains. « Le pape, dit-il, en parlant » du dessèchement des marais Pontins, le désirait » personnellement ; lorsque je rendis compte à sa » Sainteté de cette partie de mon voyage, elle y prit » un intérêt marqué, et me demanda avec empressement ce que je pensais de la possibilité et des » avantages de ce projet, je les lui exposai en détail ; » mais ayant pris la liberté d'ajouter que ce serait » une époque de gloire pour son règne, le pontife » religieux interrompit ce discours profane, et joi-

gnant les mains vers le ciel, il me dit, presque » les larmes aux yeux : ce n'est pas la gloire qui » nous touche, c'est le bien de nos peuples que » nous cherchons. » (*Voyage en Italie*, par de La Lande, seconde édition, Paris, 1786, tom. vi^e, p. 452.) Ceux qui ont conclu qu'il avait des torts, puisqu'il n'a pu être d'accord avec les puissances de la terre, n'ont peut-être pas assez réfléchi sur les devoirs de sa place et l'esprit de la religion dont il était le pontife.

CLÉMENT XIV (Laurent GANGANELLI) naquit d'un médecin, à Saint-Arcangelo, bourg près Rimini, le 31 octobre 1705. Dès l'âge de 18 ans, il entra dans l'ordre des mineurs conventuels ; et après avoir professé la théologie en différentes villes d'Italie, il vint à l'âge de 35 ans enseigner cette science à Rome, au collège des Saints-Apôtres. La finesse de son esprit, l'enjouement de son caractère, le firent aimer de Benoît XIV : sous le règne de ce pontife, il devint consultant du saint-office, place importante à Rome. Clément XIII le décora de la pourpre en 1759, le conclave fut très-orageux. Enfin le sacré collège, décidé par le cardinal de Bernini, proclama le cardinal Ganganelli souverain pontife le 19 mai 1769. Jamais pape n'avait été élu dans des temps plus difficiles. Un esprit de vertige, répandu de toutes parts, attaquait et le trône et l'autel. Clément XIV chercha d'abord à se concilier les souverains : il envoya un nonce à Lisbonne ; il supprima la lecture de la bulle *In cænâ Domini*, qui déplaisait aux princes (*voy.* BONIFACE VIII) ; il négocia avec l'Espagne et la France. Pressé de se décider sur le sort des jésuites, il demanda du temps pour examiner cette grande affaire. *Je suis, écrivait-il, le père des fidèles, et surtout des religieux. Je ne puis détruire un ordre célèbre, sans avoir des raisons qui me justifient aux yeux de Dieu et de la postérité.* Sollicité plus vivement que jamais, il donna, le 21 juillet 1773, le fameux bref qui éteignit la compagnie de Jésus. Clément XIV ne survécut pas longtemps à cette suppression : il mourut le 22 septembre 1774. Sa maladie avait pris sa source dans des dartres rentrées, que l'art des médecins s'efforça vainement d'attirer au dehors. Le bruit de poison que des gens de parti ont fait courir pour rendre odieuse la mémoire des jésuites, a été solennellement réfuté par les médecins du pape, en particulier par Salicetti, homme d'une probité égale à ses grandes connaissances médicales ; il l'était déjà par l'axiome de droit *Cui bono ?* Clément XIV forma un musée, où il rassembla beaucoup de précieux restes de l'antiquité. Il fut sobre, désintéressé, et ne connut pas le népotisme. Sa succession ne passa pas 700,000 livres. On le pressait de faire un testament ; il répondit : *que les choses iraient à qui elles appartiendraient.* Le marquis de Carraccioli a donné sa *Vie*, Paris, 1715 et 1716, in-12 ; ce n'est qu'une compilation des gazettes du temps ; des lettres publiées sous son nom, 1776-77, 3 vol. in-12, sont entièrement de la façon de ce marquis. Le comte d'Albon dans ses *Discours sur l'histoire, le gouvernement, etc.*, t. 2, p. 235, parle de ce pape

dans les termes suivants : « Les esprits sont bien » partagés sur le compte de Clément XIV ; et les » portraits qu'en ont tracés différentes mains se res- » semblent si peu qu'il est impossible d'y apercevoir » la physionomie et les traits d'une même personne. » Les uns en parlent sur le ton de l'éloge le plus » outré ; ils le vantent comme un homme rare , qui » s'est créé lui-même , et qui dans peu de temps a » eu le mérite et la gloire de se rendre célèbre. Les » autres, avec le mordant de la satire, assurent » qu'on le peint d'un seul trait , en disant qu'il n'a » eu que le triste et malheureux talent de se rendre » fameux. Comment démêler la vérité et la tirer du » milieu des ombres épaisses dont on affecte de l'en- » velopper ? On nous met en mains de gros volu- » mes, pour étaler à nos yeux les vastes connais- » sances du pontife, l'étendue de son esprit, la » solidité de son jugement, ses grandes vues, son » habileté dans le maniement des affaires ; l'enthou- » siasme ne doit jamais tenir lieu de preuves : les » amis, les admirateurs du pape Ganganelli s'a- » gitent, se tourmentent peut-être en vain pour » communiquer au public les sentiments dont ils » sont échauffés. Une voie plus courte et plus sûre » se présente pour résoudre le problème. Quel bien » ce Pontife a-t-il fait ? Voilà quelle doit être son » apologie, sa conduite et ses œuvres. En apprenant » ce qu'il a fait, tout le monde saura évidemment » ce qu'il fut. »

CLÉMENT VII, regardé comme antipape. (*Voy.* GENEVE, Robert de.)

CLÉMENT VIII, antipape. (*V.* MUGNOS Gilles.)

CLÉMENT (Jacques), dominicain, natif du village de Sorbonne, au diocèse de Sens, était âgé d'environ 25 ans, et venait d'être fait prêtre, lorsqu'il prit la résolution d'assassiner Henri III. C'était un homme d'un esprit faible et d'une imagination déréglée. Il partit de Paris le dernier juillet 1589, avec plusieurs lettres de recommandation, et fut amené à St.-Cloud par la Guesle, procureur général. Celui-ci soupçonnant un mauvais coup, et l'ayant fait épier pendant la nuit, on le trouva profondément endormi. Le parricide, conduit le lendemain chez le roi, exécuta son projet abominable. Les seigneurs qui étaient près du monarque percèrent l'assassin de mille coups. Son corps fut ensuite traîné sur la claie, tiré à quatre chevaux et brûlé. Il est inutile et déraisonnable de détailler davantage les circonstances d'un fait odieux, dont le souvenir fait gémir également la religion et l'humanité. La division fatale qui déchirait le royaume, la haine réciproque des catholiques et des sectaires, ont dû naturellement produire des effets plus ou moins funestes sur les esprits divers, selon les différents degrés d'enthousiasme que les passions, l'esprit de secte, ou un zèle mal éclairé pour la religion, avaient fait naître ; mais quand ces dangereux paroxismes ont fait place à la raison et à des situations plus calmes, il est prudent d'ensevelir, suivant l'avis d'un ancien, dans la nuit de l'oubli, tout le mal qu'ils ont fait.

Excidat illa dies avo, nec postera credant
Sæcula : nos certe taceamus et obruta multa

Nocte tegi nostræ patiamur crimina gentis.

STATIUS.

Les maximes de la philosophie moderne, en particulier celles de Raynal dans la *Révolution de l'Amérique*, justifient ces sortes de forfaits ; mais l'esprit du christianisme les dévoue à l'horreur. — Les PP. Frédéric Steill et Matthieu Dolmans, dominicains, ont publié des dissertations pour prouver que l'assassin de Henri n'était point Jacques Clément, mais un huguenot qui s'était revêtu de ses habits après l'avoir tué. C'est à ceux qui ont lu ces dissertations à juger à quel point la vraisemblance y est portée.

CLÉMENT (Claude), jésuite, né à Ornans, en Franche-Comté, vers 1594, professa les humanités et la rhétorique d'abord à Lyon, ensuite à Dôle. Sa réputation le fit appeler à Madrid, où il enseigna les antiquités grecques et latines. Il mourut en cette ville en 1642. Il a laissé : *Musei sive bibliothecæ tam private quam publicæ extractio, instructio, cura, usus, lib.* IV, Lyon, 1635, in-4, 5 à 6 f. Il y a de l'érudition dans cet ouvrage, mais beaucoup d'inutilités. Le système bibliographique adopté par l'auteur se rapproche beaucoup de celui qui est généralement adopté en France : il a placé à la fin de ce livre une description de la bibliothèque de l'Escurial. *Machiavelismus jugulatus à christianâ sapientiâ Hispanicâ et Austriacâ, dissertatio christiano-politica ad Philippum IV*, 1637, in-4, 3 à 5 fr. Cette réfutation du système politique de Machiavel a été traduite en espagnol et impr. plusieurs fois ; *Tables chronologiques de l'histoire d'Espagne*, en espagnol, Madrid, 1643, in-fol., 10 à 12 fr., et Valence, 1689, in-4 ; des *Discours latins* prononcés en diverses circonstances.

CLÉMENT (Nicolas), né à Toul en 1647, se fixa à Paris, où il devint garde de la bibliothèque du roi, et y mourut en 1712. On a de lui : *Défense de l'antiquité de la ville et siège épiscopal de Toul*, Paris, 1702, in-8, 3 f. C'est une dissertation contre le *Système chronologique et historique des évêques de Toul*, par l'abbé Riquet ; *Mémoires et négociations secrètes de la cour de France, touchant la paix de Munster*, Amst., 1710, in-fol., 7 à 8 fr., et en 4 vol. in-8 ; ce recueil de Clément a été publié par Jean Aymon. Il a beaucoup travaillé au catalogue de la bibliothèque du roi, et l'a enrichi de notes. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Nicolas CLÉMENT, aussi de Toul, qui a donné en latin : *Les rois et duc d'Austrasie*, Cologne, 1593, in-4 ; traduit en français par François Gribaudet, Epinal, 1617, in-4, 3 à 5 fr.

CLÉMENT (David), bibliographe allemand, né en 1701 à Hofgeismar, dans la Hesse, où son père était pasteur d'une colonie de Français réfugiés, remplit les fonctions de ministre d'abord à Brunswick, ensuite à Hanovre, où il mourut en 1760. Il a publié en français : *Bibliothèque curieuse, ou Catalogue raisonné des livres difficiles à trouver*, Gottingue, 1750-60, 9 vol. in-4, 36 à 48 f. ; ouvrage curieux, mais trop diffus et qui n'est pas terminé. Il ne va que jusqu'à la lettre H. Il a publié aussi : *Specimen bibliothecæ Hispano-Maiansianæ*, où

il donne la note de 90 auteurs espagnols, grammairiens et rhéteurs avec le jugement de Grégoire Mayans de Valence, Hanovre, 1753, in-4, 6 fr.

CLÉMENT (Denis - Xavier), de l'académie de Nancy, doyen de l'église collégiale de Ligny, prédicateur du roi, confesseur de Mesdames, né à Dijon en 1706, mourut en 1771 avec une grande réputation de piété. Il se consacra de bonne heure à la chaire et à la direction, et il servit utilement l'Eglise dans ce double emploi. Il ramena, avec une charité douce et patiente, plusieurs incrédules et quelques libertins à la vérité et à la vertu. Ses sermons ont été imprimés en 1770, 9 vol. in-12, 12 fr., y compris 3 vol. de *panégyriques* et *oraisons funèbres*. Il y règne l'éloquence simple et forte d'un homme de bien, qui n'a pas puisé ses ornements dans les auteurs profanes, mais qui s'est nourri dès son enfance du lait substantiel de l'Evangile. « Si son élocution, dit un critique, était » moins inégale ; si ses pensées étaient plus justes, » plus profondes ; si son coloris répondait toujours » à la vivacité de ses sentiments, on pourrait proposer aux orateurs chrétiens comme un modèle ; » mais il n'a ni l'éloquence convaincante de Bourdaloue, ni l'éloquence persuasive de Massillon, » ni l'éloquence tendre et onctueuse de Cheminai, » ni l'éloquence brillante et animée du P. Neuville. » Celle de l'abbé Clément tient par intervalles de » chacun de ces prédicateurs, sans atteindre à leur » manière. » Nous avons quelques ouvrages de piété, où l'abbé Clément montre le même esprit que dans ses sermons, avec un style plus froid et plus compassé. Les principaux sont : *Avis à une personne engagée dans le monde*, 1759, in-24 ; *Méditations sur la passion*, Paris, 1762-63, 3 vol. in-12, 4 f. ; *Instructions sur le sacrifice de la messe*, ibid., 1763, in-12 ; *Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde*, 1826, in-18 ; *Exercice de l'âme pour la pénitence et l'eucharistie*, 1825, in-12, etc.

CLÉMENT (Pierre), littérateur, né à Genève en 1707, demeura assez longtemps en Angleterre, où il publia en 1751 et 1752, des feuilles périodiques, sous le titre de *Nouvelles littéraires de France*, qu'on recueillit en 1754 à la Haye, 4 tom. 2 vol. in-12, et à Berlin en 1755, sous ce titre, les *Cinq années littéraires*. Cet ouvrage écrit d'un style léger et saillant, assaisonné par le sel de la critique, et rempli de jugements impartiaux, plut beaucoup, quoique la décence y soit souvent offensée, et que l'auteur affecte trop d'esprit et de gaité. Il voulait paraître homme du monde et homme de plaisir, et il affiche trop souvent le ton de ces deux personnages. On a encore de lui trois pièces de théâtre ; *Les Francs-maçons*, Londres, 1740, in-8 ; une *Méropé* composée avant celle de Voltaire, Paris, 1749, in-12 ; *Le marchand de Londres*, tragédie traduite de l'anglais de Lillo : cette dernière pièce est la seule dont on se souvienne ; *La double Métamorphose*, comédie imitée de l'angl., et qui a servi à Sédaine pour la pièce du *Diable à quatre*. Cet auteur avait beaucoup de goût pour la satire, et il ne manquait pas de talent dans ce

genre dangereux. Son extrême vivacité altéra ses organes, son esprit s'aliéna, et il mourut renfermé à Charenton en 1767. Depuis sa mort, il a paru des *poésies posthumes*, où il y a de la verve.

CLÉMENT DE BOISSY (Athanase-Alexandre), conseiller à la chambre des comptes, né à Creteil près Paris en 1716, mort à Ste.-Palaye en 1798. On a de lui : *Abrégé et concorde des livres de la sagesse*, Paris, 1767, in-12 ; *L'art des langues*, ib., 1777, in-12 ; *L'auteur de la nature*, Paris, 1785, 3 vol. in-12, 7 fr. ; *De la grâce de Dieu et de la prédestination*, Paris, 1787, in-12 ; *Jésus-Christ notre amour*, 1788, in-12 ; *Traité de la prière*, 1788, in-12 ; *Manuel des saintes écritures*, 1789, 3 vol. in-12 ; *Le mépris des choses humaines*, 1791, in-12 ; une traduction de l'*Imitation*, qui n'est guère qu'une nouvelle édition de celle de Sacy, 1792, in-12. Il avait fait des recherches sur la jurisprudence et les privilèges de sa compagnie, dont il avait composé un recueil en 80 cartons in-fol., déposé par son fils à la bibliothèque royale. La table en a été impr. en 1787, in-4.

CLÉMENT (Augustin-Jean-Charles), frère du précédent, né à Creteil en 1717, embrassa l'état ecclésiastique, mais ne fut pas ordonné sous-diacre à Paris, parce qu'il refusa de signer le formulaire. Il se rendit alors à Auxerre, où l'évêque Caylus lui conféra la prêtrise et le nomma trésorier de son église. L'abbé Clément, très-zélé pour la cause de l'appel, se donna beaucoup de mouvement, et fit plusieurs voyages en Hollande, en Italie et en Espagne. A l'époque de la constitution civile du clergé, il s'attacha au parti qui la défendait, et fut nommé évêque de Versailles en 1797. Il assista aux assemblées tenues sous le nom de synode ou de concile, et se rendit ridicule aux yeux même de ses partisans, par les puérilités de son zèle et les petitesse de sa vanité. Il donna sa démission lors du concordat, et mourut en 1804. Il a composé plusieurs écrits pour défendre les opinions qu'il avait embrassées : *L'Episcopat de France*, 1803 ; *Lettre apologétique de l'église de France, adressée au pape Pie VII*, Londres, 1803, in-4 ; *Journal, correspondance et voyages en Italie et en Espagne, dans les années 1758 et 1768*, Paris, 1802, ouvrage plein de minuties, et où l'auteur se représente comme chargé de la sollicitude de toutes les églises. On a publié en 1812, des *Mémoires secrets sur la vie de Clément*, qui sont dénués de tout intérêt.

CLÉMENT (dom François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Bèze près de Dijon en 1714, mort à Paris en 1793, l'un des hommes les plus érudits du 18^e siècle, avait fait ses premières études chez les jésuites au collège de Dijon. S'étant décidé ensuite pour la vie monastique, il prononça ses vœux en 1731, dans l'abbaye de Vendôme. Appelé à Paris par ses supérieurs, il se consacra à l'étude des *Annales françaises* dans la maison des Blancs-Manteaux. On le chargea d'abord de la continuation de l'*Histoire littéraire de la France*, dont il publia le 12^e vol. et ensuite de celle du *Recueil des historiens de France*, dont il

publia les 12^e et 13^e vol. Il entreprit ensuite une nouv. édit. de l'*Art de vérifier les dates*. (Voy. CLÉMENT.) On a encore de Clément : *Eclaircissements sur la chronologie et la langue des Samaritains*, dans l'ouvrage de dom Poncet sur ce sujet, 1760, in-8 ; *Catalogus manuscriptorum collegii Claromontani*, etc., 1764, in-8.

CLEMENT (Jean-Marie-Bernard), né à Dijon le 25 décembre 1742, fut d'abord destiné au barreau ; mais il montra dès son enfance une grande aversion pour cette carrière, et ses parents lui permirent de se livrer tout entier à l'étude des belles-lettres. Il obtint encore très-jeune une chaire au collège de Dijon, qu'il quitta bientôt pour ne pas se soumettre à quelques règlements nouveaux qui lui paraissaient injustes, et il écrivit même aux membres du bureau du collège une lettre aussi vive qu'imprudente ; ceux-ci, se trouvant offensés, provoquèrent contre lui un arrêt du parlement ; mais Clément, qui avait su le prévoir, était déjà en sûreté à Paris. Clément avait un caractère franc, mais brusque, un goût sévère et irascible et un vif penchant à la critique ; il ne pardonnait jamais, en matière de littérature, les fautes de ses ennemis ou de ses amis, quelle que fut leur réputation littéraire. Il avait été d'abord grand admirateur de Voltaire, et, quoique depuis son admiration se fût bien refroidie, il n'aurait pas pensé à diriger contre lui sa critique sans une circonstance particulière. St.-Lambert avait proclamé le vieillard de Ferney

Vainqueur des deux rivaux qui couronnent la scène.

Clément, regardant ce vers comme un outrage fait à la mémoire de Racine et de Corneille, réclama contre la sentence de l'auteur des Saisons ; et la critique d'un seul vers alluma une querelle aussi longue qu'opiniâtre. Voltaire s'en vengea à sa manière, en l'accablant d'un torrent d'injures, et lui donna le surnom d'*Inclément*, que tout le monde a retenu. Saint-Lambert parvint à faire renfermer au fort l'Evêque celui qui avait osé critiquer son poème. J.-J. Rousseau, indigné d'une tyrannie qui mettait aux fers un écrivain dont le seul crime était d'avoir trouvé des vers mauvais, et d'avoir osé le dire, employa son crédit en sa faveur, et le fit sortir trois jours après. Clément obtint même la permission de publier la *Critique* contre le poème des Saisons. Cette tracasserie ne l'empêcha pas d'écrire avec la même ardeur ; il eut dans la suite de vifs démêlés avec Laharpe ; mais ils se reconcilièrent après la révolution, et devinrent amis. Clément avait commencé la célébrité de Lebrun, en faisant connaître le mérite de quelques-unes de ses poésies ; il cessa de le voir dès que ce poète fut devenu le Pindare de la révolution, et fit même contre lui l'épigramme suivante :

Nos rimeurs plébéiens, las d'un joug importun,
Ont détroné le dieu qui régnait au Parnasse.
Détrôné, dites-vous ? qu'ont-ils mis à la place
Du blond Phébus ? — Phébus Lebrun.

Ces vers n'étaient qu'une saillie de société ; mais on les retint, et Lebrun s'en vengea par deux épigrammes médiocres. Ceux même qui sont les plus

éloignés d'approuver les jugements critiques de Clément sont forcés de rendre justice à sa conduite aussi bien qu'à l'invariable fermeté de ses principes, qu'il ne fit jamais transiger avec les exigences des novateurs. Mais on lui reproche de manquer de grâce et de flexibilité dans ses productions, et surtout de pousser trop loin l'âpreté de la critique. Il est mort à Paris le 3 février 1812. Ses principaux ouvrages sont : *Observations critiques sur la nouvelle traduction en vers français des Géorgiques de Virgile, et les poèmes des Saisons, de la Déclamation et de la Peinture*, Genève, 1771, in-8 ; *Nouvelles observations critiques sur différents sujets de littérature*, Paris, 1772, in-8 ; *Lettres à M. de Voltaire*, 1775 à 1776, 4 vol. in-8 ; *Médée*, tragédie en 3 actes, Paris, 1779. Cette pièce fut jouée sans succès : cependant l'exposition en est neuve, et il y a un beau monologue au 3^e acte. Elle est moins boursoufflée que celle de Longepierre sur le même sujet ; mais elle est sans chaleur et sans intérêt ; *De la tragédie, pour servir de suite aux lettres de M. de Voltaire*, Paris, 1784, 2 parties in-8. C'est un de ses meilleurs ouvrages ; *Essai sur la manière de traduire les poètes en vers*, in-8 ; *Essai de critique sur la littérature ancienne et moderne*, Paris, 1785, 2 vol. in-12. On y trouve un goût fin et de bons principes de littérature ; *Satires*, 1786, in-8, plusieurs fois réimprimées. Il y a de bonnes plaisanteries, des tours heureux, des pensées courageuses, des expressions énergiques, surtout dans celle intitulée : *Mon dernier mot* ; les tom. 5, 6 et 7 (Harangues et Plaidoyers) des *Œuvres de Cicéron*, trad. nouv., 1783-89, 8 vol. in-12 ; *Petit dictionnaire de la cour et de la ville*, Paris, 1788, in-12, devenu rare ; *Révolution des Welches prédite dans les temps anciens* : c'est un rapprochement ingénieux de plusieurs passages de l'Ecriture, applicable à notre révolution ; *Journal littéraire*, Paris, 1796 et 1797, 4 vol. in-8 ; de Fontanes et Deschamps ont coopéré à ce journal ; *Jérusalem délivrée*, poème imité du Tasse, Paris, 1800, in-8. L'auteur publia cet ouvrage sans avoir eu le temps d'y mettre la dernière main, aussi n'eut-il aucun succès. On y rencontre cependant des beautés poétiques dans plusieurs morceaux, surtout dans la description de la cérémonie religieuse du 10^e chant ; *Tableau annuel de la littérature française*, Paris, 1801, 5 part. in-8 : c'est une suite du Journal littéraire. On trouve à la fin de chaque numéro un article curieux sur la langue française. Clément a laissé aussi plusieurs ouvrages manuscrits.

CLÉNARD, ou KLEINARTS (Nicolas), né à Diest dans le Brabant en 1495, professeur des langues grecque et hébraïque à Louvain, voyagea en France, en Espagne et en Portugal, pour se familiariser avec les langues vivantes. Vers l'an 1540, il passa en Afrique apprendre l'arabe. Etant entré dans Fez, il salua le roi en langue arabe, et lui dit qu'il venait faire emplette de livres arabes pour en enrichir les bibliothèques d'Europe. Il s'y appliqua à traduire la Bible en langue arabe. Son travail ne se borna pas là : il tâcha d'éclairer ces peuples qui suivent la religion de Mahomet,

des lumières de la foi, ce qui lui attira des persécutions de la part du roi de Tanger. Il fut dépouillé des livres arabes qu'il avait amassés à grands frais, et lui-même ne trouva son salut que dans la fuite. Il mourut à Grenade l'an 1542. On a de lui des *Lettres latines sur ses voyages*, curieuses et rares, et dont la meilleure édition est celle de 1606, in-8, avec quelques additions. Le latin en est assez pur, et il l'aurait été encore davantage, si l'auteur n'avait pas entassé tant de langues différentes dans sa tête; une *grammaire grecque*, qui eut beaucoup de cours, et qui est encore estimée des savants: elle a été d'un grand secours à MM. de Port-Royal, pour rédiger leur *Méthode grecque*. Vossius en publia une édition à Amsterdam, 1650, in-8; des *Fables hébraïques*, moins estimées.

CLÉOBULE, fils d'Evagoras, l'un des sept Sages de la Grèce, fit un voyage en Egypte, pour apprendre la philosophie de ce peuple. Il était contemporain et ami de Solon. On ne le connaît guère que par ses *maximes*, qui la plupart sont très-communes. Il recommandait de ne point s'enorgueillir dans la prospérité, de ne point s'abattre dans l'affliction, d'obliger ses amis pour se les attacher davantage, et ses ennemis pour en faire des amis; de ne flatter ni gronder sa femme en présence des étrangers, l'un étant une petiteesse et l'autre une indiscrétion; d'examiner avant de sortir de sa maison ce qu'on va faire, et à son retour ce qu'on a fait; de ne souhaiter ni de commander, ni d'obéir, l'obéissance se changeant ordinairement en aversion, et le commandement en tyrannie. Il mourut vers l'an 560 avant J.-C., dans sa 70^e année. — Il y a eu un autre **CLÉOBULE**, hérétique du 1^{er} siècle, et contemporain de Simon le magicien; mais ses erreurs ont eu peu de partisans, et sa secte a peu duré.

CLÉOBULINE, ou **EUMÉTIS**, fille du précédent, se rendit également célèbre par sa beauté et par son esprit. Les Egyptiens admirèrent ses *énigmes*. Il faut croire que les historiens ont fait parvenir à la postérité les plus mauvaises; car nous n'en avons aucune qui mérite d'être dans les derniers de nos journaux.

CLÉOMBROTE, nom de deux rois de Lacédémone, l'un tué à la bataille de Leuctres en Béotie, gagnée par Epaminondas, général thébain, l'an 371 avant J.-C.; le second, gendre de Léonidas, et qui monta sur le trône de Sparte, au préjudice de son beau-père. Celui-ci ayant été rappelé par les Lacédémoniens, poursuivit le traître qui l'avait dépouillé de son royaume, et le condamna à la mort. Chélonis, épouse de Cléombrote, avait quitté son mari pour suivre son père dans sa retraite. Cette femme, fille et épouse également malheureuse, apprend l'arrêt porté contre son époux. Elle va se jeter aux pieds de Léonidas, qui change la peine de mort en un exil, et presse sa fille de rester à sa cour. Chélonis aima mieux suivre son mari. — On connaît un 3^e **CLÉOMBROTE**, philosophe, natif d'Ambrané, qui se précipita dans la mer, après avoir lu le *Phédon* de Platon sur l'immortalité de l'âme; fruit ordinaire des spéculations philosophiques, même les

plus sensées, quand elles sont destituées de la sanction et des lumières de la religion.

CLÉOMÈNES 1^{er}, roi de Lacédémone, successeur d'Anaxandride son père, l'an 557 avant J.-C., vainquit les Argiens et délivra les Athéniens de la tyrannie des Pisistratides. Les premiers s'étaient opposés à l'invasion de ses armées dans l'Argolide. Cléomènes, à la tête des Lacédémoniens et de leurs alliés, remporta sur eux une victoire aussi sanglante que signalée; mais il la souilla par une cruauté atroce. Cinq mille Argiens se réfugièrent dans une forêt voisine. Cléomènes y vit mettre le feu malgré la prière des vainqueurs, qui furent bientôt consumés par les flammes. Cléomènes tourna ensuite ses armes contre les Egymètes, et ne les punit pas moins cruellement. Son humeur vindicative se changea en fureur sur la fin de ses jours, et dans un accès de frénésie, il se perça de son épée l'an 489 avant J.-C.

CLÉOMÈNES III, fils de Léonidas, roi de Lacédémone, lui succéda l'an 230 avant J.-C., à l'âge de 17 ans. Sa première pensée, en montant sur le trône, fut d'arracher l'autorité aux éphores, magistrats puissants dans Lacédémone, qui faisaient la loi aux rois mêmes. Ses victoires sur les Achéens lui facilitèrent l'exécution de ce projet. De retour à Sparte, il fit assassiner les éphores, et afficher le nom de plus de 80 citoyens condamnés au bannissement. Le peuple, effrayé par ce coup d'éclat, reçut toutes les lois qu'il voulut lui donner. Il fit revivre la plupart de celles de Lyncurgue, envahit la propriété des citoyens, procéda à un nouveau partage des terres, abolit les dettes et s'attacha par ce moyen les dissipateurs et les libertins. Son autorité affermie, Cléomènes parcourut, les armes à la main, l'Arcadie et l'Elide, reprit quelques villes sur les Achéens, et les défit en bataille rangée. Aratus, chef des vaincus, implora le recours d'Antigone, roi de Macédoine, contre le vainqueur. Son armée fut taillée en pièces à la bataille de Sélasie. Cléomènes après cette défaite, retiré en Egypte, y mourut d'une manière tragique. Ayant été bien accueilli de Ptolémée-Evergète qui en était roi, il encourut ensuite la disgrâce de son successeur qui le fit mettre en prison. Cléomènes brisa ses fers, excita une sédition, et finit par se donner la mort l'an 220 avant l'ère chrétienne. La vie de Cléomènes a été écrite par Plutarque: il faut la comparer avec ce qu'en dit Polybe.

CLÉOMÈNES, célèbre sculpteur athénien, fils d'Apollodore, avait fait les *Thespiades*, statues des neuf muses, dans le costume des femmes de Thespiis. On lui attribue aussi la fameuse statue de *Vénus de Médicis*; on lit sur la base de cette statue qu'elle a été faite par ce sculpteur; mais on doute de l'authenticité de cette inscription.

CLÉONYME, 2^e fils de Cléomènes II, roi de Sparte, mécontent de sa patrie qui l'avait privé de la couronne, pour la donner à Aréus son neveu, sollicita le secours du célèbre Pyrrhus, roi d'Epire, contre Lacédémone. Pyrrhus l'assiégea, et fut contraint de se retirer. Le courage des femmes de Sparte, qui travaillèrent elles-mêmes aux retran-

chements, contribua beaucoup à la levée du siège, l'an 273 avant J.-C.

CLÉOPATRE, nom d'un grand nombre de princesses : l'une était femme de Philippe, roi de Macédoine ; une autre, sœur d'Alexandre ; une troisième, épouse de Ptolémée-Epiphanes, roi d'Egypte, etc.

CLÉOPATRE, fille de Ptolémée-Epiphanes, épousa successivement ses deux frères ; elle eut de Ptolémée-Philométor deux filles appelées Cléopâtre, et un fils auquel elle voulut assurer la couronne après la mort du père ; mais Ptolémée-Physcon, roi de la Cyrénaïque, traversa ses projets. Un ambassadeur romain les accommoda, en le faisant promettre qu'il épouserait Cléopâtre ; que le fils de la reine serait déclaré héritier du trône, mais que Physcon en jouirait durant sa vie. *Voy.* PTOLEMÉE-PHYSCON.

CLÉOPATRE, fille de Ptolémée-Philométor, roi d'Egypte, et de la précédente, femme de trois rois de Syrie, et mère de quatre princes qui portèrent la couronne, épousa d'abord Alexandre Bala, ensuite Démétrius-Nicanor. Ce dernier prince l'ayant abandonnée pour Rodogune, elle offrit sa main et sa couronne à Antiochus, son beau-frère. Séléucus, fils aîné de Démétrius, voulut monter sur le trône de son père. Il se fit un parti, et trouva dans Cléopâtre une mère cruelle et une ennemie irréconciliable. Cette femme ambitieuse, qui avait causé la mort du père, en lui refusant un asile à Ptolémaïs, enfonça son poignard dans le sein du fils. Ce meurtre souleva le peuple contre elle ; Cléopâtre l'apaisa, en couronnant Antiochus son second fils. Ce jeune prince, borné au titre de roi sans en avoir le pouvoir, souffrait impatiemment de partager avec sa mère la souveraine autorité. Cléopâtre, encore plus jalouse de régner que lui, fit préparer une coupe empoisonnée qu'elle lui présentait au retour de quelque exercice. Son fils, soupçonnant sa scélératesse, l'obligea de prendre le poison qu'elle lui avait apprêté. Ainsi mourut ce monstre d'ambition et de cruauté, l'an 120 avant J.-C. C'est cette Cléopâtre qui joue un rôle dans la *Rodogune* du grand Corneille, et ce dernier événement lui a fourni la catastrophe de cette tragédie.

CLÉOPATRE, fille de Ptolémée-Philométor et sœur de la précédente, donna la main à son oncle Ptolémée-Physcon. Ce prince, qui avait répudié la mère pour épouser la fille, mourut bientôt après, laissant à cette dernière la royauté d'Egypte et deux enfants, avec la liberté de s'associer celui qu'elle voudrait. Cléopâtre plaça sur le trône Alexandre, son second fils, au préjudice de Lathyrus son aîné. Le jeune roi, effrayé de l'ambition de sa mère, à qui les plus grands crimes ne coûtaient rien, se vit forcé d'abdiquer l'empire ; mais le peuple d'Alexandrie ne voulant pas souffrir qu'une femme tint seule le timon du gouvernement, obligea la reine de rappeler son fils. Cléopâtre, ne pouvant plus supporter de partage dans l'autorité royale, résolut de lui donner la mort. Alexandre, informé de son dessein, prévint sa mère, en la faisant mourir l'an

89 avant J.-C. Cette princesse ambitieuse et dénaturee avait tout sacrifié au désir effréné de régner. Elle fut punie de ses crimes, par un autre criue qui égalait les siens.

CLÉOPATRE, reine d'Egypte, fille de Ptolémée-Aulète. Son père en mourant laissa la couronne aux aînés des deux sexes l'an 51 avant J.-C., avec ordre de se marier ensemble, suivant l'usage de sa famille. Ptolémée-Denys, frère de Cléopâtre, voulant régner seul, répudia et exila sa sœur, et fit casser le testament de son père par Pompée, qui lui adjugea le trône d'Egypte. Ce général romain ayant été vaincu vers le même temps à la bataille de Pharsale, et fuyant en Egypte devant César, y fut massacré par ordre de Ptolémée. Ce fut en cette conjecture que Cléopâtre demanda justice à son vainqueur contre son frère. Elle avait tout ce qu'il fallait pour faire une profonde impression sur le cœur de ce héros : c'était la plus belle femme de son temps, et la plus ingénieuse ; elle parlait toutes les langues dont la connaissance pouvait lui être utile, et n'eut jamais besoin d'interprète. Cette princesse, voulant solliciter elle-même César, arriva de nuit au pied du château d'Alexandrie. Il fallait tromper la garde égyptienne : son guide la fit étendre au milieu d'un paquet de hardes, et la porta ainsi sur ses épaules au palais de César. Ce romain la vit, et sa cause fut gagnée. Il ordonna qu'elle gouvernerait l'Egypte, conjointement avec son frère. Son juge était déjà son amant. Il en eut un fils nommé Césarion, et promit de la mener avec lui à Rome, et de l'épouser. Il comptait faire passer dans l'assemblée du peuple une loi, par laquelle il serait permis aux citoyens romains d'épouser autant de femmes, même étrangères, qu'il leur plairait. Arrivé à Rome, il fit placer la statue de sa maîtresse dans le temple de Vénus, à côté de celle de la déesse. Ptolémée s'étant noyé dans le Nil, César assura la couronne à Cléopâtre, et à son autre frère, âgé pour lors de onze ans ; mais cette princesse ambitieuse ne partagea pas longtemps le trône avec lui : elle le fit empoisonner dès qu'il eut atteint sa 15^e année. Après la mort de César elle se déclara pour les triumvirs. Antoine, vainqueur à Philippiques, la cita devant lui pour répondre à quelques accusations formées contre elle. Cléopâtre résolut dès lors d'enchaîner Antoine, comme elle avait enchaîné César. Elle fit son voyage sur une galère brillante d'or, enrichie des plus belles peintures, avec des voiles de soie, couleur de pourpre, mêlées d'or, des rames d'argent qui ne se mouvaient qu'au son d'une infinité d'instruments de musique. Cléopâtre, habillée en Vénus sortant de la mer, paraissait sous un magnifique pavillon de drap d'or. Ses femmes représentaient les nymphes et les grâces. La poupe et la proue étaient couvertes des plus beaux enfants déguisés en amours. Il n'en fallait pas tant pour séduire Antoine. La reine d'Egypte s'empara tellement de son esprit, qu'il fit mourir à sa prière la princesse Arsinoé sa sœur, réfugiée dans le temple de Diane à Milet, comme dans un asile impénétrable. Tout le temps qu'elle fut à Tarse se passa en fêtes et en festins. Ces fêtes

se renouvelèrent à Alexandrie avec une magnificence dont il n'y a jamais eu d'exemple. Ce fut à la fin d'un de ses repas, que Cléopâtre, détachant de son oreille une perle d'un prix inestimable, la jeta dans une coupe pleine de vinaigre, et l'aval'a aussitôt, pour dévorer en un moment autant de richesses qu'Antoine en avait employées pour satisfaire à leur luxe et à leurs débauches. Un voyage d'Antoine à Rome interrompit ces fêtes somptueuses. Cléopâtre durant son absence rétablit la bibliothèque d'Alexandrie, brûlée quelques années auparavant, et l'augmenta de celle de Pergame, composée de plus de 200,000 volumes. Ce n'est pas à beaucoup près le premier exemple d'homme ou de femme qui, dans le sein du vice et du crime, ont affiché l'amour des sciences. Antoine, de retour à Alexandrie, y entra en triomphe, et fit proclamer Cléopâtre reine d'Egypte, de Chypre et de la Célésyrie. Octave ne tarda pas à leur déclarer la guerre. Elle finit par la bataille d'Actium, dans laquelle Cléopâtre effrayée prit la fuite et fut suivie par Antoine. Cette princesse, craignant de perdre sa couronne, chercha à faire la conquête d'Octave; mais l'essai qu'elle fit de ses charmes fut inutile. Alors, pour éviter la honte d'être menée en triomphe à Rome, elle se fit piquer le sein par un aspic, et mourut l'an 30 avant J.-C., à 39 ans. Ce récit, qui est exact, suffit pour convaincre d'adulation et d'infidélité historique le poète Horace qui, dans l'ode *Nunc est bibendum, etc.*, parle de cet empoisonnement comme d'un héroïsme. C'est bien dommage qu'une aussi belle pièce ait été consacrée à célébrer le mensonge. « Si cette princesse, dit un historien, » eût possédé les qualités du cœur, comme elle possédait celles de l'esprit, c'eût été une reine accomplie;... mais les qualités du cœur lui manquaient. » Cette partie essentielle par laquelle l'homme est tout ce qu'il est, ne faisait pas son beau côté; et, » pour parler vrai, elle avait naturellement le cœur » gâté et corrompu. Par goût et par caractère, elle » était débauchée et libertine.... Sa passion favorite » était l'ambition; et, par une suite nécessaire de » cette première passion, elle était cruelle, d'une » dissimulation profonde et d'une noire perfidie. » L'empire du monde entier aurait à peine rempli » et satisfait ses désirs ambitieux. Ce fut moins la » passion de l'amour que l'espérance de devenir la » reine de Rome, qui la fit la maîtresse du dictateur » Jules-César, et dans la suite la femme d'Antoine. » Peu scrupuleuse sur le choix des moyens pour arriver où son ambition la portait, nul crime ne lui » coûtait. Elle sacrifia à cette passion ses deux frères » et sa sœur, qu'elle fit périr par le fer ou par le » poison. Antoine fut la dernière victime de sa » passion, et enfin elle-même. » On a donné sous son nom deux ouvrages que personne n'a cru être d'elle, mais que sa coquetterie a fait imaginer à un plaisant de lui supposer : *De medicamine faciei epistolæ eroticæ*, dans le *Petrone variorum*; *De morbis mulierum*, dans *Gynæciorum libri ab Is. Spacchio collecti*, Strasbourg, 1597, in-fol. Le comte Landi a fait en italien un roman ou une *Vie de Cléopâtre*, 1751-78, qui a été traduite par B.

Barrère, Paris, 1808, in-18 : Calprenède en a fait une en français, qui n'est aussi qu'un roman. Jodelle, Shakespeare, Marmontel (1750), Linguet (1775), etc., ont fait des tragédies dont le sujet est Cléopâtre : celle de Soumet est la plus récente et la meilleure.

CLÉOPHAS, l'un des deux disciples qui, allant de Jérusalem au bourg d'Emmaüs, rencontrèrent Jésus-Christ le jour de sa résurrection, et l'entretenirent, sans le connaître, de l'histoire de sa vie et de sa passion. Rien de plus touchant, de plus convaincant, que la naïve et inimitable simplicité avec laquelle cette conversation est rapportée au chapitre 24 de saint Luc.

CLÉOSTRATE, astronome grec, natif de Ténédos vers l'an 536 avant J.-C., découvrit le premier les signes du zodiaque, et réforma le calendrier des Grecs.

CLÉRAMBAULT (Louis - Nicolas), musicien français, né à Paris en 1676, mort dans la même ville en 1749, plut à Louis XIV par ses cantates. Ce prince le nomma surintendant des concerts particuliers de M^{me} de Maintenon. Il était déjà organiste de St.-Cyr. On a de lui 5 livres de *cantates* parmi lesquelles celle d'*Orphée* est regardée comme son chef-d'œuvre. On lui doit encore plusieurs *motets*, et des morceaux de musique composés pour des fêtes particulières. Clérambault unit à la qualité d'habile musicien, celles de bon père, de bon mari, de bon ami; et les caprices, ordinaires à quelques artistes, ne ternirent jamais ses talents.

CLERC (Jean LE), dit *Busby*, procureur au parlement de Paris, fut fait gouverneur de la Bastille par le duc de Guise pendant les troubles de la ligue. Il avait été d'abord tireur d'armes. Devenu un des chefs de la faction des Seize, il entra dans la grand'chambre du parlement, suivi de 50 satellites, et osa présenter à cette compagnie une requête, ou plutôt un ordre de s'unir avec le prévôt des marchands, les échevins et les bourgeois de Paris, pour la défense de la religion catholique, contre la maison royale. Sur le refus du parlement, il mena à la Bastille en 1569, l'épée à la main, tous ceux qui étaient opposés à son parti. Le premier président, Achille de Harlai, et environ 60 autres membres de ce corps, suivirent cet insolent, qui les conduisit comme en triomphe. Il les fit jeûner au pain et à l'eau, pour obliger ces magistrats à se racheter de ses mains; ce qui lui mérita le titre de *grand pénitencier du parlement*. Lorsque le duc de Mayenne délivra Paris de la faction des Seize en 1591, Le Clerc rendit la Bastille à la première sommation, à condition d'avoir la vie sauve. On lui tint parole : il se sauva à Bruxelles, où il vivait encore en 1634, parlant peu, mais magnifiquement, des grands projets qu'il avait manqués.

CLERC (Antoine LE), sieur de la Forest, maître des requêtes de la reine Marguerite de Valois, combattit d'abord pour les calvinistes, et embrassa ensuite la religion catholique, à laquelle il consacra ses talents. Saint François de Sales, saint Vincent de Paul, le cardinal du Perron, les personnes les plus vertueuses et les plus éclairées de son siècle,

furent liées avec lui. Il mourut à Paris en odeur de sainteté, en 1628, à 65 ans. On a écrit sa vie sous le titre du *Séculier parfait*. Le cardinal d'Estampes voulait le faire béatifier ; mais la mort de cette éminence déranger son projet. On a de Le Clerc quelques ouvrages de *piété*, de *droit* et d'*érudition*.

CLERC (Michel LE), natif d'Albi, avocat au parlement de Paris, l'un des 40 de l'académie française, né en 1622, mourut en 1691. Il est principalement connu par une *traduction* des cinq premiers chants de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, qu'il a rendus presque vers pour vers, et dans un style fort au-dessous du médiocre. Il avait entrepris un ouvrage en prose, qui devait avoir pour titre : *Conformités des poètes grecs, latins, italiens et français*. Son dessein était de montrer que la plupart des poètes ne font que se copier mutuellement, et qu'ils doivent presque tous leurs ouvrages à ceux qui les ont précédés. On lui donne encore les tragédies de *Virginie* et d'*Iphigénie*. C'est cet auteur que Racine honora de l'épigramme *Entre Le Clerc et son ami Coras*, etc.

CLERC (Sébastien LE), dessinateur et graveur, naquit à Metz en 1637, d'un orfèvre, dessinateur habile, qui fut son maître. Dès l'âge de 8 ans, il maniait le burin. Il s'appliqua en même temps à l'étude de la géométrie, de la perspective, de la fortification, de l'architecture, et y fit des progrès aussi rapides que dans le dessin et la gravure. Le maréchal de la Ferté le choisit pour son ingénieur-géographe ; Louis XIV, pour son graveur ordinaire, à la sollicitation de Colbert ; et le pape Clément XI l'honora du titre de chevalier romain. Le Clerc joignait à un mérite supérieur, et au goût de tous les arts, un caractère doux et insinuant. Il mourut à Paris en 1714. Ce maître traitait également bien tous les sujets, le paysage, l'architecture, les ornements. On y aperçoit une imagination vive, brillante, mais bien réglée ; un dessin très-correct, une fécondité admirable, des expressions nobles et élégantes, une belle exécution. Les productions de son burin, qui se montent à plus de 3,000, auraient suffi pour lui faire un grand nom, indépendamment des productions de sa plume. Les principales en ce dernier genre sont un *Traité de géométrie théorique et pratique*, Paris, 1774, in-8, 7 à 9 fr. ; un *Traité d'architecture*, 1714, 2 vol. in-4, 12 à 18 fr., ou 1782, in-4, 16 fr. ; un *Discours sur le point de vue*, matière que l'auteur avait approfondie. Après Callot, c'est le graveur qui a fait voir le plus distinctement cinq ou six lieues de pays dans un petit espace. Voy. le *Catalogue raisonné de l'OEuvre de Sébastien Le Clerc*, avec sa *Vie* par Jombert, Paris, 1775, 2 vol. in-8, ouvrage curieux et intéressant.

CLERC (David LE), ministre et professeur en hébreu à Genève, né en 1591, mourut en 1665. Ses *Questions sacræ* ont été publiées avec les ouvrages d'Etienne Le Clerc son frère, en 1685 et 1687, 2 vol. in-8.

CLERC (Daniel LE), médecin de Genève, et conseiller d'état de sa patrie, né en 1652, mort en 1728, fut aimé et estimé de ses concitoyens pour sa

bonté, sa candeur et la facilité de son caractère. Il étoit naturellement gai, mais d'une gaieté froide, qui par cela même étoit plus piquante. Il s'acquit une réputation assez étendue parmi ceux de son art, par l'*Histoire de la médecine*, poussée jusqu'au temps de Galien inclusivement, Amsterdam, 1723, ou la Haye, 1729, in-4, 27 à 30 fr., rare ; ce livre plein de recherches savantes est écrit avec netteté, et l'auteur y fait bien connaître le caractère des anciens médecins, leurs opinions, leur pratique, leurs remèdes. C'est dans les premiers chapitres de cet ouvrage, que Voltaire, qui lisait rarement les auteurs originaux, surtout les grecs, a puisé ce qu'il a dit de vrai sur Hermès, sur Zoroastre et sur les Egyptiens. *Historia naturalis latorum lumbricorum*, Genève, 1715, in-4. Ce traité des vers plats est très-estimé. Il a aussi publié, avec Manget, la *Bibliothèque anatomique*.

CLERC (Jean LE), frère du précédent, neveu de David, naquit à Genève en 1657, avec la mémoire la plus heureuse et des dispositions pour tous les genres de littérature. Après avoir parcouru la France, l'Angleterre et la Hollande, il se fixa à Amsterdam, où il professa les belles-lettres, les langues et la philosophie. En 1728, il perdit tout d'un coup la parole en donnant ses leçons. Depuis cet accident, sa mémoire et son esprit s'affaiblirent, et il ne resta du savant Le Clerc qu'un automate languissant. Il parlait, il semblait même, à son air composé, qu'il pensait encore ; mais toutes ses idées étoient sans ordre et sans suite. Il s'amusait dans son cabinet à lire, à écrire, à corriger. Il donnait ensuite ses brouillons à son copiste, pour les porter à l'imprimeur, qui les mettait au feu tout de suite. Il perdit sa femme, fille de Grégoire Légi, au milieu de ces accidents en 1734. Il la suivit en 1736. On ne peut lui refuser beaucoup d'ardeur pour le travail, une érudition vaste, un jugement solide, une fécondité surprenante, une grande facilité pour écrire sur toutes sortes de matières ; mais quelques-uns de ses livres se ressentent de la rapidité avec laquelle il les composait, et de la trop grande variété de ses travaux littéraires. Il avait presque toujours cinq ou six ouvrages sur le métier, et il y travaillait ordinairement à mesure que l'imprimeur manquait de copie. Soixante ans d'étude n'avaient pu le ramener à la vérité. Sectateur secret de Socin, il n'oublia rien pour expliquer plusieurs des miracles rapportés dans l'ancien et le nouveau Testament, par des voies naturelles, pour détourner les prophéties qui regardent le Messie, et corrompre les passages qui prouvent la Trinité et la divinité de Jésus-Christ. On l'accusa d'avoir composé le Livre intitulé : *Sentiments de quelques théologiens de Hollande, touchant l'histoire critique du vieux Testament*, par Simon, et la *Défense* de ce même livre, dans l'intention de détruire l'inspiration des Livres sacrés, 2 vol. in-8. Il tâche fort inutilement d'y montrer que Moïse n'est pas l'auteur du Pentateuque ; que l'histoire de Job est une méchante tragi-comédie, et le Cantique des cantiques une idylle profane et amoureuse. Voici deux de ses ouvrages qui ont le plus de réputation : *Bibliothèque*

universelle et historique, Amsterd., 1687-1718, 26 vol. pet. in-12, 18 à 20 fr. On y trouve des extraits fort étendus et assez exacts des livres de quelque importance, accompagnés souvent des savantes remarques du journaliste. Il n'y garde cependant pas la charité qu'il recommande tant aux autres. Les saints PP. et les théologiens catholiques y sont l'objet ordinaire de ses satires pleines de fiel. Jean Cornand de la Croze était associé à Jean Le Clerc pour cet ouvrage. La plus grande partie du tome XX et des cinq suivants sont de Jacques Bernard; *Bibliothèque choisie*, pour servir de suite à la Bibliothèque universelle, Amsterd., 1712-18, 28 vol. in-12, 25 à 30 fr.; *Bibliothèque ancienne et moderne*, pour servir de suite aux Bibliothèques universelle et choisie, la Haye, 1726-32, 29 vol. in-12, 25 à 30 fr.; *Ars critica*, 1712 et 1730, 3 vol. in-8 : on a repris la liberté avec laquelle il s'explique sur plusieurs écrivains, et principalement sur les saints PP.; *Traité de l'incrédulité*, où l'on examine les motifs et les raisons qui portent les incrédules à rejeter la religion chrétienne, 1714 et 1733, in-8; *Parrhasiana*, ou *Pensées diverses sur des matières de critique, d'histoire, de morale et de politique*, les unes justes, et les autres hasardées ou fausses, Amsterdam, 1699, in-12. Il n'a guère eu d'autre peine que de compiler et d'ajouter à ses recherches quelques réflexions qui donnent à son livre un air de critique et de philosophie; des *Commentaires* latins sur la plupart des livres de l'Ecriture sainte, Amsterdam, 1710 et 1731, 5 vol. in-fol.; *Harmonia evangelica*, en grec et en latin, Amsterd., 1700, in-fol.; ce n'est guère qu'un pillage fait à Thoynard; une *Traduction du nouveau Testament* en français, avec des notes, 1703, 2 vol. in-4. Ces ouvrages sur l'Ecriture déplurent aux catholiques et aux protestants, par une foule d'interprétations sociniennes que Le Clerc y glissa, tantôt avec art, tantôt à découvert. De nouvelles éditions de plusieurs auteurs anciens et modernes, sacrés et profanes, de Pedo Albino-vanus, de Cornélius Sévère, de Sulpice-Sévère, d'Eschine, de Tite-Live, de Ménandre, de Philémon, d'Ausone, d'Erasme, du *Traité de la religion* de Grotius; une édition des *Dogmes théologiques* du P. Petau, 3 vol. in-fol., avec des remarques, sous le nom de *Theophilus Alethinus*, qui doivent être lues comme étant de Jean Le Clerc, c'est-à-dire d'un socinien, quoiqu'il y en ait beaucoup de judicieuses et d'utiles. Il donna aussi quatre éditions à Amsterdam du *Dictionnaire de Moréri* : celle de 1702 fut augmentée de 6 à 700 articles nouveaux; une édition des *PP. apostoliques* par J.-B. Cotelier, avec des remarques, etc., Amsterdam, 1698 et 1724, 2 vol. in-fol.; *Histoire des Provinces-Unies des Pays-Bas*, depuis 1560 jusqu'en 1728, Amsterd., 1737, 4 vol. in-fol., 25 à 30 fr.; *Vie du cardinal de Richelieu*, Amsterd., 1714, 2 vol. in-8; ou 1753, 5 vol. in-12, 3 à 4 fr. Les préjugés et les opinions de l'auteur y prennent souvent la place de l'histoire. On voit à la tête de l'édition de 1696 un plan du siège de La Rochelle, très-bien exécuté dans le goût de Callot; beaucoup d'*écrits polémiques*, dans lesquels

régnent très-souvent la présomption et l'aigreur; *Opera philosophica*, Amst., 1710, 4 vol. in-12; *Compendium historiæ universalis*, Amsterdam, 1698, in-8. Voy. Nicéron, tom. 40, pages 294 et 362, et sa *Vie* en latin, par lui-même, Amsterdam, 1711, in-8.

CLERC (Paul LE), jésuite, né à Orléans en 1657, enseigna les belles-lettres avec succès. Appelé à Paris, il eut divers emplois, et mourut en 1740. Il est auteur des ouvrages suivants : *La vie d'Antoine-Marie Ubaldin*, la Flèche, 1686, in-16, et plusieurs fois réimprimée depuis. Le P. Jacques Biderman, de la même société, avait écrit cette *vie* en latin; *Réflexions sur les quatre fins dernières*, Paris et ailleurs; plusieurs livres de *piété*.

CLERC (Pierre LE), sous-diacre du diocèse de Rouen, se fit connaître en 1733 par un *Acte de révocation de la signature du formulaire*, et donna dans les illusions d'un parti qui reconnaissait comme prophète un prêtre nommé *Vaillant*. Son zèle pour cette cause lui ayant occasionné quelque désagrément, il se retira en Hollande, où il chercha à se faire des partisans par ses écrits. Comme ils attaquèrent ouvertement le dogme catholique sur la procession du Saint-Esprit, la primauté du pape et le concile de Trente qu'il traitait d'*assemblée de novateurs*, les prêtres d'Utrecht s'assemblèrent en 1763 et condamnèrent sa doctrine. Il publia pour sa défense plusieurs *brochures* qui respirent la colère et l'emportement, et mourut vers 1773. Ses principaux ouvrages sont : *Homélies de saint Grégoire*, 1747, in-12; *Vies édifiantes des religieux de Port-Royal*, 1750, 4 vol. in-12; *Renversement de la religion et des lois par toutes les bulles et brefs donnés contre Baïus, Jansénius, etc.*, 1756, 2 vol. in-12. Il a donné une nouvelle édition des *Nouvelles ecclésiastiques* et du *Journal de Dorsanne*. On lui attribue un *recueil de neuf écrits contre la thèse de l'abbé de Prades*.

CLERC (Nicolas-Gabriel), médecin, membre des académies de St.-Petersbourg, de Besançon et de Rouen, premier médecin des armées du roi en Allemagne, du duc d'Orléans et du grand-duc de Russie, né à Baume-les-Dames (Franche-Comté), en 1726, passa en Russie en 1759 sur la demande de l'impératrice Elisabeth, et y fut accueilli avec le plus grand intérêt. Ayant refusé de s'y fixer, malgré les offres brillantes qui lui furent faites, il revint en France en 1762, et fut nommé médecin du duc d'Orléans. Il retourna en Russie en 1769 avec le titre de premier médecin du grand-duc, et devint inspecteur de l'hôpital de Paul à Moscou. Ce fut dans ce voyage qu'il rassembla, suivant les intentions de Louis XV, les matériaux pour une histoire de cet empire, qui n'était connu que par les relations infidèles et mensongères de quelques voyageurs. A son retour en 1777, il fut d'abord accueilli des ministres, mais bientôt oublié. La seule récompense qu'il obtint pour les services importants qu'il avait rendus, fut le cordon de Saint-Michel, avec des lettres de noblesse et une pension de six mille livres. Il se retira à Versailles, où il mourut en 1798. Il réforma les abus qui s'étaient introduits

dans l'administration des hôpitaux militaires, et mit en pratique d'heureuses innovations dans l'art de guérir. Ses principaux ouvrages sont : *Medicus veri amator ad Apollineæ artis alumnos*, Moscou, 1764, in-8, ouvrage estimé, dont le but est de prévenir les abus que les charlatans peuvent faire des substances vénéneuses; *Moyens de prévenir la contagion et d'y remédier*, Moscou; *Histoire naturelle de l'homme considéré dans l'état de maladie, ou la médecine rappelée à sa première simplicité*, Paris, 1767, 2 vol. in-8. Cet ouvrage a obtenu plusieurs éditions et a été traduit dans plusieurs langues; *Yu le Grand et Confucius*, histoire chinoise, Soissons, 1769, in-4; *Education physique et morale des deux sexes*, trad. du russe en franç., Besançon, 1779, 2 part. in-4; *Histoire de la Russie ancienne et moderne*, St.-Petersbourg, 1787, 6 vol. in-4 et atlas in-fol., 40 à 60 fr. C'est l'ouvrage le plus considérable que nous ayons sur la Russie; il est cependant encore bien éloigné de la perfection; *Abrégé des études de l'homme fait en faveur de l'homme à former*, Paris, 1789, 2 vol. in-8, 5 à 6 fr.; *Les maladies du cœur et de l'esprit*, 1793, 2 vol. in-8.

CLERCK (Charles), entomologiste suédois, disciple de Linnée, membre de la société royale des sciences d'Upsal, est connu par deux ouvrages sur les insectes, estimés et rares : *Aranei Succici*, en suédois et en latin, Stockholm, 1757, in-4, fig. color., 48 à 60 fr. Il a été traduit en anglais, et imprimé avec le plus grand luxe, Londres, 1793, in-4. Il contient la description de 60 espèces d'araignées trouvées en Suède. Il a publié en outre *Icones insectorum rariorum, etc.*, Holmiæ, 1759, in-4, cum fig. color., 30 à 40 fr. Cet ouvrage ne présente que des figures de lépidoptères (papillons), sans aucun texte explicatif. Il s'est vendu jusqu'à 400 fr.

CLÉREMBAUT (Philippe de), connu d'abord sous le nom de *Palluau*, prit le nom de Clérembault à sa nomination à la dignité de maréchal de France en 1653. Il était aussi distingué par son esprit que par sa bravoure. Quoiqu'il eût quelque difficulté à s'énoncer, on aimait beaucoup à l'entendre; son esprit fin et délicat donnait un tour agréable à tout ce qu'il disait. Il était né en 1620. Il mourut à Paris en 1665.

CLERFAYT (François-Sébastien-Charles-Joseph de CROIX, comte de), feld-maréchal des armées autrichiennes, décoré des ordres de Marie-Thérèse et de la Toison, né au château de Bruille, près de Binc en Hainaut, le 14 octobre 1733, servit avec distinction dans la guerre de sept ans contre les Prussiens. A la paix de 1763, il se retira dans ses terres, et son bonheur était de vivre au milieu d'un cercle d'amis, occupé de ses vassaux, dont il fut toujours le bienfaiteur. Il se signala contre les Turcs pendant les campagnes de 1788 et 1789, qui lui fournirent l'occasion d'acquérir une nouvelle gloire; il obtint le grand-cordon de Marie-Thérèse. Chargé en 1792 de commander les armées autrichiennes contre la France, il entra en Champagne, s'empara en quelques heures du poste important de la Croix-des-Bouquets, malgré les obstacles qu'il

eut à surmonter pour y pénétrer, puis de Longwy et de Stenay, et se retira dans les Pays-Bas lorsque le roi de Prusse et le duc de Brunswick eurent évacué le territoire français. Il y perdit la bataille de Jemmappes, après avoir disputé longtemps la victoire, quoique son armée fût de la moitié moins nombreuse que celle des Français. Sa retraite sur le Rhin le couvrit de gloire. Clerfayt, placé sous le commandement du prince de Cobourg, obtint de brillants avantages, à Quiévrain, à Hanson, à Farnars. Il commandait l'aile gauche de l'armée impériale à la bataille de Nerwinden, et décida de son succès. Opposé ensuite dans la West-Flandre au général Pichegru, il lui disputa le terrain pas à pas, malgré l'inégalité de ses forces, et ce ne fut qu'après sept combats qu'il le laissa maître du pays. En 1795 il reçut le bâton de feld-maréchal, attaqua successivement les trois armées françaises, les força à la retraite et fit lever le siège de Mayence; ce furent ses derniers exploits. Il poursuivait avec chaleur sa victoire, lorsque l'archiduc Charles vint prendre le commandement des armées autrichiennes. Il se rendit alors à Vienne, y fut reçu avec enthousiasme par le peuple et comblé de faveurs par la cour. L'empereur alla lui-même lui rendre visite. Il fut nommé bientôt après membre du conseil de la guerre, et mourut le 18 juillet 1798, avec la réputation d'un des plus habiles généraux qui aient été opposés aux Français durant les premières années de la révolution.

CLERI (Pétermann), né à Fribourg en Suisse l'an 1510, capitaine au service de Henri II, puis colonel d'un régiment suisse au service de Charles IX, rendit de grands services à ces princes dans plusieurs expéditions. Il se distingua à la bataille de Dreux, et perdit la vie à celle de Montcontour en 1569, après avoir fait des prodiges de valeur à la tête de son régiment, qui contribua beaucoup à décider la victoire. Henri II l'avait créé chevalier en 1554.

CLERIC (Pierre), jésuite, natif de Béziers, mort à Toulouse en 1740, à 79 ans, après y avoir professé 22 ans la rhétorique, fut couronné huit fois par l'académie des Jeux floraux. Ce jésuite avait beaucoup de ce feu qui caractérise le poète, mais son imagination n'était pas assez réglée, et ses ouvrages manquent de correction. On a de lui plusieurs *pièces de poésie* en latin et en français. Il a laissé en manuscrit une *traduction* de l'*Electre* de Sophocle.

CLÉRISSEAU (Charles-Louis), architecte français, doyen de l'ancienne académie de peinture et de sculpture de Paris, architecte de Catherine de Russie, et membre de plusieurs académies, naquit vers 1719, et publia *Antiquités de la France, Monuments de Nîmes*, Paris, 1778, in-fol. max., avec 42 pl., 30 à 40 fr.; *ibid.*, 1806, 2 vol. in-fol. max., avec 63 pl., 180 fr.; pap. vél. col., 300 fr.; et pap. vél. gr. Jésus, tiré à 30 exempl., 600 fr. Cet architecte est mort à Auteuil, en 1820.

CLERK (Jean), évêque de Bath et de Wells, reçut le bonnet de docteur en théologie à Cambridge, et alla étudier le droit canon à Bologne. Le cardinal Wolsey se l'attacha ensuite en qualité de chapelain,

et lui obtint le doyenné de Windsor et la charge lucrative de maître des rôles. Henri VIII l'employa dans plusieurs missions importantes. Chargé d'aller présenter à Léon X le fameux ouvrage de ce prince contre Luther, qui lui fit donner le titre de *défenseur de la foi*, il prononça à cette occasion, en plein consistoire, un discours éloquent qui a été imprimé avec l'ouvrage. Il fut récompensé de sa mission par l'évêché de Bath, en 1523. Lorsqu'Henri eut pris la résolution de se séparer d'Anne de Clèves, Clerk fut choisi pour en porter l'avis au duc de Clèves, frère de la princesse, et lui en exposer les raisons. Il mourut au retour de cette ambassade, en 1540. On a de ce prélat une *Défense du divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon*; un recueil de lettres, écrites de Rome pendant son ambassade en cette cour; des harangues et des discours, prononcés en différentes occasions. — CLERK (Jean), d'une famille différente de celle du précédent, après avoir fait ses études dans l'université d'Oxford, voyagea sur le continent, où il s'appliqua à apprendre les langues modernes, et particulièrement la française. A son retour en Angleterre, il devint secrétaire du duc de Norfolk. Son zèle pour la religion catholique lui attira de fréquentes persécutions sous les règnes de Henri VIII et d'Edouard VI. Clerk fut mis en prison, et on le trouva étranglé avec sa fille, le 10 mai 1552. On a de lui : *Opusculum planè divinum de mortuorum resurrectione, et extremo judicio in quatuor libris succinctè conscriptum, latinè, anglie, italicè, gallicè*, Londres, 1545, in-4; *Déclaration de certains articles, avec l'exposition des erreurs capitales sur la même question*, ibid., 1546, in-8; *Méditations sur la mort; De italicà declinatione verborum; Traité de la noblesse*, traduit du français.

CLERMONT-GALLERANDE (Charles-Georges, marquis de), né à Paris en 1744, mort dans la même ville le 19 avril 1823, était issu de l'ancienne et illustre maison de Clermont, de la province d'Anjou, composée de trois branches, connues sous les noms de *Gallerande*, de *Renel* et d'*Amboise*. Il avait été mestre-de-camp, commandant du régiment d'Orléans, lorsqu'il fut créé brigadier de cavalerie, le 1^{er} mars 1788, et il reçut le grade de maréchal de camp le 1^{er} janvier 1784. Dès le commencement de la révolution, il se rendit à Coblenz, revint ensuite auprès de son roi, à côté duquel il parut dans la journée du 10 août 1792, fut incarcéré sous le règne de la terreur, et remis en liberté après le 9 thermidor. Plus tard il entama avec Bonaparte une négociation qui avait pour but le rétablissement de Louis XVIII sur le trône de ses ancêtres, mais qui n'aboutit qu'à l'exil de plusieurs de ceux qui le proposèrent. Clermont-Gallerande vécut depuis retiré des affaires, fut nommé pair de France en 1814, reçut en 1816 la croix de commandeur de Saint-Louis, et obtint sa retraite en 1817, avec le grade de lieutenant général honoraire. Le marquis de Fontenille, dont la fille avait été adoptée par le marquis de Clermont-Gallerande, a publié un ouvrage de ce dernier, intitulé : *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de la révolution qui*

s'est opérée en France en 1789, Paris, 1826, 3 vol. in-8. Si l'on y rencontre peu de vues étendues, cet ouvrage est du moins écrit avec la candeur d'un caractère droit et sincère, et présente souvent des détails très-curieux.

CLERMONT-TONNERRE, nom d'une famille illustre dans les annales françaises, et dont Sibaud de Clermont, qui remplaça Calixte II sur le trône (1119), fut la tige. Elle fournit des évêques et des généraux.

CLERMONT-TONNERRE (Stanislas, comte de), né en 1747, était colonel avant la révolution; il fut nommé, en 1789, député de la noblesse de Paris aux états généraux, appuya la réunion des trois ordres, et porta la parole pour la minorité de la noblesse qui se réunit au tiers état. Il s'acquit ainsi une sorte de popularité, que les efforts qu'il fit comme membre du comité de constitution, pour faire adopter les bases d'une monarchie constitutionnelle avec deux chambres législatives, ne tardèrent pas à lui enlever. Ce projet du premier comité ayant été rejeté, le comte de Clermont-Tonnerre ne fit point partie du second. Il s'opposa à ce que l'assemblée exigeât le renvoi des ministres, parce qu'il pensait que le choix en appartenait au roi. Dans la nuit du 4 août 1789, où le clergé et la noblesse, sur la proposition du comte de Noailles et du duc d'Aiguillon, abdiquèrent leurs privilèges, le comte de Clermont-Tonnerre en demanda avec empressement l'abolition. Nommé peu de temps après président de l'assemblée, il vota, lors de la discussion sur les principes fondamentaux de la constitution, pour la formation de deux chambres et pour accorder au monarque le veto absolu. Les habitués du Palais-Royal lui écrivirent à ce sujet une lettre de menaces contre ceux des membres qui s'étaient déclarés comme lui en faveur de l'initiative royale, et il la lut à l'assemblée, en demandant que s'il n'y avait point de sûreté pour elle, le lieu de ses séances fût transporté hors de Paris. Quoique son attachement pour les institutions anglaises fût connu, on le choisit de nouveau pour président : il demanda, peu de temps après, que tous les Français sans distinction, fussent éligibles à toutes les fonctions publiques, et proposa d'investir le roi d'un pouvoir suffisant pour réprimer les troubles qui éclataient dans les provinces. Vers la fin de 1790, le comte de Clermont-Tonnerre, de concert avec plusieurs autres députés, fonda le club des *Amis de la monarchie*, dans le but de contrebalancer l'influence de la société des jacobins. Mais ceux-ci dénoncèrent ce club à l'assemblée nationale, et il fut obligé de se dissoudre. Lorsque le roi et sa famille quittèrent Paris au mois de juin 1791, Clermont-Tonnerre fut accusé d'avoir contribué à favoriser leur évasion, et sans un décret de l'assemblée qui le mit sous la sauvegarde de l'honneur national, la mort sanglante dont il devait périr aurait été avancée de quelques jours. Dans la journée du 10 août son domicile fut violé, sous prétexte qu'il y avait un dépôt d'armes cachées, et on le traîna à sa section. Le comité de cette section, ayant reconnu la fausseté du fait, le fit reconduire chez lui; mais on lui donna une escorte trop

faible, qui ne put le soustraire à la fureur de la multitude. Un cuisinier, qu'il avait chassé de chez lui pour vol, lui porta, dit-on, le premier coup. Il conserva néanmoins assez de force pour fuir, et se réfugia chez la comtesse de Brissac, où les assassins le poursuivirent et l'égorèrent. On a recueilli en 1791, ses *Opinions politiques* en 4 volumes in-8; on lui doit de plus : *Analyse de la constitution de 1791*, in-8, dans lequel il traite des abus qu'on aurait dû y réformer. Il en faisait imprimer la suite au moment de sa mort. On lui attribue encore un ouvrage intitulé *Mon Portefeuille*, Paris, 1791, in-8, qui paraît n'être pas de lui; et le *Journal du journal de Prudhomme*, ou *Petites observations sur de grandes réflexions*, 15 numéros in-8. Il avait entretenu avec Sieyès, après la dissolution de l'assemblée nationale, une correspondance sur le système municipal, dans laquelle se trouvent les principes qu'il professait en 1789, c'est-à-dire, l'amour de la liberté fondée sur la monarchie constitutionnelle.

CLERMONT-TONNERRE (Anne-Antoine-Jules de), cardinal, doyen des évêques français, naquit à Paris le 1^{er} janvier 1749. Destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, il étudia en Sorbonne et devint, au sortir de sa licence, grand vicaire de Besançon. Il obtint aussi peu après l'abbaye de Montier dans le diocèse de Châlons. L'abbé de Clermont-Tonnerre fut reçu docteur en théologie le 24 juin 1782, et nommé peu de temps après évêque de Châlons, en remplacement de M. de Juigné qui venait d'être promu au siège de Paris. Elu député aux états généraux, il signa les protestations faites par quelques membres contre les décrets de l'assemblée constituante, et prit part à l'*Exposition des principes* que firent les évêques de France. Au commencement de 1791, l'évêque de Châlons publia sur les matières alors controversées une *Lettre* et une *Instruction pastorales* qui furent remarquées. La session terminée, M. de Clermont-Tonnerre se retira en Allemagne, où il signa, en 1798, l'*Instruction des évêques émigrés, sur les atteintes portées à la religion*. Après avoir donné sa démission en 1801, il entra en France et vécut dans la retraite jusqu'en 1814, époque où il fut appelé à faire partie de la chambre des pairs. Renommé en 1817, à l'évêché de Châlons, il ne put rentrer en possession de son ancien siège dont il attendit en vain le rétablissement. Sur la demande du roi, de Clermont-Tonnerre fut nommé en 1820 à l'archevêché de Toulouse, où il succéda à Charles-Primat, évêque constitutionnel, et au mois de décembre 1822 il fut revêtu de la pourpre romaine. Après la mort de Pie VII, le nouveau cardinal publia de Rome, où il était allé prendre part au conclave, une *lettre pastorale*, dans laquelle, en faisant des vœux ardents pour la religion, il semblait attaquer les libertés de l'église gallicane. Cette lettre pleine d'énergie fut déferée au conseil d'état, et supprimée par une ordonnance royale, sous prétexte d'*abus*. Une nouvelle occasion se présenta bientôt de lutter contre ce qu'il jugeait une usurpation de la puissance civile, et l'archevêque de Toulouse la saisit

avec une ardeur de zèle dont son âge avancé semblait le rendre incapable. Le ministère ayant demandé en 1824, que les directeurs et professeurs des séminaires donnassent leur adhésion à la déclaration du clergé français de 1682, M. de Clermont-Tonnerre ne se contenta pas de décliner, par son silence, l'intervention du gouvernement dans l'administration des affaires ecclésiastiques; il écrivit encore à plusieurs évêques qui lui avaient demandé son avis, qu'ils devaient regarder comme non avenue l'obligation qu'on se croyait en droit de leur imposer. L'éditeur de la *Quotidienne*, journal dans lequel la lettre avait été insérée, fut condamné à une amende. L'ordonnance du 16 juin 1828, qui soumettait les petits séminaires au régime universitaire, et qui enjoignait aux professeurs de déclarer qu'ils n'appartenaient à aucune congrégation non autorisée par les lois, provoqua encore une vive opposition de la part de l'archevêque de Toulouse. Pressé par le ministre de se soumettre à cette mesure, de Clermont-Tonnerre répondit par cette lettre : « Monseigneur, la devise de ma famille qui lui a été » donnée par Calixte II, en 1120, est celle-ci : » *etiamsi omnes, ego non*. C'est aussi celle de ma » conscience. » Le roi crut devoir faire sentir au prélat qu'il désapprouvait cet acte d'indépendance, et on lui notifia qu'il eût à s'abstenir de paraître à la cour jusqu'à nouvel ordre. Les conseils du saint Siège calmèrent les vives discussions auxquelles cette affaire avait donné lieu. L'archevêque de Toulouse, après avoir laissé son séminaire fermé pendant six mois, parut céder, et remplit la formalité demandée par le ministère, en protestant toutefois contre cette exigence du pouvoir politique. Malgré son grand âge, le prélat voulut assister au conclave de 1829; il y entra le 28 mars, et concourut à l'élection du pape Pie VIII. Le cardinal avait fait dans son voyage une chute qui causait de grandes inquiétudes; en quittant l'Italie, il se rendit aux eaux d'Aix en Savoie, pour y rétablir sa santé. Après y être demeuré quelque temps, il revint à Paris d'où il se rendit dans son diocèse pour présider à l'ouverture du jubilé. Une courte maladie l'enleva le 21 février 1830, à l'âge de 81 ans. Le P. de Maccarthy prononça son oraison funèbre. Ce prélat était d'un accès facile; son esprit fin et exercé donnait beaucoup de charme à ses entretiens, et il alliait à une bienfaisance active un zèle intrépide pour les intérêts de l'Eglise.

CLERY (Jean-Baptiste-Cant HANET), né en 1762 à Jardy-les-Vaucresson, village des environs de Versailles, était frère de lait du duc de Montbazou, depuis prince de Rohan : ce qui lui valut la protection de M^{lle} de Guéméné, qui le fit nommer valet de chambre barbier du duc de Normandie (Louis XVII), fils de Louis XVI. Pétiou, maire de Paris, le désigna pour faire le même service auprès de ce monarque, lorsqu'il fut renfermé dans la prison du Temple, et il s'en acquitta avec beaucoup de zèle. On peut dire qu'il s'est illustré par son dévouement pour le roi. Ce prince le recommanda à sa famille dans son testament, et il le chargea de remettre à son épouse et à ses enfants

quelques objets, son anneau de mariage, un cachet de montre et un petit paquet des cheveux de sa femme, de sa sœur et de ses enfants; mais Cléry fut contraint de les livrer à la commune de Paris, qui l'en avait rendu dépositaire. Depuis le 21 janvier, Cléry fut étroitement resserré; il recouvra la liberté pour quelque temps; mais il fut incarcéré de nouveau comme suspect, après la journée du 31 mai 1793. Il ne fut rendu à sa famille qu'après la chute de Robespierre le 10 août 1794. Aussitôt qu'il fut libre, Cléry se hâta de vendre une maison qu'il avait à Juvisy, laissa une partie du produit de la vente à sa femme et à ses enfants, et alla rejoindre Mad. à Wels, sur la route de Vienne. Il fut chargé par cette princesse d'une mission à Vérone près de Louis XVIII, et ensuite de plusieurs autres missions secrètes en Allemagne et en Italie. Il publia en 1798 un *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI*, in-8, qui obtint plusieurs éditions et fut traduit dans la plupart des langues de l'Europe. On en attribue la rédaction à M^{me} la comtesse de Schomberg. On en a publié à Paris une édition tout à fait tronquée, sous ce titre : *Mémoires de Cléry, ou Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la détention de Louis XVI*, Londres, 1800, in-8 et in-18 : Cléry adressa à cette occasion une vive et longue réclamation au *Spectateur du Nord*, février 1801. La meilleure édition est celle qui fait partie de la *Collection des mémoires sur la révolution française*, publiée par les frères Baudouin, Paris, 1825, in-8, 6 fr. Cléry est mort à Hitzing près de Vienne en Autriche en 1809. Louis XVIII écrivit à Cléry, le 11 juillet 1798, une lettre tout entière de sa main, pour le remercier et lui donner la croix de St.-Louis : en 1817 ce prince donna des lettres de noblesse à M^{me} Greu de Cléry, l'une des deux filles de Cléry. Une médaille en bronze a été frappée en l'honneur de Cléry : elle fait partie de la collection publiée sous le titre de *Galerie de la fidélité*.

CLÉVELAND (Jean), poète anglais du temps de Charles I^{er}, se distingua autant par son attachement à son souverain que par ses poésies. Le parti de Cromwel lui fit perdre les places lucratives qu'il avait dans l'université de Cambridge, et il fut obligé de se cacher à Londres, où il vécut avec son ami Samuel Butler de la libéralité des royalistes. Né en 1613, il y mourut en 1659. Ses *poésies* relatives aux circonstances, et fort goûtées dans ce temps-là, ont été réimprimées plusieurs fois de son vivant : mais depuis on ne les a impr. qu'une fois en 1687, in-8.

CLICQUOT-BLERVACHE (Simon), né à Reims en 1723, fut d'abord inspecteur des manufactures, et devint en 1765 inspecteur général du commerce; il exerça cette place avec honneur jusqu'en 1790, où elle fut supprimée. Il était membre honoraire de l'académie d'Amiens, et correspondant de la Société d'agriculture de Paris. Il mourut en 1796. On lui doit : *Dissertation sur l'effet que produit le taux de l'intérêt de l'argent sur l'agriculture et le commerce*, 1755, in-8; *Dissertation sur l'état du commerce en France depuis Hugues Capet jusqu'à François I^{er}*, 1756, in-8;

Mémoire sur les corps de métiers, 1758, in-8; ouvrage rempli de vues hardies; *Discours sur les avantages et les inconvénients du commerce extérieur*, Paris, 1778, in-8, plein d'observations neuves; *Mémoires sur les moyens d'améliorer en France la condition des laboureurs*, 1783, in-8, revus et publiés de nouveau sous le titre de *l'Ami du cultivateur*, Paris, 1789, 2 vol. in-8; *Considérations sur le traité de commerce entre la France et la Grande-Bretagne, signé le 26 septembre 1786*, Paris, 1789, in-8; *Mémoire sur la possibilité et l'utilité d'améliorer les laines dans la province de Champagne*, Paris, 1787, in-8; *Mémoire sur l'état du commerce intérieur et extérieur de la France, depuis la première croisade jusqu'au règne de Louis XII*, Paris, 1790, in-8, etc.

CLICTHOUE (Josse), *Judocus Clithoveus*, natif de Nieupoort en Flandre, docteur de Sorbonne, mort théologal de Chartres l'an 1543, fut un des premiers qui combattirent Luther. Son *Anti-Lutherus*, Paris, 1524, in-fol., est estimé. Si la critique et la science des langues ne lui avaient manqué, il aurait été mis au rang des meilleurs controversistes. Il possédait l'Ecriture et avait beaucoup lu les PP. Il réfute l'erreur avec solidité, sans s'emporter contre les errants. Son latin est plus pur que celui des scolastiques, et moins élégant que celui de plusieurs orateurs de son temps. On peut lire encore ses ouvrages avec fruit : Erasme les appelle une source abondante de bonnes choses; *Uberrium rerum optimarum fontem*.

CLIFFORD (George), comte de Cumberland, célèbre navigateur, né en 1558, entreprit à ses frais plusieurs expéditions pour faire des découvertes, et fit des prises considérables sur les Espagnols et les Portugais, dans les onze expéditions qu'il dirigea contre eux. Il servit aussi dans la flotte destinée à repousser la fameuse armée invincible, et se signala dans le dernier engagement qui eut lieu près de Calais en 1588. Il fut décoré de l'ordre de la Jarretière. L'infortunée Marie Stuart le vit s'élancer au nombre des pairs qui la condamnèrent à mort. Il mourut en 1605.

CLIMAQUE. (*Voy.* Jean Climaque (S).)

CLING (Conrad), *Clingius*, allemand, religieux de l'ordre de Saint-François, vivait en 1550. Il a composé divers traités de controverse; un *Catéchisme*, Cologne, 1570, in-8; *De securitate conscientiae* contre l'intérêt de Charles-Quint, ibid., 1563, in-fol. On doit lire avec précaution ce qu'il a écrit sur la justification.

CLINIAS, fils d'Alciade, fit revivre l'hospitalité entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Il se signala dans la guerre de Xerxès sur une galère armée à ses dépens, et fut tué à la bataille de Coronée, l'an 447 avant J.-C.

CLINIAS, pithagoricien, qui vivait vers l'an 520 avant l'ère chrétienne, égaya les leçons de la philosophie par les charmes de la musique. Il était d'un naturel prompt et bouillant; mais il trouvait dans les sons de sa lyre un lénitif qui calmait les mouvements de sa colère. Il avait coutume de s'écrier dans ces occasions : *Je m'adoucis!*

CLINTON (sir **HENRI**), général anglais, entré de bonne heure au service, se distingua dans les campagnes de Hanovre, et passa, en 1775, avec le grade de colonel-major dans les colonies anglaises du nord de l'Amérique, qui venaient de se séparer de la métropole. Il battit les insurgés dans plusieurs rencontres consécutives, s'empara de New-York et de Rhode-Island, et fut chargé, en 1778, lors du rappel du général Howe en Europe, du commandement en chef de l'armée anglaise. Obligé presque aussitôt de se retirer devant Washington, et d'abandonner Philadelphie aux troupes nationales, il exécuta habilement sa retraite; il se porta ensuite vers la baie d'OECUSINETT, où il brûla plusieurs navires américains, et marcha sur Charlestown dont il se rendit maître ainsi que de Savannah. Depuis 1780, Clinton obtint moins de succès. Il fut contenu par les Français que conduisait Lafayette. Ne pouvant réussir par la force des armes, il eut recours à la séduction, et parvint à gagner le général américain ARNOLD (voy. ARNOLD, BENOIT). Mais la trahison fut reconnue. Des émissaires anglais envoyés pour attirer dans le parti de l'Angleterre des troupes américaines mécontentes, furent aussi arrêtés et fusillés comme espions. Clinton fut bientôt remplacé par le général Carleton. De retour en Angleterre, il fut nommé successivement gouverneur de Limerick, en Irlande, membre du parlement et gouverneur de Gibraltar où il mourut en 1795. On a de lui : *Mémoires sur l'issue malheureuse de la campagne de 1781*, Londres, 1782, in-8; *Observations sur l'histoire de la guerre d'Amérique*, écrite par Stedman, Londres, 1784, in-4.

CLINTON (George), vice-président des Etats-Unis d'Amérique, naquit en 1739, dans la Nouvelle-Angleterre, d'une famille originaire d'Irlande. Il entra d'abord dans l'état militaire : à 18 ans il était lieutenant dans le régiment colonial qui, sous le commandement de son père, fit la guerre du Canada : en 1758, il donna des preuves de son courage à la prise du fort de Frontenac. Il fit aussi la campagne de 1760, sous les ordres du général Amherst. Après la paix, Clinton s'adonna à l'étude des lois sous William Smith de New-York, et se fit recevoir avocat. En 1773, il fut élu représentant de sa province à l'assemblée coloniale, où il se montra l'un des plus chauds adversaires de l'Angleterre : il combattit avec fermeté ce qu'il regardait comme les empiétements du gouvernement anglais. Il siégea au congrès de 1775 ; mais il quitta bientôt cette assemblée pour reprendre les armes. Nommé brigadier général des milices, il défendit les postes établis dans les montagnes, paralysa les forces supérieures que lui opposait sir Henri Clinton (voy. l'article précédent), et l'empêcha de porter des secours au général Burgoyne. Il fut nommé gouverneur de la province de New-York, place qu'il conserva jusqu'en 1810. En 1804, il devint vice-président des Etats-Unis, et président du sénat. En 1811, il parvint à faire supprimer, malgré beaucoup d'obstacles, la banque générale des Etats-Unis, dont presque toutes les actions avaient été

achetées par des Anglais. Il est mort à Washington en 1812, généralement regretté.

CLISSON (Olivier de), connétable de France en 1380, sous Charles VI, élève de Bertrand du Guesclin, était breton comme lui. Il porta d'abord les armes contre la France; mais Charles V l'attira à son service par de fortes pensions et par l'espérance des grandes charges de la couronne. Il commandait l'avant-garde à la fameuse bataille de Rosebecq en 1382, contre les Flamands qui y perdirent 25,000 hommes. Cinq ans après s'étant rendu auprès du duc de Bretagne, celui-ci le fit arrêter, après l'avoir accablé de caresses. Il ordonna à Bavalan, capitaine de son château de l'Hermine, de le coudre dans un sac et de le jeter dans la mer. Bavalan, comptant sur les remords du duc, ne crut pas devoir exécuter son ordre. Son maître, revenu à lui-même, rendit son prisonnier; mais ce ne fut qu'après avoir reçu une grosse rançon. Ils se réconcilièrent depuis si sincèrement, que Jean V, en mourant, laissa ses enfants sous la garde de Clisson. Il méritait cette confiance par son exacte probité, car Marguerite, duchesse de Penthièvre, sa fille, ayant voulu lui insinuer de se défaire de ses pupilles, pour mettre la couronne ducale de Bretagne sur la tête de Jean de Blois son époux, Clisson fut si indigné de cette horrible proposition, que la duchesse aurait éprouvé les effets de sa colère, si elle ne se fût retirée aussitôt de sa présence. Le connétable, de retour en France, s'occupa du projet de chasser les Anglais du royaume, lorsque Pierre de Craon, à la tête d'une vingtaine de scélérats, fondit sur lui la nuit du 13 au 14 juin 1391. Clisson, après s'être défendu assez longtemps, tomba de cheval, percé de trois coups, et laissé pour mort par les assassins : les blessures n'étaient pas dangereuses, et il en guérit. Le roi Charles VI, peu de temps après, fut attaqué de ses accès de frénésie. Les ducs de Bourgogne et de Berri, régent du royaume, dépouillèrent le connétable de toutes ses charges, après l'avoir condamné au bannissement perpétuel, et à une amende de cent mille marcs d'argent. Il se retira en Bretagne, et mourut dans son château de Josselin en 1407, aimé des gens de guerre auxquels il permettait tout, et haï des grands qu'il traitait avec hauteur. On le comparait à du Guesclin pour le courage; mais il lui était supérieur par l'art de se ménager des ressources, et de former des projets favorables à son ambition.

CLISTHÈNES, magistrat d'Athènes, de la famille des Alcéméonides, fit un nouveau partage du peuple. Il le divisa en dix tribus, au lieu de quatre, et fut l'auteur de la loi connue sous le nom d'*ostracisme*, par laquelle on condamnait un citoyen au bannissement, de peur qu'il ne devint le tyran de sa patrie. Le nom d'*ostracisme* vint du mot *ostrakon*, qui signifie écaille, parce que c'était sur une écaille qu'on écrivait le nom du proscrit. Clisthènes fit chasser par cette loi le tyran Hippias, et rétablit la liberté de la république, l'an 510 avant J.-C. Il était aïeul de Périclès.

CLITE, fille de Mérops, roi de Rhyndaque, épousa Cyzicus, fondateur de la ville de Cyzique.

Cette princesse s'étrangla pour ne pas survivre à son mari qu'elle aimait tendrement. Chez les peuples de l'Indoustan, du royaume de Juda en Afrique, et d'autres encore, les femmes se dévouent d'une manière encore plus barbare après la mort de leurs époux : elles se précipitent dans leur bûcher.

CLITOMAQUE, philosophe de Carthage, quitta sa patrie à l'âge de 40 ans. Il se rendit à Athènes, où il fut disciple et successeur de Carnéade, vers l'an 150 avant J.-C. Il avait composé un grand nombre d'*ouvrages* qui sont perdus, et dont on faisait cas.

CLITOPHON, ancien historien de Rhodes ou Roda, colonie des Rhodiens près du Rhône, mérite quelque considération. On cite de lui plusieurs ouvrages assez importants, dont il n'existe plus que des passages dans le livre des *Fleuves* et des *Petits parallèles*, attribués à Plutarque. *Voy.* tom. XX, page 15 des *Mémoires des inscriptions*.

CLITUS, frère d'Hellanis, nourrice d'Alexandre le Grand, se signala sous ce prince et lui sauva la vie au passage du Granique. Un satrape allait abattre d'un coup de hache la tête du héros, lorsque Clitus coupe d'un coup de sabre le bras prêt à frapper : ce service lui gagna l'amitié d'Alexandre. Il jouissait de sa confiance et de sa familiarité. Un jour ce roi s'étant mis à exalter ses exploits et à rabaisser ceux de Philippe son père dans un accès d'ivresse, Clitus, qui apparemment n'était pas moins échauffé, indigné de ce monopole de gloire, osa relever les actions de Philippe, aux dépens de celles de son fils : il alla jusqu'à lui reprocher la mort de Philotas et de Parménion. Alexandre, dans le feu de la colère et du vin, le perça d'un javelot, en lui disant : « Va-t-en » donc aussi rejoindre Philippe, Parménion et Philotas. » Quand la raison lui fut revenue, et qu'il vit Clitus noyé dans son sang, il voulut s'immoler à ses mânes ; les philosophes Calisthènes et Anaxarque l'en empêchèrent : on sait que cette sorte d'hommes est toujours plus prompte à secourir les rois que les victimes de la royale colère. Il y a d'ailleurs toute apparence que la démonstration de vouloir se tuer n'était dans Alexandre, devenu un tyran et un monstre, qu'une hypocrisie poltronne, et qu'il s'attendait bien à cette philosophique opposition.

CLODION LE CHEVELU, successeur de Pharamond son père, vers l'an 427, passe pour le second des rois de France. Il prit Tournay, Cambrai, et étendit ses conquêtes jusqu'à la Somme. Mais Clodion s'étant conduit avec autant de sécurité que s'il n'eût pas été en pays conquis, Aétius accourut, pendant qu'il le savait livré avec ses capitaines aux plaisirs de la table et à la joie la plus tranquille, le surprit et le défit. Clodion reprenant ensuite courage se rendit maître de l'Artois et d'Amiens, et mourut en 448.

CLODION (Claude-Michel), sculpteur, né à Nancy vers 1745, excellait surtout dans le genre gracieux et naïf. On cite aussi dans un autre genre son groupe du Déluge, dans lequel on admire la belle disposition et l'expression des têtes. Sa statue de Montesquieu a été l'objet de justes critiques.

On reproche en général à cet artiste de n'avoir pas assez respecté cette simplicité d'attitude et cette pureté de dessin que demande la sculpture. On lui doit encore un buste de Tronchet, et un autre de la fille de Louis XVI (aujourd'hui M^{me} la duchesse d'Angoulême). Clodion est mort à Paris en 1814.

CLODIUS (Publius), sénateur romain, mauvais citoyen et ennemi de la république, fut surpris en un rendez-vous avec Pompéia, femme de César, dans la maison même de son mari, où l'on célébrait ce jour-là les mystères de la Bonne-Déesse. On sait qu'il était défendu aux hommes d'y paraître. Clodius s'y introduisit, déguisé en musicien. On lui fit son procès ; il corrompit ses juges à force d'argent, et fut absous. Clodius, devenu tribun, fit exiler Cicéron, et fut tué ensuite par Milon, l'an 53 avant J.-C. Cicéron se chargea de la défense du meurtrier, qui n'en fut pas moins exilé à Marseille.

CLODOMIR, fils de Clovis et de Clotilde, héritier du royaume d'Orléans, fit la guerre à Sigismond, roi de Bourgogne, le prit prisonnier, le fit mourir, et fut tué lui-même en 524, dans un combat qu'il livra à Gondemar, devenu roi de Bourgogne après la mort de saint Sigismond. Clodomir laissa trois enfants de sa femme Godingue, les deux premiers, Gontaire et Théobalde, furent massacrés par Chilbert et Clotaire, leurs oncles. Le troisième, Clodoalde se sauva dans un cloître et s'y sanctifia.

CLOOTS (Jean-Baptiste, du VAL-DE-GRACE), baron prussien, né à Clèves en 1755, était neveu du fameux Corneille de Paw, écrivain érudit, mais disposé à adopter les opinions les plus singulières. Cloots fut envoyé à Paris à l'âge de 11 ans pour y faire ses études. Doué d'un esprit vif, d'une imagination ardente, il s'attacha aux philosophes qui lui firent croire qu'il était destiné à réformer les peuples et les états. Ce fut dans ce but qu'il étudia les législateurs anciens, dont il se crut appelé à perfectionner les systèmes. Il changea alors son prénom en celui d'un ancien philosophe, et parcourut successivement l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, sous le nom d'*Anacharsis Cloots*, prodiguant partout sa fortune et ses folles idées ; il revint au commencement de la révolution à Paris, où il prit le titre d'*orateur du genre humain*, et renonça pour jamais à sa patrie, au titre qu'il portait et à ses privilèges. Il assiégea bientôt l'assemblée nationale de pétitions, de félicitations et de discours de tout genre. Il répandit le bruit que le genre humain avait envoyé à l'Assemblée nationale une députation de tous les peuples : l'*ambassade du genre humain*, composée de deux ou trois nègres et mulâtres et présidé par Cloots, fut reçue par les députés qui écoutèrent la harangue de l'insensé baron, et qui lui accordèrent l'honneur d'être admis à la fameuse fédération du 14 juillet. Après la journée du 10 août, Cloots se livra sans réserve à son délire : il attaqua non-seulement tous les rois, mais il se déclara hautement l'*ennemi personnel de Jésus-Christ*. Nommé député à la convention en septembre 1792 par le département de l'Oise, sa fureur contre les souverains ne connut plus de bornes : il exalta

l'action d'Anckarströem, assassin du roi de Suède, demanda que la tête de son souverain, qu'il appelait le *Sardanapale du Nord*, fût mise à prix ainsi que celle du duc de Brunswick, et vota la mort de Louis XVI au nom du genre humain. C'est dans cet esprit qu'il publia en 1792 une brochure intitulée *la République universelle*, dans laquelle il posait en principe « que le peuple était le souverain » du monde, que de plus il était Dieu, que la France « était le berceau et le point de ralliement du peuple » dieu, que les sots seuls craignent un Etre supérieur, etc. » A l'époque où les jacobins firent passer leurs membres à un scrutin épuratif, Cloots déclara que son cœur était français et son âme *sans-culotte*. Robespierre l'apostropha en lui disant qu'il se méfiait d'un *sans-culotte* qui avait 100,000 livres de rente. Devenu suspect, il fut arrêté comme hébertiste, et condamné à mort le 24 mars 1794. Il conserva son caractère jusqu'à son dernier moment, et demanda d'être exécuté après tous ses complices, « afin, dit-il, d'avoir le temps d'établir certains » principes pendant qu'on ferait tomber leurs têtes. » On assure qu'en montant sur l'échafaud il en appela au genre humain du supplice injuste qu'on lui faisait subir. Outre sa *République universelle*, il a publié : *Certitude des preuves du mahométisme*, Londres, 1780; *Lettre sur les juifs à un ecclésiastique de mes amis*, Berlin, 1783; *Vœux d'un gallophile*, 1786; *Adresse d'un prussien à un anglais*, 1790; *Adriarsis à Paris*, ou *Lettre de J. B. Cloots à un prince d'Allemagne*, 1791; *Correspondance avec le chevalier d'Eon*, 1791; *l'Orateur du genre humain*, ou *Dépêches du prussien Cloots au prussien Hertzberg*, 1791; *Base constitutionnelle de la république du genre humain*, 1793. Cloots était un fou, mais un fou dangereux.

CLOPINEL, ou JEAN DE MEUNG, naquit à Meung en 1280, et fut appelé *Clopinel*, parce qu'il était boiteux. Il s'appliqua à la théologie, à la philosophie, à l'astronomie, à la chimie, à l'arithmétique, et surtout à la poésie. Il amusa la cour de Philippe le Bel, par son esprit et par son enjouement. Il s'était d'abord fait connaître par quelques petites pièces. Le roman de la *Rose* lui étant tombé entre les mains, il résolut de le continuer : Guillaume de Lorris, premier auteur de cet ouvrage, n'avait pas pu l'achever. L'amour profane, la satire, la morale et l'érudition, mais surtout les deux premiers y régnaient tour à tour. C'est un tas informe de satires, de contes, de saillies, de grossièretés, de traits moraux et d'ordures. Pour un moment de plaisir qu'on aura en le lisant, on rencontrera cent instants d'ennui. Il y a une naïveté qui plaît, parce qu'elle n'est plus de notre siècle : voilà tout son mérite, quoi qu'en dise l'abbé Lenglet qui nous a donné une édition de ce roman en 1785, 3 vol. in-12. Clopinel a fait encore une *traduction* du livre *De la consolation de la philosophie*, par le célèbre Boèce, 1494, in-fol.; un autre des *Lettres d'Abailard*; un petit ouvrage sur les *réponses des syllables*, etc. On croit qu'il mourut vers l'an 1364.

CLOPPENBURG (Jean), né à Amsterdam en 1597, visita presque toutes les universités protes-

tantes de l'Europe. De retour dans sa patrie, il exerça l'emploi de ministre en plusieurs endroits, fut professeur en théologie, et prédicateur de l'université de Franeker, où il mourut en 1652. Il publia plusieurs ouvrages qui ont été presque tous recueillis par Jean de Marck, son petit-fils, sous le titre *J. Cloppenburgii theologiae opera omnia*, Amsterdam, 1684, 2 vol. in-4. Ils renferment des dissertations, entre autres sur les sacrifices des patriarches, sur le jour que Jésus-Christ et les Juifs ont mangé l'agneau pascal, sur quelques passages difficiles de l'ancien et du nouveau Testament, contre les anabaptistes et les sociniens, sur l'usure, etc. Ces écrits montrent qu'il était versé dans les langues savantes et dans la critique sacrée. On fait moins de cas, même chez les protestants, de ses écrits polémiques. Quelques-unes de ses dissertations ont trouvé place dans les *Critici sacri*.

CLOTAIRE I^{er}, quatrième fils de Clovis et de Clotilde, roi de Soissons en 511, joignit ses armes à celles de Clodomir et de Childebert contre Sigismond, roi de Bourgogne. Il suivit Thierry à la guerre contre le roi de Thuringe, s'unit ensuite avec son frère Childebert, et fit de concert avec lui une course en Espagne l'an 542. Après la mort de Thierry, Clotaire eut le royaume d'Austrasie, et après celle de Childebert en 558, il réunit tout l'empire français. Il se signala contre les Saxons et les Thuringiens, et mourut à Compiègne en 561, dans la 51^e année de son règne. L'année d'auparavant, Chramne, son fils naturel, s'était révolté. Son père l'ayant surpris les armes à la main, le brûla, avec toute sa famille, dans une cabane où il les avait fait renfermer. Le crime de Chramne était sans doute odieux, mais la punition ne l'était pas moins. La nature vengea ses droits par les remords qu'éprouva Clotaire, qui ne survécut qu'un an à cet horrible sacrifice; on dit que se voyant au lit de la mort, il s'écria : « Que le roi du ciel est puissant, puisqu'il dispose ainsi des plus grands rois » de la terre ! » Clotaire eut 6 femmes et laissa quatre enfants qui lui succédèrent.

CLOTAIRE II, fils et successeur de Chilpéric I^{er} dans le royaume de Soissons, à l'âge de 4 mois en 584, fut soutenu par Frédégonde sa mère, contre les efforts de Childebert. Elle remporta sur ce prince une victoire signalée près de Soissons en 593. Après la mort de sa mère, il fut défait par Théodebert et par Thierry. Ces deux princes étant morts, il réunit toute la monarchie française; il dompta les Saxons, tua de sa main leur duc Berthoald, et ne songea plus, après la victoire, qu'à assurer la paix de l'état, en y faisant régner la justice et l'abondance. Il mourut en 628, âgé seulement de 45 ans, laissant deux fils, Dagobert et Charibert. L'amour des lois, l'art de gouverner, le zèle pour l'observation des canons, ont fait oublier en partie sa cruauté. Il fit égorger les quatre enfants de Théodoric son cousin, condamna Brunehaut à une mort cruelle, et livra les Saxons à la fureur du soldat.

CLOTAIRE III fut roi de Bourgogne et de Neustrie. Après la mort de Clovis II son père, en 655,

Bathilde sa mère, aidée de saint Eloi, gouverna durant sa minorité avec beaucoup de sagesse. Cette princesse s'étant retirée au monastère de Chelles, Ebroïn, maire du palais, s'empara de toute l'autorité et se fit détester par ses cruautés et ses injustices. Clotaire III mourut en 670 sans postérité.

CLOTILDE (sainte), fille de Chilpéric, roi des Bourguignons, eut le bonheur d'être élevée dans la religion catholique. Quoiqu'elle fût obligée de vivre parmi les ariens, les principes de la vraie foi, qu'on lui inspira dès le berceau, firent sur son âme des impressions profondes. Elle s'accoutuma de bonne heure à mépriser le monde, et ces sentiments ne firent que se fortifier par la pratique des œuvres de piété. Son innocence ne reçut aucune atteinte des charmes de la vanité mondaine qui l'entourait de toutes parts. Ce fut en 493 qu'elle épousa Clovis, premier roi chrétien de France. Elle contribua beaucoup à sa conversion par son esprit et ses vertus. (Voy. CLOVIS.) Après la mort de son époux en 511, la guerre s'étant allumée entre ses enfants, elle se retira à Tours auprès du tombeau de saint Martin, où elle passa le reste de ses jours dans la prière, le jeûne, les veilles et les autres exercices de la pénitence. Dans sa dernière maladie, ayant envoyé chercher ses fils, et les ayant exhortés de la manière la plus touchante à servir Dieu et à garder ses commandements, à protéger les pauvres, à traiter leurs peuples avec une bonté paternelle, à vivre ensemble dans une parfaite intelligence, et à maintenir par tous les moyens possibles, la paix et la tranquillité publique, elle mourut le trentième jour, après avoir reçu les sacrements, et fait une profession publique de la foi, le 3 juin 543. Son corps fut rapporté à Paris en l'église de St.-Pierre-et-St.-Paul, où Clovis était enterré. Outre la collégiale de St.-Pierre-le-Puellier, possédée autrefois par des vierges chrétiennes, ou compte parmi les magnifiques fondations de cette sainte reine, les monastères d'Andely, de St.-Germain d'Auxerre, et de Chelles. M^{me} de Renneville a publié une *Vie de sainte Clotilde*, Paris, 1809, in-12. — Il ne faut pas la confondre avec CLOTILDE, sa fille, mariée à Amalaric, roi des Visigoths, qui était arien, et qui employa pour corrompre sa foi la violence et les outrages. Délivré de cette tyrannie par Childébert, son frère, elle mourut en revenant en France l'an 531.

CLOU (saint), en latin *Clodulphus*, *Flondulphus*, *Hodulphus*, fils de saint Arnould, fut premier ministre de Clotaire II. Ayant été élevé sous les yeux de son père, il fit paraître dès son bas âge beaucoup d'inclination pour la vertu, et se distingua par ses progrès dans les sciences sacrées et profanes. Il parut avec éclat à la cour des rois d'Austrasie, posséda les premières places sous Dagobert I^{er} et Sigebert II, et n'employa la considération dont il jouissait, que pour la gloire et le bonheur de l'état. Mais l'expérience lui ayant appris combien il est difficile aux âmes même les plus vertueuses, de vivre pour Dieu au sein des grandeurs humaines, il choisit un état où il fût moins exposé à la séduction. L'église de Metz ayant perdu son chef, saint Clou fut nommé unanime-

ment, et malgré lui, pour le remplacer. Dès qu'il eut été sacré, il ne s'occupa plus que de remplir en bon pasteur les devoirs de sa charge. « Son amour » pour les pauvres, dit un auteur, était si tendre, » qu'il se privait, pour les assister, des choses les » plus nécessaires à la vie. En méditant au pied de » la croix, il nourrissait son âme du pain de vie, et » acquérait cet esprit de ferveur et d'onction, qui » donne tant de force à la prédication de la parole » de Dieu. Plein de zèle pour la gloire de Jésus- » Christ, et de tendresse pour son troupeau, il tra- » vaillait avec une ardeur infatigable à la sanctifica- » tion des âmes confiées à ses soins. » Ce saint évêque mourut en 596, à 91 ans, après en avoir employé 40 au gouvernement de son église. Sa *vie authentique* a été publiée par le P. Henschénius, avec des notes.

CLOUD (saint), *Clodoaldus*, le plus jeune des enfants de Clodomir, naquit en 522. Echappé par une protection spéciale de la providence au massacre et à la fureur de Clotaire, il se retira auprès de saint Séverin, pieux solitaire, enfermé dans une cellule près de Paris. L'occasion s'étant plus d'une fois présentée de recouvrer le royaume de son père, il ne voulut jamais en profiter. « La grâce, » dit un historien, lui avait découvert le néant des » grandeurs humaines; elle lui avait appris qu'un » chrétien gagne plus à en être privé qu'à les posséder; que le véritable roi est celui qui sait se » commander à lui-même, et maîtriser les passions » dont les princes de la terre ne sont que trop sou- » vent les esclaves. Il remporta cette victoire sur » ses penchants, et s'appliqua constamment à la » conserver par la pratique de toutes les vertus du » christianisme. La paix dont il jouissait dans sa » petite cellule était inaltérable; il goûtait une joie » solide, qu'il n'eût pas voulu échanger contre les » délices des cours, dont les charmes sont empoi- » sonnés par le trouble, la confusion et l'inquié- » tude. » En 551, il fut ordonné prêtre par Eusèbe, évêque de Paris, bâtit un monastère au village de Nogent, appelé Saint-Cloud, et changé depuis en collégiale. Il mourut saintement en 560. C'est le premier prince du sang des rois de France que l'Eglise ait honoré d'un culte public.

CLOUET, chimiste et mécanicien français, né en 1751 à Singly, près de Mézières, de parents cultivateurs, commença ses études à Charleville, où il se distingua par son intelligence précoce; puis à Mézières sous le célèbre Monge, dont il mérita l'estime. Il vint ensuite à Paris pour visiter les ateliers et les manufactures. Après la mort de ses parents, il retourna à Singly, afin de se livrer entièrement à la chimie pour laquelle il avait un goût décidé. Il établit d'abord une faïencerie, où il eut occasion de faire des recherches sur la nature des émaux; mais ayant perdu une somme considérable dans une banqueroute de Charleville, il fut obligé d'abandonner son entreprise; et, sans paraître ému ni affligé de cet événement, il revint à Mézières, où il occupa une place de professeur de chimie à l'école du génie. Il fit divers essais sur le fer et sur l'acide prussique. On lui doit le procédé de trans-

formation du fer en acier fondu au moyen du charbon réduit en poudre impalpable et combiné avec de la craie. Cette découverte, perfectionnée par des manufacturiers habiles, a procuré à la France l'avantage de produire un acier qui n'est guère inférieur à l'acier des Anglais. Au moment où la révolution éclata, il fut chargé d'établir une fabrique de fer forgé à Dagny, près de Sedan, et il s'acquitta si bien de sa commission, que cette fabrique a suffi seule à approvisionner les arsenaux de Douai et de Metz pendant tout le temps que les armées françaises restèrent sur les frontières de la Belgique et du Luxembourg : on y remarquait un laminoir dont la construction fut regardée comme un chef-d'œuvre de mécanique. On lui doit un procédé nouveau pour la fabrication des lames de sabres, imitant les damas de Perse : il l'a développé dans un *mémoire* imprimé dans le N° 90 du *Journal des mines*. Il se rendit ensuite à Paris, où on lui donna une place dans le conseil des arts établi près du ministère de l'intérieur. Il la remplit avec une exactitude scrupuleuse; mais le désir de faire des expériences sur la végétation, lui fit entreprendre un voyage à Cayenne. Il mourut en 1801, dans un endroit écarté de l'île, où il menait à peu près la vie d'un sauvage. Le tom. 34 des *Annales de chimie* renferme un *mémoire* sur les recherches auxquelles il s'était livré pour la composition des métaux.

CLOVIO (don Julio), peintre esclavon, né en 1498, mort à Rome en 1578, excellait dans la miniature. On a de lui des figures admirables en ce genre, que l'on conserve au palais Farnèse, dans un *Office de la vierge*, écrit à la main. On cite comme des chefs-d'œuvre en ce genre une suite de 26 tableaux représentant *La procession du Corps de N.-S. à Rome et la Fête du mont Testaceo*.

CLOVIS I^{er}, regardé ordinairement comme le véritable fondateur de la monarchie française, succéda à Childéric son père l'an 481. Il étendit les conquêtes des Français, affermit leur puissance, et détruisit celle des Romains dans la partie des Gaules, située entre la Somme, la Seine et l'Aisne. Siagrius, général romain, fut vaincu par lui, et décapité près de Soissons, où le vainqueur établit le siège de sa monarchie. Ces victoires furent suivies d'autres succès remportés sur les Germains. Clovis les défit à Tolbiac, aujourd'hui Zulpich, dans l'électorat de Cologne, en 496. Ses troupes commençant à plier, ce prince s'élança tout à coup au milieu de la mêlée, leva les yeux et les mains au ciel, et s'adressant au Dieu de sa pieuse épouse : « Seigneur, dit-il, dont » on m'a cent fois révélé la puissance au-dessus de » toutes les puissances de la terre et de celle des » dieux que j'ai adorés jusqu'à présent, daignez » m'en donner une marque dans l'extrémité où je me » trouve réduit : si vous me faites cette grâce, je me » fais baptiser au plus tôt pour n'adorer plus désormais que vous. » A peine eut-il prononcé ces paroles, qui furent entendues d'un grand nombre de ses officiers et de ses soldats, que par une assistance manifeste du Ciel, il remporta la victoire la plus éclatante. Dès qu'il fut arrivé à Reims, saint

Remi, évêque de cette ville, le pressa d'accomplir la promesse solennelle qu'il avait faite. Le roi répondit qu'il ne délibérât pas là-dessus, mais qu'il avait une armée à qui il voulait faire agréer sa résolution, et qu'il voulait même engager à suivre son exemple. Ayant assemblé ses soldats et les plus notables de la nation française, il les harangua avec ce ton de conviction qui ne manque jamais de faire impression. Il leur remit devant les yeux la journée de Tolbiac, la promesse qu'il avait faite au Dieu des chrétiens en leur présence, la révolution subite et heureuse, qui, de vaincus qu'ils étaient, les avait en un instant rendus vainqueurs. Des acclamations interrompirent le discours du prince. La plus grande partie s'écria comme de concert : « Nous renonçons aux dieux mortels, et nous ne » voulons plus adorer que l'Immortel, nous ne re- » connaissons plus d'autre Dieu que celui que le » saint évêque Remi nous prêche. » Clovis fut baptisé le jour de Noël de la même année, par saint Remi avec 3,000 personnes de son armée. Ce grand évêque lui parla avec une fermeté chrétienne : « Prince Sycambre, dit-il, baissez la tête sous le » joug de Jésus-Christ; brûlez ce que vous avez » adoré, adorez ce que vous avez brûlé. » Clovis était alors le seul roi catholique qu'il y eût dans le monde. L'empereur Anastase favorisait les eutychiens; le roi des Vandales en Afrique, Théodoric, roi des Ostrogoths en Italie; Alaric, roi des Visigoths en Espagne; Gondebaut, roi des Bourguignons, étaient ariens. L'année d'après son baptême en 497, les peuples renfermés entre les embouchures de la Seine et de la Loire, ainsi que les Romains qui gardaient les bords de la Loire, se donnèrent à lui. Ayant tourné ses armes contre Alaric, roi des Goths, il gagna contre lui la célèbre bataille de Vouillé, près de Poitiers, et le tua de sa propre main l'an 507. Il soumit ensuite toutes les provinces qui s'étendent depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées, le Poitou, la Saintonge, le Bordelais, l'Auvergne, le Querci, le Rouergue, l'Albigeois, et prit Angoulême et Toulouse; mais il fut vaincu près d'Arles par Théodoric en 509. Anastase, empereur d'Orient, redoutant sa valeur et admirant ses succès, lui envoya le titre et les ornements de consul, de patrice et d'auguste, avec une couronne d'or et un manteau de pourpre. Ce fut alors que Paris devint la capitale de son royaume. Il y mourut en 511, à 45 ans, après en avoir régné 30. Ce héros ne triompha pas seulement par les armes; il triompha encore davantage par la force de son génie, et surtout par les lumières et les secours inestimables qu'il trouva dans le christianisme. « Nous croyons, dit » le président Hénault, que les évêques et la religion » ont beaucoup contribué aux succès de Clovis. Les » Gaulois n'avaient ni lois ni gouvernement, les em- » pereurs d'Orient, qui en étaient les seuls maîtres, » laissaient ce peuple se gouverner par les factions : » tout était dans l'anarchie, lorsque Clovis parut » avec son armée. Le clergé favorisa ses conquêtes, » lui fit abandonner ses faux dieux, négocia son » mariage avec Clotilde, princesse aussi distinguée » par l'élévation de son esprit, que par sa prudence

» et sa piété. Alors le gouvernement féodal rendait
 » les grands vassaux oppresseurs, multipliait les
 » serfs, et outrageait la dignité de l'homme : le
 » clergé s'occupa à détruire l'autorité de ces tyrans,
 » et se servit de la religion pour donner au peuple
 » quelques lumières et quelques vertus. Voilà des
 » bienfaits qui méritent la justice du prince et la
 » reconnaissance de la nation. » Malgré l'avantage
 inestimable du christianisme, Clovis fut d'une
 cruauté qui ne répondait guère à la douceur que la
 religion aurait dû lui inspirer. Il exerça des barbaries
 inouïes contre tous les princes ses parents, et
 s'empara de leurs états. Sigebert, roi de Cologne;
 Carraric, roi des Morins; Ranacaire, roi de Cam-
 brai; Renomert, roi du Mans, furent les malheu-
 reuses victimes de son ambition sanguinaire. Les
 signalés services qu'il a rendus à la religion donnent
 lieu de présumer que le Seigneur lui aura fait la
 grâce de se repentir de ses fautes. L'on rapporte
 qu'avant de marcher contre Alaric, roi des Goths,
 et d'avoir mis le pied sur les terres ennemies, il
 défendit à toute son armée d'y piller aucun vase,
 ni aucun ornement des autels, de faire aucune in-
 sulte aux vierges ou aux veuves sacrées, aux clercs,
 à leurs familles, à leurs domestiques, ni même
 aux serfs des églises; et qu'après la guerre, il fit
 dire aux évêques, que chacun pouvait réclamer ce
 qu'il avait perdu, et demander la liberté des es-
 claves. Par un respect tout particulier que ce prince
 portait à saint Martin, il fit encore publier, en
 passant près de Tours, la défense d'y rien prendre
 que l'herbe et l'eau. Un soldat ayant pris du foin à
 un pauvre homme, en disant que ce n'était que de
 l'herbe, le roi le fit mourir sur-le-champ : *Et*
comment remporterions-nous la victoire, dit le
 monarque, *si on offense le grand saint Martin?*
 La grande vénération qu'il avait pour saint Hilaire
 fut la cause qu'il veilla avec le plus grand soin à la
 conservation des terres de l'église de Poitiers. Il
 fut enterré à Paris dans l'église de St.-Pierre-et-
 St.-Paul, qui depuis a reçu le nom de Sainte-Ge-
 neviève, qu'il avait commencée et fondée avant
 d'entreprendre la conquête des Gaules sur les
 ariens, pour attirer les bénédictions du ciel sur ses
 armes. On observe qu'il y avait dans sa vaste éten-
 due beaucoup de peintures qui représentaient des
 saints de l'un et de l'autre Testament, et qu'il se fit
 d'abord beaucoup de miracles au tombeau de Ste.-
 Geneviève. Cette église fut ensuite achevée par les
 soins de la reine Clotilde. Le mausolée de Clovis
 qu'on voyait dans le chœur de cette église, était
 un ouvrage récent; c'est le cardinal de la Roche-
 foucauld qui l'avait fait ériger. On trouve dans Ai-
 moïn une épitaphe de Clovis, attribuée par quel-
 ques-uns à saint Remi, et qui commence par ces
 vers :

Dives opum, virtute potens, clarusque triumpho,
 Condidit hanc sedem rex Clodovæus, et idem
 Patricius magno sublimis fulsit honore.

Ses quatre fils, Thierry, Clodomir, Childebart et
 Clotaire, partagèrent entre eux les états de leur
 père. C'est sous ce prince que l'usage des vers à
 soie fut apporté des Indes. Nous avons une *Vie de*

Clovis, par Viallon, pleine de recherches et de
 bonne critique.

CLOVIS II, dit le *fainéant*, 2^e fils de Dagobert,
 régna après lui en 638 dans les royaumes de Neus-
 trie et de Bourgogne, étant à peine âgé de 9 ans,
 sous la tutelle de Nantilde sa mère, qui gouverna
 avec les maires du palais. Ce prince épousa Ba-
 thilde, et mourut en 655, à 23 ans. Il fut le père
 des pauvres. Dans un temps de disette, après avoir
 épuisé ses coffres pour secourir ses sujets, il fit en-
 lever les lames d'argent dont son père Dagobert
 avait fait couvrir le chevet de l'église Saint-Denis,
 et en fit distribuer le produit aux pauvres. Ce
 prince, dans une assemblée d'évêques, obtint, en
 dédommagement pour cette abbaye, une exemp-
 tion de toute juridiction, laquelle fut confirmée par
 Landeric, évêque de Paris. Il laissa 3 fils, Thierry,
 Clotaire III et Childéric II.

CLOVIS III, dit le *fainéant*, 3^e fils de Thierry
 III, roi des Français, lui succéda en 691. Il régna
 cinq ans sous la tutelle de Pepin Héristal, maire
 du palais, qui s'était emparé de l'autorité royale. Il
 mourut en 695, à 14 ans.

CLOYSAULT (Edme-Charles), prêtre de l'O-
 ratoire, né à Clamecy, fut supérieur du séminaire
 de Châlons-sur-Saône, et grand vicaire. On lui doit
 une *Traduction de la Vie de saint Charles Bor-
 romée*, Lyon, 1685, in-4; *Méditations des prières
 d'avant et d'après la messe*, etc., 1723, in-12;
*Méditations d'une retraite ecclésiastique de dix
 jours*; *Recueil des vies de quelques prêtres de
 l'Oratoire*, 3 vol. in-fol.; *les Vies du P. Céloron
 de l'Oratoire*; de saint Pé, etc. Une partie de ses
 ouvrages a été imprimée, l'autre est restée en ma-
 nuscrit. Il mourut à Châlons en 1728.

CLUGNY (François de), né l'an 1637 à Aigues-
 Mortes en Languedoc, entra fort jeune dans la
 congrégation de l'Oratoire à Paris. Après avoir en-
 seigné avec réputation dans divers collèges, il fut
 envoyé à Dijon en 1665. Il y passa le reste de ses
 jours, occupé à la direction des âmes, prêchant,
 confessant, catéchisant. Il mourut à Dijon en 1694.
 Ses *Oeuvres spirituelles* sont en 10 vol. in-12 : on
 les lit peu, parce qu'elles sont pleines d'idées sin-
 gulières et bizarres, et d'expressions peu assorties
 à la dignité des choses.

CLUSE (Jacques de), nommé aussi de *Parades*,
 ou plutôt de *Paradiso*, du nom du monastère qu'il
 habitait en Pologne, ordre de Cîteaux, diocèse de
 Posen. On dit qu'ensuite il se fit chartreux et vécut
 20 ans dans la chartreuse d'Erfort, où il mourut à
 80 ans, en 1465. On a de lui un traité *De appari-
 tionibus animarum post exitum a corporibus*, et
de earumdem receptaculis, Burgdorff en 1475,
 in-fol., 60 fr. Quelques auteurs distinguent Jacques
 de Cluse de Jacques de *Paradiso*, et un Jacques
 de *Paradiso* d'un autre de même nom, auteur d'un
Speculum religiosorum. Nous avons suivi l'opini-
 on qui nous a paru la plus vraisemblable; c'est à
 tort qu'on attribue à un auteur de ce nom le traité
 intitulé *Onus ecclesiæ*, etc. (Voy. JEAN DE CHELM.)
 — Il y a aussi un Paul PARADES ou PARADISI. (Voy.
 ce mot.)

CLUVIER, ou plutôt CLUVER (Philippe), naquit à Dantzig en 1580. Il quitta l'étude du droit pour s'adonner entièrement à la géographie. Il voyagea en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, et se fit partout des amis illustres. On le sollicita puissamment de rester à Rome, où son génie pour les lettres, et principalement pour les langues, trouva beaucoup d'admirateurs. Il en parlait dix avec facilité, le grec, le latin, l'allemand, le français, l'anglais, le hollandais, l'italien, le hongrois, le polonais et le bohémien. On doit à ses veilles plusieurs ouvrages géographiques : *De tribus Rheni alveis*, in-4, ouvrage plein d'érudition ; il se trouve aussi dans le suivant, *Germania antiqua*, Leyde, 1616, vél. 1631, in-fol., 12 à 18 fr. ; *Italia antiqua*, *Sicilia*, *Sardinia et Corsica*, Leyde, 1624, 3 vol. in-fol., 18 à 24 fr., écrit dans le même goût que le précédent, c'est-à-dire, avec beaucoup d'exactitude ; *Introductio in universam geographiam, tam veterem quam novam*, trad. en franç. par le P. Labbe en 1697, in-4, Amsterdam, avec les notes de Réikius, et réimprimée en latin en 1727, in-4, par les soins de Bruzen de la Martinière, qui l'a enrichie de ses remarques et de celles de différents savants ; *Disquisitio de Francis et Franciâ*. Cluvier mourut à Leyde en 1623, regardé comme le premier géographe qui ait su mettre en ordre ses recherches, et les réduire à des principes. S'il se trompe souvent, c'est qu'en matière de géographie il n'est presque pas possible d'éviter toutes les erreurs sans des connaissances locales, qu'un écrivain ne peut acquérir sans voir tout par lui-même. Un reproche plus grave est d'exercer une critique aigre et dédaigneuse contre des assertions vraies, et de s'élever contre des gens mieux instruits sur ces articles que lui. (*Foy. le Journ. hist. et litt.*, 15 novembre 1783, p. 431.)

CLUVIER (Jean), fils du précédent, professeur d'histoire dans l'académie de Leyde, est connu par un *Epitome historiarum totius mundi*, plusieurs fois réimprimé en Hollande et toujours avec des suppléments ; la première édition est de l'an 1630, in-4, et une des dernières de l'an 1668. C'est un ouvrage utile, particulièrement pour l'histoire de l'Empire, qui est mieux détaillée que celle des autres empires.

COBBETT (William), célèbre publiciste anglais, était né à Farnham en 1766 d'une famille pauvre. Après avoir servi pendant huit ans dans l'armée anglaise, il visita la France d'où il passa aux Etats-Unis ; établit une maison de librairie à Philadelphie, et publia en même temps quelques écrits et pamphlets remarquables par leur violence. De retour en Angleterre, il rédigea successivement deux journaux, le *Porc-épic* et le *Registre hebdomadaire*. Ses principes démagogiques, le ton de ses journaux et ses insultes contre différents personnages lui occasionnèrent des procès et des traverses. Mais l'ouvrage le plus remarquable qu'il ait publié est son *Histoire de la réforme protestante en Angleterre et en Irlande*. Dans une suite de lettres qui virent le jour en 1824 et 1825, l'auteur s'y moquait beaucoup de la réforme et du clergé angli-

can, et y racontait d'une manière très-piquante l'origine de l'église établie. Dans les derniers temps de sa vie, Cobbett était devenu membre du parlement où il n'obtint pas l'influence que ses écrits faisaient pressentir. Il a continué jusqu'à la fin son *Political register*. Son *Histoire parlementaire de l'Angleterre depuis la conquête des Normands jusqu'en 1806* a eu de la réputation dans sa patrie. Cobbett a laissé aussi une *Grammaire anglaise* à l'usage des Français qui veulent étudier sans maître, ouvrage très-utile malgré quelques inexactitudes dans le plan et les détails secondaires. Il est mort à Farnham le 18 juin 1835.

COBENZL (Louis, comte de), né à Bruxelles en 1753, entra dans la carrière diplomatique, et fut envoyé en ambassade à l'âge de 27 ans, auprès de Catherine II, impératrice de Russie, dont il se concilia les bonnes grâces par son amabilité. En 1795, il conclut un traité de triple alliance entre la Russie, l'Angleterre et l'Autriche, et fut, en 1797, un des plénipotentiaires qui signèrent le traité de Campo-Formio entre la France et l'Autriche. Il eut ensuite à Rastadt plusieurs conférences avec Bonaparte, puis à Seltz, avec le ministre François de Neufchâteau, chargé de demander au nom du Directoire des explications sur l'événement qui avait obligé l'ambassadeur Bernadotte de quitter Vienne. Le comte de Cobenzl retourna à Saint-Petersbourg, fut ensuite envoyé à Lunéville, et y conclut en 1801 un traité de paix avec la France. Nommé quelques mois après ministre d'état et vice-chancelier au département des affaires étrangères, il donna sa démission en 1805, et mourut à Vienne le 22 fév. 1808. — COBENZL (Philippe, comte de), son cousin, né dans la Carniole en 1741, devint conseiller de finances en 1762, puis conseiller privé à Bruxelles ; ce fut lui qui conclut, en 1779, la paix de Teschen. Il montra beaucoup de faiblesse lors de l'insurrection des Pays-Bas, et resta sans emploi depuis cette époque jusqu'en 1801 ; il fut alors nommé, par le crédit du comte Louis, ambassadeur à Paris, où il resta jusqu'à la rupture de 1805. Philippe de Cobenzl est mort le 30 août 1810.

COBOURG (Frédéric-Josias, prince de Saxe), général au service de l'Autriche, fut d'abord employé en Valachie, dans la guerre que faisait son souverain contre les Turcs. Il fit de grands préparatifs pour assiéger Ibraïlow, puis il s'empara de Bukarest. Tels furent les résultats de sa première campagne en 1789. Il fut moins heureux dans la seconde : obligé de lever le siège de Georgevo, il se vit contraint de faire une convention avec le grand-vizir. Ce fut après ces deux expéditions, dans lesquelles les succès avaient été plus que balancés par les revers, qu'il parut en 1792 sur les frontières de France. Bientôt il fit son entrée à Liège avec le régiment de dragons qui portait son nom. Dès lors la France fut couverte d'échafauds ; on supposait à presque tous ceux que l'on arrêtait, d'avoir une mission de Cobourg ; à son nom on accola celui de Pitt ; et les tyrans de l'époque envoyèrent au supplice des milliers d'innocents, sous le simple prétexte qu'ils étaient les agents de Pitt et de Co-

bourg. Le 18 mars 1793, Cobourg gagna la bataille de Nerwinde sur Dumouriez, et força les Français à évacuer la Belgique. On sait que c'est au prince de Cobourg que Dumouriez livra les députés de la Convention qui venaient pour l'arrêter. Ce fut après la prise de Landrecies qu'il fit paraître le *manifeste* du mois de juillet. Il venait de s'emparer de Condé, il entra bientôt dans Valenciennes; enfin la fortune couronnait de succès toutes les opérations militaires du prince de Cobourg. Sa campagne de 1793 fut continuellement heureuse, mais celle de l'année suivante vint détruire tous les résultats de cette expédition. Le prince de Cobourg fut battu par Moreau, le 18 juin, à Turcoing; par Jourdan, le 16 et le 26 à Fleurus: il perdit encore la bataille d'Altenhoven le 2 octobre, et fut obligé de quitter le commandement des troupes combinées. Il se retira alors dans sa principauté, où il est mort en 1815. Les alliés lui reprochèrent sa mauvaise fortune, et les habitants de la France déplorèrent jusqu'à son nom qui se rattache à une époque de sang.

COCCEIUS AUCTUS, habile architecte de Rome, que quelques-uns disent être un des ancêtres de l'empereur Nerva, qui s'appelait du même nom, s'est rendu célèbre par plusieurs beaux édifices. Le temps en a respecté quelques-uns, tel que le temple Calturnius dédié par Auguste, dans la ville de Pouzzoles, au royaume de Naples, et qui est aujourd'hui la cathédrale de cette ville. Une entreprise encore plus considérable l'a immortalisé: c'est la grotte qui allait de Cumes au lac d'Averne. Une tradition ancienne, dont la construction du temple de Pouzzoles et l'entreprise de la grotte de Cumes sont peut-être la source, lui attribue également celle de Naples ou de Pouzzoles. C'est une montagne creusée de la longueur d'environ un mille, où deux voitures peuvent passer commodément. Addison, voyageur très-sensé, pense avec assez de vraisemblance, qu'on n'eut d'abord en vue que de tirer des pierres de la montagne, pour construire la ville et les môles de Naples: et qu'ensuite on imagina de percer la montagne jusqu'au bout, pour y pratiquer un chemin. Sa conjecture est fondée sur ce qu'on ne voit aucun amas autour de ce mont, et paraît se confirmer par l'aspect des carrières qu'on voit dans le voisinage de Maëstricht, qui présentent de vastes galeries souterraines d'une très-longue étendue.

COCCEJUS (Jean), né à Brême en 1603, professeur de théologie à Leyde, a encore aujourd'hui un grand nombre de sectateurs appelés *coccéiens*. Voët et Desmarets combattirent avec beaucoup de zèle ses sentiments, et firent passer leur auteur pour hérétique. Coccéius croyait qu'il devait y avoir dans le monde un règne visible de Jésus-Christ, qui abolirait le règne de l'antechrist; et que ce règne étant établi avant la fin des siècles, après la conversion des Juifs et de toutes les nations, l'Eglise catholique serait dans sa gloire. Il s'était fait un système particulier de théologie; disposant l'économie du vieux et du nouveau Testament d'une manière nouvelle, et trouvant presque partout la venue de Jésus-Christ et celle de l'ante-

christ. Ses *commentaires* sur la Bible, outre qu'ils sont trop diffus, sont remplis des singularités dont il était entêté. Ce savant bizarre mourut à Leyde en 1669. On a recueilli ses ouvrages, Amsterdam, 1673-75, 8 vol. in-fol., nouv. édit.; *ibid.*, 1701, 10 vol. in-fol., suivie en 1706 de 2 vol. in-fol. d'*Opera anecdota*. Cette énorme collection ne peut être lue en entier que par un coccéien. Jurieu le peint comme un homme de bien, doux et modeste, capable d'un grand travail; mais né plutôt pour compiler les rêveries des autres et y ajouter les siennes, que pour penser solidement.

COCCEJUS (Henri), né à Brême en 1644, fut professeur en droit à Heidelberg, à Utrecht et à Francfort. Après s'être perfectionné dans l'étude du droit public par des voyages en Angleterre, en France, en Allemagne, l'empereur, qui l'avait employé dans des affaires secrètes et importantes, l'honora en 1713 de la qualité de baron de l'empire. Il mourut à Francfort-sur-l'Oder en 1719. On a de ce savant jurisconsulte plusieurs ouvrages sur la science qu'il avait professée, très-estimés en Allemagne: *Juris publici prudentia compendiosè exhibita*, 1695, in-8; *Hypomnemata juris*, 1698, in-8; *Prodromus justitiæ gentium*, in-8; *Deductiones, concilia*, in-fol.; un recueil de ses *Thèses*, en 4 vol. in-8. Coccéjus n'était redevable de son habileté qu'à la méditation et au travail. Il n'avait jamais entendu de leçons que sur les *Institutions du droit*. Son caractère était doux et obligeant; sa probité et son désintéressement étaient extrêmes.

COCCEJUS (Samuel de), baron allemand, fils du précédent, né à Heidelberg en 1679, mort en 1755, s'éleva, par sa profonde connaissance du droit public, aux places de ministre d'état et de grand chancelier du roi de Prusse, Frédéric II. Ce prince confia au baron Coccéjus la réformation de la justice dans ses états. Le *Code Frédéric*, que ce ministre forma en 1747, n'a pas rempli l'attente des savants, moins encore les vues du roi, sous le gouvernement duquel l'administration de la justice fut toujours dans un état de mobilité et d'incertitude, et finit par être arbitraire; le monarque rebuté ou irrité du peu de fruit des innovations introduites, ayant pris le parti de décider souvent lui-même les causes quelconques, avant ou après la sentence des juges; ce qui a produit des scènes fort étranges, celle du meunier Arnold, entre autres, a fait beaucoup de bruit dans le monde. Outre cet ouvrage, qui est en 3 vol. in-8, on a du baron Coccéjus une édition latine du *Traité de la guerre et de la paix* de Grotius, plus ample qu'aucune qui eût paru encore. Elle a été imprimée en 1755, à Lausanne, 5 vol. in-4. Le premier tome, qui sert d'introduction à l'ouvrage, est de Coccéjus le père.

COCCHI (Antoine), médecin italien, né à Mugello en Toscane en 1695, fut successivement professeur en médecine à Pise, en philosophie et en anatomie à Florence, et antiquaire du grand-duc, qui cultivait les gens de lettres de tous les pays. Quoique le but principal de ses études eût été la médecine, il excella aussi dans la littérature. Ce fut lui qui traduisit en latin le roman d'*Abrocome*

et *Anthia* par Xénophon, qui fut imprimé à Londres en 1726, grec et latin, in-4. Il prononça aussi sur des objets de médecine, et sur quelques savants, plusieurs *discours* italiens qui ont été imprimés à Florence en 1761, 2 part. in-4. Son *Discours sur le régime pythagoricien* a été trad. en franç., in-8. On a encore de lui : *Epistolæ physicomedicæ*, 1722, in-4; une édition grecque et latine d'Orobase et de Soranus sur les *fractures et luxations*, Florence, 1754, in-fol. Ce savant mourut en 1758.

COCCHIUS (Josse), savant controversiste, natif de Bilsfeld, d'abord luthérien, embrassa la religion catholique à Cologne, et fut chanoine à Juliers. On a de lui un long ouvrage de controverse en latin, intitulé le *Trésor catholique*, réimprimé à Cologne en 1674, 2 vol. in-fol.; moins lu que Bellarmin, et moins digne de l'être. Il mourut en 1618.

COCOPANI (Jean), originaire de Lombardie, né à Florence en 1582, mécanicien, architecte, peintre, mathématicien, s'acquit une grande réputation, et fut appelé à Vienne en 1622 par l'empereur Ferdinand II, qui l'employa dans ses armées comme ingénieur. De retour à Florence, le grand duc l'employa à bâtir le palais de *Villa imperiale*; c'est sur ses dessins et sous sa direction que l'on construisit aussi le beau couvent des carmélites. Le grand-duc lui donna ensuite une chaire de mathématiques, qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée en 1649.

COCHEM (Martin de), capucin, né à Cochem, petite ville de l'électorat de Trèves, mort en 1712, dans un âge fort avancé, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de dévotion, où l'on trouve plus de zèle que de discernement. On ne peut néanmoins disconvenir qu'ils n'aient contribué à nourrir la piété parmi les peuples des princes catholiques d'Allemagne.

COCHET DE SAINT-VALLIER (Melchior), d'abord secrétaire du duc d'Orléans, régent, ensuite conseiller et président au parlement de Paris, mourut dans cette ville en 1738, à 74 ans. Il est principalement connu par un *Traité de l'Indult*, en 3 vol. in-4. L'auteur approfondit une matière, qui jusqu'alors n'avait été traitée que fort légèrement par Raynaudin et par Pinson. Ce savant jurisconsulte laissa, en 1725, un fonds de dix mille livres de rente pour marier chaque année une demoiselle noble de Provence, à perpétuité. Tous les bons citoyens ont loué la fondation et le fondateur.

COCHET (Jean), ecclésiastique, professeur de philosophie au collège Mazarin, et principal à celui du cardinal Lemoine, né à Faverges en Savoie, mort à Paris en 1771. On lui doit un *Cours de philosophie* abrégé, écrit avec clarté, mais avec trop peu de profondeur. On a encore de lui : *Preuves sommaires de la possibilité de la présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie, contre les protestants*, Paris, 1764, in-12.

COCHIN (Henri), né à Paris en 1687 avec les dispositions les plus heureuses, se consacra de bonne heure au barreau, pour lequel il semblait que la nature l'avait fait naître. Il joignait à l'étude

de la jurisprudence celle des orateurs et des philosophes anciens et modernes, grecs, latins, italiens et français. Reçu avocat en 1706, il s'attacha d'abord au grand conseil, et y plaida sa première cause à 22 ans, avec le même succès qu'aurait eu un vieux orateur dans sa dernière. Ses progrès furent si rapides, qu'à 30 ans son nom était avec celui des plus habiles canonistes. Dès qu'il parut au parlement, il balança la réputation du fameux Le Normand, appelé l'*aigle du barreau*. Sa bouche et sa plume devinrent bientôt l'oracle du public. Il fut consulté de toute la France, et mourut à Paris en 1747. Une modestie singulière rehaussait l'éclat de ses vertus et de ses talents. Un de ses confrères (le même Le Normand) lui dit, après sa première cause, qu'il n'avait jamais rien entendu de si éloquent. *On voit bien*, lui répondit Cochin, *que vous n'êtes pas du nombre de ceux qui s'écoulent*. Ce que l'on a pu recueillir de ses ouvrages forme, Paris, 1751 ou 1771, 6 vol. in-4, 42 à 54 fr., ou 9 vol. in-8, 30 à 35 fr.; nouv. édit., Paris, 1821 et ann. suiv., 8 vol. in-8, 48 fr., pap. vél., 96 fr. On y trouve des *mémoires*, des *consultations*, des *discours*, des *plaidoyers*, etc. On a dit de lui, qu'il était dans le barreau, ce que Bourdaloue était dans la chaire. Son éloquence est à la fois noble et simple, pleine de nerf, d'élégance et de précision. Il réduit toutes ses preuves à une seule, qu'il fait paraître sous des faces différentes, et toujours avec le même avantage. Il plaidait la plupart de ses causes sur de simples extraits. Les endroits les plus pathétiques et les plus brillants naissaient dans le feu de l'action. « J'ai lu » avec attention, dit l'abbé Auger (*Traduction de » Démosthènes et d'Eschine*), les principaux plai- » doyers et mémoires de nos célèbres avocats; Co- » chin est le seul qui m'ait paru pouvoir soutenir le » parallèle avec l'orateur d'Athènes; mais je crois » qu'il lui est bien inférieur pour la subtilité et l'a- » bondance des raisons, pour la simplicité piquante » et la rapidité du style. Il écrit avec noblesse, avec » force; il a du nombre et de l'harmonie; son style » s'élève et s'anime dans les grandes causes. A » l'exemple de Démosthènes, il discute et approfon- » dit l'esprit des lois, il généralise les idées particu- » lières, et en tire des principes lumineux qui frap- » pent et saisissent par leur évidence. La raison » principale et victorieuse ne lui échappe pas; il la » présente plusieurs fois sous des jours différents; » il en fortifie ses autres moyens. Ce sont là de » grandes parties dans lesquelles il ne le cède guère » à l'orateur grec. » L'on n'a conservé de ses plai- » doyers que ceux qu'il avait fait imprimer lui-même en forme de mémoires. Les lecteurs qui voudront connaître plus particulièrement ce grand homme, peuvent consulter la préface dont Bernard a orné le premier volume de ses ouvrages. Cochin y est peint comme orateur, comme écrivain, comme chrétien, comme citoyen. On rapporte de cet avocat un trait qui prouve combien il était pénétré des vérités de la religion. Une femme de qualité, pour qui il venait de plaider, lui ayant dit « qu'il était si » supérieur aux autres hommes, que si c'était le » temps du paganisme, elle l'adorerait comme le

» dieu de l'éloquence. » — *Dans la vérité du christianisme, madame, dit Cochin, l'homme n'a rien dont il puisse s'approprier la gloire.* Ce n'est certainement pas ainsi qu'auraient répondu nos petits esprits, si pleins d'eux-mêmes; eux qui croient tout tenir de leur propre fonds, et qui ne peuvent réellement s'approprier que le ridicule de leurs prétentions. « Que penser, dit un judicieux » critique, de cette éloquence prétendue légère, » qui semble être l'unique but de nos orateurs modernes, et principalement de ceux du barreau? » L'esprit frivole de notre siècle y règne comme » partout ailleurs. Après avoir étouffé le goût des » beautés vraies et solides, il ouvre une libre carrière aux prétentions les plus bizarres. De là naissent ces réputations acquises à si bon marché, » qui dégradent la dignité de cette partie des belles-lettres. Est-ce par des phrases philosophiques, » par des ironies indécentes, par un style épigrammatique, par un ton et des manières conformes » aux mœurs énervées de notre temps, qu'on prétendrait nous retracer, dans la plus noble des fonctions, cette élévation et surtout cette décence qui » caractérisait, chez les Romains, les défenseurs des lois? » On a imprimé les *OEuvres choisies de Cochin*, Paris, 1773, 2 vol. in-12.

COCHIN (Jacques-Denis), docteur de Sorbonne, né à Paris en 1726, trouva dans Claude-Denis COCHIN un père tendre et vertueux, qui ne négligea rien pour lui procurer une éducation propre à développer ses heureuses dispositions, en même temps qu'elle était conforme au goût qu'il avait témoigné dès son enfance, de se livrer aux honorables fonctions du sacerdoce. Déjà il avait acquis une réputation aussi brillante que bien méritée, lorsqu'à l'âge de 30 ans il fut nommé à la cure de Saint-Jacques du Haut-Pas. C'est là que son zèle parut dans tout son éclat, surtout sa charité pour les pauvres. « On » serait véritablement étonné, dit un auteur, qu'un » seul homme eût pu faire tout ce qu'il a fait, former tant d'établissements, procurer tant de secours à toutes les classes d'indigents, si l'on ne savait que l'on est capable de tout, lorsqu'à l'esprit, » au bon sens et aux lumières acquises, telles que les réunissait Cochin, se joint le désir de faire le bien, qui devient une espèce de besoin pour certains hommes, et surtout pour ceux qu'anime la religion, le plus pur et le plus puissant des motifs. » De tous ses établissements, celui qui lui fait le plus d'honneur est l'hospice qu'il fonda pour les pauvres malades de sa paroisse, et qu'il eut la satisfaction de voir achevé avant sa mort, arrivée en 1783. On a de ce charitable et zélé pasteur des *prônes*, 4 vol. in-12, 10 fr., souvent réimprimés. Les dernières éditions sont en 5 vol. in-12; *Exercices de retraite*, in-12; *OEuvres spirituelles*, que le frère de l'auteur publia après sa mort, et en tête desquelles on a mis un abrégé de sa vie. Cochin avait un talent très-distingué pour faire des prêches et des instructions. On allait l'entendre avec empressement, et on était autant édifié du ton de sentiment et de conviction avec lequel il débitait ses discours, que charmé du naturel et de la facilité de son élocution. On retrouve

ces qualités dans les instructions qui composent ses *OEuvres spirituelles*.

COCHIN (Charles-Nicolas), graveur célèbre, né à Paris en 1688, mort en 1754, s'occupa dans sa jeunesse à la peinture; ce qui lui donna beaucoup de facilité pour la gravure. On trouve dans ses ouvrages cet esprit, cette pâte, cette harmonie et cette exactitude qui constituent l'excellence de cet art. Ses principales estampes sont *Rebecca, saint Basile, l'Origine du feu*, d'après F. Le Moine; *Jacob et Laban*, d'après Restou; la *Noce de village*, d'après Watteau; et le recueil des *peintures des Invalides*, que des soins pénibles et un travail continu pendant près de dix ans l'ont mis à portée de publier avec succès.

COCHIN (Charles-Nicolas), né à Paris en 1715, fut destiné par son père, graveur du roi en son académie de peinture et sculpture, et par sa mère exerçant le même talent, au dessin et à la gravure. A l'âge de 15 ans, ce jeune artiste, déjà rebuté du travail froid et monotone des commencements de la gravure au burin, se livra au penchant qui l'entraînait vers la gravure à l'eau-forte, et ce fut dès lors qu'il déploya et fit connaître les talents rares dont il était doué, une touche spirituelle, le génie poétique et la belle composition qui caractérisent les ouvrages de ce célèbre artiste. Cochin réunissait aux grands talents les qualités de l'esprit et du cœur, propres à le faire aimer de ses égaux et de ses supérieurs. Ce furent ces qualités qui le firent choisir, le 20 décembre 1749, pour accompagner de Vandières, désigné par le roi pour être directeur général de ses bâtiments, en la place de Tournehem, son oncle; voyage qui dura jusque vers la fin de septembre 1751. Cette même année, il fut reçu académicien par acclamation, sans avoir donné à l'académie de morceaux de réception, et fut admis, le 4 décembre suivant, à prêter le serment ordinaire, entre les mains de Coppel, premier peintre du roi, directeur et recteur de l'académie royale de peinture et sculpture. Le décès de Coppel, arrivé en 1752, rendit vacante la place de garde des dessins de sa majesté aux galeries du Louvre; Cochin fut nommé à cette place, où il continua de se faire connaître non-seulement pour artiste aussi habile, mais comme homme de lettres. Nombre de discours par lui lus en différents temps à l'académie sur différents objets de l'art, et dont plusieurs ont été livrés à l'impression, lui méritèrent d'être élu secrétaire et historiographe de l'académie royale de peinture et sculpture, en 1755. On a encore de lui un *Voyage d'Italie*, ou *Recueil d'observations sur les ouvrages d'architecture, de peinture et de sculpture*, Paris, 1758, 3 vol. pet. in-8, gr. pap., 10 à 15 fr.; des *Observations sur les antiquités d'Herculanum*, qu'il a publiées avec Bellicard, Paris, 1755, in-12; *Iconologie par figures*, ou *Traité complet des allégories, emblèmes, etc.*, qu'il fit en société avec Gravelot, Paris, 4 vol. pet. in-8, fig., 27 à 36 fr.; gr. pap., 36 à 42 fr. Louis XV lui accorda des lettres de noblesse, et l'admit ensuite dans l'ordre de Saint-Michel, dans lequel il fut reçu le 28 novembre 1756. Il mourut en 1790. Il est peu

d'artistes qui aient produit autant d'ouvrages que Cochin : on compte environ 1500 pièces gravées par lui ou d'après ses dessins. Jombert en a publié un catalogue raisonné, Paris, 1771, in-12.

COCHLÉE, en latin *Cochlæus* (Jean), né vers 1479 à Wendelstein, près de Nuremberg, doyen de Francfort-sur-le-Mein, fut chassé de cette ville par les luthériens; il devint ensuite chanoine de Breslau. Il disputa vivement contre Luther, Osiander, Bucer, Mélanchthon, Calvin, et les autres auteurs des nouvelles opinions. Ses invectives contre les hérésiarques sont un peu fortes; mais ses intentions étaient droites. Il ne fut pourtant pas aussi estimé qu'Eckius par les catholiques, ni tant craint par les protestants. Il se tenait ordinairement aux principes généraux, sans approfondir les questions particulières, et s'attachait plutôt à réfuter les erreurs, qu'à établir solidement les vérités contestées. Son style est assez facile, mais négligé. Ses principaux ouvrages sont : *Historia Hussitarum*, Mayence, 1549, in-fol., 15 à 18 fr., livre rare et curieux, l'un des meilleurs de cet auteur; *De actis et scriptis Lutheri*, 1549, in-fol. Cochlée avait beaucoup lu les écrits de ce patriarche de la réforme, et ceux des autres protestants; il s'en servait utilement pour les convaincre de variations et de contradictions; *Speculum circa missam*, in-8; *De vitâ Theodorici, regis Ostrogothorum*, Ingolstadt, 1544, in-4; Stockholm, 1699, in-4. On a joint dans cette dernière édition ce qui se trouve dans plusieurs auteurs anciens sur ce prince; et c'est ce qui la fait rechercher; *Concilium cardinalium, anno 1538*, in-8; *De emendandâ Ecclesiâ*, 1539, in-8, rare. Pour faire voir que les luthériens, ne reconnaissant point l'autorité de l'Eglise, pouvaient abuser de l'Ecriture sainte, il fit paraître en 1527 un livre exprès, tissu de passages sacrés, pour prouver que Jésus-Christ n'est pas Dieu, et un autre, en 1528, pour prouver qu'on doit obéir au diable, et que la sainte Vierge avait perdu sa virginité. Effectivement, dès que l'explication de l'Ecriture devient arbitraire, on la fera servir à toutes sortes d'erreurs. Il mourut à Breslau en 1552.

COCHON (Charles), comte de l'Apparent, était conseiller au présidial de Fontenai lorsqu'il fut nommé, en 1789, député suppléant du tiers état du Poitou à l'assemblée constituante; il vint siéger à la place de Thibaut, démissionnaire, et se montra zélé défenseur de la cause populaire. Rentré dans ses foyers après la session, il manifesta hautement son adhésion à toutes les mesures violentes que fit adopter le côté gauche, et fut nommé à la convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Envoyé ensuite à l'armée du Nord pour remplacer les commissaires que Dumouriez avait livrés au prince de Cobourg, il n'osa pas se rendre au quartier-général, et resta à Valenciennes où il s'opposa longtemps à toute capitulation. Cependant il sortit de cette ville le 1^{er} août avec la garnison, et entra à la Convention, où il prit la défense du général Ferrand. Il garda ensuite le silence jusqu'après le 9 thermidor qu'il entra au Comité de salut public, et fit nommer les généraux

Dumas, Canclaux et Moulin au commandement en chef des armées de Brest, de l'Ouest et des Alpes. Envoyé de nouveau en mission le 27 janvier 1795, il accompagna l'armée du Nord en Hollande, passa au conseil des Anciens après la session, et fut appelé, par le Directoire, au ministère de la police, le 3 avril 1795, à la place de Merlin qui passait au département de la justice. Cochon s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec zèle et habileté, et parvint à rétablir l'ordre si longtemps troublé par l'anarchie. C'est à ses soins qu'on dut la découverte de la conspiration de Babœuf qu'il fit arrêter avec ses complices, et de celle du camp de Grenelle, où les jacobins insurgés furent dispersés et sabrés par suite des mesures prises par le ministre avec les chefs militaires. Peu de temps après il dénonça Lavillehurlénois, Brotier et Duverne-Depresle, comme agents de Louis XVIII, et les fit traduire devant une commission militaire. Il fit aussi un nouveau rapport contre les prêtres déportés et rentrés, qu'il accusa de corrompre l'esprit public. Dans la lutte qui s'établit entre le Directoire et la majorité des conseils, il fut soupçonné de pencher pour ces derniers, et remplacé par Lenoir-Laroche. Son nom avait été compris dans la liste des déportés, mais il fut seulement retenu à Oleron, et en sortit après la révolution du 18 brumaire. Au commencement de 1800, on lui donna la préfecture de la Vienne; en 1804, il passa à celle des Deux-Nèthes, et en 1809 il entra au sénat. Il y fit souvent partie des commissions intérieures, et fut envoyé, à la fin de 1813, en qualité de commissaire extraordinaire, dans la 20^e division militaire, où il seconda de tout son pouvoir les opérations de Bonaparte. Il adhéra néanmoins, comme tous ses collègues, aux actes du sénat qui prononcèrent sa déchéance. La restauration le priva de tout emploi; mais, en avril 1815, Bonaparte l'appela à la préfecture de la Seine-Inférieure. La loi de 12 janvier 1816, qui atteignait les régicides, l'obligea de se retirer en Belgique, et il fixa sa résidence à Louvain. Depuis il obtint l'autorisation de rentrer en France, et mourut à Poitiers en 1825. On a de lui une *Description générale du département de la Vienne*, 1802, in-8.

COCHRANE (Alexandre, lord), fils aîné du comte de Dundonald, capitaine dans la marine anglaise, naquit le 24 décembre 1775. Ses parents, après avoir consulté son inclination, le destinèrent à la marine, et confièrent son éducation à son oncle l'amiral sir Alexandre Cochrane. Il servit d'abord aux Indes-Orientales, puis sur les côtes de la Biscaye, etc., et parvint, par degrés, au rang de capitaine de frégate. Il se signala, en 1801, étant alors en station devant Barcelone, par la capture du sloop de guerre espagnol *El Gamo*, qui portait un nombre de canons plus que double de celui du brick *the Speedy*, commandé par lord Cochrane. Dans le cours de cette année, il prit 33 bâtiments et fit 520 prisonniers; il effectua ensuite un débarquement sur la côte d'Espagne, où il s'empara de la tour d'Alcamenara, qu'il fit sauter. En mai 1806 il débarqua son équipage sur la côte de France, et détruisit les signaux établis pour donner connaissance

de l'approche des croiseurs. Il repoussa un détachement de gardes nationaux qui s'était opposé à cette opération, fit sauter les magasins et jeter les boulets à la mer. Quelques jours après la *Pallas*, qu'il commandait, attaqua et captura une frégate française, soutenue par deux sloop. Etant retourné à Plymouth la même année, il tenta inutilement de se faire élire membre du parlement par le bourg de Honiton, dans le Devonshire. Après la dissolution du parlement, occasionnée par la mort de Pitt, il se présenta à l'élection dans le même bourg, et fut plus heureux cette fois. Le nouveau parlement ayant été dissous peu de temps après, lord Cochrane fut élu membre de la chambre des communes par la cité de Westminster; mais il se fit peu remarquer dans la chambre. Appelé à commander la frégate l'*Impérieuse*, de 40 canons, il croisa d'abord isolément et se joignit ensuite, sous le commandement de lord Collingwood, à l'escadre employée à bloquer le port de Cadix. Sa conduite, dans cette station, lui mérita les éloges de l'amiral en chef. Le 31 juillet 1808, il enleva le château de Mongal, entre Barcelone et Gerana; il délivra ensuite la forteresse de Roses. A son retour de la côte d'Espagne, il reçut ordre de joindre la flotte de la Manche, sous le commandement de l'amiral Gambier. Ce fut alors qu'il tenta de détruire au moyen des machines incendiaires du colonel Congreve, la flotte française dans la rade des Basques, par une opération terrible et très-dangereuse pour lui-même. Il fit enfermer environ 1500 barils de poudre dans des tonneaux accolés les uns aux autres, et à l'extrémité desquels étaient placés trois ou quatre cents bombes chargées de fusées, et, dans les vides, deux ou trois mille grenades. Le 12 avril 1809, lord Cochrane se plaça sur ce volcan avec son frère le lieutenant-colonel Cochrane et quatre matelots, et se dirigea vers la ligne ennemie, dont les batteries étaient préparées à tirer sur lui à boulets rouges. Lorsqu'il fut près de la ligne, il fit débarquer les gens de son petit équipage dans la chaloupe; et après avoir mis le feu à la fusée qui, avant de faire son effet, devait leur laisser quinze minutes pour s'éloigner du lieu de l'explosion, il se jeta lui-même dans la chaloupe. Cette explosion fut terrible, mais ne causa aucun dommage. Lorsqu'il eut rejoint l'*Impérieuse*, il fut le premier à commencer l'attaque dans la rade, et prit quatre vaisseaux. Le reste de la flotte n'échappa à un pareil sort qu'en rentrant dans la Charente. Cette action excita un vif enthousiasme en Angleterre, et lord Cochrane fut fait chevalier du Bain. Il continua depuis cette époque de servir son pays avec distinction, et mourut à Paris dans le mois de janvier 1832.

COCKBURN (Catherine), fille de David Trotter, gentilhomme écossais, capitaine de vaisseau sous Charles II, naquit à Londres en 1679, s'appliqua à la poésie dès sa jeunesse, et donna des preuves de son talent en ce genre, en publiant un poème qu'elle intitula les *Neuf muses*. Elle s'appliqua aussi à la philosophie et fit l'*Apologie* du traité de l'*Entendement humain* de Locke. Elle se convertit à la religion catholique, épousa Cockburn en 1708,

et mourut en 1749. On a donné la collection de ses *œuvres* en 1751, 2 vol. in-8.

COCLES (Barthélemy della Rocca, dit), né à Bologne en 1467, se mêla de prédire, et plusieurs de ses *prédications* se trouvèrent véritables. Il en composa un *recueil*, où son art était expliqué. Achillini l'orna d'une préface, également admirée des amis et des ennemis de l'art de deviner. Coclès, dit-on, prédit à Luc Gauric, fameux jurisconsulte, qu'il endurerait bientôt un supplice sans l'avoir mérité, mais qu'il n'en mourrait pas. En effet, Bentivoglio, seigneur de Bologne, ayant appris que Gauric s'était avisé de prophétiser qu'avant la fin de l'année il serait chassé de son état, lui fit donner l'estrapade. Coclès mourut, ainsi qu'il l'avait prédit lui-même, d'un coup sur la tête en 1504. Hermès de Bentivoglio, fils du seigneur de Bologne, le fit assassiner. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que Caponi, étant allé consulter Coclès dont il n'était point connu, celui-ci lui dit : « Hélas ! mon ami, » vous commettrez un meurtre avant qu'il soit » nuit. » Après sa mort, on trouva dans son cabinet des prédictions sur ceux de sa connaissance, dont il avait vu la main et le visage, qui se trouvèrent toutes aussi véritables que celle-ci, du moins à ce que rapporte Varillas; mais on sait que cet auteur ne mérite pas d'être toujours cru. Les théologiens ont écrit que, si ces sortes de prédictions se trouvent trop exactement accomplies pour qu'on puisse s'en prendre au hasard, on doit plutôt les attribuer à l'esprit malin qu'à la science frivole de l'astrologie judiciaire. On a de lui : *Physiognomiae ac Chiromanciae anastasis*, avec une préface d'Achillini, Bologne, 1504, in-fol.; *Compendium Physiognomoniae quantum ad partes capitis*, etc., Strasbourg, 1533, 37, 81, 86, etc., in-8., trad. en français, Paris, 1546, in-8, fig., 6 fr., et en italien, Venise, 1531-35, in-8. Les premières éditions sont fort rares et recherchées.

COCO, ou CUOCO (Vincent), l'un des auteurs de la révolution de Naples, en 1799, naquit en 1770 à Campomarano. Après la chute de la république éphémère que les admirateurs de la révolution française voulurent établir dans ce pays, il se réfugia en France, puis à Milan, où il publia deux ouvrages qui ont été traduits par Barrère de Vieusac : ce sont l'*Histoire de la révolution de Naples*, Milan, 1806, in-8; *Platon en Italie*, dans le genre du *Voyage du jeune Anacharsis*, ibid., 1806, 3 vol. in-8. Il fit paraître dans le même livre un *Traité sur l'agriculture des anciens Italiens*, ibid., 1806, in-8. En 1807, il fut rappelé dans sa patrie par Joseph Bonaparte, qui le nomma conseiller d'état, et directeur général du trésor. Coco aspirait, dit-on, à la place de directeur général de l'instruction publique; l'on attribue au refus qu'il éprouva, l'aliénation mentale dans laquelle il tomba, et que les événements de 1815 n'ont fait qu'accroître jusqu'à sa mort arrivée en 1823. Il publia à Naples, à l'occasion de sa demande, un *Projet de décret pour l'organisation de l'instruction publique*; il avait composé d'autres ouvrages qu'il brûla dans un moment de frayeur ou de folie.

COCOLI (Dominique), mathématicien italien, né à Brescia en 1747, de parents sans fortune, fut admis aux leçons du P. Cavalli, le seul maître de mathématiques qu'il y eût à Brescia, et que Cocoli eut bientôt dépassé. Il chercha alors d'autres secours, et fit des progrès si rapides dans les sciences exactes, qu'il obtint, en 1778, la chaire de physique et de mathématique, restée vacante par la suppression des jésuites, qui eut lieu en 1773. Il la remplit avec distinction pendant plus de 30 ans, publia, en 1777, des *Eléments de géométrie et de trigonométrie*, et en 1779, des *Eléments de statique*. A l'époque où un nouveau gouvernement fut établi en Italie, ce savant fut employé à des fonctions publiques où ses talents étaient nécessaires. En 1802, il fut compris dans la liste des membres du corps électoral des *Dotti*, et en 1805, il fut nommé par Bonaparte inspecteur général des eaux et chemins du royaume d'Italie. Il mourut à Brescia en 1812. Il a laissé en manuscrit un *Traité complet de mathématiques divisé par leçons*, résultat du travail de toute sa vie, et plusieurs *dissertations* savantes, que l'on trouve dans les *archives de l'académie de Brescia*, dont il était membre.

COCQ (Florent de), chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Michel d'Anvers, ordre de Prémontré, fut professeur de théologie, et se fit une réputation par ses grandes connaissances dans les saintes lettres. On connaît de lui : *Principia totius theologiæ moralis et speculativæ ex sacra Scriptura, sanctis Patribus, maximo sancto Augustino et aliis, probatis auctoribus compendiosè deprompta*, Cologne, 1682, 3 vol. pet. in-8. Cet ouvrage est dédié au cardinal Azzolini. De Cocq a laissé aussi plusieurs autres traités de théologie. Il mourut en 1691.

COCUS (Robert), théologien anglais, vicaire de Léeds, mort en 1604, s'est fait estimer par son ouvrage intitulé : *Censuræ quorundam scriptorum, qui sub nominibus patrum antiquorum a pontificiis citari solent*, Londres, 1623, in-4. Il y discerne avec beaucoup de sagacité les vrais ouvrages des PP. de l'Eglise, d'avec ceux qu'on leur attribue fausement. C'est dommage que l'esprit et le langage de secte défigurent ses observations.

CODDE, ou **CODDEUS** (Guillaume van der), protestant, né à Leyde en 1575, fut professeur de la langue hébraïque dans sa ville natale. Il perdit cette place, parce qu'il avait pris le parti des arminiens, effet assez singulier de la tolérance tant prêchée par les calvinistes; on ignore l'époque de sa mort. On a de lui des *Notes sur le prophète Osée*, Leyde, 1621, in-4; *Sylloge vocum versuumque proverbialium*, 1623, etc. Guillaume van der Codde avait trois frères, Jean, Adrien et Gilbert, qui, avec un nommé Antoine Cornélisoon, donnèrent naissance à la secte nommée des *prophètes* en Hollande. Ils commencèrent par décrier les pasteurs, comme gens qui s'arrogeaient le droit de parler seuls dans l'église, et qui menaient une vie oisive aux dépens d'autrui. Ils introduisirent chez eux le baptême par immersion, et soutinrent qu'il n'était pas permis aux chrétiens d'être magistrats ni soldats. Ils rejé-

tèrent généralement toutes les confessions de foi; et s'en tinrent au sentiment d'Arminius sur la prédestination. Le fanatique Jean van der Codde se vantait d'avoir reçu la même portion du Saint-Esprit que les apôtres, et quand il descendit sur lui, la maison trembla. Un nommé *Oudaan*, boulanger de profession, dirigea ces sectaires après la mort des frères van der Codde.

CODDE (Pierre), natif d'Amsterdam en 1648, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut fait archevêque de Sébaste, et vicaire apostolique des Provinces-Unies; il succéda dans cette dernière dignité à Jean de Neercassel (*voy. ce mot*), et devint tristement célèbre par le refus qu'il fit de signer le formulaire, ainsi que par ses liaisons avec des chefs du parti. Il remplit son église de troubles et de scandales. Appelé à Rome, il s'y justifia si mal, qu'il fut déposé par un décret du 3 avril 1704. De retour en Hollande, il continua d'y faire beaucoup de fracas, et mourut en 1710. La secte dont il avait été le promoteur le canonisa, et fit graver une estampe où saint Pierre était représenté le recevant dans le ciel. « Je ne sais, dit l'auteur des *Mémoires chronol.*, » si saint Pierre lui ouvrit le ciel; mais le pape défendit de prier pour lui comme étant mort dans » son obstination et dans ses erreurs. »

CODINUS (George), eucoplate de Constantinople, vers la fin du 15^e siècle, laissa un *Extrait sur les antiquités de Constantinople*, 1655, in-fol., avec Constantin Manassès, qui font partie de la *Bisantine*. C'est une vraie compilation, comme on peut s'en convaincre en comparant le livre de Codin avec les opuscules d'Hésychius de Milet : *De originibus Constantinopolitanis*, publié par Meursius en 1613; *De imperatoribus Constantinopolitanis*, publié par Lambécus en 1655; *De signis, statutis et aliis spectatu dignis Constantinopoli*, Genève, 1607, in-8; *Des offices, du palais, des églises de Constantinople*. Ils ont été recueillis en 1648.

CODRUS, dernier roi d'Athènes, consulta, dit-on, l'oracle sur les Héraclides, qui ravageaient son pays. Il lui fut répondu que le peuple dont le chef serait tué demeurerait vainqueur. Cette réponse lui inspira la pensée de se déguiser en paysan; il l'exécuta, et fut tué par un soldat qu'il avait blessé, à dessein d'accomplir l'oracle, l'an 1095 avant J.-C. Les Athéniens réduisirent après sa mort leur état en république, et furent gouvernés par des magistrats, auxquels on donna le nom d'*archontes*. Médon, fils de Codrus, fut le premier.

CODRUS, poète latin dont parle Juvénal, contemporain et ami de Virgile, était si pauvre, que son indigence a passé en proverbe : *Codro pauperior*. Ce poète vivait sous l'empire de Domitien, et avait composé un poème intitulé *la Théséide*, qui ne nous est point parvenu.

CODURE (Philippe), natif d'Annonay, mort en 1668, embrassa la religion catholique, après avoir été ministre à Nîmes. On a de lui un bon *Commentaire sur Job*, Paris, 1651, in-4, inséré dans les *Critici sacri* de Londres et d'Amsterdam, et quelques autres ouvrages, tel que le *Traité des*

mandragores, contre lequel Bochart a écrit. Il était savant dans la langue hébraïque.

COECK, KOECK ou KOCK, architecte, peintre et graveur, né à Alost dans les Pays-Bas en 1502, voyagea en Italie et en Turquie pour perfectionner ses talents. Il fit dans ce dernier royaume une suite de dessins gravés depuis en bois, qui représentaient les cérémonies propres à la nation chez laquelle il était. Il mourut à Bruxelles en 1550, peintre et architecte de Charles-Quint. On a de lui des *traités* de géométrie, d'architecture et de perspective, avec quelques gravures en bois et en cuivre. Il eut pour disciple l'illustre Pierre de Breughel, à qui il donna sa fille en mariage.

COEFFETEAU (Nicolas), né à Saint-Calais dans le Maine en 1574, dominicain en 1588, s'éleva par son mérite aux premières charges de son ordre. Il mourut en 1623, nommé à l'évêché de Marseille par Louis XIII. Quoiqu'il n'eût alors que 49 ans, la goutte, à laquelle il était fort sujet, l'avait rendu très-infirmes. Il avait été fait, quelque temps auparavant, évêque de Dardanie, *in partibus*, avec la qualité d'administrateur et suffragant du diocèse de Metz. Son éloquence parut avec éclat dans ses *sermons* et ses livres, écrits très-purement pour le temps auquel il vivait. Les principaux sont des *réponses* au roi de la Grande-Bretagne, à Duplessis-Mornay et à Marc-Antoine de Dominis. Henri IV l'avait choisi pour écrire contre le premier, et Grégoire XV pour répondre au second. La controverse y est traitée avec dignité, noblesse, et non avec cet emportement de quelques théologiens de son temps. *Histoire romaine depuis Auguste jusqu'à Constantin*, Paris, 1647, in-fol. : ouvrage qui, bien que inexact, était lu encore avec quelque plaisir, avant les derniers livres publiés sur cette matière. Une *traduction de Florus* qui eut beaucoup de succès, mais dont on ne fait plus aucun usage.

COELHO (Alonso-Sanchez), peintre, fut élève de Raphael à Rome et d'Antoine Moro en Espagne. Il est mort en 1590, âgé de 65 ans ; il était portugais de nation. Ses grands talents le firent nommer le *Titien portugais*, et lui méritèrent d'être peintre de Philippe II, qui le combla de bienfaits : Ses tableaux de saints à l'Escorial sont fameux, et surtout son *portrait de saint Ignace*. On vante aussi son tableau représentant le *martyre de saint Sébastien*, conservé dans l'église de Saint-Jérôme de Madrid.

COELMANS (Jacques), graveur, né vers 1670 à Anvers. On lui doit un *Recueil d'estampes d'après les tableaux des peintres les plus célèbres, qui sont dans le cabinet de Boyer d'Aguille*, Paris, 1744, 2 part. in-fol. max., 40 à 60 fr. Ce recueil, composé de 118 pièces, est estimé.

COETIVY (Prégent, seigneur de), gentilhomme breton, se distingua par sa valeur et sa prudence en plusieurs sièges et combats. Il fut fait amiral de France en 1439, et tué d'un coup de canon au siège de Cherbourg en 1450, après s'être signalé à la bataille de Formigny. — Alain de COETIVY, son frère, devint successivement évêque de Dol, de Cornouailles, d'Avignon, et ensuite cardinal. Il fut employé en

diverses affaires importantes, et mourut à Rome en 1474, à 69 ans. C'était un homme habile, mais téméraire et parfois insolent. On dit qu'il reprocha en plein consistoire au pape Paul II, qu'il était orgueilleux, avare, dissimulé, et qu'il avait masqué tous ses vices pour surprendre les suffrages du sacré collège.

COETLIZAN (Jean-Baptiste-Claude-Régnauld HUET de), né à Nantes en 1772, d'une famille distinguée dans la magistrature, prit le parti des armes au commencement de la révolution, et fut un des commissaires nommés pour se concerter, dans le Calvados, sur les moyens de sauver la patrie des fureurs de cette époque. Après le 31 mai, il fut proscrit comme fédéraliste, et l'on mit sa tête à prix. Il se sauva à l'armée des Pyrénées, où il servit avec distinction, comme aide de camp du général Dugommier et ensuite du général Pérignon, et fut chargé d'escorter à Paris trente-deux drapeaux pris sur l'ennemi. Bientôt il entra dans la carrière administrative, et fut successivement secrétaire général de la Préfecture de la Loire-Inférieure et sous-préfet de Bazas. Il reçut de Louis XVIII la décoration de la légion d'honneur et siégea à la Chambre dans les cent-jours. Membre de la société académique de Nantes, Huet de Coëtizan a laissé plusieurs ouvrages, entre autres une *Statistique* estimée et complète du département de la Loire-Inférieure, et un livre intitulé : *De l'organisation de la puissance civile dans l'intérêt de la Monarchie*, 1 vol. in-8, 1820. Il a de plus travaillé au *Journal du Commerce*, et est mort à Savenay le 12 décembre 1823, à l'âge d'environ cinquante-deux ans. Il était lié avec le célèbre statuaire Lemot.

COETLOGON (Alain-Emmanuel), né en 1646 d'une famille illustre de Bretagne, passa du service de terre à celui de mer en 1670. Il se trouva à onze batailles navales, entre autres aux combats de Bantry en Irlande, en 1688, de La Hougue en 1692, et de Velez-Malaga en 1740. Louis XV, pour récompenser ses services, le fit chevalier de ses ordres en 1724, et honora sa vieillesse du bâton de maréchal de France peu de jours avant sa mort. (En le recevant, il s'écria : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.*) Il finit sa carrière en 1730.

COETLOGON (le comte de), de la même famille que le précédent, était officier supérieur dans la cavalerie, lorsque la révolution éclata en France. Il émigra et alla se ranger sous le drapeau des princes. En 1807 il rentra en France, et jusqu'à sa mort qui arriva en 1827, il se livra aux plaisirs de l'étude. Ses principaux ouvrages sont : *David*, poème dont la 2^e édition a été dédiée à Louis XVIII, et a été placée par l'université au nombre des livres qu'on peut donner en prix aux élèves de ses collèges ; quelques *tragédies* ; *Bayard amoureux*, ou *les Lutins de Rambouillet*, poème dédié au Dauphin.

COEUR (Jacques), natif de Bourges, quoique fils d'un marchand, se poussa à la cour de Charles VII, et devint son argentier, c'est-à-dire trésorier de l'épargne. Il servit aussi bien le roi dans les fi-

nances, que les Dunois, les La Hire et les Saintrailles par les armes. Il lui prêta 200,000 écus d'or, pour entreprendre la conquête de la Normandie, qu'il n'aurait jamais reprise sans lui. Son commerce s'étendait dans toutes les parties du monde, en Orient avec les Turcs et les Perses, en Afrique avec les Sarrasins. Des vaisseaux, des galères, 300 facteurs répandus en divers lieux, le rendirent le plus riche particulier de l'Europe. Charles le mit en 1448 au nombre des ambassadeurs envoyés à Lausanne, pour finir le schisme de Félix V. Ses ennemis et ses envieux profitèrent de cette absence pour le perdre. Le roi, oubliant ses services, l'abandonna à l'avidité des courtisans qui partagèrent ses dépouilles. On le mit en prison; le parlement lui fit son procès, et le condamna à l'amende honorable et à payer 100,000 écus. On l'accusa de concussion. On osa même lui attribuer la mort d'Agnès Sorel, qu'on croyait morte du poison; mais on ne put rien prouver contre lui, sinon qu'il avait fait rendre à un Turc un esclave chrétien, qui avait quitté son maître, et qu'il avait fait vendre des armes au soudan d'Egypte. Jacques Cœur trouva dans ses commis une droiture et une générosité qui le dédommagèrent des chagrins qu'il essayait. Ils se cotisèrent presque tous pour l'aider dans sa disgrâce. Un d'entre eux, nommé Jean de Village, qui avait épousé sa nièce, l'enleva du couvent des cordeliers de Beaucaire, où il avait été transporté de Poitiers, et lui facilita le moyen de se sauver à Rome. Le pape Calixte III lui ayant donné le commandement d'une partie de la flotte qu'il avait armée contre les Turcs, il mourut en arrivant à l'île de Chio en 1456. Ce que l'on a dit de sa nouvelle fortune, de son voyage dans l'île de Chypre, de son second mariage, des filles qu'il en eut, est une fable sans aucun fondement. Bonami, de l'académie des Inscriptions et belles-lettres, l'a démontré dans un mémoire lu dans les assemblées de cette compagnie. L'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale* n'a pas eu apparemment connaissance de cette dissertation, ou n'en a pas voulu profiter, puisqu'il dit que Jacques Cœur alla continuer son commerce en Chypre. Une partie des biens de cet illustre négociant fut rendue à ses enfants, en considération des services de leur père. Un d'eux, Jean COEUR, fut archevêque de Bourges, se fit estimer par son mérite, et mourut en 1483.

COFFIN (Charles) naquit à Buzanci dans le diocèse de Reims, en 1676. C'est à Paris qu'il vint achever ses études, commencées à Beauvais. Des productions en vers et en prose, où l'on remarquait la latinité du siècle d'Auguste, des *poèmes* sur les événements publics, des *discours* sur des circonstances qui lui étaient personnelles, un talent singulier pour former la jeunesse, le firent choisir pour être principal du collège de Beauvais en 1713. Il sortit de cette école une foule de sujets dignes du directeur de leurs études par leur piété et leurs connaissances. En 1718, l'université de Paris l'élut recteur, et son rectorat fut illustré par l'établissement de l'instruction gratuite : événement auquel il eut beaucoup de part, et qu'il célébra par

un très-beau *mandement*. Cet homme, également cher à la religion et à la littérature, fut enlevé à l'une et à l'autre en 1749. Il s'était occupé, dans les dernières années de sa vie, de la révision de l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac. C'est un des derniers services qu'il ait rendus aux lettres, en servant la religion. « Poète sans caprice, dit l'auteur de son éloge, savant sans ostentation, sérieux par réflexion, gai par caractère, et d'une humeur douce; toujours le même au milieu des occupations les plus variées, et dans les circonstances les plus épineuses, il réalisait le Sage des stoïciens, ou plutôt c'était un sage formé par le christianisme, guidé par une piété d'autant plus solide qu'elle était plus éclairée. » Il est principalement connu par les *hymnes* qu'il composa pour le Bréviaire de Paris, adoptées depuis dans tous les bréviaires nouveaux. Une heureuse application des grandes images et des endroits les plus sublimes de l'Écriture; une simplicité et une onction admirables; une latinité pure et délicate, leur donneront toujours un des premiers rangs parmi les ouvrages de ce genre. Si Santeuil s'est distingué par la verve et la poésie, Coffin a eu cette simplicité majestueuse, qui doit être le caractère de ces sortes de productions. On a publié un *recueil complet de ses OEuvres*, Paris, 1755, 2 vol. in-12.

COGAN (Thomas), médecin, naquit en 1736 à Rowel, dans le Northamptonshire, embrassa l'état ecclésiastique, et fut chargé de la direction de la congrégation presbytérienne à Amsterdam. Il avait reçu ses grades de docteur à l'université de Leyde, en 1767. Il exerça son art pendant quelque temps à Amsterdam, d'où il revint à Londres, et fonda dans cette dernière ville, avec le docteur Hawes, une espèce de société philanthropique, sous le nom de *The royal human society*. (Société royale d'humanité.) Il est mort en 1818, après avoir publié les ouvrages suivants : *Voyages d'Utrecht à Francfort, principalement sur les bords du Rhin, suite de lettres écrites de la Hollande à un ami d'Angleterre*, en 1791 et 1792, 1795, 2 vol. in-8; une Traduction des *OEuvres du professeur Camper, ou Rapport de l'anatomie avec les arts du dessin, la peinture, la sculpture, etc.*, 1794, in-4; *Traité philosophique sur les passions*, 1800, in-8; *Traité de morale sur les passions*, 1807, in-8; *Recherches théologiques sur l'excellence caractéristique du christianisme*, 1812, 5 vol. in-8; *Vie et opinions de John Bunce*; *Lettres sur la doctrine de la dépravation héréditaire*, et quelques autres ouvrages de médecine.

COGER (François-Marie), professeur de rhétorique au collège Mazarin, et ancien recteur de l'université, né à Paris en 1723, a fait plusieurs *poèmes* latins qui ont été accueillis par les amateurs de cet ancien idiome, à cause de la pureté du style, mais non par les vrais poètes, parce que ses pièces manquent de verve. Ce qui l'a fait le plus connaître, c'est la *Critique de l'Eloge de Mgr. le Dauphin*, par Thomas, 1766, in-8; et celle du *Bélisaire*, par Marmontel, 1767. Le bon goût et les vrais principes littéraires et religieux y brillent. Voltaire

qui n'est pas ménagé dans la dernière s'en est vengé, à son ordinaire, par des sarcasmes. Il n'appela plus l'habile critique, que *Coge pecus*. Le professeur n'opposa au torrent d'injures vomies contre lui par ce philosophe atrabilaire, que la modération et le mépris, et se contenta de proposer pour le prix de l'université, cette vérité si aisée à démontrer par des principes et par des faits qui n'éclatent que trop, que « la philosophie de nos jours n'est pas » moins ennemie des rois que de la religion. » Cogger mourut en 1780, emportant les regrets de ceux dont il avait secondé les bonnes dispositions à l'étude par ses libéralités, et qui n'auraient pu les réaliser sans ce secours par le défaut de fortune.

COGGESHALLE (Raoul, ou *Radulphus*), savant anglais, chanoine, puis religieux de l'ordre de Cîteaux, florissait sur la fin du 12^e siècle et au commencement du 13^e. On a de lui une *Chronique de la Terre sainte*, d'autant plus précieuse qu'il avait été témoin des faits qu'il raconte; il était à Jérusalem et il y fut même blessé, lorsque Saladin en fit le siège en 1188. Elle a été publiée dans le 5^e vol. de l'*Amplissima collectio* de dom Martenne, ainsi que *Chronicon anglicanum ab anno 1066 ad annum 1200*, et *Libellus de motibus anglicanis sub Joanne rege*, qui sont du même auteur. Pitséus en fait mention dans ses *Illustres écrivains d'Angleterre*.

COGOLLIN (Joseph de CUERS), gentilhomme provençal, né à Toulon, servit pendant plusieurs années dans la marine, quoique son tempérament se refusât constamment à ce service. Il s'adonna ensuite à la poésie : la *traduction* en vers français de l'épisode d'*Aristée* au 4^e livre des *Géorgiques* de Virgile, et celle de la *Dispute d'Ajax et d'Ulysse pour les armes d'Achille*, tirée d'Ovide, font regretter qu'il n'ait pas traduit en entier un ouvrage d'un de ces deux poètes. On a encore de lui une *ode sur les arts*, un *poème contre le matérialisme*, et un *sur l'éducation*, 1657, in-8. Ces productions prouvent qu'il n'a pas abusé, comme la plupart des poètes modernes, de ses talents pour prôner le vice et l'irrégulation. Il mourut à Lyon en 1760, âgé de 57 ans.

COHORN ou COËHORN (prononcez COUHORN) (Memnon), le *Vauban des Hollandais*, naquit aux environs de Leuwarde, dans la Frise, en 1641. Son génie pour la guerre et pour les fortifications se développa de bonne heure. Ingénieur et lieutenant général au service des états généraux, il fortifia et défendit la plupart de leurs places. Ce fut un beau spectacle, dit le président Hénault, de voir en 1692, au siège de Namur, Vauban assiéger le fort Cohorn, défendu par Cohorn lui-même. Il ne se rendit qu'après avoir reçu une blessure jugée mortelle, et qui ne le fut pourtant pas. En 1703, l'électeur de Cologne, Joseph-Clément, ayant embrassé le parti de la France et reçu garnison française dans Bonn, Cohorn fit un feu si vif et si terrible sur cette place, que le commandant se rendit trois jours après. Ce grand homme mourut à la Haye en 1704, laissant aux Hollandais plusieurs places fortifiées par ses soins. Berg-op-Zoom, qu'il disait son chef-d'œuvre, fut pris en 1747 par le ma-

réchal de Lowendal, malgré les belles fortifications qui la faisaient regarder comme imprenable; mais on sait que de secrètes intelligences et des circonstances délicates facilitèrent cette conquête. On a de Cohorn, en flamand, une *Nouvelle manière de fortifier les places*, Leuwarde, 1772, in-fol. Elle a été traduite en français sous ce titre : *Nouvelle fortification, tant pour un terrain bas et humide que sec et élevé, etc.*, la Haye, 1706, 11 et 13.

COIGNET (Michel), mathématicien d'Anvers, mort en 1623, âgé de 74 ans, laissa un *Traité de la navigation* en français, 1581, qui de son temps lui acquit de la réputation.

COIGNY (François de FRANQUETOT, duc de), maréchal de France, chevalier des ordres du roi et de la Toison d'or, naquit au château de Franquetot en Basse-Normandie, l'an 1670, et mourut en 1759. Il servit l'état avec distinction, gagna la bataille de Parme sur les impériaux le 29 juin 1734, et celle de Guastalla, à laquelle le roi de Sardaigne se trouva, le 19 septembre suivant. On a imprimé la *Relation de cette campagne*, Metz, 1734, in-4, et celle qu'il fit en Allemagne en 1743, Amsterdam, 1761, 3 vol. in-12, 9 fr.

COIGNY (Marie-François-Henri de FRANQUET, duc de), maréchal et pair de France, né à Paris en 1737, embrassa de bonne heure la carrière militaire. Il était déjà mestre-de-camp dans les guerres de Hanovre, où il commanda un corps de cavalerie. Il fut nommé lieutenant général en 1780, et bientôt après colonel général des dragons, et premier écuyer de Louis XVI. En 1789, la noblesse de Caen l'envoya aux états généraux, où il vota constamment avec la minorité. En 1792, il émigra et alla faire les campagnes de l'armée des princes, où il fut à la tête de la maison militaire du roi. Il passa ensuite en Portugal où il parvint au grade de capitaine général, grade qui correspond à celui de maréchal de France. Il ne rentra en France qu'avec Louis XVIII, qui le nomma successivement pair de France (1814), maréchal de France (1816), gouverneur du château de Fontainebleau, puis de l'hôtel des Invalides, où il est mort en 1821.

COINET (Charles), médecin distingué, né en 1775, mort à Nice au commencement de 1834, avait fait ses études à Edimbourg, et vint en 1799 se fixer à Genève, où il ne tarda pas à devenir un des praticiens les plus réputés de cette ville. Nommé en 1809 médecin interne de l'hôpital, puis des prisons et des épidémies pour l'ancien département du Léman, il déploya dans ses fonctions un zèle au-dessus de tout éloge. Depuis 1817, c'était lui qui rédigeait les articles de médecine de la *Bibliothèque universelle*. En 1820, il publia son *Mémoire sur la découverte d'un nouveau remède contre le goître*, dans lequel il prouve que l'éponge qu'on administre dans cette affection n'a d'efficacité que par l'iode qu'elle contient, et qu'on obtiendrait de ce dernier principe une action plus énergique et plus prompte. Cette belle application qu'il développa par la suite, qu'il étendit aux scrofules et autres maladies du système lymphatique, et que 12 années d'expériences ont sanctionnée, lui mérita

en 1832 le grand prix de 3,000 fr., décerné par l'académie des sciences de Paris.

COINTE (Charles Le), né à Troyes en 1611, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où il fut reçu par le cardinal de Bérulle. Servien, plénipotentiaire à Munster, ayant demandé un P. de l'Oratoire pour aumônier, Le Cointe le suivit, travailla avec lui aux préliminaires de la paix, et fournit les mémoires nécessaires pour le traité. Colbert lui fit accorder une pension de 1,000 liv. en 1659, et 3 ans après une autre de 500. Ce fut alors qu'il commença à publier à Paris son grand ouvrage intitulé : *Annales ecclesiastici Francorum*, Paris, 1665-83, 8 vol. in-fol., 40 à 50 fr., qui commencent à l'an 417, époque à laquelle le P. Le Cointe fixe le commencement du règne de Pharamond, et finissent à l'an 845. C'est une compilation sans ornements, mais d'un travail immense, et pleine de recherches singulières, faites avec beaucoup de discernement et de sagacité. Sa chronologie est souvent différente de celle des autres historiens ; mais quand il s'éloigne d'eux, il dit ordinairement ses raisons. Le Cointe mourut à Paris en 1681, aussi estimé par ses lumières que par son caractère. Alexandre VII, qui l'avait connu à Munster, l'honorait souvent de ses lettres.

COISLIN (Henri-Chasles de CAMBOUST, duc de), évêque de Metz, né en 1664, mort en 1732, avait des vertus et des lumières. Sa ville épiscopale lui doit des casernes et un séminaire. Il légua à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés la fameuse bibliothèque du chancelier Séguier, dont il avait hérité. Le P. Montfaucon a publié le catalogue des manuscrits grecs de cette collection, en 1715, in-fol. Le *Rituel* que ce prélat fit imprimer en 1713, in-4, rempli d'instructions utiles, fut fort applaudi ; on peut même dire trop ; car cet excès d'éloges, surtout de la part de certaines personnes, parut donner des inquiétudes à ceux qui soupçonnent toujours quelques vues dans l'exagération. Son *mandement* pour l'acceptation de la bulle *Unigenitus* fit du bruit. Le pape se plaignit des distinctions de sens qu'il donna aux cent et une propositions condamnées, et censura le mandement comme propre à conduire au schisme et à l'erreur ; le conseil du roi de France le supprima par arrêt du 5 juillet 1714, comme injurieux à sa Sainteté et aux prélats de l'assemblée du clergé. — Il ne faut pas le confondre avec le cardinal de COISLIN, évêque d'Orléans, estimé de Louis XIV, et cher à ses diocésains par sa régularité et ses grandes charités. Le duc de Saint-Simon en parle dans ses *Mémoires* avec tant d'admiration, que si ce prélat n'était pas connu d'ailleurs, on aurait quelques doutes sur ses sentiments. Les éloges des gens de parti sont une chose redoutable à la réputation des gens de bien. Quoi qu'il en soit, Saint-Simon en rapporte le trait suivant : « Il donnait 400 liv. de pension à un pauvre gentilhomme ruiné, qui n'avait ni femme ni enfants, et ce gentilhomme était presque toujours à sa table, tant qu'il était à Orléans. Un matin, les gens de M. d'Orléans trouvèrent deux fortes pièces d'argenterie de sa chambre disparues, et

» un d'entre eux s'était aperçu que ce gentilhomme » avait beaucoup fureté là autour. Ils dirent leur » soupçon à leur maître, qui ne put le croire, mais » qui s'en douta, sur ce que le gentilhomme ne » parut plus. Au bout de quelques jours il l'envoya » querir, et tête à tête il lui fit avouer qu'il était » coupable. Alors M. d'Orléans lui dit qu'il fallait » qu'il se fût trouvé étrangement pressé, pour com- » mettre une action de cette nature ; et qu'il avait » grand sujet de se plaindre de son peu de con- » fiance de ne lui avoir pas découvert son besoin. » Il tira vingt louis de sa poche, qu'il lui donna, et » le pria de venir manger chez lui à l'ordinaire. » Ce trait est rare sans doute : cependant il se trouvera des gens qui, d'après les circonstances de ce récit et les conséquences toutes naturelles qui en découlent, croiront que le prélat eût dû se persuader que dans la suite il pouvait faire un meilleur usage de ses aumônes ; et que si les vrais pauvres de son diocèse avaient eu connaissance de cette anecdote, ils eussent eu quelque droit de s'en plaindre.

COITER (Volcher), né à Groningue en 1534, étudia la médecine à Pise et à Padoue. Il exerça sa profession en Italie, en Allemagne et en France, suivit les armées de France pour avoir plus d'occasions de disséquer des cadavres, et mourut en 1600, avec la réputation d'habile médecin et d'excellent anatomiste. On a de lui : *De cartilaginibus tabulae*, Bologne, 1566, in-fol. ; *Externarum et internarum principalium humani corporis partium tabulae, atque anatomicae exercitationes observationesque variae, etc.*, Nuremberg, 1573, in-fol. ; Louvain, 1653, in-fol., etc.

COKE (Edouard), chef de justice du banc-royal en Angleterre, naquit à Mileham en 1549, et mourut à Stokepogeys en 1634, après avoir exercé différents emplois. Il laissa plusieurs ouvrages, dont le principal a pour titre : *Les instituts des lois d'Angleterre*, Londres, 1747 et 1809, 7 vol. in-8.

COLALTO (Antoine) était professeur de mathématiques transcendentes dans l'université de Padoue. On lui doit plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : *L'identità del calcolo differenziale con quello delle serie ovvero il metodo degli infinitamente piccoli di Leibnizio*, Milano, 1802 ; *Geometria analitica, a due tre coordinate*, Padoue, 1809. C'est une réimpr. On trouve plusieurs mémoires de Colalto insérés dans les *Actes* de diverses académies de l'Italie. Il s'occupait de publ. un ouvr. sur les *instruments de mathématiques*, lorsque la mort l'enleva au mois de mars 1820.

COLANGELO (Francois), évêque de Castellamare, et président de l'instruction publique dans le royaume de Naples, né dans cette ville au mois de novembre 1769, et mort le 15 janvier 1836, avait appartenu d'abord à la congrégation de l'Oratoire, où il fut chargé de divers emplois. Ce prélat était très-versé dans les sciences ecclésiastiques et dans la littérature, et il avait fait une étude particulière de l'histoire littéraire des 15^e et 16^e siècles dans le royaume de Naples. On a de lui : *Recueil d'ouvrages appartenant à l'histoire littéraire*, 2 vol. ; *Histoire des philosophes et mathématiciens napo-*

litains, 3 vol.; *Galilée proposé pour guide à la jeunesse*, 2 vol. Colangelo expose dans cet ouvrage les principes de Galilée et apporte de nombreuses preuves des sentiments religieux dont ce philosophe était animé.

COLARDEAU (Julien), procureur du roi à Fontenay-le-Comte, sa patrie, né vers 1590, mourut en 1659. Il sut allier les amusements de la poésie à l'étude sèche des lois. On a de lui : *Larvina, satyricon in chorearum lascivias et personata tripudia*, Paris, 1629, in-12. Les vers de cette pièce se ressentent du style obscur d'Apulée que l'auteur a affecté d'imiter; mais l'objet fait honneur à son zèle pour les bonnes mœurs; *Les tableaux des victoires de Louis XIII*, ibid., 1630, in-8; *Description du château de Richelieu*, ibid., 1643, in-4. Ces deux poèmes en vers français annoncent du talent dans l'auteur. Il y a de l'aisance dans ses vers, et de la force dans ses descriptions. Ces ouvrages sont peu connus.

COLARDEAU (Charles-Pierre), poète français, né à Janville en Beauce en 1732, cultiva dès l'enfance les muses françaises. Il débuta en 1758, par la traduction en vers de l'*Épître d'Héloïse à Abailard* par Pope. L'original est plein de feu, et la copie réunit la chaleur du sentiment à celle de l'expression et des images; mais l'on comprend que dans ces sortes de productions, non-seulement les mœurs et la sagesse trouvent peu à gagner, mais que la littérature même ne s'en enrichit pas, parce qu'elles ne sont pas de nature à servir de modèles à des écrivains solides, ni pour le sujet ni pour l'exécution. Ses tragédies d'*Astarbé* et de *Caliste*, l'une jouée en 1758, et l'autre en 1760, eurent moins de succès. On y admira plutôt le mécanisme d'une versification heureuse et brillante, que le talent du théâtre. L'*Épître à Duhamel, le Temple de Gnide*, mis en vers; les *Hommes de Prométhée*, et la comédie des *Perfidies à la mode*, qui parurent depuis, sont en général versifiés d'une manière douce et harmonieuse; mais la vraie philosophie y découvre d'une manière non équivoque cette tournure d'esprit, cette mollesse de style, ce rétrécissement de la pensée qui annoncent la décadence des lettres, et la fin des grands ouvrages. L'académie française le nomma à une de ses places au commencement de 1776; mais la mort l'enleva la même année, avant d'y prononcer son discours de réception. Ses œuvres ont été recueillies, Paris, 1779, 2 vol. gr. in-8, fig., 15 à 18 fr., pap. de Hollande, 54 fr.; ibid., 1824, in-8, fig., 6 à 7 fr., pap. vél., 10 fr.; ibid., 1825, 2 vol. in-32, 6 fr.

COLAS (Jean-François), appelé aussi *Guyenne* du nom de sa mère, jésuite, né à Orléans en 1702, professa pendant 30 ans dans son ordre, qu'il quitta pour devenir successivement chanoine de Saint-Pierre-Empont et chancelier de l'église royale de Saint-Aignan. Il mourut en 1772. On a de lui : *Oraison funèbre de Louis d'Orléans, duc d'Orléans, premier prince du sang*, Orléans, 1752, in-4; *Discours sur la pucelle d'Orléans*, Orléans, 1766, in-8; *Manuel du cultivateur dans le vignoble d'Orléans, utile à tous les autres vignobles*

du royaume, Orléans, 1770, in-8. Ce manuel est plus précis et plus clair que celui de l'abbé du Boullay sur le même sujet.

COLBERT (Jean-Baptiste), né à Reims en 1619, avait un oncle secrétaire du roi et négociant à Troyes, qui le plaça chez Maserani et Cénami, banquiers du cardinal Mazarin. Ce ministre connut ses talents et lui confia ses affaires. Prêt à mourir, il le choisit pour être un de ses exécuteurs testamentaires. On doit compter parmi les services que ce cardinal rendit à la France, celui d'avoir tellement préparé la confiance du roi pour Colbert, dit le président Hénault, qu'elle se trouva tout établie quand il mourut. Il le recommanda comme un homme d'une application infatigable, d'une fidélité à toute épreuve, et d'une capacité supérieure dans les affaires. Colbert succéda à Fouquet dans la charge de contrôleur-général en 1661. Il eut beaucoup de part à la disgrâce de ce ministre. Tout le monde connaît le sonnet injurieux que le poète Hénault lança contre Colbert, et sa réponse à ceux auxquels il demanda si le roi y était offensé? *Non*, dirent-ils. — *Je ne le suis donc pas*. Le nouveau ministre des finances rétablit bientôt l'ordre que son prédécesseur avait troublé, et ne cessa de travailler à la gloire du roi et à la grandeur de l'état. Le beau siècle de Louis XIV commença à éclore. On accorda des gratifications aux savants de la France et aux savants étrangers. Les lettres dont le ministre accompagnait ses grâces, étaient encore plus flatteuses que les présents mêmes. *Quoique le roi ne soit pas votre souverain*, écrivait-il à Isaac Vossius, *il veut néanmoins être votre bienfaiteur. Recevez cette lettre de change, comme une marque de son estime et un gage de sa protection*. Le roi, connaissant par lui-même le mérite de Colbert, le fit surintendant des bâtiments en 1664. Tous les arts qui ont quelque rapport aux bâtiments semblèrent alors revivre. La France vit des chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture, d'architecture : la façade du Louvre, la galerie de la colonnade, les écuries de Versailles, l'observatoire de Paris, etc. De nouvelles sociétés de gens de lettres et d'artistes furent formées par ses soins. L'académie des Inscriptions prit naissance dans sa maison même en 1663. Celle des Sciences fut érigée 3 ans après, et celle d'architecture en 1671. Les compagnies qui avaient été fondées longtemps auparavant, comme l'académie française, et celle de peinture et de sculpture, se ressentirent de la protection que le nouveau Mécène accordait à tous les arts. Non content d'avoir rétabli les finances, et d'avoir encouragé tous les gens de mérite, il porta ses vues sur la justice, sur la police, sur le commerce, sur la marine. Un conseil formé pour discuter toutes ces matières, donna ces règlements et ces belles ordonnances, qui sont encore aujourd'hui le fondement de notre gouvernement. Le commerce, que la France n'avait exercé jusqu'alors qu'imparfaitement, fut généralement cultivé. Il se forma trois compagnies, l'une pour les Indes orientales, l'autre pour les Indes occidentales, et la troisième pour les côtes d'Afrique; toutes ces compagnies furent encouragées et ré-

compensées. Le conseil de commerce fut établi. Le canal de Languedoc, entrepris pour la communication des deux mers, transporta jusque dans le cœur de la France les denrées et les marchandises de toutes les parties du monde. Un grand nombre de vaisseaux et de galères furent construits en peu de temps. Des arsenaux bâtis à Marseille, à Toulon, à Brest, à Rochefort, renfermèrent tout ce qui était nécessaire à l'armement et à l'équipement de plusieurs flottes. Les draps fins, les étoffes de soie, les glaces de miroir, le fer-blanc, l'acier, la belle faïence, le cuir maroquiné, que les étrangers nous vendaient très-chèrement, furent enfin fabriqués dans le royaume. Chaque année de son ministère fut marquée par l'établissement de quelque manufacture. On compta, dans l'année 1669, 44, 200 métiers en laine dans le royaume. En entrant dans les finances, il fit remettre 3,000,000 de tailles, et tout ce qui était dû d'impôts depuis 1647 jusqu'en 1656. Telles étaient les occupations continuelles de ce digne ministre, lorsqu'il mourut en 1683, consumé, dit un historien, des chagrins que lui donnait Louvois, en le forçant à ruiner, par des vexations, le peuple qu'il avait enrichi par le commerce; seul martyr que le bien public ait eu, seul ministre des finances qui soit mort dans son emploi. Il ne fut que huit jours malade. Le roi lui écrivit une lettre, telle que le méritait un homme qui, en créant le commerce et en animant tous les artistes, avait donné cent millions de rente à sa patrie. Le mourant la mit sous son chevet sans l'ouvrir, disant qu'on était peu sensible à ces attentions, quand on était prêt à rendre compte au Roi des rois. Il répondit à M^{me} Colbert, qui ne cessait de lui parler d'affaires : *Vous ne me laisserez donc pas même le temps de mourir ?* Au milieu des occupations du ministère, il trouvait le temps de lire chaque jour quelques chapitres de l'Ecriture sainte, et de réciter le bréviaire. Il en fit imprimer un pour son usage et celui de sa maison, Paris, 1679, in-8, qui est peu commun. « Ce ministre, qui doit être l'objet » de la reconnaissance éternelle de la France, dit » l'auteur de la *Décadence des lettres et des mœurs*, » plus loué, plus admiré qu'imité; auquel les enthousiastes ont rendu un culte hypocrite, pour » se faire égal à lui par la multitude prévenue » et toujours trompée; et dont d'autres enthousiastes, conduits par la folie et détracteurs de ce » grand homme, ont détruit les heureux travaux; » ce fondateur de la richesse du royaume par » ses utiles et nombreux établissements, par les tributs qu'il a tirés de toutes les parties du » monde, en joignant les deux mers, en protégeant » le commerce, en rendant la marine redoutable, » Colbert animait tous les arts et tous les artistes. » Mécène de tous les savants français et étrangers » indistinctement, il répandait sur eux les dons de » la munificence royale, et la grâce dont il les accompagnait en rehaussait encore le prix. » Cependant, comme rien n'est parfait dans les choses humaines, et que le mal germe dans le bien même, on a cru que le brillant essor donné par Colbert aux lettres, au commerce et aux arts, avait fait

négliger les travaux simples et utiles, que l'agriculture en a souffert; que les campagnes se sont dépeuplées par l'agrandissement des villes, où le luxe et le goût des lettres ont fait refluer une multitude immense de propriétaires habitués au paisible séjour des champs, que les mœurs publiques en ont reçu un grand échec; et que l'esprit raisonnable qui marche toujours à la suite des sciences et des lettres, a préparé la révolution, qui, un siècle après, a fait du plus beau royaume un amas de ruines. Mais il est certain que cette catastrophe tient encore à d'autres causes qu'on ne doit point chercher dans le ministre Colbert. Sa *Vie*, impr. à Cologne en 1795, in-12, est un libelle plein d'injures et de fausseté; on en trouve une assez bonne dans le tom. 5 des *Hommes illustres de France*, par d'Auvigny. (Voy. l'article COURTILZ.)

COLBERT (Jean-Baptiste), marquis de Seignelay, et fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1651. Il marcha sur les traces de son père, fut ministre et secrétaire d'état, acheva d'élever la marine et le commerce au plus haut degré de splendeur, protégea les arts et les sciences, et mourut en 1690.

COLBERT (Charles), marquis de Croissy, ministre et secrétaire d'état, et oncle de Seignelay, fut chargé par Louis XIV de plusieurs ambassades et négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès; né en 1629, il mourut en 1696, emportant les regrets des bons citoyens.

COLBERT (Jean-Baptiste), marquis de Torcy, neveu du précédent, naquit en 1665. Envoyé de bonne heure dans différentes cours, il mérita d'être nommé secrétaire d'état au département des affaires étrangères en 1689, surintendant général des postes en 1699, et conseiller au conseil de régence pendant la minorité de Louis XV. Il remplit avec beaucoup de distinction ces postes différents. Ses ambassades en Portugal, en Danemark et en Angleterre, le mirent au rang des plus habiles négociateurs. Il mourut à Paris en 1746, honoraire de l'académie des Sciences. Il avait épousé une fille du ministre d'état, Arnould de Pomponne, dont il eut plusieurs enfants. On a publié, dix ans après sa mort en 1756, ses *Mémoires pour servir à l'histoire des négociations, depuis le traité de Ryswick, jusqu'à la paix d'Utrecht*, la Haye, (Paris), 1756, 3 vol. in-12, divisés en quatre parties. La première est consacrée aux négociations pour la succession d'Espagne, la seconde aux négociations avec la Hollande, la troisième aux négociations avec l'Angleterre, et la quatrième aux négociations pour la paix d'Utrecht. Ces Mémoires renferment des détails qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent s'instruire à fond. Ils sont purement écrits, et on y reconnaît le goût de la cour de Louis XIV.

COLBERT (Edouard-François), comte de Maulévrier, frère du grand Colbert, ministre d'état et chevalier des ordres du roi, fut lieutenant général de ses armées. Sa valeur éclata dans plusieurs occasions. Les qualités de son cœur et de son esprit lui méritèrent l'estime du roi. Il mourut en 1693.

COLBERT (Jacques-Nicolas), fils du grand

Colbert, docteur de la maison et société de Sorbonne, abbé du Bec, et archevêque de Rouen, né en 1654, mourut à Paris en 1707. Son zèle, sa charité, sa science le mettent au rang des plus illustres évêques du règne de Louis XIV.

COLBERT (Charles-Joachim), fils du marquis de Croissy, frère du grand Colbert, né en 1667, embrassa l'état ecclésiastique. Il n'était que bachelier, et il se préparait à sa licence, lorsque le pape Innocent XI mourut. Cet événement lui fit naître le désir d'aller à Rome; le cardinal Furstemberg le prit pour un de ses conclavistes. En partant de Rome après l'élection d'Alexandre VIII, il fut enlevé par un parti espagnol, blessé, conduit à Milan, et enfermé dans le château de cette ville. Il eut beaucoup à souffrir dans cette captivité, dont il profita pour apprendre la langue espagnole. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il revint à Paris, entra en licence, et prit le bonnet de docteur. Nommé à l'évêché de Montpellier en 1697, il édifia le diocèse confié à ses soins, travailla à la conversion des hérétiques, et en ramena plusieurs à l'Eglise. Son opposition à la bulle *Unigenitus* produisit une infinité de lettres, de mandements, d'instructions pastorales, dont quelques-unes sont très-violentes et lui font peu d'honneur, comme celle qu'il donna contre le concile d'Embrun, où il dit que les évêques de presque toutes les nations catholiques sont les apologistes de propositions monstrueuses et abominables. Dans celle qui regarde les prétendus miracles opérés en faveur des appelants de la bulle *Unigenitus*, il se laisse aller à des expressions indécentes contre l'Eglise, son autorité et ses décisions. Il était très-ardent défenseur du fanatisme des convulsions que les jansénistes plus modérés regardaient comme la honte de la secte, et voyait dans les farces de Saint-Médard des miracles du premier ordre. En 1729, il adressa à Louis XV une lettre remplie d'invectives contre les évêques de France, qu'il peignit comme de mauvais citoyens, parce qu'ils étaient soumis aux jugements de l'Eglise. C'est cette lettre qui est si vigoureusement réfutée au 7^e tome des *Actes du clergé*. « Nous » souffrons, disent les évêques en s'adressant au » roi, nous souffrons depuis longtemps, avec la » plus vive douleur, tout ce que la licence et la » mauvaise foi ont jusqu'ici fait entreprendre aux » ennemis de la constitution *Unigenitus*, pour » anéantir, s'il était possible, ce jugement de l'E- » glise. Nous attendions que le temps et la réflexion » pussent ramener ces esprits inquiets. Aux arti- » fices, aux calomnies, aux invectives qu'ils n'ont » cessé de mettre en œuvre contre nous, nous n'a- » vons opposé qu'une modération dont nous n'é- » prouvons que trop l'inutilité et le préjudice. Mais » pourrions-nous, Sire, ne pas nous élever contre » une lettre téméraire et séditieuse, écrite à Votre » Majesté par M. de Montpellier, dans laquelle il » s'efforce de décrier ses adversaires et de les rendre » suspects au roi; dans laquelle il prend des auteurs » protestants les faits et les expressions les plus » odieuses, pour détruire dans l'esprit des peuples » le respect qu'ils doivent au chef de l'Eglise; et

» dans laquelle enfin il établit des principes capables » de ruiner tous les fondements de notre foi. » Après avoir écrit contre les évêques, Colbert attaqua le pape, et publia contre Clément XII une lettre pastorale, datée du 21 avril 1734. Las de s'agiter et d'agiter l'Eglise en faveur d'une secte inquiète et tracassière, il mourut en 1738. Les ouvrages donnés sous son nom ont été recueillis, 1740, 3 v. in-4. Son catéchisme qui est, à bien des égards, un très-bon ouvrage (V. POUJET), et la plupart de ses instructions pastorales, ont été condamnés à Rome, et quelques-uns par l'autorité séculière.

COLBERT (Michel), parent du ministre de ce nom, entra fort jeune dans l'ordre de Prémontré et fit ses cours de théologie en Sorbonne, où il fut reçu docteur. Il remplit successivement dans son ordre les emplois de maître des novices, de sous-prieur et de prieur. Charmé de ses bonnes qualités et de ses talents, l'abbé général Le Scellier, qui voulait se retirer, résolut de faire son possible pour le faire nommer son successeur. Ce prélat, bon administrateur et ami des sciences, protégea les bonnes études, et chercha à faire fleurir son ordre en y recevant des hommes célèbres par leurs talents, entre autres l'abbé Vertot. Il fit reconstruire le collège des prémontrés qui tombait en ruine, et lui procura une dotation suffisante pour y entretenir un certain nombre d'étudiants. On a de Colbert : *Lettres d'un abbé à ses religieux*, Paris, 2 vol. in-8; *Lettres de consolation*, adressées à M^{me} Plot sa sœur, qui venait de perdre son mari, premier président au parlement de Rouen. L'abbé Colbert gouverna son ordre pendant 32 ans, et mourut à Paris en 1702, âgé de 69 ans.

COLDORÉ (Julien de FONTENAY, dit), ainsi appelé à cause de plusieurs chaînes d'or dont il était décoré et qu'il portait suspendues à son cou suivant l'usage du temps, était un graveur en pierres fines, tant en creux qu'en relief; il se fit un nom célèbre sur la fin du 16^e siècle, par la finesse et l'élégance de son travail. Ses portraits étaient aussi ressemblants que délicats. Henri IV le qualifia, dans ses lettres-patentes du 22 décembre 1608, du titre de son valet de chambre et de son graveur en pierres fines.

COLÉONI (Barthélemi), natif de Bergame, d'une famille qui avait la souveraineté de cette ville, et qui en fut dépouillée en 1410 par une faction, eut le commandement des troupes de Venise contre celles de Philippe Visconti, duc de Milan. Après s'être signalé contre ce prince, il se jeta dans son parti. Les Vénitiens le rappelèrent et le firent général d'une armée destinée contre les Turcs. Il mourut presque dans le même temps en 1475. Le sénat de Venise lui fit élever une statue équestre de bronze. C'est lui qui a introduit, dit-on, l'usage de traîner l'artillerie en campagne.

COLERIDGE (S.-T.), poète anglais, mort au mois d'août 1834, était né à Bristol; il fit ses études au collège de Jésus à Oxford, et s'y fit connaître dès sa jeunesse par des poésies qui annonçaient un grand talent. Sa réputation ne fit que s'accroître depuis. Coleridge se fit remarquer par son enthous-

siasme pour la philosophie et le mysticisme germanique, et l'on prétend qu'il comprenait les ouvrages de Kant et de Fichte. Malheureusement l'obscurité qui est un des caractères de ces deux écrivains se trouve quelquefois dans ses écrits. Ses poésies se distinguent du reste par un ton simple et naïf, une richesse étonnante d'expressions, par l'harmonie et l'élégance. Coleridge possédait aussi le talent de l'improvisation. Outre ses *Leçons sur Shakespeare* nous citerons de lui : *La chute de Robespierre*, drame historique, 1794, in-8 ; *Conciones ad populum* (Adresses au peuple), 1795, in-8 ; *Poèmes sur divers sujets*, 1796, in-8 ; 2^e édition, augmentée des poèmes de Charles Lamb et Charles Lloyd, 1797, in-8 ; *le Watchman*, mélanges hebdomadaires, n^o 1^{er} à 10, 1796 ; *Tableau de la paix*, 1796 ; *Ode à l'année dernière*, 1797, in-8 ; *Fragments de la solitude*, écrits en 1798, pendant les craintes d'une invasion, 1798, in-4 ; *les Piccolomini*, ou la première partie de *Wallenstein*, drame, traduit de Schiller, 1800, in-8 ; *la Mort de Wallenstein*, tragédie, traduite de Schiller, 1800, in-8 ; *l'Ami*, collection d'essais, 1812, in-8 ; *le Remords*, tragédie, 1813, in-8, etc. Coleridge a aussi fourni à Southey (voy. SOUTHEY) plusieurs centaines de vers pour son poème de Jeanne d'Arc.

COLET (Jean), né à Londres en 1466, docteur et doyen de l'église de Saint-Paul, fonda une école dans cette cathédrale, et mourut en 1519. On a de lui des *Sermons*, un *Traité de l'éducation des enfants*, et d'autres ouvrages.

COLETI (Nicolas), prêtre vénitien, né en 1680, appartenait à une famille que l'amour des lettres plutôt que celui du gain avait engagée dans la profession de libraire-imprimeur. Son oncle J.-D. Coleti avait eu le projet de donner une nouvelle édition corrigée et augmentée de l'*Italia sacra* de Ferdinand Ughelli, ouvrage rempli d'erreurs et d'omissions, et qui n'allait que jusqu'à l'an 1648. Nicolas Coleti acheva d'exécuter ce projet, et l'édition qui avait été commencée en 1717, fut terminée en 1733. Elle est dédiée au pape Clément XI, et forme 10 vol. in-fol. Cependant, malgré le soin qu'il apporta à cette édition, l'ouvrage n'est pas encore exempt de fautes. Lorsqu'on parla à Venise de réimprimer, avec des additions et des corrections, la *Collection des conciles* du P. Labbe, Coleti s'en chargea, et les notes dont il a enrichi cet ouvrage sont infiniment précieuses. On a de lui en outre : *Series episcoporum cremonensium aucta*, Milan, 1749, in-4 ; une Hist. en lat. de l'église de St.-Moïse, sous ce titre : *Monumenta Ecclesiæ venetæ, Sancti Moïsis*, 1758, in-4. Il mourut en 1765.

— COLETI (Jean-Dominique), de la même famille que le précédent, né en 1727, appartenait à la société des jésuites. Il avait entrepris de continuer l'*Italia sacra*, à laquelle les savants de sa famille avaient déjà tant contribué ; il travailla avec ardeur à l'exécution de ce projet jusqu'à l'an 1798, où il est mort. Son travail, qui aurait ajouté 10 vol. aux 10 qui existent, est resté en manuscrit. Il a laissé pareillement inédites plusieurs *Dissertations* sur les monuments trouvés à Aquilée, Venise, Trévise, etc.

Ce savant jésuite avait été au Mexique dans le dessein d'y écrire, sur les lieux, l'histoire de ce pays et des missions qui y avaient été faites ; mais au moment où il allait travailler sur les nombreux matériaux qu'il avait rassemblés, Charles III ayant banni tous les jésuites de ses états, il fut obligé d'abandonner son projet et de retourner en Europe, où il publia *Dizionario geografico dell' America meridionale*, Venise, 1771, 2 vol. in-4, 10 à 12 fr. Cet ouvrage, d'après les renseignements les plus sûrs, est le plus utile que puisse consulter celui qui s'occupe de la géographie de l'Amérique.

COLETTE (sainte), réformatrice de l'ordre de Sainte-Claire, née à Corbie en Picardie en 1380, était fille de Robert Boilet, charpentier, et de Marguerite Moyon, qui était presque sexagénaire. Elle passa les premières années de sa vie dans la pénitence ; et après la mort de son père et de sa mère, ayant distribué aux pauvres ce qu'ils lui avaient laissé, elle se retira dans un couvent de béguines, qui vivaient sous la direction des religieux de Saint-François. Ayant trouvé cet institut trop relâché, elle passa dans celui des urbanistes, puis dans celui des bénédictines ; mais ne trouvant pas dans tous ces ordres de quoi satisfaire son zèle, elle prit l'habit du tiers ordre de Saint-François, dit de la *Pénitence*, fit un vœu particulier de clôture, et pratiqua de grandes austérités. Elle s'occupa ensuite de la réforme des religieuses de Sainte-Claire, et alla en 1406 trouver à Nice Pierre de Lune, que l'on reconnaissait en France pour pape, sous le nom de Benoît XIII. Elle obtint de lui tous les pouvoirs qu'elle pouvait souhaiter pour exécuter son pieux dessein. N'en ayant pu venir à bout en France, elle se retira en Savoie, où elle établit sa réforme, qui se répandit ensuite dans plusieurs provinces. Elle mourut à Gand en 1446. Quelques religieux de Saint-François embrassèrent aussi sa réforme ; ils eurent beaucoup de maisons en Bourgogne, où on les appelait les *colétans* ; mais on les réunit en 1517 aux observantins. Sixte IV lui donna de vive voix la qualité de *beata* et de *sancta*, et Clément VIII permit aux clarisses de Gand d'en faire solennellement l'office au commun des vierges. Lorsqu'on leva son corps de terre, à Gand, en 1747, il s'opéra plusieurs miracles. L'ordinaire du lieu en constata juridiquement la vérité et en dressa le procès-verbal qui fut envoyé à Rome. Sa canonisation a été prononcée par Pie VII le 24 mai 1807. Sa *Vie* a été écrite par Pierre de Vaux, son confesseur, et par plusieurs autres : elle a été abrégée par un anonyme et publiée par l'abbé de Montis avec celle de Philippine, duchesse de Gueldres, Paris, 1771, in-12.

COLIGNI (Gaspard de), 1^{er} du nom, seigneur de Châtillon sur Loir, d'une ancienne maison de Bourgogne, est le premier de sa famille qui se soit établi en France, depuis que cette province fut réunie à la couronne. Il suivit Charles VIII à Naples, en 1494. Il commanda un petit corps à la bataille d'Aignadel en 1509, et un autre plus considérable à celle de Marignan en 1515. Son mariage, du moins autant que son mérite, contribua à l'a-

vancer. Il avait épousé, vers la fin de 1514, Louise de Montmorenci, veuve de Ferri de Mailli, baron de Conti, et sœur aînée d'Anne, duc de Montmorenci, qui depuis devint connétable. Le crédit de son beau-frère qui était alors tout puissant, hâta la récompense qui lui était due : il fut fait maréchal en 1516, puis chevalier de l'ordre, et lieutenant de roi en Champagne et en Picardie. Henri VIII, roi d'Angleterre, s'étant engagé de rendre Tournay à la France en 1518, Coligni fut envoyé pour en prendre possession. Il mourut à Aëqs en 1522, en allant secourir Fontarabie.

COLIGNI (Odet de), cardinal de Châtillon à 18 ans, archevêque de Toulouse à 19, et évêque de Beauvais à 20, né en 1515, fut le second fils du précédent. Son frère d'Andelot, qui avait déjà entraîné l'amiral dans le calvinisme, y précipita le cardinal. Le pape Pie IV le priva de la pourpre et de la dignité épiscopale, après l'avoir excommunié. Coligni, qui avait quitté l'habit de cardinal, et qui se faisait appeler simplement le comte de Beauvais, le reprit et se maria en soutane rouge. Condamné au concile de Trente, il ne fut pas plus fidèle à son souverain qu'il ne l'avait été à sa religion, ces deux infidélités allant toujours de pair ; il prit les armes contre lui, se trouva à la bataille de Saint-Denis en 1568, et fut décrété de prise de corps. S'étant retiré en Angleterre, il y fut empoisonné en 1571 par un de ses domestiques, qui, s'étant sauvé en France, fut pris à la Rochelle et puni de mort.

COLIGNI (Gaspard de), H^e du nom, frère du précédent, amiral de France, naquit en 1516 à Châtillon sur Loir, et porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se signala sous François I^{er} à la bataille de Cériseles, et sous Henri II, qui le fit colonel-général de l'infanterie française, et ensuite amiral de France en 1552. Il mérita ces faveurs par les belles actions qu'il fit à la bataille de Renti, par son zèle pour la discipline militaire, surtout par la défense de Saint-Quentin. L'amiral se jeta dans cette place, et fit des prodiges de valeur ; mais la ville ayant été forcée, il resta prisonnier de guerre. Il a donné lui-même la relation de ce siège, sous le titre de *Mémoires de l'amiral de Coligni*, Paris, 1665, in-12. Après la mort de Henri II, il se mit à la tête des calvinistes, et forma un parti si puissant, qu'il faillit ruiner la religion catholique en France. « La cour, dit un historien, n'avait point d'ennemi plus redoutable. Condé était plus ambitieux, plus entreprenant, plus actif. Coligni était d'une humeur plus posée, plus mesurée, plus capable d'être chef d'un parti, à la vérité aussi malheureux à la guerre que Condé, mais réparant souvent par son habileté ce qui semblait irréparable ; plus dangereux après une défaite que ses ennemis après une victoire ; orné d'ailleurs d'autant de vertus, que des temps si orageux et l'esprit de parti pouvaient le permettre. » Il comptait son sang pour rien. Ayant été blessé, et ses amis pleurant autour de lui, il leur dit avec un flegme incroyable : *Le métier que nous faisons ne doit-il pas nous accoutumer à la mort comme à la vie ?* La première bataille rangée qui se donna

entre les huguenots et les catholiques, fut celle de Dreux en 1562. L'amiral combattit vaillamment, la perdit, et sauva l'armée. Le duc de Guise ayant été massacré par trahison, peu de temps après, au siège d'Orléans, on l'accusa d'avoir connivé à ce lâche assassinat ; il le nia sous la foi du serment. Mais il fut très-fort compromis dans les interrogatoires que l'on fit à Jean Poltrot, assassin de Henri, duc de Guise. Sa justification qu'il publia sous le titre de *Réponse aux interrogatoires, etc.*, 1563, in-8, ne fit que confirmer de plus en plus qu'il avait trempé dans cette conjuration, tant il se défendit mal. Les guerres civiles cessèrent pendant quelque temps, pour recommencer avec plus de fureur en 1567. Coligni et Condé donnèrent la bataille de Saint-Denis contre le connétable de Montmorenci. Cette journée indécise fut suivie de celle de Jarnac en 1569, fatale aux calvinistes. Condé ayant été tué à la bataille de Jarnac, Coligni eut sur les bras tout le fardeau du parti. Il soutint seul cette cause malheureuse, et fut vaincu encore à la journée de Moncontour dans le Poitou. Une paix avantageuse vint bientôt terminer en apparence ces sanglantes querelles, en 1571. Coligni parut à la cour, et fut accablé de caresses comme tous ceux de son parti. Charles IX, pour se l'attacher et l'empêcher de remuer dans la suite, lui fit donner cent mille francs de l'épargne, et lui rendit sa place au conseil. L'amiral venant un jour du Louvre, on lui tira un coup d'arquebuse d'une fenêtre, dont il fut blessé dangereusement à la main droite et au bras gauche. Charles IX en témoigna une douleur extrême, fit rechercher les auteurs, et donna à Coligni le nom de *père*. Mais sur le bruit imaginé d'une conspiration, bruit faux peut-être, mais que les événements passés accrédiétaient, nullement par un dessein prémédité, comme l'ont écrit des auteurs mal instruits, il prit tout à coup une résolution violente, exécutée, comme on sait, la veille de Saint-Barthélemy, 1572. (*Voy. CHARLES IX.*) Coligni fut compris dans ce massacre, percuté de plusieurs coups, et jeté par la fenêtre dans la cour de sa maison. Son cadavre fut exposé pendant trois jours à la fureur du peuple, irrité des longues et cruelles guerres qu'il avait excitées dans le royaume, et enfin pendu par les pieds au gibet de Montfaucon. Montmorenci, son cousin, l'en fit tirer pour l'enterrer secrètement dans la chapelle du château de Chantilly. Un italien ayant coupé la tête de l'amiral pour la porter à Catherine de Médicis, cette princesse la fit embaumer et l'envoya à Rome. Coligni tenait un *journal*, qui fut remis après sa mort entre les mains de Charles IX. Ce prince trouvait ce journal digne d'être imprimé ; mais le maréchal de Retz le lui fit jeter au feu. Nous ne citerons point sa *Vie* par Gatiien de Courttilz, 1686, in-12 ; on en trouve une plus moderne dans les *Hommes illustres de France* ; l'une et l'autre sont trop favorables à ce chef de parti, qu'on doit considérer comme un des grands fléaux qui aient ravagé la France. Il faut convenir cependant que les maux qu'il fit à sa patrie, prenaient moins leur source dans son caractère personnel que dans celui de la secte, dont malheureusement il

était devenu le chef; il demanda même à Charles IX la permission de mener une armée de huguenots en Flandre contre l'Espagne, pour les empêcher de troubler la France : ce que Charles, qui était en paix avec ses voisins, ne voulut point permettre. « L'amiral, dit Brantôme à cette occasion, voioit bien le naturel de ses huguenots; que s'il ne les occupoit et amusoit au dehors, que pour le seur ils recommenceroient à brouiller au dedans, tant il les cognoissoit brouillons, remuans, frétilans » et amateurs de la picorée. Je seay ce qu'il m'en dict une fois à La Roschelle, que je l'estois allé voir. » (*Voy. CALVIN, LOUIS XII, LOUIS XIV, SOLIMAN II, MORNAY.*) Il n'en est pas moins vrai qu'il semblait approuver les horreurs exercées par des Adrets, que les protestants, tant soit peu chrétiens, détestaient, et que, dans plus d'une occasion, il donna des preuves d'un fanatisme sanguinaire et féroce. Il ne faut pas le juger par ce qu'en dit Désormeaux dans son *Histoire de la maison des Bourbons*, ouvrage composé exprès pour justifier la conduite des protestants, et rendre odieuse celle des catholiques.

COLIGNI (François de), seigneur d'Anelot, quatrième fils de Gaspard de Coligni, 1^{er} du nom, naquit à Châtillon-sur-Loin en 1521. Il signala sa valeur dans les guerres civiles contre sa patrie, son roi et la religion de ses pères. Il fut colonel général de l'infanterie dans l'armée des rebelles en 1551, par la démission de l'amiral son frère; et mourut à Saintes en 1569, d'une fièvre contagieuse selon les uns, et du poison suivant d'autres.

COLIGNI (Gaspard de), III^e du nom, colonel général de l'infanterie et maréchal de France, connu sous le nom de maréchal de Châtillon, né en 1584 de François de Coligni, amiral de Guienne, se signala en divers sièges et combats. Il gagna la bataille d'Avent, le 20 mai 1635, avec le maréchal de Brézé, et mourut en son château de Châtillon en 1646.

COLIGNI (Gaspard de), IV^e du nom, duc de Châtillon, fils du précédent, abjura l'hérésie en 1643, fut lieutenant général, et mourut à Vincennes d'une blessure qu'il avait reçue à l'attaque de Charenton le 9 février 1649 à 39 ans. Sa veuve, Elisabeth-Angélique de Montmorenci, sœur du duc de Luxembourg, fut une des personnes les plus agréables et les plus ingénieuses de la cour de Louis XIV. Elle épousa en 1663 le duc de Meckelbourg, et mourut à Paris en 1695, à 69 ans; c'est elle dont il est question dans le roman satirique et calomnieux de Bussi-Rabutin. Elle avait eu du duc de Châtillon un fils posthume mort en 1657, et en qui finit la postérité masculine de cette famille illustre.

COLIGNON (François), graveur, né à Nancy vers 1621, apprit son art de Jacques Callot, dont il a beaucoup imité la manière. Il a gravé avec succès le paysage, l'histoire, les vues et les tableaux de ce genre. Ses *vues* sont les plus recherchées; on estime aussi ses paysages; la touche en est facile et légère. Il a encore gravé, d'après Valério, des *principes de dessin* qui forment un cahier de 19 feuilles in-4. Colignon mourut en 1671. On distingue parmi ses

estampes la *bataille de Rocroi*; les *bâtiments de Rome sous le pontificat de Sixte-Quint*; *Attila mis en fuite*, etc.

COLINES (Simon de), célèbre imprimeur français, épousa la veuve de Henri Etienne, 1^{er} du nom, en 1521, se servit d'abord de ses caractères; mais il en employa dans la suite de plus beaux. Il introduisit en France le caractère italique, que l'on préfère à celui d'Alde-Manuce qui en est l'inventeur. Comme il vécut longtemps, il eut le loisir d'imprimer un fort grand nombre de livres, dont on peut voir le catalogue dans Maittaire. On estime surtout les éditions qu'il a données de quelques ouvrages grecs. On lui reproche d'avoir retranché, dans la belle édition qu'il donna du nouveau Testament, le passage de la Vulgate : *Tres sunt qui testimonium dant in caelo*, etc. (Joan., ep., 1, c. 5.) Il mourut à Paris vers l'an 1547.

COLLADO (Didace), dominicain, naquit à Mezazadas en Estramadure. Brûlant d'ardeur d'aller porter la foi aux infidèles, il partit pour le Japon en 1619, et la persécution qu'il eut à y souffrir ne ralentit pas son zèle. Il fut député à Rome par ses confrères pour demander au pape Urbain VIII des pouvoirs plus étendus. De Rome il alla en Espagne; le roi lui donna des lettres-patentes pour les Philippines, où il se rendit avec vingt-quatre missionnaires de son ordre; étant revenu en Europe, il se remit bientôt en mer pour aller à Manille; mais le vaisseau qui le portait fit naufrage. Le père Collado nageait parfaitement, et aurait pu se sauver; mais ne voulant pas quitter ses malheureux compagnons au moment où son ministère leur devenait le plus nécessaire, il périt avec eux, martyr de sa charité. Cet événement date de 1638. Le P. Collado a laissé plusieurs ouvrages qui sont presque tous dans l'intérêt des missions; nous citerons : *Ars grammatica Japonicæ linguæ*, Rome, 1632, in-4, 6 à 8 fr.; *Historia ecclesiastica de los sucesos de la cristiandad de Japon*, etc., Madrid, 1633, in-4, 6 f.; *Dictionarium sive Thesauri linguæ Japonicæ compendium, cum additionibus*, Romæ, 1632, in-4, 8 à 9 fr.

COLLANGES (Gabriel de), né à Tours en Auvergne l'an 1524, fut valet de chambre de Charles IX. Quoique bon catholique, il fut pris pour un huguenot, et, comme tel, assassiné à la Saint-Barthélemi en 1572. Il a traduit et augmenté la *Polygraphie* et l'*Ecriture cabalistique* de Trithème, Paris, 1561, in-4, qu'un Frison, nommé Dominique de Hottinga, a donné sous son nom, sans faire mention ni de Trithème, ni de Collanges, à Emdem, 1620, in-4. Collanges avait aussi quelques connaissances dans les mathématiques et dans la cosmographie.

COLLATINUS (Tarquinius), époux de Lucrèce violée par Sextus, fils de Tarquin. Il fut en partie cause de cet outrage, par les éloges indiscrets qu'il lui fit de sa femme. Collatinus s'unit à Brutus, chassa les Tarquins de Rome, et fut fait consul avec lui l'an 509 avant J.-C.; mais comme il était de la famille royale, on le déposa quelque temps après. Il était d'ailleurs odieux à Brutus, parce qu'il était

plus juste que lui. Tarquin ayant envoyé des députés au sénat, pour lui redemander ses biens, et ceux de ses amis et de ses parents qui l'avaient accompagné dans sa fuite, la question fut agitée dans le sénat. « Brutus, dit un auteur moderne, impitoyable, » fanatique, ambitieux, flatteur du peuple, propose » un décret par lequel la nation décidait elle-même » que les biens de Tarquin, de ses amis et de ses » parents, tous *aristocrates*, appartenaient à la » nation; mais la plupart des sénateurs, gens hon- » nêtes et bons citoyens, furent indignés de l'infamie » et de l'injustice d'un pareil décret : ils opinèrent » pour qu'on rendit les biens à Tarquin et à ses » amis, quand ils devraient s'en servir pour faire » la guerre à la république naissante; qu'aucune » considération, qu'aucune crainte ne devait l'em- » porter sur les droits sacrés et inviolables de la » propriété. Cependant, le parti de Brutus pouvait » s'appuyer de ce spécieux sophisme : le roi est » l'homme de la nation, il ne peut rien posséder, il » ne peut être propriétaire, ses domaines sont ceux » de l'état. Collatinus, chef du parti contraire, avait » pour lui l'honnêteté, la justice et l'humanité; il » allait l'emporter, lorsque Brutus, furieux, courut » à la place publique en criant que Collatinus était » un traître, et qu'il voulait donner de quoi en- » tretenir la guerre et la tyrannie à ceux à qui » c'était un crime que d'accorder même de simples » provisions pour se nourrir dans leur exil. Brutus » s'attendait, sans doute, que le peuple, n'é- » coutant que la haine et l'intérêt, allait immoler » sur-le-champ l'honnête Collatinus; mais il n'y » avait point alors de lanterne à Rome, et surtout » le progrès de la philosophie et des lumières n'était » pas encore assez considérable chez ce peuple simple et vertueux : la raison n'y était pas assez avan- » cée, pour qu'on pût même imaginer des expédients » politiques de cette nature. On ne s'était pas avisé » d'établir un comité de recherches et une horrible » inquisition contre des hommes malheureux et » contrainés de s'expatrier : l'honnêteté et la gran- » deur d'âme de Collatinus parurent, aux yeux du » peuple, préférables au fanatisme injuste et barbare » de Brutus; il décida que, puisqu'ils jouissaient » du précieux trésor de la liberté, il fallait renvoyer » aux tyrans leurs méprisables richesses. Un tel » peuple était digne de la liberté, il était fait pour » donner des lois à l'univers. »

COLLÉ (Charles), lecteur du duc d'Orléans, et l'un de ses secrétaires ordinaires, né à Paris en 1709, mort dans la même ville en 1783, s'est fait un nom par ses pièces dramatiques, entre lesquelles on distingue : *Dupuis et Desronais* et la *Partie de chasse de Henri IV*, 1766. Il excellait dans les chansons. Ses ouvrages sont réunis sous le titre de *Théâtre de société*, Paris, 1768, 2 vol. in-8, 5 fr. Il s'y trouve bien des choses qu'une sagesse austère en eût retranchées. Il y donne des règles de la bonne et vraie comédie, qu'il n'a cependant pas suivies exactement, et jette avec adresse du ridicule sur les pièces du théâtre moderne.

COLLENUCCIO (Pandolphe), jurisconsulte de Pesaro, fut envoyé en ambassade auprès de l'empe-

reur Maximilien I^{er} par le duc de Ferrare. Jean Sforce, tyran de Pesaro, le fit étrangler en prison l'an 1507; d'autres disent que ce fut César Borgia qui le fit périr. Il est auteur d'une *Histoire du royaume de Naples*, en italien, qui a été publiée avec des additions et des notes par Thomas Costo, Venise, 1591, in-4, et traduite en latin par Jean-Nicolas Stuphano, Bâle, 1572, in-4; elle va jusqu'à l'an 1459. On a encore de Colenneccio *Oratio ad Maximilianum I*, dans le 2^e tome de *Rerum germanicorum scriptores* par Freher. Ange Politien, Léander Alberti parlent avec éloge de ce savant.

COLLET (Philibert), né à Châtillon-les-Dombes en 1643, avocat au parlement de Dombes, passa quelque temps chez les jésuites. Il mourut en 1718. Il était très-laborieux, mais il avait des opinions fort singulières, même sur la religion. Il passa longtemps pour n'en point avoir, quoique son impiété fût plutôt sur sa langue que dans son cœur. On a de lui un *Traité des excommunications*, en 1689, in-12. C'est une histoire de l'excommunication de siècle en siècle. L'auteur était dans les censures, lorsqu'il publia cet ouvrage, pour avoir empêché avec violence qu'on enterrât une personne dans une chapelle dont il était patron; un *Traité de l'usure*, 1690, in-8, dans lequel il entreprend de défendre l'usage de la Bresse, de stipuler les intérêts avec le capital d'une somme exigible; *Entretiens sur les dîmes et autres libéralités faites à l'Eglise*, in-12. Il veut y prouver que les dîmes ne sont ni de droit divin, ni de droit ecclésiastique, mais de droit domanial : opinion solidement réfutée par la *Vraie notion des dîmes, rétablie sur les principes de la jurisprudence canonique et civile*, par Ghesquière, Liège, 1785, in-8; *Entretiens sur la clôture des religieuses*, in-12, dans lesquels il combat pour la liberté de la clôture, contre le cardinal Le Camus, évêque de Grenoble, qui venait de gagner son procès avec les religieux de Montfleuri; *Explication des statuts, coutumes des provinces de Bresse, Bugey, etc.*, précédée d'un *Abrégé de l'histoire de Dombes*, Lyon, 1698, in-fol., 8 fr., et plusieurs ouvrages manuscrits. La figure de Collet était originale ainsi que son esprit. Il avait l'air d'un philosophe de l'ancienne académie. Tout ce qui s'éloignait des opinions communes lui plaisait, et il soutenait ses idées avec feu. Ceux qui vivaient avec lui étaient charmés de l'étendue de sa mémoire, mais ils n'avaient pas également lieu d'être contents de son jugement.

COLLET (Pierre), prêtre de la congrégation de la Mission, docteur et ancien professeur de théologie, né à Ternay dans le Vendômois en 1693, et mort en 1770, s'est fait un nom distingué parmi les théologiens, et a mérité l'estime des personnes pieuses par ses écrits et par ses mœurs. Ses ouvrages sont en grand nombre. Les principaux sont : *Vie de saint Vincent de Paul*, 1748, 2 vol. in-4; 1818, 4 vol. in-8 avec portr., 24 f., pap. fin, 40 f.; *Histoire abrégée du même*, 1764, in-12. L'abrégé vaut mieux que la grande histoire, qui est fastidieuse par une multitude de détails minutieux qui n'intéressent presque personne; ce défaut est celui

de presque tous les ouvrages historiques de cet écrivain ; *Vie de Boudon*, 1753, 2 vol. in-12 ; la même, abrégée, 1702, in-12 ; *Vie de saint Jean de la Croix*, 1769, in-12 ; *Traité des dispenses en général et en particulier*, 1753, 3 v. in-12. Cet ouvrage est unique en son genre, et rempli de recherches. Il en a paru en 1788 une édition corrigée et augmentée par Compans, 2 vol. in-8 : cette édition a de grands avantages sur la première (voy. le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} mai 1789, p. 10) ; *Traité des indulgences et du jubilé*, 1770, 2 vol. in-12 ; *Traité de l'office divin*, 1763, in-12 ; *Traité des saints mystères*, 1768, 2 vol. in-12 ; *Traité des exorcismes de l'Eglise*, 1770, in-12 ; *Abrégé du Dictionnaire des cas de conscience de Pontas*, 1764 et 1770, 2 vol. in-4 ; *Lettres critiques*, sous le nom du prieur de Saint-Edme, 1744, in-8 ; *Bibliothèque d'un jeune ecclésiastique*, in-8. Cette brochure est peu de chose ; l'auteur n'indique pas toujours les meilleurs livres, soit qu'il ne les connaît pas, soit que, malgré leur utilité, il crût y apercevoir quelques endroits répréhensibles ; *Theologia moralis universa*, 17 v. in-8 ; *Institutiones theologiae ad usum seminariorum*, 1744, 7 vol. in-12 ; *Etdem, breviori formâ*, 1768, 4 vol. in-12 ; *De Deo, ejusque divinis attributis*, 1768, 3 vol. in-8 ; *Les devoirs des pasteurs*, 1769, in-12 ; *Devoirs de la vie religieuse*, 1765, 2 vol. in-12 ; *Traité des devoirs des gens du monde*, 1763, in-12 ; *Devoirs des écoliers*, in-12 ; *Instructions pour les domestiques*, 1763, in-12 ; *Instructions à l'usage des gens de la campagne*, 1770, in-12 ; *Sermons et discours ecclésiastiques*, 1764, 2 vol. in-12, écrits avec plus de netteté que d'élégance ; *Méditations pour servir aux retraites*, 1769, in-12 ; *La dévotion au sacré cœur de Jésus, établie et réduite en pratique*, 1770, in-16. (Voy. Marguerite-Marie ALACOQUE.) Il préparait, lorsqu'il mourut, d'autres ouvrages. On voit, par ce catalogue, que la plume de cet écrivain était très-féconde ; mais son style est un peu dur en latin, quoique en général plus pur que celui des scolastiques, et incorrect en français. Il avait, dans la conversation, de l'esprit et du feu : on remarque ces deux qualités dans quelques-uns de ses livres. Il mêle quelquefois la plaisanterie aux sujets les plus sérieux ; mais ses railleries ne sont guère à leur place. Il s'était corrigé, dans sa vieillesse, de ce défaut : et à tout prendre, ses livres sont estimables, par l'abondance des recherches, et par l'ordre qu'il a su y mettre. Son *Traité des dispenses* est aujourd'hui le plus consulté de ses ouvrages, et devenu particulièrement intéressant par les disputes élevées en Allemagne, touchant le pouvoir que quelques évêques s'attribuaient de dispenser dans les lois de l'Eglise universelle, nommément dans les empêchements dirimants. Cet article y est discuté avec une attention particulière. Après avoir proposé la question, et répondu à quelques objections, l'auteur poursuit de la sorte : « Et d'où les évêques auraient-ils ce pouvoir ? De leur qualité d'évêque, répondent quelques-uns, et de ce qu'ils sont préposés par l'Esprit saint pour gouverner son Eglise. Mais cette qualité si auguste fait-elle donc qu'ils ne

soient subordonnés à aucune autorité ? Si elle ne le fait point, comme en effet personne n'a osé l'avancer, il est clair qu'elle ne leur donne point le droit de toucher à ce que l'autorité, à laquelle ils sont soumis eux-mêmes, a sagement établi ; et quant au bon gouvernement de l'Eglise, loin d'exiger qu'ils puissent dispenser dans tous les cas, il demande plutôt qu'ils ne le puissent que dans quelques cas rares. Nous en avons donné une raison frappante, que l'inférieur ne peut défaire la loi du supérieur, et il y en a d'autres encore, ne fût-ce que pour garder plus d'uniformité à cet égard dans l'exercice de la juridiction ecclésiastique. Les prélats auraient-ils donc ce pouvoir de l'Eglise elle-même ? Mais point du tout ; sa vocation est enseignée dans son droit public, est que la loi du supérieur ne puisse être ni abolie, ni modifiée, ni suspendue par aucun inférieur. L'auraient-ils enfin de quelque coutume qui, étant ancienne et légitime, se trouverait avoir force de loi ? On sait, au contraire, que la coutume immémoriale et générale est de s'adresser à Rome : et une telle coutume, une coutume universellement établie, combien n'a-t-elle pas de force quand même elle ne serait appuyée sur aucune espèce de loi. » (Voy. PRÉTEXTAT.)

COLLETET (Guillaume), avocat au conseil, l'un des quarante de l'académie française, naquit à Paris en 1598, et mourut dans cette ville en 1659, ne laissant pas de quoi se faire enterrer. Le cardinal de Richelieu le mit au nombre des cinq auteurs qu'il avait choisis pour la composition des pièces de théâtre. Colletet fit seul *Cyminde*, et travailla aux comédies intitulées : *L'Aveugle de Smyrne* et *les Tuileries*. Il lut le monologue de cette dernière pièce au cardinal, et lorsqu'il fut à l'endroit qui commence par ce vers,

La cane s'humectant dans la bourbe de l'eau....

Richelieu lui fit présent de 600 livres pour six mauvais vers qui suivaient celui-là. Sur quoi Colletet fit ce distique :

Armand, qui pour six vers m'a donné six cents livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres ?

Harlay, archevêque de Paris, ne récompensa pas moins généreusement son *Hymne* sur l'Immaculée Conception ; il lui envoya un Apollon d'argent. Colletet avait épousé en secondes noces Claudine, auparavant sa servante ; et, pour tâcher de justifier son choix aux yeux du public, il fit paraître sous son nom plusieurs *Pièces* de poésie ; mais les honnêtes gens sentirent sa petite ruse, et se moquèrent de la Sapho supposée et du dieu mesquin qui l'inspirait. Les *OEuvres* de Colletet parurent en 1653, in-12 ; ce sont des *Odes*, des *Stances*, des *Sonnets*, et quelques ouvrages en prose ; mais ils sont depuis longtemps au nombre des livres qu'on ne lit plus.

COLLETET (François), fils du précédent, né en 1628 à Paris, est connu par la place que Boileau lui a donnée dans ses satires, et par l'*Abrégé des annales et antiquités de Paris*, 1664, 2 vol. in-12, qui vaut mieux que le grand ouvrage de Claude Malingre. Il fit aussi comme son père, des vers et

de la prose, des *cantiques spirituels* et des *pièces bachiques, amoureuses et burlesques*. Sa *Muse coquette* est en 4 part. in-12. Il vivait encore en 1676.

COLLETTA (Pierre), historien napolitain, né en 1775, et mort à Florence au mois de novembre 1833. D'abord officier d'artillerie, rayé ensuite des contrôles à cause de la part qu'il avait prise aux événements politiques de l'époque, et réintégré plus tard dans son grade, il devint successivement lieutenant-colonel et officier d'ordonnance du roi, intendant de la Calabre intérieure, directeur des ponts et chaussées, du génie militaire, et major général de l'armée. Ministre de la guerre sous Murat, il conserva le portefeuille jusqu'à l'entrée des Autrichiens, demeura prisonnier pendant trois ans au château de Naples, comme complice de la révolution de Pépé, fut déporté ensuite à Braun en Moravie, et obtint deux ans après la permission de se rendre à Florence où il finit ses jours. On a de lui : *Storia del reame di Napoli, dal 1734 sino al 1825*, Lugano, 1834, 4 vol. in-8; Paris, 1835, 2 v. in-8, 10 fr. C'est une continuation de Giannone. Dans cet ouvrage, dont le style rappelle celui de Tacite, l'exactitude des faits se trouve souvent sacrifiée aux opinions du parti qu'avait embrassé l'auteur.

COLLIBUS (Hippolyte à), célèbre juriconsulte, né à Alexandrie de la Paille en 1561, mort en 1612, enseigna le droit à Heidelberg, à Bâle, fut chancelier de Christian, prince d'Anhalt, et employé en diverses négociations en France, en Allemagne, en Angleterre, et publia quelques ouvrages sur le droit, tels que *Consiliarius principis*; *Commentarius ad titul. ff. de diversis regulis*; *Axiomata de nobilitate*, etc. Il se cacha souvent sous des noms déguisés, tels que *Lampurnanus*, *Wernerus*, etc. C'était un homme de génie et de beaucoup de savoir, mais plein d'orgueil et fort inquiet : ce qui lui attira beaucoup de désagréments.

COLLIER (Jérémie), né à Stowqui dans la province de Cambridge en 1650, devint lecteur de Grays-Inn; mais ayant refusé de prêter le serment de Test, il perdit cette place. Les écrits qu'il publia pour défendre son procédé, lui attirèrent la disgrâce et les reproches des grands. On lui promit inutilement, sous la reine Anne, des récompenses considérables. Il vécut zélé non-conformiste. Il réunissait parfaitement l'esprit de retraite du chrétien avec la politesse du gentilhomme. Egalement profond dans la philosophie, la théologie, l'éloquence, les antiquités sacrées et profanes, il a enrichi sa nation de plusieurs ouvrages estimables : un *Dictionnaire historique, géographique, généalogique*, traduit en partie de Moréri, et augmenté d'un grand nombre d'articles, 1721, 4 vol. in-fol., 20 à 25 fr.; *Essais de morale* sur différents sujets, 3 vol. in-8, 8 à 10 f., où l'on trouve autant d'esprit et d'originalité que d'érudition, et qui obtintrent un grand nombre d'éditions; un *Traité* où il démontre que Dieu n'est pas l'auteur du mal; *La critique du théâtre anglais*, comparé aux théâtres d'Athènes, de Rome et de France, avec l'*opinion des auteurs* tant profanes que sacrés *touchant le spectacle*, traduite en français par le P. de Courbeville, jésuite; une *His-*

toire ecclésiastique de la Grande-Bretagne, Londres, 1714, 2 vol. in-fol., 18 à 20 fr., en anglais, écrite avec goût et impartialité. Collier mourut en 1726.

COLLIN, ou KOELLIN (Conrad), religieux dominicain, natif d'Ulm, était supérieur du couvent de son ordre à Cologne, lorsque Luther publiait ses erreurs. Il les réfuta avec beaucoup de force. Entre ses ouvrages, on estime deux traités qu'il fit contre le mariage de cet hérésiarque, l'un intitulé *Confutatio epithalamii*, 1527, l'autre *Contra Lutheri nuptias*. Il mourut en 1536.

COLLIN (l'abbé N.), mort en 1754, trésorier du chapitre de l'église de Paris, étudia de bonne heure les finesses de la langue latine et celles de la française. Cette connaissance lui servit à traduire avec autant d'exactitude que d'élégance l'*Orateur* de Cicéron, in-12. Cette version, le fruit du travail long, pénible et assidu d'un homme d'esprit, parut avec une excellente *préface*, qui est en même temps un commentaire raisonné sur l'ouvrage, et un solide abrégé de rhétorique. On y trouve des jugements sur nos orateurs modernes, et des réflexions sur les rhéteurs de l'antiquité. Il avait remporté trois prix à l'académie française. On a encore de lui la *Vie de Marie Lumague, veuve de Polaillon*, institutrice des Filles de la Providence, 1744, in-12.

COLLIN DE VERMOND (Hyacinthe), membre de l'académie royale de peinture pour la partie de l'histoire, mort à Paris en 1761, se distingua par la vérité de son pinceau. Ses principaux tableaux sont une *Présentation au temple*, qu'on voyait autrefois dans la paroisse de Saint-Louis à Versailles; l'*Annonciation*, à Saint-Médéric; *La manne qui tombe dans le désert*, à Saint-Jean en Grève; et *La maladie d'Antiochus*, qui fut exposée au concours de 1727.

COLLIN D'HARLEVILLE (Jean-François), poète dramatique, membre de l'institut, né à Mevoisin, près Chartres, le 30 mai 1755, vint à Paris achever ses études qu'il avait commencées à Chartres, et s'y fit recevoir avocat; mais l'amour des lettres lui fit bientôt abandonner le barreau. Il essaya d'abord le genre satirique, dans lequel il réussit peu, se livra ensuite à la poésie dramatique, et enrichit la scène française de plusieurs *comédies* de caractère, dont le mérite est d'autant plus remarquable, qu'elles parurent à une époque où le mauvais goût dominait le théâtre : il débuta en 1786 par *l'Inconstant*, qu'il donna d'abord en 5 actes, et qu'il réduisit à trois. Cette pièce annonce une singulière fécondité d'imagination, une verve vraiment comique, beaucoup de gaieté et de naturel; mais ce sujet ne pouvait, en aucune manière, fournir régulièrement un caractère dramatique, parce qu'il ne peut être développé en vingt-quatre heures sans ressembler à la folie. Sa comédie de *l'Optimiste*, qu'il donna deux ans après, est fort supérieure à *l'Inconstant*. Ce caractère n'est pas hors de la nature, on en a vu plus d'un modèle. L'intrigue de la pièce est un peu faible, mais bien conduite et bien ménagée; elle a même un mérite

dramatique, c'est d'amener naturellement des incidents qui font ressortir le principal personnage. La pièce des *Châteaux en Espagne*, représentée en 1789, est pleine de détails charmants, écrite d'une manière franche et naturelle, comme toutes celles qui l'avaient précédée; mais elle manque de fonds et de ce qui fait la véritable comédie, l'observation des mœurs. Collin montra bien plus de talents, et s'éleva beaucoup plus haut dans le *Vieux célibataire*, qui est son chef-d'œuvre, et qu'il donna en 1792. Il réunit tous les suffrages, et l'envie ne put s'élever contre le triomphe de l'auteur, qu'en lui reprochant d'avoir emprunté beaucoup de situations heureuses de la *Gouvernante* d'Avisse. Toutes les autres pièces de Collin se ressentent de la malheureuse influence du temps où il écrivait; il ne fit plus rien qui répondit aux espérances qu'il avait données en entrant dans la carrière; cependant il ne souilla point sa plume en traitant des sujets révolutionnaires, comme presque tous les poètes de son temps. L'espèce de gaieté qui règne dans ses pièces est attrayante, et fait naître le sourire de l'âme; elle n'a jamais ni quolibets ni mauvais goût, pas même dans ses rôles de valets, qui, sans sortir de la vérité relative, ont une physionomie qui s'accorde avec le ton général de ses principaux personnages. Son dialogue en général est vif, rapide, ingénieux, sans aucune prétention; mais dans la construction de ses vers il se permet trop souvent les enjambements et les interruptions qui hâchent le style. Collin d'Harleville se fit aimer par sa candeur, sa modestie, la noblesse et la franchise de son caractère. Il avait été appelé en 1795 à l'institut par des suffrages unanimes. Plusieurs années avant sa mort, il fut attaqué d'une profonde mélancolie que rien ne pouvait dissiper. Il mourut le 24 février 1806, après une maladie longue et cruelle, à l'âge de 50 ans. Outre les pièces que nous avons citées, Collin d'Harleville a donné au théâtre : *M. de Crac dans son petit castel*, bluette originale et bouffonne; *les Mœurs du jour*, comédie qui manque de force et de vérité; *Malice pour malice*; *le Vieillard et les jeunes gens*; *Il veut tout faire*; *la Famille bretonne*; cette dernière pièce, qui ne fut représentée qu'après la mort de Collin, obtint un brillant succès. Il publia lui-même son *théâtre* et ses *poésies fugitives*, qui se distinguent par un naturel piquant et plein de facilité, Paris, 1805, 4 vol. in-8, 16 fr.; pap. vél. 33 fr.; ibid., 1821, 4 v. in-18, 9 fr., pap. vél., 20 fr.; ibid., 1822, 4 vol. in-8, portr., 20 fr., pap. vél., 40 fr.; ibid., 1828, 4 vol. in-8, portr., 28 fr.

COLLIN DE BAR (Alexis-Gilles-Henri), né à Pondichéry en 1768, d'une famille ancienne, originaire de Lorraine, fut nommé en 1785 secrétaire de l'intendance de Pondichéry, puis président de la cour supérieure de la même colonie. Il est mort en 1820 à Paris, où il résidait depuis quelques années. Il a donné une *Histoire de l'Inde ancienne et moderne*, ou *l'Indoustan considéré relativement à ses antiquités, à sa géographie, à ses usages, à ses mœurs, à la religion de ses habitants, à ses révolutions politiques, à son commerce et à son*

état actuel; avec une carte de l'Inde et les subdivisions actuelles de l'Indoustan, avec des pièces inédites à l'appui, Paris, 1814, 2 vol in-8, 6 fr.; ouvrage estimé et rempli de détails très-curieux. On prétend que sa famille descendait des anciens comtes de Bar.

COLLIN DE SUSSY (Jean-Baptiste, le comte), ministre du commerce sous Bonaparte, à l'époque de la création de ce ministère en 1812, avait déjà, dès le commencement de la révolution, exercé plusieurs places importantes, et rempli plusieurs missions, presque toutes relatives à l'administration des douanes. Il était très-versé dans la science de l'économie politique; mais souvent ses maximes n'étaient point d'accord avec les volontés du maître, qui tenait à l'exécution du système continental; en sorte qu'il lui fut difficile de faire tout le bien qu'il désirait; mais il atténua un peu le mal qui serait résulté pour le commerce de l'exécution littérale de la volonté de Bonaparte. Pendant les cent-jours, il fut pair de France, et président de la chambre des comptes. Sous la deuxième restauration, il vécut dans la retraite jusqu'en 1819, où il rentra à la chambre des pairs. Il mourut à Paris en 1826.

COLLIN (Henri), poète allemand, né à Vienne en Autriche vers 1772, et mort en 1811 dans la même ville, où il exerçait les fonctions de membre du département des finances, a laissé six tragédies : *Regulus*, *Coriolan*, *Polixène*, *Balboa*, *Bianca della porta* et *Méon*, qui l'ont placé dans l'opinion de ses compatriotes immédiatement au-dessous de Schiller, qu'ils regardent comme leur premier poète tragique. On a encore de lui des chants de guerre qu'il fut chargé de composer pour enflammer le courage des milices. Plusieurs se font remarquer par la grandeur des idées, l'énergie des expressions et la beauté des images. On les trouve dans le *Recueil des poésies lyriques de Collin*, Vienne, 1812, in-8.

COLLINGWOOD (Cuthbert, lord), amiral anglais, naquit en 1748, à Newcastle-sur-Tyne, d'un négociant qui lui fit faire les études nécessaires pour entrer dans la marine. Il commença sa carrière en 1761, et dut son élévation rapide à sa valeur. De grade en grade, il parvint jusqu'à celui d'amiral. Les circonstances les plus remarquables où il se distingua, sont le *combat du cap St.-Vincent* (14 février 1797), et la *bataille de Trafalgar* (22 octobre 1805), où il prit le commandement de la flotte anglaise, après la mort de l'amiral Nelson. En récompense de sa belle conduite dans cette affaire, il fut nommé pair d'Angleterre, et le parlement lui vota une pension de 2,000 liv. sterling, reversible sur ses enfants. Malgré le mauvais état de sa santé, Collingwood continua de commander la flotte de la méditerranée, et mourut en 1810, à bord du vaisseau *La ville de Paris*, stationné devant Minorque.

COLLINI (Côme-Alexandre), savant italien, naquit à Florence en 1727, fit ses études à Pise, où il allait prendre ses grades en droit, lorsqu'il perdit son père en 1749. Alors, renonçant à la carrière du barreau, il alla en Suisse, puis à Berlin : il n'avait que 20 ans, lorsque Voltaire le prit pour son secrétaire, et le conserva pendant six ans. Ce fut sous les

auspices de ce poëte que Collini devint précepteur chez le comte de Sauer à Strasbourg. En 1759, il devint secrétaire intime de l'électeur Bavo-Palatin, qui le nomma son historiographe, et lui donna la place de directeur du cabinet d'histoire naturelle de Manheim. Il est mort dans cette ville en 1806. Ses principaux ouvrages sont : *Discours sur l'histoire d'Allemagne*, 1761, in-8 ; *Précis de l'histoire du palatinat du Rhin*, 1763, in-8, 3 fr. ; *Dissertation historique et critique sur le prétendu cartel envoyé par Charles-Louis, électeur-palatin au vicomte de Turenne*, 1767, in-8 ; *Journal d'un voyage qui contient différentes observations minéralogiques*, Manheim, 1776, in-8, avec 15 pl., 7 fr. ; *Considérations sur les montagnes volcaniques*, 1781, in 8, avec une pl., 2 fr. ; *Remarques sur la pierre élastique du Brésil, et sur les marbres flexibles qui sont à Rome dans le palais Borghèse*, 1805, in-8 ; *Exposé de la capitulation de Manheim*, 1794, in-8 ; *Lettres sur l'Allemagne*, 1784, in-8. Elles ont été traduites en français sous le titre de *Voyage de Riesbeck en Allemagne*, Paris, 1793, 3 vol. in-8, 6 à 8 fr. ; *Mon séjour auprès de Voltaire, et Lettres inédites que m'écrivait cet homme célèbre, jusqu'à la dernière année de sa vie*, ouvrage posthume, Paris, 1807, in-8, 5 fr.

COLLINS (Antoine), né à Heston en 1676, d'une famille noble et riche, trésorier du comté d'Essex, occupe une place dans la liste des incrédules. Il passa presque toute sa vie à écrire contre la religion, cette seule ressource sûre et solide des pauvres mortels, et mourut en 1729, à Harley-Square, après avoir protesté « qu'il avait toujours » pensé, que chacun devait faire tous ses efforts » pour servir de son mieux Dieu, son prince et sa » patrie, et que le fondement de la religion consistait dans l'amour de Dieu et du prochain. » Déclaration contradictoire à tout ce qu'il a écrit. Car s'il y a un Dieu, on doit lui rendre un culte, de l'aveu du spinosiste, auteur du *système de la nature*; et s'il y a une loi d'aimer le prochain, il n'y a que la religion qui puisse en être la sanction et la garantie. Les principaux ouvrages par lesquels il a signalé son incrédulité, sont : *Essai sur l'usage de la raison, dans les propositions dont l'évidence dépend du témoignage humain*, plein d'une fausse logique et propre à jeter les esprits faibles dans le désolant état du scepticisme; *Recherches philosophiques sur la liberté de l'homme*, ouvrage si bon, dit un auteur fort suspect, que le docteur Clarke y répondit par des injures. Ne prendrait-il pas comme tant d'autres les raisons pour des injures? Celles de Clarke étaient bien capables d'embarrasser son adversaire : *Discours sur les fondements et les preuves de la religion chrétienne*, avec une *Apologie de la liberté d'écrire*; *Modèle des prophéties littérales*. C'est une suite du livre précédent, réfuté par divers écrivains, surtout par le docteur Jean Rogers, dans sa *Nécessité de la révélation divine*; *Discours sur la liberté de penser*; ouvrage qui fit beaucoup de bruit dans sa naissance, et qui n'est plus lu qu'en Angleterre par les partisans de

Collins. Il fut traduit en français en 1714, in-8.

COLLINS (Jean), né à Wood-Eaton, près d'Oxford, en 1624, membre de la société royale de Londres en 1667, procura l'édition des meilleurs livres de mathématiques. Il a publié aussi une *Arithmétique* en anglais, 1665, in-fol. On le nommait le *Mersenne anglais*, et il méritait ce titre. Il était en commerce avec tous les savants de l'Europe. Les Anglais prétendent qu'on peut prouver clairement par son *Commercium epistolicum de analysi promotâ*, 1712, in-4, que c'est à lui qu'on doit l'invention de la méthode analytique. Cet habile mathématicien mourut en 1683.

COLLINS (Villiams), poëte anglais, né à Chichester en 1720, y mourut en 1756. Il se fit connaître de bonne heure par des poésies qui ne reçurent pas d'abord du public l'accueil qu'elles méritaient. Après avoir vécu quelques années dans un état voisin de l'indigence, la succession d'un oncle changea entièrement et tout à coup son existence; mais ce passage rapide du besoin à l'aisance altéra ses facultés intellectuelles. Sa raison fut dérangée pendant quelque temps. On a de lui des *églogues* et des *odes* souvent sublimes, mais quelquefois obscures. Ses images sont agréables, mais n'ont pas toujours la couleur du sujet. Ses *OEuvres poétiques* ont été imprimées, Londres, 1800, pet. in-8, pap. vél., fig., 9 à 12 fr.; *ibid.*, 1804, in-4, avec fig., gr. pap., 50 fr.

COLLINS (Jérémie), l'un des ecclésiastiques le plus vertueux de l'église d'Irlande, avait fait ses études à Bordeaux, où il fut chargé pendant quelque temps des intérêts du séminaire. Son évêque, le docteur Moylan, le rappela en 1789 et le plaça à Cork dans la paroisse de Saint-Finbarr, où il travailla pendant 22 ans comme vicaire, et 18 comme pasteur et grand-vicaire. Il fut le directeur d'une petite communauté de cinq dames qui se consacraient à l'éducation de 150 filles pauvres de la ville. Cette institution est devenue l'ordre de la *Présentation* qui a fondé 30 maisons où sont élevées gratuitement 20,000 filles de la classe pauvre, et qui en habillent le plus grand nombre. Collins avait aussi établi une autre congrégation pour l'éducation des garçons. Il est mort universellement regretté à Cork, en 1829.

COLLIUS (François), docteur de Milan au 17^e siècle, se rendit très-célèbre par son traité *De animabus paganorum, libri v, cum altera parte quæ libris iv constat*, Mediolani, 1622-23, 2 v. in-4, 18 à 27 fr. La réimpr. de 1738 est moins chère, 12 fr. Il y examine quel est le sort dans l'autre vie de plusieurs païens illustres. Il forme des conjectures sur des choses dont la connaissance n'appartient qu'à Dieu. Il ne désespère pas du salut des sept sages de la Grèce, ni de celui de Socrate; mais il damne sans miséricorde Pythagore, Aristote et plusieurs autres, quoiqu'il reconnaisse qu'ils ont connu le vrai Dieu. Il est à croire que si ce juge des morts avait bien apprécié la vie et le caractère de ses élus, il ne leur eût pas fait un meilleur sort qu'à ses réprouvés. Un auteur moderne, très-judicieux, leur trouve à peu près un mérite égal : il ne

voit, dans ces anciens sages, qu'une troupe de misanthropes, tristes jouets de leur orgueil, qui, s'efforçant tour à tour d'en varier la forme, donnèrent dans les écarts les plus insensés. Il méprise ce triste censeur, qui n'excepte que ses vices de ce qui le fait continuellement gémir; et ce moqueur cynique qui, la lanterne à la main, cherche l'homme en plein midi, et se condamne à n'habiter qu'un tonneau pour le plaisir puéril de l'ostentation, et ce vagabond superbe, qui jette ses biens à la mer pour aller redire de côte en côte qu'il porte tout avec lui. « Le fameux Socrate, poursuit-il, n'est point exempt de tache; il s'en faut bien: l'amour contre nature a flétri sa vie, et sa mort est déshonorée par ce lâche respect humain, qui lui fit faire son bizarre sacrifice à Esculape. L'empereur philosophe, dont le panégyrique coûta trente ans de travail à Pline, s'abandonna aux dernières infamies. Il fut, jusqu'aux remontrances que lui fit Pline le Jeune, un des plus cruels persécuteurs des chrétiens. Le chef tant vanté de l'école péripatéticienne n'a pu cacher sa lâche passion pour une femme publique, qui lui fit supplanter son meilleur ami. La mort de plusieurs autres n'est devenue fameuse que par les excès et le désespoir qui la leur procurèrent. Ils n'étaient pas plus irréprochables dans la recherche des honneurs et des biens de la fortune, ces imposteurs qui faisaient de si belles leçons de désintéressement et de modestie. Le cynique méprisant, dont nous avons déjà parlé, foula aux pieds le faste de Platon, mais avec un orgueil plus fastueux encore et plus insupportable. L'instituteur vanté d'Alexandre le Grand est compté parmi ses plus lâches adulateurs. Pythagore et Zénon tentèrent d'usurper la souveraine puissance. Enfin, Hippias périt en voulant subjuguer sa patrie. Tels étaient les coryphées des sectes les plus fières de leurs vertus: car je ne parle ni d'Épicure ni de son école, ni de son troupeau, comme l'appellent d'autres philosophes, qui, par ce seul mot, en donnent une idée juste quant à l'honnêteté et aux devoirs. » (VOY. ANDRADA, THOMAS, LUCIEN, ZÉNON, etc.) Du reste, l'ouvrage de Collus n'est, à proprement parler, qu'un jeu d'esprit choisi par l'auteur, pour faire parade de son érudition. Il y en a effectivement beaucoup dans son livre; mais il y a encore plus d'inconsidération et de vanité. On a aussi de lui: *Conclusiones theologicæ*, 1609, in-4; et un traité *De sanguine Christi*, plein de recherches et de citations, digne du précédent, mais plus commun: il parut à Milan en 1617, in-4, 10 à 15 fr.

COLLOREDO (Rodolphe), comte de Wald-Sée, chevalier de Malte, grand-prieur de Bohême, et maréchal général des armées des empereurs Ferdinand II et Ferdinand III, né en 1585, se signala par sa valeur et par son attachement à la maison d'Autriche. Il mourut en 1657.

COLLOREDO (Jérôme-Joseph-François de PAULE de), archevêque de Saltzbourg, et en cette qualité prince du Saint-Empire, légat apostolique et primat d'Allemagne, naquit en 1732, et fut élevé au siège de Saltzbourg le 14 mars 1772. Fils d'un mi-

nistre de Joseph II, empereur d'Autriche, il aida ce prince à exécuter son plan de réformes ecclésiastiques. Il adressa, en 1782, une lettre pastorale aux curés de son diocèse, dans laquelle il blâme le luxe des églises, désapprouve les images et les tableaux, et taxe de *superstition* quelques pratiques de dévotion particulières aux catholiques. Il apprend dans la même lettre à ceux qui se destinent aux fonctions du ministère, que l'instruction qu'ils puiseraient dans l'Écriture sainte et les saints Pères ne ferait d'eux que des pasteurs médiocres; qu'ils doivent surtout s'appliquer à l'étude des beaux arts, de l'économie rurale, de la physique, de l'histoire naturelle. Ces sciences sont sans doute loin d'être déplacées dans un ministre de Dieu, mais ne peuvent guère être la matière d'une recommandation dans une instruction pastorale. A ces singulières instructions l'archevêque Collorédo mêle quelquefois des assertions téméraires; avançant que le culte des saints n'est pas un point essentiel de la religion, et en parlant avec peu de respect, il s'élève contre les *grimaces religieuses* et la *charlatanerie ecclésiastique*. L'évêque de Pistoie et plusieurs autres prélats adoptèrent cette doctrine: l'un d'eux, F. S. de Salm, évêque de Gurck, alla encore plus loin: il dispensa ses curés du bréviaire; heureusement d'autres prélats, à la tête desquels figurent le cardinal de Migazzi, archevêque de Vienne, le cardinal de Frankenberg, archevêque de Malines, et l'évêque de Neustad-Kerens, s'élevèrent contre ces innovations. Cette lutte se termina à la mort de Joseph II, arrivée en 1790. On dit que ce prince regretta, à ses derniers moments, d'avoir été si mal conseillé. L'archevêque de Saltzbourg vécut assez pour être témoin des funestes suites de ces innovations; il en fut même la victime. Son siège, qui durait depuis 16 siècles, fut compris dans le système des sécularisations, et cessa d'exister. Collorédo, forcé de donner sa démission, se retira à Vienne, avec une pension qu'il avait reçue en indemnité, et mourut dans cette ville en 1812. Si, comme archevêque, Collorédo a mérité le blâme de tous ceux qui sont attachés au maintien des traditions de l'Église et de sa discipline, il a acquis, comme prince temporel, l'amour et l'estime de ses sujets, par une sage administration. Il fit le sacrifice d'une partie de ses revenus pour préserver ses états de la famine; ordonna une nouvelle répartition d'impôts qui pesaient trop sur la classe industrielle et pauvre, s'appliqua à faire régner la justice dans ses états, et encouragea l'étude des lettres, par la protection qu'il accorda aux savants.

COLLOT (Germain), chirurgien français sous Louis XI, est le premier de la nation qui tenta l'opération de la pierre par le grand appareil. Avant lui on appelait des chirurgiens italiens pour cette maladie. Collot, les ayant vu opérer, s'essaya sur des cadavres, et enfin sur un criminel condamné à mort. Ce misérable soutint courageusement l'opération, et par ce moyen il racheta sa vie (Louis XI la lui ayant accordée en cas qu'il échappât), et ne fut plus tourmenté de la pierre. Collot fut récompensé comme il le méritait. Sa famille, héritière de

son adresse, n'a cessé depuis de travailler avec les mêmes succès. — Philippe COLLOT, mort à Luçon en 1656, à 63 ans, mit en pratique les préceptes de l'art de ses pères avec une dextérité supérieure à celle qu'ils avaient montrée. Il dégagait leur manière d'opérer de tout ce qu'elle avait de rude et de difficile. Il était tellement occupé à Paris, que le cardinal Chigi, depuis Alexandre VII, ne put l'engager de se rendre à Cologne.

COLLOT-D'HERBOIS (Jean-Marie), membre de la Convention et du comité de salut public, était, avant la révolution, comédien ambulante, et avait exercé son art dans plusieurs villes, notamment à Lyon, où plus tard il se vengea cruellement de l'affront d'y avoir été sifflé. Il devint ensuite directeur d'un spectacle à Genève, et c'est là sans doute qu'il puisa ses premiers principes républicains que l'abus des liqueurs fortes fit dégénérer plus tard en une démente furieuse. Dans le fameux Noël de la Gironde, il est ironiquement appelé le *sobre Collot*, parce que, dans les dernières années de sa vie, il était presque continuellement ivre. Son audace, la force de son organe, et sa déclamation théâtrale lui donnèrent quelque ascendant dans le club des jacobins. Ce club ayant proposé un prix pour le meilleur ouvrage propre à faire connaître au peuple les avantages du nouvel ordre de choses (il s'agissait alors de la royauté constitutionnelle), Collot-d'Herbois composa à ce sujet un opuscule intitulé *l'Almanach du père Gérard*, qui fut couronné. Dès ce moment il se crut appelé à remplir les plus hautes fonctions. La victoire de Bouillé sur les insurgés de Nancy était devenue impopulaire, et il imagina de faire tourner à son avantage cette disposition des esprits. Appuyé par les jacobins, il présenta à l'Assemblée législative une pétition en faveur de quelques soldats du régiment de Châteauneuf, que les lois de leur pays avaient envoyés aux galères de Brest, pour avoir pris part à la sédition. Sa démarche obtint un plein succès, et ses protégés reçus par tous les clubs, de Brest jusqu'à Paris, comme des martyrs de la liberté, entrèrent en triomphe dans la capitale. Pétion, maire de Paris, autorisa, en leur honneur, une espèce de fête civique, et on les plaça sur un énorme char, au haut duquel paraissait Collot, entouré de petits drapeaux tricolores. Ils furent même présentés à l'Assemblée nationale, et c'est de cette époque que date l'usage du bonnet rouge. Collot, n'ayant pu obtenir le ministère de la justice qu'il avait brigué, se déclara un des ennemis les plus acharnés de Louis XVI, figura, au 10 août, parmi les membres de la nouvelle municipalité de Paris, et présida l'assemblée électorale qui le nomma, un des premiers, député à la Convention. Il contribua puissamment à faire adopter par la Convention la proposition d'abolir la royauté, et fut envoyé, à la fin de 1792, à Nice, d'où il écrivit à l'assemblée qu'il votait la mort du roi. Il seconda Robespierre dans tous ses projets, fut un des plus ardents persécuteurs des girondins, et, devenu membre du comité de salut public, contribua peut-être plus que personne aux excès qui signalèrent le règne de la ter-

reur. On délibérait un jour dans ce comité sur le parti à prendre pour se délivrer des personnes suspectes, et quelques-uns étaient d'avis de les déporter : « Il ne faut rien déporter, dit Collot, il faut » détruire tous les conspirateurs ; que les lieux où » ils sont détenus soient minés ; que la mèche soit » toujours allumée pour les faire sauter, si eux ou » leurs partisans osent encore conspirer contre la » république ; » et il osa répéter le même vœu à la Convention. La manière dont il remplit les missions qui lui avaient été confiées, dans les départements du Loiret et de l'Oise, le fit juger digne d'être choisi avec Fouché, pour être l'exécuteur des vengeances que la Convention nationale se proposait de faire peser sur la malheureuse ville de Lyon. Il y fit périr plus de seize cents personnes par les mains du bourreau, la fusillade et le canon. Un décret du 21 vendémiaire ordonna que Lyon serait démoli, et qu'on donnerait à ses ruines le nom de *Ville ou Commune-Affranchie*, et Collot écrivit à la Convention que *le voyageur verrait avec satisfaction sur les débris de cette ville superbe et rebelle, des chaumières éparses que les amis de l'égalité s'empresseraient de venir habiter*, etc. Il insulta par une proclamation à la désolation générale, qu'il appelait une *faiblesse anti-républicaine*, et y déclara qu'on traiterait comme suspects tous ceux qui auraient laissé apercevoir sur leur physionomie, ou dans leur propos, quelque signe de tristesse ou de compassion. Une pétition ayant été rédigée contre lui, Collot, qui avait été appelé à Paris par le comité, parvint à imposer silence à ses adversaires, et l'ordre de continuer les exécutions fut réitéré. Cependant la division commençait à se mettre parmi les chefs révolutionnaires. Collot-d'Herbois ayant été attaqué le 23 mai 1794, en rentrant chez lui, à une heure du matin, par un jeune homme nommé *Admiral*, qui lui tira, sans l'atteindre, deux coups de pistolet, vit son influence s'accroître par cet événement. Il porta ainsi ombrage à Robespierre, qui se déclara son ennemi, et forma, avec Saint-Just et Couthon, ce ridicule triumvirat, dont la journée du 9 thermidor fut le terme. Après avoir contribué à la chute de Robespierre, Collot-d'Herbois fut lui-même dénoncé par Lecointre de Versailles, puis par Merlin de Douai ; ses collègues, les journaux, les pamphlets le couvrirent d'opprobre, et l'assemblée, cédant à l'indignation publique, le condamna à la déportation. On le transporta à la Guyane avec Billaud-Varennes, son ami. Ses efforts, pour soulever les noirs contre les blancs, le firent renfermer dans le fort de Sinnamary, où il fut attaqué d'une fièvre chaude. Dans un moment de délire, il but une bouteille de rhum qui lui brûla les entrailles, et, le 8 janvier 1796, au moment où on le transportait à l'hôpital de Cayenne, il expira dans des douleurs affreuses et dans les angoisses du remords, à l'âge de quarante-cinq ans. Collot a laissé plusieurs ouvrages, tels que les suivants : *Almanach du père Gérard pour 1792*, Paris, 1792, in-12, avec figures. Le père Gérard était un cultivateur breton, simple et honnête, que son bailliage avait député aux états généraux. Un anonyme

donna, à la même époque, l'*Almanach de l'abbé Maury*, ou *Réputation de l'Almanach du père Gérard*, in-32. Un assez grand nombre de pièces dramatiques, telles que *la Famille patriote*, ou *la Fédération*, pièce nationale, en deux actes et en prose, 1790, in-8; *Le Procès de Socrate*, ou *le Régime des anciens temps*, comédie en trois actes et en prose, 1791, in-8; *Adrienne*, ou *le Secret de famille*, comédie en trois actes et en prose, 1790, in-8; *Le paysan magistrat*, comédie en cinq actes et en prose, imitée de l'espagnol de Calderon, d'après la traduction de Linguet, 1777, in-8, etc. Il signa avec Barrère, Billaud-Varennes et Vadier, la *Réponse des membres des deux anciens comités de salut public et de sûreté générale aux imputations renouvelées contre eux par Lecoindre de Versailles*, an 3, in-8; et avec les deux premiers, la brochure intitulée; *Les membres de l'ancien comité de salut public au peuple français et à ses représentants*, an 3, in-8. Plusieurs de ses Lettres, Discours, Rapports ont été aussi imprimés, ainsi qu'une *Apologie* de sa conduite à Lyon, en réponse aux accusations qui avaient été dirigées contre lui. On retrouve quelques-unes de ses lettres imprimées dans le *Rapport fait* (par Courtois) *au nom de la commission chargée de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre et ses complices, et dans le rapport fait* (par Saladin) *au nom de la commission des vingt-un créée pour l'examen de la conduite des représentants du peuple*, Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois, Barrère et Vadier.

COLLOT (Pierre), docteur de Sorbonne et curé de Chevreuse, mort vers 1805, est auteur de plusieurs ouvrages estimés et très-souvent réimprimés: *Conversations sur plusieurs sujets de morale*, dédiées aux demoiselles de Saint-Cyr, 1768; *Instructions sur les dimanches et fêtes; l'esprit de Saint-François de Sales; explication des vérités de la religion chrétienne*.

COLLUTHUS, prêtre et curé d'Alexandrie, devint schismatique dans le temps qu'Arius mit au jour ses erreurs, vers l'an 315. Il s'avisait d'ordonner des prêtres, et eut la ridicule ambition d'usurper le gouvernement de son Eglise, et de former un épiscopat imaginaire, sous prétexte que cela lui était nécessaire pour s'opposer avec succès aux progrès de l'arianisme. Cet hérétique enseignait que Dieu n'a point créé les méchants. Le concile d'Alexandrie le condamna en 319, et déposa les prêtres qu'il avait ordonnés.

COLMAN (saint), *Colomannus*, fut martyrisé en Autriche le 13 octobre 1012. Son corps fut transféré de Stolckeraw à Mœck. Le Martyrologe romain fait mention de lui au 13 octobre, et l'Autriche l'a placé au nombre de ses saints.

COLMAN (George), célèbre auteur dramatique anglais, né en 1733, à Florence, d'un résident anglais près le duc de Toscane, et d'une sœur de la comtesse de Bath, se distingua de bonne heure par son goût pour la poésie, et prit ses degrés à Oxford, en 1758. Très-jeune encore, il s'associa avec Thornton, pour la publication du *Connaissieur*, feuille hebdomadaire, qui parut depuis le 31 janvier 1754

jusqu'au 30 septembre 1756, et dans laquelle on trouve de l'esprit et de la gaieté, mais peu de profondeur. Colman alla ensuite étudier la jurisprudence à l'école de droit de Lincoln's-Inn, mais ne se montra guère au barreau. En 1760, il donna au théâtre de Drury-Lane son premier ouvrage dramatique, intitulé: *Polly-Honeycomb*, qui fut applaudi, et, en 1761, *la Femme jalouse*, qui étendit la réputation de l'auteur. Cette pièce a été imitée par Desforges. Colman produisit successivement plusieurs autres comédies, dont une, *le Mariage clandestin*, en société avec Garrick. Il devint propriétaire de la *Chronique de Saint-James*, recueil périodique dans lequel il inséra un grand nombre de morceaux pleins de verve et d'originalité. La mort de lord Bath, arrivée en 1764, et celle de son héritier le général Pultney, en 1767, assurèrent à Colman une fortune indépendante. Il publia, vers cette époque, une traduction estimée des *Comédies de Térence*, et dirigea successivement les théâtres de Covent-Garden et de Hay-Market. Colman donna, en 1783, une traduction de l'*Art poétique* d'Horace, avec un commentaire dans lequel il émet l'opinion que cette épître du poète latin, mal à propos intitulée *Art poétique*, a été adressée à un des petits-fils de Pison, pour le guérir d'un penchant pour la poésie qui n'était pas accompagné de talent, en l'effrayant, sous prétexte de l'instruire, par le tableau des difficultés qu'offre la poésie. Colman mourut à Paddington, le 14 août 1794, des suites d'une attaque de paralysie qui lui fit perdre la raison. Ses *œuvres dramatiques* ont été recueillies à Londres, en 4 vol. in-8, 1777, et ses opuscules en prose, en trois vol., ibid., 1787.

COLMENAR (D. Jean ALVAREZ de): est auteur des *Délices de l'Espagne et du Portugal*, ouvrage curieux et beaucoup plus exact que ces sortes de descriptions n'ont coutume de l'être. L'édition la plus belle est celle de Leyde, 1715, 6 vol. in-12, fig., 6 à 7 fr.; mais elle est très-défigurée par les artifices et les impostures d'un sectaire fanatique, qui a laissé jusque sur les estampes l'empreinte de sa haine contre l'Eglise catholique. On a encore du même les *Annales d'Espagne et du Portugal*, Amsterdam, 1741, 4 vol. in-4, et 8 vol. in-12, fig., 10 fr.

COLMENARES (Diégo), espagnol, natif de Ségovie, curé de la paroisse de Saint-Jean, dans la même ville, mourut en 1651. On a de lui l'*Histoire de la ville de Ségovie, avec l'abrégé de celle de Castille*, en espagnol, Ségovie, 1637, in-fol., 6 à 8 fr.

COLNET (Charles-Joseph-Auguste-Maximilien de) naquit à Mondrepuy, en Picardie, le 7 décembre 1768. Son père, d'une des plus anciennes familles de cette province, était garde du corps de Louis XV, et se conduisit avec distinction à la bataille de Fontenoy. Colnet fit ses premières études au collège de Rebais, dirigé par les oratoriens, et entra ensuite à l'école militaire de Paris, où il fut le camarade de Bonaparte; mais il n'y resta que deux ans, et finit ses classes au collège de la Flèche. Il remporta tous les prix, et ses maîtres

avaient peine à concevoir sa facilité. Quand il sortit du collège, la France était en feu ; il vint à Paris à cette horrible époque où tous les honnêtes gens attendaient leur tour d'échafaud. Il étudia la médecine sous Cabanis et Corvisart, moins par goût pour cet art, que pour se soustraire à la requisition ; il y acquit en peu de temps des connaissances qui lui servirent dans l'occasion. Forcé de quitter la capitale par suite du décret qui bannissait les nobles, il se réfugia à Chaulny, chez un apothicaire, et y passa deux ans, livré exclusivement à l'étude des lettres. Il revint à Paris en 1797, et prit une boutique de libraire, rue du Bac, près le pont Royal. C'est à cette époque qu'il rédigeait les *Mémoires secrets de la république des lettres*, dont le dernier numéro fut saisi, et les *Etrennes de l'Institut*, qui eurent le même sort. Il attaquait avec la plus grande énergie, dans ce dernier ouvrage, l'organisation toute récente de ce corps savant d'où l'on avait banni Delille, Laharpe et Fontanes, pour y admettre de mauvais poètes et des athées. Son indignation alimentait sa verve, qui ne lui manquait jamais quand il y avait une injustice à combattre, un scandale à signaler, ou une lâcheté à flétrir. Le 18 brumaire avait donné à Colnet l'espoir que son ancien camarade Bonaparte rétablirait la monarchie des Bourbons, et il en était tellement convaincu, qu'il consentit à insérer une ode en son honneur dans l'ouvrage périodique qu'il rédigeait alors. Déçu dans ses espérances, Colnet lui déclara la guerre, et ne consentit jamais à poser les armes. Le général Bertrand, qui avait été de la même classe que lui à l'Ecole militaire, voulut essayer de le convertir, et lui adressa un de ses amis pour l'engager à venir le trouver aux Tuileries ; mais Colnet répondit à l'ambassadeur assez sèchement : « Dites-lui où je demeure, et, s'il veut me voir, qu'il vienne. » En 1813, il réunit son magasin de librairie de la rue du Bac à celui qu'il avait déjà quai Malaquais, et qui n'était séparé que par un mur mitoyen du ministère de la police générale. Son cabinet, que ses amis appelaient la *Caverne*, était le rendez-vous des mécontents. Réal y venait lui-même quelquefois, et leur disait : *On sait que vous clabaudiez ; mais vous n'êtes pas dangereux, on vous connaît pour des principiers*. Dès le commencement de la restauration, les royalistes marquants accouraient tous les jours à la *caverne*, surtout dans les moments de crise, les uns pour apporter des nouvelles, les autres pour en apprendre. Le *voisin* voyait avec inquiétude ces réunions quotidiennes, dont il connaissait l'esprit hostile ; il employa plus d'un moyen pour engager le chef de ces comités à les dissoudre ; mais c'était un motif puissant pour le *voisin* du *voisin* de les conserver. Une anecdote authentique prouvera à quel point Colnet poussait l'inflexibilité de caractère. Un des ministres de la police qui se sont succédé rapidement en 1814 et en 1815, lui envoya des émissaires qui s'introduisirent chez lui, sous prétexte d'acheter des livres, et ne négligèrent rien pour le corrompre. Ayant déjà son projet en tête, il causa longuement avec eux, et les remit au lendemain pour une réponse définitive : il avait fait

expres coïncider l'heure du rendez-vous avec celle de son dîner, qui consistait en un potage, qu'il mangeait dans une écuelle de terre, et un morceau de bœuf. Un ami intime, dont il avait exigé la présence, était témoin de l'entrevue. Les deux messagers du ministre arrivèrent au moment fixé. « Eh bien, monsieur, lui dirent-ils, avez-vous ré- » fléchi à notre conversation d'hier ? — Non, mes- » sieurs, parce qu'il n'y a qu'un homme corrompu » qui puisse réfléchir en pareille occasion ; mais je » vous ai priés de revenir, pour vous donner de- » vant un tiers la réponse que vous pouvez faire à » votre maître. Dites-lui de ma part que vous m'a- » vez vu dîner, et que mes repas n'annoncent guère » que je puisse me laisser tenter par son or ; ajoutez » qu'après celui qui accepte des propositions sem- » blables et celui qui les fait, l'homme le plus vil » est celui qui se charge de les transmettre. » Colnet cultivait la poésie avec succès. Il publia, en 1800, deux sautres très-spirituelles, intitulées : *La Fin du dix-huitième siècle*, et *Mon Apologie*, où les saines doctrines littéraires sont revêtues des formes les plus piquantes. En 1810, parut son poème intitulé : *L'Art de dîner en ville*, qui eut un grand succès. Il donnait aux poètes dans cet ouvrage des conseils dont il ne profitait pas pour lui-même, car c'est à peine si, dans le cours de sa vie, il a dîné dix fois en ville. Il haïssait l'étiquette, et cet homme qui recevait tant de visites, n'en rendait jamais aucune. Une chose digne de remarque, c'est que cet écrivain si piquant, habitué à ne saisir que le côté ridicule des objets, était doué d'un caractère grave et sérieux, et de la sensibilité la plus profonde. Le sort l'avait désigné pour juré dans l'affaire Bouton et Gravier en 1820. Le premier jour tout alla assez bien ; le lendemain, lorsque, d'après les graves dépositions des témoins, il prévoyait qu'il sera peut-être obligé de faire, *sur son honneur et sa conscience*, une déclaration qui entraînera la mort de deux hommes, sa physionomie se rembrunit ; bientôt ses traits se crispent et se décomposent ; enfin, d'émotion en émotion, il est saisi d'un tremblement nerveux, ses yeux se ferment, il tombe ; on l'em- » mène pour lui prodiguer des secours, la cour lui donne un suppléant, et il échappe par ce bouleversement subit de tout son être à l'horrible nécessité d'une sentence qu'il redoutait pour son cœur. En 1810, Colnet fit insérer des articles dans le *Journal des Arts*. En 1811, il passa au *Journal de Paris*, qu'il abandonna après la seconde restauration pour le *Journal général*. Colnet, arrêté en 1815, comme prévenu de correspondance avec Gand, dut sa liberté au crédit de M. Jay. En octobre 1816, il s'attacha à la rédaction de la *Gazette de France*, dans laquelle il a fait paraître, pendant près de 16 ans, tous les lundis, des articles toujours impatiemment attendus. Il avait l'habitude de signer ses articles, contrairement à l'usage des journalistes qui n'ap- » posent tout au plus que leurs initiales. Mais le style de Colnet avait un ton de bonhomie moqueuse qui aurait toujours fait reconnaître l'écrivain. En 1829, il se retira à Belleville ; c'est là que la révolution de juillet le surprit. Depuis plusieurs années il avait

prévu que l'esprit d'indépendance et de désordre, en pénétrant dans toutes les classes, amènerait en France un grand bouleversement ; il était convaincu que tout finirait par le sabre, et on l'a entendu dire plusieurs fois : « Celui qui doit nous gouverner un jour fume à présent sa pipe dans quelque corps de garde. » Sa haine pour la révolution s'accrut encore à la vue des dévastations du 13 février 1831. Qu'on se figure ce qu'il éprouva dans cette journée, lorsqu'il vit flotter sur la rivière tous les volumes de cette belle bibliothèque de l'archevêché, qu'il avait été chargé lui-même de mettre en ordre, à l'époque où le cardinal Fesch devait être archevêque de Paris. Il exprima son indignation dans une foule d'articles qui répondaient aux sympathies de tous les hommes éclairés. Colnet jouissait de deux pensions de 1, 200 fr., qu'il touchait l'une au ministère de l'intérieur, l'autre sur la cassette de Charles X ; la révolution les lui enleva. La mort vint le surprendre au milieu de ses travaux, dans une petite chaumière qu'il avait fait bâtir, et dont il n'a joui que deux mois. Il s'éteignit le 29 mai 1832, sans douleur, sans agonie, et consolé par l'espoir d'un monde meilleur. Ses principes religieux ne l'avaient jamais abandonné, et il avait pris pour devise cette maxime si vraie, si profonde de Bacon : « *Un peu de philosophie éloigne de la religion, beaucoup de philosophie y ramène.* » Il ne fut membre d'aucune académie, et quand on l'engageait à se mettre sur les rangs pour l'institut : « J'aime mieux, » répondait-il, que l'on demande « pourquoi je n'en suis pas, que si l'on demandait « pourquoi j'en suis. » Les articles si remarquables qu'il a donnés sous le titre de *Le Voisin de son Excellence*, ont été réunis dans l'*Ermite du faubourg Saint-Germain*, publié par Pillet. On a publié collectivement sous le nom de l'*Ermite de Belleville*, 2 vol. in-8, Paris, 1833, un choix d'opuscules politiques, littéraires et satiriques de Colnet, tirés de la *Gazette de France* et autres recueils périodiques.

COLOMB (Christophe) naquit en 1449, d'un père cardeur de laine, à Cogureto, village sur la côte de Gènes. Quelques voyages sur mer, et le bruit que faisaient alors les entreprises des Portugais, lui firent goûter la navigation. Il conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand que ce qu'on avait tenté jusqu'alors ; et par la seule inspection d'une carte de notre hémisphère, ou par un raisonnement tiré de la disposition du monde, il jugea, dit-on, qu'il devait y en avoir un autre ; il résolut d'aller le découvrir. Quelques auteurs racontent la chose un peu différemment. (V. BEHAÏM.) Gènes sa patrie l'ayant traité de visionnaire, et Jean II, roi de Portugal, ayant refusé son service, Colomb se rendit à la cour d'Espagne, où la reine Isabelle lui confia trois vaisseaux. Des îles Canaries où il mouilla, il ne mit que 33 jours pour découvrir la première île de l'Amérique, en 1492. Pendant ce petit trajet, son équipage ne cessa de murmurer ; il y en eut même qui dirent assez haut, que le plus court était de jeter dans la mer cet aventurier, qui n'avait rien à perdre, et qu'ils en seraient

quittes en disant qu'il y était tombé en contemplant les astres. Mais dès que ses compagnons de voyage eurent pris terre à l'île de Guanahani, l'une des Lucayes, ils saluèrent en qualité d'amiral et de vice-roi ce téméraire qu'ils voulaient noyer. Les insulaires, effrayés à la vue des trois bâtiments espagnols, gagnèrent les montagnes ; Colomb ne put prendre qu'une femme, à laquelle il fit donner du pain, du vin, des confitures et quelques bijoux : ce bon traitement fit revenir les Sauvages. Les Castillans leur donnaient pour de l'or, ce qu'en Europe on ne s'avisait pas de ramasser, des pots de terre cassés, des morceaux de verre et de faïence. Le cacique ou le chef de ces insulaires leur permit de construire un fort de bois dans l'île qu'ils avaient appelée l'*Espagnole*. Colomb y laissa 38 des siens et partit pour l'Europe. Ferdinand et Isabelle le reçurent comme il le méritait ; ils le firent asseoir et couvrir en leur présence comme un grand d'Espagne, l'anoblirent lui et toute sa postérité, le nommèrent grand-amiral et vice-roi du Nouveau-Monde, et le renvoyèrent avec une flotte de 17 vaisseaux en 1493. Il découvrit de nouvelles îles, comme les Caraïbes et la Jamaïque. Il serait mort de faim dans cette dernière île, sans un stratagème singulier. Il devait y avoir bientôt une éclipse de lune : il envoya chercher les sauvages des environs, leur reprocha leur dureté à son égard, les menaça qu'ils seraient bientôt un exemple terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols, et leur prédit que dès le soir la lune rougirait, s'obscurcirait et leur refuserait sa lumière. L'éclipse commença effectivement quelques heures après. Les Sauvages épouvantés, poussant des cris effroyables, allèrent se jeter aux pieds de Colomb, en lui jurant de ne plus le laisser manquer de rien. Colomb, après s'être fait prier quelque temps, se radoucit, et leur promit de demander à son Dieu de faire reparaitre la lune. Elle reparut quelques moments après ; et les infidèles, qui le regardaient déjà comme un homme d'une nature supérieure, furent convaincus qu'il disposait à son gré du ciel et de la terre. Ce fut au retour de cette expédition, en 1505, qu'il confondit ses envieux par une plaisanterie devenue célèbre. Ils disaient que rien n'était plus facile que ses découvertes, dues à un peu de hardiesse et à beaucoup de bonheur. Il leur proposa de faire tenir un œuf droit sur sa pointe ; et aucun n'ayant pu le faire il cassa le bout de l'œuf en appuyant un peu dessus, et le fit ainsi tenir. *Rien n'était plus aisé*, dirent les assistants. — *Je n'en doute point*, leur dit Colomb, *mais personne ne s'en est avisé, et c'est ainsi que j'ai découvert les Indes.* C'étaient ces mêmes envieux qui l'avaient mis mal auprès de Ferdinand et d'Isabelle. Des juges, envoyés sur ses vaisseaux mêmes dans son second voyage pour veiller sur sa conduite, le ramenèrent en Espagne les fers aux pieds et aux mains. On le retint quatre années, soit qu'on craignit qu'il ne prît pour lui ce qu'il avait découvert, comme ses ennemis l'avaient insinué, soit qu'on voulût lui donner le temps de se justifier. Enfin on l'avait renvoyé dans son nouveau monde ; et c'était dans cette troisième course qu'il

avait aperçu le continent à dix degrés de l'équateur, et la côte où l'on a bâti Carthagène. Colomb, de retour de ce dernier voyage, termina peu après à Valladolid, en 1506, une carrière plus brillante qu'heureuse. On a de ce célèbre navigateur : *De insulis nuper inventis epistola*, dans le second tome de l'*Hispania illustrata*, et dans les *Gesta Dei per Francos* : l'original est en espagnol ; il a été traduit en latin par Aliandre de Cosco. On lui a élevé une statue dans Gènes. Ferdinand Colomb, son fils, écrivit la *vie* de son père, traduite en français, Paris, 1681, 2 vol. in-12. Antoine Gallo, écrivain génois contemporain, a aussi donné sa vie dans le tome 22 des *Rerum italicarum* de Muratori. Les *Mémoires* de l'académie de Turin renferment une dissertation *della Patria di Cristofano Colombo*, imprimée ensuite séparément à Florence en 1808 avec des notes. Lanjuinais a publié en 1809 une notice fort intéressante sur cette dissertation. On trouve dans l'ouvrage intitulé *Psalterium hebræum, græcum, arabicum et chaldaicum*, publié par Agostino Giustiniani, Gènes, 1516, in-fol., une *vie de Colomb* qui fait partie des notes sur le psaume *Cæli enarrant gloriam Dei*. Colomb a été le sujet de différents poèmes, parmi lesquels on distingue *Columbus, carmen epicum*, par le P. Ubertin Cerrara, Rome, 1715 ; *Colomb dans les fers à Ferdinand et à Isabelle* par le D. Langeac, 1782 ; la *Columbiade*, en anglais, par J. Barlow, Philadelphie, 1807, édition magnifique. Améric Vespuce, négociant Florentin, a joui de la gloire d'avoir donné son nom à la nouvelle moitié du globe. Il prétendit avoir découvert le premier le continent. Quand il serait vrai qu'il eût fait cette découverte, dit l'auteur de l'*Essai sur l'Histoire générale*, la gloire n'en serait pas à lui : elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie et le courage d'entreprendre le premier voyage. Colomb en avait déjà fait trois en qualité d'amiral et de vice-roi, 5 ans avant qu'Améric Vespuce en eût fait un en qualité de géographe. Quant à Martin Behaim, auquel plusieurs auteurs attribuent la première connaissance du Nouveau-Monde, il est certain, supposé qu'il l'ait eue effectivement, qu'il ne fit rien pour la perfectionner ; mais il paraît vrai néanmoins que Colomb a tiré parti des notices qu'il en a laissées. (VOY. BEHAÏM.)

COLOMB (Don Barthélemy), frère de Christophe, laissa un nom par les *cartes marines* et les *sphères*, qu'il faisait fort bien pour son temps. Il avait passé d'Italie en Portugal avant son frère, dont il avait été le maître en cosmographie. Don Ferdinand-Colomb, son neveu, dit que son oncle s'étant embarqué pour Londres, fut pris par des corsaires, qui le menèrent dans un pays inconnu, où il fut réduit à la dernière misère ; qu'il s'en tira en faisant des cartes de navigation ; et qu'ayant amassé une somme d'argent, il passa en Angleterre, présenta au roi une mappemonde de sa façon, lui expliqua le projet que son frère avait de pénétrer dans l'océan, beaucoup plus avant qu'on n'avait encore fait : que ce prince le pria de faire venir Christophe, promettant de fournir à tous les frais de l'en-

treprise ; mais que celui-ci ne put venir, parce qu'il était déjà engagé avec la couronne de Castille. Une partie de ce récit, et surtout cette proposition faite au roi d'Angleterre, paraissent imaginaires. Quoi qu'il en soit, Barthélemy eut part aux libéralités que le roi de Castille fit à Christophe ; et, en 1493, ces deux frères, et Diègue Colomb, qui était le troisième, furent anoblis. Don Barthélemy partagea avec Christophe les peines et les fatigues inséparables des longs voyages où ils s'engagèrent l'un et l'autre. Il mourut à Saint-Domingue en 1514, comblé d'honneurs et de biens.

COLOMB (Don Ferdinand), fils de Christophe, entra dans l'état ecclésiastique et forma une riche bibliothèque qu'il laissa en mourant à l'église de Séville. C'est cette bibliothèque qu'on a surnommée la *Colombie*. Il écrivit la *Vie* de son père, vers l'an 1530. (VOY. COLOMB Christophe.)

COLOMBAN (saint), né en Irlande vers 540, apprit dès sa jeunesse les arts libéraux, la grammaire, la rhétorique, la géométrie. La nature l'avait doué de toutes les qualités de l'esprit et de tous les agréments de la figure. Il craignit les attraites de la volupté, et les vains plaisirs que le monde lui promettait, et se mit sous la conduite d'un saint vieillard, nommé Silen, dans le monastère de Bancor. Pour se détacher de plus en plus du monde, il passa dans la Grande-Bretagne, et de là dans les Gaules avec douze religieux. Un vieux château ruiné, dans les déserts des Vosges, fut sa première retraite. Une foule de disciples s'étant présentés à lui, il bâtit, en 590, un monastère dans un endroit plus commode, à Luxeuil, et bientôt un autre à Fontaine. Le roi Thierry l'exila à Besançon, à la sollicitation de Brunehaut, à laquelle le saint abbé donnait vainement des avis salutaires, avec une franchise inconnue de nos jours. Il passa ensuite en Italie, fonda l'abbaye de Bobio, et y mourut le 21 novembre 615, après avoir vu la vérification de la terrible prophétie qu'il avait faite, touchant la réunion de toutes les couronnes de France sur la tête de Clotaire. On a de lui une *Règle* qui a été longtemps pratiquée dans les Gaules, quelques pièces de *poésies*, quelques *lettres*, et d'autres ouvrages ascétiques qui se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*. Ce saint est fort maltraité par l'abbé Velly dans son *Histoire de France*, mais il est justifié d'une manière victorieuse, des fausses imputations de cet écrivain, dans l'avertissement du 12^e volume de l'*Histoire littéraire de France* (page 9.), par les bénédictins de Saint-Maur ; quoiqu'on ne puisse s'empêcher de lui souhaiter dans quelques occasions, surtout dans ses disputes sur la Pâque, où il se rapprochait des *quartodecimans*, plus de docilité et de modération. Ses *Oeuvres* ont été recueillies et ornées de remarques par Patrice Flemingus, et publiées par Thomas Sirinus, Louvain, 1667, in-fol., 10 à 15 fr.

COLOMBE (sainte), vierge et martyre de Cordoue, fut mise à mort par les Sarrasins en 853. — Il y a une autre sainte COLOMBE, vierge et martyre de Sens, où l'on croit qu'elle reçut la couronne du martyre en 273.

COLOMBEL (Nicolas), peintre, élève d'Eustache Le Sueur, né à Sotteville, près de Rouen, en 1646, demeura longtemps en Italie pour se former sur Raphaël et le Poussin, qu'il n'a cependant guère suivis. Son dessin est correct, ses compositions riches et accompagnées de beaux fonds d'architecture qu'il entendait bien, de même que la perspective. Mais son ton de couleurs est trop dur, et ses têtes, très-communes, se ressemblent toutes. Son chef-d'œuvre est un *Orphée jouant de la lyre*, qui est à la ménagerie de Versailles. Colombel mourut à Paris en 1717. Il était membre de l'académie de peinture.

COLOMBIER (Jean), médecin de la faculté de Paris, né à Toul en 1736, fut d'abord chirurgien-major dans le régiment de Colonel général (cavalerie). Nommé ensuite inspecteur général des hôpitaux et prisons du royaume, il eut beaucoup de part à l'établissement de l'hospice de Vaugirard et de l'hôtel de la Force, ainsi qu'aux premières réparations de l'Hôtel-Dieu, et à la réforme des hôpitaux de Lyon; enfin on lui donna l'inspection générale des hôpitaux militaires. Il mourut en 1789, épuisé par un travail opiniâtre. On a de lui : *Dissertatio de fusione seu cataractâ*, 1765, in-12; *Code de médecine militaire pour le service de terre*, 1772, 5 v. in-12; *Préceptes sur la santé des gens de guerre*, ou *Hygiène militaire*, Paris, 1775, in-8, réimprimé sous le titre d'*Avis aux gens de guerre*, 1719, in-8; *Médecine militaire*, ou *Traité des maladies tant internes qu'externes, auxquelles les militaires sont exposés dans leurs différentes positions de paix et de guerre*, Paris, 1778, 7 vol. in-8.

COLOMBIÈRE (Claude de la), jésuite célèbre, né à Saint-Symphorien, à deux lieues de Lyon, en 1641, se fit un nom par ses talents pour la chaire. La cour du roi Jacques l'écouta pendant deux ans avec plaisir et avec fruit; mais accusé et non convaincu d'être entré dans une conspiration, il fut banni de l'Angleterre. Il mourut en 1682, à Parai, dans le Charolais. C'est lui qui, avec Marie Alacoque, a donné une forme à la célébration de la solennité du *Cœur de Jésus*, et qui en a composé l'office. « Ce jésuite avait l'esprit fin et délicat, et on le sent malgré l'extrême simplicité de son style, dit l'abbé Trublet, en parlant de ses sermons publiés à Lyon, 1757, 6 vol. in-12. Il avait surtout le cœur vif et sensible; c'est l'onction du P. Cheminai, mais avec plus de feu : l'amour de Dieu l'embrasait. Tout dans ses sermons respire la piété la plus tendre, la plus vive : je n'en connais point même qui ait ce mérite dans un degré égal, et qui soit plus dévot sans petitesse. » Le célèbre Patru, son ami, en parlait comme d'un des hommes de son temps, qui pénétrait le mieux les finesses de notre langue. On a encore de lui des *Reflexions morales*, et des *Lettres spirituelles*.

COLOMBINI (Jean), fondateur de l'ordre des jésuates de Saint-Jérôme, était natif de Sienne. Son esprit de retraite, ses austérités, sa piété, répandirent tant d'édification, que plusieurs personnes désirèrent de l'imiter, et, en peu de temps,

on vit naître un nouvel ordre de religieux. Urbain V approuva cet institut en 1367, à Viterbe. Jean-Colombini ne survécut que 35 jours à cette approbation, étant mort le 31 juillet 1367. Ses religieux suivirent la règle de saint Augustin. Le nom de *jésuates* leur fut donné, parce que le fondateur avait toujours le nom de *Jésus* à la bouche. Ils y ajoutèrent celui de saint Jérôme, parce qu'ils le prirent pour leur protecteur. Pendant plus de deux siècles, les jésuates n'ont été que frères lais. Paul V leur permit, en 1606, de recevoir les ordres sacrés. Dans la plupart de leurs maisons, ces religieux s'occupaient à la pharmacie. Clément IX les supprima en 1668. Il y a cependant encore en Italie quelques maisons de religieuses du même ordre. Le pieux Moriggia, général des jésuates, a écrit la *vie de Jean Colombini*, et celle de ses premiers disciples.

COLOMBO (Réaldo), célèbre anatomiste du 16^e siècle, né à Crémone, a répandu beaucoup de lumières sur divers points d'anatomie, et décrit avec plus d'exactitude et de clarté que Servet la circulation pulmonaire. On lui doit *De re anatomicâ*, libri xv, Venise, 1559, in-fol., 6 à 7 fr.; ouvrage qui lui fit une grande réputation, et qui obtint plusieurs édit. Les meilleures sont celles de Paris, 1562, in-8, et Francfort, 1590, à cause des observations de Jean Posthius.

COLOMBO (Dominique), poète italien, né à Brescia en 1749, embrassa l'état ecclésiastique, mais un peu contre son goût, comme il le rapporte lui-même dans une histoire de sa vie en vers. Il fut nommé professeur de belles-lettres à Brescia, et forma plusieurs disciples qui se distinguent aujourd'hui dans la carrière littéraire. Il critiqua sévèrement le style adopté par Alfieri dans ses tragédies : on l'attaqua vivement, il se défendit avec force et se vit soutenu dans cette lutte par Corriani, auteur des *Secoli della letteratura italiana*; mais le succès qu'obtint ce poète tragique contribua plus à faire tomber sa censure que tout ce qu'il avait pu dire pour sa défense. Cette dispute l'ayant un peu dégoûté du séjour des villes, Colombo se retira dans les champs de Gabbiano, où il vécut au milieu des bergers. Au rétablissement de la paix, il fut appelé de nouveau à la chaire d'éloquence de Brescia; mais il refusa de quitter son cher village de Gabbiano, où il mourut en 1813. Parmi ses ouvrages, on distingue particulièrement deux églogues que le célèbre abbé Parrini inséra dans le *Journal encyclopédique* de Milan (tom. 10, 1781; tom. 5, 1792). Il a encore laissé : *Piaceri della solitudine*, Brescia, 1781; *Il dramma e la tragedia d'Italia*, dissertazione, Venise, 1794; *Sciolti*, ou *Poésies champêtres en vers libres*, Brescia, 1796.

COLOMEZ (dom Juan), jésuite espagnol, né à Valence en 1732, se retira en Italie après la suppression de son ordre, et y composa trois *tragédies* en vers italiens, qui méritèrent les éloges des littérateurs : la première, intitulée *Coriolan*, parut en 1779; *Inès de Castro*, la seconde, en 1781, et *Sciptone a Cartagine*, en 1783. On ignore l'époque

de la mort de ce poète inconnu en Espagne, mais très-estimé en Italie.

COLOMIÉS (Paul), né à la Rochelle en 1638, d'un médecin protestant, parcourut la France et la Hollande, et mourut à Londres en 1692. La république des lettres lui doit plusieurs ouvrages sur les citoyens qui l'ont illustrée : *Gallia orientalis*, 1709, in-4, 5 à 6 fr., avec ses autres *opuscules*, par les soins du savant Fabricius, Paris, 1731, avec les notes de la Monnaye. Cet ouvrage, plein d'érudition, roule sur la vie et les écrits des Français, savants dans les langues orientales ; *Italia et Hispania orientalis*, avec des notes de Wolf, Hambourg, 1730, in-4, 6 à 8 fr., dans le goût du précédent ; *Bibliothèque choisie*, en français, avec les remarques de la Monnaye, Paris, 1731 ; on y voit une grande érudition bibliographique ; *la Vie du P. Sirmond*, 1671, in-12 ; *Theologorum presbyterianorum incon.* Il fait éclater dans cet ouvrage son attachement pour le parti des évêques. Le ministre Jurieu, beaucoup moins impartial et moins honnête homme que Colomiés, le traita fort mal dans son livre de l'*Esprit Arnauld*. Des *Opuscules critiques et historiques* recueillis et mis au jour en 1709, par Albert Fabricius ; *Mélanges historiques*, etc., in-12. C'est un recueil de plusieurs petits traits curieux et agréables, sur quelques gens de lettres. Il a composé plusieurs autres ouvrages que nous ne pouvons citer ici. Colomiés n'était pas un savant à découvertes. Son talent était de profiter de ses lectures : il mettait à part les choses singulières, et en ornait ses livres. Il y a du bon dans les siens ; mais l'ordre y manque. Il connaissait bien la bibliographie, et il a été utile à ceux qui se sont appliqués à cette science.

COLOMME (Jean-Baptiste-Sébastien), supérieur des barnabites, né à Pau en 1712, mort à Paris en 1788. On lui doit : *Vie chrétienne, ou Principes de la sagesse*, 1774, 2 vol. in-12 ; *Dictionnaire portatif de l'Écriture sainte*, 1775, in-8 ; *Manuel des religieux*, 1779, in-12 ; *Éternité malheureuse, ou Les supplices éternels des réprouvés*, traduit du latin de Drexilius, Paris, 1788, in-12, avec une préface contre les incrédules ; une nouvelle traduction des *opuscules de Thomas à Kempis*.

COLON (François), né à Nevers en 1764, mort en 1812, étudia la médecine à l'université de Paris, et devint chirurgien de l'hospice de Bicêtre. Il proposa plusieurs réformes utiles qui ont été adoptées avec succès, et fut un des premiers et des plus ardents propagateurs de la vaccine en France. Il a laissé plusieurs ouvrages sur ce sujet : *Essai sur l'inoculation de la vaccine, ou Moyen de préserver pour toujours et sans danger de la petite vérole*, Paris, 1801, in-8 ; *Recueil d'observations et de faits relatifs à la vaccine, auxquels on a joint les procès-verbaux de la contre-épreuve*, Paris, 1801, in-8.

COLONIA (Dominique de), né à Aix en 1660, jésuite en 1695, mourut à Lyon en 1741. Cette ville qui le posséda pendant 59 ans, lui faisait, par estime et par reconnaissance, une pension annuelle. Les

fruits de ses travaux littéraires sont une *Rhétorique* en latin, in-12, ouvrage très-méthodique, et orné d'exemples bien choisis ; la *Religion chrétienne autorisée par les témoignages des auteurs païens*, Lyon, 1718, 2 vol. in-12 ; Paris, 1826, in-8, avec 2 fig., 7 fr. Colonia avait lu cet ouvrage par parties dans l'académie de Lyon, dont il était membre ; cette compagnie applaudit à l'entreprise et à l'exécution. L'auteur n'avait jamais séparé l'étude de la religion, de celle des auteurs profanes : on le voit assez par les recherches qui enrichissent cet ouvrage ; *Histoire littéraire de la ville de Lyon*, avec une *Bibliothèque des auteurs lyonnais sacrés et profanes*, Lyon, 1728-30, 2 vol. in-4, 8 à 12 fr. L'historien a omis beaucoup d'écrivains lyonnais, et a parlé ou superficiellement ou inexactement de plusieurs autres ; *Antiquités de la ville de Lyon avec quelques singularités remarquables*, Lyon, 1701, in-4, 5 fr. ; *Bibliothèque des livres jansénistes*, 2 vol. in-12, censurée à Rome en 1749, refondue, corrigée et augmentée, sous le titre de *Dictionnaire des livres jansénistes*, 1752, 4 vol. in-12. (Les trois derniers vol. sont du P. Patouillet.) On trouve à la fin une *Bibliothèque anti-janséniste*. Son zèle contre cette secte la lui fait souvent apercevoir où elle n'est pas : ce qui peut être en partie l'effet de sa précipitation ou d'un excessif attachement à des sentiments qui ne sont que des opinions, et en partie, de la difficulté de saisir toujours avec sûreté et avec justesse les traces d'une hérésie insidieuse et dissimulée, qui, plus que toute autre, a su s'envelopper dans les équivoques et les subtilités du langage. Le P. de Colonia était très-versé dans l'étude de l'antiquité et la connaissance des médailles : s'il est vrai qu'il se trompa un jour sur une pièce de nouvelle fabrique, qu'il crut être fort ancienne, on aurait tort de conclure de là contre son savoir réel, puisqu'il n'y a aucun genre de science où les plus habiles n'aient fait des bévues, et que d'ailleurs l'étude des antiques offre des occasions d'erreur, où les savants sont pris plus aisément que les ignorants.

COLONNA (Jean) est un de ceux qui ont le plus contribué à la grandeur et à l'élévation de sa famille, l'une des plus illustres d'Italie, et très-féconde en grands hommes. Fait cardinal par Honorius III en 1216, et déclaré légat de l'armée chrétienne, il contribua beaucoup à la prise de Damiette, par l'ardeur avec laquelle il anima les chefs et les soldats. Les Sarrasins l'ayant fait prisonnier le condamnèrent à être scié par le milieu du corps ; mais sur le point de subir ce supplice barbare, sa constance surprit si fort ces infidèles, qu'il lui donnèrent la vie et la liberté. Il mourut en 1245. L'hôpital de Latran est un monument de sa piété.

COLONNA (Jean), dominicain, de la même famille que le précédent, archevêque de Messine, fut chargé de plusieurs affaires importantes. Il mourut entre 1280 et 1290. On a de lui : *Traité de la gloire du Paradis* ; un autre du malheur des gens de cour ; *La mer des histoires*, jusqu'au règne de saint Louis, roi de France. Il ne faut pas confondre ce livre avec une compilation intitulée :

La mer des histoires, Paris, 1488, 2 vol. in - fol., et depuis avec des augmentations. Celle-ci est d'un théologien jacobin, nommé Brocard, qui la fit paraître en latin l'an 1475, sous le titre de *Rudimentum novitiorum*, in-fol.

COLONNA (Jacques) fut élevé au cardinalat par Nicolas III. Il eut beaucoup de part aux démêlés qui agitérent Rome sous Boniface VIII. La famille de ce pontife, qui était celle de Cajetan, du parti des guelfes, n'avait jamais été en bonne intelligence avec celle des Colonna, de la faction des gibelins. Les cardinaux de cette famille s'étaient opposés à l'élection de Boniface. Jacques Colonna et Pierre son neveu, cardinal comme lui, fâchés de n'avoir pas réussi à l'exclure, et craignant peut-être son ressentiment, se jetèrent dans Palestrine, où Sciarra Colonna, un de leurs cousins, commandait alors, et levèrent l'étendard de la rébellion. Boniface s'étant rendu maître de la ville, lança les foudres ecclésiastiques contre les séditeux, priva Jacques et Pierre de la pourpre, excommunia Sciarra, et mit leurs têtes à prix. Sciarra fuyant pour se mettre en sureté fut pris sur mer par des pirates, et mis à la chaîne. Philippe le Bel le fit délivrer à Marseille, où les pirates l'avaient conduit, et l'envoya en Italie l'an 1303, avec Guillaume de Nogaret, pour enlever Boniface. Ils surprirent le pontife à Anagni, où l'on dit que Sciarra Colonna lui donna sur la joue un coup de son gantelet. (*Voy. BONIFACE VIII.*) Jacques Colonna mourut en 1318.

COLONNA (François), né à Venise, et mort en cette ville en 1527, à l'âge de plus de 80 ans, était jacobin. Il s'est fait connaître par un livre singulier et rare, intitulé : *Hipnerotomachia Poliphili*, (c'est le nom sous lequel il s'est déguisé), imprimé à Venise en 1499, et en 1545, in-fol. Le style obscur et énigmatique de cet ouvrage a donné lieu à bien des interprétations arbitraires de la part de ceux qui ont cherché à l'approfondir. Des gens d'ailleurs pleins de bon sens ont prétendu y trouver les principes de toutes les sciences. Des adeptes y ont cherché le grand-œuvre, et n'ont pas manqué de l'y trouver. Ce livre a été traduit en français par Jean Martin, Paris, 1561, in-fol., 6 à 10 fr.

COLONNA (Fabrice), célèbre capitaine, fils d'Edouard Colonna, duc d'Amalfi, s'attacha au roi de Naples, et devint ennemi irréconciliable de la maison des Ursins, à laquelle il fit la guerre. Le roi de Naples le nomma connétable, et Charles V lui continua cette charge importante. Fabrice Colonna commandait l'avant-garde à la bataille de Ravenne en 1512, où il fut fait prisonnier. Alphonse, duc de Ferrare, le mit en liberté. Fabrice rendit à son tour de grands services à son libérateur contre Jules II. Il mourut en 1520, avec la réputation d'un homme également habile dans la politique et dans les armes.

COLONNA (Marc-Antoine) se signala dans les guerres d'Italie, principalement contre les Français. La paix ayant été conclue en 1516, François I^{er} l'attira dans son parti et en reçut de grands services. Il fut tué au siège de Milan en 1522, d'un coup de

coulevrine, que Prosper Colonna, son oncle, avait fait pointer contre lui sans le connaître. Il était dans la 50^e année de son âge.

COLONNA (Prosper), de la même famille, fils d'Antoine, prince de Salerne, embrassa le parti des Français, lorsque Charles VIII entreprit la conquête du royaume de Naples; mais sa politique le jeta ensuite dans le parti de leurs ennemis. En 1515 il entreprit de défendre le passage des Alpes contre les Français, qui le surprirent au moment qu'il dinait à Ville-Franche du Pô. Il fut fait prisonnier et mené en France. Dès qu'il eut sa liberté, il reprit les armes avec plus de vigueur. Egalement animé par la vengeance et par son courage, il défait les Français à la bataille de la Bicoque en 1522. Bonnivet ayant bloqué Milan quelque temps après, Colonna le força de s'éloigner. Ce général mourut l'année suivante en 1523, à 71 ans. Il avait une si grande réputation, qu'on n'entendait que ces mots dans le camp français : *Courage, Milan est à nous, puisque Colonna est mort.* Il fit la guerre avec plus de sagesse que d'éclat, manquant de l'activité nécessaire pour fatiguer ou surprendre l'ennemi, mais ayant une vigilance souvent extrême pour n'être pas surpris.

COLONNA (Pompée) eut pour tuteur Prosper Colonna, son oncle, dont nous avons parlé dans l'article précédent. Ce fut par son ordre qu'il s'attacha à l'état ecclésiastique. Son penchant était pour les armes, et il ne le quitta point. Pourvu de l'évêché de Riéti, de quelques abbayes et de plusieurs prieurés, il se battit en duel avec un espagnol, et fut si fâché qu'on vint les séparer, qu'il mit sa soutane en pièces. Léon X l'honora de la pourpre. Colonna, toujours emporté par son humeur guerrière, se signala dans les querelles qu'occasionna l'élection de Clément VII, qui le priva du cardinalat et de ses bénéfices : il prit Rome avec Hugues de Moncade. L'année d'après, 1527, le connétable de Bourbon vint assiéger cette ville, livrée au dedans à la discorde, et exposée au dehors aux armes des impériaux. Clément, arrêté au château Saint-Ange, eut recours à celui qu'il avait dépouillé du cardinalat. Colonna, assez généreux pour tout oublier, travailla à procurer la liberté du pontife, qui le rétablit, et lui donna la légation de la marche d'Ancône. Il mourut en 1532, à 53 ans, vice-roi de Naples. Ce cardinal aimait les lettres, et les cultivait avec succès. On a de lui un poème *De laudibus mulierum*, qu'on trouva en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. Il y célèbre les vertus de Victoire Colonna, sa parente, veuve du marquis de Pescaire, inviolablement attachée à la mémoire de son époux, auquel elle consacra son talent pour la poésie.

COLONNA (Marc-Antoine), duc de Palliano, grand connétable de Naples, vice-roi de Sicile, s'acquit beaucoup de gloire en commandant pour les Espagnols. Il combattit, en qualité de lieutenant général et de général des galères du pape, à la célèbre bataille de Lépante contre les Turcs en 1571. A son retour, Pie V, qui eut une joie extrême de cette victoire des chrétiens, voulut que Colonna entrât à Rome en triomphe, à l'imitation des anciens

généraux romains. On dressa des arcs triomphaux, sous lesquels il passa, accompagné des captifs, entre autres des enfants du bacha Ali. Il monta au Capitole, et vint de là au Vatican, où le pape entouré des cardinaux le reçut comme le chef du christianisme pouvait recevoir le vainqueur des infidèles, et le célèbre Muret fit son panégyrique. Il mourut en Espagne en 1585. — Marc-Antoine COLONNA est aussi le nom d'un savant cardinal de la même famille, qui fut archevêque de Salerne, et bibliothécaire du Vatican. Grégoire XIII, Sixte V et Grégoire XIV l'employèrent en diverses légations. Il mourut à Zagarolla en 1597.

COLONNA (Ascagne), savant cardinal, vice-roi d'Aragon, évêque de Palestrine, était fils de Marc-Antoine Colonna, duc de Palliano. Il mourut en 1608. On a de lui des *lettres* et d'autres ouvrages, entre autres un *traité* contre le cardinal Baronius, au sujet de la Sicile.

COLONNA (Frédéric), duc de Tagliacotti, prince de Butero, connétable du royaume de Naples, et vice-roi de celui de Valence, fut élevé à Madrid. Il rendit des services importants à Philippe IV. Son courage, sa probité et sa modération lui concilièrent tous les cœurs. Il mourut en 1641, à 40 ans.

COLONNA (Laurent-Onuphre), connétable de Naples, fut grand d'Espagne, chevalier de la Toison d'or, prince de Palliano et de Castiglione, et mourut en 1639. Il eut pour femme Marie Mancini, nièce du cardinal Mazarin, laquelle s'était flattée d'épouser Louis XIV. Elle s'est rendue célèbre par son apologie, qu'elle publia sous le titre de *Mémoires*, Cologne, 1676, pet. in-12, et en italien, 1678, par rapport aux différends qu'elle eut avec son mari. Elle mourut en 1715, laissant trois fils, dont le cadet Charles Colonna est mort cardinal en 1739.

COLONNA (Fabio), plus connu sous le nom de *Fabius Columna*, naquit à Naples en 1567, de Jérôme, fils naturel du cardinal Pompée Colonna. Il se livra dès sa plus tendre jeunesse à l'histoire naturelle et surtout à celle des plantes. Il chercha à les connaître dans les écrits des anciens; et, par une application opiniâtre, il dévoila à travers les fautes dont les manuscrits fourmillaient, ce qui aurait été caché pour tout autre, moins pénétrant, moins constant au travail. Les langues, la musique, les mathématiques, le dessin, la peinture, l'optique, le droit civil et canonique, remplirent les moments qu'il ne donnait point à la botanique. Les ouvrages qu'il a donnés dans ce dernier genre, étaient regardés comme des chefs-d'œuvre, avant qu'on jouit du fruit des travaux des derniers botanistes. On lui doit : *Plantarum aliquot ac piscium historia*, Naples, 1592, in-4, fig., 40 à 50 fr., accompagnée de planches gravées, selon quelques-uns par l'auteur même, avec beaucoup de vérité. La méthode qu'il suit fut très-applaudie. Il y en a une édition de Milan ou de Florence, 1744, in-4, fig., 6 fr.; *Minus cognitatum rariarumque stirpium descriptio : itemque de aquatilibus, aliisque nonnullis animalibus libellus*, Rome, 1616, 3 tom. pet. in-4, fig., 24 à 36 fr. Cet ouvrage, qu'on peut regarder comme une suite du précédent, reçut les mêmes éloges.

L'auteur, en décrivant plusieurs plantes singulières, les compare avec les mêmes plantes, telles qu'on les trouve dans les livres des anciens et des modernes. Cette comparaison lui donne lieu d'exercer souvent une critique judicieuse, contre Matthioli, Dioscoride, Théophraste, Plin, etc. L'auteur donna une seconde partie, à la sollicitation du duc d'Aquasparta, qui avait été très-satisfait de la première. L'impression de l'une et de l'autre fut confiée à l'imprimeur de l'académie des *Lyncæi*, compagnie de savants que ce duc avait formée, et dont l'objet était de travailler sur l'histoire naturelle. Cette société utile, qui ne subsista que jusqu'en 1630, c'est-à-dire jusqu'à la mort de son illustre protecteur, a été le modèle de toutes celles de l'Europe. Galilée, Porta, Achillini, Colonna en étaient les ornements; une *Dissertation sur les glossopètres*, en latin, qui se trouve avec un ouvrage d'Augustin Scilla sur les corps marins, Rome, 1747, in-4. Il a travaillé aux *Plantes de l'Amérique* de Hernandez, Rome, 1651, in-fol., fig.; une *Dissertation sur la pourpre*, en latin; pièce fort estimée, mais devenue rare, et réimprimée à Kiel en Allemagne, 1675, in-4, avec des notes de Daniel Major, médecin allemand. La première édition est de 1616, in-4.

COLONNE (Gilles), autrement GILLES DE ROME (*Ægidius Romæ*), général des augustins, puis archevêque de Bourges, fut le premier de son ordre qui enseigna dans l'université de Paris. Il assista au concile de cette ville de l'an 1281, où, quoique simple docteur, il parla pour les évêques contre les frères mendiants. Son siècle, selon la coutume d'alors de caractériser les docteurs célèbres par quelque épithète propre, le surnomma le *docteur très-fondé* (*Doctor fundatissimus*). Philippe le Hardi, à qui son métier l'avait rendu cher, lui confia l'éducation de Philippe le Bel. Le maître inspira à son élève le goût des belles-lettres. Ce fut pour ce prince qu'il composa le traité : *De regimine principum*, Rome, 1482, in-fol., 20 à 25 fr. Dans un chapitre de son ordre, on statua qu'on recevrait ses opinions dans les écoles. Colonne mourut à Avignon en 1316. Son corps fut porté à Paris, où l'on voit son tombeau chargé de cette épitaphe emphatique : *Hic jacet aula morum, vitæ munditiæ, archi-philosophiæ Aristotelis perspicacissimus commentator, clavis et doctor theologiæ, etc.* On a encore de lui divers ouvrages de philosophie et de théologie, Rome, 1555, in-fol.

COLONNE (François-Marie-Pompée), habile philosophe, laissa quelques ouvrages curieux, dont le principal est l'*Histoire naturelle de l'univers*, 1734, 4 vol. in-12. Il périt dans l'incendie de la maison qu'il habitait à Paris en 1726.

COLPANI (Joseph, le chevalier), littérateur et poète italien, né à Brescia, et mort dans cette ville en 1822, cultiva la poésie et les mathématiques. Il travailla au journal littéraire intitulé le *Café de Milan*, qui eut beaucoup de vogue en Italie, et publia plusieurs poèmes et autres ouvrages dont le recueil forme 6 v. in-8. On a publié après sa mort : *Ultime poesie del Cav. G. Colpani, con l'Elogio dell'autore*, Brescia, 1826, in-8, 3 à 5 fr.

COLQUHOUN (Patrice), écrivain politique et magistrat anglais, naquit en 1745, d'une famille ancienne, à Dumbarton en Ecosse. Devenu orphelin à l'âge de 16 ans, il passa en Virginie pour s'y adonner à différentes études, surtout au commerce. Pendant les six ans de séjour qu'il y fit, il parvint à réunir la connaissance des lois et de la science politique, à celle qu'exigent les relations commerciales. De retour dans sa patrie, il y établit une maison de commerce qui, en peu de temps, s'éleva à un haut degré de prospérité. C'était à Glasgow qu'il avait fixé sa demeure (1766). Il fut élu premier magistrat de cette ville en 1782. En 1792 il alla s'établir à Londres où il obtint successivement plusieurs places qu'il remplit avec distinction. Après avoir fourni une carrière honorable, il mourut en 1820; sa mémoire est entourée, en Angleterre, de la vénération publique. Ce qui honore surtout Colquhoun, c'est que pendant 40 ans qu'il remplit des fonctions publiques, il sembla s'occuper presque exclusivement de l'amélioration et du bien-être des basses classes de la société. C'est encore dans ce but qu'il composa plusieurs ouvrages tous écrits en anglais, dont les principaux sont : *Réflexions sur les causes qui ont produit la détresse actuelle du crédit commercial, avec des indications des moyens pour remédier au mal*, 1793; *Observations et faits concernant les tavernes, adressés aux magistrats de toutes les parties de l'Angleterre*, ibid., 1794; *Traité de la police de la métropole, où sont exposés les crimes et forfaits de tout genre qui pèsent actuellement sur cette ville, avec l'indication des remèdes*. Cet ouvrage, souvent cité aux parlements et dans les tribunaux d'Angleterre, a eu huit éditions de 1795 à 1806. Il a été traduit en français sur la sixième édition (1800) avec le titre de *Traité sur la police de Londres*, par Le Coigneux de Belabre, Paris, Colin, 1807, 2 vol. in-8. L'auteur anglais propose la police de Paris comme un modèle à suivre dans toute l'Europe; *Nouveau système d'éducation approprié aux ouvriers*, etc., pour l'instruction morale et religieuse des enfants des deux sexes, admis dans l'école libre de Westminster, etc., 1806, in-8; *Traité de l'indigence, offrant un tableau général des ressources nationales pour le travail productif, avec des propositions pour améliorer la condition des pauvres, ainsi que leurs habitudes morales : pour accroître le bien-être des ouvriers, particulièrement de ceux qui appartiennent à la génération présente*, etc., 1808, in-8; *Traité de la population, de la puissance et des ressources de l'empire britannique dans toutes les parties du monde, y compris les Indes orientales*, 1^{re} édit. 1814, 2^e édit. 1815, in-4, traduit en allemand, et en grande partie en français, sous le titre de *Précis historique de l'établissement et des progrès de la compagnie anglaise aux Indes orientales*, Paris, 1816, in-8. Colquhoun a aussi publié d'autres traités sur les manufactures de coton; sur les lois relatives aux blés; sur les devoirs du constable; sur les travaux du café de Lloyd pour le soulagement des pauvres, etc.

COLSON (Jean-François-Gille), peintre, naquit

à Dijon en 1733, étudia d'abord les mathématiques, puis les beaux-arts, et surtout la peinture. En 1752, il vint à Paris, à l'âge de 19 ans. Le duc de Bouillon l'ayant pris en affection le chargea de l'embellissement de son château de Navarre, dont il s'occupa presque exclusivement pendant 40 ans, comme architecte, sculpteur, peintre, et même jardinier. Il est mort à Paris en 1803. On a de lui : *Introduction à la connaissance des arts de goût et d'imitation en général, et de la peinture en particulier*; un *Recueil de poésies légères*, et différents *Manuscripts sur la perspective et les beaux-arts*. — Il y a eu aussi un autre COLSON (Louis-Daniel), né dans l'Argonne, en 1734 : il fut adjoint à Deshauterai, pour la rédaction de l'*Histoire générale de la Chine, du P. Mailla*, dont il publia les 6 premiers vol., sans y mettre son nom. Il est mort en 1811, à Paris.

COLUMBI (Jean), jésuite, né en 1592 à Manosque en Provence, enseigna successivement différentes sciences dans les collèges de son ordre. Il mourut en 1679 à Lyon après avoir publié plusieurs ouvrages, dans lesquels il y a de l'érudition et de la critique. Les principaux sont : *Hierarchia angelica et humana*, Lyon, 1647, in-fol.; *In S. Scripturam*, ibid., 1656, tome 1, in-fol.; *Historia Guilelmi junioris, comitis Forcalquieri*, Lyon, 1663, in-12. Ce Guillaume le jeune est mort en 1207; *De rebus gestis episcoporum Sisterciensium*, Lyon, 1663, in-8; *De Manuesca urbe*, 1663, in-12. Il fait un bel éloge de la ville de Manosque, de sa situation pittoresque, de la fertilité de son terroir; *De rebus gestis episcoporum Vazionensium*, Lyon, 1656, in-4; *Episcoporum Valentinarum et Diensium*, 1638, in-4; *Vivariensium*, 1651, in-4. La plupart de ces ouvrages historiques ont été réunis, Lyon, 1668, in-fol.

COLUMELLE (Lucius Junius Moderatus), natif de Cadix, philosophe romain sous Claude, vers l'an 42 de J.-C., laissa douze livres sur l'*agriculture*, et un *Traité sur les arbres*. Ces ouvrages sont précieux par les préceptes et par le style; celui de Columelle se ressent encore de la latinité d'Auguste. On trouve le traité de *re rustica*, et celui de *arboribus* dans le *Rei rusticae scriptores*, Leipzig, 1735, 2 vol. in-4, 6 à 7 fr. Saboureux de la Bonnetrie a donné une traduction française du premier, avec des notes curieuses, Paris, 1773, 2 vol. in-8, qui font partie de l'*Economie rurale*, 6 vol. in-8. Fayolle a publié la traduction en vers français du 10^e livre de Columelle par L. Th. Hérissaut dans le *Magasin Encyclopédique*, mars 1813. L'oncle de Columelle passe pour avoir introduit en Espagne la race de *Mérinos*, qui provient, dit-on, du croisement des races de moutons indigènes des environs de Cadix avec les béliers à laine fine de Mauritanie.

COLUMNA (Guy), natif de Messine en Sicile, suivit Edouard en Angleterre, à son retour de la terre sainte. Il composa, vers l'an 1287, une *chronique* en 36 livres, et quelques *Traités historiques* sur l'Angleterre. L'ouvrage le plus curieux de Columna est l'*Histoire du siège de Troie*, en latin, imprimée à Cologne, 1477, in-4, et à Strasbourg, 1486, in-fol. Ces éditions sont très-rares, de même

que les traductions italiennes de cette histoire, Venise, 1481, in-fol., 36 à 48 fr., par Philippe Ceffi, florentin; et Florence, 1610, in-4, par Sébastien de Rossi; mais celle de Naples, 1665, in-4, l'est bien moins.

COLUTHUS, poëte grec, natif de Lycopolis, vivait sous l'empereur Anastase I^{er}, au commencement du 6^e siècle. Il nous reste de lui un poëme de l'*Enlèvement d'Hélène*, Hamburgi, 1617, in-8, 4 à 5 fr.; *Leopardiæ*, 1747, in-8, 12 à 15 fr.; *Florentiæ*, 1765, in-8, 3 à 5 f.; *Parmæ*, 1795, pet. in-fol., 18 à 24 fr., traduit en français par du Molard, en 1742, in-12, 4 à 6 fr. Le jugement de Paris est ce qu'il y a de meilleur dans cette production, qui n'est guère supérieure à son siècle. Coluthus vint dans un temps où la bonne poésie était perdue, et son génie n'était pas assez fort pour s'élever au-dessus de ses contemporains.

COLVIUS (Pierre), né à Bruges en 1567, et mort à Paris l'an 1594, a donné : *Lucii Apulei opera, cum notis*, Leyde, 1588, in-8. Le P. André Schott a fait un grand éloge de cette édition; *Sidonii Apollinaris opera, cum notis*, Hanau, 1617, in-8.

COMBALUSIER (François-de-Paule), médecin, né en 1713 au bourg St.-Andéol dans le Vivarais, mort en 1762, avait des connaissances très-étendues dans son art. Elles lui méritèrent la place de professeur de pharmacie dans l'université de Paris, et celle de membre de la société royale de Montpellier. Il est connu par des écrits polémiques sur les querelles des chirurgiens et des médecins; et par un traité latin sur les vents qui affligent le corps humain, 1747, in-12; traduit en français, par Jault, Paris, 1754, 2 vol. in-12.

COMBAULT (N.), né au commencement du 18^e siècle, et mort en 1785, fut un des meilleurs élèves du célèbre Rollin. Si l'éducation publique produisait souvent de tels sujets, elle n'aurait pas eu sans doute autant de contradicteurs. Il y puisa l'amour inaltérable de la vertu, du travail et des lettres; choses qui vont si bien ensemble, et qui sont trop souvent isolées. Jamais elles ne le furent pour lui. Père de famille, avocat et homme de lettres, il a payé pleinement sa dette à l'état et à ses concitoyens, et répandu sur sa course des fleurs qui servent encore aujourd'hui d'ornement à sa mémoire. On a de lui quelques morceaux de poésies imprimés, qui font honneur à son talent. Contemporain, ami et émule de Coffin, il composa, en société avec son ami, des hymnes que l'église de Paris a adoptés. Il avouait, entre autres, la part qu'il avait eue à l'hymne de saint Pierre, *Tandem laborum*, dont le pape témoigna, par un bref à Coffin, sa satisfaction. Nous citerons ici les deux strophes les plus remarquables de cette hymne, qui sont entièrement de lui, et que l'on peut mettre en parallèle avec ce qui est sorti de plus brillant de la plume de Santeuil. Les connaisseurs en sentiront aisément toutes les beautés, qu'il est impossible de faire passer en français par une traduction, quelque bien faite qu'elle puisse être :

Superba sordent Casares cadavera,
Queis urbs litabat impii cultus ferax :

Apostolorum gloriatur ossibus
Fixamque adorat colibus suis crucem.

Nunc, o cruore purpurata nobili,
Novisque felix Roma conditoribus,
Horum trophæis aucta, quanto verius !
Regina fulges orbe toto civitas.

C'est en quelque sorte le sommaire du beau discours de saint Léon, *in natali Petri et Pauli*. On reconnaît dans la seconde strophe, celle du bréviaire romain *O Roma felix quæ duorum principum, etc.*, mais changée d'une manière bien avantageuse.

COMBE (Guy du ROUSSEAU de la), reçu au serment d'avocat au parlement de Paris en 1705, mort en 1749, a donné au public un *Recueil de jurisprudence civile du pays de droit écrit et coutumier*, in-4, dont il publia une seconde édition beaucoup plus ample en 1746, et encore réimprimée en 1769. En 1738, une nouvelle édition du *Praticien universel de Couchot*, augmentée d'un petit *Traité sur l'exécution provisoire des sentences et ordonnances des premiers juges en différentes matières, et sur les arrêts de défenses et autres arrêts sur requêtes*. Une nouvelle édition des *Arrêts de Louet*, augmentée de plusieurs arrêts; un *Nouveau traité des matières criminelles*, 1736, in-4; *Recueil de jurisprudence canonique et bénéficiale*, pris sur les Mémoires de Fuet, 1748, in-fol. On a publié après sa mort un *Commentaire sur les nouvelles ordonnances, concernant les donations, les testaments, le faux, les cas prévotaux*.

COMBE (Charles), médecin et accoucheur anglais, né en 1743, mort en 1817, se fit une grande réputation dans l'exercice de son art : il acquit aussi une connaissance très-profonde dans la science des médailles, qu'il a enrichie de deux ouvrages importants. *Index nummorum omnium imperatorum, Augustorum et Cesarum a Julio Cesare ad Posthumium*, 1774, in-4, 6 fr.; *Nummorum veterum populorum et urbium in Musæo Gal. Hunter descriptio*, 1782, in-4, 30 fr. Il a donné aussi une édition d'*Horace*, avec des notes, 1793, 2 vol. gr. in-4, pap. vél., 150 fr.; il y en a eu 30 exemp. très-gr. pap., qui a été vivement censurée par le docteur Parr.

COMBEFIS (François), né à Marmande dans la Guienne en 1605, dominicain en 1625, fut gratifié d'une pension de mille livres par le clergé de France, qui l'avait choisi pour travailler aux nouvelles éditions et versions des PP. grecs. Avant lui aucun régulier n'avait eu de pareilles récompenses. La république des lettres lui est redevable de l'édition des *OEuvres de saint Amphiloque, de saint Méthode, de saint André de Crète*, et de plusieurs opuscules des PP. grecs; d'une *Addition à la Bibliothèque des Pères*, en grec et en latin, Paris, 1672, 3 vol. in-fol., 18 à 20 fr. Il a renfermé, dans le second volume de cette collection, *Historia monothelitarum*, dont il est auteur, et qui a été mise à l'*index* à Rome; d'une *Bibliothèque des PP., pour les prédicateurs*, Paris, 1662, 8 vol. in-fol., 40 à 60 fr. De l'édition des cinq *historiens grecs* qui ont écrit depuis Théophraste, pour

servir de suite à l'Histoire bysantine, Paris, 1655, in-fol., 12 fr. Ce fut par ordre du grand Colbert qu'il travailla à cet ouvrage. On a encore de lui : *Originum rerumque Constantinopolitanarum manipulus*, 1665, in-4, 3 à 4 fr. Ce sont divers traités de plusieurs auteurs anciens sur l'histoire de Constantinople. Ce savant religieux mourut à Paris en 1679, consumé par les austérités du cloître, l'assiduité à l'étude, et les douleurs de la pierre. Il aurait été à souhaiter que le P. Combefis eût su aussi parfaitement la langue latine que la grecque : ses versions seraient plus claires et plus intelligibles. Mais les ecclésiastiques peuvent y trouver des secours qu'il ne s'agit que de bien employer.

COMBES (Jean de), avocat du roi au présidial de Riom, publia, en 1584, un *Traité des tailles et autres subsides, et de l'institution et origine des offices concernant les finances*. Cet ouvrage, écrit assez purement pour son temps, est surtout estimable par des recherches utiles et par une critique judicieuse. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre DE COMBES, qui donna les *Procédures civiles des officialités*, 1705, in-fol. Il y a aussi de lui les *Procédures criminelles*, in-4.

COMBES-DOUNOUS (Jean-Jacques), écrivain déiste et révolutionnaire, naquit à Montauban en 1758. Il était de la religion protestante, et paraissait avoir des dispositions pour l'étude. On dit qu'il apprit le grec tout seul et sans maître, ce qui pourrait sembler un peu douteux. Il eut pour maître dans les mathématiques un certain Valette, ancien secrétaire de Voltaire, dont les principes étaient analogues aux siens. S'étant rendu à Toulouse pour faire son cours de droit, il y fut reçu avocat, et exerça cette profession pendant quelques années. Lorsque la révolution éclata, Combes-Dounous se trouvait à Paris et se montra un zélé partisan des nouvelles maximes. Il n'eut pas lieu de se faire trop remarquer ; car, s'étant procuré la connaissance de lord Pelty, depuis marquis de Landsdown, celui-ci l'engagea à faire un voyage à Londres, et lui donna plusieurs lettres de recommandation. A son retour en France, Combes-Dounous fut nommé juge au tribunal du district de Montauban, et ensuite président du département du Lot. Il faut lui rendre la justice de dire qu'au temps de *la terreur*, il n'approuva pas les mesures violentes de ses confrères les républicains, et que, n'ayant pas su se placer à la *hauteur des circonstances*, il fut mis en prison, où il demeura treize mois, jusqu'à la mort de Robespierre, le 9 thermidor. Il fut alors placé dans les écoles centrales, qui venaient d'être fondées. Nommé ensuite commissaire du gouvernement près des tribunaux civil et criminel du département du Lot, on l'élut, en 1795, député de Tarn-et-Garonne au conseil des Cinq-cents. Républicain, quoique *modéré*, par principes et par sentiments, il n'adhéra pas à la révolution du 18 brumaire, qui livra la France entre les mains de Napoléon. Il se retira à Montauban, et y devint juge en 1810 au tribunal civil. Pendant ce temps, il s'occupa de littérature, jusqu'à ce que, au retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, il fut choisi comme

député par le même département de Tarn-et-Garonne, à la nouvelle chambre, où il se borna à voter. En 1816 on le destitua de sa place de juge, et on la lui rendit trois ans après. Il n'en jouit pas longtemps ; frappé d'une apoplexie foudroyante, il mourut en 1820, laissant les ouvrages suivants : *Introduction à la philosophie de Platon*, traduite du grec d'Alicris, Paris, 1800 ; *Dissertations de Maxime de Tyr, avec des notes critiques*, 1802, 2 vol. in-8. On a relevé dans cette traduction beaucoup de fautes de style ; *Essai sur la divine autorité du nouveau Testament*, traduit de l'anglais de Bogue, Paris, 1803, in-12. L'auteur, en publiant ce livre, en avait sans doute fait un objet de spéculation ; car, à en juger par ses autres ouvrages, il ne croyait pas trop au nouveau Testament, et encore moins à son autorité divine. *Histoire des guerres civiles de la république romaine*, traduit du grec d'Appien, Paris, 1808, 3 vol. in-8, 8 à 9 fr. ; *Essai historique sur Platon, et coup d'œil rapide sur l'histoire du platonisme depuis Platon jusqu'à nous*, Paris, 1809, 2 vol. in-12, 5 fr. Cet essai n'était qu'une traduction en français, d'une édition nouvelle des œuvres de Platon ; le traducteur devait y ajouter aux traductions faites par Grou, de la *République*, des *Lois*, et de plusieurs *dialogues*, celle de quatorze dialogues authentiques, et de sept autres qui ne le sont pas. C'est dans cet ouvrage que Combes-Dounous dévoile son âme tout entière ; et l'*Essai historique sur Platon* devient sous sa plume une attaque directe contre le christianisme. Les plus admirables préceptes de J.-C. y sont représentés comme absurdes et ridicules ; et le Sauveur y est désigné comme le *Socrate* de Jérusalem. Non content d'avoir altéré une savante *vie* du philosophe grec par quelques suppositions fausses et d'impies sarcasmes, tels que Voltaire lui-même s'en est à peine permis, Combes-Dounous pose les bases d'un *Évangile de la raison*, dont il prophétise l'adoption prochaine. Il passe ensuite à la politique ; et après avoir dans sa préface exalté les talents militaires, la grandeur d'âme de Bonaparte, et après s'être indigné de lui voir comparer Louis XIV, il déclame dans le cours de son livre contre la *tyrannie et l'usurpation*, d'une manière si évidente, qu'il ne laisse aucun doute qu'il n'eût en vue celui-là même qu'il venait d'encenser : *Notice sur le 18 brumaire*, par un *témoin oculaire qui peut dire* : Quod vidi testor (anonyme), 1814, in-8. Il publia en outre un *Mémoire* en 1789, qu'il adressa aux états généraux, et a laissé plusieurs manuscrits, entre autres une tragédie intitulée : *Nisus, ou la Prise de Mégare*. Si ses vers ressemblent à sa prose, on n'a pas beaucoup perdu par la non publication de cette tragédie. Le style de Combes-Dounous est faible, sans couleur, diffus, bas et trivial. Ses principes en matière de religion semblent avoir eu beaucoup de connexion avec ceux d'Hébert, de Chaumette et autres fameux athées.

COMEIRAS (Victor Delpuech de), né en 1733, à Saint-Hippolyte du Gard, de François Delpuech de Comeyras, brigadier des armées du roi, fut abbé

commendataire de Sylvanez, et chanoine grand-vicaire de Beauvais. On connaît de lui les ouvrages suivants : *Considérations sur la possibilité, l'intérêt et les moyens qu'aurait la France de rouvrir l'ancienne route de l'Inde, accompagnées de recherches sur l'isthme de Suez, et sur la jonction de la mer Rouge*, 1798, in-8, 2 fr.; *La voix du sage, ou l'intérêt des peuples bien entendu dans l'exercice du droit de guerre et de conquête*, 1799, in-8, 2 fr. 50; *Suite de l'abrégé de l'histoire générale des voyages de Laharpe*, depuis le tome 22 jusques et compris le tome 32; *Abrégé de l'histoire générale des voyages faits en Europe*, Paris, 1803-5, 12 vol. in-8, et Atlas, 96 fr. Cet ouvrage est peu estimé; *Le Géographe manuel*, 1801 et 1803, in-8, 3 fr.; Debray a contribué à cette édition; *Histoire politique et raisonnée du consulat*, 1801, in-8, 3 fr., pap. vél., 6 fr. L'auteur ne s'y occupe pas seulement du consulat romain; *Tableau général de la Russie moderne, et situation politique de cet empire au commencement du XIX^e siècle*, Paris, 1802, 2 vol. in-8, 9 fr.; *Histoire de l'astronomie ancienne et moderne*, par Bailly; ouvrage où l'on a conservé le texte en supprimant les calculs abstraits, les notes hypothétiques, les digressions scientifiques, 1806, 2 vol. in-8. On lui a encore attribué *l'Examen de l'esclavage en général, etc.*, 1804, 2 vol. in-8. Mais cet ouvrage est de Valentin de Cullion. L'abbé de Comeiras a laissé en manuscrit une *Histoire de Marie Stuart*, une *Histoire de la Pucelle d'Orléans*, et un ouvrage intitulé : *Balance politique des différents états de l'Europe*. On reproche à l'abbé de Comeiras d'avoir fait des fautes grossières, principalement dans ses ouvrages qui ont rapport à la géographie. C'était un ecclésiastique vertueux et estimé de tous ceux qui l'ont connu; il est mort à Paris en 1805.

COMENIUS (Jean-Amos), grammairien et théologien protestant, naquit en Moravie l'an 1592. Chassé de son pays par l'édit de 1624, qui proscrivait les ministres de sa communion, il alla enseigner le latin à Lesna dans la Pologne. Il s'entêta d'une nouvelle manière d'apprendre les langues. Son livre *Janua linguarum reserata*, traduit non-seulement en douze langues européennes, mais en arabe, en turc, en persan, en mogol, répandit son nom partout, sans pouvoir faire adopter ses idées. Comenius, après avoir couru dans la Silésie, en Angleterre, en Suède, dans le Brandebourg, à Hambourg, etc., se fixa à Amsterdam. C'est dans cette ville qu'il fit imprimer in-fol., sa *Nouvelle méthode d'enseigner*; production qui n'offre rien de praticable ni dans les idées, ni dans les règles. La réformation des écoles ne fut pas sa seule folie : il donna encore dans celle des prétendus nouveaux prophètes, qui s'imaginaient avoir la clef des prédictions de l'*Apocalypse*. Cet écervelé promit aux fous qui l'écoutaient un règne de mille ans, qui commencerait infailliblement en 1672 ou 73, ajoutant ainsi ses visions et ses chimériques calculs aux erreurs des millénaires. Il n'eut pas le temps de voir l'accomplissement de ses rêves, étant mort en 1671, regardé comme un prophète par ses disciples,

et comme un radoteur octogénaire par le public. On a de Comenius des *Commentaires sur l'Apocalypse*; un livre intitulé : *Pansophiæ prodromus*, Oxford, 1637, in-8; *Historia fratrum Boemorum*, Hale, 1702, in-4. Enfin le livre dont nous avons déjà parlé, *Janua linguarum reserata*, qu'il publia à Lesna en 1631, in-8, et dont l'édition de 1661, in-8, est en cinq langues, 4 à 5 fr.

COMÈS (Natalis ou Noël LE COMTE), vénitien, appelé par Scaliger *homo futilissimus*, a laissé une pitoyable traduction d'*Athénée*, en latin. Dale-champs en a donné une meilleure. Huet dit que si Comès n'avait été aveuglé de présomption et d'amour-propre, il aurait vu qu'il n'était nullement capable de traduire, et qu'il entreprenait une chose qui passait ses forces. Il a aussi laissé une *Histoire* de son temps, en 30 livres, en latin, Venise, 1581, in-fol., depuis l'an 1545 jusqu'à l'an 1581, traduite en italien par Charles Saraceni, Venise, 1589, 2 vol. in-4; et une *Mythologie latine*, in-8, traduite en français, in-4. C'est par ce dernier ouvrage qu'il est principalement connu. Il mourut vers 1582.

COMESTOR. Voy. PIERRE COMESTOR.

COMIERS (Claude), chanoine d'Embrun sa patrie, mort aux Quinze-Vingts en 1693, professa les mathématiques à Paris, et travailla quelque temps au journal des savants. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques, de physique, de médecine, de controverse; car il se mêlait de toutes ces sciences. Les principaux sont : *La nouvelle science de la nature des comètes*; *Discours sur les comètes*, inséré dans le *Mercure* de janvier 1681. L'objet de cet ouvrage est de prouver que les comètes ne présagent aucun malheur; trois *Discours sur l'art de prolonger la vie*. L'auteur les composa à l'occasion d'un article de la Gazette de Hollande, sur un Louis Galdo, italien, qu'elle faisait vivre 400 ans. Ils sont curieux par un mélange heureux de l'histoire et de la physique; *Traité des lunettes*, dans l'extraordinaire du *Mercure* de juillet 1682; *Traité des prophéties, vaticinations, prédictions et pronostications* contre le ministre Jurieu, in-12; *Traité de la parole, des langues et écritures*, et l'*Art de parler et d'écrire occultement*, Liège, 1691, in-12, rare, etc.; *Instruction pour réunir les églises prétendues réformées à l'église romaine*, Paris, 1778. La liste de ses ouvrages est dans Moréri.

COMINES. Voy. COMMINES.

COMITOLO (Paul), jésuite de Pérouse en Italie, né en 1545, mourut dans sa patrie en 1626, à 80 ans. Il passa avec raison pour un des meilleurs casuistes de sa société. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages. On a de lui : *Consilia moralia*, in-4; un *Traité des contrats*, etc. Il attaque avec beaucoup de force le probabilisme.

COMMANDINO (Frédéric), né à Urbin en 1509, mort en 1575, possédait les mathématiques et le grec. Il se servit de ses connaissances, pour traduire en latin *Archimède*, Venise, 1558, in-fol.; *Apollonius de Perge*, Bologne, 1566, in-fol.; *Ptolémée*, Venise, 1558, in-4; *Euclide*, Pesaro, 1572, in-fol., etc. Bernardin Balde, son disciple, a écrit sa vie. Commandino avait une humeur douce et

un commerce aisé. Sa conversation était pesante, et il paraissait fait pour écrire plutôt que pour parler. Sa mémoire et sa conception étaient lentes; mais dès qu'il avait appris une chose, il ne l'oubliait jamais.

COMMENVILLE (l'abbé ECHARD de), prêtre du diocèse de Rouen, vivait à la fin du 17^e siècle. Il a publié une *Vie des saints*, 4 vol. in-8, 8 à 10 fr.; *Tables géographiques et chronologiques des archevêchés et évêchés de l'univers*, Rouen, 1700, in-8, et quelques autres ouvrages.

COMMELIN (Jérôme), célèbre imprimeur, natif de Douai, exerça d'abord sa profession en France; mais l'Allemagne lui paraissait un plus beau théâtre: il s'établit et mourut à Heidelberg en 1598. Il porta l'exactitude de la presse, jusqu'à corriger sur les anciens manuscrits les auteurs qu'il imprimait. On a de lui de savantes *Notes sur Héliodore et sur Apollodore*, et *Britannicarum rerum scriptores vetustiores et præcipui*, Heidelberg, 1587, in-fol. Cette collection est estimée, parce qu'on y trouve les auteurs les plus anciens sur cette matière, que Commelin a tirés de la bibliothèque palatine d'Heidelberg, dans le temps qu'elle était encore florissante. Les reviseurs qu'il employait, répondaient à ses soins et à son zèle. Cassaubon faisait beaucoup de cas de ses éditions. Il y a d'autres imprimeurs célèbres du même nom.

COMMELIN (Isaac), écrivain hollandais, né à Amsterdam en 1598, mort en 1676, est auteur des *Vies des stathouders Guillaume I^{er} et Maurice*, Amsterdam, 1651; des *Commencements et progrès de la Compagnie des Indes hollandaises*, Amsterdam, 1646, in-4; *Recueil des actes de l'autorité publique en Hollande*, ibid., 1644, 2 vol. in-fol., et de la *Vie de Frédéric-Henri, prince d'Orange*, Amsterdam, 1651, in-fol., traduite en français, Amsterdam, 1656, in-fol., fig. Il s'était longtemps occupé d'une *Histoire d'Amsterdam*, mais il ne l'acheva point. Les matériaux ont servi à celle qu'a laissée Gaspard Commelin, son fils cadet, Amsterdam, 1694 et 1726, 2 vol. in-fol.

COMMELIN (Gaspard), mort en 1731, a donné avec son oncle Jean Commelin, *Horti medici Amstelodamensis rariorum plantarum descriptio et icones*, Amsterdam, 1697-1701, 2 v. in-f., fig., 30 à 40 fr. Il a donné seul: *Plantæ rariores exoticæ horti Amstelodamensis*, 1715, in-4, et d'autres livres de botanique; *Flora Malabarica*, Lugd.-Bat., 1696, in-fol. Ce volume se joint à l'*Hortus malabaricus* de Van Rheeде.

COMMENDON (Jean-François) naquit à Venise en 1524, d'Antoine Commendon, habile philosophe et excellent médecin. Dès l'âge de dix ans, il composait des vers latins, même sur-le-champ. Son mérite naissant lui procura une place de camérier auprès du pape Jules II. Ce pontife dit qu'il valait trop pour ne l'employer qu'à faire des vers: il lui confia plusieurs affaires, aussi difficiles qu'importantes. Il l'envoya successivement en Flandre, en Angleterre, en Portugal, et Commendon s'acquitta avec zèle et prudence de toutes les négociations dont il le chargea. Marcel II, Paul IV, Pie

IV qui l'honora de la pourpre à la prière de saint Charles Borromée, et les Pères du concile de Trente le chargèrent de plusieurs commissions non moins intéressantes. Pie V l'ayant nommé légat en Allemagne et en Pologne, Commendon contribua beaucoup, par ses soins, à la publication des décrets du concile de Trente dans cette partie de l'Europe. Grégoire XIII ne rendit pas toujours la même justice à Commendon. Il le reçut extrêmement bien, lorsqu'il revint de sa légation de Pologne à Rome, et loua publiquement les grands services qu'il avait rendus à l'Eglise; mais dans la suite il parut le négliger et l'abandonner à ses ennemis, qui lui reprochaient d'avoir préféré les intérêts de la France à ceux de l'empereur Maximilien, pour l'élection d'un roi de Pologne. Grégoire XIII étant tombé malade, plusieurs cardinaux formèrent le dessein de l'élever sur la chaire pontificale, et ils l'auraient exécuté, si elle fût alors devenue vacante. Commendon mourut peu de temps après à Padoue, en 1584. « La cour de Rome, dit Fléchier, n'eut jamais de ministre plus éclairé, plus agissant, plus désintéressé, ni plus fidèle. Il soutint le poids des négociations les plus importantes, en des temps très-difficiles. Il passa dans les royaumes les plus éloignés avec une diligence incroyable. Il s'acquitta l'amitié des princes, sans jamais condescendre à leurs erreurs ni à leurs passions. Il travailla sans relâche à rétablir la foi et la discipline de l'Eglise, et il s'opposa au torrent des hérésies naissantes, avec une fermeté et une sagesse extraordinaire. » Il laissa quelques *pièces de vers*, dans le recueil de l'académie des *Occulti*, dont il avait été le protecteur. On a imprimé en 1573 à Paris son *Oratio ad Polonos*, et la même année Belleforest en a donné la traduction française. On a une *vie* de ce cardinal en latin, par Gratiani, évêque d'Amélie, Paris, 1669, in-4, 3 à 4 fr., traduite élégamment en français par Fléchier, évêque de Nîmes, 1671, in-4, et 2 vol. in-12.

COMMINES (Philippe de), né au château de ce nom, situé sur la Lys à deux lieues de Menin en 1445, d'une famille noble, passa les premières années de sa jeunesse à la cour de Charles le Hardy, duc de Bourgogne. Louis XI, qui n'épargnait rien pour enlever aux princes de son temps les hommes qu'il croyait pouvoir leur être utiles, l'attira auprès de lui. Son nouveau maître le fit chambellan, sénéchal de Poitiers, et vécut si familièrement avec lui, qu'ils couchaient souvent ensemble. Commynes gagna sa confiance par les services qu'il lui rendit à la guerre et dans diverses négociations. Il mérita également bien de son successeur Charles VIII qu'il accompagna dans la conquête de Naples. Sa faveur ne se soutint pas toujours. On l'accusa sous ce roi d'avoir favorisé le parti du duc d'Orléans, depuis Louis XII, et de lui avoir vendu le secret de la cour, comme il avait vendu, disait-on, ceux du duc de Bourgogne au roi de France. Il fut arrêté et conduit à Loches, où il fut enfermé dans une cage de fer. Après une prison de plus de deux ans à Loches et à Paris, il fut absous de tous les crimes qu'on lui imputait. Ce qu'il y a de surprenant aux yeux de quel-

ques historiens, mais ce qui ne l'est point pour ceux qui connaissent le monde, c'est que le duc d'Orléans, pour lequel il avait essuyé cet outrage, ne fit non-seulement rien pour le soulager dans sa longue détention, mais encore ne pensa pas à lui, étant parvenu à la couronne. Commynes avait épousé Hélène de Chambes, de la maison des comtes de Montsoreau en Anjou; et il mourut dans son château d'Argenton en Poitou en 1509. Il joignait aux agréments de la figure, les talents de l'esprit. La nature lui avait donné une mémoire et une présence d'esprit si heureuses, qu'il dictait souvent à quatre secrétaires en même temps des lettres sur les affaires d'état les plus délicates. Il parlait diverses langues, le français, l'espagnol, l'allemand. Il aimait les gens d'esprit et les protégeait. Ses *Mémoires sur l'histoire de Louis XI et de Charles VIII*, depuis 1464 jusqu'en 1498, sont un des morceaux les plus intéressants de l'histoire de France. Juste-Lipse les comparait à tout ce que l'antiquité offrait de mieux, à Polybe même. D'autres ont comparé l'auteur à Tacite, et lui ont donné le nom de *Tacite français*. Ce zèle les a emportés trop loin. « Commynes, dit un » historien, n'a ni leurs grâces, ni leur belle ordonnance, ni ce style dont notre langue n'était pas » capable, et qui dans les anciens, à côté de qui on » le place, a tant de force et de beauté; mais plus » naturel, plus ouvert, moins mystérieux que Tacite, plus sincère que Polybe, trop attaché aux » Romains. Commynes, moins admiré, sera plus » aimé qu'eux, sa probité l'emportera sur leurs » charmes. » On l'a cependant accusé d'écrire avec la retenue d'un courtisan qui craignait encore de dire la vérité, même après la mort de Louis XI. La meilleure édition de ses *Mémoires* qui ont occupé successivement un grand nombre de savants, est celle de l'abbé Lenglet du Fresnoy, Paris, 1747, 4 vol. in-4, fig., 18 à 24 fr., gr. pap., 36 à 48 fr. Elle est revue sur le manuscrit, enrichie de notes, de figures, d'un ample recueil de pièces justificatives, et d'une longue préface très-curieuse. La première édition a été donnée, Paris, 1523, in-fol., par J. de Selves; elle ne contient que le *Règne de Louis XI*; Nicolò la traduisit en italien, Venise, 1569, in-8. Les deux derniers livres contiennent l'*Histoire de Charles VIII*, jusqu'à l'an 1498: ils parurent dans une autre édition de Paris, 1528, in-fol. L'édition d'Elzévir, 1648, in-12, 30 à 45 fr., est d'un format plus commode, et n'est pas commune. Sleidan a donné une version latine abrégée de ces Mémoires, Strasbourg, 1545, in-4; Francfort, 1578, in-fol.; Amsterdam, 1648. La latinité en est belle, mais la traduction n'est pas fidèle. Possevin l'accuse d'avoir supprimé ce que Commynes avait écrit de contraire aux prétentions des sectaires. Gaspard Barthius en a donné une traduction plus exacte. On les a traduits aussi en italien et en espagnol. L'édition la plus récente est celle qui fait partie de la *collection des Mémoires sur l'Histoire de France* publiés par Petitot.

COMMIRE (Jean), jésuite, né à Amboise en 1625, mourut à Paris en 1702. La nature lui donna un génie heureux pour la poésie; il le perfectionna

par l'étude des auteurs anciens. On a de lui : *Carmina*, Paris, 1754, 2 vol. in-12, 5 à 6 fr. L'aménité, l'abondance, la facilité sont en général le caractère de sa versification; mais plus propre à embellir qu'à s'élever, il n'a point, suivant quelques critiques, cette hardiesse, ce feu, cette énergie, cette précision, qui font de la poésie le plus sublime de tous les arts. Dans ses *paraphrases sacrées*, il n'a point connu la simplicité sublime des livres saints; il se contente d'être élégant, et il a des tirades qui offrent de très-beaux vers. Ses *idylles sacrées* et ses *idylles profanes* ont un style plus propre à leur genre que ses paraphrases, des images riantes, une élocution pure, des pensées vives, une harmonie heureuse. Il réussissait encore mieux dans les *fables* et dans les *odes*, et dans celles surtout du genre gracieux; il semblait avoir emprunté de Phédre sa simplicité élégante, et d'Horace ce goût d'antiquité qu'on ne trouve presque plus dans les poètes latins modernes. L'raison *De arte parandæ famæ*, qu'on voit à la fin du premier volume, est pleine de sel attique, et d'excellentes vues sur les réputations factices et les petits moyens de se la procurer. On y lit entre autres ce passage remarquable qui apprécie bien les éloges des philosophes et des gens de secte. *Exercent quasi quædam monopolia famæ et societates laudum, laudant mutuo ut laudentur, fœnore gloriam dant et accipiunt, cæteris omnibus obtreçant.* C'est sur ce modèle qu'un auteur ingénieux a publié l'*Art d'acquiescer à peu de frais une brillante réputation éphémère*, Berlin, 1776. Le P. Commire était d'une grande vivacité et poussait rudement les contradicteurs; le P. La Rue, son ami, lui dit un jour en riant, que s'il lui survivait, il lui ferait cette épitaphe :

Commirus jacet hic, ipsa re et nomine mirus
Turo fuit patria, moribus Huro fuit.

COMMODOE (Lucius ou Marcus-Ælius-Aurelius), naquit à Rome, l'an 161 de J.-C., d'Antonin le Philosophe et de Faustine. Quelques jours après la mort du père, le fils fut proclamé empereur l'an 180. Des philosophes célèbres entreprirent de former son cœur et son esprit; mais ils s'y prirent mal, ou du moins avec aussi peu de succès qu'avait eu l'éducation philosophique de Néron. (*Voy.* ce mot.) Comme lui, il fit périr les plus illustres personnages de Rome, et persécuta cruellement les chrétiens. Ses parents ne furent pas à l'abri de sa fureur. Un certain Cléandre, Phrygien d'origine, esclave de naissance, devenu son ministre, en favorisant ses débauches, seconda la cruauté du tyran. Il avait déjà eu pour ministre un Perennis, mis en pièces par les soldats. Cléandre eut le même sort; mais Commode n'en fut pas plus humain. Un jeune homme de distinction lui présenta un poignard, lorsqu'il entra par un endroit obscur, et lui dit : « Voilà ce que le sénat t'envoie. » Depuis, l'empereur conçut une haine implacable contre les sénateurs. Rome fut un théâtre de carnage et d'abominations. Lorsqu'il manquait de prétextes pour avoir des victimes, il feignait des conjurations imaginaires. Aussi lascif que cruel, car ces deux passions vont toujours ensemble (*voy.* NÉRON), il corrom-

pit ses sœurs, destina 300 femmes et autant de jeunes garçons à ses débauches. Son imagination, aussi déréglée que son cœur, lui persuada de rejeter le nom de son père, et de donner celui de sa mère à l'une de ses concubines; au lieu de porter le nom de Commode, fils d'Antonin, il prit celui d'Hercule, fils de Jupiter; et malheur à quiconque niait sa divinité. Le nouvel Alcide se promenait dans les rues de Rome, vêtu d'une peau de lion, une grosse massue à la main, voulant détruire les monstres à l'exemple de l'ancien. Il faisait assembler tous ceux de la lie du peuple qu'on trouvait malades ou estropiés; et après leur avoir fait lier les jambes, et leur avoir donné des éponges au lieu de pierres pour les lui jeter à la tête, il tombait sur ces misérables, et les assommait à coups de massue. Il ne rougissait point de se montrer sur le théâtre et de se donner en spectacle. Il voulut paraître tout nu en public, comme un gladiateur. Martia, sa concubine, Lætus, préfet du prétoire, et Electe, son chambellan, tâchèrent de le détourner de cette extravagance. Commode, dont le plaisir était, non pas de gouverner ses états, ou de conduire ses armées, mais de se battre contre les lions, les tigres, les léopards et ses sujets, alla dans sa chambre écrire un arrêt de mort contre ceux qui avaient osé lui donner des avis. Martia, ayant découvert son projet, lui présenta un breuvage empoisonné au sortir du bain. Commode s'assoupit, se réveilla, vomit beaucoup. On craignit qu'il ne rejetât le poison, et on le fit étrangler dans sa 31^e année, 192 de J.-C. Son nom est placé parmi ceux des Tibère, des Domitien et de ces autres monstres couronnés qui ont déshonoré le trône et l'humanité. Commode, tout barbare qu'il était, avait la lâcheté des tyrans : n'osant se fier à personne pour se raser, il se brûlait lui-même la barbe, comme Denis de Syracuse. (*Voy. la fin de l'article CALIGULA.*)

COMNÈNE (Démétrius-Stéphanus-Constantin), né en Corse en 1747, se rendit à Rome où la protection du maréchal d'Aubeterre, ambassadeur de France auprès du saint Siège, le fit entrer au collège de la Propagande; mais, n'ayant pas de vocation pour l'état ecclésiastique, il revint en Corse à l'âge de 18 ans, et entra au service en 1775. Quatre ans après, il fut nommé capitaine de cavalerie, et on lui confia ensuite une mission dans le Levant. C'est au retour de ce voyage qu'il fit connaître ses titres comme descendant des Comnène, empereurs de Constantinople. Ces titres furent examinés par Chérin, généalogiste de Louis XVI. Il en résulte que les Comnène, après avoir occupé le trône de Constantinople et celui de Trébisonde, d'où ils furent chassés par les Turcs, étaient passés dans le pays des Maniotes, où ils régnèrent pendant deux siècles. Expulsés encore de cette contrée par leurs constants ennemis, ils s'étaient réfugiés en Corse. Enfin Constantin, père de Démétrius, était le 41^e descendant de Nicéphore, le premier des Comnène qui ait occupé le trône d'Orient. D'après tous ces faits, Chérin conclut en ces termes : « On ne peut pas douter que » Comnène ne soit issu en ligne directe de David, » dernier empereur de Trébisonde, tué par ordre

» de Mahomet II, l'an 1560. » C'est ainsi que, par les vicissitudes de la fortune, les descendants des augustes Comnène étaient devenus de simples particuliers et sujets du roi de France. Démétrius obtint l'honneur de monter dans les carrosses du roi, auquel il resta toujours fidèle. C'était un homme d'un esprit très-cultivé; il possédait le grec ancien et moderne, et parlait plusieurs langues vivantes. Incarcéré lors de nos troubles politiques, et par suite du voyage de Louis XVI à Varennes, Comnène alla ensuite à Coblenz rejoindre les princes émigrés de la famille des Bourbons. En 1796, le comte d'Artois l'envoya remplir une mission auprès de Ferdinand IV, roi de Naples. Il passa ensuite en Espagne, et de là à Parme, où les souverains de ces pays lui firent chacun une pension. Les Français ayant envahi l'Italie et s'approchant de Parme, Démétrius Comnène fut obligé de quitter cette ville pour ne pas tomber entre leurs mains. Il trouva un asile en Bavière jusqu'en 1802. De Vaubecourt, chargé d'affaires de Louis XVIII à Munich, l'invita alors à rentrer en France pour être son correspondant. Quoique Comnène eût connu Bonaparte en Corse, et qu'il fût son compatriote, il ne sollicita jamais de lui aucune faveur, et vécut retiré jusqu'à la rentrée des Bourbons. Louis XVIII lui accorda la croix de Saint-Louis avec le grade de maréchal de camp. Il est mort à Paris en 1821. On a de lui : *Précis historique de la maison impériale des Comnène*, Amsterdam (Paris), 1784, in-8; *Lettre de Démétrius Comnène à Koch, sur l'éclaircissement d'un point d'histoire relatif à la fin tragique de David Comnène*, Paris, 1806, in-8; *Notice sur la maison de Comnène, sur les vicissitudes et les circonstances qui l'ont transplantée en France*, Paris, 1815, in-8. Démétrius Comnène a laissé un ouvrage manuscrit, où il démontre qu'avant Homère les peuples de la Grèce n'étaient nullement barbares, et jouissaient déjà du bonheur de la civilisation.

COMNÈNE. *Voy.* ALEXIS, ANDRONIC, ANNE, DAVID, ISAAC, JEAN et MANUEL.

COMO (Ignace-Marie), mort à Naples en 1750, s'est fait un nom par ses poésies latines, par ses connaissances dans l'antiquité, et encore plus par sa piété. Nous avons de lui : *Inscriptiones stylo lapidario vitas exhibentes summorum pontificum et cardinalium regni Neapolitani*; une *Histoire de la célèbre confrérie de la très-sainte Trinité de Naples*, en italien, et un grand nombre de poésies et des épigrammes.

COMPANS (Jean), né en 1751 à Dalon dans le diocèse de Pamiers, mort à Toulouse le 7 février 1835, entra d'abord dans la congrégation des Lazaristes, fut successivement directeur du séminaire de Saint-Firmin à Paris, puis aumônier des Invalides, et dirigeait le séminaire de la mission de Toulouse lorsque la révolution le força de s'expatrier. Rentré en France après quelques années de séjour en Espagne et en Italie, il fut, sous la restauration, nommé à une chaire de théologie à Toulouse, en remplit les fonctions jusqu'en 1830, et se retira à cette époque n'ayant point voulu prêter le serment. On a de lui une nouvelle édition du *Traité*

des dispenses de Collet, 1788; 2^e édit. 1827, 2 v. in-8; l'*Histoire de la vie de J.-C.*, composée à la demande de Mad^{me} Louise de France.

COMTE (Louis LE), sculpteur, natif de Boulogne, près de Paris, reçu membre de l'académie de peinture et de sculpture en 1676, mourut en 1694. Parmi les morceaux de sculpture dont il a embelli Versailles, on distingue un *Louis le Grand*, vêtu à la romaine, un *Hercule*, la *Fourberie*, le *Cocher du Cirque*; deux groupes représentant *Vénus* et *Adonis*, *Zéphire* et *Flore*. Cet artiste se signala également par son talent pour la figure, et par son goût pour l'ornement.

COMTE (Louis LE), jésuite, mort à Bordeaux, sa patrie, en 1729, fut envoyé en Chine en qualité de missionnaire et de mathématicien en 1685. A son retour il publia des *Mémoires*, 2 vol. in-12, en forme de lettres, sur l'état de cet empire. On y lit, que ce peuple avait conservé pendant deux mille ans la connaissance du vrai Dieu; qu'il avait sacrifié au Créateur dans le plus ancien temple de l'univers; que les Chinois avaient pratiqué les plus pures leçons de la morale, tandis que le reste de l'univers avait été dans l'erreur et dans la corruption. L'abbé Boileau, frère du satirique, dénonça cet éloge des Chinois, comme un blasphème qui mettait ce peuple presque au niveau du juif. La faculté proscrivit ces propositions et le livre d'où on les avait tirées. C'est le même motif qui porta le parlement à condamner au feu ce livre, par son arrêt du 6 mars 1762. Les *Mémoires* du P. Le Comte se faisaient lire avec plaisir, avant que nous eussions l'*Histoire de la Chine* du P. du Halde. On peut encore les consulter en se défiant de l'impartialité de l'auteur, et se tenant en garde contre ses préjugés en faveur des Chinois: préjugés dont ni le P. du Halde, ni aucun des confrères n'ont été entièrement exempts. On sait d'ailleurs que les missionnaires de cette contrée n'osent point dire l'exacte vérité en ce qui concerne ce peuple frivole et vain. Ce serait un crime capital de contredire sa haute antiquité, son énorme population, les vastes connaissances de ses docteurs, la sublime sagesse de son Confucius. (Voy. HALDE du, et le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} février 1777, pag. 171.) On doit donc apprécier sur cet état de contrainte, les relations qui nous viennent de ce pays. On doit observer encore que les idées générales de la nation ont influé sur celles des missionnaires, et enfin que ceux-ci n'ont parlé si avantageusement de la Chine, que par comparaison aux plages sauvages et aux peuples barbares qu'ils ont visités en Afrique et en Amérique. Quant aux philosophes qui s'extasiaient sur les vertus et les brillantes qualités des Chinois, les gens sages qui en connaissent les motifs et le but, ne se laissent pas dominer par l'autorité de ces messieurs, et méprisent les contes qu'ils débitent tous les jours sur ce peuple ignare, vain, faible et lâche. « On ne conçoit » peut-être pas, dit un auteur, ce qui a pu exciter » dans le cœur de nos apprentis philosophes, cette » belle passion pour la Chine. On pourrait croire » que le vrai motif de cet engouement est la réputation, quoique fausse, qu'ont les lettres de profes-

» ser l'athéisme. Cependant il est un autre motif » encore plus puissant de leur enthousiasme pour » le peuple chinois. Pour flatter l'amour-propre » crédule du patriarche de la philosophie, on lui fit » croire que l'empereur Kien-Long, après avoir lu » la *Henriade*, en avait qualifié l'auteur des épi- » thètes de Thienne-Ly (lumière divine) et de » Poufal Fond (esprit surnaturel). Dès ce moment » l'empire de la Chine devint à ses yeux le modèle » de tous les autres; et comme tous ses sentiments » sont dans la circulation publique, les *sanson-* » *nets* qu'il avait instruits à siffler *Psaphon est un* » *dieu*, ont tous à l'envi répété aussi *l'empire de la* » *Chine est le modèle de tous les autres.* » (Voy. CONFUCIUS.)

COMTE (Florent LE), sculpteur et peintre parisien, plus connu par le catalogue des ouvrages d'architecture, de sculpture, de peinture et de gravure des différents maîtres, que par les siens propres. Les curieux surtout en gravure le recherchent, pour les notions qu'il donne du caractère, des marques et du nombre des ouvrages des différents graveurs. Son livre est intitulé: *Cabinet de singularités d'architecture, peinture, sculpture et gravure*, Paris, 1699-1700, 3 vol. in-12. Il écrit assez mal; et l'histoire des différents auteurs est exposée d'une manière un peu confuse. Le Comte mourut à Paris en 1712.

COMTE (Charles), député, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences morales et politiques, né en 1782 à Sainte-Eminie (Lozère), et mort au mois d'avril 1837, suivit de bonne heure à Paris les cours de droit. Lors de la première restauration il était avocat, et fit paraître, avec Dunoyer, l'ouvrage périodique, intitulé *le Censeur*, qui eut un prodigieux succès. Le retour de l'empereur fut pour lui l'occasion d'un nouvel ouvrage, dans lequel il s'attachait à démontrer l'impossibilité d'établir une monarchie constitutionnelle sous un chef militaire, et surtout sous Napoléon. Le gouvernement des cent-jours lui fit, ainsi qu'à son collaborateur, les offres les plus séduisantes, qui furent repoussées. A la seconde restauration les deux écrivains poursuivirent leur ouvrage, mais le 7^e vol. du *Censeur* ayant été saisi, comme l'avait été précédemment le 5^e, Comte fut obligé de se réfugier à Genève, et fut appelé en 1822 à Lausanne où il professa le droit naturel. De la Suisse il passa en Angleterre où il étudia la législation et fournit des articles à divers journaux, notamment à l'*Edinburgh review*. Rentré en France en 1825, il s'occupa dès lors exclusivement de son *Traité*, ou *Exposé des lois générales, suivant lesquelles les peuples prospèrent ou restent stationnaires*, qui obtint le prix Monthyon. Outre cet ouvrage, Comte s'est exercé avec succès sur diverses matières d'économie politique et de législation. On a de lui dans ce genre: un *Traité de la propriété*; un autre *sur les garanties offertes aux capitaux*; un *Essai sur le droit et les organisations des militaires considérés comme citoyens*, et l'*Histoire de la garde civique* depuis sa fondation jusqu'au 29 avril 1827.

CONCHES (Guillaume de), grammairien et phi-

Iosophe, était de Normandie et mourut vers 1150. Il est auteur d'une *glose* sur les Evangiles, et de divers *traités philosophiques*. Ayant expliqué le mystère de la sainte Trinité à peu près comme Abailard, il se rétracta dans un écrit intitulé *Dragmaticon*, qui est un dialogue entre Henri II, duc de Normandie, et lui. On le garde dans la bibliothèque du Mont-Saint-Michel. Le plus considérable de ses ouvrages, *De naturis creaturarum, sive de opere sex dierum, libri xxxiii*, a été imprimé peu après la naissance de l'imprimerie, sans date, ni lieu de l'impression, en deux grands vol. in-folio, très-rare.

CONCINA (Daniel), théologien dominicain, né dans un village du Frioul en 1686, passa tout le temps de sa vie à prêcher et à écrire. Benoît XIV, qui connaissait tout son mérite, forma très-souvent ses décisions sur les avis de ce savant religieux. Il mourut à Venise en 1756, regardé comme le plus grand antagoniste des casuistes relâchés. On lui doit un très-grand nombre d'ouvrages, les uns en italien, les autres en latin. Les principaux sont : *La discipline ancienne et moderne de l'église romaine sur le jeûne du carême*, exprimée dans deux brefs du pape Benoît XIV, avec des observations historiques, critiques et théologiques, 1745, in-4 ; *Mémoire historique sur l'usage du chocolat les jours de jeûne*, Venise, 1748, in-8 ; *Dissertations théologiques, morales et critiques sur l'histoire du probabilisme et du rigorisme*, dans lesquelles on développe les subtilités des probabilistes modernes, et on leur oppose les principes fondamentaux de la théologie chrétienne, Venise, 1743, 2 vol. in-4 ; *Explication des quatre paradoxes qui sont en vogue dans notre siècle*, 1746, in-4 : cet ouvrage a été traduit en français ; *Dogme de l'église romaine sur l'usure*, Naples, 1746, in-4 ; *De la religion révélée, etc.*, Venise, 1754, in-4. Tous ces ouvrages sont en italien. Les plus connus en latin sont : *Theologia christiana, dogmatico-moralis*, 1746, 12 vol. in-4, 25 à 30 fr. ; ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation ; *De sacramentali absolute impertinenda aut differenda recidivis, consuetudinariis*, 1755, in-4. On a traduit cette dissertation en français, et on l'a enrichie de l'éloge historique de l'auteur et du catalogue de ses ouvrages ; elle est très-propre à corriger les abus que la facilité et l'indulgence des confesseurs ont introduits dans l'administration du sacrement de pénitence ; *De spectaculis theatralibus*, Rome, 1752, in-4, 3 à 5 f. L'auteur est peu favorable au théâtre, etc., etc.

CONCINI, connu sous le nom du maréchal d'Ancre, naquit à Florence de Barthélemi Concini, qui de simple notaire devint secrétaire d'état. Le fils vint en France en 1700, avec Marie de Médicis, femme de Henri le Grand. D'abord gentilhomme ordinaire de cette princesse, il s'éleva de cette charge à la plus haute faveur par le crédit de sa femme, Léonore Galigai, fille de la nourrice de Marie de Médicis. Après la mort de Henri IV, Concini acheta le marquisat d'Ancre, fut fait premier gentilhomme de la chambre, et obtint le gouvernement de Normandie. Il devint maréchal de France,

sans jamais avoir tiré l'épée, dit un bel-esprit, et ministre, sans connaître les lois du royaume. La fortune de cet étranger excita la jalousie des principaux seigneurs de France, et sa hauteur leur ressentiment. Concini leva 7000 hommes à ses dépens, pour maintenir contre les mécontents l'autorité royale, ou plutôt celle qu'il exerçait sous le nom d'un roi enfant et d'une reine faible. La Galigai n'abusait pas moins insolemment de sa faveur, refusait sa porte aux princes, aux princesses, et aux plus grands du royaume. Cette conduite avança la perte de l'un et de l'autre. Louis XIII, qui se conduisait par les conseils de Luynes, son favori, ordonna qu'on arrêtât le maréchal. Vitry, chargé de cet ordre, lui demanda son épée de la part du roi ; et, sur son refus, il le fit tuer à coups de pistolet, sur le pont-levis du Louvre, le 24 avril 1617. Son cadavre, enterré sans cérémonie, fut exhumé par la populace furieuse, et traîné par les rues jusqu'au bout du Pont-Neuf. On le pendit par les pieds à l'une des potences qu'il avait fait dresser pour ceux qui parleraient mal de lui. Après l'avoir traîné à la Grève et en d'autres lieux, on le démembra et on le coupa en mille pièces. Chacun voulait avoir quelque chose du *juif excommunié* : c'était le nom que lui donnait cette populace mutinée. Ses oreilles surtout furent achetées chèrement, ses entrailles jetées dans la rivière, et ses restes sanglants brûlés sur le Pont-Neuf, devant la statue de Henri IV. Le lendemain on vendit ses cendres, sur le pied d'un quart d'écu l'once. La fureur de la vengeance était telle, qu'un homme lui arracha le cœur, le fit cuire sur des charbons, et le mangea publiquement. Le parlement de Paris procéda contre sa mémoire, condamna sa femme à perdre la tête, et déclara leur fils ignoble et incapable de tenir aucun état dans le royaume. La même année 1617, il parut, in-8, la tragédie du *Marquis d'Ancre*, en 4 actes, en vers, ou la *Victoire du Phébus français contre le Python de ce temps*. On trouva dans les poches de Concini la valeur de 1,985,000 livres en papier, et dans son petit logis pour 2,200,000 livres d'autres rescriptions. C'était là un assez grand crime aux yeux d'un peuple dépouillé. La Galigai avoua qu'elle avait pour plus de 120,000 écus de pierreries. On aurait pu la condamner comme concussionnaire ; on aimait mieux la brûler comme sorcière. On prit des *Agnus dei* qu'elle portait pour des talismans. Un conseiller lui demanda de quels charmes elle s'était servie pour ensorceler la reine ? Caligai, indignée contre le conseiller et mécontente de Marie de Médicis, lui répondit avec fierté : « Mon » sortilège a été le pouvoir que les âmes fortes doivent avoir sur les esprits faibles. »

CONDAMINE (Charles-Marie de la), chevalier de Saint-Lazare, des académies française et des sciences de Paris, des académies royales de Londres, etc., naquit à Paris en 1701, et y mourut en 1774. Il quitta de bonne heure le service pour se livrer aux sciences, et entreprit divers voyages, où il recueillit plusieurs observations. Après avoir parcouru sur la Méditerranée, les côtes de l'Afrique et de l'Asie, il fut choisi en 1736, avec Godin et

Bourguier, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre : voyage dont les fruits n'ont pas répondu à l'attente du public. (*Voy. SNELL.* (Willebrod) et le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} décembre 1779, p. 484.) Notre observateur manqua d'y périr par l'inconduite d'un de ses compagnons : Sériergues, ayant par son libertinage et sa morgue irrité les citoyens de Cuença, attira sur lui et sur les académiciens une tempête dont heureusement il fut seul la victime. De retour dans sa patrie, de La Condamine partit quelque temps après pour Rome : le pape Benoît XIV lui fit présent de son portrait, et lui accorda la dispense d'épouser une de ses nièces. Il épousa à l'âge de 55 ans cette nièce qui lui prodigua les soins les plus tendres dans les infirmités dont il était accablé, et le consola de l'espèce d'injustice qu'il croyait avoir essuyée à son dernier voyage d'Angleterre, et dont il n'avait pu obtenir une réparation, réclamée avec toute l'ardeur de son naturel. Nous avons de lui divers ouvrages : *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, 1745, in-8, fig., 7 à 9 fr. Ce voyage est écrit avec intérêt. On découvre partout un homme d'une activité extrême, d'un courage supérieur à tous les obstacles, d'une envie insatiable de voir et de connaître. Il est néanmoins fâcheux de devoir observer que tant de fatigues et de dangers n'ont peut-être pas été essuyés précisément pour l'avancement des sciences et le service de l'humanité, mais aussi pour satisfaire des vues et des prétentions particulières ; *La figure de la terre, déterminée par les observations de La Condamine et Bourguier*, 1749, in-4. Les savants, qui n'étaient attachés à aucun système, ont cru que ces observations n'avaient pas péremptoirement déterminé la chose qui en fait l'objet. « La terre, dit un physico-géomètre, ne peut être déterminée dans sa figure et son étendue, » sans qu'on sache l'étendue de chaque degré dans » la direction du méridien : or cela ne se sait pas. » Picard, Maraldi, de Mayran, Eiseenschmid, les » deux Cassini, etc., ont trouvé les degrés méridiens » ou de latitude plus longs vers l'équateur ; les observations faites par ordre de la cour de France, » à Tornéo en Laponie et à Quito en Amérique, » disent au contraire que les degrés de latitude sont » plus petits vers l'équateur, plus longs vers les » pôles. L'auteur des *Études de la nature* prétend » que si les degrés polaires sont plus longs, la terre » est allongée vers les pôles ; le gros des physico-mathématiciens assure le contraire. Enfin, quelques mathématiciens, rebutés par la différence » des calculs qu'ils remarquaient dans toutes les » observations, ont avancé que les deux hémisphères pourraient bien n'être pas égaux ; d'autres » ont soutenu que la terre avait au moins de grandes » irrégularités dans sa figure, et que ses méridiens » n'étaient pas semblables ; opinion que le père Boscowich a entrepris de mettre dans tout son jour. » Le résultat que l'homme impartial forme de tout » cela, est que la terre n'est point mesurable, conformément à ce passage de l'Écriture : *Quis posuit mensuras ejus, si nosti? Vel quis telendit super eam lineam?* Job. 32. *Altitudinem cœli et*

» latitudinem terræ quis dimensus est? Eccli. 1 ; » *Mesure des trois premiers degrés du méridien dans l'hémisphère austral*, 1751, in-4, 6 à 9 fr. ; *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'équateur*, avec les *Suppléments*, 1751, in-4, fig., 12 à 20 f. ; divers *Mémoires sur l'inoculation*, recueillis en 2 vol. in-12. Il ne contribua pas peu à répandre l'usage de cette opération en France, et il mit dans cet objet toute l'activité qui formait son caractère. Le style des différents ouvrages de La Condamine est simple et négligé ; mais il est semé de traits agréables et plaisants, qui leur assurent des lecteurs. La poésie légère était un des talents de cet académicien, et on a de lui des *vers de société*, d'une tournure piquante. Les gens du monde le recherchaient, parce qu'il était plein d'anecdotes et d'observations singulières, propres à amuser leur curiosité. L'*Eloge* de La Condamine, prononcé par Jean Delille son successeur à l'académie, se trouve dans le 1^{er} vol. des *Poésies fugitives* de ce grand poète.

CONDÉ (don Joseph-Antoine), savant espagnol, né à la Paraleja, dans la province de Cuença en 1765. Après avoir étudié dès sa première jeunesse la littérature classique et les langues orientales, il fut employé à la bibliothèque du roi à Madrid, où il mit à profit les précieux manuscrits conservés dans ce riche établissement. Il devint membre de l'académie espagnole et de celle d'histoire, et fut nommé, pendant l'invasion de l'Espagne par les Français, archiviste du ministère de l'intérieur. Condé se réfugia en France en 1813, et entra en 1817, dans sa patrie, où il est mort le 20 octobre 1820. Ses principaux ouvrages sont : *Description de l'Espagne écrite en arabe, par le schérif Al-Edris, connu sous le nom de Nubien, avec une Traduction et des Notes*, et le texte arabe, 1799, in-12 ; *Mémoires sur les monnaies arabes, et spécialement sur celles qui furent frappées en Espagne par les princes musulmans*, insérés dans les mémoires de l'académie espagnole, tom. 5, 1804, in-4 ; *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, Madrid, 1820-21, 3 vol. pet. in-4, avec pl., ouvrage savant, composé tout entier avec les historiens arabes, mais dans lequel se trouvent des erreurs. Il a été traduit ou plutôt imité en français par M. de Marles, sous ce titre : *Histoire de la domination des Arabes et des Maures en Espagne et en Portugal, depuis l'invasion de ces peuples jusqu'à leur expulsion définitive, rédigée sur l'histoire traduite de l'arabe en espagnol, de M. J. Condé*, Paris, 1825, 3 vol. in-8. Condé a encore laissé une *Traduction des Poésies d'Anacréon, de Théocrite, de Bion de Moschus*, Madrid, 1796, in-8, et plusieurs morceaux de poésies en manuscrit, notamment un recueil de poésies arabes traduites en vers castillans.

CONDÉ (TURSTIN de), archevêque d'York, né au village de Condé-sur-Seule, près Bayeux. Il reçut, l'an 1119, la consécration des mains de Calixte II, dans le concile de Reims, où il se trouva malgré la défense du roi d'Angleterre, qui le bannit de son royaume. Rappelé au bout de deux ans, il se

livra tout entier aux fonctions de son ministère, et se fit chérir de ses diocésains. Les moines de Cîteaux lui furent redevables de leur introduction en Angleterre. Turstin sut allier le courage du militaire à la douceur du ministre de l'Évangile. Les Écossais ayant fait une irruption dans la partie septentrionale de l'Angleterre, il assembla son peuple, l'encouragea par de vives exhortations, le mena lui-même au combat, et remporta une victoire complète sur les ennemis. Cet évêque guerrier finit par se faire moine l'an 1140, et mourut peu de temps après. Il eut pour frère AUDOEN DE CONDÉ, évêque d'Evreux, un des plus recommandables prélats de Normandie, par sa science, sa douceur et sa libéralité.

CONDÉ (Louis I^{er} de BOURBON, premier du nom, prince de) naquit en 1530, de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Il fit sa première campagne sous Henri II, se distingua à la bataille de Saint-Quentin, et recueillit à la Fère les débris de l'armée. Il ne servit pas moins utilement aux sièges de Calais et de Thionville en 1558; mais après la mort funeste de Henri II, son ambition et son humeur inquiète le jetèrent dans le parti des réformés. Il fut, dit-on, le chef muet de la conspiration d'Amboise, et il aurait péri par le dernier supplice, si la mort de François II n'eût fait changer les affaires. Charles IX le mit en liberté, et le prince de Condé n'en profita que pour se mettre de nouveau à la tête des protestants. Il se rendit maître de diverses villes, et il se proposait de pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il fut pris et blessé à la bataille de Dreux en 1552. Il perdit ensuite celle de Saint-Denis en 1567, et périt à celle de Jarnac en 1569. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du comte de la Rochefoucauld, son beau-frère, lui donna un coup de pied qui lui fit une blessure considérable à la jambe. Ce prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnaient : *Apprenez*, leur dit-il, *que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée*. Il chargea dans le moment, avec son bras en écharpe et sa jambe toute meurtrie. Pressé de tous côtés, il fut obligé de se rendre à deux gentilshommes qui le traitèrent avec humanité; mais Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, qui avait à se venger de quelque injure particulière, eut la cruauté de le tuer de sang-froid d'un coup de pistolet. Le prince de Condé était petit, bossu, et cependant plein d'agréments, spirituel, l'homme des femmes galantes : avantages qui ne conduisent pas à la victoire. On imprima un *Recueil des pièces* qui concernent les affaires auxquelles il eut part, 1565-71, 5 vol. in-12. Mais l'édition de ces différents *Mémoires*, donnée par Secousse et l'abbé Lenglet, en 1743, 6 vol. in-4, fig., 16 à 20 fr., et en gr. pap., 36 à 45 fr., est beaucoup plus ample. Elle fait diminuer le prix de l'édition originale, qui est toujours fort rare. Louis premier de Condé servit d'abord comme simple volontaire au siège de Metz. Il haïssait les Guises qui gouvernaient le royaume. Ayant demandé le gouvernement de Picardie, ceux-ci le lui firent

refuser. Il proposa, dans la première assemblée des seigneurs mécontents, de prendre les armes pour les chasser de la France; mais ce projet fut rejeté. Accusé de complicité dans la conjuration d'Amboise, il fut arrêté et jugé. Il nia solennellement et défia en champ clos quiconque oserait élever un soupçon sur sa conduite. Le duc de Guise, lui-même, offrit d'être son second. Bientôt les Guises découvrirent un autre complot contre eux : Condé fut encore arrêté; mais après la mort de François II il recouvra sa liberté. Le massacre de Vassy, que les protestants avaient excité, mit définitivement Condé à leur tête; son frère, le roi de Navarre, le secondait. Dans la bataille de Dreux, il eut d'abord quelques avantages, mais Montmorency vint décider la victoire, et Condé fut fait prisonnier. Le duc de Guise le reçut avec distinction, et ne s'étant trouvé qu'une seule chambre et un seul lit, ils soupèrent et couchèrent ensemble. La paix fut conclue; Catherine de Médicis, pour tenir Condé à la cour, lui assigna un revenu de 50,000 écus pris sur les biens du clergé. De nouvelles dissensions s'élevèrent : Catherine traite avec les Espagnols pour soumettre les protestants, tandis que Condé obtient pour les soutenir des secours des princes d'Allemagne. Il vient assiéger le roi dans Paris, et livre, près de Saint-Denis, bataille à Montmorency, qui est tué dans le combat. Le traité du 23 mars 1568 rendit encore un instant la paix à la France; pendant ce temps la reine cherche à s'emparer de Condé; il se réfugia à la Rochelle, et de là commence (en 1569) une guerre d'extermination. La campagne s'ouvrit par la bataille de Jarnac, où Condé fut tué.

CONDÉ (Henri I^{er} de BOURBON), prince du sang, fils du précédent, naquit à la Ferté-sous-Jouarre en 1552. Il perdit son père à l'âge de 16 ans; aussitôt il alla joindre l'armée des protestants, commandée par l'amiral de Coligny. Il servit avec distinction sous ses ordres; et dès lors, dit Brantôme, *il promettait d'être aussi grand capitaine que son père*. Henri IV l'appelait *son bras droit*. Pendant la paix momentanée qui eut lieu à l'époque du mariage du jeune roi de Navarre, Henri de Condé vint à Paris. Il fut arrêté le jour de la St.-Barthélemi, et n'échappa à la mort qu'en promettant de se faire catholique. Mais à peine eut-il recouvré la liberté, qu'il se retira en Allemagne, et qu'il adressa une requête à Henri III pour demander le libre exercice de sa religion. N'ayant point reçu la réponse qu'il désirait, il leva des troupes, passa en France, et se rendit au camp du duc d'Alençon, alors chef des protestants. Il mourut en 1588, empoisonné par ses domestiques, 3 ans après l'excommunication lancée contre lui et contre Henri IV, par Sixte V. Charlotte de la Trémouille, sa femme, fut soupçonnée d'avoir conseillé ce crime: une procédure fut instruite contre elle; mais Henri IV qui passait pour avoir avec elle des relations criminelles, fit jeter les pièces du procès au feu, et un arrêt du parlement la déclara innocente. Henri de Condé eut pour frères, François, prince de Conti, sourd-muet, que le parti de la ligue vou-

lut faire roi à la place de Henri IV ; enfin un autre Charles de Bourbon, qui fut la tige de la maison de Soissons.

CONDÉ (Henri II de BOURBON), fils posthume du précédent, naquit 6 mois après la mort de son père, à Saint-Jean-d'Angeli, le 1^{er} septembre 1588. Il vint à la cour dès l'âge de 7 ans, et y fut élevé dans la religion catholique par le marquis de Pizani son gouverneur. Henri IV lui fit épouser Charlotte de Montmorency en 1609, mais le roi, qui était épris de cette princesse, ne pouvant cacher ses sentiments, le prince de Condé crut devoir la dérober à ses attentions et à ses assiduités ; il s'enfuit avec elle à Bruxelles, ensuite en Italie, et ne rentra en France qu'après la mort du roi. La cour l'ayant accueilli froidement, il se déclara contre elle, se mit à la tête des mécontents, et publia un *manifeste* contre la régence. Ses adhérents et lui furent déclarés rebelles et privés de leurs biens. Cependant la reine et le prince se rapprochèrent et signèrent le traité de Loudun, qui rétablit la paix pour bien peu de temps ; car, à peine le prince de Condé fut-il revenu à la Cour, qu'il fit de nouvelles intrigues. Alors il fut arrêté, enfermé à la Bastille, et de là transféré à Vincennes, où il resta 3 ans. En 1619, il obtint, avec sa liberté, un commandement dans le Languedoc, contre les protestants. Dès lors, il changea entièrement de conduite, et fut aussi bon général que sujet fidèle. Il entra en 1636 dans la Franche-Comté, et vint mettre le siège devant Dôle ; mais il fut obligé de le lever pour aller défendre la Picardie, menacée par les Espagnols. En 1638, il échoua à Fontarabie, par la faute du duc de Lavalette ; mais en 1639, il s'empara de Salies en Roussillon, et d'Elne en 1642. Après la mort de Louis XIII, il revint à la cour, rendit d'importants services à la régente, et fut admis à son conseil. Il était âgé de 58 ans, lorsqu'il mourut à Paris le 11 décembre 1646. Bourdaloue a fait l'éloge funèbre de ce prince, dans un discours qui avait pour texte, *In memoria æterna erit justus*. Voltaire a dit de ce prince que *sa plus grande gloire est d'avoir été le père du grand Condé*. (Voy. l'article suivant.) Il fut aussi le père d'Armand, tige du rameau de Conti, et d'Anne, la fameuse duchesse de Longueville.

CONDÉ (Louis II de BOURBON, surnommé *le Grand*, prince de), premier prince du sang et duc d'Enghien, fils de celui dont nous venons de parler, naquit à Paris en 1621. La plupart des grands capitaines, dit un historien, le sont devenus par degrés ; Condé naquit général, l'art de la guerre sembla en lui un instinct naturel. Après avoir fait ses premières armes, à l'âge de 17 ans, au siège d'Arras en 1641, il gagna à 22 ans, en 1643, la bataille de Rocroi sur les Espagnols, commandés par le comte François de Mello, marquis de La Tour de Laguna, gouverneur des Pays-Bas. Les Espagnols perdirent 10,000 hommes dans cette affaire qui dura trois jours ; le vieux comte de Fuentès, général de l'infanterie, fut tué au milieu d'un bataillon carré, qu'on ne put rompre qu'avec du canon ; on fit 5,000 prisonniers. Les drapeaux, les

étendards, le canon et le bagage restèrent au vainqueur. Le duc d'Enghien honora son triomphe de Rocroi par sa religion et son humanité. On le vit se mettre à genoux sur le champ de bataille, et remercier le Dieu des armées d'un si éclatant succès. Il eut autant de soin d'épargner les vaincus et de les arracher à la fureur du soldat, qu'il en avait pris pour les vaincre. Cette victoire fut suivie de la prise de Thionville, et de plusieurs autres places. L'année suivante, 1644, il passa en Allemagne, attaqua le général Merci, retranché sur deux éminences vers Fribourg, donna trois combats de suite en quatre jours, et fut vainqueur toutes les trois fois : il se rendit maître de tout le pays, de Mayence jusqu'à Landau. On dit que, dans un de ces combats, le jeune héros jeta son bâton de commandement dans les retranchements des ennemis, et marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti. Le maréchal de Turenne, auquel il laissa son armée, ayant été battu à Mariendal, Condé vole reprendre le commandement, et joint à la gloire de commander Turenne, celle de réparer encore sa défaite. Il attaque de nouveau Merci dans les plaines de Nortlingue, et le bat le 3 août 1645 ; le général ennemi resta sur le champ de bataille. Il prit Dunkerque l'année suivante. Mais ayant été envoyé en Catalogne, il échoua en 1647 devant Lérida, dont il fut obligé de lever le siège. Bientôt les affaires chancelantes obligèrent le roi de le rappeler en Flandre. L'archiduc Léopold, frère de l'empereur Ferdinand III, assiégeait, en 1648, Lens en Artois ; Condé le battit et délivra la place. Une guerre civile, dite de la *Fronde*, troublait le ministère de Mazarin, déchirait Paris et la France. Le cardinal s'adressa à lui pour l'apaiser : la reine l'en pria les larmes aux yeux. Le vainqueur de Rocroi et de Lens termina à l'amiable ces querelles funestes et ridicules, dans une conférence tenue à Saint-Germain-en-Laye. Cette paix ayant été rompue par les factieux, il mit le siège, avec une armée de 7 à 8,000 hommes, devant Paris, défendu par un peuple innombrable, et y fit entrer le roi, la reine et le cardinal Mazarin. Les inquiétudes que son ambition commençait à donner, le firent enfermer, le 18 janvier 1650, à Vincennes. Il avait voulu empêcher le mariage de la nièce de Mazarin avec le duc de Mercœur, et s'était permis des railleries très-vives sur le gouvernement de ce ministre, et ce furent ses principaux torts. Après avoir été, avec son frère, le prince de Conti, transféré pendant un an de prison en prison, on lui donna sa liberté. Mazarin avait été exilé, et le prince rentra en triomphe dans la capitale. La cour crut lui faire oublier sa captivité en le nommant au gouvernement de Guienne : Condé s'y retira tout de suite ; mais ce fut pour se préparer à la guerre et pour traiter avec l'Espagne : « Je suis entré, disait-il, en prison le plus innocent des hommes, et j'en sors le plus coupable. » Il courut de Bordeaux à Montauban, prenant des villes et grossissant partout son parti. Il passa d'Agen, à travers mille aventures et déguisé en courrier, à cent lieues de là, pour se mettre à

la tête d'une armée commandée par les ducs de Nemours et de Beaufort. Il profite de l'audace que son arrivée imprévue donne aux soldats, attaque le maréchal d'Hocquincourt, général de l'armée royale campée près de Gien, lui enlève plusieurs quartiers, et l'eût entièrement défait, si Turenne ne fût venu à son secours. Après ce combat, il vole à Paris pour jouir de sa gloire et des dispositions favorables d'un peuple aveugle. De là il se saisit des villages circonvoisins, pendant que Turenne s'approchait de la capitale pour le combattre. Les deux généraux s'étant rencontrés près du faubourg Saint-Antoine, le 2 juillet 1652, se battirent avec tant de valeur, que la réputation de l'un et de l'autre, qui semblait ne pouvoir plus croître (dit un historien célèbre), en fut augmentée. Cette journée cependant aurait été décisive contre lui, si les Parisiens n'avaient ouvert leur porte pour recevoir son armée. La paix se fit peu de temps après; mais il ne voulut pas y entrer. Il se retira dans les Pays-Bas, où il soutint avec assez de gloire les affaires des Espagnols. Forcé par Turenne de lever le siège d'Arras qu'il avait entrepris, il assure la retraite des Espagnols, et défait, en 1656, le maréchal de la Ferté, qui commandait en second le siège de Valenciennes, et le fait prisonnier. L'année suivante, il se jette dans Cambrai que Turenne cernait, et lui fait lever le siège. Il ne put cependant empêcher don Juan d'Autriche d'être battu par ce même général, à la journée des Dunes. La paix des Pyrénées rendit ce prince à la France en 1659. Le cardinal Mazarin, qui traita de cette paix avec don Louis de Haro, ne consentit au rétablissement de Condé, que par l'insinuation que lui fit le ministre espagnol, que l'Espagne, en cas de refus, procurerait à ce prince des établissements qui auraient causé peut-être bien des inquiétudes. Le prince de Condé, rendu à la patrie, la servit utilement dans la conquête de la Franche-Comté en 1668, et dans celle de Hollande en 1672. Il prit Wesel, fut blessé près du fort de Tolhuis, et continua les années suivantes à rendre des services importants. En 1674 il mit en sûreté les conquêtes des Français, s'opposa au dessein des armées des alliés, et parut avoir l'avantage à Senef, contre le fameux Montecuculli, quoique les alliés s'attribuassent également la gloire de cette journée. Oudenarde assiégée lui dut sa délivrance. Après la mort du vicomte de Turenne en 1675, il continua la guerre d'Allemagne avec avantage. La goutte, dont il était tourmenté, l'obligea de se retirer; et dans la douce tranquillité de sa belle maison de Chantilli, il cultiva les lettres, et fortifia son âme par la pratique des vertus chrétiennes. Il mourut à Fontainebleau en 1686, à 65 ans; il s'y était rendu pour voir madame la duchesse sa petite-fille, qui avait la petite-vérole. Le génie du grand Condé pour les sciences, pour les beaux-arts, pour tout ce qui peut être l'objet des connaissances de l'homme, ne le cédait point dans lui à ce génie presque unique, pour conduire et pour commander les armées. Turenne, parvenu par son mérite aux premiers emplois militaires, donnait ses ordres de vive voix. L'honneur lui en revenait si on réussissait; l'officier

qui en était chargé était responsable de l'événement, s'il éprouvait quelque infortune. Condé s'en chargeait, donnait ses ordres par écrit. De là l'officier qui devait les exécuter allait au combat avec plus de calme et de tranquillité. Ses principes dans l'art militaire, qu'il transmitt aux Luxembourg, aux Catinat, aux Vendôme, aux Villars, aux Feuquières, rendirent longtemps la France victorieuse et triomphante. C'est donc à tort que quelques écrivains ont dit qu'il ne forma point d'élèves. « Sous lui, dit un orateur célèbre, se formaient et s'élevaient ces soldats aguerris, ces officiers expérimentés, ces braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalés dans nos dernières guerres, et qui n'ont acquis tant d'honneur au nom français, que parce qu'ils avaient eu ce prince pour maître et pour chef. » Sa physionomie annonçait ce qu'il était, il avait le regard d'un aigle. Ce feu, cette vivacité qui formaient son caractère, lui firent aimer la société des beaux ou plutôt des bons esprits. Corneille, Bossuet, Racine, Despréaux, Bourdaloue, étaient souvent à Chantilli, et ne s'y ennuyaient jamais. Désormaux a donné la *Vie* de ce prince, Paris, 1766, 4 vol. in-12, 3 à 5 fr. On en trouve une autre dans les *Hommes illustres de France* de Charles Perrault. Bourdaloue déploya toute son éloquence dans l'Oraison funèbre de ce héros. On y admire l'art avec lequel il y parle de la révolte du prince contre sa patrie, et surtout la manière touchante et profondément raisonnée dont il parle de sa religion. « Au milieu même des égarements du monde, il avait une raison saine, et son cœur, qui était droit, a toujours été, sur le point de la religion, d'intelligence et d'accord avec sa raison. S'il avait eu moins de lumières, semblable à ces demi-savants qui ne sont impies que parce qu'ils sont ignorants, il aurait, comme dit l'Apôtre, témérairement condamné tout ce qu'il aurait ignoré. S'il avait eu moins de droiture, il n'aurait cru que ce qu'il aurait voulu; et, à l'exemple de l'insensé, il aurait dit dans son cœur : *Il n'y a point de Dieu*. Mais parce que la droiture de son cœur répondait parfaitement à l'abondance de ses lumières et à l'intégrité de sa raison, il a toujours dit dans sa raison et dans son cœur : *Il y a un Dieu*; et par un enchaînement de conséquences, contre l'évidence desquelles il a cent fois confessé que le libertinage le plus fier n'avait rien à opposer que de faible et de pitoyable, son cœur, de concert avec sa raison, lui a toujours fait conclure : *Il y a un Dieu. Il y a une religion qui est la vraie culte de Dieu. De toutes les religions du monde, la chrétienne est uniquement et incontestablement l'ouvrage de Dieu. De toutes les sociétés chrétiennes, il n'y a que la catholique où se trouve l'unité, où subsiste l'ordre, et par conséquent où réside l'esprit de Dieu*. C'est ainsi que raisonnait ce grand prince; et c'est à quoi, s'en ouvrant lui-même à ses plus confidents amis, il protestait qu'il s'en était toujours tenu. » Il y a aussi d'excellents morceaux dans l'Eloge que Bossuet a fait du même prince : la péroration surtout

est d'un intérêt vif et touchant, d'une éloquence négligée et en même temps inimitable. Le grand Condé ne fut blessé qu'une fois. Au passage du Rhin, un officier allemand courut à Condé, et lui appuya un pistolet contre la tête; le prince détourna le coup qui lui fracassa le poignet. Sa bravoure était égale à ses talents militaires, qui lui ont justement mérité le surnom de *Grand*.

CONDÉ (Henri-Jules de BOURBON, prince de), fils et élève du grand Condé, naquit en 1643, accompagna son père en Espagne, et vint ensuite terminer son éducation chez les jésuites de Namur. Il partagea la disgrâce du grand Condé; au bout de 5 ans, il accompagna Louis XIV au siège de Tournay; mais il ne put continuer la campagne, parce qu'il tomba dangereusement malade. L'an 1668, il suivit encore le roi au siège de Dôle, et en 1674, à celui de Besançon. Il combattit à Senef, à côté de son père, auquel il sauva la vie, en l'aidant avec le comte d'Estaing, à le replacer sur son cheval. Mais son exploit le plus brillant est la prise de Limbourg, en 1675, après huit jours de tranchée ouverte. La maligne causticité de St.-Simon s'est exercée sur le compte de ce prince, qui souffrait d'une maladie de vapeurs, et qui mourut le 1^{er} avril 1709. Ce prince avait épousé Anne de Bavière, comtesse palatine. Du chef de cette princesse, la maison de Condé recueillit l'héritage de la branche aînée de la maison de Lorraine.

CONDÉ (Louis III^e du nom, duc de BOURBON), fils de Henri-Jules et d'Anne de Bavière, grand-maître de France, chevalier des ordres du roi, et gouverneur de Bourgogne et de Bresse, marcha sur les traces de son aïeul, le grand Condé. Il se trouva au siège de Philisbourg, sous les ordres de Monsieur le dauphin; il suivit le roi en 1689 à celui de Mons, et en 1692 à celui de Namur. Il se signala aux batailles de Steinkerque et de Nerwinde. Il fit encore la campagne de Flandre en 1694, et mourut subitement à Paris, l'an 1710, à 42 ans.

CONDÉ (Louis-Henri, prince de), duc de Bourbon, d'Enghien, etc., fils du précédent, né à Versailles en 1692, fut nommé chef du conseil royal de la régence sous la minorité de Louis XV, ensuite surintendant de l'éducation de ce monarque, et enfin premier ministre d'état, après la mort du duc d'Orléans, régent, arrivée en 1723. Il en remplit toutes les fonctions jusqu'au 11 juin 1726, qu'il fut exilé. Livré pendant son court ministère à des financiers qui proposèrent des taxes odieuses, et qui irritèrent la noblesse et le peuple, il fut obligé d'abandonner sa place. Il mourut à Chantilli en 1740, à 48 ans.

CONDÉ (Louis-Joseph de BOURBON, prince de), fils unique du duc de Bourbon (*voy.* l'article précédent), et de Caroline de Hesse-Rhinelfs, naquit à Chantilli le 9 août 1735. Après la mort de son père (1740), et celle de sa mère (1741), il se trouva orphelin à 5 ans, eut pour tuteur son oncle, le comte de Charolais, et trouva dans Louis XV un second père, qui s'empressa de lui donner la charge de grand-maître de sa maison, et le gouvernement de Bourgogne sous la surveillance du duc de St.-

Aignan, qui devait durer jusqu'à ce qu'il eût atteint sa 18^e année. Il fut créé chevalier de l'ordre du St.-Esprit, le 2 février 1762; et le 2 mai de l'année suivante, il épousa la princesse Charlotte-Godefride de Rohan-Soubise. Il présida, le 13 août 1754, les états de Bourgogne; puis il passa en Allemagne, où il fit ses premières armes, pendant la guerre de sept ans. Il se distingua d'une manière brillante aux batailles de Nactemberck, de Minden (1759), et de Johannisberg (1762): dans la première, il exposa ses jours au point que son premier gentilhomme, de Touraille, l'engagea à se mettre à l'abri d'une batterie qui répandait la mort autour de lui: *Je ne trouve point ces précautions*, répondit le prince, *dans l'histoire du grand Condé*. Dans la deuxième, il fit plusieurs charges contre les Prussiens; dans la troisième, où il commandait en chef, il battit le prince héréditaire de Brunswick; et les canons enlevés aux ennemis dans cette journée mémorable, ornèrent le château de Chantilli. Quelque temps après, le duc de Brunswick vint en France, et alla visiter son vainqueur. Celui-ci eut la délicatesse de faire enlever ces canons, dont la vue n'aurait pu être agréable à son hôte; le duc ne put s'empêcher de lui dire: *Vous avez voulu me vaincre deux fois; à la guerre, par vos assauts, et à la paix, par votre modestie*. Le prince de Condé avait été reçu à Paris avec enthousiasme, au retour de ses campagnes. La première fois qu'il parut à la comédie française, sa présence y excita des transports d'admiration, et pendant le cours de la représentation, le public saisit avec avidité tous les passages qui pouvaient faire allusion à sa gloire. Le vainqueur de Johannisberg était fortement attaché aux anciennes institutions de la monarchie; et on le vit sans étonnement refuser de reconnaître les nouvelles cours souveraines, après la dissolution du parlement. Son opposition le fit exiler; et lorsque le roi le rappela, il ne changea point d'opinion. Depuis cette époque jusqu'au moment où il quitta la France pour aller la défendre sur une terre étrangère, le prince de Condé habitait tantôt Paris, dans son palais Bourbon, où il réunissait plusieurs hommes de lettres, Valmont de Bomare, Désormeaux, Chamfort, etc.; tantôt, mais plus souvent, son château de Chantilli, qu'il se plaisait à embellir, et où il recevait la visite de tous les princes étrangers qui venaient en France. Fidèle à ses maximes politiques, dont l'expérience de plusieurs siècles semblait lui avoir garanti la bonté, après avoir présidé en 1787 et 1788 le quatrième bureau de l'assemblée des notables, il signa avec les autres princes le *Mémoire* présenté au roi pour le maintien des anciennes institutions. Trois camps ayant été formés alors, le prince de Condé eut le commandement de celui de St.-Omer, où il se rendit avec le duc d'Enghien. A peine eut-il vu avec indignation la réunion des trois ordres des états généraux, qu'il s'empressa de quitter la France avec sa famille (17 juillet 1789): il se retira à Bruxelles, puis il se rendit à Turin. Dès lors la carrière militaire rouverte pour ce prince présente toute une période historique, celle des guerres entreprises par quel-

ques Français et par les puissances coalisées pour le rétablissement de la monarchie. D'abord, le prince de Condé réunit les gentilshommes français qui l'avaient suivi, et en forma une petite troupe. Pour subvenir aux frais de leur équipement et de leur entretien, il épuisa ses finances et engagea ses bijoux à Gènes, pour 500,000 francs. Il se rendit ensuite sur les frontières d'Allemagne, où son armée s'augmentait tous les jours. Dans le mois de juillet 1790, il fit paraître un manifeste dans lequel il se déclarait le protecteur de la noblesse française, et invitait tous les vrais amis du roi à venir se joindre à lui pour sauver la monarchie. Les révolutionnaires répondirent à cet appel de l'honneur à la fidélité, en envoyant la multitude à Chantilli, qui fut dévasté et pillé. Le 16 mars 1791, ils parvinrent à obtenir de l'Assemblée nationale l'annulation de la donation faite au grand Condé, en 1648, du Clermontais : Ce qu'il y a de plus remarquable dans les efforts entrepris pour détruire la puissance du prince de Condé, ce fut la démarche qui fut faite auprès de Louis XVI, pour qu'il lui donnât l'ordre de rentrer en France, et qu'il l'engageât à ne pas combattre pour des droits *que la nation avait abolis*. Le prince de Condé en conféra à Coblenz avec le comte d'Artois, et répondit qu'il persistait dans sa résolution de délivrer le roi, et de sauver la monarchie. Peu de temps auparavant, il avait eu à Aix-la-Chapelle, avec Gustave III, roi de Suède, qui prenait le plus grand intérêt aux affaires de la France, une conférence qui pouvait avoir les plus heureux résultats pour le succès de l'émigration française. Mais la mort de ce monarque qui était disposé à se battre contre les révolutionnaires de la France, empêcha la Suède de prendre la défense des institutions anciennes de notre pays. L'Assemblée nationale crut s'être bien vengée du héros qui veillait aux destinées chancelantes de la monarchie, en confisquant ses biens, en le déclarant traître, en menaçant de la peine de mort quiconque aurait des relations avec lui. La confiscation de ses biens était une injustice ; quant à sa qualification de traître, il s'en faisait honneur ; il ne pouvait être l'allié de ceux qui détruisaient le trône de son roi, et qui souillaient sa patrie par leurs crimes. Un nouvel emprunt fait à Amsterdam, lui permit de réunir sa troupe, qu'on appela dès lors l'*Armée de Condé*, à celle du général Wurmser ; il s'était ménagé des intelligences avec le commandant de Landau, et il se dirigea vers cette ville, où il espérait entrer sans coup férir : mais le commandant de cette place avait été changé, en sorte que le prince se replia sur Brisgaw. Après avoir une seconde fois engagé ses diamans, il obtint que son armée ferait partie du contingent des troupes fournies par les cercles à l'empereur, et qu'elle recevrait une solde. Ce fut alors qu'il apprit le crime du 21 janvier : après avoir fait l'oraison funèbre du roi martyr, il ouvrit la campagne de 1793, à laquelle prirent part le duc de Bourbon et le duc d'Enghien. La prise de Berstheim est un des plus beaux faits d'armes de cette expédition, pendant laquelle trois générations des Condé rappelaient la gloire de leurs illustres

aïeux. Les émigrés français se battaient avec zèle pour la sainte cause du trône et de l'autel ; aussi Wurmser dit-il au prince de Condé : *Vos soldats grandissent au feu*. Le 4 juillet, on apprit la mort du dauphin, Louis XVII : le prince de Condé harangua sa troupe et proclama Louis XVIII. En 1795, l'armée royaliste passa au service d'Angleterre : le prince avait son quartier général à Mulheim : il paraît que c'est de cet endroit qu'il correspondit avec Pichegru. Celui-ci semblait disposé à passer dans les rangs des émigrés, lorsque le commandement de l'armée lui fut enlevé. En 1796, l'armée française de Condé se distingua dans toutes les actions : le prince lui-même faillit être tué à Steintad (24 octobre). L'année suivante, lorsque la paix fut conclue entre la France et l'Autriche, il se retira en Russie, et ses troupes cantonnèrent en Pologne et ensuite à Dubno. L'accueil que fit au prince l'empereur Paul I^{er} fut magnifique : le czar porta la munificence jusqu'à acheter pour son hôtel le palais de Czernichef, qu'il lui donna, après avoir fait graver en lettres d'or sur la porte, *Hôtel Condé*. Lorsque la Russie eut déclaré la guerre à la France, le prince de Condé suivit avec ses troupes l'armée de Suwarow, se battit à Constance, et fut obligé de se retirer après le désastre des Russes. L'armée de Condé passa de nouveau à cette époque à la solde de l'Angleterre, fit la campagne de 1800 avec les Autrichiens, et fut ensuite licenciée. Le cœur navré de douleur, le prince de Condé se retira à l'abbaye d'Amesbury, et resta en Angleterre jusqu'à la rentrée de Louis XVIII en France. Nous ne parlerons pas des peines affreuses que son âme paternelle dut ressentir en apprenant la mort de son petit-fils le duc d'Enghien, le compagnon de sa gloire, l'élève qu'il avait formé au milieu des camps, le serviteur fidèle de la cause monarchique, le dernier rejeton de sa famille. Il avait perdu déjà en 1760 sa première épouse : il épousa en secondes noces la princesse douairière de Monaco, qu'il eut encore le chagrin de perdre en 1813. Rentré en France après la restauration (3 mai 1814), il redevint colonel-général de l'infanterie française, grand-maître de France, et colonel du 10^e régiment de ligne. L'association des chevaliers de Saint-Louis, créée cette même année, se plaça sous sa protection. Le 18 mars 1815, il partit pour la Belgique avec le roi, et revint ensuite après la tourmente des cent-jours. Depuis cette époque, il habita presque toujours Chantilli, qu'il chercha à relever de ses ruines. Le 13 mai 1818, ce prince brave, fidèle, religieux, mourut avec tous les sentiments de piété qui s'accordent si bien avec la gloire : il laissa échapper des paroles de pardon en rendant le dernier soupir, et fut inhumé à Saint-Denis, à côté des tombes royales. L'abbé Frayssinous a prononcé son oraison funèbre, 1818, in-8.

CONDÉ (Louise-Adélaïde de BOURBON), fille du précédent, naquit en 1757, à Chantilli. Louis XV la destina d'abord au comte d'Artois ; mais cette union n'eut point lieu. Cette princesse devint en 1786 abbesse du chapitre noble de Remiremont. Cette dignité ne la forçait pas à quitter la cour : elle

y resta et continua à en faire les charmes. Après la prise de la Bastille, elle émigra avec son père, et habita successivement la Suisse, l'Allemagne, la Russie et l'Angleterre. Après 25 ans d'absence elle revint dans son pays avec le roi. Pendant l'émigration elle avait pris la vie religieuse : Louis XVIII lui fit préparer l'ancien palais du Temple, où elle entra le 3 novembre 1816, avec ses sœurs. Elle s'y consacra dès lors à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Elle est morte dans cette retraite et au sein de cette pieuse association, en 1824.

CONDILLAC (Etienne BONNOT de), de l'académie française et de celle de Berlin, était abbé de Mureaux, neveu du cardinal Tencin et frère de l'abbé de Mably, né à Grenoble en 1715, et mort dans sa terre de Flux près de Baugenci en 1780; il s'est fait un nom par plusieurs ouvrages qui roulent principalement sur la métaphysique. On a de lui un *Essai sur l'origine de nos connaissances*, 1746, 2 vol. in-12, et un *Traité des sensations*, 1767, 2 vol. in-12, dans lesquels il y a des vues profondes, mais aussi beaucoup de choses que des philosophes judicieux ont justement critiquées. Ils ont été vivement attaqués par l'abbé Rosignol dans la *Théorie des sensations*, imprimée à Embrun, 1780. L'abbé de Lignac les combat aussi avec beaucoup de succès dans les *Lettres d'un Américain*. Son *Cours d'études*, Parme, 13 vol. in-8, 48 à 72 fr., Deux-Ponts, 1776, 16 vol. in-8, 30 à 36 fr., qu'il avait composé pour l'éducation de l'infant Ferdinand-Louis, duc de Parme, a été, comme l'on sait, proscrit par ce prince, et l'on ne peut disconvenir qu'il n'ait à plusieurs égards mérité de l'être. La partie morale et politique est assez bien traitée; mais la partie historique est faible et manque de chaleur et de vivacité. Il ne commence guère l'histoire qu'aux Grecs, et laisse dans les ténèbres tous les temps antérieurs. Le défaut d'avoir étudié les anciens peuples lui fait expliquer souvent les constitutions des peuples modernes par des hypothèses ingénieuses. On lui reproche aussi d'avoir adopté une partie des opinions de la philosophie moderne. On a encore de lui : *Traité des systèmes*, 1749, 2 vol. in-12; *Recherches sur l'origine des idées que nous avons de la beauté*, 1749, 2 vol. in-12; *Traité des animaux*, 1755, in-12; une *Logique*, in-8; *Le commerce et le gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, 1776, in-12. On a publié ses *Oeuvres complètes*, Paris, 1798, 23 vol. in-8, 50 à 60 fr., gr. pap. tiré à petit nombre, 240 à 300 fr.; *ibid.*, 1799, 34 vol. in-18, 34 fr.; *ibid.*, 1803, 31 vol. in-12, 62 fr.; *ibid.*, 1821-23, 16 vol. in-8, 96 fr.; *ibid.*, 1827, 16 vol. in-8, 56 fr. On découvre dans toutes ces productions beaucoup de connaissances, un esprit fécond et varié, mais en même temps le goût des systèmes et des paradoxes. Les idées sont souvent obscures et confuses, et l'auteur ne cache pas assez l'embarras où il se trouve parfois de les débrouiller.

CONDORCET (Marie-Jean-Antoine-Nicolas CARYAT, marquis de) naquit en 1743 à Ribemont près de Saint-Quentin en Picardie. Jacques-Marie de Condorcet, son oncle, évêque de Lisieux,

prit soin de son éducation, et le fit entrer au collège de Navarre, où il soutint à 16 ans une thèse de mathématiques, en présence de Clairaut, d'Alembert et Fontaine, dont les encouragements l'engagèrent à se livrer entièrement à l'étude des sciences pour lesquelles il avait un goût prononcé. Condorcet vint en 1762 se fixer à Paris, où la protection du duc de la Rochefoucauld lui tint lieu de fortune, en lui faisant obtenir des pensions. Reçu dans plusieurs maisons distinguées, il se lia particulièrement avec Fontaine, célèbre géomètre, dont il étendit les principes et les vues dans son *Essai sur le calcul intégral*, publié en 1765. Ce mémoire et celui qu'il donna en 1767, sur le problème des trois corps, lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences, où il fut reçu en 1769. Peu de temps après, Condorcet, jaloux de justifier ce choix, publia de nouveaux *Mémoires sur le calcul analytique*, qui de même que les autres prouvaient un génie pénétrant, mais où l'on regrettait de ne pas trouver des applications utiles, à côté des belles formules qu'il y présentait. Ses premiers travaux avaient été réunis sous le titre d'*Essai d'analyse*, 1768, in-4. Condorcet reprit ce travail longtemps après, et le refondit dans un nouveau traité. L'impression de cet ouvrage fut commencée en 1786; mais elle fut arrêtée à la 16^e feuille, et n'a jamais été reprise. Ses autres travaux du même genre se trouvent dans les mémoires des académies de Paris, de Berlin, de Pétersbourg, de Turin, et de l'institut de Bologne. En 1773, il publia les *Eloges des académiciens morts avant 1699*. Par cet essai dans un genre nouveau pour lui, Condorcet voulait se donner un titre à la place de secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, place qu'il obtint en effet. Ses éloges furent trouvés fort au-dessus de ceux de son prédécesseur Grand-Jean de Fouchy, mais inférieurs à ceux de Fontenelle, sous le rapport de l'intérêt et du style. Dans le nombre des éloges qu'il lut à l'académie des sciences, on distingue ceux de d'Alembert, Bergmann, Buffon, Euler, Franklin, Linnée, Vaucanson. Condorcet ne désirait pas avec moins d'ardeur d'être reçu à l'académie française; mais les portes ne lui en furent ouvertes qu'en 1782. Fidèle à ses études scientifiques, il prit pour sujet de son discours de réception : *Les avantages que la société peut retirer de la réunion des sciences physiques aux sciences morales*. En 1777, son *Traité sur la théorie des comètes* remporta le prix à l'académie de Berlin. Au milieu de ses travaux mathématiques, il trouvait encore du temps pour s'occuper de littérature et de politique. Ami intime de d'Alembert qui le nomma un de ses exécuteurs testamentaires, il fournit de nombreux articles à l'Encyclopédie; lié avec Turgot, il s'appliqua comme lui à débrouiller les systèmes des économistes. Grand admirateur de Voltaire, dont il partageait les principes irréligieux, il fit un voyage à Ferney, pour visiter le patriarche de la philosophie. Pendant la guerre d'Amérique, Condorcet écrivit en faveur de l'indépendance des colonies anglaises, et en attaquant ce qu'il appelait le despotisme, il laissa déjà percer ses sentiments et ses

principes républicains. Lorsque la révolution française commença à remuer les esprits, il se rangea du côté des novateurs, en publiant dès 1788, un ouvrage sur les *Assemblées provinciales*. En prenant part avec Cérutti à la rédaction de la *Feuille villageoise*, il contribua à entretenir parmi le peuple une effervescence qui devait mener aux excès les plus horribles. Nommé commissaire de la trésorerie en 1791, il fut député de Paris à l'assemblée législative dont il devint secrétaire le 3 octobre. Il y prononça un discours, dans lequel, distinguant les émigrés en deux classes, il demanda la peine de mort, seulement contre ceux qui seraient pris les armes à la main. Il présida l'assemblée en février 1792, et rédigea l'adresse aux Français, destinée à rendre compte des motifs qui avaient engagé à prononcer la suspension du roi. Nommé député à la Convention par le département de l'Aisne, il y vota le plus souvent avec les Girondins, et après avoir engagé l'assemblée à faire juger Louis XVI par les députations des départements, il vota dans le procès de ce monarque, pour *la peine la plus grave, qui ne fût pas celle de mort*. C'est vers cette époque que la czarine et le roi de Prusse le firent rayer du tableau des académies de Saint-Petersbourg et de Berlin. Condorcet avait été nommé membre du premier comité de *Salut public*, et ensuite du comité de *Constitution*, et il ne fut pas d'abord compris au nombre des députés girondins proscrits par la Montagne. Mais dénoncé le 8 juillet par Chabot, il fut mis en accusation le 3 octobre, comme complice de Brissot. Obligé de se cacher, et bientôt mis *hors la loi*, Condorcet trouva un asile chez une amie généreuse qui n'oublia rien pour adoucir son infortune. Mais un nouveau décret ayant prononcé la mort contre ceux qui donnaient asile aux personnes mises hors la loi, il ne voulut pas exposer plus longtemps sa bienfaitrice, et il quitta cet asile malgré les efforts qu'elle fit pour le retenir. Il sortit de Paris au mois de mars 1794, sans passeport, vêtu d'une simple veste, la tête couverte d'un bonnet, et se dirigea vers Seaux, où il espérait trouver un refuge dans la maison de Suard, auquel l'unissait une étroite amitié. Ne l'ayant pas rencontré, il fut réduit à se cacher dans des carrières abandonnées où il passa plusieurs nuits. La faim l'obligea d'en sortir, et il se rendit dans un cabaret de Clamart où il se fit servir à manger. Son air inquiet, sa longue barbe, sa tenue extraordinaire attirèrent l'attention d'un membre du comité révolutionnaire qui le fit arrêter et conduire au Bourg-la-Reine. Un Horace qu'il portait sur lui avec des notes marginales au crayon, contribua beaucoup à le faire reconnaître. Jeté dans un cachot, il y fut oublié pendant 24 heures, et lorsque le geôlier revint, il le trouva mort, le 28 mars 1794. Il avait fait usage d'un poison violent, qu'il portait depuis quelque temps sur lui pour échapper au supplice qui le menaçait. Ainsi périt Condorcet à l'âge de cinquante ans, victime de cette révolution qu'il avait saluée comme une ère de justice et de bonheur. La bonté, dit un auteur contemporain, brillait dans ses yeux; sous un exté-

rieur froid, il cachait une énergie peu commune. C'était, selon l'expression de d'Alembert, un *volcan couvert de neige*. D'autres, pour peindre l'effervescence des sentiments qui s'alliait en lui à une grande douceur de manières, disaient qu'il était un *mouton enragé*. Condorcet ne fut ni un géomètre, ni un métaphysicien du premier ordre; mais peu d'hommes ont annoncé des talents aussi distingués. Dans sa philosophie, dont la base était le scepticisme, il rêvait le perfectionnement indéfini de l'espèce humaine. Mais le résultat réel de ses doctrines dans lesquelles il attaquait la religion, la royauté, et toutes les anciennes institutions, ne pouvait être que le bouleversement de l'ordre social. Comme tant d'imprudents novateurs, il *semait les vents sans prévoir les tempêtes* qui en devaient naître. On a reproché à ses écrits de l'obscurité, de l'entortillement et de fréquentes négligences. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Lettres d'un théologien à l'auteur des trois siècles*, 1774, ouvrage où l'on trouve toute la virulence satirique de Voltaire; *Eloge et pensées de Pascal*, Londres, 1776, in-8; 1778, avec des notes de Voltaire. Condorcet professe dans cet ouvrage les principes d'un athéisme décidé; il s'efforce de relever l'homme, que Pascal avait voulu abaisser, et de démontrer que ses vues et sa faiblesse sont le résultat des institutions sociales et non une preuve de l'existence de Dieu; *Réflexions d'un citoyen catholique sur les lois de France relatives aux protestants*, 1778; *Essais sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix*, Paris, 1785, in-4; 1804, avec des nombreuses additions et une *Notice sur Condorcet*; *Vie de Turgot*, Londres, 1786, in-8; *Vie de Voltaire*, Genève, 1787; Londres, 1790, 2 vol. in-8. Cet ouvrage a été traduit en allemand et en anglais. Condorcet y déclame avec violence contre la religion et ses ministres, et contre tout ce qui tient au christianisme; *Rapport sur l'instruction publique, présenté à l'assemblée nationale*, Paris, 1792, in-8; *Bibliothèque de l'homme public, ou Analyse raisonnée des principaux ouvrages français et étrangers sur la politique en général, la législation, les finances, etc.*, Paris, 1790-92. Il fut aidé dans cette volumineuse compilation par Chapellier et Peyssonnel. Elle forme 28 vol. in-8; *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, ouvrage posthume, 1795, in-8. Il composa cet ouvrage lorsqu'il était obligé de se cacher; cependant il n'y déclame pas avec moins de violence contre les rois et les prêtres; *Moyens d'apprendre à compter sûrement et avec facilité*, Paris, 1799, in-12; *Réflexions d'un citoyen non gradué*. Condorcet a aussi travaillé au *Journal encyclopédique*, à la *Chronique des mois*, au *Républicain*, au *Journal d'instruction publique*, etc. Il a donné avec Lacroix, une nouvelle édition des *Lettres à une princesse d'Allemagne*, par Euler. Ses *OEuvres complètes* forment 21 v. in-8, Paris, 1804. Son éloge a été publié par A. Dianneyère sous ce titre : *Notice sur la vie et les ouvrages de Condorcet*, 1796-99, in-8.

CONDORCET (Sophie de GROUCHY, veuve de)

était sœur de M^{me} Cabanis et du général Grouchy, auquel elle se plut à donner des marques publiques d'intérêt, lorsqu'en 1817 il se trouva cité devant un conseil de guerre, sous le poids d'une accusation capitale. Unie de bonne heure au marquis de Condorcet, elle épousa aussi ses opinions politiques et philosophiques, qu'elle professa constamment le reste de sa vie. C'est à elle que, du fond de la retraite où il fuyait la proscription des jacobins, Condorcet adressait ses beaux vers, qui étaient l'histoire des derniers moments de sa carrière politique :

« Ils m'ont dit : Choisis d'être oppresseur ou victime :
 » J'embrassai le malheur et leur laissai le crime. »

M^{me} de Condorcet partagea les persécutions de son époux, et fut jetée dans les prisons révolutionnaires, d'où elle sortit après le 9 thermidor. Le reste de ses jours s'écoula dans la pratique de la plus active bienfaisance. Elle mourut à Paris le 6 septembre 1822. On doit à M^{me} de Condorcet l'ouvrage suivant : *Théorie des sentiments moraux, ou Essai analytique sur les principes des jugements que portent naturellement les hommes, d'abord sur les actions des autres, et ensuite sur leurs propres actions ; suivi d'une dissertation sur l'origine des langues*, traduit de l'anglais d'Adam Smith, 1798, 2 vol. in-8. On trouve à la fin de cette traduction huit lettres sur la sympathie, adressées à Cabanis. Elle a été l'éditeur d'un ouvrage posthume de son mari, intitulé : *Moyens d'apprendre à compter sûrement et avec facilité*, Paris, 1799, in-12 ; *ibid.*, 1818, in-18.

CONDREN (Charles de), 2^e général de la congrégation de l'Oratoire, docteur de la maison de Sorbonne, fils d'un gouverneur de Monceaux, fort chéri de Henri IV, naquit à Vaubain, près de Soissons, en 1588. Son père, qui avait dessein de le pousser à la cour ou dans les armées, voulut l'empêcher d'embrasser l'état ecclésiastique ; mais sa vocation était trop forte. Le cardinal de Bérulle, auquel il succéda, le reçut dans sa congrégation, et l'employa très-utilement. Le P. de Condren fut confesseur du duc d'Orléans, frère unique de Louis XIII. Il refusa constamment le chapeau de cardinal, l'archevêché de Reims et celui de Lyon. Ses vertus ne parurent pas avec moins d'éclat dans sa place de général. Après avoir travaillé longtemps pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain, il mourut à Paris en 1641. Son *Idée du sacerdoce de Jésus-Christ*, in-12, ne fut mise au jour qu'après sa mort. Il ne voulut jamais rien donner au public pendant sa vie. On a de lui des lettres et des discours en 2 vol. in-12. C'est lui qui comparait les vieux docteurs ignorants aux vieux jetons, qui, à force de vieillir, n'avaient plus de lettres. Le P. Amelotte, le marquis de Carraccioli et Tabaraud ont écrit sa vie, in-8.

CONFUCIUS, ou KOUNG-TSÉE, surnommé par les Chinois le saint Maître, le Sage par excellence, le père des philosophes chinois, naquit à Champing, d'une famille qui tirait son origine de Ti-Y, 27^e empereur de la seconde race (si on en croit les fauleuses annales de la Chine), vers l'an 550 avant J.-C., temps où la Chine était encore très-peu de

chose. Il devint Mandarin et ministre d'état du royaume de Lu ou Lou, aujourd'hui Canton ; mais le désordre s'étant glissé à la cour, par la séduction de plusieurs filles que le roi de Tci avait envoyées au roi de Lu, il renonça à son emploi, et se retira dans le royaume de Sin pour y enseigner la philosophie. Son école fut si célèbre, dit-on (car tous ces faits sont fort incertains, et certainement altérés en bien des points, selon la coutume des auteurs chinois), que dans peu de temps il eut jusqu'à 3,000 disciples, parmi lesquels il y en eût 500 qui occupèrent les postes les plus éminents dans différents royaumes. Ses disciples avaient une vénération si extraordinaire pour lui, qu'ils lui rendaient les honneurs qu'on n'avait accoutumé de rendre qu'à ceux qui étaient élevés sur le trône. Il revint avec eux au royaume de Lu, et y mourut à 73 ans. Quelque temps avant sa mort, il déplorait les désordres de son siècle. Hélas, disait-il, il n'y a plus de sages, il n'y a plus de saints. Les rois méprisent mes maximes : je suis inutile au monde, il ne me reste plus qu'à en sortir. Son tombeau est dans l'académie même où il donnait ses leçons, près de la ville de Rio-Fu. On voit, dans toutes les villes, des collèges magnifiques élevés à son honneur, avec ces inscriptions en lettres d'or : *Au grand maître... Au premier docteur... Au précepteur des empereurs et des rois... Au saint... Au roi des lettrés*. Quand un officier de robe passe devant ces édifices, il descend de son palanquin, et fait quelques pas à pied pour honorer sa mémoire. Ses descendants sont mandarins-nés, et ne paient aucun tribut à l'empereur. Les Chinois lui offrent des sacrifices de porceaux et de chèvres, et exercent à son égard une idolâtrie proprement dite. Si on les en croit, c'était l'homme le plus sage et le plus vertueux qui ait paru dans le monde. Mais quand on ne connaît point les exagérations chinoises, on pourrait réduire cet éloge à sa juste valeur, en examinant dans quel état sont les notions de sagesse et de vertu chez ce peuple vain, frivole, avide et corrompu. On attribue à ce philosophe quatre livres de morale. Le P. Couplet a donné au public les trois premiers livres en latin, avec des notes, Paris, 1687, in-fol., 9 à 12 fr., gr. pap., 18 à 24 fr., et on les traduisit en français, sous le titre de *Morale de Confucius*, Amsterdam, 1688, in-12 ; Londres (Paris), 1783, in-18. Les exempl. in-8, 9 à 10 fr. (Voy. COUPLET). Entre beaucoup de sentences verbiageuses et triviales, on en trouve de fort bonnes ; mais il est très-douteux qu'elles soient réellement de Confucius. On sait que les Chinois donnent pour des ouvrages vieux de 2 ou 3,000 ans, des écrits qui datent depuis la naissance du christianisme, entre autres le *Choué-Ouen* où il est parlé du mystère de la Trinité, dans des termes absolument inconnus avant Jésus-Christ. (Voy. le *journal. hist. et litt.*, 1^{er} fév. 1777, page 175.) Il ne serait donc pas étonnant que les œuvres de Confucius eussent du moins quelques additions d'un temps très-postérieur ; peut-être aussi cette matière bien approfondie répandrait-elle des doutes sur l'époque où vivait Confucius, et l'avancerait de plusieurs

siècles; ce qui, vu l'extrême incertitude de l'histoire et surtout de la chronologie chinoise, n'aurait rien d'étonnant. Et d'ailleurs, comment fixer l'histoire de Confucius à l'an 550 avant J.-C., si toute l'histoire chinoise ne mérite aucune croyance jusqu'à l'an 206, comme le prouve Goguet? Du reste, sa morale, quelle qu'elle soit, est sans nerf et sans sanction; c'est un amas de sentences et de vues incohérentes. « Confucius, » dit Sonnerat dans son *Voyage aux Indes orientales à la Chine*, « ce grand législateur qu'on élève au-dessus de la » sagesse humaine, a fait quelques livres de morale » adaptés au génie de la nation; car ils ne contiennent qu'un amas de choses obscures, de visions, » de sentences, et de vieux contes mêlés d'un peu » de philosophie.... Ses ouvrages, quoique pleins » d'obscurités, sont adorés... Confucius et ses descendants ont écrit des milliers de sentences qu'on » a accomodées aux événements, comme nous » avons interprété celles de Nostradamus et du Juif » errant. Aujourd'hui, en France, il n'y a que les » bonnes femmes et les enfants qui y croient; à la » Chine, c'est d'après elles qu'on dirige toutes les » opérations. » Si l'on en juge par les mœurs des Chinois, tels qu'on les connaît depuis que Paw, Raynal, Bergier ont réfuté sans appel les contes de leurs panégyristes, la morale de Confucius a eu bien peu d'effet. Il a paru en 1786 un *Abrégé historique des principaux traits de Confucius*, à la tête duquel on n'a point rougi de placer ces vers de Voltaire :

De la seule raison salutaire interprète,
Sans éblouir le monde, éclairant les esprits,
Il ne parla qu'en sage, et jamais en prophète;
Pendant on le crut, et même en son pays.

Ceux qui connaissent la haine implacable des philosophes contre Jésus-Christ, ne seront pas surpris de cet excès d'audace et d'absurdité. « On comprend sans peine, dit un auteur, que le misérable » jongleur du pays de Lou, qui n'a jamais su lier » ensemble deux maximes de morale, qui a dogmatisé par boutade et par caprice, sans sanction » et sans garantie; dont les leçons, si elles ont eu » quelque efficace, ont formé le plus frivole, le » plus lâche et le plus fripon de tous les peuples; » on voit, dis-je, que ce verbiageur chinois est mis » ici en parallèle et bien au-dessus du divin Législateur des chrétiens. Il est connu que Voltaire aimait à s'entendre appeler par ses suppôts, *mon cher antechrist*; ainsi, cette impiété n'a rien d'obscur ni d'étonnant dans sa bouche; mais qu'on ose l'afficher publiquement par manière » d'épigraphe, et en faire le frontispice d'un livre, » c'est ce qui montre à découvert et la hardiesse » des blasphémateurs et la faiblesse de l'autorité. » (*Voy. la Vie de Confucius* par le P. Amyot.) Les Chinois sont redevables à ce philosophe d'avoir mis en ordre leurs livres canoniques; il expliqua les *Koua* de Fou-Hi ou Fo-Hé, fit des commentaires sur le *Liki*, corrigea le *Cho-King*, et composa les ouvrages qui ont pour titre *Chou-King* et *Tchun-Tsieou*. Le premier de ces deux livres n'est pas, dit l'abbé Grosier, un livre d'his-

toire, mais de morale : il a été traduit par le père Gaubel, 1770, in-4, fig., 12 à 15 fr.

CONGRÈVE (Guillaume), né en Irlande, dans le comté de Cork, en 1672, mort en 1729. Son père le destina d'abord à l'étude des lois; mais il s'y livra sans goût, et par conséquent sans succès. La nature l'avait fait naître pour la poésie. C'est de tous les Anglais, celui qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique. Ses pièces sont pleines de caractères nuancés avec une extrême finesse; mais on y trouve aussi cette liberté, ou si l'on veut cette licence qui est le fruit et en même temps la cause de la corruption publique. Il quitta de bonne heure les muses, se contentant de composer dans l'occasion quelques *pièces fugitives*, que l'amitié ou l'amour lui arrachait. On a de lui, outre ses *comédies*, des *odes*, des *pastorales* et des *traductions* de quelques morceaux des poètes grecs et latins. Ses *OEuvres* parurent à Londres, 1730, 3 vol. in-12; Birmingham, 1761, 3 vol. gr. in-8, fig., 27 à 36 fr.; l'édition de Londres, 1774, 2 vol. in-12, 7 à 9 fr.

CONINCK (Gilles), jésuite, né à Bailleul en 1571, et mort à Louvain en 1633, a publié des commentaires sur la Somme de saint Thomas, sous ce titre : *Commentariorum ac disputationum in universam doctrinam D. Thomæ, de sacramentis et censuris; auctore Ægidio de Coninck, societatis Jesu; postrema editio Rotomagi*, 1630, in-fol.; *De Deo trino et incarnato*, Anvers, 1645, in-fol.

CONNAN (François de), seigneur de Coulon, maître des requêtes, se distingua sous le règne de François I^{er} par sa science. Il mourut à Paris en 1551, à 43 ans. Il a laissé 4 livres de *Commentaires sur le droit civil*, Paris, 1558, in-fol., que Louis Le Roi, son intime ami, dédia au chancelier de l'Hôpital. Connan avait aussi le dessein de donner au public un ouvrage semblable à celui que Domat a exécuté depuis. Ce jurisconsulte joignait à une mémoire heureuse un esprit juste et capable de réflexion.

CONNOR (Bernard), médecin irlandais, né vers 1666, vint en France à l'âge de 20 ans. Il fut chargé de l'éducation des fils du grand chancelier du roi de Pologne qui étaient à Paris. Après avoir voyagé avec eux en Italie, en Sicile, en Allemagne et ailleurs, il devint médecin de sa majesté polonaise, qui le donna à l'électrice de Bavière sa sœur. Il repassa en Angleterre, devint membre de la société royale, et embrassa extérieurement la communion de l'église anglicane. Un prêtre catholique, déguisé, avant obtenu de l'entretenir en secret dans sa dernière maladie, on vit, au travers d'une porte, qu'il lui donna l'absolution et l'extrême-onction. Le malade mourut en 1698. On a de lui un livre intitulé : *Evangelium medici, seu de suspensis naturæ legibus, sive de miraculis, reliquisque quæ medici indagari subijci possunt*, Londres, 1697, petit in-8, 6 à 9 fr.; la réimpression d'Amsterd., 1699, petit in-8, est moins chère. Connor, trop jaloux de son art, s'efforce d'expliquer, selon les principes de la médecine, les guérisons miraculeuses de l'Évangile. Le docteur anglican qui l'assista à la mort, lui en ayant parlé comme d'un livre très-suspect,

il répondit qu'il ne l'avait pas composé dans le dessein de nuire à la religion chrétienne, et qu'il regardait les miracles de Jésus-Christ comme un témoignage de la vérité de sa doctrine et de sa mission. On peut croire que les intentions de l'auteur n'étaient pas tout à fait irréligieuses ; mais son ouvrage n'en est pas moins mauvais : on peut même dire qu'il est absurde, car aucun homme sensé ne s'aviserait jamais de regarder comme naturelles cette multitude de guérisons opérées par une seule parole. Guillaume Ader et Thomas Bartholin ont tout autrement raisonné sur les maladies et les guérisons dont il est parlé dans l'Evangile. « Entre les différents événements rapportés dans l'histoire sainte, » dit un auteur, il en est dont le surnaturel saute » aux yeux de tout homme de sens, et sur lesquels » il n'est besoin ni de dissertation ni d'examen. » Qu'un malade guérisse par les remèdes, lentement, en reprenant des forces peu à peu, c'est la » marche de la nature ; qu'il guérisse subitement » à la parole d'un homme, sans conserver aucun » reste, ni aucun ressentiment de la maladie, c'est » évidemment un miracle. Qu'un thaumaturge par » sa parole, ou par un simple attouchement, rende » la vie aux morts, la vue aux aveugles-nés, l'ouïe » aux sourds, la voix aux muets, la force et le » mouvement aux paralytiques, marche sur les » eaux, calme les tempêtes sans laisser aucune » marque d'agitation sur les flots, rassasie cinq » mille hommes avec cinq pains, etc., ce ne sont » certainement pas là des œuvres naturelles. Pour » en décider, il n'est pas nécessaire d'être médecin, » philosophe ou naturaliste : il suffit d'avoir la plus » légère dose de bon sens. » On a encore de Connor : *Voyage en Pologne*, en anglais, Londres, 1668, 2 vol. in-8, 6 à 8 fr., estimé.

CONON, général des Athéniens, prit de bonne heure le dessein de rétablir sa patrie dans sa première splendeur. Secouru par Artaxerxès qui lui avait confié le commandement de sa flotte, il remporta sur les Lacédémoniens la victoire navale de Gnide, l'an 394 avant J.-C., coula à fond 50 galères, tua un grand nombre de soldats, et enveloppa dans le combat l'amiral Lysandre qui y perdit la vie. Cet avantage dédommagea Athènes de toutes les pertes qu'elle avait faites à la journée de la Chèvre, 16 ans auparavant. Conon, qui venait de donner à ses concitoyens l'empire de la mer, poursuivit ses conquêtes l'année suivante. Il ravagea les côtes de Lacédémone, entra dans sa patrie couvert de gloire, et lui fit présent des sommes immenses qu'il avait recueillies dans la Perse. Avec cet argent et un grand nombre d'ouvriers que les alliés lui envoyèrent, il rétablit en peu de temps le Pyrée et les murailles de la ville. Les Lacédémoniens ne trouvèrent d'autres moyens de se venger de leur plus implacable ennemi, qu'en l'accusant auprès d'Artaxerxès de vouloir enlever l'Ionie et l'Eolide aux Perses, pour les faire rentrer sous la domination des Athéniens. Tiribase, satrape de Sardes, le fit arrêter sous ce vain prétexte. On n'a pas su précisément ce qu'il devint. Les uns disent que l'accusé fut mené à Artaxerxès qui le fit mourir, d'autres assurent qu'il

se sauva de prison. Il laissa un fils appelé Timothée, qui, comme son père, se signala dans les combats.

CONON, astronome de l'île de Samos, était en commerce de littérature et d'amitié avec Archimède qui lui envoyait de temps en temps des problèmes. C'est lui qui plaça parmi les constellations la chevelure de Bérénice, sœur et femme de Ptolémée-Evergète, vers l'an 300 avant J.-C. Cette reine inquiète du sort de son époux, qui était alors dans le cours de ses conquêtes, fit vœu de consacrer sa chevelure, s'il revenait sans accident. Ses desirs ayant été accomplis, elle s'acquitta de sa promesse. Les cheveux consacrés furent égarés quelque temps après. Conon, bon mathématicien, mais encore meilleur courtisan, consola Evergète désolé de cette perte, en assurant que la chevelure de Bérénice avait été enlevée au ciel. Il y a sept étoiles près de la queue du lion, qui jusqu'alors n'avaient fait partie d'aucune constellation ; l'astronome les indiquant au roi, lui dit que c'était la chevelure de sa femme, et Ptolémée voulut bien le croire. Catulle a laissé en vers latins la traduction d'un petit poème grec de Callimaque à ce sujet.

CONON, originaire de Thrace, né en Sicile, pape après la mort de Jean V, le 21 octobre 686, mourut le 21 septembre de l'année suivante. C'était un vieillard vénérable par sa bonne mine, ses cheveux blancs, sa simplicité et sa candeur.

CONRAD (S.), évêque de Constance, issu d'une illustre maison d'Allemagne, annonça dès son enfance qu'il serait un saint. Il fut envoyé de bonne heure à la célèbre école qui florissait alors à Constance, sous la conduite de l'évêque de cette ville. Ordonné prêtre, il fut pourvu de la prévôté de la cathédrale, et ensuite élu unanimement évêque, après la mort de Noting. Conrad, qui ne voulait plus posséder que Dieu dans le monde, échangea ses biens avec son frère, contre des terres situées dans le voisinage de Constance, qu'il donna à sa cathédrale et aux pauvres. « Plein de mépris pour » les choses du monde, dit un historien, il se livra » au service de Dieu avec une ferveur extraordinaire. Son air sérieux décelait la profonde impression que la pensée de l'éternité faisait sur son » âme ; il n'était cependant ni triste ni mélancolique. Sa gaieté était la suite de cette paix intérieure que les événements de la vie ne troublent » jamais. La simplicité chrétienne relevait toutes » ses actions ; son humilité et sa piété donnaient à » toute sa conduite un certain air de dignité qui » n'appartient qu'à la vertu, et qui est bien supérieur à celui que donnent les grandeurs humaines. » Ceux qui approchaient de lui se sentaient pénétrés » d'un respect mêlé de confiance et d'affection, tant » son affabilité et sa charité avaient de charmes. » Conrad mourut en 976, après avoir rempli pendant 42 ans tous les devoirs de l'épiscopat avec un zèle infatigable et la plus parfaite exactitude. Il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. Le pape Calixte III le canonisa vers l'an 1120. Leibnitz a publié sa *Vie*.

CONRAD I^{er}, comte de Franconie, fut élu roi de Germanie en 912, après la mort de Louis IV.

Othon, duc de Saxe, avait été choisi par la diète ; mais se voyant trop vieux, il proposa Conrad, quoique son ennemi, parce qu'il le croyait digne du trône. « Cette action n'est guère dans l'esprit de ce » temps presque sauvage » (dit un historien qui contredit souvent tous ceux qui l'ont précédé). « On y voit » de l'ambition, de la fourberie, du courage, comme » dans tous les autres siècles ; mais à commencer par » Clovis, ajoute-t-il non moins témérairement, on ne » voit pas une action de magnanimité. » C'est calomnier la nature humaine. Il est très-sûr qu'il y avait moins de raffinement dans ce siècle que dans le nôtre ; il y avait plus de franchise, de générosité et de véritable vertu. Tous les peuples reconnaissent Conrad, à l'exception d'Arnoul, duc de Bavière, qui se sauva chez les Huns, et les engagea à venir ravager l'Allemagne. Ils portèrent le fer et le feu jusque dans l'Alsace et sur les frontières de la Lorraine. Conrad les chassa par la promesse d'un tribut annuel, et mourut en 918, sans laisser d'enfant mâle. Il imita, avant de mourir, la générosité d'Othon à son égard, en désignant pour son successeur le fils du même Othon, Henri, qui s'était révolté contre lui.

CONRAD II, dit *le Salique*, fils d'Herman, duc de Franconie, élu roi d'Allemagne en 1024, après la mort de Henri, eut à combattre la plupart des ducs révoltés contre lui. Ernest, duc de Souabe, qui avait aussi armé, fut mis au ban de l'empire. C'est un des premiers exemples de cette proscription, dont la formule était : *Nous déclarons ta femme veuve, tes enfants orphelins, et nous t'envoyons au nom du diable aux quatre coins du monde*. L'année d'après, 1027, Conrad passa en Italie, et fut couronné empereur à Rome avec la reine son épouse. Ce voyage des empereurs allemands était toujours annoncé une année et six semaines avant que d'être entrepris. Tous les vassaux de la couronne étaient obligés de se rendre dans la plaine de Roncale, pour y être passés en revue. Les nobles et les seigneurs conduisaient avec eux leurs arrière-vassaux. Les vassaux de la couronne qui ne comparaissaient pas, perdaient leurs fiefs, aussi bien que les arrière-vassaux qui ne suivaient pas leurs seigneurs. C'est depuis Conrad principalement, que les fiefs sont devenus héréditaires. Conrad II acquit le royaume de Bourgogne, en vertu de la donation de Raoul III, dernier roi, mort en 1033, et à titre de mari de Gisèle, sœur puînée de ce prince. Eudes, comte de Champagne, lui disputa cet héritage ; mais il fut tué dans une bataille en 1038. Conrad mourut à Utrecht l'année suivante, après avoir régné avec beaucoup de gloire et de piété. L'empereur saint Henri l'avait recommandé à sa mort aux électeurs, et Conrad justifia pleinement le choix de Henri. Il fut enterré à Spire, dans le caveau qu'il avait fait construire pour les empereurs de sa maison. Henri III, son fils, lui succéda.

CONRAD III, duc de Franconie, fils de Frédéric, duc de Souabe et d'Agnès, sœur de l'empereur Henri V, naquit en 1094. Après la mort de Lothaire II, à qui il avait disputé l'empire, tous les seigneurs se réunirent en sa faveur l'an 1138. Henri

de Bavière, appelé le *Superbe*, s'opposa à son élection : mais ayant été mis au ban de l'empire et dépouillé de ses duchés, il ne put survivre à sa disgrâce. Le margrave d'Autriche eut beaucoup de peine à se mettre en possession de la Bavière. Welft, oncle du défunt, repoussa le nouveau duc ; mais il fut battu par les troupes impériales, près du château de Winsberg. Cette bataille est très-célèbre dans l'histoire du moyen âge, parce qu'elle a donné lieu, si l'on en croit quelques auteurs, au nom des *guelphes* et des *gibelins*. Le cri de guerre des Bava-rois avait été *Welft*, nom de leur général, et celui des impériaux *Weiblingen*, nom d'un petit village de Souabe, dans lequel Frédéric, duc de Souabe, leur général, avait été élevé. Peu à peu, ces noms servirent à désigner les deux partis. Enfin ils devinrent tellement à la mode, que les impériaux furent, dit-on, toujours appelés *weiblingiens*, et qu'on nomma *welfts* tous ceux qui étaient contraires aux empereurs. Les Italiens, dont la langue plus douce que l'allemande ne pouvait recevoir ces mots barbares, les ajustèrent comme ils purent et en composèrent leurs *guelphes* et leurs *gibelins*. C'est l'étymologie que quelques auteurs donnent de ces deux noms ; mais elle n'est pas avouée généralement, et il faut convenir qu'elle a un air de contrainte (1). Quoi qu'il en soit, l'expédition de Conrad III dans la terre sainte fut beaucoup moins heureuse que sa guerre contre la Bavière. L'intempérance fit périr une partie de son armée, peut être aussi le poison que les Grecs étaient soupçonnés de jeter dans les fontaines. Conrad, de retour en Allemagne, mourut à Bamberg en 1152, sans avoir pu être couronné en Italie, ni laisser le royaume d'Allemagne à son fils. Quelques auteurs ont raconté le trait suivant de ce prince. Après la prise de Winsberg, il ordonna de faire prisonniers tous les hommes, et de donner la liberté aux femmes. Conrad accorda à celles-ci d'emporter ce qu'elles pourraient. Elles prirent leurs maris sur leur dos et leurs enfants dans leurs bras. L'empereur, touché de cette expression vive et pittoresque de l'amour conjugal, pardonna à tous les habitants.

CONRAD IV, duc de Souabe, et fils de Frédéric II, proclamé roi des Romains à l'âge de 8 ans, tâcha de se faire élire empereur après la mort de ce prince en 1250. Le pape Innocent IV, qui lui connaissait des sentiments trop semblables à ceux de son père, s'y opposa. Conrad passa en Italie pour s'en venger ; il prit Naples, Capoue, Aquino, et mourut bientôt après à la fleur de son âge l'an 1254.

(1) D'autres rapportent ces deux noms à deux frères, *Guelphes* et *Gibel*, qui combattirent dans une sédition à Pistoie, l'un pour le pape Grégoire IX, et le plus jeune pour l'empereur Frédéric II. Maimbourg, dans sa *Décadence de l'empire*, raconte ainsi l'origine de ces deux partis : « Il y avait sur les » confins de l'Allemagne et de l'Italie, vers la source du Rhin, » deux maisons très-illustres et très-anciennes : l'une des Henri » de Guibeling, l'autre des Guelphes d'Adorf, qui, par une » émulation de gloire et une jalousie d'ambition, étaient » presque toujours en querelle, et causaient souvent par leurs » dissensions un grand désordre dans l'empire. Les empereurs » Conrad le Salique et les trois Henri ses successeurs étaient » de cette première maison, et la seconde a produit les ducs » de Bavière, fort connus sous le nom de Guelphes. » On ne peut disconvenir que cette dernière origine ne soit la plus naturelle et la plus vraisemblable. (Voy. Bondelmont.)

On accusa Mainfroi, fils naturel de son père, de l'avoir fait empoisonner, comme il avait empoisonné Frédéric son père.

CONRAD, de précepteur de l'empereur Henri IV, devint l'an 1075 évêque d'Utrecht. Il n'est guère connu que par son zèle excessif pour cet empereur contre le pape Grégoire VII. Il fut assassiné l'an 1099 dans son palais, où il était en prière après avoir dit la messe. Les uns en accusent les partisans du marquis d'Egbert dont ce prélat retenait les terres que l'empereur lui avait données jusqu'à trois fois; les autres, un maçon, dont il avait surpris le secret pour bâtir solidement une église en terre marécageuse. On lui attribue divers *écrits* en faveur de Henri IV, dans le *Recueil des pièces apologétiques* de cet empereur, Mayence, 1520, et Hanovre, 1611, in-4.

CONRAD de Mayence, *Conradus Episcopus*, auteur de la *Chronique de Mayence*, depuis 1140 jusqu'en 1250, imprimée à Bâle en 1525, in-fol., et dans les recueils de Reuberus et d'Ursticius : compilation indigeste, mais utile pour l'histoire de ce temps-là.

CONRAD, cardinal, archevêque de Mayence, mort en 1202, fut élevé à la pourpre par Alexandre III : on dit que c'est le premier qui ait été élevé à la dignité de cardinal, n'étant pas de Rome ni d'Italie.

CONRAD DE LICHTENAU, ainsi appelé, parce qu'il était né dans une petite ville de ce nom en Franconie, connu aussi sous le nom d'*Abbas Uspergensis*, ordonné prêtre l'an 1202, entra chez les prémontrés en 1207, fut nommé à la prévôté d'Usperg, dans le diocèse d'Augsbourg, l'an 1215, qui fut érigée en abbaye, et dont il devint le premier abbé, et mourut vers 1240. Il a laissé une *Chronique* qui commence à Belus, roi des Assyriens, finit à l'an 1229, et qui fut continuée par un anonyme, depuis Frédéric II jusqu'à Charles-Quint. La seconde édition de Bâle en 1569, in-fol., est enrichie de cette continuation. L'auteur flatte trop les empereurs, et ne ménage pas assez les pontifes romains qui ont eu des différends avec eux. C'est pour cela que Mélancthon s'empessa d'en donner une édition à Bâle, l'an 1540, in-fol.

CONRADIN, ou CONRAD le Jeune, fils de Conrad IV et d'Elisabeth, fille d'Othon, duc de Bavière, n'avait que trois ans lorsque son père mourut, laissant la régence du royaume de Naples à Mainfroi, prince odieux par toutes sortes de crimes, qui usurpa l'héritage de son pupille, et gouverna en tyran. Urbain IV, fatigué des courses qu'il ne cessait de faire sur les terres de l'Eglise, appela Charles d'Anjou, et lui donna, en qualité de seigneur suzerain, l'investiture de ce royaume désolé. Après la mort de Mainfroi, tué dans une bataille perdue contre Charles, Conradin vint réclamer ses droits. Les gibelins d'Italie le reçurent dans Rome, au Capitole, comme un empereur. Tous les cœurs étaient à lui, et par une destinée singulière, dit un historien, les Romains et les musulmans se déclarèrent en même temps en sa faveur. D'un côté l'infant Henri, frère d'Alphonse V, roi de Castille,

vrai chevalier errant, passe en Italie, et se fait déclarer sénateur dans Rome, pour y soutenir les droits de Conradin. De l'autre un roi de Tunis lui prête de l'argent et des galères; et tous les Sarrasins restés dans le royaume de Naples prennent les armes pour le défendre. Ces secours furent inutiles; Conradin, fait prisonnier après avoir perdu une bataille, eut la tête tranchée par la main du bourreau, au milieu de la place de Naples en 1269. Ce prince malheureux jeta son gant de l'échafaud dans la place, pour marque de l'investiture qu'il donnait à celui de ses parents qui voudrait le venger. Un cavalier ayant eu la hardiesse de le prendre le porta à Jacques, roi d'Aragon, qui avait épousé une fille de Mainfroi. C'est ainsi que fut éteinte, par la mort la plus ignominieuse, cette race des princes de Souabe, qui avait produit tant de rois et d'empereurs. L'infortuné Conradin n'avait que 17 ans lorsqu'il fut décapité. Il est très-faux que le pape Clément IV ait conseillé ou approuvé cette barbarie. (*Voy. son article.*)

CONRART (Valentin), conseiller-secrétaire du roi, né à Paris en 1603. L'académie française le regarde comme son père. Ce fut dans sa maison que cette compagnie se forma en 1629, et s'assembla jusqu'en 1634. Conrart contribuait beaucoup à rendre ces assemblées agréables, par son goût, sa douceur et sa politesse. Aussi, quoiqu'il ignorât absolument les langues mortes, et quoique ses *Lettres à Felibien*, Paris, 1681, in-12, son *Traité de l'action de l'orateur*, Paris, 1657, in-12, qui a paru en 1689, sous le nom de *Michel le Faucheur*, et quelques autres petits morceaux qui nous restent de lui, n'aient pas un grand mérite, il a encore de de la célébrité. Conrart mourut en 1675. Il était de la religion prétendue-réformée. On dit qu'il voyait les écrits du ministre Claude, avant que celui-ci les publiât. Conrart était parent de Godeaux, depuis évêque de Vence. Lorsque celui-ci venait de la province, il logeait chez lui; les gens de lettres s'y assemblaient, pour entendre l'abbé faire la lecture de ses poésies : et voilà la première origine de l'académie.

CONRING (Herman), professeur de droit à Helmstadt, né à Norden en Frise en 1606, mort en 1681, fut consulté par plusieurs princes sur les affaires d'Allemagne et sur l'histoire moderne, qu'il possédait parfaitement. On a de lui beaucoup d'ouvrages de jurisprudence et d'histoire; *De antiquitatibus academicis dissertationes septem*. Ces dissertations, réimprimées en 1359, in-4, 5 à 6 fr., sont savantes et curieuses; *Opera juridica, politica et philosophica*; *De origine juris germanici, etc.* Son patriotisme et sa crédulité lui ont fait avancer bien des choses au hasard, surtout lorsqu'elles ont paru favorables à son pays. Le corps des ouvrages de Conring a paru, Brunswick, 1730, 6 vol. in-fol., 30 à 35 fr.

CONSALVI (Hercule), cardinal et principal ministre du pape Pie VII, né à Rome le 8 juin 1757, était petit-fils de Brunacci, qui fut adopté par le marquis de Consalvi, dernier rejeton de l'illustre famille de ce nom. Après avoir achevé ses études,

il s'adonna aux lettres et à la musique, et ses succès en poésie furent tels que l'académie des Arcades lui ouvrit ses portes. Il entra, en 1776, dans l'académie ecclésiastique, et en sortit neuf ans après avec le titre de *ponente del buon governo*, fonction analogue à celle de conseiller-rapporteur dans les tribunaux français. Plus tard, Consalvi passa en qualité de juge au tribunal de la signature, et, à la fin de 1792, Pie VI le nomma *auditeur de rote*. Les graves événements qu'avait fait naître la révolution française préoccupaient alors tous les esprits, et Consalvi se déclara l'adversaire de ses principes subversifs. Pie VI le nomma assesseur des armes, au ministère de la guerre, et ce fut sous son administration qu'eut lieu l'assassinat du général Duphot, circonstance dont les patriotes romains profitèrent pour le desservir auprès de Bonaparte. Les troupes républicaines étant entrées dans Rome, en 1798, il fut emprisonné comme plusieurs autres personnages marquants, puis remis en liberté. Après la mort de Pie VI, le conclave s'ouvrit à Venise dans l'église de San-Giorgio-Maggiore, le 1^{er} décembre 1799, et il fut choisi pour secrétaire de cette assemblée qui élut le cardinal Chiaramonte (Pie VII). Le nouveau pape nomma Consalvi secrétaire d'état, puis le 11 août 1800, cardinal de l'ordre des diaques, car celui-ci ne fut jamais prêtre, et enfin lui conféra le titre définitif de secrétaire d'état. Consalvi usa de sa grande influence pour introduire dans les états romains diverses améliorations, et autorisa le libre commerce des grains. Cette mesure lui fit de nombreux ennemis, mais il tint tête à tout, et la liberté du commerce des grains existe encore telle qu'il l'a établie. En 1801, il vint à Paris pour traiter avec Bonaparte du concordat qu'il signa, le 15 juillet de la même année, de concert avec MM. Spina et Caselli, devenus depuis cardinaux. Mais en 1802, il ne voulut point accéder aux propositions d'un concordat avec la république italienne, et ce refus accrut encore l'ancienne antipathie du premier consul contre lui. Consalvi fut néanmoins obligé de faire quelques concessions politiques. Comme Napoléon voyait dans le cardinal le seul auteur des obstacles qu'on apportait à ses prétentions, il demanda son renvoi, et Pie VII accepta enfin la démission que son ministre lui offrait depuis quelque temps. Mais Consalvi n'en continua pas moins de concourir, quoique d'une manière non ostensible, aux affaires du gouvernement. Peu de temps après l'enlèvement du souverain pontife, en 1809, un arrêt d'exil l'atteignit lui-même, et il fut envoyé en France avec le cardinal di Pietro. Il refusa les 3000 francs accordés aux cardinaux pour frais de leur voyage, et la même somme qui leur était allouée pour leur subsistance annuelle. Manquant d'argent à son arrivée à Paris, il vendit la tabatière garnie de diamans que Bonaparte lui avait donnée lors de la signature du concordat. L'empereur, qui, à défaut de l'assentiment du pape pour son union avec une princesse autrichienne, avait inutilement essayé d'obtenir celui des cardinaux, exila les prélats dans différentes villes, et Consalvi alla à Mézières où il passa près de trois ans. Il suivit

ensuite Pie VII à Béziers, et refusa, ainsi que tous ses collègues, de signer une déclaration par laquelle les cardinaux devaient s'obliger à ne jamais voir le pape seul, à ne lui parler jamais d'affaires, et à renoncer pour eux-mêmes à toute correspondance ou communication particulière. Les événements de 1814 rendirent la liberté au Saint-Père, qui, de retour à Rome, le nomma de nouveau son premier ministre, et l'envoya, près des souverains réunis à Londres, pour défendre les intérêts de la cour romaine. Consalvi reçut à Londres un accueil distingué, et y produisit une grande sensation en s'y montrant publiquement revêtu des marques de sa dignité. Des relations amicales s'établirent depuis cette époque jusqu'à la mort de Pie VII, entre la cour de Rome et celle d'Angleterre. En 1815, une frégate anglaise transporta sans frais les objets d'art emballés par Canova (*voyez* CANOVA); en 1816, lord Exmouth, après le bombardement d'Alger, réclama tous les esclaves romains, et, en 1817, le monarque anglais accrédita un envoyé auprès du saint Siège. Consalvi se rendit à Rome, et obtint la restitution au Saint-Père des légations et des marches de Bénévent et de Ponte-Corvo. Il retourna ensuite à Rome, où il imprima à l'administration une direction sage et éclairée, quoique divers obstacles l'aient empêché de réaliser toutes ses vues. Il lutta avec succès contre les brigands qui infestaient la campagne, et parvint même à faire entrer le fameux Masocco, chef de bande, au service du gouvernement, après lui avoir fait subir préalablement une année de prison au fort Saint-Ange. Rome s'embellit de nouveaux monuments, et il fut pourvu aux restaurations nécessaires pour conserver les débris de son ancienne magnificence. L'architecte Raphael Stein et Canova étaient admis dans l'intimité du cardinal. Il conclut des concordats, ou des conventions avec la France, la Russie, la Pologne, la Prusse, la Bavière, le Wurtemberg, la Sardaigne, l'Espagne et Genève, et traita avec Saint-Domingue et le Chili lorsqu'aucune puissance n'était encore disposée à reconnaître ces républiques. Après la mort de Pie VII (1823) qui l'affligea profondément, Consalvi se retira pendant quelque temps à Porto-d'Anzo. Il était revenu à Rome et avait été nommé préfet de la Propagande par Léon XII, lorsqu'une maladie inflammatoire l'enleva, le 24 janvier 1824, à l'âge de soixante-sept ans. Consalvi était d'un désintéressement peu commun, et refusa tous les ordres que les souverains lui firent offrir. Sa grande tolérance est connue, et l'on sait qu'il permit qu'un temple protestant fût ouvert à Rome.

CONSTABLE (Thomas-Hugues CLIFFORD), baronnet, né à Londres en 1762, mourut à Gand en 1823, après avoir été toute sa vie fortement attaché à la religion catholique. Il fut lié avec l'abbé Carron, fut souvent présenté à Louis XVIII, à Bath, et dut à la demande de ce prince le titre de baronnet. Il eut part avec son frère, Arthur Clifford, à la publication de l'ouvrage intitulé, *Description historique et topographique de la paroisse de Tixall*, Paris, 1818, in-4, avec 5 pl. On lui doit aussi 40 *Méditations sur la vie et la passion de J.-C.*,

tirées en partie de l'*Évangile médité* de Duquesne ; il traduit en vers anglais les *Fables de la Fontaine*, et a laissé en manuscrit quelques écrits ascétiques, la *Traduction des psaumes* en vers anglais, une *Histoire des Normands* qui n'a pas été achevée, etc.

CONSTANCE (S.), un des premiers magistrats de la ville de Trèves, souffrit le martyre au 3^e siècle de l'Eglise sous Rictiovarus, préfet des Gaules, avec Palmace, Thyrsé, Crescence, Justin, Léandre, Alexandre, Soter, Hormisdas, Papyrius, Constant, Jovinien, et une multitude innombrable d'habitants de la même ville, de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Saint Félix, évêque de Trèves, transféra au 4^e siècle les corps des saints martyrs qu'on vient de nommer, et de plusieurs autres dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous, dans l'église de la Sainte-Vierge, hors des murs, où il venait de déposer également le corps de saint Paulin, un de ses prédécesseurs. Cette église qui, à raison de l'ancienneté de sa fondation, ne le cède à aucune des Gaules, est encore jusqu'à ce jour dépositaire de ces précieux trésors.

CONSTANCE 1^{er}, surnommé *Chlore*, à cause de sa pâleur, fils d'Eutrope et père de Constantin, dut le jour à un seigneur distingué de la haute Mésie, vers l'an 250. Connu de bonne heure pour un homme plein de sagesse et de courage, il fut nommé César en 292, et mérita ce titre par ses victoires dans la Grande-Bretagne et dans la Germanie. Il répudia alors sa première femme, pour épouser Théodora fille de Maximilien-Hercule, collègue de Dioclétien. Devenu empereur par l'abdication de Dioclétien, il partagea l'empire avec Galère-Maximien, en 305. Il s'attacha à faire des heureux, et y réussit. Les chrétiens ne furent point tourmentés dans les pays de son obéissance. Il feignit de vouloir chasser de son palais ceux de ses officiers qui ne renonceraient pas au christianisme. Il y en eut quelques-uns qui sacrifièrent leur religion à leurs intérêts ; et d'autres qui aimèrent mieux perdre leurs charges, que de trahir leur conscience. Il ne voulut plus voir les premiers, disant que des lâches qui avaient trahi leur Dieu, trahiraient bien plus aisément leur prince ; et il confia aux seconds sa personne, ses secrets, après les avoir comblés de bienfaits. Ce grand prince mourut à York en 306, après avoir déclaré César son fils Constantin. On lit dans Eusèbe qu'avant de mourir, il déclara qu'il croyait au vrai Dieu. On doit souhaiter que cette croyance ait eu l'étendue, la force et les lumières divines que suppose la foi chrétienne. La valeur de Constance-Chlore n'ôta rien à son humanité. Empereur, il fut modeste et doux ; maître absolu, il donna par ses vertus des bornes à un pouvoir qui n'en avait pas. Il n'eut point de trésor, parce qu'il voulait que chacun de ses sujets en eût un. Dioclétien, avant son abdication, s'étant plaint à lui par ses ambassadeurs de ce qu'il négligeait de remplir ses coffres, pour servir dans le besoin, il demanda quelque temps, et promit de montrer un grand trésor. Il fit savoir à ses amis et au peuple la circonstance où il se trouvait, il les pria de lui prêter ce qu'ils pourraient,

s'engageant à le leur rendre sous peu de jours : ses appartements furent aussitôt remplis d'or, d'argent et de pierreries d'un grand prix. Il y fit alors entrer les ambassadeurs ; et les voyant étonnés, il leur dit qu'ils ne pouvaient plus douter que l'amour et les richesses du peuple ne fussent un trésor assuré pour un prince. Les jours de fêtes, il empruntait la vaisselle d'or et d'argent de ses amis, parce qu'il n'en avait pas lui-même. Tandis que les autres empereurs, ses collègues, persécutaient, par une superstition inquiète et féroce, les chrétiens qu'ils ne connaissaient pas, Constance les connut, et en devint le protecteur.

CONSTANCE II (*Flavius-Julius-Constantius*), second fils de Constantin le Grand, et de Fausta, sa seconde femme, naquit à Sirmich l'an 317 de l'ère chrétienne. Il fut fait César en 323, et élu empereur en 337. Les soldats, pour assurer l'empire aux trois fils de Constantin, massacrèrent leurs oncles, leurs cousins, et tous les ministres de ce prince, à l'exception de Julien l'Apostat et de Gallus son frère. Quelques historiens ont soupçonné Constance d'avoir été l'auteur de cet horrible massacre : saint Athanase le lui reproche ouvertement ; et le caractère qu'il décèle, lorsqu'il fut empereur, semble confirmer ce reproche. Après cette exécution barbare, les fils de Constantin se partagèrent l'empire. Constance eut l'Orient, la Thrace et la Grèce. Il marcha l'an 338 contre les Perses qui assiégeaient Nisibe, et qui levèrent le siège et se retirèrent sur leurs terres, après avoir été vaincus près de cette ville. Ces avantages furent de peu de durée. Les généraux perses, vainqueurs à leur tour, taillèrent en pièces ses armées, et remportèrent neuf victoires signalées. L'Occident n'était pas plus tranquille que l'Orient. Magnence, germain d'origine, proclamé empereur à Autun par ses soldats, et Vétranion élu aussi vers le même temps à Sirmich dans la Pannonie, s'étaient partagé les états de Constantin le Jeune et de Constant. Constance leur frère marcha contre l'un et l'autre. Vétranion, abandonné de ses soldats, vint implorer la clémence de l'empereur, et en obtint des biens suffisants pour passer le reste de sa vie dans l'abondance. Magnence, vaincu à la bataille de Murs, aujourd'hui Essek, après une vigoureuse résistance, fut obligé de prendre la fuite. Magnence, défait de nouveau dans les Gaules par les lieutenants de Constance, se donna la mort, pour ne pas tomber dans les mains du vainqueur. Ainsi tout l'empire romain, partagé entre les trois enfants de Constantin, se vit alors réuni l'an 353 sous l'autorité d'un seul. Constance n'ayant plus de rival à craindre, s'abandonna à toute la rage de son ressentiment. Il suffisait d'être soupçonné d'avoir pris le parti de Magnence, d'être dénoncé par le plus vil délateur, pour être privé de ses biens, emprisonné ou puni de mort. Quiconque passait pour riche, était nécessairement coupable. Trois ans après, en 356, Constance vint à Rome pour la première fois, y triompha, et s'y fit mépriser. On transporta par ses ordres l'obélisque que Constantin avait tiré d'Héliopolis en Egypte, et il fut dressé dans le grand Cirque. Les prospérité

de Julien, alors vainqueur dans les Gaules, réveillèrent sa jalousie, surtout lorsqu'il apprit, au milieu de l'Asie où il était alors, que l'armée lui avait donné le titre d'Auguste. Il marchait à grandes journées contre lui, lorsqu'il mourut à Mopsueste, au pied du mont Taurus, l'an 361. Euzoïus, arien, lui donna le baptême, quelques moments avant sa mort. Cette secte avait triomphé sous son règne, et la vérité et l'innocence furent opprimées. On sait avec quel courage Osius, évêque de Cordoue, résista à l'injuste demande de cet empereur, qui voulait faire déposer saint Athanase, parce qu'il s'opposait aux vues pernicieuses des Ariens. (*Voyez* OSIUS.) Ce prince ambitieux, jaloux, méfiant, gouverné par ses eunuques et ses courtisans, fut enfin dupe de ses faiblesses; et s'il n'eût perdu la vie, dit un historien, il eût au moins perdu l'empire. Un autre historien en parle de la manière suivante. « Faible, inconstant, curieux et superstitieux, mais » par dessus tout, poussé de la manie de dogmatiser; » Constance fit plus de mal à la vraie religion, que » les persécuteurs infidèles. Séducteur d'abord, et » tout le temps qu'il eut quelque chose à craindre; » violent et cruel, depuis qu'il se vit maître absolu » de l'empire, sa mort eût été un sujet de joie pour » tout le monde chrétien, si à un persécuteur hérétique n'eût succédé un apostat idolâtre. » Ce fut Julien.

CONSTANCE de Nysse, général des armées romaines, chassa les Goths des Gaules, et fit prisonnier le rebelle Attalus. Honorius lui fit épouser sa sœur Placidie en 417, et l'associa à l'empire; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur, et mourut en 421, regretté comme un guerrier et un politique. Valentinien III, son fils, régna après lui dans l'Occident.

CONSTANCE, fils d'un cabaretier de Céphalonie, suivant le chevalier de Ferbin, ou d'un noble vénitien qui était fils du gouverneur de cette île, selon d'autres, devint par son esprit barcalon, c'est-à-dire premier ministre ou grand-visir du royaume de Siam. Il s'occupa d'abord des intérêts de sa religion, et engagea le roi à se lier avec Louis XIV. Trois siamois partirent pour la France avec de grands présents, chargés de déclarer que le prince indien, charmé de la gloire du monarque français, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec sa nation, et qu'il n'était pas même éloigné de se faire chrétien. Les premiers envoyés périrent sur mer en 1680; les seconds arrivèrent à Versailles en 1684. Louis XIV, toujours prêt à seconder les moyens de propager le christianisme, envoya au roi de Siam deux ambassadeurs, le chevalier de Chaumont, l'abbé de Choisi, ex-jésuites. Ils furent magnifiquement reçus. Le roi de Siam promit de s'instruire de notre religion. Mais quelques mandarins, à la tête desquels était Pitracha, fils de la nourrice du roi, formèrent une conspiration pour chasser les Français du pays et se rendre maîtres des affaires. Constant périt dans les tourments. Pitracha tint le roi captif dans son palais, et monta sur le trône après sa mort, non sans soupçon d'avoir abrégé les jours de son maître. La femme de Constance fut d'abord

sollicitée par le fils de Pitracha à entrer dans son sérail, mais l'ayant refusé, elle fut condamnée à servir dans la cuisine de l'usurpateur, qui lui confia depuis l'éducation de ses enfants. On a deux *Vies de Constance* : l'une par le P. d'Orléans, 1690, in-12, qui le représente comme un homme de bien et un chrétien zélé, l'autre par Deslandes, 1755, in-12, qui le peint avec les couleurs les plus noires : mais comme tout ce qui tenait à la religion était odieux à cet écrivain, et que Constance en avait assez fait pour mériter sa haine, son témoignage doit paraître plus que suspect. Il est d'ailleurs à présumer qu'on connaissait mieux le ministre siamois en 1690 qu'en 1755.

CONSTANT I^{er} (*Flavius-Julius-Constans*), troisième fils de Constantin le Grand et de Fausta, naquit en 320, et fut proclamé César en 333. Il eut l'Italie, l'Afrique, l'Illyrie au partage des états de son père, et les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, après la mort de Constantin son frère, qui venait de lui déclarer la guerre. Constant, maître de tout l'Occident, partagea la vérité contre les erreurs des ariens. Les hérétiques profitant de la facilité de Constance pour persécuter les catholiques, il lui écrivit que s'il ne rendait pas justice à saint Athanase, il irait lui-même à Alexandrie le rétablir, en chasser ses ennemis, et les punir comme ils le méritaient. Il fit convoquer le concile de Sardique en 347, et s'efforça d'éteindre le schisme des donatistes. Ce protecteur de l'Eglise périt d'une manière bien funeste : Magnence, s'étant fait proclamer empereur en Afrique, le fit tuer à Elne dans les Pyrénées, l'an 350. Les chrétiens ont beaucoup loué ce prince. Les païens l'ont accusé des plus grands vices; mais comme il se déclara contre ces derniers, leur témoignage doit paraître suspect. Constant n'avait que 30 ans lorsqu'il fut égorgé; il en avait régné 13.

CONSTANT II, empereur d'Orient, fils d'Héraclius-Constantin et petit-fils d'Héraclius, fut mis à la place de son oncle Héracléonas en 641. Les monothélites l'avaient élevé; il les protégea et s'en laissa gouverner. Le patriarche Paul, maître de son esprit, l'engagea à supprimer l'*Ectèse*, et à mettre en sa place le *Type*. C'était un édit, dans lequel, après avoir exposé les raisons pour et contre, on défendait aux orthodoxes et aux hérétiques de disputer sur les deux volontés de Jésus-Christ. Le pape Martin I^{er}, nouvellement élevé sur la chaire de Rome, condamna le *Type* en 649 dans le concile de Latran. Constant, irrité contre Théodose, son frère, à qui le peuple marquait beaucoup d'amitié, le força à se faire ordonner diacre, de peur qu'on ne l'élevât à l'empire : mais cette cérémonie ne le rassurant point, il le fit massacrer inhumainement. Les remords, fruits amers du crime, l'assaillirent aussitôt, et présentaient sans relâche à son esprit égaré l'image de Théodose, qui le poursuivait un calice à la main, en lui disant : *Bois, frère barbare !* L'an 662, il passa en Italie pour réduire les Lombards; et de là à Rome, où il enleva tout ce qui servait à décorer cette ville. Après l'avoir dépouillée de tout ce que la fureur et l'avarice des barbares

n'avaient pu enlever, il alla en Sicile y établir sa cour. Aussi mauvais prince à Syracuse qu'à Rome, il ruina les peuples par ses exactions, enleva des églises les trésors, les vases sacrés, et jusqu'aux ornements des tombeaux, et fit périr les plus grands seigneurs dans les tourments. André, fils du patrice Troile, le suivit un jour aux bains, sous prétexte de le servir; il prit le vase avec lequel on versait de l'eau, et lui en donna un coup si violent sur la tête, qu'il le renversa mort, l'an 668. Odieux aux peuples, encore plus odieux à sa famille, persécuteur des catholiques, ce tyran ne fut pleuré de personne. Il eut tous les défauts, sans aucune vertu. Il vit avec tranquillité les Sarrasins conquérir ses états, s'emparer de l'Afrique et d'une partie de l'Asie, sans oser paraître à la tête de ses troupes.

CONSTANT (Germain), juge-garde de la monnaie de Toulouse, publia un savant *Traité de la cour des monnaies et de l'étendue de sa juridiction*, Paris, 1657, in-fol., 8 à 10 fr. L'auteur avait fouillé dans les archives publiques, dans les dépôts, dans les bibliothèques, dans plusieurs cabinets de savants.

CONSTANT (Jacques), médecin célèbre de Lausanne, mort en 1730, a laissé plusieurs ouvrages utiles. Tels sont : *Le médecin, chirurgien et apothicaire charitable*, avec un *Traité de la peste*, Lyon, 1683, 3 vol. in-8; *Pharmacopée des Suisses*, 1709, in-12.

CONSTANT DE REBECQUE (David), d'une famille française réfugiée, professeur de théologie dans l'académie de Lausanne, né en 1638, mort en 1733, s'est fait connaître des savants par plusieurs ouvrages pleins d'érudition. Il était en commerce littéraire avec Daillé, Amyrault, Turretin, Bayle, Mestrezat. On a de lui des éditions de *Florus*, des *Offices de Cicéron* et des *Colloques d'Erasmus*, enrichies de remarques choisies et judicieuses; des *Dissertations sur la femme de Loth, le buisson de Moïse, le serpent d'airain et le passage de la mer Rouge*. Ces dissertations, estimées pour le style et pour le fond, sont en latin; un *Abrégé de politique*, dont on a une édition de 1687, fort augmentée; son *Système de morale théologique*, en 25 dissertations.

CONSTANT DE REBECQUE (Samuel) naquit à Genève en 1729. Il était petit-fils du précédent, et fils d'un lieutenant général au service de la Hollande. Il servit dès l'enfance dans le régiment de son père; mais il quitta l'état militaire et se lança dans la littérature, d'après les conseils de Voltaire, qui l'avait admis dans sa société. Il mourut en 1800. Ses principaux ouvrages sont : *Camille, ou Lettres de deux filles de ce siècle*, Paris, 1784, 4 vol. in-12, roman qui eut plusieurs éditions, et fut traduit en diverses langues; *Institutions morales à l'usage des enfants qui commencent à parler*, Londres, 1785, in-8; *Recueil de pièces dialoguées, ou Guenilles dramatiques ramassées dans une petite ville de Suisse*, Genève, 1787, in-8; *Laure, ou Lettres de quelques personnes de Suisse*, 7 vol. in-12, où l'on trouve une peinture fidèle des mœurs et de la société de Suisse et de Genève; *Instructions de morale qui peuvent servir à tous les hommes, et*

particulièrement rédigées à l'usage de la jeunesse helvétique, Lausanne et Paris, 1779, in-8.

CONSTANT DE REBECQUE (Benjamin de), orateur et publiciste célèbre, naquit à Genève en 1767, d'une famille de réfugiés français, et vint vers le commencement de la révolution, se fixer en France, avec son père, ancien général au service de la Hollande. En 1795, il se rendit à Paris, et s'y lia avec les hommes du temps les plus célèbres par l'éclat de leurs talents, comme par leurs opinions républicaines. Louvet, Daunou, Chénier étaient de ce nombre. Le premier écrivit par lequel il se fit connaître, et qui parut en 1796, avait pour titre : *De la force du gouvernement en France et de la nécessité de s'y rallier*. C'était une sorte d'apologie du Directoire qui venait d'accepter l'héritage sanglant de la terreur. Cet écrit fut loin d'obtenir l'approbation générale, mais on y reconnut un assez grand mérite de style. Le jeune publiciste obtint plus de succès, lorsque la même année il parut à la barre du conseil des Cinq-cents pour réclamer en faveur de tous les protestants dont les pères avaient été frappés par la révocation de l'édit de Nantes, le titre et les droits de citoyens français. Sa réclamation fut accueillie, et il se hâta de se faire rétablir, lui et son père, sur les registres civils de la commune de Dôle. Benjamin Constant étendit bientôt sa réputation par deux écrits intitulés : *Des réactions politiques, et des effets de la terreur*. L'auteur s'y élevait contre les réactions sanglantes des partis qui n'ont pour effet que d'éterniser les discordes et les haines, en livrant l'état à de continuelles agitations. Il établissait l'opinion que c'était la terreur seule mise à l'ordre du jour qui avait compromis et ruiné la république, et, au nom des vrais amis de la liberté, il repoussait toute solidarité pour les crimes commis en son nom. Benjamin Constant fit partie du cercle constitutionnel de la rue de l'Isle, composé en grande partie de républicains modérés, et dans un discours qu'il prononça comme secrétaire de cette société, il exprima de nouveau son horreur profonde pour les excès de la faction terroriste. Quoiqu'il ne fût appelé à aucune fonction publique sous le Directoire, il paraît cependant qu'il jouit de quelque crédit auprès de ce gouvernement, et qu'il ne fut pas étranger à la nomination de Talleyrand, comme ministre des relations extérieures. On l'a même accusé d'avoir fait l'apologie du 18 fructidor, coup d'état par lequel le Directoire prolongea sa faible existence. Mais plus tard, lorsque son opinion se fut mûrie par l'expérience, il en signala l'illégalité et les conséquences funestes. Etranger aux événements qui placèrent le pouvoir entre les mains de Napoléon, Benjamin Constant se vit cependant appelé au tribunal en 1799. Mais il s'y prononça franchement contre les envahissements successifs du nouveau gouvernement. Il repoussa avec force le projet de loi de janvier 1800, qui avait pour but de faire passer les lois, sans autres formalités que celle de leur présentation officielle et d'une simple lecture. Il combattit aussi l'établissement des tribunaux spéciaux qui semblaient reproduire les tribunaux révolutionnaires. Chargé de rendre hom

mage au vainqueur de Marengo, il osa associer aux éloges de la gloire, quelques idées de liberté ; ces hardiesses le rangèrent parmi ceux qui méritèrent d'être éliminés ; et il partagea cette disgrâce avec Chénier, Ginguené et quelques autres. Bientôt il fut exilé avec M^{me} de Stael, qui dans les salons où elle régnait en souveraine, ne cessait de lancer contre Bonaparte des épigrammes, qui inquiétaient le triomphateur de l'Italie. Après avoir parcouru avec la femme célèbre dont il partageait la proscription, toutes les parties de l'Europe où le bras de Napoléon n'atteignait pas encore, il vint se fixer à Göttingue dont l'académie l'admit au nombre de ses membres. Benjamin Constant s'y lia avec les écrivains les plus distingués de l'Allemagne, et empruntant leurs habitudes laborieuses, il profita de son séjour dans cette ville savante pour étudier à fond la littérature germanique : il y composa une traduction en vers français de la tragédie de *Wallenstein*, qui passe pour le chef-d'œuvre de Schiller. En la publiant, il y joignit, dans une préface, un examen comparé des deux systèmes littéraires adoptés par les Français et par les Allemands, morceau remarquable par une grande sagacité de critique. C'est aussi en Allemagne que Benjamin Constant conçut le plan du roman d'*Adolphe*, qu'il publia plus tard et qui est loin d'être sans reproche sous le rapport de la moralité. Pendant le cours de ses studieux travaux, l'ordre d'exil qui le tenait éloigné de la France fut révoqué, et il put revenir à Paris. Mais le séjour qu'il y fit fut très-court. A la France, telle que Bonaparte l'avait faite, il préférerait l'Allemagne devenue sa patrie adoptive, et où il semblait s'être irrévocablement fixé en épousant une femme d'une famille distinguée de Hanovre. Vers 1814, il publia avec un grand succès en Allemagne son ouvrage sur *l'esprit de conquête et l'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation actuelle*. L'auteur y annonçait la chute prochaine de Bonaparte, et les événements ne tardèrent pas à réaliser cette prédiction, qui du reste était alors à la portée des esprits les plus vulgaires. Lorsque la première restauration fut accomplie, Benjamin Constant revint à Paris. Il écrivit beaucoup dans les journaux, et fit paraître successivement plusieurs brochures, où il discutait les affaires politiques avec cette finesse d'induction qui était le caractère particulier de son talent. Benjamin Constant était loin alors de se montrer hostile aux Bourbons : l'idée dominante de ses écrits était d'établir une alliance durable entre la monarchie légitime et les intérêts nés de la révolution. A la nouvelle du débarquement de Bonaparte sur les côtes de France, en 1815, il n'hésita pas à se prononcer fortement contre lui. Il publia dans le *Journal des Débats*, une profession de foi énergique où l'on remarquait ces mots : « Du côté du roi est la liberté constitutionnelle, la sûreté, la paix ; du côté de Bonaparte, la servitude, l'anarchie, la guerre. » Nous jouissons, sous Louis XVIII, d'un gouvernement représentatif, nous nous gouvernons nous-mêmes. Nous subissons sous Bonaparte un gouvernement de Mamelucks ; son glaive seul nous gouvernerait. C'est Attila, c'est Gengis-Kan.....

» Quand on ne demande qu'à servir le despotisme, » on passe avec indifférence d'un gouvernement à l'autre, bien sûr qu'on retrouvera sa place d'instrument sous le nouveau despotisme ; mais quand » on chérit la liberté on se fait tuer autour du trône » qui la protège. » Ces paroles reçurent bientôt un éclatant démenti. Averti que Bonaparte désirait le voir, Benjamin Constant se rendit aux Tuileries, et sortit de l'entrevue qu'il eut avec l'empereur, entièrement converti à sa cause. Peu de jours après, les journaux annoncèrent sa nomination au poste de conseiller d'état. Ce brusque changement étonna le public, et valut à Benjamin Constant la qualification de transfuge que lui lancèrent à la fois les républicains et les partisans des Bourbons. Cette défection n'eut pas même une excuse, lorsqu'on apprit que Benjamin Constant avait rédigé l'acte additionnel qui faisait évanouir toutes les espérances de liberté fondées sur le retour de Napoléon. Après la seconde restauration, il alla passer quelque temps à Bruxelles, et revint en 1816 à Paris où il s'occupa de divers ouvrages politiques et philosophiques. Elu député en 1819 par le département de la Sarthe, malgré tous les efforts du ministère, il prit place à la chambre parmi les chefs de l'opposition libérale, et s'y fit remarquer par la finesse captieuse de son argumentation, qui n'était pas toujours exempte de sophismes. D'autres déploierent à la tribune plus de violence et d'aigreur ; mais nul ne donna plus d'embarras aux ministères qui se succédèrent sous la restauration. Si Benjamin Constant ne prit aucune part, ainsi qu'il l'a assuré, aux conspirations qui se tramèrent pendant quinze ans contre la branche aînée des Bourbons, il figura du moins comme un des champions les plus infatigables, dans cette guerre sans cesse renaissante, par laquelle l'opposition harcelait le pouvoir royal, et dont le but secret paraissait être de lui rendre le gouvernement impossible. Après la révolution de 1830, qui semblait devoir combler les vœux du parti libéral, de tristes mécomptes et de cruels désappointements vinrent le désenchanter. Saisi d'une noire mélancolie, et se sentant affaiblir de jour en jour, il parut acquiescer, en descendant dans la tombe, la triste conviction que les doctrines qu'il avait professées toute sa vie n'avaient rien fondé de durable ; il mourut le 6 décembre 1830, frappé, s'il faut en croire le *Journal du Commerce et la Tribune*, de la prévision d'une *mystérieuse catastrophe* qui menaçait la France. Il avait espéré sur la fin de sa vie entrer à l'académie française, mais la préférence donnée à M. Viennet par cette compagnie, lui causa un profond chagrin. On assure qu'après la révolution de juillet le gouvernement nouveau le gratifia d'une somme considérable qui servit à payer ses dettes ; mais que cette faveur, jointe au titre de conseiller d'état, ne remplît point son attente, et fut loin de remplacer à ses yeux le ministère qui avait toujours été le but de son ambition. Benjamin Constant avait travaillé au *Mercure* et à la *Minerve*. Il avait aussi donné à l'athénée quelques leçons d'histoire, où perçaient des opinions peu favorables au christianisme. Il a pu-

blié entre autres ouvrages : *De l'esprit de conquête et de l'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation européenne*, 1814, in-8; *Réflexions sur les constitutions, la distribution des pouvoirs, et les garanties dans une monarchie constitutionnelle*, 1814, in-8; *De la liberté des brochures, des pamphlets et des journaux, sous le rapport de l'intérêt du gouvernement*, 1814, in-8; *De la responsabilité des ministres*, 1815, in-8; *Principes de politique applicables à tous les gouvernements représentatifs, et particulièrement à la constitution actuelle de France*, in-8; *De la doctrine politique qui peut réunir les partis en France*, 1817, in-8; *Question sur la législation actuelle de la presse en France*, 1817, in-8; *Mémoires sur les cent-jours en forme de lettres*, 1820, in-8, première partie; *Du triomphe inévitable et prochain des principes constitutionnels en Prusse*, traduit de l'allemand de M. Koreff, 1821, in-8; *Commentaire sur l'ouvrage de Filangieri*, 1822-1824, 2 parties in-8, traduit en espagnol, 1825, in-8; *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, 1823-25, 2 vol. in-8. Ce dernier ouvrage qui est le plus important que Benjamin Constant ait publié, est peu profond, et l'auteur y paraît souvent dominé par ses préjugés philosophiques. La pensée fondamentale du livre est une pensée déiste et sceptique. Suivant l'auteur, la religion a pour source primitive le *sentiment religieux* inné dans tous les hommes, et dont les différentes espèces de cultes ne sont que les diverses formes plus ou moins fausses. D'après lui, il n'y a de vrai en religion que ce *sentiment*, que chacun a droit de manifester à sa façon; mais qui presque toujours a été vicié par les formes sacerdotales et artificielles dont on l'a revêtu. Le baron d'Eckstein, dans le tome 5 du catholique, a parfaitement fait sentir tout le faible de cet ouvrage. Benjamin Constant passa toute sa vie en dehors des affaires, et ses amis même n'ont jamais pensé qu'il possédât les talents de l'homme d'état. Ecrivain et orateur infatigable, il était peu propre à occuper un ministère ou une ambassade. On peut penser d'après le scepticisme et la tiédeur de ses principes politiques, que l'amour de la renommée fut, plus encore qu'un zèle véritable pour le bien public, le mobile de sa conduite parlementaire. Aimant les plaisirs du monde, et surtout le jeu, on assure qu'il ne vit souvent dans les entreprises de littérature et de journalisme auxquelles il prit part, qu'un moyen de se procurer des ressources que ses goûts lui rendaient nécessaires. Le genre de vie qu'il menait dérangea sa fortune, et il mourut dans un état de gêne dont la libéralité du pouvoir n'avait pu le faire sortir entièrement.

CONSTANTIA (Flavia-Julia), fille aînée de l'empereur Constance-Chlore et de Théodora, joignait à une beauté régulière et à un esprit pénétrant, un courage au-dessus de son sexe et une vertu qui ne se démentit jamais. On croit qu'elle embrassa le christianisme en 311, avec son frère Constantin, qui lui fit épouser deux ans après Licinius. Les deux beaux-frères s'étant brouillés ir-

réconciliablement, la guerre fut allumée pour savoir qui resterait maître de l'empire. Le sort des armes fut funeste à Licinius. Après avoir été vaincu dans trois batailles rangées, il fut étranglé par ordre de Constantin, qui lui avait déjà une fois accordé la paix, que l'inquiet Licinius ne tarda pas à rompre. A peine Constantia avait-elle achevé le temps du deuil de son époux, qu'elle perdit Licinius son fils unique, prince d'une grande espérance, et qui faisait toute sa consolation. Constantin l'immola à la sûreté de ses fils, et le fit mettre à mort à l'âge de 12 ans. Constantia étouffa ses soupirs; et après la mort d'Hélène, mère de Constantin, elle eut le plus grand ascendant sur l'esprit de son frère. Elle soutint à la cour les ariens dont elle avait embrassé les erreurs, à la persuasion d'Eusèbe de Nicomédie, et mourut dans leur communion vers 330.

CONSTANTIA (Flavia-Julia), première femme de l'empereur Gratien, était fille posthume de Constance II et de Faustine. Elle naquit en 362. Le tyran Procope, qui se disait son parent, s'étant fait reconnaître empereur en 366, porta cet enfant illustre dans ses bras, pour s'attacher les soldats, à qui la mémoire de Constance était chère. Constantia était dans sa 13^e année, lorsqu'elle quitta Constantinople pour aller épouser Gratien, qui l'aima passionnément, et qui la perdit l'an 383. Elle n'avait que 21 ans.

CONSTANTIN, syrien, fut élevé sur la chaire de Rome après la mort de Sisinnius, le 25 mars 708. Ce pontife eut la satisfaction d'apprendre que les Pictes ou Ecossais venaient d'être ramenés par les soins de saint Céolfrid, abbé des célèbres monastères de Viremouth et de Jarron, aux usages de l'Eglise universelle. Mais il eut en même temps des nouvelles bien capables d'altérer sa joie. L'empereur Justinien, toujours fort ardent pour la réception de sa nouvelle discipline, invita le pape, d'une manière qui avait tout l'air du commandement, à venir le trouver en Grèce. On n'avait point oublié à Rome ce qui était arrivé au pape saint Martin, dans un voyage de cette nature. Malgré tout ce qu'il y avait à redouter de la violence naturelle de cet empereur, Constantin se résolut à partir, en remettant tout le soin de sa personne à la Providence. « Son espoir, dit un auteur, ne fut pas trompé. Si le prince eut de mauvais desseins, la présence du pontife lui imposa tellement qu'il ne lui dit pas un seul mot de l'objet pour lequel il l'avait fait venir. A Nicomédie où se fit l'entrevue, le pape célébra les saints mystères; l'empereur communiqua de sa main, le pria d'intercéder pour ses péchés, et renouvela tous les privilèges accordés par ses prédécesseurs à l'Eglise romaine. » Ce n'est pas le seul exemple de changement subit et inattendu, qu'ait produit dans des princes altiers et superbes, la présence du pontife des chrétiens. Le pape reçut des honneurs extraordinaires dans toutes les autres villes. Il mourut le 9 avril 715, après avoir illustré la tiare par son zèle et par ses vertus. Grégoire II lui succéda.

CONSTANTIN-TIBERE, antipape, s'empara

du saint Siège avant l'élection d'Etienne III, sans avoir la tonsure cléricale. Il fut tonsuré et sacré évêque de Rome par Georges, évêque de Preneste. Tout tremblait devant la faction de l'antipape, qui demeura plus d'un an en possession du saint Siège. C'est le premier exemple d'une usurpation aussi violente. Le Seigneur marqua d'une manière également frappante quelle peine méritaient ceux même qui ne s'étaient prêtés que par crainte à un attentat si scandaleux. Peu de jours après la consécration sacrilège de Constantin, l'évêque de Preneste fut attaqué d'une maladie qui lui ôta le mouvement de tous ses membres, et fit tellement retirer sa main droite, qu'il ne pouvait plus la porter à sa bouche; il mourut en cet état, après quelque temps d'une triste langueur. Quant à Constantin, il fut chassé, le 6 août 762, de l'église de Rome, condamné à perdre la vue, et enfermé dans un monastère.

CONSTANTIN (*Flavius-Valerius-Constantinus*) dit le *Grand*, fils de Constance-Chlore et d'Hélène, naquit à Naïsse, ville de Dardanie, en 274. Lorsque Dioclétien associa son père à l'empire, il garda le fils auprès de lui, à cause des agréments de sa figure, de la douceur de son caractère, et surtout de ses qualités militaires. Après que Dioclétien et Maximilien-Hercule eurent abdiqué l'empire, Galère, jaloux de ce jeune prince, l'exposa à toutes sortes de dangers pour se délivrer de lui. Constantin, s'étant aperçu de son dessein, se sauva auprès de son père. L'ayant perdu peu après son arrivée, il fut déclaré empereur à sa place en 306, mais Galère lui refusa le titre d'Auguste, et ne lui laissa que celui de César. Il hérita pourtant des pays qui avaient appartenu à son père, des Gaules, de l'Espagne, de l'Angleterre. Ses premiers exploits furent contre les Francs, qui alors ravageaient les Gaules. Il fait deux de leurs rois prisonniers; il passe le Rhin, les surprend et les taille en pièces. Ses armes se tournèrent bientôt contre Maxence, ligué contre lui avec Maximien. Comme il marchait à la tête de son armée pour aller en Italie, on assure qu'il aperçut, un peu après midi, une croix lumineuse au-dessous du soleil, avec cette inscription : *In hoc signo vinces* (*C'est par ce signe que tu vaincras*). Jésus-Christ lui apparut, dit-on, la nuit suivante; il crut l'entendre qui lui disait de se servir pour étendard de cette colonne de lumière qui lui avait apparu en forme de croix. A son réveil il donna des ordres pour faire cette enseigne, qui fut nommée le *labarum*; elle figurait une espèce de P traversé par une ligne droite; ce qui représentait outre la croix, les deux premières lettres grecques du mot *Christ*. L'abbé Voisin a savamment défendu cette vision de Constantin dans une dissertation publiée en 1774 contre Godefroy, Hornbeck, Oisel et Tollius, qui ont exercé contre cette fameuse apparition une critique déraisonnable. Quelques jours après, le 28 octobre 312, ayant livré bataille proche les murailles de Rome, il défit les troupes de Maxence, qui, obligé de prendre la fuite, se noya dans le Tibre. Le lendemain de sa victoire, Constantin entra en triom-

phateur dans Rome. Il fit sortir de prison tous ceux qui y étaient détenus par l'injustice de Maxence, et fit grâce à tous ceux qui avaient pris parti contre lui. Le sénat le déclara premier Auguste, et grand prêtre de Jupiter, quoiqu'il fut alors catéchumène, singularité qu'on remarque dans tous ses successeurs jusqu'à Gratien. L'année suivante (313) est remarquable par l'édit de Constantin et de Licinius, en faveur des chrétiens. Ces princes donnaient la liberté de s'attacher à la religion qu'on croirait la plus convenable, et ordonnaient de faire rentrer les chrétiens dans la possession des biens qu'on leur avait enlevés durant les persécutions. Il fut défendu, non-seulement de les inquiéter, mais encore de les exclure des charges et des emplois publics. C'est depuis ce rescrit qu'on doit marquer la fin des persécutions, le triomphe du christianisme, et la ruine de l'idolâtrie. Licinius, jaloux de la gloire de Constantin, conçut une haine implacable contre lui, et recommença à persécuter les chrétiens. Les deux empereurs prennent les armes; ils se rencontrent le 8 octobre 314, auprès de Cibales en Pannonie. Avant de combattre, Constantin, environné des évêques et des prêtres, implora avec ferveur le secours du Dieu des chrétiens. Licinius, s'adressant à ses devins et à ses magiciens, demanda la protection de ses dieux. On en vint aux mains : le dernier fut vaincu et contraint de prendre la fuite. Il envoya demander la paix au vainqueur, qui la lui accorda; mais la guerre se ralluma bientôt. Licinius, irrité de ce que Constantin avait passé sur ses terres pour combattre les Goths, viola le traité de paix. Constantin remporta sur lui une victoire signalée près de Chalcédoine, et poursuivit le vaincu qui s'était sauvé à Nicomédie. Il l'atteignit, et le fit étrangler en 328. Par cette mort le vainqueur devint maître de l'Occident et de l'Orient. Il ne s'occupa plus qu'à assurer la tranquillité publique, et à faire fleurir la religion. Il abolit entièrement les lieux de débauche. Il voulut que tous les enfants des pauvres fussent nourris à ses dépens. Il permit d'affranchir les esclaves dans les églises, en présence des évêques et des pasteurs; cérémonie qui ne se faisait autrefois qu'en présence des préteurs. Il permit par un édit de se plaindre de ses officiers, promettant d'entendre lui-même les dépositions, et de récompenser les accusateurs, lorsque leurs plaintes seraient fondées. Il permit non-seulement aux chrétiens de bâtir des églises, mais encore d'en prendre la dépense sur ses domaines. Au milieu des embarras du gouvernement et des travaux de la guerre, il pensa aux différends qui agitaient l'Eglise. Il convoqua le concile d'Arles, pour faire finir le schisme des donatistes. Un autre concile écuménique, assemblé à Nicée en Bithynie, l'an 325, à ses frais, fut honoré de sa présence. Il entra dans l'assemblée, revêtu de la pourpre, demeura debout jusqu'à ce que les évêques l'eussent prié de s'asseoir, et baisa les plaies de ceux qui avaient confessé la foi de Jésus-Christ pendant la persécution de Licinius. « Constantin, dit un auteur, ne fut point un prince peu jaloux de son autorité, ni incapable d'en connaître l'étendue et les

» bornes, on peut en juger par ses lois. Lorsqu'il embrassa le christianisme, il ne put ignorer le nombre des conciles qui avaient été tenus dans l'empire, ni les décrets de discipline qui avaient été faits, ni le pouvoir que s'attribuaient les évêques. Présent au concile de Nicée, il ne leur contesta pas plus le droit de fixer la célébration de la Pâque, que le pouvoir de décider le dogme attaqué par Arius. Il ne réclama contre aucun des décrets de discipline portés par les autres conciles tenus sous son règne : au contraire, il ne crut pouvoir faire un usage plus utile de l'autorité souveraine que de les soutenir, et les faire observer. Nous savons bien que les incrédules ne lui pardonnent pas cette conduite ; mais tout homme sage peut juger si l'on doit s'en rapporter à eux plutôt qu'à lui. » Les ariens, outrés de ce qu'il s'était déclaré contre eux, jetèrent des pierres à ses statues. Ses courtisans l'exhortèrent à s'en venger, lui disant qu'il avait la face toute meurtrie ; mais ayant passé sa main sur son visage, il dit en riant : « Je n'y sens aucun mal, » et ne voulut tirer aucune vengeance de ces insultes. Constantin avait formé depuis quelque temps le projet de fonder une nouvelle ville pour y établir le siège de l'empire. C'était bien mal connaître, dit l'abbé de Mably, les intérêts de l'empire ; mais il était décidé par les décrets éternels, que Rome n'aurait plus d'autre splendeur que celle que lui donnerait le siège de son pontife et sa qualité de capitale du monde chrétien. Les fondements de Constantinople furent jetés le 26 novembre 329, à Byzance dans la Thrace, sur le détroit de l'Hellespont, entre l'Europe et l'Asie. Cette ville avait été presque entièrement ruinée par l'empereur Sévère ; Constantin la rétablit, en étendit l'enceinte, la décora de quantité de bâtiments, de places publiques, de fontaines, d'un cirque, d'un palais, et lui donna son nom qu'elle conserve encore aujourd'hui. Byzance, ajoute l'auteur déjà cité, devint la rivale de Rome, ou plutôt lui fit perdre tout son éclat, et l'Italie tomba dans le dernier abaissement. La misère la plus affreuse y régna, au milieu des maisons de plaisance et des palais à demi-ruinés, que les maîtres du monde y avaient autrefois élevés. Toutes les richesses passèrent en Orient, les peuples y portèrent leurs tributs et leur commerce, et l'Occident fut en proie aux Barbares. Une suite encore plus fâcheuse de la transmigration de Constantin, ce fut de diviser l'empire. Les empereurs d'Orient, dans la crainte d'irriter les Barbares et de les attirer sur leurs domaines, n'osèrent donner aucun secours à l'Occident. Ils lui suscitèrent même quelquefois des ennemis, et donnèrent une partie de leurs richesses aux Vandales et aux Goths, pour acquérir le droit de consumer l'autre dans les plaisirs. Constantin ne se borna pas à cette translation : il changea la constitution du gouvernement, divisa l'empire en quatre parties, sur lesquelles présidaient quatre principaux gouverneurs, nommés préfets du prétoire. Ces quatre parties, considérées ensemble, comprenaient 14 diocèses, dont chacun avait un vicaire, ou lieutenant, subordonné au préfet qui résidait

dans la capitale du diocèse. Les diocèses contenaient 120 provinces, régies chacune en particulier par un président, dont le séjour ordinaire était la plus considérable ville de la province. Constantin, après avoir affaibli Rome, frappa un autre coup sur les frontières. Il ôta les légions qui étaient sur les bords des grands fleuves, et les dispersa dans les provinces ; ce qui produisit deux maux, dit un homme d'esprit : l'un que les barrières furent ôtées, et l'autre que les soldats vécurent et s'amollirent dans le cirque et sur les théâtres. On objecte contre la catholicité de Constantin, que dans sa dernière maladie, il fut baptisé par Eusèbe de Nicomédie, l'un des plus ardents fauteurs de l'arianisme ; mais on devrait faire attention qu'Eusèbe était un hypocrite qui dissimulait ses vrais sentiments ; qu'il vivait au moins à l'extérieur dans la communion de l'Eglise, et que le lieu où le prince reçut le baptême était de son diocèse ; d'ailleurs, on ne peut nier que Constantin n'ait montré un grand zèle pour l'extinction de l'arianisme. S'il fit des fautes, il les répara par d'éminentes vertus, par une piété tendre et sincère, par le soin qu'il prit d'étendre et de faire fleurir le christianisme, par le respect qu'il porta aux ministres sacrés, par les lois pleines de sagesse qu'il publia en faveur de la religion, par les saintes dispositions avec lesquelles il reçut le baptême et les autres sacrements de l'Eglise. De tout cela il résulte qu'un chrétien ne doit prononcer son nom qu'avec reconnaissance et avec respect. Il faut le plaindre du malheur qu'il eut de se laisser prévenir, sur la fin de ses jours, contre saint Athanase et plusieurs saints évêques, et d'accréditer, sans le vouloir, le parti des ariens, qui causa tant de troubles. Telle est la triste destinée des princes, ils ne voient presque jamais par leurs yeux. Il est bien difficile que la vérité perce cette foule de flatteurs qui les environnent, pour parvenir jusqu'à eux. Du reste, Constantin, avant sa mort, reconnut l'innocence de saint Athanase ; il donna même un ordre pour qu'on le rappelât. (*Voyez* CONSTANTIN II.) Il mourut le 22 mai 337, jour de la Pentecôte, après avoir ordonné par son testament que ses trois fils Constantin, Constance et Constant, partageraient l'empire : autre faute que la postérité lui a reprochée. On lui reproche encore les meurtres de Licinius, son beau-frère ; de Licinius, son neveu ; de Maximien, son beau-père ; de son propre fils Crispin ; de l'impératrice Fausta, son épouse. « S'ils étaient tous vrais, » dit un judicieux critique, il serait étonnant que Julien, qui ne ménage pas Constantin dans la *Satire des Césars*, n'en eût rien dit pendant qu'il traitait de monstres les deux compéteurs de Constantin ; que Zozime, historien païen, très-indigné contre lui, ne lui eût pas reproché ces crimes ; que Libanius et Praxagoras, autres païens zélés, eussent osé faire un éloge complet des vertus de Constantin, lorsqu'il n'existait plus, et que l'on pouvait flétrir impunément sa mémoire. Mais les païens contemporains ont été moins injustes que les philosophes du 18^e siècle ; les premiers l'ont adoré comme un Dieu, après sa mort ; les seconds veulent le faire détester comme un scélérat. » Il

est certain que l'on ne peut guère lui reprocher que le meurtre de Crispe, son fils du premier lit, que Fausta, sa seconde femme, avait fausement accusé d'avoir voulu la séduire (*voy. FAUSTA*) ; sa lenteur à se faire initier dans les mystères de la religion ; le zèle mal entendu qui le porta à se mêler des affaires de l'Eglise, au préjudice de la saine doctrine, quoiqu'il ne prétendit jamais y intervenir autrement que pour donner son appui à la décision des évêques. Mais ces reproches n'autorisent pas les ennemis du christianisme à flétrir la mémoire de son protecteur déclaré. Constantin fut un grand prince, un empereur puissant, heureux, sage, éclairé, vertueux jusqu'aux dernières années de sa vie. Sa gloire s'obscurcit alors par quelques fautes, toujours difficiles à éviter dans un long règne ; et malgré ses grandes qualités, il ne parut alors qu'un prince ordinaire ; mais ce n'est pas précisément par la fin de sa vie qu'il faut le juger. Une gloire légitimement acquise ne s'anéantit pas par les faiblesses qui lui succèdent. L'on doit dire avec l'abréviateur Eutrope, que Constantin dans ses dernières années a paru sortir de la classe des grands princes, sans être néanmoins un prince méchant ou méprisable ; mais que, dans les premiers temps de son règne, il est comparable à ce que le trône des Césars a eu de plus illustre, et qu'en général il a possédé les plus grandes qualités du corps et de l'esprit. *Vir primo imperii tempore optimis principibus, ultimo mediis comparandus, innumera in eo animi corporisque virtutes claruerunt.* Les auteurs païens même en ont parlé de la manière la plus avantageuse. (*Voy. PRAXAGORAS.*) Gibbon, un de ses plus forcenés détracteurs parmi les philosophes modernes, convient que la nature l'avait orné de ses dons les plus précieux. « Sa taille, dit-il, était haute, sa » contenance majestueuse, son maintien gracieux. Il » faisait admirer sa force et son agilité dans tous ses » exercices ; et depuis sa plus tendre jeunesse jusqu'à » l'âge le plus avancé, il conserva la vigueur de son » tempérament par la régularité de ses mœurs et » par sa frugalité. Il déposait avec plaisir la fatigante » majesté du prince, pour se livrer, comme ami, » aux charmes d'une conversation familière ; et quoi- » qu'il lui échappât quelquefois des traits de raillerie » peu convenables à sa dignité, il gagnait le cœur » de tous ceux qui l'approchaient, par sa courtoisie » et par son urbanité. On l'accuse d'avoir trahi l'a- » mitié. Cependant il a prouvé, en différentes occa- » sions de sa vie, qu'il n'était pas incapable d'un » attachement vif et durable. Une éducation négligée ne l'empêcha pas d'estimer le savoir, et d'ac- » corder sa protection aux sciences et aux arts. Il » était d'une activité infatigable dans les affaires. » Une partie de son temps était employé à la lecture » et à la méditation ; l'autre à écrire, à donner au- » dience aux ambassadeurs, et à recevoir les plaintes » de ses sujets. Ceux qui se sont élevés le plus vi- » vement contre sa conduite, ne peuvent nier qu'il » ne conçût avec grandeur et qu'il n'exécutât avec » fermeté les desseins les plus hardis, sans être » arrêté, ni par les préjugés de l'éducation, ni par » les clameurs du peuple. A la guerre, il faisait des

» héros de tous ses soldats, en se montrant lui-même » soldat intrépide et général expérimenté ; il dut » moins à la fortune qu'à ses talents les victoires » signalées qu'il remporta contre ses ennemis et » contre ceux de l'état. Il cherchait la gloire comme » la récompense, peut-être comme le motif de ses » travaux. L'ambition qui, depuis l'instant où il » fut revêtu de la pourpre à York, parut toujours » être sa passion dominante, peut être justifiée par » le danger de sa situation, par le caractère de ses » rivaux, par le sentiment de sa supériorité, et par » l'espoir de rendre la paix à l'empire. Dans les » guerres civiles contre Mayence et contre Licinius, » il avait pour lui les vœux du peuple, qui compa- » rait les vices effrontés de ces tyrans, aux règles » de justice et de modération qui semblaient tou- » jours diriger l'administration de Constantin. » On voit dans Eusèbe plusieurs preuves de son savoir. Il composa et prêcha plusieurs sermons. On en a encore un, intitulé : *Discours à l'assemblée des saints*, prêché à Constantinople pour la fête de Pâques. « Rien n'excite davantage les hommes vertueux et » éclairés à bien faire, disait-il à quelques-uns de » ses courtisans qui voulaient le détourner d'assister » à une harangue, que quand ils savent que l'em- » pereur entendra ou lira leur ouvrage. » Son affection pour les évêques et les prêtres, son zèle pour la considération et le respect des peuples envers les ministres des autels, étaient tels, qu'on l'entendit dire un jour : « Si je surprenais dans le crime un » prêtre du Seigneur, j'accourrais pour le couvrir » de mon manteau. » Belle leçon pour les esprits pervers et corrompus, qui insultent le sacerdoce pour les fautes de quelques particuliers, et font, d'un scandale isolé, la matière d'une calomnie générale ! Plusieurs martyrologes de différentes églises d'Occident, qui l'ont honoré depuis longtemps comme un saint, marquent sa fête le 22 mai. Les Grecs et les Moscovites la célèbrent encore le 21 du même mois. On ne croit point devoir parler de la prétendue donation que ce prince fit au pape saint Silvestre, de la ville de Rome et de plusieurs provinces d'Italie, rejetée aujourd'hui par tous les critiques. Quelques savants croient que cette erreur historique vient de ce que, dans les temps d'ignorance, on a confondu les donations de Pepin avec la permission accordée aux églises par Constantin, d'acquiescer des places et des fonds de terres. La translation du siège de l'empire à Constantinople, et l'abandon de Rome, qui n'était plus considérée que par la demeure du pape, peuvent avoir également influé sur cette opinion. *Voy. la Vie du grand Constantin*, par D. de Varenne, Paris, 1728, in-4^e ; et *l'Histoire des empereurs*, par Crevier, tome 12.

CONSTANTIN II dit le Jeune (*Claudius-Flavius-Julius-Constantinus*), fils aîné du précédent, naquit à Arles en 316. Après la mort de son père, il eut en partage les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne. S'étant imaginé que la partie de l'empire que possédait son frère Constant, était plus considérable que la sienne, il marcha contre lui. Les troupes ennemies lui dressèrent des embûches, il y

tomba, fut défait et tué près d'Aquilée l'an 340, 3 ans après la mort de son père. Son corps fut jeté dans la rivière d'Alse, aujourd'hui Ansa, d'où on le retira pour lui ériger un tombeau à Constantinople, auprès de celui de son père. Ce prince ne fut pas favorable aux ariens. Il n'eut rien de plus pressé que de renvoyer saint Athanase à son église, et adressa sur son compte des lettres honorables aux catholiques d'Alexandrie. « C'était, leur écrivit-il, » l'intention du grand Constantin, de rendre Athanase à son église, s'il n'eût été prévenu par la mort. Son dessein principal, en lui ordonnant de vivre dans les terres de ma domination, ce fut de le soustraire à la rage de ses ennemis, ou, pour mieux dire, de ces bêtes féroces, prêtes à le dévorer. Je l'ai traité de manière à convaincre tout l'univers de l'estime que j'ai pour lui et qu'on ne peut refuser à la personne vénérable d'un si saint homme. Que la divine Providence vous le conserve, et termine à jamais votre affliction que j'ai moi-même ressentie. » On regrette qu'avec d'aussi beaux sentiments, ce prince ne sut pas s'élever au-dessus d'une passion, qui, si elle n'efface pas les plus heureuses qualités, en diminue au moins l'éclat. Son ambition, jointe à son imprudence, indigna ceux que ses victoires remportées sur les Sarmates, les Goths et les Français, son zèle pour la foi catholique et sa douceur envers ses sujets, avaient prévenus en sa faveur.

CONSTANTIN III, tyran, n'était que simple soldat avant d'être élevé sur le trône impérial par les troupes romaines stationnées dans la Grande-Bretagne (407). Il ne resta pas tranquille possesseur de sa dignité ; mais il força par son courage et par ses succès Honorius de le reconnaître pour son collègue. Plus tard, le même Honorius l'assiégea dans la ville d'Arles et le contraignit de se rendre 4 mois après (411). Constantin fut mis à mort avec sa famille.

CONSTANTIN IV fut surnommé *Pogonat*, c'est-à-dire *Barbu*, parce que, lorsqu'il partit de Constantinople pour aller combattre le rebelle Mizizi, il n'avait point de barbe, et qu'elle lui était venue lorsqu'il reparut. Il était fils de Constant II. Après avoir puni ce Mizizi, il fut couronné empereur au milieu des acclamations du peuple en 668. Quelque temps après, les Sarrasins vinrent avec de nombreux vaisseaux pour assiéger Constantinople. Constantin, instruit de leur dessein, rassembla sa flotte, leur livra bataille et les vainquit. Ces barbares ne purent résister aux vents qui leur étaient contraires, aux efforts des Romains qui étaient animés par la présence de leur empereur, et à l'adresse du fameux Callinique, qui inventa un artifice dont l'eau n'éteignait point le feu. Lorsque le combat était prêt à commencer, l'ingénieur envoyait des plongeurs mettre le feu sous les vaisseaux des Sarrasins, et quelque chose qu'on fit pour l'éteindre, il n'était pas possible d'y réussir. C'est ce que l'on a appelé le feu grégeois (*ignis græcus*). Les Sarrasins revinrent pendant sept ans consécutifs, et toujours inutilement. Enfin ils demandèrent la paix ; mais Constantin ne la leur accorda que sous la pro-

messe d'un tribut. Après avoir pacifié l'état, il voulut pacifier l'Eglise. Il fit assembler le sixième concile général de Constantinople en 681. Il y eut la présidence d'honneur et de protection, et les légats du pape celle de puissance et de juridiction. On y condamna les monothélites. Quelques séditieux dirent publiquement qu'il fallait trois empereurs, et que Constantin devait partager la puissance souveraine avec Tibère et Héraclius. Par les ordres de Constantin, les auteurs de ces discours furent pendus, et ses frères furent secrètement mis à mort, après qu'on leur eut coupé le nez. Il mourut l'année d'après (685). Prince trop ambitieux, mais vaillant, il se fit respecter au dehors par ses armes, craindre et aimer au dedans par une sévérité ménagée. Le meurtre de ses frères, supposé qu'ils n'eussent aucune part à la sédition, est un crime bien propre à obscurcir sa gloire. Justinien II, son fils aîné, lui succéda.

CONSTANTIN V, *Copronyme*, ainsi appelé parce qu'il salit les fonds baptismaux, lorsqu'on le baptisait, naquit à Constantinople en 719, de Léon l'Isaurien et de Marie. Il succéda à son père en 741, et renchérit sur sa fureur contre les images des saints ; il les foula aux pieds, jeta leurs reliques au feu, fit périr des évêques, des ecclésiastiques, des religieux, défenseurs des choses que cet impie profanait. Il fit couper le nez aux uns, crever les yeux aux autres, et teignit toutes les villes de son empire du sang de ces illustres martyrs. Des églises, il fit des ateliers pour la fabrique des armes, et les ouvriers, entrant dans les vues impies de l'empereur, en destinèrent le sanctuaire aux plus sales usages. Il logea ses soldats dans les monastères, et en ruina un grand nombre de fond en comble. Rien n'égalait l'aversion qu'il avait pour ceux de ses sujets qui avaient des parents moines. Les Bulgares inquiétés par cet empereur l'inquiétèrent à leur tour. Il marchait contre eux, quand tout à coup il sentit ses jambes dévorées d'ulcères et de charbons, avec une fièvre et des douleurs si aiguës, qu'elles lui ôtaient presque la raison. Il ne lui en restait que pour se représenter avec désespoir la proximité des jugements de Dieu. On le mit sur un vaisseau, pour le reporter à Constantinople, mais il mourut avant d'y arriver, le 1^{er} septembre 775, en criant qu'il brûlait tout vif, et sentait déjà les flammes infernales, pour les outrages qu'il n'avait pas craint de faire à la mère de Dieu. Telle fut la fin de Constantin IV : punition terrible, bien propre à retenir les princes qui voudraient marcher sur de pareilles traces. Il fut enterré dans l'église des Apôtres. L'empereur Michel III, qui le mettait au rang des Néron et des Caligula, le fit exhumer cent ans après, ordonna de brûler le cadavre et de détruire le tombeau de ce monstre, qui avait été de son vivant également haï de ses sujets et méprisé de ses ennemis. Ce fut sous son règne, en 763, qu'il y eut un si grand froid en automne, que le Bosphore et le Pont-Euxin furent glacés dans l'espace de 60 lieues, depuis la Propontide ou mer de Marmara jusqu'aux environs des embouchures du Danube. La glace avait en plusieurs endroits 30

coudées de profondeur; et elle fut couverte de neige à une pareille hauteur. Au dégel, les masses de glaces, entassées les unes sur les autres comme des montagnes, poussées par un vent furieux, ébranlèrent les murailles des villes, et manquèrent de renverser la citadelle de Constantinople.

CONSTANTIN VII, *Porphyrogénète*, fils de Léon le Sage, né à Constantinople en 905, monta sur le trône à l'âge de 7 ans, sous la tutelle de sa mère Zoé. Lorsqu'il eut en main les rênes du gouvernement, il châtia quelques tyrans en Italie, prit Bénévent sur les Lombards, éloigna à force d'argent les Turcs qui pillaient les frontières de l'empire; mais il se laissa gouverner ensuite par Hélène sa femme, fille de Romain Lécapène, grand amiral de l'empire. Elle vendit les dignités de l'Eglise et de l'état, accabla le peuple d'impôts, le fit gémir sous l'oppression, tandis que son époux employait tout son temps à lire, et devenait aussi habile architecte et aussi grand peintre que mauvais empereur. Romain, fils de ce prince indolent et d'Hélène, impatient de régner, fit mêler du poison dans une médecine destinée pour lui; mais Constantin en ayant rejeté la plus grande partie, il ne mourut qu'un an après, en 959. Ce prince, ami des sciences et des savants, laissa plusieurs ouvrages qui auraient fait honneur à un particulier, mais pour lesquels un prince n'aurait pas dû négliger les affaires de son empire. Les Grecs le regardent comme le restaurateur des lettres; mais il leur a lui-même nuï, dit un auteur judicieux, par son trop grand zèle pour elles. « Car en excitant les » savants de son temps à faire des extraits des anciens écrivains, pour répandre dans la société des » lumières générales qui fussent comme un germe de science, germe qui disposât insensiblement les esprits à des connaissances plus profondes, on s'accoutuma à se passer des originaux. En multipliant les secours et la facilité de s'instruire, on contribua à éteindre le goût du travail et de l'étude. Ce que l'esprit gagna en superficie, il le perdit en profondeur. La paresse, si naturelle à l'homme, d'ailleurs vain et présomptueux, lui fit négliger les sources mêmes où ces connaissances superficielles avaient été puisées. » Ses principaux ouvrages sont: *Vie de l'empereur Basile le Macédonien*, son aïeul, insérée dans le recueil d'Allatius. Elle manque quelquefois de vérité, et sent trop le panégyrique; deux livres de *thèmes*, c'est-à-dire, des positions des provinces et des villes de l'empire, publiés par le P. Bandury dans l'*Imperium orientale*, Leipzig, 1754, in-fol., 10 à 12 fr. On a peu d'ouvrages aussi importants pour la géographie du moyen âge; mais il n'en faut croire l'auteur que sur ce qu'il dit de l'état des lieux tel qu'il était de son temps: il est plein de fautes grossières dans tout le reste; un *Traité des affaires de l'empire*, dans l'ouvrage cité du P. Bandury. Il y fait connaître l'origine de divers peuples, leurs puissances, leurs progrès, leurs alliances, leurs révolutions, et la suite des princes qui les ont gouvernés. Il renferme d'autres avis intéressants; *De rerusticiâ*, Cambridge, 1704, in-8; *Excerpta ex Polybio*, *Diodoro Siculo*;

etc., etc., Paris, 1634, in-4, 5 à 6 fr.; *Excerpta de legatis*, grec et latin, 1648, in-fol., 10 à 15 fr., qui fait partie de la Byzantine; *De cæremoniis aulae Byzantinæ*, Leipzig, 1751, 2 vol. in-fol., 18 à 20 fr. La version latine qui y est jointe, de même que les notes, sont estimées. On doit cette belle édition aux soins de Leichius et de Reiskius; une *Tactique*, in-8.

CONSTANTIN-DRACOSÈS, fils de Manuel Paléologue, naquit en 1403. Il fut mis sur le trône de Constantinople par le sultan Amurat en 1448. Mahomet II, successeur d'Amurat, ayant eu des mécontentements de l'empereur, vint assiéger Constantinople par mer et par terre. Son armée était de 300,000 hommes, et sa flotte de 400 galères à trois rangs. Les Grecs n'avaient que 7,000 hommes en état de porter les armes, et 13 galères. Constantinople, après un siège de 58 jours, fut emporté le 29 mai 1453. Constantin, voyant les Turcs entrer par les brèches, se jette l'épée à la main à travers les ennemis. Il voit tomber à ses côtés les capitaines qui le suivaient; tout couvert de sang, et resté seul, il s'écrie: « Ne se trouvera-t-il pas un chrétien qui m'ôte le peu de vie qui me reste? » A l'instant un turc lui décharge un coup de sabre sur la tête; un autre lui en porte un second sous lequel il expira. Une mort aussi glorieuse est le plus beau des éloges. Ce prince, véritablement grand, magnanime, religieux, était digne d'un meilleur sort. Les enfants et les femmes qui restaient de la maison impériale, furent massacrés par les soldats, ou réservés pour assouvir la lubricité du vainqueur. Telle fut la fin de l'empire de Constantinople, l'an 1453, depuis sa fondation par le grand Constantin.

CONSTANTIN (*Flavius-Claudius*), de simple soldat se fit proclamer empereur l'an 407, par l'armée de la Grande-Bretagne, et passa aussitôt dans les Gaules, où il régna près de 4 ans. Il eut d'abord à y soutenir la guerre contre Honorius, dont le général Sarus lui causa au commencement beaucoup de peine; mais enfin il le chassa, et après avoir battu les Barbares qui étaient entrés dans les Gaules, il se ligua avec eux contre Honorius, dont les cousins Verinien et Didyme ne purent conserver l'Espagne. On dit que Constant, fils de Constantin, qui l'avait fait César, ayant pris ces deux seigneurs, les fit mourir, quoiqu'il leur eût promis de leur laisser la vie. Honorius ne pouvant se venger était prêt à reconnaître Constantin empereur, lorsque Gêronce fit prendre en Espagne cette qualité à un nommé Maxime, sous le nom de qui il espérait jouir de l'autorité souveraine. Constant se préparait à aller combattre Gêronce; mais les Alains, les Vandales et les Suèves entrèrent dans les Gaules, où ils firent des ravages étonnants, et personne ne s'opposant à eux, ils passèrent sur la fin de l'an 409 en Espagne, où ils fondèrent de nouveaux états. Ces désordres n'empêchèrent pas que Constantin ne continuât de vouloir se défaire de Gêronce, et ne pensât même à la conquête de l'Italie; mais son excessive ambition ne servit qu'à hâter sa perte. Gêronce, attaqué par Constant, le défit, le tua, et assiégea Constantin dans les Arles. Constance,

général des troupes d'Honorius, vint ensuite attaquer les assiégeants et les assiégés, engagea ceux-là à abandonner leur général qu'il fit mourir, pressa ceux-ci, et força enfin Constantin de se rendre à discrétion après 4 mois de siège. Pour se soustraire à la mort, Constantin s'était fait ordonner prêtre avant que de se rendre; mais on n'eut point égard à ce caractère : on le fit mourir lui et Julien, le seul fils qui lui restait, et leurs têtes furent portées à Ravenne le 18 septembre de l'an 411.

CONSTANTIN II, roi d'Ecosse, s'étant mis en marche contre les Danois qui s'avançaient pour ravager les pays de sa domination, surprit le corps de troupes commandé par Hubba, et le mit en fuite; un débordement subit de la rivière de Lenin ayant empêché Hinguar de venir au secours de son frère. Mais il fut vaincu ensuite par Hinguar, et tué sur le champ de bataille, près du bourg de Cararia. Dans ses derniers moments, tout occupé du sort de ses sujets et de l'Eglise, il répétait avec ferveur ces paroles du psalmiste : *Seigneur, ne permettez pas que ceux qui vous servent deviennent la proie des bêtes féroces*. Sa mort arriva en 874, selon Buchanan et Lesley. Il fut enterré dans l'île de Jona ou d'Ycolm-Kill; on dit qu'il s'opéra des miracles à son tombeau. Il est nommé avec le titre de martyr dans le calendrier de King, sous le 11 de mars, jour auquel il était honoré à Saint-André.

CONSTANTIN, surnommé *l'Africain*, parce qu'il était originaire de Carthage, était membre du collège de Salerne. Il florissait vers l'an 1070. La jalousie de ses concitoyens l'obligea de se réfugier en Sicile, où il prit l'habit de bénédictin. Constantin fut un des plus grands compilateurs en médecine, et il semble avoir été le premier qui ait introduit en Italie la médecine grecque et arabe. Ses ouvrages furent publiés à Bâle en 1536, in-fol.

CONSTANTIN (Manassès), historien grec, florissait vers l'an 1150, sous l'empereur Manuel Comnène. Il écrivit en vers grecs un *Abrégé de l'histoire*, trad. en lat. par Leunclavius, et imp. au Louvre, en 1655, in-fol., 12 à 15 f. : il fait partie de la Bizantine. C'est proprement une *chronique* depuis Adam jusqu'à Alexis Comnène. Elle a tous les défauts du siècle de l'auteur, la grossièreté du style et la crédulité. Il est encore auteur d'un roman en vers grecs sur les *amours d'Aristandre et de Callithée*, dont on trouve des fragments dans les *Anecdota græca* de Villoison, Venise, 1781, 2 vol. in-4, 8 à 10 fr.

CONSTANTIN (Robert), docteur en médecine, et professeur de belles-lettres en l'université de Caen sa patrie, vécut, suivant le président de Thou, jusqu'à 103 ans. Une vieillesse si avancée ne diminua ni les facultés de son corps ni celles de son âme. Il mourut en 1605. On lui doit un *Dictionnaire grec et latin*, Genève, 1592, in-fol., 51 fr., ouvrage estimé. Henri Etienne avait rangé dans le sien les mots grecs sous leurs racines : Constantin les a mis dans l'ordre alphabétique; trois livres d'*Antiquités grecques et latines*; *Thesaurus rerum et verborum utriusque linguæ*; *Supplementum linguæ latinæ seu Dictionarium*

abstrusorum vocabulorum, etc., Genève, 1573, in-4, 3 à 5 f. Il avait été domestique de Jules Scaliger, et il publia après la mort de ce savant, une partie de ses *Commentaires sur Théophraste*. Au reste, le P. Nicéron doute que Constantin soit parvenu à l'âge de 103 ans : et l'on peut voir ses raisons dans le tom. 26^e de ses Mémoires, p. 247.

CONSTANTIN DE RENNEVILLE, né d'une famille très-ancienne de l'Anjou, dans le 18^e siècle, fut élevé à Caen, embrassa l'état militaire, fut renfermé à la Bastille pour des motifs que nous ignorons, et y resta 11 ans. Banni ensuite de France, il se retira en Hollande où il est mort. Il n'est connu que par un ouvrage intitulé : *Inquisition française, ou Histoire de la Bastille*, qui a eu plusieurs éditions, et qui est accompagnée de plusieurs figures. Elle est dédiée à Georges I^{er}, roi d'Angleterre, de France et d'Irlande. Cet ouvrage a été mis à l'index à Rome, le 21 juin 1821; nous ne croyons pas qu'il ait eu des apologistes, même parmi les philosophes; car l'auteur avoue bonnement lui-même dans une longue préface, que ceux qui ont été comme lui détenus à la Bastille, ne l'ont pas approuvé.

CONSTANTIN PAULOWITZ, grand-duc de Russie, second fils de Paul I^{er}, naquit en 1779. On prétend que Catherine II, son aïeule, en lui donnant le nom de Constantin, voulut le destiner dès sa naissance à l'accomplissement des projets qu'elle avait formés sur l'empire d'Orient. Cependant son éducation paraît avoir été négligée, ou du moins, elle ne produisit pas tout le fruit qu'on en pouvait attendre. Le prince conserva jusqu'à la fin de sa vie quelque chose de dur et de sauvage dans la conduite et les manières. Toutefois il était actif et impétueux, et si les sciences ne lui inspirèrent que du dégoût, il manifesta une vive passion pour les exercices militaires. Il fit sa première campagne en 1799, contre la France, sous les ordres du général Suwarow, qu'il accompagna à son entrée dans Alexandrie. Les pertes considérables que les Russes éprouvèrent en Suisse le forcèrent de retourner à Saint-Petersbourg. Vers la fin de 1802, il quitta de nouveau cette capitale pour aller au camp de Kremsfeld et de là à Vienne, où l'empereur d'Autriche l'accueillit avec les plus grands honneurs, et lui conféra la propriété du beau régiment de husards de Veczay, avec le titre de général Feldzeugmeister. Chargé au mois d'octobre 1805 du commandement d'un corps d'armée russe destiné à servir contre la France, il arriva à Olmutz en Moravie, à la fin de novembre. La fameuse bataille d'Austerlitz fut livrée peu après, et le prince y déploya une grande intrépidité. Placé en face du corps de Bernadotte, Constantin abandonna témérairement les hauteurs dont il était maître, pour attaquer les masses françaises qu'il fit charger à la baïonnette. Obligé par la cavalerie de la garde impériale que commandait Bessière de se replier sur sa première position, il arrêta quelque temps les Français en leur opposant le régiment de ses gardes à cheval qui exécuta plusieurs charges brillantes et finit par opérer sa retraite en bon ordre. Après la

bataille Constantin se rendit à Berlin pour y déclarer au nom de l'empereur, que l'armée russe était à la disposition du roi de Prusse; cette offre fut reçue avec une extrême froideur. On assure que Constantin fut mécontent de l'alliance contractée par son frère avec Napoléon, et qu'il refusa d'assister aux conférences de Tilsit; plus tard cependant il fut présent à l'entrevue d'Erfurt. La paix le força à l'inaction; mais dans la campagne de 1812, il fut chargé du commandement d'une division d'environ 28,000 hommes. Il accompagna, en 1814, les souverains alliés à Paris, où il fit un séjour de quelques mois. Après être retourné en Russie, il revint assister au congrès de Vienne, et partit pour Varsovie vers la fin de 1814 avec le titre de généralissime des troupes polonaises; son premier soin fut d'organiser une nouvelle armée, et il s'attacha surtout à y introduire une discipline sévère. Alexandre, lorsqu'il vint en 1818 visiter la Pologne, admira la belle tenue de ses troupes, qui semblaient former pour la Russie un avant-garde de 40,000 vétérans. Quoique Constantin ne fût pas vice-roi de la Pologne, et qu'il fût chargé seulement du commandement des troupes, il avait pris un tel ascendant sur le prince Joseph Zajonczek, lieutenant du royaume ou vice-roi, que rien ne se décidait dans le conseil d'administration sans son avis. Membre du sénat, comme prince du sang, il se fit pourtant élire député de Praga, faubourg de Varsovie, à la diète de Pologne, et il siégea en cette qualité dans la chambre des nonces. Cependant l'empereur Alexandre étant mort à Tangarog, dans la Crimée, le 1^{er} décembre 1825, Constantin, comme héritier légitime de la couronne, fut aussitôt proclamé empereur de toutes les Russies; les membres de sa famille et les grands dignitaires de l'état lui prêtèrent serment de fidélité; mais tout à coup on apprend qu'un paquet scellé du sceau impérial, avait été confié par Alexandre à la garde des autorités de l'empire, et que ce prince avait recommandé au sénat d'ouvrir ce paquet après sa mort, en séance extraordinaire, avant toute résolution ultérieure. Cet ordre ayant été exécuté, on trouva dans le pli une lettre de Constantin, adressée à l'empereur Alexandre, par laquelle il déclarait renoncer à ses droits au trône, en faveur du grand-duc Nicolas; et de plus un manifeste d'Alexandre, par lequel il arrêta qu'en raison de la renonciation faite par le prince Constantin, le grand-duc Nicolas était l'héritier du trône, conformément aux lois fondamentales de l'empire. Cependant le grand-duc Nicolas refusa de profiter de cette découverte, et il prêta lui-même devant les gardes serment de fidélité à son frère. Constantin était alors à Varsovie; en apprenant la mort d'Alexandre, il s'enferma pendant 36 heures dans son palais sans voir d'autre personne que sa femme, et il se livra à la plus vive douleur. Mais fidèle à ses engagements, il écrivit au grand-duc Nicolas et à l'impératrice-mère pour renouveler sa renonciation, demandant seulement qu'on lui conservât le titre de Césarevitz, que son père lui avait accordé. Le grand-duc Michel apporta ces dépêches à Saint-Petersbourg, et Nicolas fut proclamé, non

toutefois sans une opposition assez prononcée, pour occasionner des scènes sanglantes. On a trouvé la cause de cette renonciation de Constantin dans le second mariage contracté par ce prince. Après avoir rompu par le divorce l'union qu'il avait contractée en 1795, avec la grande-duchesse Ulrique de Saxe-Cobourg, Constantin avait épousé la fille d'un simple gentilhomme polonais, nommé Jeanne Grusenska. On assure que l'impératrice-mère, et l'empereur Alexandre lui imposèrent la renonciation à l'empire, pour prix de leur consentement à cette union. Depuis cette époque, la vie de Constantin ne présente aucune particularité remarquable jusqu'à la révolution de 1830. Quand on eut appris en Pologne les événements de Paris et de Bruxelles, une grande fermentation se manifesta dans les esprits; la garnison de Varsovie reçut l'ordre de se tenir prête à tout hasard, et une armée russe s'avança sur la Pologne. Des officiers se chargèrent de disposer l'esprit des soldats, conformément aux événements qu'ils prévoyaient, et les sociétés secrètes préparèrent dans l'ombre l'explosion qui devait avoir lieu; des arrestations faites parmi les académiciens et les élèves de l'école des Porte-Enseignes amenèrent la révélation d'un complot dont le but était d'assassiner Constantin. Le procès qui s'instruisit à ce sujet devint le signal de la révolution. Le 29 novembre, jour où tous les postes militaires étaient gardés par les Polonais seuls, le gouvernement russe fut chassé de Varsovie. Constantin vit périr à ses pieds le général Gendre; et Lubowidzki, vice-président de la ville, fut accablé de coups sous ses yeux. Le grand-duc s'étant retiré en Lithuanie, les Russes commandés par Diébitsch marchèrent sur la Pologne. Ce général avait promis au prince de le faire rentrer promptement dans Varsovie, mais leur espérance commune fut déçue. Constantin et Diébitsch moururent sans avoir pu pénétrer dans la ville insurgée. Mécontent de la longueur de cette guerre, où les troupes russes s'épuisaient sans obtenir de succès décisifs, Constantin se rendit à Witepsk en Lithuanie, et sollicita auprès de Nicolas la permission de se rendre à Saint-Petersbourg, qui lui fut refusée. Trois mois après, au mois de juillet 1831, ce prince mourut à Witepsk, de chagrin selon les uns, selon d'autres du choléra asiatique; quelques-uns même ont attribué sa mort à un crime; mais cette opinion est dénuée de probabilité. Sa femme ne lui survécut que de quelques mois. Constantin n'avait point eu d'enfants de ses deux mariages. Un mélange bizarre de bonnes et de mauvaises qualités formait son caractère. On cite quelques traits d'humanité qui lui font honneur; et cependant il se montra plus d'une fois cruel à l'égard des soldats et même des officiers de son armée. Débauché jusqu'à la crapule dans sa jeunesse, il revint sur la fin de sa vie à une conduite régulière et modérée.

CONSTANTINA (*Flavia-Julia*), fille aînée de l'empereur Constantin et de Fausta, fut mariée l'an 335 par son père à Hannibalien, tué quelque temps après; puis donnée l'an 351, par son frère Constantine, à Gallus son cousin, qui reçut, à l'occasion

de ce mariage, le titre de César. Cette princesse, fière, avare et inhumaine, abusant du caractère dur et borné de son époux, lui fit commettre des injustices criantes et des cruautés sans nombre; elle le précipita de crime en crime, jusqu'à vouloir usurper l'empire. Mais Constance, instruit de l'attentat de Gallus, lui fit perdre l'espérance de la couronne avec la vie, l'an 354; et Constantina ne se déroba au même châtement que parce qu'elle fut emportée peu de temps auparavant, après une maladie de quelques jours, occasionnée par un excès de fatigue.

CONTAMINE (Marie-Nicolas FOURNIER de la), évêque de Montpellier, né à Gex en décembre 1760, commença ses études ecclésiastiques au séminaire du Saint-Esprit à Paris, et passa de là au petit séminaire de Saint-Sulpice où il fit son cours complet de théologie. Nommé, vers 1785, grand vicaire d'Auch, il en exerça peu de temps les fonctions, revint à Paris où il fut reçu docteur, et entra en 1789 dans la congrégation de Saint-Sulpice. Envoyé comme professeur de théologie morale au séminaire d'Orléans, il fut obligé de quitter cette chaire par refus de serment, et demeura caché dans cette ville pendant la plus grande partie de la tourmente révolutionnaire. De retour à Paris lorsque le calme eut commencé à se rétablir, il se lança dans la carrière de la prédication, et se vit constamment suivi par un nombreux auditoire; mais un discours prononcé à Saint-Roch, et dans lequel il déplorait vivement la mort de Louis XVI, attira sur lui un violent orage. Bonaparte le fit arrêter et conduire d'abord à Bicêtre où on le traita comme fou; on lui rasa la tête, on lui donna le costume de la maison et on l'enferma dans une loge. Transféré ensuite à la citadelle de Turin, l'abbé Fournier dut sa mise en liberté au cardinal Fesch qui l'appela près de lui à Lyon, et se fit sa caution auprès du premier consul. Ce fut une chose assez extraordinaire que de le voir plus tard nommé chapelain de l'Empereur qui lui avait infligé quelques années auparavant une si brutale humiliation; il eut ensuite le titre d'aumônier. Appelé en 1806 à l'évêché de Montpellier, il se vit proposer en 1817 le siège de Narbonne, qu'il était alors question de rétablir, et vint à cette époque à Paris où il se fit entendre dans plusieurs églises. Mais le concordat de 1817 n'ayant point reçu d'exécution, le prélat retourna ensuite à Montpellier. En 1825 il fut nommé membre d'une commission d'évêques et d'ecclésiastiques, créée le 20 juillet pour le rétablissement de la Sorbonne. Il se rendit pour cet effet à Paris; mais la négociation ayant été infructueuse, il retourna dans son diocèse d'où il ne sortit plus, et consacra le reste de sa vie à la fondation d'établissements religieux ou de charité. Il mourut le 29 décembre 1834.

CONTANT (Joseph), célèbre architecte, né à Ivry-sur-Seine en 1698, s'acquit de bonne heure une grande réputation, et fut chargé de la construction d'un grand nombre d'édifices considérables : tels sont l'église de Panthemont, dont on admire surtout les voûtes hardies; le Palais Royal, le Belvédère de Saint-Cloud, l'église de la ville de

Condé, en Flandre, l'hôtel du Gouvernement à Lille, l'église de la Madeleine à Paris, qu'il n'a pas vu achever. C'est aussi sur ses dessins qu'a été construite l'église de Saint-Wast à Arras. On a de lui un volume in-folio, gravé, de ses procédés d'architecture. Il mourut à Paris en 1777.

CONTANT DE LA MOLETTE (Philippe du), docteur de Sorbonne, né à la Côte-Saint-André en 1737, fut nommé vicaire général du diocèse de Vienne, et périt sur l'échafaud dans le temps de la terreur, en 1793. On lui doit : *Essai sur l'Écriture sainte*, 1775, in-12, ouvrage superficiel; *Nouvelle méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Écriture sainte*, 1777, 2 vol. in-12; *La Genèse expliquée d'après les textes primitifs, avec des réponses aux difficultés des incrédules*, 1777, 3 vol. in-12. L'auteur s'est attaché particulièrement à combattre les objections de Voltaire, et il y répond d'une manière satisfaisante; *L'Exode expliqué*, 1780, 3 vol. in-12; *les Psaumes expliqués*, 1781, 3 vol. in-12; *le Lévitique expliqué*, 1785, 2 vol. in-12; *Traité sur la poésie et la musique des Hébreux*, 1781, in-12; *Nouvelle Bible polyglotte*, in-4, 8 à 10 fr., rare. L'abbé du Contant a réfuté la méthode du P. Houbigant, quoiqu'il eût lui-même quelquefois des idées singulières sur l'Écriture. On a prétendu qu'il ne savait que médiocrement l'hébreu, qu'il a puisé presque toute son érudition dans les *Prolégomènes de la Polyglotte* de Walton, et ses principales réfutations dans les *lettres de quelques Juifs* de l'abbé Guenée.

CONTANT D'ORVILLE (André-Guillaume), littérateur français né à Paris vers 1730, et mort vers 1804, eut une grande part à la rédaction des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, par le marquis de Paulmy. On a encore de lui : *Fastes de la Pologne et de la Russie*, 1769, in-8; *Fastes de la Grande-Bretagne*, 1769, 2 vol. in-8; *Histoire des différents peuples du monde, contenant les cérémonies religieuses et civiles, l'origine des religions, les mœurs et usages de chaque nation*, 1770, 6 vol. in-8, ouvrage superficiel, où l'on trouve cependant quelques faits curieux; *Sophie, ou Mémoires pour servir à l'histoire des femmes du 18^e siècle*, 1779, 2 vol. in-12, et plusieurs autres romans et pièces de théâtre qui ont obtenu peu de succès.

CONTARINI (Gaspard) naquit en 1483. Il était de l'ancienne famille des Contarini de Venise, féconde en hommes illustres dans les armes et dans les lettres, et fut ambassadeur de la république auprès de Charles-Quint. Il s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour il eut un gouvernement considérable. Il ne la servit pas moins utilement en plusieurs autres occasions importantes. Paul III l'honora de la pourpre romaine en 1535, l'envoya légat en Allemagne en 1541, et l'année d'après à Bologne, où il mourut en 1542. On lui doit plusieurs traités de philosophie, de théologie et de politique, imprimés à Paris en 1571, 2 v. in-fol., 10 à 12 fr. Il écrivait en latin avec beaucoup de politesse et de netteté; mais il était plus profond dans la philosophie que dans la théologie. Ses principaux

ouvrages sont un *Traité de l'immortalité de l'âme* contre Pomponace son maître; un *Traité des sacrements*, qui est plutôt une belle instruction qu'un ouvrage de controverse; des *Scholies sur les épîtres de saint Paul*, excellentes pour l'explication du sens littéral; une *Somme des conciles*, qui n'est qu'une histoire abrégée et superficielle; différents *traités de controverse* contre Luther, dans lesquels il désapprouve les sentiments de saint Augustin sur la prédestination. Il conseille sagement aux prédicateurs obligés de parler sur cette matière, de le faire rarement, avec beaucoup de réserve, et de recourir toujours à la hauteur des jugements de Dieu, plutôt que de discuter les vaines idées des hommes; deux livres *Du devoir des évêques*, très-utiles pour la conduite des premiers pasteurs; un *Traité* en latin, *du gouvernement de Venise*. Louis Beccatello a donné la *vie* de cet illustre cardinal en italien, Brescia, 1746, in-4, 5 à 6 fr.

CONTARINI (Vincent), professeur d'éloquence à Padoue, né en 1577, mort à Venise sa patrie en 1617, cultiva, comme Muret son ami, les belles lettres avec beaucoup d'application et de succès. Parmi les divers ouvrages qu'il a laissés, on estime surtout son traité *De re frumentaria*, et celui *De militari Romanorum stipendio*, Venise, 1609, in-4, 6 à 7 fr. : tous deux contre Juste-Lipse : et ses *Variae lectiones*, Venise, 1606, in-4, 5 à 6 fr., qui renferment des remarques savantes.

CONTAT (Louise, dame de PARNY), célèbre actrice de la comédie française, née à Paris en 1760, fut reçue au théâtre en 1777, et y joua les premiers rôles avec un grand succès. Elle y avait débuté en 1776 par le rôle de *Atalide* de la tragédie de Bajazet. Ses débuts n'eurent rien de remarquable : mais chargée du rôle neuf de Suzanne dans le *Mariage de Figaro*, elle obtint le plus grand succès. Elle avait l'art de créer en quelque sorte des beautés dans les rôles jusque-là peu remarqués, et joignait à un maintien plein de décence, une taille élégante et la physionomie la plus spirituelle. Elle excellait dans le rôle de M^{me} *Evrard du Vieux célibataire*, d'*Elmire* du *Tartuffe*, de *Célimène* du *Misanthrope*, de M^{me} *de Volmar*, du *Mariage secret*, etc. Elle jouait parfaitement les *grandes coquettes*. Elle se retira du théâtre à l'âge de 50 ans, laissant de vifs regrets. On s'accorde à louer la douceur de ses mœurs, la franchise de son caractère, la bonté de son cœur, et même la noblesse de ses sentiments. La reine ayant désiré en 1789 voir représenter par elle la comédie de la *Gouvernante*, qui n'était point de son emploi, elle apprit en 24 heures plus de 500 vers, et écrivit à la personne qui lui avait fait part du désir de la reine : « J'ignorais où » était le siège de la mémoire, je sais à présent » qu'il est dans le cœur. » Cette lettre qui fut publiée par ordre de la reine, fut le motif de son emprisonnement pendant les troubles de la révolution, et faillit lui coûter la vie. On dit qu'elle jeta au feu, six semaines avant sa mort, un recueil d'ouvrages en vers et en prose échappés à sa plume, parce qu'ils contenaient quelques traits de satire personnelle. Peu après sa retraite, elle épousa de Parny,

neveu du poëte de ce nom, et mourut en 1813.

CONTÉ (Nicolas-Jacques), peintre, chimiste et mécanicien très-habile, né à St.-Céneri, près de Séez en Normandie, en 1755. Son penchant pour la mécanique et les arts se développa de bonne heure. Il avait à peine douze ans qu'il fabriqua, sans autre outil qu'un couteau, un violon qui a été entendu avec plaisir dans plusieurs concerts. Il peignit quelques années après, pour l'église de l'hôpital de Séez, plusieurs *sujets religieux*, qui étonnèrent de la part d'un jeune homme qui n'avait pas eu d'autre maître que la nature. Encouragé par ce *premier essai*, il fit plusieurs portraits qui se font remarquer par une ressemblance parfaite, la fraîcheur et la vérité du coloris. Il cultivait en même temps les sciences physiques et mécaniques, pour lesquelles il se sentait un goût particulier. Il inventa un instrument très-simple pour mesurer les distances, et fit exécuter une machine hydraulique très-ingénieuse qui obtint l'approbation de l'académie des Sciences, et fut ensuite déposée dans le beau cabinet de physique de Charles, qui l'employait habituellement dans ses démonstrations. Il fut appelé en 1793 à faire partie de la commission des savants chargés de faire en grand l'expérience de la *décomposition de l'eau par le fer*, qui n'avait été essayée jusqu'alors que dans un canon de fusil. Son activité et ses lumières le firent choisir pour diriger une école d'aréostatique que l'on avait placée à Meudon. Il devint ensuite membre du conservatoire des arts et métiers, et réussit à élever en une année la manufacture de crayons qui porte son nom. Il fit aussi partie de l'expédition d'Egypte, et rendit à l'armée de très-grands services. Après le combat d'Aboukir, Alexandrie se trouvant sans défense, il fit construire en deux jours des fourneaux à boulets rouges avec les moyens les plus simples; depuis cette heureuse découverte, les Anglais se tinrent éloignés des côtes, et l'on eut le temps de fortifier la place. Appelé au Caire, où les Arabes s'étaient emparés des instruments et machines rassemblés en France pour l'expédition, il y forma en très-peu de temps des ateliers suffisants pour remplir les besoins des différentes armes et de tous les services publics, et il en sortit tout à la fois des canons, de l'acier, du carton, des draps, des toiles vernissées, des sabres, des instruments d'optique et de mathématiques, et généralement les produits de tous les arts d'Europe. Tant de services lui méritèrent l'estime et la reconnaissance des généraux qui commandèrent successivement en Egypte. De retour en France, le gouvernement l'ayant chargé de diriger l'exécution du grand ouvrage qu'une commission devait publier sur l'expédition d'Egypte, il imagina une machine à graver, au moyen de laquelle tout le travail des fonds, des ciels et des masses des monuments se fait avec une facilité, une promptitude et une régularité merveilleuses. Cette machine qui accéléra beaucoup la publication de l'ouvrage et en diminua considérablement la dépense, a été introduite dans plusieurs ateliers. La mort d'une épouse chérie avait altéré la santé de Conté. Il continua néanmoins ses

travaux tant que ses forces le lui permirent ; mais rien ne pouvant le distraire du coup qui l'avait frappé, il expira en 1805. Une notice nécrologique a été insérée par Verrier dans le 1^{er} n^o de l'*Athe-neum*.

CONTENSON (Vincent), né dans le diocèse de Condom en 1640, dominicain en 1657, mort à Creil, au diocèse de Beauvais, en 1674, se distingua dans son ordre par ses talents pour la théologie et pour la prédication. On a de lui une théologie intitulée : *Theologia mentis et cordis*, en 9 vol. in-12, et Lyon, 1687, 2 vol. in-fol. L'auteur a corrigé la sécheresse des scolastiques, en faisant un choix de tout ce que les PP. ont écrit de plus beau et de plus solide, et joignant le dogme à la morale.

CONTI (Armand DE BOURBON, prince de), fils de Henri II du nom, prince de Condé, chef de la branche de Conti, naquit à Paris l'an 1629. Son père l'ayant destiné à l'état ecclésiastique, il eut les abbayes de Saint-Denis, de Cluny, de Lerins et de Molême. Après la mort de son père, il quitta l'église pour les armes, se jeta dans les intrigues de la Fronde, par inclination pour la duchesse de Longueville, et en fut fait généralissime. On l'opposa à son frère, le grand Condé, qui défendait alors la reine et le cardinal Mazarin. Ils se réunirent ensuite l'un et l'autre contre cette princesse et contre son ministre. Conti fut arrêté et conduit à Vincennes avec son frère, et n'en sortit que pour épouser une des nièces du cardinal auquel il avait fait la guerre. Ce mariage le mit dans la plus haute faveur. Il fut fait gouverneur de Guienne en 1654, puis général des armées en Catalogne, où il prit quelques villes ; enfin grand-maître de la maison du roi, et gouverneur de Languedoc en 1662. Il mourut quatre ans après, à Pézénas, dans de grands sentiments de religion, que lui avait inspirés sa vertueuse épouse, Marie Martinozzi. (Voy. ce mot.) On a de lui un *Traité de la comédie et des spectacles, selon la tradition de l'Eglise*, Paris, 1667, in-8 ; *Devoir des grands avec un testament*, Paris, 1779, in-12. Ce volume a beaucoup de valeur lorsqu'il est imprimé sur vélin, vend. 160f., 269f., et 170f., et surtout lorsqu'il a le *règlement donné par la duchesse de Liancourt à M^{lle} de Rocheguyon ; Devoirs des gouverneurs de province*, Paris, 1667, 3 vol. in-12. Il eut de son mariage deux fils : Louis-Armand de Bourbon, prince de CONTI, mort de la petite vérole en 1685, qui avait donné de grandes espérances ; et François-Louis de Bourbon qui suit.

CONTI (François-Louis DE BOURBON, prince de la Roche-sur-Yon, puis de), né en 1664, marcha sur les traces de ses ancêtres. Il se distingua au siège de Luxembourg en 1684, dans la campagne de Hongrie en 1685, au combat de Steinkerke, aux batailles de Fleurus et de Nerwinde, et dans d'autres occasions. L'art de plaire et de se faire valoir avait répandu son nom autant que sa valeur. Il fut élu roi de Pologne en 1697 ; mais son rival, l'électeur de Saxe, nommé par un autre parti, lui enleva cette couronne. Le prince de Conti fut obligé de retourner en France, avec le désagrément d'avoir paru inutilement en Pologne. Il mourut à Paris en

1709. Cet homme, qui avait fait les délices de la cour et de Paris, oublia tout dans ce moment sérieux ; et même longtemps avant que ce moment arrivât, il ne s'entretenait qu'avec son confesseur, le P. Latour, et ne faisait attention qu'à ce qui lui rappelait Dieu. « Il conserva, dit le duc de Saint-Simon, sa » présence d'esprit jusqu'au dernier moment, et en » profita. Il mourut dans son fauteuil, dans les plus » grands sentiments de piété, dont j'ai ouï raconter » au P. Latour des choses admirables. »

CONTI (Louis-François DE BOURBON, prince de), petit-fils de François-Louis, qui fut élu roi de Pologne en 1697, naquit à Paris en 1717. Né avec beaucoup d'esprit et de courage, il signala ses talents militaires pendant la guerre de 1741. Il se rendit maître, le 23 avril 1744, de Montalban, et ensuite de la citadelle de Villefranche. Après avoir pris Steure, Château-Dauphin et Demont, il forma le siège de Coni, dont la tranchée fut ouverte la nuit du 12 au 13 septembre de la même année. Le roi de Sardaigne, s'étant avancé pour secourir cette importante place, on en vint aux mains le 30, et, quoique supérieur en nombre, il perdit le champ de bataille. Mais la rigueur de la saison, la fonte des neiges, le débordement des torrents, rendirent cette victoire inutile ; le vainqueur fut obligé de lever le siège et de repasser les monts. Le prince de Conti, de retour à Paris, y cultiva la littérature et les arts. Il mourut dans cette ville en 1776.

CONTI. Voy. LOUISE-MARGUERITE DE LORRAINE.

CONTI (Juste de), poète italien, d'une ancienne famille, mourut à Rimini vers le milieu du 15^e siècle. On a de lui un recueil estimé de vers galants, sous ce titre : *La bella mano*, Paris, 1589, in-12, rare. Ce recueil avait été publié pour la première fois à Bologne en 1472, pet. in-4, 63 fr., et réimprimé à Venise en 1474 et 1492, in-4. L'abbé Salvini (et non Silvini) en a donné en 1715 une nouvelle édition à Florence, avec des préfaces et des notes ; mais elle est moins complète que celle de Paris et celle de Vérone, 1753, in-4, fig., 6 à 9 f.

CONTI (Noël), savant italien du 16^e siècle, naquit à Milan, fit ses études à Venise, et y composa presque tous ses ouvrages. On a très-peu de notions sur sa vie ; il mourut vers 1582. On a de cet auteur : *Mythologia, sive explicationes fabularum lib. x*, Venise, Alde, 1581, in-8, 4 à 5 fr. C'est par sa mythologie que Conti est le plus connu ; *De venatione, carminum lib. iv*, Venise, 1551, in-8, 3 à 4 fr. ; *Commentarii de bello Turcarum in insulam Melitam*, Gesto, anno 1565 ; *ibid.*, 1566, in-12, 2 à 3 fr. ; *Universæ historiæ sui temporis l. xxx, pars prima*, *ibid.*, 1572, in-4 ; *ibid.*, 1581, in-fol. On doit à cet écrivain les premières traductions qui se soient faites d'après le grec, des *Dei pnosophistes* d'Athénée, du traité de Ménandre de *genere demonstrativo*, des livres de *mirabilibus* d'Aristote, et de quantité d'autres morceaux d'auteurs grecs.

CONTI (l'abbé Antoine-Schinella), noble vénitien, né en 1677, mort en 1749, voyagea dans une partie de l'Europe, et se fit estimer des gens de lettres par ses lumières et son caractère. Il a laissé

des *tragédies* imprimées à Lucques en 1765, qui sont plus agréables pour le lecteur qu'intéressantes pour le spectateur. Un essai d'un poème intitulé : *Il globo di Venere*, et le plan d'un autre, où il se proposait de traiter à peu près le même sujet que Leibnitz a traité dans sa *Théodicée* : mais ces poèmes sont plus métaphysiques que poétiques. L'abbé Conti, dans un voyage qu'il fit à Londres, se lia étroitement avec Newton, qui, quoique le plus mystérieux des hommes, lui communiquait ses idées, et lui révélait tous les secrets de sa science. Il rapporta en Italie un esprit et un cœur tout anglais. Ses *ouvrages* en prose et de poésie ont été recueillis à Venise, 1739-56, 2 vol. in-4, 12 à 15 fr. Quoique les *opuscules* de l'abbé Conti ne soient que des embryons, comme a dit un journaliste italien, ils donnent une idée avantageuse de leur père. Ce sont des pensées, des réflexions, des dialogues sur des sujets intéressants.

CONTI (Jean-Baptiste) naquit à Lendinara en 1741, et mourut en 1820. Après avoir fait ses études à Padoue, il vint exercer à Venise la profession d'avocat, dans laquelle il se fit une brillante réputation. Il s'occupa aussi de poésie, et l'on cite en Italie son poème qui a pour titre : *Incoronazione delle imagine di V. di Lendinara*, 1796. Il a composé plusieurs autres ouvrages en vers qu'il a recueillis lui-même, et dont il a donné une édition complète en 1817.

CONTILE (Luca), de l'académie de Venise, né dans l'état de Sienne en 1505 ou 1507, s'est fait connaître au 16^e siècle par des ouvrages de différents genres : *Origine de gli elettori*, 1559, in-4 ; *La Pescara, la Cesarea, Gonzaga e la Trinozia*, comédies, 1550, in-4 ; *La Nice*, 1551, in-4 ; *Rime con le vi Canzoni dette le sei sorelle di Marte*, 1560, in-8 ; *Lettere*, 1564, 2 vol. in-8 ; *Fatti de Cesare Maggi*, 1564, in-8 ; *La proprietà delle imprese degli affdati*, 1574, in-fol.

CONTO-PERTANA (dom Joseph), mort à Lisbonne en 1725, a donné un poème épique intitulé : *Quitterie la Sainte*, un des meilleurs ouvrages que le Portugal ait produits. Il a, avec l'imagination de Camoens, plus de goût et de naturel.

CONTRI (Antoine), peintre italien du 18^e siècle, inventa l'art de transporter sur la toile les peintures fixées sur les murailles. Il se vantait de pouvoir enlever toutes les fresques, dans quelque état qu'elles fussent, des murs où elles étaient peintes, pour les transporter sur la toile sans qu'elles perdissent rien du dessin et de la couleur : et il en fit plusieurs expériences heureuses dans divers palais de Mantoue, de Ferrare et de Crémone. Quelques têtes de Jules Romain furent par ses soins détachées d'une muraille et envoyées à Vienne. Lanza, qui a rendu compte de son procédé, ne croit pas qu'il en soit l'inventeur ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est le premier qui l'ait fait connaître. Il peignit aussi lui-même le paysage et les fleurs : l'on trouve plusieurs de ses tableaux à Crémone. Il mourut dans cette ville en 1732. Son fils François s'est distingué dans ce même genre. Ils étaient tous deux de l'école du Bassi.

CONTUCCI (André), architecte et sculpteur d'Italie, florissait dans le 15^e siècle. Ses statues qui ornent Gènes, Florence, Rome, méritent l'attention des voyageurs. Il déploya ensuite ses talents en Portugal. De retour en Italie, il fut chargé des bas-reliefs qui entourent la *Santa-Casa*, à Lorette ; et c'est sur ses plans que l'on érigea plusieurs édifices publics à Rome. Il mourut en 1529.

CONTZEN (Adam), jésuite, né à Montjoie dans le duché de Juliers, vers l'an 1575, enseigna avec réputation l'Ecriture sainte à Mayence pendant plusieurs années. Il possédait les langues savantes, et excellait aussi dans la controverse. En 1624, Maximilien, duc de Bavière, l'ayant choisi pour son confesseur, il remplit cet emploi avec beaucoup de prudence, et mourut à Munich en 1635. Il a laissé : *Commentaria in quatuor Evangelia*, Cologne, 1626, 2 vol. in-fol., 10 à 12 fr. ; *In epistolam sancti Pauli ad Romanos*, Cologne, 1629, in-fol., 8 fr. ; *In epistolam ad Corinthios et ad Galatas*, Cologne, 1631, in-fol., 9 à 10 fr. ; *Politicorum libri decem*, Mayence, 1620, in-fol., 5 à 6 fr. Nous avons encore du P. Cotzen plusieurs ouvrages de controverse.

CONYBEARE (Jean), savant évêque anglican, naquit en 1692 à Pinhoe, près d'Exeter. Après avoir été ministre de Fetcham dans le comté de Surrey, prédicateur du roi au palais de Whitehall, et rempli plusieurs autres fonctions, il fut nommé évêque de Bristol en 1750. Il mourut à Bath en 1754. On a de lui : *Défense de la religion révélée*, Londres, 1732, in-8, 3 à 4 fr. Cet ouvrage est dirigé contre le livre de Tyndal, intitulé : *Le Christianisme aussi ancien que le monde*. Il est remarquable par sa modération et la solidité des raisonnements, et de tous les ouvrages publiés contre le déiste Tyndal ; celui de Conybeare est regardé comme le meilleur. Il fut si bien accueilli, que l'année suivante on en publia une troisième édition des *Sermons* ; ses enfants étaient demeurés sans fortune, on proposa cette édition par souscription à leur profit. On peut juger de l'intérêt que l'on prenait à la mémoire de ce digne et savant prélat, par le nombre des souscripteurs, qui s'éleva à 4,600.

COOK (Jacques), célèbre navigateur anglais, né en 1728 à Marton, village du duché d'York, et mort en 1779, dans une île de la mer de Kamtchatka, à l'ouest de la Californie, en cherchant vainement un passage par le nord de l'Asie. Les Anglais ont regretté beaucoup cet observateur : mais si l'on fait attention au peu de lumières que ces sortes d'expéditions scientifiques ont produit dans ce siècle, il paraît qu'on pourra se consoler de sa perte. Cook fut enlevé par la *presse*, lors de la guerre de l'Angleterre avec la France en 1755, et embarqué comme simple matelot sur le vaisseau monté par sir Hug-Palliser. Devenu maître d'équipage, il fut chargé pendant l'expédition du Canada de sonder le canal qui est au Nord de l'île d'Orléans, et il en leva le plan avec une rare intelligence. On lui confia ensuite l'exécution de la carte du fleuve St.-Laurent dans une grande partie de son cours, et cette carte est encore la meilleure.

Parvenu de grade en grade à celui de capitaine, il partit avec le savant J. Banks et Solander pour une expédition autour du monde sur le vaisseau *Endeavour*. Ce premier voyage (1768), dont le but était d'observer le passage de Vénus, et quelques côtes de la Nouvelle-Hollande, ne nous a rien appris de nouveau. Il confirma dans le second (1772), la non existence du continent austral, dont on était déjà assuré depuis le voyage de Surville en 1769. Dans le troisième (1776), il trouva entre l'Asie et l'Amérique, à 65 degrés de latitude, un détroit déjà observé en 1741, par le capitaine Béring, et qui porte le nom de ce dernier; mais cela ne prouve pas que les deux continents ne soient pas joints plus avant vers le nord. Le rempart de glace qu'il rencontra ensuite, le convainquit de l'impossibilité du passage si longtemps essayé par les navigateurs, de l'Europe à la Chine par la mer Glaciale. Si l'on en croit quelques relations anglaises, Cook fut massacré dans une querelle survenue entre les insulaires de Sandwich et ses matelots au sujet d'un femme. L'inclination de ce voyageur et de ses équipages pour les femmes sauvages s'était déjà fait remarquer à Otaïti, où sa galanterie le fit aborder pour la seconde fois; mais où, par l'indifférence des maris, elle n'eut pas de suites aussi fâcheuses que dans les frimats de l'Asie. Les relations les plus favorables à Cook conviennent qu'on a très-mal agi envers les habitants de l'île où il périt; que pour de petits vols considérés parmi eux comme des butins légitimes, on les traitait avec une cruauté révoltante. Il faut convenir qu'une telle conduite des hommes à découvertes n'honore pas les sciences, et qu'il vaudrait beaucoup mieux avoir quelques vices de moins que de connaître quelques îles de plus. On a publié *Account of the voyages in the southern hemisphere*, Lond., 1773, 3 vol. in-4; *Voyage towards the south pole*, 1777, 2 vol. in-4; *Voyage round the world, by G. Forster*, 1777, 2 vol. in-4; *Voyage to the pacific ocean*, 1784, 3 vol. in-4; *The life of J. Cook, by Kippis*, 1788, in-4; *Observations made by Forster*, 1778, in-4; ces 12 vol. que l'on trouve rarement réunis valent 300 à 400 fr. Ces voyages ont été traduits en français, par Suard et Démeunier, Paris, 1774-89, 14 vol. in-4, avec cartes et figures, 170 à 240 fr. On a aussi imprimé cette trad. en 20 vol. in-8, 130 à 160 fr. Ces diverses relations sont écrites avec beaucoup d'emphases et d'importance; mais le lecteur judicieux y trouve peu de choses qui fixent son attention.

COOKE (William), écrivain anglais, né à Cork en Irlande, se livra d'abord au commerce; puis il suivit la carrière du barreau à Londres, et mourut dans cette ville, dans un âge très-avancé. Il est auteur des ouvrages suivants: *Eléments de critique dramatique*, in-8, 1775; *l'Art de vivre à Londres*, poème; *Mémoire de Hildebrand Fréeman*; *Revue succincte d'une réforme parlementaire*; *la Femme capricieuse*, comédie; *les Lois sur la banqueroute*, 1788, 2 vol. in-8, 5^e édition, 1804, avec un supplément en 1809; *la Conversation*, poème didactique qui eut un grand succès, in-4, 1796; édition in-8, 1807; *Mémoire de Charles Macklin et de*

Samuel Foote, Londres, 1805, 3 vol. in-8. Il est mort en 1824.

COOMBE (William), écrivain anglais, qui dissipa sa fortune, et qui, pour vivre, fit de la littérature un métier. Il était né à Bristol en 1741, et mourut en 1823, après avoir donné, sous le voile de l'anonyme, plusieurs ouvrages dont quelques-uns sont remarquables par leur piquante originalité. Les principaux sont: *la Diaboliade; Relation de l'ambassade à la Chine*, par Éneas Anderson; *le Diable boiteux en Angleterre*, 6 vol. in-12; *Lettres de Valérius sur l'état de la Perse*, 1804, in-8; *Voyage du docteur Syntaxe à la recherche du pittoresque*, 1813, in-8. Il a été traduit en français; *Histoire de l'abbaye de Westminster*, 1812, 2 vol. in-4; *le Registre royal*, 9 vol.; six *Poèmes explicatifs* de gravures faites sous la direction de *la princesse Elisabeth*, 1813, in-8; le docteur *Syntaxe à la recherche d'une femme*; des *Lettres*, attribuées d'abord à lord Littleton, in-12; *Description de la Tamise*; *la Danse anglaise de la mort*; *la Danse de la vie*.

COOPER (Thomas), né en 1517, à Oxford, où il prit ses degrés en théologie, se distingua tellement par son fanatisme pour les nouvelles erreurs, qu'il mérita les bonnes grâces de la reine Elisabeth. Son zèle pour la religion anglicane fut récompensé par l'évêché de Lincoln en 1572, et ensuite par celui de Winchester en 1584, où il mourut en 1594. On a de lui une *Chronique d'Angleterre*, Londres, 1565, in-4, 3 à 5 fr.; *Thesaurus linguæ romanæ et britannicæ*, Londres, 1565, in-fol., 10 à 12 fr.

COOPER (Samuel), peintre de portraits, né à Londres en 1609, y mourut en 1670. Il peignit presque tous les hommes célèbres de son temps, et notamment Cromwel et ses partisans. Ses portraits sont fort recherchés. On dit que le roi de France lui paya 150 louis celui de Cromwel. On lui donna le surnom de *petit van-Dyck*. — Il y a eu plusieurs autres peintres anglais du même nom.

COOPER (Samuel), prêtre anglican, mort en 1799, à l'âge de 61 ans, dans le comté de Norfolk, a laissé: *Lettre à l'évêque de Gloucester, où la mission divine de Moïse est vengée contre les fausses interprétations des amis et des ennemis de l'auteur, et où l'on démontre clairement que ses mérites comme écrivain sont bien au-dessus des éloges de ses admirateurs*, 1766, in-8; *Explications de différents textes de l'Écriture*, in-8; *Les premiers principes du gouvernement civil et ecclésiastique, esquissés dans les lettres au docteur Priestley*, 1791, in-8; et autres écrits de la morale, de controverse et de piété.

COOPMANS (George), médecin hollandais, né en 1717 à Makkum, dans la Frise, fit ses études et fut reçu docteur à Franeker, où il exerça sa profession avec la plus grande distinction. Il se lia d'amitié avec Boërhaave et Albinus de Leyde, devint membre des académies de Harlem et d'Utrecht, et fut l'un des directeurs de l'académie de Franeker. Il mourut en 1800 dans cette dernière ville, après avoir publié une *traduction latine* de l'ouvrage d'Alexandre Monro, intitulée *l'Anatomie des nerfs*,

1763, in-8; *Nevrologia et observatio de calculo ex uretra excreto*, 1789, in-8.

COOTE (Eyre), général anglais, né en 1726, fit ses premières armes contre les rebelles d'Ecosse en 1745. Envoyé aux Indes en 1754, il fut chargé de prendre possession de Calcutta, dont il fut nommé gouverneur. Il se signala ensuite à la bataille de Plassey, prit Vandavaschi, et battit le général Lally, qui se retira dans Pondichéry, où Coote l'obligea de se rendre à discrétion le 26 novembre 1760, après 15 mois de siège. La prise de cette ville porta le dernier coup à la puissance française dans l'Inde. De retour en Angleterre, Coote reçut des directeurs de la compagnie des Indes, en reconnaissance de ses services, une épée montée en diamants; et vers la fin de 1769 il fut nommé commandant en chef des forces de la compagnie dans l'Inde. En 1771, il fut décoré de l'ordre du Bain, et deux ans après nommé membre du conseil suprême du Bengale et commandant des forces britanniques dans l'Inde. Hyder-Ali ayant envahi le Carnate, il se porta sur la côte de Coromandel, et battit près de Porto-Novo son armée forte de près de cent mille hommes, quoiqu'il n'en eût guère que dix mille à sa disposition. Depuis ce moment Hyder-Ali essuya constamment des échecs. Coote mourut en 1783 à Madras, où il s'était rendu, quoique malade, pour le service public. Son corps fut transporté en Angleterre, où la compagnie des Indes lui a élevé un très-beau monument dans l'abbaye de Westminster.

COOTWYK (Jean), né à Utrecht vers le milieu du 16^e siècle, docteur en droit canon et en droit civil. Après avoir parcouru divers pays de l'Europe, il passa en Asie, alla dans la terre sainte, et visita exactement tous les lieux qui pouvaient intéresser sa curiosité. La relation de son voyage du Levant parut sous ce titre : *Itinerarium Hierosolymitanum et Syriacum, in quo variarum gentium mores et instituta, insularum, regionum, urbium situs, etc., dilucide recensentur*, Anvers, 1619, in-4, fig., 5 à 6 fr. Cet ouvrage de Cootwyk prouve qu'il s'était rendu habile dans la littérature grecque et latine, dans l'histoire et dans les antiquités. Il mourut dans sa patrie en 1629.

COP (Guillaume), médecin de Bâle, vint en France sous le règne de Louis XII, et fut honoré du titre de premier médecin de François I^{er}, vers 1530. C'est un des savants que ce prince chargea d'écrire au fameux Erasme, pour l'engager à venir en France. Il est connu par des traductions de quelques ouvrages grecs d'Hippocrate, de Galien et de Paul Éginète.

COPERNIC (Nicolas) naquit à Thorn, en Prusse, en 1473. Après avoir étudié en philosophie et en médecine, il se fixa aux mathématiques et à l'astronomie. Son goût pour ces sciences lui persuada d'aller consulter ceux qui les cultivaient avec plus de succès dans les différentes parties de l'Europe. Il s'arrêta longtemps à Bologne auprès de Dominique Maria, habile astronome; ensuite longtemps à Rome, où il professa les mathématiques. De retour dans son pays, il eut un canonicat dans l'église

cathédrale de Frawenbourg. On y montre encore l'appartement qu'il occupait. Les chanoines reçoivent l'eau par une machine de son invention qui l'élève à une grande hauteur, d'où elle est distribuée dans toutes les parties de leur résidence. Ce fut alors que, jouissant du repos nécessaire pour faire un système, il renouvela les anciennes idées de Philolaus, philosophe pythagoricien, agitées et défendues quelque temps avant lui par le cardinal de Cusa. Le soleil, suivant ce système, est au centre de l'univers. Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne tournent autour de cet astre, d'occident en orient. Les différentes révolutions de ces six planètes sont proportionnées à leur différente distance du soleil. Les cercles qu'elles décrivent coupent l'écliptique en des points différents. La terre fait aussi son mouvement dans un cercle qui environne celui de Vénus, et ce mouvement s'accomplit en un an. Elle en a encore un autre, qui se fait en 24 heures autour de son axe, et c'est par ce mouvement qu'on explique le jour et la nuit. La lune n'est pas dans la règle générale; elle se meut et décrit son cercle autour de la terre. Les cieux sont immobiles dans ce système, et les étoiles y sont placées à une distance immense du soleil. Copernic ne crut pas devoir rendre ses idées publiques, sans s'assurer par lui-même que ce nouvel arrangement répondait à tous les phénomènes célestes. Cependant son système, ayant depuis été enseigné par Galilée comme une vraie démonstration, fut condamné par l'inquisition de Rome en 1616; mais peu de temps après, en 1620, l'inquisition donna un décret pour permettre de l'enseigner comme hypothèse : Copernic plus circonspect, plus convaincu de l'incertitude des sciences humaines, ne l'avait jamais envisagé autrement. Ce grand astronome n'ignorait pas que, tandis qu'une chose pouvait s'exécuter sur un autre plan et présenter les mêmes phénomènes, il était impossible de démontrer que le Créateur avait adopté tel ou tel plan exclusivement à tous les autres. Or il est certain que non-seulement l'hypothèse de Ticho (*voy. ce mot*), mais plusieurs autres expliquent exactement, quoique moins simplement, toutes les révolutions célestes. On sait que le célèbre P. des Chales a imaginé jusqu'à vingt hypothèses qui expliquent parfaitement toutes les apparences des astres, en regardant comme immobile un des neuf termes que nous avons, les sept planètes, la terre et le ciel étoilé : il parle même d'un habile mécanicien qui a représenté ces hypothèses par autant de planétaires (*Mund. mathem.*, tome 4, page 323). Copernic mourut à Frawenbourg en 1543, et fut enterré à Thorn sa patrie. Il a publié deux traités : l'un *De motu octavarum sphaerarum*, dans lequel il développe son système; et l'autre *De orbium coelestium revolutionibus*, imprimés ensemble, Norimberg, 1543, pet. in-fol., 62 f.; Basil., 1566, in-fol., 16 f., et Amsterdam, 1617, in-4, augmentés de quelques notes. Gassendi a écrit sa vie moins simplement qu'on ne devait l'attendre de l'auteur et de son héros.

COPPENSTEIN (Jean-André), savant dominicain allemand, né vers l'an 1570, prêcha avec dis-

inction à Coblenz, travailla avec beaucoup de zèle à la conversion des hérétiques dans le Palatinat, par ordre de Maximilien, duc de Bavière, et devint curé de Saint-Pierre à Heidelberg. On croit qu'il mourut dans cet emploi vers 1627. On a de lui plusieurs écrits de controverse contre quelques ministres de son temps, insérés dans l'abrégé qu'il a donné du corps de controverses du cardinal Bellarmin, sous ce titre : *Controversiarum inter catholicos et hæreticos nostri temporis ex R. Bellarmino in epitomen redactorum*, Mayence, 1626, 3 vol. in-4, 9 à 10 fr.

COPROGLI, ou **KOPROGLI-PACHA** (Mahomet), grand visir durant la minorité de Mahomet IV, était albanais, fils d'un prêtre grec, et neveu d'un renégat, à la persuasion duquel il embrassa le mahométisme, et s'établit dans l'île de Chypre. Le bacha de cette île le mena avec lui à la guerre de Perse; le jeune Coprogly y signala sa valeur : son mérite parvint à la cour. On lui donna le gouvernement de Baruth et ensuite celui d'Alep. Le grand-visir Achmet, jaloux de sa faveur, le fit emprisonner dans le dessein de le mettre à mort; mais ce méchant ministre ayant été tué, et l'empereur Ibrahim qu'il gouvernait, étranglé, Mahomet IV, son successeur, tira Coprogly des fers pour l'élever à la dignité de grand-visir, par les conseils de la sultane sa mère, régente de l'empire. Il justifia ce choix par sa douceur, par son zèle pour le bien de l'état et la gloire de son prince, par ses égards pour les grands et sa clémence envers les petits. Il conquit une partie de la Transylvanie, et mourut à Andrinople en 1663, regretté du sultan et du peuple : chose extraordinaire dans l'empire ottoman, où les ministres ne meurent guère ni dans leur lit, ni dans leur emploi.

COPROGLI-PACHA (Achmet), fils du précédent, grand visir après son père, à l'âge de 22 ans, se rendit maître de Candie en 1669. Après avoir travaillé utilement à l'agrandissement de l'empire ottoman et à la gloire de son prince, il donna ses soins au bien public, et ôta une partie des impôts. Ses ennemis voulurent le perdre auprès de Mahomet. Il découvrit leurs menées, punit les plus coupables, et pardonna aux autres, quoiqu'il eût pu les écraser sous le poids de son autorité. La paix de Pologne fut le dernier ouvrage de ce grand ministre, mort en 1676, à 35 ans, pour avoir bu immodérément d'une eau de canelle dont il se servait au lieu de vin.

COPROGLI-PACHA (Mahomet), frère du précédent, grand visir en 1689, rétablit les affaires des Turcs en Hongrie, où ils avaient essuyé bien des échecs. Ses succès le conduisirent jusqu'à Belgrade qu'il prit d'assaut, et où il fit passer 6,000 chrétiens au fil de l'épée. De là il fit jeter du secours dans plusieurs places bloquées depuis longtemps, en prit plusieurs autres, et finit par l'incendie de Valcovar. Il attaqua les impériaux en 1691 près de Salenkemen, et commençait à espérer la victoire, lorsqu'il fut tué d'un coup de canon.

COQ (Pierre Le), né dans la paroisse d'Ifs, près de Caen, en 1708, fit ses études dans l'université

de cette ville avec la plus grande distinction. N'étant encore que sous-diacre, il entra l'an 1753 dans la congrégation des eudistes. Il ne tarda pas à y être employé : on lui donna la commission d'enseigner la théologie, avec la préfecture des ordinands. Il fut successivement supérieur du grand séminaire de Rennes et de celui de Rouen. Enfin les eudistes, dans une assemblée générale, l'élurent le 6 octobre 1775 supérieur général de la congrégation. Il ne jouit pas longtemps de cette place, étant mort à Caen en 1777. C'était un ecclésiastique vertueux, humble, aimant la retraite, et faisant ses délices de l'étude. On a de lui quelques ouvrages de morale : *Dissertation théologique sur l'usure du prêt de commerce, et sur les trois contrats*, Rouen, 1767, in-12; *Lettres sur quelques points de la discipline ecclésiastique*, Caen, 1769, in-12; *Traité de l'état des personnes, selon les principes du droit français et du droit coutumier de la province de Normandie, pour le for de la conscience*, Rouen, 1776, 2 v. in-12; *Traité des différentes espèces de biens*, 1778, in-12; *Traité des actions*, 1772, in-12.

COQ DE VILLERAY (Pierre-François de), natif de Rouen, exerça ses talents sur différents sujets qui n'avaient guère de rapport entre eux, et réussit assez bien. Ses productions sont : *Abrégé de l'histoire ecclésiastique et civile de la ville de Rouen*, 1759, in-12; *Traité historique et politique du droit public d'Allemagne*, 1748, in-4; *Réponse aux Lettres philosophiques de Voltaire*; *Abrégé de l'histoire de Suède*, 1748, 2 vol. in-12; *Ariane, ou la Patience récompensée*, 1757, in-12. Il mourut à Rouen en 1777.

COQUÉAU (Claude-Philibert), architecte distingué, né à Dijon en 1755, s'occupa beaucoup de l'architecture chez les anciens; il chercha à connaître les moyens employés par les Grecs et les Romains pour produire des effets si grands sur leur théâtre; il chercha aussi à savoir quel résultat l'on pourrait obtenir de la musique dans nos salles. C'est dans ce but qu'il se rendit en 1778, à Paris, où bientôt il publia sous le voile de l'anonyme, *de la Mélopée chez les anciens et de la mélodie chez les modernes*; et peu après, *Entretien sur l'opéra actuel de Paris*. Ces deux ouvrages obtinrent du succès, et lui valurent l'amitié d'un grand nombre de personnages marquants. De Breteuil, ministre de la maison du roi, l'employa d'une manière utile dans son département. Coquéau publia d'autres ouvrages parmi lesquels on remarque deux mémoires, l'un sur *la Nécessité de transférer et de reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1785; l'autre est un *Essai sur l'établissement des hôpitaux dans les grandes villes*. Sa place fut supprimée à l'époque de la révolution. Il en trouva une autre auprès de Prozet, architecte de Paris, puis auprès du ministre Roland qui lui donna toute sa confiance. Pendant le cours de nos orages politiques, la maison de Coquéau fut un asile pour plus d'un proscrit; il cacha pendant quelque temps le député Mazuyer; mais celui-ci ayant vu un jour que son hôte était sorti, et craignant que son action généreuse fût dé-

couverte et ne lui valut la mort, il s'enfuit pendant son absence en laissant un billet sur lequel il avait mis ces mots : *Je dois le sacrifice de ma vie à la sûreté de mon bienfaiteur*. Lorsque Coquéau rentra, il manifesta son mécontentement assez haut pour être entendu. Accusé d'avoir caché un proscri et d'avoir en outre favorisé l'évasion de Pétion, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, et exécuté la veille même du supplice de Robespierre. Cet architecte était très-versé dans les sciences mathématiques, dans le dessin et dans la musique.

COQUELET (Louis), né à Peronne en 1676, mort en 1754, a amusé le public par quantité de pièces, qui prouvent à la vérité moins de solidité que de facilité et d'enjouement, mais qui sont estimables par la décence et la sagesse que l'auteur a su conserver dans un genre d'où elles sont aujourd'hui malheureusement bannies. Voici les noms de ces brochures : *Eloge de la goutte*; *de rien*; *de quelque chose*; *de la méchante femme*; *L'Ane*; *le Triomphe de la charlatanerie*; *le Calendrier des fous*; *l'Almanach burlesque*; *l'Almanach des dames*. Il a eu part aux Mémoires historiques d'Amelot de La Houssaye.

COQUELIN (dom François), général des feuillants d'Italie, né à Salins, fut si édifié dans un voyage qu'il fit en Italie de la première ferveur d'une congrégation de feuillants récemment établie, qu'il embrassa cet institut en 1723 dans le monastère de Sainte-Pudentiane de Rome. Son savoir et ses grandes qualités lui méritèrent l'honneur d'être élu général de la congrégation. Sur la fin de sa vie, il se retira au monastère de Pérouse pour consacrer ses derniers jours à la retraite. Il y mourut en 1672. On lui doit la *Vie de saint Claude*, archevêque de Besançon, Rome, 1653, in-8, qui fut la même année traduite en italien; *De Avitijs dogmatibus cæterisque erroribus hæreticorum omnium, à Christo ad nostram usque ætatem*, la traduction d'un livre français intitulé *le chrétien du temps*.

COQUELIN (dom Jérôme), dernier abbé de Faverney, naquit à Besançon d'une ancienne famille de robe, en 1690. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, à peine âgé de 18 ans. Dès qu'il fut prêtre, on lui confia la direction des jeunes novices, et il composa, à leur usage, un *Cours complet de philosophie et de théologie*. Il aimait l'étude, et s'était appliqué particulièrement à la connaissance de l'histoire et des antiquités. Devenu abbé de Faverney, il voulut faciliter à ses religieux les moyens de s'instruire : il enrichit la bibliothèque de son monastère d'une collection de livres rares et précieux, et forma un nombreux médailler. Il mourut à Faverney, en 1771. Il avait été un des premiers membres de l'académie de Besançon. Droz, secrétaire perpétuel de cette académie, y prononça son éloge. Il a laissé en manuscrit : *Dissertation sur le port Abucin*; *Dissertation sur l'antiquité de l'église de Besançon*; un *Cartulaire de l'abbaye de Faverney*; un *Abrégé chronologique des comtes de Bourgogne*.

COQUEREAU (Charles-Jacques-Louis), méde-

cin de la faculté de Paris, et l'un des premiers membres de la société de médecine, naquit à Paris en 1744, fit d'excellentes études au collège des Grassins, et soutint quatre thèses remarquables, dont deux sur l'*hygiène* et sur la *physiologie*. Nommé professeur de physiologie et de pathologie, il consacra toute sa vie au soulagement des pauvres. Il était l'ami de Hérisant dont il acheva la *Bibliothèque physique de la France*, et le *Jardin des curieux*, ou *Catalogue raisonné des plantes les plus belles et les plus rares, soit indigènes soit étrangères, avec les noms français et latins, leur culture et les noms particuliers à leur espèce*, Paris, 1771, in-8. La mort prématurée de Hérisant ne lui avait pas permis de compléter son travail : Coquereau a fait aussi l'*éloge historique* de ce savant. Il a publié, avec A. L. de Jussieu, une *dissertation* sous ce titre : *Econoniam inter animalem et vegetabilem analogia*, Paris, 1770, in-4. On trouve dans la *galerie française*, 1771, 2 vol. in-fol.; des *vies* ou *notices* qui sont de Coquereau, telles que celles de Louis XIV, de l'abbé Chappe, de Deparcieux, de Lecat, de Olivet et de Servandoni. Coquereau est mort en 1796. Son *éloge* a été fait par le docteur Lafisse, et l'on trouve sur lui une *notice* par le professeur Halle, imprimée en tête du *catalogue* de sa bibliothèque.

COQUES (Gonzalès), peintre d'Anvers, naquit l'an 1618. Il se forma sur les ouvrages de Rubens et de van Dyck. Le portrait fut le genre dans lequel il eut le plus de réputation, après l'histoire. Il mourut à Anvers en 1684.

COQUILLART (Guillaume), official de Reims vers l'an 1478, dont les *poésies* ont été imprimées à Paris en 1532, in-16, vend. 18 fr., 11 fr. et 15 fr., eut beaucoup de réputation de son temps. Sa muse est grossière, mais elle a les grâces piquantes de la naïveté. On désirerait qu'il eût respecté davantage l'honnêteté et les mœurs. Les *Œuvres de Coquillart* ont été réimprimées par Coustelier, à Paris, 1723, in-12, 3 fr.

COQUILLE (Gui), né dans le Nivernois en 1523, seigneur de Romenay et avocat au parlement de Paris, mort en 1603, conserva jusqu'au dernier moment la mémoire la plus fidèle et l'esprit le plus sain. Henri IV lui offrit une place de conseiller d'état, s'il voulait quitter la province; mais il la refusa. A des lumières très-étendues sur le droit coutumier, Coquille joignait un cœur très-modeste et plein de probité. Son amour pour les pauvres était extrême; il les aidait de sa bourse et de son crédit, et mettait à part, pour faire ses largesses, une portion de ce qu'il gagnait. La plus grande partie de ses ouvrages, qui intéressèrent dans leur temps l'Eglise et l'état, ont été recueillis à Bordeaux en 1703, 2 vol. in-fol., 12 fr. Les principaux sont : l'*Histoire du Nivernois*, la meilleure qu'on ait de cette province; plusieurs *Mémoires* concernant le même sujet; d'autres *Mémoires sur divers événements du temps de la ligue*; *Mémoire touchant la réformation de l'état ecclésiastique*; plusieurs *traités des libertés de l'église gallicane*; *Institution au droit français*; des

poésies latines, 1590, in-8; *Psaumes mis en vers latins*, Nevers, 1592, in-8.

CORANCÈS, ou CORANCEZ (Louis-Alexandre-Olivier de), ancien consul, né à Paris en 1770, mort à Asnières (Seine) le 3 juillet 1832, montra de bonne heure du goût pour les mathématiques, et se distingua sous Lagrange. Il fit ensuite partie comme savant de l'expédition d'Égypte. De retour en France, il fut nommé en 1802 consul général à Alep. Ce qui fait l'éloge de la sagesse de son administration, c'est qu'il fut choisi en 1804, par le Pacha et les janissaires, comme arbitre d'un différend qui s'était élevé entre eux, et sa décision satisfait les deux parties. Dans une circonstance difficile, il obtint, malgré les cris furieux du peuple, la destitution du cadî d'Alep, c'est à-dire du 2^e magistrat, qui avait fait saisir dans le palais même du consul un Français qui s'y était réfugié. En 1813 Corancès fut nommé consul général à Bagdad, et en 1814 à Smyrne. Alors il demanda sa retraite qui lui fut accordée. Il était correspondant de l'académie des inscriptions de Paris depuis 1812. On lui doit : *Mémoire sur la distinction des racines dans les équations algébriques*, lu à l'institut d'Égypte; *Mémoire sur la résolution générale des équations* (Journal de l'école polytechnique, t. 10, 1815; différents autres *Mémoires* sur divers sujets lus à l'institut, et quelques articles dans la *Revue encyclopédique* (1820); *L'Histoire des Wahabis, depuis leur origine, jusqu'à la fin* de 1809, 1810, in-8; *Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie mineure*, 1816, in-8; *Recherches sur la nature et la distinction des idées* (extr. des *Annal. encycl.*), 1818, in-8, tiré seulement à 50 exemplaires.

CORAS (Jean), né à Toulouse, en 1513, donna des leçons publiques de droit avant l'âge de 18 ans, dans sa ville natale, et ensuite en divers endroits. Devenu conseiller au parlement de cette ville, puis chancelier de Navarre, et s'étant montré avec beaucoup de chaleur pour la nouvelle réforme, il fut chassé en 1562. Le chancelier de l'Hôpital, ami des huguenots, le fit rétablir; mais ce retour lui coûta la vie. Après la nouvelle de la fameuse journée de la Saint-Barthélemi, en 1572, ses écoliers le massacrèrent avec deux autres conseillers. Ses différents ouvrages sur le *droit civil et canonique*, en latin et en français, ont été recueillis en partie à Lyon, en 1556 et 1558, 2 vol. in-fol.; il est inutile de dire qu'ils se ressentent des préjugés de la secte que Coras professait.

CORAS (Jacques), de la famille du précédent, dont il a écrit la *vie* en français et en latin, en 1673, in-4, était originaire de Toulouse. Il abjura le calvinisme, après avoir lu les Controverses du cardinal de Richelieu. Il avait beaucoup d'amour pour la poésie française, mais très-peu de talent. Son poème de *Jonas*, ou *Ninive pénitente*, sèche dans la poussière, suivant l'expression de Boileau, et ne mérite pas d'en être tiré. Ses autres poèmes sont : *Josué*, *Samson*, *David*. On a aussi de lui *Lettre à Boileau*, où il répond à des satires par des satires. Né en 1630, il mourut en 1677. Ses *Oeuvres* ont été imprimées en 1665, in-12, 6 à 9 fr., volume peu

commun et recherché par quelques curieux.

CORAY (Adamance), savant helléniste, né à Smyrne le 27 avril 1748, était originaire de l'île de Chio où son père était négociant. En 1782, il vint à Amsterdam pour y exercer la même profession. Mais bientôt il abandonna le commerce pour se livrer à l'étude de la médecine ainsi qu'à celle des langues anciennes et des langues vivantes qu'il avait cultivées dans sa jeunesse. Coray se rendit en 1787 à Montpellier, et y reçut le doctorat. Il se fixa vers 1795 à Paris; l'état de gêne dans lequel il se trouva, cessa par la générosité d'un ministre protestant à qui il avait enseigné la langue grecque, et qui lui assigna une pension de deux mille francs. Dans le cours de ses études il s'était lié d'amitié, à Montpellier, avec Chaptal, qui y professait la chimie, et qui, devenu plus tard ministre de l'intérieur, le proposa au premier consul, comme un des hommes les plus capables de traduire en français la géographie de Strabon. Coray fut chargé de ce travail avec la Porte-Duthéil (*voy. PORTE DUTHEIL*, et STRABON), et on lui accorda une pension de 3,000 fr., que le gouvernement de la restauration lui continua. Quoiqu'il fût naturalisé français, il resta sincèrement attaché à son ancienne patrie, et il faisait les vœux les plus ardents pour son complet affranchissement. Coray est mort à Paris le 7 avril 1833, et l'on a de lui les ouvrages suivants : *Médecine clinique*, traduit de l'allemand de Selle, Montpellier, 1787, 2 vol. in-8; *Introduction à l'étude de la Nature et de la Médecine*, trad. du même, *ibid.*, 1794, in-8; *Le vade mecum du médecin*, ou *Précis de médecine-pratique, extrait des ouvrages des plus célèbres médecins*, traduit de l'anglais, Paris, 1796, in-8; *Esquisse d'une histoire de la médecine et de la chirurgie, depuis leur commencement jusqu'à nos jours*, traduit de l'anglais de Black, *ibid.*, 1798, in-8; *Les caractères de Théophraste, d'après un manuscrit du Vatican, contenant des additions qui n'ont point encore paru en France*, nouvelle trad., avec le texte grec, *ibid.*, 1799, in-8; *Traité d'Hippocrate, des airs, des eaux et des lieux*, trad. nouvelle, avec le texte grec et des notes, *ibid.*, 1800, 2 vol. in-8. Lors du jugement concernant les prix décennaux, cet ouvrage fut couronné sur le rapport du juri, qui s'exprima sur cette production de la manière la plus honorable pour Coray. Les éloges du juri donnèrent lieu à de vives réclamations de M. Gail, qui prétendait qu'on lui faisait une injustice, et que sa traduction de Thucydide méritait le prix. Coray, qui eut le bon esprit de rester étranger à ce débat, fut défendu dans le *Mercur* par M. Thurot. Il a paru une nouvelle édition du même *Traité*, sans notes, mais avec un ouvrage d'Hippocrate, intitulé : *Nomos* (la loi), et un opuscule de Gallien, sur les *Qualités d'un médecin philosophe*, Paris, 1816, in-8; *Traité des délits et des peines*, trad. de l'italien de Beccaria, en grec moderne, *ibid.*, 1802, in-8; *Longi pastoralia* de Daphnis et Chloé, texte grec, *ibid.*, 1802, in-4; *Heliodori Æthiopica*, græce, Parisiis, 1804, 2 vol. in-8; *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans*

la Grèce, lu à la société des observateurs de l'homme, le 16 nivôse an 11, 1803, in-8; *Géographie de Strabon*, trad. du grec en français, Paris, 1805-1819, 5 vol. grand in-4 (avec la Porte-Dutheil, Letronne et Gosselin); *Bibliothèque grecque*, Paris, 1800-1822, 21 vol. in-8; cette collection d'ouvrages grecs a été imprimée aux frais des frères Zozima, négociants grecs, et ensuite à ceux du gymnase de Chio; elle était destinée pour la Grèce, afin d'y repandre le goût des lettres: elle comprend les ouvrages suivants: *Elie*, *Isocrate*, *Esop*, *Polien*, *Plutarque*, *Strabon*, *Marc-Aurèle*, *Opuscules d'Hippocrate*, *Xénocrate*, *Aristote* (politique et morale), *Onesander*, *Plutarque* (politique), *Xénophon* (les Mémorabilia et le Gorgias de Platon), le tout, texte grec; on joint à cette collection le traité traduit de Beccaria dont nous avons parlé plus haut, et *Heliodori Æthiopica*; *Eloge de d'Aguesseau*, en vers grecs, suivi de l'*Eloge de H.-F. d'Aguesseau* (en français), 1819, in-8. On a encore de Coray des remarques critiques sur Hippocrate, dans les deux premiers cahiers du *Museum Oxoniense* (de Burgess); une savante lettre sur le *Testament secret des Athéniens*, dans le deuxième volume des *Mélanges de Chardon de la Rochette*; des notes dans la *Thucydide* de Levet, dans l'*Hérodote* de Larcher, dans l'*Athénée* de Schweighœuser; dans la traduction de *Plutarque d'Amyot*, revue par Clavier. Enfin on lui attribue généralement une édition des *Facéties d'Héroclès*, qui a paru en 1812; une édition du premier livre de l'*Iliade*, publiée à la même époque; une proclamation en grec moderne, sous le titre de la *Trompette guerrière*, par Atomète de Marathon, Alexandrie, Paris, 1801, in-8. Cette proclamation a été réimprimée en 1821 avec une préface, et la traduction de cette préface en français; *Un chant de guerre des Grecs* qui combattaient avec les Français, lors de l'expédition d'Egypte.

CORBEIL (Pierre de), docteur de Paris, fut successivement chanoine de cette capitale, évêque de Cambrai et archevêque de Sens. Il eut pour disciple le pape Innocent III, qui employa ses talents dans plusieurs affaires importantes. Sa science, sa vertu et ses ouvrages, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, lui firent un nom distingué. Il mourut à Sens en 1222. On a quelques fragments de ses *Ordonnances synodales*, et elles peuvent servir à la connaissance de la discipline de son siècle.

CORBIÈRE (Pierre de), religieux de l'ordre de St.-François, fut élu antipape l'an 1328, sous le nom de *Nicolas V*, par l'autorité de Louis de Bavière, roi des Romains; mais l'année suivante ce pontife intrus fut mené à Avignon, où il demanda pardon au pape Jean XXII, la corde au cou: il avait déjà fait son abjuration à Pise. Il mourut deux ou trois ans après.

CORBIN (Jacques), avocat, natif du Berri, et mort en 1653, a laissé un *recueil de plaidoyers*, 1611, in-4, et plusieurs livres de *jurisprudence*, imprimés en différentes années. Il entendait très-bien la partie qui concernait son état; mais voulant briller en d'autres genres, il n'a pas réussi de même:

témoin sa mauvaise traduction de la Bible, en 8 vol. in-16, 1643 et 1661; son *Histoire des Chartroux*, in-4, 1663; et des *poésies* insipides, qui ont excité contre leur auteur la bile de Boileau dans son Art poétique. En tête d'un poème en douze chants intitulé la *Sainte Franciade*, ou *Vie de saint François*, l'auteur avait mis ce quatrain, qui peut faire apprécier son talent pour la poésie:

A genoux, Enéide, à genoux Iliade,
Adorez toutes deux ma sainte Franciade;
Car, vous n'êtes que fable et pure vanité:
Ma sainte Franciade est toute vérité.

CORBINELLI (Jacques), florentin, était allié de la reine Catherine de Médicis. Il vint en France sous le règne de cette princesse, qui le plaça auprès du duc d'Anjou, en qualité de savant. Il fut lié avec le chancelier de l'Hôpital, et protégea tous les gens de lettres, sans y mettre une distinction raisonnable et nécessaire. Il faisait souvent imprimer leurs écrits à ses dépens, et y joignait des notes. Il publia le poème de *Fra-Paolo del Rosso* intitulé: *La Fisica*, Paris, 1578, in-8, et le Dante, *De vulgari eloquentia*, 1577, in-8.

CORBINELLI (Jean), petit-fils du précédent, mort à Paris en 1716, fut l'ami des beaux esprits épicuriens, par l'enjouement de son caractère et de son esprit. Il affichait la volupté, et se piquait d'en connaître le bon ton. On a de lui quelques ouvrages peu connus: un *extrait de tous les beaux endroits des ouvrages des plus célèbres auteurs de ce temps*, en 1681; *Les anciens historiens latins réduits en maximes*, en 1694, avec une préface attribuée au P. Bouhours; l'*Histoire généalogique de la maison de Gondy*, Paris, 1705, 2 vol. in-4, 7 à 9 fr. Tous ces ouvrages sont au-dessous du médiocre.

CORBINIEN (S.), né à Châtres sur la route d'Orléans, mena d'abord pendant 14 ans la vie d'un reclus dans une cellule qu'il avait fait construire près d'une chapelle. Sa sainteté ne tarda pas à le rendre célèbre dans tout le pays. Des personnes pieuses ayant demandé à vivre sous sa conduite, le mirent bientôt en état de former une communauté religieuse. Mais les distractions que lui occasionnait le commerce qu'il avait avec ceux qui s'adressaient à lui, le portèrent à chercher une solitude où il pût être inconnu au monde. Il se rendit à cet effet à Rome, et y fixa sa demeure dans une cellule près de l'église du prince des apôtres. Le pape qui reconnut en lui autant de lumières et de capacité que de vertus, lui ayant représenté qu'il ne devait pas vivre pour lui seul, tandis que plusieurs nations manquaient d'ouvriers apostoliques, le sacra évêque, et le chargea du soin d'aller prêcher l'Evangile. Corbinien, forcé d'obéir, pour ne pas résister à la volonté du ciel, revint dans sa patrie, où ses prédications produisirent les plus grands fruits. Dans un second voyage qu'il fit à Rome, il passa par la Bavière, où il convertit un grand nombre d'idolâtres. Le pape Grégoire II lui ordonna de retourner dans ce pays qui était abandonné, et d'en faire le principal théâtre de ses travaux. Comme les chrétiens s'y multipliaient de jour en jour, il fixa son siège épiscopal à Freisingue, dans la Haute-Bavière.

« Malgré l'activité de son zèle et la continuité de ses fonctions, dit un historien, il s'occupa assidûment de tout ce qui pouvait contribuer à sa propre sanctification. Il vaquait à ses exercices avec ferveur, et avait tous les jours deux heures réglées pour méditer la loi de Dieu, pour réparer les forces de son âme, pour examiner son cœur et pour l'exciter à la vigilance dans toutes ses actions. » Le saint évêque ayant reproché courageusement à Grimoald, duc de Bavière, son mariage incestueux avec Biltrude, veuve de son frère, l'un et l'autre jurèrent sa perte, et subornèrent des assassins pour lui ôter la vie. Mais le Seigneur éluda ce criminel dessein par la mort de ses ennemis qui périrent misérablement quelque temps après. Corbinien, qui avait été obligé de s'enfuir et de se cacher, revint alors à Freisingue, et y continua ses travaux jusqu'à l'an 720, où il mourut. Aribon, troisième évêque de Freisingue, a donné sa *Vie* et la *relation* de plusieurs miracles opérés par son intercession, l'une et l'autre écrite 30 ans après sa mort.

CORBULON (Cnéius-Domitius), général romain, célèbre par sa valeur, rétablit l'honneur de l'empire sous Claude et sous Néron. Il prit plusieurs forteresses sur les Arméniens, assiégea Artaxate leur capitale, rasa ses murs, en brûla toutes les maisons, et en épargna toutefois les habitants qui lui avaient ouvert leurs portes. Il chassa Tiridate d'Arménie, remit Tigrane sur le trône, et contraignit les Parthes à demander la paix. Néron, plus jaloux que reconnaissant de ses services, ordonna de le mettre à mort au port de Cenchrée. L'illustre général, ayant appris cet ordre cruel, tira son épée et s'en perça l'an 66 de J.-C., en disant : « Je l'ai bien mérité. » Corbulon avait composé des *mémoires* sur les guerres qu'il avait faites; ils ne nous sont pas parvenus.

CORDARA (Jules-César), connu par une suite de l'*Histoire de la société des jésuites*, entreprise par Orlandin, et continuée par Sacchin et Jouvency, mourut à Alexandrie de la Paille, en 1784. Il était né dans cette ville en 1704, quoique originaire de Nice et descendant des comtes de Calamandrano. Entré chez les jésuites en 1719, il fit sa profession en 1734. Un an après la suppression de la société, il revint dans sa patrie, se retira dans le collège de Saint-Ignace, destiné, par le roi de Sardaigne, aux jésuites qui voudraient vivre ensemble, et y demeura jusqu'à la fin de ses jours. Outre l'histoire dont nous avons parlé, écrite d'un style pur, élégant et plein de dignité, Rome, 1750, in-fol., on a de lui : l'*Oraison funèbre de l'empereur Charles VI*; la *vie de la B. Eustochie, religieuse de Padoue*; une *vie de Simon de Roxas*, de l'ordre de la Trinité de la Rédemption des captifs; plusieurs poésies, parmi lesquelles on distingue *Carmen in numerorum divinatores, vulgò cabalistas*.

CORDAY - D'ARMANS (Marie-Anne-Charlotte), née en 1768, à Saint-Saturnin, près de Séez en Normandie, d'une famille noble, avait vu se réfugier dans sa province, après la journée du

31 mai 1793, les girondins pros crits par Robespierre. Elle sentit alors s'exalter son imagination ardente, et acheva d'oublier les leçons de douceur et de résignation qu'elle avait reçues au paisible couvent dans lequel elle avait été élevée. La tête remplie du projet de tirer vengeance des oppresseurs de son pays, elle se rend dans la capitale, et se fait introduire dans les tribunes de la Convention par l'abbé Fauchet, qui paya plus tard de sa vie cette simple complaisance pour une inconnue. Les violentes déclamations qu'elle entendait retentir à la tribune contre les hommes dont elle avait embrassé la cause, augmentèrent son indignation. Elle s'informa du logement de Marat qui était un de ceux qui avaient le plus contribué à la révolution du 31 mai, et qui, depuis quelques jours, ne paraissait point à l'assemblée. Deux premières lettres qu'elle lui écrivit étant demeurées sans réponse, elle lui en adressa une troisième le 15 juillet 1793, dans laquelle elle annonçait qu'elle avait de grandes révélations à lui faire. Charlotte suivit de près l'envoyé, chargé de la lettre, et arriva presque aussitôt que lui à la porte du conventionnel. Deux femmes, qui se trouvaient dans l'antichambre, voulurent l'empêcher d'entrer; mais Marat ordonna qu'on l'introduisit. Il était alors dans une baignoire, dévoré par une maladie honteuse qui le faisait tomber en putréfaction. Marat demanda à Charlotte les noms des députés et des administrateurs qui étaient alors à Caen et à Evreux, en ajoutant qu'il les ferait guillotiner sous peu de jours à Paris. A ces mots elle tire un poignard caché sous sa robe, et le plonge tout entier dans le sein de Marat qui expire en s'écriant : « A moi ma chère amie. » Les deux femmes accourent et crient à l'assassinat. La garde arrive, et arrête Charlotte qui est livrée à un tribunal révolutionnaire. Elle continua de montrer une fermeté étonnante; et lorsque Fouquier-Tinville, accusateur public, voulut faire l'éloge de Marat, elle l'interrompit en disant : « Votre Marat était un monstre. » Chauveau-Lagarde fut chargé par le tribunal de la défendre, et s'en acquitta en ces termes : « L'accusée avoue de sang-froid l'horrible attentat qu'elle a commis, elle en avoue avec sang-froid la longue préméditation, elle en avoue les circonstances les plus affreuses; en un mot, elle avoue tout, et ne veut avoir recours à aucun moyen de justification; voilà, citoyens jurés, sa défense tout entière. Ce calme imperturbable, cette entière abnégation de soi-même, et qui n'annoncent aucun remords, pour ainsi dire, en présence de la mort même; ce calme et cette abnégation sublimes, sous un rapport, ne sont pas dans la nature. C'est à vous, citoyens jurés, à juger de quel poids doit être cette considération morale dans la balance de la justice. » L'accusée remercia son défenseur avec grâce, et lui dit en sortant du tribunal : « Vous avez saisi le véritable côté de la question; c'était la seule manière de me défendre et la seule qui pût me convenir. Je veux vous en témoigner ma reconnaissance; ces messieurs viennent de m'apprendre que mes biens sont confisqués; je dois quelque chose à la prison,

» je vous charge d'acquitter cette dette. » Elle entendit son arrêt de mort sans se troubler, et marcha avec assurance à l'échafaud, au milieu des huées de la populace. Aucune altération ne se fit remarquer dans ses traits, si ce n'est au moment où l'exécuteur, en enlevant son fichu, blessa sa pudeur et excita sa colère. Elle fut décapitée à l'âge de 25 ans, le 17 juillet 1793. Malheureusement imbue de principes philosophiques qu'elle avait puisés dans quelques écrivains, notamment dans les ouvrages de l'abbé Raynal, elle refusa constamment l'assistance d'un prêtre. Ses idées politiques étaient celles d'une républicaine, ainsi qu'elle s'en était hautement exprimée dans son interrogatoire. La veille de son supplice, elle écrivit à son père une lettre de consolation. Lepan, dans son tableau généalogique de la famille de Corneille, la fait descendre de ce poète. Couet de Gironville, mort en 1802, a publié une brochure intitulée : *Charlotte Corday décapitée à Paris le 17 juillet 1793, ou Mémoires pour servir à l'histoire de cette femme célèbre*, Paris, an 4 (1796), in-8.

CORDEMOY (Géraud de), parisien, quitta le barreau pour la philosophie de Descartes. Bossuet le donna au dauphin en qualité de lecteur. Il remplit cet emploi avec succès et avec zèle, et mourut en 1684, membre de l'académie française. On doit à sa plume l'*Histoire générale de France, durant les deux premières races de nos rois*, 1685, en 2 vol. in-fol., déprimée par le P. Daniel, et louée par d'autres. Cordemoy écrit d'un style lâche et diffus, et adopte trop facilement des récits fabuleux. Il devait d'abord se borner à l'*Histoire de Charlemagne* à l'usage du dauphin, pour qui Fléchier avait entrepris son *Histoire de Théodose*. Celui-ci eut bientôt fini son ouvrage; mais l'autre, voulant mieux faire, remonta jusqu'au temps les plus obscurs de la monarchie, et s'engagea dans des digressions étrangères à ce sujet, dans des discussions longues et épineuses, qui, en nous procurant l'histoire des deux premières races, nous privèrent de celle de Charlemagne. Malgré cela l'on doit convenir que Cordemoy avait des idées justes et saines. Les règles qu'il établit sur la manière d'écrire l'histoire, sont pleines de sagesse, et méritent d'être scrupuleusement méditées et suivies par ceux qui prennent aujourd'hui si mal à propos le titre d'historiens. « Il faut insinuer, dit-il, dans l'histoire, l'amour de la vertu, et de quoi donner un honnête désir de gloire, et surtout faire connaître avec adresse en quoi consiste la véritable gloire. » On ne peut mieux le faire, qu'en réglant le prix des actions, par la conformité qu'elles ont au devoir, et en faisant penser qu'il est bien plus louable de faire pour le bien public quelque chose qui paraisse ordinaire ou médiocre, que de faire quelque chose de fort éclatant, qui ne lui serve de rien ou qui lui coûte trop. Si la matière principale de l'histoire n'est pas la vie des princes, le but principal qu'on doit se proposer en l'écrivant, c'est de les instruire; et c'est une raison de rapporter tout aux affaires publiques et de leur faire, connaître qu'il n'y a rien de beau ou de bon à

» exécuter que ce qui tend à détourner un mal, » ou à procurer un bien public; » divers traités de métaphysique, d'histoire, de politique et de philosophie morale, reimpr., 1704, in-4, sous le titre d'*OEuvres de feu de Cordemoy*.

CORDEMOY (Louis-Géraud de), fils du précédent, licencié de Sorbonne et abbé de Fénéiers, aida son père dans la composition de son *Histoire de France*, et la continua par ordre du roi. Cette suite, depuis Hugues-Capet jusqu'à la mort de Henri I^{er} en 1060, est restée manuscrite. Zélé catholique et habile controversiste, il rapporta presque toutes ses études à la conversion des hérétiques. Né en 1651, il mourut en 1722. On a de lui : *Traité de l'invocation des saints*, in-12; *Traité des saintes reliques*; *Traité des saintes images*; la *Conférence du diable avec Luther*, en latin, français et allemand, in-8; *Traité contre les sociniens*, in-12, dédié au grand Bossuet. L'auteur y développe la conduite qu'a tenue l'Eglise dans les trois premiers siècles, en parlant de la Trinité et de l'incarnation du Verbe, le vrai sens et l'usage des termes dont elle s'est servie. Il appuie ses preuves sur l'Ecriture et sur la Tradition, méthode qu'il a suivie dans tous ses autres ouvrages. (*Voy. BULL, DENYS d'Alexandrie, PETAU.*)

CORDER (Balthasar), jésuite d'Anvers, professa longtemps la théologie à Vienne en Autriche, avec beaucoup de réputation. Né en 1592, il mourut à Rome en 1650. Le succès avec lequel il cultiva la langue grecque, le mit en état de donner une édition des *OEuvres de saint Denys l'Aréopagite*, grec et latin, avec des notes, Anvers, 1634, 2 vol. in-fol.; *La chaîne des PP. grecs sur les Psaumes*, grec et latin, Anvers, 1643, 3 vol. in-fol.; *Chaîne.... sur saint Luc*, 1628, in-fol.; *sur saint Jean*, 1631, in-fol.; *sur saint Matthieu*; *Job elucidatus*, grec et latin, 1646, in-fol.; *Joannis Philoponi de mundi creatione*, grec et latin avec une dissertation sur la Pâque, Vienne, 1631; *Sancti Cyrilli apologos morales*; *Sancti Cyrilli Alexandrini in Jeremiam prophetam*, Anvers, 1648.

CORDES (Jean de), né en 1570, chanoine de Limoges sa patrie, mort en 1642, a laissé une édition des ouvrages de George Cassander, in-fol.; la traduction de *l'Histoire des différends entre le pape Paul V et la république de Venise*, par Fra-Paolo, in-8; une autre traduction de *l'Histoire des troubles du royaume de Naples sous Ferdinand I^{er}*, par Carmillo Porcio. On lui attribue aussi la version française du *Discours sur les défauts du gouvernement des jésuites*, que quelques auteurs ont cru être de Mariana, in-8. Le traducteur avait été quelque temps dans cette société, mais il pouvait y prendre quelques leçons pour le style : le sien est fort mauvais. Vitré impr. le Catalogue de sa bibliothèque, Paris, 1642, in-4. Ce livre est aujourd'hui rare et recherché : la bibliothèque de Cordes, qui était une des plus belles de Paris, contenait des livres rares et bien choisis, et beaucoup de manuscrits précieux. Le cardinal Mazarin acheta cette bibliothèque après la mort de

Cordes; les manuscrits enrichissent aujourd'hui la bibliothèque du roi.

CORDES (Denis de), de la même famille que le précédent, était avocat au parlement de Paris, et conseiller au Châtelet. Il cultiva la littérature avec beaucoup de succès, et devint le modèle d'un magistrat chrétien, par une douceur mêlée de fermeté. Son intégrité était si reconnue, qu'un homme condamné à mort par le Châtelet, voulant en appeler au parlement, se soumit dès qu'il apprit que de Cordes avait été un de ses juges. « Il faut, dit-il, » que je mérite la mort, puisqu'un si grand homme » de bien m'a condamné. » Ce sage magistrat mourut à Paris, en 1642, plein de jours et de vertus. La maison de Saint-Lazare est en partie l'ouvrage de sa charité et de son zèle. Godeau a écrit sa *Vie*.

CORDIENNE (Alexis-Joseph), jeune botaniste franc-comtois, né le 15 août 1796 à Jussey (Haute-Saône), suivit pendant deux ans les cours du jardin des plantes, et vint ensuite s'établir à Dôle, où, à peine âgé de 14 ans, il donna en public des leçons de botanique fort suivies. Après avoir terminé ses études de droit, qu'il avait entreprises uniquement pour complaire à ses parents, il finit par obtenir d'eux la permission de renoncer au barreau, et d'aller à Paris étudier la médecine. Ses débuts dans cette nouvelle carrière avaient fait concevoir de lui les plus brillantes espérances, lorsqu'un accident affreux vint terminer inopinément ses jours au mois de juillet 1826. Cordienne a laissé : *Prospectus raisonné d'un cours de botanique*, Dôle, 1820, in-4; *Tableau synoptique d'une classification des plantes*, 1 feuil. in-fol; *Notice phytographique abrégée de quelques lieux du Jura, de l'Helvétie et de la Savoie*, Dôle, 1822, in-8.

CORDIER (Mathurin), normand, né en 1479, devint professeur d'humanités en l'université de Paris; il professa ensuite à Nevers, à Bordeaux, et enfin à Genève, où il mourut en 1564. Il a laissé des *dialogues latins* en 4 livres qui, pendant plus d'un siècle, ont été très à la mode, quoique Cordier ne les eût composés que pour servir de thèmes et de versions à ses écoliers. On y trouve d'excellentes maximes et de bons principes de morale; *Civilité puérile et honnête*, dont les éditions sont multipliées presque à l'infini depuis le milieu du 16^e siècle jusqu'à nos jours. Entre les divers préceptes, dont quelques-uns ne sont plus applicables à nos mœurs dégénérées, il s'en trouve qu'on ne saurait trop inculquer aux enfants, mais qui sont presque ridicules dans le langage de l'auteur. Il leur recommande, par exemple, de ne pas ricaner, ni de se moquer des gens, *parce que cela n'appartient qu'à des hapelopins et écornifleurs effrontés*. On a encore de lui des *distiques* attribués à Caton, avec une interprétation latine et française; et d'autres ouvrages qui réussirent mieux dans leur temps que dans le nôtre.

CORDIER DE SAINT-FIRMIN (Edmond), ecclésiastique et littérateur, né à Orléans en 1730, mort vers 1816, fut secrétaire de la loge maçonnique des Neuf-Sœurs à Paris, de 1778 à 1792, et l'un des fondateurs du Musée, en 1782. On a de lui :

Sarukma, tragédie, 1732; *Eloge de Louis XII*, 1778, in-8; *Essai sur l'éloge de Fénelon*, 1791, in-8; *Discours sur la constitution française*, 1793, in-8; *La jeune esclave, ou les Français à Tunis*, comédie en un acte, 1793, in-8; *L'Abeille française*, de 1795 à 1799, 2 vol. in-8; *Il n'est pas aisé de se défaire de ses préjugés*, 1800, in-8; *Il vaut mieux prévenir le crime, que d'être réduit à le punir*, 1800, in-8; *Recherches historiques sur les obstacles qu'on a eus à surmonter pour épurer la langue française*, 1805, in-8; *Le mémorial de Théodore*, in-12; *Trésor de l'amour filial, ou Répertoire de Gustave*, 1815, in-12; enfin *Pensées sur Dieu, sur l'immortalité de l'âme et sur la religion*, 1802, in-8, ouvrage qui vaut mieux que tous les précédents.

CORDOUE. (Voy. GONSALEVE.)

CORDUS (Euricius), médecin et poète allemand, mourut à Brême en 1538, après avoir publié divers ouvrages de médecine. Il était en liaison avec plusieurs savants de son temps, entre autres avec Erasme; mais sa trop grande sincérité et son caractère trop ouvert lui firent quelquefois des ennemis. Ses *poésies latines* parurent à Leyde en 1623, in-8. Il publia aussi des ouvrages peu connus maintenant, sur la *médecine et la botanique*; le plus remarquable est celui qu'il fit sur la maladie connue sous le nom de *suette anglaise*.

CORDUS (Valérius), fils du précédent et digne de son père, naquit à Simesuse dans la Hesse, en 1515. Il s'appliqua avec un succès égal à la connaissance des langues et à celle des plantes. Il parcourut toutes les montagnes d'Allemagne pour y recueillir des simples. Il passa ensuite en Italie, s'arrêta à Padoue, à Pise, à Lucques, à Florence; mais ayant été blessé à la jambe d'un coup de pied de cheval, il finit ses jours à Rome en 1544. Les ouvrages dont il a enrichi la botanique sont : des *Remarques sur Dioscoride*, Zurich, 1561, in-fol., 8 à 10 fr.; *Historia stirpium, libri v*, posthume, Strasbourg, 1561 et 1563, 2 vol. in-fol., 15 à 18 fr.; *Dispensatorium pharmacorum omnium*, Leyde, 1627, in-12. La pureté de ses mœurs, la politesse de ses manières, et l'étendue de son esprit lui concilièrent les éloges des justes estimateurs du vrai mérite.

CORÉ. (Voy. AARON.)

CORELLA (Jacques de), capucin navarois, devint prédicateur de la cour d'Espagne sous le roi Charles II; et quoique mort à l'âge de 42 ans, en 1699, il laissa après lui un grand nombre de productions, écrites en langue espagnole, qui eurent un prodigieux succès, si l'on en juge par la multiplicité des éditions. L'un de ses ouvrages, ayant pour objet les *Devoirs du confesseur*, avec une explication des propositions condamnées par Alexandre VII et Innocent XI, fut réimprimé à Madrid en 1742 pour la 24^e fois. Un autre, contenant des *Conférences morales*, en 3 vol. in-fol., a joui des honneurs d'une dixième édition.

CORELLI, musicien italien, mort à Rome en 1733, s'est fait un grand nom par ses symphonies, en Italie et en France. Il a eu l'art de piquer le goût

de ces deux nations, et de réunir leurs suffrages, presque toujours opposés en matière de musique. Cet habile homme ne méprisait pas la musique française, quoique italien. Le cardinal d'Estrées le louant de la belle composition de ses *sonates*, il eut la modestie de lui répondre : « C'est, Monseigneur, » que j'ai étudié Lulli. »

CORET (Pierre), né à Ath en Hainaut, fut chanoine de Tournay, où il mourut en 1602. On a de lui *Défense de la vérité* contre les assertions de de La Noue, en latin, Tournay, 1691, in-8. Cet ouvrage a été inséré dans un recueil publié par le P. Possevin, intitulé : *Judicium de Nuæ scriptis*, Lyon, 1593; *L'Antipolitique* contre Jean Bodin, en latin, Douai, 1599, in-8.

CORET (Jacques), jésuite, célèbre par ses vertus et son zèle, mort à Liège en 1721, et dont la mémoire est encore en vénération dans cette ville, est auteur de plusieurs ouvrages où il y a beaucoup de piété, mais en même temps quelque chose d'original et d'excessivement simple, qui empêche les esprits délicats de les goûter; tels sont : le *Journal des Anges*, la *Maison de l'Eternité*, le *Cinquième ange de l'Apocalypse*, etc.

CORGNE (Pierre), chanoine de Soissons et docteur de Navarre, né au diocèse de Quimper, mort en 1778, a composé plusieurs ouvrages : *Dissertations sur la dispute entre saint Etienne et saint Cyprien*, 1725; *sur le concile de Rimini*, 1733; *sur le pape Libère*, 1736; *sur le monothélisme et sur le sixième concile général*, 1741; un *mémoire historique et dogmatique touchant les juges de la foi*, 1736, et un *traité du droit des évêques*, 1763. L'assemblée du clergé de 1780 lui accorda une gratification de 4,000 francs pour sa *Défense légitime des pouvoirs des évêques*, qui était encore manuscrite, et pouvait former 4 vol. in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé LE CORGNE, docteur de Sorbonne et archidiacre de l'église de Paris, député plusieurs fois aux assemblées du clergé, mort en 1804, auteur de la *Réponse à la lettre d'un docteur de Sorbonne*, 1759, et de *Réflexions sur l'examen de cette réponse*. On lui attribue aussi la rédaction des *Actes de l'assemblée du clergé en 1765*.

CORILLA, c'est le nom qu'on donnait en Italie à une femme célèbre par ses connaissances, ses talents poétiques, et surtout par la facilité étonnante avec laquelle elle improvisait sur tous les sujets. Après avoir parcouru l'Italie, elle se fixa à Rome, où elle produisit le plus grand enthousiasme. Elle fut admise dans les plus brillantes sociétés, et eut l'honneur de faire preuve de son talent devant l'ambassadeur de France auprès du saint Siège, le cardinal de Bernis. L'Arcadie de Rome la reçut parmi ses membres, et lui donna le nom de *Corilla*. Elle fut couronnée au Capitole avec la plus grande pompe. Mais cet honneur, qui jusque-là n'avait été la récompense que des grands génies, que le Tasse lui-même eut peine à obtenir, et surtout ses mœurs, qui n'étaient pas très-réglées, lui attirèrent des satires mordantes. Elle n'y répondit pas en réformant sa conduite, mais par des épigrammes, des sonnets et

des chansons. C'était prendre son parti gaiement. Corilla mourut à Rome en 1791; elle avait amassé des richesses considérables. On a publié un *Recueil* de ses poésies, parmi lesquelles on remarque un *Eloge* en chant de Marie-Thérèse, impératrice d'Allemagne.

CORINNE, surnommée la *Muse lyrique*, entra en lice avec Pindare, et le vainquit jusqu'à cinq fois, quoique fort inférieure à ce poète. Cette muse dut ses succès plutôt à sa beauté qu'à ses talents, selon Pausanias. Pindare, outré de l'injustice des juges, n'épargna pas à sa rivale les injures et les plaisanteries. Corinne avait composé quantité de poésies, mais il ne nous en reste aujourd'hui que quelques fragments, dont on peut voir le détail dans la *Bibliothèque grecque* du savant Fabricius. Ovide a célébré, sous le nom de *Corinne*, une de ses maîtresses : c'est Julie, fille d'Auguste, suivant quelques savants.

CORINNUS, poète grec, plus ancien qu'Homère, selon Suidas, était, dit-on, disciple de Palamède. Il écrivit en vers l'*Histoire du siège de Troie*, et la *guerre de Dardanus*. On ajoute qu'il employa dans ses poèmes les lettres doriques, inventées par Palamède, et qu'Homère profita beaucoup de ses vers : mais tous ces récits ont bien l'air d'être fabuleux.

CORIO (Bernardin), né en 1459, d'une famille illustre de Milan, fut choisi par le duc Louis Sforce, surnommé le *Maure*, pour écrire l'histoire de sa patrie. Le chagrin vint troubler son travail. Les Français s'étant emparés du Milanais, et le duc, son protecteur, ayant été fait prisonnier, il mourut de douleur en 1519. La meilleure édition de son *Histoire* est celle de Milan en 1503, in-fol., 48 à 55 fr.; elle est belle, rare, et beaucoup plus recherchée que les suivantes, parce qu'on y a retranché ou changé plusieurs passages, à la requisition de plusieurs princes souverains et de plusieurs familles nobles du Milanais. On fait cependant quelque cas de celle de Venise, 1554, in-4. Quoique cet historien écrive d'un style dur et incorrect, il est estimé, à cause de son exactitude à mettre des dates certaines, et à rapporter les circonstances des faits qui intéressent la curiosité. — Son neveu, Charles Corio, s'occupa du même objet que son oncle, et nous a laissé en italien un *Portrait de la ville de Milan*, où se trouvent rassemblés les monuments antiques et modernes de cette ville célèbre par des vicissitudes sans nombre.

CORIO LAN (Caius Marcius), d'une famille patricienne de Rome, servait en qualité de simple soldat au siège de Corioles, l'an 493 avant J.-C. Les Romains ayant été repoussés, il rassemble quelques-uns de ses camarades, tombe sur les ennemis, entre pêle-mêle avec eux dans la ville, et s'en rend maître. Le général voulut qu'il eût la portion la plus riche du butin; mais il ne voulut accepter que le seul nom de *Coriolan*, un cheval et un prisonnier (son ancien hôte), auquel il donna aussitôt la liberté. Deux ans après, n'ayant pu obtenir le consulat malgré ses services, et ayant été accusé d'affecter la tyrannie et de vouloir emporter d'autorité les suffrages, il fut condamné, par le tribun Décus, à un bannissement perpétuel. Rome le vit bientôt à ses

portes, à la tête d'une armée de Volsques, ennemis les plus implacables du nom romain. Il reprit toutes les places qu'ils avaient perdues, entra dans le Latium, et vint assiéger sa patrie. Le sénat lui envoya deux députations pour fléchir sa colère : la première, composée de consulaires ; la seconde, de pontifes, revêtus de leurs habits de cérémonie. Coriolan les reçut en roi et en vainqueur, assis sur son tribunal et environné de la plus brillante noblesse des Volsques. Il fut inexorable. Véturie, mère de Coriolan, et Volumnie son épouse accompagnées de plusieurs dames romaines, eurent plus de pouvoir sur lui : leurs larmes le touchèrent. Il reprit le chemin d'Antium, sans commettre sur son passage aucune hostilité. Les Romains élevèrent un temple à la *Fortune féminine*, dans le lieu où les dames avaient triomphé de Coriolan, à quatre milles de Rome. Au moment que ce vainqueur ramenait l'armée chez les Volsques, il fut massacré comme coupable de trahison. Actius Tullius, son collègue, fut son accusateur auprès des Volsques, et le peuple son bourreau, l'an 489 avant J.-C. Les dames romaines, à la prière desquelles il avait sauvé Rome, prirent à sa mort le deuil pour six mois. Avec une certaine grandeur d'âme, Coriolan avait cette ambitieuse férocité qui anima les Sylla et les Marius, dans un temps où Rome fut plus puissante et la république plus faible. Si les Volsques le firent périr, ce fut une assez juste punition de l'espèce de trahison qu'il avait commise envers eux. Fabius Pictor, historien fort ancien, le fait mourir de vieillesse dans son exil, et ce sentiment paraît avoir été suivi par Tite-Live.

CORIOLOAN (François de), capucin, ainsi nommé parce qu'il était de Coriolan, ville de la Calabre supérieure, se distingua dans son ordre par un grand nombre d'ouvrages théologiques et ascétiques ; les principaux sont : *Summa conciliorum omnium, quæ a sancto Petro usque ad tempora Gregorii papæ XV celebrata sunt, cum variis annotationibus, etc.* ; *Summa theologiæ S. Bonaventuræ, ad instar summæ D. Thomæ Aquinatis, variis annotationibus et commentariis illustrata, etc.* ; *Tractatus de casibus reservatis, juxta decretum Clementis VIII impressus.*

CORIPPUS (Flavius-Cresconius), grammairien africain, vivait au temps de l'empereur Justin le Jeune. Il était aussi mauvais poète que flatteur outré. On a de lui un *poème* latin en 4 livres, à la louange de ce prince, Paris, 1610, in-8.

CORMEAUX (François-George), curé de Plan-tel, dans le diocèse de Saint-Brieuc, naquit près de Lamballe, dans la petite paroisse de Saint-Brieuc en 1746. Cet ecclésiastique, plein d'ardeur pour le salut des âmes, y travaillait avec un zèle infatigable lorsque la révolution éclata. Il fut arrêté en 1794, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris. Cormeaux fut exécuté sur la place de la Bastille, ayant à peine atteint sa 47^e année. L'abbé Lasausse, prêtre de Saint-Sulpice, a écrit la *Vie* de Cormeaux, à laquelle il a ajouté plusieurs de ses sermons, dans lesquels on trouve beaucoup d'onction, et une grande simplicité évan-

gélifique. On a publié *ses Sermons*, Paris, 1796, in-12.

CORMIER (Thomas), historien et juriconsulte, mort vers 1600 était né à Alençon en 1520, de Guy Cormier, médecin de Henri II, roi de Navarre. Cormier est auteur de plusieurs ouvrages d'histoire et de jurisprudence. Les premiers sont une *Histoire de Henri II*, Paris, 1584, in-4 ; celle de *François II, de Charles IX et de Henri III*, qui sont restées en manuscrit. Tous ces ouvrages sont en latin. Ceux de jurisprudence : *Henrici IV.... Codex juris civilis romani... in certum et perspicuum ordinem artificiosè redacti, una cum jure civili gallico*, Lyon, 1602, in-fol. ; *Le code de Henri IV*, Paris, 1608, in-4. On découvre, dans presque tous ces ouvrages, la secte que Cormier avait embrassée.

CORMILLIOLE (Pierre Louis), ecclésiastique qui renonça à son état pendant la révolution, né à Paris en 1739 et mort dans la même ville en 1822. Ses principaux ouvrages sont : la *Thébaïde, poème héroïque de Stace, traduction nouvelle, avec des notes*, 1778, in-8 ; 2^e édition, 1783, 3 vol. in-12 ; *l'Achilleïde et les Sylves de Stace*, traduit en français, 1805, in-12, augmenté de la version du *Panégryque de Calpurnius Pison ; Suite et conclusion de la Pharsale, ou Supplément de Lucain, poème latin en sept livres de Thomas May, anglais, traduit en français, suivi du tableau de la guerre civile, poème de Pétrone*, 1819, in-12 ; les *OEuvres de Stace, traduction nouvelle, 2^e édition, revue et corrigée par l'auteur, avec le texte en regard*, Paris, 1820, 5 vol. in-12, ou seulement en français, 2 vol. in-12.

CORMIS (François de), avocat au parlement d'Aix, sa patrie, laborieux, savant et très-consulté, mourut dans cette ville en 1734, à 70 ans. On a publié *ses consultations*, qui sont estimées, Paris, 1735, 2 vol. in-fol., 8 fr.

CORMONTAIGNE, célèbre ingénieur français, mort en 1752, était entré dans le corps royal du génie en 1713, et parvint de grade en grade jusqu'à celui de maréchal de camp, après avoir fait les sièges les plus mémorables depuis 1713 à 1745. Les grands ouvrages ajoutés sous le règne de Louis XV aux places de Metz et de Thionville furent construits d'après ses projets et sous sa direction. On peut dire qu'il fut le régénérateur du génie militaire dont il perfectionna le système établi par Vauban. Il a laissé plusieurs *mémoires manuscrits sur les fortifications*, qui ont été publiés par Bayart, capitaine du génie, sous ces titres : *Mémorial pour l'attaque des places*, Paris, 1806, in-8 ; *Mémorial pour la défense des places*, 1806, in-8 ; *Mémorial pour les fortifications permanentes et passagères*, 1809, in-8.

CORNARIUS (Jean), médecin allemand, de Zwickaw, chercha avec grand soin les écrits des meilleurs médecins grecs, et employa environ 15 ans à les traduire en latin. Il s'attacha surtout à ceux d'Hippocrate, d'Aétius, d'Eginète, et à une partie de ceux de Galien. Ces versions sont fort imparfaites. Cornarius connaissait médiocrement la langue grecque, et il ignorait les finesses de la langue la-

tine. Ses travaux littéraires ne l'empêchèrent point de pratiquer la médecine avec réputation à Zwic-kaw, à Francfort, à Marburg, à Northausen et à Iéna, où il mourut en 1558, à 48 ans. Son précepteur lui avait fait changer son nom de *Hagenbut* en celui de *Cornarius*, sous lequel il est plus connu. Outre ses traductions, on a de lui quelques traités de médecine; des éditions de quelques poèmes des anciens sur la médecine et sur la botanique; des poésies latines; des traductions de quelques écrits des PP. de l'Eglise, entre autres du *Sacerdoce de saint Chrysostome*, des *Oeuvres de saint Basile*, et d'une partie de celles de saint Epiphane; *Theologia vitis viniferæ*, Heidelberg, 1614, in-8; *Præceptiones de re rusticâ*, Bâle, 1538, in-8.

CORNARO (Louis), de Venise, né en 1467, était d'une famille illustre, qui a donné plusieurs doges à sa patrie, et qui a produit une reine de Chypre (Catherine CORNARO) dans le 15^e siècle, laquelle en mourant laissa son royaume aux Vénitiens. Louis Cornaro mourut à Padoue en 1566. Il est auteur du livre *des Avantages de la vie sobre*. Cet ouvrage a été traduit en latin par Lessius, et en français, sous le titre de *Conseils pour vivre longtemps*, 1701, in-12, réimprimé en 1772, sous ce titre : *De la sobriété et de ses avantages*. Il est plein de leçons utiles, toujours vérifiées avec le plus grand avantage par ceux qui ont eu le courage de les pratiquer. « La tempérance, dit Cornaro, chasse » les maladies; elle rend le corps agile, sain, pur, » exempt de toute mauvaise odeur. La vie sobre » fait vivre longtemps; elle rend le sommeil doux » et tranquille; elle fait trouver agréables les mets » les plus communs; elle donne de la vigueur aux » sens et à la mémoire, de la pénétration et de la » netteté à l'esprit; elle le rend même capable de » recevoir les lumières divines; elle calme les pas- » sions; elle bannit la colère et la tristesse; elle abat » l'impétuosité de la concupiscence; elle remplit » l'âme et le corps d'une infinité de biens; elle pro- » duit même une sage gaieté; enfin une telle vertu » est comme l'âme de toutes les autres. L'intempé- » rance tout au contraire fait acheter bien cher ce » plaisir si court et si borné qu'elle cause dans le » boire et le manger; elle charge l'estomac; elle » cause une infinité de maux; elle rend le corps » sale, de mauvaise odeur, dégoûtant, plein de » pituite et d'excréments; elle enflamme la concu- » piscence; elle rend l'âme esclave des sens; elle » affaiblit les sensations; elle altère la mémoire; elle » rend les idées obscures; elle rend l'esprit et le » cœur pesants et peu propres, l'un aux sciences, » l'autre à la prière. On en a, sans doute, et moins » de lumière et moins de piété. Quelle étrange sorte » de bien est-ce donc que ce qui cause tant de » maux? » L'année d'après, on publia l'*Anti-Cornaro*, ou *Remarques critiques sur le Traité de la vie sobre* de Louis Cornaro.

CORNARO, ou CORNER ou CORNELIO (Flaminio), sénateur vénitien, né à Venise en 1693, se distingua par ses lumières, ses vertus et son érudition. Il avait fait ses études sous les jésuites, chez les- quels il soutint de la manière la plus brillante sa

thèse de philosophie. Elu sénateur en 1730, il continua de s'occuper de littérature et surtout d'antiquités ecclésiastiques; il publia en latin l'*Histoire des églises de Venise et de Torcello*, Venise, 1749 et ann. suiv., 18 vol. in-4, 45 à 60 f.; *Creta sacra, sive de episcopis utriusque ritûs græci et latini in insula Cretæ*, Venise, 1755, 2 vol. in-4, 6 à 8 fr.; *Hagiologium italicum*, Bassano, 1773, 2 vol. in-4, 7 à 9 fr., et autres ouvrages de piété et d'érudition. Benoît XIV lui adressa un bref très-flatteur, et le clergé vénitien fit frapper une médaille en son honneur. Il mourut en 1778.

CORNARO-PISCOPIA (Lucrezia Elena), de l'illustre famille des Cornaro de Venise, naquit dans cette ville en 1646. Sa rare érudition, jointe à la connaissance des langues latine, grecque, hébraïque, espagnole et française, lui aurait procuré une place parmi les docteurs en théologie de l'université de Padoue, si le cardinal Barbarigo, évêque de cette ville, n'eût cru devoir s'y opposer. On se contenta de lui donner le bonnet de docteur en philosophie. Elle le prit avec les autres ornements du doctorat dans l'église cathédrale, les salles du collège n'ayant pu suffire à l'affluence du monde. Plusieurs académies d'Italie se l'associèrent. Cette fille savante avait fait vœu de virginité dès l'âge de 12 ans; mais dans la suite elle y ajouta les vœux simples de religion, en qualité d'oblate de l'ordre de Saint-Benoît. La république des lettres la perdit en 1684. On recueillit 4 ans après tous ses ouvrages in-8, enrichis de sa *Vie*. On y trouve un *panégyrique italien de la république de Venise*; une traduction de l'espagn. en ital.; des *Entretiens de J.-C. avec l'âme dévote*, par le chartreux Lanspergius; des *lettres*, etc. Ces ouvr. ne répondent pas assez aux éloges dont plusieurs savants la comblèrent.

CORNAZZANI (Antoine), italien, né à Plaisance, florissait vers 1492. On a de lui la *Vie de Jésus-Christ et la Création du monde*, en vers latins et italiens, 1471, in-4, 15 à 20 fr.; la *Vie de la Vierge*, en vers italiens, 1472, in-4, 45 à 50 f.; *Poema sopra l'arte militar*, Venise, 1493, in-f., 30 à 40 fr.; Pesaro, 1507, in-12. Tous ces ouvrages sont rares et recherchés des curieux.

CORNEILLE (S.), capitaine romain d'une compagnie de cent hommes, reçut le baptême par les mains de saint Pierre, l'an 40 de J.-C. Cet apôtre étant à Joppé eut une vision, dans laquelle une voix venue du ciel lui ordonna de manger de toutes sortes de viandes indifféremment, sans distinction des animaux mondes et immondes (image symbolique qui anéantissait la distinction des Juifs et des Gentils), et de suivre sans hésiter trois hommes qui le cherchaient. C'était Corneille qui les envoyait. Pierre se rendit à Césarée, où demeurerait le centenier qui se fit instruire avec toute sa famille. Le Saint-Esprit descendit sur eux, et cet apôtre les baptisa sur-le-champ.

CORNEILLE (S.), successeur de saint Fabien dans le siège de Rome, l'an 251, après une vacance de plus de seize mois, fut troublé dans son élection par le schisme de Novatien, choisi par quelques séditeux, à la sollicitation de Novat, prêtre de

Carthage. (*Voy.* l'article NOVATIEN.) Une peste violente qui ravageait l'empire romain, ayant été l'occasion d'une nouvelle persécution contre les chrétiens, le saint pontife fut envoyé en exil à Centumelles, aujourd'hui Civita-Vecchia, et y mourut en 252. Saint Jérôme dit dans la Vie de saint Cyprien, que Corneille fut ramené à Rome, où il souffrit la mort. Quoi qu'il en soit, saint Cyprien, dans sa lettre 55^e à Antonien, donne de grandes louanges au zèle et à la piété de saint Corneille, ainsi qu'au courage qu'il faisait paraître dans les temps les plus critiques pour les pasteurs. « Ne » doit-on pas, dit-il, compter parmi les confesseurs » et les martyrs les plus illustres celui qui se vit ex- » posé si longtemps à la fureur des ministres d'un » tyran barbare; qui courait continuellement les » risques de perdre la tête, d'être brûlé, d'être » crucifié, d'être mis en pièces par des tortures éga- » lement cruelles et inouïes; qui s'opposait à des » édits redoutables, et qui, par le pouvoir puissant » de la foi, méprisait les supplices dont on le me- » naçait? Quoique la bonté de Dieu l'eût sauvé jus- » que-là, il donna cependant des preuves suffisantes » de son amour et de sa fidélité, étant dans la dis- » position de souffrir tous les tourments imagi- » nables, et de triompher du tyran par son zèle. » Il y a deux lettres de ce pape parmi celles de saint Cyprien, et dans les *Epistolæ romanorum pontificum* de dom Constant, in-fol.

CORNEILLE DE LA PIERRE. *Voyez* PIERRE (Corneille de la).

CORNEILLE (Pierre), né à Rouen en 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts, parut au barreau, n'y réussit point, et se décida pour la poésie. Une petite aventure développa son talent qui avait été caché jusqu'alors. Un de ses amis le conduisit chez sa maîtresse; le nouveau venu prit bientôt, dans le cœur de la demoiselle, la place de l'introduit. Ce changement le rendit poète, et ce fut le sujet de *Mélite*, sa première pièce de théâtre. Cette comédie, tout imparfaite qu'elle était, fut jouée avec un succès extraordinaire. *Mélite* fut suivie de *l'Œuvre*, de *la Galerie du Palais*, de *la Suivante*, de *la Place royale*, de *Clitandre*, et de quelques autres pièces qui ne sont bonnes à présent que pour servir d'époque à l'histoire du théâtre français. Corneille prit un vol plus élevé dans sa *Médée*, et surtout dans le *Cid*, tragédie jouée en 1636. Les Espagnols, dont il avait emprunté ce sujet (c'était une imitation de *Guillen de Castro*), voulurent bien copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenait, mais qui, par les embellissements dont l'avait accompagné l'auteur français, était au-dessus de tout ce qu'a produit le théâtre espagnol. Il fit ensuite les *Horaces*, et *Cinna*. Le grand Condé à l'âge de 20 ans, étant à la première représentation de cette dernière pièce, versa des larmes à ces paroles d'Auguste :

Je suis maître de moi comme de l'univers.
Je le suis, je veux l'être. O siècles! ô mémoire!
Conservez à jamais ma nouvelle victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux,
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Sojons amis, Cinna; c'est moi qui l'en convie.

Corneille augmenta encore sa gloire par *Polyeucte*. Le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de *Cinna*; mais cette pièce a quelque chose de plus touchant. Cependant des personnes pieuses furent choquées de la liberté que le poète s'est donnée de faire monter les saints sur un théâtre habituellement consacré à un histrionisme profane et licencieux, et de mêler la tendresse de l'amour humain avec l'héroïsme de l'amour divin. Après *Polyeucte* vint *Pompée*, dans laquelle l'auteur profita de Lucain, comme dans sa *Médée* il avait imité Sénèque; mais dans les endroits où il les copie, il paraît original; et dans ceux qu'il n'a pas empruntés d'eux, le poète français est fort au-dessus de ces deux romains. *Le Menteur*, pièce comique, et presque entièrement prise de l'espagnol, suivit la tragédie de *Pompée*. Au *Menteur* succéda *Rodogune*, qu'il aimait d'un amour de préférence. Il disait que, pour trouver la plus belle de ses pièces, il fallait choisir entre *Rodogune* et *Cinna*, quoique le public penchât plus du côté de la dernière. *Héraclius* parut ensuite, et le public ne la trouva point indigne des chefs-d'œuvre qui l'avaient précédée. Puis vinrent *Sertorius* et *Othon*, où, malgré une certaine dureté de style, il y a encore de grands traits. Turenne étant un jour à une représentation de *Sertorius*, s'écria, dit-on, à cette scène : *Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre?* Ce fut par *Agésilas*, *Attila*, *Pulchérie*, *Bérénice* et *Suréna*, que ce père du théâtre finit sa carrière. Ce sont les ouvrages d'un vieillard; mais ce vieillard est Corneille. Si nous n'en jugeons que par les pièces du temps de sa gloire, quel sublime dans ses idées! quelle élévation de sentiments! quelle noblesse dans ses portraits! quelle profondeur de politique! quelle vérité, quelle force dans ses raisonnements! Chez lui les Romains parlent en Romains, les rois en rois; partout de la grandeur et de la majesté. On sent, en le lisant, qu'il ne puisait l'élévation de son génie que dans son âme. C'était un ancien Romain parmi les Français, un Cinna, un Pompée, etc. Corneille, débarrassé du théâtre, ne s'occupa plus qu'à se préparer à la mort. Il avait eu dans tous les temps beaucoup de religion. Il traduisit *l'Imitation de Jésus-Christ* en vers : version fort accueillie, mais qui manque du plus beau charme de l'original, de cette simplicité touchante, de cette naïveté tendre, qui opèrent plus de conversions que tous les sermons. Corneille s'étant accusé à confesse de quelques poésies qui pouvaient avoir des effets fâcheux sur les mœurs, avait reçu pour pénitence de traduire le premier livre de cet ouvrage précieux; le succès qu'eut cet essai l'engagea à le traduire entièrement. Corneille mourut doyen de l'académie française en 1684, regardé comme le plus grand poète tragique de la France. Racine a la seconde place, quoique supérieur à son rival dans une des plus belles parties de l'art du théâtre, dans la versification. On fera à son gré l'intervalle entre ces deux places, un peu plus, ou un peu moins grand : c'est là ce qu'on trouve en ne comparant que les ouvrages de part et d'autre. Mais si l'on compare les deux hommes, l'inégalité

est plus grande. Il est peut-être incertain que Racine eût été, si Corneille ne fût pas venu avant lui; il est certain que Corneille a été par lui-même. On a donné un grand nombre d'éditions d'*Oeuvres de Corneille*; les suivantes sont celles que l'on doit préférer : Amsterdam, 1664, 5 vol. pet. in-12, que l'on fait entrer dans la collection des Elzevirs; ibid., 1665, 1670 et 1678, 5 vol. pet. in-12, qui fait suite à la précédente; lorsque ces 10 vol. se trouvent réunis et bien conservés, ce qui est fort rare, ils ont une grande valeur; Paris, 1682, 5 vol. in-12; ibid., 1747-48, 12 vol. in-12, gr. pap., 58 fr.; Genève, 1764, 12 vol. in-8, fig., 72 à 84 f.; Paris, 1796, 10 vol. gr. in-4, édition tirée à 250 exempl., vend. 331 fr.; ibid., 1802, 12 vol. grand in-8, 48 fr., pap. fin, 72 fr., pap. vél., 120 fr.; ib., 1817, 12 vol. in-8, fig. d'après Moreau, 108 fr., gr. pap. vél. avec les fig. avant la lettre, 208 fr.; ibid., 1821-23 (ou avec de nouveaux titres), 1827, 12 vol. in-8, portr., 36 fr., pap. fin., 42 fr., pap. vél., 60 fr.; ibid., 1824, 12 vol. gr. in-8, pap. vél., 108 fr., très-grand pap., 252 fr.; *Chefs-d'œuvre de P. Corneille*, Paris, 1783, 2 vol. in-4, 30 à 36 f.; ibid., 1814, 3 vol. in-8, 22 fr., pap. vélin, 45 fr.; ibid., 1817, 5 vol. in-8, 30 fr., et 5 vol. in-12, 15 fr.; ibid., 1822, 5 vol. in-8, 15 fr., pap. fin, 18 f., et plus, en pap. vél.; ibid., 1824-25, 5 vol. grand in-32, pap. vél., 15 fr.; ibid., 1832, 5 vol. in-8, 12. fr. Son théâtre a été traduit en italien par G. Baretti, Venezia, 1747, 4 part. in-4, 16 fr. On joint à l'édit. de 1814 des chefs-d'œuvre, l'ouvrage du comte F. de Neufchâteau, intitulé : *L'Esprit du grand Corneille*, Paris, 1819, 2 vol. in-8, 15 fr., pap. vél., 30 fr. Les autres ouvrages de Corneille sont : *Mélanges poétiques*, 1632, in-8; *Oeuvres diverses avec la Défense du grand Corneille*, par le P. Tournemine, 1738; *Lettre en réponse aux observations du sieur Scudéry, sur le Cid*; *Imitation de J.-C. traduite en vers franç.*, Rouen, 1656; *Lowanges de la sainte Vierge, composées en rimes latines, par saint Bonaventura, et mises en vers français*, 1665, in-12; *l'Office de la sainte Vierge, traduit en français, tant en vers qu'en prose, avec les sept psaumes pénitentiels, les Vêpres et Complies du dimanche, et toutes les hymnes du Bréviaire romain*, 1670, in-12. On trouve plusieurs poésies latines et françaises de Corneille dans les *Recueils* du temps. Les talents de Corneille et sa grande célébrité ne contribuèrent pas à l'enrichir. Il vécut dans une médiocrité qui approchait quelquefois de l'indigence. J. Taschereau a écrit la *Vie de Corneille*, Paris, 1829, in-8.

CORNEILLE (Thomas), frère du grand Corneille, membre de l'académie française et de celle des Inscriptions, naquit à Rouen en 1625, et mourut à Andeli en 1709. Il courut la même carrière que son frère, mais avec moins de succès. Quoiqu'il observât mieux les règles du théâtre, et qu'il fût au-dessus de lui, et peut-être au-dessus de nos meilleurs poètes pour la conduite d'une pièce, il avait moins de feu et moins de génie. Despréaux avait raison de l'appeler un *cadet de Normandie*, en le comparant

à son aîné; mais il avait tort d'ajouter « qu'il n'avait » jamais pu rien faire de raisonnable. » Le satirique avait oublié apparemment un grand nombre de pièces, et qui, outre le mérite de l'intrigue, offrent de bons morceaux de versification. Ces pièces sont au nombre de 42 : *Ariane*, le *Comte d'Essex*, tragédies; le *Géolier de soi-même*, le *Baron d'Albikrac*, la *Comtesse d'Orgueil*, le *Festin de Pierre*, l'*Inconnu*, comédies en 5 actes, etc. Corneille joignait à ses talents toutes les qualités de l'honnête homme et du citoyen. Il était sage, modeste, attentif au mérite des autres, charmé de leurs succès; ingénieux à excuser les défauts de ses concurrents, comme à relever leurs beautés; cherchant de bonne foi des conseils sur ses propres ouvrages; et sur les ouvrages des autres, donnant lui-même des avis sincères, sans craindre d'en donner de trop utiles. Il conserva une politesse surprenante jusque dans ses derniers temps, où l'âge semblait devoir l'affranchir de beaucoup d'attention. L'union entre son frère et lui fut toujours intime. Ils avaient épousé les deux sœurs. Ils eurent le même nombre d'enfants; ce n'était qu'une même maison, qu'un même domestique, qu'un même cœur. Après 25 ans de mariage, ni l'un ni l'autre n'avaient songé au partage du bien de leurs femmes, et il ne fut fait qu'à la mort du grand Corneille. Le *Théâtre de Thomas* a été recueilli, Paris, 1722, 5 vol. in-12, et plusieurs fois avec celui de Pierre; mais ce ne sont pas ses seuls ouvrages. On a encore de lui la *traduction* en vers français des *Métamorphoses d'Ovide*, d'une partie des *élégies* et des *épîtres* du même poète, en 3 vol. in-12; un *Dictionnaire des arts et des sciences*, 1694, 2 vol. in-fol., 8 à 10 fr., en même temps que celui de l'académie française, dont il était comme le supplément. Fontenelle, son neveu, donna une seconde édition de cet ouvrage en 1731. Il le revit, le corrigea, l'augmenta considérablement, surtout pour les articles de mathématiques et de physique; *Dictionnaire universel, géographique et historique*, 1708, 8 vol. in-fol., 15 à 18 fr., très-exact pour la partie géographique qui concerne la Normandie, et très-fautif dans tout le reste. Quoiqu'il fût devenu aveugle sur la fin de ses jours, il préparait une nouvelle édition de ces deux dictionnaires; mais la mort l'empêcha de donner au dernier l'exactitude dont il serait susceptible; des *Observations sur les remarques de Vaugelas*, Paris, 1738, 3 vol. in-12.

CORNEILLE (Michel), peintre et graveur, naquit à Paris en 1642. Un prix de peinture qui lui fut adjugé lui mérita la pension du roi pour le voyage de Rome. De retour à Paris, après s'être formé sur les tableaux des Carraches, il fut reçu à l'académie, et ensuite nommé professeur. Le roi employa son pinceau à Versailles; à Trianon, à Meudon et à Fontainebleau. Louis XIV aimait et estimait ses ouvrages. A une grande intelligence du clair-obscur, il joignait un dessin correct. Ses airs de tête sont pleins de noblesse et d'agrément. Il excellait dans le paysage; mais il avait contracté une manière de coloris qui tirait trop sur le violet. Il mourut à Paris en 1708.

CORNEILLE DE BLESSEBOIS (Pierre), poète dramatique du 17^e siècle, dont on a *Eugénie; Marthet le Hayer*, ou *Mademoiselle de Scay*; les *Soupirs de Sifrey; Sainte-Reine*; un roman intitulé *Le Lion d'Argelie*, 1676, 2 part. in-12.

CORNEJO (Pierre), espagnol, vint en France du temps de la ligue, et fut un des plus zélés ligueurs. Il mourut en 1615. On a de lui : *Histoire de la ligue, depuis 1585 jusqu'en 1590*, écrite en espagnol, Paris, 1590, in-8. Selon de Thou, dans son histoire sous l'année 1690, Cornejo a écrit avec peu d'exactitude; mais on sait que quant à la ligue, de Thou n'a pas été plus exact, et que sa haine contre les Guise a étrangement égaré sa plume; *Histoire des guerres de Flandre*, en espagnol, Léon, 1577, in-8, traduite en français par Chapuy, Lyon, 1578, in-8.

CORNÉLIE, fille de Scipion l'Africain, et mère des deux Gracchus, posséda les vertus propres à son sexe, et donna ses soins à l'éducation de ses fils. Une dame de la Campanie, ayant fait étalage devant Cornélie de ses bijoux, la pria de lui montrer les siens à son tour. Cornélie appela ses enfants : « Voilà, dit-elle, mes bijoux et mes ornements. » On doit lui reprocher cependant d'avoir trop excité leur ambition : passion qui, augmentant avec l'âge, devint fatale à la république et à eux-mêmes. (*Voy. GRACCHUS.*) Pendant le court triomphe de la faction dont ses fils étaient les boute-feux, on lui érigea une statue de bronze, avec cette inscription : *Cornelia mater Gracchorum*.

CORNÉLIE, fille de Cinna, et femme de Jules-César, dont elle eut Julie, qui épousa Pompée. César eut tant d'amour pour elle, qu'il fit son oraison funèbre, et rappela de l'exil Cinna son frère en sa considération, vers l'an 46 avant J.-C.

CORNÉLIE (Maximille), vestale, fut enterrée toute vive par arrêt du barbare Domitien, qui conçut l'extravagante pensée d'illustrer son règne par un tel exemple. Il la fit accuser de galanterie avec Celer, chevalier romain; et sans vouloir qu'elle se justifiât, il condamna cette vierge innocente au supplice des vestales criminelles. Elle s'écria, en allant au supplice : « Quoi! César me déclare incestueuse! moi, dont les sacrifices l'ont fait triompher. » Comme il fallait l'enfermer dans le caveau, et qu'en y descendant, sa robe fut accrochée, elle se retourna, et se débarrassa avec autant de tranquillité que de modestie. Suétone prétend qu'elle fut convaincue; mais la plus commune opinion est qu'elle était innocente.

CORNELIUS (Antonius), licencié en droit, de Billy en Auvergne, vivait au commencement du 16^e siècle. Il est auteur d'un livre rare, intitulé : *Infantium in limbo clausorum querela adversus divinum judicium; Apologia divini judicii; Responsio infantium, et Aequi iudicis sententia*, Paris, Wechel, 1531, in-4. Cet ouvrage singulier renferme plusieurs propositions hasardées qui le firent supprimer, et fut, sinon la cause, du moins l'époque de la ruine de l'imprimeur.

CORNELIUS NEPOS. (*Voy. NEPOS.*)

CORNET (Nicolas), docteur en théologie de la

faculté de Paris, natif d'Amiens, en 1592, déféra l'an 1649, en qualité de syndic, sept propositions de Jansénius, dont les cinq premières étaient celles qui ont été condamnées depuis. Il laissa quantité de legs pieux, et mourut en 1663, après avoir refusé l'archevêché de Bourges que lui offrit le cardinal Mazarin. Ce ministre l'avait fait président de son conseil de conscience; le cardinal de Richelieu l'avait aussi admis à son conseil, et s'était servi de lui, dit-on, pour la préface de son livre de *controverse*. Ce ministre avait voulu l'avoir pour confesseur; mais Cornet refusa un emploi si délicat.

CORNHERT (Didéric), enthousiaste du 16^e siècle, gagna d'abord sa vie en exerçant son talent pour la gravure. S'étant dégoûté du burin, il apprit le latin. Ses progrès furent rapides, et il devint secrétaire de la ville de Harlem. Le prince d'Orange, gouverneur de Hollande, se servit de sa plume pour composer son premier *manifeste*, en 1565. La duchesse de Parme, ayant su qu'il en était l'auteur, le fit enlever de Harlem et conduire à la Haye. Sa femme, craignant qu'il ne sortît jamais de sa prison, voulut gagner la peste pour la lui communiquer et mourir avec lui. Cornhert n'eut pas besoin de cette singulière ressource. Il s'évada furtivement et reprit son métier de graveur. Ce fut alors qu'il commença à dogmatiser. Quoique ennemi de la religion catholique, il ne laissa pas de s'élever contre Luther et Calvin, et contre les ministres du protestantisme. Il prétendait que, sans une mission extraordinaire, appuyée par des miracles éclatants, personne n'avait droit de faire des innovations ou des réformes dans l'Eglise : ce qui, à le bien prendre, n'était point absolument déraisonnable. « Il devait ajouter, dit un théologien, » que des réformes et innovations telles que Luther » et Calvin avaient introduites, ne pouvaient être » appuyées ni de miracles ni d'aucune autre marque » de mission céleste, puisqu'elles supposent l'Eglise » tombée en erreur, contre la promesse expresse » de Jésus-Christ, qui nous assure de sa persévérance dans l'enseignement de la vérité jusqu'à la » fin des siècles. » Les sectes chrétiennes devaient, selon lui, se réunir sous une forme d'*interim*, en attendant que Dieu envoie quelqu'un pour arranger les choses. Son plan était qu'on lût au peuple le texte de la parole de Dieu, sans proposer aucune explication, sans rien prescrire aux auditeurs : projet digne d'un enthousiaste. Né en 1522, il mourut en 1590. Ses *OEuvres* furent imprimées en 1630, 3 vol. in-fol.

CORNIANI, né en 1741 à Ozzinovi près de Brescia, et mort en 1813, est connu par deux pièces qui ont été applaudies sur tous les théâtres de l'Europe : *Il Matrimonio segreto* et *L'inganno felice*, elles ont été mises en musique par Cimarosa et Paisiello. On lui doit aussi un *Essai sur la poésie allemande*, un autre sur *Lucien, une analyse des principes du goût et de la morale*, quelques *dissertations sur l'agriculture*. Mais son plus grand et son plus bel ouvrage de critique est celui auquel il a donné le titre suivant : *Secoli della letteratura italiana*, Brescia, 1804 et suiv. 9 vol. in-8, 36 fr. Il faut

joindre à cet ouvrage celui de Cam. Ugoni qui a pour titre : *della letteratura italiana nella seconda metà del secolo XVIII*, Brescia, 1820-22, 3 vol. in-8, 15 fr.

CORNIFICIA, sœur du poète Cornificius, brilla par son esprit sous l'empire d'Auguste. Elle égala en tout genre de poésie son frère Cornificius, qui était un excellent versificateur. « La science, disait-elle, est la seule chose indépendante de la fortune. » Ce qui n'est peut-être point parfaitement vrai, puisqu'elle suppose des ressources et des moyens, et de plus un esprit calme et tranquille, ce qui semble exclure l'indigence et le soin pénible de la combattre.

CORNUTI (Jacques), médecin de Paris du 17^e siècle, a donné en latin une *Description de l'Amérique*, Paris, 1635, in-4, 3 à 5 fr.

CORNUTUS (Annæus), philosophe stoïcien, né à Leptis en Afrique, fut précepteur de Perse et de Lucain, et ouvrit à Rome une école célèbre. Il fut exilé ou mis à mort par ordre de Néron, vers l'an 54 de J.-C. On a de Cornutus, sous le nom de *Phurnutus*, un *Traité de la nature des dieux*, plusieurs fois imprimé. La bibliothèque royale possède des manuscrits préparés par Villoison pour une nouvelle édition de cet ouvrage curieux, que l'on peut regarder comme l'abrégé de la théologie des stoïciens.

CORNWALLIS (Charles, marquis et comte de), général anglais, né le 31 décembre 1738, fit ses premières armes en Allemagne dans la guerre de sept ans, sous le nom de *lord Broome*, et parvint au grade de colonel. Lorsque les hostilités éclatèrent entre l'Angleterre et les colonies, il suivit son régiment en Amérique, où il arriva en 1776, et seconda vaillamment le général Clinton. Il fit d'abord une campagne dans le New-Jersey qui assura aux Anglais la possession de cette province jusqu'à la Delaware. Il se distingua ensuite aux combats de Germantown et de Redbank, coopéra à la prise de Charlestown en 1780, et défit près de Camden le général Gates. Cette dernière victoire fut la plus décisive de toute la guerre; il s'avança vers la Virginie, où il se réunit au général Arnold, et se trouva à la tête de forces imposantes avec lesquelles il obtint de nouveaux succès. Déjà l'Angleterre se croyait sûre du triomphe, lorsque les secours envoyés par la France aux colonies changèrent la face des choses. Cornwallis marcha contre Lafayette, qui commandait les troupes américaines, et chercha à l'envelopper; mais ce général se retira dans l'intérieur du pays avec tant de promptitude qu'on ne put le poursuivre. Cornwallis fut blâmé de s'être autant avancé en cette occasion, et on lui retira une partie de ses troupes. Il se concentra à York-Town, où, ayant été bloqué par les forces françaises réunies aux Américains, il fut obligé de capituler, et resta prisonnier de guerre avec l'armée anglaise forte de 8,000 hommes. Cornwallis devenu libre se justifia pleinement des reproches dirigés contre lui par le général Clinton. Il conserva toute la confiance du roi, et fut envoyé peu de temps après dans l'Inde avec le titre de gouverneur du Bengale. Il

s'embarqua en 1786, et fit à son arrivée des changements utiles dans toutes les parties de l'administration. Il déclara ensuite la guerre à Tippe-Saëb, sultan de Mysore, prit d'assaut Bangalore le 21 mars 1791, et s'avança jusqu'à la vue de Seringapatam, qu'il ne put enlever de vive force : la saison trop avancée l'empêcha d'en faire le siège. Le 16 mars 1792 fut signé le traité qui enlevait à Tippe-Saëb une partie de ses possessions. Cornwallis partagea les provinces cédées entre les trois princes indiens alliés de l'Angleterre, et retourna à Calcutta, où il fut remplacé en 1797 par lord Wellesley, aujourd'hui duc de Wellington. Cornwallis s'était fait aimer par la sagesse de son administration, et l'assemblée générale de la compagnie des Indes lui vota une pension viagère de 5,000 livres sterling. Il reçut de la ville de Londres le diplôme de citoyen, renfermé dans une boîte d'or, et le roi le nomma membre du conseil privé et grand maître de l'artillerie. L'état de l'Irlande exigeant en 1798 qu'on y envoyât un vice-roi qui joignît aux talents militaires un caractère doux et conciliant, le ministère fit choix de Cornwallis, et ce malheureux pays vit alors succéder aux violences et à la plus excessive rigueur une administration modérée, qui n'avait de rigueur que pour les révoltés. C'est ainsi qu'il mit fin à la rébellion. En 1801 il fut chargé de signer les préliminaires de paix entre la France et l'Angleterre, et le traité d'Amiens fut conclu par ses soins le 27 mars 1802. Nommé gouverneur général de l'Inde en 1805, il s'y rendit malgré le mauvais état de sa santé. Il y arriva au mois d'août, et se disposait à prendre le commandement de l'armée, lorsqu'il mourut à Chazepour dans la province de Benarès, le 5 octobre 1805. Son corps fut transporté à Londres, et un monument fut élevé à sa mémoire dans l'église de Saint-Paul.

CORNWALLIS (William), amiral anglais, frère du précédent, né le 25 février 1744, servit d'abord comme aspirant, à bord du *Newark*, dans la guerre contre les Français, et assista à la prise de Louisbourg. A l'âge de 17 ans, il fut fait lieutenant, obtint, l'année suivante, le commandement du sloop la *Guêpe*, et, en 1765, celui du *Prince-Edward*, avec le grade de capitaine. Lors de la guerre de l'indépendance américaine, Cornwallis commanda le *Lion* de 64 canons, qui fut presque désemparé dans le combat livré par l'amiral Byron au comte d'Estaing, qui s'était rendu maître des îles de Saint-Vincent et de la Grenade. Le 20 avril 1780, il soutint, à la tête d'une petite escadre, dans les parages de la Jamaïque, un combat contre Lamothe-Piquet qu'il ne put empêcher de faire entrer à Saint-Domingue le convoi qu'il escortait. En 1781, il fut envoyé au secours de Gibraltar, sous les ordres de l'amiral Darby, puis, sous les ordres de Samuel Hood, dans les Indes orientales; il se distingua au combat de Saint-Christophe, et vit la forteresse tomber au pouvoir du marquis de Bouillé. Cornwallis se fit encore remarquer au combat de la Dominique, où les Anglais furent plus heureux. Après quelques années de repos, dont la paix de 1783 lui permit de jouir, il obtint le commande-

ment de la station anglaise aux Indes orientales, et s'empara de Pondichéry, le 28 août 1793. Déjà nommé contre-amiral de l'escadre blanche, il reçut le grade de vice-amiral de l'escadre bleue en 1794, et fut ensuite chargé, à la tête d'une escadre, de harceler la marine française. Il réussit, par une retraite simulée, à attirer la flotte ennemie à cent lieues des côtes, et la défit le 23 juin 1795. Ayant été nommé peu après au commandement des forces maritimes anglaises dans les Indes occidentales, il refusa d'obéir pour cause de santé, et fut traduit devant une cour martiale qui l'acquitta le 8 avril 1796. Le grade d'amiral de l'escadre bleue lui fut donné en 1799; et Cornwallis commanda en chef la flotte du canal, jusqu'à la paix d'Amiens, époque à laquelle il se retira du service. Il est mort le 5 juin 1819.

CORONEL (Alphonse), grand seigneur espagnol, se défiant de Pierre le Cruel, roi de Castille, forma un parti dans l'Andalousie, pour se maintenir contre ce monarque. Il leva des troupes, fortifia des places, et envoya en Mauritanie Jean de Lacerda son gendre, pour demander du secours. Il comptait principalement sur la ville d'Aguilar, où il commandait. Le roi de Castille mit le siège devant cette place. Coronel s'y défendit avec beaucoup de vigueur pendant quatre mois; mais la ville ayant été emportée d'assaut en février 1553, il fut pris et puni du dernier supplice.

CORONEL (Paul), savant ecclésiastique de Ségovie, professeur de théologie à Salamanque, fut employé par le cardinal Ximènes pour l'édition des *Bibles d'Alcala*. Il mourut en 1534, regardé comme un des meilleurs interprètes des langues orientales.

CORONELLI (Marc-Vincent), minime, natif de Venise, cosmographe de sa république en 1685, professeur public de géographie en 1689, fut enfin général de son ordre en 1702. Le cardinal d'Estrées l'employa à faire, pour Louis XIV, deux grands globes qui obtinrent les suffrages des connaisseurs, et furent placés à la bibliothèque du roi; ils ont douze pieds de diamètre. Coronelli mourut à Venise en 1718, après avoir fondé une académie cosmographique, et publié plus de 400 *cartes géographiques*. On a de lui d'autres ouvrages, la plupart assez mal digérés. *Peloponesi descriptio*, traduite en français, Paris, 1686, in-8, qui manque d'exactitude. *Atlas Venetus*, Venise, 1590, in-fol., 10 à 12 fr. Cet ouvrage bien imprimé, outre les cartes assez bien gravées, contient encore un *traité sur la navigation*, accompagné de cartes marines. *Dux peregrinorum per urbem Venetiam; Iter Anglicanum; Regnorum, provinciarum, civitatumque nomina latina et italica*, Venise, 1716, 2 vol. in-fol., 18 à 20 fr.; *Roma antico-moderna*, Venise, 1718, in-fol., avec fig., 15 fr.; *Histoire de Venise, depuis l'an 421 jusqu'à l'an 1504*, en italien, Venise, 3 vol. in-fol., 20 à 25 fr.; *Nomenclatura successorum sancti Francisci de Pauli; Bibliotheca universalis* par ordre alphabétique, qui devait avoir 40 ou 45 vol. in-fol.; mais il n'en parut que sept.

CORRADINI DE SEZZA (Pierre-Marcellin), né en 1658 à Sezza, devint dès sa première jeunesse un des plus célèbres avocats de Rome. Son mérite lui procura la pourpre sous Clément XI, en 1721. Il mourut en 1743, laissant plusieurs ouvrages : *de primis antiqui Latii populis, urbibus, regibus, etc.*, Rome, 1748, 2 vol. in-4, 16 fr.; *Vetus Latium profanum et sacrum*, Rome, 1704-45, 10 tom. en 11 vol. in-4, fig., 30 à 50 fr.; production curieuse et pleine de savantes recherches; *De civitate et ecclesia Setina*, Rome, 1702, in-4, 6 à 7 fr. C'est l'histoire ecclésiastique et profane de la patrie de l'auteur : elle est faite avec soin.

CORRADO (Sébastien), né au château d'Arceto, dans le duché de Modène, professeur de belles-lettres à Bologne, mort en 1556, eut un nom parmi les grammairiens du 16^e siècle. On a de lui : *Quæstura in quâ Ciceronis vita refertur*, Bologne, 1555, in-8; *De copiâ latini sermonis*, Venise, 1582; *Annotationes in epistolas Ciceronis familiares*, Bâle, 1560, etc. : livres utiles à ceux qui veulent lire les ouvrages de ce père de l'éloquence romaine; des *Élégies*, louées par le cardinal Bembo. Corrado forma à Reggio une académie de littérature qu'il anima par ses leçons et ses exemples. Il avait changé son nom de baptême en celui de *Quintus-Marius*.

CORRADUS (Pyrrhus), de Terra-Nuova, dans le diocèse de Rossano dans la Calabre, protonotaire apostolique, chanoine de Naples, et grand inquisiteur à Rome, vivait dans le 17^e siècle. Nous avons de lui un ouvrage estimé des canonistes : *Prævis dispensationum, etc.*, Venise, 1656, in-fol.

CORREA (Thomas), de Coïmbre en Portugal, d'abord jésuite, quitta de bonne heure cette société, et mourut l'an 1595 à Bologne, où il enseignait la grammaire. On a de lui des *ouvrages* latins en vers et en prose, qui sont estimés dans sa patrie.

CORREA DE SAA (Salvador) naquit en 1594 à Cadix, où son aïeul maternel était gouverneur. Son père étant mort dans le gouvernement de Rio-Janeiro, le fils lui succéda dans cet emploi, augmenta et embellit la ville de Saint-Sébastien, bâtie et peuplée par son grand-père paternel. Il fonda celle de Pernagua dans le Brésil. Après avoir remporté plusieurs victoires sur les ennemis de l'Espagne, il devint vice-amiral des côtes du sud. Il se signala ensuite contre les Hollandais et contre le roi de Congo, leur allié, il conquit Angola, et défit entièrement les troupes de ce roi nègre. Le roi de Portugal lui permit d'ajouter à ses armes *deux rois nègres pour supports*, en mémoire de ses belles actions. Correa mourut à Lisbonne en 1780.

CORREA DE SERRA (Joseph-François), connu sous le nom d'*abbé Corrêa*, né à Serpa, en Portugal, l'an 1750, était fils d'un jurisconsulte distingué; et, après avoir terminé son éducation à Naples sous l'abbé Genovesi, fut ordonné prêtre à Rome. Il se livra à l'étude des sciences, notamment à celle de la botanique. Le duc de Lafoens, oncle de Marie I^{re}, reine de Portugal, le prit en affection, lors de son passage à Rome, et l'engagea, en 1777, à retourner dans sa patrie où il lui fit obtenir un bénéfice

important. L'abbé Corrêa fut chargé de mettre à exécution, sous la protection de la reine, en 1779, le projet d'établissement d'une académie des sciences, et en fut nommé secrétaire perpétuel. Le duc obtint pour l'académie la faculté de faire imprimer ses travaux sans aucune censure préalable, et cette société en profita pour publier un grand nombre d'écrits sur les sciences exactes et naturelles, sur l'agriculture, la législation, la littérature et l'histoire. En 1786, l'abbé Corrêa, dénoncé à l'inquisition, se vit contraint de prendre la fuite, malgré la protection de son illustre ami. Il fut accueilli avec distinction en France, et ne revint à Lisbonne que quelques années plus tard, après la mort de Pierre III, époux de Marie I^{re}. Mais ayant accueilli un fugitif français, Broussonnet, qui avait quitté son pays, par crainte des terroristes, Corrêa se vit en butte à de nouvelles persécutions, et passa en Angleterre. Le célèbre sir Joseph Banks le reçut à Londres, et le présenta à la société royale dont il fut sur-le-champ nommé membre. Corrêa publia dans les *Transactions philosophiques*, et dans les *Recueils de la Société linnaéenne* de Londres une suite de mémoires fort estimés sur la botanique. On le nomma, en 1797, conseiller de la légation portugaise dans cette capitale; mais s'étant brouillé avec le ministre résident, M. de Lima, il abandonna la carrière diplomatique, et se retira, lors de la paix d'Amiens, en France, où il demeura jusqu'en 1813, uniquement occupé de ses études chéries. L'académie des inscriptions et belles-lettres le reçut parmi ses correspondants, et il fut admis dans plusieurs autres sociétés savantes. Il publia, durant son séjour à Paris, des Mémoires curieux dans les *Annales du Muséum* et dans le *Bulletin de la société philomatique* sur plusieurs points intéressants de la physiologie végétale, fournit plusieurs articles à la Biographie universelle, et donna, dans les *Archives littéraires de l'Europe*, trois *Mémoires* sur l'*Etat des sciences et des lettres en Portugal à la fin du dix-huitième siècle*, sur l'*Agriculture des Arabes en Espagne*; et sur *Les vrais successeurs des Templiers*. En 1813, Corrêa se rendit aux Etats-Unis, et fit avec succès, à Philadelphie, un cours de botanique. Il n'y publia qu'un mémoire anglais sur la *formation et la nature du sol de l'état de Kentucky*, qu'on trouve dans les *Transactions de la société philosophique de Philadelphie, pour l'année 1818*. M. d'Araujo (voyez ce nom) lui fit donner, en 1816, par le roi Jean VI, le poste de ministre plénipotentiaire aux Etats-Unis, dans lequel il éprouva des désagréments à l'occasion de ses réclamations contre les pirates américains. Corrêa, nommé en 1819 membre du conseil des finances de Portugal, quitta l'Amérique à la fin de 1820, et retourna dans sa patrie en passant par Londres et Paris. La province d'Alemtejo le choisit, en 1823, pour son député aux Cortès. Mais Corrêa, déjà souffrant, mourut le 11 septembre de la même année, à l'âge de 73 ans. Outre les productions dont nous avons parlé, il a fait encore quelques ouvrages peu importants. Il fut l'éditeur de la *Vie de l'Infant Edouard*, et des *Vieilles chroniques inédites des*

rois Jean I^{er}, Edouard, Alphonse V et Jean II de Portugal, que l'académie royale des sciences de Lisbonne publia sous le titre de *Monuments inédits*, etc. (*Monumenta inedita*, etc.), en 3 v. in-fol.

CORRÈGE (Antoine ALLEGRI, dit Le) naquit à Corregio dans le Modenois en 1494. La nature l'avait fait naître peintre; et ce fut plutôt à son génie qu'à l'étude des grands maîtres qu'il dut ses progrès. Il peignit presque toujours à Parme et dans la Lombardie. Son pinceau était admirable; c'était celui des grâces. Un grand goût de dessin, un coloris enchanteur, une manière légère, des agréments infinis répandus dans tous ses ouvrages, ferment la bouche des critiques. On ne s'aperçoit pas qu'il y a un peu d'incorrection dans ses contours, et quelquefois un peu de bizarrerie dans ses airs de tête, ses attitudes et ses contrastes. C'est le premier qui ait représenté des figures en l'air, et celui de tous qui a le mieux entendu l'art des raccourcis et la magie des plafonds. Il était grand homme, et il l'ignorait. Le prix de ses ouvrages était très-modique; ce qui, joint au plaisir de secourir les indigents, le fit vivre lui-même dans l'indigence. Un jour ayant été à Parme, pour recevoir le prix d'un de ses tableaux, on lui donna 200 liv. en monnaie de cuivre. La joie qu'eut Le Corrège de porter tant d'argent à sa femme, l'empêcha de faire attention à la charge qu'il avait et à la chaleur du jour. Il avait 12 milles à faire; il revint chez lui attaqué d'une pleurésie, et mourut à Corregio en 1534. Ce qu'il a peint à fresque au dôme de Parme, est un de ses meilleurs ouvrages. On estime surtout ses *vierges*, ses *saints* et ses *enfants*. Le musée royal possède neuf de ses tableaux, parmi lesquels on distingue le *saint Jérôme*. Il joignit au talent de la peinture celui de l'architecture. On connaît son exclamation, après avoir considéré longtemps dans un profond silence un tableau de Raphaël : *Anch'io, son pittore*, c'est-à-dire, *Je suis peintre aussi, moi*.

CORRODI (Henri), écrivain allemand, né en 1752, mort en 1793, à Zurich, donna au gymnase de cette ville des leçons de droit naturel et de morale, et professa dans des cours particuliers les mathématiques et la philosophie; il a publié plusieurs ouvrages dont la plupart sont anonymes. Les principaux sont : une *Histoire critique du millénarisme*, 1781, pleine d'érudition; *Histoire du canon des livres saints chez les juifs et chez les chrétiens*; un *Recueil de ses mémoires et discours philosophiques*; on y trouve des morceaux intéressants sur les matières les plus difficiles de la métaphysique. Un journal théologique qu'il fit paraître depuis 1781 sous le titre de *Fragments pour servir à l'examen impartial des doctrines religieuses*, où il fit entrer quelques extraits de l'*Histoire de la religion*, et de celle du *fanatisme*, dont il s'occupait, mais qu'il n'a point achevée. Il était disciple de Semler, et adopta son système. Meister a publié une *Notice sur la vie de Corrodi*, Zurich, 1793, in-8 : il y donne la liste de ses ouvrages.

CORROZET (Gilles), libraire, né à Paris en 1510, dont on a divers ouvrages en vers et en prose, mourut en 1568, à 58 ans. Il eut un nom comme

auteur et comme imprimeur. Ses principaux ouvrages sont : les *Antiquités de Paris*, 1586, pet. in-8, fig. 3, à 4 fr.; le *Catalogue des villes et cités assises en trois Gaules*, Paris, 1540, pet. in-8, fig., 6 fr.; *Hecatomgraphie, c.-à-d., les descriptions de cent figures et histoires*, ib., 1543, in-8, 9 fr. Corrozet est un des premiers qui aient débrouillé les antiquités de cette ville, et son ouvrage est encore estimé. Le *Trésor des histoires de France*, 1584, in-8. Ce n'est qu'un recueil court et imparfait des noms des rois et des princes, de leur âge, du temps de leur règne, etc. Le reste de ce trésor est une rapsodie pleine de contes ridicules; les *Divers propos des illustres hommes de la chrétienté*, Lyon, 1557, in-8, rare; *Histoire d'Apollonius, prince de Tyr et roi d'Antioche*, Paris, 1578, in-4, très-rare. — Jean CORROZET, son petit-fils, se rendit digne de son aïeul, tant dans l'imprimerie que dans la littérature. Il augmenta considérablement le *Trésor*, etc., composé par Gilles, et l'imprima en 1628, avec des additions.

CORSIGNANI (Pierre-Antoine), né à Celano, dans l'Abruzzi, en 1686, évêque de Venosa en 1738, puis de Sulmona, mort en 1751, a laissé un grand nombre d'ouvrages qui prouvent qu'il était très-versé dans l'histoire et les antiquités de son pays : *De viris illustribus Marsorum, etc.*, Rome, 1712, in-4, 5 à 6 fr.; *De Aniene ac viâ Valeriæ fontibus enarratio cum inscriptionibus locorum adjacentium*; *Acta SS. Simplicii, Constantini et Victoriani vindicata*, Rome, 1750, in-4, 8 fr. Les bollandistes, regardant ces Actes comme suspects, ne les ont point insérés dans leur collection. Corsignani en prend ici la défense; *Mémoires topographiques et historiques sur la province de Marsi, et les environs*, en italien, etc.

CORSINI (S. André), né à Florence en 1302, de l'illustre famille de Corsini, se fit religieux dans l'ordre des carmes, dont il fut tiré pour être placé sur le siège de Fiezoli. Les exercices de la plus austère pénitence, et sa vie vraiment pastorale, lui attirèrent l'admiration et le respect des peuples. Il mourut en 1373. Urbain VIII le mit au nombre des saints en 1629. Clément XII, qui était de la même famille, et le marquis de Corsini son neveu, ont orné avec magnificence la chapelle où l'on garde le corps du saint. Cette chapelle est dans l'église des carmes de Florence. Le même pape fit aussi bâtir, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, une chapelle magnifique et digne de la première église du monde, qu'il dédia sous l'invocation de saint André Corsini, et où il voulait être enterré. La *Vie* de Corsini a été écrite par plusieurs auteurs : le P. Maffei en a donné l'abrégé.

CORSINI (Edouard), religieux des Ecoles-Pies, né à Fanano l'an 1702, mourut en 1765 à Pise, où le grand-duc lui avait donné une chaire de philosophie. Cette science remplit ses premières études, et ses succès parurent d'abord par des *Institutions philosophiques et mathématiques*, 1723 et 1724, 6 v. in-8, 10 à 12 fr. Il substitua à l'étude d'Aristote, qui subjuguait alors une partie de l'Italie, un genre de philosophie plus utile; mais il le fit avec une sagesse

et une modération qui n'offensa personne. Il savait douter là où d'autres ne voient que des démonstrations complètes. En parlant du système du monde, il fait une réflexion qui paraîtrait bien remarquable, si l'événement la vérifiait un jour. *Novæ adeo stellæ observari poterunt quæ hypothesim Copernici destruant*. Réflexion qui peut s'étendre sur toutes les parties de la nature physique, qui ont quelque rapport au mouvement de la terre ou du soleil. « Une observation, dit un physicien moderne, » qui paraît souvent fort indifférente, et qui ne » semble regarder qu'un objet de très-peu de conséquence, suffit pour donner un ébranlement » général à toutes les opinions reçues. Que d'idées » n'a pas tout à coup anéanties le petit tube de Torricelli? L'horreur du vide était-elle alors moins » accréditée, moins universellement enseignée que » ne l'est aujourd'hui le mouvement de la terre? » Encouragé par l'accueil favorable qu'on fit à cet ouvrage, le P. Corsini publia en 1735 un nouveau *Cours d'éléments géométriques*, écrit avec précision et clarté. Dès qu'il eut été nommé professeur à Pise, il revit et retoucha ces deux ouvrages. Le premier parut avec des corrections considérables à Bologne en 1642; et le second, augmenté des *Éléments de géométrie pratique*, fut publié à Venise l'an 1738, en 2 vol. in-8. L'hydrostatique et l'histoire lui étaient connues. Après s'être nourri pendant quelques années des auteurs classiques, et particulièrement des grecs, il se proposa d'écrire les *Fastes des archontes d'Athènes*, Florence, 1744-61, 4 vol. in-4, 24 à 36 fr. Nommé en 1746 à la chaire de morale et de métaphysique, et entraîné par son goût, il composa un *Cours de métaphysique*, qui parut depuis à Venise en 1758. Bientôt les savants Muratori, Gori, Maffei, Quirini, Passionei, ses amis, l'enlevèrent à la philosophie. Leurs sollicitations le rendirent aux objets de critique et d'érudition. En 1747, il mit au jour quatre *dissertations* in-4, 6 à 9 fr., sur les jeux sacrés de la Grèce, où il donna un catalogue très-exact des athlètes vainqueurs. Deux ans après il donna un excellent ouvrage sur les abréviations des inscriptions grecques, sous ce titre : *De notis Græcorum*, 1749, 2 tom. in-fol., fig., 14 fr. Ce livre exact et plein de sagacité fut suivi de beaucoup de *dissertations* relatives aux objets d'érudition. La haute estime que ses vertus et ses travaux avaient inspirée à ses confrères, interrompit ses travaux mêmes. Il fut nommé général de son ordre en 1754. Le loisir que les fonctions pénibles de sa place lui laissèrent, il l'employa à ses anciennes études. Le terme de son généralat étant expiré, il s'empressa de retourner à Pise et d'y reprendre ses fonctions de professeur. Elles valurent au public plusieurs nouvelles *dissertations*, et surtout un excellent ouvrage, l'un des meilleurs de l'auteur, intitulé *de Præfectis urbis*. Enfin il s'occupa uniquement de l'*Histoire de l'université de Pise*, dont il avait été nommé historiographe. (Voy. la liste de ses Nombreux ouvrages dans Tiraboschi, *Bibliothèque des écrivains de Modène*.)

CORT (Corneille), élève du Titien et maître de gravure d'Augustin Carrache, de Ph. Joye et de

Ph. Thomassin, était de Horne en Hollande, où il naquit l'an 1536; mais les chefs-d'œuvre de Rome l'attirèrent et le fixèrent dans cette ville superbe. Il mourut en 1578. Il est au rang des graveurs les plus corrects. Des connaisseurs prétendent que les élèves doivent préférer les gravures de ce maître à toutes les autres, pour se perfectionner. Une pièce qui représente son *académie* est recherchée des curieux.

CORTE (Gottlieb), né à Beskau dans la Basse-Lusace, en 1698, professeur de droit à Leipzig, mort en 1731, travailla aux journaux de cette ville, et publia une excellente édition de *Salluste*, avec de savantes notes et les *Fragments des anciens historiens*, 1724, in-4, 7 fr. On a encore de lui : *Tres satiræ Menippeæ*, Leipzig, 1720, in-8, 3 f., et d'autres ouvrages.

CORTEZ (Fernand), gentilhomme espagnol, né à Médellin en 1485, se dégoûta de bonne heure des belles-lettres, et se sentit un violent penchant pour les armes. Il passa dans les Indes en 1504. Velasquez, gouverneur de Cuba, le mit à la tête de la flotte qu'il destinait à la découverte de nouvelles terres. Cortez partit en 1518, avec 10 vaisseaux, 600 espagnols, 18 chevaux, et quelques pièces de campagne, pour tenter cette grande entreprise. Il avança le long du golfe du Mexique, tantôt caressant les naturels du pays, tantôt répandant l'effroi par ses armes. Les Indiens de Tabasco furent vaincus, et perdirent leur ville. La vue de ces animaux guerriers sur lesquels combattaient les Espagnols, le bruit de l'artillerie qu'on prenait pour le tonnerre, les forteresses mouvantes qui les avaient apportés sur l'Océan, le fer dont ils étaient couverts, tous ces objets, nouveaux pour ces peuples, leur causèrent un étonnement mêlé de terreur. C'était d'ailleurs une nation lâche, amollie, dégradée par des abominations de tous les genres. Cortez entra dans la ville de Mexico le 8 novembre 1520. Montézuma, roi du pays, se soumit et fut bien traité par les vainqueurs. Les Espagnols s'étant fait ouvrir le grand temple de Mexico, ne purent contenir ni leur pitié ni leur indignation, en voyant ce vaste édifice barbouillé de sang humain et affreusement orné de crânes et d'ossements, restes des infortunés qu'on immolait sans cesse pour fléchir de hideuses divinités; ils se regardèrent comme les vengeurs de la nature outragée par un fanatisme atroce. « Je fis » renverser tous ces idoles, » dit Cortez dans une de ses lettres à l'empereur Charles-Quint; « je fis » nettoyer toutes les chapelles particulières où se » faisaient les sacrifices humains, et j'y plaçai des » images de Notre-Dame et d'autres saints. » Montézuma fut très-affecté de ce changement. Un des généraux du prince indien, qui avait des ordres secrets, ayant attaqué les Espagnols en trahison, Cortez se rend au palais, met à mort le général et emprisonne Montézuma. Ensuite il lui ordonne de se reconnaître publiquement vassal de Charles-Quint. Le prince obéit, et ajoute à cet hommage un présent de 600,000 marcs d'or pur, avec une quantité prodigieuse de pierreries. Cependant le gouverneur de Cuba, Velasquez, envoyait une ar-

mée contre son lieutenant, dont la gloire excitait sa jalousie. Cortez, aidé d'un renfort venu d'Espagne, défait et range sous ses drapeaux ces troupes qui venaient pour le détruire, et en profite pour apaiser la révolte des Mexicains contre Montézuma et les Espagnols, auxquels cet empereur parut s'être attaché de bonne foi. Les révoltés l'ayant assassiné, Guatimozin, son neveu et son gendre, s'empara de l'empire, eut d'abord quelques succès, et se défendit pendant trois mois, mais il ne put tenir contre l'artillerie espagnole. Cortez, après plusieurs combats livrés sur le lac et sur la terre ferme, prit la capitale de l'empire. Plus de 200,000 Indiens s'étaient soumis à lui dès la fin du siège. L'empereur, son épouse, ses ministres et ses courtisans tombèrent entre les mains du vainqueur en 1521. Les soldats n'ayant pas trouvé les trésors qu'ils espéraient, se mutinèrent, et mirent Guatimozin sur des charbons ardents pour le forcer à les découvrir. Cortez ne put l'empêcher dans ces premiers moments de fureur; mais il ne tarda pas d'arracher le prisonnier des mains de ses bourreaux. Robertson lui-même, quoique peu favorable à ce héros, lui rend ce témoignage. Cortez, maître absolu de la ville de Mexico, la rebâtit en 1529, dans le goût des villes de l'Europe. Le conquérant revint en Europe pour défendre ses biens contre le procureur-fiscal du conseil des Indes. Il suivait cette grande affaire à la cour d'Espagne, lorsque l'empereur partit pour la seconde expédition d'Afrique. Ce prince lui avait fait présent de la Vallée de Guaxaca au Mexique, érigée en marquisat, de la valeur de 150,000 livres de rente; mais, malgré ce titre et ses trésors, il fut traité avec peu de considération : à peine put-il obtenir audience. Un jour il fendit la presse qui entourait la voiture de l'empereur, et monta sur l'étrier de la portière; Charles lui demanda : *Qui êtes-vous ?* — *Je suis un homme*, lui répondit fièrement le vainqueur des Indes, *qui vous a donné plus de provinces que vos pères ne vous ont laissé de villes*. Il mourut dans sa patrie en 1554. Un historien aussi célèbre que véridique en a fait le portrait suivant : « Ame haute et pleine d'énergie, d'un courage et » d'une activité à l'épreuve de tous les travaux et » de tous les périls, d'une constance que tous les » obstacles ne faisaient qu'affermir, sans opiniâtreté » néanmoins et sans témérité, n'abandonnant rien » au hasard de tout ce qui était du ressort de la » prudence, à laquelle suppléait alors cet instinct » martial qui est un guide encore plus sûr; toujours » il prenait conseil, et jamais il ne se piqua de faire » prévaloir son avis, qu'il ne fût en effet le meilleur. Du reste il était d'un caractère doux, ou » vert, affable, d'une générosité qui captivait la » confiance et lui enchaînait tous les cœurs : plein » de gaieté dans le commerce ordinaire de la vie, insinuant et persuasif dans les conférences et les négociations, fertile en expédients, prompt à trouver des ressources, enfin rempli d'honneur, de probité, et plus encore de foi et de religion. Cortez fut, en un mot, tout ce que devait être le héros destiné à fonder et à cimenter le double empire d'une nouvelle Espagne et d'une nouvelle

» Eglise dans le nouveau monde. Quelque vive que » fut sa passion pour la gloire, à laquelle la soif de » l'or, si contagieuse de son temps, ne parut jamais » rien ôter, il témoigna beaucoup plus d'ardeur en- » core pour établir le règne de Jésus-Christ. » Il a paru sous son nom : *De insulis nuper inventis narrationes*, Cologne, 1532, in-fol. La meilleure *Histoire des conquêtes de Cortez* est celle de don Antoine de Solis, traduite de l'espagnol en français par Citri de la Guette, Paris, 1701, 2 vol. in-12, réimpr. en 1775. Le traducteur raconte sommairement dans sa préface les actions de Cortez, depuis qu'il s'était rendu maître du Mexique, jusqu'à sa mort. (*Voy.* aussi la préface qui est à la tête du *Fernand Cortez* de Piron.) Nous avons encore sur les exploits de Cortez trois lettres écrites par lui-même, traduites et publiées en 1778 par de Flavi-guy. Elles sont écrites d'une manière très-intéressante : on ne peut guère leur reprocher que quelques exagérations à l'égard de la magnificence et de la population du Mexique, effet naturel de la surprise dans un homme qui s'attendait à ne trouver qu'un désert et quelques hordes errantes. « La naï- » veté, dit l'éditeur, la modestie, la simplicité ca- » ractérisent ces lettres, attestent la vérité des traits » qui peignent ce conquérant ; il est clair qu'il n'a » pas songé à lui dans le récit des événements qu'il » décrit... On y retrouve partout la même ingé- » nuité, pas un mot de déclamation sur quelques » usages révoltants de Mexico, sur le culte meur- » trier de ses habitants, sur leurs infidélités et leurs » trahisons ; c'est toujours en courant et sans la » moindre apparence d'intérêt, qu'il touche ces dé- » tails presque imperceptibles dans sa relation. » Les gens impartiaux prendront un plaisir particulier à lire cette histoire guerrière, écrite par le héros même qui a dirigé et exécuté cette grande entre-prise. Malgré l'acharnement avec lequel les détracteurs des grands hommes ont outragé ce célèbre général, ils ne pourront s'empêcher d'applaudir à la révolution que ses armes ont opérée parmi les monstrueux peuples du Mexique. Il y a peut-être aujourd'hui dans cette contrée de l'Amérique moins d'habitants indigènes qu'il n'y en avait autrefois (1) ; mais ils ont une religion pacifique et bienfaisante ; ils ont des sentiments d'humanité, des mœurs, de la probité. Sacrifier quelques individus de la génération présente au bonheur de la génération future, est-ce donc un crime qui doive éternellement provoquer le courroux philosophique ? Les descendants du peuple odieux que Cortez a combattu, ne mangent plus de viandes humaines ; ils n'immolent plus leurs semblables à des monstres de bois ou d'or ; ils sont devenus hommes et chrétiens ; et Cortez n'eût-il fait que cela, il eût fait beaucoup. « Ce fut » la cause de la nature et de son auteur, du Dieu » créateur et père de tous les hommes, dit un his- » torien, que Cortez prétendit venger, quand il les

(1) Cela est très-douteux : les guerres destructives de ces peuples, leurs perfidies réciproques, l'usage habituel des poisons, leurs mœurs atroces, leur mollesse et leur brutale lubricité, la multitude des sacrifices humains, etc., étaient de terribles obstacles à la population, et ces obstacles ont cessé depuis l'abolition de cet empire d'horreur.

» vit immolés comme des brutes, et de préférence » aux brutes, sur les autels des démons : divinités » homicides, qui en pleine liberté prenaient leurs » délices à s'abreuver de sang humain, dans les té- » nèbres d'une superstition où ils régnaient presque » aussi absolument que dans celles de l'enfer. » (*Voy.* ATABALIPA, MONTEZUMA.)

CORTESE (Paul) naquit en 1465, à San-Ge-miniano en Toscane. Dès sa première jeunesse il s'appliqua à former son style sur la lecture des meilleurs auteurs de l'antiquité, et en particulier de Cicéron. Il avait à peine 23 ans quand il mit au jour un *Dialogue sur les savants de l'Italie*. Cette production élégante et utile pour l'histoire de la littérature de son temps est demeurée dans l'obscurité jusqu'en 1734, qu'Alexandre Politi l'a fait imprimer à Florence, in-4, avec des notes et la vie de l'auteur. Ange Politien, à qui il l'avait communiquée, lui écrivit « que cet ouvrage, quoique supérieur à » son âge, n'était point un fruit précoce. » On a encore de ce savant quelques *commentaires sur les livres des sentences*, 1540, in-fol., écrits en bon latin, mais souvent avec des termes profanes, qui dégradent la majesté de nos mystères : c'était la manie de son siècle, en particulier celle de Bembo, etc. On lui doit aussi un *Traité de la dignité des cardinaux*, plein d'érudition, de variété et d'élégance, suivant quelques auteurs italiens, et dénué de toutes ces qualités, suivant du Pin. Cortese mourut évêque d'Urbain en 1510. Sa maison était l'asile des muses et de ceux qui les cultivaient.

CORTESE (Grégoire), né à Modène en 1483, d'une ancienne famille, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et passa par toutes les charges. Il était dans le célèbre monastère de Lerins, dans lequel il avait fait renaitre la piété et le goût des lettres sacrées et profanes, lorsque Paul III l'honora de la pourpre en 1542. Cortese était digne de ce choix. Il mourut à Rome en 1548, laissant plusieurs écrits en vers et en prose. Les plus connus sont des *lettres latines*, Venise, 1573, in-8 ; recueil curieux, qui est un monument de ses liaisons avec les savants de son temps, et de son zèle pour le progrès des sciences. On y trouve des éloges de quelques gens de lettres, et des faits utiles à ceux qui écriraient l'histoire de son siècle.

CORTOIS DE PRESSIGNY (Gabriel), archevêque de Besançon, pair de France, naquit à Dijon, le 11 décembre 1745, d'une famille de magistrature. Il avait un frère aîné, Cortois de Balore, qui parvint comme lui à l'épiscopat, et monta sur le siège de Nîmes. Tous deux furent élevés, sous les yeux de leur oncle, Cortois de Quincey, évêque de Belley. L'abbé de Pressigny s'attacha à M. de la Luzerne, évêque de Langres, et devint son grand vicaire. Il fut pourvu, en 1780, de l'abbaye de Saint-Jacques, diocèse de Béziers, nommé, en 1785, à l'évêché de Saint-Malo, et sacré le 15 janvier 1786. Il siégea aux assemblées du clergé, des années 1780 et 1788. Lors des discussions touchant la constitution civile du clergé, il adhéra à l'*exposition des principes*, souscrite par les évêques du côté droit de l'assemblée constituante. Il adressa, en outre, deux lettres

pastorales aux fidèles de son diocèse; dans la première, datée de Quincey, le 24 avril 1791, le prélat leur enjoit de ne point reconnaître les nouveaux pasteurs qui se présenteront à eux en vertu de l'élection populaire. La deuxième lettre pastorale est datée de Chambéry, le 6 avril 1792; elle a pour objet d'ordonner la publication du bref de Pie VI, du 1^{er} mars, relatif aux affaires de l'église de France. De Chambéry, l'évêque de St.-Malo passa en Suisse avec son frère. Ils ne se quittèrent point tout le temps que leur exil dura, et résidèrent d'abord à Constance, puis à Landshut, en Bavière. C'est de là qu'ils revinrent en France, à la fin de 1800. L'un et l'autre avaient autorisé dans leur diocèse le serment de fidélité à la constitution républicaine de l'an 3. Ils donnèrent également leur démission entre les mains du pape, à l'occasion du concordat de 1802. Depuis lors ils vécurent tous deux dans la retraite. L'évêque de Nîmes mourut sous le gouvernement impérial; mais l'évêque de Saint-Malo vit la restauration, et, depuis cette époque, il prit une part active et importante aux affaires de l'église de France. Il fut d'abord membre d'une commission d'évêques et d'autres ecclésiastiques, nommée pour s'occuper de cet objet; au mois de juillet 1814, il fut envoyé à Rome, en qualité d'ambassadeur de France; mais une foule d'obstacles empêchèrent l'ancien évêque de parvenir à un résultat définitif, et le prélat fut rappelé, en 1816, en France. Il fut créé pair, par ordonnance du 20 avril de la même année, et désigné, l'année suivante, pour le siège archiepiscopal de Besançon, dont il ne put prendre possession que le 31 octobre 1819. Cortois de Pressigny y succédait à Lecoz, ancien évêque constitutionnel, et son administration fut dirigée dans des principes fort différents de ceux de son prédécesseur. Dans la chambre des pairs, il prit part à l'opposition des évêques contre le système ministériel de 1819. Il signa, le 10 mai, avec ses collègues, une protestation contre le rejet de l'amendement, tendant à introduire dans la loi concernant les pénalités de la presse, la mention expresse de la répression des outrages faits à la religion. Quelque temps après, l'archevêque de Besançon publia un écrit intitulé : *Le placement de l'argent à intérêt distingué de l'usure*, Lyon, 1821, in-8, de 29 pages. C'est une réponse à une consultation d'un membre de la chambre des députés. Le prélat s'y déclare formellement pour la légitimité du prêt à intérêt, renfermé dans les limites légales. Disciple du cardinal de la Luzerne, l'un des plus savants défenseurs de la même doctrine, il voulut encore donner ses soins à la publication d'un grand ouvrage laissé par ce prélat, sur le même sujet, publié à Dijon, 1822-23, 6 vol. in-8, après sa mort, et qui a pour titre : *Dissertation sur le prêt de commerce*. En 1821, l'affaiblissement de la santé de l'archevêque de Besançon lui fit désirer d'avoir un coadjuteur (M. de Villefrancon), qui lui a succédé depuis. M. de Pressigny est mort à Paris, le 2 mai 1823, âgé de 78 ans.

CORVETTO (Louis-Emmanuel, comte de),

ministre des finances de France, né à Gènes, d'une famille bourgeoise, le 11 juillet 1756, était avocat à Savone, lorsqu'éclata dans sa patrie la révolution du mois de mai 1797, qui plaça l'état de Gènes sous l'influence des principes de la révolution française. Il fit d'abord partie du gouvernement provisoire de la nouvelle république ligurienne, et devint successivement membre du conseil des Anciens, puis du Directoire exécutif. La voie du sort l'ayant fait sortir de cette dernière assemblée en 1799, il fut appelé à la cour de cassation et chargé des fonctions honorables d'avocat des pauvres. Lorsque les Français, repoussés de l'Italie par Souwarow, se réfugièrent dans Gènes, Corvetto y était ministre des affaires étrangères; il fut nommé commissaire général près de Masséna, dont il sut gagner la confiance par son esprit souple et insinuant. Sa conduite durant le blocus et la capitulation de cette ville lui mérita la reconnaissance de ses concitoyens; et lorsqu'après la journée de Marengo, les Français rentrèrent dans Gènes, il fut nommé membre du gouvernement provisoire et de la consulte législative. Des biographes ont rapporté qu'il refusa la dignité de doge, soit à cause de la médiocrité de sa fortune, soit pour ne point choquer les usages de son pays, qui réservaient cette dignité aux familles nobles. Il accepta les fonctions de directeur de la banque St.-Georges, et il remplissait encore cette place lors de la réunion de la Ligurie à la France, réunion qu'il eut le tort d'aider à consommer. Napoléon l'appela en 1805 au conseil d'état de l'empire, et le nomma en un même jour, par un double brevet, chevalier et officier de la légion d'honneur. Corvetto vint à Paris en 1806, et travailla de concert avec MM. Beugnot et Begouen à la rédaction du code de commerce. Le crédit dont il jouissait continua de s'accroître, et il devint successivement comte de l'empire, commandant de la légion d'honneur et chevalier de la couronne de fer. Chargé, en 1811, de recueillir les moyens justificatifs des détenus politiques dans les diverses prisons d'état, il en fit mettre plusieurs en liberté. En 1814, après la première restauration, son nom fut maintenu sur le tableau des conseillers d'état, et il présida le comité des finances. Durant les cent-jours, Corvetto se laissa porter au conseil-d'état impérial, mais s'abstint d'y siéger et ne reprit ses fonctions qu'après la seconde rentrée du roi. Il succéda, en septembre 1815, au baron Louis au ministère des finances, et se conduisit avec sagesse et prudence dans ces temps difficiles, quoique divers reproches se soient élevés contre ses opérations. Le comte Corvetto, dont la santé s'altérait progressivement, donna sa démission à la fin de 1818. Louis XVIII le fit ministre d'état, membre du conseil privé, grand-croix de la légion d'honneur, et lui concéda, avec une gratification de 50,000 fr., la jouissance du pavillon de la Muette à Passy. L'ex-ministre se rendit ensuite à Gènes, où il est mort le 13 mai 1821, à l'âge de 65 ans, dans des sentiments très-religieux. Les emplois éminents dont il avait été chargé ne l'avaient pas enrichi. Louis XVIII accorda une pension à sa veuve.

CORVIN. (Voy. HUNIADE, et MATHIAS CORVIN.)

CORVISART DES MARETS (Jean-Nicolas), célèbre médecin de la faculté de Paris, naquit en 1755 à Dricourt, canton de Vouziers (Champagne). Son père Pierre Corvisart, avocat et procureur au parlement de Paris, ne put jamais le décider à embrasser sa profession. Après des études brillantes, le jeune Corvisart se fit recevoir docteur-régent de la faculté de Paris, et bientôt après il fut nommé médecin des pauvres de la paroisse de Saint-Sulpice, puis professeur-adjoint dans la chaire d'anatomie fondée à Paris par Antoine Petit. En 1788, il succéda à Desbois de Rochefort, dans la place de médecin de l'hospice de la Charité; il y enseigna la médecine clinique comme son prédécesseur; et il le fit avec tant de succès, qu'on le regarde comme le fondateur de ce genre d'enseignement en France. En 1795, lorsqu'on fonda l'école de santé, qui depuis fut appelée l'école de médecine, il y fut le 1^{er} professeur de clinique interne, et peu de temps après il obtint la chaire de médecine du collège de France. Le 1^{er} consul nomma Corvisart son médecin, et depuis cette époque celui-ci conserva un attachement sans bornes à Bonaparte, qui lui donna le titre de baron et la croix d'officier de la légion d'honneur. En 1811, Corvisart fut nommé membre de l'Institut, et en 1821 membre honoraire de l'académie royale de médecine à sa fondation. Il mourut la même année. On lui doit en grande partie les progrès que la médecine d'observation et l'anatomie pathologique ont faits à cette époque en France. Dès son début dans la pratique de la médecine et de la chirurgie, il se fit remarquer par les plus heureuses dispositions, et bientôt après par les plus rares connaissances. Il fut le disciple et l'ami de Desault, de Le Clerc, d'Antoine Petit, de Desbois de Rochefort. Comme démonstrateur et comme praticien, il avait une réputation européenne, et il la méritait. On a dit de lui qu'il avait le génie de la médecine, et ses contemporains l'ont appelé l'*Hippocrate français*. Corvisart n'était pas seulement instruit dans son art, il était encore très-versé dans la connaissance des poètes anciens et modernes; il possédait Homère, Virgile, Horace, et d'autres encore qu'il aimait à citer, ce qu'il faisait toujours avec justesse et à propos. Une circonstance de sa vie que l'on ne peut passer sous silence, c'est qu'il fut l'un des premiers à ne point porter la perruque que l'on regardait alors encore comme aussi nécessaire à la pratique de la médecine que le diplôme de docteur, et que la place de médecin de l'hôpital, fondée par M^{me} Necker, lui fut refusée uniquement parce qu'il ne voulut point s'astreindre à cet usage bizarre, que cette dame voulait lui imposer. Corvisart pensait qu'un médecin devait à la science les observations qu'il avait faites pendant sa pratique, et qu'il ne devait pas en mourant emporter les connaissances que l'expérience lui avait fait acquérir. C'est dans ce but qu'il fit quelques ouvrages, dont les principaux sont : la *Traduction des aphorismes sur la connaissance et la cure des fièvres*, de Stoll, ouvrage traduit en anglais par C. H. Hebb, avec le texte, Paris, 1797, in-8; *Notice*

sur Bichat, 1802, in-8; *Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur, et des gros vaisseaux*, Paris, 1818, in-8, 7 fr.; *Nouvelle méthode pour connaître les maladies internes de la poitrine par la percussion de cette cavité*, traduite du latin d'Awenbrugger, avec un commentaire du traducteur, 1808, in-8; *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis chronicis, excerpti ex Hermano Boerhaave*, 1802, in-8. Il a été l'éditeur du *Cours de matière médicale de Desbois de Rochefort*, 1785, 3 vol. in-8, et il a placé à la tête de l'ouvrage un éloge de l'auteur.

CORYATE (Thomas), né à Oldcombe dans le comté de Sommerset, en 1577, voyagea pendant toute sa vie, et mourut à Surate en 1617. Il a laissé des *observations sur les pays qu'il a parcourus* (en anglais), London, 1776, 3 vol. in-8, fig., 21 à 24 fr.; l'édition de 1611, in-4, est rare.

COSIMO (André et Pierre), peintres italiens, dont le premier excellait dans le clair-obscur, et l'autre dans les compositions singulières. L'esprit de celui-ci, fécond en idées extravagantes, le faisait suivre de tous les jeunes gens de son temps, pour avoir des sujets de ballets et de mascarades. Il apportait une si grande application au travail, qu'il oubliait très-souvent de prendre ses repas. André del Sarto fut un de ses élèves. Il mourut en 1521, à 80 ans, des suites d'une paralysie.

COSIN (Jean), né à Norwick en 1595, principal du collège de Saint-Pierre à Cambridge, ensuite évêque de Durham, mort en 1672, jouit d'une grande faveur auprès de Charles I^{er} et de Charles II, et il la mérita. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont : un *Traité sur la transsubstantiation*, Londres, 1675, in-8; une *Histoire du canon des livres de l'Ecriture sainte*, en anglais, Londres, 1683, in-4; un petit *Traité latin des sentiments et de la discipline de l'église anglicane*, publié en 1707, avec la vie de l'auteur par Smith.

COSME I^{er}, grand-duc de Toscane, de la maison de Médicis, se rangea du côté de l'empereur Charles-Quint contre les Français, après avoir tâché en vain de rester neutre. Ce prince l'en récompensa, en joignant au duché de Toscane Piombino, l'île d'Elbe et d'autres domaines. Il obtint quelque temps après du pape Pie V le titre de *grand-duc*. Il aima les savants, les attira auprès de lui, et fonda pour eux l'université de Pise. Il mourut en 1574, âgé de 55 ans, après avoir gouverné avec autant de sagesse que de gloire. Ce prince avait institué en 1562 l'ordre militaire de Saint-Etienne.

COSME II, grand-duc de Toscane, fils et successeur de Ferdinand I^{er}, prince doux, libéral et pacifique, mourut en 1620. Le commerce avait rendu la Toscane florissante, et ses souverains opulents. Ce prince fut en état d'envoyer 20,000 hommes au secours du duc de Mantoue, contre le duc de Savoie, en 1613, sans mettre aucun impôt sur ses sujets : exemple rare chez les nations puissantes. Il secourut aussi l'empereur Ferdinand II, de son argent et de ses troupes. Florence, alors rivale de Rome, attirait chez elle la même foule d'étrangers,

qui venaient admirer les chefs-d'œuvre antiques et modernes dont elle était remplie.

COSME III, fils et successeur de Ferdinand II, dans le duché de Toscane, suivit de près la conduite sage et mesurée de son père. Il sut se faire respecter de ses voisins et aimer de son peuple. Il mourut en 1723, après un règne heureux et tranquille de 54 ans.

COSME l'Egyptien ou *Indicopleutes*, moine du 16^e siècle, voyagea en Ethiopie, et composa une *Topographie chrétienne*. Le P. de Montfaucon l'a donnée en grec et en latin, dans sa nouvelle *Collection des écrivains grecs*, 1706, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage peut être de quelque utilité aux géographes.

COSME (Jean, dit le frère), BASEILHAC, né en 1703, dans le diocèse de Tarbes, d'une famille qui exerçait la chirurgie, y prit les premiers éléments de son art, qu'il alla étudier ensuite à Lyon et à Paris. Il s'attacha à l'abbé de Lorraine, évêque de Bayeux, et fut chargé du soin de l'hôpital de cette ville. A la mort du prélat, la piété et l'amour de la retraite le déterminèrent à entrer chez les feuillants en 1729; mais il ne fit profession qu'en 1740. Déchargé des soins temporels et de projets de fortune, il s'appliqua particulièrement à soulager les pauvres. Si quelques personnes riches se croyaient obligées de récompenser son zèle et ses services, il employait ce qu'il recevait pour secourir les indigents. C'est avec ces secours qu'il forma en 1753 un hospice, où il recevait les pauvres, et les étrangers qui n'avaient pas le moyen de subir en ville les opérations chirurgicales. Il s'est rendu célèbre par l'invention de son lithotome, et par les secours désintéressés qu'il a apportés pendant le cours d'une longue vie, aux personnes affligées d'une des plus cruelles maladies qui affligent l'humanité. Il en délivra l'illustre archevêque de Paris, Christophe de Beaumont; mais il fut moins heureux à l'égard du maréchal de Mury. Cosme mourut à Paris en 1781. A sa mort on vit combien il avait de droits à la reconnaissance des pauvres. La porte du cloître fut trois fois enfoncée par une foule de malheureux qui venaient pleurer sur son cercueil. On lui doit : *Recueil des pièces importantes, concernant la taille par le lithotome*, 2 vol. in-12, fig.; *Nouvelle méthode d'extraire la pierre*, Paris, 1779, in-12, fig. Cambon a publié son *éloge historique avec des détails sur les instruments qu'il a inventés ou perfectionnés*, 1781, in-8.

COSNAC (Daniel de), d'une ancienne famille du Limousin, fit paraître dès son enfance beaucoup de vivacité, de pénétration et de talents pour les affaires. Il s'attacha à Armand, prince de Conti, et eut part à la négociation de son mariage avec la nièce du cardinal Mazarin. Peu de temps après, il fut nommé évêque de Valence, et de Die, diocèses qui étaient alors unis. Louis XIV le nomma à l'archevêché d'Aix en 1687, lui donna l'abbaye de Saint-Riquier, diocèse d'Amiens, en 1695, et le fit commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1701. Il eut des démêlés avec les religieux et les religieuses de son diocèse, pour la visite qu'il prétendait faire dans leurs églises, et Rome ne lui fut pas

favorable, non plus que le conseil du roi. Il mourut à Aix en 1708, dans sa 81^e année, étant alors le plus ancien prélat du royaume. On lui fit cette épitaphe ironique : *Requiescat ut requievit*. Il laissa des sommes considérables, qu'il aurait pu répandre sur les pauvres de son diocèse. Le maréchal de Tessé a composé l'*histoire* de cet archevêque.

COSPÉAN (Philippe), natif de Mons en Hainaut en 1568, docteur de Sorbonne, successivement évêque d'Aire, de Nantes et de Lisieux, avait été disciple du célèbre Juste-Lipse. Ce fut un des meilleurs prédicateurs de son temps, et un des premiers qui retrancha dans les sermons, les citations d'Homère, de Cicéron et d'Ovide, pour y substituer celles de la Bible, de saint Augustin. Il mourut en 1646. On a quelques ouvrages de ce prélat. Il publia en 1622 une *lettre apologétique pour le Cardinal de Bérrulle contre les armes*, offensés de ce que l'instituteur de l'Oratoire s'était chargé de la direction des carmélites.

COSSART (Gabriel) naquit à Pontoise en 1615. Il entra chez les jésuites et professa la rhétorique à Paris avec beaucoup de succès. Après l'avoir enseignée 7 ans, il se joignit au P. Labbe, qui avait commencé une *Collection des conciles*, beaucoup plus ample que les précédentes. Son collègue étant mort lorsqu'on imprimait le onzième volume, il continua seul ce grand ouvrage qui parut en 1672 en 18 vol. in-fol. Outre cette savante compilation, on a de lui des *harangues* et des *poésies*, publiées en 1675, et réimprimées à Paris, en 1723, in-12. Le P. Cossart peut passer pour un des meilleurs poètes et orateurs que les collèges des jésuites aient produits. Santeuil, dont il avait été le régent, pleura sa mort par une élogie pleine de sentiments et d'images, qui est une des meilleures pièces de ce poète. Le célèbre Huet lui fit cette épitaphe :

Qui blandi studiis Cossartus floruit ott,
Et tot inexhausto pectore clausit opes :
Ille per humanas, inquit, sat lusinus artes,
Jam divina libet visere, terra vale.

Il mourut à Paris en 1674.—Il ne faut pas le confondre avec un rimailler de même nom, dont nous avons le *Brasier spirituel* en vers, 1607, in-12 : ouvrage que les curieux recherchent à cause de sa singularité.

COSSART (Laurent-Joseph), curé de Wimille, diocèse de Boulogne, naquit en 1753 à Cauchy-la-Tour, près Lillers, fut élève du séminaire des Trente-Trois à Paris, puis, après y avoir reçu les ordres, il entra au grand séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, comme maître de conférences de théologie. Après avoir été ensuite supérieur du séminaire de Saint-Marcel où il rétablit l'ordre, il fut nommé curé de Wimille. Il occupait cette place lorsqu'il fut député par le clergé aux états généraux d'où il fut forcé de se retirer pour se réfugier dans les Pays-Bas. Obligé de changer plusieurs fois d'asile, il finit par s'établir dans une campagne auprès de Munster, où il avait fondé un pensionnat qui a fourni d'excellents sujets. Dans toutes les circonstances de sa vie, Cossart fit preuve de la plus grande piété, d'un mérite éminent, et d'un zèle à

toute épreuve. Pendant l'exil surtout, il fut de la plus grande utilité à ses compagnons de malheur dont ses divers écrits dirigèrent la conduite dans des circonstances difficiles. On lui doit le *Miroir du clergé*, ouvrage qu'il fit avec l'un de ses amis, Munster, 1799, 2 vol. in-8; Lyon, 1824, 2 vol. in-12, 4 fr.; ce livre est très-utile pour ceux qui aspirent à l'état ecclésiastique, comme pour ceux qui y sont entrés; il y est traité de tout ce qui concerne la vocation, comme aussi des devoirs du prêtre et du curé. L'idée de cet ouvrage lui fut suggérée par un manuscrit que lui communiqua son collaborateur, et qui avait pour titre : *Examen de conscience pour les prêtres*. Il avait travaillé en Allemagne avec Cocatrix à l'ouvrage intitulé : *la Science du confesseur*, impr. à Lille, 1830, 5 vol. in-12, 6 fr. Cossart est mort à Munster en 1802.

COSSE (Charles de), plus connu sous le nom de maréchal DE BRISSAC, né en 1505, d'une maison très-illustre, s'attacha uniquement aux armes, pour lesquelles la nature l'avait fait naître. Il servit d'abord avec beaucoup de succès dans les guerres de Naples et de Piémont. Il se signala ensuite au siège de Perpignan en 1541, en qualité de colonel de l'infanterie française. Il y fut blessé d'un coup de pique, après avoir repris sur les ennemis, lui septième, l'artillerie dont ils s'étaient emparés. Le dauphin, Henri de France, témoin de son courage, dit hautement « que s'il n'était le dauphin de France, » il voudrait être le colonel Brissac. » Devenu colonel général de la cavalerie légère de France, il remplit ce poste avec tant de distinction, que les premiers gentilshommes du royaume, et les princes mêmes, voulaient apprendre le métier de la guerre à son école. En 1543, l'empereur Charles-Quint ayant attaqué Landrecies, Brissac y jeta du secours par trois fois, et vint joindre, malgré les efforts des ennemis, François I^{er}, qui était alors avec son armée près de Vitri. Ce monarque, après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse, le fit boire dans sa propre coupe, et le créa chevalier de son ordre. Après plusieurs autres belles actions, récompensées par la charge de grand maître de l'artillerie de France, Henri II l'envoya en qualité d'ambassadeur à l'empereur pour la paix. Il s'y montra bon politique, comme il avait paru excellent capitaine dans la guerre. Ses services lui méritèrent le gouvernement du Piémont, et le bâton de maréchal de France en 1550. Arrivé à Turin, il rétablit la discipline militaire, réforma les abus, et apprit aux soldats à obéir. Le maréchal de Brissac secourut ensuite les princes de Parme et de La Mirandole, contre Ferdinand de Gonzague et le duc d'Albe, généraux des ennemis. De retour en France, il fut fait gouverneur de Picardie, servit utilement contre les calvinistes, et mourut à Paris, en 1563. Brissac était petit, mais d'une figure extrêmement délicate. Les dames de la cour ne l'appelaient que *le beau Brissac*.

COSSE (Artus de), frère du précédent, maréchal de France comme lui, défendit contre l'empereur Charles V en 1552 la ville de Metz, dont il avait le gouvernement, et partagea la gloire de sa

délivrance avec le duc de Guise. Il fut élevé ensuite à la charge de grand panetier de France, et de surintendant des finances, et reçut le bâton de maréchal en 1567. « Il avait la tête aussi bonne que » le bras, dit Brantôme, encore qu'aucuns lui » donnèrent le nom de *maréchal des Bouteilles*, » parce qu'il aimait quelquefois à faire bonne chère, » rire et gaudir avec ses compagnons; mais pour » cela sa cervelle demeurerait fort bonne et saine. » Il se trouva à la bataille de Saint-Denis, et à celle de Montcontour en 1569. Défait par les calvinistes l'année d'après au combat d'Arnai-le-duc, il vengea cet affront au siège de La Rochelle en 1573, et empêcha le secours d'y entrer. Il mourut dans son château de Gonnor en Anjou, l'an 1582, honoré par Henri III du collier de ses ordres.

COSSE (Philippe de), frère d'Artus de Cossé, évêque de Coutances, grand aumônier de France, mort en 1548, était très-habile dans les belles-lettres et la théologie. Il aimait et protégeait les savants. Ce fut à sa persuasion que Louis Le Roi écrivit la vie de Budé.

COSSE (Timoléon de), appelé le comte DE BRISSAC, grand fauconnier de France, colonel des Bandes de Piémont, était fils du maréchal de Brissac. Il se montra digne de son père par sa valeur, sa sagesse, et par son amour pour les lettres et les sciences. Son mérite lui aurait procuré les plus hautes dignités, s'il n'eût été malheureusement tué d'un coup d'arquebuse au siège de Mucidan dans le Périgord, en 1569, à 26 ans.

COSSE (Charles de), fils puîné de Charles de Cossé, hérita de son courage. Il fut duc DE BRISSAC, pair et maréchal de France. Il remit Paris, dont il était gouverneur, au roi Henri IV, le 22 mars 1594. Il mourut à Brissac en Anjou l'an 1621. Louis XIII avait érigé cette terre en duché-pairie l'année précédente, en considération de ses services.

COSTADONI (Jean-Dominique), l'un des plus savants religieux camaldules, naquit à Venise en 1714. Sa famille faisait un riche commerce. Costadoni aimait mieux renoncer à la fortune qui l'attendait dans le monde, et embrasser l'état monastique. Après avoir fait de bonnes études dans un collège des jésuites, il prit à l'âge de 16 ans l'habit religieux au monastère de Saint-Michel près Murano. Il y trouva d'habiles professeurs, sous lesquels il fit avec le plus grand succès ses cours de philosophie et de théologie. En 1737, il commença à se faire connaître par une lettre critique *sopra alcuni sentimenti espressi nell' eloquenza italiana da monsignor Giusto Fontanini, intorno a certi scrittori camaldolesi*. Il travailla pendant 18 ans à l'étude des antiquités avec le P. Mittarelli, et coopéra au grand ouvrage de ce savant religieux, intitulé : *Annales camaldulenses*. On a de lui : *Osservazioni sopra un' antica tavola greca, in cui è racchiuso insigne pezzo della croce di Giesu-Cristo, la quale conservasi nel monistero di San-Michele di Murano*. Cette dissertation est insérée dans le 39^e vol. du Recueil de Calogera ; *Dissertatio epistolaris in antiquam sacram eburneam tabulam*, insérée aussi dans le recueil cité, tom. 40 ; *Dissertazione sopra il pesce come sim-*

bolo degli antichi cristiani, même recueil, tom. 41; *Osservazioni intorno alla chiesa cattedrale di Torcello, ed alcune sue sacre antichità*, Venise, 1750, in-4, même recueil, vol. 43; *Lettera al signor abb. Lami, sugli Annali camaldolesi, e sulle varie congregazioni degli eremiti camaldolesi*, insérée dans les *Novelle letterarie di Firenze*, tom. 26; *Avisi ed istruzioni pratiche intorno a' principali doveri de' regolari*, Faenza, 1770, réimpr. à Venise, 1771; *Lettere consolatorie di un solitario, intorno alla vanità delle cose del mondo*, etc., Venise, 1775; des *Lettrés sur des questions théologiques*, Venise, 1773-1781, réimpr. par l'ordre de l'impératrice Marie-Thérèse, Venise, 1787. Le P. Costadoni mourut à Venise en 1785. L'abbé Fortuné Mandelli a publié des *Mémoires* sur sa vie.

COSTANZO (Angelo di), seigneur de Cantalupo, né en 1507 à Naples, mit au jour l'*Histoire de cette ville*, en italien, Aquila, 1582, in-fol., 10 à 15 fr. Cette première édition, rare même en Italie, s'étend depuis l'an 1250 jusqu'en 1489, c'est-à-dire depuis la mort de Frédéric II, jusqu'à la guerre de Milan, sous Ferdinand I^{er}. Elle a été réimpr. à Naples, 1735, in-4, et à Milan en 1805, 3 vol. in-8. Costanzo égayait, par la culture de la poésie latine, la sécheresse de l'histoire. Il réussit dans l'une et dans l'autre. Il imagina pour le sonnet une tournure particulière, qui lui donna plus de grâce. On a recueilli ses vers italiens, Padova, 1750, in-8, 4 à 5 fr. Il mourut vers l'an 1591.

COSTAR (Pierre), fils d'un chapelier de Paris, naquit en 1603. Son vrai nom était *Costaud*; mais le trouvant peu propre à l'harmonie de la poésie, il le changea en celui de Costar. Il se plaisait dans les querelles littéraires, et défendit avec chaleur Voiture contre Girac. Il avait fait à tête reposée un répertoire de lieux communs, où il trouvait en sortant de chez lui toutes les saillies qu'il devait étaler chez les autres. Ce pédant petit-maître, quoique bachelier de Sorbonne et prêtre, était un des oracles de l'hôtel de Rambouillet, et même de quelques ruelles. Il mourut en 1660. On a de lui, outre la *Défense de voiture*, un *Recueil de lettres*, 1658-59, 2 vol. in-4, 6 fr., la plupart chargées de grec et de latin, presque toutes inutiles, pleines de phébus et de galimathias.

COSTARD (George), savant ministre anglican, orientaliste et astronome distingué, naquit vers 1710. Il fut d'abord ministre évangélique à Islip dans le comté d'Oxford, puis vicaire en Twickenham dans celui de Middlesex. Il est mort en 1782, après avoir publié des *dissertations sur quelques psaumes, sur Job, et sur diverses parties de l'Ecriture sainte*. On a encore de lui une *Histoire de l'astronomie*, 1767, in-4, et une *lettre contenant des remarques sur la préface du code des lois des Gentous*, où il combat l'antiquité attribuée à ce code. Il a aussi inséré plusieurs articles dans les *Transactions philosophiques*, et publié une 2^e édition de l'ouvrage du docteur Hyde, *Historia religionis veterum Persarum*.

COSTARD (Jean-Pierre), libraire et littérateur

à Paris, né en 1743, dissipa une fortune considérable par une conduite peu réglée et par de fausses spéculations. Il s'adonna aux lettres et à la poésie. Forcé de quitter le commerce en 1788, il fit paraître quelques-uns de ses ouvrages qui n'augmentèrent ni son aisance ni sa réputation. Il traîna toujours une existence malheureuse qui se termina à l'hospice de Bicêtre, en 1814. On a de lui : *Lettre de Caïn, après son crime, à Méhala, son épouse*, 1765, et *Lettre de lord Welfort à milord Dorton*, ainsi que quelques autres opuscules qu'il a réunis en un vol. in-12, sous le titre de *Lettrés en vers et Opuscules poétiques*, 1789; *Amusements dramatiques*, 1770, in-8; *L'Âme d'un bon roi, ou Choix d'anecdotes et pensées de Henri IV*, 1776, in-8; le *Génie du pontife, ou Anecdotes et pensées de Clément XIV*, 1775, in-8; *Manuel de la bonne compagnie*, Paris, 1803, in-8, 3^e édition, 1818, in-18; le *Flambeau de la sagesse et de la religion*, Paris, 1805, in-12; *L'Ecole du monde ouverte à la jeunesse*, 1805 et 1806, in-12; le *Louvre, Louis XV et sa cour*, 1807, in-12; *L'Homme de bonne compagnie*, in-12; *Ecole de l'urbanité française, ou Entretiens d'un père avec ses enfants sur l'usage du monde*, Paris, 1810, in-12. Il a aussi travaillé au *Dictionnaire universel, historique et critique des mœurs*. Plusieurs de ces ouvrages se ressentent de la précipitation avec laquelle ils ont été composés.

COSTE (Hilarion de), ministre de Paris, disciple du P. Marsenne, et allié par sa mère de saint François de Paule, naquit en 1595, et mourut en 1661. C'était un homme d'une grande piété et d'une lecture immense, mais compilateur crédule, écrivain diffus et ennuyeux. On a de lui : les *Eloges et les vies des reines, des princesses et des dames illustres en piété, en courage et en doctrine, qui ont fleuri de notre temps et du temps de nos pères*, Paris, 1647, 2 vol. in-4, 8 fr.; *Histoire catholique*, où sont décrites les vies des hommes et des dames illustres des 16^e et 17^e siècles, Paris, 1625, in-fol., 10 f.; les *Eloges des rois et des enfants de France qui ont été dauphins*, ibid., 1643, in-4; la *Vie du P. Mersenne*, in-8. Ce n'est proprement qu'un éloge de ce savant religieux, fait pour servir de mémoires à ceux qui voudraient écrire plus amplement sa vie; le *Portrait en petit de saint François de Paule*, ibid., 1655, in-4; la *Vie de François Le Picard, ou le parfait ecclésiastique*, avec les éloges de 40 autres docteurs, ibid., 1658, in-8; ouvrage curieux et recherché. On trouve à la fin les preuves de cette histoire, tirée de différents auteurs. Il suivait cette méthode dans presque tous ses ouvrages; et c'est ce qui le fait rechercher par quelques savants; la *Vie de Jeanne de France, fondatrice des Annonciades*.

COSTE (Pierre), né à Uzès en 1668, réfugié en Angleterre, mort à Paris en 1747, a laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont : les *traductions de l'Essai sur l'entendement humain de Locke*, Amsterdam, 1736, in-4, et Trévoux, 4 vol. in-12; de l'*Optique de Newton*, in-4; du *Christianisme raisonnable de Locke*, 2 vol. in-8; une édition

des *Essais de Montaigne*, avec des remarques, 3 vol. in-4, et 10 in-12; une édition de *La Fontaine*, avec de courtes notes au bas des pag. in-12; la *Défense de La Bruyère* contre le chartreux d'Argonne, caché sous le nom de *Vigneul Marville*; ouvrage verbeux, dont a chargé très-mal à propos la plupart des éditions des *Caractères de Théophraste*; la *Vie du grand Condé*, in-4 et in-12, assez exacte, mais froide. Coste était un éditeur souvent minutieux, et un écrivain médiocre; mais il mettait de l'attention dans tout ce qu'il faisait.

COSTE (N.), écrivain de Toulouse, mort en 1759, est auteur de deux ouvrages : *Dissertation sur l'antiquité de Chaillot*, 1736, in-12; *Projet d'une histoire de la ville de Paris sur un plan nouveau*, 1739, in-12. Son but dans ces deux ouvrages est de ridiculiser le goût outré de l'érudition; mais c'est un mal dont ce siècle est tellement guéri qu'il est pleinement atteint du mal contraire.

COSTE (Jean-François), premier médecin des armées françaises et médecin en chef de l'hôtel des Invalides, naquit en 1741 à Villebois (Ain), suivit les leçons de Petit, et alla prendre à Valence le bonnet de docteur. En 1763, il fut chargé de traiter l'épidémie qui désolait le pays de Gex; ses soins ne furent point inutiles : Voltaire le remarqua et le recommanda au duc de Choiseul, qui le nomma médecin de l'hôpital militaire de Versoix, puis de celui de Nancy en 1772, et enfin de celui de Calais où il resta jusqu'en 1780. Alors il reçut le brevet de premier médecin de l'armée française envoyée en Amérique : là il déploya un talent qui n'échappa point à l'attention de Washington et de Franklin. Après avoir reçu de ces illustres fondateurs de la liberté américaine les témoignages les plus flatteurs, il revint en France où il obtint une pension de 3,000 liv., et le titre de médecin de la marine. Il fut nommé en 1784 médecin consultant des camps et armées, en 1785 inspecteur des hôpitaux, en 1788 membre du conseil de santé. Il résidait alors à Versailles : il fut choisi pour maire de cette ville en 1790, et pendant deux ans, il en remplit les fonctions, non sans peine dans les circonstances difficiles où l'on se trouvait alors. Depuis il a été chargé d'importantes missions, soit à l'intérieur, soit en Allemagne, en Italie, en Angleterre. Pendant 50 ans qu'il a consacré au service de santé, son zèle ne s'est jamais ralenti : une carrière aussi longue que la sienne est un véritable bienfait pour l'humanité. Aussi l'a-t-on placé à juste titre au premier rang des médecins militaires. Il était le premier médecin des armées de Bonaparte, membre du conseil de santé militaire et médecin en chef de l'hôpital des Invalides. Louis XVIII lui conserva ses emplois : il lui donna en outre le cordon de St.-Michel et celui de commandant de la légion d'honneur : Coste est mort à Paris en 1819. Ses principaux ouvrages sont : deux *Mémoires sur l'épidémie de Gex*, 1763, in-8; *Essai sur les moyens d'améliorer la salubrité de la ville de Nancy*, Nancy, 1774, in-8; du *Genre de philosophie propre à l'étude et à la pratique de la médecine*, 1774, in-8;

des *Avantages de la philosophie relativement aux belles-lettres*, 1774, in-8; *OEuvres du docteur de Méad*, trad. de l'angl. et du lat., Bouillon, 1774, 2 v. in-8; *Physiologie des corps organisés*, trad. du lat. de Necker, 1775, in-8; *Essai botanique, chimique et pharmaceutique sur la substitution des substances indigènes aux exotiques*; *Compendium pharmaceuticum militaribus Gallorum nosocomis in orbe novo boreali adscriptum*, Newport, 1780, in-12; du *Service des hôpitaux militaires rappelé aux vrais principes*, Paris, 1790, in-8; *Vues générales sur les cours d'instructions dans les hôpitaux militaires*, 1796; *Notice sur les officiers de santé morts à l'armée*, Augsburg, 1806, in-12; de la *Santé des troupes*, 1806, in-8, les *Eloges* de Pierrot et Cupers, et plusieurs *Lettres*, *Mémoires* et *Instructions* sur les différentes branches du service de santé militaire, composés la plupart par ordre du ministre de la guerre. Il a aussi fourni quelques articles au *Dictionnaire des sciences médicales*.

COSTE (Claude-Louis), né à Besançon en 1762, et mort au mois de mai 1834 dans la même ville, exerça d'abord la profession d'avocat; nommé plus tard bibliothécaire de l'école centrale, il se démit en 1810 de cet emploi pour succéder à son père dans la charge de receveur des hospices, et s'occupa jusqu'au dernier moment de travaux littéraires, auxquels il dut une réputation justement méritée de goût et d'érudition. Coste était membre de l'académie de Besançon, au rétablissement de laquelle il concourut en 1806, avec beaucoup d'activité, et qui déjà 20 ans auparavant lui avait décerné le prix d'éloquence sur cette question : *Comment la rivalité des nations peut-elle devenir le principe de leur grandeur respective?* On a de lui : *Eloge historique de François-Nicolas-Eugène Droz*, 1807; *Essai sur l'origine et les progrès de la langue française*, traduit en italien par le P. Muratori, religieux servite qui le fit imprimer à Venise avec les deux textes en regard, 1808; *Lettres sur l'origine des dyptiques consulaires*, etc.

COSTER (Jean-Laurent), né à Harlem vers l'an 1370, mort vers 1440. Son nom est célèbre dans les fastes de l'imprimerie, parce que les Hollandais le prétendent inventeur de cet art vers 1430. Il s'en faut bien que cette prétention soit appuyée sur des fondements solides. Ce n'est que 130 ans après le premier exercice de cet art à Mayence, que la ville de Harlem s'est avisée d'en revendiquer l'invention. Mais aux faits connus et certains, aux monuments parlants et non équivoques qui assurent cette gloire à Mayence, elle n'oppose que des traditions obscures, des contes de vieillards, des historiettes, des conjectures, et pas une production typographique qu'on puisse prouver appartenir à Coster. Tout ce qu'on peut accorder à Harlem, c'est d'avoir été une des premières villes où l'on ait exercé l'art de la gravure en bois, qui a conduit par degrés à l'idée d'imprimer un livre d'abord en planches de bois, gravées ensuite en caractères mobiles de bois, et enfin en caractères de fonte. Mais il reste encore à prouver que cette idée ait été con-

que et exécutée à Harlem, au lieu qu'il est démontré que Fust et Schœffer ont imprimé à Mayence, avec des caractères de bois mobiles dès l'an 1457, et avec des caractères de fonte dès l'an 1462, au plus tard. (*Voy. Fust.*) Le savant Meerman, conseiller et pensionnaire de Rotterdam, zélé pour l'honneur de son pays, a soutenu la cause de Harlem, avec toute la sagacité et toute l'érudition qu'on pouvait y mettre, dans un ouvrage intitulé : *Origines typographicæ*, la Haye, 1765, 2 vol. in-4, 10 à 12 fr., et l'on peut dire que jamais mauvaise cause ne fut mieux défendue.

COSTER (François), jésuite de Malines, se distingua par son zèle pour la foi, et publia divers ouvrages contre les hérétiques, entre autres l'*Enchiridion controversiarum*, Cologne, 1590, in-8, traduit en plusieurs langues. On a encore de lui : *Apologia tertiæ partis Enchiridii de ecclesia*, 1604, in-8 ; *Augmentum Enchiridii*, 1605, in-8 ; *Remarque sur le nouveau Testament*, en flamand, 1614, in-fol., et d'autres ouvrages. Il mourut à Bruxelles en 1619, à 88 ans, avec la réputation d'un savant pieux.

COSTER (Sigisbert-Etienne, l'abbé), né à Nancy, le 4 avril 1734, fit ses études théologiques à l'université de Strasbourg, où il prit tous ses grades, jusqu'à celui de docteur en théologie, en 1756; cette université était alors dirigée par les jésuites. Il prit aussi le grade de licencié en droit canonique et civil à la faculté de Nancy dont il avait suivi les cours. L'abbé Coster fut pendant 20 ans curé de Remiremont, et se fit une grande réputation comme prédicateur. En 1781, l'évêque de Verdun le nomma grand vicaire, chanoine et dignitaire de son chapitre. Elu aux états généraux par le bailliage de cette ville, Coster y siégea au côté droit, et fut nommé secrétaire de l'assemblée en 1790. Il adhéra à l'*Exposition des principes des évêques*, et signa toutes les protestations faites par la minorité. Il travailla avec l'abbé Royou, à la rédaction de l'*Ami du Roi*, et a laissé en manuscrits des renseignements nombreux sur cette époque. Coster s'était retiré à Verdun, lorsque les Prussiens s'emparèrent en 1792 de cette ville, et le nommèrent membre de l'administration provisoire. Proscrit ensuite, il se rendit auprès de l'abbé Maury, évêque de Montefiascone, qui lui donna une chaire de théologie au séminaire de cette ville. Coster rentra en France après le concordat de 1801, obtint un canonicat à Nancy, et y fut nommé directeur de la maison des orphelines et aumônier de l'hôpital militaire. Le zèle avec lequel il se voua au soulagement des malades atteints du typhus, qui encombraient les hôpitaux de la Lorraine, en 1813 et 1814, y a laissé de profonds souvenirs. Le fléau le respecta malgré son grand âge; et il a prolongé sa carrière jusqu'au 23 octobre 1825. Il était doyen du chapitre de Nancy. Coster a laissé des *Sermons* manuscrits; une *Oraison funèbre de Stanislas I^{er}, roi de Pologne*, prononcée au collège des jésuites, le 15 mai 1766, et imprimée à Nancy, 1766, in-4; et celle de la reine *Marie Leczinska*, prononcée devant la cour à Versailles. — COSTER (Jean-Louis),

son frère aîné, mort pendant la révolution, fut d'abord jésuite, et devint après la suppression de son ordre, bibliothécaire de l'évêque de Liège. En 1772, il entreprit un journal intitulé : *Esprit des journaux*, qu'il continua jusqu'en 1775. On a aussi de lui une *Oraison funèbre du dauphin*.

COTA (Rodriguez) de Tolède, poète tragique, auteur de la tragi-comédie de *Calisto y Melibea*. Gaspard Barthius, allemand, grand amateur des livres espagnols, a traduit cet ouvrage en latin, et ne fait pas difficulté de l'appeler *divin*. Jacques de Lavardin l'a mis en français, mais sa version ne contribue pas beaucoup à conserver la haute idée que le traducteur allemand en avait donnée. La production de Cota est pourtant une des mieux écrites qu'il y ait dans sa langue. Il florissait au 16^e siècle.

COTELIER (Jean-Baptiste), bachelier de Sorbonne, professeur en grec au collège royal, né à Nîmes en 1627, répondit par son génie aux soins que son père se donna pour son éducation. A l'âge de 12 ans, et il soutint cette réputation en Sorbonne, où il prit le degré de bachelier. Il ne voulut point faire sa licence, pour ne pas s'engager dans les ordres sacrés. En 1667, le grand Colbert le choisit avec le célèbre du Cange, pour travailler avec lui à la révision, au catalogue et aux sommaires des manuscrits grecs de la bibliothèque du roi. Ce travail lui procura en 1676 une chaire de professeur en langue grecque au collège royal, qu'il remplit avec autant d'assiduité que de succès. Il était d'une probité, d'une simplicité, d'une candeur, d'une modestie dignes des premiers temps; entièrement consacré à la retraite, se communiquant peu, et à très-peu de gens, paraissant mélancolique et réservé à ceux qui ne le connaissaient pas, mais du caractère le plus doux et le plus aisé avec ses amis. L'Eglise doit à ses veilles : *SS. Patrum qui temporibus apostolicis floruerunt opera*, gr. lat., Paris, 1672, 2 vol. in-fol., réimpr. avec des notes par Le Clerc, Amsteld., 1724, 2 vol. in-fol., 42 à 48 fr.; ouvrage recommandable par des notes recherchées, aussi courtes que savantes, tant sur les termes grecs, que sur diverses matières d'histoire, de dogme et de discipline. L'auteur ne s'attache qu'à ce qu'il y a de plus curieux et de plus singulier sur chaque sujet, ne mettant rien que ce qu'il croyait n'avoir pas été observé par les autres; *Monumenta ecclesiæ græcæ*, 1677, 1681 et 1686, 3 vol. in-4, 15 à 20 fr., aussi estimable que le précédent; une traduction latine des quatre *Homélies de saint Chrysostome sur les psaumes*, et des *Commentaires de ce P. sur Daniel*, Paris, 1661, in-4, 6 à 7 fr.

COTELLE (Louis-Barnabé), doyen d'âge de la faculté de droit de Paris, naquit à Montargis (Loiret), en 1752. Il montra dès sa jeunesse du goût pour la jurisprudence : d'abord avocat, ensuite

juge-bailli au canal de Briare, il fut à l'époque de la création des écoles centrales, professeur de législation à l'école du Loiret; plus tard il devint conseiller à la cour d'appel d'Orléans. En 1810, deux chaires ayant été nouvellement établies dans la faculté de droit de Paris, et celle de Portiez de l'Oise étant devenue vacante par la mort de ce professeur, Cotelle à l'âge de 58 ans se mit au nombre des concurrents, et fut nommé avec Pardessus et Boulage. Il a été chargé successivement du *Cours de droit français approfondi*, de celui du *droit de la nature et des gens*, et enfin de celui des *Pandectes*. Outre les nombreux manuscrits qu'a laissés ce jurisconsulte laborieux, on cite de lui : *Méthode du droit civil*, 1804, in-8, tom. 1^{er}, 5 f.; *Traité des testaments et des fidéi-commis*, 1807, in-8, 5 fr.; *Traité analytique des droits et réserves des enfants naturels*, 1812, in-8; *Cours de droit français, ou de code civil approfondi*, 1813, 2 vol. in-8, 12 fr.; *Traité des privilèges et hypothèques*, 1820, in-8, 6 fr.; *Traité des intérêts*, 1826, in-12. Il est mort en 1827.

COTES (Roger), professeur d'astronomie et de physique expérimentale dans l'université de Cambridge, né en 1682 à Burbach, mourut en 1716. On lui doit une excellente édition des *Principes de Newton*, à Cambridge, en 1713, in-4; *Harmonia mensurarum, sive analysis et synthesis per rationum et angulorum mensuras promota; Acced. alia opuscula mathematica*, Cantabrig., 1722, in-4, 10 à 12 f. Newton avait enseigné la manière de rapporter les intégrales aux sections coniques; Cotes, son disciple, rappela les aires des sections coniques aux mesures des rapports et des angles. Il réduisit aux mêmes sections plusieurs différentielles jugées irréductibles, et vint à bout d'exécuter, par l'union de ces deux méthodes, ce qu'il n'avait pu faire par la mesure des rapports ou des angles pris séparément. Cotes étant mort sans avoir mis la dernière main à ces découvertes et à quelques autres, Robert Smith, son ami et son successeur, suppléa à ce qui manquait à son ouvrage, et le mit au jour; *Description du grand météore qui parut au mois de mars 1716*.

COTIN (Charles), né en 1604, membre de l'académie française, aumônier du roi et chanoine de Bayeux, si maltraité dans les satires de Boileau, et dans la comédie des *Femmes savantes*, sous le nom de *Trissotin*, était parisien, poète et prédicateur. Il fut reçu de l'académie française en 1655, et mourut à Paris en 1682. L'auteur s'était attiré la colère de Boileau, parce qu'il lui avait conseillé durement, quoique très-sagement, de consacrer ses talents à une autre espèce de poésie que la satire; et celle de Molière, parce que ce comique s'imaginait qu'il avait persuadé au duc de Montausier, que c'était lui qu'on avait voulu jouer dans le *Misanthrope*. Quoiqu'il en soit, Cotin ne manquait pas de mérite. Il savait le grec, l'hébreu, le syriaque; prêchait assez noblement; écrivait passablement en prose, et faisait des vers dont quelques-uns étaient spirituels et bien tournés, quoique la plupart fussent guindés et faibles. On a de lui des *énigmes*, des *odes*, des *paraphrases*, des *rondeaux*, etc.,

1665, 2 vol. in-12, des *Poésies chrétiennes*, 1668, in-12, et plusieurs ouvrages en prose.

COTOLENDI (Charles), avocat au parlement de Paris, natif d'Aix ou d'Avignon, mort au commencement du 18^e siècle. Il s'est fait connaître dans le monde littéraire par plusieurs ouvrages. Les principaux sont les *Voyages de Pierre Texeira*, ou l'*Histoire des rois de Perse jusqu'en 1609*, traduit de l'espagnol en français, 2 vol. in-12; la *Vie de saint François de Sales*, écrite par le conseil d'Abelli, in-4; la *Vie de Christophe Colomb*, traduite en français, 2 vol. in-12; la *Vie de la duchesse de Montmorency, supérieure de la Visitation de Moulins*, in-8; *Arlequiniana*, ou *Les bons mots, les histoires plaisantes et agréables, recueillies des conversations d'Arlequin*, 1735, in-12; *Le livre sans nom*, 1711, 2 vol. in-12; *Dissertations sur les OEuvres de Saint-Evremond*, in-12, sous le nom de Dumont. « Je trouve » beaucoup de choses dans cet écrit, bien censurées, » écrivait l'auteur critique : je ne puis nier que » l'auteur n'écrive bien; mais son zèle pour la religion et pour les bonnes mœurs passe tout. Je » gagnerais moins à changer mon style contre le » sien, que ma conscience contre la sienne.... La » faveur passe la sévérité du jugement, et j'ai plus » de reconnaissance de la grâce, que de ressentiment de la rigueur. » Ces jeux de mots cachent une modestie, qui, si elle était sincère, devait faire passer bien des fautes à Saint-Evremond; *Traduction des Nouvelles de Cervantes*, 1768, 2 vol. in-12; *Mémoires pour assister les malades*.

COTTA (C. Aurélius), fameux orateur et d'une illustre famille de Rome, était frère de Marcus-Aurelius Cotta, qui obtint le consulat avec Lucullus l'an 74 avant J.-C. Ce Marcus Cotta fit la guerre contre Mithridate avec peu de succès, fut défait auprès de Chalcédoine, et perdit un combat sur mer. Trois ans après, il prit Héraclée par trahison; ce qui lui fit donner le nom de *Pontique*. Caius Cotta fut banni de Rome pendant les guerres de Marius et de Sylla. Le parti du dernier ayant triomphé, Cotta fut rappelé et devint consul 75 ans avant J.-C.

COTTA (Lucius-Aurunculeius), capitaine romain, servait dans les Gaules sous César, qui le nomma lui et Titurius-Sabinus, pour commander une légion qu'il envoyait dans le pays de Liège. Ils ne furent pas plutôt campés, qu'Ambiorix, à la tête des Gaulois, vint les y attaquer; mais n'ayant pas eu l'avantage qu'il espérait, il fit dire à ces généraux que tous les Gaulois s'étaient révoltés contre les Romains, et que les Germains arrivaient dans deux jours. Sabinus donna dans le piège. Contre l'avis de son collègue, ils quittèrent leur camp avantageux près de *Varuca* (Varoux), et à peine furent-ils descendus dans les vallées où est aujourd'hui la ville de Liège, que les Eburons les attaquèrent et les défirent. Cotta y fut tué vers l'an 54 avant J.-C. *Voy.* les erreurs de divers écrivains sur l'emplacement de *Varuca* (et non pas *Vatuca* ni *Atvatuca*) dans le *Jour. histor. et littér.*, 1^{er} novembre 1783, p. 423 et suiv.; 15 févr. 1787, p. 273.

COTTA (Jean), poète latin, né dans un village

auprès de Vérone, s'acquît de la réputation par ses talents. Il suivit à l'armée Barthélemy d'Alviano, général vénitien, qui l'aimait; mais il fut pris par les Français, à la bataille de la Ghiara d'Adda, l'an 1509, et ne fut délivré qu'au bout de quelque temps. Son protecteur l'envoya auprès du pape Jules II, à Viterbe, où il mourut en 1511. On a de Cotta des *épigrammes* et des *oraisons*, imprimées dans le recueil intitulé, *Carmina quinque poetarum*, Venise, 1548, in-8.

COTTA (le P. Jean-Baptiste), poète italien, religieux augustin, né à Tende, dans le comté de Nice en 1668, professa la philosophie à Florence dès 1693. Envoyé à Rome, il s'y livra à l'éloquence de la chaire, et y acquit une grande réputation. Il cultivait en même temps la poésie pour laquelle il montra un goût décidé dès ses plus jeunes années; mais il sut l'ennoblir et la rendre convenable à son état en prenant Dieu pour sujet de ses chants. Après avoir rempli successivement les premiers emplois de son ordre, il retourna dans sa patrie en 1733, et y mourut en 1738, d'un vomissement de sang. Il a laissé plusieurs ouvrages en prose relatifs à sa profession, et un recueil de poésies, divisé en deux parties, intitulé : *Dio, sonetti, ed inni*, Gènes, 1709, in-8, avec des *notes* de l'auteur même, et Venise, 1722. Il en a paru depuis une édition plus complète, sous ce titre : *Sonetti ed inni, del P. Giam-Battista Cotta, agostiniano, con aggiuntà di altre sue poesie e di vari lettere d'uomini illustri, scritte allo stesso autore*, Nice, 1783, avec un éloge historique de l'auteur.

COTTA (Jean-Frédéric), professeur de théologie et chancelier à l'université de Tubingen, né en 1701, et mort en 1779, est auteur d'une *Histoire littéraire de la théologie*, 1721, in-8; d'un *Journal littéraire*, 1734 et 1735, 2 vol. in-8; d'un *Essai d'histoire ecclésiastique*, Tubingen, 1768, 3 vol. in-8, 6 à 8 fr.; et de plusieurs *dissertations*.

COTTE (Robert de), architecte, né à Paris en 1656, fut choisi en 1699 pour directeur de l'académie royale d'architecture, ensuite vice-protecteur de celle de peinture et de sculpture; enfin premier architecte du roi, et intendant des bâtiments, jardins, arts et manufactures royales. Ce célèbre artiste a décoré Paris et Versailles d'une infinité d'excellents morceaux d'architecture. Il conduisit le dôme des Invalides, finit la chapelle de Versailles, éleva les nouveaux bâtiments de Saint-Denis. Il fit le péristyle de Trianon, ouvrage magnifique, dans lequel la beauté du marbre le cède à la légèreté et à la délicatesse du travail. Cotte avait de l'imagination et du génie; mais l'une et l'autre étaient réglés par le jugement et dirigés par le goût. C'est lui qui a imaginé le premier de mettre des glaces au-dessus des chambranles des cheminées. Il mourut à Paris en 1735, aussi regretté pour ses talents que pour ses mœurs et son caractère.

COTTE (Louis), né à Laon en 1740, fit ses études dans le collège de l'Oratoire à Soissons, et entra en 1758 dans cette congrégation. Successivement curé de Montmorency, chanoine de Laon, et curé constitutionnel de Montmorency, il renonça

en 1793 à l'état ecclésiastique; le 18 janvier 1800, il épousa M^{lle} Marotte du Coudray, sœur de celle qui avait épousé dom Foulon. Il vécut dès lors à Montmorency, et se livra exclusivement à l'étude de l'histoire naturelle. Il mourut dans cette retraite en 1815, après avoir refusé tous les secours de la religion. Cotte était correspondant de l'Institut, membre de la société d'agriculture de Paris, de la société de médecine et de 17 autres sociétés savantes, françaises et étrangères. On a de lui : *Traité de météorologie*, Paris, 1774, in-4, avec fig., 18 fr.; *Leçons élémentaires d'agriculture*, 1790, in-12, 2 fr.; *Leçons élémentaires d'histoire naturelle*, 1787, in-12; 1819, in-12, avec pl., 2 fr.; *Leçons élémentaires de physique*, etc., 1788 et 1821, in-12, avec 6 pl., 3 fr.; *Catéchisme à l'usage des habitants de la campagne sur les dangers auxquels leur santé et leur vie sont exposées*, 1792, in-12; *Notice des grands hivers dont il est fait mention dans l'histoire*, etc., 1798-1800, in-4, etc. Cotte a fourni beaucoup de mémoires de physique et d'économie à divers recueils académiques et journaux scientifiques.

COTTIN (Sophie RISTAUD, connue sous le nom de mad.), née à Tonneins en 1773, passa son enfance à Bordeaux, où elle fut élevée avec beaucoup de soin par sa mère qui aimait les arts et les lettres. Elle épousa à l'âge de 17 ans un riche banquier de Paris, qu'elle perdit après trois ans de mariage, et s'occupa alors dans sa retraite de la lecture des romans. Son premier ouvrage fut *Claire d'Albe*, Paris, 1808, 1 vol., dont elle donna le produit à un malheureux proscrit, pour l'aider à sortir de France. Elle écrivit successivement plusieurs autres romans : *Malvina*, Paris, 1809, 3 vol. in-12; *Amélie Mansfield*, 1811, 3 vol. in-12. Madame Cottin faisait dans cet ouvrage une vive critique des femmes auteurs, oubliant apparemment qu'elle était du nombre. *Mathilde*, 1810, 4 vol. in-12; *Elisabeth, ou les exilés en Sibérie*, 1806, 2 vol. in-12. Ces romans eurent beaucoup de succès, surtout celui de Mathilde; ils sont écrits avec plus de décence que la plupart de ceux de nos jours, mais ils n'en sont pas moins dangereux; ils offrent avec les couleurs les plus vives le pernicieux exemple du délire des passions. Le moins immoral est celui qui a pour titre : *Les exilés en Sibérie*. On dit que dans les dernières années de sa vie, mad. Cottin renonça à ce genre de composition, et avait entrepris d'écrire un livre sur *la religion chrétienne, prouvée par les sentiments*. Elle avait aussi commencé un roman sur *l'éducation*; mais une maladie cruelle la surprit dans ce dernier travail. Elle mourut le 25 août 1807, après trois mois de souffrances, à l'âge de 34 ans. On a remarqué que, quoique madame Cottin fût protestante, toutes ses héroïnes étaient catholiques.

COTTON (Pierre), jésuite, né en 1564, à Néronde, près de la Loire, fut appelé à la cour de Henri IV, à la prière du fameux Lesdiguières. Il contribua beaucoup à rétablir en France les jésuites qui en avaient été bannis par le fameux arrêt du 29 décembre 1594, sur lequel, suivant un historien, les

calvinistes ont fait autant de faux commentaires que sur l'Evangile. Henri IV résolut de rappeler ces exilés, et de leur fonder un collège à la Flèche, « comme les estimant plus propres et plus capables » que les autres pour instruire la jeunesse » (ce sont les termes d'une lettre qu'il écrivit de Lyon le 20 janvier 1602 au cardinal d'Ossat), et les justifia sur tous les articles, et en particulier sur celui qui regardait Barrière et le crime de Châtel. (*Voy. ce mot.*) Ce monarque, satisfait de son esprit, ainsi que de ses mœurs, lui confia sa conscience. Il voulut le nommer à l'archevêché d'Arles, et lui procurer un chapeau de cardinal; mais le jésuite s'y opposa toujours. Après la mort déplorable de ce prince, Cotton fut confesseur de Louis XIII son fils. La cour était pour lui une solitude; il demanda d'en sortir et l'obtint en 1617. Il mourut à Paris en 1626, après avoir passé par les emplois les plus distingués de son ordre. On a de ce jésuite quelques écrits, un *Traité du sacrifice de la Messe*; d'autres ouvrages de controverse; des sermons, 1617, in-8, etc. En 1610, il fit paraître une *Lettre déclaratoire de la doctrine des PP. jésuites, conforme à la doctrine du concile de Trente*, in-8 : ce qui produisit l'*Anti-Cotton*, 1610, in-8, et qu'on trouve à la fin de l'*Histoire de don Inigo*, 2 vol. in-12. On attribue assez généralement cette satire, plus maligne que spirituelle, à Pierre du Coignet. La Monnaye écrit qu'elle est plutôt d'un juriconsulte. « Cotton, dit le président Gramond » (*Hist. Galliae*, p. 678), était l'orateur le plus » éloquent de son siècle, le religieux le plus désin- » téressé, le plus modeste; il conserva toute sa » vertu au milieu de la contagion de la cour : c'é- » tait un lis entre les épines; il était très-savant, » et sa conscience ne le cédait qu'à sa sainteté. » Les autres historiens du temps, au moins ceux dont l'impartialité n'a point été altérée par l'esprit de secte, en ont parlé dans des termes également favorables. « Ceux qui l'ont connu familièrement, » dit Dupleix (*Histoire de Henri le Grand*, page » 349), peuvent porter témoignage que c'était un » parfait religieux, et autant passionné pour le ser- » vice du roi et de l'état, qu'un bon et fidèle sujet » le peut être. Aussi sa majesté, qui était autant ha- » bile qu'homme de son royaume pour juger de » l'humeur et du mérite des personnes, le chéris- » sait grandement pour ses louables qualités, et le » faisait souvent appeler pour s'entretenir avec lui. » Le P. Cotton a encore laissé quelques manuscrits sur des matières de philosophie et de religion, qui ont donné lieu à un ouvrage solide et intéressant. (*Voy. BOUTAUD.*) Il y a des réflexions originales et profondes, bien propres à rendre les dogmes chrétiens croyables et aimables. Le P. d'Orléans et le P. Rouvier ont écrit sa *Vie*, in-12.

COTTON (Robert), chevalier anglais, né à Denton en 1570, dans le comté de Huntington, mort en 1631, se fit un nom célèbre par son érudition et par son amour pour les livres. Il composa une belle bibliothèque, enrichie d'excellents manuscrits, restes précieux échappés à la fureur brutale de ceux qui pillèrent les monastères sous Henri

VIII. Un héritier de la famille de ce savant illustre fit présent à la couronne d'Angleterre de cette riche collection, et de la maison où elle était placée. Smith publia le catalogue de ce recueil sous le titre de *Catalogus librorum MSS. bibliothecæ Cottonianæ*, 1696, in-fol., 6 à 8 fr. On la joignit ensuite à celle du roi; mais le feu ayant pris en 1731 à la cheminée d'une chambre placée sous la salle qui renfermait ce trésor d'érudition, fit tant de ravage en peu de temps, que la plupart des manuscrits de la bibliothèque cottonienne très-riche en ce genre, furent la proie des flammes. L'eau des pompes dont on se servit pour éteindre l'incendie gâta de telle sorte ceux que le feu avait épargnés, qu'il ne fut plus possible de les lire. On publia en 1652 le recueil des *traités* que Cotton avait composés dans des occasions importantes. Ce fut lui qui procura le rétablissement du titre de *chevaliers baronnets*, qu'il déterra dans d'anciennes écritures : ce titre, comme on sait, donne le premier rang après les barons qui sont pairs du royaume.

COTUGNO (Dominique), célèbre médecin italien, naquit à Ruvo, dans la Pouille en 1736, fit ses études dans l'université de Naples, et entra comme praticien dans le grand hôpital de cette ville. C'est à cette époque qu'il fit, à ce que ses compatriotes assurent, la découverte de l'électricité animale, connue sous la dénomination de *galvanisme*, du nom de Galvani, qui fit ensuite la même découverte et la rendit publique. Ce ne fut pas une grenouille, comme il arriva à ce médecin, mais une souris, qui découvrit à Cotugno ce phénomène. Il lisait auprès d'un malade, et une souris importune venait le détourner de la lecture. Etant parvenu à prendre l'animal, il l'ouvrit avec un couteau; la souris, piquée au diaphragme, lui donna un coup de queue à la main gauche, et dans l'endroit où le doigt auriculaire se sépare de l'annulaire. Cotugno sentit aussitôt sa main engourdie par ce coup; et, ne se croyant pas capable alors de bien expliquer ce phénomène, il en communiqua la découverte au docteur Jean de Vivenzio qui, à ce qu'il paraît, n'en fit part à personne. Devenu professeur d'anatomie à l'université, Cotugno s'appliqua particulièrement à la physiologie, à la pathologie; et l'organe compliqué de l'ouïe n'attira pas moins son attention. C'est le premier anatomiste qui ait découvert, ou au moins assigné un usage plausible aux canaux demi-circulaires des aqueducs du limaçon et des vestibules, appelés de son nom *cotuniens*. Vasalva avait donné quelques indications sur la lymphe du labyrinthe; mais Cotugno en fit de nouveau la découverte, et en a parlé plus sciement. Il n'avait que 25 ans lorsqu'il reconnut, le premier, le nerf appelé par quelques auteurs *paraboli- que incisif*, et par d'autres, *naso-palatin*. Il donna, pour la première fois, en 1764, la véritable explication de l'origine de l'éternuement, et publia en 1782 un mémoire très-estimé sur le mécanisme du mouvement du sang; il découvrit en outre quelques veines à la tête, qui font les fonctions des artères. Ses travaux eurent une digne récompense : Charles III, roi de Naples, et Ferdinand IV, son

fil, le nommèrent successivement leur premier médecin, et le comblèrent d'honneurs. Le second de ces souverains le créa chevalier de l'ordre des Deux-Siciles. Cotugno était président de l'Institut central de vaccination, médecin consultant de l'hôpital des Incurables, et membre de l'académie royale de Sciences. Il est mort à Naples en 1822. Plusieurs savants ont écrit l'*Eloge* de ce médecin, et entre autres l'abbé Ange-Antoine Scotti, missionnaire et préfet de la bibliothèque royale. Une médaille a été frappée en son honneur; du côté où l'on voit son effigie, on lit cette inscription : *Hippocrati Neapolitano*, 1824. Sur le revers est une *Minerve* qui tient d'une main le portrait d'*Esculape*, et de l'autre celui de Cotugno que lui présente un génie ailé. Au-dessous, l'*Etude* ferme du pied la boîte de Pandore, ayant au bas cette devise *Rerum abdita monstrat*. On a de Cotugno : *Dissertatio anatomica de aquæductibus auris humanæ internæ*, Neapoli, 1761, in-8; Vienne, 1774, réimprimée dans le *Thesaurus scandifortianus*; *De Ischiade* (la sciatique) *nervosa commentarius*, Neapoli, 1765, in-8, fig.; Vienne, 1770, in-12, curis H. Crautz, Neapoli, 1779, in-8; Venise, 1783, in-8; et traduit en anglais, Londres, 1776, in-8; en allemand, Leipzig, 1792, in-8; *De sedibus variolarum syntagmata*, Neapoli, 1769, in-8; Vienne, 1771, in-8, fig.; Louvain, 1788; *Dello spirito*, etc., ou *De l'esprit de la médecine, discours académique*, Naples, 1783, in-8, inséré dans les *Memorie*, etc., ou *Mémoires pour ceux qui étudient la médecine*.

COTYS, nom de quatre rois de Thrace. Le premier, contemporain de Philippe, père d'Alexandre, fut tué vers 356 avant J.-C., par un certain Python, en vengeance de ses cruautés. Le second envoya son fils, à la tête de 500 chevaux, pour secourir Pompée. Le troisième vivait du temps d'Auguste; il fut tué par Rhescuporis son oncle, prince cruel : c'est à celui-là que le poète Ovide adresse quelques-unes de ses *élégies*. Enfin, le quatrième, fils du précédent, céda la Thrace à son cousin Rhæmetalcès, par ordre de Caligula, et eut en échange la petite Arménie et une partie de l'Arabie, l'an 38 de J.-C.

COUCHERY (Jean-Baptiste), député au conseil des Cinq-cents, né à Besançon au mois d'avril 1768, mort à Paris le 25 octobre 1814. Il passa d'abord en Suisse, au commencement de la révolution, rentra en France avant la promulgation de la loi contre les émigrés, et prit place au club organisé dans sa ville natale sous le nom de *Société des amis de la Constitution*. Il s'éleva avec force contre les excès des jacobins de Paris, s'unit à Briot pour demander l'établissement d'une garde destinée à protéger la Convention contre les tentatives des factieux, et rédigea néanmoins quelques semaines après l'adresse faite à cette assemblée par le club dont il était membre, pour l'engager à presser le jugement de Louis XVI. Nommé ensuite procureur de la commune de Besançon, Couchery remplit cette place en honnête homme timide, empêchant tout le mal et faisant tout le bien qu'il pouvait sans se compromettre. Après

la journée du 30 mai, il protesta contre l'acte qui proscrivait les girondins, fut destitué bientôt après et se voua pendant quelque temps aux fonctions de l'enseignement. Nommé plus tard agent national près la municipalité de Besançon et ensuite procureur-général-syndic du département du Doubs, il exécuta sans adoucissement toutes les mesures de rigueur prescrites contre les terroristes, et fut élu ensuite au conseil des Cinq-cents. Compris parmi les victimes du 18 fructidor, il se réfugia en Allemagne où il se lia avec Pichegru, rentra dans ses foyers après la révolution du 18 brumaire, retourna peu de temps après en Allemagne et passa de là en Angleterre. Pendant son séjour dans ce royaume, il concourut à la rédaction de l'*Ambigu*, journal publié à Londres par Pether et hostile au gouvernement de Napoléon. De retour en France à l'époque de la restauration, il fut nommé secrétaire du cabinet de Louis XVIII, et reçut de ce prince des lettres de noblesse avec la croix d'honneur. Couchery avait pris une grande part à la rédaction du 9 thermidor, journal qui s'imprimait à Besançon en l'an 3. On a de lui en outre le *Moniteur secret*, ou *Tableau de la cour de Napoléon, de son caractère et de celui de ses agents*, Londres, 1813, 2 vol. in-8, réimprimés à Paris en 1814 et 1815. Cet ouvrage n'est autre chose qu'un recueil des articles qu'il avait insérés dans l'*Ambigu*.

COUCHOT (N.), avocat au parlement de Paris, a donné au public : un *Dictionnaire civil et canonique de droit et de pratique*, in-4; *Le praticien universel*, 2 vol. in-4. Ce dernier ouvrage, dont il y a eu diverses éditions, est en 6 vol. in-12; la dernière a été revue et augmentée par de La Combe, avocat; un *Traité des minorités, tutelles et curatelles*, 1713, in-12.

COUCY (ENGUERRAND II, surnommé *le Grand*, seigneur de) rendit la place de Coucy plus forte qu'elle ne l'avait été auparavant, refit le château, y bâtit une chapelle avec une grosse et magnifique tour, qu'il accompagna de quatre autres moins considérables, environna la ville de fortes murailles, et fit encore construire d'autres châteaux sur ses terres avec une extraordinaire dépense. Ayant servi le roi Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines en 1214, il accompagna l'année suivante le prince Louis de France, depuis roi sous le nom de Louis VIII, à l'expédition d'Angleterre, mais en 1216, il fut excommunié par ordre du pape Honoré III, pour avoir ravagé les terres de l'église de Laon, et fait le doyen prisonnier. Absous en 1218, il se ligua, sous le règne de saint Louis, avec Henri III, roi d'Angleterre, et Pierre dit *Mauclerc*, duc de Bretagne, en apparence contre Thibault, comte de Champagne; mais le dessein principal de la ligue était d'ôter la couronne au roi. On lit dans les anciennes chroniques, qu'on l'offrit à Enguerrand, et que les principaux ligués parlèrent de l'élever sur le trône. Quoi qu'il en soit, la reine Blanche dissipa bientôt par sa prudence ce dangereux parti, et Coucy rentra dans le devoir. Le roi le manda en 1236 à Saint-Germain-en-Laye, afin de servir S. M. contre le même Thibault, qui était devenu roi de

Navarre, et qui semblait former des projets contre elle. Appelé par le même prince en 1242, pour marcher contre Hugues, comte de la Marche, il ne put s'y rendre, la mort l'ayant enlevé en 1243. Les principaux personnages de cette famille sont Raoul 1^{er}, né en 1144, tué au siège de St.-Jean-d'Acre l'an 1191; Enguerrand III son fils, qui se distingua à la bataille de Bouvines et auquel fut offerte la couronne de France, selon quelques historiens, pendant la minorité de Louis IX; Raoul ou Renaud fils d'Enguerrand II et frère de Raoul 1^{er} fut un poète distingué : le recueil de ses chansons a été publié dans les *Mémoires historiques de Raoul de Coucy*, Paris, 1781, 2 vol. in-18 ou in-12, et 1830, gr. in-8, 20 fr., pap. de Hollande, 40 fr., et deux exempl. sur peau de vélin, 110 fr.

COUCY (ENGUERRAND VII, seigneur de) passa, après la prise du roi Jean à la bataille de Poitiers, en Angleterre, avec des otages, pour la délivrance de ce prince. Il s'y rendit si agréable au roi Edouard III, qu'il le choisit pour son gendre, le fit comte de Bedford, et lui donna le comté de Soissons, que Gui de Blois avait abandonné à ce monarque pour regagner sa liberté. Revenu en France, et voyant que la guerre s'allumait entre ce royaume et celui d'Angleterre, il se retira en Lombardie pour n'être point forcé à prendre les armes contre son beau-père, et embrassa le parti du pape Grégoire XI contre Barnabon Visconti. Il revint à la fin trouver le roi Charles V, qui l'envoya en Bretagne pour des affaires importantes en 1368, et lui donna des troupes pour passer en Allemagne et y faire valoir les droits de sa mère sur le duché d'Autriche. N'ayant pu réussir à conclure la paix avec l'Angleterre, il prit ouvertement le parti du roi, l'aïda à reprendre Cherbourg, Carentan et autres places au roi de Navarre, comte d'Evreux. Le roi Charles fut si satisfait de ses services, qu'il voulut lui donner l'épée de connétable qu'il refusa. Ce prince le fit gouverneur de Picardie. Coucy fut employé à des négociations importantes en Bretagne et en Savoie, et accompagna Jean de Bourgogne comte de Nevers, fils de Philippe de France, surnommé *le Hardi*, à une expédition contre les infidèles en 1396, qui n'eut point de succès, Enguerrand ayant été fait prisonnier avec les principaux seigneurs qui l'accompagnaient. Il mourut l'année suivante. Les biens de cette maison sont passés dans celle de Bar, puis dans celle de Luxembourg, et enfin dans la maison royale de Bourbon, qui les a apportés à la couronne.

COUDERET (dom), bénédictin, né à Vesoul dans le 18^e siècle, mort à Besançon en 1789, a laissé plusieurs *mémoires*, savoir : *Dissertation sur le gouvernement politique de Besançon; Comment se sont établis les comtes héréditaires de Bourgogne? quelle fut d'abord leur autorité et de quelle nature était leur domaine? Dissertation sur les différentes positions de la ville de Besançon, depuis Jules-César; De l'origine, de la forme et du pouvoir des états de Franche-Comté; Dissertation sur la ville de Vesoul; Sur l'étendue de la province séquanais, les changements qu'elle a éprouvés sous la domination romaine, et le*

temps où elle a été appelée Maxima Sequanorum; Sur les limites des différents royaumes de Bourgogne; Mémoires sur la ville de Gray, etc., etc.

COUDRETTE (Christophe), prêtre de Paris, né en 1701, mort dans cette ville en 1774, fut lié de très-bonne heure avec les partisans des solitaires de Port-Royal, et surtout avec l'abbé Boursier. Ses sentiments au sujet de la bulle *Unigenitus* lui attirèrent une prison de cinq semaines à Vincennes en 1735, et un séjour de plus d'un an à la Bastille en 1738. On a de lui des *Mémoires sur le Formulaire*, 2 vol. in-12; l'*Histoire et analyse du livre De l'action de Dieu*, et diverses autres brochures polémiques. Mais son principal ouvrage est l'*Histoire générale des jésuites* qu'il publia l'an 1761, en 4 vol. in-12, à laquelle il ajouta un *Supplément* de 2 vol. en 1764. Les *Nouvelles ecclésiastiques* l'ont peint comme un saint : le public impartial sait apprécier ce témoignage.

COUGHEN (Jean), ministre anglais, avait une grande érudition, mais une tête peu saine. Comme il était hors du sein de la véritable religion, il la chercha vainement là où elle n'était pas; après bien des perplexités et des aventures plaisantes, il se fit quaker; puis il quitta cette secte pour reprendre son incertitude. Elle aboutit enfin à le faire auteur de la religion nouvelle des *pacificateurs*, qui subsiste encore en Angleterre. Leur but est de concilier entre elles toutes les religions, et de montrer que les sectes ne diffèrent que sur des articles peu importants; ce qui est en quelque sorte vrai dans la doctrine des sectes retranchées de l'Eglise, aucune d'elle n'ayant droit de faire valoir ses sentiments au-dessus de l'autre. La peste, qui ravagea Londres en 1665, enleva Coughen au monde et à ses variations. (*Voyez MÉLANCHTHON, LENTULUS, SERVET.*)

COULANGES (Philippe-Emmanuel de), parisien, né en 1631, conseiller au parlement, puis maître des requêtes, mourut dans sa patrie en 1716. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, et un esprit aisé et plein de grâces, il n'avait nullement celui que demandent les études sérieuses et les fonctions graves de la magistrature. On a de lui des *chansons*, dont on a donné deux éditions : la première, Paris, 1696, in-12; la seconde, 1698, 2 vol. in-12. Ces chansons ont un mérite particulier; elles contiennent des anecdotes curieuses sur les événements de son temps : c'est par là que ce genre frivole peut être encore utile. On trouve quelques-unes de ses *lettres* avec celles de mad. de Sévigné : elles sont gaies et faciles.

COULOMB (Charles-Augustin de), célèbre physicien français, membre de l'académie des Sciences, né à Angoulême en 1736, entra de bonne heure au service, et devint lieutenant-colonel du génie. Envoyé à la Martinique, il fut chargé de construire le fort Bourbon : employé ensuite et successivement à Rochefort, à l'île d'Aix et à Cherbourg, il fut disgracié par le ministre de la marine, pour avoir combattu un projet de canaux présenté aux états de Bretagne; mais on ne tarda pas à rendre justice à ses intentions; et alors il fut nommé intendant des eaux et fontaines de France en 1784; en 1786 on

lui donna, sans qu'il l'eût demandée, la survivance à la place de conservateur des plans reliefs. Vers le même temps, l'académie des Sciences l'envoya en Angleterre pour prendre des renseignements sur le système d'administration employé dans les hôpitaux. La révolution ayant éclaté, il donna la démission de toutes ses places, et se consacra, dans une retraite absolue, à l'éducation de ses enfants et à l'étude des sciences. Il donna à l'académie un grand nombre de *mémoires* importants sur diverses questions de mécanique et de physique, sur le frottement, sur le magnétisme et l'électricité. C'est à lui que l'on doit l'instrument ingénieux qu'il nomma *balance de torsion*, et dont il se servit pour découvrir les lois que suivent les attractions et les répulsions électriques et magnétiques, et pour déterminer la manière dont l'électricité se distribue à la surface des corps conducteurs. Il fit sur l'électricité et le magnétisme des découvertes dont Poisson a apprécié l'importance. Il fut nommé membre de l'Institut dès la création de cette compagnie, et devint ensuite un des inspecteurs généraux de l'instruction publique. Il mourut en 1806. Outre ses *mémoires* insérés dans la collection de l'académie des Sciences, on a imprimé séparément ses *Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau toutes sortes de travaux hydrauliques sans employer aucun épuisement*, Paris, 1779, in-8, fig.

COULON (Louis), prêtre, né à Poitiers en 1605, sortit de la société des jésuites en 1640, et se livra à l'étude de l'histoire et de la géographie. On a de lui un *Traité historique des rivières de France*, ou *Description géographique et historique des cours et débordements des fleuves et rivières de France, avec le dénombrement des villes, ponts et passages*, Paris, 1644, 2 vol. in-8, 5 fr., livre assez bon pour son temps, et même assez curieux pour le nôtre, mais qui manque d'exactitude. Les *Voyages du fameux Vincent Le Blanc aux Indes orientales et occidentales, en Perse, en Afrique, Asie, Egypte, depuis l'an 1567*, rédigés par Bergeron, et augmentés par Coulon, 1648, 2 vol. in-4, 10 à 12 fr., curieux et utiles; *Lexicon Homericum*, Paris, 1643, in-8, 4 à 5 fr. Plusieurs ouvrages historiques, moins estimés que ses productions géographiques. Coulon mourut en 1664.

COULON (Claude-Antoine), vicaire général de Nevers, prédicateur ordinaire du roi, naquit à Salins en Franche-Comté, en 1746. Au commencement de la révolution, il émigra et se rendit à Londres, où il prêcha avec succès dans les églises catholiques. Il revint en France, à l'époque de la restauration, se livra de nouveau à l'exercice de la chaire, et devint prédicateur ordinaire du roi. Il publia un *Abregé de la défense de la déclaration du clergé de France en 1682*, de Bossuet, ou *Exposition des principales preuves établies par ce savant évêque, avec la réponse à toutes les plus importantes objections de ses adversaires*, Londres, 1813, in-8. On voit, par ce livre, que l'abbé Coulon était un partisan et un défenseur des principes de l'église gallicane. Il est mort à Paris, en 1820.

COULON DE THEVENOT (A.), inventeur de la *tachygraphie*, naquit en 1755, d'un riche propriétaire. Un jour qu'il lisait à sa mère, devenue aveugle, l'histoire ecclésiastique de Fleury, il conçut le projet de la *tachygraphie*, ou l'art d'écrire aussi vite que l'on parle. Coulon, dans un ouvrage qu'il publia sur cet art, prétend qu'il fut connu des Grecs et des Romains; qu'Auguste l'apprit à ses neveux, et que Titus y était devenu très-habile; enfin que c'est à la *tachygraphie* que l'on doit les chefs-d'œuvre oratoires de Cicéron et d'autres grands hommes de l'antiquité. Quoi qu'il en soit de cette assertion, qu'il n'accompagne pas de preuves assez convaincantes, Coulon parvint à établir sa méthode, et en donna les premières expériences publiques à Paris, en 1779, devant une commission de l'académie des Sciences, qui approuva le plan de Coulon: elle fit le même rapport en 1786, et l'année suivante, Coulon de Thevenot eut l'honneur de présenter son ouvrage sur l'*art tachygraphique* à Louis XVI, qui le nomma son tachygraphe. C'est dans l'assemblée constituante que l'on commença à mettre en pratique la méthode de Coulon de Thevenot. Ayant embrassé les principes de la révolution, il eut divers emplois dans les armées républicaines et bonapartistes. En 1813, il était dans l'administration des hôpitaux de l'armée; après la défaite qu'essayèrent les Français à la bataille de Leipzig (le 18 octobre), forcé de se sauver à pied pour regagner la France, il fut dépouillé par des Cosaques sur la route de Bohême. Il avait reçu plusieurs blessures, ses pieds étaient presque entièrement gelés, et il mourut en 1814.

COUPÉ (Jean-Louis-Marie, l'abbé), ancien protestant et conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale, né vers 1732, mort en 1818, a publié: *Dictionnaire des mœurs*, 1773, in-8; *Essai de traduction de quelques épîtres et poésies latines de Michel de l'Hôpital, avec des éclaircissements sur sa vie et sur son caractère*, 1778, 2 vol. in-8; *Des variétés littéraires*, 1786-87, 8 vol. in-8; une *Traduction du théâtre de Sénèque*, 1795, 2 vol. in-8; *Traduction des opuscules d'Homère*, 1796, 2 vol. in-8; *OEuvres d'Hésiode*, 1796, 2 vol. in-18; *Eloge de l'âne*, traduit du latin d'Heinsius, 1795, in-18; *Sentences de Théognis, et poème moral de Phocylides*, traduction nouvelle, 1798, in-8; *Soirées littéraires*, 1795, 1800, 19 tom. en 10 vol. in-8. C'est un recueil d'extraits d'un grand nombre d'ouvrages anciens, fait avec goût et discernement; *Spicilège de littérature ancienne et moderne*, 1802, 2 vol. in-8. Enfin il coopéra à la *Bibliothèque des romans* et à l'*Histoire universelle des théâtres*.

COUPERIN (Louis), natif de Chaume, petite ville de Brie, organiste de la chapelle du roi, mérita par son talent supérieur qu'on créât pour lui la charge de dessus-de-viole. Il mourut en 1665, à 35 ans, et laissa trois suites de *pièces de clavecin* manuscrites, très-estimables pour le travail et le goût. Les connaisseurs les conservent dans leurs cabinets.

COUPERIN (François), neveu du précédent,

mort à Paris en 1733, à 65 ans, perdit de bonne heure son père Charles Couperin, habile organiste, et ajouta un nouvel éclat à son nom par l'excellence de ses talents. Louis XIV le fit organiste de sa chapelle, et claveciniste de sa chambre. Il réussissait également dans ces deux instruments, touchant l'orgue avec autant d'art que de goût, et jouant du clavecin avec une légèreté admirable. Sa composition en ce dernier genre est d'un goût nouveau. Ses diverses *pièces de clavecin*, recueillies en 4 vol. in-fol., offrent une excellente harmonie, jointe à un chant aussi noble que gracieux, et aussi naturel qu'original. Ses divertissements intitulés : *les Goûts réunis*, ou *L'Apothéose de Lulli et de Corelli*, ont été applaudis comme ses autres ouvrages, non-seulement par les Français, mais aussi par tous les étrangers qui aiment la bonne musique.

COUPERIN (Armand-Louis), organiste de la chapelle de Louis XVI, se distingua également par la science et le charme de ses compositions, par l'exécution la plus brillante, ainsi que par l'art d'enseigner et de former des élèves, art héréditaire dans sa famille. Il était recommandable par les qualités du cœur les plus estimables, par une piété vraiment exemplaire, ennemi de tout faste et de tout appareil, par l'aménité d'un caractère sensible et bienfaisant, par la simplicité et la régularité de ses mœurs, par la délicatesse de ses sentiments, qui a nui plus d'une fois à sa fortune, et surtout par sa modestie; qui lui faisait cacher, avec le plus grand soin, tout ce qu'il pouvait dérober au public de l'éclat de son mérite; témoins les *motets* qu'il a composés pour des maisons religieuses, et qui auraient fait à un musicien la plus belle réputation, mais qu'il n'a jamais voulu livrer au grand jour de l'impression ni de la publicité. Il a constamment refusé de travailler pour le théâtre, malgré les vives sollicitations des maîtres de l'art qui l'assuraient du succès le plus brillant. Le premier février 1789, comme il revenait de l'église de Notre-Dame, il fut renversé et foulé par un cheval; il mourut le lendemain dans les douleurs les plus aiguës.

COUPIGNY (André François de), né en 1766, chef de division au ministère des cultes, créé par Napoléon, ne conserva pas longtemps ses fonctions après la mort du ministre Portalis, et se livra dès ce moment à des occupations littéraires qui ont attaché à son nom quelque célébrité. On a de lui un *Recueil de poésies* parmi lesquelles on remarque plusieurs *romances* accueillies par un succès populaire, et un *Traité de la pêche* fort spirituel et fort piquant. Coupiigny mourut à Paris au mois de juillet 1835.

COUPLET (Philippe), jésuite, né à Malines, vers 1628, partit pour la Chine en qualité de missionnaire l'an 1659, et revint en 1680. S'étant rembarqué pour y faire un second voyage, il mourut dans la route en 1692. Il a composé quelques ouvrages en langue chinoise, et plusieurs en latin : il travailla, avec les PP. Prosper Intorcetta, Christian Herdrich et François Rougemont, à l'ouvrage intitulé : *Confucius Sinarum philosophus, sive scientia sinica latine exposita*, Paris, 1687, in-fol., 10 à 12 fr.;

il est rare. On y traite de la morale et de la politique des Chinois; et dans la préface on y expose la théologie et les mœurs de ce peuple. On sent bien que tout cela est montré du côté le plus beau. Après cela vient la *Vie de Confucius*, puis les annales que l'on fait remonter fort mal à propos 2952 avant J.-C.; *Catalogus PP. societatis Jesu qui imperio Sinarum fidem Christi propagarunt*, Paris, 1686, in-8, 6 fr. Il l'avait d'abord composé en chinois. C'est une histoire des jésuites qui ont travaillé à étendre la foi dans la Chine; *Historia nobilis feminae Candidæ Hiu, christianæ Sinensis*. Cette histoire parut en français à Paris en 1688, in-12 : elle a été traduite en espagnol et en flamand; *Relatio de statu et qualitate Missionis Sinicæ*. Elle se trouve presque toute entière dans le *Propylæum Maii des Acta sanctorum*.

COUPLET (Claude-Antoine), né à Paris en 1642, et membre de l'académie royale des Sciences de cette ville, possédait à fond l'hydraulique et l'hydrostatique. La ville de Coulanges-les-Vineuses en Bourgogne était aussi riche en vin, qu'elle était pauvre en eau; ses habitants étaient obligés d'aller la chercher à une lieue de la ville. Après plusieurs tentatives infructueuses, Couplet, invité par d'Aguesseau, seigneur de Coulanges, se rendit sur les lieux au mois de septembre 1705, trouva ce trésor caché dans le sein de la terre, et fit jaillir l'eau dans la ville en abondance, le 21 décembre de la même année. Cette découverte qui ne coûta pas trois mille livres, valut à l'auteur une devise et l'inscription suivante :

Non erat ante fluens populis sitientibus unda :
Ast dedit æternas arte Cupletus aquas.

La devise représente un *Moïse* qui tire de l'eau d'un rocher entouré de ceps de vigne, avec ces mots : *Utile dulci*. On dit que le premier juge de la ville, devenu aveugle, ne voulut s'en fier qu'au rapport de ses mains, qu'il plongeait plusieurs fois dans une eau qui devait repeupler une ville qu'on était sur le point d'abandonner. Couplet, avant de retourner à Paris, donna à Auxerre les moyens d'avoir de meilleure eau, et à Courson ceux de recouvrir une source perdue. Il mourut à Paris en 1722 dans les sentiments les plus chrétiens et les plus édifiants.

COUPPÉ (Jean-Marie), dit *Couppé de l'Oise*, député à l'assemblée législative et à la convention nationale, naquit en 1725 et embrassa d'abord l'état ecclésiastique. Curé de Sermoise, près Compiègne, à l'époque de la révolution, il en adopta les principes avec chaleur, fut nommé président du district de Noyon et député à l'assemblée nationale, en 1791, par le département de l'Oise. Il appuya à l'assemblée législative la motion de Cambon tendant à obliger les ecclésiastiques à monter la garde en personne, et vota à la convention la mort de Louis XVI. Envoyé en mission dans les départements vers la fin de 1793, il fut nommé à son retour président du club des jacobins, renonça aux fonctions du sacerdoce et n'en fut pas moins expulsé pour avoir montré de l'opposition au mariage des prêtres. Echappé aux fureurs des montagnards qui le haïssaient, il passa

en 1795 au conseil des Cinq-cents et mourut peu de temps après, à l'âge de 75 ans.

COURAYER (Pierre-François LE) naquit à Rouen en 1681. Étant entré dans l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, il fut nommé bibliothécaire de Sainte-Geneviève à Paris, et y chercha à se faire un nom par son opposition à la bulle *Unigenitus*, car c'était dans ce temps-là un moyen de célébrité pour bien des gens. Cependant le jansénisme ne paraissant pas l'illustrer assez tôt, il voulut paraître anglican et publia sa *Dissertation sur la validité des ordinations anglicanes*, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-12. Dès que cet ouvrage parut, plusieurs savants indignés prirent la plume pour le combattre. Les journalistes de Trévoux, dom Gervaise, le jésuite Hardouin, le jacobin Le Quien attaquèrent avec force le nouveau système. Le bibliothécaire de Sainte-Geneviève, bien éloigné de reconnaître ses torts, les augmenta considérablement par une *Défense* de sa Dissertation, qu'il publia l'an 1725, en 4 vol. in-12. Cette réponse, écrite avec beaucoup de hauteur et peu de raison, fut flétrie, ainsi que la dissertation, par l'archevêque de Paris, par un grand nombre d'évêques, et supprimée par un arrêt du conseil du 7 septembre 1727. Le P. Le Courayer, à l'imitation de tous les sectaires, d'abord intrigants et dissimulés, puis morgant et bravant tout, leva le masque et passa en Angleterre, où deux seigneurs lui accordèrent une place à leur table, l'un en été et l'autre en hiver. Cet apostat mourut en 1776. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui une *Relation historique et apologétique des sentiments du P. Le Courayer, avec les preuves justificatives des faits avancés dans l'ouvrage*, Amsterdam, 1729, 2 tom. in-12. Ce livre ne fit que soulever davantage contre lui les catholiques : il y prétend que la décision des conciles généraux ne dispense pas d'examiner; *l'Histoire du concile de Trente, de Fra-Paolo, traduite de nouveau de l'italien en français avec des notes critiques, historiques et théologiques*, Londres, 1736, 2 vol. in-fol., Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4; Trévoux (sous le titre d'Amsterdam), 3 vol. in-4, avec la défense de cette version par l'auteur. Le style est clair, mais les remarques sont infectées de l'esprit de secte et des erreurs de l'auteur : il y établit une espèce d'indifférentisme qui ne peut que conduire à une irréligion absolue; *l'Histoire de la réformation par Sleidan, traduite du latin en français*, 1767, 3 vol. in-4. Cet ouvrage est accompagné de notes abondantes, où l'auteur discute des faits qu'il a soin d'ajuster à ses vues.

COURBON (le marquis de) naquit en 1638, au bourg de Château-neuf-du-Rhône en Dauphiné, avec beaucoup de penchant pour les armes, s'échappa du collège et alla servir comme volontaire dans l'armée des Pays-Bas. La France et l'Espagne ayant signé la paix bientôt après, il résolut d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Des voleurs l'ayant entièrement dépouillé en traversant les Pyrénées, un ermite français, nommé du Verdier, lui prêta 50 piastres pour retourner dans sa patrie,

où l'on recommençait à faire des levées. Après diverses aventures, il fit un voyage à Rome, passa ensuite dans les troupes de l'évêque de Munster, et y fut fait capitaine de cavalerie. La paix ayant été conclue entre la France et l'empire, il obtint son congé pour aller voir ses parents. Comme il était à la fenêtre d'une hôtellerie à Pierrelatte en Dauphiné, il aperçut l'ermite qui l'avait si obligeamment traité en Espagne, lui rendit ses 50 piastres, et le quitta sans qu'ils se soient jamais revus : conduite qui prouve que la reconnaissance n'était pas une de ses qualités. De retour en Allemagne, il servit dans les troupes de l'empereur contre les Turcs, et après la mort du comte de Rimbouurg, ministre d'état, et grand-maître de toutes les monnaies de l'empire, il épousa sa veuve qui lui apporta des biens considérables. Les Vénitiens ayant obtenu la permission de lever des troupes sur les terres de l'empire, le marquis de Courbon fut mis à la tête d'un régiment de dragons. Son mérite l'éleva au grade de maréchal des camps et armées de la république, et à celui de commandant en chef sous le généralissime. Il contribua beaucoup par sa valeur et par sa prudence à la prise de Coron, et à celle de Navarin. Il fut emporté d'un coup de canon au siège de Négrepont en 1688. Une passion démesurée pour la gloire le portait toujours aux entreprises les plus éclatantes. Il fut regardé comme un aventurier, mais heureux et habile. Aimar, juge de Pierrelatte, son intime ami, publia sa *Vie* à Lyon en 1692, in-12.

COURBON, docteur en théologie et curé de Saint-Cyr, est principalement connu par ses *Entretiens spirituels sur les principaux devoirs des personnes consacrées à Dieu, et autres qui tendent à la perfection*, Paris, 1712, 2 part. in-12, ouvrage estimé où l'auteur a réuni tout ce qui peut entretenir et réveiller l'esprit de religion. La dernière édition est de 1776.

COURCELLES (Thomas de), né à Ayencourt en 1402, près de Montdidier en Picardie, brilla beaucoup par son savoir et son éloquence dans l'université de Paris, dont il fut recteur en 1430, et le député en plusieurs occasions d'éclat. Il assista en 1438 au concile de Bâle, en qualité de docteur en théologie; et à celui de Mayence en 1441, comme orateur de l'université. Charles VII l'employa aussi en plusieurs négociations importantes concernant les affaires ecclésiastiques. Elu doyen de l'église de Paris, il prononça en cette qualité l'oraison funèbre de ce prince à St.-Denis en 1461. Il était en même temps chanoine d'Amiens, et curé de la paroisse de St.-André-des-Arcs. Il mourut en 1469, avec la réputation de théologien profond, d'orateur éloquent, et d'habile négociateur : talents auxquels une grande modestie ajoutait encore un nouveau lustre.

COURCELLES (Pierre de), né à Candes, en Touraine, publia en 1557, une *rhétorique française*, précédée d'une dédicace vraiment originale, adressée à une abbesse de Jouarre. L'auteur la traite de *très-illustre princesse*, et lui fait de sérieux compliments sur l'*invincible puissance de sa*

crosse. Rien ne peut engager à lire un pareil ouvrage, que l'envie de bien connaître l'état de l'éloquence française vers le milieu du 16^e siècle, et, sous cet aspect, celui-ci est un des meilleurs et un des mieux écrits de son temps.

COURCELLES (Etienne de), né à Genève en 1586, exerça le ministère en France pendant plusieurs années. Ayant été déposé, il passa en Hollande, et se fit un grand nom parmi les protestants arminiens. Il professa la théologie dans leurs écoles, après le fameux Simon Episcopius, qu'il n'a fait souvent qu'abrégé dans ses ouvrages, mais d'une manière fort nette. Il mourut en 1658. Outre ces productions théologiques, qui furent imprimées en 1675, in-fol., on a de lui une nouvelle édition du *nouveau Testament* grec, avec diverses leçons tirées de plusieurs manuscrits.

COURCHETET-D'ESNANS (Luc de), né à Besançon en 1695, fut intendant de la maison de la reine, secrétaire des villes anséatiques, et mourut en 1776. Il a donné : *Histoire des négociations et du traité de paix des Pyrénées*, Amsterdam (Paris), 1750, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est assez intéressant. C'est proprement le récit ou l'exposé des degrés par lesquels on est parvenu au traité des Pyrénées, dont le grand objet fut le mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne Marie-Thérèse; *Histoire du traité de paix de Nimègue, suivie d'une dissertation sur les droits de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, et des pièces justificatives*, Amsterdam (Paris), 1754, 2 vol. in-12. Cette histoire qui s'étend depuis 1667 jusqu'en 1679, est une suite de l'ouvrage précédent. L'auteur assure qu'il a travaillé sur les dépêches des ambassadeurs de France, dont il a eu communication; *Histoire du cardinal de Granvelle*, premier archevêque de Malines, ministre de Charles-Quint et de Philippe II, Paris, 1761, 2 vol. in-12, réimprimée à Bruxelles, 1784, 2 vol. in-12, 3 à 4 fr., avec une préface historique et critique.

COURET DE VILLENEUVE (Martin), imprimeur du roi à Orléans, né dans cette ville en 1719, s'occupa toute sa vie des moyens de perfectionner les procédés typographiques et a donné des éditions estimées surtout celle d'*Horace*, commentée par J. Bond, Orléans, 1767, qui est un chef-d'œuvre typographique, et celle des *Fables de Phèdre*, pet. vol. in-24. On lui doit le *Trésor du Parnasse*, ou le plus joli des recueils, 1770, 6 vol. in-12; les *affiches orléanaises*, premier journal de ce genre, publié dans la province, qu'il donna depuis 1764 jusqu'en 1770. Il mourut en 1780. — Louis-Pierre COURET DE VILLENEUVE, son fils, né en 1749, marcha sur ses traces, et perfectionna même quelques-uns de ses procédés; mais de fausses spéculations et la révolution l'obligèrent de fermer son imprimerie. Lorsque les écoles centrales s'ouvrirent, il fut nommé professeur de grammaire générale à Gand, où il jouissait de l'estime publique, lorsqu'il tomba dans la Lys et s'y noya en 1806, sans qu'on ait pu retrouver son corps. De ses presses sortirent les 7 premiers vol. du *Cours d'agriculture* de Rozier, auxquels il coopéra; la *Bibliothèque des*

poètes italiens, 21 vol. in-8, enrichie de *préfaces* et de *notes* de sa main, et le *Recueil amusant des voyages*, auquel il contribua avec Bérenger, 1789, 9 vol. in-12. On lui doit le *Journal orléanois*, 1771-90, 2 vol. in-4; *Prodomus floræ Aurelianaensis*, et quelques autres ouvrages.

COURIER (Paul-Louis), né à Paris en 1773, était fils de Jean-Paul Courier, propriétaire du fief de Méré, en Touraine, et fut baptisé avec le nom de cette terre, qu'il n'a cependant jamais porté. Il entra, en 1792, dans l'artillerie, sans renoncer toutefois à l'étude des lettres anciennes, et parvint au grade de chef d'escadron. Après la bataille de Wagram, il donna sa démission, et voyagea en Italie, où il séjourna quatre années. Etant à Florence, en 1810, Courier découvrit dans la bibliothèque Laurentine, un manuscrit du roman pastoral de Longus, dans lequel n'existait pas la lacune qui, dans tous ceux que l'on connaissait jusqu'alors, rendait incomplet le premier livre. En collationnant le manuscrit, il eut le malheur de faire sur l'endroit inédit, une tache d'encre qui couvrait quelques lignes. Le conservateur de la bibliothèque de Florence accusa Courier d'avoir détruit l'original de Longus, afin de s'approprier le bénéfice de la publication et de la vente du fragment découvert; plusieurs pamphlets furent écrits contre Courier, qui y répondit par une *Lettre à M. Renouard, sur une tache*, etc. Courier distribua ensuite gratuitement le fragment de Longus, afin de couper court à l'accusation de monopole. Il avait épousé la fille du savant Clavier; après la mort de son beau-père, il se mit sur les rangs pour l'académie des inscriptions et belles-lettres, mais ne fut point élu; il se vengea de ce mécompte, par une *Lettre à l'académie*, ou perce trop souvent le langage de la passion. En 1819 Courier écrivit dans le *Censeur*, journal quotidien, quelques lettres qui révélèrent un talent original. Il affecte assez heureusement les formes du style antique, et semble souvent imiter Amyot. Un pamphlet contre la souscription pour offrir à un prince nouvellement né le domaine de Chambord devint l'occasion de la première poursuite judiciaire dirigée contre lui, et il fut condamné par un jury. Peu après, il fut de nouveau mis en jugement pour un nouvel écrit intitulé : *Pétition pour des villageois qu'on empêche de danser*. Jugé cette fois par des magistrats inamovibles, il fut acquitté. Courier eut recours à la presse clandestine pour publier en 1823 un assez grand nombre d'opuscules politiques. Il semblait enfin revenir aux sujets d'érudition grecque, qui avaient été les premiers objets de ses études, lorsqu'une mort tragique l'enleva inopinément. Paul-Louis Courier fut trouvé sans vie, percé de trois balles, le 10 avril 1825, dans un bois situé aux environs de sa maison de campagne de Vêrets. On a cherché dans des haines domestiques que son caractère difficile lui avait suscitées, la cause de cet assassinat. Outre ceux de ses ouvrages que nous avons mentionnés, nous citerons : *Éloge d'Hélène*, traduit d'*Isocrate*, Paris, an 11, in-8; les quatre livres des pastorales de Longus, Rome, 1810, in-8. Ce vol. (tout en grec), imprimé d'après le manuscrit de la

bibliothèque de Florence, n'a été tiré qu'à 52 exemplaires, qui n'ont point été vendus ; de nouv. édit. en ont été faites depuis ; *Daphnis et Chloé, traduction complète, d'après le manuscrit de l'abbaye de Florence*, Florence, 1810, in-8, nouv. édit. de la trad. d'Amyot, faite aux frais et par les soins de Courier, qui en a retouché le style en beaucoup d'endroits. Cette édition, tirée à 60 exemplaires, fut distribuée en partie par Courier, et en partie enlevée par la police ; *Du commandement de la cavalerie et de l'équitation, traduit du grec de Xénophon, avec des notes*, Paris, 1813, in-8 ; *La Lucrèce, ou l'âne de Lucius de Patras, avec le texte grec*, Paris, 1818, in-12 ; il a en outre laissé un grand nombre de brochures dirigées contre le gouvernement et publiées sous le voile de l'anonyme. On a donné une édition de ses *Œuvres complètes*, Paris, 1830, 4 vol. in-8, 28 fr.

COURNAND (l'abbé Antoine de), professeur de littérature française au collège de France, né à Grasse (Var) en 1747, et mort à Paris en 1814, est auteur de plusieurs ouvrages : *Les styles*, poème, 1781, in-8 ; *De la littérature des Turcs*, traduite de l'italien de Toderini, 1789, 3 vol. in-8, 10 à 12 f. ; une traduction en vers de l'*Achilleïde de Stace*, 1800, in-12, etc.

COURT (Benoît Le), né à Saint-Symphorien-le-Château, en Lyonnais, chanoine de Lyon, fut homme d'esprit et habile jurisconsulte au 16^e siècle. On a de lui un *Commentaire sur les Arrêts d'amour de Martial d'Auvergne*, Lyon, 1533, in-4, et 1731, in-12 ; *Enchiridion juris utriusque terminorum*, ibid., 1543 ; *Hortorum lib. xxx*, ibid., 1560, in-fol., 8 fr.

COURT DE GÉBELIN. Voy. GÉBELIN.

COURTANVAUX (François-César Le TELLIER, marquis de), duc de Doudeauville, grand d'Espagne, capitaine colonel des Cent-Suisses de la garde du roi, naquit à Paris en 1718 : il servit avec distinction sous le maréchal de Noailles, son oncle, dans les campagnes de Bavière et de Bohême ; mais sa santé l'ayant obligé de quitter l'état militaire en 1745, il s'adonna aux sciences, et fut admis à l'académie à laquelle il offrit plusieurs *mémoires* sur différents sujets de chimie, d'histoire naturelle, de géographie, de physique et de mécanique. En 1767, l'académie voulant décerner le prix qu'elle avait proposé pour le perfectionnement des montres marines, le choisit, pour les éprouver en mer avec Messier et Pingré. Ce dernier a publié le journal de leur voyage, qui eut lieu le long des côtes de la France et de la Hollande, 1768, in-4, 5 fr. Courtanvaux avait fait élever à Colombe un observatoire qu'il mettait à la disposition des astronomes. Ami des arts, il accueillait tous les projets utiles, et fit exécuter à ses frais un grand nombre d'instruments qui, sans lui, fussent demeurés inconnus. Il ne dédaignait pas d'en fabriquer lui-même. Il présenta à l'académie un de ces instruments inventés par Jeaurat, sur lequel il avait gravé *Jeaurat invenit, Courtanvaux fecit*. C'était une marque d'amitié pour un de ses confrères qu'il estimait le plus. Il mourut en 1781. Son éloge par Condorcet

se trouve dans les *Mémoires de l'académie*, de 1781.

COURTE-CUISSE (Jean de), *Joannes Brevis Coxæ*, ou de *Brevi Coxæ*, docteur de Sorbonne, député en 1395 par l'université de Paris à Benoît XIII et à Boniface IX qui se disputaient la tiare, pour les engager l'un et l'autre à y renoncer, signala son savoir et son éloquence. Il en fut récompensé par une charge d'aumônier du roi et ensuite par l'évêché de Paris en 1427. Le roi d'Angleterre était pour lors maître de cette ville. Ce prélat citoyen aima mieux se retirer à Genève, dont il fut évêque en 1422, que de lui obéir. Il mourut quelques années après. Son ouvrage le plus considérable est un *Traité de la foi, de l'Eglise, du souverain pontife et du concile*, publié par du Pin à la suite des *Œuvres de Gerson*.

COURTENAY (JOSSELIN de), comte d'Edesse, issu d'une maison ancienne et illustre, dont l'héritière épousa Pierre, fils de Louis le Gros, roi de France, lequel prit le nom de sa femme. Il se distingua pendant les croisades par sa vertu et par son courage. Ce prince, tiré demi-mort de dessous les ruines d'une forteresse qu'il avait attaquée auprès d'Alep en Syrie l'an 1131, languissait dans son lit en attendant le dernier moment. Dans cet état, il apprend que le sultan d'Iconium, profitant de sa maladie, assiégeait une de ses places ; il fait promptement assembler ses troupes, et après avoir vainement exhorté son fils à se mettre à leur tête, il marche dans une litière contre son ennemi. Le sultan alarmé leva le siège et se retira ; ce brave vieillard expira bientôt après. Son armée rapporta son corps dans la ville d'Edesse. La famille de Courtenay, descendue du fils de Louis le Gros, et qui a produit des empereurs de Constantinople et plusieurs autres personnes illustres, n'a pu fournir un prince du sang reconnu. On n'a jamais voulu convenir de leur descendance par mâles du roi Louis le Gros. Hélène, dernier rejeton de cette maison, ayant pris le titre de princesse du sang royal de France dans son contrat de mariage avec Louis de Baufremont, il fut supprimé par arrêt du parlement du 7 février 1737. Son frère Charles-Roger est mort le dernier mâle de cette maison en 1730, à 59 ans. La *Généalogie de cette maison* a été donnée par du Bouchet, Paris, 1661, in-fol. L'épître dédicatoire de cette *Histoire* adressée au roi, est si hardie, dit l'abbé Lenglet, qu'elle en devient téméraire. Les seigneurs de Courtenay présentèrent en vain leurs titres à Henri IV et à Louis XIV. Ce dernier prince leur répondit : « Si mon grand-père vous a fait tort en vous refusant le titre de prince du sang, je suis prêt à le réparer. » Mais nous ne sommes que les cadets ; prouvez-moi que les aînés vous ont reconnus, et je vous reconnais à l'instant. »

COURTÉPÉE (Claude), prêtre, né à Saulieu en 1721, fut sous-principal du collège de Dijon et mourut en 1782, après avoir publié : *Description historique et topographique du duché de Bourgogne*, Dijon, 1774-85, 7 vol. in-8, la rareté du dernier vol. en rend les exemplaires très-chers,

30 à 40 fr.; *Histoire abrégée du duché de Bourgogne*, Dijon, 1777, in-12. Il a fourni beaucoup d'articles à l'abbé Ladvocat pour son *Dictionnaire géographique* et pour le supplément de l'*Encyclopédie*.

COURTILZ DE SANDRAS (GATIEN de) naquit à Paris en 1644. Après avoir été capitaine au régiment de Champagne, il passa en Hollande l'an 1683, pour y dresser un bureau de mensonges. Sa plume, féconde autant que frivole, enfanta une foule de romans, publiés sous le titre d'*histoires*, par là même plus dangereux, parce que les fables qu'il débita passèrent à travers le peu de vérités qu'il y mêla. De retour en France en 1702, il fut enfermé à la Bastille, où on le retint très-étroitement 9 ans entiers, et il n'en sortit qu'en 1711. Ayant obtenu sa liberté, il épousa la veuve d'un libraire, et mourut en 1712 à Paris. On a de ce mauvais gazetier : la *Conduite de la France depuis la paix de Nimègue*, 1683, in-12, ouvrage dans lequel Courtilz vomit des impostures contre sa patrie; *Réponse* au livre précédent, dans lequel il se bat contre lui-même, 1684, in-12; *Les nouveaux intérêts des princes*, 1686, in-12, exposés dans un style assez léger, mais très-souvent avec peu de vérité; la *Vie de Coligni*, 1686, in-12. Il s'y travestit en religieux, quoiqu'il ait toujours professé la religion catholique. Ce livre est aussi inexact que mal écrit; les *Mémoires de Rochefort*, in-12, écrits avec légèreté et avec enjouement, et même, contresa coutume, avec assez de vérité; *Histoire de la guerre de Hollande, depuis l'an 1672 jusqu'en 1677*, ouvrage qui l'obligea de sortir pour quelque temps des états de la république; *Testament politique de Colbert*, in-12, mis au rang de tant d'autres ouvrages de ce genre, dans lesquels au lieu de voir l'esprit des testateurs, on ne voit que les rêves des imposteurs qui ont pris leurs noms. Il a l'effronterie de faire dire à Colbert que les évêques de France sont tellement dévoués aux volontés du roi, que s'il avait voulu substituer l'Alcoran à l'Evangile, ils y auraient donné les mains : calomnie atroce, et démentie par les sentiments universellement connus du clergé de France, qui fait assez voir la supposition de cet écrit; *Le grand Alcandre frustré*, ou *Les derniers efforts de l'amour et de la vertu*; les *Mémoires de Jean-Baptiste de La Fontaine*; ceux d'*Artagnan*, 3 vol. in-12; ceux de *Montbrun*, in-12; ceux du *marquis D...* que les gens oisifs ont lus, mais que les gens de goût ont rejetés; ceux de *M. de Bordeaux*, 4 vol. in-12, etc.; les *Annales de Paris et de la cour, pour les années 1697 et 1698*, production frivole et romanesque. On lui attribue la *Vie du vicomte de Turenne*, in-12, publ. sous le nom de *Dubuisson*; *Les Mémoires de Tirconel*, composés sur les récits de ce duc, renfermé comme lui à la Bastille; *Mercure historique et politique*, etc. Courtilz familiarisé avec la calomnie, et ayant malheureusement de la facilité, publiait vol. sur vol. sans épuiser ses fictions. Il a laissé des manuscrits pour faire 40 vol. in-12; collection de romans historiques, qu'il aurait fallu enterrer avec son auteur : ce n'aurait pas été un grand mal d'y joindre

ses ouvrages imprimés. « Son esprit, dit un critique, » ne pouvait s'assujettir à aucune règle dans ses » compositions. Il est aisé de s'apercevoir qu'il travaillait de mémoire; et sa mémoire a été souvent » infidèle, plus souvent encore séduite par la manie » de l'extraordinaire. Ses écrits sont de nature à » n'être jamais consultés par des écrivains peu versés dans la connaissance de l'histoire. Trop de confiance dans ces sortes d'ouvrage est le vrai moyen » de perpétuer les erreurs, et nous n'en avons déjà » que trop en matière historique. » On lui attribue les *Mémoires de Vordac*, qui ne sont pas de lui, quoiqu'ils soient dignes d'en être par les aventures peu vraisemblables qu'on y raconte.

COURTIN (Antoine), né à Riom en 1622, fut envoyé extraordinaire de France auprès de la reine Christine. Il remplit les devoirs de ce ministère avec autant de fidélité que de prudence. Louis XIV, satisfait de ses services, le nomma, à la prière de Colbert, résident général pour la France vers les princes et états du Nord. Cet habile négociateur mourut à Paris en 1685. Il n'avait pas moins d'attrait pour la piété et pour les lettres, que de talent pour les affaires. On a de lui : *Traité pour la civilité*, in-12; *Du point d'honneur*, in-12; *De la Paresse*, ou *l'Art de bien employer le temps en toutes sortes de conditions*, in-12; *De la Jalousie*, in-12. Il y a de bonnes moralités dans ces différents livres; mais aussi des trivialités et des choses plates; une *traduction du traité de la paix et de la guerre*, de Grotius, en 3 livres, Paris, 1687, 2 vol. in-4, effacée, selon quelques-uns, par celle de Barbeyrac, et que d'autres jugent beaucoup meilleure.

COURTIVRON (Gaspard de CREQUI MONTFORT, marquis de), de l'académie des Sciences, né à Dijon en 1715, se distingua comme militaire et comme homme de lettres. Blessé à Fravenberg en Bohême, il fut obligé de quitter le service; depuis il ne s'occupa plus que de la culture des lettres, et mourut en 1785. Il est auteur d'un *Traité d'optique*, Paris, 1752, in-4, 4 à 6 fr., fait selon le système newtonien. Il a fait en société avec Bouchu, *l'Art des forges et fourneaux à fer*, 1761, in-fol., 8 à 10 fr.

COURTOIS (Hilaire), avocat au Châtelet de Paris, naquit à Evreux sur la fin du 15^e siècle. Il a laissé un recueil de poésies latines, intitulé *Volantilla* (Pièces volantes), Paris, 1535, in-8.

COURTOIS (Jacques), surnommé le *Bourguignon*, naquit en 1621 à St.-Hippolyte, en Franche-Comté. Son père était peintre; le fils le fut aussi, mais d'une manière bien supérieure. Il suivit pendant 3 ans une armée, et dessina les campements, les sièges, les marches, les combats dont il fut témoin, genre de peinture pour lequel il avait beaucoup de talent. Ses ouvrages offrent une action et une intelligence peu communes, de la force et de la hardiesse, un coloris frais et éclatant. Ses ennemis et ses envieux l'ayant accusé sans aucun fondement d'avoir empoisonné sa femme, il chercha une situation plus paisible chez les jésuites, et en prit l'habit. La maison dans laquelle il fut reçu fut bientôt ornée de plusieurs beaux morceaux de peinture. Il mourut à Rome en 1676. Ses princi-

paux ouvrages sont dans cette ville. Parrocel le père fut son élève.

COURTOIS (Guillaume), frère du précédent, mort en 1679. Disciple de Pierre de Cortone, il se fit aussi admirer par ses talents pour la peinture, et fut employé par le pape Alexandre VII, qui, charmé de son travail, lui donna une chaîne d'or avec son portrait. Peu de peintres ont aussi bien traité l'histoire que lui.

COURTOIS (Richard-Joseph), naturaliste distingué, né à Verviers en 1806 et mort à Liège au mois d'avril 1835, prit à l'âge de 19 ans le grade de docteur en médecine, et devint plus tard sous-directeur du jardin botanique de l'université de cette dernière ville. On a de lui : *Statistique du pays de Liège ; Mémoire sur les Tilleuls de l'Europe*, présenté par lui à l'académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, et qui lui valut en 1834 le titre de membre correspondant de cette compagnie. *Compendium Floræ Belgicæ*. Ce dernier ouvrage n'a été publié qu'en partie.

COURTONNE (Jean), architecte de Paris, né vers 1670, a fait preuve de ses talents par plusieurs bâtiments qui ont été élevés sur ses plans, et par un *Traité de perspective pratique*, 1725, in-fol., 15 à 18 fr., ouvrage estimé. Il mourut à Paris en 1738.

COURVOISIER (Jean-Baptiste), professeur distingué, né à Arbois en 1749, fit ses études à Besançon, et y obtint la chaire de droit français, qu'il remplit avec distinction jusqu'à la suppression des universités en 1791. Il émigra en 1793, et revint dans sa province aussitôt que les événements politiques le lui permirent ; mais sa santé affaiblie l'obligea de renoncer à toute occupation sérieuse. Il mourut à Besançon en 1803. On a de lui : *Eléments de droit politique*, Paris, 1792, in-8, 3 à 4 fr., ouvrage remarquable par son impartialité ; *Essai sur la constitution du royaume de France*, 1792, in-8, 2 fr. ; *De l'excellence du gouvernement monarchique en France et de la nécessité de s'y rallier*, 1797, in-8, 3 fr.

COURVOISIER (Jean-Joseph-Antoine), fils du précédent, et ministre de la justice sous Charles X, naquit à Besançon le 30 novembre 1775. Il suivit d'abord son père en émigration, servit successivement dans les *cavaliers nobles*, et à l'armée de Condé où il reçut la croix de St.-Louis à la suite d'une action d'éclat. De retour à Besançon, en 1803, il étudia le droit à l'école de cette ville, reçut le titre d'avocat et ne tarda pas à débiter au barreau avec le plus brillant succès. Nommé en 1808 juge auditeur à la cour d'appel de Besançon, il fut élevé, trois ans après, aux fonctions de substitut du procureur impérial, et devint en 1815 avocat général à la cour royale de la même ville. Elu, l'année suivante, membre de la chambre des députés, il se montra constamment partisan de l'ordre monarchique tempéré par la liberté légale. Nommé en 1817 procureur général près la cour royale de Lyon, il fut choisi une seconde fois par les électeurs du Doubs, et devint l'un des vice-présidents de la chambre. Durant le cours de cette session qui fut

très-orageuse, Courvoisier se prononça contre les lois d'exception et parut se rapprocher du côté gauche. Après la dissolution de la chambre, en 1824, il renonça tout à fait à la carrière parlementaire pour se consacrer exclusivement aux devoirs que lui imposaient les hautes fonctions judiciaires dont il était revêtu. L'esprit de douceur et de modération dont il fit preuve pendant son séjour à Lyon lui attira l'estime et l'affection des habitants de cette ville ; le titre de conseiller d'état en service extraordinaire devint au mois de novembre 1827 la récompense des services qu'il avait rendus à l'état dans l'exercice de ses fonctions. Nommé deux ans après ministre de la justice, il accepta, non sans regret, ce poste difficile, et partit avec la ferme résolution de ne rien négliger pour détourner Charles X de la voie périlleuse où il paraissait au moment de s'engager. Ses efforts étant demeurés inutiles, Courvoisier remit les sceaux entre les mains du roi le 19 mai 1830, et le même jour il fut nommé ministre d'état et membre du conseil privé. Après la révolution de 1830, il vint chercher dans son pays natal et au milieu de sa famille un adoucissement aux pénibles impressions que lui avait causées la chute d'un monarque qu'il affectionnait. Vers la fin de 1834 une affection du larynx dont il était atteint depuis plusieurs années sembla faire des progrès rapides. La fatigue d'un voyage aux eaux des Pyrénées entrepris au mois d'août de l'année suivante par une chaleur excessive, le réduisit en peu de temps à un état désespéré. Forcé de s'arrêter à Périgueux, il eut à peine le temps de retourner à Lyon où il expira le 10 septembre 1835 dans les sentiments de la plus tendre piété. Courvoisier réunissait, aux dons les plus brillants de l'esprit, les plus aimables et les plus nobles qualités du cœur ; généralement estimé de tous ceux dont le rapprochaient des rapports d'amitié ou d'affaires, il ne put cependant échapper au reproche de versatilité dans sa conduite politique, reproche justifié peut-être par le désir, honorable du reste, de concilier des principes et des intérêts tout à fait contraires. On a de lui : *Dissertation sur le droit naturel, l'état de nature, le droit civil et le droit des gens. Traité sur les obligations divisibles et indivisibles, selon l'ancienne et la nouvelle loi*, Besançon, 1807, in-12. Cet ouvrage devait avoir 2 parties ; la première seule a été publiée ; *Discours*, Lyon, 1827, in-8 ; plusieurs *Dissertations* imprimées dans les recueils de l'académie de Besançon dont il était membre, et qu'il présida à diverses époques de sa vie.

COUSIN, ou **COGNATUS** (Gilbert), était né en 1506, à Nozeroy, petite ville de la Franche-Comté. Il fut domestique et disciple d'Erasmus, puis chanoine dans sa ville natale, ce qui ne l'empêcha pas d'y tenir une école où il enseignait les belles-lettres, et inspirait en même temps le calvinisme à ses élèves. Le pape Pie V en étant informé engagea Claude La Beaume, archevêque de Besançon, à le faire arrêter. Il fut enfermé dans les prisons de l'archevêché de Besançon en 1567, et y mourut la même année. On a de lui : *Brevis et dilucida Burgundiæ superioris seu comitatus descriptio*,

Bâle, 1552, pet. in-8, 10 fr.; *Epistolarum laconicarum ac selectarum farragines duæ*, ibid., 1554, in-16, 7 fr.; les œuvres de Gilb. Cousin ont été réunies, Basil., 1562, 3 tom. in-fol., 12 à 15 fr.

COUSIN (Jean), chanoine de Tournay sa patrie, mort vers 1621, a publié : *De fundamentis religionis*, Douai, 1597, in-8; *Histoire de Tournay*, 1619-20, 2 vol. in-4, 12 fr.; pleine de recherches et de particularités intéressantes; on voit que le but de l'auteur était d'instruire autant que d'amuser, et ce but il l'a rempli; *Histoire des saints* qui sont honorés d'un culte spécial, Tournay, 1621, in-8, 3 fr.

COUSIN (Jean), peintre et sculpteur, né à Souci près de Sens, mort en 1589, est le plus ancien artiste français qui se soit fait quelque réputation. Il peignait sur le verre suivant l'usage de son siècle. Ses tableaux sont en très-petit nombre. Le plus considérable est le *Jugement universel*, chez les minimes de Vincennes. Un voleur avait coupé la toile de ce tableau, et était prêt à l'emporter, si un religieux ne fût survenu : ce qui obligea de le tirer de l'église pour le placer dans la sacristie. Ses morceaux de sculpture n'étaient pas moins recherchés. On a de lui le tombeau de l'amiral Chabot, aux Célestins de Paris. Ce peintre avait encore le talent de plaire à la cour. Il passa des jours heureux et tranquilles, sous les règnes orageux de François II, Charles IX et Henri III. Cousin laissa quelques *Écrits sur la géométrie et la perspective*, et un petit livre des *Proportions du corps humain*. Il excellait dans le dessin. Ses idées sont nobles, et ses figures ont une belle expression.

COUSIN (Louis), d'abord bachelier de Sorbonne, ensuite avocat et président à la cour des monnaies, l'un des 40 de l'académie française, naquit à Paris en 1627, et y mourut en 1707. La république des lettres lui dut la continuation du *Journal des savants*, depuis 1687 jusqu'en 1702. Il s'était déjà fait connaître par des traductions excellentes, écrites en maître qui possède son original, et non en esclave qui suit servilement son auteur. Les principales sont celles de : *l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe*, de *Socrate*, de *Sozomène*, de *Théodoret*, 1675-76, 4 vol. in-4, 12 à 15 fr., ou 1686, 5 vol. in-12; la *Version des auteurs de l'histoire bysantine*, Paris, 1672-74, 8 vol. in-4, 20 à 27 fr. l'édition de Hollande, 1685, 11 vol. in-12, est plus recherchée, 27 à 33 fr.; la *traduction de l'Histoire romaine de Xiphilin*, 1678, in-4, ou 1686, 2 vol. in-12; *Histoire de l'empire d'Occident*, contenant la vie de Charlemagne par Eginhard, les annales du même, etc., Paris, 1683, 2 vol. in-12, 12 à 15 fr. Ce ne sont point là les seuls services qu'il rendit aux gens de lettres. Il laissa sa bibliothèque à Saint-Victor, avec un fonds de 20,000 livres, dont le revenu doit être employé tous les ans à l'augmentation de la bibliothèque. Il fonda aussi six bourses au collège de Beauvais; mais cette fondation n'ayant pas été acceptée par les directeurs de ce collège, elle a été transportée à celui de Laon. Le président Cousin était un homme d'un commerce doux et aisé, fidèle aux devoirs de sa charge, sans négliger les travaux de la littérature.

COUSIN (Jacques-Antoine-Joseph) naquit à Paris en 1739. Il fut nommé en 1766, à l'âge de 27 ans, professeur-coadjuteur de physique au collège de France, place qu'il occupa jusqu'en 1798, c'est-à-dire, pendant 32 ans. Il fut professeur de mathématiques à l'école militaire pendant 20 ans (1769-1789). Admis à l'académie des Sciences en 1772, il fit partie de l'Institut dès la formation de ce corps, en 1795. Il fut élu officier municipal en 1791 et chargé de l'administration des subsistances. Devenu suspect aux jacobins, il fut décrété d'arrestation; il resta détenu depuis le 25 janvier 1793, et ne dut sa liberté qu'au 9 thermidor (27 juillet 1794). Il était président de l'administration du département dans le mois de mai 1795, et « il affronta la mort, » dit Lefèvre-Gineau, pour comprimer les furieux » qui voulaient relever la terreur. » Le Directoire » le nomma membre du bureau central (depuis préfecture de police), en 1796; mais il se démit de sa place quelques mois après, entra au Corps législatif, en 1798, et devint membre du sénat conservateur l'année suivante. Il mourut en 1800. Il a été remplacé à l'Institut par Lévêque. On lui doit : *Leçons du calcul différentiel et du calcul intégral*, 1777, 2 vol. in-8, réimpr. sous le titre de *Traité du calcul différentiel et du calcul intégral*, 1796, 2 v. in-4, 21 f.; *Introduction à l'étude de l'astronomie physique*, 1787, in-4, 15 fr.; *Traité élémentaire de physique*, 1795, in-8; *Traité élémentaire de l'analyse mathématique*, 1797, in-8.

COUSIN-DESPRÉAUX (Louis), ancien correspondant de l'académie des Inscriptions et belles-lettres, né à Dieppe, en 1743, y est mort en 1818. Il a publié une *Histoire générale et particulière de la Grèce*, 1780-89, 16 v. in-12, 12 à 15 fr. « D'immenses recherches, dit l'abbé Sabatier, un dépouillement très-exact des écrivains originaux » feront toujours regarder cette histoire comme un monument d'érudition très-utile et très-honorable » pour notre littérature; » Les *Leçons de la nature*, ou *l'histoire naturelle, la physique et la chimie présentées au cœur et à l'esprit*, 1827, 4 vol. in-12, 10 fr., excellent ouvrage, puisé dans les *Considérations sur les œuvres de Dieu*, de Sturm, et mis dans un meilleur ordre. (Voy. STURM.) Cet écrivain était sincèrement attaché à la religion à laquelle il dut ses plus belles inspirations et les consolations les plus efficaces.

COUSTANT (Pierre), né à Compiègne, en 1654, bénédictin de Saint-Maur en 1672, mort à Paris en 1721, s'appliqua comme ses autres confrères à travailler sur les PP. de l'Eglise. *Saint Hilaire* lui tomba en partage, et il en donna une nouvelle édition avec des notes également courtes, savantes et judicieuses, Paris, 1693, in-fol. Il a eu beaucoup de part à l'édition de *saint Augustin*. On a encore de lui le premier volume des *Lettres des papes*, qui parut en 1721, avec une *préface* et des *notes*, in-fol., la mort ne lui ayant pas permis de pousser plus loin son travail. Dans sa *Dissertation préliminaire sur l'autorité du pape*, il prouve solidement par des passages de saint Cyprien, d'Optat, de saint Jérôme, etc., ce que saint Boniface affirme :

savoir, que l'Eglise a toujours reconnu que la primatie du siège de Rome vient de Jésus-Christ, qui la donna à saint Pierre, et non des empereurs, comme le prétendait Photius, pour établir son schisme. Il montre qu'on honore d'un culte public tous les papes qui ont siégé jusqu'au commencement du 6^e siècle, à l'exception de Libère. Encore ce dernier se releva-t-il de sa chute avec tant de zèle et de piété, que saint Ambroise ne parle de sa vertu qu'avec admiration. *Défense des règles de diplomatique du savant Mabillon, contre le jésuite Germond*, où il n'est pas toujours impartial et équitable.

COUSTELIER (Antoine-Urbain), libraire de Paris, mort dans cette ville en 1763, est auteur de plusieurs brochures frivoles, qui lui ont fait moins de réputation que ses éditions de quelques poètes et historiens latins, et dont les principales sont celles de *Virgile*, in-12; d'*Horace*, 2 vol. in-12; de *Catulle*, *Tibulle* et *Propertius*, in-12; de *Lucrèce*, de *Phédre*, de *Martial*, in-12, avec de belles figures; de *Perse* et *Juvénal*, in-12; celles de *Jules-César*, 2 vol. in-12, avec cartes et figures; de *Cornélius Nepos*, de *Saluste*, de *Velleius Paterculus*, d'*Eutrope*, tous in-12 avec figures. Barbou a réimprimé cette collection avec grand succès.

COUSTOU (Nicolas), sculpteur ordinaire du roi, naquit à Lyon en 1658, et mourut à Paris en 1733, membre de l'académie royale de peinture et de sculpture. Il avait fait un voyage en Italie, en qualité de pensionnaire du roi. C'est là qu'il produisit sa belle statue de l'empereur *Commode*, représenté en *Hercule*, un des ornements des jardins de Versailles. De retour en France, il décora Paris, Versailles et Marly de plusieurs morceaux excellents. Le magnifique *Groupe* qui était derrière le maître-autel de Notre-Dame de Paris, représentant le *Vœu de Louis XIII*, passait pour son chef-d'œuvre. On voit dans toutes ses productions un génie élevé, joint à un goût sage et délicat, un beau choix, un dessin pur, des attitudes vraies, pathétiques et nobles, des draperies riches, élégantes et moelleuses. Cousin de Contamine a publié son *Eloge historique*, Paris, 1737, in-12. La seconde partie renferme la description raisonnée de ses ouvrages.

COUSTOU (Guillaume), frère du précédent, directeur de l'académie royale de peinture et de sculpture, né en 1678 à Lyon, mort en 1746, se rendit aussi très-célèbre par le nombre et la perfection des ouvrages sortis de son ciseau. *Le mausolée du cardinal Dubois*, qui était dans l'église collégiale de Saint-Honoré, les figures de *la Seine* et de *la Fontaine d'Arcueil* au Château-d'Eau, place du Palais-Royal : celles d'*Hercule* et de *Palas* à l'hôtel de Soubise, de *Mars* et de *Minerve* aux Invalides, le bas-relief représentant *Louis XIV à cheval*, dans une portion cintrée de la porte de cet hôtel royal; la figure en bronze du *Rhône* qui décore actuellement le vestibule de l'hôtel de ville de Lyon; les deux magnifiques groupes qui étaient à Marly, représentant deux chevaux domptés par des écuyers, sont autant de monuments qui consacrent son nom à l'immortalité. Ces deux groupes sont actuellement à l'entrée des Champs-Élysées.

COUSTOU (Guillaume), fils de Nicolas, naquit à Paris en 1716, et hérita des talents de son père et de son oncle. Après avoir remporté le prix de sculpture à l'âge de 19 ans, il alla se perfectionner à Rome. De retour dans sa patrie il fut charmé de faire l'*Apothéose de saint Xavier* en marbre pour les jésuites de Toulouse; cet ouvrage lui fit une réputation, et plusieurs princes employèrent son ciseau. Il fit un *Apollon* que l'on voyait à Bellevue près Paris; *Vénus* et *Mars* pour les galeries de Berlin. Enfin il fut chargé de faire le *mausolée de M. le Dauphin*, fils de Louis XV et de mad. la Dauphine son épouse, pour être posé à Sens. Deux urnes étaient placées sur un piédestal : la Religion les couronnait, l'Immortalité faisait un trophée de leurs vertus, le Temps couvrait les urnes d'un voile funèbre, l'Amour conjugal déplorait leur perte. Coustou venait d'achever ce monument, lorsqu'il mourut en 1777. Le roi l'avait décoré de l'ordre de Saint-Michel. La sculpture qui ornait l'église de Sainte-Geneviève, un des plus beaux édifices que les hommes aient élevés à la gloire de l'Eternel, était encore de cet habile artiste. Elle a malheureusement été détruite pendant la révolution.

COUSTUREAU (Nicolas), sieur de la Taille, président de la chambre des comptes de Bretagne, intendant général de la maison de Montpensier, mort en 1596, est connu par la *Vie de Louis de Bourbon, premier duc de Montpensier, souverain de Dombes*. Elle a été publiée avec des additions par Jean du Bouchet, Rouen, 1642, in-4. L'auteur de cette *vie* s'est contenté de faire une relation simple des choses dont il avait été témoin. Il s'en trouve beaucoup concernant les premiers troubles de la religion en 1562, qu'on chercherait en vain ailleurs.

COUTEL (Antoine), né à Paris en 1622, et mort à Blois en 1693, serait un poète aujourd'hui parfaitement oublié, sans son recueil de poésies intitulé : *Promenades de Messire Antoine Coutel*, dont on accuse avec assez de fondement madame Deshoulières d'avoir tiré parti dans ses poésies, et surtout dans son idylle des *Moutons*, prise presque mot à mot du recueil de Coutel. La seule différence qui se trouve entre l'ouvrage de celui-ci et de mad. Deshoulières, est que l'un est en grands vers, rangés par quatrains, et l'autre en vers libres; à cela près, les pensées, les expressions, les tours, les rimes sont absolument les mêmes. On a voulu justifier cette dame poète sur ce larcin, en accusant l'auteur des *Promenades* d'être le vrai plagiaire; mais on oublie que l'édition des poésies de Coutel a précédé de plusieurs années l'impression des premiers ouvrages de mad. Deshoulières. Du reste, ces vols littéraires ne sont pas rares. Combien d'auteurs dans ce siècle donnent pour fruits de leurs veilles et le résultat de leurs propres réflexions, ce qui ne leur appartient à aucun égard!

COUTHON (Georges), né en 1756, à Orsay, près de Clermont en Auvergne, était avocat dans

cette dernière ville, à l'époque de la révolution. Il se jeta avec empressement dans la nouvelle carrière que les événements lui ouvraient, et fut nommé président du tribunal de Clermont. Ses compatriotes l'envoyèrent à l'assemblée législative, où il se fit remarquer dès les premières séances par ses opinions démocratiques. Il proposa dans une motion d'enlever au roi les titres de *sire* et de *majesté*, et en présenta plusieurs autres contre le monarque, les princes, les ministres, et surtout contre les prêtres insermentés. Absent de Paris lors des journées du 10 août, et de celles des 2 et 3 septembre 1792, Couthon n'y a joué aucun rôle. Il fut nommé à la Convention nationale, et acheva d'y manifester la haine violente qu'il portait à la royauté. Il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, et insista pour que le jugement reçût sa prompte exécution. Lorsqu'on demanda la punition des auteurs des massacres de septembre, Couthon sembla d'abord pencher pour les Girondins; mais voyant que Robespierre et les Montagnards prenaient un immense ascendant, il se rangea de leur côté, devint persécuteur acharné du parti contraire, et le 2 juin 1793, fut le premier à demander le décret qui ordonna l'arrestation des députés de la Gironde. Couthon fut nommé membre du comité de salut public par les hommes qu'il servait avec tant de zèle. Il s'opposa à l'institution du jury, qu'il appelait un *beau rêve*, fit déclarer traîtres à la patrie les députés proscrits qui s'étaient réfugiés à Lyon, et fut bientôt après envoyé, en qualité de commissaire, à l'armée qui assiégeait cette ville. Soixante mille hommes des départements voisins furent réunis par ses ordres, et triomphèrent enfin de la résistance des Lyonnais; Couthon fit exécuter sous ses yeux les chefs des insurgés; puis s'étant fait transporter sur la place de Bellecour (car un accident le privait depuis longtemps de l'usage de ses jambes), il procéda à l'œuvre de démolition, en frappant sur un des édifices le premier coup avec un petit marteau d'argent, pour servir de signal, et disant : *Je te condamne à être démolie au nom de la loi*. La Convention l'élut plus tard pour son président, et ce fut sur sa proposition qu'elle déclara Pitt *l'ennemi du genre humain*. Il proposa un jour à la société des jacobins dont il était membre, de dresser l'acte d'accusation de tous les rois, ne craignant pas d'accepter les fonctions de rapporteur lors de la présentation de la loi du 22 prairial, et demanda que la république employât pour exterminer ses ennemis des mesures encore plus expéditives que toutes celles dont on avait fait usage jusqu'alors. Ce projet ayant été adopté, la crainte s'empara d'un grand nombre de députés, et la division ne tarda pas à se mettre parmi les autres. A l'époque du 9 thermidor, on fit peser sur Couthon, entre autres accusations, celle d'avoir voulu se faire roi. « Moi, » me faire roi ! » répondit-il d'un ton lamentable, en montrant ses jambes paralysées. La commune, qui lutta un moment contre la Convention, voulant le sauver, le fit transporter de la Force à l'Hôtel de ville. Couthon se voyant sur le point d'y être une seconde fois arrêté, se blessa légèrement d'un poignard dont il était armé, et se traîna dans la cour où

il se laissa tomber, feignant d'être mort. Sa supercherie fut reconnue, et on le transporta sur un brancard à la Conciergerie. Le lendemain, il fut conduit à l'échafaud avec ses complices; comme il ne pouvait se tenir debout dans la charrette, il fut foulé aux pieds par ses collègues. Couthon fut exécuté le 28 juillet 1794, à l'âge de 38 ans. On a dit de lui qu'il était *la panthère du triumvirat*; sa physionomie était douce, et il possédait dans l'art de la parole une certaine habileté.

COUTO (Diogo de), né à Lisbonne en 1542, fit divers voyages dans les Indes, et se maria à Goa, où il mourut en 1616. Il continua l'*Histoire des Indes* de Barros; mais il n'y a eu que la 12^e décade de cette histoire, imprimée à Rouen en 1645. Il est encore auteur d'un *Traité contre la relation d'Ethiopie*, de Louis de Urreta. La bibliothèque royale possède l'ancienne édition de 4, 5, 6, 7 et 8 décades, et les manuscrits des 8^e, 9^e et 10^e, et des 5 livres de la 12^e; cet ouvrage fut imprimé avec les *Décades de Barros* à Lisbonne, 1774-1781.

COUTURE (Jean-Baptiste), né au village de Langrune, diocèse de Bayeux, en 1651, professeur d'éloquence au collège royal, membre de l'académie des Inscriptions et belles-lettres, mourut en 1728. On voyait quelquefois à ses leçons d'éloquence des professeurs mêmes. Ce savant joignit le goût à l'érudition. Les *Mémoires* de l'académie offrent plusieurs *dissertations* de lui sur *le faste et la vie privée des Romains*, sur *leurs vétérans*, sur *quelques cérémonies de leur religion*, etc. « Une preuve » certaine que nous dégénérons en tout, dit un autre, c'est qu'on remarque en lisant les *mémoires* » de cette académie, que plus on s'éloigne des temps » de sa fondation, plus les dissertations deviennent » faibles, maigres et stériles. » On peut en dire aujourd'hui autant de presque toutes les académies: cependant il faut convenir que celle des *Inscriptions* s'est soutenue avec plus de dignité et plus longtemps que la plupart des autres.

COUTURES (Jacques PARRAIN, baron des), natif d'Avranches, écrivain aussi fécond qu'ennuyeux, mort en 1702, quitta, malheureusement pour le public, les armes pour le cabinet. Il est connu par une mauvaise *traduction de Lucrèce*, avec des remarques, Amsterdam (Paris), 1692, 2 vol. in-12. On dit que le baron des Coutures pensait à peu près comme le poète latin, sur les premiers principes des choses. Avant *Lucrèce*, il avait traduit la *Genèse*, Paris, 1687 et 1688, 4 vol. in-12; montrant un goût égal pour le sacré et le profane. On a encore de sa plume plusieurs autres ouvrages de *moralité* et de *galanterie*, dignes de l'oubli où ils sont tombés.

COUTURIER (Pierre), natif du Maine, nommé ordinairement *Petrus Sutor*, docteur de la maison et société de Sorbonne, enseigna longtemps avec distinction. Les dangers du monde et les attraites de la solitude le portèrent, dans un âge mûr, à se faire chartreux. Il mourut en 1537, après avoir rempli les premiers emplois de son ordre. On a de lui un traité *De votis monasticis*, in-8, contre Luther: c'est un de ses meilleurs ouvrages; un autre *De po-*

potestate Ecclesiæ in occultis, in-8; un *Traité contre Le Fèvre d'Étaples*, pour prouver que sainte Anne avait été mariée trois fois, dispute pour le moins inutile, mais dans laquelle Couturier mit beaucoup de chaleur; *De vita carthusiana libri II*, in-8. Le chartreux n'oublie pas l'aventure du *Chanoine ressuscité* pour annoncer qu'il était en enfer. (*Voy. DIOCRE.*) *De translatione Bibliorum*, 1525, in-fol.

COUTURIER (Nicolas-Jérôme LE), prédicateur du roi, chanoine de Saint-Quentin, né dans le diocèse de Rouen en 1712, se distingua par ses prédications éloquentes; ce qui lui valut le titre de prédicateur de Louis XV. Interdit momentanément pour la hardiesse avec laquelle il avait déclamé contre les croisades dans un *panégyrique de saint Louis* qu'il prononça en 1769 devant l'académie française, il dut à cette circonstance plus encore qu'à son talent une immense affluence d'auditeurs; mais l'enthousiasme ne se soutint pas : il se trouva bientôt confondu avec la foule des prédicateurs, et y est resté dans l'oubli. Il est mort à Paris en 1778. On a de lui deux *Panégyriques de saint Louis*; *Discours prononcés en différentes solennités*; *Eloges du Dauphin, de mad. de Ligny, abbesse de Fervaques, de Marie-Thérèse*; *Vie d'Elisabeth de France, sœur de saint Louis*; *Discours sur la révélation*.

COUTURIER (Jean), d'abord jésuite, puis curé de Léry, près de Saint-Seine, dans le diocèse de Dijon : il naquit en 1730 à Minot en Bourgogne, professa la rhétorique au collège de Langres à l'âge de 20 ans, fut ensuite professeur d'éloquence à Verdun, à Pont-à-Mousson et à Nancy. Il était dans cette dernière ville lorsque l'on supprima son ordre. Pendant quelque temps il fut missionnaire; mais on le força d'accepter une cure, et il accepta celle de Léry, qu'il remplit jusqu'en 1791. Alors il fut incarcéré à Dijon pour n'avoir pas voulu prêter le serment demandé aux prêtres. A peine eut-il recouvré la liberté en 1794, qu'il retourna dans sa paroisse où il resta, malgré la persécution, jusqu'au vendredi saint, 1799, jour de sa mort. Il est connu par deux ouvrages excellents : *Catéchisme dogmatique et moral, ouvrage utile au peuple, aux enfants, et à ceux qui sont chargés de les instruire*, Dijon, 1821, 3 vol. in-12; ce livre est l'explication du catéchisme de d'Apchon, qui était évêque de Dijon dans le milieu du siècle dernier; mais il peut être l'explication de tous les autres catéchismes : il a été réimprimé en 1825, 4 vol. in-12, 11 fr.; *Abrégé de la doctrine chrétienne*, ouvrage d'une grande utilité. On lui attribue encore avec quelque raison la *Famille sainte*, ou *l'Histoire de Tobie*, et la *Bonne journée, ou Manière de sanctifier la journée pour les gens de la campagne*.

COUTURIER (Jean), littérateur et poète, né à Dijon en 1768, était fils d'un greffier au parlement, qui le destina d'abord au barreau. Mais n'ayant pas encore entièrement terminé ses études de jurisprudence à l'époque de la révolution, et n'ayant pas les moyens de les continuer, il ouvrit une école

pour les enfants, et se fit instituteur. En peu de temps il eut une foule d'élèves que les familles religieuses s'empressèrent de lui donner, parce qu'elles étaient sûres de ses principes de morale. Il se servait des livres qu'on employait auparavant; et malgré la proscription lancée contre les ouvrages de piété, il mettait entre les mains des enfants des catéchismes. Bientôt il fut dénoncé, et l'on ferma son établissement. Alors il continua de donner des leçons dans les maisons particulières où il était appelé par la confiance des parents. Après le 18 brumaire, il adressa une épître en vers à Bonaparte pour l'engager à rouvrir les églises; elle eut 3 éditions en 15 jours : son vœu fut accompli. Il le supplia dans une 2^e épître de relever le trône des Bourbons : cette pièce ne vit pas le jour; mais Couturier reprit ses fonctions d'instituteur, fut ensuite principal du collège de Gray, puis devint professeur de 3^e à Dijon, et enfin professeur de rhétorique dans ce même établissement. Outre les deux *épîtres* à Bonaparte, il fit des *odes*, des *couplets*, etc., et un *discours sur les avantages que les orateurs et les poètes peuvent tirer de la lecture et de l'étude de la littérature des Hébreux*; enfin un *Mémoire sur l'instruction publique*, Dijon, 1815, 1818, in-8. Toutes les productions de Couturier respirent le zèle le plus vif pour la religion et l'attachement le plus sincère à la famille royale. Il est mort en 1814. Il était membre de l'académie de Dijon.

COVARRUVIAS, ou COVARRUBIAS Y LEYVA (Diégo), surnommé le *Barthole espagnol*, fils d'un architecte de la cathédrale de Tolède, appelé *Covarrubias*, du nom de sa ville natale, naquit à Tolède en 1512. Après avoir étudié les langues et la jurisprudence sous d'habiles maîtres, Diégo enseigna le droit canon à Salamanque, et fut reçu à l'âge de 26 ans parmi les professeurs du collège d'Oviédo. Il s'y livra tellement à l'étude, et fit de si nombreuses recherches, qu'il n'y avait pas un seul volume dans la bibliothèque d'Oviédo, la plus considérable de l'Espagne, qui ne fût chargé de notes de sa main. Il était au nombre des premiers magistrats de Grenade, lorsque Charles-Quint le nomma, en 1549, évêque de Saint-Domingue. Son successeur Philippe II le transféra en 1560 au siège de Ciudad-Rodrigo. Il fut chargé de dresser pour l'université de Salamanque des statuts qu'on a suivis longtemps après lui. Envoyé au concile de Trente, il y fut chargé conjointement avec Hugues Buoncompagno, depuis Grégoire XIII, de dresser le décret de réformation. Diégo s'acquitta seul de ce travail. Il fut nommé à son retour du concile à l'évêché de Ségovie, élu président du conseil de Castille en 1572, et revêtu de la même dignité deux ans après dans le conseil d'état. Ce savant mourut à Madrid en 1577. Le président Favre, Grotius, Ménochius, Conring, Vict. Rossi, Boccalini et plusieurs autres, s'accordent à louer son habileté et son intégrité dans les différentes affaires dont il fut chargé. Ses ouvrages écrits en latin nous offrent une connaissance profonde du droit, de la théologie, des langues, et le goût des belles-lettres. On en a donné plusieurs éditions à Lyon, à Anvers; mais la plus complète

est celle qui a paru à Genève, avec des additions d'Ybanez de Faria, 1762, 5 vol. in-fol., 25 à 30 fr. On y trouve deux traités : *De mutatione monetarum*; *Collectio nummorum veterum cum modernis*. Tous les ouvrages de Covarruvias se montent au nombre de plus de 20 vol. in-fol., qui traitent de plusieurs matières relatives à la jurisprudence, aux immunités de l'Eglise, et où l'on distingue les trois livres, *Variarum resolutionum ex pontificio, regio et cesario jure*; un traité de *Pænis*, et un recueil intitulé : *Catalogo*, etc., ou *Catalogue des rois d'Espagne*, etc.; *Fondation de plusieurs villes de ce royaume*; *Instructions pour l'intelligence des inscriptions*. — La ville de Tolède a donné naissance à quatre savants distingués du nom de Covarruvias, ce qui inspira à Blaise Lopez le distique suivant :

His non alta suos componat Roma Catones :
Toletum jactat quatuor, illa duos.

— COVARRUVIAS (Antoine), frère du précédent, mort en 1602, était un savant distingué, et le plus habile helléniste de son siècle. André Schott l'appelle *omni doctrinæ genere et juris scientia excellentem*; et Juste-Lipse le nomme *Hispaniæ magni lumen*. Il aida son frère Diégo dans la composition de ses *Variæ resolutiones*. — COVARRUVIAS Y OROSCO (don Sébastien), neveu des précédents, publia *Tesoro de la lengua castellana o española*, Madrid, 1611, in-fol., 10 à 15 fr., auquel le P. Remigio Noydens a ajouté le savant traité de Bernardo Alderete, intitulé : *Del origen y principio de la lengua castellana*, Madrid, 1674, 2 tom. in-fol., 18 à 20 fr. — COVARRUVIAS Y OROSCO (don Juan), frère de Sébastien, évêque de Girgenti (Agrigente), mort en 1608, protégea les lettres, et établit une imprimerie dans son diocèse. On a de ce prélat : *De la fausse et de la véritable prophétie*, Ségovie, 1588, in-4; *Emblèmes moraux*, 1591, in-4. Cet ouvrage fut trad. en lat. par l'auteur lui-même, avec ce titre : *Symbola sætra*, Girgenti, 1601, in-8; *Pensées chrétiennes contre les fausses opinions du monde*, Ségovie, 1592; *Origine et principe de la littérature*, ibid., 1594, in-8; *Doctrine pour les princes, tirée de Job*, Valladolid, 1605, in-4.

COVORDE (Françoise-Ursule de), née à Hesdin en Artois en 1732, mourut en odeur de sainteté, dans la maison des Annonciades de St.-Denis, en 1777, où elle avait fait profession sous le nom de *Marie-Joseph-Albertine de l'Annonciade*. On a sa *Vie*, imprimée après sa mort, in-12. Elle est écrite sans art et avec cette simplicité ingénue qui donne un nouvel intérêt au tableau des vertus chrétiennes.

COWEL (Jean), jurisconsulte anglais, né à Ernsborough en 1554, enseigna le droit à Cambridge, et mourut en 1611 au collège de la Trinité dont il était devenu principal. On a de lui : *Institutiones juris anglicani*, Cambridge, 1605, in-8; *L'interprète*, ou *Dictionnaire du roi*, 1684, in-fol. Cet ouvrage attira à son auteur de la part de Coke et de plusieurs autres jurisconsultes jaloux de son talent, des persécutions qui allèrent jusqu'à la prison,

et qui, l'ayant dégoûté de ses fonctions, le déterminèrent à passer le reste de sa vie dans la retraite.

COWLEY (Abraham), né à Londres en 1618, mort en 1667, montra beaucoup de goût pour tous les genres de poésie, excepté pour le dramatique. Ses maîtresses étaient le sujet ordinaire de ses vers. Il est principalement connu par un *poème* en 4 chants, *sur les infortuns de David*, où il y a de l'imagination. Ses talents lui acquirent l'estime des courtisans de Charles I^{er}, prince malheureux, auquel il fut toujours fidèle. Il suivit la reine, obligée de se retirer en France. Charles II, qui lui avait des obligations, l'honora de son estime et de ses bienfaits. En apprenant sa mort, ce prince dit : « Je viens de perdre l'homme du royaume qui m'étaut le plus attaché. » Ses *ouvrages* (en anglais) ont été recueillis à Londres, 1772, 2 vol. in-8, 12 à 15 fr., ou 1802, 3 vol. pet. in-8, 36 fr.; l'édition de 1710-11, 3 vol. in-8, conserve encore quelque valeur. Il se fit lui-même cette épitaphe, se regardant comme mort au monde et enterré dans la solitude où il vivait. Elle suffit pour montrer que Hume, qui parle peu avantageusement de ses talents poétiques, ne les a pas assez connus. Elle est pleine de sentiment, d'une sage et douce philosophie, exprimée avec des grâces naturelles et touchantes.

Hic, o viator, sub lare parvulo,
Coulcius hic est conditus, hic jacet
Defunctus humani laboris
Sorte supervacuæ cura.

Non indecora pauperie nitens,
Et non inertii nobilis otio,
Vanoque dilectis popello
Divitiis animosus hostis

Possis, ut illum dicere mortuum,
En terra jam nunc quantula sufficit;
Exempla sit curis, viator.
Terra sit illa levis, precare.

Huc sparge flores, sparge breves rosas,
Nam vita gaudet mortua floribus;
Herbique odoratis corona
Vatis adhuc cinerem calentem.

COWLEY (Anne), dame anglaise, dont le nom de famille était Parkhouse, née en 1743 à Tiverton, dans le comté de Devon, épousa en 1785 Cowley, officier au service de la compagnie des Indes. Elle s'est fait une réputation comme auteur dramatique. Assistant un soir à une *comédie* qui eut du succès, elle en fut si frappée qu'elle dit à son mari comme autrefois Le Corrège : « Et moi aussi, je suis auteur. » Celui-ci la raila sur sa présomption, ce qui ne fit que la piquer davantage, et elle composa dans l'espace de quinze jours *le Déserteur*, qui est l'une de ses meilleures pièces. Elle en donna successivement plusieurs autres, parmi lesquelles on distingue *le Stratagème*, qui lui rapporta 1200 guinées, ou 30,000 liv. On a encore d'elle quelques *poèmes* de peu d'étendue. Elle est morte en 1809, et ce qui est assez singulier, quoique auteur dramatique, elle n'allait presque jamais au spectacle, pas même à la répétition de ses pièces. Elle fit en tout onze comédies et tragédies.

COWPER (Guillaume), chirurgien anglais de Chester, qui s'est acquis beaucoup de réputation,

est mort en 1710. Nous avons de lui : *The anatomy of human bodies*, Oxford, 1697, in-fol., Londres, 1698, in-fol., traduit en latin par Guillaume Dundass, Lugd.-Bat., 1739, in-fol., 30 à 40 fr., et Leyde, 1750, gr. in-fol., même prix; *Myotomia reformata, or a new administration of all the muscles of human bodies*, Londres, 1694, in-8, fig., et 1724, in-fol., fig., 19 fr. Tous les écrits de Cowper sont parsemés d'observations chirurgicales très-curieuses.

COWPER (Guillaume), célèbre poète anglais, naquit en 1732 dans le comté de Hertford. Il embrassa d'abord la carrière du barreau, mais il quitta cette partie et même la place de secrétaire de la chambre des pairs, parce qu'il éprouvait une timidité invincible, qu'il était disposé à l'hypocondrie et qu'il avait l'esprit agité par quelques idées singulières qui le faisaient souvent déraisonner. Il mourut en 1800. Ses principaux ouvrages sont : *Poems*, 1782, in-8; London, 1800, 2 vol. in-8, 30 fr., gr. pap., fig., 60 fr.; *ibid.*, 1808, 2 vol. in-8, fig., 27 fr.; *ibid.*, 1810-15, 2 vol. in-8, 60 fr., et 3 vol. in-12, 30 fr.; une traduction en vers blancs de *l'Iliade et de l'Odyssée d'Homère*, 1791, 2 vol. in-4, et 1802, 4 vol. in-8, moins poétique que celle de Pope, mais beaucoup plus fidèle; *Letters*, London, 1816, 3 vol. in-8, 25 à 30 fr.; *Private correspondence*, *ibid.*, 1824, 2 vol. in-8, 18 à 20 fr. Cowper est après Milton le poète qui a le mieux écrit en vers blancs; *Works*, 1812 et 1817, 10 vol. in-12; *Life and posthumous Works, by Hayley*, London, 1809, 4 vol. in-8, 45 fr., gr. pap., 66 fr.; l'édition de 1803, 3 vol. in-4, 120 fr.

COXCIE (Michel), peintre flamand, né à Malines en 1497, disciple de Raphaël, mourut par accident à Anvers en 1592, étant tombé d'un échafaud sur lequel il travaillait. Ses tableaux sont fort recherchés et difficiles à trouver.

COXE (William), archidiacre de Wiltz, recteur de Stourton et de Bemerton, chapelain de la cour de Londres, etc., est connu comme historien et littérateur, mais surtout comme voyageur; il naquit en 1747 d'un père qui était médecin et qui désirait le voir suivre la même carrière : il reçut l'éducation la plus soignée au collège d'Eton; il préféra l'état ecclésiastique, et fut ordonné prêtre en 1772. Nommé à la cure de Denham dans le Middlesex, il quitta bientôt cette place pour se consacrer à l'éducation du marquis de Brandfort; il accompagna ensuite successivement en qualité de gouverneur le comte de Pembroke, Withbréad, et le marquis de Cornwallis dans les voyages qu'ils firent en Europe. Il est mort en 1828, laissant un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Account of Russian discoveries between Asia and America*, Lond., 1780, gr. in-4, 18 à 24 fr.; *ibid.*, 1804, gr. in-4, 36 fr., très-gr. pap., 72 fr., trad. franç. par Demeunier, Paris, 1781, in-4, fig., 8 à 10 fr.; *Travels in Switzerland and in the country of Grisons*, Lond., 1790, 2 vol. gr. in-4, fig., 30 à 40 fr.; *ibid.*, 1790, 3 vol. in-8, fig., 21 à 27 fr.; *ibid.*, 1794, 2 vol. gr. in-4, fig., 50 fr., très-gr. pap., 200 fr.; trad. franç. par Théop. Mandar, Pa-

ris, 1790, 3 vol. in-8, fig., 21 à 24 fr. avec la grande carte; *Travels in Poland, Russia, etc.*, London, 1784, 3 vol. in-4, fig., 45 à 60 fr.; *ibid.*, 1803, 3 vol. in-4, fig., 108 fr., très-gr. pap., 300 fr. L'édition de 1792, 5 vol. in-8, n'a qu'un prix ordinaire; trad. franç. par P.-H. Mallet, Genève, 1786, 2 vol. in-4, fig., 12 à 20 fr., gr. pap., 24 à 30 fr.; *ibid.*, 1786, 4 vol. in-8, fig., auxquels il faut joindre : *Nouveau voyage en Danemark*, etc., Paris, 1791, 2 vol. in-8, fig., 30 fr.; *Historical tour in Monmouthshire*, Lond., 1801, 2 vol. gr. in-4, fig., 100 fr.; *The history of the House of Austria*, London, 1807, 3 vol. in-4, 120 fr., très-gr. pap., 200 fr.; *ibid.*, 1820, 5 vol. in-8, 70 à 80 fr.; trad. franç. par Henry, Paris, 1810, 5 vol. in-8, 30 fr., pap. vél., 60 fr.; *Memoirs of the life and administration of Rob. Walpole*, Lond., 1798, 3 vol. in-4, 125 fr.; *ibid.*, 4 vol. in-8, 60 fr.; *ibid.*, 1800, 3 vol. in-8, 1816, 4 vol. in-8, 48 à 50 fr.; *Life of horatio lord Walpole*, *ibid.*, 1802, gr. in-4, fig., 72 fr.; *ibid.*, 1820, 2 vol. in-8, 24 fr.; *Memoirs of the Kings of Spain of the house of Bourbon*, London, 1813, 3 vol. in-4, 150 fr., pap. impér., 300 fr.; *ibid.*, 1815, 5 vol. in-8, 75 fr.; trad. franç. par Muriel, Paris, 1827, 6 vol. in-8, 40 fr.; *Memoirs of John duke of Marlborough*, Lond., 1818, 3 vol. in-4; *ibid.*, 1820, 6 vol. in-8, avec les pl., in-4, 120 fr.; *Anecdotes of Handel and Smith, with pieces of their music*, Lond., 1799, gr. in-4, 25 f., gr. pap., 50 f.; *La collection de ses voyages et ouvrages historiques*, 26 vol. in-4, en gr. pap. a été vendue 52 liv. 11 sh. et en 35 vol. in-8, 17 liv. 17 sh. Coxe était membre de la société royale de Londres, de celles des Antiquaires, de la société économique de Saint-Petersbourg, et de la société royale des sciences de Copenhague.

COYER (l'abbé Gabriel-François), né à Baumeles-Dames en Franche-Comté en 1707, se fit jésuite et ne tarda pas à rentrer dans le monde, se rendit à Paris vers 1751, chercha pour subsister des ressources dans sa plume, et y mourut en 1782. On a de lui : *Bagatelles morales*, Paris, 1755, in-12, qui ont eu pendant quelque temps un grand succès; mais l'examen fit bientôt voir que ce n'étaient que des bagatelles : l'ironie, qui est la figure favorable de l'auteur, y règne jusqu'à la satiété; d'ailleurs il y en a quelques-unes qui sont très-improprement appelées morales; *La noblesse commerçante*, 1756, in-12, aujourd'hui presque oubliée, et qui cependant fut, dit-on, l'occasion d'une loi qui donnait la noblesse aux commerçants distingués; *De la prédication*, 1766, in-12, ouvrage d'un déclamateur ironique, qui ne laisserait pas soupçonner que Coyer fût prêtre. Il y veut prouver qu'il est inutile de prêcher; comme si, pour corriger et instruire les hommes, des bagatelles futiles valaient mieux que les sermons des Bourdaloue et des Massillon; *Histoire de Jean Sobieski*, 1761, 3 vol. in-12, écrite à peu près dans le goût des bagatelles, d'une manière peu digne de la majesté de l'histoire, pleine d'assertions et de maximes hasardées; *Voyage d'Italie et de Hollande*, 1776, 2 vol. in-8, 6 fr. L'abbé Coyer avait parcouru ces deux pays, moins en ob-

servateur profond, qu'en français léger qui donne à tout un coup d'œil superficiel, et fait rapidement quelques remarques analogues à la mobilité de son esprit, de ses goûts et de son caractère; ce qui fit dire à l'abbé Voisenon : « Il a voyagé, il est revenu, » et ferait bien de repartir. » *Nouvelles observations sur l'Angleterre*, 1779, in-12. On doute qu'elles soient nouvelles, puisque c'est le *Londres* de Grosley, abrégé et retourné, à quelques remarques près, pleines de néologisme et d'affectation d'esprit. L'abbé Coyer, malgré son habit, avait pris goût pour la philosophie moderne; on s'en aperçoit sans peine dans ses ouvrages. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées, Paris, 1782-83, 7 vol. in-12, 10 fr.

COYPEL (Noël), peintre, né à Paris en 1628, d'un bourgeois de Cherbourg, fit, sous le célèbre Vouet, des progrès rapides dans la peinture, pour laquelle il avait un talent décidé. Nommé directeur de l'école française à Rome, il prit possession de cette place avec une pompe qui fit honneur à sa nation. Son fils, Antoine COYPEL, âgé seulement de 12 ans, suivit son père dans ce voyage. Les Italiens admirèrent le mérite consommé de l'un, et les grandes espérances que donnait l'autre. Ce célèbre artiste, qui peignait encore à 78 ans les grands morceaux à fresque qui sont au-dessus du maître-autel des Invalides, mourut en 1707. Ses principaux ouvrages sont dans l'église de Notre-Dame de Paris, au Palais-Royal, aux Tuileries, au vieux Louvre, à Versailles, à Trianon. Les artistes qui aiment les compositions heureuses, une belle expression, un bon goût de dessin, soutenu d'un coloris admirable, les vont étudier.

COYPEL (Antoine), fils du précédent, né à Paris en 1661, avec des dispositions très heureuses pour la peinture, se forma à Rome sur les chefs-d'œuvre qui y brillent. Son mérite le fit choisir par Monsieur, frère unique de Louis XIV, pour être son premier peintre. Le roi lui donna, en 1714, la place de directeur de tableaux et dessins de la couronne, avec celle de directeur de l'académie. Le duc d'Orléans, régent du royaume, fit nommer Coppel premier peintre de Louis XV en 1716, et anoblir l'année suivante. Ce même prince, n'étant encore que duc de Chartres, voulut être disciple de ce grand maître. Le maître dédia à son élève vingt discours remplis de préceptes confirmés par des exemples, et surtout par ceux des meilleurs peintres. Ces *discours* parurent à Paris, 1721, in-4. Coppel entendait supérieurement le poétique de son art. Il inventait facilement, et exprimait avec beaucoup de succès les passions de l'âme. Ses compositions sont nobles, ses airs de tête agréables. Il mourut à Paris en 1722.

COYPEL (Noël-Nicolas), frère du précédent, né en 1688, se distingua par la correction, l'élégance, l'agrément du dessin, et par une imitation heureuse de ce que la nature a de plus gracieux. Il aurait peut-être surpassé ses frères par la légèreté de sa touche, la fraîcheur de son pinceau, la richesse de ses compositions, si la mort ne l'eût emporté en 1734.

COYPEL (Charles-Antoine), né en 1694, mort à Paris en 1752, fils d'Antoine, se montra digne de la famille dont il sortait. Les places de premier peintre du roi et du duc d'Orléans, et de directeur de l'académie royale de peinture et de sculpture, qu'il a remplies avec honneur jusqu'à sa mort, en sont des preuves authentiques. Il écrivait d'ailleurs très-bien. Outre divers *discours académiques*, qu'on trouve dans le *Mercure de France*, 1752, il avait composé plusieurs *pièces de théâtre*; mais tout cela ne vaut pas ses ouvrages pittoresques universellement applaudis pour la justesse, la variété et la noblesse de l'expression, pour le brillant du coloris et la facilité de la touche.

COYSEVOX (Antoine), sculpteur lyonnais, né en 1640, mort en 1720, passa en Alsace à l'âge de 27 ans, pour décorer le palais de Saverne du cardinal de Furstemberg. De retour en France, il fut chancelier de l'académie de peinture et de sculpture, travailla à différents bustes de Louis XIV, et à d'autres ouvrages pour les maisons royales. Egalement gracieux et élevé, naïf et noble, son ciseau prenait le caractère des différentes figures qu'il avait à représenter. Des dehors simples, une probité scrupuleuse, une modestie rare avec des talents supérieurs, le faisaient autant aimer que ses ouvrages le faisaient admirer.

COZZA (Laurent), cardinal, né à Bolsena près de Montefiascone en 1654, était entré de bonne heure chez les frères mineurs observantins à Orviète, et devint général de son ordre. Il jouit d'un grand crédit auprès des papes sous le pontificat desquels il vécut. Benoît XIII lui conféra la pourpre en 1726. Il eut une grande part à la réunion du patriarche grec d'Alexandrie avec l'Eglise romaine. Benoît XIII voulut assister aux obsèques du cardinal Cozza qui mourut en 1729. On a de ce prélat *Vindiciæ areopagiticae*, 2 vol.; *Commentaria historico-dogmatica ad librum de hæresibus sancti Augustini*; *Dubia selecta de confessario sollicitante*; *Historico-polemica schismatis græcorum*, 4 vol.; de *Jejunio tractatus dogmatico-moralis*.

COZZANDO (Léonard), moine, né en 1620 à Rovato, gros bourg du Bressan, mort en 1702, est auteur de plusieurs ouvrages qui font honneur à son savoir : *de magisterio antiquorum philosophorum*; d'un traité de *Plagio*; d'un autre intitulé *Epicurus expensus*. Il y a dans ces ouvrages beaucoup d'érudition et des remarques très-sensées.

CRABBE (Pierre), religieux franciscain, natif de Malines en 1470, mourut dans cette ville en 1554, après avoir été élevé aux premières charges de son ordre. On a de lui une *Collection des conciles*, Cologne, 1538-52, 3 vol. in-fol., 15 à 18 fr. Il est le second éditeur des conciles; le premier fut Jacques Merlin. Ces premières collections contiennent quantité de faux actes, que la sagacité des critiques du 17^e siècle a su séparer des véritables.

CRAIG (Nicolas), *Cragius*, né vers l'an 1549 à Rypen, fut recteur de l'école de Copenhague en 1576. Il se maria 2 ans après, et se mit ensuite à voyager dans toute l'Europe. A son retour, il

trouva chez lui deux enfants qui ne lui appartenaient point. Il s'en délivra, aussi bien que de leur mère, en faisant casser son mariage; mais cette aventure ne l'empêcha pas de se remarier. Son génie pour les affaires lui procura plusieurs négociations importantes, dans lesquelles il satisfait beaucoup le roi de Danemark, qui l'employait. Il mourut en 1602, laissant un ouvrage latin très-estimé *sur la république des Lacédémoniens*, imprimé pour la première fois en 1595, réimprimé à Leyde, 1670, in-8; et les *Annales de Danemark* en six livres, depuis la mort de Frédéric I^{er}, jusqu'à l'année 1550. Elles sont meilleures à consulter qu'à lire. On les a réimprimées à Copenhague en 1737, in-fol.

CRAIG (Thomas), jurisconsulte écossais, fait chevalier par le roi d'Angleterre, né en 1548, mourut en 1608. Il est auteur d'un savant *Traité des fiefs d'Angleterre et d'Ecosse*, Leipzig, 1716, in-4; et d'un autre, *du droit de succéder au royaume d'Angleterre*, in-fol.

CRAIG (Jean), mathématicien écossais, s'est fait un nom célèbre par ses *Theologiæ christianæ principia mathematica*. Lond., 1699, in-4, de 36 pages, très-rare, vend. 66 fr. Jean-Daniel Titius en a donné une nouvelle édition à Leipzig, 1755, in-4. Elle est ornée d'une préface savante sur la vie et les ouvrages de Craig. Cet auteur y calcule la force et la diminution des choses probables. Il établit d'abord ce principe très-faux, que tout ce que nous croyons sur le témoignage des hommes, inspirés ou non, n'est que probable. Il suppose ensuite que cette probabilité va toujours en diminuant, à mesure qu'on s'éloigne du temps auquel les témoins ont vécu, et par le moyen des calculs algébriques il trouve que la probabilité de la religion chrétienne peut durer encore 1454 ans. Elle serait nulle après ce terme, si Jésus-Christ ne prévenait cette éclipse par son second avènement, comme il prévint celle de la religion judaïque par son premier. L'abbé Houteville a réfuté ces rêveries, dans sa *Religion chrétienne prouvée par les faits*. « Pourquoi, dit un auteur moderne, l'histoire de Jules-César, par exemple, serait-elle aujourd'hui moins croyable ou moins crue que du temps de Henri IV ou de Louis XI? Au contraire, la critique devenue plus éclairée et plus sûre, n'a-t-elle pas rendu cette histoire plus contestable? La religion chrétienne est mieux démontrée par sa durée même, par sa persévérance, ses triomphes étonnants et multipliés, qu'elle ne l'était dans les premiers siècles. Si (comme nous n'en pouvons douter) elle sort encore glorieuse de la crise actuelle, les faits qui l'ont établie recevront un nouveau degré de certitude. »

CRAMAIL (Adrien de MONTLUC, comte de), petit-fils du maréchal de Montluc, né en 1568, fut maréchal de camp, gouverneur du pays de Foix. Il était nommé pour être chevalier des ordres du roi, lorsqu'étant entré dans les intrigues de M^{me} du Fargis contre le cardinal de Richelieu, il fut mis à la Bastille après la journée des dupes en 1630. Il

mourut en 1646, ne laissant qu'une fille, qui porta ses biens dans la maison d'Escoubleau. Il est auteur de la comédie des *Proverbes*, 1644, in-8. On lui attribue aussi les *Jeux de l'inconnu*, recueil de quolibets assez plats, et les *Pensées du solitaire*.

CRAMER (Jean-Jacques), né près de Zurich en 1673, se rendit très-habile dans les langues orientales, et les professa à Zurich et à Herborn. Il mourut dans la première ville en 1702. Ses principaux ouvrages sont : *Exercitationes de arâ exteriori templi secundi*, Leyde, 1697, in-4; *Theologia Israelis*, Bâle, 1699, in-4.

CRAMER (Jean-Frédéric), professeur à Duisbourg, conseiller du roi de Prusse, et résident de ce prince à Amsterdam, possédait la science des médailles. Il mourut à la Haye en 1715. On a de lui : *Vindiciæ nominis Germanici contra quosdam obtrectatores gallos*, Berlin, 1694, in-fol. Cet écrit est principalement contre cette question du jésuite Bouhours : *Si un Allemand pouvait être bel esprit?* « Peut-être, cependant, dit un auteur » fort sensé, cette question est-elle honorable aux » Allemands, et ne devait pas être réfutée. Car » est-il bien vrai qu'il y a une idée de mérite réel, » attachée à ce qu'on appelle *bel esprit*? Il paraît » au reste qu'aujourd'hui la question de Bouhours » n'a plus lieu, et que l'Allemagne abonde en *beaux esprits*. Mais le *bon esprit* y devient proportionnellement rare. » *Puffendorffii introductio ad historiam præcipuorum regnorum et statuum modernorum in Europa*, Utrecht, 1703, in-12. Il n'est pas nécessaire d'avertir que cette traduction n'est pas d'une latinité bien pure; le titre le démontre assez. Le traducteur a conservé les fautes de l'original qu'il aurait dû redresser dans des notes.

CRAMER (Gabriel), né à Genève en 1704, professeur de mathématiques dès l'âge de 19 ans, se fit un nom dans l'Europe par ses progrès dans les sciences exactes. Il mourut en 1752 à Bagnols en Languedoc, où il était allé dans l'espérance de rétablir sa santé ruinée par le travail. Les mathématiciens lui doivent une *Introduction à la théorie des lignes courbes*, 1750, in-4, fig., 30 à 36 fr. Il fait usage de l'analyse de Descartes, mais en la perfectionnant et en l'appliquant à toutes les courbes géométriques. *L'édition des OEuvres de Jacques et Jean Bernoulli*, 1743, 6 vol. in-4. Ce recueil est fait avec un soin et une intelligence qui méritent la reconnaissance de tous les géomètres. Cramer était disciple de Jean Bernoulli.

CRAMER (Jean-André), littérateur et poète allemand, ministre luthérien, né à Josephstadt en Saxe, en 1723, fut professeur de théologie à Copenhague, puis à Kiel où il fut chancelier de l'université, et mourut en 1788. Il a traduit en allemand les *Homélies de saint Jean Chrysostome*, avec des notes et l'*Histoire universelle de Bossuet*, à laquelle il a ajouté une continuation. On a encore de lui 22 volumes de *sermons*, les *Psaumes de David*, avec notes, 4 vol. in-8, le *Spectateur du Nord*, 3 vol. in-8, et des *poésies*, 3 vol. in-8. Les Allemands le comptent parmi leurs premiers poètes

lyriques ; mais plusieurs critiques , et entre autres Lessing , l'ont vivement attaqué.

CRAMER (Guillaume) , habile violoniste et compositeur allemand , né à Manheim vers 1730 , fut regardé comme le premier violon de son temps en Allemagne. Il passa à Londres en 1770 , où il devint successivement musicien de la chambre , solo de la chapelle royale , et enfin directeur de l'orchestre de l'opéra. On lui doit un grand nombre de *sonates* , *duo* , *trio* et *concerto* très-estimés pour le violon et le piano. Il est mort à Londres vers 1815.

CRAMOISY (Sébastien) , imprimeur de Paris , se distingua par une grande capacité dans son art. On lui donna la direction de l'imprimerie du Louvre , nouvellement établie par les soins du cardinal de Richelieu. Ses éditions n'étaient ni aussi belles ni aussi exactes que celles des Etienne , des Manuce , des Plantin et des Froben ; mais après les chefs-d'œuvre de ces célèbres imprimeurs , elles peuvent tenir une place honorable. Il mourut à Paris en 1669. Le *catalogue de ses éditions* a été imprimé plus d'une fois par lui et par son petit-fils , qui lui succéda dans la direction de l'imprimerie royale.

CRANER (François-Régis) , jésuite , né à Lucerne en 1728 , devint , après la suppression de son ordre , professeur de littérature ancienne au gymnase de cette ville , où il est resté pendant plus de 30 ans. On a de lui une *traduction* allemande de l'*Enéide* , 1783 ; plusieurs *dramas* tirés de l'histoire suisse , et un *ouvrage élémentaire sur les époques principales de l'histoire suisse*.

CRANMER (Thomas) , né à Aslacton en Angleterre , l'an 1489 , professa pendant quelque temps avec succès dans l'université de Cambridge. Un mariage , qui le fit chasser de cette école , commença à le faire connaître ; et le divorce de Henri VIII fixa tous les yeux sur lui. Il fut le premier qui écrivit , en 1530 , pour l'appuyer. Son livre , assez mauvais , mais nécessaire à un prince dégoûté de sa femme , lui assura la faveur du roi. Henri l'envoya à Rome pour y disposer les esprits à approuver la dissolution de son mariage. Il se masqua si habilement dans cette cour , que le pape Clément VII , quoique prévenu contre lui par sa conduite et par ses ouvrages , le fit son pénitencier. Il passa ensuite en Allemagne , où il se maria secrètement avec la sœur d'Osiander , ministre aussi fameux par ses variations que par ses fureurs. Devenu archevêque de Cantorbéry , et depuis longtemps le ministre des passions de Henri , il fait déclarer nul , par le clergé d'Angleterre , le mariage de ce prince avec Catherine d'Aragon , approuve son mariage avec Anne de Boulen , et ne rougit point d'accompagner cette nouvelle reine à son entrée dans Londres. Son exemple fit plus de schismatiques que tous ses raisonnements. Plusieurs citoyens furent condamnés à mort , pour n'avoir pas voulu reconnaître la suprématie de Henri. Cranmer , l'instigateur de ces meurtres , ne prévoyait pas qu'il périrait aussi un jour sur un échafaud. Au commencement du règne de la reine Marie , il fut arrêté comme un traître et un hérétique sanguinaire. Il abjura , dans l'espérance de sauver sa vie. Marie ne

le condamna pas moins à mourir , en 1556. Alors il rétracta son abjuration , et déclara sur le bûcher qu'il mourait luthérien. Les protestants ont dit autant de bien de ce prélat courtisan , que les catholiques en ont dit de mal. « Mais quel homme , suit » vant Bossuet , qu'un évêque qui était en même » temps luthérien , marié en secret , sacré archevêque suivant le pontifical romain , soumis au » pape dont il détestait la puissance , disant la messe » qu'il ne croyait pas , et donnant pouvoir de la » dire ! » C'est pourtant cet homme que Burnet donne pour un *Athanase* et pour un *Cyrille* , tant l'esprit de parti fascine les yeux , et tant il est dangereux qu'un sectaire controversiste se mêle d'être historien ! La faiblesse de Cranmer égalait ses fureurs et son incontinence. « Il se fit catholique , dit » un écrivain judicieux , pour avoir la vie ; et mourut » protestant pour se venger de ceux qui la lui » avaient refusée. » Il est faux qu'avant de s'élancer dans le bûcher , il ait brûlé la main qui avait signé son abjuration. Il était enchaîné et lié au bûcher , et ne pouvait par conséquent attendre que sa main fût brûlée pour s'y élancer : c'est un conte inventé par Burnet. On a de Cranmer la *Tradition nécessaire du chrétien* ; *Defensio catholicæ doctrinæ* , Embden , 1557 , in-8 , et plusieurs ouvrages en anglais et en latin.

CRANTOR , philosophe et poète grec , natif de Solos en Cilicie , fut un zélé défenseur de la doctrine de Platon , et le premier qui la commenta ; Horace le met à côté de Chrysippe pour le talent de prêcher la morale , *melius Chrysippo et Crantore* ; mais s'il n'a pas mieux moralisé que Chrysippe (voy. ce mot) , on ne doit pas avoir une grande idée de ses leçons. Il est à croire que , comme tous les philosophes qui prêchent sans sanction et sans principes fixes , il aura dit des choses bonnes et mauvaises , absurdes et raisonnables. Il mourut d'hydropisie dans un âge peu avancé , laissant plusieurs ouvrages que nous n'avons plus ; entre autres un livre de la *Consolation* , qu'on estimait beaucoup ; quelques critiques prétendent qu'il était intitulé *du Deuil* , se fondant sur un passage de Diogène Laërce , qui dit : « On admire principalement son livre du » Deuil ; » Cicéron dit aussi : *Legimus omnes Crantoris , veteris academici , De luctu*. Il en donne ensuite une idée qui paraît un peu flattée. Il florissait vers l'an 306 avant J.-C.

CRAON (Pierre de) , d'une famille ancienne , s'attacha à Louis d'Anjou , qui était alors en Italie. Ce prince l'envoya en France pour chercher de l'argent et du secours ; mais au lieu de remplir sa commission , il se livra à la débauche avec les courtisanes de Venise. Le duc d'Anjou , ayant attendu longtemps sans en avoir de nouvelles , mourut de chagrin. Le duc de Berri menaça le commissionnaire infidèle de le livrer au dernier supplice ; mais sa naissance et ses richesses le sauvèrent. Craon se fit connaître par un nouveau crime , qui réveilla la mémoire du premier. Le duc d'Orléans l'avait disgracié ; il s'imagina que le connétable de Clisson lui avait rendu de mauvais offices , et il l'assassina à la tête d'une vingtaine de scélérats , le jour de la Fête-

Dieu, en 1391. Le connétable n'étant pas mort de ses blessures poursuivit son assassin, réfugié chez le duc de Bretagne, qui lui dit en le recevant : « Vous avez fait deux fautes dans la même jour » née; la première d'avoir attaqué le connétable, » et la seconde de l'avoir manqué. » Les biens de l'assassin furent confisqués et donnés au duc d'Orléans, son hôtel changé en un cimetière, et ses châteaux démolis. Avant ce meurtre, il avait obtenu du roi Charles VI, qu'on donnerait des confesseurs aux criminels qui allaient au supplice. Richard II, roi d'Angleterre, demanda sa grâce quelque temps après, et l'obtint. Craon revint à la cour, et s'y montra hardiment; tandis que Clisson, qui avait si bien mérité de l'état, en était banni. On ne connaît pas l'époque de sa mort.

CRAPELET (Charles), imprimeur distingué dans son art, naquit en 1762 à Lérécourt (Haute-Marne), et mourut à Paris au mois d'octobre 1809. Les ouvrages sortis de ses presses ne se distinguent pas seulement par une correction scrupuleuse, mais par une netteté d'impression, une élégance et une variété dont lui seul possédait alors le secret. Les éditions les plus remarquables auxquelles il ait attaché son nom sont : *Les fables de La Fontaine*, 1796, 4 vol. in-8; *Les aventures de Télémaque*, 1796, 2 vol. in-8; *Les OEuvres de Gessner*, 1797, 3 vol. in-12; *Les OEuvres de Boileau*, 1798, in-4; la 2^e édit. de la trad. d'*Hérodote* par Larcher, 1802, 9 vol. in-8, dont quelques exempl. in-4; *Les annales de l'imprimerie des Aldes*, par A. A. Renouard, 1803, 2 vol. in-8; *Les oiseaux dorés*, d'Andebert, 1802, 2 vol. gr. in-fol., etc.

CRAPONE (Adam de), gentilhomme provençal, natif de Salon en 1519, fit le canal qui porte son nom, tiré de la Durance jusqu'à Arles. Il avait aussi entrepris de joindre les deux mers en France : projet qui ne fut exécuté que sous Louis XIV, quoique Henri II lui eût donné des commissaires pour commencer ce travail important. Crapone entendait parfaitement les fortifications. Henri II, l'ayant envoyé à Nantes en Bretagne, pour démolir une citadelle commencée sur un mauvais terrain, il fut empoisonné par les premiers entrepreneurs, à l'âge de 40 ans.

CRASSET (Jean), natif de Dieppe en 1618, jésuite, mort en 1692, publia divers ouvrages de piété, parmi lesquels on distingue les *Considérations chrétiennes pour tous les jours de l'année*, Paris, 1683; ouvrage solide et plein d'unction, souvent réimprimé. Il a donné aussi une *Histoire du Japon*, etc., Paris, 1715, 2 vol. in-4, 10 fr. Les actes des martyrs y sont rapportés dans un très-long détail; et c'est une des raisons pour lesquelles on lui préfère l'ouvrage du P. Charlevoix. Il a encore donné une *Dissertation sur les oracles des sibylles*, Paris, 1678, in-12; elle fut attaquée par Jean de Marck, protestant. Le P. Crasset fit réimprimer sa Dissertation en 1684, in-8, et y joignit une réponse à la critique de J. de Marck. Ses ouvrages de piété ont été beaucoup lus, et le seraient encore sans l'indifférence de ce siècle à l'égard de tout ce qui tient à la religion.

CRASSO (Jules-Paul), médecin de Padoue, ne cultiva pas moins les langues et les belles-lettres, que son art. Il mourut en 1574. On a de lui une traduction latine des ouvrages d'*Aretæus* et de plusieurs autres anciens médecins grecs, qu'il a rendus avec fidélité, et même avec élégance.

CRASSO (Laurent), auteur italien du 17^e siècle. On a de lui : *Eloges des hommes de lettres de Venise*, en italien, Venise, 1666, 2 vol. in-4, fig., 10 à 15 fr.; devenu rare et recherché, quoique peu estimé, car il fourmille de fautes; *Elogj de' capitani illustri*, Venise, 1688, in-4, fig., il n'a paru que le 1^{er} vol.; *Istoria de' poeti greci*, Napoli, 1678, in-fol., 10 à 12 fr.

CRASSOT (Jean), né à Langres, professeur de philosophie au collège de Sainte-Barbe à Paris, mort en 1616, se fit connaître des savants par une *logique* et une *physique* bonne pour son temps, et des badauds parisiens, par le talent de redresser ses longues oreilles, et de les abaisser à son gré. C'est l'abbé de Marolles qui nous apprend cette anecdote dans ses *Mémoires*.

CRASSUS (Publius-Licinius), jurisconsulte romain, de l'illustre famille de Crassus qui a donné plusieurs consuls, fut élevé à la souveraine prêtrise l'an 131 avant J.-C. Il passa en Asie, à la tête de l'armée romaine, destinée contre Aristonicus, mais il fut vaincu dans une grande bataille, et pris par les Thraces qui étaient à la solde d'Aristonicus. Crassus, ayant frappé le soldat qui le conduisait, fut tué d'un coup de poignard, et enterré à Smyrne. Il avait quitté sa dignité de grand-pontife pour commander les armées; ce qui était alors sans exemple.

CRASSUS (Marcus-Licinius), de la même famille que le précédent, commença d'abord en esclaves. Il ne possédait alors que 300 talents environ; mais depuis il acquit de si grandes richesses, qu'il fit un festin public au peuple romain, et donna à chaque citoyen autant de blé qu'il pouvait en consommer pendant trois mois. L'inventaire de ses biens, lorsqu'il marcha contre les Parthes, montait à 7,700 talents. Un homme, selon lui, ne devait pas passer pour riche s'il n'avait de quoi entretenir une armée. La crainte des fureurs de Cinna et de Marius l'obligea de se retirer en Espagne, où il resta caché pendant huit mois dans une caverne. Dès qu'il put reparaitre, il signala son courage dans la guerre contre les esclaves, mérita l'honneur du petit triomphe, fut fait préteur l'an 71 avant J.-C., et défait Spartacus, chef des esclaves rebelles. Il fut consul l'année suivante avec Pompée, puis censeur; et ensuite il exerça une espèce de triumvirat avec le même Pompée et César. Cette union ne fut durable qu'avec le premier. Crassus, devenu consul une seconde fois, eut en partage la Syrie. En passant par la Judée, il pilla le trésor du temple de Jérusalem, après être entré dans le *Sancta sanctorum*, où les profanes n'entraient jamais, et avoir juré de se contenter d'une poutre d'or qu'on offrait de lui donner pour sauver le reste. Cette sacrilège avarice ne tarda pas d'être punie : ayant entrepris la guerre contre les Parthes, il dévorait déjà en es-

pérance toutes leurs richesses, lorsque son armée fut totalement défaite par Suréna, leur général. Vingt mille romains restèrent sur le champ de bataille, et dix mille furent faits prisonniers. Les restes de l'armée s'échappèrent à la faveur des ténèbres, et furent poursuivis par les Parthes. Crassus, invité à une conférence par le général ennemi, fut forcé de s'y rendre par la mutinerie des soldats, et ne tarda pas de s'apercevoir que le dessein de Suréna était de le prendre vivant. Il se mit en défense, et fut tué les armes à la main, l'an 53 avant J.-C. Les Parthes lui ayant coupé la tête, la portèrent à Orodes leur roi, qui fit couler de l'or fondu dans sa bouche, en disant ces mots : *Rassasie-toi de ce métal dont ton cœur a été insatiable.* « C'est une » chose très-digne de remarque, dit Rollin, ou plu- » tôt son continuateur, que le triste sort des deux » généraux romains, qui les premiers avaient violé » le respect dû au temple de Jérusalem, Pompée, » depuis qu'il eut osé porter ses regards téméraires » dans un lieu redoutable, où jamais aucun pro- » fane n'était entré, ne réussit en rien, et termina » enfin malheureusement une vie jusque-là rem- » plie de gloire et de triomphes. Crassus, encore » plus criminel, fut puni plus promptement et périt » dans l'année même. » On peut voir, relativement à cette réflexion, *l'Histoire des sacrilèges* par H. Spelman.

CRATERUS, favori d'Alexandre le Grand, et rival d'Antipater, plut au conquérant macédonien par un air noble et majestueux, un esprit élevé et un grand courage. Après la mort d'Alexandre, il fut tué dans un combat contre Eumènes, qui, le voyant expirer, descendit de cheval pour lui rendre les derniers devoirs.

CRATERUS, athénien, qui avait recueilli les *décrets* de ses concitoyens, ne doit pas être confondu avec le favori d'Alexandre. Bayle dit avec raison, qu'il n'est pas vraisemblable que l'ami de ce héros se fût assujéti à écrire tous les arrêts du peuple de sa patrie : que ce travail demande un greffier, et non un homme de guerre. Les savants regrettent cet ouvrage, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

CRATÈS, fils d'Asconde, disciple de Diogène le cynique, naquit à Thèbes en Béotie. Il se livra de bonne heure à la philosophie ; et pour n'être pas distrait par les soins temporels, il vendit ses biens, et en donna le produit à ses concitoyens. C'est du moins ce que rapporte Antisthène, et d'après lui Diogène Laërce. D'autres disent qu'il déposa cet argent chez un banquier, à condition qu'il le donnerait à ses enfants, s'ils étaient insensés, c'est-à-dire, s'ils négligeaient la philosophie ; et au public, s'ils la cultivaient, car ils n'auraient besoin de rien. On lui attribue ce tarif de dépense assez plaisant. « Il faut donner à un cuisinier dix mines, à un » médecin une drachme, à un flatteur cinq talents, » de la fumée à un homme à conseil, un talent à une » courtisane, et trois oboles à un philosophe. » Lorsqu'on lui demandait à quoi lui servait la philosophie : *À apprendre*, répondait-il, *à se contenter de légumes, et à vivre sans soins et sans inquié-*

tude : bien entendu que la vanité tiendrait lieu du reste. Habillé fort chaudement en été et fort légèrement en hiver, il se distinguait en tout des autres hommes. Il était d'une malpropreté insupportable, cousait à son manteau des peaux de brebis sans préparation ; singularité qui, jointe à sa laideur naturelle, en faisait une espèce de monstre. Alexandre, curieux de voir ce cynique, lui offrit de rebâtir Thèbes sa patrie. *Pourquoi cela*, lui répondit Cratès, *un autre Alexandre la détruirait de nouveau.* *Le mépris de la gloire* (ce n'était point de celle qu'il tirait de sa crasse), *l'amour de la pauvreté me tiennent lieu de patrie : ce sont des biens que la fortune ne me ravira jamais.* Ce philosophe avait épousé la fameuse Hypparchie, qui avait conçu pour lui la plus violente passion, et il avait fait, dit-on, ce qu'il avait pu pour la détourner de ce mariage, en lui représentant sa pauvreté et son âge avancé. Il en eut deux filles qu'il maria à deux de ses disciples, et les leur confia 30 jours à l'avance, pour essayer s'ils pourraient vivre avec elles : essai bien digne de cette vieille et dégoûtante philosophie. Il vivait vers l'an 328 avant J.-C. On trouve des *lettres* de lui dans les *Epistolæ cynicæ*, imprimées en Sorbonne sans date, livre rare.

CRATES, philosophe, académicien d'Athènes et disciple de Polémon auquel il succéda dans son école vers l'an 273 avant J.-C. Cratès eut pour disciples Arcésilaüs, Bion de Boristhène, et Théodore, chef d'une secte. Il fut employé par ses compatriotes dans plusieurs ambassades. (V. POLEMON.)

CRATESIPOLIS, reine de Sicyone, se signala par sa valeur : c'est à cette qualité, si rare dans une femme, qu'elle dut la conservation de ses états. Après la mort d'Alexandre son époux, s'étant mise à la tête des soldats qui lui étaient demeurés fidèles, cette héroïne marcha fièrement contre ceux de ses sujets qui avaient pris occasion de la mort du roi pour se révolter. Elle en fit pendre 30 ou 40 des plus mutins, et rétablit partout le calme. Après avoir conquis son royaume, elle sut le gouverner, et fut enlevée à son peuple l'an 314 avant J.-C.

CRATINUS, un des meilleurs poètes et des plus grands buveurs de son temps, se distingua à Athènes par ses *comédies*, et mourut à 95 ans vers l'an 432 avant l'ère chrétienne. Sa plume n'épargnait personne, pas même les premiers magistrats de la république. Quintilien porte un jugement très-avantageux de ses pièces de théâtre ; mais les *fragments* qui nous restent sont trop peu de chose, pour décider s'il méritait cet éloge. On lui attribue l'invention du *drame satirique* ; il l'a certainement introduit le premier à Athènes dans les *Dionysiaques*.

CRATIPPUS, philosophe péripatéticien de Mitylène, où il enseigna la philosophie, alla ensuite à Athènes, et eut pour disciples le fils de Cicéron et Brutus. Pompée alla le voir après la bataille de Pharsale, et lui proposa des difficultés contre la Providence. Le philosophe consola le guerrier et justifia la divinité.

CRATON (Jean), né à Breslau en 1519, médecin des empereurs Ferdinand 1^{er}, Maximilien II et Rodolphe II, mourut en 1585, dans sa patrie. On

a de lui *Isagoge medicinæ*, Venise, 1560, in-8, et plusieurs ouvrages estimés des gens de l'art. L'auteur avait pratiqué la médecine avec beaucoup de succès. C'était un homme de bonne mine, et il ressemblait parfaitement à l'empereur Maximilien II. On l'accusait d'avoir l'humeur chagrine et d'être trop attaché à l'argent.

CRAUFURD (Quintin), riche écossais, né en 1743, vint de bonne heure se fixer à Paris où il passa la plus grande partie de sa vie, et où il mourut en 1819. Il a cultivé avec goût et succès la littérature française, et c'est peut-être le seul anglais qui ait consacré toutes ses études à la connaissance des écrivains français. Il avait formé une très-belle collection de portraits de tous les hommes célèbres de France. Ce fut lui qui communiqua au général Grimoard les lettres de Bolingbroke à M^{me} de Ferriol, lettres que ce général fit imprimer, Paris, 1808, 3 vol. in-8. Craufurd publia plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Esquisse de l'histoire, de la religion, des sciences et mœurs des Indiens, avec un exposé très-court de l'état politique actuel des puissances de l'Inde*, Londres, 1791, 2 vol. in-8, en anglais, traduit en français la même année par le comte de Montesquiou ; *L'histoire de la Bastille avec un appendice contenant une discussion sur le prisonnier au masque de fer*, traduit de l'anglais par lui-même, 1798, in-8 ; *Essais sur la littérature française, écrits pour l'usage d'une dame étrangère, compatriote de l'auteur*, Paris, 1803, 2 vol. in-4, 12 à 15 fr., tirés seulement à cent exemplaires pour donner à ses amis, ibid., 1818, 3 vol. in-8, 8 à 12 fr. Ces essais sont dirigés dans les principes d'un goût assez pur, et particulièrement d'après les *Siècles littéraires* de l'abbé Sabbathier de Castres ; *Essai historique sur le docteur Swift et sur son influence dans le gouvernement de la Grande-Bretagne, depuis 1710 jusqu'à la mort de la reine Anne en 1714, suivi de notices historiques sur plusieurs personnages d'Angleterre, célèbres dans les affaires et dans les lettres*, Paris, 1808, in-4 ; *Mélanges d'histoire et de littérature tirés d'un portefeuille*, 1809, in-4, faisant suite aux *Essais sur la littérature*. On trouve dans ce volume les *Mémoires de mad. de Hausset*, sur *Périclès* et sur *l'influence des beaux arts*, en anglais, Londres, 1817, in-12 ; *Notices sur mesd. de La Vallière, de Montespan, de Fontange et de Maintenon*, Paris, 1818, in-8 ; *Notice sur Marie Stuart, reine d'Ecosse, et sur Marie-Antoinette, reine de France*, Paris, 1819, in-8.

CRAWFORD (Adair), médecin et chimiste anglais, né en 1749, et mort à Lymington en 1795, fut médecin de l'hôpital Saint-Thomas, professeur de chimie à Woolwich, membre de la société royale de Londres, de la société philosophique de Dublin, et de celle de Philadelphie. Le plus important de ses écrits est intitulé : *Experiments and observations on animal heat and the inflammation of combustible bodies*, Londres, 1779, in-8 ; cet ouvrage a eu plusieurs éditions et a fait la réputation de l'auteur ; la doctrine qu'il y développe sur la chaleur animale et sur l'inflammation des corps combustibles a été en

butte à de vives contradictions de la part de plusieurs savants, entre autres de Georges Caday-Morgan qui lui répondit par des *Observations et expériences sur la lumière des corps en état de combustion*, insérées dans le *Recueil des Transactions philosophiques*, vol. 7, 1^{re} partie, page 190 ; elles ont été traduites avec l'ouvrage de Crawford, en allemand par Crell, et en italien par Vassalli.

CRAYER (Gaspard), peintre d'Anvers, né en 1582, mort à Gand en 1669, réussit également dans l'histoire et dans le portrait. Le célèbre Rubens le regardait comme son émule, et ce n'est point un petit éloge. La nature est rendue dans ses ouvrages avec une expression frappante et un coloris enchanteur. Le musée royal ne possède plus que deux de ses tableaux, la *Vierge et l'enfant Jésus recevant l'hommage de plusieurs saints*, et *saint Augustin en extase*. Il fit le *Martyre de saint Blaise*, qui est son dernier tableau, à 86 ans.

CRÉBILLON (Prosper Jolyot de), né à Dijon en 1674, d'un greffier en chef de la chambre des comptes, étudia au collège Mazarin, fit son droit et fut reçu avocat. Mais ne réussissant pas dans cette profession, il travailla pour le théâtre. Il donna d'abord *Idoménée*, et ensuite *Atrée*. Le jeune auteur continuait à marcher dans cette carrière, lorsqu'il devint passionnément amoureux, et son amour finit par le mariage. Son père, indigné contre lui, le déshérita ; étant tombé malade quelque temps après, en 1707, il le rétablit dans ses droits ; mais il lui laissa très-peu de chose. En 1731, il eut une place à l'académie française, et l'emploi de censeur de la police en 1735. Il obtint de plus grandes récompenses sur la fin de sa carrière, et il mourut en 1762, après avoir donné un grand nombre de *tragédies*. Il était modeste, vrai, sensible, d'un abord facile, officieux, enchanté des succès des jeunes auteurs, et les échauffant de sa flamme. Crébillon est le créateur d'une partie qui lui appartient en propre, de cette terreur qui constitue la véritable tragédie. Hardi dans ses peintures, mâle dans ses caractères, grand dans ses idées, énergique dans ses vers, et terrible dans ses plans, il est peut-être le seul de nos poètes modernes qui ait possédé le grand secret de l'art de Melpomène, tel que l'avaient les tragiques de l'ancienne Grèce. Il eût été à souhaiter qu'à leur exemple il eût moins employé ces déguisements, ces reconnaissances, qui appartiennent plutôt au roman qu'à la tragédie. Une deses meilleures pièces, *Rhadamiste*, n'a pas eu le suffrage de Boileau. Un de ses amis ayant voulu lui en faire la lecture, lorsqu'il était dans son lit, n'attendant plus que l'heure de la mort, le satirique l'interrompit, après en avoir écouté deux ou trois scènes : *Eh ! mon ami*, lui dit-il, *ne mourrai-je pas assez promptement ? Les Pradons dont nous nous sommes moqués dans notre jeunesse étaient des soleils auprès de ceux-ci*. Ce qui indisposait le mourant, c'était le style. Celui de Crébillon est vigoureux et énergique, mais plein d'incorrections, de tours durs et barbares. Outre ses *tragédies*, on a de lui quelques *pièces de vers*. Le ton boursoufflé y domine ; mais on y rencontre des vers heureux. Louis XV, bienfaiteur de

Crébillon pendant sa vie et après sa mort, lui fit élever un tombeau. Ce monument a été exécuté en marbre par le savant ciseau de Le Moine dans l'église paroissiale de Saint-Gervais, où le rival de Corneille a été inhumé. Après une représentation d'*Atrée*, on demandait à ce célèbre tragique pourquoi il avait adopté le genre terrible? « Je n'avais » point à choisir, répondit-il : Corneille avait pris le » ciel, Racine la terre, il ne me restait plus que » l'enfer : je m'y suis jeté à corps perdu. » Ses *OEuvres* ont été imprimées, Paris, 1785, 3 vol. in-8, fig., 15 à 21 fr., gr. pap., 50 fr.; ibid., 1750, 2 vol. in-4, 10 à 12 fr.; 1796, 2 vol. in-8, fig., 10 f., pap. vél., 18 fr., gr. pap. vél., 72 fr.; 1812, 3 vol. in-8, fig., 15 fr., pap. vél., 30 fr.; 1818, 2 vol. in-8, pap. fin, 15 fr., pap. vél., 30 fr.; 1818, 2 vol. in-8, fig. de Moreau, 18 fr., gr. pap. vél., fig. av. la lettre, 42 fr.; 1824, 2 vol. in-8, 7 fr., pap. fin, 9 fr.; 1828, 2 vol. in-8, portr., pap. car. vél., 14 fr., très-gr. pap., 42 fr.

CREBILLON (Claude-Prosper JOLYOT de), fils du précédent, naquit à Paris en 1707, et y mourut en 1777. Son père s'était fait remarquer par un pinceau mâle et vigoureux; le fils brilla par les grâces et la légèreté de sa conversation et de ses écrits : ce qui a fait dire à un critique qu'il n'avait que la mousse de l'esprit de son père. Il n'a guère travaillé que dans le genre romanesque. Ses principaux ouvrages sont les *Lettres de la marquise de** au comte de***, 1732, 2 vol. in-12; *Tanzaï et Néadarné*, 1734, 2 vol. in-12. Ce roman, plein d'allusions satiriques et souvent inintelligibles, le fit mettre à la Bastille, et fut plus couru qu'il ne méritait de l'être. On ne sait à quoi tend cet ouvrage, ni quel en est le but. Il y a d'ailleurs des tableaux trop libres, et le style offre beaucoup de phrases longues et confuses; les *Egarements du cœur et de l'esprit*, 1736, in-12. C'est le roman le plus piquant de Crébillon. Les mœurs d'un certain monde y sont peintes avec des couleurs vives et vraies. La modestie ne tient pas toujours le pinceau, et les femmes se plaindrent dans le temps de ce que l'auteur ne croyait pas assez à la vertu. *Le Sopha, conte moral*, ou plutôt *anti-moral*, 1745, 1746, 2 vol. in-12. C'est une galerie de portraits, presque toujours licencieux, des femmes de tous les états. Les gens de bien auraient désiré que le romancier eût plus respecté la pudeur; et les gens de goût, qu'il eût mis plus d'action et de variété dans ses romans. *Lettres d'Alcibiade*, dont on peut faire la même critique, ainsi que de plusieurs autres ouvrages de ce genre, dont la licence et la malignité font le caractère. Quel peut être le fruit de tous ces romans dont un ton cavalier et cynique est le principal ornement? On les achète d'abord par curiosité, on les lit avec empressement; l'honnête homme n'ose convenir qu'il les a lus, et chacun finit par les payer du mépris qu'ils méritent. Les *Lettres de la marquise de Pompadour*, roman épistolaire qui a eu un succès prodigieux, et où l'auteur est un peu plus réservé que dans ses autres productions, quoiqu'il ne le soit point encore assez. Voy. sur l'auteur de ces lettres que Barbier croit être du marquis

de Barbé-Marbois, la 2^e édition du *Dictionnaire des anonymes*, n° 10058. On a ses *OEuvres*, Maëstricht, 1779, 7 vol. in-12, 8 à 10 fr.

CREDI (Lorenzo Sciarpelloni, surnommé di) célèbre peintre de Florence, né en 1453, mort en 1531, fut grand imitateur de Léonard de Vinci. Il fut d'abord orfèvre dans l'atelier de Credi, il étudia ensuite la peinture sous le Verrochio.

CREECH (Thomas), né à Blandfort en Angleterre en 1659, cultiva la poésie et les lettres, et ne vécut pas moins dans l'indigence. Une humeur sombre qui le jetait dans des passions violentes, fit le malheur de sa vie et occasionna sa mort. Amoureux d'une demoiselle qui ne répondait point à ses feux, quoique bien d'autres eussent un facile accès auprès d'elle, il se pendit de désespoir sur la fin de juin de 1700. On a de lui plusieurs traductions : celle de *Lucrèce*, en vers anglais, et en prose avec des notes. Plusieurs prétendent que c'est le matérialisme et le désolant système de l'auteur traduit, qui a tourné la tête à Creech, et qui lui a inspiré la manie du suicide comme à Lucrèce lui-même. La version de plusieurs morceaux de *Théocrite*, d'*Horace*, d'*Ovide*, de *Juvénal*, la traduction de l'*Astronomica* de Manilius.

CRELLIUS (Jean), né en 1590 dans un village voisin de Nuremberg. Après avoir été élevé dans cette ville, où il tomba dans les sentiments de Socin, il alla en Pologne en 1652, et s'établit à Cracovie, où les unitaires avaient une école. Il en fut régent, et ensuite ministre, et il y mourut en 1633. Ses principaux ouvrages sont : *Traité contre la Trinité*, Goude, 1678, in-16, solidement réfuté par le P. Pétau, qui l'appelle *ferreum os*, et ses raisonnements *vanam syllogismi larvam inanemque pompam*. Effectivement Crellius pousse une chicane dialectique avec une contenance et une parade qui imposeraient à quiconque ne serait pas versé dans les subtilités de l'école. Il avait tout le génie des anciens ariens, dont Eusèbe disait que l'autorité de l'Ecriture les embarrassait peu, et que toute leur attention se tournait à faire des syllogismes de toutes les formes. *Non inquirentes quid sacræ doceant paginæ; sed cujusmodi syllogismorum forma reperitur.... quod si quis aliquem Scripturæ locum illis objiciat, examinant utrum connexum an disjunctum syllogismi genus ex eo confici possit* (L. 5, Hist. eccl., c. 28.). Prudence, dans son *Apothéose*, fait la même observation :

Fidem minutis dissecant ambagibus,
Ut quisque lingua est nequior
Solvunt ligantque quæstionum vincula
Per syllogismos plectiles.

Des *Commentaires* sur une partie du nouveau Testament, où l'auteur détourne du vrai sens tous les passages opposés à ses erreurs, sans égard aux sentiments des Pères, à l'autorité de l'Eglise et de la tradition. Quelques écrits de morale, dans lesquels il exerce sur la doctrine des mœurs, des lois évangéliques et ecclésiastiques, la même liberté qu'il s'était arrogée sur le dogme. Une *Réponse* à Grotius qui avait écrit contre Fauste Socin, un *livre de la satisfaction de Jésus-Christ*; réponse

que Grotius désapprouva assez faiblement pour faire croire qu'il n'était pas fort éloigné du socinianisme. *Voy.* SOCIN (Lélie et Fauste).

CREMONINI (César), professeur de philosophie à Ferrare et à Padoue, avait des talents obscurcis par de grands défauts, la méchanceté, l'envie, la fourberie, la médisance et l'irrégularité. Il était né à Cento dans le Modénais, en 1550, et mourut à Padoue en 1631. Ses principaux ouvrages sont : *Aminta e Clori*, Ferrare, 1591, in-4 ; *Il Nascimento di Venetia*, Bergame, 1617, in-12 ; *de physico auditu*, 1596, in-fol. ; *de calido innato*, 1626, in-4 ; *de sensibus et facultate appetitiva*, 1644, in-4, et d'autres ouvrages remplis d'erreurs de plus d'un genre. Il croyait l'âme matérielle, capable de corruption et mortelle, ainsi que l'âme des brutes, au cas, disait-il pour se sauver par cette restriction captieuse, qu'il fallût suivre les principes d'Aristote. (*Voy.* POMPONACE et OREGIUS.)

CRENIUS (Thomas), de la Marche de Brandebourg, né en 1648, recteur en Hongrie, correcteur d'imprimerie à Rotterdam et à Leyde, mourut dans cette dernière ville en 1728, après avoir inondé l'Europe de ses compilations. Les plus utiles sont : *Consilia et methodi aureæ studiorum optimè instituendorum*, Rotterdam, 1692, in-4. Ce volume fut suivi de deux autres imprimés en 1696 à Leyde. Le premier est intitulé *de philologiâ, studiis liberalis doctrinæ* ; le second : *de eruditione comparanda*. C'est une collection de préceptes sur la manière d'étudier les différentes sciences renfermées dans ces trois livres. Ses autres ouvrages sont : *Musæum philologicum*, 2 vol. in-12 ; *Thesaurus librorum philologicorum*, 2 vol. in-8 ; *de furibus librariis*, Leyde, 1705, pet. in-8, 3 à 4 fr. ; *Fasciculi dissertationum philologico-historicarum*, 5 vol. in-12 ; *Dissertationes philologicæ*, 2 vol. in-12 ; *Commentationes in varios auctores*, 3 vol. in-12. (*Voy.* SAUBERT.)

CREPIN et CREPINIEN (saints), deux frères, vinrent, selon les légendes, de Rome au milieu du 3^e siècle avec saint Quentin et d'autres hommes apostoliques pour prêcher la foi dans les Gaules. Ils fixèrent leur demeure à Soissons. Le jour ils annonçaient Jésus-Christ, et la nuit ils travaillaient de l'état de cordonnier. Leurs instructions, fortifiées par la sainteté de leur vie, convertirent un grand nombre d'idolâtres. L'empereur Maximilien-Hercule étant venu dans la Gaule-Belgique, les fit arrêter et conduire devant Rictius Varus, préfet du prétoire, le plus implacable ennemi qu'eut alors le christianisme. Ils furent condamnés à perdre la tête l'an 287, après avoir souffert de cruelles tortures avec une constance admirable. Ils sont nommés dans les plus anciens martyrologes, et honorés le 25 octobre. On bâtit à Soissons, dans le 6^e siècle, une grande église sous leur invocation ; et saint Eloi enrichit leur chasse de divers ornements. Elle fut transportée à l'Eglise de Notre-Dame de Paris sous le règne de Louis XI, pendant l'horrible peste qui désola cette ville. Henri-Michel Buche, communément appelé le *bon Henri*, qui les avait pris pour modèle, les choisit pour patrons de la pieuse asso-

ciation, des frères cordonniers. (*Voy.* BUCHE.)

CRÉQUI de BLANCHEFORT et de CANAPLES (Charles 1^{er} de), prince de Foix, duc de Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné, pair et maréchal de France, se distingua dans toutes les occasions, depuis le siège de Laon en 1594, jusqu'à sa mort. Son duel contre don Philippin, bâtard de Savoie, qu'il tua, servit beaucoup à répandre son nom. Il reçut le bâton de maréchal de France en 1622, secourut Ast et Verrue contre les Espagnols, prit Pignerol et la Maurienne en 1630, défit les troupes d'Espagne au combat de Buffarola sur les bords du Tesin en 1636, et fut tué d'un coup de canon au siège de Brème en 1638, comme il se rangeait près d'un gros arbre pour pointer ses lunettes. Créqui était éloquent, poli, magnifique. Il fit éclater ces qualités à Rome, où le roi l'envoya ambassadeur extraordinaire vers le pape Urbain VIII en 1633. Il épousa successivement deux filles du connétable de Lesdiguières. Son vrai nom était BLANCHEFORT ; mais son père ayant épousé Marie de Créqui n'obtint les biens de cette famille, qu'à condition qu'il en porterait le nom et les armes. Nicolas Charrier a fait sa *Vie*, Grenoble, 1683, in-12.

CRÉQUI (François de BONNE de), maréchal de France en 1668, après divers succès fut entièrement défait par le duc Charles IV de Lorraine en 1675, près de Consarbruck sur la Sarre. Echappé à peine lui quatrième, il court se jeter dans Trèves, où il aimait mieux être pris à discrétion, que de capituler. « Cet événement, dit un historien, fut regardé par » les Trévirois, comme la punition de la manière » cruelle dont le pays et la capitale surtout avaient » été traités par les Français, qui voulaient faire un » désert de cette frontière comme du Palatinat ; les » églises et les monastères furent livrés aux flammes. » Un de leurs généraux, après avoir multiplié ces » exploits, périt par la chute de son cheval, qui se » cabrant se jeta en bas d'un pont, au moment que, » la torche en main, il allait mettre le feu à Sainte- » Marie-des-Martyrs. On célèbre tous les ans l'expulsion des Français, par une procession générale. » Créqui eut plus de succès dans les campagnes de 1677 et 1678. Il ferma l'entrée de la Lorraine au duc Charles V, le battit à Kochersberg en Alsace, prit Fribourg à sa vue, passa la rivière de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offembourg, le chargea dans sa retraite ; et ayant, immédiatement après, emporté le fort de Kell l'épée à la main, il alla brûler le pont de Strasbourg. En 1684 il prit Luxembourg, et mourut trois ans après en 1687. Il était général des galères depuis 1661.

CRESCENT, *Creescens*, philosophe cynique vers l'an 154 de J.-C., se rendit infâme par ses débauches et par ses calomnies contre les chrétiens. Il fut un des principaux moteurs de la persécution excitée contre eux, sous Marc-Aurèle. C'est contre lui que saint Justin publia sa seconde *apologie* ; le philosophe n'y répondit qu'en travaillant à le faire mourir, en quoi il eut la lâche satisfaction de réussir.

CRESCENTIUS NUMANTIANUS, patrice romain, s'empara du château-St.-Ange vers 985, et

exerça dans Rome des cruautés inouïes. Ses crimes ne demeurèrent pas impunis ; l'empereur Othon III lui fit trancher la tête.

CRESCENZI (Pierre de), natif de Bologne en 1230, voyagea pendant 30 ans, exerçant la profession d'avocat pour se dérober aux troubles de sa patrie. A l'âge de 70 ans, il revint pour s'occuper d'un ouvrage sur l'agriculture, qu'il dédia à Charles II, roi de Sicile, qui mourut en 1309. Il est intitulé : *Opus ruralium commodorum*. Il y en a des éditions rares, 1471, in-fol. goth., 100 fr. ; Lovanii, 1474, in-fol. goth., 130 fr., 78 fr., 73 fr. Il se trouve aussi dans *Rei rusticæ scriptores* de Gessner, Leipzig, 1735, 2 vol. in-4. On en a une traduction française, Paris, 1486, in-fol. Il y en a une italienne.

CRESCIMBENI (Jean-Marie) naquit à Macerata, capitale de la Marche d'Ancone en 1663. Ses talents pour la poésie et l'éloquence se développèrent de bonne heure. Ses vers eurent d'abord un goût d'enflure et de pointe ; mais le séjour de Rome et la lecture des meilleurs poètes italiens le ramenèrent à la nature. Non-seulement il changea lui-même le style, mais il entreprit de combattre le mauvais goût, et de donner des règles du bon. Ce fut en partie par ce motif qu'il travailla à l'établissement d'une nouvelle académie, sous le nom d'*Arcadie*. Les membres de cette compagnie ne furent d'abord qu'au nombre de quatorze ; mais il s'augmenta depuis. Ils s'appelèrent les *bergers d'Arcadie*, et prirent chacun le nom d'un berger, et celui de quelque lieu de l'ancien royaume d'Arcadie. Le fondateur de cette société en fut nommé directeur en 1690. Pendant 38 ans qu'il conserva ce poste, il déclara la guerre sans ménagement à ces pompeuses extravagances, à ces faux brillants, à ce clinquant que les Italiens avaient pris si longtemps pour de l'or. Crescimbeni mourut en 1728, chanoine de Ste.-Marie-in-Cosmedin. Durant sa dernière maladie, il fit les vœux simples des jésuites. Crescimbeni était un petit homme maigre, d'une voix cassée et rauque, et dont la figure n'annonçait pas le génie. Mais des manières engageantes, et une douceur extrême, malgré son tempérament bilieux, lui gagnaient tous les cœurs. Parmi le grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, dont il a enrichi sa patrie, on ne citera que les principaux : *Istoria della volgar poesia*, Venez., 1730-31, 6 vol. in-4, 30 à 36 fr. Cette histoire est accompagnée d'un commentaire semé d'anecdotes, non-seulement sur la vie des anciens poètes italiens, mais encore sur celle des anciens poètes provençaux, pères des italiens. Il y a quelques inexactitudes, comme dans tous les ouvrages de ce genre. *Le vite degli Arcadi illustri*, Roma, 1708-27, 5 vol. in-4, fig., 33 fr. ; *le Rime degli Arcadi*, ibid., 1716-22, 9 vol. in-8, 40 fr. ; *le Prose degli Arcadi*, ibid., 1718, 3 vol. in-8, 15 fr. ; *Istoria della basilica di S. Maria*, ibid., 1715-19, 2 vol. in-4, 12 fr. ; *Istoria della basilica di S. Anastasia*, ibid., 1722, in-4, 6 fr., etc.

CRESPET (Pierre), religieux célestin, né à Sens en 1543, mourut en 1594, après avoir refusé un évêché que Grégoire XIV voulait lui donner. On a de lui : *Summa catholice fidei*, Lyon, 1598, in-fol., 8

à 10 f. ; *Le Jardin de plaisir et récréation spirituelle*, 1602, in-8, et d'autres ouv., dans lesquels il y a plus d'érudition que de critique. Il publia en 1590 un ouvrage intitulé : *La haine réciproque de l'homme et du diable* : c'est un traité contre la magie, dans lequel il y a des choses fort singulières, qui marquent beaucoup de crédulité ; mais il en est aussi qui ne doivent pas être rejetées aussi loin que le prétendent les esprits-forts. Voy. BODIN, BRUN (LE), BROWN, etc.

CRESPI (Joseph - Marie), élève de Cignani, né à Bologne en 1665, mort dans la même ville en 1747, se forma sur les ouvrages du Baroque, du Titien, de Paul Véronèse. Une imitation vive et riante répandait des charmes sur ses tableaux et sur ses discours. Les grands recherchaient sa conversation, les artistes ses ouvrages. Ses figures sont lumineuses et saillantes, ses caractères frappants et variés, son dessin correct.

CRESPIN (Jean), d'Arras, avocat au parlement de Paris, fut entraîné dans l'erreur par Théodore de Bèze, son ami. Il alla le joindre à Genève, s'appliqua à la typographie, et s'acquit beaucoup de réputation par plusieurs ouvrages qu'il donna au public. Vignon son gendre dirigea son imprimerie après sa mort, arrivée en 1572. On a de lui un *Lexicon grec*, Genève, 1574, in-4, et une *Histoire des prétendus martyrs de sa religion*, Genève, 1570, in-fol., réimprimée plusieurs fois depuis, pour l'édification des fanatiques de sa secte.

CRESSY (Serenus), né en 1605, et mort en 1674, savant et pieux bénédictin anglais, a donné la *Vie de saint Julien, premier évêque du Mans*. Il est encore auteur d'une *Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, Rome, 1668, in-fol., 6 à 8 fr., et de quelques ouvrages de *piété* et de *controverse*.

CREST (LA BERGÈRE de) : c'est sous ce nom qu'est connue dans l'histoire des délires des hommes, une visionnaire, nommée *Isabeau Vincent*, fille d'un cardeur de laine du diocèse de Die. Elle apprit le rôle de prophétesse, en gardant les moutons d'un laboureur, son parrain. Un homme inconnu la dressa à ce manège. Elle fit ses premiers essais dans des maisons obscures, où elle prêchait et prophétisait à son aise. Rome était, selon elle, une Babylone, et la messe une idolâtrie. Les calvinistes criaient partout *au miracle* ! Le ministre Jurieu, qui avait adopté tant d'autres extravagances, ne manqua pas de se déclarer pour celle-ci. La Bergère, animée par sa réputation, prophétisa plus que jamais, mêlant à son galimatias des passages de l'Écriture, des lambeaux de sermons, de mauvaises plaisanteries contre le pape. Son enthousiasme fit quelques prosélytes, et en aurait fait davantage, si l'intendant du Dauphiné ne l'avait fait arrêter. Conduite à l'hôpital général de Grenoble, elle revint de ses égarements, et finit par une mort édifiante.

CRESTIN (Guillaume) ; son véritable nom était Dubois, chantre de la sainte chapelle de Paris, trésorier de celle de Vincennes, chroniqueur, c'est-à-dire historien du roi sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er}, mourut l'an 1525. Clément Marot l'appelle *le souverain poète français* ; mais le poète

souverain ne serait à présent sur notre Parnasse que parmi les esclaves des muses. Ses productions, ré-imprimées à Paris, Coustelier, 1723, pet. in-8, 3 à 4 fr., offrent trop de jeux de mots, de pointes et d'équivoques. On a de lui 12 livres de *chroniques* en vers français, 5 vol. in-fol., faisant partie de la collection des manuscrits de la bibliothèque royale. C'est une histoire de France que l'auteur fait remonter à la prise de Troie, et qu'il étend jusqu'à la fin de la deuxième race; *Chants royaux, oraisons et autres petits traités*, Paris, 1527, in-8, goth., 18 fr., etc. Son vrai nom était *Du Bois*; Rabelais l'appelle *Rominagrobis*.

CRESTIN (Jean-François), historien et littérateur franc-comtois, né en 1745 à Velleux (Haute-Saône), mort au mois d'août 1830, fut successivement procureur du roi au bailliage de Gray, maire, puis président du tribunal de cette ville, et député de son département à l'assemblée législative. Nommé en 1801 sous-préfet de Gray, des plaintes multipliées, portées contre son administration, le forcèrent de résigner cette place en 1808. On a de lui : *Recherches historiques sur la ville de Gray*, Besançon, 1787, in-8, ouvrage mal écrit, mais qui renferme des détails curieux; *Projet de constitution du gouvernement représentatif*, Gray, 1814, in-8; *Dissertation sur les libertés de l'église gallicane*, la *Pragmatic-sanction et les concordats* de 1801 et 1817, Dijon, 1819, in-8; *Les héros d'Ovide*, trad. en vers, 1826, in-8, version plate et prosaïque; *Réfutation du Résumé de l'histoire de la Franche-Comté*, par M. Lefébure, Gray, 1827, in-8.

CRETENET (Jacques), chirurgien, né en 1604 à Champlitte, petite ville de Franche-Comté, entra dans l'état ecclésiastique après avoir perdu sa femme. Il institua les prêtres-missionnaires de Saint-Joseph de Lyon, et mourut en 1666, avec une grande réputation de vertu. On a sa *Vie*, écrite par Orame, Lyon, 1680, in-12. Sa congrégation est peu répandue.

CRETTE-PALLUEL (François), propriétaire-cultivateur au Bourget près de Paris, et membre de plusieurs sociétés d'agriculture, fut successivement député à l'Assemblée législative, administrateur du département de Paris, juge de paix à Pierrefite, et mourut en 1798. On lui doit l'invention de plusieurs instruments d'agriculture d'une grande utilité, et plusieurs *mémoires* insérés dans le *recueil de la société d'agriculture de Paris*. Les procédés de cet habile agriculteur sont d'autant meilleurs à suivre qu'ils sont les résultats de son expérience. On a encore de lui : *Mémoire sur le dessèchement des marais*, Paris, 1789, in-8; *Mémoire sur l'amélioration des biens communaux*, 1790, in-8; *Formulaire des propriétaires*, 1791, in-8; *Traité des prairies artificielles*, Paris, 1801, in-8, avec 3 pl., 3 à 4 fr. Cet ouvrage, extrait de ses *mémoires*, fut rédigé et augmenté par ordre de la société d'agriculture.

CREUTZ (Gustave-Philippe, comte de), diplomate et homme d'état suédois, né en 1726 dans la Finlande, fut d'abord nommé ministre de Suède à

Madrid, et ensuite ambassadeur à Paris, où il se lia avec les littérateurs les plus distingués, et y conclut le 3 avril 1783, avec le célèbre Franklin, un traité d'amitié et de commerce entre la Suède et les Etats-Unis. Rappelé la même année, il fut placé à la tête des affaires étrangères, nommé sénateur, chancelier à l'université d'Upsal et chevalier de l'ordre des Séraphins. Il a laissé en suédois un poème champêtre intitulé *Atys et Camille*, et une *épître à Daphné*, dont on vante la pureté du style, la grâce et l'harmonie des vers. Un violent accès de goutte termina ses jours en 1785. On trouve quelques lettres de Creutz dans le dernier volume des *Oeuvres posthumes* de Marmontel, qui dans ses *Mémoires* a tracé un portrait intéressant de cet amateur éclairé des beaux arts.

CREUZE-LATOUCHE (Jacques-Antoine), né à Châtellerault en 1749, fut d'abord avocat à Paris, puis lieutenant de la sénéchaussée de Châtellerault. Il s'occupa d'économie rurale. La société d'agriculture de Paris, à laquelle il envoya les résultats de ses observations, le nomma l'un de ses associés. Il fut député à l'Assemblée constituante, ensuite à la Convention nationale, où il s'occupa principalement d'administration et d'agriculture. Il vota la réclusion de Louis XVI et son bannissement à la paix. Devenu membre du comité de salut public après le 9 thermidor, il passa au conseil des Anciens et à celui des Cinq-cents; enfin il fut nommé sénateur dans le mois de novembre 1799, et mourut en 1800. Il était membre de l'institut. On lui doit une *Description topographique du district de Châtellerault*, avec une *carte du pays*, Châtellerault, 1790, in-8, 3 à 4 fr.; des *Réflexions sur la vie champêtre*, imprimées dans le tome 4 des *Mémoires de la société d'agriculture de la Seine; de la Tolérance philosophique et de l'intolérance religieuse*, diatribe infâme contre la religion.

CRÉVECOEUR (Philippe de), maréchal de France, s'attacha d'abord au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, et se signala à la bataille de Montherly en 1465. Après la mort de ce prince, son bienfaiteur, au lieu de demeurer fidèle à sa fille, il se vendit à Louis XI, et lui fut fort utile. Il surprit Saint-Omer avec 600 hommes seulement, se rendit maître de Térouane, et fit prisonniers les comtes d'Egmont et de Nassau. Charles VIII le menait à la conquête du royaume de Naples, lorsque la mort l'enleva, à la Bresle près de Lyon, en 1494. Grand capitaine et habile négociateur, il mérita que Louis XI le recommandât en mourant au dauphin son fils, comme un homme également sage et vaillant. Ce dernier prince ordonna que, lorsqu'on transporterait son corps à Boulogne, où il est enterré, on lui rendrait les mêmes honneurs qu'à celui d'un roi de France.

CREVEL (Jacques), avocat, membre de l'académie royale des belles-lettres de Caen, naquit l'an 1592 à Ifs, près de cette ville. Une élocution aisée, un esprit vif et pénétrant, et d'excellentes études le firent bientôt distinguer dans le barreau. Aux exercices de son état, il joignit la place de professeur royal du droit français dans l'université de Caen,

qui le nomma recteur en 1721. C'est à lui qu'elle dut le rétablissement des processions solennelles qu'elle avait coutume de faire dans les occasions d'éclat. L'ardeur de son zèle pour le bien public lui attira quelques affaires; mais ses talents et sa probité lui gagnèrent une confiance générale. Il mérita aussi la bienveillance du célèbre d'Aguesseau, et mourut en 1764, avec la réputation de citoyen très-jaloux de l'ordre, et d'ami fidèle. On a de lui quelques *odes* et *poésies* latines et françaises, et plusieurs *Mémoires* intéressants.

CREVIER (Jean-Baptiste-Louis), né à Paris en 1693, d'un ouvrier imprimeur, fit ses études avec distinction sous le célèbre Rollin, et devint professeur de rhétorique au collège de Beauvais. Après la mort de son maître, il se chargea de la continuation de l'*Histoire romaine*. On y trouve moins de digressions sur des points de morale et de religion que dans les premiers volumes; l'ensemble de la narration paraît mieux tissu; les matériaux sont plus fondus et plus liés, les réflexions moins isolées et plus habilement noyées dans le corps de l'histoire, dérivées de faits d'une manière plus aisée et plus naturelle; mais si le disciple est supérieur en ce point à son maître, il est au-dessous de lui dans le coloris et la noblesse de la diction, et dans l'élévation des pensées. Il publia ensuite divers autres ouvrages, jusqu'à sa mort arrivée en 1765. Cet écrivain était recommandable par ses vertus: il formait ses disciples à la religion, comme à la littérature. Si, comme son maître, il a eu le malheur d'être surpris par une faction insidieuse, et de ne pas se défier d'une secte masquée par d'imposants dehors, il a su se défendre, dans la composition de ses ouvrages, des impressions de l'erreur. Son goût pour l'étude et pour le travail a produit les livres suivants: *Titi - Livii Patavini historiarum libri xxxv, cum notis*, 1748, 6 vol. in-4. L'édition que nous indiquons n'est pas la seule de cet ouvrage. L'auteur l'a enrichie de *notes* savantes et laconiques, et d'une *préface* écrite avec esprit et élégance, mais d'un style trop oratoire; *L'Histoire des empereurs romains jusqu'à Constantin*, Paris, 1750-56, 6 vol. in-4, avec cart., 36 à 42 fr.; *ibid.*, 1763, 12 vol. in-12, 30 fr.; *ibid.*, 1819, 6 vol. in-8, 36 fr.; *ibid.*, 1824-28, 9 vol. in-8, et atlas, 54 fr., pap. vél., 108 fr. On y trouve de l'exactitude dans les faits; mais il n'est pas toujours heureux dans le choix des détails, ni intéressant dans la façon de les présenter. Il y a, ainsi que dans l'ouvrage précédent, d'excellentes vues sur des objets de littérature, de philosophie et de religion: elles ne sont ni plus prolixes ni plus fréquentes que la nature de l'histoire ne le comporte. On désirerait plus de pureté dans son style, et surtout moins de latinisme; *Histoire de l'université de Paris*, *ibid.*, 1761, 7 vol. in-12, 6 à 7 fr., estimable pour les recherches, mais l'auteur néglige son style: il manque quelquefois de justesse dans l'expression, et emploie des termes trop familiers. *Observations sur l'esprit des lois*, *ib.*, 1763, in-12: il y a de très-bonnes choses, mais il pourrait y en avoir davantage, et elles pourraient être plus approfondies; *Rhétorique française*, 1765, 2 vol.

in-12, et 1819, 2 vol. in-12, 5 fr. Les leçons que donne l'auteur sont exactes et judicieuses, et le choix des exemples est assez bien fait.

CRIGNON (Pierre), né à Dieppe, mort vers 1540, a laissé quelques *pièces de poésie française*, qui sont très-rares. Il fit imprimer en 1531 les vers de Parmentier son ami qu'il avait accompagné dans son voyage aux Indes orientales où ce dernier était mort. Il joignit un prologue et une pièce intitulée *Célébration sur la mort de Raoul et Jean Parmentier*, in-4. Les autres poésies de Crignon se trouvent dans les Recueils de l'académie du *Puy de la conception de Rouen*, qui l'avait plusieurs fois couronné.

CRILLON (Louis de BERTON de), d'une illustre famille d'Italie, établie dans le comtat Venaissin, chevalier de Malte, l'un des plus grands capitaines de son siècle, naquit en 1541. Il servit dès l'année 1557. Il se trouva à 15 ans au siège de Calais, et contribua beaucoup à la prise de cette ville, par une action d'éclat qui le fit remarquer de Henri II. Il se signala ensuite contre les huguenots aux journées de Dreux, de Jarnac et de Moncontour en 1562, 1568 et 1569. Le jeune héros se distingua tellement dans ses caravanes, surtout à la bataille de Lépante en 1571, qu'on le choisit, quoique blessé, pour porter la nouvelle de la victoire au pape et au roi de France. On le trouve deux ans après, en 1573, au siège de la Rochelle, et dans presque toutes les autres rencontres considérables. Il se montra partout le brave Crillon: c'était le nom que lui donnait ordinairement Henri IV. Henri III, qui connaissait sa valeur, le récompensa par la dignité de chevalier de ses ordres, en 1585. Les belles apparences de la ligue, les motifs de religion, qui lui gagnèrent tant de prosélytes, ne purent ébranler la fidélité du brave Crillon, quelque haine qu'il eût pour les huguenots. Il servit utilement son prince à la journée des Barricades, à Tours et ailleurs. Henri III osa proposer à Crillon d'assassiner le duc de Guise, chef de la ligue; Crillon offrit de se battre, et ne voulut point entendre parler d'assassiner. Crillon fut aussi fidèle à Henri IV qu'à son prédécesseur. Il repoussa les ligueurs de devant Boulogne. L'armée de Villars ayant investi Quillebeuf en 1592, il défendit vigoureusement cette place, répondant aux assiégeants, lorsqu'ils sommèrent les assiégés de se rendre, « Crillon est dedans et l'ennemi dehors. » La paix de Vervins ayant terminé les guerres qui agitaient l'Europe, Crillon se retira à Avignon et y mourut dans les exercices de la piété et de la pénitence en 1615, à 75 ans. François Bening, jésuite, prononça son éloge funèbre: pièce d'une éloquence burlesque, imprimée en 1616, sous le titre de *Bouclier d'honneur*, et réimprimée ces dernières années. M^{lle} de Lussan a publié en 2 vol. in-12 la *vie* de ce héros, appelé de son temps *l'homme sans peur, le brave des braves*. C'était un second chevalier Bayard, non par le caractère qu'il avait bizarre et bourru, mais par le cœur et par la religion. On sait qu'assistant un jour au sermon de la Passion, lorsque le prédicateur fut parvenu à la description du sup-

plice de la flagellation, Crillon, saisi d'un enthousiasme subit, porta la main à son épée, en criant : *Où étais-tu, Crillon ?* Ces saillies de courage, effet d'un tempérament vif à l'excès, l'engagèrent trop souvent dans les combats particuliers dont il sortit toujours heureusement. On ne peut s'empêcher d'orner cet article de deux traits d'intrépidité qui peignent bien ce grand homme. A la bataille de Montcontour, en 1569, un soldat huguenot crut rendre service à son parti, s'il pouvait se défaire du plus intrépide et du plus redouté des généraux catholiques. Il se porta dans un endroit où Crillon, en revenant de la poursuite des fuyards, devait nécessairement passer. Dès que ce fanatique l'aperçut, il lui tira un coup d'arquebuse. Crillon, quoique grièvement blessé au bras, courut à l'assassin, l'atteignit et allait le percer, lorsque le soldat tomba à ses pieds et lui demanda la vie. « Je te la donne, » lui dit Crillon : et si l'on pouvait ajouter quelque « foi à un homme qui est rebelle à son roi et infidèle à sa religion, je te demanderais ta parole de » ne jamais porter les armes que pour ton souverain. » Le soldat, confondu de tant de magnanimité, jura qu'il se séparerait pour toujours des rebelles, et qu'il retournerait à la religion catholique. Le jeune duc de Guise, auprès duquel Henri IV l'avait envoyé à Marseille, voulut éprouver jusqu'à quel point la fermeté de Crillon pouvait aller. Pour cela, il fit sonner l'alarme devant le logis de ce *brave*, fit mener deux chevaux à la porte, monta chez lui pour lui annoncer que les ennemis étaient maîtres du port et de la ville, et lui proposa de se retirer pour ne pas augmenter la gloire du vainqueur. Quoique Crillon ne fût presque pas éveillé, lorsqu'on lui tint ce discours, il prit ses armes sans s'émouvoir, et soutint qu'il valait mieux mourir l'épée à la main, que de survivre à la perte de la place. Guise, ne pouvant le détourner de cette résolution, sortit avec lui de la chambre; mais au milieu des degrés, il le laissa échapper un grand éclat de rire, qui fit apercevoir Crillon de la raillerie. Il prit alors un visage plus sévère que lorsqu'il pensait aller combattre; et serrant fortement le duc de Guise, il lui dit en jurant, suivant son usage : « Jeune homme, ne te joue jamais à sonder le cœur » d'un homme de bien. Par la mort ! si tu m'avais » trouvé faible, je t'aurais poignardé. » Après ces mots il se retira sans rien dire davantage.

CRILLON-MAHON (Louis de BERTON DES BALBES DE QUIERS, duc de), de la famille du précédent, né en 1718, entra en 1731 dans la compagnie des mousquetaires, fit la campagne d'Italie de 1733, sous Villars, assista à la bataille de Parme en 1734, et se signala à la bataille de Fontenoy, où il fut fait brigadier, et à la prise de Namur, où il fut nommé maréchal de camp. Il fit encore avec distinction la guerre de sept ans, et devint lieutenant général. Il assista à la bataille de Rocoux (1746), et eut un cheval tué sous lui à celle de Rosbach (1753). Il passa ensuite au service d'Espagne, y devint grand de la première classe, et commandant général des armées. Lors de la guerre de l'indépendance de l'Amérique, il s'empara en 1782 de

l'île de Minorque, ce qui le fit surnommer *Mahon*, du nom de la capitale de cette île. Il fut ensuite commandant général des royaumes de Valence et de Murcie, et ne voulut prendre aucune part dans la guerre déclarée par la France à l'Espagne; mais il contribua à la paix qui réunit les deux puissances. Il est mort à Madrid en 1796, et a laissé des *Mémoires militaires*, Paris, 1791, in-8, qui présentent peu d'intérêt et ne sont guère qu'une ennuyeuse apologie de l'auteur. Sa *vie* a été écrite par son frère.

CRILLON (Louis-Athanase BALBE-BERTON de), ancien agent général du clergé de France, conseiller d'état, abbé commandataire de Granselve, frère du précédent, mort à Avignon sa patrie en 1789, à l'âge de 63 ans, s'est distingué par son zèle contre les erreurs modernes, et la manière aussi solide qu'ingénieuse dont il les a combattues. On a de lui : *De l'homme moral*, 1771, in-8. Les maximes de vertus y sont appuyées par des exemples qui en ont rendu la lecture aussi agréable qu'utile. Il y a cependant quelques propositions qui semblent avoir échappé à l'attention de l'auteur, comme la suivante : *Le besoin rassemble les premiers habitants de la terre*; erreur philosophique que le sage auteur a répétée par inadvertance; *Mémoires philosophiques du baron de ***, 1777 et 1778, 2 vol. in-8 : ouvrage de génie, où la critique est mise en action de la manière la plus piquante et la plus capable de faire impression sur les esprits même prévenus. C'est le fruit d'une raison lumineuse qui sait se revêtir de toutes les richesses de l'imagination, et employer, quand il le faut, les armes de la plaisanterie et du ridicule. Il serait difficile de présenter sous un jour plus frappant le charlatanisme, les intrigues, les manéges et tous les travers de la philosophie moderne, qu'ils ne le sont dans ces mémoires. Energie et vérité dans les tableaux, justesse et nouveauté dans les cadres, agrément et vivacité dans les entretiens des personnages que l'auteur met en scène, style correct, harmonieux, semé de traits hardis et heureux; cet ouvrage réunit, en un mot, tout ce qui peut attacher le lecteur, et lui inspirer du mépris pour la secte, dont on y dévoile les menées. (*Voy. le Journal hist. et littér.*, 1^{er} décembre 1777, p. 471 : 15 décembre 1777, p. 559 : 1^{er} novembre 1778, p. 313.) *Vie de Crillon suivie de notes historiques et critiques*, Paris, 1825, 2 vol. in-8, publiée par les soins de Fortia d'Urban qui l'a enrichie d'un grand nombre de notes très-curieuses, et de la généalogie de la famille Crillon. Les vertus de l'abbé Crillon égalaient ses lumières. L'amour de la vérité et de la justice était le grand mobile de ses actions comme celui de ses écrits. Homme de caractère et d'une franchise antique, il retraçait des mœurs dont bientôt l'exemple manquera parmi nous. Sabatier de Cavailhon a fait ainsi son épitaphe :

Lorsque les siens cueillaient les lauriers de la guerre,
Il consacrait sa plume à soutenir l'autel.
Pour en bannir le vice il instruisait la terre,
Et contre l'athéisme il défendait le ciel.

CRILLON (BERTON DES BALBES, duc de), fils

de Crillon-Mahon, grand bailli d'épée de Beauvais et député de la noblesse de ce bailliage aux états généraux de 1789, passa un des premiers de son ordre dans la chambre du tiers état, et forma chez lui une société qui fut le noyau du club appelé depuis *des feuillants*, qui s'étaient séparés des *jacobins*. Le 12 novembre il appuya les sollicitations du roi en faveur du parlement de Rouen, et s'écria qu'on ne pouvait sans barbarie refuser cette demande à sa majesté. Il parla fréquemment sur l'organisation judiciaire et administrative, sollicita les honneurs du Panthéon pour le jeune Desilles, tué à Nancy, vota l'envoi de forces et de commandants civils à Avignon, pour y soutenir les droits du saint Siège, et proposa, lors de la fuite du roi, de confier l'autorité à un comité de cinq membres. L'année suivante il fut accusé de correspondance avec des émigrés, et servit néanmoins à l'armée de Luckner, qu'il quitta bientôt après pour passer en Espagne. Il rentra en France en 1799, et y vécut paisiblement. Le roi le créa pair de France le 19 août 1815. Il est mort en 1820, dans sa 72^e année.

CRINESIUS (Christophe), né en Bohême l'an 1584, professa la théologie à Altorf, et y mourut l'an 1629. On a de ce professeur protestant plusieurs ouvrages qui prouvent son érudition : une *Dispute sur la confusion des langues*; *Exercitationes hebraicae*; *Gymnasium et Lexicon syriacum*, 2 vol. in-4; *Lingua samaritica*, in-4; *Grammatica chaldaica*, in-4; de *Auctoritate Verbi divini in hebraico Codice*, Amsterdam, 1664, in-4, etc.

CRINITUS (Pierre), né en 1465, enseigna les belles-lettres à Florence sa patrie, après la mort d'Ange Politien son maître. Il s'acquies de la réputation par son esprit et son savoir; mais livré à la plus criminelle de toutes les brutalités, il corrompit les jeunes gens confiés à ses soins, et mourut épuisé de débauches vers 1505. Quelques-uns attribuent sa mort à l'affront que lui fit un de ses élèves, qui, indigné de ses discours crapuleux et orduriers, lui jeta un verre d'eau à la figure; mais cela n'est guère vraisemblable : des hommes aussi corrompus étant bien loin d'une telle sensibilité. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose, pleins de vent et de phrases, et au-dessous du médiocre, malgré leur air emphatique. Nous ne citerons que ses *Vies des poètes latins*, Lyon, 1554, in-4, qui commencent à Livius Andronicus et finissent à Sidonius Apollinaris.

CRISPE, chef de la synagogue des juifs de Corinthe en Achaïe. Lorsque saint Paul vint prêcher l'Evangile en cette ville, Crispe embrassa avec toute sa famille la foi de Jésus-Christ et fut baptisé par cet apôtre, qui, dit-on, l'établit évêque de l'île d'Egine auprès d'Athènes.

CRISPO (Jean-Baptiste), théologien et poète, de Gallipoli dans le royaume de Naples, mourut en 1595, dans le temps que Clément VIII pensait sérieusement à l'élever à l'épiscopat. Ses principaux ouvrages sont : *De ethnicis philosophis cautè legendis* : ouvrage estimable, sur le discernement et les précautions qu'il faut apporter dans la lecture

des sages du paganisme, et utile pour découvrir d'un côté les erreurs des philosophes, de l'autre la vérité qu'on cherche dans la philosophie. Cet ouvrage, mis au jour à Rome, 1594, in-fol., est devenu rare; la *Vie de Sannazar*, Rome, 1583, et Naples, 1633, in-4; ouvrage curieux et bien fait; *Le plan de la ville de Gallipoli*.

CRISPUS (*Flavius-Julius*), fils de l'empereur Constantin et de Minervine, fut honoré du titre de César par son père, et se montra digne de cette dignité par sa valeur. Il eût peut-être acquis une réputation égale à celle des plus grands capitaines de son siècle, si la malheureuse passion de Fausta, sa belle-mère, n'avait causé sa mort. Cette impératrice n'ayant pu le séduire l'accusa d'avoir voulu souiller le lit de son père. Constantin, ayant cru trop légèrement cette accusation, fit empoisonner son fils l'an 324. Son innocence fut bientôt reconnue, et la calomniatrice punie. Eusèbe ne parle point de cette mort, sans doute pour ne pas défigurer le portrait de Constantin; mais elle n'est malheureusement que trop avérée.

CRITIAS, le premier des trente tyrans d'Athènes, homme de naissance et d'esprit, adroit, éloquent, mais citoyen dangereux, sembla être né pour le malheur de sa patrie. Il fut le plus cruel de ses collègues. Il fit mettre à mort Alcibiade et Théràmène, deux chefs dont la valeur menaçait son autorité tyrannique. Il poussa les vexations jusqu'à poursuivre les bannis d'Athènes dans leurs asiles même. Tant d'inhumanité réunit ces malheureux en un corps d'armée. Ils entrèrent dans l'Attique sous la conduite de Trasybule, et attaquèrent Critias. Il fut tué les armes à la main, l'an 400 avant J.-C. Cet oppresseur qui tourmenta ses concitoyens, avait été disciple de Socrate, ce qui n'est pas bien propre à accréditer les leçons philosophiques. (*Voy. COMMODE, NÉRON*, etc.) Il avait composé des *éloges* et d'autres ouvrages, dont on n'a que quelques fragments.

CRITOLAUS, fils de Reximachus, citoyen de la ville de Thégée en Arcadie, était l'ainé de deux autres frères, avec lesquels il combattit contre les trois fils de Damostrat, citoyen de Phénée, autre ville d'Arcadie, pour terminer, par ce combat, la guerre qui durait depuis longtemps entre ces deux villes. Les deux frères de Critolaüs étant demeurés sur la place après avoir blessé leurs adversaires, Critolaüs les tua tous les trois. Lorsque le vainqueur fut retourné chez lui, sa sœur Démodice, qui avait été promise à l'un d'eux, fut la seule qui ne se réjouit point de sa victoire. Sa douleur, au milieu de la joie publique, irrita si fort Critolaüs, qu'il la tua, sacrifiant la nature à la patrie. Il fut traduit par sa mère devant le sénat de la ville; mais les Thégéates ne purent se résoudre à condamner un homme qui venait de leur rendre la liberté, et d'assurer leur puissance contre leurs ennemis. Critolaüs fut ensuite général des Achéens contre les Romains. On dit qu'il s'empoisonna de chagrin, d'avoir été vaincu au passage des Thermopyles par Cec. Metellus, l'an 146 avant J.-C. L'histoire de Critolaüs, rapportée par Plutarque, paraît avoir été copiée sur

celle des Horaces, et peut-être que l'une et l'autre sont des fables. (*Voy.* HORACES.)

CRITON, athénien, un des plus zélés disciples de Socrate, fournissait à ce philosophe ce dont il avait besoin, environ l'an 404 avant J.-C. Il conversa avec lui jusqu'à sa mort, et composa des *dialogues* qui sont perdus. Il eut plusieurs disciples distingués.

CRITON (Jacques), écossais, de la famille royale de Stuart, prodige d'érudition précoce, parlait, dit-on, dès l'âge de 21 ans, dix langues différentes; possédait jusqu'à un certain point la philosophie, la théologie, les mathématiques, les belles-lettres; jouait très-bien des instruments, montait à cheval, faisait des armes. Les guerres de religion l'ayant obligé de quitter son pays, il passa en Italie. A Venise, où il resta quelque temps, il soutint des thèses publiques sur toutes sortes de sciences; mais l'on sait que cet étalage du savoir prétendu universel, n'est qu'une espèce de scène théâtrale, qui réussit toujours avec une bonne contenance et une grande facilité à parler; surtout dans un enfant qu'on aurait mauvaise grâce de juger sévèrement ou de presser par des difficultés sérieuses. Il mourut en 1583, à l'âge de 22 ans, affaibli et épuisé pour avoir violé la marche de la nature et mis ses organes hors d'état de prolonger leurs opérations. Son jugement ne répondait pas à beaucoup près à la réputation que lui avait faite sa mémoire. (*Voyez* BARATIER, CANDIAC, HEINEKEN, PIC.)

CROESE (Gérard), ministre protestant, né à Amsterdam en 1642, est auteur de l'*Histoire des quakers*, en latin, 1695, in-8, d'un style entortillé, mais assez exacte pour les faits, traduite en anglais; et d'un autre ouvrage bizarre, intitulé: *Homerus hebræus*, sive *Historia Hebræorum ab Homero*, 1704, in-8. Il y prétend que l'*Odyssée* et l'*Iliade* ne sont qu'un récit de l'histoire sacrée. L'*Odyssée*, qu'il dit avoir précédé l'*Iliade* contre la remarque de Longin, comprend selon lui ce qui s'est passé avant Moïse; et l'*Iliade* est l'histoire de la prise de Jéricho et de la conquête de la terre promise. Il mourut en 1710, dans un bourg voisin de Dordrecht. La justesse d'esprit n'était pas sa qualité distinctive; mais ses ouvrages peuvent plaire à ceux qui aiment la critique littéraire et les recherches d'érudition.

CROESUS, cinquième roi de Lydie, et successeur d'Alyates, l'an 557 avant J.-C., partagea son règne entre les plaisirs, la guerre et les arts. Il fit plusieurs conquêtes, et ajouta à ses états la Pamphylie, la Mysie, et plusieurs autres provinces. Sa cour était le séjour des philosophes et des gens de lettres. Solon, l'un des sept sages de la Grèce, s'étant rendu auprès de lui, Crœsus étala ses trésors, ses meubles, ses appartements, croyant éblouir les yeux du philosophe par ce faste aussi pompeux que puéril. Solon mortifia son amour-propre, en disant à ce roi, qui croyait avoir le premier rang parmi les heureux de son temps: « N'appelons personne heureux avant sa mort.... » Crœsus ne jouit pas longtemps de ses richesses et de

son bonheur. Il marcha quelque temps après contre Cyrus avec une armée de 420,000 hommes, dont 60,000 de cavalerie. Il fut vaincu, et obligé de se retirer dans sa capitale qui ne tarda pas à être prise. Hérodote raconte que ce roi étant sur le point d'être tué par un soldat d'un coup de hache, son fils, muet de naissance, saisit d'un mouvement subit qui lui donna la parole, s'écria tout d'un coup: « Soldat, ne porte point la main sur Crœsus.... » Le vaincu, conduit devant le vainqueur, fut, dit-on, condamné à être brûlé vif; traitement qui n'est point dans le caractère de Cyrus. On l'avait déjà étendu sur le bûcher, lorsqu'il se ressouvint de l'entretien qu'il avait eu avec Solon. Il prononça par trois fois en gémissant le nom de ce philosophe. Cyrus demanda pourquoi il se rappelait Solon avec tant de vivacité? Crœsus lui rapporta la réflexion du philosophe grec. Cyrus, touché de l'incertitude des choses humaines, le fit retirer du bûcher et l'honora de sa confiance. Ce récit est fort suspect; et même toute l'histoire de Crœsus est tellement incertaine, que plusieurs historiens et mythologistes ont cru que Crœsus était un personnage fabuleux, fabriqué sur Nabuchodonosor. *Voy. Hérodote historien du peuple hébreu, sans le savoir*, p. 292; et *Histoire véritable des temps fabuleux*, tome 3, p. 566. Quoi qu'il en soit, à en juger par ce que l'histoire nous en apprend, Crœsus étoit un bon prince, et estimable par beaucoup d'endroits. « Il » avait, dit un auteur, un grand fond de douceur » et d'humanité, il était brave et généreux, aimait » les savants et les gens d'esprit, ce qui marque » qu'il n'en manquait pas lui-même; mais son faible, » comme celui de tous les grands, était de faire » grand cas des richesses et de la magnificence; il » aimait à être flatté et admiré, et avait en consé- » quence banni de sa cour la vérité et la sincérité; » car c'est le malheur de tous les grands; ils sont » environnés de flatteurs, et leurs oreilles n'enten- » dent jamais une parole de vérité. »

CROFT (Herbert), gentilhomme anglais, né à Londres en 1751, et mort à Paris en 1816, se fit d'abord avocat, puis quitta le barreau pour l'état ecclésiastique. Il a publié une édition des *Poésies posthumes* de Chatterton, et il a coopéré à l'*Histoire des poètes anglais*, 1783, 4 vol. in-8, de Johnson, et à la révision de son excellent *Dictionnaire*, 1784, 2 vol. in-fol. Il fit la *Vie d'Young*, dans ce bel ouvrage. Il voyagea ensuite dans le but d'étendre ses connaissances, alla à Hambourg et se fixa pendant quelque temps à Paris où il fit preuve de la plus vaste érudition. Parmi ses productions françaises, nous citerons seulement son *Essai d'un Dictionnaire critique des difficultés de la langue française*, son *Horace* éclairci par la ponctuation, 1810, in-8, et son *Commentaire sur le Petit Carême* de Massillon. Cet ouvrage forme le tome 1^{er} de la collection qu'il se proposait de publier sous le titre de *Commentaire* sur les meilleurs ouvrages de la langue française. C'est lui qui a fait paraître la 2^e édition du *Dernier homme*, ébauche d'épopée faite par de Grainville, Paris, 1811, 2 vol. in-12. C'est encore lui qui a découvert le manuscrit du

Parrain magnifique de Gresset, que Renouard a mis dans l'édition de ce poète.

CROISSET (Jean), jésuite, né à Marseille, mort en 1738, fut longtemps recteur de la maison du noviciat d'Avignon, et la gouverna avec beaucoup de régularité et de douceur. On a de lui plusieurs ouvrages de piété très-répandus. Une *Année chrétienne*, sous le titre d'*Exercices de piété*, Lyon, 1736-47, 18 vol. in-12, 45 à 54 fr.; 1764, 18 vol. in-12, 80 à 90 fr., et 1812, 18 vol. in-12, 54 fr.; une *Retraite spirituelle*, 1822, 2 vol. in-12, 5 fr.; *Parallèle des mœurs de ce siècle et de la morale de Jésus-Christ*, 1735, 2 vol. in-12; une *Vie des saints*, 1743, 2 vol. in-fol., 15 fr., qui manque quelquefois de critique; des *Réflexions chrétiennes*, 1823, 2 vol. in-12, 5 fr., bien écrites et souvent réimprimées; des *Heures*, ou *Prières chrétiennes*, in-18; des *Méditations*, 4 vol. in-12, et autres livres de piété; une bonne édition de la *Dévotion au sacré cœur de Jésus*, par Marie Alacoque, 1698. Le P. Croiset était un des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Ses livres le prouvent, et ses directions le prouvaient encore mieux.

CROIX DU MAINE (François GRUÉ de la), né dans la province du Maine en 1552, assassiné à Toulouse en 1592, s'est fait connaître par sa *Bibliothèque française*, Paris, 1772, 6 vol. in-4, 18 à 24 fr., gr. pap., 30 à 36 fr.; l'ancienne édition est de 1584, in-fol. Ce catalogue de tous les écrivains français dut lui coûter beaucoup de recherches, quoiqu'il soit imparfait, inexact et fort inférieur à l'ouvrage publié sous le même titre par Coujet. (*Voy. du VERDIER.*)

GROLL, ou **CROLLIUS** (Georges-Chrétien), historien et philosophe allemand, naquit à Deux-Ponts en 1728, et mourut en 1790 dans la même ville où il était directeur du Gymnase. Il était bibliothécaire du duc des Deux-Ponts, membre directeur du comité des études, et conseiller aulique. On a de lui: *Origines bipontinæ*, Deux-Ponts, 1757-69, 2 vol. in-4, 10 fr.; *de Illustri olim bibliotheca ducali bipontina*, 1758, in-4, 5 fr.; *Histoire des anciens comtes Palatins de Lorraine et du Rhin*, en allemand, 1762-89, 4 part. in-4; *Mémoire sur Elisabeth Spanheim et Rupert Pipan, son mari*, 1762-74, in-4, et il a été un des principaux collaborateurs aux édit. classiq. des auteurs latins imprimés dans la même ville, particulièrement à celles de *Velléius Paterculus*, de *Salluste*, de *Térence*, de *Tacite*, des *Offices* et des *Tusculanes* de *Cicéron*.

CROMER (Martin), évêque de Warmie, né en 1512, mort en 1589. Après avoir fini ses études à Bologne, en Italie, il fut nommé secrétaire dans la chancellerie de la couronne, sous Sigismond I^{er}. Le successeur de ce prince, Sigismond-Auguste, lui confia plusieurs missions importantes à Dantzick, à Rostock, à Stettin, auprès du pape Paul III et de l'empereur Ferdinand, en qualité de ministre diplomatique. Outre une *Histoire de Pologne*, en latin, et formant deux ouvrages, il publia *Phocilydis poema, gr. et lat.*, 1557, in-4; *Chrysostomi orationes octo in latinum versæ*, 1550, in-8; *Epistolæ Cromeri familiares*.

CROMWELL (Thomas), né en 1490, fils d'un forgeron de Pulney, d'abord domestique du cardinal Wolsey, apprit sous ce politique l'art de se conduire à la cour. Henri VIII était alors passionnément amoureux d'Anne de Boulen. Il s'attacha à elle, et devint par son crédit premier ministre. Cromwell était secrètement luthérien. Le roi qui s'était déclaré chef de l'église anglicane le choisit pour son vicaire général dans les affaires ecclésiastiques. Il voulut même qu'il présidât au synode et à l'assemblée des évêques qui devait se tenir pour reconnaître sa primauté, quoiqu'il fût laïque, et qu'il ne fût pas assez savant pour présider à ces conférences. Cromwell ne cessa d'aigrir son prince contre les catholiques. Il se servit de sa faveur et de son autorité pour les persécuter, et en fit mourir plusieurs avec une cruauté aussi lâche qu'emportée. Quelques-uns s'étant sauvés, il conseilla au roi de faire une ordonnance par laquelle les sentences rendues contre les criminels de lèse-majesté, quoiqu'absents et non entendus, auraient la même force que celles des douze juges, qui composent le tribunal le plus intègre de l'Angleterre. Il fut la première victime de son conseil. Henri VIII, dégoûté d'Anne de Clèves, que Cromwell lui avait fait épouser, résolut de perdre l'auteur de cette union. Le parlement lui fit son procès, le condamna sans l'entendre, comme hérétique et ennemi de l'état. Il eut la tête tranchée l'an 1540, trois mois après que Henri l'eût élevé au comble de la fortune et de la gloire. Tous ses biens furent confisqués.

CROMWELL (Olivier), né d'une famille honnête, dans la ville de Huntington en 1599, ne savait d'abord s'il serait ecclésiastique ou militaire; il fut l'un et l'autre. Il fit, en 1622, une campagne dans l'armée du prince d'Orange, et servit ensuite contre la France au siège de la Rochelle. Lorsque la paix fut conclue, il vint à Paris, où il fut présenté au cardinal de Richelieu, qui dit en le voyant: « Son air me plaît beaucoup, et si sa physionomie ne me trompe, ce sera un jour un grand homme. » Il aspirait à être évêque: il s'introduisit auprès de William son parent, évêque de Lincoln, depuis archevêque d'York. Chassé de la maison de ce prélat, parce qu'il était puritain, il s'attacha au parlement, qu'il servit contre Charles I^{er}. Il commença par se jeter dans la ville de Hulle assiégée par le roi, et la défendit avec tant de valeur, qu'il eut une gratification de 6,000 francs. On le fit bientôt colonel, et ensuite lieutenant général, sans le faire passer par les autres grades. Dans un combat près d'York, il fut blessé au bras d'un coup de pistolet, et, sans attendre qu'on eût mis le premier appareil à sa plaie, il retourne au champ de bataille, que le général Manchester allait abandonner aux ennemis, rallié pendant la nuit plus de 12,000 hommes, leur parle au nom de Dieu, recommence la bataille au point du jour contre l'armée royale victorieuse, et la défait entièrement. Aussi intrigant qu'intrépide, il avait publié un livre intitulé *la Samarie anglaise*, ouvrage dans lequel il appliquait au roi et à toute sa cour, ce que l'ancien Testament dit du règne d'Achab. Afin de mieux allumer le feu de la

rébellion, il fit un second livre, comme pour servir de réponse au 1^{er}, qu'il intitula le *Protée puritain*. Il y traitait d'une manière très-impérieuse les deux chambres du parlement, et les sectes opposées à la royauté et à l'épiscopat. Il répandit dans le public que cet ouvrage avait été composé par les partisans du roi; animant par ces artifices tous les partis les uns contre les autres, pour venir à bout de gouverner seul. Ces libelles, aujourd'hui ignorés, excitèrent alors une violente fermentation. On ne parlait à l'armée, comme dans le parlement, que de *perdre Babylone, de briser le colosse, d'anéantir le papisme et le pape, et de rétablir le vrai culte dans Jérusalem*. Lorsque Cromwell fut envoyé pour punir les universités de Cambridge et d'Oxford, royalistes zélées, ses soldats se signalèrent par des exécutions aussi odieuses que barbares. Ils firent des cravates avec des surplis, et des housses à leurs chevaux avec des ornements d'église. Les salles et les chapelles servirent d'écuries. Les statues du roi et des saints eurent le nez et les oreilles coupés. Les professeurs furent brutalement châtiés, et quelques-uns assommés à coups de bâton. La bibliothèque d'Oxford, composée de plus de 40,000 volumes, rassemblés pendant plusieurs siècles de divers endroits du monde, fut brûlée en un seul matin. Dans une nouvelle expédition contre cette ville, Cromwell tua de sa propre main le fameux colonel Legda. Dès qu'Oxford fut pris, il fit prononcer au parlement la déposition de son roi en 1646. Il restait encore une statue de ce malheureux prince dans la Bourse, endroit où s'assemblent les négociants de Londres; on la fit abattre, et on mit à la place cette inscription : *Charles, le dernier des rois, et le premier tyran, sorti d'Angleterre l'an du salut 1646, et le premier de la liberté de toute la nation...* Cromwell, proclamé généralissime après la démission de Fairfax, défit le duc de Buckingham, tua plus de douze officiers de sa main, comme un grenadier furieux et acharné, battit et fit prisonnier le comte de Holland, et entra dans Londres en triomphateur. Les ministres des différentes églises de cette ville l'annoncèrent en chaire comme l'*Ange tutélaire des Anglais, et l'Ange exterminateur de leurs ennemis*. « Le temps était venu, ajoutaient-ils, auquel l'œuvre du Seigneur allait s'accomplir. » Il ne tarda pas de l'être. Charles I^{er} eut la tête tranchée en 1649. Un mois après cette exécution, Cromwell, teint du sang de son roi, abolit la monarchie et la changea en république. Ce scélérat, à la tête du nouveau gouvernement, établit un conseil d'état, et donna à ses amis qui le composaient le titre de *protecteurs du peuple et de défenseurs des lois*. Il passa en Irlande et en Ecosse, et eut partout les plus grands succès. Lorsqu'il était dans ce dernier pays, il apprit que quelques membres du parlement voulaient lui ôter le titre de *généralissime*. Il vole à Londres, se rend au parlement, oblige les députés de se retirer, et après qu'ils sont tous sortis, il ferme la salle, et fait poser cet écriteau sur la porte : *Maison à louer*. Un nouveau parlement qu'il assembla lui conféra le titre de *protecteur*. « Il aimait mieux, disait-il, gouverner sous

ce nom, que sous celui de roi, parce que les Anglais savaient jusqu'où s'étendaient les prérogatives d'un roi d'Angleterre, et ne savaient pas jusqu'où celles d'un protecteur pouvaient aller. » Ayant appris que le parlement voulait encore lui ôter ce titre, il entra dans la salle des communes, et dit fièrement : « J'ai appris, messieurs, que vous avez résolu de m'ôter les lettres de protecteur. Les voilà, dit-il, en les jetant sur la table, je serais bien aise de voir s'il se trouvera parmi vous quelqu'un assez hardi pour les prendre. » Quelques membres lui ayant reproché son ingratitude, ce fourbe fanatique leur dit d'un ton d'enthousiaste : « Le Seigneur n'a plus besoin de vous; il a choisi d'autres instruments pour accomplir son ouvrage. » Ensuite se tournant vers ses officiers et ses soldats : « Qu'on emporte, leur dit-il, la masse du parlement; qu'on nous débasse de cette marotte. » Après ces paroles, il fit sortir tous les membres, ferma la porte lui-même, et emporta la clef. C'est par cette audace, secondée de l'hypocrisie, qu'il parvint à se faire roi sous un nom modeste. Craint au dedans, il ne l'était pas moins au dehors. Les Hollandais lui demandèrent la paix, et il en dicta les conditions, qui furent : qu'on lui payerait 300,000 livres sterling, et que les vaisseaux des Provinces-Unies baisseraient pavillon devant les vaisseaux anglais. L'Espagne perdit la Jamaïque, restée à l'Angleterre. La France rechercha son alliance; la prise de Dunkerque en fut le fruit. Le Portugal reçut les conditions d'un traité onéreux. L'usurpateur ayant appris avec quelle hauteur ses amiraux s'étaient conduits à Lisbonne : « Je veux, dit-il, qu'on respecte la république anglaise, autant qu'on a respecté autrefois la république romaine. » Ses troupes étaient toujours payées un mois d'avance, les magasins fournis de tout, le trésor public rempli de 300,000 livres sterling. Il projetait de s'unir avec l'Espagne contre la France; de se donner Calais avec le secours des Espagnols, comme il avait eu Dunkerque par les mains des Français. Il mourut en 1658, à 59 ans, sans avoir pu exécuter ce dessein. On raconte que la veille de sa mort, il déclara que Dieu lui avait révélé qu'il ne mourrait pas encore, et qu'il le réservait pour de plus grandes choses. Son médecin surpris que, n'ayant pas 24 heures à vivre, il osât dire avec tant d'assurance qu'il serait bientôt rétabli, lui en témoigna son étonnement. « Vous êtes un bon homme, repartit le politique; ne voyez-vous pas que je ne risque rien par ma prédiction? Si je meurs, au moins le bruit de ma guérison qui va se répandre, retiendra les ennemis que je puis avoir, et donnera le temps à ma famille de se mettre en sûreté; et si je réchappe (car vous n'êtes point infailible), me voilà reconnu de tous les Anglais comme un homme envoyé de Dieu, et je ferai d'eux tout ce que je voudrai. » Cette anecdote, rapportée par quelques historiens, n'est pas dans le caractère du protecteur, l'homme du monde le plus dissimulé, et qui pensait le plus à l'avenir. Il ne regardait pas sa guérison comme désespérée, on le lui fait dire nettement, comment donc trahit-il son secret, et avoue-t-il une fourberie

dont le seul soupçon l'aurait infailliblement ruiné de réputation, s'il fût revenu de maladie, et qui, en cas qu'il mourût, comme il arriva, aurait fait un tort infini à sa famille? Le caractère de Cromwell est bien peint par le grand Bossuet. Un homme, dit » cet écrivain éloquent, s'est rencontré d'une pro- » fondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné au- » tant qu'habile politique, capable de tout entre- » prendre et de tout cacher, également actif et » infatigable et dans la paix et dans la guerre, qui » ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui » ôter par conseil ou par prévoyance; d'ailleurs si » vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué » aucune des occasions qu'elle lui a présentées. » L'usurpateur régicide se maintint autant par l'artifice que par la force, ménageant toutes les sectes, ne persécutant ni les catholiques ni les anglicans, enthousiaste avec les fanatiques, austère avec les presbytériens, se moquant d'eux tous avec les déistes, et ne donnant sa confiance qu'aux indépendants. Sobre, tempérant, économe sans être avide du bien d'autrui, laborieux et exact dans toutes les affaires, il couvrit, dit un historien, des qualités d'un grand roi, tous les crimes d'un usurpateur. Son cadavre, embaumé et enterré dans le tombeau des rois avec beaucoup de magnificence, fut exhumé en 1660, au commencement du règne de Charles II, traîné sur la claie, pendu et enseveli au pied du gibet. Ceux qui l'ont regardé comme un scélérat heureux, qui ont paru étonnés de ce que ce tyran régicide soit mort dans son lit, ignorent quel genre d'enfer il portait avec soi. Il n'eût peut-être point depuis son élévation un instant de calme et de sécurité. Poursuivi par l'image de ses crimes, comme Oreste par les furies, il se croyait à chaque pas sous le glaive de la vengeance; sans amis, sans serviteurs fidèles, il n'osait se fier à personne, pas même à ceux dont la fortune était liée à la sienne, pas même à ses enfants. Tourmenté sans cesse par la crainte d'être assassiné, il fit faire un grand nombre de chambres dans l'appartement du palais de Whitehall qui regarde la Tamise. Chaque chambre avait une trappe, par laquelle on pouvait descendre à une petite porte qui donnait sur la rivière. C'était là qu'il se retirait tous les soirs. Il ne menait personne avec lui pour le déshabiller, et ne couchait jamais deux fois de suite dans la même chambre. *Voy. sa Vie* par Gregorio Leti et par Ragueneau, en 2 vol. in-12. Celle-ci est la plus exacte; elle est aussi in-4. A. Jeudy Dugour a publié une autre *vie d'Olivier Cromwell*, Paris, 1797, 2 vol. in-8. Villemain a fait une *Histoire de Cromwell*, Paris, 1819, 2 vol. in-8, 6 à 7 fr.

CROMWELL (Richard), fils du précédent, succéda au protectorat de son père; mais n'ayant ni son courage ni son hypocrisie, il ne sut ni se faire craindre de l'armée, ni en imposer aux partis et aux sectes qui divisaient l'Angleterre. Il eût conservé l'autorité du premier protecteur, s'il eût voulu faire mourir trois ou quatre officiers qui s'opposaient à son élévation. « Il aimait mieux, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, se démettre du » gouvernement, que de régner par des assassinats. »

Le parlement lui donna 200,000 livres sterling, en l'obligeant de sortir du palais des rois. Il obéit sans murmure, et vécut en particulier paisible, moins puissant, mais plus heureux que son père. Il poussa sa carrière jusqu'à 80 ans, et mourut en 1702, ignoré dans le pays dont il avait été quelques jours le souverain. Après sa démission du protectorat, il avait voyagé en France. Le prince de Conti, frère du grand Condé, qui le vit à Montpellier sans le connaître, lui dit un jour : « Olivier » Cromwell était un grand homme; mais son fils » Richard est un misérable de n'avoir pas su jouir » du fruit des crimes de son père. » Paroles qui prouvent que Richard Cromwell valait beaucoup mieux que le prince de Conti. Richard avait un autre frère (Henri) qui s'ensevelit dans une obscurité volontaire. Une partie des parents du tyranique protecteur disparut; les autres reprirent leur nom de *William* qu'ils avaient quitté, et échappèrent ainsi à l'exécution publique.

CROMWELL (Olivier), arrière-petit-fils d'Henri Cromwell, quatrième fils du protecteur, né en 1741 à Cheshunt, vivait dans la retraite, comme tous ses ancêtres depuis la décadence de la fortune de sa famille. Il exerça à Londres le modeste emploi de *solicitor* ou agent d'affaires, et fut secrétaire de l'hôpital de Saint-Thomas de cette ville, où il est mort en 1821, ne laissant qu'une fille. On a de lui : *Mémoires du protecteur Cromwell et de ses fils Richard et Henri*, enrichis de lettres originales, etc., avec portraits, Londres, un vol. in-4. Le but de l'auteur de ces Mémoires, dans lesquels on trouve des faits curieux, est de justifier le protecteur des accusations dont il a été l'objet. En lui s'est éteinte la famille du fameux Cromwell.

CRONEGK (Jean-Frédéric, baron de), né à Anspach en 1731, se consacra à l'étude des belles-lettres, et particulièrement de la poésie allemande. Il mourut en 1758, après avoir fréquenté les littérateurs de Paris et de Londres. Ses *œuvres* ont été imprimées à Leipzig, 1760, 2 vol. in-8. Il y a divers poèmes, des espèces d'éloges, sous le titre de *Solitudes*. Ces pièces sont ingénieuses, mais le style en est souvent négligé.

CRONSTEDT (Alexandre-Frédéric, baron de), Suédois, né dans le duché de Sudermanie en 1722, se dévoua tout entier à l'étude de la minéralogie dans un pays abondant en différents genres de mines. Il découvrit un nouveau demi-métal, nommé *nikel*, qui ressemble beaucoup à la substance que les mineurs appellent *kupfernikel*. Cronstedt publia des *dissertations* sur ce demi-métal, dans les Mémoires de Stockholm des années 1751 et 1754; il penche à croire que le *nikel* n'est autre chose qu'un alliage des substances métalliques déjà connues, et non un cobalt imparfait, comme l'a cru Baumé. Il a aussi publié une *dissertation sur le zéolite*, dans les mêmes Mémoires de l'an 1756. Il y montre que cette substance, nouvellement découverte, constitue elle seule un nouvel ordre dans les pierres que l'on nomme simples. On a encore de lui un *Essai sur un système de minéralogie*, dans lequel il

classe les minéraux suivant leurs principes constitutifs. Il mourut en 1765.

CROPANO (Jean de), savant capucin de la province de Reggio, a écrit des *sermons*, des *commentaires* sur l'Écriture sainte, et plusieurs ouvrages historiques, relatifs aux différents états de la Calabre, tels que *Calabria illustrata*, *Calabria fortunata*; *Calabria dichiarata, con iscrizioni e medaglie*, Naples, 1691, in-fol., fig.

CROS (Pierre du), docteur et proviseur de Sorbonne, fut doyen de l'église de Paris, puis évêque d'Auxerre en 1349, et cardinal en 1350. Il mourut de la peste à Avignon, en 1361.—Il ne faut pas le confondre avec le cardinal Pierre DUCROS, archevêque d'Arles, mort en 1388.—Jean DUCROS, frère de celui-ci, excellent jurisconsulte, fut évêque de Limoges et grand-pénitencier à Rome, et mourut à Avignon en 1383.

CROSILLES (Jean-Baptiste), mauvais poète français, est moins connu par ses vers que par l'accusation, intentée contre lui, de s'être marié malgré sa qualité de prêtre. Il resta dix ans en prison, et n'en sortit que par arrêt du parlement qui le lava de cette calomnie. Il mourut misérable en 1651. On a de lui des *Héroïdes*, 1619, in-8, et la *Chasteté invincible*, bergerie en 5 actes, 1634, in-8.

CROUVÉ (Guillaume), prêtre anglican, qui se pendit vers 1677, était régent de Croydone. Il est auteur d'un *Catalogue des écrivains qui ont travaillé sur la Bible*, Londres, 1672, in-8, fort inférieur à celui du P. Le Long de l'Oratoire, auquel il a été cependant utile.

CROUZAS (Jean-Pierre de) naquit à Lausanne en 1663. Son père, colonel d'un régiment de fusiliers le destinait à la profession des armes; mais le fils ne soupirait qu'après les lettres. Maître de suivre son inclination, il se livra à la philosophie et aux mathématiques, et puisa, dans les écrits du célèbre Descartes, des connaissances qui ne firent qu'augmenter son goût. Il se mit à voyager dans les différents pays de l'Europe, et vint à Paris, où Mallebranche tenta vainement de le gagner à la religion catholique. De retour dans sa patrie, il fut fait recteur de l'académie en 1706. Il remplissait depuis 1700 une chaire de philosophie avec beaucoup de succès. En 1724 on l'appela à Groningue pour être professeur de mathématiques et de philosophie, avec 1500 florins de Hollande de pension. L'académie des sciences de Paris se l'associa quelque temps après, et le prince de Hessel-Cassel le choisit pour être gouverneur de son fils, emploi qui lui procura une forte pension, et le titre de conseiller des ambassadeurs du roi de Suède, oncle de son élève. Ce savant mourut à Lausanne en 1748. On lui doit un grand nombre d'ouvrages sur la morale, la métaphysique, la physique et les mathématiques : *Système de réflexions qui peuvent contribuer à la netteté et à l'étendue de nos connaissances*, ou *Nouvel essai de logique*, publié d'abord en 2 vol. in-8, ensuite en 6 vol. in-12, et abrégé en un seul volume. Il faut s'en tenir à l'abrégé : le grand ouvrage, quoiqu'estimable et pour

les préceptes de logique et pour ceux de morale, n'est pas écrit avec assez de précision. On a dit qu'il avait noyé l'ancienne dialectique dans un fatras de paroles; un *Traité de l'éducation des enfants*, 2 v. in-12; un *Traité du beau*, aussi en 2 vol., et beaucoup trop long; *Examen du pyrrhonisme ancien et moderne*, in-fol., contre Bayle : ouvrage savant et estimé, qui le serait davantage, s'il eût été plus court; *Examen du traité de la liberté de penser*, contre Collins, in-8; *Examen de l'Essai sur l'homme, de Pope*, dans lequel on remarque autant de zèle pour la religion que de bonne critique; il y a quelques répétitions et quelques jugements un peu sévères; *Commentaire sur la traduction du même poème, par l'abbé du Resnel*; *Traité de l'esprit humain*, Bâle, 1741. L'auteur combat vivement les hypothèses de Leibnitz et de Wolf touchant l'harmonie préétablie; des *traités de physique et de mathématiques*, sous différents titres; des *sermons*, des *œuvres diverses*, en 2 vol. in-8, etc., etc. Gr. de Fouchy a fait son éloge dans son histoire de l'académie des sciences, 1750, in-4, p. 779.

CROY (Guillaume de), seigneur de Chièvres et d'Arschot, se signala par sa valeur sous les rois de France Charles VIII et Louis XII, au service desquels il passa avec l'agrément de son maître, l'archiduc Philippe d'Autriche; mais la rupture étant survenue entre la France et l'Espagne, il retourna aux Pays-Bas. Philippe allant en Espagne, nomma Chièvres gouverneur des Pays-Bas. L'éducation de Charles-Quint, dont il fut chargé, lui acquit une brillante célébrité. « C'était, dit un historien, un » homme d'une sévère probité, d'une politique » aussi sage que profonde, dont les lumières égalaient les vertus. » Il mourut à Worms en 1521, à 63 ans. Varillas a écrit sa *Vie*, 1684, in-12, d'une manière intéressante.

CROY (Jean de), d'une autre famille que le précédent, calviniste et ministre d'Uzeu, mourut en 1659. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : *Observations sacræ et historicæ in novum Testamentum*, Genève, 1644, in-4.

CROZAT (Joseph-Antoine), conseiller au parlement, puis maître des requêtes, fut lecteur du cabinet du roi de France, en 1719. Son goût pour les arts, et ses connaissances dans la peinture, la sculpture et la gravure, l'ont plus distingué que ses richesses. Il fit graver par d'habiles maîtres les plus beaux tableaux du cabinet du roi et du duc d'Orléans, etc., Paris, 1729 42, 2 vol. in-fol. max., contenant 182 morceaux, 180 à 200 fr., très-gr. pap., 275 fr. La seconde édition, datée de 1763, est moins recherchée, 80 à 100 fr. Il avait aussi réuni à grands frais 1,400 pierres gravées qui, à sa mort, furent achetées par le duc d'Orléans et qui ont été décrites par Lachau et Leblond, aidés de Coquilhes de Lonchamps, sous le titre de *Description des principales pierres gravées du duc d'Orléans*, Paris, 1780-84, 2 vol. in-fol., fig., 40 à 60 f., gr. pap. de Hollande, 150 fr. Crozat mourut en 1740. Il ordonna en mourant que le prix de la vente de son beau cabinet serait distribué aux pauvres.

CROZE (Mathurin VEYSSIERE de la) naquit à Nantes, en 1661, d'un négociant, et se fit bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 1678, après avoir voyagé en Amérique. Son érudition plus étendue que solide, l'amour de l'indépendance, la liberté de penser, et d'autres penchants incompatibles avec la vie religieuse et les maximes évangéliques, lui firent quitter son ordre et sa religion en 1696. Il consumma son apostasie à Bâle, passa de là à Berlin, obtint la place de bibliothécaire du roi de Prusse, et y mourut en 1739. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertations historiques* sur différents sujets, Rotterdam, 1707, in-8, recueil savant et curieux; *Entretiens sur divers sujets d'histoire*, 1702, in-12; *Dictionnaire arménien*, 2 vol. in-4. Cet ouvrage lui coûta 12 ans de travail. Cependant les savants y découvrirent des fautes sans nombre et même des bévues plaisantes; ce qui n'empêcha pas qu'il n'y ait des lumières à recueillir; *Histoire du christianisme des Indes*, la Haye, 1725, 2 vol. in-12: pleins de faussetés et de jugements dictés par la haine de la religion catholique; *Histoire du christianisme d'Ethiopie et d'Arménie*, 1739, in-8: compilation négligée et informe, si l'on en croit l'abbé des Fontaines, ouvrage de mémoire et non de jugement, et encore moins d'esprit, mais qui offre une foule d'observations dont on peut profiter; *Dictionnaire égyptien*, avec les additions de Scholtz, mis au jour par Volde, Oxford, 1775, in-4, 18 fr. Jordan, ami et disciple de La Croze, a écrit la *Vie* de son maître. Son humeur tenait un peu de l'impolitesse et de la misanthropie; effet naturel des chagrins que lui donnait le souvenir de son apostasie. Le jugement n'égalait jamais en lui la mémoire, surtout à la fin de ses jours. C'était alors un véritable enfant, quoique sa tête renfermât toujours un vaste répertoire de noms, de dates et de passages.

CRUIKSHANK (Guillaume), savant anatomiste et chirurgien anglais, né à Edimbourg en 1746, mort à Londres en 1800. Il a publié plusieurs ouvrages estimés; celui auquel il doit particulièrement sa réputation a pour titre : *Anatomie des vaisseaux absorbants du corps humain*, Londres, 1786. Ce traité a été traduit en français par Petit-Radel, et en allemand par Chrétien-Frédéric Luidwig, avec des notes. Il a aussi inséré plusieurs Mémoires dans les *Transactions philosophiques* et dans les *Journaux de médecine* anglais.

CRUMMUS, ou **CRUMNUS**, roi des Bulgares, fut continuellement en guerre avec Nicéphore I^{er}, empereur de Constantinople, et prit Sardique sur lui. La perte qu'il fit d'une bataille en 811, le força de demander la paix. Désespéré du refus qu'on lui en fit, il donna pendant la nuit sur le camp des Grecs, qu'il força. Il attaqua la tente de Nicéphore, et le tua avant qu'il eût le loisir de se reconnaître. Enfin il tailla en pièces son armée, et fit passer au fil de l'épée ou emprisonner tous les grands de l'empire qui avaient suivi l'empereur. Il remporta cette grande victoire, où Staurace, fils de l'empereur, devenu empereur lui-même, fut blessé très-dangereusement. Après avoir exposé quelque temps sur un gibet la tête du

malheureux Nicéphore, Crummus fit faire une tasse de son crâne enchassé dans de l'argent, afin que ses successeurs s'en servissent, à son exemple, dans leurs festins, pour boire à la santé de ceux de leurs sujets qui se seraient signalés à la guerre. Il voulut contraindre les prisonniers à racheter leur vie et leur liberté par l'apostasie : mais ces généreux capitaines aimèrent mieux souffrir les plus cruels supplices, et mourir martyrs. Michel Rhangabe, gendre de Nicéphore et successeur de Staurace, tenta inutilement de venger son beau-père : il fut toujours vaincu. Le vainqueur mourut l'an 875.

CRUSER (Herman), né à Kempen dans l'Over-Yssel, vers 1510, conseiller de Charles, duc de Gueldres, puis de Guillaume, duc de Clèves, mourut à Königsberg en 1574. Il a traduit en latin 16 livres de *Gallien*, Paris, 1532, in-fol. Cette version a été insérée dans plusieurs autres éditions qu'on a faites de Gallien; mais revue et corrigée par Augustin Gadaldini de Modène. Il a aussi traduit en latin *Plutarque*, Bâle, 1564, in-fol. On le blâme d'avoir changé l'ordre des vies de Plutarque sans nécessité. C'était un homme profondément versé dans les langues, la philosophie, la médecine et la jurisprudence.

CRUSIUS, ou **KRAUS** (Martin), né dans le diocèse de Bamberg en 1526, professeur de belles-lettres à Tübinge, mort à Eslingen en 1607, fut le premier qui enseigna le grec en Allemagne. Ses principaux ouvrages sont : *Turco Græciæ libri VIII*, Bâle, 1584, 2 vol. in-fol., 10 à 12 fr. : recueil excellent, et d'une grande utilité pour ceux qui veulent s'appliquer à l'histoire et à la langue des Grecs modernes. Cependant il n'est pas exempt de reproches; il a été mis à l'*index*; *Annales Suevici, ab initio rerum ad annum 1594*, Francfort, 1596, 2 vol. in-fol., 15 à 18 fr. : ouvrage estimé et peu commun; *Germano Græciæ libri VI*, 1585, in-fol. Crusius était un homme savant, mais emporté, et qui dans ses livres n'épargnait pas les injures à ceux qui l'attaquaient.

CRUZ (Antonio DINIZ da), magistrat et poète, né en 1730 à Castello de Vide, dans la Province d'Alentejo, devint chancelier de la cour suprême du Brésil et mourut à Rio-Janeiro en 1798. Il était membre de l'académie des sciences de Lisbonne, correspondant de l'Institut et chevalier de l'ordre d'Aviz : il fut aussi l'un des fondateurs de l'académie des Arcades créée en 1756. Il débuta dans le genre lyrique par une *Ode* à l'occasion de l'assassinat du roi Joseph; il fit ensuite d'autres *Odes héroïques* et des *poésies légères*, des *Dithyrambes*, des *Idylles*, des *Eglogues*, des *Sonnets*, dont il inventait les sujets ou bien qu'il imitait des poètes étrangers. Il composa aussi un poème héroï-comique dans le genre du *Lutrin* : il l'intitula le *Goupillon* (o Hissope); mais il fut obligé, pour n'être pas poursuivi, de supprimer un grand nombre de vers peu révérencieux pour les ecclésiastiques. Ses *OEuvres* ont été recueillies après sa mort en 6 vol., elles sont très-incorrectes.

CSELES (Martin), né près de Tyrnaw en 1641, jésuite dans cette ville en 1655, enseigna successi-

vement la philosophie, la théologie morale et le droit romain. Appelé à Rome pour remplir la charge de pénitencier, il tira parti du séjour qu'il y fit, et recueillit une multitude de connaissances de la bibliothèque du Vatican. Il mourut à Padoue en 1709. On a de ce savant : *Elucidatio historico-chronologica de episcopatu Transylvaniæ*, Rome, in-fol.; *Descriptio amplitudinis episcopatus Sirmiensis*, in-16.

CTÉSIAS de Gnide, était du nombre de ceux qui suivirent le jeune Cyrus dans son expédition contre son frère Artaxerxès-Mnémon. Fait prisonnier à la bataille de Cunaxa, on l'employa à panser les blessures qu'Artaxerxès y avait reçues, et il le fit avec tant de succès, que le roi vainqueur le retint à son service, et lui donna le titre de son premier médecin. Le long séjour que Ctésias fit en Perse et à la cour lui donna plus d'une occasion d'être utile aux Grecs ses compatriotes. Il écrivit l'*histoire* de ce pays en 23 livres. Les six premiers contenaient l'histoire des Assyriens, depuis Ninus et Sémiramis jusqu'à Cyrus. Les 17 derniers traitaient des affaires des Perses, depuis le commencement du règne de Cyrus jusqu'à l'an 398 avant J.-C. Il avait écrit aussi une *Histoire de l'Inde*. Il ne nous reste de ces deux ouvrages que quelques fragments de son *Histoire des Assyriens et des Perses*, suivie par Diodore de Sicile et par Trogue-Pompée, préférablement à celle d'Hérodote. Malgré les suffrages de ces deux historiens, on ne donne guère de croyance aux récits de Ctésias; et dans le fond il n'en mérite pas plus qu'Hérodote. Strabon dit qu'on apprendrait plus facilement l'histoire dans Hésiode et Homère, que dans Ctésias et Hérodote. *Facilius Hesiodo et Homero aliquis fidem adhibuerit, quam Ctésiae, Herodoto et eorum similibus*. On apprendra à le connaître aussi bien qu'Hérodote dans l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, et dans *Hérodote historien du peuple hébreu sans le savoir*. (Voy. LAHAUR.) Ctésias vivait vers l'an 400 avant J.-C. Les fragments de Ctésias sont dans l'*Hérodote* de Londres, 1679, in-fol.

CTÉSIBIUS, d'Alexandrie, célèbre mathématicien sous Ptolémée-Évergète II, vers l'an 124 avant J.-C., fut, dit-on, le premier inventeur de la pompe. Le hasard développa en lui le goût qu'il avait pour la mécanique. En abaissant un miroir dans la boutique de son père, il remarqua que le poids qui servait à le faire monter et descendre, et qui était à cet effet enfoncé dans un cylindre, formait un son, produit par le froissement de l'air poussé avec violence par le poids. Il examina de près la cause de ce son, et crut qu'il était possible d'en tirer parti pour faire un *orgue hydraulique*, où l'air et l'eau formeraient le son; c'est ce qu'il exécuta avec une espèce de succès; mais on comprend que cet orgue était peu de chose, et il a fallu bien du temps encore pour atteindre l'instrument admirable dont retentissent nos églises. (Voy. S. ALDRIC.) Ctésibius construisit ensuite une clepsydre réglée avec des roues dentées : l'eau par sa chute faisait mouvoir ces roues, qui communiquaient leurs mou-

vements à une colonne sur laquelle étaient tracés des caractères qui servaient à distinguer les mois et les heures. En même temps que l'on mettait les roues dentées en mouvement, elles soulevaient une petite statue, qui indiquait avec une baguette les mois et les heures marquées sur la colonne.

CTÉSIPHON, ou CHERSIPHON, architecte grec, donna le dessin du temple de Diane d'Ephèse, exécuté en partie sous sa conduite, et sous celle de son fils Métagène. Ctésiphon inventa une machine pour transporter les colonnes destinées à servir d'ornement à cet édifice, qui, malgré son extrême célébrité, était très-peu de chose en comparaison de nos beaux temples modernes. (Voy. les *Temples anciens et modernes*, par l'abbé Mai.)

CTÉSIPHON, d'Athènes, persuada à ses concitoyens de faire une ordonnance, par laquelle il fut arrêté que Démosthène serait couronné en pleine assemblée d'une couronne d'or. Mais Eschine, rival et ennemi de cet orateur, ne pouvant souffrir qu'on lui fit cet honneur, accusa Ctésiphon d'être l'auteur d'une sédition. Démosthène le défendit de cette calomnie dans cette belle harangue, qu'il a intitulée : *De la couronne*.

CUBERO (Pierre), missionnaire espagnol, né en Aragon, près de Calatayud, en 1645, se sentit de bonne heure le désir de travailler à la propagation de l'Evangile. Dès qu'il eut reçu les ordres sacrés, il partit de Saragosse en 1670, traversa la France, visita Rome, Constantinople, et, gagnant la Transylvanie, il parvint à Varsovie, où le roi Jean Sobieski lui donna une lettre pour Châh-Soliman, roi de Perse. De là, il se rendit à Moscou. Cubero fut présenté au czar, qui l'accueillit avec bonté, et partit ensuite avec un ambassadeur que ce prince envoyait en Perse. Il descendit le Volga jusqu'à Astracan, traversa la mer Caspienne, parvint à Derbent, et ensuite à Casbin en 1671, où il remit au roi de Perse ses lettres. Ce prince lui continua la même protection que ses ancêtres avaient accordée aux missionnaires apostoliques, et ne bornant pas là ses faveurs, il envoya quelques jours après à Cubero un *calaat*, ou habit d'honneur. Cubero alla ensuite par Ispahan, Schiraz et Laar, à Bender-Abassi, travaillant sur sa route à répandre les lumières de la foi. De là il prit une barque qui le conduisit à Bender-Congo, sur le golfe persique; il s'embarqua sur une flotte portugaise qui allait croiser dans la mer Rouge, aborda à Diu, Vit, Surate, Daman, Goa, doubla le cap Comorin, toucha à Ceylan, à San-Thomé, et aussi à Malacca, où il fut mis en prison par les Hollandais, pour avoir enfreint, sans le savoir, leurs règlements de police. Relâché bientôt après, il se rendit à Manille, employa 6 mois dans la traversée du grand Océan jusqu'à Acapulco, partit de Mexico en 1679, et revint en Espagne par la flotte de la Vera-Cruz destinée pour Cadix, après 9 années d'absence. Il publia la relation de son voyage sous ce titre : *Briève relation du voyage fait dans la plus grande partie du monde*, par don Pedro Cubero Sebastian, etc., Madrid, 1680, in-4, 6 fr. Cubero est le premier qui ait fait le tour du monde d'occident en orient, et en partie

par terre ; Gemelli Carreri n'exécuta que quelques années après le même voyage. La relation de Cubero, quoique succincte, est assez exacte, et son style est simple, tel qu'il convient à un missionnaire.

CUBIÈRES (Simon-Louis-Pierre, marquis de), né à Roquemaure, dans le Bas-Languedoc (Gard), le 12 octobre 1747, d'une des plus anciennes familles de cette partie de la province, entra à l'âge de 16 ans, comme page, aux petites-écuries, puis fut nommé écuyer cavalcadour de Louis XVI, avec le grade de capitaine de cavalerie. La musique et la poésie partagèrent ses loisirs avec l'histoire naturelle. Quelques-unes de ses pièces fugitives ont vu le jour dans les recueils de cette époque. Delille et Ducis, le cardinal de Bernis et Buffon encouragèrent ses essais. Bientôt il s'occupa de former dans sa maison un cabinet de minéralogie, à côté duquel se trouvaient placés une collection d'instruments de physique et un laboratoire de chimie. De Cubières fut un des premiers à tenter le périlleux voyage des aérostats, et chercha avec soin s'il était possible d'obtenir des moyens certains de direction ; mais dix à douze ascensions à ballon libre ne purent lui procurer des résultats satisfaisants. Il avait été chargé d'accompagner à Turin, M^{me} Clotilde, lors de son mariage avec le prince de Piémont. Plus tard, cédant aux invitations du cardinal de Bernis, son oncle, alors ambassadeur à Rome, il alla passer quelque temps dans cette ville. Il parcourut aussi le reste de l'Italie, visitant partout les gens de lettres, les savants, et recueillant d'utiles notions d'archéologie et d'histoire naturelle. Il rassembla une collection de laves du mont Vésuve, et y fit des observations qui le mirent à même de publier plus tard un ouvrage *sur les productions volcaniques*. Il rapporta des ruines du temple de Jupiter-Sérapis un marbre qui lui parut différer, par son aspect et ses propriétés physiques, de tous ceux qui sont employés dans les statues et dans les monuments antiques, en fit l'analyse, et rédigea une dissertation sur ce minéral, qu'il appela *marbre grec-magnésien*. Il se lia durant son séjour à Florence avec Fontana, et on lui doit une description de la statue que ce savant célèbre avait destinée à donner une juste idée de l'intérieur du corps humain. De Cubières se rendit ensuite en Angleterre, visita avec soin les ateliers et les manufactures de ce pays, et acheta, dans les riches pépinières qui sont aux environs de Londres, beaucoup de jeunes sujets d'espèces encore rares en France, qu'il parvint à acclimater dans son domaine de Versailles. De retour de ses voyages, de Cubières avait repris son service auprès de Louis XVI. Il présidait aux fêtes que la reine donnait à Trianon, et était quelquefois chargé par le roi de ses bienfaits secrets. Le 17 juillet 1789, il accompagna Louis XVI à Paris ; presque seul des officiers de la maison qui avaient suivi le roi à cheval, il avait pu pénétrer dans l'intérieur de la ville ; il précédait la voiture, lorsque, sur le quai de la Ferraille, des coups de fusil partirent de l'autre bord de la rivière : une balle atteignit et perça le chapeau de Cubières, qui,

ne songeant qu'au danger dont le roi était menacé, vint se mettre à la portière de la voiture, et couvrir ainsi de son corps l'ouverture par laquelle les balles de fusil auraient pu passer pour frapper le monarque. Il courut encore de nouveaux dangers dans le trajet de retour à Versailles. Fidèle au vœu de Louis XVI, il n'émigra point. Quand la violence des événements l'eut séparé du monarque, il se retira dans sa maison de Versailles, livré tout entier aux soins de l'agriculture, et à l'étude de l'histoire naturelle. Dans la nuit du 20 au 21 mars 1794, de Cubières fut arraché de sa maison, et conduit dans la maison de détention des récollets, dont il ne sortit que quelques semaines après le 9 thermidor, au bout de cinq mois de captivité. Sous le Directoire, Cubières fut membre de la commission des arts, et envoyé à Rome en cette qualité, à l'effet de veiller aux dispositions projetées pour la restauration des monuments antiques, et pour effectuer l'envoi des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, dont la France enrichissait ses musées. A son retour il fut nommé conservateur des statues du jardin de Versailles. C'est vers la même époque que Cubières publia ses principaux ouvrages de dendrologie. Il a donné sur tous les arbres qu'il a contribué à naturaliser en France, des détails précieux de culture et d'emploi. Ses mémoires, approuvés par l'institut, dont il avait été nommé correspondant dès sa formation, devaient faire partie d'un grand ouvrage sur les jardins paysagistes, qu'il a laissé presque terminé. La restauration lui rendit son titre d'écuyer cavalcadour. Louis XVIII y joignit le brevet de colonel avec la croix de Saint-Louis. Il était de plus grand'croix de l'ordre de la couronne de Bavière ; l'ordonnance du mois de juin 1816 le comprit dans la nouvelle organisation de l'institut, parmi les associés libres de l'académie des sciences ; il était en outre, depuis longtemps, président de la société d'agriculture du département de Seine-et-Oise, et membre de la société centrale d'agriculture de Paris. Les académies de Florence, de Turin, de Cortone et des Arcades de Rome, le comptaient parmi leurs correspondants. Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 1^{er} août 1821. On a de Cubières : *Histoire abrégée des coquilles de mer, de leurs mœurs et de leurs amours*, Versailles, 1800, in-4, fig., 9 fr. ; *Mémoire sur les abeilles*, 1800, in-8, 2 fr. ; *Mémoire sur le tulipier*, 1803, in-8, 3 fr. ; *Mémoire sur la pierre adulaire*, 1800, in-8 ; *Mémoire sur l'érable à feuille de frêne, ou Acer negundo*, Versailles, 1805, in-8, 3 fr. ; *Mémoire sur le genévrier rouge de Virginie, que l'on nomme vulgairement cèdre rouge*, Versailles, 1805, in-8, 8 fr. ; *Notice sur M. François-André Michaux*, 1807, in-8 ; *Mémoire sur le micocoulier, ou Celtis de Linnée*, 1808, in-8 ; *Mémoire sur le cyprès de la Louisiane* (cupressus disticha de Linnée), 1809, in-8, fig., 4 fr. ; *Sur les services rendus à l'agriculture par les femmes*, 1809, in-8 ; *Mémoire sur le magnolier auriculé, (Magnolia auriculata)*, 1810, in-8. De Cubières avait tiré des racines de cet arbre une liqueur analogue au marasquin ; *Mémoire sur un marbre*

grec-magnésien, 1810, in-8. Il a encore publié quelques autres mémoires et rapports dans les *Mémoires de la société d'agriculture de Seine-et-Oise*, et dans ceux de la société royale et centrale d'agriculture.

CUBIÈRES-PALMEZEAUX (Michel, chevalier de), littérateur, frère du précédent, connu aussi sous le nom de Dorat-Cubières, naquit à Roque-maure le 27 septembre 1752. Il se destina à l'état ecclésiastique, fit ses études à Orange, puis à Nîmes, et fut envoyé en 1770, au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, d'où sa conduite peu réglée et des vers trop libres le firent chasser. Il avait pris, dans l'*Almanach des muses* de 1775, le nom de Palmezeaux. Son frère lui ayant obtenu, la même année, la place d'écuyer de la comtesse d'Artois, il reprit son prénom de Cubières, et le conserva jusqu'en 1791, époque à laquelle il y ajouta le nom de *Dorat*, poète dont il avait été l'élève et l'ami. Dès 1777, il avait vendu sa charge pour se vouer à la littérature; mais il en reprit le titre en 1789 et 1790, lorsque la comtesse d'Artois émigra. Cubières, qui se trouvait alors en Italie, où il voyageait avec Fanny Beauharnais, revint en France, et se réunit aux plus ardents révolutionnaires. Il chanta dans ses vers les actes et les hommes de la révolution, et fut nommé membre du conseil général de la commune de Paris, qui s'installa le 10 août 1792. Pour déterminer les suffrages du collège électoral de la section de l'Unité, il avait déclaré que sa mère avait commis un crime en le faisant noble, car son père ne l'était pas. Cubières, devenu secrétaire greffier de la commune, figura parmi les agents subalternes des jacobins, et aurait péri sans doute du même supplice que Robespierre, si sa qualité de noble ne l'avait obligé de donner sa démission. Il vécut ensuite oublié, et reprit, à la restauration, ses titres d'ancien écuyer, d'ancien chevalier de l'ordre du Saint-Sépulcre, de membre des académies des Arcades de Rome, de Lyon, de Dijon, Toulouse, etc., ce qui ne le tira point de son obscurité, dans laquelle il est mort le 18 août 1820, à l'âge de 68 ans. Cubières alimentait plusieurs *Almanachs* et recueils littéraires, et a beaucoup écrit en vers et en prose. Mais peu de ses nombreuses productions méritent d'être conservées. Nous ne citerons que les suivantes : *Fontenelle jugé par ses pairs*, ou *Eloge de Fontenelle*, envoyé au concours de l'académie française, 1783, in-8; *Opusculs poétiques*, 1786, 3 vol. in-18; *Lettre à M. Ximénès sur la funeste influence de Boileau sur la littérature*, 1787, in-8; *Ma confession sur quelques poètes vivants*, ou *les jugements alphabétiques*, 1790, in-8; *les Rivaux au cardinalat*, ou *la Mort de l'abbé Maury*, poème héroï-comique, en quatre chants, 1792, in-8; *le Calendrier républicain*, poème, avec la traduction en vers italiens, suivi de trente-six hymnes civiques, pour les trente-six décades de l'année, 1795, in-8; *Thrasybule*, poème en l'honneur du dix-huit brumaire, 1799; *Regrets d'un français sur la mort de Latour-d'Auvergne*, poème, 1800, in-8; *Jenner*, ou *le Triomphe de la vaccine*, poème, 1811, in-8; *L'Art du Quatrain*, essai didactique en quatre chants, 1812, in-18;

Chamousset, ou *la Poste aux lettres*, poème en quatre chants, 1816, in-8; *Misogag*, ou *les Femmes comme elles sont*, roman oriental, 1788, 2 vol. in-8; plus un grand nombre de pièces dramatiques, telles que *la Mort de Molière*, drame en trois actes et en vers, 1788, in-8; *Hippolyte*, tragédie en trois actes, qui fut sifflée, Paris, 1803, in-8; *Clavijo*, ou *la jeunesse de Beaumarchais*, drame en trois actes et en prose, 1806, in-8, etc.

CUDÉNA (Pierre), voyageur espagnol, né à Villéna en 1602, composa en 1634 un ouvrage excellent, intitulé : *Description du Brésil, dans une étendue de mille trente-huit milles, découverte par Maranon y Gran-para, par sa boussole exacte, ainsi que du fleuve des Amazones, etc.*, cet ouvrage, traduit en allemand, resta enseveli dans la bibliothèque de Wolfenbutel, jusqu'au moment où Lessing l'en retira et le confia à Leiste, qui en corrigea la traduction et la publia avec l'original, en y joignant des notes intéressantes, sous ce titre : *Description de l'Amérique portugaise, par Cudéna*, Brunswick, 1780, in-12.

CUDSEMIUS (Pierre), né à Duisbourg dans le duché de Clèves, se disait de Wésel, parce qu'il y avait été élevé. Son père, imbu des erreurs de Calvin, les avait communiquées à son fils, qui les abjura à Avignon, où il reçut le sacrement de confirmation et le nom de *Pierre*, abandonnant celui de Samuel, qu'il avait reçu au baptême. Il se rendit à Rome, se fit estimer et chérir du cardinal Bellarmin. Il se fixa ensuite à Cologne, et y gagna les amitiés du nonce. Il mourut au commencement du 17^e siècle. Nous avons de lui : *De desperatâ Calvinî causâ*, Cologne, 1612, in-8; le *Synode d'Utrecht*, avec des notes très-curieuses, Cologne, 1614, en latin, et plusieurs autres ouvrages de controverse.

CUDWORTH (Raoul), né dans le comté de Sommerset en 1617, mort à Cambridge en 1688, occupa divers emplois importants et lucratifs dans sa patrie. Son savoir les lui mérita; il s'étendait à tout. Philosophe, mathématicien, il joignit à ces sciences l'étude des belles-lettres, des langues savantes et de l'antiquité. On a de lui : *Système intellectuel de l'univers contre les athées*: ouvrage traduit en latin par Jean-Laurent Mosheim, avec des notes très-savantes, Iéna, 1723, 2 vol. in-fol.; Leyde, 1773, 2 vol. in-4, 15 à 24 fr.; l'original anglais, Lond., 1743, 2 vol. in-4, est moins cher; *Traité de l'éternité et de l'immuitabilité du juste et de l'injuste*, publié en anglais à Londres, 1731, in-8, avec une préface du docteur Chandler, évêque de Durham, et traduit en latin par Mosheim; *Commentaire sur la prophétie de Daniel*, touchant les septante semaines, 2 vol. in-fol., 12 à 15 fr.; *Traité de l'immortalité de l'âme*, in-8, etc.; *Discours sur l'amour de Dieu*, traduit en français par Coste, Amsterdam, 1722, in-12. Il laissa plusieurs manuscrits importants, et une fille pleine d'esprit, qui fut étroitement liée avec Locke : elle s'appelait *Damaris*. Cudworth était, dit-on, assez incertain dans ses opinions sur la religion; et en parlant de plusieurs dogmes du christianisme, il s'est expliqué d'une manière si ambiguë, qu'on ne peut guère savoir ce

qu'il en pensait. Il a renouvelé le système des natures plastiques, qui a été réfuté par Guillaume Muys. (*Voy.* ce mot.) Son *Système intellectuel* a été mis à l'index par décret du 13 avril 1739.

CUEVA (Alphonse de la), connu sous le nom de *Bedmar*, d'une maison ancienne d'Espagne, ambassadeur de Philippe III auprès de la république de Venise, s'unit, dit-on, en 1618 avec le duc d'Osone, vice-roi de Naples, et don Pedro de Tolède, gouverneur de Milan, pour anéantir l'état au sein duquel il était envoyé. La Cueva, dit l'histoire ou plutôt la fable de cette conspiration, rassemble des étrangers dans la ville, et s'assure de leur service à force d'argent. Les conjurés devaient mettre le feu à l'arsenal de la république, et se saisir des postes les plus importants. Des troupes du Milanais devaient arriver par la terre ferme, et des matelots gagnés montrer le chemin à des barques chargées de soldats. Cette conspiration fut découverte. On noya tout ce qu'on put trouver des conjurés. On respecta, dans l'auteur de ce complot, le caractère d'ambassadeur. Le sénat le fit partir secrètement, de peur qu'il ne fût mis en pièces par la populace. Dans une *discussion* très-étendue sur cette conjuration, imprimée à la suite de la deuxième édition des *Observations sur l'Italie*, Grosley prouve que cette conjuration n'était autre chose qu'un artifice des Vénitiens, dirigé par Fra-Paolo, pour se débarrasser du marquis de Bedmar, dont la présence les incommodait. On sait que ce moine travaillait alors à introduire le luthéranisme à Venise. (*Voy.* SARPI.) Avant Grosley, Naudé et Capriata avaient déjà traité de chimère la prétendue conspiration. Forcé de quitter Venise par la commotion que cet artifice avait excitée dans le peuple, Bedmar passa en Flandre, y fit les fonctions de président du conseil, et y reçut le chapeau de cardinal. Sa sévérité lui ayant fait perdre son gouvernement, il se retira à Rome, et y mourut en 1665, regardé comme un des plus puissants génies qu'ait produits l'Espagne. Sa sagacité était telle, que ses conjectures passaient presque pour des prophéties. A cette pénétration singulière, il joignait un talent rare pour manier les affaires les plus délicates; un instinct merveilleux pour se connaître en hommes; une humeur libre et complaisante, et d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyait la pénétrer; toutes les apparences d'une parfaite tranquillité d'esprit au milieu des agitations les plus cruelles. On lui attribue un traité en italien, contre la liberté de la république de Venise, intitulé : *Scrutinio della libertà Veneta*, Mirandole, 1612, in-4, et traduit en français par Amelot de La Houssaye; mais d'autres le donnent avec plus de raison à Marc Velser. *L'Histoire de la conjuration de Venise* par Saint-Réal est un pur roman.

CUEVA (Jean de la), fameux poète tragique espagnol, très-estimé dans son pays. Il naquit vers le milieu du 16^e siècle, et a laissé : *poésies diverses*, Séville, 1582, in-8; *poésies lyriques*, ibid., 1588, in-8; un poème héroïque sur la conquête de la Bétique, ibid., 1603, in-8; un *Recueil de tragédies et de comédies*, ibid., 1588, in-4; un *art poétique*,

imprimé dans le *Parnasse* de Sédano, et plusieurs autres pièces manuscrites.

CUGNIÈRES (Pierre de), avocat général au parlement de Paris, était un jurisconsulte habile, surtout dans le droit canonique. Il défendit avec beaucoup de vivacité l'an 1329, en présence de Philippe de Valois, les droits du roi contre le clergé. Pierre Bertrand, évêque d'Autun, plaida pour l'église avec non moins de chaleur. (*Voy.* BERTRAND.) Il fut secondé par l'archevêque de Sens, depuis Clément VI. L'avocat du roi devint si odieux au peuple, qu'on le nomma par dérision *maître Pierre de Cognet*, nom d'une petite figure ridicule, placée dans un coin de l'église de Notre-Dame de Paris, et faisant partie d'une représentation de l'enfer, qui était la clôture du chœur sous le jubé. Cugnières eut encore le désagrément d'être condamné par le roi, pour lequel il plaidait : destinée ordinaire de ceux qui écrivent pour flatter une autorité au préjudice de l'autre, et que l'esprit d'intérêt ou d'ambition fait embrasser avec chaleur des opinions propres à déranger l'ordre établi.

CUGNOT (Nicolas-Joseph), ingénieur français, né à Void en Lorraine en 1725, servit, dès sa jeunesse, en Allemagne et dans les Pays-Bas, et vint à Paris en 1763, où il donna des leçons sur l'art militaire. Il inventa une espèce de fusil qui fut adopté par les *hulans*. Il chercha aussi à faire une voiture dont le mouvement lui serait imprimé par la vapeur; celle qu'il fit est encore à Paris, au dépôt des Machines; mais elle ne répondit point à ce qu'on en attendait : cependant cette découverte lui valut 600 livres de pension, qu'il perdit à la révolution. Il serait mort de misère à cette époque sans le secours d'une dame de Bruxelles qui prit soin de sa vieillesse; Mercier obtint ensuite pour lui une pension de mille francs. On doit à Cugnot : les *Éléments de l'art militaire, ancien et moderne*, 1766, 2 vol. in-12, avec 9 pl., 6 fr.; *Fortification de campagne*, ou *Traité de la construction, de la défense et de l'attaque des retranchements*, 1769, in-12, 3 f. : ouvrage estimé, et cependant inférieur à celui de Clairac; *Théorie de la fortification, avec des Observations sur les différents systèmes qui ont paru depuis l'invention de l'artillerie, et une nouvelle manière de construire des places*, 1778, in-12. Cugnot est mort à Paris en 1804.

CUGOANO (Ottobah), nègre, né à Agimaque, dans le district de Fautieu sur la Côte-d'Or en Guinée, fut enlevé à sa patrie, ainsi qu'il l'a raconté lui-même, avec une vingtaine d'enfants des deux sexes, par des Européens. Il servit longtemps, et sous différents maîtres. Lord Hold lui rendit la liberté, et l'emmena en Angleterre. Il se mit au service de Colwey, premier peintre du prince de Galles, et mourut en 1790. Il est connu par un ouvrage traduit en français sous ce titre : *Réflexions sur la traite et l'esclavage des nègres*, Paris, 1788, in-12. Cet ouvrage est peu méthodique, mais il annonce un talent qu'une éducation soignée aurait rendu remarquable.

CUJAS (Jacques) naquit à Toulouse, en 1520, d'un foulon. La nature le doua d'un esprit supé-

rieur, dit Scévole de Sainte-Marthe, pour le consolider de la bassesse de son extraction. Il apprit avec une facilité égale les belles-lettres, l'histoire, le droit ancien et moderne, civil et canonique. A Toulouse, à Cahors, à Bourges, à Valence en Dauphiné, à Turin, où il professa en différents temps, il eut une foule d'écouliers, parmi lesquels on compte les plus célèbres magistrats que la France eût alors. Le roi de France lui permit de prendre séance avec les conseillers du parlement de Grenoble. Le duc de Savoie, Emmanuel Philibert, et le pape Grégoire XIII n'eurent pas moins de considération pour son mérite. Lorsque les professeurs allemands le citaient en chaire, ils mettaient la main au bonnet, pour marquer leur estime pour cet illustre interprète des lois. C'était le père des écouliers, suivant Scaliger. Il en avait près de mille à Bourges. Il leur prêtait de l'argent et des livres. Cujas est celui de tous les jurisconsultes modernes qui a pénétré le plus avant dans les mystères des lois et du droit romain. On l'a accusé d'irrégion, parce qu'il répondait à ceux qui lui parlaient des ravages du calvinisme : *Nihil hoc ad edictum pratoris* (cela ne regarde point l'édit du préteur). Mais cette réponse semble plutôt peindre le caractère d'un savant fortement occupé de ses livres, sourd et muet sur tout le reste, que celui d'un incrédule qui se moque de tout. La meilleure édition des *Oeuvres de Cujas* est celle de Fabrot, Paris, 1658, 10 vol. in-fol., 90 à 120 fr. et plus, en gr. pap.; l'édit. de Paris, 1617, 6 vol. in-fol., n'est pas complète : on estime celles de Naples, 1722-27, 11 vol. in-fol. 180 fr., et 1758-83, 11 vol. in-fol., 160 à 200 fr., à laquelle il est bon de joindre l'ouvrage suivant : *Promptuarium operum Cujacii, aut. Dominico Albanensi*, 1795, 2 vol. in-fol. Papyre Masson a écrit la *Vie* de ce célèbre jurisconsulte. Il rapporte qu'il avait pris la singulière habitude d'étudier tout de son long sur un tapis, le ventre contre terre, ayant ses livres autour de lui. Cujas mourut en 1590, à Bourges où il s'était fixé. Il ordonna par son testament, que sa bibliothèque, remplie de livres notés de sa main, fût vendue en détail; de peur que si elle était au pouvoir d'un seul, on ne se servit de ses notes mal entendues pour en composer de méchants livres. Son vrai nom était *Cujaüs*; il en retrancha l'*ü* pour l'adoucir. Sa *vie*, écrite par Scévole de Sainte-Marthe, a été imprimée dans la *Collection des Vies des jurisconsultes célèbres* de Leickher, Leipzig, 1686; Papyre Masson, Terrasson, dans son *Histoire de la jurisprudence romaine*, et Gust. Hugo ont aussi donné la *vie* de ce célèbre jurisconsulte. On trouve encore de curieux détails sur Cujas dans l'*Histoire du droit romain*, par Berriat St.-Prix.

CULANT (Philippe de), sorti d'une ancienne famille du Berri, reçut le bâton de maréchal, sous Charles VII, au siège de Pontoise en 1441. Il contribua beaucoup à la réduction de toute la Normandie et à la conquête de la Guyenne. Il avait plus de talent à prendre des villes qu'à gagner des batailles. Il mourut en 1454.

CULLEN (William), un des plus célèbres médecins du 18^e siècle, né en 1712, dans le comté de

Lanark en Ecosse, étudia d'abord la chirurgie et la médecine à Glasgow, et s'embarqua sur un vaisseau de la compagnie des Indes orientales en qualité de chirurgien. De retour en Europe, il exerça sa profession à Hamilton, et ensuite à Edimbourg, où il suivait en même temps les leçons de cette université justement fameuse. Le duc d'Hamilton, qu'il avait eu le bonheur de guérir d'une maladie grave, lui fit obtenir en 1746 la chaire de chimie à l'université de Glasgow où il avait été reçu docteur, et il passa en 1751 à celle de médecine. Cullen fut nommé quelque temps après à l'université d'Edimbourg. A l'époque où cet illustre médecin débutait dans la carrière de l'enseignement, la doctrine de Boërhaave était universellement adoptée. Cullen entreprit d'établir un nouveau système médical. Il publia, pour appuyer sa doctrine, qui fut avidement saisie par un nombre prodigieux de disciples, plusieurs ouvrages qui devinrent classiques en naissant, et ils méritèrent cette distinction par les idées lumineuses qu'on y trouve. On reproche à Cullen de n'avoir pas assez rendu justice aux hommes de génie, dont il a combattu les systèmes, et d'avoir montré trop d'indifférence pour la médecine grecque, dont les monuments, après avoir traversé une longue suite de siècles, sont encore pour nous une source féconde d'instruction. Les principaux ouvrages de Cullen sont : *Institutions of medicine, part. I physiology*, 3^e édition, Edimbourg, 1785, in-8. Cette physiologie a été traduite la même année en français par Bosquillon; en allemand en 1786, et en latin en 1788. *First lines of the practice of physic*, London, 1805, 6 vol. gr. in-8, fig. 80 fr. Cet important ouvrage a été traduit en allemand, en latin, en italien et en français. Cette dernière traduction a été donnée par Bosquillon, sous ce titre : *Éléments de médecine pratique*, Paris, 1785-87, 2 vol. in-8, réimprimés avec beaucoup de changements et d'augmentations dans les notes, par de Lens, Paris, 1818, 3 vol. in-8, 18 fr.; *Synopsis nosologiae methodica*, Edimbourg, 1780, 12 vol. in-4, 12 fr.; traduit en allemand avec quelques additions, Leipzig, 1786, 2 vol. in-8; *A treatise of the materia medica*, Edimbourg, 1789, 2 vol. in-8, et 2 vol. in-4, son meilleur ouvrage. On y trouve des idées grandes et neuves, des préceptes utiles et une critique judicieuse. Il a été traduit en français par Bosquillon, Paris, 1789, 2 vol. in-8, 10 fr., en allemand, 2 vol. in-8, et en italien avec des notes plus considérables que le texte, Padoue, 1792-1800, 6 vol. in-8. Cullen termina sa carrière en 1790.

CUMANUS, gouverneur de Judée. Il s'éleva de son temps une sédition à Jérusalem. Un soldat de garde à la porte du temple, vers la fête de Pâques, s'avisait de se découvrir avec indécence. Le peuple s'en prenant à Cumanus l'accabla d'injures; Cumanus, pour le contenir, envoya des gens de guerre dans la forteresse Antonia qui commandait le temple. Les soldats épouvantèrent si fort la populace, que dans un mouvement de terreur panique, il y eut plus de 20 mille personnes d'étouffées. Les tyrannies de Cumanus devinrent insupportables. Le

peuple s'en plaignit à Quadratus, gouverneur de Syrie. Celui-ci envoya Cumanus à l'empereur Claude, qui le condamna à l'exil vers l'an 53. (*Voy. Flavius-Josèphe*, liv. 20, chap. 3 et suiv.)

CUMBERLAND (Richard), né à Londres en 1632, déclama beaucoup sous Charles II contre la religion catholique, à laquelle il imputait ce qu'elle n'enseigne point, et ce qu'elle réprouve même. Ce genre de fanatisme, auquel il joignait d'ailleurs du mérite et des mœurs pures, lui valut l'évêché de Pétersborough, qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1718. Ni sa dignité d'évêque, ni son grand âge, ne purent l'engager à prendre quelque repos. Quand on lui représentait que ses travaux nuiraient à sa santé, il répondait : « Il vaut mieux qu'un » homme s'use que de se rouiller. » La nature l'avait fait naître avec beaucoup de douceur dans le caractère, et un grand amour pour la paix ; mais l'esprit de secte l'aigrit, et le poussa quelquefois jusqu'à l'emportement. On lui doit : *De legibus naturæ disquisitio philosophica*, Londres, 1672, in-4, 5 à 6 fr. ; réfutation solide des abominables principes de Hobbes, trad. en français par Barbeyrac, qui l'a enrichie de notes, Amsterd., 1744, in-4, 5 à 6 fr., gr. pap., 10 à 12 fr. ; un *traité des poids et des mesures des juifs*, in-8. Il y démontre, ou il croit y démontrer géométriquement, que le *derach* du Caire était l'ancienne coudée des Egyptiens et des Hébreux ; l'*Histoire phénicienne de Sancho-niaton*, Londres, 1720, in-8, traduite en anglais avec des notes : ouvrage posthume qui est peu de chose, quoiqu'on y trouve de l'érudition. *Origines gentium antiquissimæ, or consideration on nations' origin*, Lond., 1724, in-8, 10 fr. On a imprimé en 1754, in-8, une traduction latine de cet ouvrage.

CUMBERLAND (Guillaume-Auguste, duc de), fils puîné de George II, roi d'Angleterre, né en 1721, se trouva en 1743, avec le roi son père, à la bataille de Dettingen en Allemagne. Louis XV ayant déclaré, en 1744, la guerre à l'Autriche et à l'Angleterre, le duc de Cumberland commanda en chef l'armée des Anglais et Hollandais en Flandre, et fut vaincu à la bataille de Fontenoy en 1745. La même année Charles-Edouard Stuart, fils unique de Jacques III, roi d'Angleterre, espérant de remonter sur le trône de ses ancêtres, aborda en Ecosse et y fit des progrès assez rapides. Le roi d'Angleterre rappela le duc de Cumberland pour le mettre à la tête de l'armée qui devait marcher contre Edouard. Le 27 avril 1746, le duc remporta à Culloden une victoire complète qui força Edouard à abandonner l'Ecosse. Après cette expédition il revint aux Pays-Bas, commanda les Anglais, Hanovriens et Hessois à la bataille de Lawfeldt, que les Français gagnèrent en 1747. Pendant la guerre de sept ans, il commanda encore en chef les Anglais, Hanovriens et Essois en Allemagne, et fut vaincu par les Français à la bataille de Hastenbeck, le 26 juillet 1757. Il se retira sous le canon de Stade, où il fut enfermé avec toute son armée ; ce qui l'obligea à faire, le 10 septembre, une capitulation par laquelle les Anglais s'engagèrent à ne plus servir en Allemagne, durant cette guerre : capitulation

qui ne fut pas observée. Il mourut en 1765.

CUMBERLAND (Richard), littérateur anglais, né à Cambridge en 1732, était arrière-petit-fils de l'évêque de Pétersborough et neveu du savant Richard Bentley. Il occupa divers emplois administratifs, se retira ensuite à Tunbridge pour se livrer uniquement aux lettres, et mourut en 1811. Ses principaux ouvrages sont : *Preuves de la religion chrétienne* ; le *Calvaire*, ou la mort du Christ, poème en vers blancs ; l'*Observateur* ; *Jean de Lancaster* ; *Henri*, 4 vol. ; la *bataille d'Hastings* et la *Carmélite*, tragédies ; les *Frères*, l'*Américain*, et l'*Amant à la mode*, comédies ; *Anecdotes sur les peintres célèbres d'Espagne*. Ses meilleures pièces de théâtre ont été insérées dans la collection de Bell : quelques-unes sont dans le genre noble. Il a lui-même écrit les *mémoires de sa vie*, 2 vol. in-4.

CUNÆUS (Pierre), professeur de belles-lettres, de politique et de droit à Leyde, naquit à Flessingue dans la Zélande en 1586, et mourut à Leyde en 1638. Parmi ses divers ouvrages on distingue ceux-ci : un savant *Traité de la république des Hébreux* en latin, dont la meilleure édition est de 1703, in-4 ; traduit en français, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-8, fig., 9 à 12 fr. On préfère cependant les *Mœurs des Israélites*, par Fleury, qui y traite le même sujet avec plus d'ordre, plus de jugement, et non moins d'érudition ; *Sardi venales*, Leyde, 1612, in-24, et dans le recueil de *Tres satyræ Menippeæ* de G. Corte, Leipzig, 1720, in-8. Il y tourne en ridicule les faux savants et les professeurs ignorants qui se jouent de la crédulité de leurs élèves. Il y a joint une traduction de la satire des *Césars* par Julien l'Apostat, qu'il a fait précéder d'une dédicace, où il montre la plus stupide prévention, en élevant presque aux nues les prétendues belles qualités de ce prince ; un recueil de ses lettres, publié en 1725, in-8, par l'infatigable compilateur Burman. On y trouve quelques anecdotes sur l'histoire littéraire de son temps. Cunæus était d'un tempérament sec et colére.

CUNÉGONDE (sainte), fille de Sigefroi, premier comte de Luxembourg, femme de l'empereur Henri II, fut accusée d'adultère, quoiqu'elle eût fait vœu de chasteté. Elle prouva son innocence, si l'on en croit quelques historiens, en tenant dans ses mains une barre de fer ardente, et, selon d'autres, en marchant sur des socs de charrue rougis, sans se brûler. Les mêmes historiens rapportent que son mari dit dans ses derniers moments aux parents de sa femme : « Vous me l'avez donnée vierge, je » vous la rends vierge ; » discours où des critiques modernes ont cherché fort mal à propos une matière de censure. (*Voy. HENRI II.*) Henri étant mort l'an 1024, Cunégonde prit le voile dans un monastère qu'elle avait fondé. Elle y mourut dans les exercices de la pénitence. Le pape Innocent III la canonisa solennellement en 1200. Son corps est inhumé avec celui de Henri dans la cathédrale de Bamberg.

CUNÉGONDE, ou KINGE (sainte), fille de Béla IV, roi de Hongrie, et de Marie, fille de Théodore Lascaris, empereur de Constantinople, épousa en

1239 Boleslas le Chaste, souverain de la basse Pologne, et s'engagea par vœu, ainsi que son mari, à vivre dans une continence perpétuelle. Elle s'occupait presque uniquement de la prière et des exercices de la mortification; faisait d'abondantes aumônes, et allait elle-même servir les pauvres dans les hôpitaux. La Pologne souffrant beaucoup par le manquement de sel, elle obtint, dit-on, par ses prières, la découverte des fameuses mines de Wilisca. Boleslas étant mort en 1279, elle prit le voile dans le monastère de Sandecz, bâti depuis peu pour des religieuses de l'ordre de Sainte-Claire, et mourut le 24 juillet 1292. On l'honore avec une singulière vénération dans le diocèse de Cracovie, et dans plusieurs autres endroits. Son nom fut inscrit dans le catalogue des saints par Alexandre VII, en 1690. (*Voy. sa Vie dans les Acta sanctorum*, tom. 5, juil. pag. 661.)

CUNHA (Joseph-Anastase da), savant mathématicien, né en 1744, étudia seul et apprit sans le secours d'aucun maître les langues anciennes et modernes, l'histoire, les belles-lettres et la philosophie. En 1774 il obtint une chaire de mathématiques à l'université de Coimbre. En 1778 il fut arrêté, par l'ordre de l'inquisition, sans doute pour avoir émis quelques opinions hétérodoxes, et pendant deux ans il resta dans les cachots. Il est mort en 1787. On lui doit des *Principes de mathématiques* en portugais, composés pour le collège royal de Saint-Georges dont il était directeur. Cet ouvrage où règne la précision et la clarté la plus grande, et qui renferme en 300 pages ce qu'il est utile de connaître dans cette science, a été traduit en français, Bordeaux, 1811, in-8, et Paris, 1815, in-8, 5 fr. Il a laissé en outre quelques *Opuscles mathématiques* en manuscrit et un *Recueil de poésies*. Il avait traduit le *Mahomet* de Voltaire, qui fut même représenté à Lisbonne avec succès.

CUNIBERT (saint), né en Austrasie, d'une maison noble, fut évêque de Cologne en 623. Le roi Dagobert le mit à la tête de son conseil, et le fit gouverneur de Sigebert, roi d'Austrasie. Saint Cunibert fut encore chargé du gouvernement de ce royaume sous Childeric, fils de Clovis III. Il mourut en 663, avec la réputation d'un saint évêque et d'un ministre médiocre.

CUNILIATI (Fulgence), dominicain, né à Venise en 1685, d'une famille originaire de Lyon, prêcha avec succès en Italie, et devint en 1737 vicaire général de son ordre. Il fut professeur de philosophie et de théologie au couvent de St.-Martin de Conégliano. Il mourut en 1759 avec une grande réputation de piété. Il a laissé des ouvrages de piété et des traités de dévotion dont les principaux sont : *Méditations sur les Evangiles*, 1733, 4 vol. in-12; *Méditations sur les prérogatives de Marie*, 1734; *Vies des saints, d'après les écrivains contemporains ou les historiens les moins incrédules*, Venise, 1733, 6 vol.; *Vie de sainte Catherine de Ricci*, Venise, 1747; *le Catéchiste en chaire*, 1761, in-4, ouvrage très-estimé en Italie.

CUNNINGHAM (Alexandre), historien écossais, né en 1654, mort à Londres en 1737, fut

ministre près de la république de Venise sous le règne de George I^{er}. Il a composé une *Histoire de la Grande-Bretagne, depuis la révolution de 1688 jusqu'à l'avènement de George I^{er}*, traduite en anglais par Thomson, 1737, 2 vol. in-4.

CUNY (Louis-Antoine), jésuite de Langres, mort en 1755, parcourut avec distinction la carrière de l'éloquence à Versailles, à Paris et à Lunéville. On a de lui trois *oraisons funèbres* : celle de *l'infante d'Espagne, dauphine de France*, 1746, in-4; de *la reine de Pologne*, 1747, in-4; du *cardinal de Rohan*, 1750, in-4. Il y a dans ces discours des expressions triviales, des phrases obscures, des constructions irrégulières, des tours communs, des idées répétées, et une abondance de style qui fatigue; mais ces défauts sont éclipsés par la chaleur avec laquelle ces oraisons sont écrites. L'auteur saisit bien la totalité d'un caractère, et sait le mettre dans un beau jour; il rapproche avec art ce qui paraît étranger à son sujet.

CUPANI (François), Sicilien, religieux du tiers ordre de Saint-François, né en 1657, mort à Palerme en 1711, s'appliqua avec succès à l'histoire naturelle. Nous avons de lui : *Catalogue des plantes de la Sicile*, Paris, 1692, in-fol.; *Histoire naturelle de cette île*, etc., en italien, 1715, in-fol.

CUPER (Gibert), né en 1644 à Hemmendem, dans le duché de Gueldre, mort à Deventer en 1716, remplit longtemps avec distinction une chaire d'histoire en cette ville, et fut un des membres les plus savants de l'académie des Inscriptions de Paris. C'était un littérateur affable, poli, prévenant, surtout à l'égard des gens de lettres; presque tous les érudits de l'Europe le consultaient. Ses ouvrages écrits en latin sont des *Observations critiques et chronologiques*, 1670-78, 2 vol. in-8, dans lesquelles on discute tout ce qu'il y a de plus escarpé et de plus ténébreux dans l'érudition; *L'Apothéose d'Homère*, 1683, in-4; *de elephantis in nummis obviis*, Hagæ-comit., 1719 seu 1746, in-fol., fig., 8 à 10 fr.; un *Recueil de lettres*, 1743, in-4, fig., 6 fr., dont quelques-unes sont de petites dissertations sur différents points d'antiquité.

CUPER (Guillaume), savant jésuite, né à Anvers en 1686, fut mis au nombre des célèbres hagiographes de cette ville, et a beaucoup travaillé à la rédaction des *Acta sanctorum* des mois de juillet et d'août. On a encore de lui : *Tractatus historico-chronologicus de patriarchis constantinopolitanis*, Anvers, 1733, in-fol., 12 à 15 fr., ouvrage savant, plein de recherches et d'une bonne critique. Il mourut en 1741.

CURAUDAU (François-Réné), pharmacien et chimiste, né en 1765, à Sées en Normandie, se livra à des recherches chimiques, et se fit connaître par l'invention ou le perfectionnement de divers procédés relatifs aux arts industriels. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et fréquentait de préférence la société d'encouragement pour l'industrie nationale. Outre un *Traité sur le blanchissage du linge à la vapeur*, qui parut en 1806, il a composé plusieurs mémoires *sur les parties constitutantes de la potasse et de la soude; sur la*

nature du gaz muriatique oxygéné; sur les propriétés du radical prussique; sur l'acide boracique et sur la décomposition du muriate de soude. Ces mémoires lus à la société libre des pharmaciens ont été imprimés dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal de physique*, etc. Curaudau a aussi donné des articles au *Cours d'agriculture* de Rozier, et est mort à Paris, le 25 janvier 1813, des suites d'une angine inflammatoire, produite par un excès de travail.

CURÉUS (Joachim), médecin allemand, fils d'un ouvrier en laine de Freystadt en Silésie, né en 1532, parcourut une partie de l'Europe pour acquérir des connaissances. Au retour de ses voyages, il exerça la médecine avec réputation dans son pays. Il mourut en 1573. On a de lui une compilation latine, sous le titre d'*Annales de Silésie et de Breslau*, Wittemberg, 1571, in-fol., 6 à 7 fr. Il est un des premiers qui aient écrit sur cette province. Cet ouvrage avec des additions a été donné en allemand, Leipzig, 1607, in-fol.

CURIEL (Jean-Alphonse), chanoine de Burgos, puis de Salamanque, où il professa la théologie avec réputation durant plus de 30 ans, était de Palentiola, au diocèse de Burgos. Il s'associa aux bénédictins, leur légua sa belle bibliothèque, et mourut en 1609. Il a laissé *Controversiæ in diversa loca sanctæ Scripturæ*, 1611, in-fol.; et d'autres ouvrages estimés autrefois en Espagne, et peu connus ailleurs.

CURIIS (Jean A.), dont le véritable nom était DE HOFEN, naquit en 1483, fut évêque de Warmie, et mourut en 1548. Ce fut par ses talents que Curiis s'éleva, car il était fils d'un brasseur. Il parvint à la plus intime confiance des rois de Pologne, et principalement de Sigismond III. Ce prince l'honora de plusieurs ambassades, dont il s'acquitta avec dignité. La politique de son temps lui était parfaitement connue. Ses *poésies* respirent cette connaissance, et elle en fait le principal mérite. On les a recueillies à Breslau, 1764, in-8. On y trouve des *odes*, où il y a plus de latinité que d'élévation; des *hymnes* qui se sentent de la froideur de l'âge où il les composa; des *épîtres* où la raison domine plus que le goût.

CURION, célèbre orateur romain, qui, dans une harangue, appela César *l'homme de toutes les femmes et la femme de tous les hommes*: abomination qui, chez un peuple affreusement corrompu, passait pour un éloge. Curion avait le talent de la parole, mais il le vendait chèrement.

CURION (Cœlius-Secundus), piémontais, né à San-Chirico en 1503, fut d'abord principal du collège de Lausanne, et ensuite professeur d'éloquence à Bâle. Il abandonna la religion catholique pour suivre les erreurs de Luther. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé: *De amplitudine beati regni Dei*, 1554, pet. in-8, 3 à 4 fr. Il étend tellement ce royaume, qu'il prétend, contre la parole expresse de l'Écriture, que le nombre des élus surpasse infiniment celui des réprouvés. C'est une suite naturelle du système protestant qui, n'ayant pas la vérité pour lui, doit s'associer tous les errants.

(Voy. JURIEU.) Il mourut en 1569. On a encore de lui : *Opuscula*, Bâle, 1544, in-8, rares, et qui contiennent une *dissertation sur la Providence*, une autre *sur l'immortalité de l'âme*, etc. L'auteur y paraît favorable aux sociniens; des *Lettres*, Bâle, 1553, in-8. On lui attribue *Pasquillorum tomus duo*, 1544, 2 tom. in-8. Ce qui l'a fait juger éditeur de ce recueil, c'est qu'il est lui-même auteur des deux *Pasquillus exstaticus*, in-8, l'un sans date, l'autre de Genève, 1544. Le second a été réimprimé avec *Pasquillus theologaster*, Genève, 1667, in-12. Satires sanglantes que la méchanceté d'une part, l'envie de les supprimer de l'autre, ont fait rechercher.

CURION (Cœlius-Augustin), fils du précédent, né en 1538 à Salo, mort en 1567, laissa *Saracenicæ historiæ lib. III*, Bâle, 1567, in-fol.; *Marochensis regni in Mauritaniâ descriptio* dans l'*Historia orientalis* de Reineceius, Francfort, 1596, in-fol.; ouvrages compilés sur de mauvaises relations.

CURION (Jean), docteur et professeur en médecine, s'appliqua dans ses moments de loisir à l'étude de l'histoire, et mourut en 1572. On a de lui : *De Francorum rebus et origine lib. II*, Bâle, 1557, in-fol.

CURIUS-DENTATUS (Manius), illustre romain, fut trois fois consul, et jouit deux fois des honneurs du triomphe. Il vainquit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens, et battit Pyrrhus près de Tarente, l'an 272 avant J.-C. Ses vertus civiles étaient encore au-dessus de ses talents militaires. Les ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé qui faisait cuire des raves dans un pot de terre, à la campagne où il s'était retiré après ses victoires, lui offrirent des vases d'or pour l'engager à prendre leurs intérêts. Le romain les refusa en disant : « Je préfère ma vaisselle de terre à vos vases d'or; je ne veux point être riche, content dans ma pauvreté de commander à ceux qui le sont. » La modestie des païens allait toujours de pair avec leur orgueil.

CURIUS-FORTUNATIANUS, rhéteur du siècle, dont il nous reste quelques ouvrages dans les *Rhetores antiqui*, Venise, Alde, 1523, in-fol.; Paris, 1599, in-4.

CURRIE, ou CURRY (Jacques), médecin écossais, né en 1756 à Kirkpatrick-Fleming, dans la province de Dumfries, se fit une grande réputation par son système de l'emploi de l'eau froide ou de l'eau chaude dans certains cas qu'il sut déterminer dans un ouvrage intitulé: *Résultats des effets médicaux de l'emploi de l'eau*, etc., Liverpool, 1797, in-4; la troisième édition a paru en 1804, 2 vol., et ce livre a été traduit en plusieurs langues. Il a fait paraître aussi, *Instructions sur les morts apparentes*. Il ne s'occupait pas exclusivement de médecine; il s'adonna aussi à la politique, et sous le nom de Jasper Wilson, il a publié une *Lettre commerciale et politique adressée à William Pitt*. Il mourut à Sidmouth dans le Devonshire, en 1805.

CURTENBOSCH (Jean de), né à Gand vers le commencement du 16^e siècle, se rendit habile dans

les langues savantes, assista aux premières sessions du concile de Trente, et mourut à Rome vers l'an 1550. On a de lui une *Relation* de ce qui s'est passé dans les premières sessions de ce concile, dans la *Collectio amplissima* des PP. Martène et Durand, tome 8. On voit aussi un abrégé de cette relation dans la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques de Dupin, édition d'Amsterdam, 1710, tome 15.

CURTI (Pierre), jésuite, né à Rome en 1711, devint professeur d'hébreu au collège romain; il passait pour l'un des plus subtils métaphysiciens de son temps. Il publia plusieurs *dissertations* savantes et curieuses sur divers passages difficiles de l'Écriture; les principales sont : *Christus sacerdos*, Rome, 1751; *Sol stans : dissert. ad Josue, cap. 10*, Rome, 1754; *Sol retrogradus : diss. ad v. 8. cap. 38. Isaïæ*, Rome, 1756. La conclusion de l'auteur est que le jour fut plus long qu'il ne devait être, mais seulement de 3 heures environ, et que cette rétrogradation du soleil eut lieu à 3 heures après midi. Le P. Curti mourut à Rome en 1762.

CURTIS (William), botaniste et pharmacien de Londres, né à Alton dans le Hampshire, mort à Brompton en 1799, a écrit plusieurs ouvrages : *Instructions for collecting and preserving insects*, Londres, 1771, in-8; *Flora Londinensis*, Londres, 1777 et ann. seq., 6 part. in-fol., contenant 420 pl. color. et autant de feuilles de texte, 400 à 450 fr., l'ouvrage n'est pas terminé; *Catalogue of the british medicinal*, Londres, 1783, in-8; *Enumeratio of the british grasses*, qu'il refondit sous le titre d'*Observations pratiques sur les graminées de la Grande-Bretagne*, 3^e édition, 1798, in-8; *Botanical magazine*, Londres, 1787, or 1793 et 1819, 46 vol. gr. in-8, plus un index général; continuée en 1826, ensemble 54 vol. Sam. Curtis a donné une nouvelle suite, 1827-32, 6 vol. in-8. Le tout forme 3122 planch., vend. 1205 fr.; *Lectures on botany*, Londres, 1804, 3 vol. in-8, fig., 96 fr., réimp. avec la *vie* de l'auteur, 1816, 3 v. in-8, fig., 100 fr.

CURTIUS (Marcus), chevalier romain, se dévoua pour le salut de sa patrie vers l'an 362 avant J.-C. La terre s'était entr'ouverte dans une place de Rome; l'oracle, consulté sur ce prétendu prodige, répondit que le gouffre ne pouvait être comblé, qu'en y jetant ce que le peuple romain avait de plus précieux. Marcus Curtius, jeune homme plein de courage et de vanité, crut que les dieux ne demandaient d'autre victime que lui. Il se précipita solennellement tout armé, avec son cheval, dans l'abîme, et passa auprès des superstitieux pour avoir sauvé sa patrie par ce sacrifice, la terre s'étant, dit-on, refermée presque aussitôt qu'elle l'eut reçu. Cette anecdote a tant de rapport avec celle d'*Anchurus* (Voy. ce mot), que ce n'est pas sans raison qu'on la regarde comme une fiction, imaginée d'après une autre.

CURTIUS (Matthieu), médecin de Pavie, mort à Pise en 1544, à 70 ans, laissa plusieurs ouvrages sur son art, entre autres un traité *De curandis febribus*. Il l'avait pratiqué avec succès, et s'en était servi pour conserver jusqu'à sa vieillesse une santé vigoureuse,

CURTIUS (Jacques), jurisconsulte, né à Bruges vers l'an 1500, a laissé une *traduction* exacte en latin des livres des *Instituts* qui étaient en grec, Anvers, 1546.

CURTIUS (Cornelius), religieux augustin, natif de Bruxelles, fut successivement professeur en théologie à Bruxelles, à Louvain; prieur à Ingolstadt, à Vienne, à Prague; vicaire général des provinces d'Autriche et de Bavière; provincial, définiteur général. Il mourut en 1638, à Westmunster, près de Dendermonde, âgé de 47 ans. Le P. Curtius était habile dans les belles-lettres et dans l'histoire. L'empereur Ferdinand II l'honora du titre de son historiographe. Il est auteur des *Eloges des hommes illustres de son ordre*, Anvers, 1636, in-4. Ces éloges, au nombre de trente, sont très-bien écrits, d'un style peut-être trop poli et trop recherché. Nous avons encore de lui des *sermons* en latin, l'*histoire* de plusieurs saints de son ordre, et une dissertation *De clavis dominicis*, Anvers, 1634, Leyde, 1695, dans laquelle il discute si Jésus-Christ a été attaché à la croix avec trois ou quatre clous : il se détermine pour la dernière opinion.

CURTIUS (Michel-Conrad), historien du pays de Hesse, et professeur d'histoire à l'université de Marbourg, naquit en 1724 dans le duché de Meklembourg; il est mort en 1802, laissant *Commentarii de senatu romano, sub imperatoribus post tempora eversæ reipublicæ*, Halle, 1768, in-8, Hambourg et Genève, 1769, in-4; un des meilleurs livres classiques que nous ayons sur cette matière; et plusieurs ouvrages sur l'*Histoire du landgraviat de Hesse*, etc.

CUSA. (Voyez NICOLAS DE CUSA.)

CUSPINIEN (Jean), premier médecin de l'empereur Maximilien I^{er}, employé par ce prince dans plusieurs négociations délicates, était né en 1473, à Schweinfurt en Franconie, et mourut à Vienne en 1529. On a de lui un *commentaire* en latin, 1552, in-fol., sur la *Chronique des consuls* de Casiodore; *De cæsaribus*, à *Julio Cæsare usque ad Maximilianum I*, Francfort, 1601, in-folio, Leipzig, in-fol.; ouvrage estimé et qui contient des particularités remarquables et peu connues; *Descriptio Austriæ*, se trouve avec le précédent. Ce n'est pas un livre de topographie, comme le titre semble l'annoncer, mais une histoire succincte de l'Autriche; une *Histoire de l'origine des Turcs, et de leurs cruautés envers les chrétiens*, en latin, Anvers, 1541, in-8. Cet auteur avait des connaissances étendues sur la politique, l'histoire et la médecine. Sa *Vie* a été écrite par Gerbel.

CUSPIUS - FADUS, gouverneur de la Judée, purgea cette province des voleurs et des fanatiques qui la troublaient vers l'an 45. Ayant appris qu'un nommé Theudas débitait en public de prétendues prophéties, et emmenait le peuple avec lui, il le fit arrêter par des cavaliers, qui dissipèrent la multitude, et se saisirent du faux prophète. Cuspius mourut avec la réputation d'un homme équitable et intelligent. (Voyez Flavius-Josèphe, livre 20, chap. 1 et 2.)

CUSTINE (Adam-Philippe, comte de), lieutenant général des armées françaises, naquit à Metz le 4 février 1740, d'une ancienne famille originaire du comté de Rochefort, au pays de Liège, et établie en Lorraine depuis plusieurs siècles. Il fut nommé à l'âge de 7 ans sous-lieutenant au régiment de Saint-Chamans, suivit le maréchal de Saxe dans la campagne des Pays-Bas, et fut réformé en 1749. Alors il vint terminer ses études à Paris, et entra ensuite dans le régiment du roi, puis dans les dragons de Schomberg, fit la guerre de sept ans et devint capitaine après avoir passé par tous les grades inférieurs. En 1758, il commandait une avant-garde en Westphalie sous le prince de Soubise, et son nom est cité avec éloge dans les *mémoires de Frédéric*. Le duc de Choiseul dont il était parent le protégeait, et avait beaucoup contribué à son mariage avec M^{lle} de Longuy, dont mad. de Genlis fait un si bel éloge dans les *Souvenirs de Félicie*. Il fit créer pour lui en 1762 un régiment de dragons, qui prit son nom et qu'il commanda jusqu'en 1780. Le désir de s'illustrer le porta au moment de la guerre d'Amérique, à changer le commandement de son régiment contre celui de Saintonge-infanterie, que la cour avait destiné pour les Etats-Unis. Il se distingua dans plusieurs occasions, principalement à la prise d'York-Town; ce qui lui valut à son retour le grade de maréchal de camp et le gouvernement de Toulon. Nommé en 1789 député de la noblesse du bailliage de Metz aux états généraux, il se prononça dès les premières séances pour le parti populaire, demanda la *déclaration des droits de l'homme*, la création des assignats, le renvoi des ministres, la suppression de la maison militaire des princes, la création des gardes nationales. En 1792 il obtint le commandement en chef du camp de Soissons, et ensuite de l'armée du Rhin. Il fit régner dans l'armée la discipline la plus sévère, et souvent on le vit faire fusiller des soldats pour s'être livrés au pillage : rigueurs qui servirent plus tard de prétexte pour l'accuser et le perdre. Pendant que Kellermann poursuivait les Prussiens qui avaient envahi la Champagne, il s'avança sur le Rhin, et s'empara de Spire, de Worms et de Mayence. Plusieurs ont attribué la reddition de cette ville à la trahison du chef du génie et à la lâcheté du gouverneur. S'étant dirigé ensuite vers la Franconie, contre les ordres du ministre de la guerre et contre l'avis des autres généraux, il prit Königsberg et Francfort-sur-le-Mein, d'où il publia une proclamation impolitique et violente contre les princes d'Allemagne. Mais les Prussiens le forcèrent de se replier sur l'Alsace et d'abandonner Mayence à ses propres forces. Sa retraite excita de toutes parts des plaintes; et, quoiqu'il eût cherché à se justifier en accusant Kellermann, et même le ministre de la guerre de son mauvais succès, il fut rappelé peu de temps après pour rendre compte de sa conduite. Custine avait commis aux yeux des révolutionnaires un plus grand crime; il avait exprimé publiquement son indignation contre la condamnation et la mort de Louis XVI. Décrété d'accusation le 29 juillet 1793, il fut arrêté le même jour et traduit

au tribunal révolutionnaire, où il se défendit avec calme. La jeunesse, la beauté, le courage de sa belle-fille, mad. de Sabran, accourue auprès de lui du fond d'une province où elle était cachée, ne servit qu'à le consoler dans son malheur. Sa mort avait été résolue; il fut condamné le 27 août et exécuté le lendemain. Les journaux de cette époque ont beaucoup parlé des preuves de faiblesse qu'il donna dans ses derniers moments. La lettre qu'il écrivit à sa belle-fille en partant pour l'échafaud, ne justifie pas cette accusation. On y voit de la résignation sans bravade; il est mort pieusement; mais dans ces temps où les vertus romaines étaient de mode, les sentiments chrétiens pouvaient aisément passer pour de la peur. C'était sans doute un bon officier général; il excellait surtout dans la manœuvre de cavalerie; mais il paraît qu'il n'avait pas des vues assez étendues pour embrasser les différentes parties d'un grand commandement. Il se montra fort jaloux de son autorité. Par une sévérité quelquefois extrême, il se fit détester de beaucoup d'officiers, quoiqu'il fût très-aimé des soldats. On a publié à Hambourg et à Francfort, des *Mémoires du général Custine*, rédigés par un de ses aides de camp, Paris, 1794, 2 vol. in-12; mais ils n'ont aucun caractère authentique.

CUSTINE (Amand-Philippe de), fils du précédent, né en 1768, débuta dans la carrière diplomatique où il eut d'abord quelques succès. En 1792, sous le ministère de Narbonne, quelques personnes qui n'étaient pas sans influence, ayant conçu le projet absurde de mettre le duc de Brunswick à la tête de la révolution, et de lui donner le commandement des armées françaises, le jeune Custine fut chargé de cette mission délicate; il mit tant de chaleur et d'art dans ses négociations, que le prince, dit-on, balança un instant. Cette affaire ayant échoué, Custine fut ensuite envoyé à Berlin en qualité de ministre plénipotentiaire; mais la Prusse ayant déclaré la guerre à la France, il vint à l'armée rejoindre son père, qui le fit son aide de camp jusqu'en janvier 1793, et l'envoya à cette époque à Paris pour y suivre ses réclamations auprès des comités et des ministres. Le zèle avec lequel il s'en acquitta, ses liaisons avec Condorcet et plusieurs autres Girondins, et surtout la chaleur des démarches qu'il fit pendant le procès de son père pour le sauver, attirèrent sur lui les regards inquiets de Robespierre, qui le dénonça lui-même à la tribune, et le fit traduire devant ce même tribunal révolutionnaire qui venait de condamner son père. Il se défendit avec tant de présence d'esprit et de clarté, que l'auditoire attendri s'écriait : *Il est sauvé*; mais les tyrans avaient résolu sa mort. Il avait eu le courage de signaler hautement la mauvaise foi du président, qui en lisant sa correspondance avec le duc de Brunswick, en altérait le sens pour le perdre plus sûrement. Après un tel affront, de pareils juges ne devaient pas être disposés à l'absoudre. Il fut condamné à mort le 3 janvier 1794, et exécuté le même jour. Il montra jusqu'au dernier moment une grande fermeté, et il écrivit à sa femme les lettres les plus touchantes.

CUSTIS (Charles), né à Bruges en 1704, y a rempli quelques emplois dans la magistrature, et a donné dans le langage de son pays : *Annales de la ville de Bruges*, 2 vol. in-8, réimpr. en 3 vol. in-8; ouvrage curieux, exact, et qui a demandé beaucoup de recherches. Il est mort à Bruges en 1752.

CUSTOS (Dominique), graveur, né à Anvers en 1560, s'établit à Augsbourg, où il mourut l'an 1612. On a de lui : *Atrium heroicum*, Augsbourg, 1600-1605, 4 vol. in-fol., 50 à 60 fr. Cet ouvrage renferme les vies abrégées et les portraits gravés des comtes du Tyrol, des rois de Naples, des ducs et électeurs de Saxe, des ducs de Bavière; *Principum christianorum stemmata*, etc., Augsbourg, 1610, in-fol.; *Quorundam illustrium eruditorum imagines unum in libellum conjectæ*, etc.

CUVELIER DE TRIE (Jean-Guillaume-Augustin), auteur dramatique, né à Boulogne-sur-Mer le 15 janvier 1766, fut reçu avocat au barreau de cette ville, après avoir fait ses études à Paris, au collège des Grassins. Mais la révolution le jeta dans une carrière différente. Nommé capitaine dans la garde nationale de Boulogne, il assista comme député de ce corps à la première fédération du 14 juillet 1790. Il obtint successivement l'emploi de commissaire du gouvernement dans les départements de l'Ouest, et de sous-chef dans les bureaux de l'instruction publique, entra au service, après le 18 brumaire, et fut nommé, au mois de prairial an 12, capitaine de première classe commandant des guides-interprètes. Les fatigues de la guerre lui firent contracter un rhumatisme aigu, qui le força de renoncer au métier des armes, et il se voua exclusivement aux lettres. Cuvelier est regardé comme le créateur du mélodrame; on avait cependant joué le *Château du diable*, au théâtre de Molière, avant qu'il donnât *L'Enfant du malheur*, à l'Ambigu. Des mélodrames nombreux, joués sur les divers théâtres du Boulevard, le firent proclamer de son vivant, l'un des pères de cette scène subalterne, et lui acquirent le surnom ironique de *Corneille du boulevard*. Il est certain que Cuvelier abusa de sa facilité et du peu d'exigence des spectateurs auxquels s'adressaient ses tableaux, pour produire sur les théâtres populaires des ouvrages qui furent bien plus des spéculations d'argent que des œuvres littéraires; aussi ses moyens dramatiques sont-ils trop souvent communs et peu vraisemblables, en même temps que le dialogue de ses personnages est emphatique et incorrect. Il est mort le 25 mai 1824, âgé de 58 ans. Outre deux volumes in-8 de *Nouvelles, contes*, etc., qui parurent en 1808, Cuvelier a donné plus de cent dix pièces. On en citera seulement quelques-unes : *La Fête de l'Étre suprême*; *Le Codicile*, ou les deux héritiers, comédie, 1793; *La Caverne dans les Pyrénées*, 1793; *La Mort de Turenne*; *Le Tombeau de Turenne*, ou l'armée du Rhin à Saspach; *Barberousse le Balafre*, mélodrame; *L'Enfant prodigue*; *L'Entrée de Henri IV à Paris*; *Les Français en Pologne*, etc., etc.

CUVIER (George-Léopold-Chrétien-Frédéric-Dagobert, baron), pair de France, membre de l'a-

cadémie française, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, professeur d'histoire naturelle au muséum de Paris, naquit de parents protestants à Montbéliard, alors chef-lieu d'une principauté appartenant aux ducs de Wurtemberg, le 23 août 1769. Quelques biographes ont remarqué que Bonaparte était né la même année et le même mois. Son père, après avoir servi pendant 40 ans comme officier dans un régiment suisse à la solde de la France, n'avait pour soutenir sa famille qu'une modique pension de retraite. Le jeune Cuvier élevé sous les yeux de ses parents jusqu'à l'âge d'environ 15 ans, manifesta dès l'enfance une grande vivacité de conception, et une ardeur de savoir qui inspirait à sa mère des inquiétudes pour sa santé, en apparence très-délicate. A 4 ans il savait lire; à 14 ans, il avait terminé des études classiques qui comprenaient non-seulement les langues anciennes, mais encore l'histoire, la géographie, l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, et même la levée des plans. Son goût pour l'histoire naturelle s'était révélé de bonne heure. On assure qu'à l'âge de 15 ans, il avait lu deux fois Buffon d'un bout à l'autre, et qu'il en avait copié une partie des figures. Cuvier avait été destiné par ses parents à la théologie; et il concourut, après avoir terminé ses études, pour une des bourses fondées au séminaire de Tübingue, par un des souverains de Wurtemberg, en faveur des jeunes gens de Montbéliard. N'ayant pas obtenu dans ce concours le succès qu'il espérait, il profita d'une occasion qui s'offrit bientôt d'entrer dans une autre carrière. Le duc régnant Charles de Wurtemberg, pendant le séjour qu'il fit à Montbéliard, vit le jeune Cuvier, fut enchanté de ses réponses et de ses dessins, et lui accorda spontanément une bourse dans l'académie Caroline de Stuttgart, établissement de haute instruction, qui dès la fin de 1781 avait été érigé par l'empereur Joseph II en université, avec tous les privilèges attachés à ce titre. Le jeune Cuvier fut admis le 18 mai 1784 dans cette école d'où sont sortis plusieurs hommes illustres de l'Allemagne, et entre autres le poète Schiller. Là il se perfectionna dans les langues anciennes et la littérature, et fit de rapides progrès dans la philosophie, le droit, le dessin, et surtout dans les sciences naturelles qui étaient l'objet de sa prédilection. Il s'adonna avec passion à la botanique, et parvint en peu de temps à se composer un herbier pour lequel il s'était fait une classification qui n'était ni celle de Tournefort, ni celle de Linnée. Pendant son séjour à Stuttgart, il peignit aussi un grand nombre d'insectes. Tous les enseignements de l'académie Caroline se faisaient en allemand; Cuvier se familiarisa si promptement avec cette langue étrangère, qu'il parvint en très-peu de temps non-seulement à comprendre ses maîtres, mais encore à rendre compte en allemand de ses connaissances, et à mériter plusieurs fois de suite la première place dans les examens semestriels que l'on faisait subir aux étudiants sur toutes les parties qui leur étaient enseignées. Il se lia dans cet établissement avec plusieurs hommes distingués, parmi lesquels se trouvaient M. Kiellmeyer, son condisciple, et M. Kerner,

professeur de botanique, dont les entretiens contribuèrent aux rapides progrès qu'il fit dans toutes les branches de l'histoire naturelle. Le cours d'études du jeune naturaliste s'étant terminé le 21 avril 1788, son père demanda au duc de Wurtemberg la permission de le retirer de l'académie, pour l'envoyer en Normandie, où il devait se charger d'une éducation particulière. Cette autorisation fut accordée immédiatement; et le duc y ajouta la promesse de l'employer plus tard dans l'administration de ses états. Cuvier passa quelques semaines dans sa ville natale, qu'il n'a plus revue depuis, et partit pour le château de Friquainville, en basse-Normandie, où il alla remplacer un de ses amis, (M. Parrot connu par ses travaux importants sur la physique), comme gouverneur du fils de M. le comte d'Héricy. Le voisinage de la mer, et les loisirs dont il jouissait, lui donnèrent la facilité de se livrer dans sa nouvelle position à son goût pour l'histoire naturelle. C'est sur les côtes de Normandie qu'il fit ses belles découvertes sur les mollusques, et qu'il commença la classification des animaux nombreux et variés que Linnée a confondus sous le nom de *Vermes*. C'est de là qu'il adressait à M. de Lacépède la description d'une nouvelle espèce de *raie*, que ce savant lui a dédiée. Un heureux hasard lui fit rencontrer à Vallemont, petite ville située dans le voisinage du château de Friquainville, Tessier, membre de l'académie des sciences, déjà célèbre par ses publications sur l'agriculture. Ce savant, qui fuyait alors la persécution révolutionnaire, devina, dès sa première entrevue, le grand naturaliste dans Cuvier. *Je viens*, écrivait-il à son ami Parmentier, *de trouver une perle dans le fumier de la Normandie*. Tessier s'empressa de le mettre en rapport avec plusieurs hommes distingués de la capitale et particulièrement avec le jeune Geoffroy Saint-Hilaire, déjà professeur au jardin des plantes. Celui-ci pénétrant toute la portée du génie de Cuvier, l'engagea à venir déployer ses talents sur un plus grand théâtre. *Venez à Paris*, lui écrivait-il, *jouer parmi nous le rôle d'un autre Linnée, d'un autre législateur de l'histoire naturelle*. Pendant son séjour en Normandie, Cuvier avait adressé à ses amis de Wurtemberg et à la société d'histoire naturelle qu'ils avaient formée à Stuttgart, de savantes dissertations sur différents points de la science de la nature. Il était facile de voir dans ses écrits qu'il aspirait à changer la face de la science, et à y introduire des classifications fournies par la nature elle-même et qui n'eussent rien d'arbitraire. Ce fut dans les premiers mois de 1795, et lorsque la tourmente révolutionnaire commençait à s'apaiser, que Cuvier se rendit à Paris. La lecture qu'il y fit au sein des sociétés philomatique et d'histoire naturelle, de divers mémoires sur l'anatomie des mollusques, des insectes et des zoophytes, les vues qu'il développa sur la formation et l'usage des méthodes en histoire naturelle, le placèrent dès lors au rang des naturalistes les plus distingués. Nommé membre de la société des arts, puis professeur à l'école centrale du Panthéon, il composa pour cette école le *Tableau élémentaire*

de l'histoire naturelle des animaux, qui parut en l'an 3 de la république; bientôt les honneurs et les places vinrent le trouver; il fut appelé à suppléer M. Mertrud, professeur d'anatomie comparée au Jardin des plantes, qu'il remplaça plus tard. C'est en décembre 1795 que Cuvier ouvrit son cours par un discours où se révélait toute la puissance de son intelligence, et qui fut imprimé dans le *Magasin encyclopédique*. Du moment de son installation au Musée d'histoire naturelle, Cuvier commença cette belle collection d'anatomie comparée qui fait aujourd'hui l'admiration des étrangers. « J'allai, dit-il » dans ses *Souvenirs*, chercher dans les combles » du cabinet, quelques vieux squelettes de *Daubenton*, que *Buffon* y avait fait entasser comme » des fagots; et c'est en poursuivant cette entre- » prise, tantôt secondé par quelques professeurs, » tantôt arrêté par d'autres, que je parvins à donner » à cette collection assez d'importance pour que » personne n'osât plus s'opposer à son agrandisse- » ment. » Une fois au centre d'un vaste établissement et disposant des animaux d'une grande ménagerie, son génie prit un essor proportionné à ses moyens d'investigation. L'enseignement de Cuvier produisit une sensation profonde dans le monde savant; et une foule immense s'empressa d'aller l'entendre. A peine 4 ans s'étaient écoulés depuis sa nomination au Musée, que l'on commença la publication de ses immortelles leçons d'anatomie comparée qui avaient été recueillies par MM. *Duméril* et *Duvernoy*. Les deux premiers volumes parurent en 1800, et les trois autres en 1805. Cet ouvrage, qui se distingue par une prodigieuse quantité de faits et une admirable méthode, fait époque dans l'histoire de la science de l'organisation animale, que personne, avant Cuvier, n'avait embrassé dans son ensemble. Les considérations préliminaires sur l'économie animale furent admirées de tous les savants pour la clarté, la profondeur et l'ordre méthodique des idées et des faits qui y étaient exposés. Cuvier ne se borna pas à communiquer la science à un certain nombre d'adeptes; en faisant pendant plusieurs années un cours au lycée (aujourd'hui l'Athénée de Paris), il voulut la mettre à la portée des gens du monde, et la populariser en quelque sorte. Les mêmes personnes qui avaient entendu les *Laharpe* et les *Fourcroy* l'y applaudirent, et s'étonnèrent, dans un sujet que l'on s'attendait à trouver aride, d'être séduits par l'attrait d'une élocution non moins facile que brillante. En l'an 8, le savant professeur succéda au collège de France au célèbre *Daubenton*. Dans cette chaire qu'il remplit jusqu'à sa mort, il fit un cours complet d'*histoire naturelle philosophique*, tantôt expliquant les lois de la nature en s'élevant aux plus hautes généralités de la science, tantôt déroulant le tableau de la marche progressive de toutes les sciences physiques, depuis la naissance des sociétés jusqu'au temps actuel. Les *Leçons d'anatomie comparée* suffisaient pour assurer la gloire de Cuvier; mais il acquit un nouveau titre à une renommée durable en publiant en 1811 ses *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*. Déjà dans les

quatre dernières années du 18^e siècle, Cuvier s'était proposé de signaler toutes les découvertes d'animaux fossiles qui avaient été faites jusqu'alors, d'indiquer avec exactitude les localités où ces débris avaient été trouvés, la nature des terrains dans lesquels ils étaient enfouis, et enfin de déterminer les espèces, les genres et les classes de ces animaux fossiles, sur quelques débris d'ossements qui leur avaient appartenu. Il accomplit plus tard cette tâche immense à laquelle il consacra une partie de sa vie. S'appuyant sur ce principe d'anatomie comparée, qu'il y a une corrélation exacte de forme entre les différentes parties d'un être organisé, il parvint à déterminer d'après un organe connu, la plupart des autres organes coexistants. Des fragments d'os épars lui suffisaient pour assigner la famille et le genre de l'animal auquel ils appartenaient. Ses conjectures souvent combattues par ses collègues de l'académie, reçurent très-fréquemment une éclatante confirmation des découvertes ultérieures. Au moyen de ses ingénieuses inductions, Cuvier arracha à la nature les secrets du monde primitif. Comme un autre Adam, il vit passer sous ses yeux plus de cent vingt espèces détruites, qu'il put nommer, et auxquelles il assigna de nouveau leur rang dans l'ensemble des êtres. En reconstruisant ces êtres antédiluviens, Cuvier essaya aussi de se rendre compte de l'état primitif et des vicissitudes de notre planète. La nature des terrains dans lesquels on découvre les fossiles organiques, et la différence des couches qui recèlent ces races éteintes, lui servirent à fonder ses conjectures sur les révolutions du globe, dont il fit l'histoire dans le beau discours qui sert d'introduction à ses *Recherches sur les fossiles*. Loin de se livrer, comme quelques-uns de ses devanciers, à de téméraires attaques contre les récits de la Genèse, Cuvier rendit un éclatant hommage à la Bible, et joignit le témoignage de la science à la sainte autorité des Ecritures, pour convaincre les esprits les plus incrédules de la réalité d'un déluge universel qui a couvert autrefois les plus hautes montagnes. Afin d'assembler des matériaux pour la science dont il assura les progrès, le savant géologue parcourut l'Italie, l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre. Ce fut lui qui dirigea aux portes de Paris les fouilles faites dans les carrières à plâtre de Montmartre, d'où l'on a tiré les ossements les plus curieux. Les importants travaux de Cuvier lui méritèrent les distinctions les plus honorables. Nommé à 26 ans membre de l'institut (1796), il fut élu secrétaire de la classe des sciences physiques et mathématiques, l'année même où Bonaparte devenu premier consul en fut fait président (1800); et dès lors il s'établit entre ces deux hommes célèbres des relations suivies. Dans une nouvelle organisation de l'institut, Cuvier fut nommé l'un des deux secrétaires perpétuels de ce corps savant. Ce fut en cette qualité qu'il rédigea, en 1808, son rapport historique sur le progrès des sciences naturelles depuis 1789; l'auteur y montrait à la fois le chemin parcouru et la route à suivre. Il entra plus tard à l'académie française, fut attaché comme membre honoraire à celle des inscrip-

tions, et fit partie de toutes les sociétés savantes du monde. Lorsque Napoléon réorganisa l'enseignement public, Cuvier, nommé inspecteur général, reçut la mission de présider à l'établissement des lycées de Marseille, de Nice et de Bordeaux. Devenu en 1808 conseiller titulaire de l'université, il fut envoyé les années suivantes en Italie, en Hollande et en basse Allemagne, pour rallier à l'université les établissements d'instruction publique au delà des Alpes et au delà du Rhin. Il fit à cette occasion au conseil de l'université des rapports où l'on trouve les vues les plus saines sur les améliorations dont l'instruction du peuple est susceptible. Cuvier présida pendant plusieurs années, sous la restauration, la commission de l'instruction publique. Lorsqu'un évêque fut nommé grand maître de l'université, il conserva la place de chancelier, la seconde de la hiérarchie universitaire avec la direction de toutes les facultés du royaume. Bonaparte, après l'avoir nommé membre de la légion d'honneur, l'avait fait entrer, en 1813, au conseil d'état, comme maître des requêtes; Louis XVIII lui conféra le titre de conseiller d'état au mois de septembre 1814. Nommé en 1819 président du comité de l'intérieur, il conserva cette place éminente jusqu'à sa mort, malgré les vicissitudes des ministères. Dans cette nouvelle carrière il déploya une rare activité, une sagacité profonde, et des connaissances administratives que l'on trouve rarement dans les hommes voués aux sciences. Chargé à diverses reprises de défendre devant la chambre des députés plusieurs projets de lois de la restauration, il sut remplir cette mission avec mesure et convenance. Sa modération soutenue le fit accuser par les partis extrêmes dont il s'éloignait également. Du point de vue élevé où il se plaçait, les passions des hommes se rapetissaient si fort à ses yeux qu'il lui répugnait de s'y associer. Embrassant d'un vaste regard l'ensemble de la vie sociale, et réduisant ses opinions à un amour général de l'ordre et de la justice, l'indifférence avec laquelle il accueillait les changements de la politique, ressembla trop peut-être à un défaut de principes. On fut du moins fondé à l'en accuser, lorsqu'on le vit, après avoir servi successivement l'empire et la restauration, se laisser porter à la chambre des pairs par la révolution de juillet. Les places administratives que remplit Cuvier ne nuisirent en rien à ses travaux scientifiques, ni à son enseignement. Le mardi, 8 mai 1832, il reprit, au collège de France, son cours interrompu pendant l'époque des plus grands ravages du choléra. « Cette leçon, dit un de ses » biographes, avait quelque chose de solennel et de » mélancolique, qui semblait annoncer que c'était » pour la dernière fois que l'esprit d'un tel maître » se révélait à ses disciples. » C'était un résumé du cours de l'année, une analyse des doctrines émises de nos jours par quelques naturalistes.... Dans toute la leçon dominait la pensée qu'une intelligence supérieure a présidé à l'organisation de l'univers. On y touchait par l'examen du monde visible au monde invisible, et partout l'examen de la créature indiquait la présence du créateur. Le professeur avait

été moins fatigué que de coutume, et rien ne faisait prévoir une catastrophe. Mais le lendemain en s'éveillant, il sentit de l'engourdissement au bras droit; bientôt la paralysie se déclara et gagna les autres membres. Le dimanche 13 mai, cet homme illustre rendit sans effort le dernier soupir, après avoir conservé jusqu'au moment suprême toutes les facultés de son esprit, et après avoir vu s'approcher l'heure fatale avec une entière résignation aux décrets de la providence, dont il avait pendant sa vie adoré la sagesse dans les œuvres de la création. Tous les savants de la capitale assistèrent à son convoi. Les jeunes gens qui avaient suivi ses leçons se disputèrent l'honneur de porter son corps. Plusieurs discours furent prononcés dans cette circonstance, par M. Arago au nom de l'académie des sciences, par M. E. Jouy au nom de l'académie française, par M. Geoffroy Saint-Hilaire qui fut son premier collaborateur, par M. Duméril pour le muséum d'histoire naturelle, par M. Walkenaër au nom de l'académie des inscriptions, par M. Pariset pour l'académie de médecine, enfin par M. Villemain qui se rendit l'interprète du conseil royal de l'instruction publique. La veuve de Cuvier a reçu une pension de 6,000 f. du gouvernement, et la ville de Montbéliard lui a élevé par souscription un monument vis-à-vis la maison où il reçut le jour. Doué d'un génie profond et patient comme Newton, d'un génie universel comme Aristote, Cuvier sera placé par la postérité à côté de ces grands hommes. Littérateur comme Buffon, ses *Eloges* des savants qui lui ouvrirent les portes de l'académie française ne le cèdent en rien à ceux de Fontenelle. Telle était la vaste capacité de son esprit, qu'il remplissait avec une égale supériorité toutes les fonctions dont il était chargé; et si toutes les places qu'il occupait avaient été remises au concours, toutes lui auraient été rendues par acclamation. Les appointements qu'il recevait de l'état s'élevaient à plus de 40,000 f.; mais il consacrait généreusement ses revenus à acheter des livres rares et des objets d'histoire naturelle qu'il déposait au muséum. Il donna même une preuve éclatante de désintéressement en refusant les offres magnifiques que lui fit le roi de Prusse pour l'attirer dans ses états. La vie de Cuvier fut troublée par des chagrins domestiques. Il eut la douleur de voir quatre enfants le précéder dans la tombe. L'aînée de ses filles avait atteint sa 22^e année, lorsqu'une cruelle maladie vint l'enlever presque au jour marqué pour son mariage. On assure que la douleur que lui causa cette dernière perte contribua pour beaucoup à affaiblir les ressorts de sa vie. Cuvier a publié : *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*, Paris, 1798, in-8, 5 à 6 fr., ouvrage rare; *Discours sur les révolutions de la surface du globe et sur les changements qu'elles ont produits dans le règne animal*, ibid., 1825, gr. in-8, 7 fr. 50 c., pap. vél., 15 fr.; in-4, 15 fr., pap. vél., 30 fr.; les éditions de 1828 et de 1830 ont le même prix; *Recherches anatomiques sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, ibid., 1812, 4 vol. in-4, fig.; 1821-24, 5 vol. grand in-4, avec 284 grav., 240 fr., et le

double en pap. vél.; 1825-26, 5 vol. gr. in-4, fig., 260 fr., pap. vél., 520 fr.; *Leçons d'anatomie comparée, recueillies par Duméril et Duvernoy*, ibid., 1800-1805, 5 vol. in-8, 25 à 30 fr.; *Extrait d'un ouvrage sur les espèces de quadrupèdes dont on a trouvé les ossements dans l'intérieur de la terre*, ibid., 1801, in-4; *Le règne animal, distribué d'après son organisation pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'Anatomie comparée*, ib., 1816, 4 vol. in-8, avec 15 pl., 26 fr.; 1829-30, 5 vol. in-8, 30 à 35 f.; *Recherches anatomiques sur les reptiles regardés encore comme douteux*, ibid., 1807, in-4, avec pl., 6 à 8 fr.; *Mémoire pour servir à l'histoire de l'anatomie des mollusques*, ibid., 1816, in-4, avec 35 pl., 18 fr.; 1817, in-4, 35 pl., 40 fr.; *Histoire naturelle des poissons*, ibid., 1828-36, 11 vol. in-4 et in-8, avec pl. Cet ouvrage continué par Valenciennes n'est point terminé, chaque vol. in-8 avec 15 à 20 pl. coûte 13 fr., pap. vél., pl. col., 28 fr., la liv. in-4, 18 fr., et 10 fr. de plus avec les pl. col.; *Description géologique des environs de Paris* (avec Brongniart), ibid., 1822, in-4, avec 2 cartes et 16 pl., 36 fr.; *Analyse des travaux de l'académie royale des sciences, mathématiques et physiques de l'Institut* : partie physique, 1811-26, ibid., in-4; *Rapport historique sur les sciences naturelles depuis 1789, et sur leur état actuel*, présenté au gouvernement le 6 fév. 1808, ibid., 1827, in-8, 5 fr., pap. sat., 6 fr.; *Eloges historiques des membres de l'académie des sciences*, depuis 1800 à 1827, précédés de *Réflexions sur la marche actuelle des sciences et sur leurs rapports avec la société*, ibid., 1819-27, 3 vol. in-8, 18 fr.; *Discours de réception de Cuvier à l'académie française*, 1818, in-4. Cuvier a coopéré à un grand nombre de journaux et de Recueils scientifiques; il a préparé une Traduction de Pline, dont il a donné quelques préliminaires dans l'édition des auteurs latins de Lemaire. M. Duvernoy, professeur de la faculté des sciences de Strasbourg, a donné une Notice historique sur les ouvrages et la vie de Cuvier, 1823, in-8, port., et M. Laurillard, conservateur au jardin des plantes, a fait l'éloge de ce savant, 1832, broch. in-8.

CUYCK (Jean van), conseiller et consul d'Utrecht sa patrie, mort en 1566, est éditeur, avec Corneille Valère et Guillaume Canterus, des *Offices* de Cicéron avec des remarques estimées, et des *Vies des empereurs grecs* d'Emilius Probus. Cette édition est peu commune et très-estimée; elle fut imprimée à Utrecht, 1542, in-8, 6 fr.

CUYCK (Henri), né à Culembourg dans la Gueldre, docteur en théologie de l'université de Louvain, officiel et grand vicair de l'archevêque de Malines, et ensuite évêque de Ruremonde en 1596. Il gouverna ce diocèse avec tout le zèle qu'inspire la religion de Jésus-Christ, et préserva ses ouailles de l'infection de l'hérésie par ses exhortations et par ses écrits. Il mourut à Ruremonde l'an 1609. On ne peut rien ajouter à l'éloge qu'en fait Arnold Havensius dans son *Histoire de l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas*. On a de

lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, des harangues et des lettres. Les principaux sont : *Orationes*, Louvain, 1695, in-8; les plus curieuses sont celles qui regardent la tonsure cléricale, les devoirs des chanoines, etc.; *Speculum concubinariorum sacerdotum*, etc., Cologne, 1599, pet. in-4, 5 à 6 fr.; *ibid.*, 1605, in-8, 7 fr. C'est une déclamation vive contre les désordres de quelques ministres du Seigneur; une édition des *OEuvres de Cassianus*, Anvers, 1578, in-8. Les lettres qu'il a écrites au prince Maurice de Nassau, et à quelques autres protecteurs des nouvelles hérésies, sont d'une fermeté vraiment apostolique : elles ont été imprimées séparément.

CYAXARE I^{er}, roi des Mèdes, succéda, l'an 634 avant l'ère chrétienne, à son père Phraortes, tué devant Ninive. Il tourna ses armes vers cette ville pour venger la mort de son père; et comme il était près de s'en rendre le maître, une armée formidable de Scythes vint lui enlever sa proie. Obligé de lever le siège, il marcha contre eux, et fut vaincu. Les Mèdes n'ayant pu se délivrer de ces barbares par la force, s'en délivrèrent par une ruse lâche et infâme. Ils convinrent de les inviter à un festin qui se faisait alors dans chaque famille. Chacun envira ses hôtes, et les massacra. Ceux des Scythes qui échappèrent à cette boucherie, se retirèrent, dit-on, auprès d'Halyates, roi de Lydie, père de Crésus (*voy.* ce mot), et ce fut le sujet d'une guerre de cinq ans entre le roi des Lydiens et celui des Mèdes. Cyaxare reprit bientôt le siège de Ninive, qui fut détruite entièrement après une longue résistance. On passa au fil de l'épée tous les habitants. Le vainqueur poursuivit ses conquêtes, se rendit maître des autres villes du royaume d'Assyrie, et mourut l'an 593 avant J.-C., après un règne de 40 ans. Les critiques révoquent en doute plusieurs circonstances de son règne, qui paraît appartenir en partie à l'histoire des temps fabuleux.

CYGNÉ (Martin du), jésuite, né à Saint-Omer en 1619, régenta les humanités, et surtout la rhétorique presque toute sa vie; il mourut dans ce pénible exercice en 1669. Nous avons de lui : *Explanatio rhetoricae*, imprimé un grand nombre de fois. Balthasar Gibert dit qu'on ne peut douter de la bonté de cette rhétorique; c'est effectivement une des meilleures qu'on ait, elle est très-méthodique; *Ars metrica et Ars poetica*, Louvain, 1755; *Ars historica*, St.-Omer, 1666, in-12; *Fons eloquentiae, sive P. Ciceronis orationes*, Liège, 1675, 4 vol. in-12. Le quatrième volume contient une analyse des oraisons de Cicéron; on la considère comme le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre. Des Jardins, dans son édition des Oraisons de Cicéron, Paris, 1738, in-4, s'attache au plan du P. du Cygne, dont il fait l'éloge; *Comediae XII phrasi cum Plautina, tum Terentiana concinnatae*, Liège, 1679, 2 vol. in-12. Les règles du théâtre n'y sont pas gardées; mais il y a beaucoup d'imagination et d'élégance, et surtout un grand respect pour les mœurs et la décence.

CYNEAS, originaire de Thessalie, disciple de Démosthène et ministre de Pyrrhus, fut également

célèbre sous le titre de philosophe et sous celui d'orateur. Pyrrhus disait de lui, qu'il avait pris plus de villes par son éloquence, que lui par ses armes. Ce prince l'envoya à Rome pour demander la paix. On était sur le point de la lui accorder, lorsqu'Appius Claudius, que les fleurs de rhétorique ne touchaient point, rappela le sénat à d'autres sentiments. Cynéas, de retour au camp de Pyrrhus, lui peignit Rome comme un temple, le sénat comme une assemblée de rois, et le peuple romain comme une hydre qui renaissait à mesure qu'on l'abattait. Pline cite la mémoire de Cynéas comme un prodige (*voy.* un bon mot de ce philosophe dans l'article PYRRHUS, roi des Epirotes). C'est Cynéas qui abrégé le livre d'Enée le Tacticien, sur la défense des places. Casaubon a donné au public cet abrégé, avec une version latine; dans le *Polybe* de Paris, 1609, in-fol.; de Beausobre en a donné une traduction française avec des commentaires, 1757, in-4.

CYNEGIRE, soldat athénien, s'immortalisa à la bataille de Marathon, l'an 498 avant l'ère chrétienne. Ayant saisi de la main droite un des vaisseaux des Perses, il ne quitta prise que lorsque cette main lui fut coupée; alors il le reprit de la gauche. Cette autre main ayant été coupée, il le saisit, dit-on, avec les dents, et y mourut attaché. Ce grec intrépide était frère du poète Eschyle.

CYPRIEN (saint), *Thascius-Cæcilius-Cyprianus*, naquit à Carthage d'une famille riche et illustre. Son génie facile, abondant, agréable le fit choisir pour donner des leçons d'éloquence à Carthage. Il était alors païen : il se fit chrétien l'an 246 par les soins du prêtre Cécile, qui lui découvrit l'excellence de la religion de Jésus-Christ et les absurdités du paganisme. Les païens, fâchés d'avoir perdu un tel homme, lui reprochèrent qu'il avait avili sa raison et son génie, en les soumettant à des contes et des fables puériles (car c'est ainsi que ces aveugles parlaient des grandes vérités du christianisme). Mais Cyprien, insensible à ces raileries, fit tous les jours de nouveaux progrès dans la voie du salut. Il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, embrassa la continence, prit un habit de philosophe, et substitua à la lecture des auteurs profanes celle des livres divins. Son mérite le fit élever à la prêtrise, et le plaça bientôt après sur la chaire de Carthage, malgré ses oppositions, l'an 248. Ses travaux pour son église furent immenses. Il fut le père des pauvres, la lumière du clergé, le consolateur du peuple. L'empereur Dèce ayant suscité une sanglante persécution contre l'Eglise, Cyprien fut obligé de quitter son troupeau; mais il fut toujours auprès de lui, soit par ses lettres, soit par ses ministres. Lorsque l'orage fut dissipé, il se signala par la fermeté avec laquelle il résista à ceux d'entre les chrétiens apostats, qui surprenaient des recommandations des martyrs et des confesseurs, pour être réconciliés à l'Eglise qu'ils avaient quittée pendant la persécution. Ce fut pour régler les pénitences qu'on devait leur prescrire, qu'il assembla un concile à Carthage en 251. Il condamna dans la même assemblée le prêtre Félicissime et l'hérétique Privat. Ce dernier députa vers le pape Corneille,

pour lui demander sa communion et accuser saint Cyprien, qui ne crut pas devoir envoyer de son côté pour se défendre. Le pape lui en ayant témoigné sa surprise, il lui répondit, avec autant de modestie que de fermeté : « C'est une chose établie entre » les évêques, que le crime soit examiné là où il a » été commis. » Il ne montra pas moins de fermeté dans la dispute qui s'éleva entre le pape Etienne et lui, sur le baptême administré par les hérétiques. Plusieurs conciles convoqués à Carthage conclurent, conformément à son opinion, qu'il fallait rebaptiser ceux qui l'avaient été par les hérétiques. Dans le dernier, saint Cyprien déclara qu'il ne prétendait point séparer de sa communion ceux qui étaient d'un avis contraire au sien. Ce saint évêque croyait défendre une bonne cause, tandis qu'il en soutenait une mauvaise. Il résista avec trop de vivacité au pape saint Etienne, comme l'avoue saint Augustin : *Cyprianum iratum et paulò commotiorem fuisse in Stephanum*, et dit que cette faute fut expiée par le martyre : *Martyrii falce purgatum*. Mais quoiqu'il ne déferât point aux décrets du pape (ces décrets n'étant point alors une décision universellement reçue), il conserva toujours l'unité avec l'Eglise romaine. C'est au saint Siège que Cyprien adresse son *apologie* contre ceux qui blâmaient sa fuite; c'est sous son autorité qu'il invoque contre ceux qui, étant tombés dans la persécution de Dèce, voulaient forcer le saint évêque à les réconcilier à l'Eglise, sans accomplir la pénitence prescrite par les canons. Le même évêque à la tête d'un concile d'Afrique, instruit le pape saint Corneille des raisons qu'il avait eues de modérer la rigueur des canons sur la pénitence, et demande son approbation : *Quod credimus vobis quoque paternæ misericordiæ contemplatione placiturum* (Labbe, *Concil. tome I, col. 718*); dans le temps même qu'il résiste à saint Etienne, il lui adresse des députés pour lui exposer les raisons de sa résistance (*Epist. Firmiliani inter Epist. Cyp. 75*, edit. Pammel) : preuve qu'il ne voulait point contester la supériorité de juridiction au pape, et que c'est très-ridiculement que le déméle de ce saint avec le pape saint Etienne est devenu un lieu commun pour tous ceux qui méprisent les décrets du saint Siège. Languet, évêque de Soissons, et plusieurs autres ont montré la faiblesse de cette ressource; mais personne n'a mieux traité cette matière que Chicoisnau dans sa *Dissertation théologique* sur cet article, Paris, 1725. En 257, le feu de la persécution s'étant rallumé, il fut relégué à Curube à 12 lieues de Carthage. Après un exil de onze mois, on lui permit de demeurer dans les jardins voisins de Carthage; mais on l'arrêta peu de temps après pour le conduire au supplice. Il eut la tête tranchée le 14 septembre 258, le même jour précisément, qu'en 257 il avait annoncé qu'il consommerait son martyre dans un an. « Il fut regretté, dit un histo- » rien, par les païens mêmes, qui s'étaient bien » emportés contre lui dans les accès de leur fanatisme, mais qui se souvinrent bientôt, les larmes » aux yeux, que toujours il les avait confondus, » dans ses libéralités charitables, avec ses ouailles

» les plus chères. Les fidèles rendirent les derniers » devoirs à son corps d'une manière vraiment religieuse, allumèrent autour de lui une multitude de » cierges, lui adressèrent des vœux, le canonisèrent, » pour ainsi dire, à l'envi, en exaltant ses vertus et » en souhaitant de mourir avec lui. » Il fut enterré dans un champ voisin, sur le chemin de Mappale. On bâtit depuis deux églises sous son invocation, l'une sur son tombeau, et qui fut appelée *Mappalia*, l'autre à l'endroit où il avait souffert, et qui fut appelée *Mensa Cypriana*, parce que le saint s'y était offert à Dieu en sacrifice. Victor de Vite fait mention de ces deux églises. Les ambassadeurs de Charlemagne, revenant de Perse, obtinrent du roi mahométan d'Afrique la permission d'ouvrir le tombeau qui était fort négligé. Ils en tirèrent les reliques du saint qu'ils apportèrent en France. Elles furent déposées dans la ville d'Arles en 802. Le roi consentit depuis qu'on les transportât à Lyon, où on les mit derrière l'autel de saint Jean-Baptiste. L'on a un poème sur cette translation, composé par Leidrarde, archevêque de Lyon. Charles le Chauve fit transporter les mêmes reliques à Compiègne, et on les renferma avec celles de saint Corneille qui se gardent dans la célèbre abbaye, connue sous le nom de ce saint pape. On voit une partie des unes et des autres dans la collégiale de Rosnay, près d'Oudenarde en Flandre. Saint Cyprien avait beaucoup écrit pour la vérité, qu'il scella de son sang. Lactance le regarde comme le premier des auteurs chrétiens véritablement éloquents. Saint Jérôme compare son style à une source d'eau pure, dont le cours est doux et paisible. D'autres l'ont comparé, peut-être avec plus de raison, à un torrent qui entraîne tout ce qu'il rencontre. Son éloquence, à la fois mâle, naturelle, et fort éloignée du style déclamateur, était capable d'exciter de grands mouvements. Il raisonne presque toujours avec autant de justesse que de force. Il faut avouer pourtant que son style, quoique généralement assez pur, a quelque chose du génie africain, et de la dureté de Tertullien, qu'il appelait lui-même son maître. Il a cependant poli et embelli souvent ses pensées, et évité ses défauts. Outre 81 *lettres*, il nous reste de lui plusieurs *traités*, dont les principaux sont : Celui des *témoignages*, recueil de passages contre les juifs. Le livre de *l'unité de l'Eglise*, qu'il prouve par des raisons fortes et solides. Il dit que « pour rendre cette unité visible, le Sau- » veur a bâti son Eglise sur saint Pierre, et lui a » donné le pouvoir des clefs, et que, quoiqu'il ait » donné le même pouvoir à ses apôtres, il a voulu » que la source de l'unité dérivât d'un seul, et que » tout l'édifice portât sur ce fondement. » Car c'est toujours à l'autorité du pontife romain que ce grand évêque rapportait l'unité de la conservation de l'Eglise catholique. *Unus Deus est*, dit-il ailleurs, *et Christus unus, et una Ecclesia, et cathedra una super Petrum voce Domini fundata. Aliud altare constitui aut sacerdotium novum fieri non potest. Quisquis alibi colligit, spargit* (L. 1, Epist. 40). *Navigare audent, et ad Petri cathedram atque ad ecclesiam principalem, undè unitas sa-*

verdotalis exorta est, a schismaticis et profanis litteras ferre, nec cogitare eos esse Romanos quorum fides, apostolo prædicante, laudata est, ad quos perfidia habere non possit accessum (Epist. 55, ad Cornelium). Le traité *De lapsis*, contre ceux qui demandaient d'être réconciliés à l'Eglise et admis à la communion, sans avoir fait une pénitence proportionnée à leurs fautes, qui employaient l'intercession des martyrs et des confesseurs pour s'en exempter ; le saint évêque déclare que, quelque respect que l'Eglise doive avoir pour cette intercession, l'absolution extorquée par ce moyen ne peut réconcilier les coupables avec Dieu ; l'*Explication de l'Oraison dominicale* ; de tous les écrits de saint Cyprien, celui que saint Augustin, digne disciple de ce grand maître, estimait davantage et citait le plus souvent ; l'*Exhortation au martyr*, écrite en 252, lors du renouvellement de la persécution sous Gallus et Volusien. Cet ouvrage, fait pour fortifier les fidèles, est un tissu de passages de l'Ecriture. Cesont effectivement les meilleures armes qu'un évêque puisse mettre entre les mains des soldats de Jésus-Christ, qu'il doit exercer au combat dans les temps d'épreuves ; les *Traité de la moralité, des œuvres de miséricorde, de la patience, et de l'envie, etc.* Parmi les différentes éditions de ce P. on fait cas de celle de Hollande en 1700, qui est enrichie de quelques dissertations de Péarson et de Dodwel ; mais on préfère celle commencée par Baluze, et achevée par dom Prudent Marand, bénédictin de Saint-Maur, qui l'a ornée d'une préface et d'une vie du saint, Paris, 1726, in-fol., 18 à 20 fr., gr. pap., 24 à 30 fr. Toutes ses *Œuvres* ont été traduites également en français par Lombert, 1672, in-4, avec de savantes notes, et dans un ordre nouveau sur les mémoires du célèbre Le Maître. L'abbé de La Hogue a publié à Londres en 1794, *Sanctus Cyprianus ad martyres et confessores, ad usum confessorum ecclesiæ gallicanæ*, in-12 de 120 pages. Il donna ensuite la traduction française de ce vol. sous ce titre : *Saint Cyprien consolant les fidèles persécutés de l'église de France, convaincant de schisme l'église constitutionnelle, et traçant à ceux qui sont tombés des règles de pénitence*, pet. in-8, réimprimé en 1797. Ponce, diacre, et dom Gervaise, abbé de la Trappe, ont écrit sa *Vie*.

CYPRIEN (saint) fut ordonné diacre par saint Césaire d'Arles, qui, instruit de sa science et de sa vertu, le mena avec lui au concile d'Agde en 506, et le sacra évêque de Toulon, vers l'an 516. Saint Cyprien assista aux différents conciles auxquels présida saint Césaire, et eut beaucoup de part à tout ce qui s'y fit pour la conservation de la foi et de la discipline. La Provence ayant passé sous la domination des Français, il eut plus de facilité pour extirper l'arianisme dont les Ostrogoths avaient infecté son diocèse, et montra le plus grand zèle dans les conciles qui se tinrent tant qu'il vécut. C'est à lui que saint Césaire (voy. ce mot) fut particulièrement redevable de son rétablissement sur son siège. Il mourut au milieu du 16^e siècle, quelques années après saint Césaire, dont il a écrit la

Vie. Il est le second patron de la ville de Toulon.

CYR, ou CIRIQ (saint), fils de sainte Julitte, native d'Icône, fut arraché d'entre les bras de sa mère par ordre du juge Alexandre. Il n'avait alors que trois ans. Comme ce tendre enfant appelait sa mère, et criait : *Je suis chrétien !* le juge le jeta du haut de son siège contre terre, et lui brisa la tête. Tous les spectateurs eurent horreur de cette inhumanité, et le juge lui-même en rougit. Cette action barbare se passa sous le règne de Dioclétien et de Maximien. — Il y a un autre saint CYR, médecin, qui fut martyrisé en Egypte le 31 janvier 311.

CYRANO (Savinien), de Bergerac en Périgord, né l'an 1620, avec un caractère bouillant et singulier, entra en qualité de cadet au régiment des gardes. Il fut bientôt connu comme la terreur des braves de son temps. Il n'y avait presque point de jour qu'il ne se battît en duel, non pas pour lui, mais pour ses amis. Cent hommes s'étant attroupés un jour sur le fossé de la porte de Nesle, pour insulter un homme de sa connaissance, il dispersa lui seul toute cette troupe, après en avoir tué deux et blessé sept. On lui donna d'une commune voix le nom d'*intrépide*. Deux blessures qu'il reçut, l'une au siège de Monzon, l'autre au siège d'Arras, et son amour pour les lettres, lui firent abandonner le métier de la guerre. Il étudia sous Gassendi, avec Chapelle, Molière et Bernier. Son imagination pleine de feu, et inépuisable pour la plaisanterie, lui procura quelques amis puissants, entre autres le maréchal de Gassion, qui aimait les gens d'esprit et de cœur ; mais son humeur libre et indépendante l'empêcha de profiter de leur protection. Il mourut en 1655. Ce poète menait depuis quelque temps une vie chrétienne et retirée. Sa jeunesse avait été fort débauchée, et ses débauches venaient en partie de son irrégion. Il avait passé longtemps pour incrédule ; mais ce n'était qu'une affaire de parade, démentie dans son cœur. On a de lui : l'*Histoire comique des états et empires de la lune*, où Voltaire a puisé pour son *Micromégas* ainsi que Swift pour ses *voyages de Gulliver* ; l'*Histoire comique des états et empires du soleil*. Il paraît, par le style burlesque, sautillant et singulier de ces deux ouvrages, que l'esprit de l'auteur faisait de fréquents voyages dans les pays qu'il décrit. On voit pourtant à travers ces bizarreries, qu'il savait fort bien les principes de Descartes, et que, si l'âge avait pu le mûrir, il aurait été capable de quelque chose de mieux ; des *lettres* ; un petit recueil d'*Entretiens pointus*, semés, comme toutes ses autres productions, de pointes et d'équivoques ; un *fragment de physique* ; des pièces de théâtre telles qu'*Agripine*, le *Pédant joué*, etc. Ses ouvrages forment 3 vol. in-12.

CYRIADES, tyran sous le règne de Valérien, se livra dans sa jeunesse à la débauche, et après avoir volé à son père une somme considérable, il passa dans la Perse. Sapor I^{er} y régnait alors. Ce prince, excité contre les Romains par Cyriades, leur déclara la guerre, et le mit à la tête d'une armée, avec laquelle il conquit plusieurs provinces. Ayant pénétré dans la Syrie, Cyriades saccagea Antioche qui en

était la capitale. Peu de temps après il prit le titre d'Auguste, mit à contribution une partie de l'Orient, et répandit la terreur dans les provinces voisines. Ses soldats ayant appris que Valérien marchait contre eux, et indignés d'ailleurs de ses dérèglements et de sa hauteur, l'assassinèrent en 258. Cyriades ne porta qu'environ une année le titre d'Auguste.

CYRIAQUE, patriarche de Constantinople l'an 595, successeur de Jean le Jeûneur, prit le nom d'évêque œcuménique ou universel, et se le fit confirmer dans un conciliabule. Ses prétentions furent réprimées par saint Grégoire et par l'empereur Phocas qui, indigné de cette ridicule prétention, défendit par un édit de donner le titre que le patriarche avait usurpé, à d'autres évêques qu'à celui de Rome. (*Voy. PHOCAS.*) Cyriaque en mourut, dit-on, de chagrin en 606.

CYRILLE (saint), de Jérusalem, né vers l'an 315, fut ordonné diacre par saint Macaire de Jérusalem vers 334, et l'année suivante prêtre par saint Maxime, évêque de Jérusalem. Elevé après lui sur le siège de cette église, l'an 340, il travailla comme lui à défendre la vérité contre les efforts de l'erreur. Son différend avec Acace, évêque de Césarée, sur les prérogatives de leurs sièges, interrompit le bien qu'il faisait à son troupeau et à l'Eglise. Cette querelle personnelle s'agrit par la diversité des sentiments. Cyrille était zélé catholique, et Acace arien opiniâtre. Cet homme inquiet et intrigant, ne pouvant attaquer la foi de son adversaire, attaqua ses mœurs. Il l'accusa d'avoir vendu quelques étoffes précieuses de l'église, et lui fit un crime d'une action héroïque; car Cyrille n'avait dépouillé les temples que pour secourir les pauvres dans un temps de famine. Un concile, assemblé à Césarée par Acace, le déposa en 357. Le saint évêque appela de ce jugement inique à un tribunal supérieur. Il fut rétabli sur son siège par le concile de Séleucie, en 359, et son persécuteur chassé du sien. Les intrigues d'Acace le firent déposer de nouveau en 360. Julien, successeur de l'empereur Constance, ayant commencé son règne par le rappel des exilés, Cyrille rentra dans son siège; mais son attachement inviolable à la foi de Jésus-Christ le rendit extrêmement odieux à cet apostat, « qui avait résolu, dit Orose, de le sacrifier à sa haine après son retour de la » guerre de Perse; mais la mort le prévint, et l'em- » pêcha d'exécuter son détestable projet. » Valens l'envoya de nouveau en exil, et ce ne fut que plus de 11 ans après, à la mort de ce prince, qu'il retourna à Jérusalem. Le concile de Constantinople de 381 approuva son ordination et son élection. Il mourut en 386, après avoir gouverné son église pendant 25 ans. Le commencement de son épiscopat est célèbre dans l'histoire, par un miracle que Dieu opéra pour honorer l'instrument de notre salut. Comme le fait est intéressant et appuyé sur des autorités incontestables, nous le rapporterons ici. Saint Cyrille qui en avait été témoin oculaire, écrivit aussitôt à l'empereur Constance, pour lui en faire part. Voici ses propres paroles : « Le jour des » nones (le 7) de mai, vers la troisième heure » (vers les neuf heures du matin), il parut dans

» le ciel une grande lumière en forme de croix, qui » s'étendait depuis la montagne du Calvaire, jus- » qu'à celle des Olives. Elle fut aperçue, non par » une ou deux personnes, mais par toute la ville. » Ce n'était pas un de ces phénomènes passagers » qui se dissipent sur-le-champ. Cette lumière brilla » à nos yeux pendant plusieurs heures et avec tant » d'éclat, que le soleil même ne pouvait l'effacer. » Les spectateurs, pénétrés en même temps de » crainte et de joie, coururent en foule à l'église; » les vieillards et les jeunes gens, les fidèles et les » idolâtres, les citoyens et les étrangers, tous » n'eurent qu'une voix pour louer Notre-Seigneur » Jésus-Christ, le fils unique de Dieu, dont la puis- » sance opérait ce prodige, et ils reconnurent tous » ensemble la divinité d'une religion à laquelle les » cieux rendaient témoignage. » Ce fait est rapporté par Socrate, Philostorge, par l'auteur de la Chronique d'Alexandrie, etc. Quant à la lettre de saint Cyrille, on ne peut douter qu'elle ne soit authentique. Elle est citée comme étant de ce Père, par Sozomène, Théophane, Eutychius, Jean de Nicée, Glycas, etc. Mais plus cette lettre est authentique, plus elle déplaît aux ennemis de la croix de Jésus-Christ. Ils la tiennent pour suspecte, non pas en effet qu'il y ait des marques de fausseté, mais parce qu'ils ont intérêt d'y en trouver. L'église grecque honore le 7 de mai la mémoire de cette apparition miraculeuse. Il nous reste de saint Cyrille 23 *catéchèses*. Les 18 premières sont adressées aux cathéchumènes, et les 5 autres aux nouveaux baptisés. Le style de ces instructions est simple, net, tel qu'il convient à ces sortes d'ouvrages. Il expose avec exactitude ce que l'Eglise croit, et réfute avec solidité ce qu'elle rejette. Il y a pourtant quelques idées vraiment singulières, mais qui tenaient peut-être aux opinions reçues de son temps. Grandcolas, docteur de Sorbonne, en a donné une traduction française, avec des notes, Paris, 1715, in-4. Dom Toutté, bénédictin de Saint-Maur, a publié une édition de toutes les *Œuvres de saint Cyrille*, grecque et latine, Paris, 1720, in-fol., 21 à 27 fr., et plus, en gr. pap. Le texte, corrigé sur plusieurs manuscrits, est accompagné de notes savantes qui l'éclaircissent, et d'une version regardée comme très-exacte.

CYRILLE (saint), patriarche d'Alexandrie, successeur de Théophile son oncle en 412, était né avec un esprit subtil et pénétrant, qu'il cultiva par la lecture des écrivains sacrés et profanes. Il avait assisté en 403 au conciliabule du Chesne, où saint Chrysostome fut condamné; mais après la mort de son oncle, il rétablit la mémoire de cet illustre prélat. Le nestorianisme faisait alors de funestes ravages dans l'Eglise. Il écrivit aux solitaires d'Egypte pour les prémunir contre cette doctrine, la fit condamner au concile de Rome en 430, et au concile œcuménique d'Ephèse, auquel il présida au nom du pape, en 431. Jean d'Antioche et les autres évêques d'Orient se séparèrent de ce concile, soutinrent vivement Nestorius, et tinrent de leur côté un synode où Cyrille fut déposé. La cour de l'empereur fut d'abord favorable à l'hérésarque; Cyrille fut arrêté; mais ce prince ayant entendu les deux partis,

relégua Nestorius dans un monastère, et rendit Cyrille à son église. Il mourut en 444, regardé comme un ardent défenseur de la vérité, qu'il ne faut pas juger sur ce qu'en disent quelques écrivains protestants, mécontents du zèle qu'il a fait paraître pour l'honneur de la Vierge, quoique opposés d'ailleurs à l'erreur de Nestorius. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Jean Aubert, chanoine de Laon, en grec et en latin, Paris, 1638, 7 vol. in-fol., 72 à 96 fr., gr. pap., 166 fr. Le P. Canisius en avait donné auparavant une édition très-correcte, Cologne, 1546, 2 vol. in-fol. On y trouve un grand nombre d'écrits, entre autres des *homélies* et des *commentaires* sur plusieurs livres de l'ancien et du nouveau Testament, une excellente réfutation du nestorianisme, des sophismes et sarcasmes de Julien l'apostat, etc. La Croze (*Histoire du christ. des Indes*, tome 1, page 24) prétend que son ouvrage contre Julien est faible, et ne contient presque rien qui ne soit copié des écrits d'Eusèbe de Césarée, et de quelques autres anciens; mais quiconque s'est donné la peine de lire cet ouvrage, et de comparer les objections de Julien avec la réponse de saint Cyrille, demeure convaincu de la fausseté de cette critique. Non-seulement les preuves et les raisonnements de ce Père sont solides, mais il y a plusieurs morceaux très-éloquents, et partout on y voit combien un auteur judicieux a d'avantage sur un bel esprit. Il n'est pas vrai qu'il se soit borné à copier Eusèbe ni les autres anciens; et quand il l'aurait fait, il ne serait pas blâmable; il suit son adversaire pied à pied, ne laisse aucune objection sans réponse, et montre beaucoup d'érudition sacrée et profane. Il écrivait avec beaucoup de facilité et quoiqu'il prodigue l'érudition, il abonde en réflexions judicieuses et solides. Photius remarque qu'il s'était fait un style singulier. L'élégance, la clarté, le choix et la précision ne font pas le caractère de ses écrits; mais, malgré la privation de ces avantages, S. Cyrille a expliqué la doctrine de l'Eglise avec tant d'étendue, avec une orthodoxie si nettement et si fortement exprimée, que les conciles ont regardé plusieurs de ses *lettres* comme faisant règle de foi. Barbeyrac, dont l'imagination satirique et calomnieuse a cherché des erreurs de morale dans les écrits des Pères de l'Eglise, n'a pu en trouver dans ceux de saint Cyrille. Le pape saint Célestin lui donnait les titres de *généreux défenseur de l'Eglise et de la foi*, de *docteur catholique* et d'*homme vraiment apostolique*. Ses *homélies* ont été traduites par Morelle, Paris, 1604, in-8.

CYRILLE DE THESSALONIQUE (saint), surnommé, à cause de sa science, *le Philosophe*, porta la lumière de l'Evangile chez les Sarmates, les Bulgares et les Moraves. Il fut créé évêque avec son frère saint Methodius qui était son coopérateur dans ce saint ministère, par Adrien II, vers 867. Cyrille embrassa quelque temps après la vie monastique, et mourut à Rome. Il a traduit en langue esclavone toute la Bible; et le pape Jean VIII, par une lettre datée du 8 juin 880, permit de se servir de cette traduction dans l'office divin et dans la célébration des saints mystères, à condition cependant

qu'on aurait soin de lire auparavant l'Evangile en latin au peuple. C'est encore de cette traduction que l'on se sert dans quelques lieux de la Dalmatie. On attribue encore à Cyrille des fables morales (*apologi morales*). La dernière édition a été donnée par Balthasar Corder, Vienne, 1630, petit in-12, 3 à 4 fr. Ce n'est qu'une trad. de l'original grec, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

CYRILLE-LUCAR, né dans l'île de Candie en 1572, passa en Allemagne, après avoir étudié à Venise et à Padoue. Il suça la doctrine des protestants, et la porta en Grèce. Comme on le soupçonna de favoriser les luthériens, il donna une confession de foi, dans laquelle il rejetait leurs erreurs. Placé sur le siège d'Alexandrie, ensuite sur celui de Constantinople, en 1621, il continua ses liaisons avec les protestants, et enseigna leurs dogmes dans l'église grecque. Les évêques et le clergé s'y opposèrent. Il fut dépouillé du patriarcat, et envoyé en exil à Rhodes. On le rétablit quelque temps après, et dès qu'il fut paisible possesseur du siège de Constantinople, il publia des *catéchismes* et des *confessions de foi*, où l'erreur perçait à chaque page. On le relégua à Ténédos en 1628; enfin, après avoir été chassé sept à huit fois de son église et rétabli autant de fois, il finit sa carrière par être étranglé en 1638, par ordre du grand seigneur, sur la route d'un nouvel exil où on le conduisait. C'était, comme tous les hérétiques, un brouillon présomptueux, le plus intrigant des hommes, et par conséquent le plus inquiet. — CYRILLE de Bérée, son successeur, anathématisa sa confession de foi dans un concile de Constantinople, et n'épargna point son auteur. Ce Cyrille ayant été exilé à Tunis, et Parthenius, évêque d'Andrinople, mis à sa place, celui-ci assembla en 1642 un nouveau concile, où la confession de Lucar fut encore condamnée; mais on ménagea sa mémoire. Le décret de ce synode fut confirmé dans celui de Jassi, et les mêmes erreurs furent anathématisées dans le célèbre concile de Jérusalem en 1672. J. Aymon en a donné une édition, avec quelques *lettres* de Cyrille-Lucar, Amsterdam, 1718, in-4, pour l'opposer à ce qu'en ont rapporté MM. de Port-Royal dans la grande *Perpétuité de la foi*: l'abbé Renaudot a répondu à cet ouvrage dans les 2 volumes qu'il a ajoutés à la *Perpétuité*, etc.

CYRUS, roi des Perses, dont le nom signifie *soleil*, selon Ctésias, naquit l'an 599 avant J.-C., de Cambyse, roi de cette partie d'Asie, et de Mandane, fille d'Astyages, roi des Mèdes. Hérodote, et Justin après lui, ont jeté du merveilleux sur l'histoire de sa naissance. Ils rapportent qu'Astyages donna sa fille en mariage à un Persé d'origine fort obscure, afin de détourner les tristes présages d'un songe, qui lui avait annoncé qu'il serait détrôné par son petit-fils. Dès qu'il fut né, il chargea Harpages, un de ses officiers, de le faire mourir. Harpages donna l'enfant à un berger, pour l'exposer dans les forêts; mais la femme du père le nourrit par pitié, et l'éleva en secret. (*Voy. ASTYAGES.*) Xénophon ne s'accorde pas avec Hérodote sur les commencements de Cyrus, mais tout ce qu'on peut

dire à ce sujet, c'est que l'histoire ancienne dans ce point, comme dans plusieurs autres, n'est guère au-dessus de l'histoire fabuleuse. Il faut se borner à prendre dans ce chaos les faits principaux. Après la mort d'Astages, Cyrus marcha avec Cyaxares son oncle, roi des Mèdes, contre les Assyriens, les mit en déroute, tua Nériglissor leur roi, et fit un butin immense. Il se trouva parmi les prisonniers une princesse d'une rare beauté. Sur la peinture qu'on en fit à Cyrus, il refusa de la voir, et ordonna qu'on eût pour elle autant d'attention que de respect. Penthée (c'était le nom de cette femme) fit part de cette action généreuse à Abradate son mari, qui passa tout de suite dans le camp de Cyrus, avec deux mille chevaux, et lui fut attaché jusqu'à la mort. Le jeune conquérant, toujours animé du désir et de l'espérance de se rendre maître de Babylone, s'avança jusqu'aux portes de cette ville, et fit proposer au successeur de Nériglissor de terminer leur querelle par un combat singulier. Mais son défi n'ayant point été accepté, il reprit le chemin de la Médie. On faisait des préparatifs immenses de part et d'autre. Crœsus, roi de Lydie, fut nommé généralissime de l'armée ennemie, l'an 558 avant J.-C. Cyrus le vainquit à la journée de Tymbrée, une des plus considérables de l'antiquité, et la première bataille rangée dont on ait le détail dans quelque étendue. Après cette victoire, Cyrus réduisit différents peuples de l'Asie-Mineure, depuis la mer Egée jusqu'à l'Euphrate, subjuga la Syrie, l'Arabie, une partie de l'Assyrie, et forma le siège de Babylone. Il prit cette superbe ville pendant la célébration d'une grande fête, que le peuple et la cour passaient ordinairement dans les festins et dans la débauche. Ses troupes y entrèrent, après avoir détourné l'Euphrate par des saignées, se rendirent maîtres du palais, tuèrent le roi et ceux de sa suite. C'est par cette catastrophe que l'empire babylonien finit, la 21^e année depuis le commencement du règne de Bélésis, l'an 538 avant J.-C. Cyrus, maître de toute l'Asie, divisa, de concert avec Cyaxares, sa monarchie en cent-vingt provinces. Chaque province eut son gouverneur. Outre ces gouverneurs, Cyrus nomma trois surintendants, qui devaient toujours résider à la cour. On établit d'espace en espace des postes, pour que les ordres du prince fussent portés avec plus de diligence. Cyaxares son oncle et Cambyse son père étant morts, Cyrus se vit seul possesseur, l'an 536 avant J.-C., du vaste empire des Perses, qui embrassait les royaumes d'Egypte, d'Assyrie, des Mèdes et des Babyloniens. Ce fut cette même année qu'il permit aux Juifs de retourner en Judée, et de rétablir leur temple de Jérusalem, ainsi que l'avait prédit le prophète Isaïe. Hérodote, qui fait naître ce célèbre conquérant d'une façon singulière, le fait mourir d'une autre, non moins extraordinaire. Il dit que ce prince ayant tourné ses armes contre les Scythes, tua le fils de la reine Tomyris, qui commandait l'armée ennemie. Cette princesse, animée par la fureur de la vengeance, lui présenta le combat, et, par des fuites simulées, elle l'attira dans des embuscades, où il périt avec une partie de son armée. Maîtresse de son ennemi,

elle lui fit trancher la tête, la jeta dans une outre pleine de sang, en lui adressant ces mots : « Rassa- » sie-toi du sang dont tu as été altéré. » Xénophon, presque toujours opposé au récit d'Hérodote, et en général plus judicieux que lui, fait mourir Cyrus dans son lit. Quoi qu'il en soit, Cyrus a été un des plus sages princes de l'antiquité. Il sut, au milieu de la guerre, veiller sur ses états, et se faire aimer de ses peuples. Il mourut, suivant les meilleurs historiens, l'an 529 avant J.-C. Jean Bon Dacier a donné une bonne traduction de la *Cyropédie* de Xénophon, ou *Histoire de Cyrus*, Paris, 1777, 2 vol. in-12. (Voy. XÉNOPHON.)

CYRUS, le Jeune, fils puîné de Darius Nothus, fut envoyé par son père au secours des Lacédémoniens contre les Athéniens, dès l'âge de 16 ans, en 407 avant J.-C. Après la mort de Darius, Artaxerxès son fils aîné étant monté sur le trône, jaloux du sceptre, il attenta à sa vie. Son complot fut découvert, et sa mort résolue; mais Parysatis sa mère l'arracha au supplice. Cette clémence ne guérit point son ambition. Il leva secrètement des troupes sous différents prétextes. Artaxerxès lui opposa une armée nombreuse. La bataille se donna près de Cunaxa, à 20 lieues de Babylone, et Cyrus périt des blessures qu'il reçut dans l'action, l'an 401 avant J.-C. S'il est vrai, comme le dit Xénophon, que ce prince avait beaucoup de belles qualités, il faut avouer qu'elles ont été bien obscurcies et effacées par des défauts et des crimes. Peut-on, en effet, assez condamner cette ambition démesurée qui était l'âme de toutes ses actions, qui lui mit les armes à la main contre son frère aîné et contre son roi, et qui fut enfin la cause de sa perte? La fameuse Aspasia ayant suivi ce prince, fut faite prisonnière par Artaxerxès, qui eut autant de passion que Cyrus pour cette femme. Dix mille grecs, qui sous la conduite de plusieurs chefs, entre autres de Xénophon l'historien, avaient combattu pour Cyrus, échappèrent aux poursuites du vainqueur, et firent cette belle retraite qui leur a donné l'immortalité. « Il serait difficile, dit un auteur, de dire » les obstacles qu'ils rencontrèrent dans leur mar- » che. Il semble que toute la nature, de concert » avec les ennemis qui les harcelaient sans cesse, » avait juré leur perte. A la pénible difficulté de » passer les fleuves, les montagnes et les défilés, » venaient se joindre la pluie, le froid et la neige » de cinq à six pieds de hauteur : et ce qui les in- » commodait encore plus que tout cela, c'était la » faim, ennemi intérieur, bien plus à redouter que » tous les ennemis extérieurs. Enfin, après cinq » mois environ de marche, ils arrivèrent sur les » détroits de l'Hellespont, triomphants et victorieux » de tous ces obstacles, et des dangers sans nombre » qu'ils avaient courus. Cette retraite a toujours » passé parmi les connaisseurs pour un modèle par- » fait en ce genre, et qui n'a jamais eu rien de pa- » reil. En effet, on ne peut pas voir une entreprise, » ni formée avec plus de hardiesse et de courage, » ni conduite avec plus de prudence, ni exécutée » avec plus de bonheur. » Xénophon nous a laissé l'*Histoire de l'expédition de Cyrus le Jeune*,

et de cette mémorable retraite. Elle a été traduite en français par Larcher, Paris, 1778, 2 volumes in-12.

CYRUS (Flavien), de Panapolis en Egypte, mérita l'estime et l'amitié de l'impératrice Eudoxie, par son savoir et par son talent pour la poésie. Après avoir commandé avec valeur les troupes romaines à la prise de Carthage, il fut consul et préfet de Constantinople. Cette ville ayant été presque entièrement ruinée par un effroyable tremblement de terre en 456, il la rétablit et l'embellit. Un jour qu'il était dans le cirque avec l'empereur Théodose le Jeune, le peuple cria : « Constantin a » bâti la ville, et Cyrus l'a réparée. » Théodose, jaloux de ces acclamations, le dépouilla de la préfecture, et confisqua ses biens, sous prétexte qu'il était idolâtre. Le vrai Dieu l'éclaira dans sa disgrâce. Il se fit chrétien, et fut élevé au siège épiscopal de Cotyée dans la Phrygie. Il mourut saintement.

CYRUS, évêque de Phaside, puis patriarche d'Alexandrie, donna dans les erreurs des monothélites et approuva l'Ecthèse. Ses écrits furent condamnés au concile de Latran en 649; cette condamnation fut confirmée au 6^e concile général l'an 680. Cyrus mourut l'an 641 après avoir tenu son siège pendant 10 ans.

CYZ (Marie de), née à Leyde, en 1656, de parents nobles, fut élevée dans le calvinisme. On la maria à l'âge de 19 ans à un nommé de Combe. Elle se trouva veuve deux ans après. Elle abjura ses erreurs dans un voyage qu'elle fit en France, et fonda la communauté du Bon-Pasteur : elle est destinée aux filles qui, après avoir vécu dans le désordre, veulent mourir dans les exercices de la pénitence. Le Seigneur répandit sa bénédiction sur son ouvrage, et elle eut la consolation de voir sous sa conduite une centaine de filles pénitentes, qu'elle gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1692. Son institut, aussi nécessaire dans les provinces que dans la capitale, s'est répandu en plusieurs villes de France.

CZACKI (Thadé), né à Poryck le 28 août 1765 d'une ancienne et illustre famille de Volhynie, fut de bonne heure nommé par le roi Stanislas-Auguste Poniatowski membre de la commission du trésor, puis commandant de la Starostie de Nowogrodeck, et en même temps chevalier des premiers ordres du pays. Après l'inique partage de la Pologne, il sollicita une place à l'université de Cracovie; puis Catherine II étant venue à mourir, il entra en possession de ses biens. Cette réhabilitation de la part de Paul 1^{er} ne dura que pendant son règne : Czacki fut obligé de se justifier après la mort de ce prince : mais il parvint à le faire avec tant de bonheur, qu'il fut nommé conseiller privé. A l'époque de la formation de l'université de Wilna, il accepta les fonctions d'inspecteur des écoles de la Volhynie, de la Podolie et du gouvernement de Kiow : il créa plusieurs écoles très-utiles, notamment le *gymnase de Volhynie* et l'école de *mécanique*, qu'il dota soit à ses frais, soit par souscription, de tout ce dont avaient besoin ces divers établissements. Il mourut en 1813, à Dubno. Il a publié plusieurs ouvrages,

entr'autres sur les *droits de la Pologne et de la Lithuanie, leur esprit, leur origine, leurs rapports*, Varsovie, 1801.

CZARTORISKI (Adam-Casimir, le prince), sénateur palatin, issu de l'ancienne famille des Jagellon, naquit en 1731, dans la Lithuanie. Il eut une grande part à toutes les tentatives qui furent faites à plusieurs reprises par la nation polonaise pour recouvrer son indépendance nationale. En 1763, il était président de la diète lorsque fut nommé le jeune Poniatowski. Plus tard, quand s'opéra le premier partage de la Pologne, il entra au service de l'Autriche avec le grade de feld-maréchal. Néanmoins il seconda les efforts de la noblesse à l'époque de la diète de 1789 pour reconstituer son pays. Ce fut dans cette intention qu'on l'envoya à Dresde pour engager l'électeur de Saxe à accepter l'héritage de la couronne de Pologne. Il se rendit ensuite à Vienne pour solliciter la protection de l'empereur contre les prétentions du czar de Russie; mais il ne réussit point dans ses entreprises; le roi Stanislas accéda à la confédération de Targowitza. Dès lors Czartoriski vécut dans la retraite jusqu'au moment où Bonaparte sembla vouloir relever le royaume de Pologne (1812). Ses concitoyens nommèrent Czartoriski maréchal de la diète; mais ses fonctions se réduisirent à un rôle entièrement nul. Après avoir fait des plaintes inutiles à l'ambassadeur français, il se retira dans ses terres que ravageaient les armées. Après les affaires de Moscou et la retraite de l'armée française, il fut chargé d'aller à Vienne proposer à l'empereur de Russie les bases d'une nouvelle constitution qu'approuva l'empereur Alexandre, et lorsque le czar vint en Pologne pour prendre possession de ce nouveau royaume, il reçut le prince Czartoriski avec la plus grande distinction et le nomma sénateur palatin. Dans le second voyage que fit en Pologne l'empereur Alexandre en 1818, il lui prodigua de nouveau les marques de la plus haute distinction. Le prince Czartoriski est mort à Seniawa en Gallicie, en 1823; son éloge a été prononcé par Niemcewicz, secrétaire du sénat. — Son épouse Isabelle CZARTORISKI, remarquable par sa beauté et son esprit, était en relation avec Delille; c'est elle qui lui fit parler de Pulaway, dans la deuxième édition du poème des *Jardins*. Elle a fait plusieurs ouvrages remarquables.

CZARNIECKI (Etienne), général polonais, né en 1599, dut à son courage ses premiers grades; il était castellan de Kiow en 1655, lorsqu'il fut rappelé en Pologne pour se battre contre Charles-Gustave, roi de Suède. Obligé de se retirer à Cracovie, il s'y défendit pendant deux mois contre des forces très-supérieures en nombre, obtint une honorable capitulation, passa en Silésie avec le reste des soldats sur lesquels comptait sa patrie, se mesura de nouveau avec Charles-Gustave à Golemba, et fut contraint de se retirer. Mais le 20 mars 1656, il se battit de nouveau contre les ennemis de la Pologne, les vainquit et faillit s'emparer du roi de Suède qui ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Il surprit ensuite les Suédois à Sandomir, à Koziennice, à Warka et à Lowiecz. Les affaires de la Po-

logne semblaient être en bon état ; les troupes de Czarniecki étaient rentrées dans la grande Pologne ; elles n'avaient dû leur succès qu'au système de petite guerre que ce général avait suivi ; mais Casimir voulut livrer une grande bataille ; il la perdit et se retira à Dantzick. Czarniecki n'avait pas perdu tout espoir ; il continua de harceler l'ennemi, et lorsqu'il l'eut longtemps fatigué, il forma le projet d'aller chercher son roi à Dantzick ; il y parvint par son adresse à peine concevable ; il escorta ensuite Casimir jusqu'à Czenstochow, où il le mit à l'abri de tout danger ; il retourna ensuite au combat, remporta la victoire de Polonka le 27 juin 1660, et força les ennemis à la paix. Casimir, pour le récompenser, lui donna le comté de Tykoczin avec Bialystock et ses dépendances. Czarniecki fut le Duguesclin de la Pologne. Il mourut dans une nouvelle campagne qu'il faisait en 1664 contre les Cosaques.

CZERNI (Georges), dont le vrai nom était *Georges Pétrowitzsch*, fut surnommé *Czerni*, ou *Le noir*, à cause de son teint basané. Né dans les environs de Belgrade, d'une famille obscure, d'origine française, dit-on, qui ne lui donna aucune éducation, il conçut de bonne heure une haine profonde du joug que les Turcs faisaient peser sur sa patrie. Se rencontrant un jour dans un chemin étroit avec un turc, qui lui ordonna de se ranger, en le menaçant de son pistolet, Czerni-Georges le prévient et lui brûle la cervelle. Il se sauve ensuite en Transilvanie, s'engage dans les troupes autrichiennes, tue son capitaine en duel, et revient en Serbie, où il se met à la tête d'une bande de Klephtes. Il avait alors vingt-cinq ans. Devenu redoutable aux Turcs, la Porte envoya contre lui une armée, dont les ravages et les exactions, au lieu d'éteindre la guerre, accrurent le nombre des insurgés. Czerni-Georges se prépara à de sanglantes représailles, et fit passer dans les cœurs de tous ses compagnons la soif de vengeance dont il était dévoré. Son père, esclave septuagénaire, essaya en vain de le détourner de ses projets qu'il ne croyait propres qu'à amener la ruine complète de sa nation. Czerni s'y refuse ; le vieillard lui déclare qu'il va le dénoncer à Belgrade. Son fils l'accompagne, en le pressant le long de la route de renoncer à son dessein ; enfin, arrivé sous les murs de Belgrade, et après avoir fait un dernier effort, qui n'obtient pas plus de succès, il ose immoler son père.... Exaspéré de son forfait dont il accuse les Turcs, Czerni ne cesse de les poursuivre et de se baigner dans leur sang. Belgrade tomba en son pouvoir en 1800, et son armée alors le proclama généralissime des Serbiens. Il s'arrogea une autorité illimitée, cassa des arrêts qu'avaient pris les nobles et les chefs des prêtres réunis en sénat, et déclara que personne durant sa vie ne devait songer à s'élever au-dessus de lui. En 1807, il fit même pendre son frère, par la seule raison qu'il lui avait manqué de respect. Après s'être emparé de Schabatz, il s'était vu forcé par une invasion des Bosniaques en Serbie, de diviser son armée, et les Turcs reprirent cette forteresse. Il y rentra par la force, puis en sortit en-

core par suite d'un traité signé le 14 juillet 1806, et d'après lequel Belgrade, qui se trouvait alors au pouvoir des Turcs, devait lui être remise. Cette clause n'ayant pas été exécutée, Czerni-Georges attaque la place, s'en empare et y massacre tous les Turcs. Schabatz, qu'il reprend également, le voit signaler sa fureur par de nouveaux actes de cruauté. Enfin, battu le 5 juillet 1807, à la tête de 20,000 combattants par 50,000 Turcs, il est contraint de signer un armistice. Il reprit les armes en 1809, à l'instigation du gouvernement russe, et combattit jusqu'en 1813, avec des succès variés. A cette époque, ne recevant pas les secours que la Russie lui avait promis, Czerni-Georges fut dans la nécessité d'évacuer la Serbie, qui retomba sous le joug des Musulmans. En 1814, il reparut sur les bords de la Dwina, d'où il chassa l'armée ottomane, et ce fut là son dernier exploit. Appelé en Russie par l'empereur Alexandre, qui le créa prince et général, il se rendit à Saint-Petersbourg. Il vivait tranquillement sur le territoire autrichien, quand le désir de recouvrer un trésor qu'il avait enfoui dans les environs de Semandria, peut-être le dessein de recommencer la lutte, lui fit quitter sa retraite en 1817. Malgré le déguisement qu'il prit, il fut reconnu, arrêté et conduit au pacha de Belgrade, qui le fit mettre à mort dans cette ville, où il avait paru en triomphe. Czerni-Georges a laissé plusieurs enfants dont l'aîné a été pourvu d'un emploi en Russie.

CZERNIEWICZ (Stanislas), vice-provincial des jésuites dans la Russie-Blanche, est connu par la manière dont il a soutenu l'existence de la société dans l'empire de Russie, dont cette province était dépendante. Voyant que non-seulement le bref de suppression ne s'y publiait pas, mais que la cour de Rome n'insistait pas sur la publication, ni près de l'impératrice ni près des jésuites, il prit le parti de maintenir toute chose *in statu quo*. Il sauva ainsi quelques débris de cette société célèbre ; et pour nous servir des paroles de Cicéron : *Nobilissimam familiam jam ad paucos reductam pœne ab interitu vindicavit*. C'est certainement en vain qu'on a cherché à lui en faire un crime. Ceux même qui prétendent contre l'opinion générale et la pratique, contre l'irrésistible argument tiré de la validité des mariages clandestins, qu'il suffit qu'une loi ecclésiastique ait été promulguée à Rome, pour qu'elle ait la force d'obliger, avouent qu'il y a toujours lieu à de justes représentations, et qu'on peut même s'abstenir d'y déférer aussi longtemps qu'on espère que le supérieur, après les éclaircissements qu'on veut lui faire parvenir, ou révoquera la loi, ou n'en exigera pas l'observation. Et tel était le cas des jésuites russes, comme l'événement l'a très-bien démontré. Czerniewicz mourut en 1785, âgé de 57 ans, à Stayki, village appartenant au collège de Polocz. Après sa mort, on vit circuler, en Pologne et en Russie, un écrit où l'on fait une pleine apologie de ce religieux, que les ennemis de la société ont trop légèrement accusé d'être réfractaire aux ordres du saint Siège. L'auteur de cet écrit, après avoir montré par l'exemple d'un grand

nombre de saints, que les décrets pontificaux en matière de discipline, et en particulier relativement aux ordres religieux, n'obligent pas où ils n'ont pas été publiés, continue de la sorte : « Il savait tout » cela; cependant il n'osa encore suivre cette route » que lui avaient ouverte et tracée tant de saints, et » pendant tant de siècles. Bien loin de là, voulant » montrer pour le bref du pape une obéissance » jusqu'ici sans exemple, il adressa à l'impératrice » de Russie un mémoire, pour qu'il fût permis aux » jésuites de la Russie-Blanche de se conformer aux » volontés du pontife, promettant que ces jésuites, » étant sécularisés, travailleraient avec autant de » zèle et d'ardeur qu'auparavant à se rendre utiles. » Il donna encore une autre preuve de sa soumission au bref de Clément XIV. Quoique son ordre » subsistât en son entier dans la Russie-Blanche,

» six ans s'écoulèrent sans qu'il osât recevoir des » novices, malgré qu'il y eût un noviciat de jésuites » au collège de Polocz; et il ne rouvrit ce noviciat » qu'après en avoir obtenu, le 28 juin 1779, une » permission formelle et authentique de l'évêque » diocésain, aujourd'hui archevêque de Mohilow, » qui avait lui-même reçu à ce sujet, du pape Pie » VI, actuellement régnant, un plein pouvoir, signé à Rome, le 15 août 1778, avec le titre et le » caractère de délégué apostolique. Enfin, sur l'ordre donné en forme d'ukase, par l'impératrice, » le 5 juillet 1782, et l'approbation du même prélat, les jésuites de la Russie-Blanche s'étant assemblés en congrégation générale, au collège de » Polocz, élurent le 17 octobre 1782, pour vicaire » général avec toute l'autorité de général, le père » Czerniewicz. »

DAC

DAC

DABILLON (André) fut pendant quelque temps le compagnon du fanatique Jean Labadie, avant que cet enthousiaste eût quitté la religion catholique; mais il ne partagea ni ses erreurs ni ses désordres. Il avait été auparavant jésuite. De Caumartin, évêque d'Amiens, sut faire la différence de l'un et de l'autre. Il chassa Labadie et retint Dabillon pour son grand vicaire. Il mourut vers l'an 1664, curé dans l'île de Magné en Saintonge. On a de lui quelques ouvrages de *théologie*, entre autres: *Concile de la grâce*, ou *Réflexions sur le second concile d'Orange*, de l'an 529, Paris, 1645, in-4.

DACIER (André), né à Castres, en 1651, d'un avocat, fit ses études d'abord dans sa patrie, ensuite à Saumur, sous Tanneguy-Lefèvre, alors entièrement occupé de l'éducation de sa fille. Le jeune littérateur ne la vit pas longtemps sans l'aimer : leurs goûts, leurs études étaient les mêmes. Unis déjà par l'esprit, ils le furent encore par le cœur. Leur mariage se célébra en 1683. Deux ans après, ils abjurèrent la religion protestante. Le duc de Montausier, instruit du mérite de l'un et de l'autre, les mit dans la liste des savants destinés à commenter les anciens auteurs, pour l'usage du dauphin. Les sociétés littéraires ouvrirent leurs portes à Dacier, l'académie des inscriptions en 1695, et l'académie française à la fin de la même année. Cette dernière compagnie le choisit dans la suite pour son secrétaire perpétuel. La garde du cabinet du Louvre lui avait déjà été confiée, comme au savant le plus digne d'occuper cette place. Il mourut l'an 1722, en philosophe chrétien. On a de lui beaucoup de traductions d'auteurs grecs et latins; et quoiqu'elles fussent peu propres à réconcilier les partisans des écrivains modernes avec l'antiquité, il eut toujours un zèle ardent pour elle. Ce zèle allait jusqu'à l'enthousiasme. Il ne traduisait jamais un ancien, qu'il n'en devint amoureux. Il était inca-

pable d'y apercevoir des défauts, et, pour cacher ceux qu'on lui attribuait, il soutenait les plus étranges paradoxes. Il veut prouver, par exemple, que Marc-Aurèle n'a jamais persécuté les chrétiens. Dans la morale des anciens philosophes, c'est-à-dire dans quelques sentences sans liaison et sans sanction, entremêlées de maximes absurdes et odieuses, il prétendait trouver la morale du christianisme. Il ne songeait pas que leur doctrine, eût-elle été généralement bonne, n'en eût pas été moins opposée à l'Evangile, quant au motif et au but de la pratique. « Quelle union, disait Tertullien, et quel » rapport peut-il y avoir entre Jérusalem et Athènes, l'académie et l'Eglise, les disciples de la » Grèce et ceux de Jésus-Christ? Les uns se tourmentent pour paraître vertueux, les autres désirent uniquement de l'être, etc. » (V. *EPICTETE*.) On a de Dacier une édition de *Pompéius Festus* et de *Verrius Flaccus, ad usum delphini*, Paris, 1681, in-4, avec des notes savantes et des corrections judicieuses. On réimprima cette édition à Amsterdam, 1699, in-4, avec de nouvelles remarques; nouvelle traduction d'*Horace*, accompagnée d'observations critiques, 1709, 10 vol. in-12, 5 à 7 fr. Les fleurs du poète latin se flétrissent en passant par les mains du traducteur français. Qui ne connaîtrait Horace que par cette version, s'imaginerait que ce poète, un des plus délicats de l'antiquité, n'a été qu'un versificateur lourd et pesant. Le commentaire sert quelquefois plus à charger le livre, qu'à faire pénétrer les beautés du texte. Il y a quelquefois des interprétations singulières, que Boileau appelait les *révélations de Dacier*; *Réflexions morales de l'empereur Marc-Aurèle Antonin*, Paris, 1691, 2 vol. in-12; la *Poétique d'Aristote*, in-4, avec des remarques dans lesquelles le traducteur a répandu beaucoup d'érudition; les *Vies de Plutarque*, Amsterdam, 1724, 10 vol.

in-12, traduction plus fidèle, mais moins lue que celle d'Amyot. Celui-ci a des grâces dans son vieux langage; Dacier n'a guère que le mérite de l'exactitude; encore l'abbé de Longuerue le lui disputait-il. Son style est celui d'un savant sans chaleur et sans vie. « Il connaissait tout des anciens, dit un » homme d'esprit, hors la grâce et la finesse. » Pavillon disait que « Dacier était un gros mulet chargé » de tout le bagage de l'antiquité. » Cette fureur de l'antique était si forte en lui et en mad. Dacier, qu'ils faillirent s'empoisonner un jour par un ragoût, dont ils avaient puisé la recette dans Athénée; *l'Oedipe* et *l'Electre* de *Sophocle*, in-12, version assez fidèle mais assez plate; les *OEuvres d'Hippocrate* en français, avec des *remarques*, Paris, 1697, in-12; une partie des *OEuvres de Platon*, ibid., 1699, 2 vol. in-12; *Manuel d'Epictète*, ibid., 1715, in-12. Il avait sur cet ouvrage des idées extravagantes, excellemment réfutées par Formey. Dacier eut part à *l'Histoire métallique de Louis XIV*. Ce prince, à qui il la présenta, lui donna une pension de 2,000 livres.

DACIER (Anne LEFÈVRE), femme du précédent, fille de Tanneguy-Lefèvre, né à Saumur en 1651, eut les talents et l'érudition de son père. Elle commença à se faire connaître dans la littérature, par sa belle édition de *Callimaque*, qui parut en 1674, enrichie de doctes *remarques*. Elle mit ensuite au jour de savants *commentaires* sur plusieurs auteurs, pour l'usage de Mgr. le dauphin. *Florus* parut en 1674; *Aurélius Victor*, en 1681; *Eutrope*, en 1683; *Dyctis de Crète*, en 1684. Son mari partagea ses travaux. Ils passèrent toute leur vie dans une parfaite union. Un fils et deux filles furent le fruit de ces liens, formés par l'esprit et par l'amour. Le fils qui donnait de grandes espérances mourut en 1694. Une de ses sœurs mourut aussi dans un âge peu avancé, et l'autre prit le voile. Leur mère fut enlevée à la république des lettres en 1720. Outre les ouvrages que nous venons de nommer, on a d'elle : une *traduction* de trois comédies de Plaute, *l'Amphitryon*, le *Rudens* et *l'Epidicus*, 3 vol. in-12. Quand Molière eut publié son *Amphitryon*, l'illustre savante avait entrepris une *dissertation* pour prouver que celui de Plaute, imité par le comique moderne, était fort supérieur. Le vrai était que l'un et l'autre ne valaient rien; que c'est une scène de mauvais lieu, indigne d'exercer le génie, et que mad. Dacier eût pu se dispenser de traduire. Ayant appris que Molière devait donner une comédie sur les *femmes savantes*, elle supprima sa dissertation; une *traduction* de *l'Iliade* et de *l'Odyssée d'Homère*, avec une *préface* et des *notes* d'une profonde érudition, réimprimée en 1756, en 8 vol. in-12, et depuis en 4 vol. in-12, sans notes, plusieurs éditions. Cette traduction, qui est encore une des meilleures que nous ayons, fit naître une dispute entre mad. Dacier et La Motte, dispute aussi inutile que presque toutes les autres. Elle n'a rien appris au genre humain, dit un philosophe, sinon que mad. Dacier avait encore moins de logique que La Motte ne savait de grec. Mad. Dacier, dans ses *Considérations*

sur les causes de la corruption du goût, ouvrage publié en 1714, soutint la cause d'Homère avec l'emportement d'un commentateur; La Motte n'y opposa que de l'esprit et de la douceur. « L'ouvrage » de La Motte, dit un écrivain ingénieux, semblait » être d'une femme galante, pleine d'esprit, et ce- » lui de mad. Dacier d'un pédant de collège. » Elle ne ménagea pas plus le P. Hardouin qui était entré dans ce différend. On a dit « qu'elle avait répandu » plus d'injures contre le détracteur d'Homère, que » ce poète n'en avait fait prononcer à ses héros. » On voit par là qu'elle ne sut pas entièrement se défendre des travers si ordinaires aux femmes savantes qui, à la vérité, sont aussi souvent les travers des hommes, mais que l'expérience prouve être plus particulièrement attachés au sexe que la nature ne semble pas avoir destiné aux spéculations scientifiques. (Voy. LA FAYETTE, GÉOFFRIN, GRAFFIGNY, TENCIN, SUZE.) On a cru que Molière l'avait eue en vue dans la comédie des *Femmes savantes*; et par l'anecdote que nous avons rapportée, il paraît qu'elle l'a cru elle-même; une *traduction* du *Plutus* et des *Nuées d'Aristophane*, Paris, 1684, 4 vol. in-12; une autre d'*Anacréon* et de *Sapho*, Paris, 1681, in-8. Elle soutint que cette femme, célèbre par ses talents, ainsi que par ses vices, n'était pas coupable de la passion infâme qu'on lui a reprochée. C'est pousser trop loin la prévention pour l'antiquité; Mad. Dacier avait encore fait des *remarques sur l'écriture sainte*, et on la sollicita souvent de les donner au public. Elle répondit toujours : « Qu'une femme doit lire et méditer l'Ecri- » ture, pour régler sa conduite sur ce qu'elle en- » seigne; mais que le silence doit être son partage, » suivant le précepte de saint Paul. » Ce qui porte à croire que, naturellement modeste, elle condamnait elle-même les fougues où l'entraînaient quelquefois la prétention et la suffisance du savoir. On lui doit encore une traduction des *Comédies de Térence*.

DAEHNERT (Jean-Charles), né à Stralsund en 1719, et mort en 1785, fut professeur de philosophie et de droit à l'université de Greifswald. Il a publié en latin et en allemand un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire, la jurisprudence, et la philologie des langues du nord, dont les principaux sont : *Nouvelles critiques*, ouvrage périodique, 1750-1754, 5 vol. in-4, 10 à 12 fr.; *Bibliothèque poméranienne*, ouvrage périodique, 1750-1756, 5 vol. in-4, 12 à 14 fr.; *Histoire de Suède*, par Orlof Dalin, traduite du suédois, 1756-62, 4 vol. in-4, 12 à 15 fr.; *Evénements remarquables et anecdotes pour servir à l'histoire du roi Charles XII*, 1757, in-8; *Rapports qui ont existé de tous temps entre le royaume de Suède et la Poméranie*, 1763, in-4, 3 à 4 fr.; et autres ouvrages sur la Suède et la Poméranie. Voy. le Dictionnaire de Mersel : il a été aussi l'éditeur de la *Bibliotheca Runica* de Jean Erichson, Upsal, 1766, pet. in-4, 6 à 8 fr.

DAELMAN (Charles-Guislin), né à Mons en Hainaut en 1670, docteur et professeur en théologie à Louvain, président du collège Adrien, et chanoine de St.-Pierre dans la même ville, et de Sainte-Gertrude

à Nivelles, mort le 21 décembre 1731, a laissé une *théologie scolastico-morale*, in-8. On y voit plusieurs oraisons latines qui montrent qu'il était peu versé dans les belles-lettres : celle qui est la mieux écrite n'est pas de lui ; elles sont toutes fort courtes et sans développement ; ce sont plutôt des lieux oratoires (*loci oratorii*).

DAENS (Jean), riche négociant d'Anvers, célèbre par un trait de générosité dont on trouve peu d'exemples. L'empereur Charles-Quint ayant cédé au désir que Daens avait de lui donner à dîner, le généreux marchand jeta au feu, à la fin du repas, un billet de deux millions qu'il avait prêtés au prince. *Je suis, lui dit-il, trop payé par l'honneur que votre majesté me fait.* « Les princes » qui règnent par la vérité et la justice, dit un auteur moderne, sont plus puissants et plus riches » par le cœur de leurs sujets que par toutes les » ressources du despotisme et de l'artifice. »

DAGOBERT I^{er}, roi de France, fils de Clotaire II et de Bertrude, fut roi d'Austrasie en 622, de Neustrie, de Bourgogne et d'Aquitaine en 628. Il se signala contre les Esclavons, les Gascons et les Bretons. Il ternit l'éclat de ses victoires par sa passion pour les femmes. Après avoir répudié celle qu'il avait d'abord épousée, il en eut jusqu'à trois dans le même temps. Ce fut Dagobert qui publia les *lois des Francs*, avec des corrections et des augmentations. Il mourut à Epinay en 638, âgé d'environ 36 ans, et fut enterré à Saint-Denis, dont il avait augmenté la fondation. Quelques chroniques lui ont donné le titre de *saint*, ainsi qu'à plusieurs rois de la première race. Il faut avouer que c'étaient d'étranges saints. « Ils ne valaient rien tous » tant qu'ils étaient, dit l'abbé de Longuerue, tous » jours un peu exagérateur. Quelle cruauté, quelle » barbarie dans Clotaire I^{er}, assassinant lui-même » ses neveux de sa propre main ! Dans Clotaire II, » dans le traitement qu'il fait à ses cousins et à » Brunehaut ! Quelle impudicité dans Dagobert I^{er} ! » On pourrait louer tous ces gens-là, comme Cardan » a fait le panégyrique de Néron. » Parallèle outré et injuste. Il reste entre ces rois français et les monstres de Rome une distance immense. Ce fut sur la fin du règne de Dagobert, que l'autorité des maires du palais absorba la puissance royale. Il laissa de Nantilde, Clovis II ; et de Ragnetrude, Sigebert, qui fut roi d'Austrasie.

DAGOBERT II (S.), surnommé LE JEUNE, roi d'Austrasie, fils de saint Sigebert II, devait monter sur le trône de son père, mort en 656 ; mais Grimoald, maire du palais, le fit renfermer dans un monastère, et donna le sceptre à son propre fils Childebert. Clovis II, roi de France, ayant fait mourir Grimoald, détrôna Childebert, et sur un faux bruit de la mort de Dagobert, donna l'Austrasie à Clotaire III, puis à Childéric II. Dagobert épousa Mathilde en Ecosse, où il avait été conduit, et en eut plusieurs enfants. Après la mort de Childéric, il reprit la couronne d'Austrasie en 674, gouverna sagement son peuple, fonda divers monastères, et fut assassiné en 679 par ordre d'Ebroin, maire du palais, comme il marchait contre Thierry,

roi de France, auquel il avait déclaré la guerre. Sa mort aurait dû rendre Thierry seul maître de la monarchie ; mais l'Austrasie craignant de tomber sous la domination d'Ebroin, maire du palais, ne voulut plus reconnaître de rois. Pepin et Martin s'en firent déclarer ducs ou gouverneurs. Dagobert, d'une vertu éprouvée et peu commune, est honoré comme martyr à Stenay, lieu de sa sépulture, selon l'usage du temps qui donnait ce titre à ceux qui périsaient injustement, après avoir bien vécu. Le P. Wilthelm, jésuite, a publié les *actes* de ce prince, Molsheim, 1623, in-4 ; augmentés par Floncel, Luxembourg, 1653, in-4, 3 à 4 fr. ; mais on ne les croit pas assez authentiques pour mériter la confiance générale.

DAGOBERT III, fils et successeur de Childebert II ou III, roi de Neustrie en 711, mourut en 715. Il laissa un fils nommé Thierry de Chelles, auquel les Français préférèrent Chilpéric II, fils de Childéric II, roi d'Austrasie. Le P. Godefroid Henschenius a publié : *De tribus Dagobertis Francorum regibus*, Anvers, 1653, in-4, 5 à 6 fr., ouvrage curieux et savant.

DAGOTY (Jacques GAUTIER), peintre, graveur, anatomiste, naquit à Marseille vers l'an 1710. Il se fit passer pour l'inventeur d'un procédé pour graver et imprimer en couleurs naturelles ; cependant un artiste nommé Leblon avait employé un procédé semblable avec cette seule différence qu'il ne faisait usage que de trois couleurs, tandis que Dagoty en employait quatre (le noir, le blanc, le jaune et le rouge). Dagoty s'occupait de peinture, d'anatomie, de physique et d'histoire naturelle, et dans chacune de ces parties, il s'est distingué et a composé des ouvrages qui ne sont pas sans mérite ; les principaux sont : *Myologie de la tête*, en 8 pl. col., Paris, 1746, gr. in-fol. ; *Anatomie de la tête*, en 8 pl., ibid., 1748, gr. in-fol. ; *Anatomie générale des viscères*, en 18 pl., ibid., 1752, gr. in-fol. Ces trois ouvrages forment la première collection des planches anatomiques de Dagoty, ils ont coûté 168 f. et ne valent plus que 40 à 50 fr. ; *Exposition anatomique de la structure du corps humain, etc.*, en 20 pl., Marseille, 1759, ou 1770, in-fol., 18 à 24 fr. ; parmi les autres ouvrages de Gautier Dagoty, nous citerons : *Lettre concernant le nouvel art d'imprimer les tableaux avec quatre couleurs*, Paris, 1749, in-12 ; *Nouveau système de l'univers*, ibid., 1750-51, 2 vol. in-12 ; la *Zoogénie*, ou *génération des animaux*, Paris, 1750, in-12 ; *Observations sur la physique, l'histoire naturelle et la peinture*, Paris, 1752-55, 18 part. en 6 vol. in-4 ; *Observations périodiques sur la physique, etc.*, 3 vol. in-4 ; les 9 vol. 66 fr. Les gravures ont été recueillies séparément, 1757, in-4. Dagoty est mort en 1785.

DAGOTY (Jean-Baptiste GAUTIER), fils du précédent, mort à Paris en 1786, a laissé les ouvrages suivants : *Galerie française*, suite de *portraits* des hommes et des femmes célèbres de France avec une *Notice* sur leur vie, Paris, 1770, gr. in-4 ; il n'en a paru que deux livraisons ; l'auteur céda son privilège à Hérisant, qui a publié un deuxième

volume, 1772, pet. in-fol., (les portraits sont gravés par Cochin); *Monarchie française, ou Recueil chronologique des portraits de tous les rois et des chefs des premières familles*, Paris, 1770, in-4; cette entreprise ne réussit point, et il n'en parut qu'une seule livraison.

DAGOUMER (Guillaume), né à Pont-Audemer, mort à Courbevoie en 1745, avait été professeur de philosophie au collège d'Harcourt à Paris, principal de ce collège, et recteur de l'université. On a de lui : un *Cours de philosophie* en latin, où il y a beaucoup de subtilités, Lyon, 1746, 4 vol. in-12; un petit ouvrage en français contre les *Avertissements de Languet, archevêque de Sens*. Dagoumer était engagé dans le parti de Jansénius, et le soutenait avec ardeur. C'est lui que Le Sage a voulu désigner sous le nom de *Guyomar* dans son roman de *Gilblas*. Voy. le chapitre 6 du liv. IV de ce roman.

DAGUES DE CLAIRFONTAINE (Simon-Antoine-Charles), né au Mans en 1726, membre de l'académie d'Angers et de la société d'agriculture de Tours, est mort en 1797, après avoir publié les ouvrages suivants : *Eloge historique d'Abraham Duquesne*, 1766, in-8; *Anecdotes historiques, morales et littéraires du règne de Louis XV*, 1767, in-12 et in-8; *Premier cri d'un cœur français sur la mort de la reine Marie Leczinska*, 1768, in-8; *Bienfaisance française, ou Recueil pour servir à l'histoire de ce siècle*, 1778, 2 vol. in-8, mauvaise compilation du temps. Il a aussi donné une nouvelle édition de la *Vie de Nicole*, par l'abbé Goujet, avec un *Essai* sur la mort de ce dernier, Liège (Paris), 1767, in-12.

DAGUET (Pierre-Antoine-Alexandre), jésuite, né à Baume-les-Dames (Franche-Comté), en 1707, mort en 1775 à Besançon, où il s'était retiré après la suppression de son ordre, a laissé plusieurs ouvrages écrits avec onction; *Considérations chrétiennes pour chaque jour du mois*, Lyon, 1758, in-12; *Exercices du chrétien*, Lyon, 1759, in-12; la *Consolation du chrétien dans les fers*, ou *Manuel des chiourmes*, Lyon, 1759, in-12; *Exercices chrétiens des gens de guerre*, Lyon, 1759, in-12. Quelques biographes ont confondu le P. Daguet avec d'Aguy, abbé de Sorèze, mort à Besançon en 1782, et dont il existe plusieurs dissertations manuscrites sur des sujets de littérature et d'histoire.

DAIGNAN (Guillaume), médecin, né à Lille en 1732, prit ses degrés à la faculté de Montpellier, fut d'abord employé dans divers hôpitaux des côtes maritimes du Nord, devint ensuite médecin en chef des armées de Bretagne et de Genève, et se fixa enfin à Paris, où il acheta une charge de médecin ordinaire du roi, qu'il perdit à la révolution. Il fut bientôt premier médecin des armées et membre du conseil de santé; il obtint ensuite sa retraite, et mourut à Paris en 1812. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les plus importants sont : les *Maladies*, traduit de Baglivi, Paris, 1757, in-12; *Remarques et observations sur l'hydropisie*, Paris, 1776, in-8; *Réflexions sur la Hollande*, Paris,

1778, in-12, et 1812, in-8, 3 à 4 fr.; *Ordre du service des hôpitaux militaires*, Paris, 1785, in-8; *Tableau des variétés de la vie humaine*, Paris, 1786, 2 vol. in-8, 5 fr. L'auteur y donne des avis sur la conservation des enfants et le traitement de leurs maladies; *Gymnastique des enfants convalescents, infirmes, faibles et délicats*, Paris, 1787, in-8; *Gymnastique militaire*, Besançon, 1790, in-8; *Conservatoire de santé et supplément conservatoire de santé*, 1802, in-8; *Centuries médicales du 19^e siècle*, Paris, 1807, 2 vol. in-8; *l'Echelle de la vie humaine, ou Thermomètre de santé*, Paris, 1811, in-8.

DAILLÉ (Jean), né à Châtellerault en 1594, fut chargé, en 1612, de l'éducation des deux petits-fils de Duplessis-Mornay. Il fit avec eux plusieurs voyages dans différentes parties de l'Europe. A Venise, il lia connaissance avec Fra-Paolo, qui voulut inutilement l'engager à s'établir dans cette ville. Revenu en France, il exerça le ministère à Saumur en 1625, et à Charenton l'année d'après. Il mourut à Paris en 1670. Les protestants font beaucoup de cas de ses ouvrages, et les catholiques avouent qu'ils sont dignes de l'attention des controversistes. Les principaux sont : *De usu patrum*, 1646, in-4, estimé par quelques-uns de sa communion. Il ne veut point qu'on termine les différends théologiques par l'autorité des Pères; mais c'est précisément cette autorité qui forme la chaîne de la tradition : en les récusant, Daillé convient assez clairement qu'ils sont contraires aux opinions de sa secte. Il a été victorieusement réfuté par William Réeves, protestant anglais, auteur d'une traduction anglaise des *Apologies du christianisme* de saint Justin et de Tertullien. Voy. *Traité hist. et dogm. de la religion*, par Bergier, tom. 11 (voy. BARBEYRAC); *de pœnis et satisfactionibus humanis*, in-4, Amsterdam, 1649; *de jejuniis et quadragesimis*, in-8; *de confirmatione et extrema unctione*, Genève, 1669, in-4; *de cultibus religionis Latinorum*, Genève, 1671, in-4; *de fidei ex Scripturis demonstratione, etc.*; des sermons en plusieurs vol. in-8, qui sont écrits avec netteté, et remplis de passages de l'Ecriture et des Pères. Daillé était d'un caractère franc et ouvert. Son entretien était aisé et instructif. Les plus fortes méditations ne lui ôtaient rien de sa gaieté naturelle. En sortant de son cabinet, il laissait toute son austérité parmi ses papiers et ses livres. Il se mettait à la portée de tout le monde, et les personnes du commun se plaisaient avec lui comme les savants. Il était si peu prévenu en faveur des voyages, qu'il regrettait les deux années qu'il avait passées à parcourir la Suisse, l'Allemagne, les Pays-Bas et la Hollande. Il croyait qu'il les aurait mieux employées dans son cabinet. Son fils (Adrien) a écrit sa vie.

DAIN (Olivier le), fils d'un paysan de Thiell en Flandre, devint barbier de Louis XI, et ensuite son ministre d'état. Sa faveur continua tant que ce prince fut sur le trône; mais au commencement du règne de Charles VIII, on lui fit son procès, et il fut attaché à un gibet en 1484. Ce fut pour avoir abusé d'une femme, sous promesse de sauver la

vie du mari, qu'il eut ensuite l'inhumanité de faire étrangler. Son insolence et sa tyrannie l'avaient rendu l'objet de l'exécration publique. Son premier nom était *Olivier le Diable* ou le *Mauvais*. Louis XI lui donna celui de *Le Dain* en l'anoblissant.

DAIRE (Louis-François), religieux et bibliothécaire des célestins de Paris, né à Amiens en 1713, mort à Chartres en 1792, est auteur de plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Relation d'un voyage de Paris à Rouen*, Rouen, 1740, in-12 ; une *Histoire civile et ecclésiastique de la ville d'Amiens*, 1757, 2 vol. in-4, 8 à 10 fr. Il s'y trouve quelques erreurs qui ont été relevées par le *Journal des savants* de novembre 1757 ; *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Montdidier*, Amiens, 1765, in-12 ; *Tableau historique des sciences, des belles-lettres et des arts dans la province de Picardie, depuis les premiers temps jusqu'à aujourd'hui*, 1768, in-12 ; *Dictionnaire des épithètes françaises*, Lyon, 1758, in-12 ; *Histoire littéraire de la ville d'Amiens*, 1782, in-4, 5 à 6 fr. ; *Vie de Gresset*, 1779, in-12 ; *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville et du doyenné de Doullens*, 1784, in-12 ; *Vie de Joseph Valart*, insérée dans le *Magasin encyclopédique*, juillet 1812.

DALAYRAC (Nicolas), célèbre compositeur dramatique, naquit à Muret, en Cominges, en 1753, fut destiné d'abord au barreau, obtint ses licences, et fut reçu avocat. Mais le jeune Dalayrac montra tant d'aversion pour la chicane, et un penchant si vif pour la musique, que son père, subdélégué de l'intendant du Languedoc, le laissa libre de suivre ses goûts, l'envoya à Paris en 1774, et le plaça dans les gardes du comte d'Artois. Dalayrac se lia dans la capitale avec Grétry, St-Georges, et surtout avec Langlé, qui lui apprit les premiers éléments de la composition. Il débuta en 1781 par le *Petit Souper* et le *Chevalier à la mode*, au théâtre de l'Opéra-Comique, pour lequel il travailla pendant 28 ans. Il a composé cinquante-six opéras, dont les principaux sont : *Nina* ; *les deux Petits Savoyards* ; *Azémi*, ou *les Sauvages* ; *Raoul* ; *sire de Créqui* ; *Camille*, ou *le Souverain* ; *Roméo et Juliette* ; *Ambroise*, ou *Voilà ma journée* ; *Adolphe et Clara* ; *le Château de Monténéro* ; *Gulistan*, ou *le Hulla de Samarcande* ; *Picaros et Diégo* ; *Maison à vendre*. Dalayrac compta presque autant de succès que de compositions ; il était doué d'une imagination féconde, on peut dire intarissable ; et il a plus que tout autre réussi dans les genres les plus opposés. Ce compositeur est mort à Paris le 27 novembre 1809, âgé de cinquante-six ans. La vie de Dalayrac a été écrite par M. Guilbert-Pixérécourt, Paris, 1810, in-12.

DALBERG (Charles-Théodore-Antoine-Marie), prince-évêque de Constance, baron de l'empire, naquit à Herrnsheim près de Worms, le 8 février 1744, d'une des plus illustres familles de la noblesse de l'empire germanique. Après avoir reçu sa première éducation à Mayence, il visita les universités de Göttingue, d'Heidelberg, et parcourut les différentes cours de l'Europe. Les heureuses

dispositions qu'il montra dès sa plus tendre jeunesse, déterminèrent ses parents à le faire entrer, quoiqu'ainé de famille, dans l'état ecclésiastique. Charles Dalberg fut d'abord Camerer à Worms, puis nommé chanoine des grands chapitres de Wurtzbourg et de Mayence, et conseiller intime de l'électeur de Mayence. Administrateur d'Erfurt en 1772, il accueillit avec bienveillance les Français que la tourmente révolutionnaire avait jetés sur une terre étrangère. Il y avait plus de dix ans qu'il occupait ce poste, lorsque le chapitre de Mayence le nomma coadjuteur ; peu de temps après, nommé archevêque de Constance, il conserva le gouvernement d'Erfurt et continua d'y résider. Lorsque l'irruption des armées républicaines menaça l'existence des états d'Allemagne, il sentit la nécessité de l'arrêter, et il fut le premier à proposer des mesures qui auraient peut-être amené de plus heureux résultats que des défaites, s'il eût été écouté. En 1799, il prit possession de la principauté de Constance ; en 1803, la mort d'Emeric-Joseph lui donna l'électorat de Mayence. Il en jouissait à peine, que cet électorat ayant été sécularisé, on lui conféra la nouvelle dignité d'électeur archi-chancelier de l'empire, et qu'il fut doté des principautés d'Aschaffembourg, Ratisbonne et Wetzlar, à condition qu'il renoncerait à la possession des principautés de Constance et de Worms. En 1804, il vint à Paris pour assister au couronnement de Napoléon, qui le reçut avec distinction. L'organisation de la confédération rhénane changea encore sa position. Il devint prince-primat, d'électeur archi-chancelier, et il accepta pour son successeur le prince Eugène Beauharnais, vice-roi d'Italie. Vers 1810, il renonça à la possession de Ratisbonne, en faveur de la Bavière, et reçut en échange la ville de Francfort avec le titre de grand-duc, et l'adjonction du comté de Hanau. Lors de la retraite des Français, en 1815, il se rendit dans l'évêché de Constance, dont il conserva l'administration ecclésiastique, et où il vécut en simple particulier. Après l'entrée des alliés dans Francfort, il abdiqua entre les mains du roi de Bavière, à cause de l'alliance de ce souverain avec le successeur qu'il avait adopté, et ne parut plus sur la scène politique que pour réclamer au nom du pape, au congrès de Vienne, l'exécution des mesures qu'il avait longtemps proposées concernant la réorganisation des sièges catholiques de l'Allemagne, privés de leurs revenus et des séminaires. Comme prélat, l'évêque de Constance a constamment été animé de l'esprit de tolérance et de charité évangélique. Redevenu simplement archevêque de Ratisbonne, en 1816, et n'ayant plus pour indemnité que la pension de cent mille florins, stipulée en 1803 en faveur des électeurs dépossédés, il recommençait, dans le repos, une carrière de bienfaits, lorsque, le 10 février de l'année suivante, il fut emporté par une maladie de courte durée. Au milieu de tous les détails d'administration, il ne négligeait ni les sciences ni les lettres, et il a composé, sur une foule de sujets intéressants, des ouvrages qui attestent la variété et l'étendue de ses connaissances. Charles Dalberg a publié : *Disserta-*

tio de naturali pueritiâ vel à legitimâ iniquè exclusâ per testamentum patris pupillariter substituentis, per querelam inofficiosi expugnata, Heidelberg, 1761, in-4; *Ordonnance de l'électeur de Mayence, relativement aux ordres monastiques*, 1772, in-fol.; *Mémoire sur la physique générale*, Erfurt, 1773, in-4; *Réflexions sur l'union*, 1777, in-8; *Pensées sur l'appréciation du mérite moral*, 1782, in-4; *des Rapports entre la morale et la politique*, 1786, in-4; *Projet d'un code criminel*, Francfort, 1790, in-4; *de la connaissance de soi-même, comme principe général de la philosophie*, Erfurt, 1793, in-8; *de l'influence des lettres et des beaux arts sur la tranquillité publique*, ibid., 1793, in-8; *du maintien des constitutions des états*, ibid., 1795, in-4; *Essai sur la science en France*, 1796, in-4; *de l'utilité de la stéatite pour les ouvrages de l'art, surtout pour les gravures en pierres fines*, ibid., 1800, in-8; *Réflexions sur le caractère de l'empereur Charlemagne*, 1806, in-8. On cite encore de lui plusieurs pièces de théâtre; la tragédie de *Jules-César* de Shakespeare et *les moines du Mont-Carmel*. Plusieurs ouvrages périodiques renferment des *mémoires* fort intéressants du baron de Dalberg.

DALBERG (Wolfgang-Héribert, baron de), poète allemand, ministre d'état du grand duc de Bade, était frère du précédent. Il naquit en 1750, près de Worms, et mourut à Mannheim en 1806, où il fonda un théâtre qui est devenu l'un des premiers de l'Allemagne. Outre plusieurs traductions ou imitations de Shakespeare et de Cumberland, il fit encore en allemand quelques pièces dramatiques parmi lesquelles on distingue : *Walwais et Adélaïde*, Mannheim, 1778, in-8; *Cora*, drame mêlé de chants, ibid., 1780, in-8; *Montesquieu, ou le bienfait inconnu*, drame en 5 actes, ibid., 1787, in-8.

DALBERG (Jean-Frédéric-Hugues), frère des deux précédents, chanoine de l'église de Worms, naquit à Coblenz en 1752. Il préféra la retraite et la culture des lettres et des arts aux honneurs et aux dignités. Il était excellent pianiste, et ses nombreuses *sonates*, qui appartiennent à la bonne école, ont été réunies dans 12 *œuvres* qui sont encore recherchés. Il a composé plusieurs ouvrages estimés sur la *musique*. On lui doit aussi quelques dissertations sur la *littérature des Hindoux*. Il a fait paraître en outre une espèce de roman intitulé : *Histoire d'une famille Druse*, Paris, 1811, 2 vol. in-12, 4 à 5 fr.; ouvrage ingénieux et recherché, dont le fonds roule sur les religions orientales; il a été traduit en français sous ce titre : *Mehald et Zedeli*. Dalberg est mort à Aschaffembourg, en 1812.

DALECHAMPS (Jacques), né à Caen l'an 1513, mourut en 1588 à Lyon, où il exerçait la médecine. Il possédait les langues et les belles-lettres. On a de lui : l'*Histoire des plantes*, en latin, Lyon, 1587, 2 vol. in-fol., 8 à 10 fr., traduite en français par Jean Desmoulins, Lyon, 1653, 2 vol. in-fol., fig., 12 à 20 fr.; celle de 1615, 2 in-fol., 9 à 15 fr.; une bonne *traduction* en latin des *quinze livres d'Athénée*, 1652, 2 vol. in-fol., avec des notes et des es-

tampes : les notes sont de Casaubon; une *traduction* en français du 6^e livre de Paul Eginète, enrichie de savants *commentaires*, et d'une *préface* sur la chirurgie ancienne et moderne; les neuf livres d'*Administrations anatomiques* de Claude Galien, traduits et corrigés, Lyon, 1566, in-8; des *Notes sur l'histoire naturelle* de Pline, 1587, in-fol.; de *Peste libri III*, Lyon, 1552, in-12; *Traité de chirurgie*, Lyon, 1570, 1573, in-8; Paris, 1610, in-4, fig., 8 fr. Ses traités de médecine ont été réunis par Jean Amman, Amsterdam, 1709.

DALEN (Corneille van), dit LE JEUNE, graveur et dessinateur hollandais, né à Harlem en 1640, a gravé beaucoup de *portraits*, entre autres ceux de Catherine de Médicis, de Spanheim, de l'amiral Tromp, de Vassenars, de l'Arétin, de Boccace, etc., et une suite de *statues antiques* d'un style parfait. On a encore de lui plusieurs *sujets d'histoire*, d'après ses propres compositions et d'après différents maîtres.

DALIBARD (Thomas-François), botaniste français, qui vivait à Paris vers le milieu du 18^e siècle, fut un des premiers qui introduisit en France les principes de Linnée, et la manière de décrire les plantes qu'a suivie ce savant suédois. Linnée, par reconnaissance, donna le nom de *Dalibarda* à une plante du Canada, dont il avait fait d'abord un genre, mais qu'il classa parmi les ronces. On doit à Dalibard une *flore* des environs de Paris, *Floræ parisiensis Prodomus*, présentée d'après le système de Linnée, Paris, 1749, in-12, avec 4 pl. et des *observations sur le réséda à fleurs odoriférantes*, imprimé dans le 1^{er} vol. des *Mémoires des savants étrangers de l'académie des sciences*. Dalibard eut aussi le mérite d'avoir contribué à la propagation de la découverte de Franklin sur les paratonnerres et l'électricité : il fut le premier qui osa élever une barre de fer sur une cabane qu'il avait près de Marly, et après l'avoir disposée suivant les indications du savant physicien dont il était l'admirateur, de se tenir pendant un orage à côté du conducteur dont il vit jaillir bientôt, à sa grande joie, les étincelles de l'électricité atmosphérique.

DALIBRAY (Charles-Vion), poète parisien, fils d'un auditeur des comptes, mort en 1654, quitta les armes pour la poésie. On a de lui un *recueil de vers* sur différents sujets sacrés et profanes; mais ni les uns ni les autres n'ont fait beaucoup de fortune, quoiqu'il y ait du naturel dans quelques-unes de ses pièces, et même des saillies. On a encore de lui une *traduction* des *lettres d'Antonio Perez*, espagnol, ministre disgracié de Philippe II, et 73 *épigrammes* contre le fameux parasite Montmaur. Ses *Œuvres poétiques* furent imprimées à Paris en 1647 et 1653, en 2 part. in-8.

DALIN (Olaus de), savant suédois, né à Vinberga en 1708, mérita le nom de *père de la poésie suédoise*, par deux poèmes écrits en cette langue. L'un a pour titre : *La liberté de la Suède*; l'autre est sa tragédie de *Brunhilde*. Les lettres ne lui acquirent pas seulement de la gloire; elles firent sa fortune. De l'état de fils d'un simple pasteur, il s'éleva successivement jusqu'aux places de précepteur

du prince Gustave, de conseiller ordinaire de la chancellerie, de chevalier de l'Etoile du Nord, et enfin à la dignité de chancelier de la cour. C'est ainsi que le gouvernement, par l'ordre duquel il avait écrit l'*Histoire générale de Suède*, récompensa ses talents. Il a poussé cette histoire jusqu'à la mort de Charles XI. Elle a été imprimée à Stockholm en 1747, 4 vol. in-4, 12 à 15 fr. « Cette » histoire de Suède, dit un critique, est regardée, » dans le pays, comme la plus détaillée, la plus fidèle et la plus correcte qui ait encore paru. La » beauté du style ne laisse rien à désirer à ceux qui » connaissent le mieux la force et l'élégance de la » langue suédoise. » L'auteur mourut en 1763. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, la Suède lui doit un grand nombre d'épîtres, de satires, de fables, de pensées, et quelques éloges des membres de l'académie royale des sciences dont il était un des principaux ornements. On a encore de lui une traduction de l'ouvrage du président Montesquieu sur les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*.

DALLAS (Robert-Jean) naquit à la Jamaïque d'un médecin de cette île, qui l'envoya faire ses études à Musselbourg en Ecosse. Il les acheva à Kensington, et parcourut ensuite l'Angleterre, la France et les Etats-Unis; il finit par s'établir en Angleterre où il s'adonna à la littérature. Il se fit remarquer par son opposition constante à la révolution française, et par le zèle avec lequel il défendit les jésuites. Malgré ses opinions qui étaient bien différentes de celles qu'avait lord Byron, ces deux écrivains furent très-liés. Le poète donna à son ami la propriété de son *Childe-Harold* et de quelques autres de ses premières productions dont il tira un parti très-avantageux. Sur la fin de sa vie, il fut attaché au consulat d'Angleterre, en résidence au Havre, où il mourut en 1824, après avoir fait les publications suivantes : *Mélanges de poésies suivies de Luocrèce, tragédie, et d'Essais moraux*, Londres, 1797, in-4; *Eléments de la connaissance de soi-même*, 1802; *Histoire des nègres-marrons*, 1803, 2 vol. in-8; la *Nouvelle conspiration contre les jésuites démasquée*, avec un précis de leur institut, et des *Observations sur le danger des systèmes d'éducation indépendants de la religion*, 1815, in-8; des *romans réunis* en 7 vol. in-12. Il a traduit en Anglais les *Annales de la révolution française* par Bertrand de Molleville, et la plupart de ses autres productions; le *Journal* de Cléry, le *Mercure* de Mallet-du-Pan, les *Mémoires de la reine de France*, les *Dernières années du règne de Louis XVI*, par Hue, et le *Siège de la Rochelle* par M^{me} de Genlis.

DALMACE (S.), archimandrite des monastères de Constantinople, fit paraître beaucoup de zèle contre Nestorius. Les Pères du concile d'Ephèse, en 430, le nommèrent pour agir en leur nom à Constantinople. Il mourut quelque temps après, à plus de 80 ans, également illustre par ses vertus et son esprit.

DALMATIN (George), né dans l'Esclavonie, était très-versé dans la connaissance des langues

orientales. Il a traduit la *Bible* en langue esclavone, Wittenberg, 1584, in-4.

DALRYMPLE (David), jurisconsulte écossais, né d'une famille noble à Edimbourg en 1726, commença ses études à Eton et les termina à Utrecht. Entré de bonne heure au barreau, il ne put y obtenir les succès que ses vastes connaissances lui donnaient le droit d'espérer. Il fut nommé, en 1766, l'un des juges de la cour de session, et en 1776, lord-commissaire du justicier. Il prit alors le titre de lord Hailes, et se distingua par son intégrité, son exactitude et sa douceur, jusqu'au moment de sa mort, arrivée en 1792. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire de son pays et aux antiquités chrétiennes. Ses principaux sont : *Remarques sur l'histoire d'Ecosse*, 1773, in-12, où l'on trouve beaucoup de recherches; *Annales d'Ecosse*, 1776-79, 2 vol. in-4, 10 fr., ouvrage estimé; *Les œuvres du mémorable Jean Hailes d'Eton, recueillies pour la première fois ensemble*, Glasgow, 1765, 3 vol.; *Histoire des martyrs de Smyrne et de Lyon dans le 2^e siècle, avec des notes explicatives*, Edimbourg, 1776; *Restes d'antiquités chrétiennes*, Edimbourg, 1778, 3 vol.; *Recherches concernant les antiquités de l'Eglise chrétienne*, Glasgow, 1783. Il réfute solidement, dans cet ouvrage et le suivant, plusieurs des opinions de Gibbon, relativement à l'établissement du christianisme; *Recherches sur les causes secondaires auxquelles Ch. Gibbon a attribué les rapides progrès du christianisme*, 1786, in-4.

DALRYMPLE (Alexandre), frère du précédent, célèbre géographe écossais, né à Edimbourg en 1737, entra, jeune encore, au service de la compagnie des Indes. Il fut d'abord envoyé avec un petit vaisseau pour négocier le rétablissement du commerce de cette compagnie avec les îles de l'Archipel des Indes, et dans le cours de cette navigation qui nécessita plusieurs voyages, il observa soigneusement les côtes de l'Archipel oriental et en traça des cartes fort exactes insérées dans le *Neptune oriental*. Nommé hydrographe de la même compagnie, il devint ensuite celui du gouvernement, et consacra toute sa vie aux progrès de la navigation et de la géographie. Privé de son emploi en 1808, il mourut la même année du chagrin que lui causa cette disgrâce. On lui doit : *Traité sur les découvertes faites dans l'Océan pacifique*, 1767, in-8; *Mémoire sur la formation des îles, inséré dans les Transactions philosophiques* de 1768; *Plan pour étendre le commerce de ce royaume et de la compagnie des Indes*, 1769, in-8; *Collection historique de divers voyages et découvertes dans l'Océan pacifique*, 1770, 2 vol. in-4, fig., 24 à 30 fr. C'est une traduction littérale des écrivains espagnols. Elle a été traduite en français, et abrégée par Fréville, 1774, in-8. On joint ordinairement à ce volume l'*Hydrographie*, ou *Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud* en 1767-1770, rédigée par le même, Paris, 1774, 2 vol. in-8, 5 à 6 fr.; *Lettre adressée au docteur Hawkesworth, relativement à quelques imputations mal fondées et injurieuses qui*

sont contenues dans sa relation des derniers voyages au Sud, 1773, in-4; *Collection de voyages faits principalement dans l'Océan atlantique méridional, et publiés d'après des manuscrits originaux*, 1775, in-8, 3 fr.; *Journal d'un voyage fait aux Indes en 1775, dans le vaisseau le Grenville*, inséré dans les *Transactions philosophiques*; *Mémoire pour servir à l'explication de la carte des pays de la compagnie des Indes sur la côte de Coromandel*, 1778, in-4, 5 fr.; *Relation de la perte du Grosvenor, vaisseau de la compagnie des Indes*, 1783, in-8, 3 fr.; *Notice sur la manière dont les Gentoux perçoivent les revenus sur la côte de Coromandel*, 1783, in-8; *Mémoire sur les passages que l'on peut pratiquer pour aller à la Chine et en revenir*, 1785, in-8; *Mémoire sur une carte des pays situés autour du pôle boréal*, 1789, in-4, 5 fr.; *Relation d'une pagode curieuse, située près de Bombay*, insérée dans le 7^e volume de l'*Archeologia*; *Journal historique de l'expédition faite par terre et par mer au nord de la Californie en 1768-70*, 1790, in-4; *Description de l'île appelée Saint-Paul par les Hollandais, et Amsterdam par les Anglais*, par J. H. Cox, 1790, in-4, 5 à 6 fr.; *Répertoire oriental, publié aux frais de la compagnie des Indes*, 1791-94, 2 vol. in-4, 8 à 10 fr., recueil contenant un grand nombre de cartes marines et de mémoires très-utiles pour la navigation dans les mers des Indes; des cartes authentiques, des mémoires et des journaux en 24 numéros, in-4; plusieurs pamphlets relatifs aux discussions avec l'Espagne, etc.

DALRYMPLE HAMILTON MAGGIL (sir John), écrivain anglais, baron de l'échiquier du roi en Ecosse, né vers 1726, et mort en 1810, a laissé : *Mémoires de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, 1771, 2 vol. in-4, 20 à 24 fr.; ils ont été traduits en français par l'abbé Blavet, 1766, 2 vol. in-8, 6 à 9 fr. Cet ouvrage est extrêmement piquant : on y trouve des documents historiques qu'on chercherait vainement ailleurs. Le chevalier Dalrymple étant venu à Paris obtint la permission de consulter, au dépôt des affaires étrangères, la correspondance de Barillon, ambassadeur de France en Angleterre, sous le règne de Charles II. Il y trouva la preuve que plusieurs membres du parlement, et particulièrement le célèbre et malheureux Algernon Sydney, recevaient des pensions de Louis XIV. La révélation de ce fait lui fit de nombreux ennemis, et lui attira des réfutations virulentes des whigs et notamment de Charles Fox. Dalrymple publia en 1788 un 3^e vol. qui n'a pas été traduit par l'abbé Blavet. Jean Charles Muller en a donné une traduction allemande complète, Winterthur, 1792-95, 4 vol. in-8.

DAMARIS, femme d'Athènes, qu'on croit avoir été d'un rang distingué, se trouvait dans l'aréopage au moment que saint Paul prononça devant ce fameux sénat le magnifique discours sur la divinité, dont il est parlé au 17^e chapitre des *Actes des Apôtres*. Elle en fut si pénétrée, qu'elle renonça sur-le-champ aux erreurs du paganisme, et s'attacha au saint apôtre, ainsi que saint Denys l'Aréopagite,

et quelques autres, dont le Seigneur avait touché le cœur.

DAMASCIUS, philosophe stoïcien, natif de Damas en Syrie, disciple de Simplicius et d'Elamite, vivait du temps de l'empereur Justinien. Il avait écrit un ouvrage en quatre livres : *Des choses extraordinaires et surprenantes*; *La vie d'Isidore*; une *Histoire philosophique*. Ces ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et les savants ne doivent pas les regretter, s'ils en jugent du moins par ce que dit Photius, qui les traite fort mal, et qui en a conservé quelques fragments.

DAMASE I^{er} (S.), espagnol, diacre de l'Eglise romaine, suivit le pape Libère dans son exil, et monta sur le trône pontifical après lui en 366. Le diacre Ursin ou Ursicin, homme ambitieux et intrigant, s'étant fait ordonner pape par des factieux comme lui, s'opposa à l'élection de Damase. Ammien Marcellin, historien païen, dit que la magnificence des évêques de Rome était un objet de tentation pour ceux que l'ambition dominait. Il est certain que c'est une calomnie, ou du moins qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce qu'il dit de leur table. Au reste, il pouvait se rencontrer quelquefois des occasions où il était permis au chef de l'Eglise de s'écarter de sa simplicité ordinaire. Le vrai pape fut confirmé par les évêques d'Italie et par le concile d'Aquilée, et l'antipape condamné à l'exil à leur sollicitation. L'empereur Valentinien permit à Ursin, au mois de septembre de l'année suivante, de revenir à Rome; mais comme il continuait d'exciter des troubles, il fut banni de nouveau en novembre, et relégué dans les Gaules avec sept de ses partisans. Les schismatiques étaient toujours maîtres d'une église qu'on croit être celle de Ste-Agnès, hors des murs de la ville, et ils tenaient leurs assemblées dans les cimetières. Valentinien ordonna que cette église fût remise entre les mains de Damase. Maximilien, un des magistrats de Rome, naturellement porté à la cruauté, fit mettre plusieurs schismatiques à la torture; mais nous apprenons de Rufin, que le pape Damase ne concourut en aucune manière à ce qui se passa en cette occasion; qu'il n'approuva point le procédé de Maximilien; que les schismatiques tombèrent dans le piège qu'ils avaient tendu au pape; qu'ils avaient demandé eux-mêmes une information où l'on emploierait les tortures, ce qui tourna à leur confusion, et attira sur eux les peines qu'ils souffrirent. L'on voit d'ailleurs par quelques vers de ce pape, qu'il avait fait vœu de demander à Dieu, par l'intercession des martyrs, la conversion des ecclésiastiques de son clergé qui persistaient dans le schisme, et que ceux-ci étant revenus à l'unité, ils en témoignèrent leur reconnaissance en ornant à leurs frais les tombeaux des martyrs. Il est prouvé, par les mêmes vers, que les plus animés des partisans d'Ursin se convertirent quelque temps après, et se soumièrent sincèrement à Damase. Ce pape, paisible possesseur du siège de Rome, tint un concile en 368, dans lequel Ursace et Valens, ariens, furent anathématisés. Auxence, évêque intrus de Milan, fut condamné dans un autre concile, tenu deux ans après, en 370, contre les ariens. Le sage

pontife ne se déclara pas avec moins de zèle contre Mélèce, Apollinaire, Vital, Timothée et les lucifériens. Il mourut à 80 ans, le 10 décembre 384, après avoir siégé dix-huit ans et deux mois. On lit dans un Pontifical que cite Mérenda, et qui se garde dans la bibliothèque du Vatican, que, brûlant d'un désir ardent d'être réuni à Jésus-Christ, il fut saisi de la fièvre, et qu'après avoir reçu le corps et le sang du Seigneur, il leva les mains et les yeux au ciel, et qu'il expira en priant avec beaucoup de ferveur. Le concile de Chalcedoine l'appelle l'ornement et la gloire de Rome. Théodoret dit qu'il s'est rendu illustre par sa sainte vie, qu'il était plein de zèle pour instruire, et qu'il ne négligea rien pour la défense de la doctrine apostolique. Ce fut ce pape qui fit rebâtir, ou du moins réparer l'église de Saint-Laurent située près du théâtre de Pompée; elle porte encore aujourd'hui le titre de Saint-Laurent *in Damaso*; il l'embellit de peintures qui représentaient plusieurs traits de l'histoire sainte, et qui subsistaient encore quatre cents ans après, il l'enrichit de riches dons, lui donna des fonds en terres et en maisons. Il fit dessécher les sources du Vatican, décora les tombeaux d'un grand nombre de martyrs dans les cimetières, et les orna d'épithaphes en vers, dont il nous reste un recueil. Elles ne sont cependant pas toutes de lui; mais on remarque dans celles qui lui appartiennent beaucoup d'élévation et d'élégance. Saint Jérôme, digne secrétaire de cet illustre pontife, le met au nombre des écrivains ecclésiastiques. Il reste encore de lui plusieurs lettres, Paris, 1672, in-8, et Rome, 1754, in-fol., avec sa *Vie* dans la Bibliothèque des PP., et dans *Epist. rom. pontif.* de dom Constant, in-folio; on trouve encore de lui quelques vers latins dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Il introduisit la coutume de chanter le *Gloria Patri* à la fin de chaque psaume, et engagea saint Jérôme à corriger le nouveau Testament sur le texte grec.

DAMASE II, appelé auparavant PAPON, évêque de Brixen, élu pape le même jour que Benoît IX abdiqua, mourut à Palestine 23 jours après son élection, en 1048.

DAMBOURNEY (N.-L.-A.), secrétaire de l'académie des sciences de Rouen, et intendant du jardin de botanique, naquit dans cette ville en 1722. Il s'adonna d'abord simultanément au commerce, aux sciences, à la musique et à la peinture. Nommé en 1761 intendant du jardin botanique de Rouen, il se livra dès lors particulièrement à l'étude de la chimie appliquée aux arts. Il s'occupa de recherches sur l'emploi des végétaux dans l'économie domestique, particulièrement pour la teinture; il fit, sur les principes colorants des végétaux, de nombreuses expériences qui eurent des résultats très-heureux. Les plus remarquables sont celles qu'il tenta sur la manière d'extraire le bleu du pastel: on se sert encore de son procédé aux Antilles. Il mourut à Rouen en 1795. On lui doit: *Recueil de procédés et d'expériences sur les teintures solides que nos végétaux indigènes communiquent aux laines*, Paris, 1786, in-4, réimprimé en 1789 aux frais du gouvernement. Il en a paru en 1793, in-8,

une nouvelle édition avec un supplément considérable; *Instructions sur la culture de la garance, et la manière d'en préparer la racine pour la teinture*, Paris, imprimerie royale, in-4. C'est un service important qu'il a rendu aux manufactures de Rouen, puisque, par ses procédés, les teinturiers trouvent sous leur main une garance supérieure à celle de Hollande et égale à celle de Smyrne; plusieurs *mémoires* sur les moyens de perfectionner la manière de faire le cidre, insérés dans le troisième vol. du Recueil de la société d'agriculture de Rouen; quatre *mémoires* qu'il a fournis à la société d'agriculture de Paris, dans les années 1786, 87 et 88. On lui doit encore quelques autres découvertes. En 1761, il montra que le noyau de *ruscus* torréfié et bouilli comme le café, en avait l'odeur et la couleur, et que ce même noyau, infusé dans l'eau-de-vie et le sucre, donnait une liqueur plus parfaite que le café. Il lut, en 1777, un *supplément* au mémoire de Tressen, dans lequel il confirme, par sa propre expérience, que l'usage du tafia avec la gomme du gayac est utile dans les accès de goutte; enfin il essaya de tirer le bleu du pastel, et il imagina que par le moyen du feu, on pourrait porter la fermentation à sa perfection. Cette idée fut accueillie par les habitants de Saint-Domingue et négligée en France; mais depuis, l'indigo étant devenu excessivement cher, on a repris la culture du pastel, et, en perfectionnant sa fabrication, on tire de cette plante un parti très-avantageux.

DAMBRAY, ou plutôt d'AMBRAY (Charles), chancelier de France, président de la chambre des pairs, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit et membre du conseil privé du roi, naquit l'an 1760 en Normandie; il fut nommé, en 1779, avocat général à la cour des aides de Paris, et appelé très-jeune encore à remplacer Séguier dans les fonctions d'avocat général au parlement de Paris. Il avait trouvé pour concurrent, au début de sa carrière, le fameux Hérault de Séchelles. Dambray donna son premier réquisitoire dans l'affaire *Kornmann*, où figuraient Bergasse et Beaumarchais, et y établit sa réputation comme orateur et comme magistrat. Il avait quitté la France au commencement de la révolution, lorsque Louis XVI le désigna pour faire partie du ministère. Il revint; mais l'arrestation du roi à Varennes le réduisit à se réfugier en Normandie, dans ses terres. Après le règne de la terreur, qui passa sans l'atteindre, d'Ambray fut nommé membre du conseil général de la Seine-Inférieure. L'empereur ne lui confia aucun autre poste, peut-être parce qu'il voyait en lui un agent des Bourbons, comme l'était M. de Barentin, son beau-père. A la restauration, il fut nommé chancelier de France, et chargé de la direction de la librairie et de la surveillance des journaux, puis appelé au ministère de la justice et fait pair et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Lorsque l'évasion de Bonaparte de l'île d'Elbe fut connue, d'Ambray se chargea d'annoncer cet événement à la chambre des pairs, et passa ensuite en Angleterre. Ce fut lui qui présida plus tard cette chambre, dans le procès du maré-

chal Ney, et il conduisit les débats de cette triste affaire d'une manière noble et généreuse. Il montra les mêmes sentiments dans l'affaire de la conspiration du 19 août 1820. D'Ambray est mort le 13 décembre 1829, dans sa terre de Montigny près de Dieppe, en manifestant la vivacité de ses principes religieux. Il était membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

DAMERY (Simon), peintre, né à Liège vers la fin du 16^e siècle, se déroba secrètement de la maison paternelle dans un âge peu avancé, pour suivre l'inclination qu'il avait d'aller étudier les beaux modèles de l'Italie. Il se fixa ensuite à Milan, et y mourut de la peste l'an 1640. Il y a quelques *tableaux* de lui à Liège qui prouvent qu'il mérite d'avoir une place entre les bons peintres. Il se distinguait surtout par les contours gracieux qu'il donnait à ses figures.

DAMERY (Walter), peintre, né à Liège l'an 1614, montra dès sa jeunesse une passion pour l'art où il a excellé. Ses devoirs d'écolier et ses livres étaient toujours ornés de figures. L'envie de se perfectionner dans son art l'engagea à parcourir une partie de l'Europe. Arrivé en Italie, il travailla plusieurs années sous les yeux de Pierre Bérétin de Cortone, et ne tarda pas à saisir la manière et le goût de ce peintre célèbre. Damery, s'étant embarqué pour retourner dans son pays, fut pris par des corsaires algériens. Il trouva moyen de se délivrer de l'esclavage au bout de quelque temps, et se rendit à Paris, où il se fit connaître par l'*Enlèvement du prophète Elie dans un char de feu*, peint dans le dôme des carmes déchaussés. L'auteur du *Dictionnaire des artistes*, et Descamps dans ses *Vies des peintres*, attribuent mal à propos ce tableau à Bertholet. Damery, de retour dans sa patrie, y soutint sa réputation par des tableaux qui font l'ornement de plusieurs églises de Liège. Une manière aisée, tendre et gracieuse caractérise son pinceau.

DAMHOUDER (Josse de), jurisconsulte, né à Bruges en 1507, s'éleva par son mérite aux premières charges de judicature dans les Pays-Bas, sous les règnes de Charles V et de Philippe II. Il composa divers *ouvrages* relatifs à sa profession, et quelques-uns de *piété*, et mourut à Anvers en 1581.

DAMIEN. (Voy. PIERRE DAMIEN.)

DAMIEN (N.), dominicain de Bergame, a effacé tous les artistes dans l'art de faire des ouvrages de bois, de pièces de rapport, qui, par leur différent assemblage, représentaient des figures avec autant de vérité, que si elles avaient été faites au pinceau. Ce sont des mosaïques en bois. On cite parmi ses ouvrages les bancs du chœur des dominicains de sa patrie.

DAMIENS (Robert - François) naquit en 1714, à Tieulloy, dans le diocèse d'Arras. Son enfance annonça ce qu'il serait un jour. Ses méchancetés et ses espiègleries le firent surnommer *Robert le Diable* dans son pays. Il s'engagea deux fois, et se trouva au siège de Philisbourg. De retour en France, il entra en qualité de domestique au collège des

jésuites de Paris. Il en sortit en 1738 pour se marier. Après avoir servi dans différentes maisons de la capitale, il finit par un vol de 240 louis d'or, qui l'obligea de prendre la fuite. Le monstre rôda pendant environ 5 mois à Saint-Omer, à Dunkerque, à Bruxelles, déclamant d'une manière extravagante en faveur du parti jansénien, que Louis XV avait pris la résolution de mettre à la raison, et tenait partout les propos d'un évergumène de Saint-Médard. A Poperingue, petite ville proche d'Ypres, on entendit qu'il disait : « Si je reviens en France.... »

» Oui, j'y reviendrai, j'y mourrai, et le plus grand » de la terre mourra aussi, et vous entendrez parler de moi. » C'était dans le mois d'août 1756 qu'il débitait ces extravagances. Ce scélérat retourna à Paris, et y arriva le 31 du même mois. Ayant paru à Versailles dans les premiers jours de l'année 1757, il prit de l'opium pendant deux ou trois jours. Il méditait alors l'horrible attentat qu'il exécuta le 5 janvier, vers les 5 heures 3 quarts du soir. Ce parricide frappa Louis XV d'un coup de couteau au côté droit, comme ce monarque, environné des seigneurs de sa cour, montait en carosse pour se rendre à Trianon. L'assassin fut arrêté sur-le-champ, et après avoir subi quelques interrogatoires à Versailles, il fut transféré à Paris. Après lui avoir fait subir inutilement les questions les plus terribles, il fut condamné à mourir du même supplice que les infâmes assassins de Henri IV, et fut tiré à quatre chevaux le 28 mars de la même année. Damiens était d'une taille assez grande, le visage un peu allongé, le regard hardi et perçant, le nez crochu, la bouche enfoncée. Il avait contracté une espèce de tic, par l'habitude où il était de parler seul. Il était rempli de vanité, désireux de se signaler, curieux de nouvelles, frondeur quoique taciturne, obstiné à suivre tout ce qu'il projetait, hardi pour le mettre à exécution, effronté, menteur, tour à tour dévot et scélérat, passant du crime aux remords, continuellement agité par les fougues du sang le plus bouillant. Ceux qui désirèrent de plus grands détails sur cet attentat et le caractère du monstre qui l'a commis, peuvent consulter les *pièces originales* et les *procédures* faites à son occasion, tant en la prévôté de l'hôtel, qu'en la cour du parlement. Le Breton, greffier criminel de cette compagnie, les a recueillies et publiées en 1757, in-4 et in-12, 4 vol., à Paris, chez Simon, avec une *table des matières* très-détaillée. Cette collection curieuse est enrichie d'un précis de la *Vie* de l'infâme assassin. L'éditeur a assemblé généralement et avec la plus scrupuleuse exactitude, tout ce qui a été constaté par les voies juridiques. Il offre aux personnes qui douteront de l'authenticité de ces *pièces*, de leur en faire toucher la vérification. La nouvelle édition qu'on a faite de ce procès ne mérite aucune confiance; elle ne paraît avoir été imaginée que pour faire oublier certains détails contenus dans la première et qui pouvaient devenir inquiétants pour quelques personnes. (Voy. aussi la *Vie privée de Louis XV*, 3^e vol., p. 110 et suiv., où l'on trouve un long détail sur ce régicide.)

DAMILA VILLE (N...), né en 1721, fut d'abord

garde du corps de Louis XV, et quitta la carrière des armes pour une place de premier commis au bureau des vingtièmes. Il paraît que cette place fut l'occasion de ses liaisons avec Voltaire. Damilaville avait le contre-seing du contrôleur général des finances, et s'en servait pour faire parvenir, franc de port, à ce philosophe, les paquets, pièces et lettres qui lui étaient adressés, et pour faire circuler ses pamphlets et ses réponses. Damilaville lui faisait connaître en outre par cette voie tout ce qui se passait de curieux et d'intéressant. Ses relations avec divers philosophes lui persuadèrent qu'il l'était lui-même ; mais ses prétentions à ce sujet reposaient sur un fonds si stérile, que le baron d'Holbach, juge compétent en pareille matière, l'appelaît le *gobe-mouche* de la philosophie. Il ne savait que répéter ce qu'il entendait dire, en y ajoutant un degré d'impiété ; il était triste et lourd, sans étude, sans grâce ni agrément dans l'esprit, et totalement dépourvu de cet usage du monde qui peut faire trouver aimable un homme médiocre. Grimm n'en parle pas d'une manière plus favorable, et remarque, qu'entouré dans sa dernière maladie de ce que les lettres comptaient de personnages les plus illustres, il n'a été regretté de personne. Quoique dénué de talent, il voulut rivaliser d'impiété avec ses amis, et écrivit dans l'encyclopédie, les articles *Vingtième* et *Population*, où, à propos d'impôts et de population, il attaque violemment toutes les religions, mais surtout le christianisme ; il les mit sous le nom de Boullanger ; l'*Honnêteté philosophique*, qui fut donnée pour être de Voltaire et qui était une grossière satire contre Cogér et l'abbé Riballier en faveur de Marmontel ; le *Christianisme dévoilé*, Londres (Nancy), 1767, in-12, qui parut sous le nom de Boullanger lui a été attribué. Mais cette révoltante production paraît être du baron d'Holbach, et c'est aussi l'opinion que le savant M. Barbier soutient dans son *Nouveau supplément au Cours de Littérature de Laharpe*. Quoi qu'il en soit, Voltaire lui-même trouva tant de dégoût à la lecture de cet ouvrage, qu'il écrivit de sa main à côté du titre de son exemplaire : *Impiété dévoilée*. Il écrivit en outre sur la marge des pages un grand nombre de notes dans lesquelles il s'élève avec force contre l'auteur. On n'est pas trop d'accord sur la manière dont Damilaville termina sa carrière. Suivant les uns, Damilaville, à la suite d'une maladie longue et cruelle, voulut être averti du temps qu'il pouvait avoir encore à vivre. Instruit par son médecin que sa fin approchait, il fit, dit-on, venir un tapissier avec lequel il traita de ses meubles, les vendit et s'en fit remettre le prix ; puis il invita ses amis à un grand dîner, à la fin duquel il voulut boire avec eux un verre de vin de Champagne ; il le but, et expira aussitôt. Selon d'autres, et l'autorité dont ils appuient cette version est la correspondance de Voltaire et de d'Alembert, sa philosophie l'abandonna et il fut confessé à la mort. Damilaville succomba le 13 décembre 1768, à l'âge de 47 ans.

DAMIS, assyrien, vivait dans le premier siècle, et était ami d'Apollonius de Tyane ; il écrivit même un livre de ses *discours* et de ses prétendues pro-

phéties. Philostrate en fait mention dans la *Vie d'Apollonius*, et Suidas en parle après lui : Eusèbe le cite aussi en écrivant contre Hiéroclès. (V. APOLLONIUS et PHILOSTRATE.)—Il ne faut pas le confondre avec un certain philosophe nommé aussi DAMIS.

DAMNORIX, illustre Gaulois, homme hardi et entreprenant, acquit de grands biens dans les fermes des Gaules pour la république romaine. Les Helvétiens n'ayant pu obtenir de Jules-César le passage qu'ils lui demandaient par la province romaine, eurent recours à Damnorix, qui le leur procura par les terres des Francs-Comtois : action dont les Romains lui eussent fait un crime d'état, si Divitiace son frère, qui avait grand pouvoir sur l'esprit de César, n'eût intercedé pour lui. Damnorix voulait joindre la puissance aux richesses. Il aspira à la souveraineté de son pays ; mais il n'eut pas le temps d'exécuter son dessein. César en ayant été informé l'appela dans la Grande-Bretagne. Damnorix tenta d'avoir un congé ; mais voyant qu'il ne pouvait l'obtenir, il prit son temps ; et lorsque la plupart des troupes furent embarquées, il se retira avec la cavalerie gauloise. César regarda cette désertion comme une affaire très-importante. Il le fit suivre par la plus grande partie de sa cavalerie, avec ordre de le ramener ou de le tuer, s'il faisait la moindre résistance. Il voulut se défendre, criant toujours « qu'il était né libre, et que sa patrie n'était pas sujette aux Romains ; » mais il fut accablé par le nombre, et percé de plusieurs coups, vers l'an 59 avant J.-C.

DAMO, fille du philosophe Pythagore, vivait l'an 500 avant J.-C. Son père lui confia tous les prétendus secrets de sa philosophie, et même ses écrits en mourant, avec défense de jamais les publier. Elle observa si inviolablement cet ordre, que se trouvant dépourvue des biens de la fortune, et pouvant tirer une grande somme d'argent de ces livres, elle préféra son indigence et la dernière volonté de son père à tous les biens du monde. Elle garda, dit-on, sa virginité toute sa vie par ordre de Pythagore, et prit sous sa conduite un grand nombre de filles qui firent comme elle profession du célibat. Voilà donc les philosophes condamnés par un de leurs plus vieux fondateurs. Du reste, l'histoire de Damo est tout au moins aussi douteuse que celle de Pythagore. (Voy. ce mot.)

DAMOCLES, célèbre flatteur de Denys le Tyran, affectait de vanter dans toutes les occasions, ses richesses, sa magnificence, et surtout son bonheur. Il changea bientôt de sentiment. Le tyran l'ayant invité à un festin magnifique, après l'avoir fait habiller et servir en prince, fit suspendre au-dessus de sa tête, pendant le repas, une épée nue, qui ne tenait au plancher qu'avec un crin de cheval. Il sentit ce que c'était que la félicité d'un tyran, et demanda qu'on le laissât aller jouir de la médiocrité de son premier état. C'est à ce trait d'histoire qu'Horace fait allusion dans une de ses plus belles odes :

Districtus ensis cui super impla
Cervice pendet, non Scitula dapes
Dulcem elaborabunt saporum.

DAMOCRITE, historien grec, est auteur de deux ouvrages : le premier, *De l'art de ranger une armée en bataille*; le second, *Des Juifs*, où il rapporte qu'ils adoraient la tête d'un âne, et qu'ils prenaient tous les ans un pèlerin qu'ils sacrifiaient. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

DAMON, philosophe pythagoricien, donna un rare exemple d'amitié à Pythias qui s'était rendu caution pour lui auprès de Denys. Le tyran, qui avait résolu sa mort, lui permit de faire un voyage dans sa patrie pour y régler ses affaires, avec promesse de revenir dans un certain temps. Pythias se mit à sa place sous la puissance du tyran. Damon revint précisément à la même heure que Denys lui avait marquée. Le tyran touché de la fidélité de ces deux amis, pardonna à Damon, et les pria l'un et l'autre de lui donner leur amitié. Ce philosophe vivait vers l'an 400 avant J.-C.

DAMON, poète, musicien, précepteur de Périclès, était un sophiste habile, c'est-à-dire qu'il accompagnait l'étude de l'éloquence de celle de la philosophie. Il possédait la musique et avait cultivé surtout cette partie qui traite de l'usage qu'on doit faire du rythme ou de la cadence. Il crut faire voir que les sons, en vertu d'un certain rapport ou d'une certaine ressemblance, qu'ils acquéraient avec les qualités morales, pouvaient former dans la jeunesse, et même dans des sujets plus âgés, des mœurs qui n'y existaient point auparavant, ou qui n'étaient point développées : système qui eût pu être vrai, si l'auteur l'eût borné à des situations et des mouvements passagers. Ce musicien était un homme intrigant et ambitieux ; il se lia avec Périclès, et conspira contre la liberté des Athéniens ; mais il fut découvert et banni comme favorisant la tyrannie, vers l'an 430 avant J.-C.

DAMPIER, ou **DAMPIERRE** (Jean), né à Blois, après s'être rendu célèbre parmi les avocats du grand conseil, se fit cordelier, et devint directeur d'un couvent de religieuses à Orléans, où il mourut avant l'an 1550. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses *poésies latines*, écrites dans le goût de celles de Catulle. Elles ont été recueillies dans le tome 1^{er} des *Deliciae poetarum gallorum*.

DAMPIER (Guillaume), né en 1652 dans le comté de Somerset, fut le plus fameux marin de son siècle. En 1680, il traversa par terre l'isthme Darien ou de Panama, s'empara d'un vaisseau espagnol, s'embarqua et entra dans la mer du Nord, sans remarquer qu'il eût passé par le détroit de Magellan. Après avoir visité les terres australes en 1684, et parcouru les mers d'Asie, il revint en Angleterre en 1688. Il entreprit un nouveau voyage autour du monde en 1699, et revint sa patrie en 1701. Il en fit un troisième en 1704, et un quatrième en 1709, et en revint le premier octobre 1711. Il publia le *Recueil de ses voyages autour du monde, depuis 1673 jusqu'en 1691* (en angl.), 1699-1709, 3 vol. in-8, fig. ; ils ont été réimprimés en 1729, 4 vol. in-8, traduits en français, et impr. à Amsterdam, 1711-12, 5 v. in-12, fig., 15 à 20 f. Ils contiennent des observations utiles à la navigation, et des remarques nécessaires pour la géogra-

phie ; mais aussi beaucoup de rapports absurdes ; qui décèlent un observateur superficiel et dominé par l'imagination.

DAMPIERRE (Auguste - Henri - Marie Picot, marquis de), général en chef, né à Paris le 19 août 1756, d'une famille distinguée, était officier aux gardes françaises avant la révolution. Il chercha inutilement à être employé dans la guerre d'Amérique et au siège de Gibraltar, et passa ensuite à Berlin, où il étudia les évolutions militaires et la tactique de Frédéric le Grand. Ayant imaginé d'imiter les manières des Prussiens, il porta cette manie jusqu'à paraître avec une longue queue ; ce qui fit dire un jour à Louis XVI, parlant à Biron : *Voyez ce fou avec ses manières prussiennes*. Ce mot détermina Dampierre à donner sa démission, et il se retira dans ses terres jusqu'à l'époque de nos troubles politiques. Il devint alors aide de camp du maréchal Rochambeau, ensuite colonel du 5^e régiment de dragons. Ce fut à la tête de ce corps qu'il entra en campagne en avril 1792. Sa bravoure lui mérita bientôt le commandement d'une division. Il se signala particulièrement à la bataille de Jemmapes et à celle de Nerwinde. Il commandait au Quesnoy au moment de la défection de Dumouriez, et obtint, des commissaires de la Convention, le commandement en chef de cette armée. Le 1^{er} mai, il attaqua les troupes alliées à Quiévrain, et y fut battu. Il défendit ensuite le camp de Famars avec quelques succès ; mais ayant eu la cuisse emportée par un boulet de canon, il mourut le 8 mai 1793. C'était un excellent chef de corps ; mais il était peu propre au commandement d'une armée. Sa trop grande vivacité lui fit commettre des fautes.

DAMPIERRE (Antoine ESMONIN, marquis de) naquit à Beaune en 1743. Sa famille s'était distinguée dans les armes ; son aïeul avait été maréchal de camp d'artillerie. Le jeune Dampierre préféra la magistrature et devint conseiller, puis président à mortier au parlement de Bourgogne. A l'époque de la formation des cours d'appel, il fut nommé président de chambre de celle de Dijon ; il fut aussi membre du conseil général du département de la Côte-d'Or. Il est mort à Dijon en 1824. Il a publié deux écrits fort estimés : *Vérité divine pour le cœur et l'esprit*, Lausanne, 1823, 2 vol. in-8 ; *Histoire de la révolution tirée des saintes Ecritures*, Dijon, 1824, in-8. On trouve dans le *Journal de la Côte-d'Or*, du 15 septembre 1824, une *Notice* de M. C. N. Amanton, sur ce magistrat. — Un autre marquis de **DAMPIERRE**, gentilhomme de Champagne, et de la même famille que le précédent, habitait une campagne près de Varennes. Lorsque Louis XVI fut arrêté dans ce lieu, il vint au secours du roi ; mais au moment où il approchait de sa voiture, il tomba percé de plusieurs balles et fut écrasé sous les roues (21 juin 1791).

DAMP MARTIN (Anne - Henri, vicomte de), homme de lettres et militaire, naquit à Uzès en 1750. Il était capitaine au régiment royal-cavalerie lorsque la révolution éclata. Ce fut lui qui adressa à l'assemblée nationale, au nom des officiers de

son corps, des doléances sur l'état des affaires. En 1791 il reçut le grade de lieutenant colonel dans le régiment des dragons de Lorraine, et fut chargé d'aller avec le général Choisy dissiper la troupe de Jourdan *Coupe-Tête*, qui occupait alors Avignon. Après avoir rempli cette mission, il voulut déterminer ses soldats à faire, après le 20 juin, une adresse au roi contre les événements de cette journée; non-seulement il ne fut point obéi, mais ses soldats le forcèrent même à donner sa démission; alors il se joignit à l'armée des princes et fit la campagne de 1793 dans la compagnie à cheval des gentilshommes du Languedoc. Après le licenciement de ce corps, il se retira à Bruxelles qu'il fut obligé de quitter à cause de l'approche de l'armée française. Il alla chercher alors un asile en Hollande où il publia son *Essai de littérature à l'usage des dames*. En 1795 il se rendit à Hambourg pour faire l'éducation des fils de la comtesse de Lichtnaw, puis à Berlin où il reçut une pension de Frédéric-Guillaume II, qui le chargea de rédiger des *Mémoires sur la révolution française*. En 1801 il revint en France où il devint en 1807 conseiller de préfecture du département du Gard, en 1811 censeur impérial et conseiller au conseil des prises, et en 1813 membre du corps législatif pour son département. Louis XVIII le combla de faveurs; il le nomma vicomte, maréchal de camp, officier de la légion d'honneur, censeur royal, censeur de journaux, bibliothécaire du dépôt de la guerre, etc. Déjà longtemps avant la révolution il s'était occupé de littérature et fut de bonne heure membre de l'académie de Nîmes: pendant l'émigration il travailla à la *Gazette française* et au *Journal de littérature*; depuis son retour en France, il a publié plusieurs ouvrages qui annoncent de l'érudition en littérature et des connaissances dans l'art militaire; voici la liste des principaux: *Idées sur quelques sujets militaires, adressées aux jeunes officiers*, Paris, 1785, Avignon, 1788; *Histoire de la rivalité de Carthage et de Rome, à laquelle on a joint la mort de Caton*, tragéd. trad. de l'angl. d'Addison, Strasbourg, 1789, 2 vol. in-8, 6 à 8 fr.; *le Provincial à Paris*, Strasbourg, 1790, in-8; *Essai de littérature à l'usage des dames*, Amsterdam, 1791, in-8; *Esquisse d'un plan d'éducation*, Berlin, 1795, in-8; *Fragments moraux et littéraires*, Berlin, 1797, in-8; *Nouveaux essais d'éducation de Goldsmith*, traduits de l'anglais et accompagnés de remarques, 1803, in-12; *la France sous ses rois, ou Essais historiques sur les causes qui ont préparé et consommé la chute des trois premières dynasties*, 1810, 5 vol. in-8, 15 fr.; *de l'Éducation et du choix des instituteurs*, 1816, in-8; des *Mémoires sur les divers événements de la révolution et de l'émigration*, Paris, 1825, 2 vol. in-8, 14 fr., et quelques romans. Ces différents ouvrages annoncent un cœur droit, et renferment des vues saines. Il est mort en 1825.

DAN, le cinquième fils de Jacob, et le premier de Bala, servante de Rachel, fut chef de la tribu qui porte son nom, et mourut âgé de 127 ans.

DAN (Pierre), supérieur du couvent des Ma-

thurins de Fontainebleau, fut envoyé en Barbarie pour y travailler à la rédemption des captifs; il s'embarqua à Marseille en 1634, arriva à Alger après quatre jours de traversée, et revint en 1635, ramenant 42 esclaves qu'il conduisit à Paris. Il mourut en 1649. On a de lui une *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*, Paris, 1637, in-4, réimprimée sous ce titre: *Histoire des royaumes et des villes d'Alger, de Tunis, de Salé et de Tripoli, augmentée de plusieurs pièces*, Paris, 1649, in-fol., 10 à 12 fr.; cet ouvrage a été traduit en hollandais par Saint-de-Vries qui y ajouta une deuxième partie; *Trésor de la maison royale de Fontainebleau, contenant son antiquité, les singularités qui s'y voient, etc.*, Paris, 1642, in-fol., fig., 15 fr.

DANCEL (Jean-Charles-Richard), évêque de Bayeux, né à Cherbourg au mois d'août 1761, entra d'abord en qualité de maître des conférences dans la communauté des *Robertins*, passa ensuite à la Sorbonne où il fit sa licence de 1786 à 1788, et obtint peu après une chaire de philosophie au collège d'Harcourt. La constitution civile du clergé ayant été décrétée, l'abbé Dancel pensa d'abord qu'on pouvait prêter le serment et soutint cette opinion dans un écrit intitulé: *Apologie du serment civique*, 1790, in-8; mais promptement déabusé par les mandements des évêques et plus encore par les éloges d'un parti justement suspect à ses yeux en matière de foi, il abandonna son écrit et se déclara contre le serment, bien avant même que le saint Siège eût prononcé sur cette question. Obligé de s'expatrier en 1792, il passa en Angleterre où il fut attaché pendant quelques années au collège de Saint-Edmond, fondé en 1795, dans le district de Londres, pour remplacer les collèges anglais détruits en France par la révolution, et y donna des leçons de langues et de mathématiques. Rentré en France en 1802, il fut nommé d'abord chanoine, puis bientôt après grand vicaire de Coutances et chargé en 1805 de la cure de Valognes, l'une des plus importantes du diocèse. Il exerçait depuis 22 ans les fonctions du ministère dans cette paroisse, lorsque l'éclat de ses vertus, son zèle et sa capacité bien connus attirèrent sur lui l'attention du ministre des cultes, M. Frayssinous, qui le nomma au siège épiscopal de Bayeux. Sacré par ce prélat dans l'église de la Sorbonne, le 28 octobre 1827, Dancel fut installé le 8 novembre suivant, et justifia par sa conduite le choix qui avait été fait de lui pour un poste aussi important. Il soutint les séminaires, rétablit les conférences ecclésiastiques, présida aux retraites pastorales et annonça lui-même la parole de Dieu aux fidèles. Épuisé par ses fatigues, et réduit par plusieurs attaques successives, au dernier degré de dépérissement, il termina sa carrière le 20 avril 1836, dans les sentiments de la foi la plus vive et de la plus tendre piété.

DANCHET (Antoine), né à Riom en 1671, fit, n'étant encore qu'en rhétorique au collège de Louis-le-Grand, une *pièce de vers latins* sur la prise de Nice et de Mons qu'on jugea digne de voir le jour. Après avoir occupé pendant quelque temps la chaire de rhétorique de Chartres, il eut une place à la bi-

bibliothèque du roi, à l'académie des inscriptions et à l'académie française, et il justifia ces différents choix par plusieurs pièces de poésie, et surtout par des *dramas lyriques*, entre autres par *Hesione* que Laharpe met au-dessus de tous ceux de Campistron et de Fontenelle. Il mourut à Paris en 1748. Il se fit aimer autant par son caractère, qu'estimer par son esprit. Il ne se permit jamais un seul vers satirique, quoique poète, et poète outragé. Un de ses rivaux l'ayant insulté dans une satire sanglante, il fit en réponse une *épigramme* très-piquante, l'envoya à son ennemi, en lui déclarant que personne ne la verrait, et qu'il voulait seulement lui montrer combien il était facile d'employer les armes de la satire. Les *OEuvres* de Danchet ont été recueillies à Paris en 1751, 4 vol. in-12. Cette édition, faite avec soin, offre plusieurs pièces estimables. Ses *tragédies* en général n'ont pas un grand mérite, et sans ses *opéras* ce poète serait moins connu. On a encore de Danchet quelques *pièces fugitives*, des *odes*, des *cantates*, des *épîtres*, dont la versification est assez douce, mais un peu faible.

DANCOURT (Florent Carton, sieur) naquit à Fontainebleau le 1^{er} novembre 1661, le même jour que le grand dauphin. Le P. de la Rue, jésuite, sous lequel il fit ses études, voulut procurer à sa société ce jeune homme, dont la vivacité et la pénétration donnaient de belles espérances; mais la légèreté du disciple rendit inutiles tous les soins du maître. Dancourt aima mieux se livrer au barreau, qu'il abandonna bientôt pour le théâtre. Il fut non-seulement histrion habile, mais encore auteur applaudi. Ce que Regnard était à l'égard de Molière dans la haute comédie, dit un homme d'esprit, le comédien Dancourt l'était dans la farce. Dancourt s'est mis à son aise pour débiter force quolibets et polissonneries, en transportant presque toujours la scène parmi le bas peuple et au village. Il était cependant recherché de ce qu'il y avait de plus distingué à la cour et à la ville; Louis XIV l'aimait. Lorsque ce prince devait assister à la comédie, Dancourt allait lui lire ses ouvrages dans son cabinet, où madame de Montespan seule était admise. Un jour, le poète s'étant trouvé mal, à cause du grand feu qu'il y avait, le roi ouvrit lui-même une fenêtre pour lui faire prendre l'air. Dans une autre circonstance, Dancourt étant sur le point de tomber sur un escalier qu'il ne voyait pas, le même monarque le retint par le bras, en lui disant : *Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber.* Les dernières années de Dancourt furent plus sages et plus retirées que celles de sa jeunesse. Il comprit l'inutilité et le danger du genre de littérature auquel il avait consacré ses jours, et quitta le théâtre en 1718, pour se retirer dans sa terre de Courcelle-le-Roi, en Berri, où il s'occupa uniquement de son salut. (*Voyez* MOLIERE.) Il y mourut en 1726, à 65 ans. Ses ouvrages ont été réimprimés en 1760, en 12 vol. in-12. On en a fait un choix en 1783, et l'on a publié ceux qui ont paru les meilleurs sous le titre de *Chefs-d'œuvre de Dancourt*, Paris, 4 vol. in-12, dont les pièces les plus renommées sont *le Chevalier à la mode*, et *les Bourgeoises à la*

mode, qu'il fit conjointement avec Saint-Yon.

DANDINI (Jérôme), jésuite de Césène dans la Romagne, né en 1554, enseigna avec distinction la philosophie à Paris, et fut envoyé par le pape Clément VIII, en 1596, au mont Liban, en qualité de nonce, chez les maronites, pour découvrir leur véritable croyance. Richard Simon a traduit de l'italien en français la *relation* de son voyage, Paris, 1685, in-12, avec des remarques qui en augmentent le prix. Il relève très-souvent les erreurs du texte. Ce jésuite mourut à Forlì en 1634. On a encore de lui un *commentaire* sur les trois livres d'Aristote de *Anima*; *Ethica sacra*, Césène, 1651, assez peu connu, quoique le même Richard Simon l'ait loué.

DANDINI (Hercule-François), comte, et professeur en droit à Padoue, né en 1695, est auteur de plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *De forensi scribendi ratione*; *De Servitutibus prædiorum interpretationes per epistolas*, etc. Il mourut en 1747, avec la réputation d'homme savant.

DANDOLO (Henri), doge de Venise, d'une famille illustre, gouvernait depuis 9 ans cette république, avec autant de gloire que de prudence, lorsque les princes croisés lui envoyèrent des députés en 1202. Il accorda non-seulement les vaisseaux qu'ils demandaient pour passer en Syrie, mais il ajouta encore 50 galères bien armées, pour combattre par mer, en même temps que les Français agiraient sur terre. Ce doge, aussi grand capitaine qu'habile politique, fit plus encore : malgré son extrême vieillesse, il se mit à la tête de la flotte vénitienne, signala son courage à la prise de Constantinople en 1203, refusa le trône impérial de cette ville, et, de concert avec les Français, fit nommer à sa place le comte Baudouin. Il mourut en 1205 à Constantinople, où il tenait le premier rang après l'empereur.

DANDOLO (le comte Vincent), célèbre chimiste, membre de l'institut d'Italie, né à Venise le 26 octobre 1758, n'appartenait pas, comme quelques biographes l'ont avancé, à l'ancienne et noble famille des Dandolo qui a rempli les premiers emplois de la république; d'une condition médiocre, il sut s'élever par son mérite et ses talents. Après avoir terminé ses études à Padoue, avec un succès brillant, il revint à Venise où il établit une pharmacie qui devint célèbre dans toute l'Italie. Partisan de la chimie pneumatique qui venait de naître en France, Dandolo la fit connaître aux Italiens par ses traductions des ouvrages de Lavoisier, de Guiton-Morveau, de Fourcroy et de Berthollet, et était en correspondance avec une foule de savants. En 1797, les événements qui arrivèrent en Italie, l'arrachèrent à ses travaux. Nommé président de l'administration provisoire, il fut député auprès de Bonaparte, qui, se trouvant alors sur les bords de l'Adige, avait favorisé ce mouvement, et ne tarda pas à entrer sur le territoire vénitien. On sait qu'il promettait à ceux qui l'appelaient, de maintenir leur nouvelle république, et que bientôt il se joua de cette promesse en cédant Venise à l'Autriche. Dès ce moment Dandolo obligé de s'expatrier vint à Milan, où il fut nommé membre du grand conseil. En 1799, après l'invasion de l'Italie par les Austro-Russes, il se rendit en

France, et y publia un ouvrage de politique qui fut bientôt oublié, intitulé : *Les hommes nouveaux*. Après la bataille de Marengo en 1800, il retourna à Milan, devint membre du collège électoral des *Dotti*, et fut envoyé par Bonaparte en Dalmatie, comme provéditeur général. Quelques contestations qu'il eut avec les généraux français le firent rappeler; mais l'empereur pour le dédommager le nomma membre du sénat, puis comte. A la chute de Bonaparte, Dandolo se fixa dans les propriétés qu'il possédait sur le territoire de Varèse, et y mourut d'une attaque d'apoplexie, le 13 décembre 1819. On lui doit un grand nombre d'ouvrages sur la chimie, l'agriculture, les bestiaux et sur divers autres sujets, savoir : *Traduction du traité élémentaire de chimie de Lavoisier, du traité des affinités de Guiton-Morveau, de la statique chimique de Berthollet, avec la nouvelle nomenclature chimique; Dei fondamenti della-fisico-chimia applicati alla formazione de corpi' ed a' fenomeni della natura; la Physique de Poli*, enrichie de beaucoup d'annotations; *De pozzi del lido e delle cisterne di Venezia; del governo delle pecore spagnuole e italiane*, Milan, 1804, in-8; les traités *Sopra alcune malattie delle pecore; la coltivazione de pomi di terra de letami, et sur la nécessité de créer de nouveaux genres d'industrie; Enologia*, ou *l'Art de fabriquer, conserver et faire voyager les vins*, Milan, 1812, 4 vol. in-8. Cet ouvrage contient, outre les remarques de l'auteur, tout ce que les autres écrivains et surtout les écrivains français offrent de meilleur dans ce genre. *Il grido della ragione; Storia de' bachi da seta, governati co' nuovi metodi nel 1818, con una quarta parte relativa alla malattia del segno o calcinaccio.* (*Histoire des vers à soie élevés suivant les nouvelles méthodes, avec une quatrième partie relative à la maladie du segno ou calcinaccio, dans laquelle l'insecte se pétrifie*), Milan, 1819.

DANDRÉ ou plutôt D'ANDRÉ (le baron Joseph-Antoine-Balthazar), né en 1759, était conseiller au parlement d'Aix, lorsqu'il fut député de la sénéchaussée de cette ville aux états généraux. Il se prononça d'abord en faveur des principes de la révolution, mais il n'en approuva jamais les excès; le 19 décembre 1789, il attaqua ouvertement Mirabeau comme instigateur des troubles de Marseille, dans lesquels avait péri l'avocat Pascalis. Il fut élu trois fois président de l'assemblée nationale, refusa en 1791 les fonctions de substitut de l'accusateur public près le tribunal criminel de Paris, et, après la session, fut désigné par les royalistes et les constitutionnels pour les fonctions de maire de Paris, concurremment avec Pétion, qui était porté par les républicains. Ceux-ci, à force d'intrigues et de violences, obtinrent la majorité. En 1792, Dandré, accusé d'intelligence avec quelques émigrés, se retira en Angleterre, où il se lia étroitement avec M. de Talleyrand-Périgord. Il se rendit en Allemagne en 1796, et Louis XVIII jeta les yeux sur lui pour la direction d'une correspondance avec l'intérieur de la France. Dandré eut le courage de venir à Paris en 1797 avec les instructions et les pouvoirs de ce prince,

et se fit nommer député au conseil des Cinq-cents. Obligé de prendre la fuite après le 18 fructidor, il retourna en Allemagne, où il continua d'agir dans les intérêts de la maison de Bourbon, tant auprès des agents de l'intérieur qu'auprès du ministre anglais Wickam et de la cour de Vienne. En 1800 il fut désigné dans plusieurs correspondances d'agents royalistes, publiées par le gouvernement consulaire, notamment dans celle que le roi de Prusse fit saisir à Bayreuth, en avril 1801. Le baron Dandré essaya de faire insurger le midi; mais il ne put y opérer que des soulèvements partiels. Depuis cette époque, il vécut en Allemagne, où il s'occupa exclusivement de commerce et d'agriculture. En 1814 Dandré se trouvait en Hongrie. Il se hâta de se rendre à Paris, fut nommé d'abord directeur de la police, et conserva ces fonctions jusqu'au retour de Bonaparte en 1815. Il suivit alors le roi dans la Belgique, malgré les offres brillantes qui lui furent faites pour qu'il restât à Paris. Rentré en France avec Louis XVIII, il reprit quelques jours après les fonctions d'intendant des forêts et des domaines de la couronne, qu'il a exercées jusqu'à sa mort arrivée le 16 juillet 1825.

DANDRIEU (Jean-François), célèbre musicien, mort à Paris, en 1740, à 56 ans, touchait parfaitement l'orgue et le clavecin. Il n'excellait pas moins dans la composition. On le compare, pour le goût et les talents, au célèbre Couperin. On a de lui 3 livres de *pièces de clavecin*, et un de *pièces d'orgue*, avec une *suite de noëls* recherchés par les gens du goût; sa musique offre autant de variété que d'harmonie.

DANEAU (Lambert), *Danæus*, ministre calviniste, né à Beaugency, en 1530, disciple du fameux Anne du Bourg, enseigna la théologie à Leyde. Il mourut à Castres en 1596. On a de lui des *Commentaires sur saint Mathieu et sur saint Marc*; une *Géographie poétique*; *Aphorismi politici et militares*, Leyde, 1638, in-12, et d'autres ouvrages qu'il serait inutile de citer.

DANEI (Paul-François), plus connu sous le nom du *P. Paul de la Croix*, fondateur de l'ordre des *passionistes*, naquit le 3 janvier 1694 à Ovado, diocèse d'Acqui, d'une famille noble du Piémont. Favorisé d'abord par les souverains pontifes Benoît XIV, Clément XIII et Clément XIV, le nouvel institut fut approuvé enfin de la manière la plus solennelle par le pape Pie VI, au mois de septembre 1775. Le premier établissement du P. Paul de la Croix fut celui de Montargentario en Toscane, et il eut le temps, avant sa mort arrivée le 18 octobre 1735, de former un noviciat et douze maisons en divers lieux. Il a été déclaré *vénérable* par Pie VII en 1821, et le procès de sa béatification s'instruit actuellement. On a une *vie* de ce serviteur de Dieu par le P. de saint Paul, Rome, 1786, in-4. Le supplément aux *vies des PP.* de Butler, publié à Paris 1824, renferme également sur lui une notice fort intéressante.

DANES (Pierre), parisien, né en 1497, disciple de Budé et de Jean Lascaris, fut précepteur et confesseur de François II, après avoir occupé 5 ans une place de professeur en langue grecque au collège

royal. Envoyé au concile de Trente, il y prononça un fort beau discours en 1546. Ce fut dans le cours du concile qu'il fut fait évêque de Lavaur en 1557. Cet illustre prélat s'étant démis de son évêché en 1576, mourut à Paris en 1577, à 80 ans. Ses *opuscules* ont été recueillis et imprimés en 1731, in-4, par les soins de Pierre-Hilaire Danes, de la même famille que l'évêque de Lavaur. L'éditeur a orné ce recueil de la *Vie* de son parent. L'abbé Lenglet du Fresnoi attribue à Pierre Danes deux *apologies pour Henri II*, impr. en latin en 1542, in-4.

DANES (Jacques), l'un des plus pieux prélats du 17^e siècle, fut d'abord président à la chambre des comptes de Paris, et intendant de Languedoc. Après la mort de Madeleine de Thou son épouse, et du fils qu'il en avait eu, Danes embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait maître de l'oratoire du roi, conseiller d'état ordinaire, et enfin évêque de Toulon l'an 1640. Sa science et sa vertu brillèrent alors avec éclat. Ferme et jaloux des intérêts de l'Eglise, il donna des preuves de son zèle à la célèbre assemblée de Mantes en 1641, sans cependant compromettre l'autorité épiscopale avec le respect dû aux volontés du prince. Se sentant infirme, il se démit l'an 1650 de son évêché et de ses autres places, pour ne plus s'occuper que de bonnes œuvres. Il fit plusieurs fondations pieuses, répandit dans le sein des pauvres les grands biens qu'il avait hérités de ses pères, et acheva le reste de ses jours dans les exercices de l'austérité, de la prière et de la retraite. Il mourut en 1662, à Paris sa patrie, en odeur de sainteté, dans sa 62^e année, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Geneviève-des-Ardents, d'où il a été transféré en 1747 dans celle de la Madeleine.

DANES (Pierre-Louis), né à Cassel en Flandre l'an 1684, enseigna la philosophie avec distinction à Louvain, fut curé de Saint-Jacques à Anvers l'an 1714, puis passa à Ypres en 1717, où il fut chanoine gradué, président du séminaire épiscopal et pénitencier, emplois qu'il remplit avec tout le zèle qu'inspire la religion de Jésus-Christ. En 1732 il retourna à Louvain pour succéder à Daelman dans la chaire de théologie. Il mourut en 1736. Nous avons de lui : *Institutiones doctrinæ christianæ*, Louvain, 1713 et 1768. C'est un abrégé de théologie estimé; *Orationes et homiliæ*, Louvain, 1735; plusieurs *traités* de théologie, entre autres, *de fide, spe et charitate*, Louvain, 1735, in-12, plein d'érudition, et l'un des meilleurs que l'on ait sur cette matière; *Generalis temporum notio*, Ypres, 1726, in-12. Cet ouvrage a été augmenté par Martin Page, Louvain, 1741. Paquot en a donné une nouvelle édition avec des notes et des suppléments jusqu'à l'an 1772, qui rendent cet ouvrage très-intéressant, Louvain, 1773.

DANET (Pierre), longtemps curé à Paris sa patrie, ensuite abbé de Saint-Nicolas de Verdun, mourut en 1709. Il est célèbre par son *Magnum dictionarium latinum et gallicum*, Lugd., 1737, in-4, 5 à 6 fr.; le *Dictionnaire franq. lat.* a le même prix. Le latin est beaucoup plus exact et plus utile que le français, trop chargé de circonlocutions et de mauvaises phrases de Plaute; mais ni l'un ni

l'autre ne devraient guère être consultés, depuis que nous avons de meilleurs ouvrages dans le même genre. On a encore de lui : *Radices seu dictionarium linguæ latinæ*, Paris, 1677, in-8, 8 à 9 fr., rare et recherché; *Dictionarium antiquitatum romanarum et græcarum*, à l'usage du dauphin, 1698, seu 1701, in-4. Danet fut du nombre des *interprètes dauphins*, choisis par le duc de Montausier. Il eut en partage *Phèdre*, qu'il donna avec une *interprétation* et des *notes* latines. Ce commentaire a moins de réputation que ses *Dictionnaires*.

DANGEAU (Philippe de COURCILLON, marquis de) naquit en 1638. Les agréments de son esprit et de sa figure l'avancèrent à la cour de Louis XIV, et son goût déclaré pour les lettres lui valut une place dans l'académie française et dans celle des sciences. Il mourut à Paris en 1720, conseiller d'état d'épée, chevalier des ordres du roi, grand maître des ordres royaux et militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel, et de Saint-Lazare de Jérusalem. A la cour, dit Fontenelle, où l'on ne croit guère à la probité et à la vertu, il eut toujours une réputation nette et entière. Ses discours, ses manières, tout se sentait en lui d'une politesse qui était encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme officieux et bienfaisant : on a de lui des *mémoires* en manuscrit, dans lesquels on trouve plusieurs anecdotes curieuses. Il y en a beaucoup de hasardées : mais il ne faut pas en général les croire aussi mal fondées qu'il a plu à Voltaire, qui cependant en a copié plusieurs, de le dire, décriant à son ordinaire les sources où il puisait. On a encore du marquis de Dangeau un petit ouvrage, aussi en manuscrit, dans lequel il peint d'une manière intéressante *Louis XIV*, tel qu'il était au milieu de sa cour. Le duc de Saint-Simon, dans ses *mémoires*, ne rend pas assez de justice à Dangeau; c'est peut-être une petite jalousie de métier; peut-être aussi un peu d'humeur contre Louis XIV, que Dangeau peint ordinairement en beau, et que Saint-Simon travaille à rabaisser.

DANGEAU (Louis COURCILLON de), membre de l'académie française, abbé de Fontaine-Daniel et de Clermont, et frère du précédent, naquit à Paris en 1643, et y mourut en 1723. Peu de gens de condition ont aimé les belles-lettres autant que lui, et se sont donné autant de mouvement pour en rendre l'étude facile et agréable. Il imagina plusieurs *nouvelles méthodes* pour apprendre l'histoire, le blason, la géographie, les généalogies, les intérêts des princes, et la grammaire française. On lui doit quelques traités sur ces différentes parties : *Nouvelle méthode de géographie historique*, 1706, 2 vol. in-fol., 12 à 15 fr.; *Les Principes du blason*, en 14 pl., 1715, in-4, 15 fr.; *Jeu historique des rois de France*, qui se joue comme le jeu de l'oie, avec un petit livre qui en explique la manière; *Réflexions sur la grammaire française*, 1717, in-8, et plusieurs autres brochures sur différentes parties de la grammaire, recueillies sous ce titre : *Idees nouvelles sur différentes matières de grammaire*, Paris, 1722, in-8; *de l'élection de l'empereur*, 1738, in-8. Mais son principal ouvrage est le pre-

mier et une partie du deuxième des *Dialogues sur l'immortalité de l'âme*, attribués ordinairement à l'abbé de Choisi. Ce livre est assez commun, mais ses autres productions sont plus rares, parce qu'il n'en faisait tirer qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il distribuait à ses amis. L'abbé de Dangeau possédait presque toutes les langues, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, et les langues qui en dépendent; il était né calviniste: ce fut Bossuet qui le convertit.

DANGEVILLE (Marie-Anne BOTOR), célèbre actrice du Théâtre-Français, née à Paris en 1714, débuta en 1730 dans l'emploi des *soubrettes* pour doubler M^{lle} Quinault. Elle excita toujours le plus vif enthousiasme, et l'on peut dire que nulle autre n'a eu plus qu'elle ce qu'on pourrait appeler le génie de l'art; aussi les auteurs s'empresaient-ils de lui confier des rôles dans lesquels elle faisait ressortir les moindres beautés. Elle quitta le théâtre en 1763, et mourut en 1796: Molé prononça le 6 septembre 1794 l'éloge de cette actrice au *Lycée des arts*: M^{lle} Dangeville alors octogénaire assistait à la séance. On sut après sa mort qu'elle avait retiré chez elle et traité comme son amie une petite-fille de Baron tombée dans l'indigence.

DANHAVER (Jean-Conrad), théologien luthérien, né dans le Brigaw en 1603, obtint une chaire d'éloquence à Strasbourg en 1629. Il eut plusieurs autres emplois dans la même ville, où il mourut en 1666, prédicateur de l'église cathédrale, et doyen du chapitre. Danhaver était dévoré par le zèle le plus amer. Il passa presque toute sa vie à écrire avec une espèce de fureur contre tous ceux qui n'étaient pas de la confession d'Augsbourg. Il s'opposa fortement à la réunion des luthériens et des calvinistes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; ceux qui ont fait le plus de bruit sont: *De Spiritus Sancti processione*, in-4; *de Christi persona, officio et beneficiis*, in-8; *de voto Jephthæ*, in-8; *Præadamitæ*, in-8; *Collegium psychologikum circa Aristotelem de Animâ*, Strasbourg, 1630, in-8; *Idea boni interpretis et malitiosi calumniatoris*, 1670, in-8; *Idea boni disputatoris et malitiosi sophistæ*, in-8.

DANIEL, le 4^e des grands prophètes, jeune prince du sang royal de Juda, fut conduit en captivité à Babylone, après la prise de Jérusalem l'an 606 avant J.-C. Nabuchodonosor l'ayant choisi pour être du nombre des jeunes gens qu'il destinait à son service, le fit élever à sa cour, et changea son nom en celui de Balthasar. Ses progrès dans les sciences et dans la langue des Chaldéens furent rapides. Son esprit, joint à la sagesse de ses mœurs, lui acquit beaucoup de crédit auprès de Nabuchodonosor. Ce prince lui confia le gouvernement de toutes les provinces de Babylone, et le déclara chef de tous les mages: ce fut en reconnaissance de l'explication du songe de la statue mystique, qui signifiait la durée des quatre grandes monarchies des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre le Grand, et de ses successeurs. Quelque temps après Nabuchodonosor, vainqueur d'un grand nombre de nations, voulut s'attribuer les honneurs divins. Il se fit faire une statue d'or, et commanda à tous ses sujets de l'adorer. Daniel refusa

à la créature des hommages qu'il ne devait qu'au Créateur. Ses compagnons, ayant refusé comme lui, furent jetés dans une fournaise ardente, d'où ils furent retirés sans avoir rien souffert. Daniel ne signala pas moins son talent pour la connaissance de l'avenir, sous le règne de Balthasar. Il expliqua à ce prince des paroles tracées sur la muraille de la salle de son festin par une main inconnue: paroles qui renfermaient l'arrêt de condamnation du roi sacrilège. Après la mort de Balthasar, Darius le Mède le fit son principal ministre. Sa faveur et son mérite excitèrent la jalousie des grands de la cour. On lui tendit des pièges, il refusa les honneurs divins à Darius, et fut condamné à la fosse aux lions. Dieu le préserva miraculeusement, et ses accusateurs furent punis comme ils le méritaient. Il fut jeté une seconde fois dans cette fosse, pour avoir découvert la supercherie des prêtres de l'idole de Bel, et confondu les adorateurs du dragon qu'on adorait à Babylone, et en fut délivré par un second miracle. Le saint prophète mourut à l'âge d'environ 88 ans, vers la fin du règne de Cyrus, après avoir obtenu de lui l'édit pour le retour des Juifs, et pour le rétablissement du temple et de la ville de Jérusalem. Des 14 chapitres dont sa prophétie est composée, les douze premiers sont écrits partie en hébreu et partie en chaldéen; les deux derniers, qui renferment l'histoire de Susanne, de Bel et du dragon, ne se trouvent plus qu'en grec. Daniel parle hébreu, lorsqu'il récite simplement, mais il rapporte en chaldéen les entretiens qu'il a eus en cette langue avec les mages, avec les rois Nabuchodonosor, Balthasar et Darius le Mède. Il cite, dans la même langue, l'édit que Nabuchodonosor fit publier, après que Daniel lui eut expliqué le songe que ce prince avait eu, et dans lequel il avait vu une grande statue de différents métaux: ce qui montre l'exactitude extrême de ce prophète à rendre jusqu'aux propres paroles des personnages qu'il introduit. Dans le chap. 3, le f. 24 et les suivants, jusqu'au 91^e, qui contiennent le cantique des trois enfants dans la fournaise, ne subsistent plus qu'en grec, non plus que les chapitres 13 et 14, qui renferment l'histoire de Susanne, de Bel et du dragon. Tout ce qui est écrit en hébreu ou en chaldéen dans ce prophète, a été généralement reconnu pour canonique, soit par les juifs, soit par les chrétiens; mais ce qui ne subsiste plus qu'en grec, a souffert de grandes contradictions, et n'a été unanimement reçu comme canonique, même par les orthodoxes, que depuis la décision du concile de Trente. Les protestants ont persisté à le rejeter. Du temps de saint Jérôme, les juifs eux-mêmes étaient partagés à cet égard; ce Père nous l'apprend dans sa préface sur Darius, et dans ses remarques sur le chapitre 13. Les uns recevaient toute l'histoire de Susanne, d'autres la rejetaient, plusieurs n'en admettaient qu'une partie. Josèphe l'historien n'a rien dit de l'histoire de Susanne, ni de celle de Bel; Joseph Ben-Gorion rapporte ce qui regarde Bel et le dragon, et ne dit rien de l'histoire de Susanne. Plus d'un siècle avant saint Jérôme, vers l'an 240, Jules l'Africain avait écrit à Origène, et lui avait exposé toutes les objections que l'on faisait contre cette

partie du livre de Daniel ; Origène en soutint l'authenticité, et répondit à toutes les objections : ce sont encore les mêmes que les protestants renouvellent aujourd'hui. Les juifs ne mettent pas Daniel au nombre des prophètes, quoiqu'ils reconnaissent son livre pour canonique ; mais Jésus-Christ lui ayant donné cette qualité, si bien réalisée d'ailleurs par ses écrits, on ne peut la lui ôter sans témérité. Son ouvrage contient une multitude de prophéties, évidemment accomplies. Elles sont si claires, que les ennemis de la foi n'ont eu d'autre ressource, pour les décréditer, que de dire qu'il n'avait fait qu'écrire ce qui était arrivé avant lui. La plus célèbre de toutes est celle des *septante semaines*, à la fin desquelles le Messie devait mourir. Ses prédictions sur Jésus-Christ sont peut-être une des raisons qui l'ont fait exclure, par les juifs, du rang des prophètes, et qui l'ont fait mettre par Porphyre et Spinosa au nombre des historiens qui ont écrit ce qu'ils voyaient, en le faisant naître après la persécution d'Antiochus. Mais il est prouvé que Daniel a véritablement vécu à Babylone, sous les rois Assyriens, Mèdes et Perses, et qu'il a écrit son livre près de quatre cents ans avant le règne d'Antiochus. Ezéchiel, son contemporain, parle de lui comme d'un prophète, c. 14, v. 14 et 20 ; c. 28, v. 3. L'auteur du premier livre des Machabées, c. 1, v. 57, et c. 2, v. 59, le nomme encore, et cite deux traits de ses prophéties. L'historien Josèphe fait de même, *Antiq.*, l. 10, c. 12, et l. 11, c. 8. Il est certain d'ailleurs que le canon des Livres saints était formé plus de trois siècles avant le règne d'Antiochus, et que depuis cette époque, les juifs n'y ont ajouté aucun livre (*Joseph., contra Ap.*, l. 1) ; cette tradition est constante chez eux. On croit communément que c'est ce Daniel qui confondit les vieillards calomnieurs de Susanne.

DANIEL (saint), né dans la ville de Marathe, près de Samosate, embrassa le genre de vie de saint Siméon Stylite, et le continua jusqu'à l'âge de 80 ans. Il fut ordonné prêtre par Genade, évêque de Constantinople, qui lut au bas de la colonne les prières préparatoires, et monta au haut pour achever la cérémonie de l'ordination. Daniel y dit la messe, et y administra depuis la communion à plusieurs personnes. Ce saint avait prédit l'incendie arrivé à Constantinople en 465, et qui réduisit en cendres huit des quartiers de cette ville. Pour le prévenir, il avait conseillé au patriarche et à l'empereur Léon d'ordonner des prières publiques ; mais on n'eut égard ni à sa prédiction, ni à ses conseils. Gubas, roi de Lazès dans la Colchide, étant venu renouveler l'alliance qu'il avait faite avec les Romains, l'empereur le mena voir Daniel, comme la merveille de son empire. Le roi barbare fondant en larmes se prosterna au pied de la colonne, et le saint fut l'arbitre du traité conclu entre les deux princes. Basilisque s'étant emparé du trône impérial, prit les eutychiens sous sa protection, et rétablit Timothée, surnommé Elure, Pierre le Foulon et les principaux chefs de cette secte. Le pape condamna hautement la conduite de Basilisque et instruisit saint Daniel Stylite de ce qui se passait. Basilisque de son

côté porta des plaintes au saint contre le patriarche qu'il venait de déposer. Daniel répondit à son envoyé, que Dieu dépouillerait de la puissance souveraine le persécuteur de son Eglise. Le patriarche, tant en son nom qu'en celui de plusieurs évêques, envoya deux fois conjurer Daniel de venir au secours de l'Eglise. Le saint consentit, après beaucoup de résistance, à descendre de sa colonne, et vint à Constantinople. Le patriarche et les évêques l'y reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Basilisque, effrayé de la disposition des esprits, se retira à Hebdomon, près de la ville. Le saint l'y suivit ; mais comme les plaies qu'il avait aux jambes et aux pieds, l'empêchaient de marcher, on fut obligé de l'y porter. Les gardes lui refusèrent l'entrée du palais. Alors Daniel, secouant la poussière de ses pieds, retourna dans la ville. Basilisque, saisi de frayeur, alla l'y trouver, se jeta à ses pieds, et promit d'annuler ses édits. Le saint lui annonça que les coups de la colère divine allaient tomber sur lui. « Cette » humilité apparente, dit-il, n'est qu'un artifice » pour cacher des projets de cruauté. Vous verrez » bientôt éclater la puissance du Dieu qui renverse » les grandeurs humaines. » La prédiction ne tarda pas à s'effectuer. Basilisque fut pris avec sa femme et son fils par Zénon, qui les relégua dans un château de la Cappadoce, où il les fit périr. Daniel avant de mourir recommanda à ses disciples de pratiquer l'humilité, l'obéissance, l'hospitalité, la mortification ; d'aimer la pauvreté ; de vivre dans la paix et l'union ; de faire chaque jour de nouveaux progrès dans la charité ; d'éviter les pièges de l'hérésie, d'obéir à l'Eglise, la mère commune des fidèles. Le patriarche Euphémios qui l'assista dans ses derniers moments, le vit mourir sur sa colonne, vers l'an 490. « La singularité est condamnable, dit un auteur, » parce qu'elle vient d'un fonds d'orgueil. Il y a » cependant des voies extraordinaires, que quelques » âmes privilégiées peuvent choisir ; et on reconnaît » à leur ferveur et à leur simplicité, de quel esprit » elles sont animées. La vraie vertu toutefois est singulière, en ce sens qu'elle n'imité point la multitude qui marche dans la voie large, et dont la » conduite est en opposition avec les maximes de » l'Evangile. On peut d'après cela former son jugement sur le genre de vie qu'embrassèrent saint » Siméon (*voy. ce mot*) et saint Daniel, stylites. Il » est évident qu'ils agirent par une inspiration patriculière, et que, sous ce rapport, ils doivent être » l'objet de notre admiration. Mais cette humilité, » ce zèle, cette piété qui les sanctifièrent, peuvent » être proposés à l'imitation de tous les chrétiens.

DANIEL (Pierre), avocat d'Orléans, bailli de la justice temporelle de l'abbaye de St.-Benoît sur Loire, né en 1530, mourut à Paris en 1603. C'était un bon littérateur ; il rassembla une riche bibliothèque de manuscrits. On a de lui une édition d'une comédie intitulée *Aulularia*, qui appartient au 5^e siècle, et qui n'est point de Plaute, quoique Philippe Paré l'ait insérée dans l'édition des œuvres de ce poète qu'il a publiée en 1619. Les *Commentaires de Servius sur Virgile, etc.* Paul Petau et Jacques Bongars achetèrent sa bibliothèque, dont une partie

fut transportée dans la suite dans la bibliothèque de Berne, et l'autre au Vatican.

DANIEL (Samuel), poète et historien, fils d'un musicien, naquit à Taunton dans le Somersetshire en 1562, s'adonna toute sa vie à l'étude de l'histoire et de la poésie, et mourut en 1619. Après avoir fait des études brillantes à Oxford, il fut précepteur d'Anne de Clifford, poète lauréat à la place de Spencer sous Elisabeth, et gentilhomme de la chambre d'Anne, femme de Jacques I^{er}. Ses ouvrages sont : *Histoire d'Angleterre, depuis l'origine de la nation, jusqu'à Edouard III*, en anglais, Londres, 1618, in-fol. Elle a été augmentée par Trussel, Londres, 1685. Cette édition, qui est la cinquième, est la plus estimée ; *Histoire des guerres civiles des maisons d'York et de Lancastre*, 1604, in-8 ; des *épîtres* dans le goût de celles d'Ovide, et des *pièces de théâtre*, recueillies en 1718, 2 vol. in-12. Ses *œuvres poétiques* ont été recueillies, Londres, 1718, 3 vol. in-12. On cite parmi les meilleures la *Complainte de Rosemonde*.

DANIEL (Gabriel), né en 1649 à Rouen, prit l'habit de jésuite en 1667. Après avoir professé plusieurs années dans sa patrie, il fut envoyé à la maison professe de Paris, pour y être bibliothécaire. Il y finit en 1728 une vie très laborieuse, et remplie par la composition de différents ouvrages, presque tous bien écrits. Les principaux sont : *Le voyage du monde de Descartes*, Paris, 1690, in-12 ; c'est une réfutation du système de ce célèbre philosophe, enveloppée sous une fiction ingénieuse. Elle a été traduite en latin, en italien et en anglais ; *Histoire de la milice française*, Paris, 1721, 2 vol. in-4, fig., 12 à 15 fr., gr. pap., 18 à 24 fr. C'est le tableau des changements qui s'y sont faits, depuis l'établissement de la monarchie dans les Gaules, jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Il est intéressant et plein de recherches. Alletz a donné un abrégé de cet ouvrage, Paris, 1780, 2 vol. in-12, 5 à 6 fr. ; une *Histoire de France*, dont il y a plusieurs éditions. La meilleure est celle de Paris, 1755, 17 vol. in-4, 48 à 60 fr., gr. pap., 60 à 84 fr. ; la même, 24 fr. in-12, fig., 36 à 42 fr. Le P. Griffet, chargé de cette édition, l'a enrichie d'un grand nombre de dissertations, de l'Histoire du règne de Louis XIII, et du Journal historique de Louis XIV. On a fait la comparaison des deux histoires de Mézerai et de Daniel ; et de ce parallèle, il résulte que l'histoire du jésuite, quoique défigurée par bien des fautes, est encore la meilleure qu'on ait, du moins jusqu'au règne de Louis XI. Il a rectifié les fautes de Mézerai sur la première et la seconde race, et s'est éloigné de la plupart des défauts de cet historien. Personne ne dispose mieux que lui les faits, ni le fond avec plus d'art pour en former un tout qui n'a ni gêne ni contrainte ; s'il n'est pas toujours entraînant, il a de l'instruction, une marche grave et soutenue, un style pur et net. Quand on sera fatigué du verbiage des historiens modernes, des maximes, des sentences, et de ce qu'on appelle *raisonner l'histoire*, c'est-à-dire l'assortir aux systèmes et aux erreurs de mode, on conviendra du tort des petits auteurs qui affectent de mépriser l'ou-

vrage de ce jésuite. Le président Hénault en parle avec éloge ; Voltaire même, dans son *Siècle de Louis XIV*, lui rend justice, le nomme *un historien exact, sage et vrai*, et convient que nous n'avons pas d'histoire de France préférable à la sienne. Le duc de Saint-Simon a sans doute voulu faire le plaisant, en avançant que cette histoire n'avait été écrite que pour prouver que les bâtards ne devaient pas être exclus du trône. Tout ce qu'il en dit dans ses mémoires, sent l'homme passionné. Le comte de Boulainvilliers, le même qui disait « qu'il était » presque impossible qu'un jésuite écrivit bien l'histoire de France, » trouvait dans celle de Daniel près de dix mille erreurs ; mais il est à croire que la grande erreur de cette histoire, au jugement de Boulainvilliers, est d'être trop chrétienne. Daniel avait fait précéder la publication de son *Histoire* par un écrit de 370 pages in-12, intitulé : *Observations critiques sur l'Histoire de France, écrite par Mézerai* ; ouvrage où il montre combien l'histoire de Mézerai est défectueuse, et de combien de préventions cet auteur avait infecté ses récits ; *Abrégé de l'Histoire de France*, Paris, 1751, en 12 vol. in-12, 18 à 24 fr., avec la *continuation* par le P. d'Orival, et traduit en anglais en 5 vol. in-8 ; *Entretiens de Cléanthe et d'Eudoxe*, sur les *Lettres au Provincial*, de Pascal, 1694, in-12 ; traduits en latin, en italien, en espagnol, en anglais, et critiqués par dom Matthieu Petit-Didier, mort évêque de Macra. Cette réponse de Daniel, quoique pleine de bonnes raisons, prouva combien il était difficile d'atteindre à l'éloquence et à la plaisanterie de Pascal, ou plutôt combien une satire, par son accord avec la malignité humaine, paraît supérieure aux meilleures apologies. Plusieurs écrits sur les disputes du temps dont la plupart se trouvent dans le recueil de ses *ouvrages philosophiques, théologiques, apologetiques et critiques*, 1724, 3 vol. in-4, 9 à 10 fr.

DANIEL (Chrétien-Frédéric), médecin allemand, naquit à Halle en 1753, et mourut dans la même ville en 1798 : il était fils d'un médecin de la Thuringe qui avait aussi exercé avec distinction sa profession à Halle. Reçu docteur par l'université de sa ville natale, il publia depuis 1777 jusqu'en 1797, en allemand et en latin, un grand nombre d'ouvrages de médecine dont quelques-uns sont estimés à cause des idées neuves qu'ils renferment ; il est surtout très-exact dans ses descriptions : il y a dans ses compositions peu de plan, beaucoup d'hypothèses, des lacunes, des erreurs, surtout dans le dernier de ses livres où il est bien au-dessous de son modèle. Ses principaux ouvrages sont : *Essai d'une théorie des principaux phénomènes physiques qu'on a voulu expliquer au moyen de l'air fixe ou de l'acidum pingue*, en allemand, Halle, 1777, in-8 ; *Esquisse d'une bibliothèque de médecine politique ou légale, et de médecine légale, depuis son origine jusqu'à l'année 1784*, aussi en allemand, Halle, 1784, in-8 ; c'est son meilleur ouvrage ; *Nosologie méthodique de Sauvage*, en latin, Leipzig, 1790-97, 5 vol. in-8, et plusieurs autres qui sont entièrement oubliés.

DANIELE (François), savant historien et anti-quinap napolitain, né à St.-Clément, près de Caserte, en 1740, se livra à l'étude du droit et de l'antiquité : il était encore très-jeune que sa réputation littéraire était très-étendue. Alors le marquis Dominique Caracciolo l'engagea à venir à Naples, où il fut d'abord nommé officier de la secrétairerie. Il avait déjà composé son *Codice Fredericiano*, qui contenait toute la législation de Frédéric II, et qui lui valut en 1778 la place d'historiographe du roi. En 1787 il devint secrétaire perpétuel de la fameuse académie *Ercolanese*, instituée en 1755 par Charles III, et destinée à publier les découvertes faites à Herculaneum et à Pompéïa. Les académies Cosentine, de la Crusca, des sciences et belles-lettres de Naples, et les sociétés royales de Londres et de Pétersbourg l'inscrivirent au nombre de leurs associés, et en 1782 l'ordre de Malte le nomma son historiographe. A l'époque où fut établie la république Parthénopeenne, il parut adhérer au nouveau système : ayant voulu, au retour du roi de Naples dans ses états, en 1799, prendre la défense de quelques amis qui avaient pris une part très-active à la révolution, il se rendit suspect, et fut privé de ses dignités et de ses emplois. Il se résigna à son malheureux état avec un courage tout à fait stoïque. Lorsque Joseph vint régner à Naples en 1806, il le nomma directeur de l'imprimerie royale, et secrétaire perpétuel de la nouvelle académie d'histoire et d'antiquités ; mais Daniele était déjà sous le poids des infirmités de la vieillesse : il mourut en 1812 à St.-Clément, où il était allé pour respirer l'air natal. Ses principaux ouvrages sont : *Le forche caudine illustrata*, Caserta, 1770, gr. in-fol., fig., 38 fr. ; Naples, 1811, in-fol., 36 fr. ; *Osservazioni sulla topotesia delle forche caudine*, imprimées dans le *Journal de Pise* en 1779, en réponse à Letieri, qui avait critiqué les *forche caudine illustrata* ; *Regali sepolcri del duomo di Palermo riconosciuti ed illustrati*, Naples, 1784, in-fol., fig., 40 à 45 fr. ; *Alcuni monumenti del museo Carrafa*, Napoli, 1778, in-4, fig., tiré à 12 exempl. ; *Monete antiche di Capua*, Naples, 1803, in-4, fig., 10 à 12 fr. Cet ouvrage contient la description de dix-huit mille médailles antiques, suivie d'une dissertation sur le culte de Diane, de Jupiter et d'Hercule. Daniele a encore enrichi plusieurs ouvrages d'intéressantes préfaces, et laissé quelques manuscrits.

DANKERS DE KY (Corneille), célèbre architecte d'Amsterdam, né dans cette ville en 1561, mort en 1634, a bâti la Bourse de cette ville et un pont de pierre sur l'Amstel qui a 200 pieds de largeur. C'est le premier architecte de la Hollande qui ait trouvé le moyen de bâtir des ponts de pierre sur de grandes rivières sans gêner le cours de l'eau.

DANNECKER (N....), l'un des plus célèbres sculpteurs allemands de ce siècle, naquit à Stuttgart en 1748, d'une famille pauvre. Protégé par le prince Charles de Wurtemberg, chez qui son père servait comme valet d'écurie, il vint d'abord à Paris où il prit des leçons de Pajon, et de là se rendit à Rome en 1783. Il étudia dans cette ville

sous Canova et Thorwaldsen, revint à Stuttgart sur l'invitation de son protecteur, et mourut dans cette ville au mois d'octobre 1836. On cite comme ses productions les plus remarquables : *Le monument funèbre du comte de Leppelin* à Lowisberg, les bustes de Lavater, de Schiller, de Gluck, *Bacchus*, *Ariadne assise sur un léopard* et enfin une statue du rédempteur, chef-d'œuvre d'expression religieuse. Dannecker fut invité en 1814, par plusieurs souverains d'Allemagne, à se charger d'un monument destiné à consacrer la mémoire de la bataille de Leipzig. Il se rendit à Vienne pour y travailler, mais ce projet fut abandonné depuis.

DANNENMAYER (Mathieu), théologien allemand, né en 1741 en Souabe, fut d'abord professeur d'histoire ecclésiastique, doyen et recteur de l'université de Fribourg en Brisgaw, ensuite professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique à Vienne, où il mourut en 1805. On a de lui : *Introductio in historiam Ecclesiæ christianæ universam, usibus academicis accommodata*, Fribourg, 1778, in-8 ; *Institutiones historiæ eccles. novi Testamenti*, Fribourg, 1783, in-8 ; *Institutiones historiæ ecclesiasticæ novi Testamenti*, p. 1 et 2, Vienne, 1788. Ces institutions obtinrent le prix proposé par Joseph II pour le meilleur ouvrage élémentaire sur l'histoire ecclésiastique ; mais les principes que cet empereur professait alors doivent rendre ce livre suspect.

DANNEVILLE (Jacques-Eustache, sieur de), avocat au parlement de Normandie, né à Danneville, diocèse de Coutances, est compris dans les rôles de l'arrière-ban de 1639. On a de lui un livre intitulé : *Inventaire de l'histoire de Normandie*, Rouen, 1646, in-4, 6 fr. Cette édition est recherchée.

DANRÉMONT (Charles-Marie, comte Denys de), lieutenant général, mort à l'assaut de Constantin en 1837, servit d'abord, au sortir de l'école militaire, en qualité de sous-lieutenant dans un régiment de chasseurs à cheval. Successivement aide de camp des généraux Defrance et Marmont, il mérita par les plus honorables services le grade de colonel qui lui fut conféré en 1813. Il avait fait les campagnes de 1806 et 1809 à la grande armée et en Dalmatie, celles de 1811 et 1812 en Espagne et en Portugal, et enfin celles de 1813 et 1814 à la grande armée. Nommé en 1821 maréchal de camp, il fut appelé en 1823 à commander en cette qualité un corps dans l'armée d'Espagne. De 1825 à 1829 il remplit diverses fonctions d'administration militaire, et fut attaché à une ambassade extraordinaire en Russie. En 1830 il fit partie de l'expédition d'Alger et devint sept ans après gouverneur général des possessions françaises dans le nord de l'Afrique. Chargé du commandement en chef de la 2^e expédition dirigée contre Constantin, Danrémont trouva une mort glorieuse sous les murs de cette ville, frappé d'un boulet dans la poitrine, le 12 octobre 1837, au moment où il allait inspecter la batterie de brèche ; son corps rapporté en France fut inhumé quelque temps après avec pompe à l'hôtel des Invalides. — Plusieurs officiers de distinction périrent également, à quel

ques jours de distance, par suite de blessures graves reçues dans cette affaire si honorable pour les armes françaises; deux surtout méritent ici une mention spéciale. — Le baron PERREGAUX (Alexandre-Charles), né au mois d'octobre 1791 à Neuchâtel en Suisse, parvenu par les plus honorables services au grade de maréchal de camp, et nommé en dernier lieu chef d'état major général des possessions françaises dans le nord de l'Afrique, fut atteint le 12 octobre d'une balle au-dessous du front à l'instant où il se baissait pour relever le général Danrémont tué à ses côtés, et mourut à Cagliari (Sardaigne) des suites de sa blessure. — Le colonel COMBES (Michel), né à Feurs (Loire) en 1787, et déjà signalé par sa bravoure dans un grand nombre de campagnes faites sous l'empire, fut horriblement mutilé par l'explosion d'une mine au moment où il s'élançait sur la brèche à la tête de son régiment et mourut quelques jours après. La chambre des députés du royaume a refusé de voter la pension demandée par le ministre pour la veuve et les enfants de ce brave militaire.

DANTAL (Pierre), grammairien et professeur de rhétorique, naquit à la Souchère près de Brioude (Haute-Loire), en 1781. Après une carrière entièrement consacrée à l'instruction publique, il est mort à Lyon en 1820. On lui doit : *Cours de thèmes*, Paris, 1824, 2 vol. in-12, 6 fr.; *Nouveau Cours de thèmes*, ibid., 1824, in-12, 3 fr., ou avec les corrigés en regard, 4 fr.; *Calendrier perpétuel et historique, fondé sur les principes des plus célèbres astronomes*, Paris, 1810, in-8, avec une pl., 5 fr.; *Rudiment théorique et pratique de la langue latine*, Paris, 1823, in-12, 2 fr. 50; *Petit Levamen des professeurs des basses classes*, Lyon, 1813, in-12; *Epitome historiæ Francorum, ad usum tironum linguæ latinæ*, Lyon, 1813, in-12. Il a aussi laissé quelques manuscrits.

DANTE ALIGHIERI, poète italien, naquit à Florence en 1265. Un esprit vif et ardent le jeta dans l'amour, dans la poésie et dans les factions. Il embrassa le parti gibelin, l'ennemi des papes : ce qui le rendit désagréable à Boniface VIII, et à Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, que ce pontife avait envoyé à Florence, agitée par plusieurs factions, pour y remettre le calme. Dante fut chassé des premiers, sa maison rasée et ses terres pillées. Il se rendit à Yérone avec toute sa famille, et s'en fit exiler. Can de la Scale, prince de Yérone, l'aimait et l'estimait. Sa vanité et son imprudence lui firent perdre le crédit dont il jouissait. Un jour qu'il se trouvait dans le palais des Scale, un seigneur, surpris de ce qu'un bouffon recevait beaucoup de caresses de la part des courtisans, lui dit : « Pour-quoi un homme savant et sage tel que vous, n'est-il pas aussi chéri que cet insensé ? » Dante répondit : « C'est que chacun chérit son semblable. » Ce bon mot causa sa disgrâce. Après avoir mené une vie inquiète et errante, il mourut pauvre à Ravenne en 1321, où son caractère remuant et brouillon l'avait fait exiler. Parmi les différents ouvrages de poésie qu'il nous a laissés, le plus célèbre est sa *Comédie de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis*,

partagée en 3 actes ou récits. On a de ce poète les édit. suivantes : 1472, in-fol., vend. 556 fr., 800 fr.; 1477, in-fol., 120 fr.; Spira, 1477, gr. in-fol., 112 fr.; Mediolani, 1478, in-fol., 49 fr.; Venetiis, Aldi, 1502, in-8, 28 fr.; 1506, in-8, 15 fr.; 1515, in-8, 14 fr.; 1547, pet. in-12, 6 à 9 fr.; 1551, in-16, 12 à 18 fr.; Padova, 1727, 3 in-8, 30 fr.; Verona, 1749, 3 vol. in-8, 12 à 15 fr., gr. pap., 25 fr.; Venezia, 1757-58, 4 tom. en 5 vol. in-4, fig., 48 à 60 fr.; Parigi, 1768, 2 vol. pet. in-12, 9 à 10 fr.; Roma, 1791, 3 vol. in-4, 30 à 36 fr.; Parma, 1795, 3 vol. gr. in-fol., 220 fr.; 1796, 3 vol. in-4, 30 à 36 fr.; Pisa, 1804-9, 4 vol. in-fol., 192 fr., pap. vél., 350 fr.; Livorno, 1807-13, 4 vol. in-8, 33 fr., gr. pap., 48 fr.; Milano, 1809, 3 vol. gr. in-fol., tirée à 62 exempl., 500 fr.; Venezia, 1811, 2 vol. gr. in-18; Firenze, 1817, 4 vol. in-fol., gr. pap. vél.; Parigi, 1818-19, 3 vol. in-8, 42 fr.; Bologna, 1819-24, 3 vol. in-4, fig., 70 fr.; Milano, 1820, 3 vol. gr. in-16, 15 fr., pap. vél., 24 fr.; Roveta, 1820-23, 3 vol. gr. in-8, 15 fr.; Padova, 1822-23, 5 vol. in-8, fig., 40 fr.; Udine, 1823-27, 4 vol. in-8, 24 fr., pap. vél. impér., 60 fr.; Pisa, 1831, 3 vol. in-4, 30 fr., pap. vél., 80 fr.; traduit en français par Grangier, Paris, 1596-97, 3 vol. in-12, 18 fr.; par Rivarol, ibid., 1785, in-8, 10 à 12 fr.; par Artaud, ibid., 1811-13, 3 vol. in-8, 18 fr.; ibid., 1828-30, 9 vol. in-18, pap. vél., 30 fr. Cette dernière version assez exacte est accompagnée de notes très-utiles pour l'intelligence du texte. Il y a dans cet ouvrage des pensées justes, des images fortes, des saillies ingénieuses, des morceaux brillants et pathétiques : mais l'invention est bizarre, et le choix des personnages qui entrent dans son tableau, fait avec trop peu de goût, et sans variété d'attitudes. Il place dans son Elysée les païens les plus libertins; et dans l'enfer proprement dit, des hommes qui n'ont d'autre tort que de lui déplaire. « C'est un salmi-gondis, dit un savant moderne, consistant dans » un mélange de diables et de damnés anciens et » modernes; d'où il résulte une espèce d'avilissement des dogmes sacrés du christianisme; aussi » jamais écrivain, même *ex professo* antichrétien, » n'a contribué plus que Dante, par cet abus, à » jeter du ridicule sur la religion : loin que cet auteur ait mis dans son ouvrage la dignité, la gravité et le jugement nécessaires, il n'y a mis que » le bavardage le plus grossier, le plus digne des » esprits de la basse populace. » On a du poète florentin divers autres ouvrages en vers et en prose, que les Italiens regardent, encore aujourd'hui, comme une des premières sources des beautés de leur langue. On ne peut disconvenir qu'il ne s'en trouve dans ses poésies; mais il y règne en général un ton d'indécence et de causticité, qui révolte les honnêtes gens. On a encore de lui : *Il convivio*, Florence, 1490, in-4, 21 fr. Boccace a donné la *Vie de Dante*, Florence, 1576, in-8, 3 à 5 fr. On a publié en 1744, à Venise, in-8, un traité qu'on attribue à Dante : *De Monarchiâ mundi*, ouvrage qui n'avait pas encore vu le jour. L'auteur s'élève contre les papes, pour flatter les empereurs; mais la manière dont il parle de leurs droits respectifs;

fait voir assez qu'il n'entend rien ni aux uns ni aux autres.

DANTE (Jean-Baptiste), natif de Pérouse, excellent mathématicien, florissait vers la fin du 15^e siècle. Il inventa une manière de faire des ailes artificielles, si exactement proportionnées au poids de son corps, qu'il s'en servait pour voler. Les expériences répétées qu'il en fit sur le lac de Trasimène, finirent par un accident bien triste. Il voulut donner ce spectacle à la ville de Pérouse, dans le temps de la solennité du mariage de Barthélemi d'Alviane. Il s'éleva très-haut, et vola par dessus la place; mais le fer avec lequel il dirigeait une de ses ailes s'étant rompu, l'artiste ingénieux autant que téméraire, ne pouvant plus balancer la pesanteur de son corps, tomba sur l'église de Notre-Dame, et se cassa une cuisse. Des chirurgiens habiles l'ayant guéri, il professa ensuite les mathématiques à Venise, et mourut âgé de 40 ans. Pluche et Nollet ne paraissent point avoir connu ces faits quand ils ont parlé de l'art de voler comme d'une chose absolument impossible. Il est bien vrai qu'il est de la Providence, que cela ne soit pas aisé; mais on ne peut douter que cela ne soit possible à un certain point. (*Voy.* OLIVIER DE MALMESBURY.)

DANTE (Pierre-Vincent), natif de Pérouse, de la famille des Rainaldi, imitait si bien les vers du poète Dante, qu'on lui en donna le nom. Il ne se distingua pas moins par son habileté dans les mathématiques et dans l'architecture, que par la délicatesse de ses poésies. Il mourut en 1512, dans un âge avancé, après avoir inventé plusieurs machines, et composé un *Commentaire sur la Sphère de Sacrobosco*. — Son fils Jules DANTE et sa fille Théodora DANTE s'acquirent aussi une grande réputation par leur capacité dans l'architecture et les mathématiques. Nous avons de Jules : *De alluvionibus Tiberis*. Théodora enseigna les mathématiques à Ignace Dante son neveu.

DANTE (Vincent), fils de Jules, né en 1530, habile mathématicien, fut en même temps peintre et sculpteur. Sa statue de Jules III a été regardée comme un chef-d'œuvre de l'art. Philippe II, roi d'Espagne, lui fit offrir des pensions considérables, pour l'engager à venir achever les peintures de l'Escurial; mais Dante avait une santé trop délicate pour quitter l'air natal. Il mourut à Pérouse en 1576. On a de lui : *Vies de ceux qui ont excellé dans les dessins des statues*.

DANTE (Egnazio), dominicain, frère du précédent, né à Pérouse en 1537, mathématicien et architecte du grand duc de Toscane, Cosme de Médicis, qui l'appela à Florence et lui donna une pension pour qu'il y enseignât les mathématiques. Le grand duc honora souvent ses leçons de sa présence. Après la mort de ce prince, il enseigna la même science à Bologne. Grégoire XIII lui donna l'évêché d'Alatri. Il mourut l'an 1586, après avoir publié plusieurs ouvrages en italien sur les mathématiques.

DANTECOURT (Jean-Baptiste), habile chanoine-régulier de Sainte-Geneviève, né en 1643, fut curé de St.-Etienne-du-Mont à Paris, sa patrie, en 1694. Il quitta cette cure en 1710, et se retira

dans l'abbaye de Ste.-Geneviève, où il mourut en 1718. On a de lui deux *Factums* pour la préséance de son ordre sur les bénédictins aux états de Bourgogne; un livre de controverse intitulé : *Défense de l'Eglise*, contre le livre du ministre Claude qui a pour titre : *Défense de la réformation*.

DANTON (Georges-Jacques), né à Arcis-sur-Aube le 28 octobre 1759, embrassa la carrière du barreau, et vint se fixer à Paris, où il exerça comme avocat au conseil du roi. Il accueillit la révolution avec toute l'exaltation dont sa jeunesse et ses principes philosophiques le rendaient susceptible, se constitua, dès 1779, l'orateur de la multitude, et mérita, par son ascendant sur la populace parisienne, d'être appelé plus tard le *roi des halles*. Mirabeau se l'attacha particulièrement, afin de se servir de lui, dit un écrivain, comme d'un soufflet de forge, pour enflammer les passions populaires. Robespierre et Marat l'associèrent aussi à tous leurs projets d'hostilité et de subversion contre la cour et les hautes classes de la société. Dès la première division de la capitale en districts, Danton obtint la présidence de celui des Cordeliers, dont il fit un foyer d'agitation et de turbulence démagogique. Bientôt ces assemblées ne suffirent plus aux besoins des révolutionnaires, et il fonda le club des Cordeliers, dans lequel il réunit tous les partisans des mesures les plus violentes. Au 14 juillet, dans les journées des 5 et 6 octobre, au Champ-de-Mars, il se montra partout pour exciter le peuple; sa conduite à la tête du rassemblement qui nécessita le déploiement du drapeau rouge, fit lancer contre lui un décret d'arrestation qui ne put être exécuté. Quoiqu'il fût en outre poursuivi pour dettes, il se présenta devant les électeurs de Paris, qui le nommèrent substitut du procureur de la commune, en dépit de l'assemblée constituante. La cour, qui le redoutait, lui fit des offres pour l'attirer dans son parti; mais Danton les rejeta, par le motif, dit une *Biographie* moderne, qu'on ne mit pas un assez haut prix à sa défection. Ce fut lui qui organisa l'insurrection du 20 juin 1792, et prépara les événements du 10 août. Après avoir passé quelques jours à Arcis-sur-Aube, il reparut dans la capitale, la veille de cette sanglante journée, mit en compagnie tous les agitateurs subalternes, fit loger aux cordeliers la fameuse légion marseillaise, donna le signal du tocsin à minuit, et encouragea les efforts des insurgés. L'assemblée le nomma ministre de la justice; et lorsque les succès du duc de Brunswick dans la Champagne jetèrent l'alarme dans Paris, il dirigea avec le plus grand sang-froid dans cette crise, les préparatifs de défense, et empêcha l'assemblée de se retirer derrière la Loire. Danton communiqua à la commune son impassibilité sinistre; et des mesures d'extermination furent proposées contre les royalistes et les aristocrates. Le premier septembre 1793, lorsque le tocsin sonnait et que le bruit du canon se faisait entendre, le ministre de la justice accourut à l'assemblée législative, et y prononça ces effroyables paroles : « Le canon que vous entendez n'est point le » canon d'alarme : c'est le pas de charge sur nos

» ennemis. Pour les vaincre, pour les attérer, que faut-il? de l'audace, encore de l'audace, et tous jours de l'audace! » Il remercia, dit-on, les assassins, en ces termes : « Le ministre de la révolution, et non celui de la justice, vous remercie. » Danton, après s'être fait nommer par les électeurs de Paris député à la convention, assura aussi l'élection de Fabre d'Eglantine et celle du duc d'Orléans, et sortit ensuite du ministère. Dès la première séance de la convention, qui eut lieu le 21 septembre 1792, il prit la parole pour demander que les propriétés fussent déclarées inviolables, et pour faire décréter qu'il ne pourrait y avoir de constitution que celle qui serait acceptée par le peuple; il fit porter la peine de mort contre quiconque proposerait ou tenterait de détruire l'unité de la république, et contre les émigrés qui rentreraient en France, refusa de rendre compte des dépenses secrètes de son ministère, et se prononça pour la liberté des cultes. Ses liaisons avec Dumouriez le firent choisir pour cette fameuse mission en Belgique, qui donna lieu aux accusations de Robespierre et de Saint-Just. De retour lors du procès de Louis XVI, il répondit à Prudhomme qui lui faisait observer qu'on ne pouvait être à la fois accusateur, juge et juré : « Vous avez raison, nous ne jugerons pas Louis XVI, nous le tuons, » et il vota la mort sans surcis. Il voulut ensuite prévenir les résultats qu'il prévoyait devoir naître des querelles des Girondins et des Montagnards, mais ne put réussir à réconcilier les deux partis. Dumouriez ayant essuyé sur ces entrefaites, dans les environs d'Aix-la-Chapelle, un échec considérable, Danton fut encore envoyé auprès de ce général pour lui demander des explications sur sa conduite. Cette seconde mission n'aboutit qu'à le faire accuser, avec son collègue Lacroix, d'avoir exercé les plus violentes concussions dans les Pays-Bas. Mais cette accusation n'eut pas de suites. Sa femme étant morte durant son absence, il se fit conduire, dès la nuit même de son arrivée, avec des flambeaux, au cimetière, la fit déterrer, et serra le corps glacé dans ses bras, jusqu'à ce qu'on le lui enlevât pour le remettre aux artistes chargés de lui en conserver les traits. Dans la séance du 27 mars 1793, Danton demanda que la Convention se déclarât *corps révolutionnaire*, et dit qu'il fallait *tuer tous les ennemis intérieurs* pour triompher des ennemis extérieurs. Après qu'on eut reçu la nouvelle de la défaite de Nerwinde, les Girondins reprochèrent à Danton ses liaisons avec Dumouriez. Danton furieux sollicita de nouvelles mesures de destruction, et demanda que la Convention pût mettre en accusation ceux de ses membres qui seraient soupçonnés de complicité avec les ennemis de la république. C'est de cette journée que date l'existence du fameux comité de salut public, qui prit la direction du char révolutionnaire, et duquel Danton fit naturellement partie. Le 31 mai 1793, il insista sur la nécessité de supprimer la commission extraordinaire des douze, exclusivement composée de membres du côté droit, et dont les actes avaient exaspéré la population parisienne. Cependant il fut sur le point de se rallier aux Girondins, lorsqu'il vit la salle envahie par Henriot,

à la tête de la force armée; mais il adhéra ensuite à cette révolution. Cette journée accrut encore la haine qui existait entre Robespierre et lui. Elu président le 25 juillet, il proposa peu de temps après d'ériger le comité de salut public en gouvernement provisoire, en ajoutant qu'il refusait d'entrer dans ce nouveau pouvoir, refus qui avait son principe, moins dans un sentiment d'abnégation, que dans la fatigue qu'il commençait à éprouver de jouer un rôle aussi actif. Il proposa d'en donner la direction à Robespierre, qu'il avait, dit-on, l'intention de perdre dans l'esprit de la multitude, en le chargeant d'une tâche qu'il le supposait incapable de remplir. Danton provoqua encore la loi du *maximum* et celle sur la taxe des grains, fit décréter qu'on accorderait quarante sous par jour aux ouvriers qui se rendraient aux assemblées des sections, afin de faire cesser la solitude de ces réunions, et appuya le 3 septembre 1793, la formation d'une armée et d'un tribunal révolutionnaires, etc. Il se déclara toutefois contre le culte ridicule inventé par Chaumette, et donna son approbation au coup qui frappa les hébertistes. Ce fut le dernier pas qu'il fit avec Robespierre. La lutte entre ces deux rivaux devint alors plus animée. Danton se retira cependant quelque temps à Arcis-sur-Aube, avec une jeune femme qu'il avait épousée en secondes noces vers la fin de 1793, et trouva, à son retour à Paris, ses amis Camille Desmoulins et Fabre d'Eglantine aux prises avec Robespierre. On tenta vainement d'amener une réconciliation entre les deux chefs prédominants. Robespierre, Couthon et Saint-Just obtinrent du comité de salut public, malgré la vive opposition de Carnot, la mise en accusation de Danton, qui fut arrêté de nuit dans sa maison, et conduit dans les prisons du Luxembourg. De là il fut transféré, avec son ami Lacroix, à la Conciergerie, où ils furent mis au secret et placés dans deux chambres séparées, dont le voisinage leur permettait de converser ensemble. Au bout de quatre jours de détention, on les traduisit au tribunal révolutionnaire qui les condamna à mort. Danton, qui avait conservé toute son audace, s'écria avec fureur : « Qu'on nous mène à l'échafaud; nous avons assez vécu pour la gloire! On nous immole à l'ambition de quelques lâches brigands; mais ils ne jouiront pas longtemps du fruit de leurs victoires;... j'entraîne Robespierre! Robespierre me suit. » Il fallut l'arracher de la salle d'audience. A son retour à la Conciergerie, il dit aux prisonniers qui l'entouraient : « C'est moi qui ai fait instituer le tribunal révolutionnaire; j'en demande pardon à Dieu et aux hommes; je laisse tout dans un gâchis épouvantable; il n'y en a pas un qui s'entende à gouverner; au reste, ce sont tous des Caïns. » « Dans les révolutions, ajoutait-il, le pouvoir reste toujours dans les mains des petits; mais il vaut mieux être né pauvre pécheur que de gouverner les hommes; les insensés! ils crieront encore *vive la république*, en me voyant marcher à l'échafaud! » Son assurance ne l'abandonna pas dans la fatale charrette; cependant le souvenir de son épouse et de ses enfants vint l'ébranler aux pieds de l'échafaud, et il

laissa entendre cette exclamation : « O ma femme ! » ô ma bien-aimée ! ô mes enfants ! je ne vous re- » verrai donc plus ! » puis s'interrompant : « Allons, » Danton, point de faiblesse. » Se tournant ensuite vers le bourreau : « Tu montreras, dit-il, ma tête » au peuple ; elle en vaut bien la peine. » L'exécuteur l'ayant empêché d'embrasser Hérault de Séchelles : « Misérable, lui dit-il, tu n'empêcheras » pas nos têtes de se baiser dans le panier. » Ainsi périt Danton, le 5 avril 1794, à l'âge de 35 ans.

DANVILLE. *Voy. ANVILLE.*

DANZ, ou DANTZ (Jean-André), théologien luthérien, né à Sandhussen, près de Gotha, l'an 1654, voyagea en Hollande et en Angleterre. Il se fixa à Iéna, où il fut d'abord professeur en langues orientales, puis en théologie. Il s'acquit de la réputation par ses leçons, et mourut en 1727. On a de lui des *Grammaires hébraïque et chaldaïque* ; *Sinceritas sacræ scripturæ veteris Testamenti triumphans*, Iéna, 1713, in-4 ; des traductions de plusieurs ouvrages des rabbins ; plusieurs dissertations imprimées dans le *Thesaurus philologicus*.

DANZER (Jacques), théologien allemand et bénédictin, né en 1743 à Lengenfeld en Souabe, fut nommé en 1784 professeur de théologie à Saltzbourg ; mais ayant été dénoncé aux autorités ecclésiastiques comme imbu des erreurs de Pélage, il se fit séculariser en 1792, et mourut en 1796 à Burgau, où il possédait un canonicat. Il a laissé plusieurs ouvrages en allemand. La liste se trouve dans le Dictionnaire de Meusel. Les principaux sont : *Introduction à la morale chrétienne*, 1791 ; *Dix-huitième siècle de l'Allemagne*, 1782 ; *Esprit tolérant de Joseph II*, 1783 ; *Influence de la morale sur le bonheur de l'homme*, 1789 ; *Esprit de Jésus et de sa doctrine*, 1793 ; *Idées sur la réforme de la théologie, en particulier de la dogmatique, chez les catholiques*, 1793 ; *Histoire critique de l'indulgence et de la Portioncule*, 1794. Danzer était favorable aux principes que l'empereur Joseph s'efforçait de faire prévaloir en Allemagne.

DANZER (Joseph-Melchior), théologien catholique et mathématicien allemand, né en 1739 à Ober-Aybach en Bavière, joignit aux fonctions du ministère apostolique l'étude de la physique et des mathématiques, et fut professeur de ces deux sciences à Straubing et à Munich. En 1779, il devint membre de la direction des études, et mourut en 1800. On lui doit l'invention des fourneaux économiques qui portent son nom en Allemagne. Ses principaux ouvrages, tous en allemand, sont : *Essai sur la théologie morale et pratique*, Augsburg, 1777, in-8 ; *Premiers principes du droit naturel*, 1778, in-8 ; *Application de ces principes aux circonstances particulières de la vie*, Munich, 1780 ; *Traité élémentaire sur les mathématiques, à l'usage des lycées*, ibid., 1780.

DAON (Royer-François), prêtre eudiste, supérieur du séminaire de Caen, né dans le diocèse de Bayeux en 1679, mourut en 1748. On lui doit la *Conduite des confesseurs dans le tribunal de la pénitence*, Paris, 1738 ou 1820, in-12 ; la Con-

duite des âmes dans la voie du salut, Paris, 1753, in-12, et autres ouvrages de piété.

DAPHNOMELE (Eustache), gouverneur d'Acres de la part de l'empereur Basile. Ibatzès, Bulgare, allié à la famille royale, se révolta en 1017. Cette rébellion donnait beaucoup d'inquiétude à l'empereur ; Daphnomèle rassura ce prince, et promit de lui livrer le chef des séditeux : ce qu'il exécuta d'une manière lâche et perfide, dans une conférence qu'il demanda le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, où il savait qu'Ibatzès, tout occupé de pratiques de piété, ne se défiait de rien. Basile ne laissa pas de récompenser cette indignité, en donnant au fourbe tous les biens du trop confiant Bulgare.

DAPPER (Olivier), médecin d'Amsterdam, mourut en 1690, sans avoir professé, dit-on, aucune religion. Il s'est fait connaître par ses *Descriptions du Malabar, du Coromandel, de l'Afrique, de l'Asie, de l'Archipel, de la Syrie, de l'Arabie, de la Mésopotamie, de la Babylonie, de l'Assyrie, de la Natolie, de la Palestine et de l'Amérique*. Tous ces ouvrages sont en flamand. Ce n'est, à la vérité, qu'une compilation des autres voyageurs ; mais elle est faite avec assez d'exactitude. La description de l'Afrique et celle de l'Archipel ont été traduites en français, et imprimées, la première en 1686, in-fol., fig., 8 à 10 fr. ; la seconde en 1703, in-fol., fig., 12 à 18 fr. L'auteur n'avait jamais vu les pays qu'il a décrits : il parcourait le monde du fond de son cabinet ; mais il avait du discernement.

DAQUIN (Joseph), médecin de l'université de Turin et professeur d'histoire naturelle, né en 1757 à Chambéry, d'une famille distinguée dans la magistrature, faisait partie de tous les établissements utiles de son pays. Il fut aussi membre de l'académie de Lyon, correspondant de la société de médecine de Paris, et bibliothécaire de Chambéry. Il pratiqua la médecine dans sa patrie pendant près de 50 ans, et se fit remarquer par l'étendue de ses connaissances autant que par son zèle et son amour pour le bien public. Ses principaux ouvrages sont : *Lettre aux amateurs de l'agriculture*, 1771, in-4, qui donna lieu, l'année suivante, à l'établissement de la société d'agriculture des arts et du commerce, et l'auteur en fut nommé secrétaire perpétuel à Chambéry ; *Analyse des eaux thermales d'Aix en Savoie*, Chambéry, 1773, in-8 ; *Analyse des eaux de la Boisse*, ibid., 1775, in-8 ; *Essai météorologique sur la véritable influence des astres, traduit de l'italien de J. Toaldo*, ibid., 1782, in-4 ; *Topographie médicale de la ville de Chambéry*, ibid., 1786, in-8. Cet ouvrage valut à l'auteur une médaille d'or décernée comme prix par la société royale de médecine de Paris, et le titre de correspondant de cette société ; *La philosophie de la folie*, 1804, in-8 ; *Observations météorologiques faites dans le département du Mont-Blanc*, insérées dans les annuaires des ans 12, 13, 14. Daquin signala son zèle pour la propagation de la vaccine dans le département du Mont-Blanc, et publia à ce sujet une lettre à ses concitoyens, Chambéry, 1801, in-12, et une traduction française du *Traité de vaccination*, de

L. Sacco, *ibid.*, 1812, in-8. Daquin est mort en 1815.

DARAN (Jacques), chirurgien, né à St.-Frajon, petite ville de Gascogne, en 1701, et mort à Paris en 1784, exerça sa profession en France, puis en Allemagne où il fut nommé chirurgien-major des armées impériales. Il visita ensuite successivement Milan, Turin, Rome, Naples et Messine. Une peste violente qui se manifesta dans cette dernière ville le contraignit à s'en éloigner, non sans avoir sauvé de la contagion un grand nombre d'habitants et presque tous les français qui s'y trouvaient. Il se rendit ensuite à Marseille, et fut bientôt appelé à Paris, sur sa réputation d'habileté et de savoir. Il s'était occupé des maladies des voies urinaires. C'est à lui que l'on doit l'invention des *bougies médicamenteuses* ou *emplastiques* qui portent son nom, qui ont été longtemps le seul moyen indiqué pour guérir les rétrécissements de l'urètre, et qui vraisemblablement ont fait imaginer les bougies et sondes en gomme élastique, qui ont l'avantage, en détruisant les rétrécissements du canal, de le dilater. Daran fut comblé d'honneurs par Louis XV, qui le nomma son chirurgien par quartier, et lui donna des lettres de noblesse; mais après avoir gagné une fortune prodigieuse (deux millions), quoiqu'il exerçât sa profession avec beaucoup de désintéressement, il perdit tout son bien par des spéculations hasardées, et, à la fin de ses jours, il fut obligé de travailler pour subsister. On a de lui : *Observations chirurgicales sur les maladies de l'urètre*, Avignon, 1745, in-12, traduites en anglais par Tomkyns; *Réponse à la brochure de Bayst*, intitulée : *Sur la défense et la conservation des parties les plus essentielles de l'homme*, 1750, in-12; *Traité complet sur la gonorrhée virulente*, 1756, in-12; *Lettre pour servir de réponse à un article du Traité des tumeurs*, 1759, in-4; *Composition du remède de Daran*, Paris, 1775, in-12.

DARCT (Jean), médecin et chimiste distingué, né en 1725 à Douazit en Guienne, d'une famille qui appartenait à la magistrature, fut lié dès sa jeunesse avec les Rouelle, les Macquer et tous ceux qui commençaient à donner à la chimie l'éclat qu'elle a obtenu. Le docteur Roux, son ami, le présenta au président de Montesquieu, qui lui témoigna depuis beaucoup d'attachement, et lui confia l'éducation de son fils. Dans ses longs travaux sur la chimie, Darcet cherchait surtout des découvertes d'une application utile aux arts. C'est à ses travaux réunis à ceux du comte Lauraguais son élève, qu'est dû l'art de fabriquer la porcelaine, que Darcet perfectionna depuis avec tant de talent. Il appliqua ses recherches à beaucoup d'autres pierres et terres, particulièrement aux pierres précieuses, et démontra l'entière combustibilité du diamant, qui n'avait été que pressentie, et qui même était généralement niée. Darcet fut nommé professeur de chimie au collège de France, et exerça cet emploi pendant 27 ans avec honneur. A la mort de Macquer, il fut nommé en sa place à l'académie des sciences, et directeur de la manufacture de Sèvres; peu après il obtint l'inspection des essais des monnaies et de la manufacture des Gobelins dont il perfectionna les

procédés. Plus occupé de science que de politique, il faillit cependant être victime de la révolution. Robespierre l'avait mis sur ses listes de proscription. Fourcroy, son ami et son émule en chimie, l'en fit effacer. Après le 18 brumaire, il fut appelé au sénat conservateur, et mourut à Paris le 13 février 1801. On a de lui d'excellents *Mémoires sur la chimie appliquée aux arts, et sur l'action d'un feu égal et continué... sur un grand nombre de terres, de pierres et chaux métalliques*, 1766-1771, in-8; un *discours* en forme de *Dissertation sur l'état actuel des Pyrénées, et des causes de leur dégradation*, Paris, 1776, in-8; un *Rapport sur la fabrication des savons*, 1795, in-8. Michel J.-J. Dizé a publié un *Précis historique sur la vie et les travaux de J. Darcet*, Paris, an 10 (1802), in-8.

DARÈS, prêtre troyen, célébré par Homère, écrivit l'*Histoire de la guerre de Troie* en grec, qu'on voyait encore du temps d'Elie. Cette histoire est perdue. Celle que nous avons sous son nom, est un ouvrage supposé. Il parut pour la première fois à Venise, vers 1472, in-4. M^{me} Dacier en a donné une édition à l'usage du dauphin, en 1684, in-4. Il y en a une autre d'Amsterdam, 1702, 2 vol. in-8, et plusieurs traductions françaises. La dernière a été donnée par Antoine Caillot, Paris, 1813, 2 v. in-12.

DARET (Pierre), graveur au burin, né à Pontoise en 1610, séjourna longtemps à Rome, et grava à son retour avec Boissevin un nombre fort considérable de portraits des personnages illustres du 16^e siècle et du commencement du 17^e, qu'il publia sous le titre de *Tableaux historiques*, 1652-56, in-4. Il grava aussi une suite d'estampes pour l'ouvrage intitulé : *La doctrine des mœurs*, et écrivit une *vie de Raphaël*, traduite de l'italien, où l'on traite de l'origine de la gravure en taille douce, Paris, 1651, in-12, réimprimée à Lyon en 1707, avec des augmentations, sous ce titre : *Recherches curieuses sur les dessins de Raphaël, où il est parlé de plusieurs peintres italiens*.

DARIUS, surnommé le *Mède*, est le même, selon quelques-uns, que Cyaxares II, fils d'Astages, et oncle maternel de Cyrus. Ce fut sous ce prince que Daniel eut la vision des *septante semaines*, après lesquelles Jésus-Christ devait être mis à mort. (*Voy. DANIEL.*) Darius mourut à Babylone vers l'an 348 avant J.-C.

DARIUS I^{er}, roi de Perse, fils d'Hystapes, entra dans la conspiration contre le faux Smerdis, usurpateur du trône de Perse. Il fut mis à sa place, l'an 522 avant J.-C., par la ruse de son écuyer. Les sept conjurés étant convenus, dit-on, de donner la couronne à celui dont le cheval hennirait le premier, un artifice de l'écuyer de Darius la lui procura. Le commencement de son règne fut marqué par le rétablissement du temple de Jérusalem. Les Juifs lui ayant communiqué l'édit que Cyrus avait publié en leur faveur, Darius non-seulement le confirma, mais il leur donna encore de grandes sommes d'argent, et les choses nécessaires pour les sacrifices. Quelques années après, Darius mit le siège devant Babylone révoltée contre lui. Les Babyloniens, pour faire durer plus longtemps leurs provisions, exter-

minèrent toutes les bouches inutiles. Cette barbarie ne sauva point leur ville. Elle fut prise après 20 mois de siège par l'adresse de Zopyre, un de ceux qui avaient conspiré avec Darius contre le mage Smerdis. Ce courtisan s'étant mutilé tout le corps, se jeta dans Babylone, sous prétexte de tirer vengeance de son prince, qu'il feignait de l'avoir ainsi maltraité; mais en effet pour lui livrer la ville. La prise de Babylone fut suivie de la guerre contre les Scythes, l'an 514 avant J.-C. Le prétexte apparent de cette guerre était l'irruption que ce peuple avait faite anciennement dans l'Asie; la cause véritable était l'ambition du prince. Il brûlait d'aller se signaler. OÉbase, homme respectable par son rang et par son âge, qui avait trois fils dans les armées de Darius, lui demanda d'en laisser un auprès de lui. — *Un seul ne vous suffit point*, lui répondit ce prince cruel, *gardez-les tous trois*; et sur-le-champ il les fit mettre à mort. Ces sortes d'atrocités ne restent guère impunies de la part de celui qui seul peut rabattre l'orgueil et le délire des rois. Darius perdit son armée dans les vastes déserts où les Scythes l'attirèrent par des fuites simulées. Ayant fait des efforts inutiles contre ce peuple, il tourna ses armes contre les Indiens; il les surprit et se rendit maître de leur pays. La guerre éclata bientôt après entre les Perses et les Grecs: l'incendie de Sardes, et la part qu'y eurent les Athéniens, en furent l'occasion. Darius, animé par la fureur de la vengeance, ordonna à un de ses officiers de lui dire tous les jours avant le repas: *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens*. Il chargea Mardonius, son gendre, du commandement de ses armées. Mardonius, plus courtisan que général, fut battu, et ses troupes taillées en pièces, en combattant contre les Thraces. Darius fait partir une armée encore plus considérable que la première; elle est entièrement défaite à Marathon par 10,000 athéniens, l'an 490 avant J.-C. Le général athénien n'eut pas plutôt arrangé sa petite armée, que ses soldats, tels que des lions furieux, se mirent à courir sur les Perses. Deux cent mille furent tués ou faits prisonniers, dit l'histoire toujours exagératrice du nombre des hommes. Darius, vivement touché de cette perte, mais ne reconnaissant pas dans ses défaites la providence de celui qui humilie les grandes puissances par de petits moyens, résolut de commander en personne, et donna ordre dans tout son empire de s'armer pour cette expédition. Il mourut avant d'avoir exécuté son projet, l'an 485 avant J.-C. On pense que ce prince est l'ASSUÉRUS de l'Ecriture.

DARIUS NOTHUS, c'est-à-dire bâtarde, nommé Ochus avant son avènement à l'empire, neuvième roi de Perse, né d'une maîtresse d'Artaxerxès Longuemain, était satrape d'Hyrcanie, du vivant de son frère. Il s'empara du trône de Perse après la mort de Xerxès II, assassiné par Sogdien, l'an 423 avant J.-C. Il épousa Parisatis sa sœur, princesse cruelle, dont il eut Arsaces, autrement Artaxerxès Mnémon, qui lui succéda, Amestris, Cyrus le Jeune, etc. Il fit plusieurs guerres avec succès par ses généraux et par son fils Cyrus, et mourut l'an 405 avant J.-C. On dit qu'Arsaces lui ayant demandé,

un moment avant qu'il expirât, « Quelle avait été » la règle de sa conduite pendant son règne, afin de » pouvoir l'imiter ? » *C'a été*, lui répondit le prince mourant, *de faire toujours ce que la justice et la religion demandaient de moi*. Cette anecdote a été révoquée en doute; mais heureux les princes qui, à la mort, peuvent se rendre un pareil témoignage !

DARIUS CODOMAN, 12^e et dernier roi de Perse, descendait de Darius Nothus, et était fils d'Arsame et de Sysigambis. L'eunuque Bagoas croyait régner sous le nom du nouveau roi, à qui il avait procuré la couronne; mais ses espérances furent vaines. Ce scélérat mécontent se préparait déjà à le faire périr, lorsque Darius lui fit avaler à lui-même le poison qu'il lui destinait, l'an 336 avant J.-C. C'était à peu près vers ce temps qu'Alexandre commençait ses conquêtes, et que l'Asie-Mineure s'était rendue au vainqueur macédonien. Darius crut devoir marcher en personne contre Alexandre. Il s'avança avec une armée de 600,000 hommes à l'entrée de la Syrie, renouvelant le luxe de Xerxès, et allant au combat avec un appareil pompeux. Son armée fut entièrement défaite en trois journées différentes, au Granique dans la Phrygie, vers le détroit du mont Taurus, et près de la ville d'Arbelles. Dans la seconde action, non moins cruelle que la première, Darius fut obligé de se sauver à la faveur des ténébres, sous l'habit et sur le cheval de son écuyer. Il perdit, avec son armée, sa mère, sa femme, ses enfants, qui furent traités avec générosité par le vainqueur. Dans la dernière journée, la victoire fut longtemps incertaine entre les deux armées; mais Alexandre sut la fixer par sa prudence, autant que par sa valeur. Darius se retira dans la Médie. Alexandre le poursuivit. Bessus, gouverneur de la Bactriane, conspira contre lui; et pour saisir le moment d'exécuter son dessein, il voulut forcer ce prince infortuné de monter à cheval pour faire plus de diligence; mais comme il le refusa, ce lâche lui donna la mort, l'an 330 avant J.-C. Le prince expirant demanda un peu d'eau, qu'un macédonien lui apporta dans son casque: *Le comble de mes malheurs*, lui dit-il en lui serrant la main, *est de ne pouvoir récompenser le service que vous me rendez. Témoinnez à Alexandre ma reconnaissance pour ses bontés envers ma triste famille; tandis que moi, plus malheureux qu'eux, je péris de la main de ceux que j'ai comblés de bienfaits*. C'est ainsi que mourut ce prince digne d'un meilleur sort. Quinte-Curce, quoique panégyriste exagérateur de son rival, fait l'éloge de sa justice et de sa douceur: *Darius ut erat sanctus et mitis*, etc. Si son vainqueur avait pu lui enlever ces qualités et se les approprier, il eût plus gagné que par la conquête de l'Asie. En lui finit l'empire des Perses, 230 ans après que Cyrus en eut jeté les premiers fondements. Il avait duré 206 ans, depuis la mort de Cyaxares, et 238 depuis la prise de Babylone.

DARMAING (Jean - Jérôme - Achille), journaliste, né à Pamiers (Arriège) en 1794, d'une famille distinguée dans la magistrature, mort le 30 juillet 1836, fut admis d'abord à l'école normale, et se

destinait à la carrière de l'enseignement, lorsque divers sujets de mécontentement contre le gouvernement de la restauration le décidèrent à se jeter dans la politique. D'abord fondateur du *Surveillant politique et littéraire*, feuille poursuivie dès son apparition et bientôt supprimée, il s'attacha ensuite au *Constitutionnel*, et, sans abandonner ce journal, créa en 1825 la *Gazette des Tribunaux* qui devint entre ses mains une propriété de la plus grande importance. On le vit se signaler avec hardiesse lors des événements de 1830; mais il ne recueillit pas le fruit des services qu'il avait rendus à la révolution, puisque sa candidature politique échoua dans l'Arriège. Rédacteur principal du *Constitutionnel* pendant les années 1832 et 1833, il quitta ce journal pour reprendre la direction de la *Gazette des Tribunaux* dont il n'avait pas cessé d'être le principal propriétaire. Darmaing est un de ces hommes que la restauration se fût attachés par un bienfait, et qu'elle éloigna par son indifférence. Aigri par le ressentiment qu'excitaient en lui des espérances trompées et de bonnes intentions méconnues, il devint l'un des plus ardents adversaires de ceux qu'il eût servis avec zèle et dévouement en ne consultant que ses inclinations naturelles. La haine de la royauté le conduisit à celle de la religion, et on le vit trop souvent, dans la feuille spéciale qu'il avait fondée, devenu infidèle par calcul à ses habitudes d'impartialité, accueillir avec complaisance les moindres bruits défavorables au clergé, ou aggraver par l'amertume de ses réflexions le scandale de certaines affaires peu honorables où des ecclésiastiques se trouvaient compromis.

DARNAUD (Jacques, baron), lieutenant général, commandant de la légion d'honneur, chevalier de St.-Louis, né à Bricq, près d'Orléans (Loiret), en 1768, avait déjà embrassé la carrière des armes avant la révolution; déjà même il avait acquis la réputation d'un excellent militaire. Nommé capitaine, il alla combattre aux avant-postes de l'armée du Nord : on le vit enlever à la baïonnette une redoute hérissée de bouches à feu. Après cette affaire dans laquelle il avait fait un grand nombre de prisonniers, un représentant lui dit : *Pourquoi ne les faites-vous pas fusiller ?* — *Je ne sais que verser mon sang pour ma patrie*, répondit noblement Darnaud; *quand mon ennemi est désarmé, ma tâche est finie*. Adjoint aux adjudants généraux (1794), il passa après le déblocus de Maubeuge dans le corps d'armée de Sambre et Meuse : la défense de Longwy lui fut confiée. C'est à lui que le maréchal Jourdan adressa ces belles paroles à la retraite de Neuwied : *Vous aviez devant l'ennemi le même sang-froid que l'année dernière à la revue sur la place de parade, à Cologne*. Le général Darnaud, chargé de l'occupation de Francfort, ne souffrit pas que le commerce de cette ville fût inquiété par des prohibitions. Blessé à la mâchoire inférieure par un éclat d'obus, au blocus de Mayence, il se rendit néanmoins en 1799 à l'armée d'Italie. Trebia et Novi furent témoins de sa valeur. Il écrasa les Autrichiens à Recco, Monte-Facio, Nervi, Monte-Cornua, etc. En les chassant de Gènes dont ils préparaient le

siège, Darnaud fut si grièvement blessé qu'on fut obligé de lui faire l'amputation de la cuisse gauche. Bonaparte le nomma ensuite gouverneur de la place qu'il avait si bien défendue, puis baron et commandant de la 14^e division militaire (Caen); enfin en 1808, il lui donna le commandement de l'hôtel des Invalides. En 1814, il préserva du pillage le dépôt du génie militaire, les archives de la guerre et la galerie royale des fortifications en relief. Il fut remplacé aux Invalides par le comte de Lussac : dès lors il vécut dans la retraite, et mourut en 1830 à Briey près d'Orléans.

DARONATSI (Paul), célèbre théologien de l'église d'Arménie, et l'un des plus prononcés contre l'église grecque, né en 1043 dans la province de Daron, termina ses jours en 1128, dans un monastère dont il était abbé, professa avec distinction la philosophie et la théologie, et mérita par ses connaissances d'être placé parmi les plus savants arméniens. Son principal ouvrage est une *Lettre contre Théopistes*, philosophe et théologien grec, Constantinople, 1752, in-fol. On a encore de lui un *Traité contre l'église grecque*, un *Commentaire sur Daniel*, et autres ouvrages de théologie, dont quelques-uns se trouvent manuscrits dans la bibliothèque royale.

DARQUIER (Augustin), astronome, né à Toulouse en 1718, mort en 1802, était associé à l'académie des sciences, et a laissé : *Uranographie, ou Contemplation du ciel, à la portée de tout le monde*, Paris, 1771, in-16; *Observations astronomiques faites à Toulouse*, Avignon, 1777-82, 2 part. in-4, 5 fr.; *Observations de l'éclipse du soleil du 24 juin 1778*, traduites de l'espagnol; *Lettres sur l'astronomie-pratique*, 1786, in-8; *Eléments de géométrie, traduits de l'anglais, de Simpson*, 1766, in-8; *Lettres cosmologiques sur la construction de l'univers*, traduites de l'allemand de Lambert, Amsterdam, 1801, in-8.

DARTHE (Augustin-Alexandre), né vers 1769 à Saint-Pol (Pas-de-Calais), étudiait le droit à Paris, lorsque, le 14 juillet 1789, on le vit se mettre à la tête d'une troupe formée de clercs du palais, de jeunes avocats et d'étudiants, traîner avec eux, au son du tocsin, les canons enlevés aux Invalides, et contribuer à la prise de la Bastille. A son retour dans sa ville natale, il montra, pour propager les idées révolutionnaires, un zèle qui le fit nommer un des administrateurs du département du Pas-de-Calais. Etant parvenu à faire rentrer dans le devoir un rassemblement de réquisitionnaires révoltés qui s'était formé dans les bois de Pernes, la convention déclara qu'il avait bien mérité de la patrie. Bientôt il voua lui-même son nom à l'exécration en se rendant l'agent sanguinaire de Joseph Lebon, à Arras et à Boulogne, en forçant les filles des victimes de danser avec lui la veille de l'exécution de leurs pères, et en sollicitant dans ses réquisitoires les mesures les plus atroces. Darthe fut arrêté après le 9 thermidor, mais fut amnistié par la loi du 4 brumaire. Attaché depuis à Babeuf, il fut bientôt condamné à mort par le tribunal de Vendôme. A la lecture de l'arrêt, il cria *vive la république*, et se

perça d'un poinçon qui lui fit une blessure mortelle. Son cadavre fut porté sur l'échafaud et décapité le 25 mai 1797.

DARTIGOYTE (N...), député à la convention par le département des Landes, naquit vers 1758. Il apporta dans cette assemblée plus de passions que de lumières, et, à défaut de talents, il se fit remarquer par l'exagération de ses principes. Ainsi le 18 octobre 1789 il demanda la suppression du serment comme étant une *institution monarchique*. A l'époque du procès de Louis XVI, il était malade; non-seulement il écrivit à l'assemblée pour l'engager à presser la condamnation *du plus grand des coupables*, mais lorsqu'il fallut voter il se fit transporter dans la salle où il donna son suffrage de condamnation absolue. Il fut ensuite envoyé en mission à Bordeaux; il s'y trouvait à l'époque du 31 mai 1793, journée si fatale aux Girondins; les Bordelais voulurent user de représailles; mais il parvint à s'échapper et rentra à la convention. Après avoir pris part à la rédaction de la constitution de 1793, il fut envoyé dans les départements du Gers et des Hautes-Pyrénées, où sa conduite a laissé des souvenirs qui épouvantent encore l'imagination. Il s'attacha particulièrement à détruire les monuments de la religion, et l'on assure que lorsqu'il faisait brûler les images et les reliques, il aimait à danser autour du bûcher en chantant la *carmagnole*. Un jour qu'il insultait aux bonnes mœurs dans un discours qu'il prononçait devant la société populaire d'Auch, une tuile faillit lui tomber sur la tête: cinquante personnes furent arrêtées pour cet attentat; dix passèrent devant le tribunal révolutionnaire et furent condamnées à mort. On assure qu'il alla jusqu'à faire attacher des détenus à une crèche et à leur faire distribuer la nourriture la plus dégoûtante. Il fut enfin rappelé à la convention où Pîrès ne tarda pas à l'accuser de dilapidations et de vexations; il écouta ses accusations avec impudence, mais il ne put échapper au décret d'arrestation porté contre lui. Amnistié par la loi du 4 brumaire an 4, il s'empressa de se retirer dans le département des Landes où il vécut dès lors dans l'obscurité, jusqu'à sa mort arrivée dans les premières années du 19^e siècle.

DARTIS (Jean) naquit à Cahors en 1572. Il obtint en 1618 la place d'antécresseur aux écoles de droit de Paris, vacante par la mort de Nicolas Oudin. Il succéda en 1622 à Hugues Guyon, dans la chaire royale de droit canon. Ce jurisconsulte mourut à Paris en 1651, à 79 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages, entre autres : *De ordinibus et dignitatibus ecclesiasticis*, contre la diatribe de la papauté du pape de Claude Saumaise, Paris, 1648, in 4. Dartis a exercé plusieurs fois sa plume contre cet ennemi du saint Siège. Doujat, son successeur dans la chaire du droit canon, a recueilli en un vol. in fol., 1656, les ouvrages de Dartis. Ce recueil est utile par le grand nombre de matières et de passages qu'il renferme. L'auteur écrivait d'une manière pure et intelligible, mais sans ornement.

DARU (Pierre-Antoine-Noël-Bruno, comte), pair de France, membre de l'académie française et de celle des sciences, naquit en 1767 à Montpellier,

où son père exerçait les fonctions de secrétaire de l'intendance. Après avoir terminé ses études dans sa ville natale, et s'y être fait connaître par quelques poésies qui annonçaient un certain talent de versification, le jeune Daru entra au service à l'âge de 16 ans, et fut élevé au grade de lieutenant. Il accueillit avec sympathie les premiers événements de la révolution, et fit la campagne de 1792, en qualité de commissaire des guerres. Arrêté comme suspect pendant la terreur, il fut détenu pendant dix mois, et composa en prison l'*Épître à mon sans-culotte*, pièce badine où l'auteur se moquait assez plaisamment du citoyen Brutus, son geôlier, et lui prouvait qu'ils n'étaient guère plus libres l'un que l'autre. Mis en liberté après le 9 thermidor et réintégré dans ses fonctions, Daru fut appelé, en l'an 4, comme chef de division au ministère de la guerre. Ayant donné sa démission l'année suivante, il fut peu de temps après envoyé à l'armée avec le grade de commissaire ordonnateur en chef. Au milieu des travaux et des soins qu'exigeaient les fonctions difficiles dont il était chargé, Daru trouvait encore du temps pour cultiver les lettres. Il s'occupait d'une *traduction en vers des poésies d'Horace*, qu'il publia en l'an 6. Cette traduction est bien loin sans doute de l'original, sous le rapport du coloris poétique, et de cette heureuse précision qui est un des mérites distinctifs du chantre de Tibur, mais elle est remarquable par l'élégance, le nombre et la correction, et elle est regardée comme la meilleure que nous possédions. Toutefois il est à regretter que le traducteur ait cru devoir suivre le poète latin dans ses écarts, et traduire ses pièces licencieuses, une seule exceptée. Après la révolution du 18 brumaire (9 novembre 1799), Daru fut nommé secrétaire général du ministère de la guerre, et prit rang parmi les inspecteurs aux revues. Ce fut vers cette époque qu'il composa son *Épître à l'abbé Delille*, dans laquelle il engageait l'illustre traducteur des Géorgiques à célébrer les triomphes des armées républicaines. Peu de temps après, il publia la *Cléopédie* ou la *Théorie des réputations littéraires*, satire pleine d'esprit, mais dépourvue de vigueur. Pendant que la réputation poétique de Daru se répandait dans le monde littéraire, ses talents et sa haute capacité comme administrateur avaient fixé l'attention de Bonaparte. Le lendemain de la bataille de Marengo, le premier consul lui donna une preuve de sa confiance, en le nommant un des commissaires chargés de veiller à l'exécution de la convention provisoire conclue entre Berthier et le général Mélas. Elu membre du tribunal en l'an 10, Daru figura parmi le petit nombre des hommes qui, dans un moment où tout annonçait la fin prochaine de la république, s'obstinèrent à défendre les principes républicains. Il paraît toutefois que ses opinions furent toujours exprimées avec modération, et que l'ardeur de son zèle n'alla jamais jusqu'à blesser l'homme qui songeait dès lors à fonder en France une nouvelle dynastie. Lorsque Bonaparte eut pris le titre que rêvait son ambition, il appela Daru aux plus hautes dignités de l'empire. Le traducteur d'Horace, plus brave que le poète latin, sut aussi se montrer plus

indépendant que lui, même en acceptant les faveurs impériales. Comme il avait conservé sous la république le goût des lettres et des plaisirs élégants, il garda sous l'empire une sorte de fierté républicaine. En 1805, il fut appelé aux fonctions de conseiller d'état et d'intendant général de la maison militaire de l'empereur; et en 1806, il fut nommé successivement intendant général du pays de Brunswick, commissaire pour l'exécution des traités de Tilsitt et de Vienne, et enfin ministre plénipotentiaire à Berlin. La même année il fut reçu à l'institut à la place de Colin-d'Harleville. L'académie de Berlin l'admit également en 1808 au nombre de ses membres honoraires, et la même année il reçut de la diète de Pologne la décoration de l'aigle blanc. Nommé en 1811 ministre secrétaire d'état, il fut chargé en 1813 du portefeuille de la guerre, et il accompagna Bonaparte dans la campagne de Russie. Arrivé à Smolensk, l'empereur convoqua un conseil auquel il soumit la question de la paix ou de la guerre. Daru, contre l'opinion bien connue de Napoléon, osa se prononcer avec force pour la paix, que la nation, disait-il, réclamait à grands cris, et il fit envisager la possibilité des revers dans une expédition où c'était moins les hommes que la nature elle-même qu'il fallait vaincre. Lorsque les désastres de l'armée française vinrent confirmer ces sages avertissements, le lieutenant général Mathieu Dumas étant tombé gravement malade, Daru prit les fonctions d'intendant général de l'armée, et se distingua par son activité et sa fermeté inébranlable. Après la restauration de 1814, Daru fut nommé par Louis XVIII chevalier de Saint-Louis, puis conseiller honoraire et intendant général de l'armée. Mais à peine Bonaparte fut-il revenu aux Tuileries, qu'il se rattacha au gouvernement impérial; rappelé au conseil d'état, il fut un des signataires de la fameuse déclaration du 25 mars. Pendant la seconde invasion étrangère, le général Blücher fit séquestrer une terre que Daru possédait près de Meulan; mais le roi de Prusse ayant eu connaissance de cette mesure rigoureuse prise par un de ses généraux, s'empressa de donner l'ordre de la faire cesser. Après la restauration de 1815, Daru, rendu à la vie privée, put se livrer sans distraction à la littérature. On remarque le rapport qu'il fit à l'académie sur le *Génie du christianisme*; c'est une des appréciations les plus judicieuses qui aient été faites de ce bel ouvrage. Sa *Vie de Sully* et son *Histoire de Venise* prouvent qu'il joignait le talent de l'historien à celui du poète. Ce dernier ouvrage, qui parut en 1819 et qui est le plus important de tous ceux que l'auteur a publiés, est le fruit d'un travail immense et consciencieux. Pour l'exécuter, Daru a profité d'une foule d'actes et de pièces authentiques, que la destruction de la république pouvait seule faire sortir des archives vénitiennes, et qui étaient complètement inconnus à ses devanciers. L'ordonnance du 5 mars 1819 appela Daru à la chambre des pairs, où il prit place parmi les membres de l'opposition. Il attaqua à diverses reprises la marche du ministère, et se prononça surtout en 1823 contre la guerre d'Espagne. Après la mort de Volney et du général Dejean, ce fut lui qui pro-

nonça devant la chambre l'éloge de ces deux pairs. Daru mourut d'apoplexie le 5 septembre 1829, à sa terre de Meulan. Une grande activité, une intégrité sévère, une fermeté inébranlable, une droiture qui allait jusqu'à la roideur, telles étaient les qualités qui formaient le caractère de Daru. L'empereur, dit l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, passait en revue les personnages qui l'avaient servi. Il a dit de Daru que « c'était un homme d'une extrême probité, sûr et grand travailleur. » A la retraite de Moscou, la fermeté de Daru s'était fait particulièrement remarquer, et depuis l'empereur répétait souvent que « au travail du bœuf il joignait le courage du lion. » Daru a publié : *Odes d'Horace*, trad. en vers, 1798, 2 vol. in-8; la *Cléopédie*, ou la *Théorie des réputations en littérature*, suivie du poème des *Alpes* et de l'*Épître à mon sans-culotte*, 1800, in-8; *Épître à J. Delille*, 1801, in-8; *Satires d'Horace*, traduction en vers, 1801, in-8; *OEuvres complètes d'Horace*, 1804, 4 vol. in-8; cet ouvrage a eu depuis trois autres éditions; *Histoire de la république de Venise*, Paris, 1819, 7 vol. in-8. On en a donné depuis deux autres éditions; *Épître à M. le duc de la Rochefoucault, sur les progrès de la civilisation*, 1824, in-8; *Discours en vers sur les facultés de l'homme*, 1825, in-8; *Discours sur le prix de vertu*, prononcé dans la séance publique de l'académie française, le 25 avril 1825, in-8; *Histoire de Bretagne*, 1826, 3 vol. in-8; *Tableaux statistiques sur la librairie*, 1827. Quelques-uns des discours prononcés par Daru à la chambre des pairs ont été imprimés séparément. Son éloge du grammairien Domergue, prononcé devant l'académie, et sa réponse au discours de réception de Saint-Ange, le traducteur d'Ovide, ont été cités avec éloge, ainsi que son rapport sur le système métrique appliqué à la poésie. On lui attribue en société avec Nougarede une *traduction de l'orateur de Cicéron*. On assure qu'il a laissé en manuscrit un poème sur *l'astronomie*.

DARWIN (Erasmus), médecin et poète anglais, né en 1731 à Elston, dans le comté de Nottingham, exerça la médecine à Lichtfield, puis à Derby, où il est mort en 1802. On a de lui : *Jardin botanique*, 1791 ou 1795, in-4, fig., 30 f., et 1800, 2 vol. in-8, fig., 12 fr., poème divisé en deux parties : *l'économie de la végétation*, et *les amours des plantes*. On y remarque un plan original et hardi, une imagination brillante, mais des idées extrêmement singulières, poussées quelquefois jusqu'au ridicule, et tendant à miner toute religion, et même la religion naturelle. Delille a imité plusieurs passages de ce poème, et Deleuze en a donné une bonne traduction française; la *Zoonomie*, ou *les lois de la vie organique*, 2 vol. in-4 et 4 vol. in-8, 24 fr.; ouvrage où l'on trouve des vues ingénieuses, mais dont l'idée fondamentale est absurde. Il a été traduit en allemand et en italien; la *Phytologie*, ou la *Philosophie de l'agriculture et du jardinage*, etc.; le *Temple de la raison*, publié après sa mort, et fort inférieur à ses autres ouvrages. Miss Seward, amie de Darwin, a publié

sur sa *vie* de curieux *Mémoires*, 1804, in-8.

DASSIER (Jean et Jacob-Antoine), père et fils, célèbres graveurs de médailles, nés à Genève, le premier en 1677, le second en 1715. Le père mourut dans patrie en 1763, le fils à Copenhague en 1759. On leur doit un grand nombre de médailles en acier, représentant les hommes les plus marquants du siècle de Louis XIV, et autres personnages illustres qui ont servi de modèles à d'autres graveurs. Elles se trouvent pour la plupart dans l'ouvrage de Kœller. On a imprimé l'*Explication des médailles gravées par J. Dassier et par son fils, représentant une suite de sujets tirés de l'histoire romaine*, 1778, in-8, rare et recherché. Le catalogue des médailles gravées par ces deux artistes se trouve dans le 3^e vol. de l'*Histoire littéraire de Genève*, par Sénécier.

DASYPODIUS (Pierre), dont le véritable nom est RAUCHFUSS, savant grammairien et médecin du 16^e siècle, né en 1530, mort à Strasbourg, est auteur d'un *Dictionnaire grec, latin et allemand*. Il imagina un nouvel ordre qui plut d'abord et qui a quelque utilité, mais qui a été rejeté ensuite, parce qu'on a reconnu que l'ordre alphabétique pour tous les mots était plus utile. L'ordre qu'il imagina, était de mettre les mots composés sous les simples, et les dérivés sous les primitifs.

DATAMES, fils de Castamare, qui de simple soldat devint capitaine des gardes du roi de Perse, fut un des plus grands généraux d'Artaxerxès Ochus, commanda ses armées avec beaucoup de valeur et de prudence, et remporta des victoires signalées sur les ennemis. Ses envieux l'ayant desservi auprès de son maître, et ce monarque ne l'ayant pas assez ménagé, il fit révolter la Cappadoce, défit Artabase, général d'Artaxerxès, l'an 361 avant J.-C., et fut tué peu de temps après en trahison, par le fils d'Artabase.

DATHE (Jean-Auguste), célèbre professeur de langues orientales à Leipzig, né à Weissenfels en Saxe, en 1731, consacra tous les moments que lui laissait sa place, à une nouvelle *traduction latine des livres du vieux Testament*, regardée par les protestants comme la meilleure de toutes celles qui existent dans cette langue. Différentes parties de cet ouvrage parurent séparément depuis 1779 jusqu'en 1797. On a encore de lui : *Opuscula ad criticam et interpretationem veteris Testamenti spectantia*, Leipzig, 1796, in-8. Dathe mourut en 1791.

DATI (Augustin), né à Sienne en 1420, écrivit l'histoire de cette ville en trois livres. Le sénat l'en avait chargé, et il s'en était acquitté avec sincérité; mais après sa mort, son fils Nicolas DATI en retrancha beaucoup de choses par politique, et gâta cet ouvrage. Le père et le fils furent secrétaires de la république de Sienne, et protégèrent l'un et l'autre les gens de lettres. Le premier mourut en 1478, et le second en 1498. On a de l'un et de l'autre plusieurs autres ouvrages. Les *Lettres* d'Augustin Dati furent imprimées à Paris en 1517. Il y a quelques particularités curieuses. Les *OEuvres* du même pa-

rurent à Sienne en 1503, in-fol., 12 fr., et Venise, 1516, in-fol., est moins chère.

DATI (Carlo), poète et littérateur italien, mort en 1675, professa les belles-lettres avec distinction à Florence sa patrie. Tous les voyageurs, gens de lettres, qui ont passé à Florence de son temps, se louent beaucoup de ses politesses, et ce sont principalement ces éloges qui l'ont rendu célèbre. On a de lui un *Panégryque de Louis XIII*, en italien, publié à Florence en 1644, in-4, réimprimé à Rome et traduit en français. Cet ouvrage avait été précédé de plusieurs autres en vers et en prose. Parmi ses productions on distingue la *Vie des peintres anciens*, en italien, 1667, in-4, 8 à 10 fr.; Firenze, 1730, in-4, 5 à 6 fr., quoique ce ne soit qu'un essai d'un plus grand ouvrage que l'auteur voulait donner.

DAUBANTON (Antoine-Grégoire), légiste français, né à Paris en 1752, fut pendant longtemps greffier du juge de paix dans cette ville, où il est mort en 1813. De 1772 à 1813 il a fait paraître 18 ouvrages de droit presque tous relatifs au mode et au coût des procédures civiles : les principaux sont : *Manuel judiciaire des bureaux de paix*; 1792, in-12; *Dictionnaire du droit civil*, 1805, in-8; *Dictionnaire textuel, analytique et raisonné du code de procédure civile*, 1807, 2 vol. in-8, 7 fr.; *Formulaire général des actes ministériels*, 1811, in-8, 8 fr.; *Dictionnaire du code de commerce*, 1810, 2 vol. in-12, 6 fr.; *Dictionnaire textuel raisonné par ordre sommaire et des matières du code d'instruction criminelle*, 1809, in-8; *Traité pratique du code d'instruction criminelle et du code des délits et des peines, avec toutes les formules nécessaires*, 1810, 2 vol. in-8, 12 fr.; *Répertoire universel de législation commerciale, intérieure et maritime de la France*, 1810, 2 vol. in-8, 14 fr.; *Traité-pratique de toute espèce de conventions, contrats, obligations et engagements, tant civils que de commerce extérieur et maritime*, 1812, 2 vol. in-12, 6 fr.; *Traité complet des droits des époux*, 1810, in-8, 6 fr.; *Manuel des officiers de police judiciaire, juges de paix, maires, adjoints*, 1812, in-12; *Traité complet des contrats et obligations, et des privilèges et hypothèques*, 1813, 3 vol. in-12, 9 fr.

DAUBENTON (Guillaume), jésuite, né à Auxerre en 1648, suivit en Espagne le roi Philippe V, dont il était le confesseur. Il eut le plus grand crédit auprès de ce prince; mais les courtisans jaloux le firent renvoyer en 1706. Il fut rappelé en 1716, pour reprendre sa place, et mourut en 1723. Le conte ridicule que Voltaire, d'après Bellando, a fait sur sa mort, ne mérite pas d'être rapporté. Ce jésuite avait prêché avec succès. On a de lui des *Oraisons funèbres*, et une *Vie de saint François Régis*, 1827, in-12.

DAUBENTON (Louis-Jean-Marie), naturaliste et anatomiste français, naquit à Montbar en Bourgogne en 1716. Son père le destinait à l'état ecclésiastique; il l'envoya en conséquence faire ses études théologiques à Paris; mais le jeune Daubenton s'adonnait en secret à la médecine, et surtout à l'ana-

tomie, et il fut obligé de cacher ainsi ses travaux jusqu'à la mort de son père. Dès lors il put suivre ouvertement ses goûts. Après s'être fait recevoir médecin à Reims en 1741, il retourna dans sa ville natale pour y exercer sa profession. Un heureux hasard le ramena à Paris. Son compatriote et son ami Buffon, qui venait d'être nommé intendant du jardin du roi, conçut alors le plan de son vaste ouvrage; mais, pour l'exécuter, il lui fallait les secours d'un anatomiste, la faiblesse de sa vue ne lui permettant pas de se livrer à des dissections. Il jeta les yeux sur Daubenton, qu'il fit nommer en 1745 garde et démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle. Ce choix fut généralement applaudi : il était impossible en effet de trouver un homme doué d'une plus grande patience, d'un esprit plus observateur, enfin d'une rectitude de jugement plus grande : il serait difficile de trouver une erreur dans le recueil des faits dont il a enrichi la science. Camper disait de Daubenton qu'il ne savait pas de combien de découvertes il était l'auteur. Ce mot mit une espèce de mésintelligence entre les deux savants de Montbar. Daubenton travailla à la *partie anatomique de l'histoire naturelle* de Buffon; il avait fourni dans les 15 premiers volumes in-4 de cet ouvrage un grand nombre de *descriptions anatomiques* qui en formaient une partie essentielle et absolument nécessaire à l'intelligence du texte de Buffon : celui-ci, incité par quelques flatteurs, les retrancha dans une petite édition in-12, et elles sont supprimées dans plusieurs autres éditions. Dès lors Daubenton ne travailla plus à cet ouvrage; il fut remplacé par Gueneau de Montbéliard et Bexon qui s'occupèrent des *oiseaux*; mais leur travail est bien inférieur à celui de Daubenton. Ce naturaliste célèbre continua toutefois d'être garde du cabinet; il le fut durant 50 ans, pendant lesquels il l'enrichit d'un grand nombre de pièces des trois règnes qui en font aujourd'hui la collection, la plus belle peut-être qui existe. En même temps il publiait un grand nombre d'ouvrages; il fit paraître dans le *Journal des savants* et dans les *Mémoires de l'académie*, des *dissertations* intéressantes sur l'*Histoire naturelle des animaux et des minéraux*. Savant laborieux et modeste dans le cabinet, il rendit encore des services immenses comme professeur : il est le premier qui ait été autorisé à faire publiquement en France un cours d'histoire naturelle; c'est dans ce but que l'on créa pour lui en 1778 cette chaire au collège de France. Lorsque la convention transforma le jardin des plantes en école publique sous le titre de *Muséum d'histoire naturelle*, il fut nommé professeur de minéralogie, et il s'acquitta de ces fonctions jusqu'à sa mort. En 1783, il avait été déjà nommé professeur d'économie rurale à l'école vétérinaire d'Alfort. Il fut aussi l'un des professeurs de la première école normale. Outre les recherches qu'il a faites et dont la science lui est redevable, l'industrie agricole lui doit encore la propagation en France des moutons de race espagnole : il a même fait sur la manière de conduire ces animaux, un ouvrage estimé et souvent réimprimé : *Instructions pour les bergers*, 1782, in-8,

avec 22 pl. Daubenton fut membre du Sénat : l'académie des sciences l'avait reçu en 1744 : il fit partie de l'Institut dès sa création. Une attaque d'apoplexie l'enleva en 1800. Ses principaux ouvrages sont, outre ceux que nous avons déjà cités, un *Tableau méthodique des minéraux*, 1784, in-8; un *Mémoire sur le premier drap de laine superfine du crû de France*, 1784, in-8; *Mémoires sur les indigestions*, 1798, in-8; plusieurs articles d'histoire naturelle dans la première *encyclopédie*, et plusieurs *dissertations* sur divers points de l'histoire naturelle des animaux et des minéraux dans les *mémoires de l'académie des sciences*. Il a aussi travaillé à la *Collection académique*, commencée par Berryot, et à l'*Histoire des reptiles, des poissons et des vers*, pour l'*encyclopédie méthodique*. De Lacépède, Cuvier et Moreau de la Sarthe, ont publié des éloges historiques de Daubenton. — M^{me} Daubenton, femme du précédent, née à Montbar en 1720, morte à Paris en 1818, a composé un roman intitulé : *Zélie dans le désert*, 1819, 3 vol. in-12, 7 fr.

DAUBERMENIL (F. A.), député à la convention nationale par le département du Tarn, naquit vers 1744. Il était membre du conseil supérieur de sa ville natale (Tarn) à l'époque de la révolution, dont il embrassa la cause avec chaleur. Il ne vota pas dans le procès de Louis XVI, pour cause de maladie, et fut obligé, quelque temps après, comme fauteur des *Girondins*, de donner sa démission. Rappelé en 1795, il devint membre du conseil des Cinq-cents; enfin, s'étant opposé à la révolution du 18 brumaire, il fut exclu du corps législatif, et condamné à être détenu dans le département de la Charente - Inférieure; mais l'arrêté fut bientôt rapporté : il se retira alors dans son département, et mourut à Perpignan en 1802. Romanesque et enthousiaste par caractère, il se regardait comme un des anciens mages, et donna lieu à l'établissement de la société des *théophilantropes*, ou *amis de Dieu et des hommes*, qui s'était formée en 1796, à Paris dans la rue du Bac, par une brochure sous ce titre : *Extrait d'un manuscrit intitulé : Le culte des adorateurs de Dieu, contenant des fragments de leurs différents livres sur l'instruction du culte, les observances religieuses, l'instruction, les préceptes et l'adoration*, Paris, 1796, in-8.

DAUBIGNY (Jean-Louis-Marie VILLAIN), né à Saint-Just en Picardie, était procureur au parlement de Paris à l'époque de la révolution, dont il embrassa la cause avec exaltation, et devint membre de la municipalité de Paris et de tous les clubs populaires. Dans la matinée du 10 août 1792, il fit arrêter le journaliste Sulleau et plusieurs personnes qui s'étaient réunies aux Champs-Élysées pour secourir le roi, et les laissa ensuite massacrer sous ses yeux. Après cette sanglante catastrophe, Daubigny devint membre du tribunal extraordinaire dont les arrêts ont fait répandre tant de sang. Vers cette époque, il fut signalé, par le ministre Roland, comme un des auteurs d'un vol considérable fait au garde-meuble de la couronne; mais comme son accusateur

commençait à perdre de son crédit, il vint à bout, sinon de détruire les soupçons, au moins d'arrêter les poursuites. A la fin de 1793, il obtint la place d'adjoint au département de la guerre sous le ministre Bouchotte, et fut accusé une seconde fois de vol par Bourdon de l'Oise; mais Robespierre qui le protégeait le fit acquitter par le tribunal révolutionnaire où il avait été cité. Daubigny, après avoir échappé aux exécutions du 9 thermidor, fut traduit plus tard devant le tribunal criminel d'Eure-et-Loire par Bourdon; mais l'amnistie du 4 brumaire le rendit à la liberté; enfin, impliqué dans l'affaire de la machine infernale au mois de janvier 1801, il fut déporté aux îles Sechelles et y mourut vers 1808.

DAUDÉ (Pierre), né à Marvejols, diocèse de Mende, mort en 1754, âgé de 74 ans, est auteur de la *traduction des Réflexions de Gordon sur Tacite*, Amsterdam, 1751, 3 vol. in-12; et de la *Vie de Michel de Cervantes*, 1740, in-12.

DAUDET (Robert), graveur, né à Lyon en 1737, fut élève de Ballechou et du célèbre Ville. Dans l'intervalle de 1772 à 1819, il a gravé un grand nombre de sujets parmi lesquels on remarque : *Vue du port d'Ostende*, d'après Solvyns; les *Ruines de Palmyre*, dans le *voyage de Syrie* de Cassas; des *marines*, d'après Joseph Vernet; des *batailles*, d'après Van der Meulen; six *paysages*, dans le *Musée français* de Robillard et Laurent, plusieurs *planches* pour le *voyage à Naples* de l'abbé de St.-Non (Galerie de Florence); pour le *voyage en Espagne*, d'Alex. de la Borde; pour les *monuments de l'Indoustan*, de Langlès: son œuvre complet renferme 82 épreuves. Ses gravures sont remarquables par un genre correct et spirituel. Daudet est mort en 1824.

DAUDIN (François-Marie), naturaliste, né à Paris vers la fin du 18^e siècle, mort dans cette ville en 1804, âgé de moins de 30 ans, a publié : *Traité élémentaire d'ornithologie*, ou *Histoire naturelle des oiseaux*, Paris, 1799-1800, 2 vol. in-4, fig.; cet ouvrage n'est point achevé; un *Recueil de mémoires et de notes sur des espèces inédites ou peu connues de mollusques, de vers, de zoophytes*, 1800, in-8; une *Histoire naturelle des rainettes, des grenouilles et des crapauds*, Paris, 1802, in-4, avec 38 pl.: il y a des exempl. in-fol., 75 fr.; *Histoire naturelle, générale et particulière des reptiles, pour faire suite à l'Histoire naturelle de Buffon, rédigée par Sonnini*, 1802-04, 8 vol. in-8, fig., 44 fr.

DAULÉ (Jean), graveur, né à Abbeville en 1703, mort à Paris en 1763, membre de l'académie de peinture, a gravé avec succès dans le genre de l'histoire d'après le Corrège, Rubens et Van Dyck. Ses talents supérieurs lui acquirent une réputation distinguée dans le genre du portrait. Ses sujets d'histoire ne sont pas aussi estimés. On cite cependant parmi ses plus beaux ouvrages, la *Madeleine au désert*, d'après le Corrège, le *Quos ego* d'après Rubens, et surtout le *portrait de la comtesse de Feuquières*.

DAUM (Christian), né en 1612 à Zwickau, mourut en 1687, avec la réputation d'un des plus

grands littérateurs de son siècle. Il savait des langues mortes et vivantes. On lui doit des *éditions* de beaucoup d'ouvrages de l'antiquité, et plusieurs autres écrits : témoignage de son ardeur pour le travail, encore plus que de la supériorité de ses talents. Les plus estimés sont : *Tractatus de causis amissarum quarumdam linguarum latinæ radicum*, 1642, in-8; *Indagator et restitutor græcæ linguæ radicum*, in-8; *Epistolæ*, Iéna, 1670, in-8; Dresde, 1677, in-8; des *poésies*, etc.

DAUN (Léopold, comte de), prince de Tiano, chevalier de la Toison-d'or, grand-croix de l'ordre de Marie-Thérèse, feld-maréchal, ministre d'état, président du conseil aulique de guerre, naquit en 1705 d'une famille ancienne et illustre. Il fut colonel d'un régiment d'infanterie en 1740, et se distingua dans la guerre que Marie-Thérèse eut à soutenir pour conserver les états que Charles VI lui avait laissés. La guerre suivante lui procura une réputation plus brillante encore. Le prince Charles de Lorraine était assiégé dans Prague; Daun, à la tête d'une armée rassemblée à la hâte, prend la résolution de faire lever le siège, combat le roi de Prusse à Choltzemits, le 18 juin 1757, et remporte une victoire complète. C'est à cette occasion que l'impératrice-reine établit l'ordre militaire qui porte son nom. La bataille de Hochkirchen en 1758 ajouta de nouveaux lauriers à ceux du libérateur de Prague. En 1760, il fit lever au roi de Prusse le siège de Dresde, par une suite de mesures profondément méditées, qui avaient déjà délivré Olmutz en 1758. Il attaqua en 1759 les Prussiens à Pirna, enleva toute l'armée commandée par le général Finck, et la fit prisonnière de guerre. Il n'eut pas le même bonheur à Siptiz, près de Torgau, en 1760, où l'ennemi, déjà vaincu, reprit, après qu'une blessure dangereuse eut fait retirer le maréchal, une supériorité qui décida la victoire en sa faveur. La paix de Hubersbourg vint mettre en 1763 fin à ses succès. Il mourut à Vienne en 1766, avec la réputation d'un général expérimenté, brave, circonspect, prévoyant, examinant toutes les démarches de son ennemi avant de se décider à un combat; humain et compatissant, alliant les vertus chrétiennes avec les vertus militaires. Les occasions où la prudence était plus nécessaire que l'activité, lui ont été particulièrement favorables. Son coup d'œil était sûr; mais, quand le besoin du moment excluait la maturité de la réflexion, il avait de la peine à prendre un parti vigoureux. De là ses victoires sont restées souvent sans effet, et les vaincus, par des manœuvres hardies et rapides, réparèrent quelquefois leur défaite avant que la renommée l'eût publiée.

DAUSQUE (Claude), né à St.-Omer en 1566, jésuite, puis chanoine de Tournay, mort en 1644. Nous avons de lui une *traduction* en latin des *harangues de Basile*, évêque de Séleucie, avec des *notes*, Heidelberg, 1604, in-8; un *Commentaire sur Quintus Calaber*, Francfort, 1614, in-8; *Antiqui novique Latii orthographia*, Tournay, 1632, 2 vol. in-fol.; *Terra et aqua, seu terræ fluctantes*, Tournay, 1633, in-4. Les îles flottantes près de Saint-Omer ont donné occasion à cet ou-

vrage, où l'auteur parle de toutes les îles semblables dont il a pu avoir connaissance ; il y parle aussi des autres merveilles naturelles qui ont rapport à la mer, aux rivières. Cet ouvrage est plein d'érudition. Dausque en a encore donné plusieurs autres qui prouvent qu'il était versé dans les langues savantes, la théologie, l'histoire naturelle et l'antiquité profane ; mais on voit aussi que son savoir avait plus d'étendue que son jugement de solidité. Il affectait de se servir de termes peu usités qui rendent ses ouvrages presque intelligibles.

DAVAL (Jean), médecin de Paris, natif de la ville d'Eu, professa son art avec beaucoup de réputation. Son mérite et ses succès le mirent en si grand crédit, que Fagon le demanda à Louis XIV pour lui succéder dans sa place de premier médecin. Le roi y consentit ; mais Daval, peu ambitieux et jaloux de sa liberté, refusa ce poste, et s'excusa sur la délicatesse de son tempérament. Ce médecin philosophe mourut en 1719, à 64 ans.

DAVANZATI-BOSTICHI (Bernard), florentin, né en 1529, mort en 1606, s'est fait un nom par sa traduction italienne de *Tacite*, Venise, 1637, in-fol., 12 à 18 fr. ; Padoue, 1755, 2 vol in-4, 15 à 18 fr. ; Bassano, 1790, 3 vol. in-4, 18 à 24 fr. ; Paris, 1760, 2 vol. in-12, 6 à 9 fr., et 1804, 3 vol. in-12. Il a employé de vieux mots toscans inusités, qui rendent sa version quelquefois inintelligible aux Italiens mêmes. On a encore de lui : *Coltivazione delle viti*, Florence, 1614 et 1737, in-4 ; *Scisma d'Inghilterra*, Rome, 1602, in-8, et Florence, 1638, in-4 ; *Historia della basilica di San Prassede*, Rome, 1725, in-4 ; et quelques autres écrits en italien. Tous ces ouvrages ont le mérite de la justesse des idées, de la précision, de la pureté et de l'élégance du style.

DAVAUX (l'abbé Guillaume), instituteur des enfants de France, et chanoine honoraire de St.-Denis, naquit en 1740 à la Côte-St.-André en Dauphiné, fit ses études au séminaire St.-Irénée à Lyon, et obtint bientôt une place au collège de Grenoble. Il fut chargé dans cette ville de l'arrangement de la bibliothèque épiscopale qui devint ensuite la bibliothèque de la ville. Quelque temps après, il vint à Paris, entra dans la maison de Rohan, puis fut nommé, par le crédit de la princesse de Gueménée, instituteur des enfants de France. L'abbé Davaux remplit ses fonctions avec zèle et avec intelligence, et ne tarda pas à gagner la confiance de ses élèves par la douceur et l'aménité de son caractère. On trouve des détails sur cette éducation dans les *Mémoires historiques sur Louis XVI* par Eckard, Paris, 1818, in-8, 3^e édition. On y lit l'anecdote suivante : « Le dauphin se rappelant une de ses leçons d'histoire, alluma furtivement une lanterne en filigrane qui venait de lui être donnée, et feignit de chercher quelque chose qu'il avait perdu : » tout-à-coup se tournant vers l'abbé Davaux, il lui dit en lui prenant la main, je suis plus heureux que Diogène, j'ai trouvé un homme et un bon ami. » Pendant la révolution l'abbé Davaux se retira auprès de sa bienfaitrice, et reprit plus tard ses fonctions ecclésiastiques. Il remplissait son

ministère dans plusieurs communautés religieuses ; il devint supérieur d'une association du tiers-ordre du Mont-Carmel, et président d'une société établie pour le soulagement des prisonniers. Lorsque la famille royale rentra en France, il fut accueilli avec distinction, et rentra dans une partie de ses titres et pensions. Il est mort à Paris en 1822.

DAVEL (Jean-Daniel-Abraham), fils d'un ministre de Culli, bourg situé sur le lac de Genève, porta les armes avec distinction en Piémont, en Hollande, en France, et dans sa patrie. On le connaissait comme un homme sincère, désintéressé, charitable, pacifique, bon ami, bon parent, brave soldat, officier habile et expérimenté. Les magistrats de Berne le firent l'un des quatre majors établis dans le pays de Vaux, pour exercer de temps en temps les milices. Ils lui donnèrent une pension annuelle, et affranchirent ses terres. Au milieu de ces distinctions, Davel se rappela une vision qu'il s'imaginait avoir eue à l'âge de 18 ans. S'appuyant sur cette rêverie, il entreprit de soustraire le pays de Vaux, sa patrie, à la domination de Berne, pour en former un quatorzième canton. Comme il se préparait à exécuter son dessein, il fut arrêté, et eut la tête tranchée le 24 avril 1723, à 54 ans.

DAVENANT (Jean), de Londres, né en 1570, docteur et professeur de théologie à Cambridge, devint évêque de Salisbury. C'était un théologien assez modéré qui cherchait le moyen de réunir les chrétiens sur leurs divers sentiments. Son livre intitulé : *Adhortatio ad communionem inter evangelicas ecclesias*, est un monument de sa modération. Il se distingua par son érudition, par sa modestie et par sa pénétration. L'église anglicane l'ayant député avec d'autres théologiens au synode de Dordrecht, il soutint avec le docteur Ward que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes. Ce savant estimable mourut à Cambridge en 1640. Ses productions sont : *Prælectiones de judice controversiarum*, 1631, in-fol. ; *Commentaria in epistolam ad Colossenses* ; *Liber de servitutibus* ; *Determinatio quæstionum theologicarum*. On voit dans ses ouvrages des connaissances et des recherches, et toute la sagesse qu'on peut avoir hors de la véritable religion.

DAVENANT (Charles), fils du précédent, né en 1656, et mort en 1714, s'est fait un nom célèbre en Angleterre par plusieurs ouvrages de politique, entre autres, par un *Tableau des revenus et du commerce de l'Angleterre*, en anglais, 2 vol. in-8, et de poésie. On cite parmi les écrits de ce dernier genre, son opéra de *Circé*, qui fut reçu avec beaucoup d'applaudissements.

DAVENANT (Guillaume), né à Oxford en 1605, d'un cabaretier, marqua dans sa jeunesse beaucoup de talent pour la poésie, et surtout pour le théâtre. Après la mort de Jonhson en 1637, il fut déclaré poète lauréat. Charles I^{er} y ajouta le titre de chevalier en 1643. Davenant fut toujours attaché à ce prince infortuné ; quelque temps avant sa mort tragique, ce poète passa en France, et se fit catholique. Il revint en Angleterre lorsque Charles II monta sur le trône de ses ancêtres, et mourut en 1668. Les

plus beaux esprits de son temps, le comte de Saint-Albans, Milton et Dryden furent en liaison d'amitié et de littérature avec lui. Le chevalier Davenant travaillait avec ce dernier. Tous ses ouvrages ont été publiés en 1673, in-fol. Ce recueil offre des *tragédies*, des *tragi-comédies*, des *mascarades*, des *comédies*, et d'autres pièces de poésie. C'est à lui que l'Angleterre dut un opéra italien.

DAVENPORT (Christophe), né à Coventry dans le comté de Warwick en Angleterre, vers l'an 1598, passa à Douai en 1615, et de là à Ypres, où il prit l'habit de St.-François en 1617. Il reçut le nom de *François de Sainte-Claire*, sous lequel il est connu dans son ordre. Après avoir professé avec beaucoup de réputation la philosophie et la théologie à Douai, il fut envoyé missionnaire en Angleterre. Obligé de se retirer, sous le gouvernement tyrannique de Cromwell, il reparut lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Catherine de Portugal, épouse de ce prince, le choisit pour son théologien et son chapelain : emplois qu'il était bien capable de remplir, par ses connaissances dans la philosophie, dans la théologie, dans les Pères, dans l'histoire ecclésiastique, etc. Ce savant franciscain mourut à Londres en 1680. Tous ses ouvrages, excepté son *Traité de la prédestination*, et son *Système de la Foi*, ont été recueillis, Douai, 1665, 2 vol. in-fol. L'auteur s'était acquis l'amitié des protestants et des catholiques, par ses mœurs, sa franchise et sa droiture. Il faut remarquer qu'il prenait aussi quelquefois le nom de *François Coventry*, du lieu de sa naissance. (Voy. NICERON, t. 23.)

DAVID, fils d'Isaïe de la tribu de Juda, né à Bethléem l'an 1085 avant J.-C., fut sacré roi d'Israël par Samuel, pendant qu'il gardait les troupeaux de son père. Dieu l'avait choisi pour le substituer à Saül. David n'avait alors que 22 ans, mais il était déjà connu par des actions qui marquaient un grand courage. Sa valeur augmenta avec l'âge. S'étant offert à combattre le géant Goliath, il le tua d'un coup de pierre, et en porta la tête à Saül. Ce prince lui avait promis, pour récompense de sa victoire, sa fille Mérob en mariage; mais jaloux de sa gloire, autant qu'incapable de l'égaliser, il lui proposa sa fille Michol, qu'il lui fit encore acheter au prix de cent prépuces de Philistins. La haine de Saül contre son gendre augmentait de jour en jour. Ses fureurs allèrent au point qu'il attenta plusieurs fois à sa vie. David, obligé de s'enfuir, se retira à la cour d'Achis, roi de Geth, qui lui donna la ville de Siceleg pour lui et pour ses gens. La guerre s'étant allumée entre les Juifs et les Philistins, David devait combattre avec les Philistins contre les Juifs; mais avant d'en venir aux mains, il se retira à Siceleg. Cette ville avait été détruite et brûlée par les Amalécites, qui avaient emmené ses femmes et celles de toute la troupe. Il tomba sur ces barbares, et leur enleva leur butin. Saül le poursuivait toujours, malgré les actes de générosité qui auraient dû toucher son cœur. Lorsqu'ils étaient dans le désert, David aurait pu le tuer deux fois, l'une dans une caverne, et l'autre dans sa tente; mais il se contenta de lui faire connaître que sa vie avait été entre ses mains. Une

mort funeste vint terminer la vie de ce prince vindicatif et perfide. Sa couronne passa à David, qui pleura non-seulement celui auquel il succédait, mais qui le vengea, et punit de mort ceux qui se vantaient de l'avoir tué. Il fut de nouveau sacré roi à Hébron, l'an 1054 avant J.-C. C'était pour la seconde fois qu'il recevait l'onction royale. Abner, général des armées de Saül, fit reconnaître pour roi Isboseth son fils; mais ce général ayant été tué, tout Israël proclama David. Ce prince s'étant rendu maître de la citadelle de Sion, y établit le lieu de sa demeure, et y fit bâtir un palais, d'où lui vint le nom de *Cité de David*. Jérusalem devint ainsi la capitale de son empire. Il y fit transporter l'arche, et forma dès lors le dessein de bâtir un temple au Dieu qui lui avait donné la couronne. Sa gloire était à son comble. Il avait vaincu les Philistins, subjugué les Moabites, mis la Syrie sous sa puissance, battu les Ammonites; mais ces grandes actions furent obscurcies par son adultère avec Bethsabée, suivi de la mort d'Urie, mari de cette femme. Il se passa un an presque entier, sans qu'il conçût des remords de son crime. Le prophète Nathan le fit rentrer en lui-même par une parabole ingénieuse; il en fit une pénitence longue et sincère; ses regrets sont vivement exprimés dans plusieurs Psaumes. Les maux que Nathan lui avait prédits commencèrent à se faire sentir, et dans sa propre maison même. Un de ses fils viole sa sœur, le frère ensuite assassine le frère; David se voit contraint de fuir devant Absalon son fils, qui veut arracher la couronne et la vie à son propre père. Tout Israël suit le rebelle, et abandonne son roi. Cette révolte ne finit que par la mort d'Absalon. Une nouvelle faute attira sur son royaume un fléau qui fit périr en trois jours 70,000 hommes. David, transporté par un mouvement de vanité, avait fait faire le dénombrement de son peuple : faute bien réelle, que les rois ont tant de fois imitée, qu'ils imitent encore, et dont ils ne songent pas à se repentir, malgré les événements qui les en avertissent. Il apaisa le ciel, en sacrifiant dans l'aire d'Aréuna, qu'il avait achetée pour y bâtir un temple au Seigneur. Pour mettre la paix dans sa famille, il déclara Salomon son successeur, malgré les brigues d'Adonias, son fils aîné. Après avoir fait sacrer et couronner ce prince, il mourut accablé d'années et d'infirmités, l'an 1015 avant Jésus-Christ, dans la 70^e année de son âge, et la 40^e de son règne. Il laissa un royaume tranquille au dedans et au dehors. Les incrédules modernes se sont épuisés en satires contre ce saint et grand roi. Son zèle ardent pour la gloire de Dieu, une piété tendre et profondément sentie, lui ont mérité cette distinction. (Voy. *Apologie de David*, publiée à Paris en 1737, in-12.) Ils lui ont reproché d'avoir fait scier et jeter dans le four des Ammonites faits prisonniers; mais le texte original dit précisément qu'il les condamna à scier du bois, cuire des briques, etc.; du reste cette nation abominable exerçait cette cruauté contre les Israélites quand ils tombaient entre ses mains; et si David la lui avait rendue, ce n'eût été qu'à titre de représailles (Voy. AGAG.) C'est une question fort

agitée par les savants, si David est l'auteur de tous les 150 Psaumes. Le sentiment le plus commun aujourd'hui est qu'il en a composé la plus grande partie. Plusieurs sont relatifs aux différents états où il s'est trouvé. Envie, hâi, persécuté par Saül, il avait été contraint de vivre en fugitif, de s'exiler de sa patrie, d'errer de ville en ville et de désert en désert. Les guerres diverses qu'il eut avec les nations ennemies du Dieu d'Israël, multiplièrent ses soins et ses craintes. Les fautes dans lesquelles il eut le malheur de tomber, devinrent le sujet de ses regrets les plus vifs, et les coups sensibles dont Dieu le frappa l'aiderent à les expier. Ses sentiments dans ces différentes situations sont exprimés avec une force et une dignité inimitables. « Si les livres » profanes, dit un critique moderne, n'ont rien qui » approche de la dignité, du sens profond, des » grâces simples et touchantes qui caractérisent les » Livres saints; on peut bien dire que les Livres saints » ne renferment rien de plus grand, de plus propre » à nourrir, à fortifier les âmes, à inspirer des sentiments sublimes, à former des idées magnifiques, » que les Psaumes. Où puiser des notions plus » vraies, plus majestueuses de la Divinité, contempler des tableaux plus vifs, plus animés de la » création? Les esprits justes, les cœurs droits y » trouvent une ressource sûre et aisée dans tous les » événements de la vie. A côté des menaces et des » châtiments marchent toujours l'espérance, les » consolations et les faveurs. L'homme y apprend » tout ce qu'il faut pour vivre en paix avec lui-même, avec les hommes, avec Dieu. Toutes les » situations de l'âme, tous les mouvements du cœur » y sont exprimés avec une variété et une vérité » dignes de l'Esprit saint. » Plusieurs sont évidemment prophétiques, ou en entier, ou en partie, et regardent divers objets cachés dans l'avenir, particulièrement le Messie. Saint Jérôme appelle David, le Simonide, le Pindare, l'Alcée et l'Horace des chrétiens (*David, Simonides noster Pindarus et Alcæus, Flaccus quoque*). Les Psaumes ont été traduits dans toutes les langues. Il y a plusieurs traductions françaises. La meilleure est celle de Laharpe. Les plus récentes sont celles d'Agier et Genoude. Les nations infidèles sont, comme nous, si frappées de l'excellence de ces poèmes divins, qu'elles en ont des versions dans leur idiome. Spon parle dans ses *Voyages* d'une traduction de plusieurs Psaumes en vers turcs, composée par un renégat polonais, nommé Halybeg. Les Psaumes sont de tous les livres connus, celui qui a été le plus souvent expliqué. Les meilleures ouvrages que nous ayons sur ce sujet sont les *Notes et les réflexions* du P. Berthier; l'*Harmonie des Psaumes*, par Pluche; leur *sens propre et littéral*, par Lallemand; les *traités sur la poésie des Hébreux*, par Contant de La Molette, le docteur Lowth, et le savant Herder; le *sens primitif* des Psaumes par Viguier. La *Vie de David* a été écrite en latin, en anglais et en français, et traduite en allemand. J. M. Hase a publié un ouvrage estimé intitulé: *Regni Davidici et Salomonæi descriptio geographica et historica*, Nuremberg, 1739, in-fol.

DAVID ALROI, ou **DAVID-EL-DAVID**, faux Messie des Juifs, se révolta vers 932 contre le roi de Perse, qui s'étant saisi de lui, exigea qu'il donnât une marque de son pouvoir. David répondit qu'il s'offrait à avoir la tête coupée, et qu'après le supplice il revivrait aussitôt; mais ce fourbe ne fit cette demande que pour éviter de plus grands tourments. Les Juifs, en haine de leur imposteur, furent accablés en Perse de toutes sortes de taxes et d'impôts, et réduits à la dernière misère.

DAVID I^{er}, roi d'Ecosse et fils de sainte Marguerite, occupa 21 ans le trône, égala les plus pieux de ses prédécesseurs par sa charité envers les pauvres, et les surpassa tous en sagesse et en prudence. Son amour pour la justice le portait à punir d'une manière rigoureuse les magistrats qui avaient prévariqué. C'est ce prince qui fonda et dota les évêchés de Ross, de Brexhim, de Dunkelden et de Dumblain, ainsi que quatorze abbayes, dont six étaient de l'ordre de Cîteaux. La mort lui ayant enlevé sa vertueuse épouse, Sibille, nièce de Guillaume le Conquérant, il passa 20 années dans l'état de veuve. Il supporta avec une patience admirable et vraiment chrétienne la perte de son fils, qui faisait toutes ses espérances, et dont la mort excitait les regrets de tout le royaume. Ayant en cette occasion invité à souper les principaux seigneurs, il les consola lui-même en ces termes : « Ce serait une folie » et une impiété de se révolter en quelque chose » contre la volonté de Dieu, qui est toujours sainte, » juste et pleine de sagesse. Les gens de bien étant » condamnés à mourir comme les autres hommes, » nous devons nous consoler, puisqu'il ne peut rien » arriver de mal à ceux qui servent le Seigneur, » soit pendant la vie, soit après la mort. » Ce prince mourut à Carlisle dans de grands sentiments de piété, le 29 mai 1153. On lit son nom avec ceux des saints dans plusieurs calendriers d'Ecosse. — **MALCOLM IV**, son petit-fils, lui succéda, et est aussi regardé comme saint.

DAVID, roi d'Ethiopie ou Abyssinie, fils de Nahu, succéda à son père en 1507. Il remporta de grandes victoires sur ses ennemis, et envoya des ambassadeurs à Emmanuel, roi de Portugal, et au pape Clément VII. Son règne fut de 36 ans. Les titres qu'il prenait tenaient beaucoup de l'emphase orientale. Les voici : *David aimé de Dieu, colonne de la foi, du sang et de la lignée de Juda; fils de David, fils de Salomon, fils de la colonne de Sion, fils de la semence de Jacob, fils de la main de Marie, fils de Nahu par la chair; empereur de la grande et haute Ethiopie, et de tous les royaumes et états, etc.* — Son fils **CLAUDE** lia amitié avec Jean III, roi de Portugal, et lui demanda des évêques et des missionnaires. Le pape Jules III lui envoya le patriarche Nugnez, deux évêques et dix missionnaires, tous jésuites, dont l'ordre ne faisait que de naître. Saint Ignace écrivit au prince abyssin une grande lettre sur l'unité de l'Eglise et la primauté pontificale. Le P. Bouhours rapporte cette lettre, solidement écrite, dans la *Vie* de ce saint fondateur.

DAVID, le plus grand philosophe de l'Arménie, florissait vers le milieu du 5^e siècle. Il puisa à

Athènes la connaissance de la langue et de la philosophie des Grecs. Il traduisit ceux de leurs livres qu'il jugea les plus utiles. Loin de suivre avec superstition Platon ou Aristote, comme nos docteurs européens des siècles d'ignorance, il choisit dans l'un et dans l'autre ce qui lui parut le plus vrai et le plus judicieux, en réfutant en même temps leurs erreurs. On conserve ses *écrits* dans la bibliothèque du roi de France. Ils sont méthodiques autant que solides. Son style est coulant, exact et précis.

DAVID GANZ, historien juif du 16^e siècle, dont on a une chronique en hébreu, intitulé *Tsemath David*, qui est rare, Prague, 1591, in-4. Vorstius en a traduit une partie en latin, avec des notes, Leyde, 1634, in-4.

DAVID DE POMIS, médecin juif du 16^e siècle, se disait d'une ancienne famille de la tribu de Juda. On a de lui un traité *De senum affectibus*, Venise, 1588, in-8; *Dictionnaire de la langue hébraïque et rabbinique*, en hébreu et en italien, publié à Venise en 1587, in-folio, fort utile à ceux qui veulent lire les rabbins, et plein de savantes remarques sur la littérature des Juifs.

DAVID DE DINANT, hérétique, vers le commencement du 13^e siècle, était disciple d'Amauri, et enseignait que Dieu était la matière première. Son système était assez semblable à celui de Spinosa : les erreurs d'un siècle se reproduisent dans un autre; et ce que les gens de secte et à système regardent comme un effort de génie, n'est souvent qu'une servile répétition. Il a été réfuté par saint Thomas et par d'autres théologiens.

DAVID GEORGE (Jorisz), aventurier hollandais et hérétique, fils d'un bateleur, nommé George de Coman, naquit à Delft en 1501. Il s'imagina vers l'an 1525 qu'il était le vrai Messie, le troisième David, né de Dieu, non par la chair, mais par l'esprit. Le ciel, à ce qu'il disait, étant vide, il avait été envoyé pour adopter des enfants dignes de ce royaume éternel, et pour réparer Israël, non par la mort, comme Jésus-Christ, mais par la grâce. Avec les saducéens il rejetait la résurrection des morts et le dernier jugement; avec les adamites, il réprouvait le mariage, et approuvait la communauté des femmes; et avec les manichéens, il croyait que le corps seul pouvait être souillé, et que l'âme ne l'était jamais. Il fut fustigé et banni, ce qui l'obligea de passer à Bâle, où il mourut en 1556. Pour couronner ses rêveries, il promit en mourant à ses disciples, qu'il ressusciterait trois jours après. Le sénat de Bâle fit déterrer son cadavre le troisième jour, et le fit brûler avec ses écrits.

DAVID DE SAINT GEORGE (Jean-Joseph-Alexis), ancien conseiller au grand conseil, naquit à Saint-Claude en Franche-Comté en 1759. Il se livra d'abord à l'histoire naturelle et fit des progrès dans la botanique. Il était sur le point de publier le *recueil des plantes du mont Jura* qu'il avait classées dans un magnifique herbier, lorsque la révolution vint l'arracher à ses études : ses manuscrits furent détruits, ses collections dispersées, et lui-même se vit obligé de se réfugier en Allemagne. Dans sa retraite il s'occupait des langues vivantes, lorsqu'il eut occa-

sion de lire le *Monde primitif* de Court de Gébeline. Dès lors il se proposa la solution du problème si difficile de la *langue des premiers hommes*. Il apprit les langues anciennes, fit des recherches immenses, recueillit des matériaux nombreux dans la vue de réaliser l'idée du président de Brosses en montrant la filiation, les rapports et les différences de toutes les langues mortes et vivantes, en cherchant à les rattacher toutes à un *idiome-racine*. Son travail était rangé par ordre alphabétique, et il en était à la lettre G quand il mourut à Arbois en 1809. Peu de temps auparavant, il avait donné son ouvrage à Ch. Nodier qui a continué ses recherches, et en a fait paraître un abrégé sous le titre de *Prologomènes de l'archéologue*. David était membre de l'académie celtique, de celle de législation, de celle de Besançon et d'autres sociétés savantes. Il a publié : *Histoires fabuleuses destinées à l'éducation des enfants, dans ce qui regarde la conduite envers les animaux*, traduite de l'anglais de mistriss Trimmer, Genève, 1789, 2 vol. in-12; *lettres de Charlotte à Caroline pendant sa liaison avec Wërther*, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12; *Fathom et Melville*, traduit de l'anglais de Smolett, Paris, 1796, 4 vol. in-12; *Poésies d'Ossian et de quelques autres Bardes, pour servir de suite à l'Ossian de Létourneur*, 3 vol. in-8. Cette traduction, qu'il fit avec Labaume, est estimée; *Arsace prince de Bellis*, qu'il a supposé traduit de l'anglais; *Lettres de Julie de Roubigné à Pauline de Clermont; l'Histoire des Druides*, traduit de l'anglais de Smith; *Cours d'éducation anglais et français, propre à apprendre les deux langues aux enfants, en leur formant l'esprit et le cœur; mémoire sur les tourbières des arrondissements de Saint-Claude et de Poligny*; — *sur les antiquités celtiques et romaines des mêmes arrondissements*, Arbois, 1808, in-8.

DAVID (François-Anne), graveur de la chambre et du cabinet du roi, membre des académies de Berlin et de Rouen, a fait paraître un grand nombre de gravures accompagnées presque toutes de textes dont il est l'auteur : en général elles sont médiocres. Nous citerons cependant : *Eléments de dessin* avec 12 planches d'après les plus belles figures antiques, 1797, in-8, traduits en allemand, Leipzig, 1799, in-8; *Histoire de France sous le règne de Napoléon, représentée par figures*, Paris, 1811-13, 4 vol. in-4, rare; *Histoire d'Angleterre sous le règne de Georges III*, avec un précis historique, Paris, 1812, in-4, il n'en a paru que 4 livraisons; la *Bible des enfants* (ancien Testament), représentée en figures, Paris, 1814, in-12; le *Cabinet du roi, ou les plus beaux Tableaux des peintres de l'école française*, Paris, 1816, in-12. Il n'a paru que 5 livraisons dont les 2 dernières seulement sont sous le nom de F. A. David; *Abrégé d'histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'au 19^e siècle*, 1817, in-4. Cet ouvrage devait former 2 vol., mais il n'a publié que 2 livraisons. Les autres ouvrages, dont il n'a gravé que les figures, sont : *Proportion des plus belles figures de l'antiquité*, accompagnées de leur description, par Winckelmann, 1798, in-4, avec 20 pl.; *Monuments de*

l'antiquité, expliqués par Winckelmann, avec des explications françaises par Fantin-Desodoarts, Paris, 1806, 3 vol. in-4 ; les *Antiquités d'Herculanum*, avec des explications par Sylvain Maréchal, Paris, 1780-1803, 12 vol. in-4, fig., 150 à 200 fr., et in-8, 100 fr. ; *Antiquités étrusques, grecques et romaines*, avec leurs explications par d'Hancarville, Paris, 1785-88, 5 vol. in-4, fig. en coul., 80 à 90 fr., et l'in-8, 40 à 45 fr. ; *Muséum de Florence*, avec une explication par Mulot, Paris, 1787-1803, 8 vol. in-4, fig., 100 à 150 fr., et in-8, 60 fr. ; *Histoire de France*, avec un précis historique par l'abbé Guyot, Paris, 1787-96, 5 vol. in-4, fig., 60 à 80 fr. ; *Histoire de France jusqu'en 1814*, représentée en figures avec un précis historique par Caillot, Paris, 1818, 3 vol. in-4, 30 à 50 fr. ; *Histoire d'Angleterre*, représentée en figures, avec un précis historique par Letourneur et autres, Paris, 1784, 1800, 3 vol. in-4, fig., 100 fr. ; *Histoire d'Angleterre jusqu'au traité de Paris en 1814*, représentée en figures, avec un précis historique par Caillot, Paris, 1818, in-4, 15 fr. ; *Histoire de Russie*, représentée en figures accompagnées d'un précis historique par Blin de Sainmore, Paris, 1799-1805, 3 vol. in-4, fig., 144 fr. Il est mort à Paris en 1824.

DAVID (Jacques-Louis), peintre célèbre et membre de l'institut, naquit à Paris en 1748, d'un marchand de fer, qui fut tué dans un duel et le laissa orphelin en bas âge. Un de ses oncles, entrepreneur des bâtiments du roi, prit soin de son éducation, et l'engagea à s'adonner à l'architecture ; mais le goût et les dispositions du jeune David le portaient vers la peinture, et ses parents, cédant enfin au penchant décidé qu'il avait pour cet art, le placèrent chez Vien, peintre du roi, et membre de l'académie royale, qui, s'écartant de la route suivie par Boucher, commençait alors assez timidement la nouvelle école. Vien accorda une attention spéciale aux études de son élève ; et Sedaine, secrétaire perpétuel de l'académie française, encouragea les débuts du jeune artiste. David, après s'être présenté au concours pendant quatre années consécutives, obtint enfin le grand prix de peinture en 1775, pour un tableau des amours d'Antiochus et de Stratonice. On assure qu'à la nouvelle de son succès il perdit connaissance : « Mes amis, dit-il, en revenant à lui, aux » artistes qui l'entouraient ; c'est la première fois » que je respire depuis quatre ans. » La même année Vien fut nommé directeur de l'école française à Rome, et emmena son élève avec lui. David s'y livra à l'étude la plus opiniâtre des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Pendant le jour il dessinait tout ce qui s'offrait à sa vue, et le soir, à la lumière, il réunissait dans un cahier tous les dessins de la journée. Il forma ainsi une collection de cinq gros volumes d'études, où dans la suite il puisa trop abondamment peut-être pour ses compositions. Ce goût passionné pour l'antique ne lui fit pas négliger les grands maîtres italiens qui ont brillé par la science du coloris et la vigueur de l'exécution. Sa copie du fameux tableau de la *Cène* par Valentin, jugée par quelques connaisseurs égale à l'original, attesta l'heureuse influence que l'Italie avait exercée sur le talent du

peintre français. Le tableau de *La peste de saint Roch*, qu'il composa à peu près dans le même temps, fut admiré, même des Italiens, et il est encore considéré comme un des meilleurs qui restent de lui. Malgré les instances qu'on fit pour l'engager à se fixer à Rome, David revint en France en 1780, et composa l'année suivante son *Bélisaire*, qui fut son titre d'admission comme agrégé à l'académie de peinture, dont il devint membre trois ans plus tard sur la présentation de son tableau d'*Andromaque pleurant la mort d'Hector*. Depuis son retour en France, il avait épousé la fille de Pecoul, architecte entrepreneur des bâtiments du roi. Ce mariage avantageux lui fournit les moyens de retourner à Rome. Il partit pour cette ancienne capitale des arts, emportant avec lui un tableau commencé à Paris, et qu'il s'était chargé d'exécuter pour le compte du gouvernement français : le sujet en était le *serment des Horaces*. Ce bel ouvrage, lorsqu'il fut terminé, fut généralement admiré à Rome, et valut au peintre les hommages les plus flatteurs. Le vieux Pompée Battoni, qui était alors le prince des peintres italiens, se rendit, malgré son grand âge, dans l'atelier de David, et lui dit avec une fierté naïve qui prouvait son estime pour l'artiste français : *Tu ed io, soli, siam pittori; per rimanente, si puo gettarlo al fiume*. Lorsque David revint en France, le peintre et son ouvrage furent accueillis à Paris avec un enthousiasme qu'enflammaient encore les idées républicaines qui commençaient à fermenter dans la nation. L'auteur des *Horaces* réussit même à la cour, et il composa pour le comte d'Artois le tableau des *amours de Paris et d'Hélène*. Le genre gracieux ne convenait pas au talent de David ; il revint, pour ainsi dire, à son élément, en traitant presque immédiatement le sujet de *Brutus rentrant dans sa maison après la condamnation de ses fils*. Ce tableau renferme de grandes beautés ; mais l'intérêt y est produit aux dépens de la vraisemblance. Vers la même époque, David peignit la *Mort de Socrate*. Cette composition est mise aujourd'hui au premier rang parmi celles du même peintre. Lorsque la révolution éclata, la réputation de David s'était déjà répandue dans toute l'Europe, et s'il était mort à cette époque, laissant tout entière sa gloire d'artiste, il eût sauvé son nom de cette souillure ineffaçable qu'y imprime pour toujours le souvenir de la honteuse complicité qui l'unit à Marat et à Robespierre. David, qui s'était imbu du républicanisme ancien en méditant ses tableaux, s'imagina sans doute qu'il était aussi facile de produire des Romains en France que d'en jeter sur la toile. Toute sa carrière politique ne fut qu'une longue aberration de son jugement et un continuel délire. Ayant fait hommage le 25 septembre 1790, à l'assemblée constituante, d'un tableau représentant Louis XVI entrant dans le lieu des séances pour prêter serment à la constitution, la même assemblée le chargea de consacrer par un grand monument de peinture la fameuse séance du Jeu de paume. Il n'a terminé que le dessin de ce sujet. On y remarqua les foudres qui tombent dans le lointain sur le palais de Versailles. Dès le mois de

septembre 1792, David fut nommé membre du corps électoral de Paris, et peu après député à la convention nationale, où il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Il fit encore hommage à la convention d'un tableau représentant les derniers moments de Lepelletier Saint-Fargeau, dont il avait fait précédemment adopter la fille par l'assemblée. Le discours qu'il prononça à cette occasion était empreint d'une exaltation frénétique. David, après avoir proposé à la convention la formation d'un juri national des arts, et la réorganisation de la commission du Muséum, fut appelé à présider l'assemblée, au mois de nivose an 2 (1793). Lorsque la division éclata entre les girondins et les montagnards, David n'hésita pas à se prononcer pour ces derniers; Marat était son héros et son ami. Péition ayant attaqué cet ignoble tribun, David s'écria : « Puisque vous voulez proscrire Marat, je vous demande que vous m'assassiniez.... Je suis aussi un homme vertueux.... La liberté triomphera ! » Lorsque Marat eut été assassiné par Charlotte Corday, David représenta la scène de ses derniers moments dans un tableau de grande dimension, et sollicita pour lui les honneurs du Panthéon. Plus tard, Robespierre étant menacé d'être mis hors de la loi, David lui dit : « Robespierre, si tu bois la ciguë, je la boirai avec toi ! » La conduite de David après le 9 thermidor démentit complètement cette jactance passionnée. Un membre (André Dumont) ayant demandé son exclusion du comité, et, par une conséquence nécessaire, son châtiment, il répondit à cette attaque en déclarant que Robespierre l'avait trompé, et que désormais il ne s'attacherait plus aux hommes, mais seulement aux principes. Cependant, à la suite d'une nouvelle inculpation de Tallien, il fut mis en état d'arrestation, et sur sa demande on lui donna son domicile pour prison. Il obtint sa liberté au bout de quatre mois, et rentra même dans le sein de la convention, où il garda dès lors un silence prudent. Arrêté de nouveau à la suite des événements de prairial, comme un des provocateurs de cette réaction terroriste, il fut compris dans l'amnistie du 4 brumaire. Rendu à la vie privée, il oublia bientôt ses principes républicains pour se courber sous les faveurs du pouvoir impérial. Bonaparte, qui ne voyait dans les arts que des ornements de son trône, jugea que le talent de David ne serait pas inutile à l'éclat de son règne. Mais ce n'était ni par le tableau des *Sabines*, ni par celui de *Léonidas*, que le peintre pouvait satisfaire le fondateur d'une dynastie nouvelle, qui ne voyait en tout que l'intérêt de sa gloire et de sa puissance. Bonaparte essaya d'arracher David à l'antiquité qu'il affectionnait, et voulut qu'il ne s'occupât que de sujets pris dans sa propre histoire. Il le nomma son premier peintre et lui commanda à la fois quatre grands tableaux pour décorer la salle du trône. Les sujets en étaient : Le couronnement, la distribution des aigles, l'intronisation dans l'église de Notre-Dame, et l'entrée de l'empereur à l'hôtel de ville de Paris. Deux seulement furent exécutés. Le premier excita une vive admiration, et Bonaparte en témoigna à l'auteur sa satisfaction de la ma-

nière la plus flatteuse. A l'époque du mariage de Napoléon, David reçut de la munificence impériale un équipage superbe, qui le mit en état de paraître aux fêtes qui furent célébrées à cette occasion, avec la dignité des plus grands seigneurs de l'empire. Le peintre courtisan paraissait avoir oublié ses fureurs républicaines. Les événements qui suivirent la chute de Bonaparte lui en firent porter la peine tardive. Par suite de l'ordonnance du 24 juillet 1816, il se vit condamné à quitter sa patrie, et il cessa de faire partie de l'institut. David se retira à Bruxelles, où il continua de se livrer à son art. Il y est mort le 29 décembre 1825, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Sa veuve et ses enfants n'ont pu obtenir que son corps fût rapporté en France. Une *Vie* de David a été publiée en 1826, in-8, par M. A. Th. (Adolphe Thibeaudeau). On trouve dans l'annuaire nécrologique de Mahul la liste de ses ouvrages. David est généralement regardé comme le restaurateur de l'école française. De concert avec Vien, son maître, il ramena au bon goût et à la nature un art qui avait perdu toute vérité, toute dignité dans les compositions frivoles et indécentes de Boucher. L'étude de l'antique lui donna le sentiment du vrai beau, et il se distingua surtout par la sévère pureté des contours. Cependant les tableaux de David sont loin d'être sans défaut. On leur a reproché d'être faits par réminiscence, sans inspiration véritable, et de manquer de cette chaleur et de cette vie dont les grands artistes doivent animer leurs ouvrages.

DAVIDI (François), socinien de Coloswar en Transylvanie, surintendant des églises réformées de cette province, mourut enfermé dans le château de Deva en 1579. C'est un des héros des unitaires. Il avait été luthérien, sacramentaire, arien, trithéiste, samosaten, etc. Il reste de lui, dans *Bibliotheca Fratrum Polonorum*, quelques ouvrages remplis de blasphèmes et de contradictions, mais assez bien écrits.

DAVIES (Jean), savant anglais, né sur la fin du 16^e siècle, dans le comté de Denbigh, était versé dans la connaissance des anciens auteurs. On ne connaît la date ni de sa naissance ni de sa mort; on sait seulement qu'il prit en 1616, à Oxford, le degré de docteur en théologie. Ses principaux ouvrages sont : *Antiquæ linguae britannicae nunc communiter dictæ cambro-britannicae, a suis cymraeae, vel cambricae, ab aliis vallicae rudimenta*, 1621, in-8; *Dictionarium latino-britannicum*, 1632, in-fol. Il eut beaucoup de part à la version galloise de la *Bible*, publiée en 1620. Ses ouvrages sont recherchés par les amateurs de l'ancienne langue celtique.

DAVILA (Henri-Catherine) naquit en 1576, au Iacco, village dans le territoire de Padoue. Sa famille, qui avait plusieurs branches, était originaire d'Avila, en Espagne. Il vint en France en 1572, et se fit connaître avantageusement à la cour de Henri III et de Henri IV. Il se signala sous ce dernier prince devant Honfleur en Normandie, et devant Amiens où il fut blessé. Depuis il se retira à Venise, et reçut du sénat de quoi subsister en

homme de sa condition. Il fut tué d'un coup de pistolet, dans un voyage qu'il faisait par ordre de la république; c'était vers l'an 1634. Davila avait avec lui un fils, âgé de 18 ans, qui se jeta sur le meurtrier et le mit en pièces. Ce fut à Venise qu'il travailla à son *Histoire des guerres civiles de France* en 15 livres, depuis la mort de Henri II en 1569 jusqu'à la paix de Vervins en 1598. Cet historien sait attacher ses lecteurs, par la manière dont il rend les détails, et par l'heureux enchaînement de ses récits. Il cherche trop à pénétrer dans l'esprit des princes, et ne les devine pas toujours. Il aurait reçu plus d'éloges, s'il en avait moins donné à son héroïne Catherine de Médicis, bienfaitrice de sa famille, et s'il avait retranché de son histoire quelques harangues, qu'on place aujourd'hui au nombre des mensonges oratoires. On lui reproche aussi quelques erreurs dans l'orthographe des noms propres des villes et des hommes. L'*Histoire de Davila*, écrite en italien, fut imprimée au Louvre, 1644, 2 vol. in-fol., 15 à 20 fr.; à Venise, 1733, 2 vol. in-fol.; à Londres, 1755, 2 vol. in-4, 15 à 20 fr., 1801, 8 vol. in-8, 48 fr.; et Milan, 1807, 6 vol. in-8, 32 fr. Baudoin et l'abbé Mallet l'ont mise en français : la traduction du dernier, qui a éclipsé l'autre, a paru Amsterd. (Paris), 1757, 3 vol. in-4, 12 à 15 fr. Pierre François Cornazano a publié en 1743, à Rome, une traduction latine du même ouvrage, en 3 vol. in-4.

DAVILA (don Pedro-Franco), naturaliste espagnol, né au Pérou en 1713, fut conduit à Paris par son goût décidé pour l'étude de l'histoire naturelle : il y passa 20 ans à y faire une magnifique collection qu'il fut obligé de mettre en vente. Appelé à Madrid en 1769, il y mourut en 1785. Il était membre de l'académie d'histoire de cette ville, et directeur du cabinet d'histoire naturelle, qui devint par ses soins l'un des plus beaux et des plus complets de l'Europe. Le Catalogue de sa collection imprimé à Paris, 1767, 3 volumes in-8, 6 à 9 fr., est estimé.

DAVILA Y PADILLA (Augustin), dominicain espagnol, né au Mexique, fut nommé gouverneur du couvent de la Puebla. Il se distingua par son éloquence. Philippe III lui donna le titre de son prédicateur et le nomma archevêque de Santo-Domingo. Il administra son diocèse avec beaucoup de sagesse, et mourut en 1604. On lui doit *Historia de la provincia de Santiago de Mexico, de la orden de predicadores*, Madrid, 1590, in-4; Bruxelles, 1625, in-fol., et Valladolid, 1634, in-fol., 12 fr. Cette dernière édition a pour titre : *Varia historia de la Nueva Espana y Florida*. On y trouve des documents curieux sur les premiers temps de la découverte de l'Amérique.

DAVIN (Félix), né en 1807 à St.-Quentin, et mort dans cette ville au commencement d'août 1836, à l'âge de 29 ans, a laissé un nom dans la littérature par diverses productions où se révèle un talent original et varié. D'abord fondateur et gérant du *Guetteur de St.-Quentin*, feuille publiée dans sa ville natale, Davin se rendit ensuite à Paris, où il ne tarda pas à prendre place parmi les jeunes lit-

érateurs de la plus brillante espérance. Une mort prématurée vint l'arrêter dès le début de sa carrière. On a de lui plusieurs romans de mœurs et d'histoire dont voici les plus remarquables : *Le crapaud*, ou *l'Espagne en 1823*; *l'Histoire d'un suicide*; *la Maison de l'ange*, ou *le mal du siècle*; *Une fille naturelle*; *Histoire sous le règne de Henri II*. Davin avait publié en outre, à différentes époques, plusieurs *études historiques* dans diverses revues, dans le *Musée des familles*, et quelques articles de critique littéraire dans le *Mercure de France* (1835-36). Il a paru de lui un *Recueil de poésies* après sa mort.

DAVIS (Jean), navigateur anglais, parcourut, en 1585, l'Amérique septentrionale, pour trouver un passage de là aux Indes orientales; mais pour tout succès de trois voyages qu'il y fit, il découvrit un détroit auquel il donna son nom.

DAVIS (Henri-Edouard), prêtre anglican, né à Windsor en 1756, est particulièrement connu par un *Examen de l'histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, par Gibbon, où l'on trouve beaucoup de sagacité et de profondeur, et par une réplique très-forte qu'il fit à la défense de l'historien. Davis mourut en 1784.

DAVITY (Pierre), gentilhomme du Vivarais, né à Tournon en 1573, s'est fait connaître par un ouvrage qui parut d'abord sous le titre d'*Etats et empires du monde*, in-fol. : livre fort au-dessous du médiocre. Ranchin et Rocoles augmentèrent cette compilation jusqu'à 7 vol., et ne la rendirent que plus mauvaise. Davity mourut à Paris en 1635.

DAVOUST (Louis-Nicolas), duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl, pair et maréchal de France, etc., naquit le 10 mai 1770 à Annoux en Bourgogne (Yonne). Il entra à l'école militaire d'Auxerre, puis à celle de Brienne, où était alors Napoléon, et fut fait, en 1787, sous-lieutenant de cavalerie. Davoust embrassa avec ardeur la cause de la révolution, et vint, après la journée du 10 août, à la barre de l'assemblée législative pour y donner son adhésion à la déchéance de Louis XVI. Nommé par les suffrages de ses compagnons d'armes chef de bataillon du 3^e régiment des volontaires de l'Yonne, il fit la campagne de Belgique sous les ordres de Dumouriez, et y mérita le grade d'adjudant général. En 1793, la loi contre les nobles le fit destituer et emprisonner. Davoust se rendit après le 9 thermidor, avec le titre de général de brigade, à l'armée du Nord, et s'y distingua surtout au siège de Luxembourg. Il passa ensuite sous les ordres de Pichegru, fut fait prisonnier à Mannheim, puis, rendu à la liberté, fit la campagne de 1797. L'expédition d'Egypte ouvrit un nouveau champ à sa valeur, et il s'opposa vivement, quoique sans succès, après le départ de Bonaparte, au projet conçu par Kléber d'abandonner l'Egypte. Davoust, de retour en France, alla combattre en Italie avec le grade de général de division, et, après avoir plus tard commandé les troupes qui campaient à Ostende, fut créé maréchal le 19 mai 1804. A l'époque de l'organisation de l'armée du camp de Boulogne, le commandement du troisième

des sept corps qui la composaient lui fut confié. Il combattit à la tête de ce corps sur le Necker, sur l'Inn, dans les gorges de Marienzell, franchit le Danube, se porta sur Presbourg, et conclut une convention avec les Hongrois, puis se rendit à Austerlitz, où il contribua au gain d'une de nos plus mémorables victoires. Davoust combattit encore à Iéna, où il conquit par sa brillante conduite le titre de duc d'Auerstaedt, et entra le premier à Berlin. Chargé, après les victoires d'Eylau et de Friedland, qui lui furent dues en partie, de régir les provinces conquises, il s'est attiré de justes reproches par la sévérité de son administration. Il mérita le titre de prince d'Eckmühl par ses actions d'éclat dans la célèbre bataille de ce nom, en 1809, combattit à Wagram, fit en 1812 la campagne de Russie, et continua de s'y distinguer, notamment à Mohilow (23 juillet) et à la journée de la Moskova (7 août), dans laquelle il fut blessé. Pendant la retraite, il vit périr presque tout le corps qu'il commandait, revint par la Prusse et prit ses quartiers d'hiver à Hambourg, non sans en être venu plusieurs fois aux mains avec les Russes. Cette place ayant voulu secouer le joug de la domination française, Davoust, investi de pouvoirs illimités, y exerça une excessive rigueur, institua des commissions militaires, exila des citoyens, et frappa les habitants d'une contribution de quarante-huit millions. Lors de la reprise des hostilités, il s'efforça vainement d'opérer la jonction des troupes de la garnison avec la grande armée; il revint sur Hambourg, où les Prussiens et les Russes, conduits par Benning-sen, ne tardèrent pas à l'assiéger. L'habileté avec laquelle il se défendit fut pour lui un nouveau titre de gloire militaire; mais il paraît que les nouvelles vexations dont il crut devoir user achevèrent d'irriter les habitants de la place assiégée, qui se plaignirent dans un mémoire des actes violents et arbitraires du prince d'Eckmühl. Les événements de Fontainebleau ayant mis fin à la lutte qui ensanglantait l'Europe, Davoust remit la place au général Gérard, envoyé par Louis XVIII, et revint dans sa patrie. Les plaintes des Hambourgeois étaient parvenues en France; on les indemnisa, et le maréchal reçut l'ordre de se retirer dans sa terre de Savigny, où il rédigea une pièce justificative qui parut sous le titre de *Mémoires sur le maréchal Davoust, prince d'Eckmühl, au roi*, Paris, 1814, in-8. Bonaparte, à son retour de l'île d'Elbe, l'appela au ministère de la guerre, et, le 12 juin 1815, à la pairie. Le nouveau ministre s'empressa d'organiser une armée nombreuse, et de pourvoir à la défense de nos places fortes. Mais la défaite de Waterloo rendit inutiles toutes ces mesures. Davoust conduisit alors les troupes derrière la Loire, où elles furent licenciées, et rentra dans la vie civile. En 1818 il parut à la cour, et fut nommé pair de France, le 6 mars 1819. Le maréchal Davoust est mort d'une phthisie pulmonaire, entouré des secours de la religion, le 4 juin 1823, à l'âge de 53 ans. Le maréchal Jourdan a prononcé un discours funèbre sur sa tombe.

DAVY DE CHAVIGNÉ (François-Antoine), auditeur à la chambre des comptes, naquit à Paris

en 1747. Indépendamment de ses occupations, il se livra aussi à l'étude des arts, et surtout de l'architecture. Il existe de lui un grand nombre de projets de monuments qui ne sont point dépourvus de mérite, mais qui, pour la plupart, n'ont pas été exécutés; c'est à ses soins que l'on doit la reconstruction du pont de la Cité entre les îles Saint-Louis et Notre-Dame. Depuis la révolution, Davy ne s'est occupé que d'architecture; il a publié: *Projet de bibliothèque publique de jurisprudence*, 1775, in-8; *Projet de fontaine des muses*, 1778, in-8; *Projet d'un pont triomphal*, 1781, in-8; *Plan, coupe et élévation d'un pont en fer d'une seule arche de 182 pieds d'ouverture*, 1800, in-8; *Mémoire sur la construction des ponts en fer*, 1801, in-8; *Colonne de l'empire français*, 1806, in-8; *Rapport fait à la société libre des sciences, lettres et arts de Paris sur un ouvrage intitulé: de la Solidité des bâtiments* par Ch. Fr. Viel, 1806; *Leçons d'un père à ses enfants*, 1806, in-12. Ch. Fr. Viel a publié une notice nécrologique sur cet artiste qui mourut en 1806.

DAVY (sir Humphry), célèbre chimiste anglais, président de la société royale de Londres, membre de l'académie des sciences de Paris, etc., naquit à Pensance, dans le comté de Cornouailles, le 17 décembre 1779. A l'âge de 18 ans, il était déjà très-versé dans les sciences naturelles, en montrant toutefois un goût particulier pour la chimie, et à 19 ans, il se trouvait à la tête de l'établissement fondé par le docteur Beddoes à Bristol, pour faire des expériences sur l'emploi de certains gaz dans le traitement des maladies. Les résultats de ses premières expériences sont consignés dans ses *Recherches chimiques et philosophiques*. Cet ouvrage lui valut la protection du comte de Rumfort, qui le fit nommer professeur de chimie à l'institution royale de Londres. Davy commença, en 1802, devant la société d'agriculture, son cours de chimie appliquée à l'industrie rurale, et le continua pendant trois années. Il devint, en 1803, membre de la société royale, qui le choisit, en 1806, pour son secrétaire. De 1802 à 1810, il s'occupa sans relâche de recherches sur la composition d'un grand nombre de corps qu'il soumit à un nouveau mode d'analyse, l'action de la pile voltaïque, et mérita en 1810, par ses travaux, le prix décerné par l'institut impérial de France. Davy se maria en 1811, fut fait chevalier à la même époque, fut élu, en 1814, membre correspondant de l'institut de France, et vice-président de l'institution royale. En 1815, il fut appelé à faire partie d'une commission formée à Sunderland, pour aviser aux moyens de prévenir les nombreux accidents produits par les mofettes dans les mines houillères d'Angleterre. Ses recherches sur la flamme, qu'il considère comme une *matière gazeuse chauffée au point d'être lumineuse*, le conduisirent à l'invention des lampes métalliques de sûreté, service important rendu à l'humanité. Dans un voyage qu'il fit en Italie, en 1818, sir Davy reconnut, après avoir examiné les manuscrits d'Herculanum, qu'ils n'étaient point tous carbonisés, mais que beaucoup d'entre eux n'étaient qu'agglutinés par une substance

chimique que le temps avait formée, et un dissolvant de ce produit qu'il composa a permis d'en dérouler un certain nombre. Nommé baronnet en 1818, Davy fut choisi, en 1820, pour succéder à feu sir Joseph Banks, dans la présidence de la société royale. Davy continua ses savantes recherches avec une nouvelle activité, et entre autres découvertes utiles qui en furent le fruit, nous citerons le procédé destiné à garantir le cuivre dont sont doublés les vaisseaux, de la corrosion à laquelle il est sujet en mer. Quelques dégoûts qu'il éprouva à Londres l'ayant déterminé à voyager de nouveau, il se rendit à Rome, puis à Genève, où une attaque d'apoplexie l'emporta le 28 mai 1829. Ce savant chimiste a publié, outre une foule de mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques* et d'autres recueils : *Recherches chimiques et philosophiques particulièrement sur l'oxide de nitre et sa respiration*, 1800, in-8; *Abrégé d'un cours de leçons sur la chimie, prononcées à l'institution royale pour les progrès de la philosophie expérimentale*, 1802, in-8; *Éléments de philosophie chimique*, 1812, in-8, traduit par M. Van-Mans, Paris, 1816, 2 vol. in-8; *Éléments de chimie appliquée à l'agriculture*, 1813, in-4, traduit par Bulos, Paris, 1825, 2 vol. in-8; enfin *Salmonia*, ou *Traité sur la pêche*, qui est son dernier ouvrage, et qui renferme des observations intéressantes sur les mœurs des poissons et sur divers points d'histoire naturelle.

DAWE (Georges), peintre célèbre, naquit à Londres vers 1781. De bonne heure il eut du goût pour la gravure : à 14 ans il grava les portraits d'*Élisabeth* et de *Marie d'Ecosse*, d'après Graham, et à 21, le *monument du marquis de Cornwallis*, d'après son propre dessin. Il ne négligeait point l'étude de l'anatomie dans laquelle il s'était tellement perfectionné, qu'on l'eût pris facilement pour un chirurgien. Son premier tableau, *Achille furieux de la mort de Patrocle*, fut couronné par l'académie royale des-beaux arts à Londres. On cite parmi ses œuvres *Noëmi et ses deux bruns*; une scène de *Cymbeline* qui lui valut un prix de 200 guinées à l'institution britannique, et fut acquise par Hope; *Andromaque*, etc. Dawe fit aussi des portraits, et la liste en serait beaucoup trop longue : toutefois on remarque ceux de mad. Hope, du duc de Wellington, du prince Léopold, de la princesse Charlotte sa femme, etc. Le duc de Kent l'ayant emmené à Bruxelles, puis au congrès d'Aix-la-Chapelle où il peignit plusieurs personnages de marque, il fut invité par l'empereur Alexandre à se rendre à St.-Petersbourg, pour faire une suite de tableaux dont il avait médité les sujets : il s'agissait de peindre tous les généraux russes qui s'étaient distingués dans les dernières guerres, Dawe se rendit au vœu de l'empereur : mais en traversant l'Allemagne, son pinceau reproduisit les traits d'un grand nombre de personnages, entre autres de Goëthe. Arrivé à St.-Petersbourg, il commença son travail qu'il n'eut achevé qu'après neuf années : c'est une suite de 400 portraits qui a été placée dans une galerie du palais d'hiver de St.-Petersbourg. L'empereur nom-

ma Dawe son peintre, et l'académie des beaux-arts l'admit au nombre de ses membres. Cet artiste était surchargé d'ouvrage : il gagna autant d'argent qu'il voulut. Après être retourné dans son pays, il revint en Allemagne, en Prusse, en Russie. Dans ce dernier voyage il fut saisi par le froid, et dès lors il fut presque toujours malade. Il accompagna l'empereur Alexandre à Varsovie où il fit le portrait de Constantin. Sentant ses forces s'affaiblir, il revint à Londres, où il mourut en 1829. Il a laissé des *manuscripts* et beaucoup d'*esquisses*.

DAWES (Richard), critique et philologue anglais, né en 1708 dans le comté de Leicester, est particulièrement connu par ses *Miscellanea critica*, 1745, où l'on trouve des observations neuves sur plusieurs parties de la syntaxe et de la prosodie grecque. La meilleure édition est celle d'Oxford, 1781, in-8, 8 à 12 fr., et celle de Leipzig, 1800, in-8, 8 fr. Dawes mourut en 1766.

DAZÈS (l'abbé), de Bordeaux, mort à Naples en 1766, prit parti dans l'affaire des jésuites, en faveur desquels il publia divers écrits : *Le Compte rendu des comptes rendus*; *Il est temps de parler*; *le Cosmopolite*. Ces ouvrages n'ont pu suspendre la ruine des jésuites. Ils sont néanmoins encore recherchés des curieux, surtout le *Compte rendu*, où l'on trouve des choses intéressantes, et beaucoup de recherches; l'auteur s'y laisse aller à un zèle trop amer; et, en défendant les jésuites, il manque d'égards et quelquefois de justice envers les autres religieux, et plusieurs personnes respectables.

DAZILLE (Jean-Barthélemi), médecin et chirurgien, élève du célèbre Antoine Petit, né en 1732, fut nommé chirurgien-major dans la marine royale en 1755, et parcourut la Guyanne, le Canada, les îles de France, de Bourbon, de Cayenne et de Saint-Domingue, et mourut à Paris en 1812, après 28 années consacrées à la médecine dans les colonies. Le fruit de ses expériences a été consigné dans les ouvrages suivants : *Observations sur les maladies des nègres*, 1776, in-8, et 1792, 2 vol. in-8; *Observations générales sur les maladies des climats chauds*, Paris, 1785, in-8; *Observations sur le tétanos*, formant le tome 2 des *Observations sur les maladies des nègres*, Paris, 1788, in-8.

DAZINCOURT (Joseph-Jean-Baptiste ALBOUIS, plus connu sous le nom de), né à Marseille le 11 décembre 1747, d'une famille de commerçants, s'attacha au maréchal de Richelieu qui l'employa comme bibliothécaire, et le chargea de rédiger les *Mémoires de sa vie*. Ayant eu occasion de jouer la comédie dans diverses sociétés, les succès qu'il obtint dans ses rôles, lui donnèrent le goût du théâtre; après avoir débuté à Bruxelles, il devint sociétaire du *Théâtre-Français* où il parut sous le nom de Dazincourt. Ce fut la protection du prince de Ligne qui l'y fit agréer en 1778. La reine Marie-Antoinette le choisit, en 1785, pour lui donner des leçons de déclamation. Pendant la révolution, Dazincourt fut emprisonné l'espace de 10 mois. En 1807 cet artiste fut nommé professeur de déclamation au conservatoire; il venait d'obtenir la direction des spectacles de la cour, lorsqu'il mourut le 28 mars

1809, à l'âge de 62 ans. On a publié des *Mémoires de Dazincourt*, Paris, 1810, in-8, à la rédaction desquels il a été totalement étranger; il avait publié une *Notice sur Prévêl*, 1800, in-8.

DEAGEANT DE SAINT-MARCELLIN (Guischard) fut d'abord clerc de Barbin, que le maréchal d'Ancre avait fait contrôleur général des finances. Arnaud d'Andilly le fit ensuite connaître au duc de Luynes. Deageant s'acquit la faveur de ce duc, en le servant utilement contre le maréchal d'Ancre son bienfaiteur. On le chargea de plusieurs commissions et négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès. Devenu veuf, Louis XIII voulut lui donner l'évêché d'Evreux; mais Deageant préféra un second mariage, et les intrigues de la politique, aux dignités et à l'état ecclésiastique. Il fit néanmoins paraître beaucoup de zèle contre les calvinistes: ce qui fit dire au cardinal de Richelieu, que «s'il avait» terrassé l'hérésie, Deageant pouvait se vanter de »lui avoir donné le premier coup de pied.» Deageant essuya les caprices de la fortune, après en avoir éprouvé les faveurs. Il fut disgracié, et eut ordre de se retirer en Dauphiné, où il mourut l'an 1639, premier président de la chambre des comptes. On a de lui des *Mémoires envoyés au cardinal de Richelieu*, contenant plusieurs choses particulières et remarquables, arrivées depuis les dernières années du roi Henri IV, jusqu'au commencement du ministère de M. le cardinal de Richelieu, c'est-à-dire jusqu'en 1624. Ces *Mémoires* furent imprimés à Grenoble en 1668, in-12, par les soins de son petit-fils; on les trouve aussi dans les *Mémoires particuliers pour l'Histoire de France*, 1756, 3 vol. in-12. Ils manquent quelquefois de fidélité dans les faits, et presque toujours d'élégance dans le style; mais il y a des choses curieuses.

DEANI (Marc-Antoine), prédicateur italien, né à Brescia au mois de septembre 1775, prit, à l'âge de 15 ans, l'habit de franciscain de l'observance dans le couvent de Saint-Joseph de sa ville natale; à 21 ans il fit ses vœux et adopta le nom de *Père Pacifique*. Après avoir professé pendant quelque temps la philosophie et la théologie, il se livra à son goût pour la prédication, et se fit entendre pour la première fois à Ferrare en 1802. Son début fut brillant, et de toutes parts on se pressait pour l'entendre. Ses principaux sermons avaient pour objet les *persécutions de l'Eglise*, la *prédication des apôtres*, la *Providence*, etc.; 17 de ses discours sont imprimés, et l'on assure qu'il a laissé en manuscrits 60 sermons de morale et 180 panégyriques, oraisons funèbres, sujets de retraite, etc. Deani refusa par humilité l'évêché de Zante en 1815. Pie VII qui lui avait donné ce titre, et qui l'entendit prêcher en 1819, lui offrit quatre médailles et le nomma consultant de l'index et définitif général de son ordre. Ce prêtre vénérable est mort le 24 octobre 1824. On trouve une *Notice* sur Deani dans les *Mémoires de religion et de morale*, publiés à Modène par l'abbé Baraldi.

DEBEZIEUX (Balthazar), né à Aix en 1655 d'un avocat, fut consul et procureur du pays en 1692. Il était né pour des emplois plus considérables

et plus difficiles à remplir. L'étude du droit, à laquelle il s'était appliqué toute sa vie, avait déjà fait de lui un grand jurisconsulte. Il mit à profit ses lumières dans l'office de président de la chambre des enquêtes du parlement d'Aix, où il fut reçu en 1693. Il ne porta jamais aucune opinion, qu'il ne la soutint par les principes de la loi qu'il possédait parfaitement. Il rédigeait dans son cabinet les questions qu'il avait jugées au palais, et en a composé 4 gros vol. in-fol., tous écrits de sa main. Il a eu soin de joindre aux arrêts rendus sur ces questions, les motifs qui l'avaient déterminé dans sa décision. Cet ouvrage a été imprimé à Paris, 1750, in-fol., comme une continuation de Boniface, arrêliste du parlement d'Aix, avec lequel il a une liaison naturelle. Cet habile magistrat mourut en 1722, également regretté des gens de bien et de ses confrères.

DÉBONNAIRE (Louis), né à Ramerup-sur-Aube, entra dans la congrégation de l'Oratoire, dont il sortit dans la suite. Il était prêtre, et mourut en 1752. On a de lui : une *Imitation*, avec des réflexions, in-12; *Leçons de la sagesse*, 3 vol. in-12, bon livre; *L'Esprit des lois quintessencié*, 1751, 4 vol. in-12; critique mal digérée, quoique pleine d'observations justes; *La religion chrétienne méditée*, avec le P. Jard, 6 vol. in-12; *La règle des devoirs*, 4 vol. in-12. La *Biographie universelle* dit qu'il prit vivement parti contre les jansénistes; c'est une erreur. Il était *appelant*; les miracles et les convulsions occasionnèrent une longue controverse entre lui et d'autres appelants. Il se déclara contre ces folies.

DEBORA, femme de Lapidoth, prophétesse des Israélites, ordonna de la part de Dieu à Barac, fils d'Abinoëm, de marcher contre Sizara, général des troupes de Jabin. Barac ayant refusé, à moins que la prophétesse ne vint avec lui, elle y consentit, et il battit le général ennemi vers l'an 1285 avant J.-C. Par cette victoire, Dieu rendit la liberté aux enfants d'Israël : Débora et Barac la célébrèrent le même jour par un cantique d'action de grâces. «C'est Dieu,» disent les vainqueurs reconnaissants, qui amena »Sizara au lieu où il devait être vaincu; c'est Dieu »qui mit en déroute sa nombreuse armée.» Qu'était-ce en effet que dix mille hommes ramassés à la hâte, pour tenir contre une armée innombrable et aguerrie, fortifiée de neuf cents chariots armés de faux? Qu'était-ce que Barac et Débora, qui ne savaient ni l'un ni l'autre le métier de la guerre, en comparaison d'un général comme Sizara? Mais le Seigneur était à la tête de cette petite troupe; il la couvrait de son bouclier, et de là elle était invincible. C'est ce cantique, plein d'idées hardies, grandes et fortes, d'images brillantes et guerrières, joint au sujet traité dans les chapitres 19 et 20 du livre des *Juges*, qu'un critique célèbre a cru avoir été le germe de l'Iliade. On peut consulter l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, observations préliminaires, tome 1, page 55, et tome 3, page 343. (Voy. HOMÈRE.)

DEBRY (le baron JEAN), né à Versailles en 1760, était membre du directoire du département de l'Aisne, lorsqu'en septembre 1791, il fut député à

l'assemblée législative. Il y apporta une extrême exaltation de principes et parla dès les premières séances contre les prêtres non assermentés. Il vota, le 1^{er} janvier 1792, la mise en accusation des princes français émigrés, fit décréter le 16 du même mois que Monsieur était déchu de son droit à la régence, pour n'être pas rentré en France, au terme du décret du 28 octobre précédent, et présenta, le 30 juin, un rapport pour investir l'assemblée nationale du droit de déclarer la patrie en danger. Le 8 août il proposa de mettre en accusation les généraux Luckner et Lafayette. Le 26, il présenta un projet d'organisation d'un corps de *tyrannicides*, destinés à combattre, *corps à corps*, les rois en guerre avec la France, et leurs généraux. Elu peu après à la convention nationale par le même département, il ne se montra pas moins ardent dans cette assemblée que dans celle qui l'avait précédée. La convention avait décidé, depuis un mois, que Louis XVI serait jugé par elle. Dans les premiers jours de 1793, Jean Debry proposa de renvoyer le jugement de ce prince après l'acceptation de la constitution par le peuple, ou jusqu'à la paix générale. Cette proposition n'ayant point été adoptée, il vota pour la mort et contre le sursis. Le 21 janvier il fut envoyé dans le département du Nord, en qualité de membre du comité de sûreté générale. Le 21 mars il fit décréter l'établissement, dans toutes les municipalités, des comités de surveillance, qui donnèrent naissance aux comités révolutionnaires, et fut ensuite élu président, puis membre du premier comité de salut public; il donna peu après sa démission, et laissa faire la révolution du 31 mai. Quatre jours après la chute de Robespierre, il fut nommé membre du comité de sûreté générale; plusieurs voix s'élevèrent contre lui, et l'accusèrent d'avoir été le complice des fédéralistes; il donna de nouveau sa démission, et fut envoyé, quelque temps après, dans les départements méridionaux; il y répara, autant qu'il fut en son pouvoir, les crimes du dernier gouvernement. Rentré dans la convention, il fut porté, le 3 juillet 1795, au comité de salut public, et prit part aux discussions du nouvel acte constitutionnel. Le 19 août il appuya de nouvelles mesures de police contre les émigrés, et en provoqua contre les journalistes opposés à son parti. Au mois d'octobre il passa au conseil des Cinq-cents, et y défendit la loi qui excluait les parents d'émigrés de toutes les places. Le 14 mars 1796, il demanda une loi répressive de la liberté de la presse. Le 9 août 1797, il s'opposa à la formation d'une nouvelle garde dont le corps législatif voulait s'environner pour prévenir les attaques du directoire, et préluda ainsi à la journée du 18 fructidor. Jean Debry fut nommé, le 21 mai 1798, ministre plénipotentiaire de la république à Rastadt, avec ses collègues Bonnier d'Arco et Roberjot. Le 28 avril 1798, les ministres furent attaqués par des brigands, sous l'uniforme du régiment des hussards autrichiens de Szeckler qui devaient les escorter; Roberjot et Bonnier y périrent, et Jean Debry fut blessé. Dans le temps on a pensé que c'était le gouvernement français qui avait fait assassiner Bonnier

et Roberjot, pour soulever la nation contre l'Autriche, à qui l'on voulait attribuer cet assassinat. Réélu en 1799 au conseil des Cinq-cents, Debry devint, après la révolution du 18 brumaire, membre du tribunat, et fut nommé, le 29 avril 1800, préfet du département du Doubs; il en exerçait encore les fonctions en 1814, avec le titre de baron et de commandant de la Légion d'honneur, au moment de la chute de Bonaparte et du rétablissement des Bourbons. A la première nouvelle de cet événement, Jean Debry demanda le registre des actes de la préfecture, y fit inscrire le sénatus-consulte qui portait le rappel du roi, et le signa le premier. Il reçut, avec la plus grande distinction, le commissaire envoyé par le roi dans la 6^e division, et écrivit à Monsieur, comte d'Artois, pour lui offrir l'hommage de son profond respect et de sa soumission, et pour le prier de lui accorder la liberté de finir, dans la retraite, des jours dont le commencement avait été souillé par une tache que son repentir ne pourrait effacer. Depuis plusieurs années, cet ancien révolutionnaire, revenu à des sentiments honnêtes et pieux, s'acquittait de tous ses devoirs de religion avec beaucoup d'exactitude. Jean Debry aimait avec passion la botanique, et cultivait les lettres. Resté sans emploi sous le gouvernement royal, il fut nommé, le 6 avril 1815, par Bonaparte, préfet du département du Bas-Rhin; il n'accepta ces fonctions que vaincu par les instances de ses amis et par les besoins de sa famille. Frappé, après le second retour des Bourbons, par la loi du 12 janvier 1816, il s'était retiré dans le royaume des Pays-Bas et habitait Mons encore en 1830. Il rentra en France lors de la révolution de juillet, et est mort à Paris le 6 février 1834. Debry a publié : *Essai sur l'éducation nationale*, 1790, 2 v. in-8; *Eloge funèbre de Mirabeau*, 1790, in-4; *Opinion sur la constitution de 1793*, in-8; *Catéchisme des élections*, 1797, in-8; *Opinion sur les questions élevées dans l'affaire de Louis, ci-devant roi des Français*, 1792, in-8. On a encore de Debry un grand nombre de *Discours* dans le recueil de l'académie de Besançon, dont il a été le restaurateur en 1807; des pièces de vers dans le *Mercur*, le *Journal encyclopédique*, etc.

DEBURE (Guillaume-François), le jeune, libraire, né à Paris en 1731, mort en 1782. On a de lui : *Musæum typographicum, seu collectio in qua omnes fere libri rarissimi... recensentur*, 1755, in-12, tiré seulement à 12 exempl., vendu 26 fr.; *Bibliographie instructive, ou Traité de la connaissance des livres rares et singuliers*, 1763-88, 7 vol. in-8, 12 à 18 fr.; ouvrage qui n'est plus au courant des productions curieuses ou importantes de l'imprimerie, mais qui a été fort utile aux auteurs de dictionnaires bibliographiques; *Supplément à la Bibliographie instructive, ou Catalogue des livres du cabinet de Gaignat*, 1769, 2 vol. in-8, 4 à 5 fr., où l'auteur relève lui-même quelques erreurs de sa *Bibliographie*. Née de La Rochelle a publié en 1782 une *table* destinée à faciliter la recherche des livres anonymes, qui en forme le tome 10; plusieurs catalogues estimés,

tels que ceux de Girardot de Préfond, du duc de La Vallière, etc.

DÈCE (Cneius-Messius-Quintus-Trajanus-Decius), né l'an 201 à Bubalie, dans la Pannonie inférieure, avait l'air et le cœur d'un héros. Il s'avança dans les armes, et parvint aux premiers grades. Il y eut en 249 une révolte de soldats dans la Mœsie. L'empereur Philippe l'envoya pour punir les coupables; mais, au lieu de le faire, il se fit proclamer empereur, et marcha en Italie contre son bienfaiteur. La mort de Philippe et de son fils, dont il souilla sa main, lui assura l'empire. Le nouvel empereur se signala contre les Perses et les Goths qui désolaient la Mœsie et la Thrace. Il périt au mois d'octobre 251, en poursuivant ce dernier peuple. Ses troupes ayant plié dans une surprise, il poussa son cheval vers un marais profond, où il s'enfonça, sans qu'on pût jamais retrouver son corps. Son fils Dèce le jeune, qu'il avait associé à l'empire, fut tué vers le même temps par les Goths. Un mélange de bonnes et de mauvaises qualités a partagé les historiens. Les païens ont beaucoup loué son courage et son amour pour la justice. Son esprit était solide, délié, actif, propre aux affaires; ses mœurs étaient réglées, et il les avait perfectionnées par l'étude. Le sénat le déclara, par un très-ridicule et inutile décret, *égal à Trajan*, et l'honora du titre de *Très-Bon*. Il ne mérita pas ce titre dans la persécution violente qu'il fit aux chrétiens, qui ont détesté sa barbarie. Il employa le fer et le feu contre eux, en haine de Philippe qui les avait aimés et protégés.

DÈCE (Philippe), célèbre professeur en droit, né à Milan en 1454, mort à Sienne en 1535, avait reçu de la nature un esprit subtil et délié, et parvint par une étude assidue et un exercice continu, à se faire regarder dans les disputes publiques, comme l'antagoniste le plus redoutable. Il comptait au nombre de ses auditeurs les personnes les plus illustres. Nous avons de ce jurisconsulte de bons *commentaires* sur les premiers livres du Digeste et du Code; des *Conseils* et des *Commentaires* sur les règles du droit. Du Moulin a fait des notes sur ces différents ouvrages.

DÉCÉBALE, roi des Daces, prince également sage et vaillant, eut des succès heureux contre l'empereur Domitien, et battit deux de ses généraux; mais Trajan l'ayant vaincu, il fut obligé de demander la paix. Il l'obtint de l'empereur et du sénat. Décébaie reprit bientôt les armes, et voulut soulever les princes voisins contre les Romains; Trajan marcha de nouveau contre lui, et après avoir défait ses troupes en différentes occasions, il l'obligea à se tuer, 105 ans après J.-C. Le vainqueur fit porter la tête du vaincu à Rome, et érigea la Dacie en province romaine. C'est aujourd'hui la Transylvanie. C'est à l'occasion de cette victoire que fut élevée la colonne trajane.

DECENCE, frère de Magnence, fut fait César, et eut le commandement des troupes dans les Gaules; mais ayant été battu par les Germains, et consterné de la mort de son frère, il se pendit de désespoir à Sens, en 373.

DECIUS MUS (Publius), consul romain, ma-

nifesta de bonne heure son courage. Il n'était que simple tribun dans l'armée, lorsqu'il tira le consul Cornélius d'un pas désavantageux, et eut beaucoup de part à la victoire remportée sur les Samnites. Consul avec Manlius Torquatus l'an 340 avant J.-C., il se dévoua aux dieux infernaux dans la bataille donnée contre les Latins. Decius Mus, son fils, héritier de la superstition de son père, se dévoua aussi à la mort durant son 4^e consulat. Son petit-fils imita son exemple dans la guerre contre Pyrrhus. Si l'on en croit un auteur, le dévouement de ce consul fut d'autant plus glorieux, que Pyrrhus lui avait fait dire que s'il s'avisait de le faire, on serait sur ses gardes pour ne pas lui donner la mort, mais qu'on le prendrait vivant, pour le punir du dernier supplice. Celui qui se sacrifiait, après quelques cérémonies et quelques prières que faisait le pontife, s'armait de toutes pièces, et se jetait dans le fort de la mêlée. Il en coûtait la vie au superstitieux; mais sa superstition, secondée par les troupes auxquelles elle donnait un nouveau courage, sauvait quelquefois la patrie.

DECIUS (Joannes Barovius), né à Tolna, vers le milieu du 16^e siècle, fit de grands progrès dans les belles-lettres à Coloswar, ou Clausenbourg en Transylvanie. On lui confia l'éducation de plusieurs jeunes seigneurs hongrois, avec lesquels il parcourut la Hongrie, la Moldavie, la Russie, la Pologne, la Prusse, etc.; il était de retour dans sa patrie en 1593. On a de lui : *Syntagma institutionum juris imperialis ac Hungarici*, Coloswar, 1593, in-4; *Hodoiporicon itineris Transylvanici*, etc., Wittenberg, 1587, in-4. C'est la description de ses voyages en vers; *Adagia latino-hungarica*, Strasbourg. Il paraît qu'il était attaché aux opinions des nouveaux sectaires.

DECKER (Jean), jésuite, né vers l'an 1559 à Hazebrouck, près de Cassel en Flandre, enseigna la philosophie et la théologie scolastique à Douai, puis à Louvain. Il fut ensuite envoyé dans la Styrie, et devint chancelier de l'université de Gratz, où il mourut en 1619. C'était un religieux d'un profond savoir, d'une éminente piété. Tout son temps était partagé entre l'étude et la prière. Nous avons de lui : *Tabula chronographica a capta per Pompeium Jerosolyma, ad incensam et deletam a Tito urbem ac templum*, Gratz, 1605, in-4; *Vellificatio, seu theoremata de anno ortus ac mortis Domini*, Gratz, 1605, in-4. Cet ouvrage n'était qu'un essai qui préluait à un autre plus ample, divisé en 3 tomes, et intitulé : *Theologicarum dissertationum mixtim et chronologicarum, in Christi nativitate, etc.* Cet ouvrage, que bien des savants désiraient voir imprimé, fut supprimé. Le P. Decker souffrit cette suppression sans murmure, quoiqu'elle lui ravit le fruit de 40 ans de travail. On craignait que son système chronologique ne donnât atteinte à l'autorité des Pères et de l'Eglise; mais peut-être ne faisait-on pas assez attention que les saints Pères eux-mêmes ont été partagés sur ces questions chronologiques qui n'entrent point dans l'objet de notre foi. Cet ouvrage est conservé en manuscrit à Gratz et à Louvain.

DECKER DE WALHORN (Jean), né à Walhorn dans la province de Limbourg, en 1583, conseiller au conseil souverain de Brabant, mourut à Bruxelles l'an 1646. On a de lui : *Dissertationum juris et decisionum libri duo*. La meilleure édition de cet ouvrage estimable est celle de Bruxelles en 1686, in-fol. ; *Philosophus bonæ mentis*, Bruxelles, 1674, in-8.

DECKER (Léger-Charles), né à Mons en Hainaut en 1645, enseigna la philosophie à Louvain, et fut doyen de la métropole de Malines, où il mourut en 1723, après avoir publié divers ouvrages contre le *Droit ecclésiastique* de van Espen; *Bajanismi historia brevis*, Louvain, 1669, pet. in-12. L'auteur y rapporte la substance des actes publics, et diverses anecdotes relatives à l'erreur de Baius; *Jansenismi historia brevis*, Louvain, 1700, avec deux Défenses de cet ouvrage, 1700 et 1702; plusieurs autres ouvrages pour la défense des décisions de l'Eglise. Il est encore connu par *Cartesius seipsum destruens*, Louvain, 1675, in-12. Il y a dans ce petit ouvrage des observations curieuses. Decker y fait voir qu'il est faux que le pape Zacharie ait condamné Vigile pour avoir soutenu qu'il y avait des antipodes; que le pape condamna uniquement ceux qui ne compaient pas ces antipodes parmi les descendants d'Adam. Les journalistes de Trévoux et Dutens ont depuis démontré la même chose. (Voy. ZACHARIE.)

DECKER (Jean-Henri) est auteur d'un livre assez rare, *De spectris*, Hambourg, 1798, in-12.

DECKHERR (Jean), avocat et procureur de la chambre impériale à Spire. Son principal ouvrage est intitulé : *De scriptis adespotis, pseudepigraphis et supposititiis conjecturæ*. On le trouve dans le *Theatrum anonymorum et pseudonymorum* de Placcius, 1708, in-fol. Il vivait dans le 17^e siècle.

DECLAUSTRE (André), prêtre du diocèse de Lyon, né au commencement du 18^e siècle, a publié une *Histoire de Thamas-Koulkan*, 1743, in-12; un *Dictionnaire de mythologie*, 1745, 3 vol. in-12, et 1765, 2 vol. in-8; une *Table du Journal des savants depuis 1665 jusqu'en 1750*, Paris, 1753, 10 vol. in-4, 25 à 30 fr.

DECRES (Denis, le duc), vice-amiral français, né à Château-Vilain en Champagne en 1761, d'une famille noble et ancienne, entra dans la marine royale en 1779. Il était garde-marine lorsque le 13 avril 1782, pendant un combat dans les mers des Antilles avec les Anglais, il osa porter, sous le feu de l'ennemi, un cable pour remorquer un vaisseau endommagé qui allait être pris, et parvint à le sauver. Ce trait de courage lui valut le grade de sous-lieutenant de marine : nommé lieutenant de vaisseau en 1786, il parvint successivement de grade en grade à celui de contre-amiral (16 avril 1797). Au combat d'Aboukir il commandait l'escadre légère d'observation. Echappé au désastre de cette journée, il se réfugia à Malte avec le *Guillaume-Tell*, sur lequel il avait son pavillon. En partant de ce port pour se rendre à Toulon, il fut rencontré par une escadre anglaise à laquelle il fut obligé de se rendre, après avoir vaillamment soutenu l'honneur du pavillon français. Lors de l'établissement des

préfectures maritimes, il fut nommé à celle de Lorient. En 1802, Bonaparte lui confia le ministère de la marine et des colonies, et le nomma vice-amiral. Decrès fut créé duc en 1813, et quitta le ministère au retour du roi, qui le fit chevalier de St.-Louis. Rappelé le 21 mars 1815 par Bonaparte revenu de l'île d'Elbe, il fut un des signataires de l'adresse des ministres et fut nommé à la chambre des pairs le 2 juin. On le vit néanmoins s'élever contre la proposition de faire reconnaître Napoléon II. « Est-ce le » moment, dit-il, de s'occuper des personnes? Son- » geons à la patrie avant tout : elle est en danger. » Ne perdons pas un moment pour prendre les me- » sures que son salut exige. Je demande que la dis- » cussion soit fermée. » Le 28 juin il donna des dé- » tails sur le départ de Bonaparte pour Rochefort, et quitta définitivement le ministère à la seconde rentrée du roi. Il est mort à Paris en 1820, des suites des blessures qu'il avait reçues dans une tentative faite contre sa vie par son valet de chambre.

DEDEKIND (Frédéric), allemand, publia dans le 16^e siècle un ouvrage dans le goût de l'*Eloge de la folie* d'Erasmus. C'est un éloge ironique de l'impolitessse et de la grossièreté, intitulé *Grobianus et Grobiana, sive de morum simplicitate*, 1650, pet. in-12, 3 à 4 fr. Il fit paraître aussi plusieurs drames lyriques dont les sujets sont tirés de l'Ecriture sainte, comme la *Naissance de J.-C.*, *Abel*, *Samson*, *Jésus mourant*, etc. Voyez le *dictionnaire d'Adelung*. Ces pièces ont été en partie recueillies. L'auteur paraît avoir eu plus de finesse dans l'esprit, que n'en avaient alors ses compatriotes.

DEDELAY D'AGIER (Claude-Pierre, comte de) naquit à Romans en 1750, d'une famille originaire de Suisse. Il servit dans les gendarmes du roi, sous Louis XV, obtint le grade de capitaine et donna sa démission sous Louis XVI. Nommé maire de Romans en 1788, il fut en 1789 élu député suppléant aux états généraux, où il remplaça en 1790 le comte de Dolomieu. Dans cette assemblée législative, il s'occupa beaucoup de finances, de contributions, de cadastre; il présenta le tableau approximatif du revenu net de toutes les propriétés foncières en France, et un plan de contributions qui résultait de ses aperçus. Il vota la suppression des ordres religieux, l'abolition des dîmes et le traitement des prêtres considérés comme fonctionnaires publics. De retour dans sa campagne, il s'occupa d'agriculture, de procédés agronomiques, et parvint à obtenir des résultats qui l'encouragèrent et furent pour le Dauphiné de la plus salutaire influence. Echappé aux proscriptions de 1793, il fut élu en 1797, par le département de la Drôme, membre du conseil des Anciens, dont il fut secrétaire le 23 septembre de la même année, et président le 21 avril 1799. Il passa ensuite au corps législatif (9 novembre 1799), et fut nommé président le 7 mars 1800; et ce fut à l'unanimité que cette assemblée, le tribunal et le 1^{er} consul le proposèrent au sénat qui l'admit dans son sein le 19 décembre 1800 : exemple unique dans les annales de la révolution. Après les événements de 1813, il

vota la déchéance de Bonaparte, entra dans la chambre des pairs, fit partie de celle de l'empereur, refusa de reconnaître après la 2^e abdication le jeune Napoléon, cessa de figurer sur la liste des pairs sous la 2^e restauration, y fut replacé le 21 novembre 1819, et mourut à la fin de 1827. En général, cet homme d'état eut des principes modérés : il était très-bienfaisant. Il a donné 200,000 francs au village de Roussillon près de Romans pour y établir un hospice, et sa femme a légué une somme de 300,000 francs à cette ville. Il faisait partie de plusieurs sociétés littéraires. Il a publié un *abrégé d'Hippiatrique*, divers *traités sur l'économie politique*, et un rapport sur *les moyens d'améliorer l'agriculture dans le district de Romans* : ces livres ne se trouvent pas dans le commerce.

DÉE (Jean) naquit à Londres en 1527. Il se fit un nom par sa passion pour l'astrologie judiciaire, la cabale, et la recherche de la pierre philosophale. Après avoir débié ses rêveries en France et en Allemagne, il revint en Angleterre, où, malgré sa science de faire de l'or, il tomba dans une grande misère. C'est le partage ordinaire de tous ceux qui ont été attaqués de la même folie. La reine Elisabeth, qui l'avait rappelé, lui donna quelques secours, et l'honorait du titre de *son philosophe* ; ce qui ne répond guère aux rares lumières et au grand sens qu'on attribue à cette princesse. Il mourut en 1607. Il avait un cabinet rempli de choses curieuses, dont plusieurs étaient de son invention. Casaubon a fait imprimer la plus grande partie de ses écrits à Londres, en 1659, in-fol., 96 fr., et les a ornés d'une savante préface. Ce *recueil*, rare même en Angleterre, est recherché par ceux qui sont curieux de connaître les superstitions et les extravagances auxquelles l'esprit humain s'est abandonné. Sa devise favorite était : *Qui non intelligit, aut discat aut taceat*. La *vie* de Jean Dée a été écrite en latin par Thomas Smith, Londres, 1717, in-4.

DEFFANT (Marie de Vichy Chamroux, marquise du), née en 1697 d'une famille noble de Bourgogne, plus avantageusement douée des dons de la nature que de ceux de la fortune, épousa, jeune encore, le marquis du Deffant, avec lequel elle n'avait aucune conformité de goûts, d'inclinations ni d'humeur, et qui à cet inconvénient ajoutait celui d'un âge déjà avancé ; cette union ne fut pas heureuse. Les deux époux se séparèrent. La conduite que mena M^{me} du Deffant excita la médisance publique. Belle, spirituelle, d'une morale trop peu sévère, elle ne manqua pas d'adorateurs. Sa maison devint le rendez-vous des personnages les plus illustres et des hommes de lettres les plus distingués. Elle se lia aussi avec les femmes les plus spirituelles de son temps, et particulièrement avec M^{lle} de l'Espinasse, qui aspirait, comme elle, à dominer dans le monde. Elles se brouillèrent : les torts dans cette occasion furent donnés à M^{me} du Deffant, parce que M^{lle} de l'Espinasse était plus jeune, plus active, plus intrigante ; elle se jeta d'ailleurs dans le parti des philosophes qui faisaient alors et défaisaient les réputations. Elle s'en fit des panégyristes qui en même temps furent les détracteurs de M^{me} du Def-

fant, et lui enlevèrent une partie de sa société ; mais elle connut à cette époque Horace Walpole, seigneur anglais, auquel elle doit sa plus grande célébrité, parce que ses liaisons avec lui donnèrent lieu à une correspondance qui a été publiée dernièrement, et qui a mieux fait connaître sa personne, son esprit et son caractère. Elle juge avec sévérité, mais avec un rare discernement, les hommes et les productions de l'époque. Elle fut aussi en relation avec Voltaire, d'Alembert, le président Hénault, etc. On ne peut lui refuser beaucoup d'esprit naturel, et surtout de l'esprit de société ; mais elle avait peu d'instruction ; et lorsqu'elle ne pouvait décider du mérite d'un ouvrage profond, elle s'en tirait par un bon mot. C'est ce qu'elle fit pour *l'Esprit des lois* de Montesquieu, dont elle dit que c'était de *l'esprit sur les lois*. M^{me} du Deffant, dans les dernières années de sa vie, chercha des consolations dans la religion ; les méchants ont dit, une ressource contre l'ennui. Elle eut plusieurs entretiens avec le père Lenfant, célèbre prédicateur, et fit appeler quelques moments avant sa mort le curé de St.-Sulpice. Elle expira en 1780. Elle avait eu le malheur de perdre la vue et se trouvait suivant son expression *plongée dans un cachot éternel* ; elle n'en avait pas moins conservé toute l'amabilité et toute la vivacité de son esprit jusqu'à la fin de sa vie. On a publié longtemps après sa mort sa *Correspondance inédite avec d'Alembert, Montesquieu, le président Hénault, la duchesse du Maine*, etc., Paris, 1809, 2 v. in-8, 5 fr. Il y a dans ce recueil peu de lettres de M^{me} du Deffant. Ce sont ses correspondants qui en font presque tous les frais, et le petit nombre de lettres de cette dame roulent sur les plus minces bagatelles ; elles sont écrites avec naturel ; on y rencontre quelques-uns de ses bons mots. Nous avons cité celui qu'elle fit sur *l'Esprit des lois*. Quand le livre de *l'Esprit* parut, on blâmait Helvétius d'avoir fait de l'égoïsme le grand mobile de la société. « Bon, dit-elle, il n'a fait que révéler le secret de tout le monde. » *Lettres de la marquise du Deffant à Horace Walpole, écrites dans les années 1766-80, auxquelles sont jointes les lettres de M^{me} du Deffant à Voltaire*, Londres, 1810, 4 vol. in-12, et Paris, 1812, 4 vol. in-8, 8 à 10 fr. Elle y passe en revue les personnes et les choses, les livres et les auteurs, les gens du monde, les hommes et les femmes de sa société : elle les juge avec une excessive sévérité. « *J'ai acquis*, dit-elle, *un fonds très-profond de mépris pour les hommes ; je n'en excepte pas les dames ; au contraire, je les crois pires que les hommes.* » Toutefois ses jugements littéraires sont pour la plupart très-sains, et annoncent un goût délicat dans ses *Lettres à Voltaire*, publiées par Artaut. M^{me} du Deffant avait besoin des éloges du philosophe, qui l'appelait *l'aveugle clairvoyante*.

DEFLERS (Camille), né à Versailles en 1794, mort en 1824 à Paris, entra de bonne heure à l'école normale, où il devint successivement répétiteur et maître de conférences ; il fut aussi professeur de mathématiques au collège royal de Bourbon. Il a travaillé avec Pouillet à la *partie mathéma-*

tique du grand ouvrage de *physique* de Biot. Le *Bulletin universel des sciences et de l'industrie* contient de lui un certain nombre d'articles de *mathématiques*. Deflers était d'une bonhomie et d'une modestie très-grandes ; il soutenait, par son travail, son vieux père aveugle depuis longtemps. Les sciences, en le perdant, ont fait une perte très-sensible.

DEFORIS (Jean-Pierre), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Montbrison en 1732, fut appelé en 1760 à Paris par ses supérieurs pour travailler avec D. de Coniac à la nouvelle édition des *Conciles des Gaules*, commencée par D. Hervin et D. Bourette ; il renonça bientôt à ce travail pour servir à la défense de la religion contre les incrédules. Il s'éleva aussi contre plusieurs religieux de Saint-Germain-des-Prés, et signa avec ses confrères la réclamation contre le relâchement que ces religieux voulaient introduire dans le régime de la congrégation. Lors de la constitution civile du clergé, Deforis fut accusé par quelques journalistes d'en être l'auteur ; mais il repoussa cette imputation par un écrit de 28 pages in-8, intitulé *Lettre à l'auteur de la Gazette de Paris*, et ne tarda pas à sceller de son sang la profession de foi qu'elle contenait. Traduit devant le comité révolutionnaire de sa section, il fut transféré successivement dans les prisons de la Force, du Luxembourg et de la Conciergerie, et il ne cessa d'offrir les encouragements et les consolations de la religion à ceux qui étaient détenus avec lui. Il périt sur l'échafaud le 25 juin 1794, après avoir obtenu de n'être exécuté que le dernier, afin de pouvoir exhorter toutes les victimes qui devaient être sacrifiées avec lui. Il a laissé : *Réfutation d'un nouvel ouvrage de J. J. Rousseau intitulé Emile, ou de l'Education*, Paris, 1762, in-8. Il y ajouta l'année suivante, de concert avec le P. André de l'Oratoire, un autre volume en 2 parties, dont la seconde est toute entière de lui. Ce volume est intitulé : *La divinité de la religion chrétienne vengée des sophismes de J. J. Rousseau*, in-12. Enfin il y ajouta en 1764 une 4^e partie, qui a pour titre : *Le préservatif pour les fidèles contre les sophismes et les impiétés des incrédules, avec une réponse à la lettre de Rousseau à de Beaumont*, 1764, 2 vol. in-12. Cet ouvrage en général est écrit avec autant de force que de clarté ; *Importance et obligation de la vie monastique, son utilité dans l'Eglise et dans l'état, pour servir de préservatif aux moines, et de réponse aux ennemis de l'ordre monastique*, Paris, 1768, 2 vol. in-12 ; *Exposition de la doctrine de l'Eglise sur les vertus chrétiennes*, 1776, in-12. La continuation de l'édition des *Oeuvres de Bossuet*, commencée par l'abbé Lequeux, dont il publia successivement 18 volumes de 1772 à 1788, qui comprennent les ouvrages de Bossuet qui n'avaient pas encore été réunis. Deforis dans ce travail ne fit pas preuve de discernement ; il rassembla sans choix les canevas de sermons, les fragments de lettres et plusieurs morceaux qui auraient dû rester dans les cartons. On lui reproche la prolixité de ses analyses, de ses notes, et surtout de ses préfaces, dont il avait fait pour ainsi dire son champ

de bataille contre tous les critiques du grand évêque de Meaux. On se plaint particulièrement de la partialité de ses jugements, de son manque d'égards et de ménagements pour ceux qui ne pensent pas comme lui, de ses efforts pour faire prévaloir certaines opinions auxquelles il était attaché, etc. L'assemblée du clergé de 1780 *improva d'une manière très-expresse* cette édition, après un rapport qui lui fut fait par l'abbé Chevrenil, et en porta ses plaintes au chancelier. On dit qu'il reçut de ses supérieurs la défense de continuer.

DEGAULLE (Jean-Baptiste), ingénieur de la marine, né en 1732 à Attigny en Champagne, mort en 1810 à Honfleur, où il enseignait l'hydrographie, inventa plusieurs instruments nautiques, et publia quelques *cartes de marine* estimées, entre autres celles de la *Manche*, des *côtes de Honfleur à Dieppe*, de l'*embouchure de la Seine*. Il a laissé des *Mémoires sur les travaux des ports du Havre, de Dieppe, etc.* ; une *Instruction détaillée sur la manière de faire la vérification des boussoles ; Instruction et usage du sillomètre ; Nouveau moyen de mesurer la hauteur du soleil avec l'octant sans avoir l'horizon*. On lui doit encore l'établissement de *petits phares* sur la jetée du Havre et sur celle de Honfleur, qu'il fit construire pour éviter les naufrages qui étaient très-fréquents à l'entrée de ces deux ports. Il était correspondant de l'institut.

DEGOLA (Eustache), prêtre italien, docteur en philosophie à l'université de Pise, né à Gènes le 20 septembre 1761, appartenait à la célèbre école de Port-Royal. A l'époque où l'on exigea des ecclésiastiques le serment à la constitution civile, il adressa, de concert avec deux prêtres génois, au clergé assermenté une lettre d'adhésion, et assista plus tard au concile de 1801. Lors de la révolution de Gènes, il fut du nombre des ecclésiastiques qui préconisèrent la démocratie. Il se lia avec Grégoire, ancien évêque de Blois, et l'accompagna en Angleterre, en Hollande, en Prusse, et dans d'autres contrées de l'Allemagne, pour étudier les nations sous le rapport religieux, et, s'il faut en croire quelques écrivains, pour y établir des maximes en contradiction avec la soumission due à l'autorité du souverain pontife. Degola concourut dans les derniers temps de sa vie à l'instruction des sourds-muets de l'institut de Gènes, dirigé par le vertueux Assarotti. (Voyez ASSAROTTI). Il est mort le 17 janvier 1826, après avoir publié : *Annales politico-ecclésiastiques*, journal italien qui parut de 1797 à 1799, et dans lequel l'auteur censurait les abus qu'il croyait voir dans le clergé ; *Instructions familières sur la vérité de la religion chrétienne catholique* en italien, Gènes, 1799, in-12 ; *Précis sur la vie du R. P. Thomas Vignoli*, religieux dominicain, 1804, in-8 ; *L'Ancien clergé constitutionnel, jugé par un évêque d'Italie*, Lausanne, 1804, in-8 ; *Justification de Fra-Paolo Sarpi, ou Lettre d'un prêtre italien à un magistrat français* (le président Agier) *sur le caractère et les sentiments de cet homme célèbre*, Paris, 1811, in-8 ; *Catéchisme des jésuites*, Leipzig, 1820, in-8 de 688 pages, ano-

nyme comme les ouvrages précédents. Enfin Degola a laissé en manuscrit un *Traité sur l'oraison dominicale*, celui de ses ouvrages qui lui avait coûté le plus de soins. Feu l'abbé Grégoire avait publié sur son ancien ami une notice ou plutôt un panégyrique.

DEGUERLE (Jean-Nicolas-Marie), littérateur et poète, naquit près d'Issoudun en 1766. Il cultiva de bonne heure et avec succès la poésie légère, puis entra dans l'instruction publique, où il fut successivement professeur de rhétorique au Prytanée Saint-Cyr, professeur d'éloquence au Lycée Bonaparte, professeur honoraire de la faculté des lettres de Paris, et censeur des études au lycée Louis le Grand. Il est mort en 1824. On a de lui : *Eloge des perruques, enrichi de notes plus amples que le texte*, Paris, 1797, in-12, dans le genre de l'*Eloge de la folie*, par Erasme; il a été traduit en hollandais; la *Guerre civile*, poème, traduction libre de Pétrone, en vers français, avec le texte latin, Paris, 1799, in-8, réimprimé à la suite du *Lucain* de Amar Duvivier, et dans la 16^e livraison des classiques latins de Delalain; cet ouvrage est suivi de recherches sceptiques sur la satire de Pétrone et sur son auteur; *Stratonice et son peintre* ou les *Deux portraits*, conte qui n'en est pas un, 1800, in-8; *Discours sur la grammaire générale*, 1801, in-8; l'*Enéide* de Virgile, traduction nouvelle avec le texte en regard, suivie d'une notice sur l'auteur, par Heguin-Deguesle, Paris, 1825, 2 vol. in-8, 6 fr. Il a aussi coopéré au *Mémorial* de l'abbé de Vaucelle. Ses *Poésies fugitives* ont été imprimées pour la plupart dans les *Recueils littéraires*, ou les *Almanachs des muses* de 1796 à 1800, ainsi que dans les *E'trennes d'Apollon* de 1804 à 1807.

DEIDIER (Antoine) était de Montpellier, et professeur en médecine dans l'université de cette ville. Nous avons de lui une dissertation : *De morbis veneris*, 1713, in-8. Cet auteur donne aux maux vénériens un principe plus subtil que solide, qui cependant a été étendu par quelques médecins à plusieurs autres maladies. Il établit la cause de cette contagion dans une infinité de petits animaux, qui passant du corps infecté à celui qui est sain, y produisent, par leurs morsures venimeuses, tous les maux qu'entraîne la débauche.

DEIDIER (l'abbé), professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de La Fère, rendit de grands services à l'instruction par ses écrits et par son zèle à remplir les devoirs de sa place; mais il fut trop partisan des méthodes synthétiques, négligea de suivre les sciences dans la marche rapide que les méthodes analytiques venaient de leur imprimer, et abusa de sa facilité d'écrire, en entassant volumes sur volumes. Ses écrits élémentaires sont estimés et peuvent encore être consultés. Les principaux sont : la *Science et l'arithmétique des géomètres*, Paris, 1739, 2 vol. in-4, fig., 12 fr.; *Mesure des surfaces et des solides, par l'arithmétique des infinis et les centres de gravité*, 1740, in-4, 5 fr.; *Mécanique générale pour servir d'Introduction aux sciences physico-mathématiques*, 1741, in-4, fig., 8 fr. *Traité de perspective théorique et pratique*, 1744,

in-4, fig., 7 à 9 fr.; *Le parfait ingénieur français*, Paris, 1757, in-4, 3 à 5 fr.

DEJAURE (Jean-Elie BEDENC), poète dramatique, né en 1761 et mort en 1799, a laissé depuis 1789 jusqu'en 1798, dix-huit pièces de théâtre, comédies, opéras, opéras-comiques, dont quelques-unes ont obtenu du succès. Les principales sont : les *Epoux réunis*, comédie en vers; l'*Epoux généreux*; l'*Incertitude maternelle*, ou le *Choix impossible*; *Lodoïska*, ou les *Tartares*, opéra; *Montano et Stéphanie*, opéra; la *Dot de Suzette* Dejaure a en outre fait un éloge de J. J. Rousseau.

DEJEAN (Jean-François-Aimé, comte), né à Castelnau-dary (Languedoc) le 6 octobre 1749, mort à Paris le 12 mai 1824, fut élevé chez les bénédictins de Sorèze. Il entra, en 1766, dans l'école du génie à Mézières, exerça plus tard, depuis 1781 jusqu'en 1791, les fonctions d'ingénieur en chef dans les places fortes de la Picardie, et fut fait à cette époque chevalier de Saint-Louis. Il servit en 1792 dans l'armée de Dumouriez, et reçut en 1793 le brevet de commandant du génie et de directeur des fortifications. Dejean se signala sous Pichegru, en dirigeant les sièges de Nimègue, de Newport, d'Ypres, de Courtrai, de Menin, et obtint successivement, en 1795, les grades de général de brigade et de général de division. Après avoir, pendant une année, commandé en chef par intérim, dans la Hollande, les troupes françaises et bataves, il fut mis à la réforme par le Directoire le 24 septembre 1797, pour avoir refusé de publier dans son armée des proclamations des troupes d'Italie contre la majorité du corps législatif. Mais, en 1799, le comité des fortifications le fit réintégrer dans son grade. Après le 18 brumaire, Bonaparte le créa conseiller d'état et le chargea d'organiser le gouvernement de la ville de Gènes. Il fut rappelé en France, en 1802, pour prendre le portefeuille de la guerre qu'il conserva huit ans, obtint, peu de temps après, le grand-cordon de la Légion d'honneur, et entra, en 1810, au sénat. Dejean se rendit, en 1809, à Anvers, en qualité de premier inspecteur général du génie, pour diriger les mesures propres à repousser l'invasion des Anglais qui s'étaient emparés de l'île de Walcheren. Il quitta ensuite le ministère, fut nommé, en 1812, président à vie du collège électoral d'Indre-et-Loire, et présida, au mois de novembre de la même année, le conseil de guerre établi pour juger Mallet et ses complices. En 1814, Dejean fut nommé par Louis XVIII commissaire extraordinaire dans la onzième division militaire, pair de France, gouverneur de l'école polytechnique, et président du comité de liquidation de l'arriéré. Durant les cent-jours, il reprit les fonctions de premier inspecteur général du génie, et remplit, en l'absence du comte de Lacépède, titulaire, celle de grand chancelier de la Légion d'honneur. Momentanément exclu de la chambre des pairs, après la seconde restauration, il eut jusqu'en 1820 la direction générale des subsistances militaires. Louis XVIII le consultait souvent sur diverses parties de l'administration de la

guerre, et Dejean, en reprenant quelque crédit, s'en servit pour faire rappeler son fils exilé par l'ordonnance du 24 juillet 1815. Le 6 mars 1819, il fut réintégré dans sa pairie. On a de lui : *Description d'un nouveau moyen proposé par le directeur général des subsistances militaires, et mis en essai à la manutention des vivres, pour la conservation illimitée des grains*, Paris (sans date), in-8 ; *Résumé de toutes les expériences faites pour constater la bonté du procédé de M. le comte Dejean, pour la conservation illimitée des grains et des farines*, Paris, 1824, in-8. Cette brochure, rédigée par le chevalier Sainte-Fare Bontemps, a été revue par le comte Dejean.

DEJOCES, premier roi des Mèdes, fit secouer à ce peuple le joug des Assyriens. Après les avoir gouvernés quelque temps en forme de république, avec autant d'équité que de prudence, il fut choisi pour régner sur eux. Son règne fut marqué par des établissements utiles. Il bâtit, selon Hérodote, la ville d'Ecbatane. Elle était divisée par sept enceintes de murailles; la dernière renfermait le palais du roi. Dès que la ville fut en état d'être habitée, Dejocès la peupla et lui donna des lois, dont il soutint l'autorité par des châtimens sévères. Il mourut l'an 656 avant J.-C., après un règne de 53 ans.

DEJOLY (N...), dernier ministre de la justice nommé sous Louis XVI, naquit en 1755 à Loret, village près de Montpellier. Avocat aux conseils à l'époque de la révolution, il devint, en 1796, lieutenant du maire, puis secrétaire greffier de la commune de Paris. Il exerçait ce dernier emploi, lorsqu'il fut appelé, le 29 juin 1792, au conseil du roi, en qualité de ministre de la justice à la place de Duranthon. Persuadé comme ses collègues, qu'il n'était plus au pouvoir des ministres de défendre le royaume de l'anarchie qui menaçait de l'engloutir, il donna en même temps qu'eux sa démission le 10 juillet de la même année, et conserva néanmoins encore quelque temps le portefeuille. Traduit, le 10 décembre 1793, au tribunal révolutionnaire, il est probable qu'il ne fut pas mis en jugement, car un ministre de Louis XVI n'eût pas trouvé grâce devant les membres qui le composaient. Il recouvra sa liberté après le 9 thermidor, abandonna dès lors la carrière politique, devint avocat au conseil d'état sous le gouvernement impérial, et donna sa démission de cette place en 1815. Il mourut à Paris au mois de mars 1837.

DÉJOTARUS, l'un des tétrarques de Galatie, obtint du sénat romain le titre de roi de cette province et de la petite Arménie. La guerre civile ayant éclaté entre César et Pompée, il prit le parti de ce dernier. César irrité l'accabla de reproches, et le priva de l'Arménie mineure. Le vainqueur l'obligea de le suivre contre Pharnase, roi du Pont, et ne lui laissa que le titre de roi. Déjotarus ayant été accusé par Castor, son petit-fils, d'avoir attenté à la vie de César, il fut défendu par Cicéron, qui prononça alors sa belle harangue : *Pro rege Dejotaro*. Le dictateur fut assassiné quelque temps après. Déjotarus rentra dans ses états, et joignit Brutus avec de bonnes troupes. On ne sait pas positivement en

quelle année il mourut; mais il était extrêmement âgé, dès l'an 50 avant J.-C.

DEJOUX (Claude), habile statuaire, membre de la 4^e classe de l'institut, et directeur des écoles royales des beaux-arts, né à Vadans près d'Arbois en 1731, d'une famille noble et ancienne, mais peu opulente, s'adonna à la sculpture, et devint bientôt, dans l'atelier du dernier des Coustou, le digne émule des Julien, des Beauvais, des Dupré. Son *saint Sébastien*, qui fut son morceau de réception à l'académie royale, passe pour une des plus belles statues de la collection académique. Parmi ses autres ouvrages on distingue : *Ajax enlevant Cassandre*; la statue en plâtre de *Philopæmen*; la figure de *Catinat traçant un plan de bataille*. Il a publié une lettre sur la statue colossale du général Desaix, Paris, 1810, in-8 : cette statue devait être sur la place des Victoires. Dejoux est mort en 1816.

DEJOUX DE LA CHAPELLE (Pierre), né en 1752, à Genève, dans la religion protestante, eut pour professeur d'humanités, dans cette ville, le pasteur Fontanes, oncle du grand maître de l'université de France, et le célèbre Saussure pour professeur de physique, et fut reçu ministre à l'âge de 23 ans. Il séjourna quelque temps en Angleterre et à Bâle, et fut appelé à Paris par Court de Gébelin, qu'il aida dans la composition de son ouvrage du *Monde primitif*. Dejoux composa, sous la direction de ce savant célèbre, son *Dictionnaire des origines latines*, et travailla aussi aux *Origines grecques* et à l'*Histoire de la parole*. Après avoir ensuite dirigé quatorze ans, le second collège du Léman, il fut nommé, en 1803, président du consistoire de Nantes, et publia, en cette qualité, plusieurs écrits, dont quelques-uns à la louange de Bonaparte. Privé de sa place, en 1816, par une ordonnance qu'il avait, dit-on, sollicitée lui-même, à cause de l'éloignement que commençait à lui inspirer sa religion, il alla voyager en Italie, qu'il avait déjà visitée en 1773, principalement, cette fois, pour étudier la religion catholique. Un riche anglais le détermina à l'accompagner en Ecosse, où il demeura sept ans, comme professeur de langues anciennes dans l'institut de Dollar, près de Stirling. Au bout de ce temps, il revint en France, et, après de nouvelles études religieuses, se décida à faire son abjuration, le 11 octobre 1825, entre les mains de l'archevêque de Paris. Il tomba malade peu de jours après, et mourut le 29 du même mois, entouré de tous les secours de la vraie religion. Une de ses filles a suivi son exemple, et a exposé dans une lettre à sa sœur, imprimée à Paris, en 1826, les motifs qui l'ont portée à abandonner le protestantisme. Dejoux de la Chapelle a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : *Le Commerce, les Sciences, la Littérature et les Beaux-arts simultanément enseignés*, etc., Genève, 1801, in-4 ; *Prédication du christianisme*, 1803, 4 volumes in-8 ; la vertu glorifiée, ou le Triomphe après la mort, discours prononcé le 21 janvier 1815, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Louis XVI, Nantes, 1815, in-8 ; *Lettres sur l'Italie considérée sous le rapport de la religion*, Paris, 1825, 2 vol. in-8, publiées par la fille de l'auteur. Ses Lettres qui

portent, outre le nom de Pierre de la Chapelle, celui d'Eusèbe Adhénar, prieur d'une abbaye dans le Chablais (personnage supposé), sont adressées à un milord Edward Clinton, personnage également supposé. Dejoux y fait un grand éloge des ordres religieux, des papes et de leur gouvernement. Les *Lettres sur l'Italie* devaient être suivies des *Soirées Napolitaines*, ouvrage qui est resté manuscrit.

DELAHAYE (Guillaume-Nicolas), graveur en géographie et en topographie, né à Paris en 1725, a gravé plus de 1200 cartes ou plans, qui tous se recommandent pour la précision et les effets. On distingue particulièrement les campagnes de Maillebois en Italie, la carte des Alpes, celles des limites de la France et du Piémont, du diocèse de Cambray, du pays de Faud, du territoire de Genève, des forêts de Fontainebleau et de S.-Hubert. Il a fait toutes les cartes des œuvres de Danville, de Fauquondy, et l'atlas de Manneville. Il avait commencé la grande carte des chasses du roi aux environs de Versailles, chef-d'œuvre de gravure en ce genre. Cet habile artiste est mort en 1802, d'une gravelle que lui avait causée son assiduité au travail.

DELAHAYE (Guillaume-Simon GUENNARD), ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, mort en 1822, est auteur de l'ouvrage intitulé *Religion et Bonheur*, Paris, 1821, in-18, 2 à 3 fr.

DELALAIN (Augustin), secrétaire de la faculté de théologie de Paris, né à S.-Dizier en Champagne dans le mois d'octobre 1753, était fils d'un lieutenant-criminel du bailliage de son pays. Son frère, qui devint plus tard premier commis de la guerre au bureau des grâces, le fit entrer de bonne heure dans la marine, et en peu d'années, il parvint au grade de commissaire de la marine royale, d'abord à Rochefort, et ensuite aux sables d'Olonne, où il eut des rapports avec la famille Galisson. Pendant la révolution il fut conduit dans les prisons de Nantes, et on allait le faire passer sur les bateaux à soupape de Carrier, quand il fut atteint d'une fièvre violente. Cette circonstance le sauva de la mort, et il recouvra plus tard sa liberté; mais, de retour à Paris, il ne retrouva plus son frère qui avait péri dans la tempête révolutionnaire (4 nivose an 11). Sa sœur, M^{me} de Navarre, première femme de chambre de M^{me} Elisabeth, avait accompagné sa maîtresse au Temple, puis M^{me} de Lamballe à la Force, et n'avait échappé à la mort que par une espèce de miracle. On offrit à Delalain de rentrer dans l'administration de la marine; quoiqu'il fût sans fortune, il refusa, à cause du serment de haine à la royauté. Il rejoignit en Poitou les membres de la famille Galisson, et retourna ensuite à Paris, où il arriva dans le moment où l'on s'occupait de créer des facultés de théologie: nommé secrétaire de celle de Paris, il s'occupa dès lors exclusivement du soulagement des pauvres, soit en apportant des secours à leur misère, soit en pourvoyant à leur instruction morale et religieuse, et les aidant par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. La paroisse de S.-Sulpice lui est redevable de l'établissement de ses nouvelles écoles des frères de la doctrine chrétienne. Dans sa dernière maladie il apostillait encore de sa main mourante quelques de-

mandes d'indigents. Delalain est mort le 7 mai 1828.

DELANDE (François), curé de Grigny, diocèse de Paris, ancien professeur de philosophie dans l'université de Caen, est mort en odeur de sainteté, en 1772. Sa vie a été écrite par Ameline, prêtre licencié en droit, Paris, 1773, in-8.

DELABRE (le chevalier Jean-Baptiste-Joseph), astronome et géomètre célèbre, né à Amiens (Somme) le 19 septembre 1749, avait eu pour répétiteur, au collège d'Amiens, l'abbé Delille, et il s'était établi dès lors entre ces deux hommes illustres une amitié qui n'a été rompue que par la mort. Delambre avait 36 ans et jouissait de la réputation d'habile helléniste, lorsqu'il rencontra à Paris l'astronome Lalande, sous lequel il se livra avec le plus grand succès à l'étude de l'astronomie. L'académie des sciences le couronna en 1790 et 1791, pour la construction des Tables qui font connaître la marche d'*Uranus*, ainsi que celle des *Satellites de Jupiter*. Divers *Mémoires* savants qu'il avait déjà publiés, des *Tables de Jupiter et de Saturne*, publiées en 1789, celles que nous venons de mentionner et d'autres travaux d'une haute importance qui lui avaient fait conférer le titre d'astronome du roi, lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences, qui le reçut à l'unanimité au mois de février 1792. Lorsque l'assemblée constituante décréta l'établissement d'un nouveau système de mesures fondé sur la grandeur du méridien terrestre, Delambre fut chargé avec Méchain de mesurer l'arc qui s'étend de Dunkerque à Barcelonne, opération qui, après avoir été suspendue par un ordre du comité de salut public, motivé sur ce que Delambre était soupçonné de royalisme, fut terminée en 1799. Il fit partie du bureau des longitudes et de la première classe de l'institut, dès leur formation, et fut élu en 1803 secrétaire perpétuel de la section des mathématiques. Nommé en 1802 inspecteur général des études avec Villers et Thibeaudeau, il parcourut le midi de la France, et organisa les lycées de Moulins et de Lyon. Delambre fut créé, à son retour à Paris, membre de la légion d'honneur, puis chevalier héréditaire avec un majorat et une dotation. En 1807, la chaire d'astronomie que la mort de Lalande laissait vacante au collège de France, lui fut donnée. En 1808, il fut nommé trésorier de l'université, et en 1814, membre du conseil royal de l'instruction publique, place qu'il conserva jusqu'en 1815. Lorsque Louis XVIII renouela en 1817 l'ordre de S.-Michel, Delambre fut du nombre des savants à qui ce prince en envoya la décoration, et il fut créé, peu de temps après, officier de la légion d'honneur. Delambre continuait ses importants travaux qui ont reculé les bornes de la science, lorsqu'il fut atteint par une maladie lente et douloureuse à laquelle il succomba au mois d'août 1822, à l'âge de 72 ans. La plupart des académies célèbres d'Europe et d'Amérique l'avaient inscrit parmi leurs membres honoraires, et depuis près de quarante ans il entretenait une vaste correspondance avec les observateurs et les mathématiciens de l'Europe entière. Delambre avait des qualités estimables; mais, disciple de Lalande, il ne fut guère plus religieux que lui: « Il paraît, dit à ce sujet

» *L'Ami de la Religion*, que ce savant avait le malheur de ne pas croire. Il avait hérité de son maître, » sinon sa manie d'athéisme, au moins un éloignement entier pour la religion. Il était néanmoins » plus réservé dans cette matière que plusieurs de » ses confrères, et il n'affectait point le ton insultant » ou haineux pour les objets de notre foi. » Delambre a publié : *Bases du système métrique*, par Méchain et Delambre, Biot et Arago, Paris, 1806-22, 4 vol. in-4, 121 fr.; *Méthode analytique pour la détermination d'un arc du méridien, précédée d'un mémoire sur le même sujet*, par Legendre, Paris, 1799, in-4, 9 fr.; *Tables astronomiques, publiées par le bureau des longitudes de France; Tables du soleil*, par Delambre; *Tables de la lune*, par Burg; *Tables de Jupiter, et de Saturne; Tables écliptiques et des satellites de Jupiter* par Delambre, Paris, 1806-17, 3 part. in-4, 37 fr.; *Rapport historique sur les progrès des sciences mathématiques, depuis 1789*, ibid., 1810, in-4 et in-8, 6 fr.; *Abrégé d'astronomie*, Paris, 1813, in-8, avec 14 pl., 10 fr.; *Histoire de l'astronomie ancienne*, ibid., 1817, 2 vol. in-4, fig., 40 fr.; *Histoire de l'astronomie du moyen âge*, ibid., 1819, in-4, fig., 25 fr.; *Histoire de l'astronomie moderne*, ibid., 1821, 2 vol. in-4, fig., 50 fr.; *Histoire de l'astronomie du 18^e siècle*, publiée par Matthieu, ibid., 1827, in-4, fig., 36 fr.; *Astronomie théorique et pratique*, ibid., 1814, 3 vol. in-4, fig., 60 fr. Delambre a été éditeur des *Tables trigonométriques décimales*, etc., par Ch. Borda; revues, corrigées et augmentées par le savant éditeur, Paris, 1801, in-4, 15 fr. Delambre a prononcé, en séance publique de l'académie des sciences, et comme secrétaire perpétuel pour les mathématiques, plusieurs savants discours, et des éloges de divers membres de cette même académie. Il a rédigé pour la *Biographie universelle*, les articles des astronomes anciens et modernes, et parmi ces derniers celui de son maître Lalande. Voy. la collection de l'Institut, 1822, in-4; voy. aussi la liste de ses ouvrages dans l'Annuaire nécrologique de Méhul (3^e année).

DELAMET (Adrien-Augustin Bussy de), d'une famille illustre de Picardie, né en 1621, reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1650, après avoir fait éclater, pendant le cours de sa licence, autant de lumières que de vertus. Le cardinal de Retz, son parent, l'attira auprès de lui. Delamet le suivit, dans sa prospérité et dans ses disgrâces, en Angleterre, en Hollande, en Italie. Cette vie errante lui déplut enfin; il revint à Paris, et se livra dans la maison de Sorbonne, lieu de sa retraite, à l'étude, à la prière, à l'éducation d'un grand nombre de pauvres écoliers, et à la direction de plusieurs maisons religieuses. Son ardente charité le fit choisir pour exhorter à la mort ceux qui étaient condamnés au dernier supplice. Il mourut au milieu de ces bonnes œuvres, en 1691. Ce n'est que longtemps après sa mort, qu'on a imprimé ses *Résolutions de plusieurs cas de conscience*, avec celles de Fromageau, 1724, in-8. L'abbé Goujet en a donné une édition plus complète sous le titre

de *Dictionnaire des cas de conscience*, Paris, 1733, 2 vol. in-fol., 10 à 12 fr.

DELAN (François-Hyacinthe), docteur et professeur de Sorbonne, chanoine et théologal de Rouen, né à Paris en 1672, obtint une chaire de théologie à la Sorbonne et l'occupa avec distinction; son attachement au parti de Port-Royal la lui fit perdre. Il fut un des signataires du *Cas de conscience*, et exilé pour cela à Périgueux. Il se rétracta et obtint son rappel. Ayant pris part aux démarches de la Sorbonne sous la régence, il fut exclu des assemblées de la faculté en 1729, et signa la consultation du 7 janvier 1735 contre les convulsions. Il se déclara aussi contre les nouvelles ecclésiastiques. On a de lui vingt lettres, qu'il publia contre ces nouvelles, sous le titre de *Reflexions judicieuses*, 1736 et 1737; deux *Examens du figurisme moderne*; une *Dissertation théologique sur les convulsions*; *Examen de l'usure sur les principes du droit naturel*, contre Formey; la *Défense de la différence des vertus théologiques d'espérance et de charité*, sur la dispute qui s'éleva à cette occasion entre les appelants; l'*autorité de l'Eglise et de sa tradition défendue*. Delan mourut en 1754.

DELANDINE (Antoine-François), conservateur de la bibliothèque de Lyon, né dans cette ville le 6 mars 1756, d'une famille distinguée dans la magistrature, y exerça avec distinction la profession d'avocat jusqu'au commencement de la révolution, et fut élu député du Forez à l'assemblée constituante. Il dut cette nomination à l'*histoire des états généraux* qu'il publia en 1788. Il s'éleva avec force dans cette assemblée contre la *Déclaration des droits de l'homme*, contre la *création des assignats*, et proposa de combler la différence qui existait entre les dépenses et les recettes, en consacrant à cet objet le revenu des bénéfices qui tombaient annuellement dans la caisse des économats. Il parla aussi pour la conservation des offices ministériels, fit reconnaître la nécessité de rendre les tribunaux sédentaires, présenta la plupart des idées adoptées dans la législation moderne des mines, demanda que la garde du roi fût à sa nomination et qu'il eût le droit, ainsi que les princes de son sang, de commander l'armée; enfin il se distingua dans toutes les occasions où il s'agissait de défendre la monarchie, les vrais principes et l'humanité. Seul, après l'arrestation du roi à Varennes, il osa proposer de mettre en liberté les trois gardes du corps qui avaient suivi le roi, et qui n'avaient, dit-il, fait que leur devoir, parce qu'ils lui devaient obéissance. N'ayant pu être admis à la tribune lors de la discussion sur l'inviolabilité du monarque, il fit imprimer et répandre son opinion en faveur de ce droit sacré, et protesta solennellement le 4 juillet 1791 contre la détention du roi, en réclamant pour ce prince l'exercice de tous ses droits, déclarant que s'il ne devenait libre dans ses actions et le choix de ses ministres, il quitterait l'assemblée avec deux cents de ses collègues, qu'il engagerait à suivre son exemple. Cette déclaration déconcerta les projets des factieux, et fit changer les conclusions

du rapport. Après la session, Delandine, qui avait renoncé par désintéressement et noblesse d'âme aux fonctions lucratives de greffier de la cour de cassation, rentra dans ses foyers ; mais expulsé du logement qu'il occupait à l'hôtel de ville comme bibliothécaire, il vit ses meubles brisés par les clubistes qui ne lui pardonnaient par ses sentiments monarchiques. Il n'en rédigea pas moins la *protestation lyonnaise* contre les attentats du 20 juin. Obligé de quitter Lyon en 1793, il se réfugia dans les montagnes du Forez, où il fut arrêté, jeté dans les cachots, et ne recouvra sa liberté qu'au 9 thermidor. En 1795 il fut nommé professeur de législation à l'école centrale du département du Rhône, puis rappelé à la bibliothèque de Lyon ; il s'occupa alors uniquement de ses fonctions jusqu'à sa mort arrivée le 5 mai 1820, et que les douloureuses infirmités dont il était affligé laissaient prévoir depuis longtemps. Delandine a laissé un grand nombre d'ouvrages ; les principaux sont : *Dissertations historiques sur des antiquités de Bresse et de Lyon*, 1780, qui le firent nommer correspondant de l'académie des inscriptions ; *L'Enfer des peuples anciens*, ou *Histoire des dieux infernaux, de leur culte, de leurs temples, de leurs noms et de leurs attributs*, Paris, 1784, vol. in-12. Cet ouvrage, loué par les journaux et traduit en anglais, lui valut la même année le titre de membre honoraire de la société royale des antiquaires de Londres ; *Couronnes académiques*, ou *Recueil des prix proposés par les sociétés savantes de France*, Paris, 1787, 2 vol. in-8 ; *Le conservateur*, ou *Bibliothèque choisie de littérature, de morale et d'histoire*, 1787 et 1788, 4 vol. in-12 ; *Des états généraux*, ou *Histoire des assemblées nationales en France*, 1788, in-8 ; *Mémorial historique des états généraux*, 1789, 6 vol. in-8 ; ce mémorial contient beaucoup de détails qui ne se trouvent pas même dans les procès-verbaux de l'assemblée nationale ; *De quelques changements politiques opérés ou projetés en France pendant les années 1789, 90 et 91*, in-8. C'est le recueil des opinions qu'il a prononcées ou publiées pendant la session de l'assemblée constituante ; *Tableau des prisons de Lyon pour servir à l'histoire de la tyrannie de 1792 et 1793*, Lyon, 1797, in-12. Cet ouvrage, qui renferme des souvenirs chers aux familles lyonnaises, a obtenu six éditions ; *Nouveau Dictionnaire historique*, par dom Chaudon, 8^e édition, 1805, 13 vol. in-8, qu'il augmenta de 4 vol. Il a rédigé particulièrement les notices historiques des personnages morts depuis 1789, et l'on cite avec les plus grands éloges celles qui sont consacrées à Louis XVI et à Marie-Antoinette. Il est le premier français qui ait osé appeler la mort du roi martyr un *grand crime*. Cette notice lui valut de la part de l'empereur d'Autriche la grande médaille d'or de l'ordre civil ; *Catalogue raisonné des livres de la bibliothèque de Lyon*, 7 gros vol. in-8, 1811 et suiv. Les trois premiers vol. contiennent l'histoire des anciennes bibliothèques de Lyon, une dissertation savante et curieuse sur les *Manuscrits* en général, et des notices assez étendues sur les *Manu-*

scrits particuliers qui existent dans la bibliothèque de cette ville ; les tomes 4 et 5 sont consacrés aux belles-lettres et sont précédés d'un *Essai sur l'imprimerie*, ou *Précis sur son origine, son établissement en France, les premiers livres qu'elle a produits*, etc. ; le tome 6 contient les auteurs dramatiques, et le tome 7 le 1^{er} vol. de l'histoire ; le tome 2 a paru en 1819 ; *Mémoires bibliographiques et littéraires*, 1816, in-8.

DELANY (Patrick), théologien anglican, contemporain et ami de Swift et de Shéridan, né vers l'an 1686, et mort en 1768, a publié : *La révélation examinée avec candeur*, 1732, 3 vol. in-12 ; *Des réflexions sur la polygamie* ; une *Histoire de la vie et du règne de David*, 1740, 3 vol. in-8, où il défend ce prince contre Bayle ; un *Essai sur la divine origine des dîmes* ; des *Sermons sur les devoirs de la société*, 1744 et 1754, 2 vol. in-12. C'est ce qu'il a fait de mieux. Il avait été marié deux fois. Sa seconde femme, nommée Marie, fille de lord Landsdowne, peignait avec goût. On a d'elle une *Flore* composée de 980 plantes très-bien peintes.

DEPLACE (Guislain-François-Marie-Joseph) naquit à Arras en 1757, fut élève, puis professeur du collège Louis le Grand. Il devint ensuite professeur d'éloquence latine à la Faculté des lettres de l'académie de Paris : il est mort en 1823, après avoir consacré toute sa vie à l'éducation de la jeunesse pour laquelle il a composé plusieurs ouvrages estimés : *Conciones poeticae*, ou *Discours choisis des poètes latins anciens, Virgile, Horace, Ovide, etc.* ; *Arguments analytiques et notes en français à l'usage des lycées et des écoles secondaires* ; *Leçons de littérature et de morale*, ou *Recueil en prose et en vers des plus beaux morceaux de notre langue dans la littérature des deux derniers siècles*, 1804, 2 vol. in-8 ; 12^e édition, 1823, 2 vol. in-8, 10 fr., sous le titre de *Leçons françaises de littérature, etc.* ; *Leçons latines de littérature et de morale*, ou *Recueil en prose et en vers, etc.*, Paris, 1819, 2 vol. in-8, 12 fr. ; *Leçons latines modernes*, Paris, 1818, 2 vol. in-8, 10 fr. ; *Manuel du rhétoricien*, ou *Choix de discours de Bossuet, Fléchier, Massillon, d'Aguesseau, Thomas, etc.*, pour les exercices de la classe de rhétorique, sur l'éloquence française, Paris, 1810, in-12. Tous ces ouvrages ont été faits avec Noël, inspecteur général de l'université ; *Leçons grecques de littérature et de morale* qui n'avaient point vu le jour à l'époque de sa mort. Il a publié seul le *Nouveau siècle de la paix*, ou *Silve séculaire*, 1801, in-8 ; et quelques *Discours*, *Poésies latines et françaises*, ou *Pièces fugitives*. Il a laissé en manuscrits, à peu près achevés, une Traduction française du Traité de Cicéron, de *Oratore*, et une Traduction de Quintilien, ainsi qu'un ouvrage qu'il se proposait d'intituler : *Littérature de la Bible*.

DELAPOORTE (Jean-Baptiste de), avocat, député au conseil des Anciens, naquit à Lamballe en 1750. Il ne s'occupa dans cette assemblée que de jurisprudence. Il fut nommé après le 18 brumaire juge à la cour d'appel de Rennes. Il est mort en

1825 : il a publié des *Recherches sur la Bretagne*, 1819-23, 2 vol. in-8, 13 fr.; cet ouvrage est une biographie des hommes célèbres de cette province et un aperçu sur les lois, les mœurs, les antiquités et la religion de la Bretagne. L'histoire particulière de Rennes qu'il avait annoncée n'a pas été publiée.

DELARBRE (Antoine), médecin et naturaliste, né à Clermont en 1724, mort dans la même ville en 1811, après y avoir fondé à ses frais un jardin botanique et un cours d'histoire naturelle. Ses principaux ouvrages sont une *Flora d'Auvergne*, 1800, 2 vol. in-8, 9 fr., et un *Essai zoologique, ou Histoire naturelle des animaux sauvages, quadrupèdes et oiseaux indigènes, de ceux qui ne sont que passagers, ou qui paraissent rarement, et des poissons et amphibiens observés dans cette province d'Auvergne*, Paris, 1798, in-8.

DELARUE (Isidore-Etienne, chevalier), conservateur des archives du royaume, né à la Charité-sur-Loire, fut choisi en 1795 par le département de la Nièvre pour député au conseil des Cinq-cents, où il se rangea du côté opposé aux jacobins. Membre de la commission dite des inspecteurs avec Pichegru et Willot, il fut proscrit avec eux au 18 fructidor; déporté à la Guyane, il parvint à s'échapper, et rentra en France après le 28 brumaire. Devenu suspect à Bonaparte à cause de ses relations avec Pichegru, et surtout avec Hyde de Neuville dont il avait épousé la sœur, il fut obligé de se cacher; puis il fut mis en surveillance dans le département de la Nièvre. A l'époque de la restauration, il devint maître des requêtes et garde général des archives du royaume, à la place de Daunou. Delarue avait toujours été fidèle à la cause des Bourbons. Il est mort en 1830, à l'âge de 67 ans. Il a laissé une *Histoire* du 18 fructidor, 1821, in-8. *L'Ami de la religion* a rendu compte de cet ouvrage dans le n° 739.

DELAUDUN (Pierre), sieur d'Aigalliers, né à Uzès en 1575, s'occupa de la poésie française. Il se fit connaître dans son temps par un *Art poétique* français, 1598, in-16, et par d'autres *pièces de poésie* écrites dans le style de Ronsard. Il mourut de la peste au château d'Aigalliers en 1629. Outre son *Art poétique* on connaît de lui la *Franciade*, 1604, in-12, poème insipide, divisé en 9 livres, dédié à Henri IV; un autre poème sous le titre de *Diane*, et deux tragédies, le *Martyre de saint Sébastien* et les *Horaces*. L'auteur était juge d'Uzès.

DELBÈNE (Alphonse), évêque d'Alby, né à Lyon, en 1538, de Barthélemy Delbène, patrice de Florence, que les troubles qui agitaient cette ville avaient forcé d'en sortir, embrassa l'état ecclésiastique, et s'y avança encore plus par son mérite que par sa naissance. Il était docteur en droit, et avait étudié sous Cujas. Aux connaissances qu'il avait acquises sous ce maître habile, et à celles qui convenaient à son état, il avait joint une profonde étude de l'histoire. Le duc de Savoie le fit son historiographe, et lui donna l'abbaye d'Haute-Combe, située dans ses états. Il attacha même en sa faveur au titre d'abbé d'Haute-Combe, celui de sénateur-né du sénat de Savoie, et voulut que ce

titre passât aux abbés ses successeurs. Par la suite, Delbène permuta avec Sylvestre de Saluces l'abbaye d'Haute-Combe pour celle de Mézières en Bourgogne. Henri III le nomma à l'évêché d'Alby. Delbène aimait la poésie et l'avait cultivée dans sa jeunesse; il était en correspondance avec les beaux esprits de son temps. Ronsard, alors le prince de la poésie, lui avait dédié son *Art poétique*, et Juste-Lipse son *Auctuarium veterum inscriptionum*. Il était de l'académie florimontane d'Annecy. Il mourut en 1608. On a de lui : *de Principatu Sabaudiae et vera ducum origine, a Saxoniae principibus simulque regum Galliae e stirpe Hugonis Capeti deducta, liber primus*, Haute-Combe, 1581, in-4, rare; *de Gente et familia Hugonis Capeti origine, justoque progressu ad dignitatem regiam*, Lyon, 1595 et 1605, in-8; *de Regno Burgundiae transjuranae et Arelatis libri III*, Lyon, 1602, in-4, 5 à 6 fr.; *Tractatus de gente et familia marchionum Gothiae, qui postea comites sancti Aegidii et Tholosates dicti sunt*, Lyon, 1592, 1607, in-8. C'est la généalogie des comtes de Toulouse; *de Familiae cisterciensium necnon Altae-Combæ sancti Sulpitii ac Stamedii cenobiorum origine*; l'*Amédéide*, poème historique. On trouve du même quelques vers imprimés avec le Tombeau d'Adrien Turnèbe, 1565, in-4. On lui attribue des lettres à d'Epernon, 1589, in-12; mais elles ne sont pas de lui.

DELBÈNE (Alphonse), neveu du précédent et son successeur sur le siège d'Alby, accusé d'avoir eu part aux troubles de Languedoc en 1632, et d'être entré dans la révolte du duc de Montmorency, fut obligé de sortir de France. Il revint après la mort du cardinal de Richelieu, fut rétabli sur son siège en 1645, et fait conseiller d'état. Il mourut à Paris en 1651, et fut enterré dans l'église du Temple.

DELBÈNE (Alphonse), évêque d'Orléans, en 1638, et neveu de celui-ci, assista en 1651 à l'assemblée générale du clergé. Dans un de ses synodes, il défendit la lecture de l'*Apologie des casuistes*; et, dans celui de 1664, il publia pour son diocèse des *Statuts synodaux*, qui sont regardés comme un modèle en ce genre. Il avait achevé à ses frais la construction du palais épiscopal. Il mourut en 1665.

DELBÈNE (Benoît), agronome italien, né à Vérone en 1749, fut membre de l'institut d'Italie et secrétaire perpétuel de l'académie d'agriculture, de commerce et des arts de sa ville natale. Il mourut dans le même lieu en 1825. Outre plusieurs traductions estimées, entre autres de Columelle, des Géorgiques de Virgile et de quelques autres auteurs latins, il a fait quelques travaux importants sur l'agriculture : *Mémoire sur une nouvelle manière de faire le vin*; *Dissertations sur la culture de quelques plantes oléagineuses*; *Mémoire sur la culture des oliviers*; *Discussions sur la manière de suppléer à la rareté des bois, et de corriger les inconvénients auxquels sont exposés les pays trop boisés*. On lui doit encore un *Mémoire* important sur un *tuf propre à la construction des routes*, plusieurs *Mémoires* dans les *Annales de l'institut d'Italie*; un grand nombre de *Notices biographiques* sur

plusieurs savants, et une *Dissertation sur l'origine de l'amphithéâtre de Vérone*.

DELCOUR (Jean), célèbre sculpteur, né à Hamoir sur la rivière d'Ourthe, dans la principauté de Stablo, vers le milieu du 17^e siècle, fit deux fois le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son art; il s'établit ensuite à Liège. Vauban instruit de ses talents voulut l'engager à faire la statue équestre de Louis XIV, qui devait être posée sur la place des Victoires à Paris, et qui a été exécutée depuis par Desjardins de Bréda; Delcour s'en excusa sur son grand âge et ses infirmités. Il mourut à Liège en 1707. Les principaux ouvrages de ce célèbre artiste sont à Liège et dans les Pays-Bas. On admire à Liège le *Sauveur au sépulcre* en marbre blanc, dans l'église des religieuses dites *Bons-Enfants*, la statue de *saint Jean-Baptiste* de bronze, au-dessus de la Fontaine Hors-Château, celle du même saint dans l'église paroissiale de ce nom, la belle fontaine de la place Saint-Paul, dont les figures sont en bronze. Sa modestie et sa probité ajoutaient encore à l'éclat de ses talents. Ses compositions sont d'un grand goût, ses contours élégants et ses draperies bien jetées. Delcour avait un frère qui s'est distingué dans la peinture.

DELEUZE (Joseph-Philippe-François), né en 1753 à Sisteron (Basses-Alpes), fut d'abord aidé-naturaliste pour la galerie de botanique au jardin des plantes, puis bibliothécaire de cet établissement jusqu'à sa mort arrivée au mois d'octobre 1835. Zélé partisan du magnétisme animal, Deleuze devoua sa vie entière à l'étude et à la propagation de ce système, et publia divers ouvrages sur cette matière. On cite particulièrement les suivants : *Histoire critique du magnétisme*, 1813, 2 vol. in-8; *Réponse aux objections contre le magnétisme*, 1817, in-8; *Lettre à l'auteur d'un ouvrage intitulé : Superstitions et prestiges des philosophes du 18^e siècle, etc., dans lequel on examine plusieurs opinions qui mettent obstacle à l'entier rétablissement de la religion en France; Défense du magnétisme animal contre les attaques dont il est l'objet dans le Dictionnaire des sciences médicales*, 1819, in-8; *Histoire et description du muséum d'histoire naturelle, ouvrage rédigé d'après les ordres de l'administration du muséum*, 1819, 2 vol. in-8, etc.

DELEYRE (Alexandre), littérateur et conventionnel, né en 1726, aux Portrets près de Bordeaux, d'un huissier au parlement, entra chez les jésuites, et après l'expulsion de la société de Jésus, vint à Paris, où il se lia avec les encyclopédistes. Il se fit d'abord connaître par l'*Analyse de la philosophie de Bacon*, 1755, 3 vol. in-12, ouvrage assez bien rédigé, mais où il a souvent substitué ses propres idées à celles du philosophe anglais, et où il a évité d'y montrer l'attachement de Bacon à la révélation. Il donna ensuite le *Génie de Montesquieu*, Paris, 1758, in-12; l'*Esprit de Saint-Evremont*, Paris, 1761, in-12; le *Père de famille et le véritable ami*, traduit de Goldoni, Paris, 1758; et quelques articles de l'encyclopédie, entre autres celui du *fanatisme*, qui est écrit du ton le plus irrégulier, le plus ar-

rogant et le plus amer, et qui est lui-même un modèle du fanatisme philosophique. Il travailla aussi au *Journal des savants* et au *Journal des étrangers*; mais tous ces moyens suffisant à peine à son existence, le duc de Nivernais, qui le protégeait, le fit mettre au nombre des instituteurs du duc de Parme, dont le principal était Condillac. Il rédigea pour lui, à la prière de ce dernier, un *cours d'histoire* qui fut trouvé si hardi, que son travail ne fut pas employé et n'a jamais paru. De retour à Paris, il aida l'abbé Raynal dans le choix des matériaux de son *Histoire philosophique*. Deleyre ne pouvait manquer de prendre parti pour la révolution, il s'en montra partisan enthousiaste. Nommé député à la convention par son département, il vota la mort de Louis XVI et contre l'appel au peuple. Il passa ensuite au conseil des anciens, et mourut le 10 mars 1797. On a encore de lui une continuation de l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévôt, le tom. 19 de la collection, et un *Essai sur la vie de Thomas*, rempli de déclamations, et qui manque d'ordre et de méthode. Deleyre a laissé de plus en manuscrit une *traduction en vers de Lucrèce*, et les *Héliades*, roman politique.

DELFAU (François), né à Montet en Auvergne en 1637, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1656, et se fit un nom dans son ordre. Arnauld ayant engagé les bénédictins de Saint-Maur à entreprendre une nouvelle édition de *saint Augustin*, dom Delfau fut chargé de cette entreprise. Il en publia le prospectus en 1671, et il était déjà avancé dans son travail, lorsque le livre intitulé, *l'Abbé commendataire*, in-12, qu'on lui attribua, le fit reléguer à Saint-Mahé en Basse-Bretagne. Il périt sur mer en 1676, comme il passait de Landevenec à Brest. On a encore de lui une *dissertation latine sur l'auteur du livre de l'Imitation*, solidement réfutée par Amort, Ghesquière et Desbillons. (*Voy. KEMPIS.*)

DELILLE (Jacques) naquit à Aigue-Perse en Auvergne en 1738. Il était fils naturel d'un avocat au parlement de Clermont qui ne lui laissa en mourant qu'une modique pension viagère; et sa mère appartenait à la famille du chancelier de l'Hôpital. Envoyé du collège de Lisieux à Paris, le jeune Delille y obtint de brillants succès qui semblaient présager ceux qui l'attendaient dans une plus vaste carrière. Après avoir parcouru le cercle des études classiques, il se vit forcé d'accepter au collège de Beauvais les plus modestes fonctions de l'enseignement, et de donner à des enfants des leçons de syntaxe latine. Quelque temps après, il passa au collège d'Amiens, puis à celui de La Marche, où il occupa la chaire de troisième. C'est là qu'il composa son épître à M. Laurent, à l'occasion d'un bras artificiel que ce fameux mécanicien avait fabriqué pour un soldat invalide. Cette pièce était remarquable par l'art avec lequel le poète avait rendu en vers les détails qui paraissaient les plus difficiles à exprimer dans la langue des muses. Delille prenant bientôt un vol plus élevé osa se mettre sur les rangs pour disputer le prix de poésie au concours de l'académie française. Le sujet proposé était la bienfaisance;

la pièce de Thomas fut couronnée, mais on décerna les éloges les plus flatteurs à l'ode de son jeune concurrent. Le fils du grand Racine, si juste appréciateur du talent poétique, encouragea les essais de Delille, et ce fut sous ses auspices que celui-ci publia sa belle traduction des Géorgiques, qui parut en 1770. Celle qu'a publiée depuis le Franc de Pompignan était déjà commencée à cette époque, et Delille avait eu connaissance de cet essai qui fut loin de le décourager. Louis Racine s'était montré peu satisfait du travail de Pompignan; il applaudit avec transport à celui de son rival, et lui prédit l'immortalité. Voltaire qui avait d'abord été étonné de la hardiesse de cette entreprise en admira l'exécution, et Frédéric II disait que c'était l'ouvrage le plus original qui eût paru depuis longtemps en France. Cependant la critique n'oublia pas de mêler sa voix à ce concert de louanges, dont le traducteur de Virgile était l'objet. Clément de Dijon censura plusieurs passages de la traduction nouvelle, et quelquefois avec raison. Delille profita des observations de son aristarque, et fit à son poème plusieurs corrections heureuses. Le talent du traducteur des Géorgiques avait fixé l'attention de l'académie française, qui, en 1772, l'admit dans son sein en même temps que Suard. Mais Louis XV ajourna sa nomination, sur l'observation faite par le maréchal de Richelieu, que Voltaire n'avait été admis à l'académie qu'à cinquante-cinq ans, et que Delille était trop jeune. En entendant ce reproche, un prêtre ami du poète s'écria : « Trop jeune.... ! Il a » près de deux mille ans ; il est de l'âge de Virgile. » Delille fut réélu deux ans après, à la place de La Condamine, et le roi confirma sa nomination avec les témoignages d'estime les plus flatteurs. Malgré son titre d'académicien, il conserva sa modeste place de professeur de troisième, jusqu'au moment où le célèbre humaniste Le Beau lui fit avoir la chaire de poésie latine au collège de France. Il obtint dans ce cours un éclatant succès ; des savants, des littérateurs, des gens du monde et même des femmes s'empressèrent d'assister à ses leçons, attirés par cet art de lire qu'il possédait au plus haut degré, et qui lui fit donner le nom de *dupeur d'oreilles*. On disait de lui que les poètes latins étaient expliqués dès qu'il les avait lus. Le traducteur des Géorgiques qui avait dû à Virgile une grande partie de sa réputation, puisa encore dans les ouvrages du cygne de Mantoue l'idée d'un de ses poèmes les plus brillants. Un passage des Géorgiques où Virgile dit : *que s'il ne se hâtait de gagner le port et de plier ses voiles, il chanterait les rosiers de Pestum qui se couvrent de fleurs deux fois l'an*, réveilla l'imagination de Delille, qui écrivit bientôt son poème des *Jardins*. L'envie s'éleva de nouveau contre cette production, dont on vit paraître de nombreuses critiques parmi lesquelles on distingua le *Dialogue du chou et du navet* par Rivarol. Mais ces attaques ne nuisirent point au succès de l'ouvrage qui eut onze éditions successives et qui fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. Delille ne répondit pas aux critiques que l'on fit des *Jardins*, et par le modeste aveu de ses fautes, il se fit presque pardonner ses beaux

vers. Le comte d'Artois devint le Mécène du poète et lui fit donner l'abbaye de Saint-Seurin, d'où il prit le titre d'abbé. C'était un bénéfice simple qui n'exigeait pas l'engagement dans les ordres sacrés. Lié avec Choiseul-Gouffier, il l'accompagna en 1784 dans son voyage à Constantinople. (*Voyez CHOISEUL-GOUFFIER.*) Le navire qui le portait ayant été vivement poursuivi par des pirates, Delille, conservant son sang-froid au milieu du danger, s'écria en riant : « Ces coquins-là ne s'attendent pas à l'épigramme que je ferai contre eux ! » L'interprète de Virgile saisit avec empressement l'occasion de visiter la Grèce; il parcourut avec ravissement les lieux consacrés par tant de brillants souvenirs, et ne put voir sans une sorte d'enthousiasme les belles ruines d'Athènes. C'est à Tarapia, vis-à-vis l'embouchure de la mer Noire, qu'il fixa sa résidence. Ce séjour était digne d'un poète. Il avait sous les yeux le magnifique spectacle du Bosphore, mer paisible dont les flots toujours purs, couverts de tous les pavillons du monde, s'étendent entre l'Europe et l'Asie comme un grand fleuve qui séparerait de vastes jardins. Le poète trouvait un grand plaisir à déjeuner tous les jours en Asie, et à revenir dîner en Europe, et c'est dans ces lieux enchanteurs qu'il composa ce poème de *l'Imagination* où éclate une si grande richesse de style, un luxe si abondant de détails et d'images. Quand Choiseul-Gouffier revint en France, Delille le suivit et rentra dans sa patrie où la révolution éclata bientôt dans toute sa fureur. L'auteur des *Jardins* perdit à la fois sa fortune et ses protecteurs. Mais il supporta ce coup inattendu avec une admirable tranquillité d'âme. Quand la terreur pesa sur la France, Delille se cacha et gémit sur les maux de sa patrie. Cependant il fut arrêté et traduit devant le comité révolutionnaire qui allait le condamner, lorsqu'un maçon, membre du terrible aréopage, s'écria : « qu'il ne fallait pas » tuer tous les poètes, et qu'on devait au moins en » conserver quelques-uns pour chanter nos victoires. » Sur cette observation, il fut mis en liberté. Bientôt on lui demanda au nom de Robespierre, des vers pour la fête de *l'Etre suprême* qui devait être célébrée au champ de Mars. Un refus était impossible; Delille composa son *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*, pièce sublime, où il osait, en consolant les opprimés, effrayer les oppresseurs par l'idée de l'immortalité vengeresse qui les attendait. « C'est très-bien », lui dit Chaumette après en avoir entendu la lecture, mais le moment n'est pas encore venu de publier ces vers-là; quand il en sera temps je vous avertirai. » En 1794, Delille s'éloigna de Paris et se retira à Saint-Diez, patrie de sa femme, où il reprit et acheva sa traduction de *l'Enéide*, qu'il a dédiée à l'empereur Alexandre. Il se retira ensuite à Bâle et de là à Glairesse, village situé au bord du lac de Bienné, vis-à-vis l'île délicieuse de Saint-Pierre décrite par J.-J. Rousseau. C'est dans cette belle retraite, qu'inspiré par les tableaux pittoresques qu'il avait sous les yeux, il acheva *l'Homme des champs*, et le poème ans *Trois règnes de la nature*. Il séjourna deux des à Soleure, et passa ensuite en Allemagne où il

composa son poème de *la Pitié*, touchant hommage rendu aux infortunes de la famille royale. Delille se rendit ensuite à Londres où il écrivit en quinze mois sa traduction du *Paradis perdu*; cet effort inouï manqua lui coûter la vie. Le poète rentra en France en 1801, riche de ses travaux; il publia plusieurs de ses poèmes et fut témoin de leurs succès. Il entra à l'institut avec Suard, Morellet et plusieurs de ses confrères de l'académie. Sous un gouvernement nouveau qui offrait aux écrivains les plus brillantes faveurs en retour de leurs louanges, Delille demeura fidèle à ses anciennes affections. Napoléon ne put obtenir, malgré ses efforts, un seul hémistiche du poète qu'il trouva insensible aux richesses, aux décorations et aux honneurs. Aussi chéri pour son caractère qu'admiré pour son talent, Delille sortait quelquefois de sa retraite pour se rendre dans quelques sociétés choisies, dont il faisait le charme par sa douce gaité et le sel fin et piquant dont il assaisonnait ses récits. On trouvait en lui le modèle de l'homme aimable qu'il a peint dans son poème de la *Conversation*. Delille était devenu aveugle depuis quelques années; c'était une ressemblance de plus avec Homère et Milton. Il travaillait à un poème de la *Veillesse*, lorsqu'il succomba à une attaque d'apoplexie dans la nuit du 1^{er} au 2 mai 1813, à l'âge de 75 ans. Son corps, après avoir été embaumé, fut exposé sur un lit de parade dans une des salles du collège de France; sur sa tête était placée une couronne de laurier. L'institut en corps, et tout ce que la capitale renfermait de professeurs, de savants, d'hommes de lettres, assistèrent à ses funérailles. Ses restes furent déposés au cimetière du père La Chaise, où plusieurs discours furent prononcés sur sa tombe. Sa veuve lui fit élever un monument funèbre avec cette simple inscription : *Delille!* Peu d'écrivains français ont égalé Delille dans le genre descriptif. Peu de poètes ont laissé un plus grand nombre de vers et d'aussi beaux vers. Son style est toujours brillant et pittoresque, et l'alexandrin prend sous sa plume une souplesse et une variété étonnantes. Cependant la plupart de ses poèmes présentent aussi des défauts saillants. Sa versification quelquefois maniérée, et en général surchargée d'antithèses, laisse trop voir la recherche de l'élegance et de la grâce. On lui a reproché aussi, et non sans raison, de manquer de plan et de faire un poème avec des morceaux détachés, liés souvent ensemble par de froides transitions. Malgré ces défauts, Delille n'en demeure pas moins le premier de nos versificateurs, et son nom passera à la postérité, environné de cette gloire pure que donne l'accord d'une belle âme et d'un beau talent. On peut diviser ses compositions en trois genres, *traductions, ouvrages descriptifs, et poésies fugitives*. Voici quelle est la liste, avec la date de leur publication : *Les Géorgiques de Virgile*, traduites en français, Paris, 1770, grand in-8, fig., 6 à 8 fr.; *ibid.*, 1783, gr. in-4, pap. fin, 6 à 12 fr., avec les fig., 9 à 15 fr.; 1807, gr. in-4, pap. vél., fig., 100 fr.; les *Jardins*, poème, Paris, 1801, in-8, fig., 4 fr.; *pap. vél.*, fig. avant la lettre, 15 fr.; *l'Homme des champs*, 1802, gr. in-4, pap.

vél., fig., 30 fr.; 1805, in-8, fig., 5 fr.; *pap. vél.*, 18 fr.; *Poésies fugitives*, 1807, gr. in-4, fig., *pap. vél.*, 60 fr.; *la Pitié*, poème, 1802, gr. in-4, *pap. vél.*, fig., 60 fr., fig. av. la lettre, 70 fr. Ce poème a été tronqué dans la première édition qui parut en France. Une édition complète, qui parut en même temps, fut saisie par la police, et l'un des éditeurs mis en prison; plus tard il en parut d'autres éditions; *l'Enéide de Virgile*, traduite en français, Paris, 1804, 4 vol. gr. in-4, *pap. vél.*, avec fig., 240 fr.; *ibid.*, 1814, 4 vol. gr. in-8, fig., 30 fr., *pap. vél.*, 60 fr. Cette traduction est loin d'égaliser celle des *Géorgiques*; mais l'*Enéide*, où il faut toujours raconter, offrait de plus grandes difficultés, que Delille a souvent surmontées avec un bonheur qui n'appartenait qu'à son talent. On a critiqué cet ouvrage avec beaucoup trop de sévérité. Quoi qu'il en soit, plusieurs poètes ont tenté de refaire cette traduction, et leurs efforts n'ont servi qu'à mieux faire ressortir le mérite de celle de Delille; le *Paradis perdu*, Paris, 1804, 3 vol. gr. in-4, *pap. vél.*, fig., 200 fr.; le même, 3 vol. très-grand in-8, fig., 18 fr., *pap. vél.*, 42 fr. On reproche à Delille d'avoir été souvent infidèle au poète anglais, et de n'avoir pas saisi les sentiments profonds de ses expressions; mais les beaux morceaux qu'on rencontre dans cette traduction sont assez nombreux pour assigner à cet ouvrage une place parmi les monuments de la littérature française; *l'Imagination*, poème, Paris, 1806, 2 vol. gr. in-4, *pap. vél.*, fig., 120 fr.; *ibid.*, 1815, 2 vol. in-8, 12 fr., *pap. vél.*, 24 fr.; *Les trois règnes de la nature*, *ibid.*, 1808, 2 vol. gr. in-4, *pap. vél.*, 120 fr.; les mêmes, 2 vol. in-8, 12 fr., *pap. vél.*, 28 fr.; *la Conversation*, *ibid.*, 1812, in-8, fig., 6 fr., *pap. vél.*, 12 fr. On a donné plusieurs éditions de ses *Oeuvres complètes*, Paris, 1824, 16 vol. gr. in-8, *pap. vél.*, fig., 80 fr.; *ibid.*, 1832, 10 vol. in-8, fig., 30 fr.; *ibid.*, 1833, très-grand in-8 à 2 col., 14 fr. Tous les ouvrages de Delille ne sont pas parfaits; mais la beauté de ses images, l'élegance et la facilité de sa versification toujours une, toujours soutenue; la sensibilité de sa belle âme et la noblesse de son caractère, qui se peignent avec des couleurs si touchantes dans son poème de la *Pitié*, suffiraient pour immortaliser ce grand poète, quand même on ne compterait pas son chef-d'œuvre, les *Géorgiques*, sur le mérite desquelles la postérité a déjà prononcé.

DELISLE (Claude) naquit à Vaucouleurs en Lorraine, en 1644. Il était fils d'un médecin, et se fit recevoir avocat; mais l'étude de la jurisprudence n'étant pas de son goût, il se livra tout entier à l'histoire et à la géographie. Pour se perfectionner, il vint à Paris, et s'y fit bientôt connaître. Il y donna des leçons particulières d'histoire et de géographie, et compta parmi ses disciples les principaux seigneurs de la cour, et le duc d'Orléans, depuis régent du royaume. Delisle mourut à Paris en 1720. On a de lui : une *Relation historique du royaume de Siam*, 1694, in-12, 2 fr., assez exacte; un *Abrégé de l'histoire universelle*, depuis la création du monde jusqu'en 1714, Paris, 1731, 7 vol. in-12, 5 à 6 fr. Cet ouvrage ennuyeux et superficiel est

le fruit de leçons que Delisle avait faites sur l'histoire. Il y a cependant quelques singularités qui le firent rechercher dans le temps; une *Introduction à la géographie*, avec un *Traité de la sphère*, Paris, 1746, 2 vol. in-12, livre publié sous le nom de son fils aîné, le géographe.

DELISLE (Guillaume), fils du précédent, naquit à Paris en 1675. Dès l'âge de huit ou neuf ans il commença à dessiner des cartes, et ses progrès dans la géographie furent tous les jours plus rapides. Ces ouvrages lui méritèrent une place à l'académie des sciences en 1702, le titre de premier géographe du roi, et une pension en 1718. Choisi pour montrer la géographie à Louis XV, il entreprit plusieurs ouvrages pour l'usage de ce jeune monarque; il dressa une *Carte générale du monde*, et une de la fameuse *Retraite des dix mille*. L'illustre élève profita de ses leçons, et composa avec succès un *Traité du cours de tous les fleuves*. La réputation de Delisle était si répandue et si bien établie, qu'il ne paraissait presque plus d'histoire et de voyage qu'on ne voulût l'orner de ses cartes. Il travaillait à celle de Malte pour l'Histoire de l'abbé de Vertot, lorsqu'il mourut en 1726. Il a composé avec Buache les atlas suivants : *Atlas de la géographie ancienne*, Paris, gr. in-fol., 34 fr.; *Atlas géographique des quatre parties du monde*, ibid., gr. in-fol., 48 fr.; *Atlas de la France*, ibid., gr. in-fol., 45 fr.; *Atlas géographique et universel*, ibid., 1789 et années suiv., 2 vol. in-fol. max., 200 fr. Il devait donner une *Introduction à la géographie*, dans laquelle il aurait rendu compte des raisons qu'il avait eues de faire des changements aux cartes anciennes; mais sa mort prématurée priva le public de cette utile production.

DELISLE (Joseph-Nicolas), frère du précédent, naquit à Paris en 1688. Après avoir fait de bonnes études au collège Mazarin, il se consacra tout entier aux mathématiques. L'astronomie avait surtout des attrait puissants pour lui. L'éclipse totale du soleil, arrivée le 12 mars 1706, fut comme le signal que la nature sembla donner à son génie. La place d'élève que l'académie des sciences lui donna en 1714 fut un nouveau lien pour le jeune astronome. Les mémoires de cette compagnie furent bientôt ornés de ses réflexions et de ses dissertations. Il proposa, en 1720, de déterminer la figure de la terre en France; et ses vues à ce sujet furent mises en exécution avec des résultats différents, et dont on n'a pu donner encore une théorie bien sûre. (*Voy. CONDAMINE.*) Il fit, en 1724, le voyage d'Angleterre, et y fut très-bien accueilli par Newton et Halley. La société royale et successivement d'autres compagnies savantes de l'Europe s'empressèrent de s'associer Delisle. Appelé en Russie en 1726, il y obtint une pension considérable et un observatoire vaste et commode; il ne revint dans sa patrie qu'en 1747, et y termina sa longue carrière en 1768. Une piété vraie, des mœurs douces, une société tranquille, le désintéressement le plus grand, telles étaient les qualités de cet astronome. La droiture de son âme éclata dans toute sa conduite; et s'il ne fut pas toujours communicatif, il ne connut pas non plus ces

aigreur, ces jalousies qui divisent quelquefois les savants. Il a laissé un grand nombre de portefeuilles, renfermant plusieurs collections qui peuvent être utiles aux astronomes, aux géographes, aux navigateurs. Nous avons encore de lui d'excellents *Mémoires pour servir à l'histoire de l'astronomie*, Saint-Petersbourg, 1738, in-4, fig., 6 à 7 fr.; divers *Mémoires* insérés dans ceux de l'académie des sciences et dans quelques journaux; *Abrégé des mathématiques*, ibid., 1728, 3 vol. in-8, 9 fr.; *Mémoires sur les nouvelles découvertes au nord de la mer du Sud*, Paris, 1753, in-4, avec cartes, 5 à 7 fr.

DELISLE DE LA DREVETIÈRE (Louis-François), né à Suze-la-Rousse en Dauphiné, mort en 1756, est auteur de plusieurs comédies. On a encore de lui : *Essai sur l'amour-propre*, poème, 1738, in-8; la *Découverte des longitudes*, 1740, in-12; *Danaüs*, tragédie.

DELISLE (dom Joseph), né à Brainville, dans le Bassigny, vers 1690, entra au service à seize ans, mais renonça bientôt au métier des armes pour embrasser la vie religieuse dans l'ordre de Saint-Benoît. Ses connaissances le firent choisir par ses supérieurs pour enseigner aux novices les belles-lettres, la philosophie et la théologie. Il fut fait abbé de Saint-Léopold de Nancy, et mourut à Saint-Mihiel le 24 janvier 1766. On a de lui plusieurs ouvrages, les uns purement ascétiques, et les autres sur des objets d'érudition ecclésiastique : *Vie de M. Hugy, calviniste converti, ci-devant capitaine dans le régiment de Sparre*, Nancy, 1731, in-12; *Traité historique et dogmatique, touchant l'obligation de faire l'aumône*, Neufchâteau, 1736, in-8; *Défense de la vérité du martyre de la légion thébaine, pour servir de réponse à la dissertation critique du ministre Dubourdieu*, Nancy, 1737, in-8. Cet ouvrage a été composé en partie sur les mémoires de dom Clavet, abbé d'Agaune; *Histoire du jeûne*, Paris, 1741, in-8; la *Vie de saint Nicolas, l'histoire de sa translation et de son culte*, Nancy, 1745, in-8; *Histoire de l'ancienne abbaye de Saint-Mihiel et de la ville qui en porte le nom, précédée de cinq dissertations préliminaires*, Nancy, 1758, in-4; *Avis touchant les dispositions dans lesquelles on doit être selon le cœur, pour étudier la théologie*, Paris, 1760, in-8; *Histoire de l'abbaye d'Agaune* (aujourd'hui Saint-Maurice, dans le Valais). Il en est fait mention dans le *Recueil des bollandistes*, au 22 septembre.

DELISLE DE SALES (Jean-Baptiste-Claude) naquit à Lyon en 1743. Entré chez les PP. de l'Oratoire, il y resta peu de temps, la vie monastique n'étant pas conforme à ses inclinations mondaines. Delisle de Sales étala ses principes dans son ouvrage intitulé : *Philosophie de la nature*, Paris, 1804, 10 vol. in-8, fig., 60 fr., qui obtint de la vogue plus par des innovations bizarres que par un mérite réel. L'auteur, voulant faire du bruit en dépit de la vérité et du bon sens, remplit ce livre d'une érudition indigeste, y entassa pêle-mêle, sans ordre ni méthode, tout ce qu'il avait appris dans le commerce de la vie, et forma ainsi une production digne d'un

élève présomptueux et pédant. Plusieurs philosophes de cette époque n'approuvèrent pas la *Philosophie de la nature* : Rousseau, entre autres, qualifiait cet ouvrage d'*exécration*. L'auteur, banni à perpétuité, trouva quelques amis qui le recommandèrent au roi de Prusse ; mais Frédéric II, loin d'accueillir leur demande, conseilla à l'auteur, en termes peu flatteurs, de se réfugier en Hollande. Il y resta jusqu'au moment où éclatèrent nos troubles politiques. De retour en France, il put se livrer à son goût pour les paradoxes, goût qui enfanta près de 120 volumes. Dans cette quantité prodigieuse d'ouvrages, il faut compter son *Histoire des hommes*, Paris, 1781 et ann. suiv., 52 v. in-12 et 3 vol. d'atlas in-4 ; *ibid.*, 1781, 53 vol. in-8, avec 111 planches, 60 à 70 fr. Il publia en outre, et pendant la révolution, un ouvrage contre l'athéisme, intitulé : *Mémoire en faveur de Dieu*. Ce titre étrange fit rire les jacobins eux-mêmes ; l'ouvrage de Delisle de Sales ne les convertit nullement ; et en effet, la cause de la Divinité ne pouvait trouver un plus mauvais avocat. Cependant, tout en publiant ses maximes impies, Delisle de Sales prétendait être religieux ; et, malgré l'indifférence avec laquelle le public regardait ses productions, il eut toujours qu'elles avaient un grand succès. Ses poches étaient toujours pleines de nouveaux écrits de sa façon ; il en proposait sans cesse la lecture à ses amis, qui s'estimaient heureux quand ils pouvaient fuir un auteur si incommode par sa fertilité littéraire. Oublié, comme un mauvais auteur, il traîna le reste de ses jours dans la retraite, et mourut en 1816. Il était membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. « Son nom, dit *l'Ami de la religion et du roi*, ne sera pas d'un grand poids dans la liste des » littérateurs renommés par leur goût et leurs suc- » cès, ni dans celle des détracteurs du christianisme. » Une érudition mal digérée, une imagination bizarre, nul goût, nul style : tel est le caractère de » ses écrits. »

DELIUS (Quintus), un des généraux d'Antoine. Envoyé vers Cléopâtre, il lui persuada de paraître devant ce conquérant dans la plus riche parure. Elle le crut, et elle gagna le cœur d'Antoine, l'an 41 avant J.-C. Délius passa sa vie à changer de parti : il servit tour à tour Dolabella, Cassius, Antoine, Octavien, quittant l'un pour l'autre suivant ses intérêts ; ce qui lui fit donner le nom de *cheval de relai de la république*. Il avait écrit l'histoire de son temps.

DELLA MARIA (Dominique), célèbre musicien et compositeur, né à Marseille en 1778, d'une famille originaire d'Italie, et mort en 1809, fit représenter dès l'âge de 18 ans un grand opéra sur le théâtre de cette ville, après un séjour de dix années en Italie, dans lequel il avait profité des leçons de plusieurs maîtres célèbres, notamment de Paësiello. Il vint à Paris en 1796 où il a donné plusieurs opéras, qui obtinrent pour la plupart un succès brillant. La musique forte et savante commençait à s'emparer du théâtre. *Le prisonnier*, son premier ouvrage qu'il fit représenter en 1798, fit une sorte de révolution, et l'on en revint aux chants faciles et naturels. *L'O-*

péra comique, l'Oncle valet, le Vieux château qu'il donna ensuite, offrent le même genre de mérite, c'est-à-dire un style élégant et pur, une expression vraie, des accompagnements légers, vifs et gracieux. Tous les petits airs de ses opéras ont eu beaucoup de vogue, parce qu'ils sont vrais et faciles à retenir.

DELLE (Claude), savant dominicain, né à Paris, mort en 1699. On a de lui : *Histoire, ou Antiquités de l'état monastique*, Paris, 1599, 4 vol. in-12, 5 à 6 fr., ouvrage rempli d'érudition, mais dénué quelquefois d'ordre et de critique. Cependant il mérite d'être consulté, quoiqu'il soit moins étendu que celui d'Héliot.

DELLON (C.), médecin et voyageur français, né vers 1649, exerça sa profession avec succès, et mérita la protection des princes de Conti, qu'il accompagna en Hongrie en qualité de leur médecin. Il s'embarqua en 1688 sur un vaisseau de la Compagnie royale, parcourut les îles de Bourbon et Madagascar, la côte de Malabar jusqu'à Cananor. Il s'y livrait à son état, lorsqu'en 1774 il fut arrêté par ordre du saint office, transporté à Goa et condamné à servir 5 ans sur les galères de Portugal. Conduit à Lisbonne pour y subir sa sentence, il trouva le moyen de la faire revoir par le grand inquisiteur qui reconnut l'injustice dont on avait usé à son égard, et lui rendit la liberté. Rentré en France (1677), Dellon continua d'y exercer son art. On ignore la date de sa mort ; mais il vivait encore en 1709 ; il publia une seconde édition de ses voyages, sous ce titre : *Voyages de Dellon aux Indes orientales, avec la relation de l'inquisition de Goa, augmentés de diverses pièces curieuses et de l'histoire des dieux qu'adoraient les gentils des Indes*, Cologne, 1709, 3 vol. in-12, 6 fr. Il a relevé plusieurs erreurs accréditées de son temps en histoire naturelle, et se montre judicieux observateur des mœurs et des usages des habitants.

DELMACE (Flavius-Julius), petit-fils de Constance Chlore, était neveu de Constantin, qui aimait en lui un excellent naturel, et des talents distingués. Cet empereur le fit nommer consul en 333, le déclara César en 335, et lui donna, dans le partage qu'il fit de l'empire, la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe. Il devait posséder ces provinces en propre ; mais après la mort de Constantin, arrivée en 337, les troupes ne voulurent reconnaître pour empereurs que ses trois fils, et assassinèrent ceux qui prétendaient à la succession impériale. Delmace fut de ce nombre. On dit que ce fut Constance, qui sollicita lui-même les soldats à le priver de la vie. Ce prince méritait un meilleur sort : il avait les traits, la figure et les bonnes qualités de Constantin.

DELMARE (Paul-Marcel), juif de naissance, né à Gènes en 1734, suivit d'abord la religion de ses parents ; puis éclairé par un ecclésiastique de sa ville natale, il reçut le baptême en 1753, avec les prénoms de Paul-Marcel. Il fit ses études au collège de Gènes, puis à Rome, et prit l'état ecclésiastique. Après avoir consacré plusieurs années dans une communauté de frères gènois aux missions et à l'instruction des fidèles, il fut appelé en 1783 par le

grand duc Léopold pour professer la théologie à Sienne; quatre ans après il enseigna à Pise l'Écriture sainte. Il se mêla alors dans plusieurs controverses, notamment dans celle sur les Arméniens qui avaient été censurés par la faculté de théologie de Sienne, censure qu'il justifia dans ses *Principes théologiques pour servir de préservatifs contre les erreurs de l'examen*, Sienne, 1786, in-8, en réponse à un ouvrage intitulé : *Examen théologique de la censure*, etc. En 1779, il contribua à l'édition du *Catéchisme de Gourlin*, publié à Gènes sous le titre d'*Education chrétienne*, ou *Catéchisme universel*, mis à l'index le 20 janvier 1783, et défendu par l'abbé Delmare par six lettres dites de *Final*. En 1788 il publia *Prælectiones de locis theologicis Senis habitæ*, mises encore à l'index le 9 décembre 1793 et 5 mars 1795. Il revint enfin à des sentiments orthodoxes plus dignes de son talent, et donna sa profession de foi dans un acte qui fut expédié à Rome et qui satisfait le souverain pontife. Il est mort dans des sentiments de piété et de résignation religieuse en 1824. L'abbé Delmare était d'une bienfaisance et d'une charité qui lui faisait tout sacrifier pour le soulagement des pauvres. Le peu qui lui restait avant de mourir a été donné, en vertu de son testament, à des jeunes gens qui voudraient entrer dans le monastère de Saint-Benoît à Pise.

DELMAS (Antoine-Guillaume), lieutenant général, né à Tulle en 1768 d'une famille noble mais sans fortune, entra à l'âge de 11 ans dans le régiment de Touraine où son oncle était capitaine et qu'il fut obligé de rejoindre aux États-Unis (1778). Dix ans après il quitta son corps dans lequel il s'était fait remarquer par son courage, mais plus encore par des écarts où l'avaient jeté des passions ardentes et un caractère audacieux. En 1791 il reprit du service en qualité de commandant du 1^{er} bataillon des volontaires de son département (la Corrèze). En peu de temps sa valeur et ses opinions révolutionnaires l'élevèrent au grade de général de brigade, puis de général de division. Après avoir servi avec distinction à l'armée du Nord, puis à celle du Rhin, il avait été nommé commandant en second de la place de Landau, lorsqu'elle fut bloquée. Devenu général de division, il retourna à l'armée du Nord, fit la campagne de Hollande et y obtint de brillants succès. Il se fit remarquer par la prise de Crève-Cœur et devant Bois-le-Duc. Il fut en 1796 sous les ordres du général Moreau, et combattit à Frankenthal et à Rastadt. L'année suivante il passa à l'armée d'Italie sous Bonaparte; dans la malheureuse campagne de 1799, il fut blessé, et, malgré les souffrances qu'il éprouvait, il protégea de la manière la plus habile la retraite de l'armée qui se rallia sous les murs de Mantoue. Obligé de quitter le service militaire, il refusa le commandement de la 17^e division; mais quelques mois après, le gouvernement lui envoya une armure complète comme récompense de sa bravoure. En 1800 il prit le commandement de la 1^{re} division de l'armée du Rhin où il se distingua encore par plusieurs actions d'éclat. A l'armée d'Italie commandée par le maréchal Brune, il se couvrit d'une nouvelle gloire au passage du Mincio, à

Vérone et dans d'autres lieux encore. Après la paix de Lunéville, il fut disgracié par Bonaparte; l'intérêt qu'il prit à Moreau et un duel qu'il eut avec le général Destaing furent la cause de son exil; envoyé en surveillance à Porentruy, il y resta jusqu'après les désastres de la campagne de Moscou. Bonaparte lui confia alors le commandement d'une division de la grande armée; Delmas s'empara du village de Pleillitz et força l'ennemi à la retraite; il se battit à Kalzbach, et soutint avec habileté la retraite de Silésie. La bataille de Leipzig fut sa dernière action; il périt sur le champ du combat.

DELMONT (Dieudonné), né à St.-Tron, ville de la principauté de Liège, en 1581, fut ami de Rubens, son élève et son compagnon de voyage en Italie. Beaucoup de talents, un bon guide et l'amour de la peinture lui ont acquis le nom de bon peintre. On voit plusieurs tableaux de lui à Anvers. Il y mourut en 1634. Sa composition est noble et élevée, son dessin correct, sa couleur et sa touche fort belles.

DELOLME (Jean-Louis), né en 1740 à Genève, exerça d'abord dans cette ville la profession d'avocat, passa ensuite à Londres, où il vécut quelque temps dans le désordre et l'indigence, revint en 1775 à Genève, où il fut élu membre du conseil des Deux-cents, et mourut en 1806 dans le village de Gaven. On a de lui : *Constitution de l'Angleterre*, ou *Etat du gouvernement anglais comparé avec la forme républicaine et avec les autres monarchies de l'Europe*, Amsterdam, 1771; *Parallèle entre le gouvernement anglais et l'ancien gouvernement de Suède*, Londres, 1772. Le premier de ces ouvrages fut traduit en anglais par l'auteur lui-même, et tous deux reçurent un accueil extrêmement favorable de la part des hommes d'état les plus illustres de la grande Bretagne; *Histoire de la secte des flagellants*, 1782, in-4; *Essai et aperçu sur l'union de l'église avec l'Angleterre*, 1796, in-4.

DELORME (Philibert), natif de Lyon, mort en 1557, se distingua par son goût pour l'architecture. Il alla, dès l'âge de 14 ans, étudier en Italie les beautés de l'antique. Il était d'un caractère doux et très-enjoué. De retour en France, son mérite le fit rechercher à la cour de Henri II, et dans celle des rois ses fils. Ce fut Delorme qui fit le fer à cheval de Fontainebleau, et qui conduisit plusieurs magnifiques bâtiments, dont il donna les dessins; comme le château de Meudon, celui d'Anet, de Saint-Maur, le palais des Tuileries, et qui orna et rétablit plusieurs maisons royales. Il fut fait aumônier et conseiller du roi, et on lui donna l'abbaye de Saint-Eloi et celle de Saint-Serge d'Angers. Ronsard ayant publié une satire contre lui, Delorme s'en vengea en faisant refuser la porte du jardin des Tuileries, dont il était gouverneur, au satirique, qui crayonna sur la porte ces trois mots : *Fort. Reverent. Habe*. L'architecte, qui entendait fort peu le latin, crut trouver une insulte dans ces paroles, et s'en plaignit à la reine Catherine de Médicis. Ronsard répondit que ces trois mots étaient latins, et le commencement de ces vers du poète Ausone,

qui avertissait les hommes nouvellement élevés par la fortune de ne point s'oublier :

Fortunam reverenter habe, quicumque repente
Dives ab exili progredere loco.

On a les *OEuvres d'architecture* de Delorme, Paris, 1626, ou Rouen, 1648, 2 tom. in-fol., fig. estimées. On recherche toutes les éditions dans lesquelles se trouve le traité de charpente intitulé : *Nouvelle invention pour bien bâtir et à petits frais*, 24 à 30 fr. : ce traité se trouve aussi séparément, 1576, in-fol., 15 à 18 fr.

DELORME (Charles), né à Moulins en 1584 de Jean DELORME, premier médecin de la reine Marie de Médicis, prit des degrés en médecine à Montpellier, fut reçu licencié en 1608, et soutint pour cette cérémonie quatre thèses. Il examina dans la 1^{re} *si les amoureux et les fous pouvaient être guéris par les mêmes remèdes*, et il décida pour l'affirmative. Ce célèbre médecin passa de Montpellier à Paris, devint médecin ordinaire du roi, et fut très-recherché par les malades et par ceux qui se portaient bien : il donnait la santé aux uns et inspirait la gaieté aux autres. Il s'était fait admirer à Padoue et à Venise. Cette dernière ville lui conféra gratuitement le titre de *Noble Vénitien*, que cette république faisait payer alors cent mille écus. Il exerçait sa profession avec beaucoup de désintéressement, et se signala surtout dans la peste de Paris en 1619. L'abbé de St-Martin raconte l'invention singulière qu'il employa en cette occasion. « Il se fit » faire, dit-il, un habit de maroquin, que le mau- » vais air pénètre très-difficilement ; il mit en sa » bouche de l'ail et de la rue ; il se mit de l'encens » dans le nez et dans les oreilles, couvrit ses yeux » de besicles, et en cet équipage assista les malades, » et il en guérit presque autant qu'il donna de re- » mède. » Le même St.-Martin cite le moyen qu'il employa huit ans après au siège de la Rochelle pour faire cesser le flux de sang. « Une infinité de soldats » de l'armée du roi mouraient de cette maladie : » Delorme en guérit plus de dix mille en faisant » faire du feu de vieilles savates sous des sièges sur » lesquels il les faisait seoir tout nus, et il arrêta » tout à fait le cours de ce mal dangereux. » Il mourut à Moulins en 1678. On a de lui *Laurea apollinares*, Paris, 1608, in-8. C'est un recueil de ses thèses.

DELORT (Pierre-Justin), écrivain ecclésiastique, né à Bordeaux en 1758, professa d'abord la philosophie au collège de Guyenne ; se livra ensuite à l'étude du droit civil, et aurait obtenu infailliblement une chaire dans cette partie, si la qualité de prêtre n'eût été un titre d'exclusion aux yeux des juges du concours. A l'époque de la révolution il se retira en Angleterre, professa pendant plusieurs années la philosophie au collège catholique de Maynooth, en Irlande, revint en France en 1802, et fut nommé par M. Daviau chanoine et secrétaire de l'archevêché de Bordeaux. Lors de la formation des facultés de théologie on lui confia la chaire de discipline et de droit ecclésiastique, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée au mois d'avril 1835. Delort a publié : *Institutions de discipline ecclésiastique*,

1819, 1^{er} vol. On a reproché à l'auteur d'avoir exagéré dans cet ouvrage les droits de l'autorité civile, à laquelle il va même jusqu'à reconnaître le droit de faire des lois sur des choses purement spirituelles.

DELPECH (François-Séraphin), peintre et imprimeur lithographe, né en 1778 à Chaillot près de Paris, joignit dès l'enfance le goût des lettres à celui des beaux-arts. Dès que la lithographie fut importée en France, il fut un des premiers à s'en occuper. Il a publié en 11 livraisons *l'Examen raisonné des ouvrages de peinture, sculpture et gravure, exposés au salon de 1814*, Paris, 1814-15, in-8. Sa critique est saine, elle annonce un bon jugement ; mais elle est quelquefois trop sévère, et sa sévérité lui a attiré quelques désagréments. Le *Mercure* avait déjà donné du même auteur un grand nombre d'articles sur le salon de 1812. Il a fait paraître aussi *l'Iconographie des contemporains de 1786 à 1820*, in-fol. ; c'est une collection de portraits qui devait être composée de 50 livraisons, chacune de 4 portraits et de 4 *fac-simile* ; il n'en a donné que 16, mais sa veuve a continué l'ouvrage ; il est mort à Paris en 1825. Il a laissé quelques *Opuscules poétiques et littéraires*.

DELPHIDIUS (Attius Tiro), fils du rhéteur Patère, gaulois d'origine, se fit un nom par ses *poésies* et par son éloquence ; mais il ternit ses talents par son ambition et son penchant pour les accusations. En 358 il accusa de péculat, devant Julien alors César, Numérius, gouverneur de la Narbonnaise, qui nia les faits qu'on lui imputait. Delphidius ne pouvait les prouver : « Quel coupable, s'écria-t-il, » illustre César, ne passera pas pour innocent, s'il » suffit de nier ses crimes ? — Et quel innocent, lui » répliqua Julien, ne passera pas pour coupable, » s'il suffit d'être accusé ? »

DELPHINUS (Pierre), savant général des camaldules, mourut dans l'état de Venise en 1525. On a de lui des *Lettres*, écrites avec assez d'esprit. Elles furent imprimées à Venise en 1524, in-fol. Ce volume est très-rare et très-cher, vend. 567 fr., 374 fr., 70 fr., 250 fr. On trouve de nouvelles Lettres de cet auteur dans le 3^e vol. de la collection de Martenne.

DELPUIITS (Jean-Baptiste BOURDIER), chanoine du Saint-Sépulcre à Paris, né en Auvergne vers 1736, entra chez les jésuites, et fut obligé d'en sortir en 1763 lors de la proscription de cette société en France, avant d'avoir fait ses premiers vœux. Il s'est fait connaître par son zèle pour ramener la jeunesse dans les voies de la piété, et par l'établissement d'une congrégation à l'instar de celle des jésuites. Peu nombreuse d'abord, elle s'accrut ensuite, se répandit même dans les provinces, et fut très-utile à la religion dans un temps de licence et d'impiété. Il y donnait des retraites soit pour les ecclésiastiques, soit pour les laïques, et il eut le bonheur d'attirer à lui plusieurs jeunes gens élevés dans les écoles les moins religieuses, qui ont donné dans ces derniers temps de beaux exemples de piété, de zèle et de charité. Les réunions de cette société furent interdites en 1809, mais l'abbé Delpuits continua à voir séparément ses élèves, et il

leur continua ses soins et ses exhortations tant que ses forces le lui permirent. Il mourut en 1811, jour de l'octave de la Conception, fête principale de sa congrégation. Ses fidèles disciples l'accompagnèrent jusqu'au lieu de la sépulture. On lui doit un *Abrégé des vies des saints* de Godescard, en 4 vol. in-12.

DELRIEU (Etienne-Joseph-Bernard), auteur dramatique, né en 1761, professa longtemps la rhétorique au collège de Versailles. Sous le gouvernement impérial il obtint à l'administration des douanes une place de chef de bureau qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 4 novembre 1836. On a de lui un grand nombre de pièces écrites pour divers théâtres, et dont plusieurs obtinrent du succès. Les principales sont : *Arsinoüs*; *Démétrius*; *Artaxerxès*; tragédies. Cette dernière, qui est sans contredit le meilleur ouvrage de Delrieu, fut la source de sa fortune. Le soir même de la première représentation, Napoléon lui fit une pension de 2000 fr. que la restauration lui conserva, mais qui, depuis 1830, fut réduite à 1200 fr. On cite parmi ses autres productions : *Harmodius et Aristogiton*; *Michel-Ange*; *L'Impromptu de campagne*, opéras; *La Prévention paternelle*; *Le Philosophe soldat*; *Le Père supposé*; *Le Jaloux malgré lui*, comédies; enfin *Léonide*, tragédie représentée en 1836 quelques semaines seulement avant sa mort, et qui n'obtint qu'un succès d'estime.

DELRIO (Martin-Antoine) naquit à Anvers en 1551, se fit jésuite à Valladolid en 1580, après avoir exercé la charge de conseiller au conseil de Brabant, et celle d'intendant d'armée. Ses supérieurs l'employèrent à enseigner la philosophie à Douai en 1599, la théologie morale à Liège, les langues et les lettres sacrées à Louvain, puis à Gratz, où il fut fait docteur en théologie. Il mourut à Louvain en 1608. Ce jésuite avait commencé de bonne heure la carrière d'écrivain. Dès l'âge de vingt ans, il mit au jour *Solin*, corrigé sur les manuscrits de Juste-Lipse, son ami. Les ouvrages qui ont le plus fait parler de lui, sont : ses *Disquisitiones magiques*, en latin, Louvain, 1599, in-4. Duchesne en donna un *Abrégé* en français, Paris, 1611, in-4 et in-8. Comme l'esprit humain est curieux des histoires extraordinaires, cet ouvrage eut beaucoup de cours. L'auteur y cite une foule d'écrivains et une multitude de faits dont plusieurs peuvent passer pour le fruit de la crédulité, mais dont un bon nombre sont assez circonstanciés et appuyés pour donner de l'embaras aux explicateurs les plus philosophes. Delrio fit cet ouvrage pour réfuter les auteurs qui prétendent que le nouveau Testament a mis fin à l'art magique; il leur oppose l'Ecriture, les P., particulièrement Origène, saint Augustin, saint Grégoire de Nazianze, saint Léon, les conciles, le droit canon, la pratique des exorcismes, aussi ancienne que l'Eglise, l'accord unanime des théologiens, le consentement de tous les peuples et l'expérience de tous les siècles. Enfin il établit qu'il faut prendre dans cette affaire un milieu entre ceux qui croient tout et ceux qui ne croient rien : milieu que l'auteur n'a pas toujours assez exactement gardé, son érudition l'emportant sur son jugement et sa critique. Psellus,

Théophile Raynaud et Gisbert Voet ont aussi discuté à fond la matière. (Voy. ASMDEE, de HAEN, LE BRUN, MAFFEE (Scipion), SPÉ, MEAD, BROWN (Thomas). Une chose remarquable, c'est que, dans un grand nombre d'ouvrages très-modernes, il est question de magie et cela non pour en rire, ce qui a été longtemps de mode, mais pour en rapporter des choses étonnantes, sur lesquelles tantôt on s'abstient de prononcer, et que tantôt on donne comme des choses incontestables. Comme si la Providence voulait que l'inconséquence et irréfutable philosophie, lors même qu'elle réunit tous ses efforts contre les êtres invisibles et les articles de croyance qui en résultent, établit des preuves destructives de ses dogmes les plus chers, preuves non-seulement aucunement suspectes dans sa bouche, mais preuves qui jadis lui paraissaient beaucoup plus absurdes que les persuasions qu'alors elle respectait encore en apparence, tandis qu'elle en faisait déjà l'objet de sa principale attaque (voy. FAUSTUS); des *Commentaires sur la Genèse, le Cantique des cantiques et les Lamentations*, 3 vol. in-4, 9 à 12 fr.; solides et estimables; les *Adages sacrés de l'ancien et du nouv. Testament*, en latin, Lyon, 1612, 2 tom. in-4; trois volumes des *Passages les plus difficiles et les plus utiles de l'Ecriture sainte*, ouvrage qui peut servir aux prédicateurs; des *Commentaires et des paraphrases sur les tragédies de Sénèque*, précédés du recueil des fragments qui nous restent des anciens tragiques latins.

DELUC (Jacques-François), père des deux savants naturalistes de ce nom, naquit à Genève en 1698, d'une famille originaire de Lucques en Italie, fut toujours attaché à la religion catholique qu'il défendit par plusieurs ouvrages, notamment par ses *Lettres* contre l'ouvrage immoral de Mandeville, qu'il réfuta victorieusement, et qui est intitulé : *La fable des abeilles*, Genève, 1746, in-12; *Observations sur les savants incrédules*, Genève, 1766, in-8. Il est mort à Genève en 1780.

DELUC (Jean-André), savant naturaliste, l'un des plus célèbres physiciens du 18^e siècle, membre de plusieurs académies, naquit à Genève en 1727. Destiné d'abord au commerce, il s'adonna en même temps aux sciences; sa fortune ayant été dérangée par un événement imprévu, il renonça aux affaires commerciales, se rendit en Angleterre, s'y fixa et devint lecteur de la reine. Dans la suite, il parcourut la Suisse, la France, la Hollande et l'Allemagne, passa dans ce dernier pays six années, revint en Angleterre où il voyagea trois ans en observateur, et mourut à Windsor en 1817. Professeur honoraire de géologie à Göttingue, correspondant de l'institut de France et membre de la société royale de Londres, il enrichit la science, surtout la météorologie, de plusieurs découvertes. On lui doit l'hygrométrie; le premier il substitua le mercure à l'esprit de vin dans les thermomètres, et contribua à rendre familière la mesure des montagnes au moyen du baromètre portatif. Un des points les plus remarquables de ses opinions est l'accord qu'il établit entre les doctrines physiques et le récit de la créa-

tion du monde par Moïse; principes qui ont été adoptés depuis par Cuvier. Tous ses ouvrages ont une tendance religieuse; les principaux sont : *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, Paris, 1784, 4 vol. in-8, fig., 20 fr.; *Relations de différents voyages dans les Alpes*, 1776, in-12, *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme*, la Haye, 1778-80, 5 tom. en 6 vol. in-8, vend. 54 fr., et pap. de Hollande, 72 f.; *Précis de la philosophie de Bacon, et des progrès qu'ont faits les sciences naturelles par ses préceptes et son exemple*, 1802, 2 vol. in-8, 10 fr.; *Abrégé des principes et des faits concernant la cosmologie et la géologie*, 1802, in-8; *Introduction à la physique terrestre par les fluides expansibles*, 1803, 2 v. in-8, 10 fr.; *Traité élémentaire du fluide électro-galvanique*, 1804, 2 v. in-8, 9 f.; *Traité élémentaire de géologie*, 1809, in-8, 5 fr.; *Lettres sur le christianisme*, 1801, in-8, 5 fr.

DELUC (Guillaume-Antoine), frère cadet du précédent, né en 1729, partagea ses travaux et consacra beaucoup de temps à l'étude des coquillages fossiles dont il a déterminé les analogues vivants, au nombre de plus de cent espèces. Il visita, en 1756, le Vésuve, l'Etna et l'île de Vulcano, et rassembla à grands frais une riche collection de minéraux et de produits volcaniques. Il n'a pas laissé de grands ouvrages, mais beaucoup d'observations insérées dans les *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, et dans les *Lettres physiques* de son frère. Il a publié en outre, dans le *Journal de physique*, dans la *Bibliothèque britannique* et dans le *Mercure de France*, un grand nombre de mémoires relatifs à la minéralogie, et principalement à la géologie, où il réfuta courageusement et avec une grande force de logique les systèmes modernes, dont les conséquences sont souvent opposées aux œuvres de la création. Antoine Deluc s'est encore fait remarquer par sa passion pour la musique et par son goût pour les médailles dont il avait formé une riche collection. Il était comme son frère membre du conseil des Deux-cents de Genève, et mourut en 1812.

DELVAUX (Laurent), sculpteur, né à Gand en 1695, et mort à Nivelles en 1778. Le *David*, les *Adorateurs* de la chapelle de la cour à Bruxelles, l'*Hercule* qui est au pied du grand escalier, les statues qui ornent la façade du palais, la chaire de la cathédrale de Gand, jugée un peu trop sévèrement par l'auteur du *Voyage pittoresque de la Flandre*, et un grand nombre d'autres ouvrages, sont des monuments de son travail et de ses talents. Sa manière dirigée et formée par les modèles antiques, a peut-être plus de force que de grâces, plus d'invention que de fini. Benoît XIII, Charles VI, Marie-Thérèse et le duc Charles de Lorraine ont estimé et récompensé les talents de cet artiste.

DELVINCOURT, vicaire général du diocèse de Laon, mort en 1794. On a de lui la *Pratique des devoirs des curés*, traduite de l'italien, du père Segneri; et le *Pénitent instruit*, traduit du même, qu'il avait laissé en manuscrit et qu'un de ses amis publia en 1802, in-12.

DELVINCOURT (Claude-Etienne), juriconsulte distingué, né à Paris au mois de septembre 1762, obtint, en 1789, une chaire à la faculté de droit de cette ville, et fut nommé professeur de code civil en 1805, lors de la réorganisation des écoles. Placé, en 1810, à la tête de la faculté, il fut, au retour du roi, maintenu dans sa dignité de doyen, nommé censeur royal au mois d'octobre 1814, décoré plus tard de l'ordre de St.-Michel, nommé ensuite membre du conseil de l'école polytechnique, administrateur des jeunes aveugles, et conseiller de l'université. Fidèlement attaché aux doctrines religieuses et monarchiques, Delvincourt perdit, par suite de la révolution de 1830, sa place de doyen et quelques autres, sans obtenir aucune indemnité. Le chagrin qu'il en conçut abrégé ses jours; il mourut le 23 octobre 1831 après avoir demandé spontanément et reçu avec foi les sacrements de l'Eglise. Il a laissé : *Cours de droit civil*, 1834, 3 vol. in-4; *Institutes du droit commercial*, 1810, 2 vol. in-8; *Juris Romani elementa, secundum ordinem institutionum Justiniani, cum notis*, 1814, in-8, cet ouvrage a eu 4 éditions.

DEMACHY (Jacques-François), pharmacien et littérateur, né à Paris en 1728, est mort en 1803. Ses principaux ouvrages sont : *Eléments de chimie traduits de l'allemand de Junker*, 1757, 6 vol. in-12; *Instituts de chimie, ou Principes élémentaires de cette science*, 1766, 2 vol. in-8; *Procédés chimiques rangés méthodiquement et définis*, 1769, in-8; *Manuel du pharmacien*, 1788, 2 vol. in-8; *L'Art du distillateur d'eau forte*, Paris, 1773, in-fol., 12 fr.; *L'Art du distillateur liquoriste*, ibid., 1775, in-fol., av. 16 pl., 12 fr.; le même, nouvelle édition, 1819, in-4, av. 11 pl., 12 fr.; *L'Art du vinaigrier*, 1780-85, in-4, av. 2 pl.; le même, 1720, in-4, av. 4 pl., 5 fr., etc. Demachy cultiva aussi la poésie. *L'Almanach des muses*, le *Mercure* et autres journaux littéraires, ont publié plusieurs de ses pièces fugitives. Il a composé aussi de *Nouveaux dialogues des morts*, 1755, in-12.

DÉMADES, athénien, de marinier devenu orateur, fut fait prisonnier à la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe de Macédoine. Son éloquence lui acquit un grand pouvoir sur l'esprit de ce prince. Il est moins connu cependant par ses discours que par quelques mots heureux. Voyant Philippe se livrer à une joie indécente après la victoire de Chéronée : « Puisque les dieux, lui dit-il, vous ont » donné le rôle d'Agamemnon, pourquoi vous avi- » lir jusqu'à jouer celui de Thersite ? » Le même Philippe ayant demandé à Démades, qui avait été fait prisonnier à la bataille de Chéronée, ce qu'était devenu le courage des Athéniens : « Vous le sau- » riez, répondit-il, si les Macédoniens avaient été » commandés par Charès, et les Athéniens par Phi- » lippe. » Démades était fort intéressé. Antipater, son ami, ainsi que celui de Phocion, disait « qu'il » ne pouvait faire accepter des présents à celui-ci, » et qu'il n'en donnait jamais assez à l'autre pour » satisfaire son avidité. » Démades fut mis à mort comme suspect de trahison, l'an 202 avant J.-C.

Démades n'avait rien écrit, à ce que disent Cicéron et Quintilien; il faut donc regarder comme supposé le fragment de *discours* que nous avons sous son nom dans les recueils d'auteurs grecs.

DEMANDRE, grammairien français, mort en 1808 près d'Auxerre, est connu par un *Dictionnaire de l'élocution française*, Paris, 1769, 2 vol. in-8, réimprimé par l'abbé de Fontenay, 1802, 2 vol. in-8, 12 fr.

DEMANDRE (Jean-Baptiste), évêque constitutionnel, né à Saint-Loup, en Franche-Comté, en 1739, d'une famille ancienne de cette province, embrassa l'état ecclésiastique, et devint, à l'époque de la suppression des jésuites, préfet des études du collège de Besançon. Il était curé de la paroisse St-Pierre depuis 1769, lorsqu'il fut élu député suppléant du clergé aux états généraux, où il ne tarda pas à remplacer l'abbé Millot, qui ne voulut plus siéger dans cette assemblée. On l'accuse, peut-être avec quelque fondement, d'avoir montré peu de suite dans sa conduite politique, puisqu'il se prononça contre la vente des biens ecclésiastiques et qu'ensuite il l'approuva; qu'il parla contre les décrets de l'assemblée et qu'il prêta le serment qu'elle imposa aux prêtres. La terreur vint l'atteindre aussi bien que ceux qui avaient refusé de souscrire à la constitution schismatique du clergé; et pendant 13 mois, il fut détenu dans les prisons de Dijon. Rendu à la liberté, il reprit son ministère à Besançon, et fut élu, en 1798, évêque du département du Doubs. Ce fut en cette qualité qu'il tint, en 1800, un concile provincial dont les *actes* se trouvent dans le tome XII, page 153, des *Annales de la religion*. L'année suivante il assista au concile de Paris et donna sa démission, après avoir toutefois signé, avec quelques-uns de ses collègues, l'écrit intitulé: *Avis des évêques réunis sur leur démission*. En 1802, il devint vicaire général de Lecoz, archevêque de Besançon; puis il fut curé de l'église de Ste.-Madeleine dans la même ville, jusqu'à sa mort arrivée en 1823. Demandre était très-savant, surtout dans les langues anciennes, et notamment dans l'hébreu. Tout en déplorant l'aveuglement dans lequel il était plongé, relativement aux affaires religieuses de la France, et la part qu'il prit au schisme de la révolution, il est juste de dire qu'il eut des vertus toutes chrétiennes, et qu'il se signala par une bienfaisance que quelques-uns ont dit affectée. On a de lui un *opuscule* intitulé: *A MM. les administrateurs du diocèse de...* (Besançon), Paris, sans date, in-8. Il a été l'éditeur des deux ouvrages suivants de Bergier dont il était l'ami: *Discours sur le mariage des protestants*, 1787, in-8; *Observations sur le divorce*, Besançon, 1790, in-8. Tous ses *mandements* ont été faits dans l'intérêt de ses opinions religieuses.

DEMANET, ecclésiastique français, mort à Paris vers 1786, fut, en 1764, aumônier à l'île de Gorée en Afrique, et parcourut une partie des côtes voisines, et publia, à son retour en France, une nouvelle *Histoire de l'Afrique française*, Paris, 1767, 2 vol. in-12, avec cartes, 3 à 4 fr.: il a eu, pour composer cet ouvrage, de grandes obligations

au P. Labat, que cependant il ne cite pas. Il prétend que la couleur des nègres est due à la seule influence du climat, et que cette race d'hommes a dans le principe été aussi blanche que la race européenne. *Parallèle général des mœurs et des religions de toutes les nations*, 1768, 5 vol. in-12, 5 à 6 fr.

DÉMARATE, fils d'Ariston, et son successeur dans le royaume de Sparte, fut chassé de son trône par les intrigues de Cléomènes, qui le fit déclarer, par l'oracle qu'il corrompit, fils supposé du dernier roi. Démarate se retira en Asie, l'an 424 avant J.-C. Darius, fils d'Hystapes, le reçut avec beaucoup de bonté. On lui demandait un jour pourquoi, étant roi, il s'était laissé exiler? « C'est, répondit-il, qu'à Sparte la loi est plus puissante que les rois. » Quoique comblé de biens à la cour du roi de Perse, et trahi par les Lacédémoniens, il les avertit des préparatifs que Xerxès faisait contre eux. Pour plus grande sûreté, il écrivit l'avis sur une planche de bois enduite de cire.

DÉMARATE, l'un des principaux citoyens de Corinthe, de la famille des Bacchiades, vers l'an 658 avant J.-C. La domination de Cypselé, qui avait usurpé dans cette ville l'autorité souveraine, étant un joug trop pesant pour lui, il sortit du pays avec toute sa famille, passa en Italie, et s'établit à Tarquinie en Toscane. C'est là qu'il eut un fils nommé Lucumon, qui fut depuis roi de Rome, sous le nom de *Tarquin l'Ancien*.

DEMARTEAU (Gilles), graveur, né à Liège en 1729, mort à Paris l'an 1776, excellait dans la manière de graver qui imite le crayon, comme on peut le voir par son *Lycurque blessé dans une sédition*, pièce faite pour sa réception à l'académie royale de peinture. On lui attribue communément la gloire de l'invention de cette méthode de graver; mais il ne fit que la perfectionner: le véritable inventeur de ce procédé est français.

DEMAUGRE (Jean), écrivain et ecclésiastique français, né à Sedan en 1714, d'un capitaine de milice-frontière, entra chez les jésuites, qu'il quitta cinq ans après pour prendre l'état ecclésiastique. Il fut successivement vicaire de Balant, curé de Chauvency, de Givet, de Gentilly près de Paris, prieur de Chablis, et mourut en 1801 à Yvoi-Carignan, où il s'était retiré pendant la révolution. La nature l'avait doué d'un esprit vif et plein d'originalité, dont ses productions prenaient la teinte. Outre plusieurs pièces de vers latins et français, on a de lui l'*Oraison funèbre du maréchal de Belle-Isle*, Paris, 1741, in-4; l'*Oraison funèbre de D. Mann Erfleur*, abbé d'Orval, 1765, in-4; *Discours sur le rétablissement du culte catholique dans la ville de Sedan*, Bouillon, 1785, in-4; *Le militaire chrétien*, pet. in-12. Ce sont des fragments de *sermons* qu'il avait prêchés à Givet, ville de garnison. Les soldats accouraient en foule pour l'entendre, parce qu'il avait pris dans l'art de la guerre le fondement des raisonnements dont il appuyait les vérités chrétiennes. Il a laissé en manuscrits les *psaumes de David*, qu'il avait traduits en vers latins.

DEMESTE (Jean), docteur en médecine, capitaine et chirurgien major des troupes de l'évêque-prince de Liège, membre de plusieurs académies, mourut à Liège, sa patrie, en 1783, à 38 ans. Ses *Lettres sur la chimie*, Paris, 1779, 2 vol. in-12, lui ont fait un nom parmi les physiciens de ce siècle. S'il s'y trouve quelques hypothèses de vogue que l'auteur a adoptées avec trop de facilité, on ne peut y méconnaître un grand fond de savoir, et un résultat précieux d'une multitude d'expériences. Ce qui relève infiniment, aux yeux des gens sages, le mérite de ce médecin, c'est l'exercice actif, charitable et désintéressé de son art, sa modestie, son attachement aux bons principes, et son zèle à les défendre dans toutes les occasions. Les os de ce savant réduits à l'état de verre fondu ont été coulés sous la forme d'une petite urne qui faisait partie du cabinet de Robertson.

DÉMÉTRIUS, *Poliorcètes*, c'est-à-dire le *Preneur de villes*, fils d'Antigone, l'un des successeurs d'Alexandre le Grand, fit la guerre à Ptolémée Lagus avec divers succès. Il se présenta ensuite à la tête d'une puissante flotte devant le port d'Athènes, s'en rendit maître, ainsi que de la citadelle, en chassa Démétrius de Phalère, et rendit au peuple le gouvernement des affaires qu'il avait perdu depuis 15 jours. Après avoir défait Cassandre aux Thermopyles, il revint à Athènes, où ce peuple autrefois si fier, et alors esclave, lui dressa des autels, ainsi qu'à ses courtisans, et lui assigna, pour son logement, le derrière du temple de Minerve. Ce prince y logea, et fit de la maison de la déesse un lieu de débauche et de prostitution, où ses courtisanes étaient plus honorées que la déesse même. Il obligea les Athéniens à lui fournir incessamment la somme de deux cent cinquante talents, qu'il fit distribuer à Lamia et aux autres courtisanes qui étaient avec elle, pour leur pommade et leur fard. La honte piqua les Athéniens plus que la perte, et l'usage de cette somme plus que la somme même. Séleucus, Cassandre et Lysimachus, réunis contre lui, remportèrent la fameuse victoire d'Ipsus, l'an 299 avant J.-C. Après cette défaite, il se retira à Ephèse, accompagné du jeune Pyrrhus. Il voulut ensuite se réfugier dans la Grèce, qu'il regardait comme l'asile où il serait le plus en sûreté; mais des ambassadeurs d'Athènes vinrent à sa rencontre, pour lui annoncer que le peuple avait résolu par un décret de ne recevoir aucun roi. Il retira alors ses galères de l'Attique, et fit voile vers la Chersonèse de Thrace, où il ravagea les terres de Lysimachus, et emporta un butin considérable. Après avoir désolé l'Asie pendant quelque temps, Agathocles, fils de Lysimachus, le força d'abandonner la conquête de l'Arménie et de la Médie, et de se réfugier dans la Cilicie. Séleucus, auquel il avait fait épouser sa fille Stratonice, irrité contre lui par ses courtisans, le força de se retirer proche le mont Taurus. Pour toute grâce il lui assigna la Cathaonie, province limitrophe de la Cappadoce, en ayant soin de faire garder les défilés et les passages de Cilicie en Syrie. Il ne tarda pas à rompre les barrières qu'on lui opposait. Il marcha pour surprendre Séleucus dans son camp

durant la nuit; mais ayant été trahi par ses soldats, il fut obligé de se soumettre à la clémence du vainqueur. Séleucus l'envoya dans la Chersonèse de Syrie, et ne négligea rien de ce qui pouvait adoucir les rigueurs de son exil. Démétrius y mourut trois ans après, l'an 286 avant J.-C., d'une apoplexie causée par des excès de table. Ce prince était dans le repos, délicat, fastueux, efféminé; dans l'action, dur, infatigable, intrépide; ferme dans l'adversité, autant qu'ambitieux et emporté dans la prospérité.

DÉMÉTRIUS I^{er}, *Soter* ou *Sauveur*, petit-fils d'Antiochus le Grand, et fils de Séleucus Philopator, fut envoyé en otage à Rome par son père. Quand il fut mort, Antiochus Epiphanes, et après lui son fils Antiochus Eupator, l'un oncle, l'autre cousin de Démétrius, usurpèrent la couronne de Syrie. Ayant réclamé vainement la protection du sénat, le prince détrôné prit le parti de sortir secrètement de Rome pour aller faire valoir ses droits. Les troupes syriennes se déclarèrent pour lui. Elles chassèrent Eupator et Lysias du palais. Le nouveau roi les fit mourir, et s'affermir sur son trône. Alcime, qui avait acheté d'Antiochus Eupator, le souverain pontificat des Juifs, vint demander à Démétrius la confirmation de sa dignité. Pour mieux réussir, il dépeignit Judas Machabée comme un tyran et comme un ennemi des rois de Syrie. Démétrius envoya Nicanor contre ce grand homme, le défenseur de sa patrie et de sa religion, et ensuite Bacechides, qui lui livra une bataille, dans laquelle l'illustre juif perdit la vie. Démétrius, fier de ce succès, irrita tous les princes voisins. Ils secondèrent à l'envi les desseins d'Alexandre Balas, qui passait pour fils d'Antiochus Epiphanes. Celui-ci lui ayant présenté le combat, et l'ayant défait, Démétrius fut tué dans sa fuite, après un règne de onze années, 150 ans avant J.-C.

DÉMÉTRIUS II, dit *Nicator*, c'est-à-dire *Vainqueur*, était fils du précédent. Ptolémée Philomète, roi d'Egypte, le mit sur le trône de son père, après en avoir chassé Alexandre Balas. Le jeune prince s'abandonna à la débauche, et laissa le soin du gouvernement à un de ses ministres qui régnait et tyrannisait sous son nom. Diodore Tryphon entreprit de chasser du trône un prince si peu digne de l'occuper. Il se servit d'un fils d'Alexandre Balas, pour usurper la Syrie, et en vint à bout. Démétrius, uni avec les Juifs, marcha contre les Parthes, pour effacer la honte de sa mollesse: mais il fut pris par Tryphon, qui le livra à Phraates leur roi. Ce prince lui fit épouser sa fille Rodogune l'an 141 avant J.-C. Cléopâtre, sa première femme, épousa par dépit Sydètes, frère de Démétrius. Sydète ayant été tué dans un combat contre les Parthes, l'an 130 avant J.-C., Démétrius fut remis sur le trône, qu'il occupa 4 ans. Ses premières fautes ne l'avaient pas corrigé. Son orgueil le rendit insupportable à ses sujets. Ils demandèrent à Ptolémée Physcon, roi d'Egypte, un roi de la famille des Séleucides. Démétrius chassé par son peuple, et ne trouvant aucun asile, se sauva à Ptolémaïde, où était Cléopâtre sa première femme. Cette princesse lui fit fermer les portes de la ville. Il fut obligé de s'enfuir

jusqu'à Tyr, où il fut tué par ordre du gouverneur l'an 126 avant J.-C. Alexandre Zébina, que Ptolémée avait mis à sa place, récompensa de ce meurtre les Tyriens, en leur accordant de vivre selon leurs lois particulières. Les Tyriens firent de cette année une époque, depuis laquelle ils dataient.

DÉMÉTRIUS de Phalère, célèbre disciple de Théophraste, acquit tant de pouvoir sur l'esprit des Athéniens, par son éloquence, qu'il fut fait archonte, l'an 309 avant J.-C. Pendant dix ans qu'il gouverna cette ville, il l'embellit de magnifiques édifices, et rendit ses concitoyens heureux. Leur reconnaissance lui décerna autant de statues d'airain, qu'il y avait de jours dans l'année. Son mérite excita l'envie. Il fut condamné à mort, et ses statues furent renversées. « Au moins, répondit-il à celui qui lui annonça cette nouvelle, ils ne m'ôteront pas la vertu qui me les a méritées. » Le philosophe content de sa vanité se retira sans se plaindre chez Ptolémée Lagus, roi d'Egypte. Ce prince le consulta sur la succession de ses enfants. On dit qu'il eut l'imprudence de donner des conseils dans une affaire si délicate, et qu'il se déclara pour les fils d'Euridice. Philadelph, fils de Bérénice, fut si outré de ce conseil, qu'après la mort de son père, l'an 283 avant J.-C., il le relégua dans la Haute-Egypte. Démétrius ennuyé de son exil, et ne trouvant pas dans sa faible philosophie de moyens pour le supporter, se donna la mort, en se faisant mordre par un aspic. C'est du moins ce qu'assure Diogène-Laërtée, contredit par d'autres auteurs. Ceux-ci assurent que Démétrius eut beaucoup de crédit auprès de Ptolémée Philadelph, qu'il enrichit sa bibliothèque de 200,000 volumes; et qu'il engagea ce prince à faire traduire la *Loi des Juifs* d'hébreu en grec. Tous les ouvrages que Démétrius de Phalère avait composés sur l'histoire, la politique et l'éloquence, sont perdus. On a sous son nom un *Traité de l'élocution*, qui est écrit avec assez d'élégance et de goût; mais on croit avec plus de raison qu'il est d'un autre Démétrius, contemporain de M. Antonin. Il y en a eu plusieurs éditions : Florentiæ, 1552, in-8, 9 à 15 fr.; Parisiis, 1555, in-8, 5 à 8 fr.; Glasguæ, 1743, in-8, 4 à 6 fr.; Altemburgi, 1779, pet. in-8, 3 à 4 fr.

DÉMÉTRIUS *Pépagomène*, médecin de l'empereur Michel Paléologue, vivait dans le 12^e siècle. Il a laissé un traité *De podagra*, grec et latin, Paris, 1558, in-8, 3 à 4 fr.; Lugd.-Bat., 1743, in-8, 5 fr.

DÉMÉTRIUS, orfèvre d'Ephèse, dont le principal trafic était de faire des niches ou de petits temples de Diane, qu'il vendait aux étrangers. Cet homme, voyant que le progrès de l'Evangile nuisait son commerce, suscita une sédition contre saint Paul et les nouveaux chrétiens, qu'il accusa de vouloir détruire le culte de la grande Diane d'Ephèse. Il les accusa comme d'un blasphème énorme d'avoir dit « que les mains des hommes ne pouvaient faire des dieux. » Comment après cela a-t-on osé nier que les païens adorassent les statues ?

DÉMÉTRIUS, philosophe cynique, que Caligula voulut attacher à ses intérêts par un présent. Le cynique répondit : « Si l'empereur a dessein de me tenter, qu'il m'envoie son diadème. » L'empereur

Vespasien, peu accoutumé à cette liberté philosophique, le chassa de Rome avec tous les autres philosophes, et le relégua dans une île. Le cynique égaya son exil en vomissant des injures contre l'empereur. Ce prince lui fit dire : « Tu fais tout ce que tu peux pour que je te fasse mourir; mais je ne m'amuse pas à faire tuer tous les chiens qui aboient. » Ce Démétrius avait été disciple d'Apolonius de Thyane. On ne voit pas qu'il ait mérité l'éloge emphatique que Sénèque fait de lui. « La nature, dit cet écrivain, l'avait produit pour faire voir à son siècle qu'un grand génie peut se garantir de la corruption de la multitude » : exagérations et pantalonnades philosophiques. (*Voy. VESPASIEN.*)

DÉMÉTRIUS, grec, de l'île de Négrepont, homme plein de bravoure, d'esprit et d'intrigue, embrassa le mahométisme, pour gagner l'amitié des grands de la Porte. Mahomet II l'envoya au grand-maître de Rhodes, d'Aubusson, pour lui offrir la paix sous la condition d'un tribut, mais dans le fond pour le surprendre. D'Aubusson ne vit dans le renégat que ce qu'il devait y voir, un traître dont il avait à se défier, et non pas un homme sincère avec lequel il pût négocier. Démétrius piqué anima son maître contre les chevaliers de Rhodes, et lui fit prendre la résolution d'assiéger cette île. Démétrius accompagna le bacha Paléologue, général de l'armée, dans cette entreprise. Il se distingua par son courage au commencement du siège; mais son cheval étant mort sous lui, il fut foulé aux pieds et écrasé par la cavalerie.

DÉMÉTRIUS GRISKA EUTROPEÏA, d'une famille noble, mais pauvre de Géreslau, d'abord moine de l'ordre de Saint-Basile, naquit avec une figure agréable, accompagnée de beaucoup d'esprit. Un religieux du même monastère que lui, fâché qu'un tel homme restât enseveli dans le cloître, entreprit de le placer sur le trône, lui donna des instructions sur le rôle qu'il devait jouer, et l'envoya en Lithuanie au service d'un seigneur distingué. Démétrius ayant été un jour maltraité par son maître, se mit à pleurer, et dit qu'on n'en agirait pas de la sorte si on le connaissait. « Et qui es-tu donc ? lui demanda le seigneur Lithuanien. » — « Je suis, répondit le jeune Moscovite, fils du czar Jean Basilowitz. L'usurpateur Boris voulut me faire assassiner; mais on substitua à ma place le fils d'un prêtre qui me ressemblait parfaitement, et on me fit ensuite évader. » Le Lithuanien, frappé de l'air de vérité que le fourbe avait mis dans son récit, le reconnut pour le véritable Démétrius. Ce seigneur l'ayant recommandé au vaivode de Sandomir, la Pologne arma pour lui, à condition qu'il établirait la religion romaine en Moscovie. Ses succès étonnèrent les Russes; ils lui envoyèrent des députés, pour le prier de venir prendre possession de ses états. On lui livra le czar Fœdor et toute sa famille. L'usurpateur fit étrangler la mère et le fils de ce prince. La résolution que prit Démétrius d'épouser une catholique romaine, le rendit bientôt odieux; c'était la fille du vaivode de Sandomir. Le peuple vit avec horreur un roi et une reine catholiques, une cour composée d'étrangers, surtout une église qu'on

bâtissait pour des jésuites. Un boïard, nommé Zuinski, se met à la tête de plusieurs conjurés, au milieu des fêtes qu'on donnait pour le mariage du czar. Il entre dans le palais, le sabre dans une main, et une croix dans l'autre, et casse la tête à l'imposteur d'un coup de pistolet. Son corps, trainé sur la place qui était devant le château, demeura exposé pendant trois jours à la vue du peuple. Le vaivode de Sandomir, son fils et sa fille, furent mis en prison. Zuinski, chef de la conspiration, fut élu grand duc et couronné le premier juin 1606. Quelques auteurs prétendent que cet infortuné était le vrai Démétrius, et que son droit à la couronne fut bien constaté; mais dans ces sortes de révolutions, ceux qui succombent ont toujours tort.

DEMÉTRIUS, fils du précédent et de la fille du vaivode de Sandomir. Sa mère accoucha de lui dans la prison. On la veilla de fort près, pour s'assurer de l'enfant; mais elle trouva moyen de le faire passer entre les mains d'un cosaque, homme de confiance. Le prêtre qui le baptisa, lui imprima sur les épaules, avec de l'eau-forte, des caractères qui désignaient sa naissance. Le jeune homme vécut jusqu'à 26 ans, dans une entière ignorance de ce qu'il était. Un jour qu'il se lavait dans un bain public, on aperçut les marques qu'il portait sur les épaules. Un prêtre russe les déchiffla, et y lut *Démétrius, fils du czar Démétrius*. Le bruit de cette aventure se répandit. Ladislas, roi de Pologne, appela Démétrius à sa cour, et le traita en fils de czar. Après la mort de ce prince, les choses changèrent de face. Démétrius fut obligé de se retirer en Suède, et de là dans le Holstein; mais malheureusement pour lui, le duc de Holstein avait alors besoin des Moscovites. Un ambassadeur qu'il envoyait en Perse, ayant emprunté en son nom une somme considérable sur le trésor du grand duc, il s'acquitta de cette dette en livrant le malheureux Démétrius. Son arrêt de mort lui fut prononcé, et exécuté en 1635. On lui coupa la tête et les quatre membres, qu'on éleva sur des perches devant le château de Moscou. Le tronc du corps fut laissé sur la place, et dévoré par des chiens.

DEMIA (Charles), fondateur de l'institution des sœurs de St.-Charles, né à Bourg en 1636, fut élevé chez les jésuites. Orphelin et possesseur d'une fortune assez considérable, il aurait pu briller dans le monde; il préféra la vie ecclésiastique, reçut la tonsure à l'âge de 18 ans, entra au séminaire St.-Sulpice, et fut élevé au sacerdoce en 1663. De retour dans sa ville natale, il se livra aux fonctions de son ministère, à la pratique des bonnes œuvres et surtout aux missions. Il vint bientôt à Lyon où l'archevêque instruit de son mérite le nomma archiprêtre de la Bresse et promoteur de l'officialité. Dès l'an 1666, il s'occupa des écoles, et ce fut à ses sollicitations qu'il faut attribuer la création de quelques-unes dans différentes paroisses de la ville: l'abbé Demia leur donna un règlement. En 1672, il commença l'établissement de la communauté de St.-Charles pour les maîtres d'école. Peu après il créa des écoles pour les filles, réunit les maîtresses en communauté et leur donna des règlements. Il mourut en 1689. Sa *vie* a été imprimée, Lyon, 1829,

in-8. Elle est suivie de l'*histoire de la communauté des sœurs de St.-Charles*.

DEMOCEDE de Crotone, le plus fameux médecin de son temps, était fils de Calliphon, et ami de Polycrates, tyran de Samos. Cet oppresseur ayant été tué par Orontes, Darius, fils d'Hystapes, fit mourir l'assassin, et transporter à Suze toutes ses richesses avec ses esclaves. Démocède était confondu avec eux; mais ayant guéri le roi, qui s'était défilé le pied en descendant de son cheval, cette cure le mit en crédit. On lui donna à Suze une maison magnifique. Il eut l'honneur de manger à la table de Darius, et on ne pouvait obtenir de grâce à la cour que par son canal. Démocède ayant guéri Atosse, fille de Cyrus et femme de Darius, d'un ulcère à la mamelle, il obtint par le crédit de cette princesse d'être envoyé comme espion dans la Grèce. A peine y fut-il arrivé, qu'il s'enfuit à Crotone et y épousa une fille du fameux lutteur Milon, vers l'an 520 avant J.-C.

DEMOCHARES d'Athènes, était neveu de Démosthènes, ou, selon Plutarque, dans la *vie des Orateurs*, fils de la fille de Démosthènes et de Lachès. Timée en a donné une peinture très-désavantageuse, mais Polybe le défend. Athénée fait mention d'une harangue de Démochares contre Philon, ami d'Aristote. Cicéron dit qu'outre plusieurs *harangues*, Démochares avait écrit l'*histoire* de son temps, mais en orateur et non en historien.

DEMOCHARES. (*Voy. MOUCHY.*)

DÉMOCRITE naquit à Abdère dans la Thrace, 470 ans avant J.-C., d'un homme qui logea chez lui Xerxès dans le temps de son expédition en Grèce. Ce prince lui laissa par reconnaissance quelques mages, qu'il chargea de l'éducation du jeune Abdéritain. Ils lui enseignèrent la théologie et l'astrologie. Il étudia ensuite sous Leucippe, qui lui apprit le système des atomes et du vide. Ce qui ne contribua pas peu à lui déranger la tête. Son goût pour la philosophie le porta à voyager. Il vit les prêtres d'Egypte, ceux de Chaldée, les sages de Perse, et on prétend même qu'il pénétra jusque dans les Indes, pour conférer avec les gymnosophistes. Ses voyages ne le rendirent ni plus sage ni plus heureux; ils épuisèrent son patrimoine, qui montait à plus de cent talents. Il fut sur le point d'encourir une note d'infamie comme dissipateur. Voulant prévenir cet opprobre, il alla trouver les magistrats, et leur lut son grand *Diacosme*, qu'il regardait comme un ouvrage admirable. Ses juges, qui n'étaient pas plus physiciens que lui, en furent si charmés, qu'ils lui firent présent de 500 talents, lui érigèrent des statues, et ordonnèrent qu'après sa mort, le public se chargerait de ses funérailles. On assure qu'il riait toujours; mais c'était un ris de morgue et d'insulte; se croyant le seul sage parmi les hommes, il prétendait être en droit de se moquer de tous. D'ailleurs, parmi les anciens philosophes, comme parmi les nouveaux, c'était à qui se distinguerait, à qui occuperait les regards et les discours du public par des singularités, quelque extravagantes qu'elles pussent être. On voit combien la plupart de ces vieux sages étaient inférieurs

à un de leurs collègues (Sénèque), qui, pour avoir recueilli quelques rayons de la lumière évangélique, débitait des maximes toutes différentes. *Non conturbat sapiens publicos mores, nec oculos in se vita novitate convertit.* Les Abdéritains, à la vue de ce rire continu, ne doutèrent plus de sa folie, et écrivirent à Hippocrate pour lui recommander sa tête. Le médecin s'étant rendu chez lui, en porta un jugement différent, si ce qu'on en raconte est plus vrai que l'anecdote suivante. Hippocrate avait, dit-on, avec lui une fille, lorsqu'il rendit visite à Démocrite. Ce philosophe la salua comme vierge la première fois qu'il la vit; mais le jour d'après, il la salua du nom de femme. Ce conte est fort célèbre, mais il n'en est pas plus vrai. Croyons plutôt, dit un homme d'esprit, que l'on s'est plu à répandre sur la vie de ces vieux philosophes autant d'aventures prodigieuses, que sur celles des baladins. On peut douter aussi qu'il se soit aveuglé, pour méditer plus profondément, quoique ces sortes d'expédients soient assez assortis au génie de ces fameux sages. Démocrite mourut l'an 362 avant J.-C. Il ne reste aucun des ouvrages qu'il avait composés. Il croyait que les atomes et le vide étaient les principes de toutes choses, qu'ils roulaient et étaient portés dans l'univers, et que de leur rencontre se formaient le feu, l'eau, l'air et la terre. Cela suffit pour ne point pleurer sur la perte du *Diacosmos* et des autres faits d'une si profonde physique. Jean Guichard, médecin de Montpellier, au 16^e siècle, a traduit du grec un petit traité qu'il dit faire partie des OEuvres d'Hippocrate, et que Laurent Joubert (*voy. son article*) a mis à la suite de son *Traité du ris*. Il est intitulé : *De la cause du ris de Démocrite, expliquée et témoignée par Hippocrate, dans une lettre d'Hippocrate à Damagète, sur le ris de Démocrite*. C'est un morceau rare et singulier.

DEMON, ou DEMENÈTE, athénien, fils de la sœur de Démosthènes, gouverna la république d'Athènes pendant l'absence de son oncle, l'an 323 avant J.-C. Il écrivit et parla en public pour procurer le retour de ce grand orateur. Il obtint enfin qu'on lui enverrait un vaisseau pour revenir; et que non-seulement les 30 talents auxquels il était condamné lui seraient remis, mais encore qu'on en tirerait 30 autres du trésor public, pour ériger sur le port de Pirée une statue à Jupiter Conservateur, en action de grâces de ce qu'il avait conservé cet homme éloquent.

DEMONAX, philosophe crétois, fut, dit-on, d'une maison opulente et méprisa cet avantage pour afficher la philosophie. Il n'embrassa point de secte particulière, mais il prit ce qu'il lui parut bon dans chacune. Il affectait de parler comme Socrate; mais il se rapprochait beaucoup de Diogène pour la manière de vivre. Il se laissa mourir de faim, et il fut enterré aux dépens du public. Il dit à ceux qui étaient autour de son lit : « Vous pouvez vous re- » tirer, la farce est jouée. » Il vivait sous l'empereur Adrien, vers l'an 120 de J.-C. Lucien nous le donne pour un sage unique; mais dans la vérité du fait, ce n'était qu'un effronté, un plat diseur de dégoûtants et d'obscènes calembourgs, qui serait honoré fort au-dessus de son mérite, si on l'appelait comme

Socrate, qui avait aussi quelque chose de ces qualités, *Scurra atticus*.

DÉMOPHILE, évêque de Bérée, joua un grand rôle parmi les ariens. Le pape Libère ayant été exilé auprès de lui, Démophile lui persuada de souscrire à la formule du second conciliabule de Sirmium, formule dressée avec beaucoup d'art et qui à la rigueur pouvait être défendue, comme elle le fut par saint Hilaire. Il se trouva au concile de Rimini, fut placé par ceux de son parti sur le siège de Constantinople, et chassé par l'empereur Théodose. Il mourut l'an 286, après avoir assisté à plusieurs conciles où il avait toujours soutenu l'erreur avec beaucoup de subtilité.

DÉMOSTHÈNES naquit l'an 384 avant J.-C., à Athènes, d'un homme assez riche, qui faisait valoir des forges. Il n'avait que 7 ans lorsque la mort le lui enleva. Des tuteurs intéressés volèrent à leur pupille une partie de son bien, et laissèrent perdre l'autre. Son éducation fut entièrement négligée, et la nature fit presque tout en lui. Il se porta de lui-même à l'étude de l'éloquence, en prit des leçons sous Isée et Platon, et profita des traités d'Isocrate qu'il avait eus en secret. Son premier essai fut contre ses tuteurs. Il plaida dès l'âge de 17 ans, et les obligea à lui restituer une grande partie de son bien. Une difficulté de prononcer très-remarquable, et une poitrine très-faible, étaient de puissants obstacles à ses progrès. Il vint à bout de les vaincre en mettant dans sa bouche de petits cailloux, et en déclamant ainsi plusieurs vers de suite et à haute voix, sans s'interrompre, même dans les promenades les plus rudes et les plus escarpées. Pour donner encore plus de force à sa voix, il allait sur le bord de la mer, dans le temps que les flots étaient le plus violemment agités, et y prononçait des harangues. C'est ainsi qu'il s'accoutuma au bruit confus, pour n'être point déconcerté par les émeutes du peuple et les cris tumultueux des assemblées. Il fit plus; il s'enfermait des mois entiers dans un cabinet souterrain, se faisant raser exprès la moitié de la tête, pour se mettre hors d'état de sortir. C'est là qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ces harangues, chefs-d'œuvre d'éloquence, dont les envieux disaient qu'elles sentaient l'huile, mais que la postérité a mises au-dessus de tout ce que nous a laissé l'ancienne Grèce. Après avoir exercé son talent dans quelques causes particulières, il se mit à traiter les affaires publiques. Les Athéniens par leur mollesse étaient, pour ainsi dire, devenus les complices de ceux qui voulaient les asservir; il ranima leur patriotisme. Il tonna, il éclata contre Philippe, roi de Macédoine, et inspira à ses concitoyens la haine dont il était pénétré, pour vaincre leur irrésolution et leur mollesse. « On court, dit-il, sur » les places publiques, on se demande s'il est vraie- » que Philippe soit mort ou malade; mort ou vivant que » vous importe? Vous vous feriez bientôt un autre » Philippe par votre conduite. » Il se trouva l'an 338 avant J.-C. à la bataille de Chéronée, où il prit la fuite. Après la mort de Philippe, il se déclara contre Alexandre son fils avec non moins de véhémence; mais s'étant laissé corrompre par le présent

d'une coupe d'or, il fut obligé de sortir de la ville. On avait dit auparavant de lui, « que tout l'or » de Philippe ne le tentait pas plus que celui de » Perse n'avait tenté Aristide : » sa vertu se démentit étrangement en cette occasion. Après la mort d'Alexandre le Grand, il revint à Athènes, et continua à haranguer contre les Macédoniens. Antipater, leur roi, demanda qu'on lui livrât les orateurs qui déclamaient contre lui. Démosthènes prit la fuite, et se voyant près de tomber entre les mains des soldats qui le poursuivaient, il suça du poison qu'il avait dans une plume, feignant d'écrire à quelqu'un de ses parents, l'an 322 avant J.-C. On peut remarquer comme une chose singulière, que les deux plus grands orateurs d'Athènes et de Rome ont fini leur vie par une mort funeste. Cet homme, qui se donna lui-même la mort, la craignait sur un champ de bataille : tant il est vrai que le suicide est la manie des âmes faibles, des poltrons. Les Athéniens lui érigèrent une statue de bronze avec cette inscription : « Démosthènes, si tu avais eu au- » tant de force que d'éloquence, jamais Mars le Ma- » cédonien n'aurait triomphé de la Grèce. » Son éloquence était rapide, forte, sublime, et d'autant plus frappante, qu'elle paraissait sans art et naître du sujet. A cette éloquence mâle et toute de choses, il joignait une déclamation véhémement et pleine d'expression. Son génie tirait encore une nouvelle force de son zèle pour la patrie, de sa haine pour ses ennemis, et de son amour pour la gloire et la liberté. On a souvent comparé Démosthènes avec Cicéron, et on ne sait pas encore lequel on doit préférer. Tout ce qu'on peut dire de plus fort en faveur de Démosthènes, c'est qu'ayant vécu avant Cicéron, il n'a pas peu contribué à former celui-ci à cette éloquence brillante dont il lui laissa tant de modèles. C'est la réflexion de Quintilien : *Cedendum verò in hoc quod ille prior fuit et magna parte Ciceronem, quantus est, fecit*. Ce qui nous reste des œuvres de ce grand orateur consiste en 61 discours, 65 exordes et 6 lettres politiques. Les meilleures éditions sont celles de : Venetiis, Aldi, 1504, 2 tom. pet. in-fol., 48 à 72 fr.; Basileæ, 1532, in-fol., 10 à 12 fr.; Venetiis, 1543, 3 vol. pet. in-8, 100 à 120 fr.; ibid., 1554, 3 vol. in-8, 36 à 45 fr.; Parisiis, 1570, in-fol., 15 à 24 fr. gr. pap., 62 fr.; l'édition gr. lat. donnée par Fer. Wolfius, Basle, 1572, in-fol., est estimée, 15 à 20 fr.; Francofurti, 1604, in-fol., 60 à 72 fr.; Cantabrig., 1748-57, 2 vol. gr. in-4, 36 à 48 fr.; il n'a paru que les tom. 2 et 3 de cette bonne édition, elle devait en avoir 5; Parisiis, 1790, gr. in-4 : le tom. 1^{er} seulement, 12 à 18 fr.; Lipsiæ, 1812-13, 6 vol. in-16, 18 fr., pap. fin, 24 fr.; Londini, 1824, 4 vol. in-8, 60 fr.; ibid., 1827, 10 vol. in-8, 150 fr.; il y a des exempl. gr. pap. Tour-reil a trad. en français une partie des discours, Paris, 1721, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-12. On préfère la traduction de l'abbé Auger, Paris, 1788 ou 1794, 6 vol. in-8, 30 fr.; ibid., 1819-21, 10 vol. in-8, 60 fr. et plus cher en pap. vél. Cette traduction est encore extrêmement faible; mais il n'y en a pas de meilleure.

DEMOSTHÈNE, vicaire du préfet du prétoire

sous Valens, fauteur ardent des ariens, persécuteur des catholiques, était maître d'hôtel du même empereur, lorsqu'il s'avisait de critiquer quelques discours que saint Basile faisait à ce prince. Il lui échappa un barbarisme : « Quoi ? lui dit saint Basile » en souriant, un Démosthène qui ne sait pas par- » ler !... » Démosthène piqué lui fit des menaces, et Basile lui répondit : « Mêlez-vous de bien servir la » table de l'empereur, et non pas de parler de théo- » logie. » Devenu vicaire du préfet, il bouleversa toutes les églises, assembla des conciles d'évêques ariens, et exerça des vexations horribles contre les soutiens de la bonne cause.

DEMOURS (Pierre), médecin oculiste de Louis XVI, garde du cabinet d'histoire naturelle du roi, naquit à Marseille en 1702, étudia d'abord à Avignon, puis à Paris : après avoir pris ses grades, il se lia successivement avec Duverney, Chirac et Antoine Petit. Ce dernier l'engagea à l'aider dans ses recherches anatomiques et à s'adonner surtout à l'étude de l'œil. Demours suivit ce conseil : en peu de temps il s'acquit une grande réputation non-seulement à cause des explications nouvelles qu'il proposa aux savants sur les différents phénomènes de cet organe; mais encore par les procédés faciles et curieux qu'il inventa pour les principales opérations chirurgicales que nécessitent les maladies de l'œil. C'est lui qui a donné les moyens d'assurer l'opération de la pupille au moyen d'une pupille artificielle qu'il inventa. On lui doit plusieurs instruments qui ne sont plus en usage, il est vrai, mais qui n'ont pas été remplacés par de meilleurs : car tout passe, même en médecine, où la mode exerce son empire comme partout ailleurs. La société royale de Londres le reçut parmi ses membres, et l'académie des sciences de Paris le nomma en 1769 associé vétérinaire. Il mourut à Paris en 1795. On lui doit un *Mémoire* sur un instrument qu'il a inventé pour faciliter la section de la cornée dans l'opération de la cataracte, 1785, in-4; une *Lettre à Petit sur une maladie de l'œil*, 1767, in-8, et plusieurs *Dissertations* sur l'organisation du corps vitré, sur la mécanique et les mouvements de la pupille, etc. Il a traduit de l'anglais : *Essais et Observations de la société de médecine d'Edimbourg, avec des observations sur l'histoire naturelle et les maladies des yeux*, 7 vol. in-12, avec fig.; *Essais et Observations physiques et littéraires de la société d'Edimbourg*, Paris, 1759, tome 1^{er}, in-12, fig.; *Essai sur l'histoire naturelle du polype insecte* (de Henri Backer), Paris, 1744, in-8, avec fig.; *Description du ventilateur par le moyen duquel on peut renouveler aisément et en grande quantité l'air des mines, des prisons, des hôpitaux, etc.* (d'Etienne Gales), Paris, 1744, in-8; *Méthode pour traiter les plaies d'armes à feu* (de Jean Ramby), Paris, 1745, in-12; *Transactions philosophiques de Londres*, Paris, 1758-61, 5 vol. in-4; *Manuel du cavalier* (du capitaine Burden). Il a fait paraître : *Table générale des matières contenues dans l'Histoire et dans les Mémoires de l'académie des Sciences*, Paris, 1747 et suiv., tomes 5-10, in-4. Les quatre premiers vol. sont de Godin.

DEMOUSTIER (Charles-Albert), écrivain distingué, membre de l'institut, né à Villers-Cotterets en 1760, descendant de Racine par son père et de Lafontaine par sa mère. Il fit ses études à Paris, suivit quelque temps le barreau; mais son goût le porta à la culture des lettres. Il donna d'abord : *Lettres à Emilie sur la mythologie*, Paris, 1809, 6 part. en 3 vol. in-8, fig. 25 fr., pap. vél., 45 fr., épreuves avant la lettre, 66 fr.; *ibid.*, 6 part. in-18, fig., 15 fr., in-12, 21 fr. pap. vél., 30 fr.; *ibid.*, 1815, 6 vol. in-18, fig., gr. raisin, 15 fr.; *ibid.*, 1818, 6 part. in-18, avec 13 fig., 10 fr.; *ibid.*, 1826, 4 vol. in-32, 3 fr. Elles eurent un succès prodigieux, et devaient l'obtenir dans un siècle où le faux brillant, le bel esprit, étaient préférés aux productions d'un talent naturel et vrai. S'il y a de jolis vers, des descriptions gracieuses, on y rencontre aussi trop de madrigaux, quelquefois affectés, et souvent l'auteur, en voulant être agréable, se laisse séduire par des plaisanteries qui ne sont pas d'un bon goût. On peut reprocher aussi à l'auteur d'avoir poussé beaucoup trop loin la galanterie. Du reste ces Lettres ne peuvent donner qu'une idée très-impairfaite de la mythologie. Demoustier a particulièrement travaillé pour le théâtre, et dans toutes ses pièces il a montré plus d'esprit que de connaissance du monde, plus d'envie d'éblouir par des traits ingénieux que de talent pour la vraie comédie. Quelques-unes eurent cependant du succès, mais elles sont aujourd'hui oubliées. Les principales sont : le *Conciliateur*, ou l'*Homme aimable*, comédie; les *Femmes*, comédie; *Alceste*, ou le *Misanthrope corrigé*, comédie; le *Divorce*, comédie; les *deux Suisses*, ou la *Jambe de bois*, opéra. Ces cinq pièces ont été recueillies sous le titre de *Théâtre de Demoustier*, 1804, in-8; 1809, 2 vol. in-18. On a encore de lui *Cours de morale et opuscules*, 1804, in-8; 1809, 3 vol. in-18, 4 fr. Demoustier est mort à Villers-Cotterets en 1801. Si l'on peut critiquer les ouvrages de Demoustier sous le rapport des mœurs, sa conduite entière est à l'abri de ce reproche. Doux, affable, obligeant, modeste, il fit longtemps les délices de la société. Il était l'ami de Colin d'Harleville et de Legouvé.

DEMPSTER (Thomas), gentilhomme écossais, né au château de Cliftbog en 1579, s'expatria durant les guerres civiles d'Ecosse. Il vint à Paris; mais comme il était extrêmement violent, il s'y fit des affaires, et fut obligé de passer en Angleterre. Il revint bientôt à Paris, emmenant avec lui une très-belle femme, que ses écoliers lui enlevèrent à Pise, où il enseigna pendant quelque temps. De là il passa à Bologne, où il professa jusqu'en 1625, année de sa mort. Dempster était jurisconsulte, historien, poète, orateur. On a de lui des ouvrages dans ces différents genres. Le plus célèbre est son *Histoire ecclésiastique d'Ecosse* en 19 livres, Bononiæ, 1627, in-4, 15 liv. 15 sh.; Edinburgh, 1828, 2 vol. in-4. Elle est littéraire autant qu'ecclésiastique. Il crut honorer sa patrie en faisant naître en Ecosse une foule d'écrivains étrangers, et il s'honora très-peu lui-même, par ce genre de mensonge historique. On a encore de lui : *De Etruriâ regali*, Florence, 1723-24, 2 vol. in-

fol., fig. 30 à 45 fr. On y ajoute : *Passerii in Dempsteri libros de Etruria Paralipomena*, Luca, 1767, in-fol., fig., 12 à 15 fr.; une édition des *Antiquités romaines* de Rosin, Amst., 1743, in-4, fig., 15 à 20 fr.

DENESLE, né à Meaux, cultiva d'abord la poésie, et fit beaucoup de vers médiocres. Son poème du *Sansonnnet*, imitation de *Vert-Vert*, est ce qu'il a fait de plus passable en ce genre : on y trouve quelques détails agréables. Ayant quitté les vers pour la prose, il donna : *L'Aristippe moderne*, 1738, in-12; plein de choses communes, et écrit sans énergie; les *Préjugés du public*, 1747, 2 vol. in-12; les *Préjugés des anciens et des nouveaux philosophes sur l'âme humaine*, Paris, 1765, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, meilleur que le précédent, est un recueil des plus forts arguments qu'on ait opposés aux matérialistes; les *Préjugés du public sur l'honneur*, Paris, 1766, 3 vol. in-12. Quoique ce livre, ainsi que les autres du même auteur, soit écrit d'un style faible, on l'estime, parce que l'honnêteté des mœurs de l'écrivain a passé dans ses ouvrages. Il mourut pauvre à Paris, en 1767, dans un âge avancé, après avoir soutenu l'indigence avec fermeté. C'était un véritable philosophe.

DENHAM (le chevalier Jean), né à Dublin en 1615, montra dans sa jeunesse plus d'inclination pour le jeu que pour l'étude. Son père, irrité contre lui, le corrigea un peu de son penchant. Le fils écrivit même un *Essai contre le jeu*, pour preuve de son changement; mais après la mort du père, il perdit encore au jeu une bonne partie de ce qui lui avait été laissé. Il paraît que cet échec à sa fortune le corrigea. En 1641 il publia une tragédie, intitulée *Le Sophi*. Ces prémices de sa veine poétique surprirent d'autant plus, que personne ne s'attendait à de pareils ouvrages de la part d'un pilier de brelan. Charles II, après son rétablissement sur le trône, le nomma surintendant des bâtiments royaux. Il mourut en 1668, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster, auprès de ses confrères Chaucer, Spencer et Cowley. Outre sa tragédie du *Sophi*, on a plusieurs autres pièces de poésie, Londres, 1719, in-12, qui lui acquièrent beaucoup de réputation. Sa *Montagne de Kooper* est pleine d'idées brillantes et de descriptions faites d'après nature. La précision et la netteté sont les principales qualités qui lui manquent. Cependant quelques critiques anglais l'appellent le *Malherbe de l'Angleterre*, le considérant comme l'un des pères de la poésie anglaise : la langue lui doit beaucoup.

DENINA (Charles-Jean-Marie), historien et littérateur piémontais, né à Revel en 1731, prit les ordres en 1751. En 1756, il reçut le bonnet de docteur en théologie aux écoles palatines de Milan, et occupa successivement plusieurs chaires en Piémont, notamment celle d'éloquence italienne et de littérature grecque au collège supérieur de Turin. Il parcourut ensuite plusieurs parties de l'Allemagne, et vint se fixer à Paris en 1804, où il fut bibliothécaire honoraire de Bonaparte. Il y est mort en 1813. Ses principaux ouvrages sont : *Discorso sopra le vicende della letteratura*, 1760 et 1763, in-

12; Berlin, 1786, 2 vol. in-8, 14 fr.; Turin, 1792, 3 vol. in-12. Il y ajouta un 4^e volume en 1811, sous ce titre : *Saggio istorico-critico sopra le ultime vicende della letteratura*. Le P. de Livoy en donna une traduction faite sur l'édition de 1763, et Castilhon sur celle de Berlin. *Delle rivoluzioni d'Italia*, Torino, 1769-70, 3 vol. in-4, 18 à 24 fr., gr. pap., 42 fr.; Venise, 1792 et 1800, 5 vol. in-8; Milano, 1824, 4 vol. in-8, 27 fr., traduit en français par Jardin, 1770-75, 8 vol. in-12. C'est le meilleur et le plus important de ses ouvrages. Il l'avait soumis à l'abbé Costa, son ami, depuis cardinal, qui y avait fait beaucoup de corrections; *Istoria politica e letteraria della Grecia*, Turin, 1781, et Venise, 1783, 4 vol. in-8, 12 fr.; *Essai sur la vie et le règne de Frédéric II*, 1788, in-8, 12 fr., pap. vél., 18 fr.; *la Prusse littéraire sous Frédéric II*, 1791, 3 vol. in-8, 28 fr., pap. vél., 40 fr.; *Histoire du Piémont et des autres états du roi de Sardaigne*, traduite en allemand d'après le manuscrit italien de l'auteur, Berlin, 1800, 3 vol. in-8, 10 à 12 fr.; *Rivoluzioni della Germania*, Florence, 1804, 8 vol. in-8, 24 à 30 fr.; *La clef des langues, ou Observations sur l'origine et la formation des principales langues qu'on parle et qu'on écrit en Europe*, Berlin, 1805, 3 vol. in-8, 15 à 18 fr.; *Tableau historique, statistique et moral de la haute Italie*, 1805, in-8; *Essai sur les traces anciennes du caractère des Italiens modernes*, Paris, 1807, in-8; *Discorso istorico sopra l'origine della gerarchia e de' concordati fra la podesta ecclesiastica e la secolare*, 1808, in-8 : cet ouvrage fut supprimé; *Istoria della Italia occidentale*, 1809, 6 vol. in-8, 18 à 24 fr. Barbier a donné une notice sur sa vie dans le magasin encyclopédique (janvier 1814).

DENIS, roi de Portugal, né en 1261, succéda à son père Alphonse, et épousa l'infante Elisabeth, fille de don Pèdre III, roi d'Aragon, en 1282. L'année d'après, il confirma, dans les états généraux, les immunités ecclésiastiques, et obtint par là la levée des censures, dont les évêques l'avaient frappé pour les avoir violées. Ce prince, ami des lettres, établit l'an 1290 à Lisbonne, une université qu'il transféra en 1308 à Coimbre; les privilèges qu'il lui accorda, y attirèrent un grand nombre de savants. Ce fut alors que la langue portugaise commença à prendre une forme régulière. Les villes de Portugal étaient pour la plupart en mauvais état; Denis s'appliqua à les réparer et à les embellir. L'an 1312, il fonda celle de Montréal. Les Templiers ayant été abolis, il obtint du pape, l'an 1319, la réunion des biens qu'ils possédaient en Portugal, à l'ordre militaire du Christ qu'il venait de fonder. En 1320, il fut obligé de prendre les armes pour réduire Alphonse son fils, qui avait soulevé une partie de la nation contre lui. La reine Elisabeth, qui est honorée d'un culte public, ménagea en 1322 un accommodement entre son fils et le roi son époux; mais cette paix ne fut point solide, et la division recommença dès l'année suivante. La reine se rendit encore médiatrice, et réussit, en 1324, à réconcilier de nouveau le père avec le fils. Ces cha-

grins domestiques altérèrent tellement la santé du roi, qu'il mourut le 7 janvier 1325. La chronique de ce règne a été écrite par Roderic de Pina, Lisbonne, 1729, in-fol. (Voy. sur ce règne la *monarchia lusitana* de Brandam, 5^e et 6^e part.)

DENIS DE GÈNES (le P.), capucin, né en 1636, et mort en 1695, historien de son ordre, a laissé : *Bibliotheca scriptorum ordinis minorum Sancti-Francisci capucinatorum*, Gènes, 1680, ibid., 1695, in-fol.; édition revue et beaucoup augmentée, Venise, 1747, in-fol., 10 à 12 fr.; cette quatrième édition est due aux soins du P. Bérard de Bologne, du même ordre. Cette édition est supérieure aux autres, quoiqu'elle ne soit pas encore sans beaucoup de défauts. Les auteurs y sont rangés par ordre alphabétique de leur nom de religion; mais le nom de famille manque presque toujours. Les textes des ouvrages y sont ordinairement traduits en latin, et quelquefois tronqués; ajoutez à cela l'omission d'un grand nombre d'écrivains de mérite. Cependant, quelque imparfait que soit cet ouvrage, il est nécessaire et même indispensable pour compléter la bibliographie des ordres monastiques.

DENIS (Nicolas), né à Tours vers l'an 1598, fut gouverneur, lieutenant général pour le roi, et propriétaire d'une partie de l'Arcadie et du Canada, depuis le cap Canteau jusqu'à Caspé. Il eut, au sujet de ces possessions, des démêlés hostiles avec ses propres compatriotes, ce qui l'empêcha de rien entreprendre de considérable. Il était parti pour l'Amérique en 1632, il n'en revint que 40 ans après, et publia à son retour : *Description géographique et historique des côtes de l'Amérique septentrionale, avec l'histoire naturelle de ce pays*, Paris, 1672, 2 vol. in-12, 3 à 5 fr. Il mourut vers 1684.

DENIS (Jean-Baptiste), médecin ordinaire du roi, mort l'an 1704 à Paris sa patrie, où il professa la philosophie et les mathématiques avec distinction. Il tenait chez lui des conférences sur toutes sortes de matières, qui ont été imprimées in-4. Ces conférences commencèrent en 1664, et continuaient encore en 1672. On trouve dans ces mémoires beaucoup de choses curieuses, mais aussi beaucoup d'imaginations empiriques. Il a encore donné deux lettres, 1668, in-4, dont l'une a pour objet plusieurs expériences de la transfusion du sang, faites sur des hommes; l'autre roule sur une folie guérie par la transfusion. Il était grand partisan de cette pratique; mais elle fut défendue par un arrêt du parlement, informé des mauvais effets qu'elle avait produits. (Voy. LIBANIUS.)

DENIS (Michel), savant bibliographe et poète allemand, naquit en 1729 à Scharding en Bavière, entra en 1747 chez les jésuites, où il resta jusqu'à la suppression de cet ordre. Il s'était voué à l'enseignement et avait professé à Gratz, Clagenfurth et dans plusieurs autres villes. Il fut nommé en 1775 conservateur de la bibliothèque de Garelli, et en 1791 chef de celle de Vienne, où il est mort en 1800. Il se nommait lui-même le *Barde du Danube*, et c'est sous ce nom qu'il a chanté les principaux événements de l'histoire d'Autriche. Il prenait aussi celui de *Sined*, anagramme de *Denis*. C'est lui qui l'pre-

mier a traduit *Ossian* en allemand avec un grand succès. Ce savant a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : *Bibliotheca typographica Vindobonensis usque 1560*, en latin et en allemand, Vienne, 1782, in-4, 5 à 6 fr.; *Annalium typographicorum V. Cl. Michaelis Maittaire supplementum*, Vienne, 1789, 2 vol. in-4, 8 à 10 fr.; *Sancti Augustini sermones inediti ex membranis sec. XII*, biblioth. palat. Vindob., in-folio.; *Codices manuscripti theologici biblioth. palat. Vindob. aliarumque occidentis linguarum*, Vienne, 1793-1800, 2 vol. en 6 part. in-fol., 225 f.; *Principes de la bibliographie*, Vienne, 1774, in-8; *Fondements de l'histoire de la littérature*, 1776, in-4, 3 à 5 fr. Ces deux derniers ouvrages ont été refondus sous le titre d'*Introduction à la connaissance des livres* (en allemand), Vienne, 1795-96, 2 vol. in-4, 40 fr.; *Objets remarquables de la bibliothèque de Garelli*, 1780, in-4, 5 à 6 fr.; *Suppléments de l'imprimerie à Vienne*, 1793, in-4, 3 à 5 fr.; *Fruit de la jeunesse du collège Thérésien*, Vienne, 1771-73, 3 part. in-8; *Monuments de la foi chrétienne et de la morale dans tous les siècles*, Vienne, 1795-96, 3 vol. in-8, 15 à 18 fr.; *Recueil de petites pièces tirées des poètes modernes allemands, à l'usage des jeunes gens*, Vienne, 1762, in-8; *Tableau poétique des principaux événements arrivés en Europe depuis 1756 jusqu'en 1761*, 2 vol. in-8, 6 à 8 fr.; *Poésies d'Ossian* traduites de l'anglais, 1768, in-8; *Ode donnée à Sa Sainteté pendant son séjour à Vienne*, en latin et en italien, 1782, in-8; *Fruits de mes lectures*, Vienne, 1797, in-8; *Œuvres posthumes de Denis*, Vienne, 1801, in-4.

DENIS (Louis), géographe et graveur français, mort vers 1795, a laissé un grand nombre d'ouvrages, notamment d'atlas dont les plus importants sont : *Plan topographique et raisonné de Paris*, 1758, in-12, en 42 petites feuilles; *Cartes de France*, 1761, 7 feuilles in-4. Chacun offre la France entière sous un rapport particulier, l'une présente la France commerciale; une autre la France minéralogique, etc.; *Analyse de la France*, ou *Recueil de petites cartes des provinces, avec une explication par demandes et réponses*, 1764, in-24; *Géographie des dames, ou almanach géographique et historique*, 1764, en 55 cartes; *Empire des solipses*, 1764, in-12 : c'est un petit atlas du gouvernement des jésuites; *Mappemonde physique, politique et mathématique*, 1764, 3 feuilles d'atlas, avec une explication en 23 pages in-12, accompagnées de 6 petites cartes; *Pouillé historique et topographique de Paris*, 1767, in-fol. de 34 pages; *Guide royal, ou Dictionnaire topographique des grandes routes de France*, 1774, 2 vol. in-12; *Le Conducteur français*, Paris, 1776, en 52 numéros : cet ouvrage n'a pas été achevé.

DENISART (Jean-Baptiste), procureur au Châtelet de Paris, né près de Guise en Picardie, en 1712, et mort à Paris en 1765, était également recommandable par sa probité et par ses lumières. On a de lui un ouvrage clair, méthodique et exact, plusieurs fois réimprimé, sous le titre de *Collection*

de décisions nouvelles et de notions relatives à la jurisprudence actuelle, Paris, 1771, 4 vol. in-4, 10 à 14 fr. Ce recueil peut servir également de dictionnaire pour le droit civil et pour le canonique. Il est utile non-seulement aux jurisconsultes, mais aux personnes dont l'étude des lois ne constitue point l'état. Camus et Bayard en ont donné une nouvelle édition considérablement augmentée, Paris, 1783-1808, 13 vol. in-4, 45 à 50 fr. Elle n'est point achevée, et ne va que jusqu'au mot *hypothèque*. On lui doit encore une édition des *Actes de notoriété du Châtelet*, 1759, in-4, avec des notes qui prouvent beaucoup desavoir. Denisart était extrêmement laborieux, et c'est sans doute son application continuelle qui a avancé sa mort.

DENISE (Claude), directeur du séminaire d'Orléans, mort en 1760, n'est connu que par un livre estimé des ecclésiastiques, sous le titre de *Thesaurus sacerdotum et clericorum*, 1754, in-12.

DENISOT (Nicolas), peintre et poète français, né au Mans en 1515, peignait assez bien et versifiait assez mal. Il excella surtout dans le dessin. Il mourut à Paris l'an 1554. Ce poète se piquait d'imiter Jodelle : mauvaise copie d'un mauvais modèle. Il publia des *cantiques*, 1553, in-8, sous le nom de *Comte d'Alsinoy*, qui est l'anagramme du sien. On croit qu'il a eu part aux *contes* de Desperiers.

DENON (le baron Dominique-Vivant), né à Châlons-sur-Saône, le 4 janvier 1747, de parents nobles, vint jeune à Paris, sous la conduite de l'abbé Buisson, pour y étudier le droit; il s'occupa des plaisirs que lui offraient la ville et la cour, et obtint des succès de salon. Ses liaisons avec les actrices du Théâtre-Français lui firent naître l'idée de composer une pièce, *le Bon père*, qui fut jouée. Attiré par le désir de voir Louis XV, Denon recherchait les occasions de l'approcher, et allait à Fontainebleau à l'époque des voyages d'automne : le roi finit par le remarquer, et dès ce moment Louis XV prit l'habitude d'adresser souvent la parole au jeune Denon, dont la conversation et les manières lui plaisaient. Depuis son arrivée à Paris, Denon avait montré une sorte de passion pour les arts, il avait recherché avidement toutes les gravures qu'il avait pu trouver, et avait pris des leçons de dessin. Louis XV composa une belle collection de pierres gravées à laquelle il en ajouta une de médailles, dont il lui confia le dépôt. Cependant il demanda et obtint d'être envoyé à Saint-Petersbourg, en qualité de gentilhomme d'ambassade. Là commence sa carrière diplomatique. Il avait porté à Saint-Petersbourg ses habitudes de plaisirs et ses manières aimables, et il y fut également goûté de la bonne compagnie. Après la mort de Louis XV, il alla rejoindre le comte de Vergennes, qui quittait l'ambassade de Suède pour prendre en France le ministère des affaires étrangères. Ce nouveau protecteur lui confia une mission près du corps helvétique; il avait alors 28 ans. Il vint à Ferney, voir Voltaire, qui le reçut fort bien. Denon quitta la Suisse pour aller rejoindre le comte de Clermont-d'Amboise ambassadeur à Naples, auquel il fut attaché, et y resta sept ans. De Clermont-d'Amboise

ayant été rappelé en France, Denon reçut le titre et remplit les fonctions de chargé d'affaires. Une circonstance particulière vint lui fournir l'occasion de se livrer à son goût pour les arts. L'abbé de Saint-Non avait publié une suite de vues de Rome, en 60 planches ; cet ouvrage fut suivi de plusieurs autres de même nature ; le succès qu'elles obtinrent engagèrent l'abbé de Saint-Non à entreprendre la description de la grande Grèce ; l'entreprise était vaste ; des dessinateurs partirent de France ; Denon se chargea de la diriger et d'écrire l'itinéraire de ce voyage. C'est par erreur que la plupart des biographes prétendent que Denon fit des dessins pour cet ouvrage ; l'abbé de Saint-Non faisait graver et publiait à Paris les dessins, qu'il accompagnait d'un texte puisé en partie dans le journal de Denon, qu'il citait quelquefois textuellement. En quittant Naples, Denon revint à Rome, où le cardinal de Bernis, ambassadeur de France, réunissait le cercle le plus éclairé : ce fut là qu'il vit Joseph II. La mort de Vergennes mit fin à sa carrière diplomatique ; mais en Italie il était devenu artiste, et la fin de sa vie fut consacrée aux arts. Il vint à Paris, demanda à entrer à l'académie de peinture, présenta pour morceau de réception, dès 1787, *l'Adoration des Bergers*, d'après Luc Giordano. Denon, reçu membre de l'académie, retourna une seconde fois en Italie, et demeura cinq ans à Venise ; il se proposait d'y rester encore ; mais la révolution française ayant éclaté, le gouvernement vénitien le força de se réfugier à Florence ; il passa en Suisse, où il espérait rester tranquille ; ce fut en vain. Pendant son absence, ses biens avaient été séquestrés, et son nom porté sur la liste des émigrés. Denon, à son retour, se trouva sans ressource et sans amis. David, qui jouissait alors d'une grande influence, le tira de ce mauvais pas. Il avait été chargé de faire les dessins des costumes républicains que l'on voulait faire prendre à la nation ; il fit rayer Denon de la liste des émigrés, et obtint un arrêté qui lui confiait le soin de graver ces dessins. Après avoir traversé l'époque du Directoire, il fit connaissance avec M^{me} de Beauharnais, puis avec Bonaparte, qu'il accompagna en Egypte. Dans toute cette campagne, il montra une singulière activité, et le nombre des dessins qu'il y fit est immense. Environ deux ans après son retour d'Egypte, Bonaparte lui donna le titre de directeur général des musées. Dès lors il eut sur les arts et les artistes une influence très-grande. Quelques personnes l'accusent d'avoir trop dirigé les arts dans un système d'adulation personnelle pour l'empereur. Les événements de 1815 rendirent Denon à la vie privée. Dans les dernières années de sa vie, il conçut le projet de présenter une histoire de l'art depuis les temps anciens jusqu'à nos jours ; sa collection si variée et si riche lui fournissait tous les matériaux nécessaires ; l'ouvrage est resté inachevé à sa mort, arrivée le 27 avril 1825, à l'âge de 78 ans et trois mois. Denon était membre de l'institut et de l'académie des beaux-arts, 1^{re} section (peinture). On lui doit : *Voyage en Sicile*, 1788, gr. in-8, 6 fr. ; *Voyage dans la basse et haute Egypte*

Paris, 1802, 2 vol. très-gr. in-fol. avec 141 pl., 300 à 400 fr., pap. vél., 450 à 600 fr. ; *ibid.*, 1802, in-4, et les pl. in-fol. 180 à 200 fr. ; *ibid.*, 1829, 2 vol. in-8, 12 fr. On joint à cette édition un atlas gr. in-fol., 144 fr. Cet ouvrage a été traduit en anglais, en allemand, en hollandais ; *Discours sur les monuments arrivés d'Italie*, Paris, 1804, in-18 ; *Point de lendemain*, conte, Paris, 1812, in-18.

DENORES. (*Voy. NORES.*)

DENTRECOLLES (François-Xavier), jésuite, né à Lyon en 1664, se consacra à la mission de la Chine avec le P. Parennin. Il y fut employé autant d'années que lui, et mourut également en 1741. Son caractère aimable, son esprit insinuant, et ses manières douces et affables, lui gagnèrent l'estime et l'affection des lettrés et du peuple. Il fit imprimer un grand nombre d'ouvrages en langue chinoise, soit pour persuader la vérité de la religion aux gentils, soit pour maintenir les nouveaux fidèles dans la piété. Outre ces écrits qui ne peuvent nous être connus, nous avons de lui plusieurs morceaux intéressants dans le recueil des *Lettres édifiantes et curieuses*, et dans *l'Histoire de la Chine*, du P. du Halde.

DENYS (saint), dit *l'Aréopagite*, un des juges de l'aréopage, fut établi évêque d'Athènes, après avoir été converti par saint Paul. Il finit sa vie dans cette ville par le martyre, vers l'an 95 de J.-C. La cathédrale de Soissons prétend posséder son chef, qui, en 1205, fut apporté de Constantinople en France. Le pape Innocent III envoya à l'abbaye de Saint-Denis son corps, qui de la Grèce avait été transféré à Rome. Ses reliques et celles de ses deux compagnons ont été transférées à Saint-Denis en 1819. On lui a attribué plusieurs ouvrages, que la critique ne reconnaît pas être de lui. Le style de ces ouvrages, et leur méthode, sont fort éloignés de la manière dont on écrivait dans le 1^{er} et le 2^e siècles, et paraissent être du 5^e. On les a tous réimprimés grec et latin, recueillis par le P. Balthazar Cordier, jésuite, Antwerp., 1634, 2 vol. in-fol., 18 à 25 fr. Le 1^{er} vol. contient les *Préfaces de saint Maxime et de George Pachimère*, le livre de la *Hiérarchie céleste* en 15 chapitres, celui de la *Hiérarchie ecclésiastique*, en 7, et celui des *Noms divins* en 13. Le 2^e volume renferme la *Théologie mystique* en 5 chapitres, et quelques *épîtres*. On trouve sa *Liturgie*, Cologne, 1530, pet. in-8, 6 fr., rare, intitulé : *Ritus et Observationes antiquissimæ*. Ses ouvrages sont aussi dans la bibliothèque des Pères.

DENYS (S.), célèbre évêque de Corinthe au 2^e siècle, avait écrit plusieurs *lettres*. Eusèbe en a conservé des fragments importants.

DENYS (S.), premier évêque de Paris, fut envoyé dans les Gaules, sous l'empire de Dèce, vers l'an 240. Il fut honoré de la palme du martyre, et eut la tête tranchée avec ses compagnons. Rustique et Eleuthère, l'un prêtre et l'autre diacre, sur la montagne de Mercure, appelée de cet événement le mont des Martyrs, et dans la suite des temps *Montmartre* (et jamais *Mons Martis*, comme le dit Sainte-Foix dans ses romanesques *Essais sur*

Paris). « A la montagne de Mercure, dit Raoul de » Presles, fut mené monseigneur saint Denys et ses » compagnons, pour sacrifier à Mercure, à son » temple qui là était, et dont appert encore la » vieille muraille, et pour ce qu'il ne le vult faire, » fut ramené, lui et ses compagnons, jusqu'au lieu » où est sa chapelle, et là furent tous décollés : et » pour celle, ce mont qui auparavant avait nom *le » mont de Mercure*, perdit son nom, et fut nommé » *le mont des Martyrs*, et encore est. » On a confondu très-mal à propos ce saint évêque avec saint Denys l'Aréopagite. Hilduin, abbé de Saint-Denis, fut le premier qui entreprit de prouver, dans le 9^e siècle, que l'évêque de Paris était le même que l'évêque d'Athènes. Cette opinion passa de Paris à Rome par Hilduin; des Romains chez les Grecs, par Méthodius son contemporain : et de la Grèce elle repassa en France, par la traduction que fit Anastase de la *Vie de saint Denys*, composée par Méthodius. Ce sentiment est aujourd'hui entièrement réprouvé, même par les légendaires, comme on peut le voir dans les bréviaires de Paris et de Rouen. L'idée que saint Denys, après sa décapitation, avait porté sa tête entre ses mains, est peut-être l'effet des anciennes peintures et statues qui exprimaient de la sorte le genre de son martyre.

DENYS (saint), patriarche d'Alexandrie, successeur d'Héraclès dans ce siège, l'an 247 de J.-C., se convertit en lisant les Epîtres de saint Paul, lecture qui effectivement ne peut que convaincre et toucher profondément les esprits droits, les âmes faites pour aimer et goûter la vérité. (*Voy. saint PAUL.*) Son courage, son zèle, sa charité parurent avec éclat pendant les persécutions qui s'élevèrent contre son église, sous l'empire de Philippe, et sous celui de Dèce l'an 250. Ses vertus ne brillèrent pas moins durant le schisme des novatiens contre le pape Corneille, et dans les ravages que faisait l'erreur de Sabellius, qui confondait les trois personnes de la Trinité. Cette hérésie désolait la Pentapole : Denys la foudroya par plusieurs lettres éloquentes. Il fut exilé durant la persécution de Valérien. « Dans son exil, dit un historien, le fervent pasteur » ne se croyait pas déchargé des fardeaux du siège » dont il avait été chassé. Il s'informait très-soigneusement de ce qui s'y passait. Il en munissait les » ouailles, des instructions et des exhortations convenables à leurs besoins. Il attirait auprès de lui » tantôt une partie du troupeau, tantôt l'autre, » pour faire par lui-même tout ce qu'il lui était » possible; persuadé que le ministère épiscopal ne se » supplée jamais parfaitement, et que rien ne dispense du travail personnel en ce genre, que l'impossibilité la plus absolue. » Ayant réfuté Sabellius, en employant quelques comparaisons qui semblaient ne s'accorder pas avec l'unité de nature, il fut aussitôt accusé lui-même et obligé de se justifier; ce qu'il fit de la manière la plus satisfaisante, se plaignant de ce qu'on avait donné à quelques-unes de ses expressions un sens trop littéral et trop étendu. Sur quoi l'abbé Pluquet, dans son *Dictionnaire des hérésies*, fait trois réflexions extrêmement importantes à l'égard de la doctrine des

anciens Pères sur la Trinité, et que pour cette raison nous rapporterons ici : « Sabellius niait que le Père » et le Fils fussent distingués, et les catholiques » soutenaient contre lui, que le Père et le Fils étaient » des êtres distingués; les catholiques, par la nature » de la question, étaient donc portés à admettre » entre les personnes divines la plus grande distinction possible; puis donc que les comparaisons de » Denys d'Alexandrie qui, prises à la lettre, supposent que Jésus-Christ est d'une nature différente » de celle du Père, ont été regardées comme des » erreurs, parce qu'elles étaient contraires à la consubstantialité du Verbe, il fallait que ce dogme fût non-seulement enseigné distinctement dans l'Eglise; mais encore qu'il fût regardé comme un dogme fondamental de la religion chrétienne. Il est clair que les catholiques soutenaient que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, n'étaient ni des noms différents donnés à la nature divine, à cause des différents effets qu'elle produisait, ni trois substances, ni trois êtres d'une nature différente. La croyance de l'Eglise sur la Trinité était donc alors telle qu'elle est aujourd'hui, et c'est dans Jurieu, Faydit et le docteur OEHMS, une ignorance grossière d'accuser l'Eglise catholique d'avoir varié sur ce dogme. L'exemple de Denys d'Alexandrie fait voir qu'il ne faut pas juger qu'un Père n'a pas cru la consubstantialité du Verbe, parce qu'on trouve dans ce Père des comparaisons qui, étant pressées et prises à la rigueur, conduisent à des conséquences opposées à ce dogme. » (*Voy. CORDEMOI, BULL, PETAU.*) Saint Denys mourut en 264, après avoir gouverné l'église d'Alexandrie durant onze ans. De tous ses ouvrages, nous n'avons plus que des *fragments* et une *lettre canonique* insérée dans la Collection des conciles. Son style est élevé; il est pompeux dans ses descriptions, et pathétique dans ses exhortations. Il possédait parfaitement le dogme, la discipline et la morale. Aux arguments les plus forts contre ses adversaires, il joignait la modération et la douceur. Les Pères du second concile d'Antioche, contre Paul de Samosate, honorèrent sa mémoire, et saint Athanase prit sa défense contre les ariens. L'Eglise latine célèbre sa fête le 17 novembre.

DENYS (saint), romain, successeur de saint Sixte dans le souverain pontificat, gouverna l'église de Rome, l'édifia et l'instruisit pendant dix ans et quelques mois. Il fut placé sur la chaire de saint Pierre le 22 juillet 259, et mourut le 26 décembre 269. Il tint un synode l'an 261, dans lequel il anathématisa l'hérésie de Sabellius, et l'erreur opposée, soutenue depuis par Arius. On trouve dans les *Epistolæ romanorum pontificum* de dom Cousin, in-fol., des lettres de ce pontife contre Sabellius.

DENYS (saint), évêque de Milan, défendit au concile de cette ville, en 355, la foi du concile de Nicée. Il eut ensuite la faiblesse de souscrire à la condamnation de saint Athanase : mais ayant réparé sa faute, l'empereur Constance l'envoya en exil en Cappadoce. Il y mourut quelque temps après.

DENYS, surnommé *le Petit*, à cause de sa taille, naquit en Seythie. Il passa à Rome, et fut abbé d'un monastère. C'est lui qui a introduit le premier la manière de compter les années depuis la naissance de J.-C., et qui l'a fixée suivant l'époque de l'ère vulgaire, qui n'est pourtant pas la véritable. On a de lui un *Code de canons* approuvé et reçu par l'église de Rome, suivant le témoignage de Cassiodore, et par l'église de France et les autres latines, suivant celui d'Hincmar. Justel donna une édition de ce recueil en 1628. Denys l'augmenta ensuite d'une *Collection des décrétales des papes*, qui commence à celles de Sirice, et finit à celles d'Anastase. On a encore de lui la *version du traité* de saint Grégoire de Nice, *De la création de l'homme*. Le sens est rendu fidèlement et intelligiblement, mais non pas en termes élégants et choisis. Cassiodore, qui l'a comblé d'éloges, assure qu'il savait le grec si parfaitement, qu'en jetant les yeux sur un livre de cette langue, il le lisait en latin, et un latin en grec. Denys mourut sous le règne de Justinien vers l'an 540.

DENYS LEWIS, surnommé *le Chartreux*, natif de Ryckel, près de Loos, dans la principauté de Liège, vécut 48 ans chez les chartreux de Ruremonde, et mourut en 1471, à 77 ans, après avoir servi l'Eglise par son savoir et ses vertus. Son attachement continué à la contemplation lui fit donner le nom de *docteur extatique*. Il écrivit au pape et à plusieurs princes chrétiens, pour leur apprendre que la perte de l'empire d'Orient était un effet de la colère de Dieu, justement irrité contre les fidèles. On a de lui un grand nombre d'ouvrages pleins d'instructions salutaires, et d'une onction touchante, mais écrits sans politesse et sans élévation. Eugène IV disait que « l'Eglise était heureuse » d'avoir un tel fils. » Denys avait beaucoup lu, et ne manquait pas d'érudition dans les choses communes. Il appliquait heureusement les passages de l'Ecriture. Il était sobre et sage dans sa spiritualité, et il n'y a guère d'auteur mystique dont les ouvrages se lisent avec plus de plaisir et de fruit. Les siens ont été recueillis, en y comprenant ses *Commentaires*, Cologne, 1532, 2 vol. in-fol., et ses *Opuscula insigniora*, 1559, in-fol., 30 à 40 fr. Son *Traité contre l'Alcoran*, Cologne, 1533, in-8, 4 à 5 fr., n'est pas commun. Le traité *De bello instituendo adversus Turcas* fut supprimé, pour certaines applications forcées, et pour plusieurs visions singulières qu'il renfermait. Il y a aussi dans son *Traité du Purgatoire* des choses si extraordinaires, que Possevin, dans son *Apparatus sacer*, soupçonne qu'elles y ont été insérées par une main étrangère. Sa *Vie* a été écrite par D. Thierry Loer, *A stratis*, Cologne, 1532, in-8.

DENYS, tyran d'Héraclée dans le Pont, profita des conquêtes d'Alexandre le Grand sur les Perses, pour affermir sa tyrannie; mais il ne se maintint qu'à force de souplesses pendant la vie de ce héros. Après sa mort, il fut inquiété par Perdiccas, l'un de ses successeurs. Celui-ci ayant été tué l'an 321 avant J.-C., le tyran épousa Amestris, fille du frère de Darius, prit le titre de roi, et unit à ses états plu-

sieurs places importantes, qu'il conquit aux environs d'Héraclée. Le reste de sa vie ne fut rempli que par les plaisirs. Il était d'une si prodigieuse grosseur, qu'il n'osait produire en public sa lourde masse. Lorsqu'il donnait audience, ou qu'il rendait justice, il s'enfermait, dit-on, dans une armoire, de peur qu'on ne vit son visage. Il dormait presque toujours d'un sommeil si profond, qu'on ne pouvait l'éveiller qu'en lui enfonçant des aiguilles dans la chair. Cet homme monstrueux mourut à 55 ans, l'an 304 avant J.-C., laissant deux fils et une fille sous la régence de sa femme.

DENYS I^{er}, tyran de Syracuse, fils d'Hermocrate, de simple greffier devint général des Syracusains, et ensuite leur tyran. Il déclama avec force contre les anciens magistrats, les fit déposer, en fit créer de nouveaux, et se mit à leur tête l'an 405 avant J.-C. Pour établir sa tyrannie, il augmenta la paie des soldats, rappela les bannis et se fit donner des gardes par le peuple. Il soutint presque toujours la guerre contre les Carthaginois, mais avec des succès divers. La ville de Géla ayant été prise par ceux-ci, les Syracusains se soulevèrent contre lui. Le tyran les réprima, ordonna le massacre des Carthaginois répandus dans la Sicile, et jura une haine éternelle à Carthage. A la passion de commander il joignait celle de versifier. Il envoya à Olympie son frère Théodore pour y disputer en son nom le prix de la poésie et celui de la course des chevaux. Ses ouvrages furent sifflés. Ne pouvant se venger des railleurs, il se vengea sur ses sujets. Tous les beaux esprits de Syracuse, qui mangeaient à sa table, avaient l'attention de louer le guerrier, mais encore plus le poète. Il n'y eût qu'un certain Philoxène, célèbre par ses *Dithyrambes*, qui ne se laissa point entraîner au torrent. Denys lui lut un jour une pièce de vers, sur laquelle il le pressa de lui dire son sentiment : cet homme franc lui déclara sans hésiter qu'elle était mauvaise. Le prince ordonna qu'on le conduisit aux carrières; mais à la prière de sa cour, il le fit élargir. Le lendemain il choisit ce qu'il croyait être ses chefs d'œuvre, pour les montrer à Philoxène. Le poète, sans répondre un seul mot, se tourna vers le capitaine des gardes, et lui dit : « Qu'on me remène aux carrières. » Cette scène s'est à quelques égards renouvelée de nos jours. On sait que le premier qui a risqué quelque critique sur le poème de Saint-Lambert, n'a reçu pour réponse que la prison. Il en résulte que notre philosophie n'est pas plus douce que celle du tyran Denys. Encore était-ce un roi qui se vengeait ainsi de la critique, au lieu qu'ici c'est un académicien. Le tyran fut jugé moins sévèrement à Athènes. Il y fit représenter une de ses tragédies pour le concours du prix; on le déclara vainqueur. Ce triomphe le flatta plus que toutes ses victoires. Il ordonna qu'on rendit aux dieux de solennelles actions de grâces. Il y eut pendant plusieurs jours des fêtes somptueuses à Syracuse. L'excès de sa joie ne lui permit pas de se modérer à table, et il mourut d'une indigestion, après 38 ans de tyrannie, l'an 386 avant J.-C., en sa 64^e année. Denys avait tous les vices d'un usurpateur; il était ambitieux,

cruel, vindicatif, soupçonneux. Il fit bâtir une maison souterraine environnée d'un large fossé, où sa femme et ses fils n'entraient qu'après avoir quitté leurs habits, de peur qu'ils n'eussent des armes cachées. Il portait toujours une cuirasse. Son barbier lui ayant dit que sa vie était entre ses mains, il le fit mourir, et se vit réduit à se brûler lui-même la barbe. Son impiété n'est pas moins connue que sa méfiance. Il dépouillait les temples et les statues des dieux, en essayant de justifier ses rapines par de bons mots; mais ces violences, quoique exercées à l'égard d'un faux culte, n'en décèlent pas moins une âme scélérate et irréligieuse, digne de la colère du vrai Dieu, qui souvent a châtié le sacrilège même parmi les païens. (*Voy. PTOLEMÉE PHILADELPHIE.*)

DENYS II, surnommé le *Jeune*, successeur et fils du précédent, fit venir Platon à sa cour, par le conseil de Dion son beau-frère. Le philosophe n'adoucit point le tyran; il faut d'autres leçons et d'autres impressions pour changer le cœur des hommes. Denys exila Dion, et fit épouser sa femme à un autre. Cet affront mit la vengeance dans le cœur de Dion, qui attaqua Denys, et l'obligea d'abandonner Syracuse, l'an 343 avant J.-C. Il y rentra dix ans après, en fut encore chassé par Timoléon, général des Corinthiens. Celui-ci l'envoya à Athènes, où il fut obligé d'ouvrir une école pour subsister, si l'on en croit quelques savants, dont le sentiment a été combattu par Hewmann, docteur d'Allemagne, qui a fait sur ce sujet un gros in-4. On ne connaît pas l'époque de sa mort : on sait seulement qu'il vécut dans un âge très-avancé.

DENYS D'HALICARNASSE, fils d'Alexandre, quitta sa patrie vers l'année 30 avant J.-C., et vint à Rome, où il demeura 22 ans. Il y apprit la langue latine, pour se mettre en état de consulter les historiens du pays. Il fit une étude sérieuse de tous les auteurs, tant grecs que latins, qui avaient parlé du peuple romain. C'est avec ces secours qu'il composa ses *Antiquités romaines* en 20 livres, dont il ne nous reste que les 2 premiers qui vont jusqu'à l'an 312 de la fondation de Rome. L'abbé Bellanger, docteur de Sorbonne, en a donné une traduction française, avec des notes, Paris, 1723, 2 vol. in-4, 27 à 36 fr., grand pap., 46 à 62 fr. Il y en a eu une aussi vers le même temps, par le P. Le Jay, jésuite, 1722, 2 vol. in-4. Elles ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent; *De l'arrangement des mots*, 8 à 12 fr., traduit en français par le Batteux, Paris, 1788, in-12; une *Rhétorique*, Lipsiæ, 1804, in-8, 8 fr.; des *Examen critiques des plus célèbres écrivains de la Grèce*, Paris, 1826-27, 3 vol. in-8, 24 fr.; un traité de *l'éloquence de Démosthènes* et quelques autres écrits de critique, tous réunis dans l'édition grecque-latine de Silburge, Francfort, 1586, in-fol., 15 à 24 fr. L'édition de ses *Œuvres* par Jean Hudson, en grec et en latin, est la plus belle que nous ayons jusqu'à présent, mais elle a été faite avec peu de soin, Oxford, 1704, 2 vol. in-fol., 110 à 140 fr. Elle a été réimprimée plus correctement avec les notes de J. J. Reiske, Leipzig, 1774-77, 6 vol. in-8, 80 à 96 fr. Les écrivains anciens et modernes qui

ont fait mention de Denys, reconnaissent en lui, suivant le P. Le Jay, un génie facile, une érudition profonde, un discernement exact, et une critique judicieuse. Henri Etienne dit que l'histoire romaine ne pouvait être mieux écrite, que ne l'a fait en grec Denys d'Halicarnasse, et Tite-Live en latin. Ce jugement n'est pas exactement vrai, par rapport au style. Celui de l'historien latin est bien autrement beau, noble, élevé, grand, vif, que celui de l'historien grec, presque toujours faible, prolixe, languissant. Ce qu'ils ont de commun, c'est qu'ils sont quelquefois trop crédules; mais Denys est plutôt un compilateur d'antiquités qu'un historien.

DENYS, surnommé le *Périégète*, géographe, né à Charax dans l'Arabie-Heureuse, auquel on attribue une *description de la terre* en vers grecs. Les uns, entre autres Vossius, le font vivre du temps d'Auguste, mais Scaliger et Saumaise le reculent jusqu'au règne de Sévère ou de Marc-Aurèle; et cette opinion paraît la mieux fondée. Son ouvrage est imprimé à Ferrare, 1512, in-4, 1^{re} édit. très-rare; Basileæ, 1523, in-8; Lutetiæ, 1547, in-4, 8 à 10 fr.; ibid., 1556, in-4, 6 à 9 fr.; 1577, in-4, 6 à 9 fr.; Oxoniæ, 1710, in-8, fig., 8 à 12 fr.; ibid., 1704 vel 1709, in-8, 6 à 9 fr.; Londini, 1726 vel 1738, in-8, fig., 8 à 9 fr.; Lugd.-Bat., 1736, in-8, 6 fr.

DENYS (Pierre), né à Mons en 1658, manifesta dès sa jeunesse son goût pour les arts, et en particulier pour le travail du fer. Il se perfectionna à Rome et à Paris jusqu'en 1690, année dans laquelle il se consacra à Dieu dans l'ordre de St.-Benoît en qualité de commis (c'est ainsi qu'on nomme les laïques qui s'engagent, par un contrat civil, à garder certaines règles, et s'occuper, selon l'ordre des supérieurs, dans les arts et métiers dont ils sont capables). Il vécut pendant 43 ans dans l'abbaye de St.-Denys avec beaucoup d'édification, et y mourut en 1733. On l'a regardé comme le plus habile ouvrier en fer qu'il y ait eu en France. Peu d'artistes ont encore approché de la délicatesse, de la beauté, de la perfection de ses ouvrages. Il y avait, en 1791, à l'abbaye d'Orval un frère qui le surpassait.

DEO-GRATIAS (saint), élu évêque de Carthage, à la prière de l'empereur Valentinien III, vers 454, du temps du roi Gémérie, se distingua par sa charité envers les pauvres et les captifs, et mourut en 457. On voit dans le collége des ex-jésuites de Hradist en Moravie, un très-beau et grand tableau où sont représentés *S. Deo gratias*, *S. Deus dedit* et *S. Quod vult Deus*, honorés comme les trois patrons de la conformité avec la volonté de Dieu; au haut du tableau, des anges promènent pittoresquement cette épigraphe : *Fiat voluntas tua, sicut in celo et in terrâ.*

DEPARCIEUX (Antoine), mathématicien distingué, censeur royal, membre des académies des sciences de France, de Suède, de Prusse, naquit de parents cultivateurs, au hameau de Cessoux, aux environs de Nîmes, en 1703. Il vint de bonne heure à Paris, où ses talents pour les mathématiques lui firent des protecteurs. Se trouvant sans fortune pour se soutenir dans cette ville, il traça

d'abord des méridiennes et des cadrans avec une justesse peu commune ; et lorsqu'il fut plus à son aise, il communiqua ses lumières au public dans différents ouvrages bien accueillis. Les principaux sont : *Traité de trigonométrie rectiligne et sphérique*, 1741, in-4, 5 à 6 fr., ouvrage exact et méthodique ; *Essais sur les probabilités de la durée de la vie humaine*, 1746, in-4, 12 à 15 fr. Ce livre intéressant a été aussi bien reçu par les étrangers que par les Français ; *Mémoires sur la possibilité d'amener près de l'Estrapade, à Paris, les eaux de la rivière de l'Yvette*, réimprimés avec des additions en 1777, in-4, 3 à 4 fr. Projet digne d'un bon citoyen. Deparcieux l'était. Il se livrait avec zèle à tout ce qui avait rapport au bien public. On connaît ses pompes d'Arnouville et de Créci remarquables autant par leur grande simplicité que par leur grand effet. Cet académicien mourut en 1768, justement regretté.

DEPARCIEUX (Antoine), neveu du précédent, se distingua comme lui dans les sciences physiques et mathématiques, et mourut en 1799. On a de lui : un *Mémoire sur les effets et la cause des éclats interrompus de la foudre* ; un *Traité élémentaire de mathématiques*, à l'usage de l'université ; un *Traité des annuités ou des rentes à termes*, Paris, 1781, in-4 ; *Dissertation sur le moyen d'élever l'eau par la rotation d'une corde verticale sans fin*, Amsterdam, 1782, in-8 ; *Dissertations sur les globes aérostatiques*. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres un *Cours complet de physique et de chimie*, dont l'impression était commencée lorsque la mort vint le surprendre.

DEPERTHES (Jean-Louis-Hubert-Simon), avocat, né à Reims en 1730, mort à Montfaucon en 1792. On a de lui : *Relation d'infortunes sur mer*, Reims, 1781, 3 part. in-8, réimprimé sous le titre de *Histoire des naufrages*, Paris, 1790, 3 vol. in-8, 8 fr. ; *ibid.*, 1795, 5 vol. in-8, 12 fr. ; *ibid.*, 1825, 3 vol. in-12, avec cartes, 9 fr. ; *Traité sur l'utilité de l'histoire et les devoirs de l'historien*, Reims, 1787, 2 part. in-8, réimprimée sous le titre de *Guide de l'histoire*, Paris, 1804, 3 vol. in-8, 9 à 10 fr. Il a été revu par Née de la Rochelle ; *les Diogènes modernes corrigés*, Reims, 1775, in-12.

DEPUNTIS (Joseph-François), bibliothécaire, né le 8 février 1771 à Montauban, se distingua dans ses premières études, et fut reçu avocat à Toulouse. Il exerçait sa profession dans cette ville lorsqu'en 1793 il fut compris dans la levée en masse, et se rendit à l'armée d'Espagne qu'il ne quitta qu'après le traité du 22 juillet 1795. Dans ces deux campagnes il avait contracté des infirmités qui le retinrent dans le sein de sa famille. Il se livra dès lors à la culture des lettres, obtint des succès, devint conservateur de la bibliothèque et membre de l'académie de Montauban. Il mourut dans cette ville le 28 janvier 1820. Il a fait paraître *L'Ecole des ministres*, comédie en 5 actes et en vers, représentée en l'an 7 au théâtre français, 1806, in-8 ; *l'Entremetteur de mariages*, comédie, 1811, in-8 ; *Clovis*, tragédie, 1813, in-8 ; *Henri IV et Sully*,

comédie, 1816, in-8 ; *Ode sur le rétablissement de la statue de Henri IV*, 1818, in-8 ; le *Protecteur supposé*, comédie, Montauban, 1819, in-8 ; *Turnus*, tragédie, in-8 ; le *Tiers-Arbitre*, comédie ; *Pygmalion*, tragédie. Depuntis a laissé en manuscrits, *Projet sur l'organisation des théâtres en France* ; *Athamir*, tragédie ; *Mémoires du comte de Montmiran*, dont la première partie seulement a paru.

DERAND (François), né en 1588 dans le pays Messin, entra chez les jésuites avec le talent de mathématicien et d'architecte. C'est sur ses dessins et ses plans qu'a été bâtie l'église de Saint-Louis, rue St.-Antoine à Paris. Il mourut à Agde en 1644. On a de lui : *Architecture des voûtes*, Paris, 1642, ou 1742 et 1755, gr. in-fol., fig., 15 à 18 fr., ouvrage important et le plus complet qui eût encore été publié sur cette matière, quoiqu'il ait été surpassé par ceux de Larue et de Frézier.

DERCYLLIDAS, général des Lacédémoniens, vers l'an 400 avant J.-C., prit plusieurs villes aux Perses. Sur le point d'en venir à une bataille, il engagea adroitement Pharnabaze et Tissapherne, général d'Artaxerxès, de signer un traité par lequel les Perses s'obligeaient de laisser les villes grecques en liberté, l'an 397 avant J.-C.

DERHAM (Guillaume), né en 1657, recteur d'Upminster dans le comté d'Essex, membre de la société royale de Londres, et chanoine de Windsor, s'est fait un nom célèbre par ses talents pour la physique, et surtout par l'usage qu'il en a fait. En 1711 et 1712, il remplit la fondation de Boyle avec le plus grand éclat. Il mourut à Londres en 1735. On a de lui : *La Théologie physique*, trad. en franc. par Lafneu, Rotterdam, 1726, 2 vol. in-8, 6 à 7 fr. ; *La Théologie astronomique*, trad. en franc. par l'abbé Bellanger, Paris, 1726-29, in-8, fig., 3 à 4 fr. Ces deux ouvrages sont dignes d'être traduits dans toutes les langues, quoiqu'il y ait quelques idées systématiques, des vues hasardées et singulières. Le premier ouvrage lui mérita des lettres de docteur en théologie, que l'université d'Oxford lui envoya sans exiger de lui aucune des formalités accoutumées. Ces deux écrits sont le précis des sermons qu'il avait prêchés en 1711 et en 1712. La religion y est prouvée par les merveilles de la nature. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages dans les *Transactions philosophiques*.

DERJAVIN (Gabriel-Romanowitsch), célèbre poète russe, conseiller privé, chevalier de plusieurs ordres, membre de l'académie russe et de presque toutes les sociétés littéraires de l'empire, né à Casan le 3 juillet 1743, mort le 6 juillet 1816, fut chargé par Catherine II de plusieurs emplois importants. Derjavin obtint, en 1802, le portefeuille de ministre de la justice. Il a fait des *Odes* qui sont un des monuments les plus remarquables du règne de Catherine II. On remarque l'*Ode à Dieu*, *Félicie*, la *Cascade*, l'*Ode aux Russes après la prise d'Ismaïloff*, l'*Epître à mon voisin*, etc. Ses *OEuvres complètes* ont été imprimées à Saint-Petersbourg, 1810 et 1815. Derjavin a aussi composé quelques tragédies qui ont été représentées sans succès.

DERMODY (Thomas), né à Innis, dans le comté de Clare en Irlande, en 1774, était fils d'un maître d'école, et fut initié de bonne heure à la connaissance des langues grecque et latine. Son application soutenue lui fit faire de rapides progrès, et à l'âge où les autres enfants étudiaient encore la grammaire, il commença une traduction d'Homère. Le désir de voir Dublin le porta à se rendre, à l'insu de son père, dans cette capitale, persuadé que son instruction devait lui procurer une grande fortune. Quelques jours passés dans cette ville suffirent pour le réduire dans le plus complet dénûment. Dermody fut alors recueilli par un bouquiniste; ses rares talents lui procurèrent bientôt plusieurs protecteurs puissants, entre autres la comtesse de Moira, qui le plaça dans un collège. Là, Dermody publia, à l'âge de 12 ans, un volume de poésies qui lui procura beaucoup de célébrité : il en fit paraître un second à 15 ans qui augmenta sa réputation. Des folies de jeunesse l'ayant brouillé avec sa bienfaitrice, il se trouva sans ressource et s'engagea comme soldat; mais l'amitié de Raymond, qui jouait alors la comédie à Dublin, lui fit obtenir son congé, et il dut à cet acteur une existence agréable pendant plusieurs années. Ayant commis dans la suite de nouvelles fautes, il rentra dans la carrière militaire, se trouva à plusieurs combats et s'y distingua par son intrépidité. Après avoir reçu de graves blessures, il quitta le service, et se retira à Londres, où il vécut dans la misère. Raymond l'y ayant découvert le mit en rapport avec des littérateurs distingués qui lui fournirent les moyens de gagner honorablement sa vie; mais il n'en profita que peu d'années, et mourut le 15 juillet 1802. Quoique enlevé fort jeune aux lettres, Dermody a beaucoup écrit; outre les volumes de poésies publiés sous son nom, nous citerons : *More Wonders*, épître héroïque adressée à M. G. Lewis; *Battle of the bards*, poème en deux chants; *Ode to place*, adressée à M. Addington; *Histrionade*, satire contre les acteurs, dans le genre de la *Rosciade* de Churchill, etc.

DÉRODON (David), calviniste du Dauphiné, enseigna la philosophie à Die, puis à Orange et à Nîmes, fut banni du royaume en 1663, et mourut à Genève en 1664. C'était un homme turbulent, plein de subtilités et d'idées bizarres. On a de lui : *Dispute de l'eucharistie*, Genève, 1655, in-8, 3 à 6 fr.; *Dispute de la messe*, ou *Discours sur ces paroles : Ceci est mon corps*, ibid., 1662, pet. in-8, 3 à 5 fr.; *Le tombeau de la messe*, ibid., 1662, pet. in-8, ou Amsterd., 1682, in-12, 3 à 4 fr.; *L'athéisme convaincu*, 1659, in-8, 3 à 4 fr.; *Disputatio de supposito*, Francof., 1645, in-8, 15 fr., livre rare dans lequel il entreprend de justifier Nestorius, et accuse saint Cyrille de confondre les deux natures en J.-C.; *Disputatio de libertate et atomis*, Nîmes, 1662, 2 tom. in-8, 26 fr.; *La lumière de la raison opposée aux ténèbres de l'impiété*, Genève, 1665, in-8, 3 à 4 fr.

DESAGULIERS (Jean-Théophile), célèbre physicien, né à la Rochelle en 1683, était fils d'un ministre protestant. A la révocation de l'édit de

Nantes, son père passa en Angleterre. Le jeune Desaguliers, après avoir étudié à Oxford, vint faire à Londres des cours de physique expérimentale qui lui ouvrirent les portes de la société royale. Après avoir passé quelques années en Hollande, il retourna en Angleterre, où il reçut un honoraire annuel de 300 livres sterling. A la dextérité de la main, Desaguliers joignait l'esprit d'invention, et c'était tous les jours quelque nouvelle machine. Il mit ses leçons en ordre, et les publia sous le titre de *Cours de physique expérimentale* (en anglais), Londr., 1734, 2 vol. in-4, fig.; trad. en français par Pezenas, Paris, 1751, 2 vol. in-4, fig., 10 à 15 fr. La fin de sa vie fut malheureuse. Il perdit, dit-on, le jugement. Il s'habillait tantôt en arlequin, tantôt en gilles; et c'est dans ces accès de folie qu'il mourut en 1743.

DESAIX DE VOYGOUX (Louis-Charles-Antoine), général français, né en 1768, à St.-Hilaire d'Ayat en Auvergne, d'une famille noble, entra à l'âge de 15 ans comme sous-lieutenant dans le régiment de Bretagne où il se fit connaître par un caractère grave et studieux. La guerre de la révolution lui fournit l'occasion de se distinguer, et sa valeur lui mérita bientôt un avancement rapide. Ayant embrassé les principes du jour, il fut nommé, en 1791, commissaire des guerres, puis aide de camp du général Victor de Broglie. En 1793, il contribua à la prise des lignes d'Haguenau, devint général de brigade, ensuite de division, et seconda la retraite savante et glorieuse du général Moreau, forcé de se replier des bords du Danube jusque sur le Rhin. Il passa ce fleuve le 24 juin 1796, dispersa l'armée d'Allemagne, enleva Offenbourg au prince de Condé, et obligea le prince Charles à se retirer. Dans cette campagne il reçut une blessure honorable au fort de Kehl, qu'il avait défendu avec une rare vigueur. Son intelligence et sa bravoure lui acquirent alors l'entière confiance des soldats. Bonaparte, qui avait su l'apprécier en partant pour l'Égypte, le demanda pour un des compagnons de sa gloire. Chargé du gouvernement de la Haute-Egypte qu'il avait lui-même conquise après plusieurs victoires signalées, il y donna de nouvelles preuves de sa prudence et de son habileté. Il parvint, malgré les obstacles nombreux qu'il eut à surmonter, la chaleur excessive du climat, le manque d'eau et souvent d'aliments, l'ignorance des lieux et des positions, à dissiper tous les corps de troupes qui lui furent opposés. Abandonné, ainsi que toute l'armée, par Bonaparte, il capitula avec les Turcs et les Anglais, et revint en France. Il s'empressa de rejoindre le premier consul en Italie. Il y arriva quelques jours avant la bataille de Marengo, où il commanda les deux divisions de la réserve. Déjà l'armée française était tournée et en partie hors de combat, lorsqu'il marcha avec ses troupes, et, malgré l'artillerie ennemie qui le foudroyait, il parvint à couper entièrement l'aile gauche autrichienne, et par ce coup décisif et glorieux, il sauva l'armée et contribua puissamment à la victoire; mais il tomba sous une balle meurtrière dans le moment même de son triomphe, le 14 juin 1800. Son corps embaumé

a été transporté, par ordre du gouvernement, dans l'hospice du grand St.-Bernard, où un monument lui devait être élevé. Deux autres monuments furent érigés en son honneur, l'un à Paris sur la place Dauphine, l'autre à Strasbourg dans l'île qui est entre les deux bras du Rhin; un troisième devait être érigé sur la place des Victoires; mais c'est la statue de Louis XIV par Lemot qui y a été placée depuis la restauration. Il réunissait au courage le plus grand désintéressement. Cette vertu lui mérita, de la part des habitants du Caire, le titre de *sultan juste*. Simon Despréaux a publié à Paris en 1800, un *Précis de la vie de Desaix*, suivi de son *éloge* par Garat: on trouve aussi l'*Eloge historique de Desaix* dans l'ouvrage de Châteauneuf, intitulé: le *Cornelius Nepos français*, ou *Vies des grands capitaines*, etc.

DÉSAUGIERS (Marc-Antoine), compositeur dramatique, né à Fréjus, en Provence, l'an 1742, apprit, dit-on, sans maître la musique et la composition. Il vint à Paris en 1744, et s'y fit connaître par la traduction de l'*Art du chant figuré* de J.-B. Mancini, qu'il publia en 1776. Il composa aussi plusieurs opéras, ainsi que les paroles et la musique de l'*Hiérodrame sur la prise de la Bastille*, qu'il fit exécuter dans l'église de Notre-Dame, le 13 juillet 1790, et peu de temps après à l'Opéra. Désaugiers savait prendre tous les tons, et s'élevait quelquefois jusqu'au sublime, comme dans la *messe* qu'il composa à la mémoire de Sacchini; mais il ne put jamais perdre entièrement la rudesse provençale. Il mourut à Paris le 10 septembre 1793.

DÉSAUGIERS (Marc-Antoine), chansonnier et vaudevilliste spirituel, fils du précédent, naquit à Fréjus (Var) en 1772, et fit son éducation à Paris, où il avait été amené dès l'âge de deux ans. Il s'embarqua, à la fin de 1792, pour Saint-Domingue avec sa sœur qui venait d'épouser un colon de cette île, et il s'y trouvait lorsque l'insurrection des noirs éclata. Il combattit contre les nègres, tomba entre leurs mains, et faillit être mis à mort par eux. De retour en France en 1797, Désaugiers donna bientôt des comédies, des opéra-comiques et des vaudevilles. Mais ce qui fit surtout sa réputation, ce furent les *Chansons* qu'il fit successivement paraître et qui obtinrent une vogue populaire. En 1815, Barré lui céda la direction du théâtre du Vaudeville; mais le préjudice qu'apporta en 1820, à ce théâtre l'établissement du Gymnase dramatique, et les divisions intestines qui survinrent, déterminèrent Désaugiers à donner sa démission en 1822. La même direction lui fut de nouveau confiée en 1825 par le roi. Désaugiers est mort à Paris au mois d'août 1827, laissant plus de cent comédies ou vaudevilles, dont quelques-uns ont été composés de concert avec d'autres auteurs, et dont les plus connus sont: *l'Hôtel garni*, ou *la Leçon singulière*, en un acte et en vers; *la Chatte merveilleuse*; *Arlequin musard*; *Monsieur Sans-Gêne*; *Monsieur Fautour*; *Milord Go* ou *le dix-huit brumaire*; *les Nouvelles de Pantin*; *le Mariage de Dumollet*; *le Dîner de Madelon*, etc., etc. L'édition la plus récente de ses chansons est celle qui a

été publiée en 1827 par le libraire Ladvocat sous le titre de *Chansons et Poésies diverses*, 3 vol. in-18. Un grand nombre en a paru dans les recueils annuels de la société du Caveau moderne dont Désaugiers était membre et président. Louis XVIII lui donna en 1818 la croix de la Légion d'honneur, et lui fit plus tard une pension.

DÉSAULT (Pierre), docteur en médecine, né en 1675 à Arzac dans la Chalosse, mort en 1737, très-versé dans la théorie et heureux dans la pratique. Il publia une *Dissertation sur les maladies vénériennes*, Bordeaux, 1733, in-12.

DÉSAULT (Pierre-Joseph), célèbre chirurgien, naquit en 1744 à Magny-Vernais, près de Lure en Franche-Comté, de parents peu fortunés, reçut néanmoins une éducation soignée, et devint le professeur le plus ingénieux, et l'opérateur le plus habile de son temps. On le destina d'abord à l'état ecclésiastique; mais comme il montrait un goût bien déterminé pour la chirurgie, son père l'envoya à l'hôpital de Belfort pour y apprendre les premiers principes de son art. Il se rendit à Paris en 1764, et se rangea parmi les nombreux élèves du célèbre Antoine Petit, dont il sut bientôt se faire remarquer. Il fréquenta aussi les leçons de Louis, de Sabathier, et de tous les grands maîtres de l'époque. Enfin, après avoir suivi les cours du collège de chirurgie, et la pratique des hôpitaux, sous les plus habiles chirurgiens, il se vit bientôt en état de donner des leçons. Il ouvrit lui-même un cours: il commença par démontrer l'ostéologie, et successivement les autres parties de l'anatomie. Desault n'était point éloquent: sa prononciation était défectueuse, ses constructions manquaient de pureté: ce qui a fait dire à ses ennemis que son éducation avait été négligée. Du reste il savait si bien se renfermer dans son sujet, ou, s'il s'en écartait, c'était pour raconter des faits de pathologie si intéressants que les auditeurs, émus d'ailleurs par la chaleur avec laquelle il dissertait, oubliaient le vice de sa prononciation, et croyaient entendre un discours orné de tous les prestiges de l'éloquence. Ses succès excitèrent la jalousie des chirurgiens de St.-Côme et des médecins de la faculté, seuls en possession légale de l'enseignement. Après avoir triomphé des tracasseries sans nombre qu'ils lui suscitèrent, Desault prit place en 1775 parmi les membres du collège de chirurgie, fut nommé en 1782 chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, et obtint en 1788 la même place dans celui de l'Hôtel-Dieu. Ses travaux augmentèrent alors et fixèrent sa réputation. Il fit plusieurs découvertes dans son art, inventa quelques instruments, perfectionna ceux qui étaient vicieux ou insuffisants, simplifia le traitement des fractures et imagina un bandage simple et ingénieux, qui a été généralement adopté, surtout dans la fracture de la clavicule. Au milieu de ses nombreuses occupations, Desault ne cessa point ses cours, et il eut la gloire d'organiser une école de chirurgie clinique, source d'instruction d'autant plus précieuse, que la science y devint expérimentale et oculaire. Ses leçons attirèrent un nombre prodigieux d'élèves de tous les pays. En 1792, il fut élu membre du comité

de santé des armées; mais ses principes le rendant suspect, il fut dénoncé par Chaumette, et arrêté le 28 mai 1793. Les plaintes de ses malades et les réclamations de ses élèves déterminèrent le gouvernement à lui rendre la liberté au bout de trois jours. Chargé quelque temps après de donner des soins au fils de l'infortuné Louis XVI, malade au Temple d'une affection organique, causée par les mauvais traitements de l'homme brutal qui l'avait sous sa garde, il lui prodiguait tous les secours de son art, lorsque dans la nuit du 29 mai 1795, il fut atteint lui-même d'une fièvre ataxique, qui l'enleva le premier juin suivant. Depuis sa détention, il conservait un fonds de tristesse qui s'augmentait avec les calamités révolutionnaires. Plusieurs personnes, frappées d'une mort si prompte, répandirent le bruit qu'il avait été empoisonné, parce qu'il avait refusé de prêter son ministère aux desseins criminels qu'on supposait lui avoir été confiés au sujet du fils de Louis XVI. Ce qui augmenta les soupçons, c'est la mort presque subite de Choppart qui avait succédé à Desault dans le traitement du jeune prince, et la mort même de cet infortuné qui suivit de près celle de ses deux chirurgiens. Desault a publié, en société avec le docteur Choppart, un *Traité des maladies chirurgicales*, Paris, 1780, 2 vol. in-8. Gavard a fait paraître un *Traité d'ostéologie, de myologie et de splachnologie*, rédigé d'après ses leçons, Paris, 1802, 4 vol. in-8; et Bichat a donné les *OEuvres de Desault*, Paris, 1813, 3 vol. in-8, 18 fr., qui n'ont point été composées par ce chirurgien, quoiqu'elles portent son nom; mais qui contiennent toute sa doctrine: elles remplacent avec avantage le *Journal de chirurgie* qu'il avait entrepris, et qui était rédigé sous ses yeux par quelques-uns de ses disciples.

DESAUTELZ. (Voyez AUTEZ.)

DESBARREAU. (Voy. BARREAU.)

DESBILLONS (François-Joseph TERRASSE), né à Château-neuf-sur-Cher, dans le diocèse de Bourges, le 26 janvier 1711, entra chez les jésuites en 1727. Il enseigna pendant cinq ans les basses classes, et pendant six la rhétorique, à Caen, à Nevers, à la Flèche, à Bourges. Envoyé par ses supérieurs au collège de Louis le Grand à Paris, pour faire imprimer ses *fables*, il y passa environ quinze années, jusqu'en 1762, où il survint un si grand changement dans son état. Lorsque les jésuites furent obligés de quitter la France, le P. Desbillons trouva un asile aussi honorable qu'avantageux auprès de l'électeur Palatin, protecteur éclairé des talents, qui lui donna une place dans le collège de Manheim, et y ajouta une pension d'environ mille écus, argent de France. Il y mourut le 19 mars 1789. Sa bibliothèque était très-ample et très-bien choisie, non-seulement pour la rareté et l'importance des livres, mais encore pour la beauté des éditions. Par son testament qu'il a fait en vers latins, il a laissé sa bibliothèque aux prêtres de la congrégation de Saint-Lazare, qui ont remplacé les jésuites dans le Palatinat, et avec lesquels il a toujours vécu dans le collège de Manheim; à condition que le préfet de la bibliothèque électorale pût

choisir les ouvrages qui lui conviendraient; c'est un hommage de gratitude qu'il rendait à S. A. électorale qui avait eu pour lui des attentions toutes particulières. Un critique judicieux l'a appelé le *dernier des Romains*, comme celui qui, dans ces temps d'une décadence totale de la langue romaine, l'avait cultivée avec le plus d'ardeur. Sa modestie égalait son érudition. Parlant peu et toujours avec justesse et circonspection, évitant le monde et ne voyant que ceux qui venaient le voir, il nourrissait dans sa retraite cette tranquillité d'esprit qui, suivant la remarque d'un vrai sage, suppose toute la pureté et toutes les richesses de la vertu (*in incorruptibilitate quieti et modesti spiritus qui est in conspectu Dei locuples*. 1. Pet. 3). On a de lui: *Fabulæ Æsopiæ, libri xv*. Elles ont été imprimées à Glasgow, à Oxford, à Augsbourg, à Manheim, à Paris, etc. Il existe une traduction française de ces fables, faite par l'auteur même, et imprimée à Manheim avec le texte à côté, en 1779, 2 vol. in-8. C'est l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur au P. Desbillons. Les connaisseurs les jugent dignes de faire pendant à celles de Phèdre. La clarté, l'ingénuité, la justesse de l'affabulation, la pureté et l'élégance du style, tout leur assure cette espèce de concurrence. Un critique qui ignore le latin a dit qu'il était difficile de vérifier le mérite d'un ouvrage écrit dans une langue morte. Il n'a pas réfléchi que c'était exactement le contraire. Les langues mortes, étant seules immuables, ayant des règles et des modèles sur lesquels le caprice et la mobilité de l'usage ne peuvent plus rien, sont les seules qui donnent lieu à des jugements sûrs et permanents; au lieu que dans les langues vivantes, celles surtout sur lesquelles les spéculations réformatrices s'exercent sans relâche, ce qui est admiré dans un temps, devient insupportable ou même inintelligible dans un autre. *Nouveaux éclaircissements sur la vie et les ouvrages de Guillaume Postel*, Liège, 1773, in-8, curieux et pleins de recherches (voyez POSTEL); *Histoire de la vie chrétienne et des exploits militaires de M^{me} de Saint-Balmont* (voyez BALMONT), Liège, 1773, in-8; *De Imitatione Christi libri iv, ad veram lectionem revocati, et auctori Thomæ à Kempis, canonico regulari J.-Augustini denuo vindicati*, 1780, in-8. Outre le mérite de l'exactitude et de la restitution du texte primitif, cette édition est recherchée pour la savante dissertation qui est à la tête, et qui rend cet ouvrage à Thomas à Kempis son véritable auteur (voyez le *Journ. hist. et littér.*, 1 mai 1781, pag. 326, et les articles AMORT, NAUDÉ, KEMPIS). *Phædri fabularum Æsopiarum libri v, cum notis et emendationibus Fr. Jos. Desbillons, ex ejus commentario pleniore desumptis*, Manheim, 1786, in-8; édition digne de figurer à côté de celle que le P. Brotier nous a donnée du même Phèdre. Le *Commentaire* dont ces notes sont tirées, est encore en manuscrit. *Ars bene valendi, etc.*, à Heidelberg, de l'imprimerie de Wiesen, 1788, 68 pages in-8. Les grâces simples et faciles de la bonne latinité se montrent dans ce poème qui est écrit en vers iambiques. Le poète y donne toutes sortes de pré-

ceptes d'un régime salulaire. On y trouve une longue tirade contre l'usage du café, du thé et du chocolat, qu'il proscrit presque entièrement; ainsi qu'une digression pathétique sur la décadence de la langue latine, que l'auteur attribue à la philosophie du jour. Il croit cependant que l'Eglise catholique ayant adopté cet idiome, et en ayant fait son langage propre, il ne peut entièrement s'éteindre, et qu'il durera autant que l'Eglise elle-même. *Miscellanea posthuma*, Mannheim, 1792, in-8. Ce volume fait suite à la belle édition de ses *fables*. Le P. Desbillons a laissé plusieurs ouvrages dans son porte-feuille. Il avait composé une *Histoire de la langue latine*; et certainement elle doit être excellente, puisque personne ne savait le latin mieux que lui. On parle aussi de quelques *pièces dramatiques*, écrites dans cette langue.

DESBOIS DE ROCHEFORT (Eléonore-Marie), docteur en Sorbonne, né à Paris en 1749, était curé de St.-André-des-Arts. Pendant le rude hiver de 1784 à 1785 il convertit son presbytère en un vaste chaufferie ouvert aux pauvres, jour et nuit : il poussa la charité jusqu'à vendre sa montre et à donner non-seulement ses habits, mais encore ceux de ses domestiques. La paroisse de Saint-André lui doit encore la fondation d'une maison de charité à laquelle il a laissé 300 fr. de rente par testament. Il embrassa le parti de la révolution en 1789, devint évêque constitutionnel du département de la Somme, et fut nommé membre de l'assemblée législative en 1791. Les principes qu'il avait émis ayant paru trop modérés pour les circonstances, il fut incarcéré sous le régime de la terreur, et ne recouvra sa liberté qu'après 22 mois de détention. Des débris de sa fortune il forma alors une imprimerie qu'il appela *imprimerie chrétienne*, et il publia les *Annales de la religion*, rédigées en faveur des constitutionnels en société avec Grégoire, Mauvielle, etc. Ces *Annales*, dignes de faire suite aux *Nouvelles ecclésiastiques*, commencèrent en 1795 et durèrent jusqu'en 1803, époque où elles furent supprimées par la police, comme tendant à perpétuer les troubles. Il donna la démission de son évêché et mourut en 1807. On a de lui : *Mémoire sur les calamités de l'hiver de 1788-89*, in-12; *Lettre pastorale*, 1791, in-8; *Lettre d'inclination du second concile national*, 1800, in-8, en société avec Grégoire, Saurine et Wandelaincourt; *Actes du synode d'Amiens*, 1800, in-8; plusieurs articles à l'Encyclopédie méthodique par ordre de matière, et notamment celui *Cimetière*, où il s'élève contre les inhumations dans les églises.

DESBOIS DE ROCHEFORT (Louis), frère du précédent, médecin habile, naquit en 1750. Son père, médecin de la faculté de Paris, qui le destinait à sa profession, le fit suivre les hôpitaux, où il puisa les connaissances solides qui le placèrent de bonne heure parmi les plus grands praticiens. A 30 ans il fut nommé médecin de l'hôpital de la Charité. Sa méthode qu'il adopta pour l'instruction de ses nombreux élèves donna naissance à la médecine clinique en France. Déjà il était répandu dans les premières maisons de la capitale, lorsqu'une mort prématurée l'enleva en 1786. Il a laissé

un *Cours de matière médicale, suivi d'un précis de l'art de formuler*, Paris, 1789, 2 vol. in-8, publié après sa mort par Corvisart des Marais, et qui fut pendant longtemps le seul bon ouvrage que l'on possédât sur ce sujet. Elle a été réimpr. et augmentée par Lullier-Winslow, Paris, 1816, 2 vol. in-8, 13 fr. Il a laissé en manuscrit un ouvrage intitulé : *Cours sur les maladies des femmes*.

DESBORDEAUX (Pierre-François-Frédéric), médecin, naquit en 1763 à Caen, où il prit le bonnet de docteur. Après un séjour de quelques mois à Paris, il retourna dans sa patrie, devint professeur agrégé de l'université, avec les membres de laquelle il signa une protestation contre les décrets de l'assemblée constituante. Il demeura toujours attaché à la monarchie. Devenu suspect sous le règne de la terreur, il fut mis en prison, et ne recouvra sa liberté qu'après la mort de Robespierre (le 9 thermidor). A l'époque de l'organisation de l'université, Caen ne put obtenir qu'une école secondaire de médecine; on y appela cependant les maîtres les plus habiles, Desbordeaux y professa la thérapeutique. Il suivit la méthode de l'immortel Bichat indiquée dans ses *Considérations préliminaires sur l'anatomie générale*, qui établit en principe « que tout moyen curatif n'a pour but que de ramener les propriétés vitales altérées au type qui leur est naturel. » Desbordeaux classe les médicaments selon leurs résultats sur chacune de ces propriétés, les divise d'abord en *excitants* et en *sédatifs*, chaque propriété vitale leur servant de subdivision. Il devint médecin en chef de tous les hôpitaux de Caen, membre du juri médical, du conseil municipal, de plusieurs sociétés savantes, et correspondant de la société de l'école de médecine de Paris. Il est mort en 1821. On a de lui : *Nouvelle orthopédie, ou Précis sur les difformités que l'on peut prévenir et corriger dans les enfants*, 1805, in-8; *Dissertation sur la cause directe des fièvres primitives qui régnent épidémiquement en Europe, et sur les moyens de s'y soustraire*, 1815, in-12. Il a laissé en manuscrit un *Traité sur les maladies des femmes*.

DESBOULMIERS (Jean-Augustin JULIEN, connu sous le nom de), né à Paris en 1731, entra dans les troupes légères, et n'y ayant pas fait fortune, il se tourna du côté des lettres. Il débuta par des romans, donna ensuite quelques opéras comiques, et compila l'*Histoire de la comédie italienne*, Paris, 1769, 7 vol. in-12, et celle de *la Foire*, la même année, en 2 vol. in-12; recueil prolixe, écrit d'un style incorrect et néologique. Desboulmiers mourut en 1771. On a encore de lui des romans, dont le plus connu est intitulé : *De tout un peu*. C'est un salmigondis de contes, qui prouve la frivolité de l'auteur. Il y a aussi des vers qui ne valent pas mieux. Son *Histoire du marquis de Solanges*, et celle des *filles du 18^e siècle*, ont eu quelques succès éphémères, mesurés sur la frivolité et l'inconstance du siècle. On peut citer encore les *pensées philosophiques, morales, critiques, etc.*, de Hume, 1767, in-12.

DESCAMPS (Jean-Baptiste), peintre, né à

Dunkerque en 1714, fut employé aux tableaux du sacre de Louis XV. Il établit ensuite à Rouen une école particulière de dessin, et il obtint quelques années après la formation d'une école gratuite, dont il fut nommé directeur et professeur. Quoique ses tableaux ne soient pas sans mérite, il doit la plus grande partie de sa réputation aux écrits qu'il a publiés sur la peinture. Les principaux sont : *les Vies des peintres flamands, allemands et hollandais*, Paris, 1753-63, 4 vol. in-8, avec des portraits. On a ajouté à cet ouvrage un 5^e vol. du même auteur, intitulé : *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant*, 1769, in-8, 36 à 45 fr. Descamps mourut à Rouen en 1791. — Son fils qui lui succéda dans sa place a publié une *notice historique* sur sa vie.

DESCARTES (René), né en 1596 à la Haye en Touraine, d'une famille noble et ancienne, fut engagé par son inclination, autant que par sa naissance, à porter les armes. Il servit en qualité de volontaire au siège de la Rochelle, et en Hollande sous le prince Maurice. Il était en garnison à Bréda, lorsque parut le fameux problème de mathématiques d'Isaac Beckman, principal du collège de Dordrecht; il en donna la solution. Après s'être trouvé à différents sièges, il vint à Paris pour s'adonner à la philosophie et aux mathématiques. Il ne voulut plus lire que dans ce qu'il appelait *le grand livre du monde*, et s'occupa entièrement à ramasser des expériences et des réflexions. Descartes avait fait auparavant un voyage à la capitale; mais il ne s'y était guère fait connaître dans le monde que par une passion excessive pour le jeu. Cette passion s'étant éteinte, la philosophie en profita. Il avait tout ce qu'il fallait pour en changer la face : une imagination brillante et forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée, ainsi que dans sa manière de raisonner; des connaissances puisées dans lui-même plutôt que dans les livres; beaucoup d'ardeur pour combattre les préjugés. La philosophie péripatéticienne triomphait alors en France; il était dangereux de l'attaquer. Descartes se retira près d'Egmont en Hollande, pour n'avoir aucune espèce de dépendance qui le forçât à la ménager. Pendant un séjour de 25 ans qu'il fit dans différents endroits des Provinces-Unies, il se fit quelques enthousiastes et plusieurs ennemis. L'université d'Utrecht fut *cartésienne* dès sa fondation, par le zèle de Renneri et de Régis, tous deux disciples de Descartes. Mais Voétius ayant été fait recteur de cette université y défendit d'enseigner les principes du philosophe français. Voétius attaqua surtout une nouvelle preuve de l'existence de Dieu, imaginée par Descartes, d'une manière plus subtile que solide; mais qui ne prouvait point du tout, comme Voétius le prétendait, que le philosophe français rejetait celles qui étaient meilleures. « Il est vrai cependant, dit un » auteur impartial, qu'il y avait une espèce d'im- » prudence à raffiner dans une matière si grave et » si solidement prouvée, et que si l'on jugeait de » l'esprit de Descartes précisément par cette subti- » lité, on serait porté à croire qu'il cherchait moins » la vérité que la nouveauté; qu'il avait plus de » talents pour démolir que pour établir. » Descartes

ne trouva pas moins d'obstacles en Angleterre, et ce fut ce qui l'empêcha de s'y fixer dans un voyage qu'il y fit. Il vint quelque temps après à Paris. On lui assigna une pension de 3,000 livres, dont il eut le brevet, sans en rien toucher; ce qui lui fit dire en riant, *que jamais parchemin ne lui avait tant coûté*. La reine Christine souhaitait depuis longtemps de le voir. Chanut, ambassadeur de France en Suède, fut chargé de cette négociation, dans laquelle il eut d'abord de la peine à réussir. Descartes, tout philosophe qu'il était, redoutait les frimas du nord. « Un homme né dans les jardins de la Tou- » raine, écrivait-il au négociateur, et retiré dans » une terre où il y a moins de miel à la vérité, mais » peut-être plus de lait que dans la terre promise » aux Israélites, ne peut pas aisément se résoudre » à la quitter, pour aller vivre au pays des ours, » entre des rochers et des glaces. » — *Je mets*, dit-il ailleurs, *ma liberté à si haut prix que tout les rois du monde ne pourraient me l'acheter*. Il céda cependant aux sollicitations, peut-être à des espérances, et se rendit à Stockholm. Christine lui fit un accueil privilégié, et le dispensa de tous les assujettissements des courtisans. Elle le pria de l'entretenir tous les jours à 5 heures du matin dans sa bibliothèque. Elle voulut le faire directeur d'une académie qu'elle songeait à établir, avec une pension de 3,000 écus. Enfin elle lui marqua tant de considération, que lorsqu'il mourut en 1650, on prétendit ridiculement que les grammairiens de Stockholm, jaloux de la préférence qu'elle donnait à la philosophie sur les langues, avaient avancé par le poison la mort du philosophe. Le véritable poison était un mauvais régime, une manière de vivre nouvelle, et un climat différent de celui de sa patrie. Son corps fut apporté en France, 17 ans après sa mort, par les soins de Dalibert, secrétaire du roi, qui le fit enterrer dans l'église de Sainte-Geneviève du Mont, après un service solennel. Si Descartes eut quelques faiblesses de l'humanité, il eut aussi les principales vertus d'un sage. Il fut sobre, tempérant, ami de la retraite, reconnaissant, libéral, sensible à l'amitié, tendre, compatissant. « Quand on me fait une offense, disait-il, je tâche » d'élever mon âme si haut, que l'offense ne par- » vienne pas jusqu'à elle. » L'ambition ne l'agita pas plus que la vengeance. Il disait, comme Ovide : *Vivre caché, c'est vivre heureux*. On a disputé s'il avait été marié ou non; mais il paraît qu'on n'en peut douter après la publication d'un écrit inséré dans l'*Année littéraire*, 1785, n. 26, p. 66. Ce philosophe laissa un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : ses *Principes*; ses *Méditations*; sa *Méthode*; le *Traité des passions*; celui de la *géométrie*; le *Traité de l'homme*; *Recueil des lettres*, Paris, 1724-29, 13 vol. in-12, 30 à 39 fr.; nouvelle édition, publ. par V. Cousin, *ibid.*, 1824-1826, 11 vol. in-8 avec port. et 44 pl., 90 f. et pap. vél., 180 fr. Descartes en avait composé quelques-uns en latin, et quelques autres en français; mais ses amis les ont traduits réciproquement en chacune de ces deux langues. L'édition latine, impr. en Hollande, 1692-1701, ou 1713, forme 9 vol. in-4.

On trouve parmi ses lettres un petit ouvrage latin, intitulé : *Censura quarumdam epistolarum Balzaci* : jugement sur quelques lettres de Balzac, où l'on voit qu'il n'était pas sans attrait pour les belles-lettres ; mais la philosophie réprima cette inclination et le posséda tout entier. « Il n'a pas été » aussi loin que ses sectateurs l'ont cru, dit un » homme d'esprit ; mais il s'en faut beaucoup que » les sciences lui doivent aussi peu que le pré- » tendent ses adversaires. » Il est certain qu'il a beaucoup contribué à secouer le joug qu'un respect mal entendu pour l'antiquité avait fait subir aux esprits même les plus propres à penser par eux-mêmes. Il est certain encore qu'il a réussi à bien des égards à démolir l'édifice de l'ancienne philosophie, quoiqu'il n'ait peut-être pas réussi également dans la construction de celui qu'il a entrepris de lui substituer ; ce qui a fait dire à Voltaire :

Ma raison n'a pas plus de foi
Pour René le visionnaire :
Songeur de la nouvelle loi,
Il éblouit plus qu'il n'éclaire.
Dans une épaisse obscurité
Il fait brûler des étincelles ;
Il a gravement débité
Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde antiquité.

Sa philosophie essuya, après sa mort, les plus grandes contradictions. L'illustre Huet lui porta de rudes coups par un ouvrage d'une latinité exquise, intitulé : *Censura philosophiæ cartesianæ*, Paris, 1694, in-12. On mit tout en usage pour la bannir des universités et des écoles. Il y eut une vive querelle dans celle d'Angers, pendant plusieurs années. Le célèbre P. Lamé, de l'Oratoire, qui enseignait alors dans cette ville, fut la victime de son attachement au cartésianisme ; on l'exila à Saint-Martin de Misère, au diocèse de Grenoble. Le général de l'Oratoire défendit à tous d'enseigner la nouvelle philosophie. Cette querelle fit naître plusieurs écrits oubliés à présent. *L'Eloge de Descartes*, par Thomas, a remporté le prix de l'académie française en 1765. On peut voir aussi sa *Vie* par Baillet ; mais l'historien est souvent admirateur et quelquefois enthousiaste, quelque froid qu'il soit d'ailleurs. Emery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, auteur des *Pensées de Leibnitz*, et du *Christianisme de François Bacon*, a publié en un vol. in-8 les *Pensées de Descartes sur la religion et la morale*. Voy. EMERY. (*Voy. l'Eloge de Descartes* dans le *Discours* du P. Guénard, jésuite. Lamennais a élevé un système opposé à la philosophie de Descartes, dans son 2^e vol. de *l'Essai sur l'indifférence en matière de religion*.)

DESCARTES (Catherine), morte à Rennes en 1709, nièce du célèbre philosophe, soutint dignement la gloire de son oncle par son esprit et son savoir. Un bel esprit a dit d'elle « que l'esprit du » grand René était tombé en quenouille. » Elle écrivait assez bien en vers et en prose. On a d'elle *l'Ombre de Descartes*, et la *Relation de la mort de Descartes* ; deux pièces dont la dernière, mêlée

de prose et de vers, est écrite d'une manière ingénieuse, naturelle et délicate.

DESCEMET (Jean), ancien professeur de botanique et doyen de la faculté de médecine de Paris, naquit dans cette ville en 1732 et y mourut en 1820. De bonne heure il s'adonna à l'étude des plantes, étudia la médecine et fut reçu docteur à 18 ans. Il exerça pendant toute sa vie sa profession avec la plus grande distinction, sans négliger toutefois ses études favorites. Membre de la société de médecine, de plusieurs sociétés savantes de France et des pays étrangers, professeur de botanique et d'astronomie, censeur royal, il s'est fait connaître par d'importantes découvertes, consignées dans le *Journal de médecine*, tom. xxx, pag. 334-41, dans les *Mémoires de l'académie des sciences* et dans d'autres ouvrages scientifiques ; l'un des plus remarquables est celui qu'il fit sur les yeux. Il a donné le *Catalogue des plantes du Jardin des apothicaires de Paris, suivant la méthode de Tournefort*, Paris, 1759, in-8. Il a aussi beaucoup contribué à la nouvelle édit. du *Traité des arbres et des arbustes*, de Duhamel-Dumonceau.

DESCHAMPS (Jacques), docteur de Sorbonne, curé de Dangu, né à Virumerville, diocèse de Rouen, en 1677, mort en 1759, eut les vertus et les connaissances de son état. On a de lui une *traduction* nouvelle du prophète *Isaïe*, qui eut un certain succès, et qui essuya quelques critiques. Elle parut en 1760, in-12. Il avait un zèle extraordinaire pour l'éducation de la jeunesse ; les jeunes plantes, cultivées sous ses yeux, portèrent des fruits précieux à la religion et à l'état.

DESCHAMPS (Joseph-François-Louis), chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, membre de l'Institut et de l'académie des Sciences (section de médecine), naquit à Chartres en 1740. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il fit ses premières études théologiques ; mais ayant assisté aux visites du médecin Moreau, il se crut appelé à exercer la même profession. Il fut admis en 1764 à l'école pratique, où il remporta plusieurs prix, devint bientôt membre du collège et de l'académie de chirurgie, obtint la place de *Gagnant-maîtrise* à l'hôpital de la Charité, et remplaça le célèbre Desault comme chirurgien en chef de cet hospice. Il occupa cette place jusqu'à sa mort en 1824. Ce médecin était aussi désintéressé et modeste qu'habile ; il ne refusa jamais sa visite aux pauvres, et soigna si peu sa fortune que, lorsqu'il fut nommé médecin-consultant de Bonaparte, le traitement modique de cette place lui était nécessaire pour son existence. On lui doit : un *Traité historique et dogmatique de la taille*, Paris, 1796-97, 4 vol. in-8, suivi de plusieurs *observations sur la ligature des grosses artères des extrémités*, spécialement sur celle de l'artère poplitée qu'il pratiqua le second en France, observations qui avaient déjà paru dans le *Journal de médecine* rédigé par Fourcroy (1793) ; un *Traité des maladies des fosses nasales et de leurs sinus* ; plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Recueil de la société de médecine* de Paris. Il a aussi traduit de l'anglais le tome 1^{er} des *Transactions médico-chirurgicales* ;

1811, in-8. On a imprimé en 1824 à Paris *les éloges de Deschamps* prononcés sur sa tombe par Percy et Roux.

DESCHAMPS (Claude-François), chapelain de l'église d'Orléans, naquit dans cette ville en 1745. Ayant connu par hasard un sourd-muet de naissance en qui Pereira avait créé la faculté de la parole, ce miracle de l'art le frappa tellement, qu'il voulut se consacrer à l'éducation des malheureux enfants privés de l'ouïe. Il employa les procédés de Pereira, qui lui semblaient préférables à ceux que pratiquait dans cette même éducation l'illustre abbé de l'Epée. Ce fut particulièrement à la classe du peuple qu'il offrit ses leçons gratuites en les accompagnant d'ordinaire d'argent pour faire vivre ses élèves; il a publié plusieurs ouvrages sur l'éducation qu'il avait entreprise, dont les plus remarquables sont : *Cours élémentaire d'éducation des sourds-muets*, Paris, Debure, 1779, in-12; *De la manière de suppléer aux oreilles*, pour servir de suite au *Cours élémentaire*, Paris, Debure, 1783, in-12; *Lettre à de Saille sur l'Institution des sourds-muets*, Paris, 1777, in-12. L'abbé Deschamps mourut en 1791, presque ignoré, et dans un état voisin de la misère, mais très-regretté de ses amis et de ses élèves.

DESCHAMPS (Jean-Marie), littérateur, né à Paris vers 1750, et mort en 1826, a fait pour plusieurs théâtres et surtout pour le Vaudeville beaucoup de pièces où règnent de l'esprit et de la gaieté. On lui doit aussi la traduction de plusieurs romans anglais, par exemple, *Simple histoire*; la *suite de Simple histoire*; les *Mystères d'Adolphe*; *Camilla*, etc. Il a travaillé à la *Bibliothèque des Romans*. Il fut aussi l'un des collaborateurs du *Journal littéraire* de Clément de Dijon (1796 et 1797).

DESCHIZAUX (Pierre), médecin et substitut du procureur général du grand conseil, naquit à Mâcon en 1687. Il voyagea en Russie et en Perse, s'occupa pendant ses courses de botanique, et publia à son retour : *Mémoire pour servir à l'instruction de l'histoire naturelle des plantes de Russie*, et à l'établissement d'un jardin botanique à St.-Petersbourg, Paris, 1727, in-8, réimprimé sous ce titre : *Description d'un voyage fait à St.-Petersbourg*, 1728, in-12. C'est le premier écrivain qui ait écrit en France une *relation de voyage* en Russie. On ne sait quand il mourut.

DESCROIZILLES (François-Antoine-Henri), chimiste, fut d'abord directeur d'une blanchisserie à l'Escale près de Rouen, puis professeur de chimie élémentaire dans cette ville, enfin membre et secrétaire du conseil général des manufactures à Paris. Il fit quelques découvertes importantes concernant les applications de la chimie aux arts : voy. les *Annales de chimie* tome 22 et 58; ainsi il trouva, à peu près dans le même temps que Chaptal et Vauquelin, que la potasse est nécessaire à la composition de l'alun. Il a inventé aussi quelques instruments, l'*alcalimètre*, l'*alambic d'essai*, etc.; que Gay-Lussac a perfectionnés depuis. Il est mort à Paris en 1825. Il a publié : *Description et usage du bertholimètre*, ou *Instrument*

d'épreuve pour l'acide muriatique oxygène liquide, pour l'indigo et l'oxyde de manganèse, avec des *Observations sur l'art de graver le verre par le gaz acide fluorique*, mémoire faisant suite à l'art du blanchiment de Berthollet, 1802, in-8, inséré dans le *Journal des arts et manufactures*, tome 1^{er}; *Notices sur l'alcalimètre et autres tubes chimico-métriques*, ou sur le polymètre chimique et sur un petit alambic pour l'essai des vins, 1824, in-8; *Méthode très-simple pour préserver les blés, seigles, orges, avoïnes, riz, etc., de toute altération et de tout déchet*, Paris, 1819, in-8, fig.; *Estampillage enregisté*, etc., 1819, in-8; *Notice sur la fermentation vineuse, et spécialement sur celle du cidre et du poiré*, imprimée dans les *Annales de l'industrie nationale et étrangère*, 1822, in-8.

DESEINE (Louis-Pierre), sculpteur français, né à Paris en 1750. Après avoir remporté le grand prix en 1780, il alla terminer ses études à Rome, en qualité de pensionnaire du roi. De retour à Paris, il fut agrégé, en 1785, à l'ancienne académie de peinture et sculpture. Ennemi de la révolution, et toujours attaché aux bons principes, il s'opposa avec ardeur, mais en vain, à la suppression de cette académie, que les anarchistes abolirent, ainsi que d'autres utiles établissements. Il mourut dans les sentiments de la religion en 1822. Ses principaux ouvrages sont : *Bacchus et Hébé*, en marbre, exécutés pour orner le château de Chantilly, et qui méritèrent à Deseine le titre de sculpteur du prince de Condé; *Louis XVI*, buste; *Louis XVII*, buste. C'est le seul portrait d'après nature que l'on ait de ce jeune et malheureux prince; *Pie VII*, buste; il valut à l'artiste la décoration de l'Eperon d'or; *L'Hôpital* et *d'Aguesseau*; on voit ces statues sur les degrés de la façade du palais du corps législatif; *Les Stations de la passion de Jésus-Christ et sa sépulture*, bas-relief placé dans la chapelle du Calvaire, derrière le chœur de l'église de Saint-Roch; *Le Mausolée du cardinal de Belloy*, grande dimension, dans une chapelle près du chœur de l'église Notre-Dame; *Le Mausolée du duc d'Enghien*, pour la sainte chapelle de Vincennes. Deseine ne put achever cet ouvrage : son neveu, Durand, pensionnaire du roi à Rome, a été chargé de le terminer. Comme écrivain, Deseine a laissé les ouvrages suivants : *Réfutation d'un projet de règlement pour l'académie centrale de peinture, sculpture, gravure et architecture*, présenté à l'assemblée nationale par la majorité des membres de l'académie royale de peinture, etc., 1791, in-8; *Considérations sur les académies, et particulièrement sur celle de peinture, sculpture et architecture*, présentée à l'assemblée nationale, 1791, in-8; *Lettre sur la sculpture destinée à orner les temples catholiques*, adressée au premier consul, 1802; *Notices historiques sur les anciennes académies de peinture, sculpture et architecture*, 1814, in-8; *Mémoire sur la nécessité du rétablissement des maîtrises et corporations*, 1815, in-4.

DESEINE (François), libraire et homme de

lettres, né à Paris dans le 17^e siècle, voyagea en Italie, se fixa à Rome, et y mourut en 1715. Il a publié : *Description de la ville de Rome en faveur des étrangers*, Lyon, 1690, in-4 ou 4 vol. in-12 ; Leyde, 1713, 10 vol. in-12, avec fig., 12 à 15 fr. L'auteur est très-exact et cite toujours les livres où il a puisé ; *Nouveau voyage d'Italie, contenant une description exacte de toutes les provinces, villes et lieux considérables, et des îles qui en dépendent*, Lyon, 1699, 2 vol. in-12. Ce voyage n'est guère qu'un itinéraire : Deseine y parle peu des mœurs, des coutumes des Italiens, et il décrit rarement l'aspect du pays ; *Bibliotheca Slusiana*, ou *Catalogue de la bibliothèque du cardinal Slusi*, Rome, 1690, in-4 ; *Tavole della geographia*, 1690, in-fol. C'est un recueil de cartes de Samson, avec des explications et quelques additions.

DESENNE (Alexandre-Joseph), habile dessinateur de vignettes, naquit à Paris en 1785, et se fit bientôt connaître par plusieurs dessins exécutés d'après les tableaux des grands maîtres, pour le musée de Robillard et celui de Filhol. Ce ne fut qu'à 25 ans qu'il se livra lui-même à la composition : alors il obtint des succès, et devint, après la mort de Moreau jeune (1814), le premier dessinateur de France. On lui doit : les jolies vignettes qui décorent les ouvrages de M. E. Jouy ; les dessins pour les *Œuvres de Boileau, Molière, Cervantes, Bernardin de St.-Pierre, Walter-Scott, Lamartine, etc.* Le recueil de ses dessins a été acquis pour la bibliothèque du roi. Il travaillait à ceux qu'il devait mettre aux œuvres de Chateaubriand, lorsqu'il mourut en 1825. On a de lui plusieurs tableaux, entre autres, un *trait de la vie de François I^{er}*. En général ses ouvrages se distinguent par la simplicité et la grâce ; le dessin est correct et exact ; le sujet est bien conçu, bien disposé, le style en est choisi avec goût ; il y a dans son *faire* quelque chose de plus correct, de moins tourmenté, de plus sévère que dans celui de Moreau. On a publié le *portrait* de Desenne dans la *galerie universelle des portraits*, Paris, Blaisot, 1827 ; il existe un catalogue des estampes, vignettes et livres de son cabinet par Duchesne aîné, Paris, Merlin, 1827, in-8 de 25 pages : c'est là que l'on peut connaître son œuvre.

DESERIZ (Joseph-Innocent), né à Neitra en 1702, d'une famille noble hongroise, religieux de l'ordre des Ecoles-Pies, enseigna avec distinction la théologie à Raab, fut supérieur de plusieurs maisons de son ordre, et passa ensuite à Rome, où il fut fait assistant du général. Là, il consacra toutes ses heures de loisir à fouiller dans les bibliothèques, surtout dans celle du Vatican, et à amasser des matériaux pour les ouvrages qu'il méditait. Benoît XIV l'envoya en qualité de légat en Valachie, auprès de l'hospodar Constantin Maurocordato ; il n'eut pas la satisfaction de réussir dans sa commission. De retour en Hongrie, il se retira à Watzten, où, libre de tous ses soins, il se consacra entièrement à l'étude. Il mourut l'an 1765. Il a laissé : *De existentia Purgatorii*, Raab, 1738, in-8 ; *De initiis ac majoribus Hungarorum*, Bude, 1748-58, 3 volumes

in-fol. ; *Hist. episcopatus Vaciensis*, 1763, in-fol. ; ouvrages d'une grande érudition, mais qui manquent quelquefois de critique comme l'a démontré Georges Pray, jésuite, dans ses *Annales veteres Hungarorum*.

DESESSARTS (Jean-Baptiste PONCET), diacre appelant, né à Paris en 1681, prit une part très-active aux disputes sur les convulsions, et passa en Hollande, où il employa toute sa fortune à acheter des maisons et procurer des asiles aux Français réfugiés. Il mourut à Paris en 1762. Il a laissé 19 *Lettres sur l'œuvre des convulsions* ; et autres ouvrages en faveur de son parti.

DESESSARTS (Alexis), né à Paris en 1687, embrassa l'état ecclésiastique. Il fut au nombre des appelants, et concourut aux écrits publiés contre la bulle en 1713 et 1714. Il avait quatre frères, tous ecclésiastiques et tous de la même opinion. Leur maison était le lieu de conférence, et comme le bureau d'adresse. Alexis Desessarts prit part à toutes les questions de ce temps, fut un des plus chauds partisans du figurisme, et écrivit contre l'abbé Débonnaire, qui attaquait ce système (*voy. ETÉMARE*). On a de lui : *Défense du sentiment des SS. PP. sur le retour futur d'Elie, et sur la véritable intelligence des Ecritures*, 1737, in-12 ; *Suite de la défense*, 1740, 2 vol. in-12 ; *Examen du sentiment des PP. et des anciens Juifs sur la durée des siècles*, 1739, in-12 ; *Dissertation où l'on prouve que saint Paul n'enseigne pas que le mariage puisse être rompu, lorsqu'une des parties embrasse la religion chrétienne*, Paris, 1765, in-12 ; *Difficultés proposées au sujet d'un éclaircissement sur les vertus théologales*, contre Petit-Pied, 1741 ; *Doctrine de saint Thomas sur l'objet et la distinction des vertus théologales*, 1735, in-4 ; *Défense de cet écrit*, 1743. Il mourut en 1774.

DESESSARTS (Nicolas LEMOYNE, connu sous le nom de), né à Coutances en 1744, fut avocat à Paris, puis libraire, et mourut en 1810. Outre les éditions d'un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on remarque la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, 6 vol. in-8, les *œuvres complètes* et les *œuvres posthumes* de Thomas, 9 vol. in-8 ; on lui doit encore les ouvrages suivants dont il fut l'auteur : *Causes célèbres, curieuses et intéressantes de toutes les cours souveraines du royaume, avec les jugements qui les ont décidées*, Paris, 1773-96, 196 t. en 98 v. in-12, 50 à 70 fr. ; *Les trois théâtres de Paris, ou Abrégé historique de l'établissement de la comédie française, de la comédie italienne et de l'opéra*, 1777, in-8 ; *Choix de nouvelles causes célèbres*, 1785-87, 15 vol. in-12, 10 à 12 fr. ; *Histoire générale des tribunaux de tous les peuples tant anciens que modernes*, Paris, 1778-84, 9 vol. in-8, 10 à 15 fr. ; *Procès fameux*, ibid., 1790 et ann. suiv., 20 vol. in-12, 12 à 15 fr. ; *Dictionnaire universel de police*, 1786-91, 8 vol. in-4 : cet ouvrage n'est pas terminé, il ne va que jusqu'au mot *Police* ; *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût*, 1798, 3 vol. in-8, 7 fr., pap. vél., 18 fr. ; *Siècles littéraires de la France*, Paris, 1800-1803, 7 vol. in-8, 7 à 8 fr. Il a encore travaillé au *Répertoire uni-*

versel de Jurisprudence de Guyot et à l'*Encyclopédie méthodique*.

DESESSARTS (Jean-Charles), médecin, membre de l'institut, naquit en 1729 à Bragelogne près de Bar-sur-Seine en Champagne. Il commença ses études à Tonnerre, chez les jésuites, et les finit chez eux au collège de Beauvais à Paris. Ses maîtres lui ayant trouvé d'heureuses dispositions l'engagèrent à entrer dans leur ordre ; mais Desessarts suivit son goût pour la médecine ; et, comme il n'avait pas de fortune, il donnait des leçons de mathématiques pour faire face aux dépenses qu'il était obligé de faire : car alors les frais d'enseignement et de réception étaient très-considérables. Il se fit recevoir à Reims, et s'établit ensuite, d'abord à Villers-Cotterets, puis à Noyon, avec le titre de médecin du duc d'Orléans. Le zèle qu'il montra et les succès qu'il obtint dans le traitement de quelques épidémies lui firent une certaine réputation ; des *Mémoires* qu'il adressa à la faculté de Paris lui valurent son admission dans cette société, puis la chaire de chirurgie en 1770, celle de pharmacien en 1775, et le titre de doyen en 1776. Désigné membre de l'institut à l'époque de sa création, il a continuellement travaillé jusqu'à sa mort arrivée en 1811. Il a publié : *Traité de l'éducation corporelle des enfants en bas âge*, Paris, 1800, in-8, 5 fr. On affirme que J.-J. Rousseau s'est servi de cet ouvrage pour la rédaction de son *Emile*; *Mémoire sur le croup*, Paris, 1807 et 1808, in-8; *Recueil de discours, mémoires et observations de médecine clinique*, Paris, 1811, in-8. C'est le recueil de ses *Mémoires* les plus intéressants. Il a aussi donné une édition des *Fundamenta materiae medicae* de Cartheuser, Paris, 1769, 4 vol. in-12. Son éloge a été prononcé à l'institut par Cuvier.

DESEZE (le comte RAYMOND), pair de France, chevalier de Malte, grand-trésorier de l'ordre du Saint-Esprit, commandeur des ordres du roi, membre de l'académie française, et premier président de la cour de cassation, naquit à Bordeaux en 1750, et y exerça d'abord la profession d'avocat qui était aussi celle de son père. Sa réputation était déjà établie, lorsqu'il fut chargé, en 1782, de la cause de la marquise d'Anglure, qui réclamait sa légitimité contestée par des collatéraux. M. de Vergennes, premier ministre, qui s'intéressait au succès de cette affaire, remarqua le talent du jeune avocat, et le fit déterminer à venir à Paris. Ce dernier s'y rendit en passant par Ferney, où le conduisirent les principes de philosophie dont il était alors imbu. Desèze recueillit la succession de Target qui abandonnait le barreau, et qui lui confia la dernière cause dont il s'était chargé, celle des filles d'Helvétius. En 1789, il parvint à faire acquitter le baron de Bezenval, accusé de haute trahison, et reçut à cette occasion, du roi de Prusse, dont son client était allié, une médaille d'or. Nommé, en 1787, membre du conseil de la reine, Desèze gagna pour Monsieur, depuis Louis XVIII, contre les héritiers de la Bretagne, un procès qui fut le dernier jugé par le parlement. En 1792, il accepta, concurremment avec Tronchet et Malesherbes, la périlleuse mission

de défendre Louis XVI, et prononça le 26 décembre suivant, à la convention, son mémorable plaidoyer en faveur de ce prince, qu'il terminait par ces éloquentes paroles : « Louis était monté sur le trône à » 20 ans, et à 20 ans il donna sur le trône l'exemple » des mœurs ; il n'y porta aucune faiblesse coupable, » ni aucune passion corruptrice ; il y fut économe, » juste, sévère, et il s'y montra toujours l'ami constant du peuple. Le peuple désirait la destruction » d'un impôt désastreux qui pesait sur lui, il le détruisit ; le peuple demandait l'abolition de la servitude, il commença par l'abolir lui-même dans ses » domaines ; le peuple sollicitait des réformes dans » la législation criminelle pour l'adoucissement du » sort des accusés, il fit ces réformes ; le peuple voulait que des milliers de Français, que la rigueur de » nos usages avait privés jusqu'alors des droits qui » appartiennent aux citoyens acquiescent, ces droits » ou les recouvraient, il les en fit jouir par des lois ; » le peuple voulut la liberté, et il la lui donna ; il » vint même au devant de lui par ses sacrifices, et » cependant c'est au nom de ce même peuple qu'on » demande aujourd'hui... Citoyens, je n'achève » pas... ! Je m'arrête devant l'histoire : songez qu'elle » jugera votre jugement, et que le sien sera celui » des siècles ! » Arrêté à l'époque où l'on établissait des catégories de suspects, Desèze fut remis en liberté au 9 thermidor. En 1815, il était resté seul des trois défenseurs de Louis XVI, Malesherbes et Tronchet ayant payé de leur tête, sous le règne de la terreur, leur généreux dévouement. Il fut nommé, en janvier, président de la cour de cassation, émigra dans les cent-jours, après lesquels il rentra dans ses fonctions, et fut élevé à la pairie, au mois d'août de la même année. En 1816, il fut choisi par l'académie pour remplacer Ducis. Desèze est mort à Paris le 2 mai 1828, après avoir reçu des mains de l'archevêque de Paris tous les secours de la religion. Ses *Discours, plaidoyers et mémoires* ont été imprimés.

DESFAUCHERETS (Jean-Louis BROUSSE), poète dramatique, né à Paris en 1742, était en 1789 lieutenant de maire au bureau des établissements publics, et en 1792 membre du département de la Seine. Il devint suspect et perdit son emploi. Plus tard, il rentra au département comme chef de bureau ; il remplit ensuite les fonctions de censeur au ministère de la police, place qu'il occupait encore lorsqu'il mourut en 1808. Il a donné successivement plusieurs comédies : *l'Avare cru bienfaisant*; *le Mariage secret*; *les Dangers de la présomption*. Il a composé aussi plusieurs opéras comiques, et autres petites pièces.

DESFONTAINES (Pierre-François GUYOT) naquit à Rouen en 1685, d'un conseiller au parlement. Les jésuites, chez lesquels il fit ses humanités avec éclat, lui donnèrent leur habit en 1700. Après avoir professé 15 ans dans différents collèges de la société, il sollicita sa sortie et l'obtint sans peine. Son humeur difficile et son génie indépendant avaient un peu indisposé ses supérieurs, qui lui avaient conseillé eux-mêmes de rentrer dans le siècle, et de quitter le cloître pour lequel il ne paraissait pas fait. Desfontaines était prêtre alors ; on lui donna la cure de

Torigny en Normandie, mais il ne tarda pas de s'en démettre. Il fut quelque temps auprès du cardinal d'Auvergne, comme bel-esprit et homme de lettres. Quelques brochures critiques lui firent un nom à Paris. L'abbé Bignon lui confia en 1724 le *Journal des savants*, mort de la peste, comme on disait alors, parce que les prédécesseurs de l'abbé Desfontaines dans ce travail ne le remplissaient que d'extraits de livres sur la peste de Marseille. Le nouveau journaliste ranima ce cadavre, et se distingua également par d'autres ouvrages périodiques. Le premier vit le jour en 1731, sous le titre de *Nouvelliste du Parnasse*, ou *Réflexions sur les ouvrages nouveaux*. Il n'en publia que 2 vol. L'ouvrage fut arrêté par le ministère en 1732, et ce fut au grand regret de quelques littérateurs qui y trouvaient l'instruction, et des gens du monde qui y cherchaient l'amusement. Environ trois ans après, en 1735, l'abbé Desfontaines obtint un nouveau privilège pour des feuilles périodiques. Ce sont celles qu'il intitula : *Observations sur les écrits modernes*, in-12, commencées comme les précédentes avec l'abbé Granet, et continuées jusqu'au 33^e vol. inclusivement. On les supprima encore en 1743. Cependant l'année suivante il publia une autre feuille hebdomadaire, intitulée : *Jugements sur les ouvrages nouveaux*, en 11 vol. in-12, dont les 2 derniers sont de Mairault. L'abbé Granet n'eut point part aux *jugements*, comme le dit l'abbé Ladvoat ou son continuateur; il y avait 2 ans qu'il était mort. L'abbé Desfontaines mourut en 1745. Ses critiques ont été taxées de trop de sévérité; mais cette sévérité, dit un auteur judicieux, n'était-elle pas nécessaire, si l'on fait attention à la rapidité avec laquelle le goût se pervertit aujourd'hui? Il était naturel que l'abbé Desfontaines fût sensible à la dégradation des lettres : personne ne connaissait mieux que lui les règles et les raisons des règles; personne ne les développait avec plus de finesse, d'agrément et de clarté; personne ne saisissait avec autant de précision les différents degrés du beau et les moindres nuances du ridicule; l'œil sans cesse ouvert sur les moindres défauts, il les sentait vivement et ne faisait grâce à rien. Est-il étonnant après cela, qu'il ait eu pour ennemis les médiocres écrivains de son temps, et même des écrivains célèbres qui ne voulaient être médiocres en rien? De là ce déchainement presque universel contre lui. On s'efforça de décrier ses talents, on attaqua sa réputation, on calomnia ses mœurs, on enfanta un déluge de libelles, auxquels il eut la faiblesse d'être sensible, et qui le rendirent injuste à l'égard de ceux qui l'avaient offensé; mais si le ressentiment a aigri quelquefois son style, on découvre toujours dans ses jugements les lumières d'un homme fait pour régenter le Parnasse. Toutes les fois qu'il n'écoute que la raison et le bon goût, on ne peut s'empêcher de le regarder comme le modèle des bons critiques. « L'abbé Desfontaines (dit Fréron), philosophe dans sa conduite comme dans ses principes, était exempt d'ambition; il avait dans l'esprit une noble fierté, qui ne lui permettait pas de s'abaisser à solliciter des bienfaits et des titres. Le plus grand tort que

» lui aient fait les injures dont on l'a accablé, est » qu'elles ont quelquefois corrompu son jugement. » L'exacte impartialité, je l'avoue, n'a pas toujours » conduit sa plume, et le ressentiment de son cœur » se fait remarquer dans quelques-unes de ses critiques... Si l'abbé Desfontaines était quelquefois dur » et piquant dans ses écrits, dans la société il était » doux, affable, poli, sans affectation de langage et » de manières. On doit cependant le mettre au rang » de ceux dont on n'est curieux que de lire les ouvrages. Il paraissait dans la conversation un homme » ordinaire, à moins qu'on n'y agît quelque matière de littérature et de bel-esprit. Il soutenait » avec chaleur ses sentiments; mais la même vivacité d'imagination, qui l'égarait quelquefois, le » remettait sur la route, pour peu qu'on la lui fit » apercevoir. » J.-J. Rousseau, Rollin, et tous ceux qui s'intéressaient aux progrès de la bonne littérature, ont rendu par leurs éloges justice à ses talents et à ses lumières. L'auteur de la *Métromanie* fut longtemps de ce nombre. Ami faible et inconstant, comme ne le sont que trop ordinairement les gens de lettres, il ne se brouilla avec l'abbé Desfontaines que pour une bagatelle. Voltaire lui fut également attaché, mais quelques plaisanteries sur la tragédie de *la Mort de César*, irritèrent ce poète, et furent le signal d'une guerre qui a duré jusqu'à la mort du critique. Outre ses feuilles, on a encore de l'abbé Desfontaines : une *Traduction de Virgile*, Paris, 1743, 4 vol. in-8, avec des figures de Cochin, des discours bien écrits, des dissertations utiles, des remarques propres à diriger les jeunes gens dans la lecture de *Virgile* et des auteurs qui l'ont imité. Il y en a aussi une édition en 2 vol. in-12. Cette version, fort supérieure aux traductions de Fabre, de Catrou et des autres, est la meilleure; mais elle n'est pas encore parfaite. Quelques morceaux sont écrits du style de *Télémaque* : c'était tout ce qu'on pouvait attendre d'un traducteur en prose; mais dans plusieurs autres fragments, l'auteur de l'*Énéide* n'a que la moitié de ses grâces. On trouve des endroits rendus avec chaleur, mais avec trop peu de fidélité; d'autres très-élégants, mais froids, glacés : ceux-ci sont le plus grand nombre; *Poésies sacrées*, traduites ou imitées des Psaumes, ouvrage de sa jeunesse, et qui n'en est pas moins froid; *Lettres sur le Livre de la Religion chrétienne* prouvée par les faits, par l'abbé Houtteville, in-12. Elles sont au nombre de 18, et la plupart très-judicieuses; *Paradoxes littéraires* sur l'Inès de Castro, de La Motte, in-8. Cette critique fut très-recherchée; *Entretiens sur les Voyages de Cyrus* de Ramsay, autre critique fort sensée; *Racine vengé*, ou *Examen des remarques grammaticales* de l'abbé d'Olivet sur les *Œuvres de Racine*, in-12. Cette brochure prouve que l'abbé Desfontaines connaissait le génie de sa langue; les *Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglais de Swift, in-12; le *nouveau Gulliver*, 2 vol. in-12. Il ne vaut pas l'ancien; mais si l'on n'est pas satisfait de l'invention, on y reconnaît du moins le même goût de style et de critique morale, qui avait fait la réputation de celui de Swift; les *Aventures de Joseph Andrews*, traduites de

l'anglais, 2 vol. in-12; l'*Histoire de don Juan de Portugal*, in-12, roman historique, dont le fond est dans Mariana; l'abbé Desfontaines a eu part à la traduction de l'*Histoire* du président de Thou, à l'*Histoire des révolutions de Pologne*, à celle des ducs de Bretagne, à la traduction de l'*Histoire romaine* d'Echard, à l'*Histoire abrégée de la ville de Paris*, par d'Auvigni, au *Dictionnaire néologique*, ouvrage estimable fait pour guérir quelques auteurs qui écrivaient comme parlaient les laquais des *Précieuses*, mais qu'il infecta de satires personnelles. L'abbé de La Porte a publié l'*Esprit de l'abbé Desfontaines*, 1757, 4 vol. in-12. On trouve à la tête du premier volume la vie de l'auteur, un catalogue de ses ouvrages, et un autre des écrits publiés contre lui.

DESFONTAINES de la VALLÉE (Guillaume-François FOUQUES DESHAYES, plus connu sous le nom de), littérateur, né en 1733, fut d'abord secrétaire du duc de Deux-Ponts, puis de Monsieur (depuis Louis XVIII) dont il devint aussi le bibliothécaire. Il passait pour avoir beaucoup de goût et était souvent chargé de la direction des fêtes des seigneurs de la cour de France. Privé de ses places et de ses moyens d'existence par suite de la révolution, il chercha dans la révolution elle-même à se dédommager de ses pertes; c'est dans ce but qu'il composa, soit seul, soit avec d'autres auteurs, un grand nombre de *pièces* pour l'Opéra, les Italiens, les Français et surtout le Vaudeville: les plus remarquables sont: *L'Aveugle de Palmyre*; la *Cinquantaine*; la *Dot*; le *Droit du seigneur*; *Arlequin afficheur*; *L'Amant statue*; le *Tombeau de Desilles*; la *Fête de l'égalité*; le *Rêve*; *L'Hôtel de la paix*; *Monsieur Dureliet*; la *Nouvelle télégraphique*, etc. Dès l'année 1764, il s'était fait connaître par une *épître à Quintus sur l'insensibilité des stoïciens*; en 1765 par les *lettres de Sophie au chevalier de .., pour servir de supplément aux lettres du marquis de Rosette*, 2 vol. in-12, et en 1785 par le recueil périodique intitulé les *Quatre saisons littéraires*, 3 vol. in-12. Il a été aussi un des collaborateurs de la *Nouvelle Bibliothèque des romans*. Cet écrivain est mort à Paris en 1825.

DESFONTAINES (René), célèbre botaniste, né à Tremblay (Ille-et-Vilaine) en 1732, fut reçu membre de l'ancien institut, ensuite de l'académie des sciences, et chevalier de la Légion d'honneur. Il a découvert que dans les plantes *monocotylédones*, le développement des nouvelles fibres ligneuses se fait par une interposition générale qui a lieu surtout vers le centre. Desfontaines a démontré, en outre, le mode d'accroissement des plantes et des arbres qui lèvent avec une seule feuille *semi-nale*. Il est mort en 1826, et a laissé les ouvrages suivants: *Manuel de cristallographie*, ou *Abrégé de la cristallographie de Romé de Lille*, 1792, in-8; *Flora atlantica, sive historia plantarum quæ in Atlante, agro Tunetano et Algeriensi crescunt*, Paris, 1798, 2 vol. gr. in-4, fig., 200 fr., pap. vél., 300 fr.; *Tableau de l'école de botanique du Muséum d'histoire naturelle*, Paris, 1815, in-8, 5 fr.; *Choix des plantes du corollaire des instituts*

de *Tournefort*, publié d'après son herbier, Paris, 1808, in-4, avec pl., 15 à 20 fr.; *Histoire des arbres et arbrisseaux qui peuvent être cultivés en pleine terre sur le sol de la France*, 1809, 2 vol. in-8, 6 à 9 fr.; plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Journal des savants*. Desfontaines a été un des collaborateurs de l'*Encyclopédie*, des *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, ainsi que du *Journal des sciences médicales*.

DESFORGES (Pierre-Jean-Baptiste CHOUARD), comédien et poète dramatique, né à Paris en 1746, d'un riche marchand de porcelaines, fit ses premières études au collège Mazarin, et les termina à celui de Beauvais. Doué d'une imagination ardente, il essaya, dès l'âge de 9 ans, de faire des tragédies; il avait choisi pour sujet *Tantale et Pélops*, et la *Mort de Jérémie*. Forcé d'apprendre la médecine, il la quitta peu de temps après pour la peinture, qu'il abandonna aussi. Son esprit, son adresse et ses talents lui procurèrent la connaissance de quelques grands seigneurs dont il contracta les goûts; mais la ruine de son père lui ôta les moyens de les satisfaire. Il se vit réduit à traduire des *ariettes italiennes*, et se fit ensuite comédien. Il débuta au Théâtre-Italien le 25 janvier 1769; et après avoir parcouru différentes villes de province, il partit pour Saint-Petersbourg en 1779, où il employa ses loisirs à la composition d'ouvrages dramatiques. De retour en France en 1782, il quitta le théâtre pour se livrer uniquement aux lettres. Ses principaux ouvrages sont: *Tom-Jones à Londres*, comédie. Le sujet de cette pièce est tiré du roman de Fielding; *L'Epreuve villageoise*, opéra; *La Femme jalouse*, comédie. Cette pièce, supérieure au *Tom-Jones*, obtint le plus grand succès, et le dut aux caractères extrêmement bien soutenus et contrastés, à la peinture énergique des inquiétudes, des angoisses, des tourments, des horreurs de la jalousie, à sa conduite ingénieuse et fertile en situations attachantes, enfin au dialogue naturel semé de vers heureux. *Tom-Jones et Fellamar*, comédie inférieure à *Tom-Jones à Londres*, dont elle est la suite. Le *Sourd*, ou *L'Auberge pleine*, comédie; *Le Poète*, ou *Mémoires d'un homme de lettres écrits par lui-même*, 1798, 4 vol. in-12. Ce sont les mémoires de sa vie qu'on pourrait appeler *Mémoires d'un libertin*. Ce roman n'est qu'une suite de tableaux dégoûtants de la licence la plus effrénée, dont des personnes corrompues peuvent seules se permettre la lecture. Desforges a laissé d'autres romans, qui pour la plupart sont dans le genre du précédent ouvrage; et plusieurs *pièces* en faveur de la révolution, dont il était un chaud partisan. Il est mort à Paris en 1806.

DESFORGES-MAILLARD (Paul), né au Croisic en Bretagne en 1699, resta parfaitement ignoré, quoiqu'il envoyât de temps en temps des pièces de poésie à différents journaux. N'ayant pas pu réussir sous son nom, il s'avisait, vers l'an 1732, d'écrire des lettres moitié prose et moitié vers, sous le nom de mademoiselle *Malcrais de la Vigne*. Tous les poètes à l'envi célébrèrent cette nouvelle muse, et lui firent même des déclarations très-galantes. Enfin Desforges quitta le masque, et fut sifflé de ses admi-

rateurs et de ses amants. « Bonne leçon, dit un » poète moraliste, pour l'amour-propre, et plus » encore pour les lecteurs serviles et enthousiastes, » qui sont le jouet des réputations factices. » Cette aventure donna lieu au chef-d'œuvre de la *Métromanie* de Piron. Le poète ridiculisé ne laissa pas de publier le recueil de ses *poésies*, en 2 vol. in-12. L'auteur est mort en 1772.

DESFOURS DE GENETIÈRE (Claude-François), convulsionnaire, né à Lyon, était fils d'un président à la cour des monnaies de cette ville. Il puisa dans sa famille et chez les oratoriens de Juilly, chez lesquels il fut élevé, les principes religieux de l'école de Port-Royal, qui étaient ceux du jansénisme. La cour des monnaies avait été supprimée à Lyon, quelques années avant la révolution; mais son père lui laissa une honnête fortune que Desfours de Genetière consacra au soutien des principes qu'il avait adoptés. On connaît les prétendus miracles qui se firent sur le tombeau du diacre Paris, en 1731, et qui donnèrent lieu aux fameuses *convulsions*, d'où naquit une secte dans le sein même des jansénistes. Desfours en fut un des plus zélés partisans, et le convulsionnisme devint, pour ainsi dire, son unique affaire. Il dissipa son patrimoine en entreprises bizarres, et faisait imprimer des livres au moyen de presses clandestines qu'il s'était procurées. Vivement opposé à la révolution, il la considérait comme un châtiment infligé par le ciel à la France et aux Bourbons, pour avoir persécuté les disciples de Port-Royal. Le parti convulsionnaire, qui était resté uni jusqu'au concordat de 1802, se divisa à cette époque, et Desfours fut du nombre de ceux qui refusèrent de reconnaître la nouvelle organisation de l'église gallicane. Un voyage qu'il fit en Suisse pour conférer avec quelques sectaires éveilla les soupçons du gouvernement consulaire, qui le renferma au Temple pendant six mois. Mais Desfours ne donna jamais dans les excès de certains convulsionnaires; ses mœurs étaient même rigides, et la prière prenait une grande partie de son temps. Rendu à la liberté, il fut de nouveau fortement préoccupé de la grande idée de la conversion du peuple juif au christianisme, qui est le grand but de l'œuvre des convulsions. Il aurait même épousé une jeune israélite, sans la vive improbation de sa famille et de ses amis qui l'en détournèrent. Dans les dernières années de sa vie, divisé d'opinion avec ses frères et amis, et tombé dans une profonde indigence, il se retira chez une vieille demoiselle de Lyon, et y mourut le 31 août 1819, à l'âge de 62 ans. Comme il n'avait voulu accepter les derniers secours de la religion que d'un prêtre dissident, le clergé de sa paroisse s'abstint d'assister à ses obsèques. Ses partisans en firent un saint et se partagèrent ses vêtements et ses cheveux. Ses principaux ouvrages sont : *Les trois états de l'homme*, 1788, in-8, sans lieu d'impression. Ces trois états sont : *Avant la loi, Sous la loi, Sous la grâce*. Il est inutile de dire que l'auteur présente ces trois états d'après ses opinions religieuses. *Protestations contre les calomnies*, Lyon, 1788. Cette brochure est un pamphlet contre un écrit d'un dominicain, le

P. Crêpe, qui avait pour titre : *Notions de l'œuvre des convulsions et des secours, surtout par rapport à ce qu'elle est dans le Lyonnais, le Forez, le Mâconnais, et du Crucifiement public de Fa-reins*, Lyon, 1788, in-12 de 304 pages; *Recueil de prédictions intéressantes, faites depuis 1737, par diverses personnes sur plusieurs événements importants*, 1792, sans lieu d'impression, Lyon, 2 vol. in-12, ouvrage singulier sous tous les rapports, et qui n'est qu'un recueil d'extraits de discours de différents convulsionnaires, que les gens du parti vénèrent comme des prophètes. Ces fragments indigestes, placés par ordre chronologique, portent chacun la date du jour et de l'année, depuis le 26 mars 1733, jusqu'au 30 mai 1792. Ils appartiennent, en grande partie, au frère Pierre (l'avocat Pinault), au frère Thomas, à la sœur Marie et à la sœur Holda (mademoiselle Fontau), qui est considérée par les convulsionnaires comme la prophétesse de la révolution. D'autres de la même secte en parlent aussi, et leurs amis et dévots y trouvent des prophéties sur le rétablissement des jésuites, l'invasion étrangère, la constitution civile du clergé, etc. On remarque dans le style de ces prétendus prophètes une affectation visible de vouloir imiter les vrais prophètes de la sainte Ecriture. Mais, en supposant même que les amis de l'*Oeuvre* n'aient pas altéré les dates, toutes ces prophéties se trouvent noyées dans un fatras d'éloges pour les jansénistes, de choses et d'expressions si incohérentes, qu'il faut tout l'aveuglement de la foi convulsionnaire pour y déterrer ces obscures prédictions. Celles de la sœur Holda, par exemple, sont délayées, dans l'original, en 35 volumes in-12. L'abbé Grégoire s'est plu parfois à citer le livre de Desfours dans son *Histoire des Sectes religieuses. Avis aux catholiques sur le caractère et les signes des temps où nous vivons, ou de la Conversion des Juifs, de l'avènement intermédiaire de J.-C., et de son règne visible sur la terre*; ouvrage dédié à Mgr. l'évêque de Lascar (M. de Noé), sans lieu d'impression, Lyon, 1795, 1 vol. in-12. Desfours a donné ensuite trois *Abrégés* (en 1799), du livre de Montgeron intitulé : *La vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Paris et autres appelants*, 3 vol. in-4, fig. Ce livre, qui fit beaucoup de bruit dans le temps, est très en honneur parmi les convulsionnaires; mais quoi qu'ils disent, quoi qu'ils écrivent, les gens sensés n'ont regardé et ne regarderont jamais l'œuvre des convulsions que tout au plus comme un *magnétisme spirituel*. Voyez *Recueil de prières*, 1 vol. in-18; il est sans date ni titre, mais il n'est pas antérieur à l'année 1794; car on y trouve des allusions à la mort de Louis XVI, de Marie-Antoinette, et de M^{me} Elisabeth : le reste renferme des oraisons, soit pour demander le rappel du peuple juif, la venue du prophète Elie; soit en l'honneur du bienheureux François de P. (Paris), qui est le thaumaturge de la secte. On doit néanmoins savoir bon gré à Desfours de l'ouvrage suivant : *La véritable grandeur, ou la Constance et la Magnanimité de Louis XVI dans ses maux, dans ses liens et dans sa mort*,

poème, Lyon, Grasot, 1814, in-8, avec une *dédicace aux puissances alliées qui ont délivré la France*, etc. Ce poème n'a pas été achevé; Desfours mourut lorsqu'il y mettait la dernière main.

DESGABETS (Robert), né dans le diocèse de Verdun, bénédictin de St.-Vannes, procureur général de sa congrégation, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à mettre les sciences en honneur dans son corps. Il essaya la transfusion du sang sur un de ses amis à Paris; mais cette découverte ayant été négligée pour lors, les Anglais se l'approprièrent, quoique Desgabets en eût eu la première idée, et l'eût exécutée. (*Voy. DENYS Jean-Baptiste.*) Ce savant bénédictin mourut à Breuil, proche Commercys, en 1678. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart manuscrits. Il écrivit beaucoup sur l'*Eucharistie*. Il voulait trouver quelque manière d'expliquer ce mystère ineffable, suivant les principes de la philosophie. Il valait mieux l'adorer humblement selon les principes de la foi. C'est ce qu'il fit, lorsque ses supérieurs lui eurent fait sentir qu'ils craignaient qu'il ne donnât quelque atteinte à la croyance de l'Eglise.

DESGENETTES (René-Nicolas DUFRICHE), né à Alençon en octobre 1762, fut médecin de l'armée d'Italie pendant la révolution, et suivit Bonaparte en Egypte où son courage et son dévouement furent souvent utiles à l'armée. Il osa s'inoculer des bubons réputés pestilentiels, se traita comme il traitait les autres, et rassura les soldats par cette épreuve hasardeuse. De retour en France, Desgenettes fit comme médecin en chef toutes les campagnes de l'Empire. Pris par les Russes à Wilna en 1812, il lui suffit de se nommer pour obtenir sa liberté, et l'empereur Alexandre lui envoya 10,000 roubles pour le dédommager du pillage de ses effets. Sous la restauration il fut nommé inspecteur en chef du service des armées. On a de lui plusieurs ouvrages de médecine; une *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, des *Eloges abrégés des académiciens de Montpellier*, etc. Il est mort à Paris le 3 février 1837, âgé de 75 ans.

DESGODETS (Antoine), architecte du roi, né à Paris en 1653, envoyé à Rome en 1674 par Colbert, fut pris en chemin et conduit à Alger. Après 16 mois de captivité supportés avec beaucoup de patience, il passa à Rome et y demeura 3 ans. Ce fut pendant ce séjour qu'il composa son livre des *Edifices antiques de Rome, dessinés et mesurés très-exactement*, Paris, 1682, gr. in-fol., fig., 75 à 90 fr.; *ibid.*, 1779, gr. in-fol., 96 fr.; Londres, 1771 ou 1795, 2 vol. in-fol., texte anglais et français, avec 137 pl.: on en fait peu de cas, 115 fr. Cet ouvrage est recherché pour l'exactitude et la beauté des planches. Desgodets mourut en 1728. On a imprimé sur ses leçons, depuis sa mort, le *Traité du Toisé*, in-8; et les *Lois des bâtiments*, 1777, in-8, réimprimées avec des changements et des augmentations considérables, sous le titre de *Nouveau Desgodets*, par Le Page, Paris, 1808, in-4, ou 2 vol. in-8. On trouve parmi ses papiers un *Traité des ordres d'architecture*; un de l'ordre français; un des dômes; un sur la coupe des pierres, etc.,

mais ces manuscrits n'ont pas été mis au jour.

DESGRANGES (Michel, plus connu sous le nom de P. ARCHANGE), prêtre de l'ordre de Saint-François, naquit à Lyon en 1734 et mourut à l'hôpital de la Charité de cette ville en 1822. Pendant la révolution il émigra, et lorsqu'il fut de retour en France il se livra à la prédication. L'une de ses principales vertus fut la fidélité à l'auguste famille des Bourbons, au chef de l'Eglise, et si un biographe (Mahul) a dit qu'il était plus royaliste que le roi et plus ultramontain que le pape, ce fut sans doute pour tourner en ridicule une vie entièrement consacrée au service de son Dieu et de son roi. Desgranges a laissé plusieurs brochures parmi lesquelles on remarque : *Discours adressé aux Juifs et utile aux chrétiens, pour les confirmer dans leur foi*, Lyon, 1788, in-8; *Aperçu nouveau d'un plan d'éducation catholique*, Lyon, 1814, in-8; *Précis abrégé des vérités qui distinguent le catholique de toutes les sectes chrétiennes et avouées par l'église de France*, par un ancien professeur de théologie, Lyon, 1817, in-8; *Explication de la lettre encyclique du pape Benoît XIV sur les usures, suivie de quelques réflexions de l'auteur*, Lyon, 1822, in-8. Il a paru une réponse à cet ouvrage par Jacquemont, ancien curé de Saint-Méard-en-Forez; nous ne faisons que l'indiquer.

DESGRAVIERS (Augustin-Claude LECONTE, chevalier), légataire de feu le prince de Conti dont il avait été le serviteur fidèle et l'ami, naquit à Paris en 1749 d'un conseiller au parlement. Destiné lui-même à la magistrature, il en fut détourné par le prince de Conti qui le nomma en 1770 son gentilhomme d'honneur, lui fit obtenir en 1788 la croix de Saint-Louis et plus tard le titre de lieutenant-colonel de dragons. Il resta en France pendant la révolution avec ce prince qu'il accompagna pendant son exil après le 18 fructidor. Quoiqu'il eût subi plusieurs mois de détention sous le régime de la terreur, il n'hésita pas à revenir à plusieurs reprises en France, malgré les dangers dont ses voyages étaient environnés, pour solliciter les indemnités dues au prince de Conti dont les biens avaient été confisqués. Arrêté en 1813, il fut avec sa femme pendant un mois au secret; le prince de Conti l'en dédommagea en le nommant son légataire universel; ce don fut la cause de sa perte; car il eut à soutenir avec le roi Louis XVIII un procès qu'il perdit. Il mourut en 1822 du chagrin que lui causa cette affaire. On peut consulter pour plus de détails, sur l'intéressant procès de chevalier Desgravières, le *recueil* des pièces qui ont été publiées sous le titre d'*Affaire du chevalier Desgravières, etc.*, in-8. On a de lui le *Parfait chasseur, traité général de toutes les chasses*, Paris, 1818, in-8, 7 fr., avec figures et musique, et *Bouquet de fête*, pièce en l'honneur de la fête du roi, 1816, gr. in-8. Il a publié avec son frère, l'*Art du valet de limier*, 1785, in-12, 3^e édition, sous le titre d'*Essai de vénerie, ou l'Art du valet de limier, suivi d'un traité sur la maladie des chiens et leurs remèdes, d'un vocabulaire des termes de chasse et de vénerie, et d'un état de divers rendez-vous de chasse*

et placements de relais dans les forêts qui avoisinent Paris, 1810, in-8.

DESGROUAI (N.), né en 1703, mort en 1766, professeur au collège royal de Toulouse, avait enseigné avec distinction les belles-lettres dans d'autres villes. On a de lui un ouvrage intitulé : *Les Gasconismes corrigés*, 1766, in-8, et 1812, in-12, 2 fr. 50 c. C'est une satire contre les Gascons. Desgrouais avait eu des disputes avec l'abbé Desfontaines, contre lequel il publia des brochures, aujourd'hui oubliées, parce qu'elles n'avaient pas cette dose de raison qui fait survivre les ouvrages aux auteurs.

DESHAUTESRAYES (Michel-Ange-André LÉROUX), orientaliste distingué, naquit à Conflans-Sainte-Honorine, près de Pontoise, en 1724. Son oncle Etienne Fourmont lui enseigna les langues hébraïque, syriaque, arabe et chinoise. Après la mort de son maître (1745), il fut attaché comme interprète à la bibliothèque du roi. En 1751 il obtint la chaire d'arabe devenue vacante au collège de France par la mort de Petit de Lacroix. Après 32 ans consacrés à l'enseignement des langues orientales, il se retira à Ruel, près de Paris, où il mourut en 1795. De 1777 à 1783 il a dirigé l'impression de l'*Histoire générale de la Chine*, traduite du chinois à Pékin même par le P. Moyriac de Mailla; il l'accompagna de notes savantes qui prouvent qu'il avait étudié avec soin les ouvrages originaux. On lui doit encore plusieurs *Opuscules et Dissertations*, parmi lesquels on distingue un *Abrégé de la vie d'Etienne Fourmont, et notice de ses ouvrages*, Paris, 1747; une *Lettre au chevalier Stuart sur la chronologie de Newton*, et un fort long *Mémoire* dont on trouve un extrait dans l'*Encyclopédie*, imprimé en entier dans le 3^e vol. de la *Bibliothèque des artistes et des amateurs*, de l'abbé Petit, Paris, 1766, et reproduit en 1767 sous le titre d'*Encyclopédie élémentaire, ou Introduction à l'étude des lettres, des sciences et des arts*. Il a fait aussi insérer dans le *Mercure de France* quelques lettres sur divers sujets. Il a laissé plusieurs manuscrits qui ont passé en partie dans la bibliothèque du roi.

DESHAYES (Louis, baron de COURMENIN), fils d'un gouverneur de Montargis, naquit vers la fin du 16^e siècle; il devint successivement page, conseiller et maître d'hôtel de Louis XIII; ce prince le chargea de plusieurs missions importantes dans le Levant, en Danemark, en Perse, en Moscovie. Plus tard le cardinal de Richelieu ayant refusé de lui confier une négociation en Suède, Deshayes se rangea parmi ses ennemis; il fut arrêté en Allemagne, au moment même où il cherchait à emprunter de l'argent sur les pierreries de la reine-mère. Traduit devant la cour, qui siégeait en Languedoc, il fut décapité à Béziers en 1632. On a publié sous son nom : *Voyage du Levant fait par le commandement du roi en 1621, par le sieur D. C. de Courmenin*, Paris, 1643, in-4. Les détails en sont curieux et exacts, surtout la description de Jérusalem et des lieux saints. M. de Châteaubriand a inséré en entier, dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, la description du Saint-Sépulchre qu'il

regarde comme la mieux faite de toutes celles qui ont été publiées par les voyageurs qui ont visité les lieux saints : *Voyages au Danemark, enrichis d'annotations*, par P. M. L., Paris, 1664, in-12. On y trouve des particularités curieuses sur Christian IV et sur sa cour, mais les noms danois et allemands y sont tellement défigurés, que l'on a peine à les reconnaître.

DESHAYS (Jean-Baptiste), peintre, né à Rouen en 1729, mort en 1765, avait reçu de la nature ces rares dispositions qui donnent les plus belles espérances, et il y répondit parfaitement. Ses principaux ouvrages sont : l'*Histoire de saint André*, en 4 gr. tableaux, qu'il fit pour sa patrie; les *Aventures d'Hélène*, en 8 morceaux, pour la manufacture de Beauvais; la *Mort de saint Benoît*, pour Orléans; la *Délivrance de saint Pierre*, pour Versailles; le *Mariage de la vierge*; la *Résurrection du Lazare*; la *Chasteté de Joseph*; le *Combat d'Achille contre le Xanthe et le Simois*, etc.; ouvrages dont la plupart ont été exposés et généralement applaudis au salon en 1761 et 1763.

DESHOULIÈRES (Antoinette du LIGIER DE LAGARDE) naquit à Paris vers 1633 ou 1634. La nature avait rassemblé en elle les talents de l'esprit et les grâces de la figure. Elle possédait le latin, l'italien et l'espagnol, et eut pour maître dans les vers le poète Hesnaut. Son mari, lieutenant-colonel, était attaché au grand Condé, et suivit ce prince à Bruxelles lors de la guerre de la Fronde. Son épouse vint le rejoindre dans cette ville, et le peu de ménagement qu'elle montra à demander les appointements dus à son mari, causa sa détention au château de Vilvorde, d'où son époux l'enleva, aidé de quelques troupes à ses ordres. M^{me} Deshoulières se fit une petite cour, mais ce ne fut pas celle du bon goût. Elle protégea Pradon contre Racine. Lorsque la *Phèdre* de ce dernier parut, elle fit, au sortir de la première représentation, ce sonnet si connu :

Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien, etc.

On sait la vengeance que Racine et Boileau tirèrent de ce sonnet. Mais une remarque à faire est que le mérite de Racine, le poète qui a le mieux réussi à peindre l'âme des femmes, ait été méconnu par les deux femmes les plus spirituelles de son temps, M^{me} Deshoulières et M^{me} de Sévigné. M^{me} Deshoulières mourut en 1694. Elle était de l'académie des *Ricoverati* de Padoue, et de celle d'Arles. Le temps a beaucoup retranché de sa gloire littéraire; il a justifié le jugement que les contemporains avaient porté sur ses essais dans le genre tragique, comique et dans l'opéra : il a condamné à l'oubli ses rimes en *eilles*, en *aïlles*, en *illes*, en *iles*, ses *sonnets*, ses *rondeaux*, ses *ballades* et ses portraits autrefois si vantés. Voltaire donna à M^{me} Deshoulières une place dans le temple du goût. La postérité la lui conservera pour ses Idylles, quelques-unes de ses élogues et ses paraphrases de plusieurs psaumes. Ses *Poésies* ont été réunies, Paris, 1747, 2 vol. in-12; ibid., 1799, 2 vol. in-8, 10 fr., pap. vél., 24 fr., gr. pap. vél., 36 fr.; ibid., 1803, 2 vol.

in-18, pap. vél., 4 fr.; *ibid.*, 1813-19, 2 vol. in-18, 3 fr. On trouve dans ce recueil : des *Idylles*, les meilleures que nous ayons dans notre langue. Elles offrent des images champêtres, une poésie douce et facile, le ton de la nature, des badinages ingénieux, une morale en général sage et utile, et, par un contraste bien propre à humilier l'esprit humain, quelquefois épicurienne. L'auteur n'est pas exempt du reproche de plagiat : l'*Idylle des moutons*, par exemple, est pour ainsi dire copiée mot à mot d'un ancien poète; M^{me} Deshoulières a été quitte pour changer quelques mots et quelques tours surannés. Cependant cette assertion, répétée par tous les dictionnaires historiques, n'est pas entièrement vraie; le président Boubier, l'abbé d'Artigny et Goujet, la justifient du reproche de plagiat. (*Voy.* COUTEL.) Des *Eglogues*, inférieures à ses *Idylles*; des *Odes*, encore plus faibles que les *Eglogues*; *Genserik*, tragédie, qui pèche par le plan, et par le style traînant, fade et incorrect; des *Epigrammes*, des *Chansons*, des *Madrigaux*. On pourrait réduire toutes les poésies de M^{me} Deshoulières à 50 pages, encore il ne faudrait pas être extrêmement difficile. « Les femmes, dit un critique, portent leur loquacité naturelle, leur verbosité abondante, pressée, intarissable, dans tout ce qu'elles veulent dire avec prétention; et quand elles sont atteintes de la manie du bel-esprit, elles composeraient de gros volumes sur des riens, ou bien sur des objets sérieux, qui dans un amas de paroles deviennent draient des riens. » (*Voy.* LA FAYETTE, GEOFFRIN, GRAFFIGNY, SUZE, TENCIN.) — Sa fille, Antoinette-Thérèse DESHOULIÈRES, née en 1662, morte en 1718, a fait aussi quelques poésies, qu'on peut voir dans les *Mémoires historiques* sur la vie de l'une et de l'autre.

DESIDERIUS. (*Voy.* DÉCENCE et DIDIER.)

DESILLES (le chevalier N), gentilhomme breton, né à St.-Malo en 1767, était officier au régiment du roi (infanterie), en garnison à Nancy, lorsque de Bouillé s'approcha de cette ville pour y rétablir l'ordre parmi les troupes insurgées. Desilles voyant les préparatifs que l'on faisait pour repousser ce général, et voulant empêcher l'effusion du sang, chercha à ramener les esprits à la subordination; mais ses discours étant inutiles, il se jeta sur les canons, arracha à diverses reprises les mèches des mains des canonniers, et tomba percé de balles, le 31 août 1790. Ce dévouement héroïque fut célébré par l'assemblée constituante de la manière la plus solennelle; la peinture, la sculpture, la poésie dramatique s'en emparèrent. Son portrait et son buste parurent partout. Mais ce triomphe public fut de peu de durée : la terreur vint bientôt l'étouffer, et toute sa famille fut proscrite.

DÉSIRÉ (Artus), né vers 1510, prêtre animé du zèle le plus ardent contre le calvinisme, mais qui n'avait pas le talent de le combattre avec esprit, entra dans la ligue, et fut arrêté en 1561, comme il était sur la Loire pour se rendre auprès de Philippe II, roi d'Espagne. Quelques ligueurs l'avaient chargé d'une requête à ce prince, pour le prier de venir au secours de la religion catholique, que l'on

croyait près de périr en France. Désiré fut condamné par le parlement à une amende honorable, et à 5 ans de prison chez les Chartreux. Il mourut en 1579. Ses ouvrages qui sont en grand nombre, ont des titres singuliers, assortis à l'esprit de son siècle, et les bonnes raisons qu'ils renferment ne sont pas exposées avec la gravité et la dignité convenables.

DESJARDINS (Martin Van den BOGAERT, connu sous le nom de), célèbre sculpteur, né à Bréda en 1640, exerça ses talents en France. Le monument qui existait autrefois sur la place des Victoires à Paris était de lui; il orna aussi de ses ouvrages plusieurs églises de la capitale. La statue équestre de Louis XIV, sur la place de Bellecour à Lyon, passait pour être son chef-d'œuvre. Elle a été détruite pendant la révolution. Il a fait un grand nombre d'autres ouvrages parmi lesquels on remarque ceux qu'il exécuta pour l'église du collège Mazarin, pour le parc de Versailles, pour les églises des Capucins et de Ste.-Catherine. Desjardins mourut en 1694.

DESLANDES (André-François BOURREAU), né à Pondichéry en 1690, commissaire général de la marine à Rochefort et à Brest, de l'académie royale de Berlin, mourut en 1757 à Paris, où il s'était retiré après avoir quitté ses emplois. Cet homme aurait été plus utile à la France, s'il avait pu mettre un frein à sa liberté de penser. Ses ouvrages sont d'un homme d'esprit, mais pas toujours d'un homme judicieux, moins encore d'un chrétien. On prétend qu'il a rétracté à sa mort les sentiments qu'il avait affichés pendant sa vie; d'autres assurent qu'il mourut comme il avait vécu. Les principaux écrits sortis de sa plume sont : l'*Histoire critique de la philosophie*, Paris, 1756, 4 vol. in-12, 10 à 12 fr.; ouvrage qui annonce un mince philosophe et un littérateur médiocre. Son seul mérite consiste dans quelques anecdotes sur les anciens philosophes, qui supposent de l'étude et des recherches aux yeux de ceux qui ignorent que l'auteur les a presque toutes puisées dans Diogène Laërce et dans les notes de Ménage. L'intention du compilateur a été de faire passer pour des sages admirables ces vieux pédants de la Grèce et de Rome, sur le mérite desquels les gens sensés ne se méprennent pas (*voy.* COLLIUS, LUCIEN, SOCRATE, PLATON, ZÉNON, etc.); *Essai sur la marine et le commerce*, in-8; ouvrage qui manque de dialectique, de justesse et même de goût. Il n'y a presque point de suite dans les idées, et elles naissent rarement l'une de l'autre; *Recueil de différents traités de physique et d'histoire naturelle*, en 3 vol. in-12; ils renferment quelques morceaux assez intéressants, propres à perfectionner ces deux sciences; *Histoire de Constance, ministre de Siam*, 1755, in-12; roman calomnieux et dicté par la haine du christianisme; *Voyage d'Angleterre*, 1717, in-12; des poésies latines, qui n'ont pas le mérite de la décence; *Traité sur les différents degrés de la certitude morale par rapport aux connaissances humaines*, Paris, 1750, in-12. On a encore de lui plusieurs ouvrages obscurs, dont quelques-uns ont été flétris : *Pygmalion*, in-12; la *Fortune*, in-12; la comtesse de Montferrat, in-12;

Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant, petit in-12. Presque tous les grands hommes qu'il cite, ne le sont pas ; et leurs plaisanteries ne sont pas des plaisanteries ; enfin les *réflexions* de l'auteur *sur la mort* ne sont pas des réflexions, mais des saillies qui n'ont pas même le ton des saillies.

DESLANDES (Pierre de LAUNAY), célèbre directeur de la manufacture royale des glaces de St.-Gobain, né à Avranches en 1722, mort en 1803 à Chauny (Ile de-France), où il s'était retiré dans ses dernières années. Il entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire et professa à Soissons la rhétorique et les mathématiques. Il améliora les procédés de la fabrication des glaces, supprima le soufflage usité jusqu'à lui, qui ne permettait pas d'en faire d'une grande dimension, et perfectionna le coulage, qu'il étendit jusqu'à 100 pouces. Il introduisit aussi à St.-Gobain le *douci* et le *poli* que l'on ne pouvait obtenir auparavant qu'à Paris, et c'est à ses soins et à son habileté qu'on dut l'état de splendeur auquel cet établissement fut porté avant la révolution. Le grand cordon de Saint-Michel fut la récompense des améliorations qu'il fit dans la manufacture dont la direction lui avait été confiée en 1758.

DESLAURIERS, comédien de l'hôtel de Bourgogne, vivant en 1634, est auteur des *Fantaisies de Bruscombille*, souvent imprimées in-12. C'est un livre rempli des plus plates bouffonneries.

DESLIONS (Antoine), jésuite, né à Béthune vers 1590, et mort à Mons en 1648, a laissé des *poésies*, imprimées à Anvers, 1640, pet. in-12. Ces poésies, au jugement des journalistes de Trévoux (janvier 1704, p. 63), ne sont point inférieures à celles du P. Hossch. Il a donné plus de liberté à sa versification et imité la vivacité féconde d'Ovide.

DESLYONS (Jean), docteur de Sorbonne, doyen et théologal de Senlis, naquit à Pontoise en 1615, et mourut à Senlis en 1700. C'était un homme singulier, qui ordonna par son testament de l'enterrer dans un cercueil de plomb. « Ce n'était pas par » pompe, disait-il, mais pour s'élever contre l'abus » presque universel d'ensevelir les morts les uns sur » les autres, soit dans les églises, soit dans les cime- » tières ; » ce qu'il croyait être contre le 15^e canon du concile d'Auxerre, qui dit : *Non licet mortuum super mortuum mitti*. Il faut convenir qu'aujourd'hui surtout on a trop peu de respect pour ces pauvres restes de l'humanité chrétienne. (*Voy. le Journ. hist. et litt.*, 1^{er} mai 1688, pag. 3 et suiv.) On a de lui un grand nombre d'ouvrages écrits d'un style dur, mais l'érudition y est versée à pleines mains. Les principaux sont : *Discours ecclésiastiques contre le paganisme des rois de la Fève et du Roy-Boit*, Paris, 1664, pet. in-12, 3 à 4 fr., réimprimé sous le titre de *Traité singulier et nouveau contre le paganisme du Roy-Boit.*, ibid., 1670, in-12, 3 à 4 fr. Il s'élève fortement, mais non sans quelque ridicule, contre le gâteau des rois et la fève. Barthélemi, avocat de Senlis, fit une longue *Apologie du banquet des rois*, 1664, in-12. La vérité est que ces usages populaires, quand

même leur antique origine serait un peu suspecte, sont très-innocents en eux-mêmes et dans l'esprit de ceux qui les pratiquent. Et c'est depuis que ces divertissements de famille ont fait place à des réjouissances de parade et de corruption, que les mœurs sont si étrangement changées. *Lettre ecclésiastique, touchant la sépulture des prêtres*. L'auteur combat contre ceux qui prétendent que les prêtres, comme les laïques, doivent être enterrés la face et les pieds tournés vers l'autel ; un *Traité de l'ancien droit de l'évêché de Paris sur Pontoise*, 1694, in-8 ; *Défense de la véritable dévotion envers la sainte Vierge*, 1651, in-4, 5 à 6 fr. Au reste Deslyons, à ces singularités près, était un homme très-estimable, savant, passionné pour les anciens usages de l'Eglise, ne désirant que de les voir rétablir, prêchant autant par son exemple que par ses discours, et pratiquant la vertu avant de l'enseigner.

DESMAHIS (Joseph-François-Edouard de CORSEMBLEU), né à Sully sur Loire en 1722, mort en 1761. Il donna, dès sa jeunesse, des preuves de la délicatesse de son esprit. On a de lui des *OEuvres diverses*, Paris, 1778, 2 vol. in-12. Une poésie légère, une versification aisée, des éloges et des traits de satire assez bien tournés : voilà les caractères de ce recueil. On y trouve quelquefois aussi des moralités exprimées d'une manière propre à en rendre l'impression agréable et profonde ; telle que la suivante :

Le monde est un tyran dont je fais mon esclave :
Du poids de sa censure accablant qui le craint,
Il se laisse enchaîner par celui qui le brave.

DESMAHIS. (*Voy. GROSTESTE.*)

DESMAISEAUX (Pierre), de la société de Londres, était né en Auvergne en 1666, d'un ministre protestant. Il se retira de bonne heure en Angleterre, et y mourut en 1745. Il avait eu des liaisons étroites avec Saint-Evremond et Bayle. Il donna une édition des *OEuvres de Saint-Evremond*, en 3 vol. in-4, avec la *vie* de l'auteur, trop pleine de petits détails et de discussions minutieuses. Il publia aussi l'*Histoire de Bayle*, et celle de ses ouvrages. Ce dernier écrit offre une idée de tous les livres de Bayle. Il se trouve à la tête de son *Dictionnaire*, de l'édition de 1730 ; et il a été réimprimé en 1732 à la Haye, 2 vol. in-12. Desmaiseaux est encore l'éditeur du *Recueil des œuvres de Bayle*, mis au jour la même année, en 4 vol. in-fol. On a de lui d'autres éditions, que l'auteur a souvent accompagnées de *remarques*, pleines d'anecdotes littéraires dont plusieurs ne sont que le fruit de l'imagination, et auxquelles il faut bien se garder d'ajouter foi.

DESMARES (Toussaint-Gui-Joseph), né à Vire en 1599, était prêtre de l'Oratoire, et célèbre par son fanatisme. On le députa à Rome pour défendre les opinions de Jansénius. Il prononça à ce sujet, devant Innocent X, un discours qu'on trouve dans le *Journal de Saint-Amour*. Son attachement aux idées de l'évêque d'Ypres lui attira des disgrâces méritées. On le chercha pour le conduire à la Bastille ; mais il échappa, et se retira pour le reste de ses jours dans la maison du duc de Liancourt, un des plus ardents dévots du parti, au diocèse de

Beauvais. Un jour que Louis XIV y était, ce seigneur présenta le P. Desmares au roi. Le vieillard dit à ce monarque : « Sire, je vous demande une » grâce.— Demandez, répondit Louis XIV, et je » vous l'accorderai.—Sire, reprit l'oratorien, per- » mettez-moi de prendre mes lunettes, afin que je » considère le visage de mon roi. » Ce compliment fit du plaisir à Louis XIV, qui voyait, dans un vieillard égaré en fait de religion, la naïveté d'un sujet fidèle. Le P. Desmares mourut en 1669, après avoir composé le *Nécrologe de Port-Royal*, Amsterdam, 1723, in-4. Il est fâcheux qu'il nese soit point occupé de quelque chose de plus utile.

DESMARETS (Roland), né à Paris en 1594, avocat au parlement, fréquenta d'abord le barreau; il le quitta pour la littérature. Il mourut en 1653, regardé comme un bon humaniste et un excellent critique. Il avait été disciple du P. Petau, et il conférait souvent avec lui sur la bonne latinité. On a de lui un recueil de lettres latines, écrites avec assez de pureté, et remplies de remarques de grammaire et de belles-lettres, très-sensées; elles sont intitulées : *Rolandi Maresii epistolarum philologicarum libri duo*, Parisiis, 1655, in-8.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN (Jean), frère du précédent, né à Paris en 1595, fut un des premiers membres de l'académie française. Le cardinal de Richelieu, qu'il aidait dans la composition de ses tragédies, le fit contrôleur général de l'extraordinaire des guerres et secrétaire général de la marine du Levant. Il mourut à Paris en 1676, chez le duc de Richelieu, dont il était l'intendant. Les derniers jours de Desmarests tinrent beaucoup de la folie, mais de cette folie sombre et mélancolique, qui est la plus cruelle de toutes. Il a publié plusieurs pièces de théâtre, parmi lesquelles on distingue les *Visionnaires*, et *Mirame*; cette dernière pièce fut composée pour l'ouverture du théâtre, que le cardinal de Richelieu avait fait bâtir dans son palais. *Aspasie* fut son premier essai. On a imprimé son *Théâtre*, Paris, 1636-47, 6 pièces in-4 et une in-12, 10 fr.; les *Psaumes de David paraphrasés*; le *Tombeau du cardinal de Richelieu*, ode; l'*Office de la Vierge mis en vers*; les *Vertus chrétiennes*, poème en huit chants; les 4 livres de l'*Imitation de J.-C.*, 1654, in-12, très-mal traduits en vers français; *Clovis*, ou *La France chrétienne*, Paris, 1657, pet. in-12, 7 à 10 fr., poème sans génie, sur un sujet qui devait l'exciter; le *Triomphe de la grâce*; c'est plutôt le triomphe de l'ennui; *Esther*; *Amour de Protée et de Philis*, poèmes héroïques, etc. Desmarests a publié en prose : les *Délices de l'esprit*, Paris, 1661, in-fol., fig., 6 à 9 fr., ouvrage inintelligible, dont on s'est moqué, en disant qu'il fallait mettre dans l'errata : *Délices*, lisez *Délires*. Il prétend expliquer l'Apocalypse dans ce livre; mais il s'en acquitte comme Jurieu, Newton et Rondet s'en acquittèrent depuis. *Avis du Saint-Esprit au roi*. De tous ses écrits, c'est le plus extravagant. Il y assure que Dieu l'a envoyé pour faire une réformation du genre humain. Il promet à Louis XIV l'empire des Mahométans, et une armée de 144,000 hommes, qui,

sous sa conduite, rétabliraient la vraie religion; des *Romans*, entre autres *Ariane*, production obscène et maussade, en 3 vol. in-12; une espèce de *Dissertation* sur les poètes grecs, latins et français, dans laquelle il attaque les maximes d'Aristote et d'Horace sur l'art poétique; *La vérité des fables*, 1648, 2 vol. in-8; quelques *Écrits* contre les satires de Boileau et contre les disciples de Jansénius. Ses vers sont lâches, trainants, incorrects; sa prose est semée d'expressions ampoulées et extatiques, qui en rendent la lecture encore plus fatigante que celle de ses poésies. Ce fut tandis qu'il travaillait à son *Clovis*, qu'il s'imagina que Dieu lui-même l'avait aidé à terminer cet ouvrage, et qu'il le réservait à de grandes choses. Il s'adonna depuis à une dévotion mal entendue, et composa, pour les femmes surtout, des livres de piété. Il jouit constamment de la protection de la famille de Richelieu.

DESMARETS (Samuel), né à Oisemont, en Picardie, l'an 1599, fit ses études à Paris, à Saumur et à Genève. Il devint ministre de plusieurs églises protestantes, puis professeur de théologie à Sedan, à Bois-le-Duc et à Groningue, et mourut dans cette dernière ville, l'an 1673. Bayle prétend nous faire admirer l'étendue de son savoir; mais ses productions déposent contre cette prétention. Le fruit de son travail se réduit à peu près à des matières de controverse; et si l'on retranchait de ce qu'il a publié en ce genre les personnalités, les injures, les hors-d'œuvre, les sottises, telles que les dissertations pour prouver que le pape est l'Antechrist, etc., le recueil en resterait peu considérable. G. Burman dit, en parlant de Desmarests : *Virulentissimi ingenii homo nullis fere theologis suo tempore viventibus peperit* (Traject. erud. 284). Plusieurs de ses ouvrages ont été réfutés par des protestants, qui estiment cependant son *Collegium theologicum*, Groningue, 1673, in-4. C'est à lui et à Henri son fils aîné qu'on doit l'édition de la Bible française, imprimée sous ce titre : *La sainte Bible française, édition nouvelle sur la Version de Genève, avec les notes de la Bible flamande, celles de Jean Diodati et autres, etc., par les soins de Samuel et Henri Desmarests, père et fils*, Amsterdam, Elzévir, 1669, 3 vol. gr. in-fol. Voici le jugement qu'en porte Rich. Simon : « Desmarests cite » les endroits qu'il n'est pas besoin de citer, et où » il n'y a d'ordinaire aucune difficulté. S'il rapporte » quelque chose qu'il ait pris des bons auteurs, il » le gâte entièrement par ce qu'il y mêle. De plus, » son langage est un galimatias perpétuel..... Dans » les notes qu'il a prises des autres, il choisit ordi- » nairement celles qui favorisent le plus ses préju- » gés, sans examiner si elles sont vraies..... En un » mot, tout ce grand ouvrage de remarques sur la » version de Genève, a été entièrement gâté par les » additions peu judicieuses de Desmarests qui les a » recueillies, outre qu'il n'a pas eu assez de capacité » pour en faire un bon choix. » (*Hist. crit. du V. T.* page 359.) On a encore de ce théologien un *Ca-téchisme latin sur la grâce*, publié en 1651. Ce n'est presque qu'une traduction de celui que Fey-deau, janséniste fameux, avait publié l'année d'au-

paravant. Dans ce catéchisme, Desmarets soutient que les jansénistes sont unis de sentiments avec les calvinistes, sur la grâce.

DESMARETS (Nicolas), neveu de Colbert et ministre d'état sous le règne de Louis XIV, puis contrôleur général des finances, mort en 1721, se montra digne de son oncle par son intelligence et son zèle. Il laissa un *mémoire* très-curieux sur son administration. Cet écrit, imprimé plusieurs fois, ne saurait l'être trop souvent pour ceux qui veulent connaître le dédale des finances. La première édition est de 1716, in-8.

DESMARETS (Nicolas), né à Soulaïnes (Aube) en 1725, fut membre de l'académie des sciences, de la société royale d'agriculture du département de la Seine, de l'athénée des arts et de plusieurs sociétés savantes des provinces. En 1753, il remporta un prix proposé par l'académie d'Amiens sur le sujet suivant : *Examiner si le sol de l'Angleterre avait été autrefois réuni au sol français*. Il fut depuis cette époque un des collaborateurs de l'*Encyclopédie* à laquelle il a fourni de nombreux articles sur les *arts mécaniques* et sur la *géographie physique*. Il s'attacha à plusieurs intendants de province, et parcourut une grande partie de la France pour étudier les procédés des arts et la situation des principaux établissements d'industrie manufacturière. En 1757 et 1758, il s'occupa surtout des fabriques, et c'est d'après les renseignements qu'il recueillit que Duhamel a fait l'*art du drapier*, pour la collection de l'académie des sciences. En 1761, il visita les montagnes de la Franche-Comté et de la Lorraine, pour y prendre connaissance des procédés de la fromagerie que le gouvernement voulait introduire en Auvergne; c'est à cette occasion qu'il fit l'*art de fabriquer le fromage*, inséré dans l'*encyclopédie méthodique*. Le voyage qu'il fit dans l'intérêt des arts en 1763 dans le Limousin lui donna les matériaux de la 1^{re} *statistique* qui ait été faite en France; il l'intitula *Ephémérides de Limoges*. En 1768 et 1777 il fut chargé d'aller visiter les papeteries de Hollande : nous devons à ses observations et à ses conseils de pouvoir rivaliser maintenant avec ce pays, pour cette branche si importante de l'industrie. En 1787, il engagea M. de Tolozan à faire venir d'Angleterre des métiers à tricot, et depuis cette époque la France a été enrichie de cette nouvelle source de prospérité. En 1781, il fut l'un des administrateurs de la manufacture de porcelaine de Sèvres, place qu'il occupa sept ans et qu'il quitta pour remplir celle d'inspecteur général directeur des manufactures de France. La révolution lui enleva ses fonctions, et l'incarcéra; il était dans les prisons de Paris, lorsqu'eurent lieu les massacres des 2 et 3 septembre 1793; il échappa à la mort par miracle. Il mourut à Paris en 1815, après avoir rempli une carrière entièrement dévouée aux intérêts des arts. Il est le premier qui ait avancé que les Puy de Dôme sont des volcans, et il en a tracé une carte sur laquelle sont indiqués tous les centres d'éruption, et les coulées de laves. On lui doit des *Conjectures sur la propagation des secousses dans les tremblements de terre*, 1756, in-12; *Mémoire*

sur les principales manipulations dans les papeteries en Hollande, avec l'explication de leur résultat, 1774, in-4; *Dictionnaire de géographie physique*, Paris, 1798-1816, 4 vol. in-4, 80 fr.; *Atlas encyclopédique*, publ. par Bory-de-St.-Vincent, ib., 1827, in-4, pl. et cartes, 36 fr., faisant partie de l'*encyclopédie méthodique*.

DESMARS (N.), médecin, membre de l'académie d'Amiens, pensionnaire de la ville de Boulogne-sur-Mer, a laissé sur son art quelques ouvrages qui ne sont pas sans mérite, entre autres : *Mémoire sur l'air, la terre et les eaux de Boulogne-sur-Mer et ses environs*, Amiens, 1761, in-12; *Discours sur les épidémiques d'Hippocrate*, 1763, in-12; une *Traduction des Epidémiques d'Hippocrate*, 1767, in-12. Il a aussi fourni au *Mercure de France*, au *Journal de médecine* des observations intéressantes sur la topographie des environs de Beauvais, sur les propriétés des feuilles d'arbus, etc. Il est mort en 1767.

DESMARQUETS (Charles), procureur au Châtelet, mort à Paris en 1760, âgé de 62 ans, est connu par un ouvrage utile aux praticiens. Il est intitulé : *Style du Châtelet de Paris*, 1770, in-4.

DESMASURES (Louis), en latin *Masurius*, né à Tournay vers 1523, cultiva la poésie latine et française, sous les auspices du cardinal Jean de Lorraine. Après la mort de son bienfaiteur, Desmasures ayant pris part à une dispute entre les catholiques et les calvinistes, fut obligé de se retirer à Deux-Ponts, où il fit profession ouverte de calvinisme. Quelques années après, il rentra en France, et fut successivement pasteur à Metz, à Sainte-Marie et à Strasbourg, où l'on croit qu'il mourut en 1580. On connaît de lui : *Poésies latines*, Lyon, 1551, in-4; Bâle, 1574, in-16; *Borboniades, sive de bello civili*, etc., poème en 14 chants, Bâle, 1579, in-8; *OEuvres poétiques*, en français, contenant des odes, sonnets, épigrammes et la traduction de vingt psaumes, Lyon, 1557, in-4, 6 à 9 fr., rare; *Les douze livres de l'Eneïde de Virgile*, traduits en vers français, Lyon, 1560, in-4; *La guerre cruelle entre le roi Blanc et le roi Maure*, traduite en latin de Jérôme Vida, Paris, 1556, in-8; *David combattant, David triomphant, David fugitif*, tragédies saintes, 1583, in-8, 6 à 9 fr., Paris, 1587 ou 1595, in-12, 9 fr., sans la *Bergerie spirituelle*, et l'*Eglogue spirituelle*. Desmasures fut lié avec les plus beaux esprits de son temps, tels que Salignac, Ramus, Bèze, Rabelais, etc. D'après l'époque où le poète écrivait, on juge facilement que la lecture de ses poésies françaises n'est point supportable; mais on lit encore avec plaisir quelques-unes de ses poésies latines.

DESMÉUNIER, ou DÉMEUNIER (Jean-Nicolas), né à Nozeroy, en Franche-Comté, en 1751, vint se fixer à Paris, où il fut nommé censeur royal. Au commencement de la révolution, il était secrétaire ordinaire de Monsieur (Louis XVIII). Il fit paraître deux écrits intitulés : l'un, *Conditions à la légalité des états généraux*; l'autre, *Avis aux députés qui doivent représenter la nation*. Il fut nommé lui-même par le tiers-état un de ses repré-

sentants, et fut aussi membre de l'assemblée nationale, dite depuis *constituante*. La Biographie moderne et la table du Moniteur rapportent les opinions qu'il émit. Desmeunier devint ensuite membre du directoire du département de Paris, mais il donna sa démission lorsque Péthion fut réinstallé maire de Paris. En l'an 5 (1797), il reparut sur la scène, comme candidat pour la place de membre du directoire, qu'on donna à Barthélemy. Après le 18 brumaire (9 novembre 1799), il fut nommé par le sénat conservateur membre du tribunal, et devint président de ce corps, qui le choisit pour candidat au sénat, où il entra, en 1802, titulaire de la sénatorerie de Toulouse. Un homme qui avait suivi toutes les époques de la révolution ne pouvait manquer de se plier à toutes les volontés de Napoléon : aussi il fut un des sénateurs les plus souples, et vota toujours pour les mesures de l'empereur, quoique le scrutin fût secret. Outre les *Opuscules* déjà cités, on a de lui : *Esprit des usages et coutumes de différents peuples*, Londres et Paris, 1776-80, 3 vol. in-8, 8 à 9 fr. Voltaire lui écrivit, au sujet de cet ouvrage, une lettre flatteuse, imprimée dans sa correspondance ; *Essais sur les Etats-Unis*, Paris, 1786, in-4 ; *Amérique indépendante, ou les différentes constitutions des treize provinces*, Gand, 1790, 4 vol. in-8, 10 à 12 fr. On lui doit encore un grand nombre de traductions de l'anglais, comme *Essai sur le génie original d'Homère, avec l'état actuel de la Troade, comparé à son état ancien*, par Wood ; *Voyage au pôle boréal, fait en 1773*, trad. de l'angl. de Phipps.

DESMOLETS (Pierre-Nicolas), bibliothécaire de la maison de l'Oratoire, rue St.-Honoré, né en 1678, mort en 1760, à Paris sa patrie, s'attacha particulièrement à l'histoire littéraire, et eut un nom en ce genre. Son principal ouvrage est une continuation des *Mémoires de Littérature* de Salengre, Paris, 1726-31, 11 vol. in-12. L'abbé Goujet a eu part à cet ouvrage, qui renferme quelques morceaux curieux. Il fut l'éditeur du traité *De tabernaculo fœderis* du P. Lami, et de divers autres livres. (VOY. POUJET.)

DESMONCEAUX, oculiste, né en 1734, mort à Paris en 1806, a laissé : *Lettres et observations de Janin sur son ouvrage sur l'œil*, 1775, in-8 ; *Réponse à Maury, oculiste, sur la vue des enfants naissants*, 1775, in-12 ; *Traité des maladies des yeux et des oreilles, avec les remèdes curatifs*, 1786, 2 vol. in-8.

DESMOULINS (Camille), avocat au parlement de Paris et député à l'assemblée constituante, né à Guise en Picardie en 1762, fit ses études comme boursier au collège Louis le Grand, où il eut Robespierre pour condisciple, et s'attacha ensuite au barreau de Paris en qualité d'avocat. Dominé par un enthousiasme aussi puissant qu'aveugle, il fut un des premiers moteurs de la révolution. Ce fut lui qui, le 13 juillet 1789, après avoir harangué la multitude rassemblée au Palais-Royal, proposa de prendre pour cocarde distinctive une feuille d'arbre attachée au chapeau, et de marcher contre la Bastille ; mouvement qui mit sous les armes toute la

France et amena les plus terribles catastrophes. Sa conduite et ses écrits ne démentirent point dans la suite cette première démarche. Il fit la *Lanterne aux Parisiens*, ouvrage dont le titre seul annonce l'esprit. Il entreprit ensuite les *Révolutions de France et de Brabant*, journal qui obtint un très-grand succès, et où il ne cessait d'exciter le peuple aux plus extrêmes violences. Malouet, indigné de tant d'audace, le dénonça plusieurs fois à l'assemblée comme un provocateur à l'assassinat, et obtint même qu'il fût traduit au Châtelet ; mais le décret n'eut aucune suite. Desmoulin fut encore un des instigateurs de la révolte du Champ de Mars, et il fut aussi poursuivi pour cette affaire avec Danton et quelques autres. On le vit ensuite attaquer Brissot et les députés de la Gironde, et il contribua beaucoup par ses sarcasmes et ses plaisanteries à le perdre dans l'opinion du peuple. Enfin il fut un des provocateurs les plus immédiats de la révolution de 10 août et des affreux massacres du 2 septembre, qu'il complota avec Danton et Fabre d'Eglantine. C'est à la suite de ces journées horribles, et pour ainsi dire sous la hache des bourreaux, qu'il fut nommé député à la convention par les électeurs du département de Paris. Il y vota la mort de Louis XVI ; mais ensuite sa fureur parut se ralentir. Les persécutions devenant tous les jours plus nombreuses, plus épouvantables, et redoutant vraisemblablement d'en devenir la victime, il entreprit de les faire cesser ; et pour cet effet, il publia un pamphlet périodique intitulé *le vieux Cordelier*, contre la tyrannie des comités, où il osa faire entendre et répéter souvent le mot de *clémence*, que la terreur semblait avoir effacé de la langue française. Les succès qu'obtinrent les numéros de cet ouvrage ingénieux par les rapprochements curieux et historiques qu'il présentait, irritèrent l'amour-propre de Robespierre et de ses complices ; il fut dénoncé comme un contre-révolutionnaire déguisé, enveloppé dans le décret d'accusation obtenu contre Danton, décrété d'arrestation le 31 mars 1794, et condamné à mort le 5 avril, sans avoir eu la liberté d'achever sa défense. On fut obligé d'employer la force pour le faire descendre de la salle et le conduire au supplice. En voyant l'échafaud, il s'écria : « Voilà donc la récompense réservée au premier » apôtre de la liberté ! Les monstres qui m'assassinent ne me survivront pas longtemps. » Outre un grand nombre de pamphlets et de journaux, on a de Desmoulin : *Opuscules de Camille Desmoulin*, 1790, in-8 ; *Histoire des brissotins, ou Fragments de l'histoire secrète de la révolution, et des six premiers mois de la république*, 1793, in-8. Cette brochure fut traduite en anglais, et obtint deux éditions à Londres en 1795.

DESORGUES (Théodore), poète et médecin, né à Aix en Provence vers 1750, fut doué d'une imagination exaltée qui le fit enfermer à l'hospice de Charenton par le gouvernement impérial. Il chanta dans ses vers Bonaparte devenu consul ; mais il ne lui ménagea pas les sarcasmes, lorsqu'il devint empereur. C'est à Desorgues que l'on attribue le calembourg sur l'écorce qu'il fit comme on lui pré-

sentait une glace à l'orange ou au citron; il répondit qu'il n'aimait pas l'écorce (les Corses). Il est mort à Charenton le 5 juin 1808. Il a publié *Rousseau, ou l'enfance*, poème suivi du poème des *Transteverins*, (habitants de Rome au delà du Tibre), et de poésies lyriques, Paris, 1795, in-8; *Hymne à l'Etre suprême*, inséré dans l'*Almanach des muses*, et qui a été mis en musique par Gossec; *Chant funèbre en l'honneur des guerriers morts à la bataille de Marengo*, Paris, an 7, in-8; *Hommage à la paix*, an 9, in-8, etc.; *Voltaire, ou le pouvoir de la philosophie*, an 7 (1799), in-8; *Mon conclave*, suivi des *Deux Italies* (la Toscane et la Provence). Parmi les pièces imprimées à la suite, on remarque un *Chant funèbre pour les mânes de Pie VI*, très-injurieux. Desorgues était bossu, comme Esope, par devant et par derrière, et professait les principes d'un démagogue; il avait sa chambre encombrée de magots de la Chine au milieu desquels il couchait sur un hamac.

DESORMEAUX (Joseph-Louis RIPAUT), prévôt général de l'infanterie française et étrangère, et historiographe de la maison de Bourbon, né à Orléans en 1724, devint membre de l'académie des Inscriptions en 1771, et publia successivement plusieurs ouvrages historiques qui manquent en général de force et de chaleur, mais dont le style a de la grâce, un ton de décence et de vérité qui plaît. Les tomes 9 et 10 de l'*Histoire des conjurations*, de Duport-Dutertre; *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne*, Paris, 1758, 6 vol. in-12. C'est son meilleur ouvrage. Il a mérité son succès par sa clarté et sa concision; *Histoire du maréchal de Luxembourg, précédée de l'histoire de la maison de Montmorency*, 1764, 5 vol. in-12. Elle offre de l'intérêt; *Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé*, 1766-68, 4 vol. in-12, 12 à 15 fr. Cette histoire, faiblement écrite, a été traduite en allemand; *Histoire de la maison de Bourbon jusqu'en 1589*, 1772-88, 5 vol. in-4, fig., 20 à 30 fr. La révolution arrêta la suite de cet ouvrage qui finit à Henri III. On reproche à l'auteur de se perdre dans des digressions interminables, de manquer de critique et d'être plus souvent panégyriste qu'historien.

DESORMEAUX (N...), professeur à la faculté de médecine de Paris, naquit dans cette ville en 1778. Il était fils, petit-fils, arrière-petit-fils de médecins tous distingués; comme eux il a exercé avec éclat cette profession qui semblait être chez lui un héritage de famille. Les circonstances contrarièrent son éducation médicale; privé de son père au moment où il la commençait, il fut presque aussitôt frappé par la conscription; ces obstacles ne firent que retarder ses études. Reçu docteur, il obtint par le concours, et après les plus brillantes épreuves, la chaire d'accouchement vacante par la mort du célèbre Baudelocque. Successeur de Chaussier dans la place de médecin en chef de la Maternité, il avait commencé sur ce vaste hôpital de savantes recherches que sa mort prématurée ne lui permit pas de publier ni même d'achever. L'enseignement de Désormeaux n'était pas brillant, mais

il était solide. Ses paroles, prononcées peut-être avec quelque difficulté n'en étaient pas moins les expressions d'une science forte et mûrie par de nombreuses observations. Désormeaux a peu écrit; on cite de lui sa thèse inaugurale qui a pour titre : *Précis de doctrine sur l'accouchement par les pieds*; sa dissertation pour le concours de la chaire d'accouchement, et qui a pour sujet : *De abortu*; c'est un traité complet, quoique très-court, sur la matière; ses articles du *Nouveau dictionnaire de médecine* qu'il faut réunir pour les juger, et qui embrassent toute la science des accouchements; la *Traduction des recherches anatomiques sur le siège et les causes des maladies*, par Morgagni, Paris, 1821-24, 10 vol. in-8. Il fit cette traduction avec Destouet; il travaillait depuis 1821 au *Nouveau Journal de médecine*. Ce savant et habile accoucheur est mort en 1830.

DESPAULX (dom Raymond), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, naquit à Miélan, département du Gers, en 1726, et fit ses études chez les jésuites. Après la suppression de cette société, les bénédictins, chargés de plusieurs établissements d'instruction publique, formèrent un collège dans leur abbaye de Sorèze. Dom Despaulx en fut directeur, et contribua beaucoup, par les soins qu'il prit d'y faire fleurir les études, à la réputation de cet établissement. Après la formation de la nouvelle université, il fut nommé inspecteur général des études et conseiller ordinaire. Le 6 avril 1814, il adhéra à la déchéance de Bonaparte, et exprima son vœu pour le retour des Bourbons; le roi lui conserva son emploi. A la rentrée de Napoléon en France en 1815, Despaulx fut encore nommé par ce monarque inspecteur général; il demanda sa retraite dans les dernières années de sa vie. Il mourut en 1818. Despaulx était membre de la Légion d'honneur.

DESPAUTÈRE (Jean), grammairien flamand, naquit en 1460, à Ninove, dans le Brabant. Il enseigna les belles-lettres à Louvain, à Bois-le-Duc, à Berg-St.-Vinox, et enfin à Comines, où il mourut en 1520. Il laissa des *Rudiments*, une *Grammaire*, une *Syntaxe*, une *Prosodie*, un *Traité des figures et des Tropes*, imprimés sous le titre de *Commentarii grammatici*, chez Robert Etienne, 1537, in-fol., 10 à 12 fr. Ces ouvrages étaient autrefois dans tous les collèges, mais depuis qu'on en a fait de plus méthodiques, ils ne sont plus consultés que par les savants. Ils sont excellents pour entendre le fond de la latinité. Le *Despautère* de Robert Etienne est bien différent des *Despautères* châtres et mutilés, tels qu'on les avait accommodés pour les écoliers.

DESPAIZE (Joseph), poète français, né à Bordeaux en 1779, mort à Cussac en Médoc en 1814, est avantageusement connu par ses *quatre satires*, ou la fin du 18^e siècle, 1801, in-8. Il a donné depuis une *cinquième satire*. On a encore de lui : *les cinq hommes*, satire réimprimée à Londres, 1796, in-8, ce sont les cinq premiers membres du Directoire exécutif de la république française (Lettourneur, Rewbell, Reveillère-Lepaux, Barras et

Carnot). L'auteur a consacré à chacun d'eux une notice. *Essai sur l'état actuel de la France*, 1797, in-8. Il a travaillé au journal le *Fanal*, et a inséré plusieurs pièces de vers dans l'*almanach des Muses*.

DESPEISSES (Antoine), né à Montpellier en 1594, exerça d'abord la profession d'avocat au parlement de Paris, et ensuite dans sa patrie. Il s'occupait pendant quelque temps de la plaidoirie; mais un petit accident la lui fit abandonner. Comme il était à l'audience, il se jeta dans les digressions, suivant l'usage de son temps, et se mit à discourir longuement sur l'Ethiopie. Un procureur qui était derrière lui, se mit à dire : « Le voilà dans l'Ethiopie, il n'en sortira jamais. » Ces paroles le troublèrent, et il ne voulut pas plaider davantage. Il mourut en 1658. Ses *Oeuvres* ont été imprimées plusieurs fois. Les meilleures éditions sont de Lyon, 1750, 3 vol in-fol., 45 à 54 fr.; et Toulouse, 1778, 3 vol in-4, 20 à 25 fr., donnée par Gui du Rousseau de La Combe. « Cet auteur, dit Bretonnier, » est très-louable par son grand travail, mais il » l'est très-peu par son exactitude. Ses citations ne » sont ni fidèles ni justes; il ne laisse pas pourtant » d'être un bon répertoire. » (*Voy. BAUVES.*) Despeisses a en outre travaillé avec son ami Charles de Bourges, à l'excellent *Traité des successions testamentaires* ab intestat, 1623, in-fol.

DESPERIERS (Bonaventure), né à Arnay-le-Duc en Bourgogne vers la fin du 15^e siècle, fut fait en 1536 valet de chambre de Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François I^{er}. Il se donna la mort, en 1544, dans un accès de frénésie. Celui de ses ouvrages qui a fait le plus de bruit, est intitulé : *Cymbalum mundi*, 1537, in-8, édition originale, supprimée avec tant de soin, qu'on n'en connaît qu'un seul exemplaire, vend. 120 fr.; Lyon, 1538, pet. in-8, goth., 68 fr.; Paris, 1732, pet. in-12, fig., 3 à 4 fr. Il est composé de quatre articles : le second est le meilleur, les trois autres ne valent rien. Dès que ce livre parut, il fut brûlé par arrêt du parlement, et censuré par la Sorbonne. On a d'autres écrits de ce fou : une *Traduction* en vers franç. de l'*Andrienne* de Térence, 1537, in-8; un *Traduction* en franç. du *Cantique* de Moïse; un *Recueil de ses Oeuvres*, 1544, in-8, 6 à 9 fr.; *Nouvelles récréations et joyeux devis*, 1561, in-4, 8 à 12 fr., et 1571, in-16, 3 à 5 fr. Quelques auteurs prétendent que ce dernier écrit n'est pas de lui.

DESPORTES (Philippe), né à Chartres en 1546, vint à Paris et s'y attacha à un évêque avec lequel il alla à Rome où il apprit la langue italienne. De retour en France, il se livra à la poésie française, qu'il cultiva avec un succès distingué. Peu de poètes ont été aussi bien payés de leurs vers. Henri III lui donna 10,000 écus pour le mettre en état de publier ses premiers ouvrages, et Charles IX lui avait donné 800 écus d'or pour son *Rodomont*. L'amiral de Joyeuse fit avoir à l'abbé Desportes une abbaye pour un sonnet. Enfin, il réunissait sur sa tête plusieurs bénéfices, qui tous ensemble lui produisaient plus de 10,000 écus de

rente. Henri III faisait aussi l'honneur à Desportes de l'appeler dans son conseil, et de le consulter sur les affaires les plus importantes du royaume. On prétend qu'il refusa plusieurs évêchés, et même l'archevêché de Bordeaux. Après la mort de Henri III, il embrassa le parti de la ligue, et contribua à enlever la Normandie à Henri IV; il travailla ensuite à la faire rentrer sous son obéissance, et obtint l'amitié et l'estime de ce monarque. Desportes mourut en 1606. Nous avons de lui : des *Sonnets*; des *Stances*; des *Élégies*; des *Chansons*; des *Epigrammes*; des *Imitations de l'Arioste*, etc., Paris, 1600, in-8, 6 à 9 fr.; la *Traduction des Psaumes*, en vers français, 1608, in-12. La muse de Desportes a une naïveté et une simplicité aimables; il est le premier parmi les poètes français qui ait possédé l'inutile et souvent dangereux talent de mettre de l'agrément et de la délicatesse dans les vers érotiques. La plupart de ses pièces en ce genre ne sont que des traductions de Tibulle, d'Ovide, de Properce, de Sannazar. Il possédait tous les poètes anciens et modernes, et il les imitait souvent. Malherbes a beaucoup critiqué ses ouvrages. Desportes était neveu de Mathurin Regnier, et avait un frère, Joachim Desportes, auteur d'un *Abrégé de la vie du roi Charles IX*.

DESPORTES (François), né en Champagne en 1661, manifesta ses talents pour la peinture durant une maladie. Il était au lit, il s'ennuyait; on lui donna une estampe qu'il s'amusa à dessiner, et cet essai indiqua son goût. Le roi l'employa et le récompensa, et l'académie de peinture lui ouvrit ses portes. Il mourut à Paris en 1743. Son caractère doux et aimable était relevé par des manières nobles et aisées. Il excellait à peindre des grotesques, des animaux, des fleurs, des fruits, des légumes, des paysages, des chasses, et réussissait dans le portrait. Son pinceau vrai, léger et facile, rendait la nature avec ses charmes. Il laissa un fils et un neveu, qui soutinrent sa réputation.

DESPORTES (J.-Baptiste POUPÉE), docteur en médecine, naquit à Vitry en Bretagne en 1704. Sa famille, originaire de La Flèche en Anjou, avait déjà produit plusieurs médecins : Desportes était le cinquième de son nom. Il n'avait que 28 ans lorsqu'il fut choisi, en 1732, pour remplir les fonctions de médecin du roi dans l'île Saint-Domingue, et en 1738, l'académie royale des sciences le nomma pour être un de ses correspondants. Nous avons de lui : l'*Histoire des maladies de Saint-Domingue*, Paris, 1770, 3 vol. in-12; un *Traité des plantes usuelles de l'Amérique*, avec une *Pharmacopée*, ou *Recueil de formules de tous les médicaments simples du pays*. Il renferme la manière dont on a cru, suivant les occasions, devoir les associer à ceux d'Europe; et un *catalogue* de toutes les plantes que l'auteur a découvertes à St.-Domingue, avec leurs noms français, caraïbes, latins, et leurs différents usages; enfin des *mémoires* ou *dissertations* sur les principales plantations et manufactures des îles, le sucre, le café, le cacao, l'indigo, le coton, etc. Il mourut au quartier Morin, île et côte de Saint-Domingue, en 1748. Parmi les ser-

vices qu'il rendit à l'humanité dans cette contrée, on doit compter le rétablissement de l'hôpital du Cap, qu'il augmenta de plus de quatre vingt lits.

DESPREZ (Louis-Jean), peintre et architecte, né à Lyon vers le milieu du 18^e siècle, mort à Stockholm en 1804, âgé de 60 et quelques années, travailla d'abord dans sa ville natale et à Paris, séjourna quelque temps en Italie, et eut part aux *Voyages pittoresques de Naples*, publiés par l'abbé de Saint-Non. Gustave III, roi de Suède, frappé de son talent, l'attacha à sa cour, comme peintre et architecte. Un de ses plus grands *tableaux* et le plus riche de composition est celui de la *Bataille de Suensksund*. Il travailla aussi pour les cours de Russie et de Copenhague. Sa manière est grande et large. Il avait une imagination riche et brillante; mais il s'attachait peu à la correction, son esprit ardent l'entraînant sans cesse à des conceptions nouvelles. Il a aussi fait plusieurs *caricatures* pleines d'esprit, et divers *costumes du Nord*, qui ont été gravés en partie à Stockholm.

DESPREZ BOISSY (Charles) naquit à Paris vers 1730, embrassa la profession d'avocat, dans laquelle il obtint quelques succès. Mais il paraît qu'il s'occupa plus particulièrement du théâtre, à en juger par le livre qu'il publia, intitulé : *Lettres sur les spectacles*, 1759, in-8, et 1780, 2 vol. in-12. Le second vol. est un *Catalogue raisonné* des ouvrages qui ont paru pour et contre les spectacles, qui avait déjà été publié en 1771, 1772, 1773, sous le titre d'*Histoire des ouvrages pour et contre les théâtres*. Ce livre de Desprez eut assez de vogue, et le fit recevoir dans plusieurs académies tant françaises qu'étrangères. On lui doit des éloges plus justes et plus mérités pour un autre genre de gloire bien plus utile à la société. Il dirigea, de concert avec son frère, un établissement charitable, créé pour le soulagement des pauvres honteux, et montra dans l'exercice de ces fonctions un zèle, un désintéressement, et même une bienfaisance qui le firent beaucoup regretter de tous les gens de bien, lorsqu'il mourut en 1787.

DESPRUETS (Jean), docteur de Sorbonne, né vers l'an 1525, fut nommé abbé général des Prémontrés par le pape Grégoire III, le 10 décembre 1572. Cette abbaye depuis plus de 30 ans se trouvait sans supérieur général en exerçant les fonctions, les cardinaux de Pise et de Ferrare qui en avaient été les derniers abbés nommés, ayant joui du titre et du revenu sans se mêler du spirituel. Pendant une aussi longue vacance, le relâchement s'était introduit dans plusieurs maisons; Despruets, animé du zèle de son état, fit successivement la visite des abbayes de la France et des Pays-Bas, et corrigea les abus qui s'y étaient introduits. Obligé de se rendre à Rome auprès de Grégoire pour une mission dont il avait été chargé par le roi, ce pape lui permit de faire célébrer la fête de saint Norbert, fondateur de l'ordre, dont la canonisation avait été différée jusque-là, et le chargea d'en composer l'office. De retour à Prémontré, l'abbé Despruets fut appelé au concile de Reims, auquel il assista. Il alla ensuite visiter ses abbayes de Lorraine et d'Allemagne, et après

avoir eu la satisfaction de voir la discipline rétablie dans la plupart de ses maisons, il mourut à Prémontré en 1596. Il a laissé des *livres de controverse*, où il réfute François Pérocel et Jean de Spina, calvinistes, qui avaient écrit contre le sacrifice de la messe et la présence réelle; un *Recueil de sermons et de discours*; un *Traité des sacrements*; de *brefs Commentaires sur la Bible*; *Anticalvinus, seu calvinianæ pravitatis refutatio*. Cet ouvrage est resté imparfait, la mort n'ayant pas permis à l'auteur de l'achever.

DESPUNA. (Voy. THÉODORA.)

DESROCHERS (Etienne - Jehan - Didier), graveur du roi, membre de l'académie de peinture, né à Lyon, mourut à Paris en 1741. Sa *suite des hommes illustres*, composée de 7 à 800 portraits, lui fit une certaine réputation. Il a aussi gravé plusieurs *morceaux d'histoire*; mais ils annoncent peu de goût, et sont en général durs et froids.

DESROCHES (Jean), membre de l'académie des sciences de Bruxelles, a donné une *Grammaire* et un *Dictionnaire flamand et français*, qui sont estimés. Il avait commencé une *Histoire des Pays-Bas*, qu'il ne put achever, étant mort en 1787, peu de temps après que le premier tome en eut paru. Si on en juge par ce commencement, la suite de l'ouvrage n'est pas à regretter : on voit que l'auteur écrivait à la hâte, et n'avait ni les connaissances ni l'impartialité nécessaires pour bien écrire les *Annales belgiques*. Il y a quelques-uns de ses *Mémoires* dans le *Recueil* de ceux de l'académie de Bruxelles, où l'on peut trouver quelques assertions qui prêtent à la critique; on y voit, entre autres choses, qu'il ne rendait pas assez de justice à ces zélés religieux d'Angleterre, d'Irlande, qui ont converti à la foi une partie de la Belgique et des régions voisines.

DESSALINES (Jacques), général noir et premier empereur d'Haïti, né en Afrique sur la Côte-d'or, fut transporté à Saint-Domingue, et y devint l'esclave d'un noir libre nommé *Dessalines*, dont il prit le nom. Il était d'une taille moyenne, d'une belle figure; mais son regard dur et féroce révélait les passions cruelles qui dominaient son âme. Lorsque la colonie s'insurgea contre les blancs, il se signala par son courage. Son activité et ses talents lui valurent le rang d'aide de camp du général noir *Jean-François*; mais dans les divisions qui survinrent entre ce chef et Toussaint-Louverture, il s'attacha à ce dernier, devint son lieutenant, le seconda dans toutes les occasions, et se soumit avec lui au général Leclerc, lorsqu'il se fut emparé de St.-Domingue en 1802. Il l'aida même à désarmer les noirs; mais lorsque les Français, affaiblis par les maladies, ne se trouvèrent plus en force suffisante pour comprimer les noirs, Dessalines retourna à leur parti, et se livra à toutes ses fureurs contre les blancs et les mulâtres. Le Cap fut de nouveau inondé de sang. Resté maître du pays, ce nègre féroce, qui avait combattu pour la liberté des noirs, se fit proclamer empereur d'Haïti sous le nom de Jacques I^{er}, le 8 octobre 1804. Il chercha bientôt après à étendre sa domination sur la partie espagnole; mais il fut repoussé avec perte

devant Santo-Domingo, et pour se venger de cet échec, il se livra à de nouveaux excès. Le mulâtre Pétion, qui était parvenu à se former un parti assez puissant, menacé de ses proscriptions, lui dressa une embuscade dans laquelle il se laissa prendre. Blessé grièvement, on dit qu'il eut la lâcheté de demander la vie; mais elle lui fut refusée. C'est ainsi que périt, en 1806, cet empereur éphémère dont la cruauté ne sera oubliée de longtemps.

DESSAURET (Isaac-Alexis, le P.), jésuite, dont les prédications ont eu beaucoup de célébrité vers le milieu du 18^e siècle, naquit à Saint-Flour en 1720. Il prêcha dans plusieurs de nos grandes villes, et prononça devant la cour l'oraison funèbre de Louis XV. Il a laissé un grand nombre de *sermons*, *panégyriques*, *oraisons funèbres* qu'il n'a jamais fait imprimer, que l'on a crus longtemps égarés et qui ont été retrouvés par un des membres de sa famille qui les a fait paraître en 1827 sous ce titre : *Sermons, panégyriques, oraisons funèbres, instructions chrétiennes*, par le R. P. A. Dessauzet, jésuite, publié par les soins de P. Dessauzet, son petit-neveu, avocat à Saint-Flour, 1829-30, 3 vol. in-12. Le P. Dessauzet est mort en 1804.

DESSOLLE (Jean-Joseph-Paul-Augustin) naquit à Auch en 1767, d'une famille noble de l'ancienne province de Gascogne. Son éducation fut dirigée par son oncle, respectable ecclésiastique, qui devint successivement évêque de Digne et de Chambéry. Il touchait à la fin de sa 25^e année lorsqu'il entra dans la *légion des Montagnes*. Les soldats volontaires, qui choisissaient alors leurs officiers, nommèrent Dessolle capitaine. Le général Régnier, employé à l'armée des Pyrénées-Occidentales, se l'attacha en qualité d'aide de camp provisoire, au mois d'octobre 1792. Il se trouvait adjoint à l'état major de cette armée le 14 juin 1793, et le 2 octobre de la même année il fut promu au grade d'adjutant général, chef de bataillon. Suspendu de ses fonctions, le 14 avril 1794, par suite du décret qui forçait les nobles de se retirer des armées, il regut, le 3 juin 1795, le titre d'adjutant général, chef de brigade. On l'employa à l'armée d'Italie, où il fit, sous Bonaparte, les campagnes de 1796 et 1797. Dessolle fixa l'attention du général en chef, qui le chargea de missions délicates et importantes, et l'envoya porter au Directoire les préliminaires de paix signés à Léoben : ce qui équivalait à une demande d'avancement pour lui. A son arrivée à Paris, le gouvernement le nomma en effet général de brigade et l'envoya en Italie, sous les ordres du général Berthier, lorsque ce dernier fut chargé de substituer au gouvernement papal les formes républicaines. Dessolle fut employé dans la marche d'Ancone, où sa position était très-difficile. Obligé d'exécuter les ordres que le Directoire lui transmettait par l'intermédiaire de Berthier, et plus tard de Masséna, il avait à contenir une population que l'on excitait continuellement contre les Français; il parvint par sa fermeté et la sagesse de sa conduite à apaiser les troubles. Au mois de mars 1799, la guerre de la seconde coalition commença; les hostilités eurent lieu le même jour sur le front

des armées du Danube et d'Helvétie, et sur la gauche de celle d'Italie. Dessolle, avec une brigade de cette armée, occupait la Valteline. Le 25 mars, il déboucha de la vallée de Munster, et par de savantes manœuvres il défit complètement le corps d'armée commandé par le général autrichien Laudon. Cette brillante affaire mit Dessolle au rang des généraux les plus distingués de l'époque. Il fut promu, le 14 avril 1799, au grade de général de division. Il fit ensuite en Allemagne, comme chef d'état major de Moreau, la mémorable campagne de 1800, et contribua aux brillants résultats qui furent obtenus. A la paix de Lunéville, Dessolle fut nommé au conseil d'état; et le premier consul lui donna le gouvernement du château de Versailles. Il resta au conseil d'état jusqu'à la rupture du traité d'Amiens, et eut alors le commandement d'une division de l'armée, chargée, sous les ordres du général Mortier, d'envahir l'électorat de Hanovre. Au départ de Mortier il commanda cette armée par intérim jusqu'à l'arrivée de Bernadotte. Ce fut dans ces circonstances que le procès de Moreau s'instruisit. On prit des mesures pour que tous les corps d'armée, et les généraux qui les commandaient, envoyassent des adresses de félicitation au premier consul, sur la découverte de la conspiration. Soit que Dessolle fût persuadé de la fausseté des inculpations dont Moreau était l'objet, soit que par un sentiment généreux, il crût indigne de lui de paraître abandonner un ami dans le malheur, il résista aux insinuations qu'on lui fit, et n'envoya en son nom aucune félicitation. Cette conduite excita le ressentiment de Bonaparte qui, lors de son couronnement, rappela Dessolle à Paris, et l'envoya ensuite à l'armée stationnée sur les côtes de Boulogne, en qualité de chef d'état major du corps commandé par le général Lannes. Dessolle, après en avoir témoigné son mécontentement, obtint la permission de se retirer. Aussitôt il fut rayé du conseil d'état, et perdit le gouvernement de Versailles. Dessolle s'était retiré dans une terre qu'il possédait aux environs d'Auch, où il s'occupait d'agriculture, lorsque Napoléon, en passant dans cette ville vers la fin de 1808, lui donna l'ordre de se rendre en Espagne. Il se distingua à la bataille de Talavéra, à celle d'Ocana, au passage de la Sierra-Moréna, et obtint ensuite le gouvernement du royaume de Jaën; sa santé s'affaiblissant chaque jour de plus en plus, il obtint la permission de rentrer dans ses foyers où il resta jusqu'en 1812. A cette époque il fut nommé chef d'état major du corps d'armée du prince Eugène, en Pologne, et s'avança jusqu'à Smolensk; il revint de là en France, et demeura à Paris jusqu'au 31 mars 1814. Le gouvernement provisoire le nomma général en chef de la garde nationale de Paris, avec le commandement de toutes les troupes de la 1^{re} division militaire. A son arrivée à Paris, Monsieur, comte d'Artois, le nomma membre du conseil d'état provisoire; et à l'arrivée du roi Louis XVIII, il fut mis au nombre des ministres d'état, créé pair de France et placé à la tête de toutes les gardes nationales de France. A la nouvelle du débarquement

de Bonaparte en 1815, il envoya aux gardes nationales des instructions vigoureuses mais tardives. Il fut obligé de se retirer dans une de ses terres auprès de Paris, et y vécut dans la retraite jusqu'au 7 juillet que le commandement de la garde nationale lui fut rendu. Vers la fin de 1818 le roi nomma Dessolle ministre des relations extérieures et président du conseil. Quelque temps après il se retira avec le baron Louis et Gouvion Saint-Cyr, à la suite d'une discussion élevée dans le conseil des ministres sur la nécessité de changer la loi sur les élections. Dès lors Dessolle ne parut plus que sur les bancs de la chambre des pairs, où il parla souvent, mais toujours avec modération. Il est mort à Paris le 2 novembre 1828.

DESTEMPS (Jean) est un personnage célèbre dans les chroniques et histoires du 13^e siècle, où on lit que cet homme, encore vivant alors, était âgé de 400 ans. Il avait, dit-on, servi dans l'armée de Charlemagne, mort en 814. Le marquis de Paulmy dit qu'il possède une chronique très-ancienne, à la tête de laquelle se trouve une note qui l'attribue à Jean Destemps : elle contient l'histoire des 6^e, 10^e, 11^e et 12^e siècles. Cela ne prouve pas que cet homme ait vécu aussi longtemps qu'on le rapporte. (*Voyez ROWIN.*)

DESTOUCHES (André CARDINAL), né à Paris en 1672, mort en 1749, accompagna le P. Tachard, jésuite, à Siam, avec le dessein d'entrer dans la société après ce voyage. De retour en France, son goût changea, et il prit le parti des armes. Ce fut au service qu'il sentit éclore ses talents pour la musique; il le quitta pour s'y livrer tout entier. Il se fit bientôt une grande réputation par son opéra d'*Issé*. Le roi le goûta tellement, qu'il le gratifia d'une bourse de 200 louis, en ajoutant « que ce n'é- » tait qu'en attendant, et que depuis Lulli aucune » musique ne lui avait fait autant de plaisir que la » sienne. » Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ignorait la composition, lorsqu'il fit cette pièce. Il en apprit ensuite les règles; mais elles refroidirent son génie, et ses autres ouvrages n'égalèrent point *Issé*. Destouches était surintendant de la musique du roi, et inspecteur général de l'académie royale de musique, avec une pension de 4,000 livres.

DESTOUCHES (Philippe NÉRICAUT), né à Tours en 1680, élevé au collège des Quatre-Nations, à Paris, volontaire dans un régiment d'infanterie, quitta le service pour s'attacher au marquis de Puysieux, ambassadeur auprès du corps helvétique. Ses productions dramatiques le firent connaître au régent. Ce prince sachant qu'il possédait la connaissance des intérêts des cours, l'envoya à Londres en 1717 avec l'abbé Dubois pour l'aider dans ses négociations. Il y passa 7 ans en servant la France avec zèle. Le duc d'Orléans étant mort, Destouches n'eût que le faible plaisir de se figurer la fortune qu'il aurait pu faire, si ce prince avait vécu. Fortoiseau proche Melun lui parut une solitude propre à lui faire oublier la fortune et ses caprices. Il l'acheta, et y cultiva jusqu'à la fin de ses jours l'agriculture et les muses. Le cardinal de Fleury voulut l'en tirer, pour l'envoyer à Saint-

Pétersbourg. Le poëte refusa cette ambassade. Il mourut en 1754. On a donné le recueil de ses *OEuvres*, Paris, 1755-59, 5 vol. pet. in-12, fig., 15 à 20 fr.; *ibid.*, 1757, 4 vol. in-4, 18 à 25 f.; *ibid.*, 1811, 6 vol. in-8, fig., 36 fr.; *ib.*, 1820, 6 vol. in-8, 30 à 35 f.; *ib.*, 1822, 6 vol. in-8, belle édition tirée à 100 exemplaires, 90 fr. « On ne trouve pas dans les » pièces de Destouches, dit un auteur qui l'a beau- » coup connu, la force et la gaieté de Regnard, en- » core moins les peintures naïves du cœur humain, » ce naturel, cette vraie plaisanterie, cet excellent » comique qui fait le mérite de Molière; mais il n'a » pas laissé de se faire de la réputation après eux. » Il a du moins évité le genre de la comédie lan- » goureuse, de cette espèce de tragédie bourgeoise » qui n'est ni tragique ni comique : montre né de » l'impuissance des auteurs, et de la satiété du pu- » blic après les beaux jours du siècle de Louis XIV. » Un éloge propre aux *comédies* de Destouches, c'est qu'elles sont plus éloignées de la licence et de la lubricité théâtrale, que toutes celles qui sont recherchées avec ardeur par la frivolité et la corruption du siècle. (*Voy. MOLIERE, REGNARD, etc.*)

DESTOURS (Nicolas), capitaine du génie, mort en 1816, membre de la Légion d'honneur, a fait paraître : *Tabula biographica scriptorum latinæ linguæ per genera et ætates distincta*, 1808, in-4.

DESAULX (Jacques-Nicolas), baron d'Oinville, maréchal de camp, né à Pondichéry vers 1741, fit les dernières campagnes de l'Inde en qualité de capitaine d'artillerie, et se distingua au siège de Pondichéry, ce qui lui valut la croix de St.-Louis. Devenu major, il sauva l'armée française d'une surprise à la bataille de Gondelou. En 1792, il émigra, fit les campagnes des armées des princes, reentra en France en 1800, et y vécut ignoré jusqu'au moment de sa mort, arrivée à Paris en 1817. On a de lui : *Discours prononcé à New-York à l'occasion du rétablissement de la maison de Bourbon*, traduit de l'anglais, 1814, in-8; *Vie du général Monck, duc d'Albemarle*, 1815, in-8; *Nouvelle conspiration contre les jésuites, dévoilée et brièvement expliquée*, traduite de l'anglais de Dallas, 1818, in-8. Le traducteur y a joint quelques notes, et même quelques pièces, entre autres l'avis de 45 évêques de France sur les jésuites en 1761. Il est assez singulier que cette apologie des jésuites ait été faite par un protestant et traduite par un officier; mais le premier était un homme équitable; le second était aussi bon chrétien que brave militaire.

DESAUX (N.-A.), directeur du jardin botanique d'Angers, membre correspondant de la société philomatique, de l'académie des antiquaires et de la société linnéenne, né à Angers, mort à Paris en 1827, a laissé : une *Flore d'Anjou*, 1827, in-8, 6 fr.; *Tableau synoptique des minéraux*, 1805, in-4, 5 fr.; *Notice sur un nouveau genre de plante de la famille des cypéracées*, 1808, in-8. Il était un des principaux rédacteurs du *Journal de botanique*, 1808-14, 5 vol. in-8.

DESVIGNES (N...), maître de la chapelle de l'église métropolitaine de Paris, né dans les envi-

rons de Dijon vers 1764, fut placé à la maîtrise de la cathédrale de cette ville, et devint l'un des élèves les plus distingués de cette école musicale qui fut plus tard dirigée par le célèbre Lesueur. Ce fut sous ce maître habile qu'il apprit la composition en se familiarisant avec le ton et la langue des prophètes et en se nourrissant de bonne heure des beautés sublimes de nos livres saints. Aussi ses productions respirent-elles les nobles inspirations de la religion. Vers 1782 il fut maître de chapelle de l'église de Chartres après la mort de Delalande. En 1804 Desvignes fit exécuter à l'église de Notre-Dame de Paris une messe à grand orchestre qui fut applaudie, et qui lui valut la place de maître de chapelle de cette cathédrale. Chargé de diriger le chœur de la maîtrise, il y forma une foule d'élèves qui ont obtenu des succès et qui sont devenus pour la plupart très-distingués. On remarque parmi ses plus beaux morceaux, la *marche funèbre* que l'on exécutait toutes les années le 21 janvier. Il est mort à Paris en 1827.

DETRÉ (le P.), jésuite français, né en 1668, se consacra aux missions étrangères, et fut envoyé en 1706 dans l'Amérique espagnole. Son zèle et ses vastes connaissances le firent nommer supérieur général et visiteur de toutes les missions de Maragnon. Il a traduit le *catéchisme* en 18 langues des diverses peuplades qui étaient sous sa domination, et laissé une *relation* intéressante sur les peuples sauvages du Maragnon vers les rives du fleuve des Amazones, insérée dans le tom. 23 des *Lettres édifiantes*. C'est lui qui envoya en Europe la carte du Maragnon, levée par le P. Fritz.

DEUS DEDIT. (Voy. DIEU-DONNE S.)

DEUSING (Antoine), né à Meurs en 1612, fut professeur de mathématiques dans sa ville natale, professeur de physique et de mathématiques à Harderwick, puis professeur en médecine, et enfin en 1647, il eut la première chaire de médecine à Groningue. Il y mourut en 1666. C'était un médecin vraiment savant; il ne possédait pas seulement toutes les parties de cette science, mais il avait encore étudié toutes celles qui y ont rapport. Outre le latin il avait appris les langues arabe, turque et persane. On lui reproche d'avoir été trop caustique et de s'être attiré par là beaucoup d'adversaires. Il a fait un très-grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *De vero systemate mundi*, Amsterd., 1643, in-4. Il établit un système particulier sur les débris de ceux de Copernic et de Ptolomée; *Exercitationes anatomicæ*, Groningue, 1651, in-4; *Fasciculus dissertationum*, ibid., 1660, in-4. Elles sont au nombre de quinze, et ont pour objet des sujets tirés de l'Ecriture sainte, qui ont rapport à l'histoire naturelle; *Economia corporis animalis*, etc., ibid., 1660, in-12. Il publia aussi différents traités sur le *Décalogue*, l'*Évangile*, la *Trinité*, etc. On peut voir la liste de ses ouvrages dans la *Bibliothèque des écrivains médecins* par Manget, et dans le *P. Nicéron*, tom. 22. Deusing, quoique protestant, joignait de vastes connaissances à un attachement décidé aux principes de la religion et de la morale.

DEUSING (Herman), fils du précédent, né à Groningue en 1654, mort en 1722, s'est fait un nom par son *Historia allegorica veteris et novi Testamenti*, Groningue, 1690, in-4, 6 à 8 fr., et par son *Explicatio allegorico-prophetica historiarum mosaicarum*, Utrecht, 1716, in-4; ouvrages pleins de rêveries coccéiennes (voy. COCCÉIUS) qui lui attirèrent des désagréments; il fut exclu de la Cène et obligé de se retirer en pays étranger.

DEUTSCH (Nicolas-Emmanuel), peintre et graveur, né à Berne en 1484, mort dans la même ville en 1530. Ses *tableaux* difficiles à distinguer des autres maîtres allemands de la même époque, sont rares. Ses *gravures* sont recherchées, surtout une suite de 6 estampes représentant les *vierges sages* et les *vierges folles*. Il eut quatre fils peintres comme lui, dont un seul, Jean-Rodolphe-Emmanuel, est cité avantageusement par les biographes allemands; il a gravé les vues des principales villes de l'Europe pour la *Cosmographie* de Sébastien Munster, Bâle, 1550, 1572 et 1628 in-fol., et quelques *cartes géographiques*, notamment celles de la Palestine.

DEVAUX (Jean), chirurgien, né à Paris en 1649, mort en 1729, enrichit le public d'un grand nombre d'ouvrages écrits purement en français, et assez élégamment en latin; *Le médecin de soi-même*, ou *l'art de conserver la santé par l'instinct*, in-12, peu commun, quoique souvent imprimé; *L'art de faire les rapports en chirurgie*, en 1703, in-12, réimprimé plusieurs fois. L'auteur enseigne la pratique, les formules et le style le plus en usage parmi les chirurgiens commis aux rapports. Plusieurs *traductions* de l'Abrégé anatomique de Heister, des Aphorismes d'Hippocrate, de la Médecine de Jean Allen; *Index funereus chirurgicorum parisiensium, ab anno 1315, ad annum 1714*, Trévoux, même année, in-12. Devaux ne manquait ni d'esprit ni de connaissances; mais il embrassa trop d'objets, et il ne connut pas ses forces en traitant certaines matières.

DEVAUX (Gabriel-Pierre-François Moisson), botaniste, né à Caen en 1742, d'un avocat du roi, entra dès l'âge de 16 ans en qualité de lieutenant dans le régiment de cavalerie-dauphin étranger, fit les campagnes de 1758 à 1791, et quitta le service à la paix pour se livrer à son goût pour la botanique. Il forma près de Bayeux un jardin devenu célèbre, sous le nom de *Jardin Devaux*, réussit à rendre indigènes en Normandie diverses plantes exotiques, et parvint à élever les *magnolia* en pleine terre. La ville de Bayeux lui doit aussi un jardin botanique riche en plantes étrangères. Devaux eut le bonheur de sauver plusieurs victimes pendant la révolution. Devenu président du tribunal du district de Bayeux, il arracha aux fureurs du vandalisme divers objets d'arts et de sciences, entre autres la *fameuse tapisserie tissée des mains de la reine Matilde*; enfin, appelé au corps législatif, il ne cessa de solliciter la reprise des travaux du port de Caen et l'achèvement du canal de l'Orne. Rentré dans ses foyers, il parcourut, en herborisant, la Provence et le Dauphiné, et se disposait à passer les Alpes, lorsqu'il apprit sa nomination à la

place de secrétaire général de l'administration départementale du Calvados. Il vint alors fixer sa résidence à Caen, où il forma un jardin plus riche encore que celui de Bayeux. Il est mort en 1802, et a laissé plusieurs *ouvrages* manuscrits. On dit que par modestie il ne voulut en faire imprimer aucun. Il fut des premiers membres de l'académie, ainsi que de la société d'agriculture de Caen, à l'époque du rétablissement de ces institutions. L'air a publié une *notice histor.* sur Devaux.

DEVELLES (Claude-Jules), né à Autun en 1692, fit profession chez les théatins en 1725, et mourut en 1765. On a de lui : *Traité de la simplicité de la foi*, 1733, in-12; *Nouveau traité sur l'autorité de l'Eglise*, 1749, in-12; *Lettre à M. l'abbé de B*** sur l'immortalité de l'âme*, 1730, in-12.

DEVIIENNE, compositeur français, mort à Charenton en 1803, dans un état de démence complète, a mis en musique plusieurs *opéras comiques*. Ses compositions sont en général très-chantantes et plus agréables que savantes. On lui reproche des réminiscences, ou plutôt des plagiais. Il avait un grand talent pour la flûte; la *méthode* qu'il a publiée pour cet instrument est fort estimée.

DEVIIENNE (Charles-Jean-Baptiste d'AGNEAUX), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1728, avait fait profession à l'âge de dix-sept ans dans le monastère de St.-Martin de Séez. On a de lui les ouvrages suivants, qui tous parurent avant la révolution : *Lettre en forme de dissertation contre l'incrédulité*, 1756, in-12; *Eclaircissement sur plusieurs antiquités trouvées à Bordeaux*, 1757, in-12; *Point de vue concernant la défense de l'état religieux*, 1757, in-12; *Plan d'éducation et les moyens de l'exécuter*, Paris, 1769, in-12; *Histoire de la ville de Bordeaux*, 1771, tom. 1^{er}, in-4; ce premier volume va jusqu'à la minorité de Louis XIV. Il devait y avoir un second volume qui est resté inédit; *Dissertation sur la religion de Montaigne*, 1773, in-8; *Eloge de Montaigne et discours sur sa religion*, 1773, in-12; *Administration générale et particulière de la France*, 1775, in-12; *Lettres sur l'histoire de France*, 1782, in-12, et 1787, in-12; *Nouvelle méthode pour apprendre à lire et à écrire correctement la langue française*, 1782, in-8, et 1786, in-12; *Histoire d'Artois*, Paris, 1785-87, 5 part. in-8; le *Triomphe de l'humanité, ou la mort de Léopold de Brunswick*, Lille, 1787, in-8 (extrait des nuits de Young et trad. de l'anglais); le *Triomphe du chrétien*, 1788, in-8, etc.; *Histoire générale de France, écrite d'après les principes qui ont opéré la révolution*, 1791, 2 vol. in-12. On n'a fait aucune attention à cet ouvrage. D'Agneaux Devienne mourut en 1792. On dit qu'il avait adopté les idées de la révolution. Si cela est, il put encore être témoin d'événements bien propres à le faire changer de sentiment.

DEVILLE (Antoine), ingénieur célèbre, né à Toulouse en 1596, étudia avec fruit les mathématiques et la science des fortifications. Après avoir servi en Savoie, où ses talents lui méritèrent le titre

de chevalier de Saint-Maurice et de Saint-Lazare; il rentra en France lorsque les Espagnols pénétrèrent en Picardie avec une armée considérable : il contribua à la reprise de Corbie en 1636, et à l'attaque des principales villes de l'Artois. A la paix, il fut chargé de fortifier les villes cédées à la France par le traité définitif. Il mourut vers 1656. Ses principaux ouvrages sont : les *Fortifications d'Antoine Deville*, Paris, 1672, in-8; *Obsidio Corbeiensis*, Paris, 1637, in-fol., fig., 10 à 12 fr.; le *Siège de Landrecy en 1637*, in-8; le *Siège de Hesdin*, 1639, in-fol., fig., 8 à 9 fr.; *De la charge des gouverneurs des places*, Lyon, 1639, in-fol., 6 à 7 f.; 1655, in-8.

DEVILLERS (Charles), physicien, né en 1724; vint très-jeune se fixer à Lyon où il donna des cours de physique. Il s'était formé un superbe cabinet qu'il vendit moyennant une rente viagère de 2,000 francs. Il est mort en 1809; on ignore le lieu de sa naissance. Il a publié : *Journées physiques*, 1761, 2 vol. in-8. C'est une suite d'entretiens avec une comtesse sur les diverses parties de la physique; le *Colosse aux pieds d'argile*, 1784, in-8. Il attaque dans cet ouvrage le magnétisme animal : une édition de l'entomologie de Linné, sous ce titre : *Carolus Linnæi entomologia faunæ suevicæ descriptionibus aucta*, etc., Lyon, 1789, 4 vol. in-8, fig. Il a eu beaucoup de part à la théorie des trois éléments, et a lu beaucoup de mémoires et de rapports sur des objets relatifs aux sciences physiques à l'académie de Lyon, dont il était membre.

DEVONSHIRE (Georgina SPENCER, duchesse de), dame anglaise, aussi célèbre par ses talents poétiques que par les agréments de son esprit et la beauté de sa figure, naquit à Londres en 1746, et fut l'épouse du duc de Devonshire en 1774. On connaît d'elle plusieurs pièces de vers très-estimées, dont la principale est un poème intitulé le *Passage du Saint-Gothard*, devenue plus célèbre encore par la traduction qu'en a faite Delille, et qui fut imprimée avec l'original en 1802, Paris, in-8. Lorsque la duchesse de Devonshire publia son poème, elle lui en envoya un exemplaire avec les vers suivants :

Vous dont la lyre enchanteresse
Unit la force à la douceur,
De la nature amant flatteur,
Vous qui l'embellissez sans cesse,
J'ose vous offrir en tremblant
De l'humble pré la fleur nouvelle,
Je la voudrais une immortelle,
Si vous acceptez le présent.

Delille y répondit par une épître en vers qui a été mise au commencement de la traduction. On lui doit encore la *Sylphide*, ou *l'Ange gardien*, nouvelle traduite en français par M^{me} de Montolieu, Lausanne, 1796, pet. in-12, reproduite la même année sous le titre de *Alice*, ou la *Sylphide*, traduite par M^{me} de Montolieu. Cette dame poète était aussi très-livrée à la politique. Amie de Fox, elle contribua à son élection en le faisant nommer membre de la chambre des Communes; elle quëta pour lui les suffrages, et obtint celui d'un boucher en l'embrassant; dévouement qui n'a point porté atteinte à la réputation de cette femme célèbre. Elle mourut en 1806.

DEVONSHIRE (Elisabeth HERVEY, duchesse de), fille du comte de Bristol, naquit vers 1754. Elle épousa d'abord Forster, puis le duc de Devonshire en 1812, cinq ans après que celui-ci eut perdu Georgina dont il est question dans l'article précédent. Devenue veuve une deuxième fois, elle s'établit à Rome en 1815; son palais devint le rendez-vous des savants, des artistes et des voyageurs de toutes les contrées. L'archéologie lui doit de nombreux services, par les fouilles considérables qu'elle a fait faire pour retrouver des monuments ensevelis sous la poussière des siècles. Elle achetait des tableaux, publiait des éditions magnifiques parmi lesquelles on distingue celle de la *Traduction italienne de Virgile*, par Annibal Caro, avec gravures, tirée à 150 exemplaires seulement, dont un a été offert de sa part à la bibliothèque du roi de France; elle a fait orner de 18 gravures la *Traduction italienne* de la 5^e satire d'Horace, revue par le cardinal Gonsalvi, où se trouve décrite la route de Rome à Brindes. Enfin elle a ajouté aussi des gravures magnifiques au *passage du mont Saint-Gothard*, de la première duchesse de Devonshire. Elle avait entrepris une magnifique édition de *Dante*, lorsqu'elle mourut le 30 mars 1824. Son corps a été transféré en Angleterre.

DEVOSGES (François), dessinateur, né à Gray le 15 septembre 1732, était fils d'un sculpteur qui lui donna les premiers principes de son art, et annonçait d'excellentes dispositions, lorsqu'à dix-huit ans il perdit la vue. Il la recouvra six ans après, mais seulement d'un œil, et se livra alors exclusivement au dessin, dans lequel il fit de tels progrès, que l'ambassadeur de Russie essaya de l'attacher à sa cour. Devosges, s'étant rendu plus tard à Dijon pour faire les dessins d'un ouvrage du président de la Marche, conçut l'idée d'ouvrir dans cette ville une école gratuite de dessin, et vendit son modique patrimoine pour fonder cet établissement en faveur duquel le prince de Condé et les états de Bourgogne allouèrent ensuite des fonds. Plusieurs de ses élèves allèrent aux frais de l'école se perfectionner à Rome, et se sont fait un nom distingué. Cette école, quoique privée de tout appui pendant la révolution, s'est cependant soutenue par le zèle du fondateur. Devosges est mort à Dijon, à la fin de 1811, laissant un petit nombre de productions, quise font remarquer par une admirable simplicité de composition et une grande pureté de dessin. Il réussissait surtout dans les scènes d'enfant. Devosges était membre de l'académie de Besançon, de celle de Dijon, et du *Lycée des arts* de Paris. M. Fremiet-Monnier a publié son *Eloge*, Dijon, 1813, in-8.

DEVOTI (Jean), prélat et jurisconsulte italien, né à Rome en 1744, mort dans la même ville en 1820, fut professeur de droit canon au collège de la Sapience (1764), évêque d'Anagni (1769), archevêque de Carthage *in partibus*, camerier secret du pape Pie VII, secrétaire des brefs aux princes, consultant des congrégations de l'immunité et de l'index. On lui doit : *De novissimis in jure legibus*; *Institutiones canonicæ*, Rome, 4 vol. in-8, réimprimé plusieurs fois et en 1814 avec des

additions; *Jus canonicum universum*, 3 vol.; cet ouvrage n'a pas été terminé.

DEWEZ (Louis-Dieudonné-Joseph), historien belge, né à Namur au mois de janvier 1760, professa 10 ans la rhétorique dans cette ville, occupa successivement, sous la domination française, les places de commissaire du pouvoir exécutif près les tribunaux de Sambre-et-Meuse, et de sous-préfet de St.-Hubert. Nommé par le roi Guillaume inspecteur général de l'instruction publique en Belgique, Dewez conserva cette place jusqu'à sa mort arrivée au mois d'octobre 1834. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire de son pays; les principaux sont : *Histoire générale de la Belgique*, Bruxelles, 1805-1806, 7 vol. in-8; 2^e édit., Bruxelles, 1827, 8 vol.; *Histoire particulière des provinces Belges*, Bruxelles, 1817, 3 vol. in-8; c'est le complément de l'ouvrage précédent; *Dictionnaire géographique du royaume des Pays-Bas*, ou *Description historique, physique et statistique des lieux remarquables par les événements, monuments*, etc.; *Histoire du pays de Liège*, Bruxelles et Paris, 1832, 2 vol. in-8; le 2^e vol. est terminé par une *Notice des Liégeois qui se sont fait un nom dans les sciences, les lettres et les arts*, ainsi que par une *Notice des historiens du pays de Liège*.

DEXTER (Flavius-Lucius), préfet du prétoire sous Théodose le Grand, fils de S. Pacien, évêque de Barcelone, mérita par sa vertu et son savoir que saint Jérôme lui dédiât son *Traité des écrivains ecclésiastiques*. La *Chronique* qu'on a publiée sous le nom de *Dexter* est supposée (nous n'avons pas celle que Dexter avait faite). Elle paraît avoir été fabriquée en Espagne vers la fin du 16^e siècle, et contient les pieuses traditions des anciens Espagnols qui ont eu cours dans ce royaume. Les commentaires que le P. Bivar y a ajoutés sont sans goût, sans discernement et sans critique. Nicolas Antonio, le marquis Peralta, don Louis de Salazar et Ferreras, ont écrit pour prouver que cette chronique était apocryphe. Elle a été imprimée avec les commentaires de Bivar, Lyon, 1627, in-fol. On la croit composée par Higuera.

DEYSTER (Louis de), peintre et graveur, né à Bruges en 1656, mort en 1711, peignait l'histoire et le portrait. Ses plus beaux tableaux sont tirés de l'Ecriture sainte. On estime surtout une *résurrection du Christ*, son *apparition aux trois Maries*, une *mort de la Vierge*, l'*Histoire de Judith* en plusieurs morceaux. Deschamps regarde Deyster comme égal pour l'intelligence du clair-obscur aux plus grands maîtres de Flandre. Sa manière de composer était grande, mais il ne savait point sacrifier aux grâces. Il a exécuté quelques gravures en manière noire et à l'eau-forte. Deyster, ayant pris tout à coup un goût décidé pour la musique, quitta à l'âge de 50 ans la carrière de la peinture pour la profession de luthier. — Anne DEYSTER, sa fille, morte en 1746, imitait si bien sa manière, que l'on confond souvent avec les originaux les copies qu'elle faisait d'après lui. Elle a fait à l'aiguille des paysages qui imitent très-bien la peinture.

DEZ (Jean), jésuite, né près de St.-Menehould en Champagne l'an 1643, se livra avec succès au ministère de la chaire. Etant devenu recteur du collège de Sedan, il s'appliqua à la controverse, et travailla avec zèle et avec fruit à la conversion d'un grand nombre de calvinistes. Il mourut à Strasbourg en 1712, après avoir été cinq fois provincial. Il laissa quelques écrits, dont les principaux sont : *La Réunion des protestants de Strasbourg à l'Eglise romaine, également nécessaire pour leur salut et facile selon leurs principes*, 1687, in-8, 1701, in-12, et traduit en allemand ; quoiqu'il ne soit que médiocre, cet ouvrage a pourtant un mérite peu commun, celui de la clarté et de la précision. *La foi des chrétiens et des catholiques justifiée, contre les déistes, les juifs, les mahométans, les sociniens, et les autres hérétiques*, Paris, 1714, 4 vol. in-12. Le P. Dez avait été employé par Louis XIV et le cardinal de Furstemberg, à l'établissement d'un collège royal, d'un séminaire et d'une université catholique, confiée aux jésuites français à Strasbourg. Il fut recteur de cette université, et suivit monseigneur le Dauphin, par ordre du roi, en Allemagne et en Flandre, en qualité de confesseur de ce prince.

DEZALLIER D'ARGENVILLE (Antoine-Joseph), né à Paris en 1680, et maître des comptes dans la même ville, fit sa principale étude de l'histoire naturelle. Il a fourni les articles d'*hydrographie* et de *jardinage*, qui sont dans le Dictionnaire encyclopédique. On a de lui : *La théorie et la pratique du jardinage*, 1732, in-4 ; *La conchyliologie, avec un traité de la Zoomorphose*, Paris, 1780, 2 tom. en 3 vol. gr. in-4, 81 fr. ; cette édit. devait avoir 5 vol., la première est de 1757, gr. in-4, fig., 15 à 18 fr. ; *Histoire naturelle éclaircie dans une de ses parties principales ; l'Oryctologie, qui traite des terres, des pierres, des minéraux, des métaux et autres fossiles*, Paris, 1755, in-4, avec 26 fig., 10 à 12 fr. Son goût pour l'histoire naturelle n'était point exclusif : il fut amateur éclairé de plusieurs arts. On en voit une preuve dans son *Abrégé de la vie de quelques peintres célèbres*, Paris, 1762, 4 vol. in-8, 54 à 60 f., celle de 1742-55, 3 vol. in-4, y compris le supplément, est moins complète, 42 à 48 fr. Il mourut à Paris en 1765. — Son fils (Antoine-Nicolas), reçu maître des comptes et mort au commencement de 1794, a publié : *Vie de quelques architectes et de quelques sculpteurs fameux*, Paris, 1787, 2 vol. in-8 ; ouvrage incomplet et inexact.

DEZÈDE, ou DEZAIDES, musicien agréable, mort à Paris en 1792. On ignore le lieu de sa naissance : les uns l'ont dit allemand, les autres lyonnais. Lui-même ne connut pas sa famille et reçut d'un abbé auquel on l'avait confié dès sa plus tendre enfance, une éducation très-soignée. Il apprit entre autres choses à pincer de la harpe, vint de bonne heure à Paris et s'y fit connaître par une foule de compositions qui eurent des succès. Il a particulièrement travaillé pour l'opéra comique. La plupart des sujets qu'il a traités sont des morceaux champêtres, et personne n'a mieux réussi que lui dans ce genre. Ce

fut Monvel qui composa les paroles de presque toutes ses pièces.

DEZOTEUX (François), chirurgien consultant des camps et armées, naquit à Boulogne-sur-Mer en 1724. Pendant les campagnes de Westphalie et de Flandre, il fut employé dans les hôpitaux de l'armée. Après avoir parcouru avec distinction les grades inférieurs, il parvint en 1760 à celui de chirurgien-major du régiment du roi (infanterie), en garnison à Besançon. Pendant son séjour dans cette ville, il prit ses degrés à la faculté de médecine, et s'occupa bientôt de populariser en Franche-Comté la méthode d'*inoculation* qu'un médecin irlandais, Acton, y avait décriée par une pratique vicieuse et des procédés qui eurent quelque fois des suites funestes. Il eut à soutenir à cette occasion un procès avec cet empirique, et publia, dans cette affaire qu'il gagna, des *Pièces justificatives* concernant l'*inoculation*. Dezoteux alla l'année suivante à Londres pour y étudier la nouvelle méthode d'*inoculation* que l'on devait à Sulton. A son retour il s'empressa de la répandre en France ; entreprise dans laquelle il fut secondé par le célèbre La Condamine et le docteur Gandoger : ce dernier, auquel il communiqua ses notes, a fait, avec les observations de Dezoteux, un *Traité sur l'inoculation*, 1768, in-8. Lui-même a publié plus tard avec le docteur Valentin son disciple un *Traité historique de l'inoculation*, Paris, an 8, in-8. Ce fut Dezoteux qui eut l'heureuse idée de créer dans le régiment du roi une école de chirurgie militaire, qui acquit une juste célébrité par les chirurgiens qu'elle a fournis pour les armées, et les professeurs qu'elle a donnés dans l'enseignement. Nommé chirurgien consultant des armées du roi en 1778, il reçut la même année le cordon de St.-Michel. En 1789, il fut appelé auprès du ministère de la guerre avec le titre d'inspecteur général des hôpitaux militaires. En 1793, il obtint sa retraite ; mais sa pension ne lui ayant pas été payée, il tomba dans l'indigence, vécut quelque temps des secours que lui donnèrent ses amis, et obtint enfin la place de médecin de la succursale des Invalides qu'on venait d'établir à Versailles. Il ne jouit que pendant 15 mois de cette pension ; cette succursale fut supprimée. Dezoteux mourut en 1803. Ce médecin philanthrope était d'un désintéressement rare ; il fut le père de ses élèves.

DIACONO (Jean), savant napolitain, vivait vers le 9^e siècle. On a de lui une *Chronique des évêques de Naples*, et d'autres opuscules (*Voy. MURATORI, Rerum italicarum scriptores*, tome 2, part. 2, et les *Acta sanct.*). — Il ne faut pas le confondre avec Pierre DIACONO de Naples, moine du Mont-Cassin, chapelain de l'empereur Lothaire, dont nous avons une *Chronique du monastère du Mont-Cassin* ; une continuation de la *Chronique* de Jean Diacono, et une *Vie de saint Athanase*. Quelques-uns lui attribuent aussi un *recueil des lois des Lombards*, et des *capitulaires de Charlemagne, de Pepin, etc.*

DIADOCHUS, évêque de Photique en Illyrie vers 450, laissa un *Traité de la perfection spiri-*

tuelle qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

DIADUMÉNIEN (Marcus-Opelius-Antoninus), fils de l'empereur Macrin, et de Nonnia Celsa, fut surnommé *Diadumenianus*, parce qu'il vint au monde avec une espèce de coiffe, qu'on envisagea comme un diadème. L'armée ayant donné le trône impérial à son père en 217, après la mort de Caracalla, il fut fait César, quoiqu'il n'eût qu'environ 10 ans. Macrin le fit appeler *Antonin*, nom cher aux Romains, s'imaginant que ce titre assurerait l'empire dans sa famille. Mais ces précautions furent inutiles; car le père et le fils furent assassinés par les soldats d'Héliogabale.

DIAGO (François), dominicain, historiographe d'Aragon, composa plusieurs ouvrages, dont le meilleur est : *l'Histoire des comtes de Barcelone, faite sur les titres originaux*, 1603, in-fol., 6 à 9 fr.; et celle *du royaume de Valence*, qu'il publia en 1613, in-fol. Il avait promis la suite de cette dernière, mais il mourut en 1615, avant d'avoir pu remplir sa promesse.

DIAGORAS, surnommé *l'Athée*, natif de Mélos, fut plongé dans l'athéisme par un affront que son amour-propre avait essuyé : car c'est presque toujours la passion qui égare l'esprit. On lui déroba un de ses ouvrages poétiques; il intenta un procès au voleur; celui-ci jura que le poème lui appartenait, et en recueillit les fruits et la gloire. Outré du succès de ce mensonge, Diagoras s'en prit à Dieu même, sous le nom duquel il avait été accepté en justice, et se livra à tous les délires de l'impiété. Les blasphèmes qu'il vomissait contre la Divinité, de vive voix et par écrit, excitèrent le zèle de l'aréopage. Sa tête fut mise à prix. On promit un talent à quiconque le tuerait, et deux à qui l'amènerait en vie. Car dans la jurisprudence de toutes les nations policées, l'athéisme a toujours été considéré comme un crime capital contre l'ordre public, et comme le renversement de la société, qui repose tout entière sur la notion de Dieu. Cet insensé vivait l'an 416 avant J.-C.

DIAGORAS, athlète de l'île de Rhodes, vers l'an 460 avant J.-C., en l'honneur duquel Pindare fit une belle ode qui nous est parvenue. Elle fut mise en lettres d'or dans le temple de Minerve.

DIANA (Antonin), casuiste fameux, clerc régulier de l'ordre des théatins de Palerme, né en 1595, mort en 1663, laissa divers ouvrages de morale, Anvers, 1667, 9 vol. in-fol. Les principaux sont : *Resolutionum moralium partes duodecim; Summa resolutionum, etc.* Sa morale est fort indulgente, et peut-être trop.

DIANE DE POITIERS, duchesse de Valentinois, née en 1499, était fille de Jean de Poitiers, comte de Saint-Vallier. Elle fut d'abord fille d'honneur de la reine Claude, et se servit de son crédit utilement pour sa famille. Son père, convaincu d'avoir favorisé la fuite du connétable de Bourbon, fut condamné à avoir la tête tranchée. L'arrêt allait être exécuté, lorsque sa fille alla se jeter aux genoux de François I^{er}, et obtint par ses larmes, et surtout par ses attrait, la grâce du coupable. La peur fit sur l'esprit de Saint-Vallier une telle

révolution, qu'en une nuit les cheveux lui blanchirent. Il tomba même dans une fièvre si violente, qu'il ne put jamais guérir, même après que le roi lui eut accordé son pardon. C'est de là qu'est venu le proverbe de la *fièvre de Saint-Vallier*. Diane sa fille fut mariée, à l'âge de 13 ans, à Louis de Brézé, grand sénéchal de Normandie, à qui elle donna deux filles, l'une mariée au duc de Bouillon, l'autre au duc d'Aumale. Elle avait au moins 40 ans, lorsque le roi Henri II, qui n'en avait que 18, en devint éperdument amoureux; et quoique âgée de près de 60 à la mort de ce prince, elle avait toujours conservé le même empire sur son cœur. Après la mort du roi, elle se retira, en 1556, dans sa belle maison d'Anet, où elle mourut en 1566. Elle est, à ce que l'on croit, la seule maîtresse pour qui l'on ait frappé des médailles. On en voit encore une aujourd'hui, où elle est représentée foulant aux pieds l'Amour, avec ces mots : « J'ai vaincu le vainqueur » de tous : « *Omnium victorem vici*. Les calvinistes, qui ne l'aimaient pas, lui ont reproché de s'être enrichie aux dépens du peuple. Brantôme la peint d'une manière plus favorable : « Elle était, » dit-il, fort débonnaire, charitable et aumônière. » Il faut que le peuple de France prie Dieu qu'il ne vienne jamais favorite de roi plus mauvaise que celle-là, ni plus malfaisante. »

DIANE, duchesse de Castro, puis de Montmorency, était fille de Henri II, qui l'avait eue de Philippe des Ducs, demoiselle de Cony. Le roi François I^{er} en fit beaucoup de cas, à cause de son esprit et de sa vertu. Elle avait une mémoire prodigieuse, et apprit l'italien, l'espagnol et le latin. Le roi son père la maria en 1553, avec Horace Farnèse, duc de Castro; mais ce jeune prince, de grande espérance, fut tué six mois après son mariage, en défendant la citadelle d'Hesdin. Diane se remaria en 1557 avec François, duc de Montmorency, fils aîné d'Anne, connétable de France. Cette dame prit beaucoup de part aux malheurs de la France, pendant les guerres civiles, et les augmenta, sans le vouloir, en réunissant Henri III avec le parti huguenot. Elle fit apporter, de St.-Sauveur de Blois à St.-Denis, le corps de la reine Catherine de Médicis, qu'on y enterra en 1609 dans la chapelle des Valois; et l'année suivante, celui de Henri III, qui était à Compiègne, pour être enterré dans le même tombeau. Diane, né en 1538, mourut à Paris en 1619, et fut enterrée dans l'église des Minimes de la place royale, où l'on voit son tombeau dans la chapelle d'Angoulême.

DIAS-GOMÈS (François), poète portugais, émule et compatriote du Camoens, naquit à Lisbonne en 1745, et mourut en 1795. Fils d'un mercier, il fut destiné d'abord au commerce; les heureuses dispositions qu'il annonçait déterminèrent sa famille à lui donner une éducation distinguée et à lui laisser parcourir la carrière des lettres. Plus tard son père changea d'avis, et avant que ses études ne fussent terminées, il le força à se livrer à son commerce de mercerie; Dias-Gomès sut trouver dans ses loisirs des moments pour ses études favorites; il composa des vers pleins d'élégance et de pureté. Loin de

suivre l'exemple des poètes de son temps qui, pour devenir populaires, consacraient leur muse à des sujets bas et indignes de la poésie, il eut devant les yeux les grands maîtres, et c'est d'après eux qu'il a fait d'une manière classique les compositions les plus nobles et les plus élevées; ses *œuvres* poétiques se composent de 7 *élégies*, 4 *odes* et 3 *cantiques*, accompagnés de notes aussi savantes que curieuses; leur impression a été faite aux frais de l'académie des sciences de Lisbonne et au profit de la veuve et des enfants de Dias-Gomès. Lorsque ce poète est mort, il travaillait à deux *poèmes*, l'un était les *saisons*, en 24 chants (six seulement ont été composés), l'autre était la *Henriquêide*, ou la *conquête de Ceuta*, qui n'a pas été achevé. Dias-Gomès avait fait deux *tragédies*, *Electre* et *Iphigénie*, qui sont peu dignes de l'auteur. Enfin il a publié trois *discours* en prose qui sont très-estimés : *Analyse raisonnée du style de Sà de Miranda*, *Bernardes*, *Caminha* et *Camoëns*; *Comparaison de l'histoire de don Juan de Castro par Freire d'Andrada*, et de la vie de don Paul de Lima, par Diégo de Couto; *Traité du bon goût en poésie*. Le premier de ces discours a été couronné en 1792 par l'académie des sciences de Lisbonne.

DIAS (Balthazar), poète portugais, né à Madère au commencement du 17^e siècle, était aveugle de naissance. Cette infirmité ne l'empêcha pas de cultiver les belles-lettres, et il réussit surtout dans la composition de ces pièces dramatiques que les Portugais et les Espagnols appellent *autos*, *actes* ou *mystères*. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on connaît particulièrement *l'Acte du roi Salomon*, Evora, 1612; *La Passion*, Lisbonne, 1613; *Saint Alexis*, Catherine, *La Malice des femmes*, *Conseil pour se bien marier*, *ibid.*, 1633; *Histoire de l'impératrice Porcina*, femme de l'empereur Lodovico de Rome, *ibid.*, 1660; *Tragédie du marquis de Mantoue et de l'empereur Charlemagne*, *ibid.*, 1605. Ce poète mourut vers 1685.

DIAZ (Michel), aragonais, compagnon de Christophe Colomb, découvrit en 1495, les mines d'or de Saint-Christophe dans le Nouveau-Monde. Il contribua beaucoup à la fondation de la Nouvelle-Isabelle, depuis appelée St.-Domingue. Il fut plusieurs années après lieutenant du gouverneur de Porto-Rico, île célèbre, et y essaya quelques disgrâces. Il fut prisonnier en Espagne en 1509, puis rétabli dans sa charge. Il mourut vers l'an 1512.

DIAZ (Jean-Bernard), évêque de Calahorra, était bâtard d'une maison illustre d'Espagne. Il se trouva au concile de Trente en 1552, et mourut en 1556. Il est auteur de divers ouvrages en latin et en espagnol : *Practica criminalis canonica*, Alcalá, 1594, in-fol.; *Regula juris*, etc.

DIAZ (Philippe), célèbre prédicateur franciscain de Bragance, mort en odeur de sainteté le 9 avril 1600. Ses sermons ont été imprimés en 8 volumes.

DIBDIN (Charles), né à Southampton en 1748, fut acteur, compositeur de musique, fondateur et directeur d'un petit théâtre, chantre patriotique; il fit aussi quelques *romans*, un poème didactique, quelques pièces dramatiques, des opéra-comiques

(parole et musique.) Sa vie fut une alternative de vicissitudes heureuses et malheureuses; 20 ans après avoir établi son théâtre, il se vit forcé, faute de fonds, de discontinuer cette direction; mais bientôt ses chants patriotiques pendant la guerre contre la France lui valurent une pension de 200 livres st.; cette pension fut supprimée à la mort de Pitt. Alors une souscription lui assura une somme à peu près égale qu'il toucha jusqu'à sa mort, arrivée en 1814.

DICÉARQUE, de Messine, philosophe, historien et mathématicien célèbre, fut un des plus dignes disciples d'Aristote. Il profita des leçons de ce grand maître dans les excellents ouvrages qu'il composa. Il n'en reste que des fragments. Le plus estimé était sa *République de Sparte*, en 3 livres, que Lacédémone faisait lire tous les ans publiquement pour l'instruction des jeunes Spartiates. On trouve sa *Descriptio montis Pelii* dans *Geographiæ veteris scriptores Græci minores*, Oxford, 1698, 4 vol. in-8; *De statu Græciæ*, Augsbourg, 1600, in-8. Il est inséré aussi dans la collection d'Oxford.

DICENÉE, philosophe égyptien, passa dans le pays des Scythes, plut à leur roi, et adoucit, dit-on, son naturel sauvage, ainsi que celui de ses sujets. De peur que ses maximes et ses lois ne s'effaçassent de leur esprit, il en fit un livre. Ce philosophe changea tellement ces barbares, qu'ils arrachèrent leurs vignes, et se privèrent absolument de vin, pour ne pas tomber dans les désordres qu'il cause. Les meilleures leçons des anciens philosophes, lorsqu'elles n'étaient pas absolument stériles, produisaient toujours quelques effets extravagants, et leur sagesse ne pouvait se défendre de l'outrance. Dicenée vivait du temps d'Auguste.

DICKINSON (Edmond), célèbre médecin et chimiste anglais, né en 1624, d'un ministre d'Ap-pleton, dans le comté de Berg. Après s'être appliqué à des sciences utiles et agréables, il s'adonna à la chimie et à toutes les folies des adeptes alchimistes. Il mourut en 1707. On a de lui : *Delphi Phanici-zantes*, Oxford, 1655, in-8, 5 à 6 fr. Il y soutient que tout ce qu'on raconte de l'oracle de Delphes est tiré de l'histoire de Josué et des Livres saints; *De Noe adventu in Italiam*, Oxford, 1655, in-8 : ouvrage où il y a autant de fables que d'érudition; *De origine druidum*; *Physica vetus et nova, sive de naturali veritate hexametris mosaici*, Rotterdam, 1703, in-4; un *Traité sur les jeux grecs*. Tous ces ouvrages sont savants, mais sans justesse ni critique; ils prouvent autant l'imagination singulière que le savoir de l'auteur.

DICKSON (Adam), agronome écossais, né à Albermary, mort en 1776, a publié un *Traité de l'agriculture des anciens*, traduit par Pâris, 1802, 2 vol. in-8, 6 à 8 fr., pap. vél., 15 à 18 fr. C'est le meilleur commentaire qui existe sur les *Rei rusticæ scriptores*.

DICKSON (Jacques), botaniste, né en Ecosse d'une famille obscure, fut d'abord jardinier dans les environs d'Hamersmith, puis jardinier en chef dans quelques maisons riches, ensuite grainetier à Londres. Au milieu de ces occupations matérielles, il s'occupait de botanique, science pour laquelle il

avait une passion qui allait jusqu'à l'enthousiasme : un goût aussi prononcé était secondé par d'heureuses dispositions, en sorte qu'il fit avec le temps des progrès immenses dans cette science, et acquit des connaissances dont la solidité et l'étendue lui ont fait une grande réputation, même sur le continent. Outre plusieurs *Mémoires* insérés dans les *Transactions philosophiques*, il a publié : *Fasciculi quatuor plantarum cryptogamicarum Britanniae*, Londres, 1785-92, in-4, 8 à 10 fr.; *Collection de plantes séchées; Fascicules*, en anglais, 1789-99, in-fol., 12 à 15 fr.; *Nomenclature botanique alphabétique, suivant le système de Linnée*, 1797, in-8, 3 à 5 fr., aussi en anglais. Dickson était vice-président de la société d'horticulture de Londres, et fut l'un des fondateurs de la société linnéenne de la même ville. Il est mort à Londres en 1822.

DICQUEMARE (Jacques - François), célèbre naturaliste français, professeur de physique et d'histoire naturelle au Havre, né dans cette ville en 1733, y mourut en 1789, après 30 années de travaux assidus. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, et il en remplit les devoirs avec le plus grand zèle. Ses découvertes lui méritèrent le titre de *confident de la nature*. Il s'adonna aussi à la géographie, à l'astronomie, à l'art nautique, au dessin et à la peinture. L'église de l'hôpital du Havre possède de lui 5 grands tableaux peints à l'huile, remarquables par la pureté des dessins. Il a publié : *Idee générale de l'astronomie*, Paris, 1769, in-8, réimprimé en 1771, sous ce titre : *Connaissance de l'astronomie, rendue aisée et mise à la portée de tout le monde* : on y trouve un abrégé de ce qu'il y a de plus curieux dans l'astronomie, mais sans démonstration; *Description du cosmoplane inventé et construit par l'abbé Dicquemare*, dédiée à l'abbé Nollet. Un grand nombre de *mémoires* insérés dans le *Journal de physique* de 1772 à 1789.

DICTYS, de Crète, suivit Idoménée au siège de Troie, et composa, dit-on, l'*histoire* de cette fameuse expédition. Un savant du 15^e siècle composa une *Histoire de la guerre de Troie*, qu'il mit sous le nom de Dictys. Cet ouvrage supposé fut publié pour la première fois à Mayence, on ne sait en quelle année. On en donna une nouvelle édition, à l'usage du Dauphin, à Paris, 1680, in-4; ce volume est un des plus rares de la collection, 80 fr., avec *Darès Phrygius*. Perizonius en mit au jour une autre en 1702, in-8, fig. 15 à 18 fr., qu'on joint aux auteurs *cum notis variorum*. Il y en a une traduction française, Paris, 1813, 2 vol. in-12, 6 fr.

DIDEROT (Denis), fils d'un coutelier de Langres, né dans cette ville en 1712, débuta à Paris par exercer les fonctions d'instituteur. Son génie ne tarda pas à le faire connaître, et l'usage qu'il en fit lui suscita des désagréments; mais son association à d'Alembert pour l'entreprise de la lourde et massive Encyclopédie, compensa ces disgrâces par des éloges qui ne manquent jamais aux gens agréés à quelque faction. Appelé à Saint-Petersbourg, il reçut, après un très-court séjour, ordre de s'en retourner d'où il venait, la critique mordante qu'il exerçait sur toutes sortes d'objets, n'étant pas du goût

de la cour. On vit, dans cette occasion, ce qu'on ne voyait déjà que trop dans ses livres, combien il aimait à se distinguer et à être remarqué dans la foule. Il fit le voyage de Saint-Petersbourg à Paris en robe de chambre et en bonnet de nuit, et se promenait dans cet équipage par les villes les plus fréquentées : les curieux ne tardaient pas à demander quel était cet homme extraordinaire, et son domestique répondait : *c'est le célèbre Diderot*. Mais s'il ne fut pas à l'abri de la vanité, il ne paraît point avoir eu, comme la plupart de ses confrères, la soif des possessions terrestres : soit indifférence, soit mauvaise économie, il se trouva plus d'une fois à l'étroit, et fut obligé de se défaire de sa bibliothèque, dont l'impératrice de Russie fit l'acquisition, en lui en laissant l'usage jusqu'à sa mort. Quoiqu'on le regarde comme un des grands promoteurs du philosophisme, et qu'il mérite cette dénomination par son ardeur à en propager les erreurs, il n'avait pas la politique tortueuse et l'artificieuse dissimulation de son collègue; plus libre et plus franc, il fut moins utile à la secte. L'un avait une activité sourde qui, sans bruit, faisait beaucoup; l'autre un zèle éclatant qui, avec beaucoup de bruit, souvent ne faisait rien. Diderot, en affectant ses principes d'athéisme, a perdu plusieurs de ses partisans qui n'osaient pas les avouer ouvertement. On sera surpris d'apprendre qu'il a été ami des jésuites presque jusqu'au fanatisme, jusqu'à devenir la victime de son attachement. C'est au moins ce que lui-même nous assure dans une lettre au P. Castel, à l'occasion d'une critique qu'avait faite le P. Berthier d'un de ses ouvrages. « A quoi pense, dit-il, le P. Berthier, de » persécuter un honnête homme, qui n'a d'ennemis » que ceux qu'il s'est faits par son attachement » pour la compagnie de Jésus, et qui, tout mécon- » tent qu'il en doit être, vient de repousser avec » le dernier mépris les armes qu'on lui offrait contre » elle. Vous le dirai-je, mon révérend Père? Sans » doute, je vous le dirai, car vous êtes un homme » vrai, et par conséquent disposé à prendre les au- » tres pour tels. A peine mes deux lettres eurent- » elles paru, que je reçus un billet conçu en ces » termes : Si Diderot veut se venger des jésuites, » on a de l'argent et des mémoires à son service; » il est honnête homme, on le sait. Il n'a qu'à » dire, on attend sa réponse. Cette réponse atten- » due, la voici : Je saurai bien me tirer de ma » querelle avec le P. Berthier, sans le secours de » personne. Je n'ai point d'argent, mais je n'en » ai que faire. Quant aux mémoires que l'on m'of- » fre, je n'en pourrais faire usage qu'après les » avoir très-sérieusement examinés, et je n'en ai » pas le temps. Je suis, monsieur et révérend Père, » avec le respect le plus profond, et toute la vénéra- » tion qu'on doit aux hommes d'un mérite supé- » rieur, etc. » Dans une lettre adressée au même P. Castel, le 2 juillet 1751, Diderot dit : « Je ne » connais rien de si fin, ni de si délié, ni qui marque » tant de goût et tant de précision que vos observa- » tions; vous avez raison partout.... Vous avez si » bien saisi ce qu'il peut y avoir de bon dans ces » petits écrits, que, tout en marquant ce qu'il y a

» aussi de faible et même de mauvais, il se fût fait
 » dans votre extrait une compensation de critique
 » et d'éloge, dont j'aurais été bien content; car
 » j'aime surtout la vérité et la vertu, et quand ces
 » qualités se réunissent dans un même homme, il
 » va, dans mon esprit, de pair avec les dieux. Jugez
 » donc, monsieur, des sentiments de dévouement
 » et de respect que je dois avoir pour vous. » Ce
 philosophe mourut à une campagne près de Paris,
 en 1784. Son enterrement, qui a souffert quelque
 difficulté comme celui de d'Alembert, s'est fait à
 petit bruit, malgré le zèle de la secte qui eût voulu
 donner de la pompe aux funérailles d'un de ses
 chefs. On a de lui : *Prospectus* de l'Encyclopédie,
 et divers articles insérés dans cet ouvrage devenu si
 fameux, et dont lui-même nous a donné l'idée la
 plus juste, en le nommant un gouffre où des espèces
 de chiffonniers jetèrent pêle-mêle une infinité de
 choses mal vues, mal digérées, bonnes, mauvaises,
 incertaines et toujours incohérentes et disparates,
 etc. On y a employé, ajoute-t-il, une race détestable
 de travailleurs, qui ne sachant rien, et se
 piquant de savoir tout, cherchèrent à se distinguer
 par une universalité désespérante, se jetèrent
 sur tout, brouillèrent tout, gâtèrent tout, etc.
 Les deux premiers volumes furent supprimés par
 arrêt du conseil du roi le 7 février 1752, comme
 renfermant des maximes tendantes à détruire
 l'autorité royale, à établir l'esprit d'indépendance
 et de révolte, et, sous des termes obscurs et équivoques,
 à relever les fondements de l'erreur, de la corruption
 des mœurs, de l'irreligion et de l'incrédulité. L'impression
 des autres volumes fut suspendue pendant 18 mois;
 mais les entrepreneurs, actifs et persévérants, obtinrent
 la liberté de continuer leur ouvrage, en promettant
 plus de circonspection. Et néanmoins les autres volumes
 furent encore plus hardis, et malgré les représentations
 des hommes religieux, le livre fut continué jusqu'à
 sa fin. Il devint une affaire de parti, et fut prôné
 comme la plus belle conception de l'esprit humain,
 comme un monument qui devait immortaliser ce
 siècle. Cependant cette vaste entreprise n'a produit,
 comme la caverne d'Éole, que du vent, du bruit,
 du désordre. Le scepticisme, le matérialisme, l'athéisme
 s'y montrent partout sans pudeur, sans retenue.
 Outre l'énorme diffusion, l'un des vices dominants
 de l'Encyclopédie, on reproche à Diderot d'avoir
 employé un langage scientifique sans trop de nécessité,
 d'avoir recouru à une métaphysique souvent
 inintelligible, qui l'a fait appeler le *Lycophron*
 de la philosophie; de s'être servi d'une foule de
 définitions qui n'éclaircissent point l'ignorant, et que
 le philosophe semble n'avoir imaginées que pour faire
 croire qu'il avait de grandes idées, tandis que réellement
 il n'a pas eu l'art d'exprimer clairement et simplement
 les idées des autres. (V. ALEMBERT, CHAMBERS.) La
 nouvelle édition qu'on en a donnée sous le titre
 d'*Encyclopédie méthodique*, est plus défectueuse
 encore, et surtout plus défigurée par les délires
 de la philosophie irrégulière. L'abbé Bergier s'étant
 réservé la partie théologique, on s'est empressé
 de répandre les erreurs qui étaient desti-

nées pour cette partie, dans toutes les autres. L'histoire,
 la géographie, jusqu'à la grammaire et la géométrie,
 tout a été asservi au fanatisme de l'impie (voy. le
Journal hist. et litt. 10 avril 1785, p. 575); on a
 plusieurs éditions du dictionnaire: Paris, 1751-80,
 35 vol. in-fol., avec pl. 120 à 150 fr., gr. pap. 200 à
 250 fr.; Gen., 1777, 39 vol. in-4, dont 3 de pl., 90 à
 100 fr. On y ajoute 6 vol. de tables, Lyon, 1780; *Histoire de la Grèce*, traduite de
 Stanyan, 1743, 3 vol. in-12, livre médiocre et traduction
 très-faible; *Principes de la philosophie morale*, traduction
 très-libre de l'*Essai sur le mérite et la vertu* de milord
 Shaftesbury, 1745, in-12. Cet ouvrage a un but moral;
 si on y trouve quelques traits contre le christianisme, ils
 ne sont ni directs ni nombreux; *Pensées philosophiques*,
 1746, in-12, réimprimées avec quelques additions, sous
 le titre d'*Etrennes aux esprits forts*, 1757. Parmi
 des sophismes et des faussetés sans nombre, on y
 trouve des passages intéressants, tels que celui-ci :
 « Si un homme qui n'a vu que pendant un jour ou
 » deux, se trouvait confondu chez un peuple d'aveugles,
 » il faudrait qu'il prît le parti de se taire
 » ou de passer pour un fou; il leur annoncerait tous
 » les jours quelque nouveau mystère, qui n'en serait
 » un que pour eux, et que les esprits forts se sau-
 » raient bon gré de ne pas croire. Les défenseurs de
 » la religion ne pourraient-ils pas tirer un grand
 » parti d'une incrédulité si opiniâtre, si juste même
 » à certains égards, et cependant si peu fondée? »
 Boudier de Villemere a opposé à ces *Pensées philosophiques*
 4 pet. vol., portant le même titre, réimprimés à
 Liège en 1789: recueil de réflexions solides, aussi
 claires et intelligibles, que celles de Diderot sont
 obscures et intriguées; *Mémoires sur différents
 sujets de mathématiques*, 1748, in-8; *Lettre sur les
 aveugles à l'usage des clairvoyants*, 1749, in-12.
 C'est un de ces écrits insidieux, où le matérialisme,
 n'osant pas se produire en dogme, s'enveloppe dans
 des hypothèses sophistiques, de façon à ce qu'on
 puisse le deviner et le conclure. Cette lettre, qui
 attira sur lui l'animadversion du ministère plus
 d'une fois provoquée, lui coûta la liberté. Il fut
 enfermé six mois à Vincennes; *Lettres sur les sourds
 et muets, à l'usage de ceux qui entendent et qui
 parlent*, 1751, 2 vol. in-12. L'auteur donna sous
 ce titre des réflexions sur la métaphysique, sur la
 poésie, sur l'éloquence, sur la musique, etc. Il y a
 de ces choses bien vues dans cet essai, et d'autres
 qu'il ne montre qu'imparfaitement. Quoiqu'il
 tâche d'être clair, on ne l'entend pas toujours,
 et c'est plus sa faute que celle de ses lecteurs. On
 a dit de tout ce qu'il a écrit sur les matières
 abstraites, que c'était un chaos où la lumière ne
 brillait que par intervalles; le *sixième sens*, 1751,
 in-12. Dans cet ouvrage, comme dans le précédent,
 on trouve des observations justes, des sentiments
 vifs et pleins de chaleur, et qui contrastent avec
 des erreurs monstrueuses, avec les tristes spéculations
 du matérialisme; *Pensées sur l'interprétation de la
 nature*, 1754, in-12. Clément de Genève a porté de
 cet ouvrage le jugement suivant : « C'est un verbiage
 ténébreux, aussi frivole que savant... Il n'est presque

» intelligible que lorsqu'il devient trivial ; mais celui » qui aura le courage de le suivre à tâtons dans sa » caverne, pourra s'éclairer de temps en temps de » quelques lueurs heureuses. » Ce jugement est juste dans tous ses points, dit Laharpe, jamais la nature n'a été plus cachée que quand Diderot s'en est fait l'interprète; le *Code de la nature*, 1755, in-12, rempli de vues impraticables, fausses et pernicieuses, de déclamations triviales contre le clergé, et de toutes ces petites ressources qui constituent la science du jour. Plusieurs bibliographes disent qu'il n'est pas de lui, mais de Morelli, deux drames, *le Fils naturel* et *le Père de famille*, qui parurent en 1757 et 1758. La première de ces pièces, qui est une déclamation froide et emphatique, aussi insupportable à la lecture qu'au théâtre, ne put être jouée que deux fois, malgré la réputation de l'auteur et les efforts de son parti ; la seconde, qui a plus d'intérêt et moins d'enflure, se soutint au théâtre. Diderot, qui se crut l'inventeur d'un nouveau genre, qu'il appela *drame honnête*, essaya d'appuyer ses pièces par un traité de la poésie dramatique, et un écrit intitulé : *Dorval et moi*, ou *Entretiens sur le Fils naturel*; mais les règles qu'il y donne ne sont pas toujours appuyées par le goût, et la scène française, embellie par tant de chefs-d'œuvre, n'a pas à regretter que ce genre n'ait pas prévalu ; *De l'éducation publique*, 1762, in-8. Il y a de bonnes remarques, et un plus grand nombre d'autres destructives de toute éducation honnête, morale et religieuse. On prétend que cet ouvrage n'est pas de lui; plusieurs *romans*, où le cynisme et l'impiété vont de pair. Le plus connu a pour titre : *Les bijoux indiscrets*, 1748, 3 vol. in-12, production légère et verbiageuse qui ennuie les lecteurs de toutes les classes, autant qu'elle dégoûte les honnêtes gens par les obscénités qu'elle renferme; les *Salons de 1765 et 1767*, c'est-à-dire les jugements de Diderot sur les ouvrages de peinture et de sculpture qui avaient été exposés au Louvre ces années-là. Ces jugements supposent des connaissances dans les arts; mais ils ne sont exempts ni de prévention ni de partialité. L'auteur, d'ailleurs, fait dans cet écrit des excursions sur les matières les plus étrangères à son sujet, où le goût et la vérité sont également blessés par la fausseté des reproches, la licence des images et la grossièreté des paroles; vie de *Sénèque*, dont il donna une seconde édition sous le titre d'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron, sur les mœurs et les écrits de Sénèque*, 1782, 2 vol. in-8. On trouve dans cet ouvrage le même fonds de perversité que dans tous les autres, et les mêmes défauts; plusieurs autres *brochures* sur divers sujets, et plusieurs *manuscripts* laissés à sa nièce, élevée par lui-même dans les principes du philosophisme, pour lesquels les imprimeurs ont offert 2,000 louis. On voit que tandis que la valeur de tant d'objets, autrefois précieux, diminue d'une manière étrange, celle des poisons va toujours en croissant. Il faut convenir cependant que la plupart des ouvrages de Diderot ne sont pas dangereux, parce qu'on ne les lit pas; pour les lire il faudrait les entendre, et il est constant aujourd'hui que l'auteur ne s'enten-

daît pas lui-même en les composant. Ce qui doit surprendre, c'est que le philosophe de Langres, avec son enthousiasme et son imagination exaltée, n'ait été souvent qu'un copiste. Bacon revendique les *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Les *Principes de la philosophie morale* appartiennent à Milord Shaftesbury, ainsi que les *pensées philosophiques*. Il y a beaucoup d'apparence que la chaleur de cet écrivain était dans sa tête plutôt que dans son âme, et qu'il n'affectait dans ses livres, comme dans son langage, ce ton d'énergumène, que pour en imposer à la multitude. Sa prétendue sensibilité ne s'exprimait que par des hurlements et des convulsions. Les gens du monde, accoutumés eux-mêmes à de grandes démonstrations qui ne signifient rien, n'auraient pas dû être séduits par ce pathétique de parade. Rien n'est plus honteux pour un homme de lettres, et surtout pour un philosophe, que de jouer dans la société le rôle de charlatan; c'est par là cependant que la plupart aujourd'hui font fortune, et voilà les fruits qui résultent de ce grand commerce des gens de lettres avec les gens du monde. Les pantomimes de Diderot, et l'emphase de son jargon, lui ont acquis plus de réputation que ses ouvrages. S'il a eu quelque talent, c'est celui de connaître les hommes et de les mépriser assez pour entreprendre de les subjuguier par de misérables farces, dont il n'y a que les sots qui puissent être dupes. Il avait aussi de la célébrité chez les étrangers, qui ne sont pas à portée d'apprécier les écrivains français, et pour qui les plus pronés sont toujours les meilleurs. Aujourd'hui qu'il n'a plus d'autre recommandation que ses ouvrages, il est remis à sa place, et déjà presque oublié. *Le Père de famille* est la seule production qui lui survive; et c'est à ce drame romanesque, dont le dialogue est un perpétuel galimatias, que ce grand chef du parti philosophique doit encore un reste d'existence. Il travailla aussi à l'*Histoire philosophique* de Raynal, et à plusieurs autres productions de ce genre, surtout à celles du baron d'Holbach, avec lequel il était intimement lié. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Paris, 1798, 15 vol. in-8, gr. pap. vél., 66 fr.; *ibid.*, 1800, 15 vol. in-12, fig.; *ib.*, 1818, 6 vol. in-8 et un de suppl., 48 fr.; *ibid.*, 1821-22, 21 vol. in-8, avec portr. 126 fr., pap. sat., 136 fr., gr. raisin vél. tiré à 50 exempl., 420 fr. Marmontel dit de lui dans ses *Mémoires*, qu'il a écrit de belles pages et n'a jamais su faire un livre. Au résumé, il n'a laissé un nom recommandable, ni comme écrivain ni comme philosophe. Sous le premier rapport, il n'a ni plan, ni méthode, ni mesure; il fatigue par son ton doctoral et emphatique, par son style apprêté, par ses élan prodigés, et par un enthousiasme factice. Comme philosophe, il écrivait sous la dictée d'une imagination fougueuse et désordonnée, et adopta un système désolant et destructeur.

DIDIER (S.), *Desiderius*, évêque de Langres, martyrisé vers 409, lorsque les Alains, les Suèves et les Vandales ravagèrent les Gaules.

DIDIER (saint), natif d'Autun, succéda à Verus en 596 dans l'archevêché de Vienne. Bruneau,

irritée de ce qu'il lui avait reproché ses désordres, l'envoya en exil, le rappela croyant le gagner, et, le trouvant inflexible, le fit assassiner l'an 607, sur les bords de la rivière de Chalaronne, à sept lieues de Lyon.

DIDIER, dernier roi des Lombards, s'empara de l'exarchat de Ravenne en 772 sur le pape Adrien, et saccagea les environs de Rome. Charlemagne vint au secours du pontife. Didier, assiégé dans Pavie, se rendit prisonnier l'an 774 à Charlemagne, qui l'exila avec sa femme et ses enfants à Liège. Il n'y eut qu'un seul de ses fils qui échappa aux malheurs de sa famille. Il se sauva à Constantinople, où il fut revêtu de la dignité de patrice. C'est ainsi que fut éteint en Italie le royaume des Lombards, après avoir duré 206 ans.

DIDIUS JULIANUS SEVERUS, empereur romain, naquit l'an 133 à Milan d'une famille illustre. Il était petit-fils de Salvius Julien, habile jurisconsulte, qui fut deux fois consul et préfet de Rome. Didius obtint, à prix d'argent, l'empire mis à l'encan après la mort de Pertinax, l'an 193; mais à la nouvelle de l'élection de Sévère, il fut mis à mort par ordre du sénat, dans son palais, à 60 ans, après un règne de quelques mois.

DIDON, ou ELISE, fille de Bélus, roi des Tyriens, et femme de Sichée, le plus riche de tous les Phéniciens, perdit son époux par la perfidie de son propre frère, Pygmalion, qui l'assassina pour s'emparer de ses trésors. Didon échappa aux poursuites de ce barbare. Ayant abordé heureusement en Afrique dans un port vis-à-vis de Drepano en Sicile, elle y jeta les fondements de la ville de Byrsa, si célèbre depuis sous le nom de Carthage. Hiarbas, roi de Mauritanie, la rechercha en mariage. Dans la crainte d'être forcée d'accepter cette alliance, par les armes de son amant et par les vœux de ses sujets, elle fit élever un bûcher, et après y avoir immolé des victimes, comme pour apaiser les mânes de son mari, avant d'épouser Hiarbas, elle monta sur ce bûcher, et se donna un coup de poignard en présence du peuple, vers l'an 890 avant J.-C. Toutes ces aventures appartiennent peut-être plus à la mythologie qu'à l'histoire, ainsi que les amours de cette reine avec Enée. Il paraît certain que cette princesse ne vint au monde que 300 ans après le prince troyen. Peut-être que Virgile a connu cette erreur de chronologie; mais il aime mieux se la permettre, que de priver son poème d'un épisode si agréable et si intéressant pour les Romains. L'on y trouve l'origine de la haine innée de Rome et de Carthage, dans le berceau de ces deux villes. Si l'on pouvait s'en tenir à la *Chronologie* de Newton, Virgile serait pleinement justifié de cet anachronisme; car le philosophe anglais fait Didon et Enée contemporains; mais on sait que sa *Chronologie* est peu estimée. Du reste, toute cette dispute sur l'époque du règne de Didon est plus qu'inutile, s'il n'y a jamais eu d'Enée, ni de ville de Troie, ni de guerre des Grecs contre cette ville. (*Voy.* HOMÈRE.)

DIDOT (François-Ambroise), célèbre imprimeur, né à Paris en 1730, était fils de François Didot, premier typographe de ce nom. Il se voua tout entier à

son art, qu'il porta au plus haut degré de perfection. Il imagina les garnitures en fonte, c'est-à-dire un instrument au moyen duquel il parvint à donner une juste proportion aux corps des caractères, et à établir entr'eux un alignement parfait, et en 1777, les presses à un coup, au moyen desquelles on obtient un foulage égal en un seul temps, de la feuille dans toute son étendue; et cependant Anisson-Dupéron, directeur de l'imprimerie royale, s'est attribué l'invention de cette machine, dans un *premier Mémoire sur l'impression en lettres, suivi de la description d'une nouvelle presse*, 1785, in-4. François Didot a aussi établi une fonderie, de laquelle sont sortis des types excellents, et les plus beaux caractères que l'on connût alors. C'est dans son imprimerie qu'on fit, en 1780, les premiers essais en France d'impression sur papier vélin. En un mot on lui doit de grandes améliorations, surtout dans la confection des papiers. Il s'attacha également à la pureté, à la correction, à l'élégance des éditions sorties de ses presses. Louis XVI le chargea de réimprimer pour l'éducation du Dauphin un choix des classiques français, dans les formats in-18, in-8 et in-4. Il en a donné successivement 18 vol. in-18, 17 in-8 et 12 in-4. Cette dernière collection a été continuée et portée à 31 par son fils aîné. François Didot fut encore chargé, par le comte d'Artois, d'imprimer un choix d'ouvrages français fait par ce prince, dont il a paru 64 vol. in-18. Ces éditions sont recherchées de toute l'Europe, et réunissent à la beauté de l'impression et du papier, le premier des mérites typographiques, celui de la correction. Il est mort en 1804, laissant deux fils qui ont hérité du talent de leur père.

DIDOT JEUNE (Pierre-François), frère du précédent, succéda à son père dans le commerce de la librairie, et s'y distingua par ses connaissances bibliographiques. En 1777, il fut reçu imprimeur, et contribua, dans cette partie, à l'illustration de son nom. Parmi ses belles éditions, on recherche l'*Imitation de J.-C.*, 1788, in-fol. Il est mort en 1795, laissant deux fils : Pierre-Nicolas-Firmin DIDOT, auquel on doit les belles éditions du *Voyage d'Anacharsis*, et qui a fait exécuter de nouvelles presses en fonte, d'après un modèle donné par lord Stanhope; et Henri DIDOT, habile graveur et fondeur de caractères, qui a inventé un moule à refouloir, au moyen duquel on obtient d'un seul coup cent cinquante lettres.

DIDYME d'Alexandrie, surnommé *Chalcentère* ou *entrailles d'airain*, à cause de son amour pour l'étude que rien ne fatiguait, laissa, suivant Sénèque, jusqu'à 4,000 traités. On juge bien qu'ils ne pouvaient être fort corrects ni bien longs. Les anciens ont négligé de nous en donner le catalogue. C'aurait été pour eux un grand travail, qui d'ailleurs n'eût pas été utile pour nous. L'auteur lui-même était souvent embarrassé à répondre sur quelle matière il avait travaillé. Ce compilateur infatigable était un terrible censeur. Le style de Cicéron, tout admirable qu'il est, ne fut pas à l'abri de sa critique; mais Cicéron a subsisté, et qui connaît Didyme?

DIDYME d'Alexandrie, quoique aveugle dès l'âge de 5 ans, ne laissa pas d'acquérir de vastes connaissances, en se faisant lire les écrivains sacrés et profanes. On prétend même qu'il pénétra dans les mathématiques, qui semblent demander l'usage de la vue. Il s'adonna particulièrement à la théologie. La chaire de l'école d'Alexandrie lui fut confiée, comme au plus digne. Saint Jérôme, Rufin, Pallade, Isidore, et plusieurs autres hommes célèbres, furent ses disciples. Saint Athanase et saint Antoine eurent pour lui la plus grande estime. Ce dernier étant allé le voir, et Didyme lui ayant confié la peine qu'il ressentait d'être privé de la vue, le St. solitaire lui dit : « Je m'étonne qu'un homme judicieux comme vous, regrette une chose qui est commune aux mouches, aux fourmis et aux animaux les plus méprisables, aussi bien qu'aux hommes, et qu'il ne se réjouisse pas d'en posséder une qui ne se trouve que dans les apôtres, dans les saints, dans les anges, par laquelle nous voyons Dieu même, et qui allume dans nous le feu d'une science si lumineuse. » Malgré les éloges que saint Jérôme donne à Didyme, il ne dissimule pas son attachement à quelques erreurs d'Origène; et c'est ce qui l'a fait condamner après sa mort par le 5^e concile général; mais comme il ne les a pas défendues avec opiniâtreté, on ne doit considérer cette condamnation que comme regardant seulement ses écrits; à moins de supposer que l'orgueil, si voisin de la science, ait altéré la simplicité de sa foi. Il mourut en 396, à 85 ans. De tous ses ouvrages, il nous reste *Traité du Saint-Esprit*, traduit en latin par saint Jérôme; un fragment considérable d'un *Traité contre les Manichéens*; *Discours sur les épîtres canoniques*; des fragments d'un *Commentaire sur les Parables de Salomon*.

DIE (saint), *Deodatus*, évêque de Nevers en 655, quitta son siège, et se retira dans les montagnes des Vosges, pour s'y consacrer à la prière et à la méditation. Il mourut entre les bras de saint Hidulphe, son ami, le 19 juin 679. C'est lui qui a donné le nom à la ville de Saint-Dié en Lorraine. En 1635, l'armée suédoise brûla la chaise de saint Dié, avec une partie de ses reliques. Des mémoires sur la vie de saint Dié ont été écrits par l'abbé Riquet, 1701, in-4.

DIEBITSCH - SABALKANSKI (N. comte), feld-maréchal au service de Russie, naquit en 1785. Issu d'une famille noble de Silésie, il reçut une éducation conforme à son rang; il était doué d'une telle mémoire, qu'à l'âge de quatre ans on le voyait résoudre des questions d'arithmétique avec plus de facilité et de promptitude que les jeunes gens plus âgés ne le font d'ordinaire. Quand il eut terminé ses études, il prit du service dans l'armée prussienne. Plus tard son père ayant accepté la place de major général dans les armées de l'empereur Paul, il le suivit, et entra dans les troupes de Russie avec le consentement du roi de Prusse. Il n'était alors que sous-lieutenant. Il combattit à Austerlitz, et reçut dans cette journée terrible pour les Russes et les Autrichiens, une balle morte qui resta dans sa main. Les batailles d'Eylau et de Friedland furent témoins

de son courage, et pendant toute la campagne de 1812 il fit preuve d'une valeur peu commune. A Dresde, il se montra dans les lieux où il y avait le plus de danger : aussi eut-il deux chevaux blessés sous lui, et il reçut une forte contusion. Ce ne sont pas ces actions courageuses qui ont sauvé de l'oubli le nom de Diebitsch. Il avait avancé en grade, et dès 1825 il était chef de l'état-major général de l'empereur de Russie, et commandait les colonies militaires de l'Asie. En 1827 il fut appelé à faire partie du cabinet russe, et dans le mois de décembre de la même année l'empereur le chargea d'introduire différentes modifications dans plusieurs corps de l'armée polonaise. Dans le mois de juin 1828, Diebitsch devint adjudant général d'infanterie dans l'armée russe qui devait combattre les Turcs. De retour à St.-Petersbourg, il fut investi, par ukase du 18 février 1829, du commandement en chef de la deuxième armée dirigée contre la Turquie, en remplacement du feld-maréchal comte Witt-Genstein. Cette campagne est un des plus beaux faits d'armes de Diebitsch, qui eut le talent ou le bonheur de faire passer à ses troupes les montagnes du Balkan, ce qui n'avait pas été effectué l'année précédente, et ce qui lui valut le surnom de Sabalkanski que lui donna l'empereur. Il amena son armée de succès en succès jusqu'aux portes de Constantinople, où l'orgueilleux sultan fut obligé, pour ne pas voir son empire détruit, de consentir à l'humiliation d'un traité qui lui fut imposé. Cette belle expédition devait être suivie peu après d'une autre marque de confiance de son souverain, qui le chargea, par ukase du 30 décembre 1830, de conquérir la Pologne soulevée contre la domination russe. (*Voy. l'article CONSTANTIN.*) Les Polonais ne se laissèrent point vaincre par le vainqueur des Turcs; tout annonçait même qu'ils sortiraient triomphants de cette lutte nationale, à laquelle le clergé s'était associé, pour ne plus gémir sous un joug hérétique et oppresseur. Peu libre, dit-on, dans ses opérations militaires, il ne put conduire à son gré la campagne. Néanmoins il avait promis au grand duc Constantin de le conduire dans son château du Belvédère. Il ne put tenir ses promesses, et mourut en 1831. Des bruits peu fondés ont circulé sur sa mort. On ne voit pas pourquoi l'empereur Nicolas se serait défait d'un serviteur fidèle et habile; et si les désastres de l'armée russe pendant cette campagne eussent pu lui être imputés, son renvoi aurait été la seule mesure à employer contre lui. C'était en effet le parti que l'empereur avait pris; le comte Orlof venait d'arriver dans le but de le remplacer par le comte Paskewitsch déjà immortalisé par ses victoires sur l'Erivan. Diebitsch était, lorsqu'il mourut, à son quartier général de Kleczewo près de Pultusk. L'empereur Nicolas a conservé son nom à un régiment russe. Diebitsch avait épousé, en 1815, la baronne Zanc de Tornau, nièce de la femme du prince Barclay de Tolly; il n'en eut pas d'enfants.

DIEGO de Yepes, ainsi nommé d'un bourg d'Espagne, fut d'abord religieux de Saint-Jérôme, puis évêque d'Albarazin. Il mourut l'an 1614, à 83 ans, après avoir composé en espagnol l'*Histoire des per-*

sécutions d'Angleterre, Madrid, 1599, in-4, 5 fr.; la *Vie de sainte Thérèse*, Saragosse, 1606, in-4, 3 à 6 fr.; et une *Relation de la mort de Philippe II, roi d'Espagne*.

DIEMERBROECK (Isbrand), né à Montfort dans la province d'Utrecht l'an 1609, mort à Utrecht en 1674, professa l'anatomie et la médecine dans cette ville avec beaucoup de distinction. Ses ouvrages sont quatre livres sur la *Peste*, in-4, Amsterdam, 1665, insérés aussi dans un *Recueil de médecine* publié à Genève en 1721, in-4. L'auteur rapporte l'histoire de cette maladie funeste, confirmée par le raisonnement et l'expérience; l'*Anatomie du corps humain*, Leyde et Genève, 1679, in-4; *Dissertations sur les maladies de poitrine et de la tête*. Tous ces ouvrages ont été recueillis à Utrecht en 1685, in-fol., et à Genève, 1687, 2 vol. in-4, par Timan DIEMERBROECK, apothicaire d'Utrecht, fils de ce médecin. Les figures des livres anatomiques ne sont pas exactes, et les observations manquent quelquefois de justesse et de vérité. Son *Anatomie*, traduite en français par Prost, Lyon, 1727, 2 vol. in-4, est peu estimée.

DIEPENBEKE (Abraham), peintre, né à Boisdue, l'an 1607, étudia son art sous Rubens, et s'appliqua d'abord à travailler sur le verre. Il quitta ensuite ce genre pour peindre à l'huile. Diépenbeke est moins connu par ses tableaux que par ses dessins, qui sont en très-grand nombre. On remarque dans ses ouvrages un génie heureux et facile; ses compositions sont gracieuses. Il avait beaucoup d'intelligence du clair-obscur; son coloris est vigoureux. Le plus grand ouvrage qu'on a publié d'après ce maître, est le *Temple des Muses* en 58 pièces. Il a beaucoup travaillé à des sujets de dévotion. C'est à lui que les graveurs de Flandre avaient recours pour des vignettes, des thèses, et de petites images à l'usage des écoles et des congrégations. Il mourut à Anvers en 1675.

DIESBACH (Jean), jésuite allemand, né à Prague en 1729, professa la philosophie à Olmutz, à Brunn, à Prague, à Vienne; il enseigna aussi les mathématiques à l'archiduc François, depuis empereur. Ses principaux ouvrages sont relatifs à son enseignement; les plus remarquables sont: *Institutiones philosophicæ de corporum attributis*, Prague, 1761, in-8; *Exegesis entomologica de Ephemerarum apparitione*, ibid., 1765, in-8; *Tabularium boemo-genealogicum Bohuslai Balbini*, 1770, in-4; *Bohuslai Balbini syntagma kolowratianum*, ibid., 1767, in-4. Il mourut en 1792.

DIÉTÉRICH (Jean-Conrad), né à Butzbach en Wétéravie l'an 1612, mort professeur des langues à Giessen en 1669, se fit connaître par plusieurs ouvrages: entre autres, par ses *Antiquités du vieux et du nouveau Testament*, Francfort, 1680, in-fol., semées d'une érudition profonde; par un *Lexicon etymologicum græcum*, estimé, et par *Historia imperatorum familiæ Saxonica*, Gies- sen, 1666, in-4, morceau d'histoire estimé.

DIÉTRICH (Philippe-Frédéric, baron de), né à Strasbourg en 1748, premier maire constitutionnel de cette ville, provoqua et rédigea l'adresse du

15 août 1792, dans laquelle le conseil municipal demandait l'inviolabilité de l'autorité royale, et la punition des auteurs des journées du 20 juin et du 10 août. Appelé à la barre de l'assemblée nationale, il se retira en Suisse; mais au mois de novembre il revint à Paris, et se constitua prisonnier à l'Abbaye. Il fut acquitté par les tribunaux de Strasbourg et de Besançon; mais ses ennemis l'ayant fait inscrire sur la liste des émigrés, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 28 décembre 1793. Il s'était occupé beaucoup de minéralogie, et a laissé les ouvrages suivants: *Vindiciæ dogmatis grotiani de rescriptione*, Strasbourg, 1767, in-4; *Description des gîtes de minerais et des bouches à feu de France*, Paris, 1786-99, 6 part. en 3 vol. in-4, fig. color., 30 à 36 fr.; la traduction des *Observations de Trébra sur l'intérieur des montagnes*, 1787, in-fol., avec un savant commentaire et une préface remplie de vues nouvelles. Plusieurs dissertations en allemand sur la minéralogie, insérées dans les *Mémoires des Curieux de la nature*.

DIEU (Louis de), professeur protestant et principal du collège Wallon de Leyde, né à Flessingue en 1590, mort en 1642, était savant dans les langues orientales. Il laissa: *Compendium grammaticæ hebraicæ*, Leyde, 1626, in-4; *Apocalypsis S. Joannis syriace, cum versione latina, græco textu et notis*, Leyde, 1627, in-4: cette version syriaque se trouve dans les polyglottes de Paris et de Londres. Louis de Dieu a conservé dans sa traduction le tour et le génie de la langue syriaque; *Animadversiones sive commentarius in quatuor Evangelia in quo collatis syri, arabis, Evangelii hebraei, Vulgati, etc., versionibus diffeciliora loca illustrantur*, Leyde, 1631, in-4; *Animadversiones in actus apostolorum*, ibid., 1634, in-4; *Historia Christi persicè conscripta à P. Hieronymo Xavier, latinè reddita et animadversionibus notata*, ibid., 1639, in-4: il prouve dans ces notes que le P. Jérôme Xavier a puisé dans des sources apocryphes; *Rudimenta lingue persicæ*, ibid., 1639, in-4, 4 à 6 fr.: cette grammaire est estimée; elle n'est pas proprement de Louis de Dieu, mais de Jean Elichma, savant danois; *Animadversiones in divi Pauli epistolas, etc.*, 1646, in-4; *In veteris Testamenti libros*, 1648, in-4: les fils de Louis de Dieu, éditeurs de cet ouvrage, assurent que le but de ces remarques de leur père était de montrer les fautes de la version de Dordrecht; *Critica sacra*, Amsterdam, 1693, in-fol. C'est une édition augmentée de tout ce que Louis de Dieu a écrit sur l'Écriture. On y voit qu'il fait un plus grand cas de la Vulgate que la plupart des protestants, et qu'il rend à cette antique et respectable version la justice qu'elle mérite. (Voy. AMANA, BUKENTOP, S. JÉRÔME, etc.) *Grammatica linguarum Orientalium, Hebræorum, Chaldæorum et Syrorum inter se collatarum*, Lugd.-Bat., 1628, in-4, 6 à 9 fr.

DIEU-DONNE I^{er} (S.), *Deus-Dedit*, pape après Boniface IV, le 13 novembre 614, se signala par sa piété et par sa charité envers les malades. Il mourut

en 617, après avoir fait éclater son savoir et ses vertus. C'est le premier pape dont on ait des bulles scellées en plomb.

DIEU-DONNÉ II, *A Deo datus*, pape vertueux et prudent, succéda au pape Vitallien en avril 672, et mourut en juin 676. Il est le premier qui ait employé dans ses lettres la formule *Salutem et apostolicam benedictionem*.

DIEULAFOY (Joseph-Marie-Armand-Michel), poète dramatique et vaudevilliste, né à Toulouse en 1762, mort à Paris en décembre 1823, se voua d'abord à la carrière du barreau, puis il fut appelé à St.-Domingue par de riches parents qui l'engagèrent à faire le métier de colon. Il avait réussi par d'heureuses spéculations à se créer une fortune que ses espérances pouvaient encore pousser plus loin ; mais lorsque les nègres de cette île furent émancipés, il fut ruiné et échappa même, comme par miracle, au massacre du Cap-Français (1793). Après s'être réfugié à Philadelphie, il revint en France où il fit paraître, seul ou en société avec d'autres poètes, un grand nombre de pièces de théâtre qui eurent du succès, et dont les principales sont : *Défiance et Malice*, ou *le Prêt rendu*, comédie en un acte et en vers, 1801, in-8, traduite en allemand par Stoll, en Hollandais par C. van der Vyver ; le *Moulin de Sans-Souci*, vaudeville, 1798, in-8 ; le *Portrait de Cervantes*, comédie en trois actes et en prose, 1803, in-8 ; *Millon, fait historique* (avec E. Jouy), opéra en un acte, 1805, in-8 ; *Olympie* (avec Briffaut), opéra en 3 actes, 1820, in-8, etc. On a encore de lui trois pièces couronnées par l'académie des Jeux floraux de Toulouse ; *Épître à un athée*, dédiée à la duchesse d'Angoulême, et tirée à part, 1819 ; *Ode sur le siècle de Louis XIV* ; *Idylle sur la mort du docteur Mazet* ; des *Chansons* et autres *Poésies* dans divers recueils périodiques. Lorsque Bonaparte démonétisa les pièces de billon qui ont pour empreinte le chiffre de Louis XVI et deux L entrelacées (1808), Dieulafoy fit la jolie chanson intitulée : *Réclamations des pièces de cinq liards*, qui circula dans tous les salons, et où les sentiments royalistes de ce poète sont exprimés avec vérité et avec feu.

DIGBY (Kenelm, connu sous le nom de chevalier), né en 1603, était fils d'Everard Digby qui entra dans la conspiration des poudres contre Jacques I^{er}, et qui eut la tête tranchée en punition de ce crime. Le fils, instruit par les malheurs du père, donna tant de marques de fidélité à son prince, qu'il fut rétabli dans la jouissance de ses biens. Charles I^{er}, qui ne l'aima pas moins que Jacques, le fit gentilhomme de sa chambre, intendant général de ses armées navales, et gouverneur de l'arsenal maritime de la Sainte-Trinité. Il se signala contre les Vénitiens, et fit plusieurs prises sur eux, proche le port de Scanderoue. Les armes ne lui firent pas négliger les lettres. Il s'appliqua aux langues, à la politique, aux mathématiques, et surtout à la chimie. Ses études ne furent pas infructueuses. Il trouva d'excellents remèdes, qu'il donnait gratuitement aux pauvres, et à toutes les autres personnes qui en avaient besoin. L'attachement de

Digby à la famille royale ne se démentit point, même dans les malheurs qu'elle essuya. La reine, veuve de Charles I^{er}, l'envoya deux fois en ambassade auprès du pape Innocent X. Il vit ses biens confisqués sous Cromwell, sa personne bannie, sans se plaindre. Il se retira tranquillement en France, et ne retourna en Angleterre que lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Il y mourut de la pierre en 1665. On lui doit un *Traité sur l'immortalité de l'âme*, publié en anglais en 1601, in-4, traduit en latin et imprimé à Francfort en 1664, in-8. L'auteur avait eu de longues conférences sur ce sujet important avec Descartes, et en avait profité ; *Dissertation sur la végétation des plantes*, traduite de l'anglais en latin par Dappet, Amsterdam, 1663, in-12, en français par Trehan, Paris, 1667, in-12 ; *Discours sur la poudre de sympathie pour la guérison des plaies*, traduit en latin par Laurent Strausius, imprimé à Paris en 1658, puis en 1661, enfin en 1730, avec la *dissertation* de Charles de Dionis, sur le *tania*, ou *ver plat*.

DIGEON (J. M.), orientaliste, né en 1730, entra de bonne heure dans le corps des jeunes élèves des langues, et fut 40 ans employé dans diverses fonctions diplomatiques aux échelles du Levant. Nommé ensuite secrétaire interprète du roi au ministère des affaires étrangères, il fut aussi membre de l'académie des inscriptions. On a de lui : *Nouveaux contes turcs et arabes*, précédés d'un *Abrégé chronologique de l'histoire de la maison ottomane et du gouvernement de l'Egypte*, et suivis de plusieurs morceaux de *Poésie* et de *Prose*, traduits de l'arabe et du turc, Paris, 1781, 2 vol. in-12. On y trouve aussi la traduction du *Canounameh*, ou *Edits du sultan Soliman* pour la police de l'Egypte. Cet ouvrage contient l'histoire des pachas d'Egypte, jusqu'en 1793, et un grand nombre d'anecdotes très-curieuses sur le Levant. On regrette que le traducteur ait apporté tant de négligence dans la citation des dates et dans la concordance de l'hégire avec celle de l'ère chrétienne ; *Principes du droit maritime de l'Europe*, traduits de l'italien d'Azuni, 1798, 2 vol. in-8. Digeon mourut en 1812.

DIGEON (Alexandre-Elisabeth-Michel, vicomte), fils d'un ancien fermier général, naquit à Paris en 1771. Entré au service militaire le 1^{er} janvier 1792, comme sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie, il passa peu de temps après dans la cavalerie avec le même grade. Sa bravoure lui valut son avancement sur le champ de bataille : en 1802 il fut nommé colonel et ensuite commandant de la Légion d'honneur. Au passage de la Trébia, il avait été fait prisonnier ; son frère puîné ayant été blessé à Marengo, son père demanda pour récompense la liberté de son fils aîné : Bonaparte la réclama et l'obtint. Après les campagnes de Prusse et de Pologne (1806-1807), il fut général de brigade : c'est dans cette qualité qu'il passa en Espagne où il se distingua surtout dans le combat livré le 23 novembre 1808 au général Castanos. Nommé, en 1812, gouverneur civil et militaire des provinces de Cordoue et de Jaën, il suivit l'heureuse impul-

sion donnée par le général Dessoles dont il était fait pour continuer le système de douceur et de bienfaisance. On le vit en effet fonder des établissements de secours pour les malheureuses victimes de la guerre : l'abbé Devienne, prêtre français, le seconda dans cette œuvre de charité. Pendant la retraite de l'Andalousie, Digeon mérita le grade de général de division (1813), assista à la bataille de Vittoria, fut chargé du commandement de toute la cavalerie et du premier corps d'infanterie de l'armée d'Espagne, sous les ordres de Suchet. Louis XVIII lui donna la croix de St.-Louis, et lui confia une inspection générale des troupes dans plusieurs divisions militaires (1814). Il était en cette qualité à Nevers lorsqu'on apprit la nouvelle du débarquement de Bonaparte. Ayant reçu l'ordre de se rendre à Lyon auprès du comte d'Artois, il alla dans cette ville où il chercha vainement à maintenir les troupes dans la fidélité qu'elles devaient au roi. Ayant refusé de servir pendant les cent-jours, sa fidélité fut récompensée par le titre d'inspecteur général qui lui fut rendu, d'aide de camp de Monsieur, de commandant d'une des divisions de la garde royale, et plus tard de pair de France avec le rang de vicomte (1816), de ministre d'état et de membre du conseil privé. En 1824 il commanda l'armée d'occupation qui était restée en Espagne, et revint en France avec la plus grande partie des troupes. Il est mort en 1826 dans sa terre de Resqueux près de Paris.

DIGGES (Léonard), gentilhomme et mathématicien anglais, mort en 1574, a donné au public : *Manière de mesurer les terres, les bois, les pierres, etc.*, 1647, in-4 ; *Pronostications par le soleil, la lune et les étoiles*, 1592, in-4. On peut les mettre avec celles de Matthieu Laensberg. — Thomas DIGGES, son fils, mort en 1595, paraît s'être appliqué au même genre d'étude que son père, par les ouvrages qu'il a publiés ; tels sont : *Scala mathematicæ*, 1573, in-4 ; *Arithmétique militaire*, 1579, in-4. Il a encore donné : *Motif d'association pour maintenir la religion établie*, 1601, in-8. Ce motif ne peut être bon qu'autant qu'il s'agit de la seule religion véritable. — Le fils de ce dernier, Dudley DIGGES, né en 1583, s'est distingué dans les sciences et les négociations. Il fut député plusieurs fois au parlement sous Charles I^{er}, et envoyé en qualité d'ambassadeur en Russie par Jacques I^{er}. Il y mourut en 1639. On a de lui : *Lettre sur le commerce*, 1615, in-4 ; *Le parfait Ambassadeur, ou Recueil des lettres de l'ambassade de François Walsingham, résidant en France par les ordres de la reine Elisabeth*, Londres, 1655, in-fol. Cette collection jette un grand jour sur l'histoire et les intrigues de cette princesse. Elle a été traduite en français par Boulesteys de la Contie, sous le titre de *Mémoires et d'instructions pour les ambassadeurs*, Amsterd., 1700 et 1717, 4 vol. in-12.

DIGNA, ou DUGNA, femme courageuse d'Aquilée, ville autrefois très-florissante, ruinée par Attila, aimait mieux se donner la mort, que de consentir à la perte de son honneur. La ville ayant été prise

par ce roi des Huns, l'an de J.-C. 452, le barbare voulait attenter à sa pudicité. Elle le pria de monter sur une galerie, feignant de vouloir lui communiquer quelque secret d'importance ; mais aussitôt qu'elle se vit en cet endroit qui donnait sur la mer, elle se jeta dedans, en criant à ce barbare : *Suis-moi, si tu veux me posséder*. On peut voir dans les articles BAZIAS et APOLLINE, quelques réflexions sur la moralité de ces sortes d'actions.

DILLENIIUS (Jean-Jacques), natif de Darmstadt en Allemagne en 1687, et professeur de botanique à Oxford, mourut en 1747. On a de lui : *Catalogus plantarum circa Giessam spontè nascentium*, Francfort, 1719, in-12 ; *Hortus Elthamensis*, Londres, 1732, 2 vol. in-fol., fig., 40 à 60 fr. ; *Historia muscorum*, 1741 et 1811, in-4, fig., 50 à 55 fr.

DIMAS DE LA CROIX (le P.), carme-déchaussé, né à Montéléone en Toscane, fut envoyé en Perse comme missionnaire, et il devint prieur, enfin vicaire général de toute la mission. Il passa la plus grande partie de sa vie à Ispahan, où, par sa piété et la bienfaisance la plus active, il se fit estimer de ceux même que leur religion rendait ennemis du nom chrétien. Il mourut en 1639. Il avait composé un *Vocabulaire persan-italien* qu'il donna à Imhof, un des gentilshommes de l'ambassade, qui le traduisit en latin, et lui promit de le faire imprimer. Il est vraisemblable que les circonstances l'empêchèrent de tenir sa parole.

DINARQUE, orateur grec, fils de Sostrate et disciple de Théophraste, gagna beaucoup d'argent à composer des harangues, et se distingua par sa haine contre Démosthènes, qui lui était bien supérieur. Le meilleur de ses discours est celui où il accuse ce fameux orateur de s'être laissé corrompre par l'or d'Harpalus. Il fut lui-même accusé de s'être laissé corrompre par les présents des ennemis de la république, prit la fuite, et ne revint que quinze ans après, vers l'an 340 avant J.-C. De 64 harangues qu'il avait composées, il n'en reste plus que 3 dans la collection des orateurs anciens d'Etienne, 1575, in-fol. ; ou dans celle de Venise, 1513, 3 tom. in-fol. (*Voy. ANDOCIDE*.)

DINIZ - DA - CRUZ. (*Voy. CRUZ*.)

DINOCRATES, sculpteur célèbre, entreprit un ouvrage prodigieux, dont la matière devait être le mont Athos même. Le mont Athos, aujourd'hui Monte-Santo, est une presque île jointe à la Macédoine, qui avance dans l'archipel, entre le golfe de Monte-Santo, autrefois le golfe strimonique et le golfe singitique. Il offrit de tailler ce mont, qui est d'une hauteur prodigieuse, d'en former une statue d'Alexandre le Grand, de laisser dans chaque main un espace pour y bâtir une ville, et de faire passer la mer entre ses jambes par la communication des deux golfes, que cette presque île sépare. Il mourut lorsque son ouvrage n'était encore qu'ébauché. D'autres disent qu'Alexandre refusa de l'y laisser travailler. Plinie dit que « Dinocrates acheva de rétablir le temple de Diane à Ephèse, ruiné par l'incendie d'Erostrate ; et qu'après avoir mis la dernière main à ce grand ouvrage, il passa à Alexan-

» d'rie, où Ptolémée-Philadelphie, roi d'Egypte, lui
 » ordonna de bâtir un temple, pour être consacré à
 » la mémoire de sa femme Arsinoé. Dans le dessein
 » que cet architecte forma de ce bâtiment, il s'était
 » proposé de mettre à la voûte de ce temple une
 » grosse pierre d'aimant qui aurait suspendu en l'air
 » la statue de cette princesse, laquelle aurait été
 » toute de fer, afin d'obliger les peuples, par cette
 » merveille, à avoir plus de vénération pour cette
 » reine, et l'adorer comme une déesse; mais la
 » mort du roi étant survenue, ce dessein ne fut
 » point exécuté. » Ce récit s'accorde peu avec la
 chronologie; car à la mort d'Arsinoé, Dinocrates
 devait avoir près de 120 ans. On pense communément
 que *Dinocrates*, *Sténocrate*, *Stésicrate*,
Dioclès de Macédoine, sont le même personnage;
 mais le récit de Pline porte à croire qu'il faut les
 distinguer, et en faire au moins deux hommes dif-
 férents.

DINOstrate, géomètre ancien, contemporain
 de Platon, fréquentait l'école de ce philosophe,
 école célèbre par l'étude que l'on y faisait de la
 géométrie. Il est un de ceux qui contribuèrent le
 plus aux progrès considérables qu'elle y fit. On le
 croit l'inventeur de la *quadratrice*, ainsi nommée,
 parce que si on pouvait la décrire en entier, on au-
 rait la quadrature du cercle.

DINOTH (Richard), historien protestant, né à
 Coutances, mort vers 1580, a laissé un ouvrage in-
 titulé *De bello civili gallico*, Basle, 1582, in-4.
 Cette histoire est écrite avec assez d'impartialité.

DINOuart (Joseph - Antoine - Toussaint),
 prêtre, né à Amiens en 1716, mort à Paris en 1786,
 est connu par le *Journal ecclésiastique*, ouvrage
 utile, où l'on trouve souvent des articles intéressants
 et instructifs. L'ensemble en eût été mieux lié et
 plus conséquent, si, captivé par les partisans de la
petite église, l'auteur ne s'était laissé entraîner par
 les préventions d'une secte artificieuse, et n'avait
 répandu à pleines mains la calomnie contre ceux qui
 la démasquaient. L'édition qu'il a donnée de l'*Abrégé
 de l'Histoire ecclésiastique*, de Macquer, à laquelle
 il ajouta un volume, et la *vie de Palafox* (voy.
 cet article), portent l'empreinte de cette fâcheuse
 situation, qui, en faisant le tourment de l'écrivain,
 envoie encore le trouble et la défiance dans l'esprit
 du lecteur. On a encore de lui : *Manuel des pas-
 teurs*, 3 vol. in-12; la *rhétorique du prédicateur*,
 in-12; le style n'en fait pas le principal mérite. En
 général, il écrivait d'une manière lâche, diffuse et
 incorrecte; une édition de la *Sarcotis* de Massénius,
 avec la traduction; un abrégé de l'*Embryologie
 sacrée*, de Cangiamila (voy. ce mot). On peut lui
 reprocher, comme à l'auteur abrégé, d'avoir été un
 peu trop lèste en métaphysique et en physiologie,
 et d'avoir par là formé des conclusions embarrassantes
 et impraticables en morale; quelques *hymnes
 latines*, des éditions de différents ouvrages, etc.
 On peut voir le catalogue de tout cela, fait par
 l'auteur lui-même, dans le *Journal ecclésiast-
 ique*, novembre, 1780, page 184.

DINTER (Edmond), du village de ce nom, dans
 la mairie de Bois-le-Duc, fut successivement secré-

taire d'Antoine, de Jean IV, de Philippe I^{er} et de
 Philippe le Bon, ducs de Bourgogne et de Brabant.
 Dégoûté de la vie de cour, il embrassa l'état ecclé-
 siastique, fut pourvu d'un canonicat de S. - Pierre à
 Louvain, se retira ensuite chez les chanoines régu-
 liers de Corsendonck, près de Turnhout, et mourut
 à Bruxelles en 1448. Il a laissé une *Chronique des
 ducs de Lorraine et de Brabant, depuis 281 jus-
 qu'en 1445*, en latin. On en conserve l'original à
 Corsendonck, et plusieurs copies dans différentes
 maisons des Pays-Bas, entre autres une avec des
 notes de Le Mire. Cette chronique mérite de voir le
 jour, à cause du grand nombre de pièces originales
 qu'elle renferme, et des particularités que l'auteur
 rapporte, et dont il a été témoin; *Genealogia du-
 cum Burgundiæ, Brabantie, etc.*, Francfort, 1529,
 in-fol, et dans les *Rerum germanicarum scriptores*
 de Freherus, tome 3. Cette généalogie est peu
 exacte.

DINUS, natif de Mugello, bourg de Toscane,
 jurisconsulte et professeur en droit à Bologne, flo-
 rissait sur la fin du 13^e siècle. Il passait pour le pre-
 mier juriste de son temps, par le talent de la parole,
 la vivacité de son esprit, et la netteté de son style.
 Le pape Boniface VIII le fit travailler à la compila-
 tion du 6^e livre des décrétales, appelé le *Septe*. Ce
 jurisconsulte mourut à Bologne en 1303, du cha-
 grin, selon quelques-uns, de n'avoir pas été honoré
 de la pourpre romaine. Il est auteur de plusieurs
 ouvrages sur le droit civil : d'un *Commentarium in
 regulas juris pontificii*, in-8. Cynos, son disciple,
 assure qu'il contient les principes choisis de cette
 science; et si l'on en croit Alciat, c'est un livre qui
 mérite d'être appris mot à mot. Mais ceux qui savent
 que Charles du Moulin, en le commentant, y a
 corrigé une infinité de fautes, verront que ces éloges
 ont besoin d'être réduits; *De glossis contrariis*,
 2 vol. in-fol., dans lesquels il s'est glissé aussi beau-
 coup d'erreurs, etc.

DIOCLÈS, géomètre connu par la courbe appe-
 lée *cyssoïde*, qu'il imagina pour la solution du pro-
 blème des deux moyennes proportionnelles, floris-
 sait avant le 5^e siècle.

DIOCLÉTIEN (*Caius-Valerius-Diocletianus*)
 naquit à Doclè dans la Dalmatie, l'an 245. Les uns
 disent qu'il était fils d'un greffier, d'autres qu'il
 avait été esclave. Ce qu'il y a de sûr, c'est que sa
 famille était fort obscure. Il commença par être sol-
 dat, et parvint par degrés à la place de général. Il
 avait le commandement des officiers du palais, lors-
 qu'il fut élevé à l'empire, l'an 284, après l'assassinat
 de Numérien. On dit qu'il tua de sa propre main
 Aper, meurtrier de ce prince, pour accomplir la
 prédiction qu'une druide lui avait faite, qu'il serait
 empereur sitôt qu'il aurait lui-même immolé Aper.
 Comme ce mot signifie en latin *sanglier*, il tua
 auparavant tous les sangliers qu'il rencontrait; mais
 lorsqu'il eut donné la mort à Aper, il dit à Maxi-
 mien-Hercule, à qui il avait confié cette prophétie :
 « Voilà la prédiction de la druide accomplie. » Ce
 Maximien-Hercule était son ami. Ils avaient été
 simples soldats dans la même compagnie; il partagea
 avec lui l'empire l'an 286. Ils avaient toujours été

fort unis, avant de régner ensemble : ils le furent encore plus étroitement, lorsqu'ils régnèrent ; et quoiqu'ils ne fussent pas parents, on les appelait frères. Il créa ensuite en 292 deux nouveaux césars, Constance-Chlore et Galère-Maximien. Cette multiplication d'empereurs ruina l'empire, parce que chacun d'eux voulant avoir autant d'officiers et de soldats que ses collègues, on fut obligé d'augmenter considérablement les impôts. Ce fut Galère qui inspira à Dioclétien sa haine pour le christianisme. Il l'avait aimé pendant plusieurs années, à ce qu'assure Eusèbe. Il changea tout à coup de sentiments. Ses collègues eurent ordre de condamner au supplice, chacun dans leur département, tous ceux qui professaient la religion chrétienne, de faire démolir les églises, de brûler leurs livres, de vendre comme des esclaves les moindres d'entre eux, et d'exposer les plus distingués à des ignominies publiques. Cette persécution, la dernière avant Constantin, commença la 19^e année du règne de Dioclétien, c'est-à-dire l'an 303 de J.-C., et 239 ans après la première sous Néron ; elle dura 10 ans tant sous cet empereur, que sous ses successeurs. Le nombre des martyrs fut si grand, que les ennemis du christianisme crurent lui avoir donné le coup mortel, et s'en vantèrent dans une inscription qui portait « Qu'ils » avaient aboli le nom et la superstition des chrétiens, et rétabli l'ancien culte des dieux. » Pour se vanter d'une pareille chose, il fallait qu'on eût fait périr bien des fidèles. Comment donc Dodwel, Voltaire et Gibbon osent-ils nier une chose si authentiquement constatée ? Mais loin que la persécution accélérât la ruine du christianisme, elle ne servit qu'à faire triompher la religion. (*Voy. RUINART.*) Au milieu de ces exécutions barbares, Dioclétien, attaqué d'une maladie lente, tomba dans une si grande faiblesse, qu'on le crut mort. Il revint ; mais son esprit, totalement affaibli, n'eut plus que des lueurs de raison. Galère vint en diligence d'Antioche, et lui dit sans ménagement qu'il fallait quitter l'empire. Ce propos révolta le sombre vieillard, dont l'orgueil ne voulait pas y entendre. Mais Galère menaça, et il fallut se soumettre. On engagea Maximien-Hercule à faire la même abdication ; et les deux Césars, Galère et Constance, furent créés Augustes le même jour, qui était le premier de mai de l'an 305. Il vécut ou végéta encore 9 ans, dans sa retraite de Salone, que quelques-uns ont cru être sa patrie, spectateur et une des principales causes provocantes des maux qui affligeaient l'empire de toutes parts. Quand la persécution n'avait été que particulière, les châtimens du ciel n'étaient pas universels. Ils s'étendaient dans la même proportion que les violences de l'impie. Après la plus furieuse des persécutions, le comble et la consommation de toutes celles qui avaient précédé, le bras de Dieu s'appesantit plus rudement et plus visiblement que jamais sur l'empire et sur les empereurs. Outre les ravages de la peste, les affreux ouragans et les tremblemens de terre, les peuples barbares, contents auparavant de quelques incursions dans les provinces écartées, poussés depuis comme d'un esprit étranger en eux, et perdant tous ensemble la terreur et le

respect du nom romain, fondirent de toute part sur les plus nobles apanages. La dévastation fut telle, que plusieurs siècles après on ne voyait, jusqu'au centre de l'empire, que des cabanes éparses là où il y avait eu des villes considérables. Les séditions et les guerres civiles achevèrent de désoler ce que la barbarie avait épargné. La dernière année de la tyrannie sacrilège, il y eut une sécheresse ruineuse qui fut suivie de la stérilité et de la famine. Un nombre prodigieux de citoyens, après avoir vendu pièce à pièce chacune de leurs possessions, vendirent enfin leurs enfants, pour avoir de quoi prolonger leur vie et leurs malheurs. Excepté quelques familles de la première opulence, entre toutes les autres, parents ou enfans, domestiques et maîtres, tout était si maigre et si décharné, qu'on croyait voir des troupes errantes de spectres, plutôt que des hommes vivants. Tout-à-coup ils tombaient d'inanition dans les rues et dans les places publiques, où les cadavres pourrissaient sans sépulture. La contagion sembla s'attacher de préférence à ceux que les richesses mettaient à couvert de la faim. Il y eut une maladie singulière, qui, affectant la vue, fit perdre un œil ou les deux yeux à une infinité de personnes, hommes, femmes et enfans ; comme pour venger le grand nombre de confesseurs de tout âge et de tout sexe, à qui les persécuteurs avaient fait arracher les yeux. « Nul de ces tyrans, dit un historien, n'échappa aux coups de la céleste vengeance. Dioclétien ne perdit pas la vie d'une manière violente, mais sa vieillesse languissante, triste et méprisable, fut quelque chose pour lui de plus amer et de plus dur à supporter. Il se transportait de côté et d'autre, agité de perpétuelles inquiétudes, ne prenant presque point de nourriture, n'ayant pas une heure de sommeil tranquille. Accablé sous le poids de ses chagrins, réels ou imaginaires, il n'avait pas la force de garder quelque ombre de décence. On le vit très-souvent pleurer avec toute la faiblesse d'une femme ou d'un enfant. Quand il apprit le succès de Constantin, et le commencement du triomphe du christianisme, il s'abandonna aux plus violentes agitations du désespoir. Il s'emportait dans sa fureur jusqu'à se frapper lui-même ; il se roulait par terre, en poussant des cris qui ressemblaient aux hurlemens ; il prit enfin le parti de se laisser mourir de faim. » Sa mort arriva à Salone, l'an 313 de J.-C., à 68 ans. On ne peut nier que sans les cruautés atroces exercées envers les chrétiens avec un sang-froid que la nature humaine ne semble pas comporter, et qui suppose un caractère exécrable, il eût mérité des éloges comme soldat courageux, brave officier et excellent capitaine. Il fit quelques lois équitables ; il embellit d'édifices superbes plusieurs villes de l'empire, surtout Rome, Milan, Nicomédie et Carthage. Mais sa magnificence tint beaucoup du faste et de l'orgueil. Ses successeurs, Galère Maximien, Maximien Daïa et Maxence, imitant sa vanité, voulurent à son exemple qu'on les traitât d'éternels, qu'on se prosternât devant les statues de ces vers de terre comme devant celles des dieux. » Dioclétien et ses successeurs,

» dit un auteur, portèrent de superbes robes d'or et
 » de soie, et l'on ne vit qu'avec indignation leurs
 » souliers même couverts de pierres précieuses. De
 » nouvelles formes et de nouvelles cérémonies ren-
 » daient tous les jours l'accès de leurs personnes
 » sacrées plus difficile. Les officiers domestiques,
 » placés dans différents postes (appelés alors *Ecoles*),
 » gardaient, avec la plus grande précaution, les
 » avenues du palais. Les appartements intérieurs
 » étaient confiés à la vigilance des eunuques, dont
 » le nombre et l'influence augmentant sans cesse,
 » marquaient visiblement les progrès du despo-
 » tisme. » *L'ère de Dioclétien ou des Martyrs*, qui
 a été longtemps en usage dans l'Eglise, et qui l'est
 encore chez les Cophtes et les Abyssins, commence
 le 29 août de l'an 284. On a gravé les *bains* qu'il fit
 bâtir en 1558, in-fol., ouvrage très-rare, vend.
 525 fr. On les trouve aussi dans le *Trésor d'anti-
 quités de du Boulai*, in-fol. Bossuet cherchant le
 nom du grand persécuteur, énigmatiquement dési-
 gné au 13^e chap. de l'Apocalypse, a cru le trouver
 dans *Dioclès Augustus*. Lactance et Eusèbe assu-
 rent que le règne de Dioclétien fut florissant jusqu'à
 sa persécution contre les chrétiens, et le premier
 attribue plus spécialement à Galère cette horrible
 persécution. Jusqu'alors il y avait plusieurs chré-
 tiens dans les armées, et même une légion entière,
 qui n'étaient point troublés dans leur croyance. Ga-
 lère, afin de détrôner son bienfaiteur, voulut le
 rendre odieux. Il fit accuser les chrétiens de crimes
 dont ils étaient innocents; les deux incendies des
 palais de Nicomédie leur furent imputés; les au-
 gures tonnèrent contre eux. Vieux et pressé de
 toutes parts, Dioclétien, dit Lactance, ne pouvant
 résister ni à ses amis, ni à César, ni aux *dieux*,
 céda aux instances de Galère, et il exigea qu'on se
 bornât à priver les chrétiens de leurs places, à les
 exiler des armées, et défendit tout supplice; mais
 Galère communiqua à cette persécution toute sa
 férocité. Le même Lactance appelle Dioclétien un
 méchant homme et un bon prince. Dioclétien vain-
 quit les *Bagaudes*, nation gauloise, battit les Sar-
 rasins et les Thébains d'Egypte, reconquit la Mé-
 sopotamie sur le roi de Perse, défait les Anglais, les
 Germains, les Goths, les Sarmates. Il transporta
 le siège de l'empire à Nicomédie, et dès lors Rome
 commença à perdre de son ancienne splendeur. Il fit
 bâtir dans sa nouvelle résidence des cirques, des ba-
 siliques, des théâtres, des hôtels de monnaie, des arse-
 naux, etc., etc. On trouve des documents précieux
 sur les règles de Dioclétien et de Maximien dans l'ou-
 vrage du P. de Rivaz, intitulé *Eclaircissements
 sur le martyre de la légion thébaine*, 1799, in-8.

DIocre (Raimond), nom d'un chanoine de
 Notre-Dame de Paris, qu'on crut mort en odeur
 de sainteté l'an 1084. On a conté sur lui un mi-
 racle, contredit par les meilleurs critiques. Son
 corps ayant été apporté, dit-on, dans le chœur de
 son église; il leva la tête hors du cercueil, à ces
 mots de la 4^e leçon de l'office des morts : *Responde
 mihi, etc.*, et cria tout haut, par trois différentes
 fois : *Justo Dei judicio accusatus sum... judica-
 tus sum... condemnatus sum..* Launoy, dans sa dis-

sertation de *verâ causâ successûs sancti Bruno-
 nis in eremum*, soutient qu'avant le temps de
 Gerson et de saint Antonin, qui vivaient après l'an
 1400, aucun auteur n'avait parlé de ce prétendu
 miracle, et que cette tradition des chartreux est
 mal fondée. Divers savants ont répondu à cette
 dissertation; entre autres le P. Jean Colombi, jé-
 suite, par sa *Dissertatio de Carthusianorum ini-
 tiis, seu quod Bruno adactus fuerit in eremum
 vocibus hominis redivivi Parisiis qui se accusa-
 tum, judicatum, damnatum exclamabat*. Il y
 rapporte le témoignage de quelques historiens, qui
 ont, à ce qu'il prétend, parlé de ce miracle, avant
 l'an 1400; et il cite l'auteur qui a écrit en 1150 une
 relation des commencements des chartreux; un re-
 ligieux de cet ordre, de la chartreuse de Mérya en
 Bugey, dans une chartre de 1298; Guillaume d'Er-
 bura ou d'Yvrée, qui écrivit en 1315, *Lib. de
 origine et veritate perfectæ religionis*; l'auteur
 de la Chronique des prieurs de la chartreuse qui a
 fleuri depuis 1383 jusqu'en 1391; et enfin Henri de
 Calkar qui composa en 1398 un traité de l'origine
 des chartreux. Il paraît néanmoins que le silence
 de saint Bruno dans sa lettre à Raoul, où il détaille
 les motifs de sa retraite, est un argument invin-
 cible contre la vérité d'un événement aussi ex-
 traordinaire. Ajoutons que ce prodige envisagé
 dans tout son ensemble, paraît s'éloigner de la
 nature de ceux dont la Providence a semé sa marche
 bienfaisante et lumineuse. J.-C. répondit à celui
 qui lui demanda un miracle de cette espèce : *Si
 Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis
 ex mortuis resurrexerit credent*. Luc, 16.

DIODATI (Jean), ministre, professeur de théo-
 logie à Genève, natif de Lucques en 1576, mourut
 à Genève en 1649. On a de lui : une *traduction de
 la Bible en italien*, publiée pour la première fois
 en 1607 à Genève, avec des *notes*, et réimprimée
 dans la même ville en 1641, in-fol. C'est plutôt une
 paraphrase qu'une traduction. Ses notes approchent
 plus des méditations d'un théologien, que des ré-
 flexions d'un bon critique; une *traduction de la
 Bible en français*, Genève, 1644, in-fol., écrite d'un
 style barbare; une *version française de l'Histoire
 du concile de Trente*, par Fra-Paolo, aussi mal
 écrite que sa Bible.

DIODORE de Sicile, ainsi appelé parce qu'il
 était d'Agirium, ville de Sicile, écrivait sous Jules-
 César et sous Auguste. On a de lui une *Biblio-
 thèque historique*, fruit de 30 ans de recherches.
 On assure qu'il avait été lui-même voir les lieux
 dont il avait à parler; mais le contraire ne paraît
 que trop par ce qu'il en dit. Son ouvrage était divisé
 en 40 livres, dont il ne nous reste que 15, avec
 quelques fragments. Il comprenait l'histoire de
 presque tous les peuples de la terre, Egyptiens,
 Assyriens, Mèdes, Perses, Grecs, Romains, Cartha-
 ginois. Son style n'est ni élégant, ni orné, mais
 simple, clair, intelligible; et cette simplicité n'a
 rien de bas, ni de rampant. Prolixe dans les détails
 frivoles et fabuleux, il glisse sur les affaires impor-
 tantes. Mais comme il avait beaucoup compilé, son
Histoire présente de temps en temps des faits cu-

rieux, et on doit beaucoup regretter la perte de ses autres livres, qui auraient jeté de la lumière sur l'histoire ancienne. Diodore a été traduit en allemand par Hérôld, en latin par le Pogge, en français par l'abbé Terrasson. On prétend que celui-ci n'entreprit cette traduction, Paris, 1737 ou 1777, 7 vol. in-12, 21 à 24 fr., que pour prouver combien les admirateurs des anciens sont aveugles. Ce n'est pas plaider de bonne foi la cause des modernes, que de croire leur assurer la supériorité, en les opposant à Diodore de Sicile, historien et écrivain du second ordre, quoique nécessaire pour l'histoire ancienne. Sa crédulité paraît dans plusieurs endroits, en particulier dans sa *Description de l'île de Pancaie*, où l'on voit des allées d'arbres odoriférants à perte de vue, des fontaines qui forment une infinité de canaux bordés de fleurs; des oiseaux inconnus partout ailleurs, qui chantent sous d'éternels ombrages; un temple de marbre de 4,000 pieds de longueur, etc., etc. Il est cependant en général moins rempli de contes et de fables que Clésias et Hérodote. Ce qui a fait dire à Pline l'Ancien : *Primus apud Græcos nugari desinit Diodorus*. La première édition latine est de Milan, 1472, in-fol., 90 fr. Les meilleures du texte sont celle de Henri Etienne en grec, 1559, in-fol., 20 fr., parfaitement imprimée; et celle de Weisinger, Amsterdam, en grec et en latin, avec les remarques de différents auteurs, les variantes, et tous les fragments de l'historien grec, 1746, 2 vol. in-fol., 80 à 96 fr. Elle a été réimprimée avec des additions importantes par la société de Deux-Ponts, 1793-1801, 11 vol. in-8, 108 fr. On estime aussi celle qui a été donnée par L. Rhodeman à Hanau, chez Wechel, 1604, 2 vol. in-fol., 20 à 25 fr.

DIODORE d'Antioche, prêtre de cette église, et ensuite évêque de Tarse, fut disciple de Sylvain, et maître de saint Jean Chrysostome, de saint Basile et de saint Athanase. Ces saints donnent de grands éloges à ses vertus et à son zèle pour la foi; éloges qui ont été confirmés par le premier concile de Constantinople. Saint Cyrille au contraire l'appelle l'ennemi de la gloire de Jésus-Christ, et le regarde comme le précurseur de Nestorius; mais ce jugement ne paraît pas fondé. Diodore fut un des premiers commentateurs qui s'attachèrent à la lettre de l'Écriture, sans s'amuser à l'allégorie; mais il ne nous reste de ses ouvrages que des fragments dans les *Chaines des Pères grecs*. C'est une petite perte, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il pousse l'amour pour le sens littéral, jusqu'à détruire les prophéties sur Jésus-Christ.

DIOGÈNE d'Apollonie dans l'île de Crète, se distingua parmi les philosophes qui fleurirent en Ionie, avant que Socrate philosophât à Athènes. Il fut disciple et successeur d'Anaximènes, dans l'école d'Ionie. Il rectifia un peu le sentiment de son maître touchant la cause première. Il reconnut comme lui que l'air était la matière de tous les êtres : mais il attribua ce principe primitif à une vertu divine. On prétend qu'il observa avant tout autre, que l'air se condense et se raréfie. Il florissait vers l'an 500 avant J.-C.

DIOGÈNE le cynique, né à Sinope, ville du Pont, fut chassé de sa patrie pour crime de fausse monnaie. Son père, qui était banquier, fut banni pour le même crime. De faux monnayeur, il devint cynique. Son châtement fit naître sa philosophie : elle était digne d'une cause si noble. En se retirant de Sinope, il emmena avec lui un esclave nommé Ménade, qui l'abandonna bientôt après. Comme on lui conseillait de faire courir après lui, il répondit : *Ne serait-il pas ridicule que Ménade pût vivre sans Diogène, et que Diogène ne pût vivre sans Ménade?* Arrivé à Athènes, il alla trouver Antisthène, chef des cyniques; mais ce philosophe, qui avait fermé son école, ne voulut pas le recevoir. Il revint de nouveau. Antisthène prit un bâton pour le chasser; mais enfin, vaincu par sa persévérance, il lui permit d'être son disciple. Il n'en eut point de plus extravagamment zélé. Diogène joignit aux pratiques du cynisme, de nouvelles singularités. Il prit un bâton, une besace, et n'avait pour tout meuble qu'une écuelle. Ayant aperçu un jeune enfant qui buvait dans le creux de sa main : *Il m'apprend*, dit-il, *que je conserve du superflu*, et il cassa son écuelle. Un tonneau lui servait de demeure, et il promenait partout sa maison avec lui, comme les limaçons promènent la leur. Qu'on ne croie pas qu'avec son manteau rapiécé, sa besace et son tonneau, il fût plus modeste; il était aussi vain sur son fumier qu'un monarque persan sur son trône. Ce sophiste orgueilleux étant entré un jour chez Platon, dont la philosophie était douce et comode, se mit à deux pieds sur un beau tapis, en disant : *Je foule aux pieds le faste de Platon.* — *Oui*, répliqua celui-ci, *mais par une autre sorte de faste...* Platon ayant défini l'homme un animal à deux pieds sans plumes, Diogène pluma un coq, et le jetant dans son école : *Voilà, dit-il, votre homme.* C'est apparemment alors que Platon dit que *Diogène était un Socrate fou...* Alexandre le Grand, étant à Corinthe, eut la curiosité de voir cet homme singulier : il lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui? Diogène le pria de se détourner seulement tant soit peu, et de ne pas lui ôter son soleil. Cette réponse parut si sublime au conquérant, qui sans doute n'en dédaignait pas les ressorts, qu'il dit : *Si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène...* Un jour le cynique parut en plein midi dans une place publique avec une lanterne à la main. On lui demanda ce qu'il cherchait? *Un homme*, répondit-il... Une autre fois il vit les juges qui menaient au supplice un homme qui avait volé une petite fiole dans le trésor public : *Voilà de grands voleurs*, dit-il, *qui en conduisent un petit...* Une femme s'étant pendue à un olivier, il s'écria qu'il serait à souhaiter que tous les arbres portassent de semblables fruits.... Il avait été quelque temps captif. Comme on allait le vendre, il cria : *Qui veut acheter un maître?* On lui demanda : *Que sais-tu faire?* — *Commander aux hommes*, répondit le vain cynique. Un noble de Corinthe l'ayant acheté : *Vous êtes mon maître*, lui dit-il; *mais préparez-vous à m'obéir, comme les grands aux médecins.* Ses amis voulurent le

racheter : *Vous êtes des imbéciles, leur dit-il; les lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nourrissent; mais ceux-ci sont les valets des lions.* Diogène s'acquitta si bien de ses emplois chez son nouveau maître, que Xéniades (c'était son nom), lui confia ses fils et ses biens. On croit qu'il vieillit et mourut dans cette maison... Il ordonna, dit-on, que son cadavre fût jeté dans un fossé, et qu'on se contentât de le couvrir d'un peu de poussière. *Mais vous servirez de pâture aux bêtes*, lui dirent ses amis. — *Eh bien*, répondit-il, *qu'on me mette un bâton à la main, afin de chasser les bêtes.* — *Et comment pourriez-vous le faire*, répliquèrent-ils, *puisque vous ne sentirez rien?* — *Que m'importe donc*, reprit Diogène, *que les bêtes me déchirent?* On n'eut point d'égard à son indifférence pour les honneurs funèbres. Ses amis lui firent des obsèques magnifiques à Corinthe. Les habitants de Sinope lui érigèrent des statues. Son tombeau fut orné d'une colonne, sur laquelle on mit un chien de marbre. C'était à cet animal qu'on comparait les cyniques; parce qu'ils en avaient la lubricité et qu'ils aboyaient après tout le monde. On rapporte de lui quelques moralités estimables, quoique très-simples et très-communes. « On se fortifie le corps par des exercices, et on néglige de se fortifier l'âme par la vertu... Les grammairiens s'amuse à gloser sur les fautes des autres, et ne pensent pas à corriger les leurs... Les musiciens ont soin de mettre leurs instruments d'accord, sans se soucier d'accorder leurs passions... Les orateurs s'étudient à bien parler, et non pas à bien faire... Les avares sont sans cesse occupés à amasser des richesses, et ne savent pas s'en servir. » Ces maximes sont bonnes; mais le cynique en avait aussi de très-pernicieuses. Il s'abandonnait avec impudence aux derniers excès de l'impureté, disant « qu'il voudrait pouvoir apaiser avec autant de facilité les désirs de son estomac. » Il se glorifiait de ses turpitudes, sur lesquelles on est forcé de tirer un voile. Son peu de respect pour l'honnêteté publique, son orgueil sous les haillons, sa mordante causticité, et, selon quelques-uns, son penchant à l'athéisme, ont fait penser à la postérité, que les prétendues vertus de Diogène n'étaient que des vices mal habilement fardés, et sa raison une vraie folie. Il semble que Dieu a voulu nous montrer dans ce philosophe, plus que dans tout autre, jusqu'où vont les excès d'un homme qui affecte une fausse sagesse, et qui, s'écartant de la manière ordinaire, a la manie d'être singulier dans ses maximes et dans ses mœurs. Un auteur moderne en fait ce portrait abrégé : « Ses leçons se ressentent de ses premiers goûts : il altéra la philosophie comme les monnaies. La secte des cyniques lui plut par-dessus toutes les autres, il lui en coûtait peu de renoncer comme eux à tout, il n'avait rien; et quand on n'a rien à risquer, on peut insulter impunément à l'univers. Une écuelle pour tout meuble, un tonneau pour maison, un manteau, une besace formaient toutes ses possessions; mais cet attirail de la modestie ne pouvait pas cacher son orgueil qui sortait par ses pores. Sa réponse à Alexandre, la folle recherche qu'il fit d'un homme

» avec sa lanterne en plein midi, décèlent son caractère; ses mœurs, peu délicates, ont fait dire qu'il ne fallait pas regarder au fond de son tonneau. » Il mourut l'an 320 avant Jésus-Christ.

DIOGÈNE le *Babylonien*, philosophe stoïcien, ainsi nommé, parce qu'il était de Séleucie, près de Babylone. Il fut disciple de Chrysippe. Les Athéniens le députèrent à Rome avec Carnéades et Critolaüs, l'an 155 avant J.-C. Diogène mourut à 88 ans, après avoir prêché la sagesse, à la manière ordinaire des philosophes, c'est-à-dire, avec plus de bruit que de fruit. Un jour qu'il faisait une leçon sur la colère, et qu'il déclamaient fortement contre cette passion, un jeune homme lui cracha au visage : « Je ne me fâche point, lui dit Diogène; je doute néanmoins si je devrais me fâcher. » Propos insensé et contradictoire : celui qui ne se fâche pas après une insulte, ne délibère pas s'il doit se fâcher. Du reste, ces sortes de scènes sont propres à prouver la décence qui régnait dans ces écoles, et le respect que les écoliers avaient pour les maîtres.

DIOGÈNE LAERCE, né à Laërte, petite ville de Cilicie, philosophe épicurien, composa en grec la *Vie des philosophes*, divisée en dix livres. Cet ouvrage est venu jusqu'à nous. Quoiqu'il soit sans agrément, sans méthode, et même sans exactitude, il est précieux aux hommes qui pensent, parce qu'on peut y étudier le caractère et les mœurs des plus célèbres philosophes de l'antiquité. Cet historien manquait d'esprit; il se mêlait cependant de faire des vers, et il en a surchargé ses *Vies des philosophes*; ils sont encore plus plats que sa prose. Il avait composé un livre d'*épigrammes*, auquel il renvoie fort souvent. Il vivait vers l'an 193 de J. C. On a plusieurs éditions de ses *OEuvres*, Venise, 1475, in-fol., 40 fr.; Amsterdam, 1692, 2 vol. in-4, 45 à 50 fr. Un écrivain étranger les a traduites en français, en style allemand. Sa version est imprimée chez Schneider à Amsterdam, 1758, et à Rouen, 1761, 3 vol. in-12, fig., 12 à 15 fr. Elle a été réimprimée à Paris, 1796, 2 vol. in-8. On y a ajouté la *Vie* de l'auteur, celles d'*Epictète*, de *Confucius*, et un *Abrégé historique des femmes philosophes de l'antiquité*, Fougères, Lyon, 1601, et Gilles Boileau, Paris, 1668, in-8, l'ont aussi traduit en français. On a une édition de *Diogène*, avec les notes de Longueil, imprimée à Coire, 1739, 2 vol. in-8, 18 à 24 fr., qu'on joint aux auteurs *cum notis variorum*. On trouve beaucoup de passages de Diogène Laërce éclaircis et corrigés dans *Ignatii Rossii commentationes Laertianæ*, Rome, 1788, in-8. Les deux *lettres* de Diogène, qui comprennent toute la doctrine d'Epicure, ont été imprimées à Leipzig en 1813.

DIOGÉNIE, d'Héraclée dans le Pont, célèbre grammairien grec du 2^e siècle, a laissé *Proverbia græca*, grec et latin, Anvers, 1612, in-4.

DIOGNÈTE. (*Voy.* MARC-AURÈLE.)

DIOMÈDES, grammairien, plus ancien que Priscien, puisque celui-ci le cite souvent. Nous avons de lui 3 livres *De orationis partibus, et vario rhetoricæ genere*. Il y en a plusieurs éditions. Celle d'Elie Putschius en 1605, in-4, passe pour la meilleure.

DION, capitaine et gendre de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, et beau-frère de Denys le Jeune, engagea ce dernier prince à appeler Platon à sa cour; mais comme les leçons du philosophe ne changeaient rien à son gouvernement tyrannique, Dion, qui en avait reçu toutes sortes d'outrages, jusqu'à l'enlèvement de sa femme et de son fils, s'arma contre lui et le chassa de Syracuse. Après avoir rendu de grands services à sa patrie, il fut assassiné par Callippe, un de ses amis, l'an 354 avant J.-C. « Il est » difficile, dit un historien, de trouver réunies au- » tant de bonnes qualités qu'on en voit dans Dion. » Grandeur d'âme, noblesse de sentiments, généro- » sité, valeur héroïque, étendue de vues, fermeté » inébranlable dans les plus grands dangers, et dans » les revers de la fortune les plus inopinés; un » amour de la patrie et du bien public, porté jus- » qu'à l'excès; voilà une partie de ses vertus. Le » dessein qu'il forma de délivrer sa patrie du joug » de la tyrannie, la hardiesse et la sagesse en même » temps avec lesquelles il le mit à exécution, font » voir de quoi il était capable. S'il est vrai qu'averti » du danger qui le menaçait, il a constamment re- » fusé de prévenir son assassin, ce seul trait suffit » pour combler son éloge. »

DION-CASSIUS, de Nicée en Bithynie, fut élevé aux premières dignités par différents empereurs; au rang de sénateur par Pertinax, au consulat par Sévère, à la place de gouverneur de Smyrne et de Pergame par Macrin, et à celle de gouverneur de l'Afrique, de la Dalmatie et de la Pannonie par Alexandre-Sévère. Dion revint à Rome où il fut consul pour la seconde fois en 229, et retourna ensuite dans son pays, où il finit ses jours. Dion-Cassius était honnête homme autant qu'on peut l'être quand on a fait le métier de courtisan. Lorsqu'il était à la cour, il se retirait souvent à Capoue, pour cultiver les lettres et travailler en repos. Après avoir ramassé des mémoires pendant dix ans, il composa une *Histoire romaine* en 80 livres. Elle commençait à l'arrivée d'Enée en Italie, et finissait au règne d'Alexandre-Sévère. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage. Les 34 premiers livres sont perdus. Les 20 suivants, depuis la fin du 35^e jusqu'au 54^e sont complets; les 6 suivants sont tronqués, et il ne nous reste que quelques fragments des 20 derniers. Nous avons un *Abrégé* assez bien fait de cette Histoire depuis le 35^e livre, par Xiphilin, patriarche de Constantinople dans le 11^e siècle. Dion avait pris Thucydide pour son modèle; il l'imita beaucoup dans sa manière de narrer et surtout dans ses harangues. Son style est clair, ses maximes solides, sensées, judicieuses; ses termes nobles, sa narration coulante, ses tours heureux; mais on l'accuse d'avoir été bizarre, partial, également porté à la flatterie et à la satire. Il ne faut pas cependant légèrement rejeter ce qu'il dit des vices de quelques hommes célèbres, auxquels des flatteurs contemporains et la postérité admiratrice ont attribué des vertus qu'ils n'avaient pas. La meilleure édition de cet historien est celle d'Herman-Samuel Reimar, en grec et en latin, avec de savantes notes, Hambourg, 1750-52, 2 vol. in-fol., 84 à 96 fr. Boissguilbert l'a

traduit en français, Paris, 1674, 2 vol. in-12. Dérozières l'a donné aussi dans notre langue. Morelli ayant trouvé dans un manuscrit de Venise quelques fragments des livres 55 et 56 de l'histoire de Dion, les a publiés avec une version latine, et des variantes sur les autres livres, Bassano, 1798, in-8, 3 à 4 fr.

DION-CHRYSOSTOME, ainsi appelé à cause de son éloquence, orateur et philosophe de Pruse en Bithynie, travailla en vain pour persuader à Vespasien de quitter l'empire. Il fut lui-même obligé d'abandonner Rome sous Domitien, qui le haïssait. Il déguisa son nom et sa naissance, et vécut plusieurs années inconnu, errant de ville en ville et de pays en pays, manquant de tout, réduit le plus souvent pour subsister à labourer la terre, ou à cultiver les jardins, et honorant cet état par son courage. Il parcourut ainsi la Mésie et la Thrace, et pénétra jusque chez les Scythes. Lorsque Domitien périt, Dion était en habit de mendiant, dans un camp de l'armée romaine prête à se révolter. Il se fait connaître et apaise la sédition. Dion revint sous l'empereur Trajan. Ce prince, ami des talents, le faisait mettre souvent dans sa litière, pour s'entretenir avec lui, et le fit monter sur son char de triomphe. On dit que Dion parut souvent en public vêtu d'une peau de lion. Aucun de ces vieux sages n'a pu échapper à quelque ridicule saillant. La première édition de ses ouvrages est de Venise, *circa ann.* 1551, in-8, 22 fr.; la meilleure est celle de Paris, 1604, in-fol., 18 à 30 fr. On y trouve 80 *oraisons*, qui offrent des morceaux éloquents, et un traité en 4 livres : *Des devoirs des rois*, où la philosophie donne des leçons aux princes. On estime encore l'édition de Reiske, en grec seulement, Leipzig, 1784, 2 vol. in-8, 25 fr., pap. fin 30 fr. On trouve dans les *Vies des orateurs grecs* de Bréquigny, 2 vol. in-12, la *Vie de Dion*, et la traduction de plusieurs de ses *discours*.

DIONIS (Pierre), conseiller et premier chirurgien de M^{me}. la dauphine et des enfants de France, fut nommé démonstrateur des dissections anatomiques et des opérations chirurgicales, à l'érection de cette chaire par Louis XIV dans le jardin royal des plantes. Cet homme habile mourut en 1718, après avoir produit plusieurs ouvrages bien reçus en France et dans les pays étrangers. La solidité, la méthode, la justesse y sont jointes à la pureté du style. Les plus applaudis sont : un *Cours d'opérations de chirurgie*, Paris, 1707, in-8, souvent réimprimé. Les dernières éditions sont avec des remarques du célèbre La Faye; l'*Anatomie de l'homme*, ouvrage traduit en langue tartare par le P. Parennin, jésuite, et dont la meilleure édition est de 1728, in-8, par Devaux; un *Traité de la manière de secourir les femmes dans leurs accouchements*, 1724, in-8, estimé, etc.

DIONIS DU SÉJOUR (Achille-Pierre), un des géomètres les plus distingués du 18^e siècle, de l'académie des Sciences, né à Paris en 1734, d'une famille de robe distinguée, devint, jeune encore, conseiller au parlement (1758), et joignit à la science des lois celle de l'astronomie. En 1765 il fut nommé membre associé de l'académie des Sciences.

Elu député de la noblesse aux états généraux, il y manifesta des principes modérés. Il désirait des réformes, mais non un choc entre toutes les parties du gouvernement. Peu familier avec la tribune, il n'y parla que sur l'organisation judiciaire. Après la session, il vécut d'une manière obscure, et mourut en 1794. Il avait donné à l'étude tout le temps que lui laissaient ses fonctions judiciaires et législatives. Il s'était attaché surtout à l'application de l'analyse aux phénomènes célestes; par ses soins la science s'enrichit d'une foule de résultats intéressants sur les éclipses, les comètes, les apparitions et les disparitions de l'anneau de Saturne. Le détail de ses travaux se trouve consigné dans les Mémoires de l'académie de 1761 à 1774. On a de lui : *Traité des courbes algébriques*, Paris, 1756, in-12; *Recherches sur la gnomonique, les rétrogradations des planètes et les éclipses du soleil*, Paris, 1761, in-8; *Essai sur les comètes en général, et particulièrement sur celles qui peuvent approcher de la terre*, 1775, in-4; *Essai sur les phénomènes relatifs aux disparitions de l'anneau de Saturne*, 1676, in-8; *Traité analytique des mouvements apparents des corps célestes*, 1786-89, 2 vol. in-4, fig., 40 fr. C'est un cours d'astronomie analytique et un véritable monument élevé à la gloire de l'astronomie.

DIONISI (Philippe-Laurent), savant ecclésiastique, bénéficiaire de la basilique du Vatican, né en 1711, mort à Rome en 1789, était très-versé dans les langues latine, grecque et hébraïque, ainsi que dans la connaissance des anciens canons et de tout ce qui appartient à l'érudition ecclésiastique; il eut la plus grande part à la formation du *Bullario vaticano*, et a publié : *Sacrarum Vaticanæ basilicæ cryptarum monumenta*, Rome, 1773, in-fol. avec 83 pl., 12 à 18 fr.; *Antiquissimi vesperarum paschali ritus expositio, de sacro inferioris ætatis processu dominicæ resurrectionis Christi, etc.*, sans nom d'auteur, Rome, 1780, in-fol., 8 à 9 fr.

DIOPHANTE, mathématicien grec, dont il nous reste 6 livres de *Questions arithmétiques*, imprimés pour la première fois en 1575, puis à Paris, 1621, in-fol., 6 à 9 fr., gr. pap., 26 fr. C'est le premier et le seul des écrits grecs où nous trouvons des traces d'algèbre : ce qui fait penser qu'il en est l'inventeur. Il y a beaucoup d'adresse dans la manière dont il fait ses solutions, qui ont pour objet des questions d'un genre très-difficile. Ces 6 livres, reste d'un ouvrage en 13, ont d'abord été traduits et commentés par Xilander; ensuite de nouveau, et avec plus d'intelligence, par Meziriac; et enfin réimprimés avec les notes de Fermat en 1670, in-fol., fig., 10 à 12 fr., gr. pap., 40 fr. Diophante naquit à Alexandrie vers le milieu du 4^e siècle.

DIOSCORE, patriarche d'Alexandrie, auparavant diacre et apocrisiaire de cette église, exerçait cette dernière charge, lorsqu'il renouvela la vieille querelle de la préséance sur le patriarche d'Antioche. L'affaire ayant été portée dans un synode de Constantinople en 439, Théodore, suffragant d'Antioche, défendit si éloquemment les droits de cette église, que Dioscore céda à la force de ses raisons ;

mais ce fut malgré lui, et il conçut dès lors une haine implacable contre son vainqueur. Elu patriarche après la mort de saint Cyrille, en 444, il prit l'hérétique Eutychès sous sa protection. Il soutint opiniâtrement ses erreurs dans le faux concile d'Ephèse en 449, appelé avec tant de raison *le brigandage d'Ephèse*. Toutes les règles furent violées dans cette séditionnelle assemblée. Cent-trente évêques, gagnés par des caresses, ou intimidés par des menaces, souscrivirent au rétablissement d'Eutychès et à la déposition de saint Flavien, qui ne survécut guère à ce mauvais traitement. Après le concile, Dioscore osa prononcer contre le pape saint Léon une excommunication, qu'il fit signer par dix évêques; mais l'année suivante il fut déposé dans un concile de Constantinople. Cité au concile général de Chalcédoine, il refusa d'y comparaître. Cette assemblée, tenue en 451, le déposa, après trois citations, de l'épiscopat et du sacerdoce, comme contumace. Plusieurs personnes présentèrent contre lui des requêtes, où l'on dévoilait tous ses crimes. L'empereur l'exila à Gangres en Paphlagonie, où il mourut misérablement en 454. « Une dissimulation de système plus que de » caractère, dit un historien, et une suite bien com- » binée d'artifices, avaient porté cet homme dan- » gereux sur la chaire patriarchale d'Alexandrie : » hypocrite, tout différent d'Eutychès, et qui sans » s'astreindre, comme ce suborneur austère, aux » observances extérieures et pénibles de la vertu, » avec une mondanité et un faste tout séculier, des » mœurs plus qu'équivoques, des injustices criantes » et de vraies concussions, se donnait pour un saint, » extorquait jusqu'aux témoignages de l'estime et » de la vénération par la terreur de son despotisme » et par les manœuvres d'une foule de tyrans subal- » ternes qu'attachaient à son sort le goût des mêmes » vices et l'assurance de l'impunité : génie entrepre- » nant, d'une obstination indomptable, d'une au- » dace que n'arrêtaient pas la perspective des extré- » mités les plus funestes, tel enfin qu'il le fallait » pour donner de la célébrité aux rêveries d'un en- » thousiaste obscur, et pour en couvrir le ridicule. »

DIOSCORE, diacre de Rome, élu antipape l'an 529, le même jour que Boniface II, fut placé sur la chaire pontificale, et mourut environ trois semaines après.

DIOSCORIDES (Pedanius), médecin d'Anazarbe en Cilicie, on ne sait en quel temps. L'opinion la plus commune le fait vivre sous Néron. Il y a eu autrefois une grande dispute entre Pandolphe Collenutius et Leonicus Thomæus, pour savoir si Pline avait suivi Dioscorides, comme le dernier le croyait : ou si Dioscorides avait tiré son ouvrage de celui de Pline, ce qui était le sentiment de Collenutius. Quoi qu'il en soit, Dioscorides suivit d'abord le métier des armes, et il s'adonna ensuite à la connaissance des *simples*, sur lesquels il donna un ouvrage, suivi de fort près par ceux qui ont traité après lui cette matière, et commenté par Matthioli dans le 16^e siècle. Cet ouvrage sur la *matière médicale* tirée des trois règnes de la nature, est divisé en 24 livres : cinq seulement nous sont parvenus; encore leur authenticité a-t-elle été con-

testée par de savants critiques. L'un des plus anciens et des plus remarquables manuscrits de cet ouvrage est celui que Busbecq apporta de Constantinople à Vienne vers le milieu du 16^e siècle : on y trouve, entre les figures des plantes, quelques portraits des plus célèbres médecins de l'antiquité, notamment celui de Dioscorides deux fois. Le texte grec a été imprimé pour la première fois à Venise, 1499, in-f., 60 à 80 f. : la meilleure édit. est celle qui a été donnée à Francfort, 1598, in-fol., 16 à 20 fr., dédiée à Henri VI. Il en existe de nombreuses traductions dans toutes les langues excepté en anglais. Matthioli s'est acquis une grande réputation par ses *commentaires* sur Dioscorides.

DIPPEL (Jean-Conrad), écrivain célèbre par des opinions extravagantes, né en 1673, se nommait dans ses ouvrages *Christianus Democritus*. Il s'appliqua d'abord à des controverses antipietistes, secte contre laquelle il déclama publiquement à Strasbourg. Sa vie scandaleuse l'ayant obligé de quitter cette ville, il vint à Giessen. Ils'y montra aussi zélé pour le piétisme, qui lui avait été contraire à Strasbourg. Il voulait une femme, et une place de professeur ; ayant manqué l'une et l'autre, il leva le masque, et attaqua vivement la religion prétendue réformée dans son *Papismus protestantium vapulans*. Ce livre ayant soulevé contre lui les protestants, il quitta la théologie pour la chimie. Il fit croire qu'il était parvenu, au bout de 8 mois, à faire assez d'or pour être en état de payer une maison de campagne, qu'il acheta 50,000 florins. Le faiseur d'or était réellement alors dans la misère ; il ne trouva d'autre ressource contre les poursuites de ses créanciers, qu'en s'éclipsant. Après avoir parcouru différents pays, Berlin, Copenhague, Francfort, Leyde, Amsterdam, Altona, Hambourg, et avoir dans tous essuyé les châtimens de la prison, il fut appelé à Stockholm en 1727, pour traiter le roi de Suède. Le clergé de ce royaume, charmé qu'on guérit le roi, mais fâché que ce fût par un homme qui se moquait ouvertement de leur religion, obtint que le médecin alchimiste quitterait la capitale. Dippel retourna en Allemagne, sans avoir changé ni de conduite ni de sentiment. Le bruit de sa mort s'étant répandu plusieurs fois faussement, cet extravagant publia en 1733 une espèce de patente, dans laquelle il annonçait qu'il ne mourrait pas avant l'an 1808, prophétie qui ne se vérifia pas, car on le trouva mort dans son lit au château de Widenstein, en 1734. Dippel méritait une place dans l'histoire de la philosophie hermétique, ainsi que dans celle des délires du genre humain. On lui attribue cependant une invention utile, celle du bleu de Berlin, ou bleu de Prusse. Ses écrits ont été réunis, Berlebourg, 1747, 3 vol. in-4. (*Voy. l'Histoire des savants hessois* par Striedel.)

DIROYS (François), docteur de Sorbonne, fut d'abord précepteur de Thomas du Fossé, ami des solitaires de Port-Royal. Son élève se lia avec les cénobites de ce monastère célèbre ; mais son attachement aux décrets du saint Siège le brouilla avec eux. Il mourut chanoine d'Avranches, vers 1691

fort considéré de ses confrères et de son évêque. On a de lui : *Preuves et préjugés pour la religion chrétienne et catholique, contre les fausses religions et l'athéisme*, Paris, 1683, in-4 : ouvrage assez bon ; *l'Histoire ecclésiastique de chaque siècle*, qu'on trouve dans *l'Abrégé de l'Histoire de France* de Mezerai, est de lui, et quoiqu'elle soit écrite avec plus de précision que d'élégance, ce n'est pas le moindre ornement de ce livre.

DITHMAR (Juste-Christophe), né à Rothembourg dans la Hesse, en 1677, membre de l'académie de Berlin, professeur d'histoire à Francfort-sur-l'Oder, mort dans cette ville en 1737, nous a laissé : *Dissertationes academicae*, Leipzig, 1737, in-4, relatives aux leçons qu'il donnait ; une édition de Tacite, *De moribus Germanorum*, avec un savant *Commentaire*, Francfort-sur-l'Oder, 1726, in-8 ; *Commentatio de ordine militari Balneo*, 1729, in-fol ; *Histoire de l'ordre de St.-Jean en Brandebourg*, en allemand, 1728, in-4 ; une édition des *Annales des duchés de Clèves, de Juliers, etc.*, de Teschenmacher, qu'il a enrichie de notes, de diplômes, etc., Francfort-sur-l'Oder, 1716, in-fol.

DITMAR, évêque de Mersbourg en 1018, mort en 1028, était fils de Sigefroi, comte de Saxe et avait été bénédictin au monastère de Magdebourg. Il laissa une *Chronique pour servir à l'histoire, des empereurs Henri I^{er}, Othon II et III, et Henri II*, sous lequel il vivait. Cette Chronique, écrite avec sincérité, a été publiée plusieurs fois. La meilleure édition et la seule qui soit sans lacunes, est celle que le savant Leibnitz a donnée dans ses *Ecrivains servant à illustrer l'histoire de Brunswick*, avec des variantes et des corrections, in-fol. Il en a paru à Dresde en 1790 une traduction en allemand par Ursinas, qui a corrigé plusieurs fautes qui se trouvent dans l'édition de Leibnitz.

DITMAR (Théodore-Jacques), professeur d'histoire et de géographie à Berlin, né dans cette ville en 1734, y mourut en 1791. Il a publié : *de Methodo, qua historia universalis doceri queat*, Berlin, 1779, in-4 ; *Description de l'ancienne Egypte*, Nuremberg, 1784, in-8 ; *Sur l'état du pays de Chanaan, de l'Arabie et de la Mésopotamie, depuis Abraham jusqu'à la sortie d'Egypte*, Berlin, 1786, in-8 ; *Histoire des Israélites jusqu'à Cyrus, avec un supplément qui contient l'histoire ancienne des Assyriens, des Mèdes, des Babyloniens, etc.*, 1788, in-8 ; *Sur les peuples anciens du Caucase, patrie des Chaldéens et des Phéniciens*, 1790, in-8. Ces quatre derniers ouvrages sont en allemand.

DITTON (Humphrey), né à Salisbury en 1675, maître de l'école des mathématiques, érigée dans l'hôpital du Christ à Londres, s'associa au fameux Guillaume Whiston, son ami, pour chercher le secret des longitudes sur mer. Ils se flattèrent tous deux de l'avoir trouvé. Cette découverte était une chose plaisante. Ils avaient imaginé de placer des feux d'artifice, à certaines distances, qui marqueraient les degrés de longitude aux vaisseaux. On ne vit pendant quelque temps à Londres et aux en-

virons, que de ces bluettes artificielles, pour donner des essais de leur invention. Tout cela leur réussit fort mal; ils en furent pour la honte et pour la grande dépense. Ditton s'occupa plus utilement des preuves de la religion, sur laquelle il a publié l'ouvrage suivant : *Démonstration de la religion chrétienne*, Londres, 1712, in-8, traduite en français par La Chapelle, théologien protestant, sous ce titre : *La religion chrétienne démontrée par la résurrection de N. S. Jésus-Christ*, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-8; Paris, 1729, in-4. L'auteur suit la méthode des géomètres, et s'en sert avec succès contre les déistes. Il mourut en 1715.

DIVÆUS, ou VAN DIEVE (Pierre), né à Louvain l'an 1536, s'appliqua dès sa jeunesse avec beaucoup de succès aux belles-lettres. L'an 1571, il devint greffier du magistrat de Louvain, et fut chargé, l'an 1575, de rechercher les privilèges de cette ville. Il abandonna ses emplois en 1582 pour s'attacher au parti du prince d'Orange; ce qui fait croire qu'il abandonna la foi de ses pères. L'an 1590, Malines ayant été prise par les Anglais et les états confédérés, Divæus fut créé pensionnaire de cette ville. Il ne jouit pas longtemps de cet emploi, car il mourut l'an 1591. Il fut lié d'une étroite amitié avec plusieurs savants, et surtout avec Juste-Lipse, qui a dit plusieurs fois avoir beaucoup profité des connaissances de Divæus dans l'histoire Belgique et les antiquités. Nous avons de Divæus : *Rerum brabantiarum liber*, publié par Aubert Lemire, Anvers, 1610, in-4, 5 à 6 fr. : ouvrage d'une grande érudition; *de Gallia Belgicæ antiquitatibus*, ibid., 1566, et 1584, in-8, 3 à 4 fr.; *Rerum Lovaniensium lib. iv, et Annalium Lovaniensium, lib. viii*, publié par Paquot, Louvain, 1757, in-fol., 10 à 12 fr. Divæus avait fait plusieurs ouvrages analogues aux précédents, mais ils n'ont pas vu le jour.

DIVINI (Eustache), artiste italien, excellait dans l'art de faire des télescopes. Huygens fut néanmoins plus habile ou plus heureux que lui; car il découvrit avec ceux de sa construction l'*anneau de Saturne*. Divini lui contesta la vérité de cette découverte, par un ouvrage publié l'an 1660, in-8, sous ce titre : *Brevis annotatio in systema saturnium*. Ses raisons étaient, qu'il ne voyait pas cet anneau avec ses télescopes. Huygens le réfuta dans une réponse, à laquelle Divini répliqua vainement. Cet auteur vivait encore en 1663.

DIVITIAC, druide et philosophe gaulois, estimé et aimé par Cicéron et César qui l'avaient connu, était l'un des chefs de la république d'Autun. Il fut le premier qui introduisit les Romains dans cette partie des Gaules.

DIXMERIE (Nicolas BRICAIRE de la), littérateur, né à la Motte-d'Attencourt en Champagne, vers l'année 1731, mort à Paris en 1791, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont nous nous bornerons à indiquer les suivants : *Contes philosophiques et moraux*, 1765, 2 vol. in-12; 1769, 3 vol. in-12 : moins agréables que ceux de Marmontel, mais plus moraux et plus variés; *Les deux âges du goût et du génie sous Louis XIV et*

Louis XV, 1769, in-8; parallèle entre les 17^e et 18^e siècles, et où le premier, d'après les principes du jour, est sans cesse sacrifié au dernier. Les notes qui accompagnent son ouvrage sont pour la plupart judicieuses et instructives; mais l'auteur y prodigue trop les louanges; *l'Espagne littéraire*, 1774, 4 vol. in-12, ouvrage périodique dont Cubières a donné une nouvelle édition mutilée et augmentée, sous le titre de *Lettres sur l'Espagne*, 1810, 2 vol. in-8. Il est bien inférieur à l'*Histoire de la littérature espagnole* de Bouterweck; les *Eloges de Voltaire*, de Montaigne, et plusieurs romans, tels que *Toni et Clairette*, 1797, 4 vol. in-18, avec un discours sur l'origine, les progrès et les guerres des Gaulois. Il a eu part à l'ouvrage de Goguet sur *l'Origine des lois*, à l'*Avant-coureur*, feuille hebdomadaire, et a fourni quelques poésies à l'*Almanach des Muses*.

DJAMY (Abd-Abrahman), célèbre poète persan, regardé comme le Pétrarque de l'Asie, né en 1414 dans le Khorasan, fut appelé, sur le bruit de sa réputation, à la cour du sultan Abou-Saïb, jouit d'un égal crédit sous son successeur, et mourut l'an 1492. La Perse a produit peu d'écrivains aussi féconds. Ses principaux ouvrages sont : *Selseleh aldzehéb* ou la chaîne d'or, recueil de satires ingénieuses; *Sobahat alabrar* (rosaire des justes); *Tohsat elahar* (présent des gens de bien); ce sont deux traités de morale entremêlés d'historiettes à la manière des orientaux; *Yousouf et Zulékha*. Th. Law en a traduit et publié des fragments dans les *Asiatick miscellanies*; *Medjnoun et Leila*, poème trad. par Chezy, Paris, 1807, 2 vol. in-18. *Khirdnameh Iskeudery* (le livre de la sagesse à l'usage d'Alexandre), traité de morale, où l'on voit figurer les anciens philosophes de la Grèce; *Beharistan*, petit traité de morale écrit en prose et en vers dans le genre de *Gulistan*, remarquable par le choix des pensées et les grâces du style. Les fables du *Beharistan* ont été publiées dans l'*Anthologia persica*, Vienne, 1778, in-4, et dans la *Chresthomathia persica* de Vilken, Leipzig, 1805. Langlès les a traduites dans ses *contes, sentences et fables tirées d'auteurs arabes et persans*, 1788.

DJENGUYZ-KHAN, fils d'un khan des Mogols, naquit à Diloun en 1163. Il n'avait que 13 ans lorsqu'il commença à régner. Une conjuration presque générale de ses sujets et de ses voisins l'obligea de se retirer auprès d'Avenk-Khan, souverain des Tartares. Il mérita l'asile que ce prince lui accorda par des services signalés, non-seulement dans les guerres contre ses voisins, mais encore dans celles qu'il eut à soutenir contre son frère qui lui avait enlevé sa couronne. Djenguyz-Khan le rétablit sur son trône, et épousa sa fille. Le khan, oubliant ce qu'il devait à son gendre, résolut sa perte. Djenguyz-Khan ayant pris la fuite, fut poursuivi par Avenk-Khan et par Schokoun son fils. Il les défit l'un et l'autre. Cette victoire irrita son ambition. Il leva une grande armée, avec laquelle il conquiert, dans moins de 22 ans, la Perse, le Cattai, une partie de la Chine, la Corée et presque toute l'Asie. Sa domination s'étendait

1800 lieues de l'orient à l'occident, et plus de 1,000 du septentrion au midi. Il se préparait à achever la conquête de la Chine, lorsqu'une maladie l'enleva au milieu de ses triomphes, en 1227. Son règne ne fut presque qu'une suite de dévastations. Il ne fit que détruire des villes, sans en fonder, si l'on excepte Bocara et quelques autres qu'il permit qu'on réparât. Djenguyz-Khan partagea ses états entre ses quatre fils. Il déclara grand khan des Tartares, son 3^e fils Oktai dont la postérité régna dans le nord de la Chine, jusque vers le milieu du 14^e siècle. Un autre fils du célèbre conquérant, nommé Touschi, eut le Turquestan, la Bactriane, le royaume d'Astracan et le pays des Usbecks. Le fils de celui-ci fit des courses jusqu'en Pologne, en Hongrie, et aux portes de Constantinople. Il s'appela Batou-Khan. Les princes de la Tartarie-Crimée et les khans usbecks descendent de lui... Touli ou Tuli-Khan, autre fils de Djenguyz, eut la Perse du vivant de son père, le Khoracan et une partie des Indes... Un 4^e fils, nommé Zagathai régna dans l'Inde septentrionale et dans le Thibet... « Si l'on a blâmé Charlemagne d'avoir divisé ses » états, on doit en louer Djenguyz-Khan, dit un historien. Les états du conquérant français se touchaient, et pouvaient être gouvernés par un seul » homme; ceux du Tartare partagés en régions différentes et beaucoup plus vastes, demandaient » plusieurs monarchies. » L'événement n'a guère justifié cette observation. Malgré la faute que peut avoir faite Charlemagne en divisant ses états, son empire a subsisté longtemps après lui; les partages qui l'affaiblirent ne le rendirent pas méconnaissable. Celui de Djenguyz-Khan, comme toute conquête qui n'est que le fruit de la violence et de la rapacité, s'est évanoui comme la fumée d'un vaste incendie.

DJEZZAR (Ahmed), pacha de St.-Jean-d'Acre et de Saïd, surnommé *le Boucher* à cause de sa cruauté, naquit en Bosnie, dans la condition la plus obscure, et se vendit lui-même à un marchand d'esclaves qui le conduisit en Egypte. Acheté par Aly-Bey, il parvint d'esclave mameluck, d'abord à la dignité de gouverneur du Caire, ensuite à celle de pacha d'Acre et de Saïd. Il détruisit par la force ou la ruse la famille du Cheik, réprima les Bédouins de SAGR, abaissa les Druses, et anéantit presque tous les Motoualis. La Porte, en reconnaissance, lui envoya les trois queues et le titre de visir; mais, alarmée de son humeur entreprenante, elle chercha bientôt à s'en défaire. Djeddar cependant parvint à se maintenir, et même à reculer les bornes de ses états, qu'il gouverna comme souverain, malgré tous les efforts de la Porte. Il exerçait depuis 20 ans les plus horribles vexations sur les habitants de la Syrie, lorsque l'armée française arriva en Egypte. Il employa toutes ses ressources pour lui résister; mais battu sur tous les points, il se retira à Saint-Jean-d'Acre, où il se maintint, ayant reçu quelque renfort de Sidney-Smith, et aidé de Phelipeaux, officier français émigré, qui se chargea de la défense de la place. Il obligea les Français à lever le siège, après 61 jours de tranchées, le 21 mai 1799. Pen-

dant ce siège, Djeddar fit plusieurs sorties, où il déploya une rare valeur. Il mourut en 1804. On dit qu'il était à la fois son ministre, son chancelier, son trésorier et son secrétaire, souvent même son cuisinier, son jardinier, et quelquefois encore juge et bourreau.

DLUGOSZ (Jean), polonais, chanoine de Cracovie et de Sandomir, né en 1415, mort en 1480, est auteur d'une *Histoire de Pologne*, en latin, Leipzig, 1711-12, 2 vol. in-fol. L'auteur, quoique exact et fidèle, n'a pas été exempt, dit Lenglet, de la barbarie de son siècle; il commence son Histoire à l'origine de sa nation, et la conduit jusqu'en 1744.

DOBEILH (François), jésuite français, né à Moulins, vers 1634, professa les humanités dans divers établissements de son ordre, et mourut en 1716, après avoir publié des traductions de plusieurs ouvrages espagnols du P. Nieremberg, son confrère. On remarque : *Avis consolant pour les personnes scrupuleuses*, Amiens, 1671, Lyon, 1702, in-12; *L'aimable Mère de Jésus*, Amsterd., 1672, in-12; *Réflexions, sentences et maximes royales et politiques*, ibid., 1671, in-12; *Vie du roi Almansor*, 1671, in-12; *Vie de sainte Ulphe*, Amiens, 1672, in-12.

DOBNER (Gélase), historien bohémien, né à Prague, en 1749, se consacra de bonne heure à l'instruction publique dans la congrégation des Ecoles-Pies, et devint recteur de l'université de Prague, où il mourut en 1790. Il a laissé, sur l'histoire de Bohême et de Moravie, des ouvrages précieux par l'étendue des recherches et par la critique judicieuse qui y règne. On estime surtout ses *Monuments historiques de Bohême*, en latin, Prague, 1764-86, 6 vol. in-4, 30 à 35 fr., où l'on trouve un grand nombre de chroniques, de diplômes et de documents inédits. On fait cas aussi de sa *Chronique de Hagek*, imprimée sous ce titre : *Wenceslâk Hagek, annales Bohemorum*, etc., ibid., 1762-82, 6 vol. in-4, 25 à 30 fr. Dobner a publié plusieurs autres ouvrages, les uns en latin, les autres en allemand, qui justifient la réputation qu'il s'était acquise.

DOBRÉE (Thomas), négociant, né à Nantes, en 1781, fut consul du Danemark et des villes anseatiques, membre de la société académique de la Loire-Inférieure, et l'un des hommes les plus estimables par la probité et la délicatesse qu'il a mises dans toutes ses relations commerciales. Entré de bonne heure dans la carrière du commerce que son père avait parcourue avec honneur, il est le premier armateur qui, après la paix, eût renoué les anciens rapports de la France avec la Chine. C'est à lui, à ses essais longtemps infructueux, qu'on doit l'importation, et, pour ainsi dire, la découverte du mode employé par les Anglais, pour doubler les vaisseaux avec du feutre, procédé que le gouvernement français a adopté pour la marine royale. Dobrée fut l'un des plus ardents propagateurs de la méthode lancastrienne. Il est mort en 1828 à Nantes, où sa bienfaisance le fera longtemps regretter.

DOBRITZHOFFER (Martin), jésuite allemand, fut envoyé en mission au Paraguay, et après 22 ans de pénibles travaux, il revint en Europe, où il mourut en 1791. On lui doit : *Historia de Abiponibus, equestri bellicosaque Paraquariæ natione, etc.*, Vienne, 1783, 3 vol. in-8, avec cartes et fig., 15 fr. Cet ouvrage, qui parut en même temps traduit en allemand, offre des documents intéressants ; mais il est rédigé avec peu d'ordre, et l'on y trouve peu de lumières sur les pays et les peuples dont il est question.

DOBSON (Guillaume), peintre anglais, né à Londres en 1610, s'attacha à la manière de Vanduyck, et s'en fit un ami. Ce maître le présenta à Charles I^{er}, qui le nomma son premier peintre. Il fut si recherché à la cour et à la ville, qu'il ne pouvait suffire à tout ce qu'on lui demandait. Sa manière était à la fois douce et forte : ses têtes semblent animées. Sa vie fort peu réglée abrégé ses jours. Il mourut à Londres en 1647.

DOCHE (Joseph - Denis), compositeur de musique, né à Paris en 1766, fut nommé, dès l'âge de 19 ans, maître de chapelle de l'église de Coutances, place qu'il occupa jusqu'à la révolution. Il revint alors à Paris, et continua d'étudier, sous l'influence des grands maîtres de notre école, l'art auquel il s'était voué ; il devint chef d'orchestre du Vaudeville en 1810, et ce qui l'a fait connaître de la manière la plus avantageuse, c'est la foule d'*airs* et de *morceaux détachés* qu'il a faits pour ce théâtre : on en compte plus de 500 parmi lesquels on cite une grande partie de la musique de *Fanchon la vielleuse*, de *la Belle au bois dormant*, etc. Doche a publié en 1823, le *recueil* de ses productions sous ce titre : *la Musette du Vaudeville*, il se retira au mois d'avril 1825 à Soissons, et y mourut la même année. Il avait fait exécuter aussi plusieurs messes à grand orchestre pour la fête de sainte Cécile, notamment celle qu'on entendit à Saint-Eustache, en 1809.

DODART (Denis), conseiller, médecin du roi, premier médecin du prince et de la princesse de Conty, et enfin de Louis XIV, membre de l'académie des sciences, naquit à Paris en 1634 et y mourut en 1707, universellement regretté. Il était né d'un caractère sérieux, dit Fontenelle, et l'attention chrétienne avec laquelle il veillait perpétuellement sur lui-même, n'était pas propre à l'en faire sortir. Mais ce sérieux, loin d'avoir rien d'austère ni de sombre, laissait assez à découvrir cette joie sage et durable, fruit d'une raison épurée et d'une conscience tranquille. Gui-Patin, aussi avaré d'éloges que prodigue de satires, l'appelait *monstrum sine vitio*, un prodige de sagesse et de science sans aucun défaut. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire des plantes*, Paris, 1676, in-fol. max., 15 à 24 fr., ouvrage publié par l'académie qu'il orna d'une belle préface ; l'édition d'Amsterdam, 1758, in-4, fig., 6 à 8 fr. ; *Statica medicinae gallica*, dans un recueil sur cette matière, en 2 vol. in-12 ; des *Dissertations* manuscrites sur la saignée, sur la diète des anciens, sur leur boisson. Il avait beaucoup spéculé aussi sur la digestion et la trans-

piration, pour suivre et vérifier les observations de Santorius ; observations dont le résultat dépend de tant de circonstances, qu'on n'a pu le fixer encore avec une utilité certaine. — Claude-Jean-Baptiste DODART, son fils, premier médecin du roi comme lui, mort à Paris en 1730, laissa des *Notes sur l'Histoire générale des drogues* de Pierre Pomey.

DODDRIGE (Philippe), théologien anglais, né à Londres en 1702, mort en 1751 à Lisbonne, où il était allé pour changer d'air, est auteur de divers ouvrages estimés en Angleterre. Les plus connus en France sont des *sermons*, in-8, écrits avec simplicité. Ils ont été traduits en français par Bertrand.

DODOENS, ou DODONÉE (Rembert), de Malines, né en 1517, médecin des empereurs Maximilien II et Rodolphe II, mourut en 1585. Il laissa plusieurs ouvrages sur son art : *Frumentorum leguminum, etc., historia*, Antuerp., 1566, in-8, fig. ; *Florum et coronariarum adoratatumque nonnullarum herbarum historia*, ibid., 1668, in-8, fig. ; *Purgantium radicum, etc., herbarum historia*, ibid., 1574, in-8, fig. Ces trois ouvrages ne sont pas communs, 21 fr. ; *Stirpium historiae lib. xxx*, ibid., 1616, in-fol., fig., 6 à 9 fr. ; *Histoire des plantes*, trad. en français, par Ch. de l'Ecluse, ibid., 1557, in-fol., fig., 8 à 12 fr.

DODSLEY, libraire et littérateur anglais, né en 1703, d'une famille pauvre et obscure, avait pour la littérature un goût naturel, qui le dirigea d'abord vers la poésie. Une *pièce de vers* qu'il adressa à Pope lui mérita l'amitié de ce poète. Il l'aida à lever une boutique de librairie, qui devint le rendez-vous des littérateurs les plus distingués, et où il fit en peu de temps une belle fortune, qui ne l'enorgueillit point. S'étant retiré des affaires, il mourut à Durham en 1764. C'est lui qui eut la première idée d'un ouvrage estimable, intitulé : *Le précepteur*. Ses principaux ouvrages sont : *Le roi et le fermier de Mansfield*, comédie dans le genre de la Partie de chasse de Henri IV, et dont elle a peut-être fourni le modèle ; *Cléone*, tragédie ; *L'Economie de la vie humaine*, petit traité de morale, Londres, 1795, in-12, fig., qui eut beaucoup de succès, parce qu'il fut attribué au comte de Chesterfield. Il a obtenu un grand nombre de traductions françaises. On a aussi traduit plusieurs de ses pièces avec celles de Gay, en 2 vol. in-12, sous le titre de : *Choix de petites pièces du théâtre anglais*.

DODSWORTH (Roger), né en 1585 à St.-Oswald, dans le comté d'York, a travaillé avec Dugdale, au *Monasticon anglicanum*, Londini, 1655-73, 3 vol. in-fol., fig., ouvrage rare, vend. 450 et 551 fr. Il mourut en 1654.

DODWEL (Henri), né à Dublin en 1641, de parents pauvres, fut réduit à une telle nécessité dans ses études, que souvent il n'avait pas d'argent pour acheter des plumes, du papier et de l'encre. Un de ses parents lui ayant donné du secours, il fit des progrès qui lui procurèrent la place de professeur d'histoire à Oxford en 1688 ; mais il fut privé de cet emploi en 1691, pour avoir refusé le serment d'al-

légeance au roi Guillaume. Il mourut en 1711. C'était un homme versé dans l'Ecriture sainte, l'histoire ecclésiastique et les ouvrages des Pères; mais d'une humeur bizarre et chagrine, qui se fait quelquefois sentir dans ses livres. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont : un *Traité contre les non-conformistes*, plein d'idées singulières, mais qui n'ont rien d'étonnant dans un homme destitué de toute règle de doctrine et de croyance, et abandonné aux conclusions de l'esprit privé. Il y prétend que l'âme, naturellement mortelle, n'acquiert l'immortalité que par le baptême, conféré par des prêtres légitimement ordonnés par des évêques; des *Dissertations latines sur S. Cyprien*, 1684, in-8. Il y soutient que le nombre des martyrs n'a pas été aussi grand que le disent les écrivains ecclésiastiques. D. Ruinart le réfuta avec beaucoup de solidité, dans la savante préface dont il enrichit son édition des *Actes sincères des martyrs*. Un auteur qui a embrassé le sentiment de Dodwel, prétend que son adversaire n'a pas assez distingué les martyrs et les morts ordinaires, les persécutions pour cause de religion et les persécutions politiques. Mais ce jugement est faux, et il est d'autant moins recevable, qu'il part d'un écrivain qui a tâché d'affaiblir toutes les preuves du christianisme. (*Voy. DIOCLÉTIEN, RUINART.*) Un *Traité sur la manière d'étudier la théologie*, en anglais; *Geographiæ veteris Scriptores græci minores*, Oxford, 1698 et 1712, 4 vol. in-8. L'auteur a orné cette édition de *remarques* et de *dissertations*. Cette collection dont les exemplaires, très-recherchés, sont devenus rares, est connue sous le nom de *petits géographes*. On l'annexe à la collection *variorum*, 240 à 300 fr. les exemplaires en gr. pap. sont très-chers; *De veteribus cyclis*, Oxford, 1701, in-4; *Annales Thucydidis et Xenophontis*, 1702, in-4, 12 à 15 fr., ouvrage recherché; plusieurs éditions d'auteurs classiques, qu'il a éclaircis par des *notes*. Ceux qui voudront connaître plus en détail les autres productions de Dodwel, peuvent consulter sa *Vie* en anglais, publiée par François Brokesby, Londres, 1723, in-8, 3 à 5 fr.; mais il ne faut pas s'en tenir littéralement à ce qu'en dit cet auteur, qui prend souvent le ton de panégyriste. Dodwel aimait extrêmement à se distinguer, et ce défaut est peut-être la seule cause des opinions extraordinaires et insoutenables qu'il a avancées. C'est encore peut-être cette disposition de son cœur, qui lui a fait imaginer que les martyrs pouvaient avoir souffert la mort par vanité : idée aussi extravagante que peu chrétienne. La belle gloire que d'être exécuté comme les scélérats, et rendu infâme aux yeux de tout l'empire romain, et honoré dans une secte méprisée et persécutée ! Ces extravagantes opinions ont fait dire à Burnet, évêque anglican de Salisbury, dans une lettre écrite à Dodwel, qu'un Vanini, un Hobbes, un Spinoza n'auraient pu avancer des choses plus absurdes et plus irréligieuses. « Cependant, ajoute-t-il, vous n'avez point reconnu vos fautes, comme » vous l'auriez dû faire publiquement... Je puis » vous assurer que j'aimerais mieux ne savoir lire ni » écrire, que d'étudier ou de faire des livres dans

» les vues que vous vous êtes proposées depuis plus » de trente ans. Vous aimez les nouveautés et les » paradoxes, et vous employez votre savoir pour » les établir... J'estime, comme je le dois, plusieurs » bonnes et belles qualités que vous possédez; mais » je déplore votre malheur dans tout ce que vous » avez fait de reprehensible. » Chishull, bachelier en théologie, et membre de l'université d'Oxford, met Dodwel dans cette classe de savants qui sont propres à compiler, mais qui ne sont point capables de bien juger et de raisonner sur ce qu'ils ont recueilli. « Je ne veux nullement, dit-il, diminuer » la réputation à laquelle il a droit de prétendre; » mais je veux rabaisser cette autorité, à la faveur » de laquelle il répand ses erreurs. Je crois que le » genre humain a plus de droit à la connaissance » de la vérité, que l'auteur n'en a à la réputation » dont il jouit par un savoir faux et mal employé. »

DOEDERLEIN (Jean-Christophe), célèbre professeur de théologie, né à Windsheim en Franconie, en 1746, occupa successivement les chaires d'Altdorf et d'Iéna, et mourut dans cette dernière ville en 1792. Il a contribué à introduire en Allemagne le nouveau système théologique qui règne aujourd'hui dans le plus grand nombre des universités luthériennes, système directement opposé à la doctrine des premiers réformateurs; mais il n'alla pas aussi loin qu'on l'a fait depuis, et il paraît que sur la fin de sa vie, il vit avec inquiétude les conséquences de ces nouvelles opinions, et qu'il voulut en arrêter les progrès. Ses ouvrages, écrits en général avec élégance, annoncent une mémoire heureuse, une érudition solide et une grande facilité à saisir les questions et à les envisager sous tous les points de vue; les plus estimés sont une traduction latine des *Proverbes d'Isaïe*, faite d'après le texte hébreu, et accompagnée de notes critiques, 1775, in-8; une traduction allemande des *Proverbes de Salomon*, 1778, in-8; une traduction de l'*Ecclésiaste* et du *Cantique des cantiques* en allemand, avec des notes, Iéna, 1784 et 1792, in-8; *Institutio theologi christiani*, Altdorf, 1791, in-8. Il en a paru, après sa mort, une nouvelle rédaction en allemand, sous le titre de *Doctrine chrétienne, accommodée aux besoins de notre temps*; *Summa institutionis theologi christiani*, Altdorf, 1797, in-8. Cet ouvrage a été traduit en allemand; *Opuscula theologica*, 1789, in-8; *Bibliothèque théologique* en allemand, Leipzig, 1780-92, 4 vol. in-8; *Journal théologique* en allemand, 1792, in-8; *Biblia hebraica cum variis lectionibus*, Leipzig, 1793, in-8. On a encore de lui des *sermons*, un grand nombre d'*opuscules* et des *dissertations* critiques.

DOHM (Chrétien-Conrad-Guillaume de), publiciste et ministre du roi de Prusse, né à Lemgo, dans le comté de la Lippe, en 1751, fut nommé, en 1776, professeur des sciences statistiques à Cassel, et, après avoir passé par divers emplois, devint, en 1794, ambassadeur du roi de Prusse auprès des cercles du Haut et Bas-Rhin, et ensuite ministre au congrès de Rastadt, où il resta jusqu'en 1799. Le

roi de Prusse le nomma, en 1804, président de la chambre d'Heiligenstadt, dans le pays d'Eichsfeld. Ce pays étant passé sous une domination étrangère, le nouveau roi Jérôme Bonaparte l'envoya près la cour de Saxe, en qualité de ministre plénipotentiaire. La faiblesse de sa santé l'obligea de donner sa démission en 1811, et de se retirer dans sa terre près de Magdebourg, où il est mort en 1820. Il dut à ses travaux littéraires les emplois éminents qu'il a occupés. Ses principaux écrits, publiés en allemand, sont : *Relation du voyage d'Edouard Ives en Perse et dans les Indes*, traduite de l'anglais, avec des notes, 1773, 2 vol. in-8; *Notice concernant le manuscrit de la description du Japon par Kaemfer*, 1775, in-8; *Histoire des Anglais et des Français dans les Indes orientales*, 1776, tome 1, in-8; *l'Histoire du Japon de Kaemfer*, avec des notes et des pl., 1777, 2 vol. in-4; *Matériaux pour la statistique*, 1777-85, cinq livraisons, in-8; *Exposition succincte du système physiocratique*, 1778, in-4; *Histoire de la guerre de la succession de Bavière*. Cet ouvrage engagea le roi de Prusse à l'attirer à son service; de *l'Amélioration de la condition civile des Juifs*, Berlin, 1781, 2 vol. in-8; *Sur l'union des princes allemands*, 1785, in-8; *De la révolution de Liège en 1789, et de la conduite du roi de Prusse en cette occasion*, Berlin, 1790, in-8; *Événemens remarquables pendant ma vie depuis 1763*, 1814 et 1815, 2 vol. Cet ouvrage fit beaucoup de sensation en Prusse; un grand nombre d'autres écrits politiques, qu'il publia dans le *Muséum* et dans le *Mercur* allemand, deux ouvrages périodiques au succès desquels il contribua beaucoup.

DOISSIN (Louis), jésuite, est connu par deux poèmes latins, l'un *sur la sculpture*, l'autre *sur la gravure*. On y remarque un style pur et coulant; une élocution libre, aisée, pleine de feu et de noblesse; des exemples choisis avec goût et appliqués avec autant de grâce que de justesse. Son poème de *la sculpture* surtout offre des descriptions et une force de coloris qui ressuscitent souvent la langue d'Auguste. L'un et l'autre parurent avec la traduction, in-12, Paris 1757. Ils ont été insérés dans un volume qui fait suite aux *Poemata didascalica*, Paris, 1813, in-12. Ce jésuite, né en 1721, mourut à Paris, en 1753.

DOISY (Pierre), directeur du bureau des comptes des parties casuelles, mort en 1760, est auteur d'un ouvrage qui a eu quelque cours, quoiqu'il ne soit pas toujours exact. Il parut sous ce titre : *Le royaume de France et les états de la Lorraine, en forme de dictionnaire*, Paris, 1745, in-4, 3 à 5 fr.; il y a des exemplaires qui portent la date de 1753.

DOLABELLA (Publius-Cornélius), gendre de Cicéron, se distingua pendant les guerres civiles de Rome, par son humeur séditieuse, et par son attachement au parti de Jules-César. Il se trouva avec lui aux batailles de Pharsale, d'Afrique et de Munda. Elu tribun du peuple, il voulut établir une loi très-préjudiciable aux créanciers. Marc-Antoine s'opposa ouvertement à un dessein qu'il n'avait

formé que pour frustrer ceux à qui il devait, et pour gagner le peuple. Le retour de César à Rome mit fin à ces troubles. Quelques années après, ce héros étant sur le point de marcher contre les Parthes, fit nommer Dolabella consul à sa place, quoiqu'il n'eût pas l'âge prescrit par les lois. Marc-Antoine, son collègue, traversa cette élection; mais César ayant été tué, il fut obligé de reconnaître Dolabella, qui eut en partage le gouvernement de Syrie. Cassius prévint ce nouveau gouverneur. Dolabella, désespérant de le chasser, s'arrêta à Smyrne, où il fit tuer en trahison Trébonius, gouverneur de l'Asie-Mineure, l'un des conjurés qui avait eu part à la mort de César. Ce meurtre le fit déclarer ennemi de la république. Enfin, après quelques succès dans l'Asie-Mineure, il se donna la mort dans Laodicée, où il était assiégé par Cassius, l'an 43 avant J.-C. Il n'avait alors que 26 à 27 ans.

DOLCE (Louis), né à Venise en 1508, mort dans la même ville en 1566, fut mis dans le même tombeau qui avait reçu Ruscelli, son Zoile, trois ans auparavant. Il est plus connu par ses ouvrages poétiques et par différentes traductions des écrivains anciens, que par ses actions. « C'était, dit Baillet, » un des meilleurs écrivains de son siècle. Son style » a de la douceur, de la pureté et de l'éloquence, » mais la faim l'obligea souvent à alonger ses ou- » vrages, et ne lui permit pas d'y mettre toute la » correction qu'ils auraient exigée. On recherche les suivants : *Dialogo de la pittura, intitolato l'Aretino*, Venise, 1557, in-8, 4 à 6 fr. Cet ouvrage a été réimprimé avec le français à côté, Florence, 1735, pet. in-8, 4 à 6 fr.; *Cinque primi canti di Sacripante*, Venise, 1535, in-8, 6 fr.; *L'Achille e l'Enea*, 1571, in-4, 8 fr.; *Le prime imprese del conte Orlando*, 1572, in-4, 18 fr.; des poésies dans différents recueils, entre autres dans celui de Berni; *Vie de Charles-Quint*, en italien, Venise, 1561, in-4; estimée, mais peu commune; *Vie de Ferdinand I^{er}, empereur*, Venise, 1666, in-4. La *Bibliothèque italienne* de Haym cite de lui plus de 70 ouvrages.

DOLCE, ou DOLCI (Carlo), peintre de Florence, né en 1616, mort dans cette ville en 1686, a fait des tableaux qui sont très-recherchés. Peu de peintres ont terminé leurs ouvrages avec autant de soin. Il réussissait également bien dans le *portrait* et dans l'*histoire*, et tirait ordinairement ses sujets de l'Histoire sainte.

DOLERA (Clément), évêque de Foligno, cardinal, de l'ordre de Saint-François, dont il fut général, était de Monégia. Il se distingua par sa science et par sa vertu, et mourut à Rome en 1568. Le principal de ses ouvrages a pour titre : *Compendium theologicarum institutionum*, Rome, 1565, in-8, 3 à 5 fr.

DOLET (Etienne), né à Orléans en 1509, de parents aussi distingués par leur rang que par leur opulence, à la fois imprimeur, poète, orateur et humaniste, était outré en tout : combant les uns de louanges, déchirant les autres sans mesure, toujours attaquant, toujours attaqué; extrêmement aimé des uns, haï des autres jusqu'à la fureur; savant au delà

de son âge, s'appliquant sans relâche au travail ; d'ailleurs orgueilleux, méprisant, vindicatif et inquiet. On le mit en prison pour son irréligion. Le savant Castellani lui obtint sa liberté, dans l'espérance que cette correction l'aurait rendu plus sage. Il promit beaucoup, il ne tint rien ; et il fut brûlé comme athée à Paris en 1546. « On ne voit pas, dit un auteur, que » nos philosophes se soient empressés de réclamer » ou de justifier un pareil zélateur de la liberté. Son » athéisme trop déclaré et trop pratique l'a peut- » être exclu de l'association, et a retenu les plumes » éloqu岸tes qui auraient été tentées de le réhabiliter comme tant d'autres. Il y a cependant apparence qu'il eut trouvé grâce aux yeux des auteurs » du *Système de la nature*. Les principes de cet » ouvrage monstrueux sont précisément les mêmes » que ceux de Dolet. » On dit qu'avant de rendre l'âme, il protesta que ses livres contenaient des choses qu'il n'avait jamais entendues ; ce qui est sans doute très-facile à croire : quel est le matérialiste qui comprenne le galimatias par lequel il prétend remplacer la notion d'un Dieu ? On a de lui : *Commentarii lingue latinę*, Lugduni, 1536-38, 2 vol. gr. in-fol., 60 à 84 fr. Cet ouvrage, chef-d'œuvre de typographie, est devenu rare. C'est une espèce de dictionnaire de la langue latine par lieux communs. On avoue qu'il en connaissait bien les tours et les finesses, surtout celles de Cicéron, son auteur favori ; cependant il n'écrivait pas naturellement en latin : sa prose sent l'écolier qui fait des thèmes ; c'est un tissu de phrases mendicées ; *Carminum libri* IV, 1538, in-4, 6 à 9 fr. : ses poésies sont pitoyables, surtout les lyriques ; *Formula latinarum locutionum*, Lyon, 1539, in-fol., 8 à 9 fr. : cet ouvrage est un dictionnaire qui devait avoir deux autres parties ; *Second enfer de Dolet*, 1544, in-8 ; *De officio legati*, Lyon, 1541, in-4, 4 à 6 fr. ; *Francisci I facta*, en vers, Lyon, 1539, in-4, 6 à 9 fr. ; les mêmes en français, sous le titre de *Gestes de François I^{er}*, 1540, in-4, 8 à 12 fr. ; *De re navali*, Lyon, 1537, in-4, 6 à 12 fr. ; un *recueil de lettres* en vers français.

DOLGOROUKI (IWAN, prince), fils de Vassili Dolgorouki, sous-gouverneur de Pierre II, czar de Russie, sut prendre un tel ascendant sur ce prince lorsqu'il monta sur le trône en 1727, qu'il supplanta Menschicoff, qui s'était emparé de toute l'autorité, et qui gouvernait seul. Menschicoff et toute sa famille furent exilés en Sibérie ; Dolgorouki jouit de toutes les faveurs du jeune monarque. Iwan avait une sœur qui fut fiancée au czar ; mais la mort prématurée de ce prince fit que le mariage n'eut point lieu. Voyant que le czar succomberait à la maladie dont il était atteint, Dolgorouki fabriqua un testament, par lequel la princesse Catherine, sa sœur, fut instituée impératrice et héritière de l'empire. Le prince Iwan avait signé ce testament au nom du czar, ayant été accoutumé de signer le nom de ce monarque pendant sa vie par son ordre. A peine Pierre II avait-il fermé les yeux, que le prince Iwan sortit de sa chambre, l'épée à la main, criant : *Vive l'impératrice Catherine !* mais personne n'ayant répondu, il se retira confus, et brûla le testament.

Quelques-uns prétendent que ce testament n'a jamais existé. Quoi qu'il en soit, le père d'Iwan fit tomber le choix sur la princesse Anne, duchesse de Courlande. Il voulut borner son autorité, elle souscrivit à tout ; mais elle sut dans la suite s'en affranchir. Les Dolgorouki furent exilés en Sibérie, et les fils de Menschicoff en furent rappelés. En 1738, presque toute cette malheureuse famille fut immolée à la jalousie de Biren, ministre de l'impératrice Anne. Les princes Iwan et Basile furent roués, deux autres écartelés, et d'autres eurent la tête tranchée.

DOLGOROUKI (Jean-Michaëlovitch, le prince), de l'illustre famille de ce nom, général-major russe, naquit en 1764 à Moscou. Il fit plusieurs campagnes contre les Turcs et les Suédois. Il était en 1794 à la tête de l'armée russe dirigée contre les Polonais : il s'empara de Wilna l'année suivante, fut commissaire à l'armée de Finlande, commanda à Corfou en 1804 un corps de 8,500 russes, et fut envoyé deux ans après à Vienne pour régler les comptes entre la cour de Russie et celle d'Autriche. En 1808 il était ambassadeur auprès du roi de Hollande. Après avoir ainsi rempli de hauts emplois dans l'armée et l'administration, il se retira en 1812 avec le titre de conseiller privé. Ce prince s'est placé au premier rang des littérateurs modernes de son pays par divers morceaux de *poésie* ; il a excellé surtout dans l'*épître* et dans la *satire*. Ses *Oeuvres* ont été imprimées plusieurs fois. La 3^e édition, Moscou, 1819, est la meilleure ; elle a été faite sous la dédicace de l'université de cette ville, avec ce titre : *Etat de mon âme, ou poésies du prince J.-M. Dolgorouki*. Ce poète estimable est mort en 1824.

DOLOMIEU (Déodat-Guy-Sylvain-Tancrède de GRATET de), célèbre géologue et minéralogiste français, commandeur de l'ordre de Malte, de l'académie des Sciences, né à Dolomieu, près la Tour-du-Pin, en Dauphiné, en 1750, d'une ancienne maison de cette province, devint officier dans les carabiniers à 15 ans, et commença à 18 ans son noviciat de chevalier de Malte. Une affaire d'honneur avec un chevalier qu'il tua, et des discussions qu'il eut avec son ordre, lui occasionnèrent beaucoup de chagrins, et lui inspirèrent le goût de la retraite. Il quitta le service pour se livrer uniquement à l'étude de l'histoire naturelle, et fit plusieurs voyages à Naples, en Portugal, à Malte et en Sicile. La révolution française trouva en lui un admirateur ; mais il ne tarda pas à être détrompé sur ses résultats, par la perte qu'il fit du duc de La Rochefoucauld son ami, assassiné à Forges le 14 décembre 1792, presque sous ses yeux. En 1796, il fut nommé ingénieur et professeur à l'école des mines, et en 1797, il fit partie de l'expédition d'Egypte, dont le premier exploit fut la prise de Malte. On crut qu'il avait contribué à la reddition prématurée de cette île. Cette opinion lui devint funeste, et détermina vraisemblablement la conduite vigoureuse que la cour de Naples tint à son égard. Fait prisonnier à Tarente en se rendant en France, il fut plongé dans un cachot infect, et ne recouvra sa liberté qu'en vertu du traité de paix conclu avec le roi de Naples en 1801,

après avoir souffert toutes sortes d'outrages pendant près de deux ans. Il mourut la même année à Châteaufort en Charolais, en revenant d'un voyage qu'il avait entrepris dans les montagnes de Suisse, de Savoie et du Dauphiné. On lui doit plusieurs ouvrages principalement sur les volcans et les matières volcaniques, remarquables par leur exactitude et leur profondeur : *Voyage aux îles de Lipari, suivi d'un mémoire sur une espèce de volcan d'air, et d'un autre sur la température du climat de Malte*, Paris, 1783, in-8, 3 à 4 fr.; *Mémoire sur le tremblement de terre de la Calabre*, Rome, 1784, in-8, 2 à 3 fr.; *Mémoire sur les îles Ponces, et catalogue raisonné des produits de l'Etna*, Paris, 1788, in-8, 3 fr.; *Dissertation sur l'origine du basalte*, dans le *Journal de Physique* de 1790, et plusieurs autres morceaux dans le même journal, dans celui des Mines, dans le *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile* de l'abbé de Saint-Non, et dans les *OEuvres* de Bergman. Il a rédigé le *Dictionnaire minéralogique* pour la nouvelle Encyclopédie, et travaillé au *Magasin encyclopédique*. Bruun-Neergaard a publié le *Journal du dernier voyage de Dolomieu dans les Alpes*, Paris, 1802, in-8, 3 à 4 fr.

DOMAIRON (Louis), littérateur, jésuite, né à Beziers en 1745, se rendit à Paris après la suppression de son ordre, et fut nommé professeur à l'école royale militaire, place qu'il remplit depuis 1778 jusqu'au moment où la révolution supprima tous les établissements d'instruction publique. Lors de la réorganisation des écoles, il fut principal de Dieppe et professeur de belles-lettres, puis membre de la commission des livres classiques et inspecteur de l'instruction publique. Il est mort à Paris en 1807. On a de lui : *Le libertin devenu vertueux*, 1777, 2 vol. in-12; *Recueil historique et chronologique de faits mémorables pour servir à l'histoire générale de la marine et à celle des découvertes*, Paris, 1781, 2 vol. in-12; *Principes généraux de belles-lettres*, Paris, 1815, 3 vol. in-12, 9 fr.; c'est de cet ouvrage que sont extraits la *rhétorique* et la *poétique*, *ibid.*, 1826, in-12, 3 fr.; *Atlas portatif composé de 28 cartes avec des éléments de géographie*, 1786 et 1802, in-8; les *Rudiments de l'histoire*, *ibid.*, 1823, 3 vol. in-12, 9 fr. Il a copié au *Journal des beaux-arts*, et a publié, avec l'abbé de Fontenay, les tom. 25 à 42 du *Voyageur français*, par l'abbé de La Porte.

DOMAT, ou DAUMAT (Jean), avocat du roi au siège présidial de Clermont en Auvergne, était né dans cette ville en 1625. Il devint l'arbitre de sa province, par son savoir, par son intégrité, par sa droiture. Les solitaires de Port-Royal, avec lesquels il était très-lié, prenaient ses avis, même sur les matières de théologie. Domat était à Paris durant la dernière maladie de Pascal. Il reçut ses derniers soupirs, et fut dépositaire d'une partie de ses papiers les plus secrets. La confusion qui régnait dans les lois, le déterminait à en faire une étude particulière. Il s'appliqua à ce travail, qui ne devait d'abord être que pour lui, et pour ceux de ses enfants qui prendraient le parti de la robe. Quelques-uns de ses amis,

auxquels il découvrit ses idées, l'engagèrent à les communiquer aux premiers magistrats; il vint pour cela à Paris en 1685. Louis XIV, sur le rapport que lui en fit Pelletier, alors contrôleur général, ordonna à Domat d'en faire part au public, et lui accorda une pension de 2,000 liv. Domat fixé à Paris montrait son ouvrage aux plus habiles jurisconsultes, à mesure qu'il l'écrivait. D'Aguesseau, alors conseiller d'état, lui dit en écoutant la lecture d'un cahier où il était traité de l'usure : « Je savais que » l'usure était défendue par l'Ecriture et par les lois; » mais je ne la savais pas contraire au droit naturel, » convenant ainsi d'avoir appris ce point, et d'en avoir été persuadé par les écrits de Domat. Les *Lois civiles dans leur ordre naturel* parurent enfin, Paris, 1678-97, 5 vol. in-4, dans lesquelles on voit non-seulement que l'auteur possédait l'esprit des lois, mais qu'il était très-capable d'y faire entrer les jeunes jurisconsultes. C'est l'objet principal de son ouvrage, et cet objet parut entièrement rempli. Les trois premiers vol. in-4 traitent des lois civiles dans leur ordre naturel : les 4^e et 5^e, du droit public. Cet habile homme mourut à Paris en 1695. On fit après sa mort une édition de son ouvrage, Luxembourg, 1702, in-fol. Celles que l'on estime le plus sont : Paris, 1724, 2 vol. in-fol.; *ibid.*, 1735, 2 vol. in-fol.; *ibid.*, 1744 et 1777, 2 vol. in-fol., 10 à 15 fr. On a donné plusieurs éditions des *OEuvres complètes de Domat*, Paris, 1822 et ann. suiv., 9 vol. in-8, avec portr. 45 fr.; *ibid.*, 1828 et ann. suiv., 4 vol. in-8, 32 fr.

DOMBAY (François de), orientaliste distingué, conseiller en la chancellerie secrète, et interprète de cour de l'empereur d'Autriche pour les langues asiatiques, né à Vienne en 1758, mort dans cette ville en 1810, a publié plusieurs ouvrages estimés : *Histoire des rois de Mauritanie*, depuis le milieu du 8^e siècle jusqu'au commencement du 14^e, en allemand. Agram, 1794, 2 vol. in-8, *Philosophie populaire des Arabes, des Persans et des Turcs*, en allemand. Agram, 1797, in-8, C'est un recueil de sentences morales et de proverbes; *Grammatica linguæ mauro-arabice*, Vienne, 1800, in-4, 8 à 10 fr.; *Histoire des chérifs ou princes de la maison régnante de Maroc*, en allemand, Agram, 1801, in-8; *Description des monnaies qui ont cours dans l'empire de Maroc*, Vienne, 1803, in-8; *Grammatica linguæ persicæ*, Vienne, 1804, in-4, 8 à 10 fr.

DOMBEY (Joseph), médecin, botaniste et naturaliste français, né à Mâcon en 1742, de parents peu fortunés, quitta la maison paternelle et se rendit à Montpellier, où Commerson, son parent, lui inspira du goût pour la botanique, qui devint une passion pour lui. Envoyé en 1778 au Pérou, par Turgot, il en rapporta une collection immense d'objets précieux, et reçut en indemnité, à son retour, une somme de 60,000 livres pour payer ses dettes, et une pension de 6,000 (1785.) Il fut ensuite chargé d'une mission dans les Etats-Unis; mais, fait prisonnier par des corsaires, on le traîna dans les prisons de Mont-Serrat, où il mourut des mauvais traitements qu'il avait éprouvés en 1794.

Son *herbier*, déposé au muséum d'histoire naturelle, renferme 1,500 plantes, dans lesquelles il y a 60 genres nouveaux. Ruiz et Pavon ont profité de ses travaux pour leur magnifique *Flore péruvienne*. On doit encore à Dombey la découverte du cuivre muriaté et de l'euclyse, et celle de quelques quadrupèdes, oiseaux, poissons et insectes, dont plusieurs portent son nom. Deleuze a inséré dans le tome 4 des Annales du Muséum d'histoire naturelle, une notice fort intéressante sur Dombey.

DOMBROWSKI (Jean-Henri), général polonais, était capitaine dans les gardes du corps de l'électeur de Saxe, lors de la diète de 1788. Revenu dans sa patrie, il servit en 1794 contre les Russes, et commanda une des lignes par lesquelles Kosciusko défendit Varsovie contre les Prussiens; ce général lui donna une bague portant ces mots : *la patrie à son défenseur*. Chargé ensuite de se porter dans la grande Pologne, Dombrowski obtint plusieurs avantages; mais après la prise de Varsovie, il fut fait prisonnier. Suwarow l'accueillit avec distinction et lui accorda des passeports pour l'Allemagne. En 1796, il vint à Cologne avec l'intention d'entrer au service de France, et y fut bien reçu par le général Jourdan; en 1797, il se trouvait à la tête d'une légion considérable de Polonais, et servit sous Bonaparte en Italie, puis sous Championnet et Macdonald à la conquête de Naples, et fut blessé à la bataille de la Trébia; Dombrowski fut nommé général de division et continua de servir dans la même armée; employé dans la campagne de 1806 contre les Prussiens, il se signala en diverses occasions, pénétra en Pologne et organisa militairement le district de Posen; lors de la reprise des hostilités entre la France et l'Autriche en 1809, il déploya son activité et sa valeur ordinaires. Il fit la campagne de Russie en 1812, et le 16 novembre il défendit la tête du pont de Borysow, où il fut grièvement blessé. Dombrowski se fit remarquer de nouveau le 18 octobre 1813, à la défense de Leipzig. A la fin de mai 1814, il quitta la France et retourna en Pologne, avec le reste des troupes polonaises qui avaient servi Bonaparte. L'empereur de Russie lui conserva le grade de général de division dans l'armée du royaume de Pologne; et le décora des ordres de Wladimir et de Sainte-Anne en le créant sénateur. Il est mort en 1818, dans sa terre de Winna-Gora, dans le grand-duché de Posen. Dombrowski s'était occupé dans les dernières années de sa vie de faire l'histoire de la légion polonaise en Italie, et il avait écrit ces *Mémoires* à l'académie des sciences de Varsovie.

DOMENICHI (Louis), natif de Plaisance, et mort vers 1564, âgé de 50 ans, a donné, outre beaucoup de traductions italiennes d'auteurs anciens, les bagatelles suivantes : *Le duc Cortigiane*, comédie, Florence, 1563, in-8; *Dialoghi d'amore*, Venise, 1562, in-8; *Facetie, motti e burle*, ibid., 1581, in-8; *Detti e fatti notabili*, 1565, in-8; *La nobilita delle donne*, 1554, in-8; *La donna di Corte*, Lucques, 1564, in-4; *Rime*, Venise, 1544, in-8; *La Progne*, tragédie, Florence, 1561, in-8.

Il a encore donné : *Des Mœurs des Turcs*, Venise, 1548, in-8; des *morceaux d'Histoire* en 14 livres, ibid., 1594, ouvrage curieux qui contient, à la manière de Valère-Maxime, un mélange de faits historiques de tout genre.

DOMERGUE (François-Urbain), grammairien, né en 1745 à Aubagne en Provence, entra chez les doctrinaires, où il professa pendant plusieurs années avec autant de succès que de zèle. Ayant quitté ce corps en 1784, il se retira à Lyon, où il s'efforça de rappeler à ses principes la langue défigurée par le néologisme, et à cet effet il rédigea un *Journal de la langue française*, qui compta d'abord un assez grand nombre d'abonnés; mais la politique occupant toutes les têtes, cette feuille ne put se soutenir. Domergue vint alors se fixer à Paris. Admis à l'Institut, dans la section de grammaire, il ne cessa de s'occuper des principes de la langue dont il faisait son étude particulière. A l'époque de l'organisation des écoles centrales, il obtint une chaire de grammaire générale à celle des Quatre-Nations, et ensuite une chaire d'humanités au lycée Charlemagne. Il est mort en 1810. On a de lui : *Grammaire française simplifiée*, in-12; *Mémorial du jeune orthographe*, 1790, in-12; *La prononciation française déterminée par des signes invariables*, Paris, 1808, in-8, 3 à 4 fr.; *Exercices orthographiques*, 1810, in-12, où l'auteur a résolu un grand nombre de problèmes sur la langue écrite et parlée; *Décisions révisées du Journal de la langue française depuis le 1^{er} septembre 1784, époque de son établissement, jusqu'au 1^{er} octobre 1791*; *Grammaire générale analytique*, 1799, in-8; *Manuel des étrangers amateurs de la langue française, contenant tout ce qui a rapport aux genres et à la prononciation*, 1805, in-8; *Solutions grammaticales, contenant les principaux articles du Journal de la langue française*, 1808, in-8.

DOMINICA (Annia), fille du patrice Pétrone, et épouse de l'empereur Valens, était d'un caractère violent et d'un esprit des plus opiniâtres. Elle persécuta cruellement les catholiques, et engagea Valens à favoriser l'arianisme. Quatre-vingts ecclésiastiques étant venus à la cour pour supplier l'empereur de priver un évêque arien du siège de Constantinople, ce prince, irrité contre eux par son épouse, ne leur répondit qu'en les faisant embarquer sur un vaisseau, auquel on mit le feu en pleine mer. Après la mort de Valens, arrivée en 378, Dominica soutint le siège de Constantinople contre les Goths; et par les encouragements qu'elle donna aux troupes, ils furent chassés de devant ses murailles. On croit que cette princesse fut envoyée peu de temps après en exil, mais qu'elle obtint ensuite, de l'empereur Théodose, la liberté de venir terminer ses jours à Constantinople.

DOMINICO DE SANTIS, aventurier de Venise, se mit au service d'un seigneur indien, qui, s'étant rendu à Rome, avait embrassé le christianisme et l'état ecclésiastique. Le pape ayant renvoyé le nouveau converti à Goa, pour y être vicaire apostolique, Dominico le suivit, et passa quelques années dans

les Indes. Lorsqu'il fut de retour à Venise, il fit croire qu'il entendait parfaitement le commerce de l'Asie, et engagea quelques particuliers à lui confier des marchandises, qui furent perdues par un naufrage. Ce malheur l'obligea de retourner à Goa, où il reçut 800 écus de quelques contributions charitables. Il parcourut ensuite la Perse, séjourna quelque temps à Spahen, et passa de là en Pologne. Cet aventurier eut l'art de persuader à cette cour qu'il connaissait à fond l'état de l'Asie. Le roi le choisit pour ambassadeur auprès du roi de Perse. L'empereur suivit l'exemple du roi de Pologne; la république de Venise imita l'empereur, et ces trois puissances y firent joindre le pape, pour rendre cette ambassade plus solennelle. Dominico était aussi avare que fripon. Loin de prendre le train d'un ambassadeur de quatre grands potentats, il arriva en Perse avec un équipage si peu convenable à son caractère, qu'on le considéra moins qu'un simple envoyé. Le roi de Pologne, instruit du peu de cas que l'on faisait de son ambassadeur, en envoya un second, capable de cette importante fonction. Dominico, dépouillé honteusement de son emploi, n'osa retourner en Europe par la Turquie, parce qu'il avait en avis qu'on l'épiait à son passage. Le premier ministre de Perse pria un ambassadeur de Russie de le recevoir à sa suite; mais le moscovite l'ayant mené jusqu'à la mer Caspienne, s'en défit adroitement. Le vénitien fut contraint de retourner à Spahen, et de là à Goa, où les Portugais le firent embarquer pour Lisbonne. Enfin il se rendit à Venise vers l'an 1680; mais il y fut traité avec le mépris qu'il méritait. Il s'en fallut peu que le sénat, mal satisfait de sa négociation, ne lui en témoignât son ressentiment par un châtimement sévère. Cet aventurier mourut dans l'obscurité, après avoir eu le triste plaisir de tromper des souverains et de jouer de grands rôles.

DOMINIQUE (S.), *Loricat* ou *l'encuirassé*, ainsi appelé, parce qu'il portait une chemise de mailles de fer, qu'il n'ôtait que pour se donner la discipline. Ce n'était pas seulement pour lui que Dominique se flagellait; c'était pour expier les iniquités des autres, et les pécheurs commodes n'hésitaient point à recourir à la courageuse charité du bon ermite. Il mourut le 14 octobre 1060, dans un ermitage de l'Apennin. On aurait certainement tort de blâmer ces pénitences extraordinaires; elles ont eu leur utilité, puisque, en sanctifiant ceux qui les faisaient, elles avaient encore de bons effets sur l'esprit des peuples. « Les hommes, dit un sage et » pieux écrivain, ont peu de confiance en ceux qui » vivent avec eux et comme eux : il faut de temps » en temps des hommes singuliers qui les étonnent; » qui excitent leur attention pour les rendre dociles, » pour leur faire goûter une morale qui leur dé- » plaît; Dieu en a suscité quand il lui a plu, et en » dépit de la philosophie, ils ont fait beaucoup de » bien. » (*Voy.* PATRICE, SIMÉON Stylite, etc.) L'auteur du trop fameux *Dictionnaire philosophique* a confondu S. Dominique l'encuirassé avec le suivant; mais ces sortes de bévues n'ont rien d'étonnant pour quiconque connaît l'érudition des phi-

losophes modernes. Pierre Damiens et Tarchi ont écrit sa *vie*.

DOMINIQUE (S.), instituteur de l'ordre des Frères-Prêcheurs, naquit à Calahorra, dans la Vieille-Castille, en 1170, de parents nobles et vertueux. A 14 ans il fut envoyé à Palencia, où était alors la plus célèbre école de Castille. Le roi Alphonse IX y avait rassemblé des savants de France et d'Italie, et établi des professeurs de toutes les facultés. Dominique s'y distingua pendant 9 ans, par le double mérite de l'esprit et de la sagesse. Sorti de cette école, il fut fait chanoine régulier, et sous-prieur de la cathédrale d'Osma. Son évêque ayant été envoyé en France par Alphonse, pour accompagner la princesse promise à son fils, Dominique le suivit. La mort de cette princesse leur fit perdre le dessein de retourner en Espagne : ils se fixèrent en France, avec des abbés de l'ordre de Cîteaux, légats du pape, pour travailler à la conversion des hérétiques vaudois et albigeois, dont le Languedoc était infecté. La mission prit dès lors une nouvelle face. « Dominique, dit un théologien moderne, » persuadé que l'esprit d'hérésie naît de l'oubli de » Dieu, du relâchement dans son culte et du mépris » des œuvres chrétiennes, entreprit de faire revivre » la piété, et réussit mieux par ce moyen que par » la controverse. Il établit partout l'usage du *Ro- » saire*, qui est un ensemble d'oraisons, composé » de ce qu'il y a de plus autorisé et de plus solide en » fait de prières; aisé à comprendre, à pratiquer, » qui occupe saintement le peuple en l'instruisant, » en le touchant par la méditation des vérités saintes; » où le simple fidèle, sans connaissance des livres et » même des caractères, suit longtemps un ordre de » prières déterminées, qui tiennent son âme élevée » vers Dieu, sans contention et sans gêne : pratique » qui a produit des biens incalculables, et en pro- » duit encore tous les jours, dans les endroits où » cet édifiant exercice s'est maintenu contre la dis- » sipation et l'indifférence du siècle; pratique d'au- » tant plus chère aux âmes humbles et modeste- » ment religieuses, qu'elle n'est pas du goût d'une » dévotion recherchée et argumentante. » Les premiers fruits du zèle de Dominique parurent à la conférence de Pamiers, en 1206. Le chef des Vaudois y abjura ses erreurs entre les mains de l'évêque d'Osma. « Les incrédules, copistes des protestants » (disent les encyclopédistes), ont déclamé contre » S. Dominique de la manière la plus indécente. » Ils l'ont peint comme un prédicateur fougueux » et fanatique, qui préféra d'employer, contre les » hérétiques, le bras séculier plutôt que la per- » suasion; qui fut l'auteur de la guerre que l'on » fit aux albigeois, et des cruautés dont elle fut » accompagnée; qui, pour perpétuer dans l'Eglise » le zèle persécuteur, suggéra le tribunal de l'in- » quisition. La vérité est que S. Dominique n'em- » ploya jamais, contre les albigeois, que les ser- » mons, les conférences, la charité et la patience. » En arrivant dans cette mission, il représenta aux » abbés de Cîteaux qui y travaillaient, que le seul » moyen d'y réussir, était d'imiter la douceur, le » zèle et la pauvreté des apôtres; il leur persuada

» de renvoyer leurs équipages et leurs domestiques, » et leur donna l'exemple de la charité apostolique. » Il n'eut aucune part à la guerre que l'on fit aux » albigeois. Ces hérétiques l'avaient eux-mêmes » provoquée, en prenant les armes sous la protection des comtes de Toulouse, de Foix, de Comminges et de Béarn; en chassant les évêques, les » prêtres et les moines; en pillant et détruisant les » monastères et les églises, et en répandant le sang » des catholiques. (Voy. MONT-FORT, Simon.) S. Dominique prêcha contre les excès que commirent » les croisés, aussi bien que contre les cruautés des » albigeois. » (*Encyclop. méthod.* art. DOMINICAIN). Les succès de Dominique lui méritèrent la charge d'inquisiteur en Languedoc. Il y jeta les premiers fondements de son ordre à Toulouse, approuvé en 1216 par Honorius III. Le saint fondateur, de concert avec ses compagnons, avait embrassé la règle de St.-Augustin, pour se conformer au concile de Latran contre les religions nouvelles; mais il y ajouta quelques pratiques plus austères. Les frères prêcheurs, dans leur première institution, n'étaient ni mendiants ni exempts de la juridiction des ordinaires, mais chanoines réguliers. L'année d'après la bulle d'Honorius III, en 1217, ils obtinrent, de l'université de Paris, l'église de St.-Jacques, d'où leur est venu le nom de *Jacobins*. Dominique fut le premier général de son ordre. Cette nouvelle famille se multiplia tellement, qu'actuellement elle est divisée en 45 provinces, dont il y en a 11 en Asie, en Afrique et en Amérique, sans compter 12 congrégations ou réformes particulières, gouvernées par des vicaires généraux. Le maître du sacré palais à Rome est toujours un religieux de cet ordre. Ce fut saint Dominique qui persuada à Honorius III, d'établir un lecteur du sacré palais : office peu considérable dans le commencement; mais ceux qui en ont été pourvus depuis, ayant obtenu le titre de *maîtres du sacré palais*, sont devenus des officiers de distinction. L'ordre de St.-Dominique avait déjà fait de grands progrès à sa mort, arrivée le 6 août 1221. Il avait fait élire peu auparavant, au chapitre général tenu cette année, 8 provinciaux, pour gouverner ses frères répandus en Espagne, en France, en Lombardie, dans la Romagne, en Provence, en Allemagne, en Hongrie et en Angleterre. Le pape Grégoire IX le canonisa en 1234. Ceux qui voudront connaître plus particulièrement ce fondateur distingué, peuvent consulter la *Vie de St. Dominique*, publiée par le P. Touron, historien des hommes illustres de son ordre, à Paris en 1739, in-4, 5 à 6 fr. L'ordre de St.-Dominique s'est toujours particulièrement distingué par son orthodoxie et son attachement à l'Eglise catholique; et dans ce siècle de perversion et de délire philosophique, c'est un de ceux qui a eu dans son sein le moins d'enfants dégénérés et corrompus.

DOMINIQUE (Jean), né à Florence, de parents pauvres, entra après beaucoup d'instances dans l'ordre de Saint-Dominique, et s'y distingua par sa piété et sa science. Il passa par toutes les charges de son ordre, et fut grand zéléteur de la discipline régulière. Le schisme qui désolait alors l'Eglise le

touchait vivement. Il en parla avec beaucoup de chaleur et de fermeté à Grégoire XII, qui, bien loin de s'en offenser, le fit archevêque de Raguse, le créa cardinal en 1408, et l'envoya, en qualité de légat, au concile de Constance. Il abdiqua quelque temps après son archevêché, et fut envoyé malgré lui en qualité de légat en Pologne, en Bohême et en Hongrie, pour travailler à l'extinction des erreurs des hussites. Il mourut l'an 1419. Saint Antonio, son disciple, a fait son éloge en peu de mots : *Ultra dignitatem eximiam scientiæ et sapientiæ, morum sanctitate effulsit in Ecclesia Dei*. On a de Dominique un traité de la *Charité* en italien, et *Lucula noctis* en latin, que l'on conserve en manuscrit à Florence, chez les pères dominicains.

DOMINIQUE DE SAN-GEMINIANO, célèbre jurisconsulte du 15^e siècle, composa des *Commentaires sur le 6^e livre des décrétales*, 1471, in-fol., et d'autres ouvrages, dans lesquels l'ordre et la critique ne brillent guère.

DOMINIQUIN (Dominico Zampieri dit Le), peintre bolonais, élève des Carraches, né en 1581, donnait beaucoup de temps et d'application à ce qu'il faisait. Ses rivaux disaient que ses ouvrages étaient *comme labourés à la charrue*. Antoine Carrache même le comparait à un bœuf. Annibal Carrache, qui voyait sous cette lenteur d'esprit apparente de grands talents, répondit « que ce bœuf » labourerait un champ si fertile sous ses mains, » qu'il nourrirait un jour la peinture. » Ses envieux, fâchés de voir cette prophétie accomplie, semèrent sa vie de chagrins. On prétend même qu'ils avancèrent sa mort par le poison en 1641. Le Dominiquin était modeste, retiré, croyant par là désarmer l'envie. Le Poussin disait « qu'il ne connaissait point » d'autre peintre que lui pour les expressions. » Le même artiste regardait la *Transfiguration* de Raphaël, la *Descente de la croix* de Daniel de Volterra, et le *Saint-Jérôme* du Dominiquin, comme les trois chefs-d'œuvre de la peinture de Rome. Cet illustre maître excellait surtout dans l'art d'exprimer les différentes passions. Ses attitudes sont bien choisies; ses airs de tête sont d'une simplicité et d'une variété admirables. Son pinceau ne manquait pas de noblesse, mais il n'avait pas assez de légèreté. Ses plus beaux *tableaux* sont à Naples, à Rome et aux environs.

DOMINIS (Marc-Antoine de), ex-jésuite, était de la famille du pape Grégoire X, naquit en 1566, à Arbe, capitale de l'île de ce nom, sur la côte de Dalmatie. Il quitta la société pour être évêque de Segni, et obtint ensuite l'archevêché de Spalatro. Les caresses des protestants, et l'espérance d'un grand repos et de la liberté, l'attirèrent en Angleterre en 1616. Ce voyage était, à ce qu'il disait, pour travailler à la réunion des religions; mais réellement pour habiter un pays où il pût faire imprimer ses ouvrages, sans craindre le ressentiment des catholiques. Durant son séjour en cette île, il publia en 1617 l'*Histoire du concile de Trente*, par Fra-Paolo, sous le nom de *Pierre Soave Polano*, anagramme de *Paul Sarpi de Venise*. Ce prélat inquiet et entreprenant ne fut pas inutile au

roi Jacques I^{er}, dont la passion dominante était celle de paraître docteur. Au milieu des témoignages d'amitié, de respect et d'estime, dont le roi et le clergé anglais le comblaient, il sentit des remords. Ils augmentèrent, lorsque sa présomption, sa vanité et son avarice, qu'il avait cachées d'abord, et qu'il développa trop ensuite, lui eurent fait perdre tout crédit en Angleterre. Grégoire XV, son ami et son condisciple, en ayant été averti, lui fit dire par l'ambassadeur d'Espagne, qu'il pouvait revenir sans aucune crainte. Dominis, avant de partir, voulut signaler son retour à la foi de l'Eglise par une action d'éclat, propre à réparer le scandale de sa désertion. Il monta en chaire à Londres, et rétracta tout ce qu'il avait dit ou écrit contre l'Eglise. Jacques I^{er}, irrité de ce coup d'éclat, lui ordonna de sortir de ses états sous trois jours. L'archevêque, arrivé à Rome, abjura publiquement ses erreurs, et demanda pardon dans un consistoire public, de son apostasie. Son humeur inconstante et bizarre ne lui permit pas de jouir en paix des charmes de son nouveau séjour. Des lettres interceptées firent juger qu'il se repentait de sa conversion dès 1624, c'est-à-dire six mois après son retour. Urbain VIII le fit enfermer au château St.-Ange, où il mourut la même année. On a de lui un grand traité *De Republica ecclesiastica*, libri x, Londini, 1617-20, et Francfort, 1658, 3 vol. in-fol., 15 à 18 fr. « Cet ouvrage, » dit un critique, fait non-seulement pour détruire » la monarchie de l'Eglise et la primauté du pape, » mais encore la nécessité d'un chef visible, ne peut » manquer de plaire aux puritains d'Angle- » terre; mais il est étonnant que Jacques I^{er} l'ait » souffert, et qu'il n'ait pas vu qu'un homme qui ne » veut pas de chef dans l'Eglise, n'en veut point » dans l'état. » L'ouvrage fut censuré le 15 décembre 1617, par la faculté de théologie de Paris, réfuté savamment par Nicolas Coeffeteau, et brûlé avec le corps de son auteur au champ de Flore, par sentence de l'inquisition. Un compilateur fameux dans ce siècle, qui l'a suivi dans sa doctrine, l'a aussi imité dans son inconstance et ses variations. *De radiis visus et lucis in vitris perspectivis et iride tractatus*, Venise, 1611, in-4, 8 à 10 fr. Il y parle des lunettes à longue vue ou télescopes, dont l'invention était alors nouvelle, et raisonne sur la lumière et les couleurs, surtout celles qui brillent dans l'arc-en-ciel : matière que le P. Grimaldi avait traitée longtemps avant lui, que le P. de Chales, Descartes et Newton ont traitée depuis sans que les nuages qui l'enveloppent soient entièrement dissipés : car il ne faut pas confondre la formation même de l'arc-en-ciel, avec la variété de ses couleurs. (Voy. NEWTON.) Cet évêque schismatique était à peu près tombé dans l'oubli, lorsque les novateurs de ce siècle entreprirent de ressusciter son erreur, touchant le mariage qu'il soumet aux caprices et à la mobilité de la législation humaine. Launoy avait déjà essayé d'accréditer cette erreur, mais sans succès, lorsqu'on se flatta de réussir mieux dans un temps où toutes les notions étaient ébranlées, et les esprits disposés à tous les genres de séduction. Mais outre les théologiens ca-

tholiques qui réclamèrent unanimement contre une doctrine qui ne renversait pas seulement la religion, mais la société civile, on vit même des philosophes à la mode s'élever contre une jurisprudence, dont ils comprirent toute l'absurdité. Mirabeau, dans sa *Monarchie prussienne*, ouvrage dans lequel on ne trouve à coup sûr rien d'excessivement catholique, après avoir rapporté la réponse du prince de Kaunitz à une note du nonce Garampi, continue de la sorte (t. 7, p. 83) : « Voilà, sans doute, une ré- » ponse digne de l'autorité souveraine ; mais est-ce » la réponse d'un prince catholique, apostolique, » romain, d'un adhérent aux canons du concile de » Trente, qui forme la règle de foi du catholicisme » même le moins ultramontain ? Le concile de Trente » défend à la puissance séculière de se mêler des » causes matrimoniales : *Si quis dixerit causas ma- » trimoniales non spectare ad judices ecclesiasti- » cos, anathema sit*, dit le douzième canon de la » session 24 de ce concile. S'il est vrai que le mariage » étant un sacrement, toutes les causes matrimo- » niales ressortent uniquement de la juridiction ec- » clésiastique, c'est à l'Eglise, dont la hiérarchie » est également de droit divin, à régler la manière » de juger ses causes, et en qui réside la puissance » d'ordonner sur chacune ; car, vouloir régler les » divers droits de la hiérarchie chrétienne, établie » par Dieu même, comme dit le concile de Trente, » c'est assurément le plus grand attentat de la puis- » sance politique contre la religieuse. » Presque dans le même temps, un orateur dévoué d'ailleurs à l'esprit d'innovation, aux inquiétudes d'une politique réformatrice, aux systèmes qui ont bouleversé la France, et accrédité, dans ce royaume jadis si chrétien, tous les délires philosophiques, l'abbé Fauchet, dans un *Discours sur la religion nationale*, s'exprimait de la sorte : « On continue d'ob- » jecter : L'autorité des gouvernements sur les con- » trats, sur la justice distributive et commutative, » sur les mariages, et sur tous les autres actes qui » ont rapport à la morale ou aux sacrements, que » deviendrait-elle ? Ce qu'elle doit être : une auto- » rité purement exécutive. *Les lois civiles ne peu- » vent jamais créer la morale* ; elles doivent tou- » jours la suivre et l'enjoindre. Vous avez, par la » première de vos lois, qui est la base de toutes les » autres, une religion. Grâce au ciel, cette religion » est la seule vraie, la seule parfaite, et, par la » sanction de cette fraternité générale qu'elle a reçue » du Père universel, doit être celle du genre hu- » main : il faut que votre législation s'y conforme ; » sinon vous êtes en contradiction avec vous-mêmes, » et votre gouvernement reste dans le chaos, où il » a toujours été, par la contradiction entre la loi » de Dieu et les lois des hommes. La doctrine sur » l'usure, sur les contrats, sur tous les rapports de » la morale, comme sur les dogmes et les sacre- » ments, appartient à l'Eglise seule. Il faut le re- » dire, l'opinion contraire qui veut mêler dans cet » enseignement l'autorité législative et contraire des » princes, est une absurdité et une impiété. Celui » qui n'écoute pas l'Eglise, et à plus forte raison, » qui s'élève contre elle dans tout ce qu'elle en-

» seigne, sans exception, sans restriction, est
 » comme un païen et un publicain. Brûlez l'Evan-
 » gile, et adoptez une autre religion, ou croyez-y.
 » Il faut donc laisser là tous les barbouillages que
 » certains théologiens et jurisconsultes de France et
 » d'Allemagne, pour flatter le despotisme des prin-
 » ces et des tribunaux, ont écrit sur le mariage,
 » par exemple, considéré comme sacrement, et
 » dans ses rapports moraux. Il n'appartient qu'à
 » l'Eglise de décider cette doctrine. Ce qu'elle a fixé
 » au concile de Trente est au-dessus de toutes les
 » atteintes des trônes, et lie souverainement les
 » consciences. Il y a sacrement, où l'Eglise catho-
 » lique dit qu'il y a sacrement; il y a bonnes mœurs,
 » où l'Eglise dit qu'il y a bonnes mœurs. Toutes les
 » puissances temporelles ensemble ne pourraient
 » pas changer un iota à la vérité de ces principes.
 » Les évêques sont les sujets des princes, au tem-
 » porel, oui; au spirituel, non. Ce sont les princes
 » qui sont, sous ce rapport, sujets de l'Eglise. On
 » brouille tout, lorsqu'on ne fait pas ces distinctions.
 » Mais il y a beaucoup d'objets dans l'enseignement
 » qui intéressent le temporel? Assurément tout l'in-
 » téresse dans la morale, et la morale appartient
 » à la religion. La religion ne pourra-t-elle donc
 » prononcer rien que sous les bons princes? Met-
 » tront-ils sous le sceptre les consciences avec tous
 » les biens de l'empire, parce que tous ces objets se
 » touchent, et qu'ils aiment à dominer sur tout?
 » Comment a-t-on pu fomentier si longtemps,
 » par une inconcevable lâcheté, un despotisme si
 » stupide, et une impiété si brutale? Peuples et rois,
 » vous dépendez également de Dieu, c'est-à-dire,
 » de la vérité, de la justice et de la morale, en un
 » mot, de la religion, sans laquelle il n'existe ni
 » vertu réelle, ni droits inviolables, ni société po-
 » sitive. » (*Voy.* GERBAIS, GIBERT, LAUNOY, POTIER.)

DOMITIA - LONGINA, fille du célèbre Corbulon, général sous Néron, femme de Domitien, se diffama par ses débauches, dont elle faisait gloire. Elle avait été mariée d'abord à Lucius-Ælius-Lamia, auquel Domitien l'enleva. Son commerce avec le comédien Pâris, et ses autres désordres ayant éclaté, l'empereur la répudia; mais il ne put s'empêcher de la reprendre peu de temps après. Domitia, lasse de son époux, entra dans la conjuration de Parthénien et d'Etienne, dans laquelle Domitien perdit la vie. Ce fut ainsi qu'elle s'affranchit de la crainte où elle était tous les jours qu'il ne la sacrifiait à son ressentiment et à sa jalousie. On l'avait accusée d'inceste avec l'empereur Tite, son beau-frère; elle s'en purgea par serment, et l'effronterie avec laquelle elle avouait ses autres crimes, la rendit croyable en cette occasion. Domitia mourut sous Trajan. Elle avait une beauté parfaite, des manières engageantes, une grande envie de plaire, un esprit élevé et capable de tout entreprendre. Elle eut un fils de Domitien, qui mourut jeune, et qui fut mis au rang des dieux.

DOMITIANUS (Lucius-Domitius), général de l'empereur Dioclétien en Egypte, prit la pourpre impériale sous Alexandre, vers l'an 288. Il se sou-

tint pendant environ deux ans, et remporta même quelques victoires. On ignore quelle fut sa fin; il y a apparence qu'elle fut tragique. Ses médailles le représentent âgé d'environ 40 ans, avec une physionomie grave et des traits réguliers.

DOMITIEN (*Titus-Flavius-Sabinus*), frère de Tite, fils de Vespasien et de Flavia Domitilla, né l'an 51 de J.-C., se fit proclamer empereur l'an 81, sans attendre que Tite fût mort; mais il s'en défit bientôt par le poison, suivant quelques auteurs. Son avènement à l'empire promit d'abord des jours sereins au peuple romain. Il affecta d'être doux, libéral, modéré, désintéressé, ami de la justice, ennemi de la chicane, des délateurs et des satiriques. Il rétablit les bibliothèques consumées par le feu, et fit venir de divers lieux, particulièrement d'Alexandrie, des exemplaires de livres. Il embellit Rome de plusieurs beaux édifices. Mais ces commencements heureux finirent par des cruautés inouïes. Il versa le sang des chrétiens, et voulut en abolir le nom. C'est sous son règne et par ses ordres que saint Jean l'évangéliste fut jeté dans une chaudière remplie d'huile bouillante. Il fit enterrer toute vivante Cornélie, la première des Vestales, sous prétexte d'incontinence. Ce ne fut certainement pas par vertu qu'il fit porter un tel jugement; car ce monstre vécut longtemps avec sa propre nièce, comme avec sa femme légitime. Non content de se souiller par cet inceste, il se rendit infâme par ce vice contre nature, qui a fait tant de ravages sous le règne du paganisme, et que saint Paul peint avec de si terribles couleurs dans le 1^{er} chapitre de l'Épître aux Romains. Rien n'égalait sa lubricité, si ce n'était son orgueil. Il voulut qu'on lui donnât les noms de *Dieu* et de *Seigneur* dans toutes les requêtes qu'on lui présenterait. Ce monstre, troublé par le remords de ses crimes, et par les différentes prédictions des astrologues, était dans des trances continuelles. Ses appréhensions lui firent imaginer d'environner la galerie de son palais, sur laquelle il se promenait ordinairement, de pierres qui renvoyaient l'image à peu près comme un miroir, afin que la réflexion de la lumière lui découvrit si personne ne le suivait. Ces précautions ne lui servirent de rien. Il fut assassiné le 18 septembre de l'an 96 de J.-C., par Etienne, affranchi de sa femme Domitia, étant âgé de 45 ans, après en avoir régné 15 et 5 jours. Le sénat le priva de tous les honneurs après sa mort, et même de la sépulture. Il avait autrefois convoqué ce corps illustre, pour décider dans quel vase il devait faire cuire un turbot. Une autre fois il l'assiégea dans les formes, et le fit environner de soldats. Ayant, un autre jour, invité les principaux sénateurs à manger, il les fit conduire en cérémonie dans une grande salle tendue de noir, et éclairée de quelques flambeaux funèbres, qui ne servaient qu'à laisser voir différents cercueils, sur lesquels on lisait les noms des convives. On vit au même instant entrer dans la salle des hommes tout nus, aussi noirs que la tapisserie, tenant une épée d'une main, et une torche allumée de l'autre. Ces espèces de furies, après avoir quelque temps épouvanté les sénateurs, leur ouvrirent la porte. « Digne châti- » ment, dit un historien, de cette nation fameuse

» qui, après avoir vaincu l'univers par son courage » et la sévérité de ses mœurs, devint plus corrompue, plus molle, plus lâche que tous les peuples » qu'elle avait subjugués; jouet de ses tyrans, qu'elle » idolâtrait au moment même qu'ils l'écrasaient. » (*Voy. CALIGULA.*) Domitien mêlait à ces scènes horribles des scènes ridicules. Il restait des jours entiers dans son cabinet, occupé à prendre des mouches avec un poinçon fort aigu. On demanda à un plaisant, si l'empereur était seul? « Si bien seul, répondit-il, qu'il n'y a pas même une mouche. » Il faut avouer pourtant que Domitien n'était ni aussi fou ni aussi déréglé que Caligula et Néron. Au milieu de toutes ses extravagances, il eut l'intention de maintenir la justice dans son empire; il chassa les philosophes dont il connaissait l'orgueil, les intrigues et les dangereuses spéculations. (*Voy. VESPASIEN.*) C'est le dernier des douze empereurs qu'on appelle Césars. Nerva lui succéda.

DOMITILLE (*Flavia-Domitilla*), fille de Flavius Libéralis, greffier des finances, plut à Vespasien, qui l'épousa au commencement de l'an 40 de J.-C. Elle mit Titus au monde vers la fin de décembre de la même année. Les historiens parlent d'elle avec éloge. — Il ne faut pas la confondre avec sainte **FLAVIE DOMITILLE**, épouse du consul Flavius Clément, et nièce de Domitien. Elle était chrétienne, aussi bien que son mari. Ils furent tous deux accusés; Flavius fut mis à mort par ordre de l'empereur, et sa femme reléguée dans l'île Pandataire. L'histoire ne nous apprend rien davantage de Domitille; et ce qu'on ajoute de plus, est tiré d'actes apocryphes. — Il ne faut pas aussi confondre celle-ci avec sainte **FLAVIE DOMITILLE**, nièce de Flavius-Clément, qui reçut le voile sacré de saint Clément, fut reléguée dans l'île de Pontia, où elle demeura dans de petites cellules que l'on voyait encore du temps de saint Jérôme (*Epist. 27 de Paula*), et brûlée à Terracine avec Euphrosine et Théodore, durant la persécution de Domitien, vers l'an 96.

DOMITIUS AHENOBARBUS (Cnéus), consul romain 96 ans avant J.-C., eut le commandement de la Gaule Transalpine, où il fut envoyé pour apaiser les troubles qui s'y étaient élevés. Bituit, roi ou chef des Auvergnats, qui étendaient alors leur domination depuis Narbonne jusqu'aux confins de Marseille, et depuis les Pyrénées jusqu'à l'Océan et au Rhin, ayant passé le Rhône avec une puissante armée, Domitius marcha contre lui. Les troupes s'étant rencontrées au confluent de la rivière de Sorgue dans le Rhône, en vinrent aux mains. Domitius fut victorieux; 20,000 hommes des troupes de Bituit furent taillés en pièces, 3,000 furent faits prisonniers. La frayeur que causa aux Gaulois la vue des éléphants, contribua beaucoup à leur défaite. Le vainqueur fit dresser un monument de sa victoire à l'endroit où il l'avait remportée. Quelques auteurs prétendent que ce trophée fut érigé dans Carpentras, où l'on voit encore aujourd'hui une tour carrée, sur les flancs de laquelle paraissent des captifs enchaînés. Domitius était plein d'orgueil et d'ambition. On remarque qu'il se faisait porter comme en triomphe sur un éléphant dans toute la Province romaine.

Ce fut lui qui soumit l'Occitanie ou Languedoc à la république.

DOMNUS I^{er}, romain, élu pape après la mort de Dieudonné, en 677, mourut en 678. Anastase parle d'une comète qui parut pendant trois mois sous son pontificat. Il mit fin au schisme de l'église de Ravenne, qui se prétendait exempte de la juridiction du saint Siège.

DOMNUS II, romain, succéda à Benoît VI en 974, durant la tyrannie de l'antipape Boniface, qui avait fait étrangler Benoît VI. Il paraît que son pontificat ne fut que de quelques mois. Benoît VII lui succéda.

DONAT (saint), évêque d'Arezzo en Toscane, fut, au rapport de saint Grégoire le Grand, illustre par ses vertus et ses miracles. Il fut arrêté pour cause de religion par Quadratian, préfet impérial de Toscane, sous le règne de Julien l'Apostat. Ayant refusé de sacrifier aux idoles, il fut condamné à diverses tortures, qu'il souffrit avec un courage vraiment chrétien. Il couronna son martyr par le glaive en 391. On conserve ses reliques dans la cathédrale d'Arezzo.

DONAT (saint), fils de Wandalène, duc de la Bourgogne Transjurane, fut baptisé par saint Colomban, abbé de Luxeuil. Ayant été élevé dans cette abbaye, il y fit profession. Ses vertus le firent élever sur le siège de Besançon vers l'an 624. L'année suivante, il assista au premier concile de Reims, et à celui qui se tint à Châlons en 644 ou 650. C'est lui qui fonda, dans sa ville épiscopale, le monastère de Saint-Paul, sous la règle de saint Colomban, dans lequel il vécut avec les moines. Saint Donat mourut en 668. Il est auteur d'une instruction intitulée : *Commonitorium*, et adressée aux moines de Saint-Paul et de Saint-Etienne.

DONAT (*Aélius*), grammairien de Rome au 4^e siècle, et un des précepteurs de saint Jérôme, écrivit des *Commentaires sur Tércence et sur Virgile*, qui sont perdus : ceux qui portent le nom de cet auteur, sont supposés. On a de lui un traité *De barbarismo et octo partibus orationis*, qui se trouve avec *Diomède*, Venise, in-fol. sans date; et séparément, 1522, in-fol. On attribue le *Commentaire sur Tércence* à Evanthius.

DONAT, évêque de Casenoire en Numidie, accusa Mensurius, évêque de Carthage, d'avoir livré pendant la persécution les saintes Ecritures aux païens, et fit schisme avec lui. C'est la première époque du schisme des donatistes. Il assista en 311 au concile de 70 évêques de Numidie, qui déposèrent Cécilien, et il fut son principal accusateur dans le concile de Rome. Il retourna ensuite en Afrique, où il reçut une sentence de déposition et d'excommunication, prononcée contre lui par le pape Melchiade.

DONAT, évêque schismatique de Carthage, différa du précédent, mais du même parti, et même chef de ce parti après la mort de Majorin, auquel il succéda vers l'an 316. C'était un homme habile, éloquent, savant, de bonnes mœurs; mais d'un orgueil si insupportable, qu'il mettait tout le monde au-dessous de lui. Il confirma le schisme en Afrique,

tant par son autorité que par ses écrits. Certains furieux de sa secte, qui se disaient défenseurs de la justice, marchaient les armes à la main, mettant en liberté les esclaves, et obligeant les créanciers à décharger leurs débiteurs. On envoya contre eux des soldats, qui en tuèrent plusieurs; mais le mal était trop enraciné pour finir de cette sorte. Ces sectaires, condamnés par différents conciles, par celui de Rome en 313, par celui d'Arles en 314, furent confondus dans la célèbre conférence tenue à Carthage en 411 entre les évêques catholiques et les donatistes. Saint Augustin, chargé de parler pour les catholiques, discuta à fond toutes les questions. Les 286 évêques qui composaient cette assemblée offrirent, à sa persuasion, de quitter leurs sièges en faveur des évêques donatistes qui se seraient réunis, si le peuple catholique paraissait souffrir avec peine qu'il y eut deux chefs assis sur le même siège. L'éloquence et la douceur de saint Augustin, jointes à la générosité de ces prélats, éteignirent presque entièrement ce malheureux schisme. Donat, l'objet de cet article, et à l'occasion duquel nous avons parlé des donatistes, était mort en exil l'an 355.

DONATELLO (plus connu sous le nom de DONATO), architecte, sculpteur, natif de Florence en 1383, fut choisi par la république de Venise pour ériger à Padoue la statue équestre de bronze que ce corps décerna à Gatamellata, général des armées vénitiennes. Cosme de Médicis l'employa à plusieurs ouvrages non moins importants. Il fit aussi pour le sénat de sa patrie une *Judith coupant la tête d'Holopherne*, qu'il regardait comme son chef-d'œuvre.

DONATI (Alexandre), jésuite de Sienne, né en 1584, mort à Rome en 1640, fit paraître dans cette ville en 1639, in-4, une description de Rome ancienne et nouvelle : *Roma vetus et recens*. Elle est beaucoup plus exacte et mieux travaillée que toutes celles qui avaient paru avant lui. On lui reproche cependant d'avoir suppléé d'imagination aux colonnes et autres ornements d'architecture que la vétusté a endommagés. Grævius lui a donné place dans le 3^e volume de ses *Antiquités romaines*. On a encore de lui des *poésies*, Cologne, 1630, in-8, et d'autres ouvrages.

DONCOURT (Henri-François-Simon de), prêtre habitué de la communauté de Saint-Sulpice, né en 1741 à Bourmont en Lorraine, mort à Paris en 1783, fut chargé pendant longtemps des catéchismes de sa paroisse, et fit de grandes recherches pour éclaircir tout ce qui est relatif à son église. On a de lui : *Cantiques sur les points principaux de religion et de morale chrétienne*, 1769, in-8, réimprimés sous ce titre : *Opuscules sacrés et lyriques*, 1772, 4 volumes in-8; on trouve en tête du 3^e volume une *Notice raisonnée des Cantiques qui ont paru depuis 1586 jusqu'en 1772*; *Instructions et Prières*, 1783, 3 vol. petit in-12 : on trouve dans cet ouvrage les *Remarques historiques sur l'église et la paroisse de Saint-Sulpice*; *Exercices ordinaires des chrétiens*, in-24; *Calendrier historique des usages et offices de la paroisse de Saint-Sulpice*, in-12 et in-24. L'abbé de Doncourt a été l'éditeur

du *Culte de l'amour de Dieu*, ou la *Dévotion au sacré cœur de Jésus*, par de Fumel, 1774, in-12, et de *Mémoires sur la vie de Olier, curé de Saint-Sulpice*, par Bretonvilliers, sans date, in-12.

DONDI (Jacques), célèbre médecin de Padoue, surnommé *Aggregator* à cause du grand amas de remèdes qu'il avait faits, n'était pas moins versé dans les mathématiques que dans la médecine. Il inventa une horloge d'une construction nouvelle. On y voyait non-seulement les heures du jour et de la nuit, les jours du mois et les fêtes de l'année, mais aussi le cours annuel du soleil et celui de la lune. Le succès de cette invention, qui s'est extrêmement perfectionnée depuis, le fit appeler *Jacques de l'Horloge*, nom qui s'est toujours conservé dans sa famille. Ce fut encore Dondi qui trouva le premier le secret de faire du sel avec l'eau de la fontaine d'Albano dans le Padouan. Il mourut vers 1385, 1345 ou 1350, laissant quelques ouvrages de physique et de médecine. On a de lui seul : *Promptuarium Medicinæ*, Venise, 1481, in-fol.; et en société avec Jean de DONDI, son fils : *De fontibus calidis Patavini agri*, dans un traité *De Balneis*, Venise, 1553, in-fol.

DONDUCCI (Jean-André), peintre, né à Bologne en 1575, entra d'abord dans l'école du Carrache, et étudia quelque temps les ouvrages du Parmesan; mais on ne peut dire qu'il ait travaillé dans le goût de ces grands maîtres. Il se fit une manière singulière, sans vouloir consulter la nature. Il employait le noir plus qu'aucune autre couleur, et cette affectation déparait ses ouvrages. Il se retira dans un couvent où il mourut en 1637. Le nom de Mastelletta lui avait été donné de l'état de son père, qui faisait des cuvettes (*Mastello*). Ses mœurs étaient pures, et son esprit, modeste.

DONEAU (Hugues), *Donellus*, né en 1527 à Châlons-sur-Saône, professeur en droit à Bourges et à Orléans, passa en Allemagne pour y professer librement le calvinisme. Il fut professeur en droit et recteur de l'université de Heidelberg; il eut ensuite le même emploi à Leyde; mais soupçonné d'avoir trempé dans une conspiration (car l'inquiétude de secte n'est pas la seule qui poursuit les apostats) il eut ordre de sortir du pays. Doneau se retira à Altorf, près de Nuremberg, y enseigna le droit et y mourut en 1591. On a recueilli ses ouvrages sous le titre de : *Commentaria de jure civili*, 5 vol. in-fol., réimprimés à Lucques en 12 vol. in-fol., dont le dernier a paru en 1770; *Opera posthuma*, in-8. Les plus estimés sont ceux qu'il composa sur les matières des *testaments* et des *dernières volontés*. Ce qui prévient autant contre ses lumières que contre son caractère, c'est son aveugle jalousie contre Cujas, dont il ne parlait jamais qu'avec mépris.

DONI (Antoine-François), florentin, né vers 1503, fut d'abord servite et ensuite prêtre séculier; il mourut en 1574. Il était de l'académie de *Peregrini*, et y prit le nom académique de *Bizzarro*, parfaitement convenable à son caractère, qui était satirique et mordant. On a de lui : des *Lettres ita-*

liennes, in-8; *La Libraria*, 1557, in-8; *La Zucca*, 1551-52, in-8, fig., 3 à 5 fr.; *Mondi celesti, terrestri ed infernali, etc.*, 1562, in-8, 4 à 6 fr.; il y en a une ancienne traduction française; *I marmi cioè, Raggiona menti fatti ai marmi di Fiorenza*, Venise, 1552, in-4.

DONI D'ATTICHI (Louis), originaire de Florence, se fit minime. Le cardinal de Richelieu, qui l'avait connu pendant sa retraite à Avignon, avait été touché de sa modestie et de son savoir. Il lui fit donner l'évêché de Riez, diocèse dans lequel il fit beaucoup de bien. Il passa du siège de Riez à celui d'Autun, et mourut en 1664, à 68 ans. Il a donné : une *Histoire des minimes*, in-4; la *Vie de la reine Jeanne*, fondatrice des Annonciades, Paris, 1625, in-12; celle du cardinal de Bérulle, en latin, in-8; l'*Histoire des cardinaux*, en latin, 1660, 2 vol. in-fol., 10 à 12 fr., etc. Ses ouvrages latins sont d'un style plus supportable que les français, dont la diction a vieilli, et n'a d'ailleurs jamais été fort brillante.

DONNE (Jean), né à Londres en 1573, fut élevé dans la religion catholique, qu'il abandonna ensuite. Il voyagea dans une partie de l'Europe, et se fit connaître dans sa patrie par des *poésies galantes* et des *satires*. Il mourut l'an 1631. Ce poète était aussi controversiste, prédicateur et écrivain ascétique. On a de lui des ouvrages dans tous ces genres. Le plus connu est un mauvais livre de controverse, intitulé : *Pseudo-Martyr*, 1613, in-4. L'auteur le composa par ordre de Jacques I^{er}, pour servir de réponse aux arguments de l'Eglise catholique contre le serment de suprématie et de fidélité; il en fut récompensé par la place de chapelain du roi et de doyen de St.-Paul. On lui attribue encore une *Apolo-gie du suicide*, où il cite, pour appuyer ses extravagantes idées, l'exemple d'un grand nombre de héros païens, ensuite celui de quelques saints de l'ancien Testament, d'une foule de martyrs, de confesseurs, de pénitents, etc. Jésus-Christ même est amené en preuve de son absurde système. *Voy. sa vie*, publiée par Jean Watton, en anglais, Londres, 1658.

DONOSO (Joseph), peintre et architecte espagnol, né à Consuégra, dans la Nouvelle-Castille, en 1628, mort à Madrid en 1686, excellait particulièrement dans la peinture à fresque, et a orné plusieurs églises de Madrid de quelques tableaux estimés. On remarque surtout une *cène* dans l'église de St.-Just, la *Canonisation de saint Pierre d'Alcantara*, six grands tableaux dont les sujets ont été puisés dans la *vie de saint Benoît*, une *Conception*, deux tableaux de *martyrs*, et une suite de *portraits* des supérieures du couvent de Notre-Dame de la Victoire. En général, sa manière se rapproche de celle de Paul Véronèse. Il a laissé un bon manuscrit sur *l'architecture et la perspective*.

DOPPEL-MAYER (Jean-Gabriel), né à Nuremberg en 1671, quitta l'étude du droit auquel ses parents l'avaient destiné, pour les mathématiques, science pour laquelle la nature lui avait donné un talent plus marqué. Il les professa dans sa patrie, après s'être perfectionné dans les voyages qu'il fit en

Hollande et en Angleterre. Les académies de Saint-Pétersbourg, de Londres et de Berlin se l'associèrent. Il mourut en 1750. Outre les traductions allemandes de divers livres français et anglais d'astronomie et de mécanique, on lui doit des ouvrages de géographie et de physique écrits en sa langue. Il en a aussi mis au jour quelques-uns en latin : *Physica experimentis illustrata*, in-4; *Atlas celestis, in quo 30 tabulæ astronomicæ æri incisæ continentur*, 1742, in-fol. 6 à 8 fr.

DORANGE (Jacques-Nicolas-Pierre), jeune poète né à Marseille en 1786, fit ses premières études à Rennes, et vint à Paris en 1808. Il y trouva un protecteur dans Courmand, professeur de belles-lettres au collège des Quatre-Nations, qui le fit recevoir dans les meilleures sociétés de la capitale. Des affaires de famille l'obligèrent de retourner bientôt à Marseille; mais Dorange trouva encore le temps de traduire en vers français des fragments de la *Jérusalem délivrée*, et la manière dont il s'en est acquitté laisse regretter qu'il n'ait pas eu le temps de la traduire toute entière. En 1810 parut sa traduction, également en vers, des *Bucoliques de Virgile*, in-8, qui mérita les éloges du célèbre critique Dussault. Le jeune poète publia sous le titre de *Bouquet lyrique*, 1809, in-8, trois odes à la louange de Napoléon, qui suffirent pour faire connaître à quelle hauteur Dorange aurait pu atteindre dans le genre lyrique, s'il n'avait été emporté par une mort prématurée, en 1811. Outre les ouvrages cités, il a encore laissé des *Poésies diverses*, où l'on regrette de rencontrer des images peu chastes, et une ode intitulée : *Mes adieux à la vie*, 1811. Dorange avait aussi traduit en vers de nombreux passages des Géorgiques et de l'Énéide.

DORAT (Jean), *Auratus*, poète grec, latin, français, né à Limoges, avait l'extérieur d'un paysan avec un esprit délicat et une âme noble. Son vrai nom était Disnematin, et il sortait d'une bonne famille. Il s'acquit tant de réputation par ses vers, que les poètes ses contemporains lui donnèrent le nom de *Pindare français*, surnom que la postérité ne lui laissa pas. Charles IX créa pour lui la place de *poète royal*. Scaliger dit qu'il composa plus de 50,000 vers grecs, français ou latins. On ne publiait aucun livre qu'il n'en ornât le frontispice de quelques vers. Il ne mourait presque point de personne un peu connue, que sa muse n'en chantât la perte. Il mourut en 1588, à 80 ans, presque dans l'indigence. Sur la fin de ses jours, il perdit sa femme, et se remaria à une jeune fille de 22 ans. Ses *poésies* qui ont pour titre : *Poemata, hoc est poematum, epigrammatum, anagrammatum, funerum, odarum, epithalamiorum, etc.*, furent imprimées à Paris, 1586, 2 vol. in-8. Elles sont pour la plupart sans force, sans délicatesse, sans pureté. S'il eût su limer et polir ses vers lyriques, et surtout leur donner cette vigueur, cette force qui caractérisent ceux d'Horace et de Pindare, il aurait pu avoir quelque part à la gloire de ces deux poètes. Dorat fut le premier qui introduisit en France les anagrammes, jeux de collège, qu'il faut

laisser aux faiseurs d'acrostiches et de logogriphe. Le plus grand mérite de Dorat, c'est d'avoir beaucoup servi au rétablissement de la langue grecque, qu'il avait apprise sous d'excellents maîtres. Il eut à Paris une chaire de professeur en cette langue, dont il fut pourvu au collège royal en 1569, et la remplit avec beaucoup de réputation. Ses leçons n'ont point été recueillies. Il fut précepteur des pages de François I^{er}. Il avait aussi composé un *Commentaire* français-latin sur les *centuries de Nostradamus*, Lyon, 1594, in-8, et des remarques sur les *Sibyllina oracula*, édition d'Opsopæus, Paris, 1599, in-8.

DORAT (Claude-Joseph), mousquetaire de la garde du roi, connu depuis 1758 dans la littérature, né en 1734, est mort à Paris en 1780. On l'a nommé le *poète des Grâces*, mais il était en même temps le poète de la licence. Après Voltaire, personne de nos jours n'a mieux réussi dans les poésies légères; il a fait en ce genre une foule d'ouvrages agréables, auxquels il ne manque ordinairement que plus de respect pour la sagesse et la vertu. Ceux où il a porté plus de circonspection sont lus avec plaisir par les gens de bien; on y trouve cette naïveté, cette molle négligence qui n'appartient qu'au génie. Tout le monde connaît ce morceau de l'*Épître aux comètes*, qui a tant mortifié les astronomes, prophètes d'une comète qui devait détruire la terre en 1773 :

En traçant votre itinéraire,
Tous les radoteurs calculants,
Et tous les aveugles lorgnants,
Epars sur notre fourmière,
Souvent par bonheur pour la terre,
Se trompent de quelque mille ans.
Cette erreur, quoique très-légère,
Rend un peu de calme à nos sens;
Elle rassure nos enfants,
Nos esprits forts, nos femellettes,
Fait qu'on ne croit plus aux lorgnettes,
A l'astrolabe des savants,
Que l'on rit au nez des prophètes,
Que l'on danse au bruit des volcans,
Et qu'on se bat l'œil des comètes.

« Son exemple, dit l'abbé Sabatier, prouvera que » beaucoup d'esprit, beaucoup d'ouvrages et beaucoup de vogue ne sont rien moins que des titres » solides pour une réputation durable. Après avoir » lu ses *odes*, ses *héroïdes*, ses *contes*, ses *fables*, » ses *romans*, ses *comédies*, ses *tragédies*, son » *poème sur la déclamation*, les lecteurs éclairés » sont forcés de regarder tant de productions » comme des espèces de phosphores qui éblouissent » un instant pour se perdre ensuite dans l'obscurité. » La plupart de ces ouvrages pèchent par le choix » du sujet; les autres par le plan ou l'exécution, » tous par le défaut de naturel et de simplicité. On » voit cependant, par son poème de la *Déclama-* » *tion*, où il y a d'excellents morceaux que Boileau » n'aurait pas désavoués, qu'il ne tenait qu'à lui de » s'élever aux solides beautés, s'il en eût mieux » senti le prix, s'il eût plus connu et mieux cultivé » ses ressources. Ses *fables*, fruits d'une imagination riche et féconde, eussent mérité la seconde » palme de l'apologue, s'il eût eu autant d'atten-

» tion à consulter la nature et le goût, que de facilité à s'abandonner à son génie. » Linguet, dans ses *Annales*, et Laharpe, dans son *Cours de littérature*, n'en portent pas un jugement plus avantageux. Ses *Oeuvres* ont été recueillies à Paris en 1764-80, 20 vol. in-8, fig.; cette collection, très-peu estimée, n'a quelque valeur que lorsqu'elle est en gr. pap., 50 à 60 fr.; on a publié ses *Oeuvres choisies*, 1786, 3 vol. in-12.

DORBAY (François), architecte français, élève du célèbre Leveau, donna le dessin de l'église du collège des Quatre-Nations, et de plusieurs grands ouvrages au Louvre et aux Tuileries. Il mourut en 1697, à Paris sa patrie.

DORÉ (Pierre), dominicain, docteur de Sorbonne, professeur de théologie dans son ordre, né à Orléans vers la fin du 15^e siècle, et non à St-Pol en Artois, comme le dit le P. Le Long, mort en 1569, a été désigné, à ce qu'on croit, par Rabelais, sous le nom de *notre maître Doribus*. Il n'est connu que par des ouvrages écrits bizarrement, et intitulés de même; c'était le goût de son siècle. Les plus burlesques sont : la *Tourterelle de viduité*, 1574, in-16; le *Passereau solitaire*; les *neuf Médicaments du chrétien malade*; les *Altumettes du feu divin*; le *Cerf spirituel*; la *Conserve de Grâce*, prise du psaume *Conserva me*; l'*Anatomie des membres de N. S. J.-C.*, etc. On a encore de lui plusieurs autres écrits en latin.

DORIA, nom d'une ancienne famille de Gènes, dont l'illustration remonte aux premiers temps de l'histoire de cette république. — DORIA (André), noble Génois, le plus grand homme de mer de son siècle, naquit en 1468, à Oneille, petite ville de la côte de Gènes, dont Ceva Doria son père était co-seigneur. Il commença par porter les armes sur terre, et se distingua pendant plusieurs années au service de divers princes d'Italie. De retour dans sa patrie, il fut employé deux fois en Corse, y fit la guerre avec succès contre les rebelles de cette île, qui rentrèrent sous l'obéissance de la république. La réputation de valeur et de prudence que Doria s'était acquise, le fit nommer vers 1513 capitaine général des galères de Gènes; et il est à remarquer qu'il avait plus de 42 ans, lorsqu'il commença le métier de la guerre maritime. Les pirates africains qui infestaient alors la Méditerranée, lui fournirent les premières occasions de se signaler. Il les poursuivit sans relâche, et s'enrichit en peu de temps de leurs dépouilles, dont le produit, joint au secours de ses amis, le mit en état d'acheter quatre galères. Des révolutions arrivées dans le gouvernement de Gènes, déterminèrent dans la suite Doria d'entrer au service de François I^{er}. Après la prise de ce prince à Pavie, mécontent des ministres de France, et recherché par Clément VII, il s'attacha à ce pontife qui le fit son amiral. Mais Rome ayant été prise par le connétable de Bourbon en 1527, le pape se trouva hors d'état d'entretenir Doria à sa solde, et lui persuada de rentrer au service de la France. François I^{er} le reçut à bras ouverts, et le nomma général de ses galères, avec 36,000 écus d'appointements, et y ajouta depuis le titre d'*Ami-*

ral des mers du Levant. Doria était alors propriétaire de 8 galères bien armées. C'est à lui que les Français furent principalement redevables de la réduction de Gènes, d'où les Adornes furent chassés cette même année 1527. L'année suivante, Philippin Doria, son neveu et son lieutenant, qu'il avait envoyé avec 8 galères sur les côtes du royaume de Naples pour y favoriser les opérations de l'armée française commandée par Lautrec, remporta une victoire complète sur l'armée navale de l'empereur à Capo-d'Orso, près du golfe de Salerne. La flotte impériale détruite, Gènes assiégée par Lautrec, ne pouvait plus être secourue par mer; elle était prête à succomber, et la prise de la capitale allait entraîner la conquête de tout le royaume, lorsque tout-à-coup Doria abandonna la France, pour servir l'empereur. Cette défection fit échouer l'entreprise sur Naples, et causa la décadence entière des affaires de François I^{er} en Italie. Quant aux motifs qui le portèrent à ce changement, il paraît que les ministres de François I^{er}, jaloux du crédit de cet étranger, qui les traitait d'ailleurs avec la hauteur d'un républicain et la franchise d'un homme de mer, avaient cherché à le perdre dans l'esprit du roi, et y avaient en partie réussi. Doria, aigri et indigné, n'attendait qu'un prétexte pour faire éclater son dépit; ses ennemis le firent bientôt naître. Ils persuadèrent au roi de s'approprier la ville de Savone appartenante aux Génois, d'agrandir son port, et d'en faire une rivale de la métropole. En vain, pour l'empêcher, Doria fit des représentations au nom de la république; non-seulement elles ne furent point écoutées, mais elles furent mal interprétées; et on le peignit au roi comme un homme qui s'opposait ouvertement à ses volontés. On fit plus : on lui persuada de le faire arrêter; et 12 galères, sous la conduite de Barbezieux, eurent ordre d'aller d'abord à Gènes pour s'y assurer de sa personne, et de passer ensuite à Naples pour s'y emparer de ses galères commandées par Philippin son neveu. Mais Doria avait prévu le coup en se retirant à Lérice, dans le golfe de la Spezia, d'où il dépêcha un brigantin à Philippin, pour le rappeler promptement auprès de lui. Il se croyait d'autant plus autorisé à se conduire ainsi, que le terme de son engagement avec le roi venait d'expirer. De ce moment, Doria ne pensa plus qu'à conclure son engagement avec l'empereur qui le recherchait depuis longtemps. On vit alors, par un retour assez ordinaire, mais dont tout l'honneur fut pour Doria, François I^{er} chercher à le regagner par toutes sortes d'avances; mais ni les promesses les plus magnifiques, ni la médiation même du pape Clément VII, ne purent changer sa résolution. Ce qui doit honorer à jamais la mémoire de Doria, c'est le refus qu'il fit en cette occasion de la souveraineté de Gènes, qui lui fut offerte de la part de l'empereur. Préférant le titre de restaurateur à celui de maître, il stipula que Gènes resterait libre sous la protection impériale, au cas qu'elle vint à secouer le joug de la domination française. Il ne manquait plus à sa gloire que d'être lui-même le libérateur de sa patrie. Le malheureux succès de l'expédition de

Naples l'enhardit cette même année (1528), à tenter l'entreprise; et s'étant présenté devant Gènes avec 13 galères et environ 500 hommes, il s'en rendit maître en une seule nuit, et sans répandre une goutte de sang. Cette expédition lui mérita le titre de *Père et libérateur de la patrie*, qui lui fut décerné par un décret du sénat. Le même décret ordonna qu'il lui serait érigé une statue, et qu'on lui achèterait un palais des deniers publics. Un nouveau gouvernement fut formé alors à Gènes par ses conseils, et ce gouvernement a subsisté presque sans changements jusqu'à nos jours; de sorte que Doria fut non-seulement le libérateur, mais encore le législateur de sa patrie. Il trouva auprès de l'empereur Charles-Quint tous les avantages qu'il pouvait désirer. Ce prince lui accorda toute sa confiance, et le créa général de la mer, avec une autorité entière et absolue. Il avait alors en propriété 12 galères qui, par son traité, devaient être entretenues au service de l'empereur; et ce nombre fut porté depuis jusqu'à 22. Doria continua de se signaler par plusieurs expéditions maritimes, et rendit à l'empereur les services les plus importants. Il enleva aux Turcs, en 1532, les villes de Coron et de Patras sur les côtes de la Grèce. La conquête de Tunis et du fort de la Goulette, où Charles-Quint voulut se trouver en personne en 1535, fut principalement due à la valeur et à l'habileté de Doria. Ce fut malgré lui et contre son avis, que l'empereur fit en 1541 la malheureuse expédition d'Alger, où il perdit une partie de sa flotte et de ses soldats, et Doria onze de ses galères. Sa gloire souffrit encore quelque échec à la rencontre de la Prévêse en 1539. S'étant trouvé avec la flotte impériale, jointe à celle des Vénitiens et aux galères du pape, en présence de l'armée turque commandée par Barberousse, et beaucoup inférieure à la sienne, il évita d'engager le combat, et laissa échapper une victoire qui paraissait assurée. Quelques historiens ont représenté cette inaction comme l'effet d'une convention faite avec Barberousse, pour faire durer la guerre; mais ce conte, adopté par Brantôme, toujours prompt à recueillir les bruits populaires, n'a aucune vraisemblance. On sait que les grands capitaines sont souvent arrêtés par des considérations très-graves, là où la multitude des combattants ne voit que chemin tout uni à la victoire. Les corsaires d'Afrique n'eurent jamais d'ennemi plus redoutable que Doria; il leur enleva des dépouilles immenses, tant par lui-même que par ses lieutenants. Le fameux Dragut, entre autres, fut pris par Jeannetin Doria son neveu, avec neuf de ses bâtiments. Le zèle et les services rendus par ce grand homme à Charles-Quint, lui méritèrent l'ordre de la Toison-d'Or, l'investiture de la principauté de Melphes et du marquisat de Tursi au royaume de Naples, pour lui et ses héritiers, et la dignité de grand-chancelier de ce royaume. Ce ne fut que vers 1556, à l'âge de près de 90 ans, qu'il cessa de monter ses galères et de commander en personne. Accablé alors par le poids des années, il obtint de Philippe II, roi d'Espagne, la permission de choisir Jean-André Doria, son neveu, pour son lieutenant.

Il termina sa longue et glorieuse carrière en 1560, à 93 ans, sans postérité, quoiqu'il eût été marié, et sans laisser à beaucoup près d'aussi grands biens qu'on pourrait le présumer, après les occasions qu'il avait eues de s'enrichir ; mais l'excès de sa magnificence, et son peu d'attention pour ses affaires domestiques, avaient bien diminué sa fortune. Peu d'hommes, sans sortir d'une condition privée, ont joué sur la scène du monde un aussi grand rôle que Doria ; dans Gènes, honoré par ses concitoyens, comme le libérateur et le génie tutélaire de la patrie ; au dehors, tenant, pour ainsi dire avec ses seules galères, le rang d'une puissance maritime. Peu d'hommes de même, dans le cours d'une si longue vie, ont joui d'une prospérité plus constante. Deux fois sa perte fut tramée : l'une en 1547, par la conjuration du comte Jean-Louis de Fiesque, dirigée principalement contre lui ; mais l'entreprise échoua par la mort du chef, au moment même de l'exécution ; l'autre peu de temps après, par celle de Jule Cibo qui fut découverte, et qui coûta la tête à son auteur. Ces deux conjurations n'eurent d'autre effet, que d'accroître encore à Gènes et dans toute l'Italie le crédit et la réputation de ce grand homme. On trouve sa vie dans les *Vies des plus illustres marins*, écrites par Richer, 15 vol. in-18.

DORIA (Antoine), célèbre capitaine génois, parent du précédent, se signala dans le même temps. Nous avons de lui une *Histoire abrégée des événements arrivés dans le monde sous Charles V*, Gènes, 1571, in-4. Sa vie a été écrite en italien par Lorenzo Capelloni, Venise, 1565, in-4.

DORION (Claude-Auguste), poète lyrique et épique, né en 1770 à Nantes, fut employé quelque temps dans les bureaux du ministère des affaires étrangères ; le reste de sa vie fut exclusivement consacré à la littérature. Dorion mourut à Paris en 1829, laissant plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : *Marie Thérèse à François, empereur d'Allemagne* ; héroïde dans laquelle l'auteur exprimait vivement en 1797 sa sympathie pour les malheurs de la famille royale ; *La bataille d'Hastings*, ou *l'Angleterre conquise*, poème héroïque en 12 chants, avec une introduction historique et des notes, 1809, in-8 ; *Palmyre conquise*, poème épique également en 12 chants, 1815. On remarque dans ces deux ouvrages une grande fidélité de mœurs, une étude approfondie des grands modèles de l'antiquité à côté d'une versification quelquefois terne et monotone ; *Considérations sur l'état politique et commercial des puissances de l'Europe depuis la révolution jusqu'au congrès d'Aix-la-Chapelle*, 1818, in-8 ; *Perkins Warbeck, Faux duc d'York*, roman historique ; *Les ottomans et les Grecs*, poème lyrique, 1826 ; *Poésies lyriques et bucoliques*, précédées d'un *Essai sur la poésie et l'éloquence*, suivies d'*Héromède, reine de Ségeste*, tragédie en 5 actes, 1820, in-8.

DORIGNY (Michel), peintre et graveur, natif de Saint-Quentin, en 1617, disciple et gendre du fameux Vouet, suivit de fort près sa manière. Il grava à l'eau-forte la plus grande partie de ses ouvrages, et leur donna le véritable caractère de leur

auteur. Cet artiste mourut professeur de l'académie de peinture à Paris en 1663. Il laissa deux fils, Louis et Nicolas, qui se sont distingués aussi dans la peinture et la gravure. L'aîné mourut à Véronne en 1742, et le cadet en 1746 à Paris, membre de l'académie de peinture. Ce dernier s'adonna particulièrement à la gravure, où il se fit une grande réputation. C'est lui qui a gravé les fameux *cartons de Raphaël*, que l'on conserve à Hamptincourt, et qui lui méritèrent les bonnes grâces de George I^{er}, roi d'Angleterre. Ce prince le combla de biens et le fit chevalier.

DORING (Mathieu), franciscain allemand, professeur de théologie dans son ordre, mourut à Kirits sa patrie vers 1465. Il est auteur, à ce qu'on prétend, de l'*Abrégé du Miroir historial de Vincent de Beauvais*, continué jusqu'en 1493. On croit que c'est ce qu'on appelle communément la *Chronique de Nuremberg*, parce que la première édition en fut faite dans cette ville, en 1472, in-4. Quelques écrivains attribuent, peut-être avec plus de raison, cette chronique à Hartman Schedel. L'auteur, quel qu'il soit, a été, à quelques égards, le précurseur de Luther. Son fanatisme ne le cède en rien à celui de cet hérésiarque.

DORLÉANS (Louis), avocat au parlement de Paris, était né en 1542, se signala par son zèle pour la ligue catholique contre la protestante, et contre les catholiques qui s'étaient joints à celle-ci. Il fut choisi pour avocat de la première, qui le députa aux états, où il parla avec véhémence. Il écrivit ensuite contre Henri IV, s'éloigna de sa patrie et n'y revint qu'après neuf ans : il fut mis en prison ; mais Henri IV, qui lui avait donné un passe-port, le fit sortir. Dorléans fit imprimer en 1604 un *Remerciement au roi*, dans lequel il lui parle en sujet fidèle et reconnaissant. Il mourut à Paris en 1629. Prosper Marchand lui attribue la *Réponse des vrais catholiques français à l'Avertissement des catholiques anglais, de Louis Dorléans, pour l'exclusion du roi de Navarre de la couronne de France*, 1588, in-8 : ouvrage qu'il suppose avoir traduit du latin. L'auteur avance entre autres choses un fait fort extraordinaire contre Louis de Bourbon, prince de Condé, chef des calvinistes en France, qu'il accuse d'avoir fait frapper à son coin une monnaie où il prenait le nom de Louis XIII, roi de France. Mais il faut que cette médaille ait été peu répandue, ou supprimée avec soin ; car elle ne se trouve pas dans les cabinets : la chose était du reste conforme à l'esprit et aux entreprises des huguenots de ce temps-là. On a encore de lui : *Défense des catholiques unis contre les catholiques associés aux réformés*, 1586, in-8 ; *Premier et deuxième Avertissements des catholiques anglais*, 1590, in-8 ; *Banquet du comte d'Arète*, 1594, in-8 : satire contre Henri IV ; *Discours sur les ouvertures du parlement*, au nombre de 29 ; des *Commentaires* sur Tacite et sur Sénèque.

DORLÉANS (Pierre-Joseph), jésuite, né à Bourges en 1644. Après avoir professé les belles-lettres, il fut destiné par ses supérieurs au ministère de la chaire. S'étant depuis consacré à l'histoire, il

travaila en ce genre jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1698. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire des révolutions d'Angleterre*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1693, 3 vol. in-4, 10 à 12 fr.; et 4 vol. in-12. Le P. Dordéans avait une imagination vive, noble et élevée : elle paraît dans cet ouvrage, aussi estimé pour l'exactitude que pour la manière de l'auteur. Ceux qui lui ont reproché de n'avoir pas supprimé ou déguisé les scènes sanglantes qui ont suivi le schisme de Henri VIII, et les diverses persécutions que les catholiques ont essuyées depuis cette époque, ont sans doute projeté de sacrifier l'histoire au fanatisme de la philosophie; *Histoire des révolutions d'Espagne*, Paris, 1734, 3 vol. in-4, 15 à 18 fr.; et 5 vol. in-12; avec la continuation par les PP. Rouillé et Brumoy. Cette histoire est digne de la précédente. Le style en est pur, élégant; les portraits brillants et corrects; les réflexions justes et ingénieuses; les faits bien choisis. Peu d'historiens ont saisi comme ce jésuite ce qu'il y a de plus piquant et de plus intéressant dans chaque sujet. Une *Histoire curieuse des deux conquérants tartares, Chunchi et Camhi*, qui ont subjugué la Chine, Paris, 1689, in-8; la *Vie du P. Cotton*, jésuite, ibid., 1688, in-4; les *Vies des bienheureux Louis de Gonzague et de Stanislas Kostka*, ibid., 1727, in-12; la *Vie de Constance*, premier ministre du roi de Siam, in-12; elle est infiniment préférable à celle que Deslandes publia en 1755 (*voy. CONSTANCE*); deux volumes de *Sermons*, in-12, qui, quoiqu'ils ne soient pas du premier mérite, offrent quelques traits éloquentes; un excellent petit *Traité de controverse* intitulé : *Méthode courte et facile pour discerner la véritable religion chrétienne d'avec les fausses*. L'ordre, la clarté, la simplicité et l'évidence des réflexions, entraînent et persuadent tout lecteur que le préjugé n'aveugle pas. Nous n'avons rien de mieux en ce genre, à considérer la brièveté et le laconisme de l'ouvrage, sinon, peut-être, le petit traité de Lessius, *De capessenda vera Religione*.

DORLÉANS DE LA MOTTE (Louis-François-Gabriel), l'un des plus vertueux évêques du 18^e siècle, naquit à Carpentras, l'an 1683, d'une famille noble. Successivement chanoine-théologal de l'église de cette ville, grand vicaire d'Arles, administrateur du diocèse de Senes, il fut nommé l'an 1733 évêque d'Amiens. Il ne dut cette dignité qu'à ses qualités personnelles; jamais, en effet, il n'avait approché de la cour; et la capitale (chose peut-être unique dans ce siècle) ne l'avait pas vu une seule fois. Ses vertus se manifestèrent avec un nouvel éclat après sa promotion. La principale fut son humilité. « Les hommes (disait-il) nous louent » pour la moitié de notre devoir que nous faisons, » et nous devons trembler pour l'autre moitié que nous ne faisons pas. » Vivant sans faste et comme un simple prêtre, à peine avait-il les meubles nécessaires pour ses besoins. Il n'était que dépositaire de ses revenus, dont les pauvres étaient les usufruitiers, pour la plus grande partie. Dans les saisons les plus rudes, il rejetait tout adoucissement.

« L'aspérité des saisons (selon lui) est une espèce » de pénitence publique que Dieu impose aux » hommes; il n'y a qu'une disposition antichrétienne qui peut seule chercher à en éviter les rigueurs. » Ses visites pastorales dans les campagnes étaient pour lui une mission continue. Il prenait plaisir à s'entretenir avec le peuple laborieux, qui, selon un auteur moderne, expie les crimes des grands. Dans le temps des affaires des jésuites, il se distingua beaucoup en faveur de ces religieux. Ce digne évêque, accablé sous le poids des années et des infirmités, mourut en 1774. Comme un nouveau François de Sales, il alliait à l'aménité du caractère la vivacité de l'esprit le plus aimable : bienfaisant, charitable comme lui, le plaisir de soulager les malheureux était un besoin pour son cœur : comme lui enfin, homme sans préjugés, prélat sans ambition, Dordéans de la Motte fut tout à la fois le modèle des pasteurs, l'exemple de son clergé, l'apôtre de son diocèse, et les délices des gens de bien. La gravité pastorale et l'austérité chrétienne n'avaient point étouffé en lui la plaisanterie honnête, et même piquante, que l'occasion faisait briller pour un moment, comme une lueur rapide, sur sa bouche ingénue. Entre autres saillies vives qu'on lui attribue, nous rapporterons celles-ci. Des personnes accoutumées à venir chez lui, avaient pris l'habitude de se tourner le derrière vers la cheminée, après avoir relevé les basques de leurs habits, pour se chauffer plus à leur aise. Cette habitude, si fort adoptée par nos petits-maîtres, parut indécente au prélat. « Je savais bien (leur » dit-il avec son air enjoué) que les Picards avaient » la tête chaude, mais je ne savais pas qu'ils eussent la derrière froide. » — Le cardinal de Fleury, auquel de la Motte faisait une visite en passant par Versailles, lui demandait s'il venait de bien loin : « Sans faire beaucoup de chemin (répondit-il) j'ai » vu en deux jours les deux bouts du monde, la » Trappe et la cour. » Gresset lui ayant demandé à quelle cause il fallait attribuer l'esprit irréligieux des écrivains du siècle : *C'est le cœur*, dit-il, *qui leur fait mal à la tête*. — Il demandait un jour à un prédicateur s'il faisait ses sermons. Celui-ci parut surpris et en quelque sorte offensé de ce que le prélat semblait le soupçonner de prêcher les sermons d'autrui. « Je vois bien, mon cher abbé (lui » dit alors de la Motte), que vous ne comprenez pas » ma pensée : je vous demande si vous faites ce que » vous dites? Voilà ce que j'appelle faire ses sermons. » — Le saint évêque, dans sa vieillesse, avait la tête fort chauve. Un jour qu'il dinait chez un maréchal de France, ce seigneur, en le plaisantant sur le ton de l'amitié, lui conseillait de prendre perruque. « Je voudrais auparavant (répondit de » la Motte) savoir ce qu'en pense madame la maréchale. » La dame répondit que la plus brillante perruque, à son avis, lui irait bien moins que son peu de cheveux. « S'il s'agissait de quelques dispositions militaires (reprit alors le prélat), je ne vous » drais prendre conseil que du maréchal; mais, en » fait de toilette, on conviendra que je puis m'en » tenir à l'avis des dames. » — Une dame lui expo-

sait ses inquiétudes occasionnées par les diverses décisions des casuistes qu'elle avait consultés sur l'usage du rouge. « Je vous entends, madame, lui » répondit le saint évêque. Les uns vous l'interdisent absolument, et ils vous paraissent bien sérieux, je le crois; les autres vous le permettent sans difficulté, et vous les trouvez bien relâchés, » cela est juste : pour moi, qui aime qu'en toutes choses on garde un juste milieu, je vous permets » d'en mettre d'un côté. — Ses *Lettres spirituelles* ont été imprimées à Paris, 1777, in-12. Elles renferment le double avantage de l'instruction et de l'agrément. Tout y respire la candeur, la droiture, le désir du bien, et surtout de cette noble simplicité qui caractérisait cet illustre évêque. Ceux qui souhaitent de voir plus de détails sur la vie de ce respectable prélat, doivent lire l'*Éloge* qu'en a fait Louis-Charles de Machault, son successeur dans l'évêché d'Amiens, Mons, 1774, in-4, ainsi que les *Mémoires pour servir à sa vie*, Paris, 1785, 2 vol. in-12; et sa *Vie* par l'abbé Proyart, Paris, 1788, in-12.

DORMANS (Jean de), cardinal, évêque de Beauvais, chancelier de France sous Charles V, mort en 1373, avait fondé à Paris en 1370 le collège de Dormans, dit de *St.-Jean de Beauvais*. Sa réputation d'homme habile et équitable fut cause de sa fortune. Son père n'était qu'un procureur, qui se fit appeler de *Dormans*, parce qu'il était de ce bourg. Ses fils achetèrent ensuite la seigneurie de leur patrie. Ce cardinal eut pour neveu Milon de DORMANS, successivement évêque d'Angers, de Bayeux et de Beauvais, et chancelier en 1380.

DORMANTS (Les sept), sept frères qui confessèrent la foi à Ephèse en 250, sous le règne de l'empereur Dèce. Ayant été trouvés dans une caverne où ils s'étaient cachés pour se mettre à l'abri de la persécution, on en mura l'entrée, et ils s'y endormirent dans le Seigneur. Quelques modernes prenant mal ces expressions ont imaginé que les serviteurs de Dieu s'étaient endormis d'un sommeil véritable, et qu'on les retrouva en 479, sous le règne de Théodose le Jeune. La vérité est que leurs reliques furent découvertes en cette année. On les porta à Marseille, où on les montre encore dans l'église de St.-Victor. La mémoire de ces saints martyrs est en grande vénération chez les Grecs, les Syriens, et tous les peuples d'Orient. La caverne où leurs corps furent trouvés, devint célèbre par la dévotion des fidèles. Suivant Spon (dans son *Voyage d'Italie et du Levant*), on la montre encore aux voyageurs qui vont dans le Levant.

DORNAU (Gaspard), médecin, orateur et poète, né à Ziégenrueck dans le Voigtland, en 1577, mourut en 1632, conseiller et médecin des princes de Brieg et de Lignitz. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont : *Amphitheatrum sapientiæ Socraticæ*, Hanovre, 1619, 2 vol. in-fol., mis à l'index; *Homo diabolus, hoc est, auctorum veterum et recentiorum de calumniæ natura et remediis sua lingua editorum Sylloge*, Francfort, 1618, in-4; *De incremento dominationis Turcicæ*, etc.

DOROTHÉE (sainte), vierge martyre, est célèbre par le refus constant qu'elle fit de se marier et d'adorer les idoles, malgré les plus horribles tourments que Fabricius, gouverneur de Césarée, lui faisait souffrir. Elle convertit deux femmes apostates, qu'on avait chargées de la séduire. Rien n'étant capable d'ébranler sa constance, le juge la condamna à perdre la tête. Comme on la menait au supplice, un jeune homme, nommé Théophile, qui lui entendait dire qu'elle allait trouver son divin Epoux, lui demanda, en raillant, des fruits et des fleurs du jardin de son Epoux. La sainte, par un effet de la toute-puissance divine, lui en envoya réellement. Le prodige frappa tellement Théophile qu'il se convertit. On croit que le martyre de cette sainte arriva sous Dioclétien. Son corps est dans la célèbre église qui porte son nom à Rome, et qui est au-delà du Tibre. Elle est nommée dans l'ancien Martyrologe, attribué à saint Jérôme. — Il ne faut pas la confondre avec une autre sainte du même nom, et d'une des plus illustres maisons d'Alexandrie, qui, ayant constamment refusé de satisfaire la passion brutale de Maximin, fut dépouillée par cet empereur de tous ses biens, et condamnée à l'exil en 308.

DOROTHÉE, disciple du moine Jean, surnommé le Prophète, et maître du juif Dosithée, fut à la tête d'un monastère en Palestine vers l'an 560. On a de lui des *sermons* ou instructions pour les moines, traduits en français par l'abbé de Rancé, 1686, in-8, et des *lettres* en grec et en latin. Ces ouvrages se trouvent dans l'*Auctuarium* de la bibliothèque des Pères, de l'an 1623, tome 1, page 743. Le style en est assez simple, mais plein d'onction. D'autres attribuent avec assez de vraisemblance ces *sermons* et ces *lettres* à un Dorothée, natif du Pont, surnommé le Jeune, archimandrite d'un monastère célèbre, qui, à cause du grand nombre des moines, était appelé *Chiliocomus*. Il vivait vers l'an 1020. Jean Mauropus, son disciple, a écrit sa *vie*.

DORPIUS (Martin), savant professeur de Louvain, fut, selon le témoignage d'Erasmus, le premier qui allia l'étude des belles-lettres à celle de la philosophie et de la théologie. Il mourut à la fleur de l'âge en 1525. Barland, son ami, lui a consacré un bel éloge dans sa Chronique des ducs de Brabant. On a de lui : *Epistola de Hollandorum maribus*, Louvain, 15..., in-4. *Oratio de laudibus academiæ lovaniensis*, Louvain, 1513, etc.

DORSANNE (Antoine), natif d'Issoudun en Berri, docteur de Sorbonne, chantre de l'église de Paris, fut grand vicaire et official du même diocèse sous le cardinal de Noailles. Il eut part à sa confiance, et fut un des principaux instigateurs des mesures que prit ce cardinal, et de son opposition à la bulle. Dorsanne mourut en 1728. Nous avons de lui un *Journal*, contenant l'histoire et les anecdotes de ce qui s'est passé de plus intéressant à Rome et en France, dans l'affaire de la constitution *Unigenitus*, 2 vol. in-4, ou 6 vol. in-12, en y comprenant le supplément. Villefore, auteur des *Anecdotes de la constitution Unigenitus*, s'était beaucoup servi de ces mémoires, dans la composition

de son ouvrage ; aussi retrouve-t-on dans le *Journal* une bonne partie des faits faux ou vrais rapportés dans les *Anecdotes*. L'auteur des *Anecdotes* ne conduit son histoire que jusqu'en 1718 ; le journaliste l'a continuée jusqu'en 1728. La narration du premier est vive et coulante ; celle du second est simple et fort négligée. Toutes les deux décèlent l'esprit de parti.

DORSET (Thomas SACKVILLE, comte de), né en 1536 à Withiam dans le comté de Sussex, descendant d'une famille normande qui accompagna Guillaume lors de la conquête, grand-trésorier d'Angleterre, voyagea en France et en Italie ; il s'y perfectionna dans l'histoire, dans les langues et dans la politique. A son retour en Angleterre, il prit possession des grands biens que son père, mort en 1566, lui avait laissés. Il en dissipa en peu de temps la plus grande partie. Créé baron de Buckhurst dans le comté de Dorset, et pair d'Angleterre, il fut envoyé ambassadeur en France vers Charles IX l'an 1571, et vers les Provinces-Unies en 1587. Les succès avec lesquels il s'acquitta de ces différentes commissions, le firent créer chevalier de l'ordre de la Jarretière en 1589, et chancelier de l'université d'Oxford en 1591 ; enfin, en 1598, grand trésorier d'Angleterre, à la mort de Burleigh. Lord Buckhurst fut l'un des juges qui condamnèrent Marie Stuart ; et le parlement, après avoir confirmé la sentence, le chargea d'en porter la triste nouvelle à l'infortunée princesse. Il présida aussi la commission qui jugea le comte d'Essex. Il mourut lui-même à la table du grand conseil en 1608. Il s'était fait au collège une réputation assez grande par son talent pour la poésie, et a laissé *Ferrex et Porrex*, la première tragédie régulière qui ait été représentée en Angleterre et qui précéda de plusieurs années les chefs-d'œuvre de Shakespeare, 1571 et 1579, réimprimée dans la collection des anciennes pièces anglaises de Dodsley : il en avait paru en 1563 une édition fautive sous le titre de *Gordobuc*. Le comte de Dorset a été encore l'un des principaux collaborateurs du *Miroir des Magistrats* auquel il ajouta une *Introduction* en vers, Londres, 1559 et 1563. On a de lui quelques lettres, imprimées dans différents ouvrages, qui prouvent que c'était un homme instruit.

DORSET (Charles SACKVILLE, comte de), descendant du précédent, né en 1637, entra de bonne heure au service comme volontaire, se distingua sous les ordres du duc d'York dans sa première guerre contre la Hollande en 1665, et s'occupa ensuite des belles-lettres. Son zèle pour ce genre d'étude lui fit refuser quelques emplois publics. Il accepta cependant des ambassades, où il ne s'agissait que de compliments. Il fut du nombre des mécontents qui chassèrent Jacques II, pour mettre Guillaume sur le trône ; quatre fois on le nomma l'un des régents du royaume pendant l'absence du roi, et il le servit si bien qu'il devint membre de son conseil privé. Il s'en retira en 1698, et mourut à Bath en 1706 ; l'*Histoire*, en vers, de l'infortuné duc de Buckingham, du temps de Richard II. Ses poésies se trouvent avec celles de Rochester et de Roscommon, Londres, 1741, in-12, dans

la collection des poètes anglais de Johnson.

DORVIGNY (N.) auteur comique, né à Paris vers 1783, dut une certaine célébrité à un très-grand nombre de pièces dans lesquelles, malgré le style grossier et trivial des principaux personnages, on remarque beaucoup d'esprit et de traits comiques, ainsi qu'un but critique ou moral bien marqué. Dorvigny composait le plus ordinairement ses farces au cabaret, et mourut dans la misère en 1812. Ses productions dramatiques les plus remarquables sont : *Jeannot, ou les battus paient l'amende* ; cette pièce qui est une critique très-fine de la police de Paris eut 500 représentations consécutives, on la jouait deux fois par jour. Elle fut attribuée pendant quelque temps au comte de Maurepas. *Le désespoir de Jocrisse* ; *Le niais de Sologne* ; *Jocrisse jaloux* ; *Jocrisse au bal de l'opéra* ; *Les métamorphoses d'Arlequin* ; *L'emprunt forcé*, etc. On a de lui plusieurs romans qui ne valent pas ses pièces de théâtre.

DOSA (George), paysan de la Sicilie (contrée de la Transylvanie), fut couronné roi de Hongrie, en 1513, par les paysans de ce royaume, lorsqu'ils prirent les armes contre le clergé et la noblesse. Jean, vaivode de Transylvanie, défit les rebelles l'année d'après, et prit leur roi. Pour le punir de son usurpation et de ses crimes, on le fit asseoir sur un trône de fer rouge, une couronne sur la tête, et un sceptre à la main, l'un et l'autre de même métal et aussi ardent. Neuf de ses complices qui avaient survécu à un jeûne absolu de 15 jours (40 avaient été condamnés à ce supplice, 31 y étaient morts), eurent ordre de se jeter sur ce misérable et de le déchirer avec les dents. Après ces cruelles opérations, il fut écartelé, et ses membres exposés dans diverses contrées de la Hongrie. Le malheureux Dosa souffrit ces inhumanités sans se plaindre. Tout ce qu'il demanda, fut qu'on épargnât son frère. Le reste des prisonniers fut empalé ou écorché vif, ou attaché à des roues de moulin. Quoiqu'il n'y eût point de genre de cruauté raffinée que ces scélérats n'eussent exercé contre les hommes les plus illustres dans le clergé et la noblesse, on souhaiterait, dit le sage et judicieux Isthuanfi, que la douceur chrétienne eût un peu modéré leur juste supplice. *Tametsi enim, extrema quæque promeriti forent, homines tamen christianos tam atrocem laniationem clementia et commiseratione temperare æquum fuisset.*

DOTTEVILLE (Jean-Henri), prêtre de l'Oratoire, né à Palaiseau, près de Versailles en 1716, mort dans cette ville en 1807, fut longtemps professeur au collège de Juilly, et se retira pendant la révolution à Versailles, où il vécut obscur et tranquille, jusqu'à sa mort. Il a publié une traduction de *Salluste, avec la vie de cet historien et des notes critiques*, 1749, in-12, souvent réimprimée. Cette traduction est estimée, cependant on préfère celle de Beauzée ; *Histoire de Tacite*, en latin et en français, avec des notes sur le texte, 1772, 2 vol. in-12 ; *Annales de Tacite, règne de Claude et de Néron*, 1774, 2 vol. in-12 ; *règne de Tibère et de Caligula*, 1779, 2 vol. in-12, réimprimées sous le titre d'*OEu-*

vres complètes de Tacite, 1792 et 1799, 7 vol. in-12 et in-8; la *vie de Tacite*, la *vie d'Agricola* et les *mœurs des Germains* sont de l'abbé de La Bletterie; *Traduction de la comédie de Plaute*, intitulée: *Mostellaria*, avec le *texte revu sur plusieurs manuscrits et sur les meilleures éditions*, 1803, in-8. Ils s'étaient aussi occupé d'une *traduction de Tite-Live et de Pline*: mais elle n'a pas été imprimée.

DOUBLET (François), médecin de Paris, né à Chartres en 1751, et mort en 1795, devint professeur de pathologie à l'école de santé, qui a été remplacée par la faculté de médecine, et fut attaché aux hospices de St.-Sulpice et de Vaugirard. Il venait à peine de sortir du collège quand, entraîné par les conseils d'un de ses condisciples et séduit par la lecture des livres de Voyages, il s'échappa de la maison paternelle. Désabusé de ses erreurs et dégoûté d'une vie errante et vagabonde, il revint bientôt chez ses parents et se livra avec ardeur à l'étude de la médecine. On a de lui: *Observations faites dans le département des hôpitaux civils*, Paris, 1785-88, 4 vol. in-8, 6 à 9 fr.; *Nouvelles recherches sur la fièvre puerpérale*, 1791, in-8, publiées par ordre du roi; *Mémoire sur la nécessité d'établir une réforme dans les prisons, et sur les moyens de l'opérer*, Paris, 1791, in-8. Plusieurs articles importants dans l'*Encyclopédie méthodique*.

DOUCIN (Louis), jésuite, né à Vernon, mort à Orléans en 1726, fut, selon quelques-uns, l'auteur du fameux *Problème ecclésiastique*, où il censurait la conduite de Noailles à l'égard des *Réflexions morales* du P. Quesnel. (Voy. NOAILLES Louis-Antoine.) Il fut envoyé à Rome, et se distingua par son zèle pour la constitution *Unigenitus*. On a de lui: *Histoire du nestorianisme*, Paris, 1698, in-4, 5 à 6 fr., curieuse et assez estimée: ce qui regarde cette fameuse hérésie, y est exactement discuté; *Histoire de l'origénisme*, pleine de recherches et d'une bonne critique; *Mémorial abrégé touchant l'état et les progrès du jansénisme en Hollande*, composé par l'auteur, lorsqu'il se rendit en 1697, à la suite du comte de Créci, au congrès de Ryswick; plusieurs écrits sur les affaires du temps.

DOUGLAS (Guillaume de), seigneur écossais dans le 14^e siècle, d'une des plus anciennes maisons de ce royaume, dont Buchanan a écrit l'histoire. Robert de Brus, roi d'Ecosse, ayant fait vœu de se croiser contre les infidèles, et n'ayant pu l'accomplir pendant sa vie, ordonna à Douglas de porter son cœur en Palestine après sa mort, et de le présenter au saint sépulchre. Le roi étant mort en 1327, Douglas partit pour la terre sainte; mais il fut tué, dit-on, en chemin avec toute sa suite, composée de la plus brillante noblesse du pays.

DOUGLAS (Jacques), anatomiste anglais, qui excella dans la pratique des accouchements. Il professait la médecine à Londres au commencement du 18^e siècle. Nous lui sommes redevables des ouvrages suivants: *Bibliographiæ anatomicæ specimen*, imprimé pour la première fois à Londres, et dans la suite avec des augmentations, à Leyde, 1734, in-8; *Miographiæ comparatæ specimen*, Londres, 1707. L'auteur y marque la différence des

muscles dans l'homme et dans le chien. On l'a traduit en latin, et imprimé à Leyde en 1729; *Description du péritoine*, en anglais, Londres, 1730.

DOUGLAS (Jean), évêque anglais, né en 1721, à Pittenween en Ecosse, et mort en 1806, fut à peine sorti de l'université d'Oxford (1744), qu'il fut attaché en qualité de chapelain au 3^e régiment des gardes à pied qui faisait partie de l'armée des alliés en Flandre: il se trouva à la bataille de Fontenoy en 1745. A son retour en Angleterre, il fut successivement ministre de Tilhurst près de Reading, de Donstew dans le comté d'Oxford, chanoine de Windsor, gardien du muséum britannique, évêque de Carlisle, de Salisbury et doyen de Windsor. Son mérite contribua sans doute à lui procurer ces divers emplois; mais la protection de lord Bath dont il avait accompagné le fils dans ses voyages ne lui fut point inutile. Il a publié un grand nombre de pamphlets politiques: mais il est particulièrement connu par son *Milton vengé de l'accusation de plagiat portée contre lui par Lander*, qui fut obligé de se rétracter, et par son *Criterium des miracles*, 1753, in-8, où il réfute d'une manière victorieuse l'*Essai sur les miracles* de Hume.

DOUJAT (Jean), né à Toulouse, vers l'an 1606, d'une famille de distinction, mort à Paris en 1688, était doyen des docteurs régentes de la faculté de droit de Paris, premier professeur royal en droit canon, historiographe de sa majesté, et membre de l'académie française. Il fut choisi par Périgni, premier précepteur du grand dauphin, pour donner à ce prince la première teinture de l'histoire et de la fable. Ses ouvrages et ses services lui acquirent les éloges des savants, et des pensions du trône. Il fut encore plus estimable par sa modestie, sa probité et son désintéressement, au milieu des écueils de la cour, que par ses livres. Les principaux sont: *Abrégé de l'histoire grecque et romaine*, trad. de Velléius-Paterculus, Paris, 1679 et 1708, in-12. Cette version est très-faiblement écrite; le traducteur l'orna de suppléments, tirés des meilleurs auteurs de l'antiquité, et d'une chronologie. L'abbé Paul en a donné une meilleure en 1770, in-8 et in-12; une bonne édition de *Tite-Live*, ouvrage composé, comme le précédent, pour l'usage du Dauphin, et enrichi de notes savantes, 6 vol. in-4; *Prænotiones canonicae et civiles*, Paris, 1687, in-4; c'est son meilleur ouvrage; l'*Histoire du droit canonique*, 1677, in-12; celle du *droit civil*, Paris, 1678, in-12, en latin; une édition latine des *institutions du droit canonique* de Lancelot, Paris, 1685, 2 vol. in-12, avec beaucoup de notes; *Synopsis conciliorum, et chronologia patrum, pontificum, imperatorum, etc.*, 1674; *De eucharistiæ pace spirituali, etc.*, 1665; des éloges des personnes illustres de l'ancien Testament, 1688; *Poésies latines et françaises, etc.* Il possédait un grand nombre de langues, le grec, le latin, l'hébreu, le turc, l'anglais, l'italien et l'espagnol.

DOULIOT (Jean-Paul), ingénieur, né à Avignon en 1788, mort dans cette ville en 1834, fut successivement professeur-adjoint à l'école royale de mathématiques de Paris, et professeur d'archi-

lecture et de construction à l'école royale de dessin. On a de lui : *Cours de construction ; Traité de stéréotomie*, 2 vol. in-4 ; *Traité de la charpente en bois*, avec 120 pl. ; *Géométrie pratique ; Géométrie élémentaire ; Traité de la stabilité des édifices*, ouvrage publié après sa mort.

DOUSA, ou VANDER DOES (Jean), seigneur de Noordwyck, sa patrie, né en 1545, gouverneur de la bourgeoisie de Leyde, se distingua dans la défense de cette ville contre les Espagnols l'an 1574, par un courage digne d'une meilleure cause. Le général espagnol sollicitant par lettres les bourgeois à se rendre, Dousa ne répondit que par ce vers qu'il mit au bas d'une de ses lettres :

Fistula dulces canit, volucrum dum decipit auceps.

Les assiégés ayant été secourus à temps, les Espagnols furent obligés de lever le siège. Le poète guerrier fut nommé, l'année suivante, premier curateur de l'université de Leyde, qui venait d'être fondée. Il était digne de cet emploi par son érudition, qui lui mérita le nom de *Varron de Hollande*. Il mourut à Noordwick en 1604. A beaucoup de courage et de savoir, il joignait une douceur extrême. On a de lui : les *Annales de Hollande*, en vers élégiaques et en prose, Leyde, 1601, in-4, commencées par Jean Dousa fils, et continuées jusqu'à l'an 1520 par Dousa père, réimprimées en prose seulement en 1617, avec un *commentaire* du savant Huges Grotius ; des *notes* sur Salluste, sur Pétrone, sur Catulle, Tibulle et Properce, sur Horace Plaute,.... *Echo, sive lus imaginis jocosæ*, la Haye, 1603, in-4 ; *Poemata*, Leyde, 1609, in-8, etc. Une latinité pure et élégante, beaucoup de variété, des pensées nettement développées ; c'est ce qui distingue les ouvrages de Dousa ; mais les honnêtes gens lui reprochèrent toujours d'y avoir violé les règles de la bienséance et de la pudeur. Dousa laissa quatre fils, qui soutinrent la réputation de leur père. Les plus connus furent Jean, poète, philosophe et mathématicien, précepteur du prince Frédéric-Henri de Nassau, garde de la bibliothèque de Leyde, où il mourut en 1596, à 25 ans. On a de lui des *poésies latines*, 1607, in-8. Georges, savant dans les langues, qui voyagea à Constantinople, et publia : une *Relation de son voyage*, Anvers, 1599, in-8, mis à l'index ; *Georgii Codini, selecta de originibus Constantinopolitanis*, en grec et en latin, avec des remarques de Meursius, Genève, 1607, in-8. Georges Dousa mourut en 1599, dans l'île de S. Thomas, faisant route pour les Indes.

DOUSSIN-DUBREUIL (Jacques-Louis), médecin, né à Saintes (Charente-Inférieure), en 1762, d'une famille honorable, fit ses études médicales sous son père qui était lui-même un médecin distingué, et obtint de bonne heure des succès remarquables. Il est le premier qui ait reconnu dans la matière de la transpiration un acide qui se coagule lorsqu'elle reflue sur les viscères, acide dont l'existence avait été soupçonnée par le fameux chimiste Lavoisier. Membre, depuis sa fondation, de la société centrale de vaccine, et du comité établi près du gouvernement, il est un des deux premiers mé-

decins français qui ont inoculé la vaccine à leurs propres enfants. C'est à lui qu'on doit l'idée des dépôts de vaccin qui sont établis dans toutes les villes de France, afin d'arrêter promptement les progrès des épidémies varioliques. Il a fondé ou concouru à fonder plusieurs sociétés savantes ou d'utilité publique, telles que la *société royale académique des Sciences de Paris*, la *société galvanique* et la *société d'encouragement pour l'industrie nationale* ; il était lui-même membre de plusieurs sociétés de médecine. Il est mort en 1831 ; il avait publié les ouvrages suivants : *des Glaires, de leurs causes, de leurs effets et des moyens pour les combattre*, in-8, très-souvent réimprimé ; *de l'Epilepsie en général, et particulièrement de celle qui est déterminée par des causes morales*, 1800, in-8 ; *Nouvel aperçu sur les causes et les effets des glaires*, 1816, in-8, et plusieurs autres ouvrages parmi lesquels on doit remarquer surtout celui qu'il fit pour prévenir les jeunes gens contre les premières habitudes du libertinage auxquelles ils ne se livrent que trop souvent.

DOUVRE (Thomas de), trésorier de l'église de Bayeux, né en cette ville vers l'an 1027, d'une ancienne famille, est le premier normand que Guillaume le Conquérant plaça sur le siège d'York en Angleterre. Il en était digne par ses vertus et par sa science. Il rebâtit son église cathédrale, instruisit son peuple par ses discours et par ses exemples, fit de grands biens à son clergé, et composa quelques livres sur le chant ecclésiastique. Il mourut l'année 1100, après avoir siégé 28 ans.

DOUVRE (Thomas de), frère du précédent, eut de grands débats avec saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, à l'occasion de la primauté de leurs églises. Après avoir été chapelain de Henri I^{er}, roi d'Angleterre, il fut archevêque d'York, et mourut en 1114.

DOW (Gérard), né à Leyde en 1613, fut élève du célèbre Rembrandt, et fit beaucoup de progrès sous ce maître. Cet artiste ne s'est occupé qu'à de petits tableaux, qu'il faisait payer à proportion du temps qu'il y mettait. Sa coutume était de régler son prix sur le taux de 20 sous du pays par heure ; il n'y a rien de plus achevé que ses tableaux : il faut le secours des loupes pour en démêler tout le travail. Ses figures, quoique très-finies, ont un mouvement et une expression singulière. Son coloris a beaucoup de fraîcheur et de force. Dow n'épargnait pas le temps à ce qu'il faisait. Il fut trois jours à représenter le manche d'un balai, et cinq à peindre la main d'une personne qui voulait avoir son portrait. Il est mort en 1674. Le musée de Paris possède plusieurs de ses tableaux. Parmi ceux qu'il a faits, on remarque la *femme hydropique*, la *jeune ménagère*, l'*épicière de village*, le *trompette*, une *cuisinière hollandaise*, le *peseur d'or*, l'*astrologue*, une *vieille femme en prières*, le *portrait de sa famille et le sien*.

DOW (Alexandre), officier anglais et littérateur, né en Ecosse, se distingua par ses services dans l'armée et par ses talents littéraires. Obligé de s'expatrier par suite d'un duel, il s'enrôla en qualité de

simple matelot sur les vaisseaux de la compagnie des Indes. Il eut le bonheur d'obtenir la place de secrétaire du gouverneur de cet établissement, et dans la suite, celle de lieutenant-colonel à Bécoulen dans l'Inde. Révolté des vexations et des actes arbitraires dont il fut plusieurs fois témoin, il se rangea parmi le petit nombre des officiers qui refusèrent d'y concourir, et il se prononça contre ces mesures de rigueur, justifiées quelquefois par la politique, mais toujours réprouvées par l'humanité. On lui doit : *History of Hindostan*, traduite du persan, London, 1770, 3 vol. in-4, fig., 43 à 50 fr. C'est la première histoire authentique que nous ayons eue en langue européenne, des principales dynasties musulmanes dans l'Inde. L'auteur y donne des documents fort importants sur les anciens Indous, surtout depuis la mort d'Akbar jusqu'à la réduction complète de l'empire sous Aureng-Zeyb. Il a encore publié la traduction du petit fragment du *Bédang-Shaster*, ou explication du Véda, traduit en français par Sinner et inséré dans son *Essai sur les dogmes de la métempsycose et du purgatoire enseignés par les Bramines de l'Indoustan*, Berne, 1771, in-12. Des contes traduits du persan, sous ce titre : *Tales of inet ullah of dehly*, Londres, 1769, 2 vol. in-12. Ils ont été traduits en français en 2 vol. in-12. Dow mourut dans l'Inde en 1779.

DOYAT (Jean de), né vers 1445, homme de néant, vassal du duc de Bourbon, gagna la confiance de Louis XI par le vil métier d'espion et de délateur. Il voulut se signaler, en attaquant les officiers et la personne même du duc de Bourbon; mais ce prince fut absous des calomnies intentées contre lui. Son ennemi, loin d'être puni, fut fait gouverneur d'Auvergne, et il se rendit le tyran de ceux qui auraient dû être ses maîtres. Louis XI le recommanda en mourant à Charles VIII. Son crédit l'aveugla; il eut l'insolence d'entreprendre sur les biens et sur la personne de quelques princes. Ses attentats ne restèrent pas impunis : en 1484 il eut la langue percée au pilori de Paris, et une oreille coupée, après avoir reçu le fouet par la main du bourreau. De là, il fut conduit à Montferland en Auvergne sa patrie, où il fut de nouveau fustigé et eut l'autre oreille coupée.

DOYEN (Gabriel-François), peintre, fils d'un tapissier, valet de chambre à la cour, naquit à Paris en 1726, étudia dès l'âge de 12 ans sous Vanloo, et concourut à 20 ans pour le grand prix de peinture qu'il obtint. Il partit en 1748, pour Rome, où il choisit pour modèles les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, et particulièrement ceux d'Annibal Carrache et de Michel-Ange. Il visita ensuite Venise, Bologne, Parme, Plaisance, Turin, et revint à Paris en 1775. Son premier grand tableau est *la mort de Virginie*, qui lui coûta deux années d'un travail assidu, et qui le fit agréer à l'académie de peinture en 1758. Il exécuta ensuite le tableau de *la peste des Ardents*, pour l'église de St.-Roch, qui est regardé comme un chef-d'œuvre; *le triomphe de Thétis sur les eaux* pour la cour; *la mort de saint Louis*, pour la chapelle de l'école militaire; il fut chargé aussi de peindre la chapelle de saint

Grégoire aux Invalides. Au commencement de la révolution, Doyen céda aux offres brillantes que lui fit la czarine Catherine II, et il passa en Russie, où il fut nommé professeur à l'académie de peinture et chargé d'orner les palais impériaux. Il mourut à St.-Petersbourg en 1806. Paul I^{er} eut pour lui la même affection que Catherine. Ses tableaux se font surtout remarquer par la beauté du coloris et l'expression des figures.

DOYLE (Jacques), évêque de Kildare en Irlande, né en 1786 et mort en 1834, entra d'abord dans l'ordre des Augustins en Portugal, fut nommé, à son retour en Irlande, professeur de philosophie, puis de théologie au collège de Carlow, et promu à l'épiscopat à l'âge de 33 ans seulement. On a de lui : *Les droits religieux et civils des catholiques Irlandais vengés*, dans une lettre écrite au marquis de Wellesley, 1825; *Lettres sur l'état de l'éducation en Irlande et sur les sociétés bibliques*; *Douze lettres sur l'état de l'Irlande*, etc.

DRAICUS (Nicolas), ministre protestant, né vers 1597 à Strassnitz en Moravie, fut chassé de son pays, et se retira en Hongrie l'an 1628. Il renonça au ministère pour se livrer à l'ivrognerie. Cette conduite le rendant méprisable, il s'avisa, pour se remettre en estime, de feindre des révélations. Ses rêveries n'avaient pour but que d'exciter la guerre contre la communion romaine et contre la maison d'Autriche, ennemie des calvinistes. Les impériaux se vengèrent de ses écrits séditieux en le faisant périr en 1671. D'autres prétendent qu'il mourut en Turquie, où il s'était réfugié. Son principal ouvrage est intitulé, *Lux in tenebris*, Amsterdam, 1657, in-4, titre bien peu convenable à l'obscurité de la matière et à la bizarrerie des idées de l'auteur. Comenius en a publié un abrégé en 1660; ces rêveries ont été réimprimées avec celles de Kotterus et de Christine Poniatowski, sous le titre de *Revelationes sæculi nostri ab anno 1616 ad 1664, cum notis et figuris*, 1665, 2 vol. in-4. Le prince Ragotski se servit de ses visions, comme d'une machine, pour remuer le peuple; mais il n'y ajoutait pas la moindre foi.

DRACON, législateur d'Athènes, l'an 624 avant J.-C. Déclaré archonte, il fit, pour la réforme de ses concitoyens, des lois qui respiration partout une sévérité cruelle. L'assassin et le citoyen convaincu d'oisiveté, étaient également punis de mort. Lorsqu'on lui demandait les motifs d'une rigueur si mal dirigée, il répondait : « Que les plus petites transgressions lui avaient paru mériter la mort, et qu'il n'avait pu trouver d'autre punition pour les plus grandes. » Ses lois, écrites avec du sang, suivant l'expression de l'orateur Demandres, eurent le sort des choses violentes : elles furent d'abord adoucies, et ensuite négligées. Selon les abrogea toutes, à l'exception de celles qui regardaient les meurtres. La fin de Dracon fut aussi triste que comique. Ayant paru sur le théâtre, le peuple lui applaudit par des acclamations répétées, et lui jeta tant de robes et de bonnets, selon la coutume de ce temps-là, qu'il fut étouffé sous les marques d'estime qu'il reçut. Il était pour ainsi dire de la destinée des

sages du paganisme, de vivre et de mourir avec des ridicules : peine attachée à leur orgueil et à leur fastueuse suffisance. Un ouvrage publié à Lyon en 1588 sous le titre de *Jurisprudentia vetus Draconis Fradulpho Prateio collectore ac interprete*, renferme onze vol. des lois de cet archonte.

DRACONITES (Jean), ministre protestant de Carlostadt en Franconie, entreprit une *Polyglotte* de la Bible, qu'il ne put achever, étant mort en 1566, à 70 ans. On a de lui des *Commentaires sur les Evangiles des dimanches*, en latin, in-fol.; et d'autres ouvrages, où l'on trouve quelques points de littérature assez bien discutés.

DRACONTIUS, poète chrétien espagnol, du 4^e siècle. On a de lui un *poème sur l'ouvrage des six jours de la création*; une *élégie* adressée à l'empereur Théodose le Jeune, Leipzig, 1673, in-8.

DRAGUT, amiral ottoman, né de parents obscurs, dans la Natolie, d'abord domestique d'un corsaire, devint ensuite favori de Barberousse, et enfin son successeur. Il mena les compagnons de ses vols maritimes au butin, avec autant de bonheur et de capacité que ce fameux pirate. Il se signala d'abord sur les côtes du royaume de Naples et de la Calabre. Mais en 1550 il fut surpris sur les côtes de la Corse, et fait prisonnier avec plusieurs de ses vaisseaux par Jannetin Doria, neveu et lieutenant du fameux André Doria, qui ne lui rendit la liberté qu'au bout de quelques années et moyennant une rançon. Cette longue détention ne corrigea point ce brigand. En 1560 il vient relâcher dans le havre de l'île des Gerbes. André Doria alla l'y bloquer avec ses galères, qui jetèrent l'ancre à l'embouchure du havre, pour lui couper toute retraite. Le corsaire se voyant enfermé imagina, pour se tirer de là, un moyen qui lui réussit. Il fit croire à Doria, par l'attention qu'il eut de fortifier les bords du havre, qu'il avait résolu d'en défendre l'entrée jusqu'à l'extrémité. Il faisait aplanir dans le même temps un chemin, qui commençait à l'endroit où ses galères étaient mouillées, et sur lequel on éleva un exhaussement composé de plusieurs pièces de bois qu'il fit recouvrir de planches frottées de suif, pour faciliter le passage à tout ce qu'il voudrait faire glisser dessus. On guinda ensuite, par la force des cabestans, ses galères sur ces planchers, et avec des rouleaux de bois, on les fit avancer jusqu'à un endroit de l'île où le terrain était beaucoup plus bas. Il avait fait creuser de ce côté un nouveau canal, opposé au canal de Cantara (c'était celui où se trouvaient les Espagnols), par lequel ses galères passèrent d'une mer à l'autre. Doria n'apprit cette nouvelle extraordinaire que par la perte de la capitale de Sicile, que Dragut enleva presque à sa vue. C'est ainsi que le corsaire se tira du danger. Il s'était rendu maître de l'île des Gerbes par une perfidie bien horrible. Ayant fait venir à Tripoli, sous prétexte d'amitié, un certain Soliman qui en était Seigneur, il le fit pendre, et la lui enleva. Cinq ans après, en 1595, Soliman II ordonna à Dragut de se trouver devant Malte, qu'il venait assiéger; le pirate y vint avec 15 galères. Un jour qu'il reconnaissait la brèche, un coup de canon qui donna contre

une muraille, en fit sauter un éclat de pierre, dont le corsaire fut frappé à l'oreille avec tant de violence, qu'il en mourut quelques temps après.

DRAHOMIRE, femme d'Uratlas, duc de Bohême. Irritée de ce que son mari avait laissé en mourant le gouvernement de ce pays à sa mère, la fit étrangler en 929. Une action si noire fut suivie de plusieurs autres crimes. Elle poussa son fils Boleslas, qui était idolâtre et très-cruel, à tuer dans un festin son frère Wenceslas, dont la vie sainte et innocente était insupportable à cette mère dénaturée. Mais de si grands forfaits ne demeurèrent pas longtemps impunis : elle périt dans un précipice auprès de la ville de Prague, où il semblait que la terre se fût entr'ouverte pour l'engloutir. Quelques écrivains ont pris la chose à la lettre et dit tout uniment que la terre l'avait engloutie : genre de punition qui n'était pas au-dessus de ses crimes, et qui tenait de plus près à l'éclat de la divine vengeance.

DRAKE (sir Francis), l'un des plus grands hommes de mer de son temps, naquit en 1545, près de Tavistock, dans le comté de Devon en Angleterre, d'une famille assez obscure. Son père, ministre d'un vaisseau anglais, le remit à un pilote de sa connaissance, qui lui laissa en mourant son navire. Le jeune homme continua quelque temps le commerce de son bienfaiteur; mais ayant appris qu'on équipait des vaisseaux à Plimouth pour l'Amérique, il vendit le sien en 1567, et vint offrir ses services à Jean Hawkins, capitaine de la flotte. On lui donna commandement d'un navire avec lequel il prit plusieurs vaisseaux sur les Espagnols. En 1577, Drake partit encore avec cinq bâtiments, fit en 3 ans le tour du monde, remporta des avantages considérables sur les Espagnols, leur prit diverses places, et un très-grand nombre de navires chargés richement. Une nouvelle expédition, en 1585, lui acquit une nouvelle gloire : il s'empara de quelques places dans les Canaries et dans les îles du Cap-Vert, dans celle de St. -Domingue, dans la province de Carthagène, et dans plusieurs autres de l'Amérique. La reine Elisabeth, qui l'avait déjà fait chevalier, lui donna la dignité de vice-amiral. Elle l'envoya contre les Espagnols en 1587 et 1588. La première année il coula à fond 27 vaisseaux dans le port de Cadix; et la suivante il se signala contre la grande flotte d'Espagne, poursuivie et déjà défaite par les vents et les tempêtes. En 1595, François Drake se mit encore en mer avec une flotte de 28 vaisseaux, et il soutint l'honneur que lui avaient acquis ses expéditions précédentes. Il se rendit maître de Ste.-Marthe en Amérique, de Rio de la Hacha, et de plusieurs autres villes. Enfin en revenant à Porto-Belo, il termina sa glorieuse carrière en 1596. Son corps n'eut d'autre tombeau que la mer, le théâtre de ses exploits. Nous avons son *Voyage autour du monde*, Londres, 1600, in-12, en anglais, traduit en français, Paris, 1641. La relation de son second voyage a été publiée en latin à Leyde, 1588, in-4, et insérée dans les grands Voyages de De Bry, où l'on trouve aussi le récit de la 3^e expédition. La *vie de Drake* a été écrite par Samuel Johnson.

DRAKE (Jacques), né à Cambridge en 1667,

s'appliqua d'abord à la médecine, puis abandonna ce genre d'étude pour se livrer à celle de l'histoire, et mourut à Westminster en 1707. On lui doit : *Mémorial pour l'église d'Angleterre*, 1711, in-8; *Historia anglo-scotica*, 1703, in-8; quelques critiques disent qu'il n'en est que l'éditeur. — Il ne faut pas le confondre avec François DRAKE qui a donné l'*Histoire et les antiquités de la ville d'York*, en anglais, Londres, 1736, in-fol., fig., 42 fr.

DRAKENBERG (Christian-Jacques), centenaire du Nord, dont on a parlé souvent dans les papiers publics, mourut à Aarhus en 1770, dans la 146^e année de son âge. Il était né à Stawanger en Norvège, en 1624. Il était resté garçon jusqu'à l'âge de 113 ans, et avait épousé alors une veuve âgée de 60 ans. Pendant les dernières années de sa vie, il reçut la visite des personnes du plus haut rang, qui admiraient son bon sens, sa présence d'esprit et sa vigoureuse santé. (*Voy.* ROWIN.)

DRAKENBORCH (Arnold), professeur en histoire et en éloquence à Utrecht, né en 1684, mort en 1747, s'est fait connaître par quelques ouvrages et surtout par sa belle édition de *Tite-Live*, Leyde, 1738, 7 vol. in-4. Les notes dont il l'a accompagnée font beaucoup d'honneur à son savoir; mais elles en font moins à son goût : la plupart manquent de précision. Il a donné aussi une édition de *Silius italicus*, in-4. Elle est dans le même genre que la précédente, et assez estimée.

DRAPARNAUD (Jacques-Philippe-Raymond), professeur d'histoire naturelle à l'école de médecine de Montpellier, naquit dans cette ville en 1772, et se destina d'abord au barreau; mais il préféra bientôt la médecine et s'adonna à l'étude des sciences, notamment de l'histoire naturelle pour laquelle il avait un penchant irrésistible. Après avoir professé pendant 2 ans la chimie, la physique et l'histoire naturelle au collège de Sorèze, il concourut pour la chaire de grammaire générale à l'école centrale de l'Hérault et l'obtint. Les sciences philosophiques lui étaient aussi familières, et il avait médité les ouvrages de Locke et de Condillac. Plus tard il reprit l'enseignement de sa science favorite, l'histoire naturelle. Il devint en 1802 conservateur du cabinet de l'école de médecine de Montpellier et directeur d'une partie du jardin de l'école. Ce ne fut qu'après cette époque qu'il songea à se faire recevoir docteur en médecine; la thèse qu'il soutint à cette occasion sur les *Avantages de l'histoire naturelle en médecine*, présente une foule d'aperçus neufs et ingénieux. Draparnaud avait depuis longtemps donné sa démission, lorsqu'il mourut en 1805. Il avait professé pendant 9 ans et fait paraître quatre *Opuscules* qui ont été traduits en langues étrangères. Il a laissé trente *Mémoires* sur la physique et l'histoire naturelle, et a vu souvent ses travaux applaudis par l'institut. Depuis 15 ans il travaillait à deux ouvrages dans lesquels il traitait des *Mollusques* est des *Conferves*, ou plantes cryptogames; le docteur Cloz a fait paraître le premier sous le titre d'*Histoire naturelle des Mollusques terrestres et fluviatiles de la France*, Paris, 1805, in-4, fig., 18 fr. pap. vél. 36 fr. Bory

de Saint-Vincent s'est chargé de publier le deuxième. Draparnaud possédait le latin, l'italien, l'espagnol, l'anglais et l'allemand; il était en même temps musicien, et il dessina lui-même les figures qui enrichissent ses travaux sur l'histoire naturelle.

DRAPARNAUD (Victor-Marc-Xavier), poète lyrique et dramatique, né à Montpellier en 1773, mort à Paris en 1833, était frère du précédent. La première partie de sa vie fut orageuse, et diverses aventures, dont quelques-unes fort peu honorables, signalèrent son âge mûr. Fixé définitivement à Paris, dès l'année 1820, il s'adonna exclusivement jusqu'à la fin de sa vie à la littérature dramatique, où il n'obtint pourtant que de médiocres succès. On a de lui dans le genre lyrique : *Ode sur la mort du prince de Condé*; *Sur la restauration de la statue de Henri IV*; *Sur la naissance du duc de Bordeaux*; *Sur le sacre de Charles X*. Parmi ses productions dramatiques on peut citer : *Le prisonnier de Newgate*; *Honneur et préjugé*, drames; *Louis le Débonnaire*; *La clémence de David*; *Maxime*, ou *Rome livrée*; *Thomas Morus*, tragédies; *Savoir et courage*; *Une journée du duc de Vendôme*; *l'Ecole de la jeunesse*, comédies.

DRAPIER (Roch), avocat au parlement de Paris, né à Verdun en 1685, mort à Paris en 1734, laissa quelques ouvrages de droit : *Recueil de décisions sur les matières bénéficiales*, 1732, 2 vol. in-12; *Recueil de décisions sur les dîmes*, 1738, in-12, augmenté par Brunet d'un *Traité du Champart*, 1741, 2 vol. in-12.

DRAPIER (Gui), curé de la paroisse de Saint-Sauveur à Beauvais, né en 1624, mourut en 1716. Les principaux ouvrages qui nous restent de lui sont : un *Traité des oblations*, Paris, 1685, in-12; *Tradition de l'Eglise touchant l'extrême-onction*, où l'on fait voir que les curés en sont les ministres ordinaires, Lyon, 1699, in-12; *Traité du gouvernement de l'Eglise en commun par les évêques et les curés*, Bâle, 1707, 2 vol. in-12; *Défense des abbés commandataires et des curés primitifs*, 1685. C'est une invective continuelle contre les uns et les autres, quoique le titre promette autre chose. L'auteur combat le droit des curés primitifs, avec plus d'érudition que de solidité. Il réclame surtout la liberté de l'office du jour du patron, objet pour lequel il eut des contestations toute sa vie avec le chapitre de Saint-Vaast, curé primitif de sa paroisse. Ces disputes firent faire bien de la bile à Drapier, et elle s'évapora dans son ouvrage; plusieurs écrits en faveur du P. Quesnel, son ami.

DRAUD (George), auteur allemand, né en 1573, a publié : *Bibliotheca classica*, Francfort, 1611, dans laquelle il a ramassé le titre de toutes sortes de livres. C'est à peu près une compilation des ouvrages qui ont paru aux foires de Francfort; mais elle n'est pas en assez bon ordre, et elle fourmille de fautes. On en a corrigé beaucoup dans les dernières éditions qu'on en a données; et cette Bibliothèque, quoique imparfaite, ne laisse pas d'être utile aux bibliographes, surtout pour la connais-

sance des productions germaniques. On lui doit aussi : *Duodenarius historico-biblicus*, Francfort, 1605, in-8 ; *Bibliotheca librorum germanorum*, ibid., 1625, in-4 ; *Bibliotheca exotica*, ibid., 1625, in-4 ; *Hortulus senilis animæ*, ibid., 1625, in-8.

DRAÏTON (Michel), célèbre poète anglais, né dans le comté de Warwick en 1563, mourut en 1631, et fut enterré à Westminster. Il a composé des poèmes historiques, tels que la *guerre des Barons* ; *Chute de Robert de Normandie*, *Mathilde et Gaveston* ; *Poly-Albion*, la *Bataille d'Azincourt*, les *Infortunes de la reine Marguerite d'Anjou*, la *Cour des fées* : des poèmes religieux tels que *Noé*, *Moïse*, *David et Goliath*. Il a donné une édition complète de ses *OEuvres* en 1748, in-fol. ; ce sont des élégies, des pastorales, des chansons, etc.

DREBBEL (Corneille), mécanicien et alchimiste, né l'an 1572 à Alckmaer en Hollande, passa en Angleterre en 1604, et y fut très-bien accueilli par Jacques I^{er}. Quelque temps après, l'empereur Rodolphe l'appela à sa cour ; Ferdinand II le donna pour précepteur à son fils. Il retourna enfin en Angleterre, et mourut à Londres en 1634. Il faisait, dit-on, certaines machines pour produire la pluie, la grêle et les éclairs. Il produisait par d'autres machines un froid pareil à celui de l'hiver. L'on prétend qu'il en fit l'expérience, à la prière du roi d'Angleterre, dans la salle de Westminster, et que le froid fut si grand, qu'on ne put le supporter. Il avait construit un verre qui attirait la lumière d'une chandelle mise à l'autre bout d'une salle, et qui donnait assez de clarté pour qu'à cette lueur on pût lire aisément. Pour dire à quel point cela peut être vrai, il faudrait en savoir les détails et le résultat d'une manière exacte et authentique. Il y a de l'exagération sans doute dans ce qu'en rapporte la Chronique d'Alckmaer. Cependant le dernier trait que nous venons de rapporter, ne paraît pas s'écarter des règles de la catoptrique et de la dioptrique. Ce philosophe laissa un ouvrage distribué en deux traités en flamand ; il est traduit en latin, Francfort, 1628, in-12, et en français sous ce titre : *Deux traités physiques : le premier, de la Nature des éléments, et le deuxième de la Quintessence*, Paris, 1673. Quelques-uns lui ont fait honneur de l'invention du télescope. (Voy. METIUS.) On pense assez généralement qu'il fut l'inventeur du microscope et du thermomètre, deux instruments utiles, dont le premier ne fut d'abord connu qu'en Allemagne, et parut pour la première fois en 1621. François Fontana, ignorant la découverte de Drebbel, s'attribua cette invention environ 30 ans après. Le thermomètre de Drebbel a fait place à celui de Amontons, à celui de La Hire, et surtout à celui de Réaumur. Drebbel passe aussi pour avoir trouvé le premier l'art de teindre en écarlate. Il confia ce secret à sa fille. Cuffler, qui l'épousa, fit le premier usage de cette invention à Leyde.

DRELINCOURT (Charles), ministre de l'église prétendue réformée à Charenton, né à Sedan en 1595, mort à Paris en 1669, s'acquit l'estime de ceux de sa communion par divers ouvrages contre

les catholiques. Les principaux sont : un *catéchisme*, in-8, *Abrégé de controverse*, pleins l'un et l'autre des préjugés de sa secte ; *Consolation contre les frayeurs de la mort*, Amsterdam, 1724, 2 vol. in-8 ; *La préparation à la sainte cène* ; *des sermons* ; *le Hibou des jésuites*, etc. Ce dernier ouvrage a été bien accueilli par les ennemis de la Société : toutes les rapsodies sont bonnes pour les gens de faction et de parti, dès qu'elles servent leurs préventions et leurs haines. — Charles DRELINCOURT son fils, médecin de Montpellier, dont on a des *opuscules*, 1727, in-4, né en 1633 à Paris, mourut à Leyde en 1697. — Laurent DRELINCOURT, son autre fils, né en 1626, mort en 1680, à Niort, où il était ministre, laissa des *sermons*, et un recueil de *sonnets chrétiens*, Amsterdam, 1766, in-12.

DRESSER (Matthieu), théologien luthérien, né à Erfort en 1536, étudia à Wittemberg sous Luther et Mélanchthon. Après avoir enseigné le grec et l'éloquence en diverses académies, il fut, l'an 1582, professeur d'humanités à Leipzig, où il mourut en 1607. C'était un luthérien rigide, et un homme d'un caractère souple et adroit. Lorsqu'il était à Oxford, il sut si bien tourner l'esprit de ses collègues, qu'ils consentirent qu'on enseignât la confession d'Augsbourg et l'hébreu dans l'académie. On a de lui divers ouvrages de littérature et de théologie : *Rethorica lib. iv*, in-8 ; *Tres libri progymnasmatum litteraturæ græcæ*, in-8 ; *Isagoge historica*, en allemand, in-fol : cet écrit n'est point estimé ; *de Festis et præcipuis anni partibus liber* ; *de Festis diebus christianorum, judæorum et ethnicorum liber*, in-8 ; il y discute savamment plusieurs sujets curieux. Il fit bannir des écoles la doctrine du fameux Ramus qui approchait du calvinisme et se déclara pour la confession d'Augsbourg dont il enseigna lui-même la doctrine.

DREUX DU RADIER (Jean-François), avocat, né à Chateaufort en Thymerais, en 1714, mort en 1780 dans la même ville, était lieutenant criminel lorsqu'il renonça à la magistrature pour se livrer exclusivement aux lettres. Il a publié de 1749 à 1778 un grand nombre d'ouvrages ; les principaux sont : *Bibliothèque historique et critique du Poitou*, 1754, 5 vol. in-12. Il loue beaucoup plus qu'il ne censure ; mais il relève les fautes des bibliographes qui l'avaient précédé ; *L'Europe illustre*, Paris, 1755, 6 vol. très-gr. in-8, portraits, 60 à 70 fr. On a tiré des exemplaires gr. in-4, 96 à 120 f. et in-fol., 235 fr. Ce livre a reparu avec un nouveau frontispice en 1777. Mais les anciens exemplaires sont préférables ; *Tablettes historiques et anecdotiques des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XV*, 1759, 3 vol. in-12, réimprimé en 1781, 4 vol. in-12 ; *Mémoires historiques, critiques et anecdotiques des reines et régentes de France*, Paris, 1776, 6 vol. in-12, assez mauvais ouvrage. Nous ne dirons rien de ses autres productions en vers et en prose, quoique très-nombreuses, parce qu'elles sont au-dessous du médiocre.

DREUX. (Voy. PHILIPPE DE DREUX.)

DREVEY (Pierre), nom de deux graveurs célèbres, père et fils ; le père était de Lyon, le fils

était né à Paris en 1697. Ils ont gravé d'après le célèbre Rigaud, des *portraits* qui sont des chefs-d'œuvre de l'art. La délicatesse, l'agrément et la précision caractérisent leur burin. Pierre Drevet le fils, membre de l'académie de peinture, mourut à Paris en 1739, et le père en la même année, à 75 ans. — Claude DREVEY, leur parent, a soutenu leur réputation avec honneur. Il est mort en 1782.

DREXELIUS (Jérémie), jésuite d'Augsbourg, prédicateur de l'électeur de Bavière, mourut à Munich en 1638, âgé de 57 ans. Il laissa divers ouvrages ascétiques, pleins d'onction et de détails instructifs, imprimés à Anvers, 1643, 2 vol. in-fol., et en plusieurs vol. in-24. Le plus connu de ces ouvrages est : *L'Éternité malheureuse, ou les Supplices éternels des réprouvés*, en latin, dont le P. Colombe, barnabite, a donné une traduction en français, Paris, 1788, in-12; terrible ouvrage pour la délicatesse et l'incrédulité de ce siècle, rempli de peintures effrayantes, mais propre à produire les meilleurs fruits, si on le lit avec attention. « Il se peut sans doute, dit un théologien, que dans ce vaste et effrayant tableau des vengeances divines, il y ait des traits qui ne sont pas également constatés : et en général nous sommes aussi peu instruits de la manière dont s'exécute l'arrêt prononcé contre les méchants, que nous sommes assurés de son existence et de son exécution; » arrêt qui, selon la philosophie, même profane, tient aussi étroitement à la divine justice, et dès lors à l'essence de Dieu, qu'à la solidité de la morale et à la sécurité de la société humaine. (*Voy. le Cath. phil.* nos 474, 475.) Mais l'incertitude où nous sommes des détails de la punition qui attend le crime au delà du tombeau, ne doit pas faire mépriser ce que les saints et les ascétiques ont écrit là-dessus, quoique souvent d'après des notions purement conjecturales; parce que ces sortes de descriptions plus ou moins authentiques, sont toujours très-propres à approfondir l'impression des grandes vérités, à les rendre plus intelligibles et plus utiles à la multitude. »

DRIEDO, ou DRIDOENS (Jean), de Turnhout en Brabant, fut docteur et professeur de théologie à Louvain, chanoine de Saint-Pierre, curé de Saint-Jacques dans la même ville, et mourut en 1535, âgé de 55 ans. On a de lui des traités de théologie 1533, in-4, 12 à 15 fr. Les plus importants sont : *de Scripturis et dogmatibus; de Libertate christiana; de Captivitate et redemptione generis humani; de Concordia liberi arbitrii et prædestinationis; de Gratia et libero arbitrio, etc.*

DRIVÈRE (Jérémie), connu sous le nom de THRIVERIUS, ou DRIVERIUS, né à Braeckel en Flandre en 1504, professeur de médecine à Louvain, mourut en 1554. Il a laissé plusieurs ouvrages : *de Missione sanguinis in pleuritide*, Louvain, 1532, in-4; *Medicinæ methodus*, Leyde, 1592, in-8; des *Commentaires sur Celse et sur Hippocrate, etc.*, in-fol.; *Paradoxa de vento, ære, aqua et igne*, Anvers, 1542, in-8.

DROCTOVÉE (saint), anciennement appelé saint Trotteins, saint Drotte, naquit au diocèse

d'Autun en Bourgogne, vers l'an 535, et fut élevé dans l'abbaye de Saint-Symphorien, sous la conduite de saint Germain, qu'on mit depuis sur le siège épiscopal de Paris. Droctovée fut le premier abbé du monastère que le roi Chilbert avait fondé à Paris, sous l'invocation de saint Vincent, aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés, et mourut saintement vers l'an 580, après avoir fait fleurir la discipline monastique, et donné à ses frères l'exemple de toutes les vertus. On garde ses reliques à Saint-Germain-des-Prés. La *vie* originale de ce saint s'étant trouvée perdue, un moine de son monastère, nommé Gistemar, qui vivait dans le 9^e siècle, recueillit avec soin tout ce que la tradition et quelques mémoires épars en avaient conservé. On trouve ces pièces dans Bollandus et dans Mabillon.

DROLLINGER (Charles-Frédéric), conseiller de la cour du margrave de Bade-Durlach, son archiviste privé et son bibliothécaire, cultiva avec grand soin la langue allemande et la poésie. Ses *Oeuvres poétiques* ont été imprimées à Bâle en 1743, in-8, un an après sa mort.

DROMEUS, fameux athlète, était de Symphale, ancienne ville du Péloponèse. Pausanias, qui en parle dans la Description de la Grèce (*liv. 6*), dit qu'il fut couronné deux fois à Olympie, pour avoir doublé le stade avec succès; autant de fois à Delphes, trois fois à Corinthe et cinq fois à Némée. Le même historien ajoute qu'il passe pour le premier athlète qui commença à se nourrir de viande. Avant lui, dit-il, les athlètes ne mangeaient que des fromages que l'on faisait égoutter dans des paniers. Pausanias parle encore d'une statue qu'on avait érigée à Dromeus, et qui était un ouvrage de Pythagore le statuaire.

DROUAI (Hubert), peintre, né à la Roque, en Normandie, l'an 1699, mort à Paris 1767, fils d'un peintre, fut entraîné par son goût dans la même profession. Il n'était pas riche et fut l'artisan de sa fortune. Il vint à Paris, et paya son voyage de l'argent qu'il avait gagné peu à peu. A mesure qu'il faisait des progrès, il allait à Rouen; l'approbation paternelle et les encouragements de ses compatriotes étaient plus doux à son cœur que tous les éloges qu'il a obtenus depuis. Il semble que le ciel se soit plu à récompenser son ancienne piété filiale. Ce respectable vieillard a eu la satisfaction de partager les justes applaudissements que toute la France a accordés à Henri Drouais, son fils, et il fut comme assuré qu'après sa mort, leurs noms passeraient ensemble à la postérité. Ce fils, qui avait hérité des talents de son père, est mort en 1775. — Jean-Germain DROUAI, fils de Henri, et petit-fils d'Hubert, les a surpassés, et s'est placé au premier rang dans l'école française. Ses principaux tableaux sont la *Cananéenne aux pieds de Jésus-Christ*; *Marius à Minturne*; *Philoctète*. Le premier tableau est au Musée de Paris. Épuisé par un travail trop assidu, il mourut à l'âge de 25 ans, en 1788.

DROUAS DE BOUSSEY (Claude), évêque de Toul, mort en 1773, était un prélat très-zélé. Il établit dans son diocèse la fête du sacré Cœur, et fonda, pour l'éducation des jeunes ecclésiastiques,

le *collège de Saint-Claude*. Il avait adopté pour son diocèse des *Instructions sur les fonctions du ministère pastoral*, en 5 vol. in-12, ouvrage estimé, où l'on trouve des avis pleins de sagesse pour le bon gouvernement d'une paroisse, des plans et des modèles de prônes, et des règles de conduite pour toutes les parties du ministère ecclésiastique. La première partie de cet ouvrage appartient à Druhard, supérieur du séminaire de Besançon, homme pieux qui, ne mettant aucune prétention à son travail, avait communiqué son manuscrit à ses élèves, qui en avaient pris des copies. Les modèles de prônes sont dus à Grisot, aussi supérieur du séminaire de Besançon, publiés d'abord sous le titre de *Sujets d'instruction*, et récemment, sous le titre de *Projets de prônes*, 4 vol. in-12. Pochard, du même séminaire, a réimprimé les deux premiers volumes des *Instructions de Toul*, avec des corrections et des améliorations considérables, sous le titre de *Méthode pour la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence, et pour le bon gouvernement des paroisses*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, et les *Projets de prônes* ci-dessus, remplacent avantageusement les *Instructions de Toul*.

DROUET (Etienne-François), bibliothécaire des avocats de Paris, né en 1715, a donné des éditions augmentées de différents ouvrages, entre autres : *Dictionnaire de Moréri*, Paris, 1759, 10 vol. in-fol., 40 à 50 fr. Plusieurs de ses additions sont estimées et supposent des recherches ; d'autres n'ont mérité des éloges que de la part de ceux qui sont attachés à la *petite église* dont il épouse les sentiments et plaide les intérêts avec tout le fanatisme des sectes. Il y a des articles entièrement refondus ; mais la plupart n'y ont rien gagné (*voy.* MORÉRI) ; *Méthode pour étudier l'histoire*, de Lenglet du Fresnoy, Paris, 1772, 15 vol. in-12. Dans le *Catalogue des principaux historiens*, qui fait partie de cette édition, il y a des remarques qui déposent bien fortement contre son impartialité. « Parmi les principes du nouvel Augustin, dit l'abbé Bérault, » l'habileté dépend du parti qu'on embrasse : éloges » ou invectives, réputation factice de capacité ou » d'ignorance, de vice ou de vertu, tout porte sur » ce pivot. » Ce compilateur est mort le 11 septembre 1779.

DROUET (Jean-Baptiste), membre de la Convention, naquit en 1763. Il avait embrassé la carrière des armes et avait servi dans un régiment de dragons. Il était maître de poste à Ste.-Menehould lorsque Louis XVI traversa cette ville pour se rendre à Montmédy. Drouet n'avait jamais vu ce prince ; mais il avait étudié ses traits sur un assignat ; bien sûr de ne s'être pas trompé et de l'avoir vu passer, il prit un chemin de traverse pour devancer le roi, arriva en effet avant lui à Varennes et le fit arrêter (21 juin 1791). L'ayant ramené à Paris, il refusa 30,000 francs dont l'assemblée nationale voulait payer ce service, et se contenta de solliciter un grade dans la gendarmerie ; mais il fut député dans la convention par le département de la Marne. C'était un homme sans éducation ; aussi porta-t-il dans sa conduite et dans ses suffrages toute la gros-

sièreté des dernières classes du peuple. Placé parmi les montagnards, il vota la mort du roi sans sursis ; il était absent lorsque l'on vota sur l'appel. Son ignorance l'empêcha de parler souvent ; cependant pressé quelquefois de dire son opinion, il le faisait dans des termes qui excitaient l'hilarité ou les sarcasmes, ce qui le mettait dans les transports les plus furieux. S'il ne parlait guère, il agissait beaucoup. Il prit une part très-active dans la journée du 31 mai qui proscrivit les girondins. Il demanda que l'on poursuivît les Anglais qui étaient en France, et que l'on massacrât tous les *suspects* dans le cas où la liberté serait compromise. Il appuya la formation de l'armée révolutionnaire et fit entendre ces paroles dignes de cette époque, et pour lesquelles il fut cependant rappelé à l'ordre : *Soyons brigands, s'il le faut, pour le salut du peuple*. Il était à Maubeuge, lorsque le prince de Cobourg assiégea cette ville ; dans la crainte de tomber entre les mains des Autrichiens dont il redoutait la vengeance, il voulut prendre la fuite avec quelques dragons, mais il fut arrêté et envoyé dans la citadelle de Spilberg en Moravie. Le 6 juillet 1794 il essaya de s'échapper en sautant par une fenêtre de sa prison qui était élevée de 200 pieds ; il se cassa une jambe et fut repris. Échangé en 1795, en même temps que Camus, Beurnonville et quelques autres de ses collègues, avec M^{me} la duchesse d'Angoulême, il revint à Paris où il fut nommé membre du conseil des cinq-cents : il alla se ranger avec le reste du parti démagogique. Ces révolutionnaires, ayant conspiré contre le Directoire et tenté de soulever le camp de Grenoble, Drouet se réfugia en Suisse d'où il partit pour les Indes. Il apprit au Pic de Ténériffe qu'il avait été jugé pendant son absence et qu'il avait été acquitté par la cour de Vendôme. De retour en France, les consuls le nommèrent sous-préfet à Ste.-Menehould, et il occupa cette place jusqu'à la restauration. Pendant les cent-jours il fut député du département de la Marne. Exilé par la loi du 6 janvier 1816, il se retira à Macon où il se cacha sous le nom de *Merger* ; il y passa les dernières années de sa vie dans l'obscurité et dans l'exercice des pratiques religieuses. Il y est mort dans les sentiments d'une vive contrition en 1824. On sut seulement alors que *Merger* était le fameux Drouet.

DROUIN (René), neveu du fameux P. Serry, jacobin, entra comme lui dans l'ordre de Saint-Dominique. Les affaires du temps, dans lesquelles il entra, l'obligèrent de sortir de la France. Il professa la théologie à Chambéry et à Verceil, et mourut en 1742, à Yvrée en Piémont, dans la 60^e année de son âge. On a de lui un *Traité dogmatique et moral des sacrements*, Venise, 1737, 2 vol. in-fol., 15 à 18 fr. Cet ouvrage décèle une profonde érudition, et une grande connaissance du dogme et de la morale. On l'a réimprimé, avec des notes du P. Patuzzi et du P. Richard, Paris, 1775, 9 vol. in-12.

DROZ (Pierre-Jacquet), habile mécanicien, naquit en 1721 à la Chaux-de-Fonds, dans le comté de Neuchâtel. En s'occupant du projet chimérique de résoudre le grand problème du mouvement perpétuel, il inventa une *pendule*, qui, au moyen de

la combinaison de deux métaux inégalement dilatables, pourrait marcher sans être remontée, tant que les pièces n'en seraient pas détériorées par le frottement. Cette pendule fut présentée au roi d'Espagne, qui accorda à l'inventeur une pension. On lui doit encore plusieurs mécaniques très-ingénieuses : celle qui suppose le plus de génie et de patience est son *automate écrivain* : les mouvements des articulations de la main et des doigts étaient sensibles à l'œil, et assez réguliers pour former des caractères agréables. Droz travaillait à une *pendule astronomique*, lorsqu'il mourut à Bienne en 1790. — Henri-Louis JACQUET, son fils, né en 1752, mort en 1791, se distingua dans le même art par plusieurs pièces de son invention, entre autres, un *automate dessinateur*, et une *figure de jeune fille* qui touchait différents airs sur le clavecin, suivait la musique des yeux, de la tête, se levait quand elle avait fini de jouer, et saluait la compagnie.

DROZ (Jean-Pierre), graveur, né en 1746 à la Chaux-de-Fonds dans le comté de Neuchâtel, était fils d'un propriétaire d'une manufacture de faulx, et reçut une éducation soignée. Dès 1783, il s'était occupé de perfectionner les procédés de la monétation, et il s'associa avec M. Boulton de Birmingham (*voyez* BOULTON), pour la fabrication de toute la monnaie de cuivre d'Angleterre. C'est dans ses ateliers que furent frappées les *monnerons*. Droz fit pour la monnaie de Paris un balancier, le plus parfait qu'on eût encore vu. La pièce était frappée d'un seul coup, avec des forces moindres, et, par un mécanisme de son invention, la tranche se trouvait frappée en même temps que les deux faces. Il avait formé le projet de publier le résultat de ses expériences. M. Malard s'en est chargé en faisant paraître une *Notice sur les diverses inventions de feu Jean-Pierre Droz, graveur-mécanicien*, 1823, in-4. On peut consulter encore le *Rapport* fait à l'institut sur le même sujet, Paris, an 11 (1802), in-4. Droz est mort à Paris le 2 mars 1823.

DROZ (François-Nicolas-Eugène), conseiller au parlement de Besançon, naquit à Pontarlier (Doubs), en 1735. En même temps qu'il se livrait à l'étude du droit, il s'adonnait aussi à des recherches historiques avec une passion qu'il conserva pendant toute sa vie. Il obtint des succès dans l'une et dans l'autre carrière, et ses travaux littéraires furent récompensés par son admission à l'académie de Besançon, comme ses études de jurisprudence par son entrée au parlement. Il a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on doit remarquer : *Mémoire pour servir à l'histoire de Pontarlier*, Besançon, 1760 ; *Essai sur l'histoire des bourgeois du roi, des seigneurs et des villes*, Besançon, 1760, 2 tom. in-8, 3 à 5 fr. ; *Eloge de l'abbé Bullet*, lu à l'académie de Besançon et imprimé dans la nouvelle édition de *l'Histoire du rétablissement du christianisme*, 1814, in-8 ; *Mémoire pour servir à l'histoire du droit public de Franche-Comté*, 1787, in-8, 2 à 3 fr. ; *Mémoire sur l'avantage du rétablissement des académies*, Besançon, 1804, in-8. Il a publié un grand nombre de *Mémoires historiques* ; en 1789 il avait déjà envoyé à Paris, au dépôt des chartes, 80 vol. de

titres et de monuments historiques tirés des archives du comté de Bourgogne, de la Suisse et des Pays-Bas, et qui tous concernent la Franche-Comté. Il lut à l'académie de Besançon d'autres mémoires sur plusieurs questions d'histoire générale et particulière. Il s'occupa de la continuation de la *Gallia christiana* et de la *Nouvelle bibliothèque historique*. Il a fait paraître les *Edits et ordonnances de la Franche-Comté depuis la conquête de cette province jusqu'en 1771*, 5 vol. in-fol. Il était membre des académies de Dijon, d'Arras, et secrétaire perpétuel de celle de Besançon. Sa famille possède un grand nombre de *manuscripts* dont on trouvera le catalogue exact à la suite de *l'éloge* de ce savant fait à l'académie de Besançon par Coste, 1807, in-8. Il est mort à St.-Claude en 1805.

DRUMMOND (Guillaume), surnommé le *Pétrarque écossais*, né en 1585, étudia le droit en France, y prit le goût des belles-lettres, et de retour dans sa patrie, écrivit élégamment en prose et en vers. Il mourut en 1649. Ses *OEuvres* en vers ont été imprimées à Edimbourg, 1711, in-fol. On a encore de lui une *Histoire d'Ecosse depuis 1423 jusqu'en 1644*, en anglais, Londres, 1682, in-8. On en a donné une *continuation* en 1770. Drummond était très-attaché à la cause de Charles I^{er}. La mort de ce prince abrégé ses jours.

DRURY (Robert), voyageur anglais, né à Londres en 1687, fit naufrage en 1702 sur les côtes de Madagascar, et resta 15 ans en captivité. Il se maria chez ses maîtres. Il a écrit, avec une ennuyeuse prolixité, la relation de ses aventures sous ce titre : *Madagascar, ou Journal de Robert Drury, pendant une captivité de 15 ans dans cette île, écrit par lui-même, mis en ordre et publié à la demande de ses amis*, en anglais, Londres, 1729, in-8, fig., 7 à 8 fr. On y trouve des documents assez précieux sur les mœurs des Madécasses, mais peu de détails sur l'histoire naturelle et la géographie de leur pays. — Un autre DRURY a publié : *Illustrations of natural history*, en anglais et en français, Londres, 1770, 3 vol. in-4, fig. col., 90 à 130 fr. Ce livre, dont l'exécution est belle et les dessins exacts, est recherché par les amateurs d'histoire naturelle.

DRUSILLE, fille d'Agrippa le vieux, et sœur d'Agrippa le Jeune, rois de Judée, la plus belle femme de son temps, fut promise par son père à Epiphanes, fils du roi Antiochus, sur la parole qu'il lui donna de se faire circoncire. Ce prince n'ayant pas voulu tenir sa promesse, Agrippa le Jeune la maria à Azize, roi des Eméséniens, qui embrassa le judaïsme pour lui plaire. Drusille se dégoûta bientôt de son époux ; elle l'abandonna pour épouser Félix, gouverneur de la Judée. L'envie qu'elle portait à sa sœur Bérénice la jeta dans ce travers, et lui fit même abjurer sa religion. C'est devant Drusille et Félix que saint Paul comparut, comme on peut le voir dans les *Actes des apôtres*, ch. 24.

DRUSILLE (Julie), fille de Germanicus et d'Agrippine, et arrière-petite-fille d'Auguste, naquit à Trèves l'an 15 de J.-C. Elle épousa Lucius-Cassius en premières noces, et en secondes, son frère Mar-

eus-Lépidus. Ses débauches la rendirent un objet de mépris pour les Romains. L'empereur Caligula son frère eut avec elle un commerce incestueux. Il l'aima si passionnément, qu'étant tombé dangereusement malade, il l'institua héritière de l'empire et de tous ses biens. La mort la lui ayant enlevée l'an 38 de J.-C., il la fit mettre au rang des déesses. Les Romains jusqu'alors n'avaient point connu de pareilles divinités; aussi fut-elle autant odieuse aux gens de bien dans son ciel imaginaire, qu'elle l'avait été sur la terre. Mais, en général, ces scènes infâmes dérivait de l'état de la nation, déjà assez dégradée pour les supporter, et pour avoir des empereurs qui eussent le courage déhonté de les produire.

DRUSIUS, ou DRIESCHE (Jean), car DRUSUS est son nom latinisé, né à Oudenarde en 1550, fut un des plus modérés protestants du 16^e siècle. Il respectait la Vulgate, et avait beaucoup de vénération pour tous les saints PP. Plus d'une fois il soumit ses écrits au jugement de l'Eglise catholique, particulièrement dans le *Liber prœtoriorum*, p. 454, où il dit : *Provoco ad judicium Ecclesiæ catholicæ, cui me meaque omnia subjicio*. Il avait été élevé dans la religion catholique; mais son père ayant donné dans les nouvelles erreurs, il s'y laissa entraîner à sa persuasion. Il fut d'abord professeur des langues orientales à Oxford, puis à Leyde, et de là professeur de la langue hébraïque à Franeker. Les états généraux le chargèrent de faire des remarques grammaticales sur les endroits les plus difficiles de l'ancien Testament, ouvrage qu'il poussa fort avant, sans avoir la satisfaction de le voir imprimé. On a de lui d'excellentes *Notes sur l'Ecriture*, données séparément, tant in-fol. qu'in-4; un *Recueil des fragments des Hexaples*; une *Grammaire hébraïque*, in-4, 6 à 9 fr.; un *Traité des trois sectes des Juifs*, dans un recueil intitulé : *Trium scriptorum, de tribus Judæorum sectis, syntagma*, Delft, 1703, 2 vol. in-4, 8 à 12 fr.; des *Notes sur Sulpice-Sévère*, qui ont passé dans l'édition *cum notis variorum*. Driesche était très-versé dans la connaissance de la langue hébraïque; Richard Simon parle de lui comme d'un interprète habile. Il avait consulté les anciens et les meilleurs d'entre les auteurs modernes. Ses ouvrages sur l'Ecriture étaient rares, avant qu'on les réimprimât dans le recueil des *Critiques sacrés*, publié en Angleterre. Il mourut à Franeker en 1616. Abel Curiander, gendre de Drusus, a publié sa *vie* : elle est dans les *Critici sacri*.

DRUSIUS (Jean), fils du précédent, se distingua par ses connaissances précoces. A cinq ans, il avait quelque teinture de la langue latine. A sept ans, il expliquait le psautier hébreu. A neuf, il lisait l'hébreu sans points, et ajoutait les points qu'il fallait selon les règles. A douze, il écrivait en vers et en prose à la manière des Hébreux. A dix-sept, il fit une *harangue latine* à Jacques I^{er}, qui surprit et charma toute sa cour. Ce génie prématuré mourut de la pierre à 21 ans, en 1609, après avoir commencé de mettre d'hébreu en latin l'*Itinéraire* de Benjamin de Tudelle, et la *Chronique du second temple*, qui sont restés manuscrits.

DRUSUS (Marcus-Livius) était fils de ce Drusus qui fut collègue de Caius Gracchus dans le tribunat du peuple. Il naquit comme son père avec de grandes qualités, beaucoup d'éloquence, d'esprit et de courage; mais son ambition excessive les ternit. La faction du sénat et celle des chevaliers divisaient alors la ville. Drusus, à l'exemple de tous les intrigants, tâcha de s'attacher la multitude, et se déclara pour les nouveaux prétendants contre les anciens possesseurs. Il proposa de remplacer les sénateurs qui manquaient par autant de chevaliers, et d'accorder en même temps à ces nouveaux magistrats le droit de juger tel que l'avaient les sénateurs anciens. Ce projet irrita les amis de l'ordre et de la tranquillité publique. Le mécontentement augmenta, lorsqu'il voulut faire revivre la loi des Gracques touchant la distribution des terres au peuple, et celle d'accorder au peuple latin les privilèges des citoyens de Rome. Drusus n'ayant pu faire passer la loi inique du partage des terres, opposée au droit sacré de propriété, voulut au moins tenir la parole qu'il avait inconsidérément donnée aux étrangers et dont l'exécution aurait livré la république à des troubles destructifs. Mais comme il retournait chez lui suivi d'une multitude de Latins qui étaient venus pour le secourir, il fut assassiné à l'entrée de sa maison, vers l'an 90 avant J.-C.; digne fin de ses intrigues et de la manie des nouveautés, si redoutable aux empires, et avant-coureur certain de leur ruine. (*Voy. GRACCHUS.*) Il avait altéré les monnaies en y faisant ajouter un huitième de cuivre.

DRUSUS (Nero-Claudius), fils de Tibère-Néron et de Livie qui épousa depuis Auguste, et frère de l'empereur Tibère, naquit l'an 38 avant J.-C. Il signala son courage de bonne heure. Après avoir soumis les Grisons, il vainquit les Gaulois et les Germains, et fut élevé à la charge de préteur. La même année qu'on lui conféra la préture, il retourna sur le Rhin, le passa, et acquit tant de gloire dans cette expédition, qu'on lui décerna les honneurs du triomphe, et qu'il fut nommé proconsul dès qu'il eut cessé d'être préteur. Les armées, toujours victorieuses sous lui, l'honorèrent du titre d'*imperator*, et il reçut le surnom de *Germanicus*, qu'il transmit à son fils suivant le vœu d'Auguste; mais Auguste ne jugea pas à propos de le lui confirmer. Il se préparait à continuer ses conquêtes : il porta même ses armes jusqu'au bord du fleuve de l'Elbe; mais ayant fait de vains efforts pour le traverser, il se contenta d'y élever des trophées pour faire connaître qu'il avait pénétré jusque-là. Dion prétend qu'il fut détourné du passage de ce fleuve par l'apparition d'une femme d'une taille gigantesque, qui lui dit : « Drusus, ton ambition n'aura-t-elle point de bornes? Les destins ne te permettent pas d'aller plus loin : tu touches au terme » de tes exploits et de ta vie. » Quoi qu'il en soit de ce récit, Drusus mourut bientôt après d'une chute de cheval, à l'âge de 30 ans, la neuvième année avant J.-C. Rome perdit en lui un prince plein de bravoure, de bonté et de vertu, et qui, s'il avait remplacé Auguste, aurait préservé l'empire d'un

monstre tel que Tibère. C'est Drusus qui fit tirer le canal du Rhin à l'Issel. Il eut de sa femme Antonia trois enfants, Germanicus, Livie et Claude.

DRUSUS, fils de Tibère et de Vipsanie, eut plusieurs des défauts de son père, la cruauté, l'emportement, l'amour des plaisirs, mais il ne les eut pas au même point. Après avoir été questeur l'an 10 de J.-C., on l'envoya au bout de cinq ans en Pannonie, pour apaiser les légions révoltées lors de la mort d'Auguste. La sagesse et la fermeté qu'il fit paraître en cette occasion lui méritèrent le consulat. Il ne se signala pas moins dans l'Illyrie, d'où il fomenta adroitement les divisions qui déchiraient les Allemands. Le sénat lui décerna les honneurs de l'ovation, pour le récompenser de ses succès. Drusus, revenu à Rome, fut fait consul avec l'empereur son père. Il partagea ensuite avec lui la puissance tribunitienne. Ces dignités semblaient assurer l'empire à ce prince; mais Séjan, fourbe audacieux, à qui il avait donné un soufflet, corrompit Livie, femme de Drusus, et de concert avec elle le fit empoisonner par un eunuque. Le médecin de Livie, qui était aussi un de ses amants, entra dans ce lâche complot. Le poison fut lent, mais il n'emporta pas moins Drusus l'an 23 de J.-C.

DRUSUS, fils de Germanicus et d'Agrippine, jouit d'abord d'une grande faveur, et obtint des postes importants; mais l'artificieux Séjan chercha à le perdre auprès de Tibère, et y réussit. Cet empereur le fit enfermer et défendit à tous ceux qui le gardaient dans sa prison, de laisser passer aucun aliment. On le trouva mort au bout de neuf jours, ayant mangé la bourre de ses matelas, l'an 33 de J.-C. Tibère eut encore la lâche cruauté de l'accuser dans le sénat après sa mort.

DRUTHMAR (Chrétien), natif d'Aquitaine, moine de Corbie dans le 9^e siècle, enseigna au monastère de Malmedy dans la principauté de Stavelo. Nous avons de ce religieux un *Commentaire sur saint Matthieu*, qui fit beaucoup de bruit dans le 16^e siècle. Les novateurs de ce temps-là le firent imprimer à Strasbourg en 1514, in-fol., 40 fr., avec quelques additions, et y semèrent habilement des propositions erronées sur la transsubstantiation. Le venin ayant été découvert, le livre fut exactement supprimé; ce qui l'a rendu rare. En 1530 on en fit une autre édition à Haguenau, qui fut supprimée aussi, comme étant conforme à la précédente.

DRYANDER (Jean), médecin et mathématicien de Wetteren dans le pays de Hesse, dont le véritable nom est *Eichmann*, enseigna à Marburg, et y mourut protestant en 1560. On a de lui plusieurs ouvrages de *médecine* et de *mathématiques*, qui étaient consultés avant les bons livres du dernier siècle et de celui-ci. La plus grande obligation qu'on lui a, c'est qu'il fit des découvertes en astronomie, qu'il inventa quelques instruments de mathématiques, ou perfectionna ceux qui étaient inventés. Son *Anatomia capitis*, Marburg, 1537, in-4, avec fig., a été estimée. En astronomie, il a publié : *De annulo astronomico; de cylindro; de*

globulo terrestri; de balneis emsibus liber, Marburg, 1535, in-8.

DRYANDER (François ENCINAS, ou ENZINAS, plus connu sous le nom de), né à Burgos en Espagne vers 1515, fit ses études à Wittemberg, sous Mélanchthon, qui lui inspira du goût pour le luthéranisme. Il embrassa ouvertement les nouvelles erreurs à Anvers. Il y entreprit, à la sollicitation de Mélanchthon, une *traduction* du nouveau Testament en espagnol, Anvers, 1543, in-8, qu'il eut l'audace de dédier à Charles-Quint, et de présenter à ce prince, en le priant de la prendre sous sa protection; Charles le lui promit, pourvu qu'il n'y eût rien contre la foi antique. La version ayant été examinée, l'auteur fut mis en prison, où il fut détenu pendant 15 mois. Il s'évada l'an 1545, parcourut l'Angleterre, l'Allemagne, et se rendit à Genève, auprès de Calvin en 1552. On ne sait rien de lui au delà de cette époque. Il a laissé une mauvaise *Histoire de l'état des Pays-Bas et de la religion d'Espagne*, Genève, 1558, in-8. Cette histoire fait partie du *Martyrologe protestant*, imprimé en Allemagne. C'est l'histoire apologétique des calvinistes et luthériens, punis pour s'être arrogé le droit de dogmatiser, d'insulter les prêtres, d'exciter des troubles, etc.

DRYANDER (Jonas), compatriote et disciple de Linnée, naquit en Suède vers l'an 1748. Il était âgé de 28 ans lorsqu'il se fit recevoir maître-ès-arts à Lund (1776). Alors il soutint une thèse fameuse sur l'histoire naturelle, dans laquelle il combattit l'opinion de plusieurs savants qui prétendaient que les champignons n'appartiennent pas au règne végétal. Il se fit connaître encore par plusieurs *Dissertations* sur la botanique; on a remarqué celle qui fut insérée dans les *Mémoires de l'académie de Stockholm*, sur le genre de plantes nommées *albuca*. Appelé ensuite en Angleterre, vers 1777, par son compatriote sir Joseph Banks, qui lui confia la garde de sa belle bibliothèque, il resta dans cette place jusqu'à sa mort arrivée en 1810. Dans l'intervalle il fit le catalogue de cet immense dépôt de livres dont la plus grande partie consiste dans des ouvrages d'histoire naturelle. Ce catalogue a paru de 1796 à 1800, 5 vol. in-8, pap. vél., 84 fr. Robert Brawn qui lui a succédé lui a donné un *supplément*. Dryander a fait quelques autres *Dissertations* sur la science qu'il cultivait, et qui ont été insérées dans les *Transactions de la Société linnéenne* dont il était membre; on cite aussi un *Mémoire* sur l'arbre qui produit le benjoin. Il se trouve dans les *Mémoires de la société royale de Londres*. Thonberg son compatriote a donné le nom de *Dryandria* à un genre composé d'un arbre du Japon, de la famille des *Euphorbes*, qui forme une huile employée dans la peinture et bonne à brûler.

DRYDEN (Jean), l'un des plus illustres poètes anglais, né à Oldivinde dans le comté d'Huntington en 1631, montra jeune encore un génie fécond et facile, et des talents supérieurs pour la poésie. Il se fit catholique en 1688, sous le règne de Jacques II, à la cour duquel il fut toujours très-bien ac-

cueilli. Les ennemis que ses talents, son caractère ou son changement de religion lui avaient suscités, firent des cabales pour le perdre. Le roi Guillaume lui retrancha ses pensions, et ce poète, qui a fait tant d'honneur à sa patrie, mourut dans la misère en 1701. Oublié et négligé par tout le monde jusqu'à cette époque, dès qu'il s'agit de son enterrement, les choses changèrent de face, et l'empressement des concurrents produisit des scènes assez plaisantes. L'évêque de Rochester et le lord Halifax se disputèrent l'honneur de l'inhumer. L'évêque, comme doyen du chapitre de Westminster, offrit de l'enterrer dans cette église. Halifax, comme l'ami des muses, demanda la préférence, et promit de dépenser cinq cents livres sterling pour son mausolée. « Les » Anglais, dit un auteur, ont toujours eu un goût » particulier pour les honneurs posthumes. On sait » combien de monuments ils ont dressés, combien » de services solennels ils ont fondés pour des gens » dont ils avaient juridiquement coupé les têtes. Et » pour ceux qui ont fini leur carrière d'une manière » plus douce, c'est toujours, pour peu qu'ils aient » fait du bruit dans le monde ou dans les coulisses, » c'est toujours à leur enterrement ou à leurs ob- » sèques que leur gloire se déploie. » Dryden s'est signalé dans tous les genres de poésie. Ses ouvrages sont pleins de détails naturels à la fois et brillants, animés, vigoureux, hardis, passionnés. Sa réputation serait sans altération, s'il n'avait fait que la dixième partie de ses ouvrages, et surtout s'il avait mieux respecté la décence et les mœurs. Il avait une grande facilité, mais il en abusait. De là des inégalités étonnantes, et ce mélange de bas et de noble, de puérilité et de raison. Ses principales productions sont : des *tragédies* qui offrent de grandes beautés semées çà et là ; mais qui dans le total ne sont que des farces sublimes ; des *comédies*, d'une licence dont il y a peu d'exemples, même en ce genre d'ouvrage ; des *opéras* et plusieurs autres pièces de poésie, recueillies dans ses *OEuvres dramatiques*, Londres, 1721, 3 vol. in-fol. On y trouve à la tête une longue *Dissertation* en forme de dialogue sur la poésie dramatique ; des *fables*, in-8 ; une *traduction de Virgile* en vers anglais, qui lui a fait beaucoup d'honneur dans sa nation ; une autre des *Satires de Juvénal et de Perse* ; une *version* en prose du poème latin de l'*Art de la peinture*, du célèbre Alphonse du Fresnoy. Elle est enrichie des *remarques* de Piles sur cet ouvrage, et d'une belle *préface* dans laquelle il compare la poésie à la peinture. On a publié plusieurs autres éditions : Londres, 1762, 6 vol. in-12, fig., 18 à 24 fr.; *ibid.*, 1800, 4 vol. in-8, 48 fr., gr. pap., 72 fr.; *ibid.*, 1811, 4 vol. in-8, 60 fr.; *ibid.*, 1808, 18 vol. in-8, 230 fr., gr. pap., 350 fr.; Edimburgh, 1821, 18 vol. in-8, 200 à 250 fr. Il a paru une traduction française de la *Vie de Dryden*, Paris, 1826, 2 vol in-12.

DUAREN (François), natif de Saint-Brieux en Bretagne, célèbre professeur de droit à Bourges, mourut dans cette ville en 1559 à 50 ans. C'était, suivant de Thou, le plus savant jurisconsulte de son temps après Alciat. Il joignait à la jurisprudence les

belles-lettres et une exacte connaissance de l'antiquité. On a de lui : *Pro libertate ecclesiæ gallicæ adversus romanam*, *Defensio parisiensis curiæ* ; *De sacris ecclesiæ ministeriis ac beneficiis libri octo* ; des *Commentaires sur le code et le digeste* ; un *Traité des plagiaires*. On a deux éditions des ouvrages de Duaren : la première, de Lyon, 1578, 2 vol. in-fol., 12 à 15 fr., est peu commune ; la seconde, à Genève, 1603, in-f., est moins recherchée. Il arriva aux écrits de Duaren, ce que Cujas craignait pour les siens. Ses écoliers ajoutèrent tant bien que mal, aux ouvrages qu'il avait composés, tout ce qu'ils lui avaient entendu dire dans ses explications, et ce mélange ne contribua pas à sa gloire.

DUBOIS (Jérôme), peintre de Bois-le-Duc, florissait au commencement du 16^e siècle. Il excellait dans les grotesques, les figures bouffonnes et les fantômes. Il a peint un *Enfer* d'une manière si vive, si vraie et si terrible, que le spectateur est saisi en le voyant, comme s'il était dans ce lieu d'horreur. L'expression, la force et la variété des caractères, la magie de son coloris, tout contribue à faire rechercher ses ouvrages, et à en rendre le prix excessif.

DUBOIS (Jean), habile sculpteur, naquit à Dijon en 1626. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages qui sont presque tous dans sa ville natale. Les principaux sont : les *statues de saint Etienne et de saint Médard*, qu'on voyait au portail de la cathédrale ; le *tombeau* en marbre de *Pierre Robert*, dans la même église ; les *statues de saint André et de saint Yves*, à la Sainte-Chapelle ; le *mausolée de Claude Boucher*, aux Carmes ; le *tombeau de Marguerite Mucie*, aux Minimes ; le *maître autel de la Visitation*, etc. Il se rendit à Paris pour exécuter le buste du chancelier de Boucheras. Cet artiste mourut en 1694 à Dijon, où son attachement pour sa famille l'avait ramené.

DUBOIS (N.), voyageur français, né vers 1640, partit du Port-Louis, le 13 avril vers 1669, et arriva le 2 octobre de la même année, à Madagascar. Le gouvernement français de Madagascar lui donna le commandement d'une petite troupe destinée à aller habiter une province de l'île ; mais il refusa. Il revint en France en 1673, où il publia : *Voyages faits par le sieur D. B. aux îles Dauphine ou Madagascar, et Bourbon ou Mascareigne, es années 1669, 70, 71, 72, où il est traité du Cap-Vert, de la ville de Surate, des îles de Ste.-Hélène ou de l'Ascension ; ensemble, les mœurs, religions, forces, gouvernements et coutumes des habitants desdites îles, avec l'histoire naturelle du pays*, Paris, 1674, in-12. Ce titre seul offre l'analyse de l'ouvrage entier.

DUBOIS DE CRANCÉ (Edmond-Louis-Alexis), ministre de la guerre sous le Directoire, né à Charleville en 1747, d'une ancienne famille bourgeoise, entra dans les mousquetaires du roi ; mais les titres qu'il avait produits ayant été jugés insuffisants, il se retira, et obtint cependant une place de lieutenant des maréchaux de France, qu'il occupait encore au commencement de la révolution. Il avait été rejeté

par la noblesse comme Mirabeau, comme Mirabeau il lui voua une haine profonde. Ayant été nommé en 1789, par le tiers état du bailliage de Vitry, député aux états généraux, il se rangea parmi les plus ardents révolutionnaires, qu'on appelait le *parti du Palais-Royal*, il appuya presque toutes les propositions et les mesures démagogiques. Après la session, il fut créé maréchal de camp, et refusa de servir sous Lafayette dont il était jaloux. Il entra dans la garde nationale, et en fit le service jusqu'au moment où il fut appelé à la convention. Il continua d'y professer les principes les plus fougueux, et vota la mort du roi sans appel au peuple, et sans aucun ajournement. L'armée républicaine lui dut sa première formation, et quoique le zèle pour les opinions nouvelles l'eût considérablement grossie, il fit décréter la première levée de 300,000 hommes, entreprise audacieuse, qui a servi d'exemple à toutes les mesures du même genre qui se sont succédées depuis sans interruption. Il fit décréter aussi la loi en vertu de laquelle on devait prendre l'ancienneté pour base de l'avancement, et réunir les troupes de ligne avec les bataillons des gardes nationales. Il fut ensuite nommé président de l'assemblée et membre du comité de salut public. Il contribua à la chute des girondins au 31 mai 1793, et fut ensuite envoyé à Lyon, pour réduire cette ville insurgée, dont il hâta la reddition par les mesures les plus sévères. Cependant il fut accusé de *modérantisme*, rappelé et arrêté. Mais ayant recouvré sa liberté, il entra alors à la convention et au club des jacobins, où il proposa l'épuration de ses membres : il voulait qu'on demandât à chacun d'eux : *Qu'as-tu fait pour être pendu, si la contre-révolution arrivait* ? Cette question, qui était un sarcasme cruel, déplut à Robespierre, et il fut bientôt épuré lui-même. Il n'en conserva pas moins quelque influence dans la convention. Il passa ensuite au conseil des cinq-cents où il se fit peu remarquer, quoiqu'il continuât de parler sur tous les sujets qui se présentaient : il devint inspecteur général de l'infanterie sous le Directoire en 1798. L'année suivante, il fut appelé au ministère de la guerre ; mais la révolution du 18 brumaire, à laquelle il voulut s'opposer, le priva de cette place. Il se retira dans ses propriétés en Champagne : le bruit de sa mort se répandit en 1800 et en 1805 ; mais il mourut en 1814 à Rhétel où il vivait ignoré. Il a écrit plusieurs brochures relatives à la révolution. On distingue : *Observations sur la constitution militaire*, Paris, 1789, in-8 ; *Tableau des persécutions que Barrère a fait éprouver à Dubois-Crancé pendant 15 mois*, ibid., 1795, in-8 ; *Mémoires sur la contribution foncière*, ibid., 1804, in-8. Il a travaillé au journal intitulé *l'Ami des lois*.

DUBOIS (Jean-Baptiste), littérateur et agronome français, naquit à Jaucigny en Bourgogne, en 1753, d'un père qui fut instituteur à Dijon, qui lui enseigna les premiers éléments des langues et des sciences, et l'envoya terminer ses études à Paris. Dès qu'elles furent achevées, il publia le 1^{er} volume d'un journal périodique dans lequel il se

proposait de rendre compte des progrès de l'histoire naturelle, de la physique et des arts. Bientôt après il fut appelé à Varsovie pour y professer le droit public à l'école royale des cadets. Il fut accueilli de la manière la plus flatteuse par Stanislas-Auguste, qui le nomma conseiller de sa cour et bibliothécaire de l'Ecole militaire. Pendant son séjour en Pologne, il publia la *Myséide*, poème héroï-comique, trad. du polonais ; *Essai sur l'histoire littéraire de la Pologne*, Berlin, 1778, in-8 ; *Mémoire sur l'histoire naturelle du Brandebourg*, inséré dans le recueil de l'académie de Berlin. Forcé par l'état de sa santé de revenir en France, il reçut, en passant en Prusse, le plus brillant accueil de Frédéric II, qui s'efforça de le retenir près de lui et le fit nommer membre de l'académie de Berlin. De retour à Paris, il rédigea avec succès le journal de la littérature, des sciences et des arts jusqu'à l'époque où il fut chargé de l'éducation du jeune Pelletier de Rosambo, petit-fils de Malesherbes. Dès lors il s'attacha à cet illustre magistrat, et il lui resta fidèle au delà de la tombe. Il aurait vraisemblablement partagé son sort sans le zèle de ceux qui le firent appeler à la commission d'agriculture avant qu'on eût mis à exécution le mandat d'arrêt lancé contre lui par le comité de sûreté générale. Il profita de cette nomination pour prendre la fuite ; mais il fut arrêté et ce fut avec peine qu'il recouvra sa liberté. Nommé agent de la commission d'agriculture, chef au ministère de l'intérieur d'une division qui renfermait dans ses attributions l'agriculture, le commerce et les arts, il fut envoyé en 1797 à la foire de Beaucaire avec le titre de commissaire spécial du Directoire. Il recueillit dans cette mission les matériaux de son *Essai sur le commerce du midi de la France*, imprimé en 1804, in-8. A l'époque de la formation des préfetures, il fut nommé préfet du Gard, et administra ce département pendant quatre ans. Impliqué dans une affaire de conscription dans laquelle il était innocent, il fut destitué : mais le gouvernement le dédommagea de cette perte en lui donnant la place de directeur des droits réunis à Moulins, où il est mort en 1808. Outre les ouvrages que nous avons cités, il a laissé encore : *Notice sur la vie et les travaux de Malesherbes* ; une traduction de l'allemand du *Traité du mérite d'Abbot* ; de *l'Origine de la terre de Vallerdus*, etc. Il a travaillé à plusieurs journaux et notamment au *Cultivateur*.

DUBOIS (François-Noël-Alexandre), chanoine et théologal de l'église cathédrale de Ste.-Croix d'Orléans, naquit dans cette ville en 1752, professa dans le petit séminaire la physique et les mathématiques pendant plus de dix ans, et fut ensuite chanoine. Pendant la révolution il fut démonstrateur du jardin des plantes d'Orléans, ouvrit ensuite un pensionnat qui eut de la vogue, et enfin se livra aux travaux de la prédication, et mourut en 1824. Il a publié plusieurs ouvrages importants et des brochures relatives à son ministère : *Méthode éprouvée avec laquelle on peut parvenir facilement et sans maître à connaître les plantes de l'intérieur de la France, et en particulier celles des environs d'Orléans*, 1803, ou avec de nouveaux titres, Paris, 1825, in-8, 6 fr.

Cette flore d'un usage très-facile a inspiré à plusieurs personnes le goût de la botanique, mais elle ne répond pas à son titre; loin de contenir la description des plantes de l'intérieur de la France, elle ne renferme pas même toutes celles des environs d'Orléans, et l'auteur en donne comme nouvelles plusieurs qui avaient déjà été décrites avant lui. Enfin il a trop négligé la synonymie, et souvent il ne donne que des descriptions trop insuffisantes. *Mémoires en faveur des sœurs de la croix d'Orléans*, 1815, in-8; *Notice historique et descriptive de l'église cathédrale d'Orléans*, 1818, in-8; *Notice sur Jeanne d'Arc et les monuments élevés à son honneur*, 1824, in-8; *Question importante : Les frères des écoles chrétiennes peuvent-ils adopter la méthode d'enseigner connue sous le nom de méthode de Lancaster, ou d'enseignement mutuel? et s'ils pouvaient l'adopter, serait-il avantageux pour le public qu'ils le fissent*, 1817, in-8; l'auteur résout négativement ces deux questions. Il a laissé plusieurs manuscrits qui ont été donnés, les uns à la bibliothèque de la ville, les autres au séminaire.

DUBOIS-DUBAIS (Louis-Thibault), conventionnel, mort en 1834, fut d'abord garde du corps et garde de la Manche. Au commencement de la révolution, il était capitaine de cavalerie et chevalier de St.-Louis; ce qui ne l'empêcha pas d'admirer le nouvel ordre de choses. Il renonça à sa noblesse, fut élu juge de paix, administrateur du Calvados, député à l'assemblée législative, puis à la convention. Il y vota la mort de Louis XVI, mais avec appel au peuple et sursis, à moins que les étrangers n'entrassent en France. La convention l'envoya plusieurs fois en mission. En 1795, il passa au conseil des cinq-cents, et après le 18 brumaire, Bonaparte le nomma commissaire dans les départements de la rive gauche du Rhin. Enfin on le fit sénateur et on lui donna la sénatorerie de Nîmes. Dubois-Dubais qui avait abdiqué sa noblesse, fut de nouveau créé comte et parut s'en consoler. Au retour du roi il perdit ses titres; c'est alors qu'il voulut expliquer son vote dans le procès de Louis XVI. Il publia à ce sujet une *Lettre* et un *Mémoire* où il cherchait à justifier sa conduite. En 1816 il fit encore paraître des *Observations justificatives sur les votes conditionnels dans le procès de Louis XVI*, in-8; obligé de sortir de France, comme républicain, il se retira dans le pays de Liège, d'où ou lui permit de revenir au bout de quelques années.

DUBOIS (Antoine, baron), célèbre chirurgien, doyen de la faculté de médecine de Paris, né à Gannat (Lot) le 17 juillet 1756, mort à Paris le 31 mars 1837, commença ses études à Cahors et vint les achever à Paris au collège Mazarin. Il fut fait prévôt de l'école de pratique et professeur au collège royal de chirurgie en 1790. Alors, quoique n'ayant écrit aucun ouvrage et âgé de 34 ans à peine, il était déjà compté parmi les premiers médecins en Europe. Son principal mérite, c'est la rénovation qu'il opéra dans les vieux systèmes de traitement auxquels les médecins étaient jusqu'alors demeurés fidèles; sa dextérité comme opérateur lui assigna bientôt éga-

lement une des premières places parmi les chirurgiens. Il substitua plusieurs procédés opératoires fort ingénieux aux anciens dans le cours de sa pratique chirurgicale. Il inventa ou perfectionna un grand nombre d'instruments, parmi lesquels on remarque surtout le forceps qui porte son nom. A l'époque de l'organisation de la faculté de médecine, Dubois fut nommé professeur, et fit ensuite partie de l'expédition d'Egypte. En 1811 c'est lui qui assista Marie-Louise dans ses couches. Sous la restauration il fut nommé chirurgien en chef de la maison de santé du faubourg Saint-Denis, professeur d'accouchement à la Maternité, chargé en chef du service de l'hospice de perfectionnement, et reçut le titre de baron. Dubois était l'un des principaux rédacteurs du *Dictionnaire des sciences médicales*, où les meilleurs principes de médecine sont clairement et élégamment développés.

DUBOS (Charles-François), grand vicaire et doyen du chapitre de Luçon, né près de St.-Flour en Auvergne en 1661, mort à Luçon en 1724. Son savoir, sa modestie, sa charité le firent chérir de tous les citoyens, et pleurer par les pauvres dont il fut le bienfaiteur pendant sa vie et à sa mort. On lui doit la continuation des *Conférences de Luçon*, commencées par l'abbé Louis. On a encore de lui la *Vie de Barrillon, évêque de Luçon, Delfs (Rouen)*, 1700, in-12, dont il avait imité les vertus.

DUBOS (Jean-Baptiste), né à Beauvais en 1670, fit ses premières études dans sa patrie, et vint les achever à Paris. Après avoir été reçu bachelier de Sorbonne en 1691, il entra dans le bureau des affaires étrangères sous Torcy. Ce ministre, juste appréciateur du mérite, reconnut et employa celui de l'abbé Dubos. Il fut chargé d'affaires importantes dans différentes cours de l'Europe, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Hollande, et il s'en acquitta en homme consommé dans les négociations. On sait la part qu'il eut aux traités conclus à Utrecht, à Bade et à Rastadt. Ses travaux furent récompensés par des bénéfices et des pensions, et enfin par l'abbaye de Notre-Dame de Reissons, près de sa patrie. Il mourut à Paris en 1742, secrétaire perpétuel de l'académie française. On sait à quelle anecdote philosophique sa mort a donné occasion. (*Voy. FONTENELLE.*) Ses ouvrages sont une preuve de la variété et de l'étendue de ses connaissances. Les principaux sont : *Réflexions critiques sur la poésie, la peinture, la musique, etc.*, Paris, 1755, 3 vol. pet. in-4, 15 à 24 fr. Il y a sous la même date une édit. 3 vol. in-12, 6 à 9 fr. C'est un des livres les plus utiles en ce genre, qu'on ait jamais écrits sur ces matières chez aucune des nations de l'Europe. Ce qui fait la bonté de cet ouvrage, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, c'est qu'il n'y a que peu d'erreurs, et beaucoup de réflexions vraies, nouvelles et profondes. Il manque cependant d'ordre, et surtout de précision; mais l'écrivain pense et fait penser. Il ne savait pourtant pas la musique, il n'avait jamais pu faire des vers, et n'avait pas un tableau, mais il avait beaucoup lu, vu, entendu et réfléchi. La littérature ancienne lui était aussi connue que la moderne, et les langues savantes et étrangères autant

que la sienne propre. *L'Histoire des quatre Gordiens, prouvée et illustrée par les médailles*, Paris, 1695, in-12. On n'en admet ordinairement que trois : l'auteur soutient avec beaucoup d'érudition, mais en même temps avec beaucoup de modestie, qu'il y en a eu quatre. Son sentiment ne paraît pas avoir été adopté. *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, 1734, 3 vol. in-4, 9 fr.; réimprimée avec des augmentations et des corrections, en 1742, 2 v. in-4, 10 à 12 fr., ou 4 vol. in-12, 3 à 5 fr. L'opinion de l'abbé Dubos est que les peuples des Gaules ont appelé les Francs pour les gouverner. Il fait de Clovis un politique plutôt qu'un conquérant; et suivant de meilleurs écrivains, ce prince était encore plus conquérant que politique. Il faut avouer cependant, avec le président Hainault, que l'on trouve dans cet ouvrage des éclaircissements satisfaisants sur plusieurs points obscurs touchant l'origine de la nation française. *Histoire de la ligue de Cambrai*, faite en 1508 contre la république de Venise, Paris, 1785, 2 vol. in-12, 3 à 4 fr.; ouvrage profond et d'une politique intéressante. Elle fait connaître les usages et les mœurs du temps, dit un écrivain, et est un modèle en ce genre. *Les intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente*, Amsterdam, 1703, in-12; livre qui, suivant l'abbé Lenglet, fut fort goûté en France, mais qui ne fit pas beaucoup d'impression sur les Anglais.

DUBOUCHAGE (François-Joseph GRATET, le vicomte), pair de France, général d'artillerie, ancien ministre de la marine, né à Grenoble en 1749, était avant la révolution officier d'artillerie : il était entré dans cette arme en 1763, et de grade en grade il parvint à celui de chef de brigade dans l'artillerie des colonies. Lorsqu'en 1786, on créa l'artillerie de marine, il devint inspecteur des ports et arsenaux. Il fut appelé par Louis XVI au ministère de la marine le 21 juillet 1792; mais il donna sa démission le 15 septembre suivant. Le 10 août, il fit tous ses efforts pour empêcher le roi de se rendre dans l'assemblée, et il lui conseilla de repousser la force par la force, en se mettant courageusement à la tête des braves qui lui étaient restés fidèles; mais cet avis fut repoussé par la faiblesse ou la perfidie. Dubouchage accompagna le roi et la reine dans cette fatale journée, et il ne les quitta que lorsqu'ils eurent été conduits au Temple. Il eut le bonheur d'échapper, pendant les orages de la révolution, aux nombreuses embûches que lui tendirent les chefs des jacobins; mais en 1806, Bonaparte le fit arrêter, et il ne sortit de prison que sur le cautionnement de deux de ses amis. Il resta sous la surveillance de la police jusqu'au 31 mars 1814. Le roi le nomma alors commandeur de St-Louis, et pendant les cent-jours d'usurpation il lui confia les pouvoirs les plus étendus pour le soutien de la cause royale, et il en usa avec autant de zèle que de courage. Il fut appelé de nouveau au ministère de la marine, et il s'occupa d'apporter la plus stricte économie dans toutes les branches de son administration. Il donna sa démission en 1817, et fut nommé pair de France le 23 juin de la même année. Il est mort à Paris en 1821.

DUBOURG (Louis-Guillaume-Valentin), archevêque de Besançon, naquit le 10 février 1766, à Saint-Domingue, où des intérêts de commerce avaient fixé son père qui était français. Celui-ci s'étant vu obligé en 1768 d'abandonner cette île, envoya une partie de sa famille à Bordeaux sa ville natale, et Louis avait deux ans lorsqu'il y arriva. Sa première éducation fut confiée à un prêtre distingué par sa piété, qui le forma de bonne heure aux habitudes de la vie apostolique : à peine âgé de seize ans, le jeune Dubourg s'exerçait déjà à la prédication, en instruisant les pauvres et les ignorants. Après avoir terminé ses humanités, il alla faire ses études ecclésiastiques à Paris, au petit séminaire de Saint-Sulpice, dirigé par M. Nagot, qui le prit en affection, à cause de ses succès et de sa piété exemplaire, et le chargea de la direction d'un établissement qu'on venait de former à Issy, pour servir de succursale au séminaire. Cet établissement, destiné pour de jeunes enfants, dura peu, et les élèves en furent dispersés à l'époque du 10 août 1792. Dubourg, obligé de fuir, ne put suivre son cours de licence comme il se l'était proposé, et se retira à Bordeaux dans le sein de sa famille. Le danger continuuel qui menaçait sa vie le détermina à passer en Espagne, où il resta dix-huit mois : de là il se rendit en Amérique. Son goût le portait à se livrer à l'enseignement, et il voulut former un collège à Baltimore; mais cet essai ne réussit point. Dubourg, qui n'avait point trouvé occasion de se faire connaître, n'était pas encore attaché à la congrégation de Saint-Sulpice. Les jésuites l'ayant prié des les aider de son concours dans le collège qu'ils venaient d'établir à Georgetown, il resta seulement un an avec eux, et entreprit ensuite d'aller en former un autre à la Havane. Il fut accompagné dans ce voyage par M. Flaget depuis évêque de Kentucky. Les débuts furent assez heureux : mais des contradictions qui tenaient à des jalousies de localité contraignirent bientôt les ecclésiastiques de renoncer à leur entreprise, et ils retournèrent à Baltimore. L'auteur d'une *Notice* qui parut sur Dubourg, après sa mort, à Besançon, avance à tort qu'il créa le fameux collège de New-York, erreur qui a été répétée ailleurs; Dubourg n'a jamais créé ni dirigé de collège dans cette ville. De retour à Baltimore, il retrouva dans cette ville M. Nagot, que M. Emery y avait envoyé pour établir un séminaire. La demande qu'il fit de se réunir à Messieurs de Saint-Sulpice, fut accueillie avec empressement par M. Nagot, qui le mit à la tête du collège qu'on formait à Baltimore, et il conserva pendant plusieurs années la direction de cette maison. De jeunes Espagnols qu'il avait amenés de la Havane servirent de noyau à l'établissement. En même temps, Dubourg rendit des services dans l'exercice du ministère. Il avait ouvert un catéchisme pour les nègres et les négresses qui manquaient en général d'instruction, et son zèle fut couronné d'un succès consolant, dû principalement à sa douceur, à son activité et à son éloquence. Après la cession de la Louisiane aux Etats-Unis en 1803, l'évêque espagnol s'était retiré, et M. Carrol, évêque de Balti-

more, avait été nommé par le saint Siège administrateur du diocèse de la Nouvelle-Orléans. M. Carol ne pouvant, à une aussi grande distance, veiller aux intérêts de la religion, offrit à Dubourg de le remplacer, et celui-ci se rendit en effet dans la Louisiane. Mais sa mission y éprouvait de grands obstacles. Un prêtre espagnol refusait de reconnaître sa juridiction. Dubourg crut devoir informer le souverain pontife, Pie VII, de l'état des choses; il vint en Europe en 1815, et ce fut à cette époque qu'il eut occasion pour la première fois de connaître à Rome le prince de Rohan, qui n'était pas encore ecclésiastique, et qu'il devait un jour remplacer sur le siège archiepiscopal de Besançon. Nommé évêque de la Louisiane le 18 septembre de la même année, et sacré le 24 du même mois, dans la capitale du monde chrétien, il obtint, attendu le schisme qui régnait à la Nouvelle-Orléans, de fixer sa résidence à Saint-Louis, ville située au Nord de son diocèse, et il y demeura en effet les premières années de son épiscopat. Des désagréments qui lui furent suscités l'engagèrent dans la suite à retourner à la Nouvelle-Orléans, où ses efforts parvinrent à éteindre le schisme. Les travaux auxquels il continuait de se dévouer attestent l'ardeur et la persévérance de son zèle. Il commença plusieurs établissements conçus dans l'intérêt du diocèse, et s'il ne lui fut pas donné de les conduire tous à fin, on n'en doit pas moins des éloges à l'esprit qui le dirigeait. C'est lui qui y a organisé des paroisses, qui y a appelé les jésuites, les lazaristes, les ursulines, les dames du Sacré-Cœur, les lorrettaines, etc.; c'est à lui qu'est dû l'établissement du séminaire des Barrens, et par conséquent l'espérance de voir le clergé se recruter parmi les indigènes, et le ministère pastoral se perpétuer dans le pays. Avant lui, il n'y avait pas de collège dans le Missouri: il y en a maintenant deux où la jeunesse peut aller puiser, avec l'instruction, une éducation solide et chrétienne. Les sauvages chérissaient Dubourg, et ne l'appelaient que le *grand Père des Blancs*. Un intrigant, nommé Inglesi, qu'il avait ordonné prêtre, et qui depuis a fait une fin malheureuse, abusa indignement de sa confiance. Ce misérable ayant été envoyé en Europe pour recueillir des dons se les appropriés. Cette circonstance causa beaucoup de chagrin à l'évêque de la Louisiane, qui comptait sur les ressources qu'Inglesi devait lui procurer, et peut-être cette affaire contribua-t-elle à lui faire désirer de quitter son diocèse. En 1826, il donna sa démission et retourna en France, laissant trois diocèses formés par ses soins et gouvernés chacun par un évêque animé du même zèle que lui. L'un de ses premiers soins, à son arrivée en Europe, fut d'intéresser les âmes pieuses au succès de la mission de la Louisiane. On peut lire dans le tome 48 de l'*Ami de la Religion*, n° 1217, une lettre qu'il adressait à ce sujet au rédacteur de ce recueil. Dubourg se rendit à Paris avec le projet de finir sa vie dans une sainte retraite. Mais Mgr. Frayssinous qui savait quels importants services il pouvait encore rendre à l'Eglise, le décida à accepter l'évêché de Montauban. Il en occupait le siège, lorsque les Osages qui vinrent en France, il y a

quelques années, voulurent aller le voir dans cette ville. Le prélat, dans l'intention de s'assurer s'ils l'avaient vu réellement en Amérique, les fit recevoir par un de ses prêtres, qui feignait d'être celui qu'ils demandaient. Mais les Osages témoignèrent la plus vive douleur, en ne reconnaissant pas le *grand Père des Blancs*, qu'ils venaient chercher. Leur tristesse fit place à des transports de joie, dès qu'ils virent paraître Dubourg, et qu'ils reconnurent dans sa chambre le Christ en ivoire et plusieurs autres objets qu'il avait rapportés d'Amérique. De Montauban, Dubourg passa à l'archevêché de Besançon. Le mandement d'installation qu'il donna le 6 octobre 1833, à l'occasion de la prise de possession du siège de cette dernière ville, a été regardé comme un chef-d'œuvre en ce genre. Dubourg n'eut pas le temps d'accomplir dans son nouveau diocèse tous les projets d'établissements ou d'améliorations qu'il s'était proposé de réaliser avec le concours d'un clergé dont il avait apprécié déjà les lumières et le zèle. Il arriva malade à Besançon et ses forces dépérissaient chaque jour: lui-même ne se faisait pas illusion sur son état, et il s'occupa de ses dernières dispositions avec calme. Dans la nuit du 4 au 5 décembre 1833, il communia pour le jubilé, et le lendemain au soir il fut administré. Il ne cessait, durant sa maladie, de demander aux prêtres qui l'entouraient, de lui suggérer de temps en temps quelques pieuses pensées analogues à sa position. Il régla l'ordre et l'exécution de ses funérailles, ordonnant expressément qu'elles se fissent sans aucune sorte de pompe, et que son corps ne fût exposé que 24 heures et couvert. Il avait toujours redouté le faste et l'ostentation, et il commanda lui-même une petite croix en bois doré, avec laquelle il désirait être inhumé. Le prélat mourut de la mort des justes, le jeudi 12 décembre 1833, à l'âge de 68 ans. Cette même année avait vu descendre dans la tombe son illustre prédécesseur, le cardinal de Rohan, mort le 8 février. Plusieurs *Notices* ont été composées sur Dubourg. Nous citerons celle qui a paru à Besançon peu après la mort de l'archevêque; « mais, dit l'*Ami de la Religion*, elle n'est pas exempte d'une certaine exagération, que le sage prélat eût certainement désavouée..... il ne fit point six fois, comme on le dit, le voyage d'Amérique. Les Américains seraient fort étonnés d'apprendre que c'est à lui que les villes de Baltimore, de la Nouvelle-Orléans, de Saint-Louis et de Mobile doivent leur prospérité; nous ne croyons même pas que M. Dubourg soit allé à Mobile, qui d'ailleurs est une ville très-peu considérable. Enfin, ce n'est point M. Dubourg qui établit à Lyon l'Association pour la propagation de la foi. Il n'était point en France à l'époque où cette association fut formée. Ce prélat a fait assez de choses honorables pour qu'il ne soit pas nécessaire de lui en attribuer auxquelles il n'a point eu de part. » Voici comment M. le docteur Pécot, qui lui donna des soins dans sa dernière maladie, s'exprimait sur le digne archevêque, dans une notice lue à l'académie de Besançon, dans la séance du 28 janvier 1834: « Dans un pays comme le nôtre, où les dissidences et l'opposition ne vont jamais jusqu'à l'inimitié ni jusqu'à

la haine, M. Dubourg espérait être l'occasion et le moyen de nombreux rapprochements. « Le sentiment religieux, nous disait-il, et le besoin d'ordre doivent tous nous réunir. » Et personne plus que lui n'était capable, dans la circonstance présente, d'obtenir un pareil résultat. D'un tact parfait pour juger les hommes, et d'une grande habileté à exercer sur eux une influence salutaire, sa longue expérience de la vie lui avait fait comprendre avec une rare justesse la véritable position du clergé au milieu du mouvement social actuel. L'intérêt de la religion, qu'il était appelé à défendre, son influence pour le maintien de l'ordre et de la morale publique, étaient le mobile de toutes ses actions, le but de tous ses efforts. — M. Dubourg joignait à ces qualités remarquables, à ces hautes vertus ecclésiastiques ce qui fait le charme des relations particulières, une grande aménité de caractère, une vive sensibilité d'âme et les manières les plus distinguées. Sa conversation, riche et intéressante sous tant de rapports, était animée par une gaieté qui se soutint jusqu'au milieu de ses souffrances. Tout en lui commandait le respect, inspirait la confiance et l'attachement. Sa taille noble et imposante, sa figure vénérable sur laquelle s'alliait tant d'intelligence et de douceur, ajoutaient encore à la dignité du prélat et à l'attrait de ses qualités privées. Qu'il est triste qu'il ne soit arrivé parmi nous que pour y finir ses jours ! Sa mort excitera longtemps nos regrets. Nous perdons en lui un homme vraiment évangélique, un homme de paix et de concorde, et tout à la fois un homme de caractère et un homme de cœur. »

DUBOURNIAL (H.-B.), professeur de mathématiques à l'école des ponts-et-chaussées, fut chargé comme ingénieur de travaux importants sur plusieurs points de la France : ce fut lui qui présida à la construction du beau pont de Hempte dans la Haute-Loire. Le gouvernement espagnol ayant demandé en 1783 un excellent ingénieur qui fût en même temps capable de bien enseigner son art, Dubournial fut choisi pour remplir cette honorable mission. Il professa les mathématiques, la fortification et le dessein à l'école militaire établie par Charles III, à Ste-Marie, et en même temps il dirigea les travaux que l'on élevait autour de Cadix. Pendant son séjour en Espagne, il apprit la langue du pays, et forma bientôt le projet de traduire en français les *Œuvres de Cervantes* : sa traduction passe pour la meilleure qui ait été faite. A son retour en France, il reçut une pension de Louis XVIII ; mais il n'en profita pas longtemps : il mourut dans ces dernières années au milieu de mille ennuis et de chagrins que lui attirèrent des tracasseries de tout genre.

DUBRAW (Jean), évêque d'Olmütz en Moravie, dans le 16^e siècle, naquit à Pilsen en Bohême, et mourut en 1553 avec la réputation d'un prélat pieux et éclairé. Les fonctions de l'épiscopat ne l'empêchèrent pas d'être ambassadeur en Silésie, puis en Bohême, et président de la chambre établie pour faire le procès aux rebelles qui avaient eu part aux troubles de Smalkalde. On a de Dubraw divers ouvrages, entre autres une *Histoire de Bohême*, en 33 livres, fidèle et exacte. Les meilleures édi-

tions sont celles de 1675, avec des tables chronologiques ; et celle de 1688, à Francfort, augmentée de l'*Histoire de Bohême* d'Enéas Sylvius.

DUBRICE (S.), né dans l'île de Miserbdl, par la rivière de Guy, se fit d'abord connaître dans la province, appelée aujourd'hui Warwick. Il y expliqua sept ans les Ecritures à Hentlan sur l'Avon, et ouvrit ensuite une seconde école à Mochres, sur la rivière de Wye. Il lui vint des disciples de toutes les parties de la Bretagne. Les soins qu'il leur donnait ne l'empêchaient pas de s'occuper de sa propre sanctification. Sacré évêque de Landaff, par saint Germain, dans un synode tenu vers l'an 446, et transféré à l'archevêché de Caërleon en 495, il s'en démit en faveur de saint David, et se retira dans l'île de Bardsey ou Deuly, sur la côte de la province de Caernarvon, où il mourut peu de temps après. On lit dans Cambden et dans d'autres auteurs, que vingt mille saints, c'est-à-dire, vingt mille ermites ou religieux, furent enterrés dans la même île. « Au milieu de la corruption qui régnait, dit un historien, parmi les anciens Bretons, avant l'invasion des Anglo-Saxons, Dieu suscita de saints pasteurs, qui, par leurs discours et leurs exemples, exhortaient leurs compatriotes à la pénitence. »

DUBUISSON (Paul-Ulric), né à Laval en 1753, vint de bonne heure à Paris, et travailla pour le théâtre. Au commencement de la révolution, il embrassa la cause avec enthousiasme ; mais désespérant de pouvoir jouer un rôle en France, il passa dans la Belgique qui était alors en fermentation, s'y prononça contre le parti de Vander-Noot, fut incarcéré et mis en liberté en 1790. De retour à Paris, il s'affilia au club des jacobins, fut envoyé vers la fin de 1792 à l'armée du Nord avec Proly et Pereyra, en qualité de commissaire du pouvoir exécutif, suivit Dumouriez dans la conquête des Pays-Bas, et parvint à se justifier de l'accusation de complicité avec ce général. Dénoncé quelque temps après par Robespierre, comme complice d'Hébert, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 24 mars 1794, avec Hébert, Roussin, Cloots, etc. On a de lui : *Nadir*, ou *Thamas-Koulikan*, tragédie, 1780, in-8, où, suivant Laharpe, il n'y a pas la moindre connaissance ni du cœur humain, ni du théâtre, ni du style. Elle eut cependant quelques représentations ; *Le Vieux garçon*, comédie, 1783, in-8 ; *L'Avare cru bien-faisant*, comédie ; *Albert et Emilie*, tragédie tirée du théâtre allemand ; *Scanderberg*, tragédie ; *Trasime et Timagène*, tragédie ; *Lettres critiques et politiques sur les colonies et le commerce des villes maritimes de France, adressées à Guillaume-Thomas Raynal*, 1785, in-8.

DUC (Fronton du), *Fronto Ducaeus*, jésuite, né à Bordeaux en 1558, d'un conseiller au parlement, professa dans différentes maisons de son ordre, à Pont-à-Mousson, à Bordeaux, à Paris. Il mourut dans cette dernière ville en 1624. Le P. du Duc était versé dans tous les genres d'érudition ; mais sa partie principale était la connaissance de la langue grecque, et la critique des auteurs. On lui est redevable : d'une édition des *Œuvres de saint Jean*

Chrysostome. Richard Simon en a dit beaucoup de bien. Il serait à souhaiter, selon lui, que nous eussions un S. Chrysostome entier de la main de ce jésuite. Pour compléter cette édition, il faut prendre ce que saint Chrysostome a fait sur le nouveau Testament de l'édition de Morel ou de Commelin. Fronton du Duc a donné une édition toute latine de S. Chrysostome; une édition des *OEuvres de S. Grégoire de Nysse*, grec et latin; plusieurs autres éditions d'anciens auteurs, surtout des PP. dont quelques-unes sont accompagnées de notes, et dont la meilleure est celle de Nicéphore Caliste; trois vol. in-8 de *Controverses contre Duplessis Mornay*; l'*Histoire tragique de la pucelle de Dom-Remy, autrement d'Orléans*, Nancy, 1581, in-4, rare, 10 à 12 fr. C'est une tragédie qui fut pompeusement représentée devant Charles III, duc de Lorraine. Ce prince en fut si content, qu'il fit donner une somme considérable au poète, pour s'acheter une robe neuve. A la vérité, l'auteur, homme humble et mortifié, en avait une alors qui sentait un peu trop la pauvreté évangélique. C'était un homme détaché de toutes les douceurs de la vie; il aimait encore plus ses devoirs de piété que ses études. Il n'usa jamais de vin dans ses repas, et il se réduisit de bonne heure à n'en faire par jour qu'un seul, bien modique.

DUC (Nicolas Le), prêtre du diocèse de Rouen, fut d'abord curé de Trouville en Caux, quitta sa paroisse pour paraître sur un plus grand théâtre, devint vicaire de Saint-Paul à Paris, emploi qu'il exerça pendant 15 ans, et fut interdit par Vintimille, archevêque, à cause de son opposition aux décrets de l'Eglise en 1731. Il avait présenté, dès l'an 1728, au clergé, une lettre d'adhésion à la cause de Senez, cherchant par l'enthousiasme de secte à avancer sa fortune ou à se faire un nom dans le monde. Il ne réussit ni dans l'un ni dans l'autre, et mourut en 1744. L'auteur de sa vie, engagé dans le même parti, lui attribue : l'*Année ecclésiastique*, en 15 vol. in-12; une *traduction* de l'Imitation de J.-C., avec des réflexions et des pratiques; une partie de la *traduction* de l'Histoire du président de Thou, 16 vol. in-4. On peut douter si tout cela est de lui, ou si son biographe lui en a fait gratuitement honneur : dans tous les cas, il n'y a pas de quoi grossir beaucoup les richesses scientifiques de la petite église.

DUCAMP (Théodore), chirurgien distingué, naquit à Bordeaux en 1792, fit dans cette ville ses premières études médicales, et fut ensuite chirurgien militaire, d'abord à l'hôpital de Strasbourg (1811), puis au Val-de-Grâce où il termina ses cours. Il se fit ensuite recevoir docteur à la faculté de médecine de Paris; sa thèse inaugurale le fit avantageusement connaître. Dès 1813 il fut choisi pour le service de santé de la garde impériale, et en 1814 il remplit les mêmes fonctions à l'hôpital de la garde royale. Ce sont moins ces services qui ont fait connaître Ducamp que ses découvertes et ses travaux en chirurgie; il est l'inventeur d'un instrument ingénieux destiné à remplacer le cordon ombilical prématurément sorti; il a per-

fectionné la méthode anglaise inventée pour remédier aux rétrécissements du canal de l'urètre par l'application du nitrate d'argent, et à ce sujet il fit paraître sur le traitement des maladies urétrales l'ouvrage qui a pour titre : *Traité des rétentions d'urine occasionnées par le rétrécissement du canal de l'urètre*, Paris, 1865, in-8, 5 fr. Ducamp avait beaucoup étudié la médecine anglaise, et a traduit les *Recherches pratiques sur les désordres de la respiration*, de Robert Brée; plusieurs articles des journaux de médecine anglais qu'il a insérés dans les journaux de France, et un *Traité sur la nature et le traitement de la goutte et du rhumatisme*, de Charles Scudamore, Paris, 1819, 2 vol. in-8. On cite encore parmi les *Opuscules* de Ducamp : *Réflexions sur un écrit de Chomel ayant pour titre : De l'existence des fièvres*, 1820, in-8. Vassal a fait son *éloge historique*, Paris, 1823, in-8; la *Gazette de santé*, 1823, renferme sur Ducamp une notice intéressante, page 79. Il est mort en 1823 à Paris.

DUCANGE (Victor-Henri-Joseph BRAHAIN), romancier et auteur dramatique, né à la Haye en 1783, mort à Paris au mois d'octobre 1833, fut d'abord employé successivement dans plusieurs administrations, et finit par se tourner entièrement vers la littérature. Elevé à l'école des philosophes du 18^e siècle, cet écrivain en qui l'on ne peut s'empêcher de reconnaître un talent réel, fit constamment à la religion et à la royauté la guerre la plus opiniâtre. Au nombre de ses romans les plus remarquables on doit citer : *Léonide, ou la vieille de Surène*; *Valentine, ou le pasteur d'Uzès*, qui valut à l'auteur une condamnation à 6 mois de prison et à 500 fr. d'amende, comme attentatoire à la morale publique et religieuse; *La luthérienne, ou la famille Morave*; *Les filles de la veuve*; *Le médecin confesseur*, etc. Parmi ses pièces de théâtre on distingue : *Trente ans, ou la vie d'un joueur*, mélodrame en 3 actes, où la passion du jeu et ses funestes effets sont décrits de la manière la plus vraie et la plus tragique; *Calas*; *Thérèse, ou l'orpheline de Genève*; *Il y a 16 ans*; *Le jésuite*, copie exagérée de *Tartufe*, etc.

DUCAS (Michel), historien grec, sur la vie duquel on ne sait rien, sinon qu'il avait été employé en différentes négociations. On a de lui une *Histoire de l'empire grec*, depuis le règne du vieil Andronic, jusqu'à la ruine de cet empire. On préfère Ducas à Chalcondyle, quoiqu'il écrive d'un style barbare, parce qu'il raconte des faits qu'on ne trouve point ailleurs, et qu'il les raconte en homme sensé qui a été un témoin fidèle de la plupart. Son ouvrage fut imprimé au Louvre en 1649, in-fol., 10 à 15 fr., par les soins d'Ismaël Bouillaud, qui l'accompagna d'une version latine et de savantes notes. Le président Cousin la traduisit ensuite en français, et elle termine le 8^e volume de son *Histoire de Constantinople*, imprimée à Paris en 1672 et 1674, in-4, et réimprimée en Hollande en 1685, in-12.

DUCASSE (François), célèbre canoniste, né à Lectoure, fut d'abord grand vicaire et official de

Carcassonne. Il devint ensuite chanoine, archidiacre et official de Condom, où il termina ses jours en 1706. On a de lui deux *traités* estimés des juriscultes : l'un, de la *Juridiction ecclésiastique contentieuse*, à Agen, 1695, in-8, et l'autre de la *Juridiction volontaire*, imprimé aussi à Agen, 1697, in-8. Ces deux ouvrages réunis ont été publiés à Toulouse sous le titre de la *Pratique de la juridiction ecclésiastique volontaire, gracieuse, et contentieuse*, 1762, in-4. L'auteur était profondément versé dans l'Ecriture, les saints PP. et les canonistes anciens et modernes. Ses mœurs étaient dignes d'un homme de son état.

DUCASTEL (Jean-Baptiste-Louis), célèbre avocat au conseil supérieur de Bayeux, né à Rouen en 1740, était fils d'un charpentier, et commençait à exercer la profession de son père, lorsqu'un jour assistant à l'audience il trouva qu'un des avocats avait mal fait valoir les moyens de sa cause. Il fit part à quelques-uns de ses auditeurs de ses réflexions qui furent approuvées; dès ce moment il forma le projet de suivre la carrière d'avocat, et se fit bientôt une grande réputation d'habileté; mais ayant éprouvé quelques désagréments au parlement de Rouen, il vint, vers 1778, s'établir à Paris. Quelques avocats de cette ville jaloux de son mérite le firent rayer du tableau, sous prétexte qu'il avait plaidé dans les conseils supérieurs établis par Maupeou; Ducastel retourna à Rouen et fut nommé, en 1791, député à l'assemblée législative. Il en fut élu président en octobre, et parla en faveur de la masse des émigrés, prétendant qu'on ne devait regarder comme tels que ceux qui s'étaient formés en rassemblements militaires sur la frontière. En même temps il présenta un projet par lequel les émigrés non rentrés, au 1^{er} janvier 1792, seraient déclarés conspirateurs, et comme tels punis de mort. Il combattit aussi le décret proposé par François de Neufchâteau pour la vente des églises et des presbytères, combattit les vues de Brissot sur les colonies, et défendit le ministre Bertrand de Molleville. Le 3 août il fit adopter le principe du divorce par consentement mutuel ou incompatibilité d'humeur, et demanda cependant, mais inutilement, qu'il ne fût applicable qu'aux mariages contractés à l'avenir. Après la journée du 10 août il retourna à Rouen, où il occupa quelque temps la chaire de législation, et y mourut le 14 juin 1799. Il plaidait avec beaucoup de facilité et de chaleur, mais son talent se développait plus particulièrement dans les répliques. Un de ses plus beaux plaidoyers est celui qu'il prononça pour M. Dufosse fils, contre son père, qui lui contestait sa légitime parce qu'il s'était mésallié. Ducastel publia, en 1773, à Caen, un *Mémoire étendu et plein d'érudition sur les dixèmes pour le clergé de Normandie, contre les cultivateurs de la même province*, in-8.

DUCHANGÉ (Gaspard), graveur, né à Paris en 1662, mort en 1756, fit connaître ses talents par les estampes d'*Io*, *Léda* et *Danaé*, qu'il grava d'après le Corrège. L'indécence de ces sujets lui ayant causé des remords, il eut le courage d'en mutiler les cuivres à grands traits de burin. Parmi plusieurs

ouvrages de cet artiste, on compte le *Repas du pharisien*, et les *Vendeurs chassés du Temple*, gravés d'après deux tableaux de Saint-Martin-des-Champs à Paris. On y trouve ce bel empâtement de tailles, ces oppositions de travaux, cette fierté d'outil et cette finesse de touches, qui font passer sur le cuivre le moelleux, le caractère et l'esprit de Jouvenet. Duchange a gravé avec le même succès la *Naissance de Marie de Médicis* et l'*Apothéose de Henri IV* d'après Rubens.

DUCHAT (Jacob Le), né à Metz en 1658, d'un commissaire des guerres. Sa famille était originaire de Troyes en Champagne, d'où elle avait fui en 1572, avec plusieurs autres familles protestantes. Un de ces ancêtres, Louis-François LE DUCHAT, avait cultivé dans le 16^e siècle la poésie française et latine; mais ses ouvrages sont peu connus aujourd'hui. Jacob Le Duchat suivit le barreau jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Retiré à Berlin, il fut conseiller à la justice supérieure française de cette ville, et y mourut en 1735, sans avoir rien écrit de solide, s'amusant à des sujets futiles, ou à donner des *éditions* d'ouvrages également frivoles ou mauvais; tels que celle de la *Confession de Sancy*, à la suite du *Journal de Henri III*, par Pierre de l'Etoile, de l'édition de 1720, 2 vol. in-8; celle de la *Satire Ménippée*, 1714, 3 vol. in-8, augmentée de nouvelles *remarques*, où l'on n'a point de peine à reconnaître l'esprit de la secte qu'il professait. L'auteur ne songeait pas qu'en ridiculisant la ligue catholique, il ne justifiait pas celle des protestants, composée de sujets rebelles, continuellement armés contre la religion et l'état. Des *Aventures du baron de Fœneste*, par T. A. d'Aubigné, augmentées de plusieurs *remarques*, de la *vie de l'auteur*, et de la *Bibliothèque de maître Guillaume*, 1729, 2 vol. in-12; une *édition des OEuvres de Rabelais*, avec un *Commentaire*, en 6 vol. in-8, et en 3 vol. in-4, ornée de figures gravées par le fameux Picart; une *édition des Quinze joies du mariage*, ouvrage ancien, qu'il publia, 1734, in-12, et qu'il accompagna de *remarques* et de diverses *leçons*; l'*Apologie pour Hérodote*, ouvrage de Henri Etienne, plein d'obscénités et d'indécences, 3 vol. in-8, avec des *notes*. On a publié après la mort de Duchat, un *Ducatianna*, 1744, 2 vol. in-8, compilation assortie au génie de l'auteur.

DUCHATEL (Gaspard), député à la convention, né en 1766 dans les environs de Thouars en Poitou, où il exerçait la profession de cultivateur, fut élu en 1792 député à la convention nationale, et se fit remarquer par ses efforts pour sauver le malheureux Louis XVI. Il soutint d'abord que l'abdication était la seule chose qu'on pût exiger de ce prince; mais craignant qu'une résistance irréfléchie ne devint funeste à cet infortuné monarque, il demanda le bannissement, comme le moyen le moins coupable de lui sauver la vie. Après avoir émis cette opinion, il tomba malade; instruit que les votes pour et contre le roi se balançaient, il se fit porter à l'assemblée, quoique tourmenté par la fièvre, enveloppé d'une robe de chambre et la tête couverte

d'un bonnet de nuit, afin de donner sa voix en faveur du prince. Quoique le scrutin fût fermé, il émit son vote : chose remarquable, il fut décidé que ce vote tardif serait compté *parce qu'il tendait à l'indulgence*. Cette action courageuse fut cependant plus tard un motif de proscription. Dénoncé comme étant d'intelligence avec les Vendéens, les girondins et les fédéralistes, et décrété d'accusation après le 31 mai 1793, il s'enfuit à Bordeaux ; mais il y fut arrêté, conduit à Paris et livré au tribunal révolutionnaire, où le président lui demanda si ce n'était pas lui qui était venu en bonnet de nuit à l'assemblée pour voter en faveur de Louis Capet. Duchatel répondit avec fermeté : « Comme » je n'ai à rougir d'aucune de mes actions, je déclare que c'est moi. » On ne lui fit pas, dans le cours de la procédure, de reproche plus raisonnable. Il fut néanmoins condamné à mort et exécuté avec vingt de ses collègues le 31 octobre 1793 : il subit le dernier supplice avec courage, à l'âge de 27 ans. Deux ans après sa mort, plusieurs députés demandèrent qu'une fête fût célébrée en son honneur, le jour anniversaire de ce funeste événement.

DUCHÉ DE VANCY (Joseph-François), né à Paris en 1668, d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Son père le fit élever avec soin, mais ce fut tout son héritage. La médiocrité de sa fortune le fit poète. La marquise de Maintenon ayant vu quelques-uns de ses essais, le choisit pour fournir des poésies sacrées à ses élèves de Saint-Cyr. Cette dame le recommanda si fortement à Pontchartrain, secrétaire d'état, que le ministre prenant le poète pour un homme considérable, alla lui rendre visite. Duché, voyant entrer chez lui un secrétaire d'état, crut qu'on allait le conduire à la Bastille ; mais il fut bientôt rassuré par les politesses du ministre. Duché les méritait. Il avait autant de douceur dans le caractère, que d'agrément dans l'esprit. Il ne se permit jamais aucun trait satirique : éloge bien rare pour un poète ! Rousseau et lui faisaient ensemble les charmes des sociétés où ils se trouvaient ; mais l'impression que faisait Duché, quoique moins vive d'abord, était plus durable. Il plaisait encore par le talent de la déclamation, qu'il possédait dans un degré peu commun. L'académie des inscriptions et des belles-lettres l'admit dans son corps. Elle le perdit en 1704. Duché a donné des *tragédies*, parmi lesquelles on distingue : *Jonathas*, *Abalon et Debora* ; et des *opéras*, qu'il tâcha de faire oublier par un recueil d'*Histoires édifiantes*, qu'on lit avec autant d'édification que de plaisir. Collet en a donné une édition augmentée, Paris, 1767, in-12. On les a quelquefois confondues avec les *Histoires de piété et de morale* de l'abbé de Choisi. Ces deux ouvrages ont le même but, celui de détourner la jeunesse des lectures frivoles. Le recueil du poète est moins connu que celui de l'abbé ; mais il ne lui est point inférieur par l'élevation des sentiments, par la vérité des caractères, et même par la douceur de style. On chante aussi à Saint-Cyr ses *hymnes et cantiques sacrés*.

DUCHESNE (Henri-Gabriel) naquit à Paris en 1739. Ayant fait de très-bonnes études, il cultiva avec succès les sciences ecclésiastiques, les sciences naturelles et les belles-lettres. D'abord chef de bureau de l'agence générale, et garde des archives du clergé de France, il devint ensuite conseiller référendaire à la cour des comptes. Après avoir obtenu sa retraite, il s'occupa, pendant douze ans, d'un travail aussi difficile que recommandable pour les savants. Il fit une *analyse* complète de tous les ouvrages du P. Kircher, célèbre par sa profonde érudition et ses vastes connaissances ; l'*Extrait ou Analyse* de Duchesne contient 2 vol. in-fol. manuscrits, que nous espérons voir bientôt publiés. Il est mort, en 1822. On a de lui *la physique, l'Histoire naturelle, Manuel du naturaliste*, par les sieurs D. et M. (Duchesne et Macquer), Paris, 1770, in-8, 1797, 4 vol. in-8 ; *la France ecclésiastique*, ib. 1774, in-12 ; *Dictionnaire de l'industrie*, ou *Collection raisonnée des procédés utiles dans les sciences et les arts*, ib., 1776, 3 vol. in-8, et 1801, 6 vol. in-8, 24 fr. ; *Notice historique sur la vie et les ouvrages de J.-B. Porta*, ibid., 1801, in-8, 3 fr. ; *Comédies de Terence, en vers français*, ib., 1806, 2 vol. in-8. Il n'y a, dans cette collection, que trois comédies traduites par Duchesne ; la traduction des trois autres est de La Fontaine et de Barin.

DUCHESNE (Antoine-Nicolas) naquit à Versailles en 1747, d'un père qui était prévôt des bâtiments du roi et auquel il fut adjoint jusqu'à l'époque de la révolution. Alors il ne put conserver cette place modeste. Poursuivi comme *suspect* en 1793, il parvint à se soustraire aux recherches, entra à l'école normale, fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Seine-et-Oise, et devint ensuite censeur du lycée de Versailles. Au milieu de ces nombreux travaux, il s'occupa de ses études favorites et surtout de la botanique. A 17 ans il avait publié le *Manuel de botanique, contenant les caractères et les propriétés des plantes des environs de Paris*, 1764, in-12 ; plus tard il publia l'*Histoire des fraisiers*, 1766, in-12, avec un supplément, 1771 ; le *Jardinier prévoyant*, 1771, in-12, brochure à laquelle il joignit des *observations* météorologiques, des *maximes sur la végétation*, des *proverbes*, des *morceaux de littérature*, et qu'il renouvela tous les ans jusqu'en 1785 ; *Le portefeuille des enfants* avec Leblond, 1784 et ann. suiv., 24 cahiers in-4, dont il a presque exécuté tous les dessins, et un grand nombre de *Mémoires et Dissertations*. Il a encore laissé de nombreux manuscrits.

DUCHESNOIS (Catherine-Joséphine), tragédienne célèbre, née en 1777 à Saint-Saulve près de Valenciennes, d'une famille pauvre dont le nom véritable était Rafin, passa à la campagne, dans un état voisin de la misère, les premières années de sa vie. Un voyage qu'elle fit à Paris et où elle vit M^{lle} Raucourt jouant le rôle d'Agrippine dans *Britannicus*, développa chez elle la vocation à l'art dramatique. De retour à Valenciennes elle s'essaya dans une troupe d'amateurs qui s'était organisée pour jouer au profit des pauvres, et recueillit des applau-

dissements qui l'engagèrent à se rendre à Paris pour cultiver ses précoces et brillantes dispositions. Protégée par le poète Legouvé, par M^{me} Bonaparte et par Chaptal, alors ministre de l'intérieur, elle débuta au Théâtre-Français le 3 août 1803, dans le rôle de *Phèdre*, et se montra dès ce moment tragédienne consommée, rendant avec une vérité d'expression qui n'a pas été surpassée les tourments de l'amour, les fureurs de la jalousie, les angoisses du remords et du désespoir. Les rôles de *Sémiramis*, d'*Hermione*, de *Didon*, de *Roxane*, d'*Aménaïde*, d'*Andromaque*, de *Clytemnestre*, d'*Athalie*, de *Mérope*, etc., lui fournirent successivement l'occasion de présenter sous diverses faces un talent qui embrassait tous les genres avec un égal succès. La critique lui reprochait le peu de régularité de ses traits, mais elle rachetait ce désavantage par la noblesse de son port et l'harmonie de sa voix. M^{lle} Duchesnois prêta encore, sous la restauration, l'appui de son talent à plusieurs tragédies nouvelles. Déjà vivement affectée de la mort de Talma, les innovations introduites au Théâtre-Français, l'abandon de l'ancien répertoire, et la substitution du *drame* moderne aux chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine furent pour elle de nouvelles sources de chagrins. Elle se retira dès lors de la scène, et n'y parut que dans des représentations extraordinaires jusqu'à sa retraite définitive qui eut lieu en 1830. Des revers de fortune empoisonnèrent les dernières années de sa vie et contribuèrent à abrégier ses jours. Elle mourut le 8 janvier 1835 après avoir demandé elle-même, et reçu de Mgr. l'archevêque de Paris les secours de la religion.

DUCIS (Jean-François), poète dramatique, naquit à Versailles, le 14 août 1733, de parents originaires de Savoie. Elevé jusqu'à onze ans sous les yeux de son père qui tenait une petite boutique de poteries et de toiles, il fut ensuite placé au collège d'Orléans, fondé par le régent à Versailles. A 17 ans il avait achevé sa rhétorique. Rentré sous le toit paternel, le jeune Ducis ne put se résoudre à s'occuper du petit commerce de la maison, dont il laissa tout le soin à son frère. Doué d'un esprit rêveur et mélancolique qui le rendait peu propre aux affaires, il aimait à se promener solitaire dans les magnifiques et délicieuses allées de Versailles. C'est là qu'il sentit germer dans son âme ce talent poétique qui devait jeter un si vif éclat. Son premier essai fut une traduction en vers de Juvénal, qu'il eut le judicieux courage de brûler lui-même, et dont il ne conserva que ce seul vers qu'il plaça plus tard dans une de ses tragédies :

L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même.

La famille de Ducis qui, par sa probité, s'était concilié l'estime générale, ayant inspiré de l'intérêt au maréchal de Belle-Isle, ce seigneur qui venait d'être chargé par Louis XV de visiter toutes les places fortes du royaume, emmena avec lui le jeune poète en qualité de secrétaire. Lorsque son protecteur devint ministre de la guerre, Ducis obtint dans ses bureaux une place de commis aux appointements de deux mille francs. Mais bientôt rebuté du travail

aride dont il était chargé, il pria le maréchal de le destituer. Le poète fut pris au mot et renvoyé, mais en conservant ses appointements qu'il toucha jusqu'au moment où la révolution éclata. Son début dans la carrière dramatique fut la tragédie d'*Amélie*, qu'il composa à l'âge de plus de trente ans. Cette pièce, qui ne présageait point les succès futurs de son auteur, fut reçue froidement du public. Il n'en fut pas de même d'*Hamlet*, tragédie en cinq actes ; qui fut représentée pour la première fois le 30 septembre 1769, et que Ducis composa à l'âge de trente-six ans. Cette pièce était imitée de Shakespeare ; mais l'auteur en y ajoutant d'admirables scènes qui n'appartiennent qu'à lui, et qui portent à son comble la terreur tragique, révéla tout ce qu'on pouvait attendre de son talent. Cette tragédie obtint un succès d'enthousiasme. La scène de l'urne est justement regardée comme une des plus pathétiques de notre théâtre. *Roméo et Juliette*, tragédie en cinq actes, fut représentée le 22 juillet 1772. Ducis a encore emprunté à l'Eschyle anglais le fond de cette tragédie, mais il s'éloigne de Shakespeare dans les détails et la conduite de la pièce, où il a fait entrer avec beaucoup d'art un morceau célèbre du Dante, le terrible épisode d'Ugolin. Dans *OEdipe chez Admète*, tragédie qui fut représentée le 4 décembre 1778, le poète français prenant pour guides Euripide et Sophocle, peignit avec des teintes plus douces le tableau de l'amour conjugal. Les beaux vers et les situations attendrissantes dont cette pièce est remplie, firent pardonner la duplicité d'action et d'intérêt que la critique y remarqua. Ducis revint à Shakespeare dans le *Roi Léar*, qui fut représenté avec un succès prodigieux, le 20 janvier 1783. Des scènes entraînantes et d'admirables beautés de style ne permirent pas de remarquer la défautuosité du plan. La tragédie de *Macbeth*, jouée pour la première fois le 12 janvier 1784, ne fut pas accueillie avec la même faveur que les précédentes, et ce n'est qu'après en avoir adouci les sombres couleurs et y avoir fait des changements notables que l'auteur la remit au théâtre en 1790. *Jean-sans-Terre*, tragédie jouée le 28 juin 1791, d'abord en cinq actes, et ensuite réduite à trois, ne s'est pas maintenue sur la scène. Ducis donna au mois de novembre 1792 *Othello*, ou le *Maure de Venise*, tragédie en cinq actes : cette pièce obtint un grand succès, et fut le triomphe de Talma. Jusque-là Ducis avait emprunté à ses devanciers les sujets de ses pièces. Celle d'*Abufar*, ou la *Famille arabe*, qui parut avec succès au théâtre le 23 germinal an 3, appartient tout entière à l'imagination de l'auteur. Cette tragédie où l'on trouve le tableau des mœurs patriarcales de l'Orient, offre un intérêt touchant et heureusement gradué qui pénètre l'âme du spectateur et l'attendrit. A cette pièce Ducis en fit succéder une autre tout entière encore de son invention, mais qui obtint un accueil bien différent. C'était *Phédon et Wladimir*, ou la *Famille de Sibérie* ; cette tragédie, que l'auteur acheva à soixante-dix ans, éprouva une chute complète, et fut impitoyablement sifflée. Ducis mérite une place distinguée parmi nos poètes dramatiques. Nul ne sut mieux que lui tracer une scène ; mais on

lui a reproché avec raison la faiblesse de ses plans et les inégalités de son style. Outre ses pièces de théâtre qui lui assurent une brillante renommée littéraire, il composa encore, sur différents sujets, des poésies remarquables par l'énergie des pensées, et une sorte de grâce négligée qui lui est propre. Ducis remplaça Voltaire à l'académie française; et il n'eut pas de peine à l'emporter sur Dorat qui était son compétiteur. Se croyant inhabile à la prose, après avoir achevé son discours de réception, il le remit à Thomas qui le retoucha et y fit des coupures. Une amitié vive et constante unit ces deux écrivains. Ducis était aussi étroitement lié avec Florian, Collin d'Harleville, Legouvé et Camponon. Presque tous ses amis le précédèrent dans la tombe. Jeune encore, il perdit sa femme qu'il aimait tendrement, et la mort de ses deux filles qui lui furent enlevées quelques années après, vint porter un nouveau coup au cœur sensible du poète, et mettre à l'épreuve une fermeté qui s'appuyait en lui sur des principes religieux. La figure de Ducis respirait la bonté, et son caractère se composait d'un mélange de rudesse et de douceur qui se produisait dans ses manières et sa conversation. Il vit passer la révolution sans y prendre part; et son indépendance obstinée résista à toutes les avances que Bonaparte lui fit pour l'attacher à sa fortune. Un jour que le vainqueur de l'Italie le pressait plus qu'à l'ordinaire, et lui faisait entendre qu'il voulait améliorer son sort : « Général, » lui dit Ducis, vous avez chassé quelquefois sans doute aux canards sauvages; c'est une chasse difficile, une proie qu'on n'attrape guère et qui flaire de loin l'odeur de la poudre; eh bien, je suis un de ces oiseaux, je me suis fait canard sauvage! » Cette boutade misanthropique déconcerta un peu Bonaparte, mais ne l'irrita point; plus tard il offrit à l'auteur d'*Abufar* une place de sénateur et la croix de la Légion d'honneur, et fut deux fois refusé. Ducis expliquait cette obstination en disant qu'il aimait mieux porter des haillons que des chaînes. A la restauration, il fut accueilli de la manière la plus flatteuse par Louis XVIII, qui le salua en lui récitant ces quatre vers de sa tragédie d'*OEdipe* chez Admète :

Oui, tu seras toujours chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modèle;
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux.

Le poète avait mérité l'application qui lui était faite de ces beaux vers, par la tendresse presque religieuse qu'il avait vouée à ses parents, et dont on retrouve la touchante expression dans l'*épître dédicatoire* de quelques-unes de ses pièces. A part quelques bizarreries, sa vie fut celle d'un sage. Voici comme ce poète illustre peignait lui-même son intérieur : « Soyez assuré que je n'ai nul souci de l'avenir. Je ne dois rien à personne. J'ai du bois pour une moitié de mon hiver; un quartaut de vin dans ma cave, et dans mon tiroir de quoi aller pendant deux mois. Mon petit diner, qui est mon seul repas, est assuré pour quelque temps, comme vous voyez; et je le prendrai autant que je le pourrai chez moi et à la même heure. Mais le chapitre des accidents,

» des maladies? A cela je répons que celui qui » nourrit les petits oiseaux saura bien venir à mon » aide. » La longue vieillesse de Ducis fut paisible; c'était le soir d'un beau jour. Sa fin arriva sans de grandes douleurs. Il mourut à Versailles le 31 mars 1816, d'un mal de gorge auquel il était sujet. Il entra dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge. Outre ses pièces de théâtre, Ducis a laissé : le *Banquet de l'amitié*, poème en 4 chants, 1771, in-8; *Au roi de Sardaigne, sur le mariage du prince de Piémont avec mademoiselle Clotilde de France*, 1775, in-8; *Discours de réception à l'académie française*, 1779, in-4; *Epître à l'amitié*, 1786, in-4; *Recueil de poésies*, 1809, in-8, réimprimé sous le titre d'*Epîtres et poésies diverses*, 1814, 2 vol. in-18. Les œuvres de Ducis ont été imprimées, 1813, 3 vol. in-8; 1819, 6 vol. in-18; même année, 3 vol. in-8. Cette édition contient une *Notice sur Sedaine*, qui n'avait pas encore été imprimée; 1824, 5 vol. in-32; 1826, 3 vol. in-8; *Oeuvres posthumes*, 1826, in-8. On trouve dans ce volume la première et la dernière tragédie de l'auteur qui n'avaient pas encore été imprimées.

DUCLOS (Charles PINEAU), né à Dinan en Bretagne en 1704, reçut une éducation distinguée à Paris. Son goût pour les lettres lui ouvrit les portes des académies. Celle des inscriptions l'adopta en 1739, et l'académie française en 1747. Elu, après la mort de Mirabeau, secrétaire perpétuel de cette dernière compagnie, il remplit cette place en homme qui aimait la littérature et qui savait la faire respecter. Quoique domicilié à Paris, il fut nommé en 1744 maire de Dinan; et en 1755 il fut anobli par des lettres-patentes du roi, en récompense du zèle que les états de Bretagne avaient montré pour le service de la patrie. Il mourut à Paris en 1772, avec le titre d'historiographe de France. Sa conversation était aussi agréable qu'instructive et gaie. Les vérités intéressantes lui échappaient comme des saillies. Naturellement vif et impétueux, il fut souvent le censeur sévère de tout ce qui avait des prétentions, sans avoir des titres. Mais l'âge, l'expérience, l'usage du monde, un grand fonds de bonté, lui apprirent qu'il faut réserver pour les hommes en général ces vérités dures qui déplaisent toujours aux particuliers. Ses ouvrages sont des romans plus libres qu'ingénieux : les *Confessions du comte de ****; *Mémoires de la baronne de Luz*; *Mémoires sur les mœurs du 18^e siècle*; chacun en un vol. in-12; l'*Histoire de Louis XI*, 1745-46, 4 vol. in-12, 3 à 5 fr., dont les recherches sont curieuses, et dont le style est concis et élégant, mais trop coupé et trop épigrammatique; *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, Amsterd., 1751, in-12; livre plein de pensées neuves et de caractères bien saisis; *Remarques sur la grammaire générale de Port-Royal* (voy. l'article ARNAULD Antoine); *Mémoires secrets du règne de Louis XIV et de Louis XV*, imprim. après sa mort, Paris, 1791 et 1806, 2 vol. in-8 : ces mémoires, où il a pris pour guide St.-Simon, sont beaucoup trop frondeurs et satiriques; il maltraite surtout les papes, les évêques, les jésuites, et accueille sur leur compte bruits les

plus défavorables; plusieurs *dissertations* dans les *Mémoires de l'académie des belles-lettres*. On y remarque beaucoup d'érudition, tempérée par les agréments de l'esprit, et ornée d'une diction claire, aisée, correcte, et toujours proportionnée à la matière. Il eut plus de part que personne à l'édition de 1762 du *Dictionnaire de l'académie française*. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Paris, 1806, 10 vol. in-8, 50 fr., pap. vél. 100 fr.; *ibid.*, 1820-21, 9 vol. in-8, 36 fr., pap. vél., 70 fr.; *ibid.*, 1821, 3 vol. in-8, 24 fr. Cette dernière édition est augmentée par Villenave, de *l'Essai sur la voirie et les ponts et chaussées de France*, et des *Réflexions sur la corvée des chemins*; deux ouvrages attribués à Duclos.

DUCLOT (Joseph-François), savant ecclésiastique du diocèse de Genève, né à Vins, en Savoie, en 1745, fut d'abord destiné à diriger une mission dans le Canada, occupé alors par les Anglais; mais la paix entre les deux puissances signée à Versailles, dans la même année, empêcha l'exécution de ce projet; Duclot fut successivement chanoine de Lautrec en Languedoc, curé de Colonges près de Genève et de Vins. Il est mort en 1821. On lui doit : *Explication historique, dogmatique et morale de toute la doctrine chrétienne contenue dans le catéchisme du diocèse de Genève*, Lyon, 1822, 7 vol. in-8, 30 fr.; *La sainte Bible vengée des attaques de l'incrédulité, et justifiée de tout reproche de contradiction avec la raison, etc.*, Lyon, 1824, 6 vol. in-8, 27 fr. L'abbé Duclot, en publiant cet ouvrage, a rendu un service important à la religion. Avant lui, de savants ecclésiastiques avaient réfuté les détracteurs de la Bible; mais aucun n'avait entrepris d'en venger l'ensemble, et de réunir dans un même livre les preuves et les faits qui peuvent détruire les objections tant anciennes que modernes des incrédules; il s'est surtout attaché à combattre Voltaire, parce qu'il est, de tous nos écrivains, celui qui a montré le plus d'ardeur et de malignité contre la Bible et contre les faits qu'elle rapporte. Il indique ses erreurs, ses contradictions, sa mauvaise foi, ses chicanes, ses puérilités. Il s'élève aussi de temps en temps à des considérations générales, et il traite quelques questions importantes, telles que la création, le péché originel, la croyance de l'immortalité de l'âme, le déluge. Duclot commence par réfuter, sous le simple titre d'*Observations préliminaires*, les objections et les difficultés, soit physiques, soit historiques, des incrédules, contre l'authenticité des écrits de Moïse. Ces observations renferment aussi plusieurs discussions intéressantes sur le récit de Moïse, sur l'antiquité du monde, sur les systèmes géologiques, sur l'*Origine des cultes* de Dupuis, sur les explications de Guérin du Rocher, sur les chronologies chinoises et indiennes, et sur d'autres points importants.

DUCLOZ-DUFRESNOY (Charles-Nicolas), notaire et député suppléant de la ville de Paris aux états généraux de 1789, né à Montcornet (Aisne) en 1733, se distingua dans l'état de notaire par son juste discernement, sa promptitude à saisir les affaires les plus compliquées, la clarté de sa rédaction, la fermeté de son caractère et l'inflexible sévérité

de ses principes. Il eut la confiance de tous les contrôleurs généraux des finances, et pourvut, au moment de la convocation des états généraux, à la pénurie du trésor royal, par un prêt de 6,000,000, au nom de la compagnie des notaires dont il était le syndic gérant, et à cette occasion il fit un discours très-sage qui produisit une vive impression. Il publia à cette époque plusieurs écrits pleins de vues sages et profondes. Les principaux sont : *Jugement impartial sur les questions principales qui intéressent le tiers état*, in-4, où il propose de laisser le clergé, la noblesse et le tiers état se former en assemblées séparées, et de compter leurs votes par ordre, conseil qui eût pu sauver l'état, s'il avait été adopté; *Origine de la caisse d'escompte, ses progrès et ses révolutions*, ouvrage important pour l'histoire des banques en général; *Observations sur les finances*, contre le projet de créer un papier-monnaie; *Calcul du capital de la dette publique*; c'est l'ouvrage le plus clair, le plus exact que nous ayons sur ce sujet. Duclos-Dufresnoy n'ayant pu arrêter les événements de la révolution, en fut la victime, et périt sur l'échafaud révolutionnaire le 2 février 1794.

DUCOS (Jean-François), député girondin, naquit à Bordeaux en 1765. Il s'enthousiasma de bonne heure pour la liberté, et puisa dans la lecture des auteurs grecs et latins, une haine irréfléchie contre les rois et un amour pour le gouvernement républicain. Il fut député à l'assemblée législative et ensuite à la convention, où il se rangea parmi les révolutionnaires les plus furieux, en votant la mort du roi sans appel au peuple. Quoique du parti de la Gironde, il ne fut pas d'abord proscrit avec ses collègues; mais ayant continué de défendre avec énergie ses amis malheureux, il fut compris dans leur acte d'accusation et condamné à mort le 31 octobre 1793. Il composa, pendant sa détention à la conciergerie, un *pot-pourri* très-spirituel sur l'aventure de son collègue Bailleul, qui avait été arrêté à Provins. En mourant il faisait des vœux pour le gouvernement dont il était la victime.

DUCRAY-DUMINIL (François-Guillaume), romancier fécond, membre de plusieurs sociétés savantes, associé à plusieurs réunions de chansonniers, naquit à Paris en 1761, succéda à l'abbé Aubert dans la rédaction des *Petites affiches* de la capitale. Ayant annoncé dans cette feuille, vers l'année 1793, une vente en *assignats démonétisés*, il fut décrété d'arrestation; mais après s'être justifié, il recouvra sa liberté. Il est mort en 1819, dans sa campagne de Ville-d'Avray. La rédaction des *Affiches de Paris* était loin de prendre tout son temps; aussi a-t-il composé un grand nombre de romans et de *pièces de théâtre*. Ses principaux sont : *Lotte et Fanfan*, 1787, 4 vol. in-12; *Alexis, ou la Maisonnette dans les bois*, 1790, 4 vol. in-12; *Le petit Jacques et Georgette*, 1791, 4 vol. in-12; *Les Soirées de la chaumière*, 1794, 4 vol. in-18; *Victor, ou l'Enfant de la forêt*, 1796, 4 vol. in-12; *Céline, ou l'Enfant du mystère*, 1798, 5 vol. in-12; *les Veillées de ma grand' mère*, 1799, 2 vol. in-18; *Contes moraux de ma grand' tante*

faisant suite aux *Veillées*, 1799, 2 vol. in-18; *Les petits Orphelins du hameau*, 1800, 4 vol. in-12; *Les Cinquante francs de Jeannette*, 1799, 2 vol. in-12; *Les déjeûners champêtres de mon cher oncle*, faisant suite aux *Contes moraux*, 1800, 2 vol. in-18; *Paul, ou la ferme abandonnée*, 1802, 4 vol. in-12; *Les Journées au village*, 1804, 8 vol. in-18; *Elmonde, ou la Fille de l'hospice*, 1804, 5 vol. in-12; *Jules, ou le Toit paternel*; *Le petit Carillonneur*, 1809, 4 vol. in-12; *Emilie, ou les Veillées de mon grand-père*, 1811, 4 vol. in-18; *Madame de Valnoire, ou l'Ecole des familles*, 1813, 4 vol. in-12; *La Fontaine de sainte Catherine*, 1813, 4 vol. in-12; *L'Ermitage de saint Jacques, ou Dieu, le roi et la patrie*, 1814, 4 vol. in-12; *Jean et Jeannette, ou les Aventuriers parisiens*, 1816, 4 vol. in-12. Tous ces romans ont eu un succès populaire; le style en est cependant très-négligé; il y a de la vivacité, de l'imagination et du naturel, mais souvent des détails puérils et minutieux.

DUCREST (Charles - Louis, marquis de), frère de M^{me} de Genlis, naquit près d'Autun en 1747, d'une famille noble de Savoie établie en Bourgogne. Il embrassa l'état militaire d'abord dans la marine, puis dans l'armée de terre. Capitaine en 1773, il parvint de grade en grade jusqu'à celui de colonel des grenadiers royaux qu'il obtint en 1779. Nommé chevalier de Saint-Louis en 1782, chancelier de la maison d'Orléans en 1785, il s'occupa beaucoup plus de littérature et de politique que de ses diverses fonctions. En 1787, il présenta à Louis XVI un *Mémoire* dans lequel il se donnait comme l'homme le plus propre à rétablir les finances, et y faire régner un ordre que l'on n'y avait pas remarqué depuis longtemps. Cette prétention fondée sur la connaissance qu'il croyait avoir de ses moyens ou sur un orgueil ridicule, lui attira les sarcasmes, les plaisanteries et jusqu'aux insultes d'un grand nombre de personnes, et en particulier de Grimm, qui rapporte dans le tome 5 de sa *Correspondance* quelques-uns des bons mots lancés alors contre Ducrest, et qui s'égayait encore dans le même ouvrage au sujet d'un *opéra*, la *Réduction de Paris par Henri IV*, qu'il fit jouer sur le théâtre de M^{me} de Montesson, et qui ennuya fort l'assemblée qui était cependant bien disposée en sa faveur. En 1788, Ducrest se démit de son emploi chez le duc d'Orléans, ne voulant pas, disait-il, s'attacher au parti dont quelques hommes ambitieux voulaient environner ce prince, dans l'intérêt de leur fortune particulière. Il quitta la France où il revint en 1790 pour réclamer devant les tribunaux la demande en paiement d'une rente de 13,000 f. que le duc d'Orléans, alors au comble de la popularité, refusait de lui payer; il ne put trouver de défenseur parmi les avocats de Paris, plaida lui-même sa cause et la gagna. Il quitta de nouveau la France où il revint en 1800. Ce fut en 1798 que Ducrest imagina de construire à Copenhague un bâtiment de 500 tonneaux, uniquement formé de planches de sapin d'un pouce d'épaisseur; il est inutile de dire que ce vaisseau construit d'après ses plans et non à ses frais, tint la mer pendant un mois, parce qu'il n'y

eut pas de gros temps, mais qu'au premier changement dans l'atmosphère il fut lancé sur un banc de sables et presque aussitôt mis en pièces. Après avoir séjourné quelque temps dans le Holstein, il rentra en France en 1800. Depuis cette époque jusqu'à celle de sa mort arrivée en 1824 dans sa terre de Mehung-sur-Loire, près d'Orléans, il a composé plusieurs ouvrages où il a donné carrière à son imagination. C'est lui qui fit, dit-on, lorsqu'il était au service du duc d'Orléans, le plan que l'on a suivi dans la construction du palais-Royal. On a de lui : *Essai sur les machines hydrauliques*, 1777, in-8; *Essai sur les principes d'une bonne constitution*, 1789, in-8; *Mémoire sur l'impôt considéré dans ses rapports avec la constitution*, 1791, in-8; *Notice de l'expérience faite à Copenhague par le comte de Coningh, d'un vaisseau construit en planches*, Copenhague, 1793, in-8; *Nouvelle théorie de la construction des vaisseaux*, 1800, in-8; *Vue nouvelle sur les courants d'eau, la navigation intérieure et la marine*, 1803, in-8; fig., 5 fr.; *Mémoire contenant le projet de l'établissement du commerce maritime à Paris et à Versailles*, 1806, in-8; *Traité d'hydraulique, ou l'Art d'élever l'eau à sa perfection*, Paris, 1809, in-8, avec pl., 4 fr.; *Nouveau système de navigation, ayant pour objet la liberté des mers pour toutes les nations et la restauration immédiate de notre commerce maritime*, 1811, in-8; *Traité de la monarchie absolue et des véritables moyens pour obtenir la libération de la France, garantir l'intégrité de son territoire et assurer le bonheur du peuple*, 1817, in-8; ouvrage où il propose des choses bizarres qui lui ont attiré des plaisanteries dans le genre de celles de son premier mémoire à Louis XVI. L'auteur demande la suppression du ministre de la marine; il veut qu'on paye les troupes avec des billets de loterie, et qu'on leur enseigne l'exercice par la méthode de Lancastre. Toutes ses idées ne sont pas aussi extravagantes; il en a d'heureuses, de très-raisonnables; mais elles sont noyées et perdues au milieu du déluge de ses projets extraordinaires et insensés.

DUCREUX (Gabriel - Marin), ecclésiastique et écrivain français, chanoine d'Auxerre, puis de Sainte-Croix d'Orléans, naquit dans cette dernière ville en 1743. Il avait été grand vicaire en Corse; mais l'altération de sa santé l'avait obligé de solliciter son retour en France. Il l'obtint avec une pension, et fut choisi par Monsieur, frère du roi, depuis Louis XVIII, pour un de ses chapelains, en son palais du Luxembourg. Il mourut dans son canonicat de Sainte-Croix à Orléans, en 1790. On lui doit : *Les siècles chrétiens, ou l'Histoire du christianisme dans son établissement et ses progrès*, Paris, 1775-87, 10 vol. in-12, 27 fr. Le cadre en est bien vu, les jugements modérés; mais il a trop de prétention dans le style, et l'ouvrage n'est ni profond ni nourri; *Poésies anciennes et modernes*, recueillies par l'abbé Ducreux, Paris, 1781, 2 vol. in-12. L'éditeur y a inséré plusieurs pièces de sa composition; *OEuvres complètes de Fléchier*, Nîmes, 1783, 10 vol. in-8, accompagnées de pré-

faces, d'observations et de notes sur les endroits qui ont paru en avoir besoin; *Pensées et réflexions extraites de Pascal sur la religion et la morale*, 1785, 2 vol. in-16.

DUCROISY (Olivier SAUVAGEOT, plus connu sous le nom de), écrivain et bibliomane, naquit en 1752 à Chessy près Ervy en Champagne. Il fut secrétaire-rédacteur du tribunal et mourut à Paris en 1808. Il était littérateur; les ouvrages qui lui ont mérité ce titre sont quatre comédies représentées en province : le *Triomphe de la raison*, opéra-comique; la *Partie trahie par son conseil*, comédie; *Aurore et Azur*, comédie; l'*homme qui ne s'étonne de rien*, comédie. Il a publié aussi une *Épître en vers au citoyen François de Neufchâteau sur sa renonciation au ministère de la justice*, 1792, in-8, et à M.-J. Chénier (dont il était l'ami) sur sa tragédie de *Caius Gracchus*. Il était bibliomane : sa bibliothèque, quoique peu considérable, renferme des collections précieuses, surtout en pièces de théâtre.

DUCROS (Pierre), peintre et graveur paysagiste, naquit en Suisse en 1745. Après avoir fait ses premières études et avoir acquis dans son art des connaissances étendues, il se rendit en Italie pour les perfectionner. Fixé à Rome, et lié d'amitié avec Volpato, il publia, de concert avec lui, 24 *Vues de cette ville et des environs*. Il fit paraître ensuite en société avec Paul Montagnani, autre artiste romain, 24 *Vues de la Sicile et de l'île de Malte*. Ces deux collections ont eu le plus brillant succès. Ducros voyagea avec fruit, et dessina les sites les plus intéressants des contrées qu'il parcourut. Ses paysages et ses dessins sont très-recherchés en Suisse, en Allemagne et en Angleterre où ils sont plus connus qu'en France. Outre les vues que nous avons déjà signalées, on cite encore comme de très-beaux morceaux les dessins suivants : *Vue de Palerme*, prise de Montréal; *Vue du théâtre de Taurominum*; *Vue de l'Etna*; *Vue de l'amphithéâtre de Syracuse*; *Vue de l'intérieur de la ville de Messine* après le tremblement de terre qui eut lieu en 1784; enfin *Vues du port aux galères* et de l'*arsenal de Malte*. De retour dans sa patrie, Ducros se fixa à Lausanne, où il mourut en 1810.

DUDITH (André), né à Bude en Hongrie, l'an 1533, montra dès sa jeunesse de l'esprit, de l'imagination, de la mémoire. Il cultiva le latin, le grec, la poésie et l'éloquence avec succès. Cicéron était son auteur favori; son style lui plaisait tant, qu'il en écrivit trois fois toutes les œuvres de sa main. L'empereur Ferdinand II l'employa dans des affaires importantes. Il lui donna l'évêché de Tina en Dalmatie, en 1560. Le clergé de Hongrie le députa au concile de Trente deux ans après. Son penchant pour les nouvelles erreurs scandalisa cette assemblée, et l'empereur fut obligé de le rappeler. Dudith, déjà protestant dans le cœur, se maria à son retour, se démit de son évêché, et professa publiquement la religion prétendue réformée. On prétend que de protestant il devint socinien; et qu'enfin il mourut en 1589, sans avoir aucun sentiment fixe sur la religion; sort commun à tous ceux qui, après

avoir abandonné la vraie foi, ont assez de jugement pour apprécier l'inconséquence des sectes retranchées du sein de l'Eglise. (Voy. SERVET.) On a de Dudith des traductions en latin de *Longin* et de *Denys d'Halicarnasse*, de la *Vie du cardinal Polus*, par Beccatelli, Venise, 1563, in-4, et un grand nombre d'ouvrages de controverse, de physique et de poésie. On trouve ceux-ci dans le second volume des *Délices des poètes allemands*.

DUDLEY (Robert), né en 1531, comte de Leicester, était fils de Jean Dudley, célèbre par son ambition et sa puissance sous Henri VIII, et qui fut condamné à mort pour avoir voulu placer la couronne dans sa famille. Le père de ce dernier avait déjà péri sur l'échafaud pour plusieurs actes de pouvoir arbitraire. Robert Dudley, qui avait été enveloppé dans la disgrâce de son père, obtint sa liberté en 1554, rentra dans tous ses droits civils, et fut maître de l'artillerie sous la reine Marie. Il devint le favori de la reine Elisabeth, fut créé successivement grand écuyer, chevalier de la Jarretière, conseiller privé, baron de Denbigh, comte de Leicester, et enfin chancelier de l'université d'Oxford. Il osa aspirer à la main d'Elisabeth, quoiqu'il fût marié. On a soupçonné que la mort de sa femme, arrivée en 1560, ne fut rien moins que naturelle. On a accusé Dudley de plusieurs crimes, et on a prétendu qu'une longue expérience l'avait rendu très-habile dans l'art affreux des empoisonnements. Bien qu'il ne possédât pas ces talents brillants qui diminuent quelquefois l'horreur du vice, il ne manquait pas d'instruction, savait plusieurs langues, et écrivait aussi bien qu'aucun anglais de son temps. Quoique Elisabeth l'eût nommé son lieutenant général, il n'était point homme de guerre, et n'essuya que des défaites lorsqu'il fut envoyé dans les Pays-bas, à la tête d'une brillante armée en 1585 et en 1587. Elisabeth paraît avoir conservé toujours pour lui la même tendresse. On a publié contre Dudley la *République de Leicester*, attribuée au P. Parsons, réimprimée sous le titre de *Mémoires secrets de Robert Dudley*, où il est accusé d'athéisme et de toutes sortes de crimes. La reine, alarmée pour lui du bruit de cet ouvrage, ordonna à son conseil privé de publier des lettres justificatives où les faits allégués contre Dudley seraient déclarés faux et calomnieux; ce qui ne convainquit personne, mais réussit au moins à conjurer l'orage. Il mourut dans sa terre de Cornbury en 1588.

DUDON, doyen de St.-Quentin, envoyé en députation par Albert, comte de Vermandois, vers Richard I^{er}, duc de Normandie, en fut comblé de bienfaits. Ce fut par reconnaissance que Dudon écrivit l'*Histoire des premiers ducs de Normandie*, en 3 livres, dans la collection des historiens d'Angleterre par Thomas Gale; mais les savants conviennent que cet ouvrage, écrit plutôt par un romancier que par un historien, ne mérite pas plus de croyance que la *Théogonie* d'Hésiode, ou l'*Illiade* d'Homère. Dudon ne vivait plus en 1026.

DUELLI (Raimond), chanoine régulier de St.-Augustin, demeura longtemps à Vienne, et publia différents ouvrages sur la littérature ecclésiastique,

qui lui ont fait beaucoup d'honneur, entre autres, un recueil de divers monuments sous ce titre : *Miscellanea quæ ex manuscriptis collegit, etc.*, Augsbourg, 1723, 2 vol. in-4, 12 fr.; *Historia ordinis equitum teutonicorum*, Vienne, 1727, in-fol., 15 à 18 fr.; ouvrage plein de recherches, qui contient un grand nombre de chartes, de diplômes, de bulles et de généalogies; *Excerpta genealogico-historica*, Leipzig, 1725, in-fol., avec fig., 25 fr., curieux et peu commun. Il mourut en 1740, âgé de 70 ans.

DUEZ (Nathanaël), grammairien du 17^e siècle, avait acquis une assez grande connaissance des langues latine, française, italienne, allemande et espagnole. Il les enseigna en Hollande pendant plus de 30 ans, et publia divers ouvrages analogues à sa profession. Les principaux sont : *Dictionarium germanico-gallico-latinum, et gallico-germanico-latinum*, Amsterdam, 1664, 2 vol. in-4, 8 à 10 fr.; *Dictionnaire français-allemand-latin, et allemand-français-latin*, Cologne, 1693, 2 vol. in-8, 6 à 8 fr.; *Dictionnaire italien et français*, Genève, 1678, 2 vol. in-8, 7 à 9 fr.

DUFAIL (Noël), gentilhomme breton, mort au commencement du 17^e siècle, ayant changé son nom en celui de *Léon Ladulfi*, qui en est l'anagramme, publia, dans sa première jeunesse, diverses productions originales, dans le goût de celles de Rabelais. Telles sont : les *Baliverneries d'Eutrapel, etc.*, Paris et Lyon, 1549, in-16, 7 à 9 fr. Cette édition, qui est la première, est extrêmement rare; *Discours d'aucuns propos rustiques, facétieux et de singulière récréation*, Lyon, 1549, in-16, 3 à 4 fr. Ces 2 ouvrages, dans lesquels, à travers le ton caustique de l'auteur, on découvre des traits vraiment singuliers d'érudition et même de bonne morale, mais quelquefois aussi trop de liberté, ont été réimprimés plusieurs fois, sous divers titres, jusqu'au commencement du siècle dernier; *Mémoires, recueils ou extraits des plus notables et solennels arrêts du parlement de Bretagne*, 1529, in-fol., revus et augmentés par Sauvageot, 1715, 5 vol. in-8, 10 à 12 fr. Parvenu à un âge plus avancé, l'auteur se montra dans la carrière la plus importante de la jurisprudence; mais ses productions dans cette partie sont beaucoup moins connues, et méritent peu de l'être.

DUFAY (Charles-François de CISTERNAY), né à Paris en 1698, servit quelque temps comme son père; mais ayant quitté l'état militaire, il se consacra entièrement à la chimie et à la botanique. Reçu membre de l'académie des sciences, il eut l'intendance du jardin royal, entièrement négligé avant lui, et qu'il rendit en très-peu de temps un des plus beaux de l'Europe. Il mourut en 1739. Cet académicien avait des mœurs douces, une gaieté fort égale, une grande envie d'obliger, et ces qualités n'étaient mêlées de rien qui déplût, d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de savoir, d'aucune malignité, ni déclarée, ni enveloppée. Il fit des recherches nouvelles sur le phosphore du baromètre, sur le sel de la chaux, inconnu jusqu'à lui aux chimistes, sur l'aimant, et enfin sur l'électricité. Ses

travaux en ce genre sont consignés dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, où l'on trouve aussi son *Eloge* par Fontenelle.

DUFAY (Jean-Gaspard), jésuite, mort en 1774, prêcha avec un succès peu commun. Ses *Sermons* ont été publiés de 1738 à 1743, 9 vol. in-12. Le talent de l'action leur donnait une beauté et une force qu'ils perdirent presque entièrement après l'impression.

DUFFET, ou DOUFFET (Gérard), habile peintre, naquit à Liège en 1594. Jean Taulier, liégeois, et un nommé Perpète, de Dinant, furent ses premiers maîtres. Vers l'an 1609, il alla à Anvers, où le célèbre Rubens le reçut au nombre de ses élèves : il y fit de grands progrès. En 1614, il se rendit à Rome et y demeura sept ans, joignant à l'étude des grands modèles celle de la poésie et de l'histoire, si nécessaire à un peintre pour l'ordonnance de ses sujets. Après avoir fait quelque séjour à Venise, il revint dans sa patrie l'an 1622. Sa réputation l'y avait précédé; on l'employa à l'envi : les églises et les maisons des personnes distinguées fournissent encore des preuves de son savoir. Mais pour avoir une juste idée des talents de Duffet pour la composition, il faut lire la description très-détaillée que de Pigeage donne de deux grandes pièces capitales de ce maître, qui sont conservées dans la galerie électorale de Dusseldorff, et qui existaient autrefois à Liège, dont l'une, n^o 39, représente *l'Invention de la sainte Croix*; l'autre, n^o 65, a pour sujet : *Le pape Nicolas V visitant le caveau de St. François d'Assise*. Il excellait également dans l'histoire et dans le portrait. Ses attitudes sont bien choisies, ses airs de tête d'une variété admirable, son coloris est d'une grande douceur. Il mourut l'an 1660.

DUFRESNE - SAINT - LÉON (Louis - César - Alexandre), né à Paris en 1752, mort dans cette ville au mois d'octobre 1836, devint premier commis des finances sous Necker, qu'il décida à reprendre le portefeuille en juillet 1791. Nommé à cette époque liquidateur général de la dette publique, il fut, vers la fin de l'année suivante, décrété d'accusation pour avoir voulu provoquer la liquidation des offices de la maison du roi, se défendit avec fermeté et fut renvoyé absous. Traduit une seconde fois devant le tribunal révolutionnaire, il parvint à se sauver en Suisse, chercha plus tard un asile à Milan, rentra en France après le 18 brumaire, et fut chargé successivement de plusieurs fonctions importantes, qui lui valurent le titre de conseiller d'état honoraire. On a de lui : des *Etudes sur le crédit public*; une *adresse au congrès de Vienne*; quelques pièces de théâtre; plusieurs morceaux de littérature, tant en prose qu'en vers, insérés dans l'*Almanach des muses*, et divers articles dans le *Mercur de France*.

DUFRESNOY (Charles-Alphonse), né à Paris en 1611, d'un apothicaire, fut destiné à la médecine par ses parents, à la poésie et à la peinture par la nature. Les beaux-arts l'emportèrent sur la pharmacie, malgré les mauvais traitements que sa famille lui fit essayer. Il prit d'abord des leçons de dessin chez Perrier et chez Vouet. De cette école il

passa dans celle d'Italie, sans autre secours pour vivre que son pinceau. Dufresnoy fut obligé, pour subsister, de peindre des ruines et des morceaux d'architecture. Pierre Mignard, avec lequel il lia une amitié qui dura jusqu'à la mort, vint le trouver à Rome, et l'aida à sortir de l'indigence. Chaque jour étendait la sphère de ses connaissances; il étudiait Raphaël et l'antique, et à mesure qu'il avançait dans la théorie de son art, il écrivait ses remarques en vers latins pour s'aider dans la pratique. De ces observations rassemblées naquit son poème, *De arte graphica*, de l'art de la peinture : production admirable pour les préceptes, mais dénuée d'ornements et de grâces, et très-inférieure, pour la pureté et l'élégance du style, au poème latin de l'abbé de Marsy, sur le même sujet. Dufresnoy prenait tour à tour la plume et le pinceau. Il approche du Titien pour le coloris, et de Carrache pour le dessin. Ses tableaux et ses dessins ne sont pas communs. Le musée de Paris possède deux tableaux de cet artiste : une *Ste.-Marguerite* et une *Nymphes avec des Naïades*. Il mourut en 1665, chez un de ses frères, dans le village de Villiers-le-Bel, près de Paris. Son poème sur la peinture a été traduit en français par Roger de Piles, Paris, 1673, in-12, fig., 4 à 6 fr. Renou en a donné en 1789 une traduction libre et en vers, avec des remarques; enfin Rabany-Beauregard en a publié une nouvelle traduction à Clermont-Ferrand, 1810, in-8.

DUFRESNOY (Adélaïde-Gillette BILLET M^{me}) naquit en 1765 à Nantes d'une famille d'honnêtes négociants. Mariée à 15 ans à Dufresnoy, procureur au Châtelet, elle se trouva bientôt sans fortune, par suite de la révolution qui avait enlevé son emploi à son mari. Celui-ci, déjà vieux et infirme, fut obligé d'accepter une place de greffier dans une ville d'Italie; M^{me} Dufresnoy l'y accompagna : comme il était presque aveugle, elle faisait elle-même les écritures. Malgré son zèle à remplir avec exactitude les devoirs de cette place, ce modeste emploi lui fut enlevé. Les deux époux revinrent en France, où de Ségur leur fit obtenir des secours du gouvernement. M^{me} Dufresnoy devint veuve : alors elle se livra entièrement à ses goûts littéraires. En 1813 elle fut chargée d'accompagner l'impératrice Marie-Louise, qui se rendait à Cherbourg pour assister à l'inauguration du port. Cette haute faveur lui fit pressentir qu'elle n'éprouverait plus aucun besoin, et elle ne se trompa point. M^{me} Dufresnoy s'était fait remarquer toute sa vie par ses vertus et ses qualités personnelles; elle s'illustra par ses talents, dont elle a fait preuve dans ses diverses compositions. L'enthousiasme poétique et le style gracieux de M^{me} Dufresnoy se révélèrent dès 1787 dans une pièce intitulée *Bouade à un ami*, qu'elle inséra dans l'*Almanach des Muses*, recueil dans lequel se trouvent aussi d'autres pièces pleines d'intérêt. Le principal fondement de sa réputation littéraire est sans contredit son *Recueil d'Élégies* qui parut en 1827. On lui doit plusieurs romans d'éducation tels que *Le Tour du monde*, etc., 1813, 6 vol. in-18; *la Petite Ménagère*, 1815, 4 vol. in-18; *Etrennes à ma fille*, 1815, 2 vol. in-12; *Biographie des jeunes demoiselles*, 1817, 2 vol. in-12, 3^e édition, 1825, 4 vol. in-12; les *Beautés de l'histoire de la Grèce moderne*, 1825, 2 vol. in-12. Elle a fait aussi représenter au Théâtre-Français et au Vaudeville quelques pièces parmi lesquelles on cite le *Petit Armand*. L'académie française et l'institut ont couronné son poème de la *Mort de Bayard*, et l'académie des Jeux floraux lui a donné plusieurs de ses prix. M^{me} Dufresnoy a traduit de l'anglais quelques ouvrages. Une grande distinction doit être établie entre ses productions poétiques et ses autres compositions. Les premières sont sans doute remarquables par la verve, l'harmonie et le naturel; mais il y a trop de passion dans ses *élégies* et dans ses *opuscules poétiques*, et leur lecture peut être dangereuse. Quant à ses ouvrages d'éducation, on peut dire qu'elle a trouvé les moyens de graver dans l'esprit des jeunes demoiselles les principes les plus arides de la morale, en les mettant en action et en faisant voir par des exemples que l'accomplissement en est toujours agréable. Laharpe a fait l'éloge des ouvrages de M^{me} Dufresnoy, et de Fontanes alla auprès d'elle chercher des inspirations poétiques. On trouve dans la *Revue encyclopédique* (mars 1825) une notice sur cette dame, qui mourut à Paris en 1825, entourée d'une renommée brillante, et emportant les regrets de nos savants les plus illustres avec lesquels elle était en relation d'amitié. Chauvet a inséré dans le même Recueil une *élégie* sur sa mort.

DUFRESNY (Charles RIVIÈRE), né à Paris en 1648, mort en 1724, passait pour petit-fils de Henri IV, et lui ressemblait. Il joignait à un goût général pour les arts, des talents particuliers pour la musique et le dessin. Sans crayons, sans pinceau, sans plume, il faisait des tableaux charmants. Il excellait surtout dans l'art de distribuer les jardins. Ce talent lui valut le brevet de contrôleur des jardins du roi, et le privilège d'une manufacture de glaces. Dufresny, extrêmement prodigue, le céda pour une somme médiocre. Il se fit rembourser en même temps une rente viagère de 3,000 livres, que Louis XIV avait ordonné aux entrepreneurs de lui faire. Ce prince disait : « Il y a deux hommes que je n'enrichirai jamais, » Dufresny et Bontems. C'était ses deux valets de chambre, et presque aussi dissipateurs l'un que l'autre. Dufresny quitta la cour après avoir vendu toutes ses charges. Ses ouvrages ont été recueillis, 1731, 6 vol. in-12, 5 à 6 fr. Ils renferment : ses *Pièces de théâtre*, des *Cantates*, qu'il a mises lui-même en musique; plusieurs *chansons*; les *Amusements sérieux et comiques*, petit ouvrage souvent réimprimé, et plein de peintures vives et plaisantes de la plupart des états de la vie; des *Nouvelles historiques*, etc. On remarque dans toutes ces productions une imagination enjouée et singulière.

DUGAS-DE-BOIS-SAINT-JUST (Jean-Louis-Marie), ancien officier aux gardes françaises, naquit à Lyon en 1743. Issu d'une famille distinguée, il entra de bonne heure à l'école des chevaux-légers. Il ne tarda pas à être nommé officier aux gardes françaises, et prit part en cette qualité aux der-

nières campagnes de la guerre de sept ans. Après avoir quitté le service militaire, il fut chargé par Louis XVI, auprès de plusieurs cours, de quelques missions secrètes et importantes, dont il s'acquitta toujours en sujet fidèle. La révolution le força, comme tant d'autres, à aller chercher un asile dans l'étranger : il rentra en France lorsque le calme eut succédé à la violente tempête qui pendant plus de 10 ans avait désolé notre pays. Dugas chercha dans la culture des lettres des consolations : il avait perdu sa fortune et fut obligé de vivre dans la plus modeste médiocrité. Il devint maire de St.-Genis-Laval, près de Lyon, et chevalier de St.-Louis. Il est mort en 1820, laissant pour toute fortune à son fils un nom qui n'est point étranger aux lettres, et la réputation d'un honnête homme. Il a laissé les ouvrages suivants : *Paris, Versailles et les provinces au 18^e siècle*, Paris, 1823, 3 vol. in-8, 16 fr.; *les Sires de Beaujeu, ou Mémoires historiques sur le monastère de l'Île-Barbe et la Tour de la Belle-Allemande*, 1810, 2 vol. in-8, 8 fr.; cet ouvrage fut comme le précédent favorablement accueilli; *Le véritable chemin de la fortune*, Lyon, 1812, in-8. C'est une imitation de la *Science du bonhomme Richard* de Franklin; *Catéchisme politique à l'usage des sujets fidèles*.

DUGAS-MONTBEL (****), né en 1776 à Saint-Chamond dans le Forez, mort au mois de décembre 1834, est auteur de plusieurs ouvrages qui lui ont assuré un rang honorable dans la littérature. Nous citerons : *Eloge de Boissieu*, Lyon, 1810, in-8; *Iliade d'Homère*, traduction nouvelle, Paris, 1815, 2 vol. in-8; *l'Odyssée, suivie de la Batrachomyomachie, des hymnes, de divers poèmes et fragments attribués à Homère*, Paris, 1818, 2 vol. in-8; il y a des exemplaires de ces quatre volumes qui portent le titre d'*Œuvres d'Homère*, Paris, 1825; cette traduction est très-estimée, et l'auteur, respectant le caractère antique du poète qu'il traduisait, n'a point cherché à l'habiller à la moderne. *Des épithètes dans les poésies homériques*, extrait d'un nouveau commentaire sur Homère, Paris, 1815, in-8; *Mémoire sur les commentaires d'Eustathe, et sur les traductions qui en ont été faites par M. Jean André* (article sur le), Paris, 1826, in-8 (extrait du *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*). En 1826, Dugas-Montbel avait fait imprimer une très-bonne *Notice* sur Lemontey dans les *Annales biographiques*, publiées par M. Mahul. Il était un des intéressés de la fabrique de rubans de Saint-Chamond, une des plus considérables de la France.

DUGAZON (Jean-Baptiste-Henri GOURGAULT, dit), comédien français, né en 1741, mort près d'Orléans en 1809, fut en 1793 aide de camp de Santerre, et prit part à tous les excès révolutionnaires de ce général. Comme acteur, il s'était attiré la bienveillance du public, dans les rôles de *valets*. C'est un des meilleurs comiques qui aient paru sur la scène française, quoiqu'il fût très-souvent farceur trivial, bas et de mauvais ton; il n'effaça pas Préville. Il a donné au théâtre plusieurs *Pièces de circonstance* qui eurent peu de succès.

DUGAZON (Louise-Rosalie LEFEVRE M^{me}), actrice très-connue, femme du précédent, naquit à Berlin en 1755, et mourut à Paris en 1821. Arrivée en France à l'âge de 8 ans, elle fut d'abord danseuse à la *Comédie-italienne*, aujourd'hui l'*Opéra-comique*; Grétry ayant remarqué en elle des dispositions pour le chant, la fit débiter en 1769 dans son opéra de *Lucile*. Le succès qu'elle obtint alors dans le rôle d'amoureuse fut suivi d'autres succès qui lui valurent une grande réputation; son nom est même resté au théâtre pour désigner l'emploi qu'elle remplissait. Elle excellait surtout dans le rôle de *Nina* que M^{lle} Bigottini a pu seule après elle rendre d'une manière sublime. Le talent de cette actrice ne doit pas être seul signalé dans notre dictionnaire où une place est accordée surtout aux vertus politiques. Toujours attachée à la famille royale, M^{me} Dugazon chercha plus d'une fois à lui prouver sa fidélité : peu de jours avant le 10 août, elle jouait dans les *Événements imprévus* devant Marie-Antoinette : lorsqu'elle prononça ces vers

J'aime mon maître tendrement :

Ah ! combien j'aime ma maîtresse !

elle se tourna du côté de la reine, en mettant sa main sur son cœur : cette allusion, saisie par le public, fut applaudie par les uns et excita les murmures de quelques autres. M^{me} Dugazon refusa constamment de jouer dans les pièces de la révolution : elle quitta le théâtre en 1792, y rentra en 1795 et se retira définitivement en 1806. Dès lors elle vécut au sein de sa famille. Au retour des Bourbons elle fut présentée à Louis XVIII qui lui dit les choses les plus flatteuses. Elle est morte en chrétienne, après avoir reçu tous les sacrements. Sa dépouille mortelle présentée à la paroisse de St.-Vincent de Paul, a été déposée au cimetière du P. Lachaise à côté de son bienfaiteur Grétry.

DUGDALE (Guillaume), né à Sustock dans le comté de Warwick, en 1605, mourut en 1686. Il passa une partie de sa vie à visiter des archives, à copier d'anciens monuments, et à chercher la vérité dans les décombres que le temps avait épargnés. Le comte d'Arundel, instruit de son mérite, lui procura une place de héraut d'armes, et une pension de 20 liv. sterling, avec un logement dans le palais des hérauts d'armes. Dugdale était un homme laborieux et sage, qui cultiva les lettres au milieu des orages qui agitérent de son temps sa turbulente patrie; et à force de soins et de recherches, il vint à bout de donner les meilleurs ouvrages qu'on ait sur les antiquités d'Angleterre. Les principaux sont : *Monasticon anglicanum*, Londres, 1655-73, 3 vol. in-fol., fig., vend. 450 fr. On le trouve difficilement complet. Il composa les deux premiers volumes, conjointement avec Dodsworth. On voit que les auteurs regrettent vivement les fruits de la piété et de la sainte magnificence des anciens catholiques d'Angleterre. Steven en a donné une traduction anglaise, Londres, 1718-22, 3 vol. in-fol.; elle est presque aussi chère que l'édition latine. On l'a réimprimée, (London, 1813-29, 6 vol. pet. in-fol. (48 livr. à 2 liv. 12 sh.). *Les Antiquités du comté de Warwick*, illustrées par les actes publics, et enri-

chies de cartes en anglais, Londres, 1656, in-fol., 50 à 60 fr.; *Histoire de l'église de Saint-Paul de Londres*, tirée des manuscrits, etc., en anglais, ibid., 1658, in-fol., fig., 146 fr. C'est la description de l'ancienne église de Saint-Paul, gothique, immense et superbe, dont il voyait la ruine prochaine (*temporis injuria, et sacrilega segnioris seculi incuria*). Il voulut en conserver le souvenir, et en transmettre à la postérité la hardie et magnifique architecture; *Histoire des troubles d'Angleterre, depuis 1638 jusqu'en 1659*, en anglais, Oxford, 1681, in-fol., vend. gr. pap., 157 fr.; *l'Histoire de la noblesse d'Angleterre*, en anglais, ibid., 1675-76, 3 tom. en 2 vol. in-fol., fig., 120 fr.; *Mémoires historiques touchant les lois d'Angleterre, les cours de justice, etc.*, en anglais, ibid., 1672, in-fol.; *Ancien usage des armoiries*, Oxford, 1681, in-8.

DUGOMMIER (Jean-François COQUILLE), général français, naquit en 1736 à la Basse-Terre, dans l'île de la Guadeloupe. Il entra au service à l'âge de 13 ans, obtint quelque avancement, et mérita la croix de Saint-Louis. Ayant été réformé, il se retira à la Martinique, où il avait des possessions considérables. Regardant sa réforme comme un acte d'injustice, il en garda le ressentiment, et embrassa avec chaleur le parti de la révolution. Nommé en 1789 commandant de la garde nationale de la Martinique, il défendit pendant sept mois le fort Saint-Pierre contre de Béhague; mais, contraint de céder à la force, et placé entre les colons fidèles au roi, et les nègres qu'il avait eu l'imprudence d'armer, et qui ne connaissaient plus de frein, il se vit obligé, pour sauver sa vie, de venir se réfugier à Paris, où il arriva en 1792; il sollicita des secours pour le parti *patriotique* de la Martinique; mais les troubles qui agitaient déjà la métropole ne permettaient pas de s'occuper de ceux des colons. Dugommier seconda de tous ses efforts le triomphe de la révolution, et fit connaître dans un écrit intitulé, *Ma profession de foi*, les motifs de son amour pour la *liberté* et l'*égalité*, motifs aussi déraisonnables que l'étaient ses principes. L'île de la Martinique le nomma député; mais il préféra suivre la carrière des armes, et fut employé à l'armée d'Italie comme général de brigade. En 1793, Dugommier dirigea avec succès le siège de Toulon, mais il fut étranger aux massacres qui suivirent la reddition de cette ville. L'habileté qu'il avait déployée à ce siège lui fit donner bientôt après le commandement de l'armée des Pyrénées orientales. Le général Ricardos, qui commandait l'armée d'Espagne, s'était déjà avancé aux portes de Perpignan; Dugommier l'attaqua au mois d'avril 1794, remporta sur lui des avantages considérables, et après plusieurs combats sanglants, enleva d'assaut la redoute de Montesquiou et le fort Saint-Elme; il s'empara aussi de Collioure, d'où la garnison espagnole fut renvoyée sur parole, après avoir déposé ses armes en présence du vainqueur. La convention, accusant le ministère espagnol d'avoir manqué à la capitulation, décréta dans sa fureur qu'on ne ferait plus de prisonniers; mais Dugommier, par sa fermeté, sut em-

pêcher l'exécution de cette loi barbare. Il obligea le fort de Bellegarde à capituler, après avoir livré un combat sanglant à l'armée espagnole qui s'avançait pour secourir cette place. Ces avantages étaient importants, sans doute, mais bien chèrement achetés; Dugommier, voulant déterminer le sort de cette guerre, résolut de livrer aux Espagnols un combat décisif, et déjà il avait enfoncé et mis en déroute leur aile gauche près de Saint-Sébastien, lorsqu'il fut tué par un éclat d'obus, en 1794. La tribune de la convention retentit alors des éloges de ce général, et cette assemblée décréta que le nom de Dugommier serait inscrit sur une des colonnes du Panthéon. Deux de ses fils, qui servaient dans son état-major, périrent aussi dans cette guerre; sa fille a épousé le général Dumoustier. De Châteauneuf a écrit la *Vie* de Dugommier.

DUGUAY-TROUIN (Réné), lieutenant général des armées navales de France, commandeur de l'ordre royal et militaire de St.-Louis, et l'un des plus grands hommes de mer de son siècle, naquit à Saint-Malo en 1673. Son père était un riche négociant de cette ville et un habile marin. Le jeune Duguay-Trouin fit sa première campagne en 1689. En 1694 il fit une descente dans la rivière de Lyme-ric, où il prit un brûlot, trois bâtiments, et enleva deux vaisseaux anglais, qu'il attaqua avec une frégate dont le roi lui avait confié le commandement; mais quelque temps après il fut pris et mené à Plymouth. Sa prison ne fut pas longue. Peu de jours après son retour, il alla croiser sur les côtes d'Angleterre, où il prit deux vaisseaux de guerre. Louis XIV, charmé de cette action, lui envoya une épée. Après quelques autres prises, il rencontra en 1696 le baron de Wassenaër, depuis vice-amiral de Hollande, escortant une flotte marchande avec trois vaisseaux, le combattit et enleva le vaisseau qu'il commandait avec une partie de la flotte. Ensuite de ce combat, il passa en 1697, de la marine marchande à la marine royale. La guerre pour la succession d'Espagne s'étant allumée, il continua à faire des prises. Il joignit en 1707 quatre vaisseaux qu'il commandait à une escadre du roi armée à Dunkerque, qui enleva une flotte anglaise escortée de cinq vaisseaux de guerre. Le roi récompensa ses exploits par des lettres de noblesse (dans lesquelles il est dit « qu'il avait pris plus de 300 navires marchands et » 20 vaisseaux de guerre. » De toutes ses expéditions, la plus connue est la prise de Rio-Janéiro, une des plus riches colonies du Brésil, en 1711. En onze jours il fut maître de la place et de tous les forts qui l'environnaient : la perte des Portugais fut de plus de 25,000,000. Après la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans, qui s'intéressait à la compagnie des Indes, crut ne pouvoir mieux en assurer le succès, qu'en se réglant par les avis de Duguay-Trouin. Il lui accorda une place honorable dans le conseil de cette compagnie. Le guerrier donna de très-bons conseils au prince, tant sur l'administration générale, que sur le détail qu'il ne faut jamais négliger. Louis XV, instruit des services de Duguay-Trouin, le fit, en 1728, commandeur de l'ordre de St.-Louis et lieutenant général. Il lui confia, en 1731,

le commandement d'une escadre destinée à soutenir l'éclat de la nation française dans le Levant et dans toute la Méditerranée. Duguay-Trouin vint terminer sa carrière à Paris en 1736. Ses *Mémoires* continués par les soins de de La Garde, son neveu, ont été imprimés, Paris, 1740, in-4, fig., 4 à 6 fr., gr. pap., 18 fr. On en avait donné auparavant une édition en Hollande, dans laquelle on avait retranché ou changé tout ce qui avait paru exagéré ou contraire aux relations hollandaises.

DUGUESCLIN (Bertrand), connétable de France, né en Bretagne vers 1314, s'est immortalisé par une valeur héroïque, accompagnée d'une prudence consommée. Ses parents négligèrent extrêmement son éducation; il ne sut jamais ni lire ni écrire, à l'exemple de presque tous les nobles de son temps. Dès sa plus tendre enfance, il ne respirait que les combats. *Il n'y a pas de plus mauvais garçon au monde*, disait sa mère; *il est toujours blessé, le visage déchiré, toujours battant ou battu*. On l'a dépeint d'une taille forte et épaisse, les épaules larges, les bras nerveux. Ses yeux étaient petits, mais vifs et pleins de feu. Sa physionomie n'avait rien d'agréable. *Je suis fort laid*, disait-il étant jeune, *jamais je ne serai bien venu des dames; mais du moins je saurais me faire craindre des ennemis de mon roi*. Il ne dut sa fortune qu'à son génie. Dès l'âge de 15 ans, il reçut le prix dans un tournoi donné à Rennes. Il y était allé inconnu et contre la volonté de son père, après avoir emprunté le cheval d'un meunier. Depuis, il ne cessa de porter les armes et toujours avec succès. Après la funeste journée de Poitiers, en 1356, pendant la captivité du roi Jean, il vint au secours de Charles, fils aîné de ce prince, et régent du royaume. Melun se rendit, la rivière de Seine fut libre, plusieurs places se soumirent. Charles V, ayant succédé à son père en 1364, récompensa ses services comme ils le méritaient, et n'en fut que mieux servi. Duguesclin, ayant porté du secours à Henri, comte de Transtamare, qui avait pris le titre de roi de Castille, contre Pierre le Cruel, possesseur de ce royaume, fit diverses conquêtes sur ce prince, lui ravit la couronne et l'assura à Henri. Ce monarque lui donna cent mille écus d'or, avec le titre de connétable de Castille. Bertrand retourna bientôt en France, pour défendre sa patrie contre l'Angleterre. Les Anglais, auparavant victorieux dans tous les combats, furent battus partout. Duguesclin, devenu connétable de France (*voy. ETIENNE*), tomba dans le Maine et dans l'Anjou sur les quartiers des troupes anglaises, les défit toutes les unes après les autres, et prit de sa main leur général Grandson. Il rangea le Poitou et la Saintonge sous l'obéissance de la France. Il ne resta aux Anglais que Bordeaux, Calais, Cherbourg, Brest et Baïonne. Le connétable mourut au milieu de ses triomphes devant Châteauneuf de Randon, en 1380. Il fut enterré à St.-Denis, auprès du tombeau que Charles V s'était fait préparer. Son corps fut porté avec les mêmes cérémonies que ceux des souverains. En disant adieu aux vieux capitaines qui l'avaient suivi depuis quarante ans, Duguesclin les pria de ne point oublier ce qu'il leur avait dit

mille fois, qu'en quelque pays qu'ils fissent la guerre, les gens d'église, les femmes et les enfants et le pauvre peuple n'étaient point leurs ennemis. Les principales histoires de Duguesclin sont : *Le triomphe des neuf preux*, ou *Histoire de Duguesclin*, Abbeville, Gerard, 1487, in-fol., goth., 48 f.; Paris, Lenoir, 1507, in-fol., fig. en bois, 40 fr.; *Histoire des prouesses de Duguesclin*, Lyon, 1529, in-4, 6 à 9 fr.; *Histoire de B. Duguesclin*, par Paul Hay, seigneur du Chastelet, Paris, 1666, in-fol., 10 à 12 fr.; *Histoire de B. Duguesclin*, par Guyard de Berville, Paris, 1767, 2 vol. in-12, 3 fr.

DUGUET (Jacques-Joseph), né à Montbrison en 1649, commença ses études chez les Pères de l'Oratoire de cette ville. Il les étonna par l'étendue de sa mémoire et la facilité de son esprit. Devenu membre de la congrégation à laquelle il devait son éducation, il professa la philosophie à Troyes, et peu de temps après la théologie à Saint-Magloire à Paris. C'était en 1677. Au mois de septembre de cette année, il fut ordonné prêtre. Les conférences qu'il fit pendant les deux années suivantes, 1678 et 1679, lui acquirent une grande réputation. Tant d'esprit, de savoir, de lumières et de piété, dans un âge si peu avancé, surprenaient et charmaient les personnes qui venaient l'entendre; et le nombre n'en était pas petit. Sa santé, naturellement délicate, ne put soutenir longtemps le travail qu'exigeaient ces conférences. Il demanda en 1680 d'être déchargé de tout emploi, et il l'obtint. Cinq ans après, en 1685, il sortit de l'Oratoire, pour se retirer à Bruxelles, auprès du docteur Arnauld, son ami. L'air de cette ville ne lui étant pas favorable, il revint en France à la fin de la même année, et vécut dans la plus grande retraite au milieu de Paris. Quelque temps après, en 1690, le président de Ménars, désirant d'avoir chez lui un tel homme, lui offrit un appartement dans sa maison. L'abbé Duguet l'accepta et en jouit jusqu'à la mort de ce magistrat. Les années qui suivirent cette perte, furent moins heureuses pour cet écrivain. Son opposition à la constitution *Unigenitus*, et son attachement à la doctrine de Quesnel, son ami, l'obligèrent de changer souvent de demeure, et même de pays. On le vit successivement en Hollande, à Troyes, à Paris. Il mourut dans cette dernière ville, en 1733. De sa plume, aussi ingénieuse que chrétienne, sont sortis un grand nombre d'ouvrages, écrits avec pureté, avec noblesse, avec élégance. C'est le caractère de son style. Il serait parfait, s'il était moins coupé, plus varié, plus précis. On lui reproche aussi un peu d'affectation. Ses ouvrages les plus applaudis et les plus recherchés sont : *La conduite d'une dame chrétienne*, 1725, in-12; *Traité de la prière publique et des saints mystères*, in-12. L'auteur se rapproche des principes défendus si opiniâtement par MM. de Port-Royal; *Traité dogmatiques sur l'eucharistie, sur les exorcismes et sur l'usure*, 1727, in-12; *Commentaire sur l'ouvrage des six jours et sur la Genèse*, 6 v. in-12. Le 1^{er} volume, imprimé séparément sous le titre d'*Explication de l'ouvrage des six jours*, est estimé; l'utile y est mêlé à l'agréable : c'est un des meilleurs commentaires que l'on puisse

lire sur l'histoire de la création. *Explication du livre de Job*, 4 vol. in-12; *Explication de 75 psaumes*, 6 vol. in-12; *Explication du prophète Isaïe, de Jonas et d'Habacuc*, avec une analyse d'Isaïe par l'abbé d'Asfeld, en 7 vol. in-12. Duguet s'attache moins à lever les difficultés de la lettre dans ses différents commentaires, qu'à faire connaître la liaison de l'ancien Testament avec le nouveau, et à rendre attentif aux figures qui représentaient les mystères de Jésus-Christ et de son Eglise. Mais il ne néglige point absolument le sens de la lettre; et s'il s'arrête quelquefois à des explications plus pieuses que solides, elles ne dérogent en rien à ce qu'il dit d'ailleurs de satisfaisant sur les mêmes objets; *Explication des Rois, d'Esdras et de Néhémias*, 7 vol. in-12; *Explication du Cantique des cantiques et de la Sagesse*, 2 vol. in-12; *Règles pour l'intelligence de l'Ecriture sainte*, dont la préface seule est de l'abbé d'Asfeld, in-12; *Explication du mystère de la passion de N. S. Jésus-Christ, suivant la Concorde*, en 14 vol. in-12; *Jésus-Christ crucifié*, 2 vol. in-12; *Traité des scrupules*, in-12, estimé; *Les caractères de la charité*, in-12; *Traité des principes de la foi chrétienne*, 3 vol. in-12. L'auteur les met dans tout leur jour, avec autant d'élégance que de force. *De l'éducation d'un prince*, in-4, et en 4 vol. in-12; réimprimé avec un abrégé de la *Vie* de l'auteur, par l'abbé Goujet. L'histoire de Duguet prétend que ce livre, qu'on peut regarder comme le bréviaire des souverains, fut composé pour le fils aîné du duc de Savoie. Voltaire dit le contraire, on ne sait sur quel fondement; il ajoute même qu'il a été achevé par une autre main. Nous croyons qu'il faut préférer le témoignage de l'abbé Goujet, profondément instruit des anecdotes bibliographiques, surtout de celles qui regardent les ouvrages de l'abbé Duguet, avec lequel il avait été lié. *Conférences ecclésiastiques*, 2 vol. in-4, qui contiennent 67 dissertations sur les écrivains, les conciles et la discipline des premiers siècles de l'Eglise. Deux écrits où il s'élève contre les *Convulsions* qui ont fait tant de tort au jansénisme et qui ont tant déshonoré la raison, et contre la feuille hebdomadaire intitulée *Nouvelles ecclésiastiques*. L'abbé Duguet n'avait point le fanatisme et l'emportement ordinaires aux gens de son parti; il condamnait hautement ces *Nouvelles* et les injures atroces dont elles fourmillent contre tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'Eglise. Ce ne sont point là les armes des chrétiens, ni même celles des véritables philosophes. Il eût été heureux pour lui de pousser l'indignation jusqu'à une pleine séparation de la secte qui produisait ces scandales (voy. ROCHE Jacques); un *Recueil de lettres de piété et de morale*, en 9 vol. in-12, etc., etc. On trouve dans le 3^e volume de ce recueil une lettre de controverse, imprimée d'abord séparément sous le nom d'une carmélite, qui l'adressait à une dame protestante de ses amis. Le grand Bossuet dit en la lisant : « *Il y a bien de la théologie sous la robe de cette religieuse.* » (Voy. l'*Esprit de Duguet*, ou *Précis de la morale chrétienne tirée de ses ouvrages.*)

DUHALDE (Jean-Baptiste), jésuite, né à Paris en 1674, mort dans cette ville en 1743, avait été secrétaire pendant quelque temps du P. Le Tellier. Les ouvrages que nous avons de ce pieux et savant religieux, sont : *Description historique, géographique et physique de l'empire de la Chine, et de la Tartarie chinoise*, Paris, 1735, 4 vol. gr. in-fol., fig., 48 à 60 fr. On en a fait une édition à la Haye, 1736, 4 vol. in-4, fig. Il faut y ajouter : *Nouvel atlas de la Chine, etc.*, par d'Anville, gr. in-fol., 42 cartes; ou mieux encore les 50 cartes et les 14 fig. de l'édition de Paris, reliées séparément, 36 à 45 fr. les 5 vol., et 20 à 25 fr. sans l'atlas. Cette description du vaste empire de la Chine est la plus ample et la meilleure qui ait été faite dans aucune langue. Le style en est simple, uni, agréable, intéressant. Peut-être le P. Duhalde flatte trop la nation dont il parle; mais s'il trompe en cela quelquefois ses lecteurs, on voit que c'est bien malgré lui, et qu'il a été trompé le premier. Les relations de ce pays sont nécessairement inexactes. (Voy. LE COMTE, MAILLA.) Ce serait un crime capital de dire à la Chine ce qu'on pense de la nation et de l'empire. Le P. Duhalde nous apprend qu'on payerait bien cher la témérité de contredire les idées nationales. Douter seulement de l'extrême antiquité de la Chine, ce serait s'attirer les châtimens les plus graves : « Ni l'un ni l'autre de ces fameux écrivains » (*Echui* et *Sema-Ouenkong*) n'a pensé à retrancher les trois premières familles, ni même à insinuer que les empereurs nommés dans le *Chou King*, n'aient pas réellement existé, et ne soient que des personnages feints et allégoriques. Si quelqu'un à la Chine s'avisait de leur attribuer une pareille opinion, peut-être que sa témérité lui coûterait cher. » Description de la Chine, tom. 1, préf., p. 14.... Si la témérité d'attribuer à un historien chinois, une opinion contraire à l'antiquité de cet empire, coûterait si cher, que fera-t-on du téméraire auteur qui professerait lui-même une telle opinion, qui oserait ravalier les Chinois au-dessous des Egyptiens, et en faire une colonie de ce dernier peuple. Le charitable P. Duhalde ne se contente pas de donner une fois un avertissement si salutaire et si important, il le répète prudemment à la page 264. « Cette opinion est si bien établie parmi les historiens de la Chine, que si quelqu'un s'avisait de rapprocher davantage de nos temps l'origine de leur empire, il serait regardé comme l'inventeur d'une doctrine erronée, et exposé à de grandes peines. » Il est inutile d'ajouter que la liberté n'est pas plus grande dans les autres articles de l'excellence chinoise, que dans celui de l'antiquité. On sent assez que les missionnaires, écrivant au milieu de cette vaine et ombrageuse nation, n'ont pas la liberté de dire ce qu'ils pensent, et que sans déroger à la vérité, ils sont obligés, pour ne pas se perdre avec leurs ouailles et les espérances d'un christianisme naissant, de la parer de couleurs agréables à ces hôtes altiers et intraitables; de relever le bien autant qu'ils le peuvent, pour oser dire le mal; d'insister sur les narrations avantageuses, pour passer légèrement sur celles qui laissent une

impression contraire. Il faut ajouter que les exagérations des missionnaires chinois tiennent naturellement à des erreurs involontaires et très-conciliables avec la bonne foi. Ne voyons-nous pas tous les jours l'impérieuse influence des préjugés nationaux, même éphémères et de peu de durée, sur les meilleurs esprits? Que sera-ce donc des erreurs affirmées par une longue suite de siècles, revêtues de la sanction du trône, garanties de l'impression de la vérité par des lois sévères et cruelles? Est-il étonnant que dans un tel état de choses, des étrangers soient entraînés dans les opinions d'un peuple babillard et vain, qui leur impose par des monuments factices, par l'appareil illusoire des sciences qu'il affiche, par des autorités qu'un respect stupide, mais légal, ne permet pas d'apprécier, etc.? *Lettres édifiantes et curieuses*, écrites des missions étrangères, depuis le 9^e siècle jusqu'au 16^e : cette collection offre quelques faits incroyables, et plusieurs remarques utiles sur les sciences et les arts, sur le moral et le physique des pays que ces missionnaires ont parcourus; des *Harangues* et des *poésies latines*, in-4.

DUHAMEL (Jean-Baptiste), né en 1624, à Vire en Normandie, d'un père avocat, entra chez les Pères de l'Oratoire à 19 ans, et en sortit dix ans après pour être curé de Neuilly-sur-Marne. En 1663, il quitta sa cure pour la dignité de chancelier de l'église de Bayeux. Alors il se livra entièrement à son goût pour la physique. Le grand Colbert le choisit en 1666 pour être secrétaire de l'académie des sciences. Deux ans après, Colbert de Croissy, plénipotentiaire pour la paix d'Aix-la-Chapelle, l'y mena avec lui. Duhamel l'accompagna encore en Angleterre. Il fit ce voyage en philosophe : sa principale curiosité fut de voir les savants, surtout l'illustre Boyle, qui lui ouvrit, dit Fontenelle, tous les trésors de la physique expérimentale. De Londres, il passa à Amsterdam, et y porta le même esprit. Il recueillit dans ces deux voyages des richesses dont il orna ses livres. De retour en France, il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée en 1706. Il fut pendant toute sa vie dans une extrême considération auprès des plus grands prélats. Cependant il n'a jamais possédé que de très-petits bénéfices, et il n'en a point possédé dont il ne se soit dépouillé en faveur de quelqu'un. Les principaux fruits de sa plume sont : *Astronomia physica*, Paris, 1660, in-4 ; un traité *De Meteoris et Fossilibus*, ibid., 1660, in-4. A la forme de dialogue qu'ont ces deux ouvrages, et à cette manière de traiter la philosophie, on reconnaît, dit Fontenelle, que Cicéron a servi de modèle; mais on le reconnaît encore à une latinité pure, et à un grand nombre d'expressions ingénieuses et fines. Son imagination fleurie et ornée a répandu ses agréments sur la sécheresse de la matière; *De corporum affectionibus*, ibid., 1670, in-12; *De mente humana*, ibid., 1672, in-12; *De corpore animato*, ibid., 1673, in-12, tous les trois profonds, fruits de la réflexion et de l'expérience; *De consensu veteris et novæ philosophiæ*, Rouen, 1675, in-4. On y trouve une espèce de physique générale, ou plutôt

un traité des premiers principes. Il y fait voir que les idées des anciens physiciens ne sont pas si étranges que l'on pense, et rentrent dans le résultat des plus modernes; *l'Histoire de l'Académie des Sciences*, Paris, 1701, in-4; *Philosophia vetus et nova, ad usum scholæ accommodata*, 1700, 6 v. in-12, 8 à 10 f. Il y combine avec impartialité les idées anciennes avec les nouvelles; *Theologia speculatrix et practica*, 1691, 7 vol. in-8, 12 à 15 fr., en très-beau lat.; *Institutiones Biblicæ, seu Scripturæ sacræ Prolegomena, una cum selectis annotationibus in Pentateuchum*. Cet ouvrage fut l'avant-coureur d'une grande Bible, Paris, 1706, in-f., et Louvain, 1740, in-fol., 10 à 12 fr.; et avec des notes, dont une partie par Guyaux. Richard Simon et dom Calmet en font peu de cas, mais ces deux commentateurs ne sont pas juges compétents en cette matière. Il est bien vrai que les notes de Duhamel ne présentent rien de bien saillant et de neuf; mais la Bible n'est pas un fond sur lequel on doit travailler avec l'esprit de nouveauté; il serait à souhaiter que Richard Simon se fût réglé sur cette maxime. — Il ne faut pas le confondre avec un DUHAMEL, curé de Saint-Méry à Paris, prétendu saint du parti janséniste, dont Treuvé (*voy.* ce mot) nous a donné la *Vie*.

DUHAMEL DU MONCEAU (Henri-Louis), né à Paris en 1700, consacra toute sa vie à étendre et à perfectionner les connaissances qui ont rapport à l'agriculture, à la marine, au commerce, aux arts mécaniques, et a écrit sur tout cela avec méthode et clarté. Ses ouvrages peuvent être regardés comme des livres élémentaires; ils renferment ordinairement des recherches bien dirigées, l'exposition de plusieurs expériences nouvelles et curieuses, des instructions méthodiques, écrites sans déclamation et sans lieux communs étrangers à son sujet. Ses talents l'élevèrent au poste d'inspecteur de la marine. Il mourut en 1782. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la culture des terres*, Paris, 1753-61, 6 vol. in-12, fig., 20 à 30 fr.; *Des semis et plantations des arbres*, ibid., 1760, in-4, fig., 15 fr.; *De l'exploitation des bois*, ib., 1764, 2 vol. in-4, fig., 24 fr.; *Du transport, de la conservation et de la force des bois*, ibid., 1767, in-4, fig., 16 fr.; *La physique des arbres*, ibid., 1758 et 88, 2 vol. in-4, fig., 27 fr.; *Traité des arbres fruitiers*, ibid., 1768, 2 vol. très-gr. in-4, fig., 45 à 60 fr.; ibid., 1782, 3 vol. in-8, fig., 12 à 15 fr.; ibid., 1807 et ann. suiv., 6 vol. gr. in-fol., pap. vél., fig. en couleur, 198 fr.; *Traité des arbres et arbustes qui se cultivent en France, en pleine terre*, ibid., 1755, 2 vol. in-4, fig., 45 à 54 fr.; l'édition de 1800-19, est tellement augmentée qu'elle ne ressemble à la première que par le titre. Elle forme 7 vol. in-fol., composés de 83 livres, de 6 pl., 9 fr. chaque en pap. ordin., 18 fr. en pap. vél., fig. col., et 30 fr. gr. in-fol., pap. vél., fig. col.; *Eléments d'architecture navale*, ibid., 1757, in-4, fig., 12 à 15 fr.; *Traité de la fabrication des manœuvres, ou l'art de la corderie perfectionnée*, ibid., 1769, 2 part. in-4, fig., 16 fr.; *Traité général des pêches maritimes, des rivières, etc.*, ibid., 1769-82, 3 vol. gr. in-fol., et

74 pag. du tom. 4, 48 à 60 fr.; *Eléments d'agriculture*, Paris, 1779, 2 vol. in-12, fig., 5 fr.; *Traité de la conservation des grains*, ibid., 1768-71, 2 vol. in-12, fig. Duhamel a beaucoup travaillé aux descriptions des arts, données par l'académie des sciences.

DUHAN (Laurent), né vers 1656, licencié de Sorbonne, professa près de 30 ans avec succès la philosophie au collège Duplessis. Il était originaire de Chartres, et il mourut chanoine de Verdun en 1726. On a de lui un livre utile à ceux qui veulent briller par les subtilités scolastiques. Il est intitulé : *Philosophus in utramque partem*, parce qu'on y soutient le pour et le contre dans les questions les plus célèbres de l'ancienne philosophie, in-8. Ouvrage propre à exercer l'esprit et à lui acquérir l'usage d'une logique exacte. (*Voy. DUNS, OCCAM.*)

DUILLIUS (Caïus), consul romain, fut le premier de tous les capitaines de la république, qui remporta une victoire navale sur les Carthaginois, et leur prit 50 vaisseaux. Duillius, après cette victoire, fit lever le siège de Ségeste, et prit d'assaut la ville de Macella dans la Calabre. Le sénat le récompensa de ses succès en lui accordant l'honneur du premier triomphe naval, l'an 260 avant J.-C., et la permission particulière d'avoir une musique et des flambeaux, aux dépens du public, à l'heure de son souper. « C'était par ces légères récompenses, » dit un historien, que les Romains payaient la véritable gloire. La fausse se vend plus chèrement » aujourd'hui. » On frappa des médailles en mémoire de l'expédition de Duillius, et l'on érigea une colonne rostrale qui subsiste encore aujourd'hui. Sa victoire doit être attribuée surtout à une machine appelée *Corbeau* qui permettait de retenir les vaisseaux étrangers, et d'établir un pont sur lequel on combattait comme sur terre. On ne sait pas d'une manière certaine s'il en fut l'inventeur.

DUISBOURG (Pierre de), natif de Duisbourg dans le duché de Clèves, publia en latin, dans le 16^e siècle, une *Chronique de Prusse*, depuis 1226, à 1335; un anonyme l'a continuée jusqu'en 1435. Hartknock a publié cette *Chronique* avec la continuation, Iéna, 1679, in-4. L'éditeur y a ajouté de savantes notes et dix-neuf dissertations très-estimées.

DUJARDIN (Carle), peintre hollandais, né vers 1640 à Amsterdam, mort à Venise en 1678, excellait dans les bambochades. Il fut élève de Berghem. On reconnaît dans ses tableaux la touche spirituelle, l'harmonie et le ton de couleur de son maître. On a de lui des *marchés*, des *scènes de charlatans et de voleurs*, des *paysages* animés et peints d'une manière ingénieuse et vraie. Il y a encore de lui un petit *œuvre* d'environ 50 estampes, qu'il a gravées à l'eau-forte avec autant de légèreté que d'esprit. Ses productions sont aussi recherchées que difficiles à acquérir. Le musée du Louvre possède 8 tableaux de cet artiste, entre autres les *charlatans montés sur des tréteaux et débitant leurs drogues*.

DUJARDIN (Charles-Antoine), président de chambre à la cour royale de Dijon, naquit à Châ-

lons-sur-Saône vers le milieu du dernier siècle : il est mort à Dijon en 1825, après avoir publié, sous le voile de l'anonyme, les deux ouvrages suivants auxquels il a consacré 20 ans de sa vie : *Poésie sacrée pour la célébration de l'office divin et des saints Mystères*, ou *Heures nouvelles selon le rit parisien*, Dijon, 1823, in-12, avec d'anciennes gravures; *Poésie sacrée pour la célébration des saints mystères et des fêtes de la Vierge, Heures nouvelles selon le rit parisien*, ibid., 1824, in-12, avec figures. Amanton a donné une *notice sur sa vie* dans le *journal de la Côte-d'Or* du 28 décembre 1825.

DUJARIÉ (Jacques-François), prêtre, né à Angers en 1765, mort au Mans le 17 février 1838, n'était pas encore engagé dans les ordres au moment où la révolution éclata. Admis plus tard à la prêtrise, et nommé à l'époque du concordat, curé de Ruillé-sur-Loire, il conçut dès lors le plan de deux établissements; l'un des *Frères de St.-Joseph*, destinés à enseigner aux garçons les éléments de la foi et des connaissances humaines, l'autre des *Sœurs de la Providence*, appelées par leur institut à soigner les pauvres malades et à instruire les enfants de l'autre sexe. Il consacra la totalité de sa fortune à cette double entreprise, dont le succès ne tarda pas à justifier ses espérances, et put voir avant sa mort cinquante maisons de ces deux congrégations établies dans le département de la Sarthe et ailleurs. Epuisé de fatigues et de privations, il donna sa démission de sa charge pastorale qu'il ne pouvait plus remplir, et se rendit au Mans pour finir ses jours dans le noviciat qu'il avait créé.

DULAGUE (Vincent-François-Jean-Noël), professeur d'hydrographie au collège royal de Rouen, et membre de l'académie de cette ville, né à Dieppe en 1729, mourut à Rouen en 1805. On lui doit des *Leçons de navigation*, in-8, souvent réimprimées, et adoptées comme classiques par le gouvernement pour les écoles de marine; *Principes de navigation*, ou *Abrégé de la théorie et de la pratique du pilotage*, rédigés par ordre du roi pour les écoles d'hydrographie. Il a inséré aussi plusieurs observations sur des sujets d'astronomie dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, tome 4 et 5.

DULARD (Paul-Alexandre), né en 1696, secrétaire de l'académie de Marseille, sa patrie, succéda à La Visclède dans cette place; mais il n'en jouit pas longtemps, étant mort en 1760. C'était un homme sérieux et froid, qui ne connaissait point les grâces qui donnent du brillant dans la société; mais il avait les qualités qui concilient l'estime et l'amitié. Nous avons de lui un poème des *Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la nature*, in-12, plusieurs fois réimprimé. Ce n'est, dit un critique, que le *spectacle de la nature*, mis en vers par le poète Ronsard. Jugement peu équitable et d'une sévérité outrée, quoiqu'il faille convenir que l'auteur manque d'imagination, de vivacité et de chaleur. Les notes qui accompagnent ce poème sont instructives et curieuses; *OEuvres diverses*, 1758, 2 vol. in-12. On y trouve, comme dans l'ouvrage précédent, quelques tirades heureuses; mais on y

cherche en vain ce feu du génie qui fait les poètes.

DULAU (Jean-Marie), archevêque d'Arles, naquit en 1738, au château de la Côte, diocèse de Périgueux, d'une famille ancienne, qui avait donné autant de bons évêques à l'Eglise que de valeureux défenseurs à l'état. Doué des plus heureuses dispositions, il choisit l'état ecclésiastique, et fut d'abord chanoine trésorier de la cathédrale de Pamiers; ensuite grand vicaire de Lussan, archevêque de Bordeaux. Il n'avait pas encore 32 ans, lorsqu'on le désigna pour être agent général du clergé. Les services qu'il avait rendus le firent placer, au commencement de 1775, sur le siège métropolitain d'Arles, malgré l'usage de n'élever à un archevêché que des évêques. Il s'occupa de tous les établissements d'intérêt public, du collège, du séminaire, des missions : il devint un modèle de vertu. Il eut une grande part aux affaires générales du clergé de France, et fut de toutes les assemblées depuis 1770 jusqu'en 1785. On lui doit d'excellents *rapports* sur la tenue des conciles provinciaux, sur les ordres religieux, sur l'éducation publique, sur les ouvrages concernant la religion, et il proposa des mesures très-sages, mais qui furent malheureusement entravées par l'influence toujours croissante de la philosophie moderne. Député aux états généraux, il sembla y jouer un rôle moins brillant, et ne fit point entendre sa voix à la tribune; il travaillait néanmoins avec activité aux intérêts de l'Eglise; et ce fut par ses soins que fut rédigé ce fameux ouvrage qui fit tant d'honneur au clergé français, cette *Exposition des ses principes* qui devint ensuite un jugement de l'Eglise gallicane. Ce fut encore lui qui prépara cette adresse au roi, pleine de force, de sensibilité et de justesse, sur le décret du 26 mai 1792, ordonnant la déportation des prêtres non assermentés. Louis XVI promit dès lors de refuser sa sanction à cet injuste et barbare décret. Cette conduite lui attira l'animadversion des factieux; il fut arrêté après le 10 août, et renfermé dans le couvent des carmes de la rue de Vaugirard, que l'on avait transformé en prison. Ainsi que tous ses compagnons de captivité, il fut deux jours et deux nuits sans autre lit qu'une simple chaise, et il ne voulut accepter un matelas qu'après s'être assuré que les autres prisonniers en avaient reçu. Une vie pieuse et pleine de bonnes œuvres l'avait préparé à la mort. Lorsque les assassins du 2 septembre se présentèrent dans sa prison, il s'offrit le premier, et périt sous leurs coups sans proférer une seule plainte. Les autres évêques et les prêtres renfermés avec lui, au nombre de 180, l'imitèrent dans sa constance et sa résignation. Presque tous furent massacrés. On doit à Dulau un recueil de *mandements et lettres pastorales*, qui furent très-accueillis et goûtés dans son diocèse, Arles, 1795, in-4; divers *opuscules*, où brillent la piété et la science; une *adresse au roi* sur le décret du 26 mai 1792, in-8. C'est un modèle de force, de sensibilité et d'éloquence chrétienne, qui empêcha beaucoup d'ecclésiastiques de se soumettre. Ses *œuvres* ont été recueillies et publiées par l'abbé Constant, curé de l'église de St.-Trophime à Arles, 1817, 2 vol. in-8, 6 à 7 fr.; elles

sont précédées de son éloge, et terminées par un *mémoire* sur les moyens d'arrêter les progrès de l'incrédulité en France.

DULAURE (Jacques-Antoine), né le 3 septembre 1755 à Clermont en Auvergne, fut d'abord ingénieur géographe. Député du Puy-de-Dôme à la convention en 1792, il y vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis, ce qui ne l'empêcha pas d'être proscrit comme Girondin; mais il rentra dans la convention en décembre 1794; il fut ensuite membre des cinq-cents. Ecrivain très-fécond, Dulaure a publié un grand nombre d'ouvrages, les uns politiques, les autres licencieux. Sa production la plus connue est son *Histoire physique, civile et morale de Paris*, c'est chez l'auteur un système arrêté et suivi de flétrir les prêtres, de décrier la religion, de tourner en ridicule tout ce qui a rapport à elle. Il ne voit dans l'histoire de nos rois que crimes et folies. Saint Louis était un *fanatique* et un *superstitieux*, et parmi ses ordonnances il en est qui sont d'un *tyran aveugle et furieux*. Dulaure a compilé dans nos annales et dans nos anciennes chroniques tout ce qu'il a trouvé de plus dégoûtant, croyant sans doute réussir par là à excuser la convention et ses actes. Il est mort à Paris au mois d'août 1835.

DULAURENS (Henri-Joseph), écrivain français, né à Douai en 1719, embrassa à l'âge de 18 ans l'état monastique chez les chanoines de la Trinité où il avait fait de brillantes études, apostasia ensuite et se retira en Hollande, où il vécut quelque temps du produit de ses ouvrages licencieux. Il se rendit ensuite à Liège et à Francfort, où il espérait trouver un gain plus considérable; mais ayant été dénoncé à la chambre ecclésiastique de Mayence, comme auteur d'ouvrages anti-religieux, il fut jugé et condamné en 1767 à une prison perpétuelle. Il paraît qu'après ce jugement il fut détenu dans une maison de pauvres prêtres qui était appelée *Maria bona* (Mariaborn), et située près de Mayence. Il y termina sa vie en 1797. Il écrivait avec beaucoup de facilité; mais son abondance extrême rend son travail inégal et ses idées peu suivies. Le plus connu de ses ouvrages est le *Compère Matthieu*, où il a répandu les poisons de sa haine sur la religion et les mœurs. Cet ouvrage fut attribué à Voltaire, et eut dans sa nouveauté cette vogue que manquent rarement d'avoir les ouvrages licencieux. Il s'adonna aussi à la poésie, et a composé plusieurs *poèmes*, où l'on trouve plus de dissolution que de goût.

DULIN (Pierre), peintre à Paris en 1670, mourut dans cette ville en 1748. Il s'était formé sur les ouvrages de Lebrun. Il a laissé plusieurs tableaux estimés, parmi lesquels on distingue ceux où il a représenté les *miracles de Notre-Seigneur*, et un *saint Claude qui ressuscite un enfant que sa mère lui apporte*.

DULLAERT (Jean), né à Gand vers 1470, enseigna la philosophie à Paris, et y mourut l'an 1512. Josse Badius, Sanderus et Valère André font un grand éloge de sa science; cependant Jean Louis Vivès, qui avait été son disciple, regretta le temps qu'il avait perdu à suivre ses leçons qui, selon la

coutume du temps, roulaient beaucoup sur des questions inutiles peut-être en elles-mêmes, mais qui servaient excellentement à exercer l'esprit, à le former aux conclusions d'une logique sûre et à lui faire démêler les subtilités des sophismes. (*Voy. DUNS, OCCAM.*) On a de Dullaert : *Quæstiones in libros physicorum Aristotelis*, Paris, in-fol.; *Quæstiones in libros de celo et mundo*, in-fol.; *Quæstiones in librum prædicabilium Porphyrii*, Paris, 1521, in-fol.

DULLAERT (Heyman), peintre et poète, né à Rotterdam en 1636, montra de bonne heure beaucoup de vivacité et de jugement. Comme il était d'une complexion très-délicate, ses parents lui laissèrent le choix de l'objet principal de son application; il choisit la peinture. Il fut envoyé à Amsterdam, sous le fameux Rembrandt, dont il imita si bien la manière, que l'on prit, dit-on, plusieurs fois les ouvrages du disciple pour ceux du maître. La faiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre son ardeur pour le travail, et l'on n'a de lui que peu de pièces. Il avait joint, dès sa première jeunesse, à l'étude de la peinture celle des langues et des sciences; et il se délassait par les exercices de la musique et de la poésie. Il avait une belle voix, et faisait assez bien les vers. On le sollicita, en 1672, d'entrer à Rotterdam dans la magistrature; mais il ne crut pas devoir se prêter aux instances de ses amis. Il mourut en 1684.

DULONG (Pierre-Louis), chimiste distingué, né à Rouen le 17 février 1785, se livra de bonne heure à l'étude de la chimie, et se fit connaître avantageusement en 1811 par la publication de son premier mémoire sur la décomposition mutuelle des sels solubles et des sels insolubles. Berthollet lui accorda son amitié; ce fut dans le laboratoire de ce savant qu'il découvrit le chlorure d'azote, cette substance si éminemment détonnante qui se manifesta par une explosion assez violente pour détruire de fond en comble le laboratoire de Berthollet. Dulong en fut quitte cette fois pour quelques contusions; mais en recommençant l'année suivante (1812) des recherches sur cette dangereuse substance, une nouvelle explosion lui fit perdre un œil et l'extrémité d'un doigt. Cet accident ne l'arrêta pas; dès 1815 il fit des recherches sur l'acide nitreux et les acides de phosphore, et publia ses travaux en 1816. On apprit alors que le gaz nitreux n'était pas un gaz permanent et qu'il pouvait se liquéfier sans le secours de l'eau. Ce fut vers ce temps qu'il commença avec Petit une série de travaux pour déterminer les lois de la communication de la chaleur. Le thermomètre à mercure ne donnait pas une garantie suffisante pour un semblable travail; il y joignit le thermomètre à air et trouva que les deux instruments s'accordaient jusqu'à 100 degrés, mais au delà le mercure se dilate plus vite que l'air. Il posa en même temps les lois du rayonnement, et fit voir qu'une particule de matière, placée dans certaines circonstances, perd sa température en proportion géométrique. Les mémoires contenant ces belles découvertes furent couronnés par l'académie en 1818. Dans un autre, publié en 1819 par lui et Petit comme les précédents, il démontra que les

chaleurs spécifiques des corps simples sont en raison inverse du poids de leurs atomes. La mort de Petit, arrivée en 1820, fit ajourner la publication d'autres recherches en partie terminées. A cette époque le célèbre Berzélius vint à Paris; les deux savants firent en commun une nouvelle analyse de l'eau qui, selon eux, est formée d'une partie d'hydrogène en poids sur 8 d'oxygène. Ensuite vinrent ses recherches sur la chaleur dégagée par la respiration des animaux. Dulong devint à cette époque membre de l'académie, et répéta avec M. Thénard les expériences de Doëbereiner sur l'inflammation des deux gaz hydrogène et oxygène par l'éponge de platine; ils reconnurent cette propriété dans beaucoup d'autres métaux. En 1828 parut son mémoire sur le rapport entre la chaleur spécifique des gaz, considérés successivement sous le même volume et la même pression. Le dernier grand ouvrage auquel il prit part, comme membre d'une commission, et publié en 1829, est la *Détermination de la force élastique de la vapeur d'eau à des températures élevées*; lui-même avait inventé tous les appareils qui ont servi dans ces recherches. Dulong mourut à Paris le 20 juillet 1838.

DUMANIANT (J. André BOURLAIN, connu sous le nom de), doyen des littérateurs français, romancier, artiste et auteur dramatique, naquit à Clermont en 1754. Il a publié une foule de romans et de pièces de théâtre dont on peut trouver la liste dans la *France littéraire*, et qui ont fait la fortune de son libraire, comme du théâtre sur l'emplacement duquel a été élevée la salle actuelle du Théâtre-Français. Parmi ses comédies on remarque la *Guerre ouverte*, les *Intrigants*, la *Nuit aux aventures*, etc. Dumaniant était homme de bien: il soigna peu les intérêts de sa fortune, et mourut en 1828.

DUMAREST (Rambert), graveur en médailles et membre de l'institut, naquit à Saint-Etienne en Forez, en 1750. Il commença par ciseler, dans sa ville natale, des gardes d'épées et des platines d'armes à feu, et vint ensuite à Paris, où il s'occupa d'orfèvrerie et de bijouterie, prenant sur son travail le temps nécessaire pour assister aux leçons de l'académie. L'assiduité avec laquelle il se livra à l'étude du dessin le rendit bientôt habile dans cet art. Il passa en Angleterre à la suite de Boulton, en qualité de graveur de la belle manufacture que cet artiste avait établie à Soho, près de Birmingham. Après avoir passé deux ans, il entra en France au commencement de la révolution. Une loi, remarquable pour ce temps orageux, venait d'appeler tous les arts à un grand concours, où l'on devait décerner beaucoup de travaux et d'encouragements, dans le but sans doute d'attacher les artistes à un sol que les crimes dont on le souillait tous les jours rendait inhabitable. Il présenta au concours deux empreintes de médailles, l'une représentant la tête de J.-J. Rousseau, et l'autre le buste du premier des Brutus. La première obtint un premier prix, et sur l'empreinte de Brutus, on lui décerna l'exécution d'une médaille de 6,000 fr., avec le choix du sujet. Les autres ouvrages qui ont le plus contribué à la réputation de Dumarest sont les médailles sui-

vantes : *le Poussin* ; une *figure en pied d'Apollon*, d'après un modèle de Lemot, pour le conservatoire de musique ; *Esculape* ; *la Paix d'Amiens*, etc. Cet habile artiste avait préparé plusieurs autres ouvrages importants, lorsque la mort l'enleva en 1806, après une maladie longue et douloureuse.

DUMARSAIS (César CHESNEAU), né à Marseille en 1676, entra dans la congrégation de l'Oratoire ; mais le désir d'une plus grande liberté la lui fit quitter bientôt après. Il vint à Paris, s'y maria, fut reçu avocat, et commença à travailler avec succès. Des espérances flatteuses l'avaient engagé dans cette profession ; trompé dans ses vœux, il ne tarda pas à l'abandonner. Sa femme lui ayant paru un peu trop sage et trop chrétienne, il prit le parti de se séparer d'elle. Il se chargea de l'éducation du fils du président de Maisons. La mort du père l'ayant privé de la récompense qu'il espérait, il entra chez le fameux Law, pour être auprès de son fils. Après la chute de ce charlatan, il entra chez le marquis de Beaufrémont. L'éducation de MM. de Beaufrémont finie, il prit une pension, dans laquelle il élevait, suivant sa méthode, un certain nombre de jeunes gens ; le bruit s'étant répandu qu'il leur enseignait l'irrégion, cette pension fut supprimée. Obligé de donner des leçons pour subsister, sans fortune, sans espérance et presque sans ressource, il se réduisit à un genre de vie fort étroit. Ce fut alors que les auteurs de l'*Encyclopédie* l'associèrent à leur informe compilation. Il y fit plusieurs articles de grammaire, qui sont répandus dans les six premiers volumes. Il mourut en 1756, après avoir reçu les sacrements. Dumarsais avait donné plus d'une fois des preuves d'irrégion. Appelé pour présider à l'éducation de trois frères dans une des premières maisons du royaume, il demanda dans quelle religion on voulait qu'il les élevât. Question qui nuisit infiniment à sa fortune, dans un temps où la religion était respectée et regardée comme l'unique sanction des mœurs. Il s'était d'ailleurs fait connaître par divers ouvrages où l'impie paraissait à découvert. Les incrédules qui avaient été liés avec lui par les mêmes sentiments lui firent un crime de son retour au christianisme dans ses derniers moments ; quelques-uns prétendirent que ce retour n'avait pas été sincère, que c'était l'effet de la faiblesse du malade, etc. Mais, quand cela serait, quand la révolution qui se fait si fréquemment dans les esprits forts, lorsqu'ils se voient au bord du tombeau, ne serait pas le fruit d'une pleine conviction, elle prouverait au moins qu'ils n'ont jamais été bien persuadés des erreurs qu'ils ont enseignées ou adoptées, et qu'ils n'ont jamais été incrédules de bonne foi. « Ce n'est pas » une foi éteinte, » dit Bayle, qu'on peut bien citer en cette matière, « ce n'est qu'un feu caché » sous la cendre. Ils en ressentent l'activité dès qu'ils » se consultent, et principalement à la vue de » quelque péril. On les voit alors plus tremblants » que les autres hommes. Le souvenir d'avoir té- » moigné plus de mépris qu'ils n'en sentaient pour » les choses saintes, et d'avoir tâché de se sous- » traire intérieurement à ce joug, redouble leur in- » quiétude. » Les principaux ouvrages de Dumarsais

sont : *Exposition de la doctrine de l'Eglise gallicane, par rapport aux prétentions de la cour de Rome*, Paris, 1817, in-8, 6 fr. Cet ouvrage n'a paru qu'après la mort de l'auteur : on s'imagine aisément comment cette matière a été traitée par un homme aussi ennemi du christianisme en général, que de la religion catholique, et du siège de Rome en particulier ; *Exposition d'une méthode raisonnée pour apprendre la langue latine*, 1795, in-12 ; *Traité des tropes*, 1818, 2 vol. in-12, 6 fr. Cet ouvrage explique les différents sens qu'on peut donner au même mot. Quelqu'un voulant lui faire compliment sur ce livre, lui dit qu'il avait entendu dire beaucoup de bien de son *histoire des tropes* : il prenait cette figure de rhétorique pour un nom de peuple. On ne peut nier que cet ouvrage ne soit plein de justesse, de précision et de clarté. L'auteur y développe en grammairien habile ce qui constitue le style figuré ; *Les véritables principes de la grammaire, ou nouvelle grammaire raisonnée pour apprendre la langue latine*, 1729, in-4. Il n'a paru que la préface de cet ouvrage ; un *Abrégé de la Fable* du P. Jouvenci, disposé suivant sa méthode, 1731, in-12 ; une *Réponse* manuscrite à la *Critique* de l'Histoire des oracles, par le P. Baltus. On n'en a trouvé que des fragments imparfaits dans ses papiers. Cet effort inutile et le silence de Fontenelle prouvent combien l'ouvrage de Baltus est solide : les raisonnements sont vains contre des faits avérés, conformes d'ailleurs à des principes incontestables. (Voy. BALTUS.) *Logique, ou Reflexions sur les opérations de l'esprit* : ouvrage fort court et superficiel. On l'a réimprimé avec les articles que Dumarsais avait fournis à l'*Encyclopédie*, Paris, 1762, 2 part. in-12. Nous ne dirons rien de quelques autres ouvrages impies qu'on lui attribue, et qui sont tombés dans un oubli dont il ne faut pas les tirer. Un amour excessif des louanges, une grande idée de lui-même, et la faiblesse de la témoigner en toute occasion, sont le caractère de cet écrivain. Les philosophes du jour en parlent avec beaucoup d'éloges, et le considèrent comme le coryphée et le modèle de cette nuée d'instituteurs initiés aux dogmes de la secte, qui se sont répandus depuis dans toutes les provinces de l'Europe, pour détruire ce qu'ils appellent les *Préjugés*, c'est-à-dire toutes les notions chères à l'homme chrétien et à l'homme solidement vertueux. On a donné une édition de ses *OEuvres*, Paris, 1797, 7 vol. in-8, 10 à 12 fr.

DUMAS (Hilaire), docteur de la maison et société de Sorbonne, s'est fait connaître par une *Histoire des cinq propositions de Jansénius*, Trévoux, 1702, 3 vol. in-12, bien écrite et avec vérité. On l'attribua au P. Le Tellier ; mais le style du jésuite est plus véhément. On a encore de l'abbé Dumas une *traduction de l'Imitation de J.-C.*, et d'autres écrits, moins connus que son Histoire.

DUMAS (Louis), fils naturel de Jean-Louis de Montcalm, seigneur de Candiac, naquit à Nîmes en 1676. Il s'adonna d'abord à la jurisprudence ; mais ensuite il se livra tout entier aux mathématiques et aux langues étrangères. Quoique d'un abord très-froid et d'un caractère tranquille, il avait l'i-

magination vive et singulière. C'est lui qui inventa le Bureau typographique, dont on s'est servi pendant quelque temps à Paris et dans plusieurs provinces, pour apprendre les premiers éléments des langues. Il en fit les premiers essais sur le jeune de Candiac. Son élève se fit admirer à Paris et dans les principales villes du royaume, où Dumas l'accompagna. (*Voy. CANDIAC.*) La mort le lui ayant enlevé en 1726, avant qu'il eût atteint sa 7^e année, il pensa en perdre la tête; Boindin, avec lequel il était lié, le fit soigner chez lui. Il alla ensuite chez madame de Vaujour, et y mourut en 1744. Nous avons de lui : *l'Art de transposer toutes sortes de musiques, sans être obligé de connaître ni le ton ni le mode*, Paris, 1711, in-4 : production de cet esprit novateur qui tend à décréditer des méthodes éprouvées, pour leur substituer des pratiques exotiques, démenties à l'expérience; *Bibliothèque des enfants*, Paris, 1733, 3 part. in-4, où il explique l'économie de son Bureau typographique : machine qui n'eut jamais l'approbation des gens sensés, et qui est regardée aujourd'hui comme une pure charlatanerie, malgré les efforts que quelques faméliques instituteurs ont faits pour l'accréditer par un pompeux *Prospectus*, publié en 1780. On voit au premier coup d'œil que c'est une invention romanesque et empirique, fruit d'une tête oisive et exaltée, propre seulement à réprimer l'essor de l'être spirituel qui nous anime, en l'attachant à des opérations mécaniques et stériles.

DUMAS (Réné-François), président d'une des sections du tribunal révolutionnaire, né à Lucy en Franche-Comté en 1757, d'une famille originaire de Lorraine, était avocat à Lons-le-Saunier au commencement de la révolution. Il en embrassa la cause et les principes avec une exaltation extraordinaire, et fut nommé membre de l'administration départementale du Jura. Appelé à Paris après le 10 août, il mérita, par ses discours à la tribune des jacobins, la place de vice-président, et bientôt celle de président d'une des sections du tribunal révolutionnaire, lorsque, pour multiplier le nombre des victimes qu'on voulait égorger, on crut devoir augmenter le nombre des juges, ou plutôt des bourreaux, qui devaient les envoyer à la mort. De tous les hommes qui siégèrent dans cet épouvantable tribunal, Dumas passe pour avoir été l'un des plus cruels. Il joignait la dérision à la barbarie, et s'amusait à insulter les augustes et malheureuses victimes qu'il faisait immoler. L'âge, la condition, ou le sexe qui d'ordinaire obtient quelque indulgence, ne pouvaient suspendre ses railleries indécentes. La maréchale de Noailles, âgée de plus de 80 ans et entièrement sourde, avait été traduite à la section qu'il présidait : il avait beau l'interroger, elle répondait à toutes ses questions : *qu'est-ce que vous dites ?* « Tu ne vois donc pas qu'elle est sourde ? lui » dit Foucault, un des juges. — Eh bien, répondit Dumas, elle a conspiré sourdement. » Cette plaisanterie atroce fut un arrêt de mort pour la maréchale. Dumas fut un des sicaires les plus fidèles de Robespierre, qu'il défendit avec courage la veille et le jour de sa proscription. Mis hors la loi avec lui, il fut exécuté le 28 juillet 1794, le

lendemain du jour où son maître fut guillotiné.

DUMAS (Charles-Louis), doyen de la faculté de Montpellier, professeur de médecine et correspondant de l'institut, né à Lyon en 1765, mort en 1813 à Montpellier, où il était recteur de l'académie, fut reçu docteur à 19 ans, et couronné par la société royale de Paris à 21. Après être venu se perfectionner à Paris auprès de Vicq-d'Azyr et de Petit, il fut employé à l'Hôtel-Dieu de Lyon, et rendit des services immenses lors du siège et de la prise de cette ville. En 1794, il fut nommé médecin d'une division de l'armée des Alpes; mais une maladie sérieuse le força de retourner à Montpellier où il reçut les justes récompenses dues à son mérite et à ses vertus. On lui doit un grand nombre d'ouvrages. Les plus importants sont : *Système méthodique de nomenclature et de classification des muscles du corps humain*, Montpellier, 1797, in-4; *Principes de physiologie*, 18001-806, 4 v. in-8, 25 f., où l'on trouve un grand nombre de vues nouvelles et tous les changements opérés en physiologie depuis Haller. On regrette de ne pas trouver dans cet ouvrage cette simplicité de style, qui consiste à rendre ses pensées avec aisance, avec cette concision, cette clarté qu'on aime à trouver dans les ouvrages de science; *Discours sur les progrès futurs de la science de l'homme*, Montpellier, 1804, in-4; *Aperçu physiologique sur la transformation des organes*, 1805; *Eloge de Fouquet*, Montpellier, 1807, in-4; *Eloge du professeur Dorthes*, 1808, in-4; *Doctrine des maladies chroniques*, Paris, 1824, 2 vol. in-8, 14 fr. C'est son meilleur ouvrage. Il contient un travail qui lui est propre : la théorie de la formation de ces maladies; quelques *discours académiques*, écrits avec élégance; mais quelquefois trop de prétention le porte à se servir d'expressions affectées.

DUMAS (Charles-Guillaume-Frédéric), né en 1725, mort sur la fin du 18^e siècle, a composé les ouvrages suivants : *Voyages et Découvertes faites par les Russes*, trad. de l'alle. de G.-P. Muller, Amsterdam, 1766, 2 vol. pet. in-8; *Relations historiques de l'expédition contre les Indiens de l'Ohio*, en 1764, commandée par le chevalier Henri Bouquet, etc., trad. de l'anglais, ibid., 1769, in-8; *Examen de la doctrine touchant le salut des païens*, etc., trad. de l'alle. de J. Aug. Eberhard, ibid., 1773, in-8; *Examen de la traduction des livres 34, 35 et 36 de Pline l'ancien*, avec des notes par Falconnet, inséré dans le *Journal encyclopédique* de juillet à septembre 1775, et dans le tom. 6 des œuvres de Falconnet, Lausanne, 1781, in-8. Dumas a fourni plusieurs articles dans la *Bibliothèque des sciences et des beaux-arts*, journal imprimé à la Haye, et qui a fini au 48^e vol. en 1778 inclusivement.

DUMAS (Matthieu), lieutenant général, pair de France et conseiller d'état, naquit à Montpellier le 23 décembre 1753. D'abord aide de camp du général Rochambeau lors de la guerre pour l'indépendance des Etats-Unis, il servit en 1789, avec le même grade, auprès du général Lafayette, commandant de la garde nationale de Paris, et ce fut

lui qui, dans la déplorable journée du 21 juin 1791, ramena l'infortuné Louis XVI à Paris, que ce prince avait quitté furtivement la nuit précédente pour se rendre à Montmédy. Chargé plus tard d'importantes missions dans les îles du levant, la mer Ionienne et l'archipel grec, il fut nommé en 1790 directeur du département de la guerre, et envoyé l'année suivante, par le département de Seine - et - Oise comme député à l'assemblée législative, où il se fit remarquer par la modération de ses opinions. Obligé de s'expatrier à la suite du 18 fructidor, il chercha un asile à Hambourg, reentra en France sous le consulat, et prit part à la bataille de Marengo. Napoléon devenu empereur éleva Dumas au grade de lieutenant général, le fit conseiller d'état, ministre de la guerre à Naples, directeur des revues et de la conscription à Paris, et intendant général de l'armée en Russie. La restauration qui l'avait mis d'abord à la retraite, le rappela ensuite au conseil d'état et lui confia la présidence du comité de la guerre, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée au mois de septembre 1837. Dumas faisait partie de la chambre des pairs depuis 1830.

DUMBAR (Gérard), né à Deventer en 1684, mort dans sa patrie en 1744, est connu par son *Histoire de Deventer*, en latin, Deventer, 3 vol. in-8, enrichie d'un grand nombre de pièces très-utiles pour l'histoire de la Belgique.

DUMÉE (Jeanne), parisienne, fut instruite dès son enfance dans les belles-lettres. On la maria fort jeune; mais à peine avait-elle atteint l'âge de 17 ans, que son mari fut tué en Allemagne, à la tête d'une compagnie qu'il commandait. Elle profita de la liberté du veuvage, pour se livrer à l'étude. Elle s'appliqua à l'astronomie, et donna un vol. sous ce titre: *Entretiens de Copernic touchant la mobilité de la terre par mademoiselle Jeanne Dumée de Paris*, Paris, 1680, in-4. Elle y explique les trois mouvements qu'on donne de la terre, et les raisons qui établissent ou qui combattent le système de Copernic, y sont exposées avec assez d'impartialité.

DUMÉES (Antoine), jurisconsulte, né à Avesnes dans le Hainaut français, en 1722, fut procureur du roi et avocat au parlement de Douai. Il mourut dans sa patrie en 1765. Nous avons de lui quelques ouvrages de jurisprudence, appropriés aux provinces du ressort du parlement de Flandre, qui sont estimés. Le principal est la *Jurisprudence du Hainaut français*, Douai, 1753, in-4. Il a donné aussi *Annales belgiques, depuis 1477 jusqu'à la paix d'Aix - la - Chapelle*, Douai, 1761, ouvrage superficiel et rempli de préventions nationales.

DUMESNIL (Marie-Françoise), célèbre actrice tragique, naquit à Paris en 1713. Après avoir joué pendant quelques temps sur les théâtres de Strasbourg et de Compiègne, elle débuta à la Comédie-Française, le 6 août 1737, par le rôle de *Clytemnestre* (Iphigénie en Aulide), et elle y fut reçue le 8 octobre de la même année. Elle se distingua dans plusieurs rôles, et surtout dans celui de *Mérope*. Tous les journaux du temps rapportent qu'elle y développa une chaleur et un enthousiasme dont on n'avait pas encore eu d'exemple. Mademoiselle

Dumesnil négligeait beaucoup de choses dans ses rôles, les grâces du maintien, la noblesse des attitudes, le choix des gestes; mais elle avait, selon l'expression de Laharpe, *des moments si beaux qu'ils faisaient oublier ses inégalités*. Alors sa voix devenait terrible, et elle excitait au plus haut point la terreur et la pitié, qui sont les principaux ressorts de l'action tragique. En 1775, dans un âge très-avancé, elle se retira du théâtre avec 2,500 fr. de pension, et alla passer les dernières années de sa vie à Boulogne-sur-Mer, où elle mourut en 1803. Presque tous les poètes du dernier siècle ont payé à cette célèbre actrice le tribut de leur admiration par plusieurs pièces légères. Elle a laissé publier sous son nom un ouvrage assez volumineux, intitulé: *Mémoires de M.-F. Dumesnil, en réponse aux Mémoires d'Hippolyte Clairon* (1800), in-8. Cette réfutation diffuse d'un livre où elle avait été traitée avec trop de rigueur, a été rédigée par Coste. Dussaut y a ajouté une notice sur cette actrice. Ces mémoires font partie de la *Collection des Mémoires dramatiques* publiés par Dussaut.

DUMOLARD (Joseph-Vincent), député à la plupart des législatures qui suivirent l'assemblée constituante, naquit à Lafrey en Dauphiné (département de l'Isère), en 1766. Ses talents comme jurisconsulte lui obtinrent, à l'âge de 19 ans, la place d'avocat général au parlement de Grenoble, et il avait à peine 25 ans, lorsqu'il fut nommé (en 1791), par son département, à l'assemblée législative. Le 2 octobre, après avoir provoqué la prestation individuelle du serment civique, il fit insérer dans le procès-verbal la *mention honorable* des adresses dirigées contre les prêtres. Le 15 janvier 1792, il parla en faveur du divorce, et prononça un discours contre la cour de Turin. Le mois suivant, il accusa les émigrés. On le vit quelque temps après adopter des sentiments moins exagérés. Dès le 11 mai, il s'éleva contre l'insubordination qui régnait parmi les militaires, et contre l'esprit de faction qui dominait l'assemblée. Les 16 et 20 du même mois, il défendit la reine, ainsi que le juge de paix Larivière. Le 20 juin, jour où des factieux avaient pénétré de force dans le château des Tuileries, Dumolard demanda que les administrateurs du département de Paris rendissent un compte sévère de leur conduite dans cette triste circonstance, et fit en outre décréter que les députations armées ne seraient plus admises dans la salle des séances. S'étant opposé le 8 août au décret d'accusation contre le général Lafayette, il manqua d'être assassiné, au sortir de l'assemblée, par les jacobins et les fédérés. Il se sauva de leurs mains en se réfugiant dans un corps de garde, d'où il fut contraint de sortir par une fenêtre de derrière. L'assemblée législative se trouvant sans mission par le fait des événements du 10 août, il se retira dans sa famille et n'échappa point aux proscriptions. Il fut arrêté et transféré dans la prison du Luxembourg d'où il ne sortit qu'au 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794). En septembre 1795, il fut élu au conseil des Cinq-cents, où il appuya plusieurs élections, et notamment celle de J.-J. Aimé; que les jacobins voulaient faire déclara-

rer nulle. Au milieu de leurs cris et de leurs menaces, il soutint, le 9 janvier 1796, la cause des parents des émigrés, et prouva qu'on ne pouvait, en justice, les priver de leurs biens. Ce discours fut censuré par l'assemblée, et Dumolard faillit être envoyé à la prison de l'Abbaye. Le 5 mai, il demanda que la loi relative à l'instruction de la procédure des *réacteurs* de Lyon devant le tribunal de l'Isère fût rapportée, et dénonça ensuite le directoire qui s'immisçait dans les nominations à divers emplois. Il réclama en même temps contre l'effet rétroactif donné aux lois sur les successions, et repoussa, le 6 septembre, les accusations dirigées contre la ville de Lyon, que le directoire avait dénoncée comme un foyer de contre-révolution. En décembre, il se prononça en faveur de la liberté de la presse, osa, peu de temps après, plaider la cause de l'ordre de Malte, s'opposa au renvoi de La Villehurnois et autres accusés de conspiration, devant une commission militaire, et demanda qu'en punissant les agents de Louis XVIII, on n'épargnât pas ceux du duc d'Orléans. Il désigna, le 13 mai, un complot formé par des démagogues qui avaient signalé pour victimes plusieurs députés. Le 23 juin, il fit un long rapport sur la conduite du directoire en Italie, blâma le renversement des états de Venise et de Gènes, effectué par Bonaparte, et fit entrevoir que la Suisse était menacée du même sort. Ennemi déclaré des jacobins, il les dénonça avec plus de violence le 12 juillet, s'éleva le 18 contre le renvoi des ministres qui avaient mérité la confiance de l'assemblée, et contre l'approche des troupes que le directoire avait appelées. Le 25 août, il combattit avec énergie l'établissement du club dit *théophilanthropique* proposé par Leclerc. Le 28, il prononça un discours contre les *terroristes*, et contre la faction d'Orléans, qui, suivant lui, faisait mouvoir toutes les autres. Le 30, il eut le courage de parler en faveur de la Vendée. Pendant la lutte qui s'était établie entre le directoire, qui voulait tout envahir, et le conseil des cinq-cents, qui avait des opinions plus modérées, Dumolard avait souvent parlé avec la majorité de l'assemblée : il fut compris dans la proscription du 18 fructidor (4 septembre 1797). (*Voy.* AUGEREAU.) Il était condamné, avec plusieurs de ses collègues, à être déporté à Cayenne; mais il parvint à s'échapper. S'étant remis, en 1798, à la discrétion du directoire, celui-ci commua la peine des déportés en un exil à Oléron. Quand le directoire fut renversé par Bonaparte, ce dernier rappela les exilés, et Dumolard fut nommé sous-préfet à Cambrai. Le département du Nord l'élut, en 1805, membre du corps législatif, et, le 9 novembre 1809, il fit partie de la commission des finances. Dumolard prodigua ses éloges à Napoléon, qui n'y parut pas très-sensible : il se rappelait que Dumolard avait désapprouvé le renversement des républiques de Gènes et de Venise; aussi il ne participa à aucune des grâces qu'il dispensait à tous ses flatteurs. Il fut, en 1811, élu candidat au corps législatif par le collège électoral de l'Yonne; et le sénat le réélut le 4 mai membre de l'assemblée législative pour le même département. Il y resta jus-

qu'à la chute de Napoléon, en 1814. A cette époque, il passa à la chambre des députés, formée par le roi Louis XVIII, et S. M. le décora de la croix de la Légion d'honneur, qu'il n'avait pu obtenir sous Bonaparte. Le 4 juillet, il remit sur le bureau de la chambre une proposition ayant pour objet de réclamer des ministres le tableau de la situation du royaume, et demanda la liberté de la presse. Le 24, il parla avec force en faveur de la restitution à faire aux émigrés de leurs biens non vendus. Le 11 novembre, il s'éleva contre les juges du tribunal de Meaux, qui avaient déclaré « qu'une demande » en divorce était proscrite par la Charte. » Le 23 novembre, il appuya l'accusation contre de Blons, qui avait exercé des violences dans une église. Il demanda le renvoi de cette affaire au chancelier, « dans la conviction, dit-il, qu'il ne laissera pas » impuni un acte arbitraire et attentatoire à la liberté publique... » Il parla ensuite sur la réduction présumée des traitements de la Légion d'honneur, contre la réduction du nombre des juges, etc. Au retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, il se tint caché pendant quelques jours. Nommé à la préfecture des Basses-Alpes et conseiller d'état, il ne s'y rendit point; mais il partit pour la Franche-Comté, en qualité de commissaire du gouvernement. Il se comporta dans cette mission avec autant de prudence que de sagesse. Une nouvelle chambre de représentants ayant été convoquée en vertu de l'*Acte constitutionnel* donné par Bonaparte, il y fut nommé, et parla dans un grand nombre de circonstances; ce fut l'orateur de toutes les séances; ses opinions parurent un peu modifiées; car il rattachait à Bonaparte le salut de la France. Après la bataille de Waterloo (18 juin 1815), et la chambre continuant encore ses fonctions, Dumolard demanda, le 24, que la commission du gouvernement donnât tous les jours à la chambre des renseignements officiels. Il s'unit à ses autres collègues pour proclamer Napoléon II, et fut un des membres qui, le 25 du même mois, opinèrent que dans le procès-verbal on fit mention des acclamations de *vive l'empereur!* qui avaient éclaté lors de la proclamation de Napoléon II. Il donna, le 26, lecture de l'adresse des fédérés parisiens, qu'il appela un modèle de patriotisme. Il appuya la loi concernant les mesures de sûreté générale, et combattit l'amendement de Tripiér, qui proposait que les mandats d'arrêt continssent les motifs d'arrestation. Le 27, il demanda que, séance tenante, la chambre procédât à l'examen de la proposition du gouvernement pour l'ouverture d'un crédit de 1,300,000 fr. de rentes sur le grand-livre. Le 29, il proposa de voter que les soldats qui avaient péri à Fleurus (première bataille livrée aux alliés avant celle de Waterloo), *avaient bien mérité de la patrie*, et que le gouvernement prit des mesures pour témoigner à leurs familles la reconnaissance publique. Le 5 juillet il signa, en qualité de secrétaire, la fameuse *déclaration* de la chambre des représentants, où il était parlé des droits des Français, de la seconde abdication de Bonaparte, etc. Le 6, il combattit Cochon, qui proposait de ne pas envoyer des *voyageurs* (des com-

missaires) *auprès des armées* ; et qui l'accusa d'avoir dit que les représentants *jouaient à la hausse et à la baisse*. Rappelé à l'ordre pour cette expression, il se livra à sa véhémence ordinaire. On ne saurait indiquer toutes les motions que Dumolard, doué d'ailleurs d'une éloquence verbeuse et prolixe, fit dans cette courte session. Il était toujours prêt à improviser pour lui et pour ses collègues, et était souvent la parole aux autres orateurs. Cette fureur de parler lui avait attiré de vives épigrammes, notamment du poète Chénier, épigrammes que l'on citait souvent ; et entre autres celle-ci :

..... Dumolard au fatras léthargique,
Plein d'orgueil et de mots, Dumolard aujourd'hui
Distille en longs discours la sottise et l'ennui.

Les journaux ont aussi plaisanté sur sa loquacité intarissable. La *Gazette de France* dit un jour que ses protes regrettaient que Dumolard ne fût pas appelé à la nouvelle chambre (de 1816), parce que les longs discours de ce député rendant leur travail facile, ils avaient eu la prévoyance de tenir en réserve de petites phrases, comme celles de *indépendance nationale, vœu de la nation, respect aux idées libérales, défense des principes, représentation nationale, droits du peuple*, et autres lieux communs que cet orateur employait habilement. Après la seconde restauration, il se retira à Villevalier, département de l'Yonne, où il est mort en 1820.

DUMONCHAU, musicien distingué, né à Strasbourg en 1775, se fixa d'abord à Paris, où il passait pour un des plus forts et des plus brillants clavecinistes. Des circonstances particulières l'engagèrent ensuite d'aller s'établir à Lyon, où il professait son art avec une grande distinction, et où il mourut en 1820. Il a composé des *sonates* et des *fugues* dans le style des maîtres allemands. Sa musique porte l'empreinte d'un caractère aisé et dégagé de toute entrave.

DUMONT (Henri), maître de musique de la chapelle du roi, touchait supérieurement de l'orgue. Il était né dans la principauté de Liège en 1610, et il mourut à Paris, abbé de Silly, en 1684. L'abbé Dumont est le premier musicien qui ait employé dans ses ouvrages la basse continue. Il nous reste de lui des *motets* estimés, et cinq *grand'messes*, dans un très-beau plain-chant, appelées *Messes royales*, qu'on chante encore dans quelques couvents de Paris, et dans plusieurs églises de province.

DUMONT (Jean), historiographe de sa majesté impériale et catholique, réfugié en Hollande après avoir servi sans beaucoup de fruit en France, est connu par divers écrits d'un style languissant et incorrect, mais où l'on trouve des recherches qui peuvent être utiles. Les principaux sont : des *Mémoires politiques, pour servir à l'intelligence de la paix de Riswick*, la Haye, 1699, 4 vol. in-12. Cet écrit, instructif et intéressant, contient en abrégé ce qui s'est passé de plus considérable dans les affaires, depuis la paix de Munster, jusqu'à la fin de l'an 1674 ; des *Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malte et en Turquie*, 1699, 4 vol. in-12, fig., 5 à 6 fr. ; recueil assez curieux, quoique

peu exact ; *Corps universel diplomatique du droit des gens, ou Recueil des traités de paix, d'alliance, etc., faits en Europe depuis Charlemagne jusqu'à présent*, Amsterdam, 1726, 8 vol. in-fol. Cet ouvrage n'est pas exempt de fautes, mais il a son utilité. En y ajoutant *Hist. des anciens traités par Barbeyrac*, 1739, 2 vol. in-fol. ; *Supplément au corps diplomatique*, 3 vol. in-fol. ; *Hist. des traités de paix du 17^e siècle*, 1725, 2 vol. in-fol. ; *Négociations secrètes touchant la paix de Munster et d'Osnabruck*, 4 vol. in-fol. ; ces 19 vol. forment la collection du corps diplomatique. Ils sont le plus souvent partagés en 28 ou 30 tom., 240 à 300 fr., et en gr. pap., 460 fr. ; *Lettres historiques contenant ce qui se passe de plus important en Europe*, in-12. Cet ouvrage périodique a été continué par Basnage jusqu'en 1728 ; *Batailles gagnées par le prince Eugène, gravées avec des explications historiques*, la Haye, 1723, in-fol., nouvelle édit. publiée sous le titre d'*Histoire militaire du prince Eugène de Savoie, du prince et du duc de Marlborough, et du prince de Nassau-Frise*, la Haye, 1729-47, 3 vol. in-fol., fig. ; ouvrage recherché, 120 à 140 fr. Il mourut en 1726.

DUMONT (Etienne), publiciste célèbre, né à Genève en 1765, d'une famille qui avait éprouvé de grands revers de fortune, fut obligé, en faisant ses études, de donner des répétitions à ses condisciples, afin de diminuer les frais de son éducation. Ordonné ministre protestant en 1781, il se livra d'abord à la prédication, et le souvenir de ses premiers sermons n'est point encore perdu chez ses compatriotes. Partisan des idées démocratiques, il quitta son pays en 1782, lorsque la médiation armée de la France, de la Savoie et d'un canton Suisse, fit triompher l'aristocratie de Genève. Il se retira à St.-Petersbourg où il devint pasteur de l'église protestante française ; sa famille l'y avait accompagné. Dumont habitait depuis 18 mois la Russie où il était généralement estimé, lorsque lord Lansdowne l'appela en Angleterre et le chargea de l'éducation de ses fils. En 1789, il vint en France : à Londres, il s'était lié avec sir Samuel Romilly ; à Paris il fréquenta Mirabeau et ses adhérents. De concert avec l'orateur français, il rédigea le *Courrier de Provence* dans le sens des idées nouvelles. Après un séjour de deux ans au foyer de la révolution, Dumont retourna dans sa chère Angleterre. Ses liaisons avec Jérémie Bentham lui donnèrent du goût pour l'étude de la jurisprudence. Chargé de rédiger, de mettre en ordre, et de publier les ouvrages de ce légiste célèbre, il le fit avec zèle et donna : *Traité de la législation civile et pénale*, Paris, 1820, 3 vol. in-8, 8 à 10 fr. ; *Théorie des peines et des récompenses*, Londres, 1811, 2 vol. in-8 ; *Tactique des assemblées législatives*, suivie d'un *Traité des sophismes politiques*, Genève, 1816, 2 vol. in-8 ; *Traité des preuves judiciaires*, Paris, 1823, 2 vol. in-8 ; *De l'organisation judiciaire et de la codification*, Paris, 1828, in-8. Les autres manuscrits de Bentham ont été remis en d'autres mains pour en tirer parti : Dumont les a consultés lui-même et en a profité. Nous n'exami-

nerons pas le système dont Dumont n'a été que le rapporteur : son auteur l'appelait la *philosophie de l'utilité*. Comme base de la morale, il admettait le principe de la *Recherche du plus grand bien du plus grand nombre* : c'est la même idée que celle d'Helvétius, l'intérêt, à l'exception que cet intérêt est *général* chez Bentham, et *individuel* chez Helvétius. Quand on veut donner à l'homme des principes d'action pris hors des vérités religieuses, on fait de belles utopies : on arrive à des systèmes inexécutables. On peut d'ailleurs voir comment Rossi, dans son *Traité du droit pénal* réfute cette doctrine. En 1814, Dumont revint à Genève. Il se prononça aussitôt dans plusieurs affaires politiques, fut nommé membre du conseil représentatif et souverain, présenta à cette assemblée un *règlement* qui a été adopté et qui est à la suite de sa tactique parlementaire, provoqua la publication d'un nouveau Code pénal dont le plan se trouve dans Bentham, et dont l'acceptation a été prorogée ; il travailla à la réforme des prisons et contribua à l'établissement de la prison et du régime pénitentiaire de Genève. Jusqu'à la fin de sa carrière, Dumont a pris part aux délibérations du conseil de son canton : il faisait un voyage d'agrément en Italie, lorsqu'il mourut à Milan en 1828. Il a publié en société avec plusieurs de ses compatriotes des *Annales de législation et d'économie politique*, novembre, 1822. Il a aussi rédigé, de concert avec Duroveray la suite du *Journal de Mirabeau*. De Sismondi lui a consacré une *notice* dans la revue *encyclopédique* de 1829, t. 1^{er}, p. 258.

DUMONT-DE-COURSET (Georges-Louis-Marie, baron), agronome, naquit en 1746 à Boulogne-sur-Mer, embrassa l'état militaire, presque au sortir de l'enfance, et fut de bonne heure capitaine de cavalerie. Tout en remplissant les devoirs de sa place, il se livrait à l'étude de la botanique : les lieux qu'il occupait alors favorisaient ses goûts pour cette science : il était en garnison dans les Pyrénées. Bientôt son amour pour les plantes devint une passion, et ce fut pour la satisfaire, qu'à l'âge de 31 ans il renonça à la vie des camps pour les habitudes agrestes (1777). Il devint agriculteur dans sa terre de Courset, à 5 lieues de Boulogne, et dès lors il se voua uniquement aux études et aux expériences agronomiques. Ses travaux ne furent pas sans succès : sa ferme devint en quelque sorte une ferme-modèle ; elle s'est enrichie des plus belles espèces du règne végétal, soit indigènes, soit exotiques : le nombre en était considérable. Son portefeuille contenait d'ailleurs les dessins de plus de mille plantes des Pyrénées. Il devint membre de la société royale d'agriculture et correspondant de l'Institut. Il est mort dans sa terre en 1824. Son éloge se trouve dans le *procès-verbal de la séance publique de la société d'agriculture, du commerce et des arts de Boulogne-sur-Mer du 12 juillet* 1824, et la société royale d'Arras l'a mis au concours pour l'année 1825. On a imprimé une *Notice sur les jardins de Dumont de Courset*, Paris, 1813, in-8 ; réimprimée sous le titre de *Description des jardins de Courset*, Paris, 1824, in-8. Il a pu-

blié : *Observations sur l'agriculture du Boulonnais*, 1784, in-8 ; la *Météorologie des cultivateurs, suivie d'un avis aux habitants des campagnes sur leur santé et sur quelques-uns de leurs préjugés*, 1798, in-12 ; le *Botaniste cultivateur*, Paris, 1811-14, 7 vol. in-8, y compris un de supplément, 48 fr. ; la première édition parut de 1798 à 1805, 5 vol. in-8, ouvrage qui a eu du succès. Outre la nomenclature considérable des plantes, on y trouve une description simple et précise de leurs caractères et de leurs propriétés avec la méthode de les conserver et de les propager. Il a aussi donné des *Observations géorgico-météorologiques* dans les *Mémoires de l'ancienne Société d'agriculture de Paris*, et plusieurs *Mémoires* dans les *Annales de l'agriculture française* et dans la *Bibliothèque des propriétaires ruraux*.

DUMOUCHEL (Jean-Baptiste), ancien recteur de l'université de Paris, était né l'an 1747 d'un paysan des environs de Rouen, et, selon d'autres, de la Picardie. Ayant obtenu une bourse au collège de Sainte-Barbe de Paris, il y fit ses études, prit les ordres sacrés, entra ensuite comme maître de quartier au collège Louis-le-Grand, et alla quelque temps après professer la rhétorique à Rodez, d'où il fut rappelé dans la capitale, pour occuper une chaire au collège de la Marche. Plus tard il devint recteur de l'université. En 1788 il fut secrétaire de l'assemblée électorale du clergé de ce diocèse. Elu député de son ordre aux états généraux de 1789, il y embrassa le parti des novateurs, se réunit au tiers état dès les premières séances, et se lia bientôt avec le parti constitutionnel. Après avoir prêté le serment, il fut porté en 1791 à l'évêché de Nîmes. Il se conduisit dans cette ville suivant les principes de ceux à qui il devait son élévation, donna sa démission et se maria lors de la suppression politique du culte. Il fut alors employé dans les bureaux du ministère de l'intérieur, d'où Lucien Bonaparte l'exclut, dit-on, pour *discours déplacés*. Il y réentra sous le ministère de Chaptal, comme chef du bureau de l'instruction publique, d'où il passa dans les bureaux de l'université lorsqu'on reconstitua ce corps. En 1814, on lui donna sa retraite. Il est mort en 1820. On a de lui : *Narrationes excerptæ ex latinis scriptoribus*, Paris, 1810, in-12, dont il donna une nouvelle édition avec Goffaux.

DUMOULIN (Charles) vit le jour à Paris, en 1500, d'une famille noble et ancienne : elle était originaire de Brié, et, selon Papire Masson, elle tenait à Elisabeth, reine d'Angleterre, du côté de Thomas de Boulen, vicomte de Rochefort, aïeul maternel de cette princesse. Le jeune Dumoulin fit paraître dès son enfance des dispositions extraordinaires pour les belles-lettres et pour les sciences, et pour l'étude une inclination qui tenait de la passion. Reçu avocat au parlement de Paris, en 1522, il plaida pendant quelques années au Châtelet et au parlement. Mais une difficulté de langue l'ayant dégoûté du barreau, il s'appliqua à la composition des ouvrages qui ont rendu sa mémoire célèbre. Il publia en 1539 son *Commentaire sur les matières féodales* de la Coutume de Paris. Dans l'enthou-

giasme que produisit cet ouvrage, le parlement lui offrit une place de conseiller, qu'il refusa pour donner plus de temps à ses études et à la composition de ses livres. En 1551 parurent ses *Observations* sur l'édit du roi Henri II, contre les *petites dates*; livre qui déplut beaucoup à la cour de Rome. On sent bien que l'auteur, infecté des nouvelles erreurs, ne la ménagea pas. Le peuple de Paris, informé de son attachement au parti huguenot, pilla sa maison en 1552; se voyant en danger d'être maltraité, il passa à Bâle, s'arrêta quelque temps à Tubingen, et alla à Strasbourg, à Dôle, et à Besançon, travaillant toujours à ses ouvrages, et enseignant le droit avec une réputation extraordinaire partout où il faisait quelque séjour. En 1556, George, comte de Montbéliard, le retint prisonnier pour n'avoir pas voulu se charger d'une certaine cause; mais Louise de Beldon, sa femme, accourut à son secours, et témoigna tant de courage, que le comte fut obligé de céder. De retour à Paris, en 1557, il en sortit encore en 1562, pendant les guerres de religion. Il se retira pour lors à Orléans, et revint à Paris en 1564. Trois de ses *Consultations*, dont la dernière regardait le concile de Trente, lui suscitèrent de nouvelles affaires. Il fut mis en prison à la conciergerie; mais il en sortit peu de temps après, à la sollicitation de Jeanne d'Albret, et en vertu des lettres-patentes du 21 juin 1564, qui suspendaient les poursuites du parlement, « faisant » néanmoins expresses inhibitions et défense à Dumoulin, et sur peine de la vie, qu'il n'eût plus à » exposer, ni faire imprimer aucuns livres qui appartiennent à l'état, ou qui dépendent de la théologie, et concernent les autorités des conciles et du saint Siège apostolique. » Il était si avare de ses moments, que, quoique ce fût alors l'usage de porter la barbe, il se la fit couper, pour ne pas perdre de temps à la peigner. On le regardait comme la lumière de la jurisprudence, et comme l'oracle des Français. On citait son nom avec ceux des Papinien, des Ulpien, et des autres grands jurisconsultes de Rome. Sur la fin de sa vie, il abandonna entièrement le parti de la doctrine des protestants, et mourut à Paris, avec de grands sentiments de soumission à l'Eglise catholique, en 1566. Charles Dumoulin était certainement un homme d'un très-grand mérite; mais il était trop plein de lui-même, et ne faisait pas assez de cas des autres. Que peut-on penser d'un homme qui s'appelait le *Docteur de la France et de l'Allemagne*, et qui mettait à la tête de ses consultations: « Moi, qui ne cède à personne, » et à qui personne ne peut rien apprendre! Ses *œuvres* ont été recueillies en 1681, 5 vol. in-fol., 50 à 60 fr. On les regarde avec raison comme une des meilleures collections que la France ait produites en matière de jurisprudence. On reproche néanmoins avec raison à ce jurisconsulte, d'avoir eu sur l'*usure* et sur quelques autres points importants des opinions qui ne sont pas conformes à la saine théologie. Sa *Consultation* sur le concile de Trente est jointe ordinairement à la *Réponse* qu'y fit Pierre Grégoire (voy. ce nom); cette *Réponse* est fort recherchée. Plusieurs de ses opinions sur l'Ecriture

sainte ont été vivement réfutées par Gérard Mercator, dans son *Harmonia evangelistarum*. Gabriel du Pineau, plus savant que lui dans le droit canon, et beaucoup plus modeste, a solidement réfuté plusieurs de ses erreurs, dans des notes latines pleines d'érudition et d'un sens droit. On peut voir aussi, in *Molinæum pro pontifice maximo, etc., auctore Edmundo Rufo, jurisum doctore*, Paris, 1553, in-fol. Il est faux, comme l'ont dit quelques lexicographes, que toute sa famille périt au massacre de la Saint-Barthélemi. Après la mort de son fils Charles, qui mourut d'hydropisie en février 1570, il ne restait plus des trois enfants de ce jurisconsulte, qu'Anne Dumoulin, mariée à Simon Robé, avocat au parlement de Paris. Elle fut assassinée avec toute sa famille en l'absence de son mari, le 19 février 1572, par des voleurs qu'on ne put jamais découvrir, et par conséquent six mois avant la Saint-Barthélemi. Dumoulin avait épousé en secondes noces, en 1558, Jeanne du Vivier, en qui il eut le bonheur de rencontrer une femme aussi estimable que Louise de Beldon, qu'il avait perdue en 1556. (Voy. la *Vie* de Charles Dumoulin, par Julien Brodeau, pag. 205-214; et *Elog. Molinæi*, par Papire Masson, pag. 250 et suivantes.)

DUMOULIN (Evariste), littérateur, né en 1776 dans le département de la Gironde, et mort à Paris en 1833, se destina d'abord au commerce et étudia les sciences exactes avec succès. Mais son penchant pour la littérature triompha bientôt, et il commença à se faire remarquer en publiant à Bordeaux quelques brochures et quelques poésies, et en insérant divers articles dans le journal du département. Evariste Dumoulin se rendit à Paris, où il a coopéré à la rédaction du Constitutionnel; il s'était associé aux auteurs de la *Minerve française*. On s'est plu généralement à reconnaître l'impartialité de ses jugements littéraires. On a de lui: *Procès du général comte Drouot*, précédé d'une *Notice historique* sur cet officier, Paris, 1816, in-8, avec portrait; *Histoire complète du procès du maréchal Ney*, 1816, in-8; *Procès du général Cambronne*, 1816, in-8; *Lettre sur la censure des journaux et sur les censeurs*, 1820, in-8.

DUMOURIEZ (Charles-François DUPÉRIER), né à Cambrai le 25 janvier 1739, était issu d'une ancienne famille parlementaire de Provence qui portait le nom de *Dupérier*. Celui de *Dumouriez* qu'il adopta était une corruption du nom de sa bisaïeule, qui s'appelait de *Moriès* ou *Mouriès*. Il avait, dans sa première enfance, une santé très-débile qui se fortifia vers l'âge de dix ans. Son père lui fit faire ses études au collège Louis-le-Grand, jusqu'à la rhétorique, et l'en retira en 1753 pour lui faire apprendre les mathématiques et les principales langues vivantes. Le jeune Dumouriez suivit, en 1757, dans la campagne du Hanovre, son père qui était commissaire des guerres, devint à 19 ans cornette de cavalerie dans le régiment d'Escars, et fit la campagne de 1759, sous le marquis d'Armentières, aux environs de Munster, puis celle de 1760, sous le comte de Saint-Germain. Il se distingua à Klosterkamp, où son cheval s'étant abattu sous lui, il

fut obligé de se rendre , après avoir reçu huit blessures graves et un grand nombre de fortes contusions. La croix de Saint-Louis fut sa récompense. Mis à la réforme lors de la paix de 1763 , et ne pouvant se résoudre à rester dans l'inaction , il visita l'Italie et offrit , dit-on , ses services d'abord aux Génois et ensuite aux Corses. A son retour à Paris , il présenta au duc de Choiseul un plan pour s'emparer de la Corse , qui fut rejeté , et eut à ce sujet une scène très-vive avec ce ministre. Dumouriez se rendit alors en Portugal , en 1766 , et passa de là en Espagne , où le grade de lieutenant-colonel lui fut offert ; mais le duc de Choiseul le rappela et lui donna le brevet d'aide-marechal général des logis , avec 18,000 livres de gratification , pour ses travaux sur le Portugal , dont les deux ouvrages suivants furent le fruit : *Etat présent du royaume de Portugal , en l'année 1766* , 1 vol. in-12 (anonyme) , imprimé à Lausanne , en 1775 , in-12. Cet ouvrage d'un grand mérite a été réimprimé avec des additions et des corrections dans le tome 1^{er} des *OEuvres complètes* , Hambourg (Châteauneuf) , 1797 , in-4 ; *Système d'attaque et de défense du Portugal*. Ces manuscrits avaient été adressés au duc de Choiseul avec une carte offrant le cours du Tage , et le tracé des marches et des camps. Après avoir fait la campagne de 1768 en Corse , Dumouriez fut chargé de déporter sur les côtes des états du pape les jésuites espagnols expulsés de leur pays par le comte d'Aranda , et qui s'étaient réfugiés dans cette île. Le duc de Choiseul l'envoya , au commencement de 1770 , en mission secrète auprès des confédérés de Bar , pour soutenir les Polonais contre la Russie ; ce ministre ayant été remplacé par le baron de Vio-ménil , Dumouriez revint à Paris , et fut chargé , en 1772 , par Louis XV lui-même , d'une autre mission secrète auprès de Gustave III , roi de Suède , dans le but de favoriser ce prince contre l'aristocratie suédoise. Le duc d'Aiguillon , principal ministre , qui n'avait pas même été consulté pour cette affaire , voulut se venger , et , sous prétexte d'intrigues politiques avec le duc de Choiseul et le comte de Broglie , fit arrêter Dumouriez à Hambourg , pendant que , d'accord avec le roi de France , il s'occupait de lever des troupes pour Gustave III ; Dumouriez fut enfermé durant six mois à la Bastille , et de là transféré au château de Caen , où il resta jusqu'à la mort de Louis XV , et où , pour se distraire , il écrivit des mémoires sur l'art de la guerre , la politique et l'administration. A l'avènement de Louis XVI , il fut réintégré dans son grade de colonel. Ayant démontré , dans un mémoire présenté au roi , l'important avantage de la localité de Cherbourg pour un grand établissement de la marine militaire dans la Manche , il obtint le commandement de cette ville , et y reçut Louis XVI lorsque ce monarque vint , en juin 1786 , assister à l'immersion du premier des cônes sur lesquels reposent les piles de maçonnerie de la nouvelle rade. Le grade de maréchal de camp lui revint en 1788 , par ancienneté. Dumouriez embrassa la cause de la révolution , et se fit d'abord remarquer à cette époque par une brochure intitulée : *Cahiers d'un bailliage qui ne députera pas*

aux états généraux. Nommé commandant de la garde nationale , il sut maintenir l'ordre à Cherbourg , vint à Paris à la fin de 1789 , et entra dans la fameuse société des *Amis de la constitution*. Après avoir rempli une première mission en Belgique , il fut envoyé en 1790 dans l'ouest pour apaiser l'insurrection vendéenne , et fit à Niort la connaissance de Genonné , commissaire civil du gouvernement , qui devint un des principaux membres du parti girondin. En 1792 , Dumouriez fut nommé lieutenant-général , puis , par l'influence de ce parti , ministre des affaires étrangères ; nous n'examinerons point quelle est la part que Dumouriez a prise à la disgrâce de M. Delessart qu'on lui a reprochée. Les girondins s'étaient déclarés pour la guerre offensive , et Dumouriez y poussa Louis XVI qui provoqua le décret de l'assemblée législative portant déclaration de guerre au roi de Bohême et de Hongrie ; mais cette mesure , au moins imprudente , n'eut point de résultat heureux. Cependant Louis XVI , après avoir longtemps refusé de sanctionner le décret de formation d'un camp de vingt mille fédérés près Paris , et avoir mis son veto au décret relatif à la déportation des prêtres insermentés , se décida à congédier les trois ministres Servan , Roland et Clavières , qui , selon son expression , *le tuaient à coups d'épingles* , et deux jours plus tard Dumouriez lui-même (15 juin 1792). Celui-ci ayant obtenu une lettre de service pour l'armée du Nord , commandée par le maréchal Luckner , se rendit à Valenciennes , où il fut froidement accueilli , et ce chef ne lui confia qu'avec peine le commandement d'un petit camp volant à Maulde. Dumouriez remporta quelques avantages sur les Autrichiens , habitua ses soldats à la petite guerre , et sut si bien inspirer l'enthousiasme , qu'on vit les deux jeunes demoiselles Fernig accourir sous ses drapeaux , et elles devinrent plus tard ses aides de camp. Après la journée du 10 août , il reconnut sans hésiter le nouveau gouvernement et oublia ce qu'il devait à la cause de Louis XVI. Le départ de Lafayette ayant laissé l'armée sans chef , il fut choisi pour le remplacer , et se rendit sur-le-champ à Sedan , où il rétablit l'ordre et la confiance , que les événements avaient fort ébranlée. C'était à la fin du mois d'août ; le duc de Brunswick venait de prendre Longwy , et marchait sur Verdun à la tête de soixante mille hommes. Dumouriez , qui n'en avait d'abord que 28,000 , s'empara des défilés de l'Argonne , et écrivit de Grandpré , le 4 septembre 1792 , au conseil exécutif : « Verdun est pris ; j'attends les Prussiens. Les défilés de l'Argonne sont les Thermopyles de la France ; mais je serai plus heureux que Léonidas. » Il tint parole et donna , par sa fermeté , à Kellermann le temps de le rejoindre avec 27,000 hommes , que renforcèrent encore dix mille soldats conduits par Beurnonville. L'armée française occupait les hauteurs de Valmy. Le duc de Brunswick , après en avoir reconnu la belle position , se contenta le 20 septembre de canonner vivement les Français qui ripostèrent avec vigueur sans quitter leur position. A cette démonstration se bornèrent les événements de cette journée

remarquable en ce qu'elle fut le terme de l'invasion ; le 21 au matin, les Prussiens s'étaient éloignés ; Dumouriez, sans inquiéter leur retraite, s'avança jusqu'à Barancy, partagea son armée en deux colonnes, qu'il mit sous les ordres, l'une de Beurnonville, l'autre du général *Egalité*, aujourd'hui le roi Louis-Philippe, et se rendit à Paris où il fut reçu avec enthousiasme par la convention et les jacobins. Quatre jours après, il repartit pour son armée, méditant la conquête de la Belgique qu'il exécuta en un mois ; il remporta, le 6 novembre 1792, la victoire de Jemmapes sur les Autrichiens commandés par le duc Albert de Saxe-Teschén, et entra le lendemain à Mons ; il fit ensuite un emprunt aux états du Hainaut pour payer ses troupes en numéraire, au delà de la frontière, suivant un décret de la convention, et obtint encore plusieurs avantages. Mais, contrarié dans ses opérations par les commissaires de la convention, il fit un nouveau voyage à Paris, au mois de décembre, pour essayer d'obtenir le renvoi de Pache, ministre de la guerre, et le rappel des commissaires. On lit dans ses *Mémoires* que le but principal de son voyage était de sauver Louis XVI. Les révolutionnaires l'accueillirent mal cette fois, et Drouet le dénonça même à la convention. Dumouriez quitta la capitale le 26 janvier, et ayant appris, à Anvers, la rupture entre la France et l'Angleterre, avec laquelle la Hollande était liée par un traité offensif et défensif, il se mit en devoir de conquérir cette dernière contrée, quoiqu'il n'eût sous ses ordres que treize mille cinq cents hommes. La prise de Bréda valut à l'armée française un matériel considérable, ainsi que celle des places de Klendert et de Gertruydenberg. Le général d'Arçon assiégeait ensuite Willemstadt, dont il ne put se rendre maître, lorsque, le 1^{er} mars 1793, l'armée du prince de Saxe-Cobourg, s'étant mise en mouvement, fit lever le blocus de Maestricht que les généraux Miranda et Valence avaient investi, et força les Français de se replier sur Liège. Cependant la convention avait décrété le séquestre des biens ecclésiastiques et la saisie de l'argenterie des églises en Belgique. Dumouriez s'opposa à l'exécution de ces mesures iniques, et résista ouvertement aux commissaires mêmes de la convention. Ceux-ci partirent pour Paris, décidés à perdre Dumouriez, qui risqua sur ces entrefaites la bataille de Nerwinde après laquelle il fut obligé d'abandonner le champ de bataille. Le 20 mars, on vit arriver à l'armée les commissaires Danton et Lacroix qui essayèrent inutilement de le ramener à la soumission aux décrets de la convention, et ils repartirent aussitôt vers l'assemblée qui les avait envoyés. Dumouriez conçut alors le projet de marcher sur Paris, de dissoudre la convention et de mettre sur le trône le duc de Chartres (Louis-Philippe). La convention, informée qu'il avait ouvert des négociations avec le baron Mack, chef d'état-major du prince de Saxe-Cobourg, lui envoya, pour le sommer de venir lui rendre compte de sa conduite, les commissaires Beurnonville, alors ministre, Camus, Quinette, Lamarque et Bancal. Les cinq envoyés le trouvèrent le 2 avril à son quartier général des Boues de

Saint-Amand, et lui signifièrent le décret rendu à son égard. Après une altercation assez vive, Dumouriez les fit tous arrêter, et livrer comme *otages* au général Clerfayt, à Tournai. (Ils furent depuis échangés contre l'auguste fille de Louis XVI.) Le 3 avril, Dumouriez harangua ses troupes, mais il s'aperçut qu'il ne pouvait plus compter sur leur fidélité. Assailli près de Condé, le 4 au matin, avec une escorte de huit hussards d'ordonnance, par trois bataillons de volontaires de la Côte-d'Or qu'il rencontra et qui firent sur lui un feu très-vif sans l'atteindre, il s'éloigna au trot ; son cheval ayant refusé de franchir un fossé, il le passa à pied et abandonna le cheval qui fut pris et mené en triomphe à Valenciennes. Le général se rendit à un poste autrichien, et publia, le 5 avril, une proclamation que le prince de Saxe-Cobourg consentit à signer, et dans laquelle on promettait au peuple français d'étouffer l'anarchie et de rétablir la constitution de 1791. Sur l'instance de plusieurs de ses officiers qui s'étaient rendus auprès de lui pendant la nuit, et qui l'assuraient des bonnes dispositions de ses troupes, il s'était mis en route pour Saint-Amand, lorsqu'il apprit que l'artillerie reconnaissait l'autorité de la convention. Dumouriez se retira à Rumégies, passa ensuite à l'étranger avec le duc de Chartres, et alla descendre à Tournai chez le général Clerfayt. Les ministres des puissances alliées réunis à Anvers, ayant décidé que la proclamation signée par le prince de Saxe-Cobourg serait désavouée, et l'Autriche ayant déclaré dans un manifeste, qu'elle ferait désormais la guerre pour son propre compte, et garderait à titre d'indemnité et de conquête toutes les places qui tomberaient en son pouvoir, Dumouriez eut à ce sujet, avec le prince de Cobourg, une explication très-vive, à la suite de laquelle il quitta le camp autrichien. Il se dirigea vers Mergueisheim, en Franconie, où l'électeur de Cologne ne lui permit point de séjourner, se rendit de là à Stuttgart, d'où il fut encore contraint de sortir, et parcourut, sous un nom supposé, la Suisse, l'Italie et l'Angleterre, sans pouvoir trouver un asile. Lord Grenville lui ayant notifié l'ordre de quitter le territoire anglais, il alla enfin se fixer dans la petite ville de Neuss, en Danemark, non loin de Hambourg, et y fut réduit longtemps à vivre du produit de ses écrits. Sa tête avait été mise à prix en France, et à l'étranger il était l'objet du ressentiment des émigrés. Dumouriez se rendit à Saint-Pétersbourg en 1800, pour offrir à Paul I^{er} ses services contre Bonaparte, et parvint à faire agréer ses plans à ce prince qui lui avait dit : *il faut que vous soyez le Monck de la France*. Mais les intrigues du ministre russe Rastopchin firent échouer tous ses efforts, et il se rendit en Angleterre, où une pension annuelle de 1200 livres sterling lui fut faite par le gouvernement britannique, qui voulut récompenser ainsi ses projets contre le premier consul. Il contribua au rapprochement des membres de la famille aînée des Bourbons, avec le roi actuel des Français, et adressa, dit-on, lors de l'invasion de notre armée en Espagne, un plan de défense au secrétaire-général de la junte de Séville, pour la dé-

fense de cette contrée dont la topographie lui était familière. Après la restauration, il continua de résider en Angleterre, et aida de ses conseils les révolutionnaires napolitains. Dumouriez est mort à Turville-Park en Angleterre, le 14 mars 1823, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et ses restes ont été inhumés dans l'église paroissiale de Sainte-Marie d'Henley sur la Tamise. John Bowring, légataire de ses papiers, a publié son oraison funèbre en anglais, Londres, 1823, in-8. Outre les trois ouvrages que nous avons cités, Dumouriez a encore laissé : *Galerie des aristocrates militaires, et Mémoires secrets de la guerre de 1757*, Paris, 1790, in-8 ; *Correspondance du général Dumouriez avec Pache, ministre de la guerre, pendant la campagne de Belgique en 1792*, Paris, 1794, in-8, traduit en anglais, 1794, in-8 ; *À la convention nationale et à la nation française*, Francfort, 1772, in-8 ; *Mémoires du général Dumouriez, écrits par lui-même*, Hambourg et Leipzig, 1795, 2 vol. in-8, traduit en allemand, en 1794 ; en anglais, 1794, in-8 ; puis les mêmes, augmentés d'un volume ; sous ce titre : *La vie et les Mémoires du général Dumouriez*, Hambourg, 1795 ; *Coup d'œil politique sur l'avenir de la France*, mars, 1795, Hambourg et Londres, traduit en allemand et en anglais, in-8 ; *Lettre du général Dumouriez au traducteur de l'histoire de sa vie, pour faire suite au Coup d'œil politique*, etc., Hambourg et Londres, 1796, in-8 ; *Examen impartial d'un écrit intitulé : Déclaration de Louis XVIII*, septembre, 1795, in-8 ; *Réponse au rapport du député Camus*, mars, 1796, in-8 ; *De la république, ou Coup d'œil politique sur l'avenir de la France*, décembre, 1796, in-8 ; *Tableau spéculatif de l'Europe*, 1798, in-8, traduit en allemand et en anglais, 1799, in-8 ; *Fragments sur Paris*, par F.-D.-L. Meyer, traduits de l'allemand, 1800, 2 vol. in-12 ; *Campagnes du maréchal Schomberg en Portugal, de 1662 à 1668*, Londres, 1807, in-18 ; *Jugement sur Bonaparte, adressé par un militaire à la nation française et à l'Europe*, extrait de l'*Ambigu*, journal français, publié à Londres par Peltier, 10 avril 1807, réimprimé à Paris, 1814. Dumouriez parle, dans sa *Vie*, de divers autres mémoires et ouvrages manuscrits qui ont dû se trouver saisis après sa fuite de France, et intitulés : *Leçons de géographie, Leçons d'histoire et de philosophie, composées à Madrid en 1767 ; Mémoires sur la Pologne, Notes sur la Hongrie, écrits en Pologne en 1770 et 1771 ; Instruction sur les troupes légères ; Tableau spéculatif de l'Europe en 1772 pour M. de Montegnard, ministre de la guerre, et dont Louis XV eut une copie ; Essai philosophique sur les voyages ; Mémoire politique et commercial sur Hambourg et la basse Saxe ; Principes militaires ; Traité des légions ; Traduction en vers français du XXV^e chant du Morgante Maggiore, poème héroïque-comique de Pulci ; Mémoire de défensive sur la Normandie, 1777 ; Traduction de l'italien, de la vie de Benvenuto Cellini, sculpteur florentin, écrite par lui-même ; Vies des principaux généraux de Charles XII ; Mémoires sur le Cotentin, 1778 ;*

Mémoire diplomatique pour M. de Montmorin, ministre des affaires étrangères en 1791.

DUN (David, lord), jurisconsulte écossais, né en 1670 à Dun, dans le comté d'Angus, se distingua dans le parlement écossais par son opposition au projet d'union de l'Angleterre et de l'Écosse, et par sa bienfaisance généreuse envers le clergé épiscopal persécuté. Il mourut en 1755. On lui doit un petit ouvrage estimé, intitulé : *Lord Dun's Advice* (conseils de Lord Dun), 1752, in-12.

DUNAAN, juif de nation, roi des Homérites, peuple de l'Arabie-Heureuse, vivait au commencement du 6^e siècle. On dit qu'ayant été vaincu dans une grande bataille, il déchargea sa colère sur les chrétiens qui habitaient dans ses terres. Il y avait une ville nommée Nagran, qui en était remplie ; il y mit le siège, et y exerça des cruautés incroyables contre les fidèles qui ne voulurent pas renier J.-C. Le martyr d'Arétas et d'un enfant de 5 ans est des plus remarquables pour la barbarie. Le *Martyrologe romain* en fait mention le 24 d'octobre. Elesbaan, roi d'Éthiopie, à la prière du patriarche d'Alexandrie, vint venger les chrétiens, et fit mourir le Néron juif, après avoir défait ses troupes.

DUNCAN (Martin), né à Kempen en 1505, curé de Delft en Hollande, se fit une grande réputation par son zèle contre les protestants, dont il ramena un grand nombre dans le sein de l'Eglise. Il mourut à Amersfort l'an 1590. Il a laissé des *Traité de l'Eglise, du Sacrifice de la messe, du culte des images, etc., etc.* Tous ses ouvrages, dont quelques-uns sont en latin et les autres en flamand, prouvent le vif attachement de l'auteur à la religion catholique.

DUNCAN (Daniel), né à Montauban en 1649, membre de la faculté de médecine de Montpellier, se retira en 1690 à Genève. Il en fut chassé et passa à Berne, ensuite à la Haye, et enfin à Londres, où il mourut en 1735. On a de lui : *Explication nouvelle et mécanique des fonctions animales*, Paris, 1678, in-12 ; *Chimie naturelle*, Montauban, 1681, in-12 ; la Haye, 1707, in-8, qu'il traduisit en latin, et qu'il augmenta considérablement sous ce titre : *Chimie naturalis specimen*, Amsterd., 1707, in-8 ; *Avis salutaire contre l'abus des choses chaudes, et particulièrement du café, du chocolat et du thé*, Rotterdam, 1703, in-8, ouvrage traduit en anglais et rare. Tous ses écrits sont estimés par les maîtres de l'art.

DUNCAN (L'abbé François) naquit à Rome en 1752. Son père Jacques Duncan, attaché au prétendant d'Angleterre, se fixa à Rome avec ce prince. En 1737, il embrassa la religion catholique, malgré les instances et les reproches d'un de ses amis nommé Wagstasse, ministre anglican, dont on a conservé les lettres qu'il lui écrivit à cette occasion. Zélé catholique, Jacques Duncan communiqua à ses enfants les mêmes principes, et leur donna une éducation soignée. François en sut mieux profiter que ses frères. Il embrassa d'abord la carrière du barreau, puis la quitta pour se livrer à d'autres études. Il prit ensuite les ordres ecclésiastiques, et devint, en 1800, un des premiers membres de l'académie de la reli-

gion catholique, où il lut quatre *Mémoires* remarquables, dont nous parlerons ci-après. Juste appréciateur de ses talents, le cardinal de Piétro l'avait choisi pour auditeur et secrétaire lord de son voyage à Paris; mais une maladie força l'abbé Duncan de rester à Florence. Le grand duc de Toscane, Ferdinand III, que les événements politiques de ce temps orageux avaient forcé à quitter l'Italie, et qui régnait alors à Wurtzbourg, le nomma précepteur de son fils Léopold, depuis grand duc de Toscane. Arrivé dans cette ville, en 1806, il se captura bientôt l'estime du souverain, comme celle de son élève, auquel il inspira l'amour de la religion et le goût des lettres. Il donnait aussi aux archiduchesses, filles du grand duc Ferdinand, des leçons de littérature italienne. Modeste et retiré, il demeura toujours étranger à toutes les intrigues de cour. L'abbé Duncan mourut en 1811. Son intime ami, Zamboni, a prononcé, en 1820, son *Eloge* dans la séance de l'académie de la religion catholique; il a fait imprimer, dans la même année, un ouvrage de Duncan qu'il dédia à l'archiduc Léopold, avec le portrait de ce prince et celui de l'auteur; l'ouvrage est intitulé : *Discorsi apologetici*, etc., ou *Discours apologetiques posthumes* de l'abbé F. Duncan, accompagnés de *Notes et de son Eloge historique*, par M. G.-F. Zamboni, Florence, 1820, in-4, de 223 pages. Ces discours, au nombre de quatre, furent lus successivement dans ladite académie, le 23 mai 1801, le 10 août 1802, le 21 avril 1803, et le 3 août 1804. Le premier traite de Dieu, considéré comme créateur de l'univers; le second a pour objet de démontrer que c'est en vain que les incrédules ont essayé de donner au monde une antiquité supérieure à celle que lui assigne la sainte Ecriture; le troisième développe les rapports des prophéties sur la passion et la mort du Messie, avec la passion et la mort du Sauveur; le dernier sert à prouver que les progrès des sciences mathématiques et physiques, loin d'être en opposition avec les vérités du christianisme, servent au contraire à les mieux établir.

DUNGAL, écrivain du 8^e siècle, était vraisemblablement hibernois. Il vint en France, et l'on croit qu'il fut moine de Saint-Denis, ou du moins fort attaché à cette abbaye, et y termina ses jours en 829. Charlemagne le consulta, en 811, sur les deux éclipses du soleil qu'on disait être arrivées l'année précédente. Dungal répondit à ce prince dans une lettre assez longue, qui se trouve dans le tome 10 in-4, du *Spicilège* de dom Luc d'Acheri. On a aussi imprimé dans la bibliothèque des PP. un *Traité de Dungal pour la défense du culte des images*, imprimé séparément, 1608, in-8.

DUNOD DE CHARNAGE (François-Ignace), professeur en droit à Besançon, né à Saint-Claude en 1679, jouit dans toute la Franche-Comté d'une estime générale qu'il dut à ses lumières et à sa probité. On a de lui : *Histoire du comté de Bourgogne*, Dijon et Besançon, 1735-40, 3 vol. in-4, 18 à 25 fr.; *Histoire de l'église, ville et diocèse de Besançon*, 1750, 2 vol. in-4, 10 à 12 fr.; *Traité des prescriptions*, Paris, 1786, in-4; la dernière édition porte le titre de *Nouveau Dunod*, ib., 1810, in-8;

traité de la main morte et du retrait, Paris, 1760, in-4; *Observations sur la coutume du comté de Bourgogne*, Besançon, 1756, in-4. — Son fils Joseph DUNOD, avocat à Besançon, mort en 1765, a laissé beaucoup d'*observations* manuscrites sur les ouvrages de son père. — Pierre Joseph DUNOD, savant jésuite de la même famille, né à Moirans près de St.-Claude, en 1657, donna ce livre curieux intitulé *la Découverte de la ville d'Antre en Franche-Comté, avec des questions sur l'histoire de cette province*, Paris, 1697, in-12, réimprimé avec de nombreuses additions et une seconde partie, intitulée : *Méprises des auteurs de la critique d'Antre*, (Besançon), 1709, 2 vol. in-12, 3 à 5 fr. Il est mort en 1725.

DUNOIS (Jean, comte d'Orléans et de Longueville), grand chambellan de France, fils naturel de Louis de France, duc d'Orléans, naquit à Paris en 1402, et commença sa carrière par la défaite de Warwick et de Suffolk, qu'il poursuivit jusqu'à Paris. Orléans ayant été assiégé par les Anglais, il défendit courageusement cette ville, et donna le temps à Jeanne d'Arc de lui amener du secours. La levée du siège fut suivie d'un grand nombre de succès. Le comte de Dunois eut presque tout l'honneur d'avoir chassé les ennemis de la Normandie et de la Guienne. Il leur donna le coup mortel à Castillon en 1451, après avoir pris sur eux Blaye, Fronsac, Bordeaux, Baïonne. Charles VII dut son trône à son épée. Ce monarque ne fut pas ingrat à l'égard de Dunois. Il lui donna le titre de *Restaurateur de la patrie*, lui fit présent du comté de Longueville, et l'honora de la charge de grand-chambellan de France. Louis XI ne l'estima pas moins. Le comte de Dunois entra, sous le règne de ce prince, dans la ligue du *Bien public*, et en fut l'âme par sa conduite et son expérience. Il mourut en 1468.

DUNOYER (Anne-Marguerite PETIT, dame) naquit à Nîmes vers l'an 1663. Sa mère était de la famille du P. Cotton, confesseur de Henri IV. Après avoir abjuré le protestantisme dans lequel elle était née, elle épousa Dunoier, gentilhomme de beaucoup d'esprit et d'une famille distinguée. Puis, revenant à ses erreurs, pour les professer librement, elle s'enfuit en Hollande avec ses deux filles. Sa plume lui fut une ressource dans ce pays de liberté, ou si l'on veut, de licence. Elle écrivit des *Lettres historiques et galantes*, 1704, 7 vol. in-12; *ibid.*, 1790, 12 vol. in-18, parce qu'on y a ajouté les *Mémoires* de mad. Dunoier et une suite à ses lettres. Elle ramassait les sottises de la province, et on les prenait dans les pays étrangers pour les nouvelles de la cour. Elle mourut en 1720, avec la réputation d'une femme bizarre. Elle avait paru à la cour, où elle se couvrit de ridicule par sa hauteur, et avait vécu longtemps en province, où elle recueillit des risées par de faux airs de cour. Ses *Mémoires* imprimés séparément en un vol. in-12, ne donnent pas une grande idée de la solidité de son caractère, quoiqu'elle les eût écrits en partie pour faire son apologie. On a imprimé une satire contre elle, intitulée : *Le mariage précipité*, comédie en trois actes et en prose, Utrecht, 1713, in-12.

DUNS (Jean), communément appelé *Scot*, né à Duns en Ecosse, entra dans l'ordre de Saint-François. Il s'y distingua par sa subtilité à expliquer les plus grandes difficultés de la théologie et de la philosophie de son temps. C'est ce qui lui mérita le nom de *Docteur subtil*; quoique quelques-uns pensent qu'on le lui donna, pour avoir défendu avec force l'opinion de l'immaculée Conception de la sainte Vierge. Jean Scot, après avoir étudié et enseigné la théologie à Oxford, vint en donner des leçons à Paris. Il se piqua de soutenir des sentiments opposés à ceux de saint Thomas. C'est ce qui produisit, dans l'école, les deux partis des *thomistes* et des *scotistes*. Duns, qui était à la tête de ceux-ci, les soutint par un merveilleux talent pour les chicanes scolastiques. Il mourut à Cologne en 1308, regardé comme un grand homme par tous ceux qui tenaient pour l'universel à *parte rei*, et comme un homme opiniâtre et d'un caractère épineux, par ceux qui tenaient pour l'universel à *parte mentis*. C'était le sentiment d'Occam, disciple de Scot, et son rival dans ces sottises célèbres, car tous les siècles ont les leurs. Nous avons nos romans, nos vers galants, nos drames, nos encyclopédies, remplis de licence et d'irréligion; les ouvrages du siècle de Scot, peut-être plus ennuyeux encore, étaient plus innocents, et à force d'inutiles subtilités, formaient l'esprit à une logique exacte, dont les savants modernes paraissent oublier les premières règles. « A propos » d'une sottise, dit un philosophe, l'esprit s'exerce » et se porte à de bonnes études. Ces sortes de dis- » putes ressemblent à ces parties acides et volatiles » qui existent dans les corps propres à la fermenta- » tion; elles mettent en action toute la masse; dans » le mouvement elles se dissipent ou se précipitent : » le moment de la dépuraison arrive, et il surnage » un fluide doux, agréable et vigoureux, qui sert à » la nutrition de l'homme. » (*Voy. OCCAM.*) Les ouvrages de Scot, de l'édition de Lyon, 1639, forment 12 vol. in-fol. Cette collection valait de 200 à 250 fr., mais elle est considérablement tombée de prix. On y trouve la *Vie* de l'auteur écrite par Vandig, et les témoignages des auteurs qui ont parlé de cet homme célèbre. Plusieurs écrivains ont regardé Jean Duns comme l'auteur de l'opinion de la *Conception immaculée de la sainte Vierge*. Mais il est sûr qu'elle était connue dès le milieu du 12^e siècle, comme l'on voit par la lettre de saint Bernard au chapitre de Lyon, qui combattait cette opinion. Il paraît même que dès le 6^e siècle elle était générale parmi les chrétiens d'Orient. (*Voy. MAHOMET.*) Quoique Scot soutint ce sentiment avec éclat, il ne le donnait point comme un dogme certain. (*Voy. SIXTE IV.*)

DUNSTAN (S.), né en 924, sous le règne d'Aldestan, roi d'Angleterre, dont il était parent, parut d'abord à la cour; et les courtisans l'ayant desservi auprès du prince, il se bâtit une cellule, et se consola avec le Créateur des perfidies des créatures. Edmond, successeur d'Aldestan, tira le saint homme de sa retraite, et se servit utilement de ses conseils pour gouverner son royaume. Dunstan avait rassemblé depuis quelque temps un grand nombre de moines, dans un monastère qu'il avait fait bâtir à

Glaston. Les vertus et les lumières qui y brillèrent sous ce saint abbé, firent de cette maison le séminaire des abbés et des évêques. Les sujets qui en sortirent, contribuèrent beaucoup, par leur piété et leur doctrine, au rétablissement de la religion en Angleterre. Dunstan recueillit le fruit de ses travaux. Il fut fait évêque de Werchester, ensuite archevêque de Cantorbéry, reçut le *pallium* du pape, et fut légat du saint Siège dans toute l'Angleterre. Edwy étant monté sur le trône, et scandalisant ses sujets par ses dérèglements, Dunstan lui parla plusieurs fois avec la liberté d'un homme apostolique. Il poussa un jour la fermeté jusqu'à entrer dans une chambre, où le roi s'était enfermé avec une de ses concubines, et le tira par force d'entre ses bras. Le roi, excité par cette malheureuse, envoya en exil le saint archevêque, qui passa en Flandre. Cet exil ne fut pas de longue durée; il mourut dans son archevêché en 988. Il fut le restaurateur des lettres en Angleterre, ainsi que de la vie monastique. Il reste de lui quelques écrits.

DUPARC (Jacques LENOIR), jésuite et littérateur, né à Pont-Audemer en 1702, fut professeur de rhétorique au collège Louis-le-Grand, et mourut à Paris vers 1789, après avoir publié les ouvrages suivants : *Observations sur les trois siècles de la littérature française adressées à M. P.*, Paris, 1774, in-12; à la suite de ces observations se trouvent deux pièces de prose latine étrangère au sujet, et qui avaient été d'abord imprimées séparément; *Examen impartial de plusieurs ouvrages sur la littérature*, 1779, in-8. Il a aussi donné une nouvelle édition des *Plaidoyers et Discours oratoires* du P. Geoffroy, 1785, 2 vol. in-12, et une édition des *OEuvres spirituelles* du P. Judde, 1781-82, 7 vol. in-12; la *France littéraire* de 1763 lui attribue un *Eloge de Louis XIV.*

DUPATY (Charles-Marguerite-Jean-Baptiste MERCIER), président à mortier au parlement de Bordeaux, né à La Rochelle en 1744, s'est fait un nom par l'ardeur avec laquelle il prit, en 1786, le parti de trois assassins condamnés à mort par le bailliage de Chaumont. Un *mémoire* violent qu'il publia à ce sujet fut brûlé par arrêt du parlement de Paris, et l'auteur décrété d'ajournement personnel. « Défions-nous, a dit à cette occasion un vieux » magistrat, de ces *citoyens sensibles* qui regardent » avec indifférence l'assassinat de l'honnête homme, » et remplissent de leurs clameurs les tribunaux, » pour arracher au supplice le scélérat qui l'a com- » mis; qui exaltent le prix de la vie d'un homme, » et renversent la base sur laquelle reposent la » sûreté et le bonheur de tous les hommes. » (*Voy. CALENTIUS.*) Dupaty avait formé l'extravagant projet de parcourir le monde, pour former une nouvelle constitution ou législation de tout ce qu'il trouverait convenable chez les divers peuples du monde. Il avait demandé à cet effet, et pour sa récompense, 25,000 liv. de rente, que le gouvernement a cru pouvoir mieux employer à autre chose. Peu de temps avant sa mort, arrivée en 1788, il publia des *Lettres sur l'Italie*, 1785, in-8, pleines d'impostures, de mensonges atroces, et d'un fana-

tisme d'irréligion qui ne permet pas de croire que sa tête fût bien saine. « Peut-être, dit un journaliste, les vifs regrets que lui inspirait l'abolition du paganisme et des obscénités romaines, les ardens et inutiles désirs de les voir rétablir, ont-ils contribué à abrégé ses jours. Et comment verrait-on, sans une douleur mortelle, que les lieux autrefois habités par de tendres amantes, sont aujourd'hui souillés par des prêtres; que le Panthéon est désert, que les dieux n'y sont plus; qu'au lieu d'adorer Vénus on invoque la Vierge, etc. On sent bien qu'avec de pareils chagrins la vie devient amère, et qu'un magistrat, soi-disant chrétien, qui en est une fois navré, ne peut aller bien loin. » Un anonyme a publié son éloge en 1789. Le panégyriste a cru ne pouvoir louer son héros qu'en calomniant ses adversaires. Les disgrâces qu'a éprouvées Dupaty ne sont pas une raison de chercher des coupables dans ceux qui ont pensé autrement que lui. *Il n'y a*, dit Epictète, *que le vulgaire qui rejette sur les autres les causes de ses malheurs; dès que l'on connaît la sagesse, on n'accuse que soi-même*; et pour citer le livre dont Epictète a tiré cette maxime : *Justus prior est accusator sui*. Prov. 18.

DUPATY (Charles MERCIER), fils du précédent, statuaire, membre de l'institut, officier de la Légion d'honneur, professeur à l'école royale des beaux-arts et conservateur-adjoint de la galerie du Luxembourg, naquit à Bordeaux le 29 septembre 1775, et se fit recevoir avocat au mois d'août 1790. Mais ses goûts l'entraînèrent bientôt dans une autre carrière. Il avait étudié le paysage à Valenciennes, et, après avoir servi quelque temps, par suite de la réquisition, dans un régiment de dragons, il fut employé comme dessinateur-géographe dans le département du Mont-Terrible. Rappelé par le directoire, qui le plaça près de l'école nationale, il étudia la peinture chez Vincent, puis la sculpture chez Lemot, avec tant de succès, qu'il remporta, en l'an 7, le grand prix de ce dernier genre, dont le sujet était *Périclès visitant Anaxagore*. Dupaty composa ensuite un *Buste de Desaix* dont il employa le produit au modèle de sa première figure : *l'Amour présentant des fleurs et cachant des chaînes*, à l'occasion de laquelle David lui donna d'utiles conseils. Il se rendit alors en Italie, et y composa pendant un séjour d'environ huit ans, un grand nombre d'ouvrages, tels que : *Philoctète blessé*; *Vénus genitrix*; *Cadmus terrassant le serpent de Castalie*; une petite figure de *Pomone*; *Biblis mourante*. De retour à Paris, son premier ouvrage et peut-être le plus important fut *Ajax poursuivi par la fureur de Neptune*. Il fit ensuite les *remords d'Oreste*, groupe colossal de trois figures, qui n'est que modelé, et *l'Ajazz foudroyé*, dont il n'existe également que le modèle. En 1816, l'institut le reçut parmi ses membres, et il fut chargé d'exécuter la statue équestre de Louis XIII, destinée à la place royale, et conjointement avec Cartellier le monument élevé au duc de Berry. Dupaty a encore donné quelques ouvrages, parmi lesquels nous citerons une *Vierge* qui lui avait été commandée

par la ville de Paris, et qui se trouve à l'église de Saint-Germain-des-Prés, et une Tête d'étude colossale, d'un très-beau caractère, qu'il n'a pas même eu le temps de faire couler en plâtre. Dupaty avait beaucoup étudié l'antique. On lui a reproché de ne s'être pas assez livré à ses propres inspirations, et de n'avoir pas donné à ses productions assez d'originalité; mais ce défaut était compensé par des talents du premier ordre. Il avait épousé, à 52 ans, sa cousine, la fille de Cabanis, et en eut un enfant. Il est mort le 12 novembre 1825, en exprimant le désir qu'un de ses amis, M. Cortot, fût chargé de terminer les ouvrages qu'il n'avait pu achever. Ses vœux ont été remplis.

DUPÉRIER (Charles), poète latin, né à Aix, fils de Charles Dupérier, gentilhomme de Charles de Lorraine, duc de Guise, gouverneur de Provence, était neveu de François Dupérier, l'un des plus beaux esprits de son temps, à qui Malherbe adresse les belles stances qui commencent par ce vers :

Ta douleur, Dupérier, sera donc éternelle ?

Il fit ses délices, dès sa jeunesse, de la poésie latine, et il y réussit. Il donna souvent de bons avis à Santeuil, dont il était ami; mais il devint jaloux de la gloire de son disciple. Après avoir disputé avec chaleur l'un contre l'autre dans la conversation, ils en vinrent aux défis et aux écrits. Ils prirent pour arbitre Ménage, qui donna gain de cause à Dupérier, qu'il ne fait pas difficulté d'appeler le *Prince des poètes lyriques* de son siècle. Il cultivait aussi la poésie française, et même avec assez de succès. L'académie le couronna deux fois, d'abord pour une *Eglogue* en 1681, puis en 1682 pour un *Poème*. Le Parnasse perdit Dupérier en 1692. On a de lui de fort belles Odes latines; plusieurs *Pièces* en vers français; des *Traductions* en vers de plusieurs écrits de Santeuil; car ces deux poètes demeurèrent toujours amis, malgré leurs querelles fréquentes. Dupérier avait les travers des poètes, ainsi que les talents. Il était sans cesse occupé de ses vers, et il les récitait au premier venu. On prétend que Boileau lui lança ce trait dans son *Art poétique* :

Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
Qui, de ses vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le salue,
Et poursuit de ses vers les passants dans la rue.

Mais ces vers n'étant que la copie du portrait que fait Horace du *Recitator acerbus* dans son *Art poétique*, rien ne prouve que le satirique français ait eu Dupérier en vue.

DUPERRAY (Michel), né en 1640, avocat au parlement de Paris en 1661, bâtonnier de son corps en 1715, mourut à Paris, doyen des avocats, en 1730. Il était fort versé dans la jurisprudence civile et canonique. Ses ouvrages sont remplis de recherches; mais ils manquent de méthode, de style, et renferment plus de doutes que de décisions. Les principaux sont : *Traité historique et chronologique des dîmes*, réduit et augmenté par Brunet, avocat, en 2 vol. in-12; *Notes et Observations sur l'Edit de 1695*, concernant la juridiction ecclésiastique, 2 vol. in-12; *Traité sur le partage des*

fruits des bénéfices, in-12; *Traité des dispenses de mariage*, in-12; *Traité des moyens canoniques pour acquérir et conserver les bénéfices*, 4 vol. in-12; *Traité de l'état et de la capacité des ecclésiastiques pour les ordres et les bénéfices*, 2 vol. in-12; *Observations sur le concordat*, in-12, etc.

DUPERRET (Claude - Romain - Louis), député du département des Bouches-du-Rhône à l'assemblée législative, et ensuite à la convention, se déclara agriculteur dans ces deux assemblées; mais son fils, qui, depuis la mort de son père, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages, a déclaré qu'il était gentilhomme. Duperret s'attacha au parti de la Gironde, et quoiqu'il fût un partisan zélé de la république, il ne déshonora son nom par aucun crime odieux. Dans la cause du roi, il vota l'appel au peuple, et le simple bannissement. Il se montra toujours grand ennemi des jacobins ou *montagnards*, moins par ses discours que par son audace personnelle. Privé des talents oratoires, il ne montait jamais à la tribune; mais dans les troubles qui se renouelaient si souvent à l'assemblée, il se portait toujours au milieu de la salle, menaçant et apostrophant le parti opposé. Un membre du parti de la montagne l'ayant menacé d'un pistolet, le 10 août 1793, Duperret mit l'épée à la main, et brava dans cette attitude ceux qui voulaient le faire conduire à l'abbaye. Cependant, n'étant pas regardé comme redoutable, il ne fut pas enveloppé dans la proscription des girondins; mais il conserva des liaisons avec quelques-uns des députés proscrits, réfugiés en Normandie. La fameuse Charlotte Corday avait reçu de Barbaroux, l'un d'eux, une lettre de recommandation pour Duperret, et il l'avait conduite chez le ministre de l'intérieur où, disait-elle, elle avait des affaires pressantes. Le capucin Chabot profita de ce fait pour l'accuser de complicité dans l'assassinat de Marat. Duperret parvint cependant à se laver de cette terrible accusation; mais ses ennemis avaient résolu de le perdre. Duperret avait rédigé la protestation de 73 de ses collègues contre les violences des 31 mai et 21 juin; cette circonstance fut rappelée, ainsi que son entrevue avec Charlotte Corday; il fut décrété d'accusation, et traduit devant le tribunal révolutionnaire avec vingt et un de ses collègues. Ses juges iniques, méprisant les preuves d'innocence qu'il leur mettait devant les yeux, le condamnèrent à mort; il fut exécuté avec ses collègues le 31 octobre 1793.

DUPERRON (Jacques DAVY), cardinal, vit le jour dans le canton de Berne, en 1556, de parents calvinistes, d'une maison ancienne de Basse-Normandie. Elevé dans la religion protestante par Julien Davy, son père, gentilhomme très-savant, il apprit sous lui le latin et les mathématiques. Le jeune Duperron, né avec une facilité surprenante, étudia ensuite le grec, l'hébreu, la philosophie et les poètes. Philippe Desportes, abbé de Tyron, le fit connaître à Henri III, comme un prodige d'esprit et de mémoire. La grâce ayant éclairé son esprit, il abjura ses erreurs, et embrassa l'état ecclésiastique. Ses talents le firent choisir pour faire l'oraison funèbre de la reine d'Ecosse, et celle de Ronsard. Il

ramena à l'Eglise catholique par la solidité de ses raisonnements un grand nombre de protestants. Henri Sponde, depuis évêque de Pamiers, fut une de ses conquêtes. Ce prélat en fit depuis l'aveu solennel dans l'Épître dédicatoire de la première édition de son Abrégé des *Annales* de Baronius, qu'il dédia au cardinal Duperron. Les évêques demandèrent qu'un homme qui travaillait si utilement pour l'Eglise fût élevé aux dignités ecclésiastiques. En 1593, sous le pape Clément VIII, Duperron fut sacré à Rome évêque d'Evreux par le cardinal de Joyeuse, archevêque de Rouen. En 1600, il eut avec Duplessis-Mornai, en présence du roi, une conférence publique, dans laquelle il triompha de ce seigneur calviniste. Il lui fit remarquer plus de 500 fautes dans son *Traité* contre l'Eucharistie. Mornai, ne pouvant défendre les passages que son adversaire l'accusait d'avoir altérés, se retira promptement à Saumur. (*Voy. MORNAI.*) Henri IV dit à cette occasion au duc de Sully : « Le pape des protestants a été terrassé. » — Sire, répondit le duc, « c'est avec grande raison que vous appelez Mornai » pape; car il fera Duperron cardinal. » En effet, la victoire que ce dernier avait remportée, contribua beaucoup à lui procurer la pourpre romaine et l'archevêché de Sens. Henri IV l'envoya à Rome, où il assista aux congrégations de *Auxiliis*. Ce fut lui principalement qui détermina le pape à ne point donner de décision sur ces matières; ce qui était effectivement le parti le plus sage : peut-être aussi toute décision dogmatique était-elle impossible, vu que les deux partis se réunissaient dans le dernier résultat de la doctrine catholique. (*Voy. LEMOS et MOLINA.*) Quand il fut revenu en France, le roi l'employa à différentes affaires, et l'envoya une troisième fois à Rome, pour accommoder le différend de Paul V avec la république de Venise. On assure que ce pape avait tant de déférence pour les sentiments du cardinal Duperron, qu'il avait coutume de dire : « Priens Dieu qu'il inspire le cardinal » Duperron; car il nous persuadera tout ce qu'il » voudra. » La faiblesse de sa santé lui fit demander son rappel en France. Après la mort de Henri IV, il employa tout son crédit pour empêcher qu'on ne fit rien qui déplût au siège de Rome. Il arrêta par sa vigilance les troubles qu'eût pu exciter dans l'Eglise et dans l'état le livre du docteur Richer sur la puissance ecclésiastique et politique. Il assembla ses évêques suffragants à Paris, et dans cette assemblée on anathématisa l'auteur et l'ouvrage. (*Voy. RICHER.*) Il mourut à Paris en 1618. On a dit de ce cardinal, par allusion à ses grands talents et aux défauts de sa constitution, « qu'il ressemblait à la statue de Nabusinchodonosor, dont la tête d'or et la poitrine » d'airain étaient portées sur des pieds d'argile. » Effectivement, il avait de mauvaises jambes. Quelques écrivains passionnés ou incrédules eux-mêmes l'ont accusé d'irréligion, et avancent « qu'après avoir » prouvé l'existence de Dieu en présence de Henri » III, il lui proposa de prouver par des raisons » aussi fortes qu'il n'y en avait point. » Cette anecdote absolument fabuleuse est le fruit de la haine que les protestants et les richéristes portaient à ce

redoutable adversaire. Les protestants ont cru sur-tout que le conte pouvait servir à couvrir la défaite de Mornai, en montrant que ce cardinal prouvait le faux comme le vrai. Ses ouvrages ont été publiés, Paris, 1622, 3 vol. in-fol., 12 à 15 fr., précédés de sa vie. Ils renferment : la *Réplique au roi de la Grande-Bretagne* ; un *Traité de l'Eucharistie* contre Duplessis-Mornai, plusieurs autres *Traités* contre les hérétiques ; des *Lettres*, des *Harangues*, et diverses autres pièces en prose et en vers ; un *Appendice* de la doctrine de saint Augustin. Les livres de controverse de ce célèbre cardinal offrent une vaste érudition. Il a surpassé tous les controversistes dans l'art de pousser les preuves fondées sur des faits ou des textes, et de former des conclusions fermes et précises. Ses *Poésies*, placées autrefois parmi les meilleures productions du Parnasse français, ont perdu beaucoup par les vicissitudes qu'a subies la langue. On y trouve des stances amoureuses et des hymnes, des complaintes et des psaumes, etc. On a encore de lui : le *Recueil de ses ambassades et de ses négociations*, publié à Paris, 1623, in-fol., 6 fr. On y sent plus l'homme éloquent que le génie méditatif, et elles ne peuvent servir ni de modèle ni de leçon aux négociateurs. Le livre intitulé *Perroniana* fut composé par Christophe Dupuy. Isaac Vossius le fit imprimer à la Haye, et Daillé à Rouen, en 1669, in-12. Il y en a eu dans la suite plusieurs autres éditions. Il n'y a aucune apparence que ce grand cardinal ait dit toutes les puérilités qu'on lui attribue dans ce livre ; tous ces *Ana* sont d'ailleurs, comme l'on sait, très-suspects, et ne forment souvent que des recueils d'historiettes libres et ridicules, quelquefois indécentes, qu'un brocheur oisif ou avide se plaît à mettre sur le compte d'un homme célèbre. Dupuy avait fait cet inutile et en partie fabuleux recueil avant de renoncer aux sottises du siècle, et de se faire chartreux. Le cardinal Duperron faisait toujours imprimer deux fois ses livres avant que de les mettre au grand jour : la 1^{re} pour en distribuer des exemplaires à des juges éclairés ; la 2^e, pour les donner au public, après avoir profité de leurs avis. Malgré cette précaution, presque aucun de ses livres ne lui a survécu, sinon ses livres de controverses, soit que le style en ait vieilli, soit qu'on ait fait mieux après lui. On peut voir sa *Vie*, par Burigny, homme d'ailleurs peu propre à l'écrire fidèlement, vu ses étroites liaisons avec un parti ennemi de l'Eglise catholique, Paris, 1768, vol. in-12.

DUPERRON DE CASTERA (Louis-Adrien), mort résident de France en Pologne en 1752, à 45 ans, a traduit en français le *Newtonianisme des Dames*, 2 vol. in-12, ouvrage superficiel, et rédigé dans des principes qui déjà ont cessé de paraître vrais ; et les *Lusiades* du Camoens, 3 vol. in-12, version éclipseée par celle qui a paru en 1776, 2 vol. in-8. On a encore de Duperron l'*Histoire du mont Vésuve*, in-12 ; le *Théâtre espagnol*, 1738, 2 tom. in-12 ; deux *Comédies*, etc. Son style est boursoufflé et incorrect.

DUPETIT-THOUARS (Aristide AUBERT), capitaine de vaisseau, naquit en 1760, au château de

Boumois, près de Saumur (Anjou), et fut envoyé à l'école militaire de la Flèche, puis à celle de Paris. Il embrassa la carrière des armes en 1776, et servit dans le régiment de Poitou, lorsque la guerre qui éclata, en 1778, entre la France et l'Angleterre, lui permit de suivre son goût pour la marine. Reçu garde-marine à Rochefort, après un brillant examen, il trouva bientôt des occasions de se distinguer à Ouessant, au fort Saint-Louis du Sénégal, au combat de la Grenade, et dans diverses autres affaires sur le *Fendant*, commandé par de Vaudreuil. On l'employa ensuite à des croisières, qui firent bientôt de lui un marin consommé. La nouvelle s'étant répandue que la Peyrouse et ses compagnons avaient échoué sur une île déserte, Dupetit-Thouars forma à l'instant le projet de voler à leur recherche, et cherche à intéresser les actionnaires dans son entreprise, en promettant de terminer l'expédition par la traite des pelleteries de la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale. Un de ses frères s'associa à son dessein. (*Voy.* l'article suivant.) Les souscriptions se trouvant insuffisantes, les deux frères vendent leur patrimoine, et Aristide part le 2 août 1792. Après avoir arraché dans l'île de Sel, une des îles du Cap-Vert, quarante Portugais aux horreurs de la famine, et les avoir transportés à l'île de Saint-Nicolas, dont les habitants, aussi en proie à la disette, reçoivent de lui la plus grande partie de ses vivres, il se voit forcé, à peine remis en mer, de relâcher dans l'île portugaise de Fernando de Noronha à cause d'une maladie terrible qui lui a enlevé le tiers de son équipage. Les Portugais, sous le prétexte des troubles qui ont éclaté en France, saisissent son bâtiment et l'envoient prisonnier à Lisbonne. Lorsque la liberté lui fut rendue, il se rendit dans l'Amérique septentrionale, et il y visita la chute du Niagara, avec le duc de la Rochefoucauld-Liancourt. Dupetit-Thouars revint bientôt dans sa patrie, et fit partie de l'expédition d'Egypte, avec le commandement du vaisseau le *Tonnant* de 80 canons. Avant la bataille d'Aboukir, il avait conseillé d'abandonner la rade. Son avis ne fut point écouté, et l'on sait quels furent les désastreux résultats de cette journée. Dupetit-Thouars y combattit avec son intrépidité accoutumée. Mutilé par un boulet, il se fit mettre dans un tonneau de son, pour prolonger de quelques moments son existence, en arrêtant l'effusion de son sang, et continua de donner des ordres tant que ses forces le lui permirent. Enfin, il expira en s'écriant : *Equipage du Tonnant, n'amenez jamais votre pavillon* (1^{er} août 1798). Dupetit-Thouars n'a laissé que des manuscrits qui demanderaient à être mis en ordre avant d'être publiés. La sœur de ce brave marin en a publié un volume en 1822.

DUPETIT-THOUARS (Aubert AUBERT), naturaliste, frère du précédent, né au château de Boumois le 11 novembre 1758, embrassa la carrière militaire, et consacrait toutefois ses loisirs à l'étude des sciences naturelles. Il n'eut pas plutôt connaissance du projet qu'avait formé Aristide de naviguer à la recherche de l'infortuné Lapérouse,

qu'il voulut être du voyage. Sa famille s'engagea pour cet objet dans des dépenses considérables, et il partit pour Brest, en 1792, dans l'intention de s'y embarquer. Mais la défiance ombrageuse des autorités révolutionnaires d'une petite ville de l'ouest le retint en prison pendant près de six semaines, au bout desquelles seulement il put se rendre à sa destination. Aristide, que l'on inquiétait aussi à Brest, était parti après avoir indiqué à son frère l'île de France pour point de réunion. Aubert s'étant embarqué sur un autre bâtiment arriva dans cette île, mais n'y retrouva point son frère, captif à l'île Fernando de Noronha. Il employa plusieurs années à visiter différentes îles de la mer des Indes, et revint en France en 1802, rapportant avec lui un herbier d'environ deux mille plantes, une foule de dessins et de descriptions, etc. Dupetit-Thouars fit paraître successivement : *Essai sur la végétation, considérée dans le développement des bourgeons*, 1809, 1 vol. in-8; *Mélanges de botanique et de voyages, premier recueil contenant : Dissertation sur l'enchaînement des êtres; Genera nova Madagascaria*, adressés à M. de Jussieu, en 1795; *Observations sur les îles australes d'Afrique*, adressées à M. Lamark, 1801, avec deux pl., etc., 1 vol. in-8; *Recueil de rapports et de mémoires sur la culture des arbres fruitiers*, 1815, in-8, avec 8 pl.; *Histoire d'un morceau de bois*, 1815, in-8; le *Verger français, second recueil, contenant, entre autres, un Mémoire sur les effets de la gelée sur les plantes*, 1816, in-8; *Cours de phytologie ou de botanique générale* (les deux premières séances et le discours d'ouverture), 1819, in-8; *Histoire des végétaux recueillis dans les îles d'Afrique*, 1^{re} partie, 1820, 1 vol. in-4; *Histoire particulière des plantes orchidées*, 1822, 1 vol. in-4, avec 110 pl.; *Mémoire sur la formation naturelle et artificielle des arbres*, 1824, in-8; *Notice sur la formation de la pépinière du roi au Roule*, 1825, in-8. L'auteur avait été nommé directeur de cette pépinière en 1826, emploi qu'il a rempli pendant un grand nombre d'années avec beaucoup de zèle. M. de Vilèlè qu'il avait autrefois connu à l'île de France, aimait à le favoriser dans ses entreprises scientifiques, et le changement de ce ministre fut pour lui un véritable malheur. Dupetit-Thouars a encore fourni un grand nombre d'articles à la *Biographie universelle*. Il avait été élu membre de l'institut en 1820, et est mort le 12 mai 1832.

DUPIN (Jean), moine de Cîteaux, dans l'abbaye de Notre-Dame de Vaucelles, près Cambrai, né en 1302, mort en 1372, est auteur du *Champ vertueux de bonne vie*, Paris, sans date, in-4, goth., 12 fr.

DUPIN (Louis Elies), né à Paris en 1657 d'une famille ancienne, originaire de Normandie, fut élevé avec soin par son père. Il fit paraître dès son enfance beaucoup d'inclination pour les belles-lettres et pour les sciences. Après avoir fait son cours d'humanités et de philosophie au collège d'Harcourt, il embrassa l'état ecclésiastique, et reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1684. Il avait déjà préparé des matériaux pour sa *Bibliothèque universelle des auteurs ecclésiastiques*. Les huit premiers siècles

étaient achevés, lorsque la liberté avec laquelle il portait son jugement sur le style, la doctrine et les autres qualités des écrivains ecclésiastiques, déplut à Bossuet, qui en porta ses plaintes à Harlay, archevêque de Paris. Ce prélat obligea Dupin à rétracter un grand nombre de propositions, dont quelques-unes étaient néanmoins susceptibles d'un sens favorable. L'auteur, en se soumettant à tout ce qu'on voulut, espérait que son ouvrage ne serait pas supprimé. Il le fut cependant par un décret du prélat, le 16 avril 1693; mais on lui accorda la liberté de le continuer en changeant le titre. Son repos fut encore troublé par l'affaire du Cas de conscience; il fut l'un des docteurs qui le signèrent. Cette décision lui fit perdre sa chaire et le força de quitter la capitale. Exilé à Châtellerault en 1703, en se rétractant il obtint son rappel; mais il ne put recouvrer sa place de professeur royal. Clément XI remercia Louis XIV de ce châtement, et dans le bref qu'il adressa à ce monarque, il appela ce docteur *un homme d'une très-mauvaise doctrine, et coupable de plusieurs excès envers le Siège apostolique*. Dupin ne fut pas plus heureux sous la régence; il était dans une étroite liaison avec Guillaume Wake, archevêque de Cantorbéry, et était même avec lui dans une relation continuelle. On soupçonna du mystère dans ce commerce, et le 10 février 1619, on fit enlever ses papiers. « Je me trouvais au Palais » Royal au moment qu'on les y apporta » (dit La-fitau, évêque de Sisteron, de qui nous empruntons ces anecdotes) : « il y était dit que les principes de » notre foi peuvent s'accorder avec les principes de » la religion anglicane. On y avançait que, sans » altérer l'intégrité des dogmes, on peut abolir la » confession auriculaire, et ne plus parler de la » transsubstantiation dans le sacrement de l'Eucha- » ristie; anéantir les vœux de religion, retrancher » le jeûne et l'abstinence du carême, se passer du » pape, et permettre le mariage des prêtres. » Des gens qui se croient bien instruits assurent que sa conduite était conforme à sa doctrine, qu'il était marié, et que sa veuve se présenta pour recueillir sa succession. Si ce docteur était tel qu'ils nous le présentent, le pape devait paraître modéré dans les qualifications dont il le charge. Ses amis ont voulu faire regarder son projet de réunion de l'église anglicane avec l'église romaine plutôt comme le fruit de son esprit conciliant que comme une suite de son penchant pour l'erreur; mais comment accorder ce jugement avec ce que l'évêque de Sisteron dit avoir lu de ses propres yeux dans les écrits de Dupin? On sait d'ailleurs qu'il était partisan de Richer, et qu'il prônait son démocratique système, totalement destructif de la hiérarchie et de l'unité de l'Eglise, et cela même après que le syndic eut solennellement abjuré ses erreurs. Du reste, quelque idée que l'on se fasse de sa façon de penser et de sa conduite, on ne peut lui refuser un esprit net, précis, méthodique; une lecture immense, une mémoire heureuse, un style à la vérité peu correct, mais facile et assez noble, et un caractère moins ardent que celui qu'on attribue d'ordinaire aux écrivains du parti avec lequel il était lié. Il mourut à Paris, en 1719. Vincent,

son libraire, honora son tombeau d'une pierre de marbre, avec une épitaphe de la composition du célèbre Rollin. Les principaux ouvrages de ce laborieux écrivain sont : *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, contenant l'histoire de leur vie, le catalogue, la critique, la chronologie de leurs ouvrages, tant de ceux que nous avons que de ceux qui se sont perdus; le sommaire de ce qu'ils contiennent, un jugement sur leur style, leur doctrine, et le dénombrement des différentes éditions de leurs ouvrages, Paris, 1698 et ann. suiv., 61 vol. in-8, 60 à 72 fr., et 1693-1708, 19 vol. in-4, 35 à 40 fr. Dom Cellier a donné dans le même genre un ouvrage qui est plus exact, mais qui se fait lire avec moins de plaisir. L'abbé Dupin juge assez souvent sans partialité et sans prévention; mais la vitesse avec laquelle il travaillait, son esprit superficiel et peu capable de réflexions soutenues, lui ont fait commettre bien des fautes : quelques-unes cependant sont de nature à ne pouvoir être attribuées à la précipitation et à la distraction, et l'on ne peut guère les concilier avec la bonne foi. (*Voy. le Journ. hist. et littér.*, 15 novembre 1791, pag. 426.) Les principales erreurs qu'on lui reprocha en flétrissant son ouvrage étaient, d'affaiblir la piété des fidèles envers la sainte Vierge, et de ne paraître corriger ou prévenir des exagérations et des abus qu'en donnant dans des excès contraires; de favoriser le nestorianisme; d'affaiblir les preuves de la primauté du saint Siège; d'attribuer aux saints PP. des erreurs sur l'immortalité de l'âme et sur l'éternité des peines de l'enfer; de parler d'eux avec trop peu de respect, etc. Matthieu Petit-Didier a donné une Critique de la *Bibliothèque ecclésiastique*. (*Voy. PETIT-DIDIER, SOUCIET.*) Une édition de Gerson, en 5 vol. in-fol. (*voy. CHARLIER*); *Traité de la puissance ecclésiastique et temporelle*, in-8; *Histoire de l'Eglise en abrégé*, en 4 vol. in-12; *Histoire profane*, 6 vol. in-12. Cet ouvrage et le précédent, faits à la hâte, manquent d'exactitude; *Bibliothèque universelle des historiens*, 2 vol. in-8, suivant le plan de sa Bibliothèque ecclésiastique, mais qui n'a pas été achevée; *Histoire des Juifs depuis J.-C. jusqu'à présent*, 1710, en 7 vol. in-12. C'est l'ouvrage du ministre Basnage, que Dupin s'appropriait, en y faisant quelques changements. (*Voy. BASNAGE.*) *De antiqua Ecclesiæ disciplina*, in-4; *Liber Psalmorum cum notis*, in-8; *Traité de la doctrine chrétienne et orthodoxe*, in-8, qui était le commencement d'une théologie française qui n'a pas eu de suite; *Traité historique des excommunications*, in-12; *Méthode pour étudier la théologie*, in-12 : bon ouvrage, réimprimé en 1769, avec des augmentations et des corrections par l'abbé Dinouart; une édition d'Optat de Milève, Paris, 1700, in-fol., estimée; l'*Histoire d'Apollonius de Thyanes, convaincu d'impiété*, 1705, in-12. Il y a de très-bonnes remarques. (*Voy. APOLLONIUS.*)

DUPIN (Claude-François-Etienne), baron, fut conseiller-maître à la cour des comptes, officier de la Légion d'honneur, ancien secrétaire général, administrateur du département de la Seine, commissaire du gouvernement près cette administration,

ancien préfet des Deux-Sèvres depuis l'origine de cette institution jusqu'en 1813, et naquit à Metz en 1767. Il était connu dans le monde politique par plusieurs brochures : *l'Almanach du républicain* pour 1793; *Galerie historique et républicaine des hommes célèbres*, 1793 (avec Jacquin), et un grand nombre d'ouvrages d'administration et de statistique; dans le monde littéraire il se fit quelque réputation par des traductions de l'allemand et d'autres langues. Il était membre de l'académie celtique qui est devenue la *société royale des antiquaires*, à laquelle il a donné plusieurs mémoires, notamment sur le *patois poitevin* et sa *littérature*. Il est mort à Paris en 1828, laissant en manuscrit un ouvrage sur *l'origine et les droits des communes*; un *abrégé de l'histoire de France par provinces*; une *traduction des comédies de l'Aristote*, et une *Légende austrasienne* intitulée *Valdrée*.

DUPLANIL (J. D.), médecin français, né en 1740, est mort en 1802, à Argenteuil, près Paris. On a de lui une *traduction* française de la *Médecine domestique* de G. Buchan, Paris, 1775, 5 vol. in-12; 5^e édition, 1802, 5 vol. in-8, avec beaucoup de notes; *Médecine du voyageur*, Paris, 1801, 3 vol. in-8, 10 fr. Il était médecin honoraire du comte d'Artois avant la révolution.

DUPLEIX (Scipion) naquit à Condom en 1569, d'une famille noble, originaire du Languedoc. Il vint à Paris en 1605, avec la reine Marguerite, qui le fit depuis maître des requêtes de son hôtel. Il devint ensuite historiographe de France, et travailla longtemps sur l'histoire de ce royaume. Il compila dans sa vieillesse sur les libertés de l'église gallicane; mais le chancelier Séguier ayant fait brûler en sa présence le manuscrit pour lequel il demandait un privilège, il en mourut de chagrin à Condom, en 1661. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont : *les Mémoires des Gaules*, 1650, in-fol., qui forment la première partie de son Histoire de France. Ils sont plus estimés que tout le reste; on voit que l'auteur avait été aux sources; *Histoire de France*, en 5, puis en 6 vol. in-fol. La narration de Dupleix, quoique assez nette, est peu agréable, non-seulement par le langage qui a vieilli, mais encore par les platitudes ampoulées dont il l'a semée. Les éloges qu'il donne au cardinal de Richelieu déplurent à Matthieu de Morgues et au maréchal de Bassompierre. Ils l'accusèrent l'un et l'autre d'ignorance et de mauvaise foi. Dupleix leur répondit. Après la mort du cardinal, il voulut refondre une partie de son Histoire; mais sa vieillesse ne lui permit pas d'exécuter ce projet; *Histoire romaine*, Paris, 1638, 3 vol. in-fol., masse énorme, sans esprit et sans vie; un *Cours de philosophie*, en français, 3 vol. in-12; *les Causes de la veille et du sommeil, des songes, de la vie et de la mort*, Lyon, 1620, in-8; *la Curiosité naturelle rédigée en questions*, ibid., 1620, in-4 : ces deux ouvrages imprimés d'abord séparément ont été ensuite réunis au *Cours de philosophie*; la *Liberté de la langue française*, contre Vaugelas, ouvrage qui ne fait pas honneur à son jugement.

DUPLEIX (Joseph), célèbre négociant français, fils d'un fermier général du roi, directeur de la compagnie des Indes, naquit sur la fin du 17^e siècle : il fut envoyé à Pondichéry en 1720, avec la double qualité de premier conseiller du conseil supérieur, et de commissaire ordonnateur des guerres dix ans après. Il mérita, par le génie qu'il montra pour les opérations commerciales, d'être nommé directeur du comptoir de Chandernagor. Cet établissement était, à son arrivée, dans l'état le plus déplorable ; il devint, par ses soins, très-florissant, dès la seconde année de son administration ; et en moins de dix ans, il parvint au plus haut point de prospérité. De si grands services lui valurent le gouvernement général des établissements français à Pondichéry, en 1742. Jusque-là, il ne s'était montré que grand administrateur ; il se couvrit d'une nouvelle gloire en défendant cette ville pendant 42 jours contre les efforts réunis de deux amiraux anglais. Le roi lui donna le grand cordon de Saint-Louis, honneur qu'on n'avait jamais fait à aucun homme hors du service militaire, et le titre de marquis. Le Grand-Mogol l'éleva à la dignité de nabab, et il devint en peu de temps le protecteur et le vainqueur des vice-rois de l'Inde, et plus puissant qu'eux tous. Mais l'excès de sa gloire l'aveugla : il voulut, contre l'avis de ses officiers, étendre ses conquêtes, et faire assiéger la capitale du Maduré, dans le voisinage d'Arcate, défendue par les Anglais. Il y perdit toute son armée. La moitié fut tuée, l'autre captive. Il lutta encore avec beaucoup de courage contre ses ennemis et contre la fortune qui l'avait abandonné : mais depuis ce jour la colonie tomba dans la plus triste décadence. Dupleix fut rappelé en 1753, et réduit, après avoir joué le rôle d'un grand roi, et disposé des trésors de l'Inde, à discuter à Paris les tristes restes des sommes qu'il avait avancées pour la compagnie, et à solliciter des audiences dans l'antichambre de ses juges. Il en mourut de chagrin en 1763. Outre sa trop grande ambition, qui le perdit, on lui reproche sa jalousie contre La Bourdonnaye ; c'est lui principalement qui causa sa disgrâce. Il fit signer par le conseil de Pondichéry, et par les principaux citoyens qui étaient à ses ordres, les mémoires les plus outrageants contre son rival, qui, pour prix des services signalés qu'il avait rendus, fut enfermé à la Bastille en arrivant à Paris.

DUPLEISSIS (Claude), avocat au parlement de Paris, natif du Perche, mort en 1683, cultiva la jurisprudence avec un succès distingué. Colbert le choisit pour l'avocat des finances. Les jurisconsultes ont souvent recours à ses *Oeuvres*, contenant ses *Traité sur la coutume de Paris*, ses *Consultations*, etc., avec les notes de Claude de Berroyer et d'Eusèbe de Laurière, Paris, 1754, 2 vol. in-fol. Il a tâché de mettre de la méthode dans des matières confuses, et de traiter avec clarté des questions que les commentateurs avaient embrouillées.

DUPLEISSIS (Michel-Toussaint-Chrétien), Parisien, né en 1689, sortit de la maison de l'Oratoire pour entrer dans la congrégation de Saint-Maur, où il prononça ses vœux l'an 1815. Après avoir été chargé du soin de la bibliothèque publique de Bonne-

Nouvelle à Orléans, il passa à Saint-Germain-des-Prés, puis à Saint-Remi de Reims, enfin à Saint-Denys en France, où il mourut en 1767. On a de lui : *Histoire de la ville et des seigneurs de Coucy*, Paris, 1728, in-4, 5 à 6 fr. ; — *de l'église de Meaux*, 1731, 2 vol. in-4, 10 fr. ; *Description de la ville d'Orléans*, 1736, in-8, 3 à 5 fr. ; *de Haute-Normandie*, 1740, 2 vol. in-4, 8 à 12 fr. ; *Histoire de Jacques II*, 1740, in-12 ; *Nouvelles annales de Paris*, 1753, in-4, 5 fr. ; des *Lettres* et des *Dissertations* dans les Journaux de Trévoux et le *Mercure de France*. Dom Duplessis avança dans son *Histoire de Meaux*, comme un fait presque certain, que l'art de fabriquer des titres était, vers le 11^e siècle, un vice universel, qui infectait presque toutes les abbayes, les corps de ville, les communautés, et les cathédrales même : idée romanesque et fautive, qui a beaucoup d'analogie avec celles que le P. Hardouin avait adoptées sur tous les genres d'antiquités. Sa témérité lui attira une foule de critiques et de tracasseries méritées.

DUPONT DE NEMOURS (Pierre-Samuel), économiste et philosophe, né à Paris en 1739, suivit d'abord l'état de son père, qui était horloger ; mais aimant l'étude, et ne pouvant s'y livrer selon ses désirs, il quitta la maison paternelle, et se mit à voyager. Dans les divers pays qu'il parcourait, il faisait ou arrangeait des montres pour subsister, et consacrait ses loisirs à la lecture. Ennuagé de cette vie errante, il revint à Paris, se livra entièrement à la littérature, et fit la connaissance de plusieurs économistes, tels que Quesnoy, l'abbé Beaudou, Turgot, etc. Ses premiers débuts furent deux petits écrits sur le commerce des grains, qu'il publia en 1764 ; ils obtinrent quelques succès, et le firent choisir pour continuer les *Ephémérides du citoyen*, ou *Chronique de l'esprit national*, rédigées par Mirabeau et Beaudou depuis 1765, et qui traitaient d'administration, de commerce, d'agriculture, etc. Ce recueil parut jusqu'en 1772 ; il contient 63 vol. in-12. Lié avec Turgot par la conformité de leurs opinions, celui-ci lui confia quelques travaux sur des objets d'administration ; quand il quitta la place d'intendant de Limoges, pour venir à Paris occuper celle de contrôleur général des finances, il donna à Dupont de Nemours un emploi dans ses bureaux, l'initia dans ses projets de réforme, et le fit travailler aux écrits qui parurent sur ce sujet pendant son ministère. La disgrâce de Turgot n'influa point sur le sort de Dupont, qui, nommé conseiller, avait le titre de commissaire auprès du ministre des finances, et devint par ce titre un des principaux agents dans le traité de commerce fait avec l'Angleterre en 1786. Il paraît qu'il ne montra pas beaucoup d'habileté dans cette circonstance ; car l'Angleterre retira de ce traité des avantages nuisibles au commerce français. Dupont avait acheté une terre auprès de Nemours, ce qui lui fit ajouter ce nom au sien propre. Elu par ce bailliage député aux états généraux, il se montra chaud partisan de toutes les innovations à la mode. Il déclama contre le despotisme, contre les abus, et principalement contre le clergé. A l'assemblée constituante, il parla toujours contre les

droits de l'Eglise. Le 10 août 1789, il appuya fortement la motion pour la suppression de toutes les dîmes ; le 24 octobre, il prononça un discours très-captieux, tendant à prouver que les biens du clergé appartenaient à la nation ; provoqua ensuite la suppression des ordres religieux et fut du nombre de ceux qui le 13 février 1790 combattirent le projet de déclarer la religion catholique religion de l'état. Dupont, s'étant uni au parti appelé *monarchien*, se déclara pour les deux chambres et le pouvoir *limité* du roi. Après la session de l'assemblée constituante, il s'était fait imprimeur. Parfois son enthousiasme révolutionnaire faisait place à quelques intervalles de raison : il combattit la création des assignats, se déclara contre les projets des jacobins, présenta une adresse sur les événements du 20 juin 1792, où le peuple en tumulte pénétra dans le château des Tuileries, et montra du courage, le 10 août suivant, en défendant le malheureux Louis XVI. Cette conduite lui ayant attiré la haine des jacobins, ils voulurent le noyer au sortir d'une séance. Il se tint caché pendant la *terreur*, ne reparut qu'en 1795, et en septembre de la même année il fut député au conseil des Anciens par le département du Loiret. Dupont publia un écrit dans lequel il dévoilait les abus en matière de finances ; en janvier 1796, il parla en faveur des parents d'émigrés, et eut une grande part au rejet de la loi qui devait achever de les dépouiller. Il plaida, peu de temps après, la cause des créanciers de l'état, qu'on laissait dans la misère, et, lors de la prestation du serment de *haine à la royauté* (en janvier 1797), il adopta l'exception faite par Corbel, en jurant *haine à la royauté en France*, afin de ne pas indisposer les rois alliés de la république. Il demanda, le 31, que le bureau fût censuré à cause de son silence sur l'insurrection des *terroristes* de Toulouse. Le 13 avril, Dupont parla avec beaucoup d'énergie contre le rétablissement de la loterie ; il prononça encore d'autres discours assez sages, qui prouvaient que les excès de la révolution avaient un peu affaibli son enthousiasme démagogique. Après le 18 fructidor, il donna sa démission ; et, quoiqu'il ne fût pas compris dans la proscription qui résulta de cette journée, il passa à New-York, où il s'établit comme négociant. Sous le gouvernement consulaire il revint en France, et, en 1805, il fut nommé membre de la chambre de commerce. Lors de l'entrée des alliés (en 1814), il devint secrétaire du gouvernement provisoire ; le 29 juin, Louis XVIII le nomma conseiller d'état, puis chevalier de la Légion d'honneur. Au retour de Bonaparte, il partit pour l'Amérique, où il est mort dans l'état de New-York, à Elanklérion, près Wilmington, le 8 août 1817, à l'âge de 78 ans. Après avoir tracé la vie politique de Dupont de Nemours, il nous reste à parler de ses ouvrages, dont la plupart renferment des idées aussi extravagantes qu'anti-chrétiennes. Nous citerons d'abord un assez grand nombre de *Mémoires* lus à l'institut dont il était membre, et dans lesquels il prétend qu'il existe un langage entre les oiseaux, leur attribuant la faculté de se comprendre mutuellement à l'égal des hommes. Il allègue sa

propre expérience dans les forêts de l'Amérique. Cette rêverie, renouvelée des anciens *augures* ou *devins*, excita la verve caustique de certains journalistes, qui accablèrent Dupont de leurs piquantes plaisanteries. C'est tout ce qu'il pouvait mériter à ce sujet ; mais il encourut le blâme des esprits bien pensants, par les assertions absurdes et impies qu'il a répandues dans ses écrits tant sur la Divinité que sur les êtres créés. Affilié aux soi-disant philanthropes, il fut un des premiers membres de leur *comité de direction civile et religieuse* ; mais il paraît qu'il n'embrassa pas entièrement leurs opinions, *parce que*, dit-on, *il avait aussi un système particulier de théologie*. Il le publia parmi ses autres ouvrages, et dans celui qui porte le titre pompeux de *Philosophie de l'univers*, qui a eu trois éditions, Paris, 1796, 1797, 1799, in-8. Il y dit que *toutes les superstitions sont détruites*, et attaque la religion catholique avec un emportement d'autant plus odieux que ses ministres étaient alors en butte à de cruelles persécutions. C'est dans ce même ouvrage qu'il essaie de poser les bases d'une nouvelle religion. L'auteur y rajeunit les notions de la métempsychose, et avance qu'il était naguère un *très-honnête chien qui est devenu homme par ses bonnes qualités obscurcies par quelques grogneries*. Ces étranges idées, et d'autres non moins singulières, se trouvent consignées dans des *Mémoires* lus à l'institut en 1804, 1805, 1806 et 1807, et dont le recueil fut imprimé sous le titre de *Mémoires sur différents sujets, la plupart d'histoire naturelle et de physique générale et particulière*, Paris, 1807, in-8; 2^e édit., 1813. Ce recueil contient en outre un *Mémoire sur l'instinct et les mœurs des animaux*, dans lequel on lit qu'il a distingué vingt mots chez les corbeaux, a démêlé six consonnes de plus dans la *langue des chats* que dans celle des chiens, et a traduit en français les conversations des corbeaux qu'il avait entendues, des couplets que les rossignols chantaient, etc. Ce que nous venons d'indiquer sur les opinions de l'auteur n'est, pour ainsi dire, que la partie *plaisante*. Celle qui suit est un peu plus sérieuse. Il n'admet pas l'*instinct* dans les animaux, *parce que ce serait une sorte de révélation*, et qu'il ne croit pas que l'homme soit fait à l'image de Dieu, mais plutôt qu'il a été chien, loup, ou tout autre animal avant de devenir homme. Il a pitié d'Haller, parce qu'il attribue au péché originel le mal qui s'est introduit dans le monde. Dans un *mémoire sur les municipalités*, inséré dans l'édition des *OEuvres* de Turgot, il s'exprime en ces termes : « L'instruction religieuse est particulièrement bornée » aux choses du ciel, *et elle ne suffit pas pour la » morale*. Il faudrait une autre instruction morale » et sociale. Avec ces secours la nation ne serait plus » reconnaissable en dix ans. Ce serait un peuple » neuf. Tout le monde serait instruit et vertueux. » Cependant c'était par une morale impie que le peuple français était devenu *neuf* en bien moins de dix années, et c'est d'après cette morale qu'il tuait les rois, élevait les échafauds, multipliait les massacres. Dupont cependant avait fait preuve, dans

les temps les plus orageux, d'une modération qui n'était pas sans danger pour lui, et avait exercé plusieurs actes de bienfaisance. Voici les autres ouvrages de Dupont : *Plusieurs écrits sur le commerce et l'économie*; *Ephémérides du citoyen*; *Tableau comparatif des demandes contenues dans les cahiers des trois ordres réunis, à messieurs les députés aux états généraux*, 1789, in-8; *Le Pacte de famille et les conventions subséquentes entre la France et l'Espagne, avec des observations sur chaque article*, 1790, in-8; *Plaidoyer de Cysias* contre les membres des anciens comités de salut public et de sûreté générale; *Trénée, ou Le bon Fils*, 1808, in-8; *Essai de traduction en vers de Roland Furieux*, de l'Arioste, 1813, in-8. Dupont a été éditeur des *OEuvres de Turgot*, Paris, 1811, 9 vol. in-8. Il a donné beaucoup d'articles aux journaux, comme les *Archives littéraires*, le *Mercur*, *Le publiciste*, etc., etc.

DUPORT (Adrien), conseiller au parlement de Paris, se fit remarquer par l'exaltation de ses opinions dans la lutte qui s'établit entre la cour et le parlement. Elu député de la noblesse aux états généraux, il porta dans cette assemblée cette même exaltation qui l'a fait passer pour un des plus grands instigateurs des mesures qui furent alors adoptées. Lié avec le duc d'Orléans et les principaux meneurs de cette époque, il protesta contre les délibérations de son ordre, et se réunit au tiers état, avec 46 de ses collègues. Les hommes qui, depuis longtemps, méditaient le projet de bouleverser l'état, et parmi lesquels figuraient les premières familles de France, n'étaient guère plus de trente à quarante, et cependant ils vinrent à bout de dominer le reste de l'assemblée, dont la très-grande partie ne voulait que des réformes et point de révolution. Dupont eut la plus grande part aux efforts et aux ruses qu'il fallut employer pour arriver à ce but. Il se lia particulièrement avec Barnave, dont les talents oratoires pouvaient servir puissamment ses projets, avec Laborde-Mereville, le plus opulent propriétaire de France, avec le duc d'Aiguillon, et autres personnages importants, qui, par leurs lumières et leurs richesses, étaient le plus en état de combattre la cour et ses partisans. C'est lui qui imagina, pour armer les Français contre l'autorité, de faire répandre dans tout le royaume, même dans les plus petits villages, que des brigands arrivaient de divers points pour les dévaster. On crut à ce faux bruit; on s'arma : ces nouveaux soldats, destinés à repousser des brigands imaginaires, devinrent eux-mêmes des brigands réels, qui répandirent partout le désordre et la destruction. C'est Dupont, encore, qui fomenta les funestes événements des 5 et 6 octobre, et qui harangua les soldats du régiment de Flandre, pour les porter à se réunir aux insurgés qui venaient à Versailles pour conduire le roi à Paris. Il vota aussi contre la sanction royale, même suspensive. Enfin, il parut tellement ami de l'égalité politique, qu'il voulait que le *bourreau même pût exercer les droits de cité dans toute leur plénitude*. Louis XVI ayant été arrêté à Varennes, Dupont fut un des députés chargés de rece-

voir les déclarations du roi, et soit qu'il fût touché de l'air de bonté et de la triste situation de ce monarque, soit qu'il craignît que la faveur populaire ne vint à l'abandonner, il changea totalement de système, et provoqua la révision des articles les plus populaires de la constitution. Les malheurs de la famille royale et sa captivité après le fatal voyage, réconcilièrent Dupont avec l'autorité souveraine. Il devint alors suspect aux jacobins, et fut cependant nommé président du tribunal criminel de Paris. Il en remplit les fonctions jusqu'au 10 avril 1792, qu'il se sauva à Melun, où il fut arrêté. Danton, qui lui avait des obligations, le fit évader. Il passa à l'étranger, revint à Paris avant la journée du 18 fructidor; mais les événements l'obligèrent de s'expatrier de nouveau. Il mourut, sous un nom supposé, à Appenzel en Suisse au mois d'août 1798. Il passait pour l'un des orateurs, sinon les plus brillants, au moins les plus profonds de l'assemblée constituante. On prétend qu'avant le 10 août il donna à Louis XVI des conseils qui auraient pu le sauver, s'il eût pu se résoudre à les suivre. Mais leur violence l'épouvanta, et il aima mieux être lui-même victime de ses criminels sujets, que de répandre le sang de quelques-uns d'entre eux.

DUPORT DU TERTRE (François-Joachim), né à Saint-Malo en 1715, entra chez les jésuites, où il professa les humanités pendant quelque temps. Rendu au monde, il travailla aux feuilles périodiques avec Fréron et de La Porte, et se fit connaître ensuite par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre*, 1751, 3 vol. in-12. Cet ouvrage se peut lire avec plaisir sans interruption, et il a les avantages d'un abrégé chronologique sans en avoir la sécheresse. La narration est fidèle, simple, claire et assez rapide; le style un peu froid, mais en général pur et de bon goût; les portraits d'après nature, et non d'imagination. Les gens de goût qui n'aiment pas la petite manière philosophique aujourd'hui en usage, et si peu convenable à l'histoire, préfèrent de beaucoup cet ouvrage à celui que l'abbé Millot a donné sous le même titre; *Histoire des conjurations et des conspirations célèbres*, Paris, 1754 et années suiv., 8 vol. in-12, dans laquelle tout n'est pas égal, mais qui offre des choses intéressantes; *Bibliothèque amusante et instructive*, etc., Paris, 1775, 2 vol. in-12; *l'Almanach des beaux-arts*, 1752, in-12, continué sous le nom de *la France littéraire*. Cet auteur a publié les *Mémoires du marquis de Choupeaux*, 1753, in-12, et a eu beaucoup de part à *l'Abrégé de l'Histoire d'Espagne*, donné par Désormeaux; ce qui est cause que cet ouvrage est plus sage que tout ce que cet écrivain a publié depuis. Dupont du Tertre mourut en 1759.

DUPORT DU TERTRE (Marguerite - Louis-François), ministre de Louis XVI, et fils de François-Joachim Dupont du Tertre, journaliste et historien, naquit à Paris en 1754, fit ses études au collège Louis-le-Grand, et fut reçu avocat en 1777. Il parcourut la carrière du barreau avec la réputation d'un homme probe et désintéressé. La révolution lui fit donner une autre direction à ses

idées. Il fut électeur en 1789 ; et, au moment de l'organisation de la première municipalité, il devint lieutenant de maire, et ensuite procureur de la commune. Quoiqu'il eût embrassé les principes politiques des novateurs, il se montra toujours modéré. Lorsque Lafayette acquit quelque influence à la cour, il désigna Duport du Tertre à Louis XVI, qui, sur les rapports favorables de ce général, le nomma, en 1791, ministre de la justice. On venait d'établir la constitution, et Duport du Tertre se proposait de la suivre exactement ; mais ses efforts furent vains, les factieux qui dominaient ne voulant que le désordre et l'anarchie. Dénoncé plusieurs fois, il déjoua quelque temps les projets de ses ennemis. Lors du départ de Louis XVI pour Montmédy, il apporta à l'assemblée les sceaux de l'état ; mais l'assemblée lui enjoignit de les reprendre, et il eut la faiblesse de sceller l'ordre d'arrêter le roi. Sa déférence aux ordres de l'assemblée ne lui fut guère utile, car il fut encore dénoncé comme *royaliste*. Il parvint de nouveau à se justifier. Le 10 août 1792, il se trouvait au château des Tuileries, et parut plaindre sincèrement la situation de son auguste maître. Enveloppé dans la proscription qui eut lieu par suite de cette journée, il fut envoyé à la haute cour d'Orléans ; mais il échappa aux massacres de Versailles, commis sur les malheureux prisonniers qu'on emmenait de la première de ces villes. Les jacobins, qui depuis longtemps lui avaient préparé l'échafaud, l'accusèrent d'avoir gêné la liberté de la presse. Il apporta en vain des preuves assez fortes pour faire évanouir cette inculpation frivole ; il l'appuya même du témoignage de Marat, alors l'idole de la populace, et qui avait une grande influence sur la convention. Duport du Tertre fut condamné à mort. Quand on lui lut son arrêt, il s'écria : « Les révolutions tuent les hommes, la postérité les juge ! » Il subit son supplice avec courage, le 28 novembre 1793. On a de lui : *Principes et plan sur l'établissement de l'ordre judiciaire*. On le regarde aussi comme l'un des auteurs de l'*Histoire de la révolution*, par deux amis de la liberté, 1793-1802, 20 vol. in-18.

DUPORTAIL (N...), ministre de la guerre sous Louis XVI en 1790, fut d'abord officier au corps royal du génie, où il jouissait d'une réputation méritée par ses talents : la guerre d'Amérique lui fournit l'occasion de se signaler. Il s'attacha au marquis de Lafayette, et adopta comme lui les principes de liberté que l'insurrection américaine fit germer dans les têtes des jeunes seigneurs qui prirent part à cette expédition. Duportail revint en France, avec le grade de brigadier des armées du roi, et fut bientôt fait maréchal de camp. Parvenu au ministère par la protection du marquis de Lafayette, alors tout-puissant, il acheva de révolutionner l'armée, en permettant aux soldats de fréquenter les clubs, où ils puisèrent l'esprit de révolte et de sédition qui devait tout bouleverser. Il partagea la disgrâce de son protecteur, quand celui-ci perdit sa popularité. Il n'en fut pas moins dénoncé par les jacobins, et le 3 décembre 1791, il fut mandé à la barre de l'assemblée législative pour répondre à une dénonciation des administrateurs du district de

Château-Thierry, qui lui reprochaient des mesures prises inconstitutionnellement. Duportail, après avoir essayé une justification maladroite, se vit forcé de donner sa démission. Il rentra dans l'armée ; mais dénoncé de nouveau après le 10 août, et décrété d'accusation, il se cacha dans Paris pendant 22 mois, et parvint à se sauver en Amérique, au moment où une loi frappait de mort ceux qui recélaient des citoyens proscrits. Il revenait en France après le 18 brumaire, quand il mourut pendant la traversée, en 1802.

DUPRAT (Antoine), archevêque et cardinal, né en 1463 d'une famille noble d'Issoire en Auvergne, parut d'abord au barreau de Paris. Il fut fait ensuite lieutenant général au bailliage de Montfermant, puis avocat général au parlement de Toulouse. Elevé de charge en charge, il devint premier président du parlement de Paris en 1507, et chancelier de France en 1515. Pour donner plus d'activité et de promptitude à la justice, il crut devoir suggérer au roi de créer une nouvelle chambre au parlement de Paris. Cette chambre, composée de vingt conseillers, forma ce qu'on appelait la *Tournelle*. François I^{er} ayant toujours besoin d'argent, le chancelier fut obligé de se prêter à des moyens qui répugnaient à son caractère. Les tailles furent augmentées, et de nouveaux impôts établis sans attendre l'octroi des états, contre l'ordre ancien du royaume. Ayant suivi en Italie François I^{er}, il persuada à ce prince d'abolir la pragmatique-sanction, et de faire le concordat, par lequel le pape remit au roi le droit de nommer aux bénéfices de France, et le roi accorda au pape les annates des grands bénéfices sur le pied du revenu courant. (*Voy. FRANÇOIS I^{er} et LÉON X.*) Ce concordat finit heureusement les longues contestations qui avaient subsisté entre les papes et les rois de France. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, Duprat fut élevé successivement aux évêchés de Meaux, d'Albi, de Valence, de Die, de Gap, à l'archevêché de Sens, enfin à la pourpre en 1527. Nommé légat à latere en France, il couronna la reine Eléonore d'Autriche. Un auteur italien prétend qu'il voulut se faire pape en 1534, après la mort de Clément VII, et ajoute qu'il le proposa au roi, auquel il promit de contribuer jusqu'à 400,000 écus ; mais que ce monarque se moqua de son ambition, et retint son argent. Ce fait n'a aucune vraisemblance : car, outre que Paul III obtint la tiare 28 jours après la mort de Clément VII, il n'est point apparent que Duprat, qui était âgé et incommodé, songeât à quitter la tranquillité de sa maison pour les agitations du trône pontifical. Il se retira, sur la fin de ses jours, au château de Nantouillet, où il mourut en 1535. On accuse ce ministre d'avoir suggéré au roi l'idée de vendre les charges de judicature. Le marquis d'Argenson, ministre d'état, prétend, dans ses *Loisirs*, le justifier de ce reproche, et dit que ce fut d'Amboise qui commença à rendre les charges vénales ; mais cette assertion paraît moins bien prouvée que la première. — Son fils Guillaume DUPRAT, évêque de Clermont, assista au concile de Trente, sous le pape Paul III, fonda le collège de Clermont à Paris pour les jésuites, et

mourut en 1560, à 53 ans, avec la réputation d'un prélat zélé et éclairé.

DUPRÉ (Claude), sieur de Vau-Plaisaint, naquit à Lyon vers l'an 1543. Ses ancêtres y avaient été distingués dans la robe et dans la littérature. Un autre Claude DUPRÉ, mort en 1550, et enterré aux Jacobins de cette ville, a composé un *Traité des connaissances générales du droit*. Celui-ci fit ses études dans sa patrie, et prit des grades dans l'université de Toulouse, en 1565. Quatre ans après, il fut pourvu d'une charge de conseiller en la sénéchaussée et siège présidial de Lyon, laquelle il exerça avec beaucoup d'honneur. Il a fait, en latin, *Compendium veræ originis et genealogiæ Franco-Gallorum*, et un recueil intitulé : *Pratum Claudii Prati*, Paris, 1614, in-8. C'est dans ce dernier ouvrage, divisé en 4 livres, qu'il établit l'utilité de la philosophie pour étudier la jurisprudence, et (ce qu'il a moins bien prouvé) la nécessité de traiter la philosophie et les sciences en français. C'est peut-être à cet usage qui a prévalu que nous devons cette fourmière de faux savants qui dégradent les lettres en même temps qu'ils dévastent la religion et les mœurs. (*Voy. FRANÇOIS 1^{er}, FERNEL.*) Les Dictionnaires historiques confondent ordinairement les deux auteurs qui ont porté le nom de Claude Dupré. La *Biographie universelle* attribue au premier les ouvrages que Feller donne au second, à l'exception du *Traité des connaissances du droit* qu'elle semble donner au second.

DUPRÉ (Jean), célèbre ermite dans le canton de Fribourg en Suisse, s'est signalé par un ouvrage unique en son genre, qui fait l'admiration de tous les voyageurs. C'est un monastère taillé dans le roc, auquel il travailla avec son valet durant 25 ans. (*Voyez-en la description à l'art. FRIBOURG*, ermitage, dans le Dict. géog.) Il était né à Gruyères, et périt malheureusement dans la Sarine en 1708, avec des écoliers de Fribourg, qui l'étaient venus voir le jour de la fête de son église : il les reconduisait à l'autre rive, dans une nacelle qui chavira.

DUPRÉ D'AULNAY (Louis), parisien, né en 1670, mourut en 1758, après avoir été commissaire des guerres, directeur général des vivres, et chevalier de l'ordre du Christ. Nous avons de lui : *Lettres sur la génération des animaux*; *Traité des subsistances militaires*, 1744, 2 part. in-4, fig., rare, vend. 38 fr.; *Réception du docteur Hecquet aux enfers*, 1748, in-12; *Réflexions sur la transfusion du sang*, 1749, in-12; (*V. LIBAVIUS, DENYS Jean-Baptiste et MERKLIN*); *Aventures du faux chevalier de Warwick*, 1750, in-12.

DUPRÉ DE SAINT-MAUR (Nicolas-François), maître des comptes à Paris, où il était né en 1695, y mourut en 1774; il a donné : la *Traduction du Paradis perdu de Milton*, Paris, 1729, 3 vol. in-12, qui comprennent le *Paradis reconquis*, traduit par un jésuite, et les remarques d'Addisson sur le *Paradis perdu*. Cette version où l'on a fait disparaître les principaux défauts de l'original, en y faisant des changements et des retranchements, est écrite d'un style vif, énergique et brillant. Cependant on reproche à Dupré d'avoir mutilé sans

ménagement l'ouvrage de Milton; *Essai sur les monnaies de France*, 1746, in-4, 7 à 8 fr.; ouvrage plein de recherches curieuses, et justement estimées; *Recherches sur la valeur des monnaies et le prix des grains*, 1762, in-12 : estimables et utiles; *Tables de la durée de la vie des hommes*, dans l'*Histoire naturelle* de Buffon.

DUPUIS (Charles), graveur, né à Paris en 1685, mort dans cette ville en 1742, fut élève de Gaspard Duchange et membre de l'académie. Un style large et moelleux, correct et savant, caractérise ses ouvrages. Les principaux sont : la *Prédication de saint Jean*, d'après Carle Maratte; *Ptolomée Philadelphie accordant la liberté aux Juifs*; *Alexandre-Sévère faisant distribuer du blé aux Romains*; *La terre et l'air*, d'après L. de Boulogne; le *Mariage de la Vierge*, d'après Vanloo : il a gravé pour le cabinet de Crozat beaucoup de tableaux de la galerie du Palais-Royal et de celle de Versailles.

DUPUIS (Nicolas-Gabriel), graveur, frère du précédent, et comme lui élève de Duchange, dont il épousa une fille, se distingua dans son art; il naquit à Paris en 1695 et y mourut en 1771. La précision, la légèreté et la douceur de son burin, se font remarquer dans tous ses ouvrages. Les amateurs recherchent particulièrement son estampe d'après Carle Vanloo, représentant *Enée sauvant son père de l'incendie de Troie*; le *portrait de Tournehem*, d'après Tocqué, modèle pour la souplesse et la suavité du burin; l'*Adoration des rois*, d'après Paul Véronèse, pour le recueil de Crozat; une *Vierge*, d'après Annibal Carrache, pour la galerie de Dresde; le *Mariage de la Vierge*, d'après Carle Vanloo; *St.-François et St.-Nicolas*, d'après Pierre, etc.

DUPUIS (Charles-François), membre de l'institut de France, né en 1742 à Tryé-Château, entre Gisors et Chaumont, de parents pauvres, fut protégé par le duc de la Rochefoucault, qui lui procura une bourse au collège d'Harcourt. Il fit en peu de temps les progrès les plus rapides, et fut nommé, à 24 ans, professeur de rhétorique au collège de Lisieux. Un discours latin prononcé en 1775 pour la distribution des prix de l'université, et l'oraison funèbre de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, commencèrent sa réputation. Les mathématiques, qui avaient été l'objet de ses premières études, devinrent pour lui le sujet d'une plus sérieuse application. Il suivit pendant plusieurs années le cours d'astronomie de Lalande, avec lequel il se lia intimement. En 1778, Dupuis exécuta un télégraphe d'après l'idée qu'en avait donnée Amontons, et il s'en servit pendant plusieurs années pour correspondre depuis Belleville où il logeait, avec Fortin, son ami, qui habitait le village de Bagnaux; Chappe a perfectionné plus tard cette invention. Il le détruisit au commencement de la révolution, de crainte que cette machine ne le rendit suspect. En 1787 il fut nommé à la chaire d'éloquence latine au collège de France, vacante par la mort de Bejot. L'académie des inscriptions le reçut au nombre de ses membres en 1788, en remplacement de Rochefort. Les orages de la révolution l'obligèrent de se

retirer à Evreux, où il résidait, lorsqu'il fut élu, en 1792, député à la convention. Il s'y fit remarquer par la modération de ses discours et de sa conduite, notamment dans le procès de l'infortuné Louis XVI, dont il vota la détention, comme mesure de sûreté générale. Il passa ensuite au conseil des cinq-cents (1796), puis au corps législatif, et mourut à Is-sur-Til (Haute-Marne), en 1809. On a de lui : *Mémoire sur l'origine des constellations, et sur l'explication de la fable par l'astronomie*, 1781, in-4. Cet ouvrage fut réfuté par Bailly, dans le 5^e volume de son *Histoire de l'Astronomie*; *Origine de tous les cultes, ou la religion universelle*, 1794, 3 vol. in-4 et atlas, ou 12 vol. in-8. C'est une des productions les plus impies de ces derniers temps, digne du plus profond oubli, par l'érudition indigeste qui y règne, et par le vague, l'incohérence, l'arbitraire et l'absurdité de son système. On en trouve un exposé lumineux et détaillé dans le *Parallèle des religions*, par le P. Brunet, qui le met en comparaison avec ceux des autres mythographies. L'esprit de parti soutint un moment cet ouvrage, qui ne tarda pas à tomber. Il a été solidement réfuté dans un écrit intitulé : *La vérité et la sainteté du Christianisme vengées contre les blasphèmes et les folles erreurs d'un livre intitulé : Origine de tous les cultes (voy. le Spectateur français au 19^e siècle, tom. 10, pag. 14)*; *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, 1798, in-8, souvent réimprimé. C'est moins l'analyse de l'ouvrage, que la copie de quelques pages, prises comme au hasard dans le 12^e volume. Destutt de Tracy a publié un autre *Abrégé de l'origine des cultes*, beaucoup plus méthodique, et dégagé de cet échafaudage d'érudition, ramassé à si grands frais; mais il n'a pas eu plus de succès que le premier; deux mémoires sur les *Pélasges*, insérés dans les mémoires de la collection de l'institut; *Mémoire explicatif du zodiaque chronologique et mythologique*, et *mémoire sur le zodiaque de Tentyra ou Denderah*, inséré dans la *Revue philosophique* de 1806, in-4, fig. Dupuis a laissé des manuscrits sur les *cosmogonies et théogonies*, sur les *hiéroglyphes égyptiens*, des *lettres sur la mythologie*, et une *traduction des discours choisis de Cicéron*. Son éloge a été prononcé à la troisième classe de l'Institut par Dacier : sa veuve a publié une *Notice sur sa vie et sur ses écrits*.

DUPUY (N...), secrétaire au congrès de Ryswick, a publié de 1693 à 1731 plusieurs ouvrages de littérature et de morale, parmi lesquels nous citerons les suivants : *Caractères, sentiments et entretiens sur deux personnes, dont l'une parle mal et écrit bien, et l'autre parle bien et écrit mal*, 1693, in-12; *Dialogue sur les plaisirs, sur les passions, sur le mérite des femmes*, 1717, in-12; *Instructions d'un père à sa fille*, tirées de l'Écriture sainte, nouvelle édition, 1784, in-12; *Instructions d'un père à son fils, sur la manière de se conduire dans le monde*, 1731, in-12, nouvelle édition, 1784, excellent ouvrage, qui mériterait d'être plus répandu; *Les amusements de l'amitié rendus utiles et intéressants*, recueil de

lettres écrites de la cour, à la fin du règne de Louis XIV, Paris, 1729, in-12; *Essai hebdomadaire sur plusieurs sujets intéressants*, Paris, 1730, in-12; *Mythologie, ou Histoire des dieux, des demi-dieux, et des plus illustres héros de l'antiquité païenne*, 1731, 2 vol. in-12; les *Réflexions sur l'amitié*, 1728, in-12, qui lui ont été souvent attribuées, sont de l'abbé de Varennes.

DUPUY (Louis), archéologue et savant français, secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né dans le Bugey en 1709, d'une ancienne famille, a travaillé au *Journal des savants*, depuis 1758 jusqu'en 1792, et n'a cessé d'enrichir ce journal d'extraits quelquefois plus savants que les ouvrages dont il rendait compte. On lui doit aussi la publication des vol. 36, 37, 38, 39, 40 et 41 du *Recueil de l'académie des inscriptions*. Il prononça, suivant l'usage, l'éloge de plusieurs de ses confrères; mais il n'avait aucun talent pour ce genre d'écrire. On a encore de lui : *quatre Tragédies de Sophocle*, 1762, 2 vol. in-12, accompagnées de notes grammaticales, courtes, mais judicieuses; *Ajax*, les *Trachiniennes*, *OEdipe à Colonne* et *Antigone*; *Fragment grec d'Anthemius, sur des paradoxes de mécanique*, avec une traduction et des notes, in-4, où l'on trouve des choses curieuses, principalement sur le fameux miroir d'Archimède. Ce sujet a été mieux traité depuis par Peyrard, dans son *Miroir ardent*, Paris, 1807, in-4; *Observations sur les infiniment-petits*; plusieurs *mémoires* intéressants dans le recueil de l'académie.

DUPUY (Claude), né à Paris en 1545, d'un avocat au parlement, apprit les belles-lettres sous Turnèbe, et le droit sous Cujas. Après avoir fait un voyage en Italie, il fut reçu conseiller au parlement, et employé dans plusieurs affaires importantes. Il mourut à Paris en 1594.

DUPUY (Christophe), fils aîné du précédent, naquit à Paris vers 1580, fit ses études à Tours, et suivit à Rome le cardinal de Joyeuse, en qualité de son protonotaire. Il s'y trouva dans le temps que la congrégation de l'*Index* voulait mettre au nombre des livres défendus la 1^{re} partie de l'*Histoire* du président de Thou, à raison de la grande inclination que l'auteur témoigne pour les protestants, et de la passion qu'il montre contre les catholiques. Dupuy travailla vainement à empêcher le décret, qui fut donné le 9 novembre 1609. De retour en France, il se fit chartreux à Bourg-Fontaine, et devint procureur général de son ordre à Rome, où il mourut en 1654, prieur de la Chartreuse de cette ville. Pendant qu'il était aumônier du roi, et auprès du cardinal Duperron, il fit le *Perroniana*, recueil plein de choses hasardées, 1669, in-12. Ce livre et quelques autres anecdotes semblent prouver qu'il n'avait pas parfaitement l'esprit de son état.

DUPUY (Pierre), frère du précédent, né à Paris en 1582, travailla avec ardeur à la recherche des droits du roi et à l'inventaire du trésor des chartes. Tant de pièces rares qui avaient passé sous ses yeux lui donnèrent une si grande connaissance de toutes les parties de l'histoire de France, que peu

de personnes y ont fait d'aussi heureuses découvertes. Le roi croyant avoir des droits à faire valoir sur des dépendances des évêchés de Metz, Toul et Verdun, Dupuy fut chargé de cette commission avec Le Bret et Delorme. Il en porta lui seul tout le poids, et dressa toutes les pièces nécessaires pour cette affaire, qui dans le fond fut mieux éclaircie par la puissance et l'humeur conquérante de Louis XIV, que par les lumières des savants. Reçu conseiller au parlement et garde de la bibliothèque du roi, il se signala dans ces deux charges par son amour pour les lettres, et il mourut à Paris en 1651. Ses principaux ouvrages sont : *Traité touchant les droits du roi sur plusieurs états et seigneuries*, 1655, in-fol. Le cardinal de Richelieu chargea de cet ouvrage intéressant pour le pouvoir et le trésor royal, Théodore Godefroy, qui y travailla de concert avec Dupuy ; *Recherches pour montrer que plusieurs provinces et villes du royaume sont aux domaines du roi* : livre écrit dans l'esprit et le but du précédent ; *Preuves des libertés de l'Eglise gallicane*, dans le *Traité sur les libertés*, Paris, 1731, 4 vol. in-fol., 12 à 18 fr. Cet ouvrage ne déplut pas seulement à la cour de Rome, mais vingt-deux évêques ou archevêques de l'Eglise gallicane le censurèrent avec autant de force que de raison. « Il fallut, dit un critique, recourir » à d'autres mains pour le corriger ; mais la matière » a été brouillée depuis si longtemps par les mains » séculières, qu'on n'a pas encore réussi, et qu'on ne » réussira vraisemblablement jamais à la débrouiller parfaitement. » *Histoire véritable de la condamnation de l'ordre des Templiers*, Bruxelles, 1751, in-4, et 2 vol. in-12 : collection très-curieuse et très-intéressante. Il résulte de ce recueil, que l'ordre méritait la suppression, quoiqu'on ne puisse croire toutes les horreurs qu'on lui attribue, ni approuver le supplice horrible du grand-maître et de tant d'autres chevaliers (voy. CLÉMENT, MOLAY, PHILIPPE LE BEL, et *Journal hist. et litt.*, 1^{er} octobre 1790, pag. 163) ; *Histoire générale du schisme qui a été dans l'Eglise depuis 1378 jusqu'en 1428*, 1654, in-4 ; *Mémoire de la provision aux prélatures de l'Eglise* ; *Différends entre le saint Siège et les empereurs pour les investitures* ; *Histoire du différend entre le pape Boniface VIII et le roi Philippe le Bel*, in-fol. ; *Traité de la loi salique* ; *Histoire des favoris*, in-4, et en 3 vol. in-12 ; *Du concordat de Bologne entre le pape Léon X et le roi François 1^{er}* ; *Traité des régence et majorités des rois de France*, in-4, ou 2 vol. in-8 ; *Traité des contributions que les ecclésiastiques doivent au roi en cas de nécessité* ; *Mémoire du droit d'aubaine* ; *Traité de l'interdit ecclésiastique* ; *Mémoire et instruction pour servir à justifier l'innocence de messire François-Auguste de Thou* ; *Apologie de l'histoire de M. le président de Thou*, etc., dans le recueil des *Pièces historiques*, Delft, 1717, in-12 : deux fruits de l'amitié et peut-être de la prévention. Dupuy s'est appliqué dans presque tous ses ouvrages à déprimer l'autorité ecclésiastique ; mais il faut avouer aussi que la force de la vérité lui a arraché des

témoignages d'autant plus précieux, qu'il s'en était montré grand adversaire. Tel est celui-ci : « Ce qui » regarde la religion et les affaires de l'Eglise doit » être examiné et décidé par les ecclésiastiques, et » non par les séculiers ; ce principe est reconnu des » deux partis. » Il apporte en preuve le concile de Sardique, les paroles d'Osius à Constance (voy. Osius de Cordoue), et les plaintes de saint Hilaire au même empereur. Il poursuit : « Comme il y a » deux sortes d'états dans le monde, celui des ecclésiastiques ou des prêtres, et celui des séculiers, il » y a aussi deux puissances qui ont droit de faire » des lois, et de punir ceux qui les violent, l'ecclésiastique et la séculière. » *Libertés de l'Eglise gallicane*, tome 1, pag. 13 et 21, édition 1731.

DUPUY DES ISLETS (N.... le chevalier), ancien cheveu-léger de la garde du roi, auteur d'une foule de *poésies fugitives*, qu'on trouve dans l'*Almanach des Muses*, et dans d'autres recueils, était parent de l'impératrice Joséphine : ce qui peut expliquer jusqu'à un certain point les chants qu'il fit pour son époux ; car au fond c'était un fidèle royaliste. Après avoir émigré en 1791, il fit les campagnes de l'armée de Condé, se rendit ensuite en Angleterre, et rentra en France après le 18 brumaire. Il célébra les victoires de Bonaparte, la naissance du roi de Rome, etc., dans un style tout à fait pindarique. Nommé, à la rentrée des Bourbons, major de cavalerie et chevalier de Saint-Louis, il chanta les princes que nous rendait la Providence : on cite la *cantate* qu'il adressa à Monsieur, en l'honneur de Louis XVIII, et la *romance* qu'il dédia à la duchesse d'Angoulême, et qui a pour titre : la *Vertu couronnée*. Indépendamment de ses *poésies fugitives*, Dupuy des Islets a publié les *œuvres poétiques de Boileau* avec des *notes de Lebrun*, et celles de J. B. Rousseau avec les *notes du même critique*. Il est mort en 1831.

DUPUYTREN (Guillaume, baron), chirurgien célèbre, né à Pierre-Ruffières, dans le Limousin, vers 1777, d'une famille indigente, dut à la bienfaisance de personnes charitables les moyens de faire quelques études classiques avant de s'appliquer à la médecine vers laquelle le portait son génie. Reçu docteur en 1803, chirurgien adjoint de l'Hôtel-Dieu en 1808, il obtint en 1815, à la suite d'un brillant concours, la place de chirurgien en chef du même hôpital. Le succès quelquefois prodigieux de ses opérations ne tarda pas à lui acquérir une célébrité qui surpassa ses maîtres et ses rivaux, et qui se répandit dans toute l'Europe. Doué d'un esprit inventif pour les procédés de son art, Dupuytren simplifia et perfectionna un grand nombre d'opérations, trouvant en même temps des moyens pour remédier à plusieurs maladies réputées jusqu'alors incurables. Dans la nuit du 13 février 1820, il fut appelé auprès du duc de Berry, mit en œuvre toutes les ressources de son art pour prolonger sa vie, et fut le dernier à perdre l'espérance de conserver ce prince infortuné. Les distinctions les plus honorables devinrent successivement la récompense de son mérite ; Dupuytren était inspecteur général de l'université, membre de l'académie de

médecine et de l'institut, officier de la Légion d'honneur et chevalier de St.-Michel. Vieilli avant l'âge par ses immenses travaux, il rechercha dans les derniers temps de sa vie les consolations que la religion seule peut offrir, et mourut le 8 février 1835 dans les sentiments d'une grande piété. On a de lui les ouvrages suivants : *Propositions sur quelques points d'anatomie, de physiologie et d'anatomie pathologique*; *Recherches sur la rate, sur les veines des os, sur les tissus fibreux, le tissu érectile*; *Mémoire sur la ligature des nerfs pneumo-gastriques*; *Id. sur la fracture du péroné*; une édition de la *médecine opératoire* de Sabatier; un *Traité des plaies par armes de guerre*; un *Traité* (inédit) *des maladies des glandes*; des *éloges* de Corvisart, Richard, Pinel, etc.

DUQUESNE (Abraham, marquis), né en Normandie en 1610, apprit le métier de la guerre sur mer sous son père, capitaine habile. En 1637, il se trouva à l'attaque des îles de Sainte-Marguerite, et l'année d'après, il contribua beaucoup à la défaite de l'armée navale d'Espagne devant Cattari. Il se signala devant Tarragone en 1641, devant Barcelonne en 1642, et l'an 1643 dans la bataille qui se donna au cap de Gates contre l'armée espagnole. L'année suivante, 1644, il alla servir en Suède, où son nom était déjà connu avantageusement. Il y fut fait major de l'armée navale, puis vice-amiral. Il avait ce dernier titre dans la bataille où les Danois furent entièrement défaites, et il aurait fait prisonnier le roi de Danemark lui-même, si ce prince n'avait été obligé, la veille de la bataille, par suite d'une blessure dangereuse, de sortir du vaisseau qu'il montait. Duquesne, rappelé en France en 1647, fut destiné à commander l'escadre envoyée à l'expédition de Naples. Comme la marine de France était fort déchue de son premier lustre, il arma plusieurs navires à ses dépens en 1650. Ce fut avec sa petite flotte qu'il obligea Bordeaux, révolté contre son roi, à se rendre. Ce qui a le plus contribué à son éclatante réputation, ce sont les guerres de Sicile. Ce fut là qu'il eut à combattre le grand Ruyter, et qu'il résista dans trois batailles, avec un succès presque égal, aux flottes réunies de Hollande et d'Espagne, le 8 janvier, le 22 avril et le 2 juin 1676. Le général hollandais fut tué dans le second combat. Les vaisseaux de Tripoli, qui étaient en guerre avec la France, se retirèrent dans le port de Chio. Duquesne alla les foudroyer avec une escadre de six vaisseaux; et après les avoir tenus bloqués pendant longtemps, il les obligea à demander la paix. Alger et Gènes furent forcés de même à implorer la clémence de Louis XIV. Duquesne mourut à Paris en 1688, dans le calvinisme où il avait été élevé, laissant quatre fils, dont le plus connu est Henri, marquis Duquesne, qui se distingua par son habileté dans la guerre et dans la marine. Il mourut à Genève en 1722, à 71 ans. On a de lui des *Réflexions anciennes et nouvelles sur l'Eucharistie*, 1778, in-4, dont les protestants font un cas singulier, parce qu'elles renferment toutes les erreurs de la secte touchant cet auguste mystère des chrétiens.

DUQUESNE (Arnaud-Bernard d'ICARD), docteur de Sorbonne, grand vicaire de Soissons, et aumônier de la Bastille, né à Paris en 1732, d'une famille honnête, embrassa l'état ecclésiastique et s'y distingua par sa piété, son savoir, ses manières douces et honnêtes, son zèle et sa prudence généreuse : il montra pour les prisonniers une affection toute paternelle, qui le faisait souvent se dépouiller pour revêtir les malheureux. Ce n'est pas néanmoins que les détenus dans cette prison fussent traités avec aussi peu de pitié qu'on a cherché à le persuader au public; l'humanité à leur égard ne fut jamais outragée, et plus d'une fois l'abbé Duquesne s'est fait un devoir de repousser les calomnies de cette espèce, imaginées dans des vues hostiles au trône. On doit à ce pieux ecclésiastique : *L'Evangile médité et distribué pour tous les jours de l'année, suivant la concorde des 4 évangélistes*, Paris, 1773, 12 vol. in-12, 30 à 40 fr. C'est le commentaire le plus heureux qu'on puisse faire sur l'Evangile. Sans faste d'érudition, il réunit tout ce que les saints Pères ont dit d'instructif et de moral. Il a toute la simplicité et la force touchante du Testament que Jésus-Christ a laissé à ses enfants; il offre aux fidèles les consolations les plus touchantes; on y trouve partout l'application la plus juste et la plus exacte de la morale; on y trouve de plus une sagesse dans les vues qui en fait un ouvrage précieux pour tous les temps, toutes les circonstances, toutes les personnes. C'est dans ce livre que l'âme affligée peut puiser comme dans une source de consolations; elle y découvre la sagesse des desseins de celui qui *frappe et qui guérit, qui conduit aux portes de la mort et qui en ramène*, nous ôte quelquefois un appui sensible que nous croyons nous être nécessaire, et nous afflige toujours pour notre utilité. L'auteur y donne une grande idée des attributs de Dieu, et il les développe de la manière la plus propre à produire des effets salutaires. C'est au P. Giraudeau, jésuite, qu'est dû le plan de cet ouvrage : il en avait rassemblé les principaux matériaux; mais des infirmités continuées l'empêchant de se livrer à ce travail, l'archevêque de Paris, à la pleine satisfaction du P. Giraudeau, en confia l'exécution à l'abbé Duquesne; *L'année apostolique, ou Méditations pour tous les jours de l'année, tirées des actes des apôtres et de l'apocalypse de saint Jean, pour servir de suite à l'Evangile médité*, Paris, 1791, 12 vol. in-12, 10 à 15 fr. Ce livre complète l'explication du nouveau Testament. Il appartient en entier à l'abbé Duquesne. Il l'entreprend, sur les demandes nombreuses qui lui en furent faites, et que lui avait attirées le succès de l'*Evangile médité*. On y retrouve la même manière de traiter les sujets. C'est partout le même fonds d'instruction, la même onction, et les mêmes sentiments de la piété la plus tendre; seulement le style en est moins soigné. La réputation de ces deux ouvrages s'est étendue au delà de la France : ils ont été traduits en langues étrangères. *L'âme unie à Jésus-Christ dans le saint sacrement de l'autel*; ouvrage posthume de Mad. Poncet de la Rivière, veuve Carcado, précédé de l'éloge de sa vie,

2 v. in-12, très-souvent réimpr. L'abbé Duquesne n'en est que l'éditeur; *Les Grands de Marie*, Paris, 1791, 2 vol. in-12. Cet ouvrage renferme tout ce qu'on peut dire de plus solide et de plus édifiant sur les mystères de la Vierge; il fut terminé quelques jours avant la mort de l'auteur qui expira en 1791. Duquesne conserva jusqu'à ses derniers moments toute la force de son zèle et de son esprit.

DUQUESNOY (François), connu sous le nom du *Flamand*, sculpteur, natif de Bruxelles en 1594, mort à Livourne en 1644, travailla principalement en Italie et dans les Pays-Bas. Les compositions de cet ingénieux artiste sont d'un goût et d'une élégance admirables. Il a fait beaucoup de petits bas-reliefs en bronze, en marbre, en ivoire, etc., et de petites figures en cire qui représentent, la plupart, des jeux d'enfants, des bacchanales et autres sujets gais, traités avec un art et un esprit exquis. Ils sont fort recherchés des curieux.

DUQUESNOY (E.-D.-F.-J.), député du Pas-de-Calais à l'assemblée législative et à la convention, naquit à Bouvigny-aux-Boyeffles en 1748. Il avait été moine avant la révolution, et avait été, assure-t-on, renvoyé par son supérieur à cause de sa conduite scandaleuse. Après le 10 août, il proposa d'incarcérer toutes les personnes soupçonnées d'incivisme. Dans le procès du roi, non-seulement il vota la mort sans sursis et sans appel, mais il contraignit à coups de bâton, son collègue Ballot, d'émettre un vote semblable. Quelque temps après il eut une mission dans le Nord, pendant laquelle il eut des relations avec son collègue Lebon, ancien prêtre, qu'il excitait, dit-on, dans la carrière du crime. Envoyé ensuite à l'armée de la Moselle, il y commit les mêmes excès. Il était absent à l'époque du 9 thermidor, lorsque Robespierre périt sur l'échafaud : à son retour il s'opposa vainement au mouvement réactionnaire : il eut même à se justifier de ses relations avec Robespierre. Ayant pris une part active dans l'insurrection du 1^{er} prairial, an 3 (20 mai 1795), où l'assemblée fut menacée par la populace qui assassina le député Féraud, il fut arrêté avec les principaux chefs de l'émeute et livré à une commission militaire qui le condamna à mort le 16 juin. Il se poignarda et mourut dans sa prison. (*Voy. DUROY.*)

DUQUESNOY (N...), général de la révolution, dut à son frère le haut grade auquel il parvint en peu de temps. Dès qu'il l'eut obtenu, il se distingua d'abord par sa valeur, puis par sa férocité. Ayant reçu le commandement d'une division dans l'armée de Sambre-et-Meuse sous les ordres de Jourdan, il fit preuve de la plus fougueuse bravoure dans toutes les occasions où il se battit. Sa division, à laquelle il inspirait son enthousiasme, était désignée dans l'armée sous le nom de *colonne infernale*. Envoyé ensuite contre les royalistes de la Vendée avec un corps de 20,000 hommes, il battit en plusieurs circonstances Charrette et les autres généraux des provinces soulevées de l'Ouest, et contribua beaucoup, il faut le dire, à leur faire déposer les armes. Mais cruel plus encore que brave, il commit les horreurs les plus affreuses; il se don-

nait lui-même le titre de *boucher de la convention*, et il ne justifia que trop ce titre odieux, en faisant noyer dans la Vendée non-seulement les royalistes prisonniers de guerre, mais encore les femmes et les enfants à la mamelle. Destitué après le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), il vécut obscurément dans sa famille jusqu'en 1796, époque où il obtint une place aux Invalides. Il y mourut l'année suivante, avec une réputation de férocité dont sa valeur n'a pu l'absoudre.

DUQUESNOY (Adrien-Cyprien), député aux états généraux en 1789, par le tiers-état du bailliage de Bar-le-Duc, né à Briey près de Metz en 1763, était avant la révolution avocat et syndic provincial de Lorraine. Il se rangea d'abord parmi les membres qui affichaient les opinions les plus révolutionnaires. Il contribua puissamment à faire rappeler le duc d'Orléans de son exil et demanda qu'on exigeât de Louis XVI la sanction de la constitution civile du clergé (23 décembre 1790). Il parut avec avantage à la tribune, se lia avec Mirabeau, contribua à la division de la France par départements, vota pour une chambre unique, demanda que le droit de paix et de guerre fût exercé collectivement par les deux pouvoirs, et rédigea avec Regnault de Saint-Jean d'Angely le journal *l'Ami des patriotes*. Cependant il prit quelquefois un ton plus modéré; son nom fut même trouvé dans l'armoire de fer parmi ceux des 200 députés qui avaient promis de prendre les intérêts de la cour. Après la session, il devint maire de Nancy; mais on ne tarda pas à le poursuivre comme royaliste, et même à le décréter d'arrestation. Cependant il parvint à obtenir la révocation de cette mesure. Poursuivi de nouveau pour avoir coopéré à la dissolution du club de Nancy, il fut arrêté, traduit au tribunal révolutionnaire, et acquitté après le 9 thermidor. Il fut ensuite placé auprès de Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, encore fort jeune, pour l'aider de ses conseils dans une carrière qui lui était peu connue. Il passa de là à la mairie du 10^e arrondissement de la ville de Paris. Il avait établi auparavant une fabrique intéressante pour l'industrie française, qui avait absorbé toute sa fortune. Il est mort à Rouen en 1808. Plein de zèle pour tout ce qui tenait à l'utilité publique, il a publié un *Recueil de mémoires sur les hospices et les établissements d'humanité*, traduit de plusieurs langues étrangères, 1799-1804, 39 numéros, formant 15 vol. in-8; *Aperçu statistique des états de l'Allemagne*, traduit de l'allemand de Hoeck, 1801, in-fol.; *Histoire des pauvres, de leurs droits et de leurs devoirs*, traduite de l'anglais de Ruggles, 1802, 2 vol. in-8; une traduction des deux premiers volumes des *Recherches asiatiques* et de quelques-uns des *essais* de Rumford.

DURAMEAU (Louis), peintre français, né à Paris en 1733, mort à Versailles en 1796, fut membre de l'académie de peinture. Son tableau de réception représentant l'été orne encore aujourd'hui le plafond de la galerie d'Apollon au musée royal du Louvre. Il devint peintre de la chambre et du cabinet du roi, et garde des tableaux de la

couronne. Il cultiva la peinture historique avec succès; mais il ne sut pas s'affranchir du mauvais goût qui semblait égarer alors nos meilleurs artistes. Ses principaux tableaux sont : *la Contenance de Bayard*, et un *passage de l'histoire de saint Louis*, placé avant la révolution dans la chapelle de l'école militaire. Levasseur a gravé d'après ce peintre *Herminie* sous les armes de Clorinde et le *retour de Bélisaire dans sa famille*.

DURAND, né au Neubourg dans le diocèse d'Evreux, moine de Fécamp, et abbé de Troarn au 11^e siècle, est auteur d'une savante *Epître sur l'Eucharistie*, contre Bérenger, qui est à la suite des *OEuvres de Lanfranc*, Paris, 1648, in-fol. Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, faisait grand cas de ses conseils, et lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1089.

DURAND (Guillaume), surnommé *Speculator*, né à Puy-Moisson dans le diocèse de Riez vers 1232, disciple de Henri de Suze, prit le bonnet de docteur à Bologne, et passa de là à Modène pour y professer le droit canon. Le pape Clément IV lui donna la charge de son chapelain et d'auditeur du palais. Il fut ensuite nommé légat de Grégoire X au concile de Lyon, tenu l'an 1274, et enfin évêque de Mende en 1286. Il refusa depuis l'évêché de Ravenne que Nicolas IV lui offrit, et mourut en 1296. On lui donna le surnom de *Père de la Pratique*, à cause de son habileté dans les affaires. On a de lui différents ouvrages : *Speculum judiciale*, Argentorati, 1473, 4 part. in-f. Rome, 1474, 3 vol. in-fol., 63 fr.; *Repertorium aureum juris*, Venise, 1496, in-fol., 25 à 30 fr., moins connu que le précédent; *Rationale divinorum officiorum*, qui parut pour la première fois à Mayence en 1459. Cette édition est très-rare et fort recherchée des connaisseurs; vendu exemplaire imprimé sur vélin, comme ils le sont tous, 1050 fr., 2700 fr., 2000 fr.; la bibliothèque de Besançon en possède un; il a été réimpr. 1470, in-fol., 50 fr.; Rome, 1473, in-fol., et Ulm, 1475, in-fol., 25 fr.; les éditions postérieures ont très-peu de valeur. Il existe une traduction française, par J. Golois, Paris, 1503, in-fol., 15 à 18 fr.; *Commentaria in canones concilii Lugdunensis*.

DURAND (Guillaume), neveu du précédent, et son successeur dans l'évêché de Mende, en 1296, mourut en 1328. On a de lui un excellent traité : *De la manière de célébrer le concile général*, en latin, Paris, 1545, in-8. Durand composa son ouvrage à l'occasion du concile de Vienne, auquel il fut appelé en 1310 par le pape Clément V. Il a été très-utile dans les temps des assemblées convoquées pour réformer les mœurs des chrétiens, particulièrement celles des ecclésiastiques et des religieux.

DURAND DE SAINT-POURÇAIN, connu dans les écoles sous le nom de *Durandus*, né dans la ville de ce nom, au diocèse de Clermont, fut dominicain, docteur de Paris, maître du sacré palais, évêque du Puy en 1318, et enfin de Meaux en 1326. Il mourut l'an 1333. Son siècle lui donna le nom de *Docteur très-résolutif*, parce qu'il décidait les questions d'une manière tranchante et souvent

neuve; sans s'assujettir à suivre un écrivain en tout, il prit des uns et des autres ce qui lui convint davantage. Il a laissé des *Commentaires sur les quatre livres des Sentences*, Paris, 1550, in-fol., 6 à 8 fr.; un *Traité sur l'origine des juridictions*, in-4., et d'autres traités, où il montre plus de sagacité que n'en avaient la plupart des écrivains de son temps. Il est fameux dans les disputes de théologie et de philosophie, pour avoir nié le *concours immédiat*; mais il paraît que c'était une affaire de mots, puisque Durand ne niait pas la *conservation*, qui est une espèce de *création continue*lle de la créature et de toutes ses facultés, et qui dès lors est le concours le plus immédiat qu'on puisse imaginer.

DURAND (Laurent), ecclésiastique, né à Ollioules près Toulon en 1629, mort à la Ciotat en 1708, fut aumônier des religieuses bernardines de La Ciotat et du Bon-Pasteur de Toulon. Il est particulièrement connu par ses *Cantiques de l'âme dévote*, divisés en 12 livres, Marseille, 1693, in-12, très-souvent réimprimés. Il a laissé en manuscrit *Maximes chrétiennes avec des réflexions morales sur la passion de J.-C.*

DURAND (Catherine BÉDACIER, née), morte à Paris en 1736, avait de l'esprit et le génie romanesque. Nous avons d'elle plusieurs ouvrages dans ce dernier genre, qui n'est pas le meilleur de la littérature; les principaux sont : *La comtesse de Mortagne*; *Les mémoires de la cour de Charles VIII*; *Le comte de Cardonne, ou la Constance victorieuse*; *Les belles Grecques, ou Histoire des plus fameuses Courtisanes de la Grèce*. Toutes ces productions sont faibles, et aucune n'est placée au premier rang, ni même au second. Nous avons encore de cette dame bel-esprit, des *comédies*, en prose, qui ne valent pas mieux que ses romans; et des *vers français*, inférieurs aux uns et aux autres.

DURAND (David), ministre protestant, né à Saint-Pargoire dans le Bas-Languedoc vers 1681, était issu d'une famille distinguée de Montpellier, alliée entr'autres à celle du cardinal de Bernis : il était fils et frère de pasteurs distingués, et se voua lui-même de bonne heure à la même carrière. Après avoir été reçu ministre à Bâle dans les premières années du 18^e siècle, il passa en Hollande où il fut chapelain d'un régiment de réfugiés languedociens envoyés en Espagne lors de la guerre de la succession. Durand se trouvait à la bataille sanglante d'Almanza où il fut pris par quelques paysans espagnols : ceux-ci se disposaient à le faire brûler vif, lorsqu'il fut délivré de leurs mains par l'intervention du duc de Berwick pour être remis en celles de l'inquisition. Un curé lui procura les moyens d'échapper à ce tribunal, en obtenant qu'il fût envoyé au couvent des jésuites à Montpellier pour y être instruit dans la religion catholique. Durand parvint à tromper la surveillance de ses gardiens, se rendit à Genève, puis à Rotterdam où il connut Bayle. Enfin il passa en Angleterre, où il mourut en 1763, pasteur de l'église protestante de la Savoie, à Londres. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Histoire de la peinture ancienne, extraite de l'Histoire naturelle de Pline*, Londres, 1715,

in-fol., 8 à 12 fr.; *Histoire naturelle de l'or et de l'argent, extraite de Pline*, Londres, 1729, in-fol., 10 à 15 fr. Ces histoires ont été beaucoup surpassées de nos jours; *La vie et les sentiments de Lucilio Vanini*, Rotterdam, 1717, in-12, 3 fr.; *La religion des mahométans, tirée du latin d'Adrien Reland*, la Haye, 1721, in-12, 2 à 3 fr.: c'est son meilleur ouvrage; *Sermons sur divers textes de l'Écriture sainte*, Rotterdam, 1711, et 1728, in-8, 4 à 5 fr.; rares quoique très-médiocres. Les tomes 11 et 12 de l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin Thoyras, in-4, très-inférieurs à ceux de l'auteur primitif; *Les académiques de Cicéron*, traduites en français, avec le latin, Londres, 1740, in-8, extrêmement rare. Son style en général est inégal et sans force.

DURAND (David-Henri), neveu du précédent, naquit en 1731 à Neuchâtel en Suisse, se voua au ministère, fit ses études théologiques à Genève, vint à Londres en 1756, y exerça les fonctions de pasteur d'abord dans les trois églises françaises alors réunies, puis dans celle de Savoie qu'il a occupée jusqu'à sa mort arrivée en 1808. Il passait pour un excellent prédicateur : ses *sermons* ont été publiés et recueillis sous le titre de *Choix des sermons de Durand*, Londres, 1815, in-8.

DURAND (Ursin), né à Tours, religieux de la congrégation de Saint-Maur en 1701, a donné, avec dom Martène, *Thesaurus novus anecdotorum*, 1717, 5 vol. in-fol., 25 à 35 fr.; *Collectio veterum scriptorum*, 1727-33, 9 vol. in-fol., 50 à 70 fr.; *Voyage littéraire*, publié avec dom Martène, 1724-27, 2 vol. in-4, 12 à 15 fr.; *L'art de vérifier les dates*, 1750, in-4, et 1769, in-fol., 8 à 12 fr. (*Voy. ANTINE, CLÉMENTET.*) Nous ignorons l'année de sa mort; il vivait encore en 1770, et il était à cette époque à la 88^e année de son âge.

DURAND DE MAILLANE (Pierre-Toussaint), avocat, né à Saint-Remy en Provence, fut élu député du tiers-état de la sénéchaussée d'Arles aux états généraux, ensuite à la convention nationale par le département des Bouches-du-Rhône, puis au conseil des Anciens. Il se montra toujours opposé aux jacobins et favorable aux émigrés. En 1797, il fut mis au Temple comme ayant favorisé leur rentrée; mais il fut acquitté par le tribunal criminel de la Seine et recouvra sa liberté dans le mois de février 1798. Il devint, après la révolution du 18 brumaire, juge à la cour d'appel d'Aix, et mourut en 1814. Il était très-versé dans l'étude du droit canonique et a publié sur cette science plusieurs ouvrages fort recherchés avant la révolution, et qui, malgré les changements qu'a subis la législation, sont encore consultés avec fruit. Les principaux sont : *Dictionnaire du droit canonique*, Lyon, 1761, 2 vol. in-4; nouvelle édit. 1770, 4 v. in-4, et 1776, 5 vol. in-4, 12 à 15 fr.; *Les libertés de l'église gallicane*, Lyon, 1770 et 1776, 5 vol. in-4, 10 à 12 fr.; *Instituts du droit canonique*, Lyon, 1770, 10 vol. in-12, 6 à 8 fr.; *Le parfait notaire apostolique*, 1779, 2 vol. in-4, *Histoire du comité ecclésiastique de l'assemblée constituante*, 1791, in-8.

DURAND (Jean-Baptiste-Léonard), administrateur français, né à Limoges, fut pendant plusieurs années consul de France à Cagliari, et ensuite attaché au ministère de la marine. En 1785 la compagnie du Sénégal le choisit pour son gérant principal en Afrique. Parti du Havre le 3 mars, il arriva à sa destination le 10 avril de la même année. Il chercha aussitôt à donner la plus grande impulsion au commerce de la compagnie dont il était le représentant : ce fut dans ce but qu'il entreprit par terre un voyage jusqu'à Galam, et conclut avec les rois et les chefs des tribus maures de la rive droite du Sénégal, des traités avantageux, surtout pour le commerce de la gomme. Malgré son zèle, la compagnie fut mécontente de Durand, qui avait mis trop de luxe, et par conséquent fait trop de dépenses dans les présents qu'il avait offerts aux chefs des Maures. Il fut rappelé en 1786. En revenant en France, son vaisseau se brisa sur les rochers de Temby à la côte méridionale du pays de Galles. De retour en France, Durand a rempli plusieurs places dans l'administration. Il est mort en 1812, en Espagne où il était allé rejoindre un de ses amis. On a de lui : *Voyage au Sénégal dans les années 1785 et 1786*, Paris, 1807, in-4, ou 2 vol. in-8, avec atlas, 27 fr.; il y a peu de choses neuves dans cet ouvrage, dont une partie a été empruntée à Labot et à d'autres écrivains qui ont donné des relations du Sénégal. L'atlas n'est pas estimé. Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce livre, c'est le voyage par terre d'un employé de Durand, Rubault, depuis l'île St-Louis jusqu'à Galam. On trouve aussi les textes arabes et français des traités conclus entre Durand et les chefs des Maures : cette dernière partie a été revue par l'illustre orientaliste, Sylvestre de Sacy, qui l'a aussi enrichie de *notes* très-intéressantes.

DURAND (Jacques-François), ministre protestant, naquit de parents pauvres, dans un village près d'Alençon (Normandie); en 1737 : il apprit d'abord avec succès les langues anciennées à Paris, étudia l'Écriture sainte sous le célèbre abbé Poulle, et se rendit en 1755 à Lausanne où il embrassa le protestantisme et se fit recevoir ministre. Après avoir professé pendant quelque temps le latin dans le séminaire des étudiants français, il se livra entièrement aux études théologiques, fut appelé, en 1768, à Berne pour diriger un nouveau séminaire, remplit les fonctions de ministre dans cette ville pendant 17 ans, et revint en 1785 à Lausanne, où il fut successivement professeur d'histoire ecclésiastique et de morale chrétienne. Il occupait encore cette dernière place quand il mourut en 1816. Ses principaux ouvrages sont : *Abrégé des sciences et des arts*, 1762, in-12, livre souvent réimprimé pour l'instruction de la jeunesse, et auquel on a fait quelques changements dans les pays catholiques; *Esprit de Saurin*, 1767, 2 vol. in-12, reproduit par l'abbé Pichon, avec des augmentations et des suppressions, sous ce titre : *Principes de la religion et de la morale*, 1768, 2 vol. in-12; *Sermons pour les solennités chrétiennes*, Paris, 1776, 3 vol. in-8, 10 fr.; *Année évangélique*, avec un Supplément.

ment, Lausanne, 1780-92, 9 vol. in-8, 12 à 15 fr. C'est celui de ses ouvrages qui a le plus contribué à sa réputation ; il a été traduit en anglais et en allemand ; cependant il n'offre rien de bien remarquable. Il y a plus de facilité que de logique ; l'auteur emploie souvent des expressions peu usitées en France, et il prodigue les citations de la Bible d'après des versions peu élégantes ; *Statistique élémentaire de la Suisse*, Lausanne, 1796, 4 vol. in-8, 8 à 10 fr. ; *le bon Fils*, ou *la Piété filiale*, 1805, 2 vol. in-12, roman moral où l'on trouve des scènes touchantes ; mais il y a des négligences de style et des longueurs dans les détails. Armand-Delille, pasteur de l'église réformée de Valence, a publié les *Sermons nouveaux* de Durand, avec une *notice sur la vie* de l'auteur, Valence, 1809, 2 vol. in-8, 5 à 6 fr.

DURAND (Jean-Louis-Nicolas), architecte, né à Paris en 1760, mort au mois de janvier 1835, professa longtemps à l'école polytechnique. Il a publié : *Recueil et parallèle des édifices de tout genre anciens et modernes, remarquables par leur beauté, par leur grandeur ou par leur singularité, et dessinés sur une même échelle*, 1799, 12 cahiers ; *Précis des leçons d'architecture données à l'école polytechnique*, 1802 et années suivantes, Paris, 1809, in-4. C'est Durand qui rédigea et dessina tous les *Projets de monuments* de l'ouvrage de Boullé, en 4 vol. in-4, déposés au cabinet des estampes de la bibliothèque royale.

DURANDE (Jean-François), médecin et professeur de chimie et de botanique à Dijon, mort en 1794, a publié : *Notions élémentaires de botanique, pour servir au cours public de Dijon*, 1781, in-8 ; *Flore de Bourgogne*, ou *Catalogue des plantes naturelles à cette province*, 1783, 2 vol. in-8, 6 à 7 fr. ; *Eléments de chimie, rédigés dans un nouvel ordre*, en société avec Maret et Morveau, 1778, in-8 ; plusieurs *mémoires* dans le recueil de l'académie de Dijon, dont il était membre, et dans le *Journal de Physique*.

DURANT (Gilles), sieur de La Bergerie, avocat au parlement de Paris, fut, à ce qu'on croit, un des neuf avocats commis par la cour pour travailler à la réformation de la Coutume de Paris. Le temps que lui laissait la jurisprudence, il le donnait à la poésie. Il faisait des vers plaisants au milieu des guerres de la ligue. Les gens qui peuvent encore lire le gaulois, connaissent ses *vers à sa commère sur le trépas de l'Ane Ligueur*, qui mourut de mort violente durant le siège de Paris, en 1590. Cette pièce se trouve dans le 1^{er} vol. de la *Satire Ménippée*, édition de 1714, in-8. On a de ce poète d'autres productions dont quelques-unes sont d'une licence qui en interdit la lecture aux personnes sages. — Il y eut un DURANT, rompu vif le 16 juillet 1618, avec deux frères florentins de la maison des Patrices, pour un libelle qu'il avait fait contre le roi. Ses ouvrages ont été imprimés en 1594. Ses *Imitations tirées du latin de Jean Bonnefons*, etc., 1717, in-12, sont recherchées des curieux.

DURANTE (François), célèbre compositeur italien, né à Naples en 1693, mort dans cette ville en

1755, est regardé comme le fondateur de l'école moderne et le modèle le plus parfait que puisse suivre un jeune compositeur, à quelque genre qu'il veuille se livrer. Son style est sévère ; son harmonie, la plus pure que l'on connaisse ; ses modulations, à la fois savantes et naturelles. Il s'adonna presque uniquement à la musique d'église, et ne travailla jamais pour le théâtre. Le Conservatoire de Paris possède une copie de ses *œuvres*, qui consistent en *messes*, *psaumes*, *motets*, etc. On en peut voir la liste dans le *Dictionnaire des musiciens*.

DURANTI (Jean-Etienne), fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, fut capitoul en 1563, ensuite avocat général, enfin nommé premier président du parlement par Henri III, en 1581. C'était dans le temps de la ligue. Duranti y était fort opposé. Après avoir échappé plusieurs fois à la mort, en voulant calmer le peuple, il fut tué d'un coup de mousquet, en 1589. On se jeta sur lui, on le perça de mille coups, et on le traina par les pieds à la place de l'échafaud. Il avait fait des établissements utiles, et composé un savant traité *De ritibus Ecclesiae*, faussement attribué à Pierre Darnès, évêque de Lavaur, et imprimé à Rome, 1591, in-fol.

DURANTI (Le comte DURANTE), orateur et poète italien, né à Brescia en 1718, d'une famille noble et ancienne, se fit un nom par ses *poésies*. Dans un voyage qu'il fit à Turin, il recut l'accueil le plus flatteur du roi Charles-Emmanuel. Il fut dans la même faveur auprès de Victor-Amédée III son successeur, et mourut en Savoie en 1780. Ses *poésies lyriques* dédiées au roi de Sardaigne sont intitulées : *Rime del conte Durante Duranti*, Brescia, 1755, in-4, 5 à 6 fr. On y trouve ses *épîtres satiriques* et ses *sonnets*, qui sont ce qu'il a fait de mieux. Il essaya, avec moins de succès, de s'élever dans le genre tragique, et a publié, en 1764, une tragédie de *Virginie*, dédiée au duc de Savoie, en 1771 ; un *Attilius Regulus*, dédié au grand-duc de Toscane. On a encore de lui plusieurs *discours* et *oraisons funèbres* qu'il prononça en diverses circonstances, et qui prouvent qu'il ne manquait pas de talents oratoires. Ils sont même admirés des amateurs de la belle prose italienne.

DURANTON (A.-B.), né à Massidon en 1736, était avocat à Bordeaux au commencement de la révolution, et devint procureur syndic du département de la Gironde, lors de la formation des nouvelles administrations. Quoique doué de peu de moyens, il fut porté, en 1792, au ministère de la justice par la faction girondine, et il s'y conduisit avec assez de modération ; mais il ne put s'y maintenir, et il se retira dans sa famille, où il chercha à se faire oublier ; il ne put y parvenir. Dénoncé par les terroristes, il fut arrêté et livré à la commission révolutionnaire de Bordeaux, qui le condamna à mort en 1793, « comme convaincu d'avoir, pendant son ministère, partagé les principes contre-révolutionnaires de Louis XVI, » accusation qui honorerait sa mémoire, si elle était vraie ; mais il suffisait, à cette époque, d'avoir quelque sentiment d'humanité pour être proscrit.

DURAS, nom d'une des plus illustres maisons de France, connue précédemment dans l'histoire de ce pays sous celui de Durfort DURAS (Jacques-Henri de DURFORT, duc de), d'une famille originaire des provinces de Guyenne et de Foix, servit dans les guerres de Louis XIV, terminées par la paix des Pyrénées, et se distingua tellement à la conquête de la Franche-Comté, que le roi l'en fit gouverneur. Il eut le bâton de maréchal de France en 1675, après la mort de son oncle, le maréchal de Turenne, dont il était un des meilleurs élèves. Ses services et son expérience lui firent donner le commandement de l'armée d'Allemagne sous le Dauphin, en 1688 et 89. Il mourut en 1704, à 74 ans. Sa terre de Duras avait été érigée en duché en 1689. (Voy. LORGES.)

DURAS (N... la duchesse de), fille du comte de Kersaint, amiral et député à l'assemblée législative et à la convention, où il eut le courage de voter contre la mort du roi, était fort jeune à l'époque où éclata la révolution. Elle passa le temps de nos troubles à l'étranger, et ne rentra en France que pour vivre dans la retraite. Elle a publié plusieurs romans : *Ourika*, Paris, 1814, in-12, traduit deux fois en espagnol, et *Edouard*, 1825, 2 vol. in-12, pap. vél., 10 fr. Elle est morte à Nice en 1828.

DURDENT (R. J.), l'un des écrivains les plus féconds de nos jours, né à Rouen en 1776 et mort à Paris en 1819, se consacra d'abord à la peinture, qu'il abandonna bientôt pour se livrer entièrement à la littérature. Ses principaux ouvrages sont des romans peu connus, des compilations historiques qui ne sont pas toujours faites avec beaucoup de choix : *Beautés de l'histoire grecque*, 1816, in-12; *Galerie des peintres français et Salon de 1812*, in-8; *Campagne de Moscou en 1812*, in-8; *Epoques et faits mémorables de l'histoire de France*, 1814, in-12; *L'Ecole française en 1814*, ou *Examen critique des ouvrages de peinture*, 1814, in-8; *Beautés de l'histoire des Espagnes*, 1814, in-12; *Epoques et faits mémorables de l'histoire d'Angleterre*, depuis Alfred le Grand jusqu'à nos jours, 1815, in-12; *Epoques et faits mémorables de l'histoire de Russie*, 1815, in-12; *Beautés de l'histoire du Portugal*, 1816, in-12; *Beautés de l'histoire de Turquie*, 1816, in-12; *Beautés de l'histoire des trois royaumes du Nord* (Suède, Danemark et Norwège), 1816, in-12; *Histoire de Louis XVI, suivie d'un Appendice contenant la liste alphabétique de tous les régicides, avec de courtes notices sur la plupart d'entre eux*, 1817, in-8. Durdent était un des rédacteurs de la *Gazette de France*; il a travaillé aussi à la *Biographie universelle*.

DUREAU DE LAMALLE (Jean-Baptiste-Joseph-René), né en 1742 à Saint-Domingue, où son grand-père était gouverneur, fut amené en France à l'âge de 5 ans, et y fit d'excellentes études au collège Duplessis. S'étant fixé à Paris, il s'y lia avec les hommes les plus distingués dans les sciences et dans les lettres, et particulièrement avec Delille. Il fut nommé membre du corps législatif en 1802, de l'institut en 1804, et mourut dans la terre de

Landres dans le Perche en 1807. On lui doit : une *traduction du Traité des bienfaits* de Sénèque, 1776, in-12; une *traduction de Tacite*, 1790, 3 vol. in-8, 15 fr., bien supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée; réimprimée en 1808 en 5 vol. in-8, 30 fr., et en 1817, 6 vol. in-8, avec le texte latin qui manquait dans la première, 25 à 36 fr., pap. vél., 72 fr. Il consacra 16 ans à ce travail; une *traduction de Salluste*, moins estimée que celle de Tacite. Il avait entrepris une *traduction de Tite-Live*, mais la mort le surprit lorsqu'il n'avait terminé que la 1^{re} décade, et les 3 premiers livres de la III^e, et les deux premiers de la IV^e. Noël a terminé cette excellente traduction, et l'a publiée avec le texte latin en 1810-12, 15 vol. in-8, 90 fr., pap. vél., 180 fr.

DURER (Albert) naquit à Nuremberg en 1471. Après avoir voyagé en Flandre, en Allemagne et à Venise, il mit en lumière ses premières estampes. Il devint si habile dans le dessin, qu'il servit de modèle aux peintres de son temps, aux italiens même. L'empereur Maximilien I^{er} le combla de bienfaits. Il lui donna lui-même pour les armoiries de la peinture trois écussons, deux en chef et un en pointe. Ce prince dit un jour, en parlant à un gentilhomme : « Je puis bien d'un paysan faire un » noble ; mais je ne puis changer un ignorant en un » aussi habile homme qu'Albert Durer. » Les tracasseries de sa femme, véritable furie, le firent mourir de chagrin en 1528. Durer ne lui ressemblait en rien : il était plein de douceur, de modération, de sagesse. On a de lui un grand nombre d'estampes et de tableaux, dans lesquels on admire une imagination vive et féconde, un génie élevé, une exécution ferme et beaucoup de correction. On souhaiterait qu'il eût fait un meilleur choix des objets que lui présentait la nature ; que ses expressions fussent plus nobles ; que son goût de dessin fût moins roide, sa manière plus gracieuse. Ce maître n'observait guère le costume : il habillait tous les peuples comme des Allemands. On a encore de lui quelques écrits sur la géométrie, la perspective, les fortifications, les proportions des figures humaines, etc. Le roi de France a trois tentures de tapisserie d'après ses dessins. On voyait plusieurs de ses tableaux au Palais-Royal. Son estampe de la *Mélancolie* est son chef-d'œuvre ; ses *Vierges* sont encore d'une beauté singulière. En 1778, Husgen a donné en allemand un *Catalogue raisonné de toutes les estampes gravées sur le cuivre ou sur le fer de la main propre d'Albert Durer*, Francfort et Leipzig, in-8. Il en a omis plusieurs. (Voy. le *Journal historique et littéraire* de Luxembourg, 15 juillet 1778, page 404.)

DURET (François), jurisconsulte, vivait sur la fin du 16^e siècle. On a de lui un ouvrage publié à Lyon en 1574, sous le titre de *Harmonie et conférence des magistrats romains avec les officiers français*. L'auteur y compare les emplois et usages de la magistrature de Rome avec ceux de la magistrature de France. On sent que ces comparaisons doivent clocher assez souvent ; cependant l'idée d'un tel ouvrage était bonne, et si l'on n'a pas sujet

d'être content de l'exécution, on y trouve du moins des remarques curieuses et amusantes.

DURET (Louis), né d'une famille noble à Beaugé-la-Ville, dans la Bresse, qui appartenait alors au duc de Savoie, était un des plus célèbres médecins de son temps ; il exerça son art à Paris avec une grande réputation, sous les règnes de Charles IX et de Henri III, dont il fut médecin ordinaire, et non premier médecin, comme l'a dit Teissier, copié ensuite par beaucoup d'autres. Henri III, qui l'aimait et l'estimait singulièrement, le gratifia d'une pension de 400 écus d'or, réversible sur la tête des cinq fils qu'il avait ; et ce prince voulut assister au mariage de sa fille, à laquelle il fit des présents considérables. Duret mourut en 1586 à 59 ans. Il était fort attaché à la doctrine d'Hippocrate, et traitait la médecine dans le goût des anciens. De plusieurs livres qu'il a laissés, le plus estimé est un *Commentaire sur les Coaques d'Hippocrate*, grec et latin, Paris, 1621, in-fol.

DURET (Edmond-Jean-Baptiste), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris en 1671, mourut en 1758. Il a traduit le 2^e vol. des *Entretiens d'une âme avec Dieu*, par Hamon ; et la *dissertation théologique d'Arnauld sur une proposition de saint Augustin*.

DURING, comte allemand, fameux par une perfidie atroce, était gouverneur du fils d'Uladislas, prince de Lutzen en Misnie, vers le commencement du 9^e siècle. Néclam, prince de Bohême, ayant vaincu et dépouillé Uladislas de ses états, le lâche During coupa la tête à son élève et la porta au vainqueur. Néclam, plus généreux que lui, loin de le récompenser comme il l'attendait, le fit pendre à un arbre.

DURINGER (Melchior), professeur en histoire ecclésiastique à Berne, peut fournir un nouvel article au traité *De infelicitate litteratorum*. Il passa toute sa vie dans la mélancolie et la misanthropie. Le feu ayant pris à sa maison le 1^{er} janvier 1723, il tomba d'un troisième étage, et mourut une heure après, dans sa 76^e année. Le célèbre Scheuchzer, auteur de la *Physica sacra*, avait profité des lumières de Duringer.

DURIVAL (Nicolas LUTON), lieutenant de police à Nancy, né à Commercy en 1723, a publié une *Description de la Lorraine et du Barrois*, Nancy, 1778-83, 4 vol. in-4, 15 à 20 fr., regardée comme un modèle des ouvrages de ce genre. Les faits y sont présentés avec méthode ; le style en est agréable, et les nombreuses indications sont d'une exactitude scrupuleuse. L'*Introduction*, formant le 1^{er} volume, est une histoire complète de la Lorraine. Elle avait été publiée en 1774, in-8. Durival est mort à Heillecourt, près de Nancy, en 1795.

DUROC (Michel), duc de Frioul, grand-maître du palais de Bonaparte, né à Pont-à-Mousson en 1772, d'un ancien officier, gentilhomme sans fortune, qui avait épousé la fille d'un notaire estimé de cette ville, fit d'excellentes études à l'école militaire, devint lieutenant en second dans un régiment d'artillerie en 1792, et son nom fut cité avec distinction dans les bulletins de l'armée d'Italie. Il

émigra, et rentra bientôt en France où il faillit à être arrêté comme émigré. Sorti de ce mauvais pas, il devint aide de camp du général Lespinasse, puis de Bonaparte, par la protection de Marmont son ancien camarade. Il l'accompagna en Italie ; il fit aussi la campagne d'Égypte, et fut pendant 15 ans le confident le plus intime de ce général. Bonaparte l'employa dans les missions les plus importantes et les plus délicates, et l'envoya successivement à la cour de Berlin, de Stockholm, de Vienne, de Saint-Pétersbourg ; satisfait de la manière dont il s'acquitta de ces missions, il lui donna toute sa confiance, le combla de bienfaits, et voulut toujours l'avoir auprès de sa personne. Duroc était plus propre à servir dans l'intérieur du palais que sur le champ de bataille. Cependant il eut la commission honorable de remplacer un instant, dans le commandement des grenadiers de l'armée d'Allemagne, le général Oudinot, et l'honneur de mourir à Wurtschen, où il fut tué d'un boulet de canon en 1813. En montant sur le *Bellérophon*, Bonaparte demanda à prendre le nom du colonel Duroc.

DUROCHIER (Agnès), fille unique d'un riche marchand de Paris, se fit recluse, n'ayant encore que 18 ans, près de l'église Sainte-Opportune, le 5 octobre 1402. La cérémonie de la réclusion se fit solennellement par l'évêque de cette capitale, qui scella lui-même la porte de la petite chambre où elle s'enferma. Cette pieuse solitaire y vécut 80 ans, et y mourut en odeur de sainteté.

DUROSOI (Barnabé FARMAYN DE ROZOI, connu sous le nom de), né à Paris en 1745, s'adonna aux lettres et essaya tous les genres. Il a fait des *poèmes*, des *tragédies*, des *comédies*, des *opéras comiques*, des *dramas lyriques*, des *histoires*, des *romans*, des *pièces fugitives* ; il essaya même de s'élever jusqu'à la *morale* et à la *métaphysique* ; mais dans tous ces ouvrages il resta au-dessous du médiocre. Au commencement de la révolution, il embrassa le parti de la cour, et publia un ouvrage périodique, sous le titre de *Gazette de Paris*. Lorsque Louis XVI fut ramené de Varenne et retenu dans le château des Tuileries, il eut la généreuse idée d'engager les partisans du roi de s'offrir pour otages, et publia dans son journal la liste de ceux qui proposaient de se constituer prisonniers et cautions solidaires du roi, si l'on consentait à lui rendre la liberté. C'est de cette circonstance qu'est né l'ouvrage de Boulaye intitulé : *Otages de Louis XVI et de sa famille*, Paris, 1814-1815, in-8. Après le 10 août, il quitta Paris ; mais la retraite qu'il avait choisie fut bientôt découverte : il fut arrêté et condamné à mort en 1692.

DUROSOY (Jean-Baptiste), jésuite, docteur et professeur de théologie au collège royal de Colmar, naquit à Belfort en 1726, et mourut en 1804, dans le canton de Soleure en Suisse, où il s'était retiré lors de la persécution des prêtres insermentés. Il a publié l'ouvrage suivant : *Philosophie sociale, ou Essai sur les devoirs de l'homme et du citoyen*, 1783, in-12 ; et il se proposait de faire paraître plusieurs autres ouvrages, mais ils ont été détruits pendant la révolution. Il a beaucoup aidé le président de Bourg, dans le *Recueil des édits, déclara-*

tions, lettres patentes, arrêts du conseil d'état et du conseil souverain d'Alsace, Colmar, 1775. C'est par ses soins et d'après ses corrections qu'on a donné l'*Histoire généalogique de la maison de Vigier*, in-fol., et la *Vie de madame Marguerite-Grégoire de Sury, épouse de Bézénval*, capitaine au régiment des gardes suisses du roi de France, puis banneret de l'état de Soleure. On trouve une notice sur l'abbé Durosoy dans l'ouvrage anonyme intitulé : *Essai sur l'histoire littéraire de Belfort et du voisinage*, Belfort, 1808, in-12.

DUROURE (Louis-Henri-Scipion GRIMOARD BEAUVOIR, comte), né à Marseille en 1763, petit-fils par sa mère du comte de Catherlong, pair d'Irlande, et petit-neveu par sa grand-mère du lord Bolingbroke, fameux chef de tories sous la reine Anne, fut élevé en Angleterre, et se livra dans sa jeunesse à la fougue de ses passions. Elles eurent pour lui des suites si graves qu'il dut quitter l'Angleterre. Il était à Paris, au commencement de la révolution, et entra dans la société des jacobins, puis dans celle des cordeliers. Nommé membre de la commune de Paris qui remplaça la municipalité provisoire du 10 août 1792, il fit partie, au mois de novembre suivant, de la commission établie pour examiner la conduite du ministre Roland. Il contribua aux événements du 31 mai 1793, et il aurait été sans doute atteint par la réaction du 9 thermidor, si le dérangement de sa fortune ne l'avait forcé de se rendre en Provence, pour y aliéner une partie de ses biens. En juin 1799, Duroure fut un des fondateurs du club du Manège, et travailla au *Journal des hommes libres*. Son nom avait été inscrit après le 18 brumaire, sur la liste de déportation aux îles Séchelles; mais il se déroba à l'effet de cette mesure, et vécut depuis dans une profonde obscurité. Il est mort à Londres en 1822. On a de lui : *Le maître d'anglais, ou Grammaire raisonnée par W. Cobbett*, enrichie de nouveaux chapitres, d'additions essentielles au texte, de notes, etc., Paris, 5^{me} édition, 1816, in-8. Duroure avait encore annoncé les traductions des *OEuvres philosophiques de lord Bolingbroke*, et des *Lettres familières de sa sœur lady Luxborough*; mais elles n'ont point paru. Il a traduit divers actes du parlement anglais, et a donné des notes dans la traduction française, par M. Comte, du *Traité des pouvoirs et des obligations des Jurys*, de sir Richard Philipps, Paris, 1819, in-8.

DUROY (N.), membre de l'assemblée législative et de la convention, naquit en Normandie, et était juge à Bernay, au moment de la révolution. Il en adopta les principes, et vota la mort du roi sans appel ni sursis. Envoyé par la convention dans le Calvados, pour aider à y réprimer l'insurrection fédéraliste, il dénonça à son retour le luxe de quelques démocrates, au patriotisme desquels il croyait peu; la chute de Robespierre ne changea rien à sa conduite; après l'insurrection du 1^{er} prairial, dans laquelle avait péri Feraud, il fut traduit devant un conseil militaire, comme un des fauteurs de la révolution, avec Romme, Goujon, Bourbotte, Duquesnoy, Rhul et Soubrany. Ils furent tous condamnés à

mort; quatre d'entre eux prévinrent l'exécution de la sentence par le suicide. Duroy, Bourbotte et Soubrany s'étaient aussi frappés du couteau qu'ils avaient caché dans la doublure de leurs vêtements. Mais n'ayant pu parvenir à s'arracher la vie, ils allèrent tout sanglants la perdre sur l'échafaud.

DURRIUS (Jean-Conrad), né à Nuremberg en 1625, mort en 1677, fut successivement professeur en morale, en poésie et en théologie à Altorf. On a de lui une *lettre* dans laquelle il raconte à un de ses amis que les premiers inventeurs de l'imprimerie furent accusés de magie par quelques moines, affligés de ce que l'invention de cet art leur enlevait les gains qu'ils étaient accoutumés de faire en copiant les manuscrits. Mais cette anecdote est de l'invention de Durrius. Il est bien vrai que la grande ressemblance des épreuves a fait d'abord soupçonner de la magie; mais ce ne sont pas les moines qui ont adopté ni répandu ce soupçon. Durrius ne réfléchit pas que dans ce conte il fait l'éloge du travail, du savoir et de l'utilité des moines, qui étudiaient et instruisaient, tandis que le reste du monde croupissait dans l'ignorance. On a encore de lui *Synopsis theologiae moralis*, et d'autres ouvrages.

DURST, 11^e roi d'Ecosse, selon Buchanan. Quoiqu'il fût fils d'un père très-vertueux, il s'abandonna au vin et aux femmes, et chassa son épouse légitime, fille du roi des Bretons. Les nobles ayant conspiré contre lui, il feignit de changer de conduite, rappela sa femme, assembla les principaux de ses sujets, fit un serment solennel pour la réforme de l'état, pardonna à des criminels publics, et promit qu'à l'avenir il ne ferait rien sans l'avis de la noblesse. Cette réconciliation fut célébrée par des réjouissances publiques; il invita les nobles à souper, et les ayant tous assemblés dans un lieu, il envoya des scélérats qui les égorgèrent. Cette trahison irrita tellement ceux qui ne s'étaient pas trouvés à cette fête, qu'ils levèrent des troupes, lui livrèrent bataille et le tuèrent vers l'an 607 de J.-C.

DURY (Jean), jésuite, écrivit, au 16^e siècle, contre la *Réponse de Wtaker aux vingt-deux raisons de Campian*, Paris, 1582, in-8.

DURY (Jean), théologien protestant du 17^e siècle, natif d'Ecosse, travailla avec beaucoup de zèle, mais en vain, à la réunion des luthériens avec les calvinistes. Il publia à ce sujet plusieurs ouvrages, depuis 1634 jusqu'en 1674, in-8 et in-4, et mourut quelque temps après, avec la réputation d'un homme qui, à un esprit éclairé, joignait un caractère conciliant.

DURYER (André), né à Marcigny, dans le Mâconnais, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et chevalier du Saint-Sépulcre, séjourna longtemps à Constantinople, où le roi de France l'avait envoyé. Il fut consul de la nation française en Egypte, et mourut en France vers le milieu du 17^e siècle. Il possédait parfaitement les langues orientales. On a de lui : une *Grammaire turque*, Paris, 1636, in-4, 5 à 7 fr.; une *Traduction française de l'alcoran*, Elzevir, 1649, in-12; Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12; quoique négligée et d'un langage qui vieillit, elle est préférée par les vrais connaisseurs à

celles de Sale et de Savari (voy. ces noms), parce que Duryer ne cherche qu'à traduire, et non pas à donner de belles idées de l'original. On lui a faussement reproché d'avoir surchargé le tableau de la croyance ou des rêveries mahométanes, en ajoutant à l'alcoran les idées des commentateurs. Porter, homme profondément instruit de cette matière, en convient : « La version de Duryer, dit-il, est peut-être infidèle quant à l'idiome ; mais elle est assez exacte quant à la doctrine. » Observations sur les Turcs, t. 1, p. 125. Une *Version* française du Gulistan, ou l'empire des roses, composé par Sadi, princes des poètes turcs et persans, Paris, 1634, in-8. Gentius a traduit le même livre en latin sous le titre de *Rosarium politicum*. Cette dernière traduction est préférée à celle de Duryer.

DURYER (Pierre), historiographe de France, né à Paris l'an 1605, reçu à l'académie française en 1646, mort en 1658, fut secrétaire du roi, puis de César, duc de Vendôme. Un mariage peu avantageux déranger sa fortune, et il voulut la réparer par son esprit. Il travailla à la hâte, pour faire subsister sa famille du produit de ses ouvrages. On rapporte que le libraire Sommanville lui donnait un écu par feuille de ses traductions, qui sont en très-grand nombre. Le cent des grands vers lui était payé quatre francs, et le cent des petits quarante sous. C'est ce qui fait qu'on a de lui une multitude d'ouvrages, mais tous négligés ; et l'on peut dire de lui : *Magis fami quam famæ inserviebat*. Il a composé 18 pièces de théâtre, Paris, 1630-55, 3 pièces in-8 et 15 in-4, vend. 19 fr. Celles qui lui ont fait le plus d'honneur sont les tragédies d'*Alyonée*, de *Saül* et de *Scévole*. La tragédie de *Scévole* paraît emporter le prix sur les autres. Nous ne parlerons pas de ses comédies, toutes médiocres, ni de ses *Traductions* nombreuses du grec et du latin : la liste en serait trop longue. Le style de Duryer est assez coulant ; il écrivait avec facilité en vers et en prose ; mais la nécessité de fournir aux dépenses de sa maison ne lui laissait pas le temps de mettre la dernière main à ses ouvrages. Son père Isaac Duryer, mort vers 1631, avait fait quelques *Poésies pastorales*, peu connues.

DUSAULCHOY (Joseph-François-Nicolas), poète et publiciste, né à Toul en 1760, mort à Paris le 25 juillet 1835, obtint d'abord un emploi à la trésorerie extraordinaire des guerres, embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et rédigea successivement plusieurs journaux destinés à les propager. Emprisonné sous la terreur, il fut relâché après le 9 thermidor et entra vers la fin de 1796 dans les bureaux du ministre de la police générale, qui lui confia la surveillance des journaux. Privé plus tard de cette place, il courut de nouveau la carrière de la polémique, et travailla jusqu'à sa mort au *Journal de Paris* où il rendait compte des débats parlementaires. On a de lui un grand nombre de brochures et opuscules tant en prose qu'en vers, et plusieurs pièces de théâtre. Ses principales productions dans ces divers genres sont : *L'Agonie à St.-Lazare sous la tyrannie de Robespierre*; *Almanach du peuple*, 1792-93; *la confédération générale des fidèles et leur réunion au tombeau de Louis XVI*, 1797,

in-8; *Histoire du couronnement de Napoléon*, 1805, in-8; *le Censeur*, ambigu littéraire, politique et philosophique, 1817, 2 vol. in-12; *les nuits poétiques*, 1825, in-18; *Mahomet II*, drame héroïque; *le protégé de tout le monde*, comédie; *la leçon perdue*, opéra comique; *les infortunes de Nicaise*, Vaudeville, etc.

DUSHC (Jean-Jacques), professeur de belles-lettres et ensuite de philosophie et de mathématiques au collège d'Altona, né à Zelle dans le pays de Lunébourg, en 1725, a laissé plusieurs ouvrages en allemand, estimés; les principaux sont : *Mélanges dans les différents genres de poésies*, Iéna, 1754, in-8. On y distingue les *Sciences*, poème didactique en 8 chants; *Descriptions pour tous les mois de l'année*, 1757-60, 4 vol. in-8; *Lettres pour former le cœur*, 1759, 2 vol. in-8; *Lettres pour former le goût d'un jeune homme*, 1764-73, 6 vol. in-8, 15 à 18 fr.; ouvrage utile aux maîtres et aux élèves, où il présente des exemples tirés des meilleurs auteurs latins, français, allemands et anglais, et fait remarquer leurs beautés et leurs défauts; *OEuvres complètes en vers*, 1765-67; elles devaient avoir 5 vol., mais il n'a paru que les tomes 1 et 3. Dusch est mort en 1783.

DUSSAULT (Jean-Joseph), littérateur et publiciste distingué, né à Paris le 1^{er} juillet 1766, fit d'excellentes études au collège de Sainte-Barbe. Son esprit s'y nourrit de toute la substance de l'antiquité pour les productions de laquelle Dussault conserva toujours une grande vénération; cette circonstance a influé sur tous les jugements littéraires qu'il a portés. Il rédigea après le 9 thermidor, sous la direction de Fréron, le journal l'*Orateur du peuple*, et travailla plus tard au *Véridique*. Ses collaborateurs et lui furent condamnés à la déportation au 18 fructidor; mais il parvint à se soustraire à la proscription. Employé, depuis le 18 brumaire, à la rédaction du *Journal des Débats*, il a fourni à cette feuille un grand nombre d'articles de critique littéraire, signés de la lettre Y, et qui ont été réunis en 1818, dans 4 vol. in-8, sous le titre d'*Annales littéraires*, ou *Choix chronologique des principaux articles de littérature insérés dans le Journal des Débats* de 1800 à 1817. Dussault eut en 1807 une discussion assez vive avec Chénier dont il avait critiqué les leçons à l'athénée de Paris, et lui écrivit même à cette occasion une lettre imprimée à laquelle Chénier répliqua. Depuis 1818, Dussault n'a fait paraître que fort peu d'articles. Louis XVIII lui donna à cette époque la croix de la Légion d'honneur, et il fut nommé, peu de temps après, conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Il est mort le 14 juillet 1824, à l'âge de 55 ans, entre les bras des abbés Borderies et Nicole, ses anciens maîtres au collège de Sainte-Barbe. On a de lui : *Lettre à M. Chénier*, 1807, in-8; *Annales littéraires*, etc. (Voy. ci-dessus.) Aux quatre volumes publiés par l'auteur des *Mémoires historiques sur Louis XVII* (M. Eckhard), en 1818, M. Massabiau a ajouté un cinquième; *Fragments pour servir à l'histoire de la convention nationale*; *Lettre au citoyen Ræderer sur la religion*, an 3, 1795, in-8; *Lettre au*

citoyen Louvet, au sujet de son journal, idem ; *Lettre au citoyen Laharpe* ; *Lettre à M. Chénier*, 1807, in-8 ; et plusieurs articles dans la *Biographie universelle*. J. J. Dussault a aussi été l'éditeur ou a coopéré à la publication des ouvrages suivants : *Oraisons funèbres de Bossuet, Fléchier, Mascaron, La Rue, Bourdaloue, Massillon, etc.*, Paris, 1820-21, 4 vol. in-8. fig. : cette collection, dont Dussault n'a publié que 3 volumes, est enrichie d'un *Discours sur l'oraison funèbre*, et de *notices sur les Orateurs sacrés* dont elle contient les chefs-d'œuvre ; *Quintus Fabius Quintilianus, de Institutione oratoria, ad codices parisinos recensitus, cum integris commentariis G. L. Spalding, quibus novas lectiones, et notas adjecit J. J. Dussault*, Paris, 1821-23, 4 vol. in-8 ; *Notice sur la vie et les ouvrages d'Augustin Barruel*, publiée en tête de la 6^e édition des *Helviennes*, Paris, 1823 ; une nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée des *Mémoires de M^{lle} Dumesnil*, 1823, in-8, qui font partie de la Collection de mémoires sur l'art dramatique.

DUSSAULX (Jean), littérateur français, né à Chartres en 1728, d'une famille distinguée dans la robe, fit ses premières études au collège de la Flèche, et les termina avec distinction à Paris dans ceux Duplessis et Louis-le-Grand. Il servit dans la guerre de sept ans, sous le maréchal de Richelieu, en qualité de commissaire de la gendarmerie, et s'y distingua par son courage. Son corps étant revenu à Lunéville, il y acquit l'estime du roi Stanislas. De retour à Paris en 1778, il se livra entièrement aux lettres, et publia sa *traduction de Juvénal* qui eut un grand succès et le fit admettre en 1776 au nombre des membres de l'académie des inscriptions. Son enthousiasme naturel et son goût ardent pour la nouveauté lui firent embrasser les principes de la révolution française ; cependant, appelé à la convention, il y parut un des plus modérés. Dans la séance *trop mémorable* du 15 janvier 1793, il vota en ces termes : « Du fond de ma conscience, je vote l'appel au » peuple. Je crois qu'on peut être très-bon patriote » sans tuer son ennemi par terre ; je demande que » le ci-devant roi soit détenu pendant la guerre » et banni à la paix. » Le sursis lui parut de toute justice. Ce vote généreux faillit l'envoyer lui-même au supplice. En 1795 il demanda qu'il fût élevé un autel expiatoire pour le sang français injustement versé. Il fut du nombre des 73 députés incarcérés pour n'avoir pas lutté avec assez de force contre les partisans de l'ancien régime. Il faillit même à être envoyé à la mort ; mais Marat obtint sa grâce en le représentant comme un *vieillard incapable de devenir dangereux, et qui commençait à radoter*. Nommé membre du conseil des Anciens en 1797, il se prononça fortement contre le rétablissement des loteries, dont il avait déjà écrit l'immoralité dans l'un de ses ouvrages. Il sortit du conseil en mai 1798, et mourut en 1799, après une maladie longue et douloureuse. Ses principaux ouvrages sont : *Satires de Juvénal*, traduites en français, Paris, 1803, 2 vol. in-8, 6 fr., avec le texte latin à côté, et l'éloge historique de Dussaulx. C'est la meilleure traduction que nous avons de ce poète ; de la *passion*

du *Jeu*, 1779, in-8. Un style haché, inégal, et tendant souvent à la prétention, a nui au succès de cet ouvrage ; *Voyage à Barrége et dans les Hautes-Pyrénées*, fait en 1788, Paris, 1796, 2 vol. in-8, 7 à 9 fr. L'auteur a cherché à imiter Sterne ; mais il n'a pas réussi ; *Mémoire sur les satiriques latins*, inséré dans les *Mémoires de l'académie des Inscriptions*.

DUSSEK (Jean-Louis), compositeur de musique instrumentale, et pianiste célèbre, né à Czaslau en Bohême en 1760, mort à Paris en 1812, avait composé à l'âge de 13 ans une messe solennelle. Il a publié des *œuvres pour le piano*, au nombre de 60, qui consistent en *concerto, symphonies, sonates, duo, fantaisies*. On estime surtout les œuvres 10, 14, 35, les *Adieux à Clémentine* et le *Retour à Paris*. Cette dernière pièce obtint une grande réputation en Angleterre. Dans quelques concerts donnés peu de temps avant sa mort, il a prouvé qu'il était aussi fort pour l'exécution que pour la composition.

DUSSOSOY (Jean-François), né à Paris le 30 janvier 1737, cultiva la poésie avec quelque succès, et mourut à quatre-vingt-six ans, le 21 décembre 1822. Il était membre de l'ancienne société libre des lettres, sciences et arts de Paris. Dussosoy a laissé : *Les deux Circassiennes*, poème, 1771 ; *Le Sultan indécis*, anecdote suivie de *Contes en vers* ; *Épître aux détracteurs des femmes*, suivie du *Portrait de l'homme*, 1799, 1817 ; *Réponse à la satire intitulée La fin du 18^e siècle*, 1799, in-12 ; *Le Bois de Boulogne*, poème, 1800, in-8 ; *Le sérail de Zadir*, poème, 1814 ; *Le Luxe*, poème, 1817 ; *Épître à la mémoire de mon père*, 1817 ; *Épître aux aristarques modernes*, 1818 ; *Épître aux petits savants de société*, 1818 ; *Mongeron*, poème, 1819. Outre ces ouvrages, Dussosoy a fourni des poésies, des *Romances*, des *Chansons*, à divers almanachs et journaux.

DUTEMS (Jean-François HUGUES, plus connu sous le nom de), docteur de Sorbonne, né à Reugney, en Franche-Comté, en 1745. Le prince de Rohan, archevêque de Bordeaux et ensuite de Cambrai, le prit pour son grand vicaire, et lui donna un canonicat de son église. Il obtint aussi une chaire au collège royal. Déporté en Suisse après les funestes journées de septembre 1792, il partagea ses loisirs entre l'étude et la pratique des devoirs de la religion, et ne revint à Paris qu'en 1801. Quoique dépourvu de fortune, il ne voulut solliciter aucune place, et préféra vivre de sa plume dans une honorable indépendance. Il travailla au *Journal des Débats* et au *Répertoire de Jurisprudence*, et mourut en 1811. On a de lui : *Eloge de Bayard*, 1770, in-8 ; *Panegyrique de saint Louis*, prononcé devant les membres de l'académie française, 1781, in-8 ; *Le clergé de France, ou Tableau historique et chronologique des archevêques, évêques, abbés et abbeses du royaume*, Paris, 1774, 4 vol. in-8, 12 à 15 fr. Cet ouvrage n'est pas achevé ; *Histoire de J. Churchill, duc de Marlborough*, Paris, 1808, 3 vol. in-8, fig., 8 à 9 fr., ouvrage remarquable par la pureté et la facilité du style, et par son impartialité.

Il avait fait une histoire de *Henri VIII*; mais elle est restée manuscrite.

DUTENS (Louis), diplomate et littérateur français, né à Tours en 1730, de parents protestants, passa en Angleterre, et s'attacha à lord Mackensie, qui lui procura plusieurs emplois honorables, et lui laissa un legs considérable qui le mit à même de passer les dernières années de sa vie dans l'aisance et dans la société des grands. Il était membre de la société royale de Londres, historiographe du roi d'Angleterre, et associé libre de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris. Il est mort en 1812. Il a laissé dix-huit ouvrages de philologie, d'histoire, d'archéologie, etc.; les plus importants sont : *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, Londres, 1796, gr. in-4, pap. vél., 24 fr. Cette édition est plus complète que celle de Paris, 1776, 2 vol. in-8; *ibid.*, 1812, 2 vol. in-8, 12 fr., pap. vél., 25 fr. Cet ouvrage, écrit avec autant de simplicité que de précision, fut goûté du public, mais déplut aux philosophes, parce que l'auteur y démontre que la philosophie moderne n'a fait que répéter ce qui avait été dit et redit dans tous les siècles et presque chez tous les peuples. Il ne laisse pas même à ces orgueilleux la triste gloire d'avoir enfanté les premiers les erreurs qu'ils se sont efforcés d'accréditer; *Poésies*, 1767, in-12, 1777, in-8; *Le Tocsin*, Paris, 1773, in-12; un exemplaire sur vélin, vend. 40 fr.; *Explication de quelques médailles, grecques et phéniciennes*, Londres, 1776, in-4, fig., 9 à 18 fr.; ouvrage estimé et peu commun; *Logique*, ou *l'Art de raisonner*, Paris, 1773, in-12; *Du miroir ardent d'Archimède*, 1775, in-8; *Des pierres précieuses et des pierres fines, avec les moyens de les connaître et de les évaluer*, 1776, in-12, 15 à 18 fr. Cette édition est très-recherchée; *Itinéraire des routes les plus fréquentées, ou Journal d'un voyage aux principales villes d'Europe*, 1779, in-8; *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, Paris, 1806, 3 vol. in-8; *De l'Eglise, du pape, de quelques points de controverse et moyens de réunion de toutes les églises chrétiennes*, 1781, in-8, réimprimé sous le titre de *Considérations théologiques sur les moyens de réunir toutes les églises chrétiennes*, 1798, in-8; *L'ami des étrangers qui voyagent en Angleterre*, 1789, in-8, réimprimé sous le titre de *Guide moral, physique et politique des étrangers*, 1790, in-12, souvent réimprimé. On lui doit encore une édition des *OEuvres complètes de Leibnitz*, Genève, 1769, 6 vol. in-4.

DUTERTRE (Jean - Baptiste), né à Calais en 1610, quitta ses études pour entrer dans les troupes, et fit divers voyages sur terre et sur mer. De retour en France, il se fit dominicain à Paris, en 1635. Son zèle pour la conversion des âmes le fit envoyer en mission dans les îles de l'Amérique, où il travailla avec fruit. Il en revint en 1658, et mourut à Paris en 1687, après avoir publié son *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, Paris, 1667 - 71, 4 vol. in-4, fig., 24 à 36 fr., ouvrage écrit avec plus d'exactitude que de précision, de chaleur et d'agrément. Le premier volume ren-

ferme ce qui s'est passé dans l'établissement des colonies françaises; le 2^e, l'histoire naturelle, le 3^e et 4^e, l'établissement et le gouvernement des Indes occidentales depuis la paix de Breda.

DUTILLET (Jean), évêque de Saint-Brieuc, puis de Meaux, mort en 1570, se distingua par son érudition et par son zèle pour la religion catholique, à laquelle il ramena Louis Dutillet, son frère, chanoine d'Angoulême, qui l'avait abandonnée. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité de la religion chrétienne*, in-12; une *Réponse aux ministres*, 1566, in-8; un *Avis aux gentilshommes séduits*, 1567, in-8; un *Traité de l'antiquité et de la solennité de la messe*, 1567, in-16; un *Traité sur le symbole des apôtres*, 1566, in-8; une *Chronique latine des rois de France, depuis Pharamond jusqu'en 1547*; elle a été mise en français, et continuée depuis jusqu'en 1604. C'est un des plus savants ouvrages que nous ayons sur l'histoire de France. Les faits y sont bien digérés, et dans un ordre méthodique, mais ils manquent quelquefois d'exactitude. On trouve cet ouvrage dans le *Recueil des rois de France*, 1618, in-4; *les Exemples des actions de quelques pontifes, comparées avec celles des princes païens*, en latin, 1610, in-8. Il y montre combien les œuvres chrétiennes sont supérieures à celles des héros du paganisme.

DUTILLET (Jean), frère du précédent, et greffier en chef du parlement de Paris, montra beaucoup d'intelligence et d'intégrité dans cette charge, qui était depuis longtemps dans sa maison. Sa postérité la conserva jusqu'à Jean-François Dutillet, qui y fut reçu en 1689. Cette famille a eu aussi plusieurs conseillers au parlement, et maîtres des requêtes. On a de Jean Dutillet, mort en 1570, plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : un *Traité pour la majorité du roi de France* (François II), contre le légitime conseil malicieusement inventé par les rebelles, Paris, 1560, in-4; *Sommaire de l'histoire de la guerre faite contre les albigeois*, 1590, in-12, 3 à 4 fr.; ouvrage rare et recherché; un *Discours sur la séance des rois de France en leurs cours de parlement*, dans le *cérémonial* de Godefroi; *l'Institution du prince chrétien*, Paris, 1563, in-4; *Recueil des rois de France*, ouvrage fort exact, et fait avec beaucoup de soin sur la plupart des titres originaux de l'histoire de France. La meilleure édition de ce livre est celle de Paris, 1618, in-4, 5 à 6 fr. Dutillet écrit en homme qui ne s'attache qu'à l'exactitude des recherches, et qui se soucie fort peu de la pureté et de l'élégance du style.

DUTREMBLAY (Antoine-Pierre, baron), administrateur, né à Paris en 1745, d'une ancienne famille de magistrats, étudia lui-même la jurisprudence, et obtint bientôt une place d'auditeur à la chambre des comptes. Il devint ensuite maître des comptes, et il en remplit les fonctions jusqu'à la suppression de cette cour. En 1791 il fut nommé membre du Directoire de Paris, et peu de temps après commissaire de la trésorerie, place qu'il ne put conserver pendant la terreur. Après avoir été simple commis dans la même administration, il fut l'un des administrateurs de la loterie, puis de la

caisse d'amortissement dont il fut plus tard directeur général. Le roi, pour le récompenser de ses services, lui accorda le titre de baron en 1817, au moment où il prenait sa retraite. Il est mort à Rubelles près de Melun en 1819. Allié à la famille de La Fontaine par une de ses aïeules, il a voulu marcher sur les traces de cet inimitable modèle, et a composé un grand nombre de *fables* qui ont été recueillies pour la première fois en 1801, et qui ont paru sous le voile de l'anonyme : elles ont été réimprimées en 1822 avec des additions et des suppressions, et avec une *Notice sur l'auteur*. Il avait aussi donné au théâtre des Troubadours plusieurs *comédies-vaudevilles*. Il a laissé en *manuscrit* un *Recueil de contes en vers*, et avait composé pour son usage un *Code des règles de l'administration domaniale, etc.*, en 9 vol., qu'il déposa en 1781 au comité des domaines de l'assemblée nationale. Dutremlay avait aussi commencé un *Dictionnaire analytique par ordre de matière des actes les plus importants de la législation française depuis les établissements de saint Louis*; ce travail, qui était déjà fort avancé quand la révolution vint le suspendre, se continue maintenant au ministère des finances, où il a été déposé.

DUVAL (André), né à Pontoise en 1564, docteur de la maison et société de Sorbonne, fut pourvu le premier de la chaire de théologie nouvellement établie par Henri IV en 1596. Il méritait cette place par ses lumières et son zèle pour l'orthodoxie. Il fut un des grands adversaires de Richer et du richérisme. Le judicieux docteur connut toutes les conséquences du démocratique système de ce novateur syndic, et combien directement il tendait à une destruction totale de l'Eglise. (*Voy. RICHER.*) On le choisit pour être un des trois visiteurs généraux des carmélites en France. Il était sénécur de Sorbonne, et doyen de la faculté de théologie, lorsqu'il mourut en 1638. On a de lui plusieurs ouvrages : un *Commentaire sur la Somme de saint Thomas*, 2 vol. in-fol.; des *écrits contre Richer*; un ouvrage contre le ministre Dumoulin, avec ce titre singulier : *Le feu d'Elie pour tarir les eaux de Siloë*; les *Vies de plusieurs saints de France et des pays voisins*, pour servir de suite à celles de Ribadeneira. Il s'était occupé à traduire en français ce jésuite espagnol; *De supremâ romani pontificis in ecclesiam potestate*, 1614, in-4.

DUVAL (Guillaume), docteur en médecine, doyen de la faculté et professeur de philosophie grecque et latine, était cousin du précédent. C'est lui qui commença à enseigner au collège royal l'économie, la politique, et la science des plantes; celle-ci en 1610, et celle-là en 1607. Il introduisit aussi dans les écoles de médecine, pendant son décanat, l'usage de réciter les courtes litanies des saints et saintes qui ont exercé la médecine. On a de lui une *Histoire du Collège royal*, 1644, in-4. Il y a quelques faits curieux; mais le style est au-dessous du médiocre. Il a donné une édit. grecque et latine de toutes les *OEuvres d'Aristote*, 1619, 2 vol. in-fol., accompagnée d'un *Synopsis analytica*, sur tous les traités de cet auteur. Cette édit. est estimée.

DUVAL (Pierre), géographe du roi, né à Abbeville, de Pierre Duval et de Marie Sanson, sœur du célèbre géographe de ce nom, enseigna la science de son oncle avec beaucoup de succès. Il mourut à Paris en 1683, à 65 ans. Il est auteur de plusieurs traités et cartes de Géographie, qui ne sont presque plus d'aucun usage. Le plus connu est celui qui porte ce titre : *La Géographie française, contenant les descriptions, les cartes et les blasons de France, avec les acquisitions faites sous Louis XIV.* Elle manque d'exactitude.

DUVAL (Valentin JAMERAY), né de parents pauvres, en 1695, au village d'Artonay en Champagne, fit le métier de pâtre; et suivant son génie pour l'astronomie et la géographie, il acheta de ses petites épargnes des cartes et des instruments. C'est dans ce genre d'étude qu'il faisait au milieu d'un troupeau de vaches, que les deux jeunes princes de Lorraine, Léopold et François, le trouvèrent occupé le 13 mai 1717, en chassant près de Lunéville. Frappés de la nouveauté de ce spectacle, ils se chargèrent de son éducation, et l'envoyèrent faire ses études à Pont-à-Mousson. Le jeune Valentin y fit en peu de temps de grands progrès. En 1737, il fut appelé à Florence pour être bibliothécaire du grand-duc, qui, devenu depuis empereur, le fit venir en 1748 à Vienne, où il le chargea de la direction de son cabinet de médailles. Il mourut dans cette capitale de l'Autriche en 1775. Duval était modeste et circonspect, rien moins que décisif; il répondait souvent aux questions qu'on lui faisait, *Je n'en sais rien*: sur quoi on raconte l'anecdote suivante. Un ignorant lui dit un jour : « L'empereur vous paie pour le savoir. — L'empereur, » répliqua Duval, me paie pour ce que je sais; s'il me payait pour ce que j'ignore, tous les trésors de l'empire ne suffiraient pas. » Mais comme une pareille réponse a été donnée par Abou-Joseph (*voy. ce mot*), on peut avoir l'anecdote pour suspecte, à moins de supposer que Duval ait voulu répéter le bon mot du docteur mahométan. Ses *OEuvres* ont été publiées par Kock, 1784, 2 vol. in-8, 10 fr. Ils contiennent des *mémoires sur sa vie* et un grand nombre de *lettres*, dont l'éditeur eût dû certainement faire un triage plus sévère: il y a bien des petites choses dont la suppression n'eût point affaibli la réputation du célèbre médailliste. Les mémoires devaient être également élagués et dépouillés de détails inutiles, ennuyeux et quelquefois même peu convenables.

DUVAUCEL (Alfred), voyageur et naturaliste, élève du célèbre Cuvier, naquit vers 1793. Après avoir servi dans les armées françaises, et avoir mérité par sa valeur et sa bonne conduite, surtout au siège d'Anvers, le grade d'officier d'ordonnance, il quitta les armes en 1815, et s'adonna entièrement à l'étude de l'histoire naturelle. En 1818, le gouvernement l'envoya comme naturaliste dans les Indes. De concert avec son compagnon de voyage, Diard, il se dirigea vers Calcutta, puis vers Sumatra, villes dont il explora les environs avec un soin et un zèle au-dessus de tout éloge. Ces deux jeunes voyageurs envoyèrent au muséum leurs collections précieuses

qu'ils avaient faites en 1820 et 1821. Duvaucel se proposait de visiter le Naupaul; mais les événements politiques qui survinrent dans cette contrée le contraignirent de borner ses excursions durant les années suivantes au territoire de Bénarès et de Katmendos. Il visita les forêts du Sylhet, et fut le premier européen qui pénétra dans la caverne de Bunhava; mais il fut saisi d'une *fièvre des bois*, qui le força de suspendre ses infatigables recherches et de revenir à Calcutta. Victime de son zèle, il ne fit que traîner une vie languissante et mourut à Madras en 1824. On trouve la *Description de la caverne de Bunhava* et les extraits de ses lettres dans les tom. x, page 473; et XXI, pag. 257 de la *Revue encyclopédique*: on a encore de lui un mémoire inséré dans le *Journal asiatique*, et publié séparément, sous ce titre: *Notice sur le voyage de A. Duvaucel dans l'Inde*, Paris, 1824, in-8. — Il ne faut pas le confondre avec Charles DUVAUCEL, né à Paris en 1734, mort à Evreux en 1820, auteur des *Mémoires de mathématiques et de physique* insérés dans le tom. 5 des *Mémoires* présentés à l'académie des sciences, Paris, 1768, in-4. Ce dernier Duvaucel a été maire d'Evreux de 1790 à 1792, et a exécuté pendant plusieurs années les *cartes des éclipses* pour la *Connaissance des temps*.

DUVICQUET (Pierre), né en 1765 à Clamecy, de parents pauvres, fit ses études au collège de Lisieux. Placé ensuite comme maître de quartier à Louis-le-Grand, il se retira, au commencement de la révolution, dans son pays, où il professa les belles-lettres, puis entra dans la carrière administrative. Obligé de s'enrôler plus tard dans un bataillon de volontaires, il parvint à être nommé secrétaire général de la commission temporaire de Lyon. En 1797, il traduisit de l'anglais le *Coup d'œil d'Erskine sur les causes et les conséquences de la guerre avec la France*, in-8. En 1799 on le nomma secrétaire en chef du ministère de la justice; il était en même temps un des propriétaires de l'*Ami des lois*, journal que rédigeait Poulthier. En 1798 son département l'avait envoyé au conseil des cinq-cents, où il se déclara pour le directoire. Aussi il ne fut pas renommé après le 18 brumaire, et devint commissaire du gouvernement près le tribunal de Clamecy, place qu'il abandonna en 1806 pour venir à Paris, où il fut tour à tour avocat à la cour de cassation, puis professeur dans un pensionnat. Ses amis lui procurèrent ensuite une occupation qui rentrait dans ses goûts. Geoffroy, rédacteur des articles de théâtre dans le *Journal des Débats*, étant mort en février 1814, Duvicquet fut appelé à lui succéder, et rédigea les feuilletons dramatiques de ce journal depuis 1814 jusqu'en 1830. Il y montra, sinon le même talent et la même sévérité que Geoffroy, du moins du goût, du tact et de l'habileté. Duvicquet avait des principes sains en littérature et combattait avec zèle les progrès du mauvais goût. Il ne paraît pas qu'il ait écrit depuis 1830 jusqu'à sa mort arrivée à Paris le 29 août 1835, après quelques jours seulement de maladie.

DUVOISIN (Jean-Baptiste), évêque de Nantes, né à Langres en 1744, fit de brillantes études,

fut agrégé docteur à la maison de Sorbonne, et nommé professeur, quoique encore jeune. Il devint successivement promoteur de l'officialité de Paris, censeur royal, chanoine d'Auxerre, chanoine et grand vicaire de Laon. Il était dans cette dernière ville au commencement de la révolution, et fut déporté avec un grand nombre d'autres ecclésiastiques, dans les premiers jours de septembre 1792. Il passa en Angleterre, vint rejoindre son évêque à Bruxelles et se fixa ensuite à Brunswick, où il ouvrit un cours de littérature et de mathématiques. De retour en France en 1801, après le concordat, il fut nommé à l'évêché de Nantes, obtint la confiance de Bonaparte qui le créa baron et le décora de la Légion d'honneur. Il fut du nombre des quatre évêques appelés pour résider auprès du pape à Savone, puis à Fontainebleau. Il fit aussi partie d'une commission composée de cardinaux et d'évêques chargés de donner leur avis sur plusieurs points, et y tint la plume au moins pour les réponses qui furent publiées. Il montra, dit-on, dans cette affaire une extrême condescendance, et fut accusé par plusieurs d'avoir trahi les intérêts de la religion. On se fonda, pour justifier cette accusation, sur les honneurs dont il fut comblé par Bonaparte. Cependant quelques écrivains ont cherché à le justifier, en disant que le désir d'éviter de plus grands maux à l'Eglise avait dirigé sa conduite dans ces temps désastreux, et qu'il avait fait plusieurs fois des représentations inutiles. On cite entre autres une lettre qu'il écrivit avant d'expirer: *Je supplie, y disait-il, l'empereur de rendre la liberté au saint Père; sa captivité trouble encore les derniers instants de ma vie. J'ai eu l'honneur de lui dire plusieurs fois combien cette captivité affligeait toute la chrétienté, et combien il y avait d'inconvénients à la prolonger. Il serait nécessaire, je crois, au bonheur de S. M. que sa Sainteté retournât à Rome.* « Cette » lettre, dit l'auteur des *Mémoires* pour servir à » l'histoire ecclésiastique du 18^e siècle, fait honneur » à l'évêque de Nantes; mais n'eût-elle pas pu être » plus forte encore, et contenir l'improbation de » quelques démarches et de quelques écrits qu'il » paraît difficile de justifier? C'est à ce dernier mo- » ment qu'il convenait à un évêque de dire la vérité » tout entière. Aussi cette lettre n'effacera point, » dans l'opinion de bien des gens, la tache de la » faiblesse du prélat, et on lui pardonnera d'autant » moins, qu'il avait beaucoup d'esprit, de talent et » de connaissances. » Il mourut en 1813. On a de lui: *Dissertation critique sur la vision de Constantin*, 1774, in-12; *L'autorité des livres du nouveau Testament contre les incrédules*, Paris, 1775, in-12; *L'autorité des livres de Moïse, établie et défendue contre les incrédules*, ibid., 1778, in-12; *Essai Polémique sur la religion naturelle*, ibid., 1780, in-12; *de Vera religione*, ibid., 1785, 2 vol. in-12. Ce sont les leçons qu'il avait dictées dans les écoles de Sorbonne; *Examen des principes de la révolution française*, 1795, in-8; *Défense de l'ordre social contre les principes de la révolution française*, Londres, 1798, in-8. Ce livre est très-rare en France, et l'auteur y discute,

avec autant de sagacité que d'impartialité, les principes qui ont amené notre révolution; *Démonstration évangélique*, Brunswick, 1800, et Paris, 1802, 1805. Cette dernière édition est augmentée d'un *Traité sur la tolérance*. Il y en a eu une réimp.

en 1810. Cet ouvrage a le mérite de réunir dans un petit vol., et de présenter avec ordre, clarté et précision, ce qui se trouve épars dans un grand nombre de livres, et où les gens du monde peuvent aller puiser des principes de conduite.

EBB

EANDI (Joseph-Antoine-François-Jérôme), savant prédicateur piémontais, né à Saluces en 1735, mort en 1779, se forma à l'étude des sciences physiques et mathématiques, sous le célèbre Beccaria, qui l'associa ensuite à ses travaux. Il professa la physique expérimentale à Turin, et devint membre de l'académie des sciences de cette ville, de la société d'agriculture qui y était aussi établie, et de plusieurs corps savants d'Italie et de Piémont. Outre les *Sermons* qu'il prononça et qui lui firent la plus grande réputation, il a laissé plusieurs ouvrages scientifiques et religieux parmi lesquels on remarque : *Physicæ experimentalis lineamenta ad Subalpinos*, qu'il composa en société avec Vassali, Turin, 1793, in-8; *Ragione e religioni*; des *Discussions de principes politiques*; des *Notices historiques* sur les études du P. Beccaria; des *Mémoires historiques*, adressés à Babbe, légataire des manuscrits de ce célèbre restaurateur de la physique en Piémont; les *Mémoires de l'académie de Turin* contiennent de lui plusieurs *Mémoires* intéressants. Vassali, son neveu et son élève, a publié dans le tome 6 de ses *Mémoires*, une *Notice sur sa vie et ses ouvrages*, Turin, 1801, in-4.

EARLOM (Richard), dessinateur et graveur anglais, né dans le comté de Sommerset vers 1718, mort à la fin du 18^e siècle, gravait à la manière noire. Son *Oeuvre*, Londres, 1779, 2 vol. in-fol., très-considérable, est recherché des amateurs, surtout les épreuves avant la lettre. Cette collection renferme 200 pl., 140 fr.; on a publié en 1804 un 3^e vol. qui contient 100 pl. Ses gravures sont remarquables par le moelleux, le fondu et le velouté de ses tons. Les principales sont : *L'académie de Londres, l'exposition du salon, la sorcière, Agrippine abordant à Brindes, Angélique et Médor, la forge, la Vierge au lapin, le sacrifice d'Abraham, la Madeleine chez le pharisien, une sainte famille, Silène ivre et la femme de Rubens, les deux avares, le roi d'Angleterre et sa famille, la Vierge dite la Zingarina*. On lui a attribué, mal à propos, un recueil de deux cents paysages, d'après les dessins de Claude Lorrain : ce recueil est de Robert Earlom.

EBBESSEN (Niels ou Nicolas), mort en 1340, était seigneur de Tørreriis dans le Jutland. A cette époque, le royaume de Danemark, presque tout démembré, avait perdu son existence politique. Plusieurs de ses provinces étaient tombées au pou-

EBB

voir des Suédois, des seigneurs voisins et des vassaux ambitieux. Après la mort de l'infortuné Christophe II, il ne restait à la famille royale que quelques châteaux dans l'île de Lotland, et l'Esthonie, qui menaçait aussi de secouer le joug. Il semblait que l'excommunication lancée par le pape Jean XXII à l'occasion de l'emprisonnement d'un évêque par le roi, eût excité contre ce royaume la colère divine. Quelques-unes des provinces danoises étaient hypothéquées : le comte Gérard de Holstein avait engagé le Jutland et la Fionie, où il regnait comme souverain, et tenait prisonnier le fils aîné de Christophe II, qui avait en vain essayé de reprendre le pouvoir suprême. A ces petits tyrans vinrent bientôt se réunir d'autres fléaux non moins terribles, la disette et la peste. Au milieu de cette complète anarchie, il existait un homme, Niels Ebbesen, plein de sentiments généreux et attaché à la dynastie de ses maîtres légitimes. Le plus terrible, le plus cruel des tyrans du Danemark, celui qui visait à une plus grande domination, était le comte Gérard; ce fut contre lui qu'Ebbesen dirigea ses attaques. Il se mit à la tête des nobles et des paysans, qui souffraient à regret les vexations d'un gouvernement insatiable et despotique. Les insurgés, après avoir refusé de payer le tribut, mirent le siège devant les châteaux du comte Gérard. Celui-ci ayant réuni une armée de 10,000 combattants, parcourt la province, répand partout l'effroi, saccage, brûle les maisons, les églises, les couvents, ne respecte ni l'âge, ni le sexe, ni le caractère sacré des prêtres, et se repose de ces sanglants exploits à Rendey, ville centrale de la province. Le comte mande alors Ebbesen, en lui accordant un sauf-conduit. Il se présente, et Gérard lui ordonne de lui prêter foi et hommage; Ebbesen s'y refuse, et déclare qu'il ne peut reconnaître pour son souverain un usurfruitier, un tyran. « Jurez, lui dit Gérard, ou exilez-vous, » ou plutôt attendez-vous à être pendu. — « Je ne » vous crains pas, lui répond Ebbesen; je vous » déclare la guerre, et je vous jure que je vous » combattrai personnellement partout où je vous » trouverai. » Le comte, tout étonné de ce courage, et craignant de plus sinistres résultats, laissa partir libre Ebbesen. Il chercha ensuite à le gagner par de séduisantes promesses; mais Ebbesen fut inébranlable. Peu de temps après son entrevue avec le comte Gérard, il revient, pendant la nuit, à la tête de 60 hommes, trompe la vigilance des gardes,

et s'introduit seul dans son appartement. Le comte, éveillé en sursaut, reconnaît son ennemi, dont l'épée menaçante brille devant ses yeux. Il appelle au secours, ses gardes accourent; au même instant Ebbesen lui plonge son épée dans le cœur; le tyran expire : ses gardes se jettent sur le meurtrier; il les combat, les repousse : ses hommes d'armes, qui gardaient les avenues, volent auprès d'Ebbesen; assaillis par des centaines d'hommes, ils se frayent un passage, et sortent du château. Le peuple ayant appris la mort du comte Gérard, se range du côté d'Ebbesen, et immole tous les satellites de l'usurpateur. Ebbesen ne perd pas de temps; il court assiéger Skanderborg, un des plus forts châteaux de Gérard : les fils de celui-ci viennent le défendre avec une puissante armée. Ils sont vaincus, tués par Ebbesen; mais lui-même périt dans le combat. Cependant il avait frayé à Waldemar, fils de Christophe II, le chemin au pouvoir suprême, et, en immolant Gérard et ses fils, il l'avait délivré de ses ennemis les plus redoutables. Il ne fut donc pas difficile à ce prince d'achever l'expulsion des autres tyrans. Il régna sous le nom de Waldemar IV, dit le *Restaurateur*. Ebbesen diffère de Brutus, en ce que Gérard n'était pas son bienfaiteur, et encore moins un maître élu par un sénat; néanmoins, nous croyons qu'il aurait fait une action plus louable et plus héroïque s'il eût combattu son ennemi corps à corps, dans un combat singulier, plutôt que par surprise et par trahison. Quoi qu'il en soit, le meurtre de Brutus sur César fit ensuite répandre des fleuves de sang, et introduisit l'anarchie dans le monde alors connu; l'acte commis par Ebbesen fit cesser la guerre civile en rendant à un prince légitime les domaines de ses aïeux. Plusieurs poètes danois ont célébré l'action d'Ebbesen; elle a fourni le sujet d'une belle tragédie à Sander, et Malte-Brun lui a consacré une *Ode*, publiée en 1812, et qui ne rappelle nullement que l'auteur est un étranger.

EBBON, 31^e évêque de Reims, né d'une famille obscure, devint frère de lait et condisciple de Louis le Débonnaire, qui le fit son bibliothécaire, et le plaça sur le siège de Reims. Ebbon conçut le dessein de travailler à la conversion des peuples du Nord, et fit approuver sa résolution du pape Pascal, qui le nomma son légat. Sa mission ayant été infructueuse, il revint en France, et se mit à la tête des factieux qui déposèrent Louis le Débonnaire. Il fut lui-même au concile de Thionville en 835, et y condamna sa conduite envers l'empereur. Il fut rétabli sur son siège par le crédit de Lothaire; mais ayant été cité au concile de Paris l'an 847, et ayant refusé d'y comparaître, il encourut l'indignation de ce prince, et fut obligé de se retirer auprès de Louis, roi de Bavière, qui lui donna l'évêché de Hildesheim, où il mourut l'an 851. C'était un prélat difficile à définir par ses qualités opposées. Il fut successivement courtisan assidu, missionnaire zélé, et enfin chef de parti. (*Voy. le spicilège de dom d'Achery, le tom. VII. des conciles de Labbe et le Recueil des historiens de France de dom Bouquet*). On a de lui une *apologie* qu'il composa pour se justifier

d'avoir repris ses fonctions épiscopales avant d'avoir obtenu une nouvelle institution. On lui attribue : *Narratio clericorum Remensium de depositione duplici Ebbonis*. *Voy. les scriptores histor. franc. de Duchesne*. — EBBON (S.), 29^e évêque de Sens, né en Bourgogne à la fin du 7^e siècle, succéda à son oncle saint Gueric, et mourut le 27 août 750. Sa vie se trouve dans les *Acta sanctorum sancti Benedicti*, tome 11, et dans la *collection des Bollandistes* avec des notes de Jean Stilting. — EBBON, moine allemand, mort en 1139, a écrit la *vie de saint Othon*, évêque de Bamberg et apôtre de la Poméranie, insérée dans les *Acta sanctorum*, mois de juillet tome 1^{er}.

EBELING, littérateur allemand, né à Carmissen en 1741, est auteur d'une *Histoire de la poésie allemande*, d'une *Histoire et géographie de l'Amérique*, d'une *Description du royaume de Majorque*, de plusieurs *Essais de poésies*, insérés dans différents écrits périodiques, et de plusieurs *traductions de voyages*. Il est mort à Hambourg en 1817.

EBERHARD (Jean-Auguste), théologien et philosophe distingué, né en 1739 à Halberstadt, fit ses études à l'université de Halle et embrassa l'état ecclésiastique. Son avancement dans cette carrière fut retardé par la publication de quelques écrits théologiques; il fit paraître son *Apologie de Socrate*, Amsterdam, 1773, in-8, qui eut une influence aussi décisive sur les destinées de son auteur que sur les études néologiques en Allemagne, et qui le plaça au premier rang des écrivains protestants de son pays. Cette *Défense de Socrate*, qui fut suivie d'une *nouvelle Apologie de Socrate*, ou *Nouvel examen de la doctrine touchant le salut des païens*, en allemand, Berlin, 1774, in-8 (traduit en français par Dumas), n'est qu'un cadre dans lequel l'auteur a fait entrer l'examen de la doctrine chrétienne sur la corruption de l'homme, sur la grâce, sur la rédemption, sur les conditions du salut : sur tous ces points il ébranle l'enseignement de la religion. Lorsqu'il vit l'extension qu'on donnait à sa doctrine, il essaya, par un nouvel ouvrage, intitulé *Amyntor*, Berlin, 1782, in-8, de faire aimer la morale évangélique; mais Eberhard en méconnaissait le divin auteur, dans lequel il ne voit rien qu'un homme. C'est ainsi qu'une première erreur conduit à une seconde, et que celui qui ne veut suivre que son imagination, tombe toujours dans de nouvelles erreurs. Il donna ensuite l'*Esprit du christianisme primitif*, 1807, 3 vol. in-8, où il prétend que cette religion est née du choc, du concours et d'une fusion de la culture intellectuelle des Grecs avec la culture morale des peuples de l'Asie, paradoxe que l'histoire, la réflexion et la critique repoussent également. Il fut un des adversaires de Kant, et publia, de 1787 jusqu'en 1795, un *journal* uniquement destiné à combattre le kantisme. Cependant cette doctrine prévalut. Eberhard, soit lassitude, soit dépit de voir que ses efforts étaient infructueux, chercha un délassement utile dans d'autres travaux. Il s'occupa d'un recueil de synonymes, qu'il publia sous ce titre : *Essai d'un dictionnaire universel des synonymes de la langue allemande*, Halle,

1795-1802, 6 vol. in-8, 12 à 15 fr., où il montre un esprit aussi pénétrant que juste : et lorsqu'il eut terminé, avec le plus grand succès, ce long travail, il entreprit de faire la revue des richesses de la langue allemande, dans un cours de rhétorique et de poétique, joint à la théorie générale des beaux-arts. Cet ouvrage, devenu classique en Allemagne, parut sous le titre de *Manuel d'Esthétique pour les lecteurs d'un esprit cultivé dans toutes les classes de la société*, 1803-05, 4 vol. in-8, 6 à 8 fr. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages et un grand nombre d'articles dans presque tous les journaux littéraires d'Allemagne, et surtout dans la *Bibliothèque universelle allemande* de Nicolaï. Eberhard n'avait obtenu qu'après 6 années de fonctions pénibles dans deux petites cures voisines de Berlin, la place de prédicateur à Charlottenbourg. Il est mort en 1809. Nicolaï a donné en allemand une *Notice sur la vie d'Eberhard*, Berlin, 1810, in-8.

EBERMANN (Vite), jésuite, né à Rentweisdorff, dans l'évêché de Bamberg, en 1597, enseigna avec réputation les belles-lettres, la philosophie et la théologie à Mayence et à Wurtzbourg ; fut recteur du séminaire de Fulde, et mourut à Mayence en 1675. Il a publié : *Bellarmini controversiæ vindicatæ*, Wurtzbourg, 1661, in-4. Il y montre que la manière des hérétiques, en répondant à Bellarmin, est de tronquer les preuves de ce célèbre controversiste, et d'isoler des propositions pour pouvoir les combattre avec une espèce d'avantage. Ebermann a encore publié d'excellents ouvrages de controverse contre Georges Calixte, Herman Coringius, Jean Musæus, professeur d'Iéna, etc.

EBERT (Théodore) se livra à l'étude de la langue hébraïque, et la professa dans l'université de Francfort-sur-l'Oder. Ses ouvrages, assez recherchés de son temps, sont presque oubliés aujourd'hui. Les principaux sont : *Chronologia præcipuorum linguæ sanctæ doctorum*, Francfort, 1620, in-4 ; *Elogia jurisconsultorum et politicorum qui linguam hebraicam et reliquias orientales excoluerunt*, Leipzig, 1628, in-8 ; *Poemata hebraica*, ibid., 1628, in-8. Ces livres renferment beaucoup de choses savantes et peu agréables, excepté pour les hébraïsants.

EBERT (Jean-Arnold), professeur à l'institut du Carolinum à Brunswick, né à Hambourg en 1732, est auteur de plusieurs traductions allemandes qui partagent avec les ouvrages de Gartner, Geller, Klopstock, etc., l'honneur d'avoir restauré la littérature allemande. Il a donné une traduction des *Nuits d'Young*, extrêmement estimée, avec des notes, Leipzig, 1790-93, 5 vol, in-8, 10 à 12 fr. ; une traduction de la tragédie anglaise de *Léonidas* de Glover, Hambourg, 1778, in-8. Quelques morceaux de poésie lyrique et quelques épîtres, parmi lesquelles on distingue celle à Conrad Arnold Schmidt, imprimée séparément, Brunswick, 1772, in-8. Ebert mourut en 1795.

EBERT (Jean-Jacques), professeur très-distingué de philosophie et de mathématiques à Wittemberg, né à Breslau en 1737, a publié les ouvrages suivants : *Leçons de philosophie et de mathéma-*

tiques pour les hautes classes, Francfort, 1790, in-8 ; *Abrégé des principes de logique*, 1790 ; *Abrégé des principes de physique*, 1803 ; *Leçons de physique pour la jeunesse*, Leipzig, 1793, 3 vol. in-8, 6 à 9 fr. ; *Eléments des principales parties de la philosophie pratique*, Leipzig, 1784, in-8 ; *Entretiens sur les principales merveilles de la nature*, Leipzig, 1784, in-8, 1^{er} vol. ; *Loisirs d'un père consacré à l'instruction de sa fille*, Leipzig, 1795, in-8 ; *Journal pour l'instruction des jeunes dames*, 1794 à 1801. Ces deux ouvrages ont eu le plus grand succès. Ebert est mort en 1805. Son enseignement et ses ouvrages tous consacrés à la jeunesse ont eu une grande influence en Allemagne.

EBION, philosophe stoïcien, disciple de Cérinthe, et auteur de la secte des ébionites, commença à débiter ses rêveries vers l'an 72 de J.-C. Il soutenait que le Sauveur était un pur homme, né par le concours ordinaire des deux sexes. Il ajoutait que Dieu avait donné l'empire de ce monde au diable, et celui du monde futur au Christ. Ses disciples mélaient les préceptes de la religion chrétienne avec le judaïsme. Ils observaient également le samedi et le dimanche. Ils célébraient tous les ans leurs mystères avec du pain azyme. Ils se baignaient tous les jours comme les juifs, et révéraient Jérusalem comme la maison de Dieu. Ces hérétiques ne connaissaient point d'autre Evangile que celui de saint Matthieu, qu'ils avaient en hébreu, mais corrompu et mutilé. Ils rejetaient le reste du nouveau Testament, et surtout les Epîtres de saint Paul, regardant cet apôtre comme un apostat de la loi. Ils honoraient les anciens patriarches, mais ils méprisaient les prophètes. La vie des premiers ébionites fut, dit-on, assez sage, celle des derniers fort déréglée. Ceux-ci permettaient la dissolution du mariage et la pluralité des femmes. Quoique juifs opiniâtres, les ébionites reconnaissaient Jésus-Christ pour le Messie ; ils voyaient donc en lui les principaux caractères sous lesquels il avait été annoncé par les prophètes. On ne les accuse point d'avoir révoqué en doute les miracles de Jésus-Christ, ni sa mort, ni sa résurrection. Saint Epiphane atteste, au contraire, qu'ils admettaient tous ces faits essentiels. Ils étaient cependant nés dans la Judée, avant la destruction de Jérusalem : plusieurs avaient été sur le lieu où ces faits s'étaient passés ; ils avaient eu la facilité de les vérifier. C'est contre Ebion et contre Cérinthe que saint Jean composa son évangile.

EBROIN, maire du palais de Clotaire III et de Thierry I^{er}, homme ambitieux, fier, entreprenant, parvint à ce poste par ses intrigues et par son hypocrisie. Les espérances que ses vertus apparentes avaient données se démentirent bientôt. Demeuré seul maître, par la retraite de la reine Bathilde, il ne contraignit plus son orgueil, son avarice, sa perfidie. Il ravissait les biens, il ôtait les charges, il chassait les grands qui étaient à la cour, et défendait aux autres d'y venir sans sa permission. Après la mort de Clotaire en 670, il mit Thierry sur le trône ; mais la haine que les seigneurs avaient pour le ministre, rejaillit sur le roi. Ils donnèrent

la couronne à Childéric II, firent tondre Thierry et Ebroin, et les enfermèrent dans des monastères. On eût fait mourir Ebroin sans la puissante médiation de saint Léger, qui ne se souvint plus de l'inimitié qu'il ne s'était attirée de la part de ce méchant homme qu'en blâmant ses injustices. Childéric étant mort en 673, Thierry fut remplacé sur le trône, et prit Leudèse pour maire du palais. Ebroin s'étant échappé de son monastère, fit assassiner Leudèse, supposa un Clovis, qu'il disait être fils de Clotaire III, força les peuples de lui prêter serment de fidélité, et ravagea les terres de ceux qui lui résistèrent. La ville d'Autun fut assiégée. L'évêque Léger eut les yeux crevés par ordre d'Ebroin, à qui il avait sauvé la vie, et fut mis dans un monastère. Ebroin contraignit ensuite, les armes à la main, Thierry à le recevoir de nouveau pour son maire du palais. Il gagna les grands de Neustrie et de Bourgogne, et renvoya son faux Clovis, dont il n'avait plus besoin. Sa tyrannie n'eut plus de bornes; tous les gens de bien en furent les victimes. Enfin, un seigneur, nommé Hermanfroï, qu'il menaçait de la mort après l'avoir dépouillé de ses biens, tua le tyran en 681, les uns disent dans son lit, les autres à la sortie de son palais. Ce fut sous ce ministre que commença l'usage ou plutôt le monstrueux abus de donner, à titre de précaire, les biens ecclésiastiques à des seigneurs laïques, sous l'obligation du service militaire.

ECEBOLE, sophiste de Constantinople, maître de rhétorique de l'empereur Julien, fut toujours de la religion du souverain. Sous Constance, il se mit à la mode, par ses invectives contre les dieux des païens; il déclama depuis pour les mêmes dieux, sous Julien son disciple. A la première nouvelle de la mort de ce prince, il joua le rôle de pénitent. Enfin il mourut, sans reconnaître d'autre religion que l'intérêt présent: digne maître du prince hypocrite et apostat, qui sous les mêmes rapports fut son très-digne disciple.

ECHARD (Jacques), dominicain, né à Rouen en 1644, mourut à Paris en 1724. Il contribua à illustrer son ordre, par ses *Scriptores ordinis prædicatorum recensiti*, Paris, 1719, 1721, 2 vol. in-fol., 12 à 15 fr. Le P. Quetif avait travaillé avant lui à cet ouvrage; mais il en avait à peine fait un quart. Cette Bibliothèque est fort estimée par tous les bibliographes. On y prend une idée juste de la vie et des ouvrages des écrivains dominicains, de leurs différentes éditions, et des bibliothèques où on les garde en manuscrit. Tout est appuyé sur de bonnes preuves. L'auteur donne le titre de grands hommes à des personnages très-médiocres; mais l'exagération est le défaut de tous les ouvrages de ce genre. Le P. Echard avait toutes les qualités d'un savant vertueux. A la suite de cet ouvrage, il a placé *Sacrum gynæceum Dominicanarum, seu sorores ordinis prædicatorum quæ scriptis claruerunt*.

ECHARD (Laurent), historien anglais, né en 1671, à Barsham, dans le comté de Suffolk, exerça successivement le pastoral dans diverses églises. Sa santé était très-faible. Les eaux de Scarborough lui ayant été ordonnées pour la rétablir, il résolut de

s'y transporter; mais il mourut en chemin à Lincoln en 1730. Il était membre de la société des antiquaires de Londres. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, sont: *Histoire d'Angleterre jusqu'à la mort de Jacques I^{er}*, Londres, 1707-18, 3 vol. in-fol., 24 à 30 fr., très-estimée en Angleterre; *Roman history*, London, 1734, 5 vol. in-8, 30 fr. Cette histoire a été traduite en français, par les abbés Desfontaines et Guyon, Paris, 1728-42, 16 vol. in-12, 24 à 36 fr. L'auteur y a transporté les principaux traits de l'Histoire romaine. Il y a fait entrer aussi de petites digressions sur les principaux écrivains de Rome, qu'il peint avec plus de vérité que de finesse. Les faits y sont arrangés avec ordre; la narration est simple et naturelle, le style assez pur; cet ouvrage fit connaître son auteur au ministère d'Angleterre, qui l'employa dans plusieurs affaires; *Histoire générale de l'Eglise avec des Tables chronologiques*, Londres, 1702, in-fol., en anglais. Les ecclésiastiques d'Angleterre font autant de cas de cet abrégé, que les gens du monde en font de son *Histoire romaine*; l'*Interprète des novellistes et des liseurs de gazettes*, ouvrage superficiel, qui donna à l'abbé Ladvoat l'idée de son *Dictionnaire géographique portatif*. Echard composa aussi un *Dictionnaire historique*, qui n'est qu'un squelette décharné; *Traduction anglaise des comédies de Plaute et de TERENCE*, etc.

ÉCHELLENSIS (Abraham), savant maronite, professeur des langues syriaque et arabe au collège royal à Paris, où le célèbre Le Jay l'avait appelé. Cet homme illustre lui donnait par an 600 écus d'or, pour présider à l'impression de sa grande Bible polyglotte. La congrégation de *propaganda fide* l'agrèa, vers l'an 1636, aux traducteurs de la Bible en arabe. Echellensis passa de Paris à Rome, après avoir obtenu en cette ville une chaire de langues orientales. Il y mourut en 1664. Ce savant était profondément versé dans la connaissance des livres écrits en syriaque et en arabe; et quoiqu'il ait eu des supérieurs dans la connaissance de ces deux langues, il faut avouer qu'il les possédait très-bien. On a de lui: la *traduction* d'arabe en latin des 5, 6 et 7 livres des *Coniques* d'Apollonius. Ce fut par ordre du grand-duc Ferdinand II qu'il entreprit cet ouvrage, dans lequel il fut aidé par Jean-Alphonse Borelli, mathématicien célèbre, qui l'orna de commentaires. Cette version fut imprimée à Florence avec le livre d'Archimède, *De assumptis*, en 1661, in-fol.; *Institutio linguæ syriacæ*, Rome, 1628, in-12; *Synopsis philosophiæ Orientalium*, Paris, 1641, in-4; *Versio Durrhamani de medicis virtutibus animalium, plantarum et gommarum*, Paris, 1647, in-8; des ouvrages de controverse contre les protestants, imprimés à Rome; *Eutichius vindicatus*, contre Selden, et contre Hottinger, auteur d'une Histoire orientale, 1661, in-4; des remarques sur le Catalogue des écrivains chaldéens, composé par Ebed-Jesu, et publié à Rome en 1653. Elles sont précieuses aux amateurs de la littérature orientale; une édition des œuvres de saint Antoine, abbé; *Concordia nationum christianarum orientalium in fidei catholicæ*

dogmatibus, Mayence, 1655. Il tâche de concilier les sentiments des Orientaux avec ceux de l'Eglise romaine, et il y réussit ordinairement très-bien. Léon Allatius a travaillé de concert avec Echellensis à cet ouvrage.

ECKHARD (Jean-Frédéric), savant philologue saxon, né en 1723 à Quedlinbourg, mort en 1794, devint recteur du collège de Frankenhausen en 1748, puis bibliothécaire de celui d'Eisenach (1758-1793). Sa vie tout entière fut consacrée à l'étude et à l'enseignement. Le *Dictionnaire de Meusel* cite de cet auteur 92 ouvrages ou programmes académiques, et *Dissertations philologiques et littéraires*; ils sont tous écrits en latin ou en allemand; les principaux sont : *De Elegantiorum litterarum studiis inter christianos tempore Juliani*, Eisenach, 1764, in-4; *Exercitatio critica de editione librorum apud veteres*, 1777, in-4; *Notices sur des Livres rares du 15^e siècle de la bibliothèque d'Eisenach*, 1775, in-8; *Sur J. P. Erick*, savant littérateur d'Eisenach; *des Bibliothèques chez les Romains*, 1790, in-4; *de Edificatione et oratione sepulchrorum a scribis et pharisæis instituta*, Iena, 1746, in-4; *Notice d'un livre rare intitulé Summa Magistrutia ou Pisanella*, ibid., 1771, in-4; *Notice sur les Batteries flottantes employées par César dans la guerre civile*, 1783-84, 2 vol. in-4, avec un supplément; *Flavius Josephus de Joanne Baptista testatus*, 1785, in-4; la *Vie de cet historien*, traduite du grec en allemand, Leipzig, 1780, in-8. Eckard a fourni des articles à quelques journaux littéraires de l'Allemagne.

ECKHART, (Jean-George d'), né en 1674 à Duingen, dans le duché de Brunswick, fut ami de Leibnitz. Il devint, par le crédit de cet homme célèbre, professeur en histoire à Helmstadt. Après la mort de ce philosophe, il eut une chaire à Hanovre; mais les dettes qu'il contracta dans ce nouveau séjour l'obligèrent de le quitter en 1723. L'année d'après, il embrassa la religion catholique à Cologne, et se retira à Wurtzbourg. Le pape Innocent XIII lui avait offert une place dans cette ville, ou bien à Passau ou à Vienne; Eckhart préféra Wurtzbourg où il remplit avec distinction les charges de conseiller épiscopal, d'historiographe, d'archiviste et de bibliothécaire. Il y mourut en 1730, après avoir été anobli par l'empereur. On doit à Eckhart : *Corpus historicum medii ævi, a temporibus Caroli Magni ad finem seculi XV*, Lipsiæ, 1723, 2 vol. in-fol., 12 à 18 fr. « Cette col- » lection qui vient, dit l'abbé Lenglet, d'un des » plus habiles et des plus honnêtes hommes qu'il y » ait dans l'empire, est très-curieuse et bien dirigée; » chose rare dans les écrivains allemands; et ce » qui est encore plus rare, il ne répète point ce » qui est dans les autres. » *Leges Francorum et Ripuariorum*, Francofurti, 1720, in-fol., 12 à 15 fr. : recueil non moins estimé que le précédent; *De origine Germanorum libri duo*, Gottingue, 1750, in-4; *Historia studii etymologici lingue germanicæ*, etc., Hanovre, 1711, in-8, 5 fr., estimé; *Origines Habsburgo-Austriacæ*, Leipzig, 1721, in-fol., 7 à 9 fr. Ce savant a abandonné les

anciennes idées sur l'origine de la maison d'Autriche; il s'est attaché à prouver que les maisons de Lorraine et d'Autriche viennent de la même souche. *De rebus Franciæ orientalis et episcopatus Wirceburgensis commentar.*, Wirceburgi, 1729, 2 vol. in-fol., fig., 12 à 18 fr.; *Historia genealogica principum Saxonie superioris*, Leipzig, 1722, in-fol., etc.

ECKHEL (Joseph-Hilaire), célèbre numismate, né en 1737 à Enzesfeld, dans l'Autriche supérieure, entra chez les jésuites, enseigna le latin à Vienne dans le collège Thérésien, la rhétorique à Steyer, et fut ensuite nommé professeur d'éloquence à l'université de Vienne. Cédant à son goût pour l'étude de l'antiquité, et particulièrement pour celle de la numismatique, il obtint en 1772, de ses supérieurs, la permission de faire le voyage d'Italie, pour examiner les nombreux cabinets qui s'y trouvent épars. Le grand-duc de Toscane le chargea de ranger le cabinet de Médicis. Pendant son absence, l'impératrice Marie-Thérèse l'avait nommé directeur du cabinet des médailles et professeur d'antiquités à Vienne (1778). La suppression de son ordre ayant eu lieu dans le même temps, il se livra entièrement à ses études favorites. Ses principaux ouvrages sont : *Nummi veteres anecdoti*, Vienne, 1775, in-4, fig., 11 fr., où il a fait connaître plus de 400 médailles inédites. Elles sont rangées suivant une nouvelle méthode que sa simplicité et sa clarté ont fait adopter dans la suite; *Descriptio nummorum Antiochiæ Syriæ*, Viennæ, 1686, in-4, 10 à 12 fr.; une nouvelle édition du catalogue du cabinet numismatique de Vienne, 1779, 2 vol. in-fol., 30 fr.; *Choix des pierres gravées du cabinet impérial des antiques à Vienne*, 1788, pet. in-fol., 30 à 40 fr., gr. pap., 72 fr.; *Doctrinæ nummorum*, Vienne, 1792-98, 8 vol. in-4, fig., 200 fr. Ce bel ouvrage qui embrasse la numismatique tout entière est remarquable par la précision des idées, la clarté du style, l'éloignement de tout esprit de système, et surtout par une étude approfondie de la science : elle lui assigne dans ce genre le même rang qu'à Linnée en botanique. Cet ouvrage mit le comble à sa gloire; mais il n'eut pas le temps d'en jouir : il mourut en 1798.

ECKIUS, ou ECHUS (Jean), né en Souabe l'an 1486, professeur de théologie dans l'université d'Ingolstadt, signala son savoir et son zèle dans ses conférences contre Luther, Carlostadt, Mélanchthon, etc. Il se trouva en 1538 à la diète d'Augsbourg, et en 1541 à la conférence de Ratisbonne, et brilla dans l'une et dans l'autre. Il joua le rôle principal dans toutes les disputes publiques des catholiques avec les luthériens. Il avait de l'érudition, de la mémoire, de la facilité, de la pénétration, une logique précise et vigoureuse. Ce savant théologien mourut à Ingolstadt en 1543. On a de lui deux *Traité sur le sacrifice de la messe*; un *Commentaire sur le prophète Aggée*, 1638, in-8; des *homélies*, 4 vol. in-8, et des ouvrages de controverse, entr'autres son *Manuel de controverse* et son *Traité sur la prédestination*. On conserve, avec une sorte de respect, dans le musée du collège d'Ingolstadt, la chaire où il était assis en donnant ses leçons. — Il

ne faut point le confondre avec Léonard ECKIUS, jurisconsulte célèbre, mort à Munich en 1550 : ce dernier jouissait d'une si grande réputation, et était si aimé de Charles-Quint, que ce prince disait que « ce qui était conclu sans l'avis d'Eckius était conclu » en vain. »

ECLUSE DES LOGES (Pierre-Mathurin de l'), docteur de Sorbonne, né à Falaise en 1715, et mort à Paris vers l'an 1783, est particulièrement connu par son édition des *Mémoires de Sully*, Londres, 1745, 3 vol. in-4, 18 à 24 fr., avec les portraits d'Odieuve, ou 8 vol. in-12, 30 à 36 fr. On reprochait à ses *Mémoires* de manquer d'ordre; le style d'ailleurs en avait vieilli : il était en général lent, surchargé de parenthèses ou de phrases incidentes et quelquefois obscures. L'abbé de l'Ecluse les a mis en meilleur français et en meilleur ordre, et il redresse, toutes les fois que l'occasion s'en présente, les erreurs dans lesquelles Sully a été entraîné par l'esprit de parti.

ECUY (Jean-Baptiste l'), né le 3 juillet 1740 à Yvois-Carignan dans le Luxembourg français, commença ses études en 1748 au collège de cette ville, étudia la rhétorique et la philosophie sous les jésuites à Charleville, et en 1758 fut admis au séminaire du St.-Esprit; l'année suivante il prit l'habit à l'abbaye de Prémontré et y prononça ses vœux le 30 mars 1761. Ordonné prêtre à Paris le 22 septembre 1764, et reçu bachelier en théologie le 25 janvier suivant, il fut rappelé à Prémontré pour y enseigner la philosophie, puis la théologie. De retour à Paris en 1767, il entra en licence en 1768 et fut reçu docteur le 20 mars 1770. Pendant sa licence, M. Parchape de Vinay, abbé général de Prémontré, étant mort le 4 mars 1769, Manoury fut élu en sa place et choisit L'Ecuy pour secrétaire. Reçu docteur de Sorbonne en 1770, il fut nommé quelques années après (1775) principal et prieur du collège de l'ordre de Paris. En 1780 il fut élu abbé général de Prémontré et chef de tout l'ordre de 1782 à 1788; il tint et présida trois chapitres nationaux, y fit décréter et exécuter l'amélioration des études, la réformation des bréviaires et autres ouvrages liturgiques de l'ordre; il établit des conférences théologiques dans son abbaye, divers cours d'études et des examens pour les religieux appelés aux cures. Un de ses premiers soins fut aussi d'accroître et d'enrichir la bibliothèque de son abbaye; il y consacra plus de 50,000 livres de son propre revenu, et à l'époque de la révolution elle était considérable. Forcé le 1^{er} novembre 1790 de quitter son abbaye, il se retira à Penancourt, d'où on le tira de force pour l'incarcérer à Chauny. Relâché quelques jours après, il se retira en 1794 à Grandval, près Melun, où il vivait avec son frère religieux prémontré comme lui. En 1795 il obtint la restitution de ses livres qui avaient été confisqués par le district de Chauny. En 1797 le besoin de s'occuper lui fit prendre quelques élèves qu'il instruisait de concert avec son frère. En 1801 L'Ecuy vint se fixer à Paris où il fut attaché à la rédaction du *Journal des débats* auquel il fournit de nombreux articles. Nommé en 1803 chanoine honoraire de Notre-Dame, il devint en 1806 aumônier de

la femme de Joseph Bonaparte. En décembre 1812, on le chargea de prêcher un discours à Notre-Dame pour l'anniversaire du couronnement, et le 15 août 1813 il prêcha dans la même église pour le rétablissement du culte. En 1824 il fut nommé chanoine de la métropole de Paris et chargé de l'examen des livres soumis à l'approbation de l'ordinaire. Considérablement affaibli depuis 1828, il est mort à Paris le 22 avril 1834, âgé de 94 ans. L'Ecuy a laissé un grand nombre d'ouvrages dont voici les principaux : *OEuvres de B. Franklin*, traduites de l'anglais, 1773, 2 vol. in-4; *nouveau Dictionnaire historique, biographique et bibliographique*, in-8, 1803; *Abrégé de l'histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, 1810, 2 vol. in-8, connu sous le nom de *Bible de la jeunesse*; la partie ecclésiastique du *supplément* en 4 vol. au *Dictionnaire historique de Feller*, 1818 et 1819; *Manuel d'une mère chrétienne, ou courtes homélies sur les épîtres et évangiles des dimanches et fêtes*, 1822, 2 vol. in-12 avec figures; *Annales civiles et religieuses d'Yvois-Carignan et de Mouzon*, 1822, in-8; un recueil sur la prise de Constantinople pour faire suite à l'histoire Byzantine, 1823, in-fol., imprimée à 60 exemplaires, aux frais du baron de Vincent et de sir Charles Stuart alors ambassadeurs d'Autriche et d'Angleterre en France; *Essai sur la vie de Gerson*, 1832, 1 vol. in-8; un grand nombre d'articles de littérature dans le journal de Paris, depuis 1801 jusqu'en 1811; des *notices* dans la *Biographie universelle*, etc. On peut consulter sur la vie et les écrits de L'Ecuy l'excellente notice publiée dans *l'Ami de la Religion*, 12 juin 1834, n° 2271, notice dont cet article n'est qu'un abrégé très-sommaire.

EDELINCK (Gérard) naquit à Anvers en 1749. Il y apprit les premiers éléments du dessin et de la gravure; mais ce fut en France qu'il déploya tous ses talents. Louis XIV l'y attira par ses bienfaits. Il fut choisi pour graver deux morceaux de la plus grande réputation, le tableau de la *sainte Famille* de Raphaël, et celui d'*Alexandre visitant la famille de Darius*, de Le Brun. Edelinck se surpassa dans les estampes qu'il exécuta d'après ces chefs-d'œuvre; les copies furent aussi applaudies que les originaux. On y admire, comme dans toutes ses autres productions, une netteté de burin, une fonte et une couleur inimitables. Il a réussi également dans les *portraits* qu'il a faits de la plupart des hommes illustres de son siècle. Cet excellent artiste mourut en 1707, dans l'hôtel royal des Gobelins, où il avait un logement, avec le titre de graveur ordinaire du roi, et de conseiller dans l'académie royale de peinture.

EDELMAN (Jean-Frédéric), habile compositeur de musique, naquit en 1770 à Strasbourg. De bonne heure il se fit connaître avec avantage comme pianiste, et publia un grand nombre de *sonates* et de *concertos* pour le clavecin. En 1782 on joua à l'opéra l'acte du *feu* dans le ballet des *éléments*, et *Ariane abandonnée dans l'isle de Naxos*, qui avaient été composés l'un et l'autre par Edelman et qui obtinrent un grand succès. On a de lui 14 *œuvres* pour le clavecin. On assura qu'il a laissé en manuscrit l'*Oratorio d'Esther*, les *Opéra d'Alcione* et

de *Méropé*. Telle fut la 1^{re} partie de la vie de ce musicien qui, à l'époque de la révolution, en embrassa les principes avec une chaleur furibonde : il porta la démençe politique non-seulement jusqu'à abandonner la carrière qu'il avait parcourue jusqu'à si honorablement, il devint encore dénonciateur public ; et dans ces nombreuses délations qui envoyèrent à la mort une foule de victimes, il n'oublia pas son bienfaiteur le baron Dietrich ; lui-même périt sur l'échafaud avec son frère, en 1794, après la mort de Robespierre.

EDELMANN (Jean-Christian), *esprit - fort* saxon, né à Weissenfels en 1698, étudia la théologie à Iéna. Il fut longtemps indécis entre différentes sectes religieuses, mais se déclara toujours ennemi du christianisme. Il travailla quelque temps à la traduction de la Bible que J.-Fr. Haug publiait à Berlebourg, et y traduisit quatre des Epîtres de saint Paul. Il publia un livre intitulé *Vérités innocentes*, dans lequel il cherchait à prouver le peu d'importance de toutes les religions. Il rejeta la doctrine et le sacrifice de Jésus-Christ, et fit de la raison une divinité. Il prétendait que cette raison était une portion essentielle de Dieu, dont elle ne différait en rien : qu'ainsi l'âme était une partie de la Divinité, et non-seulement celle des hommes, mais aussi celle de tous les animaux. Il s'abstint longtemps de manger de la viande, afin, disait-il, de ne manger aucune portion de la divinité. Ses principaux écrits sont : *Moïse démasqué* (1740), in-8 ; *Christ et Béhémoth*, 1741, in-8 ; la *Divinité de la Raison* (1742), in-8. Ces ouvrages sont tous en allemand. Chassé de Neuwied, de Brunswick, de Hambourg, etc., il obtint enfin la permission de vivre à Berlin, à condition de ne plus rien écrire et de rester tranquille, et il y mourut dans l'obscurité, le 15 février 1767, âgé de soixante-neuf ans. J.-Henri Praktje a publié une *Notice sur la vie, les ouvrages et la doctrine d'Edelmann*, Hambourg, 1753, in-8 ; 2^e édition, augmentée, 1753, in-8, en allemand, avec la notice des ouvrages écrits pour le réfuter.

EDER (George), né à Freysing en 1524, mort en 1586, fut honoré par les empereurs Ferdinand I^{er}, Maximilien II, de la charge de leur conseiller, et laissa plusieurs écrits de controverse, dont le meilleur est son *Oeconomia biblicorum, seu partitionum theologicarum libri v*, Cologne, 1568, in-fol.

EDGAR, roi d'Angleterre, dit le *Pacifique*, fils d'Edmond, succéda à son frère Edwy en 959. Il vainquit les Ecossais, imposa à la province de Galles un tribut annuel d'un certain nombre de têtes de loups, pour dépeupler l'île de ces animaux carnassiers. Il subjuguait une partie de l'Irlande, polia ses états, contribua à la réforme des mœurs des ecclésiastiques, et mourut en 975, après un règne de 16 ans. Quelques auteurs l'appellent *l'amour et les délices des Anglais*. Sa modération lui mérita le surnom de *Pacifique*, et son courage égala son amour de la paix. Sa vertu ne fut point exempte de faiblesse ; mais la pénitence qu'il en fit répara bien le scandale qu'il avait donné. « Ce prince, dit Fleury, » étant allé à un monastère de filles, situé à Vilton, » fut épris de la beauté d'une personne noble qui y

» était élevée parmi les religieuses, sans avoir reçu » le voile, et l'enleva... L'archevêque de Cantorbéry, saint Dunstan, vint trouver le roi, qui s'avança à son ordinaire, lui tendant la main pour le faire asseoir sur le trône. L'archevêque retira sa main et lui dit : *Vous osez toucher la main qui immole le Fils de la Vierge, avec votre main impure, après avoir enlevé à Dieu une vierge qui lui était destinée... Je ne veux pas être ami d'un ennemi de Jésus-Christ*. Le roi se jeta aux pieds du prélat, qui l'ayant disposé à toute satisfaction, lui imposa une pénitence de sept ans, pendant lesquels il ne porterait point la couronne, il jeûnerait deux jours de la semaine, et ferait de grandes aumônes. Le roi accomplit exactement sa pénitence. Après les sept ans, il assembla les seigneurs, les évêques et les abbés de ses états, et, en leur présence, saint Dunstan lui remit la couronne sur la tête avec une allégresse publique. » C'était l'an 973. » On trouve, dans la *Collection des conciles*, plusieurs lois qui font honneur à la sagesse de son gouvernement.

EDGAR ATHELING, légitime héritier du royaume des Anglais, fut obligé, par Guillaume le Conquérant, de chercher son salut dans la fuite. Il échoua en Irlande, avec sa mère Agathe, et ses sœurs Marguerite et Christine. Marguerite fut mariée au roi Malcolm, dont elle eut six fils et deux filles. Trois de ses fils, Edgar, Alexandre et David furent rois. (Voy. MARGUERITE.)

EDME, ou EDMOND (saint) naquit en Angleterre, dans la petite ville d'Abington, près d'Oxford, d'un père qui entra dans le cloître, et d'une mère qui vécut saintement dans le monde. Il fit ses études à Paris, et y enseigna ensuite les mathématiques et les belles-lettres. Son nom ayant pénétré jusqu'à Rome, le pape Innocent III lui donna ordre de prêcher la croisade. Le pape Grégoire voulant récompenser le zèle avec lequel il remplissait cette fonction, le désigna pour occuper le siège de Cantorbéry, vaquant depuis longtemps. Le chapitre l'élut d'une voix unanime, et l'élection fut confirmée par le souverain pontife ; mais on eut beaucoup de peine à faire consentir Edme à accepter l'épiscopat. L'autorité de l'évêque de Salisbury ayant vaincu sa résistance, il fut sacré le 2 avril 1234. Il continua toujours son premier genre de vie, sans craindre de s'exposer à la censure de quelques évêques qui n'étaient pas animés, comme lui, de l'esprit de Dieu. « Sa principale occupation, dit » un historien, était de connaître les besoins spirituels et corporels de son troupeau, afin de pourvoir aux uns et aux autres. Il avait un soin particulier des jeunes filles qui n'avaient point de ressource ; et pour les mettre plus sûrement à l'abri du danger, il leur procurait un établissement. Il » faisait une guerre déclarée aux vices ; il maintenait la discipline avec une vigueur vraiment apostolique ; il veillait sur ses officiers de justice pour qu'ils remplissent avec intégrité les fonctions de leurs charges, et qu'ils n'abusassent pas de leur autorité pour opprimer les faibles. » Le zèle qu'il employa à la réforme de son clergé lui attira des

ennemis dans le chapitre même de son église. Eprouvant tous les jours des contradictions, il ne voulut point paraître conniver à des abus qu'il ne pouvait réprimer, il passa secrètement en France, et mourut au couvent de Soissy, près de Provins, en 1242, ayant été huit ans archevêque de Cantorbéry. Le pape Innocent IV canonisa saint Edme en 1247. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé : *Speculum Ecclesiæ* dans la Bibliothèque des PP, tom. 3 ; un livre des *Constitutions diverses* en 36 canons, dans la *Collection des conciles d'Angleterre et d'Irlande* de Wilkins, et des manuscrits contenant des prières, des dissertations sur les sept péchés capitaux, le décalogue et les sept sacrements. On a une vie de saint Edme tirée des manuscrits de l'abbaye de Pontigny, Auxerre, 1763, in-12.

EDMER, savant bénédictin anglais, de la congrégation de Cluni, disciple de saint Anselme, était abbé du monastère de St.-Alban lorsque Alexandre I^{er}, roi d'Ecosse, l'appela auprès de lui en 1120, pour l'élever au siège épiscopal de St.-André ; mais le lendemain de son élection, il s'éleva un différend entre lui et le prince, et Edmer retourna en Angleterre après avoir renvoyé à Alexandre son anneau pastoral. Il mourut, selon Fabricius, en 1137. On a de lui une *Vie de saint Anselme*, divisée en 2 livres. On la trouve dans les éditions des *Oeuvres de saint Anselme*, ainsi que dans Surius et Bollandus : l'*Histoire des nouveautés*, c'est-à-dire, de ce qui s'est passé de plus considérable dans l'église britannique, depuis l'an 1066 jusqu'à l'an 1122 ; elle est divisée en 6 livres. Le P. Gerberon a publié cette histoire avec les notes de Jean Selden, Londres, 1675, in-fol. ; le livre de l'*Excellence de la sainte Vierge* ; le traité des quatre vertus (la justice, la prudence, la force, la tempérance), qui ont été dans Marie ; le traité de la Béatitude, composé d'après ce qu'Edmer avait entendu dire à saint Anselme sur l'état des bienheureux dans le ciel ; le traité des Similitudes. Le fonds en est aussi de saint Anselme. Il fut rédigé par un de ses disciples, qu'on croit être Edmer ; les *Vies de plusieurs saints d'Angleterre*. Il y a encore d'autres ouvrages d'Edmer qui n'ont point été imprimés. (Voy. Wharton, *præf. in t. 2, Angl. sacr.*). Les écrits d'Edmer sont estimés pour l'ordre et l'exactitude ; le style en est facile et naturel. (Voy. CEILLIER, tom. 21, pag. 349.)

EDMOND (saint), roi des Anglais orientaux, fut illustre par sa piété, qui le fit mettre dans le catalogue des saints. Ce prince, ayant en 870 voulu livrer bataille aux Danois, fut vaincu et contraint de prendre la fuite. Il crut pouvoir se cacher dans une église ; mais ayant été découvert, il fut mené à Hinguar, chef des Danois. Le vainqueur lui offrit d'abord de lui laisser son royaume, pourvu qu'il le reconnût pour son souverain, et lui payât un tribut. Edmond ayant refusé ce parti, Hinguar le fit attacher à un arbre, et percer d'une infinité de flèches, après quoi il lui fit couper la tête. Le chef d'Edmond ayant été trouvé quelque temps après, fut enterré avec le corps à Saint-Edmundsbury, ville qui a reçu son nom de ce roi. Les historiens du

temps en font l'éloge le plus complet. Ils relèvent surtout sa piété, sa douceur et son humilité. Les rois d'Angleterre l'honoraient comme leur principal patron, et le considéraient comme un modèle accompli de toutes les vertus royales.

EDMOND I^{er}, roi d'Angleterre, fils d'Edouard l'ancien, monta sur le trône l'an 941. Il soumit le Northumberland, mit l'ordre dans son royaume, et donna de grands privilèges aux églises. Il fut assassiné l'an 946 par un voleur qu'il avait arrêté dans ses appartements ; il emporta avec lui les regrets de ses sujets.

EDMOND II, dit Côte-de-Fer, roi des Anglais après son père Ethelred, commença de régner en 1016. Le royaume était alors extrêmement divisé par les conquêtes de Canut, roi de Danemark. Le nouveau roi prit les armes, se rendit maître d'abord de Glocester et de Bristol, et mit ses ennemis en déroute. Il chassa ensuite Canut de devant Londres qu'il assiégeait, et gagna deux sanglantes batailles. Mais ayant laissé à son ennemi le temps de remettre de nouvelles troupes sur pied, il perdit Londres et fut défait en plusieurs rencontres. La mort de tant de bons sujets le toucha. Pour les épargner ou pour ne plus se soumettre à leur courage, il fit un défi à Canut, qui accepta ce parti. Ces rois se battirent avec chaleur et à forces égales. Ils terminèrent leur différend en partageant le royaume. Quelque temps après, Edric, surnommé Stréon, corrompit deux valets de chambre d'Edmond, qui lui passèrent un croc de fer au fondement, dans le temps qu'il était pressé de quelque nécessité naturelle, et portèrent sa tête à Canut qui fut maître du trône (1017). (Voy. CANUT.)

EDMOND PLANTAGENET, de Woodstock, comte de Kent, était un fils cadet du roi d'Angleterre Edouard I^{er}. Le roi Edouard II, son frère aîné, l'envoya l'an 1324 en France, pour y défendre contre Charles IV les pays qui appartenaient à l'Angleterre ; mais il ne fut pas heureux dans cette expédition. Il soutint le parti de ceux qui déposèrent Edouard II son frère, pour mettre son fils Edouard III sur le trône. Il se chargea du gouvernement du royaume, avec onze autres seigneurs, pendant la minorité de son neveu ; mais il s'aperçut bientôt que la mère du jeune roi, de concert avec son amant Roger Mortimer, ne lui en laissait que le seul titre. Il travailla dès lors à faire remonter sur le trône son frère. Cette tentative ne lui réussit pas : la reine fit si bien que, dans un parlement tenu à Winchester, il fut condamné à mort. On le conduisit sur l'échafaud ; mais l'exécuteur s'étant évadé, il y demeura depuis avant midi jusqu'au soir, sans qu'on pût trouver un homme qui voulût faire l'office de bourreau. Enfin vers le soir, un garde de la maréchaussée se chargea de cette triste exécution. Ainsi mourut ce prince en 1329.

EDMONDES (Thomas), Anglais, né en 1563, joua un rôle dans les affaires politiques sous les règnes d'Elisabeth, de Jacques I^{er} et de Charles I^{er}. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur en France et dans les Pays-Bas, et mourut en 1639. On a publié ses *Négociations*, Londres, 1749, in-8 ; *Lettres sur*

les affaires d'état, Londres, 1725, 3 vol. in-8.

EDOUARD l'ancien, roi d'Angleterre, 7^e de la dynastie saxonne, succéda à son père Alfred l'an 900. Il défit Constantin, roi d'Ecosse, vainquit les Bretons du pays de Galles, et remporta deux victoires sur les Danois. Il fit ensuite ériger cinq évêchés, fonda l'université de Cambridge, protégea les savants, et mourut en 925.

EDOUARD le martyr (saint), né en 960 d'Edgard, roi d'Angleterre, parvint à la couronne dès l'âge de 15 ans en 975. La plupart des grands du royaume le reconnurent pour leur roi. Quelques-uns s'y opposèrent. Enfin Elfride sa belle-mère, qui voulait faire régner son fils Ethelred, le fit assassiner en 978. L'Eglise romaine l'honore comme martyr, et en célèbre la mémoire le jour de sa mort, le 18 mars.

EDOUARD le confesseur (saint), fils d'Ethelred II, fut rappelé en Angleterre après la mort de son frère Elfred, successeur de Canut II, mais assassiné à son entrée dans le royaume. Il était alors en Normandie, où les incursions des Danois l'avaient obligé de se retirer. Il fut couronné l'an 1041. Le comte Godwin, qui était allé le chercher en Normandie, lui donna sa fille en mariage, et gouverna sous son nom. Ce général emporta d'assez grands avantages sur les ennemis de l'état. Le roi laissa avilir le sceptre par sa faiblesse ; il parut d'abord n'avoir apporté sur le trône que la piété et une douceur qui lui faisait dire qu'il eût mieux aimé passer ses jours dans une condition obscure et privée, que d'acheter une couronne par l'effusion du sang humain ; mais dès qu'il fut instruit des vexations et des cruautés de Godwin, il confisqua les biens de ce ministre indigne de sa confiance, le déclara ennemi de l'état et gouverna par lui-même. Aucun roi ne termina plus heureusement les guerres qu'il eut à soutenir ; dans les temps de paix, il s'appliqua à rendre son peuple heureux. Il fit un recueil des plus belles lois portées par ses prédécesseurs, et ordonna qu'elles fussent observées par tous ses sujets sans exception : ce qui leur fit donner le nom de *lois communes* ; elles furent constamment respectées par les Anglais, même dans les plus grandes révolutions. « On vit alors, dit un auteur, ce que peut » un roi qui est véritablement le père de ses sujets. » Tous ceux qui approchaient de sa personne » essayaient de régler leur conduite sur la sienne. » On ne connaissait à sa cour, ni l'ambition, ni l'amour des richesses, ni aucune de ces passions qui » malheureusement sont si communes parmi les » courtisans, et qui préparent peu à peu la ruine » des états. Edouard paraissait uniquement occupé » du soin de rendre ses peuples heureux ; il diminua » le fardeau des impôts, et chercha tous les moyens » de ne laisser personne dans la souffrance. Comme » il n'avait point de passions à satisfaire, tous ses » revenus étaient employés à récompenser ceux qui » le servaient avec fidélité, à soulager les pauvres, » à doter les églises et les monastères. Il fit un grand » nombre de fondations, dont le but était de faire » chanter à perpétuité les louanges de Dieu. Mais » les divers établissements qu'il fit, ne furent jamais

» à charge au peuple. Les revenus de son domaine » lui suffisaient pour toutes les bonnes œuvres qu'il » entreprenait. On ne connaissait point alors les » taxes, ou l'on n'y avait recours qu'en temps de » guerre, et dans des nécessités très-pressantes. » Les grands du royaume s'imaginant qu'il avait épuisé ses finances par ses aumônes, levèrent une somme considérable sur leurs vassaux, sans l'en prévenir, et la lui apportèrent comme un don que lui faisaient ses peuples pour l'entretien des troupes, et pour les autres frais occasionnés par les dépenses publiques. Edouard ayant appris ce qui s'était passé, remercia ses sujets de leur bonne volonté, et voulut que l'on rendit l'argent à tous ceux qui avaient contribué à former la somme. Il laissa par testament sa couronne à Guillaume le Conquérant, quoiqu'il ne fût pas son plus proche parent : le prince Edgard, qui devait naturellement lui succéder, avait pris la fuite et s'était sauvé en Ecosse, par la crainte de ce terrible concurrent. Edouard mourut le 5 janvier 1066, après un règne de 23 ans. Il fut canonisé par le pape Alexandre III.

EDOUARD I^{er} de ce nom, de la dynastie normande ou des Plantagenet (qu'on devrait nommer EDOUARD IV parce qu'il y avait déjà eu trois Edouard dans la race saxonne), roi d'Angleterre, naquit à Winchester en 1240, du roi Henri III et d'Éléonore de Provence. Il se croisa avec le roi saint Louis contre les infidèles. Il partageait les travaux ingrats de cette expédition malheureuse, lorsque la mort du roi son père le rappela en Europe l'an 1272. Au retour de l'Asie, il débarqua en Sicile, et vint en France, où il fit hommage au roi Philippe III des terres que les Anglais possédaient dans la Guienne. L'Angleterre changea de face sous ce prince. Il sut contenir l'humeur remuante des Anglais, et animer leur industrie. Il fit fleurir leur commerce, autant qu'on le pouvait alors. Il s'empara du pays de Galles sur Léolin, après l'avoir tué les armes à la main en 1283. Il fit un traité, l'an 1286, avec le roi Philippe IV, dit le Bel, successeur de Philippe III, par lequel il régla les différends qu'ils avaient pour la Saintonge, le Limousin, le Quercy et le Périgord. L'année suivante il se rendit à Amiens, où il fit au même prince hommage de toutes les terres qu'il possédait en France. La mort d'Alexandre III, roi d'Ecosse, arrivée en 1286, ayant laissé sa couronne en proie à l'ambition de douze compétiteurs, Edouard eut la gloire d'être choisi pour arbitre entre les prétendants. Il exigea d'abord l'hommage de cette couronne ; ensuite il nomma pour roi Jean Bailleul qu'il fit son vassal. Une querelle peu considérable entre deux mariniers, l'un français, l'autre anglais, alluma la guerre en 1293, entre les deux nations. Edouard entra en France avec deux armées, l'une destinée au siège de la Rochelle, et l'autre contre la Normandie. Cette guerre fut terminée par une double alliance en 1298, entre Edouard et Marguerite de France, et entre son fils Edouard et Isabelle, l'une sœur et l'autre fille de Philippe le Bel. Le souverain anglais tourna ensuite ses armes contre l'Ecosse. Bervick fut la première place qu'il assiégea. Il la

prit par ruse. Il feignit de lever le siège, et fit répandre par ses émissaires qu'il s'y était déterminé par la crainte des secours qu'attendaient les assiégés. Quand il se fut assez éloigné pour n'être pas aperçu, il arbora le drapeau d'Ecosse, et s'avança vers la place. La garnison, séduite par ce stratagème, s'empressa d'aller au devant de ceux qu'elle croyait ses libérateurs. Elle était à peine sortie, qu'elle fut coupée par les Anglais, qui entrèrent précipitamment dans la ville. Ce succès en amena d'autres. Le roi d'Ecosse fut fait prisonnier, confiné dans la tour de Londres et forcé à renoncer, en faveur du vainqueur, au droit qu'il avait sur la couronne. Ce fut alors que commença cette antipathie entre les Anglais et les Ecosseis, qui dure encore aujourd'hui, malgré la réunion des deux peuples. Edouard mourut après avoir perdu la conquête d'Ecosse, en 1307, après trente-quatre ans de règne, et 68 ans de vie. Les historiens de diverses nations ont parlé si différemment de ce prince, dit l'auteur de *l'Histoire du Parlement d'Angleterre*, qu'il est difficile de s'en former une juste idée. Les satires sont venues des Ecosseis, et les éloges des Anglais. Parmi ces historiens, Velly l'a trop noirci; le P. d'Orléans l'a trop flatté. On ne peut lui refuser beaucoup de courage, des mœurs pures, une équité exacte; mais ces qualités furent ternies par la cruauté et par la soif de la vengeance et de l'argent. Il s'empara de tous les prieurés, n'assignant à chaque religieux que dix-huit deniers par semaine, et affectant le surplus à ses finances. Il fit ensuite enlever tout l'argent des monastères d'Angleterre, et saisir leurs fonds et ceux des évêchés. De plus il mit tous les ecclésiastiques hors de sa protection, tellement qu'on pouvait les insulter impunément, n'étant plus sous la sauve-garde des lois. C'est à cette conduite que Henri Spelman, protestant anglais, dans son traité de *la Fatalité des sacrilèges*, attribue la perte de l'Ecosse et les malheurs arrivés à son fils. Ce fut sous ce prince que le parlement d'Angleterre prit une nouvelle forme, telle à peu près que celle d'aujourd'hui. Le titre de pair et de baron ne fut affecté qu'à ceux qui entraient dans la chambre haute. Il ordonna à tous les shérifs d'Angleterre, que chaque comté ou province députât au parlement 2 chevaliers, chaque cité 2 citoyens, chaque bourg 2 bourgeois. La chambre des communes commença par là à entrer dans ce qui regardait les subsides. Edouard lui donna du poids, pour pouvoir balancer la puissance des barons. Ce prince, assez ferme pour ne les point craindre, et assez habile pour les ménager, forma cette espèce de gouvernement, qui rassemble les avantages de la royauté, de l'aristocratie et de la démocratie; mais qui a aussi les divers inconvénients de tous les trois, et qui ne peut subsister que sous un roi sage.

EDOUARD II, fils et successeur d'Edouard I^{er}, couronné à l'âge de 23 ans, en 1307, abandonna les projets de son père sur l'Ecosse, pour se livrer à ses maîtresses et à ses flatteurs. Le principal d'entre eux était nommé Gaveston Pierce, gentilhomme gascon, qui, à la fierté de sa nation, joignait les caprices d'un favori et la dureté d'un ministre. Il

maltraita si cruellement les grands du royaume, qu'ils prirent les armes contre leur souverain, et ne les quittèrent qu'après avoir fait couper la tête à son indigne favori. Les Ecosseis, profitant de ce trouble, secoururent le joug des Anglais. Edouard, malheureux au dehors, ne fut pas plus heureux dans sa famille. Isabelle, sa femme, irritée contre lui, se retira à la cour du roi de France, Charles le Bel, son frère. Ce prince encouragea sa sœur à lever l'étendard de la révolte contre son mari. La reine, secourue par le comte de Hainaut, repassa la mer avec environ 3,000 hommes en 1326. Edouard, livré à l'incertitude dans laquelle il avait flotté toute sa vie, se réfugia avec son favori Spencer dans le pays de Galles, tandis que le vieux Spencer s'enfermait dans Bristol pour couvrir sa fuite. Cette ville ne tint point contre les efforts des illustres aventuriers qui suivaient la reine. Les deux Spencer moururent par la main du bourreau. Edouard fut condamné à une prison perpétuelle, et son fils mis en sa place. Esclave sur le trône, pusillanime dans les fers, il finit comme il avait commencé, en lâche. Après quelque temps de prison, on lui enfouça un fer chaud dans le fondement par un tuyau de corne, de peur que la brûlure ne parut. Ce fut par ce cruel supplice qu'il perdit la vie l'an 1327, après un règne de 20 ans.

EDOUARD III, fils du précédent, vit le jour en 1313 à Windsor. Mis sur le trône à la place de son père, par les intrigues de sa mère, en 1327, il ne lui fut pas pour cela plus favorable. Il fit enlever son favori Mortimer jusque dans le lit de cette princesse, et le fit périr ignominieusement. Isabelle fut elle-même renfermée dans le château de Rising, et y mourut après 28 ans de prison. Edouard, maître et bientôt maître absolu, commença par conquérir le royaume d'Ecosse disputé par Jean de Bailleul et David de Bruce. Une nouvelle scène, et qui occupa davantage l'Europe, s'ouvrit alors. Edouard III voulut retirer les places de la Guienne, dont le roi Philippe de Valois était en possession. Les Flamands, l'empereur et plusieurs autres princes, entrèrent dans son parti; les premiers exigèrent seulement qu'Edouard prit le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions sur cette couronne, parce qu'alors, suivant le sens littéral des traités qu'ils avaient faits avec les Français, ils ne faisaient que suivre le roi de France. Edouard, suivant Rapin de Thoiras, approuva ce moyen de les faire entrer dans la ligue. Voilà l'époque de la jonction des fleurs de lys et des léopards. Edouard se qualifia dans un manifeste *roi de France, d'Angleterre et d'Irlande*. Il commença la guerre par le siège de Cambrai, qu'il fut obligé de lever. La fortune lui fut ensuite plus favorable. Il remporta une victoire navale, connue sous le nom de *bataille de l'Ecluse*. Cet avantage fut suivi de la bataille de Créci en 1346. Les Français y perdirent 30,000 hommes de pied, 1,200 cavaliers et 80 bannières. On attribua en partie le succès de cette journée à 6 pièces de canon dont les Anglais se servaient pour la première fois, et dont l'usage était inconnu en France. Le lendemain de cette victoire, les troupes des communes

de France furent encore défaites. Edouard, après deux victoires remportées en deux jours, prit Calais, qui resta aux Anglais 210 années. La mort de Philippe de Valois, en 1350, ralluma la guerre. Edouard la continua contre le roi Jean son fils, et gagna sur lui en 1357 la bataille de Poitiers. Jean fut fait prisonnier dans cette journée, et mené en Angleterre, d'où il ne revint que quatre ans après. Edouard, prince de Galles, fils du roi d'Angleterre, qui commandait les troupes dans cette bataille, donna des marques d'un courage invincible. A son entrée dans Londres, il parut sur une petite haquenée noire, marchant à côté du roi Jean, qui montait un beau cheval blanc superbement harnaché. Dans un siècle barbare, cette modestie du vainqueur est bien remarquable. Après la mort de Jean, en 1364, Edouard fut moins heureux. Charles V confisqua les terres que les Anglais possédaient en France, après s'être préparé à soutenir l'arrêt de confiscation par les armes. Le roi de France remporta de grands avantages sur eux, et le monarque Anglais mourut en 1377, avec la douleur de voir les victoires de sa jeunesse obscurcies par les pertes de ses vieux jours. Sa vieillesse fut encore ternie par le crédit de ses favoris, et surtout par son amour pour une certaine Alix, qui l'empêcha même de recevoir les sacrements de l'église dans sa dernière maladie. Son règne aurait eu un éclat infini, sans ces taches. L'Angleterre n'avait point eu encore de souverain qui eût tenu dans le même temps deux rois prisonniers, Jean, roi de France, et David, roi d'Ecosse. Les entreprises de ce monarque coûtèrent beaucoup à l'Angleterre; mais elle s'en dédommagea par le commerce : elle vendit ses laines, Bruges les mit en œuvre. Ce fut Edouard qui institua l'ordre de la *Jarretière*, vers l'an 1349. L'opinion vulgaire est qu'il fit cette institution à l'occasion de la jarretière que la comtesse de Salisbury, sa maîtresse, laissa tomber dans un bal, et que ce prince releva. Les courtisans s'étant mis à rire, et la comtesse ayant rougi, le roi dit : *Honni soit qui mal y pense*, pour montrer qu'il n'avait point eu de mauvais dessein, et jura que tel qui s'était moqué de cette jarretière, s'estimerait heureux d'en porter une semblable. Cette origine de l'ordre de la Jarretière n'est rien moins que sûre. Larrey dit que l'on tient pour une fable que la devise, *Honni soit qui mal y pense*, ait été prise des amours de ce prince avec la comtesse de Salisbury. « On prétend, ajoute-t-il, qu'elle ne fut employée par le fondateur, que pour marquer la bonne intention qu'il avait dans l'établissement d'un ordre qui obligeait ceux qui le recevaient, à se tenir inséparablement unis, et qui demandait d'eux un attachement inviolable à la vertu. » Le P. Papebrock, dans une dissertation sur l'ordre de la Jarretière, dit que cet ordre n'est pas plus connu sous le nom de la Jarretière que sous celui de Saint-George; que quoiqu'il n'ait été institué que par Edouard III, il avait pourtant été projeté avant lui par Richard I^{er}, dans son expédition de la terre sainte, si l'on en croit un auteur qui écrivait sous Henri VIII; qu'au reste il ne sait point sur quoi il se fonde; que quelques auteurs

placent l'époque de cette institution par Edouard III, à l'an 1350; mais qu'il aime mieux suivre Froissard, qui la met à l'an 1344, la 18^e du règne d'Edouard; que cette époque convient mieux à l'histoire de ce prince qui parle d'une grande assemblée de chevaliers, qu'il fit cette année-là.

EDOUARD IV, fils de Richard, duc d'York, enleva en 1461 la couronne d'Angleterre à Henri VI. Il prétendait qu'elle lui était due, parce que les filles en Angleterre ont droit de succéder au trône, et qu'il descendait de Lionel de Clarence, second fils d'Edouard III, par sa mère Anne de Mortimer, femme de Richard; au lieu qu'Henri descendait du troisième fils d'Edouard III, qui était Jean de Lancastre, son bisaïeul paternel. Deux victoires remportées sur Henri firent plus pour Edouard que tous ses droits. Il se fit couronner à Westminster, le 20 juin de la même année 1461. Ce fut la première étincelle des guerres civiles entre les maisons d'York et de Lancastre, dont la première portait la rose blanche, et la dernière la rouge. Ces deux partis firent de toute l'Angleterre un théâtre de carnage et de cruautés; les échafauds étaient dressés sur les champs de bataille, et chaque victoire fournissait aux bourreaux quelques victimes à immoler à la vengeance. Cependant Edouard IV s'affermir sur le trône par les soins du célèbre comte de Warwick; mais dès qu'il fut tranquille, il fut ingrat. Il écarta ce général de ses conseils, et s'en fit un ennemi irréconciliable. Dans le temps que Warwick négociait en France le mariage de ce prince avec Bonne de Savoie, sœur de la femme de Louis XI, Edouard voit Elisabeth Woodville, fille du baron de Rivers, en devient amoureux, et n'en peut jamais obtenir que ces paroles accablantes : « Je n'ai pas assez de naissance pour espérer d'être reine, et j'ai trop d'honneur pour m'abaisser à être maîtresse. » Ne pouvant se guérir de sa passion, il couronne sa maîtresse, sans en faire part à Warwick. Le ministre outragé cherche à se venger. Il arme l'Angleterre, il séduit le duc de Clarence, frère du roi : enfin il lui ôta le trône sur lequel il l'avait fait monter. Edouard, fait prisonnier en 1470, se sauva de prison, et l'année d'après, 1471, secondé par le duc de Bourgogne, il gagna deux batailles. Le comte de Warwick fut tué dans la première. Edouard, fils de ce Henri qui lui disputait encore le trône, ayant été pris dans la seconde, perdit la vie; ensuite Henri lui-même fut égorgé en prison. La faction d'Edouard lui ouvrit les portes de Londres. Ce prince, libre de toute inquiétude, se livra entièrement aux plaisirs, et ses plaisirs ne furent que légèrement interrompus par la guerre contre Louis XI, qui le renvoya en Angleterre à force d'argent, après avoir signé une trêve de 9 ans. Ses dernières années furent marquées par la mort de son frère le duc de Clarence, sur lequel il avait conçu des soupçons. Il lui permit de choisir le genre de mort qui lui paraîtrait le plus doux; et on le plongea dans un tonneau de malvoisie, où il finit ses jours comme il avait désiré. Edouard le suivit de près; il mourut en 1483, à 41 ans, après 22 ans de règne. Ce monarque avait commencé son règne en héros; il le finit en débauché.

Son affabilité lui gagna tous les cœurs ; mais la volupté corrompit le sien. Il aimait trop le sexe , et en fut trop aimé. Il attaquait toutes les femmes par esprit de débauche , et s'attachait pourtant à quelques-unes par des passions suivies. Ses maîtresses les plus connues furent Jeanne Shore , femme d'un bourgeois de Londres ; Elisabeth Lucy , à laquelle on prétend qu'il avait donné sa foi avant son mariage , et Eléonore Talbot , veuve de lord Butler.

EDOUARD V , roi d'Angleterre , fils d'Edouard IV , ne survécut à son père que deux mois. Il n'avait que onze ans lorsqu'il monta sur le trône. Son oncle Richard , duc de Gloucester , tuteur d'Edouard et de Richard son frère , jaloux de la couronne du premier et des droits du second , résolut de les faire mourir tous deux pour régner. Il les fit enfermer dans la tour de Londres , et leur fit donner la mort l'an 1483. Après s'être défait de ses neveux , il accusa leur mère de magie , et usurpa la couronne. Sous le règne d'Elisabeth , la tour de Londres se trouvant extrêmement pleine , on fit ouvrir la porte d'une chambre murée depuis longtemps. On y trouva sur un lit deux petites carcasses avec deux licols au cou : c'étaient les squelettes d'Edouard V et de Richard son frère. La reine , pour ne pas renouveler la mémoire de ce forfait , fit remurer la porte ; mais sous Charles II , en 1678 , elle fut rouverte , et les squelettes transportés à Westminster , sépulture des rois.

EDOUARD VI , fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour , monta sur le trône d'Angleterre à l'âge de 10 ans , en 1547 , et ne vécut que 16 ans. Le rôle qu'il joua fut court et sanglant. Il laissa entrevoir du goût pour la vertu et l'humanité ; mais ses ministres corrompirent cet heureux naturel. L'archevêque de Cantorbéry , Cranmer , fut un de ceux qui y contribuèrent le plus. Ce fut par ses insinuations que la messe fut abolie , les images brisées , la religion romaine proscrite , et le sang des catholiques largement répandu. « On pilla et saccagea les églises , » dit le protestant Heylin , sans que le roi en profitât en aucune manière. Car quoiqu'il en eût tiré des richesses inexprimables , ainsi que de la vente des terres , non-seulement il fut accablé de dettes , mais encore les revenus de la couronne diminuèrent considérablement sous son règne. » On prit quelque chose de chacune des différentes sectes de Zwingle , de Luther et de Calvin , et l'on en composa un symbole qui forma la religion anglicane : composition monstrueuse , édifice du caprice et du scepticisme , digne fruit et effet tout naturel de la séparation d'avec la véritable Eglise. Le règne d'Edouard fut flétri par une autre injustice , que le goût de la réforme et les insinuations de ses ministres lui arrachèrent ; il écarta du trône Marie et Elisabeth , ses deux sœurs , et y appela Jeanne Gray sa cousine. Il mourut en 1558.

EDOUARD , prince de Galles , plus connu sous le nom de *Prince-noir* , d'après la couleur de son armure , fils d'Edouard III , roi d'Angleterre , remporta la victoire de Poitiers sur les Français (voy. EDOUARD III) , et mourut avant son père en 1376. « Le prince de Galles , dit Hume , a laissé une mé-

» moire immortalisée par de grands exploits , par de
» grandes vertus , par une vie sans tache. Sa valeur
» et ses talents militaires furent les moindres de ses
» mérites : sa politesse , sa modération , sa générosité , son humanité lui gagnèrent tous les cœurs.
» Il était fait pour illustrer non-seulement le siècle
» grossier dans lequel il vivait , et dont les vices ne
» l'atteignirent point , mais encore le siècle le plus
» brillant de l'antiquité et des temps modernes. » Une grande faute cependant fut la cause de sa perte. Ayant entrepris de rétablir sur le trône Pierre le Cruel , indigne d'être associé à ses destinées , ce monarque aussi perfide que barbare refusa de payer aux troupes anglaises les sommes convenues et de leur fournir des vivres. Une maladie contagieuse , suite de la disette , se mit dans l'armée du prince de Galles , qui régnait alors sur l'Aquitaine ; lui-même fut atteint d'une maladie dont il ne put se rétablir. Il fut forcé , pour acquitter les dettes qu'il avait contractées pour fournir aux préparatifs de la campagne , d'accabler d'impôts ses sujets qui se révoltèrent. Cet incident ranima l'antipathie naturelle des habitants contre les Anglais , que toutes les belles qualités du prince n'avaient fait qu'assoupir.

EDOUARD PLANTAGENET , le dernier de la race qui porte ce nom , comte de Warwick , eut pour père George , duc de Clarence , frère d'Edouard IV et de Richard III , rois d'Angleterre. Henri VII étant monté sur le trône et le regardant comme un homme dangereux qui pouvait lui disputer la couronne , le fit enfermer très-étroitement à la tour de Londres. Le fameux Perkin Waërbeck qui s'était fait passer pour Richard , le dernier des fils de Richard III , était alors dans la même prison. Il concerta avec Warwick en 1490 les moyens d'en sortir. Leur complot fut découvert , et on crut que le roi le leur avait fait insinuer , pour avoir un prétexte de les sacrifier à sa sûreté. Ce qui confirma ce soupçon , fut que dans le même temps , le fils d'un cordonnier , séduit par un moine augustin , se donna pour le comte de Warwick. Henri VII voulait faire penser par cette ruse (sans doute concertée avec ce religieux , puisqu'il eut sa grâce) , que le comte de Warwick donnait occasion à de nouveaux troubles. Ce fut sous ce prétexte qu'on le fit décapiter en 1499. Il était le seul mâle de la maison d'York : voilà son véritable crime. Pendant sa longue détention , un certain Lambert Simnel , différent du fils du cordonnier , se fit aussi passer pour comte de Warwick sous le nom d'*Edouard Plantagenet*. Il fut couronné à Dublin par une faction en 1487 ; mais ayant été battu quelques jours après et fait prisonnier , le roi , tranquille sur son compte , lui laissa la vie par pitié ; cependant , pour ne pas perdre toute sa vengeance , il lui donna l'office ridicule de marmiton dans sa cuisine.

EDOUARD (Charles). (Voy. STUART.)

EDOUARD I^{er} , roi de Portugal , fils de Jean I^{er} , succéda à son père en 1433. Son règne fut remarquable par le rétablissement de la discipline , qui avait été relâchée sous l'administration précédente. Il mit de l'ordre dans les finances de l'état , convoqua les Cortès ou états généraux , fit des lois pour

réprimer le luxe, encouragea le commerce, protégea les sciences et les cultiva lui-même. Il mourut en 1438, à l'âge de 37 ans; il avait chargé don Juan de Regras de rédiger un *Code sur l'administration de la justice*; il travailla lui-même à cet ouvrage précieux pour cette époque. Il a aussi composé un *Traité sur la fidélité* que l'on doit apporter au commerce de l'amitié.

EDRIC, surnommé *Stréon* (c'est-à-dire *acquiesceur*), homme d'une naissance fort obscure, sut, par son éloquence et par toutes sortes de ruses et d'intrigues, s'insinuer fort avant dans les bonnes grâces d'Ethelred II, roi d'Angleterre. Ce prince le fit duc de Mercie, et lui donna sa fille Edgitha en mariage. Par cette alliance il mit dans sa maison un perfide, vendu aux Danois, qui ne laissa jamais passer aucune occasion de trahir les intérêts du roi et du royaume. Edmond, son beau-frère, découvrit sa perfidie, et se sépara de lui. Edrice se voyant démasqué, quitta le parti d'Ethelred, pour prendre celui de Canut. Quelque temps après il rentra dans le parti d'Edmond, qui avait succédé à Ethelred et qui eut la générosité de lui pardonner. Ce fourbe lui fit voir bientôt à la bataille d'Asseldun ce qu'il avait dans l'âme. Pendant que les deux armées étaient aux mains il quitta tout à coup son poste, et alla se joindre aux Danois, qui remportèrent la victoire. La paix s'étant faite entre Edmond et Canut, Edrice craignit que l'union des deux rois ne lui fût fatale. Il mit le comble à toutes ses perfidies en faisant assassiner Edmond par deux de ses propres domestiques, en 1017. Canut conserva à Edrice le titre de duc de Mercie; mais ce ne fut pas pour longtemps. Ce monstre eut un jour l'insolence de lui reprocher publiquement « qu'il n'avait pas récompensé ses services, et particulièrement celui qu'il lui avait rendu, en le délivrant d'un concurrent aussi redoutable que l'était Edmond. » Canut lui répondit tout en colère que, « puisqu'il avait la hardiesse d'avouer publiquement un crime si noir, dont jusqu'alors il n'avait été que soupçonné, il devait en porter la peine. » En même temps, sans lui donner le loisir de répliquer, il commanda qu'on lui coupât la tête sur-le-champ, et qu'on jetât son corps dans la Tamise. On dit qu'il fit mettre cette tête sur le lieu le plus élevé de la tour de Londres. On prétend que c'est ce scélérat qui introduisit le tribut que les Anglais furent obligés de payer aux Danois sous le nom de *Danegelt*.

EDWARDS (George), né à Stratford, dans le comté d'Essex, en 1693, a publié une *Histoire naturelle des oiseaux, animaux et insectes*, en 210 planches coloriées, en anglais, avec la traduction française, Londres, 1751, 4 vol. in-4 : ouvrage magnifique et intéressant; *Glanures d'histoire naturelle*, 1758-64, 3 vol. in-4, qui doivent être joints aux quatre précédents; ils contiennent les planches 211 à 362, ensemble 240 à 300 fr.; *A natural history of birds, most of which have not been figured*, London, 1802, gr. in-fol., 52 pl., 60 fr. Edwards mourut en 1773.

EDWARDS (BRYAN), écrivain anglais, né en 1743, à Westbury, dans le Wiltshire, habita de

bonne heure et longtemps la Jamaïque, où il était possesseur d'une plantation de sucre. Appelé en 1789 à faire partie de l'assemblée de cette île, on le vit combattre vivement les propositions de Wilberforce pour l'abolition de la traite des Nègres. On ignore à quelle époque il revint en Angleterre; mais il devint membre du parlement, et y plaida avec force la cause des colons; et comme il plaignait le sort des esclaves tout en reconnaissant les dangers de leur émancipation, il fit adopter une loi répressive des cruautés que l'on exerçait contre eux. Il mourut en 1800. On a de lui une *Histoire civile et commerciale des colonies anglaises dans les Indes occidentales*, Lond., 1793-1801, 3 vol. gr. in-4, fig., 72 fr.; *ibid.*, 1801, 3 vol., gr. in-8, fig., 30 à 35 fr.: une cinquième édition continuée jusqu'au temps actuel a été publiée à Londres, 1819, 5 vol. in-8, avec des planches in-4, 70 à 75 fr. Dans cet ouvrage qui eut beaucoup de succès, il se montre naturaliste, politique, commerçant, mais patriote un peu ardent. *Historical survey of the french colony in the Island of Saint-Domingo*, Lond., 1797, in-4, fig., 24 fr. Cette histoire a été traduite en français, Paris, 1813, in-8, 3 à 5 fr.

EDZARDI (Sébastien), professeur en philosophie à Hambourg, où il était né en 1673, mort en 1736, a publié plusieurs discussions polémiques.

EFFIAT (Antoine COIFFIER, marquis d'), maréchal de France, etc., né en 1581, petit-fils d'un maître d'hôtel du roi, fut surintendant des finances en 1626, général d'armée en Piémont en 1630, enfin maréchal de France le 1^{er} janvier 1631. Mécontent d'avoir été oublié dans la promotion précédente, il s'était retiré à sa terre de Chilli, à 4 lieues de Paris; mais le cardinal de Richelieu, de la maison duquel il était comme intendant, le rappela et lui donna le bâton. Ce maréchal mourut le 27 juillet 1632, à Luzzelstein, proche de Trèves, en allant commander en Allemagne. En moins de 5 à 6 ans il avait acquis de la réputation dans les armes, par sa valeur; au conseil, par son jugement; dans les ambassades, par sa dextérité; et dans le maniement des finances, par son exactitude et sa vigilance. Il était père du marquis de Cinq-Mars. (*Voy.* ce mot.) Il mourut fort riche. Ses biens ont passé dans la maison de Mazarin, par La Meilleraye son gendre. Ils lui venaient en partie de son grand-oncle maternel, qui les lui laissa, à condition qu'il porterait le nom et les armes de Ruzé. Cet oncle, nommé Martin RUZÉ, fils de Guillaume RUZÉ, receveur des finances à Tours, était un homme de mérite qui fut secrétaire d'état sous Henri III et Henri IV. Le marquis d'Effiat a laissé plusieurs ouvrages sur le règne de Louis XIII : *Etat des affaires des finances présenté en l'assemblée des notables* par le marquis d'Effiat, 1626, tome 12 du *Mercur françois*; *Discours sur son ambassade en Angleterre*, *ibid.*; *Lettres sur les finances* (dans les factums du sieur Suagez) in-4; *Les heureux progrès des armées de Louis XIII en Piémont* dans le *Recueil des diverses révolutions*; *Mémoires concernant les dernières guerres d'Italie* de 1625 à 1632, in-12; plusieurs mémoires manuscrits et lettres, conservés dans diverses bibliot.

EGBERT, roi de Westsex et premier roi d'Angleterre, se distingua par ses vertus et son courage. Il était à Rome à la cour de Charlemagne, quand les députés anglais vinrent lui apporter la couronne. Charlemagne le voyant prêt à partir, tira son épée, et la lui présentant : « Prince, dit-il, après que » votre épée m'a si utilement servi, il est juste que » je vous prête la mienne. » Egbert soumit tous les petits rois de l'Angleterre, et régna paisiblement et glorieusement jusqu'à sa mort, arrivée en 837. Ce fut lui qui ordonna qu'on donnerait à l'avenir le nom d'Angleterre à cette partie de la Grande-Bretagne qu'avaient occupée les Saxons.

EGÈDE (Jean), pasteur de l'église protestante, fondateur des missions danoises au Groenland, né en Danemark en 1686, était ministre de Vogen, dans l'évêché de Drontheim en Norvège, lorsqu'il conçut le projet de travailler à l'instruction et à la conversion des Groenlandais. Après des obstacles sans nombre, il obtint la permission de se rendre dans leur pays avec trois navires, pour y former des établissements. Il parvint à connaître la langue du pays, et à gagner la confiance des habitants par sa douceur : il les instruisit des préceptes du christianisme, et en baptisa un grand nombre. Quand ses infirmités ne lui permirent plus de vaquer à ses fonctions, il confia son œuvre à son fils et se retira dans l'île de Falster, où il mourut en 1758. On lui doit *Nouvelle recherche de l'ancien Groenland*, ou *Histoire naturelle et description de la situation, de l'air, de la température et des productions de l'ancien Groenland*, Copenhague, 1729, in-4; nouvelle édition, 1741, in-4, fig., 6 à 7 fr. Ce livre a été traduit en allemand, en anglais, en hollandais et en français. Cette dernière traduction a été donnée par des Roches de Parthenay, sous ce titre : *Description et histoire naturelle du Groenland*, Copenhague, 1763, pet. in-8, fig., 4 à 6 fr.; *Journal tenu pendant la mission au Groenland*, ib., 1738, in-8. Il a été traduit en allem., Hambourg, 1740, in-4. On trouve dans le tome XIX de l'*Histoire des Voyages*, un extrait de l'ouvrage de Crantz sur le Groenland, où sont détaillés les travaux d'Egède pour la colonisation de ce pays. — Son fils, Paul EGÈDE, né en 1708, mort en 1789, fut nommé membre du collège des Missions, directeur de l'hôpital des Orphelins, et évêque du Groenland. Il partagea et continua les travaux de son père. Il a laissé *Relations du Groenland, extraites d'un Journal tenu depuis 1721 jusqu'en 1788*, Copenhague, 1789, in-12. Ce livre, écrit en danois, renferme des particularités curieuses sur le pays dont il y est question; *Grammatica Groenlandico-danico-latina*, Hauniæ, 1760, in-8, 4 à 6 fr.; *Dictionarium Groenlandico-danico-latinum*, Hafniæ, 1750, pet. in-8, 4 à 6 fr.; *Traduction en groenlandais de l'Evangile, de l'Imitation de Jésus-Christ, etc.*

EGERTON (Thomas), garde des sceaux d'Angleterre sous la reine Elisabeth, et chancelier sous Jacques 1^{er}, fut surnommé le *défenseur incorruptible des droits de la couronne*. Né en 1540, il mourut en 1617, après avoir publié quelques ouvrages de *jurisprudence*.

EGERTON (François), duc de Bridgewater, marquis de Brackley, baron d'Ellesmere, fut le 1^{er} de sa famille qui prit le nom de Bridgewater; il était fils de Scroop-Egerton qui avait une fortune immense dont il jouit de bonne heure par la mort de ses parents; il était né en 1726 : bientôt il s'occupa d'un projet que son père avait formé, mais auquel des obstacles sans nombre l'avaient forcé de renoncer. C'était la construction du canal que l'on avait songé d'entreprendre en Angleterre. Egerton possédait dans ses terres de Worsley de riches mines de houille; mais l'exploitation en devenait fort désavantageuse à cause de la difficulté des transports. Un canal qui aurait servi à transporter son charbon à Manchester dont il était éloigné de 8 milles, eût été très-avantageux, peut-être même nécessaire pour le succès de son entreprise. Mais ce canal offrait des obstacles que l'on disait insurmontables : néanmoins il s'adressa à un artiste nommé Brindley, qui assura que la confection du canal était praticable. Egerton demanda donc au parlement l'autorisation d'ouvrir un canal navigable de Salford près de Manchester jusqu'à Worsey, et il l'obtint en 1758 après une opposition assez vive dans les deux chambres. Après 5 ans de travaux et des dépenses énormes, le canal fut terminé et poussé même jusqu'à la rivière de Mersey; on ne peut voir sans étonnement depuis les bords de la rivière d'Irwenel couverte de voiles, des barques flotter sur un canal pratiqué à 40 pieds au-dessus. Le projet de construire un aqueduc qui, partant de Bartonbridge, serait prolongé jusqu'à l'Irwenel, et s'élèverait à une si grande hauteur au-dessus du niveau de cette rivière, fut généralement regardé comme chimérique; mais la résolution d'Egerton était inébranlable, et il fit construire ce canal en peu de temps : il porte son nom. En général il fit beaucoup de sacrifices pour la propagation du système de navigation intérieure dont il avait donné l'exemple, et qui est une des causes principales de la prospérité actuelle de l'Angleterre et de l'Ecosse. La fortune d'Egerton devint considérable : pour en donner une idée il suffira de dire qu'il payait à l'état pour sa taxe de contributions annuelles 110,000 livres sterling. Sa carrière politique n'offre rien de remarquable; il siégeait à la chambre des pairs. En 1800, la *Société d'encouragement des arts et du commerce de Londres* lui décerna une médaille d'or en reconnaissance des services qu'il avait rendus à son pays; la même année il lui fut voté des remerciements pour un ouvrage intitulé : *Description du plan incliné des souterrains de Bridgewater*, dont il a paru une traduction française à Paris en 1812, in-8, avec fig. : on peut reprocher à l'auteur de n'avoir pas rendu dans cet ouvrage à Brindley toute la justice qu'il méritait. Egerton mourut en 1803.

EGERTON (François-Henry, sir), comte de Bridgewater, membre de la société royale de Londres, prébendaire de Durham, et recteur de Witchurch dans le comté de Salop, était le dernier fils de Jean Egerton évêque de Durham, et d'Anne-Sophie, fille de Henri Grei duc de Kent; il était le frère et fut l'héritier du riche duc de Bridgewater. Ama-

teur des sciences, des lettres et des arts, il s'était environné d'écrivains et d'artistes. Avec les premiers il a publié différents ouvrages, notamment une *Description des travaux souterrains exécutés à Walkdenmoor*, dans le comté de Lancastre par le dernier duc de Bridgewater, inséré dans les *Transactions de la Société des arts*, une magnifique édition de l'*Hippolyte d'Euripide*, grec-latin, avec notes, Oxford, 1776, in-4 : un exemplaire de cet ouvrage a été vendu 149 fr.; *Fragments et odes de Sapho*, grec-latin, avec des notes, Paris, 1815, in-8; *Comus masque de Milton*, traduction littéraire, française et italienne, Paris, 1812, in-4; une édition de la *Traduction* du même ouvrage pour Gaetano Palidori-da-Bientina, Paris, 1812, in-4. On lui doit plusieurs autres écrits relatifs à l'illustration de sa famille. Egerton aimait à encourager les publications utiles; ainsi il donna le montant de 20 souscriptions, en se faisant placer sur la liste des abonnés, à l'*Hermes romanus* du savant Barbier-Vémars. Avec les artistes dont il avait fait sa société, il s'occupa de faire reproduire avec profusion son portrait et celui des membres illustres de sa famille, dont la lithographie a répandu à ses frais une foule d'exemplaires. Il est mort à Paris en 1829.

EGGELING (Jean-Henri), né à Brême en 1639, parcourut la plupart des royaumes de l'Europe, dans la vue de perfectionner son goût pour les antiquités grecques et romaines. De retour dans sa patrie, il fut nommé secrétaire de la république; emploi qu'il exerça avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1713. On a de lui : *De miscellaneis Germaniæ antiquitatibus dissertatio*, Bremæ, 1694, 3 vol. in-4, 20 à 30 fr.; *De numismatibus quibusdam abstrusis Neronis cum Car. Patino per epistolas disquisitio*, ibid., 1681, in-4, 5 à 8 fr.; *Mysteria Cereris et Bacchi in vasculo ex uno onyche*, ib., 1682, in-4, 5 à 6 fr., inséré dans le tome VII du *Thes. antiq. græc.* de Gronovius; *Discussio calumniarum Fellerianarum*, ibid., 1687, in-4, 3 à 4 fr.

EGGS (Jean-Ignace), capucin sous le nom du P. Ignace de Rhinfeld, né dans cette ville en 1618, servit comme aumônier à bord d'un des vaisseaux de la flotte vénitienne, où il convertit et baptisa plus de 600 mahométans prisonniers. Il accompagna ensuite Octave, comte de La Tour, dans son voyage à la terre sainte, séjourna trois mois à Jérusalem, et fut reçu avec lui chevalier du Saint-Sépulcre. De retour dans sa patrie, il consacra le reste de sa vie à l'étude et aux missions dans les pays protestants. Il mourut à Lauffenbourg en 1702. Il a publié le résultat de son voyage sous le titre de *Relation du voyage de Jérusalem, et Description de toutes les missions apostoliques de l'ordre des Capucins*, Augsbourg, 1699, in-4, 5 à 6 fr.; cet ouvrage est intéressant.

EGGS (Léonce); parent du précédent, et jésuite comme lui, naquit à Rhinfeld en 1666. Il cultiva avec succès la poésie, et composa des pièces de théâtre en allemand, en latin et en français, qui furent jouées dans différentes villes d'Allemagne. Il était très-versé dans la langue grecque, et il avait professé pendant quelque temps la poésie et la rhé-

torique dans les collèges de la société. Il accompagna au siège de Belgrade, en qualité d'aumônier, les fils de l'électeur de Bavière, et mourut en 1717, au camp devant cette ville. Il a laissé *Compositiones morales et asceticæ*; ce sont des morceaux choisis, tirés d'ouvrages français et latins. Il en a été fait plusieurs éditions; *Opera moralia*; *OEstrum ephemericum poeticum*, Munich, 1712. Cet ouvrage, publié sous le nom de *Genesius Gold*, qui est l'anagramme du sien, est formé d'autant d'élégies qu'il y a de jours dans l'année, dont le sujet est pris des psaumes de David; *Elogia*, *Epigrammata*, *Inscriptiones*, *Exercitationes scolasticæ theatrales*. Ces opuscules sont restés manuscrits. Il a aussi composé la *Vie* du P. Richard Eggs.

EGGS (George - Joseph), de la même famille, chanoine, doyen de l'église de Saint-Martin de Rhinfeld, né en 1670, mort vers 1750. On lui doit : *Purpura docta, seu Vitæ cardinalium scriptis illustrum*, Munich, 1714-29, 4 vol. in-fol., 30 à 40 fr., livre estimable par les recherches et l'exactitude; et plusieurs autres ouvrages imprimés la plupart en allemand et peu connus en France.

EGINHARD, ou EGINARD, historien français du 9^e siècle, seigneur allemand, élevé à la cour de Charlemagne, fit des progrès si rapides dans les lettres, que ce prince le fit son secrétaire. Il lui donna sa fille Emma ou Imma en mariage. A ces bienfaits, il joignit encore la charge de surintendant de ses bâtiments, et de chancelier. Après la mort de Charlemagne, Eginhard se consacra à la vie monastique. Il se sépara de sa femme, et ne la regarda plus que comme sa sœur. Louis le Débonnaire lui donna plusieurs abbayes, dont il se défit pour se fixer à Selingenstat, monastère qu'il avait fondé. Il en fut le premier abbé. Eginhard mourut saintement dans sa retraite, l'an 839. Nous avons de cet homme célèbre : une *Vie de Charlemagne, très-détaillée (vita et gesta Caroli magni)*, Cologne, 1521, in-4, rare, 10 à 12 fr.; *Editio cum comment. Bisselii et not. Bollandi*, etc., Trajecti ad Rhen., 1711, in-4, 7 à 9 fr. Dom Bouquet a inséré cet ouvrage curieux dans sa grande Collection des Historiens de France, tom. 5. Le Pr. Cousin en a donné une traduction française dans l'*Histoire de l'empire d'Occident*, 2 vol. in-12. Il en existe d'autres traductions. Il a été traduit en allemand par Jean - Augustin Egenof, Leipzig, 1528, in-12. Eginhard est aussi l'auteur des *Annales regum francorum Pipini, Caroli magni, Ludovici Pii, ab anno Christi 741 ad annum 829*, imprimé dans la plupart des éditions des historiens de France. On a encore de lui 62 lettres écrites en latin, Francfort, 1714, in-fol.; elles sont importantes pour l'histoire de son siècle. On les trouve dans le *Recueil* de Duchesne, dans la Collection de dom Bouquet, etc. Eginhard était l'écrivain le plus poli de son temps. Nous avons composé cet article d'après l'idée commune que le plus grand nombre des historiens donne d'Eginhard. Le nouvel éditeur des *OEuvres de Bossuet* dit dans une note sur la défense de la déclaration du clergé de France, qu'il est difficile de croire qu'Eginhard ait vécu du

temps de Charlemagne. Eginhard, dans la *Vie* de ce prince, s'excuse de ce qu'il ne parle point de sa naissance et de son enfance, « parce qu'il n'y a plus, » dit-il, d'homme vivant qui en ait connaissance. » Cela veut dire tout au plus, à ce qu'il paraît, et c'est le sentiment des auteurs de l'*Histoire littéraire de France*, qu'Eginhard n'exécuta son dessein que plusieurs années après la mort de son héros. Les romanciers ont prétendu embellir sa vie par des récits peu vraisemblables et démentis par Eginhard lui-même : quelques-uns ont été mis sur la scène.

EGLY (Charles-Philippe de MONTENAUT d'), parisien, né en 1696, membre de l'académie des belles-lettres, rédigea longtemps le *Journal de Verdun*, et mourut à Paris en 1749. On a de lui : l'*Histoire des rois des Deux-Siciles de la maison de France*, 1741, 4 vol. in-12, ouvrage estimé pour l'exactitude et la simplicité qui y règnent ; la *Calypédie*, ou la *Manière d'avoir de beaux enfants*, traduite en prose du poème latin de Claude Quillet, in-12. Cette version est non-seulement peu littérale, mais écrite sans génie, sans goût, sans grâces et sans aménité. Le traducteur n'a saisi ni la lettre ni l'esprit de son original, qui est écrit en vers latins.

EGMOND (LAMORAL, comte d'), un des principaux seigneurs des Pays-Bas, né en 1522, d'une maison illustre de Hollande, se distingua dans les armées au service de l'empereur Charles V, qu'il suivit en Afrique en 1544. Nommé général de la cavalerie sous Philippe II, il se signala à la bataille de Saint-Quentin en 1557, et à celle de Gravelines en 1558. Mais après le départ de Philippe pour l'Espagne, il favorisa les troubles qui s'élevèrent dans les Pays-Bas, et se ligua avec les chefs de la rébellion. Le duc d'Albe qui y fut envoyé pour les pacifier, lui fit trancher la tête à Bruxelles, le 5 juin 1568, aussi bien qu'à Philippe de Montmorency, comte de Horn. Lorsque le capitaine Salines demanda à d'Egmond son épée, le comte répondit d'abord fièrement : « Eh ! quoi ? capitaine Salines, » m'ôter cette épée qui a si bien servi le roi ! » Puis se râdoucissant tout d'un coup et la donnant : « Puisque telle est la volonté du roi, dit-il, prenez-la. » Ce malheureux comte avait 46 ans : il mourut avec résignation et dans la communion de l'Eglise catholique. L'ambassadeur de France marqua à sa cour « qu'il avait vu tomber cette tête qui » avait deux fois fait trembler la France. »

EGNAZIO (Baptiste), disciple d'Ange Politien, maître de Léon X, né vers 1478, fut élevé avec ce pontife sous les yeux de cet habile homme. S'il y eut depuis une grande différence dans la fortune de ces deux disciples, il n'y en eut point dans leur goût pour les belles-lettres. Egnazio les professa à Venise sa patrie, avec le plus grand éclat. La vieillesse l'ayant mis hors d'état de continuer, la république lui accorda les mêmes appointements qu'il avait eus lorsqu'il enseignait, et affranchit ses biens de toutes sortes d'impositions. Egnazio mourut au milieu de ses livres, ses seuls plaisirs, en 1553. Ses écrits sont au-dessous de la réputation qu'il s'était acquise, par une heureuse facilité de parler, et par une mémoire toujours fidèle. Il était extrêmement

sensible aux éloges et aux critiques. Robortel ayant censuré ses ouvrages, il répondit, dit-on, par un coup de baïonnette dans le ventre, qui pensa emporter le critique. Les principaux ouvrages d'Egnazio sont : un *Abrégé de la vie des empereurs, depuis César jusqu'à Maximilien I^{er}*, en latin, Venise, 1588, in-8. Cet ouvrage, un des meilleurs que nous ayons sur l'histoire romaine, a été traduit pitoyablement par le trop fécond abbé de Marolles, dans son *Addition à l'histoire romaine*, 1664, 2 vol. in-12 ; *Traité de l'origine des Turcs*, 1539, in-8 ; un *Panegyrique latin de François I^{er}, en vers héroïques*. Comme il y avait plusieurs passages injurieux à Charles-Quint, l'empereur s'en plaignit à Paul III, alors ennemi de la France ; ce pontife fit agir si fortement contre le panégyriste, qu'il pensa être accablé ; de savantes *remarques sur Ovide* ; des *notes sur les épîtres familières de Cicéron, et sur Suétone* ; de *Exemplis illustrium virorum Venetæ civitatis et aliarum gentium*, lib. 9, Venise, 1554, in-4.

EHLERS (Martin), professeur de philosophie à Kiel, où il est mort en 1800, est né à Nortorf dans le Holstein en 1732. L'Allemagne lui doit plusieurs institutions utiles, des réformes très-sages dans les méthodes d'enseignement usitées dans les universités d'Allemagne, et quelques ouvrages estimables. *Recueil de petits traités sur l'enseignement des écoles publiques et l'éducation en général*, en allemand, Flensburg, 1776, in-8 ; *Quelques portraits pour les bons princes, et ceux qui se consacrent à l'éducation des enfants des rois*, Kiel et Hambourg, 1786, 2 vol. in-8, 5 à 7 fr. ; *Considérations sur la moralité de nos jouissances et de nos plaisirs*, 1790, 2 vol. in-8, 6 à 8 fr.

EHRENHEIM (baron d'), ancien président de la chancellerie de Suède, se retira des affaires après la chute de Gustave-Adolphe. Pendant qu'il était livré aux travaux de la diplomatie, il s'occupait encore d'études scientifiques ; mais lorsqu'il fut entièrement libre, il s'y adonna exclusivement : on cite de lui un ouvrage fort estimé, qui lui assigne un rang très-distingué parmi les savants de la Suède ; il traite de la *Physique générale* et de la *Météorologie*. Mais ce qui vaut encore mieux pour sa réputation, c'est un trait de bienfaisance qui mérite d'être connu. Un traité venait d'être conclu entre l'Angleterre et la Suède ; comme il avait coopéré à sa conclusion, il devait recevoir, suivant l'usage, un riche cadeau de l'Angleterre ; il apprit qu'une somme de 1,000 livres sterling allait être employée à l'achat de la boîte qu'on lui destinait : Ehrenheim, quoique absolument sans fortune, fit prier par le ministre de Suède à Londres, Canning, de lui envoyer ce présent en argent, afin de l'employer au soulagement de la province de Bohus dont les habitants étaient en proie à une grande disette de blé ; le ministre anglais joignit au montant du cadeau donné par le cabinet de Londres, le prix de la tabatière que devait lui offrir à lui-même le gouvernement suédois, afin de prendre aussi une part à la bienfaisante action du baron d'Ehrenheim. Ce diplomate généreux est mort en 1828.

EHRET (George-Denis), né dans le margraviat de Bade vers 1710, mort en Angleterre en 1770, s'est rendu célèbre par son habileté à peindre les plantes. On lui doit une suite de papillons et de plantes mêlés ensemble, gravés par lui-même, imprimés sous ce titre : *Plantæ et papilionæ rariores depictæ*, etc., 1748, in-fol., avec 15 fig., 18 fr. Il a aussi peint les plantes les plus rares de l'Angleterre, que Trew fit graver et paraître par Décurie, 1750 à 1773. gr. in-fol., C'était l'ouvrage le plus magnifique qui eut encore paru, et le plus soigné du côté des détails de la fructification. On doit encore à Ehret les figures de la Flore de la Jamaïque, de l'*Hortus cliffortianus*, et de plusieurs mémoires qui parurent dans les Transactions de la société royale.

EHRMANN (Frédéric-Louis), professeur de physique, naquit en Alsace vers 1730, et obtint une chaire dans l'université de cette ville. Il inventa les lampes à air inflammable, et a laissé les ouvrages suivants : *La Description et l'usage des lampes*, 1782, in-8. Il a traduit cet ouvrage en allemand ; *des Ballons et de l'art de les faire*, 1764, in-8 ; *Mémoires de Lavoisier* (traduits en allemand), 1797 ; *Essai d'un art de fusion à l'aide de l'air et du feu*, en allemand (traduit en français par Dollard), 1787, in-8, fig. L'auteur y décrit le procédé par lequel, et au moyen d'une lampe d'émailleur excitée par le gaz oxygène, on fond les métaux les plus durs, et on brûle le diamant ; *Éléments de physique* ; ce livre est très-utile, et contient une Notice sur les principaux ouvrages relatifs à cette science. Ehrmann est mort à Strasbourg en 1800. — Un autre **EHRMANN** (Jean-Chrétien), médecin à Strasbourg, publia l'*Histoire des plantes de l'Alsace*, par Mappi, 1742. Cet ouvrage était resté inédit depuis 40 ans, n'ayant point été publié du vivant de Mappi, mort en 1702.

EICHHOF (Cyprien) est connu par la publication d'*Itinéraires*, ou *Guides des voyageurs*, qu'il fit paraître sous le titre de *Délices* ; ses ouvrages sont accompagnés de petites cartes dont la suite forme un atlas complet ; les principaux sont : *Deliciæ Italiæ, seu index viatorius ab urbe Romæ ad omnes Italiæ civitates*, Ursel, 1604, in-4 ; *Deliciarum Germaniæ tam superioris quàm inferioris index, indicans itinera ex Augustâ-Vindelicorum ad omnes civitates*, etc., in-4, oblong ; *Deliciæ Hispaniæ et index viatorius, indicans itinera ab urbe Toletæ ad omnes in Hispaniâ civitates et oppida*, 1604, in-4, oblong ; *Liber insignium aliquot itinerum cum ex Augustâ-Vindelicorum tum aliis Europæ, Asiæ et Africæ civitatibus, oppidisque maximè nonnullis ad alias celebres civitates oppidaque*, etc., 1606, in-4. Le seul mérite de ces itinéraires est l'exactitude. Eichhof vivait à la fin du 17^e siècle et au commencement du 18^e.

EICHHORN (Jean-Conrad), entomologiste prussien, pasteur évangélique à Dantzig, naquit en 1718. Toute sa vie fut consacrée à l'étude des insectes que l'on ne peut apercevoir à la simple vue ; il fit un grand nombre d'observations microscopiques dont la plupart ont été consignées dans l'ou-

vrage allemand intitulé : *Des Animaux aquatiques de Dantzig et des environs*, etc., 1775 et 1783, in-4, avec fig., et un supplément fait pour répondre aux critiques de Fuessli. Il est mort en 1790.

EIDOUS (Marc-Antoine), littérateur, né à Marseille, a publié un grand nombre de traductions presque toutes au-dessous du médiocre, à l'exception du *Dictionnaire universel de médecine*, de James, qu'il a fait paraître avec Diderot et Toussaint, 1746, 6 vol. in-fol. Eidous se donnait à peine le temps de transcrire les ouvrages qu'il publiait : aussi ils portent tous l'empreinte d'une rapidité toujours funeste pour le bon goût. Il a traduit en outre l'*histoire naturelle de l'Orenoque* de Gremilla, 1758, 3 vol. in-12 ; la *Théorie des sentiments moraux* de Smith, 1774, 2 vol. in-12 ; l'*Agriculture complète* de Mortimer, 1765, 4 vol. in-12 ; les *Voyages en Asie* de Bell d'Antermoni, 1766, 3 vol. in-12 ; l'*histoire de la Californie* de Venegar, 1767, 3 vol. in-12. Barbier, qui a cité dans les *anonymes* plusieurs des traductions d'Eidous, dit que l'*Histoire des principales découvertes faites dans les arts*, Lyon, 1767, in-12, bien que désignée sur le titre comme traduite de l'anglais, est indiquée dans le privilège comme étant de la composition d'Eidous. Il a aussi travaillé à l'Encyclopédie.

EIMMART (George-Christophe), peintre, graveur, astronome, né à Ratisbonne en 1638, s'établit à Nuremberg ; ses talents lui firent donner la place de directeur des peintres de cette ville, où il mourut en 1705. La peinture lui doit des morceaux estimables, et l'astronomie l'invention de quelques instruments utiles. Parmi ses œuvres on remarque une suite de portraits de peintres, d'hommes célèbres, des tableaux d'histoire, des figures de plantes, d'oiseaux et d'autres sujets d'histoire naturelle. Il a consigné ses observations astronomiques et météorologiques dans 50 vol. in-fol., dont un seul a été publié sous le titre de *Iconographia nova contemplationum de sole, in desolatis antiquorum philosophorum ruderibus concepta*, Nuremberg, 1701, in-fol. Eimmard a traduit en latin la description d'une sphère armillaire, Altorf, 1695, in-4.

EISEN (Charles), habile dessinateur, né à Paris en 1711, mort à Bruxelles en 1778, eût pu mieux employer ses talents qu'à dessiner des sujets de lubricité et de luxure, tels que les figures qui ornent les *Contes de la Fontaine*, les *Métamorphoses d'Ovide*. Il a aussi fait les dessins des figures de la *Henriade*.

EISENGREIN (Guillaume), chanoine de Spire sa patrie, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Catalogus testium veritatis*, Dillingen, 1565, in-fol., 10 fr. C'est une liste des écrivains ecclésiastiques qui ont combattu les erreurs de leurs temps, et par avance celles des siècles derniers. Flaccus Illyricus a laissé un catalogue des défenseurs du calvinisme auquel il a donné fort mal à propos le même titre. Cet écrivain est mort en 1570.

EISENHART (Jean), jurisconsulte, né à Erxle-

ben, dans le Brandebourg, en 1643, fut professeur en droit et en moral à Helmstadt, dans le duché de Brunswick, où il mourut en 1707, après avoir publié : *Instit. juris naturalis et moralis*; *Commentatio de regali metalli fodinarum jure, etc.*; *De fide historicâ*, Helmstadt, 1702; ouvrage qui prouve qu'il avait plus de connaissance du droit que des preuves de l'histoire.

EISENSCHMID (Jean-Gaspard), docteur en médecine, naquit à Strasbourg en 1656. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il se lia avec plusieurs savants, et particulièrement avec Duvernay et Tournefort. Il fut associé à l'académie des sciences au rétablissement de cette société, et mourut en 1712 à Strasbourg, où il s'était fixé au retour de ses voyages. On a de lui : un *Traité des poids, des mesures de plusieurs nations, et de la valeur des monnaies des anciens*, Strasbourg, 1737, in-8; un *Traité sur la figure de la terre, elliptico-sphéroïde*, ibid., 1691, in-4. Il y soutient fort au long l'opinion contraire à celle qui a prévalu depuis, sans être peut-être plus vraie. Eischenschmid cultivait les mathématiques, la géographie sans négliger la médecine. On a encore de lui : *Carte de l'empire d'Allemagne*, en quatre feuilles, d'une grande exactitude.

EKAMA (Cornelius), professeur d'astronomie, mort en 1826, a laissé quelques recherches historiques sur les géomètres Frisons, et particulièrement sur l'astronome Gemma Frisius.

ELA, roi d'Israël, fils de Baasa, succéda à son père l'an 930 avant J.-C.; et la deuxième année de son règne, il fut assassiné dans un festin par Zamri, un de ses officiers. — Il y a eu du même nom un prince iduméen, successeur d'Olibama. — Un autre, père de l'insolent Séméi, et quelques autres moins connus.

ELAD, fils de Suahala, s'étant rendu secrètement dans la ville de Geth avec son frère pour la surprendre, fut découvert par les habitants, qui les égorgèrent tous deux.

ELAM, fils de Sem, eut pour son partage le pays qui était à l'orient du Tigre et de l'Assyrie. Il fut père des peuples connus sous le nom d'*Elamites* ou *Elaméens*. Chodorlahomor, qui vainquit les cinq petits rois de la Pentapole, et qui fut défait par Abraham, était souverain de ces peuples. La capitale du pays était Elymaïde, où l'on voyait le fameux temple de Diane, qu'Antiochus voulut piller, et où il fut tué. L'écriture fait mention de quelques autres personnages de ce nom.

ELBÉE (GIGOT D'), général vendéen, né à Dresde en 1752, d'une famille noble du Poitou. Son père, qui avait épousé une Saxonne, s'était fixé dans ce pays. D'Elbée, qui avait passé une partie de sa jeunesse au service de l'électeur de Saxe, vint en France, et entra dans un régiment de cavalerie en qualité de lieutenant; mais n'ayant pu obtenir une compagnie, il quitta le service et se retira dans sa terre de Beaupréau dans le Poitou (1783). Au commencement de la révolution, il suivit l'exemple de beaucoup de gentilshommes, quitta la France et se rendit à Coblenz; mais il rentra dans son domicile

peu de temps après, pour ne pas éprouver les peines portées par la loi contre les émigrés. Il ne prit d'abord aucune part aux troubles de la Vendée; mais les paysans des environs de Beaupréau ayant refusé d'obéir aux lois sur le recrutement, et s'étant soulevés, vinrent le prier de se mettre à leur tête, et il ne crut pas devoir se refuser à cette marque de confiance. Sa troupe fut bientôt jointe par celles de Bonchamp, Cathelineau, Stofflet, La Rochejaquelein. Ces différents chefs eurent d'abord des succès; tout le pays se souleva en leur faveur, et la guerre civile prit de ce moment un grand caractère. La troupe de d'Elbée était nombreuse, et il exerçait sur elle la plus grande influence. Il l'avait formée à la manière de combattre qui convenait le mieux à un pays coupé de bois; et quoiqu'il fût presque toujours entouré de forces supérieures, il s'empara des villes de Bressuire, Tissange, Châtillon et Angers. Il battit les troupes républicaines à Thouars, à la Châtaigneraie, à Vihers, à Saumur, à Châtenay, à Clisson et à Saint-Fulgent; mais il avait été repoussé de Nantes, et fut vaincu à Luçon et au combat de Chollet. Après avoir échoué devant Nantes, il fut nommé généralissime; et cette nomination, obtenue, dit-on, par de petites manœuvres, avait indisposé différents chefs qui croyaient y avoir plus de droit. (*Voy. CHARETTE.*) On reprocha aussi à d'Elbée de n'avoir pas suivi les dispositions dont on était convenu pour le plan d'attaque générale; toutefois ce fut en qualité de généralissime qu'il commanda à Luçon et à Chollet; ces deux affaires furent malheureuses pour les royalistes; dans la dernière d'Elbée fut blessé grièvement. Il fut transporté à Beaupréau, puis à Noirmoutier; mais cette île ayant été prise par les troupes républicaines, il fut arrêté, traduit devant une commission militaire, condamné à mort et exécuté dans les premiers jours de janvier 1794. Il était si faible, qu'on fut obligé de le porter au supplice dans un fauteuil. Quelques écrivains lui ont contesté les talents militaires: on pourrait dire, tout au plus, qu'il n'avait pas le talent de conduire une grande armée; mais il avait tout ce qu'il faut pour faire un excellent chef de parti. Il joignait à une physionomie agréable et distinguée, une éloquence douce, persuasive, et il savait, suivant les circonstances, varier ses formes et ses tons. Il avait par-dessus tout un courage à toute épreuve, la confiance de ses soldats, méritée par une piété sincère; et l'on ne peut disconvenir que, par ses nombreuses victoires, il ne fut la véritable cause de la grandeur momentanée du parti royaliste.

ELÉAZAR, fils d'Aaron, et son successeur dans la dignité de grand prêtre, l'an 1452 avant J.-C., suivit Josué dans la terre de Chanaan, et mourut après 12 ans de pontificat.

ELÉAZAR, fils d'Aod, frère d'Isaï, un des trois braves qui traversèrent avec impétuosité le camp des ennemis du peuple de Dieu, pour aller querir au roi David de l'eau de la citerne qui était proche la porte de Bethléem. Une autre fois les Israélites, saisis d'une frayeur subite à la vue de l'armée nombreuse des Philistins, prirent lâchement la fuite, et

abandonnèrent David. Eléazar seul arrêta la fureur des ennemis, et en fit un si grand carnage que son épée se trouva collée à sa main, l'an 1047 avant J.-C.

ELEAZAR, fils d'Onias, et frère de Simon le Juste, succéda à son frère dans la souveraine sacrificature des Juifs. C'est lui qui envoya 72 savants de la nation à Ptolémée Philadelphie, roi d'Egypte, pour traduire les Livres saints d'hébreu en grec, vers l'an 277 avant J.-C. (*Voy. ARISTÉE.*) C'est la version qu'on nomme des *Septante*, et qui, suivant la remarque des Pères, a été pour les nations un moyen précieux d'instruction et de préparation à la doctrine de l'Evangile (quoiqu'il y eût une version antérieure, mais moins accréditée et moins répandue, dont Eusèbe parle dans sa *Préparation*). Jésus-Christ et les apôtres citent cette version de préférence à l'hébreu, soit parce qu'elle était d'un grand usage et plus généralement connue, parmi les Juifs même, au moins ceux qu'on appelait *hellénistes*, soit parce que le moment approchait où les nations qui ne savaient pas l'hébreu allaient recueillir avec avidité l'instruction et les lumières de ces Livres divins. Un autre avantage inappréciable de la version des Septante, c'est la détermination des véritables leçons et du vrai sens, faite dans un temps où l'hébreu était une langue vivante et bien connue, où la tradition était dans toute sa force, où le respect qu'on portait à ces divins oracles, l'étude assidue qu'on en faisait, les interprétations réfléchies et traditionnelles des docteurs de la loi, mettaient ce dépôt sacré à l'abri de la légèreté et de la témérité des esprits. Encore aujourd'hui la version des *Septante* est la terreur des hermeneutes hétérodoxes qui, par le moyen des points massorétiques, invention moderne et sans autorité (*voy. CAPPEL et MASCLEF*), et d'autres subtilités grammaticales, dénaturent les Livres saints, les dépouillent de tout ce qu'ils ont de surnaturel et de divin, et en font le jouet de l'imagination et du caprice.

ELEAZAR, vénérable vieillard de Jérusalem, et un des principaux docteurs de la loi sous le règne d'Antiochus Epiphanes, roi de Syrie. Ce prince ayant voulu lui faire manger de la chair de porc, il aima mieux perdre la vie que de transgresser la loi. Quelques gentils ou juifs apostats de ses anciens amis, touchés pour lui d'une fausse compassion, le supplièrent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui était permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avait mangé des viandes du sacrifice, selon le commandement du roi, et par ce moyen le sauver de la mort; mais Eléazar ne voulut jamais y consentir. « Il est indigne de l'âge où nous sommes, dit-il, d'user de cette fiction; elle serait cause que plusieurs jeunes gens, s'imaginant qu'Eléazar, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, aurait passé de la vie des juifs à celle des païens, seraient eux-mêmes trompés par cette feinte, dont j'aurais usé pour conserver un petit reste de cette vie corruptible. Par là j'attirerais une tache hon-teuse sur moi, et l'exécration des hommes sur ma vieillesse. Car encore que j'échappasse présentement aux supplices des hommes, je ne pourrais

» néanmoins fuir la main du Tout-Puissant, ni pendant ma vie, ni après ma mort. En mourant courageusement, je paraîtrai digne de la vieillesse où je suis, et je laisserai aux jeunes gens un exemple de fermeté, en souffrant avec constance et avec joie une mort honorable pour le sacré culte de nos lois très-saintes. »

ELEAZAR, le dernier des cinq fils de Mathathias, et frère des Machabées, les seconda dans les combats livrés pour la défense de leur religion. Dans la bataille que Judas Machabée livra contre l'armée d'Antiochus Eupator, il se fit jour à travers les ennemis pour tuer un éléphant, qu'il crut être celui du roi. Il se glissa sous le ventre de l'animal, et le perça à coups d'épée; mais il fut accablé sous son poids et reçut la mort en la lui donnant.

ELEAZAR, magicien célèbre sous l'empire de Vespasien, qui, par le moyen d'une herbe enfermée dans un anneau, délivrait les possédés, en leur mettant cet anneau sous le nez. Il commandait au démon de renverser une cruche pleine d'eau, et le démon obéissait. C'est l'historien Josèphe qui rapporte ces particularités; mais on sait quelle est la crédulité de cet historien à l'égard des faits ou faux ou très-incertains, tandis qu'il répand des doutes sur les prodiges les mieux constatés des Livres saints. Du reste, si Eléazar était réellement un magicien, les jeux qu'il exerçait de concert avec le démon n'ont rien d'incroyable. (*Voy. LE BRUN, DELRIO, etc.*)

ELEAZAR, capitaine juif, se jeta dans le château de Macheron et le défendit très-vigoureusement après le siège de Jérusalem. Cette place n'aurait pas été prise si aisément, sans le malheur qui arriva à Eléazar. Il s'était arrêté au pied des murailles, comme pour braver les Romains, quand un Egyptien l'enleva adroitement et le porta au camp. Le général, après l'avoir fait battre de verges, fit élever une croix comme pour le crucifier. Les assiégés avaient conçu pour lui une si haute estime, qu'ils aimèrent mieux rendre la place que de voir périr un homme si digne de vivre par son courage et son zèle patriotique. Flave Josèphe, *Hist.* liv. 7, ch. 25.

ELEAZAR, autre officier juif, voyant la ville de Masséda, dans laquelle il s'était jeté, réduite aux abois, persuada à ses compagnons de se tuer eux-mêmes, plutôt que de tomber entre les mains des Romains. Ils le crurent, et s'égorgeaient les uns les autres. Flave Josèphe, *Hist.* liv. 7, chap. 35.

ELECTE fut une des premières femmes qui se convertirent à Jésus-Christ. C'est celle à qui l'apôtre saint Jean écrivit, pour la conjurer de s'éloigner de la compagnie des hérétiques Basilide et Cérinthe.

ELEONORE DE CASTILLE, reine de Navarre, fille de Henri II, dit le Magnifique, roi de Castille, fut mariée en 1375 à Charles III, dit le Noble, roi de Navarre. S'étant brouillée avec son époux, elle se retira en Castille, où elle excita quelques séditions contre le roi Henri III son neveu. Ce prince fut contraint de l'assiéger dans le château de Roa, et la renvoya au roi Charles, son mari, qui la reçut avec beaucoup de générosité et

en eut huit enfants. Eléonore mourut à Pampelune, en 1416, avec la réputation d'une femme d'esprit, mais d'un caractère inquiet.

ELÉONORE D'AUTRICHE, reine de Portugal et de France, était fille de Philippe I^{er} et de Jeanne de Castille, et sœur des deux empereurs Charles-Quint et Ferdinand I^{er}. Elle naquit à Louvain en 1498, et épousa en 1519 Emmanuel, roi de Portugal. Après la mort de ce prince, elle épousa en 1530 François I^{er}, qui avait perdu sa première femme en 1524. Sa bonté naturelle, ses grâces lui gagnèrent pendant quelque temps le cœur de son époux, et elle ménagea une entrevue entre lui et Charles-Quint pour terminer leurs divisions. Mais les galanteries de François lui donnèrent bientôt d'autres conseillers. Eléonore vivait dans la retraite au milieu de la cour, ne s'occupant que des exercices de piété. Après la mort du roi, elle se retira d'abord aux Pays-Bas, et ensuite en Espagne, où elle mourut à Talavéra, en 1558, sans avoir donné d'enfants à François I^{er}. Hubert Thomas a donné de très-grands détails sur cette princesse dans les *Annales de vita Frederici II, Palatini*.

ELÉONORE, duchesse de Guienne, succéda à son père Guillaume IX, en 1138, à l'âge de 15 ans, dans ce beau duché qui comprenait alors la Gascogne, la Saintonge et le comté de Poitou. Elle épousa la même année Louis VII, roi de France. Ce monarque raccourcit ses cheveux et se fit raser la barbe, sur les représentations du célèbre Pierre Lombard, qui lui dit, d'après saint Paul, qu'il n'était pas séant qu'un homme s'amusât à nourrir avec soin une longue chevelure. Lombard ne faisait peut-être pas attention que la réflexion de l'apôtre était relative au costume de son temps où les longues chevelures distinguaient les femmes des hommes. Eléonore, vive, légère et badine, railla le roi sur ses cheveux courts et son menton rasé. Une femme qui commence à trouver son mari ridicule, ne tarde guère à le trouver odieux, surtout si elle a quelque penchant à la galanterie. Louis ayant mené son épouse à la terre sainte, elle se dédommagea des ennuis que lui causait ce long voyage avec le prince d'Antioche, et un jeune ture, nommé Saladin. Le roi aurait dû ignorer ces affronts, ou y remédier tout de suite. A son retour en France, il lui en fit des reproches très-piquants. Eléonore y répondit avec beaucoup de hauteur, et finit par lui proposer le divorce. Leurs querelles s'aggravèrent de plus en plus, et enfin ils firent casser leur mariage, sous prétexte de parenté, en 1152. Eléonore, dégagée de ses premiers liens, en contracta de seconds six semaines après avec Henri II, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, à qui elle porta en dot le Poitou et la Guienne. De là vinrent ces guerres qui ravagèrent la France pendant 300 ans. Eléonore eut 4 fils et une fille de son nouveau mariage. Dès l'année 1162, elle céda la Guienne à Richard, son second fils, qui en rendit hommage au roi de France. Elle mourut en 1204, avec une réputation d'esprit et de coquetterie. Larrey publia une *Histoire* romanesque de cette princesse, à Rotterdam, en 1692, in-12.

ELÉONORE DE BAVIÈRE NEUBOURG. (*Voy. la fin de l'article LÉOPOLD, empereur.*)

ELEUTHERE (saint), natif de Nicopolis, d'abord diacre du pape Anicet, fut ordonné prêtre, et ensuite élu pape après la mort de Soter, l'an 177. Il combattit avec beaucoup de zèle les erreurs des valentiniens, pendant son pontificat. Les choses qui rendent célèbre ce pontificat, sont la mort glorieuse des martyrs de Lyon, et l'ambassade qu'il reçut de Lucius, roi de la Grande-Bretagne, pour demander un missionnaire qui lui enseignât la religion chrétienne. Saint Eleuthère mourut en 193, après avoir gouverné l'Eglise pendant plus de 16 ans.

ELEUTHERE (saint), célèbre évêque de Tournay, naquit en cette ville de parents chrétiens. Sa famille avait été convertie par saint Piat, 150 ans auparavant. Depuis la mort de leur saint apôtre, les chrétiens de Tournay avaient beaucoup dégénéré et leur foi s'éteignait de jour en jour par le commerce des païens, et les désordres des rois de France, encore idolâtres, qui y faisaient alors leur résidence. Tel était l'état de l'église de cette ville, lorsque saint Eleuthère en fut fait évêque. Il fut sacré en 486, dix ans avant le baptême de Clovis. Il arracha un grand nombre de français aux superstitions du paganisme, et défendit victorieusement le mystère de l'incarnation, attaqué par les hérétiques. Son zèle à maintenir le dépôt de la foi lui coûta la vie. Des scélérats obstinés dans l'erreur lui portèrent à la tête un coup dont il mourut le 1^{er} juillet 532. On trouve dans la *Bibliothèque des PP.* plusieurs *sermons* attribués à ce saint évêque; mais il n'est pas certain qu'ils soient de lui, si l'on en excepte trois : l'un sur l'Incarnation, l'autre sur la Naissance de Jésus-Christ, et le troisième sur l'Annonciation. Sa *vie* a été écrite dans le 9^e siècle, par conséquent longtemps après la mort de saint Eleuthère. L'auteur se trompe en le faisant contemporain de saint Médard, et en plaçant sa naissance sous le règne de Dioclétien. Un auteur postérieur de quelques années donna plus d'étendue à cette vie, et y ajouta l'histoire de la translation des reliques du saint, faite en 897. Enfin un troisième auteur y a inséré depuis l'histoire de ses miracles et de la translation de ses reliques, qui se fit à Tournay en 1164.

ELEUTHERE, exarque d'Italie pour l'empereur Héraclius, ne fut pas plus tôt arrivé à Ravenne, qu'il y fit le procès aux meurtriers de Jean, son prédécesseur. Il se rendit ensuite à Naples, où ayant assiégé Jean Conopsin, qui lui avait fermé les portes, il le contraignit de se rendre à discrétion, et le fit mourir; mais Eleuthère, après avoir puni les révoltés, tomba lui-même dans la rébellion. L'empire était agité au dedans et au dehors. Il profita de ces circonstances, pour se rendre maître de ce qui appartenait à l'empereur dans l'Italie. Après la mort du pape Dieudonné en 617, il crut que le saint Siège serait vacant longtemps, et que tandis que le peuple serait occupé à élire un nouveau pontife, il lui serait aisé de se saisir de la ville. Dans cette vue, il traita son armée encore plus favorablement qu'il n'avait fait, lui fit distribuer beaucoup d'argent, et lui promit de grands avantages; mais les soldats et

les officiers, détestant sa rébellion, se jetèrent sur lui, l'assommèrent et lui coupèrent la tête qu'ils envoyèrent à Héraclius vers la fin de décembre 617.

ELEUTHERE (Augustin), luthérien allemand, dont on a un petit traité singulier et devenu rare : *De arbore scientiæ boni et mali*, Mulhusii, 1561, in-8, 10 fr.

ELIAB, le troisième de ces vaillants hommes qui se joignirent à David quand il fuyait la persécution de Saül. Il rendit à ce prince affligé des services très-considérables dans toutes ses guerres.

ELIACIM, grand prêtre des Juifs sous le roi Manassès. Ce prince étant devenu un modèle de pénitence depuis sa prison, ne s'appliquait qu'à réparer les maux qu'il avait faits à la religion et à l'état; et pour cela il avait mis toute sa confiance dans Eliacim, et ne faisait rien sans son conseil. Celui-ci se trouvait ainsi chef de la religion, et ministre d'état. Il est quelquefois nommé *Joakim* : plusieurs savants croient qu'il est auteur du livre de *Judith*. — Il y avait encore de ce nom un sacrificeur qui revint de Babylone avec Zorobabel, un fils d'Abiud, parent de Jésus-Christ selon la chair.

ELIAS LEVITA, rabbin du 16^e siècle, natif d'Allemagne, passa la plus grande partie de sa vie à Rome et à Venise, où il enseigna la langue hébraïque à plusieurs savants de ces deux villes et même à quelques cardinaux. C'est le critique le plus éclairé que les juifs modernes, presque tous superstitieux, aient eu. Il a rejeté, comme des fables ridicules, la plupart de leurs traditions. On lui doit : *Lexicon chaldaicum*, Isne, 1541, in-fol., 12 à 15 fr.; *Traditio doctrinæ*, en hébreu, Venise, 1538, in-4; avec la version de Munster, Bâle, 1539, in-8; *Collectio locorum, in quibus Chaldaus paraphrastes interjecit nomen Messia Christi*, latine versa à Genebrando, Paris, 1752, in-8; plusieurs *Grammaires hébraïques*, in-8, nécessaires à ceux qui veulent approfondir les difficultés de cette langue; *Nomenclatura hebraica*, Isne, 1542, in-4, 6 à 7 fr.; *Idem*, en hébreu et en latin, par Drusus, Franeker, 1681, in-8.

ELICHMANN (Jean), Danois, selon quelques-uns, et, selon d'autres, Silésien, pratiqua la médecine à Leyde, et mourut en 1639. Il était savant dans les langues orientales, et nous a laissé des *remarques sur la langue perse*, qui ont servi à Louis de Dieu pour composer sa grammaire perse. Il prétend que la langue allemande a une origine commune avec la langue perse. On a encore de lui : *De usu linguæ arabicæ in medicina*, Iéna, 1636; *De termino vitæ secundum mentem Orientalium*, Leyde, 1639, in-4. (*Voy. RAMUS, Paneg. Ling. Oriental.*, page 12.)

ELIE, prophète d'Israël, originaire de Thesbé, vint à la cour du roi Achab, l'an 912 avant J.-C. Il annonça à ce prince impie les menaces du Seigneur, et lui prédit le fléau de la sécheresse et de la famine. Dieu lui ayant ordonné de se cacher, il se retira dans un désert, où des corbeaux lui apportaient sa nourriture. Il passa de cette solitude à Sarepta, ville des Sidoniens, y multiplia l'huile de la veuve qui le reçut. Achab rendait à l'idole de Baal

un culte sacrilège. Le prophète vint en sa présence pour le lui reprocher. Il assembla le peuple, donna le défi aux prêtres de Baal; et sa victime ayant été seule consumée par le feu tombé du ciel, il les fit mettre à mort. Menacé par Jézabel, femme d'Achab, irritée du châtiment des faux prophètes, il s'enfuit dans le désert : un ange l'y nourrit miraculeusement. Il se retira ensuite à Horeb, où Dieu lui apparut, et lui ordonna d'aller sacrer Hazaël roi de Syrie, et Jéhu roi d'Israël. Les miracles d'Elie n'avaient point changé Achab. Le prophète vint encore le trouver pour lui reprocher le meurtre de Naboth, qu'il avait fait mourir après s'être emparé de sa vigne. Il prédit peu de temps après à Ochozias, qu'il mourrait de la chute qu'il avait eue, et fit tomber le feu du ciel sur les envoyés de ce prince. Le ciel l'enviait à la terre; il fut enlevé par un chariot de feu vers l'an 895 avant J.-C. Elisée son disciple reçut son esprit et son manteau. On fait la fête de l'enlèvement d'Elie, dans l'église grecque. On croit qu'il fut transporté, non dans le séjour de la divinité, mais dans quelque lieu au-dessus de la terre, ou sur la terre même, mais écarté et inconnu. Nous disons *on croit*; car dans des questions aussi délicates, il n'est pas permis de décider, et de vouloir pénétrer ce que Dieu s'est plu à nous cacher; mais comme l'Ecriture nous apprend qu'Elie reparaitra sur la terre avant le dernier avènement du fils de Dieu, il est naturel de croire qu'il n'est pas mort, et que la mission qui lui reste à remplir, est celle d'un homme voyageur, qui n'est pas arrivé encore au terme de la félicité. — On sait que les carmes ont longtemps regardé Elie comme leur fondateur. (*Voy. ALBERT S.*, patriarche de Jérusalem, et *PAPEBROCH.*)

ELIEN (Claude), rhéteur et philosophe, vit le jour à Preneste, aujourd'hui Palestrine. Quoique né en Italie, et n'en étant presque jamais sorti, il fit de si grands progrès dans la langue grecque, qu'il ne le cédait pas aux écrivains athéniens pour la pureté du langage. Il enseigna d'abord la rhétorique à Rome; mais dégoûté bientôt de cette profession, il se mit à composer plusieurs ouvrages. Ceux que nous avons de lui sont quatorze livres intitulés : *Historiæ variæ*, qui ne sont pas venues entières jusqu'à notre siècle. Les meilleures éditions sont les suivantes : Tiguri, 1556, in-fol., 15 fr.; Romæ, 1545, in-4, 10 à 15 fr.; Salmurii, 1668, pet. in-12, 3 à 4 fr.; Lugd.-Bat., 1701, 2 vol. in-8, 20 à 25 fr.; Argentorati, 1713, pet. in-8, 8 à 12 fr.; Amstelod., 1731, 2 vol. in-4, 24 à 30 fr.; Lipsiæ, 1780, 2 vol. in-8, 15 fr.; *ibid.*, 1794, in-8, 12 fr. La variété de ces *histoires* est effectivement fort grande. On y apprend des choses tout à fait incroyables, quelquefois plaisantes, par l'excès d'absurdité, comme lorsqu'on voit les cochons devenir les fondateurs de l'agriculture; car ce sont eux, suivant Elien, qui nous ont appris le labourage. « Moïse, dit un auteur qui a sagement raisonné là-dessus, nous en découvrit une plus noble » origine, lorsqu'il nous dit (*Gen. III, v. 23*), que » Dieu lui-même en imposa la loi. Il faut convenir, » ajoute-t-il, que les philosophes de tous les temps

» nous ont appris effectivement d'étranges choses ;
 » mais ce qui est particulièrement remarquable ,
 » c'est la prédilection qu'ils ont toujours eue pour
 » les cochons. Tandis qu'Élien nous les donne pour
 » les fondateurs de l'agriculture , Pyrrhon en fait
 » le modèle des sages. (*Voy. son article.*) Que
 » dire de la plus nombreuse et de la plus fameuse
 » secte philosophique , dont les membres s'effor-
 » çaient avec tant d'ardeur et de succès d'être *Epi-*
» curi de grege porcus. » Une *Histoire des ani-*
maux, Genève , 1611 , seu 1616 , in-16 , 3 à 4 fr. ;
 London. , 1744 , 2 vol. in-4 , 30 à 40 fr. , gr. pap. ,
 84 fr. ; Lipsiæ , 1784 , 2 tom. in-8 , 14 fr. , pap. fin ,
 18 fr. ; Ienæ , 1830-31 , 2 vol. in-8 , 12 à 18 fr. L'au-
 teur mêle à quelques observations curieuses et
 vraies , plusieurs autres triviales ou fausses. Il est
 aussi menteur que Pline ; mais Pline avait une im-
 agination qui embellissait les fables , et les lui fait
 pardonner. Ces deux ouvrages sont certainement
 d'Élien. On y voit le même génie dans l'un et dans
 l'autre , et la même variété de lecture. Élien , selon
 l'usage des philosophes , débitait de très-belles
 maximes ; il peignait la cour des princes comme le
 séjour de la corruption et l'écueil de la sagesse ;
 mais peut-être eût-il , comme tant d'autres , changé
 d'opinion , si on l'y avait invité et accueilli. Ce
 qu'il y a de certain , c'est qu'il n'était pas indiffé-
 rent sur ce qui s'y passait. Il publia un *livre contre*
Héliogabale , dans lequel il se déchainait vivement
 contre la conduite insensée de ce prince , sans le
 nommer. Élien florissait vers l'an 222 de J.-C. Il
 était , selon Suidas , grand prêtre d'une divinité
 dont nous ignorons le nom. On a publié une bonne
 traduction française de ses *Histoires diverses* , avec
 des notes utiles par Dacier , Paris , 1772 , in-8 , 5 à
 6 fr. ; *ibid.* , 1827 , in-8 , 10 fr. ; la traduction par
 Formey , Berlin , 1764 , pet. in-8 , est peu estimée ,
 4 fr.

ELIEZER , originaire de la ville de Damas , était
 serviteur d'Abraham. Ce patriarche le prit tel-
 lement en affection , qu'il lui donna l'intendance de
 toute sa maison ; il le destinait même à être son hé-
 ritier , avant la naissance d'Isaac. Ce fut lui qu'A-
 braham envoya en Mésopotamie chercher une
 femme pour son fils.

ELIEZER , rabbin , que les juifs croient être an-
 cien , et font remonter jusqu'au temps de J.-C. ;
 mais qui , selon le P. Morin , n'est que du 7^e ou
 8^e siècle. On a de lui un livre intitulé : *Les Cha-*
pitres, ou *Histoires sacrées*, que Vorstius a traduits
 en latin , avec des notes , 1644 , in-4. Il est fameux
 parmi les hébraïsants. Cependant ses *Chapitres* sont
 remplis de fables grossières : il est dit , par exemple ,
 au chap. 6 , que le soleil et la lune ont été créés
 dans la même forme et la même splendeur ; mais
 que s'étant querellés sur leur excellence , le soleil
 l'emporta , en devint plus grand et plus brillant , etc.

ELIEZER , fils de Bariza , aga des janissaires ,
 se battit en duel contre Bitezès , hongrois , dans le
 temps qu'Amurat , empereur des Turcs , marcha
 contre Jean Huniade en 1448. Ils sortirent tous
 deux du combat sans se faire aucun mal , et chacun
 se retira vers les siens. Eliézer voulant faire con-

naître à l'empereur ce qui l'avait excité à combattre
 si vaillamment , lui rapporta l'exemple d'un lièvre
 contre lequel il avait autrefois tiré jusqu'à 40 flèches
 sans l'épouvanter , et qui ne s'était enfui qu'au der-
 nier coup. Il ajouta que de là il avait conclu qu'il y
 avait une destinée qui présidait à la vie ; et que ,
 fortifié par cette pensée , il n'avait point fait difficulté
 de s'exposer au combat contre un ennemi qui le sur-
 passait en âge et en force.

ELIO (François-Xavier) , général espagnol , na-
 quit dans la Vieille Castille vers 1770 , entra très-
 jeune au service militaire , fit ses premières cam-
 pagnes dans la guerre contre la république française
 (1795 à 1796) , se distingua ensuite dans la guerre
 contre Napoléon (de 1809 à 1813) , et y obtint le
 grade de lieutenant général. Il y avait déjà quelques
 années que l'esprit de révolte s'était manifesté
 dans les deux Amériques , lorsque Elio fut nommé
 capitaine général des provinces de Rio de la Plata.
 A peine arrivé dans sa résidence , en 1810 , il eut à
 combattre Linières , Artigas , et autres chefs d'indé-
 pendants. Il fut assiégé dans Monte-Video par ce
 dernier , puis par le général Rondo , qui avait ré-
 cemment servi dans la Péninsule en qualité de ca-
 pitaine d'infanterie. Elio , n'étant pas en état de leur
 résister , demanda du secours à la cour de Portugal ,
 alors établie dans le Brésil. Il obtint quatre mille
 hommes par la médiation de la princesse Charlotte ,
 sœur de Ferdinand VII , roi d'Espagne , et femme
 du prince de Brésil , depuis Jean II. A l'approche
 des Portugais , commandés par le général Souza , les
 indépendants acceptèrent les conditions de paix que
 leur avait déjà offertes le général Elio ; mais ce traité ,
 conclu en novembre 1811 , fut rompu onze mois
 après par les insurgés , qui vinrent de nouveau as-
 siéger Monte-Video. Sur ces entrefaites , le général
 Vigodet remplaça dans son commandement Elio ,
 qui , retourné en Espagne , continua de servir
 contre les Français jusqu'à la restauration de Fer-
 dinand VII. Le général Elio fut un de ceux qui se
 déclarèrent contre les *Cortès* , établies pendant la
 captivité de Ferdinand à Valence. Elles furent abo-
 lées pour faire place à l'ancien gouvernement ,
 et Elio fut nommé capitaine général du royaume de
 Valence. Cependant les partisans des *cortès* tra-
 maient leurs complots dans le secret : il en éclata
 un à Valence , dirigé par le colonel Vidal , et auquel
 prirent part quelques militaires. On se battit dans
 la ville , le sang coula , et le général Elio fut con-
 traint de se retirer dans la citadelle jusqu'à ce qu'il
 lui arrivât des renforts. Après avoir repoussé les
 indépendants , il fit mettre en jugement le colonel
 Vidal , le fils d'un banquier appelé Bertram de Lys ,
 avec onze de leurs complices , qui tous furent mis
 à mort le même jour , 21 janvier 1813. Cette exé-
 cution avait été précédée d'une proclamation du
 général Elio aux habitants de Valence et aux sol-
 dats , pour leur rappeler la fidélité qu'ils devaient
 au roi , pour les prémunir contre les suggestions
 des amis des *cortès* , et les inviter à le seconder dans
 les recherches qu'il allait faire d'autres rebelles ou
 chefs du parti constitutionnel. Il crut prudent de
 faire arrêter plusieurs gens suspects ; cette mesure ,

que les circonstances rendaient nécessaire, mécontenta plusieurs familles du pays. Un an à peu près s'était écoulé, lorsque éclata la conjuration de Quiroga ; elle entraîna un grand nombre de militaires, et les *Cortès* furent de nouveau proclamées à Cadix, au commencement de mai 1820. A l'imitation de quelques autres provinces, celle de Valence parut y adhérer, d'autant plus que le roi, pour éviter une guerre civile, venait de prêter serment à la constitution. Le général Elio, par les mêmes motifs, se porta à l'hôtel de ville, convoqua le corps municipal, et se disposait à donner son adhésion au nouvel ordre de choses, lorsque le peuple mutiné, ne voulant point recevoir la constitution par l'intermédiaire d'Elio, choisit pour capitaine général, jusqu'à nouvel ordre du roi, le marquis d'Almodovar, qui parvint à apaiser le tumulte, et sauva la vie à Elio, menacé par la populace. Il fut néanmoins conduit sous une escorte à la citadelle ; pour calmer le peuple, on commença son procès, comme accusé de la mort de Vidal et de Lys. Ce procès traînait en longueur ; on avait même oublié le prisonnier, dont on ne se rappela que le 30 mai 1822, à l'occasion d'une révolte parmi les artilleurs de la citadelle, en faveur du gouvernement absolu. Le général Elio fut alors accusé, peut-être injustement, d'être l'auteur de cette sédition. Les haines se réveillèrent, on viola les formalités de son procès, et un conseil de guerre devait le juger. Les officiers généraux de l'armée active s'y étant refusés, l'on choisit ce conseil parmi la milice constitutionnelle, ou garde nationale de Valence, qui le condamna à l'unanimité au supplice de la *garrote* (strangulation) (1). Le général Elio entreprit lui-même sa défense, entendit son arrêt avec courage, et les trois jours qu'on accorde en Espagne, aux condamnés pour se préparer à la mort, furent employés par Elio à remplir tous les devoirs d'un chrétien. Il monta à l'échafaud avec le même courage et les mêmes sentiments ; il fut exécuté le 3 septembre 1822. Lors de la guerre des Français contre les constitutionnels espagnols, une régence ayant été formée dans la Péninsule, on rendit de grands honneurs à la mémoire d'Elio. Quand Ferdinand VII fut délivré par les armées françaises des mains des *cortès* fugitives (2), il confirma ces honneurs par un décret solennel expédié le 20 novembre 1823, dans lequel ce monarque conférait au fils aîné d'Elio le titre de marquis de la *Fidélité*. Il ajouta en outre à ses armes les initiales F. L. H., des mots *Fidélité*, *Loyauté*, *Honneur*, et conservait la solde de général à la veuve d'Elio et à ses enfants. Non content de cet acte de justice, Ferdinand VII excepta les juges du général Elio de l'acte d'*amnistie*, qu'avait

(1) La garote est une espèce de carcan appuyé sur deux fers saillants et placés horizontalement dans un pieu qui s'élève sur l'échafaud. On y adapte le cou du patient, et l'exécuteur des hautes œuvres, au moyen d'un tourniquet, serre fortement le carcan, dont la pression violente ôte la vie en moins d'une seconde.

(2) Les *cortès* ou *las cortès* mot du genre féminin. Anciennement *tener cortès*, signifiait *tenir cour*, c'est-à-dire, tenir assemblée, recevoir, former une réunion de courtisans, et ensuite de *députés* : cette expression, *las cortès*, vient de la *corte*, la cour.

sollicité le généralissime des armées françaises, S. A. R. le duc d'Angoulême.

ELIOT (George-Auguste), lord Heathfield, baron de Gibraltar, naquit en 1718, dans le comté de Roxburgh en Ecosse : il était le plus jeune des sept fils de Robert Eliot de Stobbs, et descendait d'une famille normande passée en Angleterre à la suite de Guillaume le Conquérant. Il fut mis de bonne heure à l'université de Leyde, où il fit des progrès rapides, surtout dans les langues allemande et française. Son père, qui le destinait à l'état militaire, l'envoya à l'école royale du génie à la Fère, d'où il revint, à 17 ans, pour entrer dans le 23^e régiment d'infanterie ou fusilier royal-gallois. Il passa ensuite dans le corps des ingénieurs à Wolvich où il resta jusqu'à ce que le colonel Eliot, frère de son père, le fit entrer dans le 2^e régiment des grenadiers à cheval, où il obtint le grade d'adjutant. Ce corps devint, par ses soins, un des plus beaux de la grosse cavalerie européenne. Il passa avec lui en Allemagne, dans la guerre de 1740 à 1748, fut blessé à la bataille de Dettingen, parvint au grade de lieutenant-colonel, et devint, peu de temps après, aide de camp du roi George II, qui lui fit quitter le 2^e régiment de grenadiers à cheval, pour lever et former le 1^{er} régiment des cheveau-légers, appelé de son nom, *régiment d'Eliot*. Il fut aussitôt désigné pour prendre part à l'expédition tentée à Saint-Cast, contre les côtes de France, servit de nouveau en Allemagne, d'où on le retira pour l'envoyer à la Havane, où son habileté contribua beaucoup à faire prendre cette place, défendue vaillamment par le général espagnol Louis de Velasco : le roi fut tellement content de sa conduite, qu'il donna le nom de royal à son régiment. Enfin, Eliot fut chargé du commandement de Gibraltar, où il s'est couvert de gloire par sa longue défense contre les armées réunies des Français et des Espagnols. Ce fut surtout dans une attaque générale qui eut lieu le 13 septembre 1782, qu'il donna les preuves les plus signalées de son sang-froid et de son intrépidité. Son humanité ne se fit pas moins remarquer après le combat. Il fit retirer, de la mer et du milieu des bâtiments enflammés, les soldats ennemis, dévoués à une mort certaine. Le roi, pour reconnaître l'importance de ses services, le nomma chevalier du Bain, le créa pair, et lui donna un titre qui rappelait le rocher témoin de ses exploits (baron de Gibraltar). Il mourut à Aix-la-Chapelle en 1790.

ELIOTT (Jean), ministre de Boston dans la Nouvelle-Angleterre, a fait paraître une *Bible en langue américaine*, à Cambridge en 1663, in-4.

ELIPAND. (Voy. FELIX D'URGEL.)

ELISA, premier fils de Javan, petit-fils de Japhet, peupla l'Elide dans le Péloponèse, ou, selon d'autres, cette partie de l'Espagne proche de Cadix, qui, à cause de ses agréments, fut appelée les *Champs Ellyséens*, ou *Iles fortunées*.

ELISABETH (sainte), femme de Zacharie, mère de saint Jean-Baptiste, qu'elle eut dans sa vieillesse, reçut la visite de sa parente, la mère du Sauveur, dans le temps de leur grossesse. Saint Pierre d'Alexandrie dit que deux ans après qu'elle eut mis

au monde Jean-Baptiste, elle fut obligée de fuir la persécution d'Hérode. Elle alla se cacher dans une caverne de la Judée, où elle mourut, laissant son fils dans le désert, à la conduite de la Providence, jusqu'au temps qu'il devait paraître devant le peuple d'Israël.

ELISABETH (sainte), fille d'André II, roi de Hongrie, née en 1207, mariée à Louis, landgrave de Hesse, perdit son époux en 1227. Les seigneurs la privèrent de la régence, que son rang et les dernières volontés du prince paraissaient lui avoir assurée. Elisabeth, mère des pauvres, avait employé non-seulement sa dot, mais encore sa vaisselle et ses pierreries, à les nourrir dans une famine. Elle se vit réduite à mendier son pain de porte en porte. Tirée ensuite de ce misérable état, elle fut rétablie dans son palais; mais préférant l'état d'humiliation aux honneurs, elle prit l'habit du Tiers-Ordre, et s'employa à servir les pauvres de l'hôpital de Marburg qu'elle avait fondé. Son palais avait été une espèce de couvent. Elle avait sur le trône toutes les vertus du cloître; et ses vertus n'eurent que plus de force, lorsqu'elle se fut consacrée à Dieu. Elle mourut à Marburg en 1231, à 24 ans, et fut canonisée 4 ans après. On garde une portion de ses reliques dans l'église des carmélites à Bruxelles, et une autre dans la belle chapelle de la Roche-Guyon sur Seine. Il y en a aussi une portion considérable dans une chaise précieuse qui fait partie du trésor électoral d'Hanovre. Théodore de Thuringe a écrit sa *Vie*.

ELISABETH (sainte), reine de Portugal, fille de Pierre III, roi d'Aragon, épousa en 1281 Denys, roi de Portugal. Après la mort de son mari, elle prit l'habit de Sainte-Claire, fit bâtir le monastère de Coïmbre, et mourut saintement en 1336, à 65 ans. Elle fut canonisée par Urbain VIII en 1625.

ELISABETH, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen, naquit en 1533. Sa sœur Marie, montée sur le trône, la retint longtemps en prison. Elisabeth profita de sa disgrâce. Elle cultiva son esprit et apprit les langues; mais de tous les arts, celui de se ménager avec sa sœur, avec les catholiques et avec les protestants, de dissimuler et d'apprendre à régner, lui tint le plus au cœur. Après la mort de Marie, elle sortit de prison pour monter sur le trône d'Angleterre. Elle se fit couronner avec beaucoup de pompe en 1559 par un évêque catholique, pour ne pas effaroucher les esprits; mais elle était protestante dans le cœur, et elle ne tarda pas d'établir cette religion par le fer et le feu, malgré le serment solennel qu'elle avait fait à son sacre de défendre la religion catholique romaine et d'en protéger les ministres. Elisabeth convoqua un parlement qui établit la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui. C'est un mélange de dogmes calvinistes, avec quelques restes de la discipline et des cérémonies de l'Eglise catholique. Les évêques, les chanoines, les curés, les ornements de l'église, les orgues, la musique, furent conservés; les décimes, les annates, les privilèges des églises abolis; la confession permise, et non ordonnée; la présence réelle admise, mais sans transsubstantiation: système purement humain, sans

sanction et sans aucun fondement religieux. Pour comble d'inconséquence, elle se fit chef de la religion, sous le nom de *Souveraine gouvernante de l'église d'Angleterre pour le spirituel et pour le temporel*. Les prélats qui s'opposèrent à ces nouveautés furent chassés de leurs églises; mais la plupart obéirent. Les hommes fermes, les amis généreux de la vérité sont rares dans tous les temps et dans tous les pays. De 9,400 bénéficiers que contenait la Grande-Bretagne, il n'y eut que 14 évêques, 50 chanoines et 80 curés qui, n'acceptant pas la réforme, perdirent leurs bénéfices. Les uns finirent leur vie dans des cachots, les autres dans les tourments. Les jésuites, qui accoururent au secours de l'ancienne religion, périrent par d'horribles supplices. Cependant le trône d'Elisabeth n'était pas encore affermi; elle crut qu'il fallait s'assurer le sceptre par des victimes plus distinguées. Elle en eut bientôt l'occasion. Marie Stuart, reine d'Ecosse, épouse de François II, roi de France, prenait le titre de reine d'Angleterre, comme descendante de Henri VIII. Elisabeth l'obligea à y renoncer après la mort de son mari. Les Ecossois mécontents contrainquirent Marie à quitter l'Ecosse, et à se réfugier en Angleterre. Elisabeth lui promit un asile, et la fit aussitôt mettre en prison. Il se forma dans Londres des partis en faveur de la reine prisonnière. Le duc de Norfolk, catholique, voulut l'épouser, comptant sur le droit de Marie à la succession d'Elisabeth, il lui en coûta la tête. Les pairs le condamnèrent, pour avoir demandé au roi d'Espagne et au pape des secours pour la malheureuse princesse. Le supplice du duc n'apaisa pas la colère d'Elisabeth, elle continua d'immoler des victimes de toutes les classes de citoyens. En vain l'ambassadeur de France et celui d'Ecosse intercédèrent pour l'infortunée reine d'Ecosse; Marie eut la tête tranchée, après 18 ans de prison, le 18 février 1587, à l'âge de 44 ans. Elisabeth, joignant la dissimulation à la cruauté, affecta de plaindre celle qu'elle avait fait mourir, peut-être autant par jalousie que par politique. Elle prétendit qu'on avait passé ses ordres, et fit mettre en prison le secrétaire d'état, qui avait, disait-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. Cette mascarade, dans une scène si tragique, ne la rendit que plus odieuse. Philippe II avait préparé une invasion en Angleterre du vivant de l'infortunée écossaise. Il mit en mer, un an après sa mort, en 1588, une puissante flotte nommée *l'Invincible*; mais les vents et les écueils combattirent pour Elisabeth; l'armée espagnole périt presque toute par la tempête, ou fut la proie des Anglais. Leur reine triompha dans la ville de Londres, à la façon des anciens Romains. On frappa une médaille avec la légende emphatique : *Venit, vidit, vicit*, d'un côté; et ces mots de l'autre : *Dux femina facti*. Le chevalier Drack, et quelques autres capitaines non moins heureux que lui, avaient conquis à peu près vers le même temps plusieurs provinces en Amérique. Les Irlandais, qui lui avaient tenu tête en faveur de la religion catholique, grossirent le nombre de ses conquêtes. Le comte d'Essex, son favori, nommé vice-roi d'Irlande, fut l'objet

d'une des dernières tragédies qui rendirent le règne d'Elisabeth fameux. Ce comte voulait se venger, dit-on, d'un soufflet que la reine lui avait donné dans la chaleur d'une dispute, faire révolter l'Irlande, se rendre maître de la tour de Londres et s'emparer du gouvernement. D'autres ont prétendu qu'il fut la victime de la jalousie de la reine. (*Voy. Essex.*) Elisabeth le pleura en le faisant mourir. Capable de toutes les atrocités, Elisabeth ne l'était pas d'étouffer les remords et ces reproches intimes que les crimes laissent dans l'âme des tyrans. Dans sa dernière maladie, elle comprit fortement l'abomination de sa vie. Elle dit aux médecins qui s'empressèrent de lui offrir leurs secours : *Laissez-moi, je veux mourir; la vie m'est insupportable.* Cécile et l'archevêque de Cantorbéry se jetèrent à ses pieds, la supplèrent de prendre quelques remèdes; ils ne purent rien obtenir, et sa dernière réponse fut d'ordonner qu'on la laissât mourir, qu'elle y était résolue. Elle mourut en effet le 3 avril 1603, à 70 ans, après en avoir régné 45. Elle n'avait jamais voulu se marier. La nature l'avait conformée de façon à la mettre hors d'état de prendre un époux. Cependant sa figure, qui n'avait rien de fort extraordinaire, l'occupait autant que les affaires d'état; elle donna un jour 1,600 écus à un Hollandais qui l'avait trouvée belle; dans un âge même où les femmes coquettes négligent les agréments, elle ne cessa de les rechercher. Une anecdote qui prouve la coquetterie d'Elisabeth, est l'ordonnance relative à son portrait. Craignant d'être peinte moins belle qu'elle ne croyait être, elle publia un édit par lequel « il fut défendu à tout peintre et graveur de » continuer de peindre la reine ou la graver, jusqu'à » ce que quelque artiste eût pu faire un portrait » fidèle, qui devait servir de modèle pour toutes les » copies qu'on en ferait à l'avenir, après que ce mo- » dèle aurait été examiné et reconnu aussi bon et » aussi exact qu'il pourrait l'être. » Il était dit « que » le désir naturel à tous les sujets de posséder le » portrait de S. M., ayant engagé un grand nombre » de peintres, de graveurs et d'autres artistes, à en » multiplier les copies, il avait été reconnu qu'au- » cun jusqu'alors n'était parvenu à rendre, dans » leur exactitude, les beautés et les grâces de S. M. » La loi portait enfin, « qu'il serait nommé des ex- » perts pour juger de la fidélité des copies, et il leur » était enjoint de n'en tolérer aucune qui conservât » quelques défauts ou difformités, dont par la grâce » de Dieu, S. M. était exempte. » Sous son règne, l'Angleterre parut jouir d'une situation assez heureuse, si l'on considère ses rapports avec les autres états d'Europe. Son commerce étendit ses branches aux quatre coins du monde. Ses manufactures principales furent établies, sa police perfectionnée. Elisabeth bannit le luxe, le plus cruel ennemi d'un état, proscrivit les carrosses, les larges fraises, les longs manteaux, les longues épées, les longues pointes sur la bosse des boucliers, et généralement tout ce qui pouvait être appelé superflu dans les armes et les vêtements; mais la plupart de ces réformes tenaient à son aversion pour le costume espagnol. La gloire qu'elle s'acquît par sa dextérité,

par son esprit, par ses succès, fut obscurcie par les artifices de comédienne, que tant d'historiens lui ont reprochés, souillée par le sang de Marie Stuart, et d'une multitude de catholiques qu'elle immola à son fanatisme et à son ambition. « Si elle » eut quelques bonnes qualités, dit un historien, » elle les a bien flétries par sa manie sanguinaire » pour l'établissement du schisme et de l'hérésie » dont elle se souciait peu, par une cruauté barbar » qui a teint les échafauds du sang des têtes cou- » ronnées et de ses propres amants; par une passion » de dominer et une politique affreuse qui ne con- » naissait ni droit des gens, ni droit de nature, ni » droit divin, quand ils gênaient sa marche; par » une duplicité jusque-là sans exemple, et sans la- » quelle l'Europe ignorerait peut-être encore l'art » d'acquiescer par la fourberie la réputation d'habi- » leté. » Le zèle que montra toujours Philippe II pour la foi de nos pères, est apparemment la cause de la haine constante qu'Elisabeth lui voua. Cette princesse fit publier, par forme d'édit, une satire, le 18 octobre 1591, contre ce prince qu'elle accusait de fomenter continuellement des conjurations contre elle en Angleterre. Thomas Stapléton réfuta cette imputation dans un livre intitulé : *Apologia pro rege catholico, contra edictum... in qua omnium barbarum et bellorum quibus his annis triginta christiana respublica conflictatur, fontes aperiuntur et remedia demonstrantur*, imprimé d'abord aux Pays-Bas, puis à Constance en 1592. Elisabeth avait une grande connaissance de la géographie et de l'histoire. Elle parlait, ou du moins entendait cinq ou six langues. Elle traduisit divers traités, du grec, du latin et du français. Sa version d'*Horace* fut estimée en Angleterre aussi longtemps qu'on eut quelque intérêt à flatter sa personne ou sa mémoire. Sa *Vie* par Léli, traduite en français, 2 vol. in-12, ne mérite guère d'être citée. M^{lle} Kéralio a donné son *Histoire*, Paris, 1786-87, 5 vol. in-8, ouvrage diffus et d'une forme peu régulière, mais curieux et intéressant : si dans quelques endroits Elisabeth est trop flattée, il en est beaucoup où elle est appréciée avec justesse.

ELISABETH FARNÈSE, héritière de Parme, de Plaisance et de la Toscane, née en 1692, épousa Philippe V en 1714, après la mort de Marie-Louise-Gabrielle de Savoie. Ce fut l'abbé Albéróni qui inspira ce mariage à la princesse des Ursins, favorite du monarque espagnol. Il lui fit envisager la jeune princesse comme étant d'un caractère souple, d'un esprit simple, sans ambition et sans talent. Elisabeth était précisément le contraire de ce qu'elle avait été dépeinte. Elle avait le génie élevé, l'âme grande et l'esprit éclairé. Le roi, avec toute sa cour, alla au devant d'elle à Guadalaxara. La princesse des Ursins s'avança pour la recevoir jusqu'à Zadraque; mais à peine fut-elle arrivée, qu'Elisabeth la fit conduire d'une manière aussi dure qu'imprévue hors du royaume. On a beaucoup varié sur les raisons de cette disgrâce : le duc de Saint-Simon croit qu'elle avait été arrêtée par les deux rois de France et d'Espagne, et que la jeune reine ne fit qu'exécuter leur résolution. Elisabeth cultiva les sciences et les

protégée : son attachement à la religion catholique était vif et éclairé, elle s'opposait avec force à tout ce qui pouvait y donner atteinte. L'Espagne la perdit en 1766. On peut consulter pour son histoire les *Mémoires pour Elisabeth Farnèse*, Londres, 1746, in-8 ; et les mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne sous le règne de Philippe V, traduits en espagnol du marquis de Saint-Philippe par Mandave, Amsterdam (Paris), 1756, 4 vol. in-12. Le plus ancien écrivain qui ait tracé l'histoire du règne d'Elisabeth est Cambden.

ELISABETH, princesse Palatine, fille aînée de Frédéric V, électeur Palatin du Rhin, élu roi de Bohême, naquit en 1618. Dès son enfance, elle pensa à cultiver son esprit : elle apprit les langues ; elle se passionna pour la philosophie, et surtout pour celle de Descartes. Ce célèbre philosophe ne fit point difficulté d'avouer, en lui dédiant ses *Principes*, qu'il n'avait encore trouvé qu'elle qui fût parvenue à comprendre si parfaitement ses ouvrages ; mais on sent assez la valeur de ces sortes d'éloges mis dans des épîtres dédicatoires. Elisabeth sacrifia tout au plaisir de philosopher en paix. Elle refusa la main de Ladislas VII, roi de Pologne. Ayant encouru la disgrâce de sa mère qui la soupçonnait d'avoir eu part à la mort de d'Epinal, gentilhomme français, assassiné à la Haye, elle se retira à Grossen, ensuite à Heidelberg, et de là à Cassel. Sur la fin de ses jours, elle accepta la riche abbaye d'Herforden, qui devint dès lors une retraite pour tous les aspirants à la philosophie, de quelque nation, de quelque secte, de quelque religion qu'ils fussent. Cette abbaye fut une des premières écoles cartésiennes ; mais cette école ne subsista que jusqu'à la mort de la princesse Palatine, arrivée en 1680. Quoiqu'elle eût du penchant pour la religion catholique, elle fit toujours profession du calvinisme, dans lequel elle avait été élevée.

ELISABETH - PETROWNA, impératrice de toutes les Russies, était fille du czar Pierre I^{er}. Elle naquit en 1709, et monta sur le trône impérial le 7 décembre 1741, par une révolution qui en fit descendre le czar Iwan, regardé comme imbécile. Elle avait été fiancée en 1747 au duc de Holstein-Gottorp ; mais ce prince étant mort onze jours après, le mariage n'eut point lieu, et Elisabeth passa le reste de ses jours dans le célibat. Cette princesse prit part aux deux dernières guerres de la France en Allemagne, et montra toujours une constante amitié pour ses alliés. La Russie la perdit en 1762. Sa mémoire est chère à ses sujets. Dans l'état le plus critique de sa maladie, elle donna des ordres pour remettre en liberté 13 ou 14, 000 malheureux, détenus en prison pour contrebande. Elle voulut en même temps qu'on rendit toutes les confiscations faites pour raison de fraudes, et que les droits sur le sel fussent modérés, au point qu'il en résulta une diminution annuelle de près d'un million et demi de roubles dans l'étendue de l'empire. Sa bonté éclata encore envers les débiteurs qui étaient retenus en prison pour une somme au-dessus de 500 roubles : elle en ordonna le paiement de ses propres deniers. On fait monter à plus de 25

mille le nombre des infortunés qui furent relâchés. Cette princesse avait fait vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle régnerait : « Vœu qui ne peut » être considéré, dit Coxé dans son *Voyage de » Russie*, que comme une injure des plus graves » envers la société ; puisqu'en rompant cette barrière de la crainte de la mort, la plus forte sans » doute qu'on puisse opposer au crime, on détruit » la sauve-garde la plus sûre des vies et des propriétés des bons citoyens. » (*Voy. CALENTIUS.*) Du reste le même voyageur observe que l'exécution de ce vœu ne fut qu'apparente, que les coupables périsaient sous le knout, ou d'une manière plus cruelle encore. Elle avait fondé l'université de Moscou et l'académie des beaux-arts de Saint-Petersbourg. On trouvera des détails très-intéressants sur cette impératrice dans l'*Histoire de la Russie moderne* par Leclerc, dans le *voyage en Sibérie*, par Chappe d'Auteroche et dans les *Mémoires de Manstein*.

ELISABETH-CHRISTINE, reine de Prusse, fille du duc de Brunswick-Wolfenbuttel, naquit en 1715, et épousa en 1733 le prince royal, qui devint ensuite roi sous le nom de FRÉDÉRIC II, surnommé le Grand. Quoiqu'elle fut dépourvue de l'éclat de la beauté, et qu'elle n'eût pas reçu de la nature un esprit supérieur, elle se fit néanmoins aimer de tout ce qui l'entourait, par ses vertus et la douceur de son caractère. Frédéric en mourant déclara hautement que, pendant toute sa vie, elle ne lui avait donné aucun chagrin ; il la recommanda vivement à son successeur. Elisabeth était catholique, et il fallait qu'elle réunit toutes les vertus de sa religion pour vivre, sans orage, dans cette cour protestante où d'ailleurs la philosophie du 18^e siècle exerçait son intolérante influence encore plus que la réforme. Pendant que les ouvrages si souvent inquiets de nos modernes novateurs étaient applaudis dans le cabinet de Frédéric, son épouse traduisait des ouvrages pieux tels que le *Chrétien dans la solitude*, par Crugot, Berlin, 1776 ; de la *Destination de l'homme*, par Spelding, ibid., 1776 ; *Considérations sur les œuvres de Dieu*, par Sturm, la Haye, 1777, 3 vol. ; *Manuel de la religion*, par Hermes, Berlin, 1789 ; *Hymnes de Gellert*, ibid., 1790. On lui attribue aussi des *Réflexions sur l'état des affaires politiques en 1778, adressées aux personnes craintives*. Elisabeth - Christine survécut 11 ans à son époux, et mourut en 1797.

ELISABETH (Philippine-Marie-Hélène, Madame), sœur du roi Louis XVI, née à Versailles le 3 mai 1764, était le dernier enfant du Dauphin, fils de Louis XV. Comme le duc de Bourgogne, élève de Fénelon, avec lequel elle offrait plusieurs traits de ressemblance, elle avait reçu de la nature une humeur vive et irritable ; mais l'éducation et la piété corrigèrent cette disposition de son caractère, et la princesse acquit une douceur admirable, sans rien perdre de cette fermeté d'âme qui lui devint si nécessaire au milieu des malheurs qui accablèrent sa famille. Ses goûts étaient sérieux, et dans ses études elle s'attacha surtout à l'histoire et aux mathématiques. Les soins de la bienfaisance étaient sa

plus douce occupation. Brillante de grâces et entourée de tous les prestiges de la grandeur, elle paraissait au milieu de la cour comme un ange de paix et de bonté. Lorsque sa maison fut formée, elle demanda instamment que les 25,000 francs destinés à orner annuellement son écrin, fussent comptés à une jeune personne dénuée de fortune, et dont elle désirait assurer l'établissement. Les qualités aimables et généreuses d'Elisabeth, et la noble pureté de son âme la faisaient respecter et chérir de tout ce qui l'approchait. Tout le monde applaudit au discours que M. de Bausset, évêque d'Alais, prononça devant elle, en 1786, au nom des états de Languedoc, et où il la louait avec une sensibilité si délicate : c'était l'éloquence rendant hommage à la vertu. On assure que son alliance fut recherchée par plusieurs princes de l'Europe, et que l'Infant de Portugal, le duc d'Aoste, et l'empereur Joseph II, aspirèrent à sa main; mais des raisons politiques mirent obstacle à ces diverses unions que la princesse ne parut pas regretter. La providence la réservait sans doute pour donner à la France et à l'Europe l'exemple d'un sublime courage. Durant l'hiver rigoureux de 1789, la princesse épuisa tous les moyens de venir au secours des malheureux qui périssaient de froid et de misère. C'était l'époque où la révolution commençait le siège de la royauté. Madame Elisabeth comprit toute la portée des événements qui se passaient sous ses yeux; mais les dangers qu'elle prévoyait pour sa famille lui firent prendre la ferme résolution de ne point séparer son sort de celui du roi, de la reine et de leurs enfants. Elle se trouvait au palais de Versailles, lorsque cet asile des rois fut envahi par une populace furieuse. Ramenée à Paris avec Louis XVI, son noble courage pendant le trajet contribua à imposer aux factieux. Dès lors elle ne se fit pas illusion sur le dénoûment du drame terrible qui venait de commencer. « Nous sommes » perdus, écrivait-elle en 1789, mon frère ne veut » pas le croire; mais le temps le lui apprendra. » Lorsque Louis XVI se décida à quitter Paris, madame Elisabeth partagea les humiliations de ce malheureux voyage de Varennes. Sa piété et son courage semblaient s'accroître avec les dangers de sa famille. Au 20 juin 1792, une horde de furieux ayant pénétré dans le palais des Tuileries, la princesse parut à côté du roi. On la prit pour la reine et le fer assassin était déjà levé sur sa tête, lorsqu'un de ses écuyers la fit reconnaître. « — Pourquoi les » détromper? dit-elle avec tranquillité; vous leur » auriez épargné un plus grand crime. » Pendant la terrible journée du 10 août, madame Elisabeth suivit la famille royale à l'assemblée, où elle eut la douleur d'entendre prononcer la déchéance de son frère. Conduite avec ses augustes parents dans les prisons du Temple, elle parut oublier ses propres malheurs pour ne songer qu'à ceux du roi et de la reine, dont les enfants trouvèrent en elle une seconde mère. Au mois de juillet 1793, le Dauphin fut arraché à sa tendresse et à celle de la reine, et bientôt après, la translation de Marie-Antoinette à la conciergerie vint mettre le comble à la douleur

de madame Elisabeth. Obligée de comparaître elle-même dans le procès de sa belle-sœur, elle opposa toute la dignité de la pudeur aux questions obscènes que des bourreaux couverts d'opprobre osaient adresser à la fille de Saint-Louis. Après la mort de la reine la princesse donna tous ses soins à l'éducation de madame fille du roi, dont l'admirable courage et la noble résignation devaient plus tard être soumis à tant d'épreuves cruelles. Après 21 mois de captivité, elle se vit arrachée des bras de son auguste pupille, et conduite, au milieu des outrages de la populace, à la conciergerie, d'où elle sortit le lendemain pour aller entendre son arrêt de mort. La fermeté de la princesse ne se démentit pas en présence du supplice. Parmi plus de vingt autres victimes traînées en même temps qu'elle à l'échafaud, se trouvèrent plusieurs dames, qui la saluèrent avec respect en passant devant elle. Madame Elisabeth les embrassa toutes avec affection, et ne cessa d'adresser ses prières au ciel jusqu'au moment fatal. Elle périt le 10 mai 1794, à l'âge de trente ans. Madame Guénard a publié la vie de cette princesse angélique, Paris, 1802. M. Ferrand, pair de France et ministre d'état, lui a consacré un *Eloge historique*, d'abord publié en Allemagne, réimprimé à Lyon en 1795, et à Paris en 1814, in-8, de l'imprimerie royale. On trouve à la suite de cet ouvrage 94 lettres de madame Elisabeth, qui font connaître l'excellence de son jugement, la fermeté de son caractère, et la beauté de son âme.

ELISABETH. (*Voy.* ISABELLE.)

ELISAPHAT, fils de Zéchri, qui aida de ses conseils et de ses armes le souverain pontife Joiada à déposer l'impie Athalie, et à mettre Joas sur le trône. Il commandait une compagnie de cent hommes.

ELISEE, disciple d'Elie et prophète comme lui, était fils de Saphat. Il conduisait la charrue, lorsqu'Elie se l'associa par ordre de Dieu. Son maître ayant été enlevé par un tourbillon de feu, Elisée reçut son manteau et son double esprit prophétique. Les prodiges qu'il opéra, le firent reconnaître pour l'héritier des vertus du saint prophète. Il divisa les eaux du Jourdain, et le passa à pied sec; il corrigea les mauvaises qualités des eaux de la fontaine de Jéricho; il fit dévorer par des ours des enfants qui le tournaient en ridicule (c'étaient, observent les saints PP., des enfants formés par des parents impies, à la dérision des ministres de Dieu); il soulagea l'armée de Josaphat et de Joram, qui manquait d'eau; il leur prédia la victoire qu'ils remportèrent sur les Moabites; il multiplia l'huile d'une pauvre veuve; il ressuscita le fils d'une Sunamite; il guérit Naaman, général syrien, de la lèpre; et Giézi son disciple en fut frappé, pour avoir reçu des présents contre son ordre; il prédia les maux qu'Hazaël ferait aux Israélites; il annonça à Joas, roi d'Israël, qu'il remporterait autant de victoires sur les Syriens, qu'il frapperait de fois la terre de son javelot. Elisée ne survécut pas beaucoup à cette prophétie. Il mourut à Samarie, vers l'an 830 avant J.-C. Un homme assassiné par des voleurs ayant

été jeté dans son tombeau, le cadavre n'eut pas plutôt touché les os de l'homme de Dieu, qu'il ressuscita. « C'était un de ces hommes rares, dit un » historien théologue, que la Providence suscite » dans des temps de corruption et d'obscurité, pour » ranimer la foi par des œuvres extraordinaires, et » ramener à Dieu par l'éclat des prodiges, des » peuples séduits qui ne croient plus en sa puissance. »

ELISÉE (Jean François COPEL, dit le P.), fils de Copel, avocat au parlement de Besançon, naquit dans cette ville en 1726, y fit ses premières études au collège des jésuites, et s'y distingua par les progrès les plus rapides. Ayant fait une retraite aux Carmes de Besançon, il entra dans cet ordre et se voua pour toujours à Dieu, le 25 mars 1745. Sa ferveur, soutenue d'une piété sincère, ne se démentit point. Il remplit pendant six ans, dans le couvent, les fonctions de professeur, employant les intervalles de liberté qu'elles lui laissaient à cultiver les belles-lettres, et à former son goût pour l'éloquence. Il commença sa carrière évangélique en 1756 avec le plus grand succès. L'année suivante, il partit pour Paris, où pendant 26 ans il a exercé le ministère de la parole, tant à la cour qu'à la ville, toujours avec la même affluence d'auditeurs et les mêmes suffrages. Enfin, excédé de travaux, et sa santé succombant sous son zèle, après avoir fait les plus grands efforts pour prêcher le carême à Dijon, il mourut en 1783 à Pontarlier, en allant en Suisse pour prendre les eaux de la Brévine, que les médecins lui avaient ordonnées. Ses *sermons* ont été imprimés, Paris, 1784-86, 4 vol. in-12, 6 à 8 fr. « C'est une chose bien remarquable, dit un auteur, » que le succès de ce prédicateur, les suffrages qu'il » a recueillis, la vogue qu'il a eue parmi les petits » et les grands. Tel est l'empire de la raison, des » éternelles et imprescriptibles règles du goût. Au » milieu de la dégradation qui flétrit les lettres, de » ces sifflements épigrammatiques et antithétiques, » de ces grosses phrases laborieuses et boursouflées, qui ont remplacé le langage naturel, noble » et énergique des Chrysostome et des Bossuet; durant le triomphe même de la fausse éloquence, » de cette petite coquette, resplendissante de faux » brillants, et ridiculement affublée de colifichets, » qui s'élève sur les débris de la dignité oratoire; » un pauvre religieux, déjà par son état en contraste avec les applaudissements de la multitude, » fixe l'approbation de la cour et des peuples par » des discours sans fard, sans prétention, simples » et quelquefois négligés. S'il n'a pas la force et l'élévation de Bourdaloue, la douceur insinuante » de Massillon, l'abondance et la rapidité de Neuville, il a du moins tout ce qui distingue l'ancienne et véritable éloquence de l'affêté verbiage » du siècle. » Dans le *Journal historique et littéraire*, on avait d'abord jugé trop sévèrement cet orateur, sur le rapport des critiques qui l'avaient entendu; mais après la lecture de ses discours, on lui a rendu la justice qu'il mérite. (*Voy. le journal du 1^{er} novembre 1785*, p. 323.) On a remarqué que, dans son sermon sur la fausse piété, il avait

paru annoncer la révolution de France, en s'exprimant de la sorte : « O vous qui donnez des bornes » à l'immensité de la mer, et qui domptez l'orgueil » des flots ! réprimez la licence des esprits, et arrêtez ce torrent de l'impiété qui menace de ravager la terre. Hélas ! peut-être touchons-nous à ces jours désastreux, où les yeux des élus, contraints de gémir sur les malheurs de la sainte Jérusalem, se changeront en des sources de larmes ! Les progrès rapides de l'incrédulité, le mépris des choses saintes, l'indifférence pour les dogmes, la prévention des esprits-forts contre le merveilleux, et leurs efforts pour découvrir dans les forces de la nature la cause de tous les prodiges ; le Dieu du ciel presque oublié dans les arrangements humains, comme s'il n'était pas le Dieu des armées et des empires ; les vœux que les Moïse lui adressent sur la montagne, regardés comme indifférents aux succès des combats ; les travaux du ministère, les sacrifices des vierges, les larmes des pénitents, méprisés comme des inutilités pieuses ; enfin la facilité des esprits à recevoir ces funestes impressions, doivent nous faire craindre une révolution dans la foi. Eloignez, grand Dieu, ce funeste présage ; conservez ce dépôt sacré dans ce royaume, que la piété de ses rois, le zèle éclairé des pontifes, l'attachement du peuple au culte de ses pères, rendent encore une portion florissante de votre héritage. Augmentez dans tous les fidèles l'amour de la religion ; faites gémir l'impie sur ses excès, et que tous les cœurs, réunis par la foi dans le sein de votre Eglise, aspirent aux récompenses promises aux vrais adorateurs. »

ELISÉE (TALACHON, connu sous le nom de P.), premier chirurgien de Louis XVIII, naquit à Lagny en 1753. Il entra de bonne heure dans l'hôpital de la Charité, où il acquit en peu de temps des talents très-distingués dans la pratique. Après avoir exercé tour à tour dans différents hôpitaux la chirurgie et la médecine avec autant de zèle que de succès, il fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital civil et militaire de Grenoble. Non content de soigner les malades, il ouvrit une école d'où sont sortis un grand nombre de praticiens distingués. Lorsque la révolution éclata en France, le P. Elisée quitta son pays et se rendit à l'armée des princes, à laquelle il fut dès lors attaché en qualité de médecin. Il ne la quitta qu'au moment du licenciement. On n'admira pas seulement son zèle dans le traitement des blessés ; il allait sur le champ de bataille pour y panser tous les soldats qu'il rencontrait, quelle que fut l'armée à laquelle ils appartenissent, et c'était souvent avec ses propres vêtements qu'il bandait leurs plaies. Le P. Elisée porta le désintéressement jusqu'à refuser les honoraires attachés à son emploi. Après que l'armée de Condé eut été dissoute, il se rendit en Angleterre, où il exerça sa profession auprès du Prince régent, du comte d'Artois et de Louis XVIII. A l'époque de la restauration, le P. Elisée fut nommé premier chirurgien du roi, médecin du Val-de-Grâce et membre de la commission chargée de faire un rapport sur l'état de

l'enseignement de la médecine en France. Il accompagna le roi en Belgique pendant les cent-jours, et revint avec lui à Paris. Le P. Elisée passa les dernières années de sa vie dans des occupations de bienfaisance, procura à Louis XVIII plusieurs occasions de faire de bonnes actions, et mourut à Paris en 1817.

ELLEBODE (Nicaise van), natif de Cassel en Flandre, fit ses études à Padoue. Son habileté dans les langues lui mérita l'estime des grands hommes de son temps. Radécus, évêque d'Agria en Hongrie, l'attira chez lui, et lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Il mourut à Presbourg en 1577. Nous avons de lui : une *Versión* du grec en latin de *Némésius*, Anvers, 1565, in-8, et dans la bibliothèque des Pères, édition de Lyon, tome 8. Cette version d'un ouvrage savant et utile est faite de main de maître. Il est le premier qui ait donné une bonne édition de *Némésius*, et cela sur deux manuscrits corrompus, qu'il a corrigés avec beaucoup d'art et de travail. George Valla en avait donné une avant lui, où l'auteur grec est ridiculement défiguré; des *poésies latines* dans les *Deliciæ poetarum Belgarum*, de Gruter.

ELLER (Jean-Théodore), premier médecin du roi de Prusse, naquit en 1689 à Pleskau, dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg, et mourut à Berlin en 1760. Au titre de premier médecin que Frédéric-Guillaume lui avait donné en 1735, Frédéric son fils joignit en 1755 celui de conseiller privé, et de directeur de l'académie royale de Prusse. Nous avons de lui : *Traité de la connaissance et du traitement des maladies, principalement des aiguës*, en latin, traduit en français par Le Roi, 1774, in-12. Le fonds de la doctrine enseignée dans cet ouvrage est bon et établi sur des observations importantes de pratique; *Gazophylacium, seu catalogus rerum mineralium, et metallicarum*, Bernbourg, 1723, in-8; *Observationes medicæ et chirurgicæ*, en allemand, Berlin, 1730, in-8; *Physiologia et pathologia medica, etc.*, publié par le docteur Jean-Christien Zimmermann, en allemand, Schneeberg, 1748, 2 vol. in-8 : c'est le recueil des leçons d'Eller; mais Eller a désavoué cet ouvrage. La mort de l'auteur a privé le public de celles qu'il avait faites sur les *maladies chroniques*, et c'est une perte, car il joignait à une longue pratique la sagacité, la dextérité et la patience nécessaires à un observateur.

ELLIGER (Otmar), peintre, né à Gotthenbourg en 1632, excellait à peindre les fleurs et les fruits. Appelé à la cour de Berlin, il eut la qualité de premier peintre de l'électeur Frédéric-Guillaume, et fut comblé de ses bienfaits. Ses tableaux sont très-recherchés en Allemagne.

ELLIS (Jean), négociant et naturaliste anglais, mort à Londres en 1776, s'est rendu célèbre par ses recherches sur les corallines et autres productions marines, regardées jusqu'alors comme plantes. Il constata la découverte faite par Peyssonel que les coraux n'étaient que des habitations de polypes, et posa les limites qui séparent la zoologie de la botanique. On trouve dans les *transactions philoso-*

phiques plusieurs *mémoires* dans lesquels il signa le résultat de ses expériences. Le musée britannique lui doit plusieurs curiosités d'histoire naturelle. Il a laissé : *Essay toward a natural history of coralines*, Londres, 1754, in-4, avec 39 pl., traduit en français par Allamand, la Haye, 1756, in-4, fig., 4 à 6 fr., gr. pap., fig. color., 10 à 15 fr.; *The natural History of many curious and uncommon zoophytes*, Londres, 1786, in-4, avec 63 pl., 40 fr.; ouvrage estimé et très-bien exécuté; plusieurs *mémoires* où il fait connaître des plantes très-curieuses, et où il donne les moyens de transporter à de grandes distances les végétaux vivants. Ellis s'était aussi occupé de conserver longtemps aux graines leur faculté germinative, et fit à cette occasion plusieurs *mémoires*. Il a écrit en outre un traité sur le café. — Il ne faut pas le confondre avec Henri ELLIS, voyageur anglais, mort au commencement du 19^e siècle, qui fit partie de l'expédition qui alla, en 1746, chercher, par la baie d'Hudson, un passage au nord-ouest. Il publia la relation de ce voyage, qui ne produisit aucun résultat, sous ce titre : *Voyage à la baie d'Hudson, etc.*, Londres, 1748, in-8, cartes, 6 à 7 fr., trad. en français par Sellius, Paris, 1749, 2 vol. in-12, fig., 3 à 4 fr.; on en trouve des extraits dans l'*Hist. générale des voyages*, tom. 14 et 15, et dans plusieurs recueils.

ELLYS (Antoine), évêque anglican, naquit en 1693, et fit ses études à l'université de Cambridge. Il posséda successivement différents bénéfices, et fut nommé à l'évêché de Saint-David, dont il prit possession en 1752. Il est connu par les ouvrages suivants : *Défense de l'Examen sacramental, comme étant une juste sécurité pour l'Eglise établie*, 1736, in-4. Cet ouvrage, écrit en faveur de l'église anglicane, était dirigé contre les *Dis-senters*; *Traité de la liberté spirituelle et temporelle des protestants en Angleterre*. Cet ouvrage est divisé en deux parties. Dans la 1^{re}, l'auteur s'efforce de prouver que les protestants avaient eu le droit de changer leur doctrine contre ce qu'il appelle les prétentions de l'Eglise romaine. Dans la seconde, il s'occupe de la liberté religieuse des sujets dans leurs rapports avec le gouvernement. Ce livre parut en 1763 après la mort de l'auteur, arrivée en 1761. On a encore d'Ellys : *Remarques sur un Essai de David Hume, concernant les miracles*, 1752, in-4, et quelques *Sermons* imprimés séparément.

ELMACIN (George), historien d'Egypte, mort en 1223, fut secrétaire des califes, quoiqu'il fit profession du christianisme. On a de lui une *Histoire des Sarrasins*, écrite en arabe, qui a été traduite en latin par Epernius, Leyde, 1625, in-fol., 25 à 30 fr. On y trouve des choses curieuses. Elle commence à Mahomet, et finit à l'établissement de l'empire des Turcs.

ELMENHORST (Geverhart), de Hambourg, mort en 1621, s'appliqua à la critique, et s'y rendit très-habile. On a de lui des *notes* sur *Minutius Felix* et sur plusieurs autres auteurs anciens. Il donna à Leyde, en 1618, le *Tableau du Cèbès*, avec la version latine et les notes de Jean Casel.

ELOI (saint), né à Cadillac, près de Limoges, en 588, excella dès sa jeunesse dans les ouvrages d'orfèvrerie, particulièrement dans ceux qui étaient destinés à orner les églises et les tombeaux des saints. Clotaire II employa ses talents, ainsi que Dagobert, qui le fit son trésorier. On le tira de ce poste pour le mettre sur le siège de Noyon en 640. Il mourut saintement en 659, après avoir prêché le christianisme à des peuples idolâtres, fondé grand nombre d'églises et de monastères, et paru avec éclat dans un concile de Châlons, en 644. Saint Ouen son ami a écrit sa *Vie*. Lévêque en a donné une traduction, Paris, 1693, in-8. Il l'a enrichie d'une version de 16 *homélies*, qui portent le nom de saint Eloi. Elles sont très-touchantes, remplies de belles images, et vraiment éloquentes, malgré la simplicité du style qui porte partout le caractère intéressant de la franchise antique. On a aussi quelques *lettres* de ce saint.

ELOY (Nicolas-François-Joseph), conseiller-médecin ordinaire de la princesse Charlotte de Lorraine, ensuite du prince Charles-Alexandre de Lorraine, son frère, médecin-pensionnaire de la ville de Mons, correspondant de la société royale de médecine de Paris, né à Mons, capitale du Hainaut, en 1714, exerça sa profession avec beaucoup d'honneur et de désintéressement pendant l'espace de 52 ans, et mourut en 1788. Continuellement appliqué à l'étude et à la pratique de la médecine, il n'en fut pas moins attaché aux devoirs de la religion, qu'il remplît avec la plus scrupuleuse et la plus édifiante exactitude. On a de ce savant médecin : *Reflexions sur l'usage du thé*, Mons, 1750, in-12; *Reflexions sur une brochure intitulée : Apologie du thé*, Mons, 1751, in-12; *Essai du Dictionnaire historique de la médecine*, Liège, 1755, 2 vol. in-8; *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, Mons, 1778, 4 vol. in-4, 24 à 36 fr.; et plus, en gr. pap. L'auteur développe ici avec plus d'étendue et d'intérêt les mêmes choses dont les limites étroites de l'*Essai* ne lui avaient permis que de faire une esquisse. La préface forme un discours plein de choses et d'idées vraies, qui, sans avoir la boursofflure de l'éloquence moderne, plaît par un arrangement économique et bien gradué des notions assorties à la matière que l'auteur traite. Il présente d'une manière rapide, mais qui occupe fortement l'esprit, l'histoire de la médecine et des révolutions qu'elle a essayées. Dans le discours préliminaire, il s'attache particulièrement à faire voir les dangers de l'esprit de système et de la manie de généraliser des choses susceptibles de modifications infinies et différenciées, pour ainsi dire, individuellement. Dans l'article *médecine*, plein d'excellentes observations, l'auteur revient encore à cette leçon extrêmement importante; il fait toucher au doigt les suites fatales de l'esprit systématique, tel qu'il se montre dans toutes les sciences, mais avec des suites plus graves et plus déplorables dans l'art de la médecine. La notice des médecins, où il manque néanmoins quelques articles, l'abrégé de leur vie, le catalogue de leurs ouvrages, est faite avec soin, avec une modération et une impartialité qui prouvent

dans l'auteur une grande droiture de caractère. Quand il a occasion de parler de ces médecins désintéressés qui regardent comme un salaire précieux la satisfaction de secourir des malades indigents, de visiter des cabanes obscures et infectées, où l'infirmité est unie à la misère, il le fait avec un langage de sentiment qui honore infiniment sa philosophie. Enfin la manière de penser de l'auteur, la fermeté de ses principes et sa religion, paraissent encore mieux dans l'article où il fait le catalogue des médecins qui se sont sanctifiés par l'exercice de leur art. Nous rapporterons le passage suivant, dans lequel on trouve une force d'esprit qu'on peut regarder comme un phénomène dans le temps où nous sommes. « Parmi les reproches qu'on a faits à la » médecine, le plus outrageant est celui d'accuser » cette science de conduire à l'athéisme et à l'irré- » ligion. Mais quand l'étude du mécanisme animal » ne serait pas celle des merveilles du Créateur, » dont on reconnaît le doigt et la toute-puissance » dans la structure de la plus petite fibre; quand » cette étude ne porterait pas au culte d'un Dieu, » dont le médecin a tous les jours occasion d'ad- » mirer les ouvrages, il suffirait de faire l'énumé- » ration des personnages qui se sont sanctifiés dans » l'exercice de la médecine, pour laver cette science » des reproches qu'on lui fait encore aujourd'hui. » Jusque dans le sein de l'Eglise catholique il y a » eu des athées; mais c'est à la perversité de leurs » cœurs, à l'aveuglement de leur esprit, et non » point à l'art qu'ils professaient, qu'on doit attri- » buer leurs écarts. (*Voy. GALIEN.*) Les esprits-forts » de nos jours me mettront sans doute au rang de » ces bonnes gens que leur philosophie regarde » comme des dupes, parce qu'ils croient ce que leurs » pères ont cru. A cette condition, je consens d'être » mis dans la même classe; et pour mériter davan- » tage le mépris dont ils m'honoreroient, je mets ici » sous leurs yeux les noms des saints médecins que » l'Eglise révère. Elle leur a décerné un culte pu- » blic, soit pour avoir généreusement soutenu les » intérêts de la foi qu'ils ont scellée de leur sang, » soit pour avoir illustré leur profession par la pra- » tique des vertus les plus sublimes. » *Cours élé- » mentaire des accouchements, etc.*, Mons, 1775, in-12; *Mémoire sur la marche, la nature, les causes et le traitement de la dysenterie*, Mons, 1780, in-8; *Examen de la question médico-politique* : « Si l'usage habituel du café est avantageux » ou doit être mis au rang des choses indifférentes » à la conservation de la santé; s'il peut se concilier » avec le bien de l'état dans les provinces belgiques, » ou s'il est nuisible et contraire à tous égards? » *ibid.*, 1781, in-8. Les états du comté de Hainaut voulant témoigner à l'auteur le cas qu'ils faisaient des ouvrages qu'il avait mis au jour et des services rendus à la patrie, lui firent remettre, par leurs députés ordinaires, avec un compliment très-flatteur, une tabatière d'or portant d'un côté les armes des états, avec l'inscription : *Ex dono Patriæ*, et de l'autre un génie représentant la renommée, avec ces paroles : *Æmulationis incitamentum.*

ELPHINSTON (Jacques), grammairien anglais,

né à Edimbourg en 1721, fit d'excellentes études dans cette ville, et devint à l'âge de 17 ans précepteur de Lord Blantyre. Après avoir parcouru la Hollande et le Brabant, et s'être fixé pendant quelques temps à Paris pour y apprendre parfaitement la langue française, il revint en Ecosse où il contribua au succès du *Rambler*, ouvrage périodique publié par le célèbre Johnson. Il alla ensuite en Angleterre où il reprit la carrière de l'enseignement en établissant une école à Kensington. De longues et laborieuses recherches sur la langue anglaise lui firent connaître exactement cet idiome dont il essaya de réformer le système d'orthographe. Lui-même mit en pratique cette orthographe nouvelle dans ses ouvrages; mais le système et les livres sont tombés à la foi dans l'oubli. Cependant on remarque une *Traduction en vers* du poème de la *Religion* de Louis Racine, qui obtint les suffrages d'Young et de Richardson; *Poème sur l'Education*, 1763, in-8; *Recueil des poèmes tirés des meilleurs auteurs*, 1764, in-8, où il a inséré plusieurs pièces de sa composition; *Vers anglais, français et latins*, 1767, in fol.; une traduction des *Epigrammes* de Martial avec un Commentaire, 1782, in-4; et en 1783, une *édition latine* de ce poète, précédée d'une *Introduction à la lecture des poètes*; *Analyse des langues française et anglaise*, 1755, 2 vol. in-12; *Principes raisonnés de la langue anglaise*, ou *Grammaire anglaise réduite à l'analogie*, 1764, 2 vol. in-12; il en a donné en 1765 un *Abrégé*; *Nouveau système de prononciation*, 2 vol. in-8; *Recueil de lettres*, contenant sa correspondance avec des hommes distingués dans les sciences et dans les lettres, Samuel Johnson, le docteur Jortin, Benjamin Franklin, Mackensie, etc. Elphinston est mort à Hammersmith en 1809.

ELXAI, juif qui vivait sous l'empire de Trajan, fut chef d'une secte de fanatiques qui s'appelaient *elxaites*. Ils étaient moitié juifs et moitié chrétiens. Ils n'adoraient qu'un seul Dieu; ils s'imaginaient l'honorer beaucoup en se baignant plusieurs fois par jour. Ils reconnaissaient un Christ, un Messie, qu'ils appelaient le *Grand Roi*. On ne sait s'ils croyaient que Jésus fût le Messie, ou s'ils en admettaient un autre, qui n'était pas encore venu. Ils lui donnaient une forme humaine, mais invincible, qui avait environ 38 lieues de haut; ses membres étaient proportionnés à sa taille. Ils croyaient que le Saint-Esprit était une femme, peut-être parce que le mot, qui en hébreu exprime le *Saint-Esprit*, est du genre féminin. Elxai était considéré par ses sectateurs comme une puissance révélée et annoncée par les prophètes, parce que son nom signifie, selon l'hébreu, *qui est révélé*. Ils révéraient même ceux de sa race jusqu'à l'adoration, et se faisaient un devoir de mourir pour eux. Il y avait encore sous Valens deux sœurs de la famille d'Elxai, ou de la *race bénite*, comme ils l'appelaient. Elles se nommaient Marthe et Marthène, et étaient considérées comme des déesses par les elxaites.

ELYMAS, ou BAR-JESU, fils de Jébas, de la province de Cypre. Il était avec le proconsul Ser-

gius Paulus, lorsque saint Paul vint à Paphos, et il mit en usage son art magique, pour empêcher que le proconsul n'embrassât la foi de Jésus-Christ. Mais Paul, le regardant d'un œil menaçant, lui prédit que la main de Dieu allait s'appesantir sur lui, et qu'il serait privé de la lumière pour un certain temps. Alors ses yeux s'obscurcirent, et tournant de tous côtés, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. Ce miracle toucha le proconsul, qui se rendit à la vérité et se déclara hautement pour Jésus-Christ.

ELYOT, gentilhomme anglais, mort en 1546, fut aimé et estimé de Henri VIII, qui le chargea de diverses négociations importantes. On a de lui un *Traité de l'éducation des enfants*, en anglais, 1580, in-8; son *Dictionnaire latin-anglais* que l'on croit être le premier qui ait paru en Angleterre, et d'autres ouvrages.

ELZEVIR, dont le véritable nom est ELZEVIER, imprimeurs d'Amsterdam et de Leyde, originaires de Liège, de Louvain ou d'Espagne, se sont fait un nom par les belles éditions dont ils ont enrichi la république des lettres. — LOUIS, dont les presses travaillaient dès 1595, et dont les éditions offrent au frontispice un aigle portant un faisceau de sept flèches avec cette légende : *concordia res parvæ crescunt*, ou un homme debout avec la devise *non solus*, qu'adopta plus tard la famille des Elzevir pour la mettre en tête de toutes ses éditions; — MATTHIEU ou *Mathys*, fils aîné de Louis, qui exerça à Leyde de 1618 à 1640; — GILLES (Ægidius), deuxième fils de Louis, libraire à la Haye en 1519; — ISAAC, fils aîné de Matthieu qui fut le premier typographe de la famille (1617-1628); — BONAVENTURE, ABRAHAM et DANIEL, sont les plus célèbres. Il n'y a plus de libraires de cette famille, depuis la mort du dernier, arrivée à Amsterdam en 1680. Ce fut une perte pour la littérature. Les Elzevir ne valaient point les Etienne, ni pour l'érudition, ni pour les éditions grecques et hébraïques; mais ils ne leur cédaient point dans le choix des bons livres, ni dans l'intelligence de la librairie. Ils ont même été au-dessus d'eux pour l'élégance et la délicatesse des petits caractères. Leur *Virgile*, leur *Térence*, leur *Nouveau Testament grec*, le *Psautier*, l'*Imitation de Jésus-Christ* sans date, le *Corps de droit*, et quelques autres livres ornés de caractères rouges, vrais chefs-d'œuvre de typographie, satisfont également l'esprit et les yeux, par l'agrément et la correction. Les Elzevir ont publié plusieurs fois le *catalogue de leurs éditions*. Le dernier, mis au jour par Daniel en 1674, en 7 parties, in-12, est grossi de beaucoup d'impressions étrangères qu'il voulait vendre à la faveur de la réputation que les excellentes éditions de sa famille lui avaient acquise dans l'Europe savante. On trouve dans le *Magasin encyclopédique* (août et septembre 1806) une *Notice sur les imprimeurs de la famille des Elzevirs* par Adry, auteur d'un *catalogue raisonné de toutes les éditions qu'ont données les Elzevir*, 3 vol. in-8, manuscrit qui se trouve dans la bibliothèque de Sensier, possesseur d'une riche collection d'Elzevirs : le même savant a

fait un *catalogue* manuscrit des Elzevirs déguisés, pet. in-fol. : il se trouve dans la bibliothèque de Barbier. Le *Manuel du Libraire* de Brunet donne une notice de la *collection d'auteurs latins, français et italiens*, publiés par les Elzevir, in-12. Berard a fait paraître sous le voile de l'anonyme : *Essai bibliographique sur les éditions des Elzevir les plus précieuses et les plus recherchées, précédé d'une notice sur ces imprimeurs célèbres*, 1822, in-8.

EMERSON (Guillaume), mathématicien anglais, né en 1701 à Hurlworth, dans le comté de Durham, s'était d'abord voué à l'enseignement; mais les difficultés qu'il éprouvait à rendre verbalement ses pensées le lui firent bientôt abandonner pour se livrer à la composition. Il affectait de l'originalité dans son vêtement, dans son maintien et dans toutes ses habitudes. Il mourut en 1782, laissant un grand nombre d'ouvrages, où l'on trouve beaucoup de clarté et de concision, mais peu d'invention, et une sorte de rudesse de style conforme à ses manières. Les principaux ont été imprimés sous le titre de *Cyclomathesis*, ou *Introduction facile aux diverses branches de mathématiques*, 1770, 10 vol. in-8.

EMERY (Jacques-André), supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice, naquit à Gex en 1732. Il était fils du lieutenant général criminel au bailliage de cette ville. Après avoir commencé ses études chez les jésuites de Mâcon, il les termina vers 1750 dans la petite communauté de Saint-Sulpice à Paris. Ordonné prêtre en 1756, professeur de dogme au séminaire d'Orléans en 1759, professeur de morale au séminaire de Lyon peu de temps après, il se fit recevoir docteur en théologie en 1764 à l'université de Valence; fut nommé en 1776 supérieur du séminaire d'Angers et vicaire général de ce diocèse, et devint en 1782 supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice, après la démission de l'abbé Legallic, 8^e supérieur général. En 1784 il reçut l'abbaye de Bois-Groland dans le diocèse de Luçon, plus honorable que lucrative. Dans ces diverses fonctions, l'abbé Emery fit preuve de toutes les qualités qu'il fallait réunir pour les remplir dignement; on remarquait surtout en lui un mélange de douceur et de fermeté, une grande connaissance des hommes et des choses, un coup d'œil sûr et l'esprit d'ordre le plus exact; il y ajoutait encore un jugement sain et un savoir très-étendu. A l'approche de la révolution, il conçut de vives inquiétudes sur le sort que les novateurs destinaient à la religion; il n'en montra que plus de zèle pour les intérêts qui lui étaient confiés. Il fonda en 1789 un séminaire à Baltimore, qui venait d'être érigé en évêché, et où il envoya plusieurs prêtres de Saint-Sulpice. Bientôt il fut enlevé à ses religieuses occupations : son séminaire fut fermé et lui-même jeté dans la prison de Sainte-Pélagie d'où il sortit peu de temps après, pour être bientôt arrêté de nouveau, et renfermé à la conciergerie qui était le premier pas vers l'échafaud. Pendant les 16 mois que dura sa captivité, il s'occupait du soin de consoler les malheureuses victimes de la révolution; il inspirait à celles qui étaient destinées à la mort le courage et la résignation qui

rendent moins pénibles pour un chrétien les apprêts du supplice : son ministère évangélique était connu des révolutionnaires; l'on entendit Fouquier-Tinville, qui cependant avait juré de le faire mourir et qui différerait de l'envoyer à l'échafaud, répéter dans son langage trivial et sanguinaire : *Ce petit prêtre empêche les autres de crier*. Les évêques constitutionnels Lamourette et Fauchet ayant été proscrits et jetés dans la même prison que l'abbé Emery, celui-ci eut le bonheur de les ramener au repentir pour les fautes nombreuses qu'ils avaient commises. Après la révolution du 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), il fut rendu à la liberté. De Juigné, alors en exil, l'avait nommé grand vicaire : l'abbé Emery administra dès lors presque seul le diocèse de Paris; sa conduite modérée lui concilia tous les suffrages : sa prudence, nécessaire dans les circonstances où il se trouvait, lui valut la confiance du clergé et des fidèles : aussi à peine pouvait-il suffire à ses nombreux travaux et à la correspondance très-étendue qu'il était obligé d'entretenir. Nous ne répondrons point aux accusations qui ont été faites contre lui : sa condescendance ne fut jamais faiblesse, et le reproche d'ambition qu'on lui a adressé est une calomnie. Forcé par la révolution du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), de se condamner encore quelque temps à la retraite, il sut par quelques écrits ne point la rendre stérile. Lorsque Bonaparte songea à rendre à la France le culte catholique, les conseils de l'abbé Emery ne furent point demandés; et, quoiqu'on en ait dit, il fut entièrement étranger au concordat qu'il accepta avec résignation, comme tant d'autres, parce qu'il émanait du saint Siège. En 1802 le gouvernement lui offrit l'évêché d'Arras qu'il refusa : il ne fit qu'une demande, ce fut de rétablir le séminaire de Saint-Sulpice; ce qui lui fut accordé. Nommé vicaire général de Paris, et conseiller de l'université, il fit partie d'une commission composée de deux cardinaux et de cinq évêques, qui était chargée de s'occuper des intérêts de l'Eglise. Tous les ecclésiastiques savent avec quel courage il parla dans ces réunions où furent prises des résolutions qu'il ne voulut pas sanctionner par sa signature. L'abbé Emery était très-attaché au saint Siège : personne plus que lui ne déplora hautement les scandaleux débats que le maître de la France avait soulevés contre le pape. Son attachement au pontife persécuté, son refus de signer les délibérations de la commission dont il était membre, lui attirèrent la disgrâce de Bonaparte qui lui enjoignit en 1810 de quitter son séminaire, où il rentra cependant quelque temps après. L'abbé Emery, tourmenté par tant de secousses violentes, fatigué par des travaux qui se renouvelaient tous les jours, mourut en 1811 à Paris, et fut enterré dans la maison du séminaire à Issy. On lui doit des ouvrages dont quelques-uns ont paru sous le voile de l'anonyme : *L'esprit de Leibnitz*, Lyon, 1772, 2 vol. in-12, réimprimé sous le titre de *Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale*, 1803, 2 vol. in-8 : l'auteur se proposa de réunir dans cet ouvrage tout ce que Leibnitz avait écrit sur la religion, afin de prouver que l'incrédulité n'était pas, comme

les philosophes modernes s'en vantaient, le partage de toute tête pensante, et qu'on pouvait ici opposer philosophe à philosophe; *L'esprit de sainte Thérèse*, Lyon, 1775 et 1779, in-8, et 1820, 2 vol. in-12 : c'est un recueil de ce que l'auteur a jugé de meilleur pour la pratique dans les écrits de la sainte; *Conduite de l'Eglise dans la réception des ministres de la religion, qui reviennent de l'hérésie et du schisme*, 1797 et 1801, in-12; *Le christianisme de François Bacon, ou Pensées et sentiments de ce grand homme sur la religion*, 1799, 2 vol. in-12 : le discours préliminaire, la vie de Bacon et deux éclaircissements qui sont à la fin de l'ouvrage, attestent la solidité, la sagesse et la critique de l'auteur. Il a eu le même but que dans son *Esprit de Leibnitz*; une édition de la Défense de la Révélation d'Euler contre les objections des esprits forts, suivie des pensées de cet auteur sur la religion, supprimées dans la dernière édition de ses lettres à une princesse d'Allemagne, Paris, 1805, in-8 : cet ouvrage d'Euler, écrit en allemand et traduit en français, était devenu extrêmement rare; ainsi c'est un nouveau service que l'abbé Emery a rendu à la religion, en ressuscitant, pour ainsi dire, un monument si précieux. Ce qui distingue particulièrement les réflexions d'Euler, c'est la clarté réunie à la précision; c'est une certaine simplicité qui accompagne presque toujours les pensées véritablement profondes. Celles surtout où il fait tourner ses connaissances astronomiques en preuves de la religion, sont très-remarquables; *Nouveaux opuscules de Fleury*, Paris, 1807, in-12 : ils renferment des éclaircissements sur l'assemblée du clergé de 1682, et de judicieuses réflexions sur les quatre articles qui y furent dressés; *Pensées de Descartes sur la religion et la morale*, Paris, 1811, in-8. Emery se proposait de joindre Newton aux philosophes dont il avait fait connaître les sentiments; mais il n'eut pas le temps de terminer ce travail. Il a été l'éditeur de plusieurs ouvrages de de Luc, ainsi que des *Lettres à un évêque sur divers points de morale et de discipline*, par de Pompignan, 1802, in-8. Il a aussi inséré plusieurs articles dans les *Annales philosophiques*.

EMERY (Jean-Antoine-Xavier), né à Beaucaire en 1756, fut conseiller à la cour des aides de Montpellier. Il sut résister au torrent de la révolution, et conserver au milieu du délire de ces temps malheureux les principes de fidèle sujet et de chrétien. Son innocence et sa vertu le trahirent bientôt; il fut arrêté comme contre-révolutionnaire, et jeté dans les prisons de Nîmes, où il mourut en 1794. On a de lui un ouvrage intitulé: *Traité des successions, obligations et autres matières contenues dans le 3^e et le 4^e livre des institutes de Justinien, enrichi d'un grand nombre d'arrêts récents du parlement de Toulouse*, 1787, in-8. Cet ouvrage atteste d'une manière avantageuse le savoir de l'auteur en matière de jurisprudence.

EMILI (Paul), célèbre historien, était de Véronne. Le nom qu'il s'était fait en Italie porta le cardinal de Bourbon à l'attirer en France. Il y vint sous le règne de Louis XII, et il obtint un canonicat

de la cathédrale de Paris. Il mourut dans cette ville en 1529. C'était un homme d'une piété exemplaire et d'un travail infatigable. On a de lui une *Histoire de France* en latin, Parisiiis, 1539, in-fol., 6 à 9 fr.; Basle, 1601, 2 vol. in-fol., 10 à 12 fr., traduite en français par Jean Renard, 1643, in-fol., 5 à 6 fr. Juste Lipse en fait un grand éloge. Le style en est pur, mais trop laconique, et souvent obscur et embarrassé. Il y a trop de harangues pour un abrégé qui est d'ailleurs assez décharné. S'il est court en quelques endroits, il est trop diffus dans d'autres, comme quand il parle de la première et de la deuxième croisade. On lui reproche aussi de donner dans les fables. Il montre trop d'attachement aux Italiens; aussi Beaucaire disait-il qu'il était plutôt *Italorum buccinnatorem, quam Gallicæ historiæ scriptorem*. Cependant, malgré ces défauts, il jouit de la gloire d'avoir le premier débrouillé le chaos de notre vieille histoire, et d'avoir défriché ses champs incultes. Cette *Histoire* en dix livres commence à Pharamond, et finit à la 5^e année de Charles VIII, en 1488. Arnould Duferron en a donné une mauvaise continuation.

EMILIEN (Marcus-Julius-Æmilius-Emilianus), né l'an 207, d'une famille très-obscure de Mauritanie, se distingua dans l'armée romaine par son courage, et s'avança de grade en grade jusqu'à celui de général. Il combattit avec tant de valeur contre les Perses, que les soldats le proclamèrent empereur en 254, après la mort de Dèce. Gallus et Valérien étaient alors les légitimes maîtres de l'empire; il marcha contre eux, les vainquit; et tandis qu'il se préparait à les combattre de nouveau, il apprit que leur armée les avait massacrés et l'avait reconnu empereur. Ce titre lui fut confirmé par le sénat; mais il ne jouit pas longtemps de la puissance souveraine. Volusien, qui avait reçu de ses soldats le sceptre impérial, vint attaquer son rival près de Spolette. Les troupes d'Emilien, fatiguées d'avoir toujours les armes à la main, le massacrèrent sur un pont de cette dernière ville, appelé depuis le *Pont sanglant*. Il régna très-peu de temps. Ce n'était qu'un soldat de fortune, plein à la vérité de feu et de valeur, mais qui ignorait la politique et les maximes du gouvernement.

EMILIEN (Alexandre), l'un des 29 tyrans qui s'élevèrent dans l'empire romain vers le milieu du 3^e siècle, était lieutenant du préfet d'Egypte. Il est connu dans les martyrologes par le zèle barbare avec lequel il persécuta les chrétiens dans cette province. Une sédition qui s'éleva dans Alexandrie en 263, lui fournit l'occasion de prendre le titre d'empereur que les Alexandrins, naturellement inquiets et ennemis du gouvernement de Gallien, lui confirmèrent. Emilien parcourut la Thébaïde et le reste de l'Egypte, où il affermit sa domination. Il en chassa les brigands, à la grande satisfaction du peuple, qui lui donna le nom d'*Alexandre*. A l'exemple du héros Macédonien, il se préparait à porter les armes dans les Indes, lorsque Gallien envoya contre lui le général Théodote, à la tête d'une armée. Il fut vaincu dans le premier combat, et

contraint de se retirer à Alexandrie en septembre 263. Les habitants de cette ville le livrèrent à Théodote, qui l'envoya à Gallien. Ce prince le fit étrangler dans sa prison, à la fin de la même année.

EMMANUEL, dit le *Grand*, roi de Portugal, né à Alconchete en 1469, monta sur le trône en 1495, après Jean II, son cousin, mort sans enfants. Les prospérités de son règne, le bonheur de ses entreprises, lui firent donner le nom de *Prince très-fortuné* Vasco de Gama, Améric Vespuce, Alvarès Cabral et quelques autres, découvrirent sous ses auspices plusieurs pays inconnus aux Européens. Son nom fut porté par ces navigateurs dans l'Afrique, dans l'Asie, et dans cette partie du monde qu'on a depuis appelée *Amérique*. Le Brésil fut découvert en 1500. Ce fut une source de trésors pour les Portugais : aussi appellent-ils le règne d'Emmanuel, le *siècle d'or du Portugal*. C'est lui qui bâtit le superbe palais de Bélem, et fonda le monastère attenant, où sont les tombeaux des rois de Portugal. Tous ses ouvrages portent l'empreinte de la magnificence et du goût, de son génie vaste et grand et de sa judicieuse administration. Ce prince mourut en 1521, regretté de ses sujets qu'il avait enrichis, et béni d'une multitude de nations infidèles, qu'il avait civilisées et amenées au christianisme, mais détesté des Maures, qu'il avait chassés, et des Juifs qu'il avait obligés de se faire baptiser. Emmanuel aimait les lettres et ceux qui les cultivaient. Il laissa des *Mémoires sur les Indes*. On voit à Bélem son mausolée, avec cette inscription :

Littore ab occiduo qui primum ad littora solis
Extendit cultum notitiamque Dei,
Tot reges domiti cui submisere titulos
Conditur hoc tumulo maximus Emmanuel.

La *Vie* de ce prince a été écrite en portugais par Don de Goës, Lisbonne, 1566 et 1567, 2 vol. in-fol., 12 à 15 fr., retouchée par J.-B. Lavancha, Lisbonne, 1619, in-fol.; cette édition est tronquée et l'on préfère la première. Mais on fait encore plus de cas de l'ouvrage d'Osorio, intitulé : *De rebus Emmanuelis, Lusitaniæ regis*, Lisbonne, 1571, in-fol., 10 fr. Simon Goulard l'a traduit en français, Genève, 1581, in-fol., et Paris, 1587, in-8.

EMMERICH (Frédéric-Charles-Timothée), ministre et prédicateur protestant, né à Strasbourg, en 1786, fit à l'âge de 21 ans, une savante dissertation : de *Evangelio secundum Hebræos, Ægyptios, atque Justinî martyris*, Strasbourg, 1807, in-8. Après avoir fait un voyage en Allemagne, il vint en France, et demeura pendant six mois à Paris, où il fit la connaissance des savants les plus distingués. De retour à Strasbourg, il fut nommé supérieur du collège de Saint-Thomas, et en 1802, il obtint la chaire des langues latine, grecque et hébraïque, au gymnase de cette ville. En 1812, il devint professeur agrégé du séminaire protestant, où il donna un cours d'histoire ecclésiastique. En 1819, il professa la même science à la faculté de théologie, qu'on venait d'établir en vertu d'une ordonnance royale, et prêcha souvent dans le temple

de Saint-Thomas, où son éloquence attirait de nombreux auditeurs; sa bibliothèque était une des plus riches de l'Alsace. Emmerich se proposait de donner une *histoire politique* de tous les temps et de tous les pays, qui était le résultat de longues et pénibles recherches, lorsqu'il fut surpris par la mort, en 1820. On a de lui outre la dissertation dont nous avons parlé : *Quel est pour nous le but du Jubilé de la réformation?* (en allemand) Strasbourg, 1817, in-8; *Choix des sermons posthumes du docteur F.-Ch.-T. Emmerich*, ibid., 1821.

EMMERY (Jean-Louis-Claude), comte de Grozueulx, pair de France, naquit à Metz en 1752, d'un procureur au parlement. Il exerçait dans la même ville la profession d'avocat avec la plus grande distinction, lorsqu'en 1789 il fut député par le tiers état de Metz aux états-généraux. Il embrassa les principes de la révolution, mais avec modération. Il faisait partie du comité militaire dont il fut souvent rapporteur; trois fois il fut appelé à la présidence. En 1790 il demanda une loi sur la liberté de la presse; et lorsque l'on eut fait prêter le *serment civique* à Louis XVI, il demanda que chaque député remplît dorénavant la même formalité. Le 28 juillet, il accusa le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg et les princes allemands qui possédaient des fiefs en Alsace, d'entretenir des troubles dans cette province. A l'époque de l'insurrection de la garnison de Nancy, il provoqua, comme rapporteur de la commission chargée d'examiner cette affaire, le décret qui ordonnait la poursuite de ceux qui y avaient pris part et surtout des principaux moteurs. Ce fut lui qui accusa de Bouillé comme l'un des auteurs du voyage du roi à Varennes, demanda son arrestation, et fit ordonner que trois commissaires seraient envoyés à Varennes pour ramener la famille royale. Il rédigea aussi le serment que l'armée devait prêter pendant la suspension du monarque. Peu de temps après il fit rendre plusieurs décrets sur le régime militaire, les tribunaux et les colonies. Il s'était aussi opposé à la destruction de l'hôtel des Invalides. Après la fin de la cession il fut nommé juge au tribunal de cassation, et le 10 mai 1792 il rendit compte à l'assemblée législative des travaux de ce tribunal. Considéré comme suspect sous le régime de la terreur, il fut arrêté et ne recouvra sa liberté qu'après la mort de Robespierre (9 thermidor — 24 juillet 1794). Le département de la Seine le nomma député au conseil des cinq-cents (1797). Dans cette assemblée il professa encore des principes modérés, parla contre plusieurs lois tyranniques des gouvernements, précédents qu'il fit abroger, notamment contre celle qui dépouillait de leurs biens les parents des émigrés, et fit suspendre la loi du divorce dont on faisait un abus scandaleux. Au 18 fructidor il était depuis quelque temps de la commission des inspecteurs; il ne fut point compris dans ceux qui furent proscrits; seulement son élection fut annulée. Eloigné des affaires publiques, il resta dans la retraite jusqu'au 18 brumaire (9 octobre 1799). Bonaparte l'appela au conseil d'état (section judiciaire). Emmerich fut un des collabora-

teurs du code civil ; il se vit chargé l'année suivante de l'examen des papiers saisis chez Hyde de Neuville qui était l'un des agents des Bourbons : la police d'alors fit imprimer la plupart des lettres que l'on trouva chez ce royaliste, sous le titre de *Correspondance anglaise*. Dans le mois d'août 1803, les électeurs de la Moselle appelèrent Emmery au sénat conservateur dont il fit partie jusqu'à la 1^{re} restauration. Il signa l'acte de déchéance de Bonaparte (5 avril 1814), et le 4 juin suivant son nom fut placé sur la 1^{re} liste des pairs. Pendant les cent-jours il resta entièrement hors de la scène politique ; rentré à la chambre des pairs, il se plaça au côté gauche ; on se rappelle qu'à l'époque de la proposition de Barthélemy sur la loi des élections qu'il soutint, il se fit porter malade et infirme à la chambre pour donner son vote. Il est mort dans sa terre de Grozyeulx près de Metz en 1823. On peut dire que ses opinions ne furent pas ou ne parurent pas toujours entièrement monarchiques ; son caractère ne semble pas avoir été très-ferme, et les circonstances agissaient sur lui, mais jamais avec assez de force pour lui faire suivre le torrent de la révolution. On peut lire les *Mémoires* de Bouillé dans lesquels se trouve l'éloge d'Emmery, et les *Mémoires* de Weber (tom. 1, p. 72), attribués à de Fontanges, archevêque de Toulouse, où Emmery est cité comme un des *Reviseurs*, c'est-à-dire, comme un de ceux qui cherchèrent par tous les moyens à faire revivre la popularité de Louis XVI, et à l'investir d'une partie de son ancien pouvoir.

EMMIUS (Ubbo) naquit à Gretha, village de la Frise orientale, en 1547. Ses talents lui méritèrent le rectorat du collège de Norden, et de celui de Léer ; enfin la place de premier recteur de l'académie de Groningue, et celle de professeur en histoire et en langue grecque. Quoique plusieurs princes et plusieurs villes cherchassent à le posséder, il ne voulut jamais quitter la chaire de Groningue, préférant une vie tranquille et une condition médiocre, à la brillante folie de l'ambition. Lorsque ses infirmités ne lui permirent plus de travailler en public, il s'occupa dans son cabinet à plusieurs ouvrages. Les plus estimables sont : *Vetus Græcia illustrata*, Leyde, 1626, in-8, très-utile à ceux qui veulent connaître l'ancienne Grèce. Cet ouvrage a reparu dans les *Antiquités grecques* de Gronovius ; *Decades rerum Friscicarum*, Leyde, 1616, in-fol., 8 à 10 fr. Emmius, en bon critique, montre que la plupart des choses qu'on a débitées sur l'antiquité des Frisons, ne sont que des fables. Cette histoire est estimée ; elle le serait davantage, si son zèle pour le protestantisme ne lui avait pas fait altérer bien des faits, et s'il avait pris la peine d'indiquer les sources où il a puisé ce qu'il avance ; *Opus chronologicum*, Groningue, 1619, in-fol., 12 à 18 fr. C'est une chronologie depuis la création du monde jusqu'au temps de l'auteur, avec des prolégomènes sur la chronologie romaine à la tête de l'ouvrage. Ils sont écrits avec autant de justesse que de précision ; *Chronologia veterum romanorum et Appendix genealogica*, Groningue, 1620, in-fol., 10 à 12 fr. Ce savant mourut à Groningue en 1626. Martin Han-

ckius a donné sa *Vie* dans le *Liber de scriptoribus romanis*.

EMO, premier abbé de Werum, monastère de l'ordre de Prémontré, près Groningue dans la Frise, autrement nommé le Jardin fleuri, *Hortus floridus*, vivait à la fin du 12^e siècle et au commencement du 13^e. Dom Rivet rapporte « qu'aidé de son frère, il » copia tous les auteurs des arts libéraux, et les livres » de théologie et de droit qu'ils avaient vus à Paris, » à Orléans et ailleurs dans le cours de leurs études. » Il ajoute « que dans la suite, le désir d'enrichir sa » bibliothèque le porta à y employer des religieuses, » ayant pourtant l'attention de ne leur faire trans- » crire que les livres de la Bible et les écrits des saints » PP., comme étant plus à leur portée. » Emo, persuadé qu'un monastère sans livres est comme un arsenal sans armes, parvint par ce moyen, non-seulement à fournir la bibliothèque de son abbaye d'un grand nombre d'ouvrages, mais encore à en procurer à d'autres maisons de son ordre. L'abbé Emo mourut saintement en 1237. Lui-même a écrit sur plusieurs sujets. Nous ne citerons de lui que sa *Chronique*, depuis 1203 jusqu'en 1237, continuée par Menko, 5^e abbé de Werum, et ensuite par un anonyme, jusqu'en 1292 ; inédite jusqu'en 1700, elle fut insérée par Antoine Matthieu dans ses *Analectes*, tome 3, et réimprimée par l'abbé Hugo, avec des notes dans le 1^{er} tome des *Sacræ antiquitatis monumenta*, pag. 129. Il ne faut point confondre l'abbé Emo avec un autre Emo, son cousin-germain, qui dota de ses biens l'abbaye de Werum, où il prit aussi l'habit de l'ordre de Prémontré, et qui mourut en 1215.

EMPECINADO (don Juan-Martin, surnommé *el*), général des guerillas espagnols, était fils d'un pauvre paysan de la Nouvelle-Castille. Il servit, en 1793, dans la guerre contre la France, et à la paix il se retira dans son pays, où il se livra de nouveau aux travaux de l'agriculture ; mais à l'époque de l'invasion des Français, en 1808, il reprit les armes, se jeta dans les montagnes avec quelques camarades, et en peu de temps eut réuni un assez grand nombre d'hommes pour harceler l'ennemi avec vigueur. Il devint un des chefs les plus fameux des guerillas par son activité, sa valeur et son habileté à choisir les positions les plus avantageuses. Le sobriquet d'*Empecinado* qu'il reçut dans cette nouvelle carrière, signifie *crotté* ou *enduit de poix*, et lui est commun avec tous les gens de son village, appelés ainsi par leurs voisins à cause de la grande quantité de boue qu'on y trouve, et parce que beaucoup d'entre eux exercent le métier de cordonnier ; comme c'est sous ce nom qu'il s'est illustré, le roi d'Espagne, en remontant sur le trône en 1814, lui permit de l'ajouter au sien. Il le confirma aussi dans tous ses grades ; cependant *el Empecinado* ne tarda pas à se déclarer en faveur du parti dit *constitutionnel*, et l'année suivante il présenta directement au roi un mémoire où il faisait l'apologie des travaux des cortès, et où il suppliait Sa Majesté de baser son gouvernement sur leurs principes. Ce mémoire le fit arrêter et exiler. *El Empecinado* se trouvait à Valladolid sous la surveillance des autorités lors de l'insurrec-

tion de Riégo, et il fut d'abord nommé commandant en second, puis envoyé dans le gouvernement de Zamora qu'il quitta afin de poursuivre le curé Merino qui avait pris les armes en faveur de la cause royaliste. Il le battit en plusieurs rencontres, et l'obligea de se cacher jusqu'à la nouvelle invasion de 1823. El Empecinado servit encore dans le corps du comte de l'Abisbal en Estramadure, et eut de rechef à combattre Merino qui s'était réuni au corps d'armée du comte de Bourmont; mais cette campagne ne fut pas heureuse pour lui. Il se retira dans son pays, et tomba entre les mains des vainqueurs. Il fut jugé et condamné à mort par l'alcade de Tuedo. Sa sentence cependant fut soumise au tribunal criminel de Madrid; ses parents, ses amis espérèrent un moment de le sauver; mais après une longue détention le jugement fut confirmé, et il fut pendu à Rueda le 19 août 1825.

EMPEDOCLES d'Agrigente en Sicile, philosophe, poète, historien, était disciple de Téléuges, qui l'avait été de Pythagore. Il adopta l'opinion de ce philosophe sur la transmigration des âmes, et la mit en vers dans un poème qui apparemment se ressentait du désordre de la tête de l'auteur. Empédocles y faisait l'histoire des différents changements de son âme. Il avait commencé par être fille, ensuite garçon, puis arbrisseau, oiseau, poisson. Son style ressemblait beaucoup (si l'on en croit Aristote, cité par Diogène Laërce) à celui d'Homère. Il était plein de force, et riche en métaphores et en figures poétiques. Ses vers furent chantés aux jeux olympiques, avec ceux d'Homère, d'Hésiode et des plus célèbres poètes. Il disait quelquefois des choses fort raisonnables. Il reprochait à ses concitoyens de *courir aux plaisirs, comme s'ils eussent dû mourir le même jour, et de se bâtir des maisons comme s'ils eussent cru toujours vivre*. La plus commune opinion est que ce philosophe, dans un mouvement de folie, voulant, comme dit Horace, paraître un dieu, se jeta dans les flammes de l'Etna, vers l'an 440 avant J.-C.

..... Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Aetnam
Insiliit.

Quelques écrivains distinguent Empédocles le philosophe, d'un autre qui était poète. Les fragments des écrits d'Empédocles ont été réunis par Sturz, dans le recueil intitulé : *Empedoclis Agrigentini de vita et philosophia ejus exposuit, carminum reliquias collegit Ferd. Guill. Sturz*, Leipzig, 1805-6, 2 vol. in-8, 19 fr., pap. vél., 24 fr.; il faut y joindre *Empedoclis et Parmenidis fragmenta, ex codice bibliothecae taurinensis restituta ab Amedeo Peyron*, Leipzig, 1810, in-8, 5 fr., pap. vél., 9 fr. Empédocles joignit l'étude de la médecine à celle de la philosophie; ayant guéri une femme d'Agrigente, nommée Vanthea, qui était tombée dans une profonde léthargie, et que les autres médecins avaient abandonnée comme morte, cette cure passa pour miraculeuse, et dès lors Empédocles fut considéré comme un Dieu. Il feignit de le croire lui-même, et se présenta en public avec un manteau de pourpre, une ceinture d'or, les cheveux flottants, la tête ornée

d'une couronne, comme celle de la Pythie. Il renversa le sénat d'Agrigente, composé de mille citoyens, et y établit le gouvernement populaire.

EMPEREUR (Constantin L'), né vers l'an 1580 à Oppyck, village du comté de Hollande, savant consommé dans l'étude des langues orientales, occupa avec honneur une chaire d'hébreu et de théologie à Harderwick et à Leyde. Il mourut en 1648. Tous les ouvrages qu'il a donnés au public, offrent des remarques utiles, et respirent une profonde érudition rabbinique et hébraïque. Nous avons de lui : *Talmudis Babylonici codex Middóth cum commentariis, etc.*, en hébreu et en latin, Leyde, 1630, in-4, 8 à 10 fr. Ce commentaire, orné de figures très-exactes, explique avec beaucoup de netteté toute la structure du temple de Jérusalem, de ses autels, etc.; *D. Isaaci Abrabanielis et Mosis Alshechi commentarius in Esaïæ prophetiam*, en hébreu et en latin, Leyde, 1631, in-8, 5 à 6 fr. L'Empereur, en publiant les commentaires de ces rabbins sur le prophète d'Assyrie, qui regarda les souffrances et la mort de l'Homme Dieu, a eu soin de réfuter leurs explications détournées, et de repousser les traits qu'ils ont lancés contre le christianisme; *Grammaire chaldaique*, écrite en hébreu, avec la traduction latine, Leyde, 1631, in-8; *Itinerarium Benjaminis*, en hébreu, avec la traduction en latin et des notes de L'Empereur, Leyde, 1633, in-8, 3 à 5 fr.; et plusieurs autres traductions des livres judaïques, enrichies d'observations savantes; elles sont les meilleures que l'on ait, quoiqu'elles ne soient pas toujours exactes.

EMPIRICUS. (Voy. SEXTUS.)

EMPORIUS, savant rhéteur, florissait du temps de Cassiodore au 6^e siècle. Il reste de lui quelques écrits sur son art, Paris, 1599, in-4. Le style en est vif et nerveux, suivant Gibert.

EMSER (Jérôme), théologien catholique allemand, naquit à Ulm en 1477, et mourut à Leipzig, en 1527. Après avoir commencé ses études à Tubingen, il alla les continuer à Bâle, où il s'appliqua au droit, à la théologie et à l'hébreu. Il accompagna ensuite en Allemagne et en Italie, le cardinal Raymond de Gurti, dont il avait été nommé chapelain et secrétaire. Quelque temps après, il professa les humanités à Erfurt, qu'il quitta bientôt pour passer à l'université de Leipzig, dont il fut reçu membre, et où il enseigna le droit canonique. Vers le même temps, le duc George de Saxe le prit pour son secrétaire et son orateur dans la ville de Dresde, et l'engagea à écrire contre le luthéranisme, qui commençait à s'étendre en Allemagne. Emser avait été jusque-là l'ami de Luther; il eut avec ce réformateur quelques conférences, espérant le ramener du sentier de l'erreur, par des conseils d'ami; mais voyant qu'il ne gagnait rien sur l'esprit de ce sectaire obstiné, il se déclara son adversaire, et le combattit vigoureusement. Les ouvrages qu'il publia sont : *Motifs pour lesquels la Traduction du nouveau Testament par Luther doit être défendue au commun des fidèles*, Leipzig, 1523, in-4, réimprimés avec augmentation, sous le titre d'*Annotations sur la Traduction, etc.*, Dresde, 1524,

in-4; *Traduction allemande du nouveau Testament, pour être opposée à celle de Luther*, Dresde, 1527, in-fol.; Paris, 1630, in-fol.; *Histoire de la vie et des miracles de saint Beunon*, Leipzig, 1512; Dresde, 1594, in-4; et un grand nombre d'autres écrits de controverse.

ENDELECHIUS, ou SEVERUS-SANCTUS, rhéteur et poète, naquit à Bordeaux dans le 4^e siècle. Quelques critiques le croient fils de Flavius-Sanctus, évêque d'Auxonne, d'après une épitaphe que celui-ci lui a consacrée dans ses *Parentalia*. Ami de saint Paulin, évêque de Nôle, il embrassa, à son exemple, le christianisme. Vers la fin de sa vie, il se consacra à la retraite, et l'on croit même qu'il avait embrassé l'état ecclésiastique. L'abbé Longchamp place sa mort à l'année 409. Saint Paulin cite avec éloge les hymnes d'Endelechius, composées sur la parabole des dix vierges de l'Evangile, mais elles ont été perdues. Il ne nous reste de ce poète qu'une églogue intitulée : *De mortibus boum*, faite à l'occasion d'une maladie contagieuse, qui, vers 377, fit de grands ravages dans la Turquie, l'Illyrie et la Flandre. Les interlocuteurs sont un païen qui se livre au désespoir, et un chrétien qui lui offre pour le consoler la pensée de la Providence. Cette pièce a paru pour la première fois en 1590, dans les *Epigrammata et poemata veterum*, tom. 2, pag. 448 et suivantes. Depuis elle a été imprimée séparément à Lugd.-Bat., 1715, in-8, 3 à 4 fr. Elle a aussi été insérée dans la *Bibliotheca patrum*, et dans différents recueils de poésies chrétiennes.

ÉNÉE, le *Tacticien*, un des plus anciens, mais non pas des meilleurs auteurs qui aient écrit sur l'*Art militaire*, florissait du temps d'Aristote (4^e siècle avant J.-C.). Casaubon a publié un de ses traités en grec, *De toleranda obsidione*, avec une version latine, dans le *Polybe*, 1609, in-fol.

ÉNÉE DE GAZA, philosophe platonicien, sous l'empire de Zénon, dans le 5^e siècle, embrassa le christianisme, et y trouva une philosophie bien supérieure à celle de Platon. On a de lui un dialogue intitulé *Théophraste*, du nom du principal interlocuteur. Il traite de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps. Jean Bower le mit au jour à Leipzig, 1655, in-4, avec la traduction et les savantes notes de Gaspard Barthius. On le trouve aussi dans la bibliothèque des Pères.

ÉNÉE, évêque de Paris, homme d'esprit et consommé dans les affaires, publia à la prière de Charles le Chauve un *livre contre les erreurs des Grecs*. Il entreprend à la fois de répondre aux écrits du patriarche Photius contre l'église latine, et de montrer la vérité de la doctrine et la sainteté des dogmes de cette église. Il mourut en 670.

ENFIELD (Guillaume), ministre anglican, non-conformiste, né à Sudbury en 1741, et mort à Norwich en 1797, fut pasteur et professeur de belles-lettres à Warrington dans le comté de Lancastre. Il a publié des *Sermons à l'usage des familles*, 1779, 2 vol. in-8; *Le prédicateur anglais*, 1773, 4 vol. in-12; *Essai sur l'histoire de Liverpool*, 1773, in-fol., fig., 15 fr.; *Histoire de la philosophie, d'après Brucker*, 1791, 2 vol. in-4, 6 à 7 fr.; *Ser-*

mons sur des sujets pratiques, 1798, 3 vol. in-8, 8 à 9 fr. Ses sermons comme tous ses ouvrages sont écrits d'un style clair, élégant; la morale y est présentée sans austérité : en général ils paraissent plus propres à former l'esprit et le goût, qu'à élever l'âme à la piété.

ENGEL (Arnold), jésuite, né à Maëstricht en 1620, mort à Prague vers 1676, professa pendant quelque temps la rhétorique, puis se livra aux missions dans lesquelles il se distingua autant par ses talents que par son zèle. On lui doit plusieurs ouvrages de piété et de poésie religieuse; nous citerons : *Indago monocerotis ab natura humana deitatis sagacissima venatrice, per quinque sensuum desideria amanter adornatæ*, Prague, 1658, in-4, 5 à 6 fr.; *Virtutis et honoris ædes in heroibus et poematibus xxv græco-latinis illustratæ*, ibid., 1671, in-8; les *panégyriques de la sainte Vierge, de saint François-Xavier, l'Oraison funèbre de l'empereur Ferdinand III*, en latin, etc.; en général ses ouvrages sont peu estimés.

ENGEL (Samuel), géographe et savant suisse, né à Berne en 1702, voyagea en Allemagne et en Italie, et remplit ensuite dans sa patrie avec distinction plusieurs places administratives. En 1745, il fit partie du conseil souverain et fut pourvu successivement de différents bailliages; il contribua à faire adopter le système des greniers d'abondance, et, réuni au célèbre Haller, il favorisa l'établissement de l'hôpital des orphelins, la fondation de la société économique de Berne, etc. Il encouragea aussi de tous ses efforts l'agriculture, et contribua à l'introduction des pommes de terre qui furent d'une si grande ressource pendant la disette de 1772 : Engel mourut à Berne en 1784. On lui doit plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on remarque : *Mémoires et Observations géographiques et critiques sur la situation des pays septentrionaux d'Asie et d'Amérique*, Lausanne, 1765, in-4, avec cartes; traduit en allemand par l'auteur, Leipzig, 1772, in-4. Engel cherche dans cet ouvrage à prouver qu'il est possible de gagner le grand Océan en naviguant par le Nord; son hypothèse est fondée sur une opinion dont la fausseté parut avoir été reconnue lors de l'expédition du capitaine Phipps; *Essai sur cette question : Quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux?* Amsterdam, 1767, in-4, ou 5 vol. in-12. On trouve dans cet ouvrage plusieurs hypothèses mal fondées; l'auteur entre dans beaucoup de discussions relatives à l'éclaircissement de la Bible, et la question qui devait faire le sujet principal, n'occupe dans son livre que très-peu de place; *Mémoire sur la navigation dans la mer du Nord*, 1779, in-4, où il revient sur la possibilité de la navigation dans l'océan boréal; *Remarques sur la partie de la relation du Voyage du capitaine Cook, qui concerne le détroit entre l'Asie et l'Amérique*, 1781, in-4, avec une carte, 6 à 7 fr.; *Bibliotheca selectissima, sive Catalogus librorum in omni genere scientiarum rarissimorum, etc.*, Berne, 1743, in-8, 3 à 4 f., estimé à cause des anecdotes et des notes qui s'y trouvent répandues; *Instructions sur la pomme*

de terre, en allemand, Berne, 1772-74, 2 vol. in-8; *Mémoire sur la rouille du froment*, Zurich, 1778, et plusieurs autres ouvrages sur l'économie rurale, imprimés séparément ou insérés dans les *Mémoires de la société économique de Berne*.

ENGEL (Jean-Jacques), professeur de morale et de belles-lettres à Berlin, né à Parchim, dans le duché de Mecklenbourg-Schwerin, en 1741, fut choisi pour enseigner les belles-lettres aux enfants du roi de Prusse, et mourut en 1802. Il a laissé plusieurs ouvrages, recommandables pour l'élégance du style et une pureté de diction très-rares en Allemagne. Les principaux sont : deux petites comédies, *le Fils reconnaissant* et *le Page*, qui l'ont placé à côté des meilleurs auteurs dramatiques allemands. Elles ont été traduites en français et se trouvent dans le théâtre de Friédel : la deuxième a fourni le sujet de notre comédie des *Deux pages* de Dezède; *Le philosophe du monde*, 1775, 2 vol. in-8, recueil de morceaux sur diverses questions de philosophie, de morale et de littérature; *La théorie de la Mimique*, 1785, 2 vol. in-8, fig.; *Le miroir des princes*, 1796, suite de morceaux de morale destinés à l'instruction des princes, et surtout de ceux qui doivent régner un jour; *Lorenz Stark*, roman, 1801, in-8; l'auteur le composa à l'âge de soixante ans. La collection de ses *Ouvrages* recueillies à Berlin, de 1801 à 1806, forme 12 vol. in-8.

ENGELGRAVE (Henri), savant jésuite belge, né à Anvers en 1610, mort dans la même ville en 1670, a laissé des ouvrages estimés, qui ont pour titre : *Lux evangelica sub velum sacrorum emblematum recondita in anni dominicas*, 1648, 2 tom. in-4. Il s'en est fait depuis sept réimpressions de différents formats; *Lucis evangelicæ sub velum sacrorum emblematum, sive cælum novum infesta et gesta sanctorum*, 1647, in-fol., 1658, in-4, et 1659, in-8; *Cælum empyreum in festa sanctorum apostolorum, martyrum, confessorum, virginum, etc.*, in-fol., in-4, et 2 vol. in-12; *Cælum empyreum, pars altera*, in-fol., in-4 et in-8. On a encore de lui des *Méditations sur la passion* de N.-S. en flamand, Anvers, 1670, in-8. Son frère, Jean-Baptiste ENGELGRAVE, aussi jésuite, qui jouissait d'une grande considération dans son ordre, a publié *Meditationes per totum annum, in omnes dominicas et festa*, Anvers, 1654, in-4.

ENGELHUSEN (Thierry d'), né dans le duché de Hanovre, et mort en 1430, est connu par une *Chronique* en latin qui comprend depuis la création du monde, jusqu'à l'année 1420. Cette *Chronique* a été continuée par Mathias Doring, et publiée par Joachim Jean Madeo, à Helmstadt, 1671, in-4. Engelhusen était supérieur d'un monastère à Wittenberg.

ENGLEFIELD (Charles-Henri, sir), né d'une famille très-ancienne de Berkshire, est mort à Londres en 1822, après s'être distingué par son goût pour les sciences et pour les beaux-arts, et avoir publié les ouvrages suivants : *Tables des lieux apparents de la comète de 1661, dont le retour est attendu en 1789, avec une nouvelle méthode de*

se servir du réticule romboïde, 1788, in-4; *Lettre à l'auteur de la revue sur les protestants dissidents*, 1790, in-8; *Revue sur les motifs de la séparation des protestants de l'Eglise romaine*; *Sur la détermination de l'orbite des comètes d'après la méthode du P. Boscovich et celle de la Place*, 1793, in-4; *Promenade à Southampton avec des gravures représentant ses antiquités*, 1801, in-8; *Promenade dans l'île de Wight, avec des gravures représentant ses antiquités*. Il a aussi donné beaucoup d'articles dans les *Mémoires de la société des antiquaires*, et dans celle de Linnée.

ENGRAMELLE (Marie-Dominique-Joseph), religieux de l'ordre de Saint-Augustin, né à Nedonchal en Artois, en 1727, se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences, et particulièrement de la musique et de la mécanique. Il s'occupa des instruments à touches et de leur construction. On lui doit la *Tonotechnie, ou l'art de noter les cylindres et tout ce qui est susceptible de notation dans les instruments de concerts, mécaniques*, in-8, fig. Ce livre est le premier qui ait révélé le secret d'un art auquel les facteurs d'instruments avaient jusqu'alors refusé d'initier le public. C'est aussi au P. Engramelle qu'appartient tout ce qui a rapport au notation dans l'art du facteur d'orgue de D. Bedos. On a encore de lui une *Description des insectes de l'Europe peints d'après nature par Ernest*, Paris, 1779-93, 29 cahiers gr. in-4, fig. color., 300 à 350 fr. Cet ouvrage bien exécuté se relie en 8 vol. in-4. Engramelle mourut en 1780.

ENGRAND (Henri) naquit à Saint-Fiacre, près de Meaux, en 1753. Après avoir fait ses études, il entra dans la congrégation de Saint-Maur, d'où il se rendit à Laon, pour y occuper la place de professeur de rhétorique. Nommé à la chaire de philosophie, et puis de théologie à l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims, il professa cette dernière science jusqu'en 1789, première époque de la révolution française qui l'empêcha d'embrasser la carrière ecclésiastique, à laquelle il s'était destiné. Sans fortune, et toujours étranger aux tumultes politiques, il se livra à l'enseignement dans un pensionnat de demoiselles à Reims; état qu'il a exercé pendant trente années. Il fut nommé conservateur de la bibliothèque publique de cette ville, emploi dans lequel il montra beaucoup de zèle et d'intelligence, quoiqu'il n'en retirât aucun salaire : ce qui fait honneur à son désintéressement. Il est mort en 1823. Il a laissé plusieurs ouvrages élémentaires, qui sont très-estimés : *Principes de la langue française, rappelés à leurs plus simples éléments*, 1813, in-12; *Leçons élémentaires sur l'histoire de France, depuis le commencement de la monarchie, jusqu'en 1814 exclusivement*, Reims, 1821, in-12; *Leçons élémentaires sur la mythologie, suivies d'un traité sommaire de l'apologue*, 1809, in-12; *Leçons élémentaires d'histoire romaine*, 1813, in-12; *Leçons élémentaires sur l'histoire ancienne et l'histoire grecque*, 1813, in-12.

ENJEDIN (George), un des plus subtils unitaires qui aient fait des remarques sur l'écriture

sainte. On a de lui : *Explicatio locorum scripturæ veteris et novi Testamenti, ex quibus dogma Trinitatis stabiliri solet*, in-4 : ouvrage pernicieux et rempli de vains sophismes, qui a été sévèrement défendu et brûlé dans différents endroits. Il a été réfuté par Richard Simon. Cet auteur, né en Transylvanie, ministre et surintendant dans sa patrie, mourut en 1597, âgé de 42 ans. Il a emprunté presque toutes ses remarques d'Etienne Basilus, unitaire de Coloswar.

ENNIUS (Quintus), né à Rudes en Calabre, l'an 240 avant J.-C., obtint par ses talents le droit de bourgeoisie à Rome : honneur dont on faisait alors beaucoup de cas. Il tira la poésie latine du fond des forêts, pour la transplanter dans les villes ; mais il lui laissa beaucoup de rudesse et de grossièreté. Le même siècle vit naître et mourir sa réputation ; ce siècle n'était pas celui de la belle latinité : on le sent en lisant Ennius ; mais il compensa le défaut de pureté et d'élégance, par la force des expressions et le feu de la poésie. L'élégant, le doux Virgile avait beaucoup profité dans la lecture du dur et du grossier Ennius. Il en avait pris des vers entiers, qu'il appelait *des perles tirées du fumier*. Ennius mourut de la goutte, l'an 169 avant J.-C. Scipion, son ami, voulut avoir un tombeau commun avec ce poète, autant par amitié que par considération pour son mérite. Ennius avait mis en vers héroïques les *Annales de la république romaine* ; il avait aussi fait quelques *satires* ; mais il ne nous reste que des fragments de ces ouvrages, Amsterdam, 1707, in-4, 7 à 9 fr., et dans le *Corpus poetarum latinorum* de Maittaire, et dans le *théâtre des Latins*, par Levée.

ENNODIUS, né en Italie vers 473, et originaire des Gaules, embrassa l'état ecclésiastique du consentement de sa femme, qui de son côté se fit religieuse. Ses vertus et ses talents le firent élever sur le siège de Pavie vers l'an 510. On le choisit ensuite pour travailler à la réunion de l'église grecque avec la latine. Il fit deux voyages en Orient, qui ne servirent qu'à faire connaître les artifices de l'empereur Anastase, et la prudence d'Ennodius. Cet illustre prélat mourut saintement en 521. Le P. Sirmond donna au public une bonne édition de ses *œuvres*, 1812, in-8. Elles renferment neuf livres d'*épîtres*, recueil édifiant et utile pour l'histoire de son temps ; dix recueils d'*œuvres diverses* ; la *Défense du concile de Rome*, qui avait absous le pape Symmaque ; vingt-huit *discours* ou *déclamations* ; des *poésies*.

ENOCH, fils aîné de Caïn, bâtit avec son père la première ville. Ce mot dans l'origine ne signifie qu'une habitation fixe, un terrain environné de clôture. Caïn et Enoch en firent une pour eux et pour leurs descendants ; elle fut appelée *Enochie*.

ENOCH, fils de Jared et père de Mathusalem, né l'an 3378 avant J.-C., fut enlevé du monde pour être placé dans le Paradis terrestre, après avoir vécu 365 ans avec les hommes. Il doit venir un jour pour faire entrer les nations dans la pénitence (*voy. ELIE*). On lui attribua, dans les premiers siècles de l'Eglise, un ouvrage plein de fables sur

les astres, sur la descente des anges sur la terre, etc. ; mais il y a apparence que cette production avait été supposée par les hérétiques, qui, non contents de falsifier les saintes Ecritures, se jouaient, par des ouvrages supposés et fabuleux, de la crédulité de leurs imbéciles sectateurs. Quelques critiques prétendent que cet ouvrage, véritablement d'Enoch, a été défiguré par des mains infidèles ; ils se fondent sur ce que saint Jude, dans son épître canonique, paraît en citer un passage. Mais saint Jude cite Enoch sans parler de son livre ; le passage en question peut être le fruit d'une ancienne tradition, conservée dans d'autres livres (1). (*Voy. JUDE.*)

ENOS, fils de Seth et père de Caïn, né l'an 3799 avant J.-C., mort âgé de 905 ans, établit les principales cérémonies du culte que les premiers hommes rendirent à l'Etre suprême.

ENS (Gaspard), historien allemand, né vers 1570 à Lorch dans le Wurtemberg, fut un des écrivains les plus laborieux et les plus féconds de l'Allemagne ; il renonça à l'étude du droit pour se livrer à sa passion pour les voyages. En 1603 il se fixa à Cologne et se mit aux gages des libraires, pour lesquels il composa dans l'espace de 15 ans un grand nombre d'ouvrages dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca realis* de Lipenius. Ils sont tous en latin et roulent sur des sujets d'histoire, de politique, de critique, de poésie, etc. Il composait jusqu'à 10 volumes dans une année. Les principaux sont : *Mercurius gallo-bellicus*, Cologne, 1604 et suiv. : Ens en publia 6 volumes, depuis le 4^e jusqu'au 9^e ; *Annales, sive Commentaria de bello gallo-belgico*, ibid., 1606, in-8 ; *Belli civilis in Belgio per XL annos gesti historia*, usque ad annum 1609, ex belgicis Meterani commentariis concinnata, ibid., 1610 ; *Mauritiados libri VI, in quibus belgica describitur civilis belli causa, illustris Mauricii natales et victoriae explicantur*, ibid., 1612, in-8 ; *Rerum hungaricarum historia, libris IX comprehensa*, ibid., 1604, in-8 : les biographes hongrois, tout en louant l'élégance du style d'Ens, lui reprochent plusieurs inexactitudes. *Thesaurus politicus ex italico latine versus*, ibid., 1613-18-19, 3 vol. in-4 ; *Morosophia, sive stultæ sapientiæ et sapientis stultitiæ libri duo*. C'est une imitation de l'ouvrage de Spelto, publié avec le même titre en italien, Pavie, 1606, in-4 ; ibid., 1620-21, in-8. *Heracitus, de miseriis vitæ humanæ*, ibid., 1622, in-12, etc. Ens a publié aussi des poésies latines, dont une partie a été insérée dans les *Deliciæ poetarum germanorum*, tome 2, page 1236 et suiv. Et, pour prouver qu'il n'oubliait aucun genre de littérature, il a donné une traduction latine du roman de *Gusman d'Alfarache*, sous le titre de *Proscenium vitæ*, 1623, in-8. Ens est mort vers 1640.

ENSENADA (Zénon-Silva, marquis de la), un des ministres d'Espagne les plus habiles, sous le règne de Ferdinand VI, né en 1690, de parents

(1) Il paraît certain aujourd'hui que le livre attribué à Enoch existe : il faut donc en revenir au sentiment des critiques qui prétendent que cet ouvrage a été défiguré.

obscur, avait d'abord été teneur de livres chez un banquier de Cadix : des talents supérieurs le firent bientôt connaître. Il s'éleva par degrés, et du poste d'intendant d'armée, il passa dans le ministère, où il se montra avec l'éclat d'un homme qui s'est créé lui-même. Livré tout entier à l'administration publique, il supprima les dépenses superflues, encouragea les établissements utiles, protégea l'industrie, les sciences, les arts, le commerce, et créa de nouveau, pour ainsi dire, la marine espagnole. Il porta son système d'économie jusque dans la maison de son souverain, et sans rien retrancher de la pompe qui convenait à un puissant monarque, il sut cependant y établir une sage réforme. Sa modestie égalait ses talents. Les intrigues de cour du duc de Huescar le firent disgracier; mais il soutint cette disgrâce avec la dignité d'un grand homme, et il ne se montra jamais si supérieur à sa place que lorsqu'il l'eut perdue. Le roi qui le regrettait sincèrement, le rappela : mais les cabales de ses ennemis surent le tenir éloigné du ministère. Il mourut en 1762.

ENT (George), né à Sandwich dans le comté de Kent, en 1603, reçut le bonnet de docteur en médecine à Padoue. De retour en Angleterre, il se lia étroitement d'amitié avec Harvée, devint président du collège des médecins sous Cromwell, et fut fait chevalier par Charles II qui avait tant de plaisir à l'entendre qu'il assistait à ses leçons. Il mourut à Londres en 1689. On a de lui : *De respirationis usu primario*, 1679, in-8; *Apologia pro circulatione sanguinis*, 1641, in-8, en faveur de Harvée; des *mémoires* dans les *Transactions philosophiques*.

ENTINOPUS de Candie, fameux architecte au commencement du 5^e siècle, a été l'un des principaux fondateurs de la ville de Venise. Radagaise, roi des Goths, étant entré en Italie en 405, les ravages de ces barbares contraignirent les peuples à se sauver en différents endroits. Entinopus fut le premier qui se retira dans des marais proche de la mer Adriatique. La maison qu'il y bâtit était encore la seule qu'on y vit, lorsque, quelques années après, les habitants de Padoue se réfugièrent dans le même marais. Ils y élevèrent en 413 les 24 maisons qui formèrent d'abord la cité. Celle d'Entinopus fut ensuite changée en église, et dédiée à saint Jacques. Elle subsiste, dit-on, encore, et est située dans le quartier appelé *Rialto*, qui est le plus ancien de la ville.

ENTIUS, roi de Sardaigne, fils naturel de Frédéric II, était né de l'une des nombreuses maîtresses que cet empereur entretenait dans son palais. Son véritable nom était *Hanse* ou *Jean*. Les Italiens le désignent sous celui de *Enzio*. A peine âgé de 14 ans, il épousa, en 1238, Adélaïde, marquise de Massa, héritière de Gallura et d'Oristagni, en Sardaigne, et veuve d'Ubaldo, vicomte de Pise. Il était ainsi possesseur de toute la Sardaigne, dont une partie lui était déjà soumise. Entius était un des plus vaillants fils de Frédéric; son père l'employa dans ses guerres injustes contre l'Eglise. Il porta le fer et le feu dans la Marche d'Ancone, ce qui lui attira l'excommunication de Gré-

goire IX. En 1241, à la tête de la flotte sicilienne et pisanne, il battit, le 3 mai, les Génois, et fit prisonniers les prélats appelés par le pape à un concile, pour prononcer sur la conduite de l'empereur. Ayant porté, quelques années après, ses armes dans la Lombardie, il fut complètement battu et fait prisonnier par les Bolonais à la bataille de Fossalto, le 26 mai 1247. Les vainqueurs le conduisirent en triomphe dans leur ville, et le condamnèrent à une prison perpétuelle : il n'avait alors que 25 ans. Frédéric essaya vainement d'obtenir la liberté de son fils. Ses offres et ses menaces furent également inutiles. Les Bolonais firent bâtir au milieu de la place dite de *Saint-Pétron*, un palais magnifique; et c'est dans cette superbe prison qu'Entius languit pendant 25 ans, c'est-à-dire jusqu'au moment de sa mort, en 1272. Pour aggraver sa captivité, il eut la douleur d'apprendre les malheurs et la mort de son père, de ses frères et de l'infortuné Conradin, dernier descendant de son illustre famille. Aless. Tassoni lui a consacré quelques chants dans son poème de la *Secchia rapita* (le *Seau enlevé*).

ENTRAIGUES (Emmanuel-Louis-Henri de LAUNY comte d'), d'abord député de la noblesse de la sénéchaussée de Villeneuve-de-Berg aux états généraux de 1789, se distingua par la liberté de ses opinions; il vota pour l'abolition des privilèges de la noblesse, et s'opposa aux mesures du ministre Necker. Mais, révolté des excès révolutionnaires, il émigra, passa en Espagne, de là à Coblenz, près des princes, où Monsieur le nomma son ministre en Italie. En 1803, l'empereur de Russie l'appela à Dresde avec le titre de conseiller de légation; il se retira à la fin de la même année en Angleterre; il fut assassiné le 22 juillet 1812, ainsi que sa femme, par un domestique anglais que les feuilles britanniques firent passer pour Italien. Il a publié divers ouvrages qui eurent dans le temps un véritable succès; les principaux sont : *Mémoires sur les états généraux*, imprimés en 1788; *Quelle est la situation de l'assemblée nationale?* 1790, in-8; *Sur la régence de Louis-Stanislas-Xavier*, 1792, in-8; *Observations sur la conduite des premiers coalisés*, 1795, in-8; *Adresse à la noblesse française sur les effets d'une contre-révolution*. Entraigues a aussi donné quelques pièces de poésie.

ENTRECASTEAUX (Joseph-Antoine BRUN d'), célèbre marin français, né à Aix en 1739, d'un président du parlement de Provence, entra dans la marine comme enseigne de vaisseau, et fit ses premières armes sous le bailli de Suffren. Il fut élevé au commandement d'une frégate, au commencement de la guerre de 1778. Une action glorieuse le fit choisir quelque temps après pour être capitaine de pavillon sur le *Majestueux*, vaisseau de 110 canons. Sa bravoure, son sang-froid et ses talents le placèrent alors parmi les officiers les plus distingués. Aussi utile pendant la paix que pendant la guerre, il ne se fit pas moins remarquer dans l'administration des ports et des arsenaux du roi, par l'intégrité, la justesse d'esprit, et l'étendue des vues dont il était particulièrement doué. Le commandement

des forces navales dans l'Inde lui fut confié en 1785. Les talents qu'il montra dans ce voyage, où il se fraya plusieurs routes nouvelles, le firent désigner pour aller à la recherche de La Peyrouse, et il partit de Brest avec deux frégates, pour cette glorieuse mission, au mois de septembre 1791. Si ses efforts n'ont pas eu le succès qu'on pouvait espérer, les nombreuses découvertes qu'il a faites, rendent sa campagne une des plus brillantes qui aient été entreprises. Il a reconnu en effet la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, celle de l'île de Bougainville, la partie nord de l'archipel de la Louisiade, plusieurs rades et beaux ports au sud de la terre de Diémen, près de 300 lieues de côte au sud-ouest de la Nouvelle-Hollande; enfin il a constaté l'identité des îles Salomon de Mendana, avec les terres vues par Surville et le lieutenant Sorthland, indiquées par Fleurieu dans son ouvrage intitulé : *Découverte des Français au sud-est de la Nouvelle Guinée*, Paris, 1793. Il se dirigeait vers l'île de Java, lorsqu'il fut attaqué du scorbut. Il y succomba en 1793. Les talents qu'il a développés dans cette campagne le placent au nombre de nos plus illustres navigateurs. Son *Voyage*, a été rédigé et publié par Rossel et Beauteemps-Beaupré, Paris, 1808, 2 vol. in-4, et atlas gr. in-fol. de 40 pl., 72 à 90 fr.

ENZINA (Jean de la), né vers l'an 1446, d'une famille illustre de la Vieille-Castille, fit ses études à Salamanque, et montra, dès sa plus tendre jeunesse, un goût décidé pour la poésie. On peut dire que la Enzina fut le véritable fondateur du théâtre espagnol. La première comédie qu'il composa fut jouée lors du mariage de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle de Castille. Ses autres pièces furent représentées à la cour et devant les principaux seigneurs. Il augmenta ensuite sa réputation par un *Art poétique (Arte de trovar)*, qu'il dédia au prince don Jean. Il réunit dans cet ouvrage, le second en ce genre qui paraissait en Espagne, les principaux préceptes des poètes grecs et latins, dans lesquels il était très-versé; et quoique son art poétique n'eût pas le mérite de ceux que publièrent dans le siècle suivant Salas, Espinel, etc., il fut cependant regardé comme une production aussi utile qu'agréable. Mais il ne se distingua pas seulement dans la carrière littéraire, il fut chargé par Ferdinand de plusieurs missions auprès des cours de Rome et de Naples, et il s'en acquitta avec distinction. La première édition de ses ouvrages parut à Salamanque en 1507, du vivant de l'auteur. Elle comprenait plusieurs volumes qui contiennent des *Poèmes*, des *Odes*, des *Chansons* et douze *Comédies*, parmi lesquelles on regarda alors comme un chef-d'œuvre de l'art dramatique celle qui a pour titre : *Placida y Victoriano*. Ce poète mourut vers l'an 1532, comblé d'honneurs et de richesses. Ses ouvrages sont remarquables par un style pur, des pensées brillantes et une élégance inconnue jusqu'à l'époque où il écrivit.

EOBANUS HESSUS (Elius) fut surnommé *Hessus*, parce qu'il naquit en 1488, sur les confins de la Hesse, sous un arbre au milieu des champs.

Il professa les belles-lettres à Erfurt, à Nuremberg et à Marpur, où le landgrave de Hesse l'avait appelé. Il mourut dans cette ville en 1540, avec la réputation d'un bon poète, ennemi de la satire, quoique versificateur, du mensonge et de la duplicité, mais ami du vin et de la crapule. Le cabaret était son parnasse. On raconte qu'il terrassa un des plus hardis buveurs de l'Allemagne, qui lui avait fait défi de boire un seau de bière. Eobanus fut vainqueur, et le vaincu ayant fait de vains efforts pour épuiser le seau, tomba ivre mort. Nous avons de ce poète buveur un grand nombre de *poésies*; les vers tombaient de sa plume. Il avait la facilité d'Ovide, avec moins d'esprit et moins d'imagination. Les principaux fruits de sa muse sont : des *Traductions* en vers latins de *Théocrite*, Bâle, 1531, in-8, et de l'*Iliade* d'Homère, Bâle, 1641, in-8; des *Élégies* dignes des siècles de la plus belle latinité; des *Sylves*, in-4; des *Bucoliques* estimées, Halle, 1539, in-8; *Ipsius et amicorum Epistolæ*, in-fol. Ses *poésies* ont été publiées sous le titre de *Operum farragine duæ*, Halle, 1539, et à Francfort, 1564, in-8, 4 à 6 fr. Camérarius a écrit sa *Vie*, imprimée à Leipzig, 1696, in-8.

EON DE L'ESTOILE, gentilhomme breton, homme sans lettres, mais d'une extravagance et d'une opiniâtreté telle qu'on en voit rarement. Ce fou se disait le *filz de Dieu*, et le *juge des vivants et des morts*, sur l'allusion grossière de son nom avec le mot *eum* dans cette conclusion des exorcismes : *Per eum qui judicaturus est vivos et mortuos*. On ne doit pas s'étonner qu'un insensé ait pu trouver une telle absurdité dans son imagination. On ne doit pas l'être non plus qu'il ait fait un grand nombre de sectateurs, et que quelques-uns aient mieux aimé se laisser brûler, que de renoncer à leur délire. Il n'y a, comme dit Cicéron, aucun genre de folie ou d'excès dont l'esprit humain ne soit capable. Eon fut pris et conduit au concile de Reims, assemblé par le pape Eugène III en 1148. Le pontife demanda à l'écervelé : « Qui es-tu ? » Il lui répondit : « Celui qui doit venir juger les vivants et les morts. » Comme il se servait, pour s'appuyer, d'un bâton fait en forme de fourche, le pape lui demanda ce que voulait dire ce bâton ? « C'est ici » un grand mystère, répondit le fanatique. Tant » que ce bâton est dans la situation où vous le voyez, » les deux pointes tournées vers le ciel, Dieu est en » possession des deux tiers du monde, et me laisse » maître de l'autre tiers. Mais si je tourne les deux » pointes vers la terre, alors j'entre en possession » des deux tiers du monde, et je n'en laisse qu'un » tiers à Dieu. » Ce maître de l'univers fut enfermé dans une étroite prison, où il mourut peu de temps après. Ceux d'entre les sectateurs d'Eon, qui demandèrent à rentrer dans l'Eglise, furent reçus avec bonté; mais comme il paraissait que de telles extravagances soutenues avec tant de fureur, prouvaient quelque intervention de l'esprit séducteur, on les exorçisa comme des démoniaques.

EON DE BEAUMONT (Charles-Geneviève-Louise-Auguste-André-Timothée d'), l'un des personnages qui ont le plus vivement excité la curiosité publique

vers la fin du 18^e siècle, naquit à Tonnerre en 1728, d'un avocat conseiller du roi à Paris, fit ses études au collège Mazarin, fut reçu d'abord docteur en droit civil et en droit canon, ensuite avocat au parlement. Malgré ses succès dans le barreau il changea de carrière. Le prince de Conti, qui protégeait spécialement sa famille, lui fit obtenir une mission diplomatique et secrète à Saint-Petersbourg, où il prit les habits de femme, qu'il quitta à son retour en France pour reprendre les habits d'homme. Après avoir aplani dans ce voyage les voies de pacification, il fut envoyé une seconde fois en Russie, mais avec un caractère public. La prudence et l'activité de ses démarches ne laissèrent rien à désirer. Un traité définitif d'alliance entre la France et la Russie, et l'engagement de cette puissance de faire marcher, en faveur des cours de France et de Vienne, 80,000 Russes destinés à suivre les drapeaux prussiens, en furent les heureux résultats. Il parvint même à faire disgracier et arrêter le grand chancelier Bestucheff, et à le faire remplacer par le comte Woronzow qui était dans les intérêts de la France. A son retour, brûlant du désir de se distinguer dans la carrière des armes, il obtint la permission d'aller rejoindre l'armée française en Allemagne, et fit la campagne de 1761 avec le titre de capitaine de dragons et comme aide de camp du maréchal de Broglie; il se distingua à Hoxter, Ultrop, Eimbeck, et surtout à Osterwick, où avec 80 dragons il força un bataillon prussien de 800 hommes de mettre bas les armes. La paix de 1762 le fit rentrer dans la carrière politique. Il fut envoyé à Londres avec le duc de Nivernais en qualité de secrétaire d'ambassade, et nommé ensuite ministre plénipotentiaire. Louis XV lui accorda la croix de Saint-Louis. Peu de temps après de sourdes menées de la part de ses ennemis le firent rappeler; mais pour le consoler de sa disgrâce, le roi satisfait de ses services lui accorda une pension de 12,000 fr. Le chevalier d'Eon resta en Angleterre, et quoique sans caractère politique, il s'occupa continuellement de tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de sa patrie. Pendant ce temps des paris énormes avaient lieu à Londres sur son sexe. Il y eut même, à la demande d'un des joueurs, un jugement rendu qui prononça d'après la déposition de plusieurs témoins et du chevalier lui-même qu'il était une véritable femme. Dans un voyage qu'il fit en France, Louis XV lui enjoignit de prendre les habits de son sexe, et il parut dans le monde sous le titre de *chevalière d'Eon*. Privé pendant la révolution de sa pension, il tira quelques ressources de son habileté dans l'escrime, en faisant publiquement assaut avec le fameux Saint-George; mais l'âge et les infirmités ayant exercé sur lui leurs ravages, des amis généreux vinrent à son secours, et rendirent ses derniers moments moins pénibles. Il mourut en 1810. Son corps fut ouvert en présence du P. Elisée, premier chirurgien de Louis XVIII, et il fut déclaré qu'il appartenait au sexe masculin. On a cherché inutilement à connaître les raisons politiques qui ont pu forcer un homme, un militaire, un chevalier de Saint-Louis à prendre des habits de femme. Ses ouvrages ont été recueillis sous le titre de : *Loisirs du*

chevalier d'Eon, 1775, 13 vol. in-8, 10 à 12 fr. Ils ont la plupart pour objet des matières d'administration et de politique, et annoncent un observateur intelligent. Ses observations et ses recherches sur les lois, le commerce, le gouvernement de la Russie et de l'Angleterre sont d'autant plus curieuses qu'elles ont été faites sur les lieux, et qu'il ne s'est jamais permis de trahir la vérité. Si son style manque quelquefois de noblesse et de correction, il est du moins constamment simple, plein de clarté, et quelquefois semé de traits vifs et énergiques. Il a paru un *catalogue des livres rares et manuscrits précieux du cabinet de la chevalière d'Eon*, anglais et français, Londres, 1791, in-8. On trouve en tête un *exposé historique* assez curieux. De la Fortelle a publié : la *Vie militaire, politique et privée de demoiselle Charles - Geneviève - Louise - Auguste - André - Timothée Eon*, ou *d'Eon de Beaumont, écuyer, chevalier, ci-devant docteur en droit, avocat, censeur royal, envoyé en Russie*, etc., Paris, 1779, in-8.

EPAMINONDAS, capitaine thébain, d'une famille distinguée, descendant des anciens rois de Béotie, porta d'abord les armes pour les Lacédémoniens, alliés des Thébains, et lia une amitié étroite avec Pélipidas, qu'il défendit courageusement dans un combat. Pélipidas délivra, par le conseil de son ami, Thèbes du joug de Lacédémone. Ce fut le signal de la guerre entre ces deux peuples. Epaminondas, élu général des Thébains, gagna l'an 371 avant J.-C. la célèbre bataille de Leuctres dans la Béotie. Les Lacédémoniens y perdirent leurs meilleures troupes et leur roi Cléombrote. Pour conserver la supériorité que Thèbes venait d'acquérir par ses succès sur Lacédémone, Epaminondas entra dans la Laconie, à la tête de 50,000 combattants, soumit la plupart des villes du Péloponèse, les traita plutôt en alliées qu'en ennemies. Il fit rétablir les murs de Messène, et fut longtemps l'objet de la haine et de la colère de Lacédémone. C'était encore un ennemi implacable qu'il lui donnait. Par une de ces humeurs bizarres qui font la seule règle de la multitude et des cohues démocratiques, Epaminondas, après avoir servi sa patrie, fut traité en criminel d'état. Une loi de Thèbes défendait de garder le commandement des troupes plus d'un mois. Le héros avait violé cette loi, mais c'était pour donner la victoire à ses concitoyens. Les juges allaient le condamner à mort, lorsqu'il demanda qu'on mit sur son tombeau, « qu'il avait perdu la vie pour avoir » sauvé la république. » Ce reproche fit changer de résolution aux Thébains; ils lui rendirent l'autorité. Il en fit usage en portant ses armes en Thessalie, et il y fut vainqueur. La guerre s'étant allumée entre les Eléens et ceux de Mantinée, les Thébains volèrent au secours des premiers; il y eut une bataille dans les plaines de Mantinée, à la vue même de cette ville. Le général thébain s'étant jeté dans la mêlée pour faire déclarer la victoire en sa faveur, reçut un coup mortel dans la poitrine, l'an 363 avant J.-C. Ses amis regrettant qu'il ne laissât pas d'enfants : « Vous vous trompez, leur répondit-il, je laisse dans » les batailles de Leuctres et de Mantinée, deux filles

» qui me feront vivre toujours. » Telle était la courte philosophie des sages de l'antiquité ! Après un peu de bruit pour des victoires d'un effet momentané, et qui n'aboutissaient qu'à changer une tyrannie contre une autre, ils plaçaient dans une gloire passagère toutes leurs espérances et toutes leurs consolations. (Voy. sur Epaminondas les *vies de Pélopidas, d'Agésilas, Œuvres morales* de Plutarque qui avait aussi écrit la vie d'Epaminondas ; mais elle est perdue : voy. aussi Cornélius Népos, Xénophon, Diodore de Sicile, Justin, Polybe : parmi les modernes, on peut consulter l'abbé Gédéon, t. XIII des *Mémoires de l'académie des Inscriptions*, le *Voyage du jeune Anacharsis, l'Histoire de la Grèce* de Mitford, tom. VI. chap. 26 et 28.)

EPAPHRODITE, apôtre ou évêque de Philippiques en Macédoine. Les fidèles de cette ville ayant appris que saint Paul était détenu prisonnier à Rome, envoyèrent Epaphrodite pour lui porter de l'argent, et l'aider de ses services. Ce député exécuta sa commission avec beaucoup de zèle, et tomba dangereusement malade à Rome. Quand il fut guéri, saint Paul le renvoya avec une lettre pour les fidèles de Philippiques, remplie de témoignages d'amitié pour eux et pour Epaphrodite, l'an 62 de J.-C.

EPÉE (l'abbé de l') est né à Versailles en 1712 d'un père architecte. Il s'est rendu célèbre par ses travaux en faveur des sourds et muets de naissance. Son assiduité et sa patience, autant que ses talents, ont donné à ses peines un succès mérité, dont la gloire eût été plus pure encore, s'il avait dédaigné les liaisons avec un parti qui a toujours mis les bonnes œuvres en ostentation, quoique personnellement il fût simple et modeste. L'abbé de l'Epée donne lui-même une idée juste, claire et précise de sa méthode dans son *Institution des sourds et des muets* (voy. le *Journ. hist. et litt.* du 15 septembre 1776, pag. 81) : ouvrage écrit avec sentiment, et qui n'a pas le ton de sécheresse et de didacticisme que le titre semble annoncer. Il y a à la fin une belle oraison latine, prononcée par un de ses élèves et terminée par ce passage de la Sagesse : *Sapientia aperuit os mutorum, et linguas infantium fecit disertas* (Sap. 10). Ce livre a été réimprimé sous ce titre : la *Véritable manière d'instruire les sourds et muets, confirmée par une longue expérience*, Paris, 1784, in-12. On connaît le différend qui s'est élevé entre l'abbé de l'Epée et l'abbé Deschamps, qui, dans son *Cours élémentaire d'éducation*, regarde l'inspection des mouvements de la langue comme le moyen principal de l'instruction des sourds et muets ; tandis que le premier, et son défenseur Desloges, regardent l'usage des signes naturels et méthodiques, comme tenant la place la plus importante dans cette instruction. Peut-être n'est-ce qu'une dispute de mots ou une manière de raisonner, qui tient plus à la spéculation qu'à la pratique. (Voy. le *Journal hist. et litt.*, 1^{er} octobre 1780, pag. 182.) Si l'on considère les élèves comme *sourds*, le moyen direct et principal d'instruction, ce sont sans doute les signes ; mais ce sera l'articulation et les mouvements de la langue, si on les considère comme *muets*. Quoi qu'il

en soit, l'art de faire parler les sourds et muets, plus exercé aujourd'hui et perfectionné, n'est cependant pas neuf ; nous le tenons, comme tous les autres, des hommes plus instruits et moins bruyants que nous, qui nous ont laissé le fruit de leurs observations. Il y a bien des années que Péreire a fait à Paris les plus heureux essais en faveur des muets. En 1771 il présenta au roi de Suède qui se trouvait dans cette capitale, trois muets qui parlèrent devant ce prince. Il reçut une pension du gouvernement, et lorsque l'abbé de l'Epée commença à faire du bruit, Péreire écrivit à l'abbé Fontenai une lettre où il revendiquait sa découverte. Nous avons une dissertation latine de Jean Conrad Amman, *sur la parole*, imprimée à Amsterdam en 1700, qui présente les détails les plus curieux, résultat d'une longue et pénible expérience : on en voit une traduction française à la fin de l'ouvrage de Deschamps. Le même auteur nous a donné le *Surdus loquens* (le sourd parlant), imprimé à Harlem en 1692. Longtemps avant le médecin Amman, Jean Wallis avait exercé avec beaucoup de succès l'art de faire parler les sourds et muets, qu'un religieux, nommé Ponce, avait déjà fait connaître en Espagne. Le P. Gaspard Schott a écrit des choses intéressantes sur le même objet, et Mercier, dans la notice de ses ouvrages, lui fait honneur de la découverte. L'abbé de l'Epée est mort à Paris en 1789. Papillon du Rivet, dans sa belle épître au comte de Falkenstein, a célébré son talent par les vers suivants :

A des signes dont l'éloquence
Supplée au langage des sons,
Les muets, les sourds de naissance,
Sont exercés par ses leçons ;
Du destin réparant l'injure,
Il les console de ses torts,
Et remplace en eux les ressorts
Que leur refusa la nature.

« Il ne rendait pas, dit un auteur exact dans son langage, les oreilles aux sourds, la parole aux muets, mais il leur procurait la faculté de se parler sans le ministère de la langue, et de s'entendre sans le secours de l'oreille. Encore même est-il vrai de dire en quelque sens, qu'il leur donnait la parole, car plusieurs prononçaient des mots et des phrases entières. Ils parlaient d'une manière désagréable ; on voyait bien que Dieu n'avait pas délié leur langue, mais ils parlaient ; il vous répondaient même, pourvu qu'ils eussent vu et distingué le mouvement de vos lèvres, car ils n'entendaient pas le son de vos paroles. » L'abbé Fauchet a fait son *Oraison funèbre*, et n'a point hésité à exalter son opposition aux décrets de l'Eglise, comme le premier titre de sa gloire et le fruit de son courage ; mais les écrivains catholiques en ont autrement jugé. « Que la patrie, dit l'un d'eux, paie à l'instituteur des sourds et muets le tribut des éloges les plus mérités, notre voix s'unira à la sienne ; mais qu'un panégyriste imprudent, brouillant tout, confondant toutes les idées, veuille nous faire voir un appelant, un réfractaire, comme un prêtre modeste et courageux, l'intérêt de la foi l'emportera sur celui d'un particulier. Ce prêtre (on a la maladresse de nous l'apprendre) résista jusqu'à la

» mort aux décrets dogmatiques du saint Siège. Il
 » résista, tandis que toute l'Eglise était soumise ; il
 » résista, en défendant un livre et des erreurs que
 » le pape, et avec lui l'Eglise dispersée, frappaient
 » de l'anathème. Si c'est là le courage de la liberté
 » dans les idées religieuses, si c'est là le courage qui
 » fait les grands aux yeux de la religion, qu'est-ce
 » donc que la docilité et la simplicité dans la foi ?
 » qu'est-ce donc que la soumission aux leçons des
 » pasteurs et des apôtres, si souvent recommandée
 » dans nos Livres saints ? Si c'est là le courage de la
 » vérité, quel sera donc celui de la révolte, de l'o-
 » piniâtreté contre cette Eglise et ses pasteurs, dont
 » il nous est dit : *Celui qui vous écoute m'écoute ;*
 » *celui qui vous méprise me méprise.* » On trouve
 une courte *Notice* sur l'abbé de l'Epée dans le
 57^e vol. de *l'Ami de la religion et du roi*, et dans
 les *Nouvelles ecclésiastiques* du 15 mai 1790.

EPHESTION. (Voy. HEPHESTION.)

EPHORUS, orateur et historien de Cumes en
 Ionie, vers l'an 363 avant J.-C., fut disciple d'Iso-
 crate. Il composa par son conseil une *Histoire*, dont
 quelques anciens ont fait l'éloge, et dont d'autres,
 parmi lesquels Dion, Chrysostome, Suidas, etc.,
 ont parlé d'une manière peu avantageuse. Il paraît
 qu'il était imbu de certains principes qui influaient
 beaucoup sur sa narration. — Il ne faut pas le con-
 fondre avec un autre EPHORUS qui a écrit une *His-*
toire de l'empereur Gallien en 27 livres.

EPHRAÏM, 2^e fils du patriarche Joseph et d'A-
 seneth, fille de Putiphar, naquit en Egypte vers l'an
 1710 avant J.-C. Jacob étant sur le point de mourir,
 Joseph lui mena ses deux fils, Ephraïm et Ma-
 nassès ; le saint patriarche les adopta et leur donna
 sa bénédiction, en disant que « Manassès serait chef
 » d'un peuple, mais que son frère serait plus grand
 » que lui, et que sa postérité serait la plénitude des
 » nations, » et mettant, par une action prophétique,
 la main droite sur Ephraïm, le cadet, et la gauche
 sur Manassès. Ephraïm eut plusieurs enfants en
 Egypte, qui se multiplièrent tellement, qu'au sortir
 de ce pays, ils étaient au nombre de 40,500 hommes
 capables de porter les armes. Après qu'ils furent
 entrés dans la terre promise, Josué, qui était de leur
 tribu, les plaça entre la Méditerranée au couchant
 et le Jourdain à l'orient. Cette tribu devint en effet,
 selon la prophétie de Jacob, beaucoup plus nom-
 breuse que celle de Manassès.

EPHREM (saint), diacre d'Edesse, fils d'un la-
 boureur de Nisibe, s'adonna dans sa jeunesse à
 tous les vices de cet âge. Il reconnut ses égarements
 et se retira dans la solitude pour les pleurer. Il y
 pratiqua toutes les austérités, mortifiant son corps
 par les jeûnes et les veilles. Une prostituée vint
 tenter l'homme de Dieu. Ephrem lui promit de faire
 tout ce qu'elle voudrait, pourvu qu'elle le suivit ;
 mais cette malheureuse, voyant que le saint la men-
 nait dans une place publique, lui dit qu'elle rou-
 girait de se donner en spectacle. Le solitaire lui
 répondit avec un saint emportement : « Tu as honte
 » de pécher devant les hommes, et tu n'as pas honte
 » de pécher devant Dieu, qui voit tout et qui con-
 » naît tout. » Ces paroles touchèrent la prostituée,

et dès lors elle résolut de se sanctifier. Ephrem ne
 resta pas toujours dans sa solitude. Il alla à Edesse,
 où il fut élevé au diaconat. La consécration de
 l'ordination anima son zèle, et ce zèle le rendit ora-
 teur. Quoiqu'il eût négligé ses études, il prêcha
 avec autant de facilité que d'éloquence. Comme les
 apôtres, il enseigna ce que jusqu'alors il avait
 ignoré. Le clergé, les monastères le choisirent pour
 leur guide, et les pauvres pour leur père. Il sortit
 de sa retraite dans un temps de famine, pour les
 faire soulager. Il retourna enfin dans son désert,
 où il mourut vers l'an 379. Saint Ephrem avait com-
 posé plusieurs *ouvrages* en syriaque pour l'instruc-
 tion des infidèles, ou pour la défense de la vérité
 contre les hérétiques. Ils furent presque tous tra-
 duits en grec de son vivant. Il écrivit avec force
 contre les erreurs de Sabellius, d'Arius, d'Apollinaire
 et des manichéens. On a une très-belle édition
 en latin, grec et syriaque, de ceux qui sont par-
 venus jusqu'à nous, Romæ, ex typogr. Vaticana,
 1732-46, 6 vol. in-fol., 140 à 160 fr. Cette édition
 est enrichie de prolégomènes, de préfaces, de notes.
 Les ouvrages de piété de saint Ephrem ont été tra-
 duits en français, par l'abbé Le Merre, Paris, 1744,
 2 vol. in-12. Ses écrits tirent leur principale force
 du génie et des figures propres aux langues orien-
 tales. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il n'y
 a rien d'étudié, et que toutes les paroles ne sont que
 les effusions impétueuses d'une âme qui s'épanche ;
 on y remarque partout le langage d'un cœur péné-
 tré d'amour, de confiance, de componction, d'hu-
 milité, et de toutes les autres vertus. L'auteur s'y est
 peint tel qu'il était. Il y paraît uniquement occupé
 des grandes vérités du salut. Sans cesse il s'humilie
 sous la main toute-puissante d'un Dieu infiniment
 saint et terrible dans sa justice ; la présence divine
 lui inspire une frayeur respectueuse ; le souvenir du
 jugement dernier augmente sa ferveur, le porte à
 pratiquer et à prêcher les austérités de la pénitence,
 et l'anime à travailler de toutes ses forces pour se
 préparer un trésor de mérites. Ses paroles impriment
 dans les âmes les sentiments dont elles sont l'image :
 elles y portent tout à la fois la lumière et la convic-
 tion. Ce n'est point un feu qui produit une chaleur
 passagère, c'est une flamme qui dévore et détruit
 toutes les affections terrestres, qui transforme l'âme
 en elle-même, et qui continue de brûler, sans rien
 perdre de son activité. « Quel est l'orgueilleux, dit
 » saint Grégoire de Nysse, qui ne deviendrait le
 » plus humble des hommes, en lisant ses discours
 » sur l'humilité ? Qui ne serait enflammé d'un feu
 » divin, en lisant son traité de la charité ? Qui ne
 » désirerait d'être chaste de cœur et d'esprit, en
 » lisant les éloges qu'il donne à la chasteté ? » Saint
 Ephrem fut en relation avec les personnages les
 plus illustres de son temps, avec saint Grégoire
 de Nysse, saint Basile, Théodoret. Le premier l'ap-
 pelle *le docteur de l'univers* ; le dernier *la lyre*
du Saint-Esprit.

EPHREM, patriarche d'Antioche, souscrivit à
 l'édit de Justinien contre Origène, et à la condam-
 nation des Trois Chapitres, écrivit plusieurs *ou-*
vrages pour la défense du concile de Chalcédoine,

de Saint Cyrille et de saint Léo, dont Photius nous a conservé des extraits. Il mourut vers l'an 546.

EPICCHARIS, affranchie et courtisane romaine, accusée d'avoir conspiré avec Pison contre Néron, avait ranimé plus d'une fois le courage des conjurés. Livrée par Volusius Proculus, tribun de la flotte de Misène, elle souffrit les plus horribles tourments, et refusa constamment de découvrir ses complices. Le lendemain, comme on la menait pour l'appliquer une seconde fois à la torture, craignant de ne pouvoir la supporter et de donner quelques marques de faiblesse, elle s'étrangla avec sa ceinture : cette action courageuse a fourni au marquis Ximenès le sujet d'une tragédie d'*Epicharis*, qu'il a fait représenter en 1753, et à Legouvé celle d'*Epicharis et Néron* qui a obtenu quelque succès (1800).

EPICCHARME, poète et philosophe pythagoricien, natif de Sicile, introduisit la comédie à Syracuse. Il fit représenter en cette ville un grand nombre de *pièces*, que Plaute imita dans la suite. Il avait aussi composé plusieurs *traités* de philosophie et de médecine, dont Platon sut profiter. Aristote et Plin lui attribuent l'invention des deux lettres grecques ϕ et χ . Il vivait vers l'an 440 avant J.-C., et mourut âgé de 90 ans. Il disait que *les dieux nous vendent tous les biens pour du travail*, ce qu'un poète a rendu d'une manière plus simple :

..... Nil sine magno
Vita labore dedit mortalibus.

EPICTÈTE, philosophe stoïcien d'Hiérapolis en Phrygie, fut esclave d'Epaphrodite, affranchi de Néron, que Domitien fit mourir. Les philosophes ayant été chassés de Rome par ce dernier empereur, Epictète fut compris dans la proscription ; mais il revint ensuite, se fit un nom distingué, et mourut sous Marc-Aurèle, dans un âge fort avancé. Arrien, son disciple, publia 4 *livres de Discours*, qu'il avait entendu prononcer à son maître. C'est ce que nous avons sous le nom d'*Enchyridion* ou de *Manuel*. « Quelques auteurs, dit Formey, par un zèle » peu judicieux, ont voulu trouver dans ce livre la » morale du christianisme. On est surpris de voir » combien le savant Dacier (*voy.* ce mot) s'est » donné de peine pour cela, et qu'il n'ait pas senti » la différence extrême qui se trouve entre ces deux » philosophies, quoique la pratique en paraisse au » premier coup d'œil la même. Aveuglé à ce point, » il n'a cherché qu'à donner un sens chrétien à tout » ce qu'il a traduit. » Il est bien vrai qu'ayant vécu 94 ans après J.-C., et les Evangiles étant déjà répandus par toute la terre, Epictète les a connus et en a fait usage ; mais il n'en est pas moins certain que toute la base, l'âme et le but de sa morale n'ont rien de commun avec l'Evangile. « Dacier, continue Formey, n'est pas le premier qui soit tombé » dans cette erreur. Nous avons une vieille paraphrase d'Epictète attribuée à un moine grec, dans laquelle on trouve l'Evangile et Epictète également défigurés. Un jésuite (le P. Mourgues), homme de plus d'esprit, a mieux senti la différence des deux philosophies. Le rapport qui se trouve entre les mœurs extérieures du stoïcien et du chrétien, a pu faire prendre le change à ceux

» qui n'ont pas considéré les choses avec assez d'attention ou avec la justesse nécessaire ; mais au fond, il n'y a rien qui admette si peu de conciliation, et la morale d'Epicure n'est pas plus contraire à la morale de l'Evangile que celle de Zénon. Cela n'a pas besoin d'autres preuves que l'exposition du système stoïcien. La somme du premier se réduit à ceci : *Ne pense qu'à toi ; ne sacrifie tout qu'à ton repos*. La morale du chrétien se réduit à ces deux préceptes : *Aime Dieu de tout ton cœur ; aime les hommes comme toi-même*. » Un auteur, qui apprécie également bien la morale de Zénon et d'Epictète, a eu soin de nous prémunir contre les consolations que nous serions tentés d'y chercher. « Toutes les ressources, dit-il, qu'ils nous offrent dans les événements qui ne dépendent pas de nous, sont prises ou de la nécessité des choses, si peu consolantes en elle-même, ou de cette fierté stoïque, par laquelle le sage s'enveloppe dans sa propre vertu, et se regarde comme inaccessible aux coups du sort ; vertu et fierté de l'âme qui ne sait que concentrer les peines au dedans, et ne les rend souvent que plus sensibles. » Malgré l'enthousiasme avec lequel des gens superficiels ont parlé d'Epictète, ce n'était dans la réalité qu'un sage imaginaire et chimérique, un philosophe fier et orgueilleux, qui, dans la disgrâce, affectait un air de constance et d'intrépidité, sous lequel il cachait sa sensibilité. Son maître Epaphrodite lui ayant donné, dans un moment de colère, un grand coup de bâton sur la jambe, Epictète lui répondit froidement : *Si vous frappez ainsi, vous la romprez*. Cette réponse d'une philosophie déplacée irrita davantage Epaphrodite, qui, le frappant plus rudement, lui rompit en effet la jambe ; mais lui, sans s'émouvoir, lui répliqua : *Ne vous l'avais-je pas dit que vous me la rompiez ?* L'épicurien Celse, qui trouve dans cette disposition d'esprit quelque chose de sublime (quoiqu'elle ne soit qu'une grandeur d'âme fausse et apparente, un dépit secret et malicieux, exprimé de façon à attiser la colère de celui qu'on voulait mordre par cette froideur factice), demande *si le Dieu des chrétiens a jamais dit des choses aussi belles ?* Origène répond à cela d'une manière non moins solide qu'ingénieuse : *Notre Dieu*, dit-il, *n'a prononcé aucune parole ; ce qui est bien plus merveilleux et bien plus estimable que ce qu'a dit Epictète, qui par le silence aurait conservé sa jambe*. Le suicide, suivant les principes de ce philosophe, est une vertu ; aussi Caton est un de ses plus grands héros. Wolf a eu raison de condamner la lecture de cet auteur, qui inspire un certain stoïcisme propre à rendre l'homme insensible envers le prochain, et inflexible à ses prières. Le célèbre J. B. Rousseau n'en a pas parlé d'une manière plus favorable dans ses odes. Les meilleures édit. d'*Epictète* sont celles de Norembergæ, 1529, in-8 ; Lugd.-Bat., 1670, in-24, 3 à 5 fr. ; *ibid.*, cum notis variorum, 1670, in-8, 6 à 9 fr. ; Delphis-Bat., 1683, in-8, 6 à 7 fr. ; Oxonii, 1707, in-8, 5 à 7 fr. ; Traject.-Batav., 1711, in-4, 5 à 8 fr. ; Oxoniæ, 1715, in-8, 4 à 5 fr. ; Delphis, 1723, in-8, 5 à 6 fr. ; Oxonii, 1739, in-8, 6 à 9 fr. ;

Londini, 1741, 2 vol. pet. in-4, 24 à 33 fr.; Glasguæ, 1744 et 1758, in-12, 3 à 4 fr.; Varsoviæ, 1776, gr. in-8, 6 à 9 fr.; Parisiis, 1782, in-18, 3 à 4 fr.; Lipsiæ, 1798, in-8, 12 fr., pap. fin, 15 fr., pap. de Holl., 21 fr., pap. vél., 30 fr.; ibid., 1799, 3 tom. en 4 vol. in-8, 54 fr., pap. de Holl., 75 fr.; ibid., 1800, 2 vol. in-8, 27 fr., pap. de Holl., 48 fr.; Oxonii, 1804, in-8, 12 fr. Le P. Mourgues, l'abbé de Bellegarde, Dacier, Lefebvre de Villebrune, Nageon, de Bure Saint-Fauxbin, et plusieurs autres écrivains, en ont donné des traductions françaises. (Voy. MOURGUES.) Le *Manuel d'Épictète* a aussi été trad. en allemand, en espagnol, en portugais, en anglais, en italien, etc.

ÉPICURE naquit à Gargettie dans l'Attique, l'an 341 avant J.-C., de parents obscurs. La mère du philosophe était une de ces femmes qui couraient les maisons pour exorciser les lutins. Son fils, destiné à être le chef d'une secte de philosophie, la secondait dans ses fonctions superstitieuses. Cependant, dès l'âge de 12 à 13 ans, il eut du goût pour le raisonnement. Le grammairien qui l'instruisait, lui ayant récité ce vers d'Hésiode : *Le chaos fut produit le premier de tous les êtres. — Eh ! qui le produisit*, lui demanda Epicure, *puisqu'il était le premier ? — Je n'en sais rien*, dit le grammairien, *il n'y a que les philosophes qui le sachent. — Je vais donc chez eux pour m'instruire*, repartit l'enfant, et dès lors il cultiva la philosophie ; mais il n'y trouva jamais les éclaircissements qu'il y cherchait ; il se perdit au contraire dans toutes les absurdités du matérialisme, dans l'extravagant système des atomes et du hasard imaginé par Leucippe et Démocrite. Après avoir parcouru différents pays, Epicure se fixa à Athènes. Il érigea une école dans un beau jardin, où il philosophait avec ses amis et ses disciples. On venait à lui de toutes les villes de l'Asie et de la Grèce. Sa doctrine était que *le bonheur de l'homme est dans la volupté* ; et l'on conçoit assez qu'une telle doctrine attire les auditeurs et multiplie les disciples. Il est bien vrai que quelques critiques, et la plupart des beaux-esprits modernes, prétendent justifier Epicure, et donner au mot *volupté*, un sens qu'il n'eut jamais ; mais les vrais savants ont toujours regardé cette justification comme une chimère, et comme un vain sophisme accrédité chez des hommes intéressés à ne point avouer l'infamie de leur maître. On convient qu'Epicure a parlé beaucoup de vertu ; mais sa *vertu*, c'est la *volupté*, et en cela il est très-raisonnable et très-conséquent dans ses principes. Tout ce qui fait la matière d'une jouissance agréable, est matière de vertu dans le système de l'athée ; la raison en persuade et en autorise l'acquisition ; ce serait folie, indifférence stupide, haine insensée de soi-même, de s'y refuser. Le cardinal de Polignac en réfutant Lucrèce, le plus élégant interprète de la doctrine épicurienne, a mis au grand jour la nature de cette vertu prétendue ; il est surprenant qu'on y revienne encore sans répondre à ses raisons. Citait-on toujours ce passage de Cicéron : *Negat Epicurus jucundè posse vivi, nisi cum virtute vivatur, et n'ajoutera-t-on jamais le reste : nec cum virtute*

nisi jucundè ? Cicéron donne à toute la terre le défi de pouvoir ne pas entendre par volupté épicurienne la volupté des sens (*de Finib. l. 3, n. 46*). Ceux qui entendent le plaisir de l'âme n'ont pas lu les premiers vers de Lucrèce, disciple et interprète d'Epicure :

Æneadum genitrix, divumque hominumque voluptas.

Est-ce que Vénus présidait aux plaisirs de l'esprit ?

« Quoi, disait Cicéron, je ne sais point ce que c'est » que *νῆος* en grec, et *voluptas* en latin ? Quiconque » veut être épicurien, l'est en deux jours ; et je » serai le seul qui ne pourrai y rien comprendre ! » Vous dites vous-même qu'il ne faut point de » lettres pour devenir philosophe (il parle à un épi- » curien) ; en vérité, quoique je sois naturellement » assez modéré dans la dispute, je l'avoue, j'ai » peine à me contenir. » En effet, pourquoi Cicéron n'aurait-il pas compris ce que les épicuriens, la plupart fort bornés et incapables d'entrer dans des discussions fines, comprenaient dès le premier mot ? Epicure parle d'une volupté dont tout animal en naissant a la connaissance par le sentiment seul. « Pourquoi tergiverser, dit encore Cicéron en apo- » strophant ce philosophe, sont-ce vos paroles ou » non ? voici, voici ce que vous dites dans le livre » qui contient votre doctrine sur cette matière : *Je » déclare, dites-vous, que je ne reconnais aucun » autre bien que celui que l'on goûte par les sa- » veurs et par les sons agréables, par la beauté » des objets sur lesquels tombent nos regards, et » par les impressions sensibles que l'homme re- » çoit dans toute sa personne ; et afin qu'on ne » dise pas que c'est la joie de l'âme qui constitue » ce bonheur, je déclare que je ne conçois de joie » dans l'âme que quand elle voit arriver ces biens » dont je viens de parler, etc.* Est-ce que je mens ? » est-ce que j'invente ? Qu'on me réfute ; je ne de- » mande, je ne cherche en tout que la vérité. » Après tout, si les épicuriens entendaient par le mot de *volupté*, autre chose que ce qu'on entend ordinairement, ils n'étaient guère habiles d'employer, dans un pays où ils avaient tant de rivaux et d'ennemis, une expression dont le sens, au moins équivoque, pouvait donner prise à la calomnie. « Qui les obligeait, s'ils avaient des idées pures et » exemptes de tout reproche, de présenter la vertu » sous l'habit d'une courtisane décriée ? » *Quid enim necesse tanquam meretricem in matronarum cætum, sic voluptatem in virtutum concilium abducere ? invidiosum nomen est et infamiæ subjectum...* Les mœurs d'Epicure étaient parfaitement conformes à sa doctrine ; il a vécu en digne chef de cette classe d'hommes qu'Horace appelle *Epicuri de grege porcos*. Voltaire et les encyclopédistes veulent absolument qu'Epicure ait été un homme de bien. « Ceux-ci disent qu'il reçut dans » ses jardins plusieurs femmes célèbres : Léontine, » maîtresse de Métrodore ; Philénide, une des plus » honnêtes femmes d'Athènes : Nécidie, Hérotie, » Hédie, Marmarie, Boidie, Phédrie. » Or, toutes ces femmes célèbres et honnêtes étaient des femmes perdues de réputation, suivant Diogène Laërce et les

anciens écrivains. Il faut compter extrêmement sur l'ignorance de ses lecteurs, pour leur présenter Philénide ou Philénis, pour *une des plus honnêtes femmes d'Athènes*; il ne reste plus qu'à leur faire croire que Messaline était *une des plus honnêtes femmes de Rome*. Philénis était plus coupable que Messaline : non contente d'avoir corrompu la jeunesse de son temps, elle voulut encore corrompre la jeunesse des siècles futurs, par un livre abominable qu'elle composa (voy. les Adages de Junius sur ces mots : *Philaidinis commentarii*, et la remarque P de l'art. *Hélène* dans le Dict. de Bayle); on ne peut lire saint Clément d'Alexandrie, Lucien, Martial, Athénée, Suidas, Giraldu, etc., sans avoir le nom de *Philénis* en exécution. Si les encyclopédistes avaient seulement ouvert les Dictionnaires de Gouldman, d'Etienne, d'Hoffman, etc., ils auraient trouvé le nom de *Philénis* suivi d'une épithète infâme, et Diogène Laërce donne la même épithète à Nécidie, à Hérotie, et aux autres compagnes de Philénis. Epicure était aussi débauché que les femmes qu'il fréquentait. « Quand je le voudrais, dit Plutarque, il me serait impossible de passer par-dessus et l'impudence et l'impertinence de cet homme, dont les appétits voluptueux requéraient des viandes exquis, des vins délicieux, des senteurs délicates, et par-dessus tout cela encore, de jeunes femmes, comme une Léontium, une Boïdion, une Hédia, une Nicédion, qu'il entretenait et nourrissait. » On n'ose rapporter ce qu'ajoute Plutarque des affreux débordements d'Epicure avec son familier Poliénu et une courtisane native de la ville de Cysique (voy. Plutarque dans le traité, *Qu'on ne peut vivre joyeusement selon Epicure*, traduit par Amyot, et l'article *Léontium* du Dictionnaire de Bayle). Epicure mourut à l'âge de 72 ans, l'an 270 avant J.-C. Gassendi a fait l'apologie de sa morale spéculative et de sa morale pratique, dans un *Recueil sur sa vie et ses écrits*, la Haye, 1656, in-8. L'abbé Batteux l'a bien réfuté dans sa *Morale d'Epicure tirée de ses propres écrits*, 1758, in-4. Comberland et Fabricius ont aussi rendu à ce patriarche des impies et des libertins toute la justice qu'il mérite.

EPIMÉNIDES de Gnosse, dans la Crète, passe pour le 7^e sage de la Grèce dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas Périandre de ce nombre. Il cultiva à la fois la poésie et la philosophie. Il faisait accroire au peuple qu'il était en commerce avec les dieux. On l'appela à Athènes pour conjurer la peste, qu'il chassa avec des eaux lustrales, selon les uns; et selon d'autres avec des eaux tirées des simples; ou plutôt qu'il ne chassa d'aucune façon, à ce que pensent les gens qui apprécient le mieux les merveilles de l'antiquité. On assure qu'il réunit un troupeau de moutons auquel il donna la liberté : mais des prêtres devaient les suivre et les immoler dans le lieu où chacun de ces animaux s'arrêterait : là on élevait un autel au Dieu de l'endroit, et comme il arriva que l'on ne connaissait pas toujours cette divinité, le sacrificateur fit mettre sur la pierre *Deo ignoto*. On dit que c'est une de ces pierres à laquelle fit allusion S. Paul en passant à Athènes. On dit

aussi qu'Epiménides s'endormit 27 ans dans une caverne, et qu'après en être sorti, il ne fut reconnu de personne et ne reconnaissait plus lui-même personne. De retour en Crète, il composa plusieurs ouvrages en vers, et mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 598 avant J.-C. S. Paul, dans son épître à Tite, a cité le vers où ce poète fait des Crétois, ses compatriotes, ce portrait peu flatteur : *Cretenses semper mendaces, malæ bestia, ventres pigri*. — Diogène Laërce parle de trois autres EPIMÉNIDES, dont l'un composa l'*Histoire de Rhodes* en langue dorique.

EPINAY (M^{me} Louise-Florence-Pétronille DE LA LIVE d'), née à Paris vers 1725, est plus connue par ses liaisons avec J. J. Rousseau, Grimm, l'abbé Galiani, etc., que par ses écrits. On lui doit cependant un ouvrage estimable, qu'elle composa dans les dernières années de sa vie, pour sa petite-fille, M^{lle} de Belzunce (depuis M^{me} de Beuil). Ce livre, intitulé les *Conversations d'Emilie*, 2 vol. in-12, a été très-souvent réimprimé, et fut couronné par l'académie française en 1783, comme le meilleur ouvrage de l'année. En effet, il est écrit dans un excellent esprit; les principes y sont présentés d'une manière nette et simple, et il renferme tout ce qu'il est utile d'enseigner en morale à un enfant jusqu'à 12 ans. On y trouve, dit Laharpe, *des mots fins et naïfs, et des choses attendrissantes*. L'auteur d'*Adèle et Théodore* était seule en concurrence. M^{me} d'Epinay ayant perdu son père, Tardieu d'Esclavelles tué au service du roi, on voulut récompenser le père dans la personne de la fille, et on lui fit épouser, en 1745, d'Epinay, son cousin, qui fut nommé fermier général. M^{me} d'Epinay avait connu Rousseau dans sa jeunesse, et fit bâtir pour lui près de Montmorency la petite maison connue sous le nom de l'Ermitage, qui est devenue depuis la propriété de Grétry. Elle mourut en 1783. On a publié, longtemps après sa mort, *Mémoires et correspondance de madame d'Epinay*, Paris, 1818, 3 vol. in-8, 18 fr. Ces mémoires, destinés à détruire les fâcheuses impressions données par Rousseau dans la seconde partie de ses Confessions contre la régularité de sa conduite, ne la justifient guère. La correspondance adressée à Grimm, Duclos, J. J. Rousseau, Saint-Lambert, Diderot, ne donne pas une meilleure idée de ses principes. Mais l'ouvrage qui lui fait le plus de tort, est la *Correspondance de l'abbé Galiani avec madame d'Epinay*, publiée en 1818, 2 vol. in-8. Cette correspondance est non-seulement répréhensible sous le rapport de la religion, mais elle révolte par le cynisme de l'auteur. Il est poussé à un point qui indigne en même temps qu'il dégoûte. Quelle idée doit-on se former d'une société où l'on n'observait pas même les règles de la décence la plus commune, et où le langage le plus grossier était devenu familier et habituel? On attribue encore à M^{me} d'Epinay deux vol. assez rares, publiés à Genève sans nom d'auteur, l'un sous le titre de *Lettres à mon fils*, 1758, in-8, 1759, in-12; l'autre sous celui de *Mes moments heureux*, 1752, in-12.

EPIPHANE, fils de Carpocrate, hérétique

comme son père, fut instruit dans la philosophie platonicienne, et crut y trouver des principes propres à appuyer ses erreurs. Il supposait un principe éternel, infini, et alliait avec ce principe fondamental, le système de Valentin. Selon lui, comme selon nos régénérateurs modernes qui ont changé le plus beau royaume en des monceaux de ruine, ce sont l'ignorance et la passion, qui, en rompant l'égalité et la communauté des biens, ont introduit le mal dans le monde; les idées de propriété exclusive n'entrent point dans le plan de l'intelligence suprême; elles sont l'ouvrage des hommes. Il concluait de là qu'il fallait supprimer les lois et rétablir l'état d'égalité; il concluait encore que la communauté des femmes était le rétablissement de l'ordre, comme la communauté des fruits de la terre. Il est surprenant que nos prôneurs de l'égalité des droits de l'homme ne l'aient pas encore étendue jusque-là. Par bonheur pour ses contemporains, cet Epiphane mourut à l'âge de 17 ans, vers le commencement du 3^e siècle. Sa doctrine avait tellement plu au peuple, qu'il le révéra comme un dieu. On lui consacra un temple à Samé, ville de Céphalonie; et l'on érigea une académie pour perpétuer sa doctrine.

EPIPHANE (saint), évêque de Salamine et Père de l'Eglise, naquit dans le village de Bessenduc en Palestine, vers l'an 310. Dès sa plus tendre jeunesse il se retira dans les déserts de sa province, et fut le témoin et l'imitateur des vertus des saints solitaires qui les habitaient. A 20 ans il fonda un monastère, et eut un grand nombre de moines sous sa conduite. Il s'appliqua dans sa solitude à l'étude des écrivains sacrés et profanes. Elevé à la prêtrise, il le fut bientôt à l'épiscopat en 366, par les vœux unanimes du clergé et du peuple de Salamine, métropole de l'île de Chypre. Le schisme d'Antioche l'ayant appelé à Rome, il logea chez l'illustre veuve Pauline. De retour dans son diocèse, il instruisit son peuple par ses sermons, et l'édifia par ses austérités. Il le préserva de toutes les hérésies, et surtout de celles d'Arius et d'Apollinaire. Epiphane ne fut pas moins opposé à Origène qu'il croyait coupable des erreurs qu'on rencontre dans ses écrits. Il les anathématisa dans un concile en 401, et se joignit à Théodoret, pour engager saint Jean-Chrysostome à souscrire à cette condamnation. Le saint patriarche l'ayant refusé, Epiphane vint en 403 à Constantinople, à la persuasion de Théophile d'Alexandrie, pour y faire exécuter le décret de son concile. Cette démarche était imprudente; celle d'ordonner un prêtre à Jérusalem sans le consentement de Jean, patriarche de cette ville, ne l'est peut-être pas moins. Le patriarche s'en plaignit amèrement, et saint Epiphane s'en excusa sur la nécessité des circonstances, et sur le consentement présumé de Jean, sur ce qu'il avait ignoré la défense que Jean avait faite; enfin sur ce que le monastère où il avait fait l'ordination, n'était point de la juridiction de l'évêque de Jérusalem (voy. le tom. 2 des OEuvres de saint Epiphane, p. 312, édition de Paris, 1622). Il ordonna aussi un diacre à Constantinople sans le consentement de saint Chrysostome. Le pape Urbain II l'excuse en ces termes en écrivant à Hugues, ar-

chevêque de Lyon : *Legimus sanctum Epiphanium episcopum ex diocesi S. Jo. Chrysostomi quosdam clericos, ordinasse, quod sanctus vir omnino non fecisset, si ei detrimentum fore perpenderet*. Il l'excuse aussi sur sa bonne foi, et sur l'utilité de cette ordination. Saint Epiphane mourut en retournant de Constantinople à l'île de Chypre, en 403, âgé d'environ 80 ans, regardé comme un évêque charitable, zélé, pieux, mais peu politique, et se laissant quelquefois emporter trop loin par son zèle. De tous les ouvrages qui nous restent de ce Père les plus connus sont : *Panarium*, c'est-à-dire *l'Armoire aux remèdes*. C'est une exposition des vérités principales de la religion, et une réfutation des erreurs qu'on y a opposées; *Anchora*, ainsi appelé, parce qu'il le compare à l'ancre d'un vaisseau, et qu'il le composa pour fixer la foi des fidèles et les affermir dans la saine doctrine; *Traité des poids et des mesures*, plein d'une profonde érudition; son livre des *Douze pierres précieuses*, qui étaient sur le rational du grand prêtre, ouvrage savant, traduit en latin, par les soins et avec les notes de François Fogini, Rome, 1743, in-4. Tous ces écrits décèlent une vaste lecture; mais saint Epiphane ne la puisait pas toujours dans les bonnes sources. Il se trompe souvent sur des faits historiques importants; il adopte des fables et des bruits incertains. Son style, loin d'avoir l'élévation et la beauté de celui des autres Pères grecs, des Chrysostome, des Basile, est dur, négligé, obscur, sans suite et sans liaison. Saint Epiphane était un compilateur plutôt qu'un écrivain; mais la postérité ne lui doit pas moins de reconnaissance. Sans lui nous n'aurions aucune idée de plusieurs auteurs profanes et ecclésiastiques, dont il nous a transmis des fragments. La meilleure édition des *œuvres* de ce Père est celle du P. Pétiau, en grec et en latin, avec de savantes notes, Paris, 1622, 2 vol. in-fol., 30 à 36 fr., et plus, en grand papier (*Voy. la Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine* par l'abbé Guillon, où l'on trouve une analyse de ses ouvrages.)

EPIPHANE, patriarche de Constantinople en 520, prit avec zèle la défense du concile de Chalcedoine et de la condamnation d'Eutichès. Le pape Hormidas lui donna pouvoir de recevoir en son nom tous les évêques qui voudraient se réunir à l'Eglise romaine, à condition qu'ils souscriraient à la *formule* qu'il avait dressée. Il mourut en 535, avec la réputation d'un bon évêque.

EPIPHANE le *Scholastique*, ami du célèbre Cassiodore, traduit, à sa prière, les *Histoires ecclésiastiques* de Socrate, de Sozomène, de Théodoret. C'est sur cette version, plus fidèle qu'élégante, que Cassiodore composa son *Histoire tripartite*. On attribue à Epiphane plusieurs autres *traductions* de grec en latin. Il florissait dans le 6^e siècle.

EPIPHANE, moine et prêtre de Jérusalem, qu'Anselme Banduri croit être le même que POLYEUCTE, patriarche de Constantinople en 956, mort en 970, nous a laissé : *De Syria et Urbe Sancta*, en grec et en latin, inséré dans *Simmiata*

d'Allatius, livre 1; *Vita B. Mariæ Virginis et sancti Andreæ apostoli*, dont Allatius fait mention dans sa diatribe de *Simeonum scriptis*, pag. 106.

EPIPHANE (Le P.), religieux capucin, né au commencement du 17^e siècle à Moirans, près de Saint-Claude, en Franche-Comté, fut envoyé par ses supérieurs aux Indes, pour y travailler dans les missions desservies par les Pères de cet ordre. Plein de zèle et d'ardeur pour la propagation de la foi, il y prêcha l'Evangile avec fruit. On sait qu'il existait encore en 1685; mais on ignore l'époque de sa mort. Il a laissé divers écrits sur la théologie et les controverses. Ceux qu'on connaît le plus sont : une *Explication littéraire de l'Apocalypse*, et la *Clef* du même livre; les *Annales historiques de la mission des pères capucins dans la Nouvelle-Andalousie*; *Ars memoriæ admirabilis, omnium nescientium excedens captum, etc.*

EPISCOPIUS (Simon), dont le nom de famille est *Bischoff*, évêque, né à Amsterdam en 1583, professeur en théologie à Leyde en 1613, se fit beaucoup d'ennemis pour avoir pris le parti des arminiens contre les gomaristes. Ces deux sectes, toutes deux enthousiastes et factieuses, divisaient alors la Hollande. Episcopus plaida pour la première. Il fut insulté en public et en particulier, et insulta à son tour. Les états de Hollande l'ayant invité de se trouver au synode de Dordrecht, il ne put y être admis que comme homme de parti cité à comparaître, et non pas comme juge appelé pour donner des décisions. Le synode le chassa de ses assemblées, le déposa du ministère et le bannit des terres de la république : décision injuste et absurde de la part de gens qui ne reconnaissaient point de juges en matière de doctrine, et qui s'arrogeaient en même temps une infaillibilité qu'ils refusent à l'Eglise universelle. (*Voy. ARMINIUS, GOMAR, VORSTIUS.*) Il se retira à Anvers, où ne trouvant pas de gomaristes à combattre, il s'amusa à disputer avec les jésuites. Son exil dura quelque temps; mais enfin, l'an 1626, il revint en Hollande, pour être ministre des remontrants à Rotterdam. Huit ans après il fut appelé à Amsterdam, pour veiller sur le collège que ceux de sa secte venaient d'y ériger. Il y mourut en 1643, après avoir professé publiquement la tolérance de toutes les sectes qui reconnaissent l'autorité de l'Ecriture sainte, de quelque manière qu'elles l'expliquent. C'était ouvrir la porte à toutes les erreurs. Cette opinion l'avait fait soupçonner de socinianisme, et il n'avait pas détruit ces soupçons en publiant ses *Commentaires sur le nouveau Testament*. L'on sent assez à travers ses équivoques, qu'il pensait que Jésus-Christ n'était pas Dieu. « Du calvinisme au socinianisme, dit sagement » un théologien, il n'y a qu'un pas; » et rarement même on s'arrête là. (*V. LENTULUS, SERVET.*) Ses ouvrages de théologie ont été publiés à la Haye en 1678, 2 vol. in-fol., 12 à 15 fr. Episcopus était fort diffus, mais clair, et très-emporé, quoique apôtre du tolérantisme. Il y a quelquefois plus de subtilité que de solidité dans ses raisonnements. La *vie* de ce sectaire est à la tête de ses *Oeuvres*, publiées par

Courcelles; Philippe de Limborch l'a aussi écrite en 1702, in-8.

EPENDORF (Henri d'), gentilhomme allemand, né à Eppendorf, bourg de Misnie, au commencement du 16^e siècle, fut un des hommes les plus éclairés de son siècle. Il eut des démêlés avec le célèbre Erasme au sujet d'une lettre qui contenait des injures contre lui. Eppendorf l'en accusa devant le duc de Saxe, qui était son protecteur; et, sous les auspices de ce souverain, il publia un écrit : *Ad D. Erasmi Roterodami libellum, cui titulus : Adversus mendacium et obrectationem utilis admonitio, justa querela*, Hagueneau, 1531, in-8. Cet écrit fut réimprimé à Leipzig en 1745. On a aussi d'Eppendorf quelques traductions allemandes, savoir : les *Apophthegmes de Plutarque*, Strasbourg, 1554, in-fol.; *Oeuvres de Plutarque*, 1551, in-fol.; *Abrégé de l'histoire romaine*, extrait des meilleurs auteurs, 1536, in-fol.; *Histoire naturelle de Plinie*, 1543, in-fol.; *Chronique suédoise et danoise* de Krantz, 1545, in-fol. Il mourut vers l'an 1553, dans un âge peu avancé.

EPRÉMÉNIL (Jean-Jacques DUVAL d'), né à Pondichéry en 1746, vint en France en 1750. Il fit ses études, s'adonna à la jurisprudence, et devint d'abord avocat du roi au Châtelet. Il commença sa réputation en défendant avec énergie et succès devant le parlement de Rouen en 1781, contre Lally-Tollendal, la mémoire de son oncle, Duval de Leyrit, gouverneur de Pondichéry, lorsqu'il fut accusé d'avoir dénoncé injustement le général Lally, et d'avoir été le principal auteur de son jugement et de sa mort. Il acheta bientôt après une charge au parlement de Paris, où il montra de grands talents, une éloquence nerveuse et fleurie en même temps, mais une tête ardente et un goût extrême pour les changements politiques. Il fut cependant un défenseur enthousiaste des privilèges des parlements, et il prétendait qu'ils pouvaient seuls être la sauve-garde et l'appui de l'indépendance de la liberté publique, dont il se montra le partisan comme les autres réformateurs. Ainsi en 1781 il dénonça à l'indignation publique Linguet qui, dans ses *Annales*, avait attaqué les parlements : deux ans après il se prononça contre les *prisons privées*, où le pouvoir renfermait souvent des êtres dangereux dont les procès eussent été scandaleux. Messmer commençait à se faire connaître, il devint son disciple et établit chez lui un baquet magnétique qui y attira un grand nombre de *croquants* et de *malades*. Son imagination vive et romanesque le porta à écrire en faveur de ce système : aussi partagea-t-il le ridicule de ceux qui y avaient eu une confiance aveugle. On lui attribue la provocation de l'arrêté parlementaire qui demanda au roi la convocation des états généraux. Son opposition constante aux vues du ministère, sa dénonciation au parlement des édits bursaux préparés par le garde des sceaux Lamoignon, et le ministre Brienne, le firent enlever du palais et envoyer en exil aux îles Ste.-Marguerite. Il devint alors le coryphée de tous les ennemis du gouvernement, et l'idole du peuple, qui le regarda comme son plus intrépide défenseur. Il s'était

toujours montré un des frondeurs les plus déterminés de la cour, et sa critique était d'autant plus dangereuse, qu'elle paraissait dirigée par un grand fonds de probité et par l'amour du bien public. La reine en devint surtout l'objet. Il critiquait ses goûts, sa dépense, à un tel point, que cette princesse, instruite des propos qu'il tenait à son égard, dit un jour à sa marchande de modes, qui lui présentait une coiffure nouvelle : « *Je la prendrais volontiers, mais il faudrait auparavant obtenir de M. d'E-» préménil l'agrément de la porter.* » Cependant la bonté inépuisable du roi lui permit de revenir à Paris; c'était lui ménager un triomphe : aussi sur sa route il reçut des fêtes et des couronnes, et il fut regardé partout comme un défenseur et un martyr de la cause populaire : ce qui rendait son succès plus complet, c'était le décret qui venait d'ordonner la convocation des états généraux, qui était devenue l'objet des vœux de sa compagnie. Il y fut nommé député par la noblesse de Paris, et s'y montra aussi ardent à défendre les principes de l'ancienne monarchie, qu'il avait manifesté d'énergie dans ses attaques contre les ministres. Cette contradiction dans sa conduite, sans le réconcilier avec ceux dont il avait humilié l'orgueil, le rendit odieux à son parti. Reconnu dans un groupe aux Tuileries, le 17 juillet 1792, il en fut arraché avec violence, et il aurait péri infailliblement, si une patrouille de garde nationale, commandée par l'acteur Micalet, ne l'eût enlevé à demi-mort des mains de ses assassins, et ne l'eût conduit à la trésorerie, puis à l'abbaye St.-Germain, où le maire Péthion le fit porter, et où il reçut de lui ces paroles : « Comme vous, monsieur, » je fus l'idole du peuple. » Après le 10 août, ses amis l'engagèrent à sortir d'un pays où ses jours étaient sans cesse en danger, mais il s'y refusa en disant qu'il devait partager les périls d'une révolution dont il avait été l'un des premiers moteurs. Il se retira cependant dans une terre qu'il avait à quelques lieues de Paris, aux environs du Havre, où il se flatta un instant d'être oublié; mais la proscription l'atteignit bientôt. Il fut arrêté, traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort avec Chapelier, qui pendant la session de l'assemblée constituante avait constamment été son antagoniste. Ils furent conduits à l'échafaud sur la même charrette, et exécutés le 23 avril 1794. En allant au supplice, Chapelier lui dit : *A qui de nous deux vont s'adresser les injures du peuple ? à tous deux*, répondit d'Epréménil; et en effet la multitude accueillit des mêmes succès ses deux anciens idoles. D'Epréménil était, dit-on, bon père, bon mari, excellent ami, mais trop prévenu contre les abus, qu'il s'exagérait et qu'il voulait réformer. Simple, crédule, confiant, il se livra avec facilité aux charlatans, aux imposteurs de toute espèce, et devint ensuite leur victime. On lui attribue les fameuses *remontrances* du mois de janvier 1788, qui produisirent un si grand effet dans toute la France. Ses autres ouvrages sont : des *plaidoyers*; un *discours dans la cause des magistrats qui composent la chambre des vacations du parlement de Bretagne*, 1790, in-8; *Nullité et despotisme de*

l'assemblée prétendue nationale, in-8; *l'Etat actuel de la France*, 1790, in-8. La biographie des hommes vivants attribue ces deux dernières brochures à Ferrand, pair de France.

ERARD (Claude), avocat au parlement de Paris, mort en 1700, à 54 ans, laissa des *plaidoyers* imprimés en 1735, in-8. Le plus célèbre est celui qu'il fit pour le duc de Mazarin, contre Hortense Mancini, sa femme, qui l'avait quitté pour passer en Angleterre.

ERASISTRATE, fameux médecin, petit-fils d'Aristote, découvrit, dit-on, par l'agitation du poulx d'Antiochus Soter, la passion que ce jeune prince avait pour sa belle-mère, et prétendit l'en avoir guéri. Séleucus-Nicanor, son père, donna cent talents à Erasistrate pour cette guérison. Ce médecin désapprouvait l'usage de la saignée, des purgations et des remèdes violents. Il réduisait la médecine à des choses très-simples, à la diète, aux tisanes, aux purgatifs doux. Gallien nous a conservé le titre de plusieurs de ses *ouvrages*, dont les injures du temps ont privé la postérité. Ce médecin fut chef d'une école dont les disciples portaient son nom et qui subsista quatre siècles.

ERASME (Didier), *Desiderius Erasmus*, naquit à Rotterdam en 1467, du commerce illégitime d'un bourgeois de Gouda, nommé Gérard, avec la fille d'un médecin. Il fut enfant de chœur jusqu'à l'âge de 9 ans, dans la cathédrale d'Utrecht. A 14, il perdit son père et sa mère; à 17, il se fit chanoine régulier de Saint-Augustin à Stein, près de Gouda; à 25, il fut élevé au sacerdoce par l'évêque d'Utrecht. Sa pénétration était très-vive, et sa mémoire très-heureuse. Erasme voyagea pour perfectionner ses talents, en France, en Angleterre, en Italie. Il séjourna près d'un an à Bologne, et y prit en 1506 le bonnet de docteur en théologie. Ce fut dans cette ville qu'ayant été pris pour chirurgien des pestiférés, à cause de son scapulaire blanc, il fut poursuivi à coups de pierres, et courut risque de la vie. Cet accident lui donna occasion d'écrire à Lambert Brunius, secrétaire de Jules II, pour demander la dispense de ses vœux : il l'obtint. De Bologne il passa à Venise, ensuite à Padoue, enfin à Rome, où ses ouvrages l'avaient annoncé avantageusement. Le pape, les cardinaux, en particulier celui de Médicis (depuis Léon X), le recherchèrent et l'applaudirent. Erasme aurait pu se faire un sort heureux et brillant dans cette ville; mais les avantages que ses amis d'Angleterre lui faisaient espérer de la part de Henri VIII, lui firent préférer le séjour de Londres. Thomas Morus, grand-chancelier du royaume, lui donna un appartement chez lui. Erasme s'étant présenté à lui sans se nommer, Morus fut si agréablement surpris des charmes de la conversation de cet inconnu, qu'il lui dit : « Vous » êtes Erasme ou un démon. » On lui offrit une cure pour le fixer en Angleterre; mais il la refusa. Il fit un second voyage en France, l'an 1510, et peu de temps après il retourna encore en Angleterre. L'université d'Oxford lui donna une chaire de professeur en langue grecque. Soit qu'Erasme fût naturellement inconstant, soit que cette place lui parût

au-dessous de son mérite, il la quitta pour se retirer à Bâle, d'où il allait assez souvent dans les Pays-Bas, et même en Angleterre, sans que ses fréquentes courses l'empêchassent de donner au public un grand nombre d'ouvrages. Léon X, ayant été élevé sur le saint Siège, Erasme lui demanda la permission de lui dédier son *édition grecque et latine du nouveau Testament*, et reçut la réponse la plus obligeante. Il ne fut pas moins estimé par le successeur de Léon et par les autres souverains pontifes. Paul III voulait l'honorer de la pourpre romaine; Clément VII et Henri VIII lui écrivirent de leur propre main, pour se l'attacher. Le roi François I^{er}, Ferdinand, roi de Hongrie, Sigismond, roi de Pologne, et plusieurs autres princes, essayèrent en vain de l'attirer auprès d'eux. Erasme, ami de la liberté, autant qu'ennemi de la contrainte des cours, n'accepta que la charge de conseiller d'état, que Charles d'Autriche (depuis empereur sous le nom de Charles-Quint), lui donna. Cette place lui acquit beaucoup de crédit, sans lui procurer beaucoup de gêne. L'hérésiarque Martin Luther tâcha de l'engager dans son parti, mais inutilement. Erasme, prévenu d'abord en faveur des réformateurs, se dégoûta d'eux quand il les eut mieux connus. Il les regardait comme une nouvelle espèce d'hommes *obstinés, médisants, hypocrites, menteurs, trompeurs, séditions, forcenés, incommodes aux autres, divisés entre eux...* « On a » beau vouloir, disait-il en plaisantant, que le » théranisme soit une chose tragique; pour moi, je » suis persuadé que rien n'est plus comique, car le » dénouement de la pièce est toujours quelque ma- » riage. » Les réformateurs devenant tous les jours plus brillants à Bâle, il se retira à Fribourg, qu'il quitta après un séjour de sept ans, pour revenir à Bâle, où il mourut en 1536. Il avait été durant tout le cours de sa vie d'une complexion délicate; il fut, sur la fin de ses jours, tourmenté par la goutte et la gravelle. Sa mémoire est aussi chère à Bâle, qu'il avait illustrée en y fixant sa demeure, qu'à Rotterdam, qui jouit de la gloire de lui avoir donné le jour. Ses compatriotes lui ont fait élever une statue au milieu de la grande place, sur la base de laquelle on lit ces paroles :

Desiderio Erasmo
Magno scientiarum atque
Litteraturæ politioris
Vindici et instauratori.

Pour faire cette statue, on fit fondre un magnifique crucifix de bronze; ce qui donna lieu à Vondel, poète hollandais, de faire une épigramme saillante sur le patriotisme des Rotterdamois. (*Voy. VONDEL*). Il fut le plus bel esprit et le savant le plus universel de son siècle. C'est à lui principalement qu'on doit la renaissance des belles-lettres, les premières éditions de plusieurs Pères de l'Eglise, la saine critique. Il ranima les illustres morts de l'antiquité, et inspira le goût de leurs écrits à son siècle. Il avait formé son style sur eux. Le sien est pur, élégant, aisé; et quoiqu'un peu bigarré, il ne le cède en rien à celui des meilleurs écrivains de son siècle. On a reproché, non sans raison, à Erasme, une trop

grande liberté sur les matières qui concernent la religion. Il exerce souvent une critique mal fondée contre les saints Pères. Il se plaît à grossir les vices de son temps; jamais sa plume n'est plus féconde en satires, que quand il parle des religieux et des ecclésiastiques; il se rend justice à lui-même, lorsqu'il dit (lib. 1, epist. 11) : *Ut ingenue quod verum est, fatear, sum natura propensior ad jocos quam fortasse deceat, et linguæ liberioris quam nonnunquam expediat*. On peut voir sur ce point la *Préface* du P. Canisius sur les *Epîtres de saint Jérôme* et l'*Apparat sacré* du P. Possevin. Se fiant trop sur ses propres lumières dans les matières de religion, il s'est quelquefois écarté du vrai chemin. C'est pour cela que plusieurs de ses ouvrages ont été censurés par les facultés de théologie de Paris et de Louvain, et mis à l'*Index* du concile de Trente. *Damnatus in plerisque*, dit un auteur moderne, *suspectus in multis, caute legendus in omnibus*. Il faut cependant avouer que quelques-uns ont poussé la critique trop loin contre Erasme. Il est certain qu'il a vécu et qu'il est mort dans le sein de l'Eglise catholique, comme l'a montré Jacques Marsollier dans son *Apologie d'Erasme* : ouvrage d'ailleurs trop favorable à Erasme, et contre lequel le P. Tournemine s'éleva avec force. Peu de jours avant sa mort, Erasme écrivit à Conrard Goclenius, son intime ami, qu'il voudrait finir ses jours ailleurs qu'à Bâle, à raison des divisions que les nouvelles sectes avaient produites dans cette ville : *Ob dogmatum dissensionem malim alibi finire vitam*. Cet homme célèbre essaya plusieurs orages qu'il ne supporta pas avec trop de patience. Naturellement sensible à l'éloge et à la critique, il traitait ses adversaires avec dédain et avec aigreur. Il eut toute sa vie une passion extrême pour l'étude; il préféra ses livres à tout, aux dignités et aux richesses. Il était ennemi du luxe, sobre, sincère, ennemi de la flatterie, bon ami et constant dans ses amitiés; en un mot, il n'était pas moins aimable homme, qu'homme savant. Toutes ses *OEuvres* furent recueillies, Lugd.-Bat., 1703-6, 10 tom. en 11 vol. in-fol., 130 à 140 fr. : l'édition de Basle, 1540, 8 vol. in-fol., est peu recherchée. Les deux premiers et le quatrième sont consacrés uniquement aux ouvrages de grammaire, de rhétorique et de philosophie. On y trouve l'*Eloge de la folie* et les *Colloques*, les deux productions d'Erasme les plus répandues. La première est une satire assez triviale contre les désordres et ridicules de son temps, ou contre ce qui lui a paru tel. « Les détails, dit un critique, en sont froids, » prolixes, exagérés, quelquefois plats et dégoû- » tants. Il est inconcevable que ce livre ait pu jouir » d'une si grande vogue; il n'y a que le style et le » nom de l'auteur qui peuvent avoir produit cet » enchantement. » On ne doit pas juger plus favorablement ses *Colloques*, qu'on lit plus pour la latinité que pour le fond des choses. Il y a ça et là des endroits lubriques et obscurs, déplacés dans tout ouvrage, mais surtout dans un prétendu livre d'éducation, qu'Erasme écrivait pour le fils de Froben : quand on réfléchit que l'auteur avait alors 60 ans, on ne sait plus qu'en penser, ou bien on ne

le sait que trop. Le 3^e volume renferme les *épîtres*, dont plusieurs ont rapport aux affaires de l'Eglise : le 5^e, les *livres de piété*, écrits avec une élégance qu'on ne trouve point dans les autres mystiques de son temps ; le 6^e, la *Version du nouveau Testament*, avec les notes ; le 7^e, ses *Paraphrases sur le nouveau Testament* ; le 8^e, ses *Traductions des ouvrages de quelques Pères grecs* ; ses *apologies* ; *L'Eloge de la Folie* a été imprimé séparément, *cum notis variorum*, 1676, in-8, 6 à 9 fr. On en a une assez mauvaise traduction française, par Gueudeville, Amsterdam, 1728, in-8, fig., 4 à 6 fr. ; Paris, 1751, in-8, 3 à 4 fr., et in-4, fig., 7 à 9 fr. ; et une autre de Barrett, Paris, 1789, in-12. Les Elzevir ont donné une édition de ses *Adages*, 1650, in-12, 9 à 12 fr. ; de ses *Colloques*, 1636, in-12, 8 à 10 fr. Il y en a une édition, *cum notis variorum*, 1664 ou 1693, in-8, 6 à 8 fr. Ils ont été traduits en français par Gueudeville, Leyde, 1720, 6 vol, in-12, fig., 8 à 10 fr. On a imprimé séparément à Leyde, à la Haye et à Amsterdam, ses meilleurs ouvrages au nombre de 24, qui peuvent se relier en 13 vol. pet. in-12, 25 à 30 fr. Ceux qui voudront connaître Erasme plus en détail, peuvent lire l'*Histoire de sa vie et de ses ouvrages*, mise au jour par de Burigny, 1757, 2 vol. in-12. Quoique assez mal écrite, elle est intéressante dans plusieurs endroits. On voit encore à Bâle, dans un cabinet qui excite la curiosité des étrangers, son anneau, son cachet, son épée, son couteau, son poinçon, son *testament* écrit de sa propre main, son portrait par le célèbre Holbein, avec une épigramme de Théodore de Bèze. On lui a fait cette épitaphe :

Pallida mors magnum nobis accepit Erasmum,
Sed Desiderium tollere non potuit.

Il existe à la bibliothèque de l'Arsenal une *vie d'Erasme* par Claude Joly, ouvrage qu'on croyait perdu, et que Burigny regrettait de n'avoir pu lire. Il a été retrouvé par Boulard dans le recueil manuscrit, inscrit sous le n^o 826.

ERASTE (Thomas), médecin, né en 1524 à Bade en Suisse, enseigna avec réputation à Heidelberg, puis à Bâle, où il mourut en 1583. On a de lui divers ouvrages de *médecine*, principalement contre Paracelse, ainsi qu'une *Vie* de ce philosophe, médecin et charlatan ; on y voit qu'il se mêlait de magie, et que le diable lui rendait des visites, Bâle, 1572, in-4 ; des *thèses* qui ont fait beaucoup de bruit dans le temps, Zurich, 1595, in-4 ; *Opuscula*, 1590, in-fol. ; *Consilia*, Francfort, 1598, in-fol. ; *De auro potabili*, in-8 ; *De putredine*, in-8 ; *De theriac*, Lyon, 1606, in-4 ; *De lamiis seu strigibus*, Bâle, 1577, in-8 ; des *thèses contre l'excommunication, et l'autorité des consistoires*, Amsterdam, 1649, in-8. Il paraît que l'auteur était dans le cas de les craindre. Le médecin était préférable chez lui au controversiste ; mais ni l'un ni l'autre ne méritaient le premier rang.

ERATOSTHÈNE, Grec cyrénéen, bibliothécaire d'Alexandrie, né 276 ans avant J.-C., cultiva à la fois la poésie, la grammaire, la philosophie, les mathématiques, et excella dans le premier et le

dernier genre. On lui donna le nom de *Cosmographe*, d'*Arpenteur de l'univers*, de *second Platon*. Il trouva, dit-on, le premier la manière de mesurer la grandeur de la circonférence de la terre, qu'on n'a pu cependant encore perfectionner jusqu'à s'assurer d'un calcul précis ; et s'il est vrai que la terre n'a point une figure parfaitement régulière, il n'y en aura jamais (*Voy. CONDAMINE*.) Il forma le premier observatoire, et observa l'obliquité de l'écliptique. Il trouva encore une méthode pour connaître les nombres premiers, c'est-à-dire les nombres qui n'ont point de mesure commune entre eux. Elle consiste à donner l'exclusion aux nombres qui n'ont point cette propriété. On la nomma *le crible d'Eratosthène*. Ce philosophe composa aussi un traité pour perfectionner l'analyse, et il résolut le problème de la duplication du cube, par le moyen d'un instrument composé de plusieurs planchettes mobiles. Parvenu à l'âge de 80 ans et accablé d'infirmités, il se laissa mourir de faim. Le peu qui nous reste des ouvrages d'Eratosthène a été imprimé à Oxford en 1672, in-8, et à Gottingue en 1795, in-8, fig, 5 fr.

ERCHEMBERT, Lombard, vivait dans le 9^e siècle. Il porta les armes dès sa première jeunesse, et fut prisonnier de guerre. Il se retira au Mont-Cassin, où il embrassa la règle de Saint-Benoît à l'âge d'environ 25 ans. On lui donna le gouvernement d'un monastère voisin ; mais il y fut exposé à tant de traverses, qu'il se vit encore contraint de se retirer. Ce fut dans le lieu de sa retraite qu'il écrivit un *Supplément* depuis l'an 774 jusqu'en 888, à l'*Histoire des Lombards*, par Paul Diacre. Il ajouta à ce *Supplément* l'*Histoire de la ruine et de la restauration du Mont-Cassin*, et de l'*incursion des Arabes* jusqu'à l'an 884. On lui attribue la *Vie de Landulphe, évêque de Capoue*, en vers, et un *Abrégé de l'histoire des Lombards* ; mais on doute qu'ils soient de lui. Antoine Caraccioli, prêtre de l'ordre des clercs réguliers, a publié son *supplément* qui offre quelques faits curieux, avec d'autres pièces, à Naples, en 1620, in-4. Camille Pérégryn l'a donné de nouveau au public dans son *Histoire des princes lombards*, en 1643, in-4. Il mourut en 889.

ERCILLA-Y-ZUNIGA (don Alonso d'), né vers 1525, fils d'un jurisconsulte célèbre, était gentilhomme de la chambre de l'empereur Maximilien. Il fut élevé dans le palais de Philippe II, et combattit sous ses yeux à la célèbre bataille de Saint-Quentin, en 1557. Le guerrier, entraîné par le désir de connaître les pays et les hommes, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre. Ayant appris à Londres que quelques provinces du Pérou et du Chili s'étaient révoltées contre les Espagnols, il brûla d'aller signaler son courage sur ce nouveau théâtre. Il passa sur les frontières du Chili dans une petite contrée montagneuse, où il soutint une guerre aussi longue que pénible contre les rebelles, qu'il défit à la fin. C'est cette guerre qui fait le sujet de son poème de l'*Araucana*, ainsi appelé du nom de la contrée. On y remarque des pensées neuves et hardies. Le poète conquérant a mis

beaucoup de chaleur dans ses batailles. Le feu de la plus belle poésie éclate dans quelques endroits. Les descriptions sont riches, quoique peu variées; mais nul plan, point d'unité dans le dessein, point de vraisemblance dans les épisodes, point de décence dans les caractères. Ce poème, composé de plus de trente-six chants, et trop long de la moitié, fut imprimé pour la première fois en 1597, in-12; mais la meilleure édition est celle de Madrid, 1776, 2 v. in-8, fig., 18 fr. Après son expédition contre les peuples du Pérou et du Chili, il prit avec lui 80 soldats et chercha de nouvelles aventures; il alla dans le pays qui est entre le détroit de Magellan et l'île de Chiloe, en prit possession et parcourut beaucoup d'autres pays. Il rentra ensuite en Espagne où il mourut vers l'an 1595.

ERDT (Paulin), religieux franciscain allemand, professeur de théologie à l'université de Fribourg en Brisgaw, né à Wertoch en 1737, mort en 1800, s'est distingué par son zèle à combattre les incrédules, soit dans les écrits dont il fut auteur, soit dans ceux qu'il traduisit de l'anglais et du français. Son principal ouvrage est une *Histoire littéraire de la théologie* en latin, 4 vol. in-8. Il a fait paraître aussi quelques écrits sur la bibliographie.

ERIC IX (saint), fils de Jeswar, fut élu par les Suédois pour être leur roi l'an 1150; mais en même temps les Goths élevèrent sur le trône Charles, fils de Suercher. Cette double élection occasionna de grands débats. Enfin les deux partis convinrent qu'Eric régnerait seul sur les Goths et les Suédois, qui ne feraient plus qu'une même nation, que Charles lui succéderait après sa mort. Eric, attaqué par les Finlandais en 1154, gagna sur eux une bataille qui le rendit maître de leur pays. Ils étaient idolâtres. Eric leur envoya des missionnaires, à la tête desquels il mit saint Henri, archevêque d'Upsal, dont le siège avait été érigé en métropole l'an 1148, par le pape Eugène III. Ce prélat gagna la couronne du martyre dans sa mission l'an 1157. Eric s'appliquait en même temps à policer ses états par de bonnes lois. On a de lui un code qui porte son nom. Le zèle de ce prince pour le bon ordre et sa piété lui firent des ennemis qui l'assassinèrent le jour de l'Ascension, 17 mai 1162. Il est honoré comme martyr. Israël Erland a donné sa *vie* en latin, et Jean Scheffer l'a enrichie de notes, Stockholm, 1675, in-8.

ERIC XIII, roi de Suède, de Danemark et de Norvège, dut la première couronne à la reine Marguerite, appelée la *Sémiramis du Nord*, et obtint la seconde après la mort de cette héroïne en 1412; mais il ne sut conserver ni l'une ni l'autre. Il déplut aux Suédois, parce qu'au lieu de suivre les conventions qu'il avait confirmées par serment, il les opprimait par ses gouverneurs. Il mécontenta de même les Danois par ses longues absences, et parce qu'il voulut rendre héréditaire la couronne qui était élective. Les peuples, secondés par la noblesse et le clergé, le déposèrent. Eric voulut se soutenir sur le trône par les armes; mais n'ayant pu s'y maintenir, il se retira l'an 1438, en Poméranie, où il passa les restes d'une vie obscure et languissante.

ERIC XIV, fils et successeur de Gustave I^{er} dans le royaume de Suède, fut aussi faible et encore plus cruel qu'Eric XIII. Il aurait désiré de se marier avec Elisabeth, reine d'Angleterre, qui ne voulait pas d'époux; mais n'espérant pas d'obtenir sa main, il partagea son trône et son lit avec la fille d'un paysan. Cette alliance indigne aliéna le cœur de ses sujets. Des soupçons très-mal fondés le portèrent à faire arrêter Jean son frère, et à le tenir pendant cinq ans dans une dure prison. Ce prince infortuné, ayant obtenu sa liberté, excita une révolte. Il assiégea Eric dans Stockholm, le prit et l'obligea de renoncer à la couronne en 1568. Le monarque détrôné fut enfermé à son tour; et traîné de prison en prison, il fut enfin confiné dans le château d'Euriby dans l'Uplande. En vain y invoqua-t-il en sa faveur les lois qu'il avait fait taire quand il faisait mourir des innocents, ou qu'il assassinait ceux qui lui faisaient des remontrances; elles restèrent muettes pour lui, et il mourut en 1577. Il n'avait régné que huit ans. Olof Celsius a donné l'histoire de ce prince, qui a été traduite en français par Genet, Paris, 1777.

ERIC (Pierre), navigateur hardi mais cruel, obtint de la république vénitienne le commandement d'une flotte sur la mer Adriatique. En 1584, il prit un vaisseau poussé par la tempête, où était la veuve de Ramadan, bacha de Tripoli. Cette femme emportait à Constantinople pour 800,000 écus de bien. Lorsqu'Eric se fut rendu maître de ce navire, et de ceux qui étaient à sa suite, il fit tuer 250 hommes qu'il y trouva; perça lui-même de son épée le fils de la veuve entre les bras de sa mère; et après avoir fait violer 40 femmes qu'il fit couper par morceaux, il ordonna qu'on les jetât dans la mer. Cette barbarie atroce ne demeura pas impunie. Le sénat de Venise lui fit trancher la tête, et fit rendre à Amurat IV, empereur des Turcs, tout le butin qu'Eric avait fait.

ERICEIRA (Fernand de MENESES, comte d'), naquit à Lisbonne en 1614, et mourut en 1699. Après avoir puisé dans les premières études le goût de la bonne littérature, il alla prendre des leçons de l'art militaire en Italie. De retour dans sa patrie, il fut successivement gouverneur de Péniche, de Tanger, conseiller de guerre, gentilhomme de la chambre de l'infant don Pedro, et conseiller d'état. Au milieu des occupations de ces diverses places, le comte d'Ericeira trouvait des moments à donner à la lecture et à la composition. On peut consulter le *Journal étranger* de 1757, sur ses nombreux ouvrages. Les principaux sont : l'*Histoire de Tanger*, Lisbonne, 1732, in-fol., 8 à 10 fr.; l'*Histoire de Portugal*, depuis 1640 jusqu'en 1657, *ibid.*, 1734, 2 vol. gr. in-4, 10 à 12 fr.; *La vie de Jean I^{er}, roi de Portugal*, *ibid.*, 1677, in-4, 5 à 6 fr. Ces différents livres sont utiles pour la connaissance de l'histoire de son pays.

ERICEIRA (François-Xavier de MENESES, comte d'), arrière petit-fils du précédent, et héritier de la fécondité de son bisaleul, naquit à Lisbonne en 1673. Il porta les armes avec distinction, obtint, en 1735, le titre de mestre-de-camp géné-

ral et conseiller de guerre, et mourut en 1743. Il n'était pas grand seigneur avec les savants : il n'était qu'homme de lettres, aisé, poli, communicatif. Le pape Benoît XIII l'honora d'un bref; le roi de France lui fit présent du *Catalogue de sa bibliothèque*. L'académie de Pétersbourg lui adressait ses mémoires; une partie des écrivains de France, d'Angleterre, d'Italie, etc., lui faisaient hommage de leurs écrits. Ses ancêtres lui avaient laissé une bibliothèque choisie et nombreuse, qu'il augmenta de 15,000 volumes et de 1,000 manuscrits. Sa carrière littéraire a été remplie par plus de cent ouvrages différents. Les plus connus en France sont : *Mémoire sur la valeur des monnaies de Portugal, depuis le commencement de la monarchie*, 1738, in-4; *Réflexions sur les études académiques*; 58 parallèles d'hommes et 12 de femmes illustres; *La Henriade, poème héroïque, avec des observations sur les règles du poème épique*, 1741, in-4; *L'Art poétique* de Boileau, traduit en poétique.

ERIZZO en latin *Erius* ou *Echinus* (Sébastien), noble vénitien, né en 1525, mort en 1585, se fit un nom par plusieurs ouvrages de littérature. Il s'adonna aussi à la science numismatique, et a laissé un *Traité en italien sur les médailles*; la meilleure édition de cet ouvrage assez estimé est celle de Venise, in-4, 6 à 9 fr., dont les exemplaires pour la plupart sont sans date, mais dont quelques-uns portent celle de 1571. On a encore de lui : des *Nouvelles* en six journées, Venise, 1567, in-4, 7 fr.; Londr., 1794, in-8, 6 fr.; *Tratto della via inventrice e dell' instrumento de gli antichi*, Venise, 1554, in-4. Ce savant avait exercé quelques emplois dans sa patrie : il fut du conseil des dix.

ERLACH (Jean-Louis d'), né à Berne en 1595, d'une maison de Suisse très-distinguée par l'ancienneté de sa noblesse et par les grands hommes qu'elle a produits, et la première des six familles nobles de Berne. Il porta les armes de bonne heure au service de la France, et se signala en diverses occasions. Sa valeur et ses exploits furent récompensés par les titres de lieutenant général des armées de France, de gouverneur de Brisach, de colonel de plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie allemande. Louis XIII dut à sa bravoure l'acquisition de Brisach en 1639; et Louis XIV, en partie, la victoire de Lens en 1648, et la conservation de son armée en 1649. Ce prince lui confia cette année le commandement général de ses troupes, lors de la défection du vicomte de Turenne. D'Erlach mourut à Brisach l'année d'après. Un de ses descendants publia des *mémoires de sa vie*, 1784, 4 vol. in-12. Il y a des traits intéressants; mais aussi beaucoup d'inutilités et de petitesse, dont la suppression eût prévenu l'ennui de plus d'un lecteur. — Il ne faut pas le confondre avec Rodolphe-Louis d'ERLACH, membre du conseil souverain de Berne, dont il a paru un prétendu *Code du bonheur*, 1789, 6 vol. in-8, fruit de l'impiété et d'une verbiageuse déraison.

ERMAN (Jean-Pierre), pasteur de la colonie

française de Berlin, né dans cette ville en 1733, y mourut en 1814. Il était principal du collège français, directeur du séminaire, conseiller du consistoire supérieur, membre de l'académie des sciences et belles-lettres : il se fit remarquer par son zèle à maintenir les méthodes d'enseignement que les réfugiés avaient apportées de France. La reine, épouse de Frédéric II, l'admettait souvent à sa cour. Il a rédigé, avec le pasteur Reclam, les *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans les états du roi de Prusse*, Berlin, 1790-99, 9 vol. in-8; recueil trop prolixe et d'un style généralement trop négligé; mais on y trouve des faits intéressants et des anecdotes curieuses. Il a fait aussi l'éloge historique de la reine de Prusse, Sophie-Charlotte, épouse de Frédéric I^{er}, des mémoires, des traductions, des sermons, des discours académiques insérés dans la bibliothèque germanique et dans quelques autres recueils.

ERNESTI (Jean-Auguste), le *Cicéron de l'Allemagne*, l'un des plus illustres critiques qu'ait produits ce pays de l'érudition, né en 1707 à Tennstadt en Thuringe. Il fut docteur et professeur en théologie à Leipzig. L'un des premiers, il sépara en Allemagne la théologie de la religion; distinction que l'on regarde comme la source des innovations subséquentes que sans doute il n'aurait pas voulu approuver. Il mourut à Leipzig en 1781. On a de lui : *Opuscula philologico-critica*, Amsterdam, 1762, in-8; *Opuscula oratoria, orationes, pro-lusiones et elogia*, Leyde, 1762 et 1767, in-8; *Opuscula, orationes, nova collectio*, Leipzig, 1791, in-8; *Archæologia litteraria, editio aucta opera et studio G. H. Martini*, Lipsiæ, 1790, in-8, 6 fr.; *Initia doctrinæ solidioris*, Leipzig, 1783, in-8; *Institutio interpretis novi Testamenti*, ibid., 1761, in-8; des *sermons* en allemand, ibid., 1768-82, 4 vol. in-8, où le savant se montre plus que l'orateur chrétien; *Opuscula theologica*; 1773 et 1792, in-8; *Nouvelle bibliothèque théologique* en allemand, ibid., 1760-68, 10 vol. in-8. Ebert et d'autres savants ont eu part à cet ouvrage. Ernesti a donné aussi des éditions estimées et recherchées d'*Homère*, ibid., 1759-65, in-8; de *Calimaque*, Leyde, 1761, 2 vol. in-8; de *Polybe*, Leipzig, 1763-64; de *Xénophon*, d'*Aristote* et de *Cicéron*, ibid., 1776, 7 vol. in-8; de *Tacite*, ibid., 1772, in-8; de *Suétone*, d'*Aristophane*, etc. Son *Eloge*, par Auguste Guillaume Ernesti, a paru à Leipzig, 1781, in-8. — ERNESTI (Auguste-Guillaume), neveu du précédent, savant professeur de philosophie, et ensuite d'éloquence, né à Frohn-dorf en Thuringe en 1733, et mort en 1801, a laissé des éditions estimées de *Tite-Live*, 5 vol. in-8, de *Quintilien*, d'*Ammien Marcellin* et de *Pomponius Mela*.

ERNST (Simon-Pierre), chanoine régulier et professeur en théologie à l'abbaye de Bolduc, devint curé d'Afden, près d'Aix-la-Chapelle, vers 1797, et fut nommé en 1814 membre de l'institut royal des Pays-Bas. Il est mort en 1818, et a laissé plusieurs ouvrages historiques sur le Brabant; un *Tableau historique et chronologique des suf-*

fragants ou co-évêques de Liège, avec des notices sur l'origine des maisons religieuses, dans la ville et sa banlieue; une Histoire des comtes de Limbourg, plusieurs chronologies historiques dans le tom. 3 de l'Art de vérifier les dates; un grand nombre de brochures sur le serment, et un écrit apologétique du nouveau catéchisme publié par ordre de Bonaparte.

EROLES (le baron d'), né dans la Catalogne en 1785, mort dans la province de la Manche en 1825, se distingua dans la guerre de l'indépendance en Espagne contre Napoléon. Profitant de la connaissance parfaite qu'il avait des localités, il s'était mis à la tête des *Somatènes* ou milices du pays, et faisait des levées en masse lorsque les généraux français s'y attendaient le moins. Sa fidélité et son patriotisme furent récompensés par Ferdinand VII. A l'époque de la révolution de 1820, il se prononça pour la cause royale, se mit de nouveau à la tête des paysans mal équipés et mal armés, et soutint pendant longtemps les efforts des constitutionnels. Il contribua en 1822 à organiser l'*Armée de la Foi*, fut un des trois membres de la *régence d'Urgel*, et seconda de tous ses efforts, en 1823, l'intervention française. Il était capitaine général des troupes de S. M. C., officier de la Légion d'honneur, commandeur de l'ordre de Saint-Louis. On peut consulter le tome 28 des *Victoires et conquêtes*, pour avoir de plus amples détails sur ce général espagnol.

ERPENIUS, ou d'ERPE (Thomas), né à Gorcum en Hollande l'an 1584, s'appliqua à l'étude des langues orientales à la persuasion de Scaliger, parcourut une grande partie de l'Europe, s'arrêta longtemps à Venise, parce qu'il y trouva plusieurs juifs et quelques mahométans qui l'aidèrent dans l'étude qu'il y fit des langues arabe, perse, turque et éthiopienne. De retour dans son pays en 1613, il fut fait professeur des langues orientales à Leyde, où il mourut en 1624. Il laissa plusieurs ouvrages sur l'arabe, sur l'hébreu, etc., dans lesquels on remarque une profonde connaissance de ces langues. Les principaux sont : *Grammaire arabe*, Leyde, 1616, 1656, 1748 et 1767, in-4, 15 à 18 fr., estimée; *Grammaire hébraïque*, Leyde, 1659, in-8; *Grammaire syriaque et chaldaïque*, Leyde, 1628, in-8; *Grammaire grecque*, Leyde, 1662, in-8; *Psalterium Davidicum Syriacum cum versione latina; Historia saracenicæ Georgii Elmacini cum versione latina*, Leyde, 1622, in-fol., édition enrichie de cartes géographiques et généalogiques; *Locmani fabulæ et Arabum adagia cum interpretatione latina et notis*, Amsterdam, 1656, in-4. C'était un homme laborieux; d'un esprit vif, d'une mémoire étendue, attaché à ses livres et à sa patrie, qui refusa toutes les offres qu'on lui fit, pour l'attirer en Espagne et en Angleterre. (*Voy.* Nicéron, tome 5. *Voy.* aussi sur ce célèbre orientaliste, G. J. Vossius, et le P. Scriverius.)

ERRANTE (Joseph), peintre italien, né à Trapani, en Sicile, en 1760, étudia son art dans sa ville natale, puis à Palerme, à Naples, d'où il passa à Rome où il se perfectionna. Errante avait le talent

d'imiter les plus grands maîtres au point que l'on confondait souvent ses copies avec les modèles. On doit à cet artiste une importante découverte, c'est-à-dire une manière sûre et facile de restaurer les vieux tableaux. Lors de la révolution française, dont les principes subversifs avaient pénétré jusque dans les états romains et le royaume de Naples, Errante, qui les avait adoptés, fut contraint de se réfugier à Milan, avec son protecteur le duc de Monte-Leone. Dans cette ville, il lutta avec succès contre un habile adversaire, le peintre Appiani, qui, de son côté, était émule de Benvenuti de Florence. L'artiste sicilien peignait, en outre, le portrait avec un talent remarquable, et excellait à faire des armes; il croyait que cet art n'était pas moins utile aux peintres que l'avait été la gymnastique aux anciens, et se proposait de publier un traité sur le mouvement des muscles; projet que d'autres occupations l'empêchèrent de réaliser. Après la chute de Napoléon et la nouvelle réorganisation de l'Italie, il retourna à Rome, centre de tous les arts; il y mourut en 1821. On cite comme ses meilleurs tableaux : *Artémise pleurant sur les cendres de Mausole*; *la Mort du comte Ugolin, au milieu de ses enfants*; *Endymion*; *le Concours de la beauté*; différents tableaux de *Psyché*, et des *portraits*. Il est auteur des ouvrages suivants : *Traité sur les couleurs employées par les plus célèbres artistes italiens et flamands*; *Essai sur les couleurs*. Il y a une *Notice* sur cet artiste, faite par le savant abbé Cancellieri, et on lui a élevé à Rome un beau monument, exécuté par Léonard Jennio, habile sculpteur sicilien.

ERSCH (Jean-Samuel), professeur à Halle, né en 1760 à Glogaw en Silésie, habita d'abord Iéna où il coopérait à des ouvrages périodiques sur la géographie et la statistique, et où il travaillait à des traductions de voyages publiées dans les pays étrangers. Il fit paraître la *France littéraire*, Hambourg, 1797, 3 vol., suppléments, ib. 1802-6, 2 vol., en tout 5 vol. in-8, 10 à 15 fr.; *Handbuch der literatur* (manuel de littérature depuis le milieu du 18^e siècle), Leipzig, 1822-28, 4 vol. in-8, 60 fr. Il mourut à Hambourg en 1828.

ERSKINE (Charles), cardinal, originaire d'Irlande, né en 1753 à Rome, où sa famille suivit celle des Stuart, lorsque cette dernière eut cessé de régner. Destiné d'abord au barreau, il s'y distingua de bonne heure et fixa l'attention de Pie VI qui l'engagea à changer de carrière. Le jeune Erskine, devenu ecclésiastique, ne tarda pas à être évêque, puis chanoine de Saint-Pierre. Envoyé comme ministre plénipotentiaire à Londres, au moment où se formait la coalition contre la France, il resta 8 années en Angleterre. Pendant son séjour dans cette île, on le vit à plusieurs reprises parler en faveur de l'émancipation des catholiques. A son retour qui eut lieu après la paix d'Amiens, il reçut le chapeau de cardinal : Pie VII eut pour Erskine la même bienveillance que son prédécesseur; il l'envoya auprès du gouvernement consulaire, et Bonaparte le reçut avec distinction. Le cardinal Erskine revint à Rome, où il mourut en 1811. Il passait pour un des cardi-

naux les plus instruits, parlait et écrivait cinq langues, avec autant de pureté que de facilité, et fut pendant longtemps un des plus beaux ornements de la cour de Rome.

ERSKINE (Thomas lord), membre du parlement d'Angleterre, célèbre jurisconsulte, né en Ecosse en 1750, perdit de bonne heure son père, et dut les soins de son éducation à son frère aîné. Il entra à 14 ans dans la marine, et passa ensuite comme enseigne dans le 1^{er} régiment d'infanterie en 1768; n'y trouvant pas un avancement assez rapide, il quitta le service militaire en 1774 pour se livrer à l'étude du droit. Après avoir terminé ses cours aux universités de Cambridge et de Lincolns-Inn, il fut reçu avocat, et bientôt son éloquence le plaça au rang des jurisconsultes les plus distingués. Dans le grand nombre de causes qu'il défendit, on remarque les plaidoyers qu'il prononça en faveur du capitaine Baillie, de l'amiral Keppel poursuivi pour sa conduite au combat d'Ouessant; de lord Gordon, de Thomas Paine, qui siégeait alors à la convention de Paris, etc. Nommé membre de la chambre des Communes en 1783 par le bourg de Portsmouth, il fut constamment réélu jusqu'en 1806, époque à laquelle il fut appelé à la pairie. Erskine prononça plusieurs discours au parlement, mais il n'y soutint pas sa réputation d'orateur. Après la mort de Pitt en 1806, il fut nommé membre du conseil privé, créé baron avec le titre de lord, élevé à la dignité de grand chancelier et d'orateur de la chambre des pairs. Il perdit cette dernière place l'année suivante par la chute du ministère de lord Grenville. Nous devons dire que dans l'exercice de ses fonctions de grand chancelier il s'est montré peu versé dans le labyrinthe des lois civiles de son pays, et que ses décisions n'ont jamais été citées comme faisant autorité: il avait cette éloquence qui subjugue, qui entraîne, mais il n'avait point acquis cette connaissance approfondie des lois qui fait l'homme d'état. Il est mort en 1823; il a publié: *Considérations sur les causes et les conséquences de la guerre actuelle avec la France*, 1797, pamphlet qui eut 43 éditions la même année, traduit en français sur la 23^e édition, sous ce titre: *Coup d'œil sur les causes et les conséquences de la guerre actuelle avec la France*, Paris, 1797, in-8; la *Préface des Discours de Fox*, et plusieurs brochures récentes en faveur des Grecs. Ses meilleurs *Discours* ont été recueillis et publiés par ses amis, Londres, 1816, 5 vol. in-8. Les plus remarquables ont été traduits en français dans le tom. 2 de l'ouvrage intitulé *Barreau anglais*, Erskine avait aussi composé des poésies qui ne sont pas sans mérite, entre autres un petit poème intitulé *Geranicum*, qui fut attribué à Shéridan.

ERTBORN (Joseph-Charles-Emmanuel, baron van), littérateur distingué, né à Anvers en 1778, remplit dans son pays plusieurs emplois administratifs à l'époque de la domination française; il était chargé de quelques fonctions financières assez importantes lors de la révolution opérée dans la Belgique en 1814. Lorsque le royaume des Pays-Bas fut définitivement organisé, il fut nommé directeur

des contributions indirectes de la province de Liège. En 1819, il fit partie du conseil-général des monnaies à Utrecht, et en 1821, de la chambre des comptes du royaume. Il s'occupait, dans les loisirs que lui laissaient ses occupations administratives, de travaux scientifiques et littéraires; il s'était adonné à l'études des langues, et possédait très-bien le grec, le latin, le français, le hollandais, l'italien et l'allemand. Il est mort en 1823. Il a publié un volume de *Recherches historiques sur l'académie d'Anvers, et sur les peintres, sculpteurs, graveurs et architectes qu'elle a produits* (en flamand), 1806, in-8.

ERXLEBEN (Dorothée - Chrétienne LÉPORIN) naquit à Quedlinbourg en 1715. Faible et valétudinaire, elle assistait avec plaisir aux leçons de médecine données à son frère par leur père, le docteur Chrétien-Polycarpe Léporin. Cette assiduité déterminait en elle son goût pour la médecine, qu'elle étudia sous son père et dans les meilleurs auteurs, tels que Stahl, Hoffman, Boerhaave, etc., et où elle fit de rapides progrès. Elle fut mariée en 1743 à Jean Chrétien Erxleben, ministre du saint Evangile à Quedlinbourg; et l'on doit dire à sa louange que son goût pour une étude et un travail qui ne semblent pas être l'apanage de son sexe, ne l'empêcha pas de remplir avec un soin scrupuleux les devoirs d'épouse et de mère. Le 12 juin 1754, elle obtint solennellement le doctorat à l'université de Halle. Le candidat disputa avec beaucoup de sagacité dans sa dissertation une question importante: *Quod nimis cito ac jucunde curare, sæpius fiat causa minus tutæ curationis*. Parmi les nombreuses félicitations qu'elle reçut de tous côtés, on en remarque une en style lapidaire, du professeur Bochner, qui annonce que cette cérémonie, autorisée par le grand Frédéric, roi de Prusse, n'avait jamais eu lieu en Allemagne. *Stupete. nova. litteraria. in. Italia. nonnunquam. in. Germania. Nunquam. visa. vel. audita.* etc. Au moment de son mariage, elle publia un opuscule en allemand, intitulé: *Examen des causes qui éloignent les femmes de l'étude, dans lequel on prouve qu'il leur est possible et utile de cultiver les sciences*, Berlin, 1742, in-8. La préface appartient à son père. Madame Erxleben mourut en 1762, laissant quatre enfants, dont plusieurs se montrèrent dignes d'elle.

ERXLEBEN (Jean-Chrétien-Polycarpe), naturaliste, fils de la précédente, né à Quedlinbourg en Saxe en 1744, fut reçu à 23 ans docteur en philosophie à l'université de Göttingue, le 5 mai 1767. Suivant l'exemple de sa mère, il étudia aussi les diverses branches de l'art de guérir; mais il cultiva avec prédilection l'histoire naturelle et la physique. Il fut nommé professeur ordinaire de philosophie en 1775, et jouissait déjà d'une réputation étendue, lorsqu'il mourut en 1777. Il a laissé plusieurs ouvrages en allemand, recherchés comme des modèles d'exactitude et de précision: *Eléments d'histoire naturelle*, Göttingue, 1768 et 1773, in-8, réimprimés en 1782 et 1791, avec des additions de J. Gemelin; *Considérations sur les causes de l'imperfection des systèmes minéralogiques*, 1762, in-4;

Introduction à la médecine vétérinaire, Gottingue, 1769, in-8; *Eléments de physique*, 1772, in-8, réimprimés plusieurs fois avec des augmentations importantes par G. C. Lichtenberg; *Eléments de chimie*, 1775, in-8, 1784 et 1790, avec des notes supplémentaires par J. C. Wiegleb; *Systema regni animalis cum synonymia et historia animalium classis 1 mammalia*, Leipzig, 1777, in-8. Il n'existe point en zoologie de traité plus exact et plus complet que cette histoire des mammifères; *Mémoires physico-chimiques*, 1777, in-8. Erxleben a encore rédigé une *Bibliothèque physique*, dont il a paru 4 vol. in-8, et fourni plusieurs articles à divers journaux.

ESAU, fils d'Isaac et de Rébecca, né l'an 1836 avant J.-C., vendit à Jacob, son frère jumeau, son droit d'aînesse, à 40 ans, et se maria à des chana-néennes contre la volonté de son père. Ce respectable vieillard lui ayant ordonné d'aller à la chasse pour lui apporter de quoi manger, lui promit sa bénédiction; mais Jacob la reçut à sa place, par l'adresse de sa mère. (Voy. RÉBECCA.) Les deux frères furent dès lors brouillés; mais ils se réconcilièrent ensuite. Jacob se retira chez son oncle Laban. Esaü mourut à Seir en Idumée, l'an 1710 avant J.-C., âgé de 127 ans, laissant une postérité très-nombreuse.

ESCHEL-KROON (Adolphe), voyageur danois, né en 1736 à Nieblum dans le duché de Sleswich, passa 18 ans dans les Indes orientales, où il fut d'abord résident de la compagnie hollandaise, ensuite agent du Danemark; enfin il se retira à Kiel, où il mourut en 1793. On a de lui en allemand: *Description de l'île de Sumatra, considérée principalement sous le rapport du commerce*, 1782, in-8, avec une bonne carte, 3 à 4 fr. Cette relation est utile pour rectifier beaucoup de notions fausses que des ouvrages publiés antérieurement pouvaient faire prendre sur Sumatra; *Relations authentiques de l'état actuel des principales îles de l'Océan indien, surtout de Bornéo*; *Description de Banda, d'Amboine, de Ceylan, etc.* Cette dernière description a été traduite en français par Langlès, dans le recueil intitulé: *Description du Pégu et de l'île de Ceylan*, Paris, 1793.

ESCHENBOURG (Jean-Joachim), critique allemand, né à Hambourg en 1748, et mort en 1820, fut gouverneur public des élèves du collège Carolin à Brunswick. Il consacra toute sa vie à l'enseignement; et les bons principes de morale qu'il répandit furent professés par cet ami de la jeunesse, non-seulement par ses paroles, mais encore par ses actions. Il a publié les ouvrages suivants: *Musée britannique pour les allemands*, Leipzig, 1770, 1781, 7 vol. in-8; *Commentaire de Hurd sur les épîtres d'Horace*, traduit de l'anglais, ibid., 1772, 2 vol. in-8; *Théâtre de Shakespeare*, traduit de l'anglais, Zurich, 1775-87, 14 vol. in-8; 2^e édition, 1798-1806, 12 vol. in-8; cette traduction est préférée à celle de Wieland; *Précis d'une théorie et d'un cours de belles-lettres*, Berlin, 1783, in-8; 5^e édition, 1813, traduit en français par Storch, sous le titre de *Principes généraux de belles-let-*

tres, Saint-Petersbourg, 1789, in-8; *Manuel de la littérature classique de l'antiquité, et de la mythologie*, trad. en franç. par Cramer, Paris, 1802, 2 vol. in-8, 9 fr.; *Collection d'extraits tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes dans tous les genres de poésie et d'éloquence*, Berlin, 1788-95, 9 vol. in-8; *Manuel de l'étude des sciences*, 1792 et 1800, in-8; *Monuments de la poésie et de la langue allemande ancienne*, Brême, 1799, in-8; plusieurs traductions d'ouvrages français et anglais, entre autres celle de *l'Esther* de Racine, en vers allemands. Il a coopéré à un grand nombre de journaux et recueils périodiques. Il a donné en outre une édition des *OEuvres posthumes de Lessing*, avec des notes.

ESCHER DE LA LINTH (Jean-Conrad), géologue suisse, né à Zurich en 1767, mort dans la même ville en 1823, était fils d'un conseiller d'état de ce canton. Il fit ses études à Genève d'où il revint dans sa patrie pour s'occuper de ses intérêts politiques. Après avoir consacré quelque temps aux exercices militaires imposés à tous les habitants de la Suisse, il étudia les différents gouvernements des cantons, et chercha à connaître ce qui pouvait contribuer le plus à leur prospérité réelle et présente. Il fixa son attention sur l'économie industrielle et rurale. Ce fut dans le but d'étudier cette science qu'il fit un séjour de deux ans à l'université de Gottingue où il s'occupait aussi de la minéralogie, de la géologie et de la statistique. Il parcourut aussi l'Angleterre et l'Italie pour y visiter et connaître leurs principales manufactures. Malgré ces goûts qui semblent être l'apanage exclusif des âmes tranquilles, il adopta les principes de la révolution française, fut élu membre du grand conseil Helvétique, et coopéra à la rédaction du journal démocratique qui paraissait alors sous le titre de *Républicain suisse*. Lorsque Bonaparte eut imposé son joug sur l'Helvétie, Escher rentra dans la vie privée. Quelques années après il devint conseiller d'état; mais il ne s'occupait guère que du dessèchement des marais de la Linth dont il fut chargé par la diète concurremment avec une commission dont il fut nommé président. Abandonné pendant l'exécution de ce projet éminemment utile, il n'en discontinua pas ses travaux: il alla lui-même habiter ces marais pestilentiels, et, de 1807 à 1815, il ne s'occupait que de cet objet. Ses efforts furent couronnés par le plus heureux succès. La Linth qui se perdait autrefois dans des terres marécageuses, coule maintenant par deux canaux dont l'un conduit une partie de ses eaux dans le lac de Wesen et l'autre dans celui de Zurich. Dès lors le pays qui avait été jusqu'à cette époque très-malsain a vu disparaître les fièvres qui désolaient ses habitants. Pour prix d'un si grand bienfait, Escher ne voulut recevoir que le surnom de LA LINTH ajouté à son nom. On trouve sur les travaux qu'il a fait exécuter des détails curieux dans la *Bibliothèque universelle de Genève* (sciences et arts, année 1819), et dans le tome 27 de la *Revue encyclopédique*. On remarque dans la même *Bibliothèque universelle* et dans différents journaux allemands, des *Mémoires et Dissertations* d'Escher sur divers points de la géo-

logie de la Suisse. Des médailles d'or, d'argent et de bronze ont été gravées pour conserver sa mémoire; et le professeur Vaucher a publié une notice assez étendue sur sa vie, insérée dans le tome 22 de la *Bibliothèque de Genève*.

ESCHERNY (François-Louis), comte du St.-Empire, ancien chambellan du roi de Wurtemberg, naquit à Neuchâtel (Suisse) en 1734, et mourut à Paris en 1815. Il est auteur des ouvrages suivants : *Lacunes de la philosophie*, 1783, in-12; *Correspondance d'un habitant de Paris avec ses amis de Suisse et d'Angleterre, sur les événements de 1790 jusqu'au 4 avril 1791*, Paris, 1791, in-8, réimprimée sous le titre de *Tableau historique de la révolution*, 1815, 2 vol. in-8; de l'*Egalité*, ou *Principes généraux sur les institutions civiles, politiques et religieuses, précédés de l'éloge de J. J. Rousseau*, 1796, 2 vol. in-8; reproduits sous ce titre : la *Philosophie de la politique*, ou *Principes généraux sur les institutions sociales*, Paris, 1798, in-8; *Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de philosophie*, 1809, 3 vol. in-12; quelques volumes portent le titre de la seconde édition avec la date de 1815; *Fragments sur la musique*, etc., 1809, in-12, extrait du précédent.

ESCHINE, célèbre orateur grec, naquit à Athènes l'an 397 avant J.-C., 3 ans après la mort de Socrate et 16 ans avant la naissance de Démosthènes. Si l'on ajoute foi à ce qu'il dit de lui-même, il était d'une naissance distinguée, et il avait porté les armes avec éclat; et si l'on adopte le récit de Démosthènes, Eschine était le fils d'une courtisane. Il aidait sa mère à initier les novices dans les mystères de Bacchus, et courait les rues avec eux. Il fut ensuite greffier d'un petit juge de village; et depuis il joua les troisièmes rôles dans une bande de comédiens, qui le chassèrent de leur troupe. Ces deux récits sont fort différents : si celui de Démosthènes est faux, il sert à prouver que, dans tous les temps, les gens de lettres ont été jaloux les uns des autres; et que cette jalousie a produit, dans les siècles passés comme dans le siècle présent, des injures et des personnalités révoltantes. Quoi qu'il en soit, Eschine ne fit éclater ses talents que dans un âge assez avancé. Ses déclamations contre Philippe, roi de Macédoine, commencèrent à le faire connaître. On le députa à ce prince; et le déclamateur emporté, gagné par l'argent du monarque, devint le plus doux des hommes. Démosthènes le poursuivait comme prévaricateur, et Eschine aurait succombé sans le crédit d'Eubulus. Le peuple ayant voulu quelque temps après décerner une couronne d'or à son rival, Eschine s'y opposa, et accusa dans les formes Ctésiphon, qui avait le premier proposé de la lui donner. Les deux orateurs prononcèrent en cette occasion deux discours, qu'on aurait pu appeler deux chefs-d'œuvre, s'ils ne les avaient encore plus chargés d'injures que de traits d'éloquence. Eschine succomba; il fut exilé. Dégoûté du métier de rhéteur, il passa à Samos, où il mourut peu de temps après, à 75 ans. Les Grecs avaient donné les noms des Grâces à trois de ses harangues, et ceux des Muses à neuf de ses épitres. Ces trois discours sont les seuls

qui nous restent. Eschine, plus abondant, plus orné, plus fleuri, devait plutôt plaire à ses auditeurs que les émouvoir; Démosthènes, au contraire, précis, mâle, nerveux, plus occupé des choses que des mots, les étonnait par un air de grandeur, et les terrassait par un ton de force et de véhémence. Le premier avait plus d'esprit, le second plus de génie. Les *harangues* d'Eschine ont été recueillies avec celles de Démosthènes, Venise, 1549, in-8, Oxonii, 1695, in-8, 8 à 12 fr.; Dublini, 1769, 2 vol. pet. in-8, 15 à 18 fr.; Oxonii, 1801, in-8, 10 fr., gr. pap. vél., vend. 75 fr.; Lipsiæ, 1808-10, 2 vol. in-8, 12 fr.; Londini, 1822, in-8, 12 fr. L'abbé Auger a donné une traduction d'Eschine avec celle de Démosthènes, Paris, 1777, 5 vol. in-8, 18 à 25 fr. Cette Traduction a été revue par Planche avec le texte grec en regard, 1820-22, 10 vol. in-8, 35 à 40 fr.

ESCHINE, philosophe grec. On ignore le temps auquel il vivait. Nous avons de lui des *dialogues* avec les notes de Le Clerc, Amsterdam, 1711, in-8, ou Leuwarde, 1718, in-8, 6 à 8 fr., qui se joignent aux auteurs *cum notis variorum*.

ESCHIUS (Nicolas) naquit en 1507 à Oostwick, près Bois-le-Duc. Ayant été ordonné prêtre à Cologne, son savoir et sa piété lui valurent l'offre honorable de se charger de l'éducation du jeune duc de Juliers. Mais la vie de la cour ne convenait pas au caractère d'Eschius : il n'aurait pu être témoin des désordres qui y règnent ordinairement. Il refusa cet emploi honorable, préférant consacrer ses talents à la direction d'une modeste école. Il y forma des élèves aussi utiles à l'état qu'à l'Eglise. On compte parmi ceux qui profitèrent le plus de ses soins, Pierre Canisius, jésuite, et Laurent Surius, chartreux. S'étant lié avec ce dernier et plusieurs autres religieux du même ordre, il résolut d'embrasser leur institut; mais la faiblesse de sa santé s'opposa à son pieux dessein. Il voulut du moins imiter leur vie solitaire, et obtint une cellule dans la chartreuse, où il mena une vie édifiante. Les supérieurs ecclésiastiques pensant devoir employer ses talents et sa piété à procurer le salut d'autrui, le nommèrent archiprêtre de Diest, et le chargèrent en même temps de la direction du béguinage de cette ville. Eschius s'acquitta avec zèle de ces deux emplois et forma divers établissements pieux. Il termina en 1578 une carrière qu'il avait sanctifiée par la pénitence et les bonnes œuvres. Sa vie a été écrite par Arnould de Jean, son successeur dans la direction du béguinage de Diest. On a de ce vénérable ecclésiastique; *Exercices de piété*, en latin, Anvers, 1563, in-8, 1569, in-16. Ils ont été traduits en flamand et réimprimés en 1713. On trouve dans cette dernière édition la *Vie* d'Eschius, traduite aussi en flamand; *Isagoge ad vitam introversam capessendam*, à la tête d'une livre intitulé : *Templum animæ* publié par Eschius, Anvers, 1563, in-8; *Margarita evangelica*, livre de spiritualité, traduit du flamand en latin. Cet ouvrage et le *Templum animæ* appartiennent à une sainte fille dont on ignore le nom. La *Margarita* a été souvent réimprimée en latin, en français, en flamand et en allemand.

ESCHYLE, né à Eleusis, en l'année 525 avant J.-C., d'une des plus illustres familles de l'Attique, signala son courage aux journées de Marathon, de Salamine et de Platée; mais il est moins célèbre par ses combats que par ses *poésies dramatiques*. Il perfectionna la tragédie grecque, que Thespis avait inventée. Il donna aux acteurs un masque, un habit plus décent, une chaussure plus haute, appelée *cothurne*, et les fit paraître sur des planches rassemblées pour en former un théâtre. Auparavant ils jouaient sur un tombereau ambulant, comme quelques-uns de nos comédiens de campagne. Eschyle régna sur le théâtre, jusqu'à ce que Sophocle lui disputa le prix et l'emporta. Ce vieillard ne put soutenir l'affront d'avoir été vaincu par un jeune homme. Il se retira à la cour d'Hiéron, roi de Syracuse, le plus ardent protecteur qu'eussent alors les lettres. On raconte qu'il perdit la vie par un accident très-singulier. Un jour qu'il dormait, dit-on, à la campagne, un aigle laissa tomber une tortue sur sa tête chauve, qu'il prenait pour la pointe d'un rocher. Le poète mourut du coup vers l'an 436 avant J.-C. Il paraît que l'aigle a la vue trop perçante, pour ne pas distinguer la tête d'un homme, de la pointe d'un rocher. Cependant les historiens se plaisent à répéter cette catastrophe singulière. On ajoute qu'un astrologue avait prédit à Eschyle qu'il mourrait de la chute d'une maison, et que pour cela il se tenait presque toujours en rase campagne. Ce poète a de l'élévation et de l'énergie; mais elle dégénère souvent en enflure et en rudesse. Ses tableaux offrent de trop grands traits, des images gigantesques et épouvantables; ses fictions sont hors de la nature, ses personnages monstrueux. Il écrivait en énergomène, et, pour tout dire, en homme ivre. La représentation de ses *Euménides* était si terrible, que l'effroi et le tumulte qu'elle causa, fit écraser des enfants et blesser des femmes enceintes. Ses tragédies sont au nombre de 60, d'après l'auteur grec de sa vie, et de 90 selon Suidas. Sept seulement ont été conservées. Les meilleures éditions de ces pièces sont celles de Henri Etienne, 1557, in-4, 10 à 15 fr.; et de Londres, 1663, in-fol., 80 à 100 fr., par Stanley, avec des scholies grecques, une version latine et des commentaires pleins d'érudition. Celle de Paw, la Haye, 1745, 2 vol. in-4, 60 à 72 fr., est moins estimée; mais celle de Glasgow, 1746, 2 vol. in-8, 15 à 18 fr., est précieuse pour la beauté de l'exécution. Schutz en a donné une très-bonne édition en 1782, Halle, 3 vol. in-8, 30 à 36 fr.; *ibid.*, 1800, 2 vol. in-8, 15 fr., pap. vél., 22 fr.; Lips., 1805, in-8, 12 fr.; Cantabrig., 1809-15, 8 vol. in-8, 120 fr.; Oxonii, 1810, 2 vol. in-8, 36 fr.; Londini, 1823, 3 vol. in-8, 48 fr.; Lipsiæ, 1823-24, 2 vol. in-8, 14 fr.; *ibid.*, 1831, 2 vol. in-8, 15 fr. On en a imprimé une traduction française, élégante et fidèle, par Le Franc de Pompignan, Paris, 1770, in-8. Laporte du Theil en a publié une nouvelle traduction, accompagnée du texte grec, d'après l'édition de Stanley, Paris, 1794, 2 vol. in-8, fig. 12 fr., pap. vél., 20 fr. Cette dernière fait partie du théâtre des grecs du P. Brumoy.

ESCOBAR (Barthélemy), pieux et savant jésuite, né à Séville en 1558, d'une famille noble et ancienne, avait de grands biens, qu'il employa tous en œuvres de charité. Son zèle le conduisit aux Indes, où il prit l'habit de religieux. Il mourut à Lima en 1624. On a de lui : *Conciones quadragesimales et de Adventu*, in-fol.; *De festis Domini Sermones de historiis sacre Scripturæ*. Ses ouvrages ne sont guère connus qu'en Espagne.

ESCOBAR (Marine d'), née à Valladolid en 1554, morte saintement en 1633, est la fondatrice de la récollection de Sainte-Brigitte en Espagne. Le P. Dupont, son confesseur, laissa des mémoires sur sa vie, qu'on fit imprimer in-fol. Ce livre est devenu très-rare.

ESCOBAR (Antoine), de l'illustre maison de Mendoza, jésuite, né à Valladolid en 1589, mort en 1669, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont ses *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, Lyon, 1667, 9 vol. in-fol., 35 à 40 fr., et sa *Théologie morale*, Lyon, 1663, 7 vol. in-fol., 20 à 25 fr., dans laquelle il élargit un peu trop le chemin du salut. Ses principes de morale ont été tournés en ridicule par Pascal : ils sont commodes, mais l'Evangile proscriit ce qui est commode. Il ne faut cependant pas croire que ces sortes d'ouvrages, quoique certainement répréhensibles, aient fait autant de mal que quelques zélateurs l'ont prétendu. Ce ne sont que les savants ou les gens consciencieux qui les lisent; les hommes dissipés ou libertins ne s'en occupent point. « Je n'ai connu aucun homme » de mauvaise vie, dit un auteur judicieux, qui eût » beaucoup lu les casuistes; et je n'ai connu ni grand » casuiste, ni grand liseur de casuistes qui ait été » homme de mauvaise vie. » Un jour qu'un certain réformateur déclamaient contre les casuistes relâchés, en présence d'un ecclésiastique respectable, et lui demandait quel auteur il fallait lire pour la morale : *Lisez*, lui dit celui-ci, *Caramuel et Escobar, ils sont encore trop sévères pour vous.* « Vainement, » disent les encyclopédistes, les prédicateurs de l'ir- » religion voudraient-ils s'autoriser de ces réflexions » pour innocenter leurs propres égarements, pour » rendre odieux les théologiens qui les font remar- » quer et les réfuter. Leurs erreurs, qu'ils publient » eux-mêmes, sont d'une tout autre conséquence » que celles des casuistes; on ne peut excuser les » premiers par aucun motif louable; les ouvrages » des incrédules ont fait plus de mal en dix ans, » que tous les casuistes de l'univers n'en ont fait » dans un siècle. » (*Encyclop. method. article casuistes*). Voy. BUSEMBAUM, PASCAL, RANCE, Escobar avait composé plus de 20 ouvrages formant 42 vol. presque tous in-fol.

ESCOQUITZ (don Juan), conseiller d'état espagnol, né en 1762 dans la province de Navarre, d'une noblesse ancienne, fut d'abord page de Charles III, et accepta ensuite un canonicat dans le chapitre de Saragosse, un des plus distingués de l'Espagne. Son savoir et ses qualités précieuses le firent choisir pour précepteur du prince des Asturies, depuis Ferdinand VII. Il chercha inutilement à éclairer le roi et la reine sur les in-

trigues d'Emmanuel Godoy, Prince de la Paix. Ce ministre le fit exiler à Tolède, dont il fut nommé archidiacre. Lorsque Ferdinand monta sur le trône par l'abdication de son père, le 19 mars 1808, Escoiquitz fut nommé conseiller-privé du nouveau roi; on le consultait dans les circonstances les plus importantes, et il conseilla le voyage à Bayonne, trompé par les promesses fallacieuses de Bonaparte et par ses feintes protestations d'amitié. Il montra depuis beaucoup de fermeté à défendre les intérêts des princes espagnols, et il les suivit à Valençay. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il eut plusieurs conférences avec les ambassadeurs d'Autriche, de Russie, de Prusse et de quelques autres états de la confédération du Rhin, et il fit tous ses efforts pour amener les puissances à se coaliser contre Bonaparte. Le gouvernement impérial, éclairé sur ses démarches, le contraignit de se fixer à Bourges. Il prit aussi part à toutes les négociations qui amenèrent le rétablissement des Bourbons sur le trône d'Espagne. Cependant à l'époque de la disgrâce de Macanaz et des changements qui survinrent dans le ministère, il quitta la cour et se retira à Saragosse. Il fut depuis renfermé au château de Murcie, puis rappelé, et enfin relégué à Ronda en Andalousie où il est mort en 1820. Escoiquitz a publié : les *Nuits d'Young*, traduites en vers espagnols, Madrid, 1797, 2 vol. in-8, 5 à 6 fr.; *Mexico conquise*, poème épique, 1802, in-8; le *Paradis perdu de Milton*, traduit en vers espagnols, Bourges, 1812, 3 vol. in-8, fig. 10 à 12 fr.; *Exposé des motifs qui ont engagé, en 1808, Ferdinand VII à se rendre à Bayonne, présenté à l'Espagne et à l'Europe*, ouvrage traduit et réimprimé plusieurs fois dans toutes les langues. La meilleure traduction française est celle par Bruand, Paris, 1816, in-8; *Réputation d'un mémoire contre l'inquisition*.

ESCORBIAC (Jean d'), seigneur de Bayonnette, né à Montauban dans le 16^e siècle, était neveu du trop célèbre du Bartas, qui lui inspira du goût pour la poésie. On a de lui : *La Christiade, contenant l'histoire sainte du prince de la vie*, Paris, 1613, in-8. Il remonte, dans le 1^{er} livre, à la création du monde et au péché originel, et, ce qui est très-plaisant, il comprend les mauvais vers dans l'énumération des maux qu'a causés la chute de l'homme. Il a pour sa part, à se reprocher d'avoir, aggravé ce fléau.

ESDRAS, fils de Saraïas, souverain pontife, que Nabuchodonosor fit mourir, exerça la grande prêtrise pendant la captivité de Babylone. Son crédit auprès d'Artaxerxès-Longuemain, fut utile à sa nation. Ce prince l'envoya à Jérusalem avec une colonie de Juifs. Il fut chargé de riches présents pour le temple qu'on avait commencé de rebâtir sous Zorobabel, et qu'il se proposait d'achever. Arrivé à Jérusalem l'an 467 avant J.-C., il y réforma plusieurs abus. Il proscrivit surtout les mariages des Israélites avec les femmes étrangères, et se prépara à faire la dédicace de la ville. Cette cérémonie ayant attiré les plus considérables de la nation, Esdras leur lut la loi de Moïse. Les Juifs l'appellent le *prince des doc-*

teurs de la loi. C'est lui qui, suivant les conjectures communes, recueillit tous les livres canoniques, les purgea des fautes qui s'y étaient glissées, et les distingua en 22 livres, selon le nombre des lettres hébraïques. On croit que dans cette révision il changea l'ancienne écriture hébraïque, pour lui substituer le caractère hébreu moderne, qui est le même que le chaldéen. Les rabbins ajoutent qu'il institua une école à Jérusalem, et qu'il établit des interprètes des Ecritures, pour en expliquer les difficultés, et pour empêcher qu'elles ne fussent altérées. Ceux qui ont prétendu qu'il était l'auteur du Pentateuque, n'ont pas réfléchi sur ce qu'il y avait dans cette opinion d'absurde et d'impossible, de contraire aux notions chronologiques et historiques, et à tout le contenu des livres de Moïse. Nous avons quatre livres sous le nom d'*Esdras*; mais il n'y a que les deux premiers qui soient reconnus pour canoniques dans l'église latine. Le premier est constamment d'Esdras, qui y parle souvent en première personne. Il contient l'histoire de la délivrance des Juifs, sortis de la captivité de Babylone, depuis la première année de la monarchie de Cyrus, jusqu'à la vingtième du règne d'Artaxerxès-Longuemain, durant l'espace de 82 ans. Le second, dont Néhémie est l'auteur, en contient une suite, l'espace de 31 ans. Le troisième et le quatrième, sans être canoniques, ne laissent pas de jouir d'une grande considération : plusieurs Pères s'en sont servis pour prouver des vérités précieuses, par exemple, le péché originel, clairement exprimé. (Liv. 4, chap. 3, 4 et 7.) Sixte de Sienne, Driedo, Mariana et plusieurs rabbins, attribuent à Esdras les deux livres des *Paralipomènes*.

ESKIL, ou ESCHIL, célèbre archevêque de Lund, en Scanie, et primat de Danemark, naquit au commencement du 12^e siècle. On croit qu'il était fils de Suénon, évêque de Wiborg. Envoyé à Hildesheim pour y faire ses études, il y fut attaqué d'une maladie dangereuse, pendant laquelle il fit vœu d'établir cinq monastères, s'il recouvrerait la santé. De retour en Danemark, il fut d'abord nommé chanoine, ensuite archidiacre de la cathédrale de Lunden. En 1134, il obtint l'évêché de Roschils, et quatre ans après, il fut élevé sur le siège épiscopal et primatial de Lunden. Parvenu à cette dignité, il se souvint de son vœu, et saint Bernard lui envoya, à sa prière, un de ses religieux, Guillaume, qui présida à la fondation du monastère d'Esrole. Cependant les soins qu'il donnait à son église ne lui faisaient pas négliger les affaires temporelles, et, né avec un penchant à l'ambition, il cherchait assez souvent à la satisfaire. Il prit part à toutes les discussions politiques, et se déclara tantôt pour, et tantôt contre son souverain, à qui il fit même une guerre ouverte. Cependant, au milieu de ces agitations mondaines, il ne pouvait voir, sans un sentiment d'admiration, les vertus sublimes de saint Bernard, pour qui il eut une vénération toute particulière. Il fit même plusieurs voyages en France pour lui parler. Flottant entre Dieu et le monde, il était depuis longtemps pressé de se consacrer entièrement à la retraite, dans la solitude de Clairvaux; mais de trop forts liens

l'attachaient encore au monde. Il fit un voyage à Rome pour y visiter Adrien, qu'il avait connu lors de sa légation dans le Nord. Ce pape étant mort, il en résulta un schisme; l'archevêque se déclara pour Alexandre III, tandis que son roi Valdemar prit le parti de Victor III. De là une lutte violente entre le roi et Eskil. Le prélat ayant succombé, fut obligé de fuir, et fit un voyage à la terre sainte. A son retour, il resta quelque temps en France, et fut ensuite rétabli dans sa dignité. Après quelques nouveaux tracassés, il connut enfin le néant des grandeurs humaines; et quoique saint Bernard ne fût déjà plus, il se retira dans la solitude de Clairvaux, pour y terminer, dans la paix et l'exercice des devoirs de la religion, une carrière qui n'avait été que trop agitée; il mourut en 1187, dans un âge très-avancé. En quittant son siège, il avait recommandé Absalon pour son successeur. Il se tint sous son pontificat un concile national à Lunden, auquel assistèrent les évêques de Danemark, de Suède, de Norwège, et Theodignus, légat du saint Siège. On connaît de ce prélat : *Droit ecclésiastique de Scanie*, Copenhague, 1505, avec le Code civil de la même province. Cet ouvrage a depuis été inséré en danois et en latin, dans le recueil des *Lois ecclésiastiques de Danemark*, que G. J. Torkelin a donné, Copenhague, 1781.

ESMÉNARD (Joseph-Alphonse), membre de l'institut, naquit, en 1770, à Péllissane en Provence. Après avoir fait ses études chez les PP. de l'Oratoire de Marseille, il partit pour Saint-Domingue, et fit deux voyages en Amérique : ses goûts le portèrent vers la littérature, et il emprunta au roman politique des *Incas* le sujet d'un opéra qui n'a jamais été représenté, mais qui lui valut les encouragements de *Marmontel*. Esménard adopta avec modération les principes de la révolution, et fut envoyé, en 1790, en députation à Paris. Il y travailla à la rédaction de plusieurs journaux consacrés à la défense de la royauté constitutionnelle, suivant les principes du club des Feuillants dont il était membre. Proscrit après la journée du 10 août 1792, il alla passer quelques mois à Londres, s'embarqua ensuite pour la Hollande, et parcourut l'Allemagne et une partie de l'Italie. Il se rendit de là à Constantinople, où l'ambassadeur russe Kotschubey et le comte de Choiseul Gouffier l'accueillirent favorablement, puis vint à Venise, où il offrit ses services à Monsieur frère de Louis XVI, depuis Louis XVIII. Durant son séjour à Venise, Esménard esqua son poème de la *Navigation*, et s'occupa de la rédaction de ses voyages dont il n'a paru que quelques fragments dans les journaux. Il revint dans sa patrie en 1797, fut un moment attaché à l'ambassade de Hollande, et travailla quelques mois à la *Quotidienne*. Mais la révolution du 18 fructidor qui obligea les émigrés rentrés de s'expatrier une seconde fois, lui apporta de nouveaux dangers. Il fut poursuivi comme émigré et comme écrivain politique, et enfermé au Temple, d'où il ne sortit au bout de plusieurs mois que pour être encore banni. Les événements du 18 brumaire (1799) le ramenèrent à Paris, et il travailla au *Mercure de France* avec Fontanes, Laharpe et

Chateaubriand, en même temps qu'il publiait des fragments de son poème. Esménard accompagna le général Leclerc à Saint-Domingue, et y fut témoin des désastres de notre armée. A son retour il fut nommé chef de bureau des théâtres au ministère de l'intérieur, place qu'il abandonna bientôt pour suivre à la Martinique, en qualité de secrétaire du gouvernement de cette colonie, l'amiral Villaret-Joyeuse. A son arrivée en France il publia son poème de la *Navigation*, Paris, 1805, 2 vol. in-8, dont ses différents voyages l'avaient mis à même d'étudier et d'approfondir le sujet. Ce fut dans les colonies et à bord des vaisseaux que le poète termina cet ouvrage, et donna à ses descriptions ce ton de vérité et cette exactitude qui n'en sont pas le moindre mérite. La *Navigation* parut d'abord en huit chants. L'auteur en retrancha deux dans la seconde édition publiée en 1806, in-8. Ce poème n'obtint pas un succès populaire : mais il obtint les suffrages des gens de goût, surtout de ceux qui pouvaient juger de la fidélité des tableaux et qui connaissaient les difficultés dont le sujet était hérissé. Aussi l'auteur eut-il dès lors sa place marquée parmi nos bons écrivains. Au talent de la poésie, Esménard réunissait celui d'écrire avec élégance en prose; et plusieurs productions de sa plume, insérées dans le *Mercure* et dans d'autres journaux, font regretter qu'il n'ait pas entrepris un ouvrage plus considérable, ce qu'il faut peut-être attribuer aux circonstances dans lesquelles il dut puiser plus d'une fois ses inspirations. En 1807, il fit jouer l'opéra de *Trajan*, qui eût un très-grand nombre de représentations, et qui est resté au théâtre, au moyen de quelques changements faits en 1814 par Vieillard. L'opéra de *Fernand Cortez*, composé avec de Jouy, n'obtint pas le même succès. Esménard avait été nommé censeur des théâtres, censeur de la librairie, et enfin chef de la troisième division de la police générale, et fut élu, en 1810, membre de la 2^e classe de l'institut. Il ne répondit aux épigrammes qui furent lancées à cette occasion, non contre ses talents littéraires que ses ennemis mêmes ne pouvaient contester, mais contre son caractère moral, qu'en prononçant pour sa réception un discours qui rappela les beaux jours de l'académie française. Une satire qu'il fit imprimer, peu de temps après, contre un envoyé de l'empereur Alexandre, provoqua des plaintes de la part de l'ambassadeur russe, et l'auteur reçut de Napoléon, qui, dit-on, lui avait donné lui-même la première idée de cet écrit, l'ordre de quitter la France. Il se retira en Italie. Au bout de trois mois il revenait de Naples dans sa patrie, lorsque, près de Fondi, il fut tout-à-coup entraîné vers un précipice par des chevaux fougueux; il s'élança de sa voiture et alla se briser le crâne contre un rocher. Esménard mourut cinq jours après, le 25 juin 1811, laissant une veuve et trois filles sans fortune. Voici la liste de ses ouvrages : *Recueil de poésies extraites des ouvrages d'Helena-Marie Williams*, traduit de l'anglais, par MM. de Boufflers et Esménard, 1808, in-8; plusieurs pièces de vers sur les circonstances, dont la plus grande partie a été imprimée dans la *Couronne poétique de Napoléon*, Paris, 1807, in-8;

Esménard a donné des *Odes* et autres poésies dans les *Almanachs des Muses*, et a fourni des articles aux premiers volumes de la *Biographie Universelle* de Michaud. Enfin il est auteur des notes historiques et littéraires, jointes à la première édition du poème de l'*Imaginaire* par l'abbé Delille, dont il avait été l'élève.

ESOPE, le plus ancien auteur des apologues, après Hésiode qui en fut l'inventeur, naquit à Armorium, bourg de Phrygie. Il fut d'abord esclave de deux philosophes, de Xanthus et d'Idmon. Ce dernier l'affranchit. Son esclave l'avait charmé par une philosophie assaisonnée de gaieté, et par une âme libre dans la servitude. Les philosophes de la Grèce s'étaient fait un nom par de grandes sentences enflées de grands mots; Esope prit un ton plus simple, et ne fut pas moins célèbre qu'eux. Il prêta un langage aux animaux et aux êtres inanimés, pour enseigner la vertu aux hommes, et les corriger de leurs vices et de leurs ridicules. Il se mit à composer des *apologues*, qui, sous le masque de l'allégorie, et sous les agréments de la fable, cachaient des moralités utiles et des leçons importantes. Le bruit de sa sagesse se répandit dans la Grèce et dans les pays circonvoisins. Crœsus, roi de Lydie, l'appela à sa cour, et se l'attacha par des bienfaits pour le reste de sa vie. Esope s'y trouva avec Solon, n'y brilla pas moins que lui, et y plut davantage. Mais tous ces faits sont très-incertains. L'existence même d'Esope est révoquée en doute par des savants qui pensent que c'est un personnage imaginaire, fabriqué par les Grecs sur celui de Locman. Et c'est peut-être pour cela que les Grecs le font voyager en Perse et en Egypte pour lui donner un air asiatique, et expliquer ce qui, sans cette précaution, ne paraîtrait pas lui convenir. Il est certain encore que Planudes, moine grec, auquel on doit les fables d'Esope, telles que nous les avons, a entassé, sous le nom du fabuliste phrygien, beaucoup d'apologues plus anciens ou plus modernes que les siens. Enfin jusqu'aux disputes qui se sont élevées sur sa figure, sur sa bosse, etc., tout contribue à répandre des doutes sur son existence. (*Voy. LOCMAN, PLANODES, SALOMON.*) Les meilleures éditions des *Fables d'Esope* sont les suivantes : Milan (vers 1480), 3 part. in-4, 120 fr.; Venetiis, 1498, in-4; ibid., Aldi, 1505, pet. in-fol., 96 fr.; Lovanii, 1517, in-4, 10 à 12 fr.; Basileæ, 1518, 2 part. in-4, 45 fr.; Lugd.-Bat., 1551, in-16, 4 à 6 fr.; Oxonii, 1698, in-8, 5 à 7 fr.; Amstel., 1726, pet. in-8, fig., 6 à 9 fr.; Lips., 1741, in-8, 4 à 5 fr.; ibid., 1781, in-8, 3 à 5 fr.; Isenaci, 1776, in-8, 3 à 5 fr.; Parmæ, 1800, gr. in-4, 27 fr., les exempl. in-fol. pap. vél., 120 fr.; Florentiæ, 1809, 2 vol. in-8, 12 fr., et plus cher en gr. pap.; Parisiis, 1810, in-8, fig., 14 fr.; 1812, in-8, 6 fr. Elles ont été traduites en français, par l'abbé de Bellegarde, 1708, 2 vol. pet. in-8, fig., 8 à 10 fr., et presque dans toutes les langues. Lafontaine s'en est approprié une grande partie qu'il embellit par le style et par la morale. Boursault a mis Esope sur la scène, dans deux pièces, l'une intitulée *Esope à la cour*; l'autre, *Esope à la ville*.

ESOPE, comédien célèbre, vers l'an 84 avant

J.-C. Roscius et lui ont été les meilleurs acteurs qu'on ait vus à Rome. Esope excellait dans le tragique; et Roscius dans le comique. Cicéron prit des leçons de déclamation de l'un et de l'autre. Esope était d'une prodigalité si excessive, qu'il fit servir dans un repas, au rapport de Pline, un plat de terre qui coûtait dix mille francs; il n'était rempli que d'oiseaux qui avaient appris à chanter et à parler, et qu'on avait payés chacun sur le pied de 600 livres. Esope, malgré ses grandes dépenses, laissa un héritage qui valait près de deux millions. Son fils, avec moins de talents, ne fut pas moins prodigue. On assure qu'il fit boire une fois à ses convives des perles distillées. Ces richesses énormes des histrions prouvent bien à quel point de fureur le mimisme, cause et mesure de la corruption des peuples, était parvenu chez celui de Rome. (*Voy. BARON, GARRICK, ROSCIUS.*) « Les Grecs, dit d'Alembert, considéraient » Esope, par la même raison qu'ils admiraient Eu- » ripide et Sophocle. Les Grecs, ainsi que les Ro- » mains, mettaient entre les histrions et les hommes » de génie un espace immense; mais ils payaient » ceux-là comme tous les instruments de luxe et » de plaisir. » On voit ici en passant, que d'Alembert croyait qu'Esope était un comédien grec. L'érudition de cet encyclopédiste et de ses collègues est sujette à de plaisantes bévues. (*Voy. PANNONIUS.*) On ignore l'époque de sa mort.

ESPAGNAC (Jean-Baptiste-Joseph DAMAZIT DE SAHUGUET, baron d') naquit d'un conseiller du roi, à Brive-la-Gaillarde, en 1713. A peine âgé de 19 ans, il parut dans la carrière des armes, et s'y fit remarquer. En 1734, il se distingua en Italie, et fut aide de camp dès 1742, dans les campagnes de Bavière. Ce fut alors qu'il connut le comte Maurice de Saxe, qu'il suivit dans les campagnes de Flandre, y jouissant de son estime et de l'avantage de le seconder, soit en qualité d'aide-major général d'infanterie, soit comme colonel de l'un des régiments des grenadiers créés en 1745. Revêtu en 1754 du gouvernement de Bresse et du Bugey, il reçut en 1757, l'expectative du gouvernement de l'hôtel-royal des Invalides, qu'il n'eut en entier qu'en 1766. L'ordre qu'il n'a cessé d'y entretenir, les réformes utiles qu'il y a faites, démontrent que personne n'était plus digne que lui de cette place importante. En 1780, il reçut le grade de lieutenant général, et mourut en 1783. Toujours occupé de l'art pour lequel il était né, il publia successivement les ouvrages suivants : *Essai sur la science de la guerre*, Paris, 1751, 3 vol. in-8, 7 à 9 fr.; *Essai sur les grandes opérations de la guerre*, 1755, 4 vol. in-8, 8 à 10 fr.; *Supplément aux Réveries*, ou *Mémoire de la guerre du maréchal de Saxe*, 1757, in-8; *Histoire du maréchal de Saxe*, Paris, 1775, 3 vol. in-4, dont un composé de 45 planches, 45 fr. ou 2 vol. in-12, 6 fr. Tous ces ouvrages annoncent des connaissances multipliées, des vues saines et dirigées par l'expérience.

ESPAGNAC (M. R. SAHUGUET, abbé d'), fils du précédent, né à Paris en 1754, devint chanoine de la cathédrale de cette ville, et se fit d'abord distinguer par ses talents littéraires, ensuite par son

goût pour les entreprises lucratives. Ayant fait connaissance avec de Calonne, contrôleur général, il devint son agent secret, et s'immisça dans plusieurs opérations de finances, qui lui valurent beaucoup d'argent. Exilé lors de la disgrâce de son protecteur, il reparut en 1789, se fit recevoir au club des révolutionnaires, et obtint, lorsque la guerre fut déclarée, la fourniture de l'armée des Alpes, ensuite celle des charrois militaires de l'armée de Dumouriez. Ce général ayant été proscrit, il fut dénoncé par Cambon comme fournisseur infidèle : d'Espagne trouva moyen de se justifier tant qu'on eut besoin de lui ; mais il succomba ensuite et fut condamné à mort avec Bazire, Chabot, Danton, etc., le 5 avril 1793. On a de lui : *Eloge de Catinat*, 1775, in-8 ; *Réflexions sur l'abbé Suger, et sur son siècle*, Londres, 1780, in-8, ouvrage peu réfléchi, qui lui attira beaucoup de critiques.

ESPAGNET (Jean d'), président au parlement de Bordeaux, distingué par ses lumières et ses vertus, est auteur d'un *Enchiridion physicae restituta*, Paris, 1623, in-8, et traduit en français sous ce titre : *La Philosophie des anciens, rétablie en sa pureté*, 1651, in-8, 5 à 6 fr. Le nom de l'auteur est désigné par ces mots : *Spes mea est in Agno*. On y trouve un traité de la pierre philosophale, intitulé *Arcanum hermeticae philosophiae*. Ce savant publia encore en 1616 un vieux manuscrit in-8, intitulé *Rozier des guerres*, qu'il accompagna d'un *Traité sur l'institution d'un jeune prince*. Il croyait que ce manuscrit n'avait pas encore vu le jour, mais il y en avait une édition dès 1523, in-fol. Le public fit un accueil favorable à ces différents ouvrages.

ESPAGNOLET (Joseph RIBERA, dit L'), peintre, naquit en 1580 à Xativa, dans le royaume de Valence en Espagne. Il étudia la manière de Michel-Ange de Caravage, qu'il surpassa dans la correction du dessin ; mais son pinceau était moins moelleux. Les sujets terribles et pleins d'horreurs étaient ceux qu'il rendait avec le plus de vérité ; mais peut-être avec trop de férocité. Son goût n'était ni noble, ni gracieux. Il mettait beaucoup d'expression dans ses têtes. L'Espagnolet, né dans la pauvreté, y vécut longtemps ; un cardinal l'en tira et le logea dans son palais. Ce changement de fortune l'ayant rendu paresseux, il rentra dans sa misère pour reprendre le goût du travail. Naples, où il se fixa, le regardait comme son premier peintre. Il obtint un appartement dans le palais du vice-roi, et mourut dans cette ville en 1656, laissant de grands biens et de beaux tableaux. Le pape l'avait fait chevalier du Christ. Ses principaux ouvrages sont à Naples et à l'Escurial en Espagne. Ce sont le *martyre de saint Janvier*, *saint Jérôme*, *la Trinité*, *Démocrile*, *Héraclite*, *Ixion sur la roue*, *Mater dolorosa*, *L'adoration des bergers*. Ce dernier tableau est au Musée royal de Paris. Ce Peintre a gravé à l'eau-forte, et on a gravé d'après lui.

ESPEJO (Antoine), voyageur espagnol, qui découvrit le Nouveau-Mexique, est né à Cordoue vers 1550. On a de lui une *Relation* de sa décou-

verte, dédiée au comte de la Coruna, vice-roi du Mexique, qui l'envoya en Espagne au conseil des Indes. Cette *Relation* se trouve au tome 1, 13^e partie des *Grands voyages*, dans Hackluyt et dans *l'Histoire de la Chine*, du P. Mendoza. Les RR. PP. Garcès et Fonte visitèrent, de 1771 à 1776, les pays du nord du Mexique ; et, dans la *Relation* qu'ils écrivirent de leur voyage, ils sont parfaitement d'accord avec Espejo sur la civilisation des Indiens de ces contrées. Leur relation, insérée dans la *Chronique séraphique du collège de propaganda fide* (en espagnol) Mexico, 1792, in-fol., a été traduite en français par Humboldt.

ESPEN (Zeger-Bernard VAN), né à Louvain en 1646, docteur en droit en 1675, remplit avec beaucoup de succès une chaire du collège du pape Adrien VI. Son association aux ennemis de l'église, ses sentiments sur le *Formulaire* et sur la bulle *Unigenitus*, l'apologie qu'il fit du sacre de Steenoven, archevêque schismatique d'Utrecht, remplirent ses derniers jours de chagrins qu'il eût pu aisément s'épargner. Il se retira à Maestricht, puis à Amersfort, où il mourut en 1728. Van Espen est sans contredit un des plus savants canonistes de son temps. Le meilleur et le plus recherché de ses ouvrages est son *Jus ecclesiasticum universum*. Les points les plus importants de la discipline ecclésiastique y sont quelquefois discutés avec autant d'étendue que de sagacité ; mais on reconnaît sans peine qu'il ne tire pas, à beaucoup près, tout ce qu'il dit, de son érudition personnelle. « Ceux qui » ont lu Thomassin et Van Espen, dit un critique, » s'apercevront sans peine, que, quant à ce qui » concerne la science ecclésiastique, le second ne » fait que répéter le premier ; que c'est le riche » fonds où il a puisé sans cesse, et dont il a fait un » usage aussi commode que profitable à sa réputation : peut-être cependant la doit-il particulière- » ment à la secte dont il épousa si vivement les intérêts. » Entre diverses réflexions qu'il fait sur les écrits des canonistes du siècle dernier (*Operum*, part. V. p. 194, édit. Colon. 1748), il a soin d'avertir qu'il faut se défier de certaines opinions relâchées où le torrent les a entraînés. La remarque est en place ; et l'on peut y ajouter qu'il n'est pas moins nécessaire d'être en garde contre le rigorisme outré de quelques autres canonistes, qui, par un respect affecté pour la discipline de l'église ancienne, osent s'élever contre des pratiques généralement adoptées par l'église moderne. (Voy. FLEURY, MORIN (Jean), THOMASSIN.) On a donné une édition complète de ses œuvres, Lovanii (Paris), 1753-59, 5 v. in-f., 30 à 40 f., elle est enrichie des observations de Gibert sur le *Jus ecclesiasticum*, et offre ce que la morale, le droit canonique et même le civil ont de plus important. On trouve divers détails curieux et intéressants touchant cet auteur dans une petite brochure assez rare, intitulée : *De Zegero Bernardo Van Espen, etc., auctore Wilhelmo Bachusio*. Ce Bachusius avait été, comme Van Espen, lié avec le parti de Quesnel, qu'il abandonna ensuite ; et les renseignements qu'il en donne, sont d'un homme qui est au fait de la chose qu'il traite.

Il en résulte de fâcheuses impressions contre le caractère et les qualités morales de Van Espen. (*Voy.* BACHSIUS.) Du Parc de Bellegarde a écrit aussi la *Vie* de Van Espen.

ESPENCE (Claude d'), né à Châlons-sur-Marne en 1511, de parents nobles, prit le bonnet de docteur de Sorbonne, et fut recteur de l'université de Paris. Le cardinal de Lorraine, qui connaissait son mérite, se servit de lui dans plusieurs affaires importantes. D'Espence le suivit en Flandre l'an 1544, dans le voyage que cette éminence y fit pour la ratification de la paix entre Charles-Quint et François I^{er}. Le cardinal de Lorraine le mena à Rome en 1555. D'Espence s'y distingua tellement, que Paul IV voulut l'honorer de la pourpre afin de le retenir auprès de lui. Le docteur français aimait mieux le séjour de Paris. Il revint dans cette ville, et parut avec éclat aux états d'Orléans en 1560, et au colloque de Poissy en 1561. Il mourut de la pierre en 1571. C'était un des docteurs les plus judicieux et les plus modérés de son temps. Ennemi des voies violentes, il n'en était pas moins fortement attaché aux moyens de maintenir et de répandre la foi catholique. Il était très-versé dans les sciences ecclésiastiques et profanes. Les ouvrages que nous avons de lui sont presque tous écrits en latin, avec une dignité et une noblesse que les théologiens de son temps ne connaissaient presque pas. Il se sent pourtant de l'école, suivant Richard Simon, qui rabaisse un peu le savoir de d'Espence. On a de lui un *Traité des mariages clandestins*; il y soutient que les fils de famille ne peuvent valablement contracter des mariages, sans le consentement de leurs parents : question qui demande que nous nous y arrêtions un moment. On ne peut douter qu'il n'y ait eu autrefois une loi ecclésiastique qui annule ces mariages. Un passage de saint Basile (*Epist. ad Amphil.*) ne laisse aucun doute là-dessus. Les Pères du concile de Cologne de l'an 1536 souhaitaient qu'on renouvelât, dans un concile général, le canon *Aliter*, que Gratien rapporte comme fait par le pape Evariste, contre les mariages que les enfants contractent malgré leurs parents : *Optamus ut canon Evaristi pontificis concilio generali renovetur, tollanturque illa clandestina matrimonia, quæ, invitis parentibus et propinquis, veneris potius quam Dei causa contrahuntur. Interea vero donec Ecclesia de hoc prospiciat si non irrita, prohibita saltem sint, et excommunicationi contrahentes, et qui his ope et consilio adfuerint, subjaceant* (Conc. Coloniens., anno 1536). On voit par là que la loi a existé, et qu'elle est tombée en désuétude. Il est cependant des auteurs, tels que Juennin et d'Espence (dont il s'agit dans cet article), qui prétendent qu'elle existe encore en France. Mais il est difficile d'accorder cette opinion avec le concile de Trente, avec la déclaration de Louis XIII, qui assura au clergé que tous les règlements, touchant cette matière, ne regardaient que les effets civils, nullement la validité du mariage. Les plus habiles juristes français, Bochel, Blondeau, etc., sont de ce sentiment, que Benoît XIV (*de Sin. diocess.*,

lib. IX.) établit d'une manière très-solide. Cependant pour les mariages des princes du sang, contractés contre la volonté du roi, l'assemblée du clergé, en 1655, a déclaré que la Coutume de France, qui les regarde comme non valables, « est » affirmée par une légitime prescription, et autorisée par l'Eglise. » (*Voy.* LAUNOI, GERBAIS, GIBERT.) Des *Commentaires sur les épîtres de saint Paul à Timothée et à Tite*, pleins de longues digressions sur la hiérarchie et la discipline ecclésiastique. Plusieurs *traités de controverse*; les uns en latin, les autres en français. Tous ses ouvrages latins ont été recueillis à Paris en 1619, in-fol.

ESPERIENTE (Philippe Callimaque), né à San-Geminiano en Toscane, de l'illustre famille de Buonacorsi, alla à Rome sous le pontificat de Pie II, et y forma avec Pomponius Lætus une académie, dont tous les membres prirent des noms latins ou grecs. Le savant dont nous parlons changea son nom de Buonacorsi en celui de Callimaco; mais son génie pour les affaires lui fit donner le surnom d'*Esperiente*. Paul II croyant que la nouvelle académie cachait quelque mystère pernicieux, persuasion que le secret des associés justifiait, en poursuivit les membres avec rigueur. Esperiente se vit obligé de se retirer en Pologne; le roi Casimir III lui confia l'éducation de ses enfants, et le fit quelque temps après son secrétaire. Ce prince l'envoya successivement en ambassade à Constantinople, à Vienne, à Venise et à Rome. De retour en Pologne, le feu prit à sa maison, et consuma ses meubles, sa bibliothèque et plusieurs de ses écrits. Il mourut peu de temps après à Cracovie, en 1496. On a de lui : *Commentarii rerum Persicarum*, Francfort, 1601, in-fol.; *Historia de iis quæ à Venetis tentata sunt, Persis et Tartaris contra Turcas movendis, etc.* Il y a des recherches dans cet ouvrage, ainsi que dans le précédent, avec lequel il ne forme qu'un même volume. *Attila*, in-4, ou histoire de ce roi des Huns; *Historia de rege Uladislaw, seu clade Varnensi*, in-4. Esperiente l'a emporté dans cet ouvrage, suivant Paul Jove, sur tous les historiens qui ont écrit depuis Tacite : il la compare à la *Vie* d'Agricola. L'article sur Esperiente, qu'on trouve dans le Dictionnaire de Bayle, est fort inexact.

ÆSPERNON (Jean Louis de NOGARET, de la VALLETTE, due d') naquit en 1554, d'une maison dont l'origine n'était pas fort ancienne. Busbec le fait petit-fils d'un notaire; mais l'abbé Le Gendre dit qu'il descendait d'un capitoul de Toulouse. Il commença à porter les armes au Siège de la Rochelle, en 1573, et s'attacha à Henri IV, alors roi de Navarre, qu'il quitta peu de temps après. La guerre s'étant allumée entre les huguenots et les catholiques, il se distingua sous le duc d'Alençon aux prises de la Charité, d'Issoire et de Brouage. Henri III, dont il fut le favori, accumula sur sa tête une multitude de dignités. Après la mort de ce prince il se déclara contre, puis pour Henri IV, qui l'envoya en Provence avec le titre de gouverneur. D'Esperton soumit bientôt toutes les villes

de sa province ; mais la haine qu'il inspira aux Provençaux fut si forte, qu'on attenta à sa vie. Henri IV l'employa dans le Languedoc et dans le Béarn. Il soumit les villes de Saint-Jean d'Angély, de Lunel et de Montpellier. Pendant les querelles qui arrivèrent à la cour après la mort funeste de Henri IV, il favorisa le parti de la reine Marie de Médicis, à laquelle il avait fait donner la régence. Cette princesse ayant été exilée, il alla la tirer du château de Blois, où elle était reléguée, et la mena dans ses terres près d'Angoulême, comme un souverain qui donnerait du secours à son alliée. Il fallut que Louis XIII traitât avec lui comme de couronne à couronne, sans oser faire éclater son ressentiment. Le duc d'Espèron fut moins ménagé sur la fin de ses jours. Un démêlé qu'il eut avec Sourdis, archevêque de Bordeaux, remplit sa vieillesse d'amertume. (*Voy. ESCOUBLEAU Henri.*) Il eut ordre de se retirer à Loches, où il mourut en 1642. Il était gouverneur de la Guyenne, et retirait de cette province plus d'un million de revenu. Tout chez lui était splendeur et faste. Sa vanité était sans bornes ainsi que son ambition, mais ses talents étaient au-dessous de ses prétentions. Ses gardes étaient obligés de faire les mêmes preuves que les chevaliers de Malte.

ESPINASSE (M^{lle} Julie-Jeanne-Éléonore de l'), célèbre par les relations qu'elle eut avec d'Alembert, naquit à Lyon en 1732, d'une femme d'un rang élevé, qui vivait depuis longtemps séparée de son mari. Cette dame, pour lui assurer une existence indépendante, lui avait laissé en mourant une cassette précieuse ; un abus de confiance lui enleva cette ressource. Connaissant alors sa triste destinée, elle se retira d'abord dans un couvent, ensuite elle entra dans la famille du mari de sa mère comme étrangère et en qualité de gouvernante d'enfants. Elle y était depuis 4 années, lorsque M^{me} du Defant l'y trouvant en 1752, désira se l'attacher, et, deux ans après, l'emmena avec elle à Paris pour rendre sa maison plus agréable. Ces deux dames allèrent habiter la rue St.-Dominique. M^{lle} de L'Espinasse qui avait un esprit cultivé réussit facilement et se fit d'illustres amis qui obtinrent pour elle une pension du roi. Après dix ans d'une amitié qui paraissait sincère, elle quitta brusquement sa protectrice qui, devenue aveugle, avait plus que jamais besoin des secours de l'amitié et de la reconnaissance, et elle prit une maison, où « elle rassemble », dit Laharpe, la société la plus choisie et la plus agréable en tout genre ; depuis cinq heures du soir jusqu'à dix, on était sûr d'y trouver l'élite de tous les états, hommes de cour, hommes de lettres, ambassadeurs, femmes de qualité : c'était presque un titre de considération d'être reçu dans cette société. Elle en faisait le principal agrément. « Je puis dire, ajoute ce littérateur distingué, que je n'ai pas connu de femme qui eût plus d'esprit naturel, moins d'envie d'en montrer, et plus de talents pour faire valoir celui des autres ; elle mettait tout son monde à sa place, et chacun était content de la sienne. Avec un grand usage du monde, elle avait l'espèce de politesse la plus ai-

nable, celle qui a le ton de l'intérêt. Ce ton lui était facile : son âme singulièrement aimante, attirait tout ce qui avait en ce genre des rapports avec elle. Aussi personne n'a jamais eu autant d'amis, et chacun d'eux était aimé comme s'il eût été seul à l'être. On n'a jamais eu plus d'activité et plus de plaisir à obliger. » M^{lle} de L'Espinasse n'était pas jolie ; car elle était défigurée par la petite vérole. De tous ses admirateurs les plus dévoués furent sans contredit le philosophe d'Alembert, et le vieux président Hainaut. Cependant avec tous les avantages dont elle était environnée, M^{lle} de L'Espinasse fut malheureuse, parce qu'elle nourrissait dans son cœur des passions désordonnées, et qu'elle perdit les objets de ses affections. On a cru longtemps que la mort prématurée du comte de Mora, jeune espagnol qui lui avait promis sa main, et qui mourut à Bordeaux en venant la rejoindre, fut la cause du chagrin qui la précipita au tombeau ; mais deux volumes d'une correspondance inconnue (*Lettres de M^{lle} de L'Espinasse, écrites depuis l'année 1773 jusqu'à l'année 1776*, Paris, 1809, et réimprimées en 1811), ont dévoilé à tous les yeux le secret d'un autre amour (pour Guibert qui y répondait faiblement), amour qu'elle était parvenue à cacher, même à ceux de ses amis qui avaient le plus sa confiance ; il paraît qu'elle est morte victime de cette passion. Ces lettres ont pu ajouter à l'idée qu'on avait de son esprit ; mais elles ont nui à l'intérêt qu'avait inspiré son caractère et ses malheurs connus. Elle passa les derniers jours de sa vie dans un affaissement total, on la faisait revenir avec des cordiaux. Peu de temps avant sa mort, on la souleva : « Est-ce que je vis encore, » dit-elle ? Ce furent ses dernières paroles ; elle expira en 1776. Avec moins de réputation et une vie plus simple, elle eût pu être beaucoup plus heureuse. D'Alembert, qui fut un de ses plus chauds partisans, et qui s'était fixé dans la même maison, fut nommé son exécuteur testamentaire. Quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de M^{lle} de L'Espinasse, et qu'il lui donnât le nom de son *injuste et cruelle amie*, la douleur qu'il montra en cette occasion, était si connue, qu'elle excita une sorte d'intérêt public. Laharpe a prétendu que le président Hainaut épousa M^{lle} de L'Espinasse, quoiqu'il eût 70 ans ; mais ce fait est contesté : il paraît au moins que, pour sauver certaines convenances, cette union ne fut pas rendue publique. M^{lle} de L'Espinasse ajouta deux chapitres au *Voyage sentimental de Sterne*.

ESPINAY. (*Voy. SAINT-LUC.*)

ESPINOSA (Jean), poète espagnol, né à Belorado vers 1540, suivit la carrière des armes, et fut secrétaire de don Pédro Gonzalès de Mendoza, vice roi de Sicile. Il a écrit plusieurs ouvrages en vers, qui eurent beaucoup de succès ; et on cite entre autres son *Traité à la louange des femmes*, Milan, 1580, in-4. Il mourut vers 1596.

ESPINOSA (Antoine), poète espagnol, né à Antequera en Andalousie vers l'an 1582, fut aumônier du duc de Medina Sidonia, directeur du collège de Saint-Alphonse à San-Lucar de Barrameda, où

il mourut en 1650, après avoir publié une bonne traduction en vers des *Psaumes pénitentiux*, Malaga, 1625, in-4; le *Panégryrique du duc de Medina Sidonia*, 1629; *El tesoro escondido*, Madrid, 1644; *Art de bien mourir*, 1651; *Tesoro de poesias*, 1653. Ce recueil est fait avec beaucoup de discernement et de goût. L'auteur y inséra quelques-unes de ses *poésies*, qui ne sont pas inférieures à celles des auteurs les plus renommés.

ESPINOSA (Hyacinthe-Jérôme), peintre espagnol, naquit en 1600 à Cocentaine, village du royaume de Valence, se distingua de bonne heure dans ses compositions par le talent avec lequel il faisait le clair-obscur, par la correction du dessin, la grâce et l'expression des figures. Il s'était perfectionné en Italie. On a un grand nombre de ses tableaux, tous sur des sujets sacrés; les plus remarquables sont : un *Christ*, une *Madeleine*, l'*Apothéose de S. Louis*, *Bertrand*, *S. Joachim*, *S. Pierre martyr*, une *Naissance du Sauveur*, la *Nativité de S. Jean-Baptiste*, une *Cène*. Il mourut à Valence en 1680.

ESPINOY (Philippe d'), né en Flandre en 1552 d'une bonne famille, s'attacha à rechercher les antiquités et les généalogies des nobles de son pays. Le titre de son ouvrage est : *Recherches des antiquités et noblesse de Flandre, etc.*, Douai, 1632, in-fol., avec fig., 20 à 25 fr. Il mourut vers l'an 1633.

ESPRIT (Jacques), né à Béziers en 1611, entra en 1629 dans l'Oratoire, qu'il quitta cinq ans après pour rentrer dans le monde. Il avait toutes les qualités propres pour y plaire, de l'esprit, de la figure. Le duc de la Rochefoucault, le chancelier Séguier, et le prince de Conti, lui donnèrent des témoignages de leur estime et de leur amitié. Le premier le produisit dans le monde; le second lui obtint une pension de 2.000 liv. et un brevet de conseiller d'état; le troisième le combla de bienfaits, et le consulta dans toutes ses affaires. Esprit mourut en 1678 dans sa patrie. Il était membre de l'académie française, et fut un de ceux qui brillèrent dans l'aurore de cette compagnie. Les ouvrages d'Esprit sont : des *Paraphrases de quelques psaumes*, qu'on ne peut guère lire avec plaisir quand on connaît celles de Massillon; *La Fausseté des vertus humaines*, Paris, 1678, 2 vol. in-12, et Amsterdam, 1716, in-8, livre médiocre, qui n'est, à quelques égards, qu'un commentaire des pensées du duc de la Rochefoucault; mais qui ne prête pas à la même critique, l'auteur ayant moins généralisé son objet.

ESQUIVEL (Hyacinthe), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, naquit en Biscaye, en 1591, d'une famille noble. Il professa d'abord la philosophie dans les couvents de son ordre. Ayant ensuite conçu le dessein de se consacrer aux missions étrangères, et se proposant surtout d'exercer son zèle dans le Japon, il partit pour Manille en 1625. A son arrivée dans cette île, il fut nommé professeur de théologie, et il s'appliqua en même temps à l'étude de la langue japonaise. Il passa ensuite à l'île de Sormola, où il fit de nombreuses conversions. Mais,

toujours occupé de l'idée de pénétrer au Japon, il s'embarqua avec un frère-mineur sur un vaisseau de cette nation. Le capitaine avait promis de les conduire en sûreté à leur destination; mais il les fit périr pendant la traversée. Cet événement arriva en 1635. On connaît de ce religieux : *Vocabulaire japonais et espagnol*, Manille, 1630; *Vocabulaire de la langue des Indiens de Tanchuy, en l'île de Formose, et traduction en cette langue de toute la doctrine chrétienne*, ibid., 1691.

ESQUIVEL DE ALAVA (Diego de), prêtre espagnol et théologien distingué, naquit à Victoria vers l'an 1492, et y avait fait ses études; il entra dans l'état ecclésiastique. Versé dans les langues latine et grecque, il s'appliqua à l'étude des Pères et des conciles, remarquant, dans ses nombreuses lectures, avec un soin particulier, ce qui concernait la discipline ecclésiastique, et les changements qui s'y étaient introduits. De ce travail et de ses propres réflexions résulta un ouvrage auquel il donna pour titre : *De conciliis universalibus ac de iis quæ ad religionis et reipublicæ christianæ reformationem instituendam videntur*, Grenade, 1583, in-fol., 8 à 12 fr. Esquivel mourut à Victoria en 1562, et n'eut pas la satisfaction de voir son livre imprimé. On y trouve des vues utiles sur la réformation, et il fut bien accueilli du public.

ESSE (André de MONTALEMBERT), né en 1483, se signala de bonne heure par sa valeur. Il fit ses premières armes à la bataille de Fornoue, en 1495, et continua de se distinguer dans toutes les guerres de Louis XII. Sa bravoure était si connue, que François I^{er} le choisit, dans un tournoi, pour un de ceux qui devaient soutenir l'effort des quatre plus rudes lances qui se présenteraient. En 1536, il se jeta avec une compagnie de cheval-légers dans Turin menacé d'un siège, et n'en sortit que pour aller emporter Ciria par escalade. L'année 1543, il défendit Landrecies contre une armée commandée par l'empereur Charles-Quint, et donna le temps à l'armée française de venir le dégager. Après la mort de François I^{er}, il fut envoyé en Ecosse par Henri II. Il mit le siège devant Hédington, tailla en pièces les Anglais, et en moins d'un an il leur enleva tout ce qu'ils possédaient dans ce royaume. Henri II, qui avait besoin de son bras dans son royaume, le rappela en France, et s'en fit accompagner à la guerre du Boulonnais contre les Anglais. Ambleteuse, place forte, ayant été prise d'assaut, le généreux Essé sauva de la fureur du soldat les femmes et les filles qui réclamèrent sa protection. La paix ayant été conclue en 1550, ce général se retira dans une de ses terres en Poitou. Il défendit ensuite Têrouane contre Charles-Quint, et y fut tué le 12 juin 1553.

ESSEN (Jean-Henri, comte d'), feld-maréchal suédois, né en 1755 à Kasioës en Westrogothie, d'une ancienne famille livonienne, se concilia la faveur de Gustave III par son esprit et surtout par la grâce qu'il déploya dans un tournoi que ce monarque donnait à sa cour. Il obtint successivement le grade d'officier général, le poste d'écuyer de la cour et les décorations de plusieurs ordres. En 1783, il accom-

pagna Gustave en Allemagne et en Italie, puis, en 1788, dans la campagne de Finlande. Le comte d'Essen rendit, à la fin de cette campagne malheureuse pour les Suédois, un service signalé à son prince menacé dans Götensbourg par les Norwégiens, en réunissant à la hâte quelques troupes auxquelles il joignit des levées de paysans de diverses provinces, ce qui donna au monarque le moyen d'attendre le résultat des négociations qui mirent fin aux hostilités. Gustave le nomma pour récompense, son écuyer de cour, commandant de sa garde. Le comte d'Essen avait été instruit par des lettres anonymes du complot qui se tramait contre les jours du roi, et il fit tous ses efforts pour l'empêcher de paraître au bal masqué (*voy.* ANCKARSTROEM), où il éclata en effet (1792). Ce fut à sa présence d'esprit qu'on dut l'arrestation des coupables, par l'ordre qu'il donna de fermer immédiatement les portes de la salle. Il conserva son crédit sous les règnes suivants, et fut nommé, en 1795, gouverneur de Stockholm, et en 1800, gouverneur général de la Poméranie. En 1807, il commandait en chef l'armée réunie en cette province, se soutint à Stralsund pendant plus de deux mois contre les efforts d'une armée française, et conclut avec son chef un armistice honorable. Lorsque Gustave-Adolphe, mécontent de ses généraux, se mit lui-même à la tête de ses armées, le comte d'Essen se retira dans ses terres d'Uplande. Appelé au conseil d'état par les états-généraux, après la révolution de 1809, il fut envoyé à Paris, par Charles XIII, en qualité d'ambassadeur, et il y signa le traité de paix qui rendait la Poméranie à la Suède. En 1814, il agit contre la Norvège à la tête du deuxième corps de l'armée suédoise, et contribua, par divers succès, à la capitulation qui termina la guerre. Il devint ensuite gouverneur général de la Norvège, jusqu'à l'époque où le prince Oscar eut atteint sa majorité. On lui donna alors le titre de grand maréchal du royaume de Suède. Le comte d'Essen est mort en 1824, à Uddevalla, où il était allé prendre des bains de mer.

ESSEX (Robert DEVEREUX, comte d'), fils d'un comte maréchal d'Irlande, d'une famille originaire de Normandie, né en 1567 à Nethewood, maison de campagne de son père, dans le comté d'Héréford, est fameux par ses aventures et par sa mort. S'étant un jour présenté devant la reine Elisabeth, lorsqu'elle allait se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage. Essex détacha sur-le-champ un manteau broché d'or qu'il portait, et l'étendit sous les pieds de la princesse, qui fut touchée de cette galanterie. La reine, âgée de 58 ans, prit bientôt pour lui un goût que son âge paraissait mettre à l'abri des soupçons. Il était aussi brillant par son courage que par sa bonne mine. En 1585, il accompagna Leicester en Hollande et obtint à la suite de cette campagne le grade de général de cavalerie. En 1591, Elisabeth lui confia le commandement des troupes qu'elle envoyait au secours de Henri IV; d'Essex ne resta pas longtemps en France. Bientôt après il fut envoyé en Espagne et s'empara de Cadix. Il avait de-

mandé la permission d'aller conquérir à ses dépens un canton de l'Irlande, et se signala souvent comme volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie, portant toujours à son bonnet un gant de la reine Elisabeth. Cette princesse le fit grand maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la Jarretière, le nomma chancelier de l'université de Cambridge, et enfin le fit son conseil privé. Il eut quelque temps le premier crédit; mais il ne fit jamais rien de mémorable. En 1599 il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de 20,000 hommes, et il n'eut guère de succès. Peu après, la reine lui ôta sa place au conseil, suspendit l'exercice de ses autres dignités, et lui défendit la cour. Elle avait alors 68 ans; ce qui n'empêcha pas qu'on ne la crût très-attachée au comte. Nous ne discuterons pas les bruits qu'on a répandus à ce sujet, nous dirons seulement que le comte fut accusé de conspiration, et exécuté le 25 février 1601. Il n'avait que 34 ans. On prétend qu'Elisabeth hésita à signer l'arrêt de mort; ce qui est sûr, c'est qu'elle le signa.

ESSEX (DEVEREUX, comte d'), né en 1592, était fils de Robert, comte d'Essex, fameux par la faveur d'Elisabeth, sa souveraine, et par la fin malheureuse que lui attirèrent la jalousie de ses ennemis et son ambition propre. Une année après la mort de son père, le jeune comte d'Essex fut rétabli par Jacques I^{er} dans tous les honneurs héréditaires dont on avait dépouillé sa maison. Quoique fort jeune, il faisait déjà paraître toute la fierté de son père, et il en donna une preuve frappante. Jouant un jour à la paume avec Henri, prince de Galles, une dispute s'éleva entre eux, et le jeune prince l'appela traître. Robert, irrité, répondit par un coup de raquette, et il ne fallut rien moins que l'autorité du roi pour apaiser la querelle. A peine âgé de 14 ans, il fut marié à lady Charlotte Howard, qui bientôt commença contre son époux un procès qui la couvrit d'une honte personnelle, et qui se termina par le divorce; le roi était intervenu dans cet arrêt. Le comte d'Essex se retira dans ses terres, et se livra à toutes les diversions que lui offrait sa campagne. Mais, bientôt fatigué de cette vie oisive, il passa en Hollande, et y fit la guerre dans les armées de l'Electeur palatin, gendre de Jacques I^{er}, sous le prince Maurice. Revenu en Angleterre, il figura au parlement, dans le parti de l'opposition, ce qui lui aliéna la cour. Il s'attacha alors davantage au service étranger, et commanda, en 1624, un régiment levé en Angleterre pour les Provinces-Unies. Lorsque Charles I^{er} monta sur le trône, il fut employé comme vice-amiral dans une expédition infructueuse contre les Espagnols. Après une autre campagne, en 1625, dans les Pays-Bas, il contracta un second mariage; mais cette union ne fut pas plus heureuse que la première; les procédés de sa femme furent tels, qu'il fut obligé au bout de deux ans de recourir au divorce. Ne pouvant goûter les douceurs de la vie domestique, il saisit ardemment l'occasion qui se présenta de jouer un rôle dans la carrière politique. Il chercha à captiver la faveur du peuple, et à s'attacher les principaux officiers de l'armée et les ministres puritains. Ce-

pendant Charles I^{er} l'employa encore dans plusieurs occasions importantes, comme dans l'armement qui eut lieu en 1635, et dans la campagne contre les Ecosais, quatre années après. D'Essex donna partout des preuves de bravoure et d'intelligence, et soutint l'honneur des armes du roi. Il attendait avec raison que ces services lui mériteraient quelque reconnaissance de la part de la cour; mais lorsqu'elle n'eut plus besoin de lui, elle le remercia froidement. Sa fierté fut vivement choquée d'un pareil accueil; il resta cependant fidèle au roi. En 1640, il fut un des douze pairs qui signèrent une pétition dans laquelle ils priaient Charles I^{er} de terminer les différends qui s'élevaient, et de convoquer un parlement. Peu de temps après, d'Essex fut un des commissaires chargés de traiter avec les Ecosais, et quand, à l'ouverture de ce long parlement qui devait le conduire à l'échafaud, le roi voulut se rendre populaire, il admit dans son conseil le comte d'Essex et le nomma son chambellan. Il paraît même que l'armée lui serait restée fidèle, s'il avait cédé aux instances de ses sujets les plus dévoués, qui lui conseillaient de mettre d'Essex à la tête des troupes; mais il ne voulut jamais y consentir. Cependant, forcé par la nécessité de recourir à ses services, il le nomma, avant de partir pour l'Ecosse, lieutenant général de ses forces au sud de la Trent. Les pairs, de leur côté, lui donnèrent une marque de confiance non moins honorable, en le nommant président du comité permanent, pendant tout le temps qu'ils resteraient ajournés. Lorsque le roi fut revenu d'Ecosse, la chambre des communes, craignant les entreprises d'une populace turbulente, qui commençait à se rassembler, demanda qu'il fût créé dans la cité, pour la sûreté du roi et du parlement, une garde dont le commandement serait donné au comte d'Essex. Charles ne trouva pas à propos d'accéder à cette mesure, et, avant de quitter Londres, il ordonna à d'Essex de le suivre. Le comte refusa, alléguant son devoir qui le retenait au parlement. Ce refus lui coûta toutes ses places à la cour. Piqué contre le roi, et circonvenu par des hommes artificieux, il consentit, en 1642, à se charger du commandement de l'armée, levée, disait-on, pour la sûreté du roi, tandis qu'elle était uniquement destinée à protéger les deux chambres, qui remercièrent d'Essex en jurant de vivre et de mourir pour lui. Dès que le roi apprit la levée des troupes parlementaires, il rassembla de son côté une armée; et refusant d'écouter les propositions de paix que lui fit faire d'Essex, il le déclara traître à son roi et à son pays. Les deux armées en vinrent aux mains à Edge-Hill, le 23 août 1642. On combattit de part et d'autre avec un égal acharnement, et chaque parti s'attribua la victoire. Le comte n'en reçut pas moins les remerciements du parlement, et une gratification de 5,000 livres sterling. Il prit l'année suivante Reading. Une maladie qui se mit dans son armée l'ayant empêché de rien entreprendre d'important, les meneurs du parlement parlèrent de le destituer; mais ces démêlés n'eurent aucun résultat fâcheux pour d'Essex, qui, renforcé par de nouvelles troupes, fit lever le siège de

Gloicester, s'empara de Circester, où étaient les magasins de l'armée royale, et livra au roi une seconde bataille à Hewbery, le 23 septembre 1643; il y montra beaucoup de valeur; l'avantage fut encore balancé; mais d'Essex réussit à couvrir Londres. S'étant ensuite dirigé vers Cornouaille, où on l'avait assuré qu'il trouverait beaucoup de partisans, il y fut suivi par le roi et serré de si près qu'il n'avait plus la liberté d'agir, et que les vivres commençaient à lui manquer. Charles, le voyant dans cette position, lui fit proposer un traité; mais il répondit que n'étant pas le maître, il ne pouvait rien accepter. Se voyant abandonné d'une partie de ses troupes, il n'eut d'autre ressource que de s'embarquer à Plymouth, et de gagner Londres par mer. Il fut reçu avec beaucoup de marques de respect et d'estime, mais il en éprouva peu de satisfaction; et présentant déjà les vues ambitieuses de Cromwell, qui, après avoir renversé le trône, voulait s'établir sur ses ruines, il proposa dans un conseil qui se tint chez lui, de l'attaquer en plein parlement comme un incendiaire. Cette proposition n'eut d'autre résultat que d'augmenter la haine que Cromwell lui avait jurée. Par l'ordonnance de *Self-Denying*, ou de renoncement à soi-même, qui interdisait toutes les charges aux membres du parlement, d'Essex fut privé du commandement de l'armée, et il parut s'en démettre avec plaisir. Cependant le parlement, pour ne pas se priver d'un homme aussi marquant, vota qu'il serait élevé au rang de duc, et qu'une pension de 10,000 liv. par an lui serait accordée pour soutenir sa nouvelle dignité; mais une mort soudaine l'empêcha de jouir de ces nouveaux honneurs. Elle arriva le 14 septembre 1646. On soupçonna que le poison avait terminé ses jours comme ceux de son aïeul. Le parlement lui prodigua jusqu'à la fin les plus grandes marques d'estime et de considération. Il lui décerna des funérailles publiques, qui eurent lieu avec la plus grande pompe, à l'abbaye de Westminster, où il fut enterré. Le comte d'Essex avait reçu plusieurs affronts de la cour, et avait vu ses services mal récompensés, et c'est ce qui l'excuserait, s'il pouvait l'être, d'avoir pris les armes contre son souverain. On doit cependant lui rendre cette justice, qu'il chercha à entretenir la balance entre les deux partis, et que, par conséquent, il n'avait d'autres vues que celles de les amener à faire la paix. Malgré ses fautes, Hume et d'autres historiens anglais ont regardé la mort d'Essex comme un grand malheur pour l'Angleterre, et l'ont accusé, dans les maux auxquels il contribua, plutôt d'erreur que de mauvaise intention. Charles I^{er} se vit délivré par la mort du comte d'Essex d'un redoutable ennemi; mais ce n'était que pour succomber sous un autre bien plus cruel, le farouche Cromwell.

ESTAING, nom d'une ancienne famille du Rouergue nommée de *Stagno* dans les actes du 10^e siècle. ESTAING (Charles-Hector, comte d'), né au château de Ruvel, en Auvergne, en 1729, commença à servir dans l'Inde sous les ordres de Lally. Fait prisonnier par les Anglais au siège de Madras, il fut relâché sur parole. Mais ayant été repris les

armes à la main avant son échange, il fut traité avec sévérité et jeté dans un cachot à Portsmouth. Rentré en France, il voua une haine éternelle aux Anglais. En 1763, il obtint le grade de lieutenant général des armées de France, et en 1778 il fut envoyé en Amérique en qualité de vice-amiral avec 12 vaisseaux de ligne, pour favoriser l'indépendance américaine. Les vents contraires retardèrent tellement la traversée, qu'il ne put arriver à l'embouchure de la Ware que huit jours après le départ de l'amiral Howe : celui-ci renforcé par l'escadre de lord Byron, crut vaincre facilement l'amiral français : il l'attaqua avec vigueur. D'Estaing eut son vaisseau démâté et rasé comme un ponton : dans cet état il fut environné par plusieurs vaisseaux ennemis, et ne dut son salut qu'à son courage et à sa présence d'esprit. Après avoir rallié sa flotte à Boston et s'être renforcé par le comte de Grasse et Lamothe, il entreprit de secourir les colonies françaises menacées par les Anglais : Sainte-Lucie était déjà tombée entre leurs mains : il fit de vains efforts pour la reprendre. Alors il se vengea d'un autre côté du mauvais succès de cette entreprise. Il remporta une victoire navale devant l'île de la Grenade, dont il s'empara avec intrépidité, et fit des prises considérables. Il ramena ensuite sa flotte dans la nouvelle Angleterre et assiégea Savannah : il échoua par sa faute et fut découragé par deux blessures qu'il reçut dans cette affaire. De retour en France en 1780, il eut l'année suivante le commandement d'une flotte qu'il ramena de Cadix à Brest. Au commencement de la révolution, quoique comblé des bienfaits de la cour, il se jeta dans le parti populaire, et ne fut cependant pas nommé aux états généraux. Il commandait la garde nationale de Versailles, les 5 et 6 octobre, et il ne donna aucun ordre à la garde nationale ; il laissa commettre toutes les horreurs dont ces deux journées présentèrent le douloureux spectacle. Il se rendit ensuite à Paris, où il servit comme simple grenadier dans la garde nationale ; et, lors du voyage du roi à Varennes, il protesta de son dévouement à l'assemblée qui ne lui demandait rien. Sa conduite toute patriotique ne put le sauver de la proscription. Il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 28 avril 1794. Il figura dans le procès de la reine parmi les témoins à charge ; il avait écrit à cette princesse en 1789 pour l'engager à user de l'influence qu'elle exerçait sur l'esprit du roi pour le détourner du projet qu'il avait formé de quitter la France.

ESTAMPES (Léonor d'), d'une illustre maison de Berri, fut placé sur le siège de Chartres en 1620, et transféré à l'archevêché de Reims en 1641. Il signala son zèle pour la France dans l'assemblée du clergé de 1626, contre deux ouvrages où l'on soutenait des opinions alors très-communes, mais qui n'en étaient pas moins fausses touchant l'autorité des rois.

ESTAMPES-VALENÇAY (Achille d'), connu sous le nom de *cardinal de Valençay*, naquit à Tours en 1589. Il se signala aux sièges de Montauban et de la Rochelle. Après la réduction de cette ville, il fut maréchal de camp. Il passa ensuite

à Malte, où il avait été reçu chevalier de minorité dès l'âge de 18 ans. La religion lui confia la place de général des galères. Son courage éclata dans toutes les occasions, et surtout à la prise de l'île de Ste.-Maure dans l'Archipel. Le pape Urbain VIII l'ayant appelé à Rome pour se servir de son bras contre le duc de Parme, il mérita par ses services d'être créé cardinal en 1643. Ce fut vers le même temps qu'il soutint les intérêts de la France contre l'ambassadeur d'Espagne avec tant de vigueur, qu'il l'obligea de rendre visite au cardinal protecteur de la France. Le cardinal de Valençay mourut en 1646, avec la réputation d'un homme brave, fier, hardi, entreprenant. Les choses les plus difficiles ne lui coûtaient guère plus à faire qu'à proposer.

ESTAMPES (Jacques d'), de la famille du précédent, connu d'abord sous le nom de *maréchal de la Ferté-Imbaut*, chevalier des ordres du roi, lieutenant général de l'Orléanais, etc., porta les armes dès sa jeunesse, et se signala en divers sièges et combats. Il fut envoyé ambassadeur en Angleterre l'an 1641, et rappelé quelque temps après, pour avoir révélé le secret du roi son maître. La reine Anne d'Autriche lui procura le bâton de maréchal de France en 1651. C'était une récompense due à son exactitude, à sa vigilance et à sa bravoure. Il mourut dans son château de Mauny, près de Rouen, en 1668, à 78 ans.

ESTE (Hercule III), dernier duc de Modène, né en 1727, avait succédé à son père en 1780. Le duc d'Este était alors dans un âge très-avancé ; il ne fut pas plutôt investi du pouvoir qu'il s'en servit pour amasser de l'argent ; dans ce but il établit dans l'armée et dans son palais une parcimonie telle, qu'il indisposa tous ses sujets ; aussi en 1796, lorsque les armées françaises entrèrent dans la Lombardie, les Modénois furent les premiers à se déclarer en leur faveur. Hercule, obligé de s'enfuir, se retira à Venise, où il avait déjà mis en sûreté ses trésors. Le traité de Campo-Formio (9 juillet 1797), priva la maison d'Este des duchés de Reggio et de Modène qui entrèrent dans la confédération Cisalpine ; on promit au duc Hercule de lui donner en indemnité le Brisgaw ; mais il mourut en 1802 à Trieste avant que cette promesse fût réalisée. Ce fut son gendre l'archiduc Ferdinand, frère des empereurs Joseph II et Léopold II qui, à la paix de Lunéville, obtint cette province. En 1814, à la chute de Bonaparte, le petit-fils d'Hercule, *François-Joseph-Jean de Lorraine*, archiduc d'Autriche, fils de l'archiduc Ferdinand qui avait reçu le Brisgaw et qui était mort en 1806, et de Marie Béatrix fille d'Hercule, rentra en possession de l'état de Modène, en vertu du congrès de Vienne, 1815.

ESTERHAZY (Paul), de Galantha, prince du St.-Empire, Palatin et vice-roi de Hongrie, chevalier de la Toison-d'Or, fils de Nicolas Esterhazy, d'une des premières familles de Hongrie, naquit en 1653. La nature et l'éducation concoururent à en faire un grand homme. Il fit des progrès rapides dans les belles-lettres, et voyagea ensuite pour acquérir des lumières que l'étude seule ne peut donner.

Ferdinand III, Léopold I^{er}, Joseph I^{er} et Charles IV lui donnèrent des marques de leur estime, en l'élevant aux plus grands emplois dans le militaire et dans le gouvernement des provinces. Il montra pendant toute sa vie qu'il était digne de ces honneurs. Il fut présent à presque tous les combats qui se donnèrent en Hongrie, et partout il donna des preuves de son intelligence et de sa bravoure. Il ne contribua pas peu à la délivrance de Vienne en 1685. L'année d'après, il leva à ses propres frais plusieurs régiments, et engagea les nobles Hongrois, à son exemple, à fournir des troupes pour former le siège de Bude. Le commandement de ces troupes lui fut confié; et Léopold leur dut en grande partie le succès de ses armes. Il mourut en 1713, et fut enterré à Eysenstad, où on lit sur son tombeau ces deux vers latins :

Bis decies quatuor commisi prælia, nunquam
Vidit terga hostis, sed tamen hic jaceo.

On voit en Hongrie beaucoup de monuments de sa piété, de sa munificence et de la protection qu'il donnait aux lettres. L'étude et les exercices de piété occupaient tout le temps qu'il ne consacrait pas au service de l'état. La famille d'Esterhazy a produit plusieurs autres grands hommes.

ESTEVE (Pierre-Jacques), médecin espagnol, naquit à Tortose en 1512, s'établit à Valence où il exerça et enseigna la médecine avec la plus grande distinction. Il a publié plusieurs ouvrages parmi lesquels on cite une *traduction latine des Epidémiques d'Hippocrate* avec des *Commentaires très-étendus*, Valence, 1553, in-fol., 7 à 9 fr. On a supposé que cet ouvrage était de Gallien, tant on y trouvait de science; mais cette supposition est hors de toute vraisemblance.

ESTEVE (Pierre), membre de l'académie de Montpellier, naquit dans cette ville vers l'an 1725, a publié en 1750 un opuscule intitulé : *Problème : si l'expression que donne l'harmonie est préférable à celle que fournit la mélodie*. Presque tous ses ouvrages sont au-dessous de la médiocrité et ont été condamnés à l'oubli; toutefois on cite : *Esprit des beaux-arts*, 1753, 2 vol. in-12, qui a eu un moment de vogue; *Nouvelle découverte du principe de l'harmonie, avec un examen de ce que Rameau a publié, sous le titre de Démonstration de ce principe*, Paris, 1751, in-8; *Lettre à un ami sur l'exposition des tableaux au Louvre*, 1753, in-12; *Mémoire contre de Causans sur la quadrature du cercle*; *Traité de la diction*, 1755, in-12; *Histoire générale et particulière de l'astronomie*, Paris, 1755, 3 vol. in-12; *Dialogue sur les arts*, 1756, in-12. On lui attribue encore *Origine de l'univers*, 1758, in-12; *la Toilette du philosophe*, 1751, in-12.

ESTHER, ou EDISSA, nom qui dans un dialecte de la langue hébraïque veut dire *Myrte*, juive de la tribu de Benjamin, fille d'Abigaïl, cousine-germaine de Mardochee. Le roi Assuérus l'épousa, après avoir répudié Vasthi. Ce monarque avait un favori nommé Aman, ennemi déclaré de la nation juive. Ce favori, irrité de ce que Mardochee lui refusait les respects que les autres courtisans lui ren-

daient, résolut de venger ce prétendu affront sur tous les Juifs. Il fit donner un édit pour les faire tous exterminer dans un temps marqué. Esther ayant imploré la clémence du roi en faveur de sa nation, obtint la révocation de l'édit, et la permission de tirer vengeance de leur ennemi, le même jour qu'Aman avait destiné à leur perte. Les historiens ne conviennent pas entre eux du temps auquel cet événement est arrivé, ni du roi de Perse que l'écriture appelle *Assuérus*. Cependant les circonstances marquées dans le livre d'*Esther* paraissent convenir à Darius, fils d'Hystapes. La vérité de l'histoire d'*Esther* est attestée par un monument non suspect, par une fête que les Juifs établirent en mémoire de leur délivrance, et qu'ils nommèrent *Purim*, les Sorts ou le jour des Sorts, parce qu'Aman, leur ennemi, avait fait tirer au sort, par ses devins, le jour auquel tous les Juifs devaient être massacrés. Il est parlé de cette fête dans le 2^e livre des Machabées, chap. 15, §. 37. Josèphe en parle (*Antiq. Jud.*, liv. 11, ch. 6). Elle est marquée dans le calendrier des Juifs au 4^e jour du mois Adar. On ne sait pas avec une entière certitude, qui est l'auteur de ce livre. Saint Augustin, saint Epiphane, saint Isidore, l'attribuent à Esdras, Eusèbe le croit d'un écrivain plus récent. Quelques-uns le donnent à Joachim, grand prêtre des Juifs, et petit-fils de Josedech; d'autres à la synagogue, qui le composa sur les lettres de Mardochee; mais la plupart des interprètes l'attribuent à Mardochee lui-même; ils se fondent sur le chap. 9, §. 20 de ce livre, où il est dit que Mardochee écrit ces choses, et envoie des lettres à tous les Juifs dispersés dans les provinces, etc. Le texte grec dit qu'Esther y ajouta quelques passages; et ce sont sans doute ceux qui semblent être détachés du corps de l'ouvrage, et ne présentent que des explications et des détails sur des choses dites sommairement. Les Juifs l'ont mis dans leur ancien canon; cependant il ne se trouve pas dans les premiers catalogues des chrétiens, mais il est dans celui du concile de Laodicée de l'an 366 ou 367. Il est cité comme Ecriture sainte par saint Clément de Rome et par Clément d'Alexandrie, qui ont vécu longtemps avant le concile de Laodicée. Saint Jérôme a rejeté comme douteux les six derniers chapitres, parce qu'ils ne sont plus dans le texte hébreu, et il a été suivi par plusieurs auteurs catholiques jusqu'à Sixte de Sienne; mais le concile de Trente a reconnu le livre entier comme canonique. C'est un tableau admirable des ressources que la Providence sait ménager pour l'humiliation des superbes et la délivrance de ses serviteurs : rien de plus propre à nourrir l'espérance et le courage des fidèles dans les temps de persécution, du triomphe apparent et toujours éphémère de l'impiété revêtue du pouvoir. J. Barnès a donné une *histoire d'Esther* en vers grecs, Londres, 1769, in-8. On connaît ces beaux vers de Racine dans sa tragédie d'*Esther*.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
Pareil au cèdre il portait dans les cieus
Son front audacieux.

Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaineux :
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

ESTIUS (Guillaume), ou William **HESSELS** van **EST**, né l'an 1542 à Gorcum en Hollande, de l'ancienne famille d'Est, prit le bonnet de docteur à Louvain en 1580. Ses talents le firent appeler à Douai, où il fut à la fois professeur en théologie, supérieur du séminaire, prévôt de l'église de Saint-Pierre et chancelier de l'université. Estius mourut dans cette ville en 1613, avec la réputation d'un savant laborieux et modeste, et d'un prêtre vertueux. Benoît XIV le qualifie de *doctor fundatissimus*. On doit à ses veilles un excellent *Commentaire sur le Maître des sentences*, Paris, 1696; Naples, 1720, 2 vol. in-fol., 12 à 15 fr., avec des notes de l'éditeur. Cet ouvrage, nourri des passages de l'Ecriture et des Pères, est fort recommandé aux jeunes théologiens par Dupin; un *Commentaire sur les épîtres de saint Paul*, Rouen, 1709, 2 vol. in-f., 8 à 10 fr., rempli d'une vaste et solide érudition. On en a donné un abrégé, dont la meilleure édition est celle de Louvain, 1776. Un auteur moderne avertit qu'en lisant ce commentaire, il faut se souvenir qu'Estius, quoique bon catholique, a été disciple de Hessels et de Baïus, et qu'il a emprunté quelquefois leur façon de parler; des *notes sur les endroits difficiles de l'Ecriture sainte*, Douai, 1628, et Anvers, 1699, in-fol., 6 à 7 fr., avec des augmentations. Cet ouvrage est très-inférieur à l'autre, quoiqu'il y ait de la clarté et de la solidité; *Orationes theologicæ* xix, Louvain. Il y en a une (la 1^{re}), contre ceux qui sont économes de leur savoir, et qui, renfermant leurs lumières dans le cabinet, refusent de les communiquer au dehors, soit au public en général par de bons ouvrages, soit aux particuliers par des avis. On la trouve toute entière à la suite du *Tractatus triplex, de ordine amoris*, de François Van-Viane; *Historia Martyrum Gorcomiensium*, Douai, 1603, in-8, 3 à 5 fr.; *Martyrium Edmundi Campiani S. J. e gallico sermone in latinum translatus*. Tous les écrits d'Estius sont en latin.

ESTOURMEL (Louis-Marie, marquis d'), lieutenant général, naquit en 1744 en Picardie, d'une noble et riche famille. Ayant embrassé la carrière des armes, il entra d'abord dans les mousquetaires, devint ensuite et successivement officier supérieur dans la gendarmerie, colonel en second au régiment de Conti, brigadier, et colonel du régiment de Pologne, cavalerie. Nommé membre des notables en 1787, il fut député par la noblesse du Cambrésis aux états généraux en 1789, et vota, non dans le sens d'une licence aveugle et anarchique, mais pour une sage liberté qui, sous une monarchie modérée, pût corriger quelques abus inévitables sous toute espèce de gouvernement. Dans la mémorable séance du 4 août, il renonça pour lui et pour sa famille aux privilèges nobiliaires et à tous les droits féodaux, et en particulier à celui de Liège, aux états de la province d'Artois; mais il défendit les privilèges et capitulations du Cambrésis dont il pouvait croire que la défense lui était confiée. Les états de sa province

ayant été accusés de s'opposer secrètement à l'exécution des ordres de l'assemblée, il les défendit énergiquement, et, le 18 mai 1790, il demanda que Robespierre fût rappelé à l'ordre, pour avoir insulté la personne du roi. Les couvents venaient d'être supprimés, et l'on avait accordé aux différents religieux une modique pension qu'on ne payait pas : d'Estourmel s'éleva contre cet oubli impardonnable, et sollicita, quoiqu'en vain, l'accomplissement des décrets. Il demanda et obtint, en mars 1791, la mise en liberté de Hautefeuille, arrêté illégalement à Saint-Germain. Peu de jours après, il combattit le projet de loi qui fixait la résidence du roi, et dénonça la correspondance qu'entretenaient les sociétés populaires avec les divers corps d'armée; correspondance qui causait une infinité de désordres. A la fin de la session, d'Estourmel fut employé par le roi comme inspecteur général des armées, et servit ensuite dans celle du nord, sous les ordres du général Custines. Bientôt la mésintelligence s'établit entre lui et ce chef, qui l'accusa des revers de l'armée. D'Estourmel se justifia, et un décret du 26 mai déclara son innocence. Pendant le régime de la *terreur*, il put échapper aux persécutions; il demeura ignoré sous le consulat, et ne parut sur la scène politique qu'au moment où Napoléon devint empereur. Il obtint alors la croix d'honneur, et fut nommé par le département de la Somme (en 1804), député au corps législatif, où il fut réélu en 1811; il en faisait partie en 1814. Il fut un des premiers à adhérer à la déchéance de Bonaparte, et au retour de ses princes légitimes. A l'époque où Napoléon reparut (le 20 mars 1815) sur le sol de la France, accablé de chagrin et d'infirmités, il se retira des affaires; et, heureux par les souvenirs des services nombreux qu'il avait rendus à sa patrie, il mourut en 1823. Il avait alors le grade de lieutenant général. D'Estourmel a publié : *Recueil des opinions émises à l'assemblée constituante, et comptes rendus à mes commettants*, Paris, 1811, in-8.

ESTOUTEVILLE (Guillaume d'), cardinal, archevêque de Rouen, était fils de Jean d'Estouteville, d'une ancienne et illustre famille de Normandie. Il fut chargé de commissions importantes sous les règnes de Charles VII et de Louis XI, réforma l'université de Paris, fut grand partisan de la pragmatique-sanction, et protégea les savants. Il mourut à Rome, étant doyen des cardinaux, en 1483, à 80 ans. Outre l'archevêché de Rouen, il possédait 6 évêchés tant en France qu'en Italie, 4 abbayes et 3 grands prieurés; mais il en employait la meilleure partie à la décoration des églises dont il était chargé, et au soulagement des pauvres. Ce fut lui qui commença le beau château de Gaillon. Il a paru en 1788 un prétendu *éloge* de ce cardinal, barbouillage philosophique, sur lequel on aurait tort de le juger. La suffisance du siècle croit honorer les grands hommes des temps passés, en leur donnant des traits qu'ils n'eurent jamais et qu'ils eussent rougi d'avoir.

ESTRADES (Godefroi, comte d'), maréchal de France, et vice-roi de l'Amérique, servit long-

temps en Hollande sous le prince Maurice, auprès duquel il faisait les fonctions d'agent de France. Il se montra à la fois bon capitaine et grand négociateur. De retour à Paris, il fut envoyé à Londres en 1661, avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire. Il y soutint avec une vigoureuse fermeté les prérogatives de la couronne de France, contre le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, qui avait voulu prendre le pas sur lui. Le comte d'Estrades passa l'année d'après en Hollande avec la même qualité, et y conclut le traité de Bréda. Il ne se distingua pas moins en 1673, lorsqu'il fut envoyé ambassadeur extraordinaire aux conférences de Nimègue pour la paix générale. Il mourut en 1686, à 79 ans, comme il venait d'être nommé gouverneur du duc de Chartres. Les *Négociations* du comte d'Estrades ont été imprimées à la Haye en 1743, 9 vol. in-12. Ce n'est qu'un extrait des originaux, qui contiennent 22 vol. in-fol., dont le moindre est de 900 pages. Jean Aymond, prêtre apostat, en vola quelques-uns dans la bibliothèque du roi, et les publia à Amsterdam en 1709, in-12, après les avoir tronqués.

ESTRÉES (Jean d'), grand-maitre de l'artillerie de France, né en 1486, d'une famille distinguée et ancienne, mort en 1567, fut d'abord page de la reine Anne de Bretagne. Il rendit de grands services aux rois François I^{er} et Henri II. C'est lui qui commença à mettre l'artillerie de France sur un meilleur pied. Il se signala à la prise de Calais en 1558, et donna, dans plusieurs autres occasions, des preuves d'intelligence et de courage. On dit que c'est le premier gentilhomme de la Picardie qui ait embrassé la religion prétendue réformée. Il existe un discours *des villes et châteaux, forteresses battues, assaillies, prises sous Jean d'Estrées, grand maître de l'artillerie* par Fr. de la Treille, Paris, 1563.

ESTRÉES (François-Annibal d'), duc, pair et maréchal de France, né en 1573, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et le roi Henri IV le nomma à l'évêché de Laon; mais il quitta cet évêché pour suivre le parti des armes. Il se signala en diverses occasions, secourut le duc de Mantoue en 1626, prit Trèves, et se distingua par son esprit autant que par sa valeur. Nommé en 1636 ambassadeur extraordinaire à Rome, il soutint avec honneur les intérêts de la couronne, mais non pas avec prudence. Ses brusqueries et son humeur violente le brouillèrent avec Urbain VIII et avec ses neveux. On fut contraint de le rappeler. Il en eut un si grand dépit, qu'il refusa de venir à la cour rendre compte de sa conduite. Il mourut à Paris en 1670, à 98 ans. Le maréchal d'Estrées était plus propre à servir le roi à la tête des armées, que dans une négociation épineuse. Non content de faire respecter son caractère, il voulait faire craindre sa personne. Il était frère de la belle Gabrielle d'Estrées, que Henri IV aurait épousée, si la mort ne l'eût enlevée. Nous avons de lui : des *Mémoires de la régence de Marie de Médicis*. Ils sont recherchés, de l'édition de Paris, 1666, in-12, où il y a une lettre préliminaire de Pierre Le Moine; une *Relation du siège de*

Mantoue, en 1630; et une autre *du Conclave*, dans lequel le pape Grégoire XV fut élu en 1621. Il règne dans ces différents ouvrages un air de vérité, qui fait favorablement augurer de la franchise de l'auteur : mais son style incorrect prouve que le maréchal ne savait pas aussi bien écrire que combattre.

ESTRÉES (César d'), cardinal, abbé de Saint-Germain-des-Prés, né en 1628, fils du précédent, fut élevé sur le siège de Laon en 1653, après avoir reçu le bonnet de docteur de Sorbonne. Le roi le choisit peu de temps après pour médiateur entre le nonce du pape et les amis des quatre évêques d'Aléth, de Beauvais, de Pamiers et d'Angers. D'Estrées avait l'art de ramener les esprits les plus opposés, de les persuader et de leur plaire. Ses soins procurèrent un accommodement, qui donna à l'église de France une paix passagère, parce que les esprits qui la recevaient, aimaient la guerre. Le cardinal d'Estrées passa ensuite dans la Bavière, où Louis XIV l'envoya pour traiter le mariage du Dauphin avec la princesse électorale, et pour y ménager d'autres affaires importantes. Il se rendit quelque temps après à Rome, y soutint les droits de la France pendant les disputes de la régale, et fut chargé de toutes les affaires après la mort du duc son frère en 1689. Il accommoda celles du clergé avec Rome, et eut beaucoup de part aux élections d'Alexandre VIII, d'Innocent XII et de Clément XI. Lorsque Philippe V partit pour le trône d'Espagne, le cardinal d'Estrées eut ordre de le suivre pour travailler avec les premiers ministres de ce prince. Il revint en France l'an 1703, et mourut à son abbaye en 1714. Le cardinal d'Estrées était très-versé dans les affaires de l'Eglise et dans celles de l'état. A un génie vaste il joignait des manières polies, une conversation aimable, un caractère égal, l'amour des lettres et la charité envers les pauvres. S'il ne fut pas toujours heureux dans ses négociations, ce ne fut ni la faute de son esprit, ni celle de sa prudence. On conserve à la bibliothèque du roi ses *négociations à Rome*, 1671-1687.

ESTRÉES (Gabrielle d'), sœur de François-Annibal d'Estrées, reçut de la nature tous les dons qui peuvent enchaîner les cœurs. Henri IV, qui la vit pour la première fois en 1591 au château de Cœuvres, où elle demeurait avec son père, fut si touché de sa figure séduisante et des agréments de son esprit, qu'il résolut d'en faire sa maîtresse favorite. Il se déguisa un jour en paysan pour aller la trouver, passa à travers les gardes ennemies et courut risque de sa vie. Pour la voir plus librement, il lui fit épouser Nicolas d'Amerval, seigneur de Liancourt, avec lequel elle n'habita point; expédient qui ne peut honorer la mémoire de ce monarque. La mort funeste de Gabrielle, en 1599, finit cette liaison scandaleuse. On prétend qu'elle fut empoisonnée par le riche financier Zamet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle mourut dans des convulsions épouvantables. La tête de cette femme, une des plus belles de son siècle, était toute tournée le lendemain de sa mort, et le visage si défiguré, qu'elle n'était

plus reconnaissable. « Spectacle bien propre, dit un » auteur, à guérir des passions insensées, si l'homme » qui en a une fois subi le joug, pouvait être ra- » mené par de telles leçons à une raison qui n'existe » plus chez lui, et dont il travaille à éteindre ce » qui lui reste peut-être encore de son importune » lumière. » De toutes les maîtresses de Henri IV, c'est celle qu'il aime le plus. Il la fit duchesse de Beaufort. Il eut d'elle trois enfants : César, duc de Vendôme, Alexandre, et Henriette, qui épousa le duc d'Elbœuf. Ce sont ces anecdotes si multipliées dans la vie de ce monarque, qui ont fait dire à Bayle, qu'il n'y eut jamais d'homme plus indigne d'avoir une épouse fidèle.

ESTRÉES (Victor-Marie d'), né en 1660, succéda à Jean, comte d'Estrées, son père, dans la charge de vice-amiral de France, qu'il exerça avec beaucoup de gloire dans les mers du Levant. Il bombarda Barcelonne et Alicante en 1691, et commanda, en 1697, la flotte au siège de Barcelonne. Nommé en 1701 lieutenant général des armées navales d'Espagne par Philippe V, qualité qu'il joignit à celle de vice-amiral de France, il réunit le commandement des flottes espagnole et française. Deux ans après il fut fait maréchal de France, et prit le nom de *maréchal de Cœuvres*. Cette dignité fut suivie de celles de grand d'Espagne et de chevalier de la Toison d'or. Il les méritait par une valeur héroïque, mais prudente, et par les qualités du cœur préférables à tous les talents militaires. Au milieu des occupations bruyantes de la guerre, il avait cultivé les lettres. Il mourut à Paris en 1737. Il ne laissa point d'enfant de sa femme Fucre-Félicité de Noailles. Sa mort éteignit le titre de duché-pairie, attaché à la terre de Cœuvres, sous le nom d'Estrées, depuis 1645. Ses biens passèrent dans la maison de Louvois par sa sœur qui avait épousé le marquis de Courtanvaux.

ESTRÉES (Louis-César, duc d'), maréchal de France et ministre d'état, naquit à Paris en 1699, de François-Michel Le Tellier de Courtanvaux, capitaine-colonel des Cent-Suisses, et de Marie-Anne-Catherine d'Estrées, fille de Jean, comte d'Estrées, vice-amiral et maréchal de France. Il fit ses premières armes dans la guerre passagère que le duc d'Orléans régent fit à l'Espagne, et servit sous les ordres du maréchal de Berwick. Parvenu par ses services aux grades de maréchal de camp et d'inspecteur général de cavalerie, il se signala dans la guerre de 1741. On se souviendra longtemps du blocus d'Egra, du passage du Mein à Selingstadt, de la journée de Fontenoy, du siège de Mons, de celui de Charleroy, etc., etc. Il eut la plus grande part à la victoire de Lawfeld; et le maréchal de Saxe lui confia, dans diverses occasions, les manœuvres les plus délicates. Une nouvelle guerre ayant été allumée en 1756, Louis XV, qui l'avait honoré du bâton de maréchal le 24 février 1757, lui donna le commandement de l'armée d'Allemagne, forte de plus de 100,000 hommes. Le général montra au monarque le plan des opérations, et ne craignit point de lui dire : « Aux premiers jours de » juillet, j'aurai conduit l'ennemi au delà du Wésér,

» et je serai prêt à pénétrer dans le pays d'Ha- » novre. » Non content de tenir parole, il livra bataille au duc de Cumberland, et remporta la victoire le 26 juillet à Hastenbeck. La perte fut cependant presque égale de part et d'autre; mais les Hanovriens découragés laissèrent prendre Hamelen, et se disposaient à abandonner l'électorat, lorsque Richelieu vint relever d'Estrées, avant qu'on sût à la cour des nouvelles de sa victoire. Les courtisans l'accusaient de lenteur. Après la bataille de Rosbach que les Français perdirent, ils ne firent qu'essuyer successivement de nouveaux malheurs. On avait les yeux tournés sur d'Estrées, comme seul capable de rendre aux armées françaises la gloire qu'elles avaient perdue. Mais son grand âge, ses infirmités, ne lui permirent pas de reprendre le commandement. Cependant, après la défaite à Minden en 1769, il se rendit de nouveau à l'armée, pour y concerter avec de Contades le reste des opérations de la campagne; et les Français le virent partir avec regret au mois de novembre, sans prendre le commandement de l'armée. Il obtint le brevet de duc en 1763, et l'état le perdit le 2 janvier 1771. (*Voy. dans la Galerie française l'abrégé de sa vie.*)

ETCHEVERRI (Jean de), célèbre poète *basque*, né vers 1650 à Trafalla, dans la Navarre, entra dans l'état ecclésiastique, et devint docteur en théologie. Il se livra particulièrement à l'étude de sa langue maternelle, inintelligible pour tous les autres Espagnols, et pour ceux-là mêmes qui avoient les provinces de Navarre, de la Biscaye, ou de l'ancienne *Cantabre*. Plusieurs philologues prétendent que le basque fut la langue primitive des Espagnols; d'autres pensent qu'elle dérive du phénicien; d'autres lui assignent une origine carthaginoise; et d'autres enfin croient que ce n'est qu'un mélange de ces deux langues. On a publié plusieurs *traités* sur ce sujet, et différentes grammaires qui n'ont pas encore déterminé ces doutes. Quoi qu'il en soit, Etcheverri la choisit pour ses vers, auxquels sa souplesse et sa douceur la rendent très-propre. La première production d'Etcheverri fut une *Ode* où il célébrait la *vertu et la beauté*, réunies ensemble. Ses autres poésies, dans la même langue, sont : *Vie de Jésus-Christ*; *Les Mystères de la foi*, plusieurs *Vies de Saints* : le tout, réuni dans un volume, fut publié, pour la première fois, à Bayonne, en 1640, in-8. Le style de l'auteur est pur, énergique, élégant, et peut passer pour classique dans la langue basque.

ETEMARE (Jean-Baptiste LE SESNE DE MENILLES d'), prêtre *appelant*, né au château de Ménilles en Normandie en 1682, entra au séminaire Saint-Magloire, où était alors l'abbé Duguet, et fut ordonné prêtre en 1709. C'était l'année de la destruction de Port-Royal; mais on assure que d'Etémare eut encore le temps d'y aller faire un pèlerinage avant cette catastrophe, et qu'il promit de se consacrer à la défense des jansénistes. On ne lui reprochera pas d'avoir manqué à sa parole. Son premier écrit fut des *lettres théologiques* contre une instruction pastorale du cardinal de Bissy. On

y entrevoyait déjà ses idées sur l'état de l'Eglise, et ce système de figures qu'il avait puisé dans les leçons de Duguet, qu'il outra depuis d'une manière bizarre et ridicule. La bulle *Unigenitus* vint donner de l'aliment à son zèle. Il publia contre elle un grand nombre de *mémoires*, et fut dès lors de tous les conseils des appelants, et eut part à toutes leurs démarches. Il alla à Rome en 1725, dans l'espérance d'y obtenir une bulle doctrinale qui lui fût favorable, et il n'y réussit point. Il en conçut de nouvelles préventions contre la cour de Rome, et suivit de plus en plus son système favori, en publiant *l'Essai de parallèle des temps de Jésus-Christ, avec les nôtres, l'explication de quelques prophéties, la tradition de l'Eglise sur la future conversion des Juifs, etc.* Il voyait partout des figures de la défection de l'Eglise et de la conversion des Juifs. Il les annonçait dans ses écrits, dans ses conférences, dans ses conversations, et devint le chef d'un parti qui s'abandonna aux plus folles illusions qui préparèrent et fomentèrent les scènes déplorables des *convulsions*. D'Etemare eut le triste honneur d'être un des directeurs de cette œuvre absurde et ridicule, qui mit la division parmi les appelants. Les plus modérés se dégoûtèrent de ses rêveries et de ses turpitudes, et d'Etemare essaya inutilement de les ramener par son autorité et ses conseils. On se moqua de ses décisions. Il chercha alors à épurer le parti des convulsions, et il finit par s'apercevoir lui-même que cette œuvre n'était pas aussi divine qu'il l'avait imaginé, sans pourtant qu'il paraisse avoir reconnu sincèrement le principe et l'étendue de son illusion. Son crédit souffrit, en cette occasion, de rudes atteintes. La Taste d'un côté, et de l'autre, l'abbé Debonnaire et M^{me} Mol, dévoilèrent des traits peu honorables pour d'Etemare, qui, un peu honteux, parut, en 1735, se condamner à la retraite, et il y resta presque constamment pendant 10 ans. Il avait fait un voyage en Angleterre en 1729, avec Le Gros, pour tâcher d'y former un parti; mais il ne fut pas plus heureux qu'à Rome. Il alla souvent depuis en Hollande, où il avait connu Quesnel dès 1714, et il prit part à l'établissement d'un épiscopat dans ce pays. Sur la fin de sa vie il s'y fixa, assista à l'espèce de concile qu'on tint à Utrecht en 1763, et fut, en quelque sorte, l'âme de toutes les démarches de ce parti. Il mourut à Rhynwick près d'Utrecht, en 1770. Il avait joui parmi les siens d'une haute réputation; il est à peine connu aujourd'hui. C'est ce qui doit arriver à tous ceux qui, au lieu de se rendre recommandables par des ouvrages utiles et d'un intérêt général, ne se font que les échos d'une faction. Leur nom passe avec celui du parti qu'ils ont servi, et leurs écrits meurent avec les petites passions qui les ont fait naître. Ceux de l'abbé d'Etemare, quoique très-nombreux, sont aujourd'hui complètement oubliés. On en trouve la liste dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, 27 février 1771.

ETHELBERT, roi de Kent en Angleterre l'an 560, épousa Berthe, fille de Caribert, roi de France. Cette princesse travailla à la conversion du roi, qui fut suivie de celle de plusieurs seigneurs anglais,

par le zèle de saint Augustin, que le pape saint Grégoire envoya en Angleterre. Ethelbert régna heureusement, et mourut en 1616, à 56 ans, après avoir fondé les églises de Londres et de Rochester. « Les vingt années qu'il vécut après son baptême, » dit un historien, furent entièrement consacrées à la religion. La bienfaisance devint une de ses principales vertus, et ses peuples en éprouvèrent continuellement les heureux effets. Il porta de sages lois, que l'on observait encore en Angleterre plusieurs siècles après sa mort. Son attachement à la religion lui faisait saisir toutes les occasions d'étendre l'empire et la connaissance du nom de Jésus-Christ. Il abolit les superstitions païennes, renversa les temples des idoles, ou les consacra au vrai Dieu. » Ethelbert est nommé dans le Martyrologe romain, et dans ceux d'Angleterre.

ETHELWODE (S.), élève de saint Dunstan, abbé d'Abendon en 950, et évêque de Winchester en 961, mourut en 984, après avoir travaillé avec beaucoup de zèle à la restauration de la discipline monastique. On conserve en manuscrit, dans quelques bibliothèques d'Angleterre, la *traduction* de la règle de saint Benoît en langue saxonne, et quelques autres ouvrages dans la même langue, touchant cette règle par saint Ethelwode. Vincent de Beauvais et saint Antonin font mention d'un ouvrage *contre le mariage des prêtres*, par le même saint.

ETHELWOLF fut le second roi de la 3^e dynastie d'Angleterre, et succéda l'an 836 à son père Egbert. C'était un prince pacifique. Il ne se réserva d'abord que le royaume de Westsex, et céda à Aldestan, son fils naturel, les royaumes de Kent, d'Essex et de Sussex, que son père avait conquis. Il les remit depuis en sa possession, par la mort de ce fils. Il y avait peu d'années qu'il régnait, quand les Danois firent des courses en Angleterre, et prirent même Londres, mais il les défit entièrement. Ethulphe se voyant sans ennemis, offrit à Dieu la dixième partie de ses états, et alla à Rome sous le pontificat de Léon IV. Il rendit tous ses royaumes tributaires envers le saint Siège, d'un sterling ou d'un sol pour chaque famille, au lieu qu'auparavant il n'y avait que ceux de Westsex et de Sussex qui le payaient; « ne croyant pouvoir mieux témoigner, dit un historien, son attachement à la foi catholique, qu'en contribuant à la splendeur de la nouvelle Jérusalem et du siège de son pontife. » Ce tribut établi, dit-on, dès l'an 726, par Ina, roi des Saxons, s'est payé jusqu'au temps de Henri VIII: et c'est proprement ce qu'on appelle le *romescot* ou le *denier de saint Pierre*. Quoi qu'il en soit, Ethulphe, de retour de son pèlerinage, épousa, l'an 856, en secondes noces, Judith de France, fille du roi Charles le Chauve. Son fils Ethelbald profita de son absence pour se révolter contre lui; mais il dissipa les factions par son retour, et mourut en 857, après avoir partagé le royaume entre les quatre fils qu'il avait eus d'Osburge sa première femme.

ETHODE, 1^{er} de ce nom, roi d'Ecosse dans le 2^e siècle, monta sur le trône après Conar. Il eut tant de

reconnaissance pour Argard, qui avait gouverné l'état sous le règne de son prédécesseur, et que les grands du royaume avaient mis en prison, qu'il le fit grand administrateur de la justice. Argard fut tué dans l'exercice de son emploi. Ethode irrité fit mourir plus de 300 de ceux qui avaient eu part à ce meurtre. Il fut malheureusement assassiné lui-même par un Hibernois, joueur de flûte, qui couchait dans sa chambre. On prétend que ce fut vers l'an 194. Tous ces faits sont assez mal appuyés, et les commencements de l'histoire d'Ecosse sont un chaos, ainsi que ceux de toutes les histoires.

ETHRYG (George), né à Thame dans le comté d'Oxford, était savant dans les mathématiques, la médecine et les langues hébraïque et grecque. Ferme dans ses principes, malgré la perversion presque générale, il demeura attaché à la religion de ses pères, et gagna la confiance de plusieurs gentilshommes catholiques, qui lui confièrent l'éducation de leurs enfants. Il mourut en 1588. On a de lui des *poésies latines*, et *Hypomnemata in aliquot libros Pauli Aeginetæ*, 1588, in-8.

ETIENNE (S.), premier martyr du christianisme, l'un des sept diacres, fut lapidé l'an 33 par les Juifs, qui l'accusaient d'avoir blasphémé contre Moïse et contre Dieu. La sagesse et la constance avec laquelle il confondit ses barbares ennemis, pour lesquels il pria Dieu en mourant, toutes les circonstances de son martyre, tel qu'il est rapporté dans les Actes des apôtres, ont quelque chose de touchant et de persuasif, qui pénètre le chrétien d'un sentiment profond de piété, en même temps que sa foi reçoit un accroissement de lumière et de force.

ETIENNE I^{er} (S.) monta sur la chaire pontificale de Rome en 253, après le martyre du pape Lucius. Son pontificat est célèbre par la question sur la validité du baptême donné par les hérétiques. Etienne décida « qu'il ne fallait rien innover. » La tradition de la plupart des églises prescrivait de recevoir tous les hérétiques par la seule imposition des mains, sans les rebaptiser, pourvu qu'ils eussent reçu le baptême avec de l'eau et au nom des trois personnes de la Trinité. Saint Cyprien et Firmilien assemblèrent des conciles, pour s'opposer à cette décision, contraire à la pratique de leurs églises. Le pape réfuta le sentiment de Cyprien; il usa de commandements et de menaces pour lui faire quitter son sentiment, et refusa de communiquer avec les évêques d'Afrique députés à Rome, ce qui était une marque publique d'improbation et non pas un effet certain de l'excommunication. (*Voy. S. CYPRIEN.*) « Ce grand pape, » dont la prudence égalait la sainteté, savait, dit Vincent de Lerins, que la piété ne permettait jamais de recevoir d'autre doctrine que celle qui nous est venue de la foi de nos prédécesseurs, et que nous étions obligés de la transmettre aux autres avec la même fidélité que nous l'avions reçue; qu'il ne fallait pas mener la religion partout où nous voulions, mais la suivre partout où elle nous menait; que le propre de la modestie

» chrétienne était de conserver fidèlement les saintes » maximes que nous ont laissées nos pères, et non » pas de faire passer nos idées à la postérité. Quelle » a donc été l'issue de cet événement? Celle qu'ont » coutume d'avoir de pareilles affaires : on a retenu la foi ancienne, et l'on a rejeté la nouveauté. » En effet, la question fut solennellement décidée au concile de Nicée en faveur d'Etienne. Ce saint pape mourut martyr le 2 août 257, durant la persécution de Valérien.

ETIENNE II, romain, succéda en 752 à un autre Etienne, que plusieurs écrivains n'ont pas compté parmi les papes, parce que son pontificat ne fut que de trois ou quatre jours. Astolphe, roi des Lombards, menaçait la ville de Rome après s'être emparé de l'exarcat de Ravenne. Etienne implora le secours de Constantin Copronyme, empereur d'Orient, prince faible, indolent, subjugué par le fanatisme des iconomaques, qui renvoya le pontife au roi Pepin. Etienne se détermina à aller en Lombardie trouver Astolphe, malgré les pleurs et les efforts que firent les Romains pour le retenir. N'ayant rien pu gagner sur l'esprit de ce roi, il passa en France pour demander du secours. Pepin, par le conseil du pape, envoya jusqu'à trois fois des ambassadeurs à Astolphe. Ce prince persista constamment dans son refus. Alors Pepin marcha contre lui. Quand ses troupes furent à mi-chemin, il envoya de nouveau des ambassadeurs, à la sollicitation du pape qui voulait éviter l'effusion du sang des chrétiens. Astolphe ne répondant que par des menaces, Pepin franchit les monts, assiégea le prince des Lombards dans Pavie, et lui fit promettre de restituer Ravenne; mais à peine Pepin eut repassé les monts, qu'Astolphe parut devant Rome. Etienne eut recours à son protecteur, et lui trouva les mêmes dispositions. Pepin passa de nouveau en Italie, dépouilla le roi des Lombards de son exarcat, et lui enleva 22 villes, dont il fit présent au pape. Cette donation est le premier fondement de la seigneurie temporelle de l'Eglise romaine; car, pour la donation de Constantin, on sait qu'elle n'a jamais existé. Le pape, pour hâter l'arrivée du roi français en Italie, lui avait écrit une lettre au nom de saint Pierre, où, par une prosopopée touchante et persuasive, il faisait parler cet apôtre comme s'il eût été encore vivant : et avec saint Pierre, la sainte Vierge, les anges, les martyrs, les saints et les saintes. « Je vous conjure, disait saint Pierre, par le Dieu vivant, de ne pas permettre que ma ville de Rome soit plus longtemps assiégée par les Lombards. » Fleury blâme ce pape d'avoir employé les motifs de la religion pour une affaire d'état. Mais la délivrance du pape, opprimé par Astolphe, celle de l'Eglise de Rome, où les Lombards commettaient tant de cruautés et tant de profanations, était-elle donc une affaire d'état? Et voudrait-on que Pepin n'ait pas mérité devant Dieu en la procurant? Quant à la donation faite au saint Siège par ce prince, Fleury convient qu'elle est, aujourd'hui surtout, de la plus grande importance pour le bien de l'Eglise. « Tant que l'empire romain » a subsisté, dit-il, il renfermait dans sa vaste étendue

» due presque toute la chrétienté : mais depuis que
 » l'Europe est divisée en plusieurs princes indé-
 » pendants les uns des autres ; si le pape eût été
 » sujet de l'un d'eux, il eût été à craindre que les
 » autres n'eussent eu de la peine à le reconnaître
 » pour père commun, et que les schismes n'eussent
 » été fréquents. On peut donc croire que c'est par
 » un effet de la Providence, que le pape s'est trouvé
 » indépendant et maître d'un état assez puissant,
 » pour n'être pas aisément opprimé par les autres
 » souverains ; afin qu'il fût plus libre dans l'exer-
 » cice de sa puissance spirituelle, et qu'il pût con-
 » tenir plus aisément les autres évêques dans le
 » devoir. » Le président Hénault, l'abbé Terrasson,
 et le philosophe Hume, ont fait sur cet objet des
 réflexions du même genre. (*Voy. la Chronologie
 qui est au commencement du 1^{er} tome, pag. III.*)
 Etienne mourut en 757, après 5 ans de pontificat.
 Ce pape assemblait souvent son clergé dans son
 palais, l'exhortait à l'étude de l'Ecriture sainte
 et des conciles, pour avoir toujours de quoi ré-
 pondre efficacement aux ennemis de l'Eglise. Il
 nous reste de ce pape cinq lettres et un recueil de
 quelques constitutions canoniques.

ETIENNE III, romain, originaire de Sicile, élu
 pape en 768. Un seigneur, nommé Constantin, s'é-
 tait emparé du pontificat (c'est le premier exemple
 d'une pareille usurpation du saint Siège) ; on lui
 arracha les yeux, ainsi qu'à quelques-uns de ses
 partisans, et on intronisa Etienne, qui assembla un
 concile l'année d'après, pour condamner l'usurpa-
 teur. Dans la troisième session, on statua que les
 évêques ordonnés par Constantin retourneraient
 chez eux pour y être élus de nouveau, et revien-
 draient ensuite à Rome pour être consacrés par le
 pape. Etienne, paisible possesseur du saint Siège,
 jouit pendant trois ans et demi, et mourut en 772.
 Rome fut dans l'anarchie avant et après son
 pontificat ; mais on ne valait pas mieux ailleurs.
 Des yeux et des langues arrachées sont les évé-
 nements les plus ordinaires de ces siècles mal-
 heureux.

ETIENNE IV, romain, monta sur la chaire de
 saint Pierre après le pape Léon III, le 22 juin 816.
 Aussitôt qu'il fut ordonné, il vint en France, et
 y sacra de nouveau l'empereur Louis le Débon-
 naire. Il mourut en 817, à Rome, 3 mois après
 son retour.

ETIENNE V, romain, pape après Adrien III,
 fut intronisé le 22 juillet 886. Il écrivit avec force à
 Basile le Macédonien, empereur d'Orient, pour dé-
 fendre les papes ses prédécesseurs contre Photius. Il
 mourut en 891. « Ce pape, dit un historien, était de
 » race noble et d'un détachement exemplaire. Il
 » s'opposa de tout son pouvoir, à son élévation ;
 » pour le porter sur le trône pontifical, il fallut
 » rompre les portes de sa maison où il s'était en-
 » fermé. La charité et la piété éclataient surtout
 » entre les vertus de ce pontife. Il nourrissait les
 » orphelins comme ses enfants, et les admettait sou-
 » vent à sa table. A son avènement au pontificat,
 » les biens de l'Eglise se trouvant presque tous dis-
 » sipés, il distribua libéralement son riche patri-

» moine. Il célébrait la messe tous les jours, et don-
 » nait à l'oraison ou à la psalmodie tout le temps
 » que lui laissaient les fonctions de la charité et de la
 » sollicitude pastorale. Il s'appliqua sur toute chose
 » à s'associer dans le gouvernement de l'Eglise les
 » hommes les plus éclairés et les plus vertueux qu'il
 » put découvrir. »

ETIENNE VI, mis sur le siège pontifical en 896,
 après l'antipape Boniface VI. Ce pontife fit déterrer
 l'année d'après, en 897, le corps de Formose, son
 prédécesseur et son ennemi, parce qu'il avait quitté
 l'évêché de Porto pour celui de Rome : translation
 inouïe alors, mais qui ne méritait pourtant pas
 qu'Etienne donnât à la chrétienté la farce, aussi
 horrible que ridicule, de violer la sépulture d'un
 souverain pontife, et de faire jeter son cadavre mu-
 tilé dans le Tibre. Le pape Etienne se rendit si
 odieux par cette vengeance, que les amis de For-
 mose ayant soulevé les citoyens, le chargèrent de
 fers, et l'étranglèrent en prison quelques mois après.
 Jean IX assembla un concile qui condamna tout ce
 qui s'était passé dans l'assemblée de quelques évêques
 à Rome, en 897, contre la mémoire et le corps
 de Formose. Les Pères du concile remarquèrent
 que Formose avait été transféré par nécessité du
 siège de Porto à celui de Rome : *Necessitatis causa
 de Portuensi ecclesia Formosus, pro vitæ me-
 rito ad apostolicam sedem proventus est.* (*Voy.*
 FORMOSE, AUXILIUS.)

ETIENNE VII, successeur de Léon VI, mourut
 en 931, après 2 ans de pontificat.

ETIENNE VIII, allemand, parent de l'empereur
 Othon, fut élevé sur le saint Siège après Léon VII,
 en 939. Les Romains, alors aussi séditionnaires que bar-
 bares, conjurent contre lui tant d'aversion, qu'ils
 eurent, dit-on, la cruauté de lui découper le vi-
 sage. Il en fut si défiguré, qu'il n'osait plus paraître
 en public. Il mourut en 942.

ETIENNE IX était frère de Godefroi le Barbu,
 duc de la Basse-Lorraine. Il se fit religieux au Mont-
 Cassin, en devint abbé, et fut élu pape le 2 août
 1057, après la mort de Victor II. Il commença son
 pontificat par tenir plusieurs conciles, pour remé-
 dier principalement à la vie déréglée des clercs. Il
 rechercha tous ceux qui avaient transgressé les lois
 de la continence. Ceux même qui renvoyèrent leurs
 concubines et embrassèrent la pénitence, furent
 exclus du sanctuaire pour un temps, et privés pour
 toujours du pouvoir de célébrer les saints mystères.
 Ce pontife mourut à Florence, en odeur de sainte-
 té, le 29 mars 1058.

ETIENNE DE MURET (saint), fils du comte
 de Thiers en Auvergne, suivit son père en Italie,
 où des ermites calabrois lui inspirèrent du goût
 pour la vie cénobitique. De retour en France, il se
 retira sur la montagne de Muret dans le Limousin,
 et vécut 50 ans dans ce désert, entièrement con-
 sacré à la mortification, au jeûne et à la prière. En
 1073, il obtint une bulle de Grégoire VII, pour la
 fondation d'un nouvel ordre monastique, suivant la
 règle de Saint-Benoit. La réputation de sa vertu lui
 attira une foule de disciples et des visites honorables.
 Sur la fin de ses jours, deux cardinaux vinrent le

voir dans son ermitage. Ils demandèrent au saint homme s'il était chanoine, ou moine, ou ermite? Etienne leur répondit : « Nous sommes des pécheurs, conduits dans ce désert par la miséricorde divine pour y faire pénitence. » Ce n'était pas répondre trop nettement à la question des cardinaux ; et on a été assez embarrassé, longtemps après, à déterminer à quel ordre sa famille appartenait. Etienne l'édifia jusqu'à sa mort, arrivée en 1124, à 78 ans. Ses enfants inquiétés après la mort de leur père, par les moines d'Ambazar, qui prétendaient que Muret leur appartenait, emportèrent le corps de leur fondateur qui était leur seul bien, et le transportèrent à un lieu nommé *Grandmont*, dont l'ordre a pris le nom. Les *Annales* de cet ordre furent imprimées à Troyes, en 1662. Il a été supprimé en 1769 ; et les religieux ont été pensionnés. On a de saint Etienne du Muret, sa *Règle*, 1645, in-12, et un *recueil de maximes*, en latin et en français, 1704, in-12.

ETIENNE (saint), né en Angleterre, 3^e abbé de Cîteaux, travailla beaucoup pour l'accroissement de son ordre, fondé depuis peu par Robert, abbé de Molesme. Un grand nombre de disciples se mit sous sa conduite, entre autres saint Bernard, l'homme le plus illustre que Cîteaux ait produit. Parmi le grand nombre de monastères qu'Etienne bâtit, on compte ceux de La Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond, qui sont les quatre filles de Cîteaux dont dépendent les autres maisons. Etienne leur donna des statuts, approuvés en 1119 par Calixte II. Ce saint abbé mourut à Cîteaux en 1134.

ETIENNE I^{er} (saint), roi de Hongrie, succéda en 997 à son père Geisa, premier roi chrétien de Hongrie, et mourut à Bude en 1038. Il fut comme l'apôtre de ses états, publia des lois très-sages, vécut et mourut en saint. Lorsqu'il sentit qu'il approchait de sa fin, il fit assembler la noblesse pour lui recommander le choix de son successeur, l'obéissance au saint Siège, et la pratique des vertus chrétiennes. Quarante-cinq ans après sa mort, son corps fut levé de terre, renfermé dans une chaise, et déposé dans une chapelle de l'église de Notre-Dame de Bude. Benoît IX le canonisa. Sa valeur égalait sa piété ; il fut l'effroi des Barbares, et s'attira le respect et l'admiration des nations chrétiennes. Ses vertus domestiques ne brillaient pas d'un moindre éclat que ses qualités royales. Son fils Emeric puisa, dans une éducation chrétienne et les leçons de l'exemple, cette innocence et cette pureté de mœurs qui l'a fait mettre au nombre des saints. Ses magnifiques fondations furent presque toutes détruites sous le règne de Joseph II ; mais sa mémoire est toujours en grande vénération chez les Hongrois, qui ne prononcent son nom qu'avec attendrissement et enthousiasme. Ils se servent encore de sa couronne pour le sacre de leurs rois. Quelques légendaires ont donné à cette couronne une origine fabuleuse. « Mais elle n'a pas besoin de faux titres, dit un critique, pour être une pièce très-respectable. Son antiquité, le grand pape qui la donna, le grand et saint roi qui la porta, la na-

» tion qui l'a si longtemps défendue contre les infidèles, et qui l'a toujours regardée comme la possession caractéristique du roi légitime, tout cela concourt à la rendre intéressante. Vainement Voltaire s'est-il moqué de l'importance que les Hongrois attachent à cette couronne, jusqu'à n'avoir jamais voulu reconnaître pour roi celui qui ne l'avait pas. Si quelque chose doit être bien constaté et sanctionné, c'est bien la royauté. » Joseph II l'avait fait enlever et transporter à Vienne ; mais en 1790, elle fut rendue aux Hongrois, qui la reçurent avec une pompe et des réjouissances extraordinaires. C'est du roi saint Etienne que vient le titre d'*apostoliques*, donné longtemps par les papes aux rois de Hongrie, et renouvelé en faveur de Marie-Thérèse, héritière de Charles VI.

ETIENNE D'ORLEANS, d'abord abbé de Ste.-Geneviève en 1177, ensuite évêque de Tournay en 1191, eut part aux affaires les plus considérables de son temps. Il mourut en 1203. On a de lui des *sermons*, des *épîtres* curieuses, 1682, in-8, et d'autres ouvrages.

ETIENNE DE BYSANCE, grammairien du 5^e siècle, auteur d'un *Dictionnaire géographique*, dont nous n'avons qu'un mauvais abrégé, fait par Hermolaüs sous l'empereur Justinien, et publié en grec et en latin, par Gronovius, avec les savants commentaires de Berkelius, Leyde, 1694, in-fol. Il y en a une autre édition de 1678, qu'on joint à celle de 1694, à cause des changements ; on y joint encore les notes d'Holstenius, Leyde, 1684, in-fol. Ces trois vol. réunis valent de 40 à 60 fr. L'abrégé d'Hermolaüs nous a sans doute fait perdre l'original, qui eût été d'un prix inestimable pour la connaissance des dérivés et des noms des villes et provinces.

ETIENNE, vayvode de Moldavie dans le 16^e siècle, se mit sur le trône par les armes des Turcs, après en avoir chassé le légitime possesseur, qu'il fit mourir. Il régna en tyran. Les Boiards ne pouvant plus supporter le joug, le massacrèrent dans sa tente, avec 2,000 hommes, partie Turcs, partie Tartares, qui composaient sa garde.

ETIENNE, ou ESTIENNE (Henri), premier du nom, imprimeur de Paris, mort à Lyon en 1520, est la souche de tous les autres savants de ce nom qui ont tant illustré la presse et la littérature. Il est connu par l'édition de quelques livres et surtout par un *Psautier* à 5 colonnes, publié en 1509.

ETIENNE (Robert), second fils du précédent, et parisien comme lui, surpassa son père par la beauté et l'exactitude de ses éditions. Il travailla d'abord sous Simon de Colines, qui avait épousé sa mère ; mais depuis il travailla seul. Robert ennoblit son art par une connaissance parfaite des langues et des belles-lettres. Il est le premier qui ait imprimé les Bibles distinguées par versets. Les services qu'il rendait aux lettres, lui auraient concilié une estime générale, sans son penchant pour les nouvelles opinions. Il avait publié une *Bible*, avec une version par Léon de Juda, et des notes altérées par Calvin. Pour donner plus de cours à

cet ouvrage, il l'attribua à Vatable, qui s'en défendit comme d'un crime. Les docteurs de Sorbonne en ayant censuré les notes, Robert se retira à Genève en 1551, et y finit ses jours en 1559, à 56 ans. On dit que pour rendre ses éditions plus correctes, il en faisait exposer les feuilles dans les places publiques, et qu'il donnait des récompenses à ceux qui y trouvaient quelques fautes. Parmi ses belles éditions, on distingue sa *Bible hébraïque*, 1544, 8 vol. in-16, l'in-4 est moins estimée; et le *Nouveau Testament grec*, 1546, 2 vol. in-16. Outre les éditions dont il a enrichi la république des lettres, nous lui devons son *Thesaurus linguæ latinæ*, chef-d'œuvre en ce genre, publié en 1531 et en 1543, réimprimé plusieurs fois à Lyon, à Leipzig, à Bâle et à Londres. L'édition de Londres, 1734, 4 vol. in-fol., 45 à 60 f., est magnifique; et celle de Bâle, 1740, 4 vol. in-fol., 48 à 65 fr., a quelques augmentations. Ce dictionnaire est véritablement un trésor. On y trouve tout ce qu'on peut désirer pour l'intelligence de la langue latine.

ETIENNE (Charles), troisième fils de Henri, imprimeur, joignit à l'art de son père la science médicale. Il mourut en 1564, à 60 ans. On a de ce typographe médecin : *De re rustica*, in-8; *De vasculis*, in-8; une *Maison rustique*, in-4; un *Dictionnaire historique, géographique et poétique*, Londres, 1686, in-fol.; la *traduction* de la comédie italienne, intitulée : *le Sacrifice*, par les Acad. de Sienne *Intronati*, 1543, in-16; et sous le titre *des Abusés*, 1556, in-16, etc.

ETIENNE (Henri), fils de Robert, né à Paris en 1528, ouvrit les trésors de la langue grecque, comme son père avait fouillé ceux de la latine. Son ouvrage en ce genre est de 1572, 5 tom. en 4 vol. pet. in-fol. On doit joindre à ce livre deux *glossaires*, imprimés en 1573, et un *appendix* par Daniel Schott, Londres, 1745, 2 vol. in-fol., vend. 300 à 350 fr. On doit encore à Henri Etienne plusieurs auteurs qu'il mit en lumière et qu'il corrigea avec beaucoup de soin : ces éditions lui ont fait un grand nom parmi les savants. Mais ce qui l'a fait le plus connaître à ceux qui ne se piquent que d'une littérature légère, c'est sa *version d'Anacréon* en vers latins. Henri était calviniste, et osait en faire profession à Paris, dans un temps où ceux de cette secte étaient vivement poursuivis. Une satire atroce qu'il publia contre le clergé régulier, sous le titre de *Préparation à l'Apologie pour Hérodote*, l'obligea de s'enfuir de sa patrie. Il passa à Genève et de là à Lyon, où il mourut à l'hôpital en 1598. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : des *corrections* sur Cicéron, en latin, la plupart très-judicieuses; *De origine mendorum*; *Juris civilis fontes et rivi*, in-8. L'objet de cet ouvrage est de montrer que la plupart des lois d'Egypte ayant été tirées de celles de Moïse, et ayant donné lieu à celles des Grecs, c'était dans la même source qu'on devait puiser les principes des lois romaines; l'*Apologie pour Hérodote*, publiée par Le Duchat, 1735, 3 vol. in-8 : rapsodie infâme d'invectives contre la religion catholique, et de contes sur les prêtres et sur les moines, recherchée

par quelques savants d'un goût bizarre, qui aiment mieux les décombres de la littérature gauloise, que les bons livres des beaux jours de Louis XIV. Henri Etienne intitula son fatras : *Apologie pour Hérodote*, parce que son but était de justifier les fables de cet historien, par celles qu'il prétendait que les catholiques avaient débitées sur les saints, etc.; *Poetae græci principes*, 1566, in-fol.; *Medicæ artis principes post Hippocratem et Galenum*; collection rare et chère, imprimée à Paris, 1677, 2 vol. in-fol. La version qu'il fit de ces auteurs, et qu'il joignit au texte, est estimée; *Traité de la prééminence des rois de France*; *Les prémices*, ou *le premier livre des Proverbes épigrammatisés*, ou *des Epigrammes proverbialisées*, 1594, in-8 : recueil indigeste, où, parmi quelques bonnes pointes, on en trouve une foule de triviales; *Narrationes cædis Ludovici Borbonii*, 1569, in-8; *Artis typographica querimonia*, poème dont Lottin, imprimeur, a donné une traduction française, Paris, 1785. Henri Etienne y fait des plaintes très-vives contre les imprimeurs de son temps, regardé à si juste titre comme le siècle d'or de la typographie. Que dirait-il aujourd'hui, en voyant la plupart des imprimeurs qui savent à peine l'orthographe de leur langue maternelle? Son zèle s'allumait, surtout quand il voyait des imprimeurs qui ignoraient absolument le latin. La famille des Etienne a produit plusieurs autres imprimeurs célèbres. Le dernier de tous fut Antoine, petit-fils du précédent. Il mourut aveugle à l'hôtel-Dieu de Paris en 1674, à 80 ans. Les Etienne sont placés à la tête des premiers imprimeurs du monde, par la beauté et la correction de leurs éditions. Les hommes les plus savants et même les plus illustres de leur temps, ne dédaignaient pas de corriger leurs épreuves.

ETIENNE (Robert), libraire de Paris, né en 1723, prétendait descendre des précédents. Il mourut en 1794. On lui doit les ouvrages suivants qui ont paru la plupart sous le voile de l'anonyme : un *Eloge de l'abbé Pluche*, mis en tête d'un ouvrage intitulé : *Concorde de la géographie des différents âges*; *Causes amusantes et peu connues*, Paris, 1769, 2 vol. in-12; *Sermons pour les jeunes dames et les jeunes demoiselles*, traduit de l'anglais de Fordyce, Paris, 1778; *Etrennes de la vertu, contenant des actions de bienfaisance, de courage et d'humanité*, Paris, 1782-94, 2 vol. in-8. Il a été l'éditeur des *Opuscules de Rollin*, Paris, 1771, 2 vol. in-12, et il a ajouté des *notes* à l'éloge de cet écrivain, par de Boze.

ETOILE (Pierre de l'), grand-audencier de la chancellerie de Paris, né en 1546, mort en 1611, s'est fait un nom par son *Journal de Henri III*, dont l'abbé Lenglet du Fresnoy a donné une édition en 1744, 5 vol. in-8, fig. L'éditeur l'a augmenté de plusieurs pièces sur la ligue, qui eussent pu rester dans l'oubli. Ce journal commence au mois de mai 1574, et finit au mois d'août 1589. On a aussi de lui le *Journal du règne de Henri IV*, avec des remarques historiques et politiques du chev. C. B. A. (l'abbé Lenglet du Fresnoy), la Haye, 1741, 4 vol.

in-8, fig., les 9 vol. 54 à 72 fr. Il faut observer que les années 1598 et les trois années suivantes manquent dans le journal de L'Etoile. On a placé dans cette édition le supplément concernant ces années, par un auteur anonyme, qui avait paru pour la première fois en 1636. Ces deux journaux avaient été publiés par Godefroi, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de France, depuis 1515 jusqu'en 1611*, Cologne, 1719, 2 vol. in-8, 6 à 12 fr. Comme ces mémoires renferment plusieurs choses que l'abbé Lenglet du Fresnoy a retranchées dans son édition, il n'est pas surprenant que les curieux les recherchent, d'autant plus qu'ils sont devenus rares. L'Etoile paraît, dans ses deux journaux, un homme véridique, qui dit également le bien et le mal.

ETOILE (Claude de l'), fils du précédent, né vers 1597, mourut en 1652. Peu accommodé des biens de la fortune, il aimait mieux quitter la capitale, que d'y mendier à la table d'un financier, ou d'être incommode à ses amis. Péliisson dit de lui qu'il avait plus de génie que d'étude et de savoir. Il a laissé deux *pièces de théâtre* très-médiocres, et des *odes* qui le sont un peu moins : ces dernières se trouvent dans le *Recueil des poètes français*, 1692, 5 vol. in-12.

ETTMULLER (Michel), né à Leipzig en 1644, mort dans cette ville en 1683, y professa longtemps et avec un succès distingué la botanique, la chimie et l'anatomie. Dans ses nombreux voyages, il parcourut presque toute l'Europe. Il est auteur de plusieurs ouvrages de médecine, recueillis à Naples, 1728, 5 vol. in-fol.; sa *chirurgie médicale* a été traduite en français à Lyon en 1698, in-12. On a aussi des traductions de presque tous ses autres ouvrages. Ettmuller, savant dans la théorie et heureux dans la pratique, offre dans ses écrits des recherches curieuses et des observations utiles.

ETTMULLER (Michel-Ernest), fils du précédent, né en 1673, aussi célèbre que lui, donna au public *la vie et les ouvrages* de son père. Il professa et exerça la médecine avec réputation, et mourut à Leipzig en 1732, laissant plusieurs *dissertations* sur différents objets de son art.

EUCHER (saint), premier évêque de Trèves, fonda ce siège au 3^e siècle. Quelques légendes le font mal à propos disciple de saint Pierre. Son corps repose dans l'église de Saint-Mathias, près de Trèves.

EUCHER (S.), archevêque de Lyon, d'une naissance illustre et d'une piété éminente, se retira avec ses fils, Salone et Veran, dans la solitude de Lerins, après avoir distribué une partie de ses biens aux pauvres, et l'autre partie à ses filles, qui ne le suivirent pas dans sa retraite. Il quitta l'île de Lerins où ses vertus lui attiraient trop d'applaudissements, et passa dans celle de Léro, aujourd'hui Sainte-Marguerite. Ce ne fut qu'à force d'instances qu'on le tira de ce désert, pour le placer sur le siège de Lyon vers 434. Il assista en cette qualité au premier concile d'Orange en 441, et y signala sa science autant que sa sagesse. « On vit en lui, dit

» Claudien Mamert, un pasteur fidèle, soupirant
» sans cesse après la céleste patrie, humble d'esprit,
» riche en bonnes œuvres, puissant en paroles, ac-
» compli en tout genre de sciences, et de beaucoup
» supérieur aux plus grands évêques de son temps. » Il mourut vers l'an 454. L'Eglise lui est redevable d'un *Eloge du désert*, adressé à saint Hilaire; celui de Lerins y est peint avec des couleurs bien propres à le faire aimer. Le style de cet ouvrage est aussi noble qu'élégant; d'un *Traité du mépris du monde*. Saint Eucher montre dans le monde un gouffre affreux, sous une superficie brillante. « J'ai
» vu, dit-il, des hommes élevés au plus haut faite
» des honneurs et des richesses. La fortune, pro-
» dige en leur faveur, avait accumulé tous les
» biens sur leurs têtes, sans leur donner même le
» temps de les désirer; leur prospérité, parvenue à
» son comble, ne laissait plus d'activité à leurs pas-
» sions. Mais ils ont disparu dans un moment; leurs
» vastes possessions ont été dispersées, et eux-mêmes
» ne sont plus. » La latinité de cet ouvrage est presque digne du siècle d'Auguste. On y admire la douceur et la facilité du style, la beauté des tours, la noblesse des pensées, l'énergie de l'expression, la vivacité et le naturel des images, la clarté de la méthode. Ce traité a été traduit en français par Arnaud d'Andilly ainsi que le précédent, 1672, in-12. Tous les deux sont en forme de lettres; celui-ci est adressé à Valérien, son parent; d'un *Traité des formules spirituelles*; ce sont des explications de quelques endroits de l'Ecriture, que saint Eucher écrivit pour l'usage de Veran, un de ses fils. On n'y trouve ni la même élégance, ni la même beauté de style, que dans les deux ouvrages précédents; mais le sujet ne le comportait pas, et la simplicité est le caractère distinctif de ce genre d'écriture; de l'*Histoire de saint Maurice et des martyrs de la Légion thébaine*. Le témoignage seul de cet ancien et illustre auteur suffit pour anéantir les doutes qu'un écrivain fameux a tâché d'élever sur l'histoire de ces saints martyrs. (*Voy. MAURICE*.) Cette histoire a été traduite en français par Dubourdieu, et imprimée à Amsterdam en 1705 avec une dissertation critique très-vantée par Bayle, mais réfutée avec énergie par D. Joseph Delisle, bénédictin. Les différents écrits de saint Eucher sont dans la bibliothèque des Pères. Ses deux fils, Salone et Veran, furent évêques, du vivant même de leur père.

EUCLIDE, né à Mégare, et disciple de Socrate, était passionné pour les leçons de son maître. Les Athéniens ayant défendu, sous peine de mort, aux Mégariens d'entrer dans leur ville, Euclide s'y glissait de nuit, en habit de femme, pour entendre Socrate. Malgré son attachement pour ce philosophe, il s'éloigna de sa manière de penser. Le philosophe athénien s'attachait principalement à spéculer sur la morale; le mégarien s'appliqua à exercer l'esprit de ses disciples par les vaines subtilités de la logique. Sa secte fut appelée *Disputante* et *Querrelleuse*. Le philosophe Euclide ne méritait pas moins ces épithètes; il disputait en énergumène. Ses disciples héritèrent de son impétuosité. La rage de la chicane les posséda tellement, qu'Ébulide, l'un

d'entre eux, réduisit en système, non pas l'art de raisonner, mais l'art d'obscurcir la raison par des subtilités aussi vaines que barbares. Il fut l'inventeur de divers sophismes si captieux et si embarrassants que plusieurs de ses disciples moururent de déplaisir de n'avoir pu les résoudre. Ces travers passèrent, dans les siècles d'ignorance, des livres des philosophes païens, dans quelques écoles chrétiennes. Le dialecticien Abailard les y introduisit avec éclat. Cette manière de raisonner a produit de mauvais effets; la théologie, cette science respectable, simple et divine, en devint presque méconnaissable. Mais l'on ne saurait disconvenir qu'elle a servi à maintenir les règles d'une sûre et rigoureuse logique, règles si essentielles dans tous les genres de sciences, et négligées aujourd'hui et violées par les hommes les plus célèbres dans la république des lettres. Tant l'esprit humain est sujet aux extrêmes! A peine est-il guéri de la manie de raisonner avec une exactitude affectée et chicanreuse, qu'il donne dans un défaut directement opposé. (Voy. DUNS.)

EUCLIDE, le mathématicien, était d'Alexandrie, où il professait la géométrie sous Ptolémée, fils de Lagos. Il a laissé des éléments de cette science en 15 livres, dont les deux derniers sont attribués à Hypsicle, mathématicien d'Alexandrie. C'est un enchaînement de plusieurs problèmes et théorèmes tirés les uns des autres, et démontrés par les premiers principes. L'antiquité ne nous a pas transmis d'ouvrage plus important sur cette matière; il a été longtemps le seul livre dans lequel les modernes ont puisé les connaissances mathématiques. Les meilleures éditions des *Eléments* d'Euclide sont : Basileæ, 1533, in-fol., rare, 15 fr.; Romæ, 1545, 2 tom. pet. in-8, 6 fr.; Oxonii, 1703, in-fol., fig., 24 à 36, fr. gr. pap., 85 fr.; Romæ, 1594, in-fol., 22 fr.; Amsterd., 1738, in-8, 4 à 5 fr.; Lips., 1763, in-8, 3 à 4 fr.; Oxonii, 1747, in-8, 4 à 6 fr.; Glasgœ, 1756, in-4, 8 à 10 fr. gr. pap., 40 fr.; Berolini, 1824, in-8; ib., 1826, 2 vol. in-8, fig. Nous en avons plusieurs traductions françaises; la plus estimée est celle du P. de Chales, in-12. Les *Œuvres* d'Euclide en grec, latin et français, d'après un manuscrit très-ancien, qui était resté inconnu jusqu'à nos jours, ont été publiées par F. Peyrard, à Paris, 1814-18, 3 vol. in-4, fig., 60 fr., pap. vél., 120 fr., gr. pap. fin, 150 fr., gr. pap. vél., 200 fr. Il avait déjà publié les *Eléments de géométrie d'Euclide; traduits littéralement*, 1804, in-8, avec un *supplément*, 1810, in-8, pour les parties qui étaient omises ou incomplètes dans Euclide. Euclide était doux, modeste; il accueillit favorablement tous ceux qui cultivaient les sciences exactes. Le roi Ptolémée voulut être son disciple; mais rebuté par les premières difficultés, il demanda s'il n'y avait point de voie plus aisée pour apprendre la géométrie? « Non, répondit Euclide, il n'y en a point de particulière pour les rois. »

EUDÆMON-JEAN (André), né dans l'île de Candie, jésuite à Rome, mort dans cette ville en 1625, composa divers ouvrages. Le plus connu a pour titre : *Admonitio ad regem Ludovicum XIII*, 1625, in-4, et en français, 1627, in-4, plein d'ex-

cellents avis, mais contenant quelques propositions contraires aux maximes de l'état, que bien d'autres avaient enseignées avant lui, et qui ne sont rien en comparaison de celles qu'on a enseignées depuis. (Voy. SANTAREL, JOUENCY.)

EUDES, duc d'Aquitaine, régnait en souverain sur toute cette partie de la France qui est entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées, la Septimanie et le Rhône. Le roi Chilpéric II l'ayant appelé à son secours contre Charles-Martel en 717, le reconnut pour souverain de toute l'Aquitaine. Eudes marcha avec lui contre Charles, qui ayant eu tout l'avantage, lui demanda de lui livrer Chilpéric avec ses trésors. Le duc d'Aquitaine, soit par crainte, soit par faiblesse, abandonna le vaincu au vainqueur, et fit un traité d'alliance avec lui. C'était en 719. Deux ans après, en 721, il défait Zama, général des Sarrasins, qui avait mis le siège devant Toulouse. Les infidèles, malgré cette défaite, se rendirent de jour en jour plus formidables. Eudes, pour arrêter leurs progrès, fit sa paix avec Manuza leur général, et lui donna sa fille en mariage. La guerre recommença en 732. Eudes ayant favorisé le soulèvement d'une des provinces d'Abdérème, roi des Sarrasins, ce prince passa la Garonne pour le combattre. Le duc d'Aquitaine pressé de tous côtés, après avoir perdu beaucoup de soldats et de places, implora le secours de Charles-Martel. Les deux princes réunis remportèrent une victoire signalée entre Tours et Poitiers. Les Sarrasins y perdirent, à ce qu'ont raconté quelques historiens exagérateurs, plus de 300,000 hommes. Eudes, débarrassé des Sarrasins, se battit avec le prince qui l'avait aidé à les chasser. La guerre se ralluma entre lui et Charles-Martel, et ne finit que par la mort d'Eudes en 735.

EUDES, comte de Paris, duc de France, et l'un des plus vaillants princes de son siècle, était fils de Robert le Fort. En 887 il contraignit les Normands de lever le siège de Paris. L'année suivante, il fut proclamé roi de la France occidentale, et défait peu de temps après l'armée des Normands, qu'il poursuivit jusque sur la frontière. Il obligea Charles le Simple de se retirer dans la Neustrie, prit Laon, et mourut à la Fère en Picardie, en 898.

EUDES DE MONTREUIL, architecte du 13^e siècle, fut fort estimé du roi saint Louis, qui le conduisit avec lui dans son expédition de la terre sainte, où il lui fit fortifier la ville et le port de Jaffa. De retour à Paris, il bâtit plusieurs églises, celle de Sainte-Catherine du Val-des-Ecoliers, de l'Hôtel-Dieu, de Sainte-Croix de La Bretonnerie, des Blancs-Manteaux, des Mathurins, des Cordeliers et des Chartreux. Il mourut en 1289.

EUDES (Jean), frère de l'historien Mézerai, né à Rye dans le diocèse de Seès, en 1601, forma son esprit et régla ses mœurs dans la congrégation de l'Oratoire, sous les yeux du cardinal de Bérulle. Après y avoir demeuré 18 ans, il en sortit en 1643, pour fonder la congrégation des *Eudistes*. Ses anciens confrères s'étaient opposés à l'établissement de cette société, Eudes cacha une partie de son projet. Il se borna à demander une maison à Caen pour y

former des prêtres à l'esprit ecclésiastique ; « mais » sans aucun dessein , dit-il , de former un nouvel institut. » Le sien se répandit néanmoins avec beaucoup de fruits. Eudes prêchait assez bien pour son temps , où l'éloquence de la chaire n'avait pas été portée si loin que dans le nôtre ; ce talent le fit rechercher , et sa congrégation y gagna. « Le clergé » de Normandie , dit l'abbé Bérault , où elle est particulièrement répandue , en fait encore aujourd'hui l'éloge , par sa régularité et par ses lumières. » Aussi le nom du père Eudes y est-il toujours dans la plus grande vénération ; ce qui n'a point empêché l'historien fugitif du jansénisme , de le représenter , dans le vrai style de la Hollande hérétique , comme un fanatique , ennemi déclaré de la grâce du Sauveur. C'est un témoignage de plus , en faveur de ce saint prêtre relativement à la foi , c'est-à-dire à la vertu , sans laquelle toute sainteté n'en est que le simulacre. » Eudes mourut à Caen en 1680 , laissant des ouvrages , qui ont plus fait d'honneur à sa dévotion qu'à son esprit. Celui qui a fait le plus de bruit , est le traité *De la dévotion et de l'office du cœur de la Vierge*, 1650 , in-12. Eudes y adopte plusieurs pratiques nouvelles , inspirées par une piété mal réglée et par un zèle plus ardent qu'éclairé. On a encore de lui une *Vie de Marie des Vallées* , manuscrite , en 3 vol. in-4.

EUDOXE de Gnide , fils d'Eschine , fut à la fois astronome , géomètre , médecin , législateur ; mais il est principalement connu comme astronome. Hipparque et lui donnèrent un nouveau jour au système du monde d'Anaximandre. Eudoxe mourut l'an 350 avant J.-C. , après avoir donné des lois à sa patrie. C'était un géomètre laborieux. Il perfectionna , dit-on , la théorie des sections coniques.

EUDOXE , fils de saint Césaire , martyr , né à Arabisse , ville d'Arménie , embrassa l'arianisme , et fut un des principaux défenseurs de cette hérésie. Il fut fait évêque de Germanicie dans la Syrie , par ceux de sa communion ; il assista au concile de Sardique et à plusieurs autres. En 358 , Eudoxe usurpa le siège d'Antioche. Deux ans après , l'empereur de Constance l'éleva au patriarchat de Constantinople. Il persécuta les catholiques avec fureur , et mourut l'an 370 à Nicée , en sacrant Eugène , arien comme lui , et évêque de cette ville.

EUDOXIE (Ælia) , fille du comte Bauton , célèbre général sous le grand Théodose , était française ; elle joignait les agréments de l'esprit aux grâces de la figure. L'eunuque Europe la fit épouser à Arcade , et partagea d'abord avec elle la confiance de ce faible empereur ; mais ayant voulu ensuite s'opposer à ses desseins , elle chercha les moyens de perdre ce rival , et elle les trouva. Maîtresse de l'état et de la religion , cette femme régna en roi despotique : son mari n'était empereur que de nom. Pour avoir encore plus de crédit que ne lui en donnait le trône , elle amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes. Saint Jean Chrysostome fut le seul qui osa lui résister.

Eudoxie s'en vengea en le faisant chasser de son siège par un conciliabule , l'an 403. Une des causes de la haine de l'impératrice contre le saint prélat , était un sermon contre le luxe et la vanité des femmes , que les courtisans envenimèrent. Eudoxie rappela Chrysostome après quelques mois d'exil ; mais le saint s'étant élevé avec force contre les profanations occasionnées par les jeux et les festins , donnés au peuple à la dédicace d'une statue de l'impératrice , elle l'exila de nouveau en 404. Cette femme , implacable dans ses vengeances et insatiable dans son ambition , mourut d'une fausse couche quelques mois après. Ses médailles sont très-rare.

EUDOXIE (Ælia) , fille de Léonce , philosophe athénien , s'appelait *Athénaïs* avant son baptême et son mariage avec l'empereur Théodose le Jeune. Son père l'instruisit dans les belles-lettres et dans les sciences ; il en fit un philosophe , un grammairien et un rhéteur. Le vieillard crut qu'avec tant de talents joints à la beauté , sa fille n'avait pas besoin de bien , et la déshérita. Après sa mort elle voulut rentrer dans ses droits ; mais ses frères les lui contestèrent. Heureuse ingratitude , puisqu'elle la fit impératrice ! Eudoxie se voyant sans ressource , alla à Constantinople porter sa plainte à Pulchérie , sœur de Théodose II. Cette princesse étonnée de son esprit , autant que charmée de sa beauté , la fit épouser à son frère en 421. Les frères d'Athénaïs , instruits de sa fortune , se cachèrent pour échapper à sa vengeance. Eudoxie les fit chercher , et les éleva aux premières dignités de l'empire : générosité qui rend sa mémoire plus chère aux âmes bien nées , que sa fortune même. Son trône fut toujours environné de savants. Paulin , un d'entre eux , plus aimable ou plus ingénieux que les autres , fut le plus en faveur auprès d'elle. L'empereur en conçut de la jalousie ; elle éclata au sujet d'un fruit que l'impératrice donna à cet homme de lettres. Ce fruit fut une pomme de discorde. Théodose crut sa femme coupable , fit tuer Paulin , congédia tous les officiers d'Eudoxie , et la réduisit à l'état de simple particulière. Cette princesse , aussi illustre qu'infortunée , se retira dans la Palestine , et embrassa les erreurs d'Eutychès. Touchée ensuite par les lettres de saint Siméon stylite , et par les raisons de l'abbé Euthymius , elle retourna à la foi de l'Eglise , et passa le reste de ses jours à Jérusalem dans la piété et dans les lettres. Elle mourut l'an 460 , après avoir juré qu'elle était innocente des crimes dont son époux l'avait soupçonnée. Eudoxie avait composé beaucoup d'ouvrages sur le trône , et après qu'elle en fut descendue. Photius cite avec éloge une *traduction* en vers hexamètres des huit premiers livres de l'Écriture. On attribue encore à cette princesse un ouvrage appelé le Centon d'Homère qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères. C'est la vie de J.-C. composée de vers pris de ce père de la poésie grecque. Du Cange pense que cet écrit est tout ce qui nous reste de ses ouvrages ; mais la plupart de ses critiques conviennent qu'il n'est ni d'elle , ni digne d'elle. Villefore a écrit sa *Vie*.

EUDOXIE LA JEUNE (Licinia) naquit à Con-

stantinople en 422. Elle était fille de Théodose II et d'Eudoxie, et femme de Valentinien III, que Maxime, usurpateur de l'empire, fit assassiner. Le meurtrier força la femme de l'empereur tué à accepter sa main. Eudoxie ignorait que son nouvel époux fût souillé du sang du premier. Lorsque Maxime osa le lui révéler, outrée de colère, elle appela à son secours Genséric, roi des Vandales. Ce prince passa en Italie à la tête d'une nombreuse armée, mit tout à feu et à sang, saccagea Rome et emmena Eudoxie en Afrique. Après 7 ans de captivité, elle fut renvoyée à Constantinople en 462, et y finit sa vie dans les exercices de la piété. Ses médailles sont très-rares, et les vertus qui la signalèrent sont plus rares encore. Elle ne fit usage de son pouvoir que pour soulager les malheureux, qui furent en grand nombre sous son règne. Elle supporta les vices de Valentinien avec un courage tranquille, et ne lui fut pas moins attachée, que si cet époux infidèle et livré à une vie infâme eût été un homme de bien.

EUDOXIE, veuve de Constantin Ducas, se fit proclamer impératrice, avec ses trois fils, aussitôt après la mort de son époux en 1067. Romain Diogène, un des plus grands de l'empire, avait voulu lui enlever la couronne : Eudoxie le fit condamner à mort ; mais l'ayant vu avant l'exécution, elle fut si touchée de sa bonne mine, qu'elle lui accorda sa grâce, et le fit même général des troupes de l'Orient. Romain Diogène répara par sa valeur ses anciennes fautes. Eudoxie résolut de l'épouser, afin qu'il l'aidât à réparer les malheurs de l'empire, et à conserver le sceptre à ses fils. Pour exécuter ce projet, il fallut retirer des mains du patriarche Xiphilin un écrit, par lequel elle avait promis à Constantin Ducas de ne jamais se remarier. Un eunuque de confiance, d'un esprit délié, va trouver le patriarche, lui déclare que l'impératrice veut passer à de secondes noces, mais que son dessein est d'épouser le frère du patriarche. Xiphilin ne trouva dès lors aucune difficulté, rendit ce papier, et Eudoxie épousa Romain en 1068. Trois ans après, Michel son fils, s'étant fait proclamer empereur, la renferma dans un monastère. Elle avait eu sur le trône les qualités d'un grand prince ; elle eut dans le couvent les vertus d'une religieuse. Elle cultiva la littérature avec succès. Nous avons d'elle un manuscrit qui est dans la bibliothèque du roi de France : c'est un recueil sur les *généalogies des dieux, des héros et des héroïnes*, et qui a pour titre *Ionía*. On trouve dans cet ouvrage tout ce qu'on a dit de plus curieux sur les délires du paganisme. Il décèle une vaste lecture. Il a été imprimé à Venise par les soins de Villoison dans les *Anecdota græca*, 1781, 2 vol. in-4 ; le 1^{er} volume est occupé par ce manuscrit ; le 2^e contient des extraits de différents auteurs grecs. Cette princesse composa plusieurs autres ouvrages.

EUDOXIE LAPOUCHIN, impératrice de Russie, première femme de Pierre le Grand et mère de l'infortuné Alexis, fut répudiée et reléguée dans un couvent, près du lac Ladoga. On l'avait accusée injustement, à ce qu'il paraît, d'avoir eu un com-

merce illicite avec un seigneur, nommé Klébou, qui expira dans des tourments horribles. Au milieu de l'exécution, le jaloux et cruel Pierre le sollicita d'avouer son crime ; mais Klébou lui répondit d'une manière bien propre à justifier l'impératrice. « Il » faut que tu sois aussi imbécile que tyran, pour » croire que, n'ayant rien voulu avouer au milieu » des tourments inouïs que tu m'as fait souffrir, à » présent que je n'ai plus d'espérance de vivre, j'i- » rai flétrir l'innocence et l'honneur d'une femme » vertueuse, en qui je n'ai jamais connu d'autre » tache que de t'avoir aimé : va, monstre, ajouta-t-il » en lui crachant au visage, retire-toi et laisse-moi » mourir en paix. » Eudoxie fut rappelée par Pierre II et mourut quelque temps après.

EUGÈNE I^{er} (S.), Romain, fut vicaire général de l'Eglise durant la captivité du pape saint Martin, et son successeur dans la chaire pontificale en 654. Il mourut le 1^{er} juin 658.

EUGÈNE II, Romain, pape après Paschal I^{er}, l'an 824, mort en 827, fut recommandable par son humilité. On ne doit pas avoir une grande idée de son esprit, s'il est vrai, comme plusieurs auteurs l'assurent, qu'il établit l'épreuve de l'eau froide. Il est vrai que dans ces siècles, les moyens de connaître la vérité étaient si peu lumineux et si peu sûrs, qu'on est presque tenté d'approuver le recours aux preuves surnaturelles : et aujourd'hui même que notre jurisprudence est si fière de ses lumières, le résultat de beaucoup de procès civils et criminels ne présente rien de plus avéré que l'épreuve de l'eau froide. (*Voy. CHARLEMAGNE.*) Noël Alexandre soutient qu'on a attribué sans fondement à ce pape l'établissement de ce genre d'épreuve. Papebroch, dans le *Propyleum*, page 128, est du même avis. Les épreuves de ce genre furent proscrites par le concile de Worms en 829.

EUGÈNE III, religieux de Cîteaux sous saint Bernard, ensuite abbé de Saint-Anastase, fut élevé sur la chaire pontificale de Rome en 1145. Il était de Pise et s'appelait Bernard. Les Romains étaient animés de l'esprit de révolte, lorsqu'il monta sur le saint Siège. Ils avaient rétabli le sénat et élu un patrice ; ils voulurent qu'Eugène III approuvât tous ces changements. Le pape aimait mieux sortir de Rome. Il y rentra à la fin de l'année, après avoir soumis les rebelles par les armes des Tiburtins, anciens ennemis des Romains. Le feu de la rébellion n'était pas éteint : les séditeux le soufflaient de tous côtés. Eugène, fatigué du séjour orageux de Rome, se retira à Pise, et de là à Paris en 1147. Il assembla un concile à Reims l'année d'après, et un autre à Trèves, où il permit à sainte Hildegarde, religieuse, d'écrire ses visions. De retour en France, il vint à Clairvaux. Il y avait été simple moine, il y parut en pape, mais en pape qui n'avait pas oublié son ancien état : il portait sous les ornements pontificaux une tunique de laine. Sur la fin de cette année il reprit le chemin d'Italie, et mourut à Tivoli en 1153, après un pontificat de plus de huit ans, aussi agité qu'il méritait peu de l'être. Les Romains ne sentirent la grandeur de leur perte, que quand on rapporta chez eux le corps de ce magnanime et

modéré pontife, qu'ils arrosèrent de leurs larmes. C'est à lui que saint Bernard adresse ses livres *de la Considération*. Eugène le regarda toujours comme son maître, et faisait le plus grand cas de ses avis. De faux esprits ont abusé de ces avis pour exagérer les abus que Bernard reprenait, au lieu d'admirer et la sagesse personnelle du pontife, et celle d'un gouvernement où les conseils et les leçons, énoncés même quelquefois durement, sont reçus avec reconnaissance et avec fruit. On a d'Eugène des *décrets*, des *épîtres*, des *constitutions*. On peut consulter, sur les actions et les vertus de ce pape, l'*Histoire de son pontificat*, écrite avec beaucoup de netteté par dom Jean de Lannes, bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux, Nancy, 1737, in-12.

EUGÈNE IV (Gabriel CONDOLMERO), Vénitien, d'une famille roturière, est une preuve de ce que peut le talent, et surtout celui des affaires. Il fut d'abord chanoine régulier de la congrégation de saint Grégoire *in alga*, ensuite évêque de Sienne, cardinal, enfin pape en 1431, après Martin V, l'année même de l'ouverture du concile de Bâle. Il y eut beaucoup de mésintelligence entre le pontife et les Pères de cette assemblée. Eugène lança une bulle pour la dissoudre. Le concile n'y répondit qu'en donnant un décret pour établir son autorité, et en confirmant les deux décrets de la 4^e et de la 5^e session du concile de Constance, qui soumettent le pape au concile, décret donné en temps de schisme, où il existait des doutes sur le pape légitime, et où l'unité n'a pu se rétablir que par la déposition de tous les contendants. Le pontife romain, après deux ans de délais, se rendit enfin à Bâle. L'empereur Sigismond avait été le lien de l'union d'Eugène avec les Pères de Bâle; cette union finit à la mort de ce prince. Le pape assembla un nouveau concile à Ferrare, après avoir dissous une seconde fois celui de Bâle, qui ne laissa pas de se maintenir. La première session se tint le 10 février 1438. L'objet de cette assemblée était l'union de l'église grecque avec la latine. Jean Paléologue, empereur d'Orient, voulait réconcilier les deux églises, parce qu'il avait alors besoin des Occidentaux contre les Turcs. Il arriva à Ferrare au mois de mars, avec Joseph, patriarche de Constantinople, 21 évêques et une nombreuse suite. La peste se mit dans cette ville; on transféra le concile à Florence. Après avoir discuté avec les Grecs la procession du Saint-Esprit, la primauté du pape, le purgatoire, la réunion tant désirée fut terminée dans la 6^e et dernière session, tenue le 6 juillet 1439. Le décret, dressé en grec et en latin, fut souscrit de part et d'autre. L'empereur et les prélats grecs partirent fort contents de la générosité du pape; Eugène leur donna beaucoup plus qu'il n'avait promis par son traité. Il est certain qu'il se prêta, avec autant de sagesse que de zèle, à rétablir l'intelligence entre l'église d'Orient et celle d'Occident; mais, malgré tous ces soins, l'union ne fut pas durable. Les Grecs s'élevèrent contre elle, dès que Paléologue leur en eut montré le décret. Ils recommencèrent le schisme; et depuis ce temps, il n'a pas pu être éteint. Eugène fut mal

récompensé à Bâle des services qu'il venait de rendre à l'église latine. Le concile qui était fort diminué, et où il ne se trouvait plus guère de personnes distinguées, le déposa du pontificat, comme « perturbateur de la paix, de l'union de l'Eglise; simoniacque, parjure, incorrigible, schismatique et hérétique. » Les rois de France et d'Angleterre, l'empereur et les princes d'Allemagne, qui jusque là avaient gardé une espèce de neutralité, en furent indignés et s'en plaignirent au concile. Le pape cassa ce décret, dans lequel il annule tous les actes de l'assemblée de Bâle. Le concile ou plutôt l'assemblée qui continuait à s'appeler ainsi, après avoir déposé Eugène, lui opposa Amédée VIII, duc de Savoie, qui fut élu pape sous le nom de Félix V. L'Eglise fut encore une fois déchirée par le schisme. Eugène était toujours à Florence, renvoyant les foudres que le concile de Bâle, devenu un conciliabule, lançait contre lui. En 1442, il transféra le concile à Rome, et mourut 5 ans après en 1447, lassé et dé trompé de tout. Dans ses derniers moments, il s'écria devant tout le monde : « O Gabriel ! (c'était son nom de baptême), ô Gabriel ! qu'il te se fait bien plus avantageux de n'avoir jamais été ni » pape, ni cardinal, ni évêque ; mais d'avoir fini » tes jours comme tu les avais commencés, en suivant paisiblement dans ton monastère les exercices de ta règle ! » « Ce fut toutefois, dit un célèbre historien, un des plus grands papes, quoi qu'un des moins heureux. Il eut toutes les qualités qui font révérer et chérir les grands ; l'élevation de l'esprit, la fermeté du courage, la noblesse des goûts et des manières, la libéralité et la bienfaisance, le don de la parole, le talent des affaires, l'amour des lettres, sans être bien savant lui-même ; et, ce qu'on ne peut trop apprécier dans sa place et dans son siècle, la sagesse de ne point se mêler dans les différends temporels des princes. Sa vie fut édifiante et réglée ; il se montra extrêmement charitable envers les pauvres, et très-zélé pour la réduction des sectes qu'il eut le bonheur de réunir en grand nombre au centre de l'unité. » Un historien ecclésiastique, plus abondant que judicieux dans sa compilation, l'accuse d'une ambition odieuse, et d'avoir entretenu le schisme dans la seule vue de maintenir son autorité. Mais ne lui eût-on pas reproché avec plus de sens et de justice, l'imprudence, la pusillanimité, l'abandon du devoir, la trahison même et la prostitution de l'épouse de Jésus-Christ, si à l'ordre de huit évêques, et d'un amas confus de clercs travestis en successeurs des apôtres, il fût descendu de la chaire apostolique, pour y élever un intrus avéré ? Eugène IV était naturellement si modeste, qu'en le voyant en public, on l'eût pris, dit un écrivain du temps, pour une vierge timide qui n'a pas l'assurance de lever les yeux. Il eut le chagrin de voir les progrès des Turcs, et les suites funestes du conseil donné par son légat à Uladislas, de rompre son traité avec Amurat II. (*Voy. ce mot, et CÉSARINI.*)

EUGÈNE (S.), évêque de Carthage, fut élevé sur ce siège, l'an 481. Il gouverna cette église en paix, lorsque le roi Hunneric ordonna que tous les

évêques catholiques se trouvaient à Carthage, pour y disputer avec les prélats ariens. La conférence se tint en 484 ; mais les ariens la rompirent sous de mauvais prétextes ; Hunneric, leur partisan, persécuta leurs adversaires sous des prétextes encore plus mauvais. Il ordonna aux évêques de jurer « que » leur désir était qu'après sa mort, son fils eût le » trône. » La plupart des évêques crurent qu'ils pouvaient faire ce serment ; les autres le refusèrent. Hunneric les condamna tous également : les premiers, comme réfractaires aux préceptes de l'Evangile qui défend de jurer ; les autres, comme infidèles à leur prince. Il donna, peu de temps après, des ordres pour rendre la persécution générale. Un grand nombre de vierges consacrées à Dieu furent cruellement tourmentées, il y en eut plusieurs qui expirèrent sur le cheval. Les évêques, les prêtres, les diacres, les laïques distingués qui furent bannis, furent au nombre de 4,966. A Carthage on fit souffrir le tourment des coups de fouets et des coups de bâton à tout le clergé, composé de plus de 500 personnes ; après quoi on les bannit. Eugène fut du nombre des exilés. Le peuple suivit les évêques et les prêtres avec des cierges à la main ; les mères portaient leurs enfants dans leurs bras ; puis les déposant aux pieds des confesseurs, elles leur disaient, les yeux baignés de larmes : « A qui nous laissez-vous, en courant au martyre ? Qui baptisera nos » enfants ? Qui nous donnera la pénitence ? Qui nous » délivrera de nos péchés par le bienfait de la réconciliation ? Qui nous enterrera après la mort ? Qui » offrira le divin sacrifice avec les cérémonies ordinaires ? Que ne nous est-il permis d'aller avec » vous ? » *Qui nobis pœnitentiæ munus collaturi sunt, et reconciliationis indulgentia obstrictos peccatorum vinculis soluturi ? A quibus divinis sacrificiis ritus est exhibendus consuetus ? Vobiscum et nos libet pergere, si liceret !* (S. Vic. Vit., l. 2, p. 33.) On voit qu'alors on ne songeait pas encore à faire des évêques constitutionnels, et que ni le peuple chrétien, ni même le tyran Hunneric ne regardèrent une telle invention comme possible. Eugène fut rappelé sous le règne de Gombaud, et exilé encore par Thrasamond son successeur. On l'envoya dans les Gaules. Eugène, retiré à Albî, couronna par une mort sainte, en 505, une vie aussi glorieuse que traversée. On a de lui une lettre dans Grégoire de Tours.

EUGÈNE, évêque de Tolède, gouverna cette église pendant onze ans, et mourut en 646. Il possédait, assez bien pour son temps, cette partie des mathématiques qui sert aux calculs astronomiques. Il passait pour un savant astronome. Il assista aux 5^e, 6^e et 7^e conciles de Tolède.

EUGENE, évêque de Tolède, successeur du précédent, est auteur de quelques *Traité de théologie*, et de quelques *opuscules* en vers et en prose, publiés par le P. Sirmond, en 1619, in-8, avec les poésies de Draconce. Le style d'Eugène manque de politesse ; mais les pensées en sont justes, et les sentiments pieux. Il avait voulu fuir l'épiscopat : mais sa retraite fut découverte, et le roi Réceswinthe le força d'occuper le siège de Tolède. Il présida les

8^e, 9^e et 10^e conciles de Tolède, de 633 à 656.

EUGÈNE, homme obscur, qui avait commencé par enseigner la grammaire et la rhétorique, fut salué empereur à Vienne en Dauphiné, par le comte Arbogaste, gaulois de naissance, après la mort du jeune Valentinien, l'an 392. Il se déclara pour le paganisme, conduisit son armée sur le Rhin, fit la paix avec les petits rois des Francs et des Allemands, et, ayant passé les Alpes, s'empara de Milan. Enfin ce ridicule usurpateur fut vaincu et tué le 6 septembre 394, par ordre de l'empereur Théodose, qui le fit décapiter sur le champ de bataille. Eugène avait régné plutôt en esclave qu'en prince. Arbogaste ne l'avait tiré de la place de maître du palais qu'il occupait, pour le placer sur le trône, que dans l'espérance de régner sous son nom. En effet, Eugène lui abandonna entièrement le soin du gouvernement et le commandement des troupes, et ne fut qu'un fantôme d'empereur.

EUGÈNE (François-Eugène de SAVOIE, plus connu sous le nom de prince), généralissime des armées de l'empereur, naquit à Paris en 1663, d'Eugène-Maurice, comte de Soissons, et d'Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Il était arrière-petit-fils de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Il porta quelque temps le petit collet sous le nom de l'abbé de Carignan, et le quitta ensuite pour le service militaire. Cet homme, si dangereux depuis à Louis XIV, ne parut pas pouvoir l'être dans sa jeunesse. Le roi, le jugeant peu propre aux fatigues de la guerre, lui refusa un régiment. Le prince fut piqué de ce refus ; il protesta devant plusieurs de ses amis, qu'il irait servir ailleurs, et qu'il ne reviendrait en France que les armes à la main. En effet, Eugène alla servir en Allemagne contre les Turcs en qualité de volontaire, avec les princes de Conti, en 1683. Les prodiges de valeur qu'il fit dans cette campagne, lui méritèrent un régiment de dragons. L'empereur se félicitait d'avoir acquis un tel homme. Le prince Eugène avait toutes les qualités propres à le faire devenir ce qu'il devint : il joignait à une grande profondeur de desseins, une vivacité prompte dans l'exécution. Ses talents parurent avec beaucoup plus d'éclat après la levée du siège de Vienne. L'empereur l'employa en Hongrie sous les ordres de Charles V, duc de Lorraine, et de Maximilien-Emmanuel, duc de Bavière. En 1691, il parut sur un nouveau théâtre. Il délivra Coni, que le marquis de Bulonde, subalterne du maréchal de Catinat, tenait assiégé depuis onze jours. Il investit ensuite Carmagnole, et le prit après quinze jours de tranchée. Sa valeur fut récompensée en 1697 par le commandement de l'armée impériale. Le 11 septembre de cette année, il remporta la victoire de Zenta, fameuse par la mort du grand visir, de 17^e bachas, de plus de vingt mille Turcs, et par la présence du grand seigneur. Cette journée abaissa l'orgueil ottoman, et procura la paix de Carlowitz, où les Turcs reçurent la loi. Toute l'Europe applaudit à cette victoire, excepté les ennemis personnels d'Eugène. Il en avait plusieurs à la cour de Vienne. Jaloux de la gloire qu'il allait acquérir, ils lui avaient fait envoyer une défense formelle d'engager une

action générale. Ses succès augmentèrent leur fureur ; et il ne fut pas plutôt arrivé à Vienne qu'on le mit aux arrêts et qu'on lui demanda son épée. « La voilà, dit ce héros, puisque l'empereur la demande ; elle est encore fumante du sang de ses ennemis. Je consens de ne plus la reprendre, si je ne puis continuer à l'employer pour son service. » Cette générosité toucha tellement Léopold, qu'il donna à Eugène un écrit qui l'autorisait à se conduire comme il le jugerait à propos, sans qu'il pût jamais être recherché. La chrétienté fut tranquille et heureuse après la paix de Carlowitz ; mais ce ne fut que pour quelques années. La succession à la monarchie d'Espagne alluma bientôt une nouvelle guerre. Eugène pénétra en Italie par les gorges du Tirol, avec trente mille hommes, et la liberté entière de s'en servir comme il voudrait. Il amusa les généraux français par des feintes, et força le 9 juillet 1701, le poste de Carpi, après 5 heures d'un combat sanglant. Ce succès rendit l'armée allemande maîtresse du pays entre l'Adige et l'Adda ; elle pénétra dans le Bressan, et le maréchal de Catinat, qui commandait l'armée française, recula jusque derrière l'Oglio. Le maréchal de Villeroi vint lui ôter le bâton de commandement, et fut encore moins heureux ; il passa l'Oglio pour attaquer Chiari, dans le duché de Modène. Le prince Eugène, retranché devant ce poste rempli d'infanterie, battit le général français, et le contraignit d'abandonner presque tout le Mantouan. La campagne finit par la prise de la Mirandole, le 22 décembre 1701. Au cœur de l'hiver de l'année suivante, tandis que Villeroi dormait tranquillement dans Crémone, Eugène pénétra dans cette ville par un égoût, et le fit prisonnier. Son activité et sa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avaient donné cette place ; le hasard et la valeur des Français et des Irlandais la lui ôtèrent. Il fut contraint de se retirer le soir du 1^{er} février, après avoir combattu tout le jour en héros. Le duc de Vendôme, mis à la place de Villeroi, se signala le 15 août à Luzzara. Cette bataille, douteuse en elle-même, et pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne et à Paris, parut se déclarer pour la France, par la prise de Guastalla et de quelques villes voisines. Le prince Eugène quitta l'Italie pour passer en Allemagne ; il n'avait pas remporté de victoire contre Vendôme ; mais il laissait les troupes en bon ordre. L'empereur se l'attacha par de nouvelles grâces ; il le nomma président du conseil de guerre, et administrateur de la caisse militaire. Le commandement des armées d'Allemagne lui fut confié. Eugène, Marlborough et Heinsius, maîtres en quelque sorte de l'empire, de l'Angleterre et de la Hollande, étroitement unis par l'esprit et par le cœur, formèrent une espèce de triumvirat fatal à la France et à l'Espagne. Les deux premiers gagnèrent en 1704 la bataille de Hochstet, livrée assez mal à propos par l'électeur de Bavière, secondé du maréchal de Tallard. Cette victoire fut décisive et changea la face des affaires. Plus de la moitié de l'armée française et bavaroise fut détruite ; le reste regagna avec peine les bords du Rhin, abandonnant toutes les villes de la Bavière et de la

Souabe. De retour en Italie, l'an 1705, Eugène combattit le duc de Vendôme à la journée de Casano, près de l'Adda : journée sanglante, dont les deux partis s'attribuèrent la gloire. L'armée française ayant assiégé Turin l'année d'après, Eugène vola à son secours. Il passe le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans, après avoir passé le Pô à la vue de Vendôme. Il prend Correggio, Reggio ; il dérobe une marche aux Français, les force dans leurs lignes, et leur fait lever le siège. Après avoir délivré Turin et battu les Français, il fit rentrer le Milanais sous l'obéissance de l'empereur, qui lui en donna le gouvernement. La fortune continua de lui être favorable en 1707. Les troupes françaises et espagnoles évacuèrent la Lombardie ; le général Daun s'empara du royaume de Naples. Eugène pénétra peu de temps après en Provence et en Dauphiné par le Col de Tende. Cette invasion, heureuse au commencement, finit comme toutes les invasions faites dans ces provinces. On avait mis le siège devant Toulon ; on fut obligé de le lever. La Provence fut bientôt délivrée, et le Dauphiné sans danger. La prise de Suze fut tout le fruit de cette campagne. Le prince Eugène, ayant passé en 1708 des bords du Var aux bords de l'Escaut, mit en déroute les Français au sanglant combat d'Oudenarde, le 11 juillet. Ce n'était pas une grande bataille, dit un auteur, mais ce fut pour les Français une fatale retraite. Le vainqueur, maître du terrain, mit le siège devant Lille, défendue par Boufflers. Cette ville, si bien fortifiée, se rendit après une défense de 4 mois. Il dut en partie son succès au découragement des généraux français : aussi, dans un âge plus avancé, il rejetait les louanges qu'on lui donnait sur cette entreprise, trop téméraire dans le projet, pour être glorieuse dans l'exécution. Cette conquête fut suivie de la bataille de Malplaquet, gagnée le 10 septembre 1709, sur les maréchaux de Villars et de Boufflers, qui lui disputèrent longtemps la victoire. Marlborough ayant été disgracié, Eugène passa à Londres pour seconder sa faction ; mais ce voyage fut inutile, il retourna seul achever la guerre. C'était un nouvel aiguillon pour lui d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur. Il prit la ville de Quesnoy en 1712, et étendit dans le pays une armée d'environ 100,000 combattants. Quoique privé des Anglais, il était supérieur de 20,000 hommes aux Français : il l'était surtout par sa position, par l'abondance des magasins, et par 9 ans de victoire. La France et l'Espagne étaient dans l'alarme. Une faute qu'il fit à Landrecies qu'il assiégeait, les délivra de leurs inquiétudes. Le dépôt des magasins, placés à Marchiennes, était trop éloigné ; le général Albermale, posté à Denain, n'était pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il était attaqué. Il le fut. Le maréchal de Villars, après avoir donné le change au prince Eugène, tomba sur Albermale, et remporta une victoire aussi aisée que complète. Eugène, arrivé trop tard, se retira, après avoir fait d'inutiles efforts. Quelques jours auparavant il avait voulu rapprocher ses magasins ; mais par une économie mal entendue, les députés des Hollandais s'y opposèrent. Cet événe-

ment amena la paix. Eugène et Villars, héros au champ de bataille, excellents négociateurs dans le cabinet, la conclurent le 6 mai 1714, à Rastadt, et elle fut suivie du traité de Baden en Argaw. La puissance ottomane, qui aurait pu attaquer l'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale. Le grand visir Ali parut sur les frontières de l'empire avec 150,000 Turcs; Eugène le battit en 1716, à Péterwaradin, et s'empara de Tèmeswar. En 1717, il entreprit le siège de Belgrade; les ennemis vinrent l'assiéger dans son camp; et non contents de le bloquer, ils avancèrent à lui par des approches et des tranchées. Le prince Eugène, après leur avoir laissé passer un ruisseau qui les séparait de son camp, sortit de ses retranchements, les défit entièrement, leur tua plus de 20,000 hommes, et s'empara de leurs canons et de leurs bagages. Belgrade n'ayant plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur. Une paix avantageuse fut le fruit de ses victoires. Couvert de gloire, il retourna à Vienne, où ses ennemis voulaient lui faire faire son procès, pour avoir hasardé l'état qu'il avait sauvé et dont il avait reculé les frontières. La double élection faite en Pologne ayant rallumé la guerre en 1733, le prince Eugène eut le commandement de l'armée sur le Rhin. Les Français prirent Philisbourg à sa vue. Il n'y avait plus dans l'armée impériale que l'ombre du prince Eugène: il avait survécu à lui-même, et il craignait d'exposer sa réputation si solidement établie, au hasard d'une dix-huitième bataille. Il mourut subitement à Vienne en 1736, regretté de l'empereur et des soldats. Les malheurs de l'année suivante ne justifiaient que trop ces regrets. L'empereur, qui lui devait la gloire de son règne, disait au milieu des pertes qui suivirent sa mort: *La fortune de l'état est-elle morte avec ce héros?* Le prince Eugène fut le plus heureux général et le plus habile ministre, que la maison d'Autriche eût eu depuis plusieurs siècles. Il avait un esprit plein de justesse et d'élevation, les qualités et le courage nécessaires pour triompher des capitaines les plus expérimentés. S'il échoua quelquefois dans ses entreprises, les circonstances qui les lui firent manquer lui valurent de nouveaux éloges. Il n'était pas toujours le maître de faire ce qu'il voulait. Un de ses amis lui demanda un jour pendant la longue guerre pour la succession d'Espagne, la cause de la profonde rêverie où il le voyait plongé. « Je fais réflexion, dit-il, que si » Alexandre le Grand avait été obligé d'avoir l'approbation des députés de Hollande pour exécuter » ses projets, ses conquêtes n'auraient pas été à beau- » coup près si rapides.... » Le courage n'était pas la seule qualité du prince Eugène. Les traités de Rastadt et de Passarowitz ont autant immortalisé son nom que ses victoires. Il était le père des soldats et le modèle des ministres, philosophe, doux, humain, bienfaisant, sans orgueil, sans dédain, sans faste, et d'une générosité peu commune. Son attachement à la religion était aussi solide que sincère. Il portait avec lui, au milieu de ses opérations militaires, le petit, mais le précieux livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, et le lisait dans des moments de calme et

de réflexion. Quoique froid et réservé, il était sensible aux charmes de l'amitié. Il cultiva les lettres dans le cours de ses victoires, et les protégea dans le cours de son ministère. Tous les beaux-arts avaient des attraits pour lui. « De trois empereurs qu'il » avait servis, le premier, Léopold, avait été, disait-il, son père, parce qu'il avait eu soin de sa fortune » comme de celle de son propre fils; le second, Joseph, son frère, parce qu'il l'avait aimé comme » un frère; le troisième, Charles VI, son maître, » parce qu'il l'avait récompensé en roi. » Ses *Batailles* ont été imprimées en deux vol. in-fol., auxquels on a joint un *supplément*. On peut aussi voir l'*Histoire du prince Eugène*, Vienne, 1770, 5 vol. in-12, 4 à 6 fr. Elle offre quelques particularités curieuses, quoiqu'elle ne soit très-souvent qu'une compilation de gazettes, et que l'auteur, calviniste réfugié, donne quelquefois l'essor aux préjugés de sa secte.

EUGÈNE, ou EUGENIOS BULGARIS, savant prélat grec, né à Corfou en 1716, professa la philosophie dans les collèges les plus célèbres de sa nation, et visita les universités d'Italie. En 1767, ayant éprouvé quelques désagréments à Constantinople, il passa en Allemagne, et il employa son séjour à Leipzig, à se perfectionner dans les mathématiques sous Segner, dont il traduisit les *Eléments de mathématiques* en grec ancien. Il donna aussi une édition des *OEuvres de Joseph de Brienne*, et fit imprimer plusieurs de ses ouvrages, particulièrement sa *Logique*, dont il s'était répandu plusieurs copies tronquées ou inexactes. Sa réputation étant parvenue jusqu'en Russie, l'impératrice Catherine II l'appela auprès d'elle, et le nomma en 1775 à l'archevêché de Slavnie et de Cherson, qui venait d'être créé. Il résigna cette dignité en 1779, en faveur de Nicéphore Théotoki, et mourut à St.-Petersbourg en 1806. Il possédait le latin, le grec, l'hébreu et presque toutes les langues de l'Europe. On a de lui, outre les ouvrages que nous avons cités, un *Traité historique de la dispute sur l'émanation du St.-Esprit*, et un *Examen de la logique de Nicéphore Blemmides*, insérés dans l'édition des *OEuvres de Joseph de Brienne*; *Opinion des philosophes*, ou *Eléments de philosophie naturelle*, Vienne, 1804, in-4; une *traduction des Questions théologiques d'Adam Zarnicevius contre les sentiments de l'église latine, avec des notes*, Moscou, 2 vol. in-fol., 10 à 12 fr.; *Amusements théologiques*, en grec moderne, Moscou, 2 vol. in-8; *Aperçu comparatif des trois systèmes d'astronomie*, Venise, in-4, aussi en grec moderne; plusieurs *traductions* d'ouvrages de mathématiques, de géométrie, de métaphysique, en grec moderne; une *traduction* en vers grecs héroïques de l'*Enéide* et des *Géorgiques de Virgile*, 1786-92, 4 vol. in-fol., rares en France, vend. 230 fr., et seulement 24 fr. plus tard.

EUGIPIUS, originaire de la Norique, suivit sa nation lorsqu'Odacré la transféra en Italie l'an 488; il y fut abbé de Lucullano, près de Naples. Il est auteur du *Thesaurus ex S. Augustino*, Bâle, 1542, in-fol.; d'une *Vie de saint Augustin* de

Favianes, insérée dans *Bollandus* ; d'une *Vie de S. Séverin*, apôtre de la Norique, insérée dans les OEuvres de Marc Velser. La règle qu'il avait donnée à ses moines est perdue.

EULALIE (sainte) naquit vers 296, à Mérida, capitale de la Lusitanie en Espagne, fut élevée dans la religion chrétienne, et fit paraître dès son enfance une admirable douceur de caractère, une modestie rare, une tendre piété, et un grand amour pour l'état de virginité. Elle n'avait que douze ans lorsque parurent les édits de Dioclétien, par lesquels il était ordonné à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux. Malgré sa jeunesse, elle regarda la publication de ces édits comme le signal du combat, et se présenta d'abord au juge pour lui reprocher l'impiété dont il se rendait coupable, en voulant faire abjurer la seule vraie religion. Le juge nommé Dacien la fit arrêter, et après avoir employé inutilement tous les moyens de séduction, il en vint aux menaces, fit exposer à ses yeux les instruments destinés à la tourmenter, et lui dit qu'elle ne subirait aucune torture, si elle voulait prendre seulement du bout du doigt un peu de sel et d'encens. Eulalie, pour montrer qu'elle ne se laisserait pas séduire, renversa l'idole et foula aux pieds le gâteau destiné pour le sacrifice. Ce fut alors que deux bourreaux, par ordre du juge, lui déchirèrent les côtés avec des crocs de fer, et lui découvrirent tous les os. Elle appelait trophées de Jésus-Christ les plaies qu'on lui faisait. On lui appliqua ensuite des torches ardentes sur la poitrine et sur les côtés. Elle souffrit cette torture sans se plaindre, et elle n'ouvrit la bouche que pour louer le Seigneur. Le feu ayant pris à ses cheveux, elle fut étouffée par la fumée et par la flamme. Les chrétiens l'enterrèrent près du lieu de son martyre, et on y bâtit depuis une magnifique église. Prudence a célébré le triomphe de cette sainte. — Il ne faut pas la confondre avec une autre sainte EULALIE, vierge et martyre de Barcelonne, sous l'empire de Dioclétien, dont le nom est plus connu que le détail de ses actions et de ses souffrances.

EULALIUS, antipape, qu'une cabale opposa au pape Boniface I^{er} en 418, et que l'empereur Honorius fit chasser comme un intrus.

EULER (Léonard), professeur de mathématiques, membre de plusieurs académies, naquit en 1707 à Bâle, où il s'appliqua avec succès à la philosophie et à l'étude des langues orientales ; ses progrès dans les sciences lui acquirent l'estime de Jean Bernoulli. Les fils de cet habile géomètre l'invitèrent à se rendre à St.-Petersbourg, où ils avaient été appelés eux-mêmes en 1725. Euler y remplit successivement les chaires de professeur de physique et de mathématiques, perfectionna le calcul intégral, inventa le calcul des sinus, simplifia les opérations analytiques, et répandit un nouveau jour sur toutes les parties des sciences mathématiques. En 1741, il se rendit à Berlin, contribua beaucoup à donner du lustre à l'académie naissante, et retourna en 1766 à St.-Petersbourg, où il perdit la vue, sans que cela l'empêchât de travailler et d'enrichir le public de ses productions. Il mourut en 1783.

Peu de géomètres ont embrassé tant d'objets à la fois, et les ont traités avec plus de succès. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : une *Dissertation sur la nature et la propagation du son*, en latin, Bâle, 1727, in-4, 6 à 9 fr. ; *Mechanica, sive motus scientia, analytice exposita*, St.-Petersbourg, 1736, 2 vol. in-4, fig., 20 à 30 fr. ; *Tentamen novæ theoriæ musicæ*, ibid., 1739, in-4, fig., 6 à 9 fr. ; *Mémoire sur le flux et le reflux de la mer*. Il y explique l'action du soleil et de la lune sur la mer, et appuie son explication de beaucoup de géométrie et de calculs : ce qui n'a point empêché plusieurs savants de la regarder comme peu satisfaisante. C'est une chose singulière que l'extrême variété et le peu de consistance des opinions établies à ce sujet. Descartes qui attribue ce phénomène à la pression de l'air, Newton qui en fait honneur à l'attraction, sont au pied du mur quand on leur objecte que les marées sont plus hautes sous les zones tempérées que sous la zone torride ; et surtout quand on leur fait observer que le baromètre ne monte ni ne baisse lorsque la lune passe au méridien. Aussi Galilée se moquait-il amèrement de Képler qui, avant Newton, avait rapporté ce phénomène à la lune ; mais par un raisonnement plus étrange encore, il le fit dériver du mouvement de la terre. Un physicien de ce siècle a eu recours à la dilatation de l'air, produite par l'action du soleil ; un autre à la fonte des glaces polaires ; on a imaginé des gouffres qui absorbaient et revomissaient les eaux alternativement, etc. Le doute et l'indécision d'un vieux poète sont peut-être plus raisonnables que tout cela :

Quærite, quos agit mundi labor : at mihi semper
Tu, quæcumque moves tam crebros, causa, meatus,
Ut superi voluere, late.

LUCAN. PHARS., l. 1.

« Je ne sais, dit un philosophe, si l'on saisis assez » l'énergie de cet *ut superi voluere*. Quand on » songe que depuis Lucain, on n'a rien dit de plus » raisonnable sur cet objet que les physiciens de son » temps ; quand on réfléchit d'un autre côté que » c'est un objet visible, palpable, immense, se renouvelant deux fois par jour, dans toute l'étendue » des deux hémisphères, observé de près par 500 » millions d'hommes l'espace de 5 à 6 mille ans ; on » comprend ou du moins l'on peut comprendre » alors toute la vérité de cet *ut superi voluere*. » *Methodus inveniendi lineas curvas maximi minimæ proprietate gaudentes*, Lausanne, 1744, in-4, fig., 12 à 15 fr. ; *Introductio in analysin infinitorum*, ibid., 1744, 2 vol. in-4, 40 à 48 fr., et Lyon, 1797, 2 vol. in-4, 15 à 20 fr., traduite en français avec des notes, par Labey, Paris, 1796, 2 vol. in-4, fig., 24 fr. ; *Theoria motuum planetarum et cometarum*, Berlin, 1744, in-4, 6 à 7 fr. ; *Opuscula varii argumenti*, Berlin, 1746, 3 vol. in-4, 15 à 20 fr. ; *Scientia navalis, seu tractatus de construendis ac dirigendis navibus*, St.-Petersbourg, 1749, 2 vol. in-4, fig., 24 à 30 fr. ; *Theoria motuum lunæ*, Berlin, 1753, in-4, 6 à 9 fr. ; *Dissertatio de principio minimæ actionis, una cum examine objectionum Kænigii*, ibid., 1753, in-4 ;

Institutiones calculi differentialis cum ejus usu in analysi infinitorum ac doctrinâ serierum, 1755, in-4, 20 à 24 fr.; Ticini, 1787, 2 vol. in-4, 18 à 24 fr.; Petropoli, 1804, 2 vol. in-4, 36 fr.; *Constructio pentium objectivarum*, etc., *ibid.*, 1762, in-4, fig.; *Meditationes de perturbatione motûs cometarum, ab attractione planetarum orta*, *ibid.*, 1762, in-4; *Theoria motus corporum solidorum seu rigidorum*, 1765, in-4, fig., 10 à 12 fr.; *Institutiones calculi integralis*, St.-Petersbourg, 1768, 3 vol. in-4, 36 à 45 fr.; *ibid.*, 1792-94, 4 vol. in-4, 70 à 75 fr.; *Dioptrica*, 1769, 3 vol. in-4, fig., 36 à 42 fr.; *Opuscula analytica*, 1783, 2 vol. in-4, 24 à 30 fr.; cinq *Mémoires* sur différentes questions de mathématiques, dans les *Mélanges de Berlin*; c'est peut-être ce qu'il y a de mieux dans cette collection; plusieurs *Dissertations* dans les mémoires des académies de St.-Petersbourg et de Berlin; *Eléments d'algèbre*, en allemand. Cet ouvrage, qu'il fit étant aveugle, a été traduit en français et en russe; il est écrit avec clarté et méthode. La traduction française, qui est de Bernoulli, avec des notes par Lagrange et Garnier, a été réimprimée plusieurs fois. La dernière édition est de 1807, 2 vol. in-8, fig., 12 fr.; *Lettres à une princesse d'Allemagne, sur divers sujets de physique et de philosophie*, St.-Petersbourg, 1768-72, et Berne, 1778, 3 vol. in-8, fig., 10 à 12 fr. Il y attaque avec force le système de Newton sur les couleurs, et d'autres opinions accréditées. Condorcet en a donné une nouvelle édition en 1787, où il s'est permis de faire plusieurs retranchements qui portent particulièrement sur les endroits de ses lettres les plus favorables à la religion, afin de laisser ignorer le christianisme d'Euler, et soulager les incrédules du poids de son autorité qui les accable, parce que l'exemple de cet illustre géomètre, joint à celui de tant de savants du premier ordre, montre avec évidence qu'on peut allier la conviction la plus profonde des vérités révélées, avec le génie le plus pénétrant et les plus vastes connaissances. Quelle honte pour des hommes si fiers de leurs lumières, d'être ainsi réduits, pour la défense de leur cause, à user de semblables supercheries, aussi contraires à l'honnêteté qu'à la bonne foi. Et combien ces ruses indignent, décèlent le peu de confiance qu'ils ont dans leurs moyens! Les œuvres d'Euler ne sont pas les seules d'où ils aient essayé de faire disparaître toutes les traces du christianisme ou de les affaiblir; celles de Linnée, de Newton et de Bacon nouvellement travestis en incrédule, en offrent des exemples aussi scandaleux. Il n'y a pas même jusqu'à Pascal que Condorcet n'ait eu l'audace de dénaturer en plus d'une manière, dans la dernière édition qu'il a donnée de ses *Pensées*. (Voy. CONDORCET.) Les *Lettres à une princesse d'Allemagne* ont été réimprimées à Paris en 1812, 2 vol. in-8, 15 fr., pap. vél., 30 fr., d'après la première édition, avec des notes, par Labey; *Théorie complète de la construction et de la manœuvre des vaisseaux*, Paris, 1776, in-8, fig., 4 à 5 fr., retouchée pour le style. L'homme en lui était aussi estimable que le savant. Bon époux, bon père, bon ami, bon citoyen, il se

montra constamment fidèle à tous les rapports de la société. Ennemi de l'injustice, s'il en voyait commettre quelqu'une, il avait la franchise de la censurer et le courage de l'attaquer sans avoir égard à la personne. Il avait beaucoup de respect pour la religion, et remplissait avec soin les devoirs d'un chrétien. Doux et honnête envers tout le monde, s'il a jamais senti de l'indignation, ce n'a été qu'envers les ennemis du christianisme dont il a pris avec ardeur la défense contre les objections des athées, dans un ouvrage qu'il publia à Berlin en 1747, intitulé : *Essai de défense touchant la révélation divine contre les esprits forts*. Cet essai, traduit en italien par Nicolas Onerati, Naples, 1788, fait d'autant plus d'honneur à ses principes, que les prétendus esprits forts contre lesquels il s'élève, dominaient alors, et donnaient le ton dans la capitale de la Prusse, où il faisait sa résidence. (Voy. EMERY.) — Euler a laissé plusieurs fils qui ont marché sur les traces de leur père, entre autres J.-H. EULER l'aîné, mort à St.-Petersbourg en 1800, qui a remporté des prix dans différentes académies, et publié un grand nombre de *mémoires* intéressants sur l'astronomie, la physique, la mécanique et l'optique, dans les collections académiques de Berlin, de Munich et de Gottingue. (Voy. l'*Eloge* de Léonard Euler, par Nicolas Fuss, son élève, Berlin, 1784, in-4, 5 fr.)

EULOGE, pieux et savant patriarche d'Alexandrie, en 581, mort en 607, laissa divers ouvrages contre les novatiens et contre d'autres hérétiques de son temps. Il fut uni d'une étroite amitié avec saint Grégoire le Grand.

EULOGE DE CORDOUE (saint), prêtre, élu archevêque de Tolède, la même année qu'il fut martyrisé par les Sarrasins en 859, fortifia par ses écrits et par ses discours ses frères dans la foi. Ceux qui nous restent de lui sont : *Memoriale sanctorum*; c'est une histoire de quelques martyrs; *Libri tres de martyribus Cordubensibus, et apologeticon pro gestis eorumdem*; *Exhortation au martyre*, et plusieurs lettres. Ces ouvrages se trouvent dans le 4^e volume de l'*Hispania illustrata*, et dans la *Bibliothèque des Pères*.

EUMÈNES de Cardie, capitaine grec, l'un des plus dignes successeurs d'Alexandre le Grand, était fils d'un voiturier. Il avait les qualités qui font le héros dans la guerre, et l'homme estimable dans la paix, et il dut son élévation à ces qualités. Alexandre lui fit épouser la sœur de Barsine, l'une de ses femmes. Après la mort de ce conquérant, Eumènes acheva la conquête de la Cappadoce et de la Paphlagonie, et fut gouverneur de ces deux provinces; mais Antigone ne voulut point l'y laisser établir. Se voyant sans ressource, il se rendit auprès de Perdicas, qui le chargea de porter la guerre sur les bords de l'Hellespont, contre les princes ligués contre lui. Il défait Cratère et Néoptolème, et tua celui-ci dans un combat singulier. Cratère périt aussi dans le cours de cette guerre; le vainqueur pleura le vaincu, son ancien ami, lui rendit les derniers devoirs, et fit porter ses cendres en Macédoine à sa famille : action de générosité,

dont un historien chrétien se charge avec plus de plaisir, que du détail fatigant de tant de meurtres inutiles. Eumènes marcha ensuite contre Antipater, le vainquit et s'empara de plusieurs provinces. Après la mort de l'ambitieux Perdiccas, il eut à combattre Antigone. On donna une bataille à Orcinium en Cappadoce, l'an 320 avant J.-C. Eumènes y fut vaincu par la trahison d'Apollonide, commandant de la cavalerie. Le traître fut pris et pendu sur le champ. Eumènes, obligé d'errer et de fuir sans cesse, congédia une partie de ses troupes, et s'enferma dans le château de Nora sur les frontières de la Cappadoce et de la Lycaonie. Il y soutint un siège d'un an. Après différents succès, mêlés de revers, Antigone tailla en pièces l'arrière-garde de son ennemi et prit le bagage de son armée; c'est ce qui décida la victoire en sa faveur. Le vainqueur fit dire aux officiers et aux agyraspides, phalange de Macédoniens, qu'il leur rendrait tout ce qui leur appartenait, s'ils lui livraient Eumènes. Ils eurent la lâcheté de recouvrer à ce prix leur bagage. L'illustre infortuné fut mis à mort dans sa prison l'an 315 avant J.-C. C'est l'ambition qui commit ce meurtre. Antigone, autrefois le meilleur ami d'Eumènes, l'estimait trop pour ne pas le craindre. L'armée du vaincu étant sans chef fut bientôt dissipée. Antigone se défiant des traîtres, les fit exterminer.

EUMENES I^{er}, roi de Pergame, succéda à Philéthère son oncle l'an 264 avant J.-C. Il remporta une victoire sur Antiochus, fils de Séleucus, et augmenta ses états de plusieurs villes, qu'il prit sur les rois de Syrie. Ce prince aimait les lettres et encore plus le vin. Il périt d'un excès en ce genre, après 22 ans de règne.

EUMENES II, neveu du précédent, monta sur le trône après Attale son père, l'an 198 avant J.-C. Les Romains, dont il cultiva l'amitié, augmentèrent ses états, après leur victoire sur Antiochus le Grand. Eumènes ayant appris l'alliance de Persée et de Prusias, en avertit les Romains. Persée s'en vengea en payant des assassins qui le laissèrent pour mort. Attale son frère croyant qu'il avait cessé de vivre, épousa sa femme et prit les rênes du gouvernement. Eumènes se contenta de lui dire quand il reparut dans son palais : *avant d'épouser la femme d'un autre, assurez-vous de sa mort*. Il vainquit Prusias et Antigone, et mourut l'an 160 avant J.-C. Ce prince protégeait et cultivait les lettres; il augmenta considérablement la fameuse bibliothèque de Pergame, qui avait été fondée par ses prédécesseurs sur le modèle de celle d'Alexandrie. Ses frères Attale, Philéthère et Athénée lui furent si attachés, qu'ils voulurent être du nombre de ses gardes.

EUMENES, orateur, originaire d'Athènes, professa la rhétorique avec beaucoup d'éclat à Autun sa patrie. Il y ramena le goût des arts et de l'éloquence. Constance-Chlore et Constantin son fils lui donnèrent des marques de leur estime. Il prononça l'an 309 le *panégyrique* de ces deux princes. Son discours le plus célèbre est celui dans lequel il tâcha d'engager Riccius Varus, préfet de la Gaule Lyon-

naise, à rétablir les écoles publiques, ruinées par les barbares qui avaient inondé les Gaules. Eumènes offrit de contribuer à ce rétablissement; il céda une année des appointements qu'il avait en qualité d'un des premiers secrétaires des empereurs, ce qui faisait une somme considérable. Ce rhéteur mourut vers le milieu du 4^e siècle. Le P. de La Baune, jésuite, a recueilli ce qui nous reste de ses *harangues*, dans ses *Panegyrici veteres ad usum Delphini*, 1676, in-4. Son style se sent un peu de la décadence de la latinité, et il y a plus de lieux communs que de pensées.

EUNAPE, natif de Sardes en Lydie, sophiste, médecin et historien du 4^e siècle de l'ère chrétienne, sous les règnes de Valentinien, de Valens et de Gratien, écrivit l'*Histoire des Césars*, dont Suidas nous a conservé quelques fragments. Nous n'avons de lui que les *Vies des philosophes de son temps*, écrites avec précision, et avec assez de netteté et d'élégance. A. Junius en a donné une traduction latine avec le texte grec, Antuerp., 1568, in-8, 4 à 6 fr., et 1596, in-8, 4 à 6 fr. On en trouve un extrait dans les *Excerpta de legationibus*, Paris, 1648, in-fol., qui font partie de la *Bizantine*. On en a donné une nouv. édit., Amstelod., 1822, 2 part. in-8, 18 fr., pap. de Holl., 41 fr. Cette histoire des philosophes est pleine d'injures, indignes de la saine philosophie. Le but de l'auteur paraît être de relever l'idolâtrie et de rabaisser le christianisme. Il exagère les vertus des philosophes païens, et atténue celles des solitaires chrétiens. (*Voy. ZENON*.) Il insulte même à leurs martyres; et autant qu'on peut en juger par cet ouvrage, Eunape était un de ces hommes passionnés qui couvrent leurs emportements du manteau de la sagesse, et qui ont sans cesse le mot de *philosophie* dans la bouche, parce qu'ils sentent qu'ils ne l'ont point dans le cœur.

EUNOME, célèbre musicien de Locres en Italie. Comme il disputait le prix de son art à un autre musicien, une cigale vint, suivant la fable, se poser sur son luth, pour suppléer à une corde qui s'était rompue.

EUNOME, *Eunomius*, hérésiarque, natif de Cappadoce, d'abord maître d'école à Constantinople, ensuite disciple d'Aétius, parvint à l'évêché de Cysique par la protection d'Eudoxe, patriarche arien de Constantinople. Ce prélat, en l'ordonnant, lui conseilla de cacher les erreurs qu'il avait sucées auprès d'Aétius. Eunome ayant négligé cet avis, et s'étant fait chef de parti, fut déposé par Eudoxe son ami, et exilé en divers endroits; il mourut dans sa patrie en 393. C'était un arien outré. Il soutenait que Jésus-Christ n'était Dieu que de nom; qu'il ne s'était pas uni substantiellement à l'humanité, mais seulement par sa vertu et par ses opérations. Il rebaptisait ceux qui l'avaient été dans la foi de la Trinité, et croyait que la foi pouvait sauver sans les œuvres. Ses impiétés étaient d'autant plus dangereuses, qu'il réunissait à quelque talent beaucoup d'artifice. Saint Grégoire de Nice et saint Basile signalèrent leur éloquence et leur zèle contre ce sectaire factieux. Ses partisans s'appelaient Eunomiens; ils furent proscrits par Gratien.

EUNUS, esclave syrien, ne pouvant supporter les malheurs de sa condition, fit d'abord l'enthousiaste et l'inspiré de la déesse de Syrie. Il se disait envoyé des dieux, pour procurer la liberté aux esclaves. Pour s'insinuer dans l'esprit des peuples, il mettait dans sa bouche une noix remplie de soufre en poudre : il y glissait adroitement le feu, et en soufflant il paraissait vomir des flammes. Ce prétendu prodige le fit regarder comme un dieu. Deux mille esclaves, pressés par leur misère, se joignirent à lui, et il se vit à la tête de 50,000 hommes, avec lesquels il défait les préteurs romains. Perpenna, envoyé contre ces rebelles, les réduisit par la faim, et fit mettre en croix tous ceux qui tombèrent entre ses mains.

EUPHÉMIE (sainte), vierge et martyre de Chalcédoine, au 4^e siècle, sous Dioclétien, vers l'an 307 de Jésus-Christ. Ses actes sont sans authenticité; mais l'église grecque l'honore de la même manière que les plus célèbres martyrs, et sa fête se célèbre dans presque tout l'Orient. Il y avait anciennement à Constantinople quatre églises sous son invocation. Celle qui portait son nom à Chalcédoine, était fort célèbre, et ce fut là que se tint le quatrième concile général qui proscrivit les erreurs d'Eutychès, en 451. On transporta depuis ses reliques dans l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, où elles restèrent jusqu'au temps de l'impie Constantin Copronyme, qui voulut les jeter à la mer. On trouva le moyen de les conserver, comme on l'apprend de Constantin, évêque de Tio dans la Paphlagonie, qui a fait un discours sur ce sujet. Elles sont présentement à Syllébie, entre Constantinople et Andrinople. On en conserve une portion dans l'église de la maison de Sorbonne de Paris. On voyait à Rome, du temps de saint Grégoire le Grand, une église qui portait le nom de Sainte-Euphémie. Il paraît que c'est la même que celle qui a été réparée par le pape Urbain VIII, et qui subsiste encore aujourd'hui. Une ville de Calabre qui portait son nom, fut engloutie par un tremblement de terre, le 27 mars 1638.

EUPHÉMIUS, patriarche de Constantinople l'an 490, illustre par sa science et par ses vertus, effaça des dyptiques le nom de l'hérétique Monge, ouvertement déclaré contre le concile de Chalcédoine. Il y rétablit celui du pape Félix III, qui en avait été ôté. Ce pontife lui refusa néanmoins sa communion, parce qu'il conservait les noms de quelques prélats hérétiques ou soupçonnés de l'être. Euphémios s'obstina à y laisser celui d'Acace, dont il ne voulait pas outrager la mémoire. Le pape Gélase, successeur de Félix, refusa aussi de communiquer avec lui. L'empereur Anastase l'envoya en exil en 495. Ce patriarche mourut à Ancyre en 515, victime de son opiniâtreté.

EUPHRASIE (sainte), illustre solitaire et religieuse de la Thébaïde, fille d'Antigone, gouverneur de Lycie, et parente de l'empereur Théodose l'Ancien, naquit vers l'an 380, et mourut à l'âge de 30 ans, dans l'un des monastères de la Thébaïde, où elle avait donné des exemples admirables de vertu.

EUPHRATES, philosophe stoïcien sous l'empereur Adrien, demanda à ce prince la ridicule permission de s'ôter la vie, qui n'était plus qu'un fardeau pour lui. Adrien le lui permit, et le prétendu sage se donna la mort l'an 118 de J.-C.

EUPHRONE (saint), évêque de Tours, petit-fils du B. Grégoire, évêque de Langres, ne dut son élévation qu'à ses vertus et à sa capacité. Sacré en 556, il assista l'année suivante au concile de Paris, où l'on arrêta de sages règlements touchant les biens ecclésiastiques, les ordinations des évêques, et les mariages illégitimes. La ville de Tours ayant été presque toute réduite en cendres par une suite de la guerre civile qui s'était allumée en France, ce saint évêque donna des marques éclatantes de sa charité. Il pourvut à la subsistance des pauvres, trouva les moyens de procurer des ressources aux habitants de la ville, et s'opposa à l'établissement d'une taxe, à laquelle le comte Gaison voulait assujettir le peuple. En 566, Euphrone assembla dans sa ville épiscopale un concile qui est appelé le second de Tours, et dans lequel on fit vingt-sept canons de discipline. Ce prélat jouit de la plus haute considération auprès des rois Clotaire I^{er} et Charibert. On rapporte qu'étant en route pour aller à la cour du dernier, il revint sur ses pas, en disant que son voyage serait inutile, parce que le roi était mort : ce qui se trouva vrai. Il fut également estimé de Sigebert, roi d'Austrasie. Ce fut lui que ce prince choisit pour faire la translation de la vraie croix dans le monastère de Sainte-Radegonde à Poitiers. Ce saint évêque mourut le 4 août 573, et eut pour successeur saint Grégoire son parent, qui est regardé comme le père de l'histoire de France. — Il ne faut pas le confondre avec saint EUPHRONE, évêque d'Autun, qui eut beaucoup de part à la lettre adressée à Thalasse d'Angers, contenant divers règlements sur les fêtes et le service divin, sur les ecclésiastiques bigames, etc., et souscrivit au concile qui fut assemblé à Arles, en 475, à l'occasion du prêtre Lucide. On ignore en quelle année il mourut. On sait seulement qu'une sainteté éminente, une prudence consommée et un savoir profond le firent généralement respecter.

EUPOLIS, poète de l'ancienne comédie, sur lequel on a débité beaucoup de fables, était d'Athènes, et florissait vers l'an 440 avant J.-C. Il monta sur le théâtre dès l'âge de 17 ans, et fut couronné plusieurs fois. On dit qu'Alcibiade le fit mourir pour avoir fait des vers contre lui; d'autres prétendent qu'il périt dans un naufrage. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé *Sententia*, imprimé à Bâle en 1560, in-8.

EURIPIDE, poète tragique grec, né à Salamine l'an 480 avant J.-C., fut disciple de Prodicus pour l'éloquence, de Socrate pour la morale, et d'Anaxagore pour la physique. Les chagrins que ce dernier s'attira par ses rêveries philosophiques, l'ayant dégoûté de la philosophie, il s'adonna à la poésie dramatique. Il s'enfermait dans une caverne pour composer ses *tragédies*, qui firent l'admiration de la Grèce et des pays étrangers. L'armée des Athéniens commandée par Nicias, ayant été vaincue en Sicile,

la plupart des soldats rachetèrent leur vie et leur liberté, en récitant des vers du poète grec. Euripide florissait à Athènes, dans le même temps que Sophocle. L'émulation qui s'éleva entre lui et ce redoutable concurrent, dégénéra en inimitié. Aristophane l'immola à la risée publique dans ses comédies. Euripide médissait sans cesse des femmes et dans la conversation et sur le théâtre : il se maria pourtant deux fois, et deux fois il répudia ses épouses. Cette conduite fournissait beaucoup à la plaisanterie du comique grec. Euripide très-sensible, et ne pouvant soutenir plus longtemps les raileries des auteurs et du public, quitta Athènes, et se retira à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine. Ce prince, protecteur des gens de lettres, le fit son premier ministre, si l'on en croit Solin. Euripide fit, suivant quelques-uns, une fin tragique. On prétend qu'il se promenait dans un bois, et qu'il rêvait profondément suivant sa coutume, lorsqu'il fut rencontré un peu à l'écart par les chiens du prince, qui le mirent en pièces. De quelque façon qu'il ait terminé sa carrière, les chronologistes placent sa mort l'an 407 avant J.-C. Euripide était un homme grave et sévère, malgré la poésie. Il travaillait difficilement. Le poète Alceste, qui avait la facilité des mauvais écrivains, se vantait qu'il avait fait cent vers dans trois jours, tandis qu'Euripide n'en avait fait que trois. « Il y a encore cette différence entre » vos écrits et les miens, dit le poète au versificateur, que les vôtres dureront trois jours, et les » miens perceront l'étendue des siècles. » De 84 tragédies qu'il avait composées, il ne nous en reste que 19 : *Hécube*, les *Phéniciennes*, *Médée*, *Alceste*, *Hippolyte*, *Iphigénie en Aulide*, *Andromaque*, *Electre*, les *Suppliantes*, les *Bacchantes*, *Iphigénie en Tauride*, etc. « Son style, dit Quintilien, » est plein de belles sentences, et soit qu'il fasse » parler ou répliquer ses personnages, je le trouve » comparable à ce que nous avons de plus disert au » barreau. » Mais à considérer ses pièces, selon les règles du théâtre, il n'y en a presque point qui soient à l'abri des plus justes reproches. Duplicité d'action, nœuds mal tissés, incidents sans liaison ou mal préparés, dénouements postiches, expositions froides et puériles; enfin tous les défauts qui supposent l'ignorance de l'art et qui détruisent l'imitation de la nature, se trouvent fréquemment rassemblés dans ses tragédies. Il semble quelquefois avoir jeté des scènes au hasard, et n'avoir eu d'autre dessein que d'assembler des dialogues philosophiques ou politiques. Cependant son *Andromaque* fit une impression si vive sur les Abdérites, qu'ils furent tous atteints d'une espèce de folie, causée par le trouble que la représentation de cette pièce avait jeté dans leur imagination. Les principales éditions d'Euripide sont : (Florentine, ante annum 1500), pet. in-4, vend. 106 fr., 180 fr.; Venetiis, apud Aldum, 1503, 2 vol. in-8, 48 à 72 fr.; Basileæ, 1537, in-8, 5 à 8 fr.; Antuerpiæ, 1571, in-16, 8 à 12 fr.; Heidelbergæ, 1597, 2 vol. in-8, 10 à 15 fr.; 1602, 2 part. in-4, 15 à 18 fr.; Cantabrig., 1694, in-fol., 84 à 96 fr.; Oxonii, 1778, 4 vol. gr. in-4, 84 à 100 fr.; Lips., 1778-88, 3 tom. in-4, 100 fr.; Glasg.,

1797, 10 vol. pet. in-8, 75 fr., et plus cher en gr. pap.; Francofurti, 1807-9, 4 vol. in-8, cette édit. n'est point terminée; Lips., 1810, 4 vol. in-18, 15 fr.; Oxonii, 1811, 6 vol. in-32; Lips., 1813-29, in-8, tom. 1-9; Glasg., 1821, 9 vol. gr. in-8, 160 fr., très-gr. pap., 240 à 260 fr.; Oxonii, 1821, 3 vol. in-8, 24 fr.; Paris, 1825, 5 vol. gr. in-32, pap. vél., 15 fr., et plus en gr. pap.; Lipsiæ, 1825-26, 2 vol. in-8, 20 fr. *Voy. le Théâtre des Grecs* du P. Brumoy, qui a traduit les plus beaux morceaux d'Euripide. Prévôt de Genève, de l'académie de Berlin, en a donné une traduction française estimée, quoiqu'elle ne soit pas toujours exacte, Paris, 1783, 4 vol. in-12. Euripide a aussi été traduit en anglais et en allemand. Deux des pièces d'Euripide, l'*Hippolyte* et l'*Iphigénie en Aulide* ont donné naissance à deux chefs-d'œuvre, la *Phèdre* et l'*Iphigénie* de Racine.

EURYCLES, fourbe de Lacédémone, qui s'étant rendu à Jérusalem, et ayant gagné les bonnes grâces du roi Hérode et de ses enfants, découvrait aux uns les secrets des autres, pour en avoir de l'argent. Il fut cause par ce moyen de la mort d'Alexandre et d'Aristobule. Ce perfide étant retourné dans son pays, en fut chassé par ses propres concitoyens.

EURYDICE, femme d'Amyntas, roi de Macédoine, donna quatre enfants à son époux : trois fils Alexandre, Perdicas et Philippe, et une fille nommée Euryone. La reine, amoureuse de son gendre, lui promit l'empire et sa main; mais ces dons funestes devaient être le prix de la mort de son mari. Euryone préserva son père de ce malheur en lui découvrant ces détestables complots de sa mère. Amyntas eut la faiblesse de lui pardonner. Après sa mort, Eurydice sacrifia à sa fureur ambitieuse Alexandre, son fils aîné, qui avait succédé à son père. Perdicas, son autre fils, placé sur le trône après Alexandre, périt comme lui. Les historiens ne nous disent point si ce monstre fut puni de ses exécrables forfaits. Philippe, son 3^e fils, père d'Alexandre le Grand, se mit en garde contre ses embûches, et régna paisiblement.

EURYDICE, fille d'Amyntas, fut mariée à son oncle Aridée, fils naturel du roi Philippe. Aridée monta sur le trône de Macédoine après Alexandre le Conquérant; mais la reine tint seule le sceptre. Cette femme ambitieuse, qui gouvernait despotiquement sous un roi titulaire, écrivit à Cassandre de se joindre à elle contre Polyperchon, qui ramenait Olympias de l'Épire avec son petit-fils, Alexandre, et Roxane, mère du jeune roi. Cassandre vole à la tête de l'élite de ses troupes en Macédoine; mais lorsque les deux armées furent en présence, les Macédoniens abandonnèrent le parti d'Eurydice, pour se ranger du côté du jeune Alexandre qu'ils regardaient comme leur prince légitime. Olympias fit percer de flèches Aridée, et obligea sa femme de s'ôter elle-même la vie, lui donnant le choix du poison, du poignard ou du cordeau. Elle s'étrangla, l'an 318 avant J.-C.

EUSEBE (saint), grec de naissance, succéda au pape saint Marcel, le 20 mai 310; il sut maintenir

la pieuse rigueur de la pénitence canonique, surtout par rapport à ceux qui étaient tombés pendant la persécution. Son zèle lui attira plusieurs ennemis, entre autres Héraclius, homme turbulent, qui lui suscita toutes sortes de contradictions, dont Eusèbe triompha par sa patience. Ce saint pape fut exilé en Sicile par le tyran Maxence, et mourut le 26 septembre de l'année de son élévation au pontificat.

EUSÈBE (Pamphile), évêque de Césarée en Palestine, naquit vers la fin de l'empire de Gallien. On ne sait rien de sa famille; on ignore même le lieu de sa naissance. Il s'unit de la plus étroite amitié avec Pamphile, prêtre de Césarée. Son ami ayant été martyrisé en 309, il prit son nom pour éterniser sa mémoire dans son cœur. Eusèbe s'était adonné de bonne heure aux lettres sacrées et profanes. On disait de lui « qu'il savait tout ce qui avait été écrit » avant lui. » Il établit une école à Césarée, qui fut une pépinière de savants. Son mérite le fit élever sur le siège de cette ville en 313. L'arianisme infectait alors l'Eglise et l'empire. Eusèbe fut une des colonnes secrètes de cette hérésie. Au concile de Nicée, en 325, il avait été placé à la droite de Constantin. Il y anathématisa les erreurs d'Arius, et proposa une formule de foi orthodoxe; mais il eut quelque peine à souscrire au mot de *consubstantiel* que les Pères ajoutèrent à sa formule. Il assista en 331 avec les évêques ariens au concile d'Antioche, où saint Eustathe fut déposé. Les ariens le firent nommer à ce siège; mais il refusa, soit parce qu'il condamnait ces sortes de changements, soit qu'il voulait augmenter son crédit par cette preuve de désintéressement, ce qui dans un évêque courtisan n'est point sans vraisemblance. Quatre ans après, il condamna saint Athanase, de concert avec les évêques des conciles de Césarée et de Tyr. Le saint évêque refusa de se trouver dans ces assemblées, parce qu'il détestait les artifices d'Eusèbe et qu'il redoutait son crédit. Les prélats assemblés à Jérusalem pour la dédicace de l'église du St.-Sépulcre, le députèrent à l'empereur Constantin, pour défendre le jugement inique qu'ils avaient rendu contre l'illustre défenseur de la divinité de J.-C. Cet évêque courtisan surprit la religion du prince et abusa de sa confiance. Il noircit les innocents et blanchit les coupables. Il obtint le rappel de l'hérésiarque Arius et l'exil d'Athanase. Il connut le faible de Constantin, et fit quelquefois, de ce fondateur du christianisme dans l'empire, le persécuteur des vrais chrétiens. Il prononça le *panégyrique* de ce prince, à l'occasion de la réjouissance qu'il fit faire au commencement de la 30^e année de son empire, qui fut la dernière de sa vie. On croit qu'il survécut peu à ce prince; il mourut vers 338. Eusèbe laissa beaucoup d'ouvrages dignes de passer à la postérité qui en a une partie. Les principaux sont : l'*Histoire ecclésiastique*, en 10 livres, depuis l'avènement du Messie, jusqu'à la défaite de Licinius. C'est le plus considérable de tous ses écrits; il lui a mérité le titre de *Père de l'histoire ecclésiastique*. Il peut tenir lieu des historiens originaux des trois premiers siècles. Elle a été traduite et continuée

jusqu'à la mort du grand Théodose, par Rufin d'Aquilée. Eusèbe rejette les narrations fabuleuses avec plus de soin que n'ont fait saint Epiphane et d'autres anciens. Son style, sans agréments et sans beauté, est plutôt celui d'un compilateur que d'un historien. Il avait plus de finesse dans le caractère que dans l'esprit. Ce qu'on ne peut lui pardonner, c'est le coupable silence qu'il garde sur l'arianisme dans son Histoire : nouvelle preuve contre ceux qui forcent le sens de ses mauvaises expressions, pour faire un homme orthodoxe d'un intrigant, reconnu par toute l'antiquité pour arien d'esprit et de faction. De toutes les éditions de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, la plus correcte est celle de Cantabrig., 1720, 3 vol. in-fol., 54 à 72 fr., gr. pap., 120 à 130 fr. Le président Cousin en a donné une excellente traduction en français, Paris, 1675, 4 vol. in-4, 12 à 18 fr., et 1686, 5 tom. en 6 vol. in-12, moins commune, 25 fr. La *Vie de Constantin*, en 4 livres. C'est un panégyrique sous le titre d'histoire. Elle forme la 2^e partie du tome 1^{er} de l'Histoire de l'Eglise, de Cousin, in-12, qui manque quelquefois; et quand elle y est, il y a 6 vol. Une *Chronique*, qui renfermait les événements depuis le commencement du monde, jusqu'à la 20^e année du règne de Constantin. La traduction qu'en fit saint Jérôme nous a fait perdre une partie de l'original, d'autant plus précieux, qu'Eusèbe entassait dans tous ses ouvrages les passages des auteurs les plus anciens. Joseph Scaliger a prétendu nous donner toute la Chronique d'Eusèbe, dont il avait ramassé les fragments épars dans différents écrivains. On trouve en effet que son édition, imprimée à Amsterdam, chez Janson, 1658, in-fol., 10 à 12 fr., est presque toute conforme à la traduction de saint Jérôme. Cette édition a perdu beaucoup de sa valeur par la découverte que l'on a faite récemment d'une traduction complète, en arménien, de la Chronique d'Eusèbe, dont on a donné deux éditions; la première sous ce titre : *Eusebii Pamphili chronicon canonum libri duo*, Milan, 1818, gr. in-4, 36 fr.; production importante qui a devancé celle du texte arménien; la deuxième, intitulée : *Eusebii Pamphili, Cesariensis episcopi, chronicon bipartitum, etc.*, Venise, 1818, 2 vol. gr. in-4, 50 fr., pap. fin, 68 fr., pap. vél., in-fol., 125 fr. Les livres de la *Préparation* et de la *Démonstration évangélique*. C'est le traité le plus savant que l'antiquité nous fournisse, pour démontrer la vérité de la religion chrétienne et la fausseté du paganisme. De 20 livres dont la *Démonstration évangélique* était composée, il ne nous en reste que 10. Le commencement et la fin du 1^{er} livre et du 10^e, manquent dans toutes les éditions; mais Fabricius les publia en 1725 dans sa *Bibliothèque des auteurs qui traitent de la religion*. La meilleure édition de la *Préparation* et de la *Démonstration* est celle de Paris, 1628, 2 vol. in-fol., 50 à 70 fr., gr. pap., 89 à 172 fr.; avec une version nouvelle des 15 livres de la *Préparation*, par le jésuite Vigier, et celle de Donat, jointe aux livres de la *Démonstration*; *Commentaires sur les Psaumes et sur Isaïe*, publiés par de Montfaucon, dans les 2 premiers tomes de la collection des PP. grecs,

Paris, 1706, in-fol. Il n'y a, du Commentaire sur les Psaumes, que ce que le savant éditeur en a pu trouver dans les anciens manuscrits, c'est-à-dire, ce qu'Eusèbe a fait sur les 119 premiers psaumes. On trouvera dans cet ouvrage des preuves de son arianisme. Le P. Montfaucon, contre la coutume des éditeurs presque tous enthousiastes de leur original, a employé plusieurs autorités pour prouver qu'il était arien, et ses autorités sont convaincantes. Des *opuscules* qui portent son nom, et que le P. Sirmond fit imprimer en latin, Paris, 1643, in-8. On peut voir les passages des anciens pour et contre Eusèbe, recueillis fort exactement par Valois, à la tête de l'édition de son Histoire ecclésiastique. On a aussi d'Eusèbe : *Onomasticon urbium et locorum sacra Scripturæ*, imprimé avec les notes de Bonfrérius et de Le Clerc à Amsterdam, in-fol. (*Voy.* l'analyse des ouvrages d'Eusèbe dans la *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise* par l'abbé Guillon.)

EUSÈBE (saint), évêque de Verceil au 4^e siècle, mérita ce siège par sa science, des mœurs douces et une piété tendre. Il signala son zèle pour la foi au concile de Milan en 355. Il proposa d'abord de faire souscrire tous les évêques à celui de Nicée, avant que de traiter aucune affaire; mais l'empereur Constance se rendit maître de l'assemblée. Il fit souscrire par menaces ou par surprise la plupart des évêques à la condamnation d'Athanase. Ceux qui eurent la force de résister, furent bannis; Eusèbe fut de ce nombre. Après la mort de l'empereur, ce saint homme retourna à son église. Il parcourut la Grèce, l'Illyrie, l'Italie; et partout il opposa une digue aux ravages de l'arianisme. Il finit saintement ses jours en 373. Saint Ambroise (ou l'auteur d'un sermon qui lui est attribué) dit que c'est le premier qui, en Occident, joignit la vie monastique à la vie cléricale, renforçant ainsi les vertus sacerdotales par le mépris des possessions terrestres : *Primus in Occidentis partibus in eadem ecclesia eosdem monachos instituit esse quos clericos, ut esset in ipsis viris et contemptus rerum et accuratio levitarum.* (*Voy.* JONADAB, NORBERT, S.) Jean-André Irici, docteur du collège Ambrosien, fit imprimer le *livre des Evangiles*, Milan, 1748, en 2 vol. in-4, 8 à 12 fr., écrit de la propre main d'Eusèbe, qu'on avait trouvé parmi les manuscrits de l'église de Verceil. Il a enrichi cette édition d'une préface, de notes et d'une concordance avec les autres manuscrits des *Evangiles* et les versions des saints PP. On trouve deux de ses *lettres* dans la *Bibliothèque des PP.* Il avait traduit en latin le *Commentaire sur les psaumes* d'Eusèbe de Césarée; mais cette traduction est perdue.

EUSÈBE (saint), évêque de Samosate, illustre par sa foi et par son amour pour l'Eglise. Il fut d'abord lié avec les ariens. Le siège d'Antioche étant venu à vaquer, ils convinrent avec les orthodoxes de choisir Méléce pour le remplir. Ils confièrent à Eusèbe le décret de cette élection; mais saint Méléce s'étant aussitôt déclaré pour la foi catholique, les ariens, appuyés par l'empereur Valens, résolurent de le déposer. Eusèbe, averti de leur perfidieux dessein, se retira dans son diocèse

avec l'acte qu'on lui avait confié. On fit courir après lui, et l'envoyé de l'empereur le menaça de lui faire couper la main droite, s'il ne rendait l'acte d'élection; mais Eusèbe présentant ses deux mains, dit avec fermeté : « Qu'il se les laisserait couper, » plutôt que de se dessaisir de cet acte, à moins que » ce ne fût en présence de tous ceux qui le lui » avaient mis en dépôt. » Ce digne évêque souscrivit à la foi de Nicée dans le concile d'Antioche en 353, et se trouva à Césarée en Cappadoce l'an 371, pour élire saint Basile, évêque de cette ville, à la prière de saint Grégoire de Nazianze. La fermeté avec laquelle il s'opposa aux ariens, lui attira une foule de traverses. Valens l'exila en 373. Durant cet exil, il se déguisait en soldat pour aller consoler les orthodoxes persécutés, fortifiant les faibles, et animant les forts. Après la mort de son persécuteur, Eusèbe se trouva au concile d'Antioche en 378, et y parla en digne défenseur de la divinité de Jésus-Christ. Il parcourut ensuite diverses églises d'Orient. Ayant voulu mettre Maris en possession de l'évêché de Dolique en Syrie, une femme arienne lui jeta sur la tête une tuile qui le blessa à mort. Le digne prélat, avant d'expirer, fit promettre à ceux qui étaient présents, de ne point poursuivre cette femme en justice. On la poursuivit néanmoins; mais les catholiques, pour remplir la dernière volonté de ce saint évêque, demandèrent et obtinrent sa grâce.

EUSÈBE, évêque de Béryte, puis de Nicomédie, enfin de Constantinople, favorisa le parti d'Arius, dont il avait embrassé les erreurs. Il les abjura au concile de Nicée; mais cette abjuration forcée ne l'empêcha pas de convoquer quelque temps après un concile en Bithynie, où Arius fut rétabli avec pompe. Les troubles qu'il excitait dans l'Eglise, forcèrent Constantin à l'envoyer en exil. Il en fut rappelé, et peignit Arius auprès de l'empereur comme le plus orthodoxe des hommes, et Athanase comme le plus remuant. Il l'accusa d'avoir mis un tribut sur les Egyptiens, d'avoir favorisé la rébellion d'un certain Philumène; et pour accabler plus sûrement le saint prélat, il assembla des conciles, le fit déposer, exiler, et fit recevoir Arius. Il se fit élire par force évêque de Constantinople, l'an 338, après l'injuste déposition de Paul, dont il ambitionnait la place. Eusèbe de Césarée répandait sourdement l'arianisme; Eusèbe de Nicomédie en tirait vanité. Il fut chef de parti, et voulut l'être. Ses sectateurs furent nommés *eusébiens*. Quelques mois avant sa mort, en 341, il fit admettre dans un concile d'Antioche les impiétés ariennes comme des points de foi. Eusèbe de Césarée a voulu le faire passer pour un saint : il loue jusqu'à ses défauts, mais ce sont les éloges d'un homme de parti, qui veut canoniser son chef.

EUSÈBE-EMISSÈNE, ainsi nommé, parce qu'il était évêque d'Emèse, fut disciple d'Eusèbe de Césarée, et mourut vers 359. Il était natif d'Edesse en Mésopotamie. Saint Jérôme lui attribue plusieurs ouvrages contre les juifs, les gentils, les novatiens, et des *homélies sur les Evangiles*; mais il ne nous en reste rien. On convient aujourd'hui que la plu-

part des homélies, publiées sous son nom, ont été composées par des évêques gaulois dans les premiers temps de l'église gallicane. On en attribue plusieurs à saint Patient, évêque de Lyon. Eusèbe était du parti d'Arius.

EUSEBE, avocat à Constantinople, s'éleva n'étant que simple laïque, contre l'hérésie de Nestorius, et fit une protestation au nom des catholiques, en 429. Devenu évêque de Dorylée, il se signala avec le même zèle contre les erreurs d'Eutychès. Cet hérétique était son ami; il tâcha de le ramener par la douceur; mais le trouvant plus obstiné, il se rendit son accusateur dans un concile de Constantinople de l'an 448. Ces sectaires s'en vengèrent en le faisant déposer dans cette assemblée, qui fut si bien nommée le *Brigandage d'Ephèse*. Eusèbe se trouva encore au concile général de Chalcédoine en 451, où il poursuivit la condamnation de ce qui avait été fait à Ephèse; il y reçut une pleine justification, et mourut peu de temps après.

EUSEBE de Strigonie, riche seigneur hongrois, qui, après avoir distribué ses biens aux pauvres, se retira dans les forêts. Plusieurs personnes s'étant jointes à lui, il fonda le monastère de Pisilie sous le titre de Saint-Paul, premier ermite, mais sous la règle des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Les ermites de Saint-Paul, qui ont subsisté en Hongrie jusqu'au règne de Joseph II, lui devaient leur fondation. Eusèbe mourut dans le monastère de Pisilie le 20 janvier 1270. Sa piété et ses autres vertus lui ont acquis le titre de *bienheureux*.

EUSEBIA (Aurelia), femme de l'empereur Constance dans le 4^e siècle, était née à Thessalonique d'un homme consulaire. Elle avait de la beauté, des grâces, des vertus, de l'esprit et du goût pour les arts. Ces qualités furent ternies par son attachement à l'arianisme. Le dépit qu'elle eut de n'avoir point d'enfants, la porta à faire donner une potion à Hélène, sœur de Constance et femme de Julien, afin de la rendre stérile. On dit même qu'elle corrompit la sage-femme de cette princesse, et que, dès qu'elle fut accouchée, cette malheureuse fit périr le fruit. Eusébia mourut vers 360. Ce fut elle qui engagea Constance à donner à Julien le titre de César. Ce prince fit son panégyrique, et nous l'avons parmi ses ouvrages.

EUSTACHE (saint), martyr, qu'on croit avoir souffert la mort avec sa femme et ses enfants, sous l'empire de Trajan. Les actes de son martyre, tels que nous les avons, sont supposés ou considérablement altérés. Le P. Kircher a fait de vains efforts pour en établir l'authenticité, ce qui ne prouve rien du tout contre le culte qu'on lui rend. (*Voy. CATHERINE sainte, vierge d'Alexandrie; ROCH saint, etc.*)

EUSTACHI (Barthélemi), professeur d'anatomie et de médecine à Rome, mort en 1574, laissa des *planches anatomiques*, Rome, 1714, in-fol., fig., 10 à 12 fr.; Venet., 1769, in-fol. Elles sont très-propres à faire connaître la structure du corps humain. On les trouve aussi dans le *Theatrum anatomicum* de Manget. Nous avons encore d'Eustachi : *Opuscula*, Delft, 1726, in-8; *Erotiani*

collectio vocum quæ sunt apud Hippocratem, Venise, 1566, in-4.

EUSTATHE (saint), né à Side en Pamphlie, d'abord évêque de Bérée, ensuite d'Antioche en 323. Il se distingua au concile de Nicée par son zèle et par son éloquence. Les ariens, excités par Eusèbe de Nicomédie, prêtre intrigant et vindicatif, conspirèrent sa perte. On suborna une femme publique, qui soutint avec serment au saint homme qu'elle avait eu un enfant de lui. Sur cette fausse accusation, il fut déposé et exilé par Constance, et selon quelques-uns par Constantin. Il mourut dans son exil à Philippes en Macédoine, vers 337, et fut enterré à Trajanopolis. Eustathe fut un des premiers qui combattirent l'arianisme; il le fit avec autant de clarté que de force. Les anciens vantent beaucoup ses ouvrages; nous ne les avons plus, et c'est une véritable perte, s'il est vrai que le style en fut aussi pur, les pensées aussi nobles, les expressions aussi élégantes que Sozomène le dit. On lui attribue un *Traité sur la Pythonisse*, mis au jour en 1629, in-4, par le savant Allatius, avec un autre *Traité sur l'ouvrage des six jours*, ou *Hexameron*, qu'il donne aussi à Eustathe. Ce dernier écrit qu'on croit être d'un auteur plus récent, parut à Lyon en 1624, in-4. On le trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères.

EUSTATHE, évêque de Sébaste, joua un rôle singulier dans l'Eglise au 4^e siècle. C'était un fourbe qui savait prendre toutes sortes de formes selon ses intérêts. Tantôt arien pur, tantôt semi-arien; orthodoxe un jour, le lendemain macédonien, il faisait toutes les professions de foi que les circonstances exigeaient. Au concile d'Ancyre, il condamne la doctrine d'Aétius son disciple, il est déposé au concile de Mélitine, se trouve avec les semi-ariens à Séleucie. Député par ceux-ci en Occident l'an 365, il en imposa au pape Libère qui l'admit à sa communion; il trompa de même les PP. du concile de Thyane qui le rétablirent sur son siège; mais il n'y fut bas plutôt remonté, qu'il tâcha de communiquer avec les ariens qui ne voulurent point le recevoir; il finit par se rendre avec Eunomius, chef des ennemis de la divinité du Saint-Esprit, et mourut vers l'an 370. Quelques auteurs ont cru qu'il était cet EUSTATHE qui condamnait le mariage et la possession des biens temporels, et dont les erreurs furent prosrites au concile de Gangre; mais Baronius et presque tous les critiques modernes sont d'un avis contraire, et croient avec plus de vraisemblance, que cet hérésiarque était un moine d'Arménie.

EUSTATHE, évêque de Thessalonique dans le 12^e siècle, était un habile grammairien. Il laissa des *Commentaires sur Homère* et sur *Denys le Géographe*. Son travail sur le poète grec est fort étendu et très-estimable; il a saisi la force et l'énergie de son original, et la fait sentir à ses lecteurs. Outre les *notes*, on trouve dans son ouvrage des *dissertations* historiques et philosophiques écrites avec beaucoup de sagacité. On lui attribue aussi, mais sans aucun fondement, le roman d'*Ismène et Isménie*, Paris, 1618, in-8, 8 à 12 f.; trad. en franç.,

Paris, 1743, in-8, fig., 3 à 4 fr. La meilleure édition des commentaires d'Eustathe sur Homère, est de Rome, 1542-50, 4 vol. in-fol., 300 à 350 f.; Basileæ, 1559-60, 2 tom. en 3 vol. in-fol., 80 à 96 fr.; Florent., 1730-35, 3 vol. in-fol., 30 à 36 f., et plus, en gr. pap.

EUSTOCHIUM, ou EUSTOCHIE (sainte), de la famille des Scipion et des Emile, illustre par sa piété et par la connaissance des langues, fut disciple de saint Jérôme. Elle suivit son maître en Orient, et se renferma avec sainte Paule, sa mère, dans un monastère de Bethléem, dont elle fut supérieure. Elle savait l'hébreu, le grec, et employait la plus grande partie de son temps, à méditer les saintes Ecritures. Elle mourut en 419. Vainement les novateurs ont voulu se servir de son exemple pour mettre la Bible entre les mains de tout le monde pour en faire la lecture habituelle des femmes et des idiots. « Il est vrai, dit Fénelon, dans son excellent discours sur la lecture de l'Ecriture sainte en langue vulgaire, que les livres de l'Ecriture sont les mêmes; mais tout le reste n'est plus au même état; les hommes qui portent le nom de chrétiens, n'ont plus la même simplicité, la même docilité, la même préparation d'esprit et de cœur. Il faut regarder la plupart de nos fidèles comme des gens qui ne sont chrétiens que par leur baptême, reçu dans leur enfance, sans connaissance ni engagement volontaire; ils n'osent en rétracter les promesses, de peur que leur impiété ne leur attire l'horreur du public. Ils sont même trop inapliqués et trop indifférents sur la religion; pour vouloir se donner la peine de la contredire. Ils seraient néanmoins fort aises de trouver sans peine, sous leur main, dans les livres qu'on nomme divins, de quoi secouer le joug et flatter leurs passions; à peine peut-on regarder de tels hommes comme des catéchumènes. Les catéchumènes qui se préparaient autrefois au martyre en même temps qu'au baptême, étaient infiniment supérieurs à ces chrétiens qui n'en portent le nom que pour le profaner.... En notre temps chacun est son casuiste, chacun est son docteur, chacun décide, chacun prend parti pour les novateurs, sous de beaux prétextes, contre l'autorité de l'Eglise; on chicane sur les paroles, sans lesquelles les sens ne sont plus que de vains fantômes: les critiques sont au comble de la témérité; ils dessèchent le cœur; ils élèvent l'esprit au-dessus de leur portée; ils apprennent à mépriser la piété simple et intérieure. Ils ne tendent qu'à faire des philosophes sur le christianisme et non pas des chrétiens. Leur piété est plutôt une étude sèche et présomptueuse, qu'une vie de recueillement et d'humilité. Je croirais que ces hommes renverraient bientôt l'Eglise, si les promesses ne me rassuraient pas. Les voilà arrivés ces temps où les hommes ne pourront plus souffrir la saine doctrine, et où ils auront une démanigaison d'oreilles pour écouter les novateurs. J'en conclus qu'il serait très-dangereux dans de telles circonstances, de livrer le texte sacré indifféremment à la téméraire critique de tous les peuples. Il faut songer à rétablir l'autorité douce et paternelle: il

» faut instruire les chrétiens sur l'Ecriture avant que de la leur faire lire: il faut les y préparer peu à peu, en sorte que quand ils la liront, il soient déjà accoutumés à l'entendre, et soient remplis de son esprit avant que d'en voir la lettre: il ne faut en permettre la lecture qu'aux âmes simples, dociles, humbles, qui y chercheront non à disputer, non à décider ou à critiquer, mais à se nourrir en silence. Enfin, il ne faut donner l'Ecriture qu'à ceux qui, ne la recevant que des mains de l'Eglise, ne veulent y chercher que les sens de l'Eglise même. (Voy. ALGASIE, ARUNDEL Thomas, HARNEY, PRODICUS.

EUSTRATE, archevêque de Nicée au 12^e siècle, soutint avec force le sentiment des Grecs sur la procession du St.-Esprit, dans un traité qui se trouve manuscrit dans plusieurs bibliothèques. Léon Allatius fait mention de cinq autres traités du même auteur; mais nous n'avons rien d'imprimé de lui, que quelques commentaires sur Aristote, *In Analytica*, græcè, Venise, 1534, in-fol.; *In Ethica*, græcè, Venise, 1536, in-fol., et latinè, Paris, 1543, in-fol.

EUTHYCRATES, sculpteur de Sicyone, fils et disciple de Lysippe, vivait 300 ans avant J.-C. Il s'appliqua principalement à observer les proportions. Les statues d'Hercule et d'Alexandre lui acquirent une grande réputation, aussi bien que sa Médée, qui était trainée dans un char à quatre chevaux. Il eut pour élèves son fils qui fut ensuite un peintre distingué, et Amocrate qui le surpassa dans la sculpture.

EUTHYME (saint), dit le Grand, archimandrite, naquit à Météne dans la petite Arménie en 377, fut d'abord supérieur général de tous les monastères de sa province, devint abbé d'une multitude de solitaires en Palestine, et ne se borna pas aux exercices de la vie monastique: il prêcha avec succès l'Evangile aux Sarrasins, combattit les nestoriens et les eutychiens, fit abjurer leurs erreurs à beaucoup de manichéens, ramena l'impératrice Eudoxie à la foi orthodoxe, et devint l'oracle de l'Eglise d'Orient. Il mourut en 473. Son culte d'abord établi dans la Palestine passa dans les autres églises d'Orient.

EUTHYME ZIGABENE, moine basilien du 12^e siècle, composa, par ordre de l'empereur d'Orient, un traité contre toutes les hérésies. Cet ouvrage, intitulé *Panoplie*, est une exposition et une réfutation de toutes les erreurs, même de celles des mahométans. Il fut traduit en latin par un chanoine de Vérone en 1586, et depuis il a été inséré dans la grande Bibliothèque des PP. On a encore de ce savant moine des *Commentaires sur les Psaumes, sur les Cantiques, sur les Evangiles*, littéraux, moraux et allégoriques; mais ses allégories sont moins déraisonnables que celles des commentateurs de son temps.

EUTICHE, *Eutichius*, de la ville de Fostat en Egypte, joignit aux études ecclésiastiques celle de la médecine, fut fait patriarche d'Alexandrie le 8 février 933, et mourut en 940. Il a laissé des *Annales* en arabe, depuis le commencement du monde jusqu'en 940, peu exactes pour l'histoire et la chronologie, ainsi que la plupart des autres histoires arabes.

Pocock les publia avec une version latine et des notes, Oxford, 1658-59, 2 vol. in-4, 15 à 18 fr. Selden prétend prouver par ces Annales, que dans les premiers siècles de l'Eglise, il n'y avait point de différence véritable entre les prêtres et les évêques; mais le savant Assémani lui a démontré le contraire. On a encore en manuscrit de ce patriarche : *Histoire des usurpations des Sarrasins en Sicile; Dispute entre les hétérodoxes et les catholiques contre les jacobites*; trois *Discours sur le jeûne et la pâque, sur la fête des chrétiens et sur les patriarches, etc.* Quelques ouvrages de médecine.

EUTOCIUS d'Ascalon, commentateur d'*Apolonius* et d'*Archimède*, sous l'empire de Justinien, est un des mathématiciens les plus intelligents qui aient fleuri dans la décadence des sciences, chez les Grecs. Ses deux commentaires sont très-bons, et on leur doit bien des traits sur l'histoire des mathématiques. Le premier se trouve dans l'édition d'*Apolonius* par Halley; le second a été publié à Bâle, grec et latin, en 1544, in-fol.

EUTROPE (*Flavius EUTROPIUS*), historien latin. On ignore d'où il était, et qui il était. On conjecture qu'il avait vu le jour dans l'Aquitaine, et l'on sait qu'il exerça de grandes charges. Il dit lui-même qu'il porta les armes sous Julien, dans sa malheureuse expédition contre les Perses; mais le rang qu'il obtint dans les armées nous est inconnu. Plusieurs croient qu'il fut sénateur, parce qu'ils trouvent à la tête de son ouvrage le titre de *clarissime*, qui ne se donnait qu'aux sénateurs. Nous avons de lui un *Abrégé de l'histoire romaine*, *Breviarium rerum romanarum*, en dix livres, depuis la fondation de Rome, jusqu'à l'empire de Valens, auquel il le dédia. Eutrope avait composé divers écrits sur la médecine sans être médecin. Son Histoire est le seul de ses ouvrages qui nous reste. Cet abrégé, quoique court, est assez bien fait; les événements principaux y sont exposés avec netteté, mais sans élégance. Cette histoire a été traduite en français par Faret, 1621, in-18, par de Préfontaine, 1710, in-12; par l'abbé Lezeau avec des notes, en 1717, in-12. Cette dernière traduction a été retouchée par de Vailly et réimprimée en 1804, in-12, avec le texte; mais on a supprimé la plupart des notes. L'abbé Paul en a publié une nouvelle traduction plus exacte en 1809. La première édition de cet auteur est de Rome, 1471, gr. in-4, 100 à 120 fr.; celle *ad usum delphini*, 1683, in-4, 6 à 9 fr. Il est imprimé avec une version grecque à Oxford, 1703, in-8, 10 à 15 fr.; à Leyde, 1729, in-8, 8 à 10 fr., et en 1762, in-8, 12 à 16 fr.; Paris, Barbou, 1754, in-12, 5 à 6 fr.; Lipsiæ, 1796, in-8, 11 fr. pap. fin., 13 fr.; ibid., 1804, in-8, 5 à 7 fr.; Londini, 1821, in-8.

EUTROPE, fameux eunuque, sous l'empire d'Arcadius, et son plus cher favori, parvint aux premières charges, et fut même élevé au consulat. Cette dignité, autrefois si éminente, avait à la vérité été donnée à un cheval sous Caligula; mais elle n'avait pas encore été avilie au point d'être occupée par un eunuque tel qu'Eutrope. Son insolence, sa cruauté et sa lubricité, soulevèrent tout le monde

contre lui. Gaïnas, goth, général romain, fit révolter les troupes, et ne promit de les apaiser qu'à condition qu'on lui livrerait la tête d'Eutrope. Arcadius, pressé d'un côté par la crainte, de l'autre par les prières de sa femme Eudoxie, que l'eunuque avait menacée de faire répudier, le dépouilla de toutes ses dignités et le chassa du palais. Eutrope, livré à la vengeance du public, se sauva dans une église. On voulut l'en arracher; mais saint Jean Chrysostome apaisa la populace par un sermon, qui passe pour un chef-d'œuvre d'éloquence. Au bout de quelques jours il en sortit; on lui fit son procès, et il perdit la tête sur un échafaud en 399.

EUTYCHÈS, hérésiarque, se retira dès sa première jeunesse dans un monastère près de Constantinople. Ses vertus et ses lumières charmèrent tous ses confrères, qui le choisirent d'une voix unanime pour leur abbé. Il passa toute sa vie dans les exercices de la pénitence la plus austère. Il ne sortit de sa solitude que pour aller combattre les erreurs de Nestorius; mais il tomba lui-même dans une hérésie contraire, et non moins funeste. Il soutenait que la divinité de Jésus-Christ et son humanité n'étaient qu'une nature, depuis l'Incarnation; qu'après l'union du Verbe avec l'humanité, il n'était resté en J.-C. que sa nature divine, sous l'apparence du corps humain. Eusèbe, évêque de Dorylée, son ami et son admirateur, ayant tenté vainement de le ramener à la vérité, se rendit son accusateur auprès du concile de Constantinople, convoqué en 448 par Flavien, évêque de cette ville. L'hérésiarque ayant persisté dans ses sentiments, y fut condamné, déposé du sacerdoce et du gouvernement de son monastère, et excommunié. L'austérité de ses mœurs lui avait fait des partisans; l'eunuque Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose le Jeune, était son ami. Il obtint de ce prince, qu'on assemblerait un autre concile pour revoir les actes de celui de Constantinople, et que Dioscore, évêque d'Alexandrie, autre partisan d'Eutychès, en aurait la présidence. C'est cette assemblée qu'on a nommée le *brigandage d'Ephèse*. Eutychès y fut absous sans autre explication qu'une requête équivoque, dans laquelle il déclarait en général qu'il anathématisait toutes les hérésies. Flavien et Eusèbe ses adversaires furent non-seulement déposés, mais cruellement maltraités. Marcien, successeur de Théodose, fut plus favorable à la doctrine catholique. Il fit assembler en 451 le concile de Chalcédoine, le 4^e général. L'*Eutychianisme* y fut proscrit, Dioscore déposé, et la paix rendue à l'Eglise. Mais la secte ne laissa pas de subsister et d'intriguer par différentes chicanes; elle se divisa en différentes branches, dont une des principales était celle des acéphales, ainsi nommés, parce qu'ils étaient d'abord sans chef, également séparés de l'Eglise catholique, et de Pierre Mong, faux patriarche d'Alexandrie, le boute-feu de l'eutychianisme. Marcien connaissant l'esprit querelleur et pointilleux des Grecs, fit plusieurs lois pour défendre de disputer publiquement sur la religion. Ses édits ne purent arrêter la fureur dogmatique des eutychiens. Il en fut de leurs erreurs comme de celles des nestoriens. Le mal se perpétua de génération en génération; et

cette secte, connue aujourd'hui sous le nom de *jacobites*, domine encore en Ethiopie, et est répandue en Egypte et en Syrie. Les philosophes modernes, toujours lestes en raisonnements lorsqu'il s'agit de religion, ont prétendu que l'eutchianisme n'était qu'une affaire de mots; il est aisé de voir qu'en niant deux natures en Jésus-Christ, cette secte anéantissait le mystère de l'Incarnation. « Tout ce » mystère, dit un théologien, est fixé avec une précision si exacte, qu'on ne peut rien dire de plus » ou de moins, sans qu'on aperçoive l'écart; ce » qu'on remarque surtout dans la doctrine lumineuse » que la théologie appelle *communication d'idomes*. » Si l'hérétique veut se déguiser, s'il cherche à » s'envelopper, je le poursuis dans tous ses faux- » fuyants : je le serre de près, et je ne quitte pas » prise qu'il ne se soit expliqué nettement pour ou » contre la vérité révélée. » (*Voy.* ARIUS, CRELLIUS, NESTORIUS, SOCIN, Lélie et Fauste.)

EUTYCHIEN, pape et martyr, succéda à Félix en janvier 275. Il ordonna que l'on ensevelirait les corps des martyrs dans des tuniques de pourpre. Il fut martyrisé le 7 décembre 283.

EUTYQUE, *Eutychius*, patriarche de Constantinople, présida au concile œcuménique de cette ville en 553. Il avait été d'abord moine d'Amasée dans le Pont; il fut élevé sur le siège de Constantinople par Justinien, à qui il avait plu. Cet empereur étant tombé dans l'erreur des incorruptibles (qui soutenaient que le corps de Jésus-Christ n'avait été susceptible d'aucune altération, et n'avait jamais enduré la faim, la soif, ni aucun autre besoin naturel), consacra cette rêverie dans un édit. Eutyque refusa de le signer, et fut disgracié et exilé l'an 565, après avoir été déposé dans un synode. A la mort de Justinien, il fut rétabli sur son siège. Ce fut alors qu'il composa un *Traité de la Résurrection*, dans lequel il soutenait que le corps des ressuscités serait si délié, qu'il ne pourrait plus être palpable. La fureur des Grecs dans ce siècle et dans les suivants fut de disputer sans relâche sur des questions que l'ignorance humaine ne pouvait résoudre, et sur lesquelles la Divinité n'a rien révélé. Saint Grégoire, député du pape Pélage II, détrompa Eutyque de son erreur. Ce patriarche mourut peu de temps après en 582, à l'âge de 70 ans, après avoir fait sa profession de foi en présence de l'empereur, et dit en prenant sa peau avec sa main : « *Je confesse que nous ressusciterons tous en cette même chair.* »

EUZOIUS, diacre d'Alexandrie, fut déposé en même temps qu'Arius par saint Alexandre, évêque de cette ville, et condamné au concile de Nicée; mais ayant présenté en 335 à l'empereur Constantin une confession de foi, orthodoxe en apparence, il fut nommé évêque d'Antioche, l'an 361; ce qui fut cause que les catholiques commencèrent à tenir leurs assemblées à part; c'est lui qui baptisa l'empereur Constance. Il mourut en 376.

EVAGORAS I^{er}, roi de Chypre, reprit la ville de Salamine qui avait été enlevée à son père, et se prépara à se défendre contre Artaxerxès, roi de Perse, qui lui avait déclaré la guerre. Il arma sur

terre et sur mer. Secouru par les Tyriens, les Egyptiens et les Arabes, il fut d'abord vainqueur. Il se rendit maître des vaisseaux qui apportaient des vivres à l'ennemi, et fit beaucoup de ravage parmi les Perses. Le sort des armes changea. Gaos, général persan, fit périr une partie de sa flotte, mit le reste en fuite, pénétra dans l'île, et assiégea Salamine par mer et par terre. Evagoras n'obtint la paix qu'à condition qu'il se contenterait de la seule ville de Salamine, que les autres places de l'île appartendraient au roi de Perse, qu'il lui payerait un tribut, et qu'il ne traiterait avec lui que comme un vassal avec son seigneur. Evagoras fut assassiné peu de temps après, l'an 375 avant J.-C., par un eunuque. « C'était, dit un historien, un prince » sage, modéré, sobre, courageux. Il avait une » grandeur d'âme digne du trône. Mais ce qu'il y » avait de plus royal en lui, et qui lui attirait plei- » nement la confiance de ses sujets, de ses voisins, » et même de ses ennemis, était sa sincérité et la » haine qu'il témoignait pour tout déguisement et » mensonge. » On lui reproche néanmoins d'avoir employé, contre la foi des serments, la force et la politique, pour rentrer dans tous les états que son père avait possédés, et dont une partie appartenait aux Perses par droit de conquête.

EVAGORAS II, petit-fils du précédent, et fils de Nicoclès, fut dépouillé du royaume de Salamine par son oncle paternel Protagoras. Il eut recours au roi Artaxerxès Ochus, qui lui donna une souveraineté en Asie, plus étendue que celle qu'il avait perdue. Ce prince, ayant été accusé auprès de son bienfaiteur, fut obligé de s'enfuir dans l'île de Chypre, où il fut mis à mort.

EVAGRE (S.), patriarche de Constantinople, élu en 379 par les orthodoxes, après la mort de l'arien Eudoxe, fut chassé de son siège et exilé par l'empereur Valens. Son élection fut l'origine d'une persécution contre les catholiques. S. Grégoire de Nazianze l'a décrite éloquemment dans un de ses discours.

EVAGRE, patriarche d'Antioche, fut mis à la place de Paulin en 388. Flavien avait succédé dès 381 à Méléce; de façon qu'Evagre ne fut reconnu évêque que par ceux qui étaient restés du parti de Paulin. Cette scission continua le schisme dans l'église d'Antioche. Le pape Sirice fit confirmer l'élection d'Evagre dans le concile de Capoue en 390. Ce patriarche mourut deux ans après. Saint Jérôme, son ami, assure que c'était un esprit vif. Il composa quelques ouvrages. On ne lui donna point de successeur, et ceux de son parti se réunirent, après quelques difficultés, à ceux du parti de Flavien.

EVAGRE du Pont, dans l'Asie Mineure, vivait vers la fin du 4^e siècle. On lui attribue le deuxième livre de la Vie des Pères, et plusieurs autres ouvrages infectés des erreurs d'Origène qui furent traduits en latin par Rufin.

EVAGRE, né à Ephiphanie en Syrie vers l'an 536, fut appelé le *scolastique* : c'était le nom qu'on donnait alors aux avocats plaidants : Evagre exerça cette profession. Après avoir brillé quelque temps dans le barreau d'Antioche, il fut fait questeur et

garde des dépêches du préfet. L'Eglise lui doit une *Histoire ecclésiastique* en 16 livres, qui commence où Socrate et Théodoret finissent la leur, c'est-à-dire vers l'an 431 ; Evagre a poussé la sienne jusqu'en 594. Elle est fort étendue, et appuyée ordinairement sur les actes originaux et les historiens du temps. Son style, un peu diffus, n'est pas pourtant désagréable : il a assez d'élégance et de politesse. Evagre paraît plus versé dans l'histoire profane, que dans l'ecclésiastique. On croit s'apercevoir en lisant son histoire, qu'il donnait dans les erreurs d'Eutychès. Robert Etienne avait donné l'original grec de cet historien, sur un seul manuscrit de la bibliothèque du roi. Son édition a été éclipsée par celle du savant Henri Valois, qui avait eu sous les yeux deux manuscrits. Celle-ci est enrichie d'une nouvelle version et de savantes notes, Paris, 1673, in-fol. Elle a été réimprimée à Cambridge en 1720.

EVANGELI (Antoine), poète et littérateur italien, né à Cividale, dans le Frioul, en 1742, entra chez les religieux somasques à Venise, où il avait fait ses premières études, et où il fut employé à l'enseignement. Il occupa la chaire de belles-lettres à Padoue pendant plus de 30 ans, et se retira à Venise dans la maison professe de son ordre, où il mourut en 1805. On a de lui : *Amor musico, poemetto in ottava rima*, Padoue, 1776 ; *Poesie liriche della Bibbia esposte in versi italiani*, Padoue, 1793. On y admire la vigueur et la fidélité avec laquelle il a rendu les beautés de l'Ecriture ; *Scelta d'orazioni italiane de migliori scrittori*, Venise, 1796, 2 vol. in-8, 5 à 6 fr. Ce choix, fait avec beaucoup de soin, est bon pour former le goût de la jeunesse. On lui doit encore la publication des leçons latines de l'*Ethica* de Stellini, dont il mit en ordre les manuscrits, et des *opere varie*, du même Stellini, qu'il a enrichis de notes savantes. Stellini avait été son guide dans ses études littéraires.

EVANS (Corneille), imposteur, natif de Marseille, voulut jouer un rôle pendant les guerres civiles d'Angleterre. Il était fils d'un anglais de la principauté de Galles et d'une provençale. Sur quelque air de ressemblance qu'il avait avec le fils aîné de Charles I^{er}, il fut assez hardi pour se dire le prince de Galles. Ce fourbe fit accroire au peuple qu'il s'était sauvé de France, parce que la reine sa mère avait eu dessein de l'empoisonner. Il arriva le 13 mai 1648 dans une hôtellerie de Sandwich, d'où le maire le fit conduire dans une des maisons les plus distinguées de la ville, pour y être servi et nourri en prince. Sa fourberie fut dévoilée. Le chevalier Thomas Dishington, que la reine et le véritable prince de Galles avaient envoyé en Angleterre, voulut voir le prétendu roi. Il l'interrogea, et ses réponses découvrirent son imposture. Cet impudent ne laissa pas de soutenir effrontément son personnage ; comme les royalistes allaient le faire saisir, il prit la fuite. On l'atteignit, et il fut conduit à Cantorbéri, et enfin dans la prison de Newgate à Londres, d'où il trouva encore le moyen de s'évader, et ne parut plus. On ne sait pas ce qu'il devint.

EVANSON (Edouard), théologien anglais, né à Warrington en 1731, obtint plusieurs bénéfices,

entre autres la cure de Tewkesbury, qu'il fut obligé de résigner en 1778, pour avoir prêché un sermon en faveur d'une réforme à faire dans la doctrine de l'Eglise anglicane, relativement à la Trinité et à l'Incarnation. Il publia à ce sujet un ouvrage en 1772. On a encore de lui : une *Lettre sur les prophéties du nouveau Testament*, 1777, in-8 ; *Arguments pour et contre l'observation sabbatique du dimanche par la cessation de tout travail*, 1792, in-8 ; *Dissonance des quatre évangiles*. Il exclut du canon de l'Ecriture les évangiles de saint Matthieu, saint Marc et saint Jean, et n'admet comme authentique que celui de saint Luc, du moins dans sa plus grande partie. Ce théologien était du nombre des *enquirers*, et secondait Priestley dans ses recherches sur ce que ces demi-incrédules appelaient les *corruptions du christianisme*. Evanson est mort à Colford, au comté de Gloucester, en 1805.

EVARIC, ou EURIC, 7^e roi des Goths en Espagne, fils de Théodoric I^{er}, et frère de Théodoric II, auquel il succéda en 466, ravagea la Lusitanie, la haute Espagne et la Navarre, prit Arles et Marseille ; mit le siège devant Clermont ; défit l'empereur Anthémis, secouru des Bretons ; pilla l'Auvergne, le Berri, la Touraine et la Provence ; et mourut à Arles en 485. Il fit un recueil des anciennes lois et en ajouta de nouvelles : on lui reproche la mort de son frère Théodoric et la persécution contre les catholiques ; il était attaché à l'arianisme.

EVARISTE, pape et successeur de saint Clément l'an 100 de J.-C., marcha sur les traces de son prédécesseur, et mourut saintement le 26 ou 27 octobre 109. Sous son pontificat, l'Eglise fut attaquée au dehors par la persécution de Trajan, et déchirée au dedans par divers hérétiques. Quelques auteurs ecclésiastiques attribuent à ce pape l'établissement des paroisses de Rome. Saint Alexandre lui succéda.

EVE, la première des femmes, fut ainsi nommée par Adam, son mari, le premier des hommes. Dieu la forma lui-même d'une des côtes d'Adam, et la plaça dans le jardin des délices, d'où elle fut chassée pour avoir désobéi à Dieu qui avait mis sa fidélité et son obéissance à l'épreuve (*voy. ADAM*). Il faut que l'histoire d'Eve séduite par le démon, revêtu de la figure du serpent, soit d'une connaissance et d'une croyance bien anciennes parmi les nations païennes, puisque la fable d'Ophionée (*voy. ce mot*) est indubitablement greffée sur cet événement et sur la chute des anges qu'il suppose... Les rabbins ont conté mille fables sur la mère du genre humain ; quelques commentateurs imbéciles ou fanatiques les ont répétées ; elles ne méritent que le mépris. La manière dont la formation d'Eve est racontée dans l'Histoire sainte, a donné lieu à quelques railleries froides, et à des imaginations bizarres qui ne valent que la peine d'être réfutées ; mais c'est une grande leçon donnée au genre humain. Dieu a voulu par là faire connaître à la femme la supériorité de l'homme, de qui elle a été formée ; à l'homme, combien sa compagne doit lui être chère, puisqu'elle est une partie de sa propre sub-

stance; et à tous les deux, qu'ils doivent conserver entre eux l'union la plus étroite, de laquelle dépend leur bonheur et celui de leurs enfants. « Toutes les » épigrammes de nos beaux esprits, dit un vrai » philosophe, sur la création et sur l'état de nos » premiers parents, sont un jeu bien puéril. Deux » créatures innocentes placées par la main de Dieu, » sur un sol riant et de facile culture : voilà l'homme » dans son origine. Dégénéré depuis, il a appelé les » arts à son secours ; mais ces légers adoucissements » ne compensent pas les dons de la nature et de la » grâce, versés sur lui avec profusion. Que ces » hommes qui ne veulent pas croire nos Ecritures, » nous disent d'où vient l'homme ici-bas ? De quel » que manière qu'ils arrangent cette création, elle » sera toujours aussi étonnante que le récit de » Moïse. » (*Voy. MOÏSE.*)

EVEILLON (Jacques), savant et pieux chanoine et grand vicaire d'Angers, sa patrie, sous quatre évêques différents, né en 1572, mourut en 1651, amèrement pleuré des pauvres dont il était le père. Il légua sa bibliothèque aux jésuites de la Flèche : c'était toute sa richesse. Comme on lui reprochait un jour qu'il n'avait point de tapisseries : « Quand, » en hiver, j'entre dans ma maison, répondit-il, » les murs ne me disent pas qu'ils ont froid ; mais » les pauvres qui se trouvent à ma porte, tout trem- » blants, me disent qu'ils ont besoin de vêtements. » Malgré la multitude des affaires, et une rigoureuse exactitude au chœur, il donnait beaucoup de moments à son cabinet. Les principaux fruits de ses travaux sont : *De processionibus ecclesiasticis*, Paris, 1645, in-8. L'auteur remonte, dans ce savant traité, à l'origine des processions ; il en examine ensuite le but, l'ordre et les cérémonies ; *De recta psallendi ratione*, la Flèche, 1646, in-4. Ce devrait être le manuel des chanoines ; *Traité des excommunications et des monitoires*, Angers, 1751, in-4, et réimprimé à Paris en 1672, dans le même format. Le docte écrivain y réfute l'opinion assez communément établie, que l'excommunication ne s'encourt qu'après la fulmination de l'aggrave. Son sujet y est traité à fond ; mais il a trop négligé ce qui regarde l'ancien droit et l'usage de l'Eglise des premiers siècles. Il avait été fort jeune professeur de rhétorique à Nantes, curé à Soulerre pendant 13 ans, puis curé de St.-Michel à Angers, chanoine en 1620.

EVELYN (Jean), né à Wolton dans le comté de Surrey, l'an 1620, partagea son temps entre les voyages et l'étude. Il obtint pour l'université d'Oxford les marbres d'Arundel ; et ensuite pour la société royale, la bibliothèque même de ce seigneur. Evelyn avait plus d'une connaissance : la peinture, la gravure, les antiquités, le commerce, etc., lui étaient familiers. Les livres que nous avons de lui en sont une preuve : *Sculptura*, 1662, in-12, fig., rare, 21 fr. : cet ouvrage concernant la gravure en cuivre contient les procédés et l'histoire de cet art ; il mériterait d'être traduit. *Sylva*, 1786, 2 vol. gr. in-4, fig. color., 120 fr. : il y traite de la culture des arbres ; *L'origine et les progrès de la navigation et du commerce*, en anglais, 1674,

in-8 ; *Numismata*, 1667, in-fol. C'est un discours sur les médailles des anciens et des modernes. Sa nation lui doit la *traduction* de quelques bons ouvrages français, tels que *Le parfait Jardinier* de La Quintinie, et des *Traité de l'architecture* de Cambray. Il mourut en 1706.

EVILMÉRODACH, roi de Babylone, succéda à son père Nabuchodonosor, vers l'an 561 avant J.-C. Ce jeune prince avait gouverné despotiquement le royaume pendant les sept années de la démence de son père. Nabuchodonosor étant remonté sur le trône après avoir recouvré la raison, arrêta toutes les entreprises de son fils contre lui ; il le tint enfermé. Celui-ci, dans sa prison, lia une étroite amitié avec Jéchonias, roi de Juda, que Nabuchodonosor tenait aussi dans les fers. Ce prince étant mort, Evilmérôdach monta sur le trône, tira Jéchonias de prison, et le combla de faveurs. On dit qu'il eut la cruauté de priver de la sépulture le corps de son père, et même qu'il le fit hacher en morceaux. Il fut assassiné par son beau-frère Néréglossor, après un règne de deux ans.

EVARD, *Everhardus*, célèbre ermite du pays de Trèves, passa sa jeunesse à garder les troupeaux, et sanctifia cette paisible et innocente occupation par la prière et les vertus chrétiennes. Il se retira ensuite dans la solitude d'une montagne voisine, pour ne plus songer qu'à Dieu. Sa cellule est devenue l'origine d'une grande abbaye de chanoines réguliers de Saint-Augustin, fameuse par le concours des pèlerins qui viennent y invoquer la Sainte Vierge. « Le bon Everhardus, dit un voyageur, pa- » raitra sans doute n'avoir pas été bien philosophe. » Cependant l'image de la Vierge qu'il a placée en » ce lieu, entretient la piété et le précieux senti- » ment de la religion parmi des hommes assemblés » là où il n'y avait que des haies et des bruyères. Il » en a résulté un monastère qui fait du bien à tous » les environs, qui nourrit et loge les voyageurs ; où » des hommes ayant des mœurs, de la probité, » de la bienfaisance, chantent avec édification les » louanges de l'Eternel. Tous les écrits des philoso- » phes n'ont pas encore produit tant de bien. Il s'en » faut de beaucoup. » C'est près de cette abbaye, nommée *Everhardus Clauss* (*Cellule d'Evard*), que les Français furent défaits par de Seckendorff, général des impériaux, en 1735.

EWALD (Jean), poète danois, né en 1743 dans le duché de Sleswick, mort en 1781, a laissé des *tragédies*, parmi lesquelles on cite la *Mort de Balder*, dont le sujet est tiré de la mythologie scandinave, et qui est un des chefs-d'œuvre de la littérature danoise ; *Rolf*, ou *Rollon*, tirée de l'histoire ancienne du Danemark ; *Adam et Eve*, où la chute de l'homme, drame où l'on trouve de beaux passages ; deux pastorales, les *Pêcheurs*, et *Philémon et Baucis* ; des *odes* ou chants lyriques ; des *élégies* très-estimées. Celle intitulée : *L'Espérance et le souvenir*, peut être comparée à ce que les modernes ont de plus beau en ce genre. On a fait une belle édition des ses *Oeuvres complètes*, Copenhague, 1781-91, 4 vol. in-8, avec des gravures de Chodowiecki.

EXIMENO (D. Antoine), savant jésuite espagnol, né en 1732 à Balbastro dans l'Aragon, fut chargé d'enseigner les mathématiques et l'artillerie aux jeunes seigneurs élevés à l'école de Salamanque, puis à celle de Ségovie. En commençant son cours en 1762, il leur adressa un *discours sur la nécessité d'étudier l'art de la guerre par principes*; et publia pour leur instruction plusieurs ouvrages estimés. A la suppression des jésuites il passa en Italie, et se fixa à Rome, où il continua de consacrer tous ses moments à l'étude des sciences. Il s'y occupa surtout de musique, et composa sur cet art un ouvrage qui fixa sur lui les regards de toute l'Italie et le fit connaître du reste de l'Europe. Il est mort en 1798. Ses principaux ouvrages sont : *Historia militar de Espana*, Ségovie, 1769, in-4. C'est une histoire des grands capitaines espagnols. Elle est aussi exacte que bien écrite; *Manual del artillero*, 1772, in-8, estimé; *Dell' origine et delle regole della musica, colla storia del suo progresso, decadenza e rinnovazione*, 1774, in-4. Il établit dans cet ouvrage, que le but de la musique étant de flatter l'oreille, on a cherché mal à propos le principe de cet art dans des combinaisons purement mathématiques, et il relève à cet égard avec autant de force que de goût les erreurs dans lesquelles sont tombés Euler, Rameau et d'Alembert. Son système, fondé sur la prosodie, et applicable aux différentes langues parlées de l'Europe, a trouvé partout de nombreux partisans; *Dubbio di D. Antonio Eximeno sopra il saggio fondamentale pratico di contrappunto, del R. padre maestro Giamb. Martini*, Rome, 1775, in-4; *Lettera sopra l'opinione del signor Andres intorno la letteratura ecclesiastica de secoli barbari*, Mantoue, 1783. C'est une apologie de l'ouvrage d'Andrès, son ami, en réponse aux critiques qui en avaient été faites.

EXMOUTH (Edward-Pellew, lord), amiral anglais, baronnet, pair d'Angleterre, etc., né à Douvres, où son père occupait l'emploi lucratif de collecteur des douanes, et mort dans sa terre, près de Plymouth, en 1833, entra de bonne heure dans la marine royale, et fut nommé, en 1780, lieutenant de vaisseau. Il fit avec distinction la guerre d'Amérique, et devint capitaine de vaisseau en 1782. En 1793, il livra, avec la frégate *la Nymphe*, un combat sanglant à la frégate française *la Cléopâtre*, qui ne se laissa prendre qu'après la plus vigoureuse résistance. Sir Edward Pellew détruisit ensuite près des côtes d'Irlande, une petite division de bâtiments français commandée par le capitaine Bompard. Il entra, en 1802, à la chambre des communes, où il défendit lord Saint-Vincent, chef de l'amirauté, accusé par l'opposition d'avoir négligé la marine, fut fait contre-amiral du pavillon blanc, et fut nommé en 1804, commandant en chef des forces navales dans l'Inde. En 1814, il fut créé pair, sous le nom de lord Exmouth, et chevalier grand-croix de l'ordre du Bain. Le commandement en chef des forces navales de la Méditerranée lui fut confié l'année suivante, et il reçut, en 1816, la mission de négocier avec les puissances barbaresques pour en obtenir

la reconnaissance des îles Ioniennes, comme possessions anglaises, pour conclure la paix entre les Barbaresques et les gouvernements Sarde et Napolitain, et enfin pour exiger des trois régence l'abolition complète de l'esclavage des prisonniers chrétiens. Lord Exmouth, s'étant rendu à Alger à la tête d'une forte escadre, conclut en effet avec le dey un traité dans lequel toutes les conditions furent accordées, à l'exception de la dernière. Il conclut à Tunis et à Tripoli des traités semblables, et obtint en outre la concession de la clause relative au traitement des prisonniers. Cette expédition ne fut pas sans danger pour lord Exmouth qui, à Tunis, se vit un jour entouré par une soldatesque effrénée dont les cimenterres étaient déjà levés sur sa tête, quand un officier du bey vint heureusement le sauver. Il n'était pas encore de retour en Angleterre que les Algériens avaient déjà violé leurs promesses. Le consul de sa nation fut maltraité et jeté en prison, et plusieurs pêcheurs de corail anglais, français et espagnols furent massacrés à Bone, au pied de l'autel, pendant le service divin. Le gouvernement britannique confia à lord Exmouth le soin de tirer de cet attentat une vengeance éclatante. L'expédition partit de Portsmouth le 24 juillet 1816. Arrivé à Gibraltar le 13 août, il y accepta la coopération d'une division hollandaise de six frégates et un brûlot, aux ordres du vice-amiral van der Capellen, et le 26 août, l'escadre combinée, forte de trente-deux bâtiments, se trouva en vue d'Alger. Dès le lendemain l'amiral anglais envoya un parlementaire porter ses propositions au dey qui, pour toute réponse, fit tirer sur la flotte. Lord Exmouth s'approcha alors jusqu'à demi-portée de canon, fit embosser ses vaisseaux sous le canon des batteries du fort et de la rade, et se plaça lui-même si près des quais à l'entrée du port, que le beaupré du vaisseau amiral la *Reine Charlotte* touchait les maisons. Les batteries prenaient à revers toutes celles de l'intérieur du port, et foudroyaient en même temps la flotille algérienne. Cette manœuvre hardie eut un plein succès : les Algériens, qui ne pouvaient se douter qu'ils seraient serrés de si près, s'étaient portés en foule sur le port pour être témoins du combat. Lord Exmouth eut l'humanité de les prévenir du danger qu'ils couraient, mais inutilement. Ce ne fut que lorsque les premières bordées de l'artillerie anglaise eurent fait d'affreux ravages parmi eux qu'ils s'enfuirent en poussant des hurlements. Les soldats barbaresques montrèrent la plus grande intrépidité, suivant en cela l'exemple du dey, qui se précipitait au milieu des balles et des boulets pour les encourager. Dès le commencement de l'action, il avait fait trancher la tête à son ministre de la marine qui avait laissé l'ennemi s'approcher tranquillement et qu'on soupçonnait de trahison. Le combat durait depuis six heures, lorsque deux officiers anglais proposèrent à lord Exmouth d'aller attacher une chemise soufrée à la première frégate algérienne qui barrait l'entrée du port. Cette entreprise fut en effet exécutée avec un bonheur inespéré. Un vent d'ouest assez fort s'étant élevé, l'incendie se propagea parmi les navires algériens et plusieurs furent consumés.

Le capitaine Brisbane commandant la *Reine Charlotte*, fut un moment cru mort; lord Exmouth lui-même reçut deux blessures, et son bâtiment était jonché de cadavres. Il n'avait cessé pendant plusieurs heures de tirer ses deux bordées, celle de tribord sur le môle, et celle de babord sur la flotte algérienne. Une frégate en feu qui s'en détacha vint l'aborder, et on eut beaucoup de peine à sauver des flammes le vaisseau amiral anglais. A dix heures du soir le môle était détruit. L'amiral anglais après s'être retiré la nuit dans la rade, rentra le lendemain matin dans le port, et fit signer au dey le 30 août un traité qui portait : « 1° l'abolition perpétuelle de l'esclavage des chrétiens; 2° la remise de tous les esclaves dans les états d'Alger, à quelque nation qu'ils appartenissent, faite le lendemain à midi pour tous ceux qui demeuraient dans la ville; 3° la restitution de toutes les sommes reçues par le dey depuis le commencement de l'année, pour le rachat d'esclaves; 4° la concession d'une indemnité au consul britannique pour le dédommager de toutes les pertes qu'il avait éprouvées par suite de son emprisonnement; 5° enfin que des excuses publiques seraient faites par le dey en présence de ses ministres, et qu'il demanderait pardon au consul dans les termes dictés par le capitaine de la *Reine Charlotte*. » Le royaume des Pays-Bas participa au traité. La perte des escadres combinées fut de neuf cents hommes environ, celle des barbaresques d'environ six mille. Parmi les esclaves chrétiens délivrés, il s'en trouvait qui étaient captifs depuis plus de quarante ans. Lord Exmouth écrivit à cette occasion au saint Père une lettre qui se terminait par ces mots : « J'ai le bonheur de renvoyer à leurs familles cent soixante-treize esclaves, vos sujets. J'espère qu'ils seront un présent agréable pour votre Sainteté, et qu'ils me donneront un titre à l'efficacité de vos prières. » Après le départ du vainqueur, la soldatesque turque, indignée du traité conclu, mit à mort le dey, et lui donna un successeur qui fit lever les nouvelles fortifications. Lord Exmouth arriva le 15 septembre à Londres, où il reçut les plus grands honneurs. La cité de Londres lui décerna une épée d'or d'un grand prix, et les deux chambres du parlement lui votèrent des remerciements publics.

EXPILLY (Claude), président au parlement de Grenoble, ami et disciple des plus célèbres juriconsultes de son temps, naquit à Voiron en Dauphiné l'an 1561, et mourut à Grenoble en 1636. Henri IV et Louis XIII se servirent utilement de lui dans le comtat Venaissin, en Piémont et en Savoie. C'était un homme très-estimable, l'ami et le protecteur des gens de lettres. Qui méritait son amitié (dit Chorier, historien du Dauphiné), l'avait infailliblement; et c'était la mériter que d'avoir du savoir et de la vertu. Le président d'Expilly était orateur, historien et poète; mais il ne remplit bien aucun de ces titres, du moins si l'on compare les ouvrages qui nous restent de lui, à ceux de nos bons écrivains. Ses *Plaidoyers*, imprimés à Paris, 1612, in-4, ne sont plus lus. Ses *poésies*, publiées en 1624, in-4, et la *Vie de Boyard*, 1650, in-12, ne

méritent guère davantage de l'être. Son *Traité de l'orthographe française*, à Lyon, 1618, in-fol., ne renferme qu'une théorie peu judicieuse, et une pratique bizarre et hors d'usage. Le magistrat valait mieux en lui que l'écrivain. (*Voy. sa vie*, par Bonnel de Châtillon, Grenoble, 1660, in-8.)

EXPILLY (Jean-Joseph), abbé, né à St.-Remi en Provence, en 1719, fut successivement secrétaire d'ambassade du roi de Sicile, examinateur et auditeur général de l'évêché de Sagone en Corse, chanoine trésorier en dignité du chapitre de Ste.-Marthe de Tarascon : il était aussi membre de plusieurs académies tant de France que de l'étranger. Il fit différents voyages tant à l'occasion de ses fonctions que pour son instruction, et, dans tous, recueillit des notes et observations sur les pays qu'il parcourut. Cet écrivain laborieux et fécond est mort en 1795, laissant : la *Cosmographie divisée en cinq parties qui comprennent l'astronomie, la géographie, l'hydrographie, l'histoire ecclésiastique et la chronologie*, 1749, in-8; *Della casa Milano libri quattro*, 1753, in-4; la *Polychronographie, en six parties: Astronomie, Géographie, Hydrographie, Histoire ecclésiastique, Histoire romaine, et Chronologie*, 1775, in-8; *Mémoire au sujet d'une nouvelle carte de l'Europe*, 1753, in-4; le *manuel Géographe*, 1803, in-8, 2 fr.; *Topographie de l'univers*, 1757, 2 vol. in-8, qui ne comprennent qu'une portion de la Westphalie; *Description historique et géographique des royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, 1759, in-12; de la *Population de la France*, 1765, in-fol.; *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, Paris, 1762-70, 6 vol. in-fol.; 30 à 36 fr. On fait cas encore de cet ouvrage qui n'a pas été terminé, et finit à la lettre S.

EXPILLY (Louis-Alexandre) naquit à Brest. Après avoir fait ses études théologiques à Paris, il devint curé de St.-Martin de Morlaix en Bretagne. En 1789 le clergé de St.-Pol de Léon le députa aux états généraux, où il se rangea du côté des novateurs. Il fut membre du comité chargé d'examiner et de publier le *livre-rouge*, fit à l'assemblée un rapport contre le droit de propriété du clergé, prêta le serment à la constitution civile dont il passe pour avoir été l'un des rédacteurs, et fut élu évêque constitutionnel du Finistère le 31 octobre 1790. Avant de se faire sacrer, il écrivit au pape pour lui demander son agrément; il ne s'en fit pas moins ordonner sans l'avoir reçu, et, quoique le souverain pontife cassât son élection (bref du 13 avril 1791), il n'en prit pas moins possession de son évêché, dans lequel il eut beaucoup de désagréments et ne fut soutenu que par les révolutionnaires. Lorsque la révolution, conséquente avec ses principes irréligieux, eut supprimé l'exercice du culte, l'évêque Expilly devint président du Directoire de son département; mais, ayant pris part à ce que l'on appelait le *fédéralisme*, il fut accusé avec les autres membres du Directoire, condamné et exécuté avec eux le 21 juin 1794 à Brest. Il n'a laissé pour tout ouvrage que ses *discours politiques* et ses *lettres pastorales*.

EXUPERANCE, préfet des Gaules, et parent du poète Rutilius, était de Poitiers. Son frère Quintilien, retiré à Bethléem, y menait une vie d'anachorète. Ce fut, à ce qu'on croit, à la prière de celui-ci, que saint Jérôme écrivit à Exupérance la lettre que nous avons encore, pour l'exhorter à renoncer aux espérances du siècle, et à se consacrer uniquement au service de Dieu. Cette lettre resta sans effet. Exupérance, occupé à rétablir les lois dans l'Aquitaine, fut tué par ses soldats, vers l'an 424, à Arles dans une sédition militaire.

EXUPÈRE (saint), évêque de Toulouse, illustre par sa charité durant une grande famine. Après avoir distribué tous ses biens, il vendit encore les vases sacrés d'or et d'argent, pour assister les pauvres. Il fut réduit à porter le corps de Jésus-Christ dans un panier d'osier, et son sang dans un calice de verre. Saint Jérôme le compare à la veuve de Sarepta, et lui a dédié son *Commentaire* sur le prophète Zacharie. Le pape Innocent lui a adressé une décrétale, célèbre dans l'histoire ecclésiastique. Saint Exupère mourut vers 417, plein de jours et de vertus. — Il ne faut pas le confondre avec saint EXUPÈRE, évêque de Bayeux, au 4^e siècle. Celui-ci, honoré encore sous le nom de saint Spire, est un des premiers évêques qui apportèrent le flambeau de l'Evangile en Neustrie (aujourd'hui Normandie).

EYBEL (Joseph-Valentin), professeur de droit canon à Vienne, mort en 1805, a composé les ouvrages suivants : *Ordre des principes de la jurisprudence ecclésiastique*, 1775 ; *Corps de droits pastoral moderne* ; *Introduction au droit ecclésiastique des catholiques*, 1777, 3 vol., mis à l'index par décret du 6 décembre 1784 ; *Qu'est-ce que le pape?* pamphlet destiné à affaiblir le respect et l'attachement des peuples pour le chef de l'Eglise. Le cardinal Gerdil réfuta cet écrit, qui fut condamné par un bref du 28 novembre 1786. *Que contiennent les monuments de l'antiquité chrétienne sur la confession auriculaire?* autre pamphlet qui fut proscrit le 11 novembre 1784.

EYCK (Hubert, van), peintre, né en 1366, à Maeseyck, dans la principauté de Liège, eut pour disciple son frère Jean Eyck, plus connu sous le nom de *Jean de Bruges*. Il fit divers tableaux pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1426.

EYMAR (Etienne), prêtre de l'Oratoire, né vers 1697, et mort à Forcalquier le 26 janvier 1767, est connu par les ouvrages suivants : *Lettre à l'évêque de Poitiers sur la théologie de ce diocèse* ; *Lettres à l'évêque d'Angers sur les Conférences de ce nom* ; *Lettres à M. Lafiteau* (évêque de Sisteron) *sur ses Entretiens d'Anselme et d'Isidore* ; *Lettre d'un Bordelais sur la vie de la Sainte Vierge, par ce prélat avec l'abbé Barthélemy de Laporte* (voy. LAPORTE) ; *Réplique au mandement du même évêque, du 8 septembre 1760.* (Voy. LAFITEAU Pierre-François.)

EYMAR (Ange-Marie, comte d'), député de la noblesse du bailliage de Forcalquier aux états gé-

néraux de 1789, se réunit au tiers état, et suivit les idées de la révolution. Admirateur enthousiaste de J. J. Rousseau, il lui fit élever une statue. Envoyé en ambassade en Piémont, il prit part à la révolution qui força le roi de Sardaigne à quitter ses états, et se conduisit avec une sévérité qui lui fit beaucoup d'ennemis. Rappelé par le Directoire, il fut quelque temps après nommé préfet du département du Léman, et mourut à Genève en 1803. On a de lui : *Réflexions sur la nouvelle division du royaume*, 1790, in-8 ; *Anecdote sur Vioti*, in-12 ; une *Notice historique sur Dolomieu*, qu'il avait accompagné dans son excursion sur les Alpes. Il paraît que l'ouvrage intitulé : *De l'influence de la sévérité des peines sur les crimes*, qu'on lui a attribué, n'est pas de lui. Il a traduit de l'espagnol, *El delinquente honorado de Kp. mech. jovellanos*, Marseille, 1777, in-8.

EYMERICK (Nicolas), dominicain, né à Gironne en Catalogne, et mort dans cette ville en 1399, inquisiteur général sous les papes Innocent VI et Grégoire XI, fut aussi chapelain de ce dernier. Son principal ouvrage est intitulé : *Le Directoire des inquisiteurs*, corrigé et commenté par Pena, imprimé à Rome, 1587, in fol., et à Venise, 1607. L'auteur établit le pouvoir de l'inquisition sur les hérétiques et les fauteurs d'hérésie, et explique la forme de procéder contre eux. Un abbé de Morlaix (V. SABBOUREUX) en a donné, en 1762, in-12, un Abrégé avec des réflexions que Nicolas Eymerick n'eût certainement point regardées comme bien assorties à son ouvrage. S'il dominicain parle avec trop d'emphase des droits et des fruits de l'inquisition, l'abbé parle de ce tribunal avec trop de prévention et d'injustice : s'il avait comparé les rigueurs exercées contre les sectaires en Espagne, avec les fleuves de sang que l'hérésie a fait couler en France, il n'aurait pas perdu son temps à rédiger une satire inutile et qui tombe à faux. Ce n'est pas d'après une imagination exaltée par des récits exagérés et passionnés, mais d'après des faits avérés, d'après la lumière paisible de l'histoire, qu'il faut parler de l'inquisition, comme de tout autre objet qu'on veut apprécier avec justesse. « C'est à l'inquisition » (disait le judicieux et bienfaisant Stanislas, roi de Pologne) « que l'Espagne est redevable de la tranquillité dont » elle a constamment joui, tandis que les nouvelles » sectes sapaient la religion et le gouvernement dans » le reste de l'Europe. » (Voy. ISABELLE DE CASTILLE, LIMBORCH, TORQUEMADA et LLORENTE.)

EZÉCHIAS, roi de Juda, successeur d'Achaz, son père, l'an 727 avant J.-C., imita en tout la piété de David. Il détruisit les autels élevés aux faux dieux, brisa les idoles, et mit en pièces le serpent d'airain que les Israélites adoraient. Il fit ouvrir ensuite les portes du temple, et assembla les prêtres et les lévites pour le purifier. Après cette cérémonie, le saint roi y monta avec les principaux de Jérusalem, y immola des victimes, et rétablit le culte du Seigneur. Son zèle fut récompensé ; il reprit les villes dont les Philistins s'étaient emparés sous le règne d'Achaz, son père. Vainqueur des Philistins, il voulut secouer le joug des Assyriens, et leur re

fusa le tribut ordinaire. Sennachérib, outré de ce refus, porte la guerre dans le royaume de Juda ; il y était entré, lorsqu'Ezéchias fut attaqué d'une maladie pestilentielle. Le prophète Isaïe vint lui annoncer sa mort prochaine. Dieu, touché par ses prières, lui renvoya le prophète pour lui annoncer sa guérison miraculeuse. Isaïe confirma la certitude de sa promesse par un prodige nouveau : il fit reculer de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Quelques interprètes ont cru que le soleil rétrograda dans son cours ; mais quoique les grandes révolutions ne coûtent pas plus à Dieu que les petites, il est plus simple et plus naturel de borner le prodige demandé par Achaz, au lieu où il s'exécuta. Ezéchias exprima sa reconnaissance par le beau *cantique*, plein de sentiments profonds et des plus touchantes images, qu'on lit au chap. 38 d'Isaïe : *Ego dixi in dimidio dierum meorum, etc.* Mérodac Baladan, roi de Babylone, ayant su les différentes merveilles opérées en faveur d'Ezéchias, lui envoya des ambassadeurs pour l'en féliciter. Le monarque, sensible à cet hommage, leur étala tous ses trésors. Isaïe le reprend de ce mouvement de vanité, et lui prédit que tout sera transporté à Babylone. Ezéchias s'étant humilié sous la main qui le menaçait, obtint qu'il ne verrait point ce malheur. Cependant Sennachérib s'était rendu maître des plus fortes places, et menaçait Jérusalem. La paix ne se fit qu'aux conditions les plus dures. Le vainqueur exigea du vaincu, qu'on lui payerait une somme immense. Ezéchias épuisa ses trésors et dépouilla le temple pour satisfaire à ses engagements ; mais à peine avait-il compté l'argent, que Sennachérib rompit le traité, et revint ravager la Judée, blasphémant contre le Dieu qui la protégeait. Il s'avançait vers Jérusalem ; mais l'ange du Seigneur ayant tué dans une seule nuit 185,000 hommes de son armée, il fut obligé de prendre la fuite. Ezéchias, délivré de ce redoutable ennemi, chercha Dieu de tout son cœur, le trouva, et mourut l'an 698 avant J.-C., à 53 ans. Gènebrard assure, d'après les Hébreux, qu'il était savant dans les mathématiques, et qu'il fit une réformation de l'année des Juifs, par l'intercalation du mois de Nisan au bout de chaque troisième année.

EZÉCHIEL, l'un des quatre grands prophètes, fils du sacrificateur Buzi, fut emmené captif à Babylone avec Jéchonias. Il commença à prophétiser l'an 595 avant J.-C. Il fut transporté en esprit dans le temple de Jérusalem, où Dieu lui montra les abominations qui s'y commettaient. Il eut ensuite plusieurs visions miraculeuses sur le rétablissement du peuple juif et du temple, sur le règne du Messie et la vocation des gentils. Il continua de prophétiser pendant 20 ans, et fut tué, à ce que l'on croit, par un prince de sa nation, à qui il avait reproché son idolâtrie. Dieu lui ordonna plusieurs actions symboliques, qui ont fourni des plaisanteries bien déplacées aux incrédules modernes. On sait que l'un d'eux, particulièrement fameux par la légèreté et l'indécence de ses critiques, parlait volontiers du pain d'Ezéchiél, cuit avec des excréments séchés au soleil (comme il est d'usage dans plusieurs places d'Orient, où le bois est rare), mais que le dégoû-

tant commentateur représentait sous un autre aspect. Il suffit de remarquer, 1^o que la plupart des choses dont les incrédules ont tourné en ridicule la représentation réelle et physique, ne se passèrent qu'en vision. Il ne faut qu'en lire le récit pour en être convaincu. 2^o Le langage typique était alors usité dans la plus grande partie de l'Asie ; plusieurs peuples de l'Orient le conservent encore ; on l'a retrouvé dans l'Amérique. Si les actions symboliques des prophètes étaient surprenantes par leur singularité, quelquefois même par leur durée, elles constataient par là même, devant le peuple nombreux qui les voyait, l'existence de la prophétie ; elles ne laissaient aucun lieu de soupçonner après l'événement, qu'elle eût été controuvée. Les malheurs annoncés par les prophètes faisaient plus d'impression sur les coupables par l'appareil de l'avertissement. Le langage typique est en général le plus énergique et le plus propre à faire impression. « Trasibule et Tarquin, dit l'auteur de l'*Emile*, coupant des têtes de pavots ; Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori ; Diogène marchant devant Zénon, ne parlaient-ils pas mieux que s'ils avaient fait de longs discours ? Darius, engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris et cinq flèches. Cette harangue fut entendue, et Darius n'eut plus grande hâte que celle de regagner son pays comme il put. » Ces observations ont lieu à l'égard de plusieurs passages de Jérémie et des autres prophètes. Des philosophes hypocrites se sont récriés sur quelques images et expressions de ce prophète, et lui ont reproché d'avoir peint l'idolâtrie de Jérusalem et de Samarie sous l'image de deux prostituées, dont la lubricité est représentée avec des expressions que nos mœurs ne supportent pas. Mais il ne faut pas juger des mœurs anciennes par les nôtres. « Chez un peuple, dit un auteur, dont les mœurs sont simples et pures, le langage est moins châtié que chez les autres. Lorsqu'il y a peu de communication entre les deux sexes, les hommes parlent entre eux plus librement qu'à leurs. Les enfants et les personnes innocentes parlent de tout sans rougir ; elles ne pensent pas qu'on puisse en tirer de mauvaises conséquences. C'est le désir coupable de faire entendre des obscénités, qui engage les impudiques à se servir d'expressions détournées, afin de révolter moins ; ainsi, plus les mœurs sont dépravées, plus le langage devient mesuré et chaste en apparence. Celui des Hébreux, qui est très-naïf et très-libre, loin de prouver la corruption de leurs mœurs, démontre précisément le contraire. » C'est probablement à l'époque où les mœurs commencèrent à se dépraver par la suite des siècles, que les Juifs comprirent que les tableaux tracés par Ezéchiél, pouvaient être dangereux, et qu'ils ne permirent plus de lire ses prophéties avant l'âge de 30 ans. (*Voy. SALOMON.*) Les *Prophéties* d'Ezéchiél sont fort obscures, surtout au commencement et à la fin. Elles sont au nombre de vingt-deux, et disposées suivant l'ordre des temps qu'il les a faites. Prado et Villalpand, jésuites, ont fait de savants commentaires pour les

éclaircir. Son style, suivant saint Jérôme, tient un milieu entre l'éloquent et le grossier. Il est rempli de sentences, de comparaisons, de visions énigmatiques. Ce prophète paraît très-versé dans les choses profanes.

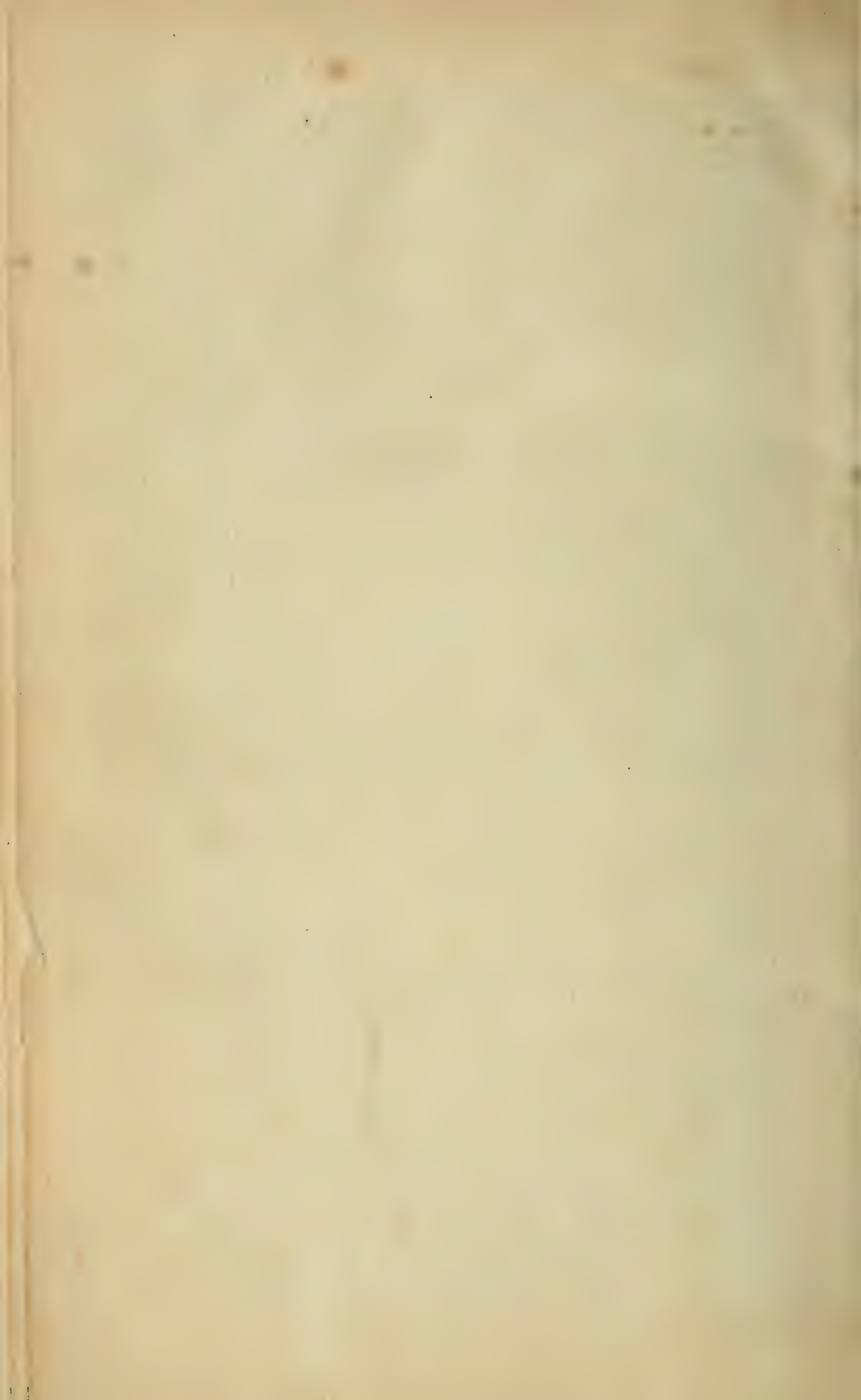
EZECHIEL, juif, poëte grec, florissait après le milieu du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, ou, selon Huet, un siècle, et, selon Sixte de Sienne, 40 ans avant J.-C. D'une *tragédie* qu'il avait faite sur la sortie des Hébreux hors de l'Egypte, il ne reste plus que des fragments que Frédéric Morel a traduits en prose et en vers latins. Ils parurent à Paris en 1598, in-8. On les trouve aussi dans *Corpus Poetarum Græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

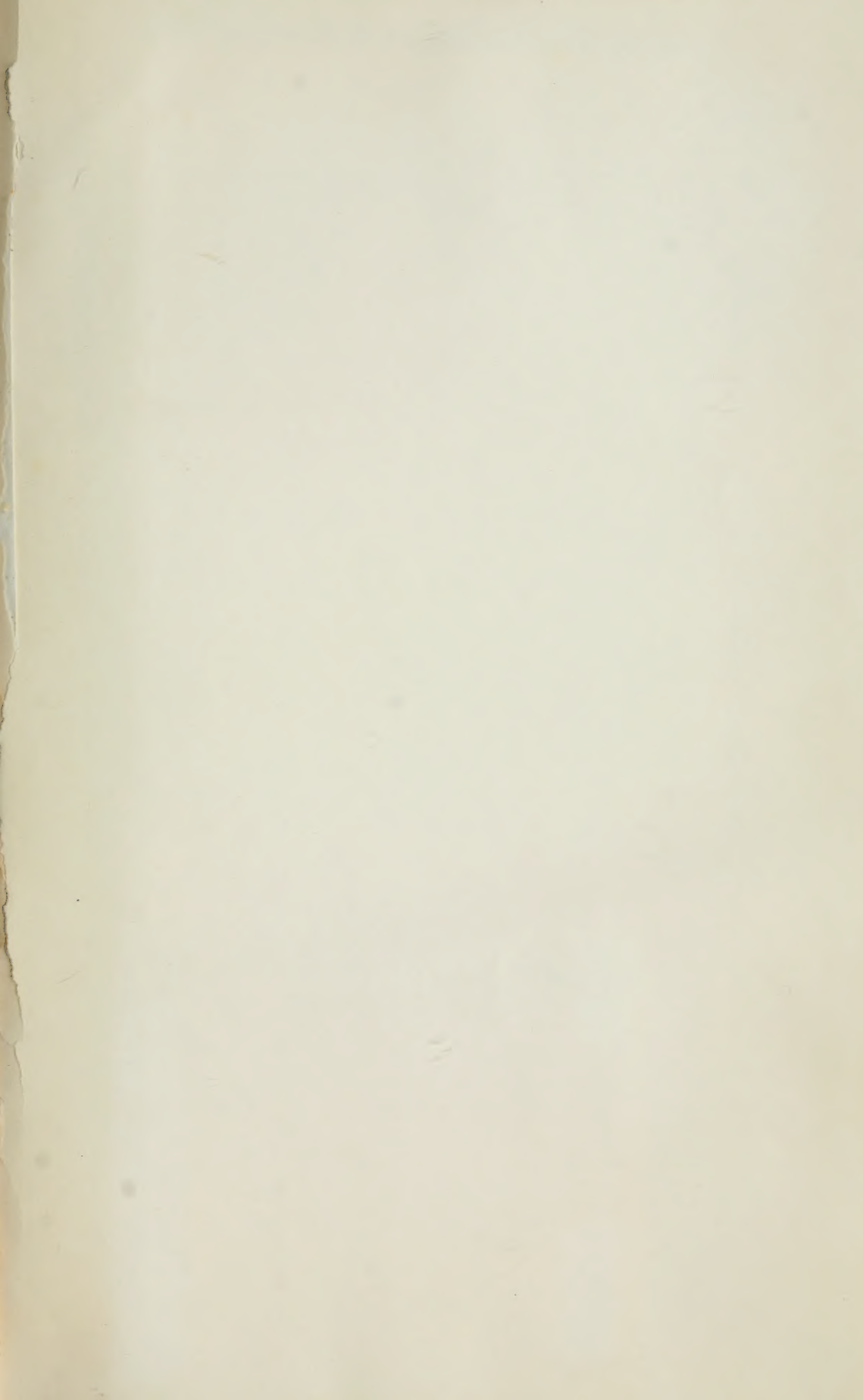
EZZELINO, tyran originaire d'Allemagne, mais né à Onéra dans la Marche Trévisane en Italie, se montra si pervers dès son enfance, qu'on disait de son temps qu'il avait été engendré par le démon. Après avoir été quelque temps à la tête des *Gibelins*, il quitta ce parti pour régner despotiquement sur Vérone, Padoue, et sur quelques autres villes d'Italie dont il s'était emparé. Les papes Grégoire IX, Innocent IV et Alexandre IV, lancèrent inutilement contre ce scélérat les foudres du Vatican. Le seul Antoine de Padoue mit pendant quelque temps un frein à ses fureurs. « Cesaint et courageux » religieux, dit un historien du temps, alla le trouver à Verone, et lui demanda une audience qui lui fut accordée. Lorsqu'on l'eut introduit dans l'appartement d'Ezzelino, il le vit assis sur un trône, et environné d'une troupe de soldats, prêts à lui obéir au moindre signe. Ce spectacle ne l'effraya point; il osa même dire au tyran, que ses massacres, ses pillages et ses sacrilèges criaient

» vengeance au ciel, et que tous ceux qu'il avait » dépouillés de la vie ou de leurs biens, étaient devant Dieu comme autant de témoins qui demandaient justice. Il dit encore d'autres choses qui ne supposaient pas moins de hardiesse. Les gardes s'attendaient à tout moment qu'ils allaient recevoir l'ordre de tomber sur le saint. Mais ils ne purent revenir de leur étonnement, lorsqu'ils virent Ezzelino descendre de son trône, pâle et tremblant, se mettre une corde au cou, se jeter, fondant en larmes, aux pieds d'Antoine, et le conjurer de lui obtenir de Dieu le pardon de ses péchés. Le saint le releva, et lui donna des avis convenables à la situation où il se trouvait. Quelque temps après Ezzelino envoya un riche présent à Antoine; mais celui-ci le refusa, en disant que le plus agréable présent que le prince pût lui faire, était de restituer aux pauvres ce qu'il leur avait injustement enlevé. Ezzelino parut d'abord avoir changé de conduite. Malheureusement ces belles dispositions s'évanouirent, il retomba dans ses premiers excès. » On prêcha la croisade contre lui. Toutes les villes de la Marche Trévisane, et les princes de Lombardie, se ligèrent pour en délivrer l'Italie. Il fut pris devant Milan qu'il allait attaquer. On le mena à Socino, où il mourut désespéré en 1259, après avoir exercé pendant 40 ans la tyrannie la plus barbare et la plus odieuse. La ville de Padoue ayant tenté plusieurs fois de secouer le joug, Ezzelino fit mourir plus de onze mille citoyens de toute condition. Ce monstre était aussi superstitieux que cruel. Il n'entreprenait rien, sans avoir consulté quatre astrologues. (*Voy. sa Vie écrite en Italien par le P. Gérard, 1560, in-8, et traduite en français par François Cortaud, Paris, 1644, in-12.*)

FIN DU SECOND VOLUME.

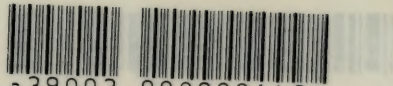






**Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**Library
University of Ottawa
Date Due**



a39003 002822145b

CT 143 .F4 1838 V2
FELLER, FRANCOIS XAVIE
BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

CE CT 0143
.F4 1838 V002
C00 FELLER, FRAN BIOGRAPHIE U
ACC# 1052753

